





1.
113
11



COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU, ANSELME, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN, BALLET, SÉGAUD, SURIAN, SENSARIC, CICÉRI, SÉGUY, PÉRUSSEAU, TRUBLET, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CABCACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT, MAROLLES, MAURY;

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, AS-ELIN, COLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE, VILLEDIEU, AS-ELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-SIXIÈME,

CONTENANT LES OEUVRES COMPLÈTES DE DE LA ROCHE.

CHEZ L'ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



uOttawa



uOttawa
Lip

BX

1756

. A2 M5

1844

V. 26

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

DE LA ROCHE.

NOTICE SUR DE LA ROCHE.	<i>col.</i>	9
AVENT.		9-194
CARÈME.		194-658
MYSTÈRES.		658-956
PANÉGYRIQUES.		956-1326



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

NOTICE SUR DE LA ROCHE.

ROCHE (Jean de LA), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de dix-sept ans. Après avoir prêché le carême à Lyon et dans plusieurs autres villes, il vint à Paris, où il exerça, en 1681, le ministère de la prédication. Il prêcha ensuite deux carêmes à la cour. Le genre de son éloquence lui concilia partout beaucoup d'estime. Il mourut en 1711, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Ses sermons ne furent publiés que treize ans après sa mort, quoique l'éditeur eût obtenu, dès 1715, le privilège pour les faire imprimer. Les *Panégyriques des saints* parurent les premiers : ils sont au nombre de vingt-huit, en deux vol. in-12. On cite principalement ceux de *saint Augustin* et de *saint Louis*, que l'auteur prononça en présence de MM. de l'Académie

française. On publia ensuite les sermons de l'aveugle, en 1 vol.; ceux pour le carême, en 3 vol.; et enfin ceux sur les mystères, en 2 vol. A Paris, chez Moreau, en 1724 et années suivantes. Les sermons du P. de la Roche ont été réimprimés en 1733, chez Desaint et Saillant. L'ordre que le P. de la Roche a gardé dans ses sermons, est d'y faire pour l'ordinaire trois propositions; mais il abandonne souvent la troisième sans la traiter; et même dans les autres il n'établit pas toujours des subdivisions : marche qui nuit à la clarté du style, et même à la force des arguments. Au reste, on y rencontre des traits d'éloquence, une logique pressante et une élocution variée. On remarque dans ses compositions l'étude particulière qu'il avait faite de l'écriture et des Pères de l'Eglise.

SERMONS DE DE LA ROCHE.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVEUGLE.

Sur le jugement dernier.

Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

Vous verrez le Fils de l'homme venir sur un nuage, revêtu de puissance et de gloire (Luc., XXI, 27).

Ne parler à des chrétiens que d'un Dieu vengeur et irrité, ne le représenter qu'au milieu des foudres et des éclairs qui l'environnent, c'est, ce semble, faire revivre l'Ancien Testament au milieu du Nouveau, substituer la crainte de la loi à l'amour de l'Evangile, et traiter comme des esclaves ceux qu'on devrait flatter comme des enfants; mais quelque étrange que soit cette conduite, votre dureté nous y réduit, pécheurs; en vain vous a-t-on parlé mille fois des mystères tendres et aimables de Jésus-Christ, votre cœur n'en a pas été touché : il est temps d'avoir recours à sa justice, de tenter par la crainte ce qu'on n'a pu gagner par l'amour, et de vous déclarer que vous le verrez bientôt paraître comme un juge terrible, prêt à vous punir : *Videbunt Filium hominis.*

Ce n'est pas, mes frères, que l'Eglise, qui me met ces menaces à la bouche, prétende convertir ses enfants par la crainte; un motif si imparfait peut bien commencer leur justification, dit saint Grégoire, mais il n'y a que la charité qui la puisse consommer : *Ecclesia timore inchoat, charitate consummat* (Lib. I Moral., c. 11).

Ainsi lorsque vous verrez dans ce discours le ciel et la terre, les anges et les hommes armés contre vous pour les intérêts

de leur Maître, n'en demeurez pas au simple sentiment de frayeur : ah ! les démons eux-mêmes seront saisis d'épouvante à cet aspect; mais que cette vue excite en vous une crainte salutaire, qui vous porte à un renoncement entier au péché, et vous engage à faire une sincère et solide pénitence de cette vie toute mondaine passée dans les plaisirs et dans le crime; que la crainte en un mot commence en vous l'ouvrage de votre salut, pécheurs, qui n'avez ressenti jusqu'ici aucun amour pour la vertu, dont vous ignorez les douceurs : *Fac saltem timore pœnæ, si nondum potes amore justitiæ* (S. Aug.).

Mais n'en demeurez pas là, chrétiens auditeurs; que l'amour achève ce que la crainte aura commencé; soyez désormais aussi ardens pour la vertu que vous avez pu l'être pour le crime; et si vous avez trouvé assez de douceur et d'appas dans le péché pour l'embrasser sans que la crainte vous y contraignît, que la vertu ait assez de force sur votre cœur pour que vous la pratiquiez plutôt par l'attrait que vous trouverez à la suivre que par la crainte des peines de l'enfer ou du jugement dernier : *Ad justè vivendum non vos supplicii metus urgeat, sed ducat delectatio charitasque justitiæ* (S. Aug., ep. 145).

Tous les chrétiens devraient être dans ces dispositions, et les chaires ne devraient retentir que de la louange du saint amour. Mais, hélas ! combien y en a-t-il peu qui aient reçu l'esprit de la nouvelle alliance ! Accommodons-nous donc à la corruption du cœur de l'homme; et puisqu'il est plus sensible à la justice qu'à la miséricorde de son Dieu, étudions ce qui sera plus capable de

l'effrayer dans ce jour terrible. Pour l'expliquer, Messieurs, je ne verserai pas par avance sur les hommes tous les vases de la colère de Dieu, comme les anges de l'Apocalypse. Je ne changerai pas comme eux la terre en feu, la mer en sang, la lumière en ténèbre ; je me contenterai de réduire toutes les horreurs du jugement dernier à deux points, et de vous dire que vous verrez : c'est mon premier point ; et que vous serez vus : c'est le second. Vous verrez dans votre juge tout ce qui peut effrayer des âmes criminelles ; il verra en vous tout ce qui peut irriter un juge inflexible. Les yeux des pécheurs sur Jésus-Christ, voilà le sujet de votre crainte ; les yeux de Jésus-Christ sur les pécheurs, voilà le motif de sa colère et le partage de ce discours. Prions Marie de nous rendre utile la vue de ce juge terrible qu'elle conçut sous la forme aimable d'un enfant, au moment qu'un ange la salua. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Pendant cette vie, tant qu'une âme voit encore au travers des ténèbres de son péché un Dieu vengeur qui la menace, sa perte n'est pas sans ressource, elle peut encore le craindre et se reconnaître ; mais lorsqu'il se cache et se dérobe à elle, rien n'est capable d'arrêter ses désordres et de la convertir : ainsi, Messieurs, la plus grande peine dont Dieu puisse frapper ici-bas les pécheurs endurcis, c'est de les aveugler et de se cacher à eux ; mais après cette vie, le plus grand supplice qu'il exercera contre eux, ce sera de les éclairer et de se montrer à eux. Notre âme, dit Tertullien, ne fait ici qu'entrevoir les objets, parce que ses lumières sont toujours mêlées de ténèbres : les doutes, les erreurs, les passions qui l'obsèdent répandent en elle mille nuages qui l'aveuglent ; mais à ce dernier moment, ah ! cette âme entrera dans un jour sans nuages et dans une lumière épurée de toutes sortes de ténèbres, qui lui fera connaître les objets dans toute leur étendue : *Emerget in puram et claram lucem*.

Et ne vous imaginez pas, Messieurs, que cette lumière ne soit que pour les élus, les réprouvés y auront part aussi bien qu'eux ; mais elle fera le bonheur des uns et le désespoir des autres, et ce sera pour lors que chacun verra Dieu dans l'état où il sera lui-même : *Cum sancto sanctus eris, et cum perverso perverteris*. Justes, vous verrez Jésus-Christ comme l'objet de votre amour ; impies, vous le regarderez comme l'objet de votre haine : justes, vous le verrez comme le panégyriste de vos vertus ; impies, vous le verrez comme l'accusateur de vos crimes : justes, encore un coup, vous le verrez sous la forme de Dieu, dit saint Augustin ; mais pour vous, impies, vous ne le verrez que sous la forme d'esclave. Ainsi il y aura quelque chose en Jésus-Christ que vous ne découvrirez pas, et ce sera sa beauté, sa gloire, sa divinité qui pourrait vous rendre heureux : *Quid non est visurus? formam Dei* (S. Aug., ps. CIX). Mais il y aura quelque chose que vous découvrirez, et ce sera son humanité couverte de tous les in-

trages que vous lui faites, déchirée par vos vengeances et par vos ressentiments, flétrie par vos impuretés et vos désordres, dépouillée de toutes choses par votre luxe, couronnée d'épines par vos sensualités et vos délites : *Quid est visurus? formam servi*.

Saint Bernard n'apprend que la vue fait le supplice des démons le plus sensible (*Serm. LIV, in Cant.*), et qu'encore que le ver qui les ronger avec tant de violence semble se former dans leur cœur, il entre pourtant par les yeux : parce que ces esprits malheureux étant placés en l'air, selon l'Écriture, ils voient les anges fidèles dans le ciel, et les hommes justes sur la terre ; et de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils ne découvrent que des objets qui les affligent. Le pourrai-je dire sans faire sécher de crainte tous les pécheurs qui m'écoutent ? Oui, Messieurs, ce n'est plus le temps de les flatter : ils seront devant le tribunal de Dieu comme les démons, et ces yeux impies qu'ils attachent aujourd'hui avec tant de passion sur des beautés passagères, et qu'ils promènent avec tant d'impudence d'objets en objets jusque dans nos sanctuaires ; ces yeux qui ne leur furent donnés que pour pleurer leurs péchés, et dont ils ne se servent que pour contenter leur passion et leur curiosité, ah ! ces yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, ne rencontreront alors que des objets d'envie, de crainte, d'horreur, de désespoir : *Undique erunt tibi angustia*, dit saint Bernard (*Lib. de Consid.*). Ils verront autour d'eux une foule de péchés qui les suivra partout pour les accuser ; au dedans, une conscience qui leur montrera par écrit l'arrêt de leur condamnation ; sous leurs pieds, un monde en feu et un enfer ouvert pour les engloutir : mais ce spectacle, tout affreux et tout tragique qu'il est, ne serait qu'un jeu pour eux s'ils ne voyaient un juge inflexible et irrité sur leur tête : *Desuper iratus iudex* (*Ibid.*).

1. Ah ! quelle douleur, quels remords, quelles convulsions, lorsque Jésus-Christ vous obligera de fixer les yeux sur sa personne, de boire à longs traits les effusions de sa colère, et de vous enivrer à loisir de ces torrents d'amertumes où vous serez plongés pendant toute l'éternité ! Je ne m'arrête pas ici, Messieurs, à vous faire un portrait affreux de l'état où paraîtra votre juge, à vous le décrire, comme les prophètes, armé d'une faux tranchante qui n'épargnera personne, précédé d'un feu dévorant qui réduira tout en cendres, environné d'une tempête qui mettra toute la nature en désordre : *In circuitu ejus tempestas valida* (*Ps. XLIX*). Il est vrai que cet appareil serait capable d'ébranler ces esprits forts et ces cœurs endurcis qui s'en moquent aujourd'hui ; mais après tout, vous regretterez plus Jésus-Christ que vous ne le craindrez, vous serez plus sensibles au bonheur que vous aurez perdu qu'aux maux que vous aurez à souffrir ; et s'il vous est rude de voir à ce moment un juge irrité, quel désespoir de voir un Dieu sans le pouvoir posséder ! Ce sera là votre supplice, il brisera ses armes, ses foudres, tous les ins-

truments de sa vengeance, c'est-à-dire qu'il ne s'en servira pas pour vous étonner, dit le Prophète : *Arcum conteret et confringet arma* (Ps. XLVI). Il se contentera de se faire voir à vous, de vous laisser peser la grandeur de votre perte et de vous dire : *Vacate et videte quoniam ego sum Deus*. Je vous défends de penser aux supplices que vous allez souffrir, et de vous occuper l'esprit des rigueurs d'une éternité malheureuse, *vacate* ; tournez toutes vos lumières sur moi-même et reconnaissez, quoique trop tard, que je suis votre Dieu, ce Dieu que vous avez outragé en mille manières, ce Dieu que vous avez pu posséder, ce Dieu que vous allez perdre pour toujours : *Videte quoniam ego sum Deus*. Mes prédicateurs vous l'ont annoncé, mes Ecritures vous l'ont enseigné, les mouvements de ma grâce vous l'ont inspiré mille fois, que j'étais un Dieu fidèle dans mes promesses et redoutable dans mes vengeances ; que c'était moi que vous insultiez dans les temples, que vous abandonniez dans les pauvres, que vous persécutiez dans vos ennemis et que vous trahissiez dans vos emplois. Vous en avez osé douter, croyez-en maintenant vos propres yeux et reconnaissez celui qui fut toujours en butte à vos outrages : *Videte quoniam ego sum Deus*.

Je ne prête à votre Dieu, Messieurs, que des expressions faibles qui répondent mal à la grandeur de ses ressentiments ; mais vous les lirez écrits dans son cœur, et cette vue d'un ennemi aussi puissant qu'irrité ne vous laissera que des sentiments de désespoir : car la colère est une passion toujours redoutable ; mais quand elle se trouve également juste et puissante, et qu'on la voit en quelque façon sur le trône, en état de faire exécuter tous ses ordres, peut-on espérer d'en éviter les effets ? Je lis dans l'Écriture qu'Esther, voulant solliciter la grâce des Juifs, tremble mille fois avant que de paraître devant Assuérus, contre la défense qu'il en avait faite ; mais lorsqu'elle vit ce prince assis sur son lit de justice, le sceptre à la main et le feu dans les yeux, elle ne put soutenir sa présence ; elle se pâme de crainte, elle perd en même temps et la voix et le sentiment (*Esth.*, XV). Cependant elle était son épouse et le plus tendre objet de son amour, et vous serez les ennemis de votre Dieu et les objets de son indignation et de sa haine ; elle avait des charmes capables d'attendrir Assuérus et de le fléchir, et vous n'aurez sur le front que des crimes capables d'irriter Jésus-Christ. Pourrez-vous soutenir sa présence et le regarder sans trembler ?

2. Ce serait peu, Messieurs, que vous tremblassiez en le voyant comme votre juge, vous rougiriez en le considérant comme l'exemplaire et la forme de votre vie. Saint Augustin, étant encore sur la terre, entrevoyait quelquefois Dieu sous cette idée d'exemplaire, et pour lors, dit ce saint homme, je sentais mon cœur partagé entre des sentiments de crainte et d'amour : *Et inhorresco et inardesco* (*Confess.*, lib. XXI, c. 15) ; je me trouvais bien éloigné d'un modèle si parfait

et si saint, et c'était le sujet de ma confusion et de ma crainte : *Inhorresco in quantum dissimilis ei sum*. Mais d'ailleurs, je découvrais dans le fond de mon être quelques vestiges de ses perfections, et c'était le motif de ma reconnaissance et de mon amour : *Inardesco in quantum similis ei sum*. Voilà l'état où nous sommes ici-bas ; nous regardons Jésus-Christ comme notre exemplaire, et si nous n'en sommes pas des images fidèles, nous en avons au moins quelques traits, et nous pouvons espérer d'en acquérir tous les jours de nouveaux.

Mais il n'en sera pas de même, impie, quand tu paraîtras devant Jésus-Christ au jugement dernier ; tu le verras comme un modèle sur lequel tu devais régler les mœurs et ta vie, mais tu ne trouveras rien en toi de conforme à lui ; il s'appliquera sur toi comme une règle vivante pour te condamner, comme le dit un prophète : *Stetit et mensus est terram* (*Habac.*, III). Que direz-vous pour vous justifier, dames mondaines, lorsqu'il mesurera sur sa croix votre vie molle et sensuelle, si différente de la sienne ? De quelle confusion serez-vous couverts, juges de la terre, lorsque vous lui verrez appliquer la règle de fer de ses jugements, que rien ne peut fléchir, sur cette règle de plomb que l'intérêt fait plier, et à qui les respects humains donnent mille tours et mille formes différentes ! Où vous cacherez-vous, âmes avaries et insensibles aux besoins des pauvres, lorsque Jésus-Christ appliquera son cœur ouvert pour vous, sur le vôtre qui fut toujours fermé pour lui ? Ah ! ce sera pour lors, grand prophète, que vous pourrez demander avec étonnement, où sont les enfants de Dieu semblables à leur père : *Quis similis Deo in filiis Dei* ? et parmi cette foule de pécheurs qui paraîtront au milieu des nuages, pour être jugés, quel sera celui qui s'osera vanter d'être conforme au divin modèle qu'il aura devant les yeux : *Quis in nubibus æquabitur Domino* ? Sera-ce toi, voluptueux, ? ah ! tu nages tous les jours dans les délices, et Jésus-Christ nage dans son sang ; il est couronné d'épines, et tu te couronnes de roses. Sera-ce toi, usurier insensible ? tu te nourris du sang des pauvres, et Jésus-Christ les nourrit du sien. Sera-ce toi, vindicatif ? tu ne respirez que la perte de tes ennemis, et Jésus-Christ, jusqu'à ce jour terrible, n'a soupiré que pour le salut des siens ; cependant tu le verras, l'Évangile à la main, mesurer toutes les actions et toutes les démarches de ta vie : car n'est-ce pas, Messieurs, ce que le prophète Ezéchiel nous a voulu faire comprendre, lorsqu'il a décrit cette vision mystérieuse qu'il eut d'un homme qui, la règle à la main, prenait toutes les dimensions du temple, et mesurait jusqu'aux moindres parties de ce grand édifice : *Calamus mensuræ in manu ejus* (*Ezech.*, XL). Tous les fidèles ensemble ne font qu'un même temple : les évêques en sont les colonnes, les prédicateurs en sont les lampes, les pénitents et les martyrs en sont les victimes, tout le reste des chrétiens sont comme les pierres

qui entrent dans la structure de cet édifice spirituel : il est maintenant dans la confusion et dans le désordre, mais au jugement dernier vous verrez venir Jésus-Christ pour le réparer, il en mesurera toutes les pierres les unes après les autres ; il jettera dans un lieu immonde celles qui auront mal rempli leur place, ou qui seront infectées de lèpre, comme celles du temple de Jérusalem : *Jubebit erui lapides in quibus lepra est, et projici in locum immundum (Levit., XIV).*

Ah ! quelle confusion pour une âme de se voir appliquer cette règle inflexible qui fera paraître qu'il n'y eut jamais ni droiture dans ses intentions, ni bornes dans ses desirs ambitieux, ni modération dans ses voluptés ! Un cœur que l'humilité devait resserrer paraîtra bouffi d'orgueil et de vanité ; un esprit que la science du salut devait éclairer ne sera plein que de lumières vaines ou profanes ; un amour dont toute l'impétuosité devait tendre vers le ciel se trouvera tourné vers la terre : désordre, erreur, dérèglement partout, *væ universo*, dit saint Bernard, *quod obvium offenderit cedere nescia rectitudo (Bern. V. de Consid. c. 12)* ! A présent on accommode l'Évangile à vos passions ; on plie, on étend cette règle, selon que vos intérêts ou vos inclinations le demandent ; c'est une cire qui prend toutes sortes de figures entre les mains des pécheurs ou des casuistes qui la manient : mais alors vous la verrez entre les mains de votre juge, comme une verge de fer que rien ne pourra fléchir. Ne pouvais-je donc pas vous le dire, que Jésus-Christ sera pour vous un spectacle terrible, et que votre plus grand supplice sera de le voir sur son trône, ou comme votre juge, ou comme votre exemplaire ? *Sedebit super sedem*, etc.

Car n'espérez pas, Messieurs, de le pouvoir attendre pas vos gémissements et par vos soupirs : sa justice, dit saint Bernard, sera autour de lui comme une ceinture qui resserrera le sein de sa miséricorde, et qui en arrêtera tous les écoulements ; il sera pierre, comme l'appelle l'Apôtre, mais il n'en aura plus que la dureté, vous n'en verrez plus rejaillir ces sources de grâces qui vous arrosent encore aujourd'hui. Mais permettez-moi de conduire votre vue d'objet en objet et d'horreur en horreur : tous les saints, de la faveur desquels vous pourriez peut-être vous flatter, entreront alors dans les sentiments de votre Juge, ils ne respireront que sévérité, qu'inflexibilité, que justice ; en un mot, comme ils seront absorbés en Jésus-Christ, ils deviendront pierres, c'est-à-dire, insensibles comme lui : *Absorpti sunt juncti petrae judices eorum*. Si vous détournez les yeux de dessus ces juges inflexibles, pour chercher quelque appui parmi les hommes, vous n'y verrez que des accusateurs qui s'élèveront contre vous : ce pauvre ou cette veuve que vous persécutez aujourd'hui, et qui n'ose ouvrir la bouche pour se plaindre de vos violences, de vos injustices, de vos usures, ce pauvre ne vous redoutera plus, et demandera hautement vengeance comme les

âmes des martyrs : *Vindica sanguinem nostrum* ; vos enfants, que vous abandonnez à leur libertinage et que vous laissez vivre dans un luxe prodigieux, ne vous épargneront non plus que vos ennemis ; et ces malheureuses victimes de votre négligence, sur le point de se voir précipitées dans les enfers, s'en prendront à vous, accuseront vos mauvais exemples, votre condescendance à leurs desirs, et conjureront Dieu, que comme vous êtes les auteurs de leurs supplices, vous en soyez les compagnons. En un mot, comme toute la nature sentira les effets et portera les caractères de votre péché, elle se déclarera contre vous : à présent, dit l'apôtre saint Paul, toutes les créatures sont esclaves de l'homme, elles gémissent de se voir obligées de servir à vos crimes et à vos passions, et si elles ne s'arment pas encore contre vous, c'est que la main de Dieu les retient jusqu'au jour de sa vengeance ; mais elles seront enfin délivrées de cette honteuse servitude : *Ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis (Rom., VIII)*, et pour lors vous les verrez conspirer à votre perte : le soleil éclipsé, les étoiles arrachées du firmament, la terre consumée, les mers et les fleuves desséchés, rougiront d'avoir éclairé, soutenu, nourri les ennemis de leur Dieu, et vous reprocheront qu'il ne les punit que pour vous : *Numquid in fluminibus iratus es, Domine, aut in mari indignatio tua (Habac., III)* ?

Mais faudra-t-il, mon Dieu, que je m'élève moi-même contre mes auditeurs, que ceux qui me regardent peut-être maintenant avec quelque complaisance ne puissent alors m'envisager sans frayeur, et que ces vérités qui sortent de ma bouche paraissent écrites devant leurs yeux pour les condamner ? Oui, Messieurs, je suis obligé de vous le dire avec saint Augustin : le zèle dont je brûle pour votre salut, et les empressements secrets que je sens pour votre conversion, ces paroles même qui semblent s'évanouir en l'air rendront témoignage contre vous : *Erit testis affectus in vos cordis mei (Aug., ep. 241)*.

Vous ne verrez donc partout que des objets insupportables et fâcheux, parce que Jésus-Christ, qui sera le premier sujet de votre frayeur, s'imprimera sur toutes les créatures, et leur inspirera les mouvements de sa colère. Mais pourquoi vous paraîtra-t-il si terrible dans son jugement ? c'est qu'il vous paraît méprisables dans les insultes que vous lui faites tous les jours ; et comme vous refusez maintenant de le connaître et de vous le représenter aussi puissant qu'il est, afin de l'offenser sans crainte et sans inquiétude, ah ! vous le connaîtrez, vous le verrez pour lors, dit saint Bernard, revêtu d'une puissance qui vous sera fatale : *Cognosceatur Dominus judicium faciendi qui nunc injuriam patiens ignoratur (Bern., ep. 126)*. Vous ne l'envisagez ici que comme un Dieu de miséricorde, toujours prêt à vous pardonner : vous abusez de cette vue de sa bonté, pour vous confirmer dans vos désordres ; mais vous serez punis par la vue de sa justice qui les saura venger, *cognosceatur*, etc. cette vue

sera votre supplice. Mais après avoir appliqué les yeux des pécheurs sur Jésus-Christ, appliquons les yeux de Jésus-Christ sur les pécheurs. C'est le second sujet de leur crainte, et la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Un ancien (*Apuleius*) a dit que tout l'homme était sur le visage : *Totus homo in vultu est* : il voulait dire, que comme cette partie est le siège de toutes les passions, on y voit l'âme telle qu'elle est ; mais pour moi, Messieurs, je trouve dans l'œil de l'homme une image plus parfaite et un tableau plus raccourci de lui-même : quelque nombreuses que soient les passions qui le troublent, elles y trouvent toutes place : *Totus homo in oculis est*.

Si je le puis dire de l'homme, dont les yeux sont si sujets à mentir, ne le puis-je pas assurer de Dieu même, qui ne déguise jamais, que ses regards sont une expression fidèle de ses sentiments, et qu'on le voit tout entier dans ses yeux : *Totus Deus in oculis est* ? Toute l'essence de Dieu n'est qu'un admirable tempérament de justice et d'amour : et les deux yeux de Dieu sont cette justice et cet amour même, disent les Pères ; il regarde les justes de l'œil de son amour, et c'est celui dont une âme sainte ressentait les impressions, quand elle s'écriait : *In uno oculorum tuorum vulnerasti cor meum* (*Cant.*, IV) ; mais il tourne sur les impies l'œil de sa justice : *Vultus Domini super facientes mala*.

Je me trompe, Messieurs, ici-bas les regards de la justice de Dieu sont toujours tempérés par ceux de sa miséricorde : et de même que les rayons qui sortent de nos yeux, quoique séparés dans leur origine, se réunissent ensemble sur leur objet, ah ! les regards de la justice ne tombent jamais seuls sur un pécheur ; ceux de l'amour s'y mêlent toujours ; et quelque sévère que nous paraisse la conduite de Dieu sur nous, elle est toujours miséricordieuse : *Universæ viæ Domini misericordiæ et veritas*.

Mais au jour du jugement dernier, l'œil de l'amour sera fermé pour les impies ; il n'ouvrira sur eux que celui de sa justice, parce que comme ils seront incapables de retour vers lui, il ne sera plus susceptible de miséricorde pour eux. Ame infidèle, que tu seras un étrange spectacle pour Jésus-Christ lorsque tu paraîtras devant son tribunal, couverte de toutes tes iniquités, dépouillée de l'hypocrisie et des fausses apparences de vertu, à la faveur desquelles tu te sauvais aux yeux des hommes, dit saint Bernard : *Nudam et apertam oportebit te stare ante tribunal Christi* (*Bern.*, *serm.* V de *Diversis*). Aussi ne dois-tu attendre de lui que des regards d'indignation qui glaceront ton sang dans tes veines, qui feront monter la honte sur ton front, qui briseront ton cœur de douleur, dit un prophète, parce qu'ils lui feront sentir toute l'étendue de sa colère sans aucuns adoucissements de son amour : *Oculi Domini super regnum peccans* (*Amos*, IX).

Un empereur païen croyait qu'un air doux et facile s'accordait mal avec la majesté de

la pourpre qu'il portait ; il affectait un regard fier et sévère, et pour bien faire sa cour auprès de lui, il fallait baisser la vue au moindre de ses regards, comme consterné par l'éclat et la vivacité de ses yeux : c'était, Messieurs, dans ses courtisans l'effet d'une complaisance ridicule ; mais ce sera dans les pécheurs l'effet d'une frayeur qu'on ne peut vous expliquer ; ils s'anéantiront et seront en quelque façon réduits en poussière par les regards de Jésus-Christ. *Aspexit et dissolvit gentes* (*Habac.*, II), ils s'abandonneront à la douleur, aux plaintes, au désespoir. Jugez-en, Messieurs, par ces personnes de qualité, que l'honneur ou l'intérêt attache auprès du prince ; un de ses regards un peu trop sévère ne les fait-il pas désespérer de leur fortune, ne les jette-t-il pas dans le trouble, ne les réduit-il pas quelquefois à sécher et à mourir de chagrin ? Que feront donc les regards sévères d'un juge irrité, dont la disgrâce ne se bornera pas à vous priver pour un temps de ces honneurs ou de ces biens qu'il faudrait toujours quitter, mais à vous faire pleurer la perte du ciel pendant toute l'éternité. Trop heureux, si vous pouviez dire, comme le saint homme Job, que ses yeux vous seront rentrer dans le néant d'où vous êtes sortis : *Oculi tui in me, et non subsistam* (*Job*, VII) ; mais il faudra subsister devant eux, et éprouver que si ses regards sont sévères, ils ne sont pas moins perçants.

Maintenant, Messieurs, Dieu dissimule nos péchés, pour nous donner lieu de les reconnaître ; il laisse croître l'orgueil de ses ennemis sans s'émouvoir, et par une espèce de fière clémence il méprise nos outrages comme s'il ne les voyait pas ; mais lorsqu'ils seront montés à leur comble, et que le jour de sa colère sera enfin arrivé, il aura des yeux de feu, dit saint Jean dans son Apocalypse, pour les pénétrer dans toutes leurs circonstances et dans toute leur étendue : *Oculi ejus sicut flamma ignis*.

L'homme ne voit que par des rayons de lumière ; la lumière ne pénètre pas les corps opaques et solides, ainsi sa vue est bornée à la superficie des objets qu'il regarde ; et c'est sans doute pour cela, grand apôtre, que vous méprisez si hardiment les jugements des hommes, et que vous ne vous fiez pas au vôtre même, parce qu'ils ne sont fondés que sur des apparences qui peuvent tromper ; mais vous redoutez uniquement les jugements de Dieu : *Qui judicat me Dominus est* : Pourquoi ? c'est qu'il sort des rayons de feu de ses yeux ; le feu est d'une activité merveilleuse, il n'est point de corps qui lui résiste, il sonde, il pénètre, il dissout toutes choses. Tels seront les regards de votre Juge, *oculi ejus sicut flamma ignis* ; ils ne s'arrêteront pas à la superficie de vos fausses vertus, ou de vos véritables défauts, ils passeront jusqu'à la substance de votre âme, ils s'insinueront dans les replis secrets de ce cœur, et découvriront les motifs et les vues criminelles qui vous ont fait agir ; car votre conscience est ce livre dont parle Ezéchiel, écrit et dehors et dedans : dehors ce ne sont

que bonnes œuvres, que mérites, que vertus apparentes ; mais Jésus-Christ ouvrira ce livre, et ses yeux ne trouveront au dedans que sujets de lamentations, de hurlements, de désespoir : *Scriptæ erant in eo lamentationes, et carmen, et væ* (Ezech., II) : tel rougira pour lors des vertus prétendues dont il se fait honneur aujourd'hui ; on admire votre assiduité dans les églises, mais on découvrira peut-être l'orgueil et l'hypocrisie qui vous y retient ; on loue votre libéralité pour les pauvres, mais on verra que vous leur ôtez d'une main par vos exactions et vos usures, ce que vous leur rendez de l'autre par vos aumônes ; on applaudit à la modération, à la charité, à la modestie que vous faites paraître au dehors, mais on découvrira la vanité, les ressentiments, les passions que vous nourrissez au dedans de vous-mêmes ; en un mot, je le répète avec le prophète Daniel, les regards de Jésus-Christ seront semblables à la foudre : *Facies ejus quasi species fulguris* : car, de même que ce feu impétueux et subtil s'insinue dans la substance des corps, qu'il frappe, consume, dissout, pulvérise le dedans sans toucher la superficie qui les couvre ; les yeux de mon Sauveur pénétreront les intentions cachées des pécheurs, et négligeront le bel extérieur de leurs œuvres plâtrées : *Facies ejus quasi species fulguris* : mais s'ils sont pénétrants comme la foudre, ils ne seront pas moins inévitables qu'elle.

Faites-vous maintenant un Dieu à votre mode, dit le prophète, un Dieu sans justice, qui ne punira jamais vos péchés ; un Dieu sans sagesse, que vous croyez surprendre par vos artifices ; un Dieu sans yeux dont vous espérez éviter les regards : persécutez la veuve et les orphelins, outragez les amis de Dieu en mille manières, et puis flattez-vous qu'il ne vous verra pas : *Dixerunt, non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob* (Ps. XCIII). Ah ! vous serez désabusés au jour du jugement ; car se pourrait-il faire que celui qui forma l'œil fût aveugle lui-même ? Non, pécheur, vous ne le pourrez tromper, parce qu'il est la sagesse infinie : *Fallere non possum, quia sapientia est*. Vous ne le pourrez corrompre, parce qu'il est la justice essentielle : *Neque corrumpere, quia justitia est*. Vous ne le pourrez éviter, parce qu'il est l'immensité même : *Neque effugere quia ubique est*, dit saint Bernard (*Lib. de Consid.*). En vain fera-t-on mille efforts pour se dérober à ses yeux, les ténèbres ou la solitude dont on se sert à présent pour cacher ses désordres infâmes ne seront pas à l'épreuve de ses regards ; les vains prétextes dont on tâche de déguiser ses péchés, pour surprendre un confesseur au tribunal de la pénitence, ne seront plus de saison devant le tribunal de Jésus-Christ ; les feuilles dont on se couvre, comme Adam, n'empêcheront pas Dieu de nous connaître comme lui ; enfin Dieu vous déclare que vous ne pourrez trouver d'asile dans la nature : Si tu te caches dans les enfers, dit-il par un prophète (*Amos, IX*), ma main saura l'en retirer ; si tu montes

au ciel, je t'en ferai descendre ; si tu t'enfonces dans les cavernes les plus affreuses, j'irai t'y trouver ; et si, par un dernier coup de désespoir, tu te précipites dans les abîmes de la mer, j'ordonnerai aux monstres et aux serpents de t'en faire sortir pour paraître devant mes yeux, et soutenir mes regards qui seront pour toi un supplice plus rigoureux que la mort et que l'enfer même, parce que tu ne pourras te cacher, et tu n'oseras paraître : *Latere impossibile, apparere intolerabile*, dit un Père (*Bern.*).

Les pécheurs ne craignent rien tant que la lumière, selon saint Jean : ainsi Dieu, qui est la lumière par sa nature, ne pourra paraître devant eux sans les combler de confusion et de douleur ; cette lumière brillera dans les ténèbres, mais les ténèbres ne la comprendront pas, c'est-à-dire que les impies n'auront pas la consolation de voir, mais la honte d'être vus de Dieu, des anges et des hommes : *Videntur ut confundantur ; non vident, ne consolentur* (*Bern., lib. V, de Consid., c. 12*). Mais parmi cette foule de spectateurs, l'œil qui leur sera le plus insupportable, ce sera celui de leur conscience : car alors les ténèbres qui ne verront pas les autres objets se verront elles-mêmes par la lumière des regards de Dieu (*Ibid.*).

Regards sévères d'un Dieu vengeur, vous serez la juste punition de ces regards d'amour-propre que les chrétiens jettent sur eux-mêmes ; ces aveugles, au lieu de se condamner quand ils le méritent, et d'examiner leurs actions avec l'œil de la justice, ne les voient jamais que des yeux de leur cupidité ; et, les envisageant ainsi toujours du côté le plus favorable, ils trouvent aisément le secret de justifier jusqu'à leurs défauts. Mais vous serez jugés, si vous ne vous jugez vous-mêmes, et les regards sévères, perçants, inévitables de Jésus-Christ développeront cette conscience que vous ne sondez jamais ; elle vous accusera bientôt devant Dieu, si vous ne l'obligez de vous accuser maintenant devant vous-même, dit saint Chrysostome : *Domesticum accusatorem excita conscientiam tuam* (*Hom. 25*) : exposez-la de bonne heure aux yeux de ce redoutable Juge, pendant que ses regards sont encore tempérés de justice et d'amour ; de peur que le jour de sa colère ne vous surprenne, et qu'il n'ait plus pour vous qu'un œil d'indignation, qui ne vous verra que pour vous punir : *Fac te prius sciri, fac te prius videri, ne tunc nesciaris ad gloriam, sciaris autem ad pœnam* (*Bern., ep. 2*).

Mais ce jour de sa colère s'approche, et personne n'y pense, dit saint Augustin (*Epist. 80*) ; on regarde la fin du monde comme quelque chose de fort éloigné, et cependant elle est aussi proche à notre égard que le dernier jour de notre vie ; car à la mort tout le monde finira pour vous, et tels vous serez à ce dernier moment, tels vous paraîtrez au jugement de Dieu ; mais puis-je croire que vous soyez bien convaincus de ce point de notre religion, puisque vos mœurs s'accordent si peu avec la foi d'une vérité

si terrible ? Au milieu des alarmes et de la terreur où vous devriez être, dans l'incertitude de ce jour qui décidera de votre éternité, l'on vous voit encore dans la bonne chère et dans les festins, dit saint Augustin ; votre avarice est toujours la même, votre sensualité s'augmente, vos passions se fortifient, et l'on ne vous entend soupiner que pour les plaisirs et la joie ; est-ce là sécher de crainte, ou plutôt n'est-ce pas fondre et nager dans les délices ? *Hocine est arescere præ timore, an potius madescere præ libidine ?* Préparez-vous mieux, Messieurs, à ce jour terrible, afin qu'il ne se jette entre Jésus-Christ et vous que des regards amoureux et favorables, et qu'après l'avoir vu sans crainte comme votre Juge, vous le possédiez sans fin comme votre Dieu dans la gloire, etc.

SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les afflictions

Joannes cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus ?

Saint Jean ayant appris dans la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, il lui fit dire par deux de ses disciples qu'il lui envoya : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre (Matth., XI, 2, 3) ?

Quand je lis l'Évangile avec les yeux de la chair, et que j'en juge par les lumières de la prudence humaine, je vous l'avoue, Messieurs, j'ai peine à ne pas accuser Jésus-Christ ou d'une injustice extrême, ou d'une étrange insensibilité. Il laisse dans les ténèbres celui qui est venu rendre témoignage à sa lumière, il abandonne à ses ennemis celui qui a toujours combattu les siens, il permet que Jean, le plus saint des enfants des hommes, gémissent dans le fond d'un cachot, et qu'Hérode, le plus impie des princes, soit pompeusement assis sur le trône, n'est-ce pas une injustice extrême ? *Joannes in vinculis*. Jésus-Christ oublie, ce semble, ce précurseur fidèle qui est né, qui a vécu, qui mourra pour ses intérêts et pour sa gloire, n'est-ce pas une espèce d'insensibilité ?

Oui, Messieurs, à suivre les sentiments trompeurs de la nature, voilà ce qu'on en peut juger ; et n'en jugez-vous point tous les jours de la sorte vous-mêmes ? Lorsque vous voyez les saints et les amis de Dieu dans l'affliction, ne l'accusez-vous point ou de beaucoup d'injustice, ou de peu d'amour ? Ne demandez-vous point à ces malheureux, comme les amis de Job à ce saint homme : Sont-ce donc là les belles récompenses de la vertu que vous avez pratiquée ? *Ubi sunt iustitiæ tuæ, ecce quæ pateris ?*

Mais ouvrez les yeux de la foi, et, sans vous arrêter à ces rigueurs apparentes, à ces chaînes, à ces ténèbres, à ce cachot affreux, passez, s'il est possible, jusqu'aux merveilles et aux opérations secrètes de la grâce ; et si les souffrances de saint Jean sont pour vous un sujet de scandale, vous trouverez une instruction puissante dans sa patience et dans son amour ; et vous

avouerez que celui qui le console et qui le soutient invisiblement dans son malheur ne doit être appelé ni injuste ni insensible, et que l'affliction même peut être un effet de son amour : c'est la grande vérité que nous expliquerons aujourd'hui, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, qui fut la plus affligée et la plus aimée des créatures, puisqu'elle vit expirer sur la croix celui qu'elle avait conçu dans son sein au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria*, etc.

Il n'y a qu'un bien et qu'un mal dans la nature, disent les Pères ; ce bien est Dieu, dont la possession fait la souveraine félicité de l'homme ; ce mal est le péché, qui le précipite dans la dernière misère. Tout ce qui se trouve entre l'un et l'autre est indifférent de soi-même, et ne peut être appelé bien ou mal que par le bon ou le mauvais usage qu'on en fait pour s'approcher ou s'éloigner de Dieu. Richesses, voluptés, honneur du siècle, vous n'êtes pas de véritables biens, puisque vous nous jetez souvent dans le véritable mal ; pauvreté, maladies, pertes, afflictions, vous n'êtes pas de véritables maux, puisque vous nous approchez souvent du véritable bien qui est de Dieu ! C'est une vérité que toute la vie de Jésus-Christ nous prêche, dit saint Augustin. Il a méprisé tous les biens pour lesquels on soupire dans le monde, et souffert tous maux qu'on y craint, pour nous apprendre que nous ne devons ni désirer les uns, comme l'objet de notre félicité, ni fuir les autres, comme le sujet de notre misère : *Omnia bona terrena contempsit, et omnia mala sustinuit, ut neque in illis quæreretur felicitas, neque in istis infelicitas timeretur (De Catechiz. Rud., c. 22).*

Mais qu'on profite peu de cette excellente leçon de Jésus-Christ, puisque, par une erreur qui renverse et l'Écriture sainte et la religion tout entière, il semble que l'on regarde aujourd'hui les afflictions comme des maux véritables, comme des maux sans remède, comme des maux sans récompense : erreur puissamment combattue dans notre Évangile par l'exemple de saint Jean, ce parfait modèle des hommes affligés. L'amour cause son affliction, ce n'est donc pas un mal ; l'amour l'adoucit, ce n'est pas un mal sans remède ; l'amour la couronne, ce n'est pas un mal sans récompense. Saint Jean a aimé Jésus-Christ, puisqu'il a pris ses intérêts contre Hérode, *non licet* ; voilà la cause de son affliction. Saint Jean aime Jésus-Christ, puisqu'il s'entretient dans sa prison de sa puissance et de ses merveilles : *Cum audisset opera Christi* ; voilà le remède de son affliction. Saint Jean est aimé de Jésus-Christ, puisqu'il fait lui-même son éloge : *Non surrexit major Joanne Baptista* ; voilà la récompense de son affliction. Ne craignez donc plus les afflictions, Messieurs, l'amour en est la cause, c'est mon premier point ; ne murmurez pas dans les afflictions, l'amour en est le remède, c'est le second ; ne désespérez pas dans les afflictions, l'amour en est la récompense, c'est le troisième et le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Deux amours tout contraires de la créature et du Créateur sont la source de nos différentes afflictions : aimer la créature, c'est s'attacher à des objets que le temps nous dérobe, que la fortune nous enlève, que la mort nous ravit ; c'est embrasser des ombres qui nous échappent et des fantômes qui s'évanouissent, dit l'Apôtre ; c'est donner son cœur en proie aux chagrins qui le dévorent, à la douleur qui le déchire, à la mutabilité qui l'agite, tant qu'il aime avec passion tout ce qui ne peut ni s'acquérir sans peine, ni se posséder sans inquiétude, ni se perdre sans douleur. Cette affection déréglée qu'on a pour la créature trouve son supplice en elle-même, dit le grand saint Augustin, et c'est un ordre immuable de la justice de Dieu, qu'une âme aveugle et passionnée dans ses attachements ne puisse aimer sans affliction ce qu'elle ne peut aimer sans crime : *Jussisti et sic est, ut pana sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Ce principe nous découvre d'abord une étrange erreur du monde ; on se persuade que plus on y a de créatures sur lesquelles s'appuyer, plus on est heureux ; que celui qui compte le plus d'amis, qui manie le plus de trésors, qui possède de plus grandes terres et qui se distingue par des titres plus pompeux, ou par des équipages plus lestes, est moins exposé aux peines de la vie et aux assauts de la douleur ; mais prenez-y garde, vous, pauvres, pour vous consoler, et vous, riches, pour vous détacher, les afflictions ne naissent pas toujours de l'indigence, c'est l'abondance qui les multiplie ; plus un cœur s'étend dans les créatures, plus la douleur a de prise sur lui ; dans ce grand nombre d'amis, de richesses, de charges, de possessions sur lesquels on s'appuie, il y a toujours quelque chose qui manque et quelque appui qui s'écroule ; et telles que vous voyez ces maisons suspendues sur des piloris mal assurés, menacer toujours ruine par quelque endroit et tenir dans les alarmes ceux qui les habitent, tels je vois les riches du monde dans le palais imaginaire de leur fortune sans cesse ébranlés par quelque nouvelle secousse : une maison brûlée, une charge perdue, une banqueroute arrivée, un parent ou un ami mort sont autant de ressorts rompus dans cette vaste machine, ou d'appuis écroulés sous le superbe édifice de leurs grandeurs humaines, et par conséquent autant de nouveaux sujets d'affliction pour eux. Je pouvais donc vous le dire, que plus on aime de créatures plus on a d'afflictions à craindre, et que, comme saint Augustin l'a dit en particulier des amis, plus nos attachements et nos amitiés s'étendent dans le monde, plus nos peines s'y multiplient, parce qu'on est en danger de souffrir dans tout ce qu'on aime et pour tout ce qu'on aime : *Quanto plures et pluribus locis habemus, tanto longius metuimus* (Lib. XIX de Civit., c. 8).

Heureux ceux qui, parfaitement détachés des créatures, peuvent les voir naître sans envie et périr sans murmure ; incapables et

d'orgueil dans leur possession, et de chagrin dans leur perte ; toujours égaux à eux-mêmes, soit que la faveur les élève, ou que la disgrâce les abaisse ; indifférents, comme l'Apôtre, ou pour l'abondance, ou pour la disette ; heureux ceux qui savent user du monde sans l'aimer ; ils le laissent couler sous leurs mains, sans s'y appuyer, ils le voient fondre sous leurs pieds sans être ébranlés, et qui, attachés à Dieu seul par la pureté de leur amour, comme ils ne tiennent qu'à lui, ils ne peuvent être affligés que par lui.

Et ils le seront sans doute, Messieurs ; car si les impies trouvent des peines inutiles et infructueuses dans l'amour de la créature, les justes de leur côté rencontrent des afflictions avantageuses dans l'amour de leur Dieu ; il prend soin de les éprouver, tantôt pour faire connaître leur amour, et tantôt pour leur marquer le sien. Ne sortons pas des bornes de notre Evangile, pour en trouver des preuves ; Jean-Baptiste n'y est affligé que pour avoir aimé Jésus-Christ : il l'a fait reconnaître pour le Messie aux peuples de Judée ; il a publié sa gloire sur les rives du Jourdain ; il a combattu ses ennemis et porté ses vérités jusque dans la cour d'Hérode. Quel sera donc, Seigneur, l'effet d'une charité si ardente et si étendue ? Baptiste sera comblé d'afflictions, il languira dans un cachot, et sa tête sera le prix du crime qu'il a condamné ; mais ce sera par là qu'on connaîtra la sincérité de son amour pour Jésus-Christ. Tel prêche ses vérités qui n'aime que sa propre gloire ; tel se sert avec empressement dans la personne des pauvres qui ne cherche peut-être que le faux honneur d'une fausse charité ; tel le bénit et le loue dans la prospérité qui aime plus ses dons que sa personne ; et, si j'ose le dire, la plus haute vertu peut bien être un peu suspecte, quand elle est toujours heureuse ; David doutait de la sienne dans sa prospérité, et demandait à Dieu des afflictions pour la connaître : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* Mais quand on souffre avec soumission pour Dieu, on peut s'assurer qu'on l'aime ; l'amour-propre, la vanité, l'intérêt, qui se mêlent souvent dans les exercices les plus saints de la vertu, n'entrent jamais dans les afflictions des saints ; c'est par leur amour pour Jésus-Christ crucifié qu'ils méritent d'être conformes à Jésus-Christ crucifié. Pourquoi cet homme juste et réglé dans sa conduite, qui portait sans cesse la mortification de Jésus-Christ dans sa chair, qui maître absolu de ses passions les avait toujours resserrées dans les bornes étroites de l'Evangile, pourquoi le voyons-nous languir dans un lit dans les ardeurs d'une fièvre violente, lui qui, dans un corps toujours chaste, n'a ni vice à expier ni révolte à réprimer ? c'est qu'il aime son Dieu. Expliquez pourquoi ce marchand fidèle qui n'eut jamais de part aux fourberies du négoce, ni aux usures de la banque, qui, content du fruit légitime d'un innocent travail, voyait croître sa fortune dans le sein de la justice et de la vertu, pourquoi voit-il tout

d'un coup ses biens dissipés, ses espérances perdues, sa famille en désordre? c'est qu'il aime son Dieu, et ses afflictions sont l'effet de son amour; Dieu le détache, l'éprouve, le perfectionne par là pour le couronner; mais ajoutons qu'il le traite de la sorte pour lui donner à son tour une marque sensible de son amour.

Dieu met tout en usage pour gagner les pécheurs, dit l'admirable saint Augustin; tantôt il les flatte par la prospérité, et les heureux succès qui leur arrivent sont des caresses par lesquelles il tâche de les attirer à lui: *Res prospera donum est consolantis* (Aug., ep. 87); tantôt il les éprouve par l'adversité: les pertes, les infirmités, la mort de leurs proches sont comme autant d'avis qu'il leur donne, afin que, si le bonheur les avait aveuglés, l'affliction les éclaire: *Res adversa donum est admonentis Dei*. Ajoutons ici la belle réflexion de ce Père et nous écrivons avec lui: Quelles seront donc vos récompenses, ô mon Dieu, puisque vos châtements même sont des faveurs, et que ne ferez-vous point un jour pour vos élus, puisque vous accordez à vos ennemis même tant de faveurs gratuites? Ils ne pensent point à vous pour vous honorer, et vous vous occupez encore d'eux pour dissiper leur aveuglement et leurs ténèbres par des afflictions avantageuses: *Quid ergo non misericorditer præstatur a Deo, a quo etiam tribulatio beneficium est?*

Mais laissons-là les impies; leurs afflictions ne scandalisent personne, il importe peu de savoir si elles sont des effets ou de la justice, ou de l'amour de notre Dieu; mais pour les élus qu'il traite souvent avec plus de rigueur, ah! l'on est scandalisé de les voir souffrir, l'on en conçoit de l'indifférence pour la vertu, du mépris pour Dieu qui les abandonne, et l'on ne peut comprendre que l'amour soit la source véritable de leurs peines; justifions Dieu sur ce point et disons, avec l'apôtre saint Paul, qu'il châtie tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. Que fait un père plein de sagesse et d'amour, dit admirablement saint Chrysostome (*Hom. 16 ad pop.*), lorsqu'il destine son fils à soutenir l'honneur et la fortune de sa maison? commence-t-il dès son enfance à lui mettre entre les mains les biens qu'il doit posséder? lui donne-t-il dans sa famille le rang et l'autorité qu'il y aura quelque jour? Non, non, dit ce grand docteur, il l'assujettit à des maîtres qui le menacent, qui le corrigent, qui le châtient avec sévérité; mais lorsque cette éducation sévère a réglé ses inclinations et son esprit, ah! ce père commence à lui témoigner son amour, il se dépouille de tout en sa faveur, il n'a des biens et des honneurs que pour lui: voilà l'image de la conduite de Dieu sur les justes; ils ne sont encore ici-bas que dans l'enfance de la perfection chrétienne, les afflictions qu'ils souffrent sont comme des maîtres rigoureux qui les forment et qui les corrigent: *Tamquam præceptoribus præsentibus tradit tribulationi*; mais par là ils deviennent dignes de posséder

l'héritage de leur père; et après ces rudes épreuves, il fait paraître l'amour qu'il avait eu soin de cacher, afin qu'ils n'en abusassent pas: ah! n'est-ce pas véritablement aimer, que de ménager ainsi les intérêts de ceux qu'on aime? n'est-ce pas une conduite toute paternelle, de ne les frapper que pour les guérir, dit saint Bernard: *Vox paterna, ego percutiam, et ego sanabo?*

Comme des enfants indiscrets, on court aveuglément dans le précipice et dans l'abîme du péché; il faut des remparts et des murs qui nous arrêtent, dit encore saint Chrysostome (*Hom. 13*); Dieu en a élevé plusieurs autour de nous: la crainte des lois, l'autorité des parents et des maîtres, la charité de nos amis qui nous corrigent, ce sont autant de murs qui s'opposent à nos dérèglements et à notre perte: *Multi undique generi nostro muri sunt*: mais on renverse tous ces obstacles; il faut que la main de Dieu nous arrête, et qu'elle nous atterre par une affliction sensible, c'est un dernier mur qu'on ne passera pas: vous vivez dans les plaisirs infâmes, on vous blâme, on vous menace, rien ne peut réprimer la violence de votre passion, une maladie le saura faire, vous serez chastes malgré vous: n'est-ce pas un coup de l'amour? *Ægritudo superveniens omnia correxit*. Vous vivez dans un luxe qui scandalise tout le monde, les riches en parlent, les pauvres que vous ne soulagez jamais en murmurent, votre famille en souffre peut-être, et vous retranchez le nécessaire au dedans pour soutenir au dehors votre ambition par des dépenses folles et superflues: les confesseurs vous en ont parlé, les prédicateurs ont fulminé contre vous, ils n'ont rien pu gagner sur votre esprit ambitieux; mais Dieu permettra qu'une infidélité imprévue, qu'un procès perdu enlève tous vos biens, vous serez humbles et modestes malgré vous: n'est-ce pas un coup de l'amour? *Ægritudo superveniens omnia correxit*. Vous aviez une attache violente pour ces enfants, pour cette femme, pour ce mari; en vain vous disait-on avec saint Augustin, que vous deviez à Dieu tout votre amour, que c'était un ruisseau qui devait courir à lui avec toute son impétuosité, sans se détourner vers la créature; cette vérité ne vous touchait pas, mais la mort vous a enlevé ces objets de votre tendresse trop naturelle, vous voilà attachés à Dieu sans partage: encore une fois, n'est-ce pas un coup de l'amour? *Ægritudo superveniens omnia correxit*.

Oui, sans doute, Messieurs, les afflictions sont des effets de l'amour de notre Dieu, puisqu'il s'en sert pour nous éclairer; c'est saint Grégoire qui le dit (*Moral., lib. III, c. 7*); suivez, s'il vous plaît, le raisonnement de ce Père: Dieu, dit-il, est auteur des maux dans un sens, parce qu'il fait servir à nous punir les créatures qui étaient bonnes et avantageuses d'elles-mêmes; nous les préférons à Dieu: n'est-il pas de sa sagesse de faire servir à nous relever ce qui a contribué à notre chute? n'est-il pas de son amour de

nous jeter pour un temps dans les ténèbres extérieures des afflictions, pour faire naître dans notre cœur une lumière intérieure qui nous conduise à lui? *Creans lucem et formans tenebras, quia cum per flagella exterius doloris tenebræ creantur, intus per eruditionem lux mentis accenditur.*

Mais en quoi pensez-vous qu'éclate davantage l'amour de Dieu dans les afflictions dont il nous frappe? est-ce en ce qu'il s'en sert pour nous éclairer quand la prospérité nous aveugle, et pour nous obliger de retourner à lui quand les créatures nous en séparent, comme le dit le Prophète : *Cum occideret eos, quærebant eum?* ah! c'est particulièrement dans la manière dont il ménage et dont il tempère les peines qu'il vous fait souffrir; il ne vous afflige pas d'abord dans votre propre personne, il commence par ces biens que vous aimez avec trop d'attache, par cette maison à laquelle vous donnez tous vos soins; il permet que le feu la consume, ou que la tempête la renverse; mais si vous n'y prenez garde, sa colère passera jusqu'à vous: apprenez-le d'un bel exemple de l'Écriture (III Reg., XIII). Jéroboam veut introduire l'idolâtrie parmi les Juifs, il fait élever un autel pour y offrir ses abominables sacrifices: Dieu en est irrité, et veut corriger l'auteur d'un si grand crime; mais afin qu'il profite de son châtimement, il ne l'exerce pas d'abord sur lui-même; il commence par faire tomber devant ses yeux l'autel sur lequel il immole: ce prodige ne le touche pas, il faut que Dieu le frappe dans sa propre personne, et que la main de ce malheureux prince se dessèche, pour lui ouvrir les yeux; c'est ainsi que Dieu ménage ses châtimements: vos péchés ont irrité sa colère; elle n'éclatera pas d'abord sur votre tête, il vous afflige pour vous corriger, et non pas pour vous perdre, il renversera votre fortune, il enlèvera vos enfants, il ruinera vos maisons, il exercera sa colère sur des choses insensibles dont vous êtes idolâtres: mais si ces exemples ne vous touchent pas, sa fureur passera jusqu'à vous. Écoutez ce que saint Chrysostome (*Hom. 71*) lui fait dire au roi impie dont nous parlons: C'était pour l'épargner, prince aveugle, que je me contentais d'exercer ma vengeance sur cet autel sacrilège qui ne la méritait pas; mais puisque sa chute n'a pu l'instruire, et que ton cœur, plus dur que les pierres qui le composent, ne s'est pas brisé comme elles, tu seras puni dans ta propre personne: *Quando lapidis magisterio non es eruditus, tu supplicium excipe.* C'est ce que Dieu vous dit tous les jours, Messieurs, dans les afflictions dont il vous frappe; votre argent se perd, vos métairies sont renversées: vous ne profitez pas de ces pertes; je vous frapperai vous-mêmes, et vous mourrez dans votre péché: *Quando lapidis magisterio non es eruditus, tu supplicium excipe.* Ah! cette conduite de Dieu n'est elle pas une preuve convaincante que l'affliction est un effet de son amour, et qu'il ne nous châtie que par miséricorde? Mais si l'amour est la cause de nos afflictions, ce même amour en est aussi le remède.

SECOND POINT.

Si l'homme n'avait beaucoup à souffrir, il se laisserait sans doute emporter à l'orgueil et aveugler par l'amour d'une vie toujours heureuse; mais aussi s'il ne trouvait quelque remède et quelque adoucissement à ses maux, à peine pourrait-il éviter le désespoir. Comme il n'est personne qui ne soit affligé, il n'est personne qui ne s'occupe à chercher un remède à ses peines; on en expérimente plusieurs, dit saint Augustin; on cherche dans les créatures, dans les divertissements, dans les conversations du monde de quoi charmer son ennemi: *Toti in experimentis volvimur*; mais un cœur affligé ne peut trouver de consolation que dans la jouissance d'un bien fixe, immuable, infini, c'est-à-dire, dans l'amour de son Dieu.

Je ne veux pas dire, Messieurs, que cet amour étouffe tout à fait les sentiments de la nature, et qu'il vous rende absolument insensibles à la douleur; non, mais du moins il la modère, il arrête ses emportements, il étouffe ses murmures; et s'il lui permet de gémir un peu sous le poids de la main de Dieu, il lui apprend à se soumettre à sa justice et à l'adorer. C'est ainsi qu'en use le saint homme Job; il déchire ses vêtements pour marquer sa douleur, mais il en cherche en même temps le remède dans l'amour et l'adoration de son Dieu: *Scidit vestimenta sua, et adoravit.* Laissons aux philosophes païens la fausse insensibilité qu'ils affectent, ne condamnons pas absolument toutes les passions comme eux: elles sont les apanages de la nature, disent les Pères, et si la cupidité, qui les a dérégées, les rend pernicieuses à l'homme, la charité, qui les modère, lui en fait faire un saint usage: Jésus-Christ s'affligea à la mort d'un ami; mais son affliction fut sainte, parce que la charité la régla: il s'abandonna à la tristesse, à la vue des peines qu'il devait souffrir; mais sa tristesse ne dura pas, parce que l'amour de son Père en fut le remède: Job mit ses vêtements en pièces, au fort de sa douleur, pour condamner l'insensibilité des stoïques; mais aussitôt après il adora Dieu avec soumission à ses desseins, pour donner aux chrétiens les règles d'une véritable philosophie, et leur apprendre à retenir leur douleur dans les bornes légitimes de la vertu: car enfin la douleur peut-elle être le remède? abandonner son cœur aux murmures, est-ce se guérir? Ce saint homme, dit admirablement saint Grégoire, sait tenir un juste milieu entre les emportements et l'insensibilité; quand Dieu l'afflige, il ne veut pas paraître insensible, de peur qu'on ne se persuade qu'il méprise sa puissance; il ne se laisse pas non plus emporter à l'impatience, pour faire voir qu'il se soumet à sa justice: *Contra utraque mira se æquitalis arte servavit.*

C'est ainsi, Messieurs, qu'il faut régler son cœur dans les afflictions qui l'agitent, ne le pas abandonner à une douleur excessive, qui ne peut réparer nos pertes ni remédier à nos maux: car si vos biens périssent, dit saint Chrysostome (*Hom. 5 ad pop. Antioç.*),

vos murmures vous les font-ils recouvrer ? si vos enfants meurent, vos larmes ont-elles la force de les ressusciter ? si votre vertu est calomniée, vos ressentiments sont-ils capables de vous justifier ? Non, non, la tristesse n'est le remède naturel que du péché, il n'est permis de s'affliger que pour lui ; mais le remède général de tous les maux que vous souffrez, c'est l'amour : amour qui détache admirablement une âme du corps qui la fait souffrir, qui l'élève au-dessus des bourreaux qui le tourmentent, ou des maladies qui le consomment : amour qui lui donne des ailes, pour aller chercher dans le sein de Dieu le repos qu'elle ne peut trouver sur la terre : Quoi ! s'écrie le grand saint Augustin (*De Verb. Domini*), les hommes seront-ils capables de vous affliger, si vous êtes caché dans le sein de Dieu par votre amour ? n'est-ce pas un asile inviolable, d'où les créatures n'osent approcher pour vous nuire ? *Quid times hominem, homo in sinu Dei positus ?* Prenez seulement garde de n'en pas sortir, continue ce Père, rentrez-y, si le péché vous en a fait tomber, et vos afflictions vous seront douces et avantageuses ; *noli cadere*. Cet ennemi vous persécute et tâche d'élever sa famille sur les ruines de la vôtre, si vous entrez dans le sein de Dieu par l'amour, ne le craignez pas : *Quid times hominem, homo in sinu Dei positus ?* Ce calomniateur vous décrie partout et travaille à vous ravir cette réputation, qui est la récompense légitime de votre vertu ; cachez-vous dans le sein de Dieu, et vous serez au-dessus de la calomnie : *Quid times hominem, homo in sinu Dei positus ?*

Mais, hélas ! bien loin d'user dans vos peines d'un remède si avantageux et si doux, pendant que vous cherchez votre appui dans la faveur des hommes et dans le secours des créatures, ne tombez-vous pas dans un oubli funeste de Dieu ? ou du moins, si vous y pensez quelquefois, n'est-ce pas pour blâmer la conduite de sa providence, ou pour murmurer contre la justice de ses châtimens ? Reconnaissiez-vous, lorsqu'il vous traite avec rigueur, qu'il a droit de le faire, et que sa main n'est pas moins aimable quand elle ravit vos biens que quand elle vous les donne ? En un mot, trouvez-vous votre consolation, comme le saint homme Job, à dire que ces coups viennent de la main de Dieu, et qu'il est le maître de votre fortune et de votre vie : *Dominus est ?*

Ah ! Messieurs, si l'on entrait dans des sentiments si justes, verrait-on les hommes se déchaîner les uns contre les autres par des vengeances que la raison, ni la religion même, ne sauraient réprimer ? Regarderaient-ils comme les auteurs de leurs afflictions ceux qui n'en sont que les faibles instruments ? Au lieu de dire : C'est cet ennemi dont l'envie a procuré cette disgrâce à ma famille, dont la malice m'a suscité ce procès, il faut le haïr et s'en venger ; ne dirait-on pas : C'est le Seigneur qui a voulu réprimer mon orgueil, éprouver ma vertu, ou punir mon péché par cette affliction que je souffre, sa conduite est juste, il la faut aimer : *Domini-*

nus est ? Mais il n'est plus de Job qui se soumettent aveuglément aux conseils de Dieu, et qui se croient obligés de l'aimer sur un fumier comme sur un trône ; il n'est plus d'Hélie, qui, dans la persécution d'une Jézabel, oublie les misères qu'il souffre et la mort qui le menace, pour ne penser qu'aux intérêts d'un Dieu dont on renverse les autels ; il n'est plus de Jean-Baptiste, plus de Paul, qui, dans leurs prisons même, ne s'occupent que des moyens de faire connaître Jésus-Christ et qui adoucissent le poids des chaînes dont ils sont chargés par la chaîne intérieure de son amour, comme le dit saint Jean Chrysostome : *Extra inimicorum catena, intra amoris in discipulos catena.*

Et d'où vient, Messieurs, qu'on n'imité plus des exemples si saints, et que les malheureux, absorbés dans le sentiment de leur misère, sont incapables d'aimer Dieu ; c'est qu'ils n'envisagent dans ses châtimens que ce qu'ils ont de rude, et non pas ce qu'ils ont de juste ; ils se regardent comme des enfants dont il est le père, et ne pensent jamais qu'ils sont des pécheurs dont il est le juge : ils disent souvent avec le saint homme Job que Dieu, qui les traitait autrefois en père, n'a plus que de la rigueur pour eux : *Mutatus es mihi in crudelem* ; mais ils n'avoient jamais avec le prophète que cette rigueur est juste, et que les jugemens de Dieu sur eux dans les peines qu'ils souffrent sont toujours très-équitables : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*. Voilà, Messieurs, un des détours des plus dangereux de votre amour-propre : il fait que vous ne vous regardez jamais que du côté le plus favorable ; s'il y a dans votre vie quelque action louable, ou quelque ombre de vertu, il vous la met devant les yeux, pour vous persuader que si Dieu vous afflige, vous ne le méritez pas ; mais c'est un imposteur qui vous abuse, et qui vous jette par là dans l'impatience et le murmure. Pensez, dit saint Bernard (*Serm. XXXVIII de Divers.*), dans vos afflictions, à la cause qui les attire ; que vos peines vous fassent souvenir de vos péchés, et que l'appareil que la main de Dieu met sur vos plaies vous en découvre la profondeur : alors vous aimerez une sévérité salutaire, et vous l'adoucierez en l'aimant ; car est-il rien de si rude et de si fâcheux que l'amour n'adoucisce et ne surmonte, dit le grand Augustin ? Et si les amateurs du monde trouvent quelque douceur dans les peines qu'ils souffrent pour lui, si les ambitieux bravent les dangers et la mort pour arriver à la gloire, si les avares s'exposent à la fureur des éléments pour augmenter leurs biens, si les voluptueux souffrent et entreprennent toutes choses pour satisfaire leurs passions, parce que l'amour adoucit leur peine, l'amour de Dieu sera-t-il moins puissant que celui du monde ? et ne souffrirons-nous pas avec joie pour posséder Dieu ce que ces malheureux souffrent tous les jours pour le perdre ? *Omnia perferenda ne deseramus Deum si tanta illi, ut deserant, perferunt* (*Aug., lib. I de Morib. Eccl., c. 22*).

C'est un ordre de la Providence, que tous les hommes souffrent; mais c'est un ordre auquel ils ne se soumettent pas avec le même esprit : selon la belle remarque de saint Augustin (*de Agone, c. 7*), les uns y obéissent comme des enfants avec amour, et les autres ne le suivent que par violence comme des esclaves; ceux-là sont heureux, en quelque état que la Providence les mette, parce qu'ils s'en servent pour opérer leur salut : *Alii obediunt tamquam filii, et faciunt cum ea quod bonum est*; ceux-ci sont toujours misérables, parce que Dieu les fait entrer malgré eux dans l'ordre de sa justice : *Alii ligantur tamquam servi, et fit de illis quod justum est*. Souffrez donc comme des enfants, Messieurs, et puisque l'amour est un charme puissant contre les afflictions les plus sensibles, aimez; usez d'un remède si salutaire et si doux, afin que le même amour qui aura été sur la terre et la cause et le remède de vos peines en soit aussi la récompense dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION.

Des grâces de Dieu sur Marie, et de sa reconnaissance envers Dieu.

Et mea omnia tua sunt, et tua mea sunt.

Vous me communiquez, mon Dieu, tout ce que vous êtes, et je vous rends tout ce que je suis (Joan., XVII, 10).

Ne diriez-vous pas, Messieurs, qu'il n'y a que Jésus-Christ qui puisse parler de la sorte? Que, comme il est seul l'image fidèle de son Père, l'expression parfaite de sa substance, Dieu de Dieu, il peut aussi seul se glorifier d'avoir reçu tout ce qu'il possède, *tua mea sunt*? Ne direz-vous pas que tous les hommes étant sujets à s'approprier les dons de Dieu, il n'y a que celui qui lui a sacrifié sur la croix et la vie de son corps et l'honneur de sa divinité même, qui puisse se vanter de lui avoir rendu tout ce qu'il en a reçu, *et mea omnia tua sunt*?

Il serait vrai de le dire sans doute, si l'on n'avait devant les yeux que la production des hommes ordinaires, de ces créatures monstrueuses, en qui le péché précède la grâce, en qui la malice du démon défigure l'ouvrage de Dieu, et qui, quelque parfaites qu'elles sortent de ses mains, n'ont pourtant reçu que des écoulements légers de ses perfections, et ne les ont souvent reçus que pour s'en prévaloir contre lui. Mais aujourd'hui qu'il faut louer une créature d'un nouvel ordre, une fille innocente d'Adam, une épouse formée des mains de son époux, une mère qui est et le choix et l'ouvrage de son Fils : aujourd'hui qu'il faut vous représenter Marie, non pas sous l'éclat limité de quelqu'une de ses vertus, mais dans toute la plénitude des dons de Dieu qu'elle reçoit dans sa conception, pour les lui rendre dans la suite de sa vie; n'ai-je pas droit de lui prêter ces paroles de son fils et de lui faire dire à ce moment : Vous me communiquez, mon Dieu, tout ce que vous êtes : mais je vous rendrai tout ce que je suis, *et mea omnia tua sunt, et tua mea sunt*?

Recevoir de Dieu tout ce qu'il est, et rendre à Dieu tout ce qu'on est soi-même, c'est, ce me semble, Messieurs, ce qui peut faire le caractère d'une créature accomplie : c'est ce qui fait la grandeur de Marie dans sa conception. Grandeur véritablement solide, puisqu'elle vient de Dieu; grandeur parfaitement sainte, puisqu'elle retourne à Dieu; grandeur tout opposée à celle du monde, qui n'a Dieu ni pour son principe ni pour sa fin! Marie n'est grande que par lui dans sa conception, c'est mon premier point : Marie ne sera grande que pour lui dans le cours de sa vie, c'est le second : les bienfaits de l'un et les retours de l'autre seront tout le sujet de ce discours. Vierge sainte, si j'eus jamais besoin de votre secours, c'est pour parler de vous-même : car, je le dis avec un de vos fidèles serviteurs, il n'est rien que je fasse avec plus de plaisir, mais il n'est rien que je fasse avec tant de frayeur : *Non est quod magis delectet, non est quod terreat magis (Bernard.)*. Je me rassure pourtant dans l'espérance des lumières que je demande, en vous saluant. *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

La véritable grandeur ne peut venir que de Dieu; celle qu'on tire ou de la naissance, ou de la fortune peut bien nous élever en apparence, mais si la grâce ne la soutient, elle nous abaisse et nous perd en effet. La grande élévation n'est jamais sans de grands précipices; la naissance illustre est presque inséparable de l'orgueil; la grande beauté subsiste rarement avec la pudeur; les grandes lumières conduisent à de grands égarements; le grand esprit est l'instrument des grandes fautes; et tout ce qui fait les grands hommes dans l'ordre de la nature fait d'ordinaire les grands pécheurs dans l'ordre de la grâce. Mais quand on est grand par les dons de Dieu; quand, formé de sa main, prévenu de sa grâce, enrichi de ses perfections, destiné à l'exécution de ses plus grands desseins, l'on peut se vanter d'être son ouvrage et d'avoir commencé d'être saint aussitôt que d'être homme, c'est, Messieurs, ce que j'appelle le fondement de la solide grandeur.

Telle est celle que je découvre aujourd'hui dans la conception de Marie. A qui Dieu s'est-il jamais plus abondamment communiqué? Sur qui a-t-il répandu, et de si bonne heure et avec tant de profusion, la sainteté de ses dons? Si, comme un soleil mystérieux, il s'est exprimé dans tous les saints par quelques rayons de ses perfections, comme sur autant de différents nuages; s'il a donné son zèle aux apôtres, ses lumières aux docteurs, sa force aux martyrs, sa pureté aux vierges, ne s'est-il pas exprimé tout entier en Marie, comme sur un nuage plus subtil et plus épuré que les autres? Et ne peut-on pas dire dès ce premier moment, ce qu'on dira dans la suite, que tous les rayons de ce soleil se sont concentrés en elle? *Mulier amicta sole*. Zèle, lumières, pureté, gloire, sainteté, n'a-t-elle pas tout reçu? Mais je me perds dans cet océan de grandeurs qui se débordent sur elle : les vouloir expliquer en

détail, c'est entreprendre d'épuiser la mer goutte à goutte. Qu'on le fasse, ce détail, dans ses autres fêtes, où l'Eglise, partageant Marie, si j'ose le dire, pour la proportionner à vos yeux, bornera votre admiration à des vertus particulières; mais ici je dois, ce me semble, la regarder dans tout ce qu'elle doit être, ne pas séparer dans mon discours des vertus que je vois réunies dans leur principe. Et de même qu'au temps de la création Dieu fit d'abord un seul corps de lumière, qui devait ensuite se partager en mille astres et mille rayons, au moment de la conception de Marie, je dois réunir toutes ces vertus, que vous verrez briller séparément dans ses autres mystères, en former un seul discours à sa gloire, et vous la mettre devant les yeux dans toute l'étendue des perfections que Dieu lui communique.

1. Pour cela, Messieurs, remontons, s'il vous plaît, à la source : élevons nos yeux faibles jusqu'au centre de la gloire; et après avoir regardé Dieu dans lui-même, disons qu'il communique à Marie tout ce qu'il a de plus singulier, et que la destinant à être son épouse, il la fait entrer dans une heureuse société de toutes ses grandeurs. Perfections, sainteté : Verbe divin que je vois dans le sein de Dieu, Marie va vous partager avec lui, et nous allons vous admirer en elle! car enfin quelles perfections voyons-nous en Dieu, dont il ne nous trace pas une image fidèle dans cette innocente créature? Admirons-nous cette paix profonde dont il jouit au dedans de lui-même, ce calme éternel qui fait sa béatitude, et cette heureuse tranquillité qui, toujours ferme parmi les tempêtes du monde, toujours égale parmi les révolutions de la nature, ne trouve rien ni au dedans ni au dehors qui la puisse altérer? Marie n'est-elle pas formée sur ce divin modèle? Son âme toujours tranquille dans le sein de son Dieu, son corps toujours docile aux impressions de son âme, ne vivront-ils pas dans une heureuse intelligence, incapables de ces rébellions honteuses qui nous inquiètent, inaccessibles à cette foule de tentations qui nous troublent, insensibles à cette multitude d'objets qui nous partagent presque toujours, *in omnibus requiem quæ sibi?* Admirons-nous en Dieu cette pureté essentielle, qui est inséparable de sa divine fécondité, ne la communique-t-il pas à Marie? N'arrête-t-il pas en sa faveur ce débordement de concupiscence, qui infecte le reste des hommes? Ne la forme-t-il pas infiniment pure, dans la vue de la rendre divinement féconde? Et pour dire à la gloire de sa conception un beau mot de saint Augustin, au moment qu'il est son créateur, ne se souvient-il pas qu'il doit être son fils? *Virginem matrem quam eligeret creavit* (Aug., de Pecc. Merit. et Rem., lib. II, c. 24). Admirons-nous en Dieu cette justice invariable qui ne se dément jamais, qui veut, et qui fait toujours le bien? Ne met-il pas aussi dans Marie ce riche fonds de saintes inclinations, et cette droiture inflexible d'âme qui réglera ses sentiments, qui sanctifiera ses actions,

qui donnera tout à la sagesse, et qui ne permettra rien à la passion? C'est sans doute en cet état que la considérerait un grand saint, lorsque, charmé de tant de perfections, il l'appelait, non pas l'ouvrage d'un moment, comme le reste des hommes, mais le chef-d'œuvre qui avait occupé Dieu pendant tous les siècles, *Negotium omnium sæculorum*. C'est à ce premier moment, Esprit saint, que, la considérant vous-même dans la gloire de sa conception, vous vous écriez qu'elle est belle comme la lune, qui fut créée dans la plénitude de sa lumière : *Pulchra ut luna*.

Cependant, quelque merveilleux que soient ces avantages, la grandeur de Marie consiste moins à en posséder l'éclat qu'à en reconnaître d'abord le principe. Car, je vous l'ai déjà dit, Messieurs, l'on peut être très-peu de chose avec tous les avantages naturels : ce ne sont pas les grandes qualités qui font la véritable grandeur; c'est l'usage qu'on en sait faire, et l'esprit avec lequel on les possède. Les grands talents ne servent souvent qu'à faire les grands pécheurs : les naturels les plus heureux dégèrent tous les jours dans les passions les plus déréglées; et où avait abondé la grâce du Créateur l'on voit, hélas! surabonder l'iniquité de la créature! D'où vient cela, Messieurs? ah! l'on n'a pas soin de se retourner vers Dieu : au lieu de l'adorer comme le principe de tout ce qu'on est, on se l'attribue, on s'adore, on s'idolâtre soi-même : grand abus dans les principes de saint Augustin; car cet admirable Père ne nous apprend-t-il pas que la grandeur consiste à se soumettre à Dieu par l'humilité, et non pas à s'y élever par l'indépendance et par l'orgueil? Nous ne sommes grands, dit-il, que par un rejaillissement de ses grandeurs sur nous; et comme la lumière du soleil ne se répand que sur les corps qui sont au-dessous de lui, les rayons de la Divinité ne se communiquent qu'aux humbles : il faut être au-dessous de Dieu, pour en recevoir les impressions; vouloir s'élever comme lui, c'est se soustraire à ses influences; perdre ses influences, c'est être abandonné à sa propre faiblesse; et n'avoir que sa faiblesse, c'est être un néant dans la grâce, quelques avantages qu'on ait de la nature : et par conséquent il faut reconnaître Dieu pour auteur de ses perfections, si l'on veut en profiter : *Animus sit Deo similis, dum illustrandum se illi subicit* (Aug., de Mor. Eccl., l. I, c. 12).

Tels furent les premiers sentiments de Marie : sa raison, dégagée avant le temps des nuages de la matière, lui découvre les dons de Dieu, lui fait adorer la main qui la forme, dévouer à sa gloire l'être qu'elle en a reçu, et du sein de sa mère, où elle vient de descendre, faire le premier temple où elle se consacrera à Dieu, *diæctione redit in Deum* (*Ibid.*). Belle leçon pour ces enfants malheureux qui dérobent à Dieu les premiers mouvements de leur cœur, qui ne commencent d'être raisonnables que pour devenir orgueilleux, et qui, tournant les premiers rayons de leur esprit sur eux-mêmes, sont

sensibles aux impressions de la vanité avant que de l'être aux devoirs de la religion ! C'est votre crime, parents aveugles, qui voulez que ces innocents sachent qu'ils sont grands avant que d'avoir appris qu'ils sont chrétiens ; qui leur inspirez de tenir leur rang, de se sentir, de se prévaloir des avantages de leur naissance et de leur esprit, avant que d'en avoir pu connaître l'auteur : mais, hélas ! que peut-on leur inspirer que les sentiments qu'on a soi-même ? Chacun, fier de ses qualités naturelles, n'en dérobe-t-il pas la gloire à Dieu ? La beauté du corps est un rayon de sa beauté éternelle : et n'en fait-on pas tous les jours le sujet de sa vanité, et peut-être l'occasion de ses désordres ? Les lumières de l'esprit sont une étincelle de sa souveraine raison : et n'en abuse-t-on pas souvent pour combattre ses vérités, et sonder ses mystères ? La noblesse du sang est un écoulement de sa souveraine grandeur ; eh ! ne s'en prévaut-on pas pour opprimer ses membres, ou mépriser ses lois ? Tant il est vrai, qu'il est dangereux d'être grand par les avantages de la nature, si l'on n'est soutenu, comme Marie, par ceux de la grâce.

2. Car c'est là, Messieurs, le second privilège de sa conception. En vain Dieu eût-il imprimé sur elle un rayon de ses perfections, s'il n'y eût répandu la plénitude de sa sainteté ; la pureté du corps eût pu la rendre orgueilleuse, comme tant d'autres vierges de nos jours, qui, fières de la perfection de leur état, regardent avec mépris tous ceux qui ne l'imitent pas : héritiers de la pureté de Jésus-Christ, mais, si j'ose le dire, adulateurs de sa charité. Les lumières de l'esprit l'eussent peut-être rendue présomptueuse comme tous ces grands génies qui entreprennent de sonder les desseins de Dieu, et de les censurer même, s'ils ne les comprennent pas ; mais la droiture du cœur sanctifie toutes ces choses en Marie : je la vois sortir des mains de Dieu, grande, à la vérité, par les avantages de la nature, mais plus grande encore par les richesses de la grâce. Grâce plus excellente que celle d'Adam innocent, qui se laissa vaincre aux efforts de la tentation ; grâce plus forte que celle du premier ange, qui délibéra quelque moment s'il se soumettrait à son Créateur ; grâce qui enchaîne, en Marie, et les saillies de la concupiscence, et les mouvements de l'orgueil : pour l'attacher inviolablement à son Dieu. Car, ne croyez pas, Messieurs, que cette grâce s'éteigne ou s'affaiblisse jamais en elle ; on la verra toujours vigilante pour la conserver, constante à la défendre, fidèle à la suivre, avide de l'augmenter, et persuadée que, quoi qu'ait pu faire la grâce, il reste toujours quelque chose à faire à la vertu.

Aussi cette Vierge innocente n'en demeurera-t-elle pas à ses premières grâces. Semblable à ces pures substances qui sont toujours dans l'action, nous la verrons s'approcher sans cesse de Dieu de quelque nouveau degré, courir de vertus en vertus, élever ses lumières, étendre son zèle, embraser son

amour, oublier ce qu'elle a reçu pour courir à ce qui lui manque encore, cultiver enfin un heureux naturel par une plus heureuse application, et condamner par là tant de chrétiens lâches, qui négligent de coopérer à la grâce, et de perfectionner la nature. Contents de quelques vertus naturelles, ils s'endorment dans une dangereuse tiédeur, s'applaudissent d'un peu de douceur d'esprit, de quelque amour pour la retraite, d'une humeur commode et bienfaisante, et ne pensent pas à cultiver ces semences de vertus, ni à les animer de l'esprit de Jésus-Christ, comme si l'on pouvait être saint par tempérament, et vertueux par amour-propre ou par humeur.

Conduite bien différente de celle de Marie, qui ne pensa jamais aux privilèges de sa conception que pour faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu : progrès que je n'entreprends pas de vous décrire ici. Elle doit courir dans les voies de Dieu avec une rapidité qu'un discours languissant ne saurait suivre ; ce qui pourrait être le terme de la sainteté des autres n'est que le commencement de la sienne. Et, semblable à ces parfums odoriférants que le feu fait exhaler en une vapeur subtile qui s'élève toujours jusqu'à ce qu'elle échappe à nos yeux, et que, confondue avec l'air qu'on respire, on ne la connaisse plus que par la bonne odeur qui la suit, Marie, par un sort tout pareil, épurée par le feu sacré que Dieu allume dès ce premier moment dans son sein, se détachera des choses sensibles, s'élèvera, se sanctifiera, jusqu'à ce que, parfaitement conforme à la sainteté de son Dieu, elle s'aile perdre en lui, et ne se laisse plus connaître aux hommes qu'à la bonne odeur de ses vertus. *Quæ est ista quæ ascendit, quæ ascendit deliciis affluens ?*

Nous la pourrions méconnaître, Messieurs, dans l'éclat de la sainteté qui l'environne, mais elle ne se méconnaîtra jamais elle-même. Quelques vertus qu'elle ait reçues, elle ne s'y laissera pas éblouir : toujours tournée vers le principe d'où elles lui viennent, elle comprendra que, si elle est juste, c'est la grâce de son Dieu qui la justifie ; que si elle est exempte des caractères honteux du péché, c'est la main de son Dieu qui les efface ; que si elle est destinée à être mère de Jésus-Christ, c'est la bonté de son Dieu qui l'y prépare ; enfin si avec une persévérance invariable elle doit toujours croître en vertu, elle comprend que Dieu est lui-même la charité qui l'embrase, la vérité qui l'éclaire, l'éternité qui la soutient. Ainsi, toujours grande dans son élévation, parce qu'elle y sera toujours humble, elle nous apprendra que le seul principe de la solide grandeur c'est Dieu, et que la seule grandeur solide qu'on puisse posséder, c'est la vertu qu'on reçoit de lui, *tua mea sunt*.

Sentiments divins, puissiez-vous pénétrer le cœur de tous ceux qui m'écoutent ! Ils travaillent sans doute, chacun selon la mesure de son ambition et la bienséance de son état, à acquérir au moins quelque degré de

grandeur ; mais, ô source funeste des égarements du monde ! ils n'observent ni en quoi elle consiste avant que de la chercher, ni d'où elle leur vient quand ils la possèdent ! L'un regarde la science comme la source de la vraie grandeur ; rien ne lui semble comparable à la gloire de l'esprit ; être consulté avec confiance, écouté avec applaudissement, reçu partout avec honneur ; pouvoir confondre l'erreur, éclairer les doutes, démêler les difficultés, mettre la vérité dans son jour ; savoir familiariser les grandes choses, élever les moindres, enrichir les médiocres, donner du prix à tout ; dispenser la gloire aux autres, et la mériter en même temps pour soi-même : c'est, au goût du siècle, ce que l'homme peut avoir de plus grand. Aussi n'oublie-t-on rien pour y arriver. Faut-il passer les nuits, s'interdire les plaisirs, acheter quelques moments d'éclat par des mois entiers de retraite et d'obscurité, rien ne coûte à notre orgueil. A-t-on ce qu'on désire, on s'en attribue tout l'honneur ; avide de vains applaudissements, on néglige la gloire de bien faire, pour acquérir celle de bien parler ; on donne au soin de sa réputation un temps qu'on devrait à celui de son salut ; et sous prétexte d'user de ses lumières, pour faire connaître Dieu, l'on ne pense qu'à se faire connaître soi-même : voilà ce qu'on fait pour s'élever par la science, et l'on n'entend rien pour être grand par la sainteté !

D'autres, frappés de ce vain éclat que donnent les biens de la fortune, ne connaissent de grandeur que celle qui y est attachée : la pauvreté les désire, l'avarice les accumule, l'injustice les usurpe ; bientôt après le luxe les prodigue, la magnificence les étale ; on ne les possède que pour soi-même ; et l'on croit être grand quand on s'est enrichi par le crime ou signalé par l'orgueil : mais pour les richesses de la grâce, on ne s'en occupe pas !

Quelques-uns, enfin, plus éclairés que les autres, reconnaissent qu'ils ne peuvent être grands que par la vertu : ils en font leur étude et leur capital. Violences, mortifications, soupirs, vous êtes leur plus doux exercice ; mais ont-ils gagné quelque chose sur eux-mêmes, vous diriez qu'ils n'en sont redevables qu'à leurs soins : ils se regardent avec complaisance, ils se savent bon gré de tout, quelque passion subtile se mêle toujours à leur piété : l'amour-propre la corrompt, la vanité l'enfle, l'applaudissement la soutient, l'oisiveté l'adoucit, l'orgueil se l'attribue ; et s'ils offrent quelques grains d'encens à Dieu, ils en retiennent toujours la meilleure part pour eux-mêmes. Est-ce là, Seigneur, être grand dans sa vertu, ou du moins, s'ils le sont à leurs propres yeux, dit saint Augustin, n'est-ce pas l'enflure de l'orgueil qui les bouffit plutôt que la solidité de la vertu qui les élève ? *Tumor est, non plenitudo* (Ps. CXXII). Qu'ils apprennent de Marie, ces faux dévots, à référer à Dieu toute la gloire de leur mérite ; qu'ils la voient se retourner vers lui, sitôt qu'il l'a formée ; l'a-

dorer comme l'auteur de son être et de sa sainteté, et penser dès le premier instant de sa vie ce qu'elle publiera dans la suite des temps, que toute sa grandeur est l'ouvrage de son Dieu, *fecit mihi magna qui potens est*.

3. Mais allons de lumière en lumière ; et de la grâce, qui en fait la plus sainte des créatures, passons à celle qui la prépare déjà à devenir la plus glorieuse des mères. Ici, Messieurs, oubliez tout ce que j'ai dit de Marie, je vous le permets. Ne pensez plus ni à la nature qui la perfectionne, ni à la grâce qui la sanctifie ; portez votre esprit plus haut, et, jugeant moins de sa grandeur par ce qu'elle est que par ce qu'elle doit être, pensez que Dieu lui destine son Fils, qu'il veut partager avec elle la gloire de sa divine fécondité ; et dans l'impuissance où je suis, de vous développer tous les avantages de cette nouvelle créature, sachez que j'ai tout dit en répétant, après saint Pierre Chrysologue, que dès sa conception elle est destinée à être mère de Jésus-Christ : *Christo in utero pignorata* ; car vous le savez, chrétiens, la providence de Dieu n'est jamais aveugle dans ses ouvrages. Comme il découvre, en les formant, toutes les fins auxquelles il les destine, il imprime à chacun, dès le commencement, le caractère de son état et la grâce de ses emplois. Veut-il que Jérémie s'oppose à l'idolâtrie d'un peuple rebelle, il lui donne, dit l'Écriture, un cœur ferme et invincible à toutes les persécutions qu'il doit soutenir. Fait-il naître Jean-Baptiste pour être le premier héraut de la pénitence, il lui forme une âme naturellement intrépide, pour la prêcher aux autres, et mortifiée, pour la pratiquer lui-même. Destine-t-il Madeleine à être un jour son amante par excellence, il lui forme une âme toute de feu. Ainsi quiconque ne trouble point l'ordre de Dieu, par le choix téméraire de sa vocation ou de ses emplois, trouve toujours dans soi-même des grâces naturelles pour son état. De là cet amour de la pénitence et de la retraite dans ces âmes saintes que Dieu a formées pour la religion ; de là ces lumières vives et efficaces que répandent ceux qui ne se sont pas ingérés dans le ministère de son Évangile et de ses autels ; de là, cette force de génie, ce courage intrépide, cette grandeur d'âme, ce zèle de la justice, cet amour dominant de la religion, et, si j'ose le dire après un ancien, ce double esprit que nous admirons dans les princes que Dieu a lui-même formés pour le trône. Si telle est la conduite de Dieu sur les créatures ordinaires, peut-il oublier, en formant Marie, qu'il prépare une mère à son Fils ? que ce sang qu'il fait couler dans les veines de cette innocente créature passera bientôt dans les siennes ? que cette chair qu'il lui forme doit être adorée dans sa personne ? que ce sein doit devenir son premier temple ? que ce cœur innocent, qui l'adore aujourd'hui comme Créateur, l'aimera bientôt comme Fils, et que la plus éminente des grâces doit la préparer à la plus sublime des dignités ? Non, non, Messieurs, il ne l'oublie pas, et sa

grâce dispose Marie à servir à tous ses desseins : car, au lieu que dans les productions ordinaires la nature agit et la grâce est oisive, ici la grâce fait tout, et la nature ne fait rien ; la grâce sanctifie Marie, parce qu'elle est son ouvrage ; la nature ne la peut corrompre, parce que, à proprement parler, elle n'est pas le sien ; en un mot, la grâce opère, et la nature admire, en cette occasion, comme le dit un saint abbé, dans une autre moins juste, *gratia operatur, natura miratur*. En effet, Messieurs, quels prodiges n'opère point la grâce dans la mère d'un Dieu ? Combien doit-il répandre dans cette âme de lumières pour connaître, de sainteté pour concevoir, de charité pour aimer son Verbe dans le temps, comme il le connaît, comme il l'engendre, comme il l'aime lui-même dans l'éternité ? Quelle fécondité d'amour dans cette Vierge, qui donnera l'Être à celui dont elle le reçoit ? Quel fonds de sagesse dans celle qui conduira comme mère celui qui règle tout comme Dieu ? Quelles sources de pureté dans cette chair innocente, que nous verrons un jour unie à la divinité, adorée dans tous les siècles sur nos autels, devenue sur la terre le prix de notre salut, et dans le ciel l'objet éternel de notre félicité ? Que manque-t-il donc à cette nouvelle créature des grandeurs de son Dieu ? Il lui imprime ses perfections, il lui communique sa sainteté, il lui destine son Fils ; n'en est-ce pas assez pour pouvoir dire qu'elle a reçu tout ce qu'il possède, et qu'il est seul auteur de sa grandeur, *omnia tua mea sunt* ?

Grandeurs du monde, évanouissez-vous ici devant celles de Marie. Vous n'êtes le plus souvent ni des éconlements de la grandeur de Dieu, ni des récompenses du mérite des hommes ! Car n'être grand que par des titres vains que l'orgueil invente, que par des emplois dangereux que l'ambition recherche, que par des vertus apparentes dont l'hypocrisie se couvre, à votre avis, Messieurs, est-ce participer aux grandeurs de Dieu ? Mais quand on aurait ces dignités légitimes, qui font briller un rayon de la Divinité sur le front de ceux qui les possèdent, hélas ! peut-on se vanter qu'elles nous viennent de Dieu ? N'est-ce pas la faveur qui les donne, la flatterie qui les gagne, l'ambition qui les usurpe, l'opulence qui les achète, et presque jamais le mérite qui les obtient ? Que faites-vous, orgueilleux, en vous élevant à des honneurs auxquels la grâce ne vous a pas préparés, pour lesquels Dieu ne vous a pas fait naître ? Vous vous creusez des précipices, dit le Prophète, vous élevez des édifices que Dieu saura bien renverser : on verra bientôt votre éclat disparaître, vos richesses s'évanouir, votre grandeur s'écraser sous vos pieds, et vous ensevelir sous les ruines de votre fortune imaginaire, *dejecisti eos dum alleverentur*. Pour être véritablement grand, il faut l'être, comme Marie, par les dons de Dieu, *tua mea sunt* ; mais c'est encore peu que la grandeur vienne de lui comme de son principe, si elle n'y retourne comme à sa fin, *mea tua sunt*.

SECOND POINT.

L'on n'est pas toujours grand, pour avoir beaucoup reçu de Dieu. Plus il nous a donné, plus il exige de nous : nos obligations croissent avec ses bienfaits ; on mérite de les perdre, quand on les veut retenir ; et s'ils ne retournent à lui par la reconnaissance, ils périssent bientôt en nous par l'orgueil. Ce n'est donc ni l'éclat, ni l'abondance des dons de Dieu qui nous élèvent, c'est l'usage que nous en faisons. Le serviteur fidèle de l'Évangile n'est pas loué de Jésus-Christ pour avoir reçu cinq talents, mais pour avoir su les faire valoir au profit de son maître ; et le serviteur infidèle n'est pas condamné pour n'en avoir reçu qu'un, mais pour avoir négligé de le rendre avec usure à celui dont il l'avait reçu. Taut il est vrai, dit saint Augustin, que l'usure, qui est un crime dans le commerce du monde, est une vertu dans celui de la grâce, et que Dieu, qui la défend aux avares, l'exige des chrétiens, *numquam avarus et usuras exigit*.

Marie saura répondre à ses desseins, Messieurs. Semblable à son Fils, qui rend au Père éternel tout ce qu'il en a reçu, et sa divinité, en la communiquant au Saint-Esprit, dans lequel ils se réunissent tous deux, et son humanité, en la sacrifiant sur la croix pour sa gloire, Marie, dis-je, animée du même esprit, saura rendre à Dieu tout ce qu'elle en reçoit aujourd'hui, et lui dira sans cesse : Seigneur, tout ce que je suis vient de vous, il faut qu'il y retourne, *omnia mea tua sunt*. En effet, Messieurs, si nous retournons sur nos pas, et que, rappelant dans notre esprit toutes les grâces de sa conception, nous observions l'usage qu'elle en a fait, ne verrons-nous pas tous ces ruisseaux remonter à leur source, tous ces rayons s'attacher à leur centre, toutes ces prééminences consacrées à la gloire de celui qui en est l'auteur ? et ne serons-nous pas convaincus, par un si bel exemple, que comme on n'est grand que par lui, et dans la nature, et dans la grâce, et dans la fortune même, on ne doit l'être que pour lui ?

1. Dans la nature. Voyez ce corps si pur et si accompli, cette âme si droite et si belle, que Dieu donne à Marie, n'est-ce pas uniquement pour lui qu'elle les emploie ? Ces deux nobles parties d'elle-même ne le regardent-elles pas sans cesse comme leur centre ; et, pendant que le poids naturel de notre concupiscence nous en éloigne, n'y est-elle pas portée par le poids surnaturel de son amour ? Admirez-le, Messieurs, cet amour reconnaissant, qui la transportera, presque tout d'un coup, du sein de sa mère dans le sein de Dieu, de sa maison dans le temple, du berceau à l'autel, pour y reconnaître, par un mouvement anticipé de l'esprit de son Fils, qu'elle n'a reçu un corps que pour le sacrifier à celui qui l'a formé, *corpus aptasti mihi, ecce venio*. Je dis pour le sacrifier ; car la virginité est une espèce de sacrifice, disent les Pères, ou plutôt c'est un holocauste où toute la victime est consumée, et dans son esprit que l'humilité

coumet, et dans son corps, que la pureté consacre, et dans ses sens, que la modestie compose. Ce qui fait dire à saint Ignace, martyr, que les vierges ont part au sacerdoce de Jésus-Christ, parce qu'elles s'immolent pour sa gloire, *Virgines Christi sacerdotes*. Mais, après tout, elles ne le font qu'à l'exemple de Marie; c'est elle, mes chères sœurs, qui vous apprendra la première à rendre à Dieu, par la virginité, ce corps qui n'est formé que pour lui; à n'avoir des yeux que pour découvrir le Créateur dans les créatures; des oreilles, que pour écouter ses volontés; une langue, que pour les publier; c'est elle qui vous apprendra à vivre dans un corps, comme de purs esprits; à négliger vos biens, pour vous enrichir de vos seules espérances; à être inébranlables dans le centre de la corruption, et à faire voir un rayon de l'immortalité dans le séjour même de la mort.

Marie fait bien plus, Messieurs. Non contente d'avoir consacré son corps à Dieu, elle lui en donnera la substance, elle consentira que du plus pur de ce sang qu'il lui donne, il forme cette chair qui doit être l'expiation du péché sur la croix, la destruction de la mort dans le sépulcre, la nourriture des chrétiens sur les autels, et la félicité des saints dans la gloire; car, dans tous ces états, elle pourra dire que la chair de son Fils sera la sienne, et que si elle est grande, pour en avoir beaucoup reçu, elle ne l'est pas moins pour lui avoir beaucoup donné. Sa reconnaissance ne se borne pas au corps. Eloignée de ces âmes judaïques, qui ne donnent que les dehors à Dieu, et qui se réservent toujours l'usage libre de leur propre volonté, elle ne reçoit un entendement, un cœur, des facultés, que pour lui; toujours appliquée, ou à étudier ses desseins, ou à méditer ses grandeurs, ou à compatir à ses humiliations; toujours exempte, et des distractions qui nous détachent de Dieu, et des passions qui nous en séparent, elle ne sera pas moins unie à Jésus-Christ par la substance de son esprit que par celle son corps; et cette belle âme, semblable à ces feux qui s'élèvent toujours vers la sphère d'où ils sont détachés; n'aura du mouvement et de l'action que pour se réunir à son Dieu: toute pour lui, et dans son corps, que la pureté consacre, que la charité exerce, que la divinité s'approprie; et dans son esprit, que la contemplation élève, que l'amour embrase, que la compassion crucifie, *mea tua sunt*.

Quels prétextes avons-nous, chrétiens, de ne pas retourner à Dieu avec la même fidélité? Disons-nous que nous n'en avons pas reçu les mêmes avantages? que notre corps est formé avec un poids funeste qui le porte au péché comme à son centre, et notre âme, avec des inclinations perverses, qui l'éloignent du sien? Il est vrai, notre corps n'est pas aussi saint que celui de Marie dans sa conception; mais ne trouvons-nous pas dans le sein de l'Eglise ce que nous n'avons

pas trouvé dans le sein de nos mères? Dieu ne fait-il pas pour nous dans le baptême, quoiqu'un peu plus tard, ce qu'il fit dès le premier instant pour son épouse? Et après que sa sagesse a formé la belle harmonie qui nous compose, sa grâce ne vient-elle pas effacer la tache honteuse qui nous défigure? Cependant, ô l'étrange abus! On se glorifie de ce qu'on tient de sa sagesse, et l'on oublie ce qu'on doit à sa grâce! On regarde les qualités de ce corps, la beauté, la force, la majesté, les agréments, comme des titres de distinction et de grandeur, dont on ne sait que trop se prévaloir; mais est-ce pour lui qu'on les emploie, comme Marie? Fait-on de sa beauté un sacrifice à la gloire de Dieu, ou un piège à la vertu des hommes? Epuise-t-on ses forces à expier ses anciens péchés, ou à en commettre de nouveaux? Emploie-t-on ses airs d'autorité pour réprimer le désordre, ou pour mépriser la vertu? Use-t-on de ses agréments pour gagner des cœurs à Dieu, ou pour se faire des adorateurs à soi-même? Enfin, pour réprimer l'orgueil, que la vue de nos avantages naturels peut faire naître, a-t-on soin de se demander de temps en temps: de qui est cette image? quel est celui qui l'a formée et qui doit seul en recevoir toute la gloire, *cujus imago hæc*? Non, non, Messieurs, l'on oublie l'auteur de son être, on se met à la place de Dieu, l'on usurpe un honneur qui lui est dû; et plus orgueilleux que cet empereur profane qui faisait mettre la tête de ses statues sur celle de ses faux dieux, pour recevoir seul l'encens qu'on leur offrait, chacun veut, si j'ose le dire, se faire honorer à la place du vrai Dieu: et oubliant que nous tenons du Créateur tout ce que nous sommes, nous désirons qu'on ne l'one, qu'on n'admire, qu'on n'aime en nous que la créature.

Et notre âme, Messieurs, cette âme capable de contempler Dieu, capable de l'aimer: cette âme sublime dans ses lumières, élevée dans ses espérances, immortelle dans sa nature, divine dans sa fin, n'en a-t-elle point d'autre que Dieu? retourne-t-elle à lui comme à son principe? et fait-elle servir à sa gloire toutes les facultés qu'elle en a reçues? Nous en connaissons l'excellence, il est vrai; car quel est celui qui ne se fait pas honneur d'avoir une grande âme, un esprit élevé, un entendement pénétrant, une volonté droite, une mémoire heureuse, et tout ce qui peut contribuer à former un grand génie? Mais, encore une fois, quel est celui qui emploie tous ces talents pour Dieu? Sa grandeur d'âme, à pardonner une injure, plutôt qu'à la venger? Ses lumières, à découvrir les grandeurs de l'éternité, plutôt qu'à s'ouvrir un chemin à celles du temps? Sa mémoire, à se remplir des bienfaits de Dieu et des vérités solides de la religion, plutôt que de la vanité des sciences profanes? Ah! personne n'en use de la sorte aujourd'hui; l'on tâche de se rendre grand et heureux en employant tout ce qu'on est pour soi-même. Mais on se trompe, selon le

grand saint Augustin ; car qu'on s'examine un peu, dit ce Père, admirable en ce point de morale comme en tous les autres ; qu'on s'examine, et l'on verra qu'on n'a rien de grand qu'on n'ait reçu de Dieu, et que l'ayant reçu, l'on est indispensablement obligé de le rendre. C'est une loi inviolable du Créateur, que ce qu'il a donné retourne à lui, ou par le bon usage qu'on en fait, ou par la perte et la peine qu'on en souffre : *Si non reddat faciendo justitiam, reddat patienti miseriam* (Aug., de Lib. Arb., lib. III, c. 16). Ainsi, qui que vous soyez, qui, peu sensibles à l'exemple de Marie, négligez d'employer pour Dieu des qualités que vous en avez reçues, vous deviendrez infailliblement malheureux, par le mauvais usage que vous en faites. Rendons-lui donc toutes choses, conclut ce Père : et ce que nous sommes par les avantages de la nature, et ce que nous pouvons être par le secours de la grâce : *Omnia ergo illi debent, primo quidquid sunt, in quantum natura sunt, deinde quidquid melius possunt esse, si velint* (Ibid.).

2. Je dis, Messieurs, qu'il faut rendre à Dieu ce qu'on est par la grâce même : car cette seconde excellence de la conception de Marie sera la seconde preuve de la reconnaissance de son amour. Dieu lui fait part de sa sainteté, vous le savez ; tous ces dons merveilleux, qu'il partage d'ordinaire entre les hommes, se trouvent réunis en elle : ce que la grâce a de plus fort dans ses mouvements, de plus charmant dans ses suavités, de plus ardent dans ses transports, de plus héroïque dans ses effets, nous l'avons tantôt admiré dans cette nouvelle créature. Par là, si j'ose le dire, elle est autant au-dessus du reste des hommes que Dieu même est au-dessus d'elle. Mais cette sainteté, qui fait sa grandeur, quelle fin se propose-t-elle, chrétiens ? De retourner à Dieu, d'où elle est sortie. Toujours attachée à lui par la prière, occupée pour lui dans le temple, sainte sans intérêt, vertueuse sans vanité, persévérante sans applaudissements, contente de Dieu seul, elle oubliera les créatures, elle s'oubliera elle-même : et sa piété, semblable à ces eaux qui, par l'artifice des hommes, ne descendent du sommet des rochers que pour remonter par des canaux secrets aussi haut que leur source, sa piété, descendue du sein de Dieu, retournera sans s'écarter jusqu'au sein de Dieu : soit que l'action la répande au dehors par le zèle de la charité, soit que la contemplation la resserre au dedans par l'amour de la vérité, ce sera toujours une source d'eau vive, qui rejaira jusqu'à la vie éternelle, *fons aquæ salientis in vitam æternam*.

Loin d'ici ces âmes faussement pieuses qui, après avoir reçu quelque part aux dons de Dieu, ne font rien pour lui et ne veulent être saintes que pour elles-mêmes. Vous les voyez, tantôt esclaves d'un vil intérêt, ne pratiquer la vertu que par des vues humaines ; ne fuir les grandeurs que pour y arriver ; ne mépriser le monde qu'afin que le monde les estime ; et faire servir à leurs des-

seins la piété même, qui les condamne, *existimant quæstum esse pietatem*. Tantôt sensibles à la gloire, on la cherche dans le mépris qu'on en fait ; on se cache afin qu'on nous découvre ; on s'humilie afin qu'on nous élève. Ne pouvant se distinguer ni par son esprit, ni par sa beauté, ni par ses biens, l'on veut se signaler par l'opinion de sa vertu : et souvent, par un orgueil imperceptible et secret, en même temps que la bouche remercie Dieu de ses dons, le cœur s'en applaudit et se les attribue, dit saint Bernard, *corde retinet quod ore præbuerunt* (Serm. III in Cant.). Quelquefois, ennemis du travail où notre condition nous engage, nous faisons de la piété le voile de notre paresse, nous cherchons un lâche repos et une pieuse indolence dans la vertu. Tel devrait visiter les pauvres par charité, qui fait oraison par amour-propre ; tel devrait instruire les pauvres avec zèle, qui se cache par une fausse humilité : tel s'applique à régler sa conscience par des dévotions mal concertées, qui laisse régner le désordre dans sa famille : en un mot, si l'on est vertueux aujourd'hui, c'est beaucoup moins pour Dieu que pour soi-même. Est-ce être saint, Messieurs, que de faire un tel usage de la vertu ? ne la perd-on pas, dès lors qu'on se l'approprie ? et n'est-elle pas la honte de l'homme, si elle ne sert à la gloire de Dieu ?

3. Il est donc le centre des grandeurs intérieures que la grâce communique, mais il l'est encore des dignités extérieures, pour lesquelles il nous fait naître. Vierge sainte, il vous forme aujourd'hui pour la plus éminente des dignités : comme mère d'un Dieu, vous entrez dans ses conseils ; vous ménagez son cœur, vous exercerez sur lui un souverain empire. Voilà ce qui vous élève au-dessus de tous les hommes, et ce qui vous rend arbitre de leur sort, et pour le temps, et pour l'éternité. Mais quelle est la fin de cette autorité suprême à laquelle Dieu la destine ? La fera-t-elle servir à ses intérêts particuliers ? à se venger de ses ennemis, quand ils la mépriseront ? à faire tomber le feu du ciel sur Hérode, quand elle en sera persécutée ? à se soustraire aux lois de Dieu, quand elle les trouvera dures à la nature ? Rien moins, Messieurs, rien moins ; elle emploiera tout son crédit pour la gloire de celui qui le lui donne : protéger les innocents, convertir les pécheurs, fléchir la colère de Jésus-Christ, attirer ses miséricordes, se soumettre à ses volontés, c'est l'usage qu'elle fait de son pouvoir et de sa grandeur. Que n'ai-je le temps de faire voir ici qu'on en use tout autrement dans le monde ! Vous verriez les puissants du siècle n'employer leur grandeur que pour leurs intérêts propres : leur nom redouté par les violences, leur famille élevée par l'injustice, leurs héritages étendus par la vexation, les innocents opprimés, les pupilles dépourvus. Les intérêts de Jésus-Christ indignement sacrifiés : ne sont-ce pas les effets funestes de leur autorité ? Ne les voit-on pas, aveuglés par l'éclat de la fortune où Dieu les a mis,

faire servir tout leur pouvoir à leur cupidité ; n'user de leurs biens que pour satisfaire leurs passions ; n'exercer leurs emplois que pour contenter leur avarice ; n'acheter le droit de punir les crimes que pour avoir celui de les commettre impunément : en un mot être grands pour eux-mêmes, et inutiles ou pernicieux pour tous les autres ?

N'en usons pas de la sorte, chrétiens, mais réservant tout à la gloire de celui qui nous l'a donnée, disons avec Marie : Seigneur, tout ce que vous avez est à moi, et tout ce que j'ai doit être à vous. Si vous me faites part de vos biens, je ne les recevrai d'une main que pour vous les rendre de l'autre ; si votre grâce me sanctifie, vous en aurez toute la gloire ; si vous m'élevez aux honneurs, je ne m'en prévaudrai que pour vous faire honorer vous-même, *et omnia mea tua sunt, et tua mea sunt*. Vierge sainte, c'est de ces deux sources que coulèrent toutes vos grandeurs sur la terre. Jamais personne ne reçut tant des mains de Dieu, jamais personne ne lui rendit davantage. C'est encore ce qui fait votre grandeur dans le ciel : vous y recevez Dieu, vous y retournez sans cesse à Dieu ; il sort de son sein pour se donner à vous ; vous sortez de vous-même pour vous aller perdre en lui. Faites que nous nous y perdions avec vous ; et, puisqu'il ne vous forme que pour vous donner tous ses élus dans la personne de son Fils, rendez-nous à lui dans sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la connaissance de soi-même.

Tu quis es ?

Qui êtes-vous (Joan. I, 19) ?

L'homme est un étrange mystère pour soi-même ; quelque soin qu'il prenne de s'étudier et de se connaître, il n'y réussit presque jamais ; et la question la plus difficile qu'on puisse lui faire, c'est de lui demander quel il est : *Tu quis es ?* C'est la juste peine de sa présomption, de s'ignorer soi-même comme homme, pour avoir voulu connaître toutes choses comme Dieu. Ce premier péché répandit sur nous des ténèbres que nous ne saurions plus pénétrer, et jeta notre âme dans une mutabilité si terrible, qu'elle change à tout moment de lumières, d'inclinations, de pensées, d'amour ; changement qui ne permet pas d'en avoir une connaissance stable, ni de fixer nos regards sur elle : *Factus sum mihi de me ipso laboriosa et studiosa questio (De Amore Dei, lib. IV).*

Mais s'il est honteux à l'homme de ne se pas connaître dans l'ordre de la nature, ah ! qu'il lui est bien plus dangereux de s'ignorer par rapport à la morale ! Qu'il ne com-
prenne pas par quel artifice Dieu a pu réunir en lui deux parties si contraires, le ciel et la terre, les ténèbres et la lumière, le corps et l'esprit ; qu'il ignore par quels ressorts cachés deux natures si opposées peuvent agir l'une sur l'autre ; comment l'âme, qui paraît bornée à ce corps qu'elle anime, est pourtant en quelque façon présente à

toutes les parties du monde dont elle s'occupe, ce sont des secrets que les Augustin n'ont pas compris eux-mêmes : mais que l'homme ne découvre ni la bassesse de son être par le péché d'Adam, ni son excellence par la grâce de Jésus-Christ, ah ! c'est une ignorance que Dieu n'excusera pas !

L'on est en même temps orgueilleux et faible, Messieurs : il faut trouver dans la connaissance de soi-même de quoi remédier à ces deux maux ; vous avez assez de défauts pour humilier votre orgueil ; vous avez assez de grandeur pour soutenir votre faiblesse. Que le chrétien se regarde par rapport au péché qui l'éloigne de Dieu, il n'y a rien en lui qui ne l'humilie : *Inhorresco in quantum dissimilis ei sum*, dit saint Augustin, *inardesco in quantum similis ei sum (Confess., lib. XI, c. 9)*. Qu'il se considère par rapport à la grâce qui l'approche de Dieu, il n'y a rien en lui qui ne l'élève et qui ne le soutienne. Qui êtes-vous donc, comme l'ouvrage du péché ? c'est la première question que je vous fais : *Tu quis es ?* qui êtes-vous, comme l'ouvrage de la grâce ? c'est la deuxième. Rien de plus bas et de plus vil que l'homme par rapport au péché, voilà mon premier point ; rien de plus grand et de plus excellent que l'homme par rapport à la grâce, voilà le second et l'abrégé de la connaissance de vous-mêmes. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, qui connut si parfaitement son néant au moment qu'un ange lui dit : *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Quoiqu'il soit difficile et peut-être téméraire de déterminer en quoi consiste la grandeur de Dieu, un profane la borne à trois choses : à l'élevation de son rang, à l'éternité de son être, et au bonheur de son état : *Locus sublimis, aternitas, beatitudo (Apuleius)* ; mais il explique encore mieux le néant de l'homme, par l'opposition de cette triple grandeur. Dieu tient le premier rang dans le monde : et l'homme n'occupe que le dernier, parce que son péché le met au-dessous de toutes les créatures, *Locus infimus*. Dieu est éternel et ne passe jamais : l'homme périt, et la mort est son partage, *mortalitas*. Dieu est souverainement heureux, et l'homme est, pour ainsi dire, la misère même, *miseria*. Orgueilleux, qui vous regardez avec tant de complaisance et qui tracez dans votre imagination tant de faux portraits de vous-mêmes, voilà la juste idée de ce que vous êtes : le rebut des créatures, la proie de la mort, le centre de la misère : *Locus infimus, mortalitas, miseria*. Suivez-moi, s'il vous plaît, Messieurs, pendant que je vous apprend à vous connaître par ces trois funestes effets du péché.

1. Il met l'homme au-dessous de toutes les créatures ; car, au lieu que dans son innocence il tenait le milieu entre Dieu et elles, et qu'il était comme le centre du monde, figuré, selon saint Augustin (*Lib. II de Gen., c. 7*), par l'arbre de vie planté au milieu du paradis terrestre, n'ayant que Dieu sur sa tête, et tout le reste de la nature sous ses

pieds, ah! son orgueil, qui voulut usurper le premier rang, le précipita dans le dernier; il fut obligé de dépendre des créatures dont il était le maître, parce qu'elles se trouverent plus innocentes que lui, dépendance où vous êtes encore aujourd'hui, Messieurs : car, quelque élévation que vous puisse donner, ou votre fortune, ou votre naissance, ne vous méconnaissent pas; mais souvenez-vous qu'il y a toujours plus de personnes sur votre tête que sous vos pieds, et que vous êtes même les esclaves de ceux dont vous croyez être les maîtres; votre repos ne dépend-il pas de leur vigilance, vos biens de leur zèle, votre vie même de leurs soins et de leur fidélité? Que deviendra cette grandeur qui vous enfle le cœur, si vos amis et vos domestiques vous abandonnent, si votre train vous quitte, si ces habits pompeux disparaissent? ne serez-vous pas obligés de reconnaître que vous dépendez de tout, et qu'il n'est point de créatures qui ne soient au-dessus de vous? et cette vue de vous-même et de la dépendance générale où le péché vous a réduits ne sera-t-elle pas capable de confondre votre orgueil, et de vous faire rentrer dans le dernier rang où vous devez être : *Locus infimus*?

Mais si vous passez au second effet du péché, et que vous vous regardiez comme mortels, que verrez-vous dans vous-mêmes qui ne vous humilie? Tous les avantages dont vous pouvez vous prévaloir ne s'évanouissent-ils pas avec vous? les forces, la beauté, les honneurs, les sciences même, qui semblent avoir je ne sais quoi de plus solide, ne sont-ce pas des ruisseaux qui s'écoulent sans cesse, et dont vous ne pouvez arrêter le cours? ne perdez-vous pas chaque jour quelque chose de vous-mêmes? les mêmes moments qui semblent prolonger votre carrière, ne la diminuent-ils pas, et ne puis-je pas dire avec un profane que vous êtes plus de demi-morts, puisque tout ce qui s'est écoulé de votre vie est déjà sous l'empire de la mort : *Quidquid præterit mors tenet* (Senec.)? C'est cette nécessité fatale de mourir, Messieurs, qui doit être pour vous un puissant motif d'humilité, motif dont le grand Augustin se servait autrefois lui-même pour s'anéantir devant son Dieu; motif qui ne vient pas de quelque considération étrangère, mais du fond de notre nature, qui porte partout son arrêt de mort gravé dans son sein : *Homo circumferens mortalitatem suam* (August.). Mais ce qui doit plus nous humilier dans cet assujettissement à la mort, dit saint Augustin, c'est que ce n'est pas seulement l'apanage et la condition de notre nature, ce qui serait à Dieu un objet de pitié; mais c'est la preuve, aussi bien que la peine de notre péché, qui, bien loin d'attirer sa miséricorde, ne peut qu'irriter sa justice, parce qu'en lui représentant que nous sommes mortels, nous le faisons souvenir que nous sommes pécheurs : *Circumferens testimonium peccati sui*. Ce n'est pas tout, ajoute ce Père, notre mortalité est encore un témoignage secret que Dieu s'oppose à nos des-

seins ambitieux, et que cet enchaînement de maux qui occupent toute notre vie est la punition de notre orgueil : *Testimonium quia superbis resistis*. Encore un coup, rien est-il plus capable d'humilier l'homme que la connaissance de cet état, et pour le faire rentrer dans le néant ne suffit-il pas de lui demander quel il est : *Tu quis es?* Revêtu d'un corps mortel, que le moindre accident peut confondre avec cette boue dont il est pétri, tu t'enorgueillis encore, tu te fais honneur d'une beauté qui n'est qu'un peu de terre colorée, ou d'une noblesse qui n'est qu'une qualité imaginaire; tu ne penses pas que tous ceux à qui tu te préfères sont pétris du même limon que toi, et qu'il n'est point d'autre noblesse parmi les chrétiens que celle qui vient du sang de Jésus-Christ; il te dit comme au dernier des hommes, que tu es terre, et que tu retourneras en terre, et qu'ayant eu la même origine que ce malheureux que tu méprises, tu auras la même fin que lui : *Terra es*.

Si l'homme n'était mortel que dans son corps, peut-être pourrait-on excuser son orgueil; mais son âme est sujette à une mort bien plus funeste : car Adam se donna une double mort en péchant, dit saint Augustin (*De Civit., lib. XIII, c. 23*): celle du corps, dont Dieu l'avertit en lui disant : *Terra es*; et celle de l'âme, que Dieu voulut lui faire connaître quand il lui demanda où il était : *Adam, ubi es?* Où est maintenant cette âme qui était immédiatement attachée à son Dieu, qui trouvait ses délices dans sa possession, son repos dans son sein, sa vie dans son amour? reconnais pour t'humilier que tu quittant elle est tombée dans les ténèbres et dans la mort, et que ce corps qui devait être son palais est devenu son sépulcre : *Adam, ubi es?* Ah! Messieurs, si Dieu pour humilier Adam n'eût point de meilleur secret que de lui apprendre à se connaître, ne dois-je pas appliquer le même remède à ses enfants, et vous faire souvenir que, si vous êtes les héritiers de son orgueil, vous l'êtes aussi de sa mort. Car le péché la donne à votre âme, vous le savez; et puisqu'elle n'a point d'autre vie que Dieu, duquel il la sépare, il faut qu'elle meure en le perdant, dit saint Augustin : *Anima moritur cum Deum amittit* (*De Verb. Domini, Serm. VI*). Ainsi, pécheurs, qui n'êtes encore que mortels dans votre corps, vous êtes déjà morts dans la plus noble partie de vous-mêmes; cet esprit qui devait vous approcher des anges ne vous distingue presque plus des bêtes, parce qu'en perdant son Dieu, il est devenu terrestre, charnel et corrompu comme elles; je dirais même qu'il est tombé dans le néant, puisque, selon saint Augustin, l'âme ne subsiste que par son union avec Dieu, et que plus elle lui est unie par l'amour, plus elle participe à l'être dont il a la plénitude : *Naturam suam in illius æternitate, veritate, charitate custodit* (*Lib. contra Secund., c. 19*); mais Dieu, par un effet terrible de sa justice, dit le même Père, ne permet pas que votre âme soit tout à fait anéantie par le péché, afin qu'elle soit

capable d'en porter la peine, et de devenir malheureuse : *Non quidem nihil, sed miser tamen eris* (Aug., lib. III de Lib. Arb., c. 16).

C'est ici, Messieurs, le dernier apanage de la nature de l'homme corrompu par le péché; la misère est son partage, et c'est particulièrement sur ce point qu'il doit se connaître et me permettre de lui demander une troisième fois, quel il est : *Tu quis es ?* qui êtes-vous, au milieu des plaisirs après lesquels vous courez? les plus malheureux des hommes, puisque vous cherchez toujours ce que vous ne trouvez jamais, et que vous rencontrez partout ce que vous souhaitez d'éviter; vous cherchez le bonheur, la grandeur, la science; mais parce que vous ne les cherchez que dans vous-mêmes ou dans les créatures, vous n'y trouverez que douleur, que confusion, qu'erreur : *Ita irrueram in dolores, confusiones, errores*, dit saint Augustin (Lib. I Conf., c. 20). Mais écoutons saint Bernard, le plus fidèle de ses disciples; il pousse encore plus loin ces grands principes, et nous fait admirablement comprendre jusqu'où va la misère de l'homme pécheur, lorsqu'il dit que Dieu est lui-même la peine des impies, comme il est la gloire des justes (Bern., lib. V de Consid., c. 12). Eh! comment se peut-il faire, Messieurs, que Dieu, qui n'est que miséricorde, que gloire, qu'amour, devienne votre supplice quand vous péchez? C'est qu'il est lui-même la règle immuable de la justice que vous ne pouvez ni éviter, ni fléchir; règle qui se trouve partout, et contre laquelle il faut nécessairement que l'iniquité se brise; règle qui s'oppose toujours à votre volonté corrompue, et qui ne s'accorde jamais à vos mauvais desseins. N'est-ce donc pas un supplice étrange, dit ce Père, de vouloir toujours ce qu'on n'obtient jamais, et de souffrir sans cesse ce qu'on craint toujours : *Quid tam pœnale quam semper velle quod nunquam erit?* Mais aussi ce supplice n'est-il pas juste, et celui qui s'oppose toujours à la volonté de son Dieu ne mérite-t-il pas que Dieu s'oppose à la sienne?

Oui, je mérite, mon Dieu, de ne trouver qu'opposition, que combats, que contrariétés partout : opposition au dehors dans les créatures qui m'affligent et qui me tourmentent pour vous venger; combat au dedans par les passions qui me dévorent sans cesse comme autant de flambeaux que les démons allument pour me consumer; contrariétés entre les deux parties qui me composent : le corps s'élève contre l'esprit; l'esprit ne peut commander à son corps, parce qu'il n'obéit pas lui-même à son Dieu. En un mot, je ressens en mon sein les rigueurs d'une guerre civile; il faut que je porte partout cette chair qui me tourmente; c'est un ennemi domestique que je suis obligé de nourrir pour me combattre, et qu'il ne m'est pas permis de faire mourir pour m'en délivrer : *Hostem nostrum cogimur sustentare, perimere non licet*; n'est-ce pas le comble de la misère (Bern., Dom. VI post Pent., serm. III)?

Est-il orgueil qui ne s'abaisse, grandeur qui ne s'humilie, fierté qui ne rougisse à la vue de ce portrait de l'homme? Et l'éloquent saint Chrysostome n'a-t-il pas raison de dire qu'il n'y a point de motif d'humilité que l'on ne trouve dans soi-même, et que, pour s'anéantir, c'est assez de se connaître : *Discamus qui simus* (Chrysost., hom. II, ad pop.). Mais c'est ce qu'on ne fait pas; on est aveugle, et on aime son aveuglement, on se plaît dans cette nuit épaisse qui nous cache à nous-mêmes, et pour ne pas rougir de nos imperfections et de nos misères, nous ne les étudions jamais. Orgueilleux, sur quoi fonde-tu cette haute estime que tu as conçue de toi-même, cette idée qui t'élève dans ton esprit au-dessus du reste des hommes que tu méprises? te connais-tu? es-tu jamais descendu dans ton cœur pour en sonder les faiblesses et pour te voir tel que tu es : *Cor meum, ibi ego sum quicumque sum* (August.)? Ne juges-tu pas de toi-même plutôt sur les flatteries des hommes que sur la connaissance de ta misère? Oui, dit saint Augustin, c'est là la source de l'orgueil de l'homme : quoique personne ne lui soit plus intime que lui-même, il aime mieux se regarder dans l'idée des autres qui le flattent, que dans sa propre personne où il paraîtrait tel qu'il est : *Mavult se in illis quærere quam in seipso* (Aug., in ep. ad Gl., c. 6). Cependant, dit l'Apôtre, vous devriez tirer toute votre gloire du témoignage de votre conscience, puisque vous serez jugés sur elle; car n'est-ce pas un aveuglement terrible de se glorifier des louanges que l'erreur des hommes vous donne, et de ne pas rougir de la vue de Dieu, qui lit dans votre cœur? de chercher l'approbation d'un homme qui ne voit que vos vertus apparentes, et de ne pas craindre les jugements d'un Dieu qui découvre vos véritables défauts : *Qui homini de falso bono placere studeat, de vero malo displicet Deo* (Ibid.)?

Mais la flatterie de ceux qui vous approchent n'est pas le seul nuage qui vous aveugle dans la connaissance de vous-mêmes; tous les avantages extérieurs qui vous environnent bornent aussi votre vue, et l'empêchent de passer jusqu'au fond de votre nature pour en découvrir les misères; la fumée des honneurs, l'abondance des biens, la pompe des habits vous cachent et vous déguisent à vous-mêmes; vous les regardez comme des parties de votre essence qui en relèvent la grandeur, et ce ne sont que des voiles qui en couvrent l'ignominie, que des couleurs qui s'évanouissent au gré de la fortune, comme celles de la colombe au gré du soleil. Ainsi, Messieurs, pour vous connaître parfaitement, dit saint Bernard (Lib. II de Consid., c. 9), dépouillez-vous de temps en temps de ces grandeurs empruntées qui sont comme les feuilles dont Adam se couvrit après son péché, et qui couvrent encore aujourd'hui vos misères et vos plaies, mais qui ne les guérissent pas; sortez pour quelques moments de ces nuages de gloire qui vous environnent, pour vous voir tels que vous

êtes, et tels que vous sortîtes du sein de votre mère ? Aviez-vous alors ces coiffures affectées, ces colliers de perles, ces habits tissés d'or et de soie, ce train, ces meubles précieux, cet or et cet argent qui vous persuadent que vous êtes quelque chose ? Encore un coup, faites disparaître ces nuages pour quelques moments, et vous ne verrez plus dans vous-mêmes que nudité, que pauvreté, que misère : *Si hæc tamquam nubes exsuffles, occurret tibi homo nudus, et pauper et miser.* Mais parce que cette vue pourrait vous inspirer la défiance ou le désespoir, tâchons de la tempérer par l'image de votre grandeur. Pour vous humilier, je vous ai fait voir qu'il n'est rien de plus vil que l'homme par rapport au péché ; mais, pour vous soutenir, je dis qu'il n'est rien de plus grand que l'homme par rapport à la grâce : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Il se trouve en nous je ne sais quoi de si bas et de si honteux, qu'à nous regarder de ce côté-là nous pourrions douter si nous sommes l'ouvrage d'un Dieu, ou des monstres dans la nature ; car l'union des deux parties qui nous composent n'a-t-elle pas quelque chose de monstrueux ; la guerre continuelle qu'elles se font, les défaillances qu'elles souffrent, et la dernière violence qui les sépare ne semblent-elles pas nous dire que leur auteur n'est ni le maître de la mort, ni le Dieu de la paix ? Ce fut votre erreur, épicuriens ; vous crûtes que la sagesse ne pouvait avoir de part à la création de l'homme, et qu'un ouvrage si défectueux et si bizarre ne pouvait être que l'effet du hasard : erreur qui vous donna des sentiments trop bas de vous-mêmes, et qui borna à la terre et aux voluptés sensuelles un cœur fait pour le ciel et capable de goûter des plaisirs plus purs.

Et qui ne tomberait dans la même erreur, Messieurs, si dans la connaissance de nous-mêmes je ne découvrais que bassesses, que corruption, que misère, que mort ? ne borne-t-on pas tous ses soins à la vie présente, comme ces malheureux païens, et, persuadés qu'il n'y aurait rien en nous qui fût digne de Dieu, le pourrions-nous regarder ni comme notre principe, ni comme notre fin ? Mais si je vous fais voir ce que vous êtes par rapport à la grâce, et quels caractères de grandeur vous portez comme chrétiens, ah ! vous oublierez la honte de votre première origine, pour ne vous glorifier que des avantages de votre seconde naissance : comme pécheurs, nous sommes des monstres ; mais, comme chrétiens, nous sommes des chefs-d'œuvre de la main de Dieu : comme enfants d'Adam, les caractères infâmes du péché nous défigurent ; mais, comme enfants de l'Eglise, les charmes de la grâce nous embellissent : comme pécheurs nous sommes faits pour la terre et pour l'enfer même ; mais, comme chrétiens, le ciel, qui est notre origine, doit être notre partage ; et c'est pour vous aimer à ne rien faire d'indigne d'une si noble origine, que je vous de-

mande aujourd'hui qui vous êtes par la grâce de Jésus-Christ : *Tu quis es ?*

Comme il est une sainte ambition qui doit nous porter à chercher ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait dans la vertu, il est aussi, si j'ose le dire, une sainte vanité, un orgueil innocent, une fierté chrétienne, qui, dans la vue de votre excellence, doit vous inspirer une estime de vous-mêmes, qui vous soutienne et qui vous anime à tout faire et à tout souffrir pour celui qui vous a faits si grands. Plus nous nous connaissons, dit l'admirable saint Bernard, plus nous travaillons à soutenir la noblesse de notre origine par l'innocence et la pureté de notre vie : *Inde oritur sancta superbia.*

Parents ambitieux qui donnez de si belles leçons à vos enfants, afin qu'ils ne fassent rien d'indigne de leur naissance selon la chair ; qui leur répétez sans cesse que le sang d'un héros coule dans leurs veines, et qu'il faut soutenir son nom et sa vertu ; que leur qualité les élève au-dessus du peuple, et qu'ils doivent s'en distinguer ; que leurs biens sont les fruits de la sueur d'un père qu'ils doivent imiter : que n'êtes-vous aussi fidèles à les avertir des avantages de leur naissance selon l'esprit ! Est-il moins important de savoir ce qu'on est dans l'ordre de la grâce, que dans l'ordre de la nature ? que ne leur dites-vous que le sang de Jésus-Christ, dont ils furent formés sur la croix, coule encore dans leurs veines, et qu'il doit être le principe de leurs actions comme de leur vie ? qu'étant les enfants d'un Dieu, ils ne doivent pas se confondre avec les pécheurs ; et que leur qualité de chrétiens les engage à imiter les souffrances et les vertus de leur Père, comme ils en portent le nom ; que ne leur demandez-vous souvent quels ils sont dans l'ordre de la grâce : *Tu quis es ?*

Mais que ne vous faites-vous cette question à vous-mêmes, et que ne reconnaissez-vous, avec saint Bernard, que c'est véritablement quelque chose de grand qu'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ : *Magnas animas quæ Christi sanguine redempta est* (Bern., *epist.* 54) ? Il est vrai que nous n'en découvrons pas ici tous les avantages, parce qu'elle est obscurcie par ce corps de boue ; mais elle ne laisse pas d'être belle : *nigra sum, sed formosa* ; elle a quelque chose d'humiliant, mais elle a je ne sais quoi de grand ; elle est attachée à la terre par son pèlerinage, voilà son humiliation ; mais elle touche déjà le ciel par les transports de son amour et par les avant-goûts de la béatitude, voilà sa gloire ; elle habite dans une maison de boue, mais elle est le temple de la Divinité même ; elle est au milieu d'un corps de ténèbres et de mort, mais elle est un ciel éclatant de lumières ; et ce tempérament d'abaissement et de grandeur est un effet merveilleux de la sagesse de Dieu, qui ménage par là le salut de cette âme ; il jette des ombres sur ses plus vives couleurs, afin que la vue de son excellence ne lui donne pas d'orgueil ; mais il relève ses faiblesses par l'éclat de la grâce, de peur que la connais-

sance de ses défauts ne la porte au désespoir; ainsi ce mélange même fait sa grandeur : *Nigra sum, sed formosa.*

Quelle idée n'en auriez-vous pas, Messieurs, si j'ajoutais avec saint Augustin (*Contra Epist. Manichæi*), que, comme le péché met votre âme au-dessous de toutes les créatures, la grâce l'élève au-dessus d'elles, et la rend si excellente et si parfaite, qu'elle ne cède qu'à Dieu seul. Permetts-moi de le dire, s'écrie ce savant Père, que tu es un peu moins que Dieu, mais beaucoup plus que tout le reste des créatures intérieures; si tu trouves mauvais que Dieu soit plus parfait et plus grand que toi, c'est un orgueil insupportable; et si tu ne le remercies de l'avoir placée immédiatement après lui, c'est une ingratitude inouïe : *Tam magnum bonum... ut solus sit ille præstantior.*

Voilà, Messieurs, jusqu'où va la grandeur de l'homme par la grâce de Jésus-Christ : grandeur bien différente de cette fausse élévation que le péché nous donne, et qui nous éloigne de Dieu, en voulant nous en approcher. Vous croyez être grands dans les honneurs dont votre ambition se repaît, au milieu des biens que votre avarice accumule; mais cette grandeur n'est qu'imaginaire, c'est une illusion, c'est un spectacle qui ne fait que passer devant vos yeux, dit un profane : *Videntur ista, non possidentur*; cependant tous vos soins ne se bornent-ils pas à acquérir ou conserver dans le monde cette élévation apparente qui en fait la grandeur? et le prophète n'a-t-il pas raison de vous reprocher que toute votre vie se passe dans l'illusion, dans les ombres, dans l'erreur, et que, suivant l'inclination naturelle qui vous porte à la gloire, vous embrassez la figure pour la vérité : *In imagine pertransit homo?* Ah! Messieurs, toute la grandeur de l'homme est dans l'homme même, il tâche en vain de l'emprunter d'ailleurs, c'est une mer que toutes les eaux étrangères n'augmentent jamais : avoir une âme capable de Dieu, qui vive de la vérité, qui agisse par la charité, qui subsiste pour l'éternité, c'est ce qui fait votre excellence, et ce que la grâce seule vous donne : *Est animæ vita veritas, sensus charitas* (Bern. *Serm. IX, de Diversis*).

Mais avoir une âme si noble et la déshonorer, la faire descendre de ce haut degré d'élévation qui l'unit à Dieu par la charité, pour la soumettre à la créature par la cupidité; la livrer au démon comme la chose du monde la plus vile, pour un moment de plaisir, pour un désir de vengeance, pour un point d'honneur, est-ce être persuadé de son excellence et de son prix? Oubliez son origine, je vous le permets : ne la regardez plus ni comme un souffle de la bouche de Dieu, ni comme l'image de sa nature et de son immensité, ni comme le trône de sa grandeur; mais du moins souvenez-vous qu'elle est le prix de son sang, et ne méprisez pas ce qu'il a tant estimé : *Magna res animæ Christi sanguine redempta* (*Idem*). Toutes les créatures ensemble sont-elles capables de payer une âme si précieuse et si

grande? et la donner pour posséder le monde entier, n'est-ce pas être insensé, selon Jésus-Christ même : *quid prodest, etc.?* Quoi! je ne dois être soumis qu'à Dieu seul, et je me rabaisse jusqu'à devenir esclave de cette créature que j'aime! je suis fait pour le ciel et pour la gloire, et je n'ai des inclinations et des pensées que pour la terre et pour l'infamie! à peine suis-je inférieur aux anges, et je descends au rang des bêtes : est-ce répondre à la noblesse de mon origine? Non sans doute, Messieurs, et saint Bernard vous en donne la raison (*Serm. LXXXVIII, de Diversis*) : c'est que votre âme ne se connaît plus. Enfoncée qu'elle est dans la matière, elle se perd de vue; elle croit être de boue comme le corps qu'elle porte, et, comme elle n'aime que lui, elle se confond avec lui; elle n'a d'elle-même que des sentiments bas et terrestres, parce qu'elle n'aime que la terre : *Hoc sapit quod diligit*. Pensez donc à son excellence, et tâchez de vous connaître, non pour en concevoir de l'orgueil, mais pour entrer dans des sentiments de reconnaissance vers votre Dieu; et si pour vous engager à l'aimer, ce n'est pas assez qu'il vous ait donné l'être, pensez à l'excellence de cet être et aux avantages dont il l'a enrichi : *Cogita qualem te fecit*. Comme il n'est rien de plus grand que l'homme, pouvait-il vous faire un plus grand présent que de vous faire homme : *Tam magnum hoc donum quam magna res homo* (*Idem*)?

Tenez donc votre rang, Messieurs, et soyez fiers dans les intérêts de Dieu; lorsqu'on l'attaque et qu'on le déshonore, prenez son parti comme saint Jean : car n'était-ce pas cette fierté chrétienne qui l'animait lorsqu'il osait appeler les Juifs des enfants de vipère, et reprocher à un roi les désordres de sa vie? Il se souvenait sans doute qu'étant fait pour le ciel il n'avait rien à craindre sur la terre, et qu'il n'est rien dans le monde au-dessus d'une âme chrétienne; mais si vous êtes fiers comme ce saint pour les intérêts de Dieu, soyez humbles comme lui dans les vôtres; souvenez-vous de votre néant lorsqu'on vous élève, et ne vous laissez pas surprendre aux flatteries des hommes. Ils vous entretiennent tous les jours de vos qualités avantageuses; ils exagèrent la noblesse de votre naissance, l'étendue et la vivacité de votre esprit, les agréments et la beauté de votre corps, parce qu'ils savent que c'est là le secret de s'insinuer dans votre cœur et de vous plaire. Qu'avez-vous à répondre, sinon, comme saint Jean, *non sum*, je ne suis pas tel que vous me faites, ma conscience est un miroir bien plus fidèle que vos flatteries : c'est là que je veux apprendre à me connaître. Il est vrai que j'ai quelque estime dans le monde, et que mon nom y est assez connu; mais après tout qu'est-ce que cette gloire? un peu de bruit qui s'évanouit en l'air, une voix qui périt en même temps qu'on la forme, *ego vox*; voilà ce que je suis; ou du moins, si j'ai quelque chose d'avantageux et de grand, c'est de Dieu que je le tiens, c'est à lui qu'il en faut référer la

gloire, dit saint Augustin : *Ejus dono sum, si quid laudabiliter sum* Si vous vous connaissez ainsi sur la terre, vous aurez le bonheur de connaître Dieu dans le ciel, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVEANT.

De la pratique aisée de la vertu.

Erunt prava in directa, et aspera in vias planas.

Les voies difficiles deviendront droites, et les chemins fâcheux seront aplanis (Luc, III, 5).

Les chrétiens n'ont pas moins de tort de murmurer aujourd'hui contre la rigueur de l'Évangile, que les Juifs avaient autrefois de raison de se plaindre de la sévérité de la loi. Elle était terrible, foudroyante, mais surtout humiliante pour eux, parce que, les laissant dans leur faiblesse naturelle, elle leur ordonnait des choses qu'ils ne pouvaient souvent pratiquer : ce qui fait dire à saint Augustin que Dieu ne l'avait donnée à ce peuple superbe que pour dompter son orgueil, en lui faisant connaître ses maladies sans les guérir : *Non ad liberandos ægrotos, sed ad convincendos superbos (Aug., ps. CXVIII).*

Mais, pour l'Évangile, n'y a-t-il pas de l'injustice à se plaindre de sa rigueur, puisque le Fils de Dieu vient lui-même sur la terre pour en faciliter la pratique, aplanir les voies du ciel, et rendre douce et agréable la vertu, qui paraissait auparavant épineuse et rebutante : *Erunt prava in directa, etc.*

Le péché avait également aveuglé et affaibli l'homme, dit saint Augustin; l'ignorance du bien et l'impuissance de le pratiquer étaient les deux plus funestes effets de sa chute. Mais le Verbe éternel veut y remédier lui-même en s'unissant à nous, afin que nous trouvions en lui assez de lumières et de force pour nous sauver : *Venit hominibus magisterium et adjutorium ad capessendam salutem (August., epist. 3)*. Rien n'est donc plus facile aujourd'hui que la vertu : vérité importante, dont saint Fulgence me fournit un beau sujet de vous entretenir. La nature humaine manquait de courage pour embrasser la vertu, dit ce Père, il fallait des exemples pour l'animer : *Quærendus unus cujus esset confirmanda virtute (Lib. II ad Thrasem., c. 2)*. Elle manquait de lumière pour la connaître, il fallait des préceptes pour l'instruire : *Informanda lumine*. Elle manquait de force pour la pratiquer, il fallait des grâces pour lui rendre sa vigueur : *Reformanda munere*. Où se trouveront tous ces secours, Messieurs? Ce sera dans le Verbe incarné, puisqu'il vient nous faciliter la vertu par les exemples, comme notre modèle : c'est mon premier point; par sa doctrine, comme notre Maître : c'est le second; par sa grâce, comme notre Dieu : c'est le troisième et tout le dessein de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, qui profita mieux que personne des exemples de la doctrine et de la grâce de Jésus-Christ, qu'elle conçut dans son sein au moment qu'un ange lui dit : *Ave, gratia.*

PREMIER POINT.

La conduite de Dieu sur nous et les ménagements de sa miséricorde sont admirables, dit saint Chrysostome (*Hom. 13 ad pop. Ant.*) : il nous a laissé, après le péché même, quelque connaissance naturelle de la vertu ; en sorte que notre conscience est un excellent maître qui nous l'enseigne, sans qu'il soit besoin d'en consulter d'autres. Et c'est cette connaissance, disent les Pères, qui fera la condamnation des infidèles, parce qu'ils auront refusé d'entendre la voix de la justice, qui crie dans le fond de leur cœur : *Clamat nempe intus innata justitia (Bern. de dilig. Deo, c. 1)*. Mais Dieu, en nous laissant cette connaissance du bien, nous a privés de la facilité naturelle de le pratiquer : il a voulu que notre volonté, notre travail, notre application corrigent nos mauvaises inclinations. Pourquoi, Messieurs? C'est que si Dieu nous eût rendu la pratique de la vertu naturelle, nous n'enssions pu en attendre de récompense : la gloire en eût été due tout entière à l'auteur de la nature, et l'homme n'y eût point eu de part. Ainsi, Messieurs, dit saint Chrysostome, Dieu s'est merveilleusement partagé entre sa miséricorde et sa justice; il n'a pas voulu que notre ignorance fût égale à notre faiblesse, de peur que la double peine d'apprendre et de pratiquer la vertu ne nous rebutât. Mais s'il a permis que notre entendement la connût sans peine, pour ne nous pas désespérer, il a voulu que notre volonté ne la pût embrasser sans quelque violence, afin d'avoir lieu de nous couronner : *Non totum naturæ permisit, nec voluntatem totum pondus suscipere concessit cognitionis et emendationis (Chrysost., ibid.)*.

Mais aujourd'hui je dis que la miséricorde de Dieu ne souffre plus de partage : il veut que la vertu nous devienne facile, et que les exemples de son Fils, qu'il nous met devant les yeux, nous y fassent trouver de la douceur et des charmes. Vous le savez, Messieurs, rien n'est plus puissant sur l'esprit de l'homme que l'exemple. Comme il était né pour imiter Dieu et pour se conformer à celui dont il était l'image, il cherche encore ce parfait modèle partout; mais il le cherche en vain dans les créatures et dans les autres hommes semblables à lui : les péchés y ont effacé presque tous les traits de ce divin exemplaire, et il n'y trouve plus que des exemples funestes de corruption, exemples que ces malheureux traînent après eux, comme des filets dangereux où ils tâchent d'envelopper les saints, dit saint Augustin (*In ps. CXVIII*); exemples dont le démon se sert pour nous rendre la vertu difficile et pour nous en détourner. Car qui est-ce qui peut résister à ce torrent du monde, à cette corruption presque universelle que la coutume autorise, et qui rend les désordres si communs, qu'on n'est plus retenu par la honte de les commettre, comme saint Ambroise en gémit : *Factis in consuetudinem versis, etiam verecundiam perdiderunt (In ps. CXVIII)?*

Que nous étions donc à plaindre, Mes-

siens : nous ne pouvions marcher dans la voie de Dieu sans un guide visible, et nous n'en avions que de mauvais ; nous pouvions voir l'homme, mais c'était un crime de le suivre ; nous devions suivre Dieu, mais il était impossible de le voir. Que feras-tu dans cette perplexité, pauvre aveugle ? désespéreras-tu de ton salut ? abandonneras-tu la vertu, dans l'impuissance où tu te vois de la pratiquer ? Non, non, le Verbe s'incarne pour devenir ton modèle, et tu trouveras désormais dans sa personne un guide également visible et fidèle, que tu pourras suivre sans peine et sans danger, dit saint Augustin : *Ut exhiberetur homini, et qui videretur ab homine, et quem homo sequeretur, Deus factus est homo*. Jusqu'ici nous ne pouvions voir Dieu dans lui-même, pour y trouver la règle de notre vie : la divinité était une glace éclatante où nos yeux ne pouvaient rien découvrir. Mais le Verbe trouve le secret de se rendre visible ; il imite ces artisans ingénieux qui font les miroirs dont vous servez : ils ne vous présentent pas des glaces toutes nues, elles seraient transparentes, et vos regards passeraient au travers sans y rien apercevoir ; mais ils les enduisent d'un corps opaque pour les obscurcir, et vous vous y voyez dépeints. Ah ! c'est ainsi, Messieurs, que le Verbe obscurcit la glace de sa divinité par le corps grossier dont il la revêt, afin que nous nous voyions en lui et que nous y trouvions la règle et le modèle de notre vie.

Mais, laissons là nos conceptions humaines et parlons dans les divins sentiments de saint Augustin. Le Verbe, dit ce Père, est dans le ciel le modèle des anges qui voient sa divinité, et qui trouvent leur bonheur dans la conformité qu'ils ont avec elle : *Exemplum sursum angelis videntibus Deum* ; il est sur la terre le modèle des hommes qui admirent son humanité sainte, et qui doivent trouver leurs délices à l'imiter, à pratiquer les mêmes vertus que lui, à vivre comme il a vécu : *Exemplum deorsum hominibus mirantibus hominem*. Ce modèle est parfait, il est élevé, Messieurs ; mais après tout, continue cet admirable Père, il sait s'abaisser et se proportionner à notre faiblesse et à nos besoins. Êtes-vous justes et bien établis dans la grâce ? Jésus-Christ, dont la sainteté ne se démentit jamais, est pour vous un exemple de persévérance : *Exemplum sanis ad permanendum*. Êtes-vous faibles et languissants par les restes de vos passions mal éteintes ? Jésus-Christ, qui servit toujours son Père avec tant de zèle, est pour vous un exemple de force et de vigueur : *Exemplum infirmis ad convalescendum*. Vivez-vous encore sur la terre au milieu des écueils et des occasions du péché ? en attendant que la mort vous en sépare, vous avez dans Jésus-Christ l'exemplaire de votre conduite et de votre vie : *Exemplum morituris ad vivendum*. Enfin êtes-vous déjà sous l'empire de la mort et réduits en poussière dans le fond de vos tombeaux ? vous avez en Jésus-Christ le modèle de votre résurrection : *Exemplum mortuis ad resurgendum*.

Ce qu'il y a d'avantageux, Messieurs, c'est que Jésus-Christ n'est pas de ces modèles morts qui ne font naitre dans l'esprit qu'un faible souvenir de la vertu ; tels sont les portraits et les histoires des grand hommes qui réveillent en vous le souvenir de leur valeur, mais qui vous animent rarement à la suivre ; ou s'ils le font quelquefois, c'est moins un effet de leur exemple que de votre ambition naturelle. Mais pour la vertu du christianisme, comme elle choque la nature, vos passions ne vous y portent jamais ; il faut un exemplaire vivant tel que Jésus-Christ qui marche devant vous, qui vous entraîne et qui vous crie sans cesse de le suivre, *sequere me, sequere me*, suivez-moi dans le sentier de la vertu que je vous ai tracé par l'exemple de ma vie ; et quelque rude qu'il vous paraisse, ne craignez pas de passer par où j'ai passé moi-même. Il est vrai que cette voie est étroite et pénible, et que la pente de l'amour-propre vous portera toujours à vous en écarter ; mais dites avec le grand Augustin : Conduisez-moi par la main, mon Dieu ; et comme ma volonté seule ne suffit pas pour marcher dans ce sentier laborieux, soutenez-moi par les exemples de votre vie, et faites que dans le dessein où je suis de vous suivre, je ne vous perde jamais de vue : *Non sufficit mihi voluntas mea, nisi in eo quod volui me ipse deducas* (Aug., ps. CXVIII).

Que vous étiez à plaindre, païens aveugles, de vivre dans une religion où il était plus sûr pour vous d'imiter des hommes mortels que vos dieux, et de suivre les exemples de Caton que ceux de Jupiter, comme le dit l'admirable saint Augustin : *Nulla modo in illud flagitium laberetur, si Catonem imitari maluisset quam Jovem* (Aug., epist. 202). Mais que vous êtes heureux, chrétiens, d'adorer un Dieu qu'il vous est également avantageux et facile de suivre ; vous ne pouvez vous égarer sous sa conduite, puisqu'il est lui-même, et le terme où vous allez, et la voie qui vous y mène : *Quo itur Deus, qua itur homo* (Aug., lib. XI de Civ., c. 2). Ne dites donc plus, pour excuser vos désordres, que vous naissez dans l'aveuglement et dans l'erreur, et que la corruption naturelle de votre cœur vous fait craindre et désirer ce qui ne mérite que du mépris ; ah ! Jésus-Christ a maintenant levé tous les obstacles de la vertu, il a méprisé ce que vous aimiez, il a vaincu tout ce que vous pouviez craindre ; et par conséquent la vertu peut-elle manquer de vous être facile, si vous voulez l'imiter ; puisque vous ne péchez jamais que par l'amour des biens qu'il méprise, ou par la crainte des maux qu'il souffre, dit saint Augustin : *Tota itaque vita ejus disciplina morum est* (De vera Relig., c. 16) ?

Il est vrai que vous avez des passions à combattre, et que Jésus-Christ n'en avait pas : une concupiscence à vaincre, et qu'il en était exempt ; car il n'eût pas été parfaitement juste s'il eût eu ces défauts, dit saint Augustin ; il ne les a guéris dans notre personne, que parce qu'ils n'étaient pas dans la sienne ; et s'il fut sujet à la douleur pour nous, il ne le

fut pas à la cupidité : *In doloribus pro nobis, non in cupiditatibus fuit* (Aug., de Nat. et Grat. c. 61, et contra Jul. V, c. 9). Comment nous a-t-il donc appris à dompter des défauts qu'il n'avait pas lui-même ? Il l'a fait, Messieurs, en pratiquant et en souffrant des choses toutes contraires à nos désirs corrompus. Nous aimons les plaisirs, et il n'a soupiré que pour les souffrances ; nous brûlons d'ardeur pour les biens de la terre, et la pauvreté fit toujours ses délices ; nous cherchons avec empressement les honneurs du siècle, et il s'est humilié jusqu'à la mort de la croix. C'est ainsi qu'il est notre parfait exemplaire, et que nous apprenons de lui et à pratiquer les vertus qu'il a, et à combattre les défauts qu'il n'a pas.

Qu'on ne se fasse donc plus un monstre de la vertu, elle n'a rien de honteux ni de bas, puisqu'un Dieu l'a pratiquée : elle n'a rien de pénible ni de fâcheux, puisque Jésus-Christ en a seul essuyé toutes les rigueurs. Qu'on ne dise plus que Dieu nous impose des lois trop rigoureuses pour les pratiquer ; c'est vouloir rejeter sur lui la faute de notre paresse et de notre infidélité, comme ce lâche serviteur de l'Evangile, qui prit prétexte de la sévérité de son maître de demeurer oisif et de ne pas faire fructifier son talent. Je n'ai rien fait, dit ce malheureux, parce que je savais que vous étiez un maître intraitable et difficile : *Timui te quia austerus es* (Luc., XIX). N'est-ce pas, Messieurs, ce que disent à Dieu tous ceux qui se laissent rebuter aux rigueurs apparentes de la vertu ? Ne demeurent-ils pas toujours dans le même état ? Font-ils jamais un effort sur eux-mêmes pour pratiquer la pénitence, qui leur semble insupportable ; pour aimer un ennemi dont ils ne respirent que la perte, pour rompre un commerce criminel sans lequel ils croient ne pouvoir vivre ? Lorsqu'on les exhorte à obéir à ces lois de l'Evangile, ne répliquent-ils pas qu'on est trop sévère, et que c'est exiger l'impossible, qu'ils tenteraient en vain de pratiquer des vérités si rudes, *austerus es, austerus es*.

Ah ! ces chrétiens lâches, dit saint Chrysostome, qui s'endorment dans une molle oisiveté, et qui ne se mettent jamais en état de faire une bonne œuvre, parce qu'elle leur paraît difficile, ajoutent encore l'insulte à l'impénétrabilité, et bien loin de s'en prendre à leur tuteur, ils n'accusent que la rigueur de Dieu ; pour fruit du talent qu'il leur demande, ils osent lui présenter une accusation injurieuse : *Pro talento accusationem attulit* (Chrysost., hom. 56).

Et d'où vient, Messieurs, que vous ne trouvez ainsi que rigueurs dans la vertu ? que vous différez de jour à autres de l'embrasser, et que lorsqu'elle vous sollicite et qu'elle vous appelle, au lieu d'écouter sa voix, vous ne prétez l'oreille qu'à vos habitudes criminelles qui tâchent de vous arrêter, qui vous représentent la douceur des plaisirs que vous voulez quitter, la rigueur de l'état que vous allez embrasser, la peine que vous aurez à y persévérer ? d'où vient,

dis-je, que vous vous laissez abattre par cette idée fâcheuse que le démon vous donne de la vertu ? C'est sans doute que vous oubliez d'envisager Jésus-Christ. Si vous le regardiez alors comme votre exemplaire et votre modèle, ah ! vous vous sentiriez animés par son exemple, soutenus par son courage, engagés par l'espérance de ses récompenses ; c'est l'avis que l'Apôtre donnait aux Hébreux : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr., XII). Mais ne vous contentez pas de le regarder comme votre exemplaire, écoutez-le comme votre Maître, puisque si ses exemples vous rendent la vertu facile, sa doctrine contribue à vous la faire pratiquer sans peine.

SECOND POINT.

Si tout le monde était capable de contempler Jésus-Christ dans lui-même, et de s'occuper sans cesse des exemples de sa vie, on pourrait se passer de sa doctrine, et dire, comme Tertullien, ôtez-moi l'Evangile et me laissez Jésus-Christ, ce sera pour moi un livre vivant où je verrai toutes les vérités de la loi gravées sur sa propre chair. Mais ce livre est trop élevé pour les esprits du commun, il leur en faut un plus sensible qui les éclaire, qui les attire, qui les touche fortement pour leur faire embrasser la vertu.

C'est, Messieurs, ce que fait admirablement la doctrine de Jésus-Christ, telle que nous la lisons dans son Evangile. Car n'attelle pas toutes les qualités que le grand saint Augustin demande dans la vérité, afin qu'elle puisse s'insinuer dans un cœur, et lui persuader tout ce qui lui plaît ? N'est-elle pas lumineuse, agréable et touchante : *Lucet placet, movet* ? Mais, s'il m'est permis d'ajouter quelque chose aux paroles de ce grand homme, ne puis-je pas dire que la vérité a dans la bouche de Jésus-Christ des avantages qu'elle n'a pas dans la bouche des hommes ? Elle est lumineuse, mais elle brille sans éblouir ; elle est agréable, mais elle plaît sans flatter ; elle est forte, mais elle touche sans abattre ; et par conséquent, Messieurs, il n'est rien de si pénible ni de si rebutant dans la loi de Dieu, qu'elle n'adoucisce, qu'elle ne persuade, qu'elle ne fasse aimer.

Je dis que la doctrine de Jésus-Christ est lumineuse, car elle est dans son Eglise comme un flambeau qui n'y souffre plus de ténèbres ; il n'est point de vertus dont elle ne découvre les avantages, point de vices dont elle ne fasse connaître l'horreur, point d'écueils dont elle ne marque le danger. Présentez-vous à cette lumière, pécheurs ; et peut-être que, comme ce roi dont parle l'Écriture (IV Reg., XXII), vous ne pourrez entendre la loi de Dieu sans déchirer comme lui, non vos vêtements, mais vos cœurs ; elle vous embrasera de l'amour de la vertu qu'elle enseigne ; et vous pourrez dire avec le prophète, *a mandatis tuis intellexi* ; ce sont vos préceptes, Seigneur, qui m'ont ouvert les yeux, et qui, par la lumière qu'ils ont répandue dans mon cœur, m'ont fait voir la vertu sous un visage tout nouveau ; je l'avais toujours regardée comme triste et chagrine, envi-

ronnée d'épines et couverte de sang, traînant après elle la honte, la pauvreté, la mort : en un mot j'avais cru qu'il n'y avait d'honneur, de délices, de vie que dans les désordres où je vivais ; mais j'apprends de votre Evangile que votre joug est doux, et de saint Augustin, qui en est un fidèle interprète, que le bonheur est inséparable de la vertu, et que quitter le monde pour vous suivre, ce n'est pas renoncer à tous les plaisirs, mais en chercher de plus solides et de plus purs : *Omni homini converso ad Deum mutatur delectatio, mutantur deliciae; non enim subtrahuntur, sed mutantur* (Aug., in psal. CXVIII).

Ah ! Messieurs, que vous avez donc été trompés jusqu'ici ! vous avez cru qu'en renonçant aux plaisirs de la terre l'on n'avait plus de consolations à prétendre, et que ces âmes saintes qui cherchent Dieu dans la solitude ne trouvent que du dégoût et des peines dans la vie qu'elles embrassent. Comme vous êtes sans goût et sans amour pour les choses de Dieu, vous vous persuadiez que les autres ne le pouvaient servir sans souffrir les mêmes violences que vous ; mais il n'en est pas de même. Comme les saints trouvent leur martyre dans les faux plaisirs que vous aimez, ils goûtent des douceurs solides dans les rigueurs qui vous étonnent : *Non subtrahuntur deliciae, sed mutantur*. Voilà le premier rayon de la doctrine de Jésus-Christ ; elle découvre les douceurs, le repos et les innocentes délices de la vertu ; délices qu'on ne peut connaître et goûter sans soupirer pour elle : *Gustate, et videte* ; mais elle fait encore connaître les dangers et les écueils qui vous en détournent. Aveuglés par les ténèbres du monde et de vos passions, vous marchez sur le bord des précipices sans les découvrir ; vous croyez courir sûrement dans le chemin de la vertu, et le démon creuse des abîmes sous vos pieds et tend des filets devant vous pour vous surprendre ; et lorsque vous pensez trouver un chemin ferme et solide, ah ! vous ne trouvez qu'un pas glissant qui vous renverse, dit saint Ambroise : *Ubi putas solidum esse vel siccum, lubricum est* (Ambr., psal. CXVIII) ; ces fréquentes chutes vous donnent du dégoût pour la vertu, à laquelle personne ne peut arriver que par une route si difficile ; mais prenez courage, Jésus-Christ vient aplanir ce chemin fâcheux : *Erunt prava in directa* ; son Evangile vous montre tous les obstacles qui vous empêchent d'y courir : ne vous dit-il pas que ces richesses que vous accumulez avec tant de passions sont un poids funeste qui vous retarde et des liens précieux qui vous enchaînent ; que ces honneurs où vous aspirez et qui vous élèvent dans votre imagination au-dessus de ce que vous êtes, vous enflent d'orgueil et vous rendent incapables de marcher dans la route étroite de la vertu ; et ne vous avertit-il pas que les yeux des hommes que vous cherchez dans vos bonnes œuvres, sont des astres trompeurs qui vous font prendre le change et qui vous conduisent à votre perte ? Ne vous apprend-t-il pas enfin que ce corps de boue dont vous faites

le plus cher objet de vos soins est un ennemi domestique que vous nourrissez et qui vous jette sans cesse dans la voie large qui conduit à l'enfer ? Ne vous sera-t-il donc pas facile, Messieurs, d'éviter des écueils que vous connaissez, et de marcher d'un pas ferme dans la voie du ciel, où la doctrine de Jésus-Christ vous éclaire ? Mais si cette doctrine est lumineuse, elle n'est pas moins engageante.

Car de quels motifs se sert-elle pour vous attirer à la vertu ? Elle vous dit qu'elle n'est qu'amour, et que tous ces préceptes différents que Dieu vous donne, ne sont que des manières différentes de l'aimer : *Plenitudo legis dilectio*. Vous le saviez, grand Augustin, puisque vous ne reconnûtes point d'autre vertu que la charité (Aug., lib. I de Morib. Eccl. Cath., c. 15) : car qu'est-ce que la tempérance dans vos principes ? Un amour qui se conserve pur et sans partage pour celui qu'on aime. Qu'est-ce que la force ? Un amour qui veut tout souffrir pour son objet. Qu'est-ce que la justice ? Un amour qui ne nous assujettit qu'à Dieu seul, et qui exerce par conséquent sur notre cœur un juste empire. Qu'est-ce enfin que la prudence ? sinon un amour éclairé qui sait discerner ce qui le porte vers son objet d'avec ce qui l'en détourne. Ainsi toutes ces vertus ne sont qu'un même amour diversement occupé et caché sous les noms différents qu'on lui donne : *Quod quadripartita dicitur virtus, ex amoris vario quodam affectu dicitur*. Sur ce principe, Messieurs, la vertu peut-elle manquer d'avoir des charmes pour vous, puisqu'elle n'est qu'amour, et que vous inviter d'être vertueux, c'est vous inviter d'aimer, mais d'aimer un bien souverain, éternel, immuable, qui ne vous quittera jamais, si vous ne le quittez les premiers ? *Non deserit quin deseratur*.

Mais s'il était possible que vous fussiez insensibles aux douceurs de l'amour, peut-être ne le serez-vous pas à l'espérance des récompenses que Jésus-Christ vous propose. Il ne vous promet plus, comme aux Juifs, pour prix de votre obéissance une terre où le lait et le miel coulent en abondance, une pleine victoire sur les ennemis visibles qui oseront vous attaquer, une postérité nombreuse comme les étoiles du firmament. Ces récompenses étaient bonnes pour un peuple charnel, à qui la loi n'ordonnait que des choses faciles, dit saint Chrysostome : de rendre amour pour amour, haine pour haine, injure pour injure ; mais pour des chrétiens à qui l'Evangile impose des préceptes plus contraires à la nature, comme d'aimer ses ennemis, ah ! Jésus-Christ les anime par des espérances plus nobles, il leur promet le ciel, sa gloire, soi-même : *Non Palæstinam do, sed regnum celorum*.

Ce n'est pas assez, l'Eglise est composée de trois sortes de personnes : d'enfants qui servent Dieu pour lui-même, et c'est à eux que l'Evangile ne parle que d'amour ; de mercenaires qui cherchent leur intérêt, et Jésus-Christ leur propose des récompenses ;

mais il y en a encore des esclaves qui ne se conduisent que par la crainte, et Jésus-Christ les épouvante pour les conduire à l'amour ; il leur parle de mort, de jugement, d'enfer, de ténèbres, de feux, de torture, afin qu'il n'y ait personne, pour faible qu'il puisse être, qui ne trouve dans sa doctrine quelque motif d'embrasser la vertu : *Erunt aspera in vias planas.*

Mais que vos soins sont inutiles, mon Sauveur ; personne ne veut écouter cette doctrine si lumineuse, si engageante, si forte ! et sais-tu, esprit fort, ce qui t'en éloigne ? c'est qu'elle choque ton orgueil. Enflé de tes vaines connaissances, tu rougis, ce semble, de te soumettre aux vérités basses et humiliantes qu'elle enseigne ; tu ne saurais te résoudre, dit saint Augustin, à devenir d'écolier de Platon, disciple de Jésus-Christ. *Pudet doctos homines ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi* (Aug., lib. X, de Civit., c. 29). Tu ressembles à ce philosophe orgueilleux qui approuvait, selon le même Père, ce qu'il y avait de grand et d'éclatant dans l'Évangile, mais qui méprisait le reste ; il souhaitait qu'on gravât partout en lettres d'or ces paroles lumineuses de saint Jean, qui représentent le Verbe dans le sein du Père : *In principio erat Verbum* ; mais il voulait qu'on effaçât ces paroles humiliantes, qui expriment son abaissement jusqu'à nous : *Verbum caro factum est.* Ainsi, tant que l'Évangile s'accommode à ton orgueil, tu l'écoutes, tu l'admires ; mais quand il te choque par les vérités humiliantes qu'il enseigne, tu veux qu'on l'efface et qu'on ne t'en parle jamais : voilà l'erreur des esprits forts : *Viluit superbis Deus ille Magister, quia Verbum caro factum est.* Mais pour vous, chrétiens, que la science profane n'avengle pas à ce point, d'où vient que dans l'éloignement où vous êtes de la vertu, vous écoutez si peu la doctrine de Jésus-Christ, qui vous l'enseigne ? Ce n'est pas qu'elle choque votre orgueil, mais elle combat vos passions. Tant qu'elle ne vous propose que des vérités spéculatives, et qu'elle n'attaque que votre esprit, vous l'aimez ; mais s'en prend-t-elle à votre cœur, condamne-t-elle les passions qui vous dominent, vous ne la pouvez plus souffrir ; Jésus-Christ est pour vous un maître trop sévère, vous en cherchez qui vous flattent dans vos désordres, qui autorisent vos défauts, et qui par leur doctrine commode, ménagent votre amour-propre et vos passions, au lieu de les détruire ; en sorte que vous puissiez vivre comme des réprouvés et que vous ne désespériez pourtant pas de mourir et d'être heureux comme les élus : ce sont ceux-là à qui Dieu reproche par un prophète, qu'ils mettent des coussins sous la tête et sous les bras de ceux qu'ils conduisent, et qu'ils leur persuadent qu'ils sont bien avec Dieu, lorsqu'ils sont en effet ses plus mortels ennemis : *Deceperunt populum meum dicentes : Pax, et non est pax* (Ezech., XIII).

Voilà pourtant les maîtres qu'on veut écouter aujourd'hui : Dieu les déteste dans

les Écritures, menace de renverser ce qu'ils bâtissent, de condamner ce qu'ils justifient, de punir ce qu'un intérêt bas et sordide leur fait approuver : *Violabant me propter pugilum hordei et fragmen panis* (Ibid.) ; et cependant on court après eux, parce qu'ils semblent faciliter le chemin du ciel, quoiqu'ils n'ouvrent que celui de l'enfer ; ils promettent, comme saint Jean, une voie plus douce pour se sauver : *Erunt, erunt aspera in vias planas* ; mais ils veulent l'adoucir en flattant la cupidité, et non pas en embrasant la charité comme Jésus-Christ. Ah ! Messieurs, ne préférez pas une doctrine si fautive à la sienne, mais commencez aujourd'hui à l'écouter et à la comprendre. Tout le monde n'en est pas capable, dit un prophète : ceux qui sont encore attachés aux douceurs du siècle et qui sucent le lait des mamelles de Babylone ne sauraient goûter les douceurs de Jésus-Christ, ni comprendre les vérités engageantes de sa doctrine ; il faut qu'ils se sèvent de ce lait empoisonné : *Quem docebit Dominus scientiam, ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus* (Isai., XXVIII). Mais lorsque vous vous serez un peu dégagés des délices du monde, pour donner à Jésus-Christ la liberté d'agir sur votre cœur, vous verrez que sa doctrine vous facilitera la vertu, et que sa grâce vous y fera encore trouver des charmes.

TROISIÈME POINT.

Les païens ont cru que la vertu était un bien public auquel tout le monde avait droit de prétendre ; que sans avoir égard aux biens ou à la noblesse, elle se donnait au premier qui la voulait recevoir, et que la seule qualité d'homme était un titre suffisant pour la posséder : *Nudo homine contenta est* (Senec) ; en cela, Messieurs, ils ne se trompaient pas ; mais voici leur erreur. Pour acquérir la vertu, ils ne croyaient pas avoir besoin d'un secours surnaturel ; et comme ils ne s'appuyaient que sur leur faiblesse naturelle, ils n'y pouvaient jamais arriver ; cette vertu qu'ils cherchaient brillait dans leurs écrits, mais elle ne se trouvait point dans leur vie : *Adfuit scribenti, defuit viventi*, dit saint Augustin.

Les Juifs étaient à plaindre eux-mêmes, puisque la loi qui les chargeait d'une infinité de préceptes, ne leur donnait point par elle-même la force de les accomplir. Je ne veux pas dire, comme Pélagé le soutenait autrefois (Apud Aug., epist. 59), que la grâce de Jésus-Christ ne fût point encore du temps de la loi, et que ceux qui l'observaient se sauvassent par les seules forces de la nature ; c'est une erreur que l'Église a foudroyée dans la personne de cet hérésiarque. Mais je dis avec saint Augustin, que la grâce ne se communiquait pas alors aussi abondamment que depuis la venue du Messie, qui nous l'a méritée par le sacrifice de sa mort, dont ceux des Juifs n'étaient que la figure : *Gratia et veritas per Jesum Christum facta est* (Joan., I, 17) ; au lieu que leurs sacrifices, selon le grand Apôtre, n'étaient que des cérémonies défectueuses et impuissantes,

infirmi et egeni elementa (Galat. IV, 9), ils pouvaient tout au plus la signifier, mais n'avaient pas la force de la conférer. J'ai donc eu raison de dire que les Juifs, ce peuple que Dieu s'était choisi, ces dépositaires des promesses, étaient à plaindre eux-mêmes, parce qu'alors la grâce étant encore cachée sous la loi, comme cette rosée céleste dont parle l'Écriture sous la toison (Judic., VI, 37), il y en avait peu qui pussent avoir recours à elle et la trouver, et ainsi accomplir le grand nombre de préceptes sous le joug desquels ils étaient, pour ainsi dire, accablés : *Jugum quod neque patres nostri, neque nos portare potuimus* (Act. XV, 10), parce que la grâce ne le leur rendait pas toujours léger.

Mais aujourd'hui, Messieurs, ah ! cette rosée n'est plus ensevelie sous la toison, la grâce n'est plus cachée sous la loi ; elle est manifestée dans l'Évangile de Jésus-Christ comme dans l'aire, où tout le monde la voit pour la chercher ; *Tunc velut in vellere occulta, nunc autem velut in area manifestata* (Aug., loc. cit.). C'est cette grâce, Messieurs, qui nous rend faciles des préceptes plus fâcheux en eux-mêmes que ceux des Juifs. C'est par elle que le joug de Jésus-Christ est doux, et qu'au lieu que les autres fardeaux nous chargent et nous abattent, celui-ci nous élève et nous soutient. Car ce fardeau a des ailes, dit saint Augustin : tant qu'on le porte, on peut prendre l'essor vers le ciel, et laisser les créatures sous ses pieds ; mais si on le quitte sous prétexte de se soulager, l'on devient semblable à ces oiseaux à qui l'on a coupé les ailes, et qui sont obligés de gratter la terre et de ramper dans la boue : *Christi sarcina pennas habet* (Aug., ps. LIX).

Il est vrai qu'il s'en trouve à qui ce joug paraît pesant, et qui accablés sous son poids ne comprennent pas comment Jésus-Christ a pu l'appeler doux. Tout leur paraît rigoureux et impossible dans l'Évangile ; ils voudraient aimer un ennemi, et leurs ressentiments se réveillent toujours ; ils voudraient mortifier leur chair, et leur sensualité les emporte ; ils voudraient mener une vie chaste, et cet état leur semble impossible ; que devez-vous apprendre de ces contradictions, dit saint Augustin (*De Perfect. Justit.*), sinon que vous n'avez point de vous-même la force de pratiquer ce qu'on vous ordonne ? C'est la grâce qui en adoucit le poids ; gémissiez pour l'obtenir, et tout vous sera facile : *Oret gemitu voluntatis, ut impetret donum facultatis*.

Pour vous bien faire comprendre combien la volonté de l'homme trouve de charmes dans la vertu quand la grâce l'y porte, il faudrait, Messieurs, vous expliquer ici quelle est sa nature, vous dire avec saint Bernard, qu'elle répand dans le cœur un plaisir qui fait mépriser tous les autres, *ut vincat dulcedo dulcedinem*, et, avec saint Augustin, qu'elle est elle-même une délectation et une suavité forte, qui engage doucement un cœur à tout ce qu'elle lui propose ; qui l'arrache sans violence aux créatures qu'il aimait, qui le retourne sans contrainte vers le

Créateur, qu'il avait quitté ; et qui, lui faisant enfin trouver plus de délices dans la vertu que dans le crime, le porte à quitter l'un pour embrasser l'autre ; parce que, selon les principes de ce Père, de deux objets qui se présentent à notre cœur, celui qui lui plaît le plus est toujours celui qu'il embrasse : *Quod amplius nos delectat, secundum id operemur necesse est*.

Mais disons ce qui fait nécessairement à notre sujet, que la grâce inspire toujours l'amour, et que quelque étroites que puissent être les voies de l'Évangile, elles s'élargissent quand on les aime, et qu'on les aime quand la grâce nous y conduit. Elle conduisait sans doute le prophète, puisqu'il y trouvait de la douceur, et qu'il y marchait à l'aise, *ambulabam in latitudine* ; mais n'ai-je pas lieu de présumer que vous ne souffrez pas que cette grâce vous conduise, puisque, si vous pratiquez quelque chose de l'Évangile, vous ne le faites qu'avec dégoût et murmure, plutôt par les impressions d'une crainte servile ou d'un respect humain, que par le motif d'un amour filial. C'est ce qui fait que tout vous paraît rude et insupportable. S'humilier jusqu'à déclarer ses péchés, se gêner jusqu'à aimer ses ennemis, haïr sa chair jusqu'à la crucifier, ah ! ce sont des préceptes qui vous semblent durs : *Ego custodivi vias duras* ; et ils le sont en effet, dit saint Augustin, lorsqu'on ne les observe que par la crainte, *duras timori* ; mais ils sont doux lorsqu'on s'y soumet avec amour, *leves amori*.

De toutes ces vérités, Messieurs, je tire trois grandes conséquences. La première, que puisque nous recevons plus de grâces que les païens et les Juifs, nous devons avoir plus de vertu qu'eux, parce que Dieu demandera plus à ceux à qui il a plus donné. Comparez maintenant votre foi à celle d'Abraham, votre obéissance à celle d'Isaac, votre zèle à celui de Phinées, votre chasteté à celle de Joseph, et rongissez de ne pas être sous l'Évangile ce qu'ils ont été sous la loi. La deuxième conséquence, c'est que plus la grâce nous rend la vertu facile, plus le mépris que nous en faisons est grief. Adam fut sévèrement puni d'une faute assez légère en apparence, pourquoi ? C'est qu'il lui était facile de l'éviter, dit saint Augustin, et la malice du péché se prend de la facilité qu'on a de ne le pas commettre. Quelle ne sera donc point votre iniquité devant Dieu, si vous violez des lois que sa grâce vous rend si douces : *Quanta iniquitas in peccando, ubi erat tanta non peccandi facultas* (Aug., lib. XIV de Civ., c. 15) ! Enfin la dernière et la plus terrible conséquence avec laquelle je vous laisse, c'est, Messieurs, que vous n'avez plus de prétextes légitimes pour vous excuser d'embrasser la vertu : jusqu'ici vous reprochiez à Dieu, qu'il ne vous avait pas fait naître avec un naturel heureux ; que toutes vos inclinations vous éloignaient de la vertu ; que vous aviez une pente invincible à tel ou tel défaut ; et par là vous tombiez en quelque manière dans l'aveuglement des païens, qui prenaient pour excuse de leurs désordres

l'ascendant de l'astre sous lequel ils étaient nés; mais Jésus-Christ vous ferme la bouche, puisqu'il vous donne sa grâce pour corriger la nature, pour en fortifier la faiblesse, pour en redresser les inclinations, en sorte qu'avec ce secours puissant vous pouvez pratiquer tout ce qu'il ordonne de rigueurs, et mériter tout ce qu'il promet de délices dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

Sur l'abaissement de Dieu et l'élevation de l'homme.

*Ecce Adam quasi unus ex nobis
Adam est enfin devenu semblable à nous (Gen., III, 22).*

Ce n'est plus une ironie sanglante, ce n'est plus une insulte au malheur de notre premier père, c'est une vérité que les anges publient, que les pasteurs connaissent, que les mages adorent, que les astres annoncent, que toute la nature ressent, et que la naissance du Verbe incarné confirme, qu'Adam est enfin devenu semblable à Dieu, parce que Dieu même s'est fait semblable à Adam : *Ecce Adam quasi unus ex nobis.* Ce que l'ange n'a pas obtenu, ce que l'homme n'a pu mériter, ce que le démon ne craignait pas, ce que toutes les intelligences du ciel ensemble ne comprendront jamais, nous le voyons heureusement accompli; Dieu est homme, et l'homme est Dieu! Je les vois unis l'un à l'autre, ou pour mieux dire, transformés l'un dans l'autre dans la personne de cet adorable enfant qui vient de naître; mais transformés sans anéantissement, comme l'air dans la lumière, comme la pensée dans la voix; unis sans confusion, comme l'âme avec le corps: semblable à nous sans disproportion que celle du péché (*Aug., epist. 3*).

Homme mille fois heureux, que les disgrâces de ton péché sont avantageusement réparées! Devenu tout charnel, tu ne cherchais plus ta félicité que parmi les corps; Dieu prend un corps pour te rendre heureux: devenu aveugle, tu errais parmi les créatures sans pouvoir l'élever jusqu'à Dieu; ce Dieu descend dans l'ordre des créatures, afin que tu le rencontres sous ta main: devenu faible, tu ne pouvais plus le nourrir de cette viande solide et invisible dont vivent les anges; elle se change en lait pour être ta nourriture, et s'accommoder à toi, dit saint Augustin, *quodammodo tibi lactescit*: devenu esclave de tes sens, tu ne pouvais plus suivre Dieu que tu ne voyais pas; ce Dieu se rend sensible pour être ton guide: enfin déchu des avantages de ton innocence, tu perdis les caractères glorieux de la divinité; et Dieu, sans déchoir des avantages de sa gloire, se revêtit des caractères humiliants de l'humanité. O abaissements prodigieux de Dieu! ô élévation surprenante de l'homme! soyez aujourd'hui le digne objet de notre admiration; que nous n'ayons une langue, des yeux, un cœur que pour vous! Dieu semblable à l'homme par un prodige de justice, l'homme semblable à Dieu par un miracle d'amour. La main de la justice abaisse Dieu jusqu'à nous, quel effet

du péché! La main de l'amour nous élève jusqu'à Dieu, quel effet de la grâce! Voilà le sujet de l'admiration éternelle des anges, de la reconnaissance infinie des hommes et du discours que je dois vous faire en peu de mots, si Marie, qui enfante aujourd'hui la Parole éternelle, veut bien la faire naître dans ma bouche pour vous instruire; c'est la grâce que je lui demande : *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Tout le poids de la justice de Dieu devait tomber sur l'homme depuis son péché; rebelle à la volonté de son souverain, il ne devait plus attendre de lui que les effets de sa colère; et, condamné par le témoignage de sa conscience, par le dérèglement de son cœur et de ses passions, et par toutes les autres suites funestes de sa révolte, il n'avait lieu d'espérer que les châtimens éternels qu'il méritait: le Verbe, au contraire, cet objet éternel de la complaisance de son Père, ne devait attendre que les douces effusions de son amour; mais aujourd'hui Dieu, résolu de nous retirer de l'abîme où nous sommes, trompe en notre faveur et sa justice et son amour, en leur faisant changer d'objet. L'homme était l'objet de sa justice, et il en fait celui de son amour; le Verbe était l'objet de son amour, et il devient celui de sa justice. Dieu trompe son amour en lui proposant l'homme déguisé sous les grandeurs et sous l'innocence de son Fils, comme un objet digne de ses regards et de sa faveur; il trompe sa justice en lui exposant son Fils déguisé sous les faiblesses et sous les péchés de l'homme, comme un objet qui mérite seul ses vengeances et sa rigueur.

Et ne fallait-il pas, Messieurs, que la justice de Dieu fût trompée de la sorte pour nous sauver, puisqu'elle ne pouvait trouver dans l'homme seul de quoi se satisfaire? Ses crimes étaient allés si loin, que ni son cœur n'avait assez de soupirs, ni ses yeux assez de larmes, ni ses veines assez de sang pour les expier; ou plutôt son sang, ses larmes, ses soupirs avaient besoin d'être expiés eux-mêmes, parce qu'ils participaient à la corruption du cœur qui les avait produits; ce fut l'amour-propre et non pas la charité qui fit soupirer et rougir Adam d'abord après son péché. Il a donc fallu que le Verbe se soit incarné pour l'expier, afin que la victime fût proportionnée à l'offense et infinie comme elle, et que cette personne divine pût d'un côté satisfaire par la dignité de Dieu, et qu'elle y fût obligée de l'autre par la nature de l'homme, dit saint Anselme : *Satisfactionem neque facere poterat nisi Deus, neque debet nisi homo; ergo necesse est eam faciat Deus homo (Anselm., 6)*.

C'est à ce dessein, Messieurs, que le Verbe éternel paraît aujourd'hui au milieu de nous, mortel avec l'homme, et juste avec Dieu; afin que tenant également de l'un et de l'autre, il puisse prendre la qualité de médiateur sans être suspect à aucun des deux; engagé de soutenir les intérêts de son Père par la justice qui lui est commune avec lui, obligé de ménager ceux des hommes par la nature

qui lui est commune avec eux. Ah! c'est dans l'état où vous le voyez, cet adorable Enfant, revêtu d'une chair délicate et sensible, privé de tous les secours de la vie, exposé à toutes les rigueurs des éléments, réduit à une impuissance qui étouffe les anges, qui trompe les démons, qui confond les hommes; c'est, dis-je, dans cet état qu'il remplit admirablement sa qualité de médiateur. Comme ami de Dieu, il veut que l'homme souffre pour satisfaire sa justice; comme ami de l'homme, il veut être cet homme qui souffre pour mériter la grâce et la réparation de tous les hommes. Ainsi d'un côté je le vois dans le sein de son Père, entrer dans tous les sentiments de sa justice, prononcer des arrêts sévères contre les crimes des hommes, les condamner à naître avec honte, à vivre avec douleur, à mourir avec violence; exiger d'eux qu'ils passent leur enfance dans les larmes, dans la dépendance, dans une triste inaction de tous leurs sens; de l'autre je le vois descendre au rang des hommes qu'il a condamnés à tant de maux, exécuter sur sa personne les arrêts qu'il a prononcés contre eux, s'assujettir à la honte de leur naissance, aux faiblesses de leur enfance, aux douleurs de leur vie, à la rigueur de leur mort; en un mot, je le vois condamner le péché en Dieu, comme s'il ne devait jamais être homme, et l'expier en homme, comme s'il n'était pas Dieu. Belle leçon pour les prêtres de Jésus-Christ, que la participation de son sacerdoce rend médiateurs des hommes comme lui; qu'ils s'unissent à la justice rigoureuse de Dieu pour condamner les pécheurs, mais qu'ils descendent jusqu'à leurs faiblesses pour les convertir; qu'on les entende tonner avec Dieu contre les dérèglements des hommes, mais qu'on les voie du moins quelquefois les pleurer avec eux; qu'ils prononcent des arrêts sévères dans le tribunal de la pénitence, mais qu'ils les exécutent sur eux-mêmes dans le secret de leurs maisons; qu'ils soient des dieux pour juger, mais qu'ils soient des hommes pour souffrir et pour compatir; qu'on ne les voie pas sévères pour les autres jusqu'à les désespérer, et indulgents pour eux-mêmes jusqu'à s'aveugler; zélés dans leurs discours, et relâchés dans leur vie, se mettre au-dessus des lois qu'ils enseignent, et imposer aux autres des fardeaux qu'ils ne touchent pas eux-mêmes du bout du doigt pour les soulager. De véritables médiateurs doivent avoir deux rapports différents, l'un avec Dieu par leur justice, l'autre avec les hommes par leur charité. Tel est ce médiateur fidèle qui vient aujourd'hui nous réconcilier à son Père: son innocence le rend semblable à Dieu, son amour le rend semblable à nous dans les misères de l'enfance où nous le voyons gémir: *Mediatorem inter Deum et homines, oportebat ut haberet aliquid simile Deo, aliquid simile hominibus* (Aug., lib. IX de Civit., c. 15).

Etrange effet de nos péchés (et de grâce, Messieurs, pesez-en la grandeur avec moi)! Quoi! pour les expier faut-il donc que ce Verbe, qui est Dieu dans l'éternité, devienne

créature dans le temps? que celui qui est l'être par excellence devienne un néant par amour? Faut-il que celui que saint Grégoire de Nazianze appelle le terme du Père éternel, parce qu'il ne lui reste rien à lui communiquer de toutes ses grandeurs, *terminus Patris*; que celui que l'Apôtre appelle le caractère et l'image de sa substance, s'abaisse jusqu'à devenir l'image de l'homme, jusqu'à se revêtir non de la figure, mais de la vérité de nos faiblesses: et cela, Messieurs, pour faire paraître la sévérité avec laquelle la justice de Dieu nous devait traiter: *Quem proposuit propitiatorem ad ostensionem justitiæ* (Rom., III)?

Justice de mon Dieu, que n'éclates-tu plutôt sur la tête des hommes? ne peux-tu pas trouver l'expiation de leur péché dans l'éternité de leurs peines, et s'ils sont un objet insupportable à tes yeux, le sein du néant, d'où tu les as tirés, n'est-il pas ouvert pour les engloutir? Ah! Messieurs, le Verbe éternel s'y oppose, il veut que la justice de son Père s'en prenne à lui de notre révolte; il se présente à lui, dit saint Bernard, pour apaiser une tempête dont il a été l'occasion; précipitez-moi, lui dit-il, comme un autre Jonas dans cet abîme de misères où je vois l'homme enfoncé; il y est tombé en voulant se rendre semblable à moi; qu'il me soit permis de l'en tirer en me rendant semblable à lui, afin que si l'affectation de ma grandeur a fait sa perte, l'imitation de mes humiliations la puisse réparer, et qu'il me voie désormais dans un état où il puisse sans danger s'élever à moi; *exaltavit se homo et cecidit; humiliavit se Deus et erexit*. De quels yeux regarderez-vous cet abaissement, ennemis fiers, qui, bien loin de descendre jusqu'aux faiblesses de vos frères pour les sauver, les laissez cruellement périr dans leurs ressentiments faute d'une visite charitable et d'une démarche honnête qui les pourrait étouffer? Votre Dieu vous prévient, lui que la souveraineté de son être met infiniment au-dessus de vous, et vous, pétris du même limon que votre ennemi mortel, pécheurs, sujets au jugement de Dieu comme lui, vous tiendrez votre rang avec orgueil, et d'un point d'honneur imaginaire vous ferez dépendre son salut et le vôtre? Jésus-Christ vous recherche tout offensé qu'il est, et vous négligerez d'étouffer une inimitié sous prétexte que vous ne l'avez pas allumée? Jésus-Christ vous recherche sans intérêt, dit saint Augustin, et sa charité est d'autant plus admirable, que ce n'est pas l'indigence, mais la libéralité qui la fait naître: *Non æstuat indigentia siccitate, sed ubertate beneficentia profluit*; et vous qui avez des crimes à expier, un enfer à éviter, un paradis à gagner par là, vous ne ferez pas un pas pour rallumer la charité dans le cœur de votre frère? Non, Verbe divin, il n'appartient qu'à vous d'oublier, et ce qu'on vous doit, et ce que vous êtes, de venir vous confondre avec vos ennemis, et de vous rendre semblable à eux pour les réconcilier avec vous!

Car il le fait, je le vois sortir du sein du

Père éternel, pour naître parmi nous; et tel qu'autrefois, par un prodige qui n'était que l'ombre de celui-ci, on vit le soleil rétrograder de dix degrés sur l'horloge d'Achas, je vois le Verbe éternel, ce soleil de la Jérusalem céleste s'abaisser au-dessous des Chérubins, des Séraphins, des Trônes, des Dominations, passer en un mot les neuf chœurs des anges sans s'unir à leur nature pour la réparer, et venir jusqu'à l'homme comme au dixième degré, pour prendre de lui une naissance qui le rende semblable à lui: naissance qui n'est ni apparente, comme quelques hérétiques l'ont cru, ni indécente, comme ces esprits orgueilleux se le sont persuadé! Car si les purs rayons du soleil peuvent bien toucher les choses les plus immondes sans se souiller, pourquoi ne croirons-nous pas, dit saint Augustin (*De Agone*, c. 18), que la Vérité éternelle ait pu s'unir par l'opération du Saint-Esprit à notre âme, et par notre âme à notre corps, sans aucune altération de sa pureté divine? Mais n'eût-il pas été plus digne de lui de paraître au monde avec un corps de lumière qu'avec un corps de boue? Non, non, répond le grand Eusèbe, il fallait qu'il fût semblable à l'homme pour guérir l'homme; il n'était pas venu pour racheter la lumière, ce n'était donc pas à elle qu'il devait s'unir: mais il était de sa sagesse d'appliquer le remède sur le mal même, et de prendre la nature qu'il voulait guérir (*Chrysolog.*, *serm.* CXLIII): voilà le motif de sa naissance. La nature ne produisait plus que des enfants de ténèbres, le canal de la vie était devenu celui de la mort, il a fallu que le Verbe y ait passé pour le sanctifier, qu'il soit descendu lui-même dans le sein de la nature qu'il avait formée, qu'il l'ait purifiée, qu'il l'ait guérie dans sa personne, afin que ses enfants ne fussent plus des victimes dévouées à la mort, mais des créatures capables de la grâce et de la vie, dit saint Pierre Chrysologue: *Ut naturæ curatio esset filiorum vivificatio.*

En effet, Messieurs, depuis que le Verbe s'est uni à notre chair, n'est-elle pas devenue la source heureuse de notre sanctification, l'instrument visible des secrètes opérations de Dieu sur notre âme, et le canal ordinaire des grâces qu'il nous communique? N'est-ce pas par les ablutions de cette chair que l'âme est purifiée dans le baptême, dit Tertullien? N'est-ce pas par les onctions de cette chair que l'âme est consacrée dans la confirmation? N'est-ce pas par les organes de cette chair que l'âme est elle-même nourrie et engraisée du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie: *Caro corpore et sanguine Domini pascitur, ut anima saginetur?* Et pouvait-elle être capable de ces merveilles, si le Verbe ne s'y fût hypostatiquement uni? Mais après cette union, pouvons-nous encore la profaner, chrétiens, cette chair élevée jusqu'à la subsistance d'un Dieu, et sanctifiée par l'onction de la divinité même; cette chair devenue par l'incarnation la chair de Jésus-Christ, cette chair qui ressuscitera un jour comme partie de la sienne? Et de même que

tous nos corps étaient renfermés dans le limon dont Dieu forma le premier homme, et que par cette raison nous péchâmes tous en lui; ah! tous les membres et tous les sens de notre corps sont réunis dans le corps innocent de Jésus-Christ; il les reforme et les consacre tous dans sa personne: nos yeux par ses larmes, notre langue par son silence, nos oreilles par son attention aux volontés de son Père, nos mains par son inaction, nos pieds par son immobilité, notre cœur par ses soupirs; et cependant, ô sacrilège qu'on ne peut assez détester après une consécration qui lui coûte si cher; on fait régner le péché dans toutes les parties de ce corps, l'impureté dans les yeux, la médisance dans la bouche, les comédies ou les discours scandaleux aux oreilles, la violence dans les mains, la fierté dans la démarche, l'immodestie sur le front! Le luxe en fait une idole, la mollesse l'énerve, la sensualité le révolte, la paresse l'enchaîne, le sommeil l'abrutit, la vanité le déguise, la galanterie l'adore, et, si j'ose finir par où commence l'apôtre saint Paul (*I Cor.*, VI), l'impudicité le transforme et lui ôte tous les traits du corps de Jésus-Christ, pour en faire celui d'une femme perdue.

Car c'est ce même corps où nous le voyons naître aujourd'hui. Mais pourquoi le prendre d'une manière si humiliante et si basse, dans un âge si délicat et si tendre, dans un temps si fâcheux, dans un lieu plus propre à lui servir de sépulcre que de berceau? N'at-on pas vu les anges d'Abraham, de Jacob, de Tobie, se revêtir du corps de l'homme sans s'assujettir à la honte de sa naissance? Il est vrai, dit admirablement Tertullien dans ce beau traité qu'il a fait de la vérité de la chair de Jésus-Christ, l'on a vu des anges avec des corps qui ne furent jamais formés dans le sein d'une mère comme celui de mon Sauveur, mais ils ne venaient pas pour sauver l'homme, et, ne devant pas mourir pour lui, il leur était inutile de naître comme lui, *non venerant mori, ideo nec nasci*; mais pour Jésus-Christ, destiné à être notre victime, ne fallait-il pas qu'il autorisât la vérité de sa mort par la vérité de sa naissance?

Il eût pu se dispenser des rigueurs qui l'accompagnent, il est vrai; car enfin celui qui suspendit l'activité du feu pour l'empêcher de consumer les enfants dans la fournaise, ne pouvait-il pas empêcher la rigueur du froid de glacer son corps dans la crèche? Celui dont la voix enchaîna les vents dans une tempête, ne pouvait-il pas les empêcher de souffler dans ce triste lieu de sa naissance? Celui dont la puissance fit arrêter le soleil à la prière d'un de ses serviteurs, ne pouvait-il pas en avancer le cours pour naître dans une saison plus favorable et plus douce? Oui sans doute, Messieurs, le soleil, l'air, les vents ne seraient pas insensibles aux soupirs de cet adorable Enfant, qui ne peut encore leur faire entendre sa voix; sa puissance n'est pas enchaînée par les langes qui l'enveloppent, mais la justice qui l'a rendu semblable à l'homme, le traite comme le reste

des hommes ; elle arme tous les éléments et toute la nature contre lui, parce qu'il porte les caractères du pécheur, et Dieu qui punit le péché partout, au ciel dans la personne des anges, dans le paradis terrestre dans la personne d'Adam, sur la terre dans tous les hommes, Dieu ne l'épargne pas lorsqu'il cherche son asile dans la personne sacrée de son Fils.

Qu'en se flatte après cela dans le monde, que le péché peut être impuni ! Que la délicatesse des pécheurs refuse de souffrir les moindres peines par l'ordre de Dieu, que leur impénitence tâche de se soustraire à la main de sa justice, que leur sensualité se fasse une étude d'é luder toutes les incommodités de la vie, que l'amour-propre leur apprenne à charmer leurs ennemis, à remédier à leurs degouts, à endormir leurs infirmités ; que prémuus contre les rigueurs de l'hiver, et les chaleurs de l'été, ils fassent régner dans leurs maisons un éternel printemps, que leurs raffinements et leurs artifices renversent autant qu'il se peut l'ordre des saisons, pour trouver dans tous les temps de quoi flatter leur concupiscence, ils diffèrent la peine de leurs péchés, mais ils ne l'évitent pas : ils paieront avec usure le délai de leurs châtimens, et bientôt arrachés du sein de ces délices où ils vivent, par une mort imprévue, ils sentiront à loisir le poids de la main de Dieu qui, pour les confondre n'épargne pas aujourd'hui le corps innocent de son propre Fils, *proprio Filio non peperit*.

Ne nous en étonnons pas, Messieurs, il semble que le Père éternel ait droit de le méconnaître en cet état ; dans le ciel il est environné des splendeurs de sa gloire, et il se trouve cache sous les nuages de notre chair dans le temps ; dans le ciel il est le feu sacré qui embrase les séraphins, et son corps est glacé de froid sur la terre ; dans le ciel il n'a point d'autre vêtement que la lumière inaccessible qui sort de lui-même ; dans la crèche il n'a que la nudité honteuse d'Adam ; là il est la parole de son Père, ici il est pour ainsi dire le silence même et le Verbe par la force duquel toutes les créatures sortirent du néant : ce Verbe n'a plus d'autre voix que celle de ses larmes. Mais que cette voix est éloquente, Messieurs, que ces larmes nous expliquent hautement, et la honte du péché qu'elles doivent laver, et la sévérité de la justice dont la main le punit jusque dans le corps d'un Dieu !

Mais quoi ! ne pouvait-il pas expier nos crimes aussi bien par les mouvements de son cœur que par les peines de son corps ? Dieu ne trouve-t-il pas de quoi se satisfaire aussi bien dans les transports de notre amour que dans le sacrifice de nos douleurs et de nos larmes ? Il est vrai, chrétiens, ce saint Enfant pouvait fléchir son Père en l'aimant : un soupir de ce cœur adorable, poussé vers le ciel, était capable de le désarmer ; mais afin que personne ne puisse douter qu'il est véritablement homme, il faut qu'il souffre, qu'il pleure, et qu'il se vautre, pour parler le langage de Tertullien, dans

tout ce qu'il y a de dur et de honteux dans la condition de l'homme. *Per omnes naturæ humanæ contumelias volutatus*. A le voir en cet état, un Marcion pourra-t-il dire que sa chair n'est qu'un fantôme ? A entendre ses soupirs, un Julien soutiendra-t-il qu'il est impassible ? A considérer sa patience divine, un Ébion nierait-il qu'il est Dieu ? A voir ce tempérament admirable de grandeurs et de bassesses dans sa naissance, d'anges qui le glorifient et d'hommes qui le méconnaissent, de rois qui l'adorent et de tyrans qui le persécutent, de misères qui l'environnent et de nouveaux astres qui l'éclairent, un Eutychès osera-t-il dire qu'il n'est pas homme et Dieu sans confusion des deux natures ? Non, non, Messieurs, le berceau de mon Sauveur est l'écueil de toutes ces erreurs, c'est pour les confondre qu'il a voulu naître semblable à nous en toutes choses ; mais si la main de la justice l'a abaissé jusqu'à nous, la main de l'amour nous élève jusqu'à lui ; et ce même mystère qui rend Dieu semblable à l'homme, rend aussi l'homme semblable à Dieu.

SECOND POINT.

On peut admirer avec saint Bernard (*Serm. II de Nat. Dom.*) trois grands prodiges dans la naissance de J.-C. : un Être créé, un Être anéanti, un Être réparé. L'Être créé, c'est l'âme du Verbe incarné que la puissance de Dieu a tirée du néant pour l'unir à son corps ; l'Être anéanti, c'est le Verbe même qui du trône de sa divinité descend aujourd'hui au-dessous des anges ; l'Être réparé, c'est l'image de Dieu dans l'homme, qui ayant été effacée par le péché se retrace et se renouvelle heureusement par la grâce de l'Incarnation. Adorons dans le silence les perfections infinies de l'âme d'un Dieu ; imitons dans toute notre vie les anéantissemens profonds de la personne d'un Dieu ; mais entretenons-nous un moment par reconnaissance de l'heureuse réparation de l'image d'un Dieu dans nous-mêmes. Nous avons trois rapports avec lui, dit saint Augustin : Dieu est, et nous sommes ; Dieu connaît qu'il est, et nous connaissons que nous sommes ; Dieu aime ce qu'il est, et nous aimons ce que nous sommes : *Et sumus, et nos esse novimus, et nostrum esse ac nosse diligimus* (*Lib. II de Civit., c. 26*).

Mais cette image était perdue, vous le savez : l'homme depuis le péché ne représentait plus ni l'éternité de Dieu par son être, puisqu'il était devenu sujet à la mort ; ni la vérité de Dieu par ses lumières, puisqu'il était tombé dans l'erreur ; ni la charité de Dieu par son amour, puisqu'il était dans le désordre : en un mot (pour rendre tout ceci palpable à tout le monde), comme un cachet tombé dans la boue ne laisse plus rien voir des caractères qu'il portait, jusqu'à ce qu'une main favorable l'en retire, le nettoie, le purifie, pour lui rendre son premier éclat, l'homme, abîmé dans l'ordure du péché, ne conservait plus rien des glorieux caractères qu'il avait reçus de la main de Dieu. Mais le laissera-t-il longtemps en cet état ? Non,

(Trois.)

Messieurs, la main de son amour va l'en retirer, il descend lui-même dans cette boue qui nous défigure, il nous lave dans les larmes qui coulent de ses yeux, il s'unit intimement à nous, et, en s'y unissant de la sorte, il prend sur sa personne l'ordure de nos péchés et nous imprime tout de nouveau les traits et la gloire de sa divinité. Quel prodige, s'écrie là-dessus saint Ambroise, de voir un original courir après son image pour se réimprimer sur elle, un Dieu chercher l'homme pour lui rendre les traits divins qu'il a perdus! *Quærit imago eum qui factus est ad similitudinem sui, ut iterum signet, ut iterum conformet* (Ambr., ps. CXVIII)!

Ce ne sont point ici, Messieurs, des imaginations figurées pour vous exagérer les obligations que vous avez à Jésus-Christ et les effets de son amour pour vous dans l'Incarnation; ce sont des vérités solides, expliquées de sa bouche même dans l'Évangile: car, quand il nous y représente si vivement cette femme affligée qui cherche avec tant d'empressement la pièce de monnaie qu'elle a perdue, et sur laquelle l'image du prince était gravée; quand il nous dit qu'elle allume une lampe et qu'elle renverse tout pour la trouver, que veut-il nous apprendre, dit le grand saint Augustin, sinon que la sagesse divine, affligée d'avoir perdu l'homme qui portait l'image de Dieu, descend du ciel pour le chercher, prend notre chair comme une lampe de terre, y enferme sa divinité comme une lumière éclatante à la faveur de laquelle elle puisse le trouver; voilà, dit ce saint docteur, ce que le Verbe incarné fait pour reconvenir l'image de son Père: *Lucerna sapientiæ, caro Dei; de luto facta est, sed verbo suo lucet, et invenit perditos* (Aug., ps. CXVIII).

Et quand il a trouvé cette image, que fait-il pour la réparer? il nous rend, Messieurs, tout ce que nous avons perdu; le péché qui conduit toujours au néant nous avait ôté l'être, Jésus-Christ nous le rend par la participation de son éternité: au lieu de nous laisser emporter aux créatures qui passent, attachons-nous à cet être unique qui vit au milieu de nous et qui ne passe jamais, dit saint Augustin, *hæreamus uni*; le péché qui aveugle toujours nous avait ôté toutes nos connaissances, Jésus-Christ nous les rend par la participation de sa vérité: au lieu de perdre notre temps à l'étude des sciences humaines, mettons dès à présent notre bonheur à contempler cette lumière si pure qui brille au milieu de nous, *fruemur uno*; enfin le péché qui trouble tout avait déréglé nos affections et divisé nos cœurs les uns des autres, Jésus-Christ les réunit par la participation de sa charité: au lieu de nous diviser par les différentes vues de nos passions et de nos intérêts, allons, allons tous nous réunir à son berceau dans le sein de cet amour éternel qui brûle au milieu de nous, *permaneamus unum*.

Effet admirable de l'Incarnation! Jésus-Christ nous y donne la durée de son éternité, la lumière de sa vérité, l'ardeur de sa

charité; il retrace en nous tous les traits de notre première origine, il nous transforme en lui-même. N'est-ce pas là, Messieurs, élever l'homme jusqu'à Dieu? Ne me demandez donc plus, grand prophète, qui se trouvera semblable à Dieu dans le ciel, et quel sera celui de ses enfants qui pourra se vanter d'être son image: *Quis similis Deo in filiis Dei?* L'homme, l'homme tout terrestre qu'il est, a cet avantage. Car, si Dieu s'est fait homme, dit saint Grégoire de Nazianze, l'homme est devenu Dieu: *Deus quidem humanatus est, homo deificatus* (Greg. Naz., epist. ad Elid.). L'homme devenu Dieu! Quel sujet d'étonnement, Messieurs! la corruption devenue immortelle, l'inconstance immuable, la faiblesse puissante, la honte de la nature devenue la gloire du ciel, *homo deificatus!* Et qui pensez-vous qui puisse opérer des changements si prodigieux? l'amour, dit saint Bernard, mais un amour riche dans ses effusions, puissant dans ses desirs, efficace dans ses desseins, digne de toute notre reconnaissance et de toutes nos affections.

Et quel retour donner à un amour si libéral? apprenez-le de saint Augustin: le Verbe s'est fait chair pour vous, faites-vous esprits pour lui: *Verbum caro factum est, vicem redite, efficiamini Spiritus et habitate in illo* (Aug., de Gratia Novi Test., VI, 4). Prendre un souverain ascendant sur sa chair, la rendre docile aux lois de l'esprit, régler ses passions, retrancher ses plaisirs, ne pas écouter ses délicatesses, vivre dans un corps comme si l'on n'en avait pas: c'est se spiritualiser pour Jésus-Christ. N'avoir des yeux que pour pleurer ses péchés, des mains que pour les besoins du prochain, une bouche que pour la vérité, un cœur que pour la charité, des desirs que pour l'éternité: c'est porter l'image de Jésus-Christ. Ne regarder que Dieu dans nos desseins, ne chercher que lui dans nos emplois, n'aimer que lui dans nos succès, ne craindre que lui dans nos devoirs: c'est être la fidèle copie de Jésus-Christ, c'est répondre aux effusions de son amour, et mériter d'être son image dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL.
Des contradictions que Jésus-Christ souffre de la part des mauvais chrétiens.

Ecce hic positus est in ruinam et in resurrectionem multum et in signum cui contradicetur.

Cet enfant que vous voyez est voic la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction (Luc., II, 34).

Je ne vois point de plus grande preuve du bonheur que l'homme a perdu, et de la misère où il est tombé, que son empressement naturel à chercher toujours Dieu, et son opiniâtreté funeste à ne le vouloir jamais reconnaître: avant l'Incarnation, toute la nature soupirait pour le trouver; les Juifs le cherchaient dans leurs livres saints, tâchaient de le représenter dans leurs figures, et de l'attirer par leurs sacrifices; les gentils, moins éclairés, espéraient de le rencon-

trer dans les créatures, et trompés par leurs beautés, qui n'étaient que des vestiges de la sienne, ils leur rendaient un culte sacrilège, et se faisaient autant de dieux qu'il y avait d'astres dans le ciel et de fruits différents sur la terre : *A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt.*

Cependant, après tant d'inquiétudes et de soins, lorsque ce Dieu se présente à eux et qu'il s'unit à leur nature afin de contenter leur avidité naturelle, et de leur faire trouver dans leur propre sein celui qu'ils cherchaient bien loin avec si peu de succès; lors, dis-je, qu'il se présente à eux, ils le rejettent, ils le contredisent, ils refusent de le connaître : *Ecce hic positus est in signum cui contradicetur.* Ah ! quel étrange combat est ici, Messieurs : les ténèbres s'arment contre la lumière, l'erreur contre la vérité, la mort contre la vie ! Que dis-je, toute la nature se soulève contre un seul homme. Les rois l'attaquent, les démons le tentent, les prêtres le persécutent, les juges le condamnent, le peuple le crucifie : *Ecce, ecce positus est in signum cui contradicetur !*

Ah ! s'il fallait que toutes ces contradictions prédites par les prophètes servissent à faire connaître aux chrétiens la vérité du Messie, Juifs, je vous pardonne un aveuglement si terrible ; mais si vous ne vous rendez pas à ces preuves chrétiennes, si vous continuez à combattre Jésus-Christ et à le méconnaître, je n'ai plus de raisons pour vous justifier. Les Juifs furent scandalisés de la vérité parce qu'ils l'ignorèrent, et vous ne la pouvez souffrir parce que vous la haïssez, dit saint Bernard : *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt, isti quia oderunt* (Bern., de Præcepto et Disc., c. 9), et par conséquent vous voilà plus criminels qu'eux, il faut le dire à votre honte.

Car, après tant de lumières et de grâces, Jésus-Christ trouve encore en vous plus d'opposition que dans ce peuple aveuglé ; vous le verrez aujourd'hui contredit dans son être par les faux chrétiens comme par les Juifs ; contredit dans sa doctrine par les libertins comme par les hérétiques ; contredit dans ses actions par les esprits forts comme par les scribes et les pharisiens : *erit in signum*, etc. L'être, la doctrine, les actions de Jésus-Christ, trois objets de la contradiction des fidèles, qui feront tout le partage de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Celle que ces contradictions comblent aujourd'hui de douleurs, comme elle fut comblée de grâces au salut de l'ange. *Ave, gratia plena*, etc.

PREMIER POINT.

Pour vous inspirer d'abord quelque horreur de ceux qui combattent Jésus-Christ dans son être, et pour vous bien faire comprendre la grandeur de ce crime, je dis qu'il n'en est point de plus injuste, puisqu'il n'en est point contre lequel Jésus-Christ ait pris plus de précautions, et contre lequel il ait donné plus de lumières aux hommes. Suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement, et

remarquez trois choses dans la personne de Jésus-Christ, sa nature divine, sa nature humaine, et l'union admirable de l'une et de l'autre. Ce sont là les trois objets de la contradiction de ceux qui l'ont combattu dans son être.

Les Juifs et mille hérétiques après eux se sont élevés contre sa nature divine ; et parce qu'elle était éclipsée sous les faiblesses de notre chair, ils ont refusé de la reconnaître et de l'adorer ; mais leur crime n'est-il pas inexcusable, puisque s'il y avait dans cet Homme-Dieu assez de ténèbres et d'obscurité pour le cacher, il y éclatait assez de lumières pour le faire connaître ; car, à la vue de ces infidèles, ne reçut-il pas des témoignages de toute la nature ? Du ciel, par la bouche du Père éternel, qui déclara hautement qu'il était son Fils : *Hic est Filius meus dilectus* ; de la terre, par la confession publique de saint Pierre ; des enfers même, par l'aveu des démons qui se plaigèrent de la présence de sa divinité qui les tourmentait : *Quid nobis et tibi, Jesu Fili Dei* (Matth., VIII) ; enfin ne déclara-t-il pas lui-même aux Juifs ce qu'il est ? Et rependant cet aveu sincère qui devait procurer sa gloire fait sa condamnation et son crime, il faut qu'il meure, parce qu'il s'est fait connaître : *Secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit* (Joan., XIX) ! Se peut-il une contradiction et plus inexcusable et plus outrageuse ?

Celle qu'il souffre dans sa nature humaine ne l'est pas moins : Valentinien, Marcionites, hérétiques aveuglés, qui que vous soyez, qui disputez à mon Sauveur la vérité de sa chair, et qui voulez que ce corps glacé de froid dans une crèche, teint de son sang sur une croix, étendu mort dans un sépulcre ne soit qu'un fantôme ; ah ! que votre contradiction est injurieuse à son amour pour son Père ; il n'est venu sur la terre que pour s'immoler à lui et pour lui offrir un holocauste digne de sa grandeur, et vous voulez qu'il s'en soit moqué lui-même, en lui offrant un sacrifice fantastique ; et qu'étant la vérité même, il n'ait racheté les hommes que par des mensonges et des illusions. D'où vient, Messieurs, cet aveuglement des premiers hérétiques de l'Eglise ? D'un sentiment qui vous est peut-être commun avec eux : leur orgueil ne pouvait souffrir qu'un Dieu se fût véritablement assujéti aux infirmités, aux ignominies et à la mort ; ses souffrances et sa croix les scandalisaient, et fasse le ciel qu'elles ne soient pas encore aujourd'hui dans l'Eglise un sujet de scandale, et qu'il ne se trouve pas des chrétiens qui doutent ou qui soient choqués des mystères humiliants de mon Sauveur ; mais ce sentiment est-il si criminel, disait autrefois l'hérésiarque Marcion ? Je ne le soutiens que pour la gloire et l'intérêt de Jésus-Christ, et si je le mets au-dessus des outrages et des supplices honteux auxquels vous l'assujétissez, c'est un effet du zèle que j'ai pour lui. Ah ! malheureux, Dieu se passera bien de ton zèle ; ce n'est pas à toi de régler sa con-

duite, ni de la censurer; tu le dois adorer sans contradiction en quelque état qu'il veuille se mettre, dans les humiliations comme dans la gloire, dans les souffrances comme dans la béatitude, dans notre nature comme dans la sienne.

Mais nous ne comprenons pas l'union de l'une et de l'autre, disent aujourd'hui les esprits forts qui osent raisonner sur toutes choses, et parce que ce mystère nous passe, nous ne pouvons nous empêcher d'en douter. Que n'a point fait Jésus-Christ pour vous rassurer dans ces doutes, Messieurs, et pour vous obliger de croire ce que vous ne concevez pas? L'immensité de Dieu dans les bornes d'un petit corps vous paraît-elle une chose impossible, dit saint Augustin (*Epist. 3*)? Vous en avez mille crayons si naturels devant les yeux; Dieu n'a-t-il pas trouvé le secret de renfermer les plus grandes qualités dans les plus petits ouvrages de la nature? N'a-t-il pas donné aux fourmis et aux abeilles plus de mouvement, plus de prévoyance, un sentiment plus vif qu'aux éléphants et aux chameaux? N'a-t-il pas renfermé dans la prunelle de l'œil une force et une activité surprenante, qui parcourt la moitié du ciel dans un moment? N'a-t-il pas voulu que tous les sens et tous les nerfs du corps humain eussent leur origine dans une partie presque imperceptible du cerveau qui en est le centre et qui leur donne le mouvement et la vie? et, par cette union de petitesse et de grandeur, n'a-t-il pas voulu confondre vos doutes et vous insinuer que la grandeur de Dieu se pouvait allier avec la petitesse de l'homme: *His rebus insinuans magna de minimis qui non est parvus in parvis*. D'ailleurs, la différence des actions de Jésus-Christ n'est-elle pas encore une preuve sensible de cette union dont vous doutez? Ne le voyez-vous pas tantôt ressusciter les morts comme Dieu, et tantôt mourir lui-même comme homme; ici tenté par les démons, là les chasser des corps qu'ils possèdent: ah! cette conduite était nécessaire, dit le grand Augustin (*Ibid.*), pour faire connaître qu'il était Homme-Dieu et pour confondre ceux qui voudraient douter de l'union de ces deux natures: *Oportuit ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret*.

Peut-être me reprochez-vous, Messieurs, que je me fais ici des monstres pour les combattre, et qu'il n'est personne de ceux qui m'écoutent, qui combattent l'être de Jésus-Christ; je veux que vous soyez assez heureux pour n'être jamais inquiétés par ces doutes que le démon fait naître dans notre esprit malgré nous, et dont les plus saints ne sont pas exempts; je veux que votre raison ne se révolte jamais contre la foi de Jésus-Christ; mais, en vérité, vos passions ne travaillent-elles point sans cesse à le détruire; et votre vie n'est-elle point pour lui une contradiction plus sensible, que ni l'erreur des hérétiques, ni l'infidélité des Juifs?

Oui, chrétiens, si vous ne détruisez pas Jésus-Christ en le crucifiant comme les

Juifs, en l'ignorant comme les païens, en le niant comme les hérétiques dont nous avons parlé, vous le combattez à votre manière, et je puis dire que vous le contredites, et que vous vous opposez à lui dans tout ce qu'il est. Je trouve trois êtres différents en Jésus-Christ: un être naturel par lequel il est un Dieu souverainement sage, glorieux, aimable dans le ciel; un être sacramentel, par lequel il est un Dieu caché sous des apparences sensibles sur la terre; un être moral, par lequel il subsiste dans le cœur de ses adorateurs: or, Messieurs, vous le contredites, et vous tâchez de le détruire dans tous ces états: *Positus est in signum*, etc. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale.

Jésus-Christ est Dieu par le privilège de sa naissance éternelle; car, quoiqu'il s'humilie dans le temps, dit l'Apôtre, sa divinité n'est pas un titre usurpé, il est égal à son Père, sans lui ravir sa grandeur: *Non rapinam arbitratus est esse se aequalem Deo*. Cependant, ambitieux, vous lui disputez ce titre, puisque vous tâchez tous les jours de le supplanter, comme y ayant autant de droit que lui; Lucifer fut le premier qui osa l'entreprendre, et qui, refusant d'adorer le Verbe incarné que Dieu lui présentait, voulut s'égalier à lui: *Similis ero Altissimo*.

Ne marchez-vous pas sur ses traces; et, dans la passion que vous avez de vous élever toujours, ne refusez-vous pas de vous soumettre à lui? Ne vous contenter jamais de votre état, n'est-ce pas dire comme cet ange rebelle, que vous porterez votre trône jusqu'au ciel, que vous vous ferez redouter comme des dieux, et que vous verrez le reste des hommes abêtus sous vos pieds; et vivre dans ces desseins ambitieux, n'est-ce pas vouloir usurper la gloire de Jésus-Christ? Dans vos charges et dans vos emplois, votre unique vue devrait être de le faire honorer, et vous ne pensez qu'à vous faire honorer vous-mêmes, et à lui ravir un encens qui n'est dû qu'à la véritable grandeur: *Superbia celsitudinem imitatur, cum tu sis unus super omnia Deus excelsus* (*Aug., Confess., lib. II, c. 6*). Jésus-Christ est un Dieu uniquement aimable, qui veut que toutes les créatures ne soupirent que pour lui, et tous ces mondains qui n'ont point d'autre occupation que la galanterie, ni d'autre étude que l'art criminel de se faire aimer, ne s'opposent-ils pas à lui, quand ils lui enlèvent des cœurs dont il est jaloux: *Blanditiæ lascivientium amari volunt, sed neque blandius est aliquid tua charitate*. Jésus-Christ est un Dieu redoutable et terrible, sous lequel seul on doit trembler; et vous, magistrats, riches, grands du monde, dont les dignités ne sont qu'un rayon de sa puissance, vous voulez qu'on ne redoute que vous, et que les pauvres tremblent à la vue de votre orgueil et sous l'injustice de vos oppressions: *Sævitiâ potestatum timeri vult, quis autem timendas nisi unus Deus*. Enfin, pour finir ce détail de vos contradictions par celle qui est et la plus criminelle et

la plus commune; Jésus-Christ est sagesse par son essence, et vous, prudents du siècle, qui n'avez que de fausses lumières, vous osez vous ériger en censeurs de sa conduite; et, par une curiosité téméraire et présomptueuse, vous entrez dans l'abîme impénétrable de ses conseils, vous le condamnez d'aveuglement dans la prospérité de cet impie, de cet exacteur, de cet usurier public, et d'injustice dans l'abaissement et la disgrâce de cet homme intègre et vertueux. En un mot, vous le contredites en toutes choses, dit saint Augustin, sa conduite même dans l'ouvrage de votre réparation n'est pas exempte de votre censure; il déplaît aux orgueilleux, parce qu'il est humble; aux sensuels, parce qu'il souffre; aux lâches, parce qu'il meurt; aux avarés, parce qu'il est pauvre; ils voudraient, pour autoriser leur avarice, qu'il se fût fait un corps d'or, afin d'adorer ce métal sans scrupule: *Displicet avaris quia corpus aureum non habuit* (Aug., de Agone, c. 2); il n'est donc rien, Messieurs, dans l'être naturel de Jésus-Christ, que vos contradictions n'attaquent. Mais allons plus avant; et, puisque son amour lui a fait prendre un nouvel être dans le sacrement de nos autels, pour subsister jusqu'à la fin des siècles au milieu de nous, voyons comme on le traite en cet état.

Jésus-Christ avait deux choses à gagner en nous, notre cœur et notre esprit. Pour gagner notre cœur, il se rendit visible à nos yeux, il conversa familièrement avec nous, il se revêtit de nos faiblesses, pour nous engager à l'aimer par des marques si sensibles de son amour. Et ce même amour, toujours ingénieux dans la conduite de notre salut, pour gagner notre esprit, et lui apprendre à se soumettre, inspira à Jésus-Christ de se cacher au milieu de nous et de nous obliger à le croire et à l'adorer en cet état, afin que si notre cœur et nos passions l'avaient combattu dans son Être visible, notre esprit et nos lumières l'honorassent au moins dans son Être caché. Mais c'est là qu'il a plus de contradictions à souffrir de la part de tous les hommes. Il assure qu'il est présent sous les apparences qui le couvrent dans le sacrement de nos autels, et les uns le nient, comme les hérétiques qui osent détordre les paroles de Jésus-Christ dans leur sens; démentir une tradition de seize cents ans, et préférer leurs rêveries chimériques aux témoignages et à la doctrine solide de tant de grands hommes qui les ont précédés. Les autres font semblant de le croire et s'en moquent en effet; et ce sont les impies qui, pour couvrir leur impiété des apparences de la religion, insultent Jésus-Christ par Jésus-Christ même, et passer aux yeux des hommes pour ce qu'ils ne sont pas, s'approchent de nos redoutables mystères sans respect, sans innocence, sans foi; et, pour calmer les remords de leur conscience qui les inquiète, ils disent dans le fond de leur cœur que celui qu'ils reçoivent sous des apparences si viles ne peut être un Dieu, et qu'il est

indigne de sa grandeur de se réduire en cet état: *Dixit insipiens in corde suo: non est Deus*. Les derniers croient, mais leur foi est chancelante et agitée par une infinité de doutes très-injurieux à Jésus-Christ; et ce sont les chrétiens faibles et charnels qui voudraient juger de toutes choses par les sens; car c'est un abus commun presque à tous les hommes, dit saint Augustin, de vouloir juger des choses spirituelles par les sens, et des choses sensibles par l'esprit; ils voudraient voir Dieu des yeux du corps, et les corps des yeux de l'âme: *Querit intelligere carnalia et videre spiritualia* (Aug., de Vera Relig., c. XXXIV). Ils donnent tout leur esprit à leurs affaires, à leurs passions, aux créatures, et ne réservent que les sens extérieurs pour la religion: de là vient qu'ils ne voient goutte dans ses mystères, qu'ils n'y comprennent rien et qu'ils en doutent presque toujours: *Vult mentem convertere ad corpora, oculos ad Deum*. C'est par cet abus, Messieurs, que l'on contredit si souvent la vérité de Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels; on laisse flotter son esprit dans des doutes et des irrésolutions criminelles qui, quoique passagères, ne laissent pas d'être des contradictions très-sensibles à ce Dieu caché; l'on délibère pendant certains moments si on l'adorera comme un Dieu, et bien loin de se soumettre à sa divinité, on en veut être juge; de sorte, mes frères, qu'on tombe par là dans l'aveuglement déplorable des païens à qui Tertullien reproche si à propos qu'ils mettaient en délibération s'ils devaient reconnaître tels et tels pour des dieux; s'ils leur plaisaient, ils avaient rang dans le Capitole; ils en étaient exclus s'ils ne leur plaisaient pas: *Nisi homini placet Deus non erit*. Que des faux dieux aient été traités de la sorte par des païens, je ne m'en étonne pas; mais que Jésus-Christ souffre à peu près les mêmes contradictions et les mêmes outrages, et qu'il les souffre des chrétiens, de ses disciples, de ses enfants, qu'ils fassent dépendre sa divinité de leur caprice, et qu'ils le menacent tacitement, pour ainsi dire, qu'il ne sera point Dieu, s'il ne leur plaît: *Nisi homini placet, Deus non erit*, c'est, Messieurs, ce qui me passe, et ce qui n'est pourtant que trop commun aujourd'hui: car sondez un peu votre cœur, combien de fois ces doutes l'ont-ils agité? Combien de fois avez-vous souhaité que Jésus-Christ se rendit visible ou qu'il fit quelque miracle pour vous convaincre? eh! n'est-ce pas ainsi que les Juifs en usaient, et qu'ils le priaient de se faire connaître manifestement à eux: *Si Filius Dei es, dic nobis palam?* N'est-ce donc pas assez de l'avoir dit une fois, que son corps et son sang étaient sous ces apparences qui vous le cachent? N'est-ce pas un assez grand miracle que tout l'univers l'ait cru depuis tant de siècles, et que vous en doutiez encore! ah! vous êtes vous-mêmes, dit saint Augustin, un prodige plus grand que celui que vous demandez: *Quisquis etiam nunc querit prodigium, magnum est ipse prodigium, qui mundo credente non credit* (Aug.

lib. XXII de Civ., c. 8). Gémissez donc, Messieurs, si vous êtes jamais tombés dans ces contradictions lueses, réparez vos doutes par la fermeté de votre foi, et si votre raison rebelle a quelquefois combattu Jésus-Christ dans ses sacrements, respectez-le au moins et ne travaillez pas à le détruire dans le cœur des fidèles.

C'est là qu'il reçoit tous les jours un nouvel être, il naît et se forme dans le cœur des chrétiens, et par la force de la grâce, et par les ardeurs de la charité, et par la parole féconde des prédicateurs, comme je l'apprends de l'Apôtre : *Filioli, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis* ; et dans ce dernier être, ah! Messieurs, qu'il en est peu qui ne le persécutent ; car combattre les gens de bien, les travestir en ridicules, en faire le sujet de vos railleries et de vos mépris, n'est-ce pas attaquer Jésus-Christ en eux, et tâcher de l'étouffer dans leur cœur, en les obligeant d'abandonner la vertu ? Ainsi, mon Sieur, en quelque état que je vous regarde, les hommes conspirent toujours contre vous, et vérifient à la lettre cette fatale prophétie, qui dit que vous serez en butte aux contradictions du monde : *Positus est in signum cui contradicetur*. Les passions, la raison, les sens, l'envie des pécheurs vous combattent partout ; leurs passions veulent vous égaler dans vos grandeurs ; leur raison vous censurer et vous comprendre dans vos opérations ; leurs sens vous découvrir dans vos sacrements ; leur envie vous détruire dans vos disciples, *positus est in signum, etc.*

Tirons de ces vérités une grande conséquence, Messieurs, que pour ne pas être du nombre de ceux qui contredisent à Jésus-Christ, il faut lui sacrifier toutes ces choses ; vos passions, en les détruisant pour vous soumettre à sa grandeur qu'elles veulent usurper. Ambition, tu n'aveugleras plus mon cœur par ces desseins présomptueux que tu m'inspires ; science, tu ne seras plus si téméraire que de censurer la conduite de Jésus-Christ ; orgueil, tu ne mépriseras plus ses humiliations ; Raison présomptueuse, je ne t'écouterai plus sur les mystères de notre foi ; sens infidèles, je me défierai toujours de vous ; envie outrageuse, ce ne sera plus par tes yeux que je verrai la vertu pour la persécuter ; enfin Jésus-Christ ne sera plus pour moi un objet de contradiction dans son être ; mais ce n'est pas assez, il ne doit pas être contredit dans sa doctrine.

SECOND POINT.

Saint Augustin, dans le troisième chapitre de son livre de la véritable Religion, prouve admirablement la divinité de Jésus-Christ, par la soumission avec laquelle tout l'univers a reçu sa doctrine. Si Platon vivait aujourd'hui, dit ce Père, et que je lui demandasse ce qu'il pense d'un maître qui a pu persuader à tous les hommes une doctrine contraire à leurs sens, à leur amour-propre et à leur raison corrompue, il répondrait sans doute qu'une doctrine si sévère et si bien reçue ne pourrait être la doctrine d'un

homme ; mais que celui qui aurait assez de lumières, assez de grâce, assez de modestie pour se faire écouter de la sorte, serait véritablement un Dieu. Tout cela s'est fait, dit saint Augustin : l'on prêche partout qu'au commencement était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu ; l'on dit partout aux avarés qu'ils ne peuvent point thésauriser pour la terre, mais pour le ciel ; aux voluptueux, que les plaisirs charnels qu'ils sèment ne produiront que corruption ; aux orgueilleux, que s'ils s'élèvent, ils seront humiliés ; aux vicieux, qu'ils doivent aimer leurs ennemis, et à tous les hommes ensemble, qu'ils ne peuvent aimer le monde sans se perdre ; voilà ce que Jésus-Christ a pu persuader ; il n'y a qu'un Dieu qui l'ait pu faire, dirait Platon.

Mais que diriez-vous vous-même, grand saint, si vous étiez témoin des contradictions que cette même doctrine souffre aujourd'hui, du peu de crédit qu'elle a parmi les chrétiens, de la liberté sacrilège que les uns se donnent de l'altérer et de l'adoucir dans le dogme pour plaire à la nature corrompue, et de l'impunité avec laquelle les autres la négligent dans la pratique, pour suivre les inclinations perverses de leur cœur, dont ils font leur évangile et leur loi ? Quels soupirs ne pousseriez-vous pas en voyant Jésus-Christ, ou méprisé, ou contredit par tout dans sa qualité de Maître, qualité qui est la seule dont il paraît jaloux dans l'Évangile : il impose silence aux démons quand ils publient qu'il est Fils de Dieu ; il s'enfuit et se dérobe à l'amour des peuples qui le veulent saluer en qualité de roi ; mais lorsque ses disciples l'appellent leur Maître, ah ! bien loin de les blâmer, il leur déclare qu'il est jaloux de cette qualité, il leur défend de l'usurper, parce qu'elle n'appartient qu'à lui : *Nec vocemini magistri, quia magister vester unus est, Christus (Matth., VIII)*. Cependant chacun s'érige en maître aujourd'hui contre la défense qu'il en a faite, il n'est presque personne qui, ne s'accommodant pas de la doctrine de Jésus-Christ, ne croie se pouvoir sauver sur le plan de vie qu'il se trace, et sur les maximes communes qu'il se fait lui-même ; la doctrine de Jésus-Christ défend l'usure : prêtez, dit-il, sans intérêt, et n'en attendez point de reconnaissance ; mais ce précepte est dur à un avaré, il faut qu'il l'explique, qu'il l'adoucisse, qu'il en corrompe le sens jusqu'à l'accommoder à sa passion. Quoi, dit-il, Jésus-Christ pourrait-il se contredire lui-même ? Il m'ordonne par un précepte exprès d'aimer le prochain, peut-il me le défendre par un autre ; et ne serait-ce pas le défendre que de vouloir détruire l'usure qui est presque l'unique ressource des malheureux ? c'est elle qui relève leur fortune, qui rétablit leur commerce, qui répare leurs disgrâces, quelle apparence que ce soit un si grand péché ? *Durus est, durus est hic sermo* ; mais aussi quelle apparence que la vérité même ait pu mentir, et que la sagesse essentielle ait défendu ce qui était non-seulement licite, mais avantageux ? N'est-on

donc pas plus coupable que les Juifs : *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt, isti quia oderant.*

Je veux que la doctrine de Jésus-Christ n'ait pas assez de force pour convaincre des cœurs obstinés, n'aura-t-elle pas du moins assez d'autorité pour faire douter des esprits raisonnables ? Vous ne croyez pas que l'usure soit défendue, que la mortification de la chair soit essentielle à tout chrétien de quelque qualité qu'il puisse être, que la perte de temps en des divertissements où la passion vous engage, soit un péché dont vous rendrez un compte exact ; cependant Jésus-Christ, ses apôtres, les Pères mêmes l'ont dit nettement. Si vous êtes raisonnables, n'est-ce pas assez pour douter s'il n'y va point de votre salut éternel ? dans ce doute n'est-il pas de la prudence de prendre le parti le plus sûr ? et quel est ce parti ? Est-ce de consulter là-dessus votre inclination, votre passion, votre habitude ? Est-ce de suivre l'opinion probable de quelques docteurs commodes ? Est-ce de se régler sur l'usage et sur la coutume ordinaire du monde ? Tout cela ne peut-il pas vous tromper dans l'affaire irréparable de votre salut ? Et par conséquent le parti le plus sûr et la conduite la plus raisonnable, n'est-ce pas d'obéir aveuglément à l'Évangile qui vous défend d'être usurier, sensuel, entêté de vos plaisirs, et qui ne peut jamais vous tromper, puisque cette loi est non-seulement véritable, mais la vérité même : *Lex tua veritas ?*

J'avoue, Messieurs, que cette doctrine est contraire à la nature corrompue, et que le vieil homme, qui ne s'en accommode pas, est toujours disposé à la combattre. Les lèvres de l'Époux ont la pureté des lys, dit le Saint-Esprit, mais il n'en coule que de la myrrhe. C'est-à-dire que la doctrine qui sort de la bouche de Jésus-Christ est pure, mais sévère ; il ne parle que de mortifications, que de croix, que d'abnégation de soi-même ; il n'ordonne que mépris pour les plaisirs, que rigueur pour sa chair, que pauvreté d'esprit au milieu des richesses, qu'amour de la pénitence parmi les délices du siècle qui vous en détournent ; voilà la myrrhe qui distille de ses lèvres et de celles des prédicateurs de son Évangile : *Labia ejus lilia distillantia myrrham primam* (Cant., V). Mais remarquez, Messieurs, que si la myrrhe est amère, elle est médicinale, et que si la doctrine de mon Sauveur est sévère dans sa pratique, elle est salutaire dans ses effets. Et qui sont ceux qui la contredisent et qui ne la peuvent souffrir ? ce sont des yeux faibles qui ne peuvent supporter la lumière, dit Saint Augustin : *Oculis ægris odiosa est lux* ; ce sont des malades frénétiques qui ne veulent pas qu'on les guérisse et arrachent l'appareil qu'on met sur leurs plaies. Cependant les maladies de votre esprit seront toujours incurables, dit le même saint Augustin, si, dans la fureur de pécher qui vous transporte, vous ne recevez ce remède envoyé du ciel pour vous guérir. c'est-à-dire, cette doctrine que vous combattez : *Quæ medicina nisi divinitus populis mitteretur, nulla spes salutis*

esset tam immoderata transgressione peccantibus (Aug., de Morib. Eccl. Cath., c. 28). Mais que je tire une étrange conséquence de cette opposition que vous avez à l'Évangile ! je dis, ou plutôt Jésus-Christ, que c'est une preuve presque infailible de votre réprobation ; car sachez que Jésus-Christ se laissera enfin de vous parler, de jeter les pierres précieuses de ses vérités devant ceux qui les foulent aux pieds, et de donner les choses saintes aux esprits rebelles qui déchirent ceux dont ils les ont reçues. Il vous punira comme il punit autrefois son peuple qui ne voulut pas écouter la voix de ses prophètes ; et s'il ne vous réduit pas comme lui à n'avoir plus de prédicateurs qui vous expliquent ses volontés et qui vous mettent vos désordres devant les yeux : *Jam non est propheta* ; ah ! du moins peut-être ne vous dirait-on plus ces pures vérités, il ne vous donnera plus ce goût spirituel qui fait aimer sa doctrine ; vous n'y trouverez qu'amertume, que rigueur, que dégoût ; vous y chercherez peut-être la lumière que vous combattez aujourd'hui, mais il faudra mourir dans vos ténèbres et dans votre péché. Vous vous flattez qu'il sera toujours temps pour vous d'écouter Jésus-Christ : et il vous dit nettement que ses moments sont réglés, et qu'il ne veut pas que sa grâce dépende du caprice des hommes : il faut l'attendre avec humilité s'il la diffère, et la recevoir avec amour quand il la donne : *Tempus meum nondum advenit, tempus autem vestrum semper est paratum* (Joan., VII).

Quoi ! vous dira-t-il alors, il y a dix, vingt, trente ans que vous combattez mon Évangile et que vous ne voulez écouter que la doctrine de Babylone, parce qu'il ne sort que du miel de sa bouche, et qu'elle ne vous parle que de douceurs, de festins, de plaisirs : *Labia ejus distillant favum*. Eh bien ! vous n'entendez plus d'autre voix que la sienne ; et, comme de malheureuses victimes qui bondissent et qui courent avec joie dans le chemin qui les mène au sacrifice sans qu'elles le connaissent, elle vous conduira parmi les fausses joies, dont elle vous enchante jusqu'au lit de votre mort : là vous voudrez entendre ma voix, et vous ne pourrez plus la suivre. L'on vous dira qu'il faut porter ma croix, et vous n'en aurez plus la force ; qu'il faut restituer vos usures, et vous l'ordonnez en vain ; qu'il faut pleurer les désordres de votre vie, et vous n'en regretterez que les douceurs : enfin les maximes de mon Évangile retentiront à vos oreilles, mais la voix intérieure de ma grâce ne parlera plus à ce cœur qui les combattit toujours. Vous contredites aujourd'hui ma doctrine, disait-il aux Juifs, vous me cherchez pour m'entendre, et vous ne me trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini* (Joan., VII).

Mais où sont, dites-vous, ces chrétiens qui contredisent à l'Évangile ? Les Juifs s'élevaient contre Jésus-Christ, quand il disait qu'il était la lumière, qu'il était un avec son Père, qu'il était un principe de vie, ils le démentaient hautement : *Testimonium tuum*

non est verum ; ses disciples mêmes, qui devaient lui être plus attachés, l'abandonnèrent quand il parla de leur donner sa chair à manger, ils ne purent souffrir cette doctrine : *Durus est hic sermo* ; mais pour nous n'entendons-nous pas prêcher ces mêmes vérités sans murmure, nous voit-on abandonner les prédicateurs qui les débitent ? Non, Messieurs, ce n'est pas contre ces vérités que vont vos contradictions, elles sont spéculatives et ne demandent qu'un peu de soumission d'esprit, et vous en avez plus que les Juifs ; mais pour les vérités pratiques, ce sont celles que vous combattez. Que je dise à un ambitieux que Jésus-Christ est un avec son Père, ou qu'il produit le Saint-Esprit avec lui en unité de principe, il m'écoute, il adore ce mystère, il s'y soumet ; mais que je lui mette devant les yeux ce même Jésus-Christ anéanti, humilié, et ordonnant à tous les chrétiens de s'humilier comme lui, ah ! il ne m'écoute plus ; eût-il qu'il est de pousser plus loin ses projets ambitieux, et de bâtir une grande fortune à ses enfants, il me contredit, il soutient qu'une noble émulation et qu'une grandeur d'âme semblable à la sienne est une vertu et non pas un défaut ; il prétend que l'esprit d'humilité que j'inspire est une pusillanimité et une bassesse d'âme indigne de l'honnête homme ; n'est-ce pas une contradiction formelle ? Que j'expose à cette dame le mystère de la Trinité, tout impénétrable qu'il est, que je lui parle du Verbe incarné ou caché dans nos adorables mystères, son esprit se soumet ; mais que je lui propose ce Verbe incarné convert de son sang, étendu sur la croix, abreuvé de fiel, couronné d'épines, et lui criant en cet état qu'elle est obligée de se conformer à lui, ah ! son cœur se révolte, son esprit se trouble, sa sensualité la fait rougir ; et résolue qu'elle est de nager toujours dans les plaisirs, et d'étudier tous les raffinements de l'amour-propre, pour flatter cette idole de boue, elle ne conviendra jamais qu'on doive s'immoler, et se détruire avec Jésus-Christ. N'est-ce pas une contradiction manifeste ? Permettez-moi de vous en convaincre encore plus au long par un beau détail tout tiré de saint Augustin, dans son vingt-unième sermon des paroles de l'Apôtre.

Vous nous ordonnez, grand Apôtre, de nous élever puissamment contre ceux qui osent contredire à la doctrine de Jésus-Christ, dit cet admirable Père ; et c'est une étrange obligation que vous nous imposez, *magnum onus* ; car, quoiqu'il s'en trouve peu qui s'opposent à la vérité par leurs discours, il n'en est presque point qui ne la combattent par leur conduite ; ils auraient honte de parler hautement contre l'Évangile, mais ils ne rougissent point de faire ce qu'ils n'osent dire. Je prêche aux fidèles qui m'écoulent que quelque bien qu'on ait, on ne doit pas le garder avec attaché, qu'en outre que ce soit le fruit légitime de votre travail et de votre industrie, et non pas de vos rapines et de vos exactions, c'est un crime de l'aimer ; témoin cet homme riche de l'Évangile qui fit bâtir des greniers pour y accumuler des grains et

passer le reste de sa vie dans l'abondance, qui s'applaudissait dans l'espérance de jouir longtemps d'un bien justement acquis, sans penser à en faire part aux pauvres, fut condamné de Jésus-Christ, comme un insensé qui ne méritait pas de vivre, parce qu'il voulait vivre seul : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te*. Un avare ici présent m'écoute, il n'a garde de se déclarer contre cet arrêt de Jésus-Christ, ni de parler contre sa doctrine ; mais ne le verrez-vous pas dans la su te redouhler les serrures de ses greniers, y renfermer s'il peut tous les blés de la province, soupiner après une famine publique, s'applaudir dans son abondance, et laisser cependant périr de faim mille pauvres familles hontenses et une infinité de malheureux qui gémissent à sa porte ? Comment appellerez-vous cette conduite, si ce n'est une contradiction manifeste à la doctrine que je lui prêche : *Non contradicunt lingua, sed vita*.

Je dis que comme les pauvres sont des personnes sacrées et inviolables, au sentiment même des païens, *res est sacra miser*, c'est une espèce de sacrilège de les opprimer, d'exiger d'eux ce qu'ils ne peuvent payer, et de consumer par des chicanes injustes, le peu de bien qu'ils ont pour obtenir celui qu'ils n'ont pas ; je déclare que les injustes possesseurs du bien d'autrui seront éternellement punis ; car si Jésus-Christ doit condamner ceux qui ne l'auront pas chassé, nourri, vêtu, et prononcer contre eux cette sentence terrible : Allez, barbares, brûler dans l'enfer pour toute l'éternité : ah ! quel arrêt ne prononcera-t-il point contre ceux auxquels il pourra dire : Bien loin de me nourrir, j'avais de quoi vivre, et vous m'avez réduit à mourir de faim ; bien loin de rompre mes chaînes, j'étais libre, et vous m'avez emprisonné ; bien loin d'être touché de ma nudité, vous m'avez ôté les habits que je portais : *Vestitus fui, et spoliasti me* ; à quel supplice, dis-je, ne les condamnera-t-il pas ? Voilà la doctrine de Jésus-Christ. Personne ne me dément ici, l'on m'applaudit, l'on m'approuve ; mais si je vous suivais dans vos maisons, ne vous verrais-je pas demander à l'un cette somme qu'il a déjà payée, faire saisir à l'autre ces meubles à demi pourris, qui sont les tristes preuves de sa misère, et les malheureux débris de son naufrage, faire ensevelir celui-là tout vivant dans un cachot, et ôter à cette pauvre famille les bras du père qui la soutenait. Agir de la sorte n'est-ce donc pas combattre la doctrine de Jésus-Christ ? *Non contradicunt lingua, sed vita*.

Enfin j'explique aux riches l'obligation qu'ils ont de soulager les pauvres ; je dis que s'ils s'en dispensent, ils sont déjà condamnés par avance dans la personne du mauvais riche ; car pourquoi fut-il enseveli dans l'enfer ? Il était riche ; mais son bien était justement acquis, Jésus-Christ ne lui reproche, ni l'oppression des veuves, ni la vexation des malheureux, ni la calomnie des innocents ; quel était donc son crime, dit saint Augustin ? Voyez le pauvre Lazare souffrant sans secours à sa porte ; c'est le crime de ce

riche insensible ; c'est une déposition vivante contre lui. c'est sur quoi Jésus-Christ le condamne. *Quod ejus crimen? jacens ante januam ulcerosus et non adjutus.* Ah! si les pauvres qui souffrent sont le crime des riches, combien s'en trouvera-t-il parmi vous qui ne soient pas criminels? Voilà les pures vérités de l'Évangile, vous en tombez d'accord ; mais tantôt ne laisserez-vous pas gémir des pauvres à votre porte sans penser à les soulager? Direz-vous dans le foud de votre cœur : Ce pauvre honteux que je connais sera mon crime devant le tribunal de Jésus-Christ, si je n'en ai pitié ; ces malades qui languissent dans leurs lits seront une déposition vivante contre moi, si je ne les visite et si je ne leur fais quelque part de mon superflu. Ah! si vous ne raisonnez de la sorte, sachez que vous contredites Jésus-Christ dans sa doctrine, *non contradicunt lingua, sed vita.* Examinez-vous, Messieurs, sondez-vous, jugez-vous vous-mêmes sur ces sortes de contradictions, et si vous vous trouvez coupables, corrigez-vous et soyez des disciples dociles de l'Évangile ; non-seulement pour l'éconter sans murmure, mais pour le pratiquer avec joie, et mériter la récompense qui vous a tend dans le ciel, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcidere-tur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le temps de la circoncision étant venu huit jours après sa naissance, on le nomma Jésus (Luc, II).

Que je vois aujourd'hui de contradictions apparentes en Jésus-Christ ! Il faut que je croie qu'il est Dieu, et je le vois paraître comme une victime teinte de son sang ; je dois l'adorer comme le Saint des saints, et je le vois confondu avec les pécheurs ; il vient pour me délivrer du joug de la loi, et il en subit lui-même la honte et la rigueur. Mais il fallait, Messieurs, que ce tempérament de bassesse et de grandeur se rencontrât dans tous les mystères ; si tout était grand et miraculeux dans sa personne, on le croirait Dieu, mais non pas homme ; si tout y était humiliant, on le croirait homme et non pas Dieu, dit le grand saint Augustin (*Epist. 3*). Mais lorsqu'il tempère en ce jour les humiliations de la circoncision par l'éclat du nom qu'on lui donne, il fait connaître tout ce qu'il est ; le nom qu'il reçoit fait voir qu'il est Dieu, et le sang qu'il verse prouve qu'il est homme. Un conquérant orgueilleux, que la flatterie de ses sujets mettait au rang des dieux, reconnut qu'il était homme, lorsqu'il vit couler son sang d'une plaie qu'il avait reçue : *Vulnus clamat me esse hominem*, disait ce profane. Disons-le même de Jésus-Christ, tant que nous n'envisageons que la sainteté de sa naissance, que les hommages que le ciel lui rend, que la gloire du nom qu'on lui donne, c'est un Dieu ; mais si nous jetons les yeux sur la plaie qu'il reçoit, et sur le sang qui coule de ses veines, ah ! cette plaie ne nous dit que trop

qu'il est homme : *Vulnus clamat esse hominem.*

Non-seulement il est homme, Messieurs, mais il est en ce mystère le modèle des hommes ; il n'obéit à la loi de son Père, que pour leur apprendre à s'y soumettre à leur tour ; il ne souffre la circoncision du corps que pour nous conduire à la circoncision du cœur. Car si Jésus-Christ immole sa liberté par l'assujettissement à la loi, son honneur par la honte de la loi, son sang par la rigueur de la loi qu'il observe, ne nous apprend-il pas à détruire dans notre cœur l'amour de ces trois choses ? à retrancher l'amour de l'indépendance, en nous soumettant à la loi de Dieu sans murmure ; première proposition : l'amour de l'honneur, en la pratiquant, sans que les respects humains nous en empêchent ; seconde proposition : l'amour du plaisir et de la vie, en souffrant avec joie les rigueurs qu'elle ordonne ; troisième proposition. Trois effets de la véritable circoncision, qui feront les trois parties de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit qui voit les mains de Marie teintes du même sang dont il forma ce divin Enfant dans son sein, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

La liberté était le plus bel apanage de la nature de l'homme, dit Tertulien. C'était particulièrement par elle qu'il était l'image de Dieu, maître de soi-même, indépendant de toutes les créatures inférieures, capable d'arriver à la gloire de ne point pécher ; mais il abusa d'une faculté si belle, il fit servir à sa perte ce qui ne lui était donné que pour son salut : *Ipsam facultatem convertit in usum peccandi, quam acceperat ad gloriam non peccandi*, dit saint Bernard ; il voulut étendre son indépendance trop loin, et ne put souffrir sur sa tête celui qui avait mis le reste des créatures sous ses pieds. C'était à son sens une espèce d'esclavage que d'être soumis à Dieu, et d'avoir sa volonté pour règle.

Erreur qui a passé du père dans les enfants, et qui est en eux la source de tous leurs désordres. Car pourquoi péchons-nous, Messieurs ? n'est-ce pas toujours par l'amour de l'indépendance qui nous porte à mépriser la volonté de Dieu, qui doit être notre loi, pour suivre les mouvements et les inclinations de notre cœur également aveugle et présomptueux, qui ne peut ni se conduire lui-même, ni se laisser conduire à son Dieu ? Saint Bernard, qui a si bien connu le cœur de l'homme, n'a pas manqué d'y reconnaître ce défaut. Il n'est personne, dit-il, qui, par un orgueil insupportable, ne tâche de se rendre semblable à Dieu ; comme il est maître de lui-même, et qu'il ne reçoit la loi de personne, chacun veut se conduire à sa manière et ne point avoir d'autre loi que sa propre volonté : *Ut sicut ipse sibi lex sui que juris est, ita is quoque suam sibi legem faceret voluntatem* (Bern., *Epist. 2*).

Jésus-Christ vient aujourd'hui condamner ce désordre ; il est indépendant, souverainement libre, maître de la loi, et cependant

il immole sa liberté, il se soumet à la volonté de son Père, et c'est aujourd'hui qu'il peut dire : *Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. X). Quelque rude et quelque hontense que puisse être la loi de la circoncision, il ne cherche pas à s'en dispenser. Il le pourrait faire sans injustice, car elle n'est que pour des pécheurs, et il est saint; elle n'oblige que des esclaves, et il est le Fils de Dieu; elle n'est qu'une figure, et il vient établir la vérité. Mais ni sa grandeur, ni son innocence, ni sa faiblesse de son âge, qui sont pour les faux chrétiens des prétextes si spécieux pour se dispenser de la loi de Dieu, n'en exemptent pas son propre Fils, il lui obéit sans répugnance et sans murmure. Accourez à ce premier sacrifice de mon Sauveur, cœurs rebelles; pécheurs, venez ici rougir de la facilité avec laquelle vous vous dispensez de pratiquer l'Évangile sous des prétextes vains et légers. Il vous ordonne de porter la croix tous les jours de votre vie, obéissez-vous; et ne croyez-vous pas au contraire que votre qualité, votre faiblesse, votre âge est pour vous un titre d'impénitence, de mollesse et de tiédeur? Il vous dit de faire part de vos biens aux pauvres, et vous prétendez que les dépenses superflues de votre famille, et le soin de l'élever à une plus haute fortune vous en dispense? Il vous défend d'opprimer les malheureux par vos vexations ou vos usures, et vous inventez mille raisons imaginaires pour les pallier? Est-ce obéir à la loi de Dieu comme Jésus-Christ sans raisonnement, sans délai, sans excuse? Vous ne pouvez vous sauver si vous n'êtes semblables à des enfants, dit l'Évangile : Qu'est-ce à dire, demande saint Basil, sinon qu'il en faut avoir la soumission et la docilité : Un enfant ne contredit jamais à son maître, il ne censure point sa doctrine, il écoute toutes ses paroles comme des oracles, il pratique les préceptes qu'il lui donne sans les examiner, *tales nos præbeamus ad doctrinam Dei* (Basil., in Reg. brevior. lib. reg., 21); telle doit être notre disposition à l'égard de la loi de Dieu. Mais, qui est ce qui lui obéit avec cette simplicité chrétienne? qui est-ce qui ne tâche pas à lui donner le tour de son amour-propre? Qui est-ce qui ne se donne pas la liberté de l'examiner et de demander à Dieu raison de ce qu'il nous ordonne? Ah! c'est ici, Messieurs, que je reconnais que vous êtes enfants d'Adam; vous raisonnez comme lui sur les ordres de Dieu : et comme si sa conduite pouvait être défectueuse, vous voulez qu'il la justifie! Mais prenez-y garde, dit S. Ambroise, c'est le démon qui vous inspire ces sentiments, il perdit votre premier père en le faisant raisonner, il vous perdra de même si vous l'écoutez : *Serpentina vox ista est, quare præcepit vobis Dominus* (Ambr., lib. in Lucam).

Voilà l'effet funeste de l'amour déréglé que l'homme conserve toujours pour sa propre volonté. Depuis qu'il a commencé de la suivre, il ne peut souffrir d'autre loi qu'elle. Il en fait la règle de sa conduite, et tout ce qui

ne répond pas à cette fausse règle lui paraît injuste et déraisonnable; il veut que Dieu même s'y assujettisse, et qu'il la suive. Le grand saint Augustin triomphe sur ce point de morale (In psal. XLVIII). C'est, dit-il, un abus aussi grand que commun parmi les hommes, de vouloir que Dieu s'accoutume à leur volonté, parce qu'ils ne peuvent s'accoutumer à la sienne; ce qui l'oblige de leur reprocher par la bouche du prophète, qu'ils se sont faussement persuadés qu'il pouvait être injuste et pécheur comme eux : *Existimasti inique quod ero tui similis*. Ils prétendent que Dieu se pervertisse, parce qu'ils ne veulent pas se corriger; et condamnant sa conduite comme injuste, ils n'approuvent que ce qu'ils veulent et que ce qu'ils désirent eux-mêmes : *Cum ipsi nolant corrigi, illum volent depravari*. Mais sachez, dit ailleurs le même Père (In psalm. XCIV), que la volonté de Dieu, que son Évangile, que sa loi est la seule règle de votre conduite : si vous pliez cette règle pour l'accoutumer à vos passions, sur quoi vous redresserez-vous, et sur quoi pourrez-vous juger de la rectitude de votre vie? *Ecce puta, torsi regulam, unde habes corrigi?* Mais je me trompe, Messieurs, cette règle est inflexible, quelques efforts que la cupidité fasse pour adoucir l'Évangile, pour dispenser de la nécessité de l'amour de Dieu qu'il enseigne, pour autoriser l'amour du monde et de ses pompes qu'il condamne, pour énerver la force de la grâce qu'il établit, pour ruiner l'esprit de pénitence et de mortification qu'il inspire partout, ah! malgré tous ses efforts, cette règle sera toujours la même; l'Évangile ne se corrompra pas, et nous verrons un temps heureux où les esprits moins aveuglés qu'aujourd'hui feront gloire de s'y soumettre et de lui obéir! Ils sacrifieront avec Jésus-Christ leurs raisonnements, leurs sentiments naturels, l'amour de leur liberté à la loi de Dieu qu'ils veulent falsifier, *stet regula, et quod pravum est ad regulam corrigatur* (Ibid.).

Mais la volonté de l'homme n'est pas la seule chose qui le détourne d'obéir à Dieu, il trouve à combattre aussi bien au dehors qu'au dedans de lui-même; car il est éloigné de la loi éternelle de Dieu qui est la justice, par la loi temporelle du monde qui est la coutume; loi violente à qui personne ne peut résister, dit saint Augustin, et qui, comme un torrent impétueux qui ne se dessèche jamais, entraîne tout ce qu'il rencontre; loi que tout le monde doit craindre et détester : *Æ tibi flumen moris humani, quis resistet tibi, et quamdiu non siccaberis* (Confess., lib. I, c. 16)? Cependant, Messieurs, c'est la loi que vous suivez; et par un abus dont je ne puis assez gémir, la coutume du siècle est devenue votre Évangile, vous croyez avoir droit de faire ce que tout le monde fait; le luxe vous paraît légitime, parce qu'il est ordinaire à tous ceux de votre qualité; la perte du temps est un jeu pour vous, parce que personne ne la regarde comme un péché; la médisance est un divertissement innocent,

parce que personne n'en fait scrupule. Ah ! n'avez-vous donc pas encore appris du grand saint Augustin que la coutume du siècle ne prescrit jamais contre l'Évangile, et que vous êtes d'autant plus à plaindre, que vous croyez que l'usage autorise ce que la loi immuable de Dieu ne permettra jamais après l'avoir une fois condamné ; le luxe, la médiancée, l'usure, seront toujours des péchés énormes, quelque communs qu'ils puissent être : *Hoc miseriore ostendens quo jam quasi deccat faciunt, quod per tuam æternam legem nunquam licebit* (Confess., lib. V, c. 8).

Le prophète, plus éclairé que vous, avait cette loi trompeuse devant les yeux ; mais bien loin de la suivre, il en demandait une autre à Dieu, à laquelle il voulait être toujours soumis, *Legem pone mihi, Domine* : C'est de vous seul, Seigneur, que je veux recevoir la loi ; ni les désirs corrompus de mon cœur, ni les exemples criminels des hommes ne m'en détourneront jamais. Ah ! ce qu'il disait à Dieu, Messieurs, ne le dites-vous point à votre propre volonté, ne le dites-vous point au monde que vous aimez ? *Legem pone mihi* : Je veux, mon cœur, que tu sois toi-même ta loi ; forme des désirs, nourris des passions, remplis-toi de sentiments de vengeance, d'ambition, de jalousie, et j'aurai soin de les suivre et de les satisfaire ! Monde, propose-moi tes fausses maximes, tes abus, tes désordres, je les suivrai toujours, et je n'aurai point d'autre législateur que toi, *Legem pone mihi* !

Hé quoi, mon Dieu, toutes les créatures reçoivent la loi de vous ; les anges sont attentifs à vos ordres pour les exécuter ; les étoiles se détachent de leur ciel quand vous les appelez, dit un prophète : *Stellæ vocantur, et dicunt : Adsumus* (Baruch., III). Tous les éléments vous obéissent ; votre propre Fils se soumet à vos lois, et l'homme qui n'est qu'un étranger devant vous ne leur obéit pas ? *Tu solus peregrinus es, et decreta imperatorie majestatis non curas* (Bern., serm. XL, de Diversis) ? Il craint de devenir esclave en s'assujettissant à vous, mais il court à une véritable servitude par l'amour d'une fausse liberté : car peut-on dire que sa volonté soit libre, dit saint Augustin (Epist. 144), tant que ses propres passions l'enchaînent et la captivent. Mais puisque tu le veux, impie, Dieu t'abandonnera à tes propres désirs ; tu rejettes la loi douce et aimable qu'il te veut donner, pour peine de ton péché, tu seras ta loi toi-même ! Car c'est un arrêt immuable de la justice éternelle, dit saint Bernard, que ceux qui refusent de se laisser conduire à Dieu, se conduisent malheureusement eux-mêmes : *Hoc ad æternam justamque legem Dei pertinuit, ut qui a Deo noluit suaviter regi, pœnaliter a seipso regetur* (Bern., epist. 11). Mais aus-i comme tu désobéis à ton Dieu, tu ne trouveras que désobéissance et révolte partout, au dehors et au dedans de toi-même ; ton corps s'élèvera contre ton âme, comme ton âme s'élève contre ton Dieu ; toutes les créatures s'opposeront à tes desseins ; et pour n'avoir pas voulu faire ce que Dieu t'or-

donnait, tu voudras faire une infinité de choses que tu ne pourras accomplir : *Quoniam noluit quod potuit, quod non potest velit* (Aug., lib. XIV de Civit., c. 15). Obéissons donc à Dieu, Messieurs, pour vivre heureux, unissons notre volonté à celle de Jésus-Christ, afin qu'il la soumette à son Père comme la sienne. Mais ce n'est pas assez de sacrifier notre liberté en nous assujettissant à sa loi, il faut immoler notre honneur même pour la pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ.

SECOND POINT.

Il y a un véritable honneur qui est inséparable de la vertu, ou qui est, pour mieux dire, la vertu même ; l'apôtre saint Paul veut bien qu'on le cherche et qu'on en soit jaloux : *Si qua virtus, si qua laus, hæc cogitavit* (Philip., IV). Mais il y a un faux honneur qui ne consiste que dans l'opinion des hommes, et qui est souvent la récompense de l'injustice et du péché, et le même apôtre veut qu'on le méprise, parce qu'il est incompatible avec la vertu, et qu'on ne peut plaire aux hommes sans déplaire à Jésus-Christ. *Si hominibus placerem, Christi servus non essem*.

C'est ce faux honneur, Messieurs, qui est, pour ainsi dire, le ressort caché de vos actions et de votre conduite ; c'est pour lui qu'on prodigue sa vie dans les combats, sa santé dans les études, son repos dans le soin des affaires publiques ; mais ce qui fait à mon sujet, c'est pour lui qu'on abandonne la loi de Dieu, et qu'on rougit souvent de pratiquer la vertu. Les maximes de l'Évangile étant contraires à celles du monde qu'elles combattent, on ne peut les pratiquer sans lui déplaire, sans s'exposer à ses mépris, à ses railleries, à ses médisances, à ses faux jugements ; et comme rien n'est plus cher à l'homme que l'estime des hommes, il n'est point de loi qu'il ne viole, point de devoirs qu'il n'oublie pour l'acquiescer ; un respect humain est plus puissant sur son cœur qu'un ordre de Dieu même.

Ah ! que Jésus-Christ va bien établir dans le monde d'autres sentiments ; il sait qu'en se soumettant à la circoncision, il donne sujet de dire qu'il n'est pas Dieu, puisqu'il rougit les autels de son propre sang comme victime ; qu'il s'expose à passer pour un pécheur, puisqu'il en prend la marque et le caractère : *Quodam cauterio latronis insiguitur*, qu'on l'accusera d'inconstance lorsqu'il abolira dans la suite la même loi qu'il autorise aujourd'hui ; il prévoit tous ces jugements du monde, mais il les méprise ; et plus jaloux de la gloire de son Père que de la sienne propre, il se soumet à sa loi, sans avoir égard à la honte dont elle le couvre devant les hommes, il immole son honneur pour conserver son obéissance, et se met peu en peine que les hommes le désapprouvent, pourvu que Dieu le justifie.

Ah ! qu'il est rare, Messieurs, qu'il est difficile de se contenter ainsi du jugement de Dieu, sans rechercher l'approbation du monde, dit saint Jérôme : *Difficile est Deo tantum judice esse contentum*. Vous en contentez-vous, âmes timides, qu'une honte criminelle

et que des vues humaines empêchent tous les jours d'obéir à la loi de Dieu? Vous mettez-vous au-dessus des jugemens peu avantageux qu'on fait de vous? Si vous méditez le dessein de vous convertir et de changer de vie, n'est-ce point la crainte de déplaire au monde qui vous en empêche? et si vous êtes déjà avancés dans la vertu, cette crainte ne vous arrête-t-elle point dans votre course, ne borne-t-elle point votre zèle et vos progrès; en un mot, n'êtes-vous point du nombre de ceux qui, comme le dit admirablement saint Augustin, rongissent d'être bons parmi les méchants : *Erubescit bonus esse inter malos* (In psal. CXVIII)? Un homme se trouve dans une assemblée où l'on déchire le prochain d'une manière outrageuse, la loi de la charité gravée dans son cœur lui dit de s'opposer à ce désordre, et de condamner la médisance; mais il rougit de blâmer ce que les impies approuvent, et pour éviter un peu de confusion devant des personnes peu réglées, il s'expose au danger d'être confondu devant Dieu : *Erubescit bonus esse inter malos*. Une dame sait que la loi de Dieu l'oblige d'être modestement vêtue, et qu'il la menace par ses prophètes de la couvrir de haïres et de cilices, et de la revêtir d'une robe de feu pour toute l'éternité, si elle ne quitte ses habits scandaleux; mais les autres en portent de même, et elle rougit de paraître modeste parmi celles qui ne le sont pas : *Erubescit bona esse inter malas*. Ah! ne savez-vous donc pas, Messieurs, que Dieu menace de réduire en poussière ceux qui, par de lâches ménagements, cherchent à plaire aux hommes au préjudice de sa loi : *Confringet Dominus ossa eorum qui hominibus placent* (Ps. LI). Vous le savez; mais, ô corruption étrange de votre cœur, vous aimez mieux être approuvés du monde, en faisant le mal selon ses maximes, que de Jésus-Christ, en pratiquant la vertu selon la loi! Mais je ne veux qu'un mot de saint Augustin pour vous confondre : Celui, dit cet éloquent Père, qui cherche les louanges des hommes en des choses que vous condamnez, ô mon Dieu! ne sera pas justifié par les hommes dans le jugement et dans la punition terrible que vous en ferez; ceux qui les louent ici-bas, seront alors les premiers à le condamner : *Qui laudari vult ab hominibus, vituperante te, non defendetur ab hominibus, judicante te, neque eripietur, damnante te* (Confess., lib. V, c. 36). Ce flatteur qui vous loue lorsque vous avez fait une médisance fine, et qui fait passer vos railleries piquantes ou vos calomnies pour autant de traits d'esprit, vous arrachera-t-il des mains de Dieu quand il voudra vous précipiter dans les enfers! Ce faux ami qui autorise vos inimitiés et vos vengeances comme des preuves de votre courage et de votre fermeté, empêchera-t-il Dieu de se venger de vous à son tour? *Non eripietur, damnante te*.

Si l'approbation des hommes ne peut jamais justifier ce que Dieu condamne, que ne la méprisons-nous quand il est question d'obéir à sa loi? Que ne sacrifions-nous avec Jésus-Christ cet honneur imaginaire

que nous trouvons à être bien établis dans l'estime des autres, pour tirer toute notre gloire du témoignage de notre conscience, selon l'avis de l'Apôtre, puisque ce sera sur elle que nous serons jugés? Car n'est-ce pas un aveuglement insupportable, dit saint Augustin (In epist. ad Galat., c. 6), de vouloir plaire à des yeux sujets à l'erreur, et de ne pas craindre les yeux de celui qui pénètre le fond d'un cœur, de s'attirer l'aversion de Dieu par un véritable mal, pour mériter l'estime de l'homme par un bien imaginaire et par une fausse vertu : *Homini de falso bono placere studeo, vero malo displices Deo?*

Mais ne pourrait-on pas trouver le secret de plaire en même temps à l'un et à l'autre, de servir Dieu sans choquer le monde, et de s'accommoder au monde sans offenser Dieu? Ah! Messieurs, c'est un secret que la cupidité cherche depuis le commencement des siècles, mais qu'elle ne trouvera jamais! Dieu ne peut souffrir ces lâches ménagements qui empêchent une âme de se déclarer pour lui; il faut vous résoudre à être méprisés du monde, si vous voulez mener une vie différente de celle du monde, et vous attendre qu'on vous dira comme à Jésus-Christ : *Dissimilis est aliis vita ipsius* (Sup. II) : Cet homme est un bizarre qui se veut distinguer de tous les autres, et qui se fait des règles et des maximes à sa mode; croit-il que nous ne prétendions pas nous sauver comme lui, et que la vertu ne consiste que dans la retraite qu'il affecte? Cette singularité de vie ne peut-être qu'un effet de son orgueil ou de sa mélancolie.

Voilà ce qu'on dira de vous, et cette tentation est forte, je l'avoue avec saint Ambroise, Messieurs, *gravis tentatio*; elle est capable de vous ébranler et de vous abattre; mais si vous considérez que le monde a condamné, haï, persécuté Jésus-Christ lorsqu'il a pratiqué l'Évangile, pourrez-vous souhaiter un autre sort que lui? ne mépriserez-vous pas les jugemens des hommes comme il a fait? et si toute la terre vous condamne et blâme votre conduite comme pleine d'orgueil, d'affectation, d'hypocrisie, ne leur fermerez-vous pas la bouche, en disant avec le saint homme Job, que vous avez dans le ciel un témoin qui vous justifie, *testis meus in cælo*? et puisque saint Paul vous apprend qu'on se sauve aussi bien par le mépris des hommes que par leur estime : *Per infamiam et bonam famam, per gloriam et ignobilitatem*; ne vous sera-t-il pas indifférent de quelle manière on vous traite? Les apôtres, dit saint Augustin, profitaient également des applaudissemens ou des malédictions qu'on leur donnait, l'un et l'autre servaient à les perfectionner et non pas à les corrompre : *Laudibus et maledictis utebantur, non corrumpabantur* (Aug., de Doct. Christ., l. III, c. 20); et vous devriez en user de même.

Mais, hélas! bien loin d'immoler son honneur pour observer la loi de Dieu, l'on se fait honneur de la violer, et je puis faire dire à la plupart des chrétiens ce que saint Au-

gustin dit de lui-même avant sa conversion : Lorsque je me trouvais dans les assemblées parmi ceux de mon âge, et que je les entendais se vanter de leurs désordres, j'avais honte d'en avoir moins fait qu'eux, et je me sentais porté au péché autant par le désir des louanges que par celui de la volupté ; rien ne mérite tant de blâme et de confusion que le vice, et j'aimais le vice pour n'être pas blâmé ; je me faisais honneur des crimes même que je n'avais pas commis, parce que parmi des déréglés et des voluptueux, c'était une honte d'être chaste et innocent : *Libebat malum facere non solum libidine facti, verum etiam laudis* (Confess., lib. II, c. 3). Ah ! qu'il y en a, Messieurs, qui imitent cet aveuglement d'Augustin, mais qu'il s'en trouve peu qui en gémissent comme lui ! L'on se glorifie tous les jours d'avoir tiré raison d'une injure, suscité un procès à un ennemi, surpris une personne simple, satisfait une passion honteuse, et l'on n'en rougit jamais. C'est pourtant le caractère d'un réprouvé, dit le Saint-Esprit même, de trouver sa joie dans ses désordres, et de triompher quand on a péché ; *Lætantur cum malefecerint* (Prov. II).

O l'étrange abus ! s'écrie saint Bernard, nous nous glorifions de nos plaies, et nous rougissons de l'appareil qu'on est obligé d'y mettre ; nous croyons qu'il y a de l'honneur à nous blesser, et de la honte à nous guérir : *Erubescimus vulnerum ligaturam, qui de vulneribus gloriamur* ; l'on fait gloire de ses excès, et l'on rougit d'un jeûne quand un confesseur l'ordonne ; l'on s'applaudit lorsqu'on a noirci un ennemi par des calomnies outrageuses, et l'on a honte de s'en rétracter : *Erubescimus vulnerum ligaturam, qui de vulneribus gloriamur*. Ah ! que ces sentiments sont éloignés de ceux de Jésus-Christ ! Il ne rougit pas de souffrir, tout innocent qu'il est, ni de s'assujettir à une loi sanglante comme un pécheur ; et toi, pécheur, tu ne peux souffrir les lois de la pénitence qui doivent expier tes crimes ! Il faut qu'un confesseur cherche mille adoucissements pour s'accommoder à ta honte criminelle, qu'il te laisse participer aux saints mystères, dont tes impuretés récentes te rendent indigne : de peur qu'on ait moins d'estime de ta vertu, il faut qu'il te donne une absolution précipitée, qui le perdra peut-être avec toi, pour te dispenser de te présenter une seconde fois à la pénitence. Ah ! c'est là ce que j'appelle rougir de l'Évangile ! Mais écoutez la peine terrible dont Jésus-Christ vous menace ; il rougira, dit-il, à son tour de vous défendre devant son Père, puisque vous rougissez de le servir devant les hommes ; et si des respects humains vous empêchent de vous déclarer pour lui, sa justice l'obligera de se déclarer contre vous, *Qui me confusus fuerit, et Filius hominis confundetur eum* (Marc., VIII). Mais n'est peu d'immoler un faux honneur à la loi de Dieu par le mépris des jugements des hommes, il faut encore lui sacrifier son sang comme Jésus-Christ par la pratique des mortifications qu'elle enseigne ; je n'en dis qu'un mot.

TROISIÈME POINT

Quoique Jésus-Christ vous ait rendus libres, Messieurs, et qu'il vous ait affranchis de ces lois rigoureuses, qu'il a souffertes lui-même, il ne vous a pas dispensés de souffrir ; il a seulement voulu que le sacrifice que vous lui feriez de votre sang pût être libre et volontaire comme le sien, et c'est pour cela, selon l'excellente remarque de saint Bernard, que dans l'Évangile il ne vous impose pas son joug et sa croix par force, mais il vous laisse la liberté de la prendre vous-mêmes, *tollite jugum meum*. Cependant on abuse du prétexte de la liberté chrétienne pour autoriser son amour-propre et sa sensualité : *Velamen habentes malitiæ libertatem* (I Petr., II). Parce que la loi de Dieu est douce, et qu'il n'ordonne plus à ses ministres de rougir ses autels de notre sang, et de commencer à nous faire souffrir, sitôt que nous commençons de vivre ; nous nous persuadons fausement que l'immortification et l'indolence est permise. A quoi bon, dit-on, se martyriser soi-même, Dieu n'est pas aujourd'hui si sévère qu'autrefois, il nous traite comme des enfants, et non pas comme des esclaves ; ce n'est plus notre sang qu'il demande, c'est notre cœur ; qu'on ne nous parle donc plus de jeûnes, de mortifications, de haïres et de cilices ; toutes les lois sanglantes sont abolies, et la grâce nous permet une vie plus commode et plus douce. Ah ! Messieurs, n'abusez pas ainsi de la bonté de Jésus-Christ contre lui-même, et que la liberté qu'il vous donne ne soit pas pour vous une occasion de flatter votre chair, dit l'Apôtre : *Ne libertatem in occasionem detis carnis* (Gal., V) ! Mêlez votre sang au sien, et sachez que, comme la loi de la circoncision l'engage à la mort, la loi de l'Évangile vous y engage de même ; elle demande votre esprit pour le soumettre à la foi des vérités qu'il ne comprend pas ; elle demande votre cœur pour l'embraser de l'amour du Dieu que vous adorez ; mais elle ne peut répandre ni les lumières de la vérité dans votre esprit, ni les ardeurs de la charité dans votre cœur, si vous n'éteignez les ardeurs de la cupidité dans votre corps, ardeurs qui ne se peuvent éteindre que dans votre propre sang ; il faut donc le sacrifier pour obéir à la loi de Dieu comme Jésus-Christ, afin de régner avec lui dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DE NOËL.

De la fuite des occasions du péché.

Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel... Audiens autem quod Archelaus regnaret in Judæa pro Hero le patre suo, timuit illo ire.

Un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit : Levez-vous, et vous en allez dans la terre d'Israël avec l'enfant Jésus et sa mère ; mais comme il apprit qu'Archelaüs régnaît en Judée à la place d'Hérode son père, la crainte l'empêcha d'y aller (Math., II, 19, 22).

Saint Chrysostome fait sur notre Évangile une réflexion digne de lui : Dieu, dit-il, a pris plaisir à nous faire voir dans saint Joseph un bel exemple de sa conduite sur les justes ; il ne les laisse jamais longtemps dans le

même état, mais il partage leur vie par une vicissitude continuelle de tristesse et de joie. Tantôt Joseph entend les anges chanter à la naissance de Jésus-Christ, et tantôt il entend toute la ville de Jérusalem s'alarmer et frémir contre lui. Ici il a la joie de voir des rois à ses pieds pour l'adorer; bientôt après il a la douleur d'apprendre qu'un tyran le cherche pour l'égorger. Aujourd'hui il contemplant en repos le divin Enfant qu'il tient entre ses bras; demain il est obligé de le dérober à la fureur de ses ennemis par une fuite précipitée. Enfin un ange lui dit qu'il peut retourner dans son pays; et puis une nouvelle fâcheuse lui apprend qu'il y a du danger pour Jésus-Christ. Voilà, sans doute, Messieurs, un exemple qui nous apprend bien quelle est la conduite de Dieu à l'égard des saints, dit saint Chrysostome.

Mais s'il m'est permis de mêler mes réflexions à celles de ce grand homme, je dis que les saints peuvent trouver dans ce même Evangile le modèle de leur conduite à l'égard de Jésus-Christ, et apprendre de saint Joseph le zèle, la filialité, la vigilance avec laquelle on le doit conserver quand on le possède. Ah! divin Enfant, vous pourriez, par un de ces soupirs que vous poussez dans votre crèche, détruire tous vos ennemis; ces petites mains qui attirent des rois du fond de l'Orient, pourraient sans doute enfoncer des tyrans dans les enfers, mais vous suspendez votre puissance pour vous abandonner aux soins d'un homme; vous voulez que nous apprenions par la conduite de Joseph quelle doit être la nôtre, et que nous observions la vigilance avec laquelle il fuit les occasions de vous perdre. *Timuit illo ire.*

En effet, Messieurs, vous trouverez, ce me semble, une instruction très-importante pour vous dans les réflexions que je fais sur notre Evangile. Trois choses vous engagent ordinairement aux occasions du péché: les mauvais conseils, la confiance en vos forces et l'amour de vos intérêts; et la conduite de saint Joseph condamne tous ces motifs: 1° Un ange descend du ciel, pour lui dire de porter le saint Enfant qu'il conduit, dans la terre d'Israël, ce qu'il devait naturellement entendre de la Judée, d'où il était sorti pour fuir en Egypte: mais il y voit une occasion de perdre Jésus-Christ; le conseil même d'un ange ne l'y fera point aller, *timuit illo ire.* 2° Il a, ce semble, tous les sujets de ne rien craindre, puisqu'il porte dans son sein l'arbitre de la vie et de la mort; mais quelque confiance qu'il puisse avoir, il y a du danger pour Jésus-Christ, il ne s'y exposera pas, *timuit illo ire.* Enfin, c'est son pays où on l'appelle; il y trouverait des secours et de la douceur, il éviterait les rigueurs d'un exil fâcheux: mais Jésus-Christ n'y serait pas en assurance; il n'est point d'intérêt qu'il y puisse attirer, *timuit illo ire.* D'où je tire trois conséquences qui feront tout mon dessein. La première, qu'il n'est point de conseil, pour sûr et pour spécieux qu'il vous paraisse, qui doive vous engager à l'occasion du péché; voilà mon

premier point. La seconde, qu'il n'est point de confiance, pour bien fondée qu'elle puisse être, qui doive vous empêcher de craindre l'occasion du péché; voilà le second. La troisième, qu'il n'est point d'intérêt, quelque indispensable qu'il soit, qui vous donne droit d'être dans l'occasion du péché; voilà le troisième. Mauvais conseils, confiance présomptueuse, intérêts aveugles, nous ne vous écouterons jamais, quand il s'agira de perdre Jésus-Christ! Mais pouvons-nous nous promettre cette grâce sans le secours de celle qui sut si bien le conserver? Demandons-le par les paroles d'un ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus commun que les occasions de pécher, nous en avons et au dedans et au dehors de nous-mêmes; au dedans, la concupiscence et la chair en sont une source malheureuse, qui ne s'épuise jamais; et celles-là sont d'autant plus à craindre, que, comme l'homme ne peut se faire lui-même, il ne peut non plus les éviter; il faut qu'il les combatte et qu'il les surmonte. Au dehors, le monde et le démon ne sont occupés qu'à nous tendre des filets; et de quel côté que nous nous tournions, si nous n'avons les yeux ouverts, nous sommes toujours en danger de tomber, dit le Saint-Esprit: *Agnosce quod in medio laqueorum ambulas.*

Mais s'il est vrai de le dire dans tous les temps, n'est-ce pas particulièrement en celui-ci? ne semble-t-il pas que comme c'est le temps de la naissance de Jésus-Christ, Hérode continue encore à le persécuter; et qu'à proportion que les saints redoublent leur zèle, et que Dieu multiplie ses grâces parmi tant de mystères que nous honorons, les impies redoublent aussi leurs désordres, et le démon multiplie ses filets pour nous perdre; en sorte que nous pouvons représenter à Dieu, avec autant de raison que le prophète, que les pièges des pécheurs nous ont enveloppés de toutes parts; qu'on ne voit partout que dissolution, qu'assemblées criminelles, que divertissements illicites, que commerce honteux; et que la vue seule de ces désordres est capable de nous ébranler s'il ne nous soutient: *Funes peccatorum circumplexi sunt me (Ps. XVIII, 6).* Mais qu'il y en a peu qui gémissent de la sorte, et qui n'aiment ces occasions malheureuses qu'ils devraient détester! Pour en concevoir quelque horreur, remarquez, s'il vous plaît, combien elles sont dangereuses.

Pour vous le faire comprendre, je ne m'arrête pas ici à vous exagérer les efforts qu'on fait pour vous perdre, les funestes exemples qu'on vous donne, la manière dont la cupidité, la complaisance, les railleries conpirent à vous engager dans les mêmes désordres: je ne vous dis pas que, dans ces assemblées impies, tout vous sollicite au péché: paroles, regards, actions, tout vous entraîne; mais je me contente de dire ce que vous savez déjà, et à quoi vous ne pensez pas assez: Que votre bonheur ou votre malheur éternel

dépend souvent d'une seule occasion à laquelle vous vous exposez : c'est le premier anneau de la chaîne qui doit traîner un pécheur dans les enfers. Voyez cet impie endurci dans son péché, cet homme scandaleux qui vit aujourd'hui comme s'il n'y avait point de Dieu, qu'est-ce qui l'a conduit dans cet état ? Il y est arrivé par bien des degrés, dit saint Bernard (*De Gradib. hum.*, c. 21) ; cet oubli de Dieu dans lequel vous le voyez, a été précédé d'un aveuglement entier de sa volonté par les désirs charnels ; cet aveuglement est venu d'une servitude étrange au péché ; cette servitude a été l'effet d'une longue habitude ; cette habitude n'a point eu d'autre source que l'assoupissement de sa raison par les douceurs de la concupiscence. Mais le principe de l'assoupissement de l'habitude, de la servitude, de l'aveuglement de l'oubli de Dieu dans lequel il est tombé ; qu'est-ce, Messieurs ? une occasion légère en apparence, une conversation familière avec cette personne qu'il ne peut plus quitter, la vue d'un mauvais exemple, une parole impure l'a précipité dans cet abîme de malheurs d'où il ne sortira jamais, *experta voluptas libenter repetitur, repetita blanditur*, etc.

Sur ces principes, Messieurs, qu'il n'est rien ni de plus commun, ni de plus dangereux que l'occasion du péché, je dis qu'il n'est point de conseil, quelque spécieux qu'il puisse être, qui doive vous y porter. Pour bien entrer dans cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, dans le monde trois sortes de personnes. Les premiers sont les endurcis, qui veulent être eux-mêmes leur règle, et qui, pour n'être point contredits dans la conduite de leur vie, ne prennent conseil que de leurs passions et de leurs ténèbres ; ceux-là courent aux occasions de propos délibéré. Les seconds sont les saints qui se défient toujours de leurs propres lumières, et qui disent sans cesse avec saint Augustin : *Non tenebræ meæ loquantur mihi* ; ceux-là tombent rarement dans les occasions, parce qu'ils cherchent des guides éclairés, qui les conduisent par la voie la plus étroite et la plus sûre. Les troisièmes sont ceux qui veulent faire un ordre à part dans le christianisme, et qui, ne pouvant se résoudre ni à renoncer tout à fait à leur salut comme les impies, ni à le faire par la même voie que les saints, lâchent de trouver un milieu entre les uns et les autres, contre la maxime de Jésus-Christ, qui dit : qu'il n'y en peut avoir, et que quiconque n'est pas pour lui, est contre lui, *qui non est mecum contra me est*. Ces derniers, retenus par quelque sentiment de religion, ne courent pas au danger sans consulter ; mais, emportés par le poids de leur amour-propre, ils ne cherchent que des conseillers commodes, qui permettent, qui justifient les occasions du péché qu'ils aiment ; *loquere nobis placentiâ*.

Venons au détail. Veut-on lire ces livres galants qui occupent si agréablement des chrétiens qui n'ont pas un moment à donner à la lecture de l'Évangile : ces livres qui,

sous des paroles honnêtes et sous des termes choisis, cachent un poison secret, d'autant plus dangereux qu'il est plus imperceptible ; ces livres, dont la lecture passe dans le monde pour un amusement innocent, mais dont le démon se sert pour jeter dans les cœurs des semences d'impureté, qui porteront leur fruit tôt ou tard ; vent-on, dis-je, lire ces livres : l'on en a quelque scrupule, ils ont peut-être déjà fait quelque impression fâcheuse sur l'esprit, on les regarde comme une occasion de péché ; il faut donc s'éclaircir et mettre sa conscience en repos ; mais à qui s'adresse-t-on ? Sera-ce à ce saint homme qui passe pour conduire le monde par les voies sûres de l'Évangile, et dont les lumières sont égales à sa vertu ? Non, non, l'on prévoit que ses sentiments ne s'accorderont pas avec les nôtres, et qu'il faudrait renoncer pour toujours à ces lectures criminelles ; l'on cherche un homme qui les justifie, qui nous fasse entendre qu'il est permis d'y donner quelques heures perdues, et que c'est assez de renoncer aux effets dangereux qui s'en peuvent suivre : voilà les conseils qu'on aime : *loquere nobis placentiâ*.

Veut-on se trouver au bal, aux comédies, aux assemblées criminelles, si communes dans ce temps, l'on a quelque peine à s'y résoudre ; des prédicateurs ont dit cent fois que c'étaient là proprement les pompes du démon, auxquelles on a renoncé dans son baptême ; que s'y trouver, c'était en quelque façon révoquer le vœu solennel qu'on y a fait ; que les Pères de l'Église déclament partout contre ces divertissements tout païens, et qu'on les doit au moins regarder comme des occasions prochaines de péché ; il faut donc prendre garde à cela ; mais de qui le prendra-t-on ? De quelques libertins qui n'ont point d'autre loi que la mode du siècle ; de quelques dames entêtées des mêmes passions que nous ; d'un mari qui ne voudra pas que sa femme se distingue des autres, ni qu'elle affecte une singularité que le monde n'approuverait pas. Ne craignez pas, dit-on, ces occasions ne sont pas aussi dangereuses qu'on les fait ; lisez les livres du temps, trouvez-vous au bal, fréquentez cette maison où l'on vous sollicite au péché, c'est assez si vous ne succombez pas ; encore une fois, voilà les conseils qu'on aime : *loquere nobis placentiâ*.

Ah ! conseillers insensés, guides des aveugles, que ne leur dites-vous nettement : La grâce de Jésus-Christ est une lumière que vous portez entre vos mains : allez dans ce lieu où les vents soufflent de tous côtés, elle ne s'éteindra pas : vos passions, assoupies par une conversion de quatre jours, sont des flambeaux mal éteints qui fument encore ; approchez-les de la flamme, elles ne se rallumeront pas ; vous êtes des vases fragiles, courez au travers des rochers, et vous ne vous briserez pas ! Ah ! Messieurs, n'écoutez pas des conseils si funestes, si l'agit d'exposer Jésus-Christ, sa grâce, son sang, votre éternité, on ne le peut faire sans crime. Ainsi, si un ange descendu du ciel vous le

conseille, sachez qu'il vous annonce une doctrine contraire à l'Évangile, et qu'il vous doit être suspect, selon la maxime de l'Apôtre : *Licet vobis angelus de cælo aliud Evangel. zaverit, anathema sit (Galat., I)*. Jetez les yeux sur Joseph, ce conservateur fidèle de mon Sauveur, un ange vient de la part de Dieu lui donner ordre d'aller en Judée; mais parce qu'il y a danger pour Jésus-Christ, et que ce serait l'exposer à la fureur de ses ennemis, ah! ce saint homme, si soumis partout ailleurs aux ordres de Dieu, se donne ici la liberté de les interpréter, il n'obéit pas à la lettre, *tismit illo ire*.

Elh quoi, Messieurs, votre âme vous sera-t-elle donc moins chère que les biens périssables que vous possédez, mérite-t-elle moins de précautions et de vigilance qu'eux? Si vos biens sont sur un vaisseau, ne consultez-vous pas les pilotes les plus habiles, pour apprendre d'eux à éviter les bancs et les écueils qui vous menacent du naufrage? Si vous voyagez chargés d'or et d'argent, ne vous informez-vous pas avec soin des routes les plus sûres? Si vos affaires vous appellent dans un lieu suspect de contagion et de peste, vous en fiez-vous au premier que vous trouvez, pour savoir s'il y a du danger; consultez-vous un de vos ennemis, qui voudrait vous voir périr? Non, non, Messieurs, vous êtes plus circonspects dans vos intérêts temporels que dans ceux de votre salut, dit Jésus-Christ : *Prudentiores filii hujus sæculi filiis lucis*. Vous n'en croyez pas toute sorte de personnes pour ce qui regarde vos biens et votre vie; mais pour votre âme, pour votre salut, pour Jésus-Christ vous l'abandonnez à la discrétion de vos ennemis; vous courez à l'occasion du péché sur la condescendance d'un directeur lâche et complaisant qui vous le permet, sur l'exemple d'une foule de libertins qui vous le conseillent, sur les instances d'un mari qui vous y conduit peut-être lui-même; et vous n'écoutez pas tant de saints dont l'exemple vous en dissuade, tant de Pères et de docteurs qui condamnent ces occasions, Jésus-Christ même qui vous les défend? Ah! Messieurs, il vous attend à son jugement, ce sera là qu'il vous mettra devant les yeux d'un côté ces guides infidèles qui vous auront permis le péché, et de l'autre son Évangile et les saints qui vous l'auront défendu; que direz-vous alors pour vous justifier, d'avoir préféré les conseils du monde à ceux de Dieu? Mais que dira Jésus-Christ lui-même, sinon : Allez, malheureux, vous avez aimé les ténèbres, allez pour toute l'éternité dans les ténèbres; et quel sera celui d'entre ces déréglés qui vous flattent aujourd'hui, qui osent ouvrir la bouche pour vous, puisqu'ils ne se pourront justifier eux-mêmes : *Deus qui condemnat, quis est qui justificet ?*

Mais dans l'état où nous sommes, tout est plein d'occasions pour nous; quel moyen de s'en mettre à couvert? Il faut donc, selon votre doctrine, ou se résoudre à quitter le monde, ou du moins à passer pour un esprit bizarre, chagrin, scrupuleux, qui se dis-

tingue du reste des hommes, et qui croit que le ciel n'est que pour lui? Ah! quand il faudrait quitter le monde pour trouver Dieu, que feriez-vous, Messieurs, qu'une infinité d'esprits plus éclairés, d'hommes plus puissants, de vierges plus délicates que vous n'aient exécuté les premiers? Qui est-ce qui déserta les villes, et qui peupla les déserts dans la ferveur de la primitive Église? qui est-ce qui remplit les cloîtres encore aujourd'hui, sinon la crainte des occasions du péché? Il est vrai qu'on se peut sauver dans le monde, et que Dieu, pour faire éclater la force de sa grâce, veut avoir des élus dans tous les états; l'on voit des saints Louis se sauver sur le trône et dans le sein même des occasions du péché, comme des Antoine, des Paul, des Parôme, se sanctifier dans les déserts; mais ceux là sont dans le monde sans être du monde; et lorsque je vous les vois choisir parmi tant d'autres qui s'y perdent, il me semble, dit admirablement saint Augustin, vous voir cueillir quelques raisins au travers des épines, et vous persuader fausement que ce sont les épines qui les ont portés; non, non, dit ce Père : *Non spinarum fructus est iste, sed vitis (Lib. II de Serm. Domini in monte, c. 24)*. Ces saints n'ont porté du fruit au milieu des épines, que parce qu'ils n'étaient pas épines eux-mêmes; ils ne se sont sanctifiés au milieu des occasions, que parce qu'ils en gémissaient dans le fond de leur cœur; et que s'ils y demeureraient, ce n'était pas par l'attache de leur cupidité, mais par la nécessité de leur état.

Car, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, de deux sortes d'occasions bien différentes, les unes sont des occasions que je nomme nécessaires, permanentes et d'état; les autres sont passagères, fortuites et de hasard; pour ces dernières, il est incontestable qu'on les doit toujours éviter; mais pour les occasions où l'on est engagé par état, il n'est pas toujours libre de les quitter; les princes se trouveraient sans officiers, les républiques sans magistrats, les villes sans commerce, puisqu'il se trouve dans toutes ces conditions une infinité d'occasions de se perdre. Un mari sera pour sa femme une occasion de péché; elle ne peut voir ses excès, sa prodigalité, ses autres vices sans entrer en des emportements et dans des murmures très-criminels; faudra-t-il donc qu'elle le quitte pour éviter l'occasion? Non, Messieurs. Dieu a trois moyens de nous faire éviter le péché, dit saint Bernard, tantôt il nous en ôte l'occasion, *occasione subtractione*; tantôt il nous donne une force intérieure pour y résister, *resistendi data virtute*, et souvent il éteint nos passions pour n'en être pas touché, *affectionis sanitate*. Ce mari est donc pour vous une occasion nécessaire que Dieu ne vous ôte pas, gémissez, soupirez, afin qu'il vous donne la force de la soutenir, et qu'il guérisse en vous cette humeur impétieuse et cette délicatesse qui ne peut rien souffrir.

Voilà, Messieurs, ce qui peut justifier tant de personnes vertueuses, que leur naissance ou leurs emplois attachent auprès de la per-

sonne du prince, et qui sont obligés par état de vivre au milieu des écueils; ils se trouvent à la comédie, au bal, au jeu, ils sont dans la pompe et dans le luxe du siècle, mais ils en gémissent dans le fond du cœur, comme Esther, lorsqu'elle devait paraître en public dans tout l'éclat et la magnificence de sa royauté : vous savez, mon Dieu, disait cette pieuse reine, qu'une nécessité fatale m'engage à ce que je fais. Vous savez que ce diadème que je porte, que ces habits pompeux que je traîne, et qui sont les marques extérieures de ma gloire, sont les sujets secrets de ma douleur et de mes larmes : *Tu scis necessitatem meam, quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ* (Esth., XIV).

Mais pour vous, Mesdames, qui vous flattez peut-être que votre qualité vous donne droit de vivre dans les occasions du péché, et qui, bien loin de détester celles qui sont nécessairement attachées à votre état, en cherchez tous les jours de nouvelles; pour vous qui n'oseriez dire à Dieu sans rougir, qu'il sait que la nécessité vous engage à ces dangers où vous courrez, puisqu'il connaît au contraire que c'est la cupidité qui vous y entraîne : ah ! ne prenez pas de ce que je dis un sujet de scandale, mais sachez que votre état ne justifiera jamais, ni cette passion prodigieuse que vous avez pour le jeu, ni cette vanité qui vous porte à vivre dans le luxe, ni cette sensibilité qui vous fait chercher toutes les délicatesses de la vie. N'écoutez donc plus ceux qui vous disent que ces occasions vous sont permises, que ce sont des privilèges de votre qualité et des apanages de votre état, mais cherchez des conseillers fidèles, qui ne vous abusent pas; suivez l'avis important du saint évêque de Genève, qui vous dit de choisir entre deux mille l'homme de Dieu qui vous doit conduire, afin que les mauvais conseils ne vous engagent jamais dans les occasions du péché; mais prenez garde aussi que la confiance en vous-mêmes ne vous y porte pas. C'est mon second point, par lequel je finis.

SECOND POINT.

Saint Chrysostome, qui connaissait si bien les sources funestes de notre perte, en remarque deux principales pour deux sortes de personnes qui composent toute l'Eglise: le désespoir pour les impies, et la présomption pour les justes. Un pécheur désespéré ne se relève jamais, et un juste présomptueux ne manque pas de tomber bientôt dans le même état que lui. Voilà, dit cet admirable Père, ce qui perd presque tous les hommes, voilà les deux vices qui dépeuplent le ciel et qui remplissent les enfers : *Stantem confidere et desperare facientem, perditio animarum est* (Chrysost., hom. 58).

En effet, n'est-il pas juste, Messieurs, que, comme Dieu abandonne ceux qui n'attendent plus rien de sa miséricorde, il laisse tomber les orgueilleux qui en présument trop? Car c'est cette présomption funeste, qui fait qu'on s'expose si témérairement aux occasions du péché; il en est peu qui vou-

parce qu'on se flatte toujours, ou que Dieu nous soutiendra, ou que nous nous soutiendrons nous-mêmes dans ces pas glissants, ah! l'on y court, on y vole, on s'y expose sans scrupule. Que cette conduite vous est injurieuse, mon Dieu! car chercher l'occasion du péché dans l'espérance que vous viendrez nous en arracher, n'est-ce pas vouloir que votre miséricorde autorise notre dérèglement, et qu'elle trempe elle-même dans nos désordres? Non, non, pécheurs, elle ne le fera pas, Dieu s'en est expliqué par la bouche du Sage. Qui est-ce, dit-il, qui aura compassion de ceux qui sont assez téméraires pour aller s'exposer au milieu des serpents, sous prétexte de les enchanter; s'ils viennent à en être piqués, ne méritent-ils pas qu'on se moque d'eux, et que personne ne les soulage? *Quis miserebitur ejus qui incantat, si a serpente mordentur* (Eccle., XII)? Vous cherchez les occasions du péché parce que vous espérez que vous aurez assez de grâce pour les vaincre; vous vous trouvez tous les jours dans cette compagnie, où les médisants, les libertins, les voluptueux sont comme autant de serpents dont le souffle infecte l'air, et dont la langue n'épargne personne, vous vous croyez assez adroit pour les enchanter, et pour n'en recevoir aucun dommage; mais si leur venin vous empoisonne, mériterez-vous que Dieu vous enlève? *Quis miserebitur ejus qui incantat, si a serpente mordeatur?*

Peut-être attendez-vous tout votre secours de vous-mêmes? Mais n'est-ce pas là se soustraire à la nécessité de la grâce, et se persuader qu'on peut être saint sans le secours de Dieu? Je me suis souvent trouvé dans ces mêmes occasions, dites-vous, et j'en suis sorti sans aucune impression fâcheuse; ni les comédies, ni les livres galants, ni les discours dissolus n'ont point flétri ma pureté, les médisances n'ont point altéré ma charité pour le prochain qu'on a noirci. Présomption dangereuse! s'écrie saint Augustin : *Perculosa nimium præsumptio Aug., de honest. Mulier.*! Sachez que si ces occasions dont vous parlez ne vous ont pas encore fait perdre cette pureté si précieuse dont vous vous glorifiez, elles ont fait dans votre cœur des impressions secrètes qui la flétriront quelque jour. A la première tentation, ah! ces idées lâcheuses ne manqueront pas de se réveiller, vous tomberez, et vous connaîtrez trop tard que lorsque vous avez cru vaincre, vous avez été vaincus : *Multi se putant vincere cum victi sunt* (Ibid.). Ces médisances, dites-vous, ne blessent point en vous l'amour du prochain; mais qu'un petit intérêt vienne à vous diviser, ne vous en servirez-vous pas contre lui, ne lui reprocherez-vous pas hautement ces mêmes défauts que la calomnie lui donne; et par conséquent n'est-ce pas vous tromper de croire que les occasions du péché ne fassent point d'impression sur vous-mêmes; n'est-ce pas une présomption très injurieuse à Dieu de les chercher sous prétexte de les vaincre? *Multi se putant vincere cum victi sunt.* Si cette présomption est

(Quatre.)

injurieuse à Dieu, ah! qu'elle est aveugle de la part de l'homme! Car qu'est-ce, dit l'Écriture, que s'exposer à l'occasion du péché, et se flatter qu'on n'y succombera pas? N'est-ce pas cacher le feu dans son sein, et prétendre que nos habits n'en seront pas consumés? N'est-ce pas vouloir marcher sur des charbons ardents, et prétendre ne se point brûler la plante des pieds? Ah! Messieurs, ce monde, dans la corruption où l'on y vit, est un feu brûlant; les flammes des passions qui s'y allument sont comme un incendie continu qui nous menace de nous consumer: si nous nous dissimulons ce danger à nous-mêmes, si nous croyons être en sûreté lorsque nous nous y exposons avec témérité, c'est véritablement cacher le feu dans notre sein, et s'imaginer qu'il ne nous brûlera pas. C'est s'aveugler, dit saint Chrysostome, puisqu'il faudrait avoir une vertu égale à celle des trois enfants si célèbres, pour vivre parmi les flammes de cette fournaise du siècle sans se consumer. En vérité, dit saint Bernard, croiriez-vous votre vie bien en assurance, si vous reposiez au milieu des serpents; ne seriez-vous pas toujours dans les alarmes et dans la frayeur? ne vous verrait-on pas; dans une vigilance continuelle, jeter les yeux autour de vous, pour ne vous pas laisser surprendre? Eh! votre sainteté est-elle donc moins en danger parmi tant d'occasions funestes qui l'assiègent, et n'est-ce pas vouloir périr que de vous endormir en cet état par une présomption téméraire? *Non tuta tibi tua bonitas obsessa malis, sicut nec sanitas vicino serpente* (Bern., lib. I, de Consid., c. 4). Et d'où peut venir cette confiance aveugle, Messieurs? Etes-vous donc plus sages que les Salomon, plus saints que les David, plus aimés de Dieu que les Saül, qui ne furent pas à l'épreuve des occasions, et dont la chute et le déplorable naufrage ne vous est marqué dans les Écritures, dit saint Augustin (l. III de Doctr. Chr., c. 23), que pour vous faire craindre cette terrible sentence de l'Apôtre: *Qui stat, videat ne cadat* (I Cor., c. 16).

Quoi! vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes; c'est un incendie qui n'est couvert qu'avec des étoupes, dit un saint abbé: *Consopitum stupurum superinjectione incendium* (Abbas Cellensis, epist. ad Bern.), et vous voulez que le souffle de tant de personnes ne le rallume pas? Votre charité ne fait encore que de naître, elle est faible et fragile, c'est une charité de roseau, dit saint Bernard, *arundinea charitas*, et vous prétendez que les vents ne s'en joueront pas? Ah! que c'est peu estimer votre âme, que de l'exposer de la sorte! Il faut sans doute que vous n'en sachiez pas le prix, mais apprenez-je d'une belle comparaison du même saint Bernard. Si quelqu'un de vous avait été assez heureux, dit ce Père plein d'onction (Serm. III de Advent.), pour se trouver au pied de la croix de Jésus-Christ lorsqu'il y fut attaché, et pour ramasser dans un vase fragile quelques gouttes de ce sang précieux qui cou-

lait de ses veines, avec quelle précaution ne marcheriez-vous pas, lorsqu'il faudrait porter ce vase entre vos mains au travers d'une foule de peuple et d'une infinité de rochers? Ah! ce bonheur ne nous est pas arrivé, dit-il, mais après tout nous portons dans ces vases fragiles de notre chair une âme que je puis appeler plus précieuse que ce sang même, puisque Jésus-Christ, qui en connaissait le prix, l'a versé pour elle: *Et certe id servandum accepi, pro quo mercator non insipiens sanguinem illum dedit*. Et cependant je l'expose tous les jours dans la foule du monde, je la porte au travers des écueils et des occasions du péché, et par une présomption terrible je ne tremble pas!

Ah! sage protecteur de mon Sauveur, divin Joseph, que votre conduite condamne hautement la miennelle Pour conserver Jésus-Christ, vous avez Jésus-Christ même, et vous craignez de le perdre; vous ne l'exposerez pas à la fureur de ses ennemis, qu'un de ses soupirs pourrait abattre; et moi, présomptueux que je suis, moi qui n'ai que ma faiblesse et ma fragilité naturelle, je l'expose tous les jours à ces mêmes ennemis, je le reçois dans mon sein par la participation de nos redoutables mystères; et le même jour, et peut-être un moment après, je le porte dans ces assemblées où les inipies le déchirent; dans ce jeu où toutes les passions le combattent; dans ces festins où des excès honteux l'éteignent et le font périr; et j'ose me flatter que je le pourrai conserver au milieu de tant de dangers! Ma présomption va même si loin, que je regarde ces écueils comme des occasions de mérite et de victoire pour moi; je me dis à moi-même: J'aurai du mérite à vaincre ces occasions, il faut que je les recherche: *Volo habere quod vincam!* Eh! que ne dites-vous plutôt, dit saint Augustin (*De Honest. Mulier.*): Je veux périr, il en faut chercher les moyens! *Quid est volo habere quod vincam, nisi volo habere quod peream!*

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire remarquer en passant un effet de cette présomption qui damnera peut-être bien des chrétiens. Comme ils regardent avec indifférence les occasions du péché dans lesquelles ils vivent, et qu'ils présument toujours de n'y pas retomber, ils ne pensent jamais à les quitter; ils ne se font pas même un scrupule de ne s'en pas confesser, de peur qu'on ne leur arrache ces chères occasions qu'ils croient toujours pouvoir surmonter. Voilà la source de tant de confessions sacrilèges et de tant de fausses conversions qui obligent les ministres de Jésus-Christ de s'écrier avec le prophète Jérémie: *Curavimus Babylonem, et non est sanata!* Ah! il y a tant de temps que nous appliquons à Babylone, c'est-à-dire, aux gens du monde, les remèdes salutaires de la pénitence, et cependant nous les voyons toujours languir dans les mêmes maladies, toujours attachés aux mêmes passions et aux mêmes désordres; et pourquoi? c'est qu'ils en aiment les occasions; ils coupent les branches de leur cupidité, mais ils n'en

arrachent pas la racine. A les voir fréquenter les sacrements, et soupirer au pied des autels, vous diriez que ce sont des saints; mais à sonder ce cœur, à examiner l'attache qu'il a pour cette occasion d'impureté, de colère, de médisance, d'avarice, ah! vous jugerez sans peine que ce sont des pécheurs endurcis, et que c'est d'eux que parle le saint homme Job avec indignation, lorsqu'il dit qu'il a vu un homme insensé, couvert de quelque beauté apparente, mais dont la racine était inébranlable : *Vidi stultum firma radice et maledixi pulchritudini ejus* (Job., V). Et quelle est cette racine, grand Prophète? C'est l'occasion du péché, pour laquelle on a une attache invincible; on quitte cette maison scandaleuse pour quelques jours, on se sépare pendant le carême, pour un temps, de ces compagnies criminelles qu'on fréquente, afin de recevoir Jésus-Christ à Pâques, mais on n'y renonce pas pour toujours, on se promet seulement avec présomption de n'y pas offenser Dieu, et la racine de ce désordre subsiste toujours : *Vidi stultum firma radice*. N'avez-vous jamais pris garde, Messieurs, à ces fleurs si communes dans nos jardins, qu'on nomme héliotropes ou tournesols : leur sommet et leur fleur se tourne comme le soleil, vous diriez qu'elle le va suivre partout, mais sa racine ne change jamais de situation, elle demeure toujours attachée à la terre; voilà votre image, Messieurs; Jésus-Christ passe dans les mystères de sa naissance, de sa circoncision, de son épiphanie comme un soleil par ces différents degrés; les pécheurs courent en foule dans les églises : ils se confessent, ils communient, ils se tournent en apparence vers ce soleil de justice, mais leur racine funeste ne branle pas, leur amour pour l'occasion du péché est toujours le même, et par conséquent leur piété trompeuse ne mérite que des malédictions : *Vidi stultum firma radice et maledixi pulchritudini ejus*. Mais si ce portrait ne vous semble pas assez naturel, souffrez, impies, que j'en emprunte un de l'Evangile même pour vous le mettre devant les yeux; il est affreux, il est terrible, mais après tout si vous aimez toujours l'occasion du péché, il est digne de vous : c'est ce possédé dont parle l'évangéliste saint Marc. Il se plaisait à être jour et nuit dans les tombeaux et dans les cavernes les plus affreuses, il prenait plaisir à se froisser et à déchirer sa chair contre les rochers : *Erat concidens se lapidibus* (Marc., I, 8); et lorsque Jésus-Christ venait à passer, il courait au-devant de lui et l'adorait : mais que lui disait-il? Je vous en conjure, Seigneur, ne me tourmentez pas, traitez-moi avec douceur, et surtout ne m'obligez pas de quitter le pays que j'habite : *Deprecabatur ne se expelleret extra regionem*. Eh bien, pécheur, attaché aux occasions de ton péché par la présomption de n'y pas tomber, le reconnais-tu à un portrait si naïf et si fidèle? ne te plais-tu pas, comme ce possédé, à habiter dans les sépulcres, c'est-à-dire, dans ces lieux honteux où la corruption règne? Ne semble-t-il pas que tu trouves

la joie à t'aller froisser contre les rochers, lorsque tu recherches les occasions du péché? Si Jésus-Christ paraît à quelque grande fête, ne te voit-on pas courir au-devant de lui, pour lui rendre un culte imaginaire? Et lorsque tu es aux pieds d'un confesseur, ne le pries-tu pas de l'épargner, de ne pas t'obliger de sortir des tombeaux où tu habites, mais surtout de ne te pas chasser de ces lieux funestes où tu trouves tes délices, de cette compagnie où l'on t'a cent fois sollicité au péché, de cette maison où des entretiens déshonnêtes corrompent ton cœur, de cette assemblée où l'entêtement du jeu te jette dans l'oubli de ton salut : *Ne me expellas, ne me expellas extra regionem*. Et d'où vient cette attache prodigieuse à des occasions dont on connaît le danger, sinon d'une présomption aveugle qui fait espérer qu'on n'y succombera pas?

Quoi! ne savez-vous pas, dit saint Augustin, que Dieu n'affaiblit que ceux qui se croient faibles, et que rien n'affaiblit davantage que la présomption de la fermeté. *Munitos impedit a firmitate presumptio firmitatis*. Que cette fausse sécurité ne vous porte donc plus au péché, mais que la considération même de vos intérêts ne vous en fasse jamais chercher les occasions. Méprisez tout, quittez tout, souffrez tout, comme saint Joseph, pour conserver Jésus-Christ. Apprenez de ce fameux patriarche de l'antenna toi à perdre non-seulement votre manteau, mais vos biens, mais vos amis, pour conserver votre innocence et votre chasteté. Vous ordonne-t-on de ne plus voir cet homme, qui est le plus cher de vos amis, le conseil de votre famille, l'œil de vos affaires domestiques? Ah! si cet œil vous scandalise, arrachez-le, et Jésus-Christ qui le dit, veut-on que vous n'avez plus d'habitude avec cette personne qui est votre appui et comme la main qui soutient votre famille? Ah! si cette main vous scandalise, il faut la couper, si n'importe d'intérêt qui vous en dispense : *Abscinde et projice abs te*. Si vous imitez ainsi tous vos intérêts pour conserver Jésus-Christ, vous mériterez de le posséder pendant toute l'éternité : c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DES ROIS.

De la recherche et de la connaissance de Jésus-Christ.

*Ubi est qui natus est Rex Judæorum?
Quæst celui qui est né roi des Juifs (Matth., I, 2)?*

Pour vous répondre, Messieurs, il fallait quelqu'un de ces grands hommes qui m'ont précédé dans la carrière que je finis; c'étaient à ces astres lumineux de l'Eglise, qui pendant cet Avont vous ont découvert les voies du Seigneur, à vous introduire dans le lieu de sa naissance, à vous faire entrer dans la terre promise, après vous avoir conduits dans le désert, et à vous montrer Jésus-Christ après vous avoir inspiré cette ardeur de le connaître et de le posséder : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Mais qu'avez-vous

fait, chrétiens, pour mériter, si j'ose le dire, que l'étoile du Seigneur se soit éclipsée et que Jésus-Christ soit encore caché pour vous? N'est-ce point qu'égarés dans le monde, comme les mages dans la cour d'Hérode et dans Jérusalem, vous avez négligé ces grandes lumières qui vous en éloignaient, pour suivre les fausses lueurs de la prudence humaine, et prendre conseil de la terre, quand le ciel vous parlait : *Ad humanum conversos documentum signum cæleste deseruit* (S. Bern.)?

On plutôt, Seigneur, qu'ai-je fait moi-même, pour être obligé de paraître à leur place et de parler d'un mystère où les mages ne s'expliquent que par le silence; d'un mystère où l'esprit, partagé par des sentiments contraires, ne sait, dit saint Bernard, s'il doit gémir de la réprobation des Juifs, ou triompher de l'élection des Gentils; pleurer la perte de la synagogue, ou se réjouir de la naissance de l'Eglise; s'affliger de voir un tyran conspirer contre le corps naturel de Jésus-Christ, ou se consoler de voir trois rois lui former les premiers ce nouveau corps, ce corps mystique dans lequel il ne mourra jamais; d'un mystère enfin où il ne faut rien moins que vous expliquer la religion tout entière, et vous apprendre à chercher Jésus-Christ, à connaître Jésus-Christ, à adorer Jésus-Christ? Mais les mages mêmes seront nos guides dans ce grand dessein. Nous les allons voir chercher Jésus-Christ par le mouvement de la grâce, et combattre les motifs terrestres de notre cœur : c'est mon premier point; connaître Jésus-Christ par la lumière de la grâce, et condamner les fausses lumières de notre esprit : c'est le second; adorer Jésus-Christ par l'ardeur de la grâce et confondre la tiédeur de notre amour, c'est tout mon dessein. Mais pour trouver Jésus-Christ, cherchons-le, comme les mages, entre les bras de Marie, et la saluons avec les paroles d'un ange. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Chercher Jésus-Christ, c'est et le fondement et la consommation de la religion chrétienne; c'est par là que la piété commence, c'est par là qu'elle finit; il faut qu'il soit seul le motif de notre action et le terme de notre repos, le premier qu'on désire et le dernier qu'on aime, le principe et la fin de notre vertu : *Ego sum primus et novissimus*. Ah! le grand bien de chercher Dieu, s'écrie saint Bernard, c'est le premier effet de la grâce, c'en est le dernier fruit; c'est la source de toutes les vertus, c'en est le terme; l'on n'est rien si on néglige Dieu, l'on est tout quand on le cherche : *Magnum bonum querere Deum, primum in donis, ultimum in profectibus* (Bern., serm. LXXXIV, in Cant.). Et cette recherche de Jésus-Christ que je vous prêche n'est pas une action qui doit passer, Messieurs, il faut qu'elle s'étende à tous les moments de votre vie, selon les principes de saint Augustin; et que, quelque justes que vous soyez, vous cherchiez toujours celui qui ne sanctifie que ceux qui le cherchent, et sans la présence duquel il ne peut y avoir

dans l'homme ni justice, ni piété, ni sagesse, ni félicité : *Tota ejus actio bona est converti ad eum a quo factus est, et ab eo justus, pius, sapiens beatusque semper fieri* (Aug., de Genes. ad litt., c. 11 et 12). Car il n'en est pas de Jésus-Christ, ajoute saint Augustin, comme des médecins du corps, qu'on cherche dans la maladie, et dont on se passe dans la santé; la guérison de l'âme dépend d'une action permanente de Dieu, son ouvrage ne peut subsister sans lui; il ne sert de rien de l'avoir cherché pour être juste, si on l'oublie quand on est justifié, et la présence actuelle de la lumière n'est pas plus nécessaire pour éclairer l'air, que la présence et l'action de Dieu pour justifier l'homme : *Sic homo Deo sibi presente illuminatur, absente autem continuo tenebratur* (Ibid.).

C'est donc une loi indispensable à quiconque veut être saint et de chercher Jésus-Christ, et de le chercher toujours. Mais qu'on est conduit par des motifs bien différents dans cette recherche! la cupidité anime les uns, la vanité soutient les autres, la grâce y conduit peu de personnes. Et ne croyez pas, Messieurs, que je vous donne ici les fausses lueurs de mon esprit, mes conceptions vaines pour la vérité solide : dans un jour où brille la lumière de Dieu, celle des hommes doit être éclipsée; l'Evangile est l'étoile que je dois suivre, et c'est là que j'apprends les vérités que je vous prêche. Car n'y voyons nous pas en effet trois sortes de personnes chercher Jésus-Christ? Hérode ne s'en informe-t-il pas pour le faire mourir et lui ravir l'empire? voilà la cupidité. Les princes des prêtres qu'il assemble ne l'étudient-ils pas dans les prophètes pour le faire connaître aux autres? voilà la vanité. Les mages ne le demandent-ils pas dans Jérusalem pour l'adorer? voilà la grâce qui le cherche. La cupidité veut ses biens, la vanité ses lumières, la grâce ne veut que lui-même. Donnons quelque étendue à ces vérités, et si elles m'emportent trop loin, j'aurai soin d'abrèger le reste.

1^o Chercher Dieu par cupidité, c'est quelque chose de si monstrueux, qu'à cette proposition le cœur s'émeut, l'esprit se révolte, ceux mêmes qui en sont coupables ne peuvent souffrir d'en être repris; et tel qui ne craindrait pas d'être vicieux par ostentation, rougirait de paraître vertueux par intérêt. Cependant il n'est que trop vrai, Messieurs, que la cupidité est le singe de la charité, et qu'elle prend comme elle mille formes différentes pour arriver à ses fins : ingénieuse dans la conduite de ses desseins, elle en cache la malignité sous de riches apparences, elle conduit au vice par la vertu, elle se sert de Dieu pour combattre Dieu même. Ce qui fait dire à saint Augustin que ce qui distingue le juste de l'impie, ce n'est pas le corps, mais l'esprit; ce n'est pas l'extérieur, mais la fin de leur conduite : car l'un et l'autre cherchent Dieu et ménagent le monde, mais avec cette différence, que le juste, animé de la charité, se sert du monde pour arriver à Dieu, et que l'impie, dominé par la cupidité, se sert de

Dieu pour arriver au monde : *Uti vult Deus ut fruatur mundo*. Telle est la conduite d'Hérode dans notre Evangile. Il apprend qu'un nouveau roi vient de naître, son esprit se trouble, son cœur s'irrite, son ambition s'alarme, mais sa cupidité ne se déconcerte pas : au lieu d'éclater d'abord en violence, elle se déguise en piété ; il colore la persécution qu'il médite des apparences d'un zèle qu'il déteste, il entre dans les pieux sentiments des mages ; sous prétexte d'imiter leur vertu, il tâche de les faire servir à son crime ; et sous la fausse promesse d'adorer Jésus-Christ, il cache le funeste dessein de le perdre : *Renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum*. Cupidité malheureuse, Dieu saura bien faire échouer tes projets ! tu te sers de lui pour exécuter tes desseins, il se servira de toi-même pour les renverser ; tu cherches à cimenter ton trône de son sang, et tu feras mourir toi-même l'héritier qui le doit soutenir ; tu lui disputes et le titre de roi et celui de Messie, et tu lui donnes le premier dans ces millions d'innocents que tu immoles, et des sujets qui le reconnaissent, et des victimes qui l'honorent. C'est ainsi, s'écrie saint Augustin, que Dieu fait servir les cupidités injustes des hommes à la justice de ses desseins, et que quiconque veut élever sa grandeur sur les ruines de Jésus-Christ, mérite que Jésus-Christ s'élève lui-même sur les ruines de sa fortune, et qu'il fasse connaître sa puissance par la même cupidité qui la veut détruire : *Utitur in bonum voluntatibus etiam malis*.

Conduite monstrueuse du plus cruel des tyrans, oserai-je dire que tu trouves des imitateurs parmi les chrétiens ? que leur cupidité cherche encore tous les jours Jésus-Christ pour le détruire, et que tel, qui semble vouloir contribuer à sa gloire, ne médite pourtant que son anéantissement et sa mort ? Oui, disons-le, et ne flattons pas les pécheurs dans leurs ténèbres, ils ne pensent qu'à s'établir aux dépens de Jésus-Christ, et plus cruels qu'Hérode qui ne le connaissait pas, ils cimenteraient volontiers leurs erreurs, leur fortune, leur réputation, leurs plaisirs du sang même de l'Agneau.

Tel est votre crime, hérétiques obstinés, si le zèle du prince et les soins du pasteur nous en laissent encore quelqu'un à combattre : vous cherchez Jésus-Christ dans ses Ecritures, il est vrai, mais ne le combattez-vous pas par ses Ecritures mêmes ? N'abusez-vous pas de ses vérités pour établir vos erreurs, de ses paroles pour détruire ses sacrements, de l'autorité ancienne de son Eglise pour fonder une secte nouvelle, de son Evangile contre son Evangile même ? Ou du moins, si l'on ne vous permet plus ces abus, ne cachez-vous point encore un reste d'infidélité sous une conversion simulée, un cœur hérétique sous des airs catholiques, un mépris sacrilège de nos saints mystères sous une fausse adoration ? Ne recevez-vous point le corps de Jésus-Christ avec l'esprit de Calvin ? ne sauvez-vous point vos erreurs à l'ombre de la vérité, et semblables, dit saint Augustin en parlant des donatistes, à ces

personnes qui, pour garantir leurs maisons du pillage, y mettent des armes et des noms qui ne leur appartiennent pas, n'empruntez-vous point le nom et les apparences de la vérité pour vous maintenir dans la possession de vos erreurs : *Quid ad defensionem possessionis tue titulos Christi posuisti* (Aug. in psal. XXI) ? N'est-ce pas là chercher Jésus-Christ pour le perdre, sous prétexte de l'adorer ?

Tel est encore votre crime, dévots intéressés, la cupidité seule vous fait chercher Jésus-Christ, et vous ne vous abaissez au pied de ses autels que pour vous élever sur ses autels mêmes. Car faire servir la religion à la politique, l'humilité à l'ambition, le désintéressement aux richesses, le culte de Dieu à la faveur du prince ; affecter une réputation de probité qui surprenne l'estime des hommes, une ostentation de zèle qui attire leurs bienfaits, un mépris des grandeurs humaines qui vous y fasse insensiblement arriver, n'est-ce pas faire de Jésus-Christ la victime de sa cupidité, adorer son humilité pour usurper sa grandeur, et, comme Hérode, renverser son trône sous prétexte d'honorer son berceau ?

Je n'aurais jamais fait, chers auditeurs, si je voulais vous représenter ici tous les faux adorateurs de mon Sauveur, ces impies orgueilleux qui se troublent comme Hérode à la nouvelle de sa naissance, qui ne le voient qu'à regret renaître dans ses mystères, qui redoutent ces grandes fêtes où la religion et la bienséance obligent de le recevoir, et qui l'adorent pourtant dans leurs communions, pour le faire mourir par leurs désordres. Ces hypocrites subtils dont parle saint Paul, qui, sous des airs de piété, s'insinuent dans le monde, s'attribuent les aumônes des fidèles, se nourrissent aux dépens de ceux qu'ils exhortent au jeûne ; et, ce que je ne puis dire sans douleur, attaquent Jésus-Christ dans les cœurs où ils devraient l'introduire, tâchent d'y régner à sa place, et de se faire aimer pour lui. Ne le cherchent-ils pas par pure cupidité ? C'est à vous, glorieux mages, parfaits adorateurs de Jésus-Christ, à confondre ces artifices de la cupidité qui le cherche ; à vous, dis-je, qui quittez des royaumes pour le trouver, à vous qui sacrifiez les intérêts de votre fortune, de vos familles, de vos états pour le posséder ; à vous enfin à qui la grâce a sans doute appris qu'il tient lieu de toutes choses à qui le cherche sans intérêt, et que sans mendier ses besoins de cette multiplicité de créatures qui ne nous satisfont jamais, on trouve en lui seul plus qu'on ne quitte pour lui, dit S. Augustin : *Deus tibi totum est* (1^o tract. XIII in Joan.). Si vous aimez les biens, il en est le maître ; si vous désirez la gloire, il en est la source ; si vous cherchez des lumières, il en est le centre : mais n'aimez ni ses biens, ni sa gloire, ni ses lumières plus que lui, *Deus tibi totum est*.

2^o Car la vanité, qui ne cherche Jésus-Christ que pour ses lumières, n'est pas moins criminelle que la cupidité, qui le cherche

pour ses biens. Étudier Jésus-Christ, c'est sans doute l'occupation et la plus nécessaire et la plus noble du chrétien ; mais l'étudier par vanité, pour avoir la gloire de le faire connaître aux autres, séparer ses lumières de son amour, donner tout son temps à l'étude de la vérité, rien à la pratique ; c'est ce qu'on pourrait pardonner à l'homme, dit un Père, s'il avait deux vies différentes, l'une pour étudier la sagesse, et l'autre pour la suivre ; l'une pour contempler, et l'autre pour agir ; mais c'est ce qu'on ne peut pardonner au chrétien, qui, n'ayant qu'une vie, se passe tout entier à chercher Jésus-Christ pour le faire connaître, et ne pense jamais à l'aimer. *Non studendum est sapientia quod cupit de modo carere, sed sapiendum est* (Lactantius, lib. II de Institut. adv. Gent., c. 16).

Et je ne condamne pas ici, Messieurs, un homme imaginaire ; je n'ai vu pas à plaisir de nouveaux égarements dans la morale et dans la recherche de Jésus-Christ ; je trouve dans son Évangile même l'erreur que je combats. Car voyez cette assemblée nombreuse de sages, qu'Hérode appelle à son secours, ces princes des prêtres, ces oracles de la loi qu'il consulte dans son trouble sur la venue du Messie ; ils ont passé toute leur vie à le chercher dans les prophètes, à démêler le temps, le lieu, les circonstances de sa naissance, amoureux de ces lumières qui les distinguoient, et fiers de cette science qui les fait respecter ; mais après tout ces scribes anciens, exténués par la contention de leurs études vaines, blanchis dans l'application pénante du cabinet, courbés sous le poids de tant de livres lus et entassés dans leurs têtes, quel fruit retirent-ils aujourd'hui de tant de travaux ! la vanité d'une science dont ils ne profitent pas, la triste gloire d'avoir cherché le Messie pour les autres, le plaisir d'indiquer aux mages le lieu de sa naissance, sans faire eux-mêmes un pas pour le trouver : *Dixerunt in Bethleem, in Bethleem Judææ*.

Peinture trop fidèle de ces contemplatifs, dont toute la religion est dans l'esprit, pleins de belles idées de la vertu, savants dans les voies sublimes de la vie spirituelle, raffinant sur toutes les règles de la pénitence, cherchant Jésus-Christ jusque dans le sein de son Père ; prêts de vous décrire sa gloire et de vous expliquer ses grandeurs, mais bornés à cette dévotion mystique, et incapables de descendre dans ses humiliations, sans lesquelles on ne peut pourtant arriver à ses grandeurs, dit S. Augustin, *descendite ut ascendatis*. N'est-ce pas là le chercher par vanité ? Plus coupables encore ces ministres de l'Évangile qui ne cherchent Jésus-Christ que pour le faire connaître aux autres, toujours appliqués à éclairer, jamais à édifier leurs frères ; curieux de trouver des vérités lumineuses pour les débiter, négligents de choisir quelques vertus morales pour les pratiquer ; tout de feu quand il faut parler, tout de glace quand il faut agir ; zélés pour montrer Jésus-Christ aux autres ; lâches à le suivre eux-mêmes, ne remarquant pas sans doute que l'Apôtre ne sépare point la doc-

trine et l'intégrité, *in doctrina, in integritate* (Tit., II) ; qu'annoncer Jésus-Christ, c'est un conseil ; que le suivre, c'est un précepte, *sequatur me* ; que, comme l'a dit le prophète, c'est avec les mains, et non pas avec l'esprit, c'est-à-dire, par l'action, et non pas par la contemplation, qu'il le faut chercher, *Exquisivi Deum manibus meis* ; et qu'enfin, selon S. Augustin, l'ordre de la science veut qu'on aime la justice avant que de comprendre la vérité, et que par la peine de pratiquer l'une, on achète le plaisir de connaître l'autre : *Prior est in recta hominis eruditione labor operandi que justa sunt quam voluptas intelligendi que vera sunt* (Aug., lib. XXII contra Faust., c. 53).

3^e Ne nous égarons donc plus dans la recherche de Jésus-Christ, ni par les vues d'une cupidité intéressée, ni par la vanité d'une étude stérile ; cherchons-le avec nos rois par le pur mouvement de la grâce : car c'est elle, Messieurs, qui détache leur cœur, qui prépare leur volonté, qui soutient leur faiblesse. Personne ne peut venir à moi, dit-il lui-même, si mon Père ne l'attire ; c'est-à-dire que tout mouvement qui ne vient pas de Dieu ne nous conduit point à Jésus-Christ. On s'égaré dans ses vues humaines quand on le cherche par intérêt, et l'on ne trouve que ces biens fragiles, qu'il donne aux impies comme aux saints ; on se perd dans ses vaines pensées quand on le cherche par curiosité, et ces lumières stériles, qu'il ne refuse pas aux païens mêmes, sont tout le fruit de cette recherche ; mais quand on court à lui par l'impression de la grâce, on le trouve lui-même parce qu'on le cherche pour lui-même. Or cette grâce, cette grâce si nécessaire pour trouver Jésus-Christ demande trois grandes dispositions : vigilance pour en observer le moment, promptitude à en suivre l'impression, constance pour en surmonter les obstacles ; et ce sont nos rois mêmes qui vont nous donner ces grandes leçons.

Il faut de la vigilance ; car ne les vois-je pas uniquement appliqués deux ans entiers, selon S. Augustin, à observer les mouvements de l'étoile qui était, disent les Pères, la figure naturelle de la grâce ? Ce nouveau météore les surprend, sa lumière extraordinaire leur fait conjecturer quelque grand prodige ; ils suspendent et le soin de leurs états, et les délices de leurs études, pour ne s'appliquer qu'à lui ; il en observent le cours, les mouvements, les défaillances ; et sans se lasser d'une vigilance si exacte et si longue, ils soupirent après l'heureux moment qui leur doit découvrir ce prodige caché. Aussi Dieu ne frustra-t-il pas leurs espérances, il fit passer dans leur cœur la lumière qui brillait à leurs yeux, ils connurent le mystère d'un Dieu fait homme, et sentirent une ardeur secrète de le chercher : la grâce les sollicite, les pousse, les emporte ; et ses premiers mouvements ne leur échappent pas, parce qu'ils sont attentifs à les observer. Où trouver aujourd'hui des chrétiens aussi fidèles que ces idolâtres ? des chrétiens qui ob-

servent sans cesse les heureux moments de la grâce? des chrétiens qui se dérovent quelquefois au tumulte du monde pour l'écouter? Ah! combien d'inspirations de quitter le siècle, combien de terreurs salutaires sur les dangers de votre état, combien de mouvements de chercher Jésus-Christ ont frappé votre cœur sans le gagner? Toujours répan- dus dans les créatures par vos soins ou vos divertissements superflus, toujours fugitifs de ce cœur, comme parle S. Augustin, l'étoile y brille, et vous ne l'observez pas, la grâce le sollicite, et vous ne l'écoutez pas; et mille fois éclairés, mille fois pressés de chercher Dieu, vous mourez dans les ténèbres sans le trouver: courez donc pendant que la lumière vous éclaire, dit Jésus-Christ, de peur que les ténèbres de l'impénitence ne vous surprennent: *Ambulate dum lucem habetis, ne vos tenebræ comprehendant.*

Courez, car c'est peu d'observer le mouvement de la grâce, mille savants se perdent dans la spéculation de ses opérations et de ses effets, il faut du zèle et de la promptitude pour lui obéir. C'est ici, Messieurs, que toute la rapidité de l'éloquence aurait peine à suivre la prompte obéissance de nos rois à vous décrire l'ardeur avec laquelle ils rompent tous les liens qui les arrêtent; les soupirs d'une famille, les délices d'une vie heureuse, les besoins d'un Etat, les dangers d'un voyage pénible sont de faibles prétextes pour eux: la grâce agit, il faut obéir; l'étoile part tout d'un coup, il faut la suivre; familles alarmées, désolées-vous, vous ne les arrêterez pas; sujets abandonnés, plaignez-vous, ils ne vous écouteront pas; plaisirs méprisés, présentez-vous avec tous vos attraits, ils ne vous regretteront pas; ils suivront malgré vous, et l'étoile qui les conduit et la grâce qui les pousse à chercher Jésus-Christ. Mais je ne m'aperçois pas qu'en faisant l'éloge de leur zèle je blâme votre froideur, je condamne votre indocilité aux mouvements de l'esprit de Dieu; car sondez vos cœurs, Messieurs, la grâce ne vous a-t-elle pas poussés mille fois à vous convertir, à quitter le monde, dont le torrent vous entraîne, à chercher Jésus-Christ dans la solitude et dans les mortifications qu'il a pratiquées? N'avez-vous pas toujours différé d'obéir à des mouvements si saints; et sous prétexte de mettre ordre à vos affaires temporelles, ou de disposer l'esprit des parents, n'avez-vous pas dit comme ce malheureux de l'Évangile, que vous aviez encore des morts à ensevelir dans le monde, qu'il fallait attendre la mort d'un père ou d'une mère pour exécuter votre dessein: *Permitte me primum sepelire patrem meum?* Et pendant ce délai qu'est il arrivé? le mouvement de la grâce a passé, l'étoile est partie, et vous ne la reverrez peut-être jamais. Car cet astre qui marche doucement devant ceux qui le suivent comme les mages, s'évanouit comme un éclair devant ceux qui le négligent, et fasse le ciel que cet éclair ne soit pas suivi de la foudre qui vous veut frapper! Suivez donc des mouvements qu'il est si dangereux de négliger, laissez gémir

vos parents, périr vos biens, renverser le monde: c'est aux amateurs du siècle à s'embarasser des soins du siècle; c'est aux morts à ensevelir les morts, dit Jésus-Christ; mais c'est à vous à le chercher quand il vous appelle: *Sine mortuos sepelire mortuos suos.* Mais pendant que je m'arrête à vous avertir, nos mages s'avancent, et quelques obstacles qu'ils rencontrent ils ne s'arrêtent jamais.

Suivons-les, chrétiens, et profitons encore de leur constance à marcher dans les voies de Dieu. Car ils ne sont pas de ces esprits légers qui cherchent d'abord Jésus-Christ avec quelque zèle, qui se proposent de dévorer toutes les difficultés et d'essayer toutes les contradictions possibles pour aller à lui, mais qui se laissent abattre au premier obstacle. Une raillerie les déconcerte, un dégoût les abat, une mortification un peu contraire à la nature les fait reculer. Aujourd'hui ils disent à Jésus-Christ, comme saint Pierre, dans la ferveur de leur zèle, qu'ils sont prêts de mourir pour lui, demain la voix d'une fille les en détache, et le même jour qui a vu naître leurs résolutions les voit évanouir. Ah! que nos mages n'en usent pas de même, ils ont autant de constance que de zèle, rien ne les rebute, rien ne les arrête, rien ne les étonne dans la recherche de Jésus-Christ. Que les fatigues d'un long voyage dans un pays inconnu les affaiblissent, ils persévèrent; que personne ne leur apprenne de nouvelles de celui qu'ils cherchent, ils persévèrent; que l'étoile même qui les conduit s'éclipse à l'entrée de Jérusalem et les laisse quelque temps dans les ténèbres, ils ne se rebutent pas, parce que la même impression de la grâce qui les pousse les soutient aussi. Demandons-la, Messieurs, cette grâce sans laquelle on ne trouve jamais Jésus-Christ; car si je ne le cherche que par un motif d'intérêt, un autre intérêt me le fera bientôt abandonner; si je ne cours à lui que par l'impulsion d'une crainte servile, un autre sujet de crainte pourra m'arrêter; si ce n'est qu'un respect humain qui m'engage à le servir, quelque autre vue humaine m'engagera bientôt à le trahir: mais si je le cherche par le pur mouvement de la grâce, crainte, intérêts, respects humains, vous ne m'arrêterez jamais; et après avoir cherché Jésus-Christ, comme les mages, par le mouvement de la grâce, je le connaîtrai, comme eux, par les lumières de la même grâce: c'est mon second point, par lequel je finis, et en peu de mots.

SECOND POINT.

L'homme veut tout connaître, excepté Jésus-Christ. Son esprit curieux se promène sans cesse d'objet en objet; il s'élève au-dessus des cieux; il descend dans les abîmes pour y sonder les secrets de la nature; et, amoureux de cette lumière dont il est déchu, il tâche d'en recueillir au moins dans les créatures et dans les livres quelques faibles rayons. Mais pour Jésus-Christ, on ne l'étudie jamais: lui, que toutes choses nous prêchent, et qui ne s'est incarné, dit le grand

saint Augustin, que pour nous faire retrouver dans sa personne tous ces rayons dispersés dans la nature et nous reconduire par là de la multiplicité des créatures où la curiosité nous attachait, à l'unité de Dieu que nous avions perdue : *Quia ab uno vero Deo... evanueramus in multa, oportebat ut ipsa multa venturam conclamarent unum... et a multis exonerati veniremus ad unum* (Aug., de Trinit., c. 7).

Heureux mille fois ces mages, à qui la grâce fait connaître Jésus-Christ, et qu'elle conduit à cette science abrégée, comme l'appelle l'Apôtre, où sont cachés tous les trésors de la sagesse de Dieu sous la folie des hommes, *verbum abbreviatum*. Il fallait, dit saint Augustin, qu'on connaît trois choses en Jésus-Christ, sa puissance par ses miracles, et les sens en doute; sa clémence par son humilité, et la raison s'en scandalise; sa divinité par sa foi, et l'amour-propre la combat : *Doceat oportet et factis potestatem suam, et humilitate clementiam, et præceptione naturam* (Aug., de Ord. Prov., c. 18) Mais les mages connaissent en lui toutes ces choses, et la grâce qui les éclaire, soumet en eux tout ce qui s'oppose à leur connaissance. Leurs sens sont suspendus, leur raison soumise, leur amour-propre déruit; et quiconque veut connaître Jésus-Christ et entrer sincèrement dans sa religion, doit sacrifier toutes ces choses comme eux.

1^o Point de sens, Messieurs, pour bien connaître Jésus-Christ. Depuis qu'il s'est fait corps, il faut en quelque façon devenir pur esprit pour le comprendre. Ce que les yeux voient en lui, n'est que la moindre partie de lui-même; ce sont des imposteurs qui nous séduisent; si on les consulte, la religion est imaginaire, les mystères fabuleux, Jésus-Christ anéanti. Les Juifs le virent des yeux du corps, dit saint Augustin (*In Psal. XXXIII*); mais quel fut le fruit de cette connaissance sensible? ils le crucifièrent. Les apôtres le virent comme eux, mais la grâce les éleva au dessus des sens, et ils l'adorèrent : *Viderunt amici, viderunt inimici*. C'est donc par la lumière de la grâce, qu'il le faut connaître, et c'est par là que nos bienheureux rois l'ont connu : élevés au dessus d'eux-mêmes, ils découvrent la toute-puissance de Dieu sous la faiblesse d'un enfant; il ne leur paraît qu'un corps faible et borné, et ils reconnaissent un esprit immense; ils n'entendent que des soupirs et ils découvrent la félicité des saints; ils ne voient couler que des larmes, et ils comprennent des torrents de volupté. Là, leurs sens suspendus par l'opération de la grâce, n'intéressent point leur foi; leur âme toujours tranquille n'est point agitée par des doutes injurieux; leur cœur toujours constant n'est point partagé par des sentiments contraires; par un prodige inouï, les sens, la foi, la possession, incompatibles partout ailleurs, s'accordent en leur personne, et toutes ces lumières communiquées en trois temps différents, pour connaître Jésus-Christ, dit saint Augustin, aux Juifs charnels par les sens, aux chré-

tiens par la foi, aux bienheureux par la béatitude, la grâce les réunit en nos rois; ils le voient, ils le croient, ils le possèdent tout ensemble : *Aliquid inspicendum, aliquid credendum, aliquid post vivendum* (Aug., in Psal. CIX).

Rougisiez ici, charnels, qui ne voulez connaître Jésus-Christ que par les sens; ébranlés dans votre foi par des apparences qui la démentent; bornés dans votre religion à des objets qui la déshonorent; prêts, comme les Juifs, à reconnaître votre Dieu dans cette grandeur éclatante qui frappe les yeux; disposés, comme eux, si j'ose le dire, à le persécuter dans ces humiliations qui choquent les sens; contents de l'adorer avec saint Pierre sur le Thabor, où sa gloire vous charme; capables de le méconnaître dans la crèche, ou sur les autels où ses humiliations vous rebutent. Cependant en vain l'orgueil vous le fait-il connaître dans sa grandeur, si la grâce ne vous le fait aimer dans son anéantissement. En vain contemplez-vous sa gloire de loin, comme les philosophes profanes, dit saint Augustin, si, retenus par les sens, vous rougisiez de vous embarquer sur sa crèche, ou sur sa croix, pour passer cette mer qui vous en sépare : *Quid prodest superbienti, et ob hoc erubescenti, lignum conscindere, prospicere de longinquo patriam transmarinam* (Aug., lib. IV de Trinit., c. 15)? Sacrifiez donc vos sens, Messieurs, pour connaître la puissance de Jésus-Christ, par ses miracles invisibles, *docet factis potentiam*; mais soumettez votre raison, pour connaître sa clémence par son humilité.

2^o C'est ici, glorieux mages, que vous avez un étrange sacrifice à faire. Soumettre un esprit que la superstition préoccupe, que la science élève, que l'habitude de raisonner sur toutes choses révolte contre tout ce qu'il ne comprend pas; renoncer tout d'un coup à des lumières acquises avec tant de travail, communiquées avec tant d'applaudissements, récompensées de tant de gloire; se défaire enfin de mille préjugés que la naissance inspire, que la multitude appuie, que la raison semble autoriser, que la bienséance doit soutenir : quel sacrifice pour vous! Cependant la grâce le fait; sa lumière répandue dans leur cœur, soumet leur esprit, éclipse leurs sciences, dissipe leurs préventions. Que la raison ne comprenne pas qu'un Dieu se fasse homme pour sauver des hommes, que l'impassibilité souffre que l'éternité devienne sujette au temps, que l'immortalité s'assujettisse à la mort, que l'Être souverain s'anéantisse : la grâce le sait persuader. Ils croient, sans raisonner, que toutes les marques de sa faiblesse sont les preuves de son amour : *Docet humilitate clementiam*. Loin d'ici ces esprits indociles qui veulent qu'on leur rende raison de tout dans la religion; ces superbes qui croiraient faire tort à leurs lumières, de les soumettre à celles de Dieu, et d'avouer que sa puissance va plus loin que leur raison; ces présomptueux qui ne croient en Jésus-Christ que ce qu'ils y comprennent, qui mesurent ses mystères à leur imagina-

tion, et qui osent entrer dans le sanctuaire du temple qui est Jésus-Christ même, selon saint Augustin (*In Psal. XXV*), sans ce nuage mystérieux de la foi, dont les pontifes mêmes étaient convertis : *Ipse sacerdos est absconditum tabernaculum*. Trop heureux, si, contents de révolter leur raison contre ses mystères, ils reconnaissent au moins sa divinité par sa loi : *Præceptione naturam!*

3^e La loi seule de Jésus-Christ était capable de le faire connaître aux plus aveuglés, dit saint Augustin ; et si Platon fût venu au monde après lui, il eût avoué sans doute que celui qui avait pu établir une loi si sage, mais si contraire à la nature, ne pouvait être qu'un Dieu : *Responderet, credo non posse hoc ab homine fieri (De Vera Relig., c. 3)*. Mais, ô prodige ! l'amour-propre des chrétiens est plus difficile à persuader que l'infidélité des païens. Cette loi si sainte, c'est dans la crèche que mon Sauveur commence à la publier par ses soupirs. Là, il méprise tout ce que nous aimons ; là, il souffre tout ce que nous craignons ; là, il nous montre sa loi, non plus gravée sur des tables de pierre, mais écrite sur sa propre chair ; et cependant notre amour-propre refuse de le reconnaître en cet état, parce qu'il y condamne toutes les passions que nous aimons. Il est humilié, dit saint Augustin, et l'orgueilleux le méprise ; il souffre, et le sensuel le rejette ; il n'a pas pris un corps d'or, et l'avare a de la peine à l'adorer : *Displicet avaris, quia corpus aureum non habuit*. Achevez ici de nous confondre, grands rois, et la lumière de la grâce dissipant les ténèbres de l'amour-propre qui vous aveuglait comme nous, reconnaissez Jésus-Christ par une soumission parfaite à la loi qu'il publie. Ils le font, Messieurs, et je les vois à ce moment, par une connaissance anticipée de l'Évangile, le pratiquer dans toute son étendue. Car tout l'Évangile se réduit à trois choses : au détachement des richesses, et ils les jettent aux pieds de Jésus-Christ avec l'or qu'ils lui présentent ; au mépris de la gloire et de la fumée des honneurs, et ils en font un sacrifice avec l'encens qui en est la figure ; à la fuite des délices et des plaisirs, et l'oblation de la myrrhe est pour eux un engagement aux souffrances et à la mortification. Vous voilà donc, divin Enfant purement cherché, parfaitement connu, souverainement honoré dans vos humiliations. Pussions-nous aujourd'hui recevoir quelque impression de cette grâce forte qui conduit les mages à votre berceau, quelques rayons de cette lumière vive qui vous découvre à leurs yeux dans tout ce que vous êtes, quelque étincelle de ce feu sacré qui en fait des adorateurs parfaits, afin que, malgré la révolte des sens, de la raison, de l'amour-propre qui nous aveugle, nous vous adorions comme eux en esprit et en vérité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

De l'adoration parfaite, ou du véritable culte.

Ascendentibus illis Jerosolymam secundum consuetudinem divi festi, remansit puer Jesus in Jerosalem

Lorsqu'ils eurent monté en Jérusalem selon la coutume qu'on pratiquoit, l'enfant Jésus demeura en Jérusalem (Luc., II, 42, 43).

Quoique la religion soit aussi ancienne que le monde, et qu'il n'y ait jamais eu de véritable religion sans adorateurs, je puis dire, Messieurs, que voici la première fois que Dieu est parfaitement adoré. Car s'il est vrai, comme toute la théologie en tombe d'accord, que l'adoration ne soit autre chose que l'anéantissement de la créature dans la vue de la grandeur de Dieu ; ne puis-je pas dire que jusqu'ici personne ne l'a parfaitement adoré, parce que personne ne l'a parfaitement connu ? et que la créature n'a pu descendre assez avant dans son néant, parce qu'elle n'a pu s'élever assez haut dans la connaissance des grandeurs de Dieu ?

Mais aujourd'hui que Jésus-Christ monte au temple avec Joseph et Marie, pour rendre un culte solennel à son Père, ah ! sans doute, Messieurs, ce culte est digne de lui. Jésus-Christ le voit dans le plus haut point de sa gloire, et il descend dans le plus profond abîme de son néant ; il le connaît en Dieu, c'est-à-dire, par la manière de la divinité, dont il a la plénitude, et il s'anéantit en Dieu, c'est-à-dire, en la manière la plus parfaite dont il est capable.

Dieu n'avait formé l'homme que pour en être adoré. Il avait mis Adam dans le Paradis terrestre, comme dans un temple auguste dont il devait être et le prêtre, et la victime, dit Tertullien. Là, il lui devait immoler, et son esprit, par la soumission, et son cœur, par l'amour, et ses sens, par le respect et l'attention à ses ordres. Mais cet orgueilleux lui refusa tous ces sacrifices ; il garda, par une usurpation injuste, son esprit pour soi-même, en voulant connaître toutes choses comme Dieu ; son cœur pour Eve, en l'aimant plus que Dieu ; ses sens pour le serpent, en l'écoutant préférentiellement à Dieu. Mais il me semble que Marie, Jésus et Joseph, qui entrent dans le temple pour l'adorer, renouvellent heureusement ces trois sacrifices. Le caractère de Marie, c'est d'être soumise à Dieu en toutes choses, *Fiat, fiat* ; elle est la figure de notre esprit. Le caractère de Jésus-Christ, c'est d'aimer, *Zelus domus tue comedit me* ; il représente notre cœur. Le caractère de Joseph, c'est de veiller ; il est l'image de nos sens. Ainsi, Messieurs, nous avons dans ces trois adorateurs la règle et le modèle de notre culte. Pour adorer Dieu comme il faut, sacrifions-lui notre esprit par la foi ; c'est mon premier point : notre cœur par l'amour ; c'est le second : nos sens par le respect et la modestie ; c'est le troisième. et tout mon dessein. Esprit saint, faites descendre le feu du ciel sur ces trois victimes, ou plutôt descendez vous-même, comme vous descendîtes en Marie au salut de l'ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Dieu ne peut être purement honoré que par le sacrifice. Dans tous les autres actes de religion qu'on lui rend, on regarde autant sa propre utilité que sa gloire. Si on obéit à ses préceptes, si on pratique les vertus chrétiennes, si on le prie, il n'est pas toujours la seule fin qu'on se propose; mais le sacrifice n'envisage que lui, il en est la fin immédiate, et lorsqu'une victime est anéantie pour honorer la grandeur de son être, c'est un honneur que personne ne partage avec lui.

Il faut donc sacrifier à notre Dieu, Messieurs, pour le bien adorer. Mais où trouverons-nous une victime digne de lui? Jésus-Christ en est une infiniment sainte, que nous offrons, et que vous offrez tous les jours vous-mêmes, avec le prêtre, dans le sacrifice non sanglant de nos autels; mais cette victime générale nous engage à des sacrifices particuliers dont elle est elle-même le modèle. Encore une fois où trouverons-nous une hostie digne d'un Dieu si saint? Il ne cherche plus, ni le sang de nos agneaux, ni les prémices de nos fruits, dit saint Basile, mais il exige l'anéantissement de notre esprit : *Non arietem expetivi, sed mentem*. Je dis donc, Messieurs, que c'est cet esprit que vous lui devez immoler dans vos adorations, par une soumission parfaite à ses mystères, à ses vérités, à sa conduite sur vous. Chacun doit lui dire, en entrant dans ses temples, comme Jésus-Christ en entrant au monde : Vous méprisez, mon Dieu, les sacrifices charnels qu'on vous offre, les victimes matérielles ne vous plaisent pas, mais j'ai dans moi-même une hostie digne de vous, puisque vous m'avez formé des oreilles pour entendre vos volontés, et un esprit pour l'y soumettre et l'y assujettir, *auris perfecisti mihi*.

Ce sacrifice de l'esprit de l'homme est sans doute et le plus agréable, et le plus juste, et le plus avantageux qu'il puisse offrir. Il n'en est point de plus agréable à Dieu, parce qu'il est parfaitement volontaire, et le pur effet de notre choix. Votre corps peut être regardé comme une victime, selon l'apôtre saint Paul, *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem* : les maladies violentes qui vous abattent, les langueurs que vous souffrez, les infirmités différentes auxquelles votre chair est sujette, peuvent être considérées comme le glaive qui l'immole : mais n'est-il pas vrai que le sacrifice n'en est pas toujours libre; que vous murmurez souvent contre la main qui vous frappe, et que vous n'oubliez rien pour dérober cette victime au coup de la mort? Vos biens sont souvent la matière de vos sacrifices, par la perte que vous en faites, et par l'infidélité de ceux qui vous en dépouillent; mais ces sacrifices ne sont-ils pas forcés? ne sont-ils pas ordinairement suivis d'emportements, de ressentiments, de blasphèmes contre celui qui vous les ravit? Vos enfants, ou les personnes qui vous sont les plus chères, sont souvent des hosties que vous voyez immolées devant vos yeux; mais l'oblation que vous en faites, n'est-elle pas

involontaire de votre part? et n'est-ce pas Dieu qui vous arrache ces victimes, plutôt que vous ne les lui offrez? Oui, Messieurs, vos corps, vos biens, vos enfants, sont des victimes; mais Dieu les prend de sa pleine autorité, comme maître de toutes les créatures. Mais pour votre esprit, il lui a laissé la liberté de s'immoler soi-même, de se soumettre à ses volontés, ou de les combattre : il ne les force jamais.

Voulez-vous me suivre, dit Jésus-Christ, il faut porter votre croix comme j'ai porté la mienne, *Tollat crucem suam*. Voilà, Messieurs, une vérité de foi qu'il vous propose; mais il vous laisse la liberté de la suivre ou la négliger, dit saint Bernard : *Si quis vult, si quis vult*. Votre esprit s'y soumet-il, s'anéantit-il soi-même, comme elle l'ordonne? étouffe-t-il tous les sentiments de l'amour-propre qui la combattent? S'il s'y soumet, voyons-en les preuves. Où est, Mesdames, cette croix que vous portez, vous qui ne cherchez qu'à vous décharger de celles que Dieu vous impose? Où sont les mortifications que vous souffrez, puisque vous pourriez compter les heures de votre vie par celles de vos divertissements et de vos plaisirs? Où paraît l'abnégation que vous pratiquez, puisque la passion de paraître et de vous faire considérer plus que les autres, est la seule pensée qui vous enchante et qui vous occupe? Et si votre esprit ne se soumet pas à cette vérité évangélique, où est le sacrifice que vous en faites à Dieu? et par conséquent, où est votre adoration, votre culte, votre religion? Epargnez-moi, Messieurs, la honte de conclure que vous n'en avez pas : concieuez-le vous-mêmes, puisqu'il n'est point de religion sans sacrifice et que le premier que Dieu demande de vous, c'est celui de votre esprit, dit saint Augustin; et sans chercher bien loin des victimes à lui offrir, vous en avez une au dedans de vous-mêmes qu'il préfère à toutes les autres, *Intus habes quod maectes*.

Est-il rien de plus juste que ce sacrifice, Messieurs, puisque nous y sommes engagés par Jésus-Christ même? Car que fit-il, dit l'admirable saint Bernard, lorsqu'il voulut prendre la qualité de médiateur entre son Père et nous? Il fit ce que des arbitres ont coutume de faire pour accommoder vos différends; il tira parole de l'un et de l'autre parti, qu'ils s'en tiendraient à ce qu'il serait pour eux. Dieu lui promit de descendre à tout ce qu'il pourrait souhaiter en faveur de l'homme, et l'homme lui promit de croire et de se soumettre à tout ce qu'il lui voudrait révéler de la part de Dieu. Il s'assura de la bonté de Dieu et de la foi de l'homme, et par conséquent, Messieurs, nous voilà engagés à Jésus-Christ par un pacte solennel à sacrifier notre esprit et nos lumières à toutes les vérités qu'il nous prêché. Si nous y manquons, nous n'avons plus de part à sa médiation ni à son sang : *Ad implendum ministerium mediationis suæ, cum Patris bonam haberet voluntatem desursum, a misero inferius jacente exegit fidem* (Bern., de Nat. amor. div.,

e. 12). Ah! si vous eussiez vécu du temps de la naissance de mon Sauveur, et que vous voyant condamnés à l'enfer, il vous eût offert de vous réconcilier à son Père, pourvu que vous lui promissiez de croire tout ce qu'il voudrait enseigner, faire et souffrir pour vous; n'eussiez-vous pas sacrifié esprit, raisonnements, sentiments naturels, pour vous sauver? Ce que vous ne fîtes pas alors, vous l'avez fait dans votre baptême; vous avez promis à Jésus-Christ qui dans ce moment vous a réconciliés à son Père, que vous croiriez tout; vous l'avez protesté à la face de l'Église, *credo, credo*: et maintenant vous vous moquez de ce médiateur fidèle; vous lui faites une injure qu'on ne fait pas au dernier des hommes, et vous l'exposez, ce semble, à recevoir de son Père ces sanglants reproches: Quoi! vous avez arraché cet homme à ma justice, et répondu pour lui qu'il serait aveuglément soumis à mes ordres: et c'est un esprit rebelle qui les combat. Je lui dis, par la bouche de mes prédicateurs, qu'il est obligé de restituer ses usures: et il s'en défend sur les besoins prétendus de sa famille, qui s'en sert pour soutenir son luxe et son orgueil, aux dépens des malheureux qu'il a opprimés. Je lui dis qu'il n'est que le dépositaire des richesses que je lui ai confiées, et que son superflu est le patrimoine des pauvres: et il les laisse périr de froid et de faim, parce que sa prodigalité ne lui laisse rien de reste. Je lui dis qu'il doit accommoder ce procès, qu'il ne peut poursuivre sans aigreur, sans animosité, sans donner lieu à des divisions éternelles: et il réplique qu'il n'est pas obligé d'abandonner ses intérêts, comme s'ils étaient préférables à la charité chrétienne! Où est donc cette foi qu'il a promise? cette soumission à mes vérités, où est-elle? N'est-il pas indigne de participer aux effets de votre médiation et de votre sang, puisqu'il manque à la parole qu'il vous a donnée, et qu'il règle sa foi plutôt sur ses intérêts temporels, que sur votre Evangile, *Fides temporum non Evangeliorum?*

Mais si vous êtes engagés par justice à ne pas refuser à Dieu le sacrifice de votre esprit, vous ne l'êtes pas moins par vos propres intérêts. Car quoique l'homme n'ait rien de plus excellent que sa raison, dit saint Augustin, il ne doit pourtant pas vivre selon sa raison, s'il veut être heureux. C'est une lumière, mais une lumière éclipcée qui nous fait voir tous les objets dans un faux jour. Si nous regardons Dieu par elle, nous le voyons comme un bien éloigné de nous, inaccessible, difficile à acquérir; si elle nous montre les créatures, elle nous les fait voir comme des biens solides, permanents, dignes de notre amour; ainsi, Messieurs, il est de notre intérêt de sacrifier cette lumière trompeuse de notre raison, qui nous jette dans l'erreur, et de regarder toutes ces choses par la lumière de la foi, que saint Augustin nomme l'œil du cœur, *Fides oculus cordis*: parce que si elle nous aveugle d'un côté, en éteignant nos fausses lumières, elle nous éclaire de l'autre, en nous faisant voir de près

les biens de l'éternité, et nous les faisant même posséder par avance, dit Clément Alexandrin, *Fides anticipatio eternitatis*.

Qu'il en est peu qui soient sensibles à ces biens solides, parce qu'il en est peu qui les regardent avec l'œil d'une foi pure! Je n'en vois que trop qui trouvent leur bonheur dans les plaisirs corrompus de leur chair, et qui, faisant revivre la doctrine d'Épicure, au milieu du christianisme, disent encore comme lui, quela volupté du corps les rend heureux, *Mihi frui carne mea bonum est*. Je n'en vois que trop qui mettent la satisfaction de leur cœur dans les lumières de leur esprit, et qui pourraient dire avec les stoïciens, qu'ils font leur bonheur de leur science, *Mihi frui mente mea bonum est*. Mais quel sera l'homme fidèle qui pourra s'écrier avec le prophète, qu'il sacrifie à Dieu, et les délices de son corps, et les lumières de son esprit, pour s'attacher à lui comme au véritable bien, par une foi ferme et pure, *Mihi autem, mihi adherere Deo bonum est?*

Il y a deux sortes d'opérations en Dieu, dit saint Ambroise. Les unes invisibles et cachées, les autres sensibles et manifestes, et nous devons aux unes et aux autres une égale soumission d'esprit: car si nous entreprenons de sonder ces opérations cachées, c'est une curiosité criminelle: et si nous osons nier celles qui sont manifestes, c'est une ingratitude damnable. Et cependant, Messieurs, ne sonde-t-on pas tous les jours les opérations cachées de Dieu, lorsqu'on examine les ressorts secrets de sa providence, qu'on murmure de l'inégalité de la fortune, de la prospérité des impies, de la misère des justes? Quelle témérité! dit saint Hilaire; sans doute, si notre esprit orgueilleux n'était arrêté sur la terre par le poids de notre corps, n'irait-il pas censurer Dieu jusque dans le ciel, et changer l'ordre des astres qu'il y a placés? *Si nobis liceret ad cælum corpora nostra levaremus et astra turbaremus?* Mais ce que nous ne pouvons faire dans le ciel nous le faisons sur la terre. Les prêtres, les magistrats, les grands du monde en sont comme les astres que nous voulons troubler, nous les censurons en toutes choses, nous voudrions abaisser celui-ci, et relever celui-là, dépouiller l'un pour enrichir l'autre, parce que l'ordre établi de Dieu ne nous plaît pas, *Astra turbamus*. Est-ce soumettre son esprit à ses desseins impénétrables? est-ce le sacrifier à la sagesse de sa conduite cachée pour l'adorer? Mais voyons, Messieurs, si vous êtes plus fidèles à lui sacrifier votre cœur par l'amour.

SECOND POINT.

Dieu, comme vérité, demande le sacrifice de notre esprit; mais comme charité, dit saint Bernard, il exige celui de notre cœur; c'est une victime dont il est jaloux, puisqu'il a bien voulu descendre du ciel lui-même pour éteindre le feu profane qui la consumait, et apporter le feu sacré dont elle doit brûler pour sa gloire: *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur?* C'est ce cœur qu'il nous demande avec tant d'em-

pressement par la bouche du sage; donnez votre esprit aux soins de vos affaires domestiques, votre temps aux hommes que vous êtes obligés de servir dans la diversité de vos emplois, vos biens aux pauvres que vous voyez souffrir; donnez vos yeux, votre langue, vos mains aux différents embarras du siècle qui vous occupent; mais pour le cœur, c'est le partage de Dieu. Que Marie et Joseph, qui représentent l'esprit et les sens, sortent quelquefois du temple pour rentrer dans les embarras du siècle; mais que Jésus-Christ, qui représente le cœur, y demeure toujours, *Remansit puer Jesus*; c'est, dit saint Augustin, ce Fils unique d'Abraham, qu'il veut qu'on lui sacrifie, *Cor tuum unigenitus tuus*.

Mais l'immolez-vous avec autant de zèle et d'obéissance que ce saint patriarche? Etouffez-vous comme lui les sentiments de la nature? Avez-vous le courage de lier et d'étendre sur l'autel cette chère et innocente victime, cette aimable partie de vous-même, ce cœur dont vous ménagez si fort toutes les inclinations, l'immolez-vous? Je vous vois comme Abraham monter sur la montagne, c'est-à-dire, dans nos temples, pour y adorer Dieu, mais où est le sacrifice que vous voulez lui offrir? puisque les uns entrent dans ce saint lieu sans victime, c'est-à-dire, sans cœur; les autres sans feu pour la consumer, c'est-à-dire, sans amour; et les troisièmes avec une victime languissante et un feu mourant, je veux dire, avec un cœur et un amour partagé, qui rend leur sacrifice abominable. Observez, s'il vous plaît, tout ceci.

Je dis, Messieurs, qu'il en est parmi vous qui se présentent tous les jours au pied des autels sans victime, contre la défense expresse de Dieu, *Non apparebis in conspectu meo vacuus*: Ne paraissez jamais devant moi, dit-il, sans avoir quelque chose à m'offrir. Et que nous demandez-vous, Seigneur? Votre cœur, votre cœur est la seule victime qui peut m'honorer, *Fili, præbe mihi cor tuum*: si vous ne la conduisez avec vous, ne paraissez jamais devant mes saints autels, de peur que le feu de ma colère n'en sorte pour vous dévorer.

Cependant, que j'en vois entrer en cet état dans le temple de Dieu! Y apportez-vous votre cœur, avares, qui, pendant nos redoutables mystères, ne vous occupez que des moyens de faire profiter votre argent, de vous enrichir aux dépens des autres, et de remplir ces coffres d'où ce cœur malheureux ne sort jamais; votre corps est présent à l'autel, et c'est le bois de votre sacrifice que vous y apportez; vous y sentez quelques desirs présents de faire votre salut, voilà le feu de votre sacrifice, *Ecce ligna et ignis*, disait l'innocent Isaac; mais permettez-moi de vous demander comme lui à quoi sert de porter devant Dieu et ce bois et ce feu, si vous n'avez point de victime à lui offrir, *Ubi est victima holocausti*? Où est ce cœur que vous devez immoler? Vous rougissez de le dire, mais Jésus-Christ le dit pour vous, *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum*: Votre

cœur demeure avec votre trésor; vous venez offrir à Dieu quelques postures extérieures, et quelques soupirs affectés; vous pensez être de véritables adorateurs quand vous n'avez honoré de la sorte, et vous êtes des idolâtres qui sacrifiez votre cœur au démon par l'attache invincible à vos biens, *Avaritia dolorum servitus*. Mais voulez-vous apprendre le secret de porter toujours votre cœur avec vous, et de l'obliger de vous suivre partout? ne sortez jamais de vos maisons sans prendre quelque chose de cet argent dont il est inséparable, distribuez-le aux pauvres que vous refusez toujours avec une insensibilité cruelle, restituez-le à ceux à qui vous l'avez ravi, employez-le à des usages saints, et pour lors votre trésor se trouvant dans les pauvres et dans les temples de Jésus-Christ, votre cœur y sera toujours avec lui comme une victime prête à s'immoler et à se consumer pour sa gloire, *Ubi thesaurus tuus, ibi cor tuum*.

Il en est d'autres, Messieurs, qui se présentent à l'autel avec un cœur, mais qui n'ont point de feu pour le consumer; car n'est-ce pas là votre état, âmes tièdes, qui n'avez pas véritablement de fortes passions qui emportent votre cœur: vous ne l'immolez ni au démon de l'avarice, ni à celui de la vengeance, ni à celui de l'impureté; mais je puis dire aussi que vous ne l'immolez pas à Dieu, puisque vous n'avez pas ce zèle et cet amour dont vous devez brûler pour lui. Vous vous approchez souvent des autels; à vous voir dans ces postures modestes et composées, l'on dirait que vous êtes des hosties agréables à Dieu, mais après tout il vous déteste; pourquoi? C'est que votre cœur est sans feu, toujours sujets à ces mêmes fautes que vous négligez, parce qu'elles vous paraissent légères, et qui sont pourtant comme autant de gouttes d'eau qui éteignent le feu de son amour: gouttes terriblement à craindre, dit saint Augustin. Car qu'importe qu'un vaisseau se submerge ou par l'impétuosité des flots que la tempête y jette, ou par la multitude des gouttes d'eau qui le pénètrent pendant la bonace; c'est-à-dire que, comme les grands pécheurs se perdent par les grands désordres, les âmes tièdes périssent souvent par les fautes légères qu'elles négligent, et dont elles se confessent toujours, sans se faire de violence pour s'en corriger; leur naufrage est presque incurable: *Quid interest ad naufragium utrum uno grandi fluctu navis obruatur, an paulatim subrepens aqua navem subnervat* (Aug., *epist.* 103)? Voilà ces cœurs qui ne se consomment jamais faute d'amour; voilà ces victimes qui ne se mettent pas en peine d'être défigurées par de petites taches, pourvu qu'elles ne soient pas tout à fait couvertes de boue; un péché mortel vous ferait horreur, et l'attache à une infinité de fautes venielles ne vous étonne pas; mais écoutez là-dessus la parole terrible de saint Bernard: Que personne ne dise en son cœur; Ce ne sont que des péchés légers, je me soucie peu de m'en corriger; ce n'est pas un si grand mal de persister dans

ces fautes qui se remettent aisément ; c'est là mes bien-aimés, dit ce Père, une impénitence, le dirai-je, c'est un blasphème contre le Saint-Esprit, et un blasphème irrémissible ; et si vous m'en demandez la raison, c'est que ces fautes légères sont un obstacle au sacrifice de votre cœur, parce qu'insensiblement elles y éteignent le feu de l'amour.

Si ceux qui servent Dieu sans amour sont coupables, pourrons-nous au moins excuser ceux qui partagent leur amour et leur cœur ? Ils veulent l'immoler à Dieu, mais ils ne l'immolent jamais tout à fait : ils lui laissent toujours un peu de vie pour le monde, et ils ne pensent pas à ce que dit un prophète que, comme la division du cœur est mortelle dans la nature, elle l'est aussi dans la grâce : *Divisum est cor eorum interibunt* (Ose., II). L'on veut passer les fêtes dans les églises comme victimes de Dieu, et les autres jours dans le jeu, dans les médisances, dans les lectures profanes comme victimes du démon ; le matin l'on paraît avec des habits modestes pour communier et recevoir Jésus-Christ, comme des hosties saintes ; l'après-dînée l'on se pare d'une manière scandaleuse pour se trouver dans un cercle et s'immoler à la passion de tous ceux qui vous regardent. Aujourd'hui on sert un ami par esprit de charité pour obéir à Dieu qui l'ordonne, demain l'on se vengera d'un ennemi pour obéir au démon qui l'inspire ; tantôt on donne ses propres biens aux pauvres, et tantôt on ravit aux autres par des injustices ou des usures ceux qui ne nous appartiennent pas. C'est ainsi que votre cœur se partage et s'immole tour à tour à Dieu et au démon ; mais ce partage est inexorable et sera la cause de votre perte : *Divisum est cor eorum, interibunt*. Car n'est-ce pas un étrange outrage que vous faites à Dieu de l'associer de la sorte avec le monde ? N'est-ce pas mettre sur un même autel l'idole de Dagon avec l'arche sainte, et Belial avec Jésus-Christ ?

Écoutez, Messieurs, la force avec laquelle saint Augustin s'élève contre ce désordre. Jésus-Christ, dit cet admirable Père (*In Joan., tract. VII*), ne peut souffrir cette injurieuse société, il veut posséder seul ce cœur qu'il a seul acheté au prix de son sang ; il ne l'acheta si cher qu'afin de n'en partager l'empire avec personne. Et cependant, ingrats, vous lui donnez pour compagnon dans la possession de ce cœur le démon même des mains duquel il vous avait tirés. Malheur à ceux qui ont ainsi le cœur double, et qui en immolent une partie à Dieu et l'autre au démon ! Savez-vous, ajoute ce Père, de quelle peine Dieu vous punira ? tremblez en l'écoutant : irrité de ce partage injurieux, il sortira de votre cœur pour toujours, et l'abandonnera tout entier au démon, afin qu'il en soit l'unique maître : *Iratus Deus, quia fit ibi pars diabolo, discedit, et totum diabolus possidebit*.

Ah ! l'amour divin veut consumer ce cœur ingrat comme un holocauste, et vous tâchez

de lui donner des bornes ! Vous imitez la conduite de ces personnes alarmées qui, voyant le feu dans leur maison, ne travaillent qu'à l'arrêter, et qui se perdent souvent eux-mêmes pour sauver ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux. Un prédicateur vous convaincra de la nécessité d'aimer Dieu sans partage ; de l'aimer, et dans tous les temps et dans tous les lieux, mais surtout dans la confession de vos péchés où cet amour est nécessaire, parce que Dieu ne remet le péché qu'à proportion qu'on aime, comme Jésus-Christ le dit autrefois de Madeleine : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum*. Ces vérités allument l'amour de Dieu dans votre cœur, mais vous arrêtez le cours de cet heureux incendie. Vous craignez qu'il ne consume l'attache secrète que vous avez pour cette personne ; vous voulez bien aimer Dieu, mais non pas jusqu'à rompre avec elle. Je prierai Dieu, dit-on, je ferai des aumônes, je jeûnerai pour expier mes péchés : mais pour cette occasion, je ne la puis quitter avec honneur ; pour ce bien, je ne le puis restituer sans ruiner ma famille ; pour cet ennemi, je ne puis le prévenir ni lui demander son amitié sans passer pour un lâche. Ainsi, Messieurs, la passion la plus chère se sauve toujours de l'incendie, on ne la consume jamais avec le reste : mais si vous ne vous donnez à Dieu qu'à demi, il ne se donnera pas non plus tout à vous ; il vous accordera bien ces grâces communes qui vous feront connaître vos devoirs, qui formeront de bons mouvements dans votre cœur, mais il ne vous donnera pas ces grâces fortes qui vous les fassent exécuter.

Que dirons-nous donc de ceux qui, ne se contentant pas de borner l'amour de Dieu dans leur cœur, l'embrasent tout entier d'un amour criminel et profane ? Combien en voit-on qui, au pied de ces autels où le feu du ciel les devrait embraser, ne brûlent que d'un feu terrestre, et ne s'occupent qu'à allumer dans leur sein les flammes d'une passion honteuse par des pensées que je n'ose exprimer ? Ah ! ceux-là consomment véritablement leur cœur comme un holocauste, mais ne méritent-ils pas que Dieu les punisse de mort comme les enfants d'Aaron, pour s'être servis d'un feu profane dans l'oblation de leur sacrifice ? Ceux-là n'immolent que des animaux, qui n'étaient que la figure de nos victimes, et Dieu les frappa de mort : ceux-ci offrent avec le prêtre le corps adorable de son Fils ; ils l'offrent avec un feu sacrilège, avec un amour impur dans le cœur, et ils se flattent que Dieu ne les punira pas. Il le fera, Messieurs, et s'il diffère leur châtement, il en récompensera le délai par une rigueur extrême. Mais que sera-ce si, après avoir refusé à Dieu le sacrifice de leur cœur par l'amour, ils lui refusent encore celui de leurs sens par le respect et la modestie qu'ils doivent faire paraître dans ses temples ? C'est ce troisième sacrifice dont je devais vous faire voir la nécessité dans

ma troisième partie, mais je n'en dis que deux mots.

Si nous refusons de sacrifier notre esprit à Dieu comme vérité, ou notre cœur comme charité, nous sommes infiniment coupables ; mais nous ne le sommes qu'aux yeux de Dieu qui voit seul ce qui se passe au dedans de nous : mais si nous ne sacrifions pas nos sens à sa puissance, par un saint respect qui les tient dans le devoir devant lui, ah ! nous sommes doublement criminels, et aux yeux de Dieu, que nous méprisons, et aux yeux des hommes, que nous scandalisons par nos indécentes, nos égarements, nos immodesties. Immodesties si fréquentes aujourd'hui, que je puis bien dire avec saint Chrysostome, que nos temples sont en même temps et la gloire et la honte de notre religion. Ils en sont la gloire par leur consécration au Dieu tout-puissant qu'on y adore, mais ils en sont l'opprobre par la profanation horrible que les chrétiens en font. Je rougirais le premier, Messieurs, de leur reprocher ici bien au long l'orgueil de leur démarche, la fierté de leur visage, l'indécence de leurs postures en présence de ce Dieu terrible, devant lequel ils ne sont qu'un peu de poussière, ou tout au plus que des vers de terre, qu'un peu d'air anime et fait remuer, jusqu'à ce qu'un accident imprévu les écrase. J'aurais honte de publier et l'égarément de leurs yeux et l'insolence de leurs discours, et le luxe de leurs habits devant un Dieu qui leur prêche la modestie dans le sacrement de nos autels par l'état où il est réduit pour eux : il y a des yeux, et ne voit pas ; une langue, et ne parle pas ; il n'y est couvert que de simples apparences qui nous le cachent : et cependant on voit ceux qui le viennent adorer dans un état tout contraire, chargés de toutes les pompes du siècle et de tout le faste de la vanité ; ou plutôt on les voit avec des nudités honteuses qui font rougir et les hommes et les anges, qui les regardent avec horreur. Il faudrait sortir de vos maisons dans un esprit de mort, pour venir vous sacrifier et vous anéantir avec Jésus-Christ, et dire comme un de ses disciples : *Eamus et nos et moriamur cum eo*, et vous en sortez dans un esprit de dissipation, pour vous entretenir de vos affaires temporelles, et peut-être même de vos passions jusqu'au pied des autels. Il faudrait assister à ce redoutable sacrifice dans les dispositions de victime, et vous y voulez paraître comme de petits dieux, puisque vous souhaitez qu'on n'y honore, qu'on n'y observe, qu'on n'y admire que vous.

Est-ce ainsi, mes frères, que vous profitez des leçons que Jésus-Christ vous donne ? Voyez-le dans le jardin des Oliviers sacrifier à son Père, et son esprit par une soumission parfaite à tous ses desseins : *Non sicut ego volo, sed sicut tu vis*. Voyez-le sacrifier son cœur par un amour qui fait bouillir tout son sang dans ses veines, et qui l'en fait même sortir par une sueur miraculeuse. Voyez-le enfin sacrifier ses sens mêmes par un respect qui l'anéantit et qui lui fait pren-

dre la posture la plus humiliante en se prosternant le visage contre terre : *Procidit in faciem suam*. Voyez-le, dis-je, en cet état, et ne rougissez plus de paraître soumis, fervents, modestes devant votre Dieu, afin qu'après l'avoir adoré dans des dispositions si saintes, vous le possédiez dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS
L'ÉPIPHANIE.

De la Prière.

Dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent.
La Mère de Jésus-Christ lui dit : Ils n'ont point de vin (Jou., 11, 3).

Je remarque deux grands miracles dans notre Évangile, Messieurs, Jésus-Christ y agit, et Marie y parle. L'action du Fils qui change l'eau en vin aux noces de Cana, est un miracle de sa puissance ; et la parole de la Mère qui l'invoque est un prodige de son amour, *dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent.*

Si l'action de Jésus-Christ est surprenante, puisqu'elle fait changer de nature à un élément insensible ; si elle est instructive, puisqu'elle nous découvre la divinité de celui qui s'était caché jusqu'alors sous les ombres de nos faiblesses et de notre nature : la parole de Marie qui agit, non pas sur une créature insensible, mais sur le cœur même d'un Dieu, qui l'attendrit, qui le fléchit, qui le gague, ne mérite-t-elle pas notre admiration ? N'est-elle pas aussi une belle leçon pour nous, puisqu'elle nous apprend l'art de rendre Dieu sensible à nos besoins, de le prier avec amour et sans intérêt, avec persévérance et sans dégoût, avec soumission et sans orgueil ?

Contentons-nous donc d'admirer en passant l'opération merveilleuse de Jésus-Christ : il n'est rien de plus commun que ses miracles. Nous le verrons dans la suite de sa vie guérir les malades, ressusciter les morts, affermir les eaux sous ses pieds, enchaîner les vents et les tempêtes ; en un mot, comme c'est ici le premier de ses miracles, ce n'est, pour ainsi dire, que l'essai de sa puissance : mais arrêtons-nous aux paroles de Marie ; elles sont rares dans l'Évangile, puisqu'elle n'y ouvre la bouche que quatre fois ; mais elles y sont toujours pleines d'instruction pour nous. Elle nous enseigne l'humilité, lorsqu'étant saluée comme Mère de son Dieu, elle répond qu'elle est sa servante, *Eccce ancilla* : elle nous apprend la reconnaissance, lorsqu'elle réfère à Dieu toutes les louanges qu'Elisabeth lui donne, *Fecit mihi magna quia potens est* : elle nous prêche l'empressement avec lequel il faut chercher Jésus-Christ, et la douleur qu'on doit ressentir de l'avoir perdu, quand elle lui dit dans le temple, où il s'était caché, *Dolentes querebamus te* : enfin, lorsqu'elle lui représente aujourd'hui le besoin de ce nouvel époux de l'Évangile, sa prière est le modèle de la nôtre : la charité seule la produit, puisqu'elle ne cherche que la gloire de son Fils, et l'avantage du prochain dans le miracle qu'elle demande, *Vinum*

non habent : la persévérance la continue, puisqu'elle ne se rebute pas sur l'insensibilité apparente de son Fils, *Quid mihi et tibi?* l'obéissance la couronne, puisqu'elle ordonne de faire tout ce qu'il dira, *Quodcumque dixerit vobis, facite*. C'est ainsi, Messieurs, que votre prière, pour être efficace, doit être amoureuse dans son principe, c'est mon premier point, persévérante dans ses progrès, c'est le second; obéissante dans sa fin, c'est le troisième, et le partage de ce discours. Mais pour bien parler de la prière, faisons à Marie celle qu'un ange nous apprit quand il la salua, *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Comme tout le monde n'envisage pas Dieu de la même manière, tout le monde ne l'honore pas aussi par le même motif. Les uns le regardent comme un juge puissant, qui peut les punir; et s'ils le prient, c'est par le motif d'une crainte servile, pour éviter ses châtimens : les autres le considèrent comme un maître libéral, qui peut les récompenser et les enrichir, et ce sont des âmes mercenaires qui ne l'honorent que par intérêt. Mais il y en a d'autres qui n'envisagent en Dieu que Dieu même; et qui dans les prières qu'ils lui offrent, n'ont point d'autre vue que d'honorer sa grandeur : ceux-là sont ses véritables enfans, qui, sans se souvenir de ce qu'ils doivent craindre, ou de ce qu'ils peuvent espérer, ne se conduisent que par le pur motif de l'amour, dit l'admirable saint Bernard : *Primus servus est et timet sibi; secundus mercenarius est et cupit sibi; tertius filius est et desert patri* (Bern., *Epist.* 11).

Qu'il en est peu de ce dernier nombre! que Dieu qui sonde les cœurs en découvre peu qui brûlent pour lui du feu de l'amour! S'il m'était permis de descendre dans les vôtres, Messieurs, et d'y étudier les motifs qui vous ont conduits et qui vous conduisent tous les jours au pied de ces autels, y trouverais-je autre chose que crainte, qu'intérêt, qu'habitude, que curiosité, qu'hypocrisie? Ne verrais-je pas tantôt un impie, qui ne se prosterne devant son Dieu que quand l'horreur de ses crimes, et les reproches de sa conscience le font trembler; mais qui ne pense plus à lui, sitôt qu'une fausse pénitence l'a rétabli dans une fausse paix : *Servus est et timet sibi?* Ne découvrirai-je pas tantôt une âme basse et intéressée qui, conservant encore l'esprit des Juifs dans le christianisme, ne soupire que pour des récompenses temporelles, n'ouvre la bouche que pour demander à Dieu le gain de ce procès, la multiplication de cet argent qui roule dans le négoce, la santé de ce corps qui a besoin d'être dompté par les maladies? Ame aveugle et terrestre qui, tout occupée des faux biens du monde, ne demande jamais ceux de l'éternité, et qui n'honorera point son Dieu, si elle était toujours dans l'abondance qu'elle désire, *Mercenarius est et cupit sibi*. N'aurais-je pas devant les yeux une infinité de chrétiens imaginaires, comme les appelle Tertulien, à qui l'hypocrisie ou l'habitude seule remue les lèvres, et qui comme des machines

inanimées suivent la pente qu'ils ont reçue? Ils prient, parce qu'ils ont appris à prier; ils se prosternent devant les autels, parce que la coutume l'ordonne; mais où est le cœur, où est l'intérieur, où est l'amour? Ils parlent à Dieu, et pensent à leur commerce; leur bouche forme des paroles qui adorent sa grandeur, et leur cœur forme des desseins qui l'insultent et qui tendent à la détruire; ils se transforment en anges de lumière, et ce sont des démons; en un mot, à en juger par leurs discours ou par leurs postures, ce sont des chrétiens; mais leur vie dément hautement leur langage; à considérer leur conduite ce sont des athées, dit saint Bernard : *Quæ lingua dissimulat, vita clamat* (Bern., *epist.* 196).

Motifs impies, vues criminelles, n'entrez jamais dans les cœurs de ceux qui m'écourent, que leurs prières épurées de ces sentimens serviles et mercenaires, soient le langage de leur amour; sur elles s'élèvent jusqu'au trône de Dieu sur les ailes d'une ardente charité; et que ce feu mystérieux les fasse sortir de leur cœur comme un encens dont l'odeur lui soit plus agréable que la fumée des victimes, *Odoratus est Dominus odorem suavitatis*.

La prière qui vous met au-dessus des bêtes bien plus que la raison, vous élève au rang des anges, dit saint Chrysostome; mais il faut prier comme eux. Lorsqu'ils sont devant le trône de Dieu, ils cachent et leur tête et leurs pieds, selon ce Père (*Homil.* 68); leur tête, pour marquer que ce n'est pas la raison qui peut honorer sa grandeur; leurs pieds, pour nous faire comprendre que les affections terrestres ne s'élèvent jamais jusqu'à lui; mais ils lui découvrent uniquement leur cœur, et s'il a des ailes comme les autres parties de ces bienheureux esprits, c'est pour s'élever à Dieu, et non pas pour se cacher. Imités-les dans vos prières et dans votre culte, Messieurs, couvrez votre tête du voile d'une foi aveugle, et fuyez l'erreur de ces âmes curieuses qui font des études de leurs oraisons, qui passent le temps de la prière à former des conceptions subtiles et des raisonnemens élevés, et qui en sortent toujours avec un cœur de glace et un esprit tout de lumière et de feu. Couvrez vos pieds, et ne permettez pas aux pensées terrestres de venir interrompre le doux commerce que vous avez avec Dieu; mais découvrez-lui votre cœur, qu'il ne voie, qu'il n'entende que cette noble partie de vous-même; car Dieu, qui est amour, dit saint Augustin (*De Catechiz. Rud.*, c. 9), ne peut entendre d'autre voix que celle de l'amour. L'éloquence profane, qui n'a que des hommes à persuader, est toute dans les paroles, continue ce Père; elle dépend d'un tour délicat, d'une expression noble, d'une agréable prononciation; mais l'éloquence chrétienne, qui entreprend de fléchir un Dieu, ne consiste que dans les mouvemens du cœur, et dans les transports de l'amour, *Ut sono in fora, sic voto in Ecclesia bene dicitur* (*Ibid.*). Plus on aime, et mieux on se fait entendre; un cœur sans

amour est un cœur muet ; il demeure toujours dans ses faiblesses, parce qu'il ne les peut exprimer ; ou si la crainte et l'intérêt le fait parler quelquefois, comme je vous l'ai dit tantôt, c'est une langue étrangère que Dieu n'entend pas ; il n'accorde l'effet de la prière qu'à la ferveur de l'amour, dit saint Augustin.

Que ce soit donc votre cœur qui lui parle, Messieurs, *Corde clamandum est*. Autrement votre prière n'ayant rien de l'esprit de Jésus-Christ, ne sera-t-elle pas toute judaïque, et n'aurez-vous pas sujet de craindre que Dieu ne vous fasse ce sanglant reproche qu'il fit autrefois à son peuple, et qu'il ne vous dise que vous l'honorez du bout des lèvres, et que votre cœur n'est point à lui ? Apprenez du prophète à le lui donner tout entier, quand vous l'invoquez : *Clamavi in toto corde meo* : J'ai élevé ma voix à Dieu, dit ce saint homme, mais cette voix n'était pas seulement le bruit confus de mes lèvres, c'était le cri de mon cœur, mais d'un cœur qui se donnait à vous sans partage : *Clamavi in toto corde*. Vous vous plaiguez souvent, Messieurs, que Dieu ne vous exauce pas, le priez-vous dans les dispositions du prophète ? est-ce votre cœur qui lui parle ? lui parle-t-il avec tout le zèle et toute l'application dont il est capable sans se partager entre la créature et lui : *Clamavi in toto corde* ? Ah ! Messieurs, que vous êtes éloignés de cette ferveur qui emporte un cœur tout entier vers Dieu, qui le remplit tellement de la charité, que la vanité n'y trouve plus de place ; je ne vois dans le vôtre que froideur, qu'attache à la créature, que division, que partage ; ou plutôt il semble que vous ayez deux cœurs, comme ceux dont parle le prophète. *In corde, et corde locuti sunt* ; un cœur pour le ciel, où vous poussez de temps en temps quelques soupirs ; un cœur pour la terre, où les liens de votre cupidité vous attachent encore ; un cœur pour Dieu, dont vous adorez quelquefois les grandeurs ; un cœur pour le monde, dont vous aimez toujours les plaisirs ; un cœur docile, qui demande avec empressement la grâce d'opérer son salut ; un cœur rebelle, qui ne veut rien quitter de tout ce qui l'en empêche, qui s'occupe jusqu'au pied des autels des objets de ses passions, des moyens de les satisfaire, des embarras de sa famille, du soin de son commerce : est-ce adorer Dieu avec un cœur simple et sans partage, et par conséquent est-ce mériter qu'il vous écoute ?

Voici, Messieurs, un autre défaut qui l'en empêche. Vous lui demandez presque toujours des choses ou contraires ou indifférentes à votre salut ; des biens qui vous feraient peut-être tomber dans le luxe ou dans l'orgueil ; des forces et de la santé qui feraient revivre vos passions affaiblies par les incommodités que vous souffrez. Je ne veux pas condamner ceux qui prient de la sorte : David a demandé la fin des persécutions qu'il souffrait, Marthe et Madeleine ont prié pour la convalescence de leur frère, la mère des enfants de Zébédée a demandé des hon-

neurs pour eux, Marie qui nous donne aujourd'hui la règle d'une prière toute chrétienne, demande elle-même un miracle à Jésus-Christ pour un besoin temporel, et il ne la condamne pas ; mais toutes ces saintes âmes ne prient que sous condition, elles représentent plutôt leurs besoins, qu'elles ne demandent leurs consolations et leur repos : elles sondent la volonté de Dieu, et ne tentent pas sa puissance, comme saint Bernard le dit aujourd'hui de Marie : *Non potentiam tentans, sed voluntatem explorans*. Mais en usez-vous de même, ne demandez-vous pas absolument à Dieu tout ce que votre amour-propre désire ; et lorsqu'il vous refuse, ne regardez-vous pas comme un effet de sa rigueur ce qui est peut-être une preuve de sa miséricorde et de son amour ? Car l'amour refuse souvent ce que l'amour demande, dit l'admirable saint Bernard. Vous avez demandé, cherché, frappé long-temps pour obtenir la fin de cette affliction qui vous accable, Dieu ne vous a pas écouté, parce qu'elle vous sanctifie, c'est un effet de son amour ; murmurez, impatientez-vous, lâchez-vous, si vous osiez, contre l'amour, *Si vis, si audes, irascere charitati* (Bern., *epist.* 83).

Il est donc des choses, selon la doctrine de ce Père, qu'on ne saurait demander sans présomption ; il faut se contenter de les représenter avec modestie : *Sufficit ut noveris, non autem amas et desiris*. Les sœurs du Lazare ne demandent pas la résurrection de leur frère ; saint Pierre n'ose prier pour lui-même après son péché ; Marie ne prie pas avec empressement dans notre Évangile ; elle explique seulement le besoin de ceux pour lesquels elle s'intéresse : *Vinum non habent*. Apprenez de ces exemples à joindre toujours dans vos prières la modestie à la confiance, la retenue à l'amour : *Disce verecundia decorare fidem, reprimere presumptionem* (Bern., de *Grad. hum.*, c. 22). Ne demandez absolument que votre salut, et laissez à Dieu le soin de tout le reste, comme le prophète ; regardez-vous devant lui comme des malades, et pénétrés du sentiment de vos plaies intérieures, ne soupirez que pour la santé ; puisque si vous demenez dans vos maladies cachées, vous succomberez au péché, vous abandonnerez Dieu dans toutes les occasions, dit saint Augustin : *Ubi non est salus, succumbit infirmitas, deseritur veritas* (Aug., in *psal.* CXVIII).

Mais, hélas ! ou l'on ignore ses faiblesses, ou les égards et les respects humains empêchent d'en gémir ; l'on fait gloire de s'élever contre Dieu dans ses péchés, et l'on rougit de se prosterner devant lui dans sa pénitence ; sensibles à la censure des libertins qui se moquent quelquefois des marques extérieures de piété, l'on ne redoute pas les jugements de Dieu, qui ne peut souffrir ces postures indécentes, et ces manières fières et affectées par lesquelles on l'insulte plutôt qu'on ne le prie. Peut-on croire après cela que vos oraisons soient un effet de l'amour ? Non, Messieurs, il est toujours respectueux, et lorsqu'il règne dans un cœur, il se peint

et se fait voir au dehors aussi bien qu'au dedans de nous-mêmes; il embrase l'homme intérieur et il humilie l'extérieur; il règle le corps comme l'esprit; il veut que l'air, la démarche, les sentiments, les actions servent à le faire connaître, et partout où l'on voit quelque ombre d'orgueil, on peut conclure qu'il n'y a point d'amour, parce que ce sont deux choses incompatibles, selon saint Paul, *charitas non inflatur*.

La tiédeur est donc le principe et l'âme de vos prières plutôt que l'amour; tiédeur pire que l'infidélité même, dit saint Ambroise (*In psal. CXVIII*), puisqu'il serait plus avantageux à une âme de n'avoir point reçu la foi que d'en avoir perdu la chaleur et le feu qui la vivifie; tiédeur dont saint Bernard a dit ces paroles étonnantes: Que chacun doit craindre que si la honte l'empêche de tomber dans une apostasie extérieure et visible, la tiédeur ne le rende déjà coupable d'une apostasie intérieure et cachée: *Timidum est ne si pudor neget apostasiam corporis, tepor inducat apostasiam cordis* (*Bern., in psal. XC, serm. III*). Tiédeur enfin qui vous réduit au plus malheureux de tous les états, puisqu'elle éteint en vous tout amour, et que ne rien aimer, selon saint Augustin, c'est être mort, malheureux, abominable aux yeux de Dieu. Or, en cet état de tiédeur ne peut-on pas dire que vous n'avez plus d'amour? Vous n'en avez pas pour le monde, puisque vous en connaissez le néant et la vanité; vous n'en avez pas pour Dieu, puisque vous ne l'honorez qu'avec indifférence et froideur; vous voilà donc malheureux, puisque vous êtes sans amour: *Pigri, mortui, detestandi, miseri eritis, si nihil ametis* (*Aug., in psal. CXLVIII*).

Vierge sainte, l'eau que Jésus-Christ change aujourd'hui à votre prière était la figure de cette langueur mortelle qui glace nos cœurs. Cet élément grossier a la froideur en partage, il coule toujours parmi la poussière et la boue; et si quelque artifice l'élève quelquefois vers le ciel, il retombe aussitôt sur la terre d'où il est sorti. Notre tiédeur en est de même, elle fait ramper notre cœur dans la boue, elle l'appesantit; et s'il fait quelque effort pour s'élever au ciel, elle l'entraîne bientôt vers la terre, où il est attaché. Demandez, Vierge sainte, que par un miracle invisible cette eau se change au vin de la charité, que notre tiédeur devienne amour; dites à Jésus-Christ en notre faveur: *Vinum non habent*. Ces chrétiens qui tâchent de vous honorer ne le font qu'avec tiédeur, leur cœur est languissant et abattu, donnez-leur le vin délicieux de l'amour qui peut seul les animer et les soutenir, *vinum non habent*; s'ils le reçoivent, leurs prières seront non-seulement produites par l'amour, mais soutenues par la persévérance.

SECOND POINT.

Depuis que l'homme a quitté Dieu, qui était son centre, il n'aime plus que le changement; son cœur toujours inconstant passe de créature en créature sans se fixer; il est mécontent partout, parce qu'il n'est pas où

il doit être. Mais ce qui fait le comble de notre malheur, Messieurs, c'est que quand la grâce nous reconduit à Dieu et que nous rentrons en lui par la prière, nous n'y trouvons plus ce premier repos et cette ineffable suavité qui nous attachait à lui; nous ne pouvons persévérer longtemps dans cet heureux état d'union avec Dieu, et contre la nature des choses même insensibles, qui se reposent dans leur centre, quand elles l'ont trouvé, nous sommes inquiets et inconstants jusque dans le nôtre.

C'est ce que le grand saint Augustin expérimentait autrefois lui-même, lorsqu'il était pécheur comme nous sommes. Il y a, dit-il, des moments de ferveur et de zèle, où Dieu se fait voir aux pécheurs dans un degré de beauté si excellente, qu'ils l'aiment et le contemplent pendant quelque temps; mais par un effet de l'inconstance qui leur est naturelle, ils en conçoivent bientôt du dégoût, et ne peuvent demeurer fermes dans la jouissance d'un si grand bien, *non stabam frui Deo meo*. Et d'où vient, grand saint, que nous ne trouvons pas nos délices à contempler Dieu et à nous entretenir avec lui? d'où vient que nous ne demeurons pas fixes et immuables dans cet état comme les anges? Ah! Messieurs, vous avez un poids malheureux qu'ils n'ont pas: d'un côté la beauté de Dieu vous élève vers le ciel pour le contempler et le bénir; *rapiebar ad te decore tuo*; mais de l'autre, l'amour de la créature vous rabaisse bientôt vers la terre, vous y tombez malgré vous, parce que l'habitude que vous avez de l'aimer est un poids qui vous y entraîne et qui vous sépare de Dieu: *Mox diripiebar abs te pondere meo, et pondus hoc consuetudo carnalis* (*Aug., Confess., lib. VII, c. 17*). Ainsi point de persévérance dans vos oraisons.

Lorsque vous êtes dans le sanctuaire ou partout ailleurs, occupés à la prière, il me semble que je vous vois entre le ciel et la terre attachés à Dieu par la pointe de votre esprit, mais attirés vers les créatures par le poids de toutes vos affections terrestres. Car, avouez-le, Messieurs, à peine commencez-vous à penser à Dieu, que la vue d'une personne que vous aimez, le projet d'un dessein qui vous occupe, le souvenir d'une perte que vous avez soufferte, le soin d'établir votre famille et vos enfants vous troublent, vous inquiètent et vous font perdre Dieu de vue; l'on ne s'occupe plus que de ces différents objets de ses passions, et le cœur n'est point en repos qu'on n'ait quitté la prière pour l'action, le ciel pour la terre, Dieu pour la créature, *non stabam frui Deo meo*.

Il est vrai que Dieu se cache quelquefois lui-même, et qu'après vous avoir fait voir quelque rayon de sa lumière, et savourer quelque goutte de ce torrent de volupté dont il enivre les saints, il disparaît tout d'un coup et vous laisse dans la sécheresse et dans l'ennui. Quel moyen de persévérer à le prier dans cet état, sans le voir, sans le goûter, sans le connaître, *non stabam frui Deo meo*. Ah! Messieurs, que cette conduite

de Dieu est paternelle, qu'elle est amoureuse ! Bien loin de vous rebuter, qu'elle est capable de vous animer, s'il vous plaît d'en considérer le motif avec saint Augustin (*Loc. cit.*) ! Vous n'êtes pas encore assez parfaits pour jouir de Dieu, vous êtes trop faibles pour vous nourrir d'une viande si solide ; que fait-il ? il imite la conduite d'une nourrice, qui fait sentir à son enfant l'odeur d'un fruit dont il ne peut encore manger, et qui le cache aussitôt, afin d'avoir le plaisir de le lui voir chercher. C'est ainsi que Dieu vous traite, dit cet admirable Père ; il se fait sentir à vous en passant, et puis il se cache, afin que vous le cherchiez avec plus de persévérance et de ferveur : *Quasi olfacta desiderantem quæ comedere nondum possem.*

Que la sécheresse de vos oraisons ne vous les fasse donc pas interrompre ; redoublez-les au contraire : plus vous priez, plus vous serez dignes du Dieu que vous cherchez, ou des grâces que vous attendez de lui. Car quel pensez-vous que soit son dessein, quand il vous ordonne de le prier, et de le prier sans relâche ? Est-ce qu'il ignore vos besoins, s'il ne les apprend de votre bouche ? Est-ce qu'il cherche sa propre gloire dans le culte que vous lui rendez ? Non, dit saint Augustin, il ne cherche que votre intérêt ; il a des faveurs à vous accorder, et ses mains libérales seraient toujours prêtes à vous les donner, mais votre cœur n'est pas toujours prêt à les recevoir : il faut que la prière calme ses passions, et qu'elle le purifie sans cesse : *Quid opus sit ipsa oratione, nisi quia cor serenat et purgat.*

Mais quand Dieu serait avare de ses bienfaits, une prière persévérante ne les lui arrache-t-elle pas des mains ? Quand il serait insensible à nos misères, n'aurait-elle pas la force de l'attendrir ? Jésus-Christ nous l'apprend lui-même par la parabole de cette veuve opprimée, qui vient demander justice à ce juge insensible, que la crainte de Dieu ni des hommes ne pouvait fléchir ; elle a beau crier et gémir, ses premiers soupirs ne l'ébranlent pas ; mais lorsqu'il voit qu'elle persévère et que son insensibilité ne la rebute point, ce cœur barbare s'attendrit, l'écoute et donne à l'importunité de ses prières ce que la justice de sa cause ne pouvait obtenir : *Quia molesta est mihi, vindicabo illum* (*Luc., XVIII*). Quoi ! dit Jésus-Christ, si ce juge, tout injuste qu'il est, se rend aux prières persévérantes et aux soupirs redoublés de cette veuve affligée ; Dieu qui est et la justice et la miséricorde même, n'écouterait-il pas les vôtres ? Vous laissera-t-il toujours languir dans ce lit, d'où vous poussez nuit et jour mille soupirs, sans vous soulager ? Vous abandonnera-t-il à la lueur de cet ennemi, qui vous persécute ; à la cruauté de cet avare, qui vous ruine par ses usures ou par ses procès ? Non, non, dit la Vérité même, Dieu vous vengera bientôt si vous continuez à l'invoquer avec confiance : *Cito faciet vindictam illorum* ; il dépouillera votre ennemi d'une autorité dont il abuse pour vous per-

dre ; il frappera cet avare d'une maladie violente, ou la crainte de ses jugements lui fera restituer toutes ses exactions et ses usures : *Cito cito, faciet vindictam*. Peut-être Dieu semblera-t-il vous abandonner pendant quelque temps ; peut-être écouterait-il d'abord vos prières avec indifférence et froideur ; il vous dira comme Jésus-Christ à sa mère : *Mulier, quid mihi et tibi ?* Quel droit avez-vous de me demander cette grâce ? Vous êtes pécheur, et je suis le saint des saints ; vous recourez à moi dans votre affliction, et vous m'avez oublié dans votre bonne fortune ; vous n'avez insulté comme votre ennemi, dans la force de votre âge et de votre santé, et maintenant vous m'invoquez comme votre Père, dans la faiblesse de vos maladies et de votre vieillesse, je ne veux plus vous écouter : *Quid mihi et tibi ?* Que cette dureté apparente ne vous rebute pas, Messieurs ; et si elle vous fait entrer comme Marie dans un silence respectueux, ne perdez pas non plus qu'elle la confiance filiale ! Jésus-Christ semble la méconnaître, il lui refuse la qualité de mère, et se contente de l'appeler femme par une espèce de mépris : *Mulier, quid mihi et tibi ?* Elle ne réplique plus, mais elle espère toujours ; sa bouche est muette, mais son cœur se fait beaucoup mieux entendre ; elle ne cesse pas de prier, parce qu'elle cesse de parler ; mais les sollicitations secrètes de sa charité, et les désirs continuels de son cœur, sont une continuelle oraison, dit saint Augustin : *Continuum desiderium, continua oratio* (*Epist. 120*).

C'est dans ce sens que vous devez prier sans interruption, selon l'avis de l'Apôtre : car il n'est pas nécessaire d'avoir toujours des prières vocales à la bouche, mais un désir continu de la vie éternelle dans le cœur : désir que nous n'estimons par des paroles que pour le réveiller, que pour nous avertir nous-mêmes de ce que nous demandons à Dieu, ou pour le faire connaître aux anges, qui lui présentent nos prières, dit saint Augustin, sur ces paroles de saint Paul, *ut petitiones nostræ innotescant apud Deum* : car pour Dieu, il pénètre le fond de nos cœurs, il lit ce qui s'y passe, nos désirs et nos pensées ont une voix qui se fait entendre à lui, *continuum desiderium, continua oratio*.

Êtes-vous toujours en cet état, Messieurs ? Pouvez-vous dire que votre cœur prie sans cesse au milieu du tumulte du monde ? et n'étouffez-vous point ce désir habituel de la vie éternelle par des désirs vains, terrestres, impies, qui vous occupent tout entiers ? N'écoutez-vous pas plutôt la voix de votre amour-propre, qui vous dit de vous répandre au dehors, de vous dissiper par mille divertissements superflus, d'être toujours dans le mouvement et dans l'action ; que la voix de Jésus-Christ, qui vous ordonne de prier sans cesse, de vous étudier un peu dans la solitude, de rentrer souvent dans votre cœur pour y connaître vos besoins, et y gémir de la profondeur de vos plaies, sans désespérer de la puissance du médecin qui les veut gué-

rir, si vous l'en priez, dit saint Augustin, *attendat vulneris magnitudinem, non desperet medici majestatem* (In psal. CXVIII).

Ah! Messieurs, si vous étiez ainsi pénétrés du sentiment de vos misères et de vos besoins, vous trouveriez comme le prophète vos délices dans l'oraison; vous prieriez jusqu'à la défaillance, en attendant les consolations et le secours du ciel; vous feriez parler et votre langue par ses soupirs, et votre cœur par son amour, et vos yeux mêmes par leurs larmes; car le prophète leur donne une voix, *defecerunt oculi mei dicentes, quando consolaberis me?* Mais, hélas! vous qui ressentez si vivement vos besoins extérieurs et temporels, vous ignorez vos misères intérieures; cette langueur qui vous empêche d'agir pour Dieu, ces passions qui vous tyrannisent, ce poids secret qui vous entraîne à votre perte: misères d'autant plus grandes que vous manquez de lumière pour les connaître, de sentiment pour les pleurer, de paroles pour les exprimer.

Je les connais, dites-vous, je les pleure, j'en gémiss, et Dieu ne m'exauce jamais: je prie toujours, et je ne vois point le fruit de ma prière; cette rigueur me jette dans la défaillance et dans le dégoût, *defecerunt oculi mei*. Ah! ne vous laissez pas abattre, Messieurs, Dieu a ses heures et ses moments: Jésus-Christ le dit à Marie dans notre Évangile, *nondum venit hora mea*: il ne diffère ses faveurs, qu'afin qu'elles vous soient plus salutaires; ce que vous désirez serait pernicieux à ce moment, et sera avantageux dans un autre, il a moins d'égard à votre inclination qu'à votre salut. Comme il règle tout avec poids et mesure, dit saint Bernard, il ne fait jamais de contre-temps: *novit quid, quando faciat, quoniam in mensura et numero et pondere cuncta disponit* (Serm. XX in Cant.). Mais on veut assujettir Dieu à ses désirs, et parce qu'on sent quelque serveur passagère, l'on prétend que celui qui est toujours libre dans ses bienfaits, soit obligé de les accorder à nos premiers soupirs. N'est-ce pas là, comme le dit saint Augustin, vouloir rendre la liberté de Dieu esclave de la volonté de l'homme, *liberalitatem Dei faciunt servitatem?*

Ne vous abusez donc plus, Messieurs; Dieu ne doit ses faveurs qu'à la persévérance, qui mérite seule d'être couronnée; si elle ne soutient vos prières, elles seront toujours sans effet. Ces désirs brûlants de vous donner à Dieu, ces premiers empressements à le servir, cette serveur naissante de vos oraisons, sont les mouvements d'un cœur inconstant: il faut que la persévérance le fixe. Ce sont des feux de paille, dit un prophète (Isai.), dont l'éclat éblouit, mais dont l'ardeur ne pénètre pas bien avant, et qui ne laissent après eux qu'un peu de noirceur et de fumée, *concupietis ardorem, parietis stipulam*.

Encore une fois, il n'y a que l'assiduité de vos prières qui puisse fléchir Dieu; les hommes s'en moqueront peut-être, et pendant que, par vos oraisons, vous répandez un parfum précieux sur la tête et sur les pieds

de Jésus-Christ à l'exemple de Madeleine, il se trouvera des Judas qui blâmeront votre conduite, et qui vous diront comme à cette sainte pénitente, *ut quid perditio hæc?* A quoi bou perdre dans les églises tant de temps qu'on pourrait employer au travail? ne vaudrait-il pas mieux s'occuper utilement pour l'élevation de sa famille, ou agréablement pour soi-même, que de vivre dans une pieuse oisiveté? Pourquoi cette personne, qui a de si beaux talents pour le monde, les va-t-elle ensevelir dans la solitude, *ut quid perditio hæc?* Raisonnements humains, nous ne vous écoutons pas: si vous nous condamnez, c'est assez que Dieu nous justifie; nous savons partager notre temps entre le travail et la prière, être pieux sans devenir oisif, joindre Marthe à Madeleine. Le travail est la peine de notre péché, nous ne le fuyons pas; mais la prière en est le remède, nous ne saurions la négliger. Il faut qu'il y ait dans le monde et des Josué qui combattent, et des Moïse qui prient; mais heureux ceux qui peuvent unir l'un et l'autre, et imiter les anges qui, tout attachés qu'ils sont à contempler Dieu, sont pourtant dans un vol et dans un mouvement continu, pour exécuter ses ordres et pour nous apprendre que l'action se doit joindre à la prière, afin que si elle est accompagnée d'une persévérance ferme, elle soit suivie d'une obéissance fidèle, et cette obéissance couronnée de gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Des dispositions nécessaires au sacrement de pénitence.

Eccc leprosus veniens adorabat eum, dicens: Domine, si vis, potes me mundare.

Un lépreux, s'avançant vers Jésus-Christ, l'adorait; et lui disait: Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir (Math., VIII, 2).

Toutes les maladies du corps sont les effets du péché; ce sont des flèches que Dieu décoche contre nous: lorsque nous voulons nous éloigner de lui, c'est par là qu'il nous arrête et qu'il nous abat sous le poids de sa colère: de sorte que toutes nos infirmités sont des preuves du péché qui les produit, dit saint Augustin, *homo circumferens mortalitatem suam testimonium peccati sui*. Ce qui vous pourrait surprendre, Messieurs, c'est que Dieu ait imposé tant de peines différentes à un seul péché, et qu'Adam ne l'ayant offensé qu'une fois, ses malheureux enfants soient châtiés en tant de manières. Mais cette multiplicité de châtimens, qui est un effet de sa justice, est une preuve de son amour.

Dieu a voulu que nous connussions les maladies de notre âme par celles de notre corps, et que les différents effets du péché fussent comme imprimés sur notre chair, afin que nous ne les puissions ignorer. Mais Jésus-Christ touché de tant de misères est descendu du ciel comme un médecin fidèle et capable de les guérir, *magnus de cælo venit medicus, qui in ignis in terra jacebat egro-*

tus (S. Aug.). Et pour nous faire comprendre qu'il avait des remèdes pour tous les effets du péché, il s'est étudié à guérir les maladies différentes qui les représentent. Il en dissipe les ténèbres dans les aveugles qu'il éclaire; il en répare la faiblesse dans les paralytiques qu'il fortifie; il en éteint la cupidité dans les hydropiques; il en ôte l'insensibilité dans les sourds; il en diminue le poids dans la femme courbée depuis tant de temps; il en réveille la léthargie et l'assoupissement dans les morts; mais aujourd'hui, Messieurs, il en purifie la corruption dans ce lépreux de l'Évangile, dont le corps infecté et tombant en lambeaux sous cette peste secrète qui le dévore, est un objet d'horreur dont personne n'ose approcher, mais un miroir fidèle où tous les pécheurs doivent se regarder et se reconnaître. Car le péché est la lèpre de l'âme, disent les Pères; il commence comme elle par quelque tache légère, mais il croît et s'étend toujours jusqu'à ce qu'il en ait corrompu toute la substance; il se communique comme cette maladie funeste, à tous ceux qui osent s'en approcher; il nous exclut du temple et des sacrifices qu'on y offre, et nous ne pouvons en être guéris que par l'imposition des mains de Jésus-Christ opérant dans la personne de ses ministres.

Approchons-nous de lui, Messieurs, dans le sacrement de la pénitence; mais que ce soit dans les mêmes dispositions du lépreux de notre Évangile: il connaît sa maladie, il la fait connaître à Jésus-Christ, *Domine, si vis, potes me mundare*. J'entends tous les jours des lépreux, c'est-à-dire des pécheurs, adresser dans leurs confessions ces mêmes paroles à Jésus-Christ: Seigneur, vous pouvez me guérir; mais ils ne guérissent jamais; pourquoi? ils manquent de lumière pour connaître leur mal, de sincérité pour le découvrir. Voilà deux obstacles puissants à la conversion des pécheurs, que j'entreprends de leur découvrir, mais que Dieu seul pourra lever. Je dis que ce sont des aveugles qui ne se connaissent pas; c'est ma première proposition. Ce sont des orgueilleux qui ne se font pas assez connaître; voilà la seconde et tout mon dessein. Je ne puis vous découvrir vos ténèbres que par les lumières du Saint-Esprit; demandons-les à Marie avec les paroles d'un ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

L'aveuglement est inséparable du péché; et de même que le premier effet de la grâce dans une âme qui la reçoit, c'est de lui ouvrir les yeux pour lui faire connaître son péché, et de lui dire ce mot aimable de Jésus-Christ à un aveugle de l'Évangile, *Respicere*; aussi le premier soin du démon, quand il s'est rendu maître d'un cœur, c'est de l'aveugler, et de répandre des ténèbres épaisses dans cette noble partie de nous-mêmes, qui n'était destinée qu'à être remplie des lumières de Dieu. Alors nous ne pouvons plus nous sauver des mains de ce cruel ennemi; il se joue de nous en cet état, comme les Philistins se jouaient de Samson, après lui avoir arraché les yeux. Mais ce

qu'il y a de plus funeste dans cet aveuglement du péché, c'est que non-seulement il éteint nos lumières, mais il nous cache même nos ténèbres, et nous ôte la connaissance de ce que nous sommes. Cette connaissance consiste en trois choses, dit saint Bernard, à comprendre la grièveté de notre péché, la rigueur des châtements qu'il mérite, et la grandeur de la perte qu'il nous fait faire: *cognitio sui stat in tribus, quid fecit, quid meruit, quid amisit* (Bern., serm. XL, de Diversis). Et lorsque nous tombons entre les mains du démon, nous ne voyons plus, ni Dieu que nous avons perdu, ni l'enfer que nous avons mérité, ni le péché que nous avons commis. C'est cet aveuglement terrible, Messieurs, qui fait, ou qu'on ne se convertit jamais, ou qu'on se convertit mal. Pour vous le persuader, remarquez, s'il vous plaît, avec moi, trois sortes de pécheurs aveugles; les uns ne peuvent connaître leurs péchés, et c'est l'effet, ou d'un endurcissement, ou d'une ignorance funeste; les autres ne les veulent pas connaître, et c'est l'effet d'une attache violente ou d'un orgueil extrême; les troisièmes ne les connaissent qu'à demi, et c'est l'effet, ou d'une faiblesse digne de pitié, ou d'une négligence digne de fureur. Parcourons, s'il vous plaît, tous ces états où chacun trouvera les vérités qui lui sont propres.

1^o Je le dis avec horreur, Messieurs, mais je le dis après l'Écriture et les Pères de l'Église, qu'il se trouve dans le christianisme, c'est-à-dire parmi les enfants de lumière, des pécheurs qui n'en ont plus, parce que leur cœur endurci est comme un rocher qui ne se laisse plus pénétrer aux rayons de la grâce, et qui cache au dedans de lui-même ces ténèbres invincibles que saint Augustin dit être dignes de nos soupirs: *Plangenda tenebræ*. État déplorable, qui dérobe à une âme le sentiment et la vue de ses misères, et par conséquent les moyens d'en chercher les remèdes et de crier avec notre lépreux: *Domine, si vis, potes me mundare*.

Je me persuade, Messieurs, qu'il n'en est point parmi vous qui soient tombés dans ce malheureux état; mais si Dieu exposait maintenant tous ces cœurs à mes yeux, comme il le fera au jugement dernier, ah! combien en verrais-je en danger de tomber dans cet abîme par la longue habitude de leur péché, qui est comme une chaîne funeste qui les y entraîne? Combien en verrais-je sur le point de perdre les rayons de lumière qui leur restent, de regarder comme des actions indifférentes ces péchés énormes qu'ils boivent déjà comme de l'eau, selon le langage du prophète, et de négliger enfin les remèdes qui pourraient les guérir? Tu n'y prends pas garde, voluptueux, que tes fréquentes rechutes te conduisent à cet état, que les péchés si souvent réitérés sont comme autant de nuages nouveaux que tu élèves entre Dieu et toi: *Opposuitis sicut nubem peccata*: Nuages funestes qui éclipsent peut-être bientôt pour toi toutes les

lumières de la grâce ; peut-être que ton premier péché, cette impureté, dont le dessein est déjà formé dans ton cœur, est le dernier nuage qui doit l'aveugler et le plonger dans des ténèbres d'où il ne pourra plus sortir. Oni, Messieurs, après cette action infâme, Jésus-Christ ordonnera qu'on lui lie les pieds et les mains, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures : *Ligatis pedibus et manibus projicite eum in tenebras exteriores.* Comme s'il disait : Jusqu'ici, malheureux, tu n'as eu des ténèbres qu'au dedans de toi-même, tu voyais toujours au dehors assez de lumières pour te conduire, pour aller à l'église, pour trouver un confesseur, pour l'aquitter des devoirs essentiels de la religion ; mais désormais il n'y aura plus que ténèbres autour de toi ; aveuglé par ta passion, tu ne distingueras plus ni les voies par lesquelles tu dois marcher, ni les bonnes œuvres que tu dois faire ; tu seras enchaîné dans tes ténèbres : *Ligatis pedibus et manibus, projicite eum in tenebras exteriores.*

Mais pour vous inspirer plus d'horreur de cet aveuglement, où vous courez peut-être à grands pas par cette pente malheureuse qui vous porte toujours dans les mêmes péchés, écoutez la description qu'en fait saint Grégoire, expliquant ce mot du saint homme Job. Si Dieu enferme un homme, qui est-ce qui lui donnera la liberté ? Que fait un homme qui vit mal, dit cet admirable Père, sinon un cachot à sa propre conscience ? Quand Dieu l'abandonne à son aveuglement et à son iniquité, n'est-il pas comme renfermé dans soi-même sans en pouvoir sortir, parce qu'il ne peut plus trouver les voies de se délivrer ? Les actions qu'il eût été les meilleures pour se purifier de ses péchés, en augmentent le nombre elles-mêmes, et ce qu'il prend pour une voie favorable à sortir de ses ténèbres est un obstacle qui l'y arrête en effet. *Si concluderit hominem, nullus est qui aperiat (Job., XXII).* Vous le voyez, Messieurs, un pécheur endurci de la sorte est un malade désespéré qui ne connaît pas son mal, et qui ne pensera jamais à le guérir.

2^o Ceux que l'ignorance aveugle sont plus à plaindre, parce qu'ils sont un peu moins criminels ; je dis un peu moins, Messieurs, car toute ignorance n'excuse pas le péché, dit saint Augustin ; il en est une qu'on nomme invincible, et que Dieu ne nous impute pas ; mais ce Père en reconnaît une autre libre et volontaire, qui ne peut nous excuser. Nous ne péchons jamais, dit-il, que par l'ignorance qui nous cache nos devoirs, ou par la cupidité qui nous les fait violer : ce sont là les deux sources malheureuses de tous nos désordres contre lesquelles il faut combattre sans relâche, contre l'ignorance par les lumières de la vérité, et contre la concupiscence par les ardeurs de la charité : *Ignorantia minuitur veritate magis magisque lucente, concupiscentia minuitur charitate magis magisque fervente (Aug., contra Jul., l. VI, c. 5).* Cependant, comme on voit dans les chrétiens

une lâcheté surprenante à résister à la concupiscence, on y voit une négligence terrible à dissiper l'ignorance qui les aveugle ; ils apprennent avec soin tout ce qui regarde leur conduite temporelle, les moyens de conserver leurs biens, les ménagements nécessaires à l'exécution de leurs desseins, les tours de politique ne leur échappent pas ; mais pour la conduite de leur salut et les obligations essentielles de leur état, ils vivent dans un aveuglement déplorable, ils négligent de s'en instruire ; et après avoir passé toute leur vie dans le péché sans le connaître, ils y meurent sans le pleurer.

C'est ici, Messieurs, un des points des plus importants de la morale chrétienne, que chacun ignore toujours une infinité de choses dans son état, qu'il ne lui est pas permis d'ignorer. Combien de prêtres seront condamnés pour n'avoir pas compris ce que la sainteté de leur ministère exigeait d'eux ? Ils croient se pouvoir sauver comme le commun des chrétiens dans l'embarras et le soin des affaires du siècle, et la retraite et le détachement sont leur partage ; ils croient qu'une vie douce et commode est l'apanage de leur état, et ils doivent vivre comme des victimes destinées à pleurer les péchés du peuple. Combien de personnes de qualité croient en avoir assez fait quand elles ont cessé d'être le scandale du monde par leurs désordres, et leur condition les engage à en être les modèles par leur vertu, qui a je ne sais quoi de plus engageant, quand elle se trouve jointe à la noblesse, dit un Père : *Nescio quo pacto virtus in nobili magis placeat ?* Combien de personnes mariées rougiront devant le tribunal de Jésus-Christ d'une infinité de fautes contre la chasteté de leur mariage, qu'elles ne connaissent pas aujourd'hui ! Combien de marchands se verront condamnés, sur ce qu'ils nomment adresse et savoir-faire dans la conduite de leur négociel En vain, direz-vous avec saint Paul, *ignorans feci*, votre ignorance ne servira qu'à augmenter votre péché, comme elle augmentait celui de cet apôtre, dit saint Augustin. Car bien loin de s'excuser en parlant de la sorte, il prétend exagérer sa faute pour élever la miséricorde de Dieu qui la lui pardonne : *Ignorans feci.* Si votre ignorance est invincible, à la bonne heure, mais si vous avez pu consulter des directeurs éclairés sur vos devoirs, et que vous ayez négligé de vous en instruire, vous péchiez, vous vivez dans l'ignorance de votre péché, et vous y mourrez, puisqu'on ne peut s'en repentir sans le connaître : *In peccato vestro moriemini.*

3^o Le sage nous fait remarquer une troisième espèce d'aveuglement, c'est celui des esprits forts et des mondains qui, croyant qu'il est au-dessous d'eux de s'en tenir aux règles communes de l'Évangile, se laissent aveugler par l'orgueil et la corruption de leur cœur : *Excæcavit eos malitia eorum.* Ils veulent que tout ce qu'ils croient soit vérité, que tout ce qu'ils voient soit lumière, que tout ce qu'ils font soit justice. Ils découvrent,

comme saint Augustin lorsqu'il était dans le même état qu'eux, ils découvrent au travers de cette foule de créatures qui les environnent, des rayons de vérité qui leur montrent de temps en temps leurs erreurs et leurs ténèbres ; la lecture d'un livre saint ou la parole d'un confesseur les fait penser à ce péché dont ils ne se confessent jamais : *Quid est illud quod interlucet mihi?* Leur nuage se referme bientôt, parce qu'ils se rassurent dans leur péché par des raisonnements humains. Si nous condamnons avec tous les Pères ces conversations dangereuses, qui laissent dans leur esprit mille fantômes fâcheux, ils les justifient comme des divertissements innocents, auxquels l'honnêteté et la société les engage ; ils n'en font pas de scrupule, et ne s'en confessent jamais : cependant ce sont des occasions prochaines de péché, où ils ont peut-être déjà succombé plus d'une fois. Aussi Dieu n'a-t-il garde de leur pardonner ces fautes, dit saint Augustin, puisqu'ils ne les reconnaissent pas : *Si agnoscis, ignoscit.* Une demoiselle lit dans saint Paul qu'elle ne doit point s'ajuster ni se friser pour plaire aux hommes ; elle entend saint Cyprien qui lui dit, par la bouche de son confesseur, que par cet air et ces manières affectées elle est l'occasion de la perte d'une infinité d'âmes, auxquelles elle est plus à craindre que le fer et le poison, et qu'elle ne mérite plus d'être mise au rang des vierges de Jésus-Christ, dès lors qu'elle pense à plaire à d'autres qu'à lui ; mais elle défend son péché par la nécessité de s'accommoder à la coutume, ou par la pureté de son cœur qui n'a point de mauvaises intentions ; cependant elle pêche, et elle pêche sans remède, parce qu'elle ne veut pas le connaître : *Ream te si agnoscis, ignoscit.* Ceci est terrible, mais c'est saint Augustin (*In psal. LVIII*) ; il y a une iniquité, dit-il, que Dieu ne pardonne point ; et quelle est-elle ? C'est l'opiniâtreté à défendre votre péché, et à refuser de le reconnaître. Pourquoi est-ce un si grand crime ? c'est que vous voulez justifier ce que Dieu déteste : *Hoc defendit quod Deus odit.* Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette conduite, c'est qu'on accuse souvent Dieu pour se justifier soi-même ; il est vrai, dit-on, que je passe ma vie dans la bonne chère et dans le jeu sans rien souffrir ; mais Dieu m'a fait naître de qualité à cela. Vous voulez donc que Dieu vous ait donné ces biens et cette qualité pour pécher ; vous accusez le juge, pour excuser le criminel : *Ideo excusatur reus, ut accusetur iudex.* Ah ! grand Dieu, s'écrie le prophète, courez après ces pécheurs, mettez-les devant les yeux ce qu'ils tâchent de se cacher, faites qu'ils aient la honte de se voir tels qu'ils sont, afin d'avoir la joie de vous voir tel que vous êtes : *Erubescant de se, ut gaudeant de te (August.).*

Peut-être n'êtes-vous pas de ceux qui se cachent leurs péchés, et qui les excusent par orgueil ; mais combien y en a-t-il qui ne les connaissent qu'à demi, et dont la confession doit être suspecte comme elle est défec-

teuse. Je sais bien, Messieurs, que nous n'avons jamais assez de lumières pour connaître toute l'étendue de nos péchés, et que quelque soin que nous prenions de les étudier, ils ont toujours une infinité de racines et de suites funestes que nous ne découvrons pas, et c'est ce qui nous oblige de dire souvent avec le prophète : Seigneur, ce cœur est plein de péchés, d'attaches secrètes, de mouvements déréglés que je ne connais pas, je les déteste et vous conjure de ne me les pas imputer : *Ignorantias meas ne memineris.* Mais aussi je sais qu'il y en a qui, par une négligence inexcusable, ne pénètrent jamais assez avant dans leur conscience ; ils voient, pour ainsi dire, le corps de leur péché, mais ils n'en cherchent pas l'esprit, le motif, les suites qui en font souvent toute la grièveté. L'on connaît qu'on a médité ; mais examine-t-on si c'est par fragilité ou par esprit de vengeance contre la personne qu'on a déchirée ? L'on sait qu'on retient le bien d'autrui, mais distingue-t-on si c'est celui de ce pauvre dont la misérable famille périt de faim, ou de cet homme riche qui en souffre moins ? On reconnaît qu'on est sujet à l'impureté, mais prend-on garde si ce n'est point la vue de cette personne, qui réveille en nous cette malheureuse passion ? Non, non, Messieurs, vous ne connaissez vos fautes qu'à demi, et par là, vous ne pouvez jamais les déraciner tout à fait ; c'est là la source de vos rechutes et de vos fausses conversions.

Comment remédier à cet aveuglement terrible, afin qu'il ne soit pas le sujet de notre condamnation ; l'apôtre saint Paul nous l'apprend, dit saint Grégoire, par ces excellentes paroles : *Si nosmetipsos judicavimus, non utique judicabimur.* Il faut tous les jours exercer un jugement secret contre vous-mêmes, entrer souvent dans votre cœur pour y découvrir les progrès du péché, le considérer dans tous ses mouvements et dans toutes ses vues, le tourner, en un mot, de tous côtés, comme un juge a coutume de tourner un criminel pour lui arracher l'aveu de son crime. C'est ce jugement secret, c'est-à-dire l'examen de nous-mêmes, que le grand Augustin nous ordonne, et qu'il nous décrit d'une manière si belle : Que l'homme, dit-il, monte sur le tribunal pour se juger soi-même dans les formes, qu'il appelle devant lui toutes ses pensées, comme autant d'accusateurs, sa conscience comme un témoin fidèle, et son cœur comme un bourreau impitoyable qui lui donne la question, et qui le fasse gémir : *Ascendat homo adversum se ; adsit accusans cogitatio, testis conscientia, carnifex cor.* Cette vue de vous-même vous paraîtra insupportable et pleine d'amertume, mais elle vous fera connaître vos péchés dans toute leur étendue : cette amertume sera un remède souverain à votre aveuglement, et ce fiel de poison qui rendit la vue au saint homme Tobie, n'en était que la figure. Vous êtes, ce me semble, vous-même, ce pois on qu'il faut ouvrir pour lui arracher le cœur et en prendre le fiel : *Exentera, exentera hunc piscem (Tob., VI).* Ce

fiel, c'est-à-dire le souvenir amer de vos péchés appliqué sur vos yeux, ne manquera pas de les ouvrir : *Fel valet ad unguendos oculos*. Ce cœur arraché et mis sur les charbons, c'est-à-dire, cette conscience bien examinée par le feu de l'amour de Dieu, découvrira les démons partout où il y en a, fera connaître la nature de vos péchés telle qu'elle est : *Extricat omne genus demoniorum*. Usez donc, Messieurs, de ce fiel salubre, examinez-vous chaque soir, et repassez les actions de votre vie dans l'amertume de votre cœur. Mais ne vous contentez pas d'en étudier légèrement la superficie; arrachez en quelque façon ce cœur par une recherche exacte de tous ses mouvements, considérez-en toutes les fibres et toutes les veines, comme on le faisait autrefois dans le cœur des victimes, pour y découvrir la colère des dieux. Mais, lorsque vous aurez connu vos péchés de la sorte, il faudra encore les faire connaître et crier à Jésus-Christ, comme notre lépreux : *Domine, si vis, potes me mundare*. Il faudra vous découvrir à un prêtre par une confession sincère, et c'est à quoi l'on manque souvent, comme je le fais voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Qu'on soit obligé de confesser son péché pour en obtenir le pardon, c'est une vérité qu'on ne doit prouver qu'à des hérétiques, dont l'orgueil ne défère ni à la tradition de l'Eglise, ni aux sentiments des Pères, ni aux décisions des conciles, ni à l'autorité de Jésus-Christ même sur ce sujet. Mais pour vous, Messieurs, que la raison et la foi ont convaincus de la nécessité de la pénitence sacramentelle, il s'agit de vous en mettre devant les yeux une excellente figure que je tire de l'Ancien Testament (*Levit., XIII*): c'est cette loi merveilleuse que Moïse donne à tous les lépreux qui représentaient les pécheurs pénitents. Quiconque sera souillé de lèpre, dit-il, qu'il porte ses vêtements déchirés, qu'il marche la tête nue et le visage couvert, et qu'il crie, partout où il passera, qu'il est impur et souillé : *Contaminatum ac sordidum se clamabit*. Je pourrais vous faire remarquer, dans ces paroles, quel doit être l'état des véritables pénitents; mais je me contente de vous dire que leur obligation indispensable, c'est de faire connaître leur mal, non pas publiquement comme ces lépreux, puisque la corruption de notre siècle ne souffre plus cette sainte coutume; mais, du moins, aux prêtres établis pour discerner entre la lèpre et le lèpre, c'est-à-dire, entre le péché et le péché : *Contaminatum ac sordidum se clamabit*.

Voilà l'obligation essentielle qu'ont tous les pécheurs de confesser leurs crimes; mais je vois dans l'Evangile un démon muet qui leur ferme la bouche, et qui, ne pouvant les empêcher de satisfaire, au moins en apparence, à ce devoir essentiel de la religion, leur inspire, ou de cacher quelqu'un de leurs péchés, ou d'en déguiser au moins les circonstances, afin que leur mal n'étant pas connu, ils ne puissent être guéris. C'est ce

qui fait dire à saint Chrysostome cette parole terrible : Que le démon damne les uns par le péché, et les autres par la pénitence même; il nous empoisonne avec l'antidote qui devait nous guérir; il nous combat par nos armes mêmes : *Alios per peccatum, alios per penitentiam damnat* (*Chrysost., hom. 4, in II ad Cor.*).

En effet, Messieurs, ne s'approcher des sacrements que pour sauver les apparences et les dehors du christianisme, retenir toujours dans son cœur ce péché honteux qu'on ne veut point quitter; en dissimuler les circonstances et les occasions, de peur qu'on ne nous en éloigne; n'est-ce pas se damner par sa pénitence, et courir en enfer par le chemin même du paradis : *Alios per penitentiam damnat*? Se faire une conscience erronée, se croire dispensés de confesser ce péché qui semble léger, cette pensée impure dans laquelle on se délecte toutes les fois qu'elle se présente à l'esprit, ces mensonges qu'on regarde comme des moyens indispensables de réussir dans son commerce; n'est-ce pas courir à sa perte par ses fausses pénitences; puisque ces fautes que vous nommez légères, et qui le sont peut-être par leur nature, deviennent grièves par l'attache et l'habitude que vous y avez, dit saint Chrysostome : *Illud parum, non est parum*? Ce désir impur, dit-on, n'a pas été exécuté; cette action deshonnête n'a pas été jusqu'au bout, cette volonté de tromper mon prochain n'a pas été consommée; c'est peu de chose, je puis le cacher : mais ce peu rendra votre confession sacrilège, et sera cause de votre perte : *Illud parum, non est parum*.

Quand je vous entends raisonner de la sorte, Messieurs, il me semble voir cet Israélite qui, après l'ordre que Josué avait donné de mettre en cendre toute la ville de Jéricho, sans rien réserver de ses dépouilles, sauva pourtant une règle d'or de l'incendie et la cacha. Que disait ce malheureux soldat dans soi-même? Retenir une règle d'or parmi tant de trésors, tant de meubles précieux, tant de magnificences que le feu consume; c'est peu de chose, Dieu n'en sera pas irrité. Mais qu'arrive-t-il? Les Israélites sont abandonnés à la fureur de leurs ennemis; ce traité est déconvert, on le lapide avec toute sa famille (*Jos., VII*). Voilà les suites étranges de ce larcin léger en apparence, mais si contraire à la loi de Dieu : *Illud parum, non est parum*. C'est ainsi, Messieurs que, lorsque vous vous confessez, votre cœur est une place que Dieu veut ruiner, dit saint Bernard (*Serm. V de Assumpt.*), la cupidité est comme le fossé qui l'environne, l'endurcissement, la muraille qui la couvre, les fausses maximes du monde sont les armes qui la défendent: il faut renverser toutes ces fortifications du démon; Dieu vous ordonne de mettre le feu à cette place et de ne rien réserver de ses dépouilles.

Mais ce vice favori, cette attache à la vanité, à l'oisiveté, au jeu, aux conversations dangereuses, c'est la règle d'or, c'est le péché

précieux que vous voulez sauver. C'est peu de chose, dites-vous, parmi tant d'autres péchés et d'autres passions que vous déclarez; mais ce peu fera que vous serez abandonné de Dieu et enseveli comme ce soldat impie, sous un amas de pierres, c'est-à-dire, que vous vous endurez peu à peu dans vos péchés, et que vous ne vous en confesserez jamais : *Congregaverunt super eum acervum lapidum.*

Pour éviter une punition si terrible, découvrez jusqu'à vos moindres défauts. Une plaie presque imperceptible contracte une gangrène mortelle quand on la néglige; cette gangrène corrompt insensiblement tout le corps, se glisse dans les veines et gagne le cœur, et c'est sans doute ce que voulait dire le prophète, lorsqu'il s'écriait : *Quoniam tacui inveteraverunt ossa mea* : La corruption s'est insinuée jusque dans la moelle de mes os, le péché a infecté les parties les plus intimes de mon âme. Pourquoi ? *Quoniam tacui*, c'est que j'ai demeuré dans le silence, je n'ai pas confessé à Dieu ce regard criminel que j'avais jeté sur la femme de mon prochain; il a été suivi d'un adultère et d'un homicide : *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea.* Ah ! grand Augustin, vous n'en usâtes pas de même dans votre conversion, et plût à Dieu que les chrétiens de nos jours eussent toujours, et vos sentiments dans le cœur, et vos paroles à la bouche ! Les voici : *Ecce vulnera mea non abscondo ; medicus es, æger sum, misericors es, miser sum* (*Confess., lib. X, c. 28*). Voilà mes plaies, mon Dieu, je vous les découvre dans toute leur étendue, je me regarde comme un malade, et vous comme un médecin, comme un pécheur accablé de misère et vous comme un Dieu plein de miséricorde : *Medicus es, æger sum.*

Mais que nous sommes éloignés de parler de la sorte; car c'est un vice ordinaire aux hommes, dit excellemment saint Grégoire (*Moral., lib. XX, c. 9*), de commettre secrètement le péché, et de le cacher après l'avoir commis; et nous tirons cette inclination perverse de notre premier père, qui, après avoir touché au fruit défendu, se cacha dans l'épaisseur des arbres du paradis terrestre. Dieu l'appelle : *Adam, Adam, ubi es?* il veut, en l'interrogeant, lui donner lieu de reconnaître son péché, et ce malheureux tâche de le cacher. C'est ainsi que nous en usons, Messieurs; un confesseur nous interroge et nous tourne de tous côtés pour nous arracher l'aveu de nos fautes, et nous nous couvrons de feuilles, d'excuses, de fausses raisons; nous demeurons dans un silence opiniâtre et criminel. Ah ! si les démons et les damnés avaient la même liberté que nous d'explier leurs crimes en les confessant, avec quelle sincérité les publieraient-ils à la face de tout l'univers? Mais Dieu, qui ne veut point leur accorder de pardon, ne les interroge pas comme Adam, dit saint Grégoire, il ne demande pas au serpent, comme à lui : *Ubi es, ubi es?* Il le laisse pour toute l'éternité dans son péché, et il vous laissera mourir dans le vôtre, et ne vous donnera plus

d'occasion de le confesser, si vous ne le faites pendant qu'il vous en presse encore aujourd'hui, et qu'il vous demande peut-être pour la dernière fois par ma bouche : Pécheur, où es-tu dans ce crime que tu caches : sur le bord de l'abîme, à la porte de l'enfer : *Ubi es, ubi es?*

Ce n'est pas encore assez de confesser son péché, il faut que ce soit sans déguisement et sans dissimulation; car ceux même qui ont la conscience assez tendre pour n'oser cacher leurs péchés, ne craignent pas de les déguiser, ou dans leurs circonstances, ou dans leurs motifs, ou dans leurs suites. Mais qu'ils considèrent comme en usent tous ces malades de l'Evangile que Jésus-Christ guérit; ne lui découvrent-ils pas toutes les circonstances de leurs maux? Le paralytique ne dit-il pas qu'il languit depuis trente-huit ans : l'hémorrhôisse qu'il y en a douze qu'elle souffre : les sœurs du Lazare, qu'il est mort depuis quatre jours, et qu'il est déjà tout corrompu, *quatrivanus est, jam fœtet?* Et ce pécheur, dont toute la vie n'est qu'un cercle perpétuel de rechutes et de confessions; ce voluptueux, qui languit depuis tant d'années dans la même habitude, s'en confesse comme d'une faute de fragilité, sans découvrir la longue servitude qui l'y attache, au lieu d'avouer avec sincérité qu'il est déjà tout corrompu dans le sépulture de son péché, qu'il y a quatre, six, dix ans qu'il y languit, *quatrivanus est, jam fœtet.* Et pour prouver que ces déguisements sont communs, voyez cette personne aux pieds d'un confessionnal dans une méditation profonde, à quoi pensez-vous qu'elle s'occupe en cet état? à gémir de son péché, à peser la grandeur de la miséricorde de Dieu qui veut bien le lui pardonner, à prendre des précautions pour ne le plus commettre? Non, non, Messieurs, elle s'étudie à envelopper ce péché, à l'habiller et le déguiser, en sorte qu'on ne le voie pas dans toute son horreur. Si elle a un ennemi qu'elle laisse à la mort, elle cherche un tour pour faire comprendre que ce n'est qu'une indisposition légère, de peur qu'on ne l'oblige à se réconcilier. Si un marchand a des contrats usuraires, il cherche tous les moyens de leur donner un tour favorable pour les justifier. Si un médisant a ruiné la réputation de son frère, il ne découvrira pas les suites funestes de sa médisance; il ne dira pas qu'elle s'est répandue dans toute une ville, pour éviter la réparation qu'il lui doit. Hé! ne savez-vous donc pas ce que dit si bien saint Augustin, que devant un Dieu qui lit dans votre cœur, vous ne sauriez vous sauver par les déguisements, *apud cordis interpretem ars non admittitur ad salutem?*

Pour éviter ces déguisements, apprenez-en de saint Bernard, et la source et les remèdes. Est-ce la honte qui vous ferme la bouche, ou qui vous fait inventer ces détours sous lesquels vous cachez vos défauts? Ah ! souvenez-vous de ce que dit le Sage, qu'il y a une confusion maudite, qui produit le péché, *est confusio adducens peccatum.* Vous avez honte de paraître criminels, et

vous n'en avez pas de le devenir davantage. Vous couvrez vos péchés par un autre péché; mais le jour du Seigneur révélera tout, et tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre verront dans votre conscience ce crime honteux que vous dissimulez. Découvrez-le donc dans le temps, afin de le cacher pour l'éternité. Mais si je le découvre, je crains une pénitence sévère. Craignez plutôt une éternité de peines, si vous ne le découvrez pas. Comparez la brièveté, la douceur et le fruit de quelques mortifications passagères, à l'éternité, à la rigueur, à l'inutilité d'un supplice infructueux; et ne soyez pas du nombre de ces imprudents dont parle le saint homme Job, qui, pour éviter une pluie douce, attendent un orage, et une grêle qui les écrasera, *qui timet pruina, irruet super eum nix*. Il y va de mon intérêt, dites-vous, de me cacher, l'on m'obligera de restituer la meilleure partie de mes biens, si je découvre mes injustices, mes rapines, mes usures. Renoncez-vous aux biens du ciel? à la bonne heure, conservez ceux que vous possédez au préjudice de votre conscience. Mais avez-vous encore quelque sentiment de religion? ah! sacrifiez ces biens fragiles, cette terre colorée, ces maisons de boue pour les biens solides, et le séjour délicieux que Dieu vous promet.

Ce n'est peut-être ni la honte, ni la crainte, ni l'intérêt qui s'oppose à l'aveu de votre péché, le seul désespoir de vous en corriger vous arrête? Ah! malheureux, vous voilà donc dans cet abîme que le Saint-Esprit vous avait averti d'éviter; vous voilà dans le mépris du péché, *peccator cum venerit in profundum malorum, contemnit (Prov., XVIII)*. Il est trop difficile, dites-vous, que je me corrige? il est donc inutile de me confesser. Conséquence déraisonnable; que ne dites-vous au contraire, je me sens endurci dans mon péché, mais Jésus-Christ qui ressuscita le Lazare tout corrompu qu'il était, me peut ressusciter de même; je suis couvert de lèpre, mais sa main n'est pas moins puissante qu'autrefois pour la guérir, *Domine, si vis, potes me mundare*. En effet, Messieurs, quelque grands pécheurs que vous puissiez être, que ne devez-vous point attendre, et des saintes résolutions que vous pouvez former, et des sages conseils qu'un confesseur éclairé pourra vous donner, et surtout de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ, qui saura vaincre la dureté de votre cœur, et vous mettre en état de mériter la gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS
L'ÉPIPHANIE.

Sur les tentations.

Ascendente eo in naviculari, secuti sunt eum discipuli ejus; et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus: ipse vero dormiebat.

Jésus-Christ s'étant embarqué, ses disciples le suivirent, et tout d'un coup il s'éleva un si grand orage, que le vaisseau était presque submergé; cependant Jésus-Christ dormait (Matth., VIII, 25, 24).

Une âme qui sort des mains de Dieu pour entrer dans le monde, se trouve tout d'un

coup embarquée sur une mer bien fameuse en naufrages. Le corps faible qu'elle anime est comme le vaisseau fragile qui la soutient; la raison, le gouvernail qui la conduit; l'entendement, le phare qui l'éclaire; l'espérance, la voile qui l'emporte; l'amour, le vent qui la pousse; le sépulcre, l'écueil inévitable qui l'attend; et le paradis ou l'enfer, le terme heureux ou funeste de cette dangereuse navigation. Mais ce qu'il y a de plus terrible pour cette pauvre âme ainsi flottante parmi les agitations du siècle, c'est que les orages qu'elle craint le plus naissent dans son propre sein; outre les flots des tentations extérieures qui la battent de tous côtés, des injures qui la blessent, des maladies qui l'affligent, des plaisirs qui la corrompent, des vents impétueux de la bonne ou de la mauvaise fortune, qui tantôt l'élèvent jusqu'au ciel, et tantôt l'abaissent jusqu'aux abîmes; outre tout cela la tempête invisible de ses passions l'agite sans cesse; la concupiscence met le feu au vaisseau qu'elle conduit, la colère démonte la raison qui la gouverne, l'illusion éteint les lumières qui l'éclairent, la crainte étouffe l'espérance qui la soutient, la cupidité dérègle l'amour qui la fait agir, et battue par tant d'ennemis différents, il n'est point de tempêtes qu'elle n'essuie, ni de tentations qu'elle n'éprouve: *Tentatio est vita hominis super terram.*

L'Évangile nous met devant les yeux un crayon de tentations qui nous attaquent, dans la tempête qui surprend aujourd'hui les apôtres. Ils s'embarquent avec Jésus-Christ; mais, dans le fort de l'orage qui les bat, ils tremblent, et leur confiance est ébranlée, comme s'ils n'eussent pas été avec le maître des éléments et l'arbitre de la mort: dans cette terreur ils s'approchent de lui, l'éveillent et lui disent: Si vous ne nous sauvez, Seigneur, nous allons périr: *Domine, salva nos, perimus*. Jésus-Christ qui n'avait excité cette tempête que pour éprouver leur foi, l'apaise pour exaucer leur prière; il commande aux vents et à la mer de se calmer, et pour lors les disciples, surpris d'un pouvoir dont ils venaient de se défier: Quel est donc celui-là, disaient-ils les uns aux autres, qui calme les tempêtes et qui donne des lois à la mer: *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei?*

Je m'arrête, Messieurs, à trois circonstances de cet évangile, qui renferment ce qui se peut dire de plus instructif et de plus utile sur la matière importante de la tentation. La défiance des disciples en est la cause, *modica fidei*; leur prière en est le remède, *Domine, salva nos*; la connaissance qu'ils ont du pouvoir de leur maître en est l'effet, *qualis est hic?* Mais sans me borner à cette cause, à ce remède, à cet effet particulier de la tentation, je vous en expliquerai les causes, les remèdes, les effets en général; car enfin l'homme a trois grandes obligations sur le sujet des tentations qui l'attaquent. Il doit les prévenir, il faut qu'il en connaisse les causes; première proposition: il doit les vaincre, il faut qu'il en étudie les remèdes;

seconde proposition : il doit en profiter, il faut qu'il en apprenne les effets ; troisième proposition. Vierge sainte, le même esprit qui vous préserva des tentations humiliantes que nous avons à combattre, peut seul nous développer, et les sources qui les produisent, et les remèdes qui les arrêtent, et les effets qui les suivent ; demandez-lui cette grâce pour nous, nous vous en conjurons avec les paroles d'un ange, *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

La tentation est si étroitement attachée à la condition de l'homme, qu'on peut dire avec saint Grégoire qu'elle n'est pas tant un accident de sa vie que son essence même, et qu'il ne lui est pas plus naturel de respirer et de vivre que d'être tenté. En effet, le repos et la paix sont l'apanage de l'heureuse éternité que nous espérons ; et prétendre les goûter ici-bas, c'est vouloir être dans le port avant la navigation, et jouir des douceurs du triomphe dans le temps même du combat : *Ipsa, ipsa hominis vita tentatio est.* Mais pour bien démêler cette foule de tentations dont notre vie est traversée, et développer les causes différentes qui les produisent, disons d'abord, avec le grand saint Augustin, que les unes sont des fléaux de Dieu pour nous exercer, et les autres des pièges du démon pour nous surprendre. Car quoiqu'il soit vrai de dire, avec l'apôtre saint Jacques, que Dieu ne tente personne, il est sûr aussi que l'Évangile nous dit que le Saint-Esprit conduit Jésus-Christ au désert pour y être tenté ; il est sûr que le Sage ne s'est pas trompé lorsqu'il a dit que Dieu a tenté ses saints, et qu'il les a trouvés dignes de lui. Les persécutions sensibles, les maladies violentes, les pertes imprévues, les disgrâces, les contre-temps, l'oppression des grands, la calamité des pauvres, ce sont, chrétiens, des tentations qui viennent de la main de Dieu et qu'on ne doit pas craindre, parce que sa sagesse s'en sert pour nous exercer, et non pas pour nous séduire : *Alia est tentatio probationis.*

Et quelles sont les causes de ces rudes épreuves auxquelles Dieu met la fidélité de ses élus ? Les Pères en remarquent deux : sa justice et son amour. Quelque juste qu'on puisse être, on est souvent infidèle à la grâce ; et de temps en temps, emporté par le poids de sa concupiscence, on tombe en des égarements d'où l'on ne reviendrait jamais ; mais Dieu, toujours sensible aux besoins des siens, ne les abandonne pas, lors même qu'il en est abandonné : il les réveille, il les avertit, il les corrige, il les purifie, et trouve le secret d'expié le mal qu'ils ont fait par celui qu'ils souffrent. Reconnais, malade, qui dans les transports de la douleur t'en prends au ciel et à la Providence, que les ardeurs du mal qui te consume sont le pur effet de tes péchés, et que la justice de Dieu, qui te veut sauver après tant de désordres, substitue le feu de la fièvre à celui du purgatoire ou de l'enfer. Reconnais, homme infortuné qui, hier élevé au comble de la fortune et de la faveur, te vois aujourd'hui

obligé de ramper dans la poussière, et de passer du sein d'une opulence insolentement prodigue dans celui d'une pauvreté nécessairement frugale, reconnais que ta disgrâce est l'effet de tes péchés, et que par l'abus de tes biens tu en as mérité la perte. Compagnons fidèles d'une même fortune et d'une même vie, maris et femmes, que la bizarrerie des affaires et la dure nécessité de la mort séparent tous les jours les uns des autres, ah ! reconnaissez que par ces fâcheux divorces Dieu châtie l'excès de votre attachement et le dérèglement de votre amour. Et s'il est possible que vous soyez en état de dire, avec l'Apôtre : Je ne me sens coupable de rien : *Nihil mihi conscius sum*, ajoutez, avec lui que, pour être justes à vos yeux, vous ne l'êtes pas à ceux de Dieu ; et que, comme il a droit de vous juger, il a droit aussi de vous punir : *Qui judicat me, Dominus est.* Mais si ces pertes, ces maladies, ces séparations que vous pleurez ne sont pas la peine et l'expiation de vos péchés, elles sont sans doute la couronne de votre innocence. Si ce n'est pas la justice de Dieu qui vous corrige, c'est son amour qui vous exerce et qui vous perfectionne par ces tentations : il les faut donc aimer, puisque la cause en est juste et la fin avantageuse, *Alia est tentatio probationis.*

Mais pour les tentations qui ne viennent pas de Dieu, comme elles nous portent à la révolte et au péché, il est de notre devoir de les craindre et d'en connaître les causes, pour les prévenir. Or, Messieurs, la malice du démon en est la première source ; il n'épargne pas Jésus-Christ même, et ne connaissant pas bien quel il est, il le fait passer par toutes les tentations dont les hommes sont capables. Il le tente par les besoins du corps, comme les pauvres ; par l'ambition, comme les riches ; par la présomption, comme les parfaits. S'il n'a pas épargné le Maître, pourra-t-il ménager les disciples ? Non, Messieurs, cet esprit malheureux ne peut souffrir que nous jouissions du repos qu'il a perdu ; toujours ennemi de notre bonheur, il concerte notre perte, il observe nos inclinations, il étudie notre tempérament, il remarque notre passion dominante, et se servant ainsi de nous contre nous-mêmes, il sait prendre dans ses tentations le charme de la sympathie, et donner aux appâts qu'il nous présente le goût de notre amour-propre. Tantôt c'est un lion qui nous attaque à force ouverte, dit l'Écriture, et tantôt un serpent qui ne vient à nous que par des détours imperceptibles et par des artifices cachés. Quelquefois il vous mettra tout d'un coup devant les yeux un ennemi dont la vue réveille tous vos ressentiments, allume dans votre cœur toutes les flammes de la vengeance, et fait paraître sur votre visage tous les symptômes de la colère la plus irritée. C'est là une tentation manifeste ; c'est cette flèche qui, selon le prophète, est lancée contre nous en plein jour, et que nous ne pouvons pourtant éviter, parce qu'elle nous a plus tôt frappés que nous ne l'avons aperçue, *a sagitta volante in*

die. Quelquefois, cet ennemi plus modéré n'entreprend pas de vous corrompre tout d'un coup, ni d'emporter votre cœur d'assaut, comme il emporta celui de David par la seule vue de Bethsabée; mais il prend des mesures pour vous perdre. Et pour ne vous pas donner horreur des grands vices, il vous y conduit par degrés : il vous fait lâire tantôt une démarche et tantôt une autre; il commence par des regards libres, il continue par des conversations familières; il s'avance par les pensées, il vous trouble par les imaginations, il vous embrase par les désirs, il vous fait tomber par le consentement, il vous désespère par l'habitude, et vous vous trouvez enfin dans cet abîme, sans comprendre par où vous y êtes venus. N'est-ce pas en effet par cet artifice que le démon conduisit le plus sage de tous les rois à l'idolâtrie, et qu'éteignant dans cet esprit si lumineux de Salomon, tantôt un rayon, tantôt un autre, il le réduisit enfin aux plus épaisses ténèbres de l'erreur et du péché? Il lui inspira d'abord quelque complaisance pour les femmes qu'il aimait, et cette complaisance le fit condescendre à donner place dans son palais aux idoles qu'elles adoraient; de là, pour les obliger davantage, il reçut ces idoles dans son cabinet; de son cabinet, il les fit passer dans son cœur; il leur donna de l'encens, il les adora lui-même : et, par tous ces degrés différens, le démon, du plus religieux des princes fit le plus aveugle des idolâtres. Voilà comme s'y prend ce redoutable ennemi, toujours auteur de nos tentations, soit qu'il nous attaque avec la fureur du lion, soit qu'il nous surprenne par la ruse du serpent, dit saint Augustin : *Leo propter apertam iram, draco propter occultas insidias* (Tract. X in Joan.).

Quand le démon laisserait l'homme en repos, et que l'abandonnant à soi-même il négligerait le soin de le tenter, comme il le fait tous les jours à l'égard des grands pécheurs, hélas! chacun ne porte-t-il pas dans son sein un ennemi domestique plus dangereux que le premier? La concupiscence que Dieu laisse en nous après le baptême, pour exercer notre vertu, n'est-elle pas une autre source de tentations qui ne s'épuise jamais? Plus puissante sur nous que le démon ne le peut être, n'exerce-t-elle pas une tyrannie secrète sur toutes les parties de notre corps? Et n'est-ce pas ce que l'Apôtre nous veut dire lorsqu'il l'appelle la loi du péché, parce qu'en effet cette concupiscence impérieuse ne nous sollicite pas seulement au vice par douceur, elle nous y pousse avec quelque sorte de violence et d'autorité, dit saint Augustin : *Lex peccati dicitur concupiscentia, quia suadet peccata, atque, ut ita dixerim, jubet* (Lib. I Op. Imperf.). Ce Père ne veut pas dire qu'on ne puisse résister aux efforts de la concupiscence : ce serait autoriser l'iniquité des impies qui osent s'en prendre à Dieu de leurs dérèglements, et qui, s'élevant contre lui comme des vases de boue contre l'ouvrier qui les a faits, lui demandent insolamment : Pourquoi nous avoir faits d'une

matière si fragile? Pourquoi nous avoir fait naître avec des inclinations corrompues et une pente naturelle au péché? N'est-il pas lui-même coupable de nos désordres, et par conséquent injuste de les punir? *Numquid iniquus est Deus qui infert iram?* Non, non, pécheurs, ne vous justifiez pas aux dépens de Dieu; ne couvrez pas la fragilité de votre cœur, dans vos tentations, de l'ombre d'une nécessité fatale que vous ne puissiez éviter. Il est vrai que la concupiscence vous tente; il est vrai qu'elle a, comme le dit saint Jacques, et des forces pour vous entraîner par violence, et des attraits pour se faire suivre par amour : *Unusquisque tentatur a propria concupiscentia abstractus et illectus*. Mais la grâce de Jésus-Christ, qui ne vous manque pas, n'est-elle pas, et plus puissante, et plus douce, et ne vous est-il pas libre avec elle de vaincre cette concupiscence que Dieu ne vous oblige de combattre qu'afin d'être obligé lui-même de vous couronner, dit saint Bernard? *Quod resistentem fatigat, vincentem coronat* (De Inter. Dom.).

Que cette personne sans cesse tentée par l'impatience, sujette à prendre feu sur tout ce qui choque son amour-propre et ses désirs, et dont l'humeur capricieuse et bizarre, toujours aux prises avec des domestiques ou des enfants, ne peut leur pardonner un faux pas, condamne également et tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ne font pas; que cette personne ne me dise pas : C'est mon tempérament, c'est mon humeur qui me tente et qui me domine. Car la grâce ne lui est-elle pas donnée pour corriger la nature? Qu'elle combatte cette passion qui, par sa négligence, a pris tant d'ascendant sur son esprit; qu'elle étouffe les premières étincelles de ces emportemens qu'elle sent naître et s'allumer dans son cœur; qu'elle suive cette lumière intérieure qui lui montre la loi inviolable de la charité, qu'elle va blesser. Il est vrai que la résistance est rude et le combat violent; mais la victoire est douce et la couronne glorieuse, disent les Pères : *Molesta est lucta, sed fructuosa; si habet pœnam, habet et coronam* (Bern., *ibid.*).

D'où vient donc, Messieurs, que la concupiscence, si facile à vaincre avec le secours de la grâce, emporte presque toujours l'homme pécheur dans les tentations qu'elle lui suscite? C'est qu'il oublie Dieu dans ces moments dangereux où il devrait plus que jamais l'avoir devant les yeux : oubli funeste qui, fermant à Jésus-Christ la porte de notre cœur, l'ouvre infailliblement au démon et devient la cause de cette foule de tentations qui nous agitent. Pour le comprendre, jetez, s'il vous plaît, pour un moment les yeux sur cette barque, où l'Evangile nous représente les apôtres au milieu de la mer. Voyez-la battue d'une horrible tempête, tantôt suspendue sur la pointe des flots qui l'emportent, tantôt abîmée dans le sein des eaux qui la couvrent, partout agitée au gré des vents qui s'en jouent. Pourquoi, Seigneur, exposer vos disciples à ces dangers? Ah! ils se les sont eux-mêmes attirés : ils

ont Jésus-Christ au milieu d'eux, et ils n'y pensent pas; au lieu de profiter des moments heureux de sa présence, et de s'entretenir avec lui des volontés éternelles de son Père, ils le laissent endormir, pendant qu'ils s'occupent inutilement à entendre gronder les vents et à voir grossir les flots qui les menacent. C'est cet oubli de Jésus-Christ, c'est son sommeil qui excite la tempête et la tentation; et c'est aussi l'oubli de Dieu, Messieurs, qui fait naître toutes les vôtres. Car dès lors que, pour suivre votre fortune ou vos plaisirs, vous relâchez quelque chose de votre vertu; dès lors que vous interrompez ce doux commerce que vous avez avec Dieu, ou par les sacrements, ou par la prière; dès lors enfin que vous laissez endormir Jésus-Christ dans votre cœur, pour ne vous occuper que des agitations du siècle et des vents d'une fortune imaginaire, ah! les tentations s'élèvent, vous devenez le jouet de vos passions, l'orgueil vous emporte jusqu'aux nues, le désespoir vous abaisse quelquefois jusqu'aux abîmes, l'ambition vous inquiète, l'avarice vous tourmente, l'envie de la fortune d'autrui vous dévore; et toujours malheureux, parce que vous êtes toujours tentés, votre cœur devient un champ de bataille où vous avez seul une armée d'ennemis à combattre, dit saint Augustin : *Unus homo in corde suo cum turba luctatur*. Mais quand est-ce que ces ennemis s'irritent davantage et que ces tentations s'allument avec plus de fureur, sinon lorsqu'on tombe dans l'oubli de Dieu?

Pourquoi cet ambitieux voit-il naître dans son esprit tous ces desseins présomptueux qui l'emportent hors de lui-même? Ah! c'est qu'il a quitté ce bien infini qui bornait heureusement sa cupidité. Il faut qu'elle s'étende sur des biens périssables, qu'elle forme tous ces desseins qui l'occupent et qui le partagent, et que ce pauvre esprit soit toujours agité par mille espérances vaines et par mille projets de grandeur qui ne réussiront pas : *Unus homo in corde suo cum turba luctatur*. Pourquoi ce sensuel est-il presque à tout moment travaillé de pensées impures? Pourquoi dans ses occupations les plus innocentes se voit-il troublé par des imaginations qui ne le sont pas? C'est que l'esprit de l'homme ne peut demeurer sans action. Il a cessé de s'occuper de Dieu qui le soutenait, son cœur est vide des saintes pensées qui l'attachaient à lui; il faut que le démon remplisse ce vide de ces fantômes honteux, de ces pensées déshonorées, de ces désirs déréglés qu'il a sans cesse à combattre : *Unus homo in corde suo cum turba luctatur*.

Ce n'est pas tout, Messieurs; je découvre encore une cause plus subtile, et peut-être plus commune de nos tentations, et c'est la présomption avec laquelle on s'y expose. Il est vrai que Jésus-Christ va hardiment s'enfoncer dans le désert, qui doit être le théâtre de ses tentations, mais c'est le Saint-Esprit qui l'y conduit : *Ductus est in desertum a Spiritu*; et par conséquent cette hardiesse avec laquelle il s'expose à des tentations

qu'il a sans doute prévues, cette hardiesse est sainte et ne peut être condamnée; mais qu'elle est téméraire dans la plupart des pécheurs! Car quelle témérité pour eux de s'exposer aux occasions d'être tentés, sous prétexte qu'ils ont des forces, et qu'ils ne succomberont pas? J'ai formé, dit-on, des résolutions saintes, j'ai commencé de goûter les délices de la vertu, rien ne pourra m'en séparer. In sensible à toutes les impressions qui m'ébranlaient dans mon péché, je verrai les objets dangereux sans en être touché, j'entendrai les discours libres sans en être ému, je recovrai le feu dans mon sein sans en être brûlé, je me mettrai sur mer sans en craindre l'orage : à la bonne heure; si c'est le Saint-Esprit qui vous conduit comme Jésus-Christ, il vous fera triompher de la tentation comme lui; mais si c'est votre présomption qui vous expose à ces dangers, attendez-vous, pécheurs, d'y succomber et d'y périr. Il est vrai, justes, dit saint Augustin, que la grâce vous donne des ailes pour vous soutenir dans les tentations où le hasard vous engage : *Nutrit nobis pennas de præceptis suis... nemo trepidet* (Aug., in psal. XIII) : mais aussi ne présumez pas de la force de ces ailes, de peur qu'elles ne vous abandonnent dans les dangers où vous courez, et que vous n'y fassiez un honteux naufrage : *Nemo præsumat de pennis suis*. Vous courez à cette assemblée, assurés de vos forces et fiers de votre vertu, présumant d'avoir assez de fermeté pour vous y soutenir. Mais, hélas! la vue d'une personne immodeste y réveillera peut-être votre passion, votre esprit se remplira de cet objet, et puis inquiétés par les pensées, troublés par les songes, agités par les désirs, aveuglés par la passion, et suivis partout de ce fantôme fâcheux, vous n'aurez point de repos qu'il ne vous ait vaincus; voilà l'effet de votre présomption téméraire et de votre prétendue fermeté, *Nemo præsumat de pennis suis*. Vous courez à ces spectacles tout païens pour y prendre, dites-vous, un divertissement innocent, vous saurez bien vous défendre du poison s'il y en a, choisir ce qui peut délasser l'esprit, et laisser ce qui peut corrompre le cœur, satisfaire une innocente curiosité sans allumer une passion criminelle, admirer la beauté des expressions, et condamner l'injustice des sentiments. Ah! confiance présomptueuse, que tu perds d'âmes par tes illusions! Je vous le dis, Messieurs, et fasse le ciel que l'expérience ne vous l'apprenne pas; vous vous embarquez sur mer, attendez-vous d'en essayer les tempêtes; vous vous jetez dans le sein de la tentation, résolvez-vous d'être tentés. Là, un air tendre amollira votre cœur; là, des démarches et des manières lascives fascineront vos sens; là, des mouvements violents ébranleront votre esprit et feront échouer vos résolutions les plus saintes, et voilà peut-être pour vous une matière éternelle de tentations et de combats. Trop heureux, si ce n'est pas une occasion prochaine de chutes et de péchés, *nemo, nemo præsumat de pennis suis*.

Mais que fais-je de vouloir ici développer

les causes particulières des tentations ; il faudrait aller de créature en créature, et faire voir avec le Sage, qu'elles sont autant de pièges à l'innocence de l'homme, et qu'il n'en est point qui ne soit capable de le tenter, *facta sunt in muscipulum*. Sans sortir de l'homme même, quand aurais-je décrit toutes les sources de tentations qu'il porte dans son sein ; cette sensualité qui flatter et fortifiant votre concupiscence, fait naître tant de mouvements honteux dans votre chair et de fantômes impurs dans votre esprit ; cette oisiveté qui vous le laissant en proie aux suggestions du démon et est la fille de la mollesse et la mère de l'impudicité ; cet amour-propre qui vous remplissant d'une haute idée de vous-même produit la tentation de la vanité ; quand, dis-je, aurais-je décrit toutes ces choses ? Ah ! Messieurs, c'est à vous à méditer dans la retraite ce que nous ne pouvons expliquer dans la chaire ; c'est à vous à découvrir dans le fond de vos cœurs par l'étude sérieuse de vous-mêmes les sources de ces tentations innuies dont vous vous plaignez. Mais, hélas ! tout le monde se plaint d'être tenté, et personne ne se lasse, ce semble, de l'être. Car quel est celui qui, pour arrêter le cours de ses tentations, s'applique sérieusement à en observer la cause, à la prévenir quand il l'a connue, et à détruire cette source féconde de péchés dans sa racine ? Quel est celui qui la découvre avec sincérité au directeur qui le conduit ? L'on s'accuse d'une tentation continuelle de ressentiments, mais dit-on qu'on s'entretient dans cet esprit par une froideur affectée, par des médisances cruelles, par le récit indiscret de ses injures passées ? L'on s'accuse de ces pensées fâcheuses qui troublent l'esprit, mais en explique-t-on la source, parle-t-on de ces lectures profanes, de ces peintures déshonnêtes, de ces conversations dangereuses qui les font naître ? Non, non, chrétiens, on ne fait voir que la surface de ses tentations, de peur qu'une main sévère ne porte le fer jusqu'à leur racine ; on cache les causes de son mal pour en éviter les remèdes, mais je vous les explique dans ma seconde partie.

SECOND POINT

Les tentations sont à proprement parler les maladies de l'âme : car comme celles du corps ne sont autre chose que des dérèglements du tempérament, qui tendent à détruire l'harmonie de la nature, celles de l'âme sont des révoltes des passions contre la raison, qui conspirent à troubler et à renverser le bel ordre de la grâce. Un malade est à plaindre, lorsque les éléments qui le composent, révoltés les uns contre les autres, allument une guerre civile dans son sein ; mais un pécheur sujet aux tentations ne l'est pas moins. Tantôt l'ambition l'enfle de ses vastes idées, et le répand en folles dépenses et en prodigalités inutiles ; tantôt l'avarice le resserre par des épargnes honteuses et des menagements sordides ; aujourd'hui la vue de sa bonne fortune le sollicite au plaisir et au repos ; bientôt après, l'émulation de celle d'autrui l'anime au tra-

vail qui le peut élever plus haut. Se peut-il, Messieurs, un état plus funeste que de passer de la sorte de crise en crise, et de tentation en tentation ? Ah ! ne laissons pas ainsi l'homme pécheur en proie à ses passions, opposons l'antidote au poison, et les remèdes de la tentation aux causes que nous en avons marquées. *Sequatur venenum serpentis antidotum veritatis* (S. Bern.).

Il n'appartient qu'à vous, mon Sauveur, qui connaissez tous les mouvements du cœur de l'homme, d'entreprendre de les régler ; et puisque les plaies de ce malade désespéré vous ont fait descendre du ciel pour le guérir, dit saint Augustin, il ne faut pas qu'une autre main que la vôtre se mêle d'y appliquer des remèdes. Aussi, Messieurs, ne vais-je vous prescrire que ceux que Jésus-Christ nous a lui-même marqués dans son Evangile. Vous l'avez vu, le démon est notre premier ennemi. Comme son temps n'est pas partagé comme le nôtre, par une infinité d'occupations différentes, il réduit tous ses soins à celui de nous tenter, c'est là sa grande étude et son unique occupation ; il nous dresse des pièges dans tous les lieux et dans tous les temps, il nous suit, il nous observe, il nous assiège partout ; et les plus justes, qu'il ne peut corrompre par des vices grossiers, ne sont pas en assurance dans le sein même de la vertu. Comment se défendre, Messieurs, d'un ennemi si infatigable dans ses poursuites, si violent dans ses assauts, si artificieux dans ses tentations ? Jésus-Christ vous l'apprend dans l'Evangile : L'esprit est prompt, dit-il, et la chair est faible ; mais opposez l'esprit à l'esprit, et la vigilance à l'artifice : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma, vigilate*. Veillez sur vous-mêmes, et vous avez vaincu ; mais veillez sans relâche, puisque vous ignorez l'heure de ses attaques et le moment de ses surprises. Veillez de tous côtés, dit un grand pape (Eugen.), puisqu'il est indifférent à votre ennemi, par quel endroit il vous surprenne. En vain garde-t-on les portes d'une ville, si on laisse quelque ouverture et quelque brèche légère à ses murailles ; en vain veillez-vous sur la conduite de vos actions extérieures, pour fermer au démon les portes du larcin, de la vengeance, de l'adulère, des grands péchés, si vous lui laissez quelque entrée secrète dans votre cœur, par ces pensées d'impuretés dont vous vous occupez, par ces desirs du bien et de la fortune d'autrui que vous envie, par ces ressentiments légers que vous négligez d'étouffer. Ah ! ce sera par là qu'il se rendra maître de votre cœur, et que, l'agitant par des tentations terribles, il le fera enfin sentir aux péchés dont vous avez le plus d'horreur. Je vous en prends à témoins, pécheurs. N'est-ce pas faute de cette vigilance universelle et générale, que vous succombez si souvent aux tentations du démon ? Vous vous observez peut-être d'un côté, et ce n'est jamais par là qu'il vous attaque ; mais vous vous négligez de l'autre, et c'est par là qu'il s'insinue. Un homme sujet à l'in-

pureté s'observera sur l'intempérance qui allume ses tentations et sur les occasions prochaines qui les font naître; mais il se permettra quelques paroles libres dans ses conversations, quelques regards indiscrets, quelques lectures dangereuses; il négligera quelques correspondances innocentes en apparence, qui entretiennent encore sa première passion; ces étincelles formeront bientôt un terrible incendie, et son corps, exténué par le jeûne et mortifié dans les délices de la bouche, recevra le démon de l'impureté par les oreilles et par les yeux. Que rien n'échappe donc à votre vigilance, Messieurs, paroles, regards, démarches, habits, conversations, solitude, vices, vertus, qu'elle règle tout, qu'elle observe tout, qu'elle craigne tout; que le démon, de quelque côté qu'il se tourne, vous trouve toujours en état de lui résister. S'il vous attaque en lion, c'est-à-dire par des tentations soudaines et violentes, opposez la patience à la force, dit saint Augustin (*In psalm. XXIX*), *conculcabis leonem patientia*; s'il entreprend de vous surprendre, comme il le fait presque toujours, par l'adresse et les souplesses du serpent, opposez une prudence vigilante à ses tours artificieux, *conculcabis draconem prudentia*.

Les artifices de cet ennemi sont infinis; il faudrait être dans le cœur de tous ceux qu'il attaque, pour connaître les formes différentes dont il se couvre, et les stratagèmes dont il se sert pour s'y glisser; je laisse à chacun le soin de les observer dans soi-même; mais puis-je vous dissimuler, Messieurs, cet artifice général qu'il emploie contre tous les hommes, et qui est comme l'âme de toutes ses tentations? C'est qu'il nous tente toujours par l'inclination qui nous domine davantage, dit saint Augustin : *Non tentat diabolus, nisi quod in te carnaliter dominatur*. Parmi les diverses passions qui partagent l'homme, il y en a toujours une souveraine et dominante, qui est comme la reine des autres; elle les fait toutes conspirer à ses desseins et servir à ses volontés, comme ses esclaves; elles n'agissent que par ses ordres, et ne travaillent que pour ses intérêts. La volupté règne-t-elle dans un cœur, elle y étouffe toutes les passions qui peuvent la troubler, l'ambition avec ses inquiétudes, le désir de la gloire avec ses fatigues, l'émulation de la science avec ses veilles et ses chagrins; et si elle en souffre quelqu'autre, c'est pour la faire servir à ses fins; c'est pour elle que l'avarice amasse, que la prodigalité répand, que la crainte tremble, que le courage éclate, que la vengeance s'arme; en un mot, cette volupté impérieuse donne le branle et la loi à toutes les autres passions. Or, Messieurs, s'il vous plaît d'y prendre garde, chacun de nous a sa passion dominante; et quoiqu'il soit vrai de dire avec saint Bernard (*Hom. 4, sup. Missus*), qu'elles se disputent toutes la souveraineté du cœur de l'homme; que l'avarice y veut présider, que l'orgueil y prend le des-

et qu'elles combattent toutes, dans ce cœur, à qui possédera ce cœur : *certant in meipso de meipso* il faut pourtant reconnaître, avec saint Augustin, qu'il y en a toujours quelque-une qui l'emporte, et que c'est par celle-là que le démon nous tente et nous perd presque toujours; voilà son grand artifice et son coup de maître, *non tentat diabolus nisi quod in te carnaliter dominatur* (*Aug., in psal. CXLIII*). Voit-il en vous quelque inclination violente pour les richesses, il vous fait naître une occasion de vous enrichir par des voies illicites et par des emplois dangereux; voit-il en vous une forte passion pour la grandeur, il vous ouvre une route pour y arriver par un crime; découvre-t-il dans votre cœur une pente secrète au libertinage, il vous donne des occasions et vous offre des moyens de vous satisfaire. Ah! qu'un homme combattu de la sorte est un doux spectacle pour le démon, dit saint Augustin; c'est lui-même qui ordonne le combat: la passion dominante est son athlète et son soldat; la vertu est toujours l'ennemi qu'il lui oppose; le crime, la victoire qu'il attend; une fortune imaginaire, la récompense qu'il promet, *proponit athletæ suo agonotheta malus fraudem et lucrum* (*Id., ibid.*). Faites cette injustice, lui dit-il, et cette somme en sera le prix; supplantiez votre frère, ou machinez sa perte, et vous arriverez à son héritage ou à ses emplois; surprenez la simplicité de cette fille, par des promesses en l'air et par des engagements trompeurs, et votre passion sera satisfaite. Voilà, dit le démon, ce que je vous demande et ce que je vous promets, *fac, fac et tolle*. (*Id., ibid.*)

Me demandez-vous, chrétiens, le remède d'une tentation si violente; *vigilate*. Veillez sur vous-mêmes, pensez à défendre votre cœur pour Jésus-Christ à qui vous appartenez; car, dans le combat de la tentation, Jésus-Christ et le démon attendent en suspens en faveur de qui vous allez vous déclarer; chacun vous anime de son côté à combattre pour lui: ce cœur m'appartient, dit Jésus-Christ, il est l'ouvrage de mes mains et le prix de mon sang; il est à moi, dit le démon, il est librement soumis à mon empire, et je veux lui donner la loi: *défends ton innocence*, dit le Sauveur, et voilà la couronne de gloire que je te promets un jour: *consens au péché*, dit le tentateur, et voilà dès à présent le plaisir, l'honneur, la fortune que tu désires, *fac et tolle*. Ah! pécheur, c'est là que ta vigilance est nécessaire pour découvrir sur ta tête cette couronne de gloire à laquelle un Dieu t'invite, et sous tes pieds les horreurs de l'enfer où le démon t'attire; choisis de qui tu veux être l'athlète, ou du démon ou de Jésus-Christ; considère à qui tu dois la préférence, ou à celui dont la malice t'a corrompu tant de fois, ou à celui dont la miséricorde t'a si souvent réparé; pense enfin lequel tu dois écouter, ou le père du mensonge qui te promet des biens fragiles, ou le Dieu de la vérité qui te propose un royaume qui ne finira jamais, dit saint Augustin, *pro-*

ponit non fraudem et lucrum, sed innocentiam et coronam (Aug. in Ps. cxliii).

Mais veut-on n'en venir jamais à ce fâcheux combat, et ne point être tenté ? que chacun observe la passion dominante de son cœur. Que le vindicatif toujours en garde contre les ressentiments où son humeur le porte, étudie avec soin tout ce qui les peut réveiller. Que l'impatient se défiant partout des saillies de son tempérament et de la délicatesse de son humeur, s'arme de vigilance contre tous les contretemps qui pourraient l'ébranler. Telle doit être la situation d'un soldat de Jésus-Christ, dit saint Augustin, que l'ennemi le trouve toujours les armes à la main, les yeux ouverts sur tout ce qui se passe autour de lui, plus vigilant dans les trêves et dans le repos qu'il lui donne, que dans la guerre et dans les assauts qu'il lui livre ; *sit miles Christi armatus, sit sollicitus, in pace quam in bello cautior (Aug., hom. 40 ex L)*. Mais qu'on est éloigné de cette attention sur soi-même. A voir les uns endormis dans une fausse sécurité, se reposer sans inquiétude dans le sein des plaisirs, uniquement appliqués à se délasser d'un divertissement par un autre, à passer par une agréable vicissitude du sommeil à la bonne chère, de la bonne chère aux douceurs de la promenade, et de là aux charmes de la conversation et du jeu ; ne diriez-vous pas qu'ils n'ont ni ennemis à craindre, ni passions à combattre ; et qu'assurés de leur salut et de leur éternité comme les anges, ils ne seront non plus tentés qu'eux ? A voir les autres donner toute leur vigilance à la conduite de leurs affaires temporelles et à la conservation de leurs biens périssables, qui ne croiraient qu'ils n'ont rien de plus précieux à perdre ; et que leur âme, qui est le dernier objet de leurs soins, est de moindre conséquence que leurs trésors ? Ils veillent sans cesse sur ceux-ci, ils tremblent à la vue de tous ceux qui s'en approchent, ils en ferment toutes les avenues, ils passent les jours dans l'inquiétude, et les nuits dans les alarmes ; mais pour cette âme aussi précieuse que le sang d'un Dieu versé pour elle, pour cette âme sans laquelle ils ne gagnent rien, gagnassent-ils le monde tout entier, et avec laquelle ils perdent tout, dit Jésus-Christ même pour cette âme qui devrait être le plus cher objet de leur vigilance et de leurs soins, ils n'y pensent pas ; le démon la tente et la séduit par mille voies différentes, et ils dorment en repos, et ils négligent ses dangers, et ils l'abandonnent à toutes ses tentations.

Que dis-je, à ses tentations ? ces malheureux ne sont plus tentés ; ce qui était au commencement tentation pour eux a passé en habitude, l'habitude en nécessité, la nécessité en nature, et ils n'ont plus de guerre, parce qu'ils jouissent d'une fausse paix, dit saint Augustin ; *ideo non est bellum, quia pax perversa est*. Quelle est en effet la dame de qualité qui habituée aux conversations mondaines et galantes, les craigne comme une tentation dangereuse pour elle ? Quelle est celle qui croie devoir se défier des flatteries

dont on l'aveugle, et de l'encens des louanges qu'on lui donne, comme d'une tentation de vanité qui la perdra peut-être ? Quelle est celle enfin qui regarde l'excès de son sommeil, la sensualité de ses repas, la continuité de ses divertissements, la mollesse et l'oisiveté de sa vie comme des pièges que le démon dresse à son âme et à son salut ? Ah ! ce sont là, dit-on, des privilèges de notre condition et des apanages de notre état ! Qu'on dise plutôt que ce sont des tentations que le démon y a malheureusement attachées ; car comme il y a des maladies pour tous les âges, dit un grand homme (*Marsil. Fiscin.*), il y a des tentations pour tous les états, et c'est contre celles-là que chacun se doit prémunir. L'impatience et le murmure sont la tentation des pauvres ; le luxe ou la prodigalité sont l'écueil des riches ; la sensualité, l'oisiveté, le plaisir sont la passion dominante des grands : les magistrats sont tentés par l'acceptation des personnes et par les respects humains ; les nobles par l'ambition et le désir de la gloire ; les marchands par l'avarice et l'usure ; les personnes mariées par les inquiétudes du siècle et l'oubli de Dieu qui en est l'effet ; les vierges par l'orgueil ; les religieux par la dissipation et le commerce du monde ; les prêtres par l'amour d'une vie molle et commode, et plusieurs, hélas ! par toutes ces choses ensemble, lorsque devenus esclaves du démon par une longue habitude, ils trouvent un fonds inépuisable de tentations dans leur concupiscence, à laquelle Dieu les abandonne, *tradidit eos in reprobum sensum*.

Cette concupiscence est le second mal dont je dois vous prescrire le remède. Je n'en connais point d'autre, que la pénitence : remède rigoureux, mais efficace et souverain contre toutes les tentations qu'elle excite. Cette source intérieure de nos combats, qui ne peut s'épuiser ; cet ennemi domestique, que la grâce, toute-puissante qu'elle est, ne saurait jamais détruire ; la concupiscence, qui ne peut mourir dans l'homme, si l'homme ne meurt avec elle, allume sans cesse de nouvelles séditions dans son sein ; elle élève la chair contre l'esprit : et remplissant son imagination de fantômes honteux ; sa mémoire, d'idées terrestres ; son entendement, de desseins et d'intrigues basses ; et sa volonté, d'affections dérégées, elle tâche de rendre l'âme toute charnelle et toute de boue comme elle, *caro concupiscit adversus spiritum*. L'esprit, de son côté, veut tenir son rang ; et au lieu de descendre dans les inclinations basses de la chair, il veut la soumettre et la faire servir à la fausse élévation de ses projets ambitieux ; la chair veut que l'esprit se repose avec elle dans cette molle indolence, dont les âmes lâches et sensuelles font leur béatitude ; l'esprit veut que la chair, changeant en quelque façon de nature, s'élève avec lui à ces vaines espérances, dont les grandes âmes, selon le monde, ont coutume de se flatter ; qu'elle s'épuise par les veilles, qu'elle soit insensible au repos et aux plaisirs, et que toujours dans le mouvement

et dans l'action, elle obéisse, comme une esclave, aux ordres qu'il lui donne, *spiritus concupiscit adversus carnem*. Voilà, chrétiens, le précis et l'abrégé des tentations que la concupiscence fait naître, et dans l'esprit, et dans le corps de l'homme. Vous en sentez sans doute dans vous-mêmes beaucoup plus que je n'en dis; mais la pénitence en peut guérir beaucoup plus que vous n'en sentez.

Car quoique la concupiscence ne puisse finir qu'avec notre vie, elle peut pourtant diminuer et s'affaiblir tous les jours, jusqu'à notre mort, par la pénitence, *quotidie minui potest, finire non potest*. (*Beda, in Rom. VIII, in August.*). Otez tous les jours à ce corps quelque chose des délices qui le corrompent, et des plaisirs qui l'abrutissent; resserrez ses appétits sensuels dans les bornes de la tempérance, et ses mouvements dérégés dans les lois inviolables de l'Evangile; crucifiez sa concupiscence, selon l'avis de l'Apôtre, et vous la verrez, non pas morte, mais incapable d'agir. Comme un homme attaché tout vivant sur une croix, où son cœur palpite encore, mais où ses pieds et ses mains n'ont plus de mouvement; s'il fait quelque effort pour leur en donner, il se tourmente, il se déchire, et tous ses efforts ne servent qu'à l'affaiblir: tel est l'état de la concupiscence, lorsqu'on a le courage de la crucifier; elle vit, mais elle languit, mais elle souffre; et captive sous le joug de la raison qui la domine, elle ne nous tente plus, ou si elle s'échappe encore à des saillies et à des mouvements trop libres, elle ne fait que s'affaiblir et s'épuiser par là. Heureux ceux qui l'ont crucifiée de la sorte, *beati qui carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis*.

Mais, hélas! où les trouver ces innocents meurtriers de leur concupiscence? Où sont, dans notre siècle, les Benoîts qui se précipitent dans les buissons d'épines, pour éteindre les ardeurs de leurs tentations dans les ruisseaux de leur sang? Où sont les François qui se roulent parmi la neige et les glaçons, pour arrêter les mouvements dérégés d'une chair révoltée? Où sont les Bernards qui, au cœur de l'hiver le plus rigoureux, osent noyer les fantômes impurs qui les agitent, dans les eaux d'un étang glacé? Ah! ces grands saints méritaient d'être exempts des tentations, puisqu'ils en pratiquaient les remèdes aux dépens de leur repos, de leur santé, de leur vie: mais pour vous, chrétiens qui, bien loin de combattre cette concupiscence qui vous persécute, la flattez en toutes choses; pour vous, qui, au lieu de l'affaiblir par des mortifications salutaires, la fortifiez tous les jours par de honteuses délices et par des raffinements continuels d'amour-propre, avec quel droit pouvez-vous prétendre de n'être pas tentés? avec quel front pouvez-vous dire tous les jours à votre Dieu: Seigneur, ne permettez pas que je tombe dans les tentations; en même temps que vous dites, ce semble, à votre concupiscence, fortifie-toi, ma chair, par ces délices et par cette abondance pour me tenter; prends dans ce sommeil excessif que j'aime, des forces

pour me persécuter; cherche dans les compagnies du monde, l'occasion de ces idées facheuses qui me sollicitent au péché; prends dans ce repas exquis, la matière de ce feu impur qui me dévore, *epulare, epulare, anima mea*.

Après cela, l'on se plaint que sa maison brûle, quand on a allumé l'incendie qui la consume: on gémit dans la tempête, quand on l'a soi-même excitée; on s'en prend à Dieu de la violence de ses tentations, quand on les a fait naître par ses excès, et qu'on refuse de les arrêter par sa pénitence. Quelle injustice! quel aveuglement! quel abus! Sentez-vous votre concupiscence s'embraser par le sommeil et par le repos? domptez-la par les veilles et par le travail: éprouvez-vous que la bonne chère soulève votre chair et la rend plus indocile aux lois de l'esprit? exténuiez-la par les mortifications et par le jeûne; reconnaissez-vous que la vue du grand monde laisse dans votre esprit des idées chimériques de grandeur et de vanité? humiliez-le dans la retraite par la considération de votre néant et de vos défauts. Mais et la retraite, et le jeûne, et les veilles sont des remèdes que l'amour-propre ne peut souffrir. On voudrait être délivré de ses tentations, mais on voudrait qu'il n'en coûtât rien à la nature; que la grâce opérât toute seule ce prodige; que Dieu envoyât un ange du ciel, pour nous enlever, comme Loth, du milieu de Sodome, ou pour détourner de dessus nous, comme de dessus ces trois fameux enfants, les flammes dévorantes de la fournaise. Je les entends prier, ces saints enfants, au milieu de ce feu qui les respecte, et c'est, Messieurs, le dernier remède qui vous reste dans vos tentations. L'oubli de Dieu et la dissipation inséparable de vos affaires tumultueuses en est la source. Priez comme les apôtres, criez avec eux: Seigneur, sauvez-moi ou je suis perdu; et ne trouvant pas en vous de quoi vous soutenir contre les tentations qui vous agitent, sortez de vous-même, reveillez Jésus-Christ; allez par la prière jusque dans le sein de Dieu, et vous y trouverez un secours puissant, un port assuré, une victoire infaillible et une couronne glorieuse. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS
L'ÉPIPHANIE.

De la patience de Dieu sur les pécheurs.

Sinite utraque crescere usque ad messem.

Laissez croître le blé et l'ivraie jusqu'au temps de la moisson (Math., XIII, 30).

L'Evangile nous représente aujourd'hui le monde comme le champ de Dieu. Il y jette la semence de la foi, il l'arrose des douces pluies de sa parole, il y verse les riches influences de sa grâce; et n'ayant rien oublié de tout ce qui peut rendre une terre féconde, il attend avec impatience les bons fruits qu'elle doit porter. Mais le démon, toujours jaloux des droits de Dieu, toujours le singe de ses des-cins et de sa conduite, prend son temps pour jeter dans ce même champ la semence de l'iniquité; et pendant

que les Pasteurs négligents s'endorment dans le sein de leur abondance et de leurs plaisirs ; pendant que les chrétiens, distraits par leurs occupations tumultueuses , cessent de veiller sur eux-mêmes, cet ennemi jette insensiblement l'ivraie du péché dans le champ de Dieu : *Dum dormirent homines, supereminavit zizania.*

Quel spectacle pour ce Dieu de miséricorde qui soupire pour le salut de tous les hommes, de voir dans son Eglise ce mélange monstrueux d'ivraie et de bon grain, de justes et d'impies, d'élus et de réprouvés ! Mais quel spectacle pour nous, de voir sa patience divine touchée de leur perte, insensible à leurs outrages , amoureuse de leur salut, suspendre les foudres de sa colère, différer le châtement des pécheurs, modérer le zèle des anges qui le sollicitent à la vengeance, et leur dire, dans les doux mouvements de sa clémence invincible : Ne précipitez pas la condamnation de ces malheureux, donnez-leur du temps pour se reconnaître, et les laissez croître jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire, jusqu'au jour redoutable de mon jugement, où je séparerai le bon grain du mauvais, où je mettrai les justes dans le séjour éternel de ma gloire, et les impies dans le centre immuable de ma fureur, parmi les flammes qui les doivent consumer, *Sinite, sinite utraque crescere usque ad messem.*

C'est à cette patience admirable de Dieu que je veux me borner aujourd'hui. Rien n'est plus digne et de mes éloges et de votre reconnaissance : car étant tous pécheurs comme nous sommes, si Dieu ne nous a pas punis dans l'acte même de tant de péchés que nous avons commis, s'il nous laisse encore du temps pour en faire pénitence et pour en gémir, ah ! c'est un effet de sa patience et de sa longanimité, que nous ne saurions assez bénir, qui nous oblige de nous écrier sans cesse avec le Prophète : Si nous ne sommes pas encore dans l'enfer, ô mon Dieu ! c'est à votre patience, c'est à votre miséricorde que nous en sommes redevables, *Misericordiam Domini quod non sumus consumpti !*

Cependant, Messieurs, cette patience, bien loin d'être l'objet de notre reconnaissance ; comme la plus grande grâce que Dieu puisse faire à l'homme pécheur, elle est le sujet le plus ordinaire de notre ingratitude : et je le remarque dans notre Evangile même. Les uns ne la peuvent souffrir, puisque vous entendez les serviteurs du père de famille le solliciter fortement à arracher l'ivraie de son champ, à punir actuellement les pécheurs, comme s'il était injuste de les laisser vivre : *Vis imus et colligimus ea.* Les autres ne savent pas en profiter, puisque le mauvais grain, une fois semé dans le champ de Dieu, ne se rectifie presque jamais, et que les pécheurs, abusant de sa patience, se forment toujours dans leur iniquité, jusqu'à ce qu'étant à son comble, elle soit digne du feu de l'enfer, *Sinite crescere, et dicam, alligete in fasciculos ad comburendum*

Je réduis donc, Messieurs, ces deux réflexions à deux vérités, que je vous prie de remarquer : et je dis que la patience de Dieu sur les impies est quelquefois l'effet le plus redoutable de sa justice ; et en la condamnant comme injuste : c'est mon premier point. La patience de Dieu est quelquefois l'effet le plus tendre de sa miséricorde, et on la néglige, comme indifférente : c'est le second. La patience de Dieu condamnée par les faibles, et négligée par les pécheurs, c'est tout mon dessein. Demandons au Saint-Esprit la grâce de le bien expliquer, et prions Marie de nous l'obtenir, en la saluant comme l'Ange, *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

Le plus grand péché que l'homme soit capable de commettre, c'est de vouloir censurer la conduite de Dieu, soumettre à sa faible raison ce qui devrait être l'objet de sa foi, et se faire un sujet de scandale de ce qui doit être celui, ou de son admiration, ou de son amour. Prétendre ainsi sonder ce que Dieu fait dans le monde, prenez-y garde, Messieurs, c'est se mettre au-dessus de lui, usurper en quelque manière le trône de sa divinité, et l'abattre sous ses pieds, pour être son supérieur et son juge, puisqu'on ne juge jamais sans quelque degré de prééminence et de supériorité, dit saint Augustin : *De inferioribus judicamus.* Quel crime de s'élever au-dessus de son Dieu, par le jugement et la censure de sa conduite sur les hommes !

Autant ce crime est grand, autant est-il commun, et parmi les libertins, qui veulent mesurer les opérations infinies de Dieu sur les conceptions bornées de leur esprit ; et parmi les faibles, dont la foi chancelante cherche à s'appuyer sur les raisonnements humains, et condamner témérairement, comme contraire à la règle immuable de la justice, tout ce qui n'est pas conforme à la fausse règle de ses imaginations. Patience de mon Dieu, qui tolérez l'iniquité des hommes avec tant de longanimité, et qui au lieu des châtements qu'ils méritent, les laissez vivre dans le sein d'une fortune que le bonheur, le repos et l'abondance accompagnent presque toujours, patience de mon Dieu, c'est contre vous que s'élève la témérité de leurs jugements ; ils prennent pour des marques manifestes de votre amour la rigueur de nos châtements secrets ; ils croient que vous favorisez les impies, quand vous les laissez prospérer, et dans cette fausse pensée, les libertins confirmés dans leurs désordres, les faibles ébranlés dans leur vertu, et tentés tous ensemble d'imiter des crimes qu'ils voient, ce semble, récompensés, peuvent dire avec le Prophète : J'ai conçu quelque désir de me voir semblable aux impies, et je vous avoue, mon Dieu, que, considérant la paix dont votre patience ne laisse jouir, je me suis senti ébranlé dans vos voies, je me suis vu sur le point de les quitter : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns.*

Il est vrai, Messieurs, que Dieu ne se résout qu'avec peine à punir les pécheurs ; sa

miséricorde suspend sur leur tête la foudre que sa justice a préparée, et le pécheur invétéré, qui mérita, par la première de ses impuretés ou de ses injustices, qu'une mort imprévue le fit descendre tout d'un coup dans le lieu éternel de son supplice, vit depuis dix, quinze et vingt ans, pendant que la patience de Dieu diffère sa vengeance, et passe le temps à délibérer s'il le doit encore punir. Ecoutez l'irrésolution dans laquelle le met le prophète Osée (*Cap. II*), lorsque l'idolâtrie de son peuple le presse d'avancer son châtement : Comment dois-je te traiter, peuple infidèle? puis-je me résoudre à te protéger encore, après tant d'iniquités? Non, non, tu mérites que dès ce moment je te traite comme les villes alliées de Sodome et de Gomorrhe, et que je te fasse compagnon de leur supplice, comme tu veux l'être de leur péché; mais je sens mon cœur s'attendrir pour toi, et désavouer les justes rigueurs dont je te menace; je ne puis encore suivre les mouvements de ma colère, ni perdre des âmes qui m'ont tant coûté; je me souviens que la patience est le caractère de Dieu, comme la vengeance est celui de l'homme : *Non faciam furorem iræ meæ, quoniam Deus ego et non homo.*

Le prophète Isaïe (*Cap. XXVII*) ne nous exprime pas moins heureusement cette perplexité de Dieu, quand il est question de punir nos péchés. Tantôt écoutant les lois rigoureuses de sa justice, il désire de se voir changé en ces buissons hérissés d'épines, qu'on ne peut toucher, sans se mettre en sang; et d'être armé contre nous d'autant de traits qu'ils ont de pointes différentes, afin que tombant sur nous en cet état, il nous couvre tout d'un coup de mille plaies, et que pensant éviter l'un de ces châtements, nous en souffrions aussitôt un autre: tel que vous voyez quelquefois un homme embarrassé dans un buisson d'épines, s'accrocher et se déchirer d'un côté, pendant qu'il tâche à se garantir, et à se dégager de l'autre, *Quis dabit mespinam et veprem in prælio?* Tantôt la miséricorde inspirant à Dieu des sentiments plus doux, lui fait désirer que nous trouvions le secret d'enchaîner sa puissance, et d'arrêter sa colère, afin d'être obligé de différer notre perte, et de suspendre ses châtements: *An potius tenebit fortitudinem meam, faciet pacem mihi, pacem faciet mihi.*

Voilà, Messieurs, un crayon léger de la patience de Dieu sur les pécheurs : patience qui devrait être le plus cher objet de notre reconnaissance, et qu'on condamne pourtant tous les jours avec une horrible ingratitude! Car voit-on quelques-uns de ces grands pécheurs, qui sont le scandale de la religion par leurs désordres publics, ou qui, engraisés du bien du peuple, jouissent dans une pleine paix des fruits illégitimes de leurs concussions et de leurs usures secrètes : les voit-on posséder seuls les honneurs du siècle, recevoir de tout le monde un indigne encens, exempts des incommodités de la nature, comme des disgrâces de la fortune, n'ayant non plus de part aux peines des

hommes que s'ils étaient des dieux? Ah! si l'on a un grand fonds de religion, réglé, non par les fausses lueurs de la raison, mais par les lumières solides de la foi, que ne dit-on point alors? A quels excès un esprit libertin ne s'emporte-t-il pas? Quoi, dit-il, cet homme injuste qui a bâti sa fortune sur les ruines de tant d'innocents, est encore heureux! Cet impudique qui a passé sa vie dans des commerces honteux, est impuni! Cette femme qui a entretenu tant d'intrigues criminelles, ou allumé tant de funestes divisions, est encore sans châtements! Ne faut-il pas que Dieu soit aveugle, ou qu'il soit injuste, pour le souffrir? Que sa providence néglige de régler ici bas la fortune des hommes, ou qu'elle ne condamne pas si fort leurs péchés : *Dixit impius in corde suo, Non est Deus!*

Censeurs ténéraires de la conduite de mon Dieu, que vous entrez mal dans ses desseins! que vous condamnez mal à propos, comme injuste, cette patience avec laquelle il tolère dans le temps l'iniquité des hommes, puisqu'elle est presque toujours l'effet le plus redoutable de sa colère sur eux, *nulla pœna, quanta pœna!*

Car, ne vous persuadez pas, Messieurs, que ces impies que Dieu attend si longtemps, et qu'il laisse s'égayer dans une fausse prospérité, soient véritablement impunis. Ils commencent ici leur enfer; et leurs supplices, pour être cachés, n'en sont pas moins rigoureux. Dieu exerce dès ici-bas un jugement secret, dit saint Augustin, par lequel il assujettit les impies à souffrir par avance une partie des peines qu'ils ont méritées. Ainsi ce pécheur dont la prospérité vous scandalise et que vous ne pouvez voir sans murmurer, dans une opulence et dans un rang dont il abuse pour satisfaire ses infâmes passions, ce pécheur est plus à plaindre que vous ne pensez. Il ne sent pas des serpents déchirer son corps, comme ils le feront dans l'enfer, mais des vers intérieurs ne rongent-ils pas sans cesse son cœur! Il n'est pas encore investi de ces flammes éternelles qui lui sont préparées, mais n'est-il pas une proie aux flammes les plus cruelles de ses passions qui le suivent et qui le brûlent partout? Il ne vit pas dans des ténèbres palpables, mais son âme n'est-elle pas dans un aveuglement horrible, incapable de voir Dieu et de se connaître elle-même? Il ne voit pas autour de lui des démons appliqués à le tourmenter en mille manières, mais des flatteurs occupés à le corrompre, ou des envieux prêts à le supplanter. Enfin il n'est pas, comme dans l'enfer, sans espérance de revenir de cet état, mais son espérance qui l'entretient dans son péché, est pire que le désespoir d'en sortir. Dites après cela, si vous l'osez, que Dieu est injuste de laisser des pécheurs en cet état: portez encore envie au vain éclat de leur fortune, au lieu d'en redouter les châtements secrets.

Ce n'est encore rien, Messieurs, que ce que souffrent ici les impies, en comparaison des trésors de colère que Dieu leur accumule, en différant de les punir. Que la mort

ne les enlève pas tout d'un coup, dit le Prophète, mais qu'elle vienne pas à pas, afin de leur faire ensuite payer l'usure du temps qu'elle leur donne, et de les faire mourir autant de fois qu'elle leur aura laissés de moments de vie pour faire pénitence : *Veniat mors super illos* ; ou, comme porte une autre version : *Feneretur mors super illos*. Qu'est-ce à dire, chrétiens, sinon que comme un usurier ne se presse pas d'exiger le fonds de son argent, mais qu'il trouve au contraire son compte à le laisser entre les mains du malheureux qu'il épuise par là, en lui faisant payer l'usure de l'usure, et suçant ainsi jusqu'à la dernière goutte de son sang ; ah ! de même, Dieu ne diffère la mort des grands pécheurs que pour les punir ensuite avec plus de rigueur, et pour accumuler sur eux l'usure de ses châtimens et du temps qu'il leur donne pour se convertir ? Car, quoiqu'il ne soit pas avare, dit le grand saint Augustin, il ne laisse pas d'exiger de nous l'usure de ses bienfaits ; il vous demandera dans son jugement les fruits de cette patience avec laquelle il vous attend, de ces mouvements de conversion qu'il vous donne, de ces menaces terribles qu'il vous fait entendre par la bouche de ses prédicateurs, afin de vous toucher : *Non avarus, et usuras exigit ! Eh bien, Messieurs, une patience qui conduit les impies à ce jugement sévère, peut-elle passer pour aveugle ou pour injuste ? Peut-on dire qu'elle autorise leurs péchés, en accumulant sur eux la colère qui les doit punir, et leur faisant trouver pendant leur vie même, dans les remords de leur conscience et dans les inquiétudes de leur esprit, toutes les rigueurs d'un enfer avancé : Feneretur mors super illos, et descendant in infernum viventes*. C'est dans ce même sentiment que saint Ambroise (*Lib. II de Abel. et Cain., c. 10*), bien loin de condamner la patience de Dieu sur ceux qui l'offensent, regardent la vie et la prospérité qu'il leur donne comme une usure de leurs injustices et de leurs péchés. Si Dieu faisait mourir les impies, dit ce Père, lorsqu'ils refusent de se convertir, ce serait un bienfait pour eux ; car ils cesseraient, malgré eux, non pas d'être, mais d'être pécheurs ; et la mort détruirait en eux, non pas la nature, mais sa corruption et ses dérèglements. Au lieu que Dieu les laissant vivre par un effet terrible de sa justice, multiplie leurs péchés par la longueur de leur vie, comme un avare multiplie ses biens par ses usures : *Quibus vita senus est delictorum*. Témoin ce persécuteur fameux du peuple de Dieu, ce cœur rebelle à tous les prodiges de Moïse, l'aveugle Pharaon, que Dieu ne toléra quelque temps, selon le langage de l'Écriture, que pour mieux faire éclater sur lui la force de son bras : Je ne t'ai fait naître, lui dit Dieu, ou, comme lisent les Septante, je ne t'ai conservé, que pour faire connaître la puissance de ma justice dans la personne ; je n'ai pas voulu t'exterminer tout d'un coup, comme tes crimes le méritaient, mais après t'avoir averti par les moucherons, par les grenouilles, par les fleuves de sang, par les

ulcères, par les ténèbres qui t'ont affligé ; tu paieras enfin avec usure le délai de ma vengeance : *Propter hoc conservatus es, ut ostendam in te fortitudinem meam*. Le grand apôtre saint Paul, qui pénétrait sans doute le mystère de la conduite de Dieu sur cet impie, lui fait dire : *Excitavi te* : tu avais déjà mérité la mort une infinité de fois par les désordres de ta vie, et l'ordre de ma justice t'y avait condamné ; mais je t'ai en quelque façon retiré du sépulchre par un nouveau décret, dit saint Ambroise, afin de te laisser le temps d'une vie apparente, de faire trembler les infidèles à la vue de tes châtimens, et de leur apprendre à tes dépens qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui qui sait si bien châtier les pécheurs.

Les supplices des impies du monde ne sont ni si visibles aux yeux de la chair, ni si sensibles à la nature que ceux de Pharaon ; mais à qui les regarde avec les yeux de la foi, à qui les pèse selon les sentiments de la grâce, qu'ils sont redoutables ! qu'ils sont rigoureux ! Voir un Dieu, comme nous le représente Ezéchiel (*Cap. XVI*), retirer son zèle de dessus les pécheurs, oublier le soin de leur salut, les juger indignes de sa colère, et les abandonner au torrent de leurs passions et de leurs prospérités ; c'est le sort des riches et des grands que Dieu supporte encore. Mais, hélas ! est-ce un sort digne de votre envie et de vos murmures ? Entendre Dieu par la bouche du prophète Isaïe (*Cap. XXVIII*), remettre de jour à autre le supplice de ces malheureux, répéter sans cesse ces expressions qui seront les monuments éternels de sa patience divine : Dites et redites mes volontés à ces cœurs endurcis, laissez-les encore un moment, encore un moment dans le péché, attendez-les, attendez-les. Et jusqu'à quand, mon Dieu ? jusqu'à ce qu'ils s'avancent vers l'abîme, qu'ils s'y précipitent aveuglément, qu'ils se brisent par leur chute, et qu'ils s'embarrassent de plus en plus dans les filets des démons d'où ils ne se démèleront jamais : *Modicum ibi, modicum ibi, exspecta, exspecta, ut vadant et cadant et conterantur, et illaqueentur et capiantur*. Voilà la conduite de Dieu sur les impies que sa patience attend au bout de cette carrière de joie et de plaisirs, où ils courent avec tant de liberté. Mais de grâce, Messieurs, est-ce une conduite que vous pussiez appeler injuste et déraisonnable.

Cependant, libertins, vous osez la condamner, et, comme si Dieu récompensait des péchés qu'il punit secrètement, ou qu'il ne punit pas encore, vous vous confirmez dans les vôtres, dans l'espérance du même succès. Celui-là, dit-on, s'est avancé par les intrigues et par le commerce du monde : pourquoi ne l'imiterai-je pas ? Celui-là, à force de ramper devant les grands, et de s'insinuer auprès d'eux par des souplesses et des flatteries serviles, est devenu grand lui-même : pourquoi ne le suivrai-je pas ? Celui-là voit sa famille florissante du fruit de ses vexations et de ses usures : pourquoi m'en faire un scrupule mal fondé ? Intrigues, ambitions,

biens mal acquis, puisque Dieu vous fait ainsi prospérer, il ne vous condamne pas ; et la même patience qui vous tolère semble aussi vous justifier.

C'est ainsi, Messieurs, que par un étrange abus on regarde le succès du péché comme une approbation tacite que Dieu lui donne , et de là l'on prend occasion, ou de douter de sa Providence, qui semble fermer les yeux sur l'iniquité des hommes, ou d'en murmurer, parce qu'elle la récompense par des bienfaits temporels au préjudice de la vertu, qui n'a que la peine et les persécutions en partage. Tel l'empereur Constance, infecté de l'hérésie d'Arius, se vantait hautement que Dieu autorisait sa religion et sa loi par les heureux succès de ses armes et par la prospérité de son Empire , et ce fut pour réprimer ce blasphème que le fameux évêque de Cagliari écrivit le savant livre des Rois apostats, où il fait voir à ce prince aveugle par toute la suite des Ecritures, que les rois les plus impies avaient souvent été les plus heureux dans la durée de leur règne et dans le cours de leurs victoires. Tel Denys, roi de Sicile, voyant qu'après la profanation et le pillage d'un temple, il n'avait pas laissé de trouver la mer calme et le temps favorable pour son retour, osait dire, que c'était une preuve que les sacrilèges ne déplaisaient pas aux dieux autant qu'on s'imaginait, puisqu'ils n'armaient point les éléments pour les punir. En un mot, c'est une maxime établie parmi les païens, de ne juger des crimes que par le succès, et de les croire justes et honnêtes, lorsqu'ils étaient heureux : *Prosperum ac felix scelus, virtus vocatur* (Senec.).

Que des païens tout bornés à la terre aient eu ces sentiments, je ne m'en étonne pas ; qu'ils aient accusé la patience de Dieu d'approuver le crime qu'elle ne punit pas, eux à qui la foi ne découvrait ni la fausseté des biens présents, ni la certitude des peines à venir, je n'en suis pas surpris ; mais qu'aujourd'hui des chrétiens convaincus de la vanité des biens de la terre et de la vérité des peines de l'enfer, persuadés que le bonheur du temps est la voie large qui conduit aux malheurs de l'éternité ; instruits par l'exemple du mauvais riche que l'abondance est plutôt une peine qu'une récompense du péché : que des chrétiens avec toutes ces lumières puissent être scandalisés de la patience de Dieu, quand elle diffère le châtimement des pécheurs, ou qu'elle les aveugle par une fausse félicité, qu'ils portent envie à la fortune de ces malheureux, qu'ils imitent leurs injustices pour arriver à leur prospérité, et qu'oubliant toutes les règles de la charité, qui ne se scandalise de rien, ils forment sans cesse des désirs contre leur fortune, et qu'ils soient prêts comme les serviteurs de l'Évangile à arracher cette ivraie par un zèle précipité : c'est, Messieurs, ce qui me passe, et ce que je ne puis accorder avec la foi que nous professons ! Mais qu'on abuse de la patience de Dieu pour se confirmer dans son péché, qu'après l'avoir condamnée comme injuste, quoiqu'elle soit l'effet le plus redoutable de sa jus-

lice, on la néglige encore comme inutile, quoiqu'elle soit l'effet le plus aimable de sa miséricorde ; c'est un second abus plus commun que le premier : je vous le découvre dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il n'est pas plus naturel à la lumière d'éclairer, au feu de brûler, au soleil de répandre des influences bénignes, qu'à Dieu d'être doux et de pardonner ; la miséricorde est sa nature, et les hommes qui jusqu'ici n'ont pu trouver de nom qui l'exprimât parfaitement, après s'être partagés en mille opinions différentes sur les sentiments et la juste idée qu'il en fallait avoir, sont tous convenus de l'appeler bon par l'excellence. Sa bonté est son essence même, dit le Saint-Esprit (Sap., XVI), et la miséricorde coule si naturellement de son sein, que l'Apôtre nous dit qu'il en est le Père : *Pater misericordiarum* : c'est-à-dire qu'elle se forme en lui, qu'elle s'y forme de sa propre substance, mais qu'elle ne s'y forme que pour en sortir et se communiquer à nous ; et que si nous en arrêtons le cours par l'opposition de nos péchés, il ne souffre pas moins, selon saint Chrysostome, qu'une mère qui ne peut mettre au jour l'enfant qu'elle porte dans son sein : *Quemadmodum parturiens cupit eniti fetum* (Chrysost., orat. de S. Philog.).

Je vois partout éclater les effets de cette miséricorde infinie : elle paraît dans les consolations spirituelles des faibles pour les soutenir, dans les afflictions temporelles des pécheurs pour les convertir, dans les persécutions des justes pour les exercer, dans la mort et dans le châtimement même des réprouvés pour empêcher que leurs peines ne se multiplient avec leurs crimes, dit saint Chrysostome. Mais votre miséricorde, ô mon Dieu ! ne me paraît jamais plus aimable que quand elle tolère avec patience l'iniquité des hommes, et que ne pouvant pas se répandre sur eux, elle empêche au moins les torrents de votre colère de s'y déborder. Ah ! qu'il fait beau la voir dans le sein de Dieu aux prises avec sa justice inflexible, l'adoucir, le désarmer, suspendre la perte de l'homme qu'il veut détruire, lui répéter sans cesse que celui qu'il veut perdre est le prix du sang de Jésus-Christ, et lui mettre à la bouche ces paroles si tendres du prophète Isaïe : Écoutez ce que je vais vous dire, vous mes chers enfants, que je porte dans mon sein, je vous y porterai jusqu'à la fin de votre vie, je vous ai faits, et je veux vous conserver ; et malgré vos ingratitude et vos péchés, je vous porterai dans mon cœur, et je vous sauverai par ma patience infatigable : *Ego feci, et ego feram, et ego portabo, et ego salvabo* (Isaï., XLVI).

Remarquez, s'il vous plaît, en passant, les aimables motifs qui obligent Dieu de différer le châtimement des pécheurs : *Ego feci, et ego feram*. Il est leur créateur, et ils sont ses créatures ; il ne peut se résoudre à détruire son ouvrage, parce qu'il espère toujours de le réprimer. Et de même qu'un ouvrier ne rejette pas la matière du cristal qui a man-

qué la première fois de prendre la figure qu'il lui voulait donner, mais il la laisse dans la fournaise jusqu'à ce qu'un souffle plus heureux en fasse l'ouvrage qu'il désire, Dieu n'abandonne pas non plus tout d'un coup les pécheurs qui ont mal répondu à ses desseins, mais il les laisse quelque temps dans la fournaise de leur iniquité, jusqu'à ce qu'un nouveau souffle de sa grâce, et qu'une inspiration puisante de son esprit fasse de ses vases de colère des vases de miséricorde et d'amour; c'est l'expression du prophète Isaïe : *Non usque ad finem irascar, quia Spiritus a facie mea egredietur, et flatus ego faciam (Isai., LVII)*. Le saint homme Job connaissait sans doute ce motif de la miséricorde de Dieu, lorsque, pour apaiser sa colère, il lui disait ce que tous les pécheurs doivent dire avec lui : Quoi, mon Dieu, vos mains ont figuré et pétri le limon qui me compose; vous vous êtes appliqué à former tous ces traits que je porte; vous m'avez médité longtemps comme un excellent chef-d'œuvre: voudriez-vous donc qu'un moment vît périr l'ouvrage d'une éternité : *Manus tue plasmaverunt me totum in circuitu, et sic repente præcipitatis me ?*

Le second motif de la patience de Dieu sur les pécheurs, c'est qu'il se regarde comme leur père, et il les aime comme ses enfants; or, Messieurs, un père raisonnable déshérite-t-il des enfants qu'il aime, sur la première faute qu'ils commettent? ne faut-il pas qu'ils aient poussé sa patience à bout, et porté leurs injures jusqu'à l'excès, pour user contre eux de ce dernier châtement? Ce sont des parties de lui-même qu'il ne retranche qu'à l'extrémité, après de longues délibérations, et avec une douleur sensible. Car quoique les pécheurs ne soient plus dignes d'être appelés les enfants de Dieu, comme le reconnaît l'enfant prodigue, il ne peut cesser de les aimer; et lors même qu'ils ont perdu la qualité de fils, il conserve toujours le cœur et les entrailles de père. C'est cette tendresse paternelle qui nous tolère dans nos excès, qui nous attend pendant nos égarements, qui court au-devant de nous dans notre pénitence, qui nous embrasse, qui nous reçoit, et qui nous rétablit dans les droits de notre innocence après notre péché. Voilà, Messieurs, cette miséricorde de Dieu, qui fait dire à saint Bernard, tout éloquent qu'il est, qu'il n'a point de termes dignes de la reconnaissance qu'elle mérite: Je péchais, dit-il, et vous dissimuliez mes péchés; je ne cessais point de vous offenser, et vous ne pouviez commencer à me punir; je prolongeais tous les jours mon iniquité, et vous, ô mon Dieu, votre miséricorde! Où trouver des paroles et des sentiments pour reconnaître une patience si douce, si libérale, si gratuite (*Bern., Dom. VI post Pentec., serm. II ?*)

Mais bien loin de la reconnaître, pécheurs, vous la négligez, vous méprisez les richesses de la longanimité de Dieu; et au lieu des grâces abondantes qu'elle vous présente, l'impénitence et la dureté de votre cœur n'attirent sur vous que des trésors de colère! Ne

le savez-vous donc pas, dit l'Apôtre, que la patience de Dieu vous sollicite à la pénitence: *An ignoras quia patientia Dei te ad penitentiam adducit ?*

On le sait assez, Messieurs, et peut-être ne le sait-on que trop, que Dieu ne diffère ses vengeances que dans le dessein de vous sauver; mais on tombe là-dessus en deux erreurs grossières que je ne dois pas vous dissimuler. Premièrement, on se persuade que cette patience de Dieu n'a point de bornes, et que, toujours invincible à nos outrages et ennemie de notre perte, elle doit nous attendre jusqu'au bout et nous laisser au moins le temps de notre vieillesse pour pleurer nos péchés. Dieu semble le dire par la bouche d'Isaïe : *Usque ad senectam et usque ad canos ego portabo (Isai., XLVI)*. Ah! combien en voit-on dans cette fausse pensée laisser couler ce précieux délai que Dieu leur donne, se flatter qu'il leur réserve toujours quelques moments favorables, où, touchés du désir de leur salut et revenus des égarements de leur jeunesse, ils pourront se donner à lui sans violence, et mourir sûrement dans le sein de sa miséricorde, après en avoir insolemment abusé toute leur vie. Vous diriez qu'ils ont fait un pacte avec la mort, qu'elle ne viendra pas les surprendre dans leurs péchés, et qu'ils sont convenus avec l'enfer qu'il ne s'ouvrira pas sous leurs pieds avant leur pénitence : *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum*. Il est vrai, dit le grand saint Augustin (*In psal. CII*), la miséricorde de Dieu met tout en usage pour sauver l'homme; elle l'appelle à la pénitence par une infinité de voies; par une simple lecture comme par une forte prédication; par des afflictions sensibles, comme par des consolations agréables; par la prolongation, comme par la brièveté de sa vie; et ce qui vous surprendra davantage, c'est qu'il fait quelquefois servir à notre conversion la multiplication même de nos péchés. Car c'est ainsi, dit cet admirable Père, qu'après avoir laissé les Juifs languir plusieurs siècles dans leurs faiblesses, il leur donna une loi qui ne devait servir qu'à les rendre plus criminels, afin que voyant leurs péchés multipliés, ils commençassent d'en rougir; et ce ne fut pas tant un effet de sa rigueur que de sa miséricorde qui les voulait guérir : *Neque hoc crudeliter fecit, sed consilio medicinæ*. C'est aussi à ce même dessein que Dieu prolonge la vie des pécheurs, afin que, confus du nombre et de la grandeur de leurs fautes, ils se reconnaissent enfin. Car il arrive quelquefois que, quand on a commis peu de péchés, on se croit innocent; on se flatte qu'on est sain, et l'on se moque des remèdes lorsqu'on n'est pas sujet à de longues maladies; et très-souvent un petit mal ainsi négligé devient incurable; mais quand la grandeur du mal nous le fait vivement sentir, et que la multitude et la profondeur de nos plaies nous persuadent que le secours du médecin est nécessaire, nous le cherchons, nous écoutons ses avis, nous nous soumettons à ses remèdes, et nous sommes bientôt guéris : *Augetur morbus, cres-*

cit molestia, quæritur medicus, et totum sanatur corpus.

Ah ! quel effet de votre miséricorde, ô mon Dieu, de tolérer nos péchés pour attendre notre pénitence, de laisser croître nos maux pour nous faire connaître la nécessité de vos remèdes ! Nous péchons, et vous nous conservez ; nous courons à la mort, et vous prolongez notre vie. Votre patience se sert de nos crimes pour nous sauver, mais notre ingratitude abuse de votre patience pour nous perdre : *Peccatur et vivitur, accedunt peccata, augetur vita !* Car, je le répète, Messieurs, on croit que cette longanimité de Dieu ne se lassera jamais ; et, comme si son dessein était de vous entretenir dans le péché, et non pas de vous inviter à la pénitence, en vous épargnant comme il fait, au lieu de profiter du temps qu'il vous donne, il me semble vous entendre dire : Dieu n'a bien souffert aujourd'hui, il me souffrira bien encore demain, et le jour suivant ne sera pas non plus le dernier de ma vie. Je ne voudrais pas mourir dans mon péché, mais aussi quelle apparence de commencer sitôt le cours de ma pénitence ; l'âge éteindra mes passions, le temps m'ôtera les occasions qui m'entraînent, la grâce me facilitera la vertu, et comme je suis aujourd'hui mondaine, curieuse, enjouée par bienséance, je serai pour lors modeste et retirée par nécessité. Ah ! vous n'y prenez pas garde ; pendant que vous raisonnez ainsi, les foudres de la colère de Dieu se forment insensiblement sur votre tête ; le terme de sa patience s'approche, et la mesure de vos péchés se comble. Car sa miséricorde, qui est infinie dans elle-même, est limitée à un certain temps pour chaque pécheur en particulier ; et l'Écriture m'apprend que le moment de sa vengeance est marqué. Encore quarante jours, dit le prophète Jonas, et Ninive sera renversée ; si elle néglige ce temps de miséricorde, il n'y a plus de ressource pour elle : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur.* Et lorsque le roi Balthazar eut porté son iniquité et ses sacrilèges jusqu'à leur comble, que lui dit cette main terrible qui écrivit sa sentence devant ses yeux ? Dieu a marqué la durée de ton règne ; sa patience l'a souffert jusqu'ici, tout injuste qu'il était, mais voici le dernier moment qui le doit terminer : *Numeravit Deus regnum tuum et complevit illud.* Pécheur, qui méprises les trésors de la patience de Dieu par le délai injurieux de la pénitence, sache que le temps et le nombre de tes péchés est compté ; peut-être ne le reste-t-il plus qu'un jour, qu'une heure, que ce moment pour les pleurer. Ce mois, cette semaine, ce jour que tu destines encore à tes plaisirs, est le terme de sa longanimité et de ta vie. Cette impureté que tu te proposes encore pour satisfaire la passion, ce contrat usuraire que tu médites, et après lequel tu n'en veux plus faire ; cette vengeance que tu concertes, et après laquelle tu es résolu de te bien convertir, ah ! c'est peut-être le dernier péché que Dieu attend pour faire éclater sa justice, prononcer ta

sentence et te dire que le règne de ton iniquité est fini, et qu'il n'y a plus de ressource pour toi : *Numeravit Deus regnum tuum et complevit illud !* Prévenons cet arrêt par une prompte pénitence, n'irritons pas Dieu jusqu'au bout ; mais, revenus de cette première erreur, pensons souvent que le temps de sa patience est limité, et que ses bornes nous sont inconnues.

Une seconde erreur, dont l'esprit du pécheur est faussement prévenu, et qui le porte à négliger davantage la patience de Dieu ; c'est qu'il le croit trop miséricordieux pour damner l'homme. Quelle apparence, dit-on, qu'il nous ait faits pour nous perdre, et qu'il n'ait voulu nous faire paraître sur la terre comme des chefs-d'œuvre de sa puissance, que pour nous faire gémir dans l'enfer comme les objets éternels de sa colère : ce serait être cruel, et un tel dessein ne peut tomber dans l'esprit d'un Dieu qui n'est que miséricordiel. Ces sentiments sont plus ordinaires qu'on ne pense dans le cœur des hommes, lors surtout qu'ils n'ont pas encore toutes les lumières de la religion et de la foi ; ils se consolent par là dans leurs péchés, et soutenus de cette fausse espérance d'une miséricorde qui ne leur peut manquer, ils manquent eux-mêmes à la miséricorde de Dieu ; et par conséquent s'ils ont quelque sujet de se plaindre quand ils se voient condamnés, c'est de leur propre endurcissement, et non pas de sa rigueur. Le savant évêque de Marseille le sait bien dire (*Salv., lib. IV, de Prov.*). Eh ! pourquoi nous plaindre de la rigueur de Dieu, puisqu'il a bien plus de sujet de gémir de la nôtre ? nous l'irritons par nos crimes, et nous le forçons malgré lui de les punir ; quoique sa nature toujours tranquille ne soit point sujette au trouble des passions, la malignité de nos péchés l'aigrit jusqu'à le faire entrer dans les mouvements d'une juste colère ; nous faisons violence à sa miséricorde, contre le désir qu'il a de nous pardonner, nous l'obligeons de s'armer contre nous ; et tels qu'on voit des ennemis battre une place assiégée avec toutes sortes de machines, jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin forcée ; tels on voit les pécheurs dresser contre la miséricorde de Dieu toutes les machines de leur iniquité, la combattre tantôt par une passion, et tantôt par une autre, jusqu'à ce qu'ils l'aient obligée de céder et de substituer la justice à sa place pour la venger.

Il est donc vrai que Dieu ne peut trouver dans lui-même que des motifs de miséricorde et d'amour ; et c'est un sujet d'espérance et de consolation, quand nous péchons par fragilité ; *bonus ex suo.* Mais il est constant aussi qu'il peut trouver en nous des motifs de colère et de sévérité ; et c'est un sujet de frayeur et de tremblement pour nous, quand nous persévérons dans notre péché ; *justus ex nostro.* Vous avez de grandes preuves de sa miséricorde, il est vrai ; vous voyez les Madeleine converties dans le fort de leurs passions ; les bons Larrons pénitents au dernier moment de leur vie ; les S. Paul éclairés dans la fureur de leur persécution, les Augustin

redressés dans le labyrinthe de leurs erreurs. Si la patience de Dieu ne les eût attendus longtemps, Jésus-Christ n'eût pas trouvé en eux les prodiges de son amour, les compagnons de sa croix, les fondateurs de son Eglise et les défenseurs de sa grâce; et ces grands saints gémeraient aujourd'hui dans l'enfer comme des vases de colère pour nous effrayer, et ne brilleraient pas dans le ciel comme des vases de miséricorde pour nous animer à la pénitence. Voilà, dis-je, des preuves de la patience de Dieu: mais n'en avez-vous pas aussi de sa justice? N'est-ce pas elle qui punit encore aujourd'hui le péché de notre premier père par ce déluge d'afflictions qui nous accablent? N'est-ce pas elle qui révolte encore toutes les créatures, et qui nous élève nous-mêmes contre nous-mêmes? N'est-ce pas elle qui distille sur nous ces torrents de chagrins, d'amertumes, qui viennent détrempier et corrompre jusqu'à nos plaisirs les plus doux? Car c'est là, dit le grand saint Augustin, une preuve convaincante que le péché ne peut être impuni; le pécheur trouve des épines partout, et s'il peut découvrir quelque plaisir qui en soit exempt, je veux bien lui permettre de le goûter. Qu'il se repose sur les trésors qu'amasse l'avarice, quelles inquiétudes n'y trouvera-t-il pas? Qu'il nage dans les vaines douceurs que la volupté lui présente, quels remords n'y sentira-t-il pas? Qu'il s'élève aux honneurs où l'ambition l'appelle, quelles terreurs, quels soupçons, quelles attaques n'aura-t-il pas à essuyer? En un mot, quand l'enfer ne serait pas le terme de son péché, son péché ne serait-il pas son enfer lui-même? *Omitto gehennam, vide ne jam ipse tibi gehenna sis* (Aug., in psal. CII). La justice de Dieu est donc inévitable au pécheur, et par conséquent qu'il ne s'endorme pas sur l'espérance de sa miséricorde: qu'il espère en elle pour s'animer à sortir de son péché, mais qu'il n'en présume pas pour s'y confirmer: qu'il croie que la patience de Dieu l'attend encore pour lui pardonner, et qu'il se convertisse dès aujourd'hui; mais qu'il sache qu'elle ne l'attendra pas toujours, et que selon l'avis du Saint-Esprit, il ne dise pas: Que m'est-il arrivé de fâcheux jusqu'ici? J'ai fait des fautes dans mon emploi; j'ai opprimé l'innocent, et absorbé le bien de la veuve et de l'orphelin par mes procès; j'ai commis des infidélités dans mon commerce; je retiens le bien d'autrui et le fruit de mes usures; je me suis indignement approché des saints mystères; j'ai vécu dans le ressentiment et dans les désirs de vengeance; cependant ces jugements de Dieu dont on m'a si souvent menacé sont encore à paraître je vis, on m'honore, je suis heureux; ainsi la miséricorde de Dieu qui m'a soutenu ne me manquera jamais. *Ne dixeris, peccavi, et quid mihi accidit triste* (Eccle., V)? Ah! loin de la bouche des chrétiens ce langage impie! Car comme il ne faut qu'un moment à Dieu pour convertir un pécheur, dit le Sage, il ne lui faut aussi qu'un moment pour le perdre, et l'œil de sa colère est toujours ouvert sur

lui pour observer quand ce moment terrible de vengeance sera venu; *Misericordia et ira ab illo cito proxima* (Ibid.)

Ah! grand Dieu! suspendez encore quelque temps les foudres de votre justice: bien loin de condamner votre patience comme les libertins, ou de la négliger comme la plupart des pécheurs, nous voici résolus d'en profiter. Plus heureux que les anges que vous précipitâtes dans l'enfer sans leur donner un moment pour se reconnaître, plus heureux que le premier homme que vous chassâtes du paradis aussitôt après son péché, plus heureux que ces misérables qui désirent dans l'enfer un de ces précieux moments pour se convertir, et qui ne l'obtiennent pas; nous allons, mon Dieu, profiter de ceux que vous nous donnez, nous jeter aux pieds d'un prêtre, rompre le cours de nos habitudes, embrasser la pénitence que nous avons tant différée, et nous servir des trésors de votre miséricorde, pour arriver à ceux de votre gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur (Luc., II, 22).

Dans un temps où le monde tâche de vous enchanter par ses spectacles et ses assemblées profanes, où le démon étale à vos yeux toutes ses pompes criminelles, n'est-il pas juste que l'Eglise, amoureuse de votre salut, vous propose à son tour une pompe toute sainte, et un spectacle tout nouveau, qui puisse dignement occuper la curiosité des chrétiens? Sera-t-il dit, s'écrie le grand saint Augustin, que le siècle corrompu qui entraîne tout le monde après lui, aura sur ses théâtres des objets capables de charmer les yeux des impies, et que l'Eglise, presque abandonnée de ses plus fidèles enfants, n'aura rien dans ses mystères qui puisse mériter leur admiration, ou satisfaire leur curiosité? Non, non, dit ce Père, la religion a ses spectacles aussi bien que le monde. La sainte Ecriture est comme un théâtre mystérieux, où vous voyez paraître des personnages toujours rares et surprenants, des muets qui parlent, des aveugles qui voient, des paralytiques qui marchent: et si ces objets, tout merveilleux qu'ils sont, ne suffisent pas pour vous attacher, elle fait descendre le ciel sur la terre, elle vous fait voir Dieu dans l'homme, tantôt loué par les anges, tantôt adoré par les rois, et tantôt circoncis et tourmenté par les hommes.

Mais s'il y eut jamais spectacle digne de vous, Messieurs, c'est celui que je vous propose aujourd'hui. Vous y pouvez voir agir toutes les passions, non pas avec cet emportement et cet excès qui les rend criminelles, mais avec ce juste tempérament qui les corrige et qui les sanctifie: la douleur, dans une mère qui offre son fils pour le plus rigoureux des sacrifices: la colère, dans le Père Eternel, qui ne peut être apaisé que

par le sang de cette innocente victime : l'amour, dans cet adorable Enfant qui s'engage à la mort pour le salut de ses frères : la joie, dans ces saints vieillards qui, après les soupirs de tant de siècles, embrassent enfin l'auteur de leur réconciliation et de leur salut.

Qu'il serait beau, Messieurs, de faire agir sur vos cœurs tous les mouvements de ces différentes passions ! de vous faire compatir à la douleur de Marie, entrer avec le Père Éternel dans la juste indignation que méritent vos péchés, rendre à Jésus-Christ l'amour qu'il vous témoigne, et triompher enfin, avec Anne et Siméon, de voir sur la terre ce Réparateur qu'elle a tant désiré ! Ah ! que j'entendrais éclater dans cet auditoire de mouvements de reconnaissance, de transports de joie, de pienses acclamations ! Mais il faut se borner dans un si vaste sujet. Nos yeux faibles ne peuvent s'étendre sur toutes les parties d'un si grand spectacle. Arrêtons-les sur Marie; et remarquons, pour notre instruction, les dispositions secrètes de son cœur dans ce mystère. Les grands, qui se croient dispensés des lois de Dieu par leur qualité, y verront leur orgueil confondu par sa soumission. Les parents, qui refusent leurs enfants à Dieu, y verront le dérèglement de leur amour combattu par le sacrifice qu'elle fait de son fils. Les faux dévots, qui ne cherchent que l'estime des hommes dans leur piété, y verront leur hypocrisie condamnée par le mépris de sa réputation et le désintéressement de sa vertu. En un mot, vous verrez en Marie, comme reine, la grandeur sans orgueil; en Marie, comme mère, la tendresse sans dérèglement; en Marie, comme Vierge, la vertu sans vanité : c'est tout mon dessein. Mais il n'y a que vous, Vierge sainte, qui puissiez m'obtenir la grâce de parler dignement de vous. Je vous la demande de tout mon cœur, avec les paroles d'un ange. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Être humble et soumis dans les honneurs, c'est quelque chose de si rare, selon saint Bernard, qu'il n'y a que Marie en qui le ciel ait allié une humilité parfaite avec une souveraine grandeur. Grandeur solide, qui ne consiste pas seulement dans l'abondance des biens de la terre, que Dieu donne aux impies comme aux saints, ni dans la noblesse de la naissance, qui peut nous donner et le sang et le nom des grands hommes, sans nous en communiquer la vertu; mais dans la liaison parfaite qu'elle eut avec son Dieu, et comme son ouvrage, dans sa conception, et comme sa mère, dans l'incarnation, et comme son épouse, dans le mariage divin qui l'unît à lui ! Tels furent les titres solides de la grandeur de Marie, sur lesquels elle pouvait sans doute se distingner aujourd'hui de la foule des pécheurs; s'exempter d'une loi établie pour des femmes criminelles; soutenir, comme on fait tous les jours, son rang et sa qualité, au mépris des ordres de Dieu; raisonner sur vos lois, et lui dire dans son orgueil : Toutes ses lois, Seigneur, sont établies ou pour punir ou pour empêcher le

péché; ai-je des péchés à expier, moi qui, dans ma conception, suis le chef-d'œuvre de vos mains, destinée dès ce premier moment à être votre épouse et la mère de votre Fils, *Christo in utero pignorata* (*Chrysost.*) ? Ai-je des péchés à craindre, moi, en qui la concupiscence ne régna jamais, puisque la charité, qui remplit toujours mon cœur, n'y laissa point de vide pour elle ? Si je suis au-dessus des lois communes, mon Dieu, celle de la purification peut-elle s'étendre jusqu'à moi ! Elle est établie pour celles qui enfantent des pécheurs : et j'ai enfanté le réparateur du péché ! pour celles qui se sont souillées, en mettant au monde un nouvel objet de votre haine : et j'y ait fait paraître l'objet éternel de votre amour ! pour celles qui méritent d'être éloignées du temple, parce qu'elles en enfantent les profanateurs : et j'ai enfanté le Dieu du temple, et je suis moi-même le temple du Saint-Esprit, lui fait dire saint Bernard : *Peperi Dominum templi, templum sum Spiritus sancti !*

C'étaient, ce me semble, Messieurs, non de faibles prétextes, mais des raisons solides pour éluder la loi de Dieu. Cependant Marie ne le fait pas; elle veut honorer le Législateur souverain qui l'a faite; apprendre aux grands qui s'élèvent contre lui à se soumettre aveuglément à ses lois, à donner les premiers, aux peuples qui les observent, des exemples d'obéissance et de religion, et à ne pas regarder leur grandeur comme un titre d'indépendance et d'exemption de la loi divine, mais comme un engagement à s'y soumettre avec plus d'humilité. Est-ce de cet œil, ô mon Dieu ! qu'on regarde dans le monde les dignités qu'on y exerce et le rang qu'on y tient ? et quelque grandeur qu'on ait reçue ou de la fortune, ou de la nature, ou de la grâce même, n'eu abuse-t-on pas pour se dispenser de vos lois ?

I. Il y a dans le monde une grandeur imaginaire que l'orgueil a produite, et que l'orgueil accompagne toujours. Pusséder de grands biens, être né de parents nobles ou vertueux, quoique sans cœur et sans vertu; se faire suivre d'une foule de domestiques, plus capables de signaler votre ambition que votre qualité, ce sont les titres d'une fausse grandeur que l'opinion des hommes a établie, et que leur lâche complaisance continue de respecter. Car vous le savez, Messieurs, c'est assez d'être riche, noble ou magnifique, pour recevoir un indigne encens du peuple, qui a tout son jugement dans les yeux, et qui ne connaît point d'autre grandeur que celle-là : mais malheur à ceux que la fortune, ou plutôt, si j'ose le dire après saint Augustin, que la colère de Dieu, justement irrité de leurs péchés, a pourvus de ces avantages extérieurs, sans les prémunir d'une humilité profonde et d'une solide vertu, capable d'en régler l'usage et d'en éviter les funestes effets ! Or, l'effet le plus funeste de cette grandeur imaginaire dont nous parlons, c'est l'orgueil. Orgueil aveugle, qui fait quitter aux grands du monde le rang que Dieu leur avait donné entre les créa-

tures et lui en sorte que comme ils sont indépendants des créatures, ils croient l'être de Dieu, ils l'abandonnent, ils méprisent ses lois : et par une émulation sacrilège, dit saint Bernard, comme il n'a point d'autre loi que sa propre volonté, ils ne peuvent souffrir d'autre règle que leur caprice et leur passion : *Ut quemadmodum ipse sibi lex est, ita suam sibi legem faciat voluntatem*. De là ce mépris outrageux des maximes de l'Évangile, si commun parmi les grands ; de là ces singularités qu'ils affectent dans la religion ; de là ces exemptions de jeûnes, de pénitence, d'œuvres humiliantes, qu'on regarde comme au-dessous de sa qualité. Jésus-Christ nous a fait une loi de l'anéantissement et de l'humilité, *abneget semetipsum* ; mais ce riche orgueilleux veut-il s'y soumettre ? Fier de ses biens, peut-être malacquis, ne le voit-on pas sortir des bornes de sa condition, affecter un luxe qui le fait méconnaître, ensevelir l'obscurité de sa naissance sous le faste de ses richesses, donner à son ambition ce qu'il devrait aux pauvres, et ennemi de l'humilité de Jésus-Christ, ne suivre dans sa conduite que les lois de son orgueil et de sa vanité ? Jésus-Christ nous a fait une loi du pardon des injures, *remittite* : mais quel est celui qui veut s'y soumettre ? Prévenu de faux sentiments, ne craint-on pas de passer pour lâche, si l'on paraît chrétien ? de manquer aux lois de l'honneur, si l'on obéit à celles de l'Évangile ? de pécher contre sa qualité, si l'on satisfait à sa religion ? disons tout, de sauver son âme au préjudice de sa réputation ! Ainsi se violent les lois de Dieu, par de faux principes d'honneur ! Ainsi périssent les grands du monde, pour ne vouloir pas s'humilier ! Est-ce là, Messieurs, imiter la soumission de Marie ? Est-ce mettre, comme elle, aux pieds des autels tous les titres de sa grandeur, toutes les distinctions de sa qualité, tout le faste de ses honneurs ? Est-ce borner, à son exemple, tout son pouvoir à l'obéissance, tout son éclat à l'humilité, toute sa grandeur à la vertu ? Est-ce reconnaître enfin, comme elle, qu'il est plus glorieux de recevoir la loi de Dieu que de la donner aux restes des hommes ?

II. La grandeur véritable qu'on tient, ou de la nature, ou du mérite, est-elle plus soumise à la loi de Dieu ? Vous le savez ; plus on a reçu de sa bonté, plus on doit respecter sa puissance ; plus l'on est élevé sur la tête des autres, plus l'on doit s'abattre à ses pieds ; plus il nous a donné de part à sa grandeur, plus on en doit prendre à son humilité : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus* (*Eccli.*, III). Tels furent vos sentiments, Vierge sainte ; élevée au-dessus de tous les hommes par la qualité de Mère de Dieu, vous pratiquez ses lois, et sans adoucissement et sans murmure ; distinguée, par votre vertu, des femmes les plus saintes, et confondue, par votre humilité, avec les plus impures, donnant la loi à ce Dieu que vous portez entre vos bras, vous la recevez de ses ministres que vous respectez au pied des autels ; lisant déjà dans le sein de cet

adorable enfant ses lois éternelles avec les anges, vous pratiquez encore dans le temple ses lois temporelles avec les pécheurs ; revêtue des grandeurs de la maternité divine, vous les éclipsiez sous les nuages d'une loi humiliante : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus*.

Que dites-vous, Dames du monde, à cet anéantissement de la véritable grandeur ; vous, qui, fières de quelques qualités légères, ou du rang d'une dignité qui ne vous appartient pas, vous croyez, ce semble, au-dessus des lois de votre Dieu, paraissez, dans son temple avec tout le faste de votre grandeur ; affectez, jusqu'au pied de ses autels, des distinctions qui l'offensent, et craignez de vous voir confondues avec le commun des chrétiens ; trop heureuses, si, à son dernier jugement, il ne vous en sépare ? Et vous, savants, qui trouvez votre grandeur dans ces vives lumières que vous répandez avec tant de gloire, vous soumettez-vous vous-mêmes aux lois du Seigneur que vous annoncez ? prêchez-vous l'Évangile, comme il l'ordonne, aux pauvres et aux simples qui ont besoin d'instruction ? descendez-vous, comme l'Apôtre, du septième ciel et de vos lumières extatiques, pour vous accommoder à leur ignorance et à leurs ténèbres ? nourrissez-vous du lait d'une doctrine simple ceux qui ne peuvent suivre vos grandes spéculations : *Ut parvulis lac potum dedi* ? Non, non, Messieurs, l'on ne peut s'humilier jusque-là. Cet Évangile annoncé aux pauvres par Jésus-Christ, on ne le veut prêcher qu'aux riches, et l'on cherche où il enrichit et non pas où il édifie davantage ; l'on brigue les grands auditoires, l'on méprise les médiocres, et pendant que tant de peuples grossiers sont dans les ténèbres, l'on n'est pas content si l'on n'instruit les rois. Parcourez ainsi tous les états distingués par quelques rayons de grandeur, vous y verrez les lois de Dieu anéanties par l'orgueil des hommes ; violées de plein droit par les uns, éludées avec artifice par les autres, accommodées à l'amour-propre et au tempérament dans la plupart des chrétiens qui, ne voulant pas régler leurs passions sur la loi de Dieu, altèrent la loi de Dieu selon leurs passions, et tâchent de la corrompre plutôt que de se corriger, dit saint Augustin : *Quia nolunt corrigi, ipsum volunt depravari* (*In psal.* XLVIII).

III. Passons, Messieurs, à une autre espèce de grandeur que la grâce communique, et voyons, si, comme elle est plus sainte dans son principe, elle est moins dangereuse dans ses effets, et plus docile aux lois de Dieu que la première. Être lié à Dieu par un commerce continuuel d'amour, recevoir les doux écoulements de sa grâce et de sa sainteté, trouver ses délices dans la prière, et sa joie dans les mortifications ; être incorruptible au monde, insensible à sa chair, au-dessus de ses passions, c'est ce qui fit la grandeur solide de Marie. Mais cette grandeur, si humble et si soumise en elle, n'est-elle point la source de votre orgueil, et le sujet d'une vanité spirituelle qui, comme une vapeur subtile, s'élève

du sein même de la vertu? Ames saintes, qui la pratiquez, et qui, par la régularité de votre vie, êtes si fort au-dessus des chrétiens du commun, souffrez que je laisse un moment respirer les grands pécheurs, et que d'une main respectueuse je fasse ici l'anatomie de votre cœur.

Une âme a-t-elle reçu du ciel ce fen sacré qui nous transforme et qui nous convertit, elle se sent embrasée du zèle, elle ne soupire plus que pour la gloire de son Dieu; on la voit à toute heure, on répandre au pied des autels le parfum de ses oraisons, on porter dans les hôpitaux le tribut de ses aumônes; on la trouve tantôt appliquée à connaître les besoins d'une famille honteuse, qu'une honnête pudeur empêche de les déclarer, tantôt à rompre les liens d'un malheureux prisonnier dont les enfants périssent de faim, pendant qu'un créancier barbare enchaîne les mains qui les nourrissaient. Tout cela est saint, tout cela donne à cette âme un éminent degré d'élévation; mais après tout, si elle n'y prend garde, le démon, qui n'a pu la perdre par le péché, la perdra peut-être par la grandeur de sa vertu. Il lui mettra sa propre excellence devant les yeux, et pour lors, vaine et présomptueuse, elle ne voudra plus recevoir la loi de personne, elle regardera le reste des hommes avec mépris, elle s'en distinguera par des singularités dangereuses, et dira bientôt avec le pharisien: Je ne suis pas confondue dans la foule des pécheurs, je ne dois pas être sujette aux mêmes lois qu'eux: *Non sum sicut ceteri hominum*. Enivrée de ses lumières et de sa piété, elle ne pourra plus souffrir la vigilance d'une mère qui l'observe, les avis d'un mari qui la censure, les conseils d'un directeur qui ne s'accomode pas aux dérèglements de son zèle. D'où vient cela, chrétiens? d'une erreur très-commune parmi les dévots, qui se persuadent que la plupart des lois ne sont que pour les pécheurs, et que ce qui est défendu aux autres, peut leur être permis, selon l'Apôtre: *Justo non est lex posita, sed injustis*. Mais ils se trompent, dit saint Augustin; l'Apôtre veut leur apprendre, que si les impies, pour faire le bien, ont besoin d'y être forcés par les menaces et la crainte de la loi judaïque, les justes la doivent embrasser; car le seul amour de la justice chrétienne: *Non opus habet terrente littera quem delectat ipsa justitia* (S. Aug.).

Que personne ne se flatte donc d'être exempt des lois de l'Évangile. Que ces chrétiens commodes ne nous disent plus: Dieu défend le bal et les spectacles, il est vrai; ce sont les pompes de Satan, auxquelles on a renoncé dans le baptême; mais cette loi n'est que pour les pécheurs, qui sentent mal des choses les plus innocentes, qui portent dans ces assemblées un cœur plein de désirs impurs et susceptible d'impressions criminelles. Que ceux qui se sentent faibles, et dont la charité naissante est fragile comme le roseau, dit saint Bernard, *charitas arundinea*; que ceux-là ne s'exposent pas au danger de la perdre; mais pour nous, qui sommes à l'é-

preuve de ces tentations; pour nous, qui ne cherchons, dans les divertissements publics, qu'à nous délasser de nos applications particulières; pour nous, qui ne voyons éclater sur le théâtre les passions de vengeance, d'impureté, de jalousie, que pour en concevoir plus d'horreur et de mépris; pour nous enfin, qui savons faire servir à notre salut les choses les plus mauvaises, tout nous est permis, et cette loi n'est pas pour nous: *Justo non est lex posita*. Saint Paul condamne le luxe et la magnificence des habits; il n'eût pu souffrir sans doute qu'on balayât nos églises et nos rues du superflu de ces étoffes précieuses dont plusieurs pauvres seraient richement vêtus: *Non in veste pretiosa*; il est vrai, dit-on, mais cette loi faite pour ceux qui cherchent à plaire aux hommes, n'est pas pour moi, qui ne veux plaire qu'à Dieu seul; je suis propre sans affectation et magnifique sans orgueil; je veux soutenir ma qualité, et non pas signaler mon ambition; ainsi ce n'est pas à moi que l'Apôtre a parlé: *Justo non est lex posita*.

Voilà, Messieurs, comme on trouve des détours favorables pour éluder la loi de Dieu; voilà comme on se fait, de sa qualité ou de sa vertu même, un titre pour s'en dispenser. Dieu commande la pénitence, il veut qu'on mortifie, par le jeûne, une chair où règne la concupiscence et le péché; cette loi, dit-on, regarde, ou les grands pécheurs, qui ne peuvent expier leurs scandales que par les larmes et par le sang, ou les grands saints, qui sont habitués dès leur jeunesse à ces exercices fâcheux; mais pour ces hommes païens, qui n'ont pas de si grands crimes à se reprocher, pour ces tempéraments délicats, nourris dans la mollesse et accoutumés à donner à leur sensualité tout ce qu'elle désire, les rigueurs de la pénitence ne sont pas pour eux; ils trouvent, pour se sauver, des routes nouvelles; ils se flattent d'aller au ciel par la voie large qui conduit les autres à l'enfer, et de mériter par l'indolence une gloire qui fut toujours le prix des souffrances et de la croix.

Ah! grands du monde, qui vous dispensez ainsi des lois du Seigneur, fant-il que nous vous reprochions ce que saint Augustin reprochait à des hérétiques de son temps, que vous n'êtes pas chrétiens, puisque vous n'êtes pas soumis à l'Évangile! Car est-ce s'y soumettre, de choisir parmi ses saintes maximes celles qui peuvent s'accommoder avec votre amour-propre ou votre orgueil, et de mépriser celles qui le combattent? N'est-ce pas plutôt vous faire un Évangile de vos passions: *Qui in Evangelio creditis quod vultis, quod vultis non creditis, vobis potius quam Evangelio creditis* (Aug., lib. XVI *contra Faust.*, c. 9)? Entêtés de leur vaine grandeur, ils croient que Jésus-Christ devait faire un Évangile particulier pour eux; et, comme s'ils étaient pétris d'un autre limon que les derniers des hommes, ils ne peuvent se renfermer dans les mêmes règles qu'eux. Il faut que les prédicateurs les adou-
cissent en leur faveur, et que les confesseurs,

peut-être trop indulgents sur ce point, fassent pour eux des exceptions qui ne furent jamais dans l'Évangile. Aveugles que vous êtes, pour être grands ou riches, le chemin du ciel vous en est-il donc plus facile? n'avez-vous pas, au contraire, des ennemis plus dangereux à combattre, et des passions plus fortes à vaincre? Le grand monde où vous vivez, où vous respirez sans cesse un air infecté, où la mort et le péché entrent dans le cœur par tous les sens, n'est-ce pas comme un ennemi domestique qui vous pousse vers le précipice! et par conséquent ne vous faut-il pas des liens plus forts pour vous retenir, des lois plus sévères pour vous affermir dans ces pas glissants où vous marchez? Et cependant ce sont ces liens que vous entreprenez de rompre, dit le Prophète : *Dirumpimus vincula eorum*; ce sont ces lois dont vous ne pouvez supporter le joug : *Projiciamus a nobis jugum ipsorum*.

Si la grandeur est un état si dangereux par lui-même, Messieurs, si elle porte naturellement à la désobéissance et à l'orgueil, pourquoi la chercher avec tant d'empressement et de fureur? C'est qu'on ne la connaît pas, dit saint Augustin après le Prophète. Tout cet éclat dont les grands sont couverts, comme des rayons de leur iniquité, nous empêche de les voir tels qu'ils sont, *circumacti sunt iniquitate sua*. Car si l'on pouvait voir dans les grands, rebelles à la loi de Dieu, cette conscience troublée que des remords sensibles déchirent, cette âme inquiète que tant de passions différentes partagent, ce cœur orgueilleux que le moindre contre-temps abat, ah! bien loin d'envier leur fortune, on craindrait leur malheur! Mais la fumée de l'encens qu'on leur donne forme autour d'eux un nuage qui les aveugle, et qui nous aveugle avec eux : nous ne les voyons pas, et ils ne se voient pas eux-mêmes, dit saint Augustin, *nec vident, nec videntur*. Plus aimable mille fois la grandeur de Marie, que l'humilité, que la soumission, que l'amour de la loi de Dieu accompagne toujours! C'est de cette Reine qu'il faut apprendre à soumettre votre puissance à Dieu; c'est de cette Mère qu'il faut apprendre à lui sacrifier vos enfants, afin d'avoir non-seulement une grandeur sans orgueil, mais une tendresse sans dérèglement.

SECOND POINT.

Avoir de l'amour pour ses enfants, c'est une douce inclination que la nature grave dans le cœur des pères avec des traits si profonds, qu'il faut devenir barbare pour les effacer; mais avoir pour eux une tendresse chrétienne et bien réglée, qui ne soit ni rebelle aux desseins de Dieu sur ces innocentes créatures, ni aveugle sur les dérèglements de leur conduite, ni ambitieuse dans les projets de leur établissement et de leur fortune; j'ose le dire, c'est un amour sans exemple dans notre siècle : il faut remonter jusqu'au cœur de Marie pour le trouver.

Elle aimait Jésus-Christ, nous le savons; car pouvait-elle ne pas aimer ce saint Enfant, dans lequel elle découvrait tous les trésors

de la sagesse et de la science de Dieu? pouvait-elle ne pas aimer cette portion d'elle-même, qu'elle voyait divinisée par la personne du Verbe qui lui était unie? pouvait-elle enfin ne pas aimer comme son Fils, celui qu'elle adorait comme son Dieu? Cependant, quelque grand que soit l'excès de sa tendresse, elle demeure toujours dans les bornes légitimes de la vertu; et son amour, épuré de toutes ces vues terrestres qui corrompent le vôtre, n'a point d'autre fin que le salut des hommes et la gloire de son Dieu. Elle aime ce divin Enfant, non pas comme vous aimez les vôtres, pour l'élever dans la mollesse d'une vie délicate et sensuelle, mais pour le préparer aux rigueurs d'une mort affreuse, à laquelle Dieu l'a destiné. Elle l'aime, non comme vous, d'une tendresse aveugle et négligente, qui l'abandonne à sa propre faiblesse et aux occasions dangereuses où il pourrait périr, mais d'un amour vigilant et éclairé, qui ne le perd jamais de vue, et qui le dérobe avec empressement à la fureur des ennemis qui le cherchent. Elle l'aime enfin, non pas selon vos vues, pour l'élever à une haute fortune et lui ouvrir le chemin aux grandeurs du monde, mais pour l'assujettir de bonne heure aux humiliations de la croix.

Point d'opposition aux desseins de Dieu dans son amour! Qu'il lui redemande ce cher fils par la loi qui lui ordonne de le lui offrir, afin de lui faire sentir dans la suite toutes les rigueurs de sa justice et tout le poids de sa colère, Marie ne délibère pas; elle ne dit pas : Quoi, mon Dieu! ce fils qui fait mon bonheur et ma joie, ce fils dont je dois attendre ma consolation et mon appui, ce fils que j'aime mille fois plus que moi-même, vous voulez que je l'immole, et qu'en vous l'offrant, je le devote à une vie pleine de contradictions, et à une mort encore plus rigoureuse et plus funeste! Elle ne s'échappe pas en des murmures qui paraîtraient si justes, mais laissant ces sentiments humains aux parents impies, qui refusent leurs enfants à Dieu quand il les demande : eh bien! Seigneur, dit cette innocente mère, votre bonté m'a donné cet enfant, ma reconnaissance doit vous le rendre : il est beaucoup plus à vous qu'à moi; il tient de vous, comme de son principe, la plénitude de la divinité qui habite en lui, et il ne tient de moi que la faiblesse de l'humanité qui l'environne; il tient de vous les splendeurs de sa gloire, et il n'a de moi que les ténèbres de cette chair, et la honte de cette brue qui le couvre. Comme votre Fils, il est immortel, et source d'immortalité : comme le mien, il est sujet aux souffrances et à la mort; ainsi, Seigneur, il est à vous, je vous l'offre et je vous le sacrifie.

Sacrifice excellent, Messieurs! sacrifice seul capable d'apaiser la colère du Père éternel, et de mériter notre réconciliation! Une belle figure de l'Écriture sainte va vous le persuader, s'il vous plaît de l'observer. Quand Jacob voulut revenir dans son pays; et se réconcilier avec Ésaü, la colère de ce

frère irrité le faisait trembler ; cependant il s'avance dans l'espérance de le fléchir, et pour y réussir, voici l'ordre qu'il tient. Il fait marcher ses troupeaux à la tête de sa maison ; Esaü en admire le nombre et ne s'apaise pas : il fait suivre ses domestiques en bon ordre ; ce frère furieux les voit, et ne s'étonne pas : il fait avancer Lia avec tous ses enfants, et ce cœur insensible n'en est pas touché ; mais quand il voit paraître la belle Rachel avec son fils entre ses bras, ah ! les armes lui tombent des mains, les larmes lui coulent des yeux, et son cœur, charmé d'un si doux spectacle, ne demande plus que la réconciliation et la paix. Ombres et figures, retirez-vous maintenant : que la vérité commence à paraître ; laissez-nous voir dans le mystère de ce jour quelque chose et de plus admirable et de plus avantageux pour nous. L'homme avait, ce semble, tout mis en usage pour se réconcilier à son Dieu ; n'osant d'abord paraître lui-même devant ses yeux, il avait fait passer ses troupeaux les premiers, comme Jacob, dans ce nombre infini de victimes qu'il avait égorgées sur ses autels ; il avait fait suivre ses domestiques dans la personne des patriarches et des prophètes de l'ancienne loi ; il avait fait paraître Lia dans la Synagogue dont elle était la figure, et ce Dieu, justement irrité contre nous, n'avait point encore été fléchi. Ni le sang des laureaux, ni les soupirs des patriarches, ni les cérémonies de la loi, n'avaient pu l'adoucir. Mais lorsqu'il aperçoit aujourd'hui la belle Rachel, je veux dire l'incomparable Marie, portant son Fils entre ses bras pour le lui offrir dans le temple, il oublie nos injures et nos outrages ; sa miséricorde succède à sa justice, ses foudres se changent en rosées, et il n'a plus pour nous que des sentiments de tendresse et d'amour. Ne vous lassez pas, grand Dieu ! si nos péchés vous irritent encore, de jeter les yeux sur cette victime adorable que nous vous offrons, *respice in faciem Christi tui* ; mais détournez-les, ces yeux favorables, de dessus ces parents ingrats qui refusent de vous consacrer, comme Marie, des enfants qu'ils tiennent de vous.

Pères et mères (et vous surtout, chers frères, nouvellement réunis avec nous, qui avez souffert avec tant de peines que l'Église vous arrachât vos enfants, et qu'elle réunît au troupeau de Jésus-Christ ceux qui portaient le caractère de Jésus-Christ), apprenez aujourd'hui de Marie à aimer ces enfants sans dérèglement, à les sacrifier sans murmure, et à les rendre par reconnaissance à Dieu qui vous les a donnés. Car vous êtes dans une étrange erreur, dit saint Chrysostome, si vous croyez que vos enfants ne soient au monde que pour vous, et si vous les regardez comme quelque chose de propre, dont vous puissiez disposer à votre gré : non, non, dit ce Père, c'est un dépôt précieux et sacré que Dieu vous confie, pour le lui rendre dans l'éternité, *magnum habemus pretiosumque depositum filios*. Le dépôt oblige celui qui le reçoit à trois choses : à

le rendre sitôt qu'on l'exige, à le représenter dans le même état qu'on l'a reçu, à le conserver avec une fidélité inviolable ; et par conséquent ce père à qui Dieu a donné des enfants, et qui les empêche de suivre la vocation qu'il leur donne, et de se consacrer à lui, ou dans le sacerdoce, ou dans la religion, ne sera-t-il pas puni comme un dépositaire infidèle, qui fait servir, ou à son ambition aveugle, ou à son avarice insatiable, un dépôt qui ne lui appartient pas ? Ce père qui a reçu des enfants purs et innocents comme les anges, après la grâce de leur baptême, et qui leur permet de flétrir cette innocence si précieuse, sans les reprendre et sans s'opposer à leurs passions, ne sera-t-il pas confondu quand il faudra les représenter à Dieu, et lui rendre compte de la pureté qu'il leur a donnée ? Sont-ce donc là, vous dira-t-il, les enfants que je vous ai mis entre les mains ? je vous les ai donnés purs, et vous me les rendez couverts d'iniquités ; je vous les ai donnés sans dérèglement dans leur volonté, et vous me les rendez sujets à mille passions, que votre exemple autorise, ou que votre négligence tolère ; je vous les ai donnés dignes du ciel, et revêtus de Jésus-Christ, et vous me les rendez dignes des enfers, et sous l'image des démons mêmes. Est-ce là garder fidèlement un dépôt ? est-ce profiter de l'exemple de Marie, qui consacre Jésus-Christ à son Père dès les premiers moments de sa vie, qui se dévoue pour sa gloire, et du droit qu'elle a sur ce saint Enfant et des consolations qu'elle en pouvait attendre ; et qui ne le rapporte du temple, où elle l'a offert, que pour l'élever comme une victime destinée à la mort, et le conserver comme un dépôt sacré qu'elle doit rendre à Dieu sur la croix, *pretiosum habemus depositum filios* ?

Il est difficile, dites-vous, de conserver les enfants dans la corruption du siècle qui les entraîne : je passerai pour un homme capricieux et barbare, si je leur ôte la liberté, si je m'oppose à leurs passions, si je punis leurs désordres. C'est cependant ainsi que Dieu veut qu'on les lui sacrifie, Messieurs, en combattant en eux, tantôt une passion, tantôt une autre ; tantôt, cette ambition naissante, par le retranchement du luxe qui l'a produite ; tantôt, ce commerce suspect, par l'opposition aux visites qui l'entretiennent : là, cette passion violente du jeu, par le refus de l'argent qu'on y prodigue ; ici, cette oisiveté pernicieuse, par l'assujettissement aux lectures, aux bonnes œuvres, au travail. C'est, dis-je, ainsi que Dieu veut qu'on immole tous les jours ses enfants par le glaive d'une correction sévère ; et si ce sacrifice est difficile à votre fausse tendresse, offrez-les du moins à Dieu, lorsqu'ils vous en pressent, et qu'ils le désirent les premiers : mais ils soupirent depuis plusieurs années pour la retraite, et vous les arrêtez encore ; vous aimez mieux les voir succéder à vos biens, que de les entendre gémir pour vos péchés ; votre tendresse ambitieuse ne pense qu'à perpétuer son nom, qu'à multiplier ses

alliances, qu'à soutenir l'éclat fragile d'une famille qui s'évanouira bientôt. Ne savez-vous donc pas, dit saint Augustin, qu'il vous est bien plus glorieux de donner des ministres à l'Eglise, ou des vierges au ciel, que des héros ou des magistrats à la terre? et si vous le savez, pourquoi combattre les inspirations de l'esprit de Dieu par des conseils charnels et des délibérations humaines? Prenez garde, dit-on, de ne pas aller trop vite; délibérez longtemps, consultez vos amis, mesurez vos forces, craignez votre faiblesse: c'est là, dit saint Bernard, le langage de la prudence de la chair, qui s'oppose à notre salut, et qui combat notre zèle. Eh quoi! l'esprit de Dieu me presse, et j'attendrai les conseils des hommes! La main de la grâce veut me retirer de l'abîme du siècle où je me perds, et j'écouterai ceux qui me disent d'y demeurer encore! je vois le feu dans mon sein, le pus et la corruption en coule déjà de toutes parts, et je délibérerai si je dois seconder les charbons ardents qui me consomment! Non, non, je veux éteindre ce feu de ma concupiscence et de mes passions: que ceux-là consultent leurs parents, qui ne savent pas que Jésus-Christ les a déclarés leurs plus grands ennemis sur le sujet de leur salut, *inimici hominis domestici ejus*.

Enfants, à qui Dieu peut donner des mouvements si saints, mon dessein n'est pas de vous inspirer ici un esprit de désobéissance et de révolte; déférez à l'autorité des parents, mais qu'ils défèrent de leur côté à celle de Dieu; écoutez avec respect les conseils qu'ils vous donnent, mais qu'ils ne soient pas sourds à la voix de la grâce qui vous appelle; qu'ils consentent à votre retraite par piété, et qu'ils ne vous y portent jamais par violence. Car les deux extrémités sont également dangereuses, Messieurs, soit que par amitié l'on s'oppose aux mouvements de la grâce, en ne sacrifiant pas ses enfants à Dieu; soit que par antipathie pour eux, on étouffe les sentiments de la nature, en les sacrifiant contre leur gré.

Vierge sainte, votre conduite condamne également les uns et les autres: vous offrez votre Fils à Dieu, pour confondre ceux qui lui dérobent les victimes qu'il demande; mais vous l'offrez sans violence, vous l'offrez par le mouvement de sa propre volonté, vous l'offrez, parce que vous lisez dans son cœur la loi qu'il s'est faite de s'immoler à son Père; vous le portez dans le temple, et vous ne l'y traînez pas: c'est le bras de la Mère qui soutient le Fils, mais c'est l'esprit du Fils qui conduit la Mère, *oblatus est, quia ipse voluit*. Voilà, chrétiens, le modèle qu'il faut suivre dans le sacrifice de vos enfants: qu'il soit l'effet d'un choix libre et volontaire, qu'ils courent avec joie vers l'autel où vous les immolez, et qu'on ne les y traîne pas: que leur zèle soit le feu qui consume ces innocentes victimes, et non pas la passion d'un père avare ou ambitieux, *oblatus est, quia ipse voluit*.

Car forcer des enfants d'entrer dans un état où Dieu ne les appelle pas; les obliger

par des rigueurs excessives, ou par des froideurs encore plus cruelles, à chercher dans les cloîtres un asile, je ne dis pas contre les dangers du monde, mais contre la sévérité de leurs pères; leur refuser le nécessaire, pendant qu'on est prodigue en faveur de leurs frères, ce n'est pas un sacrifice, c'est un sacrilège; ce n'est pas les offrir à Dieu, c'est les sacrifier au démon; ce n'est pas chercher le salut de celui qu'on immole, mais la grandeur et les avantages de celui qu'on conserve: car si c'est le salut de cet enfant qu'on désire, que ne donne-t-on son patrimoine aux pauvres, pour racheter ses péchés, dit saint Augustin. Mais, je le répète, ce n'est pas à Dieu que vous l'immolez, c'est à votre ambition; il faut qu'il soit humilié, pour soutenir l'orgueil de ses frères; qu'il soit vêtu d'un sac et d'un cilice, pour leur laisser de quoi fournir à leur luxe; qu'il jeûne toute sa vie, pour les entretenir dans la bonne chère et dans les plaisirs. Fasse le ciel qu'on n'offre jamais à Dieu de tels sacrifices, et que ces victimes forcées, dont les cloîtres sont déjà pleins, n'évent point leur voix contre ceux qui les ont mis en cet état! Qu'ils ne leur disent pas dans leur désespoir, comme les Israélites à Moïse: N'avions-nous pas assez de sépulcres en Egypte, sans nous faire entrer dans le désert pour y mourir? Et s'il fallait nous perdre, le monde n'aurait-il pas assez d'écueils, sans nous précipiter dans un état saint, où Dieu ne nous appelait pas? C'est à vous, parents cruels, que nous nous prenons aujourd'hui des remords qui nous déchirent, des impatiences qui nous tourmentent, des vœux qui nous lient, et des péchés que nous commettons contre la sainteté de notre état. Fasse le ciel, encore une fois, que la cupidité des pères soit corrigée par la charité des enfants; que la grâce rectifie tant de vocations, dont la violence fut le principe: afin que leur sacrifice devienne volontaire, comme celui de Jésus-Christ; et qu'ayant gémi longtemps, et pour leurs péchés, et pour ceux de leurs parents, ils puissent être couronnés tous ensemble dans la gloire! *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME.

Sur l'envie.

An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?
Ne pouvez-vous regarder sans envie le bien que je fais
aux autres (Matth., XX, 15)?

L'envie fut toujours la passion dominante des Juifs. La haine des Gentils, le sang des prophètes, la mort du Messie, en furent les préludes et les premiers effets. On en vit les progrès dans la persécution de Paul, dans la lapidation d'Etienne, dans le martyre de Jacques. Mais j'en découvre aujourd'hui la nature et les caractères dans la parabole de l'Evangile où ces aveugles, mécontents de leur propre sort, jaloux de celui de leurs frères, conseillers téméraires de la conduite du père de famille, trouvent leur crime dans la vertu de l'un, leur misère dans le bonheur de l'autre, et leur juste châtement dans leur

propre passion. Condamner la charité, qui paie les bons désirs comme les effets, et qui récompense dans les ouvriers de la vigne, aussi bien le travail d'une heure que les fatigues de tout un jour, quelle injustice! Gémir de la bonne fortune de ceux qui, après la mollesse d'une longue oisiveté, et l'indolence d'une vie délicieuse, ont emporté par un généreux effort tout le prix et tout le mérite de la vertu, qui nous a beaucoup coûté, quel aveuglement! Avoir le cœur déchiré par tout ce qu'on voit d'heureux et d'éclatant dans les autres, se croire humilié par leurs grandeurs, déshonoré par leur réputation, méprisé par leur faveur, dégradé par leur qualité, malheureux par leur succès, quel supplice!

Piùt à Dieu, Messieurs, que je ne vous fisse ici la peinture que des Juifs, et que cette infidèle nation eût seule épuisé tout le poison de l'envie que le démon a vomé dans le monde par un terrible effort, dit saint Grégoire : *In hac nequitia sua tota viscera serpens commovit, et imprimendæ malitiæ pestem vomit (Lib. V Moral.)*. Mais les chrétiens en ont été infectés comme eux; et il n'est point aujourd'hui d'esprits, d'âges, de sexes, de conditions, où je ne voie régner cette injuste passion; elle entre dans le cabinet des savants, elle se glisse dans les cabanes des pauvres, elle triomphe dans les palais des grands, elle force les cloîtres les plus inaccessibles et les plus saints.

Passion monstrueuse, qui renferme seule, et la fureur des insensés, et la cruauté des bêtes, et la malignité des démons! C'est la peinture affreuse, mais fidèle, que nous en fait l'éloquent saint Chrysostome (*Hom. 44, ad pop. Antioch.*). Tenons-nous-en, s'il vous plaît, à cette idée; et pour inspirer quelque horreur d'un vice si pernicieux et si commun, pardonnez-moi dans la suite quelques termes un peu durs, lorsque je vous ferai voir avec ce Père: Que les envieux sont des insensés, qui tournent leurs propres armes contre eux-mêmes : *Sicut furentes sæpenu-mero gladios in se convertunt, itidem invidi*; Que ce sont des bêtes farouches, qui n'épargnent personne : *Hi feris quoque pejores*; Que ce sont des démons, qui s'affligent du bien, et qui se réjouissent du mal des autres : *Dæmonibus autem pares, forte pejores et istis*. La fureur, la cruauté, la malice, trois caractères de l'envie, qui en font un monstre plus redoutable qu'on ne pense, et que je n'ose combattre ici, sans le secours du ciel, que je demande de tout mon cœur par Marie, en la saluant, *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Quand les passions se sont fortifiées dans le cœur de l'homme par la licence qu'il leur a donnée, elles se rendent enfin maîtresses de sa raison, la chassent de son siège, et ne souffrent plus qu'elle agisse autrement que par leurs mouvements, et par leurs caprices. De cette violence, elles passent bientôt à la fureur, et font voir dans ceux qu'elles agitent plutôt des hommes furieux que passionnés. Ainsi l'amour lorsqu'il est ex-

trême, la colère quand elle est emportée, la hardiesse quand elle est excessive, sont moins des passions que des fureurs; et l'envie, cette passion triste et sombre, si éloignée, ce semble, de la fureur qui est toute de feu, met pourtant entre les envieux et les furieux des rapports si justes, qu'il est difficile de ne les pas confondre, et de ne pas appeler l'envie une froide fureur.

On connaît les furieux à trois choses. 1° ce sont des insensés qui font peur à tout le monde, et dont les plus assurés appréhendent la rencontre et l'abord; 2° ce sont des aveugles qui font mal aux personnes qui leur sont les plus chères; 3° ce sont des enragés qui ne s'épargnent pas eux-mêmes, et qui se font plus de mal qu'à ceux qui sont en butte à leur fureur. Appliquons, s'il vous plaît, tout ceci aux envieux.

1. Ne les craint-on pas? Est-il homme si innocent, si fort, si puissant, qui ne soit touché de quelque frayeur à la rencontre d'un envieux, s'il est reconnu pour tel? Et n'est-il pas facile de les reconnaître? son visage, sa démarche, son port, sont des voix muettes qui le découvrent à tous ceux qui ont des yeux. Un air triste, un teint pâle, des yeux livides, une humeur sombre, un esprit couvert, un port inquiet et mal assuré, sont des signes visibles de punition pour lui et d'avertissement pour les autres, que Dieu a gravés sur son front. Car n'est-ce pas ainsi que l'Écriture nous dit qu'il mit une marque sur Caïn, le premier et le plus coupable des envieux, pour empêcher, à la vérité, que les bêtes ne le fissent mourir, mais aussi pour avertir par là tous ceux qui le verraient de l'avoir en horreur et de l'éviter?

En effet, Messieurs, soit que vous soyez vous-mêmes l'objet de son envie, ou que le mérite et le bonheur de quelque autre l'ait fait naître dans son cœur, n'est-il pas de la prudence de fuir sa conversation et ses discours? Car si vous êtes la cause innocente de sa passion, plus il verra de près vos qualités avantageuses, la science qui vous distingue, la faveur qui vous appuie, l'esprit, la vertu, la puissance qui vous élève au-dessus de lui, plus vous verrez le feu qui le dévore s'irriter. Et si le mérite de quelque autre a excité l'envie dont il brûle, son abord est encore plus à craindre; car alors c'est un monstre qui exhale le venin dont il est plein, et par les regards de ses yeux, et par les paroles de sa bouche, et par les gestes et les mouvements de son corps. Il n'est point de calomnie qu'il n'invente, ni de médisance qu'il n'emploie pour décrier l'objet de son envie, et par conséquent il n'est point de précautions qu'on ne doive apporter pour s'éloigner d'un homme qui peut corrompre notre innocence et éteindre notre charité par ses détractions.

Silomon n'ignorait pas ce danger, lorsque, nous découvrant les résolutions de son cœur pour être la règle du nôtre : Je me garderai bien, dit-il, de marcher longtemps avec un homme envieux, parce qu'une âme sujette à un vice si indigne et si bas n'a pas même

l'ombre de la sagesse, pour laquelle je soupire : *Neque cum invidia tabescente iter habebō* (Sap., VI, 25). Mais si l'envieux est à craindre parce qu'il peut corrompre notre vertu, il l'est encore davantage parce qu'il est incapable de reconnaissance et d'amitié.

2. Vous savez, Messieurs, quel est le naturel de l'envie. Ce n'est pas aux étrangers et aux inconnus, ce n'est pas même à ses ennemis qu'elle s'attaque. Comme les furieux ne se jettent que sur ceux qui les approchent ou pour les traiter, ou pour les guérir, ou pour les faire rentrer en eux-mêmes, les envieux ne s'en prennent qu'à ceux qui leur sont liés par la société, par le voisinage, par la profession des mêmes emplois ou des mêmes études. Quelle injustice, ou plutôt quelle fureur ! Envier le bonheur d'un parent qu'on doit aimer, s'inquiéter de la bonne fortune d'un ami qui ne vous a jamais offensé, s'affliger du gain ou de la faveur d'un autre, plus que de ses propres disgrâces, quel aveuglement ! Mais il est mieux venu que moi dans les compagnies ; il a plus d'esprit, d'agrément, de bonheur que moi ; il passe pour un oracle, et je suis dans le mépris et dans l'oubli ! C'est donc le jugement des hommes, la nature ou la fortune qu'il faut prendre à partie, et non pas un ami, qui n'a point d'autre crime que son mérite, et qui serait innocent, s'il était moins sage ou moins heureux.

N'est-ce pas là, envieux, dit saint Basile (*Homil. 4*), suivre à la lettre l'exemple de Caïn, qui ne put voir sans envie dans son frère l'honneur que Dieu lui faisait d'agréer ses victimes, l'approbation qu'il donnait à ses desseins, les bénédictions qu'il versait sur son travail : *Vidit Cain ex Deo honorem fraternum, et exarsit in invidiam* ? N'est-ce pas imiter l'inhumanité de ces frères dénaturés sur qui l'envie prit tout d'empire, qu'ils conjurèrent la perte de l'aimable Joseph, sans écouter ni la voix du sang, ni les soupirs d'un père dont il était uniquement aimé ? N'est-ce pas entrer dans les sentiments durs et rigoureux de l'injuste Saül, que l'envie rendit manifestement furieux jusqu'à persécuter David, son libérateur, son gendre, son bienfaiteur, comme son plus mortel ennemi ? Tu n'assassines pas l'objet de ton envie, comme Caïn, il est vrai ; tu ne l'éloignes pas dans des pays inconnus, pour ne l'avoir plus devant les yeux, comme les frères de Joseph ; tu ne le poursuis pas à coups de lance et à force ouverte, comme Saül le fit à David ; mais sonde un peu ta conscience, interroge ta passion ; n'est-ce pas ou l'impuissance, ou la crainte des lois qui l'arrête ? Et si ton envie était souveraine, comme celle de Saül, respecterait-elle, non plus que la sienne, ni le sang, ni les bienfaits, ni l'amitié ? L'envieux ne connaît donc, aussi bien que l'insensé, les personnes qui lui doivent être les plus chères. Mais ce n'est pas tout.

3. Il tourne, aussi bien que lui, ses propres armes contre soi-même. Vous l'avez pu remarquer quelquefois, Messieurs : un homme furieux, dans la violence de son mal, n'a

point de plus grand ennemi que lui-même : on le voit, ses habits en pièces, le visage saignant, la bouche écumante, courir partout comme la victime de sa propre fureur : et l'envieux n'est-il pas aussi la victime de la passion qui le possède ? Car, sans vous remettre devant les yeux le portrait affreux que je vous en ai fait tantôt ; sans retoucher ici ni l'enfoncement de ses yeux, ni les marques de son front, ni la pâleur de son visage, ni ses airs déconcertés qui ne sont que les faibles interprètes de sa douleur cachée, en quel état n'est point un cœur que l'envie dévore ? Toujours agité par des chagrins mortels ; le jour, déchiré par tout ce qu'il voit ou ce qu'il entend d'avantageux à ses frères ; la nuit, troublé par le souvenir de leur bonne fortune ; partout suivi des fantômes que lui forme sa passion, il ne peut trouver le calme que dans leurs disgrâces. Son âme, aveugle pour les choses de Dieu, insensible pour son salut, sourde à la voix des prédicateurs, incapable de réflexion sur elle-même, n'a des lumières, de la sensibilité, de l'application, des yeux que pour voir la fortune des autres, et pour la pleurer.

Avouez donc, envieux, que, quelques peines que vous puissiez procurer à vos ennemis, vous vous faites beaucoup plus de mal à vous-mêmes : car, après tout, les autres peuvent échapper à votre malice, mais vous ne pouvez vous fuir vous-mêmes ; votre ennemi se trouve partout où vous êtes, vous le portez dans votre cœur, ou plutôt il vous traîne lui-même comme un esclave, et la passion qui vous domine est en même temps et votre crime et votre bourreau.

Après cela, chrétiens, saint Chrysostome ne le pouvait-il pas dire, que l'envie est une espèce de fureur qui s'anime contre soi-même, lorsqu'elle ne semble méditer que la ruine des autres ? En faut-il davantage pour nous en donner de l'horreur ? Est-il nécessaire d'ajouter, avec saint Basile, que c'est cette passion aveugle qui produit l' homicide, qui jette le désordre dans la nature, qui trouble la société, qui ne connaît point les douceurs de l'amitié, et qui nous a la première mis les armes à la main contre notre Dieu : *Pugnet in Deum magistrum* ? Est-il besoin de dire que si toutes les passions sont des misères douces et glorieuses, si l'avarice est une misère riche, la volupté une misère douce, l'ambition une misère éclatante, l'envie est une misère sotte et absurde, et par conséquent l'envieux un homme sottement malheureux : *Calamitatem absurdissimam* ? Car cette passion, après lui avoir ôté la raison, pour lui donner la fureur des insensés, lui ôte encore l'humanité, pour le revêtir de la cruauté des bêtes.

SECOND POINT.

La sainte Ecriture donne partout aux pécheurs le nom des animaux dont ils imitent les défauts et la corruption. Tantôt, considérant les voluptés infâmes où ils se plongent et les habitudes honteuses où ils languissent, elle les compare à ces animaux immondes

qui ne mettent leurs délices qu'à se vautrer dans la boue, et qui trouvent leur élément dans les ordures où ils se reposent : *Sus lota in volutabro luti* (II *Petr.*, II, 22). Tantôt, gémissant de leur inconstance dans le bien et de la pente maligne qui les porte toujours à leurs premiers désordres, ce sont, dit-elle, des chiens qui retournent à leur vomissement, et qui se nourrissent de ce qui devrait leur faire horreur : *Canis reversus ad vomitum*. Quelquefois, irritée de leur ingratitude et de leur insensibilité aux bienfaits de Dieu, elle en parle comme des bêtes les plus stupides : *Comparatus est jumentis insipientibus*. Enfin, si nous l'en croyons, il n'est point de pécheurs qui ne soient les singes de quelque animal vicieux : la férocité en fait des lions, l'avidité des loups ou des vautours, la fourberie des renards, la cruauté des tigres, l'impatience des léopards, et la malice des scorpions. Car nos passions, dit le grand Augustin, sont ces animaux sur lesquels Dieu nous a donné un souverain empire. Si nous les tenons dans le devoir et que nous les traitions toujours avec quelque rigueur, ils ne peuvent nous nuire, et nous en sommes les maîtres ; mais si nous les flattons trop, si nous nous fions à eux lorsque nous les croyons apprivoisés, ils se révoltent, ils nous dévorent, et nous devenons tous animaux comme eux : *Cum reguntur, mansuescunt; cum non reguntur isti motus, nos faciunt similes omni generi bestiarum* (*Aug.*, lib. I de *Gen. contra Manich.*, c. 20).

1. De ce principe, vous avez déjà conclu, Messieurs, que les envieux, ces monstres de la république, ne méritent que trop le nom de bêtes que saint Chrysostome leur donne. Car ne se plaie qu'à décrier le mérite et la vertu, déclamer en toute occasion contre ceux que notre orgueil ne peut voir au-dessus de nous, donner un mauvais tour aux actions louables et glorieuses, déchirer la réputation du prochain par des médisances tantôt manifestes et tantôt subtiles et palliées, n'est-ce pas le naturel des chiens, toujours prêts à mordre ou à japper contre ceux qui les approchent ? Parle-t-on d'un magistrat élevé aux premières charges, où l'envieux ne peut arriver : La fortune, dit-il, est aveugle dans la distribution des honneurs ; elles les donne plutôt à la faveur qu'à la vertu. Loue-t-on le zèle d'un prêtre qui se signale par sa piété : il tâche de la rendre suspecte, et en appelle aux yeux de Dieu, qui voit son cœur. S'agit-il d'un mariage auquel un autre pourrait prétendre : si l'on savait, dira l'envieux, le fin des affaires, ou les bruits fâcheux qui ont couru, l'on n'irait pas si vite. C'est ainsi, Messieurs, que rien n'échappe à sa fureur, et que, plus insensible que les chiens mêmes, qu'on adoucit au moins par la nourriture, dit saint Basile, l'envieux s'agrite par vos faveurs et s'irrite par vos bienfaits : digne par conséquent, selon saint Chrysostome, qu'on le traite avec toute sorte de rigueur, qu'on s'arme partout contre lui, et qu'on le chasse avec infamie des compagnies où il ose paraître : *Tales homines lapi-*

dibus petendi, non aliter quam rabie concitati canes (*Chrysost.*, hom. 41 ad pop. Ant.).

2. Mais l'envieux, quoiqu'éloigné de vous, ne laissera pas d'être à craindre. Si sa langue épargne quelquefois la vertu, ses yeux la corrompent et l'empoisonnent toujours : car il a les yeux du basilic, dit saint Bernard, et comme ce dangereux serpent porte son venin dans ses regards, et que les rayons qui sortent de ses yeux sont comme autant de flèches empoisonnées qui donnent la mort à tous ceux qui en sont frappés, l'œil meurtrier de l'envieux infecte toutes choses : et semblable à ces astres malins dont les influences sont mortelles, il ne voit rien qu'il n'empoisonne et qu'il ne corrompe : *Vis nosse oculum venenatum, oculum fascinantem, invidiam cogitato* (*Bern. serm. XIII in Psal. XC*) ?

Voulez-vous, Messieurs, voir comme il répand son venin sur les actions les plus belles ? Qu'il voie une dame consacrer quelques jours de la semaine au jeûne, ou quelques heures du jour à la prière : ce ne sont pas, dira-t-il, les progrès de sa vertu, mais la pénitence de ses péchés. Qu'il s'aperçoive des libéralités que son voisin fait aux pauvres, pendant qu'il est insensible à leurs soupirs ; qu'il apprenne l'emploi de ses biens à des usages saints, pendant qu'il prodigue les siens en des divertissements profanes : ce ne sont pas des charités libres et pures, mais des restitutions nécessaires et forcées. Qu'il voie un homme puissant épouser une fille sans autre dot que sa sagesse et sa vertu, il faut qu'il y ait en cela du mystère et des engagements qu'on ne connaît pas. Voilà comme l'œil du basilic répand adroitement le venin de l'envie sur les bonnes œuvres et sur la vertu.

Quoi donc, malheureux ! dit Jésus-Christ dans son Evangile, faut-il que vous fassiez de ma bonté le sujet de votre malice ? N'aurai-je pas la liberté de faire autant de bien que je veux ? Faudra-t-il que je mesure mes faveurs sur la règle de votre iniquité, si je ne veux essayer vos murmures ? Non, non ; murmurez tant qu'il vous plaira, je ne serai ni moins libéral, ni moins charitable ; je suis votre Dieu, c'est à vous à adorer ma conduite, et à aimer dans les autres les avantages et les biens que je ne vous accorde pas ; autrement, si votre œil ne peut souffrir la lumière et la prospérité de vos frères, vous serez plongé tout entier dans les ténèbres : *Si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit*. N'est-ce pas en effet ce qui arrive aux envieux ? dit saint Grégoire. Ces yeux malins qui pensent vous envier ne sont-ils pas aveuglés eux-mêmes ? Et s'affliger du bien d'autrui, n'est-ce pas trouver les ténèbres dans le sein même de la lumière, et s'égarer par la vue de la vertu qui devrait nous conduire : *Mens invidi cum de bono alieno affligitur, de radio lucis obscuratur* (*Greg.*, in *V Job*). Jésus-Christ ordonne aux chrétiens de faire luire leurs bonnes œuvres, comme autant de lampes ardentes à la faveur desquelles on puisse marcher

dans les voies de Dieu ; mais l'envie oppose ses nuages à ces clartés ; elle change les lampes en brouillards, et cette lumière en ténèbres. Je n'ai pas, dit-elle, les yeux assez forts pour soutenir l'éclat de la vertu, je ne la puis voir que pour l'obscurcir : *Gravis est nobis etiam ad videndum.*

3. Achevons de donner à ce monstre la dernière couleur qui le doit rendre affreux : et aux yeux du basilic joignons la cruauté de la vipère. C'est le nom odieux que tous les Pères de l'Eglise donnent, ce semble, d'un commun accord, à l'envie ; et pouvaient-ils en effet la présenter par un symbole plus juste ? Car, ainsi que la vipère, selon l'opinion commune, ronge les entrailles de la mère qui l'a produite, l'envie n'est pas plutôt conçue ni formée dans un cœur, qu'elle le déchire, comme pour lui faire souffrir la peine d'une production si funeste. C'est le caractère de tous les péchés, d'être les bourreaux et le supplice de ceux qui les commettent, dit saint Augustin (*In Psal. VII*) ; car la vengeance de Dieu ne se conduit pas comme celle des hommes : ceux-ci punissent un mal par un autre, un vol ou un homicide par la mort de celui qui l'a commis ; mais Dieu punit le péché par le péché même, il fait de la volupté le supplice du voluptueux, et de l'ambition la torture de celui qui s'y abandonne : *Quæ fuerunt delectamento homini peccanti, sunt instrumenta Domino punienti.* Mais ce que le grand Augustin a dit de tous les péchés en général, disons-le en particulier de l'envie, qu'elle est l'instrument de la vengeance de Dieu contre elle-même, et qu'elle donne au cœur qui l'a produite autant de coups de poignard qu'elle lui fait voir de biens et de prospérités dans les autres. En cela plus malheureuse que les serpents les plus malins, qui ont du venin pour les autres, sans en être endommagés eux-mêmes : au lieu que l'envieux est le premier tourmenté, brûlé, déchiré par le poison qu'il cache dans son cœur : *Peperit iniquitatem, concepit dolorem.*

Ne pouvais-je donc pas le dire, chrétiens, qu'être envieux, c'était se revêtir de la nature des bêtes, en avoir la rage, les regards, le venin, la cruauté ? Bannir ta charité chrétienne de son cœur, la douceur et l'affabilité de ses yeux, le repos et la tranquillité de sa conscience, n'est-ce pas se dépouiller de l'image de Dieu, et renoncer, ce semble, à la figure et à la raison de l'homme, pour suivre les mouvements d'une passion qui l'abrutit ? Bannissez-la de votre cœur, Messieurs ; que parmi ces agneaux innocents, qui doivent composer le troupeau de Jésus-Christ, l'on ne voie plus de chiens furieux qui le déchirent : *Foris canes.* Que parmi des chrétiens, qui doivent tous avoir des yeux de colombe, l'on ne craigne plus ces yeux de basilic, qui enveniment les actions les plus saintes et les objets les plus innocents : *Foris venefici.* Que parmi des enfants de vie, l'on n'entende jamais parler de ces homicides spirituels, qui ne respirent que la perte et la mort des autres : *Foris homicide ;* et pour achever en

un mot, que parmi des enfants de Dieu l'on ne voie plus de démons incarnés. C'est le dernier coup de pinceau que saint Chrysostome donne à l'envie : elle change les enfants de Dieu en démons : c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La malice des démons est accompagnée de trois circonstances terribles : elle est sans fruit, elle est sans bornes, elle est sans remède. Elle est sans fruit, puisque tout le mal qu'ils font aux autres et qu'ils souffrent eux-mêmes ne leur sert de rien ; elle est sans bornes, non-seulement parce qu'elle doit toujours durer, mais parce qu'elle attaque tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; elle est enfin sans remède, parce que les démons sont confirmés dans le mal, sans espérance de conversion, ni de retour. Observez, s'il vous plaît, tout ceci dans les envieux.

1. Leur malice n'est-elle pas tout à fait infructueuse ? Car quoique ce soit un malheur commun à tous les péchés de ne produire aucun fruit avantageux ; quoique saint Paul ait eu sujet de demander aux Romains, qu'ils lui fissent voir le profit qu'ils avaient tiré de tous les vices de leur vie passée : *Quem fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis ?* il faut toutefois avouer qu'il n'en est point de plus stérile, ni de plus ingrat que l'envie ; et c'est sans doute pour cela que saint Basile l'appelle, comme nous le disions tantôt, la plus sotte de toutes les misères : *Calamitatem absurdissimam.* Car enfin, l'impudique reçoit au moins quelque plaisir passager pour fruit de sa honteuse passion ; le sensuel est délecté par les mets exquis qui flattent son goût ; le vindicatif a la joie de faire souffrir quelque chose à son ennemi ; et l'avare, en amassant sur sa tête le trésor de la colère de Dieu, a du moins la consolation d'accumuler les richesses qu'il aime, et de vivre commodément ici-bas ; mais l'envie est un arbre mort, qui ne rend à son maître ni plaisir, ni profit. Car quel plaisir de fuir les compagnies honnêtes, comme un sauvage, de ne chercher que les ténèbres et la retraite, de donner son cœur en proie à un vautour inhumain, qui le déchire sans le consumer, de vivre dans une sombre mélancolie, pendant que tout le monde est heureux et content ? Il est vrai que l'envieux a quelquefois des moments de joie ; mais, ô le triste plaisir, qui ne peut naître que de la douleur d'autrui ! N'est-ce pas avoir pris et l'esprit et les mœurs des démons, de se réjouir, comme eux, des disgrâces des hommes, et de ne trouver du profit que dans la perte des autres ? Mais si la malice de l'envie est infructueuse, elle n'est pas moins étendue.

2. Pour donner quelques bornes à cette passion, faisons voir qu'elle n'en a pas. Elle embrasse tous les temps, elle s'étend en tous les lieux, elle attaque toutes sortes de personnes. Tant qu'elle règne dans un cœur, dit saint Cyprien (*De Livor. et Invidia*), elle le déchire nuit et jour, elle ne donne point de repos à son esclave : s'il veut dormir, elle l'éveille ; s'il marche, elle le suit ; s'il veut

prier, elle le détourne ; en un mot, ajoute ce Père, tous les autres maux ont des bornes, il n'est point de péché qui ne passe avec l'action qui le commet : le meurtre est-il commis, l'homicide ne dure plus ; le vol est-il fait, le voleur se repose ou s'enfuit ; mais l'envie ne fuit point, c'est un péché permanent que le temps fortifie, et qui se perpétue comme celui des démons : *Zelus terminum non habet, permanens jugiter malum, et sine fine peccatum.*

Cepêché s'étend encore dans tous les lieux ; c'est une peste qui ruine, et qui désole toute l'Eglise, dit saint Chrysostome ; et si nous en cherchons la raison, c'est qu'elle détruit la charité partout, et dans les familles qu'elle devrait unir ensemble, et dans les conversations qu'elle devrait sanctifier, et dans les cloîtres même dont elle doit être l'âme et la règle : *Invidia vis totam subvertit Ecclesiam.*

Enfin, Messieurs, l'envie n'attaque-t-elle pas toute sorte de personnes, puisqu'elle n'est autre chose, selon saint Augustin (*Lib. II de Gen. ad litt., c. 14*), qu'un déplaisir secret du bonheur d'autrui, causé par l'orgueil et par l'amour naturel de notre propre excellence : *Superbiendo invidus* ? Or, quiconque veut exceller par-dessus les autres, n'envie-t-il pas dans ses égaux les avantages qui les élèvent au même rang que lui ? dans ses inférieurs, l'esprit ou le savoir-faire qui les tire insensiblement de dessous ses pieds ? dans ses supérieurs, les richesses, le mérite, la faveur qui les met sur sa tête ? et par conséquent est-il aucun ordre parmi les hommes qui puisse se vanter d'être à couvert de la malice des envieux, non plus que celle des démons ? *Invidi demonibus pares.*

Que sera-ce donc, envieux, si votre malice est sans remède, aussi bien que celle de ces malheureux esprits ? Cependant, il n'est que trop vrai, et c'est le sentiment de la plupart des Pères de l'Eglise, s'affliger dans son cœur de la prospérité d'une personne heureuse, et la haïr par ce motif, c'est un mal sans remède, dit saint Cyprien, un mal qui ne se peut guérir que par la ruine et l'infortune de tous les hommes, qui ne dépend pas de nous : *Calamitas sine remedio est odisse felicem.* Qui pourra secourir un homme qui se rend lui-même son bourreau ? dit saint Prosper (*De Vita Contempl., c. 9*). Où pourra-t-il trouver un antidote qui le sauve, lui qui, se servant mal du bien qu'il voit dans les autres, fait de la matière de son salut l'instrument et la cause de sa perte ? Et saint Chrysostome et saint Basile ont tenu le même langage. Mais savez-vous ce qui rend ce mal incurable, selon ces saints hommes ? c'est qu'il est caché. Quand les plaies sont visibles, on a toujours sujet d'en espérer la guérison ; mais celles de l'envie sont couvertes, elles se déguisent, elles se cachent sous les replis inaccessibles du cœur ; l'adresse des directeurs ne les peut sonder, et la négligence des pénitents ne pense pas à les découvrir ; c'est donc un mal sans remède *Calamitas sine remedio est odisse felicem.*

Ab ! malheureuses victimes de cette dangereuse passion, que votre sort est à plaindre et à détester ! Que vous avez de sujet d'en frémir vous-mêmes ! Car vous dire que votre malice est sans fruit, c'est de quoi vous affliger ; vous dire qu'elle est sans bornes, c'est de quoi vous étonner ; mais vous dire qu'elle est sans remède, n'est-ce pas de quoi vous désespérer ? Et n'avez-vous pas lieu de vous écrier, comme les apôtres dans une pareille occasion : *Quis ergo poterit salvus esse* ? Qui pourra donc se sauver si un mal si commun n'a point de remède ? Car hélas ! qui d'entre nous, et qui de tous les chrétiens oserait dire que son cœur soit sans envie, s'il en a bien sondé tous les sentiments ?

Mais courage, Messieurs, je ne vous désespère pas ! Ce qui est impossible à la nature ne l'est pas à la grâce. La religion vient au secours de la morale, et ce que nous ne pouvons comme hommes, nous le pouvons comme ministres de Jésus-Christ. Mais pour guérir cette envie secrète qui vous agite, pensez souvent à l'indignité d'un vice si bas : le démon en est le père, l'enfer en est l'origine et le séjour ; les faux rapports, les médisances, les murmures, la douleur, la colère implacable de Dieu, en sont la production et les effets ; les âmes basses et les cœurs mal placés en sont la victime ; et si cette vue ne suffit pas encore pour détruire cette injuste passion, allez à la racine, et apprenez de saint Augustin, qu'elle n'en a point d'autre que la présomption de vous-mêmes ; étouffez la mère, pour faire mourir la fille, dit ce grand docteur, *Suffoca matrem, et non erit filia.* Qu'il n'y ait plus de desirs de paraître et de se distinguer par la pompe de ses habits, et l'on verra, sans envie, le luxe de ces âmes vaines qui ont bien moins d'admirateurs de leur magnificence que de censurs de leurs airs bizarres et de leur sotte affectation. Qu'on se borne à la douce médiocrité de sa fortune, et l'élévation de ceux qu'on croit bien valoir ne nous arrachera plus de soupçons. Qu'on aime les ténèbres chrétiennes de l'oubli du monde, et l'on entendra sans jalousie et sans murmure les éloges qu'on donne au prochain ; en un mot, qu'on soit sans vanité, et l'on sera sans envie, *Suffoca matrem, et non erit filia.*

Après ces remèdes et ces avis que Jésus-Christ vous donne par ma bouche, si les envieux ne cessent pas encore de l'être, élevons-nous contre eux, et nous écrierons avec l'apôtre saint Jude, *Vae illis qui in via Cain abierant !* Malheur à ceux qui se rendent les imitateurs de l'envie qui arma Caïn contre son propre frère ! Malheur à vous, marchands, qui ne voyez qu'à regret les progrès et la bonne fortune de vos voisins ! Malheur à vous, grands du monde, qui pleurez l'élévation de vos rivaux comme votre propre ruine ! Malheur à vous, hypocrites, qui souffrez avec peine que d'autres paraissent aussi vertueux que vous ! Mais, ô mon Dieu ! détournez ces malheurs de dessus tous ceux qui m'écourent ; bannissez ces bas sentiments de leur cœur ; établissez-y puissamment la

charité ; afin qu'après vous avoir servi sans envie sur la terre, ils vous possèdent de même dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sur la parole de Dieu.

Semen est Verbum Dei.

La parole de Dieu est une semence (Luc, VIII, 11).

Dieu sait faire paraître sa grandeur aussi bien dans ses moindres ouvrages que dans ses chefs-d'œuvre. Il mérite sans doute notre admiration lorsqu'il étend les cieux sur notre tête, qu'il y attache les astres qui nous éclairent, qu'il suspend la terre sur les abîmes qui l'environnent, et qu'il forme l'homme, ce prodige de sa sagesse, qui la doit habiter. Mais je ne sais, Messieurs, si ce Dieu n'est point encore plus admirable dans ces atomes pleins de vertu, dans ces ressources de la nature mourante, dans ces semences presque imperceptibles d'où nous voyons renaître toutes les créatures : semences qui renferment dans leur sein cette fécondité merveilleuse et cette source inépuisable de vie, qui avant la création ne se trouvait que dans le sein de Dieu ; semences qui sont comme le raccourci et l'abrégé de toute la nature, et comme les trésors cachés d'où elle tire toutes ces richesses qu'elle étale à nos yeux dans ses différentes productions. Ne sont-ce pas là, dit saint Augustin, des preuves convaincantes de la grandeur de ce Dieu, qui n'est pas petit dans les petites choses, parce qu'il sait en tirer les plus grandes ? *Non est parvus in parvis, qui magna fecit de minimis.*

Si Dieu est si merveilleux dans les semences corporelles et terrestres, combien ne le doit-il pas être dans les semences spirituelles et invisibles de la grâce ? Car le monde de la grâce a ses décadences et ses saisons comme celui de la nature, Messieurs. Les biens, la santé, la joie, la lumière, la vie de l'âme sont ici-bas des avantages qui passent et qui meurent par le péché ; mais Dieu nous a donné des semences mystérieuses pour faire renaître et réparer toutes ces choses.

L'aumône est dans le champ de l'Église une semence de biens ; les maladies, une semence de santé ; les larmes et les afflictions, une semence de joie ; la foi, une semence de lumière ; la mort même, qui détruit tout, est pour les chrétiens une semence de vie ; mais la parole de Dieu est cette semence par excellence, qui renferme la vertu de toutes les autres ; elle produit les biens, la santé, la joie, la lumière, la vie de l'âme qui la reçoit, *Semen est verbum Dei.* Qui est-ce qui ne cherchera pas avec empressement cette semence féconde qui reproduit et qui fait renaître tous les avantages de l'homme intérieur ? Mais qui est-ce qui pourra la faire fructifier, s'il n'en sait ni l'art, ni les moyens ? Je veux vous les apprendre aujourd'hui, Messieurs, et vous donner le secret infailible de profiter de la parole de Dieu. Puisque Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile que c'est une semence, ne nous écartons pas de l'idée qu'il

nous en donne ; mais remarquons, s'il vous plaît, qu'il demande trois choses pour lui faire porter du fruit : une bonne terre, pour la recevoir ; une eau salubre, pour l'arroser ; une chaleur modérée, pour mûrir son fruit. La terre qui doit recevoir la semence de la parole divine, c'est un cœur bien disposé : voilà mon premier point. L'eau qui la doit arroser, ce sont les grâces de Dieu et les larmes du pécheur : voilà le second. La chaleur qui la doit mûrir, c'est un zèle saint et réglé : voilà le troisième. Ecouter la parole de Dieu avec joie, la méditer avec douleur, la pratiquer avec zèle, c'est tout le christianisme et tout mon dessein. Esprit saint, faites que ceux qui m'écoutent reçoivent la parole de Dieu dans leur cœur, comme Marie reçut la parole éternelle dans son sein, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ expliquant aux peuples qui l'écoutaient la même parabole que je vous explique aujourd'hui, leur disait : Si quelqu'un a des oreilles capables d'entendre ces vérités, qu'il les écoute : *Si quis habet aures audiendi, audiat.* Quel mystère est-ce là, Messieurs ? Jésus-Christ parlait-il à des sourds ? tous ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui n'entendaient-ils pas le son de sa voix ? Oui, sans doute, dit saint Grégoire ; mais il y a trois manières différentes d'entendre la parole de Dieu. Les uns ne la reçoivent que des oreilles du corps, parce qu'encore qu'ils soient ici présents pour recevoir cette semence divine, leur esprit, distrait et partagé par les objets différents dont ils ont coutume de s'occuper, ne peut se souvenir de ce que nous disons ; et c'est alors que cette semence tombe au milieu d'un grand chemin, d'où les oiseaux du ciel, c'est-à-dire, les démons qui règnent en l'air, l'enlèvent bientôt : *Aliud cecidit secus viam.*

Les autres laissent passer la parole de Dieu jusqu'aux oreilles de l'esprit ; ils suivent un prédicateur avec application, ils remarquent ce qu'il y a de plus éclatant et de plus persuasif dans son discours, ils forment même en passant des résolutions importantes pour la conduite de leur vie ; mais parce que tout cela ne se passe que dans l'esprit, et que cet esprit est plein des soins du siècle et des embarras du monde, la semence de la parole se trouve suffoquée au milieu de ces épines, et leur cœur ne consent jamais aux belles résolutions que leur esprit a formées, dit saint Augustin : *Audiunt corporis sensu, non audiunt cordis assensu (De Bono Persev., c. 14).* Je gémis, Messieurs, de voir presque tous les chrétiens, sous ces deux classes différentes, entendre la parole de Dieu, ou sans application, ou par pure curiosité, et recevoir cette semence céleste dans les oreilles du corps ou de l'esprit, comme dans une terre ingrate où elle ne fructifie jamais.

Quelle est donc la terre heureuse et féconde qui la doit recevoir ? Jésus-Christ vous l'apprend, c'est votre cœur : *Quod in terram bonam, hi sunt qui in corde bono verbum au-*

dientes retinent. Mais parce que ce cœur étant souvent corrompu lui-même, et se trouvant endurci dans le péché, la parole de Dieu y tomberait, comme une semence au milieu des pierres, sans y pouvoir prendre racine, voici comme il le faut préparer.

Quelle bonne que soit une terre, on la dispose toujours à recevoir la semence qu'on y doit jeter; et quelque pur que puisse être un cœur, la parole divine n'y germera jamais, si l'on n'a soin de le préparer à l'entendre. Voulez-vous en profiter? dit saint Augustin, ne sortez jamais de vos maisons, pour venir au sermon, que vous n'avez élevé votre cœur vers celui qui peut seul l'ouvrir, pour le remplir des vérités qu'il vous enseigne: *Convertat se ad eum qui cor aperit, ut infundat quod donat.* Car ne vous y trompez pas, Messieurs, il ne dépend pas de vous d'entendre avec fruit les vérités qu'on vous prêche; c'est une grâce spéciale de Jésus-Christ qui doit vous instruire intérieurement, pendant que nous ne faisons que battre l'air par le son extérieur de nos paroles: *Habemus intus magistrum Christum (August.).* Pour venir à moi, dit-il lui-même dans l'Évangile, ce n'est pas assez que vous entendiez la vérité de la bouche des prédicateurs les plus touchants: il faut que ce soit mon Père qui vous l'apprenne lui-même: *Qui audit a Patre meo, et didicit, venit ad me;* il n'y a que lui qui puisse vous persuader la vérité. Car de grâce, Messieurs, depuis que vous l'entendez de ma bouche, soit que ce soit ma faute, ou la vôtre, quel profit en avez-vous fait? Je vous ai mis devant les yeux la misère des pauvres; et je ne les vois ni mieux vêtus, ni mieux nourris! Je vous ai reproché le luxe de vos habits, dans un temps où les membres de Jésus-Christ mouraient de froid; où est celui qui s'est déchargé de ces ajustements plus embarrassants que nécessaires, pour les couvrir? Je vous ai découvert les occasions prochaines de pécher dans les livres pernicious que vous lisez, ou dans les compagnies dangereuses que vous fréquentez; quel est celui qui s'est fait violence une seule fois pour s'en dégager? Et d'où vient que tant de vérités importantes n'ont produit en vous aucun fruit? c'est que la voix d'un pécheur les faisait entendre aux oreilles de votre corps, mais la voix intérieure de Dieu ne les insinuaient pas dans votre cœur. Et pourquoi Dieu ne parlait-il point à ce cœur? pourquoi ne l'ouvrirait-il pas? La raison en est évidente: vous ne l'aviez pas préparé; vous ne pouviez pas dire avec le Prophète: Seigneur, voilà mon cœur prêt à vous entendre, *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.*

Me demandez-vous, Messieurs, en quoi consiste cette préparation de votre cœur, pour entendre sa parole? En trois choses que je vous prie de bien retenir: premièrement, il faut prier celui qui a seul la clef des cœurs, d'ouvrir le vôtre; en second lieu, de le vider par un entier oubli de tout ce qui l'occupe; enfin de le refermer par un recueillement intérieur, afin que ses vérités

n'en sortent pas. Il faut prier: car venir écouter la parole de Dieu sans s'y être disposé de la sorte, c'est vouloir recevoir l'eau d'une fontaine scellée dans un vase fermé de tous côtés. Pour comprendre ceci, représentez-vous, Messieurs, le cœur de Dieu comme la source de toutes les vérités qu'on vous prêche, et le vôtre, comme le bassin qui les reçoit: afin qu'ils se déchargent l'un dans l'autre, ils doivent être tous deux ouverts. L'homme a la clef du cœur de Dieu, et cette clef, c'est la prière, dit saint Chrysostome; Dieu a la clef du cœur de l'homme: et cette clef, c'est l'amour. Voulez-vous que Dieu ouvre votre cœur à ses vérités par l'infusion de son amour, ouvrez premièrement le sien par la ferveur de votre prière, afin que cette source divine se communique à vous. Priez, dit le grand apôtre saint Paul aux Colossiens; priez, afin que Dieu ouvre la porte à nos discours: *Orationi instate, ut Deus aperiat nobis ostium sermonis (Coloss., IV).* Quelle est cette porte du discours, selon saint Augustin? Ce n'est pas la bouche de celui qui parle, mais le cœur de celui qui écoute: cœur que Dieu doit ouvrir, de peur qu'il ne condamne ou qu'il ne rejette les vérités qu'il entend: *Ne corde clauso quæ dicuntur improbet ac repellat (Aug., de Prædest. sanct., c. 20).*

Dieu m'est témoin, Messieurs, que je le conjure tous les jours d'ouvrir vos cœurs à mes discours, et de les rendre sensibles aux vérités que je vous prêche; mais vous devez soupirer de votre côté pour obtenir cette grâce. Car à quoi sert que je gémissé pour vous au pied des autels, et que j'offre au Père éternel la victime non sanglante que j'y sacrifie tous les jours, afin qu'il lui plaise d'ouvrir vos cœurs à sa parole, si vous travaillez à les y fermer? si, au lieu de vous préparer au sermon par la prière, vous ne vous y disposez que par des visites de vanité, que par des conversations toutes profanes, que par une aussi grande dissipation que si vous alliez au bal ou à la comédie? Après cela, faut-il s'étonner si des cœurs sont insensibles et sans goût pour la parole divine?

Mais vous n'avez garde de goûter cette manne céleste, si délicate pour les saints, puisque non-seulement votre cœur n'est pas ouvert, mais il n'est pas vide pour la recevoir. C'est, Messieurs, la seconde disposition dans laquelle vous devez entrer pour profiter de la parole de Dieu: vider votre cœur de toutes choses pour l'en remplir. Car n'est-ce pas en vain qu'on ouvre le sein d'une terre pour l'ensemencer, si l'on y laisse les pierres, les mauvaises herbes, les épines qui la couvrent? Et n'est-ce pas inutilement que vous présentez votre cœur pour y recevoir la semence de l'Évangile, si vous n'en chassez toutes les pensées profanes, toutes les attaches au péché, toutes les inquiétudes du siècle? en un mot, si ce cœur n'est vide de tout, comme l'était celui des apôtres, quand Jésus-Christ les appela pour les instruire? Pourquoi pensez-vous, dit

saint Augustin, que Jésus-Christ ne choisit ni des rois ni des philosophes, mais les plus pauvres et les plus simples de tous les hommes, pour être ses premiers disciples ? Ah ! que la raison en est belle et naturelle ! Il avait de grandes vérités à communiquer ; il fallait des vases qui les pussent recevoir. Les grands et les savants du siècle n'en étaient pas capables ; ils étaient déjà pleins, comme il arrive presque toujours, ou du faste de leur grandeur ou de l'orgueil de leur science : mais les cœurs des apôtres étaient des vases vides et d'une capacité merveilleuse pour recevoir les infusions de cette source de vérité qui se voulait décharger en eux : *Tam largo fonti vas inane admoventum est* (Aug., de Verb. Dom., serm. LIX).

Voulez-vous donc, Messieurs, que les vérités de l'Evangile pénétrant votre cœur ? épurez-le, avant que de les entendre, par un renoncement sincère à toutes ses attaches secrètes ; passez le temps qui précède la prédication, non pas à donner et à recevoir des œillades criminelles, non pas à vous attirer les civilités et l'encens de tous ceux qui passent, non pas à vous entretenir de nouvelles profanes et de discours inutiles, mais à dire à Dieu : Seigneur, me voici sur le point d'écouter vos vérités éternelles, et de me nourrir, comme les anges, de ce pain céleste qui fait leurs délices ; mais je dois être dégagé de tout amour étranger comme eux ; la vérité de Dieu ne peut trouver place dans une âme que la vanité des créatures occupe tout entière : *Non est locus veritati ubi totum occupavit vanitas* (August.). Epurez donc cette âme, mon Dieu, afin qu'elle soit un vase capable de recevoir dans son sein les douces effusions de vos lumières et de votre esprit : que l'ambition, que l'avarice, que l'amour des voluptés ne la remplisse plus ; mais que toutes ses fautes et toute sa substance ne soient qu'une pure capacité pour les vérités que vous voulez m'apprendre : *Tam largo fonti vas inane admoventum est*.

En effet, si vous n'entrez dans une disposition si sainte, n'est-ce pas en vain que je vous parle et que vous m'écoutez ? Car comment pouvez-vous prétendre qu'une exhortation à la pureté fasse impression sur un cœur qui ne s'occupait et qui ne se remplissait un moment auparavant que de pensées impures ? Comment un discours de la sobriété peut-il vous toucher, si vous l'entendez avec un dessein formé de faire ce soir la débauche ? Comment les louanges de la pauvreté et du détachement évangélique peuvent-elles vous plaire, si vous les écoutez avec un cœur plein d'avarice ? Ne savez-vous pas qu'une bouche infectée de fiel ne trouve qu'amertume dans les liqueurs les plus douces ? qu'un œil chassieux ou plein de poussière ne peut souffrir la lumière, qu'un œil sain trouve si charmante et si belle ? et qu'un cœur actuellement attaché à l'impunité ne saurait goûter la justice, dit le grand Augustin : *Sicut palato non sano pœna est cibus, et oculis ægris odiosa est lux,*

ita displicet iniquis justitia Dei (Lib. VI Conf., c. 2) ?

Mais c'est peu d'avoir découvert le mal, si nous n'en connaissons le remède ; de vous avoir fait voir ce qui remplit vos cœurs, si je ne vous montre ce qui les peut vider. C'est l'humilité, Messieurs. Reconnaissez-vous indignes d'entendre ces paroles divines, que les conciles même appellent saintes et dignes de nos adorations : *Sancta et adorabilia verba Scripturarum* ; anéantissez-vous, humiliez-vous de les avoir méprisées, profanées, violées tant de fois par vos incrédulités ou vos railleries : et ces sentiments creuseront et approfondiront votre cœur. Car de même, dit saint Augustin, que l'orgueil enfle le cœur de ceux qui entendent la parole de Dieu simplement pour en juger, et qu'il en fait comme une montagne sur le penchant de laquelle ces ruisseaux célestes ne peuvent s'arrêter : l'humilité tout au contraire creuse et approfondit un cœur, elle en fait comme un bassin qui reçoit et qui retient tout ce qu'on y verse : *Quod infunditur concavo humilitatis excipitur, eminentiatumoris expellitur* (Aug., in psal. LXXV) II. Mais ce n'est pas encore assez d'approfondir ce cœur pour y recevoir la parole de Dieu, comme dans un bassin qui la puisse retenir, de peur qu'on enlève ou qu'on ne vienne troubler cette eau mystérieuse qu'il a reçue : il faut le fermer par une retraite exacte. C'est la troisième disposition que je vous ai marquée ; elle est sans doute et la plus importante et la plus rare : je vous prie d'y faire quelque réflexion.

Lorsqu'on a jeté la semence sur la terre on ne la laisse pas exposée à l'air. Les oiseaux l'auraient bientôt enlevée ; et celle qui pourrait rester n'ayant qu'une racine superficielle, pousserait peut-être un peu d'herbe, mais elle ne porterait jamais de fruit : et si le soleil ne la desséchait pas, le vent l'aurait bientôt déracinée. L'on a donc soin de la couvrir, afin qu'elle pousse de profondes racines, et qu'elle soit à l'épreuve des orages et des vents. La parole de Dieu mérite sans doute les mêmes précautions ; le secret de la conserver après l'avoir reçue, c'est de demeurer quelque temps devant Dieu, pour la faire entrer bien avant dans son cœur ; c'est de se retirer dans sa maison dans le silence et sans dissipation, pour cacher cette semence mystérieuse, que les démons, qui volent sans cesse autour de vous, tâchent d'enlever de votre cœur, avant qu'elle s'y soit affermie par de profondes racines. Mais hélas ! comment en use-t-on ? Quelle estime fait-on de cette parole que le prophète cachait dans son sein comme un trésor inestimable : *In corde meo abscondi eloquia tua* ? Quel soin prend-on de la conserver ? Ne sort-on pas du sermon pour se rendre dans cette compagnie, où l'on va perdre toutes les saintes impressions qu'on avait reçues ? Ne court-on pas avec empressement à cette partie de jeu, où l'on va faire revivre toutes les passions que nous avions tâché d'éteindre ? L'on y dira peut-être aux

autres quelque vérité qu'on aura retenue ; mais après tout, cette vérité ne sera que sur le bout des lèvres ; cette semence ne sera que sur la superficie de la terre : on verra dans vos paroles les feuilles qu'elle pousse, mais parce qu'elle n'a point de racine dans votre cœur, le vent d'une raillerie l'emportera, l'ardeur de la moindre passion la desséchera, et l'on ne verra jamais dans vos œuvres le fruit qu'elle doit porter.

De cette facilité avec laquelle la parole de Dieu s'efface dans le cœur des chrétiens, saint Chrysostome prend occasion de déplorer la condition des prédicateurs : Nous travaillons, dit cet éloquent Père (*Homil. 13 ad pop. Antioch.*), comme les sculpteurs, à former une image, et une image de Jésus-Christ ; mais que leur travail est bien plus doux et plus heureux que le nôtre ! Quand ils ont achevé leur ouvrage ils peuvent l'abandonner et ne le voir jamais, parce qu'étant gravé sur la pierre ou sur le marbre, il subsistera sans eux et ne s'effacera pas ; mais pour l'ouvrage des prédicateurs, il n'en est pas de même, il faut qu'ils le retouchent sans cesse. Cessent-ils d'y travailler par leurs paroles, il faut qu'ils y travaillent par leurs prières et par leurs soupirs ; ont-ils interrompu leurs soupirs, ils doivent continuer leur travail par leurs exemples. Et pourquoi, grand saint, cette continuité de travail auquel vous nous engagez ? Ah ! Messieurs, c'est que l'image de Jésus-Christ, que nous tâchons de former en vous, ne s'imprime que sur le sable ; le moindre vent qui vient à souffler l'efface tout à fait ; elle n'est gravée que sur la cire, les approches du feu la font disparaître : ainsi nous en sommes réduits à recommencer toujours notre ouvrage. Ce n'est pas mon travail que je plains, je le dis avec saint Chrysostome, mais je gémis de votre négligence ! Je voudrais pouvoir travailler seul pour vous ; soutenir les combats, et vous céder les couronnes ; faire de grandes pénitences, et vous en laisser le fruit : mais Dieu veut que vous travailliez de votre côté à former Jésus-Christ dans vous-mêmes, ou du moins à le conserver, quand nous l'y avons formé par sa parole. Si son image vous est précieuse, souvenez-vous qu'elle n'est imprimée que sur le sable : et n'allez pas, en sortant d'ici, l'exposer aux agitations du monde et aux tempêtes du siècle. Souvenez-vous qu'elle n'est gravée que sur la cire, et ne la présentez pas à ces assemblées funestes, où les flammes des passions la feraient aussitôt disparaître ; mais cachez-la dans le lund de ce cœur, fermez-le par une retraite exacte, afin que la semence de la parole divine s'y conserve. Mais cette semence doit encore être arrosée par les eaux de la grâce et de vos larmes.

SECOND POINT.

On peut considérer la parole de Dieu, ou dans la bouche des prédicateurs qui la débitent, ou dans le cœur des fidèles qui la reçoivent. Dans la bouche des prédicateurs, c'est une rosée féconde, qui rafraîchit les

âmes et qui les vivifie. Dieu, dit saint Augustin, les arrosait par lui-même avant le péché, et sans être obligés de puiser la vérité dans les ruisseaux, nous nous désaltérons immédiatement dans la source : *Ut fonte suo, hoc est, de intimis suis, manante veritate satiaretur* (*Aug., lib. II de Genes., c. 4*) ; mais cette source ne pouvant plus couler au dehors de nous-mêmes, il en a renfermé les eaux dans des nuages qui les répandent sur nous ; et le Verbe éternel a pris notre chair lui-même comme une nuée, de laquelle il a fait distiller la pluie de l'Évangile, afin que la buvant avec avidité, nous puissions retourner à la source intérieure que nous avons perdue, comme on retourne à la fontaine, en suivant le ruisseau qui en est sorti : voilà ce qu'est la parole de Dieu dans notre bouche.

Mais dans vos cœurs, Messieurs, c'est une semence qui a besoin d'être arrosée elle-même ; et il faut qu'elle le soit, comme les semences communes, et du côté du ciel, et du côté de la terre. Du côté du ciel, les nuages répandent sur nos moissons une pluie qui les fait croître ; et du côté de la terre, une humeur secrète s'insinue dans leurs fibres pour les nourrir et les vivifier. C'est ainsi que la semence de la parole de Dieu, pour croître et fructifier dans notre cœur, demande deux rosées différentes : l'une qui vienne du ciel, je veux dire cette grâce puissante que le Prophète appelle une pluie volontaire, parce que Dieu ne la verse pas indifféremment dans tous les temps, ni sur toutes sortes de personnes, mais qu'il la réserve pour ces âmes choisies dont il a fait son héritage : *Pluviam voluntariam segregavit hereditati suæ*. La seconde rosée doit venir de la terre, et ce sont les larmes qui sortent du cœur des pécheurs pour nourrir la semence de la parole qu'ils ont reçue. Et ne croyez pas, Messieurs, que ce soient ici des inventions de mon esprit, ce sont de s vérités solides, fondées sur les pieux sentiments du grand saint Augustin. Car ne reconnaissait-il pas lui-même la nécessité de ces deux rosées différentes, lorsqu'il les demandait à Dieu avec tant de ferveur et de zèle ? *Domine, da mihi irriguum superius, et irriguum inferius* (*Aug., Medit., c. 39*). Seigneur, disait ce saint homme dans les sentiments d'une humilité profonde, et dites-le avec lui, Messieurs, Seigneur, je suis une terre ingrate et stérile, où les ardeurs de la concupiscence et le feu des passions qui me dévorent, brûlent toutes les semences que vous y jetez ; mais arrosez sans cesse ce cœur ingrat, et du côté du ciel par les pluies fécondes de votre grâce, et du côté de la terre par les douces rosées de mes larmes : *Da mihi irriguum superius et irriguum inferius*.

Ah ! Messieurs, qu'un cœur arrosé de la sorte doit être fertile ! que la semence de l'Évangile peut bien y fructifier jusqu'au centuple ! Et si elle ne fructifie pas en vous, si elle s'y dessèche, si, après tant d'exhortations, l'on est toujours également orgueil-

leux, sensuel, voluptueux, que devons-nous en conclure, sinon ce que Jésus-Christ en conclut lui-même, que vous manquez d'une humidité salutaire qui vous arrose : *Aruit, quia non habebat humorem?* Oui, pêcheurs, je le dis après saint Augustin, si la parole de Dieu ne prend point dans votre cœur, si vous n'avez que du dégoût et de l'indifférence pour elle, il faut de deux choses l'une, ou que vous ne soyez pas de Dieu, comme le dit Jésus-Christ, puisque vous n'entendez pas les paroles de Dieu; ou que vous traitant dans la rigueur de sa justice, il vous refuse, comme il a droit de le faire, ces oreilles capables de bien entendre ces vérités : oreilles qui ne sont autre chose, selon saint Augustin, que la grâce d'obéir à ce qu'on vous enseigne : *Aures audiendi, ipsum est donum obediendi* (*Aug., de Bono Perscv., c. 14*): oreilles spirituelles que tout le monde n'a pas, dit Jésus-Christ : *Qui habet aures audiendi, audiat, quas non omnes habere procul dubio noverat*. Voilà la première cause de la stérilité de la parole de Dieu; il ne veut pas verser dans les cœurs mal disposés la rosée de sa grâce.

Mais aussi peut-être attend-il, Messieurs, que vous vous en rendiez moins indignes, par une correspondance plus fidèle aux grâces qu'il vous a déjà données. Pour le faire, arrosez tous les jours la semence de sa parole de vos larmes; priez-le, comme saint Augustin, de vous en donner une source inépuisable : *Da mihi irriguum inferius*. Mais comment exciter ces larmes et cette douleur intérieure? me dites-vous. En voici le secret : lorsqu'on vous propose des vérités qui vous avertissent de vos désordres, ne vous contentez pas de former des résolutions passagères en les écoutant. Si l'on vous dit, par exemple, après Jésus-Christ, qu'il est moralement impossible que les riches se sauvent, parce qu'ils abusent presque toujours de leurs richesses, ne vous contentez pas de dire en passant, comme on fait d'ordinaire : Mon Dieu, je n'en abuserai pas; mais entrez dans votre cabinet, prenez cette vérité, mesurez-vous sur elle, dit saint Augustin, comme sur l'arrêlé qui doit vous condamner ou vous absoudre, jugez-vous ladsus, et si vous vous trouvez coupables, condamnez-vous, corrigez-vous; pleurez et gémissiez alors sur les fautes que vous avez faites dans l'usage et la dissipation de vos biens : *In eo te appende, in eo te judica*. Qu'il ceux qui abusent de leurs biens ne se sauveront pas? Où en suis-je donc, mon Dieu? N'en ai-je pas abusé depuis tant d'années que je les tiens renfermés dans un coffre, pendant que je vois tant de pauvres mourir de faim? N'en ai-je pas abusé, en les employant à soutenir un luxe au-dessus de ma condition, ou dans ma personne, ou dans celle de mes enfants? N'en ai-je pas abusé, en les prodiguant dans le jeu ou dans la bonne chère, au lieu d'en assister mon prochain avec charité? Ainsi, cette vérité de l'Évangile, que les mauvais riches ne se sauveront jamais, n'est-ce pas mon arrêlé et

ma condamnation? Je la savais, et je l'ai négligée; cette semence avait été jetée dans mon cœur, et je l'ai laissé sécher faute d'humidité : *Aruit, quia non habebat humorem*; mais je veux aujourd'hui la faire revivre par la rosée féconde de mes larmes; je veux pleurer et gémir devant vous sur cette grande et importante vérité que j'ai si longtemps méprisée : *Impossibile est divites intrare in regnum Dei*.

Si vous le faites, Messieurs, l'on verra bientôt cette semence germer, et puis porter des fruits en abondance. Vous étiez avares de vos biens, on vous verra devenir saintement prodigues en faveur des pauvres; vous les employiez à acheter à vos enfants des ajustements superflus, vous les consacrez à donner à un pauvre les habits qui lui sont nécessaires; vous en tiriez vanité, et vous les aimiez comme la source de votre gloire devant les hommes, vous les craignez comme l'occasion de votre perte et de votre confession devant Dieu. Voilà quels seront les fruits de cette semence céleste, si vous l'arrosez de vos larmes; larmes puissantes qui ont toujours eu dans les saints une vertu vivifiante et féconde! Anne, mère de Samuel, les verse sur son sein stérile, dit l'Écriture, et ce grand prophète y est conçu. Jésus-Christ en répand sur le cadavre du Lazare, et il ressuscite! Saint Pierre en arrose son cœur, où toutes les vérités qu'il avait apprises de son Maître étaient comme mortes par son reniement : *Egressus flevit*; et ses larmes les réveillent et les font renaître! C'est ainsi qu'un chrétien venant à gémir sur des vérités qu'il a si souvent violées, et qui sont dans son cœur stérile comme une semence morte, elles se réveillent, croissent et portent au centuple les fruits des bonnes œuvres : *Faciet fructum centesimum*.

Mais pourquoi ces grandes vérités, d'où dépend votre éternité, et sur lesquelles vous serez jugés, ne vous touchent-elles pas? Pourquoi ne ressent-on aucun mouvement de douleur en les écoutant? C'est qu'on ne les médite jamais; on les goûte du bout des lèvres, mais on ne les digère pas; on en savoure la superficie, qui n'est que miel et que douceur dans la bouche, par les agréments que les prédicateurs y donnent : *Erit in ore tuo sicut mel dulce*. Mais si l'on pénétrait un peu jusqu'au fond de leur substance, si on les faisait passer de la bouche à l'estomac pour les digérer, dit Dieu à un prophète, l'on y trouverait cette amertume salutaire qui ferait gémir un pécheur, dans la vue de sa vie toute charnelle : *Faciet amaricare ventrem tuum*. Vous ne trouvez à présent que douceur dans le discours que je vous fais : c'est un remède que j'assaisonne, afin que vous le preniez sans peine pendant qu'il est encore sur le bout de vos lèvres : *Erit in ore tuo sicut mel dulce*. Mais tantôt, si vous méditez avec soin les vérités que je vous prêche, si vous faites des réflexions sérieuses sur les indispositions et sur le peu de fruit avec lequel vous entendez la parole de Dieu de-

puis dix, quinze, vingt ans ; si vous digérez ce remède, ah ! il vous causera des tranchées, il remplira votre âme d'amertume et de componction, et vous pleurerez sans doute un si grand abus : *Faciet, faciet amaricare ventrem tuum.*

Pour cela, Messieurs, il faudrait, au moins, remporter la parole de Dieu jusque dans vos maisons ; mais, hélas ! on ne le fait pas : nos paroles sont des étincelles qu'on voit briller avec plaisir, mais qui s'éteignent aussitôt, et qui n'embrasent personne, parce qu'elles ne tombent jamais sur une matière préparée. N'avez-vous jamais pris garde, Messieurs, à ces troupes d'enfants qui s'assemblent autour d'un autre pour lui voir battre un caillou, d'où il fait sortir quelques étincelles ? Ils ont tous les yeux sur lui, ils le louent, s'il en fait éclater quelque une un peu forte ; mais, après tout, ces pauvres enfants se glacent à cet exercice, parce qu'ils n'ont pas de mèche prête pour recevoir le feu que l'autre excite. Nous nous moquons de ces innocents, et nous sommes plus enfants qu'eux, puisqu'il semble que nous ne venions ici que pour le même dessein. Je prends entre mes mains un cœur endurci, un cœur de pierre, je le frappe avec l'acier de la parole divine, j'en fais sortir des étincelles capables de vous embraser tous ; mais vous vous contentez de les regarder en l'air : cet endroit est brillant, dites-vous, cette pensée est lumineuse, et personne ne se met en peine de recevoir ces étincelles sur un peu de mèche préparée ; il ne se trouve pas un cœur disposé à recevoir ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et l'on s'en retourne du sermon avec une âme aussi froide et aussi glacée que le corps l'est en effet. Profitez mieux, Messieurs, d'une grâce si spéciale de Jésus-Christ : il vous dit que c'est une preuve de réprobation, de ne pas entendre sa parole, comme on la doit entendre, avec un cœur ouvert par l'amour de la vérité, vide par le mépris de la vanité, fermé aux tentations du monde par la retraite, arrosé par les pluies de sa grâce et de vos larmes. Que chacun s'interroge maintenant soi-même, dit saint Grégoire, et il reconnaîtra s'il appartient au démon ou à Dieu. Si la vérité, qui lui dit d'étouffer ses ressentiments, de mépriser son ambition, de ne point désirer le bien d'autrui, et de ne point aimer le sien propre : si cette vérité, dis-je, n'entre pas dans les oreilles de son cœur, il peut conclure qu'il appartient au démon : *Ideo non auditis, qui ex Deo non estis.* Mais s'il se laisse persuader à cette vérité, s'il l'entend avec joie, s'il la pratique avec zèle, il peut conclure qu'il appartient à Dieu, et qu'il est prédestiné pour sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Sur les souffrances.

Ait illis... Filius hominis tradetur gentibus, et illudetur et flagellabitur et conspuetur... et ipsi nihil horum intellexerunt

Jésus-Christ dit à ses apôtres : Le Fils de l'homme sera

livré aux Gentils; il sera moqué; il sera fouetté; on lui crachera au visage... mais ils ne comprirent rien à tout cela (Luc, XVIII, 51, 52, 54).

C'est une chose assez surprenante, que Jésus-Christ, qui avait un parfait discernement des esprits et des cœurs, ait choisi pour ses disciples des hommes faibles et imparfaits, dans chacun desquels nous trouvons l'exemple de quelqu'un de nos défauts. Il ne l'a pas fait sans raison, Messieurs : comme il devait instruire tout le monde dans leur personne, il fallait qu'il combattît en eux la plupart des vices que nous devons éviter, et qu'il eût occasion de nous donner des leçons qui devaient nous servir de règle. Dans saint Pierre, qui le renie après mille protestations de fidélité, il nous apprend à ne pas être présomptueux ; dans Judas, qui le vend, à ne pas être avarice ; en Thomas, à ne pas être incrédules ; en saint Jacques et saint Jean, qui demandent les premières places dans son royaume, à ne pas être ambitieux. Mais il nous enseigne aujourd'hui, dans la personne de tous les apôtres ensemble, à ne pas être sourds quand on nous parle de sa croix, à ne pas fermer l'oreille de notre cœur au langage de ses souffrances : *Ipsi nihil*, etc.

Langage véritablement surprenant, que celui qui est l'admiration des anges devienne le jouet des hommes, *illudetur !* que celui dont la justice toute-puissante flagelle les démons dans les enfers, souffre lui-même cette peine sur la terre, *flagellabitur !* que les crachats portent l'opprobre sur le visage de celui dont la salive a porté la lumière dans les yeux des aveugles, *conspuetur !* Avouons-le, Messieurs, c'est quelque chose d'inconcevable pour des apôtres qui, ayant vu Jésus-Christ dans les brillants de sa gloire, sur le Thabor, ne peuvent plus se le représenter dans les humiliations de sa croix sur le calvaire : *Erant verbum istud absconditum ab eis.* Ils sont donc, en quelque façon, excusables, si, n'ayant pas encore reçu l'esprit de la croix, ils n'en comprennent pas le mystère. Mais nous, qui sommes les enfants de la croix, nous, dont elle est la véritable école, comme l'appellent les Pères, *schola fidelium*, nous, dont Jésus-Christ crucifié devrait être toute la science, de quel prétexte couvrirons-nous l'éloignement que nous en avons, et la peine extrême avec laquelle nous souffrons qu'on nous parle, sans y vouloir rien comprendre : *Ipsi nihil horum intellexerunt ?* Esprit saint, répandez vos lumières dans nos cœurs, afin qu'ils découvrent ce qu'il y a d'aimable dans la croix de Jésus-Christ, et qu'ils l'aiment autant qu'il l'aima lui-même, lorsque, pour la chercher, il descendit du sein du Père éternel dans le sein de Marie, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

Je ne suis pas surpris, dit un profane, que l'homme pleure en naissant. Ces larmes sont les prophètes des maux qu'il doit attendre, et la nature lui fait pressentir qu'il ne trouvera dans le monde que des sujets de douleur ; que son âme et son corps en seront également susceptibles ; et que, quelque

soin qu'il prenne de s'en mettre à couvert, il n'y réussira jamais.

D'où vient donc, Messieurs, que l'homme, ne pouvant se dispenser de souffrir, ne veut pourtant jamais apprendre à souffrir? et que sa vie étant, selon saint Augustin, une suite continuelle de croix, *Tota christiani hominis vita crux est*: d'où vient, dis-je, qu'il a tant d'horreur des souffrances, qu'on n'ose lui en ouvrir la bouche pour lui en parler, et qu'il n'a point d'oreilles pour entendre ce langage? Ah! c'est sans doute que le démon de l'amour-propre obsède tous ses sens, et ne lui découvre de la croix que ce qu'elle a de rude, d'humiliant et de faible en apparence. Cependant elle cache sous ces nuages trois qualités contraires, et c'est ce que nous ne comprenons pas: *Ipsi nihil*, etc. La rigueur apparente de la croix de Jésus-Christ nous en cache la douceur; l'humilité apparente de la croix en éclipe la gloire; la faiblesse apparente de la croix nous en couvre la force. Mais, pour dissiper ces nuages, j'entreprends de vous faire voir aujourd'hui qu'il est doux de souffrir, qu'il est glorieux de souffrir, qu'il est généreux de souffrir pour Jésus-Christ, et de vaincre, dans ce temps de désordres, les plaisirs du siècle par la douceur de la croix; la vanité du siècle par la gloire de la croix; la puissance du siècle corrompu, par la force de la croix: c'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Dieu a imposé à tous les hommes la nécessité de souffrir, mais il leur a laissé la liberté de souffrir avec répugnance ou avec amour. Jésus-Christ ne nous exprime-t-il pas nettement ces deux choses, lorsque, pour nous marquer la nécessité générale de porter la croix, il l'ordonne à tout le monde dans saint Luc: *Dicebat ad omnes... tollat crucem suam*; mais, pour nous faire comprendre la liberté qu'il nous laisse d'en faire bon ou mauvais usage, il ajoute: *Si quis vult*. Je ne veux faire violence à personne, je sais que ma croix paraîtra cruelle et rigoureuse à ceux qui ne consulteront que les sentiments de la nature; que si elle en attire quelques-uns par les douceurs qu'elle cache au dedans d'elle-même, elle en rebutera plusieurs par les rigueurs qu'elle étale au dehors; cependant c'est la peine du péché de la porter, personne ne s'en dispense; mais c'est l'expiation du péché de la porter avec choix et avec amour, et c'est à quoi manque la plupart des chrétiens. Voici, Messieurs, en peu de mots, la source de ce désordre. L'homme avait reçu de Dieu deux amours, tous deux saints, tous deux légitimes; un amour de Dieu sans autre fin que Dieu même; un amour de soi-même référé uniquement à Dieu; mais le premier de ces amours s'étant perdu par le péché, le second a pris sa place; il s'est débordé dans le vide de l'amour de Dieu, et n'a plus eu d'autre fin que l'homme qui, depuis ce dérèglement funeste, s'est aimé seul, et toutes choses pour lui. Ainsi, l'horreur des souff-

rances qui était juste dans l'état d'innocence, est devenue criminelle dans l'état du péché. Pendant que la croix eût affligé un corps innocent, on pouvait la fuir; mais à présent qu'elle châtie une chair rebelle, il faut nécessairement l'aimer.

Mais aimer la croix, aimer ce qui nous détruit, et chercher du plaisir dans la douleur même, quelle apparence! Ah! Messieurs, si les intérêts de notre âme nous sont plus chers que ceux de notre chair, nous trouverons du contentement dans nos peines, n'en doutez pas. Des maladies qui apaiseront la justice d'un Dieu nous seront agréables; des infirmités qui toucheront sa miséricorde, auront des charmes pour nous; et notre cœur trouvera ses délices dans les jeûnes et les mortifications, s'il considère que ce qui nous semble mortel dans les souffrances est salutaire, que c'est un poison dont la main de Dieu forme l'antidote qui nous doit guérir, comme le dit un profane: *Omne pœnæ genus remedii loco Deus admovet* (*Senec.*); et que si la mort même nous paraît terrible, parce qu'elle est la peine du péché, elle nous doit être agréable, parce qu'elle est la fille de la croix, et qu'elle a perdu dans Jésus-Christ tout ce qu'elle avait de rude et d'affreux. Ce n'est plus qu'un sommeil qui charme nos douleurs, qu'une extase qui nous détache de la terre; qu'un coup de vent qui nous jette au port: car si elle fut autrefois la peine du péché, elle en est aujourd'hui le remède, dit saint Augustin: *Mors quæ in lege naturæ erat pœna peccati, facta est in lege gratiæ hostia pro peccato*.

Ah! si la croix de Jésus-Christ rend la mort agréable, quelle douceur n'aura point cette croix elle-même! Quels charmes ne trouverez vous point sous ce sang dont elle est couverte, et sous ces rigueurs qui l'environnent! Embrassez-la donc avec ardeur, Messieurs; et si vous craignez que je ne vous flatte d'une vaine espérance de douceur, écoutez ce que vous en dit l'admirable saint Augustin. Il compare la croix à la verge de Moïse, qui, toute sèche qu'elle était, ne laissait pas de porter des amandes très-déliçables. Ce fruit, dit ce Père, a quelque chose de bien particulier que je vous prie d'observer. La première écorce qui le couvre est extrêmement amère; la seconde est forte et difficile à rompre; mais la troisième est nourrissante, délicate et agréable au goût: *Fructus primo quidem indumento amarus est, sequenti munitur, tertio sumentem pascit et nutrit*. N'est-ce pas une expression fidèle de ce qui se rencontre dans les souffrances, ce fruit naturel de la croix?

Je vous en prends à témoin, non pas vous, âmes nouvellement converties, qui ne goûtez encore que cette première écorce de la pénitence chrétienne, et qui trouvez tant de dégoût dans ce fruit dont vous ne savourez encore que la superficie; non pas vous, âmes inconstantes qui, après avoir passé jusqu'à la seconde écorce, et soutenu quelque temps les rigueurs de la mortification,

vous y êtes honteusement laissé abattre ; mais vous, âmes généreuses, pénitents consommés, s'il en est ici, je vous en prends à témoin : n'avez-vous pas trouvé dans l'amertume de la croix une douceur qui vous l'a rendue aimable ? Sous cette écorce dure et dégoûtante, n'avez-vous pas découvert un fruit délicieux, dont vous vous êtes agréablement nourris ? Et un grand cardinal n'a-t-il pas raison de dire, dans le même sens que saint Augustin, que la croix porte un fruit dont l'écorce ne se goûte qu'avec peine, dont le noyau ne se rompt qu'avec effort, mais dont on savoure le dedans avec une innocente sensualité, *Amygdalum cruz, cortex amaritudo passionis, testa fortitudo patientis, nucleus dulcedo glorificationis* (Hugo, ad c. XVII Numc.).

Il est vrai que saint Bernard m'apprend qu'on ne mérite pas d'abord d'être admis aux délices secrètes de la croix de Jésus-Christ, et qu'il faut passer avec quelque peine par les degrés différents qui nous y conduisent. La crainte commence la première à nous en ouvrir le chemin, elle représente à notre âme la nécessité d'expier nos crimes pour un temps sur la croix de Jésus-Christ, si nous ne les voulons expier toute une éternité sur celle que les démons nous préparent, *Qui initiatur a timore, crucem Christi sustinet patienter*. L'espérance vient ensuite, et nous fait déjà trouver dans les souffrances quelque satisfaction secrète, et quelque avant-goût des douceurs qui les doivent suivre, *Qui proficit in spe, jam portat libenter*. Mais lorsqu'une parfaite charité dilate notre cœur, ah ! ce ne sont plus qu'empressements et que soupirs pour la croix de Jésus-Christ, *Qui consummatur in charitate, amplectitur jam ardentur*. Il n'est rien de lâcheux et de rebutant dans les souffrances pour un cœur prévenu d'amour. Tout l'engage, tout lui plaît, tout le charme ; il reçoit les coups d'une main qu'il aime, comme des caresses ; il regarde les pertes comme des moyens dont Dieu se sert pour le détacher des créatures, et le posséder tout entier ; et dans quelque déluge d'afflictions qu'il se trouve, il y plonge la croix de Jésus-Christ, et ces eaux de Mara sont agréables à boire, sitôt que la verge du véritable Moïse les a touchées.

Nos pères n'avaient que la figure, Messieurs ; mais nous avons la vérité de ce bois mystérieux qui adoucit toutes choses. Aussi n'est-il pas difficile de remarquer que les martyrs et les saints de l'ancienne loi, ne trouvaient pas dans leurs peines les mêmes douceurs que les disciples de la croix de Jésus-Christ. Les uns ne les souffraient qu'avec répugnance, et les autres les cherchent avec empressement. Car je vois, d'un côté, un Moïse qui tremble dans une sédition populaire : de l'autre, un Athanase qui voit toute la terre soulevée contre lui, et qui ne tremble pas. Là, Daniel prie Dieu de le retirer de sa captivité : ici, Paulin se vend et se fait captif pour un autre ; là, Joseph prie l'échanson de Pharaon de travailler à le faire

sortir de prison : ici, saint Paul y demeure, quand elle est ouverte. Parmi eux, j'entends la voix d'un Zacharie qui demande à Dieu de venger sa mort : parmi nous, j'entends celle d'un Etienne qui le conjure de la pardonner ; dans l'ancienne loi, Elie fuit les menaces d'Achab : dans la nouvelle, Ambroise reprend hautement Théodosé ; enfin, avant le règne de la croix, Job s'afflige sur son lomier : depuis elle, Laurent se réjouit sur son gril. Ainsi, Messieurs, ayons nous que les souffrances n'ont plus que des charmes pour ceux qui considèrent que Jésus Christ y est passé le premier.

Considération si puissante, que mon Sauveur s'en sert lui-même, pour adoucir la rigueur de ce commandement, *Tollat crucem suam*, avant lequel il met ces deux paroles engageantes, *post me!* Porter la croix, c'est un supplice ; mais la porter après un Dieu, mais marcher sur ses traces, ah ! c'est un plaisir que votre expérience vous fera bien mieux comprendre que mes paroles : car pourriez-vous ne pas trouver douceur pour Jésus-Christ, des souffrances que Jésus-Christ trouva douces pour vous ?

Quoi, direz-vous, ces douleurs, dont la seule pensée plonge mon Sauveur dans une tristesse presque mortelle : ces douleurs, qui lui parurent si cruelles en idée, purent-elles lui être douces en effet ? Ne l'avons-nous pas entendu conjurer le Père éternel de le dispenser de boire ce calice plein de l'amertume et du fiel de nos péchés ? Ne l'avons-nous pas vu tomber en défaillance, et se laisser surprendre à la crainte, lorsqu'il s'est représenté l'image funeste de sa Passion ? Ohi, Messieurs ; mais cette crainte même de Jésus-Christ est une belle leçon pour vous. Tant qu'il a laissé agir les mouvements de la nature humaine, tant qu'il a pris avis de sa chair, toute sainte qu'elle était, il est tombé dans ces faiblesses apparentes, et les rigueurs de sa croix l'ont fait agir et parler en homme. Ainsi, si vous ne consultez que les sentiments de la nature et les inclinations de la chair, ah ! sans doute la vue des souffrances vous fera trembler ; mais apprenez de Jésus-Christ le secret de vaincre une crainte si lâche et si servile. Il a tremblé, comme vous, quand il a consulté sa chair ; mais quand il a consulté son amour, et que, pénétrant plus avant dans le mystère de sa Passion, il y découvre et le salut des hommes et la gloire de son Père, ah ! pour lors il n'en parle plus que comme d'un mets exquis que sa main lui prépare, *cibus meus* ; il prend un plaisir sensible à s'engraisser des supplices qu'il souffre, dit Tertullien, *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* ; et la nuit rigoureuse de sa Passion fut pour lui, si nous en croyons le prophète, une nuit de délices et de volupté. *Nox illuminatio mea in deliciis meis* : c'est le sens que saint Paulin donne à ces paroles.

Sens qui répond parfaitement aux expressions par lesquelles Jésus-Christ ou ses prophètes nous ont marqué les douceurs extrêmes de sa Passion ! Elle s'étendit également

et sur son âme et sur son corps, vous le savez : la vue de nos crimes ne l'affligea pas moins au-dedans, que la cruauté des bourreaux au-dehors ; et cependant, mon Sauveur, vous trouvez des charmes et dans l'une et dans l'autre : vous appelez vos douleurs intérieures un breuvage agréable qui vous rafraîchit au-dedans, et qui vous enivre d'une volupté secrète, que vous ne pouvez exprimer vous-même que par des exclamations et des ravissements, *Calix meus inebrians quam præclarus est !*

Et pour ses douleurs extérieures, Messieurs, quel nom pensez-vous qu'il leur donne ? Celui de mets exquis, ou de breuvage délicieux ne suffit pas. Ces choses sont bornées à détacher une seule partie de notre corps, et à flatter le goût qui n'est que sur la langue ; mais Jésus-Christ veut vous exprimer l'étendue des délices qu'il goûte dans sa Passion, et pour cela il la compare au plaisir d'un bain délicieux, qui se fait également sentir à toutes les parties du corps, *Ego baptismo habeo baptizari*. Et pour nous faire comprendre qu'il entend par ce bain quelque chose de doux, il ajoute qu'il est dans l'impatience, jusqu'à ce qu'il en puisse goûter le plaisir, *Et quomodo coarctor donec perficiatur !*

Soyons donc persuadés, Messieurs, qu'il est doux de souffrir, si l'on souffre avec amour ; et que la croix de Jésus-Christ est ce trône de Salomon, où l'on ne monte que par un degré de pourpre : c'est-à-dire qu'on n'y va que par un chemin de sang, *ascensus per purpureus* ; mais l'on y trouve bientôt un reposoir d'or, on y goûte une satisfaction intérieure qui charme les douleurs les plus vives, *reclinatorium aureum*.

Mais qu'il y en a peu qui trouvent leur bonheur et leur repos sur la croix de Jésus-Christ ! Si la Providence y en attache quelques-uns par les afflictions ou les maladies dont elle les frappe, ah ! je les vois sur cette croix, comme le mauvais larron sur la sienne, le désespoir dans le cœur, les blasphèmes et les murmures dans la bouche, faisant mille vains efforts pour s'en détacher. Vous ne prenez pas garde, malheureux, que vos emportements et vos impatiences sont de nouveaux cloux qui vous attachent plus fortement à votre croix ; elle vous paraît pesante, parce que vous ne la portez pas avec joie, comme Jésus-Christ porta la sienne, et que vous n'êtes pas persuadés que ce sont vos péchés mêmes qui en font le poids : péchés que vous ne pouvez multiplier, comme vous faites, sans l'appesantir davantage, et sans mériter que Dieu vous laisse languir toute votre vie dans cet état ! Espérez-vous que sa main toute-puissante vous en retire, pendant que vous vous emporterez contre elle, que vous l'accuserez d'injustice et de cruauté, que vous n'aurez nulle soumission à ses ordres ? Ah ! vous l'espérez en vain : il n'y a que la patience qui puisse adoucir et terminer vos peines. Représentez-vous un homme au milieu d'un buisson d'épines qui l'investissent de tous

côtés : s'il y demeure tranquille et sans branler, ces épines ne l'endommagent pas ; mais commence-t-il à s'agiter et à se tourner pour en sortir, elles le déchirent, elles le mettent en sang. Voilà ce qui vous arrive, Messieurs : vos afflictions sont des épines. Si vous y demeurez tranquilles et sans agitation, vous n'en ressentirez pas la rigueur ; l'hiver se passera insensiblement, et le printemps couvrira ces épines et de feuilles et de roses. Mais parce que vous en voulez sortir avant le temps, que vous vous inquiétez et vous agitez sans cesse au milieu de ces épines, faut-il s'étonner si elles vous déchirent, et si elles enfourent leurs pointes si avant dans votre cœur ? Voilà comme les pécheurs ont tant de peine à porter la croix de Jésus-Christ dans les autres temps : les jours mêmes et les moins déréglés croient avoir droit de s'en détacher pendant celui-ci ; et au lieu de redoubler leurs mortifications, pour expier les crimes de leurs frères, pendant que le monde redouble ses désordres, hélas ! ils se relâchent, ils veulent au moins goûter du bout des lèvres ces fausses délices dont les mondains ont coutume de s'enivrer. Ah ! de grâce, âmes justes ; car pour vous, pécheurs, vous ne nous écoutez pas : âmes justes, ne vous laissez pas surprendre aux douceurs du siècle ; et si vous vous trouvez au milieu des plaisirs, soyez-y, dit saint Augustin, comme l'abeille au milieu de son miel. Elle ne s'y engage pas ; elle ne s'y noie pas ; mais elle se sert des ailes que Dieu lui a données, pour s'élever au-dessus, *Supervolemus terrenis opibus nostris, nam et in mellis copia non frustra pennas habet apicula*.

Si le hasard ou la nécessité vous engage dans ces assemblées, où le mauvais exemple règne et dans lesquelles on a honte de ne paraître pas aussi corrompu que les autres, ah ! c'est là qu'il faut vous servir des ailes de la charité, ou pour vous retirer tout à fait, si vous êtes assez forts pour vaincre les respects humains, ou pour élever votre cœur au dessus de ces douceurs, où il est en danger de faire naufrage, *In mellis copia non frustra pennas habet apicula*.

Vous trouvez-vous à ces tables où le luxe étale tout ce qui peut flatter la sensualité ; souvenez-vous que la volupté vous y tendra des filets, et qu'elle mettra tout en usage pour vous surprendre : mais d'un autre côté, la tempérance vous offrira des ailes au lieu de ces délices ; soyez fidèles à vous en servir : *In mellis copia non frustra pennas habet apicula*. N'imitez pas ces intempérants qui s'ahandonnent à mille excès, et dont saint Chrysostome nous exprime le dérèglement par une comparaison qui vous paraîtra juste : N'avez-vous jamais vu, dit ce Père, une place prête d'être investie et de soutenir un long siège ? l'on y jette des munitions de tous côtés, on remplit ses magasins et ses greniers, on la pourvoit de toutes choses. C'est ainsi qu'en ce temps les débauchés regardent leur ventre comme une place qui doit soutenir un siège de quarante jours ; la

jeûne es. un ennemi terrible, déjà prêt de l'investir, et de lui couper les vivres de toutes parts; mais ils le préviennent, ils y accumulent des munitions, ils fournissent cette place de ce que la sensualité peut inventer de plus exquis, et prétendent par là la mettre à couvert de la famine qui la menace. Aveugles que vous êtes, le jeûne, cet ennemi que vous craignez, ne cherche que votre liberté; il en veut aux tyrans dont vous êtes esclaves, à ces passions qui vous gourmangent, à cette impureté qui vous tient captifs, à cette chair qui se révolte contre votre esprit, et qui le combat sans cesse: voilà les ennemis que le jeûne attaque en votre personne, et vous vous opposez à ses efforts, et vous vous prémunissez contre lui! Êtes-vous donc ennemis de votre propre liberté, ou plutôt, ignorez-vous qu'il y a non-seulement de la douceur, mais de la gloire à souffrir? C'est ce que je vous fais voir par l'exemple de Jésus-Christ, dans ma seconde partie, par où je finis.

SECOND POINT.

Comme la gloire est le seul bien qui nous suit jusqu'au tombeau, et qui nous fait revivre après notre mort, je ne suis pas surpris que tant de monde soupire pour elle. Les païens l'ont cherchée, et comme la vanité était l'âme de leurs vertus, la gloire était la fin de leurs actions. Les vrais chrétiens n'ont pas été insensibles à ses attraits; mais comme elle se distribue avec trop d'injustice parmi les hommes, ils n'ont voulu la recevoir que de la main de Dieu. Les païens se persuadaient qu'on ne la trouvait que dans les arcs de triomphe, dans les éloges publics, dans les inscriptions et les statues; les chrétiens ne la cherchent que dans les mépris et les opprobres de la croix de Jésus-Christ.

Mais combien y en a-t-il qui reconnaissent cette véritable gloire, et dont nous ne pouvons dire, comme l'Évangile le dit des apôtres: *Ipsi nihil horum intellexerunt?* Ils n'ont pu comprendre, ces chrétiens aveuglés, que l'honneur se trouvât dans les opprobres, et la gloire dans l'ignominie de la croix de Jésus-Christ: et cependant saint Ambroise n'apprend que les fidèles n'en ont point d'autre: *Hæc est fidei gloria, si vere intelligas crucem Christi.* Mais s'il était si nécessaire de connaître cette gloire, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il cachée? Que n'a-t-il permis qu'il sortît de sa croix des rayons éclatants pour éclairer ses ennemis, comme il en sortira un jour des foudres et des tonnerres, pour les punir, selon la prédiction de saint Jean: *De throno visa procedere fulgura et voces et tonitrua?*

Ah! le désir qu'il avait de souffrir ne lui permettait pas de laisser éclater sa gloire. Si les Juifs eussent prévu celle qu'il devait tirer de son supplice, ils ne l'eussent jamais crucifié, dit l'apôtre saint Paul. Leur dessein était de le rendre infâme, et non pas glorieux; d'éteindre sa réputation dans son sang, et non pas d'en voir naître la religion qui l'honore: aussi, comme saint Bernard le remarque avec sa pénétration ordinaire, si-tôt que le démon eut pressenti par le trou-

ble de toute la nature, que le soleil s'allait cacher pour ne pas voir une mort si cruelle, que les rochers s'allaient fendre pour la pleurer, et que les morts même étaient sur le point de sortir de leurs tombeaux pour en publier la gloire, ne commença-t-il pas à souhaiter qu'il en fût délivré? ne l'invita-t-il pas, par la bouche des Juifs, à descendre de la croix: *Descende de cruce?*

Aveugles que vous êtes, vous voulez qu'il quitte sa croix, s'il est fils de Dieu! et c'est parce qu'il est fils de Dieu, qu'il la doit aimer, puisqu'elle met le dernier comble à sa gloire, et qu'il n'en peut trouver la consommation que dans les souffrances! Car enfin le monde avait été fait pour lui, il en était lui-même l'architecte, et c'était un honneur extrême, je l'avoue; mais après tout, l'apôtre saint Paul m'apprend qu'il eût manqué quelque chose à sa gloire, si l'auteur d'un si grand ouvrage n'en eût été le réparateur: *Decebat enim per quem omnia, per passionem consummari.* D'où saint Chrysostome conclut admirablement, qu'il est plus glorieux de souffrir, que de créer un monde; de se couvrir le corps de plaies, que de semer le firmament d'étoiles; de faire sortir le sang de ses veines, que les fleuves des rochers; de détruire cette belle harmonie de l'homme, que de la former; et de se faire rentrer soi-même dans le néant, que d'en tirer toutes les créatures: ce qui fait dire à l'abbé Rupert, que Dieu eût méprisé la gloire de créer le monde, si son Fils n'eût prétendu à celle de le réparer par la croix: *Propter eum gloria et honore per passionem coronandum Deus creavit omnia.*

Qu'elle a donc de gloire, Messieurs, si elle en peut donner à Dieu même, et si Jésus-Christ vent bien s'en servir pour augmenter ou recouvrer la sienne! C'est à ce dessein qu'étant sur le point de souffrir, je l'entends adresser ces belles paroles au Père éternel: *Clarifica me, tu Pater, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te;* comme s'il disait: Il y a trente-trois ans, mon Dieu, que je soupire après ma croix, et qu'ayant quitté la gloire infinie que vous me communiquez de toute éternité, je me suis réduit aux humiliations du dernier des hommes: il est temps que je rentre dans mon premier état; mais je n'y puis entrer que par la croix; je vous la demande comme la récompense de mes travaux, parce que je sais que je trouverai dans son sein la même gloire que je recevais dans le vôtre: *Clarifica me claritate quam habui apud te.*

Fécondité surprenante du sein de la croix! Jésus-Christ y trouve autant de gloire que dans le sein de son Père; pourquoi? Ah! c'est qu'il reçoit dans l'un et dans l'autre la plus glorieuse de ses qualités. Dans le sein du Père, les anges l'adorent comme Fils éternel de Dieu, et les hommes le reconnaissent pour tel dans le sein de la croix: *Vere Filius Dei erat iste.* N'est-ce pas là cette gloire qu'il demandait à son père: *Clarifica me?* Et n'est-ce pas celle que les souffrances nous donnent comme à lui, puisqu'elles nous élèvent

à la qualité d'enfants de Dieu? qualité que nous ne méritons que comme imitateurs et comme héritiers d'un Dieu crucifié! c'est le beau nom que saint Cyprien nous donne : *Hæredes Crucifixi*.

Que les riches du monde se prévalent tant qu'il leur plaira de ces grands héritages, qui leur ont peut-être fait verser des larmes de joie sur le tombeau de leurs pères : qu'ils se glorifient de ces titres anciens que les vers et la poussière ne respectent pas : qu'ils se fassent honneur d'une noblesse dont ils n'ont peut-être que le nom ; pour nous, Messieurs, nous avons trouvé un héritage sur lequel la fortune n'aura jamais de prise : *Hæredes Crucifixi*. La croix de Jésus-Christ est notre gloire, c'est la preuve authentique du sang illustre dont nous sommes formés, c'est le blason qui fait connaître que nous sommes de la maison de Dieu, dit saint Chrysostome : *Cruz nostræ nobilitatis signum et argumentum*. Tirons-en donc aujourd'hui toute notre gloire : anathématisons, avec le grand apôtre, tous les honneurs dont la croix de Jésus-Christ n'est pas la source : *Absit, absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi*.

Je sais, Messieurs, que la plupart des personnes du siècle regardent les souffrances comme une marque d'ignominie ; et que, comme ceux qui sont heureux dans le monde passent dans leur esprit pour les favoris du ciel, ils se persuadent que ceux qui y sont affligés sont les objets de sa colère et de sa haine. Mais ces sentiments sont injustes : le bonheur n'est pas toujours la récompense de la vertu, ni les souffrances la peine du crime. Elles n'ont plus rien de honteux depuis que Jésus-Christ s'y est assujéti lui-même. Car si Sénèque a pu dire de Socrate, qu'il n'entra dans une prison que pour anoblir ces lieux infâmes : *Socrates carcerem intravit ignominiam ipsi loco detracturus* ; ah ! n'avons-nous pas plus de sujet de dire, que le Sauveur n'a porté la croix que pour en ôter l'infamie et la rendre glorieuse ? Et pourrions-nous croire qu'elle fasse l'ignominie des disciples, si elle fut la gloire du Maître ? et qu'elle soit pour les enfants un infâme échafaud, si elle fut pour le père un char de triomphe, comme saint Ambroise me l'apprend ? *Currum suum triumphator ascendit*.

Que j'ai de plaisir, Messieurs, de voir cette gloire reconnue, non-seulement dans les cloîtres, où de saints religieux gravent incessamment la croix de Jésus-Christ sur leur propre chair ; non-seulement dans les maisons particulières, où les âmes vertueuses n'ont point d'autre étude que d'apprendre à souffrir ; mais encore sur ces théâtres publics de vanités et de délices, dans la cour de ces princes qui ont voulu relever l'éclat de leur pourpre royale par celui des croix dont ils l'ont semée, et couronner leur couronne même par cette figure plus éclatante que les pierres précieuses qui l'enrichissent, dit saint Chrysostome !

Que j'ai de plaisir de voir les Constantin arborer cette croix dans leurs enseignes, les

Rodolphe la changer pour leur sceptre dans la cérémonie de leur sacre, et les autres empereurs la faire passer avec honneur des lieux infâmes où s'exécutaient les criminels, sur la partie la plus éminente de leur corps, je veux dire sur ces fronts majestueux qui portent le diadème ! *Cruz honorata est*, dit saint Augustin, *transitum fecit à locis suppliciorum ad frontes imperatorum*.

Mais que ma joie serait parfaite, Messieurs, si je la voyais encore passer, et des étendards, et des couronnes, et du front des princes, dans le cœur de ceux qui m'écoutent ! si, par l'amour qu'ils doivent concevoir pour elle, ils m'ôtaient tout sujet de leur reprocher, et de me reprocher à moi-même, que je leur ai parlé de la croix, sans qu'ils y aient rien pu comprendre ! que je leur en ai fait voir, et la douceur et la gloire, sans leur inspirer le mépris de ces délices, où leur cœur va peut-être se plonger dans quelques moments !

Ne le permettez pas, mon Dieu, que l'éloge que j'ai fait de la croix de votre Fils devienne à mes auditeurs un nouveau sujet de condamnation : gravez profondément dans leurs cœurs l'amour de la mortification et des souffrances, afin qu'en ce temps de désordre ils se distinguent des impies, et qu'ils ne disent pas comme eux : *Edamus et bibamus, cras enim moriemur* : Ne pensons qu'à la bonne chère et aux festins, puisque bientôt nous n'aurons plus la même liberté ; laissons partout des marques de nos excès, puisque les cendres qu'on nous doit jeter sur la tête nous avertiront qu'il faut bientôt mourir : *Edamus et bibamus*, etc. Ah ! Messieurs, si l'on vous sollicite à la débauche par ces paroles impies, ne vous y laissez pas entraîner ; mais répondez avec saint Augustin : Vous ne me séduisez pas en parlant de la sorte, mais vous m'épouvantez, mais vous m'instruisez : *Terruisti, terruisti, non seduxisti*. Vivons, dites-vous, dans les délices, parce que la vie est courte, et la mort inévitable ; il faudrait dire au contraire : Usons avec modération des biens de ce monde, combattons l'intempérance par le jeûne, craignons Dieu, et craignons-le d'autant plus que la mort est proche, et que cette pensée est pour nous un sujet de frayeur, et non pas une occasion de dérèglement : *Terruisti, non seduxisti* : vous trouverez dans la croix de Jésus-Christ assez de force pour vaincre des tentations si dangereuses.

Embrassez-la donc, Messieurs, puisque c'est le dessein de l'Eglise qui vous la présente. Elle fait aujourd'hui pour ses enfants ce que Dieu fit autrefois pour sauver le monde. Voyant ce déluge de péchés qui l'inondait, et qui entraînait tous les hommes, dit saint Augustin, il planta sur la terre la croix de son Fils, afin qu'ils s'y pussent attacher et se sauver d'un naufrage inévitable. L'Eglise, dis-je, imite cette conduite ; elle voit parmi les chrétiens un déluge de désordres ; ce torrent impétueux n'épargne personne ; elle est touchée du danger de ses enfants : et c'est pour les en retirer, qu'elle plante de tous côtés la croix de Jésus-Christ.

Elle oblige ses prédicateurs d'en parler, afin qu'on s'y attache contre le torrent du siècle; elle fait quelque chose de plus, elle expose à nos yeux un Dieu crucifié. Mais, hélas! la plupart des chrétiens refusent de le reconnaître, ou du moins ils veulent avoir deux dieux différents, l'un dont ils portent le nom, et c'est Jésus-Christ; l'autre dont ils suivent les lois, et c'est le monde! Quelle monstrueuse marafe est-ce ici! Par quel endroit de l'Écriture la pouvez-vous autoriser? Ne voyez-vous pas que c'est contre vous qu'un prophète s'écrie : *Quousque claudicatis in duas partes?* Jusqu'à quand vous partagerez-vous entre deux dieux si contraires; ignorez-vous qu'il est du bon sens de n'en avoir qu'un? Choisissez donc aujourd'hui, et si vous voulez reconnaître celui que vous voyez sur nos autels, déclarez-vous hautement pour lui contre les maximes du monde : *Si Dominus est Deus, sequimini illum.* Si au contraire vous aimez mieux regarder le monde comme votre Dieu, à la bonne heure, sortez de ce sanctuaire; livrez-lui cette âme qui est le prix des souffrances de Jésus-Christ, et vous donnez à lui.

Mais peut-être n'avez-vous ni assez d'irréligion pour abandonner tout à Lui Jésus-Christ, ni assez de vertu pour le suivre seul. Vous voulez le partager entre le monde et lui, accommoder la loi des chrétiens aux mœurs des païens, et faire une alliance monstrueuse de Béthel avec Jésus-Christ. Vous l'adorez ici sur le Thabor; et tantôt vous le crucifiez sur le Calvaire : ici, je vous vois dans la compagnie de ses enfants pour le prier; tantôt l'on vous verra dans celle de ses ennemis pour l'outrager : à présent vous vous faites honneur d'entendre l'éloge de sa croix; et bientôt vous rougirez de la porter. Ah! s'il est votre Dieu, que ni la complaisance, ni la coutume, ni les regards que vous aurez pour le monde, ne vous empêchent pas de le suivre : *Si Dominus est Deus, sequimini illum.* Laissez murmurer ses ennemis et les vôtres, et ne rougissez pas de faire connaître que vous trouvez, et votre gloire, et votre force dans la croix de Jésus-Christ, qui sera lui-même votre récompense. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la pénitence.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem revertis.

Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière (Gen., III, 19).

Ce n'est pas ici, chrétiens, le langage du monde qui nous flatte dans notre orgueil, et qui nous rassure dans notre iniquité. Ce ne sont plus ces voix mercenaires qui ne parlent que pour vous plaire, qui craignent également, ou de vous humilier, ou de vous effrayer, et qui, mettant des ombres sur tous vos défauts, affectent de vous cacher et ce que vous êtes et ce que vous serez bientôt; c'est la voix de l'Église, qui ne sait point flatter, et qui, animée de l'esprit de vérité

qui la conduit, lève aujourd'hui tous ces voiles trompeurs de grandeur, d'esprit, de beauté, qui déguisent ses enfants, et leur met leur néant devant les yeux, pour les animer à la pénitence, et confondre leur orgueil qui en est le plus grand obstacle. Horace, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Je sais bien, Messieurs, qu'il est des occasions où l'on doit inspirer à l'homme une sainte ambition; qu'il lui est quelquefois dangereux d'avoir de trop bas sentiments de lui-même, de peur que, par là, son cœur ne se borne à la terre, incapable de rien entreprendre de grand pour Jésus-Christ. Je sais que nous devons connaître notre dignité pour la soutenir, comme parlent les Pères, et n'oublier jamais qu'étant formés du sang d'un Dieu, c'est dégénérer que de servir au démon, *Tuam agnosce dignitatem, noli proinde servire peccato* (Basil., in psalm. XLIII). Mais si l'homme doit s'estimer et se sentir pour s'élever à la vertu, il faut qu'il s'anéantisse pour se soumettre à la pénitence; qu'il sache qu'il sied mal à la poussière de s'élever contre les lois de son Dieu; qu'il cesse enfin, et de combattre les maximes de la pénitence par présomption, et d'en faire les rigueurs par amour-propre : car là se réduit la triste cérémonie des cendres que l'Église répand sur vous, au commencement du carême. Elle affecte de vous humilier, pour vous convertir et pour détruire en vous un double obstacle à la pénitence : l'orgueil de l'esprit qui la méprise et qui la combat, l'amour de la chair qui la redoute et qui la fait. Présomptueux, cessez de combattre les maximes de la pénitence, parce que vous n'êtes que poussière dans vos vains raisonnements, *pulvis es*; délicats, cessez de craindre les humiliations de la pénitence, parce que vous n'êtes que poussière dans tout ce qu'elle sacrifie, *pulvis es*. En un mot, la pénitence combattue dans ses maximes, la pénitence redoutée dans ses effets, c'est tout mon dessein; mais pour l'exécuter, invoquons celle en qui l'innocence et la pénitence furent réunies, parce qu'elle fut, et l'ouvrage d'un Dieu saint, et la mère d'un Dieu crucifié : disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour embrasser la pénitence, il faut se juger soi-même; pour se juger, il faut se connaître; pour se connaître, il faut se voir tel qu'on est, et l'orgueil ne nous le permet pas. Il nous inspire des sentiments avantageux de notre état, il relève le mérite de nos faibles vertus, il colore la honte de nos défauts; et par ces illusions subtiles, nous faisant entrevoir dans nous-mêmes je ne sais quel fantôme d'innocence et d'équité, il nous persuade que la pénitence n'est pas pour nous, et qu'il y aurait de l'indiscrétion à nous mortifier, et de l'injustice à nous haïr. Orgueil, dit saint Bernard, qui ne peut se soumettre à des lois sévères, qui rejette fièrement la main qui le veut guérir, et qui, cachant les plaies dangereuses de notre cœur

sous des apparences de santé, ne permet pas qu'on y touche du bout du doigt! *Hæc est superbia quæ non recipit disciplinam, ulcus pessimum, quod nec summis saltem digitis patitur attraheri.*

Ce n'est donc pas sans raison que l'Eglise, ouvrant aujourd'hui à ses enfants la carrière de la pénitence, les y fait entrer par l'humiliation, et, pour leur apprendre à se mortifier, leur apprend à se mépriser et à se connaître. Telle est la conduite de Jésus-Christ, dans son Evangile. Il veut qu'on soit humble avant que d'être pénitent; qu'on anéantisse son esprit avant que de crucifier sa chair, et qu'on quitte son orgueil, pour être capable d'embrasser sa croix, *Abneget semetipsum, tollat crucem suam.* Sur ce principe du plus grand maître de la pénitence chrétienne, je dis, Messieurs, que c'est l'orgueil de l'esprit qui la combat partout, et, par conséquent, erreurs spécieuses, vains raisonnements, sentiments naturels, maximes commodes, sources funestes de l'impénitence des hommes que l'orgueil produit, c'est vous que je prétends détourner, si l'on veut bien me suivre et m'écouter.

1. L'on condamne la pénitence dans le monde, vous le savez. Chacun, érigé en réformateur, s'y fait un Evangile à sa mode, et s'élargit le chemin du ciel à son gré. De là, ces hérésies morales du cœur que l'amour-propre forme, que le libertinage entretient, que le relâchement autorise, et que l'habitude ou le désespoir fait quelquefois écarter. De là, ces sectes présomptueuses, qui regardent nos abstinences comme des superstitions païennes, nos jeûnes comme des œuvres inutiles, nos satisfactions comme des outrages à celles de Jésus-Christ, et qui, retranchant enfin de leurs maximes celles qui blessent l'amour-propre ou l'orgueil, se font une religion de ne rien souffrir, se sauvent en idée à l'ombre de la croix du Sauveur, sans la porter, et appuyés, non pas sur l'autorité de Dieu, mais sur la témérité de l'homme, dit Tertullien, corrompent l'Evangile sous prétexte de le réformer, *Humanæ temeritatis, non divinæ, auctoritatis negotium est hæresis, quæ sic emendat Evangelia, dum vitiat (Tert., lib. IV, advers. Marc., c. 4).* Mais ne parlons plus de ces ennemis obstinés de la pénitence. Grâce au ciel, ils ont ouvert les yeux à la lumière du soleil qui les a frappés; la miséricorde et la vérité se sont réunies pour les convertir, et leur zèle, peut-être plus ardent que le nôtre, ne nous laisse que des faux catholiques à combattre. Mais ce sont, hélas! les plus dangereux ennemis de la pénitence, et les plus capables de vous en éloigner.

Ne la pas embrasser soi-même, c'est le premier malheur d'un pécheur. Il voit toujours vivre des passions qu'il ne combat jamais; sa concupiscence se fortifie à mesure qu'il la ménage; la chair prend ascendant sur l'esprit, quand rien ne la réprime; le péché devient agréable par l'impunité, et, par une vie sans pénitence, l'on court à une

mort sans consolation. Mais ne se pas contenter de se perdre seul, décrier la pénitence qu'on ne veut pas pratiquer, arracher cette planche aux malheureux dans leur naufrage, fermer cet asile aux pécheurs que le démon poursuit, j'ose le dire, Messieurs, c'est ce crime sans ressource dont parle l'Ecriture, c'est ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre, et l'on portera devant Dieu toute l'iniquité de ceux qu'on aura détournés de la pénitence.

2. Cependant l'orgueil des libertins ne cesse point de la combattre; vous les verrez peut-être, pendant ce carême, attaquer par de faux raisonnements la sainteté de son établissement; attribuer au zèle de quelques dévots indiscrets cette abstinence que l'exemple de Jésus-Christ a consacrée; faire passer pour une invention humaine un jeûne que l'Ecriture autorise, que la tradition de tant de siècles confirme, que l'Eglise universelle prescrit, et que le seul besoin que nous avons de la pénitence devrait justifier. Vous les verrez, ces protecteurs de l'amour-propre, toujours prêts à prendre son parti, s'élever contre vos pénitences; condamner, comme contraire à la raison, tout ce qui combat la nature, appeler cruauté tout ce qui nous mortifie, traiter d'illusion tout ce qui leur déplaît, et décrier comme indiscrettes des mortifications que la prudence de la chair ne goûte pas; vous les verrez enfin, ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, entreprendre de l'arracher de tous les cœurs; persuader aux uns d'en descendre, par les mauvais conseils; empêcher les autres de s'y attacher, par leurs railleries outrageuses; insulter ceux qui la portent; joindre aux autres dégoûts de la pénitence celui de ne la pouvoir pratiquer sans confusion, et faire mentir cet oracle de saint Jean Climaque, que le pénitent est un criminel sans infamie, *pœnitens reus est ab omni infamia liber (Grad. 5).*

3. Encore, si l'on n'avait à se défendre que des étrangers, l'on pourrait être pénitent en secret, et relever le mérite de ses mortifications par celui de sa retraite; mais, hélas! c'est un oracle de Jésus-Christ, que l'homme n'a point de plus grand obstacle à son salut que ses propres parents, et que chacun trouve dans sa famille les plus dangereux ennemis de sa pénitence; car c'est proprement ici que se vérifie cette prophétie du Sauveur, qu'on verra le père s'élever contre le fils, le frère contre le frère, la fille contre la mère; et que le glaive de l'Evangile, divisant ces cœurs que la chair et le sang unissait, les opposera les uns aux autres dans la pratique de la pénitence: *Non veni pacem mittere, sed gladium, veni enim separare hominem adversus patrem suum et si iam adversus matrem suam (Matth., X).* Et de vrai, Messieurs, où la pénitence est-elle plus puissamment combattue que dans nos familles mêmes? Là, combien de contradictions à essayer, de ménagements à garder, de reproches à vaincre, pour pratiquer quel-

ques mortifications légères? Là, une tendresse trop naturelle s'élève sans cesse contre vos bons desseins : l'on s'oppose à votre salut, par zèle pour votre santé; l'on se fait une religion de combattre la religion même; et la prudence de la chair, toujours opposée à celle de l'Évangile, se couvre des ombres de la piété pour vous éloigner de la pénitence. C'est, dit-on, l'esprit que Dieu demande, et non pas la chair; c'est l'obéissance qu'il veut, et non pas le sacrifice : il vaut mieux se conserver pour sa famille, que de s'immoler pour ses péchés, et la vraie pénitence, c'est de savoir se soumettre et s'en priver. Par telles et semblables illusions, le père s'oppose au salut du fils, la mère s'alarme de la pénitence de la fille, les mortifications de la femme sont insupportables au mari, et au lieu que, selon la doctrine de l'apôtre, le mari infidèle devrait être sanctifié par la foi de sa femme, la femme fidèle est souvent pervertie par l'infidélité du mari. O abus digne de nos larmes! ceux qui devraient nous animer à la pénitence sont les premiers à nous en éloigner; ceux qui devraient allumer notre zèle ne pensent qu'à l'éteindre; ceux qui répondront à Dieu de notre âme ne ménagent que notre corps, dont il ne les charge pas!

Et d'où vient cet abus, Messieurs? d'où naissent ces obstacles si dangereux à la pénitence et à la vertu? C'est l'orgueil qui la combat et qui ne la peut souffrir : car remarquez cet beau principe de saint Augustin, que les impies s'élèvent toujours contre les vertus contraires à leurs défauts, et que ce fut ce qui attira tant de contradictions et d'ennemis à Jésus-Christ. Il déplut aux avarés, dit ce admirable Père, parce qu'il ne se forma pas un corps de l'or qu'ils adoraient; aux orgueilleux, parce qu'il souffrit les humiliations; aux sensuels, parce qu'il vécut dans la pénitence; aux lâches, parce qu'il mourut dans les tourments : *Displicet avaris quia corpus aureum non habuit; displicet delicatis quia cruciatus est; displicet timidis quia mortuus est* (Aug., de Agone, c. 11). Et la même antipathie règne encore aujourd'hui : les pécheurs combattent dans les saints les vertus qu'ils n'ont pas; leur orgueil ne peut souffrir dans les autres une pénitence qui condamne leur sensualité, des mortifications qui blessent leur amour-propre. De là ces insultes qu'ils font à la vertu; de là ces railleries par lesquelles ils décréditent la pénitence; de là cette liberté sacrilège avec laquelle ils donnent aux maximes sévères de l'Évangile le tour de leur amour-propre et de leur cupidité; de là enfin cet orgueil qui combat dans les membres de Jésus-Christ les humiliations et la croix de Jésus-Christ. Orgueil que l'Église veut aujourd'hui confondre, lorsqu'elle s'écrie : Sachez, présumptueux, que vous n'êtes que poussière, que ce n'est pas à vous à censurer mes lois et mes disciples, qu'ils subsisteront jusqu'à la fin des siècles pour condamner vos sensualités, et que ces vains

raisonnements que vous faîtes contre eux s'évanouiront comme la poussière, après vous avoir aveuglés, *pulvis es, pulvis es!*

Mais si cette pensée de leur néant ne peut encore les arrêter, ces ennemis de la pénitence, apprenez, chrétiens, à les mépriser. La vertu est sans mérite, quand elle est sans contradictions; la croix, qui n'a que de la douceur et de l'éclat, n'est pas la croix de Jésus-Christ, et vous en perdez tout le fruit quand l'applaudissement du monde vous aide à la porter. Aimez donc, dans votre pénitence, l'opprobre et les contradictions, et que la crainte ou la honte ne suspendent jamais le cours de vos mortifications. L'on rougit du crime, l'on craint la peine qui le suit, dit Tertullien; ceux qui font mal se cachent : ils tremblent quand on les surprend; ils nient quand on les accuse, et ce sont là les caractères infailibles du péché, *Omne malum timore aut pudore natura perfudit* (Tert., Apolog.). Mais les vrais chrétiens ne tremblent ni ne rougissent jamais, parce que les exercices de leur pénitence et de leur religion ne sont pas un crime. Si on les montre au doigt, comme des hommes singuliers, ils s'en glorifient; si on les accuse, ils négligent de se justifier; si on les condamne, ils bénissent le Seigneur qui le permet : *Si denotatur, gloriatur; si accusatur, non defendit; damnatus, gratias agit*. Et par conséquent, impies, la pénitence que vous condamnez n'est pas un mal, puisqu'elle n'en a pas les caractères, et que bien loin d'en rougir, les vrais saints trouvent leur gloire à la pratiquer, et leur bonheur à soutenir ses rigueurs : *Quid hoc mali est cujus reus gaudet, cujus accusatio volum est, et pœna felicitas?* Quel est donc le crime des pénitents, pour trouver tant de contradictions dans le monde? C'est qu'ils méprisent ses plaisirs et condamnent ses vanités; et ce monde, qui permet aux Epicuriens d'établir leur béatitude dans la volupté, ne peut souffrir que nous cherchions la nôtre dans la pénitence et dans la vertu. Ainsi parlait Tertullien des païens, car de son temps il ne craignait pas que les chrétiens combattissent les chrétiens dans leur pénitence : elle serait fâcheuse, dit-il, s'il fallait la pratiquer devant des impies qui en fissent le sujet de leurs railleries; devant les orgueilleux qui pussent se prévaloir de nos humiliations, et fouler aux pieds les pénitents qui se prosternent contre terre, *tunc forte onerosum est.... ubi prostrato conceditur*; mais parmi nos frères, parmi les serviteurs d'un même maître, parmi ceux qui ayant reçu le même esprit que nous, doivent avoir les mêmes sentiments et expier les mêmes péchés, pourquoi craindre, comme ennemis de notre pénitence, ceux qui doivent en être les compagnons, *Quid consortes casuum tuorum ut pluresores fugis* (Tert., de Pœnit.)?

Siècle heureux, où l'on n'avait que des païens à craindre, où es-tu donc aujourd'hui? Faut-il que les chrétiens soient plus redoutables aux chrétiens que ne l'étaient alors les idolâtres et les Juifs? Oui, dit saint

Augustin (*In psal. XXX*), les plus grands ennemis de Jésus-Christ sont les chrétiens mêmes, les chrétiens sensuels, ennemis de sa croix, persécuteurs de ses disciples, corrupteurs de son Evangile, déclarés contre la pénitence, et prêts à déshonorer ceux qui la pratiquent, plus que les Juifs ne le déshonorèrent lui-même dans sa passion, *super inimicos meos factus sum opprobrium*. Voilà ce que vous êtes, vous tous dont l'orgueil combat la pénitence, ou dans les compagnies, par des railleries indignes qui la décrivent; ou dans vos familles, par des oppositions importunes qui la rendent difficile; ou dans les tribunaux mêmes, par des adoucissements et des maximes commodes qui en dispensent les plus grands pécheurs.

4. Je dis dans les tribunaux mêmes, Messieurs; car il faut l'avouer, à notre honte, soit délicatesse dans les pénitents, soit mollesse dans les directeurs, ces trônes sacrés où la pénitence devrait régner avec plus d'empire, où elle ne devrait trouver que des langues hardies qui prononçassent ses arrêts sévères sans respect humain, que des cœurs dociles qui les reçussent sans murmure; c'est sur ces trônes où elle est plus dange-reusement combattue par l'orgueil des hommes. Car, je le dis avec peine, mais le zèle de la maison de Dieu et la charité de Jésus-Christ me pressent, *charitas Christi urget nos*, la vanité s'est glissée dans le plus saint des ministères; l'humiliation des pénitents est devenue la gloire des prêtres; le juge se glorifie du nombre de ses criminels; le directeur intéressé s'élève sur les ruines d'une foule de pécheurs abattus à ses pieds, dit un prophète, *ad iniquitatem eorum suble-vantur animas eorum* (*Ose.*, IV). Et ce que Tertullien ne pouvait pas dire de son temps, il faut le dire du nôtre, l'orgueil des uns se forme et se nourrit de l'humiliation des autres, *de ruina alterius alter attollitur* (*Tert.*, de *Pœnit.*). Et quel est, Messieurs, l'effet de cet orgueil damnable! L'anéantissement, ou du moins le relâchement de la pénitence. Car tel confesseur qui, sensible à la vanité, se fait honneur de conduire les autres, se met peu en peine de les convertir; il les ménage, il se les attache, il aime ce troupeau choisi qu'il regarde, avec saint Paul, comme son bonheur et sa couronne, *gaudium meum et corona mea*; et ne craignant rien tant que de le perdre, il compte ses brebis, et ne les pèse pas. De là ces ménagements avec lesquels on les traite; de là ces égards qu'on a pour leurs inclinations; de là cette indulgence cruelle qui épargne des plaies dignes du fer et du feu; de là enfin cette morale accommodante qui sait trouver des tempéraments à tout, expier les plus grands péchés par les plus légères peines, trouver dans les pieux mouvements du cœur ou de l'esprit une expiation facile aux dérèglements de la chair, abuser des trésors de la miséricorde pour anéantir la justice, épargner à la nature tout ce qui la peut contrister, et pour tout dire en un mot avec saint Cyprien, détruire la pénitence par la pénitence même,

ORATEURS SACRÉS. XXVI.

pax vera falsæ pacis mendaciò tollitur.

C'est à nous, ministres trop indulgents de la pénitence, qui sacrifions ainsi ses lois à notre orgueil ou à nos intérêts, c'est à nous que l'Eglise peut bien dire que nous ne sommes que poussière, propres à aveugler les pécheurs par nos lâches complaisances, sans fermeté dans les règles immuables de l'Evangile, faciles à emporter par le souffle de la faveur ou de la vaine gloire, prêts à changer au gré de l'amour-propre ou des passions des hommes, *pulvis es, pulvis es*. Car en effet, qui sommes-nous, pour altérer la morale de Jésus-Christ, pour énerver la rigueur de sa discipline, comme parle saint Cyprien; pour apporter des adoucissements aux maximes de la pénitence les plus claires et les plus importantes? Qui sommes-nous, pour substituer nos sentiments particuliers aux oracles de la vérité, pour faire de notre relâchement et de nos lâches décisions la règle des mœurs et l'Evangile des chrétiens, et pour pouvoir dispenser de la pénitence ceux que Jésus-Christ y condamne? Pensez-y, Messieurs, c'est principalement en ce saint temps qu'il est vrai de dire avec un prophète, que, quel est le prêtre, tel sera le peuple, *erit sicut populus sic et sacerdos* (*Ose.*, IV). Si le prêtre se conduit dans son ministère sur les maximes de l'Evangile, on verra le peuple docile à les suivre; si le prêtre ne combat point la pénitence dans la morale, le peuple ne la détruira pas dans la pratique; le jeûne de l'Eglise s'observera dans une juste rigueur; l'on ne verra plus ni intempérances scandaleuses, ni adoucissements d'amour-propre, ni dispenses suspectes, et chacun cherchera dans sa pénitence l'expiation sûre de ses péchés. Mais aussi, si nous plions au moindre prétexte de faiblesse, de bienséance, de qualité; si, dans le rang de juge que nous tenons, nous n'avons pas le courage de résister à l'iniquité, comme parle l'Ecriture, nos adoucissements deviennent le scandale de l'Eglise, les jugements que nous prononçons ne sont écrits que sur la poussière, et l'édifice du salut des âmes que nous conduisons n'étant pas appuyé sur la pierre ferme de l'Evangile, mais sur le sable et sur les règles changeantes d'une conduite tout humaine, il sera renversé au jour de la colère du Seigneur: *Venerunt flumina et flaverunt venti, et fuit ruina illius magna*. Orgueil redoutable à la pénitence, que tu combats en tant de manières, puisses-tu l'anéantir aujourd'hui dans le cœur de tous les hommes, par cette voix efficace et touchante de l'Eglise, qui les avertit qu'ils ne sont que poussière, et que tout ce qu'ils opposent aux lois de Dieu se dissipera comme la poussière, *pulvis es, et in pulverem reverteris!* Mais hélas! quand j'aurais détruit dans votre esprit cet orgueil présomptueux qui combat la pénitence, je vois encore dans votre cœur un orgueil timide qui la craint; et si elle est combattue par les libertins, elle est redoutée des sensuels.

SECOND POINT.

L'homme serait parfait, dit le grand Au-

(Huit.)

gustin, s'il pouvait régler deux passions qui partagent son cœur : la crainte et l'amour ; craindre ce qu'il faut craindre, aimer ce qu'il faut aimer, c'est l'abrégé de la religion et l'essence de la vertu. Aussi tout l'Évangile n'est-il occupé qu'à régler ces deux passions, qu'à nous apprendre que c'est Dieu seul qu'il faut craindre, que c'est Dieu seul qu'il faut aimer, et que tous les biens ou les maux qui passent ne méritent ni notre crainte ni notre amour : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, timeate eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam* (Matth., X).

Cependant, contre ces principes solides de l'Évangile, qu'aime-t-on, que craint-on aujourd'hui ? L'on soupire pour le plaisir, l'on redoute la peine, et chacun, occupé à se conserver et à se rendre heureux ici-bas, cherche avec empressement tout ce qui peut flatter les sens, fortifier la cupidité, et nourrir cet amour-propre délicat qui ne peut compatir avec la pénitence. A la bonne heure, homme aveugle, cours à la félicité, dit saint Augustin, mais cesse de la chercher où elle n'est pas ; pour arriver au bien que tu désires, souffre les maux que tu crains : le plaisir ne s'achète que par la peine ; et pour être heureux selon ton inclination, il faut faire pénitence contre ton inclination, *bonum est quod vis, sed tolera quod non vis, ut assequaris quod vis* (Aug., in psal. LXXIX). Mais, hélas ! l'homme porte dans lui-même une triple concupiscence, selon saint Jean : la concupiscence des yeux, qui marque l'amour de son esprit ; la concupiscence de la chair, qui marque l'amour de son corps ; l'orgueil de la vie, qui marque l'amour des biens et de la fortune ; et dans ces trois choses, il a trois grands obstacles à la pénitence. A ce nom seul son esprit se trouble, son corps frémit, sa fortune tremble ; l'amour-propre des savants, des sensuels, des riches, en est alarmé, et c'est pour le dompter que je répète avec l'Église, qu'en tout cela l'homme n'est que poussière, et que tous ces avantages de l'esprit, du corps et de la fortune, qu'il craint de sacrifier par la pénitence, retourneront bientôt en poussière, *pulvis es et in pulverem reverteris*.

1. La pénitence doit sacrifier l'homme tout entier : son sacrifice est inutile, s'il lui échappe quelque chose ; une étincelle de concupiscence négligée en rallume tout l'incendie, et l'amour-propre, retranché dans une partie du cœur, se répand bientôt dans toutes les autres. L'on doit donc tout sacrifier, mais il faut commencer par l'esprit. Comme il est la première source du péché, il doit être la première victime de la pénitence ; et ce qui la rend difficile ou défectueuse dans la plupart des chrétiens, c'est l'amour de leur propre esprit. Car l'on n'aime rien tant dans soi-même que l'esprit ; c'est de lui que nous viennent les distinctions les plus éclatantes, les biens les plus durables, la gloire la mieux établie. Par l'esprit, l'on s'immortalise dans le cabinet, on brille dans les conversations, on s'élève dans le monde, on a de l'ascendant

partout. C'est l'esprit qui donne le prix à toutes choses ; sans lui, la qualité dégénère, les dignités déshonorent, les richesses corrompent ; sans lui, la science est barbare, la vertu farouche, le zèle aveugle, la société remplie de dégoûts : ainsi chacun aime son esprit, et ne craint rien tant que de l'éclipser et de l'abrutir par les rigueurs de la pénitence. Mais cet esprit qui charme les peuples, qui lie les amis, qui éclaire les politiques, qui forme les héros, ne fait presque jamais les saints. Et le grand Augustin le reconnaissait, Messieurs, lorsqu'il pleurait la beauté de son esprit comme la source de ses égarements, jaloux du sort de ceux que leur simplicité retient dans le sein de l'Église, assujettis à toutes ses lois, et qui, se défiant de leurs propres lumières, n'entreprennent jamais de s'élever sur les ailes d'un esprit présomptueux, mais sur celles d'une charité vive, nourrie de l'aliment d'une foi pure : *Quid tantum oberat parvulis longe tardius ingenium, ut in nido Ecclesie tuti plumescerent. et alas charitatis alimento sanæ fidei nutritrent* (Aug., lib. IV Confess., c. 16).

Avouons pourtant, Messieurs, que les deux extrémités sont également dangereuses, ou trop de sagesse, ou trop de simplicité. Dieu ordonne à l'homme d'aimer et la science et la religion, dit un Père, mais il veut qu'on ne sépare jamais ces deux choses ; et, par une double erreur, les uns s'attachent à la religion sans se mettre en peine de la science, et ils deviennent superstitieux comme les simples ; les autres s'appliquent à la science, et négligent la religion, et ils deviennent orgueilleux impénitents, comme la plupart de ces grands génies dont nous parlons, *aut religionem suscipiunt ommissa sapientia, aut sapientie soli student ommissa religione* (Lactant., adv. Gent., lib. III, c. 11).

Or ce sont ces orgueilleux, Messieurs, qui craignent de sacrifier l'amour de leur esprit aux humiliations de la pénitence, ou qui, dans le sacrifice de leur pénitence, laissent toujours vivre l'amour de leur propre esprit. La pénitence les appelle à la solitude dans ce saint temps, pour y pleurer en secret les désordres qu'ils ont commis dans le commerce du monde, mais la vanité les arrête comme Augustin ; ils ne peuvent voir leurs travaux inutiles, leur lumière éclipcée, leurs projets de fortune échoués par une retraite précipitée. La pénitence veut qu'ils soient humbles, et que, fuyant ce qui peut nourrir leur orgueil, ils se déroberent aux applaudissements du monde et s'anéantissent en secret pendant qu'on les admire en public ; mais ils veulent goûter la gloire, comme le fruit innocent de leur travail, jour de leur réputation pour s'animer à la soutenir, flatter l'odeur d'un encens qui leur coûte si cher, courir au-devant des applaudissements, et peut-être arracher aux flatteurs des louanges qu'ils ne leur donnent pas. La pénitence veut qu'ils se mortifient, qu'ils réparent les plaisirs de l'esprit par les peines du corps, la vanité de leurs pensées par l'humilité de leurs actions, la curiosité de la spéculation par le

zèle de la pratique ; en un mot, qu'ils gravent sur leur propre chair, comme Jésus-Christ, ces grandes vérités qui ne sont que dans leur esprit : voilà ce qu'exige la pénitence des spirituels et des savants ; mais c'est ce que redouté le plus leur amour-propre : il faut qu'ils ménagent leurs corps pour soutenir leur esprit, qu'ils réparent les épuisements du cabinet par les délices de la table, qu'ils se dédommagent d'une application, ou profane, ou inutile, par une sensualité criminelle, et qu'ils entretiennent par les joies du monde ce beau feu qui s'éteindrait peut-être dans les larmes de la pénitence.

Plus aveugles encore ces victimes vivantes de la vanité, qui, dans la mortification même de leur chair, ne peuvent anéantir leur esprit : on les voit exténués d'abstinence et enflés d'orgueil, cacher sous le sac et le cilice toute la délicatesse du siècle, faire des marques de leur pénitence l'objet de leur complaisance et de leur affectation, nourrir leur vanité des humiliations établies pour la détruire, envisager sans cesse au travers de leurs habits simples leur mérite ou leur qualité, faire vœu d'humilité pour dominer davantage, et perdre le fruit de leur pénitence par l'injustice de leur orgueil. Car qu'ils l'apprennent aujourd'hui, qu'il n'est point de véritable pénitence sans le sacrifice de l'esprit ; qu'en vain combat-on le péché au dehors, si on lui permet de se retrancher au dedans, et qu'inutilement notre corps est-il mortifié par le jeûne, si l'amour de notre propre esprit vit toujours par l'orgueil, comme Dieu le reproche à son peuple, *In jejuniis vestris invenitur voluntas vestra.*

Et qu'est-ce, après tout, Messieurs, que cet esprit dont on se glorifie, et qu'on craint tant de sacrifier ? Une vapeur brillante qui s'évanouit en un moment ; une harmonie délicate que le moindre accident déränge, un feu subtil que le nuage du premier chagrin éclipse, une glace fidèle qu'un souffle ternit, un concours d'esprits qu'une obstruction arrête, *pulvis es.* Qu'est-ce que cette science pour laquelle nous négligeons la pénitence ? Un amas confus d'images différentes qui nous troublent, une notion stérile de vérités qui nous condamnent, un ardent trompeur qui nous conduit au précipice, un égarement d'esprit qui nous emporte hors de nous-mêmes dans des siècles qui ne nous regardent pas, *pulvis es.* Qu'est-ce que cette éloquence pour laquelle nous ménageons peut-être nos forces ? Un art de développer les passions des autres et de nous cacher les nôtres, un arrangement scrupuleux de paroles inutiles qui ne touchent point, un amas de fleurs où la vérité se perd, un tourbillon d'étincelles qu'un long travail amasse, qu'une application gênante tâche de ranger, qu'une vanité pompeuse étale, qu'une curiosité passagère admire, que le souffle de la flatterie allume, et que l'oubli, le monde où la mort éteint presque aussitôt. Car la science sera détruite, dit l'Apôtre ; les lumières des prédicateurs et des prophètes seront anéanties comme la poussière ; la sagesse des savants sera con-

fondue, et ce qui subsistera pendant toute l'éternité, ce sera la charité des saints et le zèle des pénitents : *Sive prophetiæ evacuabuntur, sive scientia destructur, charitas nunquam excidit (I Cor., XIII).* Sacrifions donc avec courage à la pénitence tous les avantages de notre esprit ; ôtons à l'âge et à la mort la gloire de nous humilier ; préférons le soin de notre salut à celui de notre réputation ; embrassons la pénitence, dont le désir ambitieux de savoir, de paraître, de soutenir glorieusement nos emplois, nous éloigne, et ne nous dispense pourtant jamais ; car Dieu sait démêler en cela la fausseté de nos prétextes et la vanité de nos pensées, *Novit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.*

Mais que fais-je, chrétiens ? Pendant que je combats l'amour de l'esprit, celui de la chair triomphe ; pendant que je prêché aux savants une pénitence spirituelle, la délicatesse des sensuels s'autorise ; et amoureux des avantages du corps, ils sont bien aises de n'avoir que l'esprit à sacrifier. Mais à Dieu ne plaise que je tolère ici ces dévots commodes qui trouvent le secret d'allier la pénitence de l'esprit et la sensualité du corps, qui croient que la vertu doit être toute intérieure, et que les mortifications extérieures font plutôt des hypocrites et des superbes que des pénitents et des saints ! Car sur ce faux principe, l'amour-propre se sauve ; on s'épargne les rigueurs de la pénitence, sous prétexte d'en éviter l'éclat ; sous des airs communs, on cache, dit-on, une âme extraordinaire ; l'on ménage le corps pour soi-même, mais on donne le cœur à Dieu ; on parle, on agit comme le monde, mais on pense, on gémit comme les saints. A Dieu ne plaise, encore une fois, que j'autorise ces sentiments ! La pénitence doit commencer par l'esprit et par le cœur, pour n'être pas pharisaïque ; mais elle doit s'étendre sur le corps, pour n'être pas imaginaire. C'est de la chair que naissent les passions et la concupiscence ; c'est dans la chair qu'elles doivent être crucifiées, dit l'Apôtre. C'est le corps qui fournit des armes à l'iniquité, c'est lui qui doit en fournir à la justice. C'est dans son corps que Jésus-Christ a été crucifié, c'est dans le nôtre qu'il faut porter sa croix ; et si nous vivons de sa vie, c'est dans notre chair qu'elle doit paraître, dit ce grand Apôtre, *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali (II Cor., IV).* Et c'est là, dit Tertullien, toute la gloire de notre chair, de pouvoir tirer de son propre fonds l'expiation de nos péchés, servir de théâtre et de matière aux rigueurs de la pénitence, et rendre à Jésus-Christ les souffrances et la mort que nous lui devons, *Reddit vicem Christo ; moriendo pro ipso (Tert., de Resurr. carn., c. 8).* Mais ce sacrifice du corps est la seconde chose que notre amour-propre redoute dans la pénitence, parce qu'elle semble détruire et cette beauté qui nous distingue, et cette santé qui nous soutient.

L'avantage du corps qui flatte le plus l'a-

mour-propre ; c'est la beauté. Les dames, pour l'ordinaire incapables et des exercices pénibles de l'esprit, et des travaux héroïques qui conduisent à la belle gloire, la mettent toute dans les agréments. Prendre des villes, gagner des batailles, ranger des armées, défendre la vérité, combattre l'erreur, établir la vertu, rendre la justice, magistrats, héros et savants, c'est votre gloire : compasser des habits, étudier des modes, ranger des cheveux, appliquer des couleurs, plaire et charmer, dames du monde, c'est votre étude et votre ambition. Par là, l'on s'attire des égards, on allume des passions, on se fait des adorateurs, et l'on prend la place de Dieu, que ces attraits devraient faire connaître, dit saint Augustin, *ibi est et non vident eum* (*Confess.*, lib. X, c. 34) Or la pénitence sacrifie cette beauté fatale; elle abat, quand elle est sincère, ces airs hautains qu'on se donne; elle néglige ces vains ornements qu'on affecte; elle répand le pâleur sur ce visage qu'on colore; elle éteint dans les larmes le feu de ces yeux qu'on adore; elle voile et défigure même quelquefois, comme on l'a vu dans des vierges chrétiennes, ces traits brillants si dangereux pour elles. En un mot, la pénitence couvre tout le corps de ses saintes horreurs; elle change non-seulement le cœur, mais l'extérieur même, dit Tertullien; et il ne sert de rien de changer de mœurs, quand on rougit de changer d'habits et de visage, *simus moribus iisdem, si et superficie eadem* (*Tert.*, de *Cultu fem.*, c. 4). Cependant votre amour-propre ne peut souffrir ce changement, et le désir de plaire au monde vous fait craindre la pénitence, qui vous en ôte les moyens. Cette solitude dans laquelle ces charmes trompeurs seraient ensevelis, on la fuit; ces jeûnes, qui détruiraient l'embonpoint, et qui feraient pâlir le visage, on s'en dispense; ces visites d'hôpitaux, où l'on verrait dans les autres les traits et les horreurs de la mort qui nous attend, l'on ne s'y expose pas; ces méditations, où l'âme détachée de l'amour de son corps, ne trouverait rien d'aimable que Dieu, où l'on s'écrierait avec Augustin : Ce n'est pas à toi, beauté fragile, que je veux m'attacher, mais à ce Dieu qui l'a formée et qui peut seul me rendre heureux : *Non teneant hæc animam meam, sed Deus meus qui fecit hæc; ipse enim bonum meum est, non hæc* (*Confess.*, lib. X, c. 34); ces pieux sentiments, ces exercices gênants, on les laisse aux vierges séparées du siècle. Et parce que, par un vœu solennel, l'on n'a pas pris Jésus-Christ pour époux, l'on se croit en droit de plaire au monde, et de ménager par l'impénitence une beauté funeste et des yeux adultères. Mais qu'est-elle après tout, cette beauté fragile pour laquelle vous tremblez? Une fleur que le matin colore et que le soir flétrit; un rayon de lumière qu'un nuage peut éclipser; un tempérament délicat qu'une maladie altère; une poussière colorée que la mort défigure, *pulvis es et in pulverem revertetis*.

Apprenez donc à la sacrifier, Messieurs, cette beauté fragile : car si toute gloire est

vaine, dit Tertullien, celle qu'on tire de sa chair est la vanité même. Des chrétiens, dont la religion est toute spirituelle, ne doivent aimer que les biens de l'esprit; et s'ils peuvent se glorifier de leur chair, c'est lorsque, pour l'amour de Jésus-Christ, elle est macérée par le long martyre de la pénitence; c'est lorsque, exténuée et couverte de sang, elle a Dieu pour spectateur de ses combats. et non pas les hommes pour admirateurs de ses attraits : *Plane gloriabitur Christianus in carne, sed cum propter Christum lacerata duraverit* (*Tert.*, de *Cultu fem.*, c. 3). Car ce sont, Messieurs, les traits de la pénitence, et non pas ceux de la nature, qui font la beauté des chrétiens. Plus ils sont conformes à Jésus-Christ crucifié, plus ils sont dignes d'admiration. Le sang, les croix, les cicatrices doivent être leurs ornements depuis le péché, dit saint Cyprien, *ista sunt carnis pretiosa monilia* (*De Discipl. et Habitu virg.*). Et de vrai, les Catherine, les Agnès, les Thérèse ne sont-elles pas plus belles, aux yeux mêmes des impies, au milieu des instruments de leur supplice et de leur pénitence, que vous, dames du monde, sous l'appareil de vos vanités? Et si nous en croyons l'Écriture, les Daniel et les Judith ne trouveront-ils pas dans le jeûne les charmes et la beauté que vous craignez d'y perdre? Sacrifiez-là donc avec courage, cette beauté du corps; mais sacrifiez encore sa santé.

Car, vous le savez, la santé du corps entretient l'orgueil; l'on n'est jamais plus humble, ni plus traitable, que quand sa vigueur nous abandonne; la maladie qui nous abat, nous éclaire; l'on connaît qu'on n'est rien, quand on commence à cesser d'être; l'ombre seule du tombeau qui s'approche obscurcit à nos yeux tout l'éclat du monde; et nous nous abaissons sous la main de Dieu quand elle nous immole, dit le prophète, *cum occideret eos, quærebant eum*. La santé, tout au contraire, nous rend insolents et rebelles; alors la chair domine, l'esprit obéit, Dieu ne fait rien; alors le ciel disparaît, la terre nous occupe, la cupidité nous conduit, les passions nous emportent, le péché règne. En un mot, dans la santé l'on oublie qu'on est homme; on vit comme immortel, et l'orgueil ainsi soutenu des forces de la nature, se révolte contre celui qui l'a formée : *Incassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum, factorem suum*.

Pourquoi donc, homme aveugle, craindre la pénitence qui sacrifie une santé si funeste? Pourquoi n'écouter ni le prophète, qui vous apprend que l'iniquité et les passions sont les fruits de l'embonpoint et de la santé que vous ménagez, *prodiit quasi ex adipè iniquitas eorum*; ni l'Apôtre, qui vous dit que, plus son corps est affaibli, plus son esprit est puissant; ni Jésus-Christ même, qui déclare, qu'aimer son âme dans le temps, c'est la perdre pour l'éternité? Ah! notre amour-propre craint de tomber dans un état d'affaiblissement et d'humiliation par la pénitence! On l'envise, cette pénitence, sous une idée affreuse et cruelle, chargée de haïres et de

cilices, armée pour la destruction de ce corps si cher, altérée de son sang, ennemie de son repos. Les remords la précèdent, les chagrins l'accompagnent, les langueurs et les infirmités la suivent : fuir le plaisir, aimer la douleur, se nourrir d'abstinences, ne faire que changer de croix, ne vivre que pour mourir, ce sont, dit-on, ses lois les plus douces. Il est vrai, chrétiens, la pénitence a ses rigueurs, mais elle a ses délices. Vans voyez les humiliations et les croix qu'elle étale, dit saint Bernard; mais vous ne voyez pas les douceurs qu'elle cache, *Cruces vident, unctiones non vident*. Un saint religieux gémit sous le poids de ses habits grossiers, mais il ne gémit pas sous celui de ses péchés; son corps est exténué, mais son âme est pleine de vigueur; il perd les douceurs d'un lâche sommeil, mais il goûte celles d'une contemplation tranquille; il obéit à des supérieurs, mais il commande à ses passions; il voit couler son sang, mais il se mêle à celui de Jésus-Christ; il souffre, mais il aime à souffrir; et parmi toutes ses rigueurs il vit, et il vit plus longtemps que vous dans le sein de votre abondance et de vos plaisirs. Car qui ne sait que les Paul, les Hilarion, les Pacôme ont vécu plus longtemps dans leurs déserts que la plupart des empereurs sur leur trône?

En vain donc craignez-vous la pénitence, sensuels : elle n'attaque pas tant le corps que la concupiscence : elle ne diminue vos forces que pour affaiblir vos passions; et si elle ôte quelque chose à la volupté, elle le donne à la santé. Car je ne dis pas, Messieurs, qu'il soit défendu d'aimer la santé du corps. Je sais, comme l'a si bien dit saint Augustin (*Liv. I, Confess., c. 20*), que Dieu grave dans le fond de notre être une inclination innocente de maintenir tous nos sens dans leur intégrité naturelle; que cette harmonie parfaite des parties qui nous composent, étant une expression de l'unité souveraine de notre principe, *vestigium secretissimæ unitatis*, il est permis de la conserver; je sais même que, selon les beaux principes de ce Père, le même Dieu qui récompensera l'amour de la vérité par la plénitude de ses lumières, l'amour de la paix par un repos inaltérable, doit aussi récompenser l'amour légitime de la santé par une incorruption éternelle : *Qui in cognitione solam veritatem amat, in actione solam pacem, in corpore solam sanitatem, hoc in eis perficietur quod plus diligunt*. Mais qu'il en est peu, Messieurs, qui ne passent les justes bornes de cet amour, et qui n'aiment plus la volupté du corps que la santé même, *malunt vesci quam salvari!* De là cette horreur de la pénitence, qui défend les excès, qui enseigne la tempérance, qui condamne la sensualité, et qui, quand elle est discrète, fortifie la santé qu'elle semble détruire.

Mais je veux que la pénitence détruise cette santé si précieuse et si chère : qu'est-elle, Messieurs, pour la regretter si fort? Un bien fragile pour lequel on tremble toujours; une chaleur subtile qui nous con-

sume en même temps qu'elle nous anime; une vigueur sensible que le travail épuise et que l'oisiveté suffoque; un mouvement régulier que l'abstinence fait languir et que l'intempérance précipite : disons mieux, un amas de poussière et d'atômes bien ordonnés qu'un soufflé peut confondre, *pulvis es et in pulverem reverteris*. C'est cependant l'amour de ce rien précieux, de cette santé fragile, de cette vie périssable, qui vous rend la pénitence odieuse. Car qui pourrait dire, s'écrie saint Augustin, jusqu'à quel point les hommes sont possédés de l'amour de la vie, et ce qu'ils font pour la conserver? Vous les voyez inquiets aux approches du carême, mettre tout en usage pour s'en dispenser, chercher des prétextes, gagner des médecins, tromper des directeurs, se rédimmer du jeûne par des aumônes sans mérite, et calmer leur conscience par des besoins imaginaires. Impénitents aveugles, si vous faites tant pour vivre un peu davantage, que ne faites-vous quelque chose pour vivre toujours? Car il est une autre vie que celle-ci, Messieurs, et c'est pour elle qu'il faut soupirer : une vie, dit saint Augustin, qui répandra dans votre esprit plénitude de vérité, dans votre cœur plénitude de charité, dans votre corps plénitude de santé : une vie qu'on ne connaît que par la foi, qu'on ne mérite que par l'amour, qu'on ne s'assure que par la pénitence.

C'est l'espérance de cette vie, Monseigneur (!), qui peut seule vous soutenir dans les travaux pénibles de l'épiscopat : travaux par lesquels vous prêchez à vos peuples, bien mieux que nous, la nécessité de la pénitence pour tous les états. Car quoi de plus pénitent que la vie d'un évêque attentif à remplir tous les devoirs de son ministère sur l'idée que Jésus-Christ lui en a tracé; d'un évêque élevé sur ce trône auguste, non pas par les artifices d'une ambition sacrilège, mais par la sainte violence d'une autorité souveraine, et entré dans le bercail du Seigneur selon son esprit, par la porte d'une vocation légitime, *qui intrat per ostium pastor est* (*Joan., X*); d'un évêque fidèle à nous faire marcher dans les voies droites de l'Évangile, et plus fidèle encore à nous y conduire et à nous les marquer par l'exemple de ses vertus, *ante eas vadit*; d'un évêque, non pas inaccessible aux pauvres par le faste de sa dignité, mais d'un accès facile pour eux : toujours prêt à faire entendre sa voix à ses brebis; tantôt dans ces audiences publiques où il se fait tout à tous, tantôt dans ces synodes canoniques où il unit pour le maintien de la discipline, et le zèle de saint Charles, et la douceur de saint François de Sales; tantôt dans ces ordonnances lumineuses où il sépare avec tant de discernement le bon grain de l'ivraie, la vérité de l'erreur, la solide piété de la fausse, *oves vocem ejus audiunt*; d'un évêque enfin toujours occupé pour nous, soit qu'il s'ensevelisse dans la retraite par l'amour de la vérité, soit qu'il en sorte par le zèle de la charité, *ingredietur et egredietur* : quoi, dis-je, de plus

(1) M. le cardinal de Noailles.

mortifiant que cet état toujours invariable dans son application, infatigable dans sa vigilance, inépuisable dans ses charités? Etat, Monseigneur, où vous ne vivez pas pour vous-même, mais pour ceux pour lesquels Jésus-Christ est mort, afin de faire entrer un jour et le pasteur et les brebis dans la gloire qu'il leur prépare, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE PREMIER JEDI DE CARÊME.

Sur la foi.

Amen dico vobis : Non inveni tantam fidem in Israel.
Je vous dis en vérité, que je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël (Math., VIII, 10).

La foi du Centenier, qui mérita des éloges de la bouche de Jésus-Christ, n'est pas indigne de votre application. Des chrétiens verront sans doute avec plaisir une vertu qu'un Dieu ne put voir sans admiration : et fasse le ciel qu'il me soit aussi facile de vous faire imiter l'exemple que je vous propose, qu'il m'est aisé de vous le faire admirer ! Car ce n'est pas tant une vertu particulière que je vous prêche, que la source de toutes les vertus, le fondement de tous les mérites, le principe de toute justice, la religion tout entière renfermée dans l'action d'un seul homme ; en un mot, une foi parfaite qui soumet son esprit à Jésus-Christ par la connaissance de la vérité, qui donne son cœur au prochain par l'exercice de la charité, qui l'anéantit tout entier par les sentiments de l'humanité.

Rien de plus rare, Messieurs, que cette foi lumineuse qui, découvrant les illusions et les erreurs qui se glissent dans la religion, ne s'écarte jamais de son véritable objet ; rien de moins connu que cette loi vive qui, épurée des vœux humaines et des motifs intéressés qui corrompent la vertu, agit toujours par son véritable esprit ; rien de plus méprisé que cette foi humble qui, aveugle sur ses propres avantages, produit dans le cœur son véritable effet. Cependant cet objet, cet esprit, cet effet de la véritable foi, je le trouve, chers auditeurs, dans le Centenier de notre Évangile. Il adore la personne de Jésus-Christ ; il croit à la force et à la vérité de sa parole, *tantum dic verbum* : voilà l'objet de sa foi. Il agit pour son serviteur par le mouvement de la charité de Jésus-Christ, *accessit rogans* : voilà l'esprit de la foi. Il s'anéantit par les sentiments de l'humilité, à la vue de la grandeur de Jésus-Christ, *Domine, non sum dignus* : voilà l'effet de sa foi, et le modèle de la vôtre.

La loi, pour être parfaite, doit donc avoir trois choses, la vérité pour son objet, la charité pour son esprit, l'humilité pour son effet : d'où je tire trois grandes conséquences. La foi a la vérité pour son objet : donc elle doit être immuable comme elle ; c'est ma première proposition. La foi a la charité pour son esprit : donc elle doit être vive et agissante comme elle ; c'est ma seconde proposition. La foi a l'humilité pour son effet : donc elle doit nous anéantir comme elle ; c'est tout mon

dessein. Demandons les lumières de l'Esprit saint, par celle qu'il remplit, et de la vérité, et de la charité, et de l'humilité de la foi, au moment qu'un ange lui dit, *Ave, gratia plena*, etc.

PREMIER POINT.

L'objet principal de toutes les vertus chrétiennes, c'est Dieu même, considéré sous différents attributs. L'espérance l'envisage comme puissance, la charité l'aime comme bonté, l'humilité le respecte comme grandeur, la foi s'attache à lui comme vérité. Si elle s'appuie sur quelque autre chose, l'esprit s'aveugle, la raison se trompe, l'homme se perd, et toutes les démarches de sa vie ne sont qu'égaréments, dit saint Augustin, parce qu'il n'a pas l'objet de sa foi devant les yeux, *cursum ederrimus præter viam (In psal. XXXI)*. Or si l'objet de la foi est Dieu même, comme première vérité, selon saint Thomas, c'est donc lui seul qu'elle doit adorer, lui seul qu'elle doit imiter, lui seul qu'elle doit écouter pour ne s'égarer jamais. O excellence de notre foi, si nous la savions bien connaître ! C'est nu Dieu qui l'occupe tout entière ; mais nu Dieu subsistant comme vérité dans son être, agissant comme vérité dans ses mystères, parlant comme vérité dans ses écritures : car là se réduit tout ce que nous croyons, à l'être de Dieu, aux mystères de sa religion, aux oracles de sa parole ; et tout cela peut-il manquer d'être véritable, dit saint Bernard, puisqu'il est la vérité même, *totum quod de ipso est vere est, quando ipse non est aliud quam ipsa veritas (Bern., lib. LXXV)*?

1. La première chose qu'on doit croire dans la religion du vrai Dieu, c'est la vérité de son être, dit l'Apôtre, *accidentem ad Deum credere oportet quia est*. Cependant, quelle est aujourd'hui votre foi, chrétiens ? A-t-elle ce Dieu tel qu'il est pour son objet ? ne se repait-elle pas d'imaginaires et de fantômes ? et chacun dans sa religion trompeuse ne se forme-t-il pas, si j'ose le dire, le Dieu qu'il veut adorer ? On ne le croit pas, Messieurs, se tromper dans l'objet de sa foi ; chacun, tranquille sur ce point, se croit irréprochable, sinon dans ses mœurs, au moins dans ses sentiments. J'adore le vrai Dieu, dit-on, je crois ses mystères, je défère à sa parole ; si je ne suis pas au rang des saints, je suis au moins du nombre des fidèles, et la corruption de mes mœurs n'altère pas la pureté de ma foi. Souffrez, chers auditeurs, que je vous désabuse, et comprenez aujourd'hui que rien n'est plus rare que cette foi pure dont vous vous glorifiez, et que Tertullien a eu raison de dire, que si la main de l'homme ne se forge plus d'idoles, son esprit s'en fait tous les jours de nouvelles, *habet etiam idola sua mens hominum sicut et manus*.

Car, de grâce, adorez-vous le vrai Dieu, pécheurs endurcis, vous qui, ne voulant pas vous conformer à la sainteté de son être, tâchez de le rendre conforme à l'iniquité de vos passions, dit saint Augustin, *quia nolunt corrigi, ipsum volunt depravari* ? Adorez-vous le vrai Dieu, vous qui, ne vous accommodant

pas de quelques-uns de ses attributs qui vous effraient, les retracez ou les diminuez au gré de votre cupidité? car ne faites-vous pas dans votre imagination un Dieu indulgent qui pardonne tout? ne le dépouillez-vous pas de sa justice, pour vous rassurer dans vos déréglemens? ne vous flattez-vous pas qu'il n'a pas fait l'homme pour le perdre? qu'un moment de zèle effacera les désordres de vingt années? et que, sûrs de sa miséricorde, vous pouvez encore quelque temps irriter sa colère? Adorez-vous le vrai Dieu, esprits forts, libertins orgueilleux, vous qui, dans votre libertinage, vous figurez un Dieu aveugle, insensible à vos outrages, endormi sur vos déréglemens, tranquille sur la conduite fortuite de votre vie, et laissant errer, sans y prendre garde, l'ambitieux au caprice de sa fortune, le voluptueux au gré de ses passions?

Adorez-vous enfin le vrai Dieu, dames du monde, vous qui, dans votre vie sensuelle, vous faites un Dieu commode, qui excuse tout, qui tolère comme amitiés innocentes ces entrevues, ces visites, ces étincelles d'une passion naissante ou mal éteinte, qu'il punira comme attachemens criminels? un Dieu complaisant, qui pardonne à la qualité ces spectacles profanes, ces jeux continuels, ce luxe excessif, qu'il condamne comme les pompes du monde et le triomphe de Satan? N'est-ce pas là, Messieurs, se faire un Dieu à sa mode et selon ses passions? *habet idola sua mens hominum?* N'est-ce pas avoir pour objet de sa foi un vain fantôme; tantôt aveuglé par sa miséricorde, et tantôt intraitable par sa justice; tantôt sans yeux pour voir nos égaremens, et tantôt sans oreilles pour entendre les soupirs de tant de malheureux, ou que vous opprimez, ou que vous ne soulagez pas? *Dixerunt: Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.*

2. Et plutôt à Dieu, Messieurs, que ce fût là le seul abus de votre foi, et que, contents de méconnaître la vérité des attributs de Dieu, vous adorassiez au moins comme il faut la vérité de ses mystères! Et qu'est-ce qu'avoir pour objet de sa foi la vérité des mystères de Jésus-Christ? Est-ce conserver une idée vague et confuse d'un Dieu incarné, circonscis, crucifié pour nos péchés, ressuscité pour notre gloire? Est-ce soumettre son esprit à ces sentimens spéculatifs que l'éducation nous inspire, où la coutume et l'autorité nous retiennent, où les sens et l'amour-propre ne trouvent rien qui les puisse contrister? Est-ce enfin se faire un plaisir d'avoir devant les yeux la peinture des actions mémorables de mon Sauveur, ranger avec art des oratoires enrichis de tableaux et de miniatures qui nous les représentent, mettre sa dévotion à considérer quelquefois par amusement ces objets sacrés, en faire admirer aux autres la délicatesse et le prix, renfermer toute sa vertu dans cet appareil extérieur de pieux bijoux, et de sentences choisies gravées en lettres d'or sur le papier, effacées dans le cœur où elles devraient être? et sur ces apparences de religion, se flatter

d'avoir dans l'esprit la foi qu'on n'a que dans l'imagination qu devant les yeux? est-ce là, dis-je, croire comme il faut la vérité des mystères de Jésus-Christ? sont-ce des objets dignes de notre foi?

Non, non, Messieurs, ne vous bornez pas à ces objets sensibles; ne vous flattez pas d'être fidèles, parce que vous les aimez; mais que votre foi solide s'attache à l'esprit et à l'intérieur de nos mystères; qu'on en médite la grandeur, qu'on en désire la grâce et les influences; qu'on les imprime dans le fond de son âme, comme le grand saint Ignace, qui, à force de méditer Jésus-Christ, fit voir son nom gravé dans son cœur après sa mort; comme Thérèse, qui, par la force de sa foi, fit passer les plaies de son époux de son esprit à son cœur: comme saint Paul, qui porta sur son corps les stigmates de Jésus-Christ crucifié, dont il était pénétré, *stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* En un mot, avoir la vraie foi de nos mystères, ce n'est ni en aimer les images par amusement, ni en méditer les circonstances avec quelque sensibilité, ni en rejeter les doutes et les contradictions apparentes: c'est en croire toutes les conséquences, et se les appliquer; c'est se dire à soi-même: Un Dieu s'est anéanti pour moi, c'est donc un devoir indispensable de m'anéantir et de m'humilier avec lui: un Dieu a souffert pour mes péchés les tourmens les plus sensibles, c'est donc une loi pour moi de fuir au moins les délices criminelles, de supporter sans murmure les peines de mon état, de chercher avec moins d'empressement les aises et les commodités de la vie: un Dieu est mort pour moi, il faut donc que je vive au moins pour lui. Voilà, chrétiens, ce que j'appelle avoir la vraie foi des mystères de Jésus-Christ; car rien n'est plus vrai ni plus important dans ses actions que ces conséquences que j'en tire. Non, Seigneur, il ne me sert de rien de croire que vous êtes incarné pour devenir mon exemplaire, si je ne me crois pas obligé de vous suivre; il ne me sert de rien de croire que vous fûtes ma victime sur la croix, et qu'on vous offre encore tous les jours sur l'autel pour moi, si je ne me crois pas obligé de m'immoler avec vous; il ne me sert de rien de croire que vous êtes la vie à laquelle j'aspire, si je ne vous regarde comme la voie par laquelle je dois marcher; il ne me sert de rien enfin de croire, ni la vérité de votre être, ni les conséquences de vos mystères, si je ne m'attache encore à la vérité de vos paroles et de votre Evangile!

3. Il n'est rien de plus constant ni de mieux établi dans la religion que la vérité de l'Evangile, qui est l'objet le plus sensible de notre foi; car si cet Evangile n'eût été vrai, disent les Pères, tant d'apôtres l'eussent-ils annoncé sans contrariété? tant de saints l'eussent-ils pratiqué sans intérêt? tant de sages se fussent-ils laissé persuader à douze pêcheurs? Si cet Evangile n'eût été vrai, eût-on vu le ciel opérer tant de miracles pour autoriser des fables? les martyrs

verser tant de sang pour les soutenir ? les tyrans employer en vain tant de promesses et de menaces pour les détruire : eût-on vu les peuples entiers renoncer tout d'un coup aux superstitions d'une religion commode, pour se soumettre aux lois d'une doctrine rigoureuse ? Non, non, Messieurs, si l'Évangile n'eût été véritable, il ne se fût jamais perpétué jusqu'à nous, malgré tant d'obstacles : et cependant vous croyez cet Évangile, quand il vous raconte l'histoire de Jésus-Christ ; et vous ne le croyez plus, quand il vous ordonne l'amour de sa croix : vous croyez cet Évangile, quand il vous dit que vous resuscitez pour la gloire ; et vous ne le croyez plus, quand il vous ordonne de vivre dans l'humilité : vous croyez cet Évangile, quand il vous dit que Dieu pardonne au pécheur qui revient à lui ; et vous ne le croyez plus, quand il vous ordonne de pardonner à vos ennemis à son exemple, d'arracher l'œil qui vous scandalise, c'est-à-dire, de fuir ceux qui vous engagent au péché, quelque chers qu'ils vous puissent être, et de pratiquer la pénitence, si vous ne voulez périr comme Sodome, *nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.*

Il est vrai, chrétiens, qu'on ne nie pas hautement la vérité de l'Évangile : un reste de pudeur vous fait respecter ces oracles sortis de la bouche d'un Dieu ; par un tour artificieux de l'amour-propre, l'on veut toujours avoir la consolation de croire ; et chacun, dans son infidélité même, tâche de sauver le nom et la gloire de sa foi. Mais qu'il en est peu qui conservent cette foi pure de l'Évangile, qui croient ses maximes sans raisonnement, qui se les appliquent sans adoucissement, qui les consultent comme la règle unique et invariable de leur conduite ! Car examinez ici votre foi, âmes sensuelles, aux pieds des autels de Jésus-Christ : croyez-vous à l'Évangile, lorsqu'il vous dit que personne n'est dispensé de suivre ses maximes, vous qui regardez votre engagement dans le monde, votre délicatesse, votre qualité, comme une dispense légitime des règles qu'il vous prescrit ? Croyez-vous à l'Évangile, lorsqu'il vous dit que la voie qui conduit au ciel est étroite, vous qui, alarmés au seul nom de la mortification, prétendez vous sauver par la voie large de l'impénitence et des plaisirs qui vous conduisent à l'enfer ? Croyez-vous à l'Évangile, lorsqu'il vous dit que vous rendrez compte au Seigneur de tous les moments de votre vie, vous qui la perdez tout entière dans ces conversations inutiles, dans ces parties de plaisir, dans ces amusements de vanité qui renaisent tous les jours ? Non, non, Messieurs, ce n'est pas avoir la foi de l'Évangile, de l'é luder, de l'adoucir, de l'expliquer au gré de sa cupidité : et ne pas avoir la foi de l'Évangile, c'est être exclus du royaume de Dieu, c'est être condamné à l'enfer dès cette vie, dit Jésus-Christ même, *qui non credit, jam judicatus est.*

Vérité divine de l'Évangile, jusqu'ici si peu consultée, je te reconnais donc aujourd'hui

pour l'objet de ma foi car cet objet doit être immuable. et la vérité seule ne change jamais, dit saint Augustin. (*Aug. IV, Conf. 8*). C'est elle qui nous enseigne la même chose dans tous les temps ; qui demeure ferme pour nous condamner quand nous changeons ; qui subsiste comme une règle immuable pour nous redresser quand nous nous égareons : car sans cette règle de la vérité, nos égarements ne seraient-ils pas éternels, ajoute ce Père, puisque nous n'aurions point de principe infaillible pour les reconnaître, ni de terme assuré pour revenir de nos erreurs : *quis docet nos, nisi stabilis veritas... Quia nisi maneret cum erraremus, non esset quo rediremus?* C'est donc à toi, vérité stable des Écritures, c'est à toi que je veux m'attacher ; je te vois dans tous les temps régler la religion sur les mêmes maximes ; sanctifier les anciens patriarches par le même esprit que nous, dit l'Apôtre, *habentes eundem spiritum fidei* ; changer la discipline et les cérémonies de l'Église, sans en altérer la foi ; ajouter, retrancher, tailler quelques pierres de cet édifice spirituel, sans jamais toucher au fondement, qui est Jésus-Christ et son Évangile, *fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est.* Altérez-le, cet Évangile, prédicateurs complaisants, pour vous accommoder aux passions des hommes : adoucissez-le par vos lâches décisions, directeurs indulgents, pour retenir les pénitents sous votre empire : étendez-le, sensuels : tâchez de vous le cacher, impies ; c'est votre cupidité qui change ; mais la vérité, qui vous condamne, ne changera jamais, *veritas Domini manet in æternum.*

Tirons la conséquence, Messieurs, et disons que, si l'objet de notre foi est immuable, notre foi doit être toujours la même, au milieu des disgrâces, des tentations, des révolutions qui l'éprouvent. Telle était celle des premiers enfants de l'Église ; rien n'était capable de leur faire abandonner la vérité connue. On les voyait, fermes au milieu des tourments, insulter les tyrans, mépriser la vie, et demeurer attachés à Jésus-Christ aux dépens de tout ce qu'ils possédaient, retenus par la seule force de la vérité, dit un Père, *nemo discedit ipsa veritate retinente (Lactant)*. Mais où trouver aujourd'hui l'ombre de cette foi, et quoi de plus inconstant que la vôtre ? Être ébranlés dans vos devoirs par les moindres tentations, troublés sur nos mystères par des raisonnements humains, aveuglés par l'amour-propre sur les maximes les plus importantes de la morale ; est-ce avoir une foi immuable et constante ? Est-elle plus invariable, cette foi, dans les ministres des autels ? Changer sans cesse de sentiments, pour s'accommoder au temps ; aujourd'hui déclarés pour la morale sévère, par religion ; demain partisans du relâchement, par politique ; tantôt prêchant les vérités exactes de l'Évangile, pour satisfaire sa conscience, et tantôt les altérant au gré du monde, pour ménager sa fortune ; quelquefois foudroyant dans la chaire le luxe, le jeu, les spectacles ; tous les jours les tolérant dans le tribunal, et

pardonnant en secret par un excès de condescendance tout ce qu'on condamne en public par une ostentation de zèle, est-ce être ferme et constant dans sa foi? Mais si cette foi doit être immuable, parce qu'elle a la vérité pour son objet, elle doit être agissante, puisqu'elle a la charité pour son esprit.

Si la charité est l'âme de toutes les vertus, comme l'enseigne saint Augustin (*De Morib. Eccl.*, c. 15) : ou plutôt, si, selon les principes de ce Père, il n'y a dans la religion qu'une seule vertu, qui est la charité déguisée sous des noms différents, selon ses différents exercices; si la tempérance n'est autre chose qu'une charité pure qui se prive de tout pour son Dieu; la force, une charité généreuse qui souffre tout pour lui; la justice, une charité équitable qui rend à chacun ce qu'elle lui doit; la prudence, une charité lumineuse qui discerne ce qui nous conduit à notre fin d'avec ce qui nous en éloigne : *Quod quadripartita dicitur virtus ex ipsius amoris vario affectu dicitur*; ne doit-on pas dire, à plus forte raison, que cette même charité est l'âme et l'esprit de la foi, puis que sans elle, la foi la plus éclatante n'est rien, selon l'Apôtre, et qu'il serait inutile pour le salut de pouvoir transporter les montagnes par la force de sa foi, si on ne le faisait pas par le motif et par l'esprit de la charité : *Si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum.*

Votre foi est-elle animée de cet esprit, chers auditeurs? sondez-vous. Cette conviction intérieure des vérités de la religion, dont vous vous glorifiez, n'est-elle point stérile dans vos cœurs? Aimez-vous ce que vous croyez? Et vivant en apparence dans la profession extérieure de la foi, n'êtes-vous point morts en effet par la privation de la charité vivifiante? *Qui non diligit, manet in morte.* Si cela est ainsi, voici, chrétiens, dans le Centenier de notre Evangile, de quoi vous instruire ou vous condamner. Car voyez-le, ce saint homme : il ne demeure pas immobile dans la foi de Jésus-Christ; persuadé de sa divinité, il ne se borne pas à une vaine spéculation de ses grandeurs, il ne s'endort pas comme tant d'autres sur l'espérance oisive de sa miséricorde et de sa bonté, il n'attend pas qu'il fasse tout; mais suivant les lumières de sa foi, qui lui découvre son pouvoir, on le voit courir à lui, *accessit*, épancher les désirs de son cœur en prières vives et efficaces, *accessit rogans*, s'anéantir lui-même, oublier son rang et sa fortune, pour exalter Jésus-Christ : *Domine, non sum dignus*; et par une confiance qui n'eut jamais d'exemple, et qui doit confondre ceux qui, dans leurs maladies, mettent toute leur espérance dans les hommes, attendre d'une seule parole du Sauveur ce que l'art des médecins et les forces de la nature n'avaient pu faire : *Tantum dic verbo et sanabitur puer meus.*

Et quel est, Messieurs, l'esprit qui anime ainsi sa foi? La charité, la charité toute pure attendrit son cœur sur l'infirmité de son ser-

viteur. On ne le voit pas, comme tant d'autres maîtres, dont la dureté nous scandalise, négliger dans la maladie, comme des étrangers, des domestiques qu'ils doivent aimer comme leurs frères, selon l'Apôtre. On ne le voit pas, comme eux, se décharger sur les hôpitaux du soin de ces tristes victimes, qui se sont consumées pour eux; oublier tout d'un coup tant de travaux soutenus pour leurs intérêts, tant de veilles essuyées pendant leurs divertissements et leurs plaisirs, tant de courses et d'incommodités souffertes pour servir à leurs passions, et ne payer que d'ingratitude des services qui mériteraient toute leur tendresse et tous leurs soins. Non, non, chrétiens, la foi du Centenier n'a rien de cette insensibilité cruelle; la charité, qui l'anime, lui fait voir avec douleur la paralysie qui enchaîne des mains qui l'ont servi, et exprimer avec force les rigueurs d'un mal dont il a peut-être été l'occasion : *Domine, puer meus jacet paralyticus, et male torquetur.*

Pour comprendre, Messieurs, si votre foi est animée de la sorte, examinons, s'il vous plaît, quelle est la nature de la charité qui doit en être la vie. C'est d'agir toujours, disent les Pères; car au lieu que la cupidité cherche ici-bas le repos qui ne s'y trouve jamais, la charité ne respire que le mouvement et l'action. Ennemie de la mollesse et de l'oisiveté, on la voit dans une douce agitation, tantôt courir à ce prisonnier, pour adoucir ou rompre ses chaînes; tantôt s'exercer dans les hôpitaux, à soulager les malades ou ensevelir les morts; là, descendre dans les cabanes des familles honteuses, pour y découvrir leurs besoins; ici, s'élançant dans le sein de Dieu, pour contempler ses grandeurs; partout, dans le mouvement et dans l'action, se faire connaître par ses œuvres, et cesser d'être, quand elle cesse d'agir : *Da vacantem amorem, et nihil operantem.* Or, Messieurs, si le propre de la charité est d'être toujours dans le mouvement, la foi qu'elle anime ne doit-elle pas être agissante? Ne faut-il pas qu'on voie le vrai fidèle dans des empressements continuels pour son Dieu, s'occuper de sa grandeur, travailler pour sa gloire, obéir à ses lois, et faire passer ses vérités de l'entendement qui les connaît et qui les croit, à la volonté qui doit les aimer, et de la volonté qui les aime, à la main qui les pratique? *Ostende mihi ex operibus fidem tuam.* Autrement, Messieurs, comment discerner le chrétien d'avec l'infidèle, le juste d'avec l'impie? Voyez-les tous deux dans la vie civile, remplir les mêmes emplois, suivre les mêmes lois du siècle, garder toutes les bienséances que l'honnêteté prescrit, sauver toutes les apparences de la même religion; vous les confondez ensemble, et souvent le monde surpris par des dehors trompeurs, canonise l'impie et condamne le chrétien. Mais observez-les sur les devoirs de leur foi, vous verrez l'un agir selon l'Evangile, et l'autre selon ses passions; le juste, soulager les pauvres, dans lesquels sa foi lui découvre Jésus-Christ, et l'impie les négliger malgré

ses lumières : en un mot, l'un fera paraître une foi vive et agissante, et l'autre une foi morte ou dissimulée, dit saint Bernard : *Fides vel mortua est, vel ficta.*

2. La foi morte est celle qui n'est point animée par la charité. Car ce qu'est l'âme au corps, la charité l'est à la foi, disent les Pères ; et comme le corps cesse de vivre, sitôt que l'âme s'en sépare, la foi meurt, quand la charité qui l'animait est éteinte : *refrigescente charitate, fides moritur, ut corpus anima recedente.* Tel est l'état déplorable où vous vous trouvez, mondains, et vous n'y pensez pas ; vous croyez vivre de la vie de la foi, et pour la plupart vous l'avez perdue : je vous vois comme autant de morts dans la religion, immobiles dans les voies de Dieu, froids et glacés pour ses intérêts, sourds à ses promesses et à ses menaces, sans yeux pour admirer ses merveilles, sans action pour exécuter ses volontés, insensibles aux chaînes, à la corruption, aux ténèbres du monde et du péché, où vous êtes ensevelis et entraînés sans résistance, comme des cadavres, au gré des passions qui vous conduisent au tombeau : *Fides mortua est.* Reconnaissez-vous, surtout, à ce portrait, esprits forts et savants qui m'écoutez ; et malgré cet orgueil, qui accompagne toujours vos lumières, avouez que vous n'avez qu'une foi morte, vous qui, convaincus de la vérité de nos maximes, connaissez tout ce qu'on doit croire, et le croyez en effet par raison ; mais qui, tout occupés à multiplier vos lumières, ne trouvez jamais de temps pour les suivre ; perdant en vaines spéculations une vie destinée à des actions saintes ; joignant, par une alliance monstrueuse, à un esprit lumineux, un cœur glacé, des mains immobiles, et vous reposant ainsi de votre salut sur la connaissance des vérités que vous ne pratiquez pas : *Fides mortua est.*

3. Mais je veux que votre foi soit vivante ; je veux que tous ces actes de religion, ces bonnes œuvres, ces aumônes que vous faites de temps en temps soient des preuves qu'elle n'est pas morte, puisqu'elle opère encore : que gagniez-vous par ces œuvres pénibles, si elles ne viennent que d'une foi feinte : *Fides ficta* ? Et si vous me demandez ce que c'est qu'une foi feinte, écoutez l'idée que je vous en donne, et là-dessus examinez la vôtre pour la réformer. La foi feinte est celle qui agit par tout autre esprit que celui de la charité : sainte dans ses œuvres, et corrompue dans ses intentions ; se servant de Dieu pour arriver à ses fins, et, sous les couleurs de la vertu, cachant la corruption de son cœur et l'injustice de ses desseins : en sorte qu'on peut dire à ces faux fidèles ce que saint Augustin disait aux manichéens : Ce n'est pas la charité qui vous fait obéir à la loi de Dieu, mais tantôt la honte, pour n'être pas déshonorés devant les hommes ; tantôt la crainte, pour ne pas encourir les peines dont les lois vous menacent ; tantôt une louable habitude, qui vous éloigne du mal que vous fuyez : *Aut pudore repriméris, aut timore frangeris, aut malum bona aliqua consuetudine hor-*

rescis (Aug., lib. XV *contra Faustum*, c. 7).

Telle est votre foi, âmes hypocrites, qui, n'ayant point dans votre conduite d'autre but que votre propre gloire et l'approbation du monde, rapportez tout à cette fin funeste, ne remplissez les devoirs de la religion que pour satisfaire à ceux de la bienséance, n'affectez de paraître fidèles que pour n'être pas déshonorés comme impies, cachant ainsi sous les couleurs d'une foi feinte la honte d'une véritable infidélité : *Pudore repriméris.*

Telle est votre foi, âmes serviles, qui n'agissez que par la crainte des peines. Un mouvement de frayeur vous pousse aux pieds des prêtres, une pensée de l'enfer suspend pour quelques jours la jouissance de vos plaisirs, la mort imprévue d'un parent ou d'un ami vous inspire le désir de changer de conduite ; mais ces mouvements de votre foi ne durent pas, ce sont des fleurs qui ne portent jamais de fruit, ce sont des enfants qui meurent dans le sein de leur mère, dit saint Augustin : *Inchoationes fidei conceptionibus similes* (*Quæst. 2 ad Simplic.*). La pensée de la mort se dissipe, la crainte de l'enfer s'évanouit, votre foi meurt, et vos belles résolutions meurent avec elles, parce que l'esprit seul de la crainte les avait formées : *timore frangeris.*

Telle est enfin votre foi, chrétiens grossiers qui, dans les exercices de votre religion, n'êtes soutenus et conduits que par l'habitude, courant aux églises parce que le torrent vous y porte, assidus aux prédications parce que la mode et la saison vous y convient, fidèles à mille autres pratiques parce que l'éducation vous les a rendues naturelles ; mais en tout cela, sans intérieur et sans esprit, sans cœur et sans charité, soutenus par la seule habitude : *Malum bona aliqua consuetudine horrescis.* Quand vous aurais-je mis devant les yeux tant de faux chrétiens, dont la foi commode n'agit que par tempérament, solitaires par mélancolie, actifs par humeur, contemplatifs par oisiveté, innocents par faiblesse, pénitents par chagrin, ennemis du jeu par avarice, se crimonisant pourtant en secret sur toutes ces fausses vertus qui sont plutôt l'ouvrage d'un amour-propre raffiné, que d'une foi véritable ?

Car revenons-y, Messieurs, la foi véritable est celle qui ne suit les mouvements, ni de la honte, ni de la crainte, ni de l'intérêt, ni de l'amour-propre ; mais de la charité seule qui la doit faire agir. Si vous l'avez, cette foi vive, faites-la connaître par vos œuvres ; que je vous voie, dans un saint mouvement, ouvrir vos mains aux besoins des pauvres, les armer contre votre propre chair pour mortifier ses passions, courir à cet ennemi dont vous entretenez les ressentiments par vos froideurs, fuir cet ami dont vous nourrissez la passion par vos assiduités et vos caresses, chercher dans la retraite l'innocence que vous avez perdue dans le commerce du monde ; et dans toute votre conduite, sanctifier les lumières de votre foi par les ardeurs de votre charité. Et ne me dites pas que votre condition vous empêche de remplir tous les devoirs de votre foi : le Centenier était de

qualité, et ne s'en dispensait pas. Ne vous excusez pas sur les distractions de vos emplois ou de votre négoce : le Centenier vivait dans la profession tumultueuse des armes, et sa foi n'en souffrait pas. N'alléguez pas les obstacles du monde et de la coutume qui vous entraîne : le Centenier vivait parmi des idolâtres, et ne les imitait pas. Mais pensez que rien ne justifiera votre infidélité devant Dieu, et que toutes les vérités que vous aurez connues paraîtront écrites au jour du Seigneur pour vous condamner. Vous avez connu la vérité de mon Evangile, libertins, et vous l'avez censuré, vous l'avez méprisé ; vous avez connu la nécessité de la pénitence, sensuels, et vous n'avez aimé que les plaisirs ; vous avez été persuadés que j'étais mort pour vous, pecheurs, et vous n'avez pu vivre pour moi : la foi, qui vous a instruits, va vous condamner ; la vérité, qui n'a pas été votre règle, va devenir votre juge ; et le lâche serviteur dont la paresse a enchaîné les mains et rendu la foi inutile, sera précipité, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures, pour y vivre dans les larmes et les grincements de dents : *Serenum inutilem eicit in tenebras exteriores ; illic erit fletus et stridor dentium.*

Tremblez, chrétiens peu fidèles, à la seule idée de cette sentence qui vous menace ; et, pour l'éviter, remportez de ce discours trois paroles de l'Apôtre, qui renferment tous vos devoirs. Soyez fermes, dit-il, dans l'objet de votre foi, en sorte que, ni la crainte, ni la cupidité, ni les respects humains ne vous la fassent jamais abandonner : *Stare in fide.* Soyez courageux à suivre les maximes de votre foi, en sorte que les obstacles de votre condition ne vous en puissent détourner : *Viriliter agite.* Soyez aimés par la charité, dans l'exercice de votre foi, en sorte que vous n'en perdiez jamais le mérite par des motifs impurs : *Omnia vestra in charitate fiant.* En un mot, que votre foi, toujours immuable, ait la vérité pour son objet ; que votre foi, toujours agissante, ait la charité pour son esprit ; que votre foi, toujours simple, ait l'humilité pour son effet, afin qu'elle ait un jour la gloire pour sa récompense. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CAREME.

Sur le pardon des ennemis.

Diligite inimicos vestros... estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.

Aimez vos ennemis... et soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (Matth., V, 44, 48).

N'aimer que ceux qui nous aiment, c'est, selon Jésus-Christ, la vertu des publicains, gens intéressés, qui négocient l'amitié comme l'argent, et qui mettent à profit jusqu'aux affections du cœur les plus pures et les plus gratuites. Se contenter de saluer nos frères, et borner l'amour qu'on leur doit aux bienséances d'une honnêteté stérile, c'est une vertu de païen, qui n'a que l'apparence et les dehors d'un amour sincère ; mais aimer nos ennemis, prouver notre amour par nos bien-

faits, consacrer nos bienfaits par nos oraisons, ce n'est plus la vertu, ni des publicains, ni des gentils, c'est le dernier effort de la grâce évangélique, c'est la vertu de Dieu même.

Aimez vos ennemis, dit Jésus-Christ, et soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Le précepte est difficile, mais le modèle est noble et puissant. Le précepte est difficile : car, qu'est-ce qu'aimer un ennemi ? S'élever au-dessus de la chair et du sang, combattre les sentiments de la nature les plus vifs, triompher de son cœur et de ce faux honneur qui nous porte à la vengeance. Qu'est-ce qu'aimer un ennemi ? Baiser la main qui nous frappe, combler de bienfaits ceux qui nous outragent, découvrir le bras invisible du Seigneur dans ceux qui nous affligent, rendre les bénédictions pour les malédictions ; en un mot, oublier qu'on est homme, se modérer en chrétien, pardonner en Dieu, c'est le précepte que l'Evangile nous fait aujourd'hui. Quoi de plus difficile et de plus impraticable à la nature ?

Mais d'ailleurs, quoi de plus noble et de plus puissant que le modèle qui nous y porte ? Soyez parfaits dans l'amour des ennemis, comme votre Père céleste est parfait. Observons, s'il vous plaît, ce modèle, examinons la conduite de Dieu dans les outrages qu'il souffre de la part des pécheurs, et disons qu'il fait pour eux trois choses que nous devons imiter. Premièrement, il évite avec honte l'inimitié des hommes ; en second lieu, il met tout en usage pour la terminer : enfin, il la supporte avec patience, s'il ne peut encore ni l'éviter ni la finir. Voilà, selon le grand Augustin, la règle que vous devez suivre dans les inimitiés ; évitez-les avec prudence : *Vitent cautissime* : c'est mon premier point ; terminez-les avec promptitude : *Finiant citissime* : c'est le second ; supportez-les avec modération, si vous ne pouvez les finir : *Ferant æquissime* : c'est le troisième. Eviter, terminer, supporter les inimitiés, c'est tout mon dessein. Demandons les lumières de cet Esprit saint qui forme la charité dans les cœurs, comme il forma dans le sein de Marie celui qui fit mourir nos inimitiés dans sa personne, au salut de l'ange : *Ave, gratia, etc.*

PREMIER POINT.

Eviter d'avoir des ennemis, c'est un précepte de Jésus-Christ, qui consiste à remplir avec exactitude tous les devoirs de la société, et à pratiquer cette charité universelle qui souffre tout, qui donne tout, qui n'envie rien, qui ne s'irrite de rien, et de laquelle le Sauveur a fait sa loi favorite et son précepte par excellence : *Hoc est præceptum meum, præceptum meum ut diligatis invicem.*

Accomplissez ce précepte, Messieurs, et nous n'aurons plus d'inimitiés à combattre ; prévenez les divisions par une conduite circospecte à l'égard du prochain, et nous n'aurons plus d'ennemis à réconcilier ; conservez cette union sainte où vous êtes entrés par le baptême, et tout sera beau, tout sera pacifique, tout sera saint dans la religion ; car de

là dépend, et la beauté de l'Eglise, et la paix de la société, et la sainteté de la religion même. Suivez s'il vous plaît, ces principes que j'établis.

Point de beauté dans l'Eglise, sans l'union des cœurs qui doit y régner; car rien n'est beau que par l'unité, dit saint Augustin (*Lib. I de Gen., c. 21*). Qu'est-ce qui fait un bel homme? la liaison et l'harmonie de toutes les parties qui le composent. Séparez ces parties, arrachez cet œil, dérangez ces traits: ce qui fut un chef-d'œuvre devient un monstre. Qu'est-ce qui rend l'Eglise toute belle, comme l'appelle le Saint-Esprit? la parfaite intelligence de tous les fidèles qui la composent, l'union sincère du cœur de ses enfants, telle qu'on la voyait dans sa naissance: *Cor unum et anima una*. Car, en effet, si l'Eglise n'est qu'un seul corps en Jésus-Christ, ne doit-elle pas avoir une seule âme, et de cette multitude de cœurs fondus ensemble, pour parler avec saint Augustin, par le feu de la charité, la grâce ne doit-elle pas former un seul cœur brûlant des mêmes désirs, élevé par les mêmes espérances, éclairé de la même foi, possédé du même Dieu: encore une fois, point de beauté dans l'Eglise sans cette unité: *Tanta est vis unitatis, ut que bona sunt tum multum placeant, cum in universum aliquid conveniunt*.

Ne cherchez point non plus de paix dans la société sans cette union que je vous préche. Des cœurs divisés par leurs passions se combattent sans cesse: comme ils ne tendent pas au bien commun, ils se traversent dans la recherche des biens particuliers qu'ils poursuivent; l'ambition d'un seul est combattue par la jalousie de mille autres; ils se supplantent, ils se renversent, ils ne trouvent que contradiction dans leurs voies, parce qu'ils ne connaissent pas le chemin de la paix, dit le prophète: *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt*.

Enfin, point de sainteté dans la religion même, si l'on n'est uni; car qu'est-ce qui fait la sainteté de la religion? le culte d'un Dieu par la pratique générale de toutes les vertus qui conspirent à sa gloire. Or, Messieurs, un seul homme, un chrétien divisé de tous les autres, peut-il avoir seul toutes les vertus? Si vous êtes pénitent, vous ne serez peut-être pas humble; si vous fuyez les plaisirs, vous ne haïrez pas les honneurs; si vous honorez Dieu par vos oraisons, vous n'aurez pas le mérite de la vie active; mais si la charité vous unit à vos frères, vous entrez dans la participation de toutes leurs vertus: le zèle de ce saint prêtre, la retraite de ce religieux, les aumônes de ce riche, l'humilité de ce pauvre, sont des biens qui vous sont communs avec eux, si vous les aimez; car c'est le bel avantage de la charité, de rendre tout commun parmi les chrétiens. Les faibles participent à la force des pénitents, les pénitents à l'humilité des faibles; la contemplation de l'un sanctifie l'action de l'autre, et de cette communion de vertus, se forme dans l'Eglise ce culte parfait, qu'un chrétien di-

visé de ses frères ne rend jamais à son Dieu. C'est dans l'union d'un même corps et d'un même esprit qu'on peut l'honorer dignement, selon l'Apôtre: *Unanimes uno ore*, et par conséquent l'on n'est rien dans la religion, non plus que dans la nature, si l'on n'est pas uni, si l'on n'est pas un, dit saint Augustin: *Nihil est esse unum esse* (*de Mor. Manich., c. 4*).

Ces grands principes une fois établis, quoi de plus dangereux que de rompre le lien sacré de la charité qui nous unit? quoi de plus important que d'éviter les inimitiés qui nous divisent? Eh! comment les éviter, me direz-vous? Revenons à notre modèle, et pour apprendre un art si difficile, remontons jusqu'au sein de Dieu, Il a des ennemis, vous le savez (tout pécheur est ennemi de Dieu). Hé! que ne fait-il point, ce Dieu de miséricorde, pour éviter nos inimitiés? Elles naissent d'ordinaire de trois sources, que je vous prie de remarquer: l'indifférence en est le premier principe, l'imprudence en fait naître les occasions, l'intérêt en fait éclater la violence: et vous nous apprenez, Seigneur, à éviter tous ces écueils. Votre amour prévient notre indifférence, votre sagesse nous en ôte les occasions, votre bonté oublie ses intérêts pour chercher les nôtres. Tel est, chrétiens, le modèle que vous devez suivre. Prévenez et gagnez tout le monde par une douceur chrétienne: *Charitas benigna est*; ôtez toute occasion de rupture, en ne faisant mal à personne: *Charitas non agit perperam*; sacrifiez généreusement vos intérêts au bien de la paix, et vous n'aurez jamais d'ennemis: *Charitas non querit quæ sua sunt*: appliquons-nous, s'il vous plaît, à ces trois moyens.

Premièrement, Dieu évite notre haine en nous aimant le premier. Il nous a aimés dans tous les temps; il nous aime dans tous les états, dit saint Augustin (*In psal. LXX*) après l'Ecriture: dans le néant, pour nous créer; dans la nature, pour nous conserver; dans le péché, pour nous pardonner; dans la grâce, pour nous soutenir; dans la persévérance, pour nous couronner. Et quand vous aurai-je raconté les formes différentes que prend sa charité pour vous gagner? Facile à écouter vos besoins, prompte à les soulager, douce pour excuser vos faiblesses, sévère pour réveiller votre tiédeur, quelle indifférence ne serait pas vaine par tant de marques de tendresse? et qui pourrait refuser son cœur à un Dieu qui donne le sien? *charitate perpetua dilexi te*.

Modèle excellent, que vous devez suivre pour n'avoir jamais d'ennemis: aimez, et vous serez aimés: *diligite*. Vous le devez, et comme hommes et comme chrétiens. Comme hommes, vous trouverez mille avantages dans cette union, dit saint Chrysostome (*Homil. 32, in I Cor., XIII*); car vous élevant par là au-dessus des bornes étroites de la nature, vous serez autant de fois multipliés que vous aurez d'amis différents; vous trouverez en eux mille langues prêtes à vous justifier, si l'on vous calomnie; mille

mais prêtes à vous soutenir, si l'on vous attaque ; un seul homme aura le crédit, la gloire, les richesses, la vertu de mille autres, *admirabile hoc est*, dit saint Chrysostome, *quod ex uno mille facere possit charitas (Ibid.)*. Ce n'est pas tout, dit ailleurs ce Père : la charité se répandant ainsi partout, il ne faudra plus ni juges ni lois pour maintenir le bon ordre dans la société ; dès lors que tous aimeront et seront aimés, l'on n'aura plus d'injures, de médisances, d'injustices, de procès à craindre, et le nom même du vice sera banni d'une société si sainte. Comme chrétiens, si vous aimez Jésus-Christ, vous devez aimer ses membres. Par là, vous devenez une portion de lui-même, dit saint Augustin (*Tract. X in Epist. Joan.*) ; vous entrez, par votre amour, dans l'union de son corps divin : en sorte que tous ensemble vous ne faites plus qu'un seul Jésus-Christ qui s'aime lui-même : *Erit unus Christus amans seipsum*.

Eh ! quoi de plus engageant que ce motif pour nous aimer les uns les autres ? Nous sommes membres d'un même corps, enfants d'un même père, animés d'un même esprit, nourris d'un même pain, destinés à un même héritage, et composant tous ensemble cette cité sainte, où nous serons unis toute l'éternité. Quoi de plus aimable qu'un chrétien qui, pénétré de ces sentiments, vit ici-bas sans ennemis, envisageant toujours cette société éternelle qu'il doit avoir avec ses frères, plein d'égards et de ménagements pour eux, attentif à étudier tout ce qui peut leur plaire, circonspect à éviter tout ce qui les blesse, les prévenant dans tous les devoirs d'une honnêteté chrétienne, s'accommodant à leurs humeurs, les supportant dans leurs faiblesses, et imitant ainsi cette charité universelle de l'Apôtre qui se fait toute à tous pour les gagner tous : *Omnibus omnia factus sum ut omnes lucrifaciam*. Voilà le secret de n'avoir jamais d'ennemis.

Mais, hélas ! bien loin d'éviter cette indifférence qui les irrite, on nourrit dans son cœur des antipathies secrètes pour tous ceux qui n'ont pas le bonheur de nous plaire ; on vit dans une insensibilité cruelle pour eux : et, comme si nos propres froideurs ne suffisaient pas pour nous condamner, on entre dans celles de ses amis ; on épouse en mille occasions la haine d'autrui ; on la reçoit quelquefois par succession de ses pères, comme une portion de leur héritage ; on voit des familles entières divisées depuis des siècles, sans autre raison que l'antipathie des parents, qui ne s'aimaient pas ; et l'on aime mieux être héritier de la haine d'un père mort dans l'inimitié, que de la charité d'un Dieu crucifié pour ses ennemis.

2. Trop heureux encore si l'on n'avait que des inimitiés héréditaires ; mais combien fournit-on d'occasions qui en suscitent de nouvelles ! C'est la seconde chose que Dieu évite à l'égard des hommes. Comme il connaît le penchant de votre cœur à s'éloigner de lui, il ne vous en donne jamais l'occa-

sion ; mais proportionnant toujours sa conduite à votre faiblesse, il vous ménage, il détourne de devant vous tout ce qui peut vous faire tomber ; il vous marque dans sa loi, et ce que vous devez craindre, et ce que vous devez aimer pour lui plaire. Après cela : Venez, dit-il par son prophète ; rapprochez-moi, si vous l'osez, que je suis l'occasion de votre perte, moi qui n'ai rien oublié pour vous gagner : *Venite, et arguite me (Isai., I)*.

Imitez-vous ce grand exemple, chrétien ? et pour éviter l'inimitié de vos frères, leur ôtez-vous toute occasion de vous haïr ? L'apôtre saint Paul vous l'ordonne comme l'un de vos premiers devoirs : Soyez attentifs, dit-il, non-seulement à conserver la charité dans vous-mêmes, mais à ne point donner aux autres l'occasion de la perdre : *Nemini dantes ullam offensionem*. Comme si ce grand apôtre vous disait : Sachez, chrétiens indiscrets, que rien n'est plus délicat que la charité : c'est une fleur qu'un souffle ternit, c'est un trésor enfermé dans des vases fragiles qu'il faut ménager. Car, comme cette charité réside dans le cœur, ou plutôt comme elle est elle-même le cœur du chrétien, la moindre plaie qu'on lui fait est mortelle ; une parole imprudente l'altère, un rapport indiscret l'affaiblit ; un mépris, une injure lui donnent le coup de la mort ; et la charité une fois éteinte, le cœur se remplit d'argurs et d'inimitiés qui ne finiront peut-être jamais : donc rien de plus important, dans la vie chrétienne, que d'ôter les occasions qui font perdre la charité, *nemini dantes ullam offensionem*.

Cependant, contre cet avis de l'Apôtre, ne s'attire-t-on pas tous les jours des ennemis, faute de ménagements ? N'indispose-t-on pas ses frères, tantôt par imprudence et tantôt par malignité, quelquefois par orgueil et souvent par trop de délicatesse ? Par imprudence l'on parle légèrement du prochain : emportés par la chaleur de la conversation, l'on permet à sa vivacité tout ce qui l'égaie ; plus attentifs à paraître spirituels que chrétiens, l'on fait servir les défauts des uns au plaisir des autres, l'on sacrifie la charité à ses fausses joies ; et sous prétexte qu'on n'a point de mauvaises intentions, l'on se flatte qu'il est permis de tout dire : comme si Jésus-Christ ne nous avait pas déclaré, dans son Evangile, qu'une parole de mépris dite à notre frère sera sévèrement jugée, parce qu'elle peut l'aigrir et l'indisposer : *Qui dixerit fratri suo : Raca, reus erit concilio*. Première source d'inimitiés : l'imprudence.

D'autres, plus coupables encore, se font des ennemis par malignité. Au lieu de profiter des vertus des autres et d'imiter l'abeille, qui, volant de fleurs en fleurs, en recueille le suc innocent pour en composer un miel délicieux, ces esprits malins imitent les serpents, qui ne prennent que la corruption de ce qu'ils touchent, pour en former le venin qu'ils veulent répandre. Vous les voyez tout occupés des défauts d'autrui, censurer les actions les plus innocentes, donner un

mauvais tour aux plus saintes, indisposer les uns par des railleries piquantes, aigrir les autres par des rapports malins, et de ces faibles étincelles, dit un apôtre, allumer l'incendie des ressentiments qu'on voit éclater. Seconde source d'inimitiés : la médisance et la malignité.

Quelques-uns, présomptueux et pleins de l'estime d'eux-mêmes, s'élèvent partout au-dessus des autres : les grands, fiers de leur naissance ou de leur crédit, ont quelquefois pour les petits des airs méprisants qui les rendent odieux ; les savants, entêtés de leurs opinions, ne les défendent que trop souvent aux dépens de la charité, et, négligeant la vraie doctrine de Jésus-Christ, dit l'Apôtre (I *Tim.*, VI), pour soutenir des questions inutiles ou des traditions humaines, ils se font autant d'ennemis qu'ils trouvent d'esprits opposés à leurs sentiments. Car de là naissent les disputes, l'envie, les mauvais soupçons, dit saint Paul : *Ex quibus oriuntur invidia, contentiones, suspiciones malæ*. Troisième source d'inimitiés : la présomption, l'attachement orgueilleux à ses sentiments.

Plusieurs enfin se font des ennemis par trop de délicatesse. Ils ne peuvent rien souffrir du prochain : une parole innocente les indispose, une bienséance négligée les irrite ; ils pèsent tout au poids de leur amour-propre, ils examinent tout avec une exactitude scrupuleuse ; et lors même que l'action se peut excuser, ils vont creuser jusque dans l'intention, pour y trouver de quoi s'aigrir : comme si nos amis pouvaient être impeccables, comme si l'amour du prochain, que Jésus-Christ nous ordonne, était une loi d'amour-propre qui s'offense de tout, et non pas une loi de charité qui ne s'irrite de rien : *Charitas non irritatur!* Non, non, Messieurs, la charité, dont Jésus-Christ vous a fait un précepte, ne consiste pas, comme l'amitié profane, dit saint Augustin (In *psal.* CXXIX) après l'Apôtre, à jouir des douceurs de la conversation, à recevoir les secours mutuels d'une grande société, à décharger son cœur à un ami pour se consoler dans ses disgrâces, mais à supporter sans murmure une humeur fâcheuse, à s'accommoder aux faiblesses d'autrui, à excuser ses défauts quand on ne peut les corriger : *Invicem onera vestra portate*. Portez encore votre charité plus loin ; et, pour éviter les inimitiés, sachez sacrifier dans les occasions quelque chose de vos intérêts : *Charitas non quærit quæ suæ sunt*.

3. C'est le dernier artifice que Dieu emploie pour n'avoir jamais d'ennemis. En toutes choses il semble s'oublier lui-même pour chercher nos avantages ; il nous a faits pour lui, mais il a fait tout le reste pour nous, il rapporte tout à notre sanctification, à notre bonheur, à notre gloire : ses créatures, sa loi, ses mystères, ses sacrements, ses humiliations, ses grandeurs, tout est pour nous, afin que nous soyons à Jésus-Christ, dit l'Apôtre : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi*.

Désintéressement divin qui doit vous confondre, vous qui rapportez tout à vous-

mêmes, et qui trouvez dans la recherche de vos propres intérêts la source des inimitiés que vous devez éviter. Car vous ne l'ignorez pas, Messieurs, la source la plus commune des divisions du monde, c'est l'intérêt ; c'est la passion d'acquiescer ou de conserver du bien qui trouble toute la société, et que saint Augustin appelle si à propos le poison de la charité, *venenum charitatis*. De là, en effet, ces contestations qui divisent les familles ; de là ces prétentions qui arment le frère contre le frère, l'ami contre l'ami ; de là ces procès éternels où l'on se déchire sans pitié, où l'on se ruine pour avoir le plaisir de ruiner les autres, et dont il ne reste souvent autre chose que des inimitiés qui ne mourront jamais.

L'intérêt de la gloire est-il moins fécond en divisions que celui du bien ? et n'est-ce pas assez d'être compétiteur pour devenir ennemi ? Qu'on aspire à la même gloire par les mêmes emplois, l'émulation dégénère en inimitié ; le savant s'arme contre le savant : sous prétexte de combattre les erreurs, on attaque la personne, on tâche de s'élever sur les ruines de sa réputation, et, ce qu'on ne peut voir sans scandale, l'aigreur passe quelquefois jusque dans le sanctuaire ; on fait servir le ministère des apôtres à ses propres passions : tel qui ne doit prêcher que la charité du prochain, décrie ou la doctrine, ou la conduite de ses frères, parce que dans un ministère si saint, l'on cherche sa propre gloire, et non pas celle de Jésus-Christ : *Quærent quæ suæ sunt, non quæ Jesu Christi*.

Oubliez donc vos intérêts, Messieurs, pour prévenir les froideurs dont ils sont la source ; car ni les biens, ni la faveur, ni la gloire ne peuvent nous dédommager de la perte de la charité ; sacrifiez tout pour la conserver, et si vous ne pouvez éviter les inimitiés, mettez tout en usage pour les finir avec promptitude : *Finiant citissime*.

SECOND POINT.

Le temps calme ou guérit la plupart de nos passions ; elles s'affaiblissent par la décadence du corps, on se tempère par les réflexions de l'esprit. Après les premiers transports d'une douleur violente, l'on cesse de s'affliger par raison ; après un long usage de voluptés, l'on devient chaste par dégoût ou par nécessité ; la vieillesse arrête les mouvements de l'ambition qui nous emportaient dans nos premières années ; mais, pour l'inimitié, il n'en faut point attendre le remède du temps. La raison aveuglée l'autorise par de faux principes, la longue habitude la rend comme nécessaire, l'âge l'irrite et la fortifie, la religion seule nous porte à la terminer avec promptitude, *finiant citissime*. Que le soleil ne se couche pas sur votre colère, dit l'Écriture, de peur qu'une froideur légère ne dégénère en haine secrète ; la haine secrète en inimitié déclarée ; l'inimitié en injustices, en médisances, en fureur : *Sol non occidat super iracundiam vestram*. Car une plaie légère, qu'un peu de soin pouvait guérir, devient mortelle si on la néglige ; une étincelle, qu'on n'éteint pas, produit

un grand incendie; une aigreur qui se bornait d'abord à la personne d'un ennemi, s'étend bientôt à toute sa famille, attaque sa réputation, sa fortune, sa vie : donc rien à négliger dans les inimitiés; c'est un monstre qu'il faut étouffer dès le berceau.

Comment y réussir me direz-vous? *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est*; étudiez encore une fois ce grand modèle, et voyez ce que Dieu fait pour vous faire revenir à lui, quand tous les artifices de sa grâce ne vous ont pas empêchés de l'offenser. Il fait trois choses : il vous pardonne, il vous prévient, il vous comble de bienfaits; c'est ce que vous avez à faire pour gagner vos ennemis.

Premièrement, Dieu vous pardonne, et tout Dieu qu'il est, il n'a rien de plus grand que de pardonner, dit saint Hilaire. Il ne profite pas avec empressement de l'occasion de nos crimes, pour nous perdre; mais il suspend sa vengeance, comme pour donner à sa miséricorde le loisir d'adoucir sa justice, et d'effacer de son cœur le souvenir de nos injures. Voilà ce qui fait sa grandeur, dit ce Père; ce n'est pas d'avoir créé le monde par sa puissance, réglé l'ordre des saisons par sa sagesse, animé l'homme par sa vie; mais d'être miséricordieux et facile à pardonner, quand il a le pouvoir de se venger; c'est ce que j'admire le plus en Dieu, c'est ce qui fait toute sa gloire : *Hoc in Deo præcipuum, hoc in potente laudandum* (Hilar., in psal. CXLIV).

Si Dieu même trouve sa gloire à pardonner, pourquoi l'homme n'y trouvera-t-il pas la sienne? Je ne dis pas cette fausse gloire que la vanité cherche dans les actions les plus saintes, et qui fait passer pour une grande âme, devant les hommes, quiconque sait pardonner à un ennemi; c'est perdre le mérite de sa modération de n'être doux que par vanité. Pardonnez, Messieurs, par des motifs plus nobles et plus chrétiens, parce que l'Évangile vous l'ordonne, parce que l'exemple de Jésus-Christ vous y engage, parce que Dieu même attache à ce devoir votre salut éternel; car après tant de crimes commis, tant d'impuretés répétées, tant d'outrages faits à votre Dieu, pouvez-vous vous sauver sans sa grâce et sans le pardon que vous attendez de lui? Or, ce pardon, Dieu l'attache à celui que vous devez à vos ennemis : Pardonnez, dit-il, et l'on vous pardonnera. Voilà donc votre salut entre vos mains, dit saint Chrysostome (*Homil. 21, ad pop. Antioch.*) : si vous pardonnez peu, attendez peu de pardon; si vous pardonnez tout, espérez tout; si vous ne pardonnez rien, n'attendez point de grâce; déterminez-vous à être jugés dans la rigueur de sa justice, et à trouver dans votre Dieu un cœur aussi inflexible que le vôtre : Ô quelle horreur! *Dimittite, et dimittetur vobis.*

Quel moyen, direz-vous, de calmer ainsi son cœur et ses ressentiments? Dieu, qui vous en a fait le précepte, vous en apprend aussi les moyens : quand il veut vous par-

donner, que fait-il? Il ne vous envisage pas sous les couleurs odieuses du péché, comme partisans du démon, révoltés contre lui, foulant aux pieds ses saintes lois, profanant ses redoutables mystères. Ces vices ne pourraient qu'irriter sa justice et faire éclater sa vengeance; mais, éloignant ces tristes idées, il vous regarde par des endroits capables de réveiller sa miséricorde, comme membres de son Fils, l'ouvrage de ses mains, le prix de son sang, les héritiers de sa gloire. A ce te vue, son cœur se calme, ses ressentiments s'évanouissent, et tous vos outrages sont oubliés. Moyen puissant de pardonner sans peine à vos ennemis. Me-sieurs! Cessez de les envisager sous des couleurs odieuses, comme opposés à votre fortune, déchainés contre votre réputation, jaloux de votre gloire; mais cherchez en eux ce que vous y pouvez encore aimer, regardez-les comme chrétiens, nourris d'un même pain, membres d'un même corps, cohéritiers d'une même gloire. C'est dans cet esprit que David voyant Saül sous sa puissance dans la caverne où il le surprit, le regarda, non comme son ennemi, mais comme son roi. Et au lieu de se dire à soi-même : Voilà l'ennemi que tu peux détruire : Voilà, s'écria-t-il, l'oint du Seigneur que tu dois respecter : *Christus Domini est.* C'est dans cet esprit que Jésus-Christ, voyant Judas s'avancer à la tête des soldats pour le trahir, le traita, non pas de traître pour l'irriter, mais d'ancien ami pour le gagner : *Amice, ad quid venisti?*

Après de si grands exemples, le pardon des ennemis vous sera-t-il difficile, Messieurs, et faut-il encore vous en donner de nouveaux motifs? Écoutez-les. Sans ce pardon, vous n'avez plus de commerce avec Jésus-Christ, vos prières les plus ferventes ne peuvent s'élever jusqu'à lui, puisqu'elles n'ont pas les ailes de la charité, et qu'elles ne sont pas offertes, selon l'avis de l'Apôtre, avec des mains pures et un cœur exempt de ressentiments : *Levantes puras manus sine ira et disceptatione* (I Tim., II). Sans ce pardon, le sang, les grâces, les sacrements de Jésus-Christ ne sont plus pour vous, dit saint Augustin; car le sang de Jésus-Christ ne peut couler que dans les veines de Jésus-Christ; ses veines ne sont que dans son corps; l'on n'est uni à ce corps que par la charité, et l'on n'a pas la charité quand on ne veut pas pardonner. Donc point de sacrements pour ceux qui ne pardonnent pas; et s'ils s'en approchent en cet état, c'est pour eux, non pas un pain de vie, mais un poison mortel, parce que pour vivre de l'Eucharistie il faut la recevoir avec l'esprit de Jésus-Christ; pour avoir l'esprit de Jésus-Christ, il faut être du corps de Jésus-Christ, et l'inimitié vous sépare de ce corps, de même que l'hérésie : *Non vivit de spiritu Christi, nisi corpus Christi* (Aug., tract. XXVI et XXVII in Joan.).

Allons encore de motifs en motifs; et si vous ne pouvez pardonner pour mériter les grâces et le sang d'un Dieu, pardonnez du moins pour éviter la peine qui suit toujours

les ressentiments. Je ne parle pas de cet enfer éloigné, où une peine éternelle attend les vindicatifs; mais de cet enfer toujours présent, que l'inimitié porte avec elle. Car ceux qui ne pardonnent pas ne trouvent-ils pas leur supplice dans leur passion, dit saint Augustin (*In psal. XCXVI*)? Avant d'être dévorés par le feu de l'enfer, ne le sont-ils pas par celui de leurs ressentiments? Et n'est-ce pas ce feu qui, selon le prophète, précède le jugement de Dieu : *Ignis ante ipsum procedet*? En effet, voyez un ennemi irréconciliable, la vengeance dans le cœur, le feu dans les yeux, les emportements dans la bouche, tout hors de lui-même : n'est-ce pas l'image d'un réprouvé qui porte partout son enfer avec lui, et que le feu de sa fureur consume par avance? *Jam furore suo ardent.*

Ah! je veux donc pardonner, dites-vous, puisque l'inimitié m'expose à tant de peines. Mais pardonnez-vous avec sincérité? J'entends votre voix, et je ne vois pas votre cœur : vous pouvez tromper les hommes par l'affection d'une clémence simulée, mais trompez-vous le scrutateur des cœurs, auquel vos mouvements les plus secrets ne peuvent échapper? C'est ce qu'on entend de faire, Messieurs; rien n'est plus commun que les fausses réconciliations. On observe l'apparence du précepte, mais on en néglige la vérité, dit saint Chrysostome (*Lib. I de Compunct. cordis*), et je crains que ce baiser de paix que les fidèles se donnent ne soit que sur les lèvres, un lien que Jésus-Christ vous demande la réconciliation du cœur. Car si cette paix n'est pas dans le cœur, c'est une comédie, c'est un jeu qui irrite la colère de Dieu, plutôt qu'il ne l'apaise : *Quasi in scena res agi videtur et ludo.* N'est-ce pas en effet une pure comédie de faire de l'action de la religion la plus importante une cérémonie trompeuse? de donner de belles paroles à son ennemi, et de lui conserver un cœur sévère? de se couvrir des apparences de la clémence, et de garder tout le venin de l'inimitié? de cacher en un mot, comme parle saint Bernard, la queue du scorpion sous la tête de la colombe? Est-ce le moyen de finir les inimitiés? Est-ce pardonner avec sincérité?

Preuve que votre pardon n'est pas sincère, c'est qu'il n'est pas de longue durée. Celui que Dieu vous accorde dure toujours, il ne rappelle jamais contre vous les injures une fois pardonnées; sa miséricorde vous suit tous les jours de votre vie, dit le prophète, et, comme il est sincère, il est aussi constant dans sa clémence. Mais la vôtre s'évanouit bientôt, parce qu'elle n'est qu'apparente et que vous n'êtes pas pénétrés jusqu'au fond du cœur de la douceur de Jésus-Christ. David en était pénétré, dit saint Chrysostome, lorsque, ayant saü sous sa main, il eut la force de se modérer, et fit voir par cette modération que la doctrine du Messie était déjà gravée dans son cœur, que son sang coulait déjà dans ses veines. Eh quoi! ce sang, tant de fois reçu dans l'Eucharistie, ne coule-t-il point encore dans les vôtres, et n'y étindra-

til point pour toujours les feux de la vengeance et de l'inimitié? Non, Messieurs, une parole innocente rallume votre colère, ce feu caché sous la cendre se développe à la moindre occasion : qu'on vienne à parler de cet ennemi en votre présence, le feu vous monte au visage; qu'on censure ses actions, vous applaudissez; qu'on en dise du bien, vous frémissez : donc votre pardon n'était pas sincère, puisqu'il ne dure pas longtemps.

Cependant pesez ceci, chrétiens : c'est un oracle de l'Evangile, que Dieu vous pardonnera comme vous pardonnez. Or, à la mort, voudriez-vous qu'il vous traitât comme vous traitez vos frères, et qu'à la moindre tache qu'il trouvera dans votre âme à ce dernier moment, il rappelât contre vous toutes les iniquités de votre vie? Il le fera, Messieurs, et si vous faites revivre dans votre cœur toutes les injures de vos ennemis, il fera revivre dans le sien tous vos péchés : ces sacrilèges, ces usures, ces jeux excessifs, ces impuretés de votre vie passée, ne vous seront pardonnés qu'en apparence; tout renaitra dans le cœur de Dieu, comme vos ressentiments rennaissent dans le vôtre. C'est le sentiment de saint Chrysostome. Le souvenir opiniâtre des injures, dit-il, nous cause deux grands maux : l'un, qu'il est inexcusable devant Dieu; et l'autre, qu'il fait revivre les péchés déjà pardonnés : *Peccata jam remissa iterum revocat* (*Chrysost., serm. de Divers., Omnes nos manifestari, etc.*). Pardonnez donc, et sincèrement et pour toujours; et si votre ennemi n'est pas gagné par ce pardon sincère, recherchez-le encore avec une charité prévenante.

2. Car la seconde chose qui perpétue les inimitiés, c'est que personne ne veut prévenir son ennemi. Chacun, ou fier de sa qualité, ou prévenu de son innocence et du tort des autres, ou aveuglé par une fausse prudence, qui lui dit qu'on abusera de ses démarches et de sa bonté, se tient dans l'indifférence et laisse périr son frère dans son ressentiment, ne sachant pas sans doute ce grand principe de saint Augustin : Qu'il ne sert de rien d'aimer les autres, si l'on ne travaille pas à s'en faire aimer, et que ce n'est remplir qu'à demi le devoir de la charité, de ne les pas engager à nous la rendre : *Non est verus charitatis impensor, nisi fuerit benignus exactor.* Et comment engager un ennemi à nous rendre amour pour amour, sinon en le prévenant par honneur, selon l'avis de l'Apôtre; en courant au-devant de lui lorsque sa froideur l'éloigne encore de vous : en sacrifiant, pour le gagner, les fausses maximes d'un honneur imaginaire qui vous arrête? Dieu le fait lui-même à l'égard du pécheur. Nous voit-il, comme Adam, nous cacher après notre péché, dit saint Chrysostome (*Homil. 1, ad pop.*), il n'attend pas que nous revenions à lui, il nous prévient par les suavités de sa grâce, il nous appelle par notre nom, pour nous faire sentir qu'il nous aime encore : *Adam, ubi es?* Ainsi ce Dieu de miséricorde, tout élevé qu'il est au-dessus de nous, tout irrité qu'il est de nos péchés, ou-

blie sa grandeur pour courir après des esclaves, et prévenir des pécheurs qui l'ont outragé. Après cela, Messieurs, rougirez-vous de prévenir vos ennemis, pendant qu'un Dieu vous prévient lui-même? Vous retranchez-vous sur votre qualité, lorsqu'il oublie sa grandeur? N'êtes-vous pas formés du même limon que vos frères? Dans la religion où vous vivez, le plus humble n'est-il pas le plus élevé devant Dieu, et la charité n'est-elle pas la mesure de la grandeur chrétienne? Alléguerez-vous qu'on vous a offensé le premier, et qu'on doit faire les premières démarches? Vous voulez donc qu'on vous enlève votre récompense, dit saint Chrysostome (*Homil. 18, in Matth.*), et qu'on vous dérobe la gloire de pardonner; car si votre ennemi vous prévient, il emporte tout le mérite de la réconciliation; et si vous le prévenez au contraire, sa fierté relève l'éclat de votre couronne, et vous tirez avantage de son orgueil même : *Lucrum de illius timore cepisti*. Prévenez donc, sans tant raisonner : c'est un précepte de l'Évangile; précepte de telle importance, que Jésus-Christ veut qu'on abandonne ses autels et qu'on interrompe son sacrifice pour aller faire celui de la charité. Si vous êtes au pied de l'autel, dit-il, et qu'il vous revienne dans l'esprit que votre frère a quelque chose contre vous, autels, prières, sacrifice, quittez tout et courez au-devant de lui : c'est l'oblation du cœur que Dieu vous demande, et ce cœur, il le veut recevoir de la main de cet ennemi, auquel il vous ordonne de le donner; pressez-vous donc de l'embrasser : *Vade prius reconciliari fratri tuo*.

3. Mais sachez, chrétiens, que des démarches et des honnêtetés stériles ne suffisent pas pour terminer une inimitié; il faut y joindre des bienfaits solides : *Benefacite*. Ici l'Évangile vous remet encore devant les yeux votre divin modèle; élevons-vous donc à ce Dieu, dont la conduite est notre loi et sera peut-être notre condamnation. Depuis combien d'années l'outrageons-nous, courant sans cesse de désordre en désordre, de passions en passions? et cependant, au milieu de nos outrages, il ne suspend jamais le cours de ses bienfaits : son soleil se lève pour les pécheurs comme pour les saints, dit l'Évangile; il verse les rosées du ciel sur les moissons des avares, comme sur celles des personnes charitables; il fait vivre les impies dans l'abondance, comme s'ils n'en abusaient pas pour l'offenser. On en murmure, on s'en scandalise, parce qu'on n'entre pas dans les desseins de Dieu. Pourquoi, Seigneur, dit Jérémie, voyons-nous les impies dans la prospérité? Vous les plantez sur la terre comme des arbres choisis; ils y jettent de profondes racines, ils s'y étendent de plus en plus, et vous n'avez que de douces influences pour eux : *Plantasti eos, et radicem egerunt* (*Jerem., XII*). Ah! ce sont des ennemis que je veux gagner; je les adoucis par mes faveurs, je les attire par mes bienfaits, et je vous apprends, chrétiens, à en faire de même; *Benefacite*. Votre ennemi tombe-t-il dans

la misère, procurez-lui des secours secrets; sa fortune est-elle ébranlée, travaillez à la soutenir par votre crédit; sa réputation est-elle attaquée par la calomnie, justifiez sa conduite ou excusez ses défauts : *Benefacite*. Vos bienfaits seront comme autant de charbons ardents que vous allumerez sur sa tête, dit l'Apôtre, pour dissiper sa froideur ou réveiller sa charité; et par là vous finirez toutes les inimitiés.

TROISIÈME POINT.

Mais si je ne puis, ô mon Dieu, ni les éviter ni les finir, j'apprendrai de vous à les supporter : *Ferant æquissime*. Car avec quelle patience, Seigneur, supportez-vous mes outrages? Après avoir épuisé les artifices de votre grâce pour me convertir, après m'avoir comblé de biens pour m'attirer à vous, je vous offense encore, et vous me supportez; je vous méprise, et vous dissimulez; je m'égaré dans les voies de mon cœur, et vous m'attendez à pénitence. C'est, mon Dieu, cette patience que je veux imiter. J'ai des ennemis, je ne dois m'en venger qu'en priant pour eux : votre Évangile me l'ordonne, l'exemple de votre adorable Fils me l'apprend; et malheur à moi, si j'oublie jamais cette dernière leçon qu'il me donna sur la croix : *Pater, ignosce illis* : Pardonnez à mes ennemis, ô mon Père! et, si la voix d'un Fils mourant peut encore se faire entendre, lavez leur crime dans mon sang; permettez qu'ils profitent les premiers de la mort qu'ils me font souffrir, et qu'ils entrent avec moi dans la gloire que vous me préparez, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Du jeûne.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esurivit.

Jésus-Christ ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il commença d'avoir faim (*Matth., IV, 2*).

L'avantage singulier qui relève notre religion au-dessus de celle des Juifs, c'est que ce Dieu, qui n'était que leur législateur, est devenu notre loi. S'ils l'entendaient, au milieu des foudres et des éclairs, leur prescrire des lois sévères, ils ne le voyaient jamais marcher devant eux pour leur en faciliter la pratique. S'ils étaient instruits par l'éclat de sa voix impérieuse, ils n'étaient pas animés par la force de ses exemples; la connaissance qu'il leur donnait de leurs devoirs, ne servait qu'à leur faire sentir leur faiblesse, et leurs passions se multipliaient avec leurs lumières. Ce qui fait dire à l'Apôtre que le péché s'irrita par la loi (*Rom., VII*), parce qu'en découvrant la concupiscence, elle ne donna pas la force de la vaincre.

Mais, dans le christianisme, le même Dieu qui nous fait des lois s'assujettit à les suivre. Il ne se contente pas de nous instruire, il nous anime, il nous fortifie. Nous voyons Jésus-Christ à notre tête, pratiquer le premier tout ce qu'il nous enseigne; s'abaissant, pour nous former à l'humilité; embrasser la croix, pour nous encourager aux souffrances; et s'atténuer par un jeûne de quarante

jours, pour autoriser dans son Eglise une loi si sainte. Apprenez donc de lui-même à la suivre. Adirons Jésus-Christ dans l'austérité de son jeûne, détaché de son corps par l'insensibilité à ses besoins, uni à son Dieu par la ferveur de ses oraisons, enseveli dans le désert comme dans un triste sépulcre; en un mot, réduit à une espèce de mort par ce jeûne parfait dont il veut bien nous donner l'exemple.

Exemple capable d'effrayer des chrétiens délicats! Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici par des vues humaines leur déguiser Jésus-Christ, proportionner ses exemples à leur délicatesse, accommoder sa morale à leurs relâchements, et autoriser d'anciens abus par un nouvel Evangile! Je parle de la part d'un Dieu, à qui rien n'est plus cher que la vérité; qui veut qu'on la prêche, qui veut qu'on la suive; et que, par un jeûne exact et rigoureux, on meure à soi-même comme Jésus-Christ.

Car le jeûne parfait est une espèce de mort, Messieurs. La mort, vous le savez, fait deux choses dans les saints : elle sépare leur âme de leur corps, en sorte qu'elle n'est plus sensible à ses désirs, ni esclave de ses passions; elle réunit leur âme à Dieu, en sorte qu'elle n'est plus attachée qu'à lui seul, dit saint Ambroise : *Bona mors, quæ nos a mortali separat, immortalis consecrat* (Lib. II de *Obitu frat.*). Or le jeûne, pour être saint, doit produire ces deux effets : détacher l'âme du corps par l'insensibilité à ses désirs déréglés; c'est mon premier point : réunir l'âme à Dieu, au préjudice de tout ce qu'elle aime; c'est le second et tout le dessein de ce discours. Ne le commençons pas sans le secours de celle qui était parfaitement morte à elle-même, quand le Verbe commença de vivre dans son sein, au salut de l'ange. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

C'est une loi indispensable à tous les hommes de mourir deux fois. Ils ont une double vie, qui les engage si étroitement à cette nécessité fatale, qu'il faut qu'ils y succombent malgré tous leurs soins. La nature unit leur âme à leur corps par des nœuds subtils, que le moindre accident peut dissoudre; mais la cupidité les enchaîne ensemble par des liens si forts, que la main seule de la pénitence les peut briser. Comme hommes, nous vivons de la vie de la nature, et nous mourrons de même d'une mort naturelle, à laquelle Dieu nous a condamnés; mais comme pécheurs, nous vivons de la vie de la cupidité, et comme tels, nous devons mourir de la mort évangélique de la pénitence, à laquelle il faut nous condamner nous-mêmes.

Car en vain tâchez-vous, sensuels, de ne mourir qu'une seule fois, et d'éviter au moins la mort évangélique, par l'usage des délices où vous vivez. Cette vie de l'amour-propre que vous conservez dans le temps, sera pour vous une seconde mort dans l'éternité : et, par conséquent, vous souffrirez à votre tour les rigueurs d'une double mort, dit saint Augustin. La première détachera votre âme d'un corps dont vous êtes idolâ-

tres : la seconde attachera cette âme à son corps, pour souffrir éternellement avec lui, et perpétuer dans les supplices une vie que vous craignez d'abrégier par la pénitence : *Prima mors animam nolentem pellit de corpore, secunda mors animam nolentem tenet in corpore.*

Quel changement pour vous, impénitents ! Ici, vous voulez toujours vivre dans les délices, et ne jamais mourir à vos plaisirs; là, vous souhaiterez à tout moment de mourir, et vous ne pourrez cesser de vivre ! Ici, vous fuyez des mortifications qui pourraient affaiblir la cupidité; là, vous souffrirez des supplices qui la feront toujours renaître ! Ici, vous permettez à votre sensualité tout ce qu'elle désire; là, elle désirera tout, et vous ne lui pourrez rien accorder ! et ce sera pour vous cette seconde mort, que le grand Augustin redoutait si fort, quand il s'écriait : Que j'évite, Seigneur, une mort par une autre; que je meure à moi-même par l'abstinence des saints, pour ne pas souffrir l'indigence éternelle des réprouvés; que je meure par des mortifications volontaires, pour ne pas vivre éternellement dans une pénitence infructueuse et forcée : *Moriar, ne moriar !*

Mourir de la sorte, c'est anéantir dans soi-même la vie du péché; vie difficile à détruire et à sacrifier, parce que la cupidité enchaîne notre âme à notre corps par trois liens funestes qui ne se rompent qu'avec violence. La sensualité, l'avidité, l'habitude de tout donner à son corps, et de condescendre à tous ses désirs, sont ces trois chaînes qui rendent une âme esclave de sa chair. Mais le jeûne que l'Eglise nous prescrit en ce saint temps, la rétablira dans sa première liberté. Il détruira la sensualité, par le retranchement des délices qu'il nous défend; l'avidité, par la juste modération des repas qu'il nous ordonne; l'habitude de tout donner à son corps, par la longue abstinence qu'il nous prescrit. Si le jeûne ne produit pas ces effets, il est imaginaire, il est sans mérite; puisqu'il laisse encore l'âme esclave du corps dont il la doit détacher. Examinons-le, s'il vous plaît, sur ces principes, et disons :

1. Que pour jeûner avec fruit, il faut renoncer aux appas de la volupté, soit qu'elle attaque le cœur par les mouvements des plaisirs sensuels, soit qu'elle flatte le goût par la délicatesse des mets exquis. Car quel est, Messieurs, l'esprit de l'Eglise, quand elle nous interdit l'usage des aliments ordinaires? Est-ce de changer les délices de notre table, ou de les retrancher tout à fait? Est-ce d'autoriser ces repas somptueux, qui redoublent en carême la dépense de vos maisons, ou d'ôter à votre sensualité ce que vous devez à la nécessité des pauvres? Tel était l'esprit des premiers chrétiens. Mais, hélas ! à comparer leurs jeûnes aux nôtres, je ne sais si nos mortifications ne pourraient point passer pour des plaisirs, nos abstinences, pour des excès et des raffinements de sensualité ! Ceux-là s'abstenaient des

viandes défendues, avec une exactitude qui allait jusqu'au scrupule, dit saint Chrysostome, puisqu'ils eussent plutôt souffert la mort même, que de violer l'abstinence de ce saint temps; et ceux-ci s'en dispensent, sous prétexte d'une faiblesse légère, et souvent même sur la terreur panique d'une incommodité qu'ils n'ont pas encore. Vous les voyez pleins de vigueur, passer les nuits du carnaval dans les plaisirs et dans le jeu, et toutes leurs infirmités se réveillent en carême, comme si le jour des cendres était un signal de maladies pour eux; comme si leur santé finissait où doit commencer leur pénitence.

Delà, ces dispenses du jeûne mendrées sous de faux prétextes, accordées par la lâche condescendance de ceux qui croient ne pouvoir ménager la santé, s'ils ne fortifient la cupidité, s'ils n'accordent tout à leur délicatesse. Délicats, qui préférez les règles de la santé à celles de l'Évangile, ou plutôt, qui vous faites un Évangile nouveau des maximes commodes de ceux qui vous flattent, écoutez ce que vous dit le Prophète : Ceux qui vous font vivre dans l'impénitence mourront-ils vous ressusciter pour la gloire : *Numquid medici suscitabunt?* Sera-ce de leur bouche que vous recevrez la sentence qui doit vous condamner ou vous absoudre? et ne seront-ils pas eux-mêmes compagnons de vos supplices, s'ils ont été complices de vos prévarications et de votre sensualité?

Je dis sensualité; car si ces dispenses sont fondées sur quelque une des raisons que les conciles autorisent (*Concil. Tolet. VIII*), ou sur la faiblesse de l'âge, ou sur la langueur des maladies, ou sur quelque autre nécessité pressante, elles sont justes, et ce serait un zèle indiscret de n'en user pas. Mais pouvez-vous dire que vous ne vous flattiez pas, vous qui vous dispensez du jeûne par une précaution timide, avant que d'en avoir éprouvé les incommodités? vous qui ménagez votre santé avant que la pénitence l'ait affectée? vous qui tremblez pour la perte de vos agréments avant que la pâleur du jeûne ait paru sur votre visage? Précaution ridicule, s'écrie saint Bernard (*Apol. de Vera Relig., c. 8*), de mettre l'appareil avant que d'avoir reçu la plaie, d'appliquer des lémitifs sur une partie qui n'a point encore de douleur, et de soulager par avance un mal qu'on ne ressent pas! Je ne veux pas dire qu'on doive porter la mortification jusqu'à l'excès; je sais que, si le jeûne est imaginaire lorsqu'il accorde le superflu à la volupté, il est indiscret s'il refuse le nécessaire à la nature; je sais, comme l'a dit un grand patriarche (*Theod. Balzan., patr. Antioch.*), qu'il est établi pour faire mourir les passions, et non pas les hommes : *Jejunium est affecticida, non homicida*. Mais comment ces passions pourront-elles s'éteindre, si votre chair, qui en est la source, ne perd quelque chose de sa vigueur naturelle? Comment viendrez-vous à bout des ennemis que vous avez à combattre, si vous quittez les armes dans la chaleur du combat? si vous cher-

chez le repos et les plaisirs, comme si la guerre était déjà finie? si vous passez ce temps de pénitence dans les délices, comme si tous vos péchés étaient expiés, toutes vos passions éteintes?

Lâcheté honteuse des mondains, s'écrie le dévot saint Bernard, de ne pouvoir soutenir les moindres rigueurs du jeûne, pendant que tant de saints religieux dans les cloîtres, tant de vierges innocentes dans les monastères, tant de zélés pénitents dans toute l'étendue de l'Église, vivent sous le sac et la cendre, convertis de poussière et de sang, n'assaisonnant quelques légumes dont ils soutiennent leur vie languissante, que des larmes qui coulent de leurs yeux! Avons-nous donc moins péché qu'eux, pour nous croire exempts de la pénitence, dont ils ne se dispensent pas? Avons-nous moins de tentations à vaincre au milieu du monde, où tout nous corrompt, où tout nous sollicite au péché, qu'eux dans la solitude où ils n'ont que Dieu seul devant les yeux? Ou plutôt, avons-nous quelque assurance formelle de Jésus-Christ, par laquelle il s'engage, après tant d'hypocrisie dans notre religion, d'ambition dans notre fortune, d'emportement dans nos disgrâces, d'orgueil dans nos prospérités, d'impuretés dans notre vie; avons-nous, dis-je, quelque assurance de Jésus-Christ, par laquelle il s'engage, après tant de désordres, à nous sauver sans pénitence? S'il est ainsi, qu'il n'y ait point de jeûnes pour nous, j'y consens; mais aussi, délicats, si l'Évangile ne nous excepte pas de cette loi générale, par laquelle il condamne tous les hommes à la pénitence, *Nisi penitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*, pourquoi nous flatter, pourquoi prendre une faiblesse imaginaire pour un titre spécieux de relâchement? Pourquoi, contents d'une ombre de pénitence, épargner à l'amour-propre tout ce qui le mortifie, et chercher encore, comme parle saint Jérôme, (*Epist. ad Nepot.*), la gloire de l'abstinence dans les délices mêmes? Jeûner de la sorte, ce n'est pas expier vos anciens excès, c'est y en ajouter de nouveaux; ce n'est pas détacher l'âme de sa chair, c'est la rendre elle-même toute charnelle; ce n'est pas enfin, selon l'esprit de l'Église, donner le nécessaire à la nature, mais irriter la concupiscence par le superflu. Car la concupiscence s'embrace par l'excès des mauvais aliments, comme des bons. Adam trouva la mort dans le fruit défendu; Jonathas, dans le miel fatal qu'on lui avait interdit; et les soldats de Gédéon, dans les eaux pures du Jourdain prises avec trop d'avidité.

Il est vrai qu'il est difficile de discerner si juste entre le nécessaire et le superflu: et saint Augustin, après avoir étudié longtemps les bornes de l'un et de l'autre, avoue qu'il ne les a pu connaître. Ce qui suffit à la santé, ne contente pas la cupidité, dit ce Père (*Confes., lib. X, c. 31*), et lorsque je suis à table, je ne puis discerner si c'est le besoin de la nature, ou l'adresse de la cupidité qui me demande encore quelque chose; mais, où je

connais la corruption de mon cœur, c'est que j'aime ce doute et cette incertitude : je suis bien aise d'ignorer les bornes de la nécessité, afin d'avoir une excuse légitime quand je les passe, et de pouvoir couvrir mon intempérance du prétexte spécieux de ma santé. Tentation délicate et difficile à vaincre, continue ce Père ! J'ai vaincu mes autres passions et l'impureté dont j'étais esclave, parce que j'ai pu me séparer des objets qui en étaient l'occasion : mais ici, je ne puis pas dérober à ma sensualité les objets qui la réveillent ; la nécessité de vivre m'expose tous les jours, à table, au danger de pécher. Car, qui est-ce, ô mon Dieu, qui peut se vanter d'être parfaitement sobre ? qu'il paraisse, et je suis prêt d'entreprendre l'éloge de sa vertu : *Quisquis est, magnus est, magnificet nomen tuum !* Ne cherchez pas, grand saint, dans le relâchement de notre siècle la tempérance parfaite, que vous ne trouvâtes pas dans la ferveur du vôtre ; car si votre table, toute frugale qu'elle était, fut pour vous une occasion inévitable de péché, que sera-ce de ces repas somptueux, où la volupté, qui y préside, a des sensuels, et non des pénitents ; des Sardanapales, et non pas des Augustins à vaincre ? Si vous vous crûtes si grand pécheur, pour être obligé de satisfaire aux besoins de la nature dans les temps ordinaires, que sera-ce de ceux qui, non contents de passer les bornes d'un juste repas en carême, se permettent dans leurs jeûnes des adoucissements que la coutume autorise, que les docteurs relâchés tolèrent, mais que la règle fidèle de la tradition condamnera toujours ?

Car paraissez ici, glorieux pénitents de l'Eglise naissante et florissante même jusqu'au douzième siècle : appliquez la règle sévère de vos jeûnes au relâchement des nôtres : opposez la longueur de vos abstinences à la brièveté de nos mortifications : vos repas sobres et uniques, différés jusqu'au coucher du soleil, à nos festins avancés presque jusqu'au matin : la continuité de vos veilles, aux excès de notre sommeil : le rafraîchissement d'un peu d'eau, avant ces pieuses conférences où vous alliez vous épuiser à parler de Dieu, à l'intempérance de nos collations, prises plus par habitude que par nécessité : comparez, dis-je, grands saints, toutes ces circonstances ensemble, et nous dites si nous pouvons prétendre d'expié nos péchés par une pénitence si lâche, et d'arriver au même bonheur que vous, par un chemin si différent du vôtre ? Non, sans doute, ne nous flattons pas. Ils s'élèveront au jugement de Dieu, ces grands saints, contre ces chrétiens délicats qui profitent si mal de leurs exemples, qui ne peuvent se priver, en carême, des douceurs d'une vie sensuelle, qui adoucissent et qui interrompent la rigueur de leurs jeûnes, par des liqueurs plus propres à contenter leur cupidité qu'à remédier à leurs besoins imaginaires. Ils s'élèveront, ces grands saints, contre ces chefs de famille, qui, sachant les intentions de l'Eglise sur la frugalité des collations sèches qu'elle permet, étalent dans les leurs

tout ce qui peut flatter la sensualité. Ils s'élèveront enfin contre ces âmes impénitentes qui, pour ne point sentir les épuisements et les inanitions du carême, en passent la meilleure partie dans le repos, et mettent à peine entre leurs repas et leur sommeil l'intervalle d'une messe, entendue plutôt par coutume que par piété.

Vous trouverez, il est vrai, des docteurs commodes qui vous permettront ces délicatesses, qui vous diront que l'Eglise est une mère indulgente qui sait compatir à la faiblesse prétendue de ses enfants, et que vous satisfaites au précepte du jeûne, en accordant à la nature toutes les douceurs qu'elle désire ; mais, pour moi, qui veux que le jeûne soit en nous, comme en Jésus-Christ, une espèce de mort, et qu'il détache notre âme de notre corps par l'insensibilité à ses désirs superflus : pour moi, qui sais que jeûner c'est faire pénitence ; que faire pénitence c'est souffrir quelques peines et quelques privations pour l'expiation de ses péchés, je dis que quiconque se permet toutes choses sur la moindre faiblesse, que quiconque refuse de se priver des délices de la vie, ne veut rien souffrir, et que, n'ayant pas la peine du jeûne, il n'en peut avoir le mérite. Je dis bien plus que, quand le jeûne aurait détaché votre âme de son corps par une mortification parfaite, ce ne serait rien, s'il ne séparait encore cette âme des objets sensibles, pour la réunir tout entière à Dieu : en peu de mots : *Bona mors quæ nos immortalitati consecrat.*

SECOND POINT.

Il est aussi naturel à l'âme de se réunir de temps en temps à son principe, qu'aux rivières de retourner à la mer, qu'au feu de remonter vers la sphère d'où il est sorti. Mais le grand saint Augustin m'apprend que cette âme, esclave des créatures, ne peut s'approcher de Dieu qu'à proportion qu'elle se détache d'elles ; et que, comme la mort naturelle qui la sépare tout à fait du monde, l'unit parfaitement à son Dieu, la mort évangélique, qui est un prélude de cette dernière séparation, commence à la faire entrer dans cet heureux état d'union. Plus nous mourons au monde par le mépris généreux que nous en faisons, dit ce Père, plus les yeux de notre âme sont épurés pour voir Dieu : *In quantum moriuntur, in tantum vident.* Et quelle est cette mort évangélique qui réunit l'âme à son principe, sinon la pénitence et le jeûne auquel l'Eglise nous assujettit en ce saint temps ? Mort salutaire, qui sacrifie notre corps et nos passions, mais qui rétablit notre âme dans sa première liberté ! Car si le reste de l'année est un temps de servitude pour elle, ne commence-t-elle pas en carême à secouer le joug honteux de sa chair ? et ne l'entendez-vous pas, cette âme opprimée, exprimer par la bouche de saint Grégoire de Nysse (*Homil. in Princ. jejun.*), ces pieux sentiments : Corps terrestre, faisons ensemble une honnête composition : contente-toi de dix mois d'empire sur moi-même, pendant lesquels tu m'asservis à toutes les passions ;

mais souffre que je respire pendant ces quarante jours, et que je les consacre à me dégager des créatures, à prendre l'essor vers le ciel, à me réunir à mon Dieu?

Essor difficile à prendre pour une âme, et affaibli par la dissipation des affaires tumultueuses, et appesantie par l'amour des biens temporels! Mais le jeûne lui donne deux ailes fortes, disent les Pères, pour s'élever jusqu'au sein de Dieu, malgré ces obstacles. La retraite et l'oraison contre les dissipations du monde, l'aumône et la charité contre l'amour des biens qui nous y attachent : car jeûner sans prier, c'est hypocrisie ; jeûner sans soulager les pauvres, c'est avarice ; mais sanctifier son jeûne, et par la retraite, et par la charité, c'est l'essence et la perfection de la pénitence chrétienne. Vous le saviez, glorieux Moïse, lorsque vous passâtes les quarante jours de votre jeûne sur la montagne, séparé de votre peuple, caché dans un nuage épais, prosterné devant la majesté de Dieu, occupé de lui seul, pour mériter d'entendre sa voix et de recevoir sa loi! Vous le saviez, fameux Elie, lorsque vous vous enfongâtes dans l'obscurité du désert, pour y pleurer l'espace de quarante jours les désordres et l'idolâtrie du peuple de Dieu! Nous l'apprenons de vous-même, mon Sauveur, cette nécessité de sanctifier notre jeûne par la retraite et l'oraison, lorsque nous vous voyons aujourd'hui conduit dans la solitude par l'esprit de Dieu, pour y dérober aux applaudissements du monde la gloire d'une abstinence au-dessus de l'homme! Nous l'apprenons de vous, zélés solitaires de l'Eglise naissante, qui, peu contents de votre retraite ordinaire, passiez, en carême, de l'obscurité de vos cellulés dans les cavernes des rochers les plus affreux, pour vous y ensevelir tout vivants et ne ressusciter qu'à Pâques avec Jésus-Christ. Enfin, nous l'apprenons de vous, saints évêques et princes religieux, qui sortiez autrefois de vos palais, pour vous dérober au tumulte des affaires publiques, et vous occuper de Dieu seul pendant ce saint temps. Ne sont-ce pas là, chrétiens, des exemples capables, sinon de vous entraîner dans la solitude, au moins de réveiller votre religion, de suspendre le cours de vos visites inutiles, et de vous faire rougir de vos dissipations?

Car je ne veux pas dire qu'à l'exemple de ces grands saints vous soyez obligés d'abandonner la cour et vos emplois, et d'aller chercher la piété dans les déserts. Vous la pouvez voir sur ce trône, où tant de rois l'ont pratiquée, établir ici ses maximes saintes au milieu du monde, s'élever sur les ruines de l'irréligion, gagner tant d'âmes choisies, qui savent accorder la sainteté de leurs devoirs à la grandeur de leur fortune, et servir Dieu sous les yeux d'un prince qui ne connaît plus de mérite sans vertu. Mais, au milieu de ces emplois tumultueux, où le devoir vous engage, qui vous empêche de vous rendre quelquefois à vous-mêmes, de vous faire une solitude domestique dans le secret de vos familles, d'y établir la fruga-

lité, la modestie, la prière, et surtout, dit saint Ambroise (*Serm. XXXVII*), la chasteté qui règne dans les déserts : modestes en public, pénitents en secret, séparés des plaisirs même permis, et portant, dit ce Père, dans des corps consacrés par la pureté et abattus par le jeûne, une âme dégagée de tout et véritablement solitaire : *Videtur desertum habitare qui jejunos et castus est?* Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui pense à sanctifier son jeûne par ces saintes dispositions? à dérober chaque jour quelques moments au soin de ses affaires ou de ses plaisirs, pour les consacrer à celui de son salut? Qui est-ce qui pense à retrancher ces longues conversations que la médisance empoisonne, pour pleurer dans le secret de son cabinet tant de fautes commises dans le commerce du monde? Qui est-ce qui pense à suspendre ses intrigues, son ambition, ses études, ses procès, pour s'étudier et se juger un peu soi-même? Tel est cependant le véritable esprit du jeûne, et si vous ne m'en croyez pas, croyez-en du moins les prophètes.

Vous vous plaignez, dit Dieu par Isaïe (*Cap. LVIII*), que vous jeûnez, et que je ne vous regarde pas; que vous vous humiliez devant mes yeux, et que je n'en suis pas touché : c'est qu'au travers de votre chair, étendue par le jeûne, je vois votre propre volonté, vos ressentiments, votre ambition, vos passions toutes vivantes : *In jejuniis vestris invenitur voluntas vestra*. Vous me conjurez de vous remettre vos péchés, et vous persécutez avec fureur ceux qui vous doivent; vous me demandez la paix, et vous faites une guerre mortelle à vos frères; vous voulez que je vous pardonne, et vous courez à la vengeance. Ce n'est pas là, faux pénitents, le jeûne que je vous demande; je ne me paye pas d'une pâleur de visage, d'une posture étudiée, d'une abstinence extérieure; je veux le cœur, je veux des effets, des ressentiments étouffés, des ennemis embrassés, des prisonniers relâchés, des pauvres soulagés, des vertus pratiquées, une âme dégagée des liens du péché : *Dissolve colligationes impietatis*. Car fuir le péché c'est le véritable jeûne, dit saint Basile; le vôtre est un monstre, si vous y joignez les austérités du corps aux dérèglements du cœur; si vous vous absteniez de viandes défendues, pendant que vous continuez de dévorer vos frères par vos concussions et vos usures; si vous vous privez de vin et de liqueurs délicieuses, comme on le faisait autrefois, pendant que votre âme est enivrée d'inimitiés et de passions violentes; si vous différez enfin votre repas de quelques heures, pendant que vous consommez les jours entiers à concerter des intrigues, à chercher de nouvelles modes et de nouveaux ajustements, à prodiguer dans le jeu ce que vous refusez aux besoins des pauvres.

Ah! le jeûne établi pour réunir l'âme à son Dieu, pour la rapprocher de cette source de lumière, sans laquelle elle n'est que ténèbres; de cette source d'amour, sans laquelle elle n'est que froideur; de cette source de vie, sans laquelle elle tombe nécessaire-

ment dans un état de mort ; le jeûne peut-il être saint au milieu de tant de passions qui vous dissipent ? et s'il n'est qu'une hypocrisie criminelle sans la retraite et l'oraison, n'est-il pas une avarice sordide sans la charité pour les pauvres ?

Oui, dit saint Ambroise (*Serm. XXXIII*), la perfection du jeûne consiste à les nourrir de notre abstinence, et à leur consacrer tout ce que nous nous retranchons à nous-mêmes. Modérer les dépenses de sa table, et ne pas distribuer ses épargnes aux pauvres, c'est faire de son jeûne, si j'ose le dire après ce Père, un négoce honteux pour s'enrichir davantage ; c'est combattre une passion pour en contenter une autre, dérober peut-être à sa sensualité de quoi soutenir son luxe et son ambition ! Mais les dépenses de ce saint temps sont excessives, et ma condition ne me permet pas de les modérer ! Malheureuse condition des grands du monde de ne pouvoir faire pénitence qu'avec des mets de plus grand prix que quand ils font la débauche ! N'est-ce pas un effet ou de votre délicatesse, ou de votre orgueil ? Un roi pénitent ne se nourrirait-il pas autrefois de cendre et de larmes, dans le souvenir de ses péchés ? *Cinem tanquam panem manducabam*. Et les anciens chrétiens qui n'avaient ni moins de biens, ni moins de qualité, mais beaucoup plus de zèle que vous, ne jeûnaient-ils pas sans ces dépenses excessives, et ne trouvaient-ils pas dans les épargnes du carême des trésors de libéralités pour les pauvres ? Il est vrai que l'Église s'est relâchée sur l'abstinence rigoureuse de ces premiers temps ; mais, si elle descend à la faiblesse des riches, n'est-il pas juste que, par des charités plus abondantes, ils compensent l'indulgence qu'elle a pour eux ? Car prenez-y garde, il n'est point de dispenses légitimes sans compensation ; or le jeûne, tel que vous l'observez, peut passer pour une dispense générale des anciennes rigueurs du carême ; c'est donc un devoir pour vous de suppléer par vos aumônes à ce qui manque à vos mortifications ; et vous surtout, chrétiens infirmes, que des langueurs fâcheuses obligent d'user encore de dispenses particulières. Ah ! gémissiez du moins, de vous voir par là séparés de tous les enfants de l'Église, qui pleurent leurs péchés ; rachetez les vôtres par des charités abondantes ; imitez le zèle de ce fameux cardinal d'Espagne (*Ximènes*), qui, tout accablé qu'il était du soin des affaires publiques, du gouvernement de deux grands royaumes, du poids de soixante-dix années, n'accepta qu'avec douleur la dispense qui lui fut donnée, et voulut suppléer au défaut de son abstinence par la nourriture de trois pauvres honteux ; persuadé que si l'on peut nous dispenser du jeûne, comme infirmes, Dieu même ne peut pas nous dispenser de la charité, comme pécheurs. Entrez dans ces pieux sentiments, chrétiens, aimez-vous du même zèle ; et si le jeûne détache votre âme de son corps, par le retranchement des plaisirs sensuels ; s'il la réunit à son Dieu par le détachement des

objets sensibles et des biens de la terre, il l'admira quelque jour à lui dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le jugement dernier.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, tunc sedebit super sedem majestatis suæ

Lorsque le Fils de l'homme viendra revêtu de toute sa puissance, il sera assis sur le trône de sa gloire (Math., XXV, 31).

Comme c'est la conduite ordinaire de Dieu, de commencer l'ouvrage de notre conversion par la crainte, et de la conserver par la charité, j'entre dans son esprit ; et coopérateur fidèle de ses desseins sur votre salut, je prépare vos cœurs à l'amour de ses perfectiones, par la crainte salutaire de ses jugements. Mais quel engagement, et pour le prédicateur, et pour ceux qui l'écoutent ! Être criminels, et ne s'entretenir que des jugements de Dieu ; ne l'envisager qu'au milieu des foudres et des éclairs ; se rendre présent cet examen fatal qu'on lâche toujours de se cacher ; annoncer le rétablissement de son règne à ceux qui travaillent encore à le détruire, et leur dire enfin avec Jésus-Christ même, qu'au jugement dernier ils le verront revêtu, et de sa puissance qu'ils auront combattue, et de sa gloire qu'ils auront profanée : encore une fois quel engagement pour des pécheurs !

Il est vrai que je parle, sans doute, devant plusieurs disciples fidèles de Jésus-Christ, plus dignes de le voir chargé de couronnes, qu'armé de foudres ; plus sensibles à l'amour de sa sainteté, qu'à la crainte de sa justice ; plus en état d'espérer pour leurs bonnes œuvres, que de trembler pour leurs péchés. Aussi ne leur fais-je voir ce Juge sur son trône que pour les consoler ; car quel spectacle plus consolant pour les saints que de voir le règne de leur maître rétabli, toutes les créatures rentrer dans l'ordre, tous les cœurs dociles à ses mouvements, tous les rebelles soumis à sa loi ; sa gloire relevée par l'humiliation des pécheurs qui la combattent, arrachée aux ambitieux qui l'usurpent, regrettée des lâches qui la négligent ; sa sainteté triomphante des profanations des impies, de la censure des libertins, des illusions des hypocrites. Quel spectacle plus doux pour les vrais chrétiens, que de voir leur adorable chef anéantir tous les faux biens qu'ils méprisent ; punir tous les plaisirs qu'ils s'interdisent ; couronner toutes les peines qu'ils souffrent, et régner seul dans le monde par la souveraineté de sa puissance et par l'éclat de sa gloire, dit le Prophète : *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est fortitudinem.*

Jésus-Christ a maintenant trois qualités à l'égard des hommes, dit saint Augustin ; il est Roi, il est Prêtre, il est Dieu. Il est Roi pour nous conduire par ses lois et par son autorité, afin que nous ne péchions pas. Il est Prêtre pour nous réconcilier par son sacrifice, si nous avons péché. Il est Dieu pour

nous récompenser de sa gloire, si nous sommes réconciliés. Mais au jugement dernier le sacerdoce de Jésus-Christ, qui sera éternel pour les élus, ne subsistera plus pour les réprouvés; il ne sera plus Prêtre pour les réconcilier; mais il sera Roi, il sera Dieu pour les punir toute l'éternité. L'on verra la puissance de sa royauté rétablie sur ceux qui la combattent; c'est mon premier point. L'on verra la gloire de sa divinité vengée de ceux qui la profanent; c'est le second. En deux mots, on combat la puissance de ce Roi, elle sera rétablie; on profane la gloire de ce Dieu, elle sera réparée: c'est tout l'esprit de mon évangile. Demandons, pour l'expliquer, les lumières du Saint-Esprit par Marie, et lui disons, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Quand Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile que son royaume n'est pas de ce monde, il ne veut pas dire qu'il n'a point de pouvoir ici-bas. Rien n'y vit que par ses influences; rien n'y agit que par ses lois; rien n'y naît et n'y périt que par ses ordres; ceux même qui combattent son empire, servent à l'établir; s'ils sortent des voies de sa miséricorde, ils entrent en celles de sa vérité; s'ils désobéissent à la grâce qui les appelle, ils tombent entre les mains de la justice qui les punit; s'ils troublent le bel ordre du monde par leurs péchés, ils le réparent par leurs châtimens. Ainsi, toujours rebelles et toujours vaincus, ils fortifient le trône qu'ils veulent renverser; et semblables à ce juge impie qui condamna Jésus-Christ à la mort, ils exécutent ses desseins sans y penser, dit saint Grégoire (*Lib. III Moral., c. 11*), ils proclament les premiers la royauté qu'ils combattent. Comment donc, Seigneur, votre royaume n'est-il pas de ce monde? C'est que le monde ne le connaît pas, c'est que le monde refuse de s'y soumettre. Sa puissance est souveraine, mais invisible aux charnels; elle est juste, mais insupportable aux impies; partout il domine, et partout il se cache; il donne le mouvement à tout l'univers, et retire la main qui le conduit; il agit puissamment sur le cœur des hommes, et souffre qu'ils résistent quelquefois à sa puissance; il prescrit des lois, et permet qu'on les viole; il a des ministres, et il les empêche de combattre pour lui; et par conséquent, il est vrai de le dire, que ce n'est pas encore ici le temps de son règne: *Regnum meum non est de hoc mundo*.

Mais le jour du jugement sera le jour du Seigneur. Son pouvoir y sera reconnu de toutes les nations, et on le verra souverain dans tous les états où il est aujourd'hui combattu: dans la nature, dans la grâce, dans la religion. Dans la nature, l'on abuse des créatures que sa puissance a formées, elles s'armeront pour lui; dans la grâce, on lui refuse des cœurs qu'il veut s'assujettir, ils seront soumis à sa justice; dans la religion, l'on viole les lois qu'il prescrit, elles seront invariablement suivies. Développons, s'il vous plaît, ces grandes vérités d'une manière sensible à tout le monde.

Premièrement, Jésus-Christ doit régner dans la nature. Les créatures qui, par le besoin que nous en avons, nous font sentir la dépendance de notre être, doivent nous faire adorer la souveraineté du sien: leur ordre, leur magnificence, leur utilité, sont comme autant de voix qui publient et la puissance, et la bonté du Roi invisible qui les gouverne. Mais, hélas! on ne les écoute pas, dit le grand Augustin; toute la nature parle à des sourds des grandeurs de son Roi: *Cælum et terra sardis loquuntur laudes tuas* (*Aug., Confess., lib. X, c. 6*). L'on confond le bel ordre qu'il établit, on fait servir à déshonorer Dieu les mêmes créatures qu'il a formées pour sa gloire; l'on donne au plaisir ce qui n'est dû qu'à la nécessité; l'on prodigue pour la vanité ce qui n'est destiné que pour le besoin; on profane par le crime ce qui ne devrait servir qu'à la vertu, et tout l'univers se trouve infecté des dérèglements de ceux qui l'habitent, dit un prophète: *Terra infecta est ab habitatoribus suis* (*Isai., XXIV*). O l'étrange renversement dans le royaume visible de Jésus-Christ! La terre n'est féconde que pour nourrir les délices des pécheurs! les mers ne sont riches que pour irriter leur cupidité! les astres ne sont lumineux que pour éclairer leurs crimes! les créatures n'ont des charmes que pour captiver leur cœur! le péché a tout confondu! les jours destinés à la prière ou au travail se passent dans un lâche repos! les nuits destinées au repos se consomment à des veilles criminelles, ou à des divertissemens passionnés! et dans le désordre où l'on vit aujourd'hui, je ne sais, grand prophète, s'il est vrai de dire avec vous, que les temps roulent toujours dans l'ordre que Dieu leur a prescrit: *Ordinatione tua perseverat dies!*

Qu'en pensez-vous, chrétiens? ce renversement durera-t-il toujours? La nature, autrefois si sensible aux opprobres de Jésus-Christ, les verra-t-elle sans le venger? sera-t-il toujours esclave de ses ouvrages, et ses ouvrages seront-ils toujours esclaves de notre cupidité? Non, Messieurs, ne vous flattez pas, ne vous endormez pas dans la jouissance tranquille des créatures; elles s'élèveront un jour contre vous. A présent elles gémissent sous le joug honteux de vos cupidités, dit l'Apôtre; mais en même temps elles se remplissent de la fureur qu'elles feront éclater contre vous: *Parturit*. Maintenant, retenues par la main de Dieu, elles se contentent de vous inquiéter quelquefois, et de vous avertir par des amertumes passagères, que ce n'est pas elles qu'il faut aimer; mais un jour viendra que leur servitude cessera tout à fait; et pour lors elles vous feront payer avec usure vos abus et vos profanations; elles vengeront la royauté de leur Maître; car s'il les laisse servir à votre vanité dans le temps, il leur donne au moins la douce espérance de servir quelque jour à votre supplice, comme parle l'Apôtre: *Vanitati subjecit eam in spe*.

En effet, alors l'ordre du monde sera ré-

tabli, et le Seigneur fera servir toutes les créatures à ses desseins. Le soleil, qui aura éclairé vos iniquités, vous laissera dans une nuit éternelle et n'aura plus de lumière pour vous. La lune, qui aura présidé à vos œuvres de ténèbres et servi de flambeau à vos passions infâmes, retirera tous ses rayons. Les étoiles tomberont du ciel sur la terre pour vous consumer. La terre ébranlera ses colonnes pour vous renverser. La mer excitera toutes ses tempêtes pour vous alarmer; et ceux qui nagent dans les délices, par l'usage illicite des créatures, s'échapperont de crainte à la vue de leur fureur, dit l'Évangile : *Arescentibus hominibus præ timore*. Alors, avare, ces richesses sur lesquelles tu comptes t'abandonneront pour toujours; superbe, ces habits magnifiques, peut-être teints du sang des pauvres, se changeront en feu pour les venger; ambitieux, tes riches bâtiments s'écrouleront sur ta tête; savants, vos livres lus par curiosité s'ouvriront pour vous reprocher tant de vérités négligées; voluptueux, les chers objets de la passion deviendront ceux de ton horreur; et tout ce qu'on aura aimé au préjudice de Jésus-Christ s'armera pour ses intérêts. L'adultère s'élèvera contre l'adultère; le fils contre le père, qui l'aura perdu par ses lâches condescendances; la fille contre la mère, qui aura toléré son irrégion et sa vanité; l'ami contre l'ami, trop réservé dans ses corrections; le maître contre le domestique, trop fidèle ministre de ses passions: en un mot, tous les pécheurs, aujourd'hui d'intelligence pour combattre le règne de Jésus-Christ, s'armeront les uns contre les autres pour le venger, dit l'Écriture : *Concurrere faciam Ægyptios adversus Ægyptios* (Isai., XIX).

Mais où paraîtra davantage la puissance de Jésus-Christ, ce sera dans le rétablissement des conditions que le péché aura confondues, et de cette juste subordination que l'ambition aura détruite. L'un des plus beaux effets de la puissance de Dieu dans l'ordre de la nature, c'est la diversité des états, la distinction des rangs différents où il nous fait naître, la dépendance que les hommes ont les uns des autres. Nous sommes dans le monde, dit saint Augustin, comme autant de statues animées dans un palais bâti de la main de Dieu. Il a marqué à chacun le rang qu'il doit tenir, pour faire figure dans cet édifice; mais ces statues indociles ne sont jamais contentes de leur situation: celles qui devraient être cachées dans les enfoncements veulent paraître sur le frontispice, celles qui ne sont helles qu'en éloignement veulent s'avancer en saillie, celles qui sont destinées à soutenir le poids de l'édifice n'en veulent être que l'ornement. Parlons sans figure, Messieurs, et disons que l'ambition trouble le bel ordre du monde; que tous les hommes rebelles à la Providence veulent changer de condition; tel qui n'est propre qu'à obéir veut commander, tel qui devrait être caché dans la foule du peuple veut s'élever au rang des courtisans ou

des magistrats, tel qui devrait s'ensevelir dans la solitude pour y pleurer ses péchés se produit dans les chaires pour y condamner ceux des autres. En un mot, l'ordre établi de Dieu ne subsiste plus; nul ne respecte le pouvoir qu'il a, comme souverain, de régler les conditions et de borner les désirs: la cupidité a tout confondu.

Mais à ce jour terrible où le Seigneur visitera son ouvrage, il rétablira chacun dans l'ordre où il doit être. Vous n'êtes pas entrés dans la condition où je vous appelais, dit-il par son prophète, vous avez choisi par caprice, ou par cupidité, des emplois que je n'approuvais pas : *Quæ nolui elegistis* (Isai., LXV). Et qu'en arrivera-t-il, Seigneur? Un jour viendra que je vous ferai changer d'état: mes disciples, qui souffrent aujourd'hui, seront dans l'abondance, et vous, sensuels, vous passerez de l'abondance à la misère; mes disciples s'enivreront d'un torrent de volupté, et vous serez brûlés d'une soif éternelle; mes disciples seront dans la gloire, et vous dans l'opprobre; mes disciples entonneront mes louanges dans la joie de leur cœur, et vous pousserez des hurlements furieux dans le désespoir du vôtre. Enfin le juste et l'impie seront alors dans l'état où ils devaient être pendant leur vie; le juste, qui, digne des premiers honneurs, aura passé sa vie dans l'humiliation et dans la poussière se verra dans le sein de la gloire; et l'impie, qui, au lieu de l'humiliation qu'il méritait, aura usurpé les grandeurs du monde tombera tout d'un coup dans l'opprobre.

Ah! quelle confusion pour vous, cœurs ambitieux, lorsque vous verrez ainsi tous vos projets renversés! lorsqu'il faudra rentrer avec humiliation dans l'ordre dont vous serez sortis par orgueil! lorsque Dieu vous dira, comme à Sobna, cet indigne ministre de son temple : *Quid tu hic* (Isai., XXII)? Que fais-tu, malheureux, dans ce rang où je ne t'ai pas établi? Pourquoi vis-tu comme si tu n'en devais jamais sortir? Je saurai t'en arracher, te transporter dans une terre étrangère, changer tes roses en épines, te mettre entre les mains des démons, comme une balle que les joueurs ne laissent jamais un moment en repos. Ce sera là le théâtre de cette gloire que tu cherches au préjudice de la mienne : *Ibi erit currus gloriæ tuæ*. Que fais-tu sur ces fleurs de lis, magistrat indigne, qui, sans lumière et sans capacité, décides tous les jours de la fortune et de la vie de mes peuples? Reçois aujourd'hui la juste sentence que tant d'arrêts injustes ont méritée, et descends après ta mort dans les ténèbres, que tu n'as pu souffrir pendant ta vie. Qui t'a introduit dans mon sanctuaire, ministre infidèle, à qui l'on paye du prix de mon sang le sang de tes ancêtres, et qui viens aux pieds de mes autels expier les péchés des autres, toi qui ne fis jamais pénitence des tiens? *Quid tu hic, aut quasi quis hic?*

C'est ainsi, Messieurs, que Jésus-Christ rétablira tout; sa puissance brillera éternellement dans l'ordre immuable des créa-

tures qu'on trouble aujourd'hui ; chacun sera ce qu'il doit être, et s'y condamnera soi-même : le voluptueux courra aux supplices, l'ambitieux aux opprobres, l'avare à l'indigence éternelle qu'il aura méritée : et si les réprouvés peuvent avoir quelque consolation dans l'enfer, ce sera de se voir dans l'ordre de Dieu, incapables de résister à sa puissance ; car ces cœurs rebelles aux mouvements de sa miséricorde ne le pourront être à ceux de sa justice, et l'ordre sera rétabli, non-seulement dans la nature, mais encore dans la grâce.

2. Outre cet empire sensible de Jésus-Christ sur toutes les créatures, qu'il communique à autant de personnes qu'il établit de puissances légitimes sur la terre, il exerce encore sur les cœurs un règne invisible et spirituel, qu'il ne partage avec personne : et il voulut nous l'apprendre, dit saint Augustin (*De Consensu Evang.*, c. 10), lorsque, refusant la royauté terrestre que les peuples lui offraient, il s'enfuit seul sur la montagne pour insinuer que du haut du ciel il exerce seul un empire souverain sur la volonté des hommes ; et que, si les autres rois sont maîtres de notre fortune et de notre vie, nos cœurs ne relèvent que de Jésus-Christ qui les a formés. Aussi commence-t-il sur la terre ce règne intérieur qu'il doit continuer dans le ciel. Il travaille par des voies secrètes à établir sur nos cœurs l'empire de sa grâce ; il les sollicite par des inspirations pressantes, il les ébranle par les menaces, il les attire par les suavités, il les gagne par les doux écoulements de sa gloire qu'il leur découvre, comme l'éprouvait saint Augustin ; et quand il les a gagnés, il règle leur amour, il calme leurs passions, il rompt leurs chaînes, il les élève, il les embrase, il les domine à son gré ; et s'il veut user de toute sa puissance, les rois mêmes qui gouvernent tout le reste ne sont pas maîtres de leur propre cœur : *Cor regis in manu Dei.*

Cependant, quelque doux que soit cet empire de la grâce, il est souvent combattu ; son joug est odieux aux pécheurs, qui préfèrent l'esclavage honteux de leurs passions à l'heureuse liberté de Jésus-Christ. Mais au jugement dernier son règne invisible sera rétabli, sa puissance sur les cœurs n'aura plus de contradictions à souffrir : il régnera, non-seulement sur les élus par la charité qui consumera leur obéissance, mais sur les réprouvés, par la justice qui punira leur révolte. Vous n'avez pas écouté la voix de ma miséricorde, dit-il par son prophète, vous entendrez celle de ma vengeance, *loquetur ad eos in ira sua.* Vous n'avez pas profité de ce trouble salutaire que ma grâce excitait dans le fond de vos consciences, vous souffrirez le trouble éternel qui excitera ma fureur, *in furore suo conturbabit eos.* Vous n'avez désobéi, lorsque je vous disais par la bouche de mes prédicateurs : Venez, mes enfants, quitter à mes pieds le poids funeste de vos péchés, et respirer sous le joug aimable de mon Evangile ; vous m'obéirez quand

je vous dirai dans ma colère : Allez, malheureux, brûler dans le feu éternel qui vous est préparé. Alors cet endurci, qui refuse de voir ses crimes pour les pleurer, les verra pour en rougir : ce sensuel, qui s'alarme au nom seul de la pénitence, vivra dans les supplices et dans les grincements de dents : cette dame orgueilleuse, qui craindrait de se dégrader si elle dérobaît quelques aumônes à son faste et à sa vanité, tombera dans une indigence sans ressource, tous ces mondains, qu'un respect humain empêche de paraître pénitents aux yeux des hommes, seront reconnus pécheurs à la face de l'univers ; et pour comble de confusion, quiconque aura résisté à la grâce du Seigneur se verra jugé sur sa loi.

3. Il y a deux lois différentes qui partagent tout l'univers, selon saint Augustin : la loi du monde, et la loi de Jésus-Christ. La loi du monde, c'est la coutume ; par là le démon règne sur les pécheurs ; il entraîne à son parti, par la force de l'exemple, ceux qu'il n'a pu séduire par la douceur du péché ; il leur persuade que la foule autorise le désordre, qu'on fait impunément ce qu'on fait avec plusieurs, et que la bienséance justifie ce que la loi éternelle de Dieu condamne : *Quasi deceat faciunt quod per tuam æternam legem nunquam licebit.* La loi de Jésus-Christ c'est l'Evangile. Là, comme un souverain, il nous explique ses volontés, il règle notre cupidité, il borne nos passions, il élève nos espérances ; là il proscriit la volupté, il ordonne les souffrances, il promet la gloire ; là il condamne, il absout, il menace, il récompense ; et c'est en cela, ce me semble, qu'éclate davantage la puissance de Jésus-Christ. Les païens mêmes l'eussent reconnue à cette preuve, dit saint Augustin (*De Vera Relig.*, c. 3) ; et si l'on eût demandé à ces grands génies ce qu'ils pensaient de celui qui faisait aimer une loi si sévère et pratiquer des préceptes si durs à la nature, ils eussent avoué sans doute que sa puissance avait quelque chose au-dessus de l'homme, et que ce législateur devait être non-seulement un roi, mais un dieu. En effet, Messieurs, à voir la soumission des premiers chrétiens pour l'Evangile, n'est-il pas naturel de regarder Jésus-Christ comme un souverain, dont les lois étaient inviolables et la puissance respectée ! Mais, hélas ! à considérer la licence des chrétiens de nos jours ; à les voir violer, sans rougir, les maximes les plus saintes de Jésus-Christ, n'est-ce pas un roi détroné, dont les lois sont sans vigueur, et dont on ne respecte plus les oracles ?

Levez-vous, Seigneur, s'écrie le prophète, sortez de l'assoupissement où vous êtes, et venez venger votre loi : *Exsurge, Domine, in præcepto quod mandasti.* Il le fera, Messieurs : vous le verrez au jugement dernier, l'Evangile à la main, confondre les désordres de votre vie, mesurer votre conduite sur cette règle inviolable de la vertu, et démolir tous ces vains édifices de vos œuvres, que l'hypocrisie ou la vanité n'aura pas compassées sur le niveau de la loi de Dieu, dit un prophète

(*Isai.*, XIX). Aujourd'hui l'on étudie cette loi par artifice, on l'adoncit par délicatesse, on se la cache par affectation ; alors on l'aura malgré soi devant les yeux, dans toute sa droiture et dans toute sa rigueur. Aujourd'hui l'on censure comme trop outré, dans l'Évangile, tout ce qui blesse notre amour-propre, tout ce qui humilie notre orgueil, tout ce qui passe les lumières de notre fausse prudence ; alors on en reconnaîtra la douceur et l'équité. Aujourd'hui l'on cherche jusque dans l'Évangile de quoi justifier ses passions ; l'avare dévot y prend de quoi pallier ses usures ; et s'il dépouille le prochain par ses prêts illicites, c'est charité ; le sensuel scrupuleux croit y trouver de quoi justifier sa délicatesse ; et s'il se dispense de la pénitence et du jeûne, c'est prudence et discrétion ; le pieux vindicatif en abuse pour autoriser sa vengeance, et s'il persécute un ennemi, c'est zèle de la justice. Là l'ecclésiastique ambitieux découvre de quoi colorer sa cupidité ; et s'il brigue les dignités de l'Église, c'est amour du travail : *Bonum opus desiderat* ; là l'on voit un Abraham se sauver avec les richesses, et l'on ne se fait plus un scrupule de les aimer. L'on voit un grand pécheur se convertir à la fin de sa vie, à la vue de Jésus-Christ crucifié, et l'on continue de pécher dans l'espérance d'en faire de même. En un mot, cette loi sainte, établie de Jésus-Christ pour détruire la cupidité, ne sert plus qu'à la défendre, parce qu'on n'en trouve que trop, dit saint Augustin (*Lib. II, ad Inquis. Jan.*, c. 20), qui font parler les oracles de l'Évangile au gré de nos desirs et de nos passions.

Au jugement dernier il n'en sera pas de même ; l'Évangile n'aura plus ni faux interprètes ni vains adoucissements : vous n'y verrez rien qui ne vous condamne ; toutes ses maximes seront autant d'arrêts contre vous, et si un roi vertueux ne put entendre autrefois la lecture de la loi de Dieu, sans déchirer ses vêtements à la vue de tant de prévarications, quel ne sera point votre désespoir, pécheurs, lorsque Jésus-Christ vous lira lui-même sa loi violée dans tous ses préceptes, et négligée dans tous ses conseils ? Que répondrez-vous alors, âmes superbes, quand on vous examinera sur cette maxime importante de l'humilité et de l'abnégation chrétienne, *Abneget semetipsum* ? Pourrez-vous justifier là-dessus cet empressément prodigieux pour la grandeur, cette fausse délicatesse sur le point d'honneur, ce désir violent de paraître et de vous distinguer au-dessus des autres ? Que répondrez-vous, impénitents, lorsqu'on mesurera votre vie molle et sensuelle sur ce précepte indispensable de porter sa croix : *Tollat crucem suam* ? Pourrez-vous justifier là-dessus cet éloignement de la pénitence, cette avidité insatiable pour les plaisirs, cette impatience dans les disgrâces salutaires que la Providence vous envoie ? Que répondrez-vous enfin, libertins, s'il en est ici, lorsqu'on examinera vos attachements criminels sur ce précepte inviolable d'abandonner tout ce qui nous

scandalise, nous fût-il aussi cher et aussiproche que la prunelle de nos yeux : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum* ? Pourrez-vous justifier là-dessus tant d'occasions recherchées, tant de liaisons entretenues, tant de ménagements gardés dans vos conversions même, avec ceux qui vous font pécher ? Non, non, Messieurs ; vous serez jugés sans miséricorde sur ces maximes saintes, et pour ne les avoir pas pratiquées librement dans le temps, vous les pratiquerez malgré vous pendant toute l'éternité. Orgueilleux, tu souffriras une humiliation forcée ; impénitent, tu porteras une croix involontaire ; pécheurs, vous serez séparés de tout ce que vous aimez, et la loi de Dieu s'accomplira sur vous dans toute son étendue. Malheur, s'écrie saint Bernard, malheur à ceux qui, n'ayant pas vécu selon cette règle, seront pourtant mesurés sur cette règle des maximes de l'Évangile ! Et si vous me demandez où elles paraîtront écrites pour vous condamner, ce sera sur l'humanité sainte de Jésus-Christ, qui les a le premier pratiquées ; car il est non-seulement votre législateur, mais votre loi ; et comme tel, il sera votre juge. Ah ! de quels yeux vous verrai-je alors. Seigneur, vous appliquer sur moi-même ? votre cœur brûlant d'amour sur mon cœur tout de glace ? votre cœur ouvert pour moi sur la croix, sur mon cœur toujours fermé pour mes ennemis ? vos mains étendues par la charité, sur les miennes fermées aux pauvres par l'avarice ? votre bouche abreuvée de fiel, sur ma bouche toute sensuelle ? Encore une fois, Seigneur, quel spectacle ! et qui le pourra soutenir ? Cependant, c'est ainsi que je dois être jugé sur la loi de Jésus-Christ ; et après m'avoir jugé, comme roi, sur l'abus que j'aurai fait de sa puissance, il me jugera encore, comme Dieu, sur les profanations de sa gloire

SECOND POINT.

Toute la gloire de Jésus-Christ peut, ce me semble, se réduire à deux choses : à la sainteté qu'il communique dans la religion, et à la lumière qui l'environne dans le ciel. Car l'Écriture, tout occupée à nous découvrir sa grandeur, nous le représente sur deux trônes différents : un trône de sainteté, du haut duquel il domine sur tous ses élus pour les sanctifier, et sur lequel les séraphins l'adorent, publiant sans cesse qu'il est saint, et que c'est là sa gloire, *Sanctus, sanctus, sanctus* ; un trône de lumière, d'où saint Jean voit sortir des éclairs perçants, et devant lequel les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse se prosternent, comme n'en pouvant soutenir l'éclat : *De throno procedebant fulgura*. Or je dis, Messieurs, que ces deux trônes de la gloire de Jésus-Christ, ébranlés dans le temps par l'iniquité des chrétiens, seront relevés contre eux au jugement dernier, et qu'on verra, et sa sainteté triomphante de nos injustices, et sa lumière victorieuse de nos ténèbres. Développons, s'il vous plaît, ces deux idées, et ne soyons pas long.

1. En quel état que je considère la sainteté de Jésus-Christ, je la vois partout ou pro-

fanée dans les sacrements, ou combattue dans les vrais chrétiens, ou falsifiée dans les hypocrites; mais elle sera vengée de tous ces outrages. On profane sa sainteté dans les sacrements, car à voir les chrétiens recevoir nos redoutables mystères sans dispositions, le cœur dévoré de passions vives, l'esprit agité de doutes injurieux, la volonté coupable d'attachements et d'innocents : à les voir paraître au pied de ces tribunaux sacrés, qui sont les sources principales de sa grâce, sans émotion, sans épreuve de pénitence, fiers, ce semble, et triomphants de leurs péchés, ne diriez-vous pas que ce sont autant d'ennemis qui viennent insulter Jésus-Christ jusque sur le trône de sa gloire, et qui, bien loin d'entendre les cris des séraphins qui publient qu'il est saint, publient eux-mêmes, par leur irréligion, que c'est un Dieu profane, un pain sans distinction, une cérémonie sans vertu? Car c'est ainsi que vous faites parler les ennemis de l'Eglise : *Per vos nomen Dei blasphematur inter gentes*. Jésus-Christ le souffre, impie; il tolère les profanations; il s'abandonne à tes outrages, mais bientôt tu le verras revêtu de cette sainteté majestueuse que tu ne respectes pas; tu le verras, non pas sur ces tabernacles où il est exposé aux insultes des pécheurs, sous les nuages mystérieux qui le couvrent, mais sur ce trône de gloire qu'il a préparé pour te juger sur le modèle de sa sainteté, dit le Prophète, *paravit in judicio thronum suum*. Là seront pesés, au poids du sanctuaire, tous les jugements de ces ministres trop indulgents qui vous flattent dans vos passions. Là seront rappelées contre vous tant de grâces, ou combattues dans leurs principes, ou négligées dans leurs progrès. Là seront repassées tant d'absolutions extorquées par artifice, accordées par complaisance, multipliées par habitude, reçues sans fruit. Là enfin seront recherchés avec exactitude les fruits de tant de communions ou indignes ou inutiles. Là s'élèvera contre vous le sang du testament, avec une voix plus forte que celui d'Abel. Là un ange vengeur arrachera du cœur d'un impie ce corps adorable qu'il aura profané, lui montrera le jugement qu'il s'est incorporé, écrit dans le fond de son âme avec le sang même de Jésus-Christ, et le séparera pour toute l'éternité de celui auquel il s'est indignement uni dans le temps. Car si celui qui avait violé la loi de Moïse était condamné à mort sans miséricorde, dit l'Apôtre, quel sera le supplice de celui qui aura foulé le Fils de Dieu aux pieds et profané le sang du testament par lequel il devait être sanctifié?

Encore si l'impie se contentait de ses profanations secrètes; si, après avoir déshonoré Jésus-Christ dans ses sacrements, il le respectait au moins dans ses disciples, peut-être pourrait-il espérer un jugement plus doux et des accusateurs moins sévères; mais il étale contre la sainteté de mon Sauveur par des contradictions manifestes. Car qui pourrait dire ce que les saints ont tous les jours à souffrir des impies, avec quelle en-

vie Esaü s'élève contre Jacob, les réprouvés contre les élus, le vice contre la vertu? L'on ne voit plus de persécutions sanglantes dans l'Eglise, il est vrai, mais n'y voit-on pas des antipathies terribles contre les vrais disciples de Jésus-Christ? les libertins substitués aux tyrans, les plaisanteries succéder à la cruauté, les railleries piquantes aux arrêts de mort, les satires aux proscriptions, et les saints obligés de se cacher, sinon pour ménager leur sang, au moins pour assurer leur repos et leur vertu? Car vous le savez, Messieurs, et fasse le ciel que vous ne soyez pas dans ces sentiments! au jugement des esprits forts, être contemplatif, c'est oisiveté; fréquenter les hôpitaux, c'est ostentation; embrasser la pénitence, c'est indiscretion; donner dans la dévotion, c'est amusement; se distinguer du monde corrompu, c'est singularité; être saint, c'est hypocrisie; en un mot, quelque visage que prenne la vertu, elle ne peut plaire aux yeux du monde, et la sainteté persécutée en est réduite à se cacher!

Sainteté de mon Dieu, tu seras réparée pour sa gloire; disciples de mon Sauveur, vous serez à votre tour la terreur de vos ennemis, et la terre de Juda deviendra la frayeur de l'Egypte, dit l'Ecriture : *Erit terra Juda Ægypto in pavorem* (Isaï., XIX.) Dans ce jour heureux, où l'on ne sera plus jugé par des yeux de chair, où l'on n'aura plus de ménagements à garder avec les pécheurs, où la sainteté régnera seule, justes, vous paraîtrez revêtus de Jésus-Christ; toutes ces vertus que les impies vous obligent de dissimuler éclateront pour les confondre. Votre gloire fera leur confusion, dit le Prophète; ils formeront contre vous des vœux inutiles; ils concevront une rage sans effet, et pour comble de désespoir, ces bouches insolentes qui flétrissaient toutes vos vertus en commenceront l'éloge : de persécuteurs ils deviendront panégyristes, et pendant toute l'éternité, ils seront obligés d'admirer les saints qu'ils ne pourront plus combattre. Insensés que nous étions, dirent-ils alors, nous regardions la régularité des saints comme une folie selon le monde; nous pensions qu'après une mort sans honneur, et que le néant ou l'oubli serait la récompense de tant de vains travaux; mais nous les voyons briller parmi les enfants de Dieu et posséder la gloire destinée à la sainteté que nous avons combattue : *Inter sanctos sors illorum est* (Sap., V).

Il en est peu, dites-vous, d'assez impies pour combattre la vraie sainteté; mais combien en voit-on d'assez aveugles pour embrasser la fausse! Combien de sensuels qui se reposent sur une innocence apparente, d'hypocrites qui se contentent d'une vertu trompeuse, de pécheurs qui s'endorment sur la confiance d'une fausse pénitence! Car, remarquez-le, s'il vous plaît, Messieurs, tout le monde veut se flatter d'être saint; or il n'y a que trois choses dans la sainteté : le repos intérieur qui l'accompagne, l'honneur qui la distingue, la peine qui l'exerce et qui

la perfectionne. Plusieurs en aiment le repos, et c'est ce qui fait les faux innocents; quelques-uns en cherchent l'honneur, et c'est ce qui fait les faux dévots; tout le monde en craint la peine, et c'est ce qui fait les faux pénitents. Mais tous ces fantômes de vertu disparaîtront devant la sainteté de Jésus-Christ; tous ces rayons d'une fausse équité seront dissipés devant le soleil de justice; toutes ces ombres de pénitence ne vous couvriront pas au jour de sa vengeance, dit l'Écriture, *telæ eorum non erunt in vestimentum*.

Comptez maintenant, grands du monde, sur cette innocence imaginaire qui met tout le bien dans la fuite du mal, et tout le mérite dans la triste gloire de ne point démériter, comme parle saint Grégoire (*Moral., lib. XXXII, c. 17*). Comptez pour beaucoup d'être éloignés des grands crimes, sans pratiquer aucunes vertus; soumis aux devoirs communs de la religion, sans combattre les désirs superflus de la nature; ennemis des passions honteuses, sans jamais vous priver des plaisirs qu'on nomme innocents. En un mot, chrétiens zélés dans la spéculation, honnêtes païens dans la pratique, flattez-vous de justifier votre indolence aux yeux de Dieu, parce qu'elle passe pour innocence aux yeux des hommes; il n'en jugera pas comme eux. Cette innocente mollesse dont vous ne rougissez pas, ces raffinements continuels d'amour-propre, ces amusements de conversations, cette inutilité de vie, cet assoupissement éternel de votre foi: tout cela sera jugé comme outrageux à la sainteté de Jésus-Christ. Tel qui se croit juste dans la vue des crimes qu'il évite se verra condamné pour les bonnes œuvres qu'il omet; tel qui compte pour quelque chose de n'avoir point opprimé la veuve et le pupille dans ses emplois se verra condamné pour ne les avoir pas secourus dans leurs besoins; tel qui se couronne comme victorieux d'une passion qu'il n'a pas satisfaite sera puni pour l'avoir trop longtemps écoutée. Enfin, pour être précipité dans les ténèbres extérieures, ce sera assez, dit l'Évangile, d'avoir, non pas fait le mal, mais négligé le bien; d'avoir été serviteur, je ne dis pas infidèle, mais inutile: *Inutile, inutilem servum ejicite in tenebras exteriores*.

La fausse vertu sera-t-elle mieux traitée que la fausse innocence? Les hypocrites qui nous trompent aujourd'hui, pourront-ils tromper leur juge? Ces déguisements indignes qui surprennent notre estime échapperont-ils à sa pénétration? et le vice pallié pourra-t-il se sauver sous les couleurs de la vertu? Non, non, Messieurs; tous les voiles de l'hypocrisie seront levés: et comme autrefois, pendant que Jésus-Christ subissait sur la croix le cruel jugement des hommes, le voile du temple se déchira, pour marquer qu'il n'y aurait plus rien de caché, et que la vérité, jusqu'alors ensevelie sous les figures, allait se montrer à la terre; aussi dans le jugement que Jésus-Christ prononcera à son tour contre les impies, le voile du temple sera brisé; ces cœurs hypocrites, ces sanctuaires

profanes, ces sépulchres blanchis seront ouverts à nos yeux. Là paraîtra ce respect humain qui vous conduit peut-être au pied des autels, cette vanité subtile qui vous soutient seule dans votre piété affectée, cet intérêt caché qui est l'âme et la fin de toutes vos œuvres. Là la sainteté par essence sera la règle de tout, le mensonge paraîtra par l'opposition de la vérité, les fausses vertus seront de vrais crimes, et toutes ces œuvres plâtrées qui semblent honorer Dieu paraîtront infiniment contraires à sa gloire.

Ah! quelle surprise pour vous, lorsque celui qui juge la justice n'en trouvera point dans toutes vos œuvres, changera l'or de vos fausses vertus en écume, comme parle l'Écriture, réduira à une honteuse pauvreté ceux qui se croient riches en mérites, et mettra peut-être au rang des réprouvés ceux qui se mettent eux-mêmes au rang des élus! Car nous serons jugés, Messieurs, non pas sur la fausse idée que nous avons de la vertu, non pas sur l'opinion des hommes que nous trompons, mais sur la sainteté même de Jésus-Christ que nous déshonorons. Le feu de sa colère consumera la paille et le bois de nos vains édifices: la rigueur de sa vengeance prendra la place de nos fausses pénitences; tous ces péchés que vous croyez effacés par quelques prières sans ferveur, et par quelques soupirs passagers, se trouveront sans expiation: les abominations de votre jeunesse que vous négligez, comme bien éloignées de vous, paraîtront encore écrites dans le fond de votre conscience: *Abominations tuæ in medio tui* (*Ezech., IV*); et chacun, soupirant après la pénitence qu'il aura négligée, voudra se couvrir de haïres et de cilices, dit un prophète (*Id., ibid.*); mais il ne sera plus temps: il faudra porter la honte de son péché, et souffrir des peines qui ne l'expieront pas. C'est ainsi, Seigneur, que votre sainteté sera vengée de mes outrages; et pour achever de me confondre, votre lumière triomphera encore de mes ténèbres.

2. Car enfin, quand le règne de la vérité sera venu, la lumière de Jésus-Christ nous fera entrer dans un jour sans nuages. Alors toutes les illusions dont on se couvre seront dissipées: l'on verra les défauts secrets de ceux qui paraissent les plus saints: l'édifice le plus parfait, la vie la plus innocente et la mieux soutenue, se démentira par mille endroits, dit le prophète: *Scissuras civitatis David videbitis, quia multiplicatæ sunt* (*Isai., XXII*). Vains prétextes, dont je couvre aujourd'hui ma mollesse et mon impénitence, vous ne me justifierez plus: grandeur importune, qui semblez maintenant autoriser les adoucissements que je me permets dans mon état, le luxe excessif, les plaisirs, l'indolence où je vis, vous ne me justifierez plus; lâches ménagements d'un directeur commode qui me faites trouver entre Dieu et le monde une intelligence qui n'y fut jamais, qui savez allier dans ma personne l'impénitence et le péché, les douceurs de la vie sensuelle et le mérite de la vie chrétien-

ne, vous ne me justifierez plus : les éclairs perçants qui sortiront du trône de Jésus-Christ me feront voir tel que je suis. Tel que je suis, ô mon Dieu, quel spectacle ! Eh quoi ! ce cœur où se forment tant de désirs honteux, où vivent tant de passions secrètes, où se concertent tant d'intrigues criminelles ; ce cœur, qui pèche presque aussi souvent qu'il palpite ; ce cœur, où je suis tout ce que je suis, sera donc ouvert à vos yeux, pénétré d'une lumière inévitable, dépouillé de tous les voiles qui le couvrent : Encore une fois, Seigneur, quel spectacle ! et qui le pourra soutenir ? Trop heureux encore, si la rigueur de vos jugemens se terminait là : mais il faudra que votre gloire se venge à son tour, et que nous soyons jugés sur l'injuste usurpation que nous en faisons.

Car, combien en voit-on, Messieurs, de ces usurpateurs injustes de la gloire de Jésus-Christ ? Toute gloire lui appartient, vous le savez. Celle que nous voyons répandue dans tous les différents états n'est qu'un écoulement de la sienne. C'est elle qui consacre les prêtres, qui immortalise les savants, qui distingue les magistrats, qui couronne les rois, et qui se fait admirer dans tous ceux qui portent quelque caractère, ou par leur mérite, ou par leur dignité : et par conséquent, toute gloire venant de Jésus-Christ, elle appartient à Jésus-Christ, comme le rayon au soleil qui le produit. Cependant on se l'approprie, et l'on fait servir à son ambition particulière des emplois, des qualités, une puissance qui ne doit être employée que pour Jésus-Christ.

Mais un jour il rentrera en possession de toute sa gloire : les tribunaux des juges seront renversés, les sceptres brisés, les palais des grands confondus avec les cabanes des bergers, l'éloquence muette, la bravoure timide, la beauté éclipsée, la qualité anéantie, et tous ces rayons de gloire qui brillent aujourd'hui sur le front des hommes, régnis à leur principe pour toute l'éternité. Plus d'autre juge, d'autre prêtre, d'autre pasteur, d'autre souverain que Jésus-Christ, dit un prophète : *Erit Dominus solus in die illa*. Hommes vains qui vous glorifiez de votre naissance ou de vos emplois, qui, voyant avec orgueil le reste des hommes sous vos pieds, ne découvrez jamais un Dieu sur votre tête, il reprendra ce rayon de grandeur qui vous distingue : et que serez-vous dans ce jour où il n'y aura plus d'autre emploi que la charité, d'autre lumière que la vérité, d'autre noblesse que l'humilité de Jésus-Christ, que vous ne connotes jamais, *Erit Dominus solus in die illa* ? Dames du monde qui cherchez une fausse gloire dans les vanités qui vous occupent, et qui ne pensez, ce semble, qu'à vous faire adorer à la place de votre Dieu, il retirera ces rayons de beauté qu'il vous communique ; ce faste qui vous environne sera anéanti ; les haïres, les cilices, la confusion succéderont aux ornements que vous affectez, dit Isaïe : *Exuite vos et confundimini* (Isai., XXXII) : et que serez-vous en ce jour où l'on ne verra plus rien d'aimable, rien de

grand, rien de beau, que celui qui est la grandeur et la beauté par essence, *Erit Dominus solus in die illa* ?

O l'étrange confusion pour les pécheurs de se voir tout d'un coup dépouillés de leurs attraits, dégradés de leur noblesse, déchus de leur rang, frustrés du prix de leurs fausses vertus, et conduits par une gloire passagère à un opprobre éternel ! Périssent donc aujourd'hui pour nous toute gloire qui ne tend pas à celle de Jésus-Christ ! Périssent toutes les dignités qui nous distinguent, si elles ne servent à faire honorer Jésus-Christ ! Périssent tous les avantages de la nature, de la fortune, de la grâce même, s'ils ne sont consacrés à faire régner Jésus-Christ ! Qu'il règne sur nous, comme Souverain, par une soumission parfaite à sa puissance et à ses lois. Qu'il y règne, comme Dieu, par un zèle ardent de sa gloire, par un mépris généreux de la nôtre : afin qu'au jour de sa colère nous le voyions sans frayeur, revêtu de cette puissance et de cette gloire que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

De la rechute.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quærens requiem, et non invenit : tunc dicit : Revertar in domum meam unde exivi.

Lorsque l'esprit immonde est sorti du cœur d'un homme, il se promène par des lieux secs ; et n'y trouvant pas le repos qu'il cherche, alors il dit : Je retournerai dans la maison que j'ai quittée (Math., XII, 43, 44).

La conversion des pécheurs, qui fait la joie des anges, augmente le supplice des démons. Leur malheur se redouble quand notre bonheur commence, et ils sentent plus vivement leur éloignement de Dieu, quand nous nous en rapprochons. La honte de se voir chassés d'un cœur qu'ils possédaient, désarmés, vaincus, enchaînés, dépouillés et réduits par un prince plus puissant qu'eux à se retrancher dans l'enfer, est sans doute, pour ces esprits orgueilleux, un comble de douleur et un surcroît de désespoir. Aussi ne peuvent-ils demeurer longtemps en cet état : ils tâchent de recouvrer par la rechute ce qu'ils ont perdu par la pénitence ; et tout ce qu'ils ont de force et d'artifice, ils l'emploient pour reprendre un cœur sur Jésus-Christ.

C'est ce qu'il a bien voulu nous décrire lui-même dans l'Évangile de ce jour, comme pour se plaindre des outrages qu'il souffre lorsqu'un pécheur, rappelé par sa miséricorde, prévenu de sa grâce, emporté par sa puissance, le trahit une seconde fois, pour relever le trône du démon sur les ruines du sien. Écoutez, s'il vous plaît, Messieurs, la peinture qu'il fait du triomphe de son ennemi dans vos rechutes, et jugez par ses plaintes de sa douleur. Lorsque cet esprit immonde, que l'impureté suit partout, est sorti de l'homme par la pénitence, dit Jésus-Christ, il tombe dans l'inquiétude et dans l'agitation ; il court d'un bout de l'enfer à l'autre ; il se promène dans les cœurs arides des impies, que leurs passions brûlent tou-

jours ; mais il n'y trouve point de repos. Il n'y a que la rechute d'un pécheur converti qui puise le redoute heureux dans sa misère. Un cœur où la pénitence a passé, où la grâce a régné, d'où le péché est sorti, c'est le seul palais qui le charme : *Revertar in domum meam unde exivi.*

Pour vous donner quelque horreur de cet état de rechute, souffrez, Messieurs, que je vous dise qu'il est peu différent de celui des damnés. Car deux choses font, ce me semble, leur malheur dans l'enfer : la continuité de leur péché, qui ne finit jamais ; et la rigueur de leur pénitence, qui ne l'expie pas. Ce serait une consolation pour eux si dans les rigueurs de la pénitence ils voyaient quelque diminution dans leur péché, ou si sous le poids invariable de leur péché ils espéraient quelque adoucissement dans leur pénitence : mais être toujours pénitents, et toujours pécheurs, ne voir qu'inutilité dans ses peines et qu'éternité dans ses crimes, c'est le sort des damnés, et c'est celui des pécheurs qui retombent sans cesse. Le cœur est obédi par sept démons, dit l'Évangile ; et pour l'ordinaire il ne se convertit jamais. Mais ce cœur sent encore qu'il appartient à Jésus-Christ, et il fait toujours de vains efforts pour se convertir. Ainsi je dis que dans la rechute la pénitence est sans fruit, et le péché sans fin. Inutilité dans la pénitence, immutabilité dans le péché. Deux malheurs dignes de votre secours, Vierge sainte : obtenez nous, et pour les éviter et pour en parler, la grâce du Saint-Esprit, dont vous fûtes remplie au salut de l'ange. *Ace, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Personne ne fait plus de pénitence que les damnés ; leur peine est éternelle sans adoucissement, et sévère sans interruption. Elle s'étend également sur toutes les parties d'eux mêmes ; et comme il n'y en a point qui n'ait eu part à leur péché, il n'y en a point qui soit exempt de leur terrible pénitence. Leur âme a formé les noirs desseins de leurs crimes ; elle est déchirée par des remords qui ne lui laissent point de repos ; leur corps a exécuté ses injustes projets ; il sera dévoré par des flammes qui le tourmenteront toujours, et qui ne le consumeront jamais. Et n'est-ce pas cette double peine que le prophète nous a voulu marquer, lorsque, adorant la justice de Dieu dans ses extases : Seigneur, dit-il (*Psal. XX*), vous embraserez les impies comme une fournaise, eu allumant un feu intérieur et subtil dans leur sein : *Pones eos ut clibanum ignis*, et vous brûlerez au dehors leur chair impure par un feu vengeur qui ne s'éteindra point : *Et devorabit eos ignis* ? Ainsi, Messieurs, le trouble et les remords au dedans, le feu et les supplices au dehors, peut-on voir une plus rigoureuse pénitence ?

Mais en peut-on voir une plus stérile ? Toujours souffrir pour son péché, et ne l'expier jamais ! verser des torrents de larmes sur les feux où l'on gémit, et ne faire que les allumer par là ! sentir son cœur emporté par

des désirs naturels de la béatitude, et son corps et son âme plongés jusqu'au centre de la misère ! Quel désespoir ! Tel est l'état des damnés, et tel est celui des impies qui retombent toujours dans leurs péchés. Car, s'ils veulent bien l'avouer, ne font-ils pas en même temps, et la plus cruelle, et la plus infructueuse de toutes les pénitences ! J'atte-je ici leur conscience, et je ne veux point contre eux d'autres témoins qu'eux-mêmes. Que n'ont-ils point à souffrir, et de la part du démon qui les suit, qui les inquiète, qui les combat sans relâche ? et de la part de Dieu qui les effraye par la terreur de ses jugements, qui les abandonne à son tour par la soustraction de sa grâce, qui punit leurs crimes précédents par ceux dont ils sont suivis ? et de la part de leur propre concupiscence, qui les divise contre eux-mêmes, qui révolte la chair contre l'esprit, qui oppose la loi de l'habitude à la loi de l'Évangile, et le triste plaisir de satisfaire sa passion à la gloire et à la douceur de l'avoir vaincue ? Un pécheur ainsi partagé par la contrariété de ses pensées et par l'opposition de ses sentiments, comme parle l'Apôtre, n'est-il pas infiniment malheureux ? Tantôt l'esprit plein d'images impures et occupé des moyens d'exécuter son crime par des intrigues pénibles et des ménagements laborieux ; tantôt le cœur suspendu par des sentiments de religion ou déchiré par des mouvements de syndérèse ; parti misérable, soit qu'il veuille condescendre à sa passion pour la satisfaire, soit qu'il entreprenne de la combattre pour la vaincre ; toujours martyr, ou de sa propre conscience dans l'état du péché, ou de la pénitence dans ses conversions infructueuses. Je dis infructueuses, Messieurs, car, vous le savez, quiconque est engagé dans ce labyrinthe de rechutes souffre toutes les rigueurs de la pénitence et n'en recueille presque jamais le fruit. Il s'abat souvent aux pieds des prêtres, il porte l'humiliation de déclarer ses désordres, il accepte prières, jeûnes, mortifications ; mais ce premier zèle est-il évaporé, sa passion recommence-t-elle à le solliciter, l'aveugle qu'il est, après avoir semé, il abandonne la moisson ; après avoir combattu, il renonce à la couronne ; après avoir essuyé les rigueurs de la pénitence, il veut bien en perdre le fruit. Il retombe tout de nouveau dans ses vices ; et cédant au premier effort de la tentation qui l'attaque, il passe des travaux d'une conversion fantastique aux inquiétudes et aux remords d'une conscience criminelle. Est-ce donc pour cela, mon Sauveur, que vous avez établi vos sacrements dans l'Église ? Ne guérissez-vous ces frénétiques qu'afin qu'ils se blessent ? Ne fermez-vous leurs plaies qu'afin qu'ils les recouvrent ? Ne leur donnez-vous vos grâces et votre sang qu'afin qu'ils aient le cruel plaisir de les profaner ?

Je me trompe, chrétiens : ces pénitents imaginaires ne reçoivent le plus souvent, ni le sang ni les grâces de Jésus-Christ ; leurs plaies se couvrent et ne se ferment pas par les sacrements ; le feu de leurs passions se

cache et ne s'éteint pas, sous la cendre d'une fausse pénitence. Car je vous l'ai dit ou plutôt tous les Pères de l'Eglise vous l'ont dit par ma bouche, qu'une pénitence suivie de fréquentes rechutes est sans effet, puisque son premier effet, quand elle est sincère, c'est de soutenir le pénitent au moins un temps raisonnable; c'est de lui donner des grâces fortes pour ne retomber plus; c'est de faire naître de la vue de ses péchés passés, non-seulement l'horreur du crime, mais l'amour et la pratique de la plus haute vertu. Voilà ce que les pécheurs qui retombent souvent ne comprennent pas. Ils regardent simplement la pénitence comme un remède aux maux passés, et non pas comme un engagement à la perfection et à la vertu pour l'avenir; ils veulent que le sang de Jésus-Christ remonte jusqu'à leurs anciennes fautes pour les expier, et ils ne veulent pas qu'il coule dans la suite de leur vie pour la purifier; oh! l'étrange erreur! La pénitence regarde autant l'avenir que le passé, Messieurs; si elle a des grâces justificantes contre les péchés que nous pleurons, elle en a de prévenantes contre ceux que nous avons à craindre. Car Jésus-Christ n'est pas de ces faibles médecins, qui assoupissent et suspendent plutôt nos maux qu'ils ne les guérissent, et dont l'art, borné dans ses vues et imparfait dans ses opérations, ne nous tire presque jamais d'une maladie fâcheuse, sans nous laisser exposés à une plus dangereuse rechute; mon Sauveur, dis-je, n'est pas de ces médecins impuissants, quand il applique à un pécheur bien disposé le remède de la pénitence. Quand il ne trouve rien dans son cœur qui résiste à la puissance de sa grâce, il le guérit, il le précautionne, il le fortifie, il le crée tout de nouveau, pour parler le langage du prophète, plutôt qu'il ne le répare: *Cor mundum crea in me, Deus*. Il faut donc que la pénitence nous change: *Quid prodest pœnitentes quia humiliamini, si non mutamini (August.)*? De sorte que quand les Pères ont considéré un pécheur qui retombait après sa pénitence, ils ont jugé qu'il n'en avait point fait du tout ou qu'elle avait été sans effet, puisqu'il ne se corrigeait pas: *Ubi emendatio nulla*, dit Tertullien, *pœnitentia sine fructu est (Tert., de Pœn., c. 2)*. Saint Augustin dit quelque chose de plus, lorsqu'il appelle la rechute une corruption de la pénitence; soit qu'il veuille dire qu'un homme qui retombe ne fait qu'anéantir des sacrements de l'Eglise, et qu'il n'en reçoit pas la vertu; ou que, l'ayant véritablement reçue, il la profane et corrompt en quelque manière le sang de Jésus-Christ par l'impureté de ses rechutes: *Corruptitur pœnitentia (Aug., serm. CLXXXI, de Temp.)*.

Mais écoutons le Saint-Esprit dans une de ses comparaisons familières, où la vérité n'est pas moins solide pour être simple. Que diriez-vous d'un homme qui, voulant élever un grand édifice, emploierait deux architectes différents, l'un pour bâtir des murailles et l'autre pour les démolir? l'un, l'équerre et la règle à la main, pour mettre dans un bel ordre toutes les pierres dont il se veut servir,

l'autre occupé à rompre ses mesures, à renverser son ouvrage, à confondre ce qu'il a le mieux ordonné? Que gagneraient-ils tous deux, qu'une sueur inutile et un travail ingrat? et que resterait-il après tous leurs soins, qu'un amas confus de pierres et de ciment: *Unus ædificans, et alius destruens, quid consequentur, nisi laborem (Eccli., XXVI)*? Esprit divin, que les portraits qui sortent de vos mains sont achevés! A celui-ci je reconnais le pécheur qui fait aujourd'hui pénitence et qui retombe demain. Il emploie d'un côté la main de la charité pour élever l'édifice de la grâce, et de l'autre celle de la cupidité pour le détruire. Ici il fait venir Jésus-Christ, la règle de son Evangile à la main, comme pour mettre l'ordre dans son cœur et dans ses affections; aussitôt il rappelle le monde et ses passions, pour renverser tout ce qu'il a fait. Ainsi l'édifice de son salut ne s'achève jamais; car que restet-il après tant d'efforts, qu'une étrange confusion d'affections déréglées, de désirs sans ordre, de passions sans règle, de péchés sans expiation? en un mot, un cœur en désordre, digne de ces lieux affreux où règnent l'horreur et la confusion? *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*.

Tant il est vrai, Messieurs, qu'une pénitence entrecoupée de rechutes n'aboutit à rien; elle ne peut ni apaiser Dieu, ni guérir le pécheur; elle n'est ni assez pure pour servir d'expiation, ni assez sincère pour servir de remède. Car la pénitence, pour être pure et capable d'apaiser Dieu, doit avoir un motif sur naturel, ou d'amour, qui n'envisage que Dieu seul dans la suite du péché, ou de crainte inspirée du Saint-Esprit, qui nous dispose à recevoir cet amour. Pour être pure, encore une fois, elle doit craindre le péché plus que tous les maux du monde et renfermer une disposition de sacrifier biens, honneurs, réputation et sa vie même, plutôt que de pécher. Après cela, pécheurs d'habitude, oseriez-vous espérer d'apaiser Dieu par votre pénitence, vous qui ne l'embrassez le plus souvent que par des motifs purement humains, de honte, de crainte servile, d'amour naturel du repos et de la tranquillité que le péché vous ôte? vous qui, bien loin de vous rédimmer du péché par les pertes les plus sensibles de l'honneur et de la vie, y courez pour un plaisir léger, et croyez que le moindre intérêt autorise toutes vos passions? Mais quand votre pénitence serait pure dans ses motifs, je dis que vos rechutes sont des preuves qu'elle n'est pas sincère; que c'est une hypocrisie criminelle plutôt qu'un retour fidèle à Dieu; et que lui offrir des pénitences de cette nature, c'est vouloir le jouer et l'insulter, dit saint Augustin, plutôt que le satisfaire: *Irisor est, non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnituit (Aug., serm. de Pœn. et Jejun.)*.

En effet, Messieurs, pousser quelques soupirs dans la frayeur de ses péchés, et n'en point quitter les occasions; avouer souvent qu'on a mal fait, et continuer toujours à mal faire; se décharger du poids de son iniquité

par une humble confession, et le reprendre aussitôt par une rechute honteuse, n'est-ce pas porter au tribunal une conscience palliée, se faire honneur d'une vertu qu'on sent bien être fausse, et noyer, si j'ose le dire, la grâce du sacrement dans les larmes feintes de sa pénitence? N'est-ce pas faire une étrange injure à Dieu de ne lui élever un trône dans son cœur que pour avoir le plaisir de l'abattre aussitôt, et de rebâtir celui de son ennemi sur ses ruines? Car que faites-vous, pécheurs, lorsque vous étant mis en état de satisfaire à Dieu, vous retournez encore lâchement à vos premiers désordres? Tertullien vous le dit (*De Pœnit.*, c. 5), et j'ose le dire après lui, car qui ne respecte pas son Dieu est indigne qu'on le respecte lui-même : Vous faites pénitence de votre pénitence : vous devenez les trophées vivants du diable. Il se sert de vous pour insulter Jésus-Christ, et pour lui reprocher l'inutilité de son sang et le mépris de sa grâce. Vous êtes mort pour cette âme, lui dit-il, et je la possède; vous l'avez suivie plusieurs mois et plusieurs années pour la gagner, et je vous la ravis dans un moment; il vous en a coûté mille sueurs, mille grâces, et votre sang même pour la conduire dans votre berceau, et il ne m'en coûte qu'une tentation légère, que la vue d'un objet que je lui mets devant les yeux, que l'espérance d'un plaisir ou d'un bien que je lui promets, pour la faire entrer dans le mien. Encore une fois, quel outrage de voir un pécheur sur le point de retomber délibérer auquel des deux il doit se soumettre, ou au démon, ou à Jésus-Christ, les comparer l'un à l'autre dans cette honteuse irrésolution, et après les avoir ainsi comparés tous deux, prononcer un arrêt injurieux à Jésus-Christ, et reconnaître que le démon vaut mieux que lui, puisqu'il aime mieux s'assujettir à son empire ! *Comparationem videtur egisse, et judicatum pronuntiasse eum meliorem, cujus se vultum esse maluerit.* Seigneur, ne souffrez pas qu'on vous fasse jamais de pareilles insultes : répandez dans le cœur de ces pécheurs des lumières vives, qui leur découvrent ce que vous êtes, ce que vous valez, et ce qu'ils perdent en vous perdant, afin qu'ils ne se trompent pas par des pénitences sans fruit, et qu'ils ne s'engagent pas par leurs rechutes dans des péchés sans fin : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Entre un juste qui persévère et un ange confirmé dans la grâce, je ne vois point d'autre différence que le lieu qu'ils habitent. L'un est dans un corps où la concupiscence, enchaînée, et non pas éteinte, l'exerce encore quelquefois ; l'autre est un pur esprit où l'amour de Dieu souverainement dominant ne souffre plus de retour ni vers les créatures ni vers soi-même : l'un est dans un lieu d'exil où il n'a que quelques avant-goûts des douceurs de sa patrie ; l'autre s'y enivre du torrent de délices qu'elle nous promet. Le juste vit sur la terre, où les nuages qui s'y élèvent sans cesse ne lui laissent voir

la vérité de Dieu que comme une énigme confuse qu'il ne peut encore bien démêler ; l'ange le contemple dans le ciel, dégagé des ténèbres des passions et de l'obscurité de la foi. S'il y a tant de rapport entre la persévérance des saints et la stabilité des anges, serez-vous surpris, Messieurs, que j'en trouve aussi beaucoup entre la rechute continuelle des pécheurs sur la terre, et l'immuabilité malheureuse des réprouvés dans l'enfer ?

Lorsque le péché n'est qu'un effet de la faiblesse, ou du hasard qui le fait naître, c'est un apanage de la nature de l'homme, dit un Père ; c'est un mal héréditaire à tous ceux qui descendent d'Adam : *Peccare hu manum* ; mais lorsque la malice le perpétue, et qu'après avoir éprouvé ce joug lâcheux, on le préfère à celui de Jésus-Christ ; lorsque le cœur corrompu se dégoûte des douceurs de la vertu, et retourne de propos délibéré à l'amertume du péché, c'est véritablement un caractère de réprouvé : *Perseverare diabolicum*. En effet, si vous me permettez, Messieurs, selon l'avis du Prophète, de vous faire ici descendre en esprit dans l'enfer, qu'y verrez-vous de singulier dans ces âmes malheureuses, sur lesquelles la main de Dieu s'est appesantie? Une volonté fixe dans le mal qu'elle déteste ; un cœur incapable de retour dans les égarements dont il gémit ; une iniquité permanente, qui renaît et se renouvelle par les mêmes supplices qui semblent la devoir terminer. Car tels que les impies sont entrés dans l'enfer au moment de leur mort, tels ils s'y trouveront à la fin des siècles ; et les vicieux honteux du péché dont ils sont couverts, bien loin de se guérir par le fer et le feu qu'on y appliquera sans cesse, n'en seront que plus sensibles et plus vifs.

Pécheur, toujours prompt à retomber dans tes désordres, et toujours lent à les quitter, verras-tu, sans frémir, cette peinture de toi-même? et si tu fais quelque réflexion sur le malheur des damnés, auxquels tu te rends semblable par tes rechutes, pourras-tu les négliger? Te verra-t-on, roulant tes jours malheureux dans un circuit perpétuel de péchés, ne sortir de l'un que pour entrer dans l'autre? ne suspendre la passion quelques moments que pour la laisser déborder avec plus de fureur? et ne donner quelque trêve à tes plaisirs que pour les satisfaire ensuite avec plus de sensualité? Seras-tu toujours du nombre de ces pécheurs désespérés que le saint homme Job nous a si bien décrits (*Job.*, IV), lorsqu'il a dit qu'ils seront frappés depuis le matin jusqu'au soir, c'est-à-dire que, se couvrant eux-mêmes des blessures de l'iniquité, depuis le commencement de leur vie jusqu'à la fin, ils multiplieront leurs péchés, jusqu'à ce qu'abattus sous leur poids ils tombent enfin dans le dernier précipice? Seras-tu du nombre de ces impies consommés qui ne partagent pas même leurs jours, dit le Prophète, et qui, après avoir donné le plus beau de leur vie aux délices du péché, ne pensent pas à consacrer au moins le reste aux gémissements de la pénitence, mais qui, marchant toujours de

péchés en péchés, et ne se relevant par des conversions imaginaires que pour tomber de plus haut en de véritables désordres, donnent tout au démon, et rien à Dieu; tout à la nature, et rien à la grâce? *Non dimidiabunt dies suos (Psal. LIV).*

C'est cette révolution continuelle de rechutes qui me fait dire que quiconque y est sujet est engagé dans un péché sans fin, et que ses os se remplissant insensiblement des vices de sa jeunesse, comme parle un prophète, ils dormiront avec lui dans la poussière; ils le suivront jusqu'au tombeau, et de là jusque dans l'enfer, où ils ne finiront jamais: *Cum eo in pulvere dormient.* Or je trouve, Messieurs, deux choses qui fixent les damnés dans leur péché, et qui le rendent éternel: l'affection qu'ils conservent pour lui, et le désespoir de le pouvoir quitter; et je dis que quiconque est sujet à la rechute, perpétue ses vices par les mêmes raisons.

1. Un réprouvé ne se défait jamais de l'attachement à son péché. Si le pouvoir et les occasions de le commettre lui manquent, l'affection et la mauvaise volonté ne lui manquent pas. Et le grand Augustin ne nous l'a-t-il pas appris, lorsqu'il a dit au chap. 53 de la Véritable Religion, que nous conserverons dans l'éternité les mêmes inclinations que nous aurons eues dans le temps; que les justes qui n'auront aimé que la vérité dans leurs connaissances, que la paix dans leur conduite, que la santé dans les besoins de leur corps, aimeront et posséderont ces trois choses dans un degré parfait dans le ciel, et que leurs désirs seront pleinement satisfaits: mais que pour les impies, qui se font un plaisir d'entretenir leurs passions, qui sont bien aises d'avoir faim pour manger avec sensualité, de sentir le feu de la concupiscence, pour avoir le plaisir de l'éteindre; de se laisser par les intrigues pénibles de l'ambition, pour mieux goûter le repos un jour; ah! comme ces malheureux aiment leurs passions, ils les conserveront toujours dans l'enfer. Mais au lieu qu'elles font leur bonheur imaginaire dans cette vie, où ils les satisfont quand il leur plaît, elles seront leur supplice dans l'autre, où ils ne verront aucun jour pour les contenter; et par conséquent, leur péché sera éternel, comme leurs mauvais désirs; et cette indigence de leurs passions, qu'ils aiment, s'augmentera dans leur cœur: *Amant indigentiam, perficietur in eis quod amant (Aug., de Vera Relig., c. 53).* En effet, Messieurs, si, par un miracle qui n'arrivera jamais, Dieu permettait que l'enfer s'ouvrit à nos yeux, et que les âmes qui y souffrent revinssent sur la terre sans une grâce nouvelle, ne verrions-nous pas toutes les mêmes passions de leur vie se réveiller? l'usurier, courir à sa banque? l'ambitieux, à ses honneurs? l'impudique, à ses plaisirs? la dame mondaine, à son luxe, à ses galanteries, à son jeu! Tant il est vrai que l'affection au péché subsiste dans les damnés, et que c'est elle qui le perpétue en eux.

N'est-ce pas aussi cette affection funeste qui fait tous les jours renaitre les passions des pécheurs? Ils se confessent et s'approchent, hélas! peut-être trop souvent de nos saints mystères; mais s'ils ressuscitent quelquefois dans nos tribunaux, est-ce comme Jésus-Christ, qui laissa dans son sépulcre tous les suaires dont il était couvert! Non, non, Messieurs, ils en sortent comme Lazare, pieds et mains liés, encore esclaves de leurs premières habitudes, et portant dans le fond du cœur une affection subtile et un poids secret qui les entraînera bientôt. Ils feront des efforts pour marcher, dit le saint homme Job; mais leurs pieds se trouvant encore embarrassés dans les mêmes filets, ils n'iront pas bien loin; et après avoir fait quelques pas chancelants, et s'être soutenus quelques jours dans les voies de la vertu, ils tomberont en celles du péché, et leur rechute sera mortelle: *Involuta sunt semita gressuum eorum, ambulabunt in vacuum et peribunt (Job, VI).* Ils suspendront peut-être leurs vices par de saintes réflexions sur les vérités qu'on leur prêché; mais ce zèle ne durera pas. Une dame du monde qui aura passé sa vie dans l'orgueil et dans la vanité, entendant parler de l'horrible confusion dont Dieu menace les orgueilleux, et des récompenses infinies qu'il promet aux humbles, fera un généreux effort pour s'élever au-dessus d'elle-même. La bienséance, le dégoût du grand monde, l'âge et l'Évangile lui persuadent d'apporter quelque tempérament à ses passions, de faire paraître moins d'orgueil dans sa conduite, et moins de sensibilité pour les désagréments de ceux qui la servent; mais ces résolutions sont superficielles; elles ne vont pas jusqu'au cœur; et vous verrez, à la première marque de mépris, tous les mouvements de son orgueil se soulever; à la première occasion de paraître, tout le faste de sa vanité s'étaler; à la première fausse démarche d'un domestique, tous les emportements de son humeur se rallumer: et pourquoi des rechutes si fâcheuses, après des résolutions si belles? L'affection n'était pas guérie, *Involuta sunt semita eorum, ambulabunt in vacuum.*

Un avare entêté du soin d'amasser de nouveaux trésors, entendant parler par hasard de la rapidité avec laquelle toutes choses passent: Désirs insatiables, dit-il, retirez-vous; je veux à l'avenir me retrancher dans le sein d'une fortune médiocre, et indifférent pour tous les biens que je n'ai pas, me contenter d'user avec modération de ceux que je possède. Beaux sentiments! Mais qu'il se présente une occasion de gagner quelque chose, d'acquérir à vil prix la terre d'un malheureux obéré, de faire un contrat usuraire sous des conditions avantageuses; ah! la cupidité se réveille dans son cœur, il ne se contient pas, il se laisse aller au désir d'élever encore sa fortune; et la passion l'emportant sur les belles résolutions qu'il avait formées, il s'ouvre tout de nouveau aux soins inquiétants de son avarice. Pourquoi? L'affection n'en était pas déracinée, *Involuta*

(Dix.)

sunt semitæ eorum, ambulabunt in vacuum et peribunt.

Mais venons à ce péché dont les rechutes sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont presque inévitables ; à ce feu fatal de l'impureté, qui, ayant une fois pris au cœur de l'homme, ne se borne jamais à ses premiers ravages, et fait tous les jours de nouveaux progrès. On le déteste, si l'on vient à considérer l'excellence de la chasteté, le repos et la tranquillité qui la suivent, la grandeur d'une âme qui, élevée au-dessus de sa propre chair, sait lui donner la loi et résister à la tyrannie d'une si violente passion : mais, hélas ! qu'un objet agréable paraisse aux yeux de l'impudique, que son idée seule se présente à sa mémoire, il est ébranlé par cette tentation imprévue ; ses mauvais desirs se rallument ; ses intrigues se renouent ; ses visites recommencent, et ses crimes se multiplient. Pourquoi ? Il était encore esclave de quelques attachements secrets, ce sont des filets qui l'ont fait retomber : *Involuntæ sunt semitæ eorum, ambulabunt in vacuum et peribunt.*

2. La seconde chose qui rend le péché des réprouvés incurable, c'est le désespoir. Ces malheureux, toujours exposés aux yeux de la justice divine, n'attendent plus les regards favorables de sa miséricorde ; et sachant que le sang de Jésus-Christ, dont ils ont abusé, ne coulera pas jusque dans les flammes où ils gémissent, ils désespèrent d'être jamais purifiés. Exclus, et du mérite des bonnes œuvres, et des suffrages des saints, et de toutes les ressources que l'Eglise nous présente encore par ses sacrements, ils ne forment quelques desirs stériles que pour avoir le dépit de ne les pouvoir exécuter, et de se voir confirmés pour toute l'éternité dans le péché : aussi ne pensent-ils pas à en sortir. Car, si vous l'avez remarqué dans l'Evangile (*Luc.*, XVI), le mauvais riche, qui, dans le fond de l'enfer, s'inquiète encore pour le salut de ses frères, abandonne le soin du sien : il prie pour eux, et ne prie pas pour soi-même, persuadé que son malheur est sans ressource, et son salut désespéré.

C'est ce désespoir des damnés que le plus sage de tous les rois nous propose comme un étrange sujet de terreur et comme un puissant motif de persévérance dans la vertu. Ne perdez point de temps, dit-il (*Eccli.*, IX), hommes qui vivez encore sur la terre ; travaillez promptement à votre salut, parce que dans les enfers, où vous courez par vos rechutes, vous n'aurez plus, ni le mérite des bonnes œuvres dans le centre du péché, ni l'usage de la raison dans le séjour de la folie, ni les lumières de la science dans le pays des ténèbres, ni les secours et les mouvements de la sagesse dans le royaume de l'erreur : *Nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas.*

Cependant le pécheur qui retombe, bien loin d'être effrayé par ce désespoir, s'y engage insensiblement lui-même. Ses premières chutes souvent répétées forment une habitude, l'habitude devient nécessité, la néces-

sité fait naître le trouble, et le trouble conduit bientôt au désespoir : car un cœur qui ne peut plus se calmer par l'espérance, lâche de se rassurer par le mépris ; et n'osant plus rien se promettre de la miséricorde de Dieu, il se détermine à essuyer les rigueurs de sa justice, s'il y en a. L'on n'en vient pas tout d'un coup à cet excès. Dans les premiers débordements de sa passion, l'on voit encore le ciel de loin, l'on se soutient par quelques rayons d'espérance, l'on se flatte toujours de rompre ses liens, quand on les aura bien fortifiés, et d'éteindre sa passion, quand elle sera pleinement satisfaite ; mais, hélas ! cette fausse espérance qui prolonge le péché, conduit au désespoir ; et, selon la pensée familière d'un prophète, elle rend l'homme semblable à ces artisans qui font les câbles et les cordages dont on se sert tous les jours : ils commencent leur ouvrage par un filet qui se peut rompre sans peine ; mais à force de le multiplier, de le tordre, d'ajouter cordons à cordons, il se fortifie en s'allongeant toujours ; et l'ouvrier arrivé, sans y penser, au bout de l'étroite carrière où il marche toujours sur les mêmes pas, trouve enfin son ouvrage bien plus fort que lui, *Trahunt quasi restem peccata.* N'est-ce pas là, dit saint Bernard, le portrait naturel d'un homme abandonné aux rechutes ? Les premiers liens de son péché ne seraient-ils pas faciles à rompre ? C'est une visite innocente, une conversation enjouée, un regard échappé, une pensée involontaire : rien de plus aisé que de se démêler de ce filet. Mais pendant qu'on le néglige, et que, sur la présomption de le rompre quand on voudra, on multiplie ces visites, ces conversations, ces regards, ces pensées, ce libertinage, ah ! la chaîne d'une habitude invincible se forme, on la traîne, on la secoue, on fait des efforts pour s'en dégager : mais dans le temps même où l'on se flatte encore de quelque espérance, on se sent abattu par un secret sentiment de désespoir. Je pourrais peut-être surmonter cette tentation, dit-on, mais si je résiste aujourd'hui, je succomberai demain, je me sens trop faible pour soutenir tous les jours des attaques si violentes, je veux me laisser vaincre pour m'épargner la peine de combattre, et me délivrer de la guerre par une fausse paix : *Ideo non est bellum quia pax perversa est (August.)*. Te voilà donc, malheureux, dans le fond de l'abîme, réduit à ne sortir non plus de ton péché que les démons ! effrayé par la pesanteur de tes chaînes ! découragé par la longue expérience de ta faiblesse ! désespéré par le poids et le nombre de tes péchés ! Mais relève encore une fois tes espérances ; voici les remèdes infailibles de tes fréquentes rechutes : opposer les vertus contraires à la passion qui nous domine ; ne pas négliger nos autres péchés, pendant que nous combattons celui qui nous inquiète davantage ; chercher dans le fond de notre cœur la racine des vices les plus cachés : ce sont, selon saint Grégoire, les moyens efficaces pour se corriger. Permettez, Messieurs, que je vous les développe.

Je dis premièrement, que pour gagner le dessus d'une passion violente qui, par un long usage, a pris l'ascendant sur notre esprit, et perpétue le péché dans notre cœur, il faut s'attacher à la pratique des vertus qui lui sont opposées. L'on n'en reviendra jamais que par là. Qu'un impudique prie tant qu'il lui plaira; qu'il prodigue ses biens en aumônes; qu'il se purifie par des confessions fréquentes; qu'il gémisses les jours entiers au pied des autels; ce sont de saints exercices et de puissants secours contre la rechute: mais, après tout, s'il ne joint à toutes ces pratiques celle du jeûne et de la mortification; s'il n'a soin de macérer, par l'abstinence, la même chair qu'il a délectée par le péché, c'est un miracle s'il n'y retombe encore. Et cependant, chrétiens, quelque importante que soit cette maxime, rien n'est plus mal pratiqué: chacun veut se corriger, parce que personne ne veut se perdre: on forme de saints desirs: on fait quelques bonnes œuvres; mais ce sont souvent plutôt des illusions du démon, pour nous entretenir dans le péché, que des remèdes efficaces pour nous en tirer. On s'attache à certaines vertus, parce que le tempérament nous y porte; les mélancoliques, à la retraite; les esprits actifs, aux intrigues pour les œuvres de charité; les âmes tendres, à secourir le prochain: et parmi tout cela, la passion dominante se conserve toujours. Pourquoi? C'est qu'on a de l'éloignement des vertus qui la combattent. L'orgueilleux veut bien devenir humble, pourvu que ce soit sans souffrir aucun mépris; l'intempérant veut bien être sobre, pourvu qu'il ne faille rien refuser à sa sensualité; le voluptueux consent à être chaste, pourvu que la chasteté ne lui coûte ni jeûnes, ni macérations. Mais, je le répète, ce n'est pas par les vertus de tempérament que les passions se déracinent; c'est par le retranchement de ce qui les nourrit, par la privation de ce qui les allume, par la violence de ce qui les contrarie.

Ce n'est pas encore assez. Tel souffre ce qu'il y a de plus contraire à sa passion, qui ne la guérit pas pour toujours, parce qu'en s'armant courageusement contre un de ses vices, il néglige de combattre tous les autres; et lorsqu'ils se sont fortifiés dans son cœur, ils y rappellent bientôt la passion qu'il en avait chassée. Le voluptueux, après avoir affranchi son corps du joug de la volupté, ne s'est pas mis en peine d'épurer son esprit des idées de l'ambition; mais qu'arrive-t-il? Pendant qu'il s'abandonne à la cupidité des honneurs, et qu'il néglige de se dé mêler des intrigues du monde, il y trouve des objets qui réveillent sa première passion, des occasions qui la sollicitent, des flatteurs qui l'autorisent; et pour n'avoir pas voulu cesser d'être ambitieux, il redevient impudique. L'autre, après avoir enfin vaincu les desirs inquiets et les empressements honteux de son avarice, a donné dans la bonne chère et dans les plaisirs sensuels; sa sensualité l'engage à des dépenses excessives; le revenu légitime de ses biens n'y suffit pas; il faut

qu'il renouvelle ses usures, qu'il redouble ses injustices, et que son avarice revienne au secours de sa prodigalité. C'est ainsi que les vices s'entraident les uns et les autres: ils se prêtent mutuellement la main pour regagner un cœur qu'ils ont perdu; en sorte que pour en exterminer un seul, et n'y retomber jamais, il faut nécessairement les combattre tous. Et c'est ce que Jésus-Christ nous veut apprendre, quand il dit dans notre évangile, que sept démons viennent au secours de celui qu'on avait chassé: *Assumit secum septem spiritus nequiores se.*

3. Poussons encore plus loin ces belles maximes de saint Grégoire. Empruntons de lui un troisième remède contre la rechute, peut-être un peu moins sensible, mais beaucoup plus utile que les autres: c'est de découvrir dans son cœur les défauts les plus subtils et les plus cachés; car enfin, tel qui est esclave d'une grande passion, n'a pas toujours d'autres défauts considérables à vaincre. L'on peut être ambitieux, sans être ni voluptueux, ni emporté, ni avare; et l'on n'en voit que trop, qui, n'ayant que ce seul vice à se reprocher, irrépréhensibles en tout le reste, mais incorrigibles par cet endroit-là, reviennent toujours à leur faible. Mille fois victorieux et mille fois vaincus, vous les voyez tantôt réjouir les anges par l'humilité de leur pénitence, tantôt faire triompher le démon par les retours de leur orgueil; et après de longs circuits, mourir enfin avant que cette unique passion de l'honneur ait cessé de vivre. D'où vient cela, Messieurs? et qu'est-ce qui les ramène toujours à ce centre funeste de leur iniquité? Certains vices cachés, qui se couvrent d'un prétexte spécieux de bienséance ou de vertu. Cette dame a renoncé, par exemple; pendant le carême, à l'entêtement de la vanité et à ce désir de plaire qui est la source la plus commune de ses dérèglements; mais un reste d'amour pour les airs du monde, la crainte de paraître singulière et de faire parler, la passion de soutenir son rang et sa qualité, vices subtils qu'elle ne combat pas, l'engageront bientôt dans son premier luxe et dans ses vaines affectations. Une autre s'est séparée des conversations et du tumulte du monde, pour se retrancher aux soins innocents de sa famille et de son salut; la retraite, l'oraison, la lecture des livres saints ont pour elle des charmes qu'elle ne veut jamais quitter; mais comme elle tient encore au monde par la sollicitude et l'administration de ses biens, vous la verrez tôt ou tard retomber dans les embarras et dans les dissipations du siècle, et trouver, dans la nécessité de ses affaires, un honnête prétexte pour se relâcher dans sa vertu. De là, concluons, Messieurs, avec le grand saint Grégoire, que pour se soutenir contre les assauts d'une passion, il faut s'armer contre les moindres défauts qui la peuvent réveiller; éloigner tout ce qui peut être un obstacle à la vertu qu'on pratique, et se souvenir tous jours que, pour avoir gagné quelque chose sur soi-même, l'on n'est pas pour cela quitte

de se contraindre. Dès lors qu'on se relâche, on recule; et qui néglige les moindres défauts, retombe bientôt dans les plus grands. Pour vous soutenir dans le mal, vous n'avez pas besoin de précautions, ni de violence; votre pente naturelle vous porte là; mais pour persévérer dans le bien, pour tenir ferme contre les passions que vous avez vaincues, c'est ce que vous ne ferez jamais sans de grandes contraintes; et tant que vous voudrez vous attendrir et vous écouter sur tout ce qui flatte tant soit peu votre passion, vous n'en triompherez jamais. Combattez, combattez donc, Messieurs, mais combattez sans ménagements des passions que vous voyez toujours renaître; craignez la rechute, comme l'état même des damnés; gémissiez aujourd'hui de leur avoir peut-être été semblables par l'inutilité de vos pénitences et l'immutabilité de vos péchés passés: et désormais constants dans le bien comme les anges, immuables dans l'amour de Dieu comme eux, rendez-vous dignes de le posséder dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

De la prière.

Ecce mulier Chananaea... clamavit : Miserere mei, Domine, Fili David, filia mea male a dæmonio vexatur.

Une femme chanaënne courant après Jésus-Christ, lui cria : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée du démon (Math., XV, 22).

L'exercice le plus nécessaire, le plus glorieux, le plus doux du chrétien, c'est sans doute la prière, dont l'Evangile nous donne un si bel exemple aujourd'hui. Elle renferme seule tous les avantages des autres vertus. La pénitence nous fortifie, la chasteté nous élève, la charité nous rend heureux; mais, et la pénitence ne se soutient, et la chasteté ne se conserve, et la charité ne s'embrace que par la prière. De cette source coulent tous les ruisseaux de la grâce; de cette racine sortent tous les fruits de la vertu; par ce remède sont réparés tous les effets du péché. Car si le péché nous affaiblit, la prière nous fortifie; si le péché nous humilie, la prière nous élève; si le péché nous rend malheureux, la prière fait notre félicité.

Et ne croyez pas, Messieurs, que pour vous donner de plus hautes idées de cette vertu, je m'écarte de mon évangile. Je laisse à d'autres la triste gloire de ne prêcher que leurs propres pensées; j'aime mieux vous édifier par la vérité, que de vous plaire par la vanité, et me borner aux paroles adorables de Jésus-Christ, que de m'égarer dans mes vaines imaginations. Cherchons donc dans la Chanaënne les avantages de la prière que nous expliquons; disons qu'elle y trouve sa force, sa grandeur, sa félicité. 1° Elle a le courage de sortir d'un pays idolâtre; elle fléchit l'insensibilité apparente de Jésus-Christ; elle chasse le démon qui tourmentait sa fille; elle triomphe de tout ce qui s'opposait à son salut et à ses desirs : *Fiat tibi sicut vis*; voilà la force que la prière lui donne. 2° Elle s'approche de Jésus-Christ; elle a

l'honneur de lui parler et de recevoir des marques de sa bonté et des éloges de sa bouche : *Magna est fides tua*: voilà la grandeur où la prière l'élève. Enfin, elle est délivrée des peines que lui donnait une fille possédée; elle goûte le repos pour lequel elle soupirait; elle s'attache à Jésus-Christ pour toujours : *Sanata est filia ejus ex illa hora*; voilà la félicité que la prière lui communique. Appliquons-nous maintenant ces réflexions, chers auditeurs; et disons que la prière est la force du chrétien, et qu'il la néglige: c'est mon premier point; que la prière est la grandeur du chrétien, et qu'il la méprise: c'est mon second point; que la prière est la félicité du chrétien, et qu'il en a du dégoût: c'est tout mon dessein. Mais cherchons dans la prière même la grâce d'en parler, et nous adressons à Marie, qui ne manque jamais à ceux qui l'invoquent, comme nous allons faire. *Ave, gratia, etc.*

PREMIER POINT.

Le plus grand malheur de l'homme, ce n'est pas d'être faible, sa faiblesse bien ménagée peut contribuer à son salut. En cet état, il n'attend que de la grâce le bien pour lequel la nature est impuissante; une humble défiance de lui-même le tient dans la dépendance de son Dieu; il l'invoque, il le touche, il le fléchit dans ses besoins; et plus il se croit faible, plus il devient puissant, dit le grand Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum*. Mais ignorer sa faiblesse, présumer de ses forces, se reposer sur soi-même du grand ouvrage de son salut, et n'y point intéresser Dieu par ses prières et par ses vœux, c'est là le malheur de l'homme, Messieurs; c'est ce qui fit autrefois tant d'hérétiques, et c'est ce qui fait aujourd'hui tant d'impies. Pélagé, ce fameux partisan de la nature, crut que l'homme suffisait à lui-même; qu'une fois éclairé des lumières de la loi, il évitait le mal et faisait le bien sans autre secours; que pour pratiquer la vertu, c'était assez de la connaître; et que nous imposer la nécessité de prier, c'était nous ôter la gloire d'être libres. Car si je suis libre, disait cet impie, pourquoi demander à Dieu ce que j'ai par moi-même? et si je ne le suis pas, pourquoi m'imputer des péchés dont je ne me puis défendre? conservant ainsi la liberté de l'homme aux dépens de sa religion, et le faisant sacrilège, pour le rendre libre, dit ailleurs saint Augustin : *Dum vult facere liberos, fecit sacrilegos*. Je suis libre, il est vrai, tout pécheur que je suis; mais si le péché ne m'ôte pas la liberté, la cupidité l'affaiblit et la dérègle; un poids secret la fait toujours pencher vers l'abîme; avec toutes mes lumières, je puis être orgueilleux, mais je ne serai jamais juste que par la grâce de Jésus-Christ; ma volonté faible et languissante ne veut et n'accomplit le bien que par une force étrangère; et cette force si nécessaire, c'est dans la prière qu'il la faut chercher, dit saint Augustin : *Valet liberum arbitrium ad bona opera si divinitus adjuvetur, quod fit humiliter petendo*.

Ce principe supposé, que tout libres que

nous sommes, nous sommes faibles pour le bien sans la grâce, et que la grâce ne s'obtient que par la prière, j'entre dans ma proposition, et je dis, après l'éloquent saint Chrysostome (*Homil.* 68): Que la prière est toute la force du chrétien; qu'il est sans elle, comme une ville sans armes et sans murailles, exposée à toutes les insultes des ennemis; et sans son secours, il ne triomphera jamais des siens. Car, remarquez-le, s'il vous plait, Messieurs, trois grands ennemis nous exercent sans cesse; le monde, Dieu et le démon; le monde nous corrompt, Dieu nous châtie, le démon nous persécute; et vous nous apprenez, bienheureuse Chananée, que c'est par la prière seule qu'on en peut triompher.

1. C'est une erreur étrange dans la morale du siècle, de croire que les grandes vertus ne sont que pour les grands saints; que la pénitence, la retraite, la prière, sont le partage des prêtres ou des religieux; et que le monde, exempt de ces exercices pénibles, se sauve par une honnête probité, sans violence et sans application. C'est au contraire dans les grands dangers que les grands secours sont nécessaires; c'est dans le monde, où les plaisirs vous tentent, où les occasions vous pressent, où les meilleurs naturels se corrompent, où la vertu la mieux établie n'est jamais en assurance; c'est là, dis-je, que la prière est nécessaire contre ce premier ennemi de votre salut. Témoin la Chananée; car, voyez-la, cette mère infortunée, modèle trop naturel de ceux qui vivent dans le siècle; voyez-la au milieu d'un peuple idolâtre et corrompu, dans les confins de Tyr et de Sidon, qui sont la figure du monde, engagée par le malheur de sa naissance dans les superstitions et dans l'infidélité; voyez-la frappée par le bruit des miracles de Jésus-Christ, mais combattue, par de puissants obstacles, dans le désir de l'invoquer; affligée, et du malheur de sa fille, et du sien propre, mais longtemps endormie dans ses peines par le charme de quelques fausses consolations; mille fois tentée de recourir à Jésus-Christ, et mille fois arrêtée par la crainte de ceux qui refusent de le connaître; voyez-la enfin avant sa conversion, infidèle par respect humain, impie par engagement, esclave du démon et du péché par timidité, traînant ses chaînes par bienséance, et gémissant sous le joug du monde par la honte de le quitter. Comment triompher de tant d'obstacles qui s'opposent, et au salut de la mère, et à la guérison de la fille? Comment se dégager de tant de liens qui la retiennent dans les ténèbres de Tyr et de Sidon? C'est par la prière qu'elle en vient à bout, dit l'Évangile: *A finibus illis egressa, clamavit: Miserere mei.* Elle forme le dessein de s'adresser à Jésus-Christ; et la foi poussant déjà dans le fond de son cœur ce cri intérieur, qui fait l'essence de la prière, et qui éclatera bientôt par sa bouche, tout d'un coup ses liens se brisent, ses ténèbres se dissipent, les obstacles de son salut se renversent; et tels qu'on vit autrefois les murs

de Jéricho tomber au son de la trompette, tels je vois intérêts, respects humains, superstitions, amour de la patrie, liens funestes de l'infidélité de la Chananée, vaines idoles du monde qu'elle servait, s'abattre et se briser dans son cœur par la force de sa prière; rien ne l'arrête, rien ne la rappelle; le monde ne peut plus rien sur elle dès lors qu'elle a commencé d'invoquer Jésus-Christ, *Clamavit: Miserere mei.*

Je ne sais, Messieurs, si à cette peinture de la Chananée, vous reconnaissez votre état, si ses liens vous découvrent ceux que vous portez, et si les obstacles que le monde mettait à son salut, vous font apercevoir ceux qu'il oppose au vôtre. Mais apprenez-le aujourd'hui, que vous n'avez point de plus dangereux ennemi que le monde au milieu duquel vous vivez. Là, dit le prophète, et saint Augustin après lui, vous êtes comme la poussière au milieu des vents, toujours agités de quelque tempête, toujours attaqués de quelque tentation nouvelle qui vous emporte: *Fiant sicut pulvis ante faciem venti; ventus tentatio est, pulvis iniquus* (*Aug., in psal. XXXIV*). Là, vous marchez dans un chemin couvert de ténèbres, environné de précipices, rempli de pas glissants; tout vous éloigne de la pénitence, tout vous porte au plaisir: *Via illorum tenebræ et lubricum; tenebræ est ignorantia, lubricum est luxuria.* Là, pour achever de vous perdre, vous avez toujours quelque démon qui vous tente, quelque flatteur qui autorise vos passions, quelque libertin qui les allume et qui vous pousse vers le précipice: *Et angelus Domini persequens eos.*

Quelle ressource, Messieurs, contre ces dangers inévitables du monde? Où trouver des forces et des secours assez puissants pour en triompher? C'est de la prière qu'il les faut attendre; sortir, comme la Chananée, de Tyr et de Sidon, pour courir après Jésus-Christ; se dérober de temps en temps au monde, pour venir répandre son cœur au pied des autels; s'éloigner de cet air infecté qui vous corrompt, pour respirer avec les saints, dans le sanctuaire, la bonne odeur de Jésus-Christ. C'est là que, méditant avec soin les maximes de l'Évangile, vous vous prémuinez contre celles du monde; c'est là que, goûtant dans les suavités de la prière combien le Seigneur est doux, vous concevrez du dégoût pour les plaisirs du monde; c'est là que, déconvrant des yeux de la foi les biens de l'éternité, vous apprendrez à mépriser ceux du monde; c'est là enfin que, prenant des armes, comme David, dans le temple du Seigneur, vous deviendrez redoutables à vos ennemis, en état de dire, comme ce grand roi: Si le monde entier s'élève contre moi, je ne le craindrai pas, parce que j'ai mis le Seigneur dans mon parti: *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* Fortifiés par des résolutions si saintes, l'on triomphe sans peine du monde et de ses dangers; mais je le répète, c'est au pied des autels qu'il les faut former, c'est à Dieu qu'il en faut demander le succès. Car

ces résolutions passagères qu'on prend dans la tumulte du siècle; ces beaux desirs que nous formons quelquefois dans nos mécontentements secrets; ces vellétés si fréquentes de renoncer au monde sur le premier dōgoât de ses injustices et de ses inégalités, ce sont des nuages qu'un rayon de soleil dissipe, des chagrins qu'un moment de plaisir et de prospérité fait oublier, des desseins que la chair et le sang ne peuvent exécuter : ce qui fait dire à l'Apôtre que, pour triompher du monde et des puissants obstacles qu'il oppose à notre salut, il ne faut pas au chrétien des armes charnelles, des résolutions fondées sur la présomption de ses propres forces, mais des armes soutenues de Dieu même, formées dans le zèle de l'oraison, appuyées sur sa grâce, efficaces par sa vertu; armes invincibles auxquelles le monde ne peut résister, et dont l'Apôtre se servait pour le détruire : *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum* (II Cor., X).

Vous donc, chrétiens, qui vivez dans les engagements du monde, et qui soupirez depuis si longtemps pour le vaincre, toujours entraînés par le torrent, toujours affaiblis par l'habitude de vos plaisirs, cherchez dans la prière la force que vous n'avez pas. Par elle, Judith revint chaste et triomphante du camp d'Holopherne, Daniel vécut au milieu des lions affamés, Jonas se sauva du sein des abîmes, les enfants de la fournaise trouvèrent leurs délices et leur sûreté au milieu des flammes; par elle enfin vous trouverez votre salut au milieu du monde. Mais remarquez qu'il en faut sortir au moins pour un temps, dit saint Bernard, si vous voulez que Dieu vous apprenne les moyens de le vaincre : *Si præparas aurem interiorem, fuge curam exteriorum*. En vain Daniel eût-il conjuré Dieu de fermer la gueule des lions, s'il eût négligé de sortir de leur caverne, quand elle lui fut ouverte; en vain Jonas eût-il poussé des cris vers le ciel, du ventre de la baleine, s'il eût été résolu de n'en pas sortir; en vain priez-vous le Seigneur de vous sauver des dangers du monde, si vous ne voulez jamais vous éloigner du monde. La prière de la Chananée n'est efficace que quand elle est sortie de son pays; et vos vœux ne seront exaucés que quand votre cœur se sera détaché du monde pour prier. Je dis détaché, Messieurs, car c'est un principe incontestable dans la doctrine des Pères, que l'affection au péché est un obstacle aux effets de la prière; l'on ne peut y trouver sa force, tant qu'on aime encore sa faiblesse. On demande en vain la grâce de vaincre, tant qu'on se fait un plaisir d'être vaincu; et Dieu, qui n'écoute que le cœur, y démêle la voix profane de ses affections subtiles qui s'y cachent : *Aures Dei ad cor tuum* (Aug., in psal. VIII). Loin donc de vous, Messieurs, tous ces restes d'attachement au péché, quand vous priez; car la vraie prière, c'est l'amour, dit le grand Augustin. Comme Dieu est charité, il n'entend que le langage de la charité. C'est cette langue universelle que le Saint-

Esprit a répandue dans l'Eglise; c'est ce cantique nouveau qu'il exige du nouvel homme : *Novus homo, novum canticum* (Id., in psal. CXLIX). Tous ces vœux que la cupidité forme, que la crainte nous arrache, que l'habitude ou l'hypocrisie nous fait pousser, sont des vœux serviles que Dieu n'écoute pas. Il faut que le cœur parle, si l'on veut être entendu; qu'une charité du moins naissante s'élève contre une cupidité consommée, et que, pour obtenir par la prière la force de vaincre ses défauts, on commence au moins à les haïr. Car quiconque aime encore le vieil homme ne parle à Dieu que le langage du vieil homme : *Vetus homo, vetus canticum*. Pour obtenir une grâce nouvelle, il faut un langage nouveau, il faut un cœur nouveau; et par conséquent, point d'affection au péché, pour prier avec efficace, dit saint Augustin : *Quisquis terrena diligit, vetus canticum cantat; qui vult cantare canticum novum, diligit æterna; ipsa dilectio nova est et æterna* (Ibid.).

De là comprenez, s'il vous plaît, Messieurs, ce qui rend inutiles tant de prières et de vœux que vous formez, et d'où vient qu'avec cette source de forces vous succombez toujours au monde qui vous combat. C'est que vous priez dans l'affection du péché, encore attachés aux objets qui vous corrompent, encore résolus de donner quelque chose aux passions qui vous enchantent, craignant, comme Augustin, de perdre les plaisirs que vous pleurez, et disant à Dieu, comme lui; Donnez-moi la chasteté, Seigneur; mais ne me la donnez pas encore : *Da mihi castitatem, sed noli modo* (Confess., lib. VIII, c. 7). Avec cette affection violente du péché, faut-il s'étonner, Seigneur, si vous ne nous exaucez pas, et si la prière, qui devrait nous fortifier, nous affaiblit encore, puisque vous invoquer de la sorte c'est vous outrager, dit saint Augustin? Car, qu'est-ce qu'invoquer Dieu? c'est l'inviter de descendre dans notre cœur. Or l'inviter à descendre dans un cœur encore plein d'attachement pour le bien d'autrui qu'on possède; dans un cœur encore ayde des plaisirs honteux qu'on recherche; dans un cœur encore bouillant des vifs ressentiments qu'on ne veut pas étouffer, n'est-ce pas insulter Dieu plutôt que l'invoquer? Tu m'appelles à ton secours, impie, lui fait dire saint Augustin, pour te soutenir contre le monde qui l'attaque : me voici tout prêt d'être la force et ton appui; mais où veux-tu que je descende? puis-je trouver place dans toi-même, soutenir les désordres de ta conscience et descendre dans un cœur aussi corrompu que le tien? *Invocas me in car tuum, et plenum est rapinis, plenum est adulteriis, plenum est ira et fraudibus, et invocas me* (Aug., in psal. XXX).

Mais qu'on me donne un homme qui sache détacher son cœur pour prier, qui quitte l'affection du péché pour obtenir la force de la grâce, qui veuille cesser d'aimer le monde pour commencer d'en triompher; un homme qui fasse entrer dans sa prière les trois parties qui la doivent composer, selon saint Au-

gustin : la voix, le cœur et la main : la voix, pour exprimer ses besoins ; le cœur, pour sacrifier ses affections ; la main, pour exécuter ses résolutions sincères : *Canta voce, corde ne sileas, vita ne taceas* ; un homme, enfin, qui n'aime pas ses chaînes, et qui soit résolu de les quitter. Ah ! vous le verrez, comme un de ces héros qui environnent le trône du véritable Salomon, sortir du sanctuaire, revêtu des armes de Dieu par la prière, comme parle l'Apôtre (*Philipp., VI*), environné des lumières de la vérité, muni des règles de la justice, couvert du bouclier de la foi, armé du glaive de la parole divine, et, en cet état, invincible au monde, où sa condition l'engage. Point de plaisirs qui le tentent, point d'espérances qui le séduisent, point de respects humains qui le fassent rentrer dans ses abus, parce qu'il a trouvé dans la prière la force de triompher du monde ; disons plus, il y trouve celle de triompher de Dieu même. Car, enfin, Dieu est un second ennemi de l'homme pécheur, non pas pour le corrompre, comme le premier ; mais pour l'exercer ou le convertir par des châtimens toujours tempérés de miséricorde, dit saint Augustin : *Misericorditer sæviens*. Dieu s'arme contre le pécheur : nous le voyons dans la personne de Caïn ; il le poursuit dans sa fuite ; il soulève toutes les terreurs de sa conscience contre lui ; il le tient sans cesse dans les alarmes ; et le glaive de sa justice, toujours suspendu sur sa tête, lui fait également craindre, et de vivre, et de mourir. Nous l'éprouvons dans nous-mêmes, à l'exemple de l'enfant prodigue : à peine avons-nous péché, que nous cherchons à nous dérober aux yeux de Dieu ; mais, comme il connaît toutes nos voies, il nous suit dans toutes nos démarches ; il nous châtie dans notre égarement pour nous rapprocher de lui, dit saint Augustin : *Flagellat longinquum ut recipiat propinquum* ; et, quelque soin que nous prenions d'étourdir nos remords et nous cacher sa justice par de nouveaux plaisirs, nous la trouvons partout armée contre nous ; tantôt par la terreur de ses jugemens, qui nous troublent ; tantôt par le poids de son bras, qui nous afflige ; tantôt par la soustraction de sa grâce, qui nous abandonne, si nous n'en profitons pas : *Multum ieram, et tu ibi eras* (*Aug., in psal. CXXXVIII*).

Quel asile trouverai-je donc, Seigneur, contre ces redoutables effets de votre colère, s'écrie le prophète ? Si je m'élève au ciel pour l'éviter, j'y rencontre votre gloire inaccessible ; si je descends dans les enfers, j'y trouve votre justice irritée ; si je reviens sur la terre, j'y vois toutes les créatures armées contre moi ; mais si je m'abats au pied de vos autels, j'y trouve votre miséricorde favorable ; si je m'élève, sur les ailes de l'oraison, au-dessus de la corruption du monde, votre main, qui me persécutait, commence à me soutenir : *Si sumpsero pennas meas diluculo...., tepebit me dextera tua* ; et par conséquent, c'est de vous-même, mon Dieu, qu'il faut attendre la force de vous vaincre vous-même ; c'est en vous cherchant qu'on vous

évite ; c'est par les armes de nos prières que nous vous arrachons celles de votre justice : *Ut evadas Deum, fuge ad Deum* (*Id., ibid.*).

Ah ! le beau spectacle, Messieurs, de voir dans le sanctuaire un homme aux prises avec son Dieu ! un Jacob lutter contre l'ange du Seigneur, n'être affaibli par ce combat que dans sa concupiscence et dans ses passions, et lui arracher, comme par force, la bénédiction qu'il lui demande ! *Non dimittam te, nisi benedixeris*. Le beau spectacle de voir un Moïse sur la montagne, enchaîner, pour ainsi dire, les mains du Tout-Puissant, arrêter sa vengeance prête d'éclater sur la tête de son peuple, et l'obliger de rendre à sa prière ce témoignage si glorieux, qu'elle lui ôte la liberté d'agir et de se venger ! *Dimitte me ut irascatur furor meus*. Le beau spectacle, encore une fois, de voir le cœur d'un pécheur qui prie, triompher du cœur d'un Dieu qui l'écoute ; son amour désarmer sa vengeance, sa langue, devenue la clef du ciel, selon l'expression des Pères, ouvrir, comme malgré lui, les trésors de sa grâce, et ses soupirs aller lui faire violence jusque sur son trône ! Car c'est pour cette violence innocente que nous nous assemblons dans nos temples, dit Tertullien à ceux qui condamnaient les assemblées des chrétiens comme des conspirations formées contre la sûreté de l'Etat. Nous conspirons, il est vrai ; mais nos conspirations innocentes ne sont ni contre l'empereur ni contre l'empire : c'est notre Dieu que nous attaquons ; nous l'assiégeons par nos prières jusque sur son trône ; et nos vœux, réunis comme autant de conjurés, s'élèvent de concert pour lui faire violence, mais une violence qu'il approuve et qu'il aime : *Hæc vis Deo grata est* (*Tertull., Apol., c. 39*).

Telle est en effet la douce violence que la Chananée fait à Jésus-Christ. Elle le trouve d'abord sourd à ses desirs, joignant le mépris à l'insensibilité, résolu, ce semble, de ne lui rien accorder ; mais elle prie, elle accompagne sa prière d'humilité, de foi, d'espérance ; elle la continue avec une persévérance infatigable : et tout d'un coup le cœur de Jésus-Christ s'attendrit. Ce que l'intérêt de sa propre gloire, ce que le crédit des apôtres, ce que les premiers soupirs de la Chananée n'avaient pas obtenu, sa persévérance l'emporte : sa fille est guérie, ses vœux exaucés, Jésus-Christ vaincu : *Fiat tibi sicut vis*. Malheur à nous, Messieurs, si nous ne profitons pas d'un si grand exemple ! si, voyant Dieu irrité de nos péchés, et peut-être prêt à les punir, nous ne cherchons pas dans la prière la force de le fléchir ! Car il faut prier pour vous fléchir, ô mon Dieu ! Tout éclairé que vous êtes, c'est de nous-mêmes que vous voulez apprendre nos besoins ! Vous avez rendu votre libéralité esclave de nos vœux : vos mains demeurent fermées si nos cœurs ne s'ouvrent, vos bienfaits suspendus n'attendent que le signal de nos prières, et le lait de votre grâce, renfermé dans votre sein avec quelque violence, comme parle S. Augustin, attend que la bouche de

vos enfants s'ouvre et que leur main le presse pour en sortir! Il s'est donc fait une loi dans l'ordre commun, de n'accorder sa grâce qu'à la prière; et souvent, pour sauver tout un Etat, il n'attend que les vœux d'un seul homme. Car voyez la Judée frappée d'une famine générale, dit S. Chrysostome : Dieu voit ses champs brûlés et ses campagnes désertes ouvrir leur sein de toutes parts pour demander la pluie qui leur manque, il en est touché; mais, pour ouvrir le ciel, qu'attend-il, chrétiens ? la prière de son serviteur Elie (III Reg., XVII); et, parce qu'il diffère de le prier, il le presse et le sollicite lui-même; il l'oblige de traverser toute la Judée, d'entendre dans ce long trajet les soupirs de tant de malheureux, d'aller jusqu'à Sidon être témoin de la misère d'une veuve prête à mourir, de mendier lui-même le peu d'huile qui lui reste, et de voir expirer son fils unique entre ses bras, afin qu'attendri par tant d'objets lugubres, il demande enfin la pluie pour laquelle on soupire, et que la prière de son prophète mérite le salut de son peuple. Mais, sans chercher dans l'ancienne loi de quoi confirmer les devoirs de la nouvelle, la nécessité de prier n'est-elle pas bien mieux établie dans l'Évangile? Y voit-on des aveugles éclairés, des lépreux guéris, des morts ressuscités sans la prière? La Samaritaine y obtient-elle l'eau vive de la grâce avant que de l'avoir demandée, dit Origène? *Domine, da mihi hanc aquam*. Et tout cela ne nous apprend-il pas que les dons de Dieu ne s'accordent qu'à la prière, et qu'elle a seule la force d'en triompher! *Fortassis dogma est neminem accipere donum divinum præter petentem illud* (Orig., in Joan., cap. IV).

Tremblez donc ici, mondains, qui, toujours occupés de vos soins et de vos emplois profanes, ne pensez jamais à prier : sans cet exercice, il n'est point de grâces pour vous. Ces aumônes faites par bienséance, ces jeûnes pratiqués par coutume, cette honnête probité affectée par orgueil, sont des vertus faibles et impuissantes qui ne peuvent désarmer Dieu. En vain lui donnez-vous tout le reste, si vous lui refusez votre cœur; en vain soulagez-vous les misères des autres, si vous ne gémissiez jamais un moment des vôtres; en vain vous épuisez-vous en œuvres de charité, si vous ne vous remplissez dans l'oraison de la charité même. Et cependant tel est aujourd'hui le grand abus du monde : on y vit dans un éloignement prodigieux de la prière, ennemis de la retraite et du silence, amoureux du tumulte et de l'agitation, incapables de soutenir un moment la vue de soi-même. Vous les voyez, ces esprits tumultueux, habiles à méditer et à développer les affaires des autres, neufs dans la grande affaire de leur salut, ignorer leurs propres besoins, regarder la prière qui les découvre comme un amusement, la fuir comme un supplice, la censurer dans les autres comme une faiblesse d'esprit; et, contents de quelques vertus de tempérament, se flatter d'emporter le ciel sans le secours du ciel même; mais qu'ils sachent, ces présomptueux, que le chrétien

trouve dans la prière seule non-seulement toute sa force, mais encore toute sa grandeur, et qu'il ne la doit pas mépriser. Je finis par là.

SECOND POINT.

L'homme aime naturellement la grandeur. Formé de Dieu pour dominer sur le reste des créatures, quoiqu'il en ait perdu le droit, il en conserve l'inclination; et au milieu de ses chaînes et de sa servitude, il cherche l'indépendance et la liberté. Mais il ne la cherche pas où il faut, dit saint Augustin : il veut être grand par l'indépendance de Dieu, par la possession des créatures, par la liberté de ses passions; et il ne prend pas garde que, depuis l'Évangile, la vraie grandeur ne se trouve que dans le détachement de soi-même et de toute autre chose, pour s'unir à Jésus-Christ : *Abneget semetipsum et sequatur me*. Suivez-moi, Messieurs, et je vous ouvre ce chemin de la véritable grandeur que vous cherchez; je vous fais trouver dans la prière une élévation que l'ambitieux ne trouvera jamais dans ses honneurs, et je vous persuade que l'homme chrétien n'est jamais plus grand qu'au pied des autels.

Que je le regarde sur le trône, je le vois au-dessus des hommes par son rang, mais souvent au-dessous d'eux par sa vertu, au-dessous de soi-même par la servitude honteuse de ses passions. Que je l'observe sur les fleurs de lys, il y est élevé, par le caractère de sa dignité, sur la tête de ceux qu'il juge et qu'il condamne; mais peut-être condamné lui-même par le témoignage de sa conscience. Que je le considère au milieu de son abondance et de ses trésors, ses richesses l'élèvent au-dessus des pauvres qu'il méprise; mais son avarice l'abaisse peut-être au-dessous de ses richesses mêmes. Que je l'écoute dans les chaires, développant les grandeurs de Dieu, expliquant ses oracles, j'admire la sublimité de ses lumières; mais je blâme peut-être la bassesse de ses mœurs; je loue son esprit en public, je condamne son cœur en secret et je gémiss de voir la gloire de son emploi éclipsée par la honte de sa vie. Tant il est vrai qu'il n'est point de grandeur véritable dans toutes les choses où le monde l'établit! Mais que je voie le chrétien dans le sanctuaire, attaché à son Dieu par la contemplation de ses grandeurs, élevé au-dessus des créatures par le jugement qu'il porte de leur néant, dégagé de soi-même par les lois qu'il prescrit à ses passions; ah! c'est là que sa grandeur me paraît sans bornes et sans défaut, et c'est l'état heureux où nous entrons par la prière.

Premièrement, elle nous rétablit dans cette heureuse situation où nous étions, dit saint Augustin, dans l'état d'innocence, inférieurs à Dieu seul, et supérieurs à tout le reste. Car la vraie grandeur du chrétien se réduit à ces deux points : à se tenir au-dessous de Dieu par la dépendance, et à se mettre au-dessus des créatures par le mépris; prêt à recevoir la loi de l'un, digne de la donner aux autres; s'élevant à Dieu pour étudier ses volontés, descendant aux créatures pour

en user selon ses ordres ; et incapable de commander à celle-ci, dès lors qu'il néglige d'obéir à celui-là : ce qui fait dire à l'Apôtre que, pour exercer un juste empire sur ceux qui nous sont soumis, il faut être soumis à Dieu nous-mêmes : *Scientes quod et vos Dominum habetis in cælo*. Tel est l'état heureux où la prière me fait entrer : elle me soumet à Dieu, comme la Chananée. Là, prosterné devant lui, j'adore la souveraineté de son être par l'anéantissement du mien ; j'oublie mes qualités, mes bonnes œuvres, mes emplois ; je ne suis plus rien qu'en Dieu seul, sa charité est ma vie, sa vérité ma lumière, sa volonté ma loi. Et c'est en cet état que l'homme me paraît véritablement grand : d'autant plus élevé, qu'il s'humilie davantage ; s'approchant de Dieu par la charité à proportion qu'il s'en éloigne par l'humilité ; et s'unissant à ses grandeurs à mesure qu'il connaît son propre néant ; car la prière qui vous soumet à Dieu, vous y unit aussi. Par elle, vous entrez dans son sein, vous connaissez ses mystères, vous devenez un même esprit avec lui, dit l'Apôtre : *Qui adhæret Deo, unus spiritus est*. Par elle, dit saint Augustin (*In psal. X*), vous vous attachez à Dieu, comme la cire au cachet, pour en prendre tous les traits : vous lui devenez semblables ; et transformés en lui, vous sortez du sanctuaire, si j'ose le dire, comme autant de dieux : *Ei co-hærendo signetur tamquam ex annulo cera*. Par elle enfin, sa charité vous embrase, sa vérité vous éclaire, son éternité vous soutient, et par conséquent, quiconque s'en sépare par le mépris de l'oraison, tombe nécessairement dans la froideur, dans les ténèbres, dans le néant, dit saint Augustin : *Quid restat nisi ut recedens ab ejus calore torpescat, recedens a veritate vanescat, recedens ab eo quod summe est, in deterius mutatus deficiat* (*Ibid.*) ?

Cependant, bien loin de s'unir à Dieu dans la prière par une application forte, ne s'en détache-t-on pas par de continuelles distractions ? votre esprit inconstant ne s'égare-t-il pas en mille vaines pensées ? et pendant que votre bouche lui offre le bruit confus de vos lèvres, votre cœur ne porte-t-il point ailleurs le tribut de ses affections et de son amour ? Et Dieu peut-il être attentif à votre prière, si vous ne l'êtes pas vous-même ? J'ai demeuré longtemps à genoux au pied des autels, dites-vous ; mais votre esprit n'était-il point au théâtre, au palais, à la promenade, aux assemblées profanes que vous méditez ? Votre langue prononçait quelques oraisons ; mais votre cœur ne s'occupait-il point de son commerce, de ses contrats, de ses usures, de ses vaines conversations ? Il est vrai qu'il est à plaindre en ce point, ce cœur malheureux : mille objets différents le partagent malgré lui ; il veut se fixer en Dieu, et la créature l'entraîne ; il fait des efforts pour s'affermir dans la contemplation, et il s'échappe en quelque manière à soi-même, dit saint Augustin : *Vult se tenere ut stet, et quodammodo fugit a se* (*In psal. LXXXV*) : et ce qu'il y a de plus surpre-

nant, c'est que les plus saints ne sont pas exempts de ces distractions. David, cet homme selon le cœur de Dieu, se plaint que quand il veut le prier, le sien l'abandonne ; sa bouche s'ouvre pour le bénir, mais son cœur s'échappe et s'enfuit ; il trouve un esprit pour le connaître, un corps pour l'honorer, point de cœur pour l'aimer : *Cor meum dereliquit me* ; et s'il est une fois assez heureux pour reprendre ce fugitif, il en triomphe comme d'une grande conquête, et s'applaudit d'avoir pu faire une prière sans distractions et sans égarements : *Inveni, Domine, cor meum ut orarem ad te* (*II Reg., VII*)

Egarements involontaires des saints, qui n'êtes qu'un effet de leur fragilité, la miséricorde du Seigneur vous excuse, dit saint Augustin (*In psal. LXXXV*) ; car il sait, ce scrutateur fidèle des cœurs, que l'homme mortel ne peut pas s'unir à lui pour longtemps ; que son esprit, toujours obsédé de nuages et de fantômes, n'entrevoit la lumière de la vérité que comme des éclairs, et que vouloir contempler fixement cet objet infini, c'est ignorer sa grandeur, c'est oublier sa propre faiblesse : *Nec quid quærat, nec quis quærat intelligit* (*Aug., l. IV, de Cons. Evang., c. 10*). En effet, si notre âme s'élève quelquefois, par la grâce de la prière, au-dessus de ce nuage épais dont toute la terre est couverte, éblouie par l'éclat de la majesté de Dieu, elle retombe bientôt en elle-même, le désir de le posséder vivant toujours dans son cœur, et son imperfection ne le permettant pas encore : *Vivente desiderio quo rursus erigatur, nec sufficiente munditia qua fixatur*. Belles paroles qui expriment admirablement en quoi consiste la vraie prière, dans un désir continuel de posséder Dieu. Car nous ne méritons pas encore de jouir de lui ; toute notre perfection se borne à le désirer, à faire vivre ce désir dans nos cœurs, à le renouveau, à l'embraser sans cesse, *vivente desiderio* ; parce que plus ce feu s'embrase, plus il nous purifie ; plus nous sommes purs, plus nous approchons de Dieu ; et c'est là ce qui fait ici-bas la mesure de notre grandeur, conclut saint Augustin : *Quanto quisque hoc magis potest, tanto major est, quanto minus, tanto minor* (*Ibid.*).

2. Est-ce là, ambitieux, la grandeur que vous cherchez, vous qui étouffez ce désir de l'éternité par la cupidité des honneurs temporels, et qui, peu sensibles à cet état d'union avec Dieu, ne pensez qu'à vous mettre au-dessus des créatures ? C'est où tendent vos intrigues, c'est où se terminent vos projets ; mais apprenez-le aujourd'hui, c'est où la prière seule peut vous élever. Car, prenez-y garde, Messieurs, quelque grand qu'on soit, selon le monde, l'on n'est jamais parfaitement au-dessus des créatures ; l'on en voit d'ordinaire autant sur sa tête que sous ses pieds ; notre ambition n'est jamais contente, et le chagrin d'obéir à un seul peut balancer le plaisir de commander à plusieurs. Des millions de sujets n'adouccissent pas le joug d'un seul maître : et il vaut autant ne rien être, disait un ambitieux, que de n'être pas César. Mais si l'ambition ne

vous met jamais au-dessus de tout, la religion le peut faire, chers auditeurs. Tout homme qui prie et qui adore son Dieu en esprit et en vérité, voit le monde entier sous ses pieds; et ce que l'ambitieux tente avec tant d'inquiétude par ses intrigues, ce que le héros cherche avec tant de péril par ses conquêtes, l'homme de bien l'obtient sans peine par sa vertu : il s'élève à son Dieu par la contemplation, et toutes les créatures lui sont soumises. Car, telle que vous voyez la Chananeë, par la prière qu'elle fait à Jésus-Christ, se mettre au-dessus de tout ce qu'elle aimait; et, malgré tous les efforts du monde, ne s'attacher qu'à Dieu seul, tel je vois l'homme juste au pied des autels, élevé au-dessus des choses sensibles, inaccessible à leurs injures, indépendant de leur puissance, tranquille au milieu de leurs agitations. Rien ne le trouble, rien ne le corrompt; et, semblable à cette fontaine faineuse qui conduit ses eaux douces au travers de la mer sans en contracter l'amertume, le juste, par la prière, vit au milieu du siècle sans en sentir la corruption; et, confondu avec le reste des hommes par sa condition, il s'élève au rang des anges par sa vertu. Car quiconque s'occupe des choses de Dieu, s'élève jusqu'à lui, dit saint Augustin, et ce monde n'est plus sa patrie, ni son séjour : *Justorum animæ in quantum divina sapiunt, non sunt in hoc mundo* (Lib. IV, de *Trinit.*, c. 19).

Telle est la grandeur où vous arrivez par l'assiduité de vos oraisons, justes qui m'écontentez : inférieurs à Dieu seul, supérieurs à toutes les créatures, vous les foulez aux pieds, vous en connaissez la vanité, vous en méprisez les attraits. Mais vous, mondains, qui ne priez presque jamais, vous n'avez pas cet avantage. Deux objets différents tâchent de vous attirer, dit le grand Augustin (*In psal.* CXXXIX), Dieu au dedans, et les créatures au dehors de vous-mêmes; et par un aveuglement dont on ne peut assez gémir, vous sortez sans cesse de vous-mêmes pour écouter les créatures, et vous n'y rentrez jamais pour écouter Dieu ! Aussi ne le pouvez-vous, ajoute ce Père; car, semblables à ces serpents qui s'étant remplis de venin hors de leurs trous, n'y peuvent plus rentrer sans des violences extrêmes, les mondains, remplis des idées grossières du monde, engraisés de ses délices, enflés de son poison, ne peuvent plus rentrer par la prière dans ce cœur où Dieu les appelle : et, comme ils mettent tout leur plaisir et tout leur amour dans les choses extérieures, Dieu, par un juste jugement dont ils ne s'aperçoivent pas, les condamne, comme ce malheureux de l'Evangile, à demeurer dans les ténèbres extérieures du monde, enchaînés comme des esclaves aux soins de leur fortune ou de leurs plaisirs, sans pouvoir rentrer en eux-mêmes par l'oraison : *Ligatis pedibus et manibus, mittite eum in tenebras exteriores*. Mettons-nous donc par la prière au-dessus des créatures, conclut saint Augustin; et si la nécessité nous y fait

quelquefois descendre, que la volupté ne nous y attache jamais : *In exterioribus necessitatem habemus, non voluptatem* (*Ibid.*).

3. Vous dirai-je encore que, pour comble d'élévation, la prière vous met au-dessus de vous-mêmes? Et c'est ici, Messieurs, son but et son effet principal : car s'unir à Dieu par la contemplation tranquille de ses grandeurs, c'est le privilège des anges; se mettre au-dessus des créatures par la conviction de leur néant et le mépris de leurs plaisirs, c'est la victoire des parfaits : mais s'élever au-dessus de soi-même, réprimer les saillies de ses passions, les arracher de son cœur, les immoler au pied des autels, c'est la vraie prière et l'occupation la plus nécessaire des pécheurs. N'allons donc pas chercher bien loin le sujet de nos méditations : ne nous égarons pas, comme la plupart des dévots, en des spéculations stériles, descendons en nous-mêmes, étudions-nous et voyons ce qui s'oppose davantage en nous à la loi de Dieu. Car c'est ce qu'il veut qu'on lui immole dans l'oraison : cette inclination subtile, cette passion dominante, c'est la victime qu'il vous demande, et vous la trouvez toujours dans votre cœur, dit saint Augustin : *Habes in te quod mactes*. Aussi est-ce par ce sacrifice de soi-même qu'on s'élève dans la prière à la véritable grandeur. Car quoi de plus grand qu'un chrétien sacrifiant devant le Seigneur ses plus chères passions, formant contre elles des résolutions généreuses, leur prescrivant des lois sévères, et leur disant, comme Dieu même aux flots de la mer : Voilà vos bornes, vous ne les passerez pas : *Hucusque venies* ! Colère que je déteste au pied des autels, et qui m'a dominé si longtemps, je te veux dominer à mon tour : tu souffriras les injures sans t'émouvoir; tu seras calme au milieu des contradictions; tu verras tes ennemis sans emportement; et si je permets quelque chose au feu qui t'embrase, ce sera pour les intérêts de Jésus-Christ : *Hucusque venies*. Sensualité que j'ai toujours écoutée, et que tu pleure aujourd'hui dans le sanctuaire, tu seras bannie de ma table dans ce saint temps, tu n'y trouveras plus rien qui te puisse flatter; le besoin sera ton appât, le nécessaire ta règle, le dégoût tes délices, et si, dans mes repas, je te permets quelque plaisir, c'est celui qu'un long jeûne t'y fera trouver : *Hucusque venies*. Voilà la vraie prière, chrétiens : dominer sa concupiscence et s'élever au-dessus d'elle par des résolutions fortes, voilà la vraie grandeur de l'homme. En vain exerce-t-il un souverain empire sur tout le reste, s'il n'a de l'ascendant sur ses passions : mais cet ascendant si noble et si beau, c'est par la prière seule qu'on le peut acquérir. Là, une âme, semblable à ces feux d'artifice qui s'élèvent au ciel, malgré le poids de la matière à laquelle ils sont attachés, et qui la consomment à mesure qu'ils s'élèvent davantage; une âme embrasée dans l'oraison n'est plus esclave de sa chair; elle la domine, elle l'élève, elle la spiritualise enfin tout à fait,

comme Tertullien le dit de la pénitence : *Angelizatur caro.*

Mais que fais-je, de vous tracer ici des portraits en idée? Personne ne s'élève par la prière au-dessus de soi-même, parce qu'on ménage ou les mêmes passions dont on gémit, ou quelque autre qui les favorise, et dont on ne gémit pas. Quelquefois le pécheur, frappé de la crainte de l'enfer, voudrait être dégagé des passions qui l'y conduisent : il prie, il fait des vœux pour les vaincre ; mais il voudrait que la grâce le fit toute seule ; que, sans faire aucune démarche, l'ange l'enlevât, comme Loth, du milieu de Sodome ; et que, sans aucun effort de sa part, le feu du ciel consumât tous ses liens, comme ceux des enfants de la fournaise ; mais il faut joindre l'action à la prière, dit le grand saint Augustin, chercher Dieu avec les mains, comme le prophète, et combattre les mêmes passions dont on soupire : *Quæro mores operantis* (Aug., in psal. CXLIX). Il en est, il est vrai, qui les combattent ; mais ils aiment peut-être quelque autre passion qui les fait renaître : car c'est le malheur du cœur de l'homme, de vouloir toujours tenir au monde par quelque endroit ; de désirer certaines vertus et d'en craindre d'autres ; de demander à Dieu du secours contre des défauts grossiers, et de ménager des attachements subtils qui les réveillent. Je prie pour obtenir la chasteté, et j'aime l'intempérance qui la détruit ; je soupire pour être dégagé des vanités du monde, et j'aime les spectacles qui m'en remplissent ; je demande la grâce de pratiquer le jeûne, et je suis idolâtre de cette chair qu'il mortifie, et de cette beauté qu'il ternit : en un mot, je voudrais être chaste sans tempérance, détaché du monde sans retraite, pénitent sans affaiblissement et sans violence. Mais Dieu n'écoûte pas des vœux si mal concertés ; les soupirs d'un cœur partagé ne le touchent jamais ; et qui ne veut vaincre ses passions qu'en quelque chose, mérite d'en être tout à fait vaincu : *Divisum est cor eorum, interibunt.*

Règles excellentes de la prière, où sont ceux qui vous pratiquent aujourd'hui? Où sont les chrétiens que vous élevez à l'union de Dieu, au mépris des créatures, au-dessus d'eux-mêmes? Au lieu de mettre leur grandeur à s'unir à Dieu par une prière respectueuse, ne les voit-on pas affecter, ce semble, de s'en éloigner, faire gloire d'être impies, se donner par ostentation des airs libres et dissipés, insulter au zèle et à la modestie des autres, mépriser la contemplation comme une pieuse oisiveté, croire qu'on ne fait rien quand on n'agit pas pour le monde, et qu'on dérobe à sa fortune tout le temps qu'on donne à sa religion? Au lieu de se mettre au-dessus des créatures, ne les voit-on pas dans le sanctuaire s'en occuper plus que de Dieu même, l'esprit plein de leurs vains fantômes, le cœur esclave de leurs affections terrestres, les sens dissipés par leurs objets profanes : en un mot, tout répandus au dehors par

l'amour des choses sensibles, et incapables de rentrer en eux-mêmes par l'oraison? Enfin, au lieu de se mettre au-dessus de leurs passions, ne les voit-on pas, ces chrétiens charnels, s'en entretenir aux yeux de Dieu même ; l'ambitieux, rouler dans son esprit de nouvelles intrigues ; le voluptueux, méditer de nouveaux plaisirs ; la dame mondaine, étudier de tous ses yeux les modes naissantes ; l'hypocrite, moins attentif à honorer Dieu qu'à se faire honorer lui-même ; et chacun plus appliqué, si j'ose le dire après saint Augustin, à corrompre Dieu et à l'intéresser dans ses passions, qu'à les pleurer et à les combattre : *Deum tibi pontis adiutorem cupiditatum?* Profitez mieux, Messieurs, de la grâce de la prière ; cherchez-y votre force contre les ennemis qui vous attaquent ; cherchez-y votre grandeur contre les créatures et les passions qui vous dominent ; cherchez-y surtout votre félicité contre les faux plaisirs qui vous corrompent ; jouissez-y de Dieu dans une pleine paix, et commencez à le contempler dans le temps, pour être dignes de continuer ce saint exercice dans l'éternité. *Ainsi soit-il.*

PREMIER SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CAREME.

Des conditions de la pénitence.

Jacebat multitudo magna languentium, expectantium aquæ molim.

Une grande multitude de malades était couchée proche de la piscine, et attendait que l'eau eût été remuée par l'ange (Joan., V, 3).

Que le spectacle qui se présente aujourd'hui à nos yeux est peu différent de celui qui jetai autrefois dans l'admiration toute la ville de Jérusalem ! Là, paraissait un nombre infini de malades ; mais un seul d'entre eux, plus prompt et plus vigilant que les autres, était guéri : ici je vois une foule prodigieuse de pécheurs assemblés autour de la piscine salutaire de la pénitence ; et à peine en vois-je un seul qui doive recevoir, comme il faut, la grâce de la réconciliation : *Jacebat multitudo, et sanabatur unus.* En Jérusalem, les moins malades étaient ceux qui descendaient plus aisément dans la piscine, parce qu'ils avaient encore quelque force pour s'y trainer ; au lieu qu'un malheureux paralytique languit trente-huit ans dans son infirmité, faute d'un homme qui le porte : ici, les moins criminels sont peut-être ceux qui pensent à se convertir, pendant que les plus grands pécheurs, ces paralytiques désespérés, vieillissent dans leurs faiblesses, faute d'une main charitable qui les porte à la pénitence, sans crainte de les blesser : *Hominem non habent.*

La piscine de l'ancienne loi, outre la source naturelle qui la remplissait, recevait par des canaux différents toutes les eaux de la ville de Jérusalem ; et la piscine de la pénitence se remplit aujourd'hui pour vous, pécheurs, non-seulement du sang adorable de Jésus-Christ, mais des larmes et des soupirs de toute l'Eglise, qui demande votre réconciliation.

Mais attachons-nous à des rapports plus utiles, et cherchons dans les malades de la piscine les dispositions des pénitents de l'Église, pour en tirer le dessein de ce discours. Premièrement, ces malades étaient humbles, puisque sans rougir de leurs infirmités, ils les exposaient aux yeux de tout le monde : *Jacebat multitudo*. En second lieu, ces malades étaient patients, puisque, incertains du temps où l'eau devait être troublée, ils attendaient cet heureux moment toute l'année, sans s'ennuyer de languir sur le bord de la piscine : *Jacebat multitudo exspectantium*. Enfin, ces malades étaient zélés pour le recouvrement de leur santé, puisqu'ils soupiraient sans cesse pour elle, et que chacun s'empressait d'être le premier guéri : *Qui primus descendisset, sanus fiebat*. Dispositions admirables, qui doivent se trouver dans la pénitence chrétienne. Il faut qu'elle soit humble dans la connaissance et dans l'aveu du péché : c'est mon premier point. Patiente dans l'application des remèdes : c'est le second. Fervente dans le désir de la grâce : c'est tout mon dessein. Mais oserais-je l'entreprendre sans le secours de Marie, qui n'eut jamais besoin de pénitence, parce qu'elle fut toujours exempte de péché, et remplie de grâce, au salut de l'ange ? *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Comme l'orgueil, qui cache l'homme à lui-même, est la source de tous les péchés, selon le Saint-Esprit, l'humilité, qui le découvre, et à ses propres yeux, et à ceux des autres, en est le remède. Mais cette humilité, d'où peut-elle naître, sinon d'une pénitence sincère, que Tertullien appelle l'art et la science d'annéantir l'homme orgueilleux ? *Humiliificandi prosternendique hominis disciplina*. En effet, si la pénitence tient ici-bas la place de la justice de Dieu, comme l'enseigne ce grand docteur, ne doit-elle pas traiter le pécheur dans le temps, à peu près comme il sera traité dans l'éternité ? Or, dans l'éternité, la justice se servira de trois puissants moyens pour confondre et pour humilier les pécheurs. Premièrement, elle leur mettra leurs crimes devant les yeux, et faisant disparaître les faux prétextes et les ténèbres volontaires dont ils les couvrent aujourd'hui, elle répandra dans leur âme une lumière dévorante, à la faveur de laquelle ils les verront dans toute leur horreur, *Statuam contra faciem tuam*. Ce n'est pas assez : la justice exposera les pécheurs à la vue de Dieu, et l'œil perçant de sa colère, toujours attaché sur ces malheureux, les couvrira d'une horrible confusion. Leur humiliation ne se bornera pas là : leur conscience sera ouverte à la vue des anges et des hommes, et tout l'univers verra avec indignation leurs désordres les plus cachés, à la faveur de ce feu qui les dévorera sans les consumer.

Ne permettez pas, mon Dieu, qu'aucun de ceux qui m'écoutent tombent dans ces horribles humiliations ; mais qu'ils préviennent ces effets de votre justice par ceux de leur pénitence ; qu'ils se voient eux-mêmes pour

se corriger, dit saint Augustin, de peur qu'ils ne se voient un jour que pour en rougir ; qu'ils se découvrent maintenant à l'œil de votre miséricorde, de peur qu'alors vous n'ouvriez sur eux celui de votre justice ; qu'ils consentent enfin de paraître criminels aux yeux des hommes, par les gémissements d'une pénitence volontaire, de peur qu'ils ne soient reconnus tels dans l'enfer, par les rugissements d'une pénitence forcée.

Premièrement, il faut vous connaître, pécheurs. C'est là le premier pas à la pénitence ; mais c'est peut-être le plus glissant et le plus difficile. Car le pécheur est un objet insupportable à lui-même : l'occupation dont il a le plus d'horreur, c'est l'étude et la vue de son propre cœur ; et si, au milieu de ces emplois et de ces tempêtes du siècle qui l'emportent hors de lui-même, il trouve quelque moment de calme et de solitude pour y rentrer, il est saisi d'une horreur secrète à la vue de sa misère, il tombe dans l'abattement et dans le chagrin, parce que de ce nuage épais qui s'est formé dans son cœur par la multitude de ses péchés, il sort encore des éclairs perçants qui lui découvrent combien il est éloigné de Dieu, et c'est là le sujet de son humiliation et de sa frayeur. Car de même, dit le grand saint Augustin, qu'à la vue de ces traits aimables de la grâce qui me rendent semblable à vous, ô mon Dieu, je me sens embrasé d'amour, *inardesco* ; aussi les caractères honteux du péché qui m'éloignent de vous, me donnent une horreur secrète de moi-même, *inhorresco* : je me trouve si fort aveuglé dans ma misère, que je ne puis souffrir ces rayons de lumière qui me la découvrent : il faut que je m'enfonce tout de nouveau dans mes ténèbres, pour éviter de me voir et de me connaître tel que je suis : *Inhorresco in quantum dissimilis ei sum* (*Aug., Confess., lib. VII, c. 9*).

Voilà, Messieurs, le premier malheur du pécheur, et la première source de son impénitence. Ennemi de tout ce qui l'humilie, il ne cherche qu'à se dissimuler ses péchés et qu'à se cacher à soi-même : et combien son amour-propre n'est-il point ingénieux sur cela ? Que cherche cette personne dans les conversations et dans les spectacles profanes qui la dissipent sans cesse ? l'oubli de cette impénitence terrible où elle vit, de ces remords sensibles qui la déchirent, de cette foule de péchés qui se présentent à son imagination dans la solitude, et qui la font trembler à la vue de la mort et des jugements de Dieu qui s'approchent. Que cherche cet homme ambitieux dans ces grands desseins qu'il concerte, dans ces emplois éclatants qu'il brigue, dans ces équipages pompeux qu'il affecte ? que cherche-t-il, sinon à se perdre soi-même au milieu de ces nobles embarras, et à ne pas entendre dans le fond de sa conscience les cris des pauvres qu'il a dépouillés, des vassaux qu'il a opprimés, des créanciers qu'il a frustrés ? Cette vue l'humilierait : il faut qu'il sorte hors de lui-même et qu'il fuie son propre cœur, pour s'aveugler, dit saint Augustin : *Cordis sui fugitivus*.

Si l'on ne s'aveugle pas de la sorte par un entier oubli de ses crimes, au moins trouve-t-on le secret de les colorer : l'on se flatte d'être ménagé, quand on est avare ; libéral, quand on est prodigue ; galant homme, quand on est libertin : l'on appelle le luxe, propreté ; l'ambition, grandeur d'âme ; la vengeance, générosité : en un mot, il n'est point de vice aujourd'hui qu'on ne cache sous des noms spécieux, pour éviter d'en rougir ; et c'est ce que j'appelle se tromper soi-même, pour ne se pas humilier par la pénitence.

2. Mais, ô témérité monstrueuse ! ils entreprennent de vous tromper vous-même, ô mon Dieu ; et lorsque la coutume, ou le respect humain, les a conduits au pied de vos tribunaux, la crainte d'être humiliés ne les occupe que des moyens de se cacher. Telle qui nous paraît dans une application profonde, occupée, ce semble, de l'horreur de ses péchés, ne pense peut-être qu'à les colorer : elle médite un tour favorable pour déguiser cette intrigue honteuse qui la déshonore ; elle cherche une excuse spécieuse pour sauver la licence de ces chers plaisirs ; elle prépare des couleurs pour farder ce péché monstrueux : voilà le sujet de son application et de sa rêverie. Mais pour ouvrir son cœur avec sincérité aux yeux de Dieu et du confesseur qui tient sa place, ce serait trop s'humilier : il faut qu'elle se couvre de feuilles, comme notre premier père, dit saint Bernard, et qu'elle s'épargne toute l'humiliation du péché : *Texunt sibi perizomata*. Cependant il ne peut être remis, ce péché, s'il n'est exposé dans toutes ses circonstances par une confession sincère. Il faut, dit le prophète, que la vérité s'élève de la terre, si vous voulez que la justice vous regarde du haut du ciel : *Veritas de terra orta est, et justitia de caelo prospexit*. Et quand est-ce que la vérité s'élève de la terre, demande saint Augustin, sinon lorsqu'elle sort de la bouche du pécheur, par l'aveu sincère de son péché ? Quand est-ce que la justice regarde du haut du ciel, sinon lorsque Dieu dit : Pardonnons à ce pécheur qui ne s'est pas pardonné lui-même ; couvrons son péché par l'abondance de notre grâce, puisqu'il l'a découvert par l'humilité de sa confession : *Veritas de terra orta est, et justitia de caelo prospexit* ?

3. Ce n'est pas encore assez, Messieurs, et voici l'écueil de l'humilité de la plupart des chrétiens. Plusieurs en ont assez pour reconnaître qu'ils sont pécheurs et pour le confesser même en secret ; mais où trouver un pénitent assez humble pour consentir de paraître pécheur en public ? pour aller dans ces compagnies rétracter hautement les calomnies qu'il y a faites ? pour rompre à la face du monde cette liaison criminelle qui le scandalise ? pour réparer enfin, par une pénitence publique, les exemples funestes de sa vie corrompue ? O l'étrange corruption du monde, s'écrie saint Bernard ! la pénitence est devenue plus honteuse que le péché, le remède plus humiliant que la plaie, l'eau qui nous lave plus insupportable que la boue qui

nous défigure : *Ablui pudet, et non pudet inquinari* ! Eh ! quoi, dit saint Cyprien aux dames de son siècle (et je le puis bien mieux dire à celles du nôtre), si la mort vous enlève un mari, l'on vous voit fondre en larmes, quitter vos habits superbes, en prendre de lugubres, et marchant d'un air triste, les cheveux négligés, le front couvert de nuages, donner à tout le monde des marques publiques de votre douleur : aveugles que vous êtes, vous avez perdu votre âme, vous êtes mortes dans cette noble partie de vous-mêmes, et vous rougirez de verser une larme, et de pousser un soupir pour elle ! vous rougirez de quitter les trophées de votre luxe, pour vous couvrir des marques glorieuses de la pénitence ! O nouvelles plaies de la religion ! O aveuglement inouï des chrétiens ! Ils font gloire d'être pécheurs, et rougissent de paraître pénitents ! *Ecce pejora adhuc peccandi vulnera, deliquisse nec delicta deslere (Cyprian., de Lapsis)*.

Pénitents publics, qui fûtes autrefois un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes, c'était pour confondre ces pécheurs orgueilleux, que l'Eglise vous exposait à leurs yeux. Elle voulait que cette humilité avec laquelle vous vous déclariez publiquement coupables, fût la condamnation de cet orgueil avec lequel ils dissimulent leurs péchés ; mais elle voulait encore qu'ils apprennent de vous que leur pénitence doit être non-seulement humble dans l'aveu du péché, mais encore patiente dans l'application des remèdes qui l'expient.

SECOND POINT.

Le pécheur est sorti de l'ordre où Dieu l'avait mis, en faisant sa propre volonté ; il faut, dit saint Augustin, qu'il rentre dans l'ordre, en souffrant contre sa propre volonté : *Hic est irrevocabilis ordo justitiæ, ut qui ab ea exciderit faciendo suam voluntatem, in eam incidat patiando contra suam voluntatem*. Cet arrêt irrévocable s'exécute d'une manière terrible dans l'enfer, où la justice de Dieu fera souffrir aux pécheurs les supplices les plus rigoureux, et les fera souffrir pendant toute l'éternité, s'ils n'ont prévenu ces redoutables châtimens par une pénitence qui les imite, et dans leur rigueur, et dans leur durée.

1. Je dis, Messieurs, que la pénitence étant comme la justice temporelle de Dieu, elle doit l'imiter dans sa rigueur. Et vous le saviez, glorieux pénitents de la primitive Eglise, lorsque vous embrassiez avec tant de zèle les rudes mortifications qu'elle vous imposait ; lorsque, baignés de larmes et quelquefois couverts de sang, vous demandiez comme une grâce l'imposition de ces pénitences rigoureuses dont on aurait horreur aujourd'hui ! Le sac et la cendre étaient vos habits ; le pain et l'eau, nécessaires à soutenir une vie languissante, faisaient vos délices ; les larmes et les mugissements, comme parle Tertullien, étaient vos plus chères occupations ; vos prosternemens continuels aux pieds des prêtres et des si-

dèles étaient les moindres effets de votre douleur. C'était là véritablement apaiser ce Dieu qui veut que sa justice marche toujours devant lui, comme parle le prophète, pour préparer les voies à sa miséricorde : *Justitia ante eum ambulabit*. C'était donner des preuves d'une douleur parfaite, de faire paraître cette patience héroïque dans les travaux de la pénitence. Mais est-ce l'imiter que de prétendre expier ses péchés sans rien souffrir ?

Si ce pécheur était véritablement touché de ses désordres, le verrait-on, peu de jours avant sa pénitence, traiter son corps impudique avec la même sensualité, ménager sa chair comme si elle ne s'était jamais révoltée ? refuser aux pauvres qui meurent de faim les viandes superflues dont sa table est couverte, et faire paraître dans les compagnies du siècle un visage aussi serein, un air aussi content que s'il ne portait pas sa mort et sa condamnation dans son sein ? Ah ! l'on ne se moque pas ainsi de Dieu, dit l'Écriture : il faut le satisfaire par autant d'holocaustes qu'il y a eu de parties de nous-mêmes complices de notre péché. Et ce n'est pas ici, Messieurs, la règle d'une pénitence en idée qu'on ne doive plus pratiquer aujourd'hui ; c'est celle que les Pères nous ont prescrite dans tous les siècles, comme seule capable d'expier le péché. Écoutez saint Ambroise, écrivant à une vierge tombée dans le dernier dérèglement : Désormais, dit ce Père, il ne faut plus penser à la vanité, mais vous couvrir d'habits lugubres, et faire souffrir, et à votre corps, et à votre esprit, les justes peines qu'ils ont méritées. Ces cheveux trop ajustés ont pu donner occasion à votre péché : qu'ils soient coupés ; ces yeux trop vifs ont jeté des regards impurs : que leur feu soit éteint dans vos larmes ; ce visage fardé est devenu le piège de la chasteté : qu'il soit couvert d'une pâleur lugubre qui ne puisse plus inspirer que la pitié ; cette âme orgueilleuse a regardé son corps avec complaisance dans la vanité de ses ajustements : qu'il soit couvert de haïres et de cilices, afin qu'elle ne le voie plus sans horreur ; enfin, ce cœur s'est rempli d'affections impures pour les créatures : qu'il se fonde maintenant devant Dieu comme la cire, par la force de sa douleur et de son amour : *Membra singula digna castigatione punienda*.

Que diront à ces règles sévères tous ceux qui ne font consister leur pénitence qu'à se décharger du poids de leurs péchés, qui veulent qu'on les traite avec une indulgence cruelle, qu'on couvre d'un simple appareil des plaies qui ne peuvent se guérir que par le fer et par le feu, et qu'on les endorme ainsi dans leurs désordres par la fausse confiance d'une pénitence imaginaire ? Je dis imaginaire, Messieurs, car pousser quelques soupirs après ses plus grands désordres, opposer quelques aumônes légères à des rapines prodigieuses, prétendre expier les attachements honteux de son cœur par le bruit confus de ses lèvres, sans asservir son corps à la

moindre mortification : est-ce avoir la patience des anciens pénitents ? est-ce apaiser Dieu par les rigueurs d'une juste pénitence ?

Non, non, Messieurs, Dieu ne se paiera pas de votre mollesse, de ces lâches pénitences, plus capables d'endormir le pécheur que d'expier le péché ; plus propres à calmer les remords qu'à exterminer les passions ; plus efficaces contre les inquiétudes de l'esprit que contre les dérèglements du cœur. Il ne se paiera pas de ces demi-pénitences qui arrêtent la concupiscence d'un côté, et qui lui permettent de se déborder de l'autre ; qui combattent peut-être une passion honteuse, et qui ménagent celles qui peuvent passer pour honnêtes. Car, prenez-y garde, Messieurs, tel qui pleure ses infâmes plaisirs comme un grand péché, se glorifie de son luxe comme d'une vertu ; tel qui fait pénitence de ses grands excès, ne pense pas à gémir de son amour-propre ou de son jeu ; tel qui gémit d'avoir ravi le bien d'autrui, ne rougit pas d'être avare du sien. Ainsi, la pénitence est souvent inutile, parce qu'elle est toujours bornée : les vices qu'on néglige font renaître ceux qu'on a pleurés, et qui n'est pénitente qu'à demi devient bientôt tout à fait impie. Que la rigueur de notre pénitence s'étende donc sur tous nos péchés ; qu'on combatte l'ennemi de quelque côté qu'il nous attaque : point de prétextes qu'on écoute ; point de passion qu'on épargne ; point de ménagement avec le péché.

2. Allons plus loin, Messieurs, et disons que si la pénitence doit imiter la justice de Dieu dans sa rigueur, elle doit encore l'imiter dans sa durée. Ce serait ici le lieu de vous exagérer la patience de ces malades qui languissaient des années entières sur le bord de la piscine ; de vous produire les pénitents des premiers siècles dans tous les degrés différents par où l'Eglise les faisait passer ; de vous les faire voir, pour un seul adultère, pleurer quatre ans entiers hors la porte de l'Eglise, en passer trois autres sous le vestibule à écouter les prédications et la lecture de l'Evangile, continuer cinq autres années à entendre à genoux un peu de plus près l'office divin et les prières qui s'y récitent ; obligés de se retirer sitôt qu'on commençait la célébration des saints mystères, et terminer enfin cette longue course de pénitence par cinq, dix et quelquefois quinze années de soupirs, avant que d'être admis à la participation du corps de Jésus-Christ. Mais hélas ! que ferai-je en retraçant ainsi l'image de l'ancienne sévérité, sinon r'ouvrir les plaies de l'Eglise, qui déplore le relâchement de cette première discipline pour laquelle elle soupire encore, réduite, à l'exemple de ces personnes affligées qui se consolent au moins de leurs pertes par la peinture de ce qu'elles ont perdu, réduite, dis-je, à se consoler aujourd'hui par les cérémonies qu'elle observe encore au commencement et à la fin du carême, comme par un crayon de la pénitence pu-

blique qu'elle ne pratique plus. Mais hélas ! cela même ne fait qu'entretenir sa douleur, et je l'entends, ce me semble, se plaindre avec le Prophète, que la pénitence de ses enfants n'est plus qu'une ombre et une image de la première, et que leur vie se passe dans un cercle continuel de véritables péchés et de pénitences imaginaires : *In imagine pertransit homo.*

Et de vrai, Messieurs, ne pouvoir souffrir qu'on suspende, au moins quelques jours, une absolution qui sera peut-être fatale, et à celui qui la reçoit et à celui qui la donne, dit saint Cyprien : vouloir qu'on ferme tout d'un coup des plaies où le pus croupit encore ; avoir déchiré le sein de l'Eglise par des désordres de plusieurs années, et prétendre y rentrer en un moment, à la faveur de quelques faux soupirs ; enfin, refuser de soutenir quelque temps le joug de la pénitence qu'on vous impose avant que de vous absoudre, est-ce imiter l'éternité des supplices que vous voulez éviter, ou la patience des anciens pénitents que vous devez suivre ? Non, non, Messieurs, c'est une ombre de pénitence dont Dieu ne se contentera pas ; c'est une image de l'ancienne discipline, qui s'évanouira au jour terrible de sa colère : *Imaginem, imaginem ipsorum ad nihilum rediges.*

Mais si l'on diffère de m'absoudre, dites-vous, je mourrai peut-être dans mon péché ! Artifice dangereux du démon pour perdre les pécheurs ! il leur ôte toute crainte dans le temps de leurs désordres, afin qu'ils les prolongent, et il les fait trembler au moment de leur réconciliation, afin qu'ils la précipitent ! Rien ne les troublait au milieu de leurs plaisirs, et tout les alarme au commencement de leur pénitence ; ils comptaient sur la miséricorde de Dieu pendant qu'ils irritaient sa justice : et quand il faut apaiser sa justice, ils se défont de sa miséricorde.

Défiance injurieuse à la bonté de votre Dieu, Messieurs ! La mort que vous craignez est-elle donc un effet du hasard, ou réglée par les ordres éternels de sa providence ? Et s'il en est le maître, vous ôtera-t-il le temps de vous convertir au moment qu'il vous en inspire le désir ? Vous arrachera-t-il d'entre les bras de la pénitence, après vous avoir supportés dans les engagements du péché ? Non, non, Messieurs ; et quand il le ferait, tout ne conspire-t-il pas à vous donner une assurance morale de votre salut ? L'Eglise ne vous le permet-elle pas dans ses saints conciles ? Votre soumission à ses règles saintes pourrait-elle être l'occasion de votre perte ? et vos larmes, qui s'élèveraient avec votre âme jusqu'au trône de Dieu, ne vous répondent-elles pas de sa miséricorde ?

Ceux à qui le délai de leur réconciliation a paru salutaire, et qui n'ont trouvé que des charmes dans les rigueurs de la mortification qui les y préparait ; ceux qui, ayant quitté toute attache au péché, paraissent devant le souverain Juge, le cœur brisé

d'une sincère et véritable douleur pour ceux qu'ils avaient eu le malheur de commettre, que peuvent-ils craindre ? La mort, loin d'être le terme fatal de leur jugement, vient finir leur pénitence et commencer leur gloire. Quelque subtile qu'elle soit, peut-elle passer pour imprévue ? Après tout, l'Eglise a de tout temps espéré pour ses pénitents la même grâce et la même miséricorde que pour ses catéchumènes.

Rassurez-vous donc, pécheurs, contre une crainte frivole, et reconnaissiez, par ces restes précieux de l'ancienne discipline qui se sont conservés dans l'Eglise jusqu'à nos jours, que le délai de la réconciliation est nécessaire pour déraciner les péchés d'habitude, et que ceux qui ont eu le malheur d'en contracter ne peuvent être que très-difficilement guéris, sans le secours de ce remède salutaire ; que la pénitence publique, qui éprouvait longtemps les pécheurs, est toujours en vénération dans l'Eglise, puisque, quoiqu'on puisse dire qu'elle en ait presque entièrement perdu la pratique, elle en conserve néanmoins toujours et le désir et l'esprit, persuadée qu'elle est que c'est le moyen le plus sûr de fléchir la justice de Dieu et de mériter son éternelle miséricorde. *Ainsi soit-il.*

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Des effets du péché.

Jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, expectantium aque motum.

Il y avait sur le bord de la piscine un grand nombre de malades languissants, aveugles, boiteux, qui attendaient que l'eau fût troublée (Jonn., V, 3).

Le grand art de Jésus-Christ dans son Évangile c'est de tenir toujours le pécheur entre le désespoir et la présomption ; de ne lui donner, ni une frayeur excessive qui le fasse désespérer de son salut, ni une confiance outrée qui l'endorme dans l'habitude de son péché ; de ne lui découvrir, ni ses maladies seules, de peur que, frappé de l'horreur de lui-même, il n'attende plus rien de la miséricorde, ni les remèdes seuls qui le peuvent guérir, de peur qu'il ne s'accoutume à mépriser la justice. Car le démon se sert également de ces deux sentiments pour perdre les hommes, dit saint Chrysostôme ; il damne les uns par le désespoir qui les retient dans leur péché, et les autres, par la confiance que leur donne la facilité du pardon : *Alios per peccatum, alios per pœnitentiam damnat.*

C'est donc à nous, Messieurs, à l'exemple de Jésus-Christ, à tempérer par de sages ménagements, et votre confiance et vos frayeurs, à vous montrer partout le mélange heureux de la miséricorde et de la justice, à ne point séparer vos faiblesses de leurs remèdes, ni les effets humiliants du péché de la ressource heureuse de la pénitence. Car si je ne vous mets devant les yeux que des portraits affreux de votre péché, vous vous troublez ; si je ne vous fais qu'une peinture consolante de la pénitence qui l'efface, vous présumez ; mais si j'unis ces deux choses, vous opérez

vosre salut avec crainte et tremblement, selon l'avis de l'Apôtre. Or cette règle excellente de l'instruction du pécheur, je ne l'ai pas formée dans mes vaines méditations; (malheur à moi, si je ne vous prêche que mes propres pensées!) je l'ai trouvée écrite du doigt de Dieu dans l'Évangile que je vous explique: j'y ai vu les effets du péché, dans cette foule de malades étendus sur le bord de la piscine; j'y ai vu les effets de la pénitence dans la conduite d'un paralytique miraculeusement guéri, et j'ai cru ne pouvoir séparer ce que le Saint-Esprit avait uni. Mais pour vous l'expliquer avec ordre, permettez que je m'arrête à trois sortes de malades, qui nous figurent trois effets du péché. Les premiers languissent, et n'ont pas la force de se soutenir, dit l'Évangile: voilà la faiblesse du pécheur. Les seconds sont aveugles et incapables de se conduire: voilà les ténèbres du pécheur. Les derniers sont boiteux, penchant, selon l'expression d'un prophète, tantôt du côté de Dieu, tantôt du côté de la créature: voilà l'inconstance du pécheur. Mais ne vous troublez pas à la vue de ces funestes effets: ils ne sont pas sans remède, et vous allez voir que si le péché vous affaiblit, la pénitence vous fortifie: c'est mon premier point. Que si le péché vous aveugle, la pénitence vous éclaire: c'est le second. Que si le péché vous rend inconstants, la pénitence vous affermit et vous fixe: c'est tout mon dessein. Pour l'exécuter avec fruit, demandons par avance la lumière de la grâce, par l'intercession de celle qui en reçut la plénitude au salut de l'ange. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

La faiblesse que nous éprouvons dans tous nos devoirs est le premier effet du péché; car nous ne sommes pas sortis tels des mains de Dieu. Il nous avait faits sains et pleins de vigueur, capables de nous élever au-dessus des créatures, de commander à nos passions, de contempler sa gloire, et de nous soutenir dans son sein par un secours puissant qui faisait notre force et qui ne nous manquait jamais. Mais nous l'avons perdue par le péché, cette force si nécessaire; et détachés de Dieu, qui nous la communiquait, nous ne sommes plus que faiblesse, et dans notre corps, que la concupiscence corrompt, que les infirmités abattent, et dans notre âme, que la cupidité appesantit, que l'habitude captive. Suivons, s'il vous plaît, ces effets du péché, et ne les séparons pas de ceux de la pénitence.

1. Le péché répand la faiblesse dans notre chair par la concupiscence, vous le savez: elle naît avec nous, elle vit avec nous, elle ne meurt qu'avec nous. Le baptême, qui efface le péché qui nous corrompt, ne détruit pas la concupiscence qui nous affaiblit: elle se sauve des eaux de cette première piscine où nous sommes purifiés; et Dieu la laisse en nous, dit saint Augustin, pour humilier notre orgueil et pour exercer notre zèle: car sans cette faiblesse, nous n'aurions plus besoin de combattre, et nous pourrions devenir orgueilleux: *Sola est in-*

firmitas causa pugnandi et admonitio non superbiendi (Aug., lib. IV *contra Julian. Pelag.*, c. 2). En effet, qui est ce qui ne sent pas dans son corps, comme saint Paul, cette concupiscence qui l'humilie, cette loi du péché qui l'entraîne, et qui, se révoltant contre la loi de l'esprit, allume dans notre sein ces combats intérieurs et cette guerre civile qui nous partage. Notre esprit voudrait s'assujettir à la loi de Dieu, et notre corps ne veut suivre que la loi du péché; une partie de nous-mêmes nous emporte vers le ciel, et l'autre partie nous attache à la terre; un rayon de lumière nous montre nos devoirs, et un poids secret nous empêche de les suivre; la joie que donne une vie nouvelle suspend quelquefois nos passions, et l'habitude de notre vie passée nous les fait bientôt reprendre: enfin notre cœur ainsi partagé devient comme un champ de bataille, où des désirs opposés se combattent sans cesse, dit saint Augustin: et ce combat est la plus grande preuve de notre faiblesse, et le plus fineste effet de notre concupiscence, *Novitatis gaudio suspenderis, vetustatis onere prægravaris, incipit tibi esse bellum adversum te* (Aug., in psal. LXXIV).

Que touché de la grâce, on entreprenne de s'élever au-dessus de quelque passion, quelle faiblesse n'éprouve-t-on pas dans ce pieux dessein? Veut-on renoncer aux plaisirs dont on reconnaît enfin la vanité, ils viennent encore vous tirer par la robe de votre chair, comme parle saint Augustin; la privation vous en paraît affreuse, la chasteté qui les combat n'a pour vous que de faibles charmes; vous l'estimez, vous l'admirez dans les autres, mais vous n'avez pas le courage de la suivre; et malgré toutes vos lumières, la pente du cœur est pour vous une douce loi que vous combattez faiblement: *Sentio legem repugnantem legi mentis meæ*. Veut-on s'assujettir aux jeûnes et aux mortifications de ce saint temps, l'Église vous y condamne, la grâce et le souvenir de vos péchés passés vous y porte; mais la nature vous en détourne: ce corps capable de tout souffrir pour ses plaisirs, pour sa fortune, ou pour sa gloire, se trouve faible pour la pénitence, et la sensualité où l'on a toujours vécu est devenu une loi funeste à laquelle on se laisse séduire, *sentio legem*. Parcoutez ainsi tous les devoirs de la religion, et vous ne trouverez en vous que faiblesse pour les accomplir. Pourquoi? c'est qu'on n'écoute que la concupiscence qui nous affaiblit, et l'on en devient esclave, quand on l'a trop longtemps écoutée. De là cette malheureuse nécessité où l'on tombe enfin, de suivre le penchant des passions qu'on n'a point combattues: nécessité d'habitude ou de bienséance, qui n'excuse pourtant jamais les pécheurs, dit saint Augustin, parce qu'ils s'y sont librement engagés, et que leur servitude est la juste peine du mauvais usage qu'ils ont fait de leur liberté: *Habitabat in me peccatum de supplicio liberioris peccati* (Aug., *Confess.*, lib. VIII, c. 10). Au lieu de réprimer la concupiscence

par des violences salutaires, vous l'avez fortifiée par une lâche condescendance à tous ses désirs, vous avez multiplié vos chaînes, vous ne les pouvez plus rompre, votre faiblesse est votre crime, et la seule force de la pénitence en peut triompher.

Ne désespérons pourtant pas, Messieurs, à la vue de notre faiblesse : le même Evangile qui nous découvre le mal nous montre le remède : d'un côté, des malades qui languissent ; de l'autre, une piscine qui les attend : d'un côté, la faiblesse du péché ; de l'autre, l'efficacité de la pénitence qui le répare. Car la pénitence est un remède à toutes nos langueurs, dit saint Augustin (*In psal. CII*) : c'est une piscine salutaire dont on ne doit jamais s'éloigner, soit qu'encore sujets à des maladies mortelles, on ne puisse trouver ailleurs la santé pour laquelle on soupire, soit que déjà guéris, l'on conserve encore après sa conversion une langueur dangereuse qui demande un remède continuél pour se soutenir. Fortifiez-vous donc sans cesse par la pénitence, conclut ce Père ; guérissez vos plaies mortelles, ne négligez pas vos langueurs secrètes, souffrez la main du médecin tout-puissant qui les veut guérir, souffrez celle de ses ministres. Soit que par des ménagements salutaires on vous applique des remèdes doux, qu'on vous exhorte, qu'on vous console, qu'on vous anime ; soit que par une sévérité nécessaire on fasse violence à vos inclinations, qu'on vous condamne à quelques rigueurs, qu'on vous prive de quelques plaisirs ; n'aimez pas moins le fer qui vous déchire, que la langue et la main qui vous flatte, dit saint Augustin, *non tantum delecteris cum fovet, sed etiam toleres cum secat (Ibid.)*. Car si l'on souffre tant pour la santé d'un corps périssable et mortel, pour une santé fragile, inégale, incertaine ; si l'on s'expose aux douleurs les plus vives, pour prolonger de quelques années une vie qui, malgré tous nos soins, finira bientôt, quel aveuglement de ne vouloir rien souffrir pour la santé d'une âme immortelle, santé qui devrait être l'unique objet de vos désirs et de vos soins : et cependant insensibles à vos faiblesses, vous les multipliez, au lieu de les guérir ! La maladie de l'ambition vous domine, et bien loin de descendre dans les humiliations de la pénitence, on court après l'éclat des honneurs qui irritent la cupidité, au lieu de l'éteindre. Le poison subtil de la vanité vous dévore, et au lieu de la combattre par la simplicité de la pénitence, on la nourrit par de vaines affectations et par un luxe outré dont les pauvres gémissent, et que la qualité n'autorise pas. Le tumulte des affaires vous jette dans l'oubli de Dieu, et laisse dans votre cœur un vide qui l'inquiète et qui le fait languir, et au lieu de remplir ce vide des pensées solides de l'éternité, on court après des fantômes qui ne nous satisfont jamais. Est-ce là ce qui convient à des malades ? s'écrie saint Augustin. Peut-on désirer des honneurs, des plaisirs, de la magnificence, quand on porte la mort dans son sein, *quid ista desideras languis-*

du (In ps. CII) ? Soupirez plutôt pour la santé de votre âme, soupirez pour votre salut, la pénitence en est la source, Jésus-Christ en est le maître : occupez-vous donc, et de la pénitence, et de Jésus-Christ, conclut ce Père, *salus tua Christus est, Christum ergo cogita*.

Trop heureux encore si la concupiscence était la seule faiblesse que le péché répand dans notre chair ! Mais, hélas ! les infirmités qui l'abattent et qui la corrompent n'en sont-elles pas la juste peine ? car notre corps était sorti sain des mains de Dieu ; la paix et l'harmonie des éléments qui le composent était, selon saint Augustin (*Confess., lib. X, c. 20*), comme une image de l'unité secrète de notre principe, *vestigium secretissimæ unitatis* ; mais le péché qui nous sépara de l'unité de Dieu, rompit aussi la paix et l'unité de notre être ; l'harmonie se troubla, les éléments se révoltèrent, les maladies s'allumèrent ; chacun porta dans ses langueurs le témoignage de sa révolte et de son péché. Et comme cette langueur générale qui se répandit dans toute la nature fut l'effet du péché d'Adam, les maladies particulières qui nous affligent ne sont-elles pas et la preuve et la peine de nos péchés ? *Homo circumferens mortalitatem suam testimonium peccati sui*. Car si vous languissez maintenant, ambitieux, dans les infirmités d'une vieillesse malheureuse, n'est-ce point pour vous être épuisés par mille veilles et mille fatigues, à la poursuite d'une fortune passagère ou d'une fausse gloire ? Si vous gémissiez, sensibles, sous le poids d'un corps toujours faible, toujours infirme, n'est-ce point une suite de votre intempérance et de vos excès ? Voluptueux, si vous souffrez quelquefois les douleurs les plus aiguës, n'est-ce point comme martyrs de vos passions déréglées ? Mondains, si vous sentez avant le temps les défaillances de la nature, ne sont-ce point les fruits de tant de nuits passées dans le jeu, de tant de chagrins dévorants, de désirs ambitieux, de soins superflus, qui dérangent votre tempérament et qui vous consomment ? Oui, dit l'Apôtre, vos infirmités sont les fruits de votre vie toute charnelle : *Qui seminat in carne, de carne metet et corruptionem*. Quel charme vous fait donc aimer le péché, qui vous coûte tant de douleurs ? Si la religion ne peut vous en détacher, pourquoi l'amour-propre ne le fait-il pas ? Quels plaisirs vous fait-il goûter, qui puissent vous dédommager des chagrins qui le suivent ? Une conscience alarmée, une réputation flétrie, une vie languissante, des remords éternels, des douleurs sans fin, ne seront-ce pas, au moins à des cœurs charnels, des motifs assez puissants pour se convertir ? Car là nous réduit aujourd'hui l'insensibilité des pécheurs : ni les charmes de la justice, ni l'honneur de la vertu, ni l'espérance de la gloire, ne peuvent modérer leurs passions : il faut appeler la nature au secours de la grâce, faire servir les langueurs du corps à la conversion de l'âme, et les animer à la pénitence par la vue des infirmités qu'elle guérit. Je dis qu'elle les guérit, car en vain regarde-t-on la péni-

tence comme contraire à la santé du corps : quand la prudence la sait régler, elle le fortifie, bien loin de le détruire; elle éteint la concupiscence qui le corrompt; elle arrête les passions qui le consomment; elle règle les excès qui le dérangent; elle dessèche, dit saint Athanase, les humeurs qui le suffoquent : en un mot, ce que faisait autrefois dans les païens une éducation dure et sévère, la pénitence le fait dans les chrétiens; elle affermit leur tempérament, et tel a vieilli dans les mortifications qui fût mort de bonne heure dans les délices : la volupté fait plus périr de libertins que la pénitence de religieux. Témoin Daniel, fortifié par son abstinence; les Judith et les Esther, embellies par le jeûne; les Antoine, les Hilarion, les Pacôme, vieillis dans l'austérité de leurs déserts. Courez donc, chrétiens encore sensibles à l'amour de la vie, courez à ce remède salutaire, descendez dans la piscine avec le paralytique, cherchez votre force dans la pénitence, et la fin de vos infirmités dans celle de vos passions; mais ne soupirez pas tellement après la santé du corps, que vous négligiez celle de l'âme : elle a ses langueurs aussi bien que lui, et le péché a bien moins affaibli notre corps que notre esprit.

2. La force de l'esprit consiste à s'élever au-dessus des choses sensibles, à prendre, quand il lui plaît, l'essor vers le ciel, et à se détacher, par son amour, de ce corps qui l'appesantit, pour s'unir à Dieu qui l'éclaire, qui le purifie, qui l'élève toujours. Telle était notre âme dans l'état d'innocence, forte, libre, dégagée de tout; mais par le péché elle est déchue de cet état heureux : les ailes de la charité qui la soutenaient ont été brisées; et tombée dans la foule des créatures, et sous la puissance du démon qui la captive, elle n'a plus la force de s'élever à son principe, ni la douce liberté de voler dans le sein de Dieu : voilà ce qui fait sa faiblesse, dit saint Augustin : *Elisi sumus de libertate aeris nostri, pennas nostras amisimus* (*Confess., lib. X, c. 24*). De là ces langueurs spirituelles dans lesquelles vous vivez ici-bas : de là cette tiédeur mortelle, qui, comme la paralysie de l'âme, enchaîne toutes ses facultés, ne vous laisse ni la volonté vive pour votre conversion, ni lumières pures pour comprendre vos devoirs, ni goût pour la prière et pour la grâce qui les fait accomplir : de là enfin cette captivité malheureuse où le péché vous réduit après vous avoir affaiblis. Car le péché vous rend esclaves, dit l'apôtre saint Paul; et l'habitude de le commettre élevant insensiblement la passion au-dessus de la raison, elle la domine, elle l'enchaîne : son joug s'appesantit sur votre tête, dit le prophète; et l'âme ainsi captive, ne peut plus lever les yeux vers sa patrie : *Iniquitas ejus in verticem ejus descendet* (*Aug., in psal. VII*).

Mais la pénitence nous rend notre première liberté : elle brise nos chaînes : elle nous fait faire de généreux efforts sur nous-mêmes; et la première voix qu'entend une âme paralytique que Jésus-Christ veut gué-

rir, c'est celle qui l'anime à s'élever de la terre : *Surge*. Oui, Messieurs, c'est là le premier effet de la pénitence, d'inspirer du courage au pécheur, de dissiper sa froideur et sa léthargie, de lui faire sentir la nécessité de sortir de son état, afin qu'il en forme la résolution, qu'il en embrasse les moyens, et que, suivant les mouvements de la grâce qui le presse, il combatte sa faiblesse et s'élève contre sa passion. Entrez dans ces sentiments, pécheurs, faites un effort aujourd'hui pour sortir de votre état : *Surge*. Jésus-Christ vous le dit, comme au paralytique, et il vous le dit par ces mouvements intérieurs qui vous pressent, par ces remords sensibles qui vous déchirent, par ces disgrâces salutaires qui rompent vos liens, par ces morts imprévues qui vous troublent, *Surge*. Commencez enfin l'ouvrage de votre salut : tout ce qui vous effraye dans la pénitence n'approche pas de ce que vous souffrez dans le péché; car les voies de la pénitence sont bien différentes des voies du monde, dit saint Augustin (*In psal. XXX*). Celles-ci vous semblent larges; vous y entrez d'abord avec facilité; vous y courez avec joie, de plaisirs en plaisirs, les premières années de votre vie; mais à la fin elles se rétrécissent : vous vous y sentez pressés par les chagrins, combattus par les passions des autres, agités par les vôtres mêmes; vous y découvrez, comme en éloignement terrible qui vous attend, et vous n'y marchez plus qu'avec inquiétude et frayeur. Mais les voies de la pénitence, qui vous paraissent étroites, s'élargissent toujours : ce ne sont d'abord que violences, que combats, que séparations; bientôt après, les consolations se font sentir; l'amour dilate un cœur que la douleur pressait; le calme d'une bonne conscience, la vue du ciel, l'espérance de la gloire qui se montre au bout de la carrière, vous y font courir avec facilité : voilà ce qui nous soutient et nous fortifie dans la pénitence. Prenez-vous donc de l'embrasser; ne la regardez pas comme une piscine qui vous sera toujours ouverte : l'eau n'en est troublée qu'une fois l'année; et de cette foule de malades qui y cherchent la santé, le plus prompt à y descendre est le seul qui soit guéri, dit l'Évangile. Faites donc avec courage ce premier pas que la grâce vous demande, *Surge*; dérobez-vous pour quelques jours à cette vie tumultueuse qui vous dissipe, pour méditer dans la retraite les moyens de votre conversion, *Surge*; suspendez dans ce saint temps ces spectacles qui vous enchantent, ces plaisirs qui vous partagent, pour vous faire de votre propre conscience un spectacle plus utile, et de la privation de vos plaisirs un plaisir plus solide et plus doux, *Surge*. Mais je ne prends pas garde que je parle à des cœurs non-seulement affaiblis, mais encore aveuglés par le péché : car si la faiblesse est son premier effet, l'aveuglement est le second, et la seconde partie de ce discours, par où je finis.

SECOND POINT.

La plus noble idée que l'Écriture ait pu

nous donner de Dieu, c'est de nous dire qu'il est lumière (*Apoc.*, XXI) ; que la cité bienheureuse où il règne n'a point besoin d'autre soleil que lui ; que toutes les nations marchent à la faveur des rayons qu'il répand, et que toute cette lumière qui brille sur le front des grands de la terre, doit un jour se réunir à la sienne comme à son principe. *Reges terræ afferent gloriam suam in illam*. Vous le comprenez déjà, Messieurs : quiconque s'attache par la vertu à ce Dieu lumineux, reçoit les écoulements de ses lumières : les vrais Israélites sont éclairés au milieu de la nuit épaisse dont l'Égypte est couverte, et les justes ne s'égareront point dans les ténèbres du monde où ils vivent, parce qu'ils se tiennent unis à Dieu, qui est la vraie lumière, *Accedite ad eum et illuminamini*.

Mais pour les impies qui se détachent de lui par le dérèglement de leurs passions, ils tombent nécessairement dans les ténèbres ; et comme ils sont devenus faibles en se séparant de celui qui était leur force, ils deviennent aveugles en s'éloignant de celui qui est leur lumière, dit saint Augustin, *recedendo tenebescit* (*In psal.* LXX) : et c'est là, Messieurs, le second effet du péché, qui doit vous en donner quelque horreur. Il vous aveugle, dit saint Chrysostome (*In I ad Cor.*, c. IV) ; et le premier soin du démon, lorsqu'il est entré dans une âme, c'est de lui arracher les yeux : semblable aux voleurs, qui n'exécutent leurs mauvais desseins qu'à la faveur de la nuit, il commence par éteindre toutes vos lumières ; l'entendement s'obscurcit, la raison s'éclipse, le souvenir des jugements de Dieu s'évanouit, les nuages de la passion s'élèvent ; l'on ne voit plus, ni la mort, ni l'enfer, ni l'opprobre qui nous menace ; l'objet seul qui nous aveugle nous occupe ; et en cet état, quelque forts que soient les rayons de la vérité qu'on nous propose, ils ne percent pas les ténèbres d'un cœur aveuglé. Témoin cette multitude d'aveugles que l'Évangile nous représente sur le bord de la piscine, comme la figure de notre état : la lumière les environne de toutes parts, et leurs yeux malades n'en peuvent soutenir l'éclat ; le remède est devant eux, et ils sont incapables de s'y conduire eux-mêmes ; le bon moment vient, l'ange descend, l'eau de la piscine est troublée sans qu'ils s'en aperçoivent ; et au lieu que les autres malades font des efforts et soupirent au moins à la vue de cet heureux moment, les aveugles, tranquilles dans leurs ténèbres, ne font rien pour les dissiper. Tel est votre état, pécheurs ; la lumière de la vérité brille devant vous, l'éclat des bons exemples vous environne, les rayons de la grâce vous frappent de temps en temps, la piscine s'ouvre, les prédicateurs vous appellent à la pénitence pour vous éclairer ; mais vous aimez vos ténèbres et vos erreurs, peut-être consolés par la multitude de ceux qui y sont engagés comme vous : *Jacebat multitudo cæcorum*. N'en demeurons pas à la peinture vague de votre aveuglement : venons aux deux effets funestes qu'il produit, et disons qu'en

cet état vous ne voyez plus Dieu, vous ne vous voyez plus vous-mêmes.

1. Le pécheur une fois abandonné à sa passion devient aveugle jusqu'à l'oubli de Dieu (*Bern.*, de *Grad. hum.*, c. 21) : car sa patience laissant vos premiers crimes impunis, vous y retournez sans peine, vous vous laissez séduire à la douceur de les commettre ; votre concupiscence se fortifie, votre raison s'assoupit, l'habitude vous enchaîne, vous tombez dans l'abîme du désespoir ; et, entraînés comme des aveugles, au gré du démon qui vous ensevelit sous les nuages des passions, vous ne voyez plus Dieu ; et si vous n'osez le renoncer hautement, vous dites au moins dans votre cœur qu'il n'y en a pas : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*. Alors, dit saint Bernard, le crime ne coûte plus rien à l'impie ; il court à la mort sans trembler : ce que la charité fait dans le juste, la cupidité le fait en lui : ils n'ont de peine ni l'un ni l'autre ; mais dans l'un c'est amour, dans l'autre c'est stupidité. Le juste vit en assurance, parce qu'il voit toujours Dieu ; et l'impie, parce qu'il ne le voit plus : *Illi veritas, huic cæcitas dat securitatem* (*Aug.*, in *psal.* XIX). Et si vous demandez au grand saint Augustin ce qui conduit le pécheur à ce terrible aveuglement, il vous dira que c'est l'impunité ; car le dérèglement étant accompagné de prospérité, on loue le pécheur dans les desirs de son âme ; il ne manque ni de flatteurs qui l'endorment par de fausses louanges, ni de confidents qui entrent dans ses passions, ni de faux prophètes qui lui dissimulent la rigueur des jugements de Dieu, et par là il se persuade qu'il ne condamne pas si fort des péchés qu'il laisse impunis. Mon ambition, dit-on, m'a toujours réussi, les plaisirs que j'ai goûtés n'ont point eu de fâcheuses suites, la fortune où je me suis élevé par des voies injustes se soutient encore ; je jouis tranquillement des dignités ecclésiastiques, que je ne dois qu'à la brigade et à la faveur ; j'en reçois les fruits et j'en néglige les devoirs ; je laisse gémir loin de moi les pauvres qui souffrent ; j'élude par de faux prétextes la rigueur des saints canons qui me condamnent : en un mot, ces jugements terribles dont on me menace sont encore à paraître ; je vis heureux, et ma conduite est sans doute innocente devant un Dieu qui ne la punit pas. Voilà, s'écrie saint Augustin, le comble du malheur de l'homme : il croit que Dieu lui pardonne, quand il le réserve au jour de sa vengeance, et il appelle impunité la fausse prospérité qui l'aveugle : *Parci sibi putat cum excæcetur*.

Tant il est vrai, Messieurs, que le péché vous cache les jugements de Dieu : disons plus, il vous cache votre état même. Car le grand malheur du pécheur c'est de ne vouloir jamais se reconnaître tel. Tout occupé des qualités avantageuses qui peuvent flatter son orgueil, il se regarde avec plaisir comme bel esprit, comme savant, comme riche, comme héros ; il observe avec complaisance les avantages qui le relèvent dans l'esprit

des autres, la naissance, la beauté, les dignités qui le distinguent; il n'étudie presque jamais les effets du péché dans son propre cœur; et si la force de la vérité, ou le repos de la solitude le découvre quelquefois à lui-même, une horreur secrète le saisit à la vue de son âme ulcérée; il en détourne les yeux; il sort et de sa solitude et de son cœur pour chercher dans les conversations et dans les spectacles des objets plus agréables et plus doux: en un mot, le pécheur cherche son bonheur et son repos hors de soi, parce que tout lui déplaît, tout le chagrine, tout l'humilie au dedans de lui-même, dit saint Augustin: *Foras exeunt a se... quia non est intus bene* (In psal. C). Et ce grand docteur m'apprend qu'il l'avait éprouvé lui-même, lorsqu'il s'écrie: Il y avait des moments, Seigneur, où les rayons subtils de votre grâce me faisaient entrevoir ma misère; mais, saisi par une horreur secrète, j'en détournais les yeux: il fallait que par un nouvel effort de votre puissance, vous me retournassiez sur moi-même, pour me faire connaître les plaies de mon âme et les effets de mon péché: *Retorquebas me ad meipsum* (Aug., *Confess.*).

Or le plus funeste de ces effets, c'est que le péché se cache ainsi lui-même dans les ténèbres qu'il porte avec lui. Car, vous le savez, Messieurs, par un aveuglement terrible, on se flatte tous les jours d'être innocent quand on est coupable: on donne à ses vices le nom de vertus; consommer sa vie dans les amusements et dans le jeu, c'est fuir de plus grands excès; courir à la vengeance, c'est grandeur d'âme; ne s'occuper que de sa fortune ou de sa gloire, au mépris des devoirs de sa religion, c'est noblesse de sentiments; avoir des attachements scandaleux, c'est pure amitié; abuser dans ses emplois de l'autorité du prince pour satisfaire ses ressentiments particuliers, c'est zèle de la justice; outrer le luxe et les dépenses superflues, pendant que les peuples gémissent, faute du nécessaire, c'est soutenir son rang et sa qualité: en un mot, il n'est point aujourd'hui de passion qu'on ne canonise, ou du moins, si l'aveuglement du pécheur ne va pas jusque-là, on tâche de se justifier ses défauts: c'est la bienséance, la nécessité, la condition qui nous y engage; et l'on ne prend pas garde que le Saint-Esprit a condamné cette conduite, lorsqu'il a dit par la bouche d'un prophète: Malheur à vous, aveugles, qui ne discernes plus entre le bien et le mal, qui condamnez les vertus des autres comme des défauts, et qui défendez vos propres défauts comme autant de vertus: *æ vobis qui dicitis bonum malum et malum bonum*.

Je dis que vous les défendez, chrétiens; car n'est-ce pas l'abus ordinaire des pécheurs d'aimer leurs ténèbres, et de haïr quiconque entreprend de les dissiper? Celui qui fait mal ne peut souffrir la lumière, dit le disciple bien-aimé; et l'esprit de l'homme, aveugle et déréglé comme il est, veut bien connaître toutes choses, mais il ne veut pas

être connu lui-même (Aug., *Confess.*, lib. X, c. 23): il cache sous des dehors spécieux la honte de ses défauts, et s'emporte contre ceux qui osent les lui découvrir. Montrez aux dames du monde la lumière de l'Évangile, qui les condamne à la pénitence sans distinction de leur qualité, elles vous taxent de sévérité. Exhortez les peuples, selon la doctrine de l'Apôtre, à contribuer sans murmure aux besoins de l'État, c'est oublier la charité. Parlez aux ministres de soulager à leur tour dans la paix les peuples librement épuisés pour la guerre, c'est manquer à la politique. Proposez au partisan l'exemple lumineux de Zachée, qui répare ses vexations par ses restitutions et ses aumônes, il en appelle à des décisions plus favorables et plus douces. Mais qu'arrive-t-il à tous ces aveugles qui ne peuvent souffrir la vérité, conclut saint Augustin, sinon que la vérité les voit et qu'ils ne la verront jamais? *Ut ipse non lateat veritatem, ipsum autem veritas lateat* (Ibid.).

Quelle ressource, Messieurs, contre ce terrible effet du péché? Ah! la pénitence en est le remède: c'est de la piscine que les aveugles de notre Évangile attendent la lumière; c'est par la pénitence seule que les pécheurs peuvent être éclairés. Le remède est violent, mais il est efficace; et si vous aimez la lumière, vous devez souffrir quelque chose pour elle: *Si non cruciarius, non illuminaris* (August.). Vous avez perdu, par le péché, la connaissance et de Dieu et de vous-mêmes: vous retrouvez l'une et l'autre dans la grâce d'une vraie conversion, puis-elle répand et dans l'esprit la vérité qui diminue l'ignorance, et dans le cœur la charité qui détruit la concupiscence.

Premièrement, la pénitence vous rend la connaissance de Dieu; car c'est un beau principe du grand saint Augustin, que nous ne méritons de voir Dieu qu'à proportion que nous mourons à nos passions, à nos plaisirs, à nous-mêmes, et c'est la pénitence qui nous y fait mourir: *In quantum moriuntur, in tantum vident*. Comme s'il nous disait: Sachez, pécheurs, que vous ne pouvez avoir des yeux pour Dieu, tant que vous en avez encore pour les objets terrestres de vos passions: il faut que l'œil de la cupidité se ferme, si vous voulez que celui de la charité s'ouvre. Or cet œil intérieur du cœur et de la charité, c'est la grâce seule de la pénitence qui l'ouvre et qui le purifie. L'œil de mon corps ne peut discerner les objets sensibles, s'il est plein de poussière et de fétus: et si l'œil de mon âme n'est épuré de la poussière des créatures, il est incapable de voir Dieu. Voulez-vous mériter de le connaître, pécheurs qui l'oubliez? lavez vos yeux dans la piscine; ôtez de votre cœur, par une pénitence sincère, cet attachement dangereux, cette envie secrète, cette inimitié cruelle; c'est une taie sur vos yeux qu'il faut arracher, c'est une poussière subtile dont il faut les purifier, et pour lors vous serez de ces heureux qui méritent de voir Dieu, parce qu'ils ont le cœur pur, dit Jésus-

Christ même. Mais, je le répète, ce cœur ne se purifie que par la pénitence ; et vous me l'apprenez, grand prophète, lorsque vous vous écriez : Seigneur, les grands de la terre, qui se laissent si souvent aveugler à leur fortune, seront éclairés : ils vous reconnaîtront pour leur juge et leur souverain ; mais ce sera lorsque vous aurez brisé leur cœur par la douleur d'une vraie pénitence : *Tamquam vas figuli confringes eos, et nunc et nunc, reges, intelligite*. Oui, mon Dieu, quand la pénitence touche mon cœur, je commence alors à vous reconnaître ; je m'abaisse sous votre main toute-puissante ; je sens le besoin que j'ai de votre grâce, figurée par cet ange qui troublait l'eau mêlée du sang des victimes ; je me fais une piscine salutaire de l'eau de mes larmes ; j'y mêle le sang du Sauveur, notre victime unique ; la main de vos ministres m'y fait descendre, et mes ténèbres sont dissipées. Car c'est ainsi, dit saint Augustin, que le monde entier doit être guéri dans la piscine du sang de Jésus-Christ : *Tarbata aqua sanandus unus ager magnus Christo passo totus mundus*. Effet admirable de la pénitence qui m'applique cet adorable sang, qui m'élève par là à la connaissance de mon Dieu, et qui m'y élève par la connaissance de moi-même !

2. Le péché vous ôte cette connaissance, vous l'avez vu. Comme il vous répand tout entier au dehors, il ne vous laisse point d'attention sur vous-mêmes ; et insensibles à vos maux, vous périssez, dit saint Augustin, par la présomption d'une santé imaginaire : *Falsa sanitate pereunt* ; mais la pénitence vous ouvre les yeux sur vos propres misères ; elle vous fait rentrer dans ce cœur dont vous ne pouviez soutenir la vue ; et longtemps occupés à l'étudier, à le connaître, vous sentez à loisir le poids de vos péchés et l'horreur de vos ténèbres. Je dis à loisir, car loin d'ici ces ombres de pénitence qui, par des absolutions précipitées, ne donnent au pécheur aucun sentiment de ses crimes, le confirment dans ses habitudes, et multiplient ses ténèbres, au lieu de les dissiper. Donnons aux pénitents le loisir de peser leurs désordres et de gémir de leur état ; tout nous prêche la nécessité de cette conduite. Le Verbe éternel suspend quatre mille ans la grâce de son incarnation, dit saint Augustin, afin que le monde gémisses sous le poids de sa misère, et soupire après le médecin qui la doit guérir : les malades de notre Evangile attendent toute l'année le moment heureux où la piscine est troublée : le paralytique gémit trente-huit ans avant que ses soupirs soient exaucés : la primitive Eglise, dont le zèle, qui n'est plus notre règle, sera peut-être notre condamnation, faisait passer les grands pécheurs par de longues épreuves, avant que de les réconcilier : et maintenant, après les plus grandes crimes, l'on murmure d'un délai de quelques jours ; l'on n'a pas sondé la profondeur de vos plaies, que vous voulez qu'on les ferme ; les attachements dans le cœur, et

la boue dans les yeux, vous demandez qu'on vous éclaire. Avec cette précipitation le pécheur ne se connaît jamais ; il prétend que l'expiation de ses péchés, qui coûta la mort d'un Dieu, ne lui coûte pas un soupir ; et, prêt à tout souffrir pour son honneur ou pour sa fortune, il murmure de quelques mortifications, il refuse quelques larmes à son âme et son salut.

D'où vient cet abus, chrétiens, sinon qu'on n'apporte pas à la pénitence les dispositions nécessaires ? Observons-les, s'il vous plaît, dans notre Evangile, et finissons par là. Premièrement, un motif surnaturel : car il n'est pas indifférent de quelle main la piscine soit troublée : il faut qu'un ange descende du ciel pour la rendre efficace ; que la grâce vienne exciter dans votre conscience un trouble salutaire, qui ne soit l'effet ni d'une crainte servile, ni d'un intérêt sordide, ni d'une lâche politique ; car alors en vain descendez-vous dans la piscine, en vain recevez-vous les sacrements : vous n'y pouvez être guéris, parce que par ces motifs terrestres, le fond de votre cœur n'est point changé : les dehors sont spécieux : on se soumet, par respect humain ou par habitude, aux pratiques extérieures de la religion ; mais la racine de la cupidité est toujours la même : semblables à l'héliotrope, dont la fleur se tourne du côté du soleil, et semble le vouloir suivre dans sa course lumineuse, mais sa racine l'attache toujours à la terre ; et dans son mouvement superficiel, il ne change jamais de situation. Telle est l'idée que le Saint-Esprit nous donne d'un pécheur mal converti, lorsqu'il s'écrie : J'ai vu l'insensé immuable dans son péché, se tourner en apparence vers son Dieu ; mais l'éclat extérieur de sa pénitence n'a mérité que des malédictions, parce que la racine de la cupidité était toujours la même : *Vidi stultum firma radice, et maledixi pulchritudini ejus*. Ayez donc dans vos conversions un motif surnaturel ; car le mouvement de la piscine doit venir du ciel et non pas de l'enfer : la crainte prépare le cœur, mais la charité seule le justifie ; et pour être véritablement converti, ce n'est point assez de craindre l'opprobre, la disgrâce, la peine, il faut aimer la justice. Jésus-Christ ne demande pas au paralytique s'il craint la douleur, mais s'il aime la santé, *vis sanus fieri* ; il ne demande pas à saint Pierre après son péché, Me craignez-vous ? Mais m'aimez-vous ? il ne dit pas de la pénitente de l'Evangile, pour preuve de sa conversion, qu'elle a beaucoup tremblé, mais qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum*.

C'est encore peu, Messieurs, qu'un motif surnaturel vous anime, il faut un homme qui vous aide à le suivre, un directeur vigilant, qui observe le moment où l'eau sera troublée, où la grâce agira sur votre cœur, pour vous appliquer à propos le remède de la pénitence ; un directeur zélé qui vous porte courageusement dans la piscine, qui ne craigne pas de vous blesser, qui ne se laisse pas toucher à vos cris : car pendant qu'il

vous flatte et qu'il vous ménage, le mouvement de l'eau se passé, le temps de la grâce s'évanouit, vous demeurez au milieu du chemin, et vous mourez dans votre langueur et dans votre péché; un directeur désintéressé, qui cherche votre salut, et non pas sa fortune; qui vous soutienne et qui vous porte par ses conseils, et qui ne cherche pas à être porté par votre crédit; qui règle enfin la douceur ou la sévérité de sa conduite sur vos besoins et non pas sur ses intérêts. Mais qu'il est rare, ce directeur accompli! et qu'on doit apporter de précautions pour le choisir! Car si la plupart des chrétiens languissent toute leur vie dans les mêmes faiblesses, n'est-ce pas, comme notre paralytique, faute d'un homme qui les porte à propos dans la piscine, et qui leur applique comme il faut le remède de la pénitence, *hominem non habeo*.

Mais je veux que vous l'ayez trouvé, cet homme si rare et si nécessaire: ne comptez pas uniquement sur son zèle et sur ses lumières; travaillez de votre côté, coopérez à la grâce, et faites des efforts sur vous-mêmes pour vous séparer des occasions du péché, *tolle grabatum tuum*. Ces amis corrompus, qui vous inspirent leurs fausses maximes, qui vous engagent dans toutes leurs passions, quittez-les, *tolle*: ce corps, qui est comme le lit où votre âme est attachée, dit saint Augustin, mortifiez-le par le jeûne, réglez-le par des privations salutaires, élevez-le par de saints désirs, *tolle*. Le monde pourra vous censurer et vous dire, comme au paralytique, qu'il ne vous convient pas d'en user ainsi, que votre âge ou votre qualité vous dispense de ces violences, *non licet*: mais répondez, comme lui, que c'est l'ordre de Jésus-Christ, que ce sont ses lois que vous devez suivre, et non pas celles du monde, *ille, ille mihi dixit*. Si le monde vous censure, celui qui doit juger le monde saura vous justifier; et pendant qu'il laissera vos accusateurs dans un aveuglement éternel, il vous fera passer de la lumière de sa vérité à celle de sa gloire. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la vraie félicité.

Domine, bonum est nos hic esse.
Seigneur, nous sommes heureux d'être ici (Matth., XVII, 4).

Il n'est rien de plus universellement aimé que la béatitude, rien de moins connu que l'objet et la voie de la véritable félicité. Tantôt on la cherche où elle n'est pas; et au lieu de remonter jusqu'à sa source, pour en jouir dans toute sa plénitude et dans toute sa pureté, on s'arrête aux ruisseaux qui, après en être sortis, se corrompent parmi la terre et la boue qui les reçoit; tantôt on la cherche par des voies qui ne peuvent nous y conduire; et au lieu d'entrer avec Jésus-Christ dans le chemin de la croix pour arriver à la gloire, l'on veut commencer par où il a fini, et n'arriver au bonheur du ciel que par celui de la terre.

Saint Pierre s'y trompe aujourd'hui lui-même, et par une erreur qui a passé du cher de l'Eglise dans la plupart de ses enfants, il cherche sur la terre le bonheur qui ne se trouve que dans le ciel; il conjure Jésus-Christ de lui permettre de s'établir ici-bas, parce qu'il s'y trouve heureux et content, *Domine, bonum est nos hic esse*. Quoi! grand apôtre, s'écrie saint Augustin (*Orat. V, hæres., c. 7*), le monde est en danger de périr, et vous prétendez demeurer caché sur le Thabor; toutes les nations conspirent contre votre Maître, et vous cherchez votre repos; Jésus-Christ est persécuté, et vous ne pensez qu'à être heureux; les ténèbres sont répandues sur la face de l'univers, et vous n'y porterez pas la lumière! Ah! c'est chercher le bonheur à contre-temps, et ce dessein ne peut venir que d'un esprit troublé, dit un évangéliste, *nesciens quid diceret*. Cependant y eut-il jamais désir plus innocent en apparence? Saint Pierre voit Jésus-Christ dans l'éclat de sa gloire; ce spectacle le charme et le ravit; il s'écrie dans l'extase de sa joie: Seigneur, Seigneur, demeurons dans l'état où nous sommes, vous glorieux, et moi spectateur de votre gloire; vous dans le ciel au-dessus des efforts de vos ennemis, et moi sur le Thabor, éloigné du tumulte du monde, *Domine, bonum est nos hic esse!* Encore une fois, se peut-il un désir plus raisonnable et plus juste?

Oui, chrétiens, un cœur fait pour le ciel ne doit jamais se borner à la terre; elle n'a point d'objet digne de lui; tout son bonheur n'est qu'illusion, sa joie qu'inconstance, ses plaisirs qu'inquiétude et remords, dit saint Augustin: *Falsa voluptas, nulla gaudii securitas, timor torquens*. Et par conséquent aveugles mille fois ces esclaves du monde qui ne cherchent leur félicité qu'ici-bas, et que je vois au milieu de leur abondance former dans le fond de leur cœur ces injustes désirs: que nous serions heureux s'il nous était permis de passer toute l'éternité dans l'état où nous sommes; si, délivrés des terreurs de la mort, nous pouvions tranquillement goûter les douceurs de la vie: *Bonum est nos hic esse*. C'est ce désir aveugle que je combats aujourd'hui, et pour cela, Messieurs, je vais vous prouver deux choses: que le monde ignore l'objet du vrai bonheur, et que la religion seule le découvre, c'est mon premier point; que le monde s'égare dans la voie du vrai bonheur, et que la religion seule y conduit, c'est mon second point. L'objet du vrai bonheur, le chemin du vrai bonheur, c'est ce que je vais vous expliquer dans les deux parties de ce discours, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par Marie. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

C'est un principe de saint Augustin, sur lequel est appuyée toute la morale chrétienne, que tous les objets auxquels le cœur de l'homme est capable de s'attacher ne peuvent être considérés que sous deux idées, ou comme notre fin et le terme de notre bonheur, ou comme des moyens qui nous y con-

duisent. Il y a des choses dont on doit jouir, dit ce Père, et celles-là nous rendent véritablement heureux ; il y en a d'autres dont on doit seulement user, et celles-ci nous servent pour arriver à la vraie béatitude. Dieu nous a placés entre ces deux choses, et toute notre religion consiste à ne les pas confondre. Car si nous voulons jouir des choses dont il faudrait seulement user, c'est - à-dire, si nous voulons fixer notre amour, et établir notre bonheur dans les richesses, dans les honneurs, dans les créatures, qui n'en sont que les moyens, nous nous arrêtons au milieu de notre course, et nous n'arrivons jamais à la vraie félicité. Donc, conclut ce grand docteur, tous les péchés de l'homme se réduisent à deux choses, à user comme d'un moyen de Dieu et de la vertu, où l'on devrait se reposer comme dans sa fin, et à jouir comme de sa fin des créatures dont il devrait seulement user pour aller à Dieu, *non est alia hominum vita culpabilis quam male utens et male fruens* (Aug. lib. X de Doct. Chr., c. 10).

Voilà, Messieurs, en abrégé toutes les erreurs de la morale, et j'y vois principalement trois sortes de personnes engagées : les indolents, qui ne se proposent aucune fin pour être heureux ; les charnels, qui veulent l'être par la jouissance des créatures ; les impies, qui ne croient pas le pouvoir être en servant Dieu. Combattons, s'il vous plaît, ces trois sortes d'erreurs, et suivez-moi, pour en comprendre tous les abus.

1. Rien n'est plus commun dans le monde que ces indolents et ces lâches qui ne pensent pas même à se rendre heureux. Assoupis dans une insensibilité léthargique, ils se laissent aller au hasard aux premiers objets qui les frappent ; sans cœur et sans émulation dans leur conduite, ils n'envisagent aucune fin ; bornés à leur fortune présente, sans jamais ouvrir les yeux sur l'avenir, ils n'ont d'ambition ni pour le ciel ni pour la terre ; Dieu et le monde leur semblent également difficiles à servir, et trouvant ainsi des obstacles partout, se figurant dans les voies de la félicité des monstres et des lions à combattre, comme parle le Saint-Esprit (*Prov.*, XXVI), ils ne s'y engagent jamais. De là cette langueur funeste où se passe toute leur vie ; de là ce sommeil trompeur d'où s'étant réveillés à la mort, ils ne trouvent rien entre leurs mains, parce qu'ils n'ont rien fait pour Dieu ; de là enfin cette sentence terrible de Jésus-Christ, qui fait enchaîner les pieds et les mains de ces serviteurs inutiles, et précipiter dans l'enfer ceux qui n'ont rien fait pour mériter une fin plus heureuse, *servum inutilem ligatis pedibus et manibus projicite in tenebras exteriores*.

Inaction funeste de l'indolence, la religion de Jésus-Christ sait te dissiper ! Elle apprend aux vrais chrétiens qu'il est de la droite raison de se proposer toujours une fin, de ne pas courir au hasard pendant toute sa vie, comme parle l'Apôtre, mais de choisir au lieu de cette multitude d'objets qui nous partagent un seul objet capable de nous rendre

heureux, *porro unum necessarium*. Car c'est une nécessité d'aimer quelque chose, dit le grand saint Augustin ; ne rien aimer comme ces indolents que nous condamnons, c'est être également odieux aux yeux de Dieu et des hommes, c'est être mort, misérable, ennemi de soi-même ; mais l'importance est de bien choisir ce qu'on doit aimer, puisqu'on n'est bon ou mauvais que par l'objet qu'on aime, et qu'on ne distingue l'homme de bien d'avec l'impie ni par sa foi ni par son espérance, mais par son amour, *non queritur quid credat aut speret, sed quid amet* (Aug., de Fide, Spe et Charit., c. 117).

Persuadés de ces vérités, mes chers frères, pénétrés de ces vives lumières de la religion, entrez un peu dans la solitude pendant ce saint temps, pour y choisir cet objet et cette fin où doit se reposer votre amour ; après avoir peut-être erré toute votre vie sans vue et sans dessein, pensez à découvrir enfin le terme de votre course ; et suspendus, si j'ose le dire, pendant le temps du carême entre Dieu et le monde, pesez à loisir quel est le plus digne de vos vœux et de votre choix, et vous démêlez de ce torrent du siècle corrompu où chacun s'agite et se donne tant de mouvements sans savoir pourquoi. Car demandons à celui-ci d'où vient que, pouvant goûter un honnête repos dans le sein de la paix et de sa famille, il s'engage aux dangers et aux fatigues de la guerre, il nous dira sans doute qu'il court à la belle gloire ; mais cette gloire, à laquelle il n'arrivera peut-être pas, ou qui sera du moins ensevelie dans le même sépulcre que lui, quel rapport a-t-elle à son éternité ? C'est ce qu'il n'envisage pas. Demandons à celui-là pourquoi, pouvant se borner à la fortune honnête où Dieu l'a fait naître, il se fatigue encore à la cour par des intrigues pénibles, dans le cabinet par des veilles continuelles, dans le barreau par une application gênante à démêler les droits litigieux des parties, martyr ou de l'ambition ou de la cupidité qui l'anime, il nous dira que les richesses ou l'honneur sont sa fin ; mais ce faux honneur, ces richesses fragiles qu'il poursuit, quel rapport ont-elles à son bonheur éternel ? C'est ce que son aveuglement ne démêle pas. Demandons à tous les chrétiens d'où vient qu'ils perdent en vaines conversations ce temps destiné à pleurer leurs péchés, ou qu'ils prodiguent en jeux et en spectacles des biens que les pauvres reclamaient comme leur patrimoine, ils nous diront qu'ils cherchent les douceurs de la société et l'amusement de quelques innocents plaisirs ; mais ces conversations, cette aimable société, ces plaisirs prétendus innocents, à quelle fin peuvent-ils les conduire ? C'est ce que leur indolence n'examine pas. D'où je conclus, Messieurs, qu'on n'a jamais sa fin dernière devant les yeux, que le monde aveugle et téméraire se conduit au hasard, que la vie se passe en actions ou mauvaises ou inutiles, parce qu'il n'est point d'action juste qui n'envisage Dieu comme sa fin. Sur ce principe, à quelle fin nous conduirez-vous, spectacles, jeux, amusements,

plaisirs qui remplissent la vie des mondains, et qu'on ne peut aimer pour Dieu ? puisqu'on ne fait pour sa gloire que ce qu'on fait par sa grâce, et qu'ils n'oseraient dire que la grâce les pousse au théâtre et au jeu, à quelle fin les conduirez-vous ? *tunc fit opus bonum, cum in ejus laudem fit cujus gratia donatum est ut fiat* (Aug., *epist.* 120).

Plus sages mille fois ces vrais chrétiens si rares dans le monde, qui n'agissent jamais au hasard, prêts à justifier toutes leurs démarches par le rapport qu'elles ont à leur fin ! S'ils se prêtent aux affaires publiques, c'est pour remplir les devoirs de la charité ; s'ils s'ensevelissent quelquefois dans la retraite, c'est pour s'y remplir des lumières de la vérité ; s'ils prodiguent leurs biens en aumônes, c'est pour acheter les biens de l'éternité ; s'ils renoncent à tous les plaisirs, c'est pour goûter un Dieu, qui est le plaisir par essence, dit saint Augustin. *Vera, tu, et summa suavitas*. En un mot, quoi qu'ils fassent, ils ne perdent jamais Dieu de vue ; envisageant partout l'auteur et le consommateur de leur foi, comme parle l'Apôtre ; saluant toujours de loin, comme les saints patriarches, l'heureuse patrie où ils tendent ; et, comme ceux qui voyagent, se consolant dans les fatigues du chemin et dans la voie étroite de l'Évangile, par l'espérance du repos et par la vue de leur fin, *de longe aspicientes et salutantes*. Animez-vous par leur exemple, cœurs froids qui ne pensez point au vrai bonheur, parce que vous êtes sans amour, et vous écriez à ce moment avec saint Augustin : Excitez-moi, Seigneur, embrassez-moi, enlevez-moi, faites-moi goûter vos douceurs, afin que je vous aime et que je coure à vous pour me rendre heureux, *age, Domine, accende, rape, flagra, dulcesce, jam amemus et curramus* (Aug., *lib. VIII, Confess., c. 4*). Par là vous vous distinguerez et des indolents, qui ne cherchent point le vrai bonheur, et des charnels, qui le cherchent dans les créatures.

2. Car c'est la seconde erreur du monde, d'établir son bonheur dans les créatures et de les aimer pour elles-mêmes, ce qui est le propre de la cupidité, dit saint Augustin. Mais en les aimant de la sorte on se corrompt par leur jouissance, au lieu de se rendre heureux par leur usage, *tunc non adjuvat utentem, sed corrumpit fruentem* (Aug., *lib. IX de Trinit., c. 8*). Cherchez donc le repos et la félicité, j'y consens, puisque vous êtes nés pour elle ; mais cessez de la chercher dans la créature où elle n'est pas, et que le bon sens et la religion vous défendent de regarder comme votre fin. Car ce qu'on regarde comme sa fin doit être capable de nous rendre heureux ; et pour nous rendre heureux, un objet doit avoir deux qualités, dit le grand saint Augustin : immensité pour remplir tous nos desirs, immutabilité pour les remplir toujours. Or, Messieurs, les créatures que vous aimez peuvent-elles remplir tous vos desirs ? Si elles contentent une passion, ne vous laissent-elles pas en proie à mille autres ? la volupté satisfaite ferme-t-elle votre cœur à l'ambition ? l'ambition

couronnée ne voit-elle plus rien à désirer ? votre esprit insatiable ne se repaît-il pas sans cesse de l'idée de quelque bien que vous n'avez pas ? comblés de tout ce qu'on peut donner la créature, ne sentez-vous pas encore dans vous-mêmes un vide qui demande quelque autre chose ? et par conséquent votre cœur peut-il être heureux tant qu'il ne peut dire : C'est assez, c'est assez ? dit saint Augustin. *vita beata non est mihi, donec dicam : Sat est* (Confess., *lib. X, c. 20*).

Mais quand les créatures pourraient contenter vos desirs, sont-elles immuables pour les fixer ? Ne vous échappent-elles pas au moment que vous les aimez davantage, soit que la disgrâce vous les enlève, soit que la mort vous les ravisse ? pouvez-vous compter un moment sur elles, et jouir avec plaisir de ce que vous possédez sans assurance ? Non, non, chrétiens, rien de fixe ni d'assuré dans la créature. Vous attendez votre bonheur de cet emploi considérable que vous possédez, et la passion d'un envieux ou le crédit d'un compétiteur va vous en dépouiller ; vous comptez sur les douceurs d'un mariage où vous vous engagez, et la mort va le dissoudre, les disgrâces, les divisions, les jalousies le troubler ; vous vous reposez sur la confiance d'un ami fidèle, et l'adversité le fait vous méconnaître, la politique ou l'intérêt vous trahir. De là ce changement inquiet de vos passions qui vous promènent d'objet en objet, parce qu'elles en cherchent un immuable, et qu'elles ne le trouvent jamais. De là ce martyre continuel de votre cupidité, qui, ne trouvant point de bonheur permanent dans la créature, est sans cesse déchirée, ou par le regret de ce qui lui échappe, ou par le désir de ce qu'elle poursuit. De là enfin cette multiplicité d'affections qui vous partagent depuis que vous avez quitté l'unité de Dieu, dit saint Augustin, et mérité en le quittant de ne trouver que peine dans votre bonheur, que pauvreté dans votre abondance imaginaire, parce que tout passe, tout s'évanouit ; rien hors de Dieu n'est immortel comme lui.

Cependant, ô aveuglement prodigieux du monde ! on ne s'y propose point d'autre fin que la créature ; et je n'en veux point, Messieurs, d'autre preuve que vous-mêmes. Car si les bons exemples du prince et la force de la grâce qui triomphe de tout vous a peut-être retournés vers Dieu, permettez au moins que je rappelle ce temps ténébreux de votre jeunesse où, aveuglés par l'éclat du monde, vous couriez après ses fantômes ; connaissiez-vous alors d'autre bonheur et d'autre fin que lui ? Ces établissements heureux que la fortune vous montrait, cette grandeur prochaine dont l'ambition vous flattait, ces plaisirs déjà présents dont l'amour-propre se nourrissait, ces amis si chers et si tendres auxquels l'inclination vous attachait, n'étaient-ce pas les doux objets où se reposait votre amour ? Mais en tout cela qu'avez-vous trouvé qui vous pût rendre heureux ? quelle paix avez-vous goûtée dans tous ces objets ? Etablis-

ments, plaisirs, biens, amis ; l'âge, la mort ou la disgrâce ne vous a-t-elle point tout ravi ? ou du moins vos malheurs, pour être encore éloignés, en sont-ils moins certains ? Ne verrez-vous pas un jour cette fortune dont vous triomphez s'évanouir ? ces honneurs dont vous vous glorifiez sortir de vos mains ? ces amis et ces parents, chers objets de votre tendresse, expirer à vos yeux ? le monde entier fondre sous vos pieds à la mort ? Trop heureux, si de bonne heure la disgrâce vous ouvrait les yeux, et si, jetés au port par d'heureuses tempêtes, vous compreniez enfin que des créatures périssables ne peuvent vous rendre heureux, et qu'au lieu du plaisir, de la grandeur, de la vérité que vous y cherchez, vous n'y trouvez que douleur, qu'humiliation, que mensonge. Alors revenus de vos erreurs, la religion vous tournerait du côté de Dieu, et vous ferait trouver en lui seul la véritable félicité.

3. Les impies ne le comprennent pas, Messieurs, que servir Dieu ce soit être heureux, et qu'ici-bas le vrai bonheur soit attaché à l'innocence et à la vertu. Mais encore un moment d'attention, et nous allons dissiper cette dernière erreur. Pour cela, chrétiens, remontons, s'il vous plaît, à son principe, et disons que le monde ne met son plaisir que dans le crime, qu'il ne regarde comme bonheur que ce qui flatte la nature et les passions, et qu'un Dieu qui les combat lui est odieux, comme l'ennemi mortel de la fausse félicité. On le regarde, ce Dieu, avec le lâche serviteur de l'Evangile, comme un maître dur et intraitable, qui exige plus qu'il n'a donné, qui moissonne où il n'a pas semé, et qui par des peines très-présentes fait trop acheter des espérances éloignées. Quel bonheur, dit-on, dans la pauvreté, dans la pénitence, dans les larmes où il l'établit ? Quel repos sur la croix, où il attache tous ceux qui le servent ? Quel charme dans la retraite, dans les privations, dans les violences continuelles qu'il ordonne ? Fuir les plaisirs, chercher les mortifications, aimer ses ennemis, se haïr soi-même, quelle félicité ? Oui, chrétiens, elle est véritable, et pour le comprendre, pesez, s'il vous plaît, ce beau principe de saint Augustin : Que rien ne peut rendre l'homme solidement heureux que ce qui le rend véritablement bon, *neesse est ut homo fiat beatus, unde fit bonus* (Aug., *epist.* 121). Or les créatures que vous aimez peuvent bien vous rendre puissants, magnifiques, contents pour quelques moments ; mais bien loin de vous rendre bons, elles vous corrompent et ne peuvent être bonnes elles-mêmes que par l'usage que vous en faites : et par conséquent ce Dieu qui peut seul vous rendre meilleurs peut aussi seul vous rendre heureux. Et par où vous rend-il meilleurs, sinon par ces jeûnes qui affaiblissent vos passions, par ces maladies qui abattent votre chair rebelle, par ces violences qui règlent vos affections, par ces disgrâces qui vous enlèvent des biens ou des plaisirs qui vous corrompaient ? Donc toutes ces choses que vous regardez comme des malheurs sont

la source de votre félicité, parce qu'elles le sont de votre conversion ; elles vous rendent heureux, parce qu'elles vous rendent meilleurs : *Neesse est ut homo fiat beatus, unde fit bonus.*

Voilà, chrétiens, le vrai bonheur que la nature vous cache, et que la religion vous découvre. Jusqu'ici, comme les païens, vous n'avez cherché votre félicité que dans ce qui pouvait vous corrompre, ne la cherchez plus qu'en ce qui peut vous sanctifier ; jusqu'ici la créature a été votre fin, que Dieu seul commence de l'être ; jusqu'ici vous n'avez trouvé qu'inquiétude dans le monde, parce que nous ne possédons jamais ses biens qu'en partie, reposez-vous en Jésus-Christ que vous posséderez tout entier, dit saint Augustin : *In toto requies, in parte labor.* Heureux mille fois d'embrasser cet objet immuable qui bornera toutes vos vues, qui remplira tous vos desirs ! Mais qu'on ne vous voie pas, comme tant de demi-chrétiens et de faux dévots, vous partager encore entre le monde et lui ; chercher en de longues conversations de quoi vous dédommager de quelques moments de retraite ; demander à Dieu qu'il vous rende heureux, et ne rien sacrifier pour le devenir. Non, non, Messieurs, écoutez-vous plutôt avec saint Augustin : Partagez le monde entre vous, mondains ; prenez-y des partis différents selon vos différentes passions ; aimez au gré de votre cupidité, vous la beauté, vous le jeu, vous les spectacles : je ne veux plus, mon Dieu, d'autre beauté, d'autre plaisir, d'autre spectacle que vous : *Partes faciant sibi de rebus humanis, pars mea Deus meus* (Aug., *in psal.* LXXII). Tel est, dis-je, le vrai bonheur que la religion vous fait connaître ; mais ce n'est rien si vous ne connaissez encore la voie pour y arriver : je vous la découvre dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le premier soin d'un chrétien qui regarde Dieu comme sa fin, et qui veut aller à lui pour être heureux, c'est de bien choisir la voie qu'il doit suivre pour y arriver : *Cogitavi vias meas.* Il ne sert de rien de courir si l'on n'est pas dans le droit chemin, dit saint Augustin ; plus on marche, plus on s'égaré ; quelques bonnes œuvres qu'on fasse hors la bonne voie, elles sont inutiles ; ce sont des détours plutôt que des progrès vers sa fin : et tel que vous voyez un voyageur imprudent s'avancer dans un pays inconnu sans se mettre en peine de demander le chemin, et par toutes ses démarches s'éloigner du terme où il veut arriver, tels je vois les mondains suivre sans inquiétude les voies de leurs passions, se flatter peut-être qu'ils s'approchent de Dieu par quelques actes de religion ; et contents du nom de fidèles, sans examiner s'ils sont dans les voies de la foi, ne courir que pour s'égarer davantage, *cursus celerimus præter viam.*

Je ne parle pas de ceux que l'infidélité ou le schisme ont écartés de la voie du salut. Grâce au ciel, nous n'avons plus ni païens à convaincre, ni hérétiques à convertir. Je

parle aux catholiques qui s'égarer dans le sein de l'Eglise même, et qui, persuadés que Dieu seul est leur fin, ne prennent pourtant que de fausses voies pour aller à lui. Aveuglé par les ténèbres du monde, on vit dans une funeste sécurité; on laisse rouler ses jours au hasard, sans jamais se demander à soi-même : Suis-je dans la voie sûre de mon salut? cet emploi dangereux, ce genre de vie dissipée, ces amusements qui renaissent tous les jours me conduisent-ils à Dieu? Non, Messieurs, vous vous égarez pour la plupart dans les voies de votre cupidité, vous n'arriverez jamais par là au bonheur éternel que vous désirez, et cet aveuglement est la juste peine de vos passions.

Car prenez-y garde : ou vous êtes pécheurs, et vous cherchez Dieu par la voie large du monde; ou vous êtes sensuels, et vous le cherchez par la voie douce de l'amour-propre; ou vous êtes dévots, et vous le cherchez peut-être par la voie trompeuse de l'illusion. Mais apprenez-le aujourd'hui, chrétiens, pour arriver au bonheur, il faut passer de la voie large du monde à la voie étroite de l'Evangile, de la voie douce de l'amour-propre à la voie sévère de la mortification, de la voie trompeuse de l'illusion à la voie sûre de la vérité; suivez-moi, s'il vous plaît, dans toutes ces voies.

Premièrement on cherche Dieu, et l'on se flatte d'arriver un jour à la félicité par la voie large du monde. J'appelle voie large, celle où l'on marche avec toute la licence de ses passions, avec tout l'éclat d'une fausse prospérité, avec toutes les pompes d'une qualité vaine, avec toutes les profusions et les délices d'une opulence prodigieuse, sans contrainte, sans pénitence, sans ménagements avec Dieu. J'appelle voie large, celle où le torrent de la coutume vous entraîne avec la multitude, où le mauvais exemple vous tient lieu de loi, où vous croyez que la bienséance du siècle autorise ce que la loi éternelle de Dieu vous défend; j'appelle voie large celle où des maximes commodes vous font marcher à l'aise, où la cupidité règne à l'ombre d'un faux évangile, où les ménagements d'un directeur lâche et la complaisance des flatteurs qui vous environnent, ne vous font plus entendre la voix de la vérité; j'appelle enfin voie large celle que le prophète nous a décriée, couverte d'épaisses ténèbres qui vous dérobent la vue de Dieu, pleine de pas glissants qui vous conduisent au précipice, assiégée d'ennemis malins qui vous y poussent sans cesse : *Via illorum tenebræ et lubricum et angelus Domini persequens eos*. Telle est, dis-je, la voie par laquelle vous prétendez vous sauver, aveuglés ou par les projets d'une conversion éloignée, ou par la présomption d'une miséricorde infinie; vous cédez véritablement aux saints qui marchent dans la voie étroite de la pénitence les premières places du royaume de Jésus-Christ, mais vous vous flattez de n'en être pas tout à fait exclus, sur ce qu'il a déclaré dans l'Evangile, que dans la maison de son Père il y a différentes demeures, c'est-à-dire, dif-

férents degrés de gloire, selon les différents degrés de vertu : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt*.

Mais ne vous endormez pas, pécheurs, sur le faux sens d'un passage mal entendu; l'Evangile a voulu consoler les faibles, et non pas autoriser les impénitents. Tremblez plutôt à cette voix terrible de Jésus-Christ qui vous déclare que la voie large conduit à la mort, et que pour connaître si vous êtes dans cette voie pernicieuse il ne faut qu'observer si le grand nombre y marche avec vous : *Multi sunt qui intrant per eam*. Tremblez à la voix de l'Epouse qui vous crie dans les Cantiques qu'elle a cherché Dieu dans les voies larges du monde, et qu'elle ne l'a pas trouvé. Apprenez qu'au lieu de cette prospérité où s'égayent vos passions, où Dieu vous laisse courir en liberté comme des vic-times qu'il engraisse pour le jour terrible de leur sacrifice, c'est par la voie des afflictions qu'on peut aller à Jésus-Christ. Il n'est jamais plus favorable à votre salut, que lorsqu'il semble plus contraire à vos passions, et qu'il vous ôte avec vos biens et votre santé tous les moyens de les satisfaire. Apprenez qu'au lieu de ces coutumes funestes qui sont la loi du monde, on ne se sauve que par une sage singularité; que ceux mêmes qui vivent dans le siècle sont obligés de s'en distinguer et d'y briller comme des étoiles au milieu des ténèbres, s'ils veulent que Dieu les compte parmi ses élus, dit saint Augustin après le prophète : *Numerat stellas*. Semblables à ces astres qui, emportés par la rapidité du premier mobile, ne laissent pas d'avoir un mouvement contraire, quoique imperceptible, et de fournir la carrière qui leur est propre, les élus, entraînés en apparence par le torrent du monde où ils sont engagés, doivent pourtant s'en distinguer par une conduite opposée, se tenir ferme contre le mauvais exemple dans la voie étroite de la vertu, et fournir en secret la carrière de la sainteté où Dieu les appelle. Apprenez enfin qu'au lieu de ces maximes relâchées qui plient la loi de Dieu sur les passions des hommes, c'est sur l'Evangile qu'il les faut régler; et quand un ange du ciel viendrait vous permettre la mollesse, l'impénitence, les pompes du siècle que l'Evangile vous défend, il devrait être anathème pour vous, dit l'Apôtre : *Anathema sit*. Frappés de ces vives lumières, craignez cette voie large où vous vous égarez; entrez par la porte étroite des règles évangéliques, fermez les yeux aux erreurs du monde; et dans cette vaste mer où vous êtes engagés, ne cherchez pas au milieu des flots la voie sûre que vous devez suivre; étudiez-la dans le ciel comme ceux qui naviguent; apprenez-la, non pas de l'exemple funeste des hommes, mais de la loi éternelle de Dieu, dit un Père : *Non terram aspicere, sed cælum; non hominem sequi, sed Deum* (*Lactant., de Vera Relig., lib. VI, c. 6*). Mais en évitant ainsi la voie large des pécheurs, prenez garde de donner dans la voie douce de l'amour-propre, comme les sensuels.

2. C'est ici, Messieurs, que les égarements

sont et plus communs et plus dangereux. L'on revient aisément des grandes passions; elles ont des dégoûts inévitables qui nous en détachent tôt ou tard. Fatigués à courir en vain après le plaisir ou la fortune dans les voies pénibles du siècle, et à chercher par mille dangers des dangers encore plus grands, nous prenons enfin le parti de chercher Dieu, plus facile à servir que le monde. Mais pour cela que faisons-nous, chrétiens? Entrons-nous avec courage dans la voie étroite de son Evangile? Non, dit le grand saint Augustin. Nous aimons Jésus-Christ, nous comprenons qu'il est juste et avantageux de le servir; mais nous ne pouvons nous rendre à marcher par la voie étroite qu'il nous a marquée: *Placebat via ipse Salvador, et ire per vias ejus angustas adhuc pigebat* (Conf., l. VIII, c. 1). Ainsi l'on se retranche à la voie douce de l'amour-propre. L'on veut aimer Dieu sans se haïr soi-même, satisfaire à la religion sans contrister la nature, donner quelque chose à la grâce, et ne rien refuser à la sensualité. De là cette dévotion commode où l'on n'est occupé que de soi-même; éloigné de commettre des crimes monstrueux, mais incapable de pratiquer une vertu gênante; fuyant avec horreur les voluptés honteuses, mais cherchant avec avidité tous les plaisirs licites; résolu de ne pas perdre le ciel, mais y voulant arriver par un chemin de roses.

Il n'en sera rien, sensuels, dit l'Evangile; il faut haïr son âme, pour la sauver; s'oublier soi-même, pour suivre Jésus-Christ; porter sa croix, pour arriver à sa gloire; et comme ces eaux qui, resserrées dans des canaux étroits, s'élancent bien haut dans les airs, se resserrer sur la terre dans les voies étroites de la pénitence, pour avoir la force de s'élever jusqu'au ciel: *Fiet fons aquæ salientis in vitam æternam*. Telle sera votre conduite, vrais chrétiens qui m'écoutez; car vous ne serez pas de ces dévots qui, après leur conversion apparente, s'égarent encore dans les voies de l'amour-propre, quittent le péché sans se quitter eux-mêmes, attentifs à s'écouter sur tous leurs besoins, faciles à s'attendrir sur leurs incommodités légères, ne rougissant pas de se ménager à l'ombre de la croix qu'ils semblent porter, et ne s'écartant, ce semble, donnés à Dieu que pour être plus à eux-mêmes. Loin de moi, Seigneur, cet injurieux partage et ces bas ménagements: Je me dois tout entier à vous; qu'il ne reste donc rien en moi de moi-même que j'y puisse encore aimer, mais que ce cœur qui désire la vraie félicité ne s'occupe que de vous, ne brûle que pour vous: *Nil in me relinquatur mihi quo respiciam ad me ipsum, sed totus in te astuem, totus in te ardeam, totus te diligam, tanquam inflammatum abs te* (Aug., in psal. CXXXVII). Ce n'est pas assez: victorieux de l'amour-propre, vous aurez un dernier égarement à craindre, et c'est celui de l'illusion où se perdent souvent les plus parfaits.

3. Car vous le savez, Messieurs, toute dévotion n'est pas une voie sûre pour aller à

Dieu; tantôt elle est intéressée dans ses motifs, et ne le cherche pas purement; tantôt elle est dérégée dans ses exercices, et ne le cherche pas sagement; souvent elle est orgueilleuse dans ses lumières, et ne le cherche pas simplement. Témoin l'illusion de cette secte pernicieuse où l'on s'égarait de nos jours; charmés d'un air de nouveauté, on l'aime jusque dans les exercices d'une religion aussi ancienne que le monde; dégoûtés des voies simples que Jésus-Christ nous a tracées, on veut s'élever à lui par des routes extraordinaires, entrer dans des unions intimes, avoir l'âme liquéfiée, se perdre en Dieu, languir dans une lâche inaction, sous prétexte de le laisser agir seul, et cacher un orgueil subtil, et peut-être des passions honteuses, sous ces beaux noms de quiétude, de liquéfactions, d'extases. Car dans ces pieuses inactions où l'âme s'abandonne, l'oisiveté règne, l'orgueil se nourrit, les passions se conservent; et, revenus de ces dévotions spéculatives, l'on ne sait plus ni pardonner à un ennemi, ni s'attendrir sur les misères des pauvres, ni mettre l'ordre dans sa famille, ni crucifier sa chair; et ces esprits vains qui se croyaient s'être perdus en Dieu ne se retrouvent que trop pour s'admirer eux-mêmes, dit saint Augustin: *In contemplatione summæ sapientiæ seipsum animus intuetur*. Ne permettez pas, Seigneur, que nous donnions jamais dans ces voies trompeuses de l'illusion où le démon se transfigure en ange de lumière, mais que nous choissions avec votre prophète la voie de la vérité, pour arriver à la vraie félicité: voie qui nous est marquée par le sang même de Jésus-Christ, par les exemples de tant de saints qui se sont sauvés comme vous au milieu du monde, par la religion solide d'un roi (1) que vous devez suivre dans les voies de la vertu, comme vous l'allez suivre dans celles de la victoire, et comme nous l'y suivrons tous par nos prières et par nos vœux; afin que par tant de glorieuses fatigues soutenues pour la sûreté de l'Etat, il mérite un jour une gloire immortelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CAREME.

De la fausse pénitence.

Queretis me, et in peccato vestro moriemini.
Vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché (Jouan., VIII, 21).

Je ne vois rien ni de plus redouté, ni de plus commun, que de mourir dans le péché. L'on s'aime trop soi-même pour vouloir s'exposer aux suites funestes de l'impénitence finale; mais l'on n'aime pas assez Dieu pour pouvoir se déterminer aux rigueurs d'une longue pénitence. Quand on se représente un homme mourant dans le péché, occupé de la triste idée de ses crimes, effrayé des horreurs de l'enfer, obsédé par les démons, prêt à tomber entre leurs mains, trouvant sa condamnation dans tout ce qu'on lui dit

(1) Louis XIV, présent à ce sermon.

pour le consoler, réduit en un mot à perdre tout ce qu'il aime, et à souffrir tout ce qu'il craint; quand, dis-je, on le considère en cet état, l'on ne redoute rien tant que de mourir comme lui. Mais d'ailleurs, quand on se propose un pénitent désigné par le jeûne, séparé du monde et de ses plaisirs, toujours en guerre avec lui-même, l'on ne peut se résoudre à vivre comme lui; ainsi ne voulant ni mourir comme les impies, ni vivre comme les justes, l'on passe sa vie, ou dans les désirs stériles d'une vraie pénitence, ou dans les illusions d'une fausse, et l'un et l'autre conduit infailliblement à cette mort affreuse qu'on redoute; parce que si l'on cherche Dieu après ces délibérations, ce n'est ni quand il faut, ni comme il faut, ni où il faut le chercher: *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Remarquons, s'il vous plaît, tout cela dans la conduite des Juifs auxquels Jésus-Christ parle dans l'Evangile. 1^o Ils cherchent encore aujourd'hui le Messie; nous les voyons occupés à observer les prophéties qui l'ont prédit, à soupirer pour sa naissance, à exprimer par des figures ce qui s'est accompli dans la vérité; mais ils ne l'ont pas reçu dans le temps, ils ne le trouveront jamais, ils passeront leur vie dans l'inquiétude, et la finiront dans le péché. 2^o Les Juifs qui cherchèrent Jésus-Christ, le firent toujours par de mauvais motifs; tantôt par curiosité, pour avoir le plaisir de le connaître, comme dans l'Evangile de ce jour: *Tu quis es*; tantôt par artifice, pour le surprendre: *Tentantes*; tantôt par impiété, pour le crucifier. Ce n'est pas le chercher comme il faut, ils ne le connaîtront jamais. Enfin les Juifs ne cherchèrent Jésus que sur le trône, revêtu des forces et de l'éclat du monde, selon la fautive idée qu'ils avaient du Messie; mais ce n'est pas le chercher où il faut, et ils mourront dans leur péché d'incrédulité sans le trouver: *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Aveuglement déplorable, pusses-tu ne tomber que sur les Juifs! Mais les chrétiens y sont sujets aussi bien qu'eux. Ils veulent tous chercher Dieu, mais ils n'observent ni le temps, ni la manière, ni le lieu propre à le trouver. L'on vit dans l'espérance d'une pénitence éloignée, et l'on ne cherche pas Dieu quand il faut; c'est mon premier point. L'on se repose sur le fantôme d'une pénitence imaginaire, et l'on ne cherche pas Dieu comme il faut; c'est le second. L'on se flatte de se sauver dans des états dangereux par eux-mêmes, et l'on ne cherche pas Dieu où il faut; c'est le troisième. Le temps, la manière, le lieu de la pénitence négligés; c'est tout ce qui conduit à l'impénitence finale, et ce que nous allons développer sans art avec la grâce du Saint-Esprit, que je demande par Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Toutes choses ont leur temps, dit le Saint-Esprit (*Eccle.*, III); la nature, la politique et la bienséance même observent les moments qui leur sont propres pour arriver à

leurs fins. Il y a un temps où chaque chose doit naître, et un autre où elle doit périr; un temps où l'on sait perdre à propos, pour gagner davantage dans un autre; un temps qu'on donne aux larmes, et un autre qu'on destine à la joie. Et ce qui se fait dans la nature par l'ordre de Dieu, arrive dans la morale par la corruption de l'homme; sa vie est toujours partagée entre la grâce et le péché, entre le vice et la vertu, entre le soin d'éduquer la cupidité et le zèle de la détruire: *Tempus ædificandi, et tempus destruendi.* Or, s'il est vrai, Messieurs, que dans la vie de l'homme il y ait un temps malheureusement destiné au péché par la fragilité de la nature, pourquoi n'y aura-t-il pas un temps destiné à la pénitence par les ménagements de la grâce; et si l'on a des occasions presque inévitables de perdre Dieu, pourquoi n'aura-t-on pas des occasions favorables pour le trouver? L'on en a sans doute, Messieurs, et si vous me demandez quel est ce temps heureux auquel on doit chercher Dieu, je dis que c'est quand la grâce le veut, et quand la nature le peut encore. Il y a des temps auxquels Dieu attache les moyens de notre conversion, et par conséquent il faut ménager tous les moments favorables de la grâce; il y a des temps où l'homme n'est plus capable de lui répondre, et par conséquent il faut profiter des secours avantageux de la nature; car négliger les mouvements de la grâce et les forces de la nature, c'est courir à l'impénitence et vouloir mourir dans son péché. Donnons, s'il vous plaît, quelque jour à ces grandes vérités.

1. L'on sait assez que nous ne cherchons jamais Dieu, s'il ne nous cherche le premier; qu'il faut qu'il nous prévienne dans nos ténèbres, qu'il coure au-devant de nous dans nos égarements, et qu'il nous présente la main dans nos chutes, dit saint Bernard: *Quærit ut quærat* (*Serm.* IV, *de Assumpt.*); mais que sa grâce ait des temps fixes et des moments marqués pour nous convertir, c'est ce qu'on ne comprend pas assez. Au lieu de la considérer, cette grâce, ou comme l'eau de la piscine que l'ange ne remuait qu'une seule fois dans toute l'année, ou comme la manne qui ne tombait dans le camp des Israélites qu'en certain temps, et qui se fondait bientôt après, on la regarde comme une émanation de Dieu qui sort sans cesse de son sein, ou comme la lumière du soleil dont il est toujours libre de ressentir les effets. Mais qu'on écoute le grand apôtre saint Paul: Prenez garde, dit-il aux Corinthiens, de ne pas recevoir la grâce de Dieu sans fruit (*II Cor.*, VI), car le temps auquel il vous la donne est un temps favorable qui ne reviendra pas toujours, c'est ce jour heureux duquel dépend peut-être votre salut: *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (*Joan.*, IX); qu'on écoute Jésus-Christ qui déclare qu'il faut travailler à son salut pendant que le jour de la grâce dure encore; de peur que, sa lumière s'étant éclipcée, une nuit épaisse ne nous surprenne, et qu'en cet état nous ne puissions plus nous reconnaître,

ni nous convertir : *Venit nox quando nemo potest operari.*

Tel fut le sort des Juifs obstinés ; ils eurent longtemps la lumière au milieu d'eux , Jésus-Christ les éclaira pendant trente ans et par ses exemples et par sa doctrine ; mais ils négligèrent l'un et l'autre , et les voilà dans des ténèbres qui ne finiront jamais. Tel est aussi le sort de la plupart des chrétiens , qui ne sauraient rejeter la honte de leur impénitence sur le défaut de la grâce , mais sur leur négligence à en profiter ; car , qu'ils nous permettent de sonder ici leur cœur , ces pécheurs négligents , ou plutôt qu'ils observent eux-mêmes ce qui s'y est passé mille fois , combien de lumières vives l'ont éclairé , combien de saints mouvements l'ont touché , combien de remords salutaires l'ont sollicité de chercher Dieu ? Cependant l'on a négligé ces moments de grâce , l'on s'est flatté qu'il serait toujours temps d'y répondre , qu'on pouvait encore donner quelque chose à ses passions ; et dans cet intervalle , le cœur s'est endurci , la lumière s'est éclipcée , la nuit de la mort s'est approchée , et l'on ne peut plus rien faire pour son salut : *Venit nox quando nemo potest operari.* Venons au détail.

Cet homme puissant , peut-être enrichi de concussions et d'usures , n'a-t-il pas eu quelquefois des remords qui l'ont pressé d'épurer ses biens , des directeurs éclairés qui lui en ont découvert l'injustice , des prédicateurs zélés qui l'ont ébranlé sur le point si délicat des restitutions qu'il doit faire ; ne l'a-t-il pas résolu mille fois ? Mais , dominé par la cupidité de ses richesses , aveuglé par la lueur de ses faux prétextes , abusé par des décisions commodes et relâchées , il a laissé passer ces moments de grâces , ses belles résolutions se sont évanouies , et ses biens , ou partagés entre ses enfants , ou dissipés par ses profusions et ses disgrâces , l'esprit rassuré par de fausses raisons , le cœur tranquille au milieu de ses injustices , il attend la mort sans trembler , mais elle le surprend dans son péché ; et après avoir cherché Dieu , par des confessions inutiles , il meurt , et ne le trouve pas : *Quæretis me , et non inuenietis , et in peccato vestro moriemini.*

Cet homme dérégé , qui donne tout à ses passions , et qui , pour n'être pas troublé dans la jouissance de ses plaisirs , ferme autant qu'il peut son cœur aux lumières de la grâce , n'a-t-il pas eu malgré lui des horreurs secrètes de lui-même ? Abattu par des mécontentements , agité par des terreurs , rebuté par des désagréments inévitables aux pécheurs , n'a-t-il pas résolu quelquefois de combattre sa passion , de fuir l'occasion qui l'y engage , et de chercher son repos dans la pratique de la vertu ? Mais au lieu de suivre ces impressions de l'esprit de Dieu , et d'exécuter ce que la grâce inspire , content de vaines délibérations et de bons désirs , il donne loisir à sa passion de renaître , les occasions se sont présentées , l'aveuglement s'est redoublé , la concupiscence s'est rallumée ; et pour n'avoir pas fait pénitence dans

le temps , il n'en fera jamais. *Quæretis me , et non inuenietis , et in peccato vestro moriemini.*

Cette dame , entêtée des vanités et de l'amour du monde , n'y a-t-elle pas trouvé des dégoûts que la grâce lui ménageait ? N'a-t-elle pas eu des moments où , rebutée par l'injustice et la légèreté des hommes , consternée par les suites funestes d'un jeu qui la ruine ou d'un attachement qui la déshonore , elle a médité de ne plaire qu'à Dieu seul , de ne plus chercher d'autres plaisirs que dans sa loi , et de faire autant pour se sauver qu'elle a fait pour se perdre ? Mais elle a négligé ces bons mouvements , l'amour de ses plaisirs l'a emporté sur la connaissance de ses devoirs : plus de retour pour elle. Si l'âge ou la fortune lui ôte quelque jour les faibles sujets de sa vanité , la grâce ne lui en ôtera jamais l'affection , et vous la verrez mourir dans son impénitence et dans sa mondanité , *in peccato vestro moriemini.*

L'on en voit , dites-vous , à qui Dieu accorde la grâce de la pénitence sur le déclin de leur vie. Il est vrai , dit saint Chrysostome (*Hom. 22 , in II ad Cor. , X*) ; mais quelle conséquence en tirez-vous ? Pouvez-vous vous promettre d'être du nombre de ces âmes privilégiées ; car c'est ainsi qu'il les appelle . Peut-être , dites-vous , aurai-je le même avantage ? Ah ! malheureux , voilà donc votre salut fondé sur un peut-être. Pensez que c'est votre âme dont vous délibérez ; qu'il s'agit ou de la sauver ou de la perdre , et que , pouvant lui assurer une éternité de gloire par une prompte pénitence , vous l'exposez à une éternité de peines par un dangereux délai , *Cogita quod de anima deliberas !* O déplorable aveuglement des hommes , plus éclairés mille fois dans les affaires du siècle que dans celles de leur salut ! Dans les affaires du siècle , ils observent , ils ménagent tous les moments. Veut-on obtenir une grâce du prince , on le suit , on l'assiège partout ; l'on sait profiter de ces moments heureux où la joie semble ouvrir son cœur à nos désirs ; et pour la grande affaire de son salut , l'on néglige tout ! Veut-on gagner un juge , ou l'instruire de sa cause à loisir , l'on observe ses heures perdues , l'on se rend favorables tous ceux qui l'approchent , l'on apprend d'eux ces bons moments où les plaisirs et la joie le rendent plus traitable ; en un mot , l'on ménage tout pour sa fortune ; et pour la grande affaire du salut , où un juge inexorable doit décider de notre éternité , l'on ne ménage rien ! Les prédicateurs tonnent , les exemples des saints nous parlent , la conscience nous presse , les grâces nous sollicitent , la mort de nos amis nous effraye , et insensibles au soin de notre conversion , nous en négligeons les occasions ! Je sens bien , dit-on , que Dieu m'appelle ; mais je ne suis pas encore en état de le suivre ; il faut sortir de cette entreprise , terminer ce procès , établir ma famille , passer agréablement ma jeunesse , avancer ma fortune , et puis je penserai sérieusement à mon salut. Mais que dit Dieu

dans ses Ecritures? Je vous ai appelés, cœurs endurcis, et vous avez refusé de me suivre; je vous ai tendu les bras, et vous en avez détourné les yeux; vous n'avez écouté ni mes avis les plus doux, ni mes menaces les plus terribles, je me moquerai de vous à mon tour, au jour de votre mort; et quand ce moment fatal que vous craignez sera venu, je joindrai l'insulte à la douleur, je vous verrai avec mépris frustrés de vos vaines espérances, et mourir dans le désir des grâces que vous aurez négligées : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo* (Prov., I).

2. L'homme pécheur use-t-il mieux des secours de la nature que de ceux de la grâce, pour chercher Dieu? C'est un effet admirable de sa miséricorde que les mêmes forces du corps qui servent quelquefois au péché puissent aussi servir à la pénitence. La concupiscence, il est vrai, en fait des armes d'iniquité : lorsque, emportés par les bouillons de la jeunesse, on oublie Dieu, l'on s'oublie soi-même, et vivant comme si l'on était immortel, l'on use insensiblement son corps ou dans les excès honteux de la débauche, ou dans les soins laborieux des affaires et de l'ambition; mais la grâce peut faire à son tour de ces mêmes forces des armes de justice, lorsqu'elle les consacre aux travaux innocents de la pénitence, et qu'armant la chair contre elle-même, parce qu'elle s'est armée contre son Dieu, elle étouffe ses passions dans ses larmes et dans son sang. Mais combien en voit-on qui fassent ainsi servir la nature à la grâce? On use ses forces dans le péché, et l'on réserve la faiblesse de l'âge à la pénitence! On néglige de chercher Jésus-Christ, quand on pourrait encore le suivre dans le chemin de la croix, et l'on veut courir après lui, dans un âge où le moindre obstacle nous arrête, où la nature, épuisée par les dérèglements de la jeunesse, est obligée de se soutenir par des ménagements continuels, où les passions, fortifiées par l'usage, s'entretiennent encore par les désirs, si elles ne le sont plus par les effets; dans un âge où les yeux n'ont plus de larmes, les veines plus de sang, le cœur plus de transports à donner à Jésus-Christ; dans un âge enfin où tout résiste à nos bons desseins, où l'avarice se fortifie, où l'amour du repos s'augmente, où l'on fuit le souvenir de ses péchés, comme une idée chagrine qui abrège les jours; en un mot, où trop content de ne plus pécher, l'on se croit dispensé de faire pénitence; car, en effet, quelle pénitence peut-on faire dans la vieillesse, Messieurs? Tout au plus quelques soupirs poussés au hasard sur les désordres infinis de sa vie, quelques prières vocales récitées avec toute la froideur de l'âge, quelques bons avis donnés à ses enfants, après les avoir scandalisés par ses mauvais exemples, enrichis par ses injustices, élevés par ses intrigues et son ambition. Ah! Messieurs, mourir en cet état, n'est-ce pas mourir dans son péché, et par conséquent n'est-il pas important de faire pénitence, quand la na-

ture le peut encore, de faire servir la santé du corps au salut de l'âme, comme parle saint Grégoire, et de ne pas attendre à faire de saintes résolutions dans un temps où nous ne les pourrions plus exécuter? Seigneur, s'écrie le prophète Isaïe, ils ont attendu l'extrémité de leur vie, pour vous chercher, ils ont voulu qu'on leur parlât de vos saintes vérités, au milieu des troubles et des hoquets de la mort, *in tribulatione murmuris doctrina tua eis* (Isai., XXVI). Mais, en cet état, ils ont conçu de grands désirs de pénitence, et n'ont enfanté que du vent, *concepimus, et quasi parturivimus, et peperimus spiritum*.

Grand Dieu, qui voulez le salut de tous les hommes, détournez ce malheur de dessus ceux qui m'écoutent! Parlez dès ce moment à leur cœur, et les voilà prêts de vous obéir; ébranlez-les par les mouvements secrets de votre grâce, et les voilà résolus de la suivre; appelez-les à la pénitence pendant qu'ils ont encore des forces pour la soutenir, et les voilà disposés à l'embrasser! Oui, mon âme, pendant que tu es encore capable de pensées sublimes et de vifs sentiments, je ne veux t'occuper que de mon Dieu. Oui, mon corps, pendant qu'il te reste quelque vigueur, je vais expier tes excès par le jeûne, la dissipation de tes sens par la retraite, la mollesse et les plaisirs par les rigueurs de la pénitence. Voilà, Messieurs, ce que j'appelle chercher Dieu quand il le faut; mais on meurt encore dans son péché, si on ne le cherche comme il faut.

SECOND POINT.

Le démon se sert de tout pour perdre les hommes, dit saint Chrysostome (*Homil. 4 in II ad Cor.*); il fait périr les uns par le péché, soit qu'il les enlève dans l'acte même de leurs désordres, soit qu'il les surprenne dans la douce habitude de leurs passions, soit qu'il les endorme dans les désirs stériles de la vertu; mais il perd les autres par la pénitence même, lorsque, ne pouvant les empêcher de chercher Dieu, il fait en sorte qu'ils le cherchent mal, et qu'après avoir couru longtemps par des routes égarées, ils meurent enfin dans leur péché sans le trouver. Tels sont ceux qui, trop éclairés pour prétendre se sauver sans pénitence, mais trop sensuels aussi pour la faire comme il faut, se contentent d'un vain fantôme; et trompés ou par les douces illusions d'une piété commode, ou par les ménagements d'un directeur indulgent, ils croient tous leurs péchés expiés, quand leur conscience s'en est déchargée, et meurent impénitents sous les couleurs de la pénitence même. *Alios per peccatum, alios per penitentiam damnat*.

Je dis, Messieurs, que ces faux pénitents ne trouveront jamais Dieu, parce qu'ils pêchent dans la manière de le chercher. Il veut qu'on le cherche uniquement, et ils se partagent; qu'on le cherche fortement, et ils se ménagent; qu'on le cherche sagement, et ils s'aveuglent dans leur pénitence. Suivez, s'il vous plaît, tout ceci.

1. Si vous cherchez Dieu, dit le prophète

Isaïe, cherchez-le comme il faut : *Si quaeritis, quaerite (Isai., XXI)*. Et qu'est-ce que chercher Dieu comme il faut, demande saint Bernard, sinon ne chercher que lui, ne rien chercher avec tant d'ardeur que lui, ne rien chercher après lui : voilà ce qui rend une conversion parfaite : *Non aliud præter illum, non aliud tanquam illum, non aliud post illum (Bern., serm. XXVII, de Diversis)*

L'on est rarement assez impie pour ne point chercher Dieu du tout; la conscience nous déchire, les exemples nous confondent, un secret sentiment de religion nous anime : mais plus rarement encore est-on assez juste pour se dévouer uniquement à lui. Dans ses conversions l'on veut être chrétien, sans renoncer tout à fait au monde; faire ce que la religion ordonne, sans quitter ce que la coutume autorise; plaire à Dieu, sans choquer les hommes; se distinguer des impies, sans se mettre au rang des saints; en un mot, de son cœur ne faire qu'un même trône où Jésus-Christ et le démon règnent tour à tour, dit saint Augustin : *In corde suo partem faciunt Deo, partem diabolo (Aug., tract. VII in Joan.)*. Mais qu'arrive-t-il enfin? Jésus-Christ, à qui ce cœur a coûté si cher, ne peut souffrir qu'il soit partagé, et au moment de la mort, où le démon le lui dispute avec plus de force, il en sort en courroux et le lui cède pour toute l'éternité : *Totum diabolus possidebit.*

Ce sera votre sort, âmes inconstantes qui dans votre piété prétendue ne cherchez jamais Dieu seul; modestes le matin pour approcher des saints autels, parés le soir pour paraître dans les promenades ou dans les assemblées profanes; d'un côté sensibles à la misère des pauvres, de l'autre envieuses de la fortune des riches; peut-être frugales dans votre repas, mais prodigues dans votre luxe; souvent prosternées dans nos églises, et rarement appliquées à vos familles; prêtes à mortifier votre bouche par le jeûne, incapables de régler votre langue par le silence; disposées à faire du bien aux uns, plus prompts encore à dire du mal des autres; en un mot, n'ayant jamais une vertu sans un défaut qui la combatte, et par conséquent partagées en toutes choses entre Dieu et le démon. Quiconque divise ainsi son cœur ne doit-il pas s'attendre à mourir dans son péché, dit un prophète : *Divisum est cor eorum, interibunt.*

Saint Augustin se plaignait autrefois (*Enarrat. II in psal. XXVI*) que de son temps l'on voyait encore des hommes superstitieux qui partageaient leur culte entre les idoles et le vrai Dieu. Il faut honorer le vrai Dieu, disaient-ils, pour en recevoir les biens spirituels dont il est la source; mais ne peut-on pas aussi donner un peu d'encens aux faux dieux, pour en recevoir les biens temporels qui semblent relever d'eux? Impiété monstrueuse, Messieurs, mais impiété qui semble s'être perpétuée jusqu'à nous! Car l'oserais-je dire, que certains demi-chrétiens ont à peu près les mêmes sentiments? Il est vrai, disent-ils, qu'on ne peut se sauver sans ser-

vir Dieu, mais aussi peut-on vivre sans avoir de grands égards pour le monde? Ménageons Dieu, de peur qu'il ne nous rende malheureux dans l'éternité, mais ménageons aussi le monde, de peur qu'il ne nous insulte et ne nous persécute dans le temps. La religion veut qu'on rende à Dieu ce qu'on lui doit pour sauver son âme, et la politique qu'on donne aussi quelque chose aux hommes pour sauver sa fortune, qu'on s'accommode à leurs maximes, qu'on ne condamne pas leur conduite, qu'on se prête quelquefois à leurs mauvais desseins. O égarement étrange, s'écrie saint Augustin? vous aimez donc moins Dieu que ces biens temporels pour lesquels vous craignez de choquer le monde! Pensez-vous qu'en le ménageant de la sorte il cessera de vous nuire? Ceux de ces superstitieux qui adoraient le dieu de la mer étaient-ils exempts du naufrage, et ceux qui ménagent si fort le monde sont-ils à couvert des insultes et des persécutions du monde. *An omnes qui colunt Neptunum, non naufragaverunt?*

2. Cherchons donc uniquement Dieu, Messieurs. Respects humains, ménagements, intérêts, plaisirs, sacrifices tout pour le trouver. Mais cherchons-le encore fortement. Car prétendre suivre Jésus-Christ sans obstacles, le servir sans violence; voir, sans combattre, nos passions éteintes, nos habitudes détruites, notre chair soumise, nos fantômes dissipés, nos ennemis vaincus; prétendre d'abord ne trouver que charmes dans la vertu, qu'applaudissements dans le changement de vie, que délices dans les mortifications, que facilité dans tous ses pieux desseins, c'est se tromper, c'est ignorer l'Évangile, qui nous dit que le ciel ne s'emporte que par violence, et que Jésus-Christ même n'y est entré que par la voie des mortifications et de la croix! Ainsi, Messieurs, qui que vous soyez qui prétendez aller à Dieu par une conversion parfaite, cherchez-le fortement, et ne vous laissez pas abattre aux obstacles. Si une passion secrète se réveille, ne la flattez pas; si des critiques importuns vous censurent, ne les écoutez pas; si des parents charnels combattent vos bons desseins, ne mollissez pas; si des occasions délicates vous tentent de rentrer dans vos premières voies, n'y succombez pas : mais toujours fermes dans vos résolutions, toujours constants dans votre amour, ne vous arrêtez jamais, non plus que l'épouse, que vous n'avez trouvé celui que vous cherchez. Car si l'on veut écouter la première passion qui se réveille, s'attendrir sur la moindre faiblesse qui nous abat, se prêter à la première occasion qui nous sollicite, céder à la moindre raillerie qui nous attaque, ah! sans doute nos péchés ne s'expieront jamais, et toujours vaincus par les difficultés de la vertu, nous mourrons dans le vice et dans l'impénitence, *in peccato vestro moriemini.*

3. Mais aussi prenez garde que pour être trop zélé l'on devient indiscret, et qu'un pénitent, pour avoir trop de courage, manque quelquefois de sagesse et de modération. Je

sais, Messieurs, que dans la tiédeur où l'on vit aujourd'hui je ne dois pas trop craindre les excès de la pénitence. Comment en outrerait-on les rigueurs, puisqu'à peine en souffre-t-on les adoucissements? Cependant, il faut l'avouer, rien n'est plus rare qu'une vertu prudente et discrète, qui, éclairée dans le choix de ses exercices, ne donne ni dans les contre-temps, ni dans les illusions, ni dans les saillies violentes d'un zèle peu réglé. Une vertu de cette nature, toujours égale à elle-même, toujours approuvée de Dieu et des hommes, comme parle l'Apôtre, ne se démentirait jamais. Mais où la trouver? Ne voit-on pas la plupart de ceux qui la pratiquent emportés d'abord par des transports de zèle, faire le bien à contre-temps, donner au repos de la prière un temps qu'ils devraient aux exercices de la charité, se dissiper par la charité quand il faudrait se recueillir par la prière, corriger les défauts des autres quand ils devraient étudier les leurs, lire des livres de piété et négliger ceux de leur profession, faire des aumônes de leur bien et retenir ou piller sans cesse celui des autres? Ne les voit-on pas, ces faux dévots, s'attacher à des pratiques peu solides, et négliger la véritable vertu; s'entêter de dévotions fantastiques, et oublier leurs devoirs essentiels; donner toute leur application à certaines apparences de religion plus propres à repaître les sens qu'à sanctifier le cœur, et ne penser jamais à se conduire par l'esprit de Jésus-Christ? Enfin ne les voit-on pas, ces zélés indiscrets, quelquefois entreprendre de s'élever tout d'un coup au comble de la perfection, pratiquer des mortifications au-dessus de leurs forces, s'épuiser par des contemplations stériles, et bientôt après réduits à quitter la vertu, ou par impuissance de la soutenir, ou par dégoût de la suivre? Tous ceux-là, Messieurs, ne trouveront jamais Dieu, parce qu'ils ne le cherchent pas avec sagesse; mais après une ferveur passagère, vous les verrez rentrer plus avant que jamais dans les abus du monde, et mourir dans leurs péchés après les avoir quelque temps combattus : *In peccato vestro moriemini.*

Que serait-ce, Messieurs, si le temps nous permettait de sonder tous les motifs par lesquels on cherche Dieu? Pourrait-on s'étonner qu'il ne se découvrit pas à ceux qui le cherchent par pure curiosité, comme les Juifs de notre Evangile, qui demandent à Jésus-Christ qui il est, non pour l'adorer, mais pour satisfaire un désir stérile de le connaître, *Tu quis es?* Tels sont ces philosophes chrétiens, qui, toujours occupés à découvrir des vérités nouvelles et à pénétrer bien avant dans les mystères de Jésus-Christ, ne descendent jamais dans la pratique de ses humiliations. Tels sont, il faut le dire à leur honte, pour prévenir la censure publique par l'aveu sincère de nos faibles-tes, tels sont la plupart des savants appliqués à chercher les vérités les plus fortes, incapables de pratiquer les plus communes; avides de se remplir l'esprit, négligents de s'embraser le

cœur; tout de feu dans les chaires, et de glace partout ailleurs. Ce n'est pas ainsi qu'on doit chercher Jésus-Christ, dit un saint abbé (*Guerric., serm. II de Purif.*). Il faut imiter ses humiliations pour être digne de connaître ses grandeurs : *Si queritis sublimem, querite prius humilem.* Il faut suivre les règles de sa justice pour être en état d'expliquer aux autres les merveilles de sa puissance : *Si queritis dominatorem potentiae, querite prius doctorem justitiae.*

Si la curiosité est le motif des uns, la cupidité est celui des autres. Veut-on s'ouvrir un chemin aux dignités de l'Eglise, on règle les dehors de sa vie par intérêt; veut-on se dégager de la servitude du monde dont on est fatigué, on cherche un repos honnête dans la vertu par amour-propre; veut-on surprendre l'estime des hommes, ou cacher la corruption d'un cœur déréglé, on paraît souvent au pied des autels par hypocrisie. Cupidité malheureuse, peux-tu donc porter jusqu'au sanctuaire tes vues criminelles! Dieu ne mérite-t-il pas qu'on le cherche pour lui-même, dit saint Augustin (*Tr. XIII. in Joan.*)? Nous manque-t-il quelque chose quand nous le possédons? N'est-il pas la vie qui nous anime, la lumière qui nous éclaire, la gloire qui nous distingue, l'abondance qui nous enrichit : *Deus tibi totum est.* Cependant, Messieurs, l'on ne cherche rien moins que lui dans ces conversions apparentes. De là ces inquiétudes terribles que nous souffrons à la mort; de là ces frayeurs aux approches de ce Juge qui pèsera non-seulement nos actions, mais nos motifs et nos intentions mêmes; de là ce désespoir de trouver celui qu'on aura si mal cherché; de là enfin cette impénitence véritable, où l'on meurt au milieu de tant de fausses vertus. *In peccato vestro moriemini.*

TROISIÈME POINT.

Achevons, Messieurs, et disons en deux mots que la troisième erreur qui conduit à cette mort terrible, c'est qu'on ne cherche pas Dieu où il faut. C'est une maxime assez commune qu'on trouve Dieu partout, qu'il n'est renfermé ni dans les églises ni dans les cloîtres; que sa grâce n'est esclave ni des lieux ni des emplois; et l'on a raison de le dire : Dieu a des élus dans tous les états; mais, après tout, il y a des conditions où il est difficile de le trouver. La cour, les finances, les armes sont des états dangereux par eux-mêmes : et si quelques âmes choisies s'y sauvent, dit saint Augustin, ce sont des fruits qui croissent parmi les épines, mais que les épines ne produisent pas : *Non spinarum fructus est iste, sed vitis.*

Témoin les Juifs de notre Evangile, Messieurs : aveuglés par des préventions mal fondées, ils cherchent le Messie sur le trône; mais il est ennemi des grandeurs et de l'orgueil qui les suit, ils ne l'y trouveront jamais : ils le cherchent à la tête des armées, faisant triompher sa nation de toutes les autres par la puissance de ses armes; mais c'est un emploi dangereux, il ne s'y rencontrera pas. Cependant telle est aujourd'hui l'erreur

de la plupart des chrétiens; sous prétexte que l'immensité de Dieu remplit tous les lieux, et que sa sagesse a ordonné tous les états, on se flatte de le trouver dans les grands qu'on aime, de le servir dans les emplois dangereux qu'on exerce, d'aller à lui par la voie large des plaisirs qu'on goûte : Mais vous êtes du monde, et je n'en suis pas, dit Jésus-Christ dans notre Evangile; c'est donc en vain que vous m'y cherchez : *Vos de mundo estis, ego non sum de mundo.*

Dames du monde, qui prétendez vous sauver et trouver Jésus-Christ dans l'indolence et dans l'inaction continuelle de votre vie, son Epouse ne vous dit-elle pas qu'elle l'a cherché dans le lieu de son repos et dans les douceurs d'un sommeil tranquille, et qu'elle ne l'a pas trouvé : *Quæsi in lectulo meo, et non inveni* (Cant., III)? Pécheurs, qui prétendez aller à lui sans sortir des ténèbres de ces passions qui vous aveuglent, son Epouse ne vous dit-elle pas qu'elle l'a cherché dans la nuit du péché, et qu'elle ne l'a pu trouver : *Quæsi per noctes, et non inveni*? Ambitieux, qui le cherchez dans les emplois tumultueux du monde, toujours agités par de nouveaux projets de grandeur, toujours errants pour les conduire à leur fin, son Epouse ne vous apprend-elle pas qu'elle ne l'a pu trouver dans les places publiques et dans les agitations du siècle : *Per vicus et plateas quæsi, et non inveni*? Où peut-on donc trouver Jésus-Christ, Messieurs? dans le silence de votre cabinet, dans le secret de la solitude, loin du tumulte du monde auquel il faut se dérober quelquefois pour chercher Dieu : *Cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea.*

Cherchons-le de la sorte, Messieurs, cherchons-le et dans le temps, et de la manière, et dans le lieu qu'il le faut chercher; et si les emplois qui nous occupent nous en détournent, suspendons-les chaque jour quelques moments pour penser à notre salut; s'ils y sont un obstacle invincible, quittons-les. Car ne vaut-il pas mieux tout perdre que de perdre Jésus-Christ, et vivre dans les rigueurs de la pénitence, que de mourir dans les horreurs du péché? Oui, Seigneur, nous allons dès ce moment embrasser la pénitence, la pratiquer comme il faut, et vous chercher dans l'état où votre grâce nous appelle, pour nous conduire à la gloire que vous nous préparez. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'ambition.

Tunc accessit mater filiorum Zabedæi, et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram tuam regni tui.

La mère des enfants de Zébédée, s'étant approchée de Jésus-Christ, lui dit : Ordonnez, Seigneur, que mes deux enfants, que voilà, soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche, dans votre royaume (Math., XX, 21).

L'ambition est un vice aussi ancien que le monde. Il se forma dans le cœur du premier ange, qui, fier de l'excellence de sa nature, crut pouvoir s'égaliser à son Dieu; il se forti-

fia dans le cœur de la première femme qui, dès lors ennemie de la dépendance et sensible à la vanité, se laissa persuader qu'elle pourrait, et tout connaître, et tout exécuter, sans celui dont elle devait attendre ses lumières et son autorité. Il s'est perpétué, ce vice subtil, dans le cœur de tous les hommes, et nous le voyons aujourd'hui dans toute sa force dans cette mère ambitieuse qui, contre les desseins de Dieu, contre les droits des autres apôtres, contre l'avantage de ses propres enfants, entreprend de les pousser aux premières dignités du royaume de Jésus-Christ : *Dic ut sedeant.*

Cette ambition aveugle, pour avoir été si hautement condamnée dans notre Evangile par la bouche de la vérité même, en est-elle aujourd'hui moins commune et moins autorisée dans le monde? Non, Messieurs : semblable au cœur qu'elle possède, comme elle fut la première vivante dans la nature, elle y mourra la dernière, dit saint Augustin. C'est par elle que notre crime a commencé, c'est à elle que notre zèle échoue. Peut-être verrons-nous la fin de nos autres défauts, mais pour ce fonds d'orgueil qui nous rend ambitieux chacun à notre manière, il leur survit toujours, il renaît souvent de leurs cendres mêmes, et quelque parfait qu'on soit, les mouvements de l'ambition ne s'éteignent dans un cœur qu'avec ceux de la respiration et de la vie : *Quo primum vitio lapsa est anima, hoc ultimum vincit* (Aug., in psal. VII).

C'est sans doute qu'on ne comprend pas assez l'injustice et la grandeur de ce péché. Tous les autres sont bornés à un seul objet; le blasphème attaque Dieu, la médisance nuit au prochain, l'impureté deshonne celui qui la commet, dit l'Apôtre; mais l'ambition attaque tous ces objets ensemble; elle est injurieuse à Dieu dans ses projets, redoutable au prochain dans ses artifices, pernicieuse à nous-mêmes dans ses effets. Injurieuse à Dieu, puisqu'elle étouffe tous les sentiments de la religion, c'est sa première proposition. Redoutable au prochain, puisqu'elle arrête tous les mouvements de la charité, c'est sa seconde proposition. Pernicieuse à nous-mêmes, puisqu'elle éteint toutes les lumières de la prudence, c'est sa troisième proposition. Esprit-Saint, inspirez-nous quelque horreur d'une passion qui ne laisse dans un cœur, ni religion solide, ni charité sincère, ni véritable prudence, nous vous en conjurons par celle qui ne s'éleva au comble de la grandeur que par l'humilité, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Tout péché est injurieux à Dieu; c'est un passage du souverain bien qu'on méprise, à la créature qu'on lui préfère : peut-on faire un jugement plus outrageux à sa grandeur? Mais si le mépris de Dieu est inséparable de tous les péchés en général, l'impiété ne semble-t-elle pas être le caractère propre de l'ambition, selon la peinture que le prophète Zacharie nous en a faite? L'ange du Seigneur, dit-il (Cap. V), me fit voir une urne au milieu de laquelle était assise une femme

(Douze.)

qui représentait l'impiété; il la précipita au fond de cette urne, et lui ferma la bouche avec une masse de plomb. Empruntons, s'il vous plaît, les lumières du grand saint Grégoire (*Moral., lib. XIV, c. 15*), pour éclaircir ce mystère et développer cette énigme. Il nous dira que cette urne vaste qui parut au prophète n'est autre chose qu'un cœur ambitieux, toujours ouvert à la cupidité des grandeurs qu'il cherche, et qui ne le remplissent jamais; que l'impiété est assise au milieu de ce cœur pour marquer qu'elle y préside souverainement; qu'elle descend jusqu'au fond pour y étouffer tous les sentiments de religion qui le touchaient encore; qu'une masse de plomb lui ferme la bouche, parce que le poids de ce péché nous ôte la liberté de louer Dieu, et nous fait pencher vers la terre: et par conséquent j'ai pu le dire après le prophète, que l'impiété préside toujours à l'ambition, et qu'un cœur que le désir des honneurs domine est à proprement parler le trône de l'irréligion. En effet jusqu'où ne va point l'impiété d'un homme ambitieux? Qu'y a-t-il dans la religion de si saint qu'il ne méprise, de si touchant dont il ne se moque, de si bien ordonné qu'il ne renverse? Indocile à la parole de Jésus-Christ, insensible aux exemples de sa vie, réformateur de l'ordre de sa providence, il semble qu'il veuille s'ériger en Dieu lui-même. Examinons, s'il vous plaît, tous ces effets impies de l'ambition, et nous comprendrons combien elle est injurieuse à Dieu.

1. Elle endureit le cœur, et ne l'ouvrant qu'à la cupidité des honneurs qu'il affecte, elle le ferme aux impressions de la parole de Jésus-Christ; car, comme il est facile aux humbles de la comprendre, il est impossible aux orgueilleux de la goûter, et les vérités les plus importantes, ou les scandalisent, ou ne les touchent pas. N'en cherchons pas des preuves bien loin, nous les trouvons dans notre Evangile même; Jésus-Christ y parle de ses souffrances, il prédit que bientôt il doit être livré à la fureur des Juifs, et qu'après l'avoir chargé d'outrages et déchiré de coups, ils le feront expirer sur la croix. Quoi de plus triste et de plus touchant que ce discours! cependant l'ambition, insensible à ces prédictions lugubres, ne rompt pas ses mesures et ses desseins; les enfants de Zébédée qui, après cela, ne devaient plus penser qu'à suivre leur maître dans les humiliations, ne pensent encore qu'à précéder leurs compagnons dans les grandeurs; le désir opiniâtre de la gloire ferme leur cœur aux sentiments de l'humilité, et ils ne comprennent rien à tout ce discours, dit un évangéliste: *Erat verbum istud absconditum ab eis*. Car s'ils l'eussent compris, eussent-ils permis qu'à ce même moment leur mère, interprète imprudente de leur passion, fût venue interrompre la triste prédiction des douleurs de leur Maître, par le récit indiscret de leurs désirs ambitieux? Eussent-ils permis qu'elle eût parlé d'élévations et de prééminences pour eux, pendant qu'il ne parlait que d'opprobres, que de flagellation, que de croix

pour lui-même? Cependant bien loin de lui fermer la bouche, ils autorisent sa prière par leur silence dans un temps où ils devaient l'interrompre par leurs soupirs, et noyer leur ambition naissante dans les torrents de leurs larmes: *Tunc accessit mater filiorum Zebedæi*. Tant il est vrai que l'ambition est sourde à la parole divine, et qu'un cœur qu'elle possède est peu capable de s'éclairer et de s'attendrir par là!

Qu'un ambitieux ait formé quelque projet de grandeur, qu'entêté de ce dessein il écoute les prédicateurs les plus éloquents, qu'il leur entende développer les maximes les plus touchantes de l'Evangile; ce cœur bouffi de ses vaines idées ne s'y rendra jamais; rien ne l'éclaire, rien ne l'ébranle, rien ne le convertit; toujours ferme dans ses desseins, et indomptable dans son orgueil, quelques maximes d'humilité qu'on lui propose, ce sont des leçons pour les religieux qui ont quitté le monde, et non pas pour lui qui veut y tenir son rang, y élever sa famille, y multiplier ses honneurs et ses biens. En vain lui criez-vous avec Jésus-Christ de s'épargner ces inquiétudes, de chercher premièrement le royaume de Dieu, et que tout le reste lui sera donné par surcroît; en vain lui dites-vous avec la vérité même, que l'élévation des Capharnaïtes dans le monde fut la mesure de leur abaissement dans l'enfer; que ce qui est grand aux yeux des hommes est souvent abomination devant Dieu; que les dignités du siècle ne sont qu'une véritable servitude, et que quiconque veut être le premier sera le serviteur des autres: cesse-t-il pour cela de renouer tous les ressorts de l'intrigue, et de s'avancer avec empressement dans ces emplois dangereux, où la fortune naît bientôt du sein de l'injustice? Ah! quelle injure à vos vérités, ô mon Dieu! que l'ambitieux les méprise de la sorte, qu'il écoute comme des fables ces oracles éternels qui sont sortis de votre bouche, et qu'au mépris de vos saintes lois, il fasse de ses propres passions et des maximes du monde la règle de ses mœurs et l'Evangile de sa religion!

2. Il porte son impiété bien plus loin; Jésus-Christ est venu sur la terre pour y réparer les effets de l'ambition par une conduite contraire à la sienne; mais l'ambitieux ne respecte non plus ses actions que ses paroles. Car qu'est-ce que la vie d'un ambitieux, sinon une contradiction outrageuse à toutes les actions de Jésus-Christ? Contradiction mille fois plus sensible à mon Sauveur que celles qu'il souffrit autrefois et qu'il souffre encore aujourd'hui de la part de ses ennemis. Car enfin si les Juifs le combattirent dans la divinité de sa personne, elle était éclipsée sous ces faiblesses humaines qui la faisaient méconnaître; si les hérétiques l'attaquent dans la vérité de sa doctrine, il l'a couverte de ces ténèbres mystérieuses qui la cachent à l'orgueil des réprouvés; mais pour les ambitieux, ils affectent, ce semble, de combattre la sainteté visible de Jésus-Christ. On le voit s'humilier s'abattre aux

pieds de ses apôtres, prendre le dernier rang parmi eux, et l'ambition veut tenir le premier partout ; éviter dans son état les fonctions qui l'humilient ; emporter sans mérite tous les titres qui le distinguent, et les dignités qui le relèvent au-dessus des autres. On le voit, ce Maître de l'humilité chrétienne, se cacher et fermer la bouche aux malades qu'il a guéris, pour éviter la gloire de ses miracles, et l'ambitieux croit ses bonnes œuvres et ses actions saintes perdues quand elles n'éclatent pas aux yeux du monde, trop heureux s'il ne loue pas des bouches mercenaires pour les publier. On le voit, cet Arbitre souverain des grandeurs humaines, se dérober à l'amour des peuples et fuir comme ses persécuteurs ceux qui veulent l'élever sur le trône, et l'ambitieux regarde comme ses ennemis jurés tous ceux qui ne donnent pas dans ses empressements aveugles pour la grandeur. Enfin l'on entend l'apôtre saint Paul déclarer que ce chef adorable de tous les prêtres, tout saint qu'il était, ne s'est pas élevé lui-même à la gloire du sacerdoce : *Non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret (Hebr., V)* ; et l'ambitieux usurpe un ministère si saint, porte son ambition jusque dans le sanctuaire, et arrache à la vertu toutes les dignités qu'il emporte par la brigue et par la faveur. Encore une fois, Seigneur, quel outrage à la sainteté de vos exemples et à l'humilité de votre vie ! Se produire quand vous vous cachez, courir à la gloire quand vous la fuyez, briguer les dignités quand vous les méprisez, c'est le caractère de ces âmes superbes qui poussent les projets de leur grandeur bien au delà des bornes de leur vie.

Mais qu'ils se perdent, ces aveugles, dans leurs vastes idées ; qu'ils s'écartent, puis-qu'ils le veulent, de la règle inviolable de l'humilité de Jésus-Christ, pourvu qu'ils n'inspirent pas à leurs enfants des sentiments si pernicieux, qu'ils ne fascinent pas leur esprit tendre de semblables illusions, et qu'ils ne leur fassent pas des leçons d'ambition avant qu'ils aient reçu les premières teintures du christianisme ! Mais, hélas ! à peine les eaux du baptême ont-elles effacé dans ces innocents, la tache de leur origine, que l'ambition, comme un second péché originel dans leur famille, s'empare de leur cœur, enfle leur esprit, corrompt leurs sentiments ! Et comme si la cupidité ne venait pas assez vite, on la presse, on l'instruit, on l'irrite ; on les forme de bonne heure au mépris de l'humilité ; on veut qu'ils désirent la gloire avant que de la connaître, et l'on aime bien mieux entendre sortir de leur bouche quelque beau sentiment que le nom adorable de Jésus-Christ. Encore neufs et ignorants dans les actions de ce Dieu fait enfant comme eux, vous les voyez instruits de celles de mille héros fabuleux, et prévenus de tout ce qui peut les animer à la grandeur. Parents ambitieux, quel sera le fruit de cette éducation toute païenne que vous donnez à vos enfants ? Vous serez les premières victimes de l'ambition que vous

leur inspirez ; on les verra quelque jour vous mépriser dans leur orgueil, vous méconnaître dans leur élévation, se plaindre que la longueur de votre vie retarde leur fortune, et désirer peut-être d'en établir les fondements sur la pierre de votre sépulcre. Nourrissez-les donc de bonne heure du lait de l'humilité chrétienne, inspirez-leur le désir d'être saints plutôt que celui d'être grands, et leur apprenez que rien n'est plus contraire à l'ordre de Dieu que l'empressement de s'élever au-dessus de son état.

3. Je dis à l'ordre de Dieu, Messieurs, car il s'est uniquement appliqué, ce Dieu infiniment sage, à mettre dans le monde un ordre qui en fit et la paix et la beauté ; il veille sans cesse pour le maintenir, ce bel ordre, parmi ses créatures, il marque à chacune le rang qu'elle doit tenir, ou par les droits de sa naissance, ou par la vocation à ses emplois ; mais l'ambitieux, téméraire dans ses projets et mécontent dans son état, se révolte contre la sagesse de son Dieu, tâche de troubler le bel ordre du monde par l'usurpation des dignités qu'il cherche, et prêt, s'il était possible, à faire changer de place à toutes les créatures pour s'en procurer une plus avantageuse, il surprend, il supplante, il opprime, il renverse tout ce qui s'oppose à ses desseins. Mais qui est-ce qui s'est jamais opposé à l'ordre de Dieu sans tomber lui-même dans le désordre et dans la confusion, dit un prophète : *Quis restitit ei et pacem habuit (Job., IX)* ? Eh quoi ! ce Dieu qui transporte les montagnes d'une place à l'autre, ne pourra-t-il pas d'un clin d'œil faire passer l'ambitieux du faite de la grandeur au comble de la misère ? Eh quoi ! ce Dieu qui fait trembler la terre, qui ébranle les colonnes qui la soutiennent, sera-t-il trop faible pour arracher les fondements d'une fortune établie contre ses desseins ? Eh quoi ! ce Dieu qui retarde quand il lui plaît le lever du soleil, et qui a la clef de la lumière des étoiles, dit l'Écriture, pour l'éclipser ou la produire à son gré, n'empêchera-t-il pas, s'il le veut, ces astres orgueilleux de se produire sans son aveu ? n'éclipsera-t-il pas dans un moment la fausseté leur des honneurs qu'ils usurpent ? *Præcipit soli, et non oritur, stellas claudit quasi sub signaculo.*

Oui, Seigneur, on le sait, que maître absolu de la fortune des hommes, vous faites rentrer dans l'ordre par votre justice ceux qui en sont sortis par leur ambition. On le sait, et le grand saint Augustin ne répète autre chose, qu'on ne peut se sauver qu'en demeurant fixe dans le lieu que vous nous marquez, et que s'éloigner de ce centre salutaire de sa vocation et de son état, c'est s'éloigner de vous ; et cependant, Seigneur, on n'y est jamais content. Votre main toute-puissante a bâti ce monde comme un magnifique palais ; elle y a placé tous les hommes dans le rang qui leur est propre comme autant de statues vivantes qui devraient en faire l'ornement et la beauté, dit saint Augustin ; mais ces statues ambitieuses se re-

muent sans cesse. Telle qui pour sa médiocrité devrait être cachée sous le vestibule, veut monter sur le frontispice. Telle qui ferait un bel effet dans un bon jour, veut paraître en pleine lumière. Telle qui ferait figure dans un enfouissement, veut s'avancer en saillie. Telle enfin qu'une situation basse ferait aduire, ne paraît plus qu'un atome dans sa monstrueuse élévation. C'est ce qui vous arrive, ambitieux, lorsque vous vous élevez mal à propos au-dessus de votre état : vous troublez la beauté de l'univers, et vous vous déshonorez vous-mêmes. La sagesse de Dieu avait pris soin de cacher vos grands défauts dans une condition médiocre où vous eussiez pu faire une honnête figure : *Pecantem hominem ordinavit Deus, turpem non turpiter* (*Aug., lib. VI de Music., c. 4*); et fiers, ou de vos biens, ou de votre crédit, vous prenez un essor de vanité, qui, dans vos fausses grandeurs, vous rend, et la fable de ceux que vous méprisez, et l'anathème de Dieu que vous irritez.

On ne le croit pas, chrétiens, irriter Dieu par son ambition. Car il y a dans le monde deux étranges erreurs sur ce péché : les uns le croient honnête et digne de louange, les autres le regardent comme indispensable et nécessaire dans la société. Les grands se persuadent que leur qualité leur donne droit de désirer ce qu'il y a de plus élevé dans le monde, et considérant la prétention aux honneurs, ou comme un apauvage de leur naissance, ou comme un dédommagement de leur mauvaise fortune, au lieu que les autres ne sont ambitieux que par usurpation, ils croient le pouvoir être par privilège; et cet entêtement de grandeur, qui est un crime et une sottise vanité pour les âmes communes, est, ce semble, un devoir et un bel endroit pour eux : mépriser les illusions des grandeurs humaines, ce n'est pas vertu, dit-on, c'est pusillanimité, c'est faiblesse, c'est couvrir une lâcheté honteuse du prétexte spécieux d'une fausse humilité.

Les personnes du commun ne sont pas non plus exemptes d'erreur sur ce point; l'ambition leur paraît quelque chose de fort nécessaire dans la vie civile; c'est l'âme de leurs actions, l'adoucissement de leur travail, le charme de leurs peines; retrancher du monde cette vue d'une meilleure fortune, c'est, disent-ils, nous jeter dans l'indolence; l'on ne verrait plus parmi nous, ni occupations pénibles sans l'empressement pour la grandeur, ni entreprises hardies sans le désir violent de la gloire, ni courage, ni fidélité, ni vertu, sans les récompenses temporelles qu'on en attend. Maximes pardonnables à des païens dont toutes les vues se bornent à la terre, mais indignes des enfants de Dieu qui doivent porter plus haut les yeux de leur loi! Ne pouvons-nous donc être engagés au travail que par des vues ambitieuses? Le devoir, la béatitude, Dieu même, ne sont-ce pas des motifs assez puissants pour nous animer, et prêts à tout entreprendre, prêts à tout souffrir pour la fumée d'un honneur qui passe, ne serons-nous sans am-

bition que pour le ciel? Ce ciel, seul digne objet de nos désirs; ce ciel qu'Abraham regardait seul, lorsque, pour confondre ces ambitieux si jaloux de perpétuer leur famille et leur nom, il sacrifiait avec son fils les plus douces espérances d'une glorieuse postérité; ce ciel que Moïse envisageait seul lorsqu'il renonçait aux grandeurs dans le sein desquelles il était nourri, ne jugeant pas, dit l'Apôtre, les trésors des Egyptiens comparables aux richesses de l'opprobre de Jésus-Christ; ce ciel enfin pour lequel les ambitieux même convertis ne veulent rien sacrifier et rien souffrir. Car ne les flattons pas dans leur fausse conversion même : combien en voit-on qui, après avoir renoncé aux prétentions du siècle, ne peuvent faire par pénitence la moindre partie de ce qu'ils ont souffert par vanité. Esclaves de l'ambition et de la fortune, ils passaient les nuits à concevoir leurs vains projets, et maintenant la moindre insomnie les étonne. Occupés de leurs intrigues, ils passaient les jours entiers sans manger, et quand il les faut expier, une abstinence de quelques heures les épuise. A les voir, dans la ferveur de leur conversion, renoncer en esprit à toutes les espérances du siècle, leur courage vous charme; mais suivez les dans le secret de leur retraite, observez leur délicatesse, leur amour-propre, leur sensibilité pour tout ce qui les mortifie, le désir violent d'être estimés pour leur vertu, et vous verrez qu'ils ne méprisent peut-être la gloire que pour la trouver; qu'ils ne cessent d'être ambitieux que pour devenir sensuels, et qu'ils fuient les peines de l'ambition plutôt que l'ambition même. Rougissez donc, pénitents délicats, de souffrir moins pour expier votre ambition, que vous n'avez souffert pour la soutenir; et vous, âmes vaines, qui soupirez encore pour les grandeurs du siècle, rougissez de vous voir tous les jours martyrs de votre cupidité, dévoués à tout souffrir pour la gloire du monde, incapables de rien entreprendre pour le ciel. C'est par là que votre ambition est injurieuse à Dieu dans ses projets : voyons encore combien elle est redoutable au prochain dans ses artifices.

SECOND POINT.

Dans les sentiments de l'apôtre saint Paul, rien n'est plus redoutable au prochain que l'ambition, puisque rien n'est plus incompatible avec la charité. Car s'il a dit que la charité n'est point ambitieuse (*1 Cor., XIII*), ne puis-je pas dire que l'ambition n'est point charitable, et que le portrait qu'il a fait de l'une est justement le contraste et la condamnation de l'autre. La charité, dit-il, n'envie point le bonheur d'autrui, et l'ambition ne le peut souffrir; la charité n'est point dissimulée, l'ambition n'est que déguisement et qu'artifice; la charité est ennemie de l'orgueil, l'ambition en est la mère. Enfin le désintéressement, la douceur, les bonnes intentions, la sensibilité aux disgrâces des autres sont les beaux caractères de la charité que l'Apôtre a décrite; et l'intérêt, l'emportement, les mauvais desseins, l'insensibilité

sont les traits honteux de l'ambition que je veux combattre.

Quoi donc de plus contraire à la société qu'un vice soutenu de tant d'autres pour la détruire ? Quoi de plus redoutable au prochain qu'un ambitieux qui, ne tempérant plus les emportements de sa passion par les règles de la charité, croit qu'il peut tout ce qu'il désire, et que, sans jamais penser à obliger personne, il peut faire servir tous les hommes à ses desseins ? Car tout le commerce de la société qui doit tendre au bien commun, il le rapporte au sien propre ; et c'est là, dit le grand saint Augustin, le plus grand malheur d'un cœur ambitieux : au lieu de s'étendre par la charité dans la participation des honneurs des autres, il se resserré par la cupidité qui désire de s'approprier tout ce qu'elle voit ; il voudrait posséder seul tous les biens et toutes les grandeurs de la terre, parce qu'il n'aime que lui seul : *Per-versus sui amor privat sancta societate turgidum spiritum* (Aug., lib. XI de Gen. ad litt., c. 13).

Car ne croyez pas que cet ambitieux que vous voyez courir aux honneurs avec tant d'empressement, ne les désire que pour l'avantage du prochain ; qu'il ne cherche les charges de judicature que pour porter les intérêts de la veuve et du pupille ; qu'il ne brigue les bénéfices que par le zèle d'y travailler pour ses frères, et de se sacrifier pour eux. Tel était le dessein de Dieu dans l'établissement des dignités ecclésiastiques et séculières, et dans la primitive Eglise : comme on ne les fuyait que pour être plus tranquille dans la contemplation de la vérité, dit saint Augustin, on ne les acceptait aussi que pour satisfaire aux devoirs indispensables de la charité. Mais, hélas ! où êtes-vous, temps heureux ? où êtes-vous, cœurs embrasés de zèle, qui n'acceptâtes les honneurs que comme des titres de servitude et des engagements à vous sacrifier pour vos frères ? Ah ! qu'un jour vous confondrez hautement devant Dieu ces âmes ambitieuses qui, contre ses desseins, ne se proposent dans les dignités que leurs propres avantages et la ruine de tous les autres. Je dis de tous, car l'ambitieux est également redoutable à tout le monde ; et pour le comprendre, je réduis à trois sortes de personnes tous ceux auxquels il peut avoir rapport. L'ambitieux a des amis, il a des compétiteurs, il a des maîtres : suivez-le, s'il vous plaît, dans toutes ses démarches, et vous verrez qu'il est ou importun ou redoutable à toutes ces personnes différentes. S'il a des amis, il ne les cultive et ne les aime que comme ministres de sa passion ; s'il a des compétiteurs, il les persécute comme ennemis de sa passion ; s'il a des supérieurs et des maîtres, il ne les honore que comme partisans et protecteurs de sa passion : nous allons trouver tout ceci dans notre Evangile.

1. Personne n'affecte tant d'avoir des amis, et personne ne le mérite moins que l'ambitieux : car, quelle est la fin de son amitié ?

Est-ce de partager les soins et les chagrins de ceux qu'il aime ? est-ce de se décharger à son tour dans leur sein du poids de ses disgrâces ? Non, chrétiens, il a sur eux des vues plus indignes et plus basses ; il se propose d'en faire les ministres et les instruments de sa passion criminelle : car l'adroit n'agit pas toujours par lui-même. Il sait que l'ambition est odieuse quand elle est connue, qu'il faut qu'elle se cache pour mieux réussir dans ses desseins, et qu'elle couvre son insatiable cupidité du voile d'une honnête modération ; artifice que saint Bernard (*In psal. CXXVI*) a voulu nous marquer, quand il a dit que comme il y a une ambition impudente et aveugle qui ne garde point de mesures, il en est une autre sobre et éclairée qui voit des yeux de la cupidité tout ce qu'il y a de plus grand, mais qui craint elle-même d'être vue, parce qu'elle sait que le premier obstacle aux honneurs c'est de paraître les affecter.

Aussi l'ambitieux, semblable à ces eaux si artificieusement ménagées, qui ne descendent dans les lieux les plus bas que pour s'élever ensuite plus haut que leur source, par les canaux secrets que la main de l'artisan leur a préparés, et s'élançant tout d'un coup dans les airs quand on les croit encore cachés dans le sein de la terre ; l'ambitieux, dis-je, par un artifice tout pareil, ne descend-il pas du faite de son orgueil jusqu'à l'affectation d'une fausse humilité, à la faveur de laquelle il cache ses grands desseins. Mais pendant qu'il se fait honneur d'une modération apparente, il veut que d'autres travaillent pour lui ; il fait agir sous main le crédit de ses amis ; il les intéresse dans sa fortune, par l'espérance de la partager avec eux. Et qui pourrait dire combien il a peu d'égards pour ces lâches ministres de son ambition, à quels rebuts il les expose, dans combien d'occasions il les compromet, pendant que lui-même, à l'abri de l'envie, leur en voit essayer tous les traits ?

Illustres frères de notre Evangile, qui expiâtes un moment d'ambition par une humilité aussi longue que votre vie, souffrez que nous profitons de vos défauts comme de vos vertus, et que pour aujourd'hui, laissant à part ces grandes lumières dont vous brillez dans le ciel, nous nous attachions à ces taches légères que la grâce ne souffrit en vous sur la terre que pour nous instruire. Saint Jean et saint Jacques n'étaient pas dans un état à se faire de puissants amis ; mais ils avaient une mère qui, liée à Jésus-Christ par la profession qu'elle faisait de le suivre, et selon quelques-uns par les nœuds les plus étroits du sang et de la parenté, pouvait ce semble tout se promettre de sa faveur. La réputation naissante du Sauveur. l'éclat de ses premiers miracles, et surtout l'idée que les Juifs avaient du Messie, persuada à ces deux disciples que leur maître doit être roi. Dans cette pensée, leur cœur s'enfle, leurs espérances croissent, leur ambition se fortifie : Il faut, disent-ils, s'associer quelques dignités dans ce nouvel empire.

et profiter de la faveur pendant qu'elle est moins partagée. Mais comment s'y prendre? L'ambition échoue dès lors qu'elle éclate; et l'on est indigne des grandeurs quand on commence à les briguer. Voici l'artifice : ils font agir la tendresse d'une mère, et, tant l'amitié des ambitieux est peu sincère, ils l'exposent à la honte d'un refus qu'ils craindraient d'essayer eux-mêmes. Elle se prête pourtant à leur passion, parce que le désir naturel d'élever ses enfants lui persuade sans doute, comme à tant d'autres parents, qu'elle ne peut trop entreprendre pour eux; qu'en ces occasions l'ambition est autorisée par la nature; que le même doigt de Dieu, qui grave l'amour des enfants dans le cœur des pères, y grave aussi le désir innocent de leur fortune; et que manquer de la porter aussi haut qu'on le peut, c'est plutôt avoir peu de naturel que beaucoup de vertu. Dans ces sentiments, elle s'avance vers Jésus-Christ, et lui fait cette prière fameuse que nous expliquons : Seigneur, ordonnez que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche, dans votre royaume : *Dic ut sedeant.*

Voilà, chrétiens, comme l'ambition joue son jeu dans les personnes les plus saintes. Ces deux apôtres, indifférents en apparence pour toutes les grandeurs, paraissent devant Jésus-Christ dans un état d'humilité; mais après tout, leur mère a ordre de briguer pour eux : leur ambition injuste se cache sous une tendresse légitime; elle brûle leur propre cœur, et s'explique par une langue empruntée. Mais ils ne vous trompent pas, mon Sauveur : le cœur vous parle quand la bouche dissimule, et c'est à l'ambition tacite des enfants, et non pas à la prière publique de la mère, que vous répondez : *Non est meum dare vobis.* Ce n'est pas à moi à autoriser le désir des grandeurs dont je viens inspirer le mépris; mais quand j'aurais à les donner, ce ne serait pas à des orgueilleux comme vous, ajoute saint Augustin : *Non est meum dare vobis superbis.* Ah! quelle confusion pour ces deux frères de voir ainsi leur intrigue découverte et leurs desseins échoués! Quelle humiliation pour eux de paraître ensuite parmi les apôtres, privés du fruit et chargés de la honte de leur ambition! Ils la pleurèrent toute leur vie; et dans le monde l'on néglige leur pénitence, et l'on imite tous les jours leur péché.

Car qui est-ce qui s'y fait un scrupule de faire servir à son ambition, et la tendresse des parents, et la facilité des amis? Veut-on s'élever aux dignités de l'Eglise, dont on est sans doute indigne dès lors qu'on les désire, ne fait-on pas agir la faveur? N'engage-t-on pas des amis à parler avantageusement de vous, à exagérer, ou vos services, ou ceux de vos ancêtres, à répondre témérairement et de vos lumières et de votre zèle, à surprendre la religion du prince, et faire récompenser le mérite du père vertueux dans un fils qui ne l'est pas? Cependant l'ambitieux se cache sous un éloignement religieux des dignités de l'Eglise. C'est, dit-on, le plus

humble de tous les hommes, ennemi de l'intrigue, incapable de faire un pas pour sa fortune, et voulant être appelé par des voies canoniques à un si haut ministère. Amis du monde, qui vous prétez de la sorte aux desseins des ambitieux, sachez qu'ils ne vous aiment que pour eux-mêmes, qu'ils ne vous regardent que comme les ressorts de leur injuste passion, ou, si j'ose le dire, comme ces machines dont on se sert pour élever les bâtimens, et qu'on renverse après les avoir faits. Ils se servent de vous et de votre crédit pour élever l'édifice de leur fortune; est-elle établie, ils vous méconnaissent, ils vous négligent, ils vous renversent peut-être les premiers. Mais ce qui doit plus vous toucher, c'est qu'en vous rendant ministres de leur ambition, ils vous en font les complices, ils vous chargent, et du soin de leurs intrigues, et de la honte de leur refus, et de la peine éternelle de leur péché.

2. Et pour leurs compétiteurs ou leurs égaux qui prétendent aux mêmes honneurs, que peuvent-ils en attendre? Fourberies, médisances, faux rapports, trahisons, soupçons, infidélités, vous êtes les plus beaux endroits de leur conduite à leur égard. L'ambitieux les regarde comme des ennemis de sa passion qu'il faut ou prévenir ou détruire; et j'entrevois quelque chose de ces sentiments, quoique plus doux et plus modérés, dans les deux enfants de Zébédée. Ils se persuadaient que les autres apôtres pouvaient avoir les mêmes vues qu'eux; et leur dissimulant leur dessein comme à des gens suspects, ils en pressent l'exécution à contre-temps, au milieu des idées lugubres que Jésus-Christ leur donne de sa passion; en présence même de leurs compétiteurs prétendus, ils tâchent de prendre les devants et de mettre tout d'un coup sous leurs pieds ceux qui leur étaient égaux par la dignité de l'apostolat, ou supérieurs par la primauté de leur vocation. Aussi voyons-nous que les apôtres, tout modérés qu'ils étaient, furent blessés de cette conduite, et que la vue de cette entreprise sur leurs droits leur arracha quelques marques de mécontentement et d'indignation, dit l'Evangile : *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus.* Telle est la pieuse ambition des chrétiens les plus justes : ils ne mettent en usage ni violence ni trahison contre leurs frères; mais pleins d'eux-mêmes, et fiers de quelques avantages, ou de la grâce, ou de la nature, ils veulent qu'on les distingue, et n'oublie rien pour s'attirer ces distinctions au préjudice des autres.

Trop heureux si l'ambition du monde n'allait pas plus loin! Mais elle ne connaît point de bornes; elle renverse tout ce qui s'oppose à ses desseins, et l'ambitieux n'a point de repos que les ennemis de sa passion n'en soient devenus les victimes. Il brille comme la foudre dans son amertume, dit le saint homme Job; c'est-à-dire, selon saint Grégoire, que comme ce météore fait en même temps voir sa lumière et sentir ses coups à tout ce qui lui résiste, l'ambitieux

irrite par les obstacles n'est pas plutôt revêtu de l'éclat de sa dignité, qu'il fait sentir les coups de sa puissance à ses ennemis; il brille comme l'éclair et frappe comme la foudre : *Fulgurans in amaritudine sua*. En effet, que ne tente point un ambitieux pour perdre un compétiteur? Ne tient-il qu'à décrier sa conduite, son esprit, sa fidélité? il n'est point de calomnie qu'il n'emploie pour en donner du mépris; ne tient-il qu'à lui susciter des ennemis qui déconcertent tous ses projets? c'est un jeu pour lui; ne tient-il qu'à en venir au crime et à la violence, pour ôter cet obstacle à sa fortune? il méprise les lois de Dieu, et sait éluder celles des hommes. Esprit-Saint, vous pouviez donc le dire, que quiconque veut usurper des dignités qu'il ne mérite pas doit être haï comme un ennemi public et redouté comme un monstre (*Eccli.*, XX).

3. Mais si l'ambitieux est redoutable et à ses amis et à ses égaux, ceux qui sont au-dessus de lui ne pourront-ils s'en défendre? Non, chrétiens : ce sont ceux-là qu'il attaque par des artifices plus dangereux. Il ne peut non plus souffrir les grands sur sa tête que les petits sous ses pieds : il hait les uns comme ses maîtres, et craint les autres comme ses envieux. En cela semblable à ces démons que Dieu a placés en l'air, dit saint Bernard, afin que voyant d'un côté les anges fidèles sur leur tête, et de l'autre les hommes justes sous leurs pieds, de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils trouvent des sujets d'envie et de désespoir. Tel est, dis-je, le sort de l'ambitieux : il découvre partout des objets qui l'inquiètent, mais après tout il sait s'en démêler. Tantôt il vous surprend par dissimulation, tantôt il vous gagne par artifice : toujours également redoutable, soit qu'il entreprenne de vous surprendre, soit qu'il se contente de vous flatter.

Car la flatterie est son grand artifice. Il sait que les grands aiment l'encens; que canoniser toutes leurs actions, c'est le secret de leur plaisir; et que pour obtenir d'eux tout ce qu'on désire, c'est assez de les adorer, comme la femme artificieuse de notre Évangile : *Venit adorans, et petens aliquid ab eo*. De là ces assiduités serviles auprès de ceux dont le crédit flatte nos espérances; de là cet empressement à épouser leurs intérêts et à défendre leurs sentiments; de là cette basse politique qui sacrifie quelquefois son rang et sa dignité à des prétentions illégitimes : *Venit adorans et petens aliquid ab eo*.

Ah! plutôt à Dieu que les grands, que ces flatteurs ambitieux obsèdent sans cesse, pussent, comme Jésus-Christ, démêler leurs sentiments et découvrir leurs dissimulations! On ne les verrait pas, surpris par des empressements intéressés, donner dans tous les pièges de l'ambition, et élever aux dignités ceux que la brigade porte et que la seule intrigue fait connaître, pendant qu'ils laissent peut-être dans la poussière tant de grands hommes signalés par leur zèle, connus par leur érudition, nourris dans le sein de la

vertu et toujours abandonnés de la faveur. Mais sans remonter à ces grandes sources de l'ambition du monde, qui ne tariront jamais, puissions-nous du moins détourner les ruisseaux de ce vice, répandus dans toutes les conditions particulières; suspendre l'empressement de l'un à sortir d'un état honnête pour entrer dans des emplois dangereux à son salut; arrêter les démarches serviles de l'autre auprès de ceux dont il attend les bénéfices ou l'héritage, pour redoubler son orgueil et son train. Mais comme il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui puissiez arrêter les flots de la mer avec un grain de sable, il n'y a que vous qui puissiez réprimer les débordements de l'ambition par les sentiments de l'humilité. Il n'y a que vous qui puissiez inspirer de l'horreur d'un péché qui blesse également et la religion et la charité, et la prudence chrétienne; d'un péché aveugle dans ses projets, pénible dans ses entreprises, inquiet dans ses progrès, malheureux dans sa fin. Car il s'évanouira, l'ambitieux, avec toute sa grandeur, dit saint Augustin (*In psal.* CI), comme la fumée que vous voyez s'élever, s'enfler, disparaître en un moment; sa mémoire sera semblable à la cendre que le vent emporte, et sa tête orgueilleuse réduite en poudre, dit un prophète (*Job.*, XIII), lorsque la mort arrêtera le cours de son ambition. Alors ces arrogants, qui s'élevaient avec tant de faste, seront misérablement couchés dans la poussière, couverts de pourriture et d'horreur, privés du secours de leurs richesses dans une honteuse pauvreté, éloignés des charmes de leurs plaisirs dans une tristesse affreuse, dépouillés de l'éclat de leurs honneurs dans une éternelle infamie, pendant que, pour comble de désespoir, ils verront les humbles triompher dans la gloire qu'ils auront perdue, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÈME.

Du danger des richesses.

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bisso : et epulabatur quotidie splendide... et sepultus est in inferno.

Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours... et il eut l'enfer pour sépulture (*Luc.*, XVI, 19, 22).

Saint Augustin (*De Lib. Arb.*, lib. II, c. 19) remarque trois sortes de biens établis de Dieu pour le salut de l'homme : les uns, au-dessus de lui, comme les grâces et les vertus, sans lesquelles il ne peut bien vivre; les autres, au dedans de lui, comme les affections et les facultés de l'âme, par lesquelles il vit bien; les derniers, au-dessous de lui, comme les richesses indifférentes par elles-mêmes pour le bien et pour le mal. Il devait aimer les premiers, user des seconds, mépriser les autres; mais ce bel ordre est renversé; nous voyons les vertus négligées dans la pratique, les puissances de l'âme corrompues dans leur usage, les richesses seules adorées, et chacun appliqué, ou à les acquérir avec

peine comme le bien unique , ou à s'y reposer avec honneur comme dans le bien véritable.

Telle fut l'erreur de ce riche de notre Évangile , qui doit être aujourd'hui la terreur de tous les autres. Indifférent pour les biens du ciel , insensible aux charmes de la vertu , enseveli dans l'oubli de Dieu , terrestre dans ses désirs , il ne s'occupait que de ses richesses ; et aveuglé par la pompe , ou corrompu par les délices de son état , il oubliait tous les devoirs de sa religion pour jouir des douceurs de sa fortune , et courait aux supplices de l'enfer par les plaisirs de la terre , *Homo quidam erat dives... et sepultus est in inferno*. Et ce n'est pas ici , Messieurs , le portrait d'un homme particulier que je vous propose , c'est celui de tous les riches qui doivent s'y reconnaître et comprendre , par un exemple si terrible , que leur état est dangereux , que la vertu s'accorde mal avec l'abondance , la religion avec la fortune , les biens du ciel avec ceux de la terre , et qu'ils courent peut-être aux mêmes peines par les mêmes plaisirs.

Il est donc important de combattre les fausses idées qu'on a des richesses , pour apprendre à ceux qui les ont à les craindre , et à ceux qui en sont privés à ne les désirer jamais. Or , ou les possède , ces richesses , ou comme l'apanage innocent de sa naissance , ou comme le prix légitime de son travail , et elles sont presque toujours le fruit du péché. On les désire comme un moyen favorable de faire le bien , et elles sont presque toujours l'instrument du péché. On les estime comme une faveur du ciel , et elles sont le plus souvent la peine du péché. Richesses véritablement méprisables que le péché n'abandonne jamais ! Elles en sont le fruit dans leur acquisition , l'instrument dans leur usage , la peine dans leurs effets ; c'est tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

La première erreur qui aveugle l'esprit , et qui corrompt le cœur des riches dans la possession de leurs biens , c'est qu'ils en examinent peu l'origine. Ils se cachent presque toujours l'injustice qui les produit ; et les regardant tantôt comme un bienfait de la fortune , et tantôt comme le prix légitime de leur industrie , ils oublient que ces biens sont les fruits de leurs péchés , et qu'au lieu d'en faire l'objet de leur complaisance , ils devraient être le sujet éternel de leur pénitence et de leurs larmes , parce qu'en multipliant leurs trésors , ils ont corrompu leur cœur , dit saint Augustin , *De arcu gaudes , de corde non plangis*.

Jésus-Christ le comprenait sans doute , Messieurs , lorsque , pour nous inspirer le mépris des richesses , il les appelait du nom d'iniquité , *mammona iniquitatis* , regardant peut-être leur première distribution comme un effet du péché. Car sans la chute du premier homme , les biens n'eussent point été partagés entre ses enfants , tout eût été com-

mun comme le soleil qu'on voit , et l'air qu'on respire : l'amour du bien propre eût été banni d'une société si douce ; l'avarice , l'envie , les procès ne l'eussent jamais troublée , et ce triste mot de tien et de mien , source funeste de nos froideurs , dit saint Chrysostome , eût été inconnu à des hommes tous également riches , sans avarice , et élevés sans envie. Mais le péché qui partagea notre cœur partagea toutes choses avec lui ; chacun , détaché de ce bien commun et infini qui faisait sa félicité , s'attacha au bien particulier qui fait sa misère , et la cupidité le rendant timide pour ce qu'il avait , et avide pour ce qu'il n'avait pas , borna tous ses soins à celui de s'enrichir , et de dépouiller les autres. Mais pourquoi faire venir de si loin l'injustice des richesses ? c'est en nous que Jésus-Christ les regarde , c'est en nous qu'il les condamne quand il les nomme des fruits d'iniquité , parce qu'en effet nous les tenons presque toujours , ou de nos injustices , ou de celles de nos pères , dit saint Jérôme : *Dives aut iniquus , aut hæres iniqui*.

Que ceux qui regardent leurs biens comme un apanage innocent de leur naissance remontent un peu plus haut , qu'ils observent de quelle main ils les tiennent , dans quels emplois leurs pères les ont acquis , par quels artifices ils les ont augmentés , avec quelle injustice ils les ont partagés entre leurs enfants , élevant les uns aux honneurs pour satisfaire leur ambition , condamnant les autres à la retraite pour contenter leur avarice , prodiges pour ceux qu'un amour aveugle avançait , avares pour ceux qu'une fausse piété sacrifiait , ingénieux à dépouiller les uns pour enrichir les autres ; qu'ils observent , dis-je , cette conduite injuste dans leurs pères , et ils avoueront qu'ils sont les successeurs de leur iniquité comme de leur fortune , et qu'ils seraient compagnons des pauvres qu'ils méprisent , s'ils n'étaient héritiers des pécheurs , *hæres iniqui*. Mais sans aller troubler les cendres de tant de malheureux pères qui payent peut-être aujourd'hui dans les enfers la peine de leurs biens ou mal acquis ou injustement partagés , parlons aux riches qui nous écoutent encore , et disons qu'il en est peu qui n'aient sujet de rougir de leurs richesses , puisqu'elles sont d'ordinaire le fruit du péché qui les acquiert , qui les conserve , qui les augmente presque seul.

1. S'il y a quelque état où la possession des biens puisse paraître légitime , c'est celui des grands. Ils naissent riches , et la même Providence qui leur donne un rang distingué parmi les hommes , leur donne aussi de quoi les soutenir. Éloignés des soins populaires du négoce , ils en ignorent les infidélités , ils en détestent les usures , et vous diriez qu'ils ne doivent leurs richesses qu'à leur naissance ou à leur vertu ; mais sivez-les dans les égarements de leur ambition , ne verrez-vous pas bientôt leurs biens légitimes dissipés , leurs créanciers frustrés , leurs vassaux opprimés ; eux appliqués à se soutenir par les violences , à se

relever par les vexations, à supplanter les autres par les calomnies, à s'attirer les faveurs du prince par des flatteries indignes, par des conseils injustes, par des complaisances criminelles; en un mot à rebâtir leur fortune sur les ruines de leur conscience et de leur salut? Mais laissons-les dans leur aveuglement, ces grands du siècle, et faisons voir que dans les conditions communes les richesses ne s'acquièrent que par le péché.

Je ne parle pas de ceux qui s'enrichissent par des péchés grossiers, qui acquièrent des biens aux dépens de leur pudor, qui vivent délicieusement des fruits de leur libertinage, et dont la magnificence est bien moins la preuve de leur qualité que le triomphe de leur iniquité; ces abominations sont rares, et l'on en voit peu qui n'aient mieux une honnête pauvreté qu'une fortune infâme et déshonorée. Je ne parle pas non plus de ces professionnels honteux où l'on s'enrichit sur le théâtre des péchés d'autrui, où des âmes vénales sont payées pour allumer les passions, pour sacrifier leur voix, leur beauté, leur personne aux yeux dolentes du peuple, où des hommes oisifs et sensuels vont acheter le feu qui les consume, où la curiosité des riches entretient la magnificence des comédiens, et ne soulage pas la nécessité des pauvres, comme en gémit saint Augustin: *Ex superfluis divitum luxuriantur histriones, et necessaria vix habent pauperes*: ces emplois sont odieux par eux-mêmes; ceux qui en aimant le plaisir en méprisent la profession, et si l'on s'y donne, peut-être n'est-ce pas tant par les biens qu'on y acquiert que par les maux qu'on y fait et qu'on y enseigne.

Je parle surtout de ces emplois honnêtes devant les hommes, où l'on opprime le peuple sous prétexte d'enrichir le prince, où l'on satisfait son avarice à l'ombre de son devoir, où l'on élève bientôt sa famille sur les ruines de cent autres; de ces emplois, où la fortune naît tout d'un coup du sein de la poussière, et qui, comme des torrents impétueux, ramassent, dans un seul endroit, toute la graisse de la terre et les fruits de la campagne qu'ils ont désolée. Peut-on douter que des biens acquis de la sorte ne soient les fruits de l'iniquité?

Ne vous flattez pourtant pas, Messieurs, que les biens ne puissent être mal acquis que par ces voies odieuses; l'injustice règne aujourd'hui partout, et les emplois les plus innocents ne sont exempts, ni de fourberies, ni de cupidité. Le barreau, établi pour rendre à chacun le bien qu'il a perdu, ne sert presque plus qu'à ravir celui qui lui reste encore; malgré les sages précautions du prince on y consume les parties par des chicanes prolongées, on y vend au poids de l'or des avis et des paroles inutiles, on y gagne sans scrupule d'un trait de plume la sueur de plusieurs mois. Là, la mauvaise cause trouve des langues vénales pour la défendre comme la meilleure. Là, l'on achète des domestiques l'accès auprès des maîtres. Là, le meilleur droit ne se soutient que par présents,

ne se défend que par intrigues, ne triomphe que par faveur. D'où viennent donc, pour l'ordinaire, à ceux de cette profession les biens qu'ils possèdent, n'est-ce pas de ces charges achetées par ambition et exercées par intérêt? de ces charges, où l'on a mille fois laissé périr la veuve par ignorance, si on ne l'a pas trahie par lâcheté; où l'on a laissé perdre la bonne cause par inapplication, si on ne l'a pas abandonnée par respect humain; où l'on a laissé triompher l'injustice par timidité, si on ne l'a pas soutenue par politique. Encore une fois, n'est-ce pas par ces voies injustes que leurs richesses se sont accumulées, et tout ce qu'ils ont entre les mains n'est-il pas le fruit de leurs péchés, dit le prophète: *In manibus eorum iniquitates sunt, dextera eorum repleta est muneribus?*

Le commerce établi de Dieu pour entretenir parmi les hommes une société avantageuse, pour faire régner sur la terre une image de cette charité du ciel qui rend tout commun; le commerce n'est-il pas aujourd'hui la source des infidélités, et le canal le plus ordinaire des biens mal acquis? Que ce marchand remonte à l'origine de ses richesses, ne trouvera-t-il pas qu'elles se sont insensiblement accrues par le débit injuste de ses marchandises, par ses excès à les surfaire, ses artifices à les farder, ses mensonges pour en exagérer le prix? Ne reconnaîtra-t-il pas, s'il est sincère, qu'il a mille fois profité de l'ignorance des simples pour les surprendre, de la misère des pauvres pour les raçonner, de l'opulence des riches pour les tromper sans scrupule, et ne comprendra-t-il pas qu'après tant d'infidélités, il n'est devenu riche que par le péché?

Passion aveugle des richesses, jusqu'à quand fascineras-tu l'esprit des chrétiens? Jusque à quand oublieront-ils que ce qu'ils perdent est plus précieux que ce qu'ils acquièrent; que la foi qui les sanctifie vaut mieux que l'or qui les enrichit; qu'il ne leur sert de rien de devenir puissants, s'ils cessent d'être justes; et que tout ce qu'ils amassent avec tant d'avidité ne descendra point avec eux dans le tombeau, et ne pourra corrompre le Dieu terrible qui les doit juger? Cependant on préfère ses biens à son innocence, dit saint Augustin (*In Psal. CI*). On triomphe de ses injustices, on s'applaudit des progrès de sa cupidité, et l'on ne gémit pas de la perte de sa foi. Mais qu'on pense sérieusement à ce qu'on gagne et à ce qu'on perd, dit ce Père: on gague des biens que le temps consume, que des héritiers indignes dissipent, que la mort enlève; et l'on perd la justice que le tombeau respecte, que Dieu récompense, que l'éternité couronne, quel aveuglement! *Acquisivit pecuniam, perdidit justitiam* (*Ibid.*).

Et nous, prêtres du Seigneur, qui devrions être autant au-dessus du peuple par notre détachement, que nous y sommes par notre ministère, nos biens, pour être plus saints, en sont-ils plus légitimement acquis? Non, Messieurs; car vivre de l'autel sans servir à l'autel, jouir des revenus des bénéfices

sans en remplir les devoirs, s'enrichir des aumônes des fidèles et ne jamais gémir pour eux ; prier par coutume, monter à l'autel par avarice, s'élever aux dignités par intrigues, prêcher par vanité, est-ce avoir un droit légitime au patrimoine de saint Pierre, ou plutôt, n'est-ce pas acquérir par le péché ce qui ne doit être le prix que de la vertu ? N'est-ce pas, comme parle l'Apôtre, faire un trafic sordide avec les hommes, de la piété qui ne doit être qu'un saint commerce avec Dieu, *quæstum faciunt pietatem* ?

2. Pêche-t-on moins dans la manière de conserver ses biens que dans celle de les acquérir ? A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille condamner ici ces soins légitimes qui opposent un honnête économie à une folle prodigalité, qui règlent les dépenses superflues par une sage modestie, qui conservent aux enfants les biens de leurs pères, et qui pensent à leur établissement par prudence, sans s'entêter de leur grandeur par ambition ; c'est un devoir d'en user ainsi. Mais je blâme ces ménagements sordides où l'avarice retient ce que la charité devrait répandre, où l'on réserve pour des accidents éloignés ce qui devrait soulager des misères présentes, où les teignes rongent, selon l'Evangile, ce que les pauvres devraient consumer. Je blâme ces procès mal fondés, par lesquels on se maintient dans le bien d'autrui, où l'on supplée au défaut du droit par l'abondance de la faveur, où l'on se croit dispensé de payer ses dettes, quand on ne le peut sans réformer sa table et son train, où l'on entretient de grands équipages aux dépens des créanciers et des pauvres qui en gémissent ; *Dum superbit impius, incenditur pauper*. Conserver ses biens par de telles voies, n'est-ce pas les devoir au péché ? Hé ! que sont-ils donc ces biens périssables pour sacrifier ainsi tous ses devoirs pour eux ? Méritent-ils qu'on se perde, qu'on dépouille le prochain, qu'on irrite Dieu pour les posséder, dit saint Bernard après le prophète, *Propter quid irritavit impius Deum* ?

3. Encore pourrait-on se consoler si, content de conserver ses biens par attachement, on ne continuait pas à les multiplier par injustice. Mais le cœur d'un avare ne se borne jamais, dit saint Augustin, et ne pouvant trouver son repos que dans la possession d'un tout, il est toujours mécontent de ce qu'il ne possède qu'en partie, et travaille avec empressement à acquérir le reste ; *In toto requies, in parte labor*. Je sais, Messieurs, qu'il y a des moyens légitimes d'augmenter ses biens : se retrancher au nécessaire, ne donner ni dans les entêtements de l'ambition, ni dans les folles dépenses de la vanité, être toujours propre sans luxe, libéral sans profusion, content de la médiocrité, indifférent pour la pompe et l'éclat, c'est le moyen de voir croître ses biens sans injustice, et de les posséder sans scrupule. Mais quel est celui qui les augmente par là, plus content d'être frugal avec son bien que somptueux avec celui des autres, et de s'enrichir par des épargnes honnêtes que par des usures

cruelles ? Ah ! ces moyens sont trop lents pour la cupidité des hommes, il faudrait des siècles entiers pour former une grande fortune. Mais quand on sait profiter des disgrâces des malheureux sous prétexte d'y compatir, quand on les dépouille par ses usures sous prétexte de les secourir par charité, quand on tire le sang des peuples sous prétexte de fournir aux besoins de l'Etat ; ah ! c'est alors que les revenus se multiplient, que la magnificence s'augmente, et que la fortune, toujours lente pour la vertu, s'empresse de favoriser le crime.

Mais sachez-le, chrétiens, ses faveurs injustes ne durent jamais longtemps. Quand on s'est élevé par l'iniquité, l'on tombe bientôt de même, dit le grand saint Augustin. Tel qui s'enrichit des dépouilles des autres en trouvera qui s'enrichiront des siennes. Tel qui abuse de son pouvoir pour élever sa fortune, en trouvera de plus puissants que lui pour la renverser. Tel qui s'engraisse du sang des peuples, en verra d'autres s'engraisser du sien. Car toute la vie se passe à se dépouiller ainsi les uns et les autres, continue ce Père. L'épervier qui déchire le moineau est lui-même la proie de l'aigle ; et l'avare qui dépouille les pauvres amasse peut-être pour un plus avare que lui. *Præda tibi fuit minor, præda eris majori* (Aug., in *Psal.* CXXIII). Craignez donc pour vous-mêmes toutes les injustices que vous faites souffrir aux autres : si vous les persécutez, parce qu'ils sont riches, craignez de devenir riches de peur d'être persécutés, et apprenez par leur exemple à mépriser des biens qui leur causent tant d'alarmes. *Vel disce in illo quid fugias* (*Ibid.*).

Mais quand les hommes respecteraient votre fortune, et vous laisseraient jouir en paix de vos biens mal acquis, Dieu n'en saurait-il pas venger l'injustice ? S'il traite avec tant de sévérité ce riche de notre Evangile, qui ne s'était enrichi, ni par les vexations des emplois odieux, ni par les usures et les infidélités du commerce, mais qui vivait splendidement de l'héritage légitime de ses ancêtres, disent les Pères, quel est celui qui ne doit pas craindre un jugement terrible sur le sujet de ses richesses ? Je vais donc aujourd'hui, mon Dieu, faire devant vous une revue de tous mes biens, remonter jusqu'à leur source, et reconnaître sans me flatter s'ils ne sont point les fruits du péché. Si je les tiens de l'injustice de mes pères, je les consacrerai à racheter leurs fautes ; si je les dois à mes usures, je les prodiguerai en restitutions ; si ma conscience me reproche quelque négligence ou quelque infidélité dans les emplois qui m'ont enrichi, je les répandrai en aumônes, et je n'oublierai jamais cet oracle de Jésus-Christ : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il est assez malheureux pour perdre son âme. Mais si vos biens ne sont pas le fruit du péché dans leur acquisition, prenez garde qu'ils n'en soient l'instrument et l'occasion dans leur usage

SECOND POINT.

Ce serait une erreur de dire que les richesses sont mauvaises par elles-mêmes, qu'on ne peut être puissant sans être pécheur, allier l'innocence avec la fortune, ni prétendre aux biens du ciel, quand on possède ceux de la terre. Les Pères qui en ont exagéré les dangers, n'en ont jamais condamné la nature; et s'ils ont souvent gémi de la cupidité qui en abuse, ils ont aussi loué le détachement qui les méprise, et la charité qui les dispense. Abraham les possédait, dit saint Augustin, et il s'est élevé plus haut dans la gloire avec ses richesses, que Lazare par sa pauvreté; et si nous voyons aujourd'hui le mauvais riche dévoré de flammes dans les enfers, c'est la peine de son orgueil et non de ses biens, *Non divitiis, sed superbia cruciatur* (*Aug., in Psal. LXXXV*), Dieu n'a garde de juger les hommes sur leur fortune extérieure, continue ce Père; c'est sur leurs dispositions secrètes qu'il les approuve ou qu'il les condamne. Toujours présent dans nos cœurs, la balance à la main, il y pese les sentiments des pauvres comme ceux des riches, les murmures des uns comme l'orgueil des autres, les désirs de ce qu'on n'a pas comme l'attachement à ce qu'on possède, *Stateram Dei non vides, cogitatio tua in illam levatur* (*Ibid.*).

Cependant il faut l'avouer, Messieurs : quelque indifférents que soient ces deux états en eux-mêmes, la pauvreté est beaucoup plus avantageuse; et si elle fut d'abord la peine du péché, elle en est devenue le remède. Semblable à ces eaux indifférentes dans leur source, qui prennent parmi les minéraux où elles coulent des qualités salutaires, la pauvreté est devenue médicinale en Jésus-Christ. Il n'en est pas ainsi des richesses qu'il ne posséda jamais; peu de personnes savent en user, parce qu'il n'en usa pas, et si Dieu les donne aux hommes comme des liens par lesquels il veut se les attacher, ce sont de ces chaînes précieuses dont on chargeait autrefois les esclaves par ostentation, et qui bien loin de les attacher davantage à leurs maîtres, étaient pour eux une tentation de se les approprier et de s'enfuir. Telle est la conduite de la plupart des riches; au lieu de regarder leurs biens comme de puissants motifs de s'attacher à Dieu, ils en abusent pour s'en éloigner, et de l'occasion de leur salut, ils font l'instrument de leur perte, *Homoliquidam erat dives... et sepultus est in inferno*.

Cherchons, s'il vous plaît, la source d'un si grand abus, et descendant dans le cœur des riches qui nous écoutent, sondons leurs dispositions, et voyons d'où vient qu'ils abusent pour se perdre de ce qui les pourrait sanctifier. J'en trouve, Messieurs, deux grandes raisons: les richesses étouffent la religion et nourrissent l'impiété dans ceux qui les possèdent. Attachons-nous, s'il vous plaît, à ces deux idées.

1. Il est difficile d'être en même temps bien riche et bien vertueux. Occupé qu'on est du soin de sa fortune, on néglige aisé-

ment les devoirs de sa religion, l'on ne donne à Dieu que les moments perdus qu'on dérobe au monde, on ne pense au ciel que quand on ne trouve plus à s'amuser sur la terre, en un mot la religion demande l'homme tout entier, et la sollicitude des biens du monde ne lui en laisse que la moindre partie. Car si vous donnez quelques pensées superficielles au soin de votre salut, riches du monde, ne réservez-vous pas d'ordinaire toute votre application, tous vos soins, tout le fond de votre cœur pour vos richesses; et lors même que vous semblez adorer votre Dieu au pied des autels, n'êtes-vous pas souvent des idolâtres qui ne vous occupez que de vos biens, et qui n'adorez que votre fortune? Ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul que les richesses sont le dieu de ceux qui les aiment, qu'on est idolâtre quand on est avare, et que quiconque donne son cœur à ce métal insensible, n'est pas moins criminel que celui qui lui offre de l'encens, *avaritia idolorum servitus*.

Voilà, chrétiens, la religion monstrueuse de la plupart des riches. Ils n'ont qu'une foi morte, qu'une espérance faible, qu'une charité languissante. L'éclat de ce qu'ils voient leur fait oublier ce qu'ils doivent croire; la douceur de ce qu'ils possèdent leur fait négliger ce qu'ils doivent espérer, et ce qu'ils aiment sur la terre ne leur laisse plus d'amour pour le ciel. Comme ils sont sans foi, tout ce qu'on leur dit de l'éternité ne les touche pas; ils regardent comme des fables ingénieuses tous les supplices dont on les menace; ou du moins s'ils n'ont pas assez d'impiété pour en douter, ils ont assez d'amour-propre pour n'y penser jamais. Enivrés des douceurs de leur fortune présente, ils se croient dispensés des rigueurs de la pénitence, ils la regardent comme le partage des pauvres ou des religieux; ils n'écoutent, ni les Ecritures qui les y condamnent, ni les prédicateurs qui les y exhortent; et pour les convaincre du besoin qu'ils en ont, dit le mauvais riche, au sujet de ses frères, ce n'est pas assez que les prophètes parlent, il faudrait que les morts ressuscitassent, *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent*.

Comme ils sont sans espérance, on ne les peut détacher de ce qu'ils possèdent: tout bornés à la terre, ils ne voient rien dans le ciel qui les puisse dédommager de la perte de leurs biens: ce détachement de cœur qu'ordonne l'Evangile est pour les anachorètes et non pas pour eux, et la nécessité spécieuse, ou d'élever leur famille, ou de soutenir leur rang, borne toute leur confiance à l'amour de leur bien.

Enfin, comme les riches sont sans charité, ils n'aiment Jésus-Christ ni dans lui-même, ni dans ses membres. Ils ne l'aiment pas dans lui-même, dit saint Augustin: car que Dieu leur donne le choix, ou de perdre tous leurs biens pour lui, ou de les posséder sans lui; qu'il leur dise: Riches, vous voilà dans une pleine abondance, vous voyez votre famille établie, vos honneurs multipliés, votre nom

distingue parmi les hommes ; rien ne manque, ni à votre gloire, ni à vos désirs ; choisissez maintenant, ou de passer toute l'éternité dans une fortune si douce, et de ne me voir jamais, ou de la perdre pour me posséder. Si, dis-je, il leur parlait de la sorte, hélas ! combien en verrait-on prendre le mauvais parti, et renoncer sans peine à la possession de Dieu pour se maintenir dans celle de leurs richesses ? Je suis content de mon état, dirait-on. Je goûte dans mon abondance tous les plaisirs que je désire, je me suis passé jusqu'ici de voir Dieu, je puis m'en passer encore, et vivre heureux sans le posséder ! Donner dans ces sentiments, n'est-ce pas être sans amour de Dieu, et par conséquent tous ces riches qui renonceraient de bon cœur à l'espérance de le posséder pour s'immortaliser sur la terre, oseraient-ils se vanter de l'aimer ? Non, non, Seigneur, s'écrie saint Augustin, cette gloire n'appartient qu'à ces âmes désintéressées qui répondent dans le fond de leur cœur : Otez-nous, Seigneur, tout ce que nous possédons, si nous sommes privées de celui par la libéralité duquel nous le possédons, *Nolumus omnia que dedit, si non dat seipsum qui omnia dedit* (*Aug., in psal. LXXXV*).

Mais comment les riches aimeraient-ils Dieu dans lui-même, ce Dieu qui ne tombe point sous les sens, ce Dieu qu'ils n'écourent, qu'ils ne consultent, qu'ils n'adorent presque jamais, s'ils ne l'aiment pas dans les pauvres qu'ils ont tous les jours devant les yeux ? Or, qui pourrait dire, riches du monde, avec quelle indifférence vous les écoutez, avec quelle dureté vous les rejetez, avec quelle horreur vous les regardez ? Accoutumés à des spectacles charmants qui ne font naître dans votre esprit que d'agréables idées, vous ne pouvez soutenir ces tristes objets des misères humaines qui vous condamnent peut-être en secret, qui vous reprochent ces concussions qui les ont dépouillés, ces habits pompeux teints de leur sang, ces superfluités entretenues de leur nécessaire, ces délices détremées de leurs larmes, cette abondance coupable de leur pauvreté, soit qu'elle l'ait produite, soit qu'elle ne la soulage pas. Tel est le crime du riche que l'Evangile nous propose. Lazare découvre ses ulcères à ses yeux, il lui fait entendre ses soupirs, il lui raconte ses besoins ; mais ce cœur barbare, que l'usage des richesses a endurci, ne s'attendrit pas : il ne peut voir dans ce malheureux une corruption qui l'avertirait de la sienne, une maladie qui le ferait penser à la mort. Il ne peut entendre des soupirs qui troubleraient pour quelques moments ses joies criminelles, ni soulager des besoins qui déroberaient quelque chose à ses plaisirs. Que Lazare souffre, pourvu que le riche nage dans les délices ; que Lazare rougisse de sa nudité, pourvu qu'il se glorifie de son luxe ; que Lazare meure de faim, pourvu que sa table soit magnifiquement couverte. O effet monstrueux des richesses, de fermer ainsi le cœur aux doux mouvements de la compassion naturelle, et d'y étouffer les maximes les

plus saintes de la religion chrétienne !

Car on se flatte qu'on n'est riche que pour vivre dans un lâche repos et dans cette molle indolence où l'on voit languir la plupart des chrétiens, comme si l'oisiveté que Jésus-Christ condamne dans tous les hommes n'était un péché que pour les malheureux. On se flatte qu'on a dans ses richesses un titre d'impénitence, qu'on peut se rédimmer des peines de ses péchés par de légères aumônes, qu'on est dispensé d'être sévère à soi-même quand on est charitable pour les autres : comme si un vice pouvait être autorisé par une vertu, comme si l'on achetait le droit d'être sensuel en devenant charitable, comme si la pénitence n'était que pour ceux qui n'ont pas le moyen de l'éviter. C'est cependant ainsi que les richesses sont l'occasion du péché ; elles empêchent la pratique des vertus pénibles, elles étouffent les sentiments de la religion, elles facilitent le vice, elles nourrissent l'impiété.

2. Impiété d'autant plus inexorable en vous, riches du monde, que ce n'est pas la nécessité qui vous y porte comme les pauvres ; c'est votre abondance qui est la mère de votre iniquité, dit le prophète. Plus Dieu vous a comblés de biens, plus vous lui marquez d'ingratitude ; et semblables à ces terres grasses qui changent en vapeurs et en nuages les rosées du ciel les plus douces, vous outragez Dieu par ses propres faveurs, vous outragez Dieu par ses propres bienfaits ; et ces richesses qui devraient vous faciliter la vertu, ne servent qu'à nourrir l'insolence de vos passions, *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*. Car, observez-le, s'il vous plaît, avec moi, Messieurs, quel usage fait-on de ses biens ? Si l'on est ambitieux, n'est-ce pas par eux que sans mérite et sans capacité l'on s'ouvre un chemin à tous les honneurs qu'on désire ? Si l'on est voluptueux, n'est-ce pas par eux qu'on trouve le moyen de se faciliter tous les plaisirs ? Si l'on est sensuel, ne trouve-t-on pas dans ses richesses de quoi contenter tous les désirs de l'amour-propre, de quoi fournir aux raffinements de la délicatesse, de quoi soutenir les superfluités du luxe, la pompe des équipages, la fureur du jeu ? Enfin, est-il une seule passion que l'abondance ne favorise, et sans une grâce spéciale du ciel, peut-on être riche sans être vicieux ?

Non, sans doute, Messieurs, et l'Eglise le comprend bien, lorsque priant pour les grands du monde, elle vous conjure, ô mon Dieu ! de les délivrer, non pas de ces péchés communs où les pauvres tombent comme eux, mais de ces vices monstrueux qui semblent être le partage des riches, *Vitiatorum monstra devitare*. Car pour les pauvres, s'ils ont des passions, elles sont faibles, elles sont impuissantes, et s'ils ne sont pas innocents par vertu, ils le sont au moins par nécessité ; mais pour les riches, ils peuvent tout ce qu'ils désirent, leurs passions sont vives, puissantes, victorieuses. Hé, de quoi n'est point capable la cupidité de l'homme, quand rien ne lui résiste, et que tout la sou-

tient? Vous le voyez, Messieurs, dans le riche de notre Evangile, sa sensualité n'a point de bornes, son abondance lui fournit tout ce que son intempérance désire, ses festins sont continuels comme ils sont splendides, et toujours plongé dans les délices, plus il satisfait sa cupidité, plus elle se fortifie, *epulabatur quotidie splendide*. Son orgueil est extrême, il n'est point de marque de grandeur qu'il n'affecte, la pompe des habits qu'il porte le confond avec les rois; et, sous prétexte qu'il est riche, il se flatte comme tant d'autres qu'il peut sortir des bornes de sa qualité, que tout le luxe qu'il peut soutenir lui est permis, et que cet état extérieur qui doit distinguer les conditions, est justifié par les richesses s'il n'est pas soutenu par la naissance, *Induebatur purpura et bysso*.

Tels sont aujourd'hui les sentiments des riches. Tout ce qu'ils peuvent leur est permis; équipages, plaisirs, grandeurs, disinctions, magnificences, rien n'est au-dessus d'eux. Mais pendant que leur esprit ambicieux se laisse emporter à l'effort de sa vanité, et cherche toujours ce qui est au-dessus de lui, ils ne voient jamais le pauvre Lazare à leurs pieds, le bruit de leur train les empêche d'entendre ses cris; et pour les confondre, il faut que les chiens qu'ils nourrissent, plus sensibles qu'eux, viennent lécher ses ulcères et soulager son mal, *Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus*. Qui ne craindrait donc des richesses qui sont la source de tant de péchés? Qui pourrait être désormais assez téméraire pour les désirer, assez présomptueux pour les posséder sans trembler, assez aveugle pour murmurer de leur perte, et pour ne pas avouer avec saint Augustin que les disgrâces qui nous les enlèvent sont des coups de la miséricorde, que Dieu ne nous ôte nos biens que pour affaiblir nos passions et pour nous ôter les moyens de les satisfaire: *Cum copiosus libidines inopes reddit, misericorditer adversatur*.

TROISIÈME POINT.

Que ne puis-je encore vous faire voir, Messieurs, que si les richesses sont l'instrument du péché, elles en sont aussi la peine, et que si Dieu les donne quelquefois aux justes pour en user selon ses ordres, il les laisse tous les jours usurper aux impies, afin qu'ils y trouvent les inquiétudes qui les déchirent, les ténèbres qui les aveuglent, les privations sensibles qui les tourmenteront toute l'éternité. A les voir, ces riches sensuels, dans le cours de leurs prospérités, tranquilles dans la jouissance de leurs plaisirs, exempts des peines de la vie, respectés des hommes, épargnés de Dieu même, rien de plus doux que leur état; mais c'est une mer qui vous paraît calme dans la bonace, et qui cache toujours des tempêtes et des écueils dans son sein, dit saint Bernard, *Magnos hic campus montes habet*. A voir la voie large où ils courent, rien de plus délicieux ni de plus digne d'envie; mais si l'on pense au précipice où elle aboutit, rien de plus terrible, dit saint Augustin, *Via latitudinem vides, finem non vides*. Vivre ici dans l'abon-

dance de toutes choses, nager dans les délices, ne rien refuser à ses sens, quoi de plus charmant? Mais courir par là à une indépendance éternelle, à des supplices sans fin, à des douleurs sans remèdes; n'avoir dans l'enfer, pour domestiques, que des démons qui vous tourmentent; pour objet, que des pauvres qui vous reprochent vos duretés; pour vêtement superbe, qu'une robe de flammes; pour adoucissement, que l'espérance d'une goutte d'eau qu'on n'obtiendra pas: quoi de plus désespérant et de plus affreux? Voilà cependant, riches du monde, qui abusez de votre fortune, où doivent se terminer tant de délices, à désirer une goutte d'eau toute l'éternité, et à ne l'obtenir jamais! Evitez une fin si terrible, mes chers frères. Examinez-vous sur vos biens, et s'ils sont le fruit du péché, restituez-les; s'ils sont l'occasion du péché, sanctifiez-les; s'ils sont la peine du péché, méprisez-les, et les employez à acheter le ciel. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CAREME.

Effets de la charité dans l'âme.

Homo erat paterfamilias qui plantavit vineam, et sepem circumdedit ei, et fecit in ea torcular.

Un père de famille ayant planté une vigne, l'enferma d'une haie, et creusant dans la terre, il y fit un pressoir (Matth., XXI, 33).

Il est assez surprenant, mes frères, que Jésus Christ n'étant descendu du trône de sa gloire dans les humiliations de notre nature, que pour apporter la vérité aux hommes, il l'ait pourtant toujours couverte de quelque nuage qui la dérobaît à leurs yeux: ce qui n'est pas seulement arrivé dans sa personne où la vérité éternelle, je veux dire le Verbe du Père, s'est éclipé sous les ombres de notre chair; mais encore dans sa parole dont il a voulu couvrir les sens mystérieux sous des expressions figurées. S'il était permis à l'homme de rendre raison de la conduite de Dieu, je dirais, Messieurs, que comme le but principal de Jésus-Christ était de perfectionner la religion des Juifs, qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre et à l'extérieur, il voulut se servir de leur inclination même pour les faire passer plus agréablement du corps à l'esprit, de la figure à la réalité, de l'ombre à la vérité. Ou plutôt, pour dire quelque chose de plus juste, il voulut tempérer la lumière et l'éclat de ses vérités, de telle sorte que les réprouvés pussent trouver dans leur obscurité de quoi se perdre, et les élus, dans leur clarté, de quoi se sauver.

C'est dans ce sens qu'il disait à ses apôtres, que pour eux qu'il avait choisis de toute éternité pour être les compagnons de sa gloire aussi bien que de ses ignominies, ils avaient reçu la grâce de comprendre clairement les mystères du royaume des cieux; mais que les Juifs au contraire ne les pouvaient connaître que par des paraboles: *VOBIS DATUM EST NOSSE MYSTERIA REGNI CÆLORUM, ILLIS AUTEM IN PARABOLIS*. Ainsi tant que ces esprits terrestres ne s'élèveront point au-dessus de la

lettre à laquelle ils s'attachent ; tant que par l'empire promis par les prophètes au Messie qu'ils attendent , ils ne comprendront qu'un royaume de la terre et qu'une dignité passagère, ils ne reconnaîtront jamais Jésus-Christ ; tant que par la parabole d'une vigne, ils ne comprendront , ni le monde, ni la synagogue, ni l'Eglise, ni l'âme du fidèle, ils n'ont garde de reconnaître que ce sont eux qui, étant chargés du soin de la cultiver, ont impitoyablement fait mourir, non-seulement les serviteurs, mais le fils même du père de famille dont ils la tenaient ; non-seulement les prophètes, mais Jésus-Christ envoyé au monde après eux pour en recueillir le fruit. Cette parabole fut donc assez obscure pour les perdre, quoiqu'elle fût en même temps assez claire pour les sauver.

Mais pour vous, mes frères, qui avez les yeux assez perçants pour découvrir dans l'obscurité de mon texte la vérité qui y est cachée, vous ne doutez pas que cette vigne dont je parle ne soit votre âme même, et que Jésus-Christ en vous disant que la main de son Père, qui a pris soin de la planter et de la défendre, *Plantavit vineam et sepem circumdedit ei*, se dispose à en recevoir bientôt le fruit, *Fodit in ea torcular* ; vous ne doutez pas, dis-je, qu'en vous parlant de la sorte, il ne vous avertisse du soin que vous devez avoir de cultiver une vigne si féconde. C'est à quoi je prétends vous exhorter aujourd'hui, lorsque le Saint-Esprit nous aura éclairés vous et moi pour bien pénétrer le sens de notre parabole. Demandons-lui ses lumières par l'intercession de Marie, qui connut si clairement toutes les vérités après qu'elle eut conçu la vérité éternelle dans son sein au salut de l'ange, qui lui dit, comme nous allons faire : *Ave, Maria*, etc.

Je remarque, Messieurs, que le nom le plus ordinaire que Dieu donne à son peuple dans les saintes Ecritures, c'est celui de vigne : *Vinea Domini exercituum domus Israel est*. Aussi peut-on trouver dans ce nom mystérieux plusieurs rapports très-justes avec ce peuple bien-aimé que Dieu avait choisi pour son héritage. Mais ce qui me surprend, c'est que celui qui prend la qualité de Roi des rois, de Souverain des souverains, de Seigneur des armées, veuille bien joindre à tant de titres augustes celui de Maître de cette vigne animée et spirituelle dont nous parlons : *Vinea Domini exercituum domus Israel*. Et j'aurais peine à revenir de mon étonnement, Messieurs, si je ne m'apercevais que Jésus-Christ, qui connaissait parfaitement ce qui pouvait être agréable à son Père, ne lui donne aucune de ces qualités auxquelles les hommes ont attaché une idée de grandeur et de souveraineté, mais seulement celle qu'il mérite par le soin merveilleux qu'il a de cultiver cette vigne : *Pater meus agricola est*.

En effet, si les noms qui sont des monuments éternels de nos travaux nous sont les plus glorieux, Dieu n'a-t-il pas raison de prendre la qualité de Maître de ce peuple en faveur duquel il opéra tant de prodiges ? Ne

l'a-t-il pas arraché par un effort de sa puissance de la terre des Egyptiens, pour le transplanter comme une vigne féconde dans ces pays délicieux, où le miel et le lait étaient les ruisseaux ordinaires qui l'arrosaient : *Vineam de Ægypto transtulisti (Psal. LXXIX)* ? Ne l'a-t-il pas toujours soutenu, comme un appui favorable, sans lequel ce peuple eût été l'opprobre de ses ennemis, et cette vigne eût toujours rampé dans la boue et dans la poussière ? N'a-t-il pas porté sa fécondité jusqu'à égaler les grains de sable que la mer renferme dans son sein, et les étoiles que le ciel étale à nos yeux ? En un mot, s'il a permis que cette nation sainte ait trouvé tant d'ennemis partout, n'était-ce pas afin que cette vigne taillée par le fer des tyrans qui la voulaient perdre, en devint, et plus pure, et plus féconde, et plus étendue ?

Oui, mes frères, ce sont là des effets qui nous font assez comprendre non-seulement combien les âmes des fidèles sont précieuses à Dieu, qui a tant travaillé pour elles avant d'en recevoir aucun fruit ; mais encore combien elles ont de rapport avec la vigne à laquelle Jésus-Christ les compare aujourd'hui. Je les passe tous pour m'arrêter à un seul, sur lequel je prétends établir le sujet de ce discours ; et je vous prie d'observer avec moi, pour bien comprendre la justesse de notre parabole, qu'une même humeur opère dans les plantes tous les effets merveilleux que la nature nous met tous les jours devant les yeux, et que la philosophie ne pourra jamais nous expliquer. Cette humeur est la vie de la plante, lorsqu'elle se répand imperceptiblement dans ses pores et dans ses fibres ; elle en est la force, quand elle s'affermi en écorce ; elle en est l'ornement et la beauté, quand elle se colore et se condense en fruit. Et la charité, Messieurs, cette humeur qui a sa source dans le ciel et non dans la terre, produit tous les mêmes effets dans la vigne spirituelle de notre âme ; elle la vivifie, elle l'embellit, elle la conserve ; elle la vivifie, parce qu'elle en est la racine ; elle l'embellit, parce qu'elle en est le fruit ; elle la conserve, parce qu'elle en est la force. Charité, vie, fruit et force de notre âme considérée comme vigne dans l'esprit de l'Evangile, ce sont mes trois points.

PREMIER POINT.

Il s'est trouvé des hérétiques assez matériels et assez grossiers pour soutenir que cette noble partie de nous-mêmes dont la nature n'est que lumière, les opérations que prodiges, la vie qu'amour ; que notre âme, dis-je, qui commande à ce corps comme une reine à son esclave, n'était pas plus noble dans son origine que lui ; puisque selon eux le même limon fut la matière de l'une et de l'autre. Ils prétendent appuyer leur erreur sur les paroles de l'Ecriture, qui dit que Dieu fit l'homme de boue, ce qui ne se peut entendre, disent-ils, du corps seul ; puisque l'homme est composé de corps et d'âme. Et lorsqu'on leur demande à quoi sert donc ce souffle que Dieu répandit dans ce limon pétri, ils répondent, et ceci fait fort à mon

sujet, Messieurs, que ce ne fut pas pour donner une âme à l'homme, mais pour vivifier celle qu'il avait déjà par l'infusion de l'amour : *Non tunc animam homini datam, sed eam, quæ jam inerat, Spiritu sancto vivificatam.*

Saint Augustin, qui rapporte ce sentiment, le réfute ; mais il ne me défend pas de croire ce qui est très-conforme et à la raison et à la piété, que Dieu ne put créer mon âme sans lui donner en même temps une vie conforme à sa nature, comme l'Écriture même me l'apprend : *Factus est homo in animam viventem.* Et quelle vie, mes frères, peut être conforme à la nature de l'âme, si ce n'est celle de l'amour ? N'est-ce pas uniquement par lui qu'elle agit ? N'est-ce pas ce ressort qui la tourne vers les objets auxquels elle se veut attacher ? Et saint Bernard n'a-t-il pas raison de dire que tous les sens de l'âme sont dans l'amour ; c'est l'œil par lequel elle voit, l'oreille par laquelle elle parle : *Sensus animæ charitas.*

En effet, Messieurs, si vous vous entretenez avec Dieu, ou pour adorer ses grandeurs, ou pour pleurer vos faiblesses, ou pour lui représenter vos besoins, que ce soit toujours l'amour qui forme vos pensées dans votre cœur, et vos paroles dans votre bouche ; autrement le Dieu auquel vous les adressez ne pouvant entendre que le langage de l'amour, il sera sourd à vos prières, parce qu'elles ne viendront pas du principe de vie qui les doit produire ; il les regardera comme les mouvements de ces cadavres qui remuent encore après leur mort, mais par l'impression de quelques esprits corporels qui les agitent, et non pas par le principe intérieur d'une véritable vie ; il vous regardera comme ces sarments qui étant séparés du cep et de la racine qui les soutenait poussent encore quelques bourgeons au dehors par la force de la sève qui leur reste, mais qui ne recevant plus l'humeur naturelle qui les doit nourrir, sesèchent et ne sont propres qu'à jeter au feu.

A m'entendre vous exhorter de la sorte de ne rien faire sans amour, peut-être me reprochez-vous que je vous donne un avis inutile, puisque notre âme ne pouvant être sans amour, selon saint Augustin, il faut nécessairement qu'elle agisse avec amour. Il est vrai, Messieurs, notre âme aime toujours, elle ne peut vivre un seul moment sans cette occupation et cet exercice si doux, il n'est pas plus naturel à notre cœur de palpiter, qu'il lui est naturel d'aimer : *Vita cordis amor est.* Mais le grand saint Augustin, qui n'est pas moins admirable dans la spéculation que dans la pratique de l'amour, le considère comme une source qui se partage en deux ruisseaux différents ; l'un est l'amour du monde qui s'appelle cupidité, l'autre est l'amour de Dieu que nous nommons charité : *Unus fons dilectionis intus saliens duos rivos infundit ; alter est amor mundi cupiditas, alter est amor Dei charitas.*

Je le reconnais, source d'amour, que tu coules toujours au dedans de nous-mêmes ; rien n'est capable de l'arrêter, ni de suspen-

dre ton cours pour un seul moment ; tu fais incessamment dans l'âme ce que le sang fait dans le corps, ce que l'humeur fait dans la plante, pour porter et répandre la vie dans toutes ses parties ; mais, hélas ! si la main de Dieu ne règle ton cours, que la vie que tu nous communique est malheureuse ! Tu trouves dans cette âme dont tu sors, comme du sein d'un rocher, une pente facile et naturelle pour te répandre au dehors par le mouvement d'un appétit déréglé, et tu dégénères en cupidité : *Cum per appetitum ad exteriora decurrit, cupiditas dicitur (S. August.).* L'amour que nous concevons pour ces choses extérieures est une vie, mes frères, mais une vie de péché, vie plus funeste que la mort même, puisque si notre âme en aimant la créature au préjudice de Dieu pouvait être anéantie, au moins serait-elle à couvert de ces supplices terribles que Dieu lui prépare ; au lieu que la vie que sa cupidité lui donne l'expose et la réduit à ressentir pendant une éternité les effets redoutables de sa colère. Ne permettez donc pas que votre âme vive d'une vie si pernicieuse ; ne permettez pas que son amour se déborde plus longtemps vers les objets de la terre ; détachez-la de ces richesses qui l'occupent tout entière, de cette délicatesse que tous ses soins ne peuvent encore satisfaire, de cette amitié déréglée et de ces liaisons criminelles qui vous sépareront de Dieu pour une éternité. Usez avec plus de précaution de cette noble faculté d'aimer, et entrant dans une sainte confusion d'avoir jusqu'à présent honteusement prostitué votre cœur aux créatures, réunissez toutes ses tendresses, tous ses élans, tous ses transports au dedans de vous-mêmes pour le retourner vers le Créateur, afin que par un retour si juste votre amour perde le nom de cupidité qui le déshonore, et mérite celui de charité qui le rendra saint et glorieux : *Cor cum desiderium suum ad interiora dirigit, charitas nominatur (S. August.).*

Que ne puis-je, mes frères, vous mettre devant les yeux deux cœurs pénétrés de ces deux amours différents, et vous faire voir dans l'un et dans l'autre la différence de la vie qu'ils en reçoivent ? Vous les verriez tous deux dans le mouvement et dans l'action, tous deux pleins des objets auxquels ils s'attachent, tous deux esclaves et captifs dans les liens de leur amour ; mais la cupidité donnerait à l'un un poids qui l'abaisserait toujours vers la terre, la charité donnerait à l'autre des ailes qui l'enlèveraient doucement vers le ciel : vous verriez celui-là se troubler, trembler, s'inquiéter pour ce qu'il aime ; celui-ci jouir tranquillement de l'objet de son amour sans craindre de le perdre, parce que rien n'est capable de l'en séparer : le premier ne trouverait jamais dans son objet de quoi se satisfaire ; le second y nagerait dans l'abondance de toute sorte de biens, puisque la charité en est la racine, comme la cupidité l'est de toute sorte de maux, dit saint Augustin : *Ut radix omnium malorum cupiditas est, sic radix omnium bonorum charitas.* En effet,

Messieurs, si vous prenez la peine de chercher vous-mêmes dans vos cœurs ce que je ne puis vous découvrir dans ceux des autres; si vous comparez ces moments auxquels vous ne pensez qu'à votre avarice, qu'à vos dessein ambitieux, qu'à vos passions criminelles, selon que la cupidité vous l'inspire; si vous comparez, dis-je, ces moments à ceux que vous passez quelquefois à penser à votre salut, à vous entretenir avec Dieu, à vous exciter puissamment à son amour, ou par le souvenir de ses bienfaits, ou par la considération de ses perfections infinies; ah! ne m'avouerez-vous pas que vous n'avez jamais de temps plus doux! Vous ne vivez qu'alors que par une espère de charme vous vous trouvez au-dessus de vous-mêmes, déchargés de ces chagrins fâcheux qui suivent la cupidité partout, et que la charité, qui n'est que joie, que paix, que douceur, selon saint Paul, dissipe heureusement.

Aussi la sainte Écriture qui se réduit toute à ruiner la vie de la cupidité, et à établir celle de la charité, pour nous inspirer le mépris de l'un, et l'estime de l'autre, se contente de nous représenter leurs effets dans la personne du pécheur et du juste. Elle compare le premier au roseau, et le second à la vigne (III Reg., XIV). En effet, n'en remarquez-vous pas les justes rapports, sans que je vous les découvre? Ces deux plantes ne sont-elles pas un crayon fidèle et une représentation naïve de deux âmes diversement vivifiées par la cupidité et la charité? Oâi, pécheurs, qui n'êtes animés que d'un amour terrestre, vous êtes des roseaux inconstants, dont les vents et les tempêtes du siècle se jouent; et vous, justes, qui demeurez immobiles au milieu des traverses qui vous attaquent, vous êtes des vignes mystérieuses, sur lesquelles les orages n'ont jamais de prise. Pécheurs, vous êtes des roseaux qui ne prenez racine que dans le limon et la boue: Justes, vous êtes des vignes qui vous affermissiez sur les collines et sur les rochers. Pécheurs, vous êtes des roseaux qui vous plaisez à croupir dans les eaux corrompues de la terre. Justes, vous êtes des vignes qui ne voulez être arrosés que des eaux du ciel. Pécheurs, encore un coup, vous êtes des roseaux, parce que les ardeurs et les influences du soleil vous font mourir: justes, vous êtes des vignes, parce que ces mêmes ardeurs vous vivifient et font mûrir le fruit que vous portez.

Maturité qui ne vient, dit saint Ambroise; que de l'élévation de notre cœur vers le ciel. Car notre âme, selon la pensée de ce Père, est semblable à un raisin qui se corrompt et se pourrit s'il est trop près de la terre, et qui mûrit au contraire si une main favorable l'en éloigne: *Anima sicut uva proxima terris corrumpitur, quæ in superioribus maturatur*. Se peut-il rien de plus exprès, Messieurs, pour vous persuader que l'amour est à notre âme ce que l'humidité est à la vigne? Si elle coule en bas, le fruit se corrompt; si elle s'élève en haut, il se nourrit et se perfectionne; si elle manque tout à fait, il se dessèche:

Proxima terris corrumpitur, in superioribus maturatur.

Dieu ne semble-t-il pas nous apprendre lui-même que la nature de notre âme n'est qu'amour par la manière dont il la forme; il se sert d'un souffle: *Inspiravit in eum spiraculum vitæ*. Et n'est-ce pas ainsi que procède de son sein, par voie de spiration, l'amour incréé, le lien éternel du Père et du Fils, l'É-prit-Saint, qui est non-seulement le principe, mais le modèle, mais le terme de notre amour? N'est-ce pas par le même souffle que Jésus-Christ répandit autrefois la charité dans le cœur de ses auditeurs: *Insuperavit in eos et dixit: Accipite Spiritum sanctum*; comme pour rétablir dans leur âme cette vie d'amour qu'elle avait reçue de Dieu au moment de sa création, mais que le péché avait malheureusement éteinte en elle: *Inspiravit in eum spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem*.

Vie que le grand apôtre saint Paul eût cru avoir perdue, selon le témoignage qu'il en rend lui-même, s'il eût été assez malheureux pour perdre l'amour de Dieu: *Si charitatem non habuero, nihil sum*. Ni le don de prophétie, ni la connaissance des langues, ni la puissance d'opérer des miracles, ne sont capables de m'inspirer aucune opinion avantageuse de moi-même, je ne puis même me persuader qu'avec tous ces avantages je sois au nombre des créatures qui subsistent, parce que rien ne subsiste sans la nature qui lui est propre: la nature de l'homme est de vivre, sa vie est sa charité; ainsi si la charité me manque, je retombe dans le néant d'où je suis sorti: *Si charitatem non habuero, nihil sum*. Non, non, je ne suis tout au plus sans elle qu'un triste cadavre, d'où il ne sort qu'une odeur infecte. Cadavre dans mon corps, puisque par la perte de cette vie spirituelle, ses organes, ses sens, toutes ses parties tombent dans la corruption: cadavre dans mon âme même, puisqu'elle devient insensible aux inspirations du ciel, immobile pour ne jamais sortir de l'état où elle se trouve, pesante pour retomber toujours vers la terre, incapable de ressentir sa misère; en un mot, un objet d'horreur aux yeux de Dieu, comme un cadavre l'est aux yeux des hommes: *Qui non diligit manet in morte* (Joan., Epist. I, c. XII).

Mais, grand Apôtre, si vous nous dites bien ce que vous seriez sans la vie de la charité, que ne nous dites-vous ce que vous êtes par elle; si votre zèle vous oblige de nous découvrir les effets de sa perte, pourquoi votre humilité ne vous permet-elle pas de nous expliquer ceux de sa présence en vous, puisque vous l'avez toujours eue dans un degré si rare? Je me trompe, Messieurs, il nous en rapporte les avantages fort au long dans sa première Epître aux Corinthiens. Voulez-vous donc reconnaître si vous avez la vie de la charité, examinez-vous sur le tableau qu'il en fait. Êtes-vous patients dans l'adversité, doux à l'égard de tout le monde, humbles dans les vertus que vous pratiquez; vous contentez-vous de la fortune, et de la

condition où Dieu vous a mis, votre cœur ne s'aigrit-il point trop aisément contre votre prochain, ne pense-t-il point à lui procurer quelque désavantage? Ah! si cela est, je reconnais en vous des marques de vie, parce que la charité produit tous ces effets : *Charitas patiens est, benigna est, non inflatur, non irritatur, non cogitat malum* (I Cor., XIII). Mais, au contraire, êtes-vous pleins de mauvais desseins, de jalousie, d'ambition, d'amour-propre? ah! croyez-moi, qui que vous soyez, la charité est incompatible avec ces défauts, et je me trouve obligé de vous dire aujourd'hui de la part de Dieu, comme l'ange de l'Apocalypse, que dans un état de mort vous portez un nom de vie : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Quoi! vous vous appelez chrétiens, mes frères, vous portez la qualité d'enfants de Dieu, ne faut-il donc pas que vous en ayez la vie? Et si Dieu est charité, comme l'Ecriture me l'apprend, si sa nature et sa vie est de s'aimer soi-même, ne devez-vous pas trouver vos délices, votre bonheur, votre vie dans son amour : *Vita animæ Deus* (S. August.). puis-je autrement vous trouverez votre mort dans sa haine? *Qui non diligit, manet in morte.* Oui, cette source de charité qui par un flux et reflux perpétuel doit incessamment passer du cœur de l'homme dans le cœur de Dieu, du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, ne peut cesser un moment d'arroser la racine de votre âme, qu'elle ne se dessèche. Aussi le prophète nous représente-t-il l'homme juste, comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau, qui entretient sa vigueur et sa force : et c'est sans doute dans la même pensée que l'apôtre saint Paul nous exhorte de prendre racine dans la charité, et de nous y établir parfaitement : *In charitate radicati et fundati.* Affermissez-vous-y, mes frères, plutôt que sur le bord de ce fleuve de Babylone, qui n'arrose votre âme que de fiel et de poison; et si vous êtes si malheureux que d'y avoir déjà pris quelques racines, ne vieillissez pas dans cette terre corrompue, de peur que la main de Dieu ne puisse plus vous transplanter ailleurs : *Non transfertur arbor postquam senuit,* dit Guillaume de Paris : mais souvenez-vous, dit ce grand homme, que l'arbre est de la terre où se trouve sa racine, et qu'ain si la vôtre s'affermir dans le monde par la cupidité, vous appartierez nécessairement au démon qui en est le maître; et qu'au contraire, si vous êtes cet homme que Platon appelle un arbre, dont la racine est dans le ciel, vous appartierez à Dieu par la charité, qui, après avoir été la vie de votre âme, sera encore le fruit de cette vigne mystérieuse; c'est par où je finis.

SECOND POINT.

S'il est vrai que nous ne soyons pas à nous, mes frères, comme l'apôtre saint Paul nous l'apprend, et que la vigne de notre âme appartienne à Dieu, non-seulement comme à son auteur, qui a bien voulu la planter d'un plant choisi : *Ego plantavi te vineam*

electam (Jerem., II), mais encore comme à celui qui, après l'avoir une fois perdue, a bien voulu en devenir le prix lui-même; ne serait-ce pas le plus injuste des larcins; de lui vouloir disputer les fruits qu'elle porte, et qui doivent être le tribut fidèle dont elle paie tant de travaux, tant de supplices, tant de sang répandu pour elle?

Mais quels seront ces fruits, Messieurs, par lesquels notre âme pourra payer tant de marques d'amour? Cette vigne peut-elle produire quelque chose que Dieu ne méprise pas? Il est lui-même son souverain bien, peut-il en désirer quelqu'autre? Il est exempt d'avarice, peut-il demander l'usure de ses bienfaits? Oui, mon Dieu, dit saint Augustin; vous aimez le profit et le lucre, sans être pauvre; vous exigez l'usure de vos faveurs, sans être avare : *Numquam inops, et gaudes lucris; numquam avarus, et usuras exigis* (Confess., lib. I, c. 4).

L'usure de l'amour ne peut être que l'amour; aussi saint Bernard m'apprend que Dieu ne l'exige pas avec moins de sévérité, que les usuriers les plus barbares le fruit injuste de leur argent. Ils se font tenir compte des premiers moments auxquels ils le donnent : *Numquid prima tempora vacua præterire patitur fenerator?* Et Dieu en use de même : dès le moment qu'il a de l'amour pour nous, il veut que nous ayons du retour pour lui; il nous aime toujours, nous le devons toujours aimer; il nous aime depuis le commencement de l'éternité, et nous serions obligés de l'aimer depuis le premier moment de notre vie, si notre âme était capable d'agir; mais au moins, selon saint Thomas, le premier usage que nous devons faire de notre raison, c'est d'aimer Dieu.

Ah! qu'il est avantageux, mes frères, qu'il est doux, qu'il est glorieux à l'homme d'être sujet à cette heureuse nécessité d'aimer, de produire le fruit agréable de l'amour, de porter sa reconnaissance presque aussi haut que les bienfaits de son Dieu! Car il n'y a que l'amour, dit saint Bernard, qui fasse en quelque façon marcher la créature de pair avec son Créateur. S'il me juge, je ne le dois pas juger; s'il m'afflige, je ne le puis affliger; s'il me comble de biens, je ne lui en puis donner; mais s'il m'aime, je le puis aimer : *Solus est amor in quo potest creatura, et si non ex æquo, respondere auctori; cum amat Deus, non aliud vult quam amari.* (Bern., serm. LXXXIII, in Cant.). Voilà le fruit de mon âme, c'est celui qu'il exige de moi dans son temps, aussi bien que des vigneronnes de notre Evangile : *Locavit vineam agricolis, qui redderent fructum temporibus suis.*

Mais quel est ce temps, me dites-vous? Ne pourrions-nous pas prévoir le moment auquel Jésus-Christ doit venir recueillir le fruit de sa vigne, afin de redoubler nos soins et nos efforts pour rendre notre âme féconde en amour? Vous ne vous y sauriez tromper, mes frères. En quelque temps qu'elle soit chargée de ce fruit agréable, ah! Jésus-Christ qui ne s'en rassasie jamais, mais qui en goûte

toujours les douceurs avec un plaisir extrême, Jésus-Christ ne manquera pas d'étendre sa main pour le cueillir. Ce que vous avez à craindre (et certes ceci vous doit faire trembler), c'est que Jésus-Christ qui n'a pas de mets plus agréable et plus délicieux que ce fruit, ne le vienne chercher dans une saison où vous croirez être dispensés d'en porter. Pendant l'embarras de vos affaires et de vos procès, au milieu des soins fâcheux et de vos familles, dans l'exercice appliquant de vos études, dans les compagnies honnêtes où votre qualité vous engage, dans le rude travail de votre profession, dans le trouble et l'agitation du commerce, vous ne pensez non plus à Dieu que s'il n'y en avait pas; et cependant ce sera dans ce moment malheureux que Jésus-Christ, affamé de votre amour, s'approchera pour en cueillir le fruit, et vous trouvera peut-être plus stériles que ce figuier de l'Évangile, dont la malédiction ne fut que la figure de celle qu'il doit fulminer contre vous. Quoi donc, vigne ingrate, vous dira-t-il, ne t'avais-je plantée de ma main que pour être bientôt obligé de t'arracher? Ne t'avais-je arrosée de mon sang que pour te voir dessécher? Ne t'avais-je cultivée avec tant de soin que pour te trouver infructueuse et stérile? Ah! tu seras désormais l'objet de ma colère, comme tu le fus autrefois de mon amour. Le ciel n'aura plus pour toi que des influences malignes, et puisque tu n'as pas porté des fruits dans toutes les saisons, tu n'en porteras jamais : *Numquam ex te fructus nascatur.*

Fasse le ciel qu'une sentence si terrible ne tombe sur aucun de ceux qui m'écoutent! et que gravant tous au fond de vos cœurs ces quatre paroles de saint Paul, *fructus Spiritus est charitas*, elles vous avertissent d'aimer Dieu à tous les moments de votre vie, afin que Jésus-Christ, bien loin de vous maudire comme ce figuier stérile, puisse dire de chacun de vous ce que l'Épouse disait autrefois de lui : *Botrus Cyprî dilectus meus mihi (Cant., 1)*. Ah! l'amour de cette âme est plus doux pour moi que le raisin du monde le plus exquis; je ne puis me lasser ni d'en admirer la beauté, ni d'en savourer la douceur : *Fructus ejus dulcis gutturi meo*. Voilà le fruit que notre âme doit porter.

Et pour vous faire comprendre, Messieurs, que je ne fais nulle violence à ces passages pour les appliquer à mon sujet, et que les expressions de raisin et de fruit ne se peuvent entendre que de la charité; écoutez, s'il vous plaît, comme l'Épouse parle à votre âme dans la personne de l'Épouse, pour lui dire qu'il trouvera en elle un double amour qui fera sa nourriture et ses délices : *Erunt ubera tua sicut botri vineæ*, je trouverai dans vos mamelles non-seulement la beauté, mais la douceur et le goût des raisins les plus délicieux. Et si vous demandez à saint Grégoire quelles sont ces mamelles de l'âme, qui portent le nom de raisin, il vous dira que ce sont les deux préceptes de la charité : *Ubera autem sponsæ, duo præcepta charitatis*. De sorte, mes frères, que comme l'amour de Dieu pour notre âme

est une mamelle inépuisable, à laquelle elle se doit attacher, pour se nourrir de ce lait mystérieux qui ne peut être goûté que des enfants de Dieu, aussi son amour pour lui en est une à laquelle il se veut bien attacher à son tour : *Ubera sponsæ, duo præcepta charitatis*. Sur quoi je vous prie de remarquer, que ce n'est pas sans mystère que la charité est en même temps comparée et aux mamelles et aux raisins, *erunt ubera tua sicut botri vineæ*, pour nous apprendre que si elle a la douceur du lait, elle renferme la force du vin. Elle est douce pour ne jamais faire le mal : *Charitas benigna est*; mais elle est forte pour le souffrir : *Charitas omnia sustinet*. Elle est douce pour le prochain : elle est forte et sévère contre nous-mêmes. Elle est douce dans ses propres intérêts : elle est forte dans ceux de son Dieu. Après cela, faut-il s'étonner si Dieu est jaloux d'un fruit si précieux et si beau; et s'il est transporté de joie, comme parle saint Augustin, lorsqu'an temps de la récolte, il trouve sa vigne chargée de ce fruit si rare : *Est spiritualis vindemia ubi Deus gaudet ad fructum vineæ suæ*.

Mais, hélas! j'entends le prophète se plaindre, que cette vigne est abandonnée, qu'elle est exposée au pillage, et que ce fruit si cher à Dieu, devient la proie et la nourriture des bêtes : *Vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam (Psal. LXXIX)*. Vous comprenez ce qu'il vous reproche, mes frères, et vous tombez sans doute d'accord que ce reproche n'est que trop juste. Dites-vous donc à vous-mêmes : Quoi, mon âme, tu souffres que cet argent que tu adores, que ce plaisir après lequel tu cours, que cette personne dont tu es idolâtre, que ces créatures qui ne font que passer devant toi, enlèvent à Dieu le fruit de ton amour? tu le souffres! *Vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam*. Le démon lui-même y fait des ravages étranges, et je ne m'y oppose pas. Ce péché particulier auquel je suis sujet depuis tant d'années la désole, et je n'en gémissais pas : *Singularis ferus depastus est eam*; mais je ne l'en puis plus empêcher, mon Dieu, parce que j'ai mérité par mes crimes que vous ruinassiez la muraille qui la gardait, et que la honte et la pudeur qui en défendait l'entrée au péché fût entièrement dissipée par l'habitude de le commettre; et que je tirasse même quelque vanité des désordres dont j'avais accoutumé de rougir. Cependant, mon Dieu, je rougis aujourd'hui de ne rougir plus, et je vous conjure de ne pas abandonner plus longtemps cette vigne qui vous coûta si cher; mais de jeter encore sur elle quelques regards favorables, et de vous laisser toucher à l'état déplorable où elle est réduite : *Respice de cælo et vide, et visita vineam istam*.

Il m'écoute, Messieurs, il la regarde; mais il n'y peut plus entrer pour la cultiver. Votre négligence l'a tellement laissé ensevelir par une moisson d'épines et d'orties, qu'on ne peut plus en approcher sans se blesser, voilà les fruits qu'elle porte. Il s'en plaint lui-même par la bouche du Sage : *Transivi per*

vineam viri stulti, et ecce totum repleverant urtica, et operuerant superficiem ejus spine (Prov., XXIV). Eh quoi donc! cette âme qui devait n'être accablée que du poids de son amour, et demander avec l'Épouse un appui qui lui aidât à le soutenir : *Fulcite me, quia amore langueo*, cette âme est donc maintenant étouffée sous le poids des épines, c'est-à-dire, des soins du monde, des inquiétudes du siècle, de l'amour des créatures? Cette âme qui ne devait pousser de soupirs que pour son Dieu, ne former de pensées qu'à sa gloire, ne se remplir que de ses grandeurs, cette âme n'est pleine que de vanités, et ne soupire que pour les plaisirs trompeurs d'une vie si courte. Ça, enfants d'Israël, dit Dieu dans Isaïe (Cap. V); justifiez-vous si vous le pouvez, je veux que vous soyez juges vous-mêmes entre ma vigne et moi; reprochez-moi hautement si j'ai oublié quelque chose de ce que j'ai pu faire pour elle, si j'ai manqué de répandre à propos les pluies de la grâce nécessaires pour la rafraîchir et l'arroser, si je lui ai refusé les influences du ciel, si j'ai perdu l'occasion de la tailler et de la cultiver; si cela est, jetez sur moi la cause de sa stérilité; mais aussi, si j'ai infiniment fait pour elle, et qu'elle n'ait rien fait pour moi, si elle est demeurée ingrate et stérile après mes soins et mes travaux, ne trouvez pas étrange que je l'abandonne, et qu'après l'avoir exposée à être foulée aux pieds, je lui refuse ces rosées célestes dont elle a si mal profité : *Nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem*. J'avais espéré que le sang de mes veines et la sueur de mon front dont je l'avais arrosée lui feraient porter de bons fruits, et elle n'en produit que de mauvais : *Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas* (Isai., V). Je n'étais prouvé que je la verrais chargée de bonnes œuvres, et je la trouve couverte d'iniquités; qu'elle ferait un choix judicieux de l'objet de son amour, et elle en a fait un très-injuste : *Expectavi ut faceret judicium, et ecce iniquitas*. J'attendais que tout le monde publierait sa justice, et j'entends crier vengeance contre ses désordres : *Expectavi justitiam, et ecce clamor*.

Voilà les plaintes que nous entendrons bientôt sortir de la bouche de Dieu contre nous, mes frères, si nous continuons à n'entretenir dans notre âme que les fruits de l'amour-propre, en nous recherchant nous-mêmes en toutes choses; en ne visant jamais, je dis même dans nos actions les plus saintes, qu'à nous satisfaire, qu'à chercher ou notre repos ou notre gloire, qu'à faire paraître un amour extérieur de Dieu dans les actions faciles, sans jamais entreprendre, ni de mortifier notre chair, ni de faire violence à nos passions pour l'honorer. Voilà les plaintes que nous entendrons, si Dieu ne trouve en nous que les fruits amers et empoisonnés d'une cupidité aveugle et déraisonnable; fruits plus dignes de la vigne de Sodome, que de celle de Jérusalem; fruits dont le suc est plus amer, que le fiel même des dragons, selon l'expression de l'Écriture. Et cependant,

insensés que nous sommes, c'est de quoi nous faisons notre nourriture la plus délicieuse : *Uva eorum, uva fellis, et botri amarissimi, fel draconum vinum eorum* (Deut. XXXII).

Je tremble déjà, Messieurs, pour cette vigne malheureuse qui attire sur elle la malediction de Dieu par les fruits corrompus qu'elle produit. Il me semble que je vois paraître cet ange de l'Apocalypse la faux à la main, avec ordre de la couper par le pied. *Vindemia botros vineæ terræ, quoniam maturæ sunt uvæ ejus* (Apoc., XIV). Les iniquités de cette âme sont à leur comble, ce sont des fruits mûrs qu'il faut cueillir : *Vindemia botros vineæ*.

Et quand cet ange vengeur les aura cueillis, mon Dieu, à quoi les destinez-vous? Ah! voici votre sentence, pécheurs, voici la fin de votre amour déréglé, et pour le monde et pour vous-mêmes; voici où doivent être pour une éternité les fruits de votre âme criminelle, *misit in lacum iræ Dei magnum*, l'ange les précipite dans ce pressoir terrible des enfers que la colère de Dieu leur préparait. Là, des démons se feront un vin délicieux du suc qu'ils en feront sortir à force de les écraser : *Misit in lacum iræ Dei magnum, et calcatus est lacus*.

Craignons, craignons un sort si funeste, et pour l'éviter, si jusqu'à présent notre âme n'a pas porté les fruits d'une ardente charité, pensons à la cultiver avec tout le soin possible. Vos vignes ne se cultivent qu'une fois chaque année, parce qu'elles ne portent du fruit qu'une fois; mais la vigne spirituelle de votre âme, qui en doit produire dans toutes les saisons, doit être cultivée sans relâche, dit saint Bernard : *In vinea spirituali que diebus singulis dat fructum, singulis diebus purgatio facienda*. Il y a toujours quelque chose à retrancher, quelque mauvaïse herbe à arracher, quelque inclination vicieuse à réprimer. Ce n'est pas assez, dit le savant Guillaume de Paris, de multiplier les bonnes œuvres, il faut encore retrancher les mauvaises, autrement celles-ci suffoqueront les autres : *Si homo solum intendit multiplicationi bonorum operum, et negligit purgationem malorum, bona a malis suffocantur*. Il faut non-seulement perfectionner notre charité, mais combattre, mais détruire notre cupidité. C'est ainsi, dit l'Évangile, que Dieu purifie par les afflictions ceux qui l'aiment, afin qu'ils l'aiment encore davantage : *Omnem palmitem qui fert fructum purgabit eum, ut fructum plus afferat* (Joan., XV). Mais ce qui vous doit surprendre, mes frères, c'est que le démon se serve pour nous enlever le fruit de la charité des mêmes moyens que Dieu met en usage pour l'établir; il nous afflige, il nous suscite des malheurs, il fait avec la permission de Dieu tomber les grêles sur nos moissons, glisser la contagion dans nos troupeaux, la division dans nos familles, les maladies dans notre corps; et cependant, dit saint Grégoire, il n'en veut ni à notre santé, ni à nos biens, ni à notre repos; son but est de nous ravir le fruit de la charité, et de nous

la faire perdre par le trouble et le murmure dans lequel il nous jette. Ah! si vous êtes assez heureux pour l'avoir dans le cœur, conservez la comme un trésor précieux que cet ennemi mortel de votre salut vous veut enlever, lors même qu'il semble n'attaquer que vos biens temporels : *Non curat antiquus hostis hæc faciens ut terrena tollat, sed ut charitatem in nobis feriat* (S. Gregor.).

Prenez garde que ce malheureux Achab n'entreprenne d'avoir la vigne de Naboth, et s'il vous la demande pour s'en faire un lieu de plaisance et y planter des fleurs et des herbes, qui ne peuvent durer longtemps, faites-vous plutôt lapider comme ce saint homme, que de permettre qu'il arrache et la racine et le fruit de cette vigne plantée, non comme celle de Naboth de la main de vos ancêtres, mais de la main de Dieu même; c'est l'avis de saint Ambroise, mes frères : *Si venerit Achab qui dicat tibi : Da mihi vineam tuam, ut olera mihi seram, noli acquiescere*. Pourquoi, grand saint ? *ne ex consensu tuo caduca serat, abscindat æterna*; de peur que ce roi tyrannique ne lui fasse porter des fruits caducs et passagers, au lieu de ces fruits permanents et éternels qu'elle produisait, c'est-à-dire, pour éviter qu'il n'y fasse prendre racine aux plaisirs et aux délices trompeuses du monde, et qu'il n'en arrache les véritables délices de la charité : *Ne caduca serat, abscindat æterna*. Car c'est elle que Jésus-Christ appelle un fruit que le temps ne pourra corrompre ni altérer. *Ego posui vos ut fructum afferatis, et fructus vester maneat*. Aussi ce fruit admirable de la charité ne passera-t-il jamais, puisqu'après que nous aurons aimé Dieu dans le temps, nous aurons le bonheur de l'aimer dans toute l'étendue de l'éternité. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des différents degrés qui conduisent au péché.

Hommo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux enfants, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien (Luc., XV, 11, 12).

De toutes les qualités que Dieu prend dans ses Ecritures par rapport à l'homme, la plus tendre, la plus engageante, la plus avantageuse pour nous, c'est celle de Père. Comme Seigneur, il nous assujettit à des lois sévères. Comme Juge, il nous effraie par des menaces terribles. Comme Dieu, il nous éblouit par l'éclat d'une lumière inaccessible; mais comme Père, il se proportionne à nos faiblesses, il compatit à nos misères, il nous prévient dans nos égarements, il nous reçoit, il nous caresse, il nous nourrit, et nous rend, comme nous le voyons dans l'Évangile, l'innocence et la gloire que nous avions perdues : *Proferre stolam primam et induite illum*.

Mais ce père, tout tendre et tout bienfaisant qu'il est, a deux enfants dont la conduite est bien différente. L'un, attaché à sa personne par une charité constante, l'aime com-

me un père plein de tendresse, et seul digne de son amour, dit saint Augustin (*Lib. II de Serm. Dom. in monte, c. 4*); fidèle à le prier avec confiance comme un père libéral, que le nom de fils attendrit toujours; zélé à le servir, pour être digne par sa vertu d'un Père si grand et si saint; exact à l'honorer dans les pauvres, parce qu'ils ont l'honneur d'avoir dans le ciel le même Père que lui; et ce fils est le modèle des innocents et des justes, qui toujours fermes dans la vertu, toujours fidèles à leurs devoirs, toujours contents de Dieu, ne s'en séparent jamais pour chercher dans les créatures de quoi se rendre heureux. Mais je trouve dans l'Évangile un second fils bien éloigné de ces sentiments, emporté par les passions de sa jeunesse, jaloux de sa liberté, amoureux de ses biens, rebuté de la présence d'un père, il le fuit pour goûter loin de ses yeux des plaisirs qu'il ne lui permettait pas; mais bientôt déchu de tous ces avantages qui l'avaient avenglé, de riche devenu pauvre, de fils mercenaire, de libre esclave, sa misère lui ouvre les yeux, et il reconnaît qu'il ne peut trouver que dans le sein de son père le bonheur qu'il cherchait hors de lui : *Dixit, revertar ad patrem meum*.

Arrêtons-nous, Messieurs, à ce modèle des pécheurs pénitents. Et puisque le péché consiste à s'éloigner de Dieu, et la vertu à s'en rapprocher, faisons voir dans la personne de l'enfant prodigue, par quels degrés le pécheur s'en éloigne, et par quels degrés le pénitent s'en approche. L'on n'est jamais impie tout d'un coup; il faut donc connaître les degrés qui conduisent à l'impiété, pour les éviter, c'est ma première proposition. L'on n'est jamais converti tout d'un coup; il faut donc étudier les degrés qui conduisent à la pénitence pour ne les pas négliger, c'est ma seconde proposition. Dans la première, les justes apprendront à ne pas pécher; dans la seconde, les pécheurs apprendront à se convertir. C'est ce que je prétendais vous montrer dans un seul discours; mais je suis obligé de le partager, et de me borner aujourd'hui à vous faire voir dans l'enfant prodigue les degrés par lesquels le pécheur s'éloigne de Dieu. Ils feront seuls ma division et mon dessein. Mais il faut que le Saint-Esprit touche vos cœurs, et c'est la grâce que nous lui demandons par Marie. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Le plus grand malheur de l'homme chrétien, comprenez-le aujourd'hui, Messieurs, c'est d'être séparé de son Dieu. Le voluptueux est misérable, quand il est éloigné de l'objet qu'il aime; l'avare est malheureux, quand il est dépourvu des richesses qu'il adore; l'ambitieux est inconsolable, quand il est déchu des honneurs qu'il possède; mais le vrai chrétien qui ne connaît de félicité véritable qu'en Dieu seul, ne se croit véritablement malheureux que quand il en est séparé. Hors de Dieu, il ne trouve que ténèbres, parce qu'il est la lumière essentielle; hors de Dieu, il ne trouve qu'erreur et qu'égarement, parce qu'il est la vérité subsistante; hors de Dieu, il ne trouve que la mort, parce

qu'il est la vie par essence, dit saint Irénée. *Separatio vitæ, mors; separatio lucis, tenebræ; separatio Dei, amissio omnium quæ sunt apud eum bonorum* (*Advers. hæres., lib. V, c. 27*). Il est donc de la prudence de prendre des mesures justes pour ne perdre jamais l'objet éternel qui nous rend heureux, et d'étudier avec soin tout ce qui nous en peut séparer. Et qui est-ce qui nous sépare de Dieu, sinon le péché, qui n'est autre chose dans les principes de saint Augustin, qu'un mouvement de la volonté qui passe du souverain bien à des biens inférieurs pour s'y attacher, et qui par ce poids naturel qui porte l'âme vers son centre, qui est le néant, s'éloigne insensiblement de l'Être par excellence, qui est Dieu : *Cum se voluntas relicto superiore ad inferiora convertit, efficitur mala* (*Lib. XII de Civit., c. 6*).

Tout fidèle convient de ces principes de notre religion, et dans la spéculation il n'est personne qui n'avoue que le souverain malheur d'un homme qui croit en Dieu, c'est d'être séparé de lui; mais découvrons là-dessus une erreur très-commune dans le monde. L'on craint de perdre Dieu par ces crimes énormes qui nous en séparent tout d'un coup, mais on ne craint pas de s'en éloigner par ces passions subtiles, et par ces degrés imperceptibles qui nous conduisent insensiblement à cette funeste séparation. L'on regarde avec horreur l'état déplorable de l'enfant prodigue réduit à servir des animaux immondes, et à se nourrir des mêmes ordures qu'eux, mais on se permet sans scrupule la présomption, la cupidité, l'indépendance, l'amour du monde, le mépris de la grâce, l'avidité des plaisirs, qui l'ont conduit en cet état. Suivons-le, Messieurs, dans tous ces degrés de ses égarements, et pour ne jamais perdre Dieu, observons dans l'Évangile tous les pas qui l'en ont éloigné.

La jeunesse nous y est sans doute marquée comme la première source de ses malheurs, *adolescensior*. Et de vrai, Messieurs, si l'on trouve dans tous les âges des obstacles à la vertu, l'ignorance dans l'enfance, les inquiétudes du siècle, et le soin des biens temporels dans un âge plus avancé, la faiblesse du corps ou l'habitude des passions invétérées dans la vieillesse; qui peut espérer sans d'étranges combats d'être vertueux dans la jeunesse, où toutes les passions sont vives, où tous les plaisirs sont nouveaux, où le chemin de la vertu paraît fâcheux et inaccessible, où le penchant à s'éloigner de Dieu est si naturel et si doux? Dans la jeunesse, où, comme je le remarque dans l'Évangile, l'on est imprudent dans ses desseins, mécontent dans son état, présomptueux dans ses espérances. Je dis imprudent dans ses desseins; car observez-le dans l'enfant prodigue, jeunes âmes qui m'écoutez; téméraire dans le dessein qu'il a formé, il ne prend conseil de personne; entêté de ses lumières et capable à son sens de se conduire par lui-même, s'il assemble sa famille sur le point de son départ, comme le dit l'Évangile, c'est pour ne pas manquer aux devoirs de l'honnêteté

qu'on ménage toujours, et non pas pour la consulter sur une entreprise dont les suites doivent être si funestes pour lui. Voilà, chrétiens, le premier écueil de la jeunesse du siècle: à cet âge l'imprudence nous aveugle, nous sommes ennemis du conseil et de la vérité, tous ceux qui nous la disent nous sont odieux ou suspects, les avis des parents nous semblent intéressés, la sagesse des vieillards nous paraît trop timide, le conseil d'un directeur tient toujours du scrupule, nous n'écoutons que nos désirs et nos passions; et si dans nos projets nous cherchons des guides, ce sont ceux de notre âge, peut-être plus imprudents que nous. Cependant la sagesse habite dans le conseil, dit le Saint-Esprit (*Prov., VIII*), et dans cet âge où le démon nous dresse tant de pièges, où le monde nous cache tant de précipices, où la raison s'éclipse sous les nuages des passions, l'on ne peut marcher sûrement que par le conseil des autres : *Ego sapientia in consilio habito*.

Ce n'est encore là, Messieurs, que le moindre malheur de la jeunesse. Elle est inquiète et mécontente de son état, témoin l'enfant prodigue que je ne perds jamais de vue. Il vivait dans une pleine abondance, chéri d'un père que toute son ingratitude ne put irriter, servi des mêmes domestiques, participant aux mêmes honneurs que lui, n'ayant point d'autres peines que celles de chercher ses plaisirs, et goûtant en cet état toutes les douceurs de la vie, sans en éprouver les chagrins. Cependant il n'est pas content d'une situation si douce, les yeux d'un père qui l'observe troublent sa félicité, les avis salutaires qui combattent ses passions mêlent de l'amertume à tous ses plaisirs, les complaisances où sa qualité de fils l'engage sont une servitude pour lui; il faut qu'il change d'état, qu'il secoue le joug de la dépendance, qu'il n'ait plus d'autre loi que sa propre volonté, et que loin de sa famille il cherche dans l'esclavage de ses passions l'image d'une fausse liberté, comme parle saint Augustin : *Libuit facere contra legem... ut mancã libertatem captivus imitarer* (*Confess., lib. II, c. 6*). N'est-ce pas là, enfants du siècle, la tentation de vos jeunes années? Ne vous y voit-on pas ennemis de l'autorité des parents, et lassés de cette soumission importune qui vous assujettit à leurs volontés, désirer une condition plus libre, envier la fortune de ceux qu'un prompt établissement a rendus maîtres d'eux-mêmes, compter parmi les moments heureux de votre vie ceux que vous passez loin de votre famille, et soupirer après cette liberté malheureuse qui favorise vos désirs charnels, comme parle l'Apôtre : *Libertatem in occasionem dantes carnis*? D'où vient cette inquiétude et ce mécontentement de votre cœur, sinon de ce que vous ne regardez jamais Dieu dans ces parents que vous méprisez? Il vous parle par la bouche de cette mère pour arrêter vos égarements, et vous recevez ses avis avec mépris comme ceux d'une femme timide et scrupuleuse à laquelle il est honteux d'obéir, dit saint Augustin en s'accusant lui-même : Je pensais, ô mon Dieu,

que vous étiez dans le silence, et que Monique me parlait seule quand je m'éloignais de vous; mais c'était vous-même qui me parliez par sa bouche, et je ne l'écoutais pas; c'était vous que je méprisais en elle, lorsque rebuté de ses avis, je ne les laissais pas descendre jusqu'au fond de mon cœur, et qu'au lieu de sa voix et de la vôtre, je n'écoutais que celle de mes passions, toujours mécontent quand on m'empêchait de les suivre : *Mihi monitus muliebres videbantur... illi autem tui erant, et nesciebam* (Conf., l. II, c. 23). Telle est, Messieurs, la source de ces mécontentements qui vous agitent dans la jeunesse; l'on s'oppose à vos passions, et vous les voulez suivre. De là tant d'indifférence pour des parents qui les combattent. De là tant de projets pour vous soustraire à leur autorité. De là, tant d'intrigues pour vous dérober à leurs yeux. De là, tant de passion d'avoir des amis pour vous décharger dans leur sein de vos chagrins domestiques. De là enfin, tant de soupirs pour cet état de liberté où vous pourriez agir sans contrainte, et vous perdre sans contradiction.

Que dis-je, vous perdre? Quelque jeune qu'on soit, l'on ne renonce jamais à son salut. La jeunesse est toujours présomptueuse dans ses espérances; à cet âge l'on se flatte d'une longue vie, et regardant toujours la mort de loin, ou plutôt ne s'en occupant jamais, l'on goûte les plaisirs présents sur la confiance d'une pénitence éloignée. L'on se promet que la ferveur de l'âge ralentie, les passions éteintes, la curiosité satisfaite, la vanité du monde une fois bien connue, il y aura un temps où la vertu deviendra facile; et trompés par ces illusions, l'on s'éloigne de Dieu sur la présomption de pouvoir s'en rapprocher. Il est vrai que l'enfant prodigue a cet avantage quand il quitte la maison de son père, il ne renonce pas à le voir pour toujours; résolu de donner ses premières années au plaisir, il médite sans doute après son retour une honnête retraite, il ne s'égare que pour se retrouver avec plus de joie, il ne quitte le port que pour le trouver plus aimable après la tempête, et il ne se jette dans les voies de l'iniquité que pour être un jour plus ferme dans celles de la justice. Ses projets réussissent, il est vrai, la tempête le reconduit au port, son péché sert à sa pénitence, il connaît mieux ce que vaut la tendresse d'un père, quand il a gémi quelque temps sous la domination d'un tyran. Mais, ne vous autorisez pas de cet exemple, Messieurs, pour vous abandonner à vos passions; vous verrez ce qu'il en coûte pour les vaincre, quand on les a longtemps suivies, vous tremblerez pour vous-mêmes, lorsque je vous ferai voir dans le discours suivant par quels degrés il faut que l'enfant prodigue passe pour revenir à la maison de son père, et vous comprendrez qu'il en est peu qui doivent se flatter de cette espérance; que la faim et la misère qui le convertit, désespère les autres; que les plaisirs qui ne consomment que les biens de celui-ci, ruinent la santé de ceux-là; que l'habitude devient plus forte

que la raison, que la grâce n'est pas due à qui l'a longtemps méprisée, et pour finir par un oracle du Saint-Esprit, qui soit les voies de son cœur dans sa jeunesse, n'en revient presque jamais dans un âge plus avancé: *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab ea* (Prov., XXI). Vos os se rempliront des vices de votre jeunesse, dit le saint homme Job (Cap. XX); comme ils auront pénétré jusqu'au fond de votre cœur par une longue habitude, ils seront incorporés avec vous, rien ne sera capable de vous en séparer: la mort qui vous ravira les objets de vos passions ne vous en ôtera pas l'affection et l'amour, et ces vices que vous aurez différé de combattre descendront avec vous dans le tombeau: *Ossa ejus implebantur vitiiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient*. Car si la concupiscence s'affaiblit tous les jours dans ceux qui lui résistent, dit saint Augustin (De Nupt., lib. I, c. 25), si elle se trouve presque anéantie dans l'heureuse vieillesse des saints, elle se fortifie de plus en plus dans les impies qui lui obéissent dans leur jeunesse, le cœur aime ses mouvements impurs lors même que le corps affaibli ne peut plus les suivre, et l'on est criminel par ses désirs, quand on ne le peut être par ses actions. Tant il est vrai, chrétiens, que l'Evangile a pu nous représenter une jeunesse téméraire, inquiète, présomptueuse, comme le premier degré qui peut nous éloigner de Dieu, *adulescentior*. Passons aux autres degrés qui selon l'ordre de l'Evangile vont faire mon second point.

SECOND POINT.

Nous serions trop heureux, si nous nous arrêtions au premier précepte, que je viens de vous marquer, et si après être tombés de Dieu dans nous-mêmes par l'amour-propre et par les autres défauts de la jeunesse, nous ne tombions pas encore dans l'amour des biens du monde par la cupidité qui nous les fait désirer; mais j'entends l'enfant prodigue demander à son père la portion qui lui doit revenir de son héritage: *Da mihi portionem substantiæ, quæ me contingit*. Entêté des desseins qu'il a formés, amoureux de l'indépendance qu'il cherche, pressé par les passions qui le dominent, il ne peut arriver que par les richesses aux moyens de les satisfaire, il les désire avec empressement, et comptant pour rien tous ces biens qui lui sont communs avec son père, il veut les posséder en propre, et par une ingratitude inouïe, se servir de ses bienfaits pour se perdre et s'éloigner de lui: *Pater, da mihi portionem substantiæ, quæ me contingit*. Reconnaissez-vous ici vous-mêmes, pécheurs; la cupidité qui détache ce fils ingrat de son père n'est-elle pas la figure de celle qui vous sépare de votre Dieu? L'amour des biens du monde n'est-il pas la cause la plus ordinaire de vos égarements? Vous avez des passions à contenter, il faut des richesses pour les satisfaire; la cupidité qui les cherche n'est jamais contente de ce qu'elle possède avec les autres, dit saint Augustin; et au lieu que les saints, qui par la charité possèdent tout en commun, ne sont jamais pau-

vres, les impies qui veulent tout s'approprier pour l'usage de leurs passions se trouvent toujours dans l'indigence : *Ut cupiditas nihil sine angustia, ita nihil cum angustia charitas tenet* (Quæst. evang., qu. 33). Eh ! qui pourrait dire combien cette avidité des biens de la terre vous éloigne de Dieu ? Tantôt injustes pour les acquérir, l'on sacrifie ses lois les plus saintes aux désirs de son avarice. Tantôt appliqués à les conserver, l'on s'égare dans les soins du siècle, l'on use ses plus beaux jours dans le tumulte du barreau, et pour courir après des biens en peinture, l'on oublie les biens réels et solides de l'éternité. Tantôt corrompus par leur usage, comme l'enfant prodigue, l'on fait servir à sa perte un héritage que Dieu ne nous avait donné que pour notre salut ; ces richesses que nous lui demandons pour nous rendre heureux deviennent l'occasion de nos malheurs, et plus ce père libéral nous a donné de biens, plus ses enfants ingrats sont portés à le fuir et à l'abandonner, dit le prophète. *Incrassatus, impinguatus, dilatatus dereliquit Deum factorem suum.*

Que conclure de là, mes chers frères, sinon ce qu'enseigne partout le grand saint Augustin, que rien ne nous éloigne tant de Dieu que l'amour des biens de la terre, parce qu'il est le poison de la charité qui nous unit à lui ? charité qui meurt quand la cupidité commence à vivre, charité qui se fortifie à mesure que la cupidité s'affaiblit ; charité qui est dans sa perfection quand la cupidité est tout à fait détruite dans le cœur de l'homme. *Charitatis venenum est spes adipiscendorum temporalium, nutrimentum ejus immunditio cupiditatis, perfectio nulla cupiditas* (Quæst. evang., qu. 33). Quel est donc le devoir principal d'un chrétien qui veut assurer son salut, et demeurer inséparablement uni à son Dieu ? C'est de mépriser les biens du monde, de combattre cette avarice funeste qui l'attache toujours à la terre, de reprendre par la charité, comme parle saint Augustin (*In ps. CXXXVIII*), les ailes qu'il a perdues par la cupidité. Car la charité nous donne des ailes pour nous élever à Dieu, dit cet admirable Père, mais la cupidité, comme une glu tenace, les embarrasse, arrête l'heureux essor que nous prenions vers le ciel, nous fait retomber sur la terre ; et là, semblables à ces malheureux oiseaux qui s'étant reposés sur la glu que l'oiseleur leur a préparée demeurent captifs entre ses mains, voient leurs ailes coupées, et ne peuvent plus s'en servir pour recouvrer leur liberté ; nous tombons sous la puissance du démon, et les ailes de la charité une fois embarrasées par la glu de la cupidité, nous nous éloignons de notre père comme l'enfant prodigue, et appesantis par les biens temporels nous perdons la douce liberté de nous élever à Dieu. *Cupiditas viscum facta est pennarum nostrarum, elisit nos de libertate aeris nostri et fuimus captivati in aucupis potestate.*

Le pécheur a-t-il les biens qu'il désire, un nouveau précipice s'ouvre devant lui ; l'épanchement dans le monde succède à la cupi-

dité, la dissipation naît de son abondance, et dégoûté de cette paix solide qui se trouve en Dieu seul, il en cherche une fausse dans la multitude des objets du siècle où je le vois s'égarer, à l'exemple de l'enfant prodigue : *Profectus est in regionem longinquam.* Car quel est à votre avis ce pays éloigné où ce fils ingrat va se perdre, où, caché aux yeux de son père, sourd à sa voix et à ses soupirs, privé des secours qu'il pouvait attendre de sa tendresse, abandonné à sa mauvaise fortune, il tombe de précipice en précipice, du dérèglement dans la pauvreté, de la pauvreté dans la servitude, de la servitude dans la condition des animaux les plus immondes avec lesquels il est obligé de vivre ; quel est, dis-je, ce pays éloigné où l'enfant prodigue s'égare ? N'est-ce pas le monde, où le pécheur détaché de vous, qui êtes le bien unique, ô mon Dieu ! cherche sans cesse à se répandre dans de faux biens qui déchirent son cœur en le partageant, dit saint Augustin : *Frustratim discissus sum, dum ab uno te aversus in multa evanui* (Confess., lib. II, c. 1) ? Le monde où l'on ne vous connaît pas, où votre voix ne s'entend plus parmi le tumulte des passions qui nous agitent, où vos saintes maximes sont abolies par des usages profanes qui tiennent lieu de lois, où nos soupirs ne peuvent monter jusqu'à vous, ni vos grâces descendre jusqu'à nous au travers de ces nuages d'iniquité qui nous séparent de vous ; le monde enfin, où le pécheur abandonné aux désirs de son cœur n'est plus retenu dans ses passions, ni par la présence de son Père céleste qu'il ne voit plus, ni par la terreur de ses menaces qu'il n'entend plus, ni par les anciennes marques de son amour dont il ne s'occupe plus, parce que le bruit des chaînes qu'il traîne le rend sourd à sa voix, dit saint Augustin : *Obsurdueram stridore catenæ mortalitatis meæ.* Tel est, dis-je, pécheurs, ce monde corrompu, plus éloigné de Dieu que le pays étranger où l'enfant prodigue va se dérober aux yeux de son père ; et cependant vous y courez, vous ne soupirez que pour lui : ses spectacles vous charment, ses conversations vous enchantent, ses plaisirs vous séduisent, ses pompes vous éblouissent, et ses vanités, ses illusions, ses fourberies, sa corruption, ou tout au moins ce vide prodigieux que vous y trouvez ne vous rebute pas. Peut-être même, plus aveugles que l'enfant de notre évangile, vous flattez-vous de trouver votre Père dans cette terre étrangère, et de rencontrer Jésus-Christ au milieu du monde ? Non, non, chrétiens, vous ne l'y trouverez jamais non plus que l'Épouse : J'ai cherché mon bien-aimé, dit-elle, dans les assemblées des villes où règne le luxe et la sensualité, je l'ai cherché dans le barreau où règne l'iniquité sous les couleurs et sur le trône de la justice, je l'ai cherché dans les places publiques où règne le tumulte et l'oisiveté, et je ne l'ai pu trouver, parce que le monde ne le connaît pas. Et pourquoi Jésus-Christ ne peut-il compatir avec le monde, demande saint Ambroise ? Jésus-Christ est la

paix, et dans le monde l'on ne voit que discorde, que procès, qu'inimitié ; Jésus-Christ est justice, et dans le monde l'on ne voit qu'iniquité ; Jésus-Christ est laborieux, et dans le monde l'on ne voit qu'amusement et qu'inutilité ; Jésus-Christ est charité, et dans le monde l'on n'entend que médisances ; enfin Jésus-Christ est la fidélité même, et dans le monde l'on n'éprouve que trahison et perfidie : *Christus est pax, in foro lites ; Christus justitia est, in foro iniquitas... Christus charitas est, in foro obtractatio ; Christus fides est, in foro fraus atque perfidia* (Ambros., lib. II, de Virginit.). Renoncez donc à Jésus-Christ, pécheurs, ou cessez de le chercher dans ce pays malheureux qui ne le connaît pas. Toutes les démarches que vous y faites vous éloignent de lui. Vous y avancez peut-être votre fortune par vos intrigues, et vous y reculez votre salut par votre ambition. Vous entrez bien avant dans le maniement de ces richesses par ces emplois dangereux où votre cupidité s'engraisse, et vous perdez ces trésors éternels où votre charité devrait aspirer. Vous vous approchez des grands, et vous vous éloignez de Jésus-Christ. Cependant c'est lui seul qu'il faut aimer ; si l'on veut être saint, dit le Prophète : *Diligite Dominum, omnes sancti ejus*. Mais à qui dis-je de l'aimer, ajoute saint Augustin ? A ceux qui n'aiment encore que les théâtres et les spectacles : à ceux qui n'ont du goût que pour les pompes, les excès, les vanités, les folles illusions du monde : à ceux qui prétendent allier l'amour de Dieu à celui des comédiens : *Cui dico ut diligat Dominum, qui adhuc diligit amphitheatrum* (Enar. III in Psal. III) ? Non, non, chrétiens, ne vous y trompez plus : point de partage, il faut cesser d'aimer le monde pour commencer d'aimer Dieu, se détourner de l'un pour se convertir à l'autre, revenir des égarements du siècle pour rentrer dans les voies du ciel, vider son cœur de l'amour profane pour le remplir de la charité sainte : *Disce non diligere ut discas diligere ; avertere ut convertaris ; funde ut implearis*.

Mais, hélas ! quand on s'est une fois égaré dans le monde, qu'il est difficile d'en revenir ! L'enfant prodigue est longtemps sans se reconnaître dans cette terre étrangère où sa cupidité l'a porté. Toutes les voies semblent fermées pour son retour ; ses biens dissipés par ses débauches, ses forces épuisées par une longue famine, son courage abattu par le poids de sa misère, et effrayé par la longueur du chemin, il n'ose plus penser à la maison de son père ; et si après bien des délibérations il entreprend d'y revenir, c'est un miracle de la grâce que tout le monde ne peut pas espérer. Tel est votre état, Messieurs, qui languissez depuis longtemps dans les voies du monde. A peine osez-vous penser à vous en détacher, l'idée seule d'une conversion parfaite vous épouvante, les voies de la pénitence par lesquelles il faut revenir vous paraissent dures et inaccessibles, parce que tous vos biens sont dissipés : *Dissipavit substantiam suam vivendo*

luxuriose. C'est-à-dire, que les richesses de la grâce que vous n'avez pas ménagées ne vous soutiennent plus ; cette innocence du baptême mille fois perdue par vos désordres, cet amour de la vertu éteint dans votre cœur par celui des plaisirs, ces saintes inspirations négligées, ces mouvements de syndérèse étouffés, ces avis salutaires méprisés, tous ces trésors de la grâce qui pourraient vous reconduire à la maison de votre père indignement prodigués, vous vous déterminez à suivre vos passions, ou par incapacité de les connaître, ou par désespoir de les vaincre.

Ce n'est pas tout. A la perte de la grâce succède la misère d'un cœur privé de Dieu. De là cette faim plus cruelle que celle de l'enfant prodigue. De là ce vide intérieur de Dieu qui ne vous nourrit plus. De là cette lâcheté, cette faiblesse, cette langueur mortelle à laquelle vous ne pensez pas : *Facta est fames valida in regione illa*. Pensez-y du moins maintenant, chrétiens, à cette langueur dangereuse où vous vivez ; invoquez le médecin tout-puissant qui la peut guérir ; ressentez et pleurez cette faim intérieure de Dieu qui vous consume, et lui dites avec le grand saint Augustin : Je languissais dans vos voies, ô mon Dieu ! parce qu'engraissé des délices du monde, je ne pensais pas à me nourrir de vous, qui deviez être les délices de mon cœur et la nourriture d'une âme faite pour vous : *Fames mihi erat ab interiori cibo te, Deus meus*.

On la ressent quelquefois malgré soi cette faim spirituelle d'une âme séparée de son Dieu, mais où en cherche-t-on le remède ? Revient-on à la maison de son père ? court-on au pied des autels remplir le vide de son cœur des grandeurs de Dieu, réparer les défaillances de la grâce par la ferveur de la prière, s'engraisser, comme parle Tertullien, de ce corps et de ce sang consacrés pour être notre nourriture et notre vie ? Non, non, chrétiens, le pécheur sans goût pour ces viandes solides n'a de l'avidité que pour les plaisirs honteux, et c'est par cette avidité qu'il s'éloigne de Dieu, dit saint Augustin : Que j'étais éloigné des délices de votre maison, ô mon Dieu ! lorsque l'amour des plaisirs me dominait, et que je me laissais emporter à ces passions que les lois du monde permettent, et qui sont condamnées par les vôtres : *Quam longe exsulabam a deliciis domus tuæ cum accepit in me luxuria sceptrum* (Confess., lib. II, c. 2) ! Semblable à l'enfant prodigue qui, dans sa faim la plus pressante met son bonheur à vivre des restes des pourceaux, et ne regrette la table délicate de son père que quand le gland qu'il désire manque à sa cupidité : *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis, et nemo illi dabat* ; le pécheur ne veut se nourrir que des voluptés du monde. Dévoré par cette faim insatiable que Dieu laisse dans son cœur en le quittant, il cherche à se remplir de ces plaisirs impurs qui le confondent avec les bêtes, et privé de l'heureuse pléni-

tude et des douceurs si solides qu'il goûtait dans la vertu, il tâche de s'en consoler par les fausses douceurs du péché. De là cette avidité insatiable que vous avez pour les plaisirs. De là cet empressement à vous en procurer tous les jours de nouveaux. De là ce mécontentement secret et cette inquiétude terrible, sitôt qu'ils vous manquent. De là enfin cette horreur de la solitude qui vous laisse à vous-même, et cet amour violent des conversations qui vous amusent. Vous avez perdu Dieu qui faisait votre félicité, vous cherchez à remplir le vide de votre cœur de quelque autre chose; mais vous n'y réussirez pas. La volupté du monde ne vous contentera jamais: c'est ce gland dont l'enfant prodigue ne peut être rassasié, c'est ce péché que saint Pierre appelle éternel et sans fin: *Incessabile delictum* (II Pet., II).

C'est l'une de ces sangsues qui sont toujours altérées, et qui ne disent jamais c'est assez, selon le Saint-Esprit: *Sanguisugæ duæ sunt filie dicentes, Affer* (Prov., XXX). L'on ne trouve donc de vrai plaisir qu'en Dieu seul, Messieurs, il n'y a que lui qui puisse remplir un cœur fait pour lui. La colombe sortie de l'arche ne peut trouver où se reposer sur la terre, et l'homme sorti de Dieu ne peut trouver de véritable repos dans les créatures: Je m'y répandais, ô mon Dieu, dit encore saint Augustin (*Confes., lib. VII, c. 7*), et je ne pouvais jamais m'y fixer; je goûtais dans leur sein toutes les douceurs dont elles sont capables, et je n'y pouvais demeurer longtemps, et mon cœur toujours changeant ne pouvait jamais dire, c'est assez, et je suis content; car vous nous avez faits pour vous, mon Dieu, et ce qui marque admirablement notre grandeur, c'est que pour nous rendre heureux, il ne faut rien moins que vous: *Nulla modo sufficit ad beatam requiem quidquid illo minus est* (*Ibid., lib. XIII, c. 8*). Cependant, aveugles que nous sommes, nous nous bornons aux plaisirs du monde, et comme l'enfant prodigue, abandonnant les délices de la maison paternelle, nous courons à la nourriture des pourceaux, et nous nous éloignons infiniment de Dieu par la servitude de nos passions.

Car suivons, s'il vous plaît, l'enfant prodigue jusqu'au dernier terme de ses égarements par lequel je finis. Au milieu de toutes ses disgrâces, il ne me paraît jamais plus à plaindre que dans la servitude honteuse où je le vois réduit. Ennemi des contraintes légères qu'il avait à souffrir dans la maison de son père, il l'a quittée pour se procurer une fausse liberté, et le voilà tombé dans un honteux esclavage, assujéti à un maître barbare qui ne lui laisse point de repos, réduit à la plus indigne de toutes les occupations, n'ayant plus d'autre société que celle des bêtes, condamné à les suivre et à les servir, et périssant lui-même de faim à la suite des pourceaux qu'il engraisse: *Adhæsit uni civium regionis illius... ut pasceret porcos*. Tel est l'état malheureux où le péché vous réduit, impies; vous ne pouvez supporter les moindres assujettissements à la loi de

Dieu, vous vous en éloignez pour suivre librement vos passions; mais vous perdez la liberté que vous avez cherchée, et devenus esclaves du démon, il vous domine, il vous réduit à ne servir que vos passions impures, à n'avoir point d'autre occupation que de courir après des voluptés honteuses, et d'engraisser les pourceaux d'Epicure, pendant que le chrétien et le disciple de Jésus-Christ meurt de faim dans la servitude de ses passions.

Je dis servitude, Messieurs, et je le dis après l'Apôtre: Quiconque commet le péché devient esclave du péché: *Qui facit peccatum servus est peccati*. Et si vous m'en demandez la raison, c'est qu'il est indispensable d'être esclave ici-bas, dit saint Augustin. Vous refusez de vous assujettir à Dieu, vous tombez sous la puissance du démon: vous ne voulez pas porter le joug de l'Évangile, vous portez nécessairement celui du péché: vous abandonnez un maître servitude aimable, vous tombez entre les mains d'un tyran cruel; et pour n'avoir pu vous soumettre aux douces lois de la charité, vous en êtes réduit à suivre celles de l'iniquité: *Qui noluerit servire charitati, necesse est ut serviat iniquitati* (*Aug., Enarr. II in psal. XVIII*). Pensez donc aujourd'hui, chrétiens, de quel maître vous voulez être esclaves, ou du démon ou de Jésus-Christ; choisissez quel joug vous voulez porter, ou celui de la pénitence ou celui du péché. Comparez les peines et les avantages de l'une et de l'autre servitude. Sous le joug de la pénitence, vous aurez d'abord quelques peines à souffrir, des inclinations à régler, des désirs à étouffer, des passions à vaincre. Seront-elles vaincues, vous goûterez des douceurs que je ne vous puis dire, vous trouverez comme Samson le miel dans la gueule de ces lions terrassés; le calme, la paix, la liberté seront votre récompense. Sous le joug du péché, au contraire, que trouverez-vous? quelque fausse douceur à suivre ses premières lois, quelque plaisir à contenter vos passions; mais ensuite une syndérèse cruelle, des remords qui ne finiront point, une faim insatiable des plaisirs dont vous aurez horreur, un assujettissement invincible à suivre tous les désirs de votre cœur corrompu, un poids insupportable qui s'appesantira sur votre tête, dit le Prophète: *In verticem ejus iniquitas ejus descendet*. Car par le péché, dit saint Augustin, la passion s'élève au-dessus de la raison, et quand elle a gagné le dessus, elle s'appesantit sur vous, elle vous courbe vers la terre, elle ne vous permet plus de regarder le ciel comme le centre du repos et de la paix. Ainsi toujours poussés par ce tyran domestique de créature en créature, d'erreur en erreur, vous mourez chargés de chaînes, et vous passez de la servitude du péché à celle de l'enfer. *In homine perverso ratio servit, libido dominatur* (*Aug., in psal. VII*).

Ne permettez pas, Seigneur, que nous tombions dans cette honteuse servitude, nous le protestons aujourd'hui à la face des saints autels, nous ne voulons plus d'autre maître que vous. Jeunesse présomptueuse

qui m'as séparé d'un maître si bon, cupidité aveugle qui m'as fait négliger ses saintes lois, monde corrompu où j'ai dissipé toutes les richesses de sa grâce, plaisirs honteux qui m'avez fait perdre les chastes délices de sa maison, péché monstrueux qui m'as conduit à la servitude sous l'espérance d'une fausse liberté, nous allons briser tes chaînes, pour ne servir plus que Jésus-Christ. Non, Seigneur, je ne recevrai plus d'autres lois que celles de votre Evangile, je n'aurai plus d'autre règle que celle de votre charité, je ne chercherai plus d'autres plaisirs que ceux d'une bonne conscience, je ne servirai plus d'autre maître que vous, et toujours soumis à votre empire, je retournerai comme l'enfant prodigue dans la maison de mon père, pour y retrouver la liberté et la gloire que j'ai perdue. C'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la médiance.

In Beelzebub princepe dæmoniorum ejecit dæmonia.

Au moment que Jésus-Christ chassait le démon du corps d'un possédé, les pharisiens disaient de lui : Il ne chasse les démons qu'au nom de Bêelzébub, prince des démons (Luc., XI, 15).

Si jamais le prédicateur a dû se promettre une attention favorable de ceux qui l'écoutent, c'est lorsqu'ils sont tous intéressés au sujet qu'il traite; c'est lorsqu'il combat un vice qui vous ravit le précieux trésor de votre réputation, qui répand ses ténèbres sur vos vertus les plus éclatantes, qui met au jour vos défauts les plus cachés, et qui forçant le sanctuaire de ce cœur dont Dieu seul s'est réservé la connaissance, s'érige en juge de vos pensées et de vos intentions mêmes.

A ces traits vous reconnaissez sans doute la médiance, Messieurs, et vous me voyez avec joie armé du glaive de la parole contre ce monstre ennemi de la société. Car ce n'est pas la cause particulière de Jésus-Christ que je défends; il a su sans mon ministère fermer la bouche aux pharisiens qui l'ont attaqué; la force de ses raisons a confondu la malignité de leurs calomnies, les démons mêmes ont adoré dans sa personne le doigt de Dieu qui les chassait du corps des possédés, et le monde entier a reconnu la vérité de ses miracles que les Juifs attribuaient à l'esprit malin pour les décréditer: *In Beelzebub princepe, etc.*

C'est pour vous tous, Messieurs, que je parle aujourd'hui; ce sont les ennemis communs de votre réputation et de votre gloire que je combats, ces médians qui n'épargnent ni les saints dont ils censurent les vertus, ni les pécheurs dont ils publient les défauts; également redoutables, et au ciel où leur langue insolente ne respecte pas les opérations de la grâce, et à la terre où elle décrie les faiblesses de la nature, dit le Prophète: *Posuerunt in calum os suum, et lingua eorum transivit in terra.*

Mais parce que malgré tous nos soins la médiance régnera toujours, et fera périr d'un seul coup et celui qui la fait, et celui

qui la souffre, et celui qui l'entend, dit saint Bernard; permettez que je me propose dans ce discours d'apprendre aux uns à l'éviter, aux autres à la souffrir, aux troisièmes à la condamner. Car je remarque dans notre évangile trois sortes de personnes qui ont part à la médiance que nous combattons. Les pharisiens la font; Jésus-Christ la souffre; une sainte femme l'écoute et la condamne. De là, je tire trois réflexions que je vous prie d'observer. Dans les pharisiens, je vois les motifs criminels de la médiance, et j'apprends à l'éviter. Dans Jésus-Christ, j'admire la patience d'un Dieu calomnié, et j'apprends à la souffrir. Dans cette sainte femme qui fait l'éloge de mon Sauveur pendant qu'on le noircit, je vois son zèle à prendre le parti de l'innocence contre la calomnie, et j'apprends à la condamner. Trois devoirs du chrétien sur la médiance: l'éviter avec précaution, c'est mon premier point: la souffrir avec patience, c'est le second: la condamner avec zèle, c'est tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par Marie, et lui disons, *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Eviter la médiance, c'est un devoir indispensable, mais difficile à remplir, si nous en croyons saint Chrysostome (*Homil. de Obscurit. prophet.*). Tous les autres péchés, dit-il, ont des obstacles qui nous arrêtent: le voluptueux manque quelquefois d'occasions pour contenter sa passion; le vindicatif n'a pas toujours les moyens de faire éclater sa vengeance; la dame mondaine peut manquer d'argent pour soutenir son luxe et son jeu; en un mot, la Providence attache des difficultés à tous les péchés; et c'est un effet admirable de la miséricorde du Seigneur, qu'on ne puisse les commettre sans des secours étrangers qu'on n'a pas toujours. Mais pour médire, rien de plus facile, c'est assez de vouloir; on ne manque, ni de vices, ni de vertus à censurer, les lois humaines ne punissent plus un péché que celles de Dieu condamnent, et cette langue qu'il nous a donnée pour le bénir, nous suffit seule sans autres secours pour déchirer nos frères: *Alia quidem peccata tempore indigent, impensa, adjutoribus, at in maledicendo sola sufficit lingua.*

Plus la médiance est facile, plus on doit prendre de précautions pour l'éviter, et plus je dois combattre avec zèle les erreurs qui vous la font négliger. Or j'en remarque trois principales que je vous prie de bien observer. On croit la médiance légère, et elle est très-criminelle dans ses motifs. On y attache quelque sorte de gloire, et elle est honteuse dans son principe. On la regarde comme indifférente et passagère, et elle est irréparable dans ses suites, redoutable dans ses effets, terrible dans ses châtements. Suivons s'il vous plaît, tout ceci.

Premièrement, on regarde la médiance comme un péché léger, parce qu'il est commun. Car c'est un aveuglement déplorable du monde, dit saint Augustin, de n'avoir horreur des péchés que quand ils sont

extraordinaires; mais sitôt que la coutume les autorise, on se familiarise avec eux, on les tolère sans peine dans les autres, on s'y abandonne soi-même sans scrupule; ce qui fut criminel dans son origine semble devenir innocent par l'usage, et voici la funeste conséquence qu'on tire : tout le monde le fait, donc il est permis : *Quasi deceat jam faciunt quod per tuam æternam legem nunquam licebit.*

C'est, dis-je, sur ce faux principe qu'on néglige la médisance comme un péché léger; mais pour moi, qui apprends du grand saint Augustin que pour bien juger de la grandeur des péchés, il faut les peser, non pas à la balance trompeuse de la coutume ou de l'opinion du monde, mais au poids du sanctuaire, et à la balance des saintes Ecritures : *Non afferamus stateras dolosas dicentes : Hoc grave hoc leve est, sed divinam stateram de Scripturis sanctis* (Aug., lib. II de Bapt., c. 6). Je dis que la médisance est un grand péché, puisqu'il n'en est point que l'Ecriture défende plus expressément, ni sous des peines plus sévères. Car sans remonter à l'ancienne loi, où nous voyons des malédictions prononcées contre ceux qui déchirent leur prochain en secret, des défenses expresses de censurer la conduite des magistrats, des prêtres, de ceux qui gouvernent : *Diis non detrahes* (Exod., XXI), n'entendons-nous pas l'apôtre saint Paul fermer le ciel aux médisants, et les condamner à l'enfer comme les adultères et les homicides : *Neque adulteri, neque maledici regnum Dei possidebunt?* N'entendons-nous pas l'apôtre saint Jacques nous représenter la langue du médisant comme un flambeau infernal qui met le feu partout, comme une source infectée d'où sortent toutes les iniquités du monde : *Lingua ignis est universitas iniquitatis* (Jacobi III)? Mais si la faiblesse de votre foi vous rend peu sensibles aux oracles des Ecritures, pesez du moins au poids de la droite raison la grandeur du péché que je combats, et pour comprendre combien la médisance est criminelle, descendez avec moi dans le cœur du médisant, sondez ses motifs, et vous détesterez sa conduite, et vous vous ferez un devoir capital de l'éviter. Or que trouverons-nous, Messieurs, dans le cœur du médisant? Plaisir, orgueil, vengeance, jalousie, voilà ses motifs.

1. Plaisir : car si c'est un principe du grand saint Augustin, que c'est là le motif dominant de toutes nos actions, et que nous agissons toujours selon ce qui nous plaît davantage : *Quod nos amplius delectat, secundum id operemur necesse est* (Expos. Epist. ad Gal.), n'en faut-il pas conclure que la médisance renferme un plaisir secret qui nous flatte, puisque nous avons un penchant si violent pour elle? En effet, ce n'est pas ici l'un de ces péchés pénibles qui coûtent mille inquiétudes et mille soins; partout ailleurs le pécheur est martyr de sa passion, l'avarice le dessèche, l'ambition l'agite, l'intempérance le corrompt, la volupté l'enchaîne; la médisance seule le divertit toujours; on

l'aime par le seul plaisir qu'on y trouve : là, le cœur se dilate, le chagrin se dissipe, la joie des uns se nourrit de la douleur des autres, dit saint Augustin : *Inde pascendo malevolas lætitiis suas*; et si nous en croyons saint Bernard, ces langues malignes suffisent à peine au plaisir qui les transporte, et ne se donnent pas le loisir de respirer : *Nec spiraculum incedit in eis, tanta est libido detrahendi.*

Comment donc éviter un vice si doux? Comment nous prémunir contre ce charme secret qui nous y attire? Etudiez-en les sources funestes dans l'apôtre saint Paul, qui vous en marque trois principales, l'oisiveté, l'envie de parler, la curiosité (I Tim., V); et ce que dit ici ce grand Apôtre des veuves mondaines, toutes les dames du siècle peuvent bien se l'appliquer. 1° Elles sont oisives, dit-il : dans l'inaction continuelle où elles vivent, le temps leur est à charge, il faut qu'elles le perdent en visites inutiles, et que ne pouvant soutenir la solitude qui les montre à elles-mêmes, elles aillent de maisons en maisons amuser leur inutilité : *Otiosæ discunt circuire domos.* 2° Elles aiment à parler, ajoute l'Apôtre : le silence où elles n'entendent que la voix de leur conscience leur est insupportable, leur langue pleine d'un venin mortel ne peut être en repos, si elle ne le répand. Et si quelques philosophes ont défini l'homme un animal qui pense, peu s'en faut que l'Apôtre ne définisse la femme médisante et mondaine un animal qui parle, *verbosæ.* Enfin la curiosité les transporte, dit encore saint Paul : tout occupées des affaires d'autrui, elles tâchent de s'oublier elles-mêmes, leur cœur corrompu est un spectacle affligeant pour elles, il faut qu'elles en sortent pour sonder le mien, dit saint Augustin, et que sourdes à la voix de Dieu qui leur apprendrait ce qu'elles sont, elles s'informent avec curiosité de ce que je suis, *curiosæ.* Et quel est le fruit de cette curiosité maligne, conclut saint Paul? le plaisir de dire tout ce qu'elles ont appris du prochain, et de noircir des vertus qu'il faudrait suivre, ou de publier des défauts qu'il faudrait cacher, *loquentes quæ non oportet.* Veut-on donc éviter la médisance? qu'on fuie l'oisiveté, qu'on aime la retraite et le silence, qu'on n'ait de curiosité que pour s'étudier et se connaître soi-même. Le plaisir de médire est un plaisir cruel. Ainsi se divertissait l'infâme Néron, à voir dans Rome l'incendie qu'il avait allumé. Ainsi se réjouissait le soldat impie qui perça sur la croix le sacré côté de Jésus-Christ. Encore sa lance était-elle moins cruelle que votre langue, dit saint Bernard, puisqu'elle ne le perçait qu'après sa mort, et vous le déchirez tout vivant dans ses membres, et vous l'y faites cruellement mourir; voilà votre plaisir : *Fodit hæc quoque Christi corpus, nec jam exanime fodit, sed facit exanime fodiendo.*

2. Si ce n'est pas un plaisir cruel qui vous porte à médire, prenez garde que ce ne soit un orgueil subtil, que l'amour-propre qui domine en nous, toujours attentif à votre gloire, toujours prévenu de votre propre ex-

cellence, ne cherche à l'établir aux dépens des autres. Car, vous le savez, chacun aveugle sur ses grands défauts, et trop éclairé sur ses faibles vertus, n'oublie rien pour les mettre dans leur jour. Et pour cela que fait notre orgueil, Messieurs ? Etale-t-il ouvertement nos louanges ? Publie-t-il nos mérites prétendus avec présomption ? Dit-il impudemment, comme ce pharisien grossier de l'Evangile : Je ne suis pas comme le reste des hommes, ni comme ce publicain que je condamne : *Non sum sicut ceteri hominum*. Non, non, Messieurs ; l'esprit se révolte contre un orgueilleux qui se loue ; l'on ne peut souffrir l'encens qu'il se donne à lui-même, et toutes ses vertus sont odieuses, si elles ne marchent à l'ombre de la modestie. Que fait donc un orgueil subtil et raffiné ? Il trouve le secret de se louer indirectement en censurant les autres, et publiant leurs défauts pour cacher les siens, il se flatte que toute la gloire dont il les dépouille rejait sur lui, qu'il s'élève dans l'imagination d'autrui à mesure qu'il les y abaisse, et que le portrait affreux qu'il fait de leurs imperfections sert de contraste et d'éloge à sa vertu.

Telle est surtout la conduite des hypocrites et des faux dévots. Car je puis bien le dire après un prophète (*Mich.*, VII) : Ceux d'entre eux qui semblent les plus parfaits sont des épines qui vous piquent, et qui vous déchirent, pour peu que vous les touchiez : *Qui optimus in eis quasi paliurus*. Rien n'est plus à craindre que de tomber entre leurs mains ; les libertins mêmes sont moins redoutables qu'eux, le dérèglement de leur vie rend leur témoignage suspect, l'on est prévenu qu'ils ont intérêt de décrier des vertus qu'ils ne pratiquent pas, et d'adoucir l'idée de leurs crimes en multipliant le nombre des criminels ; mais pour les dévots l'on n'est point en garde contre eux, leur piété apparente accrédite leurs médisances ; c'est la vérité, c'est la charité qui les anime, et l'on ne peut croire qu'une langue accoutumée à bénir Dieu puisse être employée à déchirer les hommes. Cependant il n'est que trop vrai, dit l'apôtre saint Jacques, la bénédiction et la malédiction sortent d'une même bouche, une même source jette des eaux douces et des eaux amères, et la même langue qui sort d'honorer Dieu dans sa personne, vient l'outrager dans son image : *De uno ore procedit benedictio et maledictio*. Tel qui prêche la charité dans les chaires, l'oublie dans les conversations, censure avec malignité la doctrine de ceux qu'il devrait aimer comme compagnons de son ministère ; de la même langue dont il annonce l'Evangile, il en déchire les ouvriers, parce que son orgueil ne peut souffrir qu'on approuve d'autre prédicateur que lui. Telle qui consacre tout le matin à gémir de ses propres défauts, se dédommage le reste du jour à critiquer ceux des autres ; solitaire par chagrin, les visites les plus innocentes sont des crimes à ses yeux ; modeste par affectation, les habits les plus honnêtes sont chez elle un luxe scandaleux ; contemplative par oisiveté, elle traite d'amusement la visite des prisons

ou des hôpitaux ; frugale par nécessité ou sobre par tempérament, elle ne trouve qu'excès et sensualité dans les repas des autres ; en un mot orgueilleuse dans sa piété, il faut que tout passe devant le tribunal rigoureux de ses vertus imaginaires, et que tout soit un crime pour les autres, dès lors qu'elle ne le fait pas.

D'où vient cela, Messieurs, sinon d'un orgueil subtil qui cherche à se dédommager aux dépens d'autrui de tout ce qui ne lui est plus permis ? Vous n'osez plus, comme autrefois, vous distinguer par votre luxe, vous vous glorifiez de celui d'autrui ; vous n'osez plus depuis votre conversion paraître dans les spectacles, vous tirez vanité de la curiosité des autres ; vous rougiriez enfin de vous vanter de vos propres vertus, et vous cherchez votre gloire dans les défauts de vos frères que vous publiez. Et qu'on ne m'accuse pas ici, Messieurs, de rendre la dévotion suspecte, et de donner aux libertins occasion de la décrier, c'est l'hypocrisie, et non pas la solide piété que je combats. Un vrai dévot sait régler sa langue, et qui ne la règle pas séduit son cœur, dit l'apôtre saint Jacques, et n'a qu'une religion vaine et infructueuse, *Hujus vana est religio*. Car la vraie religion ne peut subsister avec la médisance, dit saint Chrysostome (*Homil. 3 ad pop. Antioch.*), et quand on vivrait dans la plus rigoureuse pénitence, quand on mangerait son pain avec la cendre, quand on s'abstiendrait de tous les plaisirs, l'on ne gagne rien, si l'on ne s'abstient pas de médire ; parce que, selon Jésus-Christ même, ce n'est pas ce qui entre dans l'homme, mais ce qui sort de sa bouche qui le corrompt : *Non quæ intrant coinquant hominem, sed quæ exeunt ex ore*.

3. La médisance est donc un grand péché, puisque l'orgueil qui la produit nous enlève la gloire de la vraie religion, et nous confond en quelque sorte avec les athées. Mais quelle horreur n'en aura-t-on pas, si l'on pense que c'est le plus souvent la vengeance qui nous y anime ? Car, prenez-y garde, vos médisances n'attaquent-elles pas d'ordinaire ceux qui sont vos ennemis, ou par le ressentiment de leurs injures, ou par la concurrence de leurs emplois et de leurs passions avec les vôtres ? Or, dans l'exacuitude du siècle où nous sommes, la vengeance est défendue, l'on ne peut plus suivre avec liberté la fureur de ses ressentiments ; mais ce qu'on n'ose exécuter par le fer, on le fait avec la plume ou la langue. Qu'une femme chaste n'ait pas donné dans la passion de ce libertin, quelles calomnies, quels libelles ne répand-il pas contre elle ? Avec quelle impudence les deux voluptueux méprisés par la chaste Susanne, rendent-ils faux témoignage contre son honneur ? Et vous, fausses Susannes, à quels excès de médisance ne vous porte point à votre tour la passion de vous venger ? Qu'un homme vous ait méprisées, vous n'entreprenez pas de lui ôter la vie de la nature : la faiblesse vous arrête, la bienséance même vous le défend ; mais qu'oubliez-vous pour lui ravir la vie de l'honneur ?

Armées contre lui d'un poison secret, ne le répandez-vous pas sur sa réputation, ne flétrissez-vous pas par vos médisances l'innocence de sa conduite, la gloire de ses vertus? Ne pouvant l'assassiner dans sa personne, dit saint Grégoire, ne le faites-vous pas mourir dans l'estime du monde, et craignant peut-être comme David de tremper vos mains dans le sang de Saül, rougissez-vous non plus que lui de couper une pièce de son manteau, de déchirer cette robe d'honneur qui le couvre, *Libenter oram chlamydis præcidunt*. C'est sans doute en ce sens que vous nous apprenez, grand Apôtre, que quiconque n'aime pas son frère, est toujours homicide, parce qu'il lui ôte la vie de l'honneur, s'il ne lui ôte pas celle de la nature : *Qui odit fratrem suum homicida est* (I Joan., III).

Après cela, direz-vous que la médisance est légère, appellerez-vous un jeu d'esprit ce qui donne la mort à vos frères, négligerez-vous d'éviter un péché si criminel dans ses motifs, et plus honteux encore dans son principe? Car sondez votre cœur, médisants, allez à la source de vos détractations malignes, et vous ne vous ferez plus honneur d'un péché qui est, et la preuve de votre corruption, et l'effet d'une jalousie honteuse.

La médisance est la preuve de votre corruption, selon Jésus-Christ même (*Matth.*, XII). La bouche parle, dit-il, de l'abondance du cœur; de ce trésor, s'il est bon, l'homme de bien tire de bonnes choses; s'il est mauvais, l'impie en tire de mauvaises. D'une source pure l'on ne voit point couler des eaux empoisonnées, d'un bon arbre l'on ne voit point naître de mauvais fruits, d'un cœur chrétien l'on ne voit point sortir de médisances cruelles. Donc les discours malins sont la preuve d'une mauvaise conscience; et vous-même, ô scrutateur adorable des cœurs, qui semblez vous en être réservé la connaissance, vous nous permettez d'en juger par les paroles, et de croire qu'une langue médisante est l'interprète d'un cœur corrompu : *Ex abundantia cordis os loquitur*. Et de vrai, dit saint Cyprien, la plupart des médisants ne sont-ils pas coupables des péchés qu'ils censurent dans les autres? ne font-ils pas en secret tout ce qu'ils condamnent en public? ne s'élèvent-ils pas contre l'innocent pour mieux cacher leurs désordres? La femme impudique de Pharaon ne couvre-t-elle pas son péché du manteau déchiré de l'innocent Joseph? ne couronne-t-elle pas le crime de son infidélité par celui de la plus noire calomnie? et déjà coupable, et dans ses actions et dans son cœur, compte-t-elle pour quelque chose de l'être dans ses paroles? *Quidquid jam voce delinquitur minus est*.

Mais quand la médisance ne serait pas la preuve d'un cœur corrompu, n'est-elle pas l'effet d'une basse jalousie, et vous en faut-il davantage pour en rougir et pour l'éviter? Que deux personnes prétendent à la même gloire, l'émulation s'irrite, la jalousie s'allume, la médisance éclate. L'on veut exceller seul, et dans ses emplois et dans ses vertus; et pour être en butte à votre censure, c'est

assez de courir avec vous à la même fin. De là ce déchaînement de l'ambitieux contre l'ambitieux, de la dame mondaine contre la dame mondaine, du dévot contre le dévot; et ce qui fait surtout gémir saint Bernard, des prêtres contre les prêtres, des religieux contre les religieux. Ils s'élèvent, dit-il, les uns contre les autres, ou sur l'opposition de leurs sentiments, ou sur la perfection de leur état; chacun veut que toute la vérité, toute la sainteté soit renfermée chez lui, et que le relâchement ou l'erreur soit attachée à tout autre ordre que le sien (*Bern., Apolog. de Vita relig., c. 3, 4, etc.*).

De ce faux préjugé naissent ces antipathies scandaleuses de ceux qui devraient travailler de concert à la vigne du Seigneur; ces médisances sacrilèges par lesquelles ils tâchent de se décréditer dans leur ministère; ces calomnies injustes qui attribuent au corps entier les fautes ou les sentiments des particuliers. Injustice dont le cruel Aman vous donna le premier l'exemple, lorsque, pour perdre le seul Mardochée, il accusa tout le peuple juif d'introduire dans l'Etat des lois et des maximes nouvelles (*Esth.*, III). Injustice contre laquelle s'élève le grand saint Augustin, avec ce zèle qui lui est ordinaire : Vous publiez, dit-il aux ennemis de l'Eglise, que tous les chrétiens sont corrompus, parce qu'on en voit quelques-uns s'écarter des règles saintes de l'Evangile; vous flétrissez l'honneur de tous les prêtres de Jésus-Christ, parce que quelqu'un déshonore peut-être la sainteté de son ministère; vous rendez tout un corps suspect de relâchement ou d'hérésie, parce que peu de particuliers ne sont pas exacts ou dans leur conduite ou dans leurs sentiments; en un mot, vous décriez tout un ordre saint pour quelques fautes qu'il désavoue, et vous ne l'honorez pas pour une infinité de vertus qu'il pratique : semblables, dit saint Augustin, à ces chiens qui environnaient le pauvre Lazare, et qui ne s'attachaient qu'à lécher ses ulcères; encore leur langue médicinale les adoucissait, et la vôtre les irrite et les envenime. La plaie d'une seule partie se répand par vos médisances sur toutes les autres; et si le doigt seul est malade, vous voulez que tout le corps soit gangrené. Le mélange des bons et des mauvais n'est-il donc pas inévitable dans cette vie, conclut Saint Augustin? N'y avait-il pas un corbeau dans l'arche de Noé, un impie parmi ses enfants, un Judas dans le collège des apôtres, des anges prévaricateurs dans le ciel? Et de ce malheureux mélange faut-il conclure que tous les oiseaux de l'arche aient été corbeaux, que tous les enfants de Noé, tous les apôtres, tous les anges aient été prévaricateurs? *Instant, satagunt, ambiunt, ut de omnibus hoc credatur*.

Loin donc d'un cœur chrétien cette basse jalousie qui le porte à médire. La gloire, la vérité, la fortune sont des biens communs où chacun a droit de prétendre. Est-on votre ennemi, soit qu'on y coure par la même voie que vous, soit qu'on y aspire par des

routes différentes? Cette variété d'ordres, d'états, d'emplois qui vous divisent, ne forme-t-elle pas une même Eglise unie dans toutes ses parties par la même charité? Ces fonctions différentes auxquelles elle vous applique, ne sont-elles pas l'ouvrage d'un même esprit? Marthe et Marie ne travaillent-elles pas pour une même fin, et la robe de Jésus-Christ, pour être tissée de différentes couleurs, en est-elle moins une, dit saint Bernard (*Apolog. de Vita relig., c. 3*)? *Polymita et inconsutilis*. Cessez donc de la déchirer par vos médisances; et si vous ne détestez pas ce péché comme criminel dans ses motifs, comme honteux dans son principe, évitez-le du moins comme redoutable dans ses effets, irréparable dans ses suites, terrible dans ses châliments.

Ici, chrétiens, je me sens obligé d'abandonner ces dernières preuves à vos méditations, le temps ne me permet pas de vous les exposer dans leur juste étendue: car quand vous aurais-je développé les effets funestes de la médisance? la charité éteinte dans le cœur de vos frères, les inimitiés allumées, la vengeance irritée, la société troublée, le crédit perdu, le ministère inutile, la réputation flétrie, et celui qui l'a perdue par vos médisances, incapable de retour dans son péché, dit saint Chrysostome (*Homil. 29 in Gen.*), et abandonné sans ménagement à des dérèglements qu'il ne peut plus cacher? Car comme celui dont la faute est secrète a plus de facilité d'en revenir, dit ce Père, ceux au contraire dont les vices sont devenus publics ne se convertissent presque jamais; l'honneur qui leur servait de frein ne les arrête plus, ils font gloire de pécher quand il ne leur sert de rien d'en rougir, et ils comptent pour peu de sauver leur âme, quand ils ont perdu leur réputation.

Effet d'autant plus funeste qu'il est irréparable; car comment rendre au prochain l'honneur que la médisance lui a ravi? C'est une gangrène qui se répand insensiblement partout. C'est une lèpre qui se communique à tout ce quelle touche. Vous avez cru médire en secret, dit le Saint-Esprit, et les oiseaux du ciel vont publier vos discours: *Aves cæli portabunt vocem tuam (Eccle., X)*. Un indiscret qui vous écoute, les répand de maisons en maisons; vos médisances font tous les jours de nouveaux progrès, et la pénitence que vous en ferez quelque jour pourra bien effacer dans vous-même les impressions de votre péché, mais les effacera-t-elles dans l'esprit d'autrui? Elle pourra régler votre langue, mais guérira-t-elle le cœur de votre frère? Elle pourra donner des larmes à Dieu, mais rendra-elle au prochain l'estime qu'il a perdue?

Faut-il donc s'étonner, Seigneur, si vous punissez avec tant de sévérité un péché que la pénitence n'efface presque jamais; si vous frappez d'une lèpre universelle la sœur de Moïse qui osa médire de ce saint prophète; si vous versez sur votre peuple tous les vases de votre colère, parce, dit Ezéchiel (*Cap. X*), qu'il y avait des médisants au mi-

lieu de lui; si vous ordonnez qu'ils soient l'abomination des hommes, si vous condamnez ces langues malignes à être percées par des flèches embrasées, et consumées par des charbons ardents: *Sagittæ potentis acutæ cum carbonibus desolatoriis (Psalm. CXIX)*; enfin, si par la bouche de votre Apôtre vous les déclarez exclus de votre royaume pour toute l'éternité? Frappés de ces menaces terribles, Messieurs, vous apprendrez sans doute à éviter la médisance; mais ce n'est rien si vous n'apprenez encore à la souffrir.

SECOND POINT.

Ce n'est que la moindre partie de la justice chrétienne de savoir éviter le mal, la honte seule qui y est attachée peut nous en détourner. Je ne sais quel sentiment de notre propre excellence nous en donne de l'horreur. Mais savoir souffrir le mal, c'est la perfection de la justice évangélique; c'est où les forces de la nature, ni les lumières de la philosophie n'ont pu s'élever. Il a fallu que l'exemple d'un Dieu souffrant nous l'ait appris, et qu'après nous avoir découvert, et par ses miracles la puissance que nous devons craindre, et par ses préceptes la nature que nous devons adorer, il nous ait fait connaître par son humilité la clémence que nous devons suivre, dit saint Augustin: *Docet nos oportet et factis potestatem suam, et præceptione naturam, et humilitate clementiam (Lib. II de Ord. Provid., c. 9)*

Or où parut jamais davantage cette clémence de Jésus-Christ, que dans la calomnie qu'il souffre aujourd'hui? Il délivre un malheureux du démon qui le possédait, et on lui fait un crime de ce grand miracle; ne pouvant condamner l'action même, on en censure le principe; ce qu'il opère par la vertu de l'esprit de Dieu, on l'attribue à l'esprit de Satan, et on l'accuse de ne chasser les démons qu'au nom de Bézélzébub, prince des démons: *In principe demoniorum ejicit demonia*. Cependant que fait Jésus-Christ? repousse-t-il avec aigreur une calomnie si noire? condamne-t-il à un silence éternel ces langues qui le déshonorent? livre-t-il au démon qu'il vient de chasser ces ennemis de sa gloire? Non, non, Messieurs; il nous apprend par sa patience la douceur que nous devons imiter, il nous enseigne à souffrir la médisance avec joie si elle attaque nos vertus, car alors c'est une épreuve de sa miséricorde qui les purifie; à la souffrir avec humilité, si elle publie nos défauts, car alors c'est une instruction de sa charité qui nous les découvre: *Docet humilitate clementiam*. Développons tout ceci.

1. De tous les maux que nous avons à souffrir, la médisance est sans doute le plus sensible. Toutes les autres afflictions n'attaquent en nous que l'homme extérieur; les disgrâces nous enlèvent des biens périssables, les maladies une santé fragile, la mort même ne peut ôter qu'un corps qui périt: mais la médisance attaque en nous l'homme immortel, elle nous enlève cet honneur si précieux qui nous immortalise; cette gloire innocente pour laquelle le héros sacrifie sa

vie, le savant son repos, l'homme de bien ses plaisirs et ses passions, la langue du médisant nous l'enlève, et détruit ainsi cet homme immortel qui se forme de l'union de toutes les vertus, qui se soutient par les actions éclatantes, et qui subsiste après nous dans l'estime des hommes, comme notre âme vit après notre mort dans le sein de Dieu. Voilà, dis-je, ce que la médisance nous ravit, et ce qui la rend si difficile à souffrir.

Mais ce qui est difficile à la nature est facile à la grâce. Jésus-Christ, qui, dans son Évangile, vous fait un précepte de souffrir les médisances et les calomnies (*Matth., V*), vous en facilite les moyens par la vue de la récompense qu'il y attache. Vous êtes heureux, dit-il, lorsque les hommes parlent mal de vous, lorsqu'à cause de moi ils vous chargent de toutes sortes d'opprobres; réjouissez-vous alors, parce que votre récompense est abondante dans le ciel. Pesons, s'il vous plaît, ces paroles de Jésus-Christ pour la consolation des justes calomniés. Je dis des justes; car la médisance s'en prend d'ordinaire à la vertu. Tant que vous aimez le monde, le monde aime ce qui est à lui, dit Jésus-Christ, il vous applaudit dans vos dérèglements, il vous canonise dans vos passions, il loue le pécheur dans les désirs de son âme; mais si vous vous distinguez du monde, le monde vous hait et vous persécute, il transforme vos vertus en vices, et sait trouver des taches jusque dans les élus, dit le Saint-Esprit: *In electis imponit maculam* (*Eccli., XI*). Cette âme pénitente qui vient de renoncer aux maximes du siècle pour suivre celles de l'Évangile verra sa conduite calomniée; la retraite qui la sépare des spectacles et des compagnies pour l'unir à Jésus-Christ sera traitée de caprice et de singularité; ses pieux entretiens avec les gens de bien seront décriés comme des attachements humains qui la dédommagent de ses anciens plaisirs; ses charités passeront pour des profusions; sa dévotion pour amusement ou pour hypocrisie: mais elle est heureuse au milieu de ces calomnies, dit Jésus-Christ, parce qu'elle les souffre pour lui; heureuse, parce que c'est une espèce de martyre, où la vie de l'honneur plus précieuse mille fois que celle du corps est sacrifiée pour son Dieu; heureuse, parce que sa vertu s'épure dans la bouche du médisant, comme l'or dans le creuset; heureuse enfin, parce que la gloire qu'elle perd sur la terre se redouble dans le ciel. Donc ces médisances qu'elle souffre sont un sujet de joie pour elle: *Gaudete et exultate*.

Aussi est-ce cette joie qui soutenait la foi des premiers chrétiens, contre les calomnies des Gentils qui la décriaient. On médit de nous et de la religion que nous professons, dit Tertullien (*Lib. de Idololatr., c. 14*), et si nous voulons qu'on cesse d'en médire, il faut que nous cessions d'être chrétiens; ou plutôt continuons d'être chrétiens, afin qu'on ne censure que nos vertus et non pas nos prévarications; médire de notre vertu, c'est faire l'éloge de notre religion. Pour plaire aux hommes, il faudrait cesser d'être ser-

viteur de Jésus-Christ, dit l'Apôtre; et si je dois tâcher de leur plaire en toutes choses, ce n'est pas par la participation de leurs erreurs et de leurs dérèglements, mais par la pureté de mes mœurs, et par l'intégrité de ma vertu: *Si hominibus placerem, Christi servus non essem*.

2. Mais je veux que la médisance la respecte cette vertu, je veux que cet éclat et cette beauté qui la distingue la fasse aimer aux plus impies, comme le dit saint Augustin: *Habet justitia formam suam, accendit amatores suos*. Est-il sur la terre une vertu complète? L'or le plus épuré n'a-t-il pas encore quelque chose de terrestre? Ne voit-on pas des taches dans le soleil? Et si Dieu trouve des imperfections dans ses anges mêmes, n'en trouvera-t-il pas dans les saints? Oui, médisants, et ce qui fait votre crime, c'est à ces défauts légers que vous vous attachez! Aveugles sur vos grands péchés, vous pénétrez dans l'homme de bien, jusqu'à ses moindres imperfections. Coupables de mille impuretés, vous censurez l'innocente liberté de ses conversations. Averses jusqu'à l'excès, vous condamnez la mesure de ses aumônes. Superbe dans vos habits et dans votre train, vous ne lui pardonnez pas une honnête propreté. Livrés aux spectacles, aux voluptés, au jeu, vous ne lui passez pas un moment de plaisir; et si la régularité de sa conduite ne donne aucune prise à votre médisance, elle va chercher dans sa vie passée de quoi le condamner, dit saint Bernard; elle va déterrer les cadavres de ces passions déjà mortes, pour les opposer à l'éclat de ses vertus naissantes: *Emortuorum cadavera vitiorum scrutatur curiosa malitia*.

O injustice, ô corruption des temps, il n'est pas permis aux saints d'être imparfaits par fragilité, et il est permis aux impies d'être corrompus par inclination! L'on ne s'emporte pas contre des péchés publics que la coutume autorise, et l'on se déchaîne contre des défauts secrets que la charité devrait excuser. Mais quelque injuste que soit cette conduite, apprenez, chrétiens, à la souffrir. Car nous l'avons dit, vous avez des défauts, et il est de l'ordre de la justice de Dieu qu'ils ne soient pas impunis. Or il exerce sur les réprochés et sur les élus deux jugements bien différents, dit saint Augustin: Si vous êtes réprochés, il vous laisse vivre dans le temps au gré de vos passions, on vous flatte dans vos défauts, on vous excuse dans vos dérèglements, vous vous y endormez, vous les multipliez, et cette fausse paix dont vous jouissez vous conduit au jugement sévère où vos péchés seront publiés à la face de l'univers. Mais si vous êtes élus, Dieu vous juge dès ce monde, dit l'apôtre saint Pierre: *Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei* (*II Petr., IV*), et trouvant encore des imperfections en vous, il vous livre à la langue des médisants qui vous trouble, qui vous exerce, qui vous humilie, et qui vous découvre dans le fond de vos cœurs des vices subtils que vous ne connaissiez pas.

Car, prenez-y garde, l'homme le plus

éclairé est impénétrable à lui même, son cœur est un abîme qu'il ne peut sonder, mille passions raffinées s'y retranchent, que toute sa pénétration n'y découvre pas; ce qui fait dire à l'Apôtre: Je ne me sens coupable de rien, mais pour être juste à mes yeux, je ne le suis pas aux vôtres, ô mon Dieu: *Nil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum*. Mais que fait-il ce Dieu de miséricorde? Il permet que la langue du médissant vienne sonder cet abîme, qu'elle expose au grand jour des défauts que l'amour-propre nous cachait, qu'elle attire au dehors le venin qui s'attachait au cœur, et que comme ces coups heureux qu'une main ennemie nous porte, elle perce l'abcès caché qui nous eût donné la mort.

Cependant combien en voit-on qui profitent de ces coups favorables? Au lieu de tirer avantage de la médisance pour se corriger de ses défauts, on se relâche dans ses vertus, on se laisse abattre au dégoût, contents de servir Dieu quand le monde nous applaudit, prêts à l'abandonner sitôt qu'il nous censure; plus sensibles à la langue des médissants, que les premiers chrétiens ne l'étaient à la main des bourreaux, et par cette délicatesse faisant assez voir qu'on n'est saint que par intérêt, qu'on n'aime la vertu que pour la gloire. Délicatesse, hélas! trop commune parmi les dévots mêmes. Rien n'approche de leur sensibilité; pour peu qu'on touche ou leurs vertus, ou leurs défauts, leur orgueil se révolte, leurs ressentiments éclatent, ils se croient tout permis pour leur réputation, et ils oublient cette belle maxime de l'Apôtre: Que les vrais serviteurs de Jésus-Christ se font connaître par l'usage des humiliations comme de la gloire, de la mauvaise réputation comme de la bonne: *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam* (II Cor., V). Il est vrai que le mal est sensible, mais il n'est pas sans remède, dit le grand saint Augustin. Ce que firent autrefois les Israélites dans le désert pour guérir la piqure des serpents, pratiquez-le contre les médissants; jetez les yeux sur le serpent d'airain, envisagez Jésus-Christ attaché à la croix par la calomnie des Juifs, et le venin de la médisance ne pourra vous nuire; vous la souffrirez avec modération, trop heureux d'être traités comme votre adorable chef, et de mériter part à sa gloire: *Intuentes saluferam crucem, omne calumniantium virus expellitur* (Aug., in psal. CXVIII).

TROISIÈME POINT.

Mais ce n'est rien de souffrir la médisance quand elle vous attaque, si vous manquez de courage pour la condamner quand elle attaque vos frères. La charité, la justice, votre propre intérêt vous y engage. C'est un homme absent qu'on déchire, hors d'état de répondre pour lui-même, livré par son éloignement à la discrétion de ses ennemis, pouvez-vous l'abandonner sans manquer aux lois les plus inviolables de la charité? C'est un homme innocent qu'on outrage sans autre crime que sa vertu, peut-être occupé pour lors à travailler à la gloire du Seigneur

ou à soulager ses membres souffrants, à prier pour ses ennemis, pouvez-vous laisser noircir son innocence sans violer les devoirs les plus essentiels de la justice? Enfin, c'est une portion de vous-même qu'on déshonore, membre de Jésus-Christ comme vous, disciple du même maître, martyr du même Évangile, héritier de la même gloire, pouvez-vous dissimuler ses outrages sans oublier vos propres intérêts? Non, non, Messieurs, la médisance est un incendie commun, que tout le monde a intérêt d'arrêter, ce même feu qui consume votre voisin vous menace, et la langue maligne qui l'allume n'est pas plus coupable que celle qui le voit sans crier, dit saint Chrysostome. Consacrez donc cette langue par des répréhensions sévères, élevez-vous sans respect humain contre le médissant; qu'il tremble sitôt qu'il ouvre la bouche en votre présence, et qu'il sache que comme le Roi-Propète vous faites profession de persécuter celui qui médit: *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar*.

C'est ainsi qu'en use la sainte femme de l'Évangile, pendant que les Juifs outragent Jésus-Christ, pendant qu'ils attribuent au démon les œuvres de Dieu qu'il n'opère que par l'Esprit de Dieu, elle élève hautement sa voix pour faire son éloge; sans crainte, sans ménagement, sans respect humain, elle parle en faveur de Jésus-Christ. Elle confond la calomnie par des paroles que l'Évangile n'a conservées que pour être la condamnation de ceux qui l'approuvent, la gloire de celle qui les a prononcées. L'on vous calomnie, Seigneur, comme ministre de Satan, et moi peu digne de vous donner des bénédictions à vous-même, je bénis la mère qui vous a enfanté, je m'écrie dans l'admiration de vos œuvres miraculeuses: Heureuses les entrailles qui vous ont porté, heureux le sein qui vous a nourri: *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ surixisti!* Eh quoi! Messieurs, dans une foule de juifs aveugles il trouve une âme prédestinée qui prend le parti de Jésus-Christ calomnié, au milieu d'une assemblée de chrétiens éclairés nous ne verrons jamais une âme choisie élever sa voix en faveur d'un homme déshonoré? La médisance triomphera-t-elle sans qu'on s'y oppose, et pendant qu'on déteste la cruauté des Romains qui trouvaient du plaisir à voir dans leurs spectacles sanglants des hommes égorgés par des hommes, verra-t-on sans horreur dans les compagnies des chrétiens déchirés par des chrétiens? Non, non, Seigneur, nous allons nous armer par votre grâce contre un si grand péché. Attentifs à éviter la médisance comme criminelle dans ses motifs, honteuse dans son principe, irréparable dans ses effets, dociles à la souffrir comme une épreuve de votre miséricorde qui nous purifie, comme une leçon de votre vérité qui nous instruit; courageux à la condamner par le motif de votre charité qu'elle éteint, par le zèle de votre justice qu'elle viole, par l'amour de nos propres intérêts qu'elle attaque, afin que ce vice neq

fois exterminé de la société des chrétiens, leurs langues ne soient plus consacrées qu'à vous bénir, ô mon Dieu, et à vous rendre dans un même esprit et d'une même voix, comme parle votre Apôtre, *Unanimes unore*, la gloire qui vous est due, et dans le temps, et dans l'éternité bienheureuse. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE
DE CARÈME.

Sur la correction fraternelle.

Medice, cura teipsum.

Vous qui vous mêlez de corriger les autres, corrigez-vous vous-même (Luc., IV, 23).

Le péché, qui a banni du monde la plupart des vertus, y en a fait naître de nouvelles. S'il n'eût fait des criminels, la pénitence serait inconnue; s'il n'eût fait des pauvres, l'aumône ne se pratiquerait pas; s'il n'eût fait des faibles et des imparfaits, la correction fraternelle serait inutile, et cette grande vertu qui entretient parmi les hommes un admirable commerce de charité, qui les fait compatir aux faiblesses les uns des autres, s'intéresser mutuellement pour leur avancement et leur perfection, s'aider de leurs conseils dans leurs égarements, et se prêter la main dans leurs chutes, cette grande vertu par laquelle tant d'âmes se sanctifient n'aurait pas de lieu dans l'Eglise.

Et plutôt à Dieu, Messieurs, que la correction fraternelle fût ou moins nécessaire ou plus facile à pratiquer; mais dans la corruption où l'on vit aujourd'hui, tout le monde en a besoin, peu la savent faire, et personne ne la veut souffrir! Si vous la faites à des étrangers, ils méprisent un inconnu qui vient leur reprocher leurs défauts. Si vous la faites à ceux auprès desquels vous vivez, ou ils portent envie à votre vertu, ou ils méprisent votre naissance, ou ils connaissent vos défauts, et par là ils se croient toujours en droit de vous dire: Médecin, guérissez-vous vous-même, *Medice, cura teipsum.*

Jésus-Christ éprouve le premier toutes ces contradictions dans les pécheurs qu'il entreprend de corriger. S'il sort de son pays pour aller instruire les Capharnaïtes, ils ne profitent ni de ses miracles, ni de ses discours, capables, dit-il lui-même, de convertir Sodome. S'il revient dans son pays, on demande ses miracles, mais on ne peut souffrir ses corrections, et on le chasse de Nazareth comme un ennemi juré de sa patrie: *Ejecerunt illum extra civitatem (Matth., c. XI, v. 23).*

Cependant, remarquez-le, chrétiens, car c'est ici tout le dessein de mon discours, Jésus-Christ avait toutes les qualités nécessaires pour bien corriger, l'autorité pour le faire avec justice, et l'art pour le faire avec agrément. Voilà tout ce qui doit entrer dans la correction fraternelle, l'autorité et l'art. Si elle se fait sans autorité, elle est injuste; c'est ma première proposition. Si elle se fait sans art, elle est odieuse; c'est ma seconde

proposition. Vierge sainte, puisqu'on ne peut imiter votre innocence, faites-nous imiter votre charité, et nous apprenez à corriger le péché dont vous fûtes toujours exempte: c'est la grâce que je vous demande. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Le besoin que les créatures ont les unes des autres pour se soutenir est, à mon sens, le plus bel effet de la providence de Dieu. La terre, stérile par elle-même, ne peut rien produire sans des influences étrangères, et Dieu a placé les cieus et les astres au-dessus d'elle comme des sources de fécondité qui ne lui manquent jamais. Les pauvres, abandonnés à leur misère, tomberaient dans le désespoir; mais Dieu a mis les riches sur leur tête, afin qu'ils trouvassent dans leur libéralité la ressource de leurs disgrâces. Enfin les pécheurs, abandonnés à leurs faiblesses et à leurs passions, seraient bientôt tout à fait corrompus; mais Dieu veut que les parfaits corrigent ceux qui ne le sont pas, et que, par des avis salutaires, ils travaillent à leur conversion. En effet, telle qu'on verrait la mer se corrompre, si ses eaux toujours tranquilles et croupissantes dans un repos continu n'étaient agitées par les vents et par les orages; tel on verrait le cœur des pécheurs tomber dans la dernière corruption, si les avis des saints ne venaient de temps en temps le troubler, et si leurs corrections, comme des vents favorables, n'y excitaient d'heureuses tempêtes.

La correction est donc nécessaire aux uns; mais elle est indispensable aux autres, et c'est un précepte de Jésus-Christ, que l'obligation de corriger ceux qui pèchent, *Corripi*. Mais pour le faire dans l'ordre et avec quelque justice, je dis qu'il faut de l'autorité. Car la correction est une espèce de jugement qu'on exerce sur celui qu'on reprend; on l'accuse, on l'interroge, on le condamne, on le punit, et tout cela ne se peut, dit saint Augustin, sans quelque autorité qui nous mette au-dessus de celui que nous jugeons, *De inferioribus judicamus*. Or, Messieurs, cette autorité si nécessaire pour corriger se trouve en plusieurs personnes. La vertu la donne aux saints; Dieu la donne aux parents, aux pasteurs, aux magistrats; l'amitié aux amis; la charité à tous les hommes; et par conséquent la correction est un devoir général que chacun doit remplir selon l'étendue de la puissance qui lui est donnée. Appliquons-nous, s'il vous plaît, à tout ceci.

1. La vertu donne aux saints le droit de corriger les pécheurs. Quand on vit bien, l'on acquiert je ne sais quel empire sur le cœur des impies, ils respectent en nous la vertu qu'ils n'ont pas, et l'on peut reprendre en eux les vices dont on est exempt soi-même. Ce qui fait dire à saint Augustin que la correction est un devoir délicat qui n'appartient proprement qu'aux amis ou aux saints: *Accusare vitia officium est bonorum virorum et benevolentium (Aug., de Serm. Domini in monte, c. 19)*. En effet, dès lors qu'on

est vicieux, on perd le droit de reprendre les autres. On aurait mauvaise grâce de condamner par ses paroles ce qu'on autorise par ses exemples, et l'honnêteté seule semble exiger qu'on pardonne aux autres ce qu'on se permet à soi-même. Vous l'avez compris, grand Arêtre, lorsque formant Tite aux devoirs de l'épiscopat, vous lui dites que la correction fraternelle est un des principaux; mais que la pureté de ses mœurs doit autant y contribuer que la force de sa doctrine, afin que les impies n'aient rien à lui reprocher quand il les condamne : *In doctrina, in integritate... verbum sanum irreprehensibile* (Tit., II).

C'est encore peu pour corriger d'être irréprochable, si l'on manque ou de courage ou de discrétion. L'on voit assez de ces dévots commodes qui gémissent dans le fond du cœur des défauts de leurs frères, et qui en murmurent en secret, mais qui, retenus par un vil intérêt ou par une lâche timidité, étouffent leurs soupirs, dissimulent leurs murmures, applaudissent peut-être tout haut à ce qu'ils condamnent tout bas, et partagés entre leur fortune et leur conscience, bornent leur vertu à leur salut particulier, sans se mêler de celui des autres : ne sachant pas sans doute qu'un vrai chrétien ne peut jamais se sauver seul, que quand on aime Dieu l'on corrige ses ennemis, et qu'une vertu qui n'est que pour elle-même tient plus de l'amour-propre que de la charité. D'autres, au contraire, indiscrets dans leur zèle et fiers de leur vertu, entreprennent de réformer tout le monde; rien n'est au-dessus de leur censure, prêtres, magistrats, souverains, supérieurs, ils n'épargnent personne, ils croient devoir condamner tout ce qui ne revient pas à leurs caprices; et par quelques mortifications ou quelques prières, vous diriez qu'ils ont acquis un empire despotique sur les mœurs des autres, et que tout doit relever d'eux.

Plus coupables encore ceux qui sans vertu entreprennent de corriger le vice, qui trouvent dans eux-mêmes toutes les couleurs dont ils le dépeignent, qui ne peuvent faire le portrait d'un péché sans faire le leur; obligés de rougir les premiers de ce qui fait rougir les autres, et d'entendre à tout moment ce reproche injurieux : Médecin, guérissez-vous vous-même, *Medice, cura te ipsum*. Des corrections faites de la sorte sont toujours mal reçues, parce que, si la vertu ne les autorise, elles sont injustes dans celui qui les fait : il usurpe un droit qui ne lui appartient pas, il se condamne plutôt qu'il ne corrige les autres; il parle contre eux, quand il faudrait gémir avec eux, dit saint Augustin, *congemiscamus*. Et quelque jour Dieu produira toutes ses corrections contre lui, et il se verra condamné par ses propres paroles. Mais quand on est irréprochable, le vice est muet, le censeur respecté, la correction juste, parce que la vertu donne ce droit aux saints : *Accusare vitia bonorum est* (Aug., de Serm. Dom. in monte, c. 19).

2. Dieu le donne encore aux parents : il

les met sur la tête de leurs enfants, dit saint Chrysostome, comme des censeurs sévères qui ne les doivent jamais flatter; comme des sculpteurs habiles qui trouvent sans cesse quelque chose à retrancher aux statues qu'ils ont formées; ou comme des peintres scrupuleux qui, le pinceau toujours à la main, retouchent les traits et les attitudes de leurs ouvrages. En un mot, les parents répondent des fautes de leurs enfants, parce qu'ils ont droit de les corriger. Mais, hélas! qu'on use mal de cette autorité! on s'inquiète mal à propos des défauts des autres, et l'on néglige ceux de sa famille. On se répand en des critiques malignes sur la conduite des étrangers, et l'on oublie le soin de ses domestiques. On s'empresse d'éteindre le feu dans la maison de ses voisins, et on laisse brûler la sienne. Car si cet enfant vit dans un libertinage scandaleux, n'en faut-il pas accuser ce père indulgent qui ferme les yeux à ses défauts, qui le laisse aller au gré de ses passions, plus occupé du soin de ménager sa fortune que de régler sa vie, et de lui procurer du bien que de la vertu. Quel aveuglement, Messieurs! veiller avec inquiétude à l'établissement de vos enfants, et négliger leur salut! penser à les élever sur la tête des hommes, et les laisser sous la puissance des démons! s'affliger de leurs disgrâces, et ne pas gémir de leurs péchés! les dresser avec soin au manège du monde, et ne les point former aux exercices de la religion! rougir des fautes qu'ils font contre les lois du siècle, et leur laisser violer impunément celles de Dieu! enfin souffrir avec chagrin la dissipation de leurs biens, et voir sans douleur le débordement de leurs passions! Quel crime pensez-vous que ce soit, Messieurs? J'ose le dire, parce que l'apôtre saint Paul l'a dit avant moi : C'est une infidélité pire que celle des païens, c'est une espèce d'apostasie : car ne pas corriger les siens des fautes qu'ils font contre la religion, c'est n'en point avoir : *Si quis suorum ac maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit*.

3. Les pasteurs usent-ils mieux de l'autorité que Dieu leur donne? Grâce au ciel, nous en avons sous nos yeux qui en remplissent tous les devoirs; mais combien en voit-on d'autres qui les négligent? C'est à eux que Jésus-Christ confie le soin de son troupeau. C'est à eux que l'Apôtre ordonne d'employer et prières, et menaces, et ménagements, et importunités, sans se laisser jamais de corriger les pécheurs : *Insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia* (II Tim., IV); mais, timides dans leur ministère, ou intéressés dans leurs vues, ils craignent de s'attirer des tempêtes, et de se faire des ennemis; ils laissent périr le troupeau de Jésus-Christ par leur lâche silence; ils voient le loup ravir ses brebis sans crier, et, tranquilles dans leur vie molle et indolente, ils s'engraissent des péchés du peuple, sans se mettre en peine de les corriger. De là tant d'omissions dans les devoirs essentiels de la religion qu'ils ne font pas ob-

server. De là tant d'inimitiés publiques dans les familles qu'ils n'ont pas soin de réconcilier. De là tant de scandales dans les mœurs qu'ils ne travaillent pas à régler. Ah! quel sujet de condamnation pour eux! Quelle confusion, quand au jugement de Dieu ils verront tous les désordres qu'ils auront soufferts devenir leurs propres péchés, et les pécheurs qu'ils auront flattés devenir leurs accusateurs! Car qu'ils ne me disent pas qu'on est indocile, qu'on ne profiterait pas de leurs avis, et qu'il est inutile de reprendre, quand personne ne se veut corriger. Dieu exige de vous le travail, dit saint Bernard, et non pas le succès; c'est à vous à panser les plaies, et à lui de les guérir: *Curam exigeris, non curationem* (Bern., ad Eugen.).

4. Et vous, dépositaires de la puissance du prince ou dans l'administration de la justice, ou dans le gouvernement des provinces qu'il vous confie; vous, magistrats, qui ne portez pas sans raison le glaive du Seigneur, dit l'Apôtre, qui devez vous en servir pour réprimer le désordre, employer votre crédit pour les intérêts de Dieu, et non pas pour les vôtres, appuyer de votre autorité celle de sa religion, le faites-vous? Ne vous voit-on pas tous les jours autoriser les dérèglements qu'elle condamne, faire de vos tribunaux l'asile de ceux qui fuient le sien, et suspendre par l'injustice de vos chicanes la juste sévérité de ses saints canons? Ne vous voit-on point prêts à punir le désordre quand l'intérêt le demande, lâches à le poursuivre quand la politique le défend? zélés contre les vices quand on peut dépouiller les vicieux, indulgents aux vicieux quand on ne peut détruire que les vices? vigilants contre les dérèglements qui choquent le prince ou la police, indifférents pour ceux qui ne blessent que Dieu et la religion? Est-ce là vous servir comme il faut de l'autorité que Dieu vous confie? et ne lui répondrez-vous pas de tous les vices que vous laissez triompher, puisqu'il nous punit autant, selon saint Augustin (*Lib. I de Civit.*, c. 9), pour les péchés que nous souffrons dans les autres, quand nous avons droit de les corriger, que pour ceux que nous commettons nous-mêmes? et il les punit non-seulement dans les magistrats, mais dans les amis.

5. Oui, Messieurs, l'amitié nous met en droit de corriger ceux auxquels elle nous lie. Elle nous donne sur leur esprit un ascendant dont il faut profiter pour le régler. Car la fin de nos liaisons doit toujours être la vertu, dit saint Augustin, et il n'est jamais permis de s'attacher aux hommes que pour deux raisons, ou parce qu'ils sont justes, ou afin qu'ils le deviennent; c'est-à-dire, ou pour les imiter dans leurs vertus, ou pour les corriger dans leurs défauts: *Aut quia justi sunt, aut ut justi sint* (*Lib. VIII de Trin.*, c. 6). Mais où trouver une amitié si pure et si réglée dans ses intentions? On aime souvent dans ses amis les vices qu'on y devrait haïr: l'un nous attire par la conformité des mêmes passions; l'autre nous

plaît par l'entêtement des mêmes vanités ou des mêmes plaisirs; nous suivons celui-ci, parce qu'il nous engage avec lui dans les prétentions d'une grande fortune: tantôt c'est l'intérêt, tantôt la sympathie, jamais l'amour de la vertu qui nous unit; cependant, dit saint Augustin, l'on est obligé ou de corriger ses amis, ou de rompre ses amitiés: *Vel corrige dilectionem, vel respue societatem* (*De Doctr. Christ.*, c. 4).

En effet, si la correction fraternelle est un devoir essentiel à tous les chrétiens, comme nous le verrons bientôt, les amis peuvent-ils s'en dispenser, puisque, selon les principes du même saint Augustin, la correction n'est jamais plus utile ni mieux reçue que quand elle est jointe à l'amitié. Tout homme qui n'aime pas, dit-il, n'est jamais en droit d'en reprendre un autre, parce qu'il ne sait pas donner à ses avis les adoucissements nécessaires, et qu'au lieu de corriger, il s'emporte et se rend digne de correction lui-même; mais quand on aime, on a droit de tout dire; la tendresse sait donner à la correction des tours agréables et insinuants; et si l'on est d'une humeur farouche et intraitable, la langue d'un ami ne nous blesse jamais: car comme ce qui se fait par le motif de la charité ne peut déplaire à Dieu, tout ce qui se dit par celui de l'amitié ne peut choquer les hommes: *Dilige, et dic quod voles* (*Aug.*, in *Epist. ad Gal.*, VI). Reprenez donc hardiment dans cet ami ces discours libres et ces sentiments impies auxquels il s'échappe quelquefois dans vos entretiens; reprenez ces médisances malignes dont il empoisonne toutes vos conversations; condamnez ces desseins de vengeance ou d'impureté qu'il vous découvre, et s'il refuse de se corriger, cessez de l'aimer: *Vel corrige dilectionem, vel respue societatem*. Mais que les amis s'acquittent mal d'une obligation si indispensable et si sainte! La flatterie se mêle à tous leurs discours. Admirateurs des vices qu'ils devraient haïr; protecteurs des passions qu'ils devraient combattre; partisans des fausses maximes qu'ils devraient condamner; tantôt aveuglés par l'amitié, tantôt retenus par la crainte, vous les voyez, prodigues d'un indigne encens, applaudir aux défauts de leurs amis, dissimuler leurs faiblesses, canoniser toutes leurs actions pour leur plaire, donner dans toutes leurs fausses idées, et oublier cette belle maxime du grand saint Augustin, qu'on ne peut véritablement aimer l'homme, si l'on n'aime encore davantage la vérité qui le condamne quand il le mérite: *Non potest amicus esse hominis, nisi fuerit ipsius primitus veritatis*.

6. Mais quand on n'aurait point d'amis, Messieurs, et que, privés de cette douce société sans laquelle on ne trouve qu'ennui dans sa solitude, que peines dans ses occupations, qu'aveuglement dans ses défauts, l'on vivrait dans une indifférence égale pour tous les hommes, serait-on dispensé du devoir de la correction? Non, sans doute; la charité, qui lie tous les chrétiens ensemble,

les engage à se corriger les uns et les autres, et à conspirer à leur avancement mutuel dans la perfection. Ce qui fait dire à l'Apôtre que la charité qui nous unit ne consiste pas, comme l'amitié profane, dans la société des mêmes défauts et des mêmes passions, mais dans l'union des mêmes vertus, et que quand on s'aime en chrétiens on ne pense qu'à se perfectionner les uns et les autres : *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis*. Tout chrétien est donc en droit de corriger son frère ; il a part à ses péchés s'il les dissimule ; son silence passe devant Dieu pour une approbation tacite de ce qu'il devrait condamner ; et l'Apôtre nous apprend qu'on ne sera pas moins puni pour avoir consenti aux crimes des autres que pour s'y être abandonné soi-même : *Digni sunt morte non solum qui ea faciunt, sed et qui consentiunt facientibus* (Rom., II).

Si cela est, Messieurs, où en êtes-vous, vous qui, trop sensibles à vos propres injures, n'avez que de l'indifférence pour celles de Dieu, vous qui voyez sans émotion les impies qui le déshonorent, vous qui écoutez avec plaisir les médisants qui le déchirent, vous qui supportez sans impatience les libertins qui l'outragent et qui ne les reprenez jamais, où en êtes-vous ? Quand Dieu vous demandera, comme à Caïn, Où est votre frère ? où est ce pécheur que vous avez laissé périr dans ses désordres sans l'en avertir ? où est ce parent dont vous avez connu les passions sans les condamner : *Ubi est Abel frater tuus* (Genes., IV) ? En serrez-vous quittes pour dire que vous ne répondez pas de son salut ? Son sang ne criera-t-il pas vengeance contre vous, et du fond de l'enfer où vous l'aurez laissé tomber par votre négligence, ne demandera-t-il pas que vous y soyez précipité comme lui ? *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me*.

Et quoi de plus juste, Messieurs, que cet intérêt mutuel que nous devons prendre au salut les uns des autres ? Car si dans le corps naturel la moindre partie ne peut être blessée que toutes les autres n'y compatissent, dit saint Chrysostome (*Homil. 13, ad pop. Ant.*) ; si le doigt ne peut être offensé, que l'œil ne le pleure, que la main ne vienne au secours, que la bouche ne tâche d'adoucir sa douleur, que le cœur n'y envoie du sang et des esprits en abondance : un chrétien peut-il être insensible à la perte de son frère, s'il pense surtout que son péché peut avoir des suites, que le mauvais exemple d'un seul peut corrompre toute la face de l'Eglise si on ne s'y oppose pas, et que c'est pour cela que l'Apôtre ne voyant encore qu'un seul impudique dans Corinthe s'empressait de le corriger, et criait comme si toute la ville eût été perdue ? *Sciebat enim quod illo non correcto vitium serpens et alios invaderet*.

Cependant, Messieurs, la charité des chrétiens est assoupie. Chacun, content de régler médiocrement sa vie, demeure insensible aux péchés de ses frères ; et, dans la lâche indifférence où l'on vit aujourd'hui, on ver-

rait sans s'émouvoir des pécheurs crucifier une seconde fois Jésus-Christ. Il est vrai qu'il y a certains péchés auxquels on s'oppose, parce qu'on est intéressé à les combattre. On crie contre les concussionnaires, parce qu'on craint pour ses biens ; on s'élève contre les homicides, parce qu'on craint pour sa vie ; on blâme les calomnieux, parce qu'on craint pour son honneur. Mais il y a d'autres vices qu'on tolère sans peine, parce qu'ils ne nous touchent pas. La volupté passe pour galanterie ; la médisance, pour un jeu d'esprit ; l'ambition, pour grandeur d'âme ; l'amour des spectacles, pour une innocente curiosité ; et sous prétexte que ces vices sont communs on néglige de les corriger. O aveuglement déplorable des chrétiens ! s'écrie saint Augustin, ils n'ont horreur des péchés que quand ils sont monstrueux et extraordinaires ; mais dès lors que la coutume les autorise, ils ne pensent ni à les reprendre dans les autres, ni à les éviter eux-mêmes : à force de les voir, ils s'accoutument à les tolérer ; et à force de les tolérer, ils s'accoutument à les commettre : *Va peccatis hominum quæ sola inusitata perhorrescimus, usitata vero sæpe videndo omnia tolerare, sæpe tolerando nonnulla etiam facere cogimur* (Aug., in Exod.).

Corrigez donc, Messieurs, il n'est rien de plus grand dans la religion que de sauver une âme ; une âme précieuse que le monde entier ; une âme destinée à posséder Jésus-Christ, rachetée de son sang, nourrie de son corps, vivifiée par sa mort. Rien, dis-je, de plus grand ni de plus méritoire devant Dieu que d'arracher cette âme au démon par des avis charitables et des corrections salutaires. Donnez tous vos biens aux pauvres ; exténuez votre chair par le jeûne ; consommez vos jours au pied des autels, dit saint Chrysostome, vous avez moins fait pour votre salut que celui qui a la gloire d'avoir corrigé un pécheur, et fait rentrer une âme égarée dans le bercail de Jésus-Christ. Car si saint Pierre ressuscita autrefois une sainte veuve (*Act., IX*), parce que les pauvres lui montraient les habits dont elle les avait couverts, quelles grâces ne devez-vous pas attendre de Jésus-Christ, si quelque âme sauvée par vos soins se présente elle-même pour vous devant le tribunal de sa justice, si elle lui dit : Seigneur, ne précipitez pas dans l'enfer celui qui m'en a retirée, oubliez les péchés de celui qui a combattu les miens avec tant de zèle, ne refusez pas votre gloire à celui par lequel je la possède ? Ah ! sans doute Jésus-Christ se laissera fléchir à des prières si justes. Travaillez donc, Messieurs, à vous préparer des protecteurs si puissants ; corrigez les pécheurs, réprimez les uns par autorité, gagnez les autres par condescendance, parlez à ce parent, à cet ami, à ce voisin des dérèglements honteux où vous savez qu'il s'abandonne ; priez-le, conjurez-le, pleurez à ses pieds : vous assurez votre salut en procurant le sien, et vous usez saintement

d'une autorité que la nature, que la religion, que Dieu même vous confie. Mais si cette autorité ne suffit pas pour corriger des esprits rebelles, apprenez l'art et les ménagements nécessaires pour les gagner : car si la correction est injuste quand elle se fait sans autorité, elle est odieuse quand elle se fait sans art.

SECOND POINT.

De tous les devoirs qui regardent le prochain, la correction est sans doute le plus difficile. Pour gagner un homme il ne faut qu'un peu de complaisance, un peu de prudence pour le conduire, de lumière pour l'instruire, d'éloquence pour le persuader ; mais pour corriger un pécheur il faut joindre ensemble des qualités presque contraires : la douceur et le zèle, la condescendance et l'autorité, la complaisance et la sincérité, et, si j'ose le dire, la haine et l'amour. Ce qui fait dire à saint Augustin que l'adresse d'un homme spirituel ne paraît jamais mieux que dans la correction des fautes d'autrui : *Nil tam probat spiritualem virum quam peccati alieni tractatio.*

Si cet art est si difficile, apprenons-le de Dieu même, et disons qu'on doit se conduire dans la correction à peu près comme il se conduit dans la conversion des pécheurs. Car observez-le, s'il vous plaît, Messieurs, la correction fraternelle est à proprement parler le supplément de la grâce. Dieu diffère quelquefois d'avertir et de toucher un pécheur par lui-même, afin que nos avis et notre charité suppléent à ses inspirations, et que nous ayons la gloire d'avoir été les coopérateurs de Dieu dans la conversion de nos frères : *Lucretus eris fratrem tuum.* De sorte que la correction et la grâce n'ayant qu'une même fin, elles ne doivent avoir que les mêmes moyens pour y arriver. Or je trouve que toute la conduite de Dieu dans la conversion du pécheur se réduit à trois choses : à ménager son esprit par la suavité de la grâce, à ménager son cœur par l'adresse de la grâce, à ménager son honneur par l'action secrète et invisible de la grâce. Telle doit être la conduite de celui que le zèle ou le devoir engage à corriger les autres. Il a trois choses à ménager dans le prochain : son esprit par la douceur, son cœur par l'adresse, sa réputation par la charité de ses avis secrets : en cela consiste tout l'art de la correction fraternelle. Appliquons-nous, s'il vous plaît.

1. La première chose que Dieu fait quand il veut convertir un pécheur et le rappeler de ses égarements, c'est de ménager son esprit. Il le prépare par des voies secrètes, il l'éclaire par des rayons subtils, il le délecte, il l'attire, il le gague par des suavités ineffables. Et l'éloquent saint Chrysostome (*Homil. 1 ad pop. Antioch.*) nous fait bien remarquer ces ménagements de Dieu dans la correction qu'il fit au premier des pécheurs. Il ne l'aborde pas, dit-il, avec des paroles foudroyantes et des reproches sanglants ; il ne lui dit pas, comme il avait droit de le

faire : Quoi ! malheureux, après tant de marques de ma bonté, après une souveraineté si absolue sur les créatures, une liberté si parfaite de résister à vos passions, des secours si puissants pour demeurer dans le devoir, vous m'avez préféré le démon ! Etait-ce donc lui qui avait fait le ciel, les étoiles, la terre, toutes les créatures uniquement pour vous ? Dieu, dis-je, ne lui parle pas d'abord de la sorte ; mais il l'appelle par son nom, ce qui est encore une marque de tendresse et d'amour, il se contente de l'avertir de penser à l'état où il est, il l'interroge comme s'il ne le savait pas lui-même. *Adam, ubi es?*

Imitons-nous, Messieurs, une conduite si douce et si modérée ? Usons-nous de pareils ménagements dans nos repréhensions sévères ? Avons-nous soin de tempérer la rigueur de la correction par les adoucissements de la charité, et de mêler, comme le Samaritain de l'Evangile, l'huile de la clémence au vin de la sévérité pour guérir les plaies de nos frères : *Infundens oleum et vinum (Luc., X)* ? Au lieu de gagner un esprit, ne l'aliène-t-on pas par des reproches durs et injurieux ? Au lieu de donner à l'action qu'on reprend quelques tours favorables, ne la représente-t-on pas avec des couleurs noires et odieuses ? Au lieu d'excuser un peu la faiblesse, n'exagère-t-on pas la malice ? N'irrite-t-on pas la personne, tantôt par des railleries piquantes, tantôt par des marques de mépris, et quelquefois même par des emportements de fureur ? D'où vient cela, Messieurs ? C'est que la passion a plus de part à vos corrections que la charité, dit saint Bernard, qui sait seule le secret d'être douce dans sa sévérité, sincère dans ses ménagements, patiente dans sa colère, humble dans son indignation même. Charité qu'on n'exerce plus à l'égard des pécheurs. On les corrige peut-être, mais on satisfait sa passion sous prétexte de remplir son devoir ; on évapore ses chagrins à l'ombre de la charité dont on se couvre ; on donne à ses emportements le beau nom de zèle ; et quand on hait la personne, on fait semblant de n'en vouloir qu'à ses défauts. Est-ce là savoir l'art de la correction fraternelle ? Non, dit saint Augustin. C'est avoir la fureur d'un ennemi qui se venge, et non pas la tendresse d'un chrétien qui corrige. *Punientis est impetus, non charitas corrigentis (Aug., in cap. VI Epist. ad Gal.)*.

Et ne vous flattez pas, Messieurs, qu'une modération telle que je l'exige ne puisse être que la vertu d'un Dieu. Je trouve dans l'Ecriture des hommes saints qui l'ont imitée : et dans la correction que Nathan fait à David, je remarque tous ces innocents artifices que je vous prescris. Car, voyez-le ce prophète plein de douceur, ménager d'abord l'esprit du prince qu'il veut corriger, envelopper son péché honteux sous les ombres d'une parabole honnête, adoucir le crime du rapt de Bethsabée par la comparaison d'une brebis dérobée, accuser de ce vol une personne supposée pour lui faire condamner dans un autre ce qu'il ne voyait pas encore dans lui-même, et par tous ces détours de sa charité

ingénieuse obliger ce grand roi de confesser son péché. *Peccari.*

2. Après avoir ménagé l'esprit, il faut encore ménager le cœur, afin de le toucher sans l'aigrir; et c'est la seconde chose que Dieu fait dans la conversion du pécheur. Car qui pourrait dire les tours différents que prend la grâce pour le toucher, la patience avec laquelle elle l'attend, les sentiments de reconnaissance par lesquels elle l'attendrit, les mouvements de frayeur par lesquels elle l'ébranle, les rayons d'espérance par lesquels elle le rassure? En un mot, pour gagner le cœur du pécheur, Dieu l'attend, il l'attendrit, il l'épouvante, il le rassure, et c'est ce qu'il faut faire pour le corriger. Aussi le prophète Nathan, fidèle imitateur de la conduite de Dieu, garde-t-il cette méthode à l'égard de David. Il ménage admirablement son cœur, il ne l'attaque pas dans la violence de sa passion, il ne va pas à contre-temps lui reprocher son péché pendant que son amour l'aveugle encore : l'on est incapable de correction tant que la passion domine, il attend qu'elle soit ralentie. Mais sitôt que son cœur peut être docile à ses avis, ah! pour lors il lui parle des bienfaits singuliers de Dieu, de la poussière d'où il l'a tiré, de la haute fortune où il le soutient encore. Après l'avoir attendri, il commence à l'étonner, il lui prédit les suites funestes de son péché, les fléaux qu'il doit attirer et sur ses peuples et sur sa personne; mais quand il l'a fait trembler il le rassure; quand il lui a arraché l'aveu de son crime, il lui en promet le pardon, et content de l'avoir touché, il ne le désespère pas : *Transtulit Dominus peccatum tuum.*

Modèle excellent de la correction fraternelle sur lequel vous devez vous régler! Afin qu'un cœur la reçoive, et qu'il en soit touché, n'allez pas témérairement l'attaquer dans la chaleur de sa passion; c'est un torrent qui se grossit de tout ce qu'on lui oppose pour l'arrêter; c'est un feu qui s'embrace de tout ce qu'on y jette pour l'éteindre. N'allez pas reprendre cet homme emporté dans les premiers mouvements de la fureur qui l'agite; c'est un frénétique qui n'épargne ni les amis qui le soulagent, ni les médecins qui le guérissent : mais lorsque sa colère est calmée, que la raison a repris sa place, et que ce mécontentement secret dont le péché est toujours suivi commence à se faire sentir, profitez de ce moment heureux, et le corrigez à propos, usant ou de clémence ou de zèle avec discernement du lieu, du temps et de la personne. Car ces vertus ne sont pas telles par leur nature, mais par l'usage que la prudence en sait faire, dit saint Bernard. *Clementiam et zelum non natura virtutes, sed usus facit (De Consid., lib. II, c. 11).*

Or voici, Messieurs, l'ordre qu'il faut garder : qu'on attendrisse d'abord un cœur qu'on veut toucher, qu'on entre avec adresse dans ses inclinations et dans son humeur, qu'on se l'incorpore, pour user des termes énergiques d'un Père de l'Eglise, et que la charité le reçoive dans son sein pour en faire un homme nouveau, et le gagner à Jésus-Christ.

Affectuosis visceribus inviscerare sibi peccatorem, donec vitæ reddatur (Bern., serm. de Magdal.). Qu'on ne parle d'abord à cet homme insensible aux besoins des pauvres que des grâces et des bienfaits de Dieu, que des prospérités dont il le comble, que des succès qu'il donne à tous ses desseins ; mais quand on s'est insinué de la sorte, et que par des airs gagnants on s'est acquis le droit de tout dire, qu'on l'étonne par des menaces, qu'on lui représente les suites funestes de son avarice, la honte qui l'accompagne, les murmures des pauvres qui la maudissent, et l'indigence éternelle qui la doit suivre. Qu'on dise à cet impudique que l'infamie, les infirmités, les chagrins suivront ses désordres, que les flammes impures qui le brûlent se perpétueront dans l'enfer, et qu'un feu vengeur cherchera dans toutes les fibres de son corps ce feu honteux dont il fait son plaisir aujourd'hui. Rien ne lui fera mieux connaître la grandeur de son péché qu'une correction ainsi tempérée de rigueur et d'amour. Le peuple de Dieu ne comprit jamais mieux le crime de son idolâtrie, dit saint Augustin, que quand il vit Moïse, qui le protégeait avec tant de tendresse, le punir avec tant de sévérité. *Videt quantum malum sit, quando sic scivit qui sic amat.* Mais aussi n'abandonnez pas le pécheur à ses alarmes; après avoir excité la crainte, réveillez l'espérance, rassurez-le par la vue des miséricordes de Dieu, montrez-lui de plus grands pécheurs que lui retirés de leurs désordres, des Augustin et des Madeleine dégagés de leurs impuretés, des Matthieu et des Zachée détachés de leur banque et de leur avarice, des Paul revenus de leur ambition et de leurs grands desseins; en un mot gagnez son cœur et ne le désespérez pas.

Est-ce ainsi qu'on en use, chrétiens, dans les corrections qu'on fait tous les jours? Se met-on en peine de gagner le cœur qu'on veut corriger? Ne commence-t-on pas par les imprécations et les menaces, et ne fait-on pas éclater ses passions en réprimant celles des autres? Qu'un domestique fasse un faux pas, quels emportements, quelles injures dans les maîtres qui le corrigent! Vous diriez qu'ils sont pétris d'un autre limon que lui, que Dieu, qui le soumet à leur empire, les rend maîtres de son honneur et de sa vie, et qu'au lieu de l'avertir comme leur frère, ils ont droit de le traiter comme leur esclave, ne pensant pas qu'ils ont eux-mêmes sur leur tête un maître qui les doit juger, comme parle l'Apôtre : *Scientes quod et vos Dominum habetis in celo (Coloss., IV).* Mais comment ménagerait-on le cœur de ses domestiques, si l'on irrite celui de ses enfants? Qu'un père soit mécontent de leur conduite, ne le voit-on pas les reprendre avec dureté, les humilier avec excès, les châtier avec rigueur, et faire naître dans leur esprit des ressentiments qui ne s'éteindront peut-être jamais. En vain l'Apôtre leur ordonne-t-il de les corriger sans les aigrir : *Nolite filios ad iracundiam provocare (Eph., VI)*; ils ne les laissent point en repos qu'ils ne les aient rebutés du monde

par leurs corrections outrées, qu'ils ne les aient réduits à regarder le cloître comme un asile nécessaire, et à chercher la fin de leurs persécutions dans le lieu de leur pénitence. D'autres, pour éviter la rigueur, tombent dans la flatterie, ils reprennent avec une mollesse qui tient plus de l'applaudissement que de la correction, et de peur de paraître haïr les personnes, ils semblent aimer leurs défauts. Quelques-uns enfin, plus zélés, mais aussi peu réglés dans leur zèle, décident du salut de ceux qu'ils corrigent, les traitent comme des réprouvés, et pour leur faire craindre la justice de Dieu, ils le dépouillent tout à fait de sa miséricorde; ainsi les uns irritent les pécheurs, les autres les flattent, plusieurs les désespèrent, personne ne les sait corriger, et ceux-mêmes qui ont assez d'adresse pour ménager et leur esprit et leur cœur, manquent de charité pour ménager leur réputation.

3. Cependant Dieu nous en donne l'exemple. Quand il veut nous convertir il nous avertit, il nous sollicite, il nous presse; il ne nous diffame jamais, toutes les opérations de sa grâce se passent dans le secret de notre cœur; sa lumière nous fait voir notre péché, mais elle ne le découvre pas aux autres; sa force combat nos passions, mais sa bonté sauve notre honneur. C'est à ce dessein, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ corrigea saint Pierre d'un seul regard; il ne lui parla que des yeux, afin de le convertir sans le confondre, et de lui faire connaître son crime sans le révéler aux Juifs qui étaient présents: *Vocem per ipsum dimittit intuitum, ne inter Judæos confundat discipulum* (Chrys., hom. 57).

Conduite bien éloignée de la vôtre, zélés indiscrets, qui diffamez ceux que vous prétendez corriger; qui, n'osant pas les avertir eux-mêmes par timidité, ou ne le pouvant par respect, publiez leurs défauts avec présomption, décrivez leur conduite sous prétexte de la réformer, déchirez le pécheur au lieu de combattre le péché, zélés pour sa conversion en apparence, mais ennemis de son honneur en effet! De là ces satires scandaleuses si communes aujourd'hui, également criminelles et pour ceux qui les lisent et pour ceux qui les font. De là ces médisances publiques qu'un couvre du beau nom de zèle. De là ces confidences indiscrettes où l'amitié découvre ce que la prudence devrait cacher. De là enfin cette maxime pernicieuse si commune aujourd'hui parmi les faux dévots, qu'on peut décrier et haïr tous ceux qu'on ne peut corriger. Mais ce sont, dit-on, des pécheurs dangereux ou des hommes suspects qui peuvent corrompre les autres! Est-il donc pour cela permis de les haïr? Non, dit saint Augustin (*In psal. CXXXIX*): car vous ne pouvez les distinguer que comme réprouvés, et ce n'est pas à vous à juger s'ils le doivent être. Quand Dieu les aura mis à sa gauche, vous les pourrez haïr comme ses ennemis; jusque-là aimez-les comme vos frères, car qui sait si tel que vous décriez aujourd'hui comme un impie ne sera pas dans peu de temps un grand saint?

Haïssez les pécheurs, j'y consens, mais comme le Prophète, d'une haine parfaite qui consiste à ne pas haïr les hommes à cause de leurs défauts, et à ne pas aimer les défauts à cause des hommes: *Ut nec propter vitia homines oderis, nec vitia propter homines diligas* (*In psal. CXXXV*). Reprenez en eux ce que la vérité condamne, et ne publiez pas ce que la charité doit couvrir; faites qu'ils sachent qu'ils sont pécheurs, sans qu'on cesse de les croire innocents: point d'amis à qui vous fassiez confidence de leurs défauts, point de conversations où des railleries piquantes vous échappent; en un mot, dit saint Augustin, que quiconque entreprend de corriger les autres imite ces chirurgiens discrets qui pensent en secret les plaies honteuses de leurs malades, et qui couvrent d'un riche appareil celles qu'ils ne peuvent tout à fait cacher.

Il est vrai que des péchés publics demandent quelquefois des corrections publiques; il est vrai que les plus grands saints, sujets à des excès peut-être louables en eux, mais plus dignes de respect que d'imitation pour nous, n'ont pas épargné la conduite de leurs supérieurs mêmes en certaines occasions; il est vrai que, quand ils s'en plaignent, on pourrait peut-être leur dire, avec saint Bernard: Plût à Dieu qu'en voulant nous fermer la bouche vous pussiez aussi nous fermer les yeux, et nous empêcher de voir ce que vous ne voulez pas qu'on condamne: *Utinam et oculos mihi claudas* (*Bern., de Morib. episc., c. 2*). Mais ce zèle louable dans un saint comme celui que nous citons est un péché énorme dans l'ordre commun; ce n'est pas aux inférieurs à censurer ceux que Dieu a mis sur leur tête, ils doivent déférer à leur autorité sans critiquer leur conduite; et s'ils y voient quelque chose à corriger, qu'ils le fassent par des soupirs secrets et par des exemples de piété capables de les convertir. C'est ainsi que Monique corrigea son époux, et le convertit par la sainteté de sa vie. C'est ainsi que les enfants peuvent corriger leurs pères; les femmes, leurs maris; les domestiques, leurs maîtres; les brebis, leurs pasteurs; les sujets, leurs princes: *Sategit illum lucrari tibi, loquens illi moribus suis*. Mais jamais d'entretiens qui blâment leur conduite; jamais de ces zèles déréglés qui flétrissent leur réputation; jamais de ces corrections mal concertées, qui sont injustes quand elles se font sans autorité, odieuses quand elles se font sans art, et pernicieuses quand elles se font sans fruit; car alors elles attirent et l'inimitié des hommes sur celui qui les fait, et l'abandon de Dieu sur celui qui n'en profite pas. Fasse le ciel qu'aucun de vous ne soit de ce nombre, et qu'instruits de l'art de la correction fraternelle, l'on voie, par cet heureux commerce de charité, vos terreurs dissipées, vos défauts corrigés, vos vertus multipliées, et votre récompense assurée dans la gloire. *Ainsi soit-il*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE
DE CARÊME.

Contre l'hypocrisie.

Hypocrite, bene prophetavit de vobis Isaias, dicens : Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.

Hypocrites, Isâie a fait une prophétie bien juste, quand il a dit de vous : Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi (Matth., XV, 7, 8).

Il est difficile de décrier l'hypocrisie, sans donner quelque prise sur la vertu. Elles ont un visage si ressemblant et un extérieur si conforme, qu'on les prend tous les jours l'une pour l'autre. Et j'ai sujet de craindre que les esprits naturellement portés à la censure ne condamnent les saints en secret, pendant que j'accuserai les hypocrites en public ; et qu'appliquant témérairement à d'autres des vérités que je dirai pour eux, ils ne croient reconnaître la sincère vertu de quelques particuliers sous les couleurs de l'hypocrisie.

A Dieu ne plaise que je vienne ici donner occasion à des jugements téméraires ! Je parle à des chrétiens à qui la charité défend de juger mal de personne, et que la vérité oblige peut-être de se condamner eux-mêmes. Je parle à des pécheurs qui doivent respecter dans les autres jusqu'aux apparences de la vertu. Car il n'est permis qu'à Jésus-Christ de condamner l'extérieur des Juifs, parce qu'il n'appartient qu'à lui de sonder le cœur des hommes, et d'y démêler cette confusion monstrueuse de ténèbres et de lumières, de mauvaises intentions et d'actions louables, d'orgueil et d'humilité qui fait le caractère de l'hypocrisie.

Il faut pourtant le dire, Messieurs, que ce vice a passé de la Synagogue à l'Eglise, et que le Saint-Esprit, qui parle pour tous les temps, avait devant les yeux la corruption du nôtre, lorsqu'il reprochait au peuple de Dieu que sa piété superficielle n'allait pas jusqu'au cœur, et qu'à bien considérer sa religion, elle n'était, dans ses cérémonies, qu'une illusion spécieuse pour s'abuser soi-même, et qu'un pieux artifice pour tromper les autres ; car ce sont là, dit saint Bernard, les deux effets de l'hypocrisie. Elle met sur notre cœur un voile qui nous cache à nous-mêmes, et nous nous trompons, *decipiuntur*. Elle met sur notre visage un masque qui nous déguise, et nous trompons les autres, *decipiunt*. L'hypocrite trompé par la complaisance en sa fausse vertu, c'est mon premier point. L'hypocrite trompeur par le déguisement de ses vrais défauts, c'est le second et tout mon dessein. Vierge sainte, qui n'eûtes jamais ni fausses vertus ni vrais défauts, c'est de vous qu'il faut apprendre à détester l'hypocrisie, c'est par vous qu'il faut obtenir la grâce de la combattre, en vous saluant avec l'Ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Il y a trois choses dont l'homme a un éloignement infini, dit saint Augustin, la douleur, la mort et l'erreur. Il craint la douleur, parce qu'elle tourmente un corps qu'il

aime avec passion ; il craint la mort, parce qu'elle l'arrache aux fausses délices qu'il goûte ici-bas ; mais il craint particulièrement l'erreur, parce qu'elle l'éloigne de la vérité, qui est la vie de son âme, et qu'il meurt dans son esprit quand cette vérité l'abandonne, comme il meurt dans son corps quand l'âme s'en sépare. Et qui est-ce qui nous retire de la mort de nos erreurs, dit ce Père, sinon la vie de la vérité qui ne meurt jamais, parce qu'elle est Dieu même ? *Quis revocat nos a morte omnis erroris, nisi vita quæ mori nescit (Aug., Confess., lib. VII, c. 6) ?*

Ce principe supposé, quel'homme ne craint rien tant que l'erreur, n'est-ce pas une chose étonnante que, son orgueil ne pouvant souffrir que les autres le trompent, il prend, ce semble, plaisir à se tromper soi-même : tantôt il se fait des maximes conformes à ses passions pour les contenter sans scrupule ; tantôt il se cache les vérités terribles de la religion pour trouver quelque paix dans ses crimes par des doutes affectés ; tantôt il se dérobe la connaissance de ses devoirs pour avoir droit de s'en dispenser : partout il se trompe, et ne veut jamais s'être trompé. Mais s'il y eut jamais erreur dangereuse pour lui, c'est celle qui naît de son hypocrisie. Elle l'aveugle sur le jugement qu'il fait de soi-même ; elle l'abuse sur le jugement que les hommes en portent ; elle le flatte sur le jugement que Dieu en fera quelque jour. Suivons, s'il vous plaît, ces idées.

1. L'hypocrite se trompe dans le jugement qu'il fait de soi-même, parce que, à force de copier l'homme de bien, il se persuade enfin qu'il est tel. Ces riches apparences qui le déguisent, cet extérieur spécieux des bonnes œuvres qu'il pratique, je ne sais quoi de satisfaisant qu'on goûte dans l'ombre même de la vertu, tout cela lui persuade qu'il vaut quelque chose : et, comme il ne se regarde jamais que par dehors et qu'il envisage toujours sa conduite par l'endroit le plus favorable et le plus beau, il se forme une idée avantageuse de lui-même, et se remplit de cet orgueil subtil qui est l'âme de l'hypocrisie, dit saint Augustin. Car qu'est-ce que l'orgueil, sinon un désir de paraître au dehors ce que nous ne sommes pas au dedans, et de ne nous voir jamais, dans le secret de notre conscience, tels que nous sommes ? *Quid aliud superbia, nisi deserto secreto conscientie foris velle videri quod non est (Aug., lib. II de Genes. contra Manich.) ?* Mais je n'en suis pas encore à cette hypocrisie grossière qui tend à tromper les autres ; j'en condamne une plus subtile, qui, mettant un voile sur notre cœur, ne nous laisse voir que ce qui est hors de lui et nous abuse nous-mêmes. On se regarde dans ses postures modestes, dans ses habits simples, dans ses longues oraisons. On s'applaudit de la frugalité de sa table, de son éloignement du monde, de sa fermeté dans les tentations. On est content de soi pour ses aumônes, pour ses communions, pour les devoirs de son état ; mais, après tout, hypocrites, vous ne

vous connaîtrez jamais par là : tout ce bel extérieur peut imposer à votre vanité. C'est une statue revêtue d'or et de couleurs éclatantes, mais les vers la rongent peut-être au dedans. C'est une peinture qui a tous les traits et toutes les attitudes de l'homme chrétien, mais qui n'a au dedans ni esprit pour l'animer, ni raison pour la conduire. C'est ce lierre du prophète Jonas qui couvre sa tête de ses feuilles, mais qui nourrit au dedans le ver qui le va dessécher : et cependant sur cet extérieur nous nous flattons d'être quelque chose, et contents de ce fantôme de vertu qui nous amuse, nous négligeons la piété solide qui ne subsiste que dans le cœur.

Oui, mon Dieu, s'écrie saint Augustin, c'est dans mon cœur que je suis tout ce que je suis. Ces apparences, toutes belles qu'elles paraissent, ne sont que l'ombre de moi-même : et comme un homme serait insensé qui, dans un certain aspect du soleil, voudrait se glorifier de la grandeur de sa taille sur l'ombre prodigieuse de son corps, ne serais-je pas insensé moi-même de ne juger de ce que je suis que par ce que je parais être. Encore une fois, mon Dieu, c'est dans le fond de mon cœur que je puis trouver la vérité de mon être, c'est là que je suis tout ce que je suis : *Cor meum ibi ego sum quicumque sum*. Descendez-y donc dans ce cœur pour vous bien connaître. Là peut-être trouverez-vous que c'est la vanité qui compose vos postures, l'avarice qui modère votre luxe, l'oisiveté qui prolonge vos oraisons. Là vous découvrirez que vous n'êtes frugal dans vos repas que pour être superbe dans votre train, que vous n'êtes éloigné du monde que pour être oisif dans votre retraite, que vous n'êtes ferme, quand on vous tente, que par une honte toute humaine de pécher. Là vous verrez enfin que l'ostentation corrompt vos aumônes, que le respect humain profane vos communions, que l'intérêt est la règle de tous vos devoirs, et que presque en toutes choses le vice est ou le principe ou la fin de votre vertu.

N'est-ce donc pas de bien tromper dans son hypocrisie de juger favorablement de soi-même sur les dehors, et de se canoniser sur cette ombre de vertu sans en établir le principe dans son cœur. C'est par ce cœur qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne de Dieu, dit saint Augustin : *Ibi acceditur, ibi disceditur* : l'intérieur est la règle et du bien et du mal que nous faisons, et si nous sommes innocents ou coupables devant Dieu, c'est par la droiture ou la malignité de nos intentions. Et n'est-ce pas en effet ce que vous voulez nous apprendre, grand prophète, lorsque, après nous avoir décrit tout l'extérieur d'une âme sainte, l'éclat de ses vertus, la variété de ses bonnes œuvres, la bonne odeur de sa vie, vous ajoutez aussitôt que ce n'est pas sur cet extérieur qu'on la doit estimer, mais sur la beauté qu'elle cache au dedans d'elle-même : *Omnis gloria filie regis ab intus*. Et quelle est cette beauté intérieure qui fait tout le prix et tout le mérite d'une âme?

demande saint Augustin. C'est sa conscience; Jésus-Christ ne considère autre chose, Jésus-Christ n'aime autre chose, il n'a des yeux, un cœur, des châtimens, des couronnes que pour elle : *Ibi amat Christus, ibi punit Christus, ibi coronat Christus*.

Je ne dis pas qu'il faille négliger l'extérieur, on le doit au prochain, comme l'intérieur à Dieu. L'apôtre saint Paul n'eût plutôt jamais mangé de viande que de scandaliser ses frères par l'usage d'une chose même licite. Le fameux Eléazar aima mieux mourir que de sauver sa vie par un artifice qui, quoique innocent, eût pu rendre sa foi suspecte et discréditer sa religion. Ainsi c'est une erreur de dire, comme on fait souvent dans le monde, Qu'on en pense ce qu'on voudra, pourvu que je sois innocent. Je vois cette personne, et je sais qu'on en parle, il est vrai; mais malheur à qui se scandalise. Et moi, je dis : Malheur à vous qui êtes l'occasion du scandale dans une chose où il ne s'agit ni de la gloire de Dieu, ni de votre salut ! Changez cette conduite extérieure à laquelle on peut donner un mauvais tour; retranchez ces visites suspectes de dérèglement, quoiqu'elles soient innocentes en effet : l'on n'est pas hypocrite pour régler les dehors, mais pour fonder là-dessus tout son mérite et toute sa vertu. Être irréprochable aux yeux des hommes, les édifier par la modestie de ses habits ou l'assiduité de ses oraisons, composer dans le sanctuaire son visage et ses yeux, c'est rendre au prochain ce qu'on lui doit; mais en demeurer là sans régler le cœur, compter pour beaucoup des apparences dont Dieu ne se payera pas, c'est être hypocrite, c'est se tromper grossièrement dans le jugement qu'on fait de soi-même, dit saint Bernard : *Interdum videas sic palliatum hominem, ut seducat etiam semetipsum*.

2. On se trompe encore dans le jugement qu'on fait de l'approbation des hommes. Car, comme l'orgueilleux se flatte aisément d'avoir de l'esprit, du courage, de la beauté, lorsqu'une troupe de flatteurs le lui répète sans cesse, vous vous persuadez sans peine, hypocrite, que vous avez de la vertu, à force de l'entendre dire; vous regardez quelques louanges mal placées comme des titres incontestables de votre mérite; et, vous formant sur l'opinion d'autrui une fausse idée de vous-même, vous ne vous reconnaissez plus, vous vous laissez séduire à l'inclination naturelle que vous avez de vous flatter, et puis, enivré d'une vaine complaisance en tout ce que vous faites, vous vous applaudissez sur des qualités imaginaires : comme si le jugement d'autrui avait la force de changer le fond de votre être, comme si pour être homme de bien c'était assez de passer pour tel.

Illusion dangereuse de l'hypocrisie, que tu fascines de cœurs, que tu en aveugles, que tu en endureis ! Car n'est-ce pas une espèce de charme de se voir toujours comme hors de soi-même, occupé à se chercher dans l'imagination des autres, sans jamais

descendre dans son propre cœur pour s'y reconnaître et s'y condamner? N'est-ce pas un aveuglement déplorable d'essayer tous les travaux de la vertu, et de n'aspirer qu'au vent des louanges humaines, de donner pour une vaine réputation des œuvres qui pourraient mériter un royaume, et de courir à l'enfer par la voie étroite qui conduit au paradis? D'où vient cette erreur? De ce qu'on fait trop de cas de l'approbation des hommes; on la croit infaillible, et l'on s'y repose comme dans le sein même de la vertu; on la croit importante, et on l'achète aux dépens de la vie la plus gênante. Et cependant qu'est-ce que cette approbation, demande saint Chrysostome, sinon le soufuffle agréable d'un zéphir qui passe? Où est donc le bon sens, ajoute ce Père (*Chrys., homil. XIII in Matth., in Op. Imperf.*), de donner des choses solides comme les bonnes œuvres qu'on fait pour des paroles vides et de vains applaudissements? Où est le bon sens de faire avec beaucoup de peine ce qu'on négligerait avec plus de fruit? Car ne vaudrait-il pas mieux omettre tout à fait ce qu'on ne fait que pour les hommes, puisque, si l'on n'attendait point de récompenses dans le ciel, on ne perdrait rien sur la terre: on s'épargnerait tant d'aumônes faites par vanité, tant d'oraisons prolongées par ostentation, tant de communions hasardées par respect humain; mais, dans la fausse idée qu'on a de l'estime du monde, on fait tout, on souffre tout pour la mériter, et par là, dit saint Bernard (*Apolog. ad Guill. Abb.*), l'hypocrite se rend doublement malheureux, et sur la terre, où il souffre beaucoup pour une gloire passagère, et dans l'enfer, où une confusion éternelle sera la peine de son orgueil secret.

3. Encore verrais-je quelque ressource pour l'hypocrite, si, après s'être trompé et dans le jugement qu'il fait de soi-même et dans celui que le monde en porte, il jugeait au moins sainement des sentiments de son Dieu; mais, hélas! ne se flatte-t-il pas qu'il se laisse surprendre aux apparences aussi bien que les hommes, et que, trompé comme eux par des dehors spécieux, il approuve ses déguisements, en attendant qu'il les récompense? Eh quoi! ce Dieu qui, selon le langage du saint homme Job, ne voit pas avec des yeux de chair; ce Dieu qui, selon le Saint-Esprit, pèse les cœurs avec tous leurs motifs et leurs intentions les plus secrètes: *Dominus appendit corda*; ce Dieu se payera de votre hypocrisie, il n'en démêlera pas tous les artifices, il n'en condamnera pas la vanité? Ah! vous le savez, chrétiens, lorsqu'à ce jour redoutable, où tous les voiles de l'hypocrisie seront levés, il fera paraître aux yeux de l'univers l'injustice de vos motifs. En vain lui dirons-nous alors: Seigneur, nous avons prêché pour votre gloire, il saura que c'est la nôtre que nous cherchons dans un ministère si saint, et il ne nous reconnaîtra pas pour ses ministres: *Nescio vos*. En vain lui représenterez-vous que vous avez fait des miracles dans les hôpitaux, que ces mains ont secouru les pau-

vres, soulagé les malades, enseveli les morts; si une complaisance secrète ou une vanité subtile s'est satisfaite par ces bonnes œuvres, c'est hypocrisie, il ne les comptera pas: *Nescio vos*. En vain voudrez-vous prévaloir d'avoir contribué à la conversion de quelques pécheurs, édifié le public par vos bons exemples, honoré Dieu par vos longues oraisons; si vous avez retenu pour vous quelque rayon de la gloire que vous lui avez procurée, ou quelque grain de l'encens que vous lui avez offert, il vous dira, comme à cet évêque de l'Apocalypse, qu'il ne trouve pas vos œuvres pleines, que le vide de l'orgueil y est entré, et qu'il ne peut pas vous reconnaître pour ses vrais adorateurs: *Nescio vos*.

Telle est la peinture que le plus sage des rois nous a faite des hypocrites: pendant leur vie, dit-il, on les voyait sans cesse dans le sanctuaire, le monde n'avait des louanges et de l'admiration que pour eux, toutes leurs actions éclataient comme autant d'exemples de vertu; mais je les ai vus après leur mort, et tout ce faste de leur hypocrisie s'est évaporé, *sed et hoc est vanitas*. Et cependant on s'y trompe encore; on se flatte que ce faux appareil de vertus tiendra ferme devant les yeux de Dieu; mais l'espérance de l'hypocrite périra, dit le saint homme Job (*Cap. XX*), il reconnaîtra sa folie, il verra toutes ses fausses vertus où il met sa confiance plus fragiles que des toiles d'araignées tissées avec quelque artifice, mais incapables de soutenir le moindre effort; il vaudra s'appuyer sur l'édifice de ses œuvres, mais il s'écroulera sous ses pieds, il sera enseveli sous ses ruines, et dans ce malheureux état, ceux qui lui applaudissaient, le voyant disparaître, demanderont avec étonnement: Où est-il ce fourbe qui a surpris nos louanges? Qu'est-il devenu avec le faux appareil de la vertu, *dicent*, *Ubi est?* Alors son pain se changera en fiel d'aspic, comme parle encore l'Écriture; les applaudissements dont il s'est nourri deviendront une source éternelle d'amertume pour lui, et les supplices de l'enfer venant à lui ouvrir les yeux, il avouera qu'il s'est trompé par la complaisance en ses fausses vertus; mais il entreprend encore de tromper les autres par le déguisement de ses vrais défauts.

SECOND POINT.

Le démon est moins à craindre quand il persuade le péché que quand il apprend à le cacher; quand on pèche on s'éloigne de Dieu, et quand on déguise son crime on se met hors d'état de retourner à lui; par le péché on s'attire presque toujours ou la haine ou le mépris des hommes, et par l'hypocrisie on surprend souvent leur estime et leur amitié. Aussi le premier ennemi de l'homme, sachant bien que le péché porte avec lui un caractère d'infamie qui en eût bientôt donné de l'horreur, il crut qu'il ne pouvait le perpétuer que par l'hypocrisie, et qu'afin qu'Adam ne cessât point d'être pécheur, il fit tout ce qu'il commença à devenir hypocrite? N'était-ce donc pas assez, père malheureux, d'avoir

osé vous élever contre la puissance de votre Dieu, sans entreprendre encore de vous dérober à ses lumières? N'était-ce pas assez d'avoir goûté le fruit de l'arbre défendu, sans en prendre encore les feuilles pour vous cacher? N'était-ce pas assez de nous avoir faits héritiers de votre crime, sans nous laisser encore l'exemple funeste de votre hypocrisie?

Car qui pourrait dire, s'écrie saint Bernard (*Serm. LXXXII, in Cant.*), combien ce venin héréditaire du déguisement d'Adam s'est étendu dans toute sa postérité? Où trouver un seul de ses enfants qui, jaloux de la gloire de l'innocence qu'il a perdue, ne craigne d'être connu pour ce qu'il est, et ne veuille passer pour ce qu'il n'est pas? Tromper les yeux des hommes par de beaux dehors, et choquer ceux de Dieu par un cœur corrompu; affecter des actions saintes et humiliantes en public, et n'avoir que des sentiments orgueilleux en secret; se piquer d'une sincérité naïve, et n'agir jamais que par artifice, n'est-ce pas aujourd'hui l'étude de la plupart des hommes? Justes dans leur conduite, et criminels dans leurs motifs; modestes dans leurs habits, orgueilleux dans leurs sentiments; zélés contre les vices d'autrui, indulgents pour leurs propres défauts; tout de feu quand ils parlent, tout de glace quand il faut agir; brillants de lumière au dehors, et pleins de ténèbres au dedans, dit le Saint-Esprit, *omnes in eo tenebræ sunt absconditæ* (*Job., XX*), ne sont-ce pas les chrétiens du temps? Ne les voit-on pas doux pour se mieux venger, ouverts pour vous mieux surprendre, humbles pour mieux pousser leur ambition, et saints en apparence pour être impunément pécheurs en effet?

A bien examiner des mouvements si contraires dans un même homme, ne semble-t-il pas que les manichéens, ne comprenant pas qu'ils pussent venir d'un même principe, avaient quelque raison d'en établir deux, l'un pour le bien, et l'autre pour le mal? Ah! s'ils eussent considéré l'hypocrite sous l'idée que j'en donne ici, n'essent-ils pas eu plus de sujet de dire qu'il a deux âmes différentes, l'une pour former les mauvais desseins au dedans, l'autre pour étaler les bonnes œuvres au dehors; l'une pour déguiser ses passions, et l'autre pour les satisfaire; l'une pour s'attirer l'indignation de Dieu par ses intentions perverses, et l'autre pour gagner l'estime des hommes par ses apparences trompeuses? Et plutôt à Dieu qu'il fût vrai de le dire que l'hypocrite a deux âmes, il pourrait espérer d'en sauver une; mais il n'en a qu'une seule, et il doit s'attendre à la voir périr. Il a beau donner à ses vices les couleurs de la vertu, cacher, comme parle saint Bernard, la queue du scorpion sous la tête de la colombe, se transfigurer en ange de lumière, quoiqu'il soit un esprit de ténèbres, Dieu le saura connaître, il le saura condamner, et le placer dans l'enfer au rang qui y est spécialement marqué pour les hypocrites : *Partem ejus ponet cum hypocritis.*

N'en demeurons pas à la simple peinture de l'hypocrisie : venons au cœur pour en découvrir les motifs, et voyons par quelles vues tant de personnes sont engagées à tromper les autres par les apparences de la vertu. Pour le comprendre, il faut, si vous plaît, vous souvenir de ce grand principe de saint Augustin (*Lib. I de Bapt., c. 15*), que, comme il y avait sous la loi des Juifs chrétiens qui appartenaient à l'Evangile, il y a sous l'Evangile des chrétiens juifs qui appartiennent à la loi. Or qui est-ce qui donnait à quelques Juifs la liberté de l'Evangile? La grâce et la charité. Et qui est-ce qui assujettit aujourd'hui tant de chrétiens à la servitude de la loi pour les faire agir avec la dissimulation des esclaves? La crainte et la cupidité : *Facit eos carnales timor et cupiditas servos.* Voilà les deux motifs de toutes les actions des hypocrites. Voilà les deux ressorts de leur conduite dissimulée, la crainte et la cupidité.

Premièrement, dans ces temps heureux où le vice est proscrit et la religion d'intelligence avec la fortune, ils craignent et la peine ou l'infamie du péché. Pour ne se pas décréditer dans l'estime du monde, il le faut tromper, sauver au moins les dehors par une honnête retenue, cacher la honte de sa vie sous des airs modestes, et déguiser par respect humain ce qu'on ne rougit pas de faire au mépris de Dieu. Pussent-ils s'en tenir là, ces hypocrites serviles, ils nous épargneraient au moins le scandale de leurs péchés par le soin qu'ils auraient de les cacher; mais, ô plaie funeste de la religion! ils portent leur déguisement jusqu'au sacrilège. Ils font des sacrements, dont ils abusent, le voile de leurs désordres. Ils cachent leur impénitence sous l'ombre de la pénitence même : les redoutables apparences qui couvrent nos saints mystères ne servent qu'à déguiser leur iniquité, et le sang d'un Dieu versé pour effacer leurs crimes n'est souvent employé qu'à les colorer.

Crainte funeste de l'infamie, que tu fais tous les jours d'hypocrites! Que tu es ingénieuse dans les artifices que tu leur suggères pour se cacher! Cette personne qui vit dans le désordre craint-elle que ses dérèglements ne viennent à paraître, elle prend toutes les apparences de la vertu contraire à son péché. Vous la voyez modeste dans ses habits, retenue dans ses paroles, réservée en public, sensible aux discours trop libres, la première à s'élever contre ceux qui pèchent, pour acheter par ce faux zèle le droit de pécher impunément elle-même. Celle-ci, dont la conduite est suspecte et les attachements dangereux, veut-elle tromper l'œil qui l'observe, l'hypocrisie ne vient-elle pas au secours de ses mauvais desseins? N'est-ce pas par ses discours édifiants, par ses soupirs affectés pour la religion, par son éloignement apparent du monde, qu'elle endort votre vigilance? Prévenu qu'on est en sa faveur d'une fausse opinion de vertu, on excuse tout ce qu'on condamnait, on permet tout ce qu'on défendait, et par quelques moments de

violence qu'elle se fait, elle achète une pleine liberté pour tout le reste; on ne l'observe plus, en quelque lieu qu'elle aille, c'est toujours la piété qu'il y conduit, quelques visites qu'elle fasse, ce sont les pauvres ou les gens de bien qu'elle cherche; on la croit à pleurer ses péchés quand elle en commet peut-être de nouveaux, et quelque grands que soient les écueils du monde, sa vertu prétendue suffit seule pour la garder. Parents faciles qui ne vous laissez que trop souvent surprendre à ces artifices, je ne prétends pas vous jeter dans l'esprit des soupçons téméraires, mais je vous exhorte à une vigilance exacte sur vos enfants: s'ils sont déréglés, veillez pour découvrir les occasions de leurs intrigues et de leurs désordres; s'ils sont vertueux, veillez encore pour prévenir les abus qui peuvent se glisser jusque dans la vertu; si leur conduite est véritablement innocente, elle ne craindra pas d'être observée. La vertu solide n'appréhende pas les témoins: si elle est assez humble pour ne pas chercher le grand jour, elle est assez droite pour ne pas fuir la lumière, mais l'hypocrisie la craint toujours: elle tâche de sauver ses mauvais desseins à la faveur des ténèbres dont elle se couvre, et l'on peut dire après le disciple bien-aimé, que quiconque fuit les yeux de ceux qui l'observent cherche plutôt à cacher son péché que sa vertu, *qui male agit, odit lucem*.

2. La cupidité n'est pas moins dissimulée que la crainte; elle est, si j'ose le dire, le singe de la charité; elle prend comme elle mille formes différentes selon ses différents desseins: et quoiqu'au sentiment de saint Augustin ce soit le propre de la charité de discerner les enfants de Dieu de ceux du démon, la cupidité a trouvé le secret de les confondre; elle colore les vices qu'elle inspire; elle imite les vertus qu'elle combat, et à moins que d'avoir les yeux de Jésus-Christ, il est impossible de discerner l'homme de bien de l'hypocrite intéressé. Voyez-la cette cupidité artificieuse dans cet ambitieux qui veut s'élever dans le monde, il n'a rien de l'honnête homme dans le fond, mais à force de se composer, il en imite tous les dehors. Emporté dans sa famille jusqu'à n'y laisser jamais de repos, devant ceux pour qui l'intérêt l'oblige d'avoir des égards, c'est la douceur et la complaisance même; censeur rigide des actions des autres en secret, vous le voyez leur donner de l'encens en public; avare pour les siens jusqu'à leur refuser le nécessaire, il s'épuise en libéralités pour ceux qu'il veut gagner. Voyez-la cette hypocrisie intéressée dans cet ecclésiastique qui se propose d'arriver aux dignités par une fausse réputation de vertu, que ne fait-il point pour l'acquiescer? Modeste par affectation, solitaire par amour-propre, zélé par politique, apôtre par intérêt ou par vanité, il impose à tout le monde, on le porte, on brigue pour lui. A-t-il obtenu ce qu'il désire, il lève le masque de l'hypocrisie, la dissipation vient, l'orgueil se produit, le travail cesse, la sensualité règne, il se montre tel qu'il est, et fait paraître

par inclination des défauts et des passions qu'il ne déguisait que par intérêt. Quand vous aurais-je décrit tous les tours différents de l'hypocrisie dans les pauvres pour toucher les riches, dans les parties pour attendrir ou surprendre les juges, dans les courtisans pour s'attacher les faveurs du prince? ce serait trop entreprendre, et je laisse le reste à faire à votre imagination.

3. Mais j'ajoute que l'hypocrisie n'a pas toujours une fin si basse; elle n'envisage pas toujours un vil intérêt dans ses déguisements, mais une gloire passagère qui ne vaut guère mieux. Les stoïciens se moquaient autrefois des disciples d'Epicure qui faisaient servir toutes les vertus à la volupté, et saint Augustin se moque à son tour des stoïciens qui les faisaient servir à la vanité. Il est vrai, dit ce Père (*De Civit., lib. V, c. 20*), c'était un spectacle indigne de l'homme de bien de voir dans l'école d'Epicure ce tableau monstrueux, où la volupté paraissait sur le trône comme une reine impérieuse et délicate, donnant ses ordres aux vertus qui rampaient devant elle; mais était-ce un objet moins choquant de les voir dans la galerie de Zénon, ces vertus célestes et immortelles, reconnaître une gloire fragile pour leur reine, et soumettre leur beauté solide au faste d'une vanité fardée? Non, non, dit ce Père, c'était une chose indigne: *Non ei digne servit soliditas quædam firmitasque virtutum*.

Que Zénon se moque d'Epicure, qu'Augustin condamne Zénon, pour moi je n'ai des larmes que pour mes frères, je n'ai des soupirs que pour ces chrétiens imaginaires qui ne sont vertueux que par orgueil, qui, laissant à part toutes les vues de l'éternité, n'ont une religion que pour le temps, et qui, peu sensibles à la gloire que Dieu leur promet, désirent d'être couronnés par avance de la main des hommes; désir aveugle qui rend l'hypocrisie si commune et la véritable vertu si rare parmi les chrétiens! Car s'il n'y a de véritable vertu dans les sentiments de saint Augustin (*De Civit., lib. V, c. 12*), que celle qui a pour objet le souverain bien de l'homme, que celle qu'on ne prouverait ni par des vues humaines, ni pour elle-même, mais uniquement pour Dieu, où est-elle aujourd'hui cette vertu sainte dans ses principes, épurée dans ses vues, sublime dans ses espérances, divine dans sa fin? Où est-elle cette vertu ennemie de l'éclat, insensible aux applaudissements, amie de la solitude et du silence, contente d'avoir Dieu seul pour spectateur et pour juge? Ah! qu'elle est difficile à trouver, dit saint Jérôme: *Difficile est Deo tantum iudice esse contentum*.

En effet, chacun ne cherche qu'à se faire considérer par là; l'on se fait un bel endroit de son hypocrisie quand on ne peut se signaler par ailleurs. Tel qui n'a ni assez d'esprit pour se faire un nom parmi les savants, ni assez de biens pour se distinguer parmi les grands, ni assez de courage pour aspirer à la belle gloire, ni assez de beauté pour se faire des adorateurs dans le monde,

ni assez de zèle pour pratiquer la véritable vertu, a souvent assez d'orgueil pour en affecter les apparences et pour faire de sa fausse piété un supplément à toutes les qualités qui lui manquent.

Je ne veux pourtant pas, Messieurs, autoriser ici un faux jugement du monde, qui prétend que tous ceux qui le condamnent ne soient vertueux que par hypocrisie ou par nécessité. Il y a de vrais saints qui sur les défauts mêmes de leur naissance ou sur les ruines de leur fortune posent les fondements d'une vertu solide, sans chercher à se dédommager de la gloire du monde qu'ils ont perdue par celle de la piété qu'ils vont acquérir. Mais, après tout, il faut le dire à la honte de l'hypocrisie, il y en a bien qui abusent de la vertu pour s'attirer l'estime et l'admiration des hommes, qui n'honorent Dieu que pour être honorés du monde, et qui, comme Simon le Magicien, ne veulent avoir le Saint-Esprit que pour arriver à la gloire des miracles.

Seigneur, je n'ai garde de juger ici des cœurs qui ne relèvent que de vous; mais si vous nous prêtiez pour un moment quelque rayon de cette lumière qui les pénètre, que verrions-nous dans ces personnes qui paraissent si souvent aux pieds des autels, et qui se distinguent par le zèle extérieur de leur piété? Peut-être un désir secret de s'attirer l'estime des hommes et mériter leur protection ou leurs bienfaits? Que verrions-nous dans la plupart de ceux qui cherchent bien loin des occasions de charité, pendant qu'ils laissent périr à leur porte tant de pauvres honteux sur lesquels ils pourraient exercer leur zèle avec moins d'éclat? Peut-être la passion de rendre leurs bonnes œuvres publiques, et la crainte d'en perdre la gloire si on les faisait en secret. Que verrions-nous enfin dans ces hommes puissants qui, après s'être enrichis des dépouilles des peuples ou des biens de leur maître, emploient leurs restitutions en de pieuses magnificences et à revêtir les autels de Jésus-Christ d'ornemens superbes, pendant que les pauvres qu'ils ont dépouillés sont encore tout nus; que verrions-nous, dis-je, dans leur cœur? Peut-être une passion secrète d'immortaliser leur mémoire plutôt qu'un juste désir de satisfaire pour leurs péchés. Voilà, chrétiens, comme les hommes se trompent les uns les autres; ils achètent de fausses louanges par de fausses vertus; ils font parade de leurs bonnes œuvres et cachent leurs mauvaises intentions. Ils portent la croix de Jésus-Christ, dit Salvien, mais ils veulent qu'elle ait moins de rigueur que d'éclat. Ils renoncent quelquefois à leurs plaisirs, mais ils se réservent la gloire de l'avoir fait. Ils se défont du luxe de leurs habits, mais la vanité enfle encore les étoffes simples dont ils sont couverts, et la modestie qu'ils affectent est vénale aux applaudissements du peuple, dit saint Jérôme : *indibilem paupertatem populari auræ offerimus* (*In Epitaph. Fabiolæ*). L'hypocrite est donc élevé au dehors par les apparences trompeuses de

ses œuvres, mais vide au dedans de l'esprit de Jésus-Christ et des sentiments de la véritable vertu. C'est ce cèdre fameux du prophète Ezéchiël (*Cap. XVII*), qui portait sa tête orgueilleuse jusqu'aux nues, mais dont un aigle ayant dévoré la moelle, il sécha tout d'un coup, vit tomber les feuilles qui le couvraient, et ne fut plus propre qu'à jeter au feu. Elevez-vous, orgueilleux, tant qu'il vous plaira, dans l'estime des hommes; portez jusqu'au ciel le faste de votre hypocrisie et l'éclat de vos actions saintes : si l'aigle de la vaine gloire dévore la moelle de l'arbre, si l'orgueil corrompt le fond et les intentions de votre cœur, après nous avoir trompés quelque temps, l'on verra votre ver-deur se sécher, vos feuilles tomber, votre fausse piété disparaître, et vous condamné au feu éternel que vous aurez mérité.

Mais est-ce un si grand mal de tromper le monde par les apparences du bien? Ne vaut-il pas mieux l'édifier par de fausses vertus que de le scandaliser par de véritables défauts? Non, chrétiens, les vices couverts des couleurs de la vertu sont et plus injurieux à Dieu et plus redoutables au prochain. C'est par une profession spécieuse de piété que l'hypocrite communique ses passions à ceux qu'une vie scandaleuse en eût éloigné. L'on voit une dame fréquenter les sacrements, donner des aumônes, maintenir l'ordre et la paix dans sa famille; cependant elle court les spectacles, elle use dans le jeu la meilleure partie de sa vie, elle y consume et ses biens et ceux de ses créanciers : pourquoi, dit-on, ne jouerais-je pas? Celui-là est dévot de profession, conduit par un directeur sévère, déclaré pour la morale la plus rigide, ennemi du relâchement et de la mollesse; cependant il ne met point de bornes à sa fortune, il aspire à des emplois au-dessus de sa qualité; il brigue les dignités et les bénéfices pour ses enfants; en un mot, il a de l'ambition : pourquoi n'en aurais-je pas? Celui-ci prêche en apôtre, parle en oracle, sait le fin de la morale et de la religion; cependant il n'est ennemi ni de la bonne chère, ni des conversations libres, ni du plaisir : pourquoi ne l'aimerais-je pas? Et ainsi trompé par les fausses vertus des hypocrites, on s'engage insensiblement dans leurs vrais défauts.

Détournez, Seigneur, ces malheurs de dessus ceux qui m'écotent; donnez-leur en toutes choses une vertu sincère, des intentions pures, un parfait mépris des louanges des hommes, une crainte salutaire de votre pénétration et de vos jugements, afin que sous l'éclat d'un faux triomphe et d'une piété apparente, ils ne cachent pas en ce saint temps la croix qu'ils vous préparent; mais qu'après vous avoir fait triompher de leur cœur par des communions saintes et des conversations sincères, ils triomphent eux-mêmes dans la plénitude de votre gloire. *Ainsi soit-il*

SÉRMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE
DE CARÈME.

Du défaut de correspondance à la grâce.

Venit mulier de Samaria haurire aquam, dicit ei Jesus. . . Si scires donum Dei.

Une femme de Samarie étant venue puiser de l'eau, Jésus lui dit... Si vous connaissiez le don de Dieu (Joan., IV, 7, 10).

Le plus grand malheur de l'homme pécheur, c'est d'ignorer tout ce qu'il devrait connaître, et de vouloir connaître tout ce qu'il devrait ignorer. Il étudie avec application ce qui se passe dans la nature, il en découvre les secrets, il en sonde les mystères, et pendant qu'il se remplit de ces vaines connaissances, il oublie de s'étudier soi-même par rapport à la grâce de Jésus-Christ. L'on prévoit les éclipses du soleil longtemps avant qu'elles arrivent, on en connaît les causes, dit saint Augustin, et l'on ignore ses défaillances propres et les éclipses de la grâce au dedans de soi-même : *Solis defectum futurum prævident, suum in præsentia non vident.*

Cependant, quoi de plus digne de la curiosité d'un chrétien, quoi de plus important à son salut que la connaissance de la grâce qui le sauve? Je ne parle pas, Messieurs, de ces dogmes théologiques qui en développent les questions, qui en définissent la nature, qui en resserrent ou qui en étendent la force à leur gré; l'on peut être habile dans la science de la grâce sans les connaître. Ces vaines lumières ne sont que dans l'esprit qu'elles enflent, et la grâce ne se connaît bien que par le cœur qu'elle édifie : c'est lui qui ressent les artifices par lesquels elle nous gagne; c'est lui qui reçoit l'impression des qualités par lesquelles elle nous transforme. Oh ! si vous la connaissiez, cette grâce, et dans ses artifices et dans ses qualités, que vous auriez d'empressement pour elle, *si scires donum Dei !* Mais on ignore combien ses artifices sont doux, et on les élude; on ignore combien ses qualités sont aimables, et on les combat. La grâce éludée dans ses artifices, c'est mon premier point; la grâce combattue dans ses qualités, c'est le second et tout mon dessein. Mais pouvons-nous parler de la grâce sans le secours de la grâce même, et la pouvons-nous obtenir sans l'intercession de celle qui en reçut la plénitude au salut de l'Ange? *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique le Saint-Esprit nous ait défendu de pénétrer trop avant dans la conduite secrète de Dieu; quoique la grâce par laquelle il règne sur les cœurs soit, à proprement parler, ce mystère par excellence qu'il est avantageux de cacher, ce sacrement de la volonté de Dieu que l'homme doit adorer, comme parle l'Apôtre : *Sacramentum voluntatis Dei (Eph., I, 9)*; je dis pourtant, Messieurs, que rien n'est plus important pour notre salut qu'une attention sérieuse à la conduite de la grâce sur nous. L'on sait assez que c'est d'elle seule que nous devons attendre notre conversion; qu'en vain nous glo-

risions-nous de notre liberté, si la grâce ne l'excite par ses inspirations, ne la guérit par sa vertu, ne la fortifie pour agir, ne la soutient pour persévérer; on le sait, mais assoupi dans ces vérités générales de la foi, chacun néglige d'observer par quels artifices la grâce agit en particulier sur son cœur, et c'est ce qui mérite toute notre application.

Il est vrai, comme l'a dit un saint homme, qu'il vaut beaucoup mieux sentir la force de la grâce que d'en connaître la nature. Aussi n'ai-je garde d'entrer dans ces disputes inutiles qui de nos jours ont été le scandale de l'Eglise, qui ont allumé une guerre civile dans l'empire de Jésus-Christ, élevé autels contre autels, et, si je l'ose dire, anéanti la charité par le zèle spécieux de la vérité. Je n'ai garde, dis-je, de toucher ces questions contentieuses. Car, qui est-ce d'entre nous, ô mon Dieu, qui est entré dans votre conseil pour décider de votre conduite? Je reconnais la nécessité de votre grâce, mais j'en adore le mystère; je me soumets à l'avis du grand saint Augustin, qui m'apprend que sur cette matière la curiosité est presque inséparable de l'erreur : *Noli judicare, si non vis errare (Tract. XXVI, in Joan.)*. Je juge enfin de la grâce, non par les fantômes humains qui la montrent à mon imagination, mais par les artifices sensibles qu'elle emploie pour gagner mon cœur. Or qui ne les voit, ces innocents artifices, dans la femme qu'elle convertit aujourd'hui? La grâce l'attend avec patience, la sanctifie par des devoirs communs, la sollicite par des occasions favorables, la détache par des dégoûts salutaires; voilà toute sa conduite : observons-la, s'il vous plaît, pour en profiter.

1. La patience est le premier artifice de la grâce. Elle supporte longtemps ceux qu'elle veut convertir pour toujours, elle observe le temps, elle ménage l'humeur, elle profite des moments favorables pour vous toucher; elle vous conduit enfin par des voies imperceptibles au terme heureux où elle vous attend. Et tel qu'on vit autrefois le prophète Jonas indocile aux ordres de Dieu, entreprendre de les éluder, s'embarquer pour fuir le lieu où il l'appelait, se cacher dans le fond d'un vaisseau comme pour se dérober à ses yeux; mais après une horrible tempête et un naufrage de trois jours reconduit sans y penser par des routes inconnues, et au travers des abîmes jusqu'aux portes de Ninive où la baleine le rejette, et où Dieu l'attendait : tel je vois un pécheur indocile à la grâce se dérober à ses desseins, courir de plaisirs en plaisirs, errer longtemps au gré de ses passions; mais après mille égarements et mille détours, il faut qu'il arrive enfin à ce moment heureux où la grâce l'attend, à cette prédication qui le touche, à cette disgrâce qui lui ouvre les yeux, à cette maladie qui le convertit, et que Dieu triomphe par sa patience d'un cœur que les premiers mouvements de sa grâce n'ont pas emporté. Voyez-en, s'il vous plaît, l'exemple dans la femme de notre Evangile; avec quelle patience Jésus-Christ ne l'attend-il pas? Elle a passé sa vie

dans l'usage des plaisirs honteux : elle ajoute l'adultère à l'incontinence de cinq mariages consécutifs ; l'infidélité aveugle son esprit comme l'impureté corrompt son cœur ; cependant la grâce ne l'abandonne pas. Jésus-Christ passe de Judée en Galilée pour la chercher. Il ne va pas lui parler au milieu de Samarie où elle eût trouvé mille obstacles à sa conversion, il attend qu'un besoin pressant la fasse sortir de cette ville corrompue, et fatigué qu'il est d'une longue course, épuisé par les ardeurs du soleil dans son midi, plus las encore des égarements de notre pécheresse, il se repose dans l'espérance de la convertir bientôt : *Fatigatus sedebat... et erat hora quasi sexta.*

Telle est encore aujourd'hui votre conduite sur nous, mon Sauveur. Après vous être fatigué à nous poursuivre dans tout le cours de votre vie, après avoir passé pour nous chercher du sein de Dieu dans celui de Marie, du sein de Marie par les traverses d'une vie laborieuse, de là à la croix, au sépulchre, à la droite de votre Père, vous y êtes assis suspendant votre vengeance, dissimulant nos péchés, nous appelant par la voix de vos prédicateurs à cette fontaine de la pénitence sur le bord de laquelle vous nous attendez pour nous donner l'eau vive de votre grâce si longtemps négligée : *Fatigatus sedebat.* Ainsi, Seigneur, si nous n'avons pas péri mille fois dans la fureur de nos désordres, si ce corps n'est pas tombé en poussière, ou devenu immobile comme celui de la femme de Loth au moment que nous l'avons profané par des impuretés honteuses, si la mort n'est pas encore venue nous arracher à ces biens mal acquis qui soutiennent notre faste et notre ambition, si nous vivons après tant de crimes, c'est un artifice de votre grâce qui nous attend à pénitence : *Misericordie Domini quod non sumus consumpti.* Aussi ne faites-vous les saints, ô mon Dieu, qu'en différant de punir les pécheurs, dit saint Augustin. Il ne resterait personne pour confesser votre nom, si vous e terminiez d'abord tous ceux qui le déshonorent : il faut, mon Dieu, que vous tolériez les coupables, si vous voulez qu'il y ait des pénitents : *Si puniret peccatores, non inveniret confessores.*

Malheur à nous, Messieurs, si nous abusons de ces précieux délais de la grâce ! Car, qu'eussions-nous dit de la Samaritaine, si, sachant que Jésus-Christ l'attendait au puits de Jacob pour la convertir, elle eût différé de s'y rendre, résolue de donner encore le reste du jour à ses plaisirs, et insensible à cette soif ardente dont il brûlait pour son salut. Telle est cependant votre conduite, pécheurs ; vous savez que Jésus-Christ, lassé de vos désordres, attend votre conversion avec une patience qui semble tenir quelque chose de l'insensibilité, et vous laissez écouler ce précieux délai, et vous vous flattez que vous y serez toujours à temps, que Dieu vous réservera quelques moments favorables où, revenus des illusions du monde, vous pourrez vous convertir sans violence, et mourir dans le sein de la miséricorde, après en avoir

abusé toute votre vie. Nous avons, dites-vous, fait pacte avec la mort ; elle ne viendra point nous surprendre dans notre péché : nous sommes conveus avec l'enfer qu'il ne s'ouvrira point sous nos pieds avant notre pénitence. Et moi, dit Dieu par un prophète, je saurai rompre vos conventions imaginaires. Si vous abusez de la patience de ma grâce pour m'offenser, j'avancerai le temps de votre mort pour vous punir : et lorsque vous croirez votre fortune mieux établie, votre santé plus forte, la jouissance de vos plaisirs plus assurée, vous me verrez dans une maladie imprévue vous redemander votre âme, et faire ouvrir cet enfer sous vos pieds ; quand vous n'y penserez pas : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit (Isai., XXVIII).*

Car la grâce, qui est infinie dans ses opérations, est bornée dans ses délais : et l'Écriture m'apprend que le terme de sa patience est marqué : Encore quarante jours, s'écrie le prophète Jonas, et Ninive sera renversée. Que le pécheur ne s'endorme donc pas sur la confiance de la grâce qui l'attend, qu'il espère en elle pour sortir de son péché, mais qu'il n'en présume pas pour s'y confirmer, et qu'il sache qu'elle ne l'attendra pas toujours, que le temps et le nombre de nos péchés est compté, qu'il ne nous reste peut-être qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment pour les pleurs ; que cette année, que nous destinons encore à nos plaisirs ou à notre fortune avant que de nous convertir, sera le terme de la longanimité de Dieu, et qu'il n'attend peut-être qu'un seul péché pour faire éclater sa justice, et vous dire dans sa colère, comme à ce roi réproché : Que le règne de votre iniquité est fini, et qu'il n'y aura plus de grâce pour vous : *Numeravit Deus regnum tuum, et complexit illud.*

2. Et ne me dites pas, chrétiens, qu'il est trop pénible de se convertir. La grâce a plus d'un artifice pour vous gagner. Après vous avoir attendus, elle sait s'accommoder à votre faiblesse, et faire servir vos devoirs les plus communs à votre sanctification. Car enfin, Dieu n'attache pas toujours notre salut à une vie extraordinaire, ni à des actions éclatantes. Se dépouiller de tous ses biens pour s'enrichir de ses seules espérances, quitter sa patrie pour aller chercher dans des terres étrangères des infidèles à convertir, donner son sang et sa vie pour la foi qu'on professe, être toujours prosterné au pied des autels dans la méditation des grandeurs de Dieu, se condamner au long martyre de la vie religieuse, ce sont des voies extraordinaires par lesquelles la grâce veut sanctifier certaines âmes héroïques et choisies ; mais elle se communique, cette grâce, à la plupart des chrétiens par une vie commune et par des actions obscures. Rachel vient abreuver les brebis de son père, et elle mérite d'avoir Jacob pour époux. Saül cherche le bétail qu'il a perdu, et il trouve le royaume d'Israël. Les pasteurs veillent sur leurs troupeaux, et ils sont dignes d'être conduits à la crèche de Jésus-Christ. Enfin la Samaritaine, occupée aux

soins les plus vils de sa famille, vient puiser de l'eau au puits de Jacob, et elle trouve le Messie, et reçoit la grâce qu'elle ne cherche pas.

Loïn donc d'ici, ces âmes inquiètes qui regardent toujours leurs occupations ordinaires comme un obstacle à leur salut; qui croient qu'on ne peut trouver Dieu que dans les exercices d'une piété oisive, plus capable de nourrir l'amour-propre que d'embraser la charité; qui se persuadent enfin qu'être engagé à un travail pénible, ou à des emplois tumultueux, c'est être exclus des grâces inséparables d'une vie solitaire et tranquille. Erreur, Messieurs, erreur. C'est au contraire à ce travail que la grâce est attachée, c'est dans ces emplois laborieux qu'elle a coutume de vous chercher. La dame du monde la trouvera dans les soins importuns de sa maison, plutôt que dans les amusements de sa pieuse oisiveté. Ce domestique la trouvera dans ses occupations humiliantes, plutôt que dans ses dévotions mal concertées. Cet artisan la trouvera dans la simplicité de son ouvrage, mieux que le contemplatif dans ses méditations étudiées. Ce magistrat la méritera par l'étude rebutante des lois, par l'application exacte aux droits des parties, bien mieux que par des spéculations inutiles, et des dévotions mal concertées. Enfin je le répète, c'est la conduite ordinaire de la grâce de se communiquer par nos devoirs les plus communs. Mais, hélas! on les méprise ces devoirs si saints; on se dégoûte des assujettissements de son état, et, emporté par les saillies d'une piété inquiète, l'on veut faire toute autre chose que ce qu'on doit pour se sanctifier. L'un veut changer le travail pour la prière; l'autre quitter le soin de ses domestiques ou de ses enfants pour celui des pauvres; celui-là méditer quand il faudrait agir; et l'on ne prend pas garde que c'est aux emplois les plus simples de notre état que la grâce est attachée, que c'est en puisant de l'eau que la Samaritaine est convertie: *Venit mulier de Samaria haurire aquam.*

3. Suivons encore plus loin l'économie de la grâce, et découvrons un nouvel artifice dont elle se sert pour gagner un cœur. Lorsqu'il s'est une fois égaré, ce cœur, il ne reviendrait jamais à Dieu, si Dieu ne revenait le premier à lui. Et comment y revient-il, Messieurs? par de douces sollicitations, par des occasions engageantes de faire le bien, par des objets qui réveillent la sensibilité naturelle pour nous conduire à l'exercice de la charité chrétienne. Admirez encore cet artifice dans la Samaritaine que Jésus-Christ veut convertir. Il n'attend pas qu'elle lui parle, il la prévient, il lui offre un moyen facile de revenir à lui, et ce Dieu qui selon l'Écriture est le torrent de volupté où les anges se désaltèrent, ce Dieu demande à boire à une femme pécheresse, pour lui donner lieu de pratiquer la charité, et la disposer à recevoir la grâce qu'il lui prépare: *Mulier, da mihi bibere.* Jésus-Christ ne vous prévient-il pas de la sorte dans vos égarements, Messieurs? Ne vous parle-t-il pas au dedans par

des inspirations secrètes? Ne vous sollicite-t-il pas au dehors par des occasions favorables? Quel est le pécheur qui n'ait pas senti quelquefois les impressions de la grâce qui l'appelait, qui n'ait pas eu des pensées salutaires de réprimer cette passion honteuse, cette avarice, cette ambition, ce jeu dont le torrent l'entraîne, qui n'ait pas entendu Jésus-Christ au dedans de lui-même lui demander l'eau de ses larmes et de sa pénitence dont il est altéré? Quel est l'homme riche à qui la grâce n'ait pas offert mille occasions de consacrer ses richesses par lesquelles il se damne, à qui la grâce n'ait pas fait entendre les besoins publics des hôpitaux, dont les fonds épuisés ne suffisent plus à la nourriture des pauvres, à qui la grâce n'ait pas découvert les misères secrètes de tant de familles honteuses, à qui la grâce n'ait pas dit par la bouche de tant de malheureux de soulager la soif et la faim de Jésus-Christ dans ses membres: *Da mihi bibere?* Cependant on entend ces discours, on reçoit ces inspirations, on voit ces objets comme des choses indifférentes: l'on ne pense pas que le salut y est attaché, l'on attribue au hasard tous ces artifices de la grâce pour nous convertir. Mais que je crains, dit un père, que ses artifices ainsi négligés, elle ne vous néglige à son tour, et que vous abandonnant à l'endurcissement de votre cœur, elle ne vous ôte enfin ces occasions favorables dont vous ne profitez pas: *Pertimesco nequando deserantur a gratia, quam non ut gratiam venerantur* (S. Bern.).

4. Je me trompe, chrétiens. Avant que d'abandonner un cœur, la grâce emploie un dernier artifice pour le gagner, je veux dire le dégoût du péché. Car vous le savez, le malheur des pécheurs, c'est de trouver de la douceur dans leurs crimes, contenter toutes leurs passions, goûter librement les plaisirs; n'avoir dans la vie, ni Évangile qui les contraigne, ni remords qui les inquiètent, c'est ce qu'ils appellent la véritable béatitude: *Esse sub sentibus deliciis computabant.* Mais la grâce sait troubler cette fausse félicité. Elle répand des amertumes salutaires sur vos plaisirs. Elle mêle au péché des chagrins qui vous en détachent: et vous quittez enfin par dégoût ce que vous aimiez avec plus de passion, dit saint Augustin (*Confess., lib. 1, c. 14*).

C'est en effet par ce dégoût salutaire, mon Sauveur, que vous gagnez la Samaritaine. Vous lui faites comprendre que cette eau matérielle qu'elle cherche n'est pas digne de ses soins, que la soif qu'elle éteint se rallume un moment après, et qu'elle a beaucoup plus de peine à la puiser que de plaisir à la boire, insinuant par là que les voluptés auxquelles elle s'est abandonnée ne valent pas ce qu'elles coûtent, et qu'elles sont plus capables d'irriter la cupidité que de l'éteindre: *Qui biberit ex hac aqua sitiet iterum.* Pensez-y, Messieurs, la grâce ne vous fait-elle pas sentir ces mêmes dégoûts, lorsque, après votre péché, mécontents de la brièveté, humiliés par la honte, déchirés par les remords de vos

plaisirs, vous en concevez la vanité, vous en méprisez les douceurs pour un temps. Mais, emmenez de ces dégoûts salutaires que la grâce fait naître, vous cherchez bientôt à vous en consoler par de nouveaux plaisirs, vous vous replongez tout de nouveau dans les illusions des sens, vous reprenez le goût du péché, et la grâce vous dit en vain dans le fond du cœur, que la volupté que vous cherchez ici-bas, ne vous contentera jamais : *Qui biberit ex hac aqua sitiet iterum*. Négliger ainsi tous les ménagements de Dieu, abuser de sa patience, manquer à ses occasions, étouffer ses dégoûts, n'est-ce point un véritable caractère de réprobation, et faut-il s'étonner si, après avoir éludé la grâce dans ses artifices, le pécheur la combat encore dans ses qualités ?

SECOND POINT.

Le péché produit dans l'homme trois funestes effets, dit un Père de l'Eglise (*Bern., serm. in Rogat.*) : il aveugle notre esprit par l'ignorance de la vérité, il glace notre cœur par le refroidissement de la charité, il abat notre corps par l'affaiblissement de ses forces et de sa santé. Il faut donc que la grâce qui détruit le péché, ait trois qualités contraires à ces malheureux effets : qu'elle éclaire pour dissiper nos ténèbres, qu'elle délecte pour réveiller notre amour, qu'elle fortifie pour triompher de notre faiblesse, et que le pécheur, convaincu de sa misère, s'écrie avec le dévot saint Bernard : Je suis aveugle, ô mon Dieu, donnez-moi cette lumière qui fait connaître votre sainte volonté : Je suis sans goût pour elle, donnez-moi cette suavité qui la fait aimer : Je suis faible, donnez-moi cette force qui la fait accomplir : *Da mihi ut intelligam, ut diligam, ut faciam voluntatem tuam*.

1. La grâce est une lumière, vous n'en doutez pas : lumière, non pas telle que l'imaginait l'hérésiarque Pélage, froide, stérile, inefficace, bornée à la simple connaissance de nos devoirs ; mais telle que la décrit l'éloquent saint Chrysostome (*Homil. 2^e ad pop. Antioch.*), mille fois plus excellente que celle qui frappe ici nos yeux. Lumière vive, ardente, efficace, qui ne peut souffrir dans le cœur de l'homme, ni cette vicissitude de jour et de nuit qu'on voit régner dans la nature, ni ces ténèbres secrètes qui se conservent dans les lieux obscurs ; elle agit partout ; elle pénètre tout : les replis du cœur les plus cacliés, ces restes de ténèbres qu'on aime encore dans ses fausses conversions, ne sont pas à couvert des rayons de la grâce ; elle les combat, elle les dissipe si on lui laisse la liberté d'agir. Mais le pécheur qui ne veut jamais parfaitement se connaître, parce qu'il ne veut jamais sincèrement se convertir, le pécheur ne peut souffrir une lumière si vive et si perçante : tantôt on lui oppose les ténèbres de l'ignorance, et tantôt celle des passions : quelquefois on la combat par de fausses lumières, souvent on l'élude par des prétextes spécieux, et quand on ne peut plus s'empêcher de voir son péché, l'on trouve encore des raisons pour le justifier.

Car, n'est-ce pas ainsi, mon Dieu, que votre grâce est tous les jours combattue dans ses lumières ; et que chacun, amoureux de ses propres ténèbres, les défend avec opiniâtreté ? Eh ! quoi, Seigneur, dans la création du monde vous ne prononcâtes que deux paroles : *Fiat lux*, et ces épaisses ténèbres qui couvraient la surface de la terre, furent dissipées, la lumière parut, la nature insensible en reçut sans répugnance les douces impressions : et lorsque, pour réparer ce monde corrompu, vous voulez éclairer l'homme, il rejette vos lumières, il défend ses ténèbres, il vous dispute son cœur. Et telle qu'au point du jour on voit la nuit se défendre quelque temps contre le soleil qui la veut dissiper, tenir ferme contre ses premiers rayons, lui disputer, ce semble, l'empire du monde, et pendant ce combat laisser à douter si c'est le jour ou la nuit qui règne encore : tel on voit un pécheur flotter toute sa vie entre la lumière et les ténèbres ; la grâce commence à l'éclairer, et le péché l'aveugle encore, il entrevoit ses obligations, et il tâche de se les cacher, il se voit lui-même, et refuse de se reconnaître ; en un mot, la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne la reçoivent pas : *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt*.

La Samaritaine en est un bel exemple, Messieurs ! Le premier rayon de la grâce lui découvre ce qu'elle doit au prochain. Car en même temps que ces paroles de Jésus-Christ frappent ses oreilles : Femme, ne me refusez pas un peu de cette eau que vous puisez : *Mulier, da mihi bibere*, une lumière intérieure lui fait connaître l'obligation qu'elle a d'être sensible à ses besoins et d'exercer la charité qu'il lui demande ; mais c'est ce qu'elle ne veut pas comprendre, elle couvre son insensibilité du prétexte de religion, et ce premier rayon de la grâce est combattu par une pieuse antipathie qui divise les Samaritains et les Juifs : *Non coutuntur Judæi Samaritanis*. Observez-le, pécheurs, c'est par là que la grâce commence à vous éclairer ; elle vous découvre vos devoirs à l'égard du prochain ; elle vous insinue que la charité est le premier pas à la pénitence, et que, pour être digne de participer aux dons de Dieu, il faut commencer d'être libéral soi-même. Mais aussitôt l'avarice ou l'antipathie n'élève-t-elle pas ses ténèbres, n'étouffe-t-on pas ces doux sentiments de compassion que la grâce inspire, et bien loin de soulager le prochain, ne se fait-on pas quelquefois une fausse religion de l'abandonner ? Pourquoi, dit-on, faire des aumônes, qui entretiennent le libertinage et l'oisiveté ? Pourquoi donner à des étrangers ce qu'on doit ménager pour des enfants ? Et s'il faut servir ceux que des inimitiés de famille, que l'émulation des mêmes emplois, que la diversité des sentiments vous rend odieux, s'il faut ou les appuyer de votre crédit quand on les persécute, ou les justifier quand on les calomnie, ne s'en croit-on pas dispensé, quand on peut dire que des vues prétendues de religion, que des intérêts de corps et de famille nous en em-

pèchent : *Non contuntur Judæi Samaritanis.*

Le second rayon de la grâce découvre la Samaritaine à elle-même. Jésus-Christ lui met son péché devant les yeux, il lui reproche son incontinence et ses adultères, afin qu'elle en rougisse, qu'elle les pleure, et qu'elle en mérite le pardon : *Habisti quinque viros, et quem nunc habes non est tuus.* Qu'opposera-t-elle à des accusations si justes? Démentira-t-elle cette lumière divine qui perce son cœur, et qui lui montre tous les désordres de sa vie? Non, Messieurs : mais elle tâche de l'é luder; elle commence alors à flatter Jésus-Christ, en lui disant qu'il est prophète : *ideo quia propheta es tu;* et puis, par une adresse familière à tous les pécheurs, elle rompt un discours qui la fait rougir, et ne pouvant soutenir la vue de ses défauts, elle veut donner le change à Jésus-Christ par une question hors de propos : D'où vient, dit-elle, que nos pères ayant adoré Dieu sur cette montagne, vous soutenez qu'on ne le doit adorer qu'en Jérusalem? Mais la grâce, à laquelle elle veut se dérober, l'éclaire de plus en plus. Après avoir développé l'iniquité de sa vie, Jésus-Christ fait paraître la vanité de sa religion et la fausseté de son culte : *Vos adoratis quod nescitis.* Il lui apprend que Dieu étant esprit de sa nature veut être adoré en esprit et en vérité, et que l'heure est venue à laquelle le culte de son Père ne sera plus borné, ni à cette montagne, ni au temple de Jérusalem, mais qu'il n'aura plus d'autres limites que celles du monde. Cependant, après tant de lumières, notre pécheresse se défend encore, son orgueil ne peut souffrir qu'un homme du commun lui fasse des leçons : quelque belles que soient ces vérités, elle ne doit, dit-elle, les apprendre que de la bouche du Messie; et pour la convertir, il faut que Jésus-Christ lui déclare nettement qu'il est lui-même ce Messie qu'on attend : *Ego sum qui loquor tecum.*

Ne reconnaissez-vous pas encore le pécheur à cet éloignement qu'il a de se voir et de se connaître. La grâce, par la force de sa lumière, découvre à cet impudique tout ce qu'il est; et perceant le nuage de ses péchés, elle lui en fait apercevoir la grandeur malgré lui, dit saint Augustin : *Retorquebas me ad meipsum (Confess., lib. VII, c. 8).* Et pour lors, tel qu'un voyageur égaré pendant une nuit obscure, découvre de temps en temps à la faveur des éclairs qui la percent, les précipices et les écueils qui l'environnent, ce pécheur errant dans les ténèbres de ses passions, et frappé des rayons de la grâce, découvre quelquefois malgré lui les dangers de son état, ces vices monstrueux où il s'abandonne, ces abîmes profonds de l'enfer où il est prêt de tomber; mais au lieu de profiter de ces moments lumineux pour se convertir, il cherche à dissiper ces noires idées qui lui donnent, dit saint Augustin, une horreur secrète de lui-même : *Et videbam et horrebam (Confess., l. VIII, c. 7).* Car quel est celui qui n'oppose pas à cette lumière qui brille dans son cœur

les nuages de mille prétextes spécieux, les illusions des fausses raisons qui semblent le justifier, et les lâches décisions de ceux qui l'autorisent peut-être dans son péché? Qu'un homme, élevé par des voies injustes à une haute fortune, ait quelqu'un de ces moments éclairés, où la grâce le rappelle de l'ivresse de son ambition; qu'à la faveur de sa lumière il voie ses équipages et ses meubles précieux teints du sang des pauvres qu'il a dépouillés, qu'il voie les délices de sa table détrempées des larmes de ceux qu'il fait mourir de faim, et qu'il voie l'injustice de ses biens mal acquis, l'obligation de les restituer, l'indigence éternelle qui les doit suivre; ah! cette vue le trouble et lui fait horreur : *Et videbam et horrebam.* Mais il appelle au secours de sa conscience alarmée, mille travaux essuyés pour établir sa fortune, la nécessité spécieuse de la maintenir pour ses enfants, l'opinion probable de ceux qui ne la condamnent pas; et par là, rassuré dans ses troubles, il se dérobe à la lumière de la grâce qui le poursuit, il referme le nuage de ses péchés, dit saint Augustin : *Rursum cooperit me nubilum meum (Ibid.)*; comme si l'injustice pouvait être justifiée ou par la peine qui l'accompagne, ou par le relâchement qui la flatte, ou par l'amour-propre qui se la dissimule, dit le même Père : *Noveram, sed dissimulabam, et connivebam, et obliviscebar (Ib.).* Tant il est vrai, que chacun porte dans soi-même un fond de ténèbres qui est un grand obstacle à la lumière de Jésus-Christ : et bien loin de les haïr ces ténèbres funestes, on les aime, on les fortifie non-seulement contre la lumière, mais encore contre la douceur de la grâce qui les veut dissiper.

2. Car sa douceur est-elle moins combattue que sa lumière? Vous le savez, Messieurs, la nature de la grâce c'est de délecter, c'est de répandre dans le cœur une suavité charmante, un plaisir souverain qui le gague, qui l'emporte, qui l'entraîne sans violence, dit saint Augustin : *Voluptate trahitur.* Je dis sans violence : car quoique la grâce opère des effets surprenants, elle les opère avec tant de douceur qu'elle plait à tous ceux dont elle triomphe, comme saint Bernard l'exprime en deux mots qui semblent renfermer toute la doctrine de la grâce : *Efficacem in omnibus, placentem omnibus (Bern., epist. 58.).* Plaisir qui gagne la volonté sans forcer la liberté; plaisir qui lui fait sentir les charmes de la vérité, les douceurs de la justice, les délices de l'éternité : et comme l'âme aime toutes ces choses, elle les suit, elle les cherche, elle se laisse emporter à la grâce qui en est un avant-goût et une possession anticipée. Les pécheurs qui m'écoutent ne le comprennent pas, Messieurs. Toujours froids pour le ciel, toujours plongés dans les plaisirs de la terre, ils ne sauraient concevoir que la grâce ait tant de charmes, dit saint Augustin : *Si frigidulo loquor, nescit quid loquor (Tract. XXI, in Joan.).* Mais s'il se trouve ici des âmes saintes qui, nourries dans la pratique de la vertu, aient goûté combien le Seigneur est doux, ah! elles en sentent bien plus que je

n'en dis, et l'expérience des douceurs de la grâce est pour elles toute autre chose que la peinture que j'en fais : *Da amantem, et sentit quod dico (Ibid.)*.

Apprenons-les, ces douceurs, par l'idée que Jésus-Christ en donne lui même à la Samaritaine. Il appelle la grâce qu'il lui veut donner une eau qu'une personne altérée boit avec délice, mais une eau pure dont le plaisir est sans mélange, une eau souverainement efficace qui désaltère pour toujours, une eau vive dont la source ne s'épuise jamais, une eau rapide qui, malgré tous les obstacles du monde, enlève jusqu'à la vie éternelle celui qui la boit : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam*. Ah! quel plaisir, Messieurs, de la goûter cette eau salutaire de la grâce, qui est comme un ruisseau du torrent de volupté que goûtent déjà les saints! quel plaisir de se laisser entraîner à sa douce impétuosité!

Cependant les pécheurs ne le font pas. Ils combattent ce plaisir innocent par les charmes criminels de la volupté, et la délectation de la grâce trouve dans la délectation du péché un obstacle difficile à vaincre. Car, prenez-y garde, Messieurs, on n'aime le péché que pour la volupté qui y est attachée; l'on ne s'assujettirait jamais aux peines qui le précèdent, si l'on ne se proposait le plaisir qui le suit. L'ambition serait insupportable avec ses brigues, ses bassesses, ses inquiétudes, si l'éclat n'en adoucissait la rigueur: la galanterie serait odieuse avec ses ménagements et ses servitudes, si le plaisir qu'on en attend n'en tempérât les dégoûts: la vanité serait abandonnée avec ses soins scrupuleux et ses affectations gênantes, si la joie qu'on a de plaire ne la faisait aimer. *Finis curæ delectatio*, dit saint Augustin (*In psal. VII*); et par conséquent, comme il n'est point de péché qui n'ait quelque douceur imaginaire, il n'en est point auquel on ne soit attaché. Et combien l'est-on puissamment, quand on l'est par le plaisir, quand on aime ses chaînes et qu'on y trouve sa félicité!

Aussi, grâce de mon Dieu, quand vous voulez vous répandre dans un cœur prévenu de ces faux plaisirs, quand vous voulez lui faire goûter vos chastes délices, que de combats à soutenir, que d'obstacles à vaincre! C'est alors, comme le décrit si bien saint Augustin, que l'on se trouve divisé par deux plaisirs contraires. Les charmes de la Divinité, qui se fait sentir, détachent l'âme de la terre, et le poids de ses habitudes l'y retient encore. La partie supérieure commence à goûter Dieu, et l'inférieure ne goûte encore que le monde. L'on sent la douceur qu'il y a de ne s'occuper que de la vérité, et l'on trouve un charme secret dans les amusements de la vanité : *Rupiebar ad te decore tuo, mox diripiebar abs te pondere meo*. L'on se représente le calme d'une sainte retraite, où la grâce nous appelle, comme quelque chose d'aimable et de doux; mais on ne peut vivre sans le tumulte du monde et la joie des conversations. L'on comprend qu'il est doux de borner ses désirs; mais c'est un

grand plaisir de voir croître sa fortune. Voir ses passions calmées, c'est un état malheureux; mais les voir satisfaites, c'est le comble de la félicité. C'est ainsi, dis-je, Messieurs, qu'un cœur est partagé par des plaisirs qui se combattent; la grâce lui plaît et l'enlève, le péché le charme et l'enchaîne : *Illud placebat et vincebat, hoc libebat et vinciebat (Confess., lib. VIII, c. 5)*. De là ces lâches irrésolutions dans lesquelles on passe toute sa vie; de là tant de vains efforts pour suivre la grâce qui nous appelle, et tant de faiblesse à succomber aux passions qui nous captivent. L'on veut, et l'on ne veut pas. L'amour du monde est un doux sommeil qu'on voudrait dissiper; mais on se laisse gagner au plaisir de le goûter encore. La grâce vous ouvre les yeux, et la cupidité les referme; la grâce vous soulève, et la cupidité vous abat; la grâce vous sollicite à la ferveur d'une vie plus sainte, et l'amour-propre vous retient dans vos premières faiblesses, dit saint Augustin : *Delectatione tenentur infirmitatis, et in ea libenter jacent*.

Ah! quelle injure à votre grâce, ô mon Dieu, qu'on trouve plus de douceur à se perdre qu'à se sauver; qu'on préfère l'illusion de ses faux plaisirs aux délices solides d'une conscience pure; qu'on goûte Jésus-Christ, et qu'on ne méprise pas tout le reste; encore une fois, quel outrage à votre grâce, qui ne se répand dans un cœur que pour en bannir les douceurs d'une vie charnelle, et triompher d'un plaisir par un autre, comme parle saint Bernard : *Ut vincat dulcedo dulcedinem (Serm. XX, in Cant.)*! La Samaritaine la goûta cette suavité divine de la grâce, et tout d'un coup victorieuse des voluptés honteuses qui l'avaient captivée, elle comprit que tout ce qui plaît dans le péché n'est qu'imposture, que l'appât après lequel on court cache un hameçon qui nous déchire, et qu'au moment qu'on se croit plus heureux, c'est alors qu'on est plus à plaindre. Car il en est de ceux qui courent après les plaisirs du monde, dit saint Augustin, comme de ces poissons imprudents qui courent avec empressement après l'appât qu'on leur jette: ils le prennent avec avidité, ils s'égaient pendant qu'ils en goûtent encore la douceur; mais bientôt ils sentent la pointe de l'hameçon qu'il cachait; elle leur déchire les entrailles, on les traîne, on les enlève de leur élément, et la mort est la fin de leur avidité. Tel est, dis-je, le sort des mondains: le démon leur présente un appât, ils le prennent, ils triomphent de se voir arrivés à la volupté qu'ils désirent; mais l'hameçon qu'elle cache les déchirera bientôt, et ils trouveront leur supplice où ils ont cru trouver leur plaisir : *Escam habent in faucibus et hamum, ibi est quo delectantur, ibi est quo trahuntur*. Loin de nous, Seigneur, ces plaisirs mortels qui coûtent si cher! C'est par les douceurs de votre grâce qu'il en faut triompher; mais ces douceurs ne s'accordent qu'à de longs soupirs, qu'à un désir sincère de se convertir, qu'à un zèle ardent qui vous engage, Seigneur, à nous faire trouver plus de douceurs

dans vos préceptes que dans les voluptés qui nous en éloignent, et à nous faire ainsi passer des plaisirs du péché à ceux de la grâce, des plaisirs de la grâce à ceux de la gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÈME.

De l'aumône.

Unde memus panes ut manducant hi?

Où p urrons nous acheter assez de pain pour nourrir tout ce monde (Joan., VI, 5)?

Jésus-Christ, dans ses vertus différentes, est le modèle et la règle de tous les différents états. L'usage qu'il fait de sa puissance doit former les rois, son zèle pour la gloire de son Père animer les prêtres, son humilité instruire les pauvres, et sa charité, qui paraît dans l'évangile de ce jour dans toute son étendue, doit enseigner aux riches le plus essentiel de leurs devoirs, je veux dire la miséricorde et la sensibilité aux besoins des malheureux. Oui, Messieurs, Jésus-Christ qui, dans les trésors de sa providence, a des ressources toujours prêtes pour ceux qui l'invoquent, est l'exemplaire des riches établis de Dieu sur la terre pour être eux-mêmes la ressource des pauvres; et cette foule de peuple qui suit mon Sauveur dans le désert, et qui, dépourvue de toutes choses, n'attend son secours que de lui, nous représente ces pauvres qui mettent leur confiance en vous, riches du monde, et vous invoquent, si je l'ose dire, comme leurs dieux.

Mais, qu'ils trouvent d'obstacles aux libéralités qu'ils attendent! et je vous prie de les remarquer dans notre évangile. Les uns négligent l'aumône; et, tout occupés de leurs propres besoins, ne pensent point à ceux des autres: témoin les apôtres encore imparfaits qui voient les peuples du désert dans l'indigence, sans s'intéresser pour eux. Les autres condamnent l'aumône: témoin saint Philippe, qui semble dire à Jésus-Christ qu'il y aurait de l'imprudencé à s'engager à une dépense si excessive, et que deux cents deniers ne paieraient pas le pain nécessaire pour nourrir tant de pauvres. Quelques-uns enfin corrompent l'aumône lors même qu'ils la font: témoin saint André, qui murmure et qui ne consent qu'à regret qu'on distribue le peu qu'on a, sous prétexte que cela ne suffirait pas: *Quid hæc inter tantos!* Trois grands abus que Jésus-Christ combat dans notre évangile. L'on négige l'aumône, et elle est indispensable, puisque Jésus-Christ la fait de son nécessaire. L'on condamne l'aumône, et elle est avantageuse, puisque par elle Jésus-Christ multiplie les biens qu'il distribue. L'on corrompt l'aumône par de mauvaises intentions, et elle doit être sainte dans ses motifs, puisque Jésus-Christ la fait par le pur motif de la charité. En un mot, l'aumône négligée par les riches, c'est mon premier point; condamnée par les avarés, c'est le second; corrompue par les justes mêmes, c'est tout mon dessein. Implorons le secours de Marie auprès de celui qui se fit pauvre dans

son sein pour nous enrichir de sa pauvreté au salut de l'ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Le précepte de l'aumône est indispensable à tous les chrétiens. L'amour du prochain, que Jésus-Christ leur ordonne dans son Évangile, n'est pas un amour oisif et stérile; il faut qu'il opère, dit le disciple bien-aimé, et que, passant et du cœur qu'il attendrit, et de la langue qu'il remue, jusqu'à la main qu'il doit ouvrir, il se fasse connaître par des bienfaits solides: *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* Et si nous voulons suivre jusqu'au bout les principes de ce grand apôtre sur la charité chrétienne, il nous apprendra qu'on ne peut se dispenser de soulager le prochain sans se dispenser de l'aimer, ni se dispenser de l'aimer sans cesser d'aimer Dieu. Car comment, dit-il, aimer ce Dieu qui ne tombe point sous les sens, si l'on n'aime pas ses frères quand on a leur misère devant les yeux? Telle est cependant aujourd'hui la fausse religion des chrétiens. Pieus de l'amour d'eux-mêmes, et tout occupés des besoins de leur insatiable cupidité, ils voient avec indifférence ceux de leur frère; ils se flattent, dans leurs dévotions spéculatives, d'aimer Dieu dans lui-même et de s'élever à lui sans l'amour du prochain, ne sachant pas sans doute ce premier principe de la religion expliquée par le grand saint Augustin (*Confess., lib. VII, cap. 10*): que l'homme pécheur ne peut remonter à Dieu que par les mêmes degrés qu'il en ont éloigné; et qu'étant tombé de Dieu dans lui-même par l'orgueil, et de lui-même dans les créatures par la cupidité, il faut qu'il descende dans ces mêmes créatures par la charité, que, des créatures, il rentre dans lui-même par l'humilité, et que de lui-même il s'élève à Dieu par les lumières de la vérité.

Et qu'est-ce, Messieurs, que descendre dans les créatures? Oublier de temps en temps sa grandeur pour s'humilier aux pieds des pauvres, prendre sur son abondance de quoi fournir à leurs besoins, interrompre quelquefois ses plaisirs par le sentiment et la vue de leurs peines, s'attendrir sur leurs misères, leur donner des larmes quand on ne peut autre chose, se souvenir enfin qu'on est membre d'un même corps, que tous les membres compatissent à la douleur les uns des autres, comme parle l'Apôtre, et que pour notre instruction, le cœur, premier dépositaire du sang et des esprits qui nous animent, les distribue fidèlement aux autres parties: toujours riche, toujours libéral, toujours égal à lui-même dans son abondance, jamais enflé par une plénitude dangereuse au préjudice des membres affaiblis, jamais avare par une précaution timide; et de ces trésors de vie que la nature lui confie, ne se réservant que le soin de les communiquer, et la gloire de vivre le premier et de mourir le dernier pour le bien des autres.

Profitez, riches du monde, d'une leçon si belle! et si, sur le devoir de l'aumône, l'éloquence vous est suspecte, écoutez du

moins la nature; écoutez, au lieu de ma voix, la voix de votre propre cœur: apprenez de lui que vous n'êtes riches que pour être libéraux, que les biens que Dieu vous confie ne sont qu'un dépôt que vous conservez pour vos frères, et que, si les pasteurs sont les yeux du corps mystique de Jésus-Christ; si les prédicateurs en sont la langue, l'on peut dire à votre gloire que vous en êtes le cœur: dépositaires de la vie que les membres languissants attendent de vous, sources des influences qui les doivent animer, arbitres de la bonne ou de la mauvaise fortune des malheureux, disons plus, dieux visibles des pauvres qui dépendent de vous, comme vous du Dieu que vous invoquez; mais, hélas! peut-être usurpateurs des biens que vous leur devez, coupables de leur avoir ôté la vie que vous ne leur donnez pas, et prêts, selon la doctrine des Pères, d'être cités devant le tribunal du Seigneur, je ne dis pas comme insensibles, mais comme homicides des pauvres que vous aurez laissés périr, *occidisti, si non pavisti*.

De là, comprenez, Messieurs, ce qu'enseigne nettement saint Grégoire de Naziance (*Orat. 16*): que l'aumône est un précepte, et non pas un conseil, et qu'en vain gardez-vous avec fidélité les autres lois de la religion, si vous manquez à celle de la miséricorde. Car il y a une liaison nécessaire entre les préceptes de l'Évangile, et l'on ne peut se dispenser d'un seul sans se rendre coupable de tous les autres. Peut-être vous flattez-vous, dit le même docteur, que l'aumône est une vertu arbitraire qu'on peut exercer ou négliger à son gré. Et plutôt à Dieu que cela fût ainsi pour la consolation de tant de riches qui s'en dispensent! mais, hélas! cette gauche où notre Juge place les immiséricordieux, ces boucs avec lesquels je les vois confondus, ces reproches durs qu'ils essuient, cette sentence terrible prononcée contre eux dans l'Évangile, non pas pour avoir dépouillé les pauvres, mais pour ne les avoir pas revêtus, tout cela m'effraie; et je conclus que l'aumône est un précepte de Jésus Christ, puisque, selon lui, l'enfer est la peine de ceux qui ne la pratiquent pas: *Ite, maledicti, in ignem aeternum*.

Tout le monde est donc obligé de la pratiquer; point d'état, point de circonstances, point de prétextes qui vous en dispensent; les moyens peuvent être différents, mais le zèle doit être le même parmi les chrétiens, dit saint Augustin: et si une fortune médiocre ne permet pas beaucoup à la charité, une charité ingénieuse trouve toujours quelque chose à prendre sur la cupidité: *Impar facultas, non impar charitas*. Ce serait ici le lieu, Messieurs, de marquer cette mesure de l'aumône si souvent discutée des docteurs, et si peu connue des chrétiens; de prescrire ces justes bornes de la libéralité que l'avarice est bien aise d'ignorer pour n'être pas obligée de les remplir, et de trouver ce point délicat qu'une charité timide cherche entre une insensibilité cruelle que Dieu condamne, et une sainte profusion

que le monde n'approuve pas. Mais, hélas! que dire là-dessus qui ne confonde les riches et qui ne les effraie; que trouver dans l'Évangile qui ne soit une condamnation plutôt qu'une règle pour eux? Un Pharisien, condamné de Jésus-Christ, donne la dîme de ses biens aux pauvres, et notre justice, qui doit être plus abondante, selon l'Évangile, se borne à quelques charités rares et légères. Un Zachée converti consacre à racheter ses péchés la moitié de toute qu'il possède; et, dans nos tristes conversions, nous pleurons plutôt les aumônes et les restitutions qu'on nous impose que les grands péchés qu'elles expient! Une veuve pauvre prend sur son nécessaire de quoi contenter son zèle et exercer sa charité; et le superflu de nos biens n'est employé qu'à flatter notre cupidité et à nourrir nos passions! Me voici, Messieurs, insensiblement arrivé à cette règle de l'aumône que je craignais de vous expliquer, et que vous craignez peut-être d'entendre: votre superflu en est la mesure; tout ce qu'on ne doit, ni aux besoins indispensables de la nature, ni aux bienséances raisonnables de son état, on le doit à la nécessité des pauvres. Vos épargnes sont leur patrimoine, vos excès sont leur nécessaire. Vous arrachez aux membres de Jésus-Christ ces habits inutiles que vous abandonnez aux vers et à la poussière. Vous dérobez à leur pain tout ce que vous donnez à votre sensualité; vos passions triomphent aux dépens de leur misère; en un mot, leur pauvreté réclame tout ce que votre luxe consume. Et cependant ce superflu, qui devrait être le fonds des pauvres qui souffrent, est devenu celui des comédiens qui vivent dans l'abondance, dit saint Augustin: *Ex superfluis divitum luxuriantur histriones, et necessaria vix habent pauperes*.

1. D'où vient cela, Messieurs? Rien ne semble superflu à la cupidité des hommes: ils se croient dispensés des grandes aumônes, parce que tout est nécessaire à leurs passions; ils s'excusent d'un péché par un autre, et tâchent de justifier leur insensibilité par leur ambition. Car voilà, Messieurs, la première excuse des grands du monde. Il faut soutenir sa qualité par des dépenses excessives, penser à éblouir les riches plutôt qu'à soulager les pauvres, se distinguer par son luxe plutôt que par sa modestie et sa vertu, nourrir une foule de domestiques inutiles, par vanité, au lieu de faire subsister quelque pauvre famille par miséricorde, prodiguer ses biens, et peut-être ceux des autres, pour soutenir l'éclat de sa condition, et ne rien faire pour en expier la mollesse; en un mot, donner tout à sa grandeur, et rien à sa religion. Telle est, dis-je, l'ambition aveugle qui anéantit la charité parmi les grands. Eh! que répondront-ils à leur Juge, dit saint Basile, quand il leur reprochera qu'ils ont revêtu leurs murailles de tapisseries superbes, et qu'ils ont laissé ses membres tout nus? *Quid miser judici respondebis? Parietes vestis, hominem non vestis* (*Basil., homil. in ditescentes*)! Ce n'est pas,

Messieurs, que je prétende dépouiller les grands de la grandeur qui leur est propre : le Seigneur, qui les en a revêtus, leur permet de la soutenir ; et, vouloir égaler toutes les conditions, ce serait condamner sa sagesse qui les a distinguées. Mais je dis que, si l'on doit admirer en eux quelques rayons de la magnificence de Dieu, il faut qu'on y voie la plénitude de sa miséricorde ; que, plus il les élève à la participation de sa puissance, plus ils doivent descendre dans la compassion de nos misères, parce que le vrai caractère de la grandeur chrétienne, c'est un peu de gloire et beaucoup de vertu. Cependant, aveuglés par l'ambition, dit saint Augustin (*Lib. de Decemchoris*), l'on ne regarde que ceux qui sont au-dessus de soi, l'on oublie ceux qui gémissent au-dessous, l'on ne pense qu'à s'égalier à ses supérieurs, ou à surpasser ses égaux en magnificence ; l'on néglige de relever ses inférieurs par charité, et le cœur, ainsi dévoré par l'émulation de la grandeur des riches, n'est plus capable de compatir à la misère des pauvres.

2. Et plutôt à Dieu, Messieurs, que, pour établir la nécessité de l'aumône, je n'eusse que l'ambition à détruire ! L'on a bientôt vaincu quand on n'a que des vices manifestes à combattre : et si la peinture qu'on en fait ne force pas les vicieux à se convertir, elle les oblige du moins à se condamner. Mais, quand il faut attaquer une justice imaginaire, et détruire des défauts dont on s'est fait de fausses vertus, c'est l'ouvrage de la grâce de Dieu, et non pas de l'éloquence des hommes. Tel est l'état dangereux de ces riches dévots qui cachent leur avarice à l'ombre de leur dévotion, qui se flattent que le soin des pauvres n'est pas pour les contemplatifs, que, quand on donne son cœur à Dieu, l'on est quitte de tout le reste, et que le ciel s'achète par des vertus qui ne coûtent rien, comme par des libéralités incommodes. De là, tant de pauvres négligés dans les hôpitaux, pendant que l'amour-propre s'égaie en des dévotions inutiles ; de là, tant de malheureux gémissant dans les prisons sans secours et sans consolation, pendant que l'orgueil se satisfait peut-être au pied des autels par de vaines méditations ; de là enfin tant de saintes maisons abandonnées dans leurs besoins pressants, pendant qu'une dévotion commode se permet des sensualités indignes et des plaisirs superflus.

Encore, pourrait-on pardonner ces abus aux chrétiens du commun. Au milieu des grands désordres du monde, c'est beaucoup qu'ils n'aient que de fausses vertus : et dans un temps, où tant d'autres ravissent ou retiennent le bien d'autrui, c'est en quelque sorte être parfait de n'aimer que le sien. Mais que les ministres de Jésus-Christ donnent eux-mêmes dans ces erreurs ; qu'héritiers du patrimoine de saint Pierre, ils n'aient rien de sa charité libérale qui faisait des miracles au défaut des aumônes (*Act.*, *II*), et qui guérissait les pauvres qu'elle ne pouvait enrichir que. possesseurs de ces

revenus sacrés, commodes à l'ambition, redoutables à la vertu, ils ne soient riches que pour eux ; et que, sur la présomption de quelque office mal récité, ou de quelques messes confiées à la bonne foi des autres, ils s'approprient la portion des pauvres, et vivent délicieusement des fruits de la pénitence de nos pères ; c'est, Messieurs, ce qui m'effraie, et ce que le vengeur des pauvres ne leur pardonnera pas ! Qu'ils se consomment en soupirs au pied des autels, qu'ils s'épuisent par le zèle des travaux évangéliques, qu'ils parlent le langage des anges et des hommes, s'ils n'ont la charité, ils ne sont rien, dit l'apôtre saint Paul. Et inutilement sont-ils connus de leurs brebis par l'éclat de leur science ou de leur dignité, s'ils ne connaissent leurs brebis à leur tour par une application particulière à tous leurs besoins : *Et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ*. Tant il est vrai, Messieurs, que, dans tous les états, il n'est point de vertu parfaite sans l'amour du prochain. Dieu méprise le tribut de nos vœux sans celui de nos biens ; la prière ne s'élève à lui que sur les ailes de la charité ; il aime mieux la miséricorde que le sacrifice, dit Jésus-Christ même (*Matth.*, *XII*), et toute vertu qui ne coûte rien aux riches n'est pas devant Dieu une vertu de grand prix. L'on en voit assez qui jeûnent, dit saint Basile, qui passent leur vie dans l'exercice de l'oraison, et qui, touchés du souvenir de leurs péchés, n'ont point d'autre joie que de les pleurer ; mais leur piété n'est bonne que pour eux : les pauvres meurent de froid au milieu de leurs saintes ardeurs ; et plus prodigues de leurs soupirs que de leurs richesses, ils n'aiment que les vertus qui ne coûtent rien à l'avarice : éloignés de la libéralité du Prophète, qui n'osait offrir au Seigneur des victimes gratuites, et qui voulait que son culte lui coûtât toujours quelque chose : *Non offeram Deo holocausta gratuita*.

Qu'on ne s'excuse donc plus de l'aumône, ni sur les dépenses d'une grandeur ambitieuse, ni sur les exercices d'une dévotion avare ; qu'on ne s'en dispense pas non plus sur l'innocence prétendue de ses biens justement acquis. Le mauvais riche gémit dans les enfers, non pas pour avoir usurpé le bien des autres, mais pour n'avoir pas fait part du sien. Lazare abandonné est tout son crime ; et tant de pauvres ou rejetés avec dureté, ou écoutés avec indifférence, seroient le vôtre. Dieu qui vous a mis sur leur tête comme des nuées fécondes, ne vous a pas formés pour vous, c'est pour ces terres altérées qu'il vous a remplis des rosées qu'elles attendent ; cherchez donc à les répandre, et, semblables à ces nuages qui, dans un mouvement continu, volent au gré des vents et semblent chercher les moissons desséchées qui les invoquent, comme parle l'Écriture (*Job*), courez au-devant des besoins des pauvres, n'attendez pas qu'ils vous sollicitent par leurs soupirs. Car, comme il y a des pauvres qui vous cherchent, dit saint Augustin, il y en a d'autres que vous

devez chercher, et ce sont ceux qui relèvent le mérite de leur pauvreté par celui de leur solitude et de leur pénitence : objets d'autant plus dignes de vos charités, qu'elles tombent à coup sûr sur la justice, et que s'il y a quelque chose de grand dans la religion, c'est d'y entretenir la pénitence et de nourrir la vertu dans les saintes maisons qui la pratiquent. Mais si vous cessez de négliger l'aumône, parce qu'elle est indispensable, cessez à plus forte raison de la condamner, puisqu'elle est avantageuse. Je finis.

SECOND POINT

L'homme chrétien ne connaît qu'un mal et qu'un bien dans le monde : un mal qui l'éloigne de Dieu, et c'est la cupidité ; un bien qui le reconduit à Dieu, et c'est la charité. La cupidité, qui s'irrite par l'acquisition des richesses, fait son supplice ; et la charité, qui s'exerce par leur juste dispensation, fait sa félicité ; car tous les biens de la terre ne peuvent servir qu'à deux choses, dit le grand saint Augustin, ou à tourmenter la cupidité des avarés, ou à exercer la charité des saints : *Aut exercitatio humanitatis est, aut supplicium cupiditatis* (Aug., *serm. XV, de Divers.*, c. 2, 3). En effet, quoi de plus malheureux que cette insatiable cupidité qui, détachée du bien commun, rapporte tout au sien propre ; ennemie de la fortune des autres, esclave de la sienne, doublement martyre, et des biens qu'elle possède avec inquiétude, et de ceux qu'elle cherche avec avidité ? Quoi de plus avantageux, au contraire, que cette charité libérale qui, tout occupée des besoins d'autrui, oublie les siens propres, voit la prospérité des autres sans envie, communique la sienne sans regret, fait servir à la vertu cette abondance qui est la mère du vice, trouve dans son superflu le nécessaire des pauvres, et partage avec Dieu même la gloire de faire des heureux.

Ce ne sont encore là, Messieurs, que les moindres avantages de l'aumône ; elle est l'expiation du péché, et la plus commune et la plus facile : le baptême efface nos crimes, mais il ne se réitère jamais ; la pénitence les expie plus d'une fois, mais la faiblesse des chrétiens n'en est pas toujours capable ; ceux qui sont assez forts pour être pécheurs, ne le sont pas toujours assez pour être pénitents ; et ce qui doit surtout faire trembler les grands du monde, c'est qu'en eux la délicatesse du corps est presque toujours jointe à la fragilité du cœur, et que, faciles à pécher, ils sont pour la plupart incapables de pénitence. Mais rassurons-les : le Seigneur connaît notre faiblesse, dit le prophète, et il ne la désespère pas ; l'aumône est une ressource heureuse pour ceux qui ont perdu l'innocence : c'est, pour ainsi dire, un second baptême qui se renouvelle tous les jours, dit saint Cyprien ; la concupiscence, qui se sauva des eaux du premier, est sans cesse affaiblie par le second, et le feu de nos passions, entretenu par les richesses, s'éteint, dit le Saint-Esprit, par les écoulements de la charité : *Eleemosyna exstinguit peccatum*.

Si l'aumône est le supplément du baptême, elle l'est aussi de la pénitence. Je dis le supplément, Messieurs, car je ne prétends pas autoriser ici l'erreur de ceux qui se reposent tout à fait sur leurs charités de l'expiation de leurs péchés, qui sauvent leur délicatesse à la faveur de leurs aumônes : charitables pour être sensuels, prodigues de leurs biens pour épargner leurs larmes et leur sang, et toujours prêts de se rédimmer de la pénitence par la libéralité, comme si la justice du Seigneur pouvait être vénale, dit saint Grégoire : *Venalem Dei justitiam aestimant* (Greg., *Pastor.*, part. III, adm. 21). Abus, Messieurs ; l'aumône est établie pour perfectionner la pénitence, et non pas pour la détruire : elle supplée à ce qu'on ne peut pas, elle ne dispense pas de ce qu'on peut ; elle justifie ceux à qui la pénitence est comme impossible, par les engagements d'une condition ou par la faiblesse d'un corps dont ils gémissent, et non ceux auxquels elle est odieuse par l'attachement à des plaisirs qu'ils aiment. En un mot, la charité est la ressource des infirmes, et non pas l'asile des sensuels.

L'aumône est donc et la plus grande et la plus facile des vertus, comme l'appelle saint Cyprien : la plus grande, puisqu'elle engage Dieu à payer aux miséricordieux, comme une dette, cette gloire qu'il n'accorde aux autres que comme une grâce : la plus facile, puisqu'elle achète, à peu de frais, ce ciel que les autres vertus n'emportent que par violence, et que, sans essayer les rigueurs des persécutions, et quelquefois de la pénitence même, elle nous couronne au milieu de la paix : *Sine periculo persecutionis corona pacis*. Cependant les avarés l'osent condamner, cette vertu si avantageuse et si facile, semblables aux stoïciens qui se faisaient un bel endroit de leur insensibilité, et qui, fuyant la miséricorde comme une passion vicieuse, méritaient plutôt de passer pour inhumains que pour esprits forts, dit saint Augustin (*De Morib. Eccles. cath.*, lib. I, c. 27). Les avarés, dis-je, par une philosophie aussi cruelle, condamnent la miséricorde comme un défaut, et regardant la charité, qui dispense les richesses, comme contraire à la prudence qui les amasse, comme ennemie de la tendresse qui les conserve pour des enfants, comme favorable à l'oisiveté qui en profite, ils se font un devoir de la décrier. Tâchons, s'il vous plaît, de les confondre, et combattons, en deux mots, leurs fausses raisons.

1. Il est, dit-on, de la prudence, d'accumuler ses biens, de prévenir, par une sage précaution, les disgrâces qui nous menacent, et de se prémunir, par ses épargnes, contre les insultes de la fortune qui peut changer. Joseph, ce sage ministre de Pharaon, réserva, dans l'abondance, de quoi faire subsister ses sujets dans la disette ; et Salomon, plus sage encore, veut qu'on ménage sur les moissons de l'été de quoi adoucir la stérilité des hivers (*Prov.*, VI). Aussi ne prétends-je pas condamner ici cette sage économie que l'Écriture autorise, et qu'on

peut appeler la prudence de l'Évangile; c'est la prudence de la chair que je combats. Cette prévoyance cruelle qui, toujours mécontente du présent, timide pour l'avenir, s'effraie par des besoins imaginaires, refuse à des misères présentes ce qu'elle réserve pour des malheurs éloignés, et sous prétexte de ménager le nécessaire à la nature, fortifie la cupidité par le superflu. Car, prenez-y garde, dit le grand saint Augustin, il y a deux choses dans l'homme : l'ouvrage de Dieu qui est la nature, et il faut peu de chose pour la soutenir; l'ouvrage du démon qui est la cupidité, et rien n'est capable de la satisfaire. Ménagez donc pour les besoins de la nature, l'Évangile vous le permet; mais n'amassez pas selon les désirs de la cupidité, la charité vous le défend : *Quærite quod sufficit operi Dei, non quod sufficit cupiditati* (Aug., in psal. CXLVII).

Je dis bien plus, Messieurs, que la vraie prudence approuve l'aumône, bien loin de la condamner. Par là, comme ces vaisseaux menacés du naufrage, l'on se décharge d'un poids dangereux dans la tempête; par là, l'on se fait des amis pour le jour redoutable de la colère, dit l'Évangile; par là, l'on perpétue des richesses que le temps eût consumées; par là, enfin, la vertu s'assure des biens que l'avarice eût vus périr; car le sein de Jésus-Christ, où vous les jetez, est un trésor inaccessible et aux insultes de la fortune et à l'envie de vos ennemis; et sur la terre, où tout est périssable, où tout est mortel, l'on ne possède rien plus sûrement que ce qu'on a donné. Les richesses que vous ménagez, ou se dissipent pendant la vie, ou vous abandonnent à la mort; celles que vous distribuez vous suivent au delà du sépulcre et au jugement dernier. De ce tombeau fatal, où plaisirs, honneurs, beauté, fortune, sceptre, couronne, où tout aura péri, l'on ne verra sortir que vous et vos aumônes. Le monde insensible ne le comprend pas, Messieurs; il compte pour perdu tout ce qui ne paraît plus. Et semblable à ces hommes simples, qui se moquent du fondeur, lorsque, jetant son métal dans les flammes, il semble le laisser perdre dans le sein de la terre, mais qui lui applaudissent enfin, lorsqu'il en retire l'excellente figure et le riche ouvrage qu'il méditait, le monde rit de vos saintes profusions, et regarde comme perdus ces trésors que le feu de votre charité fait couler dans le sein des pauvres. Mais un jour viendra, qu'on verra ce métal transformé, ces richesses changées en autant d'images vivantes de Jésus-Christ, et les pauvres, qui s'en seront nourris, paraître comme autant de statues animées pour vous consoler, parler pour vous justifier, et faire sentir, par leurs reproches aux ennemis de l'aumône, que rien n'était plus conforme à la vraie prudence, que ces pieuses libéralités qu'ils n'approuvent pas.

2. Plus injustes encore ces parents insensibles, qui appellent la nature au secours de leur avarice, qui prétendent qu'on ne peut exercer la libéralité sans blesser la justice,

et qu'on ne doit plus rien aux pauvres, quand on a des enfants. Est-ce donc ainsi, avarice infâme, que tu penses te sauver, sous les couleurs d'une tendresse légitime, et justifier ta cupidité par la charité même? Écoutons saint Cyprien, qui nous dit (*De Opere et Eleem.*), qu'on condamne mal à propos l'aumône, comme contraire à l'amour et à la fortune des enfants: Plus on en a, dit-il, plus on doit être libéral quand on les aime; les besoins de la grâce se multiplient avec vos familles, et de même que, dans la vie civile, la dépense croît avec le nombre des enfants, dans la vie spirituelle, les bonnes œuvres doivent se multiplier avec eux. Le saint homme Job offrait tous les jours à Dieu autant de sacrifices qu'il avait d'enfants; et si vous aimez les vôtres, vous devez moins penser à les établir sur la terre qu'auprès de Dieu. En lui, vous leur donnez un père et un tuteur éternel, et l'héritage que vous lui confiez pour eux ne pourra périr entre ses mains. Si vous les aimez, encore une fois, vous devez fonder leur fortune bien moins sur les richesses de la nature que sur celles de la grâce, et leur apprendre de bonne heure, par votre exemple, à aimer leur patrimoine moins que Jésus-Christ.

C'est ainsi que l'aumône favorise l'amour des enfants. On les hait, dès lors qu'au préjudice des pauvres, on thésaurise pour eux; et l'ambitieux, qui pense à leur laisser un ample héritage, leur prépare peut-être une source de vices et de tentations, dit saint Augustin : *Patrimonium grande tentatio est.* Car enfin je regarde les biens dans une famille comme un de ces fleuves majestueux qui, suivant son cours naturel, doit arroser les campagnes voisines; mais si quelque homme avare vient à l'arrêter, si, par les digues qu'il lui oppose, il veut profiter seul de l'abondance qu'il doit porter ailleurs, il se déborde, inonde ses terres, emporte ses fruits, désole ses maisons; et, au lieu de la fécondité qu'il attendait, il ne trouve après lui que le sable et la boue. Tel est l'effet des richesses, quand on les accumule pour des enfants. Répandues par la charité, selon les desseins de Dieu, elles laissent l'abondance, et font croître la vertu dans les familles où elles ne font que passer; retenues par l'avarice, elles se débordent en excès, les passions se multiplient, les désordres naissent, les semences des vertus sont arrachées, et ces enfants, que vous craignez de ruiner par vos libéralités, périront par leur abondance : *Patrimonium grande tentatio est.*

TROISIÈME POINT.

De ceux qui condamnent l'aumône, que ne puis-je encore passer à ceux qui la corrompent? Vous décriez ces orgueilleux qui perdent le mérite de leur charité par leur vanité, qui ne sont libéraux qu'au bruit de la trompette, comme parle l'Évangile; qui, trouvant un plaisir secret à passer pour charitables, achètent les applaudissements des riches par le soulagement des pauvres, et, par un injuste partage et des intentions corrompues, donnent en même temps leurs

biens à Dieu et leurs cœurs au démon, dit saint Grégoire : *Dant sua Deo et se diabolo.*

Que ne puis-je m'élever contre ces cœurs intraitables que les pauvres n'abordent jamais sans frémir, qui ne font point une aumône sans une injure, censeurs de la misère avant que de la soulager, prévenus qu'on ne peut être malheureux sans être coupable, payant à peine leurs grands outrages par de faibles libéralités, et leurs aumônes devenant ainsi plutôt le surcroît que l'expiation de leurs péchés ? Que ne puis-je enfin confondre ce zèle mal concerté, qui n'est libéral que du bien d'autrui, qui ravit par injustice plus qu'il ne donne par charité, et qui, par ses rares aumônes, ne cherche qu'à se consoler de ses larcins continuels, injurieux à ce Dieu qui ne peut accepter des victimes dérobées, dit un prophète : *Ego Dominus odio habens rapinam in holocausto (Isai., VI).*

Vous m'épargnez ce détail, chrétiens, qui m'écoutez, si votre charité est humble dans ses vues, douce dans ses manières, juste dans ses effusions ; si vous réferez à Dieu toute la gloire de vos libéralités, si vous tâchez enfin de soulager la pauvreté sans confondre le pauvre, et si tout ce que vous donnez à ses besoins, vous ne le prenez que sur vos plaisirs. Puissiez-vous pratiquer une charité si parfaite, vous qui l'avez négligée, condamnée, corrompue tant de fois ! Puissiez-vous consacrer à Jésus-Christ des biens que le démon s'approprie, prodiguer ce qui ne sert qu'à vous corrompre, et par des richesses qui passent acheter une couronne qui ne passera jamais, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

De l'entrée dans les bénéfices.

Nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis.

Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic (Johan., II, 16).

Il est toujours avantageux d'être disciple de Jésus-Christ, il est souvent dangereux d'être son ministre. Un simple fidèle se repose sûrement dans le sein de l'Eglise, chargé de l'unique soin de sa conscience et de son salut ; mais un ministre des autels a toujours sujet de trembler sur le pinacle du temple, environné de précipices affreux, distrait de la vigilance sur soi-même par l'obligation de veiller sur les autres, poussé par une infinité d'ennemis qui conspirent sa perte, et qui plus est, incertain de la main qui l'a conduit dans un lieu si saint, mais si dangereux, depuis que, contre la défense de Jésus-Christ, la cupidité des hommes a fait du sanctuaire un négoce profane et un trafic honteux : *Nolite facere, etc.*

Cependant, puisque malgré les dangers de cet état, on s'ingère tous les jours dans les dignités de l'Eglise sans crainte, sans vertu, sans vocation, souffrez, Messieurs, que je

consacre ce discours à faire voir les dispositions avec lesquelles on doit entrer dans un ministère si saint. Discours important, et pour humilier l'orgueil des uns, et pour réprimer la cupidité des autres, et pour animer à la pénitence tous ceux qui ont pu tremper dans le négoce honteux qu'on fait aujourd'hui des bénéfices de l'Eglise. Et si vous me reprochez, Messieurs, que cette matière est inutile à la plupart de ceux qui m'écoutent, que les désordres du sanctuaire doivent être des mystères pour le peuple comme le sanctuaire même, et que réformer les abus des clercs, ce n'est rien faire pour ceux qui ne le sont pas ; dites aussi qu'un médecin ne fait rien pour la main ni pour les autres parties du corps, lorsqu'il guérit les plaies de l'œil qui les conduit ou du cœur qui les anime : dites que Dieu ne travaillait pas pour les créatures inférieures, lorsqu'il était occupé à régler et à ranger sur leurs têtes les astres qui les devaient éclairer par leurs lumières, ou conserver par leurs influences. Ah ! chrétiens, vos intérêts sont inséparables des nôtres ; si l'Eglise est sainte dans ses ministres, elle le sera dans ses enfants : le dérèglement ou la piété des uns n'est qu'un écoulement du vice ou de la vertu des autres ; tel est le peuple, quel est le prêtre, dit un prophète : *Erit sicut populus, sic et sacerdos (Ose., IV).*

Mais, outre cet intérêt commun, si je vous fais voir, Messieurs, qu'il est bon que vous connaissiez vous-mêmes les dispositions nécessaires pour entrer dans les bénéfices de l'Eglise, puisque ceux qui les doivent posséder sont ou vos amis ou vos enfants ; si je vous fais voir que vous en devez connaître, et les dangers, afin de ne les y pas engager légèrement, et les qualités nécessaires pour les posséder, afin de les former en eux, et la grâce seule capable d'y appeler, afin de la consulter sur le choix de leur état, n'avouerez-vous pas que la matière est importante pour vous, et que je ne puis mieux faire que de vous dire avec Jésus-Christ : Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic, et n'entrez dans ses dignités qu'avec trois grandes dispositions : une crainte terrible de cet état : une haute vertu pour en remplir les devoirs : une grâce spéciale qui vous y appelle. Que la prudence les craigne ; que le mérite les obtienne ; que Dieu même les donne. La prudence doit craindre les bénéfices de l'Eglise, puisqu'ils sont accompagnés de mille dangers ; premier point : le mérite les doit obtenir, puisqu'ils ont de grands devoirs à remplir, c'est le second : Dieu seul les doit donner, puisque seul il connaît ceux qui y sont propres ; c'est tout mon dessein. Vous connaissez aussi, mon Dieu, le besoin que j'ai de vos lumières pour parler d'une matière si délicate. Je vous les demande de tout mon cœur, par Marie. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Il faut craindre dans tous les lieux et dans tous les états ; quelque sûrs qu'ils parais-

sent par la sainteté qui semble y être attachée, l'on s'y perd, si l'on s'y endort par une pernicieuse sécurité, et si l'on n'a toujours les yeux ouverts pour découvrir les dangers qui en sont inséparables. Trois choses devraient, ce me semble, rendre l'état ecclésiastique assuré, s'il y en pouvait avoir quelque'un dans le monde : son élévation qui nous éloigne des créatures, et qui nous approche de Dieu ; son abondance qui nous exempte des murmures de la pauvreté et des soins de la vie qui partagent le cœur des autres ; ses lumières qui nous mettent à couvert des ténèbres de l'erreur et des surprises de l'ennemi. Mais, hélas ! point de sûreté dans un état pour toutes ces raisons, s'écrie saint Bernard. L'ange était élevé jusqu'au trône de Dieu par la dignité de sa nature, et son élévation fit naître l'orgueil qui le perdit. Adam vivait dans les délices du paradis terrestre, exempt de ces besoins fâcheux qui nous font souvent oublier Dieu pour penser à nous-mêmes, et son abondance fit naître la sensualité qui l'aveugla : Judas était instruit dans l'école de Jésus-Christ, où la connaissance claire et distincte qu'il avait de sa divinité devait l'engager plus fortement à l'aimer, et cependant ses lumières n'empêchèrent ni son avarice ni sa trahison ! Qu'on se flatte après cela d'être en assurance en quelque état que ce puisse être : *Nusquam, nusquam est securitas, neque in celo ubi cecidit angelus, neque in paradiso ubi cecidit Adam, neque in schola Christi ubi cecidit Judas* (Bern., serm. de Ligno, Feno et Stipula).

Il est vrai que les dignités ecclésiastiques ont tout ensemble, et l'élévation et l'abondance, et les lumières de tous les autres états ; et c'est ce qui en fait la grandeur, et ce qui allume aujourd'hui dans les cœurs ce désir ambitieux, ou de les posséder, ou de les faire entrer dans sa famille, et d'élever ses enfants par là ; mais on ne voit pas les dangers manifestes auxquels on les expose. On considère la dignité qu'on leur donne, et non pas la chute qui les menace : l'on s'applaudit de voir la sublimité de leur rang, et l'on ne tremble pas à la vue de l'abîme profond qui est ouvert sous leurs pieds. On ne pense pas que leur élévation sera peut-être l'occasion de leur perte, et qu'on les verra bientôt comme tant d'autres cleres, qui sont dans ce siècle la honte de l'Eglise et l'opprobre de la religion, vivre dans un luxe scandaleux, faire servir le patrimoine des pauvres qui meurent de faim, à leurs divertissements et à leurs plaisirs, exposer tous les jours au hasard du jeu la robe de Jésus-Christ que ses bourreaux ne jouèrent qu'une seule fois, payer, si j'ose le dire, de ce sang adorable où nous fûmes tous purifiés le tribut honteux de leurs voluptés, et n'avoir point d'autre rapport avec Jésus-Christ, que celui d'être toujours parés comme des époux qui reviennent de la cérémonie de leur mariage : *Tamquam sponsus procedens de thalamo suo*.

L'abondance des ecclésiastiques n'est pas

moins à craindre pour eux. Car n'est-elle pas la source de cette molle sensualité plus digne des disciples d'Epicure, que des ministres de Jésus-Christ ? Sensualité que toute l'application de leurs domestiques ne peut encore satisfaire. Sensualité qui, toujours ingénieuse à flatter la nature, fait de leurs besoins humiliants des voluptés criminelles, de leurs repas et de leur sommeil des délices, de leurs maisons également munies contre les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été, le séjour d'un éternel printemps. Comme si Dieu ne les avait mis dans l'abondance et dans le repos que pour s'appliquer incessamment à eux-mêmes ! Comme s'ils n'étaient au-dessus des soins du siècle et des besoins de la vie, que pour étudier plus à loisir les raffinements de l'amour-propre et de la cupidité !

Les lumières assez ordinaires à cet état, empêchent-elles qu'on ne le doive redouter ? L'on y est sans cesse avec Jésus-Christ ; tantôt on chante ses louanges dans son sanctuaire, tantôt on y entend sa parole, souvent on dispense son corps et son sang, tous les jours on s'en nourrit soi-même. Mais, hélas ! Judas eut les mêmes avantages ; il pria mille fois avec Jésus-Christ, il entendit sa parole de sa propre bouche, il reçut son corps de ses propres mains, et cependant ce ministre infidèle s'aveugla dans le centre de la lumière, s'endurcit dans le sein de l'amour et prit occasion de trahir Jésus-Christ de sa familiarité même avec Jésus-Christ.

Avouons-le donc, Messieurs, qu'un état exposé à tant de dangers est terrible, puisqu'un homme choisi par Jésus-Christ même, honoré du rang et de la grâce de l'apostolat, distingué par les marques d'une confiance particulière dans l'administration du trésor de son maître, a pu devenir le chef de ses ennemis, le trahir pour s'attribuer ses biens, et terminer sa vie honteuse par un plus honteux désespoir. Ah ! que ne puis-je vous décrire ici les frayeurs secrètes des Augustin, des Cyprien, des Ambroise et de mille autres, lorsqu'on parlait de les faire entrer dans le sanctuaire de Jésus-Christ ? Que ne puis-je vous développer leurs pensées sur les obligations d'un ministère si saint, tant de vœux formés pour détourner cet honneur de dessus leur tête, tant de larmes répandues aux pieds de ceux qui les y engageaient, tant de pieux stratagèmes pour se dérober aux désirs des peuples, tant de saints empressements pour briguer, non pas leurs suffrages, mais leur opposition et leur refus ! Et lorsque, malgré leur répugnance, on les avait trainés au pied des autels pour les consacrer à Jésus-Christ, quels frémissements, quelles terreurs dans ces âmes également humbles et désintéressés ! C'est avec cette crainte qu'ils entraient dans leur ministère, et c'est par cette crainte qu'ils s'y soutenaient. Ils n'en exerçaient les fonctions qu'en tremblant. S'ils prêchaient l'Evangile, ils craignaient, comme l'Apôtre, de se perdre en sauvant les autres. S'ils distribuaient le corps et le sang de Jésus-Christ, ils craignaient que ce ne fût à ses ennemis

S'ils n'avaient des trésors de son Eglise, ils craignaient toujours de passer les bornes du nécessaire dans leurs besoins; en un mot, rien ne les pouvait corrompre dans leur ministère, parce que tout les y faisait trembler.

Tremblez à votre tour pour vos enfants, parents ambitieux, lorsque vous leur procurez des bénéfices, où tant d'autres se sont perdus; pensez que vous les faites succéder à ces hommes intéressés qui se sont engraisés du sang de l'Eglise, dit saint Bernard, et qui l'ont laissée elle-même dans la faiblesse et dans la langueur; qui se sont parés des dépouilles de leur Eglise, et qui n'ont pas rougi de voir ses autels nus et sans ornements; qui se sont peut-être glorifiés avec l'Epoux de la magnificence de leurs meubles et de leurs maisons: *Tigna domorum nostrarum cedrina*; mais auxquels on peut reprocher avec le prophète qu'ils ont laissé tomber en ruine les temples de Dieu: *Comederunt Jacob et locum ejus desolaverunt*. Pensez que vous engagez ces innocents dans un état, où n'étant pas appelés, la vertu leur sera impossible, leurs obligations insupportables, leurs désordres injurieux à l'Eglise, et leurs chutes d'une étrange conséquence pour tous ceux qui en seront témoins. Car si un simple fidèle tombe, dit saint Chrysostome, il tombe seul; mais si un bénéficiaire, qui tient quelque rang dans la religion et qui doit y être un exemple de vertu, ne se soutient pas, ah! sa chute ébranle pour ainsi dire tout le corps de l'Eglise; il entraîne comme Lucifer la troisième partie des étoiles dans leur schisme, les pécheurs autorisés dans leur désordre, les faibles emportés dans leurs tentations, les justes ébranlés dans leur vertu: *Magnam ruinam et jacturam facit* (Chrysost., homil. I).

Si vous avez donc pour vos enfants une tendresse véritablement chrétienne, si vous croyez avoir quelque intérêt à leur salut, et ne pouvez vous sauver qu'avec eux, comme parle l'Apôtre, ne modérez-vous pas cet empressément avec lequel vous cherchez à les établir avant le temps dans les dignités de l'Eglise; et s'ils y sont établis, n'aurez-vous pas soin de leur en découvrir les obligations et les dangers? Ne leur direz-vous pas avec un Père de l'Eglise: Souvenez-vous, mon fils, que l'état où vous êtes est d'autant plus dangereux qu'il est plus élevé, que les bénéfices que vous possédez sont d'un poids redoutable aux forces des anges mêmes, et que, si les revenus que vous en tirez vous empêchent d'être compagnon des pauvres, ils vous obligent d'en être le père? Ne leur répétez-vous pas souvent avec saint Bernard cette vérité terrible, qu'étant dans un ministère tout angélique, ils ne seront plus jugés de Dieu comme des hommes, mais comme des anges; c'est-à-dire, qu'ils seront ou élevés au plus haut degré de la gloire, s'ils ont été fidèles comme ces bienheureux esprits, ou précipités dans le plus profond des enfers, s'ils ont été prévaricateurs comme eux? *Tanquam angelus aut eligitur, aut re-*

probatur (Bern., *Declam. in verba Evang.*, *Eecce nos, etc.*). Ne leur apprendrez-vous pas encore avec le même Père, que les biens de l'Eglise ne leur sont pas donnés en vain; mais qu'en vivant des péchés du peuple, ils se les incorporent, ils se les rendent propres, ils en répondent à Dieu; et que, par conséquent, leur obligation ne se borne pas à prier pour eux-mêmes; mais à faire pénitence pour ceux aux dépens desquels ils vivent. Autrement, dit ce Père, sachez, bénéficiaires, qui que vous soyez, que ces péchés du peuple que vous négligez comme s'ils ne vous regardaient pas et dont vous vous nourrissez pourtant tous les jours dans vos repas délicieux, vous seront imputés au jugement terrible de Dieu. Vous y paraîtrez devant le tribunal de Jésus-Christ, et là l'on entendra les peuples voisins de vos abbayes et de vos prieurés élever leur voix contre vous, vous reprocher que vous ne fîtes jamais un seul jour de pénitence pour obtenir leur conversion, que vous ne leur procurâtes jamais le secours d'une mission pour les instruire, que vous ne soulageâtes jamais leur misère d'une aumône pour arrêter leurs murmures, et que, vivant délicieusement des dîmes de leurs moissons et du prix de leurs péchés, vous ne pensâtes jamais à les pleurer. Reproches sensibles, accusation rigoureuse pour vous! *Audietur, audietur populorum querela gravis, accusatio dura quorum vivere stipendiis, nec diluere peccata* (Bern., *ibid.*).

II. Voilà, chrétiens, à quoi l'on expose des enfants que la prévoyance impie des parents destine à des bénéfices avant qu'ils puissent en connaître les obligations. Car voit-on un bénéfice dans la famille; il ne faut pas, dit-on, qu'il en sorte, ce sera le partage de celui-ci, les biens en seront moins dispersés, l'aîné plus avantageusement pourvu, le cadet dédommagé par là du tort que nous lui faisons. Et, si ces projets ne réussissent pas, quels ressorts ne remue-t-on point pour arriver à ses fins, quelle espèce de simonie ne tente-t-on pas? Ramper devant celui qui peut leur procurer le bénéfice qu'ils briguent, ménager son esprit par des flatteries honteuses, avoir pour lui des complaisances serviles, et payer de l'encens profane de leurs paroles le patrimoine de saint Pierre et l'héritage de Jésus-Christ, n'est-ce pas une simonie verbale qui n'est qu'un jeu pour eux? Obliger par des vues sordides celui dont on attend quelque chose, le servir avec empressément dans la conduite de ses affaires, acheter par de bons offices ce qui doit être le prix du mérite et de la vertu, n'est-ce pas ce commerce indigne que Jésus-Christ veut bannir de la maison de son Père? N'est-ce pas cette simonie officieuse que saint Grégoire condamne? N'est-ce pas cette ambition subtile que saint Bernard appelle sobre et retenue dans ses poursuites, mais adroite et éclairée pour arriver à ses fins? *Est sobria quædam ac veluti oculata ambitio, molitens saltem caute etsi non caste.*

Encore est-ce que, que chose de rougir de son péché, et de ne vouloir pas paraître ou-

vertement criminel; mais combien y en a-t-il qui, n'ayant point d'autre loi que celle de leur ambition, violent insolemment celle de l'Eglise, ferment l'oreille aux menaces fulminantes des Pères, achètent des bénéfices à leurs enfants, quelquefois avec toute l'horreur d'une simonie manifeste, souvent avec les artifices d'une simonie palliée, presque toujours contre les règles des saints canons, qu'on n'entend plus au milieu de ces négoce profanes, et qui font moins de bruit, dit saint Bernard, que l'or et l'argent qui roulent dans le temple de Dieu : *Ubi imperat aurum, judicial argentum, leges et Canones silent* (Bern., *epist.* 166).

Seigneur, descendez du ciel pour chasser encore une fois de votre temple ces négociateurs qui le profanent. Venez, le fouet à la main, punir leur ambition sacrilège. Consuinez par des maladies sensibles cette chair qu'ils flattent aux dépens de votre héritage, et renversez par des disgrâces imprévues, ces banques impies, ces fortunes qu'ils établissent sur les ruines de votre Eglise et de vos saintes lois. Car c'est là ce que je puis leur souhaiter de plus doux, que vous ne différiez pas leur châtiment au jour terrible de votre colère, et que vous ne leur fassiez pas sentir la grandeur de leur crime par l'éternité de leurs supplices.

Ne vous exposez pas à ce malheur, parents ambitieux; n'allez pas pour la fortune passagère de vos enfants, vous attirer la vengeance éternelle de votre Dieu; craignez les dignités de l'Eglise pour eux comme les Cyprien, les Basile, les Grégoire, les Athanase les craignaient autrefois; et ne me dites pas qu'elles étaient véritablement à craindre, lorsque les persécutions en étaient le fruit, et que le martyre en était la fin. C'était alors au contraire qu'on les pouvait désirer, selon l'apôtre saint Paul, comme une occasion d'expier ses péchés et de s'immoler pour ses frères : *Qui episcopatum desiderat bonum opus desiderat*. Mais si vous voulez que le martyre, autrefois presque inséparable des dignités de l'Eglise, fût une raison pour les craindre, je dis, Messieurs, qu'il y a encore aujourd'hui une espèce de martyre attaché aux bénéfices quand on en veut remplir les devoirs comme il faut. Car se dépouiller de toutes choses en faveur de ceux qui sont commis à nos soins, compatir à toutes leurs faiblesses, travailler sans cesse pour eux, être obligé, comme Jacob, pour garder les brebis qu'on lui avait confiées, de souffrir la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit, et de ne jamais dormir en repos : *Fui ardens aestu per diem et gelu per noctem, et somnus recesserat ab oculis meis* (Genes., XXXI); n'est-ce pas, pour les bénéficiers fidèles aux devoirs de leur état, une espèce de martyre moins rigoureux, mais plus long, que celui de ces premiers ministres de Jésus-Christ, qui donnaient tout d'un coup leur vie pour leur troupeau? Le bon pasteur meurt pour ses brebis, dit Jésus-Christ; c'est-à-dire, que cet état doit être regardé comme un engagement à mourir pour elles, et que celui qui

n'a plus occasion de donner le sang de ses veines, doit au moins donner le sang de son cœur, je veux dire, ses larmes pour leur salut, être une hostie toujours vivante par l'activité de son zèle, par la vigilance de ses yeux, par la véhémence de ses discours, mais toujours mourante par les fatigues de son ministère, et par les rigueurs de sa pénitence pour eux. Engagement terrible, état redoutable, ministère capable d'effrayer les anges, mais incapable d'étonner les ambitieux! On le brigue sans scrupule pour soi-même, on le cherche avec empressement pour les siens, on le procure par des voies criminelles à ses enfants, et personne ne pense à leur demander de bonne heure, comme Jésus-Christ à ses apôtres, s'ils sont prêts d'en soutenir les fatigues, de boire son calice et de se sacrifier comme lui : *Potestis bibere calicem meum?* Personne ne leur apprend à entrer dans les sentiments de saint Augustin, qui se défendait, se cachait et regardait son engagement aux dignités de l'Eglise, comme la juste peine de ses péchés. Eh! pourquoi, grand saint, vouloir éclipser tant de grandes lumières, et nous dérober tant d'exemples avantageux? C'est que j'y voyais, dit-il, les dangers de cet état, et que j'aimais mieux assurer mon salut dans l'obscurité de ma solitude, que de le risquer dans l'élévation d'un rang si sublime; j'aimais mieux me sauver avec la médiocrité de mon patrimoine, que de me perdre avec toutes les richesses de l'Eglise : *Hoc agebam ut in loco humili salvarer, ne in alto periclitarer*.

Et ne vous flattez pas, Messieurs, que ces dangers ne soient attachés qu'à ces bénéfices onéreux où l'on répond des âmes et du salut des autres. Ceux mêmes qu'on nomme simples sont en quelque sorte plus dangereux. Car enfin dans les premiers, l'on connaît au moins qu'il y a des devoirs à remplir, qu'on ne peut plus en posséder plusieurs, que se partager entre les lieux différents où ils nous appellent, et que, pour en être dignes, il faut des qualités que tout le monde n'a pas. Mais pour ces bénéfices simples et commodes qui font vivre de l'autel ceux qui ne servent jamais à l'autel, qui lient à Jésus-Christ sans détacher du monde, qui donnent, ce semble, droit d'être clerc sans cesser d'être laïque, ou plutôt qui font de ceux qui les possèdent un monstre qui tient de l'un et de l'autre, et qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, comme saint Bernard le disait de lui-même par humilité : *Quædam chimera mei sæculi, nec clericum gero, nec laicum* (*Epist.* 219); ces bénéfices, dis-je, ne sont-ils pas tels qu'on croit les pouvoir remplir sans capacité, multiplier sans scrupule, posséder sans aucunes obligations?

Ah! pieux fondateurs de ces revenus si mal dispensés, paraissez ici pour combattre ces abus, sortez pour un moment de vos sépulcres, et nous expliquez vous-mêmes la droiture et la pureté de vos intentions! Prétendîtes-vous par vos libéralités fournir à l'ignorance le moyen d'entretenir ses ténèbres, ou à la science celui de multiplier ses

lumières! Prétendites-vous soutenir l'ambition des laïques déjà puissants, qui accumulent les bénéfices dans leur famille, ou récompenser la vertu des pauvres clercs qui ont longtemps travaillé pour l'Église? Prétendites-vous vous rendre complices des déréglés et de l'oisiveté des clercs auxquels vous laissâtes vos héritages, ou participer à la sainteté de leur vie et aux mérites de leurs vertus? Mais, hélas! que vos intentions sont mal suivies! Car ils voient, ces pieux fondateurs, des ignorants dans l'Église de Jésus-Christ, et leurs biens destinés pour les instruire entre les mains des enfants qui ne peuvent encore parler. Ils voient des clercs vertueux et pleins de zèle manquer du nécessaire, et des hommes inutiles à l'Église posséder les revenus destinés pour eux. Ils voient des pauvres partout, et les biens qu'ils ont laissés pour les soulager employés au luxe et à la vanité des riches. Ils se voient peut-être eux-mêmes dans les feux dévorants du purgatoire, et ceux qui devraient les éteindre par leurs larmes, les irritent par leurs péchés.

Après tant d'abus procurerez-vous encore à ceux que vous aimez des biens qui ne serviront peut-être qu'à les corrompre, des biens sacrés dont ils nourriront leurs passions profanes, des biens enfin dont ils achèteront peut-être l'enfer, comme parle saint Bernard. Après tant d'abus, encore un coup, ne fuirez-vous pas des dignités que la prudence doit craindre, parce qu'ils sont accompagnés de dangers, mais que le mérite seul doit obtenir, parce qu'ils ont de grands devoirs à remplir. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Les grandeurs et les richesses du siècle ne sont pas toujours la récompense du mérite; Dieu, qui veut nous en donner du mépris, les distribue plus souvent à ses ennemis qu'à ses serviteurs. Les usuriers, les concussionnaires, les ambitieux les possèdent; les humbles et les justes en sont privés, pour nous apprendre, dit saint Augustin, qu'on ne doit pas faire grand cas de ces biens qui sont plutôt le prix du péché que la récompense de la vertu. Mais pour les biens de l'Église, il n'en est pas de même; si l'ambition les usurpe, c'est un sacrilège que Dieu ne laissera pas impuni. Ils doivent être en quelque façon de même nature que ceux de l'éternité, inviolables, saints, inaccessibles à l'iniquité, destinés à être la récompense du mérite et de la vertu.

En effet, Messieurs, soit qu'on regarde les bénéfices, ou par rapport à Jésus-Christ, auquel ils nous lient comme ministres de son corps, ou par rapport à l'Église à laquelle ils nous engagent comme dispensateurs de ses trésors, ou par rapport au prochain auquel ils nous dévouent comme médiateurs et cautions pour ses péchés, ah! quel mérite ne faut-il pas pour les posséder, quelles qualités dans ceux qu'on y engage! quel crime lorsqu'on les procure à des personnes indignes, et qu'on confie tout d'un coup à des mains impures, le salut des peuples, le pa-

trimoine des pauvres, le sang de Jésus-Christ! Voici donc, Messieurs, trois qualités essentielles à tous ceux qui entrent dans ce redoutable état: une longue épreuve de vertu, une grande connaissance de Jésus-Christ et de sa science, un zèle ardent pour soutenir ses vérités aux dépens de son repos et de son sang. Car le dévot saint Bernard, si éclairé dans la science de l'Église, borne à ces trois choses le mérite de ceux qui y tiennent quelque rang: Vous êtes redevables aux justes et aux impies, leur dit-il (*Epist.* 26); il faut une haute vertu pour les satisfaire: *Opus est justitia*. Vous êtes chargés du troupeau de Jésus-Christ, il faut un grand fonds de prudence et de capacité pour le conduire: *Opus est prudentia*. Enfin vous êtes engagés à des fatigues pénibles, il faut du zèle et du courage pour les soutenir: *Opus est fortitudine*. Ne quittons pas, s'il vous plaît, une idée si juste.

1. Il faut de la vertu pour être ministre d'un Dieu saint; c'est le seul titre qui donne droit d'approcher de ses autels, et l'on doit lire dans toute la vie et dans toutes les actions de ceux qui lui sont consacrés, ce qu'on ne lisait que sur le front du grand prêtre: *Sanctus Dominus*. Ainsi tous ceux qui destinent leurs enfants à un état si sublime seront sévèrement jugés, s'ils ne veillent avec soin à l'innocence de leur vie, et à la sainteté de leur éducation. Car avoir des bénéfices avantageux à leur donner, en attendre d'autres de la faveur, ne pouvoir les établir autrement selon leur qualité, est-ce un titre pour entrer dans l'Église de Jésus-Christ? Est-ce porter devant ses autels le feu sacré d'un amour désintéressé, ou le feu profane d'une ambition toute séculière, qui fera tôt ou tard comme autrefois ouvrir l'enfer sous les pieds de ces présomptueux? Pensez-y, parents ambitieux qui, dans la vocation de vos enfants, n'avez égard ni à la corruption de leurs mœurs, ni à leur éloignement pour la vertu, mais à leurs avantages temporels, et à votre propre repos; vous répondrez de leurs abus et de leurs profanations à ce Dieu qui ne veut que des ministres saints, des ministres qui aiment son Église sans intérêt comme il l'a lui-même aimée, des ministres prêts, non pas à déshonorer leur Église par les déréglés de leur vie, mais à la purifier comme lui, dit l'Apôtre, s'il était nécessaire, dans leur propre sang: *Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea, ut mundaret sibi sponsam* (*Ephes.*, V). Des ministres enfin formés pendant longtemps à tous les exercices de la vertu. Car n'est-ce pas ce que l'Épouse veut nous apprendre, lorsqu'elle dit dans son cantique que son Époux a des mains toutes d'or, faites au tour, et chargées de fleurs odoriférantes: *Manus ejus tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis*? Et quelles sont ces mains de l'Époux, disent les interprètes, sinon les ministres de ses autels, dont il se sert comme de ses mains visibles pour conduire son troupeau, pour lier et délier les pécheurs, pour distribuer aux pauvres la meil-

leure partie des biens qu'il leur donne. Que ces mains soient donc toutes d'or, c'est-à-dire, parfaitement pures, et plus exemptes de corruption que ce métal le mieux raffiné. Que ces mains soient faites au tour par un long usage de vertu qui les ait polies, par un retranchement parfait de tout ce qui les défigure, par une juste proportion de tous leurs mouvements compassés sur la règle de l'Évangile. Que ces mains soient chargées de fleurs ; que les ministres de Jésus-Christ répandent dans son Église l'éclat de leurs bonnes œuvres, et la bonne odeur de leur vie, à l'exemple de l'Apôtre : *Manus ejus tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis.*

Mais hélas ! quels sont ceux de sa famille qu'on destine aux bénéfices de l'Église ? Ne sont-ce pas des enfants incapables des intrigues du monde, faute d'agréments pour s'y insinuer, ou d'adresse pour s'y soutenir ; des enfants qui, bien loin d'être d'or par la pureté de leurs mœurs, sont tout de boue par la honte de leurs vices et par la bassesse de leurs inclinations ? Ne sont-ce pas des parents ou des amis qui, bien loin d'avoir passé leur vie dans la pratique de la vertu, l'ont consumée dans les plaisirs du monde, et ne sont peut-être pourvus du patrimoine de saint Pierre, que parce qu'ils ont dissipé le leur : dignes de ce reproche de saint Augustin au premier profanateur de l'Église, qu'ils aiment bien plus sa puissance que sa sainteté, et qu'ils veulent être apôtres avant que d'avoir été chrétiens. *Plus illos delectat potentia apostolorum, quam justitia christianorum.* Tels sont ceux qu'on sert quelquefois sans scrupule de son crédit et de sa faveur, qu'on fait passer tout d'un coup et sans épreuve de vertu, de la boue du siècle dans le sanctuaire, de l'abîme de leurs désordres sur le pinnacle du temple, et pour le dire en un mot avec saint Grégoire de Nazianze, de l'état de Simon le Magicien à l'état de Simon Pierre. *O l'étrange précipitation ! Hæc Simon Magus erat, hodie Simon Petrus, hæc nimiam celeritatem !* N'allez pas si vite, Messieurs, ne précipitez pas une action si sainte. Les ministres de Jésus-Christ ne se jettent pas en moule, dit un savant inter-prète, ils ne se forment pas tout d'un coup ; mais ils se font au tour comme nous le disions tantôt ; il faut et beaucoup de temps, et beaucoup de soin pour les polir et pour leur donner tous les agréments de la vertu : *Manus ejus tornatiles.*

2. La science et les lumières ne sont pas moins nécessaires à cet état. Jésus-Christ ne veut que des ministres éclairés, capables de confondre le désordre, de combattre l'erreur, de faire aimer la vérité. Car l'Apôtre formant un de ces ministres parfaits, ne se contente pas qu'il ait de la vertu pour lui-même, il veut qu'il ait aussi des lumières pour les autres, et qu'après s'être sanctifié, il pense à les instruire : *Attende tibi et doctrinæ* (I Tim., IV). Cependant observe-t-on aujourd'hui dans ceux qu'on établit dans l'Église, les dispositions à la science et à l'instruction des peuples qui leur seront peut-être

commis ? Ne donne-t-on pas ses biens à des enfants qui, bien loin d'instruire les autres, ne peuvent encore parler eux-mêmes, dit saint Bernard, à des innocents que je ne puis voir chargés de ces grands bénéfices dont ils ne connaissent pas le poids, sans dire d'eux ce que ce Père a dit de lui-même : Que ce sont des fourmis attelées à un char qu'elles ne peuvent traîner : *Formica plastrum trahens ?* Ne les donne-t-on pas à des domestiques, gens sans éducation, sans science, et sans capacité ; incapables de se conduire, bien loin qu'ils soient en état de conduire les autres ? Cependant il est dit dans le prophète que la langue du prêtre doit être la dépositaire de la science, parce que les peuples ont droit d'exiger de lui qu'il leur enseigne leurs devoirs, et qu'il leur rompe le pain de la parole. *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus* (Malach., II, 7). Ne les fait-on pas tomber sur ceux de ses enfants qui ont moins d'ouverture d'esprit, moins de talents pour les sciences et pour le monde ? comme s'il fallait moins de lumières pour enseigner et conduire les autres, que pour se conduire soi-même ? D'où viennent tous ces abus, Messieurs, sinon de votre peu de foi et du peu d'amour que vous avez pour la religion et pour son Auteur ? Car enfin, si les intérêts de Dieu et de son Église vous étaient aussi chers que les vôtres, feriez-vous placer dans les bénéfices, c'est-à-dire, dans l'administration des biens de l'Épouse de Jésus-Christ, je dis plus, dans la dispensation des mystères du salut et du sang de Jésus-Christ, des personnes auxquelles souvent vous ne confieriez pas les moindres emplois de votre maison, bien loin de vous reposer sur eux de l'administration de vos biens et la conduite de vos affaires ? Cependant de quelle prudence ne doivent pas être doués ceux qui s'engagent à la conduite des âmes, que saint Grégoire le Grand ne craint pas d'appeler après saint Grégoire de Nazianze l'art des arts, l'art par excellence : *Ars est artium regimen animarum* (Pastor. Curæ lib. I, cap. 1). Vous craignez donc plus la perte du moindre de vos biens, que celle de votre salut éternel et de celui de vos frères ? Car ne vous y trompez pas, vous répondrez de toutes les fautes que ceux que vous avez placés on fait placer dans ces postes pourront commettre ; comme eux-mêmes répondront à Dieu de toutes les âmes qui leur ont été confiées, si elles ont péché faute d'avoir reçu d'eux l'instruction et l'exemple qu'ils leur devaient.

Oui, Messieurs, les ecclésiastiques, mais plus particulièrement les prêtres chargés par leur état et par leur ministère du soin des âmes, répondront non-seulement de celles qu'ils auront laissées périr faute d'instruction, mais aussi de celles, je ne dis pas qu'ils auront scandalisées par leur conduite, mais qu'ils n'auront pas édifiées par leurs bons exemples. Ils doivent donc s'appliquer à connaître Jésus-Christ et sa doctrine, non-seulement pour le faire connaître aux autres

par leurs discours, mais encore plus pour le représenter par leur conduite. Ils doivent en toutes occasions faire précéder l'exemple à l'instruction, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre : Suyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I Cor., XI, 1). Autrement, comment oseront-ils prêcher la pénitence, s'ils vivent eux-mêmes dans les délices et dans l'abondance? Le mépris des richesses et des vanités du monde, si on les voit rechercher les meilleurs bénéfices, exiger avec dureté leurs revenus, les employer en dépenses superflues et mondaines, rechercher le faste et l'éclat? De quel front oseront-ils reprendre les pécheurs, s'ils tombent eux-mêmes dans de semblables excès?

3. Mais quelque parfaites que soient la science et la vertu d'un ministre de l'Evangile, elles ne produiront jamais un fruit abondant, si elles ne sont accompagnées d'un zèle qui le rende capable de tout entreprendre lorsqu'il s'agit du salut des âmes, et d'une force qui le rende intrépide lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu et de ceux de la vérité. Loin du saint ministère ces âmes timides qui, connaissant la force et les droits de la vérité, l'aiment et la respectent, mais lui préfèrent leur repos : qui, contents de ne la pas trahir, n'osent l'annoncer et la faire connaître aux autres : qu'ils se tiennent dans la retraite, et qu'ils n'usurpent pas le sacerdoce, encore moins les premiers postes de l'Eglise. Leur silence alors n'aura rien de criminel, et n'ayant point à répondre des âmes de leurs frères, ils pourront se contenter de gémir en secret de voir ainsi la vérité retenue dans l'injustice; mais un ministre des saints autels à qui la clé de la science est confiée, qui est établi de Dieu pour annoncer ses vérités à son peuple comme la plus lâche de toutes les prévarications, s'il demeure dans le silence lorsqu'il voit opprimer la vérité, triompher le mensonge, le vice en honneur. Loin du saint ministère ces hommes lâches que les moindres travaux effrayent : qui veulent servir Dieu dans la tranquillité et le repos. La vie d'un ministre des saints autels est une vie active, laborieuse : et pour ne point entrer dans le détail, parce que le temps ne me le permet pas, je vous renvoie, Messieurs, à la peinture que le grand Apôtre nous en a tracée dans sa seconde épître aux Corinthiens, chapitre onzième. Vous y verrez en peu de mots à quels périls s'engagent ceux qui entrent dans le ministère ecclésiastique, et de quel zèle ils doivent être animés, jusqu'à être prêts, s'il le faut, à répandre leur sang pour la vérité et pour la justice. Mais peut-on s'attendre de le trouver ce zèle dans ces âmes mercenaires qui s'ingèrent d'elles-mêmes dans le ministère; qui, loin d'être prêtes à sacrifier leurs vies et leurs biens pour Jésus-Christ, ne respirent que plaisirs, qu'ambition, qu'amour de la honne chère, en un mot que leur propre intérêt : *Quæ suæ sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* (Philipp., II, 21). D'où vient cela? Messieurs, c'est qu'ils

n'ont pas été appelés par le souverain Pasteur; ce sont des voleurs qui n'entrent pas par la porte, qui n'est autre que Jésus-Christ même : *Qui non intrat per ostium, ille fur est et latro* (Joan., X, 1). C'est ce que je m'étais engagé de vous faire voir, mais de si importantes vérités demanderaient un discours entier, et je vous exhorte à les bien méditer, vous en ayant présenté les principes dans ce discours. Fasse le ciel qu'elles puissent germer dans les cœurs de tous mes auditeurs! Que ceux qui sont entrés dans les bénéfices par brigue, par simonie ou d'autres mauvaises voies les abandonnent, et destinent le reste de leurs jours aux larmes et à la pénitence. Que ceux qui n'y sont point encore entrés craignent de s'y voir engager, s'ils n'y sont appelés de Dieu même, parce que c'est à celui-là seul à les y appeler, qui seul peut leur donner les grâces dont ils ont besoin pour en remplir saintement les fonctions, et par là mériter la couronne de la gloire éternelle. *Ainsi-soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

Contre les fausses maximes du monde.

Præteriens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate et interrogaverunt eum discipuli ejus : Rabbi, quis peccavit hic aut parentes ejus ut cæcus nasceretur?

Jésus-Christ n'ayant vu sur son chemin un homme qui était né aveugle, ses disciples lui demandèrent : Maître, est-ce pour ses péchés ou pour ceux de son père et de sa mère qu'il est né en cet état (Joan., IX, 1, 2)?

La cause des défauts naturels de l'homme n'est pas facile à trouver; les philosophes qui l'ont cherchée par les lumières de la raison, ne l'ont jamais bien connue, et les chrétiens qui ne l'ont pas étudiée des yeux de la foi se sont perdus dans cette recherche. Les uns, impies dans leurs idées, s'en sont pris au Créateur, et ils ont condamné sa providence, ou de négligence ou d'injustice dans la formation de ses ouvrages. Les autres, téméraires dans leurs jugements, s'en sont pris à la créature, et ils ont accusé l'âme d'avoir mérité par les péchés qui ont précédé notre naissance, les défauts et les vices qui l'accompagnent. Telle fut l'erreur du savant Origène, vous le savez. Il crut que les enfants, ne recevant pas en naissant les mêmes avantages de la nature, avaient des âmes de différente condition; que celles à qui Dieu donnait des corps aveugles ou perclus s'étaient attirés ces disgrâces par leurs péchés, et que, par conséquent, elles avaient été créées longtemps avant les corps auxquels Dieu les attachait.

Pour confondre cette erreur, jetons, s'il vous plaît, les yeux sur l'aveugle de notre évangile, et demandons à Jésus-Christ si cet aveuglement est la peine de son péché : il nous dira que non, et que si les défauts naturels que l'homme apporte au monde sont quelquefois l'effet de ce péché héréditaire qui a dérégé la nature dans ses productions, ils sont aussi souvent une occasion de grâce et de salut pour nous : *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo*

Heureux aveuglement qui attire les regards d'un Dieu sur ce pauvre de l'Évangile, aimables ténèbres sur lesquelles la lumière éternelle doit agir, nuit avantageuse à laquelle le jour de la grâce doit succéder ! Fussiez-vous aussi dociles à la parole de Jésus-Christ, ténèbres qui aveuglez les pécheurs ? On ne les verrait pas tomber de précipice en précipice, et leur cœur obscurci par leurs noires passions, comme parle l'Apôtre, ne vivrait pas dans un aveuglement éternel ; mais Jésus-Christ les voit, Jésus-Christ les touche, Jésus-Christ les sollicite à se laver comme notre aveugle, et personne n'ouvre les yeux, personne ne se convertit comme il faut. Pourquoi ? Deux grandes raisons que je vous prie d'observer : c'est que, dans le monde, tout combat la lumière de la grâce, tout conspire à entretenir l'aveuglement du péché. C'est assez d'être éclairé pour y trouver des contradictions et des disgrâces : c'est assez d'être aveugle pour y avoir des amis et de la faveur. Conduite injuste qui nous est excellemment figurée par celle des Juifs à l'égard de notre aveugle. Car ne le persécutent-ils pas sitôt qu'il est éclairé, jusqu'à le chasser de leur synagogue, et à le charger de malédictions ? *Ejecerunt eum foras*. Ne l'entretennent-ils pas dans son aveuglement par le repos où ils le laissent, et par les libéralités qu'ils lui font ? *Sedebat et mendicabat*. Arrêtons-nous à ces deux circonstances pleines d'instruction. La première fera voir aux justes les violences du monde pour éteindre en eux la lumière de la grâce : la seconde découvrira aux pécheurs les artifices du monde pour les entretenir dans les ténèbres du péché. La lumière de la grâce combattue, l'aveuglement du péché entretenu dans le monde, ce seront les deux parties de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par celle qui n'eût jamais de part aux ténèbres des hommes, parce qu'elle reçut la lumière éternelle dans son sein au salut de l'ange. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

C'est une vérité fondamentale de l'apôtre saint Paul, qu'il ne peut y avoir de société entre la lumière et les ténèbres. L'esprit s'accorderait aussitôt avec la chair, la nuit avec le jour, Bélial avec Jésus-Christ, que les impies avec les saints. Ce sont comme deux peuples ennemis qui forment ces deux cités différentes dont parle tant saint Augustin ; une guerre continuelle les exerce, leurs desseins sont opposés, leurs maximes contraires, leurs mœurs différentes. La cupidité est la loi des uns et la charité des autres. Ceux-là trouvent leurs délices dans les ténèbres, ceux-ci sont nés pour la lumière, et cependant ils vivent ensemble, et la grâce qui sépare déjà leurs cœurs ne peut encore séparer leurs corps ; c'est un coup réservé à la justice divine, au jugement dernier, dit saint Augustin : *Dux civitates... nunc corporibus permixtæ, in die judicii etiam corporibus separandæ* (*De Catechiz. Rud.*, c. 19).

C'est donc assez d'avoir passé des ténèbres à la lumière, et du péché à la grâce pour

trouver des ennemis dans le monde. Car n'y voit-on pas tous les jours Abel aux prises avec Caïn, Jacob trembler devant Esaü, Ismaël tâcher de corrompre Isaac ? En un mot, quiconque a cessé de travailler aux ouvrages de boue chez les Égyptiens, c'est-à-dire, de s'embarrasser avec les mondains dans les soins terrestres du monde, n'en est-il pas persécuté ? Il vous aime ce monde aveugle tant que vous errez dans les mêmes ténèbres que lui ; en êtes-vous sortis pour suivre Jésus-Christ, il vous censure, il vous combat, il vous insulte. Et vous l'aviez éprouvé, grand prophète, lorsque ayant dit à Dieu : Seigneur, j'ai juré de garder vos saintes lois avec une inviolable fidélité ; vous ajoutez aussitôt que cette résolution a été suivie d'étranges humiliations : *Humiliatus sum usquequaque*. En effet, dit saint Léon (*Serm. IX, de Quadrag.*), l'iniquité peut-elle vivre en paix avec la justice, l'excès avec la tempérance, l'orgueil avec l'humilité, l'effronterie avec la pudeur, tous les vices avec toutes les vertus ? Non, non, cette opposition sera une matière éternelle de combats, et c'est assez d'être enfant de lumière pour être persécuté par les enfants de ténèbres.

Témoin l'aveugle de notre évangile. Il n'est pas plutôt éclairé, que les Juifs qui l'avaient nourri de leurs aumônes dans son aveuglement, s'élèvent contre lui ; on le tente, on le censure, on le méprise pour avoir reçu la lumière de Jésus-Christ : voilà son crime et le sujet de sa disgrâce.

1. On le tente pour le faire tomber dans l'ingratitude, et après plusieurs questions capables de le séduire ou de l'intimider, on lui veut faire accuser comme un pécheur celui qui n'a pu le guérir que comme Dieu : *Da gloriam Deo, scimus quia hic homo peccator est*. On lui offre sous main des sommes considérables, disent quelques interprètes ; on lui donne à l'oreille des avis secrets ; on fait agir tour à tour et la crainte et l'espérance sur son cœur ; mais malgré leurs artifices il demeure ferme dans la connaissance de Jésus-Christ, il ne rougit pas de la lumière qu'il en a reçue ; il déclare hautement que celui qui l'a guéri par un miracle si éclatant, ne peut être un pécheur, et qu'il est sans doute envoyé de Dieu, puisqu'il en a toute la puissance : *Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam*.

Ainsi commence la persécution des saints : il n'est point de tentations qu'on n'emploie pour les corrompre, et ils doivent regarder leur vertu comme un engagement aux souffrances et aux contradictions. Un homme s'est-il converti ; revenu des illusions de la jeunesse et des maximes du monde, a-t-il commencé de régler ses mœurs sur celles de l'Évangile, d'éviter le tumulte des conversations pour chercher Dieu dans la retraite, de faire l'amusement des spectacles pour se faire de sa propre conscience un spectacle et plus utile et plus saint, ah ! c'est alors que sa vertu a mille combats à soutenir : on lui fait un crime de son zèle et de ses lumières, et vous diriez que le siècle de Tertullien

commence à renaître, et qu'il n'a fait la peinture de ses malheurs que pour exprimer les nôtres. Les païens, dit-il (*In Apolog.*), n'improvent rien tant dans les chrétiens que l'éloignement des plaisirs communs : ils permettent aux disciples d'Epicure de se faire une volupté à leur mode et d'y établir leur béatitude, et ils ne souffrent pas que les disciples de Jésus-Christ se séparent des voluptés des autres; on les tente, on les presse, on les inquiète, comme si c'était un crime d'ignorer les joies de la terre, comme si la perte qu'ils en font tombait sur d'autres que sur eux.

Malheur à ceux qui, non contents de se perdre eux-mêmes, veulent que les autres périssent avec eux ! Qu'ils aiment leur aveuglement, ces impies, mais qu'ils cessent de combattre la lumière dans les saints, et qu'ils sachent que Dieu les rendra responsables des âmes qu'ils auront séduites par leurs tentations : *Sanguinem ejus de manu tua requiram*. Heureux au contraire ceux qui ne s'y laissent pas ébranler; qui, toujours fermes dans l'amour de la vertu qu'ils ont embrassée, rendent témoignage à la miséricorde de Jésus-Christ, qui les éclaire, et disent hautement, comme notre aveugle, à ceux qui leur demandent raison de leur changement : *Lutum fecit Jesus et linivit oculos meos*. J'étais aveugle comme vous, il est vrai, comme vous entêté des idées de la fortune et de l'amour de moi-même; mais Jésus-Christ m'a mis de la boue sur les yeux, il m'a fait connaître la vanité de tout ce que vous aimez, il m'a fait voir la corruption du sépulcre qui s'ouvre déjà sous mes pieds, et cette vue de mon néant, cette boue, a dissipé mes ténèbres : *Cum cæcus essem, modo video*.

2. Si le monde ne peut vous aveugler par les tentations, il attaquera votre vertu par la médisance, il censurera votre conversion et votre vie : et c'est là le second artifice des Juifs contre l'aveugle éclairé. Ils ne peuvent pas le corrompre : ils entreprennent de le noircir : C'est un fourbe, disent les uns; il veut se faire honneur d'un faux miracle, et parce qu'il ressemble à cet aveugle que nous avons connu, il est bien aise qu'on s'y trompe et qu'on le regarde avec admiration : *Nequaquam ipse est, sed similis est ei*. Les autres, ne pouvant nier la vérité du miracle, en blâment les circonstances et le temps : ils veulent que la guérison de ce pauvre soit un péché, parce qu'elle s'est faite au jour du sabbat, où la loi défendait d'agir. Enfin, leur envie va chercher les péchés de sa vie passée et les malheurs de sa naissance, pour les lui reprocher : *In peccatis natus es totus*.

Qui que vous soyez, chrétiens, qui, ayant été ténèbres, êtes maintenant lumière en Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, la censure des libertins ne vous épargnera pas. S'ils n'ont pu empêcher votre conversion, ils tâcheront de la rendre suspecte de vanité dans ses motifs, d'hypocrisie dans ses apparences, d'intérêt ou de respect humain dans ses

vues. Ils iront déterrer vos défauts passés, dit saint Bernard, pour les opposer à l'éclat de vos vertus naissantes; et ne pouvant souffrir une conduite qui les condamne, ils entreprendront de la décrier. Celui-là, dit-on, ne vit plus comme nous, il est vrai; mais s'il aime la prière et la retraite, ne l'avons-nous pas vu, dans le tumulte du monde, en goûter toutes les douceurs et se permettre comme innocent tout ce qu'il condamne aujourd'hui? S'il pratique quelque pénitence, n'est-ce pas après avoir bien péché? Et quand il aurait droit de nous donner des leçons, sa vie passée ne l'en devrait-elle pas empêcher? *In peccatis natus es totus*. Celle-ci, dira-t-on, a réglé sa vie, il est vrai; mais en quel temps l'a-t-elle fait? quand la fortune ne lui a plus permis de contenter ses passions, quand l'âge lui a ravi tout ce qui la distinguait, quand, ne pouvant plus se faire valoir par la galanterie, elle a cru le pouvoir faire par la vertu : quel droit a-t-elle donc de nous censurer? *In peccatis natus es totus, et tu doces nos?* Tant il est vrai qu'il n'est point de vertu à laquelle le monde ne trouve à redire. Il oppose les ténèbres de sa médisance aux plus vives lumières de la grâce, et se croit en droit de condamner des exemples qu'il n'a pas le courage de suivre. Mais si les plus saints n'échappent pas à sa censure, quelle consolation pour eux de voir Jésus-Christ la souffrir le premier, et perdre aujourd'hui, par la calomnie des Juifs, la gloire que méritait un si grand miracle : *Hic homo non est a Deo qui sabbatum non custodit*.

Loin donc d'ici cette piété complaisante qui veut pourtant accorder les jugements de Dieu avec ceux des hommes. Point de singularité, dit-on, point de distinction qui puisse faire parler le monde : suivons ses modes et ses usages, mais fuyons ses intentions et son esprit; permettons-nous, et dans nos équipages et dans nos habits, cette magnificence outrée que le monde exige, mais évitons cet orgueil secret et ces sentiments présomptueux que Jésus-Christ condamne; couvrons nos tables des mets les plus exquis pendant le carême, pour plaire à ceux qui ne peuvent souffrir le jeûne et la frugalité, mais usons-en sobrement pour ne pas déplaire à Jésus-Christ, qui nous défend l'intempérance; continuons nos amusements, nos visites, nos jeux excessifs dans ce saint temps, de peur que le monde ne nous censure, mais consacrons aussi quelques moments à la prière, afin que Jésus-Christ ne nous condamne pas. Ah! chrétiens, qui, pénétrés des vérités éternelles, voulez assurer votre salut, pouvez-vous espérer de conserver l'esprit de Jésus-Christ avec une vie conforme à l'esprit du monde? pouvez-vous prétendre d'être ses disciples, sans qu'on dise de vous comme de lui : C'est un homme singulier qui ne vit pas comme les autres : *Dissimilis est aliis vita ipsius*. Pouvez-vous enfin désirer que le monde qui l'a haï vous aime, et que votre vertu trouve des applaudissements où la sienne n'a trouvé que des

calomnies? *Hic homo non est a Deo, qui sabbatum non custodit.*

3. Je dis bien plus, Messieurs, que la vertu est dans le monde non-seulement sans approbation, mais sans appui. Ceux qui sont plus engagés à la soutenir n'osent se déclarer pour elle : et dans un siècle où le péché trouve toujours des protecteurs et du crédit, c'est souvent être criminel de protéger l'innocence opprimée. Tel est le sort de notre aveugle : il mérite les malédictions des Juifs, parce qu'il ne donne pas dans leurs mauvais desseins ; et pour s'être déclaré en faveur de Jésus-Christ, il voit contre lui toute la synagogue révoltée. Ses parents même, craignant d'avoir part à sa disgrâce, n'en prennent plus à ses intérêts ; ils n'ouvrent pas la bouche pour le justifier ; et s'ils le reconnaissent encore pour leur fils, ils déclarent en même temps qu'il ne tient que les ténèbres d'eux ; mais que pour cette nouvelle lumière qui fait son crime, ils ne savent d'où elle lui vient : *Scimus quia filius noster est, et quia cæcus natus est ; quomodo autem nunc videat nescimus.* Portrait trop fidèle de ce qui se passe dans le monde aujourd'hui. La vérité n'y trouve plus de partisans, et ceux que le zèle ou le devoir devrait engager à la protéger sont les premiers à la sacrifier à leurs intérêts ou à leur fortune. Qu'un prédicateur, fidèle à son ministère, ait blessé la délicatesse du monde par la force de sa doctrine ; qu'animé du zèle de l'Évangile, il ait condamné ces relâchements honteux qui flattent les pécheurs et qui les endorment dans leurs passions ; qu'il ait opposé la lumière de Jésus-Christ aux ténèbres du monde, quels murmures ne s'élèvent pas contre lui ? quels orages ne se forment pas sur sa tête ? et dans cet état, quel est celui qui ne le méconnaît pas et qui ne désavoue pas cette lumière pure que des yeux malades ne peuvent souffrir ? *Quomodo nunc videat nescimus.*

Ce serait encore peu que la vertu fût abandonnée : on la méprise, on la rejette. Sitôt que notre aveugle rend témoignage à Jésus-Christ, en déclarant que c'est du moins un prophète ; sitôt qu'il invite les Juifs à devenir ses disciples, il devient lui-même l'anathème de la synagogue, et ils le chassent de leurs assemblées : *Ejecerunt illum foras.* N'est-ce pas encore là le sort injuste des gens de bien ? Avec quel mépris ne les traite-t-on pas dans le monde ? Odieux dans les compagnies, exclus de la société, suspects partout, vous les voyez obligés de se retrancher à la solitude, de cacher la lumière sous le boisseau, comme parle l'Évangile, et de borner tout leur zèle au soin de leur propre salut : *Ejecerunt illum foras.*

Car, enfin, qu'une personne vertueuse paraisse dans ces assemblées où règne le libertinage, ne voit-on pas aussitôt la joie s'éclipser, le chagrin former ses nuages, la conversation s'endormir, les dégoûts, la froideur, le mépris succéder, et chacun s'armer de ce qu'il a de plus piquant et de plus sévère, jusqu'à ce que cette vertu importune laisse

le vice en liberté : *Ejecerunt illum foras.*

Et pourquoi le monde ne peut-il souffrir la vertu, demande saint Ambroise ? C'est qu'elle est la condamnation tacite du vice : il rougit et se sent piqué sitôt qu'il l'envisage. Leurs maximes sont contraires et leurs usages différents. Nous avons, dit le monde, nos lois anciennes autorisées par la coutume, avouées par l'amour-propre, confirmées par le temps ; elles nous permettent les plaisirs, les spectacles, le jeu, que vous condamnez : nous n'en reviendrons pas. Suivez tant qu'il vous plaira les règles sévères de votre Évangile, nous nous en tiendrons à nos traditions ; soyez disciples de Jésus-Christ, nous le serons toujours de Moïse, disent les Juifs : *Nos Moysi discipuli sumus, tu illius discipulus sis.*

A la bonne heure, Juifs impies, continuez de vous égarer dans vos ténèbres ; mais pour nous, chrétiens, qui sommes des enfants de lumière, connaissons la vérité au travers de tous les nuages dont on la couvre, défendons la vérité contre les fausses maximes qu'on lui oppose, adorons la vérité malgré les contradictions qui la suivent, comme notre aveugle connut, défendit, adora Jésus-Christ au milieu des Juifs qui le persécutaient, dit un grand docteur (*Gerson.*) : *Cognoscit veritatem, defendit veritatem, adoravit veritatem.* Mais après avoir vu par quelles violences le monde combat la lumière de la grâce, voyons, s'il vous plaît, par quels artifices il entretient l'aveuglement du péché.

SECOND POINT.

Lorsque le prophète Isaïe nous décrit l'état du monde corrompu, il nous en parle comme d'un lieu de ténèbres, où l'iniquité forme des nuages épais sur la tête des hommes. On n'y voit point Dieu, dit-il (*Cap. LIX.*), on s'y appuie sur des roseaux, on y court après des fantômes. Dans ce séjour ténébreux, l'inutilité est tout le fruit d'un travail aveugle ; le poison fait les délices d'une vie corrompue, l'égarement, la désolation, le péché sont le terme d'une pénible course : *Conceperunt laborem, pepererunt iniquitatem.* Ces mondains n'ont ni tranquillité dans leur conduite, ni droiture dans leurs voies : c'est une troupe d'aveugles qui se choquent et qui se renversent sans cesse ; ils ne voient goutte en plein midi, et les morts au fond de leurs sépulcres ne sont pas plus avant dans les ténèbres qu'eux. Ils se flattent toujours de les dissiper avec le temps, ces ténèbres funestes de leurs passions, mais elles s'épaississent de plus en plus, et pendant qu'ils attendent une lumière qui ne viendra jamais, la mort les fait passer tout d'un coup des ténèbres du péché à celles de l'enfer : *Expectavimus lucem, et ecce tenebræ.*

Tel est, chrétiens, le triste séjour où nous vivons ; tel est l'aveuglement où le monde tâche d'entretenir ceux qui se laissent éblouir à ses vanités. Or, voulez-vous apprendre par quels charmes il vous fait aimer vos ténèbres ? rappelez, s'il vous plaît, dans votre esprit la conduite des Juifs à l'égard de l'aveugle de notre Évangile.

Premièrement il aimait le repos, et ils le laissaient en cet état sans le troubler. On le voyait assis à la porte du temple, tranquille au milieu de cette foule tumultueuse qui passait et repassait sans cesse devant lui. Exempt, et des devoirs d'une religion pénible et des soins d'une vie laborieuse, il trouvait dans son aveuglement la douce consolation de n'avoir point de part aux peines des hommes, et le triste droit de vivre dans l'indolence et dans le repos, *Sedebat*. N'est-ce pas aussi par ce repos funeste que le monde et le démon entretiennent un pécheur dans son aveuglement? Ne se repose-t-il pas doucement dans le sein de ses voluptés ou de sa fortune injuste; et pendant qu'il voit passer devant lui toutes les révolutions et toutes les disgrâces du monde, est-il quelqu'un qui ose l'inquiéter? A-t-il quelque part à la misère des peuples et à la dureté des temps, et ces mains barbares qui dépouillent les pauvres, qui oppriment les faibles, ne semblent-elles pas respecter les grands pécheurs? *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur*. N'est-ce pas, dis-je, par ce repos funeste que le monde entretient vos ténèbres, et si l'on aime aujourd'hui l'aveuglement et le péché, n'est-ce pas, ô corruption des temps! parce qu'il est presque nécessaire d'être aveugle pour vivre en repos, d'être pécheur pour devenir heureux et tranquille? *Cæcus sedebat*.

La seconde chose qui retarde la guérison de notre aveugle, c'est le silence de ceux qui le voient en cet état. Parmi cette foule de peuple qui voit sa misère, personne ne s'intéresse pour ce malheureux; on l'abandonne à ses ténèbres; on voit passer Jésus-Christ, qui est la source de la lumière, devant ses yeux sans l'en avertir, et si sa miséricorde ne l'eût prévenu dans son silence, peut-être fût-il mort dans l'aveuglement où il était né. Vous ne prévenez sans doute dans l'application de cette circonstance de mon évangile, et vous comprenez peut être par votre propre expérience que ce qui perpétue l'aveuglement des pécheurs, c'est le silence cruel de ceux qui négligent de les avertir de leurs défauts et des moyens de les guérir.

En effet, pendant qu'on voit partout les yeux malins des hommes attentifs à observer le faible les uns des autres, entendons-nous jamais une langue charitable nous avertir de nos péchés? Parmi tant de flux amis qui voient nos ténèbres, qui rient de nos égarements, qui se moquent en secret de nos vaines idées, et qui déplorent, si vous voulez, le dérèglement de nos passions, où est celui qui ait osé nous dire que nous étions aveugles, qu'il fallait chercher la lumière, et que Jésus-Christ va bientôt passer dans tous ses mystères pour nous la donner par ses sacrements? Où est celui qui, voyant dans un ami les empressements aveugles de l'ambition, l'ait averti qu'il courait après des fantômes, que ses honneurs n'étaient qu'illusion, ses élévations que précipices, ses intrigues qu'égarément, et que la seule humilité de Jésus-Christ était capable de l'éclairer? Ah! si l'on

était fidèle à ce devoir essentiel de la religion, verrait-on tant de pécheurs vivre et mourir dans leurs passions? Mais ce sont des aveugles qui se flattent mutuellement dans leurs ténèbres; et c'est ici que je puis m'écrier avec un prophète (*Isai.*, XXIX) : Admirez-vous, pécheurs, les uns et les autres, égarez-vous chacun de votre côté, soyez chancelants dans vos démarches; car le temps est venu où Dieu permettra que tous vos sens soient assoupis, que vos yeux soient fermés, et que ceux qui devraient vous redresser dans vos ténèbres demeurent dans le silence et soient eux-mêmes dans l'aveuglement et dans l'erreur : *Claudete oculos vestros, prophetas vestros operiet*.

De ce silence criminel passons à un autre artifice par lequel le monde entretient notre aveuglement. Nous avons des besoins, et c'est par là qu'il nous arrête; nos passions indigentes manquent toujours de quelque chose, et il a soin de les nourrir et de les satisfaire pour nous aveugler. Ici, chrétiens, tâchons encore de reconnaître la source de nos ténèbres dans l'état de l'aveugle-né. Il ne vivait que d'aumônes; tout occupé de ses besoins, il sollicitait sans cesse la charité des Juifs à les soulager; accoutumé qu'il était à son aveuglement, il y était moins sensible qu'à sa pauvreté : si on lui entendait pousser des soupirs et former des vœux, c'était plutôt pour être riche que pour être éclairé; partout il demandait part aux biens des hommes, et l'aveugle qu'il était, ne pensait pas à demander la lumière à Jésus-Christ, *Mendicabat*. Et qui sait même si, comme tant d'autres pauvres, il n'aimait point un peu son aveuglement comme l'occasion des libéralités qu'on lui faisait.

Tels sont, du moins, les sentiments de vos cœurs aveugles, Messieurs; vous aimez vos ténèbres, parce que c'est par elles que vous soutenez votre fortune et vos plaisirs, les besoins de vos passions insatiables se satisfont par là, et le monde est libéral pour vous, parce que vous êtes aveugles comme lui. Car, qu'est-ce que cet homme entêté des hautes idées de son ambition? un aveugle qui mendie des honneurs pour nourrir ce fonds d'orgueil qui le dévore et qui ne lui laisse point de repos; le monde lui en accorde pour l'entretenir toujours dans son aveuglement, *Mendicabat*. Qu'est-ce que cette dame qui, fière d'une beauté fragile, n'est occupée que du soin de plaire et de donner dans les yeux? une aveugle qui mendie les compliments et les louanges des hommes; le monde lui fournit des complaisants qui l'admirent et des flatteurs qui la louent pour nourrir les ténèbres de sa vanité, *Mendicabat*. Qu'est-ce que cet ecclésiastique qui remue tous les ressorts de l'intrigue pour arriver aux bénéfices par la faveur? un aveugle qui court à des précipices qu'il ne connaît pas; le monde l'entreprendra dans cet esprit par des espérances vaines, *Mendicabat*.

Monde corrompu! Jésus-Christ sait triompher, quand il lui plaît, de tous les artifices par les ménagements de sa grâce. Remar-

quons-les, s'il vous plaît, dans l'aveugle-né. Cet aveugle ne pouvait voir Jésus-Christ, et il le regarde le premier, dit l'Évangile; cet aveugle avait les yeux beaux en apparence, et il les couvre de boue; cet aveugle était assis, et il le fait marcher; il était souillé, et il lui ordonne de se laver. Après toutes ces démarches, la lumière est la récompense de son obéissance et de sa foi, et ses ténèbres sont dissipées, *Abiit, lavit, et venit videns*. Telle est encore aujourd'hui votre conduite, Seigneur, tels sont les remèdes dont vous usez pour éclairer les pécheurs. Pourquoi donc en voyons-nous si peu de guéris? C'est que le monde, pour nous entretenir dans nos ténèbres, combat tout ce que fait Jésus-Christ pour les dissiper.

1. Jésus-Christ vous voit le premier dans votre péché par la lumière de sa grâce prévenante; car, si vous voulez l'avouer, ne ressentez-vous pas quelquefois dans le fond du cœur l'effet de ses regards favorables par les mouvements de conversion qu'il vous inspire; ne vous apercevez-vous pas que l'œil de sa miséricorde s'attache à vous? *Præteriens vidit cæcum*. D'où vient donc qu'après tant de regards de mon Sauveur, vous languissez encore dans vos ténèbres et dans votre péché? C'est que le monde vous regarde de son côté. Il est vrai, mon Dieu, vous me voyez dans ces occasions prochaines de péché où les ténèbres de mes passions se renouvellent tous les jours, mais le monde me verra si je m'en sépare. Vous me voyez au milieu de ces biens injustement acquis dont j'abuse pour soutenir mon luxe et mon orgueil, mais le monde me verra si je réformé ma table et mon train pour les restituer. Vous me regardez enfin d'un œil favorable pour me retirer de ce commerce honteux où je vis, mais cette personne me verra de mauvais œil si je l'abandonne. Ainsi sont combattus les regards de Jésus-Christ par les regards du monde; l'on gémit de l'aveuglement de ses passions par un pressentiment secret des jugements de Dieu, et l'on y persévère par une crainte servile des jugements des hommes. Ah! notre aveugle en use-t-il de la sorte, chrétiens? Redoute-t-il les regards des Juifs qui l'observent? Ne marche-t-il pas devant eux le visage couvert de boue? Ne court-il pas sans respect humain où l'appelle Jésus-Christ, plus content de sortir de ses ténèbres par l'humiliation, que de les conserver avec l'approbation du monde?

Méprisons donc ses regards, Messieurs, mais ne nous laissons pas non plus surprendre à ses illusions, et voyons ce que fait Jésus-Christ pour les dissiper. Quand il veut éclairer un pécheur, que fait-il? Il détrempe de la boue et l'applique sur ses yeux, c'est-à-dire qu'il lui fait connaître le néant des créatures qu'il avait aimées.

Veut-il rappeler cet orgueilleux de l'empressement aveugle avec lequel il travaille à sa fortune? Il lui découvre la vanité des honneurs qu'il poursuit, et le faisant descendre en esprit dans les sépulcres de tant d'am-

bitieux, il lui fait voir les vers qui les rongent, l'humiliation qui les environne, les tristes restes de leurs cendres et de leurs cadavres corrompus. C'est la boue qu'il met sur ses yeux pour l'éclairer, *lutum fecit*. Vent-il retirer ce voluptueux de la passion honteuse qui l'aveugle, il lui représente vivement la bassesse et l'infamie des plaisirs qu'il cherche, la honte de se voir esclave de sa chair, les défauts, les caprices, la mortalité de la personne qu'il aime; c'est la boue salutaire qu'il applique sur ses yeux, *lutum fecit*. Entrepren-d-il, ce Dieu de lumière, d'éclairer cette dame sensuelle, et de dissiper les ténèbres de cet amour-propre qui la rend idolâtre d'un corps fragile et mortel, il lui fait prévoir la corruption de ce corps dont la beauté se flétrit, dont la santé s'altère, dont la mort s'empare insensiblement. Regardez-vous vous-même dans votre origine, lui dit-il avec saint Augustin, et pensez qu'avec tous vos avantages vous êtes terre, et vous retourneriez en terre. Pensez ce que sont devenus tant de plaisirs que vous avez goûtés, tant de spectacles que vous avez admirés, tant de complices de vos passions et de vos joies criminelles, dont il ne vous reste plus qu'un souvenir lugubre. Voilà la terre et la boue qui doit guérir votre aveuglement, *lutum fecit*.

Mais si la vérité de Jésus-Christ ne le fait pas, sa justice le saura faire. Bientôt, bientôt il enverra la mort vous dessiler les yeux, et pour lors vous verrez malgré vous la beauté de votre corps tomber en poussière, l'éclat de vos honneurs s'évanouir en fumée, la douceur de vos plaisirs se transformer en douleurs, les vaines lumières de votre esprit s'épaissir en ténèbres, et toutes les créatures vous découvrir à ce dernier moment leur corruption et leur vanité; mais cette boue n'aura plus la force de vous guérir, elle demeurera sur vos yeux toute l'éternité. Vous pourrez en rougir, dit saint Augustin, et vous ne la pourrez plus laver: *Videbis fœditatem tuam, non ut corrigas, sed ut erubescas*.

2. Ce n'est pas assez. Jésus-Christ emploie un dernier remède pour éclairer les pécheurs. Il les voit immobiles dans leurs ténèbres comme notre aveugle qui se reposait dans son avenglement, et il les exhorte comme lui à faire quelques démarches pour en sortir, à courir à la source de la lumière, et à s'aller purifier dans les eaux salutaires de la pénitence, *vade ad natatoria Siloe*. Pressez-vous, dit-il intérieurement à ce pécheur, de vous décharger du poids de ce premier crime, de peur qu'il n'en attire beaucoup d'autres, et que multipliant vos ténèbres, il ne vous conduise à l'endurcissement et au désespoir, *vade*. Pressez-vous de vos voies défaire de ces bénéfices obtenus par des voies injustes, multipliés par cupidité, remplis avec négligence, de peur qu'à la mort vous ne vous trouviez engagés à des restitutions qui ne se feront jamais, et que vous ne laissiez des parents héritiers et de vos épargnes et de vos péchés, *vade*. Pressez-vous de rompre ce commerce

naissant, de peur que des conversations innocentes vous ne passiez à la familiarité, de la familiarité à la passion, de la passion au désordre, et du désordre à l'abîme de l'endurcissement, *rade*.

Tels sont, dis-je, les avis intérieurs de Jésus-Christ. Mais, hélas ! n'écoute-t-on pas plutôt ceux du monde, qui pour vous arrêter dans vos ténèbres vous dit tout au contraire, selon l'expression d'un prophète (*Isai., XXVIII*) : Demeurez encore quelque temps en cet état, ne renoncez pas si vite aux douceurs de la vie, donnez encore quelques années à la licence de vos passions et au soin de votre fortune; la mort est éloignée, et l'enfer ne s'ouvrira pas sitôt sous vos pieds: votre jeunesse, votre santé, la miséricorde de Dieu vous en répondent: *Modicum ibi, modicum ibi*. Ainsi languissait saint Augustin dans ses ténèbres, pendant que la vérité l'invitait à suivre ses lumières. Ainsi la volupté l'arrêtait par la robe de sa chair, pendant que la chasteté l'enlevait par les charmes de sa beauté. Ainsi ses parents, suivant l'esprit du monde, avant son baptême, se disaient les uns aux autres : Souffrons qu'il se blesse encore avant que de le guérir, et qu'il multiplie ses ténèbres avant que de les dissiper: *Vulneratus est, sine vulnere adhuc*. Maximes pernicieuses du délai de la pénitence, puissiez-vous n'aveugler le cœur d'aucun de ceux qui m'écoutent ! Et vous, pécheurs, puissiez-vous obéir au premier mouvement de la voix de Jésus-Christ, et comprendre que votre éternité dépend peut-être de ce moment favorable où il vous exhorte par ma bouche à vous aller laver dans son sang, figuré par la fontaine où notre aveugle est guéri, *Vade ad natatoria Siloe*.

On y court en foule à cette piscine salutaire de la pénitence, mais s'y lave-t-on les yeux avec le même soin que l'aveugle de l'Évangile ? Car qui pourrait dire l'empressement avec lequel il les nettoyait, la foi vive avec laquelle il y appliquait ces eaux miraculeuses, la crainte qu'il avait d'y laisser quelque chose de la boue dont ils étaient couverts, convaincu qu'elle était incompatible avec la lumière qu'il cherchait ? Encore une fois, en usez-vous de même, aveugles du monde ? Et lorsqu'à ces grandes fêtes où les plus impies seront dévots par coutume ou par respect humain, Jésus-Christ vous dira de vous laver pour sortir de vos ténèbres, purifierez-vous comme il faut les yeux de votre cœur, n'y laisserez-vous point quelque reste de la boue qui vous aveuglait ? Ce péché précieux, cette chère passion, ce ressentiment secret, cet amour-propre subtil ne se sauvera-t-il point des eaux de la pénitence ? Tel qui voudra bien se purifier d'une impureté grossière, parce que son énormité l'inquiète, et que son poids l'accable, ne laissera-t-il point quelque grain de sable dans ses yeux, un attachement secret pour ce qu'il aime, un désir de se voir innocemment, un commerce dangereux de lettres et de présents, et tous ces devoirs d'une tendre amitié par lesquels des

cœurs une fois corrompus nourrissent leur passion et leur libertinage ? Ah ! c'est là laver la superficie de ses yeux, et y laisser une partie de la boue qui les défigure ; il faut tout ôter, si vous voulez qu'il ne vous reste rien de vos ténèbres, et que vous voyant tout différents de vous-mêmes après la pénitence, ce changement fasse douter de vous, comme de notre aveugle, si vous n'êtes point un autre homme : *Numquid ipse est ?* Mais, hélas ! qu'il en est peu de ces pécheurs aveugles que leur pénitence fasse méconnaître ! On en revient les yeux un peu plus purs, on entrevoit pendant quelques jours la lumière de la vérité, la sainteté de ses devoirs, l'horreur du péché ; mais ces grains de sable qu'on a négligés se grossissent bientôt, la boue de vos habitudes se détrempé tout de nouveau, votre aveuglement se redouble, et la lumière que vous avez reçue une fois éteinte, c'est un miracle, dit l'apôtre saint Paul, si vous la recouvrez jamais comme il faut : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam*.

Monde importun, observe-moi donc tant qu'il te plaira dans mes ténèbres ; mets-moi tout ton faux éclat devant les yeux ; tâche de m'aveugler par tes fausses maximes et tes mauvais conseils : je le déclare à la face des saints autels, ni tes regards, ni tes persécutions, ni tes charmes ne pourront m'arrêter plus longtemps dans mon aveuglement. C'est à vous, Seigneur, à le dissiper, traitez-moi comme l'aveugle de votre Évangile, qu'un de vos regards me touche, que votre vérité me découvre le néant des créatures qui m'aveuglaient, que votre voix m'appelle, que votre sang me lave, afin que désormais je mérite de vous voir seul en toutes choses dans le temps, et toutes choses en vous dans l'éternité, et que je passe ainsi des ténèbres du péché à la lumière de la grâce et de la gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

De la préparation à la mort.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur ; et ait : Adolescens, tibi dico, surge.

Au moment que Jésus-Christ approchait des portes de la ville de Naïm, on portait un mort en terre ; et Jésus lui dit : Jeune homme, je vous ordonne de vous lever (Luc., VII, 12, 14).

Vit-on jamais prodige pareil ? Les soupirs tout d'un coup changés en acclamations, les torches funèbres en feux de joie, le sépulcre en berceau, la mort attaquée, vaincue, dépouillée par la vie : tel est le spectacle surprenant que l'Évangile nous met devant les yeux. La mort, toujours prête à nous frapper par l'endroit le plus sensible, enlevait un fils unique à sa mère, arrachait mille soupirs à cette veuve inconsolable, voyait avec orgueil le convoi nombreux qui semblait honorer son triomphe ; mais Jésus-Christ, qui est la vie par essence, rencontre la mort à propos pour la combattre ; il parle, le convoi s'arrête, la mort s'enfuit, le jeune homme ressuscite,

la mère est consolée, et la puissance de Dieu glorifiée par ceux qui condamnaient peut-être sa rigueur : *Magnificabant Deum, dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis.*

Conduite ingénieuse de l'Eglise de nous représenter ainsi dans un même tableau les deux points desquels dépend notre éternité, je veux dire notre résurrection selon la grâce, et notre mort selon la nature! Dans ce jeune homme nous voyons le triomphe de la vie sur la mort, et nous apprenons à ressusciter; nous voyons le triomphe de la mort sur la vie, et nous pensons à mourir: deux leçons très-importantes pour notre salut. Car enfin je découvre deux grands abus parmi les pécheurs: ils sont morts dans leur âme, et ne pensent point à ressusciter: ils sont mortels dans leur corps, et ne pensent point à mourir. C'est ce que cet évangile me donne lieu de combattre: et pour le faire avec fruit, je dis que la résurrection du pécheur est facile, et on la néglige: c'est mon premier point; que la mort du pécheur est inévitable, et l'on n'y pense pas: c'est le second, et tout le dessein de ce discours. Vierge sainte, obtenez-nous les lumières du Saint-Esprit, vous qui conçûtes, et l'auteur de notre résurrection, et le réparateur de notre mort, au saint de l'ange que nous vous répétons : *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Le pécheur est un homme mort, et ce n'est point ici, Messieurs, un paradoxe que j'avance pour rendre le péché plus odieux; c'est une vérité de foi que j'explique pour prouver aux pécheurs le besoin qu'ils ont de ressusciter. Car l'Apôtre ne nous apprend-il pas que la mort est la solde du péché, et que la veuve qui goûte encore les délices du monde est morte avant que d'avoir cessé de vivre? Le Saint-Esprit ne dit-il pas à l'évêque de Sardes qu'il connaît ses péchés secrets, et qu'encore qu'il semble vivre aux yeux des hommes, il est véritablement mort devant Dieu : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es (Apoc., III)*? Enfin le grand saint Augustin, qui avait lui-même éprouvé tous les effets du péché, ne nous assure-t-il pas que la mort en est le plus terrible, et que, comme le corps expire quand il est séparé de son âme, l'âme meurt quand elle est séparée de son Dieu; parce qu'elle ne subsiste qu'en demeurant unie à son éternité qui la soutient, à sa vérité qui l'éclaire, à sa charité qui la vivifie : *Naturam suam in illius æternitate, veritate, charitate custodit (Aug., lib. contra Secund., c. 19)*. En effet, Messieurs, considérez de près un pécheur endurci, et vous verrez que, comme un homme inanimé, il n'a plus ni mouvement pour le bien, ni reconnaissance pour les bienfaits, ni sensibilité pour les châtimens, ni lumière, ni discernement, ni vie. Le démon le traîne à son gré par les chaînes de ses habitudes comme un cadavre qui ne lui résiste plus. Il le tente, il le séduit, il le corrompt sans qu'il en soit touché. Etat déplorable, mais état plus commun qu'on ne pense! Car s'il est

vrai, comme l'enseigne un prophète, que ce soit avoir longtemps vécu que d'avoir bien vécu, n'est-ce pas au contraire être mort de bonne heure de n'avoir pas encore commencé de bien vivre : *Puer centum annorum morietur (Isai., LXV)*.

Comment sortir, Messieurs, de cet état de mort? Apprenons-le, s'il vous plaît, de trois circonstances que je remarque dans la résurrection du jeune homme de notre évangile, et qui peuvent aisément se trouver dans la nôtre. Les larmes d'une mère la demandent, la miséricorde de Jésus-Christ l'opère, la docilité du mort la reçoit. Voilà tout ce qui doit entrer dans la conversion d'un pécheur pour lui rendre une nouvelle vie : des larmes, de la miséricorde, de la docilité. Suivons, s'il vous plaît, attentivement ces idées.

1. Pour ressusciter et sortir de l'état de mort où le péché nous réduit, il faut des larmes et de l'amour. Dans l'ordre de la nature rien n'est animé que par un juste tempérament d'eau et de feu, et dans l'ordre de la grâce rien n'est ranimé que par les mêmes éléments. L'eau et le sang sortis du sacré côté de Jésus-Christ formèrent le nouvel homme sur la croix, l'eau et le feu du Saint-Esprit le réparent dans le baptême, l'eau des larmes et les ardeurs de la charité le ressuscitent dans la pénitence: et n'est-ce pas ce que nous marquent ces larmes que l'amour verse dans l'Évangile sur tous les morts que nous y voyons ressusciter. La veuve de Naïm ne pleure-t-elle pas son fils? Jésus-Christ ne pleure-t-il pas Lazare? N'offre-t-il pas des larmes pour tous les hommes, lorsqu'il les vivifie sur la croix, dit l'apôtre saint Paul : *Supplicationes offerens cum clamore valido et lacrymis (Hebr., IV)*? C'est donc une nécessité indispensable que le pécheur pleure ou s'afflige au moins dans le secret de son cœur pour recevoir une nouvelle vie. Car la grâce venant dans un cœur corrompu, elle y doit agir comme la chaleur sur le bois vert, dit saint Augustin après le prophète. Il faut que la vapeur s'élève, que l'humidité s'exhale, que les larmes coulent, afin que le feu puisse y prendre : *Ascendit fumus et ignis exardescit (Aug., in psal. XVII)*. Larmes efficaces, qui êtes et la preuve de la vraie douleur, et le déluge heureux où se noient nos péchés, et la source de notre nouvelle vie, quand vous verrons-nous couler des yeux des pécheurs, leur faire de vos eaux salutaires un second baptême, et pousser vers le ciel la vapeur subtile de leurs soupirs, afin que le feu de la charité les ranime? *Ascendit fumus et ignis exardescit*. Ah! rien de plus facile, Messieurs; nous portons dans nous-mêmes la source heureuse de ces larmes que nous désirons. Pour être apôtre, un Xavier traverse les mers pour trouver des peuples infidèles à convertir. Pour être martyre, une Thérèse veut aller chercher bien loin des persécuteurs; mais pour être pénitent, il ne faut que rentrer dans soi-même, presser son cœur par une contrition sincère, en exprimer les larmes

qui le doivent purifier, et demander à Dieu, par la voix de ses soupirs, la vie de la grâce qu'on a perdue. Mais, hélas ! le péché endurec ce cœur ; bien loin de pleurer sa mort, on s'en réjouit, l'on en triomphe, semblables à ces malades qu'un ris mortel fait expirer dans une joie apparente ; on se réjouit au moment qu'on meurt par les fausses joies de la terre, dit Salvien : *Moriantur et rident* ; ou du moins, si l'on gémit quelquefois de son état, si l'on veut se convertir et revivre, n'est-ce point plutôt par l'amour naturel du repos que par la douleur sincère de ses péchés. De là ces tristes conversions, où, de peur de paraître grand pécheur, l'on vient la joie sur le front, la contenance assurée, les yeux secs, demander aux ministres de Jésus-Christ cette nouvelle vie qui ne doit s'accorder qu'à la douleur et aux larmes.

Mais si vous ne pouvez en verser vous-mêmes, cœurs endurecis, morts spirituels, ah ! ne désespérez pas encore de votre résurrection. Vous avez, comme le mort de notre évangile, une mère qui pleure pour vous, et c'est l'Eglise, disent les Pères, qui verse tous les jours des larmes sur la mort de ses enfants. Oui, pécheurs, qui triomphez de vos iniquités, et qui faites consister le honneur de la vie dans cet état de mort où vous languissez, sachez que l'Eglise vous pleure sans cesse, que ses yeux ne sèchent point à la vue de vos désordres, et qu'un moment de ce plaisir que vous goûtez avec tant de sensualité doit lui coûter mille soupirs ; sachez que c'est pour expier vos intempérances pendant le saint temps du carême, qu'elle fait jeûner toute l'année tant d'âmes innocentes dans les cloîtres, que c'est pour vous retirer du tombeau de vos habitudes, qu'elle ensevelit tant de saints religieux tout vivants dans la solitude, que c'est enfin pour vous dégager de ce luxe prodigieux où la vanité vous ensevelit, qu'elle couvre d'un sac et d'un cilice tant de vierges dévouées à la pénitence ; en un mot, l'Eglise emprunte les yeux de tous les justes pour pleurer sans cesse votre mort, et obtenir de Dieu votre résurrection. Et vous nous marquez cette continuité de larmes, Esprit-Saint, lorsque vous comparez les yeux de l'Eglise, tantôt à une piscine où l'on est purifié, tantôt aux yeux de la colombe qui gémit toujours : *Oculi tui sicut piscina* (Cant., VII), *oculi tui columbarum* (Cant., I).

Parents chrétiens, ce que l'Eglise fait pour ses enfants, le faites-vous pour les vôtres ? Jésus-Christ vous défend, comme à la veuve de notre Evangile, de pleurer la mort de leur corps avec trop de sensibilité, *noli flere* ; mais ce même Jésus-Christ ne vous ordonne-t-il pas d'être sensibles à la mort de leur âme ; de ne pas voir leurs désordres avec des yeux secs ; de ne les pas entretenir dans un état de mort, ou par vos mauvais exemples, ou par une indulgence aveugle ; de ne pas creuser enfin sous leurs pieds les sépulcres où ils doivent tomber, en les exposant peut-être vous-mêmes dans les spectacles et dans les assemblées profanes aux occasions du péché, au

lieu de gémir pour eux au pied des autels, de pleurer leur mort quand vous apprenez leurs péchés, et d'offrir à Dieu comme Monique le sacrifice de vos larmes pour obtenir la grâce de leur conversion ? car c'est ainsi qu'en usait cette innocente mère pour Augustin encore pécheur, comme il nous le dit lui-même avec tant de reconnaissance et d'humilité (*Confess., lib. III, c. 11*). Vous me retirâtes, ô mon Dieu, des ténèbres de la mort où j'étais plongé, parce que Monique, la fidèle Monique, vous offrait ses larmes pour moi. Elle vous sacrifiait jour et nuit le sang de son cœur, et la naissance spirituelle qu'elle me voulait procurer lui coûtait bien plus cher que la vie naturelle qu'elle m'avait donnée : *De sanguine cordis matris meæ diebus ac noctibus sacrificabatur tibi*.

2. Cependant, il faut l'avouer, Messieurs, toutes les larmes sont inutiles, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vient à leur secours. Il faut qu'il prévienne un pécheur, qu'il le touche, qu'il lui parle pour le ressusciter : et vous l'allez remarquer dans l'histoire de notre évangile. Car Jésus-Christ ne vient-il pas lui-même au-devant du mort, lorsqu'on pense le moins à l'aller chercher ? Ne touche-t-il pas de sa propre main la bière où il est étendu ? Et pour achever ce miracle ne fait-il pas entendre cette voix impérieuse dont la trompette, qui doit un jour réveiller tous les morts, ne sera que l'écho, et au bruit de laquelle la vie se communique, la mort s'enfuit, le jeune homme ressuscite ? *Adolescens, tibi dico, surge*.

Voilà, Messieurs, ce qui se doit passer pour votre résurrection spirituelle. Ce n'est ni des forces de la nature, ni du secours des hommes, mais de la seule miséricorde de Jésus-Christ qu'on la doit attendre. Car les pécheurs qui ont perdu l'innocence de leur baptême sont des charbons éteints, dit saint Augustin (*In psal. XVII*) après le prophète : ils n'ont que la froideur et la noirceur en partage, et incapables de se rallumer eux-mêmes, ils ne peuvent s'embraser que par le souffle du Saint Esprit, ni recevoir l'ardeur d'une vie nouvelle que par la grâce prévenante de Jésus-Christ : *Carbones succensi sunt ab eo*.

Et ne me dites pas, Messieurs, que si votre conversion dépend de la miséricorde de Jésus-Christ, l'état de mort où il vous laisse est son crime et non pas le vôtre. Sa grâce ne se présente-t-elle pas tous les jours pour vous ressusciter ? Le sein de sa miséricorde n'est-il pas sans cesse ouvert pour vous ? N'est-ce pas un bien commun comme l'air et la lumière, dit saint Bernard, et quelqu'un en est-il exclu que ceux qui refusent d'en profiter ? *Misericordia in communi posita est* (*Bern., serm. I de Purif.*). Car prenez-y garde, Messieurs, Jésus-Christ s'approche de vous aussi bien que du mort de l'Evangile : il s'avance dans ses mystères, il se présente dans ses sacrements ; mais on néglige sa présence, on le laisse passer sans attention, ces grandes fêtes où il paraîtra pour nous

vivifier s'écouleront peut-être sans qu'on en profite, et surpris par le jour fatal qui nous menace, ou mourra sans être ressuscité. Or, d'où peut venir une négligence si criminelle, sinon de ce que la plupart des pécheurs comptent sur la liberté qu'ils anront toujours de se convertir; saints en espérance et riches en beaux projets, ils se forment pour l'avenir le plan d'une vie pénitente, et donnant au démon le temps présent qui dépend d'eux, ils se promettent de donner à Dieu celui qui n'en dépend pas. Ainsi se passe leur vie dans le mépris de la miséricorde qui les appelle : ils négligent tout, parce qu'ils espèrent tout, toujours flottant, comme Augustin, entre l'amour du péché et le désir de la pénitence : *Hæsitans morti morti et vivere vitæ.*

Pendant je vous vois encore, mon Sauveur, toucher la bière de ces morts spirituels, lorsque, par un coup de votre grâce, vous leur ôtez les occasions de leur péché ! Riches du monde, cette prospérité qui vous aveugle et vous jette dans l'oubli de Dieu, est comme le sépulcre de votre âme : il la trouble par des disgrâces imprévues, il vous enlève vos biens et votre crédit, il vous suscite des procès, des taxes, des ennemis qui dérangent votre fortune et vos desseins : c'est toucher votre bière pour vous ressusciter : *Tetigit loculum.* Voluptueux, ce corps, dont les passions vous emportent et vous dominent, est comme un sépulcre mobile qui vous suit partout ; Dieu permet que les langueurs de l'âge ou les maladies l'affaiblissent, que l'ardeur d'une fièvre violente le consume : c'est la main de Jésus-Christ qui touche votre cercueil, et vous vous y attachez par l'amour-propre, au lieu d'en sortir par la pénitence : *Tetigit loculum.*

Ce n'est pas tout, Jésus-Christ parle pour vous faire revivre : Car voici le temps, dit-il lui-même, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et tous ceux qui l'auront entendue seront ressuscités (*Joan. V.*). Or vous l'entendez cette voix de Jésus-Christ dans ces inspirations secrètes qui vous sollicitent à la pénitence; vous l'entendez dans les avis salutaires de ces parents ou de ces directeurs qui vous animent à la vertu; vous l'entendez enfin par ma bouche vous exhorter à sortir du sépulcre de vos habitudes et des ténèbres de vos passions, pour passer à la lumière d'une vie nouvelle : *Adolescens, tibi dico, surge.* Mais, hélas ! on n'écoute plus la voix de Jésus-Christ; plus insensible que le mort de l'Évangile, on ne lui obéit pas. Le cœur du pécheur qu'il appelle à une nouvelle vie, demeure enseveli dans ses projets ambitieux, dans ses noirs ressentiments, dans ses plaisirs infâmes; vérifiant ainsi la parole du grand saint Grégoire, que convertir un pécheur est un plus grand miracle que de ressusciter un mort; puisque l'un ne résiste pas à la voix de Jésus-Christ, et que l'autre est indocile à sa parole : *Majus miraculum peccatorem convertere, quam mortuum suscitare.*

3. La docilité est donc encore une condi-

tion nécessaire pour ressusciter. Admironsla, s'il vous plaît, dans le mort de notre Évangile. La voix de Jésus-Christ n'a pas plutôt éclaté qu'il lui obéit; ceux qui le portent en terre s'arrêtent, il fait un effort pour se lever, et, revenu de l'empire de la mort, il parle pour donner des marques de gratitude et de vie : *Cæpit loqui.* Voilà, pécheurs, ce que vous ne faites presque jamais; indociles à la voix de Jésus-Christ, ou vous évitez de l'entendre, ou vous la négligez. En vain vous crie-t-il par les remords d'une conscience criminelle : Sortez, sortez du sépulcre où vous languissez, vous ne faites pas un effort sur vous-mêmes, ou du moins ce sont les efforts d'un homme assoupi qui se soulève de temps en temps pour sortir du lit, dit saint Augustin, mais qui se laisse aussitôt regagner au sommeil qu'il aime : *Delectatione tenentur infirmitatis et in ea libenter jacent.* Car quel est le pécheur qui, aux approches de Jésus-Christ, cette grande fête, se fasse des violences salutaires pour se convertir, qui arrête les passions dérégées qui le portent au sépulcre, qui se prépare à ressusciter par une longue suspension de ses péchés, et qui, semblable aux eaux du Jourdain qui s'arrêtèrent quand l'Arche passa, suspende le cours de ses habitudes au moins dans ce saint temps où nous allons voir passer Jésus-Christ par les stations humiliantes de ses opprobres, de ses souffrances, de sa mort? Non, Messieurs, on ne le fait pas, on veut ressusciter en courant toujours au tombeau, recevoir la vie sans sortir du chemin de la mort, obtenir l'absolution de ses péchés sans en arrêter l'habitude; mais il n'en sera rien, pécheurs, il faut que ceux qui portent le mort s'arrêtent, que les passions qui vous dominent se suspendent, non pas comme les eaux du Jourdain qui reprirent aussitôt leur premier cours, mais qu'elles se renferment pour toujours dans les bornes de l'Évangile, et qu'elles ne se débordent jamais : *Steterunt, steterunt qui portabant.* Ce n'est pas assez, il faut que le mort parle, que le pécheur confesse ses fautes, qu'il bénisse le Seigneur qui l'a ressuscité, et que, par la nouvelle vie qu'il a reçue, il se prépare à bien mourir. Car si la résurrection de l'âme est facile à la grâce, la mort du corps est inévitable à la nature, et il y faut penser.

SECOND POINT.

Rien n'est plus capable de soutenir dans la nouvelle vie que la pensée de la mort. C'est elle qui réveille la foi, qui réprime l'orgueil, qui éteint l'amour-propre, qui règle les passions, et qui, par la vue d'une éternité qui ne change jamais, fait mépriser tout ce qui se passe dans le temps. Ce qui fait dire à saint Chrysostome (*Homil. 8 ad pop. Antioch.*), que la mort, qui est la fille du péché, détruit le père qui l'a produite, non-seulement parce qu'elle termine son règne avec la vie, mais parce qu'elle retient la cupidité par une crainte salutaire, et que rien ne peut donner tant d'horreur de l'injustice que la vue de la mort qui en est la peine. Aussi fut-ce à ce Jessein, dit le même Père, ou

Dieu par un trait admirable de sa sagesse ne voulut pas qu'Adam souffrît le premier la mort qu'il avait méritée, mais qu'il la vît dans son cher fils Abel, et qu'en en considérant les horreurs sur ce corps auparavant si accompli, il en tirât de grandes leçons pour l'avenir, et qu'il se dit sans cesse à soi-même pour s'animer à la pénitence : Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, et combien est grand le péché qui mérite une telle peine : *Quid actum est, quid actum est* (*Chrys., homil. 20 ad pop. Antioch.*) ?

Si la vue de la mort des autres est capable de produire de si bons effets, que ne fera point la pensée de la nôtre ? Quelle horreur n'aurait-on pas du péché, quand on se représentera qu'on est mortel, et que le dernier jour qui s'approche viendra bientôt interrompre nos plaisirs et commencer nos peines ? Cependant c'est à quoi l'on ne veut point penser ! L'on sait assez qu'il faut mourir, qu'on commence à le faire dès le premier moment de sa vie, et que la mort de l'âme ayant précédé notre naissance, il faut que la mort du corps la suive, dit saint Bernard (*De Grad. hum., c. 10*) ; mais on tâche toujours de se cacher cette nécessité fatale ; et je remarque, Messieurs, trois choses qui contribuent principalement à l'éloigner de notre esprit : la jeunesse, les richesses, la qualité ; trois charmes puissants qui fascinent le cœur de l'homme, et qui le font vivre comme s'il était immortel. Mais désabusez-vous, chrétiens, à la vue du mort que l'Évangile vous met devant les yeux ; et puisqu'il a pu mourir avec tous ces avantages, que rien ne vous empêche de penser à la mort. Il était jeune, puisque Jésus-Christ même lui donne ce nom : *Adolescens*, et il est enlevé à la fleur de son âge. Il était riche, puisqu'étant fils unique il ne partageait avec personne les biens de sa maison : *Filius unicus matris suæ*, et il meurt au milieu de son abondance. Il était de qualité, puisque l'Évangile remarque que son convoi était nombreux, et que la plus grande partie de la ville, qui abandonne les pauvres à la mort comme pendant leur vie, honorait ses funérailles : *Turba civitatis multa cum illa*, et toute sa noblesse n'a que des titres vains contre la nécessité de la mort.

1. La jeunesse est le premier charme qui la fait oublier. A cet âge où l'on ne fait que commencer à vivre, à peine est-on persuadé qu'on puisse mourir. Une santé forte, des plaisirs continuels, une ambition vive vous font agir comme si vous étiez immortels. Car comment penser à la mort, pendant que la nature encore pleine de vigueur ne sent, ni dérèglement dans son tempérament, ni altération dans ses humeurs ; pendant qu'un sommeil tranquille, une agilité infatigable, un sang bouillant dans les veines semblent nous répondre d'une longue vie ? Que ceux-là, dit-on, s'occupent de la mort, qui sentent déjà les défaillances de la nature, et qui, voyant tous les jours périr quelque partie d'eux-mêmes, doivent plutôt se regarder comme morts que comme mortels ; mais pour nous qui n'éprouvons encore, ni les lan-

gueurs des maladies, ni les affaiblissements de l'âge, pourquoi nous alarmer avant le temps par les terreurs de la mort, et nous faire un mal présent d'un accident éloigné ? Il est vrai que nous mourrons un jour, mais couronnons-nous de roses, pendant que le printemps dure encore, et ne pensons à la mort que pour nous presser de goûter les plaisirs de la vie. C'est ainsi, dit le grand saint Augustin, que raisonnaient les épicuriens, et que remettant toujours la pensée de la mort au lendemain, ils s'ensevelissaient chaque jour dans la débauche : *Cras sperando moriuntur, et hodie bibendo sepeliuntur* (*Aug., de Verb. Ap., serm. 23*). C'est ainsi que la présomption d'une forte santé aveugle aujourd'hui la jeunesse ; mais elle trouve un second charme dans la continuité des plaisirs.

Exempts de tous les soins de la vie, inaccessibles à ces passions sombres et chagrines que l'âge fait naître, les jeunes gens ne s'occupent que de leurs voluptés. Ils savent en dissiper les dégoûts par la variété, en diminuer la honte par la société, en étouffer les remords par la sécurité d'une longue vie, et dans cette agréable vicissitude de plaisirs toujours nouveaux, les pensées de l'éternité ne trouvent point de place dans leur esprit ; ils savent noyer dans les douceurs de la vie tous les chagrins que peut causer le souvenir de la mort.

Mais quand l'entêtement du plaisir ne serait pas un obstacle à cette pensée salutaire, celui de l'ambition ne l'étoufferait-il pas dans la jeunesse ? N'est-ce pas à cet âge qu'on forme de grands projets pour l'avenir, qu'on tâche de bâtir de bonne heure une fortune dont on croit jouir longtemps, qu'on perd ses jours à nouer des intrigues, à ménager des amis, à se faire connaître ? Ainsi l'on oublie la nécessité de mourir pour chercher une fausse immortalité dans la grandeur de sa fortune, on fait de grands préparatifs pour un avenir qu'on ne verra peut-être pas, et à force de se préparer à vivre, l'on ne vit jamais, dit un profane : *In ipso vitæ apparatu vita destituit* (*Senec., de Brevit. vitæ*).

O malheureux aveuglement de la jeunesse, de perdre ainsi sa vie à des vanités que la mort doit bientôt dissiper. Car pouvez-vous douter, Messieurs, que la santé la plus forte puisse succomber en un moment ? Que faut-il pour éteindre ces yeux, pour faire pâlir ce teint, pour rompre cette harmonie si délicate dont vous vous prévaliez ? Ne meurt-on pas de plénitude comme d'épuisement ? La mort n'est-elle pas de tous les âges et de tous les états, et peut-on trouver un tempérament si heureux qui n'ait pas au moins quelque endroit faible qui le menace de sa ruine et de sa corruption ? Non, Messieurs, il n'en est point ; examinons-nous, quelque jeunes que nous soyons ; outre que nous sommes déjà morts en partie, puisque ce qui s'est écoulé de notre vie est déjà sous l'empire de la mort, ne portons-nous pas notre arrêt de mort gravé dans notre sein, chacun de nous n'a-t-il pas quelque infirmité, quelque langueur,

quelque partie affectée, par laquelle Dieu l'avertit sans cesse qu'il est mortel, dit saint Augustin ? *Homo circumferens mortalitatem suam testimonium peccati sui*. Qu'on ne se flate donc plus de sa jeunesse, la mort ne compte point les années. Le mort de notre évangile était jeune, sa mère voyait croître avec lui l'espérance de sa famille, l'objet de sa complaisance, l'appui de sa maison ; et dans la vigueur de son âge la mort l'enlève, et il reçoit les derniers devoirs de celle qui les devait attendre de lui. Qu'on ne se laisse pas non plus enchanter aux plaisirs, ils vous cachent la mort, et ne l'éloignent pas. Elle vous attend peut-être à ce spectacle où vous courez, à ce repas somptueux où vous allez violer l'abstinence de ce saint temps, à ces parties de jeu qu'on ne rougit pas de continuer pendant le carême. Hé! quoi de plus vain que tous ces plaisirs qu'une fièvre de quelques jours nous enlève, dit saint Augustin ? *Omnia mundi gaudia una aufert febricula*. Qu'on ne compte pas aussi sur les honneurs qu'on possède, leur éclat fragile se brisera contre la pierre de votre sépulchre. Ces grandes fortunes que vous bâtissez avec tant de soin ne serviront qu'à vous faire tomber de plus haut, tous ces établissements auxquels vous consacrez vos premières années sans penser à Dieu, ces emplois, ces mariages, ces alliances, ces titres que vous méditez pour embellir votre épitaphe, et non pas éloigner votre mort : *Laborant in titulum sepulchri*.

Mais ce qui doit plus fortement porter les jeunes gens à penser à la mort, c'est qu'elle est infiniment redoutable pour eux. Car être en danger de mourir dans un âge où les passions sont vives, les chutes fréquentes, la pénitence rare ; dans un âge où le vice est galanterie, la vertu stupidité, l'ambition grandeur d'âme ; dans un âge où l'on est déréglé par inclination, vicieux par bienséance, libertin par ostentation, chrétien par forme ; dans un âge enfin où l'âme ne se conduit que par les sens, où les sens ne respirent que les plaisirs, où les plaisirs ne se trouvent que dans le crime ; être, dis-je, en danger de mourir en cet état sans y avoir pensé, n'est-ce pas s'exposer à cette mort des impies, que le Saint-Esprit appelle mauvaise ; mauvaise, dit saint Bernard, par la perte du monde qu'elle vous arrache, plus mauvaise par la séparation de ce corps qu'elle détruit, très-mauvaise par le double supplice des remords éternels de votre conscience et du feu de l'enfer qu'elle vous fait souffrir : *Pessima in ignis vermisque duplici contritione* (Bern., *epist.* 105).

2. Les richesses sont un second obstacle à la pensée de la mort ; si l'on n'y prend garde, elles aveuglent l'homme tout entier : son cœur par la cupidité, son esprit par les inquiétudes, ses sens par l'amour-propre et la sensualité qui les suit. Le cœur du riche, tout borné à l'amour des biens qu'il possède, il s'y repose, il y met sa confiance comme si rien ne l'en pouvait séparer ; insensible aux biens de l'éternité, il vit content de sa fortune prés-

sente, toujours prêt, comme saint Pierre, à fixer ici-bas tous ses desirs : *Bonum est nos hic esse* ; incapable de désirer, comme saint Paul, une mort qui doit le séparer de sa chair et l'unir à Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. L'esprit d'un homme riche est-il plus libre que son cœur ? N'est-il pas sans cesse occupé des soins fâcheux qui sont inséparables d'une grande fortune ? Ne faut-il pas qu'il pense, ou à la maintenir contre l'envie des étrangers, ou à l'augmenter pour la gloire des siens, tantôt alarmé par des pertes imprévues, tantôt agité par des desirs insatiables, obligé de tout craindre comme mortel, avide de tout posséder comme ne devant jamais mourir, et par tous ces orages conduit au port, ou plutôt au naufrage de l'éternité. Les sens des riches du monde sont obsédés comme tout le reste, leur abondance nourrit l'amour-propre qui les aveugle, et comme ils ne sont point affligés avec le reste des hommes, il semble qu'ils ne soient pas mortels comme eux : *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia*. Cependant le jeune homme de l'Évangile était riche, unique et paisible possesseur de ses grands biens, et il meurt au milieu de son abondance, pour vous apprendre que tous les trésors des Indes ne vous mettront pas à couvert de la mort. C'est une aveugle qui ne peut se laisser éblouir aux richesses, et cet avaro qui les accumule avec tant de passion s'en verra dépouillé avant que d'en avoir pu jouir. Semblable à ces soldats qui, surpris par l'ennemi, sont obligés de décamper en désordre et de perdre en un moment le riche butin qu'ils avaient amassé pendant plusieurs campagnes, l'avare verra périr tout d'un coup les fruits de tant d'épargnes sordides ou de tant d'usures cruelles, et de ces vastes maisons que l'ambitieux aura bâties avec tant de vanité, il ne lui restera qu'un sépulchre obscur qui sera sa demeure jusqu'à la fin des siècles, dit le prophète : *Sepulchra eorum, domus eorum in æternum*.

Voilà, Messieurs, à quoi les riches ne pensent jamais, et personne devrait-il plus y penser qu'eux ? Car mourir après avoir passé sa vie à faire des ouvrages de bien, à trouver de nouveaux artifices pour s'enrichir et dépouiller les autres, à dresser des pièges à la veuve et à l'orphelin, à former des filets comme l'araignée pour surprendre quelque proie nouvelle, dit le prophète : *Anni nostri sicut aranea meditantur* ; mourir les coffres pleins de trésor, et le cœur vide de vertus ; prévenu dans l'exécution de ses bons desseins, réduit à distribuer par des mains étrangères quelques aumônes forcées, à s'en rapporter à d'autres des restitutions qu'on doit faire, à n'attendre son salut que de la bonne foi de quelques héritiers intéressés ; mourir enfin sans autre confiance que celle de quelques mérites empruntés, et sans autre pénitence que quelques soupirs arrachés autant par le regret des biens qu'on quitte, que par la douleur des maux qu'on a commis ; mourir, dis-je, en cet état, n'est-ce pas le sort ordinaire des riches et la fin funeste

à laquelle ils ne pensent pas? Aussi, Messieurs, quels troubles, quelle violence pour eux à ce moment fatal qu'ils n'auront pas prévu! Plus la vie leur est douce, plus la mort leur sera sensible lorsqu'ils se verront dépouillés de tout ce qu'ils aiment, condamnés à tout ce qu'ils craignent, devenus à leur mort la risée des pauvres qu'ils n'ont pas soulagés, la joie des héritiers qu'ils vont enrichir, et quelquefois le sujet de ces réjouissances publiques où des peuples entiers triomphent de la perte d'un seul homme. Voilà donc, disent-ils dans le prophète Isaïe, son orgueil abattu et son corps engraisé de nos biens devenu la proie des vers; nous n'entendrons plus parler d'exactions ni d'usures, nous posséderons en paix le peu de bien qui nous reste, et chacun demandera avec étonnement d'où vient un changement si heureux et si peu attendu : *Quomodo cessavit exactor, qui evit tributum* (Isai. XLI). Une mort de cette nature ne mérite-t-elle pas qu'on y pense et qu'on la prévienne pour l'éviter?

3. La mort des grands du monde n'est pas moins à craindre pour eux, et cependant leur état ne leur permet pas d'y penser; car c'est un aveuglement presque inséparable de leur condition de penser sans cesse à ce qu'ils sont, et de ne s'occuper jamais de ce qu'ils seront un jour; de se regarder avec complaisance dans la pompe de leurs équipages, dans l'éclat de leurs honneurs, dans l'opinion des hommes, et d'oublier ce qu'ils seront dans leur propre chair au jour de leur corruption. Etendus dans un triste sépulchre, les yeux éclipsés, le teint livide, les vers au dedans, l'horreur au dehors, environnés de parents en larmes, et suivis comme le jeune homme de notre évangile d'une foule d'amis affligés par cérémonie, ou de domestiques pleurant par intérêt; là se terminera la gloire de ces grands hommes qui croient immortaliser leur nom par leurs titres et leurs qualités : *Vocaverunt nomina sua in terris suis*. Et pourquoi n'y pensent-ils pas? C'est que tout conspire à leur cacher la mort qui les humilie.

L'orgueil qui naît ce semble avec eux ne leur inspire que de hautes idées d'eux-mêmes; distingués du commun des hommes par les beaux dehors de leur qualité, ils se persuadent aisément qu'ils sont au dedans d'un autre limon qu'eux, et éblouis par ce faste qui les environne, ils oublient leur première origine, et ne pensent point à leur dernière fin. Mais qu'ils écoutent la voix de Dieu pour s'humilier : Il est vrai, dit-il, grands du monde, que je vous ai fait part de ma puissance; mais je ne vous ai pas donné mon immortalité; ce rayon de ma divinité qui brille sur votre front, vous fait respecter comme des dieux; mais après tout pensez que vous mourrez comme les derniers des hommes, et cette pensée vous ouvrira les yeux et vous apprendra ce que vous êtes. *Ego dixi, dii estis, vos autem sicut homines moriemini*. Mais la flatterie cache encore aux grands cette fatale nécessité. Tous ceux qui les appro-

chent semblent être gagés pour les aveugler; on dissimule la grandeur de leurs maux, on exagère la force de leur tempérament, on les flatte d'une espèce d'immortalité; dans leurs maladies même ils sont déjà plus de demi-morts qu'à peine savent-ils s'ils sont mortels; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils aiment à être trompés de la sorte, comme saint Augustin le fait dire à un grand roi : *Amabam deceptiones meas* (Aug., in psal. CXIV). Mais ne contribuons pas à les flatter.

Achevons de découvrir leurs illusions sur une matière dont on ne leur parle presque jamais. C'est pusillanimité parmi eux de penser à la mort; ils confondent le héros avec le chrétien; et parce qu'on ne peut être homme de cœur sans mépriser la mort, ils croient qu'on peut être homme de bien sans s'en occuper; cette idée, dit-on, n'inspire que des sentiments bas et timides, c'est elle qui peuple les cloîtres et les solitudes, qui fait préférer une retraite assurée à une gloire dangereuse, et qui détermine les dévots à verser des larmes pour épargner leur sang, et à ménager leur vie sous prétexte de se préparer à la mort; en un mot, selon leurs maximes, c'est vivre en lâche que de penser à mourir en chrétien. Cependant personne doit-il plus y penser que les grands du monde, puisque, selon l'ordre commun, personne n'en est plus proche qu'eux, soit qu'on regarde leur condition, qui les expose souvent aux dangers, soit qu'on observe leur tempérament, que la délicatesse affaiblit, que les délices corrompent; soit enfin qu'on envisage les justes jugements de Dieu, dont ils lassent bientôt la miséricorde. Qu'on pense donc à mourir, de quelque âge, de quelque fortune, de quelque qualité qu'on puisse être, comme ce sage empereur qui faisait toujours marcher son sépulchre devant lui, et qui, pour ne s'oublier jamais dans sa haute fortune, ne séparait point son trône de son tombeau. Sans cette pensée salutaire, l'homme se méconnaît, les passions se débordent, les jugements de Dieu s'évanouissent, le cœur s'endurcit; mais quand on pense à la mort, on règle sa vie, on pleure ses péchés, on multiplie ses vertus et l'on mérite de vivre éternellement dans la gloire. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

Sur l'endurcissement dans le péché.

Domine, jam fetet, quatuordecim est enim.

Seigneur, le corps de Lazare est déjà corrompu, car il y a quatre jours qu'il est dans le sépulchre (Joan., II, 59).

Dieu, qui a tiré les beautés de la nature du sein du néant, les lumières de la vérité de l'ignorance des apôtres, et la force de l'Eglise de la faiblesse et du sang des martyrs, Dieu tire aujourd'hui la vie du sein de la mort, et les preuves de notre foi des arguments de l'infidélité même. La mort de Lazare était une épreuve dont les Juifs se servaient pour détruire la divinité de Jésus-Christ. Ce grand

prophète, disaient-ils par moquerie, qui a pu faire voir les aveugles, ne pouvait-il pas empêcher ses amis de mourir : en second lieu, cette mort entretenait, ce semble, les saducéens dans leur erreur, et leur persuadait que la résurrection des morts était impossible : enfin tout le monde avait lieu de douter si celui qui ne ressuscitait pas le corps de son ami pouvait ressusciter les âmes des pécheurs et de ses ennemis même ; mais les Pères nous apprennent que la résurrection de Lazare établit ces trois points essentiels de notre foi. La divinité de Jésus-Christ, la résurrection de nos corps, la rémission de nos péchés sont des vérités indubitables dont Lazare ressuscité peut lui seul être la preuve ; et l'on peut dire avec saint Ambroise (*De Fide resurr.*), que, dans sa personne, Jésus-Christ a ressuscité la foi de tous les siècles et de tous les hommes : *Fidem omnium suscitavit.*

N'attendez pas, Messieurs, que je m'engage à remplir toutes ces grandes idées que je vous donne de mon évangile. Je n'ai ni des infidèles à combattre pour les convaincre de la divinité de Jésus-Christ par un miracle qui la vérifie, ni des épicuriens à désabuser, pour les persuader de la vérité de la résurrection par un exemple qui l'établit ; mais j'ai peut-être bien des pécheurs endurcis à convertir par la triste représentation de leur état, et c'est ce que je veux entreprendre. Je me renferme donc dans le sépulcre de Lazare, et considérant d'un côté la misère de son état, et de l'autre la difficulté d'en sortir, je dis que les pécheurs d'habitude ne sont pas moins à plaindre que lui. Toutes les misères de la mort dans un pécheur invétéré, c'est mon premier point : tous les obstacles à la vie dans un pécheur endurci, c'est le second. Mais pour tirer ce Lazare du sépulcre, il faut qu'une Marie, plus puissante que Madeleine, s'intéresse pour lui : il n'y a que vous, Vierge sainte, et c'est aussi de vous que nous attendons la grâce vivifiante du Saint-Esprit, qui descendit en vous au salut de l'ange. *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

Comme tous les péchés ne sont pas égaux, contre l'erreur des stoïciens et Jovinien après eux, les degrés de la misère du pécheur sont différents, selon que son cœur est plus ou moins corrompu. C'est ce que saint Augustin nous a merveilleusement exprimé par les différents états de ces trois morts fameux que Jésus-Christ ressuscita. Tout péché donne la mort à l'âme, dit ce Père ; mais il arrive quelquefois que celui que vous commettez n'est que dans la pensée ; l'idée du mal vous frappe, elle vous délecte, vous y consentez, et ce consentement vous donne la mort ; mais cette mort n'est qu'au dedans de vous, Messieurs, parce que l'action du corps n'a pas encore fait éclore les résolutions du cœur, et pour lors une seule parole de Jésus-Christ peut vous retirer de cet état. La fille du prince de la synagogue ressuscitée au dedans de la maison de son père en est un exemple : *Puella, tibi dico, surge.*

Si du consentement au mal vous passez à l'exécution, votre mort paraît au dehors, les actes extérieurs de votre péché sont comme les cérémonies de vos funérailles, la cupidité vous conduit avec pompe dans le tombeau : cependant vous pouvez encore rencontrer Jésus-Christ avant que d'y descendre, comme le fils de la veuve de Naïm, et votre cœur n'étant pas tout à fait corrompu, il ne faudra qu'un de ses atouchements pour vous ressusciter : *Tetigit loculum.*

Mais si, de l'acte du péché, vous êtes tombé dans l'habitude, et que, par les degrés différents de votre iniquité, vous soyez descendu dans le fond du sépulcre, corrompu au dehors par l'abus et la dépravation de tous vos sens, dévoré au dedans par les vers des mauvais desseins que vous nourrissez sans cesse, vous voilà dans l'état de Lazare, environné comme lui de toutes les horreurs et de toutes les misères de la mort : *Jam factet.* Or le premier degré de la misère de Lazare, c'est la puanteur de son cadavre : la caverne où il est enseveli en est infectée ; pour peu qu'on lui donne de jour, l'air des environs en est corrompu ; tous ceux qui le respirent sont en danger de respirer avec lui la défaillance ou la mort : en un mot, Lazare dans le sépulcre est l'horreur de ceux mêmes dont il fut les délices pendant sa vie, personne n'est à l'épreuve de l'infection qu'il exhale, et ses propres sœurs craignent de s'en approcher : *Quatriduanus est, jam factet.*

Qui le croirait, Messieurs, qu'un homme vivant pût tomber dans ce même état, et que répandant ainsi partout une odeur de mort, son nom, ses paroles, ses actions et ses regards même dussent être pour tous ceux qui l'approchent, ou un objet d'horreur, ou une source de corruption ? Tel est cependant l'état d'un pécheur d'habitude, dit le grand saint Augustin. Car soit que son péché soit public et qu'il ait joint l'impudence à l'iniquité, soit qu'il garde encore tous les ménagements de la prudence humaine pour dérober ses crimes aux yeux des hommes, ne se trahit-il pas toujours par la mauvaise odeur de sa vie, lorsqu'il persiste longtemps dans le péché ?

S'il est public, la mauvaise réputation qu'il se fait n'est-elle pas comme une puanteur insupportable qui se répand partout et qui, le rendant odieux aux bons et méprisable aux méchants mêmes, le fait craindre aux uns comme l'ennemi de leur innocence, et aux autres comme le rival de leurs crimes et de leurs mauvais desseins : *Incipit habere pessimam famam tamquam odorem teterrimum.*

Qu'est-ce donc, à votre avis, Messieurs, que cet avare déclaré qui, depuis tant d'années, insatiable dans ses acquisitions, cruel dans ses usures, inexorable dans ses prétentions injustes, insensible aux besoins des pauvres dans son abondance, riche dans ses coffres, et pauvre partout ailleurs, passe pour un monstre de la république dans l'esprit de tous ceux qui le connaissent, et se voit réduit à être la fable des riches et l'horreur des pauvres : qu'est-ce, dis-je, qu'un homme en-

durci de la sorte dans son péché, et honteusement diffamé dans son honneur, sinon un Lazare infect et corrompu dans le sépulcre de son avarice, duquel on ne veut plus approcher : *Incipit habere pessimam famam tamquam odorem teterrimum.*

Qu'est-ce que cette fille mondaine qui, sourde à la voix des prédicateurs et rebelle aux avis de ses parents mécontents, est ensevelie depuis si longtemps dans les ténèbres et dans les engagements du monde, et passe aujourd'hui pour suspecte dans ses familiarités, scandaleuse dans sa vanité, ou tout au moins pour hypocrite dans sa vertu trompeuse : qu'est-ce qu'une fille ainsi privée du trésor de sa réputation par l'habitude de ses galanteries et de sa vie trop libre, sinon l'opprobre de sa famille et l'ohjet de notre aversion : *Incipit habere pessimam famam tamquam odorem teterrimum.*

Mais quand le péché d'habitude serait secret, et que, caché sous les fausses apparences de la vertu, il éviterait la honte d'un scandale public, qu'en pensez-vous, Messieurs, peut-il être longtemps sans se faire connaître ? De ce fond de corruption, caché dans un cœur, ne s'élève-t-il pas toujours quelques vapeurs malignes qui en découvrent les sentiments ? Cet impudique artificieux qui couvre ses intrigues avec tant d'adresse, qui sait donner à ses visites dangereuses les fausses couleurs de l'honnêteté, et surprendre l'estime des hommes par une conduite qui ne mérite que leur mépris, ne se trahit-il pas de temps en temps lui-même par la licence de ses regards échappés, par la bassesse de ses inclinations corrompues, par l'indécence de ses paroles honteuses qui s'échappent quelquefois du fond de son cœur, par je ne sais quel air contagieux qui sort de toutes ses actions, et qui rend sinon son crime public, au moins sa vertu suspecte ? En un mot, un mort de quatre jours peut-il être sans infection, et un pécheur d'habitude sans quelque mauvaise odeur dans le monde ? *Quotidianus est, jam fœtet.*

2. Encore serait-il heureux si sa misère se bornait à ce premier effet de son péché ! Mais tel que vous voyez Lazare dans notre évangile accablé sous la pierre qui ferme son sépulcre sans en ressentir le poids, tel je vois ce cœur endurci insensible au calme funeste qu'a formé son habitude, tranquille dans ses dérèglements, inaccessible à nos lumières, impénétrable à nos menaces, et malheureusement content dans son malheur même. Tant il est vrai, s'écrie saint Bernard, qu'il n'est rien que la coutume n'adoucesse (*De Consid.*, lib. I, c. 2). Le péché qui vous semblait insupportable dans les commencements vous devient moins fâcheux par l'usage, la familiarité vous en ôte l'horreur, le temps qui augmente les autres maux semble diminuer celui-ci, les remords se dissipent, le plaisir succède, et vous aimez enfin, comme votre bonheur, telle passion que vous regardiez autrefois comme votre supplice. Voilà, dit ce Père, comme on s'endurcit : *Ita paulatim in cordis duritiam itur.*

Telle qui se faisait autrefois un scrupule de donner le nécessaire à la nature, accorde aujourd'hui toutes choses à la sensualité. Elle craignait, au commencement du carême, d'excéder tant soit peu dans ses repas, mais, dans la suite, elle s'est permis quelques adoucissements, elle s'est écoutée sur tous ses petits besoins, et c'est maintenant un jeu pour elle de rompre le jeûne et de violer l'abstinence. Un marchand a commencé son négoce sur le plus beau plan du monde ; ne point régler ses profits sur sa cupidité, ne point surprendre la simplicité des autres, ne point relever le prix de ses marchandises par les couleurs du mensonge, entretenir sa famille d'un gain médiocre et légitime, c'étaient les belles règles qu'il s'était prescrites ; mais sa fortune ne venait pas assez vite, il a fallu se permettre des gains excessifs pour l'avancer, la duplicité a paru nécessaire, sa fourberie indispensable, l'infidélité légère, et c'est maintenant un avare endurci à qui tout profit paraît légitime : *Ita paulatim in cordis duritiam itur.*

Endurcissement terrible, ton plus funeste effet, c'est de détourner les yeux de Dieu de dessus un pécheur, et de lui faire oublier sa misère ! Car n'est-ce pas ce qui nous est marqué dans l'Évangile, où Jésus-Christ, après avoir vu les larmes de Madeleine, après avoir frémi de douleur et s'être troublé lui-même, demande avec empressement où est le sépulcre de Lazare. *Ubi posuistis eum ?* Quoi ! Seigneur, demande là-dessus saint Augustin, vous avez connu le moment de sa mort, et vous ignorez le lieu de son sépulcre ? Quel mystère est-ce là, chrétiens ? Ah ! dit ce grand docteur, c'est qu'un pécheur enseveli dans l'habitude du péché n'est plus digne des regards de Dieu, ou du moins s'il le connaît encore pour le punir, il ne le connaît plus de cette heureuse connaissance qui fait les prédestinés ; et si les larmes de Marthe et de Madeleine, si les suffrages de l'Église et des saints ne le fléchissent pour ce malheureux, il lui déclarera bientôt dans son jugement redoutable qu'il ne le connaît pas, *nescio vos* ; et s'adressant alors à tous ceux qui auront contribué à son péché, il leur demandera compte de son âme : *Ubi posuistis eum ?*

Dames du monde, qui, par vos immodesties scandaleuses et par vos complaisances criminelles, avez allumé des flammes impures dans le cœur de ce jeune homme, et qui, nourrissant sa passion par des regards favorables et des conversations trop libres, l'avez engagé dans une habitude honteuse, dont il ne reviendra jamais, rendez-moi compte de son âme et de sa chasteté : *Ubi posuistis eum ?* Parents ambitieux, qui, pour élever vos enfants leur avez procuré des emplois d'ingrats où le péché leur est devenu comme nécessaire, où les occasions commodes de s'enrichir du bien d'autrui les ont aveuglés, où les mauvais exemples les ont corrompus jusqu'à l'endurcissement, rendez-moi compte de leur âme et de leur salut : *Ubi posuistis eum ?* Je les avais mis dans la lumière par la

grâce du baptême, et vous les avez nourris dans les ténèbres ; je les avais revêtus d'innocence et d'humilité, et vous les avez élevés dans l'orgueil ; je les avais mis à la porte du paradis, et vous les avez précipités dans l'enfer, rendez-moi compte de leur âme, dit saint Grégoire : *Ego virum in paradiso posui quem vos posuistis in sepulcro*. Mais achevons d'apprendre à connaître la misère des endurcis, pour l'éviter.

3. L'aveuglement est le dernier degré de leur malheur. Lazare, les yeux bandés et environné des ténèbres de la mort dans le fond de son sépulcre, est moins incapable de voir la lumière du soleil, qu'un cœur endurci de recevoir celle de la vérité. Car qu'il s'observe un peu, ce pécheur invétéré, tout ce qui devrait l'éclairer ne sert-il pas à l'aveugler davantage ? S'il regarde la miséricorde de Dieu, n'est-ce pas pour en présumer, pour se flatter que son sein sera toujours ouvert pour lui, que sans user ses plus beaux jours par une pénitence laborieuse, quelqu'une de ces tristes années ou de ces moments de rebut dont le monde ne veut plus suffira pour se convertir, et qu'il sera temps de vivre pour Dieu quand il faudra mourir au monde : *Cum occideret eos, querebant eum*. S'il regarde sa justice, ne lui ôte-t-elle pas tous les rayons d'espérance qui lui restaient encore, et au lieu de se relever par une crainte salutaire de l'enfer, ne s'enfoncé-t-il pas davantage dans son péché par le désespoir d'en sortir ? Quelle apparence, dit-il, que je puisse obtenir grâce après tant de désordres, et si je suis perdu sans ressource, pourquoi ne me pas abandonner au torrent de mes passions, pourquoi ne pas goûter toutes les douceurs de la vie, puisqu'après cela je n'ai que des malheurs à prétendre : *Cur non faciam quidquid libet etsi non licet* ? Enfin, de quelque manière que Dieu traite ce cœur endurci, sa conduite est toujours pour lui une source d'aveuglement. S'il le traite en juge, et qu'il le frappe de quelques maladies violentes pour réprimer le débordement de ses voluptés, ce n'est pas à son sens la main de Dieu qui le châtie, mais l'ordre de la nature qui le réduit en cet état : et quand il regarderait ses maux comme la peine de ses péchés, il se souvient qu'on lui a dit cent fois que les pénitences faites au lit de la mort, et par une espèce de violence, sont suspectes : et de ce qu'on lui disait autrefois pour l'animer à se convertir de bonne heure, il en abuse alors pour ne se point convertir du tout. Si au contraire Dieu le traite en père, et que pour le gagner il le flatte par des prospérités continuës ; si, bien loin de lui arracher par des disgrâces tous ces biens qui sont le fruit de ses concussions ou de ses usures, il permet qu'il en jouisse dans une pleine tranquillité, ne regarde-t-il pas sa bonne fortune comme la preuve de son innocence et la justification de ses péchés ? Ne se dit-il pas en secret, que Dieu, qui fait prospérer ses desseins, ne les condamne pas ? Ainsi, au lieu de penser à réparer ses injustices, ne se confirme-t-il

pas dans le dessein d'en commettre de nouvelles ?

Mais si rien ne peut te retirer de ton aveuglement, pécheur d'habitude, apprends au moins de saint Bernard combien il est horrible ! Ce malheureux, dit ce Père (*Tract. de Grad. hum.*, c. 21), voyant que ses crimes demeurent impunis par un jugement terrible de Dieu, réitère tous les jours l'usage des plaisirs dont il a fait l'expérience. Sa concupiscence se ranimant de plus en plus, et sa raison assoupie se trouvant enchaînée par la coutume, il est entraîné dans l'abîme par la tyrannie de ses passions. De sorte qu'en-seveli dans les ténèbres de ses désirs charnels, insensible aux mouvements et de la crainte, et de l'amour, il ose dire, dans son cœur, qu'il n'y a point de Dieu pour le punir : *Dixit*, etc. Alors tout ce qui lui plaît lui est permis, il n'empêche plus que ses yeux, ses mains, son esprit ne soient les instruments honteux du péché : et comme le juste, après avoir passé par tous les degrés de la vertu, court sans peine au ciel sur les ailes de ses pures affections, l'impie, tout au contraire, après avoir passé par tous les degrés du péché, se précipite doucement dans l'enfer sur le penchant de sa mauvaise habitude. L'un est emporté par les flammes de la charité qui l'embrase, et l'autre par le feu de la concupiscence qui l'entraîne. L'un fait le bien sans peine, et c'est un effet de son amour ; l'autre commet le mal sans remords, et c'est un effet de sa cupidité : *Illum alacrem charitas, hunc proclivem cupiditas facit*. Ils sont tous deux sans crainte : l'un, parce qu'il est dans une charité parfaite ; l'autre, parce qu'il est dans une malice consommée. Tous deux en sûreté : le juste par raison, et l'impie par aveuglement : *Illi veritas, huic cœcitas dat securitatem*. Ah ! Messieurs, que le premier est heureux dans sa vertu ; mais que le second est à plaindre dans le tombeau de son endurcissement, puisqu'après y avoir trouvé toutes les misères de la mort, il y trouve encore tous les obstacles à la vie !

SECOND POINT.

Quelque fâcheux que fût l'état de Lazare, il était facile à Jésus-Christ de l'en tirer. Comme il agissait en Dieu, sa voix, qui s'était fait entendre au néant pour en faire sortir toutes les créatures, pouvait bien se faire obéir à la pourriture pour en retirer son ami. Aussi appelle-t-il sa mort un sommeil, parce que pour lui, réveiller un homme endormi et ressusciter un mort, c'était la même chose, dit saint Augustin. Cependant il veut que ce miracle paraisse accompagné de difficultés, pour nous découvrir, sous cette figure, les obstacles qui s'opposent à la conversion d'un pécheur endurci. Car les miracles de Jésus-Christ ont une langue capable de nous instruire, si nous la voulons bien écouter ; et s'ils sont le sujet de notre admiration, ils sont en même temps la règle de nos mœurs et de notre conduite : *Habent miracula, si intelligantur, linguam suam*.

1. Le premier obstacle que je trouve à la

résurrection de Lazare, c'est l'empressement avec lequel les apôtres tâchent de dissuader Jésus-Christ de retourner en Judée, où il était mort. Quoi! Seigneur, disent-ils dans les mouvements d'un amour indiscret, à peine êtes-vous sorti des mains des Juifs qui voulaient vous lapider, et vous allez encore vous exposer à leur fureur? Ils couvraient ainsi leur timidité naturelle du prétexte d'un zèle spécieux; et insensibles à l'état de ce pauvre mort, ils empêchaient leur Maître d'aller lui rendre la vie de peur de risquer la sienne. N'est-ce pas là, Messieurs, l'obstacle que les grands pécheurs trouvent avec plus de justice à leur conversion, lorsqu'ils demandent que Jésus-Christ retourne à eux par la réconciliation. Ses ministres, zélés pour sa gloire, ne se croient-ils pas obligés de l'arrêter, de suspendre les écoulements de sa grâce, de peur qu'on ne la profane; de refuser son sang aux pécheurs d'habitude, de peur qu'ils ne le répandent aussitôt, et de lui dire avec les apôtres: Quoi, Seigneur, nous vous laisserions retourner dans un lieu où l'on a voulu vous lapider, et rentrer dans un cœur où vous avez tant souffert d'outrages? *Nunc quærebant te lapidare, et iterum vadis illuc.* Pécheurs qu'on traite de la sorte, et qu'on laisse gémir quelque temps sous le poids de votre iniquité par le délai salutaire de l'absolution, je ne prétends pas ici flatter votre délicatesse sur ce point, ni condamner une conduite que les canons autorisent; mais je dis que cet obstacle, tout avantageux qu'il est, doit vous donner de l'horreur pour l'habitude du péché, puisque, si j'ose le dire, elle vous excommunie pour un temps et vous rend indignes de la participation du sang de Jésus-Christ. Et vous, dispensateurs de ce sang adorable, qui, zélés quelquefois par caprice plutôt que par raison, portez aussi la sévérité trop loin, et laissez pourrir les pécheurs dans leur sépulture, pendant que vous empêchez Jésus-Christ d'aller à leur secours, craignez qu'il ne vous condamne de timidité comme ses apôtres; tremblez et pour vous et pour lui, quand il faut absoudre un pécheur invétéré; mais aussi sachez que son âme est précieuse à Dieu, et qu'il faut quelquefois hasarder quelque chose pour la ressusciter, et dire comme saint Thomas au sujet du Lazare: *Eamus et nos, et moriamur cum eo.* Il est vrai qu'il y a quelque danger, et pour Jésus-Christ et pour nous; mais, après tout, celui qui est mort est son ami, il se corrompra tout à fait si nous n'allons à son secours; ne donnons pas tant à la justice de Dieu que nous n'accordions quelque chose à sa bonté, et s'il y a quelque faute à faire, péchons plutôt par miséricorde que par sévérité: *Eamus et nos, et moriamur.*

Le second obstacle à la résurrection de Lazare, c'est sa corruption. Pour revivre, il faut que toutes les parties de son corps soient dans cette première harmonie qui les unissait, et elle est déjà détruite, dit l'Évangile, *jam factet.* Il faut que ses pieds et ses mains reçoivent leur première agilité, et elles se

trouvent enchaînées, *ligatus pedes et manus.* Il faut enfin que sa bouche respire un air pur qui ranime son cœur et qui lui rende la vie, et le suaire dont son visage est couvert lui en ôte la liberté, *facies ejus sudario erat ligata.* Votre voix toute-puissante triompha de tous ces obstacles, mon Sauveur, et vous n'eûtes pas plutôt parlé qu'on vit ce mort sortir du sein de la pourriture; mais qu'il s'en faut que le pécheur endurci, qui a les mêmes difficultés que Lazare, ait la même docilité que lui!

Son cœur est corrompu; les pensées du monde ou des plaisirs dont il s'occupe sont comme les vers qui s'y forment et qui le rongent sans pitié. Toutes ses parties sont divisées les unes des autres par la multiplicité des péchés qui le partagent. La curiosité a corrompu ses yeux, les discours scandaleux qu'il a tenus ont corrompu sa langue, la sensualité a dépravé tous ses sens; et ce qu'il y a de plus funeste, c'est que la corruption de ce pécheur est sourde à la voix de Jésus-Christ. Car combien de fois a-t-il crié à cette personne du monde par les inspirations secrètes de sa grâce, de sortir de son sépulture, de rompre ces engagements, de se démêler de ces occasions dangereuses où elle se corrompt tous les jours? Cependant elle y languit encore, son cœur divisé et répandu dans les créatures ne peut plus réunir en Dieu tous ses désirs et tout son amour, et ses sens fascinés par les illusions du siècle ne peuvent revenir de leur corruption. Elle n'a des yeux que pour les spectacles, une langue que pour les médisances, des oreilles que pour les galanteries, un corps que pour le sommeil ou pour les délices, une âme que pour les desseins ambitieux. Toute sa vie s'est écoulée dans ce malheureux état, et ce Lazare, insensible à la voix de mon Sauveur, aime mieux sa corruption que la vie de la grâce où il l'appelle: *Lazare, veni foras.*

3. Il est vrai que le pécheur endurci, outre la corruption de son cœur, trouve dans son habitude une captivité fâcheuse qui lui ôte la liberté d'agir. Il a les mains et les pieds enchaînés, et pour avoir d'abord caché à un confesseur ses premiers engagements dans le péché, il en est devenu tout à fait esclave, dit saint Augustin après le prophète: *In laqueo quem absconderunt comprehensus est pes eorum;* ce pied, dit ce Père (*In psal. IX*), c'est son amour, qui, embarrassé dans les filets des créatures, ne peut plus le recourir à Dieu. S'il fait quelques efforts pour secouer ses chaînes, elles le déchirent, elles le tourmentent; et ce malheureux aime mieux les traîner sans peine, que de les rompre avec douleur. En vain Jésus-Christ ordonne-t-il à ses ministres de le délier comme Lazare pour lui rendre la liberté, *solvite eum,* il ne le peut souffrir, parce que ses chaînes étant entrées bien avant dans sa chair, comme celles de ces malheureux forçats qu'on ne peut voir sans pitié, elles sont devenues pour ainsi dire un partie de lui-même; on ne les peut plus toucher sans le blesser, il craint la main qui le déliyre comme une main ennemie, il

murmure de sa rigueur, et amoureux de ses liens que l'usage lui a rendus doux, et que l'éclat lui fait peut-être paraître précieux, ou il ne les quitte jamais, ou il les reprend un moment après les avoir quittés.

Vous le concevez donc, chrétiens, qu'il n'est rien de plus difficile que de se dégager de l'habitude qu'on a contractée; et c'est ce qui faisait peur au grand saint Cyprien (*Epist.* 1) avant sa conversion. Reconnaissez-vous, grands du monde, dans la peinture qu'il fait de lui-même : Comment est-il possible, se disait-il à soi-même, qu'on se défasse tout d'un coup de ce que la nature ou l'habitude ont tellement fortifié? Comment un homme accoutumé à la bonne chère apprendra-t-il tout d'un coup à devenir sobre? un orgueilleux nourri dans le luxe, à se vêtir simplement? un ambitieux élevé dans les honneurs, à se réduire à l'obscurité d'une vie privée? Ah! c'est une nécessité, ajoutait-il dans son désespoir, que ceux qui ont vécu si longtemps sous l'empire de leurs passions en soient toujours esclaves; il faut que la débauche les entraîne, que l'avarice les tourmente, que la vengeance les anime, que l'ambition les charme, que la volupté les précipite jusqu'au bout: désespérant ainsi de devenir meilleur, je me familiarisais avec mes vices, et je flattais mes passions comme des ennemis domestiques qu'il fallait contenter, puisque je ne les pouvais vaincre: *Desperatione meliorum malis meis veluti jam propriis et vernaculis adfavebam.*

Mais enfin, Messieurs, animez-vous par cet exemple: ce saint homme rompit ses liens, tous les engagements du monde ne le purent arrêter dans son sépulcre, et malgré toutes ses habitudes, après avoir sacrifié son ambition par l'humilité, ses inclinations sensuelles par la pénitence, son propre esprit par la foi, il consumma son sacrifice par le martyre. Tant il est vrai que rien n'est impossible à la grâce de Jésus-Christ, et que les pécheurs les plus endurcis ne doivent jamais désespérer.

Mais aussi pour ne les point flatter, qu'ils s'attendent à souffrir de furieux combats dans leur conversion. Car dans tous les péchés qui ne font que passer, les tentations nous viennent du dehors, dit saint Augustin (*In psal.* LXXIV), et nous n'avons que des ennemis étrangers à combattre; le démon, les mauvais exemples, les objets dangereux sont bientôt vaincus; mais dans les péchés d'habitude, comme la source du mal est dans notre cœur et dans la pente qu'il a prise, il faut nous combattre nous-mêmes, et c'est là que la guerre est plus difficile et la victoire plus rare. Votre vie passée s'élève alors contre la vie nouvelle que vous voulez embrasser; la beauté de la vertu qui commence à vous plaire vous attire vers le ciel, mais le poids de votre ancienne corruption vous rabat vers la terre, et vous vous sentez divisés contre vous-mêmes: *Novitatis gaudio suspenderis, vetustatis onere prægravaris.* Votre esprit s'assujettit à la loi de Dieu, et votre chair est encore sujette à la loi du péché.

L'un vous emporte, et l'autre vous arrête. Et pourquoi Dieu permet-il ce combat, Messieurs? pourquoi ne vous guérit-il pas tout d'un coup? Il veut que vous sentiez le poids de vos habitudes, et que vous compreniez que qui ne veut pas avoir la paix avec lui, aura infailliblement la guerre avec soi-même: *Ut ipse sibi sit bellum, qui pacem noluit habere cum Deo.* Il veut, dit ailleurs le même Père, qu'une âme criminelle souffre longtemps les remords de sa conscience, qu'elle soit longtemps aux prises avec ses habitudes, obligée de s'écrier souvent avec le prophète: Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand me ferez-vous soupirer? et il le veut afin qu'elle estime davantage la santé qui lui aura beaucoup coûté, et qu'elle ne s'expose pas si facilement à la perdre: *Quis non intelligat animam luctantem cum moribus suis? quod enim facile sanatur non multum cavetur.*

Pécheurs qui gémissiez sous le poids de vos habitudes, il est difficile d'en sortir; ne vous laissez jamais de combattre, mais tout est possible à la grâce; ne désespérez jamais de vaincre. Et vous, chrétiens, qui n'y êtes pas encore engagés, craignez cet état comme le plus funeste où puisse tomber une âme chrétienne. Combattez de bonne heure vos passions naissantes; écrasez les enfants de Babylone contre la pierre, comme parle l'Écriture, de peur qu'ils ne croissent et qu'ils ne vous ensevelissent eux-mêmes sous la pierre de l'endurcissement, où l'on éprouve toutes les misères de la mort, où l'on ressent tous les obstacles à la vie, non-seulement de la grâce, mais de la gloire, pour laquelle vous devez soupirer, et que je vous soubaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Du sacrifice de la messe.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas (Joan., VIII, 46)?

Ce que l'âme est au corps, la vérité l'est à l'âme. Elle est sa forme, sa lumière, sa vie, et comme le corps meurt lorsque l'âme s'en sépare, l'âme meurt en quelque sorte elle-même lorsque la vérité l'abandonne. Aussi naissons-nous avec une inclination naturelle pour la vérité comme pour la vie; nous la cherchons, nous l'admirons, nous l'aimons tant qu'elle flatte notre orgueil et nos sens; mais dès lors qu'elle condamne nos passions, ou qu'elle humilie notre esprit, nous affectons d'en douter et de la combattre.

Telle est la conduite des Juifs à l'égard de Jésus-Christ. Il leur explique tantôt la vérité de sa doctrine pour être la règle de leurs mœurs, tantôt la vérité de ses mystères pour être l'objet de leur foi; mais parce que sa doctrine combat leurs passions, et que ses mystères humilient leur esprit, ils se révoltent contre l'un et l'autre, et s'attirent ce triste reproche de la bouche de Jésus-Christ: Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

Loin de nous, Messieurs, cette incrédu-

lité funeste des Juifs. Aimons la vérité, puisque nous sommes nés pour elle et nourris dans le sein d'une Eglise que Jésus-Christ en a faite la dépositaire : reconnaissons que tout ce qu'elle nous propose de sa part est vérité ; soit que, comme des enfants encore faibles, elle nous nourrisse du lait de sa parole, dit Saint Augustin, soit que, comme à des hommes parfaits, elle nous communique le pain solide de ses mystères. reconnaissons surtout la vérité qu'elle possède seule, *Hanc sola tu habes et in lacte tuo, et in pane tuo*. Mais surtout aux approches de la communion pascale, réveillons notre foi, croyons la vérité des saints mystères auxquels nous devons participer, imitons la vérité du sacrifice sur lequel nous devons nous immoler, adorons la vérité du sacrement sous lequel Jésus-Christ a voulu se cacher, et qu'il ne puisse pas nous reprocher comme aux Juifs, que notre froideur fait assez connaître que nous doutons de la vérité de son corps et de son sang quand il nous en assure : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Comme la matière est vaste et importante, permettez, s'il vous plaît, Messieurs, que réservant pour un autre discours la vérité du sacrement de l'Eucharistie, je me borne à vous la faire voir aujourd'hui comme sacrifice. Sacrifice véritable, où Jésus-Christ est la victime immolée, c'est mon premier point : Sacrifice parfait, où Jésus-Christ est immolé dans tout ce qu'il a de plus cher, c'est le second, et tout ce que je dois vous expliquer d'une manière morale et sensible, vous apprenant partout à vous immoler sur le sacrifice de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre. Car malheur à moi si je pense plus à vous plaire qu'à vous instruire, et si, par les affectations d'une éloquence vaine, j'affaiblis la vérité de nos saints mystères ! C'est la vertu de l'Esprit-Saint qui les opère, c'est elle seule qui doit me fournir des paroles pour les expliquer. Demandons-les, s'il vous plaît, par Marie, en lui disant avec l'ange, *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Si la religion consiste à reconnaître la souveraineté de Dieu par l'anéantissement de la créature, il ne peut y avoir de vraie religion sans sacrifice. Celle des Juifs encore imparfaite en offrait une infinité, pour suppléer par la multitude de ses oblations figuratives à la vérité de la victime qui lui manquait ; et pour parler le langage de saint Augustin (*De Civit. Dei, Lib. X, c. 20*), comme on exprime une même pensée par plusieurs expressions différentes pour la mieux faire entendre, ils exprimaient notre adorable sacrifice par la variété de ceux qu'ils offraient pour le rendre plus recommandable quand il viendrait à paraître, et dans le sang de tant de victimes on n'en cherchait qu'une seule : *In multis quærebatur una*. Elle nous était réservée, cette hostie digne de Dieu, et nous l'avons reçue par l'Incarnation du Verbe dont la fin principale était de donner à l'homme une victime sainte qui pût remplir le vide des sacrifices anciens. Jésus-Christ ne nous

l'apprend-il pas lui-même, lorsqu'entrant au monde, il adresse ces belles paroles à son Père : Vous avez rejeté, Seigneur, les oblations et les holocaustes des Juifs, leurs sacrifices charnels honoraient mal un Dieu qui veut être adoré en esprit en vérité ; mais vous m'avez fait un corps qui sera jusqu'à la fin des siècles une victime digne de vous. *Corpus autem aptasti mihi*.

Je dis jusqu'à la fin des siècles : car ce n'était pas assez, victime adorable, que vous eussiez été choisie et marquée dans votre circoncision, consacrée par votre présentation au temple, séparée du monde par une retraite de trente années, immolée sur le Calvaire, reçue de Dieu en odeur de suavité dans votre ascension ; ce n'était pas assez, qu'après votre mort vous continuassiez de vous offrir vous-même d'une manière invisible dans le sanctuaire du ciel, où vous étiez entré par votre propre sang en qualité de prêtre et d'holocauste éternel, comme parle l'Apôtre : il fallait à des hommes charnels un sacrifice visible, à des âmes coupables une victime de propitiation, à des esclaves délivrés une hostie d'action de grâces, à des adorateurs zélés un holocauste saint qu'ils pussent offrir sans cesse ; en un mot, à des pécheurs obligés de se sacrifier eux-mêmes un Dieu victime qui leur en donnât tous les jours l'exemple, et nous trouvons tous ces avantages dans le sacrifice de l'Eucharistie.

Sacrifice véritable, puisqu'il est le même, selon les Pères, que celui de la croix : car nous n'immolons pas une hostie différente. Il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, dit saint Ambroise, et ce seul Jésus-Christ n'a qu'un corps, et ce corps est une victime suffisante pour tous les lieux, pour tous les temps, pour tous les besoins des hommes : *Unus ubique est Christus, et hic plenus, et illic plenus, unum corpus* (*Ambr., in cap. X Epist. ad Hebr.*). Victime mille fois plus excellente que toutes celles qu'on offrait depuis le commencement du monde, puisqu'elles en tiraient toute leur vertu : victime d'autant plus capable d'honorer Dieu, qu'elle anéantit devant lui une personne égale à la sienne, lorsque, docile à la parole d'un homme, elle descend du ciel pour s'immoler entre ses mains ; car Jésus-Christ est véritablement immolé sous les apparences du pain par la force de la parole qui le consacre. Il est vrai qu'il ne meurt pas, parce qu'il ne peut mourir qu'une fois, dit l'Apôtre, mais du moins ne retrace-t-il pas à nos yeux une image fidèle de sa mort ? Son sang ne coule pas de ses veines comme sur la croix, mais ne coule-t-il pas dans nos calices sous l'apparence du vin qui nous le représente séparé de son corps ? Ce sang n'est pas répandu par la main des bourreaux, mais n'est-il pas souvent profané par l'impiété des pécheurs ? Le corps n'est pas séparé de l'esprit sur l'autel comme sur le Calvaire, mais des bouches profanes ne reçoivent-elles pas la chair qui ne sert de rien sans participer à l'esprit qui vivifie ? Enfin, Jésus-Christ n'expire pas

entre les mains du prêtre, mais ne meurt-il pas bientôt dans le cœur de l'impie qui lui sert de tombeau ? Donc son sacrifice est véritable, puisque sa mort naturelle en est toujours l'exemplaire, et qu'une mort spirituelle en est souvent la fin.

Voulez-vous participer à ce sacrifice, chrétiens ? l'Eglise vous l'ordonne, la piété vous le demande, vos propres besoins vous y conviennent, le Père éternel qui vous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils vous y oblige ; sacrifiez-vous avec lui : mais sacrifiez-vous véritablement comme lui, non pas par les apparences d'une piété trompeuse qui suspende vos passions au lieu de les immoler, mais par une pénitence sincère qui fasse, et de votre corps, et de votre esprit, une hostie vivante, comme parle l'Apôtre : car pour être digne de participer au sacrifice de Jésus-Christ par la communion pascale, il faut s'être immolé soi-même par la pénitence, qui est, et la préparation, et le fruit de l'Eucharistie. La pénitence est la préparation à l'Eucharistie. Il faut être victime pour recevoir un Dieu victime, joindre notre sacrifice à son sacrifice, et mourir véritablement à soi-même pour célébrer la mémoire de sa mort. N'est-ce pas à ce dessein que l'Eglise nous y dispose par un jeûne de quarante jours ? La sainte table n'est-elle pas le prix de nos mortifications, dit saint Ambroise (*De Elia et Jejun.*, c. 10) ? Ce banquet divin ne s'achète-t-il pas par la faim et les épuisements que l'on souffre ? La soif et la privation des délices n'est-elle pas récompensée de ce calice qui nous enivre par un oubli parfait des choses de la terre ? En un mot, l'Eucharistie ne nous est-elle pas proposée à la fin du carême comme la couronne au bout de la carrière pour nous animer ? *Hoc jejunium Domini Pascha concludit* : donc quiconque n'a pas couru ne mérite pas d'être admis à la couronne ; quiconque n'a pas jeûné par délicatesse ou sans des dispenses légitimes n'a pas droit à la communion pascale ; quiconque ne s'est pas sacrifié avec Jésus-Christ est indigne de participer au sacrifice de Jésus-Christ. Loin des autels ces impénitents qui passent le carême dans les plaisirs d'une vie sensuelle, qui accordent une piété superficielle avec l'entêtement d'un jeu continuel, qui s'approchent d'un Dieu immolé avec des passions encore toutes vivantes !

Et ce n'est pas assez, Messieurs, que la pénitence précède la communion, il faut qu'elle la suive et qu'elle en soit le fruit. Le jeûne finit avec le carême ; mais, quand on a participé au sacrifice du Seigneur, l'esprit de sacrifice ne doit jamais finir. Dans l'ordre de la nature nous contractons les qualités des aliments dont nous sommes nourris, des hommes allaités de sang sont sanguinaires ; et dans l'ordre de la grâce, des chrétiens nourris d'un Dieu victime doivent recevoir de lui l'esprit de victime. Témoin ces premiers chrétiens de l'Eglise naissante, qui recevaient avec l'Eucharistie l'esprit et la force du martyre ; ils souffraient ce qu'ils mangeaient, dit

excellamment saint Augustin. Jésus-Christ en leur donnant sa chair leur communiquait le désir de sa passion, et fortifiés par le sang du redoutable sacrifice, ils ne pensaient plus qu'à se sacrifier. C'est véritablement se nourrir de Jésus-Christ que d'imiter ainsi Jésus-Christ, ajoute ce Père : *Talia passi qualia manducaverunt... ille saturatur qui imitatur* (*Aug.*, in psal. XXI). Mais de qui parle ici saint Augustin, et à qui parlai-je moi-même ? Il parle de ces âmes humbles qui apportent à l'autel un cœur détaché de toutes choses, un cœur vide des vanités de la terre, un cœur disposé à entrer dans l'esprit du sacrifice de Jésus-Christ, à en recevoir toutes les impressions, ce qui fait dire au prophète qu'il les remplit et qu'il les rassasie, en sorte qu'après lui ils ne désirent plus rien ici-bas : *Edent pauperes et saturabuntur*. Mais à qui parlai-je moi-même ? à des pécheurs qui, toujours altérés des délices de la terre, n'ont ni ardeur, ni empressément pour nos saints mystères, qui croient pouvoir participer au sacrifice sans jamais entrer dans l'esprit de sacrifice, et célébrer la mémoire d'un Dieu mort, avec un attachement prodigieux pour les plaisirs et pour la vie. Aussi m'apprenez-vous, grand prophète, qu'ils mangent le corps du Seigneur, qu'ils l'adorent même avec les humbles, mais vous ne dites pas qu'ils en soient nourris comme eux : *Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ*. Et cependant à quoi sert d'adorer la victime ou de la recevoir, si l'on ne s'en nourrit pas, et l'on ne s'en nourrit pas quand on ne l'imite jamais : *Ille saturatur qui imitatur*.

Imitez donc ce que vous recevez, Messieurs, et ne vous flattez pas qu'après la communion pascale vous soyez quittes de vous mortifier et de vous contraindre, que vous puissiez alors vous relâcher dans votre zèle, rendre à vos passions leur première liberté, et permettre à la cupidité tous les plaisirs dont vous l'avez privée. Le jeûne de la bouche finira, mais le jeûne du cœur doit être éternel ; l'abstinence qui mortifie le corps peut cesser, mais la tempérance qui règle les passions ne doit finir qu'avec notre vie, et quand on s'est nourri d'un Dieu immolé sur l'autel, l'on entre dans l'engagement de s'immoler toujours soi-même. Je ne dis pas, Messieurs, qu'après vos communions vous soyez obligés de courir au martyre (grâces au ciel votre foi n'a plus de persécution à craindre), mais la paix dont vous jouissez vous ôte-t-elle la gloire d'être victimes de votre religion ? Vos passions ne sont-elles pas vos tyrans ? Combattez, résistez, triompez, immolez au pied de l'autel de Jésus-Christ ce ressentiment secret qui vous anime à la vengeance, cette ambition vive qui vous domine, cet attachement criminel à des spectacles, à des jeux, à des voluptés qui vous damnent ; cette envie maligne qui vous fait trouver votre supplice dans la prospérité des autres, immolez-la aux pieds de l'autel de Jésus-Christ ; vos passions sont les victimes qu'il vous demande, et leur sacrifice doit être le fruit d'une communion où vous rece-

vrez un Dieu sacrifié, mais sacrifié dans tout ce qu'il est et dans tout ce qu'il a de plus cher

SECOND POINT.

Comme la souveraineté de Dieu est unique et infinie, le sacrifice par lequel on l'honore doit avoir deux qualités pour être parfait; il doit être sans partage dans son oblation pour honorer l'unité de Dieu, et sans bornes dans son prix et dans sa durée pour honorer son infinité. L'homme toujours partagé dans sa religion, inconstant dans son zèle, et borné dans ses perfections ne pouvait trouver dans lui-même un tel sacrifice, il en était réduit à le figurer; tantôt honorant l'unité de Dieu par les holocaustes, où le feu consumait toute la victime, pour marquer que l'homme se doit uniquement à lui, tantôt adorant son infinité par la multitude des sacrifices réitérés, et tâchant de suppléer par leur nombre au prix et à l'étendue qu'ils n'avaient pas; tout cela n'était que figure, dit l'apôtre saint Paul. Mais, ô homme mille fois heureux! ce sacrifice parfait que tu n'as trouvé ni dans toi-même, ni dans le sang des victimes, tu le trouves en Jésus-Christ, il s'immole sur l'autel dans tout ce qu'il est, rien n'échappe à l'intégrité de son sacrifice, rien ne manque à son prix et à son étendue. Voilà, Messieurs, votre modèle; fasse le ciel que ce ne soit pas votre condamnation!

1. Jésus-Christ, quoiqu'infini dans ses perfections, peut, ce me semble, se renfermer tout entier sous deux attributs principaux, sa gloire par laquelle il est égal à son Père, sa puissance par laquelle il domine sur toutes les créatures, et je vois ces deux grands attributs sacrifiés dans l'Eucharistie pour nous instruire ou nous condamner. Jésus-Christ comme Dieu n'a rien de plus cher que sa gloire, c'est l'apanage de sa naissance éternelle: par elle il est l'image de son Père, le caractère de sa substance, l'admiration des anges, l'espérance des hommes; et cependant il la sacrifie cette gloire dans le sacrement de nos autels. Celui qui est engendré dans la splendeur des saints se cache sous des éléments grossiers; celui qui dans le ciel habite une lumière inaccessible aux anges, n'est environné que de ténèbres aux yeux des hommes; celui devant lequel les séraphins se voilent les yeux, est lui-même voilé devant des pécheurs, et ne pouvant une seconde fois sacrifier sa vie pour eux, il sacrifie du moins sa gloire; la splendeur des saints est dans l'obscurité, la parole du Père est dans le silence, l'héritier de toutes les nations se réduit à la solitude; en un mot, celui qui fait briller les rois sur le trône, s'éclipse et s'anéantit sur l'autel.

Que pensez-vous, Messieurs, d'un tel sacrifice, vous qui, possédés du désir de la gloire, en connaissez si bien le prix, et savez mieux que personne ce qu'il en coûte pour la sacrifier; prêts à tout entreprendre pour l'acquérir, charmés d'en jouir quand vous l'avez acquise, résolus de sacrifier votre vie même pour la conserver? Quelle sensibilité pour les affronts qui vous la ravissent,

quelle horreur des humiliations qui l'éclipsent, quel désespoir dans les disgrâces qui vous l'enlèvent, quelle émulation contre ceux qui vous la disputent par leur esprit, leur magnificence ou leur valeur? Cependant qu'est-ce que cette fausse gloire qu'on craint si fort de sacrifier? Un éclair passager, qui s'évanouit au moment qu'on le voit briller; un météore fatal, qui se forme souvent du sang et des larmes des peuples comme des vapeurs de la terre; un fantôme lumineux, qui ne subsiste que dans l'imagination d'autrui; un bruit confus, qui s'élève de la bouche des flatteurs qui nous applaudissent; un nom qui, malgré tous nos soins, porte à la postérité le souvenir de nos défauts comme de nos vertus; telle est, dis-je, la fausse gloire dont on est si jaloux et qu'on ne peut sacrifier ni à son repos, ni à sa religion, pendant qu'un Dieu vient sur l'autel sacrifier la sienne pour nous. Car c'est pour nous, Messieurs, que Jésus-Christ se réduit à cet état d'humiliation et d'obscurité dans nos saints mystères. Il faut qu'il s'accommode à notre faiblesse, s'il veut que nous participions à sa force; et qu'il descende de sa gloire, s'il veut être notre nourriture et notre vie. Oui, Seigneur, vous le voulez, mais faible comme je suis, je ne puis vous aller chercher dans le sein de votre Père, au milieu de cette gloire qui vous environne, vous ne pouvez être la nourriture que des anges: au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu; voilà le pain dont ils vivent, et quel homme pourrait s'élever jusque-là, dit saint Augustin? Mais le Verbe s'est fait chair, et cette chair s'est cachée dans l'Eucharistie sous des éléments proportionnés à ma faiblesse, voilà le lait dont il nourrit ses enfants pour les préparer à cette nourriture lumineuse et solide: *Lacte te nutrit ut pane pascat* (Aug., tract. III in Epist. Joan.). Car nous ne changerons pas de nourriture en changeant d'état: élevés dans le ciel au rang des anges nous y vivrons comme eux d'un Dieu glorieux; mais rampant encore sur la terre par le poids de la concupiscence et dans les humiliations du péché, nous ne pouvons vivre que d'un Dieu humilié, et c'est pour cela qu'il se dépouille de sa gloire sur l'autel pour se proportionner à notre état, et nous conduire par l'obscurité de la foi à la lumière de la vérité, dit saint Augustin: *Lac nostrum Christus humilis, cibus noster Christus aequalis Patri* (Ibid.).

Or, Messieurs, quelles dispositions demande de vous le sacrifice d'un Dieu humilié? l'anéantissement et l'humilité. Il sacrifie sa gloire pour se proportionner à vous, sacrifiez la vôtre pour vous conformer à lui: jetez comme les vieillards de l'Apocalypse, vos sceptres et vos couronnes, c'est-à-dire les marques de vos dignités, devant le trône de l'Agneau, oubliez vos titres, vos distinctions, vos qualités, regardez-vous devant lui comme un peu de cendre et de poussière qu'un soufle peut dissiper. Loin d'un Dieu pauvre, ce faste excessif qu'on porte jus-

qu'au pied des autels. Loin d'un Dieu confondu avec les pécheurs ces marques de distinction qu'on affecte jusque dans le sanctuaire. Loin d'un Dieu qui descend de son trône, cet empressement de s'élever aux dignités. Loin d'un Dieu solitaire et caché, cette passion qu'on a de se produire et de se faire connaître : car la vertu secrète de ce grand mystère, c'est l'humilité, dit saint Augustin (*In psal. XXXIII*) : il faut être humble pour y participer. Être distingué par votre naissance, par vos charges, par vos alliances, c'est la matière de votre sacrifice : être formés et nourris du sang de Jésus-Christ, c'est la seule gloire qu'il vous est permis d'aimer : *Quid manducetis, quid bibatis, digne cogitate* (*Id., in psal. XXXII*). Mais, hélas ! après mille communions l'on ne soupire encore que pour une fausse gloire, on participe sans cesse au sacrifice de l'humilité, et l'on ne devient jamais humble, toujours également délicats sur le point d'honneur, toujours également possédés de désirs ambitieux, toujours également entêtés de son rang, de sa qualité, de ses vertus ; trop heureux si l'orgueil qui devrait être sacrifié au pied des autels ne s'y nourrit pas du sang même de Jésus-Christ, et si une fausse piété ne vient pas chercher la gloire dans l'usage d'un sacrement qui ne doit inspirer que l'humilité. Profitez mieux, Messieurs, du sacrifice que Jésus-Christ fait de sa gloire ; profitez de celui qu'il fait encore de sa puissance.

2. Elle est immense, vous le savez. Tout l'univers est son empire, toutes les nations son héritage, tous les hommes sont ses sujets. Il est roi par le privilège de sa naissance, il l'est par le droit de ses conquêtes et par le prix de son sang, ce qui fait dire à l'Apôtre, que nous ne sommes pas à nous, mais à Jésus-Christ qui nous a achetés si cher, *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno*. Cependant cet empire si juste, cette puissance si étendue, il la veut sacrifier sur l'autel pour honorer la souveraineté infinie de son Père ; il le veut et il le fait. Car voyez celui qui donne la loi à toutes les créatures la recevoir de ses ministres, descendre du ciel à la voix d'un homme, obéir tous les jours aux paroles qu'il a une fois dictées, donner des bornes à son immensité, et renfermer sous un espace de quatre doigts celui que le ciel et la terre ne contient pas. Or, comment honorer cette puissance sacrifiée ? Sacrifions la nôtre avec lui, rendons-nous petits pour entrer dans son royaume, et donnons des bornes à notre cupidité, comme il en donne à sa grandeur. Je dis à notre cupidité, Messieurs : car pour être dignes du sacrifice de Jésus-Christ humilié, il n'est pas nécessaire d'abandonner ses biens, ses dignités, sa fortune ; il suffit de s'en détacher : c'est le sacrifice du cœur qu'il vous demande, et les grands en sont capables comme les petits, dit saint Augustin (*In psal. CXXXI*). Car, comme on voit souvent des pauvres orgueilleux dans leur misère, on trouve aussi des riches humbles dans leur abondance et

dans leur prospérité, qui au milieu de l'éclat qui les environne savent s'humilier sous la main de Dieu, n'user de leur puissance que pour sa gloire, s'appuyer sur lui plutôt que sur leurs richesses, les communiquer avec joie, les perdre sans regret, se faire par leurs charités un trésor de bonnes œuvres, comme parle l'Apôtre (*I Tim., VI*), et bâtir sur ce fondement solide l'édifice de leur salut, pour arriver à la vie éternelle. Voilà ce que j'appelle sacrifier sa puissance avec Jésus-Christ, et mériter d'être du nombre de ces pauvres, c'est-à-dire, de ces cœurs détachés, qui sont dignes de ce pain céleste qui est Dieu même, dit saint Augustin après le prophète : *Pauperes ejus saturabo panibus.... Deus ipse panis est* (*Aug., loc. cit.*)

Mais qu'il en est peu qui, par ce détachement parfait, se préparent à recevoir la grandeur sacrifiée ! On s'approche d'un Dieu renfermé sous une hostie, avec des désirs ambitieux de s'étendre, s'il était possible, par toute la terre. Un espace de quatre doigts suffit à Jésus-Christ, pour nous apprendre qu'il est avantageux d'en occuper peu dans le monde, et de vastes héritages, des provinces, des royaumes ne nous suffisent pas ! Peu contents de ce que nous possédons, nous ne pensons qu'à nous étendre aux dépens des autres, qu'à joindre dignités à dignités, bénéfices à bénéfices, possessions à possessions, et qu'à faire trembler nos voisins à la vue de notre cupidité comme d'un incendie prochain qui les menace. En un mot, nous vivons d'un Dieu pauvre, et nous pensons qu'à devenir grands, dit saint Augustin : *Manducantes pauperem dedignantur esse pauperes*. De là les vexations, les inimitiés, les procès qui troublent les familles, de là quelquefois les guerres qui désolent les états, de là presque toujours le renversement soudain de ces fortunes bâties contre les desseins de Dieu, et l'anéantissement forcé de ces cœurs ambitieux que les bornes de la justice et de la charité n'ont pu retenir. Quoi de plus opposé à l'immensité d'un Dieu resserrée dans l'Eucharistie que ces débordements de notre cupidité ! Sacrifions-la, Messieurs, pour participer à son sacrifice, resserrons-nous dans les limites de notre condition et de notre fortune ; plus d'empressement pour des grandeurs fragiles, plus d'avidité pour des biens superflus, plus d'entreprises pour étendre une puissance que Jésus-Christ sacrifie.

Je me trompe, Messieurs, Jésus-Christ est grand et immense dans l'Eucharistie même : s'il empêche sa puissance d'éclater à nos yeux, parce qu'il est victime, il la conserve toujours, parce qu'il est Dieu ; s'il est sacrifié sur l'autel sous des éléments limités, il l'est dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, il le sera jusqu'à la consommation des siècles, et son sacrifice sera infini dans sa durée comme dans son prix pour honorer la grandeur infinie de son Père. Or, le grand saint Augustin m'apprend que pour recevoir un Dieu immense, il faut avoir quelque sorte d'immensité soi-même, resserrer les bornes de la cupidité, étendre

celles de la charité, et s'écrier avec ce Père : La maison de mon âme est trop bornée pour vous recevoir, ô mon Dieu, c'est à vous à la dilater; elle tombe en ruine sous l'effort des passions qui l'attaquent, c'est à vous à la soutenir; elle blesse vos yeux par l'horreur des vices secrets qui la déshonorent, c'est à vous à la purifier : *Angusta est domus anime meæ, dilatetur abs te (Confess., lib. 1, c. 5)*. Et comment cette âme peut-elle s'étendre pour être capable d'un Dieu infini, demande saint Bernard? elle est spirituelle, et les esprits ne croissent pas. Ah! la charité doit faire son étendue. Elle ne peut s'étendre dans la quantité de sa substance, mais elle peut croître dans la capacité de son amour et de sa vertu. Eh! quoi de plus grand qu'un cœur où la charité règne? il réunit tout dans son sein, amis, ennemis, Dieu même : il embrasse tout, il suffit à tout : *Latitudo ejus dilectio ejus*. Etendez-vous donc par la charité, chrétiens, aimez pour participer au sacrifice de l'amour. Que votre cœur s'ouvre pour les pauvres afin de les soulager : car quel droit avons-nous au pain du ciel si nous refusons à nos frères le pain de la terre? Que ce cœur s'ouvre pour vos ennemis, afin de les embrasser : si vous les aimez, approchez-vous en toute assurance, Jésus-Christ vous pardonne, parce que vous pardonnez, et son corps est pour vous un pain de vie, et non pas un poison mortel, dit saint Augustin : *Accede, panis est, non venenum (Tract. XXVI in Joan.)*. Mais si vous n'aimez qu'en apparence, si vos réconciliations ne sont que feinte et qu'artifice, n'attendez point de pardon, puisque vous n'en accordez pas : c'est votre juge que vous recevez, et non pas votre Père. Pour participer à son corps, il faut être de son corps; pour être de son corps, il faut vivre dans l'union de ses membres; pour vivre dans l'union de ses membres, il faut être tous animés du même esprit, qui est la charité : donc point d'inimitiés quand on s'approche d'un sacrifice de paix; point de divisions lorsqu'on vit d'un même pain, à une même table, dans une même maison, sous un même chef, un même père, un même roi, qui est Jésus-Christ, dit saint Chrysostome après l'Apôtre : *Omnes unum corpus sumus, qui de uno pane participamus (Chrys., homil. 33 in c. IX Matth.)* Enfin que votre cœur s'ouvre pour Jésus-Christ même, qu'il le désire, qu'il soupire après lui, puisqu'on n'est digne de lui qu'autant qu'on l'aime. Eh! quel motif plus puissant pour l'aimer que de le voir se sacrifier dans tout ce qu'il est, pour vous engager à imiter son sacrifice, et pour vous procurer dans le ciel, et la puissance, et la gloire qu'il sacrifie sur l'autel, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA
PASSION.

De la perfection du chrétien.

Quæretis me, et non invenietis.

Vous me cherchez, et vous ne me trouverez pas (Joan., VII, 34).

Quoiqu'il soit toujours temps de se donner à Jésus-Christ, il est pourtant dangereux de ne pas commencer de bonne heure; et lorsqu'on a commencé de bonne heure, il est encore plus dangereux de ne pas persévérer jusqu'au bout. Les Juifs que Jésus-Christ réprouve aujourd'hui étaient tombés dans ces deux défauts. Les uns après avoir négligé les prophéties qui l'annonçaient, rejeté ses grâces, méprisé sa naissance, combattu ses miracles, passé trente ans entiers dans l'aveuglement, et employé à le persécuter tout ce temps qui leur était donné pour le connaître, se dontent enfin qu'il est prophète et qu'il pourrait bien être le Messie : *Alii dicebant : Hic est Christus* : mais leurs cœurs nourris dans l'incrédulité, et prévenus d'envie ne peuvent plus s'attacher à lui, parce qu'ils ont commencé trop tard : *Quæretis me, et non invenietis*.

Les autres, charmés des miracles de Jésus-Christ, et touchés de sa doctrine, se déclarent hautement pour lui; le peuple se divise sur son sujet, dit l'Evangile, et les archers envoyés pour le prendre le respectent eux-mêmes : *Numquam sic locutus est homo*; mais ils ne sont pas fermes dans leurs bons dessein, les menaces des scribes et des pharisiens les ébranlent, et après avoir connu Jésus-Christ, ils ne persévèrent pas à l'honorer; aujourd'hui ils jettent leurs habits sous ses pieds par respect, demain ils enfoncent une couronne d'épines sur sa tête par envie; tantôt ils crient : Vive le fils de David, et tantôt ils demandent qu'on le fasse mourir; toujours également indignes de posséder Jésus-Christ, soit qu'ils le cherchent avec trop de négligence, soit qu'ils l'abandonnent avec trop de légèreté : *Quæretis me, et non invenietis*.

Profitions de leurs fautes, Messieurs, cherchons Jésus-Christ mieux qu'ils ne l'ont cherché; attachons-nous à lui de bonne heure, attachons-nous-y pour toujours. Car n'embrasser la vertu que par dégoût du monde, c'est amour-propre; retourner au monde par dégoût de la vertu, c'est légèreté; mais chercher Dieu sans délai, le chercher sans retour, c'est le comble de la perfection chrétienne. Ainsi, pécheurs endurcis qui différez toujours de vous donner à Dieu, dévots inconstants qui ne vous y donnez que pour un temps et par des motifs qui passent, vous ne le trouverez jamais, et c'est à vous que s'adressent ces paroles dans mon Evangile : *Quæretis me, et non invenietis*. Cherchez donc Jésus-Christ avec promptitude, c'est mon premier point : Cherchez-le avec persévérance, c'est le second. Marie qui se consacra à Dieu de bonne heure, et qui s'y consacra pour toujours, vous obtiendra la grâce d'en faire de même, si nous l'en conjurons avec les paroles d'un ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

C'était une loi inviolable parmi les Juifs, de consacrer à Dieu les prémices de toutes choses; lui dérober les premières produc-

tions de la nature, ou les faire servir à des usages profanes, c'eût été se rendre digne de la dernière peine. Aussi était-il juste, dit saint Ambroise, que Dieu fût reconnu par-là pour auteur de la nature qu'il réparait tous les ans, et que toutes les créatures retournassent par cette première portion d'elles-mêmes à celui qui les faisait ainsi renaitre. *Primitiæ reparatæ quædam liba nature.*

La figure a passé, Messieurs, mais la vérité subsiste toujours : nous ne sommes plus esclaves de la lettre qui tue, mais nous sommes sujets à l'esprit qui vivifie. Dieu ne demande plus les prémices de vos blés, de vos troupeaux ou de vos familles mêmes : ces tributs grossiers d'un peuple charnel ne conviennent pas à ceux qui adorent en esprit et en vérité, et j'ose dire après le prophète, que Dieu serait peu digne de notre culte s'il n'était indépendant de nos biens : *Dixi, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Mais après tout il y a des prémices spirituelles qui lui sont dues, les premiers retours de notre raison, les premiers mouvements de notre cœur, les premières années de notre vie doivent être pour Dieu ; et c'est un grand péché dans les enfants mêmes, dit saint Thomas, d'aimer quelque chose avant lui, de ne pas tourner vers ce centre les premières affections d'une âme qui sort de ses mains, et de laisser perdre un seul moment dans la boue des créatures cette pure source d'amour qui ne doit couler que pour lui.

Vous connaîtés le premier, divin Sauveur, cette obligation essentielle qu'ont tous les hommes de se donner de bonne heure à Dieu ; et c'est pour vous en acquitter que je vous entends adresser ces belles paroles au Père éternel en entrant au monde : Tous les sacrifices charnels, toutes les oblations sensibles qu'on vous fait ne vous plaisent pas, ô mon Dieu ; ces victimes qu'un feu matériel consume ne sont pas ce que vous cherchez ; mais vous m'avez fait un corps digne d'être immolé pour vous, vous m'avez fait un cœur capable de vous aimer, je vous offre les premiers mouvements de l'un et de l'autre, et je reconnais que la première de mes obligations c'est de faire votre sainte volonté, et de la faire dès les premiers moments de ma vie : *In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Voilà, Messieurs, les seimens que vous devez inspirer à vos enfants. Voilà ceux que vous devez suivre vous-mêmes, jeunes âmes qui m'écoutez, en vous donnant de bonne heure à Dieu. Car le beau spectacle de voir une âme encore innocente se retourner vers son Dieu, donner à la solide piété un âge destiné aux amusements du siècle, et commencer de s'immoler presque aussitôt que de vivre ! Le beau spectacle encore une fois de voir ces âmes pures qui se consacrent à Dieu dans leur jeunesse, préférer la grâce à la nature, mourir au monde avant que d'avoir vécu pour lui, s'en separer par une retraite avancée avant que de s'y être répandues par une longue dissipation, faire de leurs membres

des armes de justice avant qu'ils aient pu servir à l'iniquité, comme parle l'Apôtre, en un mot, chercher promptement Jésus-Christ avant toute autre chose !

Mais que cette promptitude est rare dans nos conversions ! Soit que la faiblesse de l'âge nous arrête, que le poids de la concupiscence nous retarde, ou que la mauvaise éducation nous corrompe, nous ne pensons jamais assez tôt à chercher Dieu ! Pendant les premières années de notre vie, notre esprit enveloppé dans la matière, éclipsé sous ces épaisses ténèbres qui naissent avec nous, dit le Saint-Esprit, esclave des sens qui ne peuvent encore agir, notre esprit ne peut s'occuper de celui qui l'a formé : et quand je pense à ce premier âge que j'ai passé dans l'oubli de Dieu, je rougis aussi bien que saint Augustin de le regarder comme une partie de ma vie : *Hanc ætatem piget annumerare vitam meam.* Cependant nous ne sortons de l'aveuglement de l'enfance que pour entrer dans celui de la cupidité, à peine nos yeux sont-ils ouverts à la lumière du soleil, qu'ils se ferment à celle de la grâce, les ténèbres des passions succèdent à celles de l'ignorance, nous ne cessons de méconnaître Dieu que pour commencer à le combattre, et notre cœur naturellement corrompu, courant avec joie de créature en créature, leur donne presque toujours les prémices de son amour. Et plutôt à Dieu, Messieurs, que je ne pusse attribuer ces malheurs qu'à la nature, et qu'obligé de pleurer les ténèbres héréditaires d'Adam, je ne les visse pas fortifiées par une mauvaise éducation ! Mais, hélas ! les parents sont les premiers à nous éloigner de Dieu : partisans de la concupiscence qu'ils devraient combattre dans leurs enfants, ennemis de la vertu qu'ils leur devraient inspirer, ils les flattent dans leurs défauts, ils les autorisent dans leurs passions, et bien loin de leur apprendre à chercher de bonne heure Jésus-Christ, ils les en éloignent pour toujours ; comme s'ils perdaient ceux de leurs enfants qu'ils donnent à Dieu, comme si le vrai moyen de s'immortaliser en eux n'était pas de leur apprendre à vivre et à mourir pour lui !

Mais à mourir de bonne heure, Messieurs : car quand on ne se donne que bien tard à Dieu, et que nourri dans l'air du monde l'on a longtemps suivi ses maximes, traîné ses chaînes, et goûté ses plaisirs, l'on a sans cesse à combattre, on les préventions de son esprit, ou les attachements de son cœur, ou les passions de sa chair. Et de là naissent ces trois grandes tentations qu'on trouve dans les voies de Dieu, selon saint Augustin, l'erreur qui nous empêche de connaître ses volontés, le dégoût qui nous les fait mépriser, la faiblesse qui ne nous permet pas de les suivre : *Prima tentatio est erroris, secunda difficultatis, tertia fastidii.* Mais lorsque de bonne heure l'on se dévot à la vertu, l'on a toujours un esprit docile à la vérité, un cœur ouvert à la charité, un corps capable de la pénitence. Développons, s'il vous plaît, ces belles idées.

1. Je dis que quiconque se convertit trop tard, trouve dans son propre esprit un grand ennemi à combattre. Je vous en prends à témoin, hommes du siècle, qui, revenus des égarements de la jeunesse dont vous rougissez peut-être aujourd'hui, tâchez de consacrer à Dieu les tristes restes d'une vie usée dans le désordre, et de soumettre aux vérités de la religion un esprit imbu des illusions de la vanité. Combien de peine à croire ce que vous avez longtemps combattu, combien de doutes à dissiper, de fausses préventions à vaincre, de maximes pernicieuses à surmonter; en un mot, combien de nuages s'élèvent encore de ce fond d'infidélité où l'on a longtemps vécu? Accoutumés à tout donner à la raison, avec quelle peine défère-t-on à l'autorité? Habités à juger des règles de l'Évangile, avec quelle répugnance souffre-t-on que ces mêmes règles nous jugent? Érigés en maîtres de la prudence humaine, avec quelle honte se soumet-on à la simplicité de Jésus-Christ, dit saint Augustin? *Pudet ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi*. Un ambitieux touché de Dieu veut-il se défaire de ces vains projets qui l'ont occupé toute sa vie, n'a-t-il pas tous les jours à combattre ces faux principes d'honneur qui entretenaient sa passion? Une dame du monde pénétrée de ses égarements et de son luxe veut-elle rabaisser l'essor de sa vanité, et se réduire enfin au pied de la modestie chrétienne, n'est-elle pas arrêtée par les bienséances et les respects humains sur lesquels elle s'est toujours conduite? Celui-ci, frappé de la nécessité de travailler à son salut, s'est-il dégagé des amusements du siècle pour chercher Dieu dans la retraite, l'idée des plaisirs, qu'il regarda toujours comme innocents ou nécessaires, ne vient-elle pas le troubler dans sa solitude, et l'ébranler dans sa vertu? Tant il est vrai que l'esprit de l'homme est un grand obstacle à son salut, s'il n'est soumis de bonne heure à la vérité, s'il ne se retranche dès son enfance dans le sein de la vertu, et si, pour être capable de s'élever à Dieu, il ne nourrit les ailes de sa charité naissante du lait d'une foi saine, comme parle saint Augustin : *Alas charitatis alimento sanæ fidei nutrent* (*Confess.*, lib. IV, c. 16).

Souvenez-vous donc, Messieurs, et pour vous, et pour vos enfants, qu'il est important de chercher Dieu avant que le monde ait corrompu votre jugement, de familiariser votre esprit avec ses lumières, de soumettre votre raison naissante à ses vérités éternelles, et de resserrer dans les bornes de la foi les premières saillies de ces raisonnements humains qui vous emportent. C'est par là qu'exempt des égarements de la jeunesse, libres de tant d'erreurs qui nous sont comme naturelles, dégagés des fausses maximes que les enfants sucent avec le lait de leur mère, l'on devient docile à l'esprit de Dieu, l'on ne trouve rien de rigoureux dans ce qu'il impose, rien d'injuste dans ce qu'il ordonne, rien d'impossible dans ce qu'il veut. Mais une soumission si rare n'est pas l'ouvrage

d'un jour, c'est l'effet d'une longue étude de docilité, une âme qui n'est pas soumise de bonne heure ne l'est jamais parfaitement, la foi n'est jamais vive si la raison n'a toujours été sacrifiée; et dans l'ordre ordinaire, l'esprit qui s'est une fois prêté aux erreurs du monde se révolte aisément contre la vérité.

2. J'ajoute encore qu'un cœur une fois esclave de la cupidité s'ouvre difficilement à la charité. Que c'est un présent digne de Dieu, Messieurs, qu'un cœur nouvellement sorti de ses mains, un cœur qui ne s'est point encore ouvert aux créatures, un cœur qui, tout recueilli dans lui-même, n'a rien contracté de la corruption du siècle, un cœur enfin où les premiers traits de la grâce ne soient obscuris par aucunes impressions du péché, où l'image récente du Créateur n'ait rien perdu de son éclat dans le commerce du monde, et dont les premières affections coulent toutes pures dans le sein de Dieu! Ah! ce cœur innocent qui le cherche avant toute autre chose, libre de ces attachements indignes qui nous partagent dans nos conversions tardives, ne sent ni contre-poids qui l'arrête, ni chaînes qui l'affaiblissent, ni passions qui le divisent, ni dégoûts qui le ralentissent dans l'amour de son Dieu. Eh! qui pourrait dire aussi avec quelle facilité la charité l'embrase, avec quelle étendue la grâce y opère? N'y trouvant point de vices à combattre, elle n'y laisse point de perfections à désirer; comme sa force n'a point d'obstacles, ses effets n'ont point de bornes; ce cœur innocent court sans peine de vertus en vertus, il fuit le mal sans violence, il pratique le bien sans combats: et semblable à ces ruisseaux qui suivent sans contrainte la pente que la nature leur a donnée pour s'aller perdre dans la mer, il suit sans répugnance la douce inclination qui le porte dans le sein de Dieu.

Mais où le trouver ce cœur ouvert et docile à la grâce? Ce ne sera pas parmi vous, pécheurs, qui différez toujours de vous donner à Dieu, qui, plus occupés de votre fortune que de votre salut, remettez, comme saint Augustin, votre conversion après votre établissement; vous promettez de servir Dieu quand vous aurez servi le monde, de modérer votre ambition quand vous serez arrivés aux honneurs qu'elle désire, et d'éteindre vos passions quand vous les aurez satisfaites. Il n'est pas temps de nous convertir, dit-on comme ce grand saint dans son aveuglement, notre fortune est avancée, nous avons des amis puissants, nous pouvons prétendre aux premiers honneurs par leur crédit, travaillons pour le monde jusqu'à ce qu'il nous ait récompensés, et puis nous bornerons tous nos soins à l'étude de la vertu, qui ne sera pas incompatible avec les plaisirs et le bonheur dont nous jouirons : *Et ille erit modus cupiditatis* (*Confess.*, lib. IV, c. 11). Ah! vous n'y prenez pas garde, Messieurs, votre cœur, longtemps dominé par la cupidité, ne s'ouvrira qu'avec peine aux ardeurs de la charité, ne suivra qu'à regret les impressions de

la grâce! Liés, comme Augustin, par cette chaîne de fer que l'habitude aura formée, vous serez entraînés par les passions que vous differez de vaincre; vos bons desirs seront étouffés par vos mauvaises inclinations, et toujours combattus par des sentiments contraires, l'on vous verra passer votre vie à suivre le vice et à désirer la vertu. Heureux ceux qui la pratiquent de bonne heure! Leur cœur est docile à la grâce, parce qu'il ne fut jamais esclave de la cupidité; tout leur plaît, tout les charme, rien ne leur coûte dans les voies de Dieu. Ils trouvent plus de douceur à obéir que les autres à commander, plus de satisfaction dans leur médiocrité que les autres dans leur abondance, plus de joie solide dans leurs mortifications que les autres dans leurs plaisirs; enfin cette heureuse habitude qu'ils ont contractée leur rend le bien aussi facile que le péché l'est au reste des hommes.

3. Cependant ce serait peu pour trouver Dieu d'avoir et l'esprit libre des fantômes du monde, et le cœur délogé de ses attachements, l'on pourrait encore trouver dans sa propre chair un dangereux obstacle à la vertu. Mais lorsque sevré des délices du siècle l'on s'est nourri de bonne heure d'austérités et de larmes, ah! le corps est docile aux travaux de la pénitence; et toujours assez fort pour exécuter ce qu'un zèle généreux inspire, il fait de soi-même une hostie vivante agréable aux yeux de Dieu, comme parle l'Apôtre. Oui, Messieurs, dans ces saintes maisons où la pénitence bannie du monde s'est retranchée comme dans son fort, le corps d'un saint religieux, accoutumé dès la jeunesse à porter le joug du Seigneur, n'en ressent plus le poids; tous ces exercices laborieux dont les noms seuls nous effrayent n'ont que des charmes pour lui. Il trouve son repos dans le travail, ses délices dans l'abstinence, sa force dans les veilles, sa joie dans les mortifications. Il n'a plus ni dégoûts à vaincre, ni passions à réprimer. Une bouche toujours réglée par la tempérance ne se plaint jamais de la frugalité; des yeux toujours fermés aux spectacles profanes ne trouvent rien d'affreux dans la solitude; des oreilles accoutumées au silence de la retraite ne s'ouvrent qu'à regret au tumulte du monde; en un mot, un corps qui ne connut jamais, ni mollesse, ni sensualité, n'a pas de peine à s'élever au-dessus des plaisirs du siècle, auxquels rien ne l'attache, parce qu'il est nourri dans la pratique des préceptes de l'Évangile, selon la belle pensée de saint Augustin : *Nutrit nobis pennas de præceptis suis, et jam erigimus eas sine visco* (In psal. CXXXVIII).

Mais vous, pécheurs, qui, après une longue habitude de dérèglements, tâchez quelque fois de passer du sein des plaisirs à celui de la pénitence, quels obstacles ne trouvez-vous pas dans votre propre chair? Faut-il expier ses excès par les jeûnes indispensables du carême, sa sensualité vous emporte? Faut-il réparer vos visites criminelles, ou vos curiosités profanes par la visite des prisons ou des hôpitaux, sa délicatesse se sou-

lève? Faut-il vaincre par la prière les langueurs d'un sommeil excessif, sa pesanteur vous abat? Faut-il enfin noyer ses passions violentes dans ses larmes et dans son sang, sa sensibilité ne le permet pas? Malheureuse condition des hommes charnels, d'avoir un corps toujours capable de pécher et toujours incapable de faire pénitence; de vivre en des irrésolutions continuelles, tantôt portés à la pénitence par la vue de leurs péchés, tantôt retenus dans leurs péchés par l'horreur de la pénitence. Prévenez ces malheurs, Messieurs, et pour vous, et pour tous ceux qui vous touchent; apprenez-leur à porter le joug du Seigneur dès leur jeunesse, à écraser les enfants de Babylone contre la pierre de la pénitence avant qu'ils se soient fortifiés dans le péché, et à chercher Jésus-Christ sans délai, afin que rien ne les empêche de le trouver. Mais il faut encore le chercher sans inconstance et sans retour.

SECOND POINT.

L'inconstance est le caractère propre de l'homme pécheur. Depuis qu'il est une fois sorti de Dieu, il est mécontent partout, parce qu'il n'est plus où il doit être. Mais ce qui me surprend, c'est que, lorsqu'il a cherché Dieu par la pénitence, il n'y trouve plus ce premier repos qui l'attachait à lui; et pendant que le reste des créatures se reposent dans leur centre, il est changeant et inquiet jusque dans le sien. Semblable à ce malheureux lunatique de l'Évangile, dont l'esprit, sujet à des révolutions fâcheuses, n'était jamais fixe dans le même état, il passe sans cesse d'une extrémité à l'autre; tantôt attaché à Dieu par des saillies de ferveur, tantôt séparé de lui par une froideur invincible; toujours errant d'objet en objet, toujours également à plaindre, soit qu'il s'abandonne à des ferveurs irrégulières, soit qu'il tombe dans une froideur mortelle : *Sæpe cadit in ignem et crebro in aquam* (Matth. XVII).

Cependant, Messieurs, c'est un oracle de Jésus-Christ qu'on ne se sauve que par la persévérance, qu'il faut qu'un chrétien se donne à Dieu pour toujours, qu'il ne se lasse jamais de le chercher, et que, marchant d'un pas ferme dans les voies du ciel, il meure dans l'esprit de sacrifice comme il a commencé d'y vivre. Et n'est-ce pas ce qui nous était admirablement figuré par cette loi mystérieuse qui ordonnait qu'un même feu consumât les deux extrémités de la victime; c'est-à-dire, qu'on cherchât Dieu avec autant de ferveur à la fin qu'au commencement de sa vie : *Cauda hostiæ capiti jungatur* (Levit.). Heureuse l'âme qui persévère de la sorte, et qu'une grâce forte attache pour toujours à son Dieu! Je la vois en quelque manière transformée en lui, incapable de changement, affermie contre les révolutions du siècle, établie dans une égalité qui ne se dément jamais, et revêtue d'une espèce d'éternité qui la tient toujours immobile au milieu des événements de cette vie, dit saint Bernard : *Vindicans tibi perennis quodammodo incommutabilitatis statum* (Serm. XXI in Cant.).

Mais où la trouver cette âme constante qui n'abandonne jamais Jésus-Christ? Sera-ce dans les cloîtres, où vous confinez quelquefois vos enfants dès leurs plus tendres années? Il est vrai que dans cet âge innocent ils sont à Dieu par une heureuse impuissance de l'offenser, ils méprisent le monde par une heureuse incapacité de le connaître, ils négligent les biens et les plaisirs par une insensibilité nécessaire; mais que leur enfance se passe, qu'ils commencent à voir plus distinctement ce qu'ils ont quitté, ne les voit-on pas, ébranlés dans leurs bons dessein, mécontents de leur état, coupables de ces lâches retours que saint Bernard appelle des apostasies spirituelles, reprendre au moins d'affection ce qu'ils ont quitté par légèreté; rendre au monde par la dissipation des cœurs que la violence des parents lui avait peut-être ravis, se dédommager des humiliations qu'ils ont embrassées par la vanité qu'ils tirent encore de leur naissance; et déchirés toute leur vie par des remords sensibles, faire pénitence de leur pénitence même?

Trouvera-t-on dans le monde plus de persévérance et de fermeté dans le bien? Hélas! on n'y voit que de ces âmes inconstantes qui ne s'y soutiennent jamais longtemps, qui après avoir porté quelque temps le joug du Seigneur reprennent honteusement celui du démon, commencent par l'esprit et finissent par la chair, comme parle l'Apôtre, cherchent aujourd'hui Dieu et recherchent demain le monde; rendant ainsi leur vie semblable à ces ouvrages interrompus, où on laisse achever aux araignées ce que l'or et la soie avaient si richement commencé. Ah! les vrais chrétiens n'en usent pas de même. Quand ils se sont une fois donnés à Dieu, ils sont à lui pour toujours; ils le servent également dans tous les états et dans tous les emplois, ils ne changent point de religion en changeant de fortune; humbles pour lui quand la vertu le demande, grands pour lui seul quand la providence l'ordonne, toujours convaincus que les vrais fidèles doivent s'oublier eux-mêmes et chercher Dieu partout. Mais pour vous, mondains, ne trouverez-vous pas dans tous les états des obstacles à le servir; chagrins dans l'humiliation, orgueilleux dans la grandeur, impatient dans les maladies, insolents dans la santé, avides dans la pauvreté, prodigues dans l'abondance, oisifs dans la vie privée, dissipés ou infatigables dans les charges publiques, partout esclaves, ou de l'amour-propre qui vous aveugle, ou de l'intérêt qui vous séduit.

1. Car reconnaissons-le de bonne foi, ce sont là les deux motifs ordinaires de nos conversions mêmes; l'amour-propre en est le principe, l'intérêt en est la fin, et si elles passent si vite, c'est qu'elles sont rarement appuyées sur la charité qui ne passe jamais. Je dis, Messieurs, que plusieurs se donnent à Dieu par intérêt. Dans un siècle où le libertinage est odieux, le vice puni, l'impiété proscrite, la fortune en quelque façon d'intelligence avec la vertu, il faut pratiquer

l'une pour arriver à l'autre, faire servir la religion à la politique, l'humilité à l'ambition, le désintéressement aux richesses, le culte de Dieu à la faveur du prince; en un mot, il faut paraître homme de bien pour devenir puissant. C'est dans cette vue qu'on se donne à Dieu, qu'on affecte une réputation de probité et des airs de modération qui surprennent l'estime des hommes et qui attirent leurs bienfaits. Mais qu'arrive-t-il? Ceux qui ne sont saints que par intérêt ne le sont jamais longtemps: la même cupidité qui leur fait chercher Dieu les en détache bientôt; à la première occasion ils courent au plus utile et non pas au plus juste, ils font de leur fortune la règle de leur religion, aussi prêts à trahir Dieu par politique qu'à le servir par intérêt.

Loin de votre cœur, mes frères, ces vues basses et intéressées; lorsque vous cherchez Dieu, bornez toute votre ambition à le posséder seul, soit qu'il vous humilie par la pauvreté, qu'il vous exerce par les persécutions, qu'il vous afflige par les maladies, qu'il vous dépouille par des pertes imprévues, que rien ne soit capable de vous en détacher, toujours prêts à dire avec l'Apôtre: Je me suis attaché à vous, ô mon Dieu! ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les hommes, ni les humiliations, ni la grandeur ne me sépareront jamais de votre amour: *Certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque altitudo, neque profundum, poterit nos separare a charitate Dei* (Rom., VIII).

2. L'amour-propre par le motif duquel on cherche Dieu, est encore un grand obstacle à le posséder toujours; et ce motif est bien plus commun qu'on ne pense. Les uns, rebutés par les désagréments du monde et fatigués des chagrins inséparables d'une vie tumultueuse, se jettent dans la piété comme dans un port tranquille où l'âme toujours égale et contente d'elle-même n'a plus ni troubles à craindre, ni de tempêtes à essayer. Les autres, ennemis du travail, embrassent le sacerdoce ou la religion comme un état de repos, où déchargés des soins domestiques et du trouble des affaires, l'on se sauve dans un calme heureux et dans une pieuse oisiveté: quelques-uns enfin accablés de remords et de peines d'esprit, suites nécessaires du péché, ne se proposent d'abord dans la vertu que des suavités charmantes, se persuadent que Dieu n'a que des douceurs pour ceux qui le servent: et dans cette vue chacun ne veut être vertueux que pour éviter d'être misérable; mais ils n'y réussissent jamais. Quand on n'a cherché Dieu que par amour-propre, on est rarement content de lui. La douceur qu'on trouve d'abord à le contempler vous le fait aimer quelque temps; mais le penchant qu'on a à se satisfaire et à s'aimer soi-même vous fait bientôt retomber dans vos habitudes, et le goût du péché se réveille au premier dégoût de la vertu, dit saint Augustin: *Rapièbar ad te decore tuo, mox diripièbar abs te pondere meo*. Qu'il survienne un chagrin de la part de ceux qui sont au-dessus de vous, on s'abandonne à la tristesse; qu'on

ait des infirmités à souffrir, on se laisse aller aux murmures; qu'on ne trouve pas dans la vertu toutes les douceurs qu'on se promet-tait, on se laisse glacer à la tiédeur: contents de Dieu quand il nous flatte, mécon-tents de lui quand il nous exerce, victimes toujours prêtes à courir à l'autel tant qu'il n'est couvert que de fleurs, toujours tentées de le quitter quand le glaive y paraît et que le feu s'y fait sentir. Pourquoi, Messieurs? C'est que dans sa conversion on a moins cherché Dieu que soi-même, on ne s'est donné à lui que pour être plus à soi, on n'a immolé quelques-unes de ses passions que pour mieux ménager toutes les autres: et bâtissant ainsi l'édifice de la charité sur les fondements de la cupidité, faut-il s'étonner si l'ouvrage s'écroule bientôt, si les belles résolutions s'évanouissent, et si ce feu de l'amour-propre qui vous soutenait seul ne laisse après lui qu'un peu de cendre et de fumée, comme parle un prophète: *Concupit-itis ardorem, varietis stipulam* (Isai., LIII)?

Cancions de là, Messieurs, que le premier pas pour bien chercher Dieu, c'est de sacrifier et l'amour-propre et l'intérêt; c'est de mépriser tous les autres avantages pour avoir celui de le posséder seul; c'est de le servir parce il est saint, plutôt que parce qu'il est doux, et de ne l'aimer, selon le bel avis de saint Augustin, ni comme libéral, ni comme bienfaisant, ni comme glorieux, mais uniquement comme Dieu: *Ama Deum tamquam Deum* (In psal. LXXXV). Car si l'on n'aime que sa libéralité, notre amour cesse avec elle; si l'on ne cherche que ses faveurs, on le méconnaît quand il est sévère; si l'on ne le sert que pour la gloire, on l'abandonne dans les humiliations: mais quand le cœur est épuré de ces vues d'intérêt et d'amour-propre, quand on aime Dieu sous la simple idée de Dieu, on l'aime dans tous les temps et dans tous les états, parce qu'il est toujours le même: *Ama Deum tamquam Deum*.

C'est sous cette noble idée que les saints cherchent Jésus-Christ, non pas à l'exemple des Juifs, tantôt par curiosité pour être témoins de ses miracles, tantôt par malignité pour censurer sa doctrine, quelquefois par intérêt pour recevoir dans leurs maladies les effets de sa puissance, mais par pur amour. Ils s'attachent, ces saints, à ce qu'il y a d'immuable en lui, et deviennent immuables eux-mêmes. L'on ne voit jamais dans le cours de leur vie ces vicissitudes honteuses et ces vides monstrueux qui se trouvent dans la nôtre, tous leurs jours sont également pleins: et constants à aimer Dieu jusqu'à ce qu'ils retournent dans son sein, l'on ne voit ni leur ferveur ralentie par les sécheresses, ni leur espérance ébranlée par le délai, ni leur cœur rebuté par des rigueurs passagères.

Voilà, Messieurs, la belle règle que vous avez à suivre pour vous convertir. Si vous n'avez pas commencé de chercher Dieu, ne différez plus de le faire, de peur que votre esprit, votre cœur et votre corps même ne puissent plus s'assujettir à le servir; et si vous êtes entrés dans ses voies, persévérez jus-

qu'au bout. Rien ne serait plus facile que d'arriver à la gloire, s'il ne fallait soupîrer qu'un moment pour elle; mais Dieu veut qu'on achète bien cher ce qu'on ne saurait assez payer, que pour être digne de jouir d'un si grand bien on s'y prépare toute sa vie, et qu'on désire longtemps ce qu'on doit toujours posséder, dit saint Augustin: *Quod semper habiturus es diu desidera* (In psal. LXXXIII). Noé, ce grand patriarche, se relâche un moment des règles de la tempérance, et il perd le respect de ses enfants qu'une frugalité de six cents ans lui avait méritée: Loth se néglige un moment sur la montagne, et il perd cette chasteté qu'il avait sauvée du milieu de Sodome; Moïse se lasse un instant de lever les mains au ciel, et le peuple de Dieu fuit devant ses ennemis; David, cet homme selon le cœur de Dieu, interrompt par quelques regards passagers une piété aussi longue que sa vie, et il tombe dans les derniers crimes; enfin les Israélites qui s'emuyèrent de chercher la terre promise, n'y entrèrent jamais, et les chrétiens qui se lassent de chercher Jésus-Christ, ne doivent pas espérer de le trouver: *Quæretis me, et non invenietis*.

Cependant, ô impatience du cœur humain! on n'est pas plutôt converti, qu'on voudrait être bienheureux; l'on n'a pas plutôt détaché son cœur de la terre, qu'on se croit en droit de goûter toutes les douceurs du ciel: on s'ennuie d'avoir et tant de combats à soutenir, et tant de soupîrs à pousser; et croyant avoir encore bien du chemin à faire et bien du temps à vivre dans ces dégoûts, on tâche de trouver ici-bas un peu de relâche; on suspend ses bons desseins, on regarde derrière soi, insensibles au malheur de la femme de Loth que Jésus-Christ nous propose comme un exemple terrible: *Memores estote uxoris Loth* (Luc., XVII). Car pourquoi pensez-vous que cette femme malheureuse ait été changée en statue de sel, demande saint Augustin (In psal. LXXXIII), sinon pour être une leçon de sagesse à toutes les autres. Elle regarda derrière elle l'incendie de Sodome d'où elle était sortie, se flattant qu'elle aurait toujours assez de temps pour s'en éloigner, et tout d'un coup elle devint immobile, pour nous apprendre qu'après avoir laissé le monde et nos passions derrière nous, il ne faut plus s'en occuper, ni se flatter qu'on aura toujours du temps pour les vaincre, et qu'on peut encore leur permettre quelque chose: car dès-lors on devient immobile dans les voies de Dieu, et après avoir perdu le temps, tantôt à le chercher, tantôt à se chercher soi-même, on meurt et l'on ne le trouve jamais: *Quæretis me, et non invenietis*. Tel est le malheur de la plupart des pénitents. Comme les plaisirs qu'ils ont quittés sont plus près d'eux que la félicité qu'ils espèrent, ils y retournent presque toujours, et leur cœur inconstant avide du bonheur qu'il désire, abandonne Dieu qui lui paraît trop éloigné, et reprend le monde qu'il trouve toujours sous sa main; ainsi jamais de persévérance dans la recherche de

Jésus-Christ, et la plupart de ceux qui se donnent à lui ne s'y donnent que pour un temps. Allons, mes chers frères, consacrons-nous à lui pour toujours, courons avec persévérance dans la voie étroite de l'Évangile, oublions comme l'Apôtre tout ce que nous avons laissé derrière nous, et nous étendons avec ardeur vers les biens éternels jusqu'à ce que nous ayons trouvé Jésus-Christ dans sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Des églises.

Facta sunt conœnia in Jerosolymis, et hiems erat. On célébrait à Jérusalem la fête de la dédicace du temple, et c'était en hiver (Joan., X, 22).

Rien n'était plus solennel chez les Juifs que la dédicace de leur temple : à voir ce concours prodigieux de peuple qui s'y assemblait, ce nombre infini de victimes qu'on y sacrifiait, cette pompe auguste des cérémonies qu'on y pratiquait, c'était le triomphe public de la religion plutôt que la fête particulière du temple. Aussi comme Dieu n'avait pu leur donner de marque plus tendre de son amour que de vouloir habiter au milieu d'eux, pouvaient-ils lui donner des preuves moins éclatantes de leur gratitude que de perpétuer la mémoire de ce jour heureux ; que de réunir, et leurs cœurs, et leurs voix pour s'écrier dans les transports de leur joie : Qui le croirait, que ce Dieu que le ciel ne contient pas voulût bien habiter sur la terre au milieu de nous : *Ergone putandum est quod vere Deus habitat super terram (III Reg., VIII)?*

Mais qui le croirait que ce Dieu habite au milieu des Juifs, et qu'ils refusent de le reconnaître ? qu'ils ne s'assemblent dans son temple que pour l'insulter, qu'ils y viennent sans amour, qu'ils y demeurent sans foi, qu'ils en sortent sans fruit ; et que s'ils honorent les pierres du temple par des cérémonies sensibles, ils déshonorent le Dieu du temple par des impiétés manifestes ? Ils y viennent sans amour, car c'est pendant l'hiver, dit l'Évangile, qu'ils célèbrent cette cérémonie, et l'hiver marque plutôt la froideur de leurs cœurs que celle de la saison, dit saint Augustin : *Hiems erat et frigidè erant* ; ils y sont sans foi, puisqu'ils doutent, et de la divinité de Jésus-Christ, et de la vérité de ses paroles : *Loquor vobis, et non creditis* ; ils en sortent sans fruit, puisqu'aussitôt ils se mettent en état de le lapider : *Sustulerunt lapides ut lapidarent illum.*

Que ferons-nous donc aujourd'hui ? Admurerons-nous la piété apparente des Juifs dans le culte extérieur de leur temple, pleurerons-nous les dispositions impies de leur cœur dans le mépris et la persécution de Jésus-Christ au milieu du temple ? Non, chrétiens. Leurs vaines cérémonies ne méritent pas notre admiration, et leur impiété ne peut nous profiter de nos soupirs : Pleurons sur nous-mêmes, regardons leur irréligion comme la figure de la nôtre, et reconnaissons que Jé-

sus-Christ n'est pas moins déshonoré dans nos églises, qu'il le fut alors dans le temple des Juifs. Nos églises sont le centre de son amour, et nous y venons comme eux sans charité, c'est mon premier point ; nos églises sont le trône de sa puissance et de sa vérité, et nous y demeurons sans foi, c'est le second ; nos églises sont les canaux de sa sainteté, et nous en sortons sans fruit, c'est tout mon dessein. Vierge sainte, vous fûtes le premier temple de Jésus-Christ sur la terre, votre sein fut le premier centre de son amour, le premier trône de sa puissance, le premier canal de sa sainteté parmi les hommes, obtenez-nous pour l'adorer les ardeurs de l'Esprit-Saint qui l'y forma au salut de l'ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Une action ne peut être sainte que par la charité : c'est ce poids du sanctuaire auquel Dieu pèse toutes nos œuvres, c'est la règle qui les rectifie, la vie qui les anime, le feu qui les épure. Quoi que vous fassiez, dit l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, n'avez point d'autre motif que l'amour, qu'il soit et le principe et la fin de toutes vos démarches : et si vous voulez donner à toutes vos actions un caractère infaillible de justice, dit saint Augustin, que votre intention formée dans le sein de la charité vienne se reposer dans le sein de la charité même, que tout roule sur ce cercle d'or sans s'arrêter à autre chose : *Tunc vere opus bonum cum a charitate jaculatur agentis intentio et rursus in ipsa charitate requiescit (Aug., de Catechiz. Rud., c. 11).*

Telle est la règle inviolable de la vertu, n'agir jamais que par amour. Mais si la charité doit entrer partout, ne doit-elle pas dominer dans les actions surnaturelles : et pour faire un acte de religion tel que celui d'adorer Dieu dans les lieux saints, ne faut-il pas être conduit par le pur motif de l'amour ? Car comment venir sans amour dans ces temples où notre Dieu nous en donne tant de marques, dans ces sanctuaires que j'appelle le centre de son amour, parce que, s'il y habite, c'est l'amour qui l'y fait descendre ; s'il y est offert et immolé pour nous, c'est l'amour qui l'offre et qui l'immole ; s'il y fait des effusions de lui-même, c'est l'amour qui le communique. Appliquons-nous, s'il vous plaît, à tout ceci.

Premièrement, nos temples sont le centre de l'amour de notre Dieu : mon cœur se reposera dans ce lieu saint, dit-il à Salomon, là paraîtront toutes les marques de ma tendresse, là j'écouterai les vœux de mon peuple avec complaisance, je veillerai sur ses besoins, je lui ferai connaître mes volontés : en un mot, il y trouvera non-seulement les écoulements et les ruisseaux, mais la plénitude de mon amour, je veux dire, ce cœur divin qui en est la source. *Erit cor meum ibi.* Ah ! si le temple des Juifs possédait votre cœur, ô mon Dieu, ce temple où vous ne donniez à ce peuple grossier que des lois sévères, où vous n'exigiez de lui que des sacrifices sanglants, où vous trai-

tiez vos adorateurs plutôt comme des esclaves que comme des enfants, quelle n'est point la charité tendre qui vous attire dans ces sanctuaires, où vous trouvez vos délices au milieu de nous, où vous ne nous donnez que des lois d'amour, où vous n'exigez de nous que des sacrifices d'amour, où vous ne voulez être honoré que par l'amour? Car sachez-le, chrétiens, la charité est le seul culte que Dieu vous demande. En vain parrez-vous ses autels d'ornements superbes, si vous laissez ses membres tout nus; en vain lui offrez-vous le bruit confus de vos lèvres, si vous donnez aux créatures les affections de votre cœur; en vain l'honorez-vous par les postures modestes du corps, si vous le déshonorez par les égarements continuels de l'esprit; mais brûler d'un amour pur dans le sanctuaire, n'apporter que son cœur au pied des autels, y paraître dégagé des fantômes de la terre et des passions de la chair, être tout de feu pour s'approcher dignement de ce feu sacré, c'est ce que j'appelle, après saint Augustin, rendre à Dieu dans son temple un culte digne de lui, *Quis cultus ejus, nisi amor ejus?*

En effet, si Moïse, cet adorateur zélé de son Dieu, fut rejelé de la sainte montagne jusqu'à ce qu'il se fût purifié de la poussière qu'il apportait d'une terre profane, des pécheurs s'approcheront-ils de nos sanctuaires encore tout couverts des ténèbres d'Égypte, encore souillés de ses ouvrages de boue, encore pénétrés de ses vices et de sa corruption? S'approcheront-ils du Dieu de l'amour avec des passions honteuses et des attachements criminels? Non, non, Seigneur, nous n'approcherons jamais de votre sanctuaire en cet état; nous égorgerons nos passions à la porte du temple, comme les Juifs y égorgeaient leurs victimes; nous nous souviendrons que les Bethsamites furent frappés de mort pour avoir regardé l'arche sainte en mauvais état, qu'un lévite périt pour l'avoir témérairement touchée, que les enfants d'Aaron furent consumés par le feu qui sortit de l'autel pour avoir apporté devant vous un feu profane, et que les églises où nous vous adorons sont plus saintes et que l'arche, et que le tabernacle, et que le temple des Juifs; encore une fois, Seigneur, nous n'y viendrons jamais qu'avec le feu sacré de votre amour; mais cet amour que vous exigez de nous, ô mon Dieu, c'est de vous seul que nous pouvons l'attendre!

Car ne croyez pas, chrétiens, que l'homme par lui-même puisse demeurer longtemps dans l'exercice actuel de la charité, uniquement occupé de Dieu et détaché de tout le reste; c'est l'état où vous aspirez, et non pas celui où vous êtes, dit saint Augustin. Tant que vous vivez ici-bas, la cupidité vous attache toujours à quelque chose; vous venez à l'église pour vous élever à Dieu sur les ailes de la charité, et pour ne penser qu'à lui seul; mais tels que vous voyez ces innocents oiseaux qui se sont laissé prendre à la glu, dit ce Père, s'attacher tout ce qu'ils rencontrent, et chargés de poussière et de fétus,

faire de vains efforts pour prendre l'essor, mais retomber aussitôt vers la terre par le poids de ces corps étrangers; tels on vous voit dans la prière entreprendre de vous élever à votre Dieu; mais votre cœur appesanti par la cupidité, chargé des images profanes des créatures auxquelles cette glu funeste l'attache, votre cœur ne peut pas s'élever bien haut. Emporté par les objets étrangers de son amour, il ne se soutient pas dans le sein de Dieu, les distractions naissent, le monde l'occupe, la cupidité l'entraîne vers la terre, et par quel poids, demande saint Augustin, sinon par celui des choses terrestres que vous aimez au préjudice de votre Dieu: *Quo tandem, quæso, pondere relaberis, nisi sordium contractarum cupiditatis visco (De Trinit., lib. VIII, c. 2)?* De ce grand principe concluons que la source de vos distractions c'est la cupidité, et que par conséquent la disposition la plus essentielle pour venir à l'église, c'est de rompre tous ses liens, c'est de dire avec saint Bernard, en sortant de sa maison: Attendez-moi là, mes soins; inquiétudes domestiques, laissez-moi respirer, projets ambitieux, ne me suivez pas jusqu'au pied des autels, plaisirs profanes que je médite, retirez-vous; passions, quelles que vous soyez, ne venez pas troubler le doux commerce que je veux avoir avec mon Dieu, charité divine, entrez seule avec moi dans ce temple, où Jésus-Christ n'est descendu que par amour; n'est-ce pas là, Seigneur, un motif assez puissant pour vous aimer?

2. Cherchons pourtant encore un motif plus pressant, Messieurs, et disons que l'amour qui attire Jésus-Christ sur nos autels, l'y sacrifie tous les jours pour vous. Car n'est-ce pas là que, retraçant aux yeux de son Père l'image de sa passion, il lui offre pour votre justification ou pour vos besoins le même corps qu'il immola pour vos péchés? N'est-ce pas là qu'il perpétue dans nos saints mystères ce gage ineffable de son amour qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, *in finem dilexit?* N'est-ce pas là, que la main de sa charité fait encore couler sur nos autels le même sang que la main des Juifs répandit sur la croix? Or pensez-y, chrétiens, vous ne venez à l'église que pour participer à ce sacrifice d'amour, vous n'y pouvez participer qu'en l'offrant tous ensemble avec Jésus-Christ, vous ne pouvez l'offrir avec Jésus-Christ, qu'en entrant dans l'esprit de Jésus-Christ, et vous ne pouvez entrer dans son esprit que par son amour; car pour avoir le même esprit, il faut avoir le même cœur, dit l'Apôtre: *Qui adhæret Deo, unus spiritus est (I Cor., VI, 17)*. Mais, hélas! qui est-ce qui peut se vanter de venir à l'église dans ces dispositions? d'y apporter un esprit de sacrifice, un cœur embrasé de charité, des passions disposées à s'immoler au pied de l'autel de Jésus-Christ? car ce sont là les victimes qu'il vous demande, dit saint Augustin, *habes in te quod mactes*. Et cependant on le laisse se sacrifier seul. On le voit éclipser sa gloire devant celle de son Père sous les tristes apparences dont il est couvert, et l'on

ne sacrifierait pas un point d'honneur, une marque de sa qualité, un désir aveugle de paraître tout ce qu'on est dans le même sanctuaire où Jésus-Christ se cache. On le voit noyer ses inimitiés et le souvenir de nos péchés dans le sang qu'il offre, et on laisse vivre ses plus cruels ressentiments, ses fraidours invincibles pendant ce sacrifice de réconciliation, où tous les chrétiens ne doivent apporter qu'une même foi, une même espérance, une même charité, un même cœur, dit saint Ignace martyr (*Epist. ad Magnesian.*), et ne faire tous ensemble qu'un seul homme en Jésus-Christ. On le voit enfin ce Dieu victime obéir à la voix d'un homme pour s'immoler entre ses mains, et l'on ne sacrifie jamais au pied des autels cette humeur impérienne qui ne peut se soumettre, cet orgueil délicat qui se révolte contre tout ce qui combat nos passions, cette vanité dominante qui n'est occupée que du soin de plaire; cet honneur imaginaire qui court à la vengeance et qui ne connaît point la gloire de pardonner, on ne le sacrifie jamais.

3. Mais achevons ou de confondre la froideur des pécheurs, ou d'embraser leur charité. L'amour qui sacrifie Jésus-Christ dans nos temples l'y communique encore par les effusions abondantes qu'il y fait de soi-même. Il est dans nos églises comme dans le ciel, dit saint Jean Chrysostome. Or que fait Jésus-Christ dans le ciel? Trois choses : il éclaire, il délecte, il purifie les anges et les saints. Il se communique comme lumière, comme bonheur, comme sainteté; et dans nos sanctuaires ne fait-il pas la même chose? Là il éclaire; car si nous en croyons saint Thomas, son effet principal dans l'Eucharistie c'est de répandre la lumière, et qui le regarde des yeux de l'amour voit sortir de l'autel quatre rayons différents, dit ce grand docteur : le premier brille et fait adorer sa grandeur, le second embrase et fait aimer sa bonté, le troisième instruit et découvre ses volontés, le dernier touche, pénètre, enlève et les fait accomplir. Jésus-Christ délecte dans le sanctuaire; car dites-nous, âmes saintes, où vous goûtez plus de douceurs; n'est-ce pas au pied des autels, où élevés au-dessus de vous-mêmes, vous recevez quelquefois des avant-goûts de la béatitude, parce que Jésus-Christ répand sur vous quelques gouttes de ce torrent de volupté qui enivrait saint Augustin, quand il s'écriait : Seigneur, vous me faites goûter des douceurs qui me persuaderaient, si elles duraient davantage, que j'ai changé de nature, et que je suis déjà quelque chose au-dessus de l'homme : *Si perficeretur in me, nescio quid erit quod vita ista non erit* (*Aug., Confess., lib. X, c. 40*). Enfin Jésus-Christ purifie dans nos églises comme dans le ciel : car n'est-ce pas là, pécheurs, que vous êtes justifiés; qu'après vous avoir fait renaître dans ces fonts sacrés, il vous lave tous les jours dans son sang, il vous communique sa sainteté par autant de canaux qu'il a établi de sacrements, et sa Divinité même par celui de l'adorable Eucharistie qui vous transforme en lui. Après

cela viendra-t-on sans amour recevoir dans le sanctuaire les effusions de son amour?

Je ne veux pas dire, chrétiens, que pour assister au redoutable sacrifice de nos autels, il soit absolument nécessaire d'être en grâce : l'Eglise qui en excluait autrefois les pénitents publics, y tolère aujourd'hui les pécheurs les plus scandaleux. Elle espère que l'exemple des saints, les soupirs des justes, la vue de nos redoutables mystères les pourra toucher. Mais si elle n'exige pas qu'ils assistent au sacrifice dans l'habitude de la charité, elle entend qu'ils y apportent au moins le désir de la charité. Car paraître devant le Saint des saints avec un cœur endurci dans le péché, avec une volonté déterminée d'en chercher les occasions, d'entretenir ces liaisons criminelles qui rallument tous les jours vos passions, de persévérer dans ces entêtements de vanité qui vous font encherir sur le luxe des païens, comme si la qualité pouvait autoriser le fâs e que la religion condamne, appeler, dis-je, au sacrifice un cœur disposé de la sorte, n'est-ce pas venir rouvrir les plaies de Jésus-Christ jusque sur l'autel, profaner le sang qu'il y offre pour votre salut, et mettre, comme parle l'Evangile, l'abomination de la désolation dans le lieu saint? Où êtes-vous au milieu du luxe que nous voyons au pied des autels, ange du Seigneur qui empêchâtes un empereur même d'entrer avec tout le faste de sa dignité par la porte de Jérusalem, où l'on avait vu passer Jésus-Christ humilié? Où êtes-vous parmi tant de créanciers frustrés et de vassaux opprimés, zélé Chrysostome, qui fermâtes l'entrée de l'église à une impératrice, pour avoir usurpé un bien qui ne lui appartenait pas? Où êtes-vous parmi tant de pécheurs impénitents, généreux Ambroise, qui ne permîtes pas l'entrée du temple à un empereur criminel? Où êtes-vous enfin, pieux Jérôme, qui, pénétré des dispositions qu'on doit apporter dans les lieux saints, prononçâtes ces paroles capables de confondre ceux qui les profanent : Lorsque j'ai senti quelque émotion de colère, disait ce saint homme (*Contra Vigilantium*), lorsqu'une mauvaise pensée a pu troubler mon esprit, lorsqu'il m'est arrivé quelque illusion pendant mon sommeil, je n'ose entrer dans les lieux saints où reposent les corps des martyrs, tant la présence de leurs reliques sacrées m'inspire de respect et de frayeur. Ah ! s'ils vivaient encore ces grands saints, verraient-on dans l'église tant de riches scandaleux engraisés du sang des pauvres et des dépouilles des malheureux? Verraient-on des passions honteuses entrer dans ces sanctuaires où la pureté des saints n'était pas en assurance? Verraient-on des inimitiés irréconciliables devant le trône de Jésus-Christ, si des émotions presque involontaires n'osaient paraître devant les tombeaux des martyrs? Non, non, chrétiens, on verrait tous ces pécheurs gémir comme autrefois à la porte de nos églises, et former pendant longtemps dans leur cœur la charité qui les y doit introduire. Mais, hélas ! ils sont morts ces grands saints, et la ferveur

du christianisme est, ce semble, morte avec eux ; plus de hauts sentiments de religion, plus de vénération pour les choses saintes, plus de différence entre la maison de Dieu et celle des hommes. L'un y vient par cupidité, pour demander à Dieu des biens temporels, et recevoir de sa main de quoi nourrir les passions qu'il condamne. L'autre y vient par habitude, et sa piété sans âme et sans vigueur ne suit dans ses exercices que la loi de la coutume qui l'entraîne. Celle-ci n'y paraît que par hypocrisie, pour surprendre l'estime des hommes, et cacher peut-être sous des airs de religion les passions secrètes qui la dominent : celle-là y vient par curiosité, chercher le monde dans le sanctuaire de Dieu, étudier ses modes et ses vanités dans le lieu où on les condamne, faire de l'église de Jésus-Christ une école d'iniquité, d'un lieu aussi saint que le ciel un théâtre profane, et de Dieu même le personnage dont on se joue, dit un grand homme (*Clem. Alex.*), *Cælum fecistis vobis scenam, et Deus factus est vobis actor.* Malheur à ceux qui mettent ainsi le désordre dans le lieu saint, qui osent insulter Dieu jusque dans ses temples, et paraître non-seulement sans charité dans le centre de son amour, mais sans respect et sans foi devant le trône de sa grandeur et de sa vérité ! Je finis.

SECOND POINT.

La grandeur de Jésus-Christ, quoiqu'infinie et incompréhensible en elle-même, peut pourtant se réduire à trois attributs principaux : son unité, sa vérité, sa souveraineté. Aussi voyons-nous, dans notre Evangile, qu'il s'applique aujourd'hui à se faire connaître aux Juifs, sous ces trois idées. Il leur explique l'unité de sa nature avec son Père, lorsqu'il leur dit si nettement qu'ils ne sont tous deux qu'un même Dieu. *Ego et Pater unus sumus.* Il leur explique la vérité de sa mission et de sa parole lorsque, interrogé s'il est véritablement le Messie, il leur répond : *J'ai beau vous le dire, vous ne m'en croyez pas : Loquor vobis, et non creditis ;* il leur explique enfin la souveraineté de son être, quand il leur déclare que ce que son Père lui a donné est au-dessus de toutes choses, et que l'éclat de ses miracles fait assez connaître ce qu'il est, *quod dedit mihi Pater majus omnibus est ; si mihi non creditis, operibus credite.* Voilà, dis-je, tout l'abrégé de la grandeur de Jésus-Christ. Or, s'il se fait connaître dans le temple des Juifs, sous ces trois attributs, n'est-ce pas pour nous apprendre qu'ils doivent être l'objet principal de notre culte et de notre foi ; que Dieu subsiste dans nos Eglises comme unité, pour y être seul adoré ; qu'il y parle comme vérité, pour y être seul écouté ; qu'il y domine comme puissance, pour y être seul respecté. Suivons, s'il vous plaît, tout ceci.

1. La première chose que la foi doit reconnaître dans le temple de Dieu, c'est l'unité de son être ; elle est le fondement de toutes ses grandeurs, et la différence essentielle de notre religion d'avec celle des

païens ; car au lieu qu'ils adoraient une multitude infinie de dieux, et que, divisés dans leurs écoles sur les sentiments de la Divinité, ils se réunissaient dans un même temple, pour y adorer les idoles de leurs imaginations différentes, dit saint Augustin, *Scholæ habent dissentientes, templa communia ;* nous, au contraire, tous unis dans les sentiments d'une même foi, formés dans le sein d'une même Eglise, nourris du lait d'une même doctrine, nous n'adorons qu'un seul Dieu dans tous les temples différents que nous lui consacrons par toute la terre, et nous disons, avec Tertullien, que si ce Dieu n'est pas un, il n'est pas Dieu : *Si unus non erit, Deus non erit.*

Or, Messieurs, quel culte exige de nous l'unité de Dieu dans nos temples ? Que notre foi l'adore comme seul subsistant par lui-même ; que nous nous regardions, et toutes les créatures avec nous, comme de purs néants qu'il soutient seul et qu'il anime. Avec toutes nos grandeurs, regardons-nous, avec Abraham, comme la cendre et la poussière devant cette grandeur unique et suprême ; avec toutes nos lumières, voilons-nous les yeux, comme Moïse et comme les chérubins mêmes, devant cette lumière unique et inaccessible ; avec toutes nos richesses et toute notre puissance, tremblons, avec le saint homme Job, devant cette puissance souveraine, de laquelle relèvent tous les trônes du monde, la considérant comme une mer toujours suspendue sur notre tête, et capable de nous inonder en un moment, *Quasi tumentes super me fluctus timui Deum.* Telle est, dis-je, la disposition dans laquelle on doit être à l'Eglise, dans l'anéantissement et dans l'humilité : occupé de Dieu, comme s'il était seul au monde, toutes les puissances de notre âme pénétrées de lui seul, la mémoire pleine de ses bienfaits, l'entendement éclairé de ses lumières, la volonté charmée de ses perfections, toutes les créatures anéanties dans notre esprit, pour honorer l'unité suprême du Créateur. Plus de désirs ambitieux pour des honneurs fragiles devant ce Dieu qui mérite seul d'être honoré ; plus d'affections ni de regards pour des beautés périssables devant cette beauté éternelle, qui mérite seule d'être aimée ; plus d'adorations ni de respects humains pour les puissants de la terre dans le sanctuaire de cette majesté infinie, qui mérite seule d'être adorée. En un mot, n'avoir au pied des autels des yeux, une langue, un cœur, un esprit que pour Dieu, c'est ce que j'appelle rendre un culte parfait à son unité.

Mais, hélas ! où les trouver ces adorateurs parfaits, en qui la foi anéantisse toutes choses, et qui, dans le temple même de Dieu, ne se fassent pas quelque idole pour l'adorer avec lui ? Honorez-vous son unité, chrétiens dissipés, qui, toujours possédés des soins du siècle ou des objets de vos passions, apportez dans le sanctuaire tant de fantômes indignes, qui partagent et votre cœur et votre esprit avec lui ; car ne me dites pas que ces distractions sont un effet de votre fragilité,

avouez plutôt qu'elles sont une suite de vos passions, et que si ces idées profanes vous suivent jusqu'au pied des autels, c'est pour vous y être trop attachés. Comme la substance de votre âme en est pénétrée, ou plutôt comme elle les a changées dans sa substance même, elle ne peut plus s'en dégager, et si elle quitte les objets mêmes, elle en emporte au moins les images, elle s'en occupe, elle les adore, dit saint Augustin, à la place de son Dieu : *Imagines eorum convolvit et rapit factas in semetipsa de semetipsa* (*Aug., lib. X, de Trin., c. 5*). Honorez-vous son unité, âmes ambitieuses, qui, devant le trône de sa grandeur, roulez encore cette multiplicité d'intrigues et de projets sur lesquels vous vous bâtissez une fortune en idée ; multiplicité que le prophète condamne dans les adorateurs du vrai Dieu, quand il leur reproche qu'au lieu de se borner à l'amour et à la possession du bien unique, ils se sont partagés et multipliés par les soins infinis de leurs biens temporels et de leur fortune. Elevons-nous donc, conclut saint Augustin, au-dessus de cette foule inconsistante de créatures qui nous partagent, pour n'aimer que l'unité et l'éternité de Dieu ; en cela consiste l'essence de notre culte et la vérité de notre religion, *Amatores unitatis et eternitatis esse debemus*. Honorez-vous enfin l'unité de Dieu, cœurs profanes, qui portez quelquefois la galanterie jusque dans nos sanctuaires, et qui, tout occupés à donner de l'encens aux idoles de votre passion, osez, à la face de Dieu même, adorer d'autres divinités que lui ? Et vous, dames vaines, conspiriez-vous à le faire adorer seul, vous qui, bien loin de vous abattre à ses pieds, vous élevez avec orgueil devant ses yeux, affectez de paraître mieux ornées que ses autels, dit le prophète, vous faisant un honneur de lui enlever des cœurs qui lui sont dus, et souffrant sans impatience que des idolâtres aient plus d'égards et de déférence pour vous que de religion pour lui ? Eh ! quoi ! Seigneur, si votre arche sainte put autrefois renverser l'idole de Dagon et la faire tomber en poussière, la présence de votre divinité même sera-t-elle moins puissante ? Ne verrons-nous point, pour l'exemple et la terreur des autres, quelqu'une de ces idoles vivantes punies à nos yeux ? Serait-ce un si grand miracle, si votre foudre les frappait, puisque leur impiété mérite du moins ce châtement, dit saint Chrysostome : *Digna, digna fulmine sunt hæc*.

Non, non, Seigneur, suspendez encore les effets de votre colère, touchez-les plutôt par l'onction intérieure de votre grâce, et leur faites sentir que vous voulez être adoré seul, parce qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous ! Les faux dieux ne se détruisaient point les uns et les autres, dit saint Augustin (*Lib. I, de Consensu Evang., c. 12*) ; ils vivaient dans une monstrueuse intelligence, partageant entre eux, sans envie, un culte qui ne leur appartenait pas ; mais le vrai Dieu, le Dieu des chrétiens, exclut tous les autres, et, jaloux de l'unité de son

être, il n'en veut partager la gloire avec personne, *Gloriam meam alteri non dabo*. Cependant ne trouve-t-il pas encore, dans le cœur des chrétiens, des idoles qui lui résistent, des passions qui conspirent pour lui ravir les attributs de sa divinité. L'ambition ne lui dispute-t-elle pas sa gloire, dit saint Augustin ? L'avarice ne s'attribue-t-elle pas l'abondance de ses biens ? La volupté ne veut-elle pas passer pour la vraie béatitude ? La beauté passagère ne prétend-elle pas être plus aimable que lui ? Et, ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces fausses divinités trouvent des adorateurs jusque dans ses temples ; car n'y former des vœux que pour les grands du monde, n'est-ce pas adorer l'idole de l'honneur ? Ne s'y occuper que des moyens d'augmenter ses biens ou d'avancer dans la faveur, n'est-ce pas offrir de l'encens à l'idole de la fortune ? N'y avoir des yeux et des égards que pour les personnes qu'on aime, n'est-ce pas se prosterner devant l'idole de la volupté ? *Hoc colitur quod amatur*. Loin de vous, chrétiens, cette idolâtrie spirituelle ! C'est à Jésus-Christ seul qu'il faut s'attacher par la foi, c'est de Jésus-Christ seul qu'il faut s'occuper par la contemplation, c'est en Jésus-Christ seul qu'il faut se réunir par l'amour, dit le grand saint Augustin, *Hæreamus uni, fruamur uno, permaneamus unum*. Ce n'est pas tout, il faut le croire et l'écouter seul dans son temple, puisqu'il y est et qu'il y parle comme vérité. Mais, hélas ! sur ce point, sommes-nous plus fidèles que les Juifs ?

2. Ils doutent de la vérité de la nature de Jésus-Christ, puisqu'ils lui demandent s'il est véritablement le Messie : ils doutent de la vérité de sa parole, puisqu'il leur reproche lui-même leur incrédulité ; et je pardonne à des Juifs ces doutes injurieux ; mais vous, esprits forts, qui osez encore discuter les mystères impénétrables de notre religion, êtes-vous dans nos temples avec plus de foi ; vous qui suivant les fausses lueurs de votre raison flottez sans cesse dans une dangereuse incertitude, toujours prêts à dire à Jésus-Christ, comme les Juifs de notre Evangile : *Quid animam nostram tollis*, pourquoi nous tenir toujours en suspens, tantôt ébranlés par les sens, et tantôt rassurés par les Ecritures ? Si vous habitez, Seigneur, au milieu de nous, que ne vous faites-vous connaître, que ne laissez-vous éclater quelque rayon de votre gloire, que ne donnez-vous à nos yeux quelque marque de votre puissance ? Encore une fois, Seigneur, dites-le-nous, est-ce bien vous-même : *Si tu es Christus, dic nobis palam* ? Je vous l'ai dit mille fois aussi bien qu'aux Juifs, cœurs endurcis, je vous le répète tous les jours par la bouche de mes ministres, c'est moi-même qui réside au milieu de vous dans ces tabernacles, c'est moi-même qui vous instruis dans ces chaires par les vérités de mon Evangile qu'on vous y explique, c'est enfin mon corps que vous voyez, que vous adorez, que vous mangez : *Hoc est corpus meum*. Mais je le dis en vain, vous ne m'en croyez pas,

vous aimez mieux en croire vos sens et votre raison trompeuse que ma parole, *Loquor vobis, et non creditis*. Non sans doute, on ne le croit pas que Jésus-Christ nous parle par la bouche de ses ministres lorsqu'on ne vient écouter ses vérités que pour les censurer, les négliger, ou tout au plus pour les admirer. On ne le croit pas que le corps d'un Dieu soit présent sur nos autels lorsqu'on l'y respecte si peu, lorsqu'on ose le regarder avec des yeux impurs, le recevoir dans un cœur corrompu, s'en approcher avec des doutes sacrilèges, l'assiéger par ses indécentes et ses immodesties, conspirant avec les Juifs sinon contre sa vie, au moins contre sa gloire jusque dans son sanctuaire, *Circum-dederunt eum Judæi*.

Inspirez, mon Dieu, des sentiments plus chrétiens à tous ceux qui m'écoutent; faites que la charité les conduise dans vos temples pour vous aimer seul au milieu des effusions de votre amour; faites que la foi les anéantisse et toutes les créatures avec eux, devant le trône de votre grandeur, pour vous adorer seul; faites qu'ils aiment votre unité, qu'ils croient votre vérité, qu'ils respectent votre puissance, afin qu'après vous avoir rendu sur la terre un culte parfait, ils méritent de vous posséder dans le temple éternel de votre gloire. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur l'amour de Dieu, principe d'une sincère conversion.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (Luc., VII, 47).

Le principe fondamental de toute la morale chrétienne, c'est qu'il faut régler son amour : ne rien aimer, c'est insensibilité, dit saint Augustin, et pour se convertir l'on a tort de croire qu'il faille devenir sauvage et étouffer dans son cœur tous les sentiments de l'amour. Aimer la créature, c'est cupidité, et l'on se flatte en vain d'opérer son salut sans la combattre et sans la détruire; mais aimer Dieu, c'est charité, c'est l'ordre de l'amour, l'essence de la vertu, l'expiation du péché, *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*. Aimez donc, conclut ce Père, mais choisissez sagement l'objet de votre amour, puisque de ce choix dépend votre salut et votre éternité : *Amate, sed quid ametis videte (Aug., in psal. XXXI)*.

Telle est la grande leçon que nous donne aujourd'hui la pénitence de notre Évangile. Le dérèglement de la cupidité fit sa honte, l'ordre de la charité fait sa gloire. Oublier sa religion, perdre son repos, démentir sa qualité, être l'horreur des justes, la fable des étrangers, la honte des siens, esclave de la vanité, avide du plaisir, insensible à la gloire; ne rien craindre, souffrir beaucoup, sacrifier tout pour contenter sa passion, ce furent dans la femme pécheresse les excès de la cupidité qu'il faut combattre, dit saint Augustin, *Cupiditas refrenetur*. Mais consacrer à

la pénitence tout ce qui servait au péché, effacer la honte de ses crimes par l'éclat de ses vertus, en mériter le pardon de la bouche même de Jésus-Christ, tout entreprendre, tout mépriser, tout prodiguer pour sa gloire, ce sont dans la femme pénitente les effets de la charité qu'il faut imiter : *Charitas excitetur*.

Oublions donc ici, chrétiens, les égarements de la cupidité qui l'aveugla; n'admirons que les prodiges de la charité qui la purifie, et disons qu'elle ne doit sa conversion qu'à son amour. Amour généreux : Amour libéral. Amour généreux qui la fortifie contre tout ce qu'elle peut craindre. Amour libéral qui la détache de tout ce qu'elle peut aimer. Point de timidité ni de respects humains dans sa conversion, parce qu'un amour généreux la commence, c'est ma première proposition : point de réserves ni d'attachements secrets dans sa conversion, parce qu'un amour libéral la consomme, c'est ma seconde proposition et tout le dessein de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par Marie, avec les paroles d'un ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT

C'est un grand art que celui d'aimer Dieu, dit le dévot saint Bernard. L'on pèche presque toujours dans la manière dont on l'aime : tantôt on se laisse emporter à de saints excès et à de pieuses saillies dans lesquelles on ne se soutient pas; tantôt on se laisse attédir à des langueurs mortelles dont on ne peut revenir; souvent on se laisse abattre à de vaines terreurs qu'on devrait surmonter, rarement a-t-on cet amour généreux et hardi qui sait et tout mépriser, et tout vaincre pour Jésus-Christ, amour qui ne peut avoir d'autre maître que la nature et Dieu même qui en est l'auteur, dit ce Père : *Ars artium amor est, cujus magisterium ipsa sibi retinuit natura et auctor naturæ Deus (Bern., de Nat. divini amoris, c. 31)*.

La nature ne l'apprend que trop aux pécheurs, cet amour hardi qui leur fait tout entreprendre pour ce qu'ils aiment. Elle ne l'avait que trop appris à notre pécheresse qui, revenue de cette honnête timidité qui sert encore de frein aux passions criminelles, suivait les siennes avec une liberté qui ne pouvait être arrêtée, ni par les bienséances, ni par les respects humains : *Erat in civitate peccatrix*. Mais la grâce qui sait s'accommoder au tempérament, qui corrige la nature et qui ne la détruit pas, la grâce profite de cette humeur libre et hardie, elle la rend intrépide pour le bien comme elle le fut pour le mal : et si une honnête pudeur ne l'éloigna pas du péché, une crainte servile ne l'éloigne pas de la pénitence. Car observez-la de près, chrétiens, et vous verrez qu'elle ne craint, ni le monde, ni les privations, ni la douleur, et en cela consiste la générosité de son amour.

1. Notre pénitente méprise les sentiments du monde : elle sait que les Juifs regardent Jésus-Christ comme un imposteur, ses maximes comme des nouveautés dange-

reuses, ses disciples comme des esprits faibles qui s'y sont laissé surprendre : elle sait qu'on le persécute partout, qu'on décrie sa doctrine, qu'on noircit sa conduite, qu'on donne un mauvais tour à ses miracles mêmes, et que ceux qui s'attachent à sa personne auront part à ses persécutions : elle prévoit que sa conversion fera parler le monde, que les esprits forts la taxeront de légèreté, les médisants d'hypocrisie, les voluptueux de mécontentement et de chagrin, et que ne pouvant plus être blâmée pour ses péchés, elle sera censurée dans ses bonnes œuvres ; mais évanouissez-vous, vaines terreurs, notre pénitente ne vous écoute pas : insensible aux menaces et aux faux jugements du monde, elle s'attache inviolablement à Jésus-Christ. Je la vois le chercher sans ménagement dans les assemblées où sa pénitente devient publique, au milieu des festins où ses larmes sont importunes, dans la maison des pharisiens où son humilité blesse leur orgueil. Je la vois l'honorer comme un Dieu pendant que les Juifs l'accusent comme un criminel, lui être fidèle à la face de ses ennemis jusqu'au pied de la croix, jusqu'au sépulcre où ils l'ont étendu : en un mot, dans un temps où les apôtres mêmes ne résistent pas à la crainte du monde, notre pénitente le méprise et demeure ferme et intrépide dans son amour.

Belle leçon pour vous, âmes lâches et timides qui craignez moins les jugements de Dieu que ceux des hommes, qui ne rougissez pas des péchés que le monde approuve, et qui n'osez pratiquer la pénitence qu'il condamne ; qui conservez des passions criminelles plutôt que de sacrifier un honneur imaginaire, moins sensibles à l'opprobre et aux remords de votre conscience qu'aux railleries des libertins, et toujours plus prêts à vous perdre par respect humain qu'à vous sauver par religion ! Ah ! sachez qu'il faut ou renoncer tout à fait à la vertu, ou mépriser le monde qui la censure ! Car en quelque temps qu'on se convertisse, on trouvera toujours des pharisiens qui vous regarderont avec mépris, qui, frappés de la triste idée de vos péchés, se moqueront de votre pénitente, jugeant témérairement de votre cœur qu'ils ne voient pas par vos œuvres dont ils ont été témoins, et condamnant ainsi ou le pécheur d'hypocrisie quand il s'approche de Jésus-Christ, ou Jésus-Christ même d'ignorance quand il reçoit le pécheur : *Hic si esset propheta, sciret utique qualis est mulier quæ tangit eum, quia peccatrix est.* On trouvera des Judas qui murmureront de vos bonnes œuvres, qui, vous voyant répandre sur les pieds de Jésus-Christ, c'est-à-dire, sur les pauvres, le parfum de vos aumônes, vous accuseront d'une charité indiscreète, de dérober à la grandeur de vos familles ce que vous donnez à la nécessité des autres, et de perdre par ostentation en de vaines libéralités ce qu'on devrait réserver par prudence pour des besoins imaginaires : *Ut quid perditio ista ?* On trouvera des Marthe qui, répandues au dehors et toutes dans la vie active, ne pour-

ront souffrir votre retraite et vos oraisons, croiront que c'est abandonner Jésus-Christ dans ses membres que de l'adorer dans sa personne, qu'on le trouve bien mieux dans les hôpitaux que sur les autels, qu'on le cherche en vain dans le secret de la contemplation, si on ne le sert en public, et qu'on est oisif de profession, si l'on n'est pas comme elles agissant par humeur et dissipé par amour-propre : *Reliquit me solam ministrare.* Mais que le monde nous condamne tant qu'il lui plaira, pourvu que Jésus-Christ nous justifie ; que le monde nous reproche nos anciens défauts, pourvu que Jésus-Christ les oublie ; que le monde murmure de nos profusions, pourvu que Jésus-Christ en profite ; que le monde enfin regarde la solitude des religieux et la contemplation des saints comme un état d'oisiveté, pourvu que Jésus-Christ leur déclare qu'ils ont choisi la meilleure part, et que, comme le repos du firmament est plus admirable que la mobilité de tous les cieux qui roulent autour de lui, l'inaction apparente de ceux qui prient vaut mieux que tous les mouvements et toute l'activité du monde.

Cependant, faute de cet amour généreux qui animait notre pénitente, la plupart des pécheurs tremblent quand ils pensent à se convertir. Ils ne peuvent envisager une vie nouvelle sans un trouble intérieur qui les agite, dit saint Augustin : *Turbidus parturitione novæ vitæ.* Tantôt on se représente les railleries qu'on essuiera si l'on change de conduite, et tantôt la décadence de sa fortune si l'on renonce à l'injustice de ses emplois ; quelquefois on pense à se dégager des dangers et du tumulte du monde, mais on craint les dégoûts et l'ennui presque inséparables de la solitude ; souvent on veut renoncer aux entêtements de l'ambition, aux amusements de la vanité, aux attachements de son cœur, mais on redoute ou les mépris du monde, ou les mécontentements de ses amis, ou les rigueurs apparentes de la vertu. Ainsi, toujours lâche dans son amour, on voit ses devoirs, et l'on n'ose les suivre ; on croit en Dieu, et l'on n'ose le servir ; on condamne le monde, et l'on n'ose l'abandonner ; et partagés entre l'amour de la pénitente et la crainte de l'humiliation, l'on est sans cesse agité par ces deux passions contraires, dit saint Augustin : semblable à ces vaisseaux qu'on voit dans la tempête, tantôt élevés jusqu'aux nues, tantôt enfoncés jusqu'aux abîmes, toujours en danger de périr parmi les flots contraires qui les agitent : *Fluctu dilectionis et timoris alternante quasi in Epist. ad Galat., c. 6.* De ces respects humains naissent les délais les ménagements, les irrésolutions, l'impénitence finale des chrétiens de nos jours ; mais quand ils auraient assez de résolution pour mépriser le monde, ont-ils assez de courage pour ne pas craindre les privations qu'il faut encore souffrir dans sa conversion ?

2. Notre pénitente y est insensible ; son amour, assez hardi pour ne rien craindre, ne l'est pas moins quand il faut tout perdre

pour Jésus-Christ : elle compte pour rien la privation de tous ses plaisirs ; accoutumée à permettre à sa cupidité tout ce qu'elle demande, à ne rien refuser à ses sens, à laisser errer son cœur au gré de ses désirs corrompus, ô prodige inouï de la grâce ! elle consent tout d'un coup d'être privée de tout ce qu'elle aime. Ces douces conversations qui remplissaient la meilleure partie de sa vie, où l'encens, les déférences, l'idolâtrie de quelques hommes aveugles étaient d'un charme invincible pour elle, la pénitente n'y pense plus. Ces spectacles profanes où la cupidité s'allume par la curiosité, où les passions se glissent dans le cœur par les oreilles et par les yeux, où d'un divertissement qu'on nomme innocent, l'on est bientôt entraîné à des intrigues, et peut-être à des actions qui ne le sont pas, la pénitente n'y pense plus. Ces voluptés criminelles qui aveuglent l'esprit, qui captivent le cœur, qui corrompent l'imagination, qui enchanterent les sens, qui asservissent tout l'homme à leur funeste empire, l'amour de notre pénitente souffre avec joie d'en être privé.

Voilà, chrétiens, les vrais sentiments d'une âme convertie ; oublier pour toujours toutes les satisfactions qu'on aimait, ne plus chercher de douceurs dans la créature, ne point regretter dans sa conversion ces fausses délices qu'on regarde, ou comme un apanage innocent de sa qualité, ou comme un adoucissement nécessaire aux chagrins de la vie. Je sais que l'âme ne peut être sans quelque plaisir, comme l'enseigne saint Grégoire, qu'étant tous nés pour être heureux, il faut nécessairement, ou qu'un bonheur solide nous satisfasse, ou qu'une joie passagère nous amuse : mais j'apprends aussi de l'admirable saint Augustin que, quand on se convertit, les plaisirs de la nature doivent céder à ceux de la grâce ; que quand Dieu, la volupté souveraine et essentielle, entre dans un cœur, il en doit chasser tous les autres plaisirs. J'avais de la joie, ô mon Dieu ! dit ce Père en parlant de lui-même, de quitter les plaisirs que je craignais auparavant de perdre, parce que vous les chassiez de mon cœur, vous qui êtes le plaisir par essence, et vous les en chassiez pour vous insinuer à leur place, plus doux mille fois que toutes les voluptés que je quittais, mais plus doux pour ceux qui n'ont plus le goût de la chair et du sang : *Ejiciebas eas a me, veratu et summa suavitas, ejiciebas et intrabas pro eis omni voluptate dulcior, sed non carni et sanguini* (Aug., *Confess.*, lib. I, c. 9).

Qui le croirait, chrétiens, que le pécheur, peu sensible à ces pures délices de la grâce, n'eût pas le courage d'abandonner ses fausses voluptés pour se convertir ! Un amour naissant vous sollicite de goûter la douceur qu'il y a d'être à Dieu ; mais une passion invétérée vous alarme sur la perte de vos premiers plaisirs ; on ne croit pas pouvoir vivre sans eux, on les écoute quand ils nous disent comme à Augustin : Pensez-vous après une si longue habitude vous pouvoir passer de nous : *Putasne sine istis poteris ?*

De là cette affectation à justifier aux yeux d'un confesseur tout ce qui peut vous plaire ; de là ces tours artificieux pour sauver la licence de vos chers plaisirs ; de là ces prétextes spécieux pour faire passer les divertissements superflus sous le beau nom de nécessaires. Comment, dit-on, éviter ces spectacles où la qualité nous engage, où l'exemple nous entraîne, où les parents nous conduisent, où l'intention de pécher ne nous mène pas ? Comment vivre sans ces parties continuelles de plaisir et de jeu qui dissipent les chagrins, qui entretiennent la société, qui lient l'amitié des uns par la censure, et le défaut de charité pour les autres ? Eh ! quoi, chrétiens, si vous vous convertissez, Dieu ne sera-t-il pas un plaisir suffisant pour vous ? Si vous souffrez quelques privations pour lui, ne saura-t-il pas remplir le vide de votre cœur ? Et si vous goûtez une fois combien le Seigneur est doux, ne direz-vous pas bientôt avec saint Augustin, qu'il n'est point de plaisir pareil à celui de n'en plus chercher sur la terre ; que la perte en est plus douce aux saints que la jouissance aux pécheurs ; et qu'on a grand tort de se perdre par de fausses voluptés, puisqu'on peut se sauver par de vrais plaisirs : *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum !* En effet, observez-le, chrétiens, dans le monde tous vos plaisirs sont bien bornés : la beauté ne se trouve pas partout où l'œil la cherche, l'harmonie des concerts s'évanouit en même temps que l'oreille l'écoute, l'odeur la plus suave est le jouet des vents, la sensualité consume en un moment les mets exquis qui la flattent, et le dégoût suit toujours la volupté ; mais en Dieu tous les plaisirs sont infinis, dit saint Augustin (*Confess.*, lib. X, c. 6), vous y trouvez une beauté sans bornes et sans défauts, une harmonie sans fluidité, une odeur sans dissipation, des délices sans dégoût. Voilà ce qui suit les privations légères qu'on souffre, et les faux plaisirs qu'on s'interdit par la pénitence. Mais s'il faut un amour généreux pour se détacher du plaisir, il en faut un héroïque pour mépriser la douleur.

3. Car, vous le savez, le plus funeste effet du péché, c'est de ne pouvoir faire le bien sans violence ; quels combats à soutenir quand il faut vaincre une mauvaise habitude par une bonne, prendre sur ses inclinations, réformer ses désirs, se refuser tout ce qui peut plaire, se condamner à tout ce qui mortifie ; n'agir que par charité, n'aimer ou ne haïr que par religion, ne se réjouir ou s'attrister que par mesure, observer toutes ses démarches, compasser toutes ses actions sur la règle sévère de l'Évangile, en un mot, être toujours en guerre avec soi-même : c'est, dit le grand saint Augustin (*In psal. LXXIV*), la juste peine du pécheur qui n'a pas conservé la paix avec Dieu. Tant qu'on se laisse aller au gré de ses passions, l'on ne sent pas ces combats violents ; la cupidité domine seule, la nature n'est jamais contristée, l'esprit s'accoutume à la chair ; mais quand il faut changer de conduite, ahl c'est alors

qu'on souffre d'étranges convulsions : l'inclination ne vous porte pas où le devoir vous appelle, la religion condamne ce que la passion désire, la nature veut une chose, et la grâce en demande une autre, et pour enfanter les désirs qu'on a conçus d'une véritable conversion, il ne faut rien moins, selon saint Augustin, que souffrir les douleurs de l'enfantement auxquelles nous fûmes tous condamnés dans la personne d'Eve : *In dolore paries*; et c'est l'idée de cette douleur qui alarme les pécheurs et qui les éloigne de la pénitence.

Mais l'amour généreux de notre pénitence ne la redoute pas : elle prévoit tous les combats qui doivent suivre sa conversion, les austérités qui doivent expier ses plaisirs, les larmes qui doivent éteindre le feu de ses passions ; mais rien ne l'étonne. Animée d'un amour hardi, elle se détermine à tout souffrir pour Jésus-Christ. Elle sait qu'il ne prêché que des vérités sévères, qu'il ne parle que d'abnégation et de croix, et que qui veut s'attacher à lui doit se résoudre à mener une vie crucifiée ; cependant elle le cherche avec ardeur, plus généreuse que ces pénitents délicats, qui voudraient avoir le mérite d'une vie nouvelle sans en sentir la peine, guérir leurs passions et s'épargner le soin de les combattre, joindre la pénitence et l'impunité, et trouver des confesseurs assez commodes pour effacer le péché sans toucher le pécheur. Telles sont surtout ces dames sensuelles qui, héritières de l'amour-propre de notre pénitente, et peut-être de tous ses plaisirs, n'ont rien de son courage, ni de sa ferveur dans leurs tristes conversions. Car, parlez-leur de jeûnes et de mortifications, elles tremblent pour leur santé ; tout ce qui flétrit leur teint les étonne, et contentes d'une dévotion commode après les plus grands péchés, elles cachent sous une ombre de piété la mollesse et l'impénitence ordinaire de leur vie ; mais qu'elles sachent qu'on ne se convertit jamais bien, si l'on ne souffre ; que pour haïr le péché, il faut aimer la douleur ; et que pour sauver le pécheur, il faut l'affaiblir et le combattre. Il est vrai qu'il y en a pour qui Dieu n'a que des douceurs au commencement de leur conversion ; il les nourrit de lait comme des enfants, pour parler le langage de saint Bernard : *Quibusdam apponitur lac ad bibendum* (Bern., lib. de Consid.), et ce sont ceux qui, soutenus par l'onction de la grâce, pratiquent le bien sans violence : jeûnes, oraisons, pénitences, restitutions, rien de leur coûte, et partout ils éprouvent que le Seigneur est doux ; mais après tout, ceux-là sont rares, la plupart de ceux qui se convertissent ont des dégoûts à souffrir, tout les peines, tout les rebuts d'abord dans les voies de Dieu, et ce sont ceux dont parle le prophète, quand il s'écrie : Seigneur, vous avez condamné votre peuple à d'étranges rigueurs, vous les avez abreuvés d'un vin plein de fiel et d'amertume ; mais ces rigueurs ont passé bien vite, ils n'ont eu que le temps de les voir : *Ostendisti populo tuo dura* ; ce dégoût n'a pas duré plus long-

temps que celui d'un breuvage médicinal et salutaire, qui nous guérit en un moment : *Potasti nos vino compunctionis*. Donnez-nous, Seigneur, cet amour hardi qui fit mépriser ces rigueurs passagères à la pécheresse, faites que dans la résolution que nous formons ici d'imiter sa pénitence, nous ne craignons ni les jugements des hommes qui nous censurent, ni la privation des plaisirs qui nous corrompent, ni les impressions de la douleur qui nous purifie. Mais c'est peu qu'un amour hardi nous anime comme notre pénitente, si un amour libéral ne nous détache de tout comme elle.

SECOND POINT.

Le premier pas pour se convertir et pour aimer Dieu, c'est de se détacher de tout le reste, c'est de rompre tous les liens par lesquels nous tenons encore à la terre ou à nous-mêmes, de faire servir à notre pénitence tout ce qui contribuait à notre péché, et de consacrer à Jésus-Christ avec un amour libéral tout ce qu'on possédait avec une cupidité déréglée : car on ne peut se convertir sans commencer d'aimer Dieu, et l'on ne peut commencer d'aimer Dieu sans cesser d'aimer le monde : ces deux amours sont incompatibles dans un même cœur, dit saint Grégoire, et par conséquent il faut sacrifier ou l'amour de Jésus-Christ à celui du monde, ou l'amour du monde à celui de Jésus-Christ : *Utrique se amores in uno corde non capiunt* (Greg., Moral., lib. XVIII, c. 27). C'est ainsi qu'en use la pécheresse de notre évangile. Résolue d'être à Dieu, elle se défait de tout ce qu'elle a du monde ; elle ne veut rien tenir de lui, de peur qu'il n'ait quelque chose à prétendre sur elle : délices, vanités, richesses, elle vous abandonne comme autant de titres de servitude qui la rendent son esclave ; et saintement prodigue de tout ce qui lui plaisait dans le monde, et de tout ce qui plaisait au monde en elle, elle consacre à Jésus-Christ, et ses biens, et sa personne, et ce qu'elle a de la fortune, et ce qu'elle est selon la nature, pour n'être plus rien que dans l'ordre de la grâce : *Quot habuit oblectamenta, tot de se obtulit holocausta*.

1. La pénitente de l'Evangile consacre tous ses biens à Jésus-Christ. Elle en a d'illicites, elle en a de superflus, elle en a de nécessaires : et de tous ceux-là rien n'échappe à la libéralité de son amour. Les biens illicites sont ceux qui ne servent qu'à flatter la cupidité, à nourrir l'amour-propre, à délecter les sens, et dont le sacrifice est toujours nécessaire, parce que l'usage en est toujours criminel : tels furent ces parfums précieux dont usait notre pécheresse, ou pour flatter la délicatesse de ses sens, ou pour relever l'éclat de sa beauté, prodigue dans son péché de tout ce qui pouvait la rendre agréable aux yeux des hommes, plus prodigue encore dans sa pénitence de tout ce qui peut blesser les yeux de Jésus-Christ. Car, voyez-la, dames chrétiennes, répandre sur ses pieds sacrés ce baume odoriférant autrefois si cher à sa sen-

sualité, prodiguer pour lui, briser le vase qui l'enferme, pour marquer qu'elle n'en usera jamais, parfumer enfin non-seulement la maison du pharisien, mais toute l'Eglise, mais les fidèles de tous les temps et de tous les lieux du monde, de la bonne odeur d'une profusion si sainte : *Impleta est domus ex odore unguenti*. Voyez-la, dis-je, dames chrétiennes, en cet état, et rougissez de vos réserves et de vos attachements secrets dans vos tristes conversions; car laissons à d'autres le soin de vous flatter : sacrifiez-vous jamais à Jésus-Christ les raffinements de votre mollesse et de votre cupidité? L'on consent à se défaire des grands péchés, mais on conserve les attachements secrets qui les font renaître; l'on vient répandre aux pieds de Jésus-Christ l'infection de ses désordres grossiers, mais on se réserve les parfums, l'on ne renonce ni à l'encens des hommes, ni aux douceurs innocentes de la galanterie, ni aux affectations de la vanité; l'on veut cesser de pécher, mais on ne veut pas cesser de plaire; l'on sacrifie tout ce qui peut blesser la pudeur, mais on tâche de sauver tout ce qui peut relever la beauté, ou du moins si l'on vide son cœur de ces attachements subtils, on ne brise pas encore ce vase qui les enferme, l'on n'est pas touché comme il faut des dérèglements de son amour-propre: il se réveille, le cœur se remplit tout de nouveau de ses premières sensualités, et de ces sources légères qu'on ne tarit pas, renaissent bientôt les torrents des passions qui vous entraînent. Tant il est vrai que les conversions sont imparfaites, si un amour libéral et sans réserve n'y domine comme dans celle de notre pécheresse, et si à son exemple on ne se détache pour Jésus-Christ non-seulement de tout ce qu'on a d'illicite, mais encore de tout ce qu'on possède de superflu.

Les biens superflus sont ceux qui ne sont propres qu'à soutenir l'ambition ou à contenter la vanité, qui ne sont nécessaires ni pour les bienséances raisonnables de notre condition, ni pour les besoins indispensables de notre vie, et qui par conséquent dans la pénitence doivent être consacrés à Jésus-Christ avec une sainte profusion. Ces biens nous sont admirablement figurés par les cheveux de notre pénitente, superfluités pompeuses de la nature, instruments dangereux de la vanité, vils objets de l'amour-propre, indignes amusements de l'affectation, pièges subtils toujours dressés à la vertu, plus propres à embarrasser ceux qui les portent qu'à les servir, et dont les âmes vaines craignent pourtant plus le dérangement et le désordre que celui de leur famille ou de l'Etat, dit un ancien : *Repubblicam turbari mallent quam comam*; ces cheveux, dis-je, sont la figure naturelle des biens superflus. Voyons donc, s'il vous plaît, quel usage en fait notre pécheresse. Conserve-t-elle un attachement invincible pour eux, les cache-t-elle pour quelques moments aux yeux de Jésus-Christ pour le surprendre par une modestie étendue, les

étale-t-elle devant lui avec une affectation qui tienne plus de la comédienne que de la pénitente? Non, chrétiens, elle condamne tous ces abus dans les dames de nos jours : elle n'a rien de cette opiniâtreté invincible avec laquelle on justifie la vanité outrée des frisures contre la juste sévérité des confesseurs et de saint Paul, qui les condamne; elle n'a rien de cette basse hypocrisie qui, au pied du tribunal, cache sous une négligence de quelques moments des affectations que le même jour verra renaître; elle n'a rien enfin de ces airs fastueux et mondains avec lesquels on semble plutôt venir triompher de ses péchés que les pleurer aux pieds de Jésus-Christ : la pécheresse lui fait un sacrifice sincère de tout ce qu'elle a de superflu : parfums, cheveux, ajustements, tout est pour lui; point d'égards pour sa qualité qui l'arrêtent, point de raisons de bienséance qui la retiennent. Comme elle n'a point gardé de mesures dans son péché, elle n'en gardera point dans sa pénitence; elle mettra tout son superflu sous les pieds de Jésus-Christ, et ses cheveux, chers objets de sa complaisance, n'auront plus d'autre usage que de les essuyer : *Capillis capitibus suis tergebat*.

Imitons, Messieurs, cette libéralité de son amour, et si nous voulons que notre pénitence soit sincère comme la sienne, sacrifions à Jésus-Christ toutes les superfluités de notre vie. Et ce n'est pas ici, chrétiens, un simple conseil que je vous donne, c'est un précepte indispensable de l'Evangile, expliqué par les Pères, qu'on doit consacrer aux pieds de Jésus-Christ, c'est-à-dire, aux pauvres qui tiennent en apparence le dernier rang dans son corps mystique, tout ce qu'on a de surabondant dans ses biens et de superflu dans ses vanités. Mais, hélas! dans la licence du siècle où nous sommes, personne ne croit avoir de superflu! Il n'est point de revenus si immenses qui ne paraissent modiques à la cupidité des hommes; point de dépense si excessive qui ne semble nécessaire à l'orgueil des ambitieux; point d'épargnes si abondantes qui ne semblent légitimes à la prudence des avarés. Exhorte ce grand homme puissant, peut-être enrichi par des voies suspectes, à remplacer d'une partie de son bien les fonds épuisés des hôpitaux, il n'en a pas assez pour établir sa famille, il faut qu'il achète de grandes alliances pour se soutenir, qu'il relève la bassesse de sa naissance par l'éclat de ses emplois, que ce qu'il est fasse oublier ce qu'il était, et qu'enivré du sot entêtement d'une grandeur empruntée, il donne tout au démon de l'ambition qui l'anime, et rien aux pauvres de Jésus-Christ. Exhorte cette dame ambitieuse dans sa piété même à retrancher quelque chose de son train, à modérer les dépenses superflues de sa table et de sa maison, à dérober quelque chose à son luxe, tout est nécessaire à sa qualité; parmi tant d'équipages pompeux et de domestiques gagés pour ne rien faire toute leur vie; parmi tant de mets exquis, étalés

autant pour contenter les yeux que pour nourrir la sensualité ; parmi tant de riches habits que la bizarrerie des modes rend inutiles, rien de superflu pour les membres de Jésus-Christ. O pécheurs ! si prodigues dans vos cupidités, près d'acheter un plaisir, de venger une injure, de contenter une passion souvent au péril de votre fortune et de votre vie, ne serez-vous avares que dans votre amour pour Jésus-Christ, n'aurez-vous rien à lui sacrifier dans votre pénitence ; et comme si le ciel ne méritait pas d'être acheté aussi cher que l'enfer, donnerez-vous tout à vos passions pour vous perdre, et rien aux pauvres pour vous sauver ?

Je pourrais encore ici, chrétiens, vous faire voir, pour achever de confondre la froideur de votre amour, que notre pénitente, outre ses biens superflus, n'épargna pas les plus nécessaires pour Jésus-Christ. Vous la verriez prodiguer sa santé pour le suivre dans ses voyages, prendre sur son nécessaire de quoi fournir à ses besoins, et marcher à la tête de ces saintes femmes qui le suivaient partout, dit saint Luc (*Cap. VIII*), pour lui faire part de leurs biens. Mais achevons, et pour donner le dernier trait à la libéralité de son amour, disons qu'après avoir donné tout ce qu'elle a, elle donne encore tout ce qu'elle est elle-même.

2. Rien ne coûte tant à l'homme que de se donner soi-même à Dieu. L'on peut se détacher de ses voluptés par raison, prodiguer ses biens par vanité, quitter le monde par chagrin ou par dégoût ; mais pour se détacher de soi-même, et sacrifier à Dieu tout ce qu'on est, c'est ce que la raison, la vanité, ni l'amour-propre, n'ont jamais pu faire. Et ces grands philosophes, à qui l'orgueil fit mépriser tout le reste, ne purent jamais se détacher d'eux-mêmes : témoin ces deux sectes fameuses qui partagèrent autrefois tout l'univers, dit saint Augustin : l'une, des épicuriens, qui établirent la félicité de l'homme dans l'amour de sa propre chair : *Mihi adherere carni meæ bonum est* ; l'autre, des stoïques, qui crurent ne pouvoir être heureux que par la complaisance en leur propre esprit : *Mihi adherere menti meæ bonum est*. Sectes funestes qui semblent s'être perpétuées jusqu'à nos jours, où l'on ne voit presque personne qui ne soit esclave ou de son corps par l'amour-propre, ou de son esprit et de son cœur par la vanité ; mais notre pénitente, esclave de l'un et de l'autre dans son péché, s'en détache dans sa pénitence pour se donner tout entière à Jésus-Christ, et s'écrier avec le prophète : Tout mon bonheur, ô mon Dieu ! c'est de m'attacher à vous seul, c'est de vous consacrer tout ce que je suis : *Mihi autem adherere Deo bonum est*.

En effet, son cœur est tout pour lui ; persuadée qu'il n'exige du pécheur ses biens, ses plaisirs, son esprit, sa chair, que pour avoir ce cœur qu'il y attache, c'est par là qu'elle commence à se donner à lui, mais à s'y donner sans réserve et sans partage. Éloignée de ces faux pénitents qui n'offrent à

Dieu qu'un cœur partagé, qui veulent toujours y laisser quelque place à ceux qui l'ont corrompu, garder quelques ménagements avec le démon quand ils renoncent à son empire, sauver certaines passions raffinées ; en un mot, aimer Dieu sans perdre le droit d'aimer encore quelque autre chose. Car c'est là, chrétiens, un des défauts des plus communs et des plus subtils de ceux qui tâchent de se convertir ; il y a toujours dans leur cœur quelque endroit par lequel ils ne veulent pas être à Dieu, quelque réserve volontaire qu'on ne découvre jamais ; pour n'être pas obligé de s'en détacher, on se la cache, on se la justifie à soi-même ; et dans le même temps qu'on dit à Dieu : Seigneur, mon cœur est tout à vous, on garde pour soi-même ce repli secret où l'on met en réserve ses plus chères imperfections ; et le monde ou le démon vous tenant toujours par cet endroit-là, il dispute votre cœur à Dieu jusqu'à ce qu'il l'en ait tout à fait chassé. Donnons-le donc tout entier à Jésus-Christ comme la pécheresse, et disons avec le grand saint Augustin (*In psal. CXXXVII*) : Seigneur, je veux que tout mon cœur soit pour vous, que le feu de votre amour le consume comme un holocauste dont il ne doit rien rester, afin que n'ayant plus rien à moi dans moi-même, je ne sois plus sujet à ces retours qui m'y attachent ; mais que transformé en vous je ne soupire, je n'agisse, je ne brûle que pour vous : *Totus in te æstuem, totus in te ardeam, totus te diligam tamquam inflammatus abs te*.

Tels furent les sentiments de notre pénitente, son cœur fut tout à Dieu, et son esprit y fut de même. Indifférente pour tous ces soins tumultueux qui nous partagent encore après nos conversions, elle ne s'occupe que de Jésus-Christ, elle ne vit que de lui, elle n'agit que pour lui, elle ne pense qu'à lui ; et non contente de lui sacrifier son esprit, elle lui sacrifie l'amour de sa propre chair ; et tout absorbée dans la contemplation de ses grandeurs, à force de l'adorer comme Dieu, elle semble oublier qu'il est homme, à force de se nourrir de lui, elle laisse à sa sœur tout le soin de le nourrir lui-même, *Reliquit me solam ministrare*. Mais voulez-vous comprendre combien son esprit fut enivré de Jésus-Christ, suivez-la, s'il vous plaît, au sépulcre où elle le va chercher après sa mort, écoutez comme elle le demande sans le nommer, comme si tout le monde devait savoir que ne pouvant penser qu'à lui, elle ne peut parler que de lui : *Si tu sustulisti eum, dicito mihi*. Elle n'a que vous dans l'esprit, Seigneur, elle n'a que vous dans la bouche ; si elle pense et si elle parle, il faut que ce soit de vous, dit le dévot saint Bernard : *En omne quod cogitat et quod loquitur, te sonat, te redolet*.

Est-ce ainsi, chrétiens, que vous vous occupez de Dieu dans vos conversions, ne l'oubliez-vous pas un moment après être sortis du pied de ses autels ? Ne vous répandez-vous pas tout de nouveau dans les soins ou dans les plaisirs du monde, et votre esprit

trop borne pour tant d'objets différents qui le partagent, trouve-t-il un moment libre pour méditer ses mystères et ses grandeurs ? C'est la gloire de notre sainte de lui donner tout son esprit, mais son zèle va plus loin, elle lui sacrifie sans ménagement l'amour de sa propre chair. Qu'il est difficile de s'en détacher, dit le grand saint Augustin (*De Morib. Eccl.*, lib. I, c. 22 et 23) ! C'est une chaîne précieuse qu'on aime toujours ; l'âme habituée à la porter ne peut souffrir qu'on la mine par la pénitence, ni qu'on l'agite par la douleur ; elle se récrie dès lors qu'on mortifie cette chair délicate, et qu'on se met en état de l'en détacher : *Hoc vinculum ne concutiatur... mortis timore animum quatit... amat enim illud vi consuetudinis*. Mais notre pénitente ne connaît plus son corps depuis qu'elle aime Jésus-Christ, elle veut qu'il règne sur tous ces membres qui furent auparavant des armes d'iniquité, qu'il chasse le démon de son cœur, la curiosité de ses yeux, la médisance de sa bouche, l'injustice de ses mains, et que toutes ces parties d'elle-même soient condamnées à gémir, à pleurer, à souffrir pour son amour, condamnant ainsi ces demi-pénitents qui consentent de tout donner à Jésus-Christ, pourvu qu'il leur soit permis de ménager leur propre chair. Ils lui donnent, et leur cœur dans leurs fréquents soupirs, et leur esprit dans leurs longues méditations ; mais ils se réservent le soin de leur corps par un amour-propre invincible. Vous les voyez soupirer en public comme des pénitents, et se traiter en secret comme les plus innocents du monde, passer de leurs longues oraisons à leurs sensualités indignes, joindre toutes les douceurs de la vie aux belles idées de la pénitente et de la mort, penser en chrétiens, vivre en épicuriens, et laisser à douter s'ils sont ou tout esprit, quand on voit la ferveur de leurs oraisons, ou tout corps, quand on considère la mollesse de leur vie ; mais qu'ils apprennent aujourd'hui de la pénitente de l'Évangile à sacrifier le corps aussi bien que l'esprit, à souffrir comme à méditer, à donner enfin à Jésus-Christ, et tout ce qu'ils ont, et tout ce qu'ils sont eux-mêmes, afin qu'il se donne tout à eux dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

De la nécessité de la passion de Jésus-Christ.

Expedi vobis ut unus moriatur homo pro populo.

Il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple (Jean., XI, 50).

Être obligé de donner injustement la mort ou de la souffrir avec justice, ne se pouvoir laver d'un crime que par un autre crime, en être réduit à se rendre coupable pour devenir juste, c'est sans doute, Messieurs, une étrange nécessité ; et c'est cependant l'état où se trouvèrent les Juifs du temps de Jésus-Christ, comme ils l'apprennent par la bouche de Caïphe leur souverain prêtre : *Expedi vobis ut unus moriatur homo pro populo*. Nous méritons tous la mort, et notre nation,

tout étendue qu'elle est, ne se peut dispenser de périr, si elle se dispense de condamner cet homme et de chercher son salut dans sa perte : *Expedi ut moriatur*. Que ce conseil est sage, mais qu'il est cruel ! Qu'il est avantageux, mais qu'il est injuste ! Que l'esprit qui l'inspire est saint, mais que la langue qui le prononce est criminelle ! Que les mains qui l'exécutent sont détestables ! Jésus-Christ doit mourir, puisque son amour et la justice de son Père l'y ont condamné ; mais malheur à ceux qui seront les instruments de sa mort ! il faut que ce scandale de toute la nature arrive, puisque autrement elle ne peut être réparée ; mais malheur à celui qui en sera l'auteur ! Qu'il se trouve une âme capable de dire qu'il est expédient qu'il meure : *Expedi ut moriatur*, je ne m'en étonne pas, c'est en quelque façon reconnaître le mérite de celui dont la mort doit vivifier tout un peuple ; mais qu'il se trouve des âmes assez barbares pour demander hautement qu'on le crucifie : *Tolle, tolle, crucifige*, c'est ce qui me passe ; et je ne puis concevoir comment Dieu, qui permet que ce cher Fils meure pour les hommes, peut souffrir qu'il meure par la main des hommes. S'il faut qu'il souffre pour nous, n'y a-t-il pas des démons pour le persécuter ? S'il faut qu'il nous donne son sang, ne se trouvera-t-il pas des lions et des tigres pour le répandre ? S'il faut qu'il perde la vie pour notre salut, les maladies n'ont-elles pas la force de la lui ôter ? Non, non, puisqu'il est la victime de l'homme, il doit être offert et immolé par les mains de l'homme ; car comme il s'agit de satisfaire pour ses péchés, n'est-il pas juste que Jésus-Christ reçoive de lui les opprobres, les douleurs et la mort qu'il offre pour lui, et qu'il fournisse à son Sauveur de quoi payer la dette dont il l'a chargé ? afin que, selon l'expression de saint Paul, il emploie le péché, même pour condamner le péché, *Ut de peccato damnaret peccatum* ; c'est-à-dire, que si la malice des hommes ne se fût elle-même punie sur le corps du Saint des saints, si elle n'eût épuisé ses traits et son venin contre son humanité, si elle ne se fût déclarée son ennemie irréconciliable, elle n'eût jamais été réconciliée à sa divinité. Il fallait que ce Joseph fût vendu et trahi par ses frères, afin d'en être ensuite adoré ; il fallait qu'il en reçût les dernières insultes, pour être en état de leur faire part de son honneur et de sa gloire : *Ut de peccato damnaret peccatum*. Ainsi la passion de Jésus-Christ était d'une nécessité indispensable pour sauver l'homme, *Expedi vobis ut unus moriatur homo pro populo*. Vérité importante dont je vous dois entretenir aujourd'hui, lorsque Marie, qui eut tant de part à la passion de son Fils, nous aura obtenu les lumières du Saint-Esprit, pour en parler ; elle le fera sans doute si nous lui disons avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

Dire qu'il était nécessaire que Dieu souffrit pour l'homme, c'est, ce semble, Messieurs, une proposition injurieuse, et à sa gran-

deur, et à sa bonté ; c'est donner des limites à l'une, et ôter la liberté à l'autre : car si la puissance qu'il avait de nous sauver était bornée au seul moyen des souffrances, ne serait-il pas vrai de dire qu'elle n'était pas souveraine et absolue ; et si sa bonté qui le porta à s'immoler pour nous était nécessaire, que deviendrait cette volonté infiniment libre qui fait le prix de son sacrifice ? *Oblatus est quia ipse voluit.* Aussi n'est-ce pas dans ce sens, Messieurs, que je prétends établir la nécessité de la passion de Jésus-Christ ; je sais qu'il nous aimait, mais qu'en même temps il avait droit de nous traiter en ennemis et de nous laisser par une juste punition dans l'état malheureux où nous nous étions précipités par une révolte injuste. Je sais qu'il pouvait nous tendre la main pour nous retirer de l'abîme, mais qu'il n'était pas nécessaire qu'il y descendît lui-même, et qu'il vint, si j'ose le dire, servir de répondant et de caution au démon pour nous arracher de ses liens ; il n'avait qu'à faire tonner sa voix du haut du ciel, et les démons se fussent retirés dans le fond des enfers ; il ne fallait qu'ouvrir la bouche, et la même parole qui nous fit autrefois sortir du néant de l'être, eût bien pu sans doute nous retirer du néant du péché ; ou si l'homme ne méritait pas qu'il ouvrît la bouche pour lui, sa colère, quoique infiniment irritée, ne pouvait-elle pas s'apaiser en acceptant les satisfactions légères et disproportionnées dont nous étions capables ? Ou du moins si cette bonté infinie se voulait communiquer à nous jusqu'à se revêtir de notre nature, n'était-ce point assez pour satisfaire à nos péchés d'exposer aux yeux du Père éternel le corps qu'il avait pris, et de lui dire pour lui faire tomber les armes des mains : Me voilà humilié par votre ordre à porter avec moi une masse de corruption, un corps terrestre et grossier : *Corpus aptasti mihi* ; si vous avez encore quelque tendresse pour un Fils, épargnez cette nature étrangère dont vous l'avez revêtu, puisque si l'injure que vous en avez reçue est infinie, mon humiliation l'est aussi. Mais je veux, ô mon Dieu ! que jusqu'ici votre cœur tienne bon contre nous, mais si Jésus-Christ vous offre dans sa circoncision quelque gouttes de ce sang précieuse qui coule dans ses veines, serez-vous encore inflexible ? Cette goutte ne sera-t-elle pas capable de purifier tout un monde, de noyer les péchés de tous les hommes, d'éteindre le feu des enfers ?

Oui, mes frères, tous ces moyens étaient plus qu'efficaces pour notre salut. Mais, après tout, il est nécessaire que Jésus-Christ meure, nécessité qui se prend de notre part, et non de la sienne, dit saint Bernard : *Audi, o homo, necessitatem tuam et non suam* (*Inst. Sacerd.*, c. 6) ; c'est-à-dire que dans le décret de notre rédemption, il a consulté, non sa puissance qui lui rendait cet ouvrage facile, mais notre ingratitude qui l'eût bientôt oublié s'il lui eût coûté moins que la vie ; il a consulté non-seulement sa justice qui se pouvait payer d'une satisfaction légère, mais son

amour qui ne s'en contentait pas ; et parce que nous étions tombés faute de nous connaître, il a voulu que nous reconnussions dans sa passion trois choses nécessaires à notre salut : l'état duquel elle nous tire, l'état où elle nous met, l'état où elle nous fait aspirer ; je veux dire que la passion de Jésus-Christ était nécessaire pour nous faire connaître la grandeur du péché qu'elle efface, le prix de la grâce qu'elle donne, la récompense des souffrances qu'elle enseigne. C'est le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

Quand Dieu a permis que l'on vit au dehors une image des désordres que le péché fait au dedans de nous-mêmes, il n'a pas été difficile à l'homme d'en connaître la grandeur. Adam ne voit pas plutôt les éléments se faire la guerre et dans le monde et dans son corps, les épines se mêler aux fleurs que la terre produisait, les orages se former sur sa tête, les chardons naître sous ses pieds, qu'il reconnaît qu'il est criminel, et que sa désobéissance ne mérite point de grâce, puisque toute la nature travaille à la punir. Mais depuis que les ravages du péché sont tout intérieurs, et que nous ne faisons en le commettant que des pertes spirituelles, nous avons peine à le regarder comme un mal et à croire qu'il nous rende criminels, parce qu'il ne nous ravit aucun des avantages sensibles que nous possédions avant de le commettre. Si je suis usurier, ce péché augmente mes revenus bien loin de les diminuer ; si je suis habile et savant, l'ignorance ne devient pas la peine de mon orgueil ; si je suis juge, mes injustices ne me renversent pas de dessus les fleurs de lis ; si j'ai de la beauté, la vanité que j'en tire ne fait pas naître les rides sur mon front. Ainsi, parce que les effets funestes du péché ne sont pas sensibles, nous nous y abandonnons sans scrupule, nous n'en concevons pas la grandeur. Mais Dieu veut bien remédier à cette ignorance, quoiqu'inexcusable, en réunissant dans son propre Fils tous les maux extérieurs que le péché produit, afin, dit saint Bernard, que sa croix et les rigueurs dont elle est accompagnée soient la balance où nous reconnaissons le poids de nos crimes : *Statera facta.*

Que cette balance est juste, mes frères, et que nous devrions être fidèles à y appliquer nos péchés et à considérer avec attention combien il a fallu que le contrepoids en ait été grand ! C'est ce que nous demande Jésus-Christ, dit saint Grégoire, lorsqu'il met ces belles paroles dans la bouche de Job : *Utinam appenderentur peccata mea et calamitas quam patior in statera !* Ah ! que je souhaiterais que les hommes pesassent sur la balance de ma croix les péchés dont je me suis chargé et les douleurs que je souffre, afin qu'ils pussent juger de la grandeur des uns par la rigueur des autres : *Utinam appenderentur !* Sans doute, le nombre infini de tant d'opprobres, de tant de crachats, de tant d'insultes, de tant de coups, et enfin le poids d'une mort si rigoureuse, nous donnera lieu

d'espérer que les souffrances de Jésus-Christ l'emporteront sur nos péchés ; mais d'ailleurs n'avons-nous pas sujet de craindre, à chaque faute que nous commettons, qu'ajoutant toujours crimes sur crimes, ingratitude sur ingratitude, Jésus-Christ ne retire son sang que nous avons tant de fois profané, et que la pesanteur de nos péchés, n'étant plus soutenue par ses souffrances, ne nous abaisse jusqu'au fond des enfers : *Utinam appenderentur peccata !* Fasse le ciel que nous n'achetions pas si cher la connaissance de nos péchés, et qu'au lieu d'en apprendre la grièvement par celle des supplices qui les puniront sur nous-mêmes, nous en reconnaissons le poids dans la personne de Jésus-Christ !

Son âme ne peut recevoir aucune atteinte du péché, mais son corps en porte tous les caractères et en souffre les effets les plus honteux dans sa passion. C'est ici, mes frères, que la croix de mon Sauveur est une chaire mystérieuse de laquelle tous ses membres nous montrent par écrit, mais en caractères de sang, l'horreur et le poids des crimes dont nous l'avons chargé. C'est ici que ses plaies, comme autant de bouches éloqu coastes, nous crient que cette nudité honteuse, qui expose à la vue de tous les hommes le corps le plus chaste qui fut jamais, est l'image et l'effet de cette nudité intérieure à laquelle notre âme est réduite par la perte de la robe d'innocence que le péché lui enlève. Ces liens qui tiennent captives ces mains adorables qui soutiennent et balancent tout l'univers, nous prêchent la captivité funeste à laquelle nous sommes assujettis par le péché. Ce bandeau dont ses yeux, à qui rien ne peut être caché, sont couverts par insulte, n'est-il pas la figure aussi bien que la peine de l'aveuglement terrible qui nous fait devenir, et le jouet, et la proie des démons, comme Samson le fut autrefois des Philistins ? Cette privation de gloire que souffre le corps d'un Dieu nous permet-elle d'ignorer la perte générale de tous ces dons intérieurs et de cette beauté divine dont la grâce nous enrichit et dont le péché nous dépouille ? Enfin, la séparation violente de son âme et de son corps, n'est-ce pas une extension de la mort spirituelle des pécheurs ? Et si tous ces maux réunis sur le corps sacré de Jésus-Christ sont le contre-coup, l'expression, la copie de ceux que le péché eût opérés dans son âme si elle en eût été capable, et qu'il opère tous les jours dans les nôtres, n'avons-nous pas raison de dire que la passion était nécessaire pour nous apprendre la grandeur du péché, puisqu'elle nous en fait voir tous les effets ; et cependant Dieu se plaint qu'une leçon si puissante n'a pu nous convertir : *Ego erudivi eos, et cogitaverunt in me malitiam (Ose., VII)*.

En effet, mes frères, comme si ce n'était pas assez d'avoir une fois crucifié Jésus-Christ pour comprendre combien le péché est détestable, nous recommençons tous les jours à le crucifier dans nous-mêmes, lorsque nous permettons que cette âme, qui est son image réparée au prix de son sang, tombe

intérieurement dans les mêmes humiliations qu'il a souffertes pour elle. La captivité, l'ignominie, l'aveuglement et la mort du péché renouvellent incessamment les rigueurs de sa croix, et la main de notre malice rouvre sans pitié les mêmes plaies dont la main des bourreaux l'a couvert : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*. Ah ! malheureux pécheur, que ferais-tu s'il était encore sur la terre, toi qui, ne pouvant le crucifier dans sa personne, lui fais une croix de la tienne ? toi qui, ne pouvant faire mourir celui qui ne meurt qu'une fois, oses bien l'en prendre à son image et te servir d'elle pour l'effigier : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei ?* C'est l'effet de tous les crimes que tu commets contre lui. Apprends, apprends quelle en est la grandeur, si tu ne la connais pas encore, et, jetant les yeux avec saint Bernard sur Jésus-Christ souffrant et expirant sur une croix infâme, écrie-toi que la difficulté du remède te fait connaître la grandeur du mal : *Ex consideratione remedii, periculi aestimo quantitatem*. Que le mal est grand et dangereux qui ne peut être guéri que par le sang du médecin ! Que le malade est désespéré qui ne peut vivre que par la mort d'un Dieu ! Que la chute est terrible, quand il faut que l'Immortel descende dans le sein du tombeau pour nous relever !

Saint Augustin, pour faire voir la grandeur du péché d'Adam, dit qu'il en faut juger par la facilité qu'il avait de ne le pas commettre : *Magna fuit in peccando iniquitas, quia magna fuit non peccandi facilitas*. Et moi, j'ose dire ici que l'on peut encore porter un jugement plus juste de sa malice, si l'on considère la difficulté de l'expier : *Magna fuit in peccando iniquitas, quia magna fuit in reparando difficultas*. Nous disons que le danger est grand, quand il en a beaucoup coûté pour en sortir ; nous avouons que le péril était extrême, qui obligeait les consuls romains de dévouer leur vie pour le salut de leur patrie ; que la tempête était terrible, qui ne se pouvait apaiser que par le sang d'une fille unique ; que le monstre était à craindre, dont un prince malheureux se redimait aux dépens de ce qu'il avait de plus cher : et pourrions-nous nier, mes frères, que le péché ne soit grand, pour lequel l'innocence même devient criminelle, pour lequel la grandeur souveraine se réduit au néant d'un ver de terre, pour lequel la source de la vie devient la victime de la mort ? Pourrions-nous nier que l'incendie ne soit épouvantable, qui ne peut être éteint ni par les larmes, ni par le sang des prophètes, des patriarches, des vierges, des martyrs, des pénitents et de ce qu'il y a de plus saint sur la terre, mais seulement par le sang d'un Dieu ? Pourrions-nous douter que le torrent ne soit impétueux, auquel il faut opposer comme une digue l'espérance des hommes, le trésor des anges, les richesses du ciel et de la terre, les délices du Père éternel qui, comme dit saint Ambroise, est obligé, pour sauver l'homme, de souffrir en quelque façon la douleur d'un père qui se voit privé de son fils unique :

Quasi orbitalis hausit dolorem, ne tibi periret fructus redemptionis. Pouvons-nous douter que la tempête ne soit grande, lorsqu'on est réduit à jeter Jonas dans la mer pour la calmer ; que la maladie ne soit incurable, lorsqu'il faut que le ciel prête un médecin à la terre : *Magnus de celo venit medicus, qui magnus in terra jacebat agrotus?* Reconnaissons donc la grandeur de notre mal, Messieurs ; soyons persuadés de la profondeur de nos plaies par la profondeur et le nombre de celles de Jésus-Christ ; étudions sur son corps adorable les ravages du péché, puisque nous ne les pouvons découvrir dans notre âme, et ne nous faisons plus un divertissement de nous blesser, puisqu'il en coûte tant à notre Dieu pour nous guérir : *Agnosce, homo, quam gravia fuerint vulnera pro quibus oportuit Christum Dominum vulnerari.*

Un Dieu me lave dans son sang, et je me souille encore! Je ne vois en lui qu'humiliation pour expier mon orgueil, et je l'entretiens encore! que pauvreté et détachement pour condamner les riches et les avares, et je le suis encore! que mépris de la part des hommes, et je n'en puis souffrir les injures! qu'abandonnement de la part de Dieu, et je murmure contre les afflictions dont il me punit! Ah! je le conçois à présent, mon Sauveur, mes murmures, mes impatiences, mon avarice, mon orgueil, sont de grands crimes, puisque je vous vois humilié, dépouillé, souffrant et obéissant jusqu'à la mort pour les expier, et que la grandeur du remède m'est une preuve de la grandeur du mal : *Ex consideratione remedii, periculi aestimo quantitatem.*

Mais si vous n'en êtes pas encore convaincus, Messieurs, suivez Jésus-Christ au jardin des Oliviers, où il se présente aux yeux de son Père éternel, chargé du fardeau de vos péchés, et là le voyant succomber sous eux, et abattu contre terre par leur pesanteur, vous avouerez sans doute qu'elle est excessive puisque celui qui du bout du doigt porte tout l'univers est faible, ce semble, pour en soutenir le poids. Mais quoi! Jésus-Christ a-t-il donc moins de force que moi? Le poids de mes péchés l'acable, et ne me charge pas; il y succombe, et je les soutiens sans peine; j'en combats incessamment de nouveaux, et ma conscience n'en est pas moins libre; en un mot, je goûte la douceur que vous y condamnez, et ne ressens pas le poids dont vous me parlez. Ah! qu'un pécheur est à plaindre qui se trouve dans cet état! Avoir sur la conscience dix, douze, vingt péchés mortels qui seraient capables d'abîmer le monde entier, et demeurer insensible à leur poids! Voulez-vous savoir la raison de votre insensibilité, mes frères, et de cette légèreté pernicieuse du péché, la philosophie ne vous l'apprend-elle pas, lorsqu'elle dit que les corps les plus pesants cessent de l'être quand ils se trouvent dans leur centre, et qu'au contraire s'ils en sont éloignés, rien n'est capable de les soutenir. Où pensez-vous que soit le centre du péché? Est-ce dans les damnés? non, non, ils n'en ressentent que trop

le poids dans leurs supplices. Est-ce dans les démons? ils sont écrasés sous sa pesanteur. Est-ce dans les justes qui y tombent encore quelquefois par faiblesse? ils ne les peuvent supporter longtemps. Quel est donc ce centre si difficile à trouver, où le péché n'a plus de poids? Ah! c'est ton âme, pécheur endurci, qui demeure ferme sous un fardeau de crimes, dont Jésus-Christ est accablé, parce qu'une âme si sainte n'en peut pas être le centre. Si l'insensibilité de ton cœur ne te permet donc pas de comprendre la grandeur de tes désordres, apprends-la de la défaillance du sien; et si l'amour que tu as pour le péché te le fait paraître léger, juge au moins de sa malice et de sa grièveté par la guerre que Dieu lui déclare.

Il le persécute partout, Messieurs, et depuis qu'il est entré dans le monde sa justice n'a jamais cessé d'être armée contre lui. De quel côté que je jette les yeux, je trouve dans les auteurs du péché les marques funestes de la colère de Dieu qui le punit. Car si je monte dans le ciel, j'y vois l'orgueil des anges rebelles précipité et humilié dans les enfers; si je vais dans le paradis terrestre, j'y trouve la désobéissance d'Adam châtiée par une éternelle servitude; si je descends sur la terre, j'y aperçois les crimes de tous les hommes noyés avec eux dans un déluge universel; si je porte ma pensée jusque dans les enfers, j'y entends les hurlements des démons et des damnés au milieu de ces feux pénétrants qui vont chercher le péché jusque dans la moelle de leurs os et dans les replis de leur cœur où il se cache. Où se mettra-t-il donc à l'abri de la justice divine ce péché si longtemps et si justement persécuté? Où trouvera-t-il sa sûreté contre une main si puissante? Il voit paraître Jésus-Christ sur la terre; et pensant trouver dans sa personne un asile assuré, il vient de tous côtés fondre sur lui, c'est là que se rassemblent les péchés de tous les hommes comme dans un fort inviolable que la main de Dieu respectera; mais ils se trompent, il les punira jusque dans son Fils unique, et comme s'il avait moins d'amour pour lui, qu'il n'a de haine pour eux, il nous fera connaître la grandeur de leur malice par la sévérité de sa justice, il déchargera sa colère sur son Fils plutôt que de permettre que le péché l'évite : *Proprio Filio non pepercit, propter peccata populi percussit illum.*

Que le péché se retranche dans la partie la plus noble du corps de Jésus-Christ, la pointe des épines dont il est couronné ira l'y tourmenter : qu'il se cache dans le fond de ses veines, les fouets l'en feront sortir avec le sang qui les arrose : qu'il se retire après la mort de mon Sauveur dans ce cœur où il ne fut jamais admis pendant sa vie, la lance d'un soldat l'en saura retirer; pour le dire en un mot, le Père éternel fait mourir son Fils, afin que le péché ne vive plus, selon saint Ambroise : *Crux non Salvatoris mors est, sed peccati.*

Ne faut-il donc pas, mes frères, que cet ennemi fasse à Dieu une injure bien sen-

sible, puisque, pour la venger, il méconnaît ce qu'il a de plus cher, il oublie toutes ses tendresses pour son Fils, et le met en tel état par la cruauté des bourreaux auxquels il l'abandonne, que ses ennemis mêmes ne le reconnaissent plus, et que celui qui le leur présente si défiguré est obligé de leur dire que c'est un homme : *Ecce homo*.

Que diriez-vous d'une personne qui, poursuivant avec chaleur son ennemi, et le voyant enfin retranché dans un cabinet où seraient ses trésors, ses pierreries, toute sa fortune, ne laisserait pas d'y mettre le feu pour le perdre, et de lui faire un tombeau précieux de ce qu'il aurait et de plus cher et de plus rare? Qu'en diriez-vous? Que cet ennemi serait grand et redoutable, que l'injure qu'il aurait faite à celui qui achète sa perte aux dépens de son bonheur et de ses délices serait extrême. Que ne faites-vous le même jugement du péché, Messieurs, puisque Dieu, pour le détruire, n'épargne pas ce Fils dans lequel il a renfermé la plénitude de sa Divinité, les richesses de sa grâce, les trésors de sa sagesse et les délices de son cœur : *Proprio Filio non peperit*.

Vous tremblez à la vue d'une justice si sévère, je vois le trouble dans vos yeux et le désespoir dans vos cœurs, et dans la persuasion où vous êtes que vos péchés sont grands, quelle apparence, dites-vous, d'attendre grâce d'un Dieu qui ne la fait pas à Jésus-Christ? Quel lieu d'espérer que l'ennemi trouve un asile devant un trône, où l'ami même ne rencontre que le tombeau? Que des mains armées de foudres contre un criminel en apparence soient pleines de miséricordes pour celui qui l'est en effet? *Si hæc sunt in viridi, quid in sicco?* Ah! mes frères, de grâce, si la colère du Père vous étonne, que l'amour du Fils vous rassure : que ce sang de mon Sauveur répandu, qui fait le sujet de votre crainte, devienne en même temps celui de votre espérance! Il est la peine de vos crimes, mais il en est le prix ; il est versé pour les punir, ainsi ils sont grands ; mais il est offert pour les expier, ainsi ils sont effacés. La grandeur de la dette vous rendait insolvable et vous condamnait à l'enfer ; mais la sainteté de ce sang satisfait pour vous et vous donne droit au paradis : *Bonum aurum sanguis Christi*, dit saint Ambroise, *dives ad pretium, profluus ad lavandum omne peccatum*. Dieu trouve dans ce sang adorable de mon Sauveur non-seulement un prix abondant pour tous les péchés du monde, mais un mérite infini pour toutes les grâces du ciel : car c'est par lui qu'il nous les accorde : de sorte que si la passion de Jésus-Christ était nécessaire pour nous faire comprendre la grandeur du péché qu'elle efface : *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo*, elle ne l'est pas moins pour nous persuader du prix de la grâce qu'elle mérite ; c'est par où je finis en peu de mots

SECOND POINT.

Adam, selon la remarque d'un Père (S. Bern.), avait reçu de Dieu une vie dont la

mort pouvait bien triompher, comme elle le fit en effet après son péché ; mais il n'en reçut pas une source de vie qui pût triompher de la mort ; ainsi s'il put mettre sa postérité dans le tombeau qu'il se creusa lui-même, sa puissance n'alla pas jusqu'à l'en retirer ; une mort fut punie en lui par une autre, et parce que son âme se priva de la vie de la grâce en se séparant de son Dieu, Dieu priva son corps de la vie de la nature en le séparant de son âme. Mais pour le nouvel Adam, Messieurs, si d'un côté son humanité le rend sujet à la mort, de l'autre sa divinité soumet la mort à sa puissance ; il a une vie à immoler pour les pécheurs qu'il ensevelit avec lui, mais il a une vie à communiquer aux saints qu'il ressuscite avec lui : *Secundus Adam factus est non solum in animam viventem, sed etiam in spiritum vivificantem, ex uno videlicet moriens, ex altero mortuos suscitans*. Le sépulcre dans lequel il descend est le tombeau de la vie du péché, mais il est en même temps le berceau de la vie de la grâce ; c'est l'écueil où cet océan de désordres et d'abominations voit briser ses flots : *Ibi confringes tumentes fluctus tuos* ; mais c'est le rocher heureux où l'océan de grâces et de bénédictions prend sa source. Vous avez appris de la passion de Jésus-Christ la grandeur du péché qui ne put être éteint que dans un tombeau si lugubre, pourquoi n'en apprendrez-vous pas le prix de la grâce qui devait naître dans un berceau si fécond ? puisque, au sentiment de saint Bernard, l'un nous était absolument inutile sans l'autre : *Quid mihi prodesse potest quod in ipso moritur, absque eo quod vivificat?*

Et si cette grâce, mes frères, est la vie qui nous anime, ne sommes-nous pas intéressés à la conserver? La pouvons-nous conserver sans être convaincus de son prix? Son prix nous peut-il être connu si nous ne nous souvenons qu'elle vaut en quelque façon tout Jésus-Christ, puisqu'il se livre à la colère de son Père pour la mériter dans sa personne? L'homme offre à Dieu les rigueurs de la croix, Dieu rend à l'homme les douceurs de la grâce ; les épines de mon Sauveur produisent les roses qui nous doivent couronner ; les traits défigurés de son visage méritent la beauté intérieure dont notre âme est revêtue ; l'abandonnement et la sévérité du Père éternel sur son Fils se change en tendresse et en amour pour ses ennemis ; et la douleur qui le fait succomber à ses bourreaux, nous acquiert heureusement cette délectation victorieuse qui nous rend maîtres et des démons et du péché. Que ces échanges sont extraordinaires ! Que le bonheur soit le fruit des douleurs, la gloire de l'opprobre, la force de la faiblesse, la bonté de l'ingratitude, la vie de la mort ! Que ce commerce est rare, mes frères, qu'il est surprenant !

Je dis commerce, et je suis en cela l'esprit de l'Évangile, qui m'apprend à regarder l'acquisition de la grâce comme un trafic heureux où l'on risque peu pour gagner

beaucoup; où l'on se défait de tous les embarras des biens de la terre, pour être riche en abrégé, et réunir tous ses trésors dans cette pierre précieuse que le monde entier ne saurait payer, et dont la possession nous rend puissants sans injustice, glorieux sans orgueil, riches sans embarras et sans inquiétude : *Simile est regnum colorum homini quarenti margaritam bonas.*

Mais quel sera cet homme sage, Messieurs, qui n'épargnera rien pour trouver cette pierre précieuse incomparable; qui, animé d'une sainte avarice, quittera les délices de sa patrie, la gloire de sa maison, les caresses d'un père; qui voudra s'exposer à la cruauté des bêtes féroces que la terre produit, aux foudres que le ciel forme, en un mot, aux rigueurs de toute la nature, dans l'espérance de rencontrer cette perle merveilleuse qui, comme celles de la mer se forme et se nourrit des rosées du ciel, et ne peut sortir de son sein que par l'effort d'une rude tempête ?

Quel sera cet avare innocent qui la voudra soutenir ? Pendant que je perds le temps à vous interroger, les paroles de l'Évangile vous ont déjà répondu que c'était Jésus-Christ, qui s'est dépouillé de toutes choses pour nous acquérir la grâce dont je vous parle : *Vendit omnia quæ habuit et comparavit eam.* Quoi, mon Sauveur, vous vous privez de cette gloire éclatante qui vous couronnait dans le ciel pour mériter la grâce de ma justification, et je ne l'estimerai pas ! Vous vous exposez à la fureur des barbares qui ont mis votre corps en lambeaux pour arracher des mains du Père éternel un don si rare, et je ne le cultiverai pas ! Vous vendez votre bonheur, votre gloire, votre liberté, votre sang et votre vie pour m'acquérir ce trésor : *Vendit omnia quæ habuit,* et je l'abandonnerai cent et cent fois pour satisfaire une passion brutale, pour flatter une chair de péché, pour goûter une félicité trompeuse ! Je le porterai ce trésor au travers des écueils, cette grâce au milieu des occasions du péché, dans un vase d'argile, comme parle saint Paul, et je ne tremblerai pas !

J'appelle la grâce un trésor, mes frères, mais le trésor de Jésus-Christ mourant, que les Pères ont regardé sur la croix, tantôt comme celui en qui étaient renfermées les richesses du ciel, tantôt comme une source féconde d'où la plénitude de toutes les grâces se devait déborder sur nous et sauver par un déluge de miséricordes ceux qu'un déluge de justice avait autrefois perdus : *Nos omnes de plenitudine ejus accepimus.*

Il est vrai que de toute éternité cette plénitude était en Dieu; mais le péché ayant formé entre nous et lui une digue insurmontable, lorsque nous lui demandions quelque goutte de cette eau délicieuse pour éteindre un peu les ardeurs de notre concupiscence, il nous répondait comme au mauvais riche : *Magnum chaos inter me et te firmatum est,* le cours de ma grâce ne peut plus aller jusqu'à toi, les obstacles que tu y as mis toi-même ne lui permettent pas de sortir de mon sein,

où ce trésor demeurera caché jusqu'à ce que la main de l'amour me le vienne ravir. Mais comment l'homme s'élèvera-t-il jusqu'à la Divinité pour faire une si riche conquête, si Dieu ne s'approche de lui, s'il ne lui facilite les moyens d'enlever ce trésor et de s'en rendre maître ? Il le fait, Messieurs, il prend un corps, il s'humanise : et comme pour donner à Adam la vie de la nature il unit sa bouche à la sienne pour l'animer par un souffle, afin de nous donner la vie de la grâce il s'unit tout entier à notre nature et à nos faiblesses. Il renferme dans sa chair comme dans une cassette mystérieuse, dit saint Augustin, les richesses immenses de sa grâce : *In quo omnis plenitudo;* la fragilité du vase qui les contient invite tout le monde au pillage; et par une conduite admirable du ciel, comme nous ne pouvions recevoir ce baume précieux, selon saint Ambroise, si on ne le faisait sortir par les plaies de l'arbre qui le portait, ni participer à l'onction de ce parfum salutaire qu'en brisant le vase où il était, comme parle saint Chrysostome : *Alabastrum nisi fractum fuerit nos ungi non possumus;* par une conduite admirable du ciel, dis-je, il se trouve des mains assez inhumaines pour le mettre en pièces, *Expedit vobis ut unus homo moriatur.* Le voilà entre celles des bourreaux qui le déchirent et qui vont chercher dans ses veines avec la pointe des fouets dont ils le frappent, un trésor dont ils ne doivent pas profiter : je le vois sortir par toutes les plaies dont son corps est couvert : et de même, dit saint Bernard, que l'argent se répand de tous côtés lorsque le sac qui le contenait est déchiré, les grâces de Jésus-Christ se débordent avec son sang sur tous les hommes : *Tunc conscisso sacco pecuniam quæ latebat effudit* (Bern., serm. I, de Nat.).

Demeurez-en donc là, cruels; et puis que votre avarice a sujet d'être satisfaite, que votre fureur le soit aussi; vous avez assez de ce sang adorable pour vous enrichir, épargnez du moins le reste ! Mais ils ne mécontent pas, Messieurs; ils veulent que Jésus-Christ rende sur la croix cet esprit divin qui est la grâce essentielle, et sans lequel nous ne pouvons lui appartenir, *Qui Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Ils l'élèvent donc sur ce bois funeste, où je le regarde monter comme un prince sur son trône pour répandre de là sur ses sujets ses grâces et les effets de sa magnificence : et comme si ce n'était pas assez pour nous en combler de tenir ses mains ouvertes et étendues, et de nous inviter, par la posture aimable où nous le voyons, à venir prendre part aux grâces qui en découlent avec tant d'abondance, il veut encore qu'on les lui perce, comme pour nous faire comprendre que si quelquefois sa colère lui ferme les mains et retient ses miséricordes à la vue de nos crimes, son amour, plus ingénieux que sa justice, trouve par où les faire sortir, et leur donne moyen de se dérober par ces ouvertures mystérieuses qui ne se doivent jamais fermer. Ah ! qu'un roi serait libéral, mes

frères, qui exposerait tous ses trésors à la discrétion de ses sujets ; mais que sa magnificence serait rare, s'il se faisait percer les mains pour se mettre dans la glorieuse impuissance de retenir ses bienfaits !

C'est l'état où mon divin Maître veut être sur la croix, et les clous sanglants qu'on enfonce avec tant d'inhumanité dans ces parties que les nerfs rendent infiniment sensibles, sont les instruments de sa libéralité royale plutôt que les liens d'une captivité servile. Ce sont, comme le dit admirablement saint Bernard, les clefs du trésor de la grâce qui n'eût jamais été ouvert aux hommes, si un Dieu n'eût voulu souffrir : *Clavis reserans, clavus penetrans factus est mihi*. Non, mon Sauveur, ce trésor ineffable ne se pouvait trouver, ni dans le sang des victimes, ni dans celui de vos prophètes où les Juifs l'ont en vain cherché tant de fois : les Abraham, les Isaac, les Moïse, n'ont pu laisser à leur peuple un si riche héritage ; ce trésor est demeuré fermé après leur mort, mais aujourd'hui les clous de votre croix sont les clefs qui nous en facilitent l'entrée : *Clavis reserans, clavus penetrans factus est mihi* : et parce que votre cœur est le cabinet secret où les grâces sont renfermées comme dans leur centre, la lance dont un soldat impitoyable vous vient frapper est elle-même la clef mystérieuse de ce sanctuaire, elle nous en ouvre heureusement la porte. Aussi est-ce, Messieurs, ce que saint Jean nous a voulu exprimer, lorsque, selon la remarque de saint Augustin, cet apôtre a parlé de cette lance comme d'un instrument destiné à ouvrir et non pas à blesser le cœur de Jésus-Christ : *Vigilanti verbo Evangelista usus est, ut non diceret, lancea latus ejus percussit aut vulneravit, sed aperuit* (Ang., tract. CXX in Joan.).

Si la grâce est donc un trésor, mes frères, comme vous n'en pouvez douter, mais un trésor où vous n'avez pu porter la main qu'au travers des plaies d'un Dieu, un trésor marqué au coin du prince, c'est-à-dire, qui porte l'image et les caractères de Jésus-Christ crucifié, que ne le cherchez-vous avec empressement, que ne le conservez-vous avec soin, et que ne faites-vous servir à votre sanctification cet esprit d'avarice qui ne vous anime que trop souvent, que n'imitiez-vous ce glorieux compagnon de la croix de mon Sauveur, qui semblait ne s'être exercé à dérober les biens de la terre que pour enlever ensuite ceux du ciel avec plus d'adresse ? *Paradisum invasit arte ad salutem versa* (S. Chrysost.). Ayez jusqu'à présent été avarés des biens de la fortune, je le veux ; mais que ç'aït été pour apprendre à être avarés des richesses de la grâce : *Arte ad salutem versa*. Reconnaissez-en le prix ; elle coûte au Père éternel la privation de ses délices ; elle coûte au Fils l'humiliation de sa croix ; elle coûte au Saint-Esprit sa mission du ciel en terre. Car Dieu, qui dans les premiers siècles n'employa que les prophètes pour nous découvrir ses volontés, que les apôtres pour nous annoncer sa parole, que les anges pour nous insérer ses révélations, a voulu relever en-

core la dignité de la grâce par la grandeur de la personne qui nous la donne, c'est le Saint-Esprit même : *Gratia per Spiritum sanctum diffusa est*. Venez donc au pied de la croix de Jésus-Christ, et là vous puiserez avec joie cette eau salutaire qui coule de ses plaies : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris* (Isai., XII). Là vous apprendrez que Jésus-Christ, comme le dit saint Paul, était cette pierre animée qui suivait le peuple de Dieu dans le désert ; que comme celle-là ne fit jaillir l'eau de son sein qu'après que Moïse l'eut frappée de sa verge, la source de la grâce ne pouvait être ouverte en celui-ci, si le Père éternel ne l'eût frappé de la verge de la croix : *Petra nisi percussa fuerit aquas non habet*, dit saint Augustin (Serm. IX de Temp.) ; ainsi, continue ce Père, le monde entier fût péri par l'aridité d'une soif mortelle, si les coups qui ont été déchargés sur le corps de Jésus-Christ n'eussent ouvert toutes les veines de cette pierre pour en faire sortir les fontaines de la loi nouvelle, c'est-à-dire, la grâce du christianisme : *Percussus Christus in cruce novi Testamenti fontes eduxit, nisi percussus fuisset universus mundus sitim patiens interisset* (Ibidem).

La grâce est donc le fruit de la passion de mon Sauveur. C'est ce torrent que saint Jean voit sortir du trône de celui qui est en même temps et Dieu et victime ; c'est-à-dire, de la croix où il souffrait comme hostie, et où comme Dieu il pardonnait à ceux qui le faisaient souffrir : *Ostendit mihi fluvium aquæ vitæ procedentem de sede Dei et agni* (Apocal. XXII). Mais que j'apprends que cette eau ne soit pour nous une eau de contradiction, que nous ne suivions pas fidèlement la pente qu'elle nous donne, que nous ne tombions dans un dégoût funeste de ses douceurs, et qu'enfin le prophète ne nous reproche, comme aux Israélites, que nous avons rejeté ces eaux salutaires qui coulaient sans bruit, et qu'en punition nous serons submergés sous des torrents imprévus d'afflictions et de péché ! Que j'apprends que Jésus-Christ ne se plaigne que ses travaux ont été inutiles, et qu'en vain il a épuisé ses forces pour nous acquérir un trésor que nous dissipons, et pour nous donner une eau que nous empoisonnons nous-mêmes. *In vanum laboravi, sine causa consumpsi fortitudinem meam* (Isai., XLIX). Je me trompe, mes frères, vous êtes trop sensibles à l'amour de Jésus-Christ, vous marchez avec trop de zèle sur les traces de sa passion par l'exercice de votre pénitence, pour vous en rendre le fruit pernicieux ; vous suppléez abondamment par vos souffrances et vos mortifications ce qui manque aux siennes ; ainsi je puis dire hardiment : *Expedit vobis ut unus moriatur homo*, que vous trouverez votre salut dans la mort d'un seul homme ; puisque non-seulement elle vous fait concevoir la grandeur du péché qu'elle efface, et le prix de la grâce qu'elle mérite, mais qu'elle vous anime encore par l'espérance de la gloire qu'elle vous promet, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Des dispositions nécessaires pour communier dignement.

Ecce rex tuus mansuetus venit tibi.

Votre roi vient à vous, mais il y vient dans la douceur et l'humilité (Math., XXI, 5).

Voir un roi triompher avec gloire n'est pas un spectacle nouveau pour nous ; mais voir un roi triompher par l'humilité, attacher à son char la gloire même qu'il a méritée, mettre sous ses pieds les palmes et les fleurs qui le devraient couronner, entrer en cet état dans le temple du Seigneur, en chasser les impies qui le profanent, et terminer son triomphe, non pas par le supplice de ses ennemis, mais par la mort humiliante qu'il souffre pour eux, c'est un spectacle tout nouveau, tout saint, tout sanctifiant, et c'est celui que nous donne aujourd'hui Jésus-Christ.

Comme sa vie n'avait été qu'une suite continue de victoires, tantôt sur les éléments dont il changeait la nature, tantôt sur les démons dont il délivrait les possédés, tantôt sur la mort même dont il ouvrait les sépulcres, partout sur le cœur des pécheurs qu'il emportait par les attrait victorieux de sa grâce, l'honneur du triomphe était bien dû à tant d'actions éclatantes ; Jésus-Christ l'accepte pour marquer que la gloire est la récompense légitime de la vertu ; mais il l'accompagne d'humilité, pour nous apprendre qu'on ne doit pas aimer la vertu pour la gloire. Il triomphe, mais il meurt bientôt après, comme ces victimes qu'on ne couronnait de fleurs que pour les conduire au sacrifice ; pour nous insinuer que toute la grandeur du monde se termine au tombeau, et que toute la gloire de notre vie n'est qu'un sentier lumineux qui nous conduit à la mort. Il triomphe enfin, mais il permet que son triomphe soit déshonoré par le faux zèle de ceux qui l'accompagnent : car s'ils jettent aujourd'hui leurs habits sous ses pieds, bientôt ils le dépouilleront des siens ; s'ils couvrent de branches les chemins où il passe, bientôt ils l'attacheront au tronc dont il les ont coupées ; s'ils s'écrient dans leurs vains transports : Gloire soit au fils de David, ils crieront bientôt dans leur fureur : Qu'on nous l'ôte de devant les yeux, et qu'on le crucifie : *Tolle, tolle, crucifige.*

Et plutôt à Dieu, Messieurs, que je n'eusse à déplorer ici que le faux zèle des Juifs ! Mais Jésus-Christ est-il mieux traité par les chrétiens ? La communion pascale est comme un triomphe solennel dont l'Eglise veut honorer son Epoux pour reconnaître les grâces qu'elle en a reçues pendant le cours de l'année, la main du prêtre qui vous le présente est comme le char qui le porte ; l'âme qui le reçoit est la Jérusalem où il entre, c'est-à-dire, une ville de paix d'où la discorde, les passions, les inimitiés doivent être bannies ; le cœur du juste est le trône où il se repose, la miséricorde et la justice sont les gardes qui

environnent ce Roi pacifique, dit l'Ecriture, l'une pour attirer les justes à lui, l'autre pour en éloigner les impies : *Misericordia et veritas custodiunt Regem.* Et cependant la mort est d'ordinaire la fin de ce triomphe comme du premier ; la communion pascale, qui semble honorer Jésus-Christ, ne sert souvent qu'à le conduire à la mort avec plus de pompe, parce que les faux chrétiens le reçoivent dans les dispositions des Juifs hypocrites.

Jésus-Christ est toute vérité dans le mystère de nos autels : vérité dans son sacrement, vérité dans son sacrifice, et nous ne lui rendons qu'un faux culte. Il nous donne véritablement son corps et son sang, et nous ne lui rendons, comme les Juifs, que des habits, c'est-à-dire, les apparences et les dehors d'une piété trompeuse : *Vestimenta.* Il se sacrifie tout entier pour nous, et nous ne lui sacrifions que les branches, et jamais la racine de nos passions, *ramos.* Il opère en nous des prodiges surprenants, et nous ne lui rendons que des paroles et des prières vaines, jamais d'actions : *Hosanna Filio David.*

Combattons, s'il vous plaît, cet abus, et disons que, pour recevoir dignement Jésus-Christ, il faut lui rendre vérité pour vérité, et répondre à la vérité de son sacrement par une foi et une conversion véritables. La vérité du sacrement qu'on doit recevoir, c'est le premier point : la vérité de la foi avec laquelle on s'en doit approcher, c'est le second. Le sacrement et les dispositions au sacrement, c'est tout ce que nous allons expliquer, si le Saint-Esprit veut bien préparer et nos cœurs à recevoir ce corps adorable, et ma langue pour en parler ; c'est la grâce que je demande par Marie : *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

Je remarque après les Pères, dans tous les mystères de Jésus-Christ, un mélange merveilleux, et de ténèbres, et de lumières : de ténèbres, pour les cacher à l'orgueil et à la curiosité des réprouvés ; de lumière, pour les découvrir à l'humilité des élus. Dans sa naissance, Jésus-Christ se cache sous les faiblesses d'un enfant ; mais les prophètes l'annoncent, les anges le font connaître, les rois l'adorent ; dans sa circoncision sa divinité s'éclipse sous les caractères honteux du péché qu'il veut bien porter ; mais elle éclate par le nom de Sauveur qui ne peut être justement appliqué qu'à un Dieu. Dans sa passion, la honte de ses humiliations et de son supplice le fait méconnaître ; mais la terre tremble, le soleil s'éclipse, les morts ressuscitent, il prie pour ses ennemis, et l'on commence à comprendre qu'il est Dieu : *Vere Filius Dei erat iste.* Je vois donc partout en Jésus-Christ les caractères d'un Dieu qui se cache et qui se découvre ; mais je les vois surtout dans le mystère auguste de l'Eucharistie. Quelles ténèbres ne l'environnent point sur nos autels ? Des apparences sans éclat, une solitude affreuse, un silence invincible, une impuissance apparente, et, ce qui contribue davantage à le faire mécon-

naître, un nuage épais de péchés qui s'élève autour de son trône du cœur des impies qui osent s'en approcher. Mais d'ailleurs, de ce trône de l'Agneau tout immolé qu'il est sur l'autel, saint Jean voit sortir des éclairs qui le découvrent, des voix qui le publient, des foudres qui le vengent de nos profanations : *De throno procedebant fulgura et voces et tonitrua*. Et par là je comprends et j'explique la vérité de son sacrement et la réalité de son corps sur nos autels.

Ce n'est pas, Messieurs, que je prétende entrer ici dans les questions d'une controverse épineuse; de zélés défenseurs de la vérité les ont admirablement éclaircies, et si après tant d'ouvrages lumineux dont ils ont enrichi l'Eglise, il reste encore quelque retranchement à l'erreur, ce n'est pas celui de la raison, mais de l'opiniâtreté dont la victoire est réservée à la grâce seule de Jésus-Christ. Aussi n'ai-je pas ici des hérétiques à combattre, mais des fidèles à instruire; et si je parle de la vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ce n'est pas tant pour convaincre l'infidélité que pour réveiller le respect et la foi, et pour apprendre aux vrais chrétiens ce qu'exige d'eux la vérité d'un sacrement si grand et si saint.

1. Je dis donc premièrement avec saint Jean, que du trône de l'Agneau immolé sur nos autels il sort des éclairs qui nous le font connaître, c'est-à-dire, des rayons de sa puissance et de sa gloire, qui font sentir sa présence aux cœurs les plus obstinés. Car pour ne point parler de ces faits miraculeux par lesquels la vérité de son corps s'est manifestée dans tous les siècles, tantôt se changeant en cendres, au rapport de saint Cyprien (*De Lapsis*), pour ne pas entrer dans des bouches sacrilèges, tantôt faisant sortir le feu du sanctuaire pour ne pas tomber dans des mains impures; là, chassant les démons du corps des possédés par le seul attouchement de nos saints mystères; ici faisant visiblement couler son sang sur l'autel pendant le sacrifice, pour rassurer la foi chancelante du prêtre qui l'offrait (*A. Viterbe*); souvent, se faisant voir sous sa forme naturelle dans ce redoutable sacrement; pour ne point toucher, dis-je, tous ces miracles dont l'incrédulité se moque, et desquels la foi des vrais chrétiens ne dépend pas, puisque le saint roi que la France honore (*S. Louis*) refusa d'être témoin d'un pareil prodige, plus sûr, disait-il, de la parole de son Dieu que du témoignage de ses sens, je me retranche aux effets ordinaires de l'Eucharistie, et je dis que Jésus-Christ est sans doute où il opère, et que la vérité de son corps paraît par la vérité de ses opérations et de ses effets, dit saint Bernard : *Quidquid de ipso est vere est, quando ipse non est aliud quam ipsa veritas* (*S. Bern.*).

Et qui pourrait vous les décrire, Messieurs, ces effets merveilleux que Jésus-Christ opère dans l'Eucharistie? N'est-ce pas là qu'il vous éclaire, dit saint Augustin (*In psal. XXXIII*)? Et de ces ténèbres mysté-

rieuses qui vous le cachent, ne sort-il pas aussi des rayons perçants qui vous le découvrent? Plus heureux que les Juifs que sa présence sensible aveugla; car ils le virent des yeux du corps, et ils le crucifièrent; vous le découvrez des yeux de la foi, et vous l'adorez; son corps immolé sur la croix les jeta dans des ténèbres éternelles, et ce corps immolé et reçu sur l'autel vous communique une lumière ineffable; vous le connaissez, vous l'adorez, vous l'aimez, et plus il vous nourrit, plus il vous éclaire : *Illi de crucifixo tenebrati sunt, nos manducando crucifixum et bibendo illuminamur*. Un signe peut-il opérer ces merveilles? Ce n'est pas tout, dit saint Chrysostome (*Hom. in Joan.*, 45), ce sang adorable dont la seule figure purifiait le Saint des saints, expiait les péchés, effaçait les impuretés légales des Juifs; ce sang reçu dans une âme fidèle ne la rend-il pas plus pure que le soleil? ne retrace-t-il pas en elle l'image de son Dieu? ne lui rend-il pas l'éclat et la beauté qu'elle avait perdue? Un signe peut-il opérer ces merveilles? Et si vous considérez encore dans ce sacrement les délices ineffables que les saints y goûtent, les consolations qu'en tirent les affligés dans leurs maladies et dans leurs disgrâces, la force qu'il donnait aux martyrs dans leurs combats, le principe d'immortalité qu'il répand dans nos corps pour la résurrection que nous espérons, pourrez-vous attribuer à la figure des prodiges qui ne peuvent être l'effet que de la vérité?

2. Mais si ces prodiges ne vous la font pas assez connaître, les voix qui sortent de son trône ne pourront-elles vous en convaincre? *De throno procedebant voces*. N'entendez-vous pas la voix des prophètes plus sûre, dit saint Pierre, que le témoignage des sens, que les miracles, que les visions : *Veriorem habemus propheticum sermonem*? Ne l'entendez-vous pas vous annoncer ce grand mystère plusieurs siècles avant qu'il soit établi? Je ne recevrai plus, dit Dieu dans Malachie (*Cap. I*), les sacrifices intéressés que vous ne m'offrez qu'en Jérusalem, mon nom s'étendra par toute la terre, et partout où il sera connu, l'on m'offrira une victime pure et digne de moi : *In omni loco offertur nomini meo oblatio munda*. N'entendez-vous pas la voix des apôtres qui vous apprennent que Jésus-Christ établit l'Eucharistie par un dernier effort de son amour : *In finem dilexit*. Or, serait-ce véritablement aimer, serait-ce aimer en Dieu, de ne donner que des ombres et des figures à ceux qu'on aime? Ne faut-il pas, dit un Père (*Cyrl. Alex.*, l. IV in *Joan.*), que les présents d'un Dieu soient dignes de la magnificence d'un Dieu, et par conséquent qu'il nous ait laissé la vérité et non pas la figure de son corps pour dernière marque de son amour : *In finem dilexit*. Enfin n'entendez-vous pas la voix de Jésus-Christ même qui vous assure que c'est là son corps et son sang? *Hoc est corpus meum*. Parole non-seulement expressive, mais efficace. Quand je parle, je ne fais qu'exprimer ce qui est déjà; quand un Dieu

parle, il crée ce qui n'était pas encore. Il a parlé dès le commencement du monde, dit saint Ambroise (*De Sacram., lib. IV, c. 4*), et le ciel est sorti du néant avec tous les astres qui l'embellissent ; il a parlé, et la lumière s'est élevée du sein des ténèbres pour obéir à la puissance de sa voix : *Dixit, et facta sunt*. Si sa parole fut assez efficace pour créer des substances qui n'étaient pas encore, combien le doit-elle être pour changer une substance en une autre ? Elie parle, et le feu descend du ciel ; Moïse parle, et sa verge se change en serpent ; il parle une seconde fois, et tous les fleuves d'Egypte sont transformés en sang ; la voix d'un Dieu serait-elle donc moins puissante que celle d'un prophète ? Et quand Jésus-Christ parle, ne pourra-t-il changer le pain dans son corps, et le vin dans son sang ? Car il parle lui-même par notre bouche au moment de la consécration, Messieurs. Dans toutes les autres parties du sacrifice, c'est le prêtre qui parle ; si je prie pour les peuples, pour les besoins de l'État, pour les rois, ce ne sont encore que les paroles d'un homme ; faut-il former ce vénérable sacrement, ce n'est plus moi qui parle, c'est Jésus-Christ, je ne suis que son organe et son écho : *Hoc est corpus meum*. Et par conséquent cette parole opère ce qu'elle exprime. Pour faire du pain le signe d'un corps, la parole d'un homme suffisait ; pour le changer au corps d'un Dieu, il a fallu la parole d'un Dieu. Voilà, chrétiens, la voix qui sort du trône de l'Agneau pour nous prouver la vérité de son corps : *Hoc est corpus meum*.

3. De ce trône sortent encore des foudres et des tonnerres qui se feront mieux entendre, dit le disciple bien-aimé : *De throno procedebant tonitrua*. Et quels sont ces foudres, sinon les peines dont l'Apôtre menace les profanateurs de nos saints mystères ? Quiconque y participe, dit-il, sans en être digne, boit et mange son jugement, c'est-à-dire que sa condamnation s'incorpore avec lui, et que sa sentence se grave dans le fond de sa substance avec le sang même de Jésus-Christ. Quels foudres seront capables de terrasser l'incrédulité, si ceux-là ne le font pas ? Car enfin, si le corps de mon Sauveur n'était pas véritablement dans l'Eucharistie, pourquoi serais-je si sévèrement puni quand je la profane ? Une peine si terrible ne suppose-t-elle pas un vrai crime, et le vrai crime ne suppose-t-il pas la vérité de celui qu'on outrage ? Si Jésus-Christ n'était là qu'en figure, pourriez-vous dire, grand Apôtre, que qui le reçoit indignement est coupable de son corps et de son sang ? Est-ce donc un crime égal de manquer de respect pour le signe ou pour la vérité, pour l'image ou pour la personne ? Et si vous condamnez à la même peine, et les Juifs qui crucifièrent le Sauveur sur le Calvaire, et les pécheurs qui le profanent à l'autel, n'en faut-il pas conclure que l'outrage des uns et des autres tombe sur le même objet ; que le crime est égal aussi bien que la peine, et que nous déshonorons le même corps qu'ils ont cruci-

fié ? *Reus erit corporis et sanguinis Domini*.

Car que les impies ou les libertins ne se flattent pas, pour calmer leurs remords, que ces paroles de l'Apôtre ne sont que des menaces vaines ; il ajoute aussitôt qu'il en a vu les effets : Pour n'avoir pas discerné le corps du Seigneur, dit-il aux fidèles de Corinthe (*Epist. I, c. XI*), pour l'avoir reçu sans foi et sans préparation, nous en avons vu plusieurs d'entre vous frappés de maladies sensibles, consumés par des languens mortelles, élevés par des morts imprévues : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi*. Dieu punissant ainsi le sacrilège des uns pour corriger les autres, dit saint Cyprien (*De Lapsis*), et permettant que le supplice de quelques impies servit d'exemple à toute l'Eglise, supplice dont ce Père m'apprend qu'il fut témoin lui-même, lorsqu'une fille criminelle s'étant approchée de la sainte Table sans découvrir son péché, elle reçut l'Eucharistie de sa main, non pas comme un pain de vie, mais comme un glaive qui lui donna le coup de la mort. Le corps du Sauveur se changea en poison pour elle, dit ce Père, on la vit à l'instant troublée, agitée, suffoquée, tomber morte à ses pieds, et recevoir de Dieu la juste peine de son sacrilège et de son hypocrisie : *Que fefellerat ad hominem, Deum sensit ultorem*. Encore une fois, Messieurs, un signe peut-il opérer de si prodigieux effets ? Tant de châtiments sensibles, rapportés par les Pères, ne prouvent-ils pas assez la présence réelle d'un Dieu ? S'il n'est pas dans nos saints mystères, pourquoi nous punit-il ? et s'il nous punit avec tant de sévérité, pourquoi ne le croirons-nous pas ?

Vous y êtes donc, Seigneur, vos opérations, votre parole, vos châtiments, tout me le prouve ; je veux le croire, et je ne puis être condamné pour l'avoir cru. Car j'ose le dire après un de vos saints (*S. August.*) : Si je me trompe, Seigneur, c'est vous-même qui m'aurez trompé, je vous ai cru sur votre parole, et cette parole sera ma défense au jour terrible de votre jugement ; mais vous, esprits forts, qui ne déférez qu'à vos sens et à votre raison, si vous vous trompez, qui pourra vous justifier ? Cette parole claire, simple, efficace, *C'est là mon corps*, ne rendra-t-elle pas témoignage contre vous ? et par conséquent je ne risque rien à croire, et vous risquez tout à douter. Mais après avoir vu la vérité du corps de Jésus-Christ, examinons la vérité de la foi et des dispositions qu'il exige. Ce sera mon second point.

SECOND POINT.

La disposition la plus essentielle pour recevoir le corps de Jésus-Christ, c'est une foi parfaite qui ne soit ébranlée, ni par le témoignage des sens, ni par des doutes injurieux, ni par des raisonnements humains ; une foi qui soumette l'esprit, qui embrase le cœur, qui règle la vie, et qui, formant en nous un homme nouveau nous rende dignes de recevoir celui que nous adorons. Faute de cette foi, dit saint Augustin (*Tract. XXVI*

in Joan.), les Juifs n'eurent point de part aux grâces du Verbe incarné. Il leur déclare comme à nous, qu'il est le pain descendu du ciel, mais ils murmurent, ils doutent, ils raisonnent sur son origine temporelle qui leur était connue, ils sont sourds à la voix de la vérité, parce qu'ils ne l'écoutent que des oreilles du corps; ils demeurent aveugles, parce qu'ils ne veulent juger des mystères que par les yeux de la chair, et enflés de leur propre justice et de leurs lumières vaines, ils ne peuvent se nourrir du pain du ciel, ni de la justice que Jésus-Christ communique : *Saturati justitia sua, justitiam Dei non esuriebant*. Il faut donc croire en Jésus-Christ pour se nourrir de sa substance; c'est la foi qui vous y fait participer avec fruit. Croyez, et vous le mangez, dit saint Augustin (*Ibid.*); non pas simplement d'une manière spirituelle, comme l'expliquent les ennemis de nos saints mystères; mais en recevant son corps et son sang, vous recevez aussi sa grâce et son esprit auquel l'infidélité ne participera jamais : *Crede, et manducasti*. Et je ne vous demande ici, Messieurs, ni une foi morte et sans action, qui n'imité jamais Jésus-Christ, ni une foi présomptueuse qui profane ce qu'elle adore, ni une foi scrupuleuse et timide qui s'en éloigne sans raison. C'est une foi parfaite que j'exige, une foi agissante par la charité, respectueuse dans son zèle, pleine de confiance dans son respect et sa retenue. Voilà ce que j'appelle une vraie foi digne de la vérité de nos saints mystères. Examinons-la, s'il vous plaît, dans toutes ses circonstances.

1. Il y a dans la religion des mystères purement spéculatifs qui n'exigent de l'homme qu'une foi spéculative; l'unité d'essence et la trinité des personnes, la génération éternelle du Verbe, la procession du Saint-Esprit, tous les attributs de Dieu qui sont au-dessus de nos forces aussi bien que de nos lumières, ne nous engagent qu'à les croire avec simplicité : Jésus-Christ ou l'Evangile nous les a révélés, notre vertu consiste à nous y soumettre sans curiosité, dit Tertullien : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium*; mais pour les mystères accomplis en faveur de l'homme, ils renferment non-seulement des vérités que nous devons croire, mais des instructions que nous devons suivre; comme ils se terminent toujours à quelque action, ils engagent l'homme à l'action, ils demandent une foi pratique et agissante, en un mot, ce n'est point assez de les croire et de les adorer, il faut en quelque sorte les exprimer dans sa conduite, et imiter ce qu'on adore.

Tel est le mystère auguste de nos autels : Jésus-Christ y est présent, vous l'avez vu, c'est une vérité qu'il faut croire; mais il y est présent pour agir, pour se communiquer à nous, pour nous sanctifier, c'est une action qu'il faut imiter. Loin donc de cet adorable sacrement ces demi-chrétiens qui n'y apportent qu'une foi spéculative, qui joignent à un esprit soumis un cœur indocile et rebelle, qui croient en chrétiens, qui vivent en païens, et

qui, se reposant à l'ombre d'une foi dont ils n'ont que le nom, croient avoir assez fait de ne pas dire comme Thomas : Si je ne le vois, je ne croirai pas, si je n'enfonce mes doigts dans ses plaies, il ne sera pas l'objet de ma religion : *Nisi videro, non credam*. C'est quelque chose, il est vrai, d'apporter à l'autel un esprit soumis et des sens sacrifiés, et l'on peut s'en tenir là tant qu'on n'adore que de loin nos sacrés mystères; mais dans ce saint temps où l'on y doit participer, cette foi stérile ne suffit plus, il faut des actions, des pauvres soulagés, des prisonniers relâchés, des ennemis embrassés, des liaisons rompues, des passions éteintes, des résolutions formées pour une vie plus chrétienne et plus sainte.

Car à quoi me sert, Seigneur, de recevoir dans ce mystère la vérité de votre corps, si je n'y reçois la sainteté de votre esprit? A quoi me sert d'adorer ce que vous me cachez, si je ne pratique ce que vous m'enseigniez? A quoi me sert de croire que vous communiquez dans ce sacrement toutes les richesses de votre grâce, si je ne fais part aux pauvres de mon abondance, et si pendant que j'adore votre corps naturel sur l'autel, je laisse dans la misère les membres languissants de votre corps mystique? Foi monstrueuse, qui n'imité jamais ce qu'elle adore, et qui n'en peut recevoir les effets! Car comment puis-je avoir part aux grâces d'un sacrement de réconciliation et de paix, comme l'appelle saint Augustin, si je m'en approche avec un cœur plein de ressentiments, si je reçois un Dieu qui lave mes outrages dans son sang avec un désir secret de tremper mes mains dans le sang de mes ennemis? Comment puis-je m'unir et m'incorporer avec un Dieu saint, si je ne me sépare de tous les objets profanes qui me corrompent, si je ne romps pour toujours mes liaisons criminelles et mes attachements honteux? Avec quelle justice puis-je prétendre aux suavités de ce pain céleste qui fait les délices des rois, dit l'Écriture (*Gen. XLIX*), si je ne me prive, au moins pour un temps, des délices du siècle et des joies de la terre? Enfin puis-je voir un Dieu nourrir ses enfants de sa chair et de son sang, si je ne deviens moi-même dans des temps plus heureux, le père des peuples affligés, comme j'en suis, dans la guerre même, les délices et l'appui (*Louis XIV*)?

Oui, Seigneur, c'est par ces actions saintes que je veux me rendre digne de vos saints mystères; vous ne me verrez plus content d'une foi stérile m'approcher de vous les mains vides, comme parle l'Écriture, ne rendre à vos bienfaits que des soupirs sans fruit et des résolutions sans effet; une foi qui n'agit point ne peut honorer un Dieu qui opère, et je veux qu'on connaisse la mienne par les effets de la charité qui l'anime : *Fides quæ per dilectionem operatur*.

2. Cette foi doit encore être respectueuse, dit saint Chrysostome (*In psal. CXXXIII*). Car si l'on n'approchait de l'arche sainte qu'avec tremblement, quel respect n'exige point la sainteté de nos mystères? Ce n'est

pas des chérubins que vous approchez, dit ce Père, mais du Dieu même des chérubins ; ce n'est ni l'urne, ni la manne, ni les tables de la loi, mais le corps et le sang du Seigneur que vous honorez. Plus les symboles et les sacrements auxquels vous participez sont saints, plus vous devez en approcher avec crainte et tremblement. Voyez cette femme malade de l'Évangile (*Matth., IX, 20*), qui n'attend plus sa santé que de Jésus-Christ, sa foi la presse de s'en approcher ; mais le respect l'arrête, elle se cache, elle s'humilie, elle ne touche qu'en tremblant la frange de sa robe, et sa langueur est dissipée. Une foule tumultueuse le presse, et il n'agit point sur elle, dit saint Augustin ; cette femme timide s'en approche avec respect, et elle reçoit les influences de sa vertu. Donc plus on le respecte, plus on a part aux grâces qu'il communique. Cette foule de pécheurs qui s'en approcheront témérairement sans s'être purifiés par une longue pénitence presseront son corps et n'en recevront pas la vertu ; cette âme humble, qu'une foi respectueuse fera trembler dans la vue de ses imperfections, en recevra tous les effets : *Magis tetigit quam turba quæ pressit* (*Aug., serm. CCXLIII*). Voyez saint Pierre (*Luc., V*), il est témoin d'un grand miracle de Jésus-Christ, l'idée de sa puissance et de sa sainteté le frappe, la frayeur le saisit, et malgré l'amour qui le transporte, il se souvient qu'il est pécheur et indigne de paraître devant un Dieu si saint : *Exi a me, quia homo peccator sum*.

Tels doivent être les sentiments respectueux d'un vrai chrétien, dit saint Augustin (*Hom. 50, c. 4*). Avant que de s'approcher de Jésus-Christ il doit se juger lui-même, monter sur le tribunal de sa conscience, écouter ses remords comme autant d'accusateurs, citer ses péchés passés comme autant de témoins qui le condamnent, trembler dans la vue des peines qu'il a méritées, faire couler par ses yeux le sang de son cœur, et prononcer contre lui-même, dit ce Père, un arrêt qui le déclare indigne du corps et du sang de Jésus-Christ. Vous êtes sur l'autel, Seigneur, pour être la nourriture des hommes, il est vrai ; mais vous y êtes pour les saints, et je suis encore engagé dans le péché : vous y êtes pour les vivants, et je me plais à languir dans un état de mort : vous y êtes pour les aigles, dit saint Augustin, c'est-à-dire pour ces âmes sublimes qui s'élèvent au-dessus des choses sensibles, et je ne vis encore que comme les vautours attachés à la corruption des plaisirs de la terre : retirez-vous, Seigneur, jusqu'à ce que ce cœur corrompu soit purifié par la pénitence ; c'est assez pour moi, pécheur que je suis, de toucher la frange de votre robe, de voir et d'adorer de loin la célébration de nos saints mystères, je ne mérite pas d'y participer. Oza meurt pour avoir touché l'arche sans respect, mon âme toute charnelle recevra-t-elle le corps d'un Dieu sans frayeur ? Purifiez-la, Seigneur, par la force de votre parole, vous le pouvez ; car si je me fais obéir, tout homme que je suis, disait le centenier à Jésus-Christ, si les soldats

que je commande sont soumis à mes ordres, qui pourra résister à la puissance de votre voix ? Commandez, Seigneur, et mes passions seront vaincues ; parlez, et mes faiblesses seront dissipées : *Tantum dic verbo, et sanabitur anima mea*.

Mais, hélas ! que cette foi respectueuse est rare ! En vain crions-nous avec la primitive Église, *Sancta sanctis*, les choses saintes sont pour les saints, que ceux qui ne le sont pas s'en éloignent, qu'ils gémissent loin du sanctuaire, qu'ils se purifient dans les larmes d'une sincère pénitence, on ne nous écoute plus ; que dis-je, on nous censure, on nous accuse d'être trop sévères, dit saint Cyprien (*De Lapsis*). Le pénitent coupable des plus grands péchés s'empoint contre le prêtre qui lui défend de recevoir le corps du Seigneur avec des mains impures : O l'étrange aveuglement, s'écrie ce Père ! Vous vous irritez contre nous lorsque nous détournons la colère de Dieu de dessus votre tête, lorsque nous prenons du temps pour prier pour vous, lorsque nous sommes sensibles à des plaies que vous ne sentez pas vous-mêmes. Il est vrai que je ne parle pas comme saint Cyprien à des chrétiens coupables d'avoir donné de l'encens aux idoles, mais comptez-vous pour rien cette idolâtrie perpétuelle de vous-mêmes, cette adoration sacrilège des personnes que vous aimez, cet encens des fausses louanges que vous leur donnez, ce feu profane dont vous brûlez ? Il est vrai que vous ne demandez pas à passer, comme ces anciens pécheurs, des autels du démon à ceux de Jésus-Christ ; mais comptez-vous pour rien de passer presque sans intervalle du théâtre à la sainte table, du jeu à la communion, des délices d'une vie sensuelle à la participation d'un Dieu crucifié ? Il est vrai que vous ne recevez pas comme alors dans une bouche profanée par les viandes immolées aux idoles, mais ne trempez-vous point dans cet adorable sang une langue teinte du sang de l'innocent condamné dans vos jugements, déchiré dans vos conversations, noirci et peut-être disgracié par vos calomnies et vos faux rapports ? S'il est ainsi, chrétiens, sachez que c'est à vous que l'Écriture a parlé quand elle a dit : Quiconque mangera de la chair du sacrifice salutaire du Seigneur sans être purifié, son impureté retombera sur lui-même, et il sera exterminé du milieu de son peuple : *Peribit anima illa de populo suo*. Cependant au mépris de ces terribles menaces, on fait tous les jours violence au corps et au sang du Seigneur, dit encore saint Cyprien (*Ibid.*) ; l'on n'a pas commencé le cours de sa pénitence, l'on n'a point expié ces crimes monstrueux qui rendent indigne des saints autels, qu'on veut y être admis sans épreuve : l'on croit trouver la paix dans la fausse réconciliation que des trompeurs nous accordent, dit ce Père ; mais ce n'est pas une paix, c'est une véritable guerre ; et l'on ne mérite pas d'être uni à l'Église de Jésus-Christ par la participation de ses mystères, tant qu'on se sépare de son Évangile par la corruption de sa vie : *Nec Ecclesie jungitur qui ab*

Evangelio separatur. Retirons-nous donc avec respect jusqu'à ce que nous ayons expié nos excès par nos soupirs, nos mortifications, nos aumônes; séparons-nous de l'Eglise par la privation de ses saints mystères, si nous nous en sommes séparés par l'impénitence de notre vie pendant le carême; ne prétendons pas à la couronne sans avoir combattu, ni aux délices de la communion sans avoir essuyé les rigueurs de la pénitence. Mais aussi ne nous retirons pas pour longtemps; si notre foi doit être respectueuse, elle doit être accompagnée de confiance.

3. Car la vraie foi considère Jésus-Christ dans ses mystères, tantôt comme justice, et tantôt comme bonté. Quand elle l'envisage comme justice, elle inspire aux pécheurs le respect et la frayeur; mais quand elle l'envisage comme bonté, elle fait naître dans le cœur des enfants des sentiments de confiance et d'amour. En effet, Seigneur, qui ne serait rassuré à la vue de vos miséricordes; à la vue de ce corps adorable, que le Saint-Esprit forme sur l'autel pour être notre vie, comme il le forma dans le sein de Marie, pour être notre victime; à la vue de cette libéralité, qui après nous avoir comblés des dons de Dieu, nous le donne encore lui-même pour les reconnaître? Car ce Dieu fait toutes choses pour nous, dit l'éloquent saint Chrysostome (*Hom. 26 in VIII Matth.*); il est, et notre bienfait, et notre reconnaissance; il s'immole sur la croix pour être notre réconciliation, et il renouvelle son sacrifice sur l'autel pour être notre action de grâces; partout il se met à notre place, tantôt pour apaiser la justice de son Père, et tantôt pour reconnaître ses miséricordes; encore une fois qui ne serait rassuré à la vue de tant de bienfaits, et qui ne s'approcherait avec confiance de ce Dieu victime? La pécheresse est louée dans l'Evangile de s'en être approchée par zèle, comme saint Pierre de s'en être retiré par respect. Zachée s'est sanctifié en le recevant dans sa maison, comme le centenier en l'éloignant de la sienne. La foi de la Chananée est respectueuse, puisqu'elle se met au rang des pécheurs qui ne doivent pas participer au pain des enfants; mais elle est accompagnée de confiance, puisqu'elle demande au moins les miettes qui tombent de leurs mains: confiance qui, après une juste épreuve, doit nous approcher de Jésus-Christ. Mes péchés sont grands, Seigneur, mais votre miséricorde est infinie; ma pénitence est faible, mais votre grâce est abondante; ma charité est languissante, mais elle se confond avec la vôtre; mes larmes sont inefficaces, mais elles se mêlent avec votre sang! Faute de cette confiance, combien en voit-on qui, par une piété mal concertée, s'éloignent toujours de Jésus-Christ, se privent sans raison des grâces qu'il communique, se confirment dans la licence du péché par cet éloignement de l'eucharistie, qui devrait les animer à la pénitence, et passent insensiblement de la privation au dégoût, du dégoût au mépris de nos saints mystères? *Quo inanius, eo fastidiosior* (S. August.). Si

ce pain est appelé un pain de tous les jours, dit saint Ambroise (*De Sacram., lib. V, c. 4*), pourquoi ne le recevoir qu'une fois l'année? Recevez, je ne dis pas, avec ce Père, chaque jour, car je ne parle plus à des chrétiens sanctifiés par ce saint évêque, mais au moins chaque mois, ce qui peut vous sanctifier tous les jours; mais vivez, vivez en sorte que vous en soyez dignes; et lorsque vous vous en éloignez pendant que les justes s'en approchent, représentez-vous ce jugement terrible où les bons seront séparés des méchants, et pensez quel supplice ce sera pour les réprouvés d'être rejetés de l'autel éternel de Dieu, pendant que les élus y seront admis pour se nourrir de sa divinité et pour vivre éternellement de lui et avec lui dans la gloire. *Ainsi soit il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Du mouvement de se convertir.

Maria unxit pedes Jesu et extersit capillis suis, et domus impleta est ex odore unguenti.

Madeleine, ayant pris une livre d'huile de parfum de grand prix, le répandit sur les pieds de Jésus-Christ, les essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum (Joan., XII, 3).

Que de prodiges réunis dans cet évangile, Messieurs! Un pécheur recevant Jésus-Christ à sa table, un mort ressuscité mangeant avec lui, une femme de qualité occupée à le servir, une pécheresse convertie attachée à ses pieds! Qu'admirer davantage parmi tant de rares circonstances, ou le bonheur des parfaits qui vivent avec Jésus-Christ, comme Lazare, ou la charité des justes appliqués à le servir comme Marthe, ou l'amour des pénitents prosternés à ses pieds comme Madeleine? Arrêtons-nous à cette dernière circonstance, Messieurs; et puisque pour la plupart nous avons imité Madeleine pécheresse, étudions aujourd'hui Madeleine pénitente. Laissons à la curiosité des Juifs l'empressement de voir Lazare ressuscité, admirons Jésus-Christ ressuscitant Madeleine; c'est un miracle plus digne de lui, c'est un spectacle plus digne de vous. Car quoi qu'en puissent penser les hommes charnels qui ne jugent des choses que par les sens, les miracles invisibles de Dieu sont plus grands que ceux qui frappent les yeux; et convertir un pécheur, dit saint Augustin (*In psal. IX*), c'est quelque chose de plus que de ressusciter un mort. Dans Lazare, Jésus-Christ n'eut à vaincre que la corruption du tombeau incapable de résister à sa puissance, dans Madeleine, il faut qu'il triomphe de la corruption d'un cœur indocile, des passions vives qui le dominant, de sept démons dont il est esclave.

Nous pouvons juger combien la conversion du cœur de l'homme est un grand ouvrage, puisque Dieu a voulu qu'un des prodiges les plus éclatants de l'ancienne loi n'en fût que la figure; que ce cœur nous fût représenté par cette piscine fameuse à laquelle on accourait de toutes parts comme à une source de santé; que les larmes dont ce cœur est plein, et que nous voyons répandre

aujourd'hui par notre sainte pénitente, nous fussent figurées par cette eau médicinale où l'on baignait les malades; que l'ange qui descendait du ciel pour la troubler ne fût que l'image de la grâce invisible qui vient émouvoir nos cœurs et exciter nos larmes, comme elle excita celles de la femme de notre évangile; enfin que la santé inaltérable qu'on recevait dans cette piscine ne nous représentât autre chose que la force et la persévérance dans laquelle nous devons être établis par une conversion parfaite. Quel sujet de joie pour nous, Messieurs, de voir que ce même cœur, qui est pour l'ordinaire une source de mort, devienne quelquefois une source de vie; que nous trouvions l'antidote dans le sein même du poison; et que du même lieu d'où sort le péché qui défigure l'homme, nous puissions faire jaillir l'eau qui le doit effacer! Mais afin qu'elle en ait la vertu, il faut que ce soit un ange du ciel qui la trouble; adressons-nous à celui qui en descendit autrefois pour opérer le salut de l'homme par Marie, lorsqu'il la salua, comme nous allons faire. *Ave, Maria*, etc.

Il n'y a que Dieu qui soit dans un repos parfait, Messieurs, parce qu'il n'y a que lui dont la nature soit parfaitement accomplie. Il se renferme tout au dedans de lui-même, parce qu'il ne voit rien au dehors à quoi il puisse tendre pour acquérir quelque nouveau degré de perfection et de grandeur. Le mouvement au contraire est le partage de toutes les créatures, qui, quoiqu'insensibles, semblent pourtant reconnaître par l'agitation perpétuelle dans laquelle nous les voyons, qu'elles doivent tendre à un état plus parfait que celui où elles se trouvent. Ainsi les cieus rouleront toujours sur nos têtes jusqu'à ce que celui qui les forma les reforme et les établisse dans un degré de perfection inaltérable; les astres continueront toujours leur cours, jusqu'à ce que la main de Dieu les fixe pour donner à la nature un jour éternel et une beauté permanente; l'air sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il ait enfin rencontré ce degré parfait de température qu'il cherche depuis tant de siècles, et qu'il ne trouvera qu'à la fin du monde.

Si les créatures insensibles courent ainsi après leur perfection et leur bonheur; pouvons-nous nous étonner, Messieurs, que le cœur de l'homme qui conserve encore un souvenir confus de ce bonheur ineffable dont il jouit autrefois, pouvons-nous, dis-je, nous étonner que ne le trouvant plus dans lui-même, il en sorte pour le rencontrer au dehors; et que passant de créature en créature, dit saint Augustin, sans jamais trouver ce qu'il cherche, il soit dans un mouvement et dans une inquiétude perpétuelle jusqu'à ce qu'il arrive à celui qui est le centre du repos: *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te*; notre cœur, ô mon Dieu, ne se repose jamais, jusqu'à ce que par les différents degrés des créatures, il s'élève jusqu'à vous.

C'est ce que nous voyons dans la pénitente

de notre évangile, qui consacre à Dieu ce qu'elle aimait le plus, et s'unit à lui par son amour, sans en être détournée par les murmures du traître Judas: *Unxit pedes Jesu et extersit capillis suis*. Elle devient par là le modèle de ceux qui, ayant été assez malheureux pour perdre Dieu par le péché, sent assez éclairés pour le chercher par la pénitence; ou qui, ayant une fois goûté les douceurs incomparables de la grâce, et ne trouvant plus dans les délices du monde de quoi satisfaire un cœur capable de Dieu, s'élancent incessamment vers lui: *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te*. Mais qu'il y en a qui ne peuvent pas parler de la sorte, qui, bien loin de chercher un bonheur véritable dans celui qui peut seul le donner, se repaissent d'une félicité trompeuse que les créatures leur présentent, et s'attachent à elles sans s'élever plus haut! Ce sont ceux-là qui ne participent point à ce mouvement général qui fait la vie de la grâce aussi bien que celle de la nature, mais qui comme ces eaux dormantes trouvent leur repos dans leur corruption. Leurs cœurs sont des piscines, mais des piscines corrompues dont l'eau n'est jamais remuée; ou si elle l'est quelquefois, ce mouvement leur est inutile, ou parce qu'il vient d'un mauvais principe, ou parce qu'ils ne profitent pas de l'occasion; deux défauts qui les empêchent d'en recevoir le fruit; d'où je conclus qu'afin que le mouvement de conversion, dont je vous dois parler aujourd'hui, soit salutaire, il en faut premièrement observer le principe, qui doit être saint et surnaturel; il en faut secondement ménager le temps, qui est incertain; et par là mériter d'en recevoir les effets, qui sont l'horreur du péché et l'amour de la vertu. Mouvement de conversion saint dans son principe, incertain dans son temps; c'est le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

Cette grande et unique affaire qui doit incessamment occuper nos esprits, et être l'objet de nos pensées, l'affaire du salut, dont l'étendue est si vaste, que notre vie est courte pour elle, se réduit pourtant à deux points qui paraissent d'abord ne rien avoir de difficile: bien commencer et persévérer. L'homme, Messieurs, n'est capable par lui-même, ni de l'un, ni de l'autre; et sa faiblesse est telle, qu'il ne peut non plus entrer sans la grâce dans les voies de Dieu, qu'y courir jusqu'au bout avec une ardeur infatigable, s'il n'est soutenu par elle: *Quæ habemus ab eo, servare et tenere non possumus sine eo*, dit saint Bernard.

Mais quelque difficile que soit la persévérance, qui est le comble et la couronne de toutes les autres vertus, nous sommes au moins en état de la demander à Dieu, et Dieu dans une espèce de nécessité de nous l'accorder, puisqu'il ne peut rien refuser aux gémissements du Saint-Esprit qu'il a répandu dans nos cœurs, et qui la demande pour nous; et que les premières grâces qu'il nous a faites l'engagent toujours à nous en don-

ner de nouvelles, et à couronner ses présents en nous : *Dat gratiam pro gratia*. Mais pour le mouvement de la conversion, il n'en est pas de même; puisque dans l'état du péché, comme il n'y a plus rien en nous de Dieu, Dieu ne nous doit plus rien. Ah! à considérer le pécheur dans un état si funeste et si déplorable, pourrait-on s'empêcher de gémir pour lui? Quoi, ce malheureux ne peut être sauvé s'il ne voit, et il est aveugle: s'il n'entend, et il a les oreilles fermées; s'il n'agit, et il est chargé de chaînes; mais de chaînes qui ne peuvent être brisées que par la main de son plus grand ennemi! Oserait-il espérer de lui cette grâce, après l'avoir outragé avec tant d'insolence? Oserait-il se promettre que la main de l'amour viendra rompre des liens que celle de la haine a forgés? Et sera-t-il assez présomptueux pour croire que Dieu le doive retirer d'un abîme où il s'est volontairement précipité?

Où aurez-vous donc recours, pécheurs qui m'écoutez? Vous que les chaînes d'une habitude criminelle tiennent captifs depuis tant d'années? Vous qui êtes tombés dans un oubli de Dieu si grand, que vous ne le servez plus que par coutume ou par respect humain? Où aurez-vous recours pour sortir de cet état malheureux, et vous convertir enfin à Dieu?

La chose n'est pas difficile, dites-vous, je trouverai toujours un confesseur pour me jeter à ses pieds; et celui qui, bien loin de souhaiter la perte du pécheur, ne respire qu'après son salut, ne manquera pas de m'appliquer le sang précieux de son Fils. Confiance pernicieuse, espérance aussi dangereuse que le désespoir même! Ne vous était-il pas indifférent, dit saint Augustin, de périr ou en désespérant du pardon de vos crimes, ou en l'espérant de la sorte : *Desperando peris, an sperando?* Ce n'est pas que toutes ces démarches, dont vous parlez, ne soient saintes et salutaires; chercher un confesseur, se jeter à ses pieds, se frapper la poitrine, ce sont les dehors d'une conversion dont les hommes ne sauraient mal juger; mais après tout, si c'est assez pour gagner le ciel, nous avons sujet de croire contre le témoignage de l'Évangile, que très-peu de chrétiens en seront exclus. Ne vous en tenez pas là, Messieurs, examinez le motif et le principe de ces démarches, sondez votre cœur et voyez ce qui le fait agir; descendez dans cette piscine, interrogez vos larmes qui en sont l'eau mystérieuse, et découvrez, s'il se peut, quelle est la main qui leur a donné le mouvement: si c'est Jésus-Christ même qui vous appelle comme notre pénitente, à la bonne heure, espérez que votre conversion est parfaite, puisque le principe en est saint; mais si l'amour-propre est le ressort qui remue votre cœur et qui le fait agir, ah! tremblez, tremblez que vous n'ayez lieu de dire avec saint Augustin, que vous n'avez jamais fait une chute plus fâcheuse que quand vous vous êtes relevés de la sorte : *Cum sic volui currere, ubi magis stare credebam, ibi magis cecidi*.

Mais peut-il y avoir de l'amour-propre à faire l'action la plus humiliante qui se puisse imaginer, à découvrir ce que l'orgueil naturel de l'homme veut toujours dissimuler, à faire profession publique que l'on est criminel? Oui, Messieurs, quelque peine que la nature trouve dans la déclaration des péchés, elle y goûte une douceur qui lui fait aimer cette humiliation, parce qu'elle s'y décharge au moins en apparence d'un fardeau pesant et fâcheux, et que par là elle se met à couvert des remords cuisants que sa conscience lui faisait souffrir. Dieu a voulu, dit saint Augustin, que le péché portât toujours sa peine avec lui, afin que si d'un côté la délectation qui l'accompagne le fait aimer, de l'autre l'amertume qui le suit nous le pût faire craindre. Mais, hélas, les pécheurs de ce siècle ont trouvé le secret funeste de séparer ces deux choses, et l'amour-propre qui les porte à goûter la douceur du péché, les sollicite un moment après d'en éviter l'amertume par une conversion simulée! Faites-vous ici justice, Messieurs, et m'avouez que bien souvent ce n'est qu'un motif d'intérêt qui vous fait approcher du tribunal redoutable de la pénitence; que si votre conscience vous laissait en repos, si l'image funeste de votre péché ne vous inquiétait, si votre sommeil n'était interrompu par ce spectre fâcheux qui vous suit partout, vous laisseriez couler les années entières sans penser à en faire pénitence. N'est-ce pas vous rechercher uniquement vous-mêmes? N'est-ce pas être plus sensibles à vos propres peines qu'à celles du Dieu que vous offensez? N'est-ce pas faire troubler l'eau de la piscine par une main profane, qui ne lui peut donner la vertu de vous guérir?

Ce que je dis de l'amour-propre, je le dis en même temps de la crainte servile des peines de l'enfer; elle ne peut être le principe formel et la cause prochaine du mouvement de votre conversion; parce que l'esprit de crainte seul ne sert de rien, dit saint Bernard, partout où l'esprit de charité ne se trouve pas : *Nihil prodest spiritus timoris, ubi non est spiritus charitatis*. En effet, Messieurs, y a-t-il apparence que cette passion intéressée par laquelle nous n'envisageons que notre avantage, y a-t-il apparence, dis-je, que la crainte seule nous puisse appliquer les fruits et les mérites de l'amour, mais de l'amour le plus désintéressé qui fut jamais? Ce n'est pas que je veuille condamner la crainte comme mauvaise, je sais que c'est un don du Saint-Esprit, et que le saint concile de Trente fulmine anathème contre ceux qui ne le regardent pas au moins comme une disposition à la justification; mais je prétends que pour nous justifier elle doit toujours être accompagnée de quelque degré d'amour, puisque c'est lui qui la rectifie selon saint Bernard : *Ordinet amor timorem*, il faut qu'en même temps que l'une nous abaisse au rang des esclaves, l'autre nous élève à celui des enfants de Dieu : *Ad hoc in timore accedis ad ipsum, ut de servo proveharis in filium*. Car si nous en demeurons à

la qualité d'esclaves, et qu'en nous approchant de Dieu nous tremblions dans la vue de sa puissance, sans être consolés par la considération de sa bonté, n'est-ce pas une preuve assez convaincante qu'il nous traite encore comme maître et non comme père, et que si la crainte nous enseigne sa loi par des menaces effroyables, la grâce ne nous aide pas encore à la pratiquer : *Est quidam custos timor et quasi pædagogus legis; littera est minans, nondum gratia juvans*, dit saint Augustin. De sorte, Messieurs, que dans notre conversion nous avons bien sujet de nous défier d'un motif si injuste, et d'appréhender que Dieu, qui est extrêmement jaloux du cœur de l'homme, ne nous fasse enfin souvenir que, s'il nous ordonne de le craindre, il nous défend de nous aimer à son préjudice : et cependant au lieu de faire servir la crainte à l'établissement de l'amour de Dieu et à la destruction de l'amour-propre, nous ne l'employons qu'à fortifier l'amour-propre sur les ruines de l'amour de Dieu. Et pour vous faire voir que nos conversions viennent d'ordinaire de l'un de ces principes, descendons dans le détail.

Nous sentons naître dans notre cœur le désir de nous convertir, l'eau de la piscine est troublée, elle commence à se déborder par les larmes qui tombent de nos yeux, nous cherchons un homme qui nous prête la main pour descendre dans ce bain salutaire et qui nous en applique la vertu ; et pourquoi ? Répondez, voluptueux, n'est-ce pas pour épargner à cette chair dont vous êtes idolâtres les supplices cuisants qui doivent succéder à vos plaisirs ? Ames tièdes et Indévotés, répondez ? n'est-ce pas pour satisfaire à l'habitude que vous vous êtes formée d'approcher des sacrements sans consulter les dispositions de votre cœur ? Répondez, hypocrites, s'il en est ici quelques-uns, n'est-ce pas pour vous attirer l'honneur d'une vertu que vous n'avez pas ? pour ne pas déplaire à un père qui vous y engage, à un maître qui vous l'ordonne, à une mère qui vous y conduit ? Eh ! si vous doutez encore que ce soient ces motifs purement humains qui vous font agir, de grâce interrogez un peu votre cœur, que feriez-vous s'il n'y avait au monde ni enfer à craindre, ni réputation à ménager, ni parents, ni maîtres, ni complaisance, ni soumission, mais seulement un Dieu à aimer, que feriez-vous ? Hélas ! je rougis de le dire aussi bien que vous de le penser ! Il n'y aurait sans doute, ni assez de plaisirs pour les voluptueux, ni assez d'intérêts pour les usuriers, ni assez d'honneurs pour les ambitieux, et chacun jouirait du présent sans inquiétude, parce qu'il n'aurait pas lieu de craindre l'avenir : Dieu ne se verrait honoré que d'un très-petit nombre d'âmes choisies qui, se laissant conduire avec la pénitente de notre évangile aux doux mouvements de son amour, pratiqueraient la vertu pour elle-même, embrasseraient la pénitence sans autre intérêt que celui de plaire à Dieu.

Il en faudrait user de la sorte, Messieurs,

et les vrais pénitents ne seraient pas si rares, ni les fausses conversions si fréquentes. Car en vérité pour toutes celles qui se font par les principes dont j'ai parlé, elles vous doivent être bien suspectes ; et, bien loin d'établir vos esprits dans une paix trompeuse : *Dixerunt, Pax, ubi non erat pax*, elles devraient vous faire trembler et vous jeter dans un trouble salutaire. Ecoutez comme saint Bernard en parle, et vous appliquez en particulier ce qu'il dit en général : *Nec timor, nec amor privatus convertunt animam* ; la crainte ni l'amour-propre, dit ce Père, ne peuvent être les motifs d'une conversion véritable ; et si nous en voulions chercher la raison, il ne nous serait pas difficile de comprendre que la conversion étant un retour de la créature à Dieu, comme le péché est un passage de Dieu à la créature, l'amour-propre ne la peut produire, parce qu'il n'est qu'un retour de la créature à la créature même ; nous nous aimions dans l'attache de tel et tel péché, et en le quittant par une crainte servile, nous n'aimons encore que nous ; ainsi point de conversion, parce qu'il n'y a point de retour à Dieu ; point de retour à Dieu, parce que le principe de votre conversion est mauvais : *Nec timor nec amor privatus convertunt animam*. Et s'il arrive quelquefois, continue ce Père, que vous remarquiez quelque changement dans vous-même après ces fausses pénitences ; que votre visage soit plus modeste, votre air plus composé, vos regards moins libres, vos manières plus douces, votre langue plus retenue, vos oreilles plus délicates et plus chastes, et pour le dire en un mot, vos actions mieux réglées et plus saintes, ne vous laissez pas surprendre à ces dehors ; descendez un peu dans votre cœur, examinez de près si cet amour-propre n'y est point encore retranché dans quelque partie secrète, et s'il ne s'endort point pour quelques moments, afin de se réveiller ensuite avec plus de force ; et vous reconnaîtrez sans doute qu'une conversion qui a de tels motifs peut bien apporter quelque changement au dehors, et sur votre visage et dans vos actions, mais qu'elle ne va jamais jusqu'au cœur pour y détruire le péché dans sa racine : *Amor et amor-privatus mutant interdum vultum vel actum, numquam affectum*. Vos attaches criminelles ressemblent alors à ces plaies mal pansées qui se couvrent véritablement d'une peau vermeille et saine en apparence, mais d'où l'on voit bientôt après sortir le pus et la corruption : il ne faudra qu'une occasion légère pour faire éclater ces ressentiments cachés, ces pensées déshonnêtes, ces emportements auxquels vous êtes si sujet : *Videas prima occasione ebullire saniem quæ latebat in ulcere*.

Il n'est donc que trop vrai, Messieurs, que tous ces mouvements auxquels la nature a tant de part ne peuvent être les principes d'une conversion parfaite ; il faut qu'un ange descende du ciel, que la grâce nous appelle, que la puissance de Dieu nous enlève : *Nemo venit ad me, nisi Pater meus*

traxerit eum. L'homme peut bien tomber, mais il ne se peut relever lui-même ; il se peut blesser, mais il ne se peut guérir. D'où vient que saint Augustin, qui fut toujours si fidèle à reconnaître en soi-même les effets de la grâce, dit qu'il ne s'est jamais rétabli que par le secours de Dieu dans l'état duquel il était déchu par le poids de sa faiblesse naturelle : *Si quando steti, per te steti ; si quando cecidi, per me cecidi.* Disparaissez, semipélagiens, et ne dites plus que le commencement de notre salut vient de nous ; écoutez ce grand docteur de la grâce qui se déclare si ouvertement contre vous : *Initium salutis nostræ, Deo miserante, habemus.* Le premier mouvement de notre conversion est un effet de la miséricorde infinie de Dieu, qui vient en nous sans y être attiré par aucun mérite de notre part : *Deus est in nobis sine nobis ; nous le cherchons, mais après qu'il nous a cherchés ; nous l'aimons, mais après qu'il nous a aimés ; nous méritons, dit saint Ambroise, mais après qu'il nous a donné de quoi mériter : Datur unicuique sine merito, unde tendat ad meritum.* Je n'aurais jamais fait, si je voulais appuyer cette vérité par les passages infinis que les Pères me fournissent sur ce sujet, mais je parle à des personnes éclairées qui ont appris de saint Paul, que nous n'avons rien de nous comme de nous, que c'est la grâce qui nous sauve, et que nous ne sommes point auteurs de notre salut ; de saint Jérôme, que tout ce qui est nôtre dans la conversion de notre cœur, n'est nôtre que par la miséricorde de Dieu : *Ipsium quod nostrum est, sine Dei misericordia nostrum non est* : de saint Ambroise, que nous ne voulons à l'égard du bien que ce que Dieu nous fait vouloir : *Quod eos voluit Deus velle, voluerunt* : de saint Augustin, que personne n'est capable de faire pénitence, si Dieu n'en inspire le désir et n'en donne la force : *Nisi ipse dederit, quis aget penitentiam ?* Le principe de notre conversion vient donc de lui.

N'est-ce pas ce que Jésus-Christ voulait nous apprendre, lorsque pour ressusciter le fils de la veuve de Naïm, il ne se contenta pas de regarder, de parler, d'être ému de compassion, il voulut encore toucher la bière dans laquelle on le portait ; afin de persuader à ceux qui étaient témoins de ce miracle, que la vie que ce jeune homme allait recevoir venait immédiatement de lui. Lorsqu'il entreprend de convertir la Samaritaine, n'est-ce pas lui qui lui fait désirer la grâce par l'éloge qu'il lui en fait, en sorte qu'elle la demande avec empressement : *Domine, da mihi aquam hanc ?* N'est-ce pas lui qui appelle les apôtres lorsqu'ils pensent le moins à le suivre : *Venite post me ?* La même voix qui leur dit de quitter leurs filets, d'abandonner leur père et de s'attacher inséparablement à lui, vous donnerait encore les mêmes avis dans vos conversions, si elle en était le principe ; elle vous dirait que vous ne pouvez suivre Jésus-Christ avec cet embarras des biens de la terre qui occupent seuls votre esprit, marqués par les

cheveux de notre pénitente : que vous en devez au moins détacher votre cœur, afin qu'il soit à Dieu sans partage, et les consacrer à l'entretien des pauvres marqués par les pieds de Jésus-Christ. Elle vous dirait que vous ne devez pas écouter la tendresse cruelle de cette mère qui vous veut engager dans le monde contre l'inspiration que vous avez de le quitter ; elle vous dirait que les grâces de Jésus-Christ sont des grâces de croix, que comme elles ont été méritées par ses souffrances, elles ne peuvent être conservées que par vos mortifications. Mais, hélas ! la marque infailible que ce n'est pas cette voix qui vous appelle au tribunal de la pénitence ; celle qui vous y conduit vous dit tout autre chose : décharge-toi de ces péchés qui te causent tant de remords ; ne te mets pas en peine de faire une pénitence proportionnée à tes péchés ; ne pratique aucune mortification, parce que ta santé y serait intéressée ; ne quitte pas le monde, où tu peux vivre avec douceur ; demeure dans cette occasion prochaine de pécher, puisqu'elle ne se peut quitter sans violence ; ne restitue pas encore le bien de ce malheureux qui sèche de faim, tu obligeras en mourant tes enfants de prendre ce soin. Vous concevez combien il est dangereux de se convertir de la sorte, ayez donc soin d'examiner le principe de votre conversion ; mais souvenez-vous aussi d'en ménager le temps, c'est mon dernier point.

SECOND POINT.

Si nous en croyons saint Bernard, mes frères, l'homme a besoin de trois choses pour faire une pénitence parfaite : d'un corps qui soit la victime de ce sacrifice sanglant, d'un lieu où il le puisse offrir avec bienséance, d'un temps où Dieu soit disposé à le recevoir. Il est pourtant vrai qu'à bien examiner cette pensée et à parler dans la rigueur, nous pouvons expier nos péchés sans le secours de cette chair qui les produit ; parce que comme la douleur intérieure du cœur est plus sensible que celle du corps, aussi est-elle plus capable de satisfaire à Dieu et d'apaiser sa justice. Nous pouvons même quelquefois nous dispenser de choisir un lieu particulier pour réparer par l'austérité des mortifications les désordres de notre vie ; car quoique l'Esprit de Dieu nous appelle d'ordinaire à la retraite pour nous dérober aux occasions du péché que nous détestons, pensez-vous, Messieurs, qu'il ne fût pas à souhaiter que la plupart de ceux qui vont errer dans cette sainte obscurité aussi bien la honte de leur vie passée, que la gloire de leur vertu, que ceux-là, dis-je, édifiassent le public par leur sainteté comme ils l'ont scandalisé par leur irréligion ; qu'ils devinssent un exemple de pénitence comme ils le furent autrefois de péché ; et que tous les lieux qui furent témoins de leurs fautes le fussent aussi de leur expiation ? Il est donc vrai, Messieurs, que ni le choix d'un lieu, ni la présence d'un corps, ne sont absolument nécessaires à ceux qui embrassent la pénitence, puisque dans quelques-uns elle

se peut cacher au dedans du cœur, et qu'en d'autres au contraire elle se doit découvrir aux yeux de tous les hommes.

Mais pour le temps il n'en est pas de même, il le faut ménager et observer avec une extrême vigilance l'occasion de ce mouvement qui remue notre cœur, parce que le moment en est précieux, il est court, il est incertain, il est souvent imperceptible, il est également dangereux, ou de le prévenir, ou de ne le pas suivre. Faites attention à ces deux propositions, Messieurs, et vous souvenez, s'il vous plaît, qu'un soldat n'est pas moins puni pour être sorti de son poste avant le signal, que pour y être demeuré après l'avoir entendu; qu'un malade avancé sa mort en anticipant le temps des remèdes, comme en le laissant passer; qu'un chrétien se perd par la précipitation comme par la négligence; tout consiste dans un point auquel se réduit toute notre vie : *Id quod vivimus punctum est.*

Quel soin n'avez-vous point, mes frères, d'observer dans la conduite de la vie civile ce point duquel dépend le succès de vos dessein? Si l'on vous doit, et que votre créancier soit sur le point de recevoir un paiement, quelles mesures ne prenez-vous point pour ne pas laisser échapper cette somme? Si vous avez un procès, avec quelle adresse ne ménagez-vous point le moment favorable au jugement? Si vous pensez à vous venger, avec quelle vigilance n'en observez-vous point l'occasion? Ah! que Jésus-Christ avait bien raison de le dire, que les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfants de lumière dans les affaires de leur salut : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis.*

Je veux que vous ne puissiez aisément distinguer ce moment heureux auquel la grâce vous inspire de vous convertir, et que si vous le prévenez en vous laissant déterminer par des motifs humains, vous le fassiez sans y prendre garde, je le veux; mais au moins lorsqu'un confesseur vous fait connaître que ce moment n'est pas encore venu, que l'ange n'est pas encore descendu du ciel pour vous toucher, qu'il ne remarque pas en vous les dispositions qui accompagneraient le mouvement de la grâce, si elle vous faisait agir : lorsqu'en suspendant l'absolution que vous demandez, il vous ordonne d'attendre ce moment encore quelque temps, recevez ses avis avec soumission, ne contestez pas avec lui pour lui extorquer plutôt la sentence de votre condamnation que de votre absolution, ne le traitez pas de confesseur excessivement sévère, ne le fuyez pas à l'avenir pour en trouver un plus facile qui se perdra peut-être avec vous.

Mais soyez plutôt convaincu que ce directeur éclairé a appris de saint Bernard, que rien ne déplaît tant à Dieu qu'un empressement aveugle et précipité à le chercher avant le temps. Et quel est, direz-vous, le temps auquel il est permis de s'en approcher; à quoi pourrai-je connaître si ce moment favorable est venu? Si vous avez longtemps

pesé la grièveté de vos fautes, pleuré l'ingratitude de votre âme à l'égard de Dieu, exercé votre cœur dans les transports d'une ardente charité, si vous avez sondé la fermeté de vos résolutions par une longue épreuve de vertu et de pénitence : en un mot, si par un examen accompagné de lumière et d'amour, vous vous êtes trouvé vous-même, espérez qu'il est temps de chercher le Dieu que vous aimez, de venir arroser ses pieds de vos larmes comme la pénitente de notre évangile; mais si étant encore dans la nuit du péché, dans l'affection de le commettre, dans l'occasion d'y tomber, vous passez sans réflexion sur vous-même de ce lieu de débauche dans la maison de Dieu, de cette compagnie funeste à la présence des anges, du théâtre de la médisance et de l'oisiveté publique à l'école du travail et de la charité chrétienne, enfin du lieu du péché au tribunal de la pénitence, ah! n'en doutez pas, mes frères, vous anticipez le temps de votre conversion, Dieu n'a encore pour vous que des carreaux à la main, il ne vous voit que des yeux de sa justice, ceux de sa miséricorde ne sont pas encore ouverts, et s'il ouvre la bouche pour parler, loin de vous justifier comme la sainte femme de l'Évangile : *Sinite illam... dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus*; il n'en sortira, dit saint Bernard, que des reproches sanglants contre vous : *Me quærunt qui se ipsos nondum invenerunt.* Vous me cherchez, malheureux, et vous ne vous êtes point encore trouvé vous-même; ne savez-vous pas que pour gagner mon cœur il faut connaître le vôtre; que pour obtenir grâce, il ne s'en faut point faire à soi-même; que pour trouver le pardon après lequel vous soupirez, il faut chercher la racine du péché que vous aimez, mais, hélas! vous en usez tout autrement : *Me quærunt qui seipsos nondum invenerunt.*

Peut-être, dit saint Augustin, que vous aurez longtemps à soupirez avant que ce moment que vous désirez arrive; peut-être faudra-t-il passer autant de temps sur le bord de la piscine que le pauvre paralytique de l'Évangile; mais ne vous impatientez jamais, Dieu est en chemin, dit un prophète, pour venir à vous, et s'il s'arrête quelquefois, c'est pour entendre vos soupirs et donner de l'exercice à votre amour; ne vous laissez donc pas de l'attendre : *Si moram fecerit, expecta eum, quia veniens veniet (Habac. II).* Car enfin votre Dieu doit-il plus faire pour vous que pour lui, dit saint Augustin? Il a bien voulu vous attendre plusieurs mois et plusieurs années, sans que vous vous soyez occupé de lui, et vous ne l'attendrez pas quelques jours pendant qu'il ne s'occupe que de vous et de votre salut : *Sustinuit te, sustine illum.*

Vous gémissiez cependant de voir votre cœur dans l'endurcissement, votre entendement dans l'obscurité, votre corps dans la révolte, vos passions dans un débordement étrange; vous sentez une peine secrète de vous voir insensible aux vérités de la religion, indocile aux avis des prédicateurs, es-

clive d'une habitude honteuse ; rien ne vous serait plus doux que de vous décharger sur le-champ la conscience de ces péchés affreux qui l'inquiètent, mais l'eau de la piscine n'est pas encore troublée, attendez le mouvement de la grâce, étudiez cependant les moyens de travailler avec elle à vous vaincre : *Sustinuit te, sustine illum*. Dieu viendra lui-même arrêter le cours de vos désordres, et donner des bornes au débordement de votre cœur, dit saint Grégoire, comme il en donne aux flots de la mer : *Cor impii quasi mare fervens, dixi, Hucusque venies*.

Mais aussi c'est à vous à ne pas négliger cet effet si longtemps attendu de sa miséricorde, lorsqu'il se présente : parce que peut-être (j'ai de la peine à le dire, Messieurs, aussi bien que saint Augustin, et si je vous donne lieu de trembler, je suis le premier saisi de crainte et de frayeur, *territus terreo*), peut-être, dis-je, qu'il n'y a pour nous que ce moment de grâce et de miséricorde, et que si nous sommes assez malheureux pour n'en pas profiter, il ne nous restera plus qu'un temps de colère et d'indignation, auquel le ciel sera de bronze pour nous, il ne répandra plus d'influence sur notre cœur, et ces inspirations du Saint-Esprit, ces mouvements de conversion, ces grâces tant de fois rejetées ne se pourront jamais réparer, et vous mourrez dans cet état funeste, c'est Jésus-Christ qui le dit : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini!* Néanmoins combien s'en trouve-t-il qui, bien loin de ménager ce moment, ont peur de la grâce, se précautionnent pour n'y pas succomber, et qui, affermissant leur cœur dans le péché par des raisonnements humains et des doutes pernicieux sur les vérités que la foi nous enseigne, regardent le premier pas de leur conversion comme le premier moment d'une vie malheureuse, où ils seraient obligés de renoncer à tout ce qu'ils aiment, et d'aimer tout ce qu'ils détestent ; ainsi, si le Saint-Esprit leur inspire quelques sentiments de piété, ils les étouffent ; si Jésus-Christ frappe à la porte de leur cœur, ils ne l'écoutent pas ; s'ils voient l'eau de la piscine troublée, ils s'enfuient, au lieu de s'en approcher avec amour, dit un prophète : *Ninive, quasi piscina aquarum aquæ ejus, ipsi vero fugerunt (Nahum, II)* ; la grâce a beau les rappeler, ils ne reviennent jamais : *State, state, et non est qui revertatur*.

Ah ! ne me dis donc plus, pécheur, que tu auras du temps, puisque outre que tu t'en rends indigne par l'usage que tu en fais, l'exemple de ceux qu'une mort subite enlève tous les jours à tes yeux, te doit assez persuader que Dieu ne t'a caché le dernier jour de ta vie, au sentiment de saint Augustin, que pour t'obliger à les observer tous et à ménager les moments de grâce qu'ils te présentent : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies*. Eh qu'on dit un profane, ne sais-tu pas que laisser passer le présent, et fonder tous tes desseins sur l'avenir, c'est disposer de ce que tu n'as pas, et perdre ce que tu possèdes ? *Perdis hodiernum? Quod in*

manu fortunæ positum est, disponis; quod in tua, dimittis (Senec.)

Mais je veux que tu arrives enfin à ce temps de vieillesse, auquel tu remets la conversion et ta pénitence ; tu auras, dis-tu, pour lors assez à souffrir, la nature te fera subir malgré toi la mortification que la grâce ne te peut faire embrasser : il est vrai, mon frère, cet âge l'accablera de mille incommodités plus fâcheuses que tout ce que tu pourrais à présent souffrir ; mais ce que dit ici saint Bernard est terrible : sache que ces incommodités puniront les péchés passés, mais ne les effaceront pas : *Ætas ista præteritorum luit penas dierum tuorum, non abluit culpas*. Pourquoi ? Parce que nos souffrances tirant leur prix et leur mérite de celles de Jésus-Christ, elles y doivent être conformes et par conséquent volontaires, autrement elles sont toujours infructueuses ; ainsi les peines de la vieillesse étant un effet de la nécessité et non de notre choix, elles ne sont point capables d'expier nos crimes : *Non abluit culpas*.

Mais ce qui nous doit le plus faire trembler, c'est que tout vieillit dans l'homme excepté le péché : en même temps que l'âge affaiblit son esprit, il fortifie ses passions qui prennent dans la suite un ascendant si grand sur sa raison, qu'enfin il n'en peut plus être le maître, parce que sa faiblesse est devenue la force du démon qui l'attaque ; c'est pourquoi saint Bernard nous exhorte avec le prophète à écraser les enfants de Babylone, c'est-à-dire, nos péchés dès le berceau : *Beatus qui allidet parvulos Babylonis ad petram* : et la raison qu'il en donne, c'est que si nous les laissons croître, ils deviendront invincibles : *Etenim si creverint, vix poterunt superari* : de sorte que si vous ne profitez du temps, peut-être ne vous convertirez-vous jamais.

Car d'espérer de le faire lorsqu'une maladie mortelle vous aura étendus dans un lit et réduits à deux doigts de la mort : *Cum occideret eos, quærebant eum (Psal. LXXVII)*, ah ! mes frères, ce serait trop hasarder dans une affaire aussi importante que celle de votre salut ; parce qu'outre que, selon saint Augustin, dans cet état la pénitence se ressent toujours de l'infirmité du malade qui la fait, et n'a pas plus de vie que lui, il n'arrive que trop souvent (ceci est terrible) que Dieu permet par une juste punition que l'impie qui a oublié son Dieu pendant sa vie, s'oublie soi-même et ne songe pas à se convertir à la mort : *Hac animalversione punitur impius, ut moriens obliviscatur sui, qui dum viveret oblitus est Dei*.

Tout cela me persuade que je n'ai point de temps à perdre, que je dois observer avec soin le moment auquel Dieu me touchera le cœur, et suivre sans différer le mouvement de la grâce qui m'anime, je le sens déjà au dedans de moi-même ce mouvement agréable, je lui voudrais obéir, mais la honte d'aller découvrir à un confesseur un péché qui me déshonore dans son esprit me retient et m'en empêche. O confusion pernicieuse

qui ne produis que le péché : *Confusio adducens peccatum*, que tu précipites d'âmes dans les enfers ! Eh quoi ! mes frères, vous avez honte de vous laver, et vous faites gloire de vous souiller ! La pudeur vous empêche de nommer vos péchés, elle ne vous empêche pas de les commettre ! *O perversitas ! s'écrie saint Bernard, non pudet inquinari, et ablui pudet*. Ah ! si la pente qui vous porte à vous blesser vous-mêmes vous rend criminels, sans doute la honte qui vous empêche de vous guérir vous rend inexcusables : *Male proni in vulnera, pejus in remedia verecundi*. Vous êtes touchés, dites-vous, ah ! si vous l'êtes véritablement, ne différez plus, n'écoutez pas cette honte funeste qui vous arrête, imitez notre pénitente, qui ne rougit point de venir au milieu d'un festin, en présence d'un grand nombre de témoins répandre sur les pieds de Jésus un parfum précieux, et les essuyer de ses cheveux, c'est-à-dire, confesser son crime et en témoigner sa douleur ; elle n'a aucun égard au prix de ce parfum ; n'en ayez point à la perte de cette charge dont il faut vous défaire, parce que vous en êtes incapables : surmontez ces considérations humaines qui ralentissent votre zèle, n'écoutez avec cette sainte femme que votre douleur : *Dolor nimius non deliberat, non verecundatur, non consulit rationem, non metuit dignitatis damnum*. Usez avec fidélité de ce moment de grâce qui ne reviendra peut-être jamais. Saint Matthieu eût passé le reste de ses jours dans sa banque, s'il n'eût ponctuellement obéi à ces deux mots : *Sequere me*. Saint Pierre fût demeuré dans son infidélité, s'il n'eût profité d'un regard de Jésus-Christ. Le bon larron était perdu, s'il ne se fût fait attacher à la croix de mon divin Maître. Remarquez, s'il vous plait, que toutes les fois que Jésus-Christ convertit les pécheurs, ressuscite les morts ou guérit les malades, il ne prononce que peu de paroles, *ni Sequere me*, à saint Matthieu, *Lazare, veni foras*, à la résurrection du frère de Madeleine, *Surge et ambula*, au paralytique qui était depuis plus de trente ans au bord de la piscine ; marque infaillible que ces moments auxquels Dieu nous appelle sont courts et passent vite.

Et cependant, mes frères, Dieu vous appelle depuis si longtemps, et vous ne le suivez pas ; il frappe à la porte de votre cœur, et vous ne lui ouvrez pas ; il vous inspire de vous convertir, et vous ne le faites pas. Je n'ai point entendu sa voix, dites-vous. Ah ! ces terreurs de conscience qui vous ont tourmentés tant de temps, n'était-ce pas la voix de Jésus-Christ qui vous appelait ; ces bienfaits extraordinaires dont il vous a comblés, le succès de cette affaire, cet héritage qui vous est survenu, n'étaient-ce pas les chaînes dont il se voulait servir pour vous attirer à lui : *Traham te in funiculis Adam*. Cette maladie dont il vous a frappés, cette affliction sensible, cette mort d'une personne qui vous était plus chère que vous-mêmes, n'étaient-ce pas comme autant d'épines par lesquelles il vous fermait la route du péché

pour vous faire rentrer dans celle de la grâce : *Sepiam viam tuam spinis, et dicit, Revertar (Ose., II)*. Rougissez, mes frères, de n'avoir pas reconnu le temps de votre sanctification, d'avoir laissé passer ces occasions favorables non-seulement sans reconnaissance, mais avec une extrême ingratitude vers celui qui vous les offrait. Aussi vous en plaignez-vous, Seigneur, par la bouche de votre prophète (*Jerem.*) : *Milvus cognovit tempus suum, populus autem meus non cognovit*. Qui le croirait, que les milans et les vautours ménagent le temps favorable pour enlever leur proie, et que mon peuple laisse passer celui d'opérer son salut ; que l'instinct de la nature enseigne à ceux-là ce que les lumières de la grâce ne découvrent pas à celui-ci ? Fasse le ciel, Messieurs, que vous n'ayez aucune part à l'aveuglement de ce peuple malheureux, afin qu'ayant profité des inspirations et des grâces que Dieu vous enverra, vous ayez part à la gloire dont il les couronne. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE SAINTE.

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Morte morieris.

Vous mourrez (Gen., III, 17).

Que viens-je de vous dire, chrétiens, et que venez-vous d'entendre ? Était-il de mon triste ministère d'oublier toutes les règles de l'art, de commencer par où je devais finir, de surprendre votre douleur au lieu de la ménager, et de vous répéter sans précaution cet arrêt du Père éternel qui passe aujourd'hui de la tête d'Adam sur celle de son Fils, vous mourrez : *Morte morieris*. Oui, chrétiens, j'ai dû le faire ainsi, les pertes communes s'annoncent avec précaution, parce qu'on ne doit pas les pleurer avec excès : on tâche de donner des bornes à la douleur quand le mal n'est pas infini ; mais quand il s'agit de la mort d'un Dieu, celui qui l'annonce ne doit point garder de mesures dans ses paroles, puisque ceux qui l'écoutent n'en doivent point avoir dans leur affliction. Le discours doit tenir quelque chose du trouble et de la confusion du sujet ; il s'écarterait mal de ménager le cœur des disciples quand le Maître expire pour eux ; en un mot, je n'ai pu vous dire assez tôt ce que vous ne pouvez trop longtemps pleurer, que Jésus-Christ est condamné à mourir pour vos péchés : *Morte morieris*.

Arrêt cruel, qui prononcé contre le premier des hommes ne s'exécuta pour lors qu'en figure ; le Fils de Dieu ne fut qu'effigé dans la personne d'Adam, et semblable, si j'ose le dire, à ces criminels qui se dérobent au bras de la justice qui les a condamnés, il ne souffrit la mort qu'en peinture. Pendant quatre mille ans qu'il se cachait encore dans les splendeurs de sa gloire, la justice de son Père ne le tourmentait que dans ses images ; on le voyait alors persécuté dans les Job, chargé de chaînes dans les Samson, vendu dans les Joseph, dépouillé dans les Noé, souffeté dans les Michée, insulté dans les

Elisée, immolé dans les Isaac. Mais il se présente enfin aujourd'hui lui-même pour souffrir dans sa chair innocente les effets sanglants de l'arrêt de son Père ; les hommes qui devaient en être les tristes victimes, en deviennent les ministres cruels, et cherchent dans les veines d'un Dieu mourant un sang qui puisse éteindre la colère d'un Dieu vengeur et irrité : *Morte morieris.*

Sentence surprenante, dit un Père de l'Eglise, qui condamne Jésus-Christ à mourir sans spécifier le genre de sa mort, pour nous apprendre sans doute qu'il va souffrir autant de morts différentes qu'il a de différentes espèces de vie. Or, il vivait dans le cœur de ses disciples, et il en est abandonné ; il vivait dans l'estime des hommes, et il y est déshonoré ; il vivait dans son corps, et il y est crucifié. L'amour lui avait donné la première vie, et l'ingratitude la lui ôte ; l'honneur lui avait donné la seconde, et la calomnie l'en prive ; la nature lui avait donné la troisième, et la cruauté la lui arrache. Qui pourrait voir sans quelque trouble un spectacle qui trouble toute la nature, un Dieu souffrant et mourant partout ; dans le cœur des hommes, dans l'esprit des hommes, dans les mains des hommes ; mais qui pourrait penser sans frémir que les chrétiens renouvellent tous les jours ces cruelles morts, et que réunissant en eux, et l'infidélité des apôtres, et la malignité des Juifs, ils ôtent encore à Jésus-Christ, et la vie de l'honneur par leur ingratitude, et la vie de l'honneur par leurs outrages, et la vie même de la nature par leur insensibilité pour les siens !

Voilà, chrétiens, le triste objet qui doit nous occuper aujourd'hui ; objet plus digne de vos larmes que de mes paroles ; objet qui ébranla les colonnes du monde, qui éclipsa les astres, qui attendrit les rochers, qui déconcerta la nature, et qui ne vous touche peut-être pas ! Esprit-Saint, rendez ces pupilles qui m'écoutent sensibles à la mort de leur père ; faites que leurs cœurs ne soient pas plus durs que les rochers qui se fendent aujourd'hui ; mais apprenez-nous auparavant où nous pourrions trouver ce triste objet de notre amour : *Indica mihi quem diligit anima mea* Saint Bernard me répond que c'est sur la croix : *In cruce.* Ce n'est donc plus entre vos bras, Vierge sainte, qu'il faut chercher Jésus-Christ ; mais sur ce bois funeste où il expire, et que nous devons adorer comme l'arbre heureux qui porte le fruit de vie, en disant avec l'Eglise : *O crux, ave,* etc.

PREMIER POINT.

L'amour nous fait en quelque façon sortir de nous-mêmes. Dans toutes les autres passions qui nous agitent, notre âme attire à elle ce qui en est l'objet ; si elle craint, elle forme dans son imagination une vive peinture des maux qui la menacent ; si elle espère, elle se remplit de l'idée du bien qu'elle attend ; mais quand elle aime, elle passe elle-même dans l'objet de son amour, elle se réjouit, elle s'afflige, elle vit, elle meurt avec lui. Ce qui fait dire à saint Ber-

nard, qu'aimer Dieu, par exemple, c'est devenir Dieu soi-même ; parce que l'amour nous transforme en tout ce que nous aimons, et qu'aussi puissant que la mort, selon l'expression du Saint-Esprit, il nous enlève notre âme pour la faire vivre dans l'objet qu'elle aime, beaucoup plus que dans le corps qu'elle anime : *Fortis ut mors dilectio.*

Jésus-Christ aimait ses apôtres, nous n'en doutons pas ; il vivait dans leurs cœurs par l'union de l'amour, et le plus pur, et le plus tendre qui fut jamais ; il y vivait non-seulement comme les amis communs vivent les uns dans les autres par la conformité des mêmes desseins et des mêmes inclinations, par la société des mêmes peines et des mêmes plaisirs, mais par la présence intime de son corps qui, par un dernier effort de l'amour dans le sacrement de l'Eucharistie, s'était incorporé avec eux : *In finem dilexit eos.* Vous voilà donc, mon Sauveur, parfaitement vivant dans vos apôtres, et par l'union de votre esprit dont vous les animez, et par la participation de votre corps et de votre sang dont vous les nourrissez. Je vois dans leurs cœurs votre lumière qui les éclaire et qui leur découvre le secret ineffable de votre filiation divine : *Tu es Filius Dei vivi.* J'y vois votre grâce qui les soutient et qui leur fait promettre de conserver leur fidélité aux dépens même de leur vie : *Etiamsi oportuerit me mori, non te negabo.* J'y vois votre force qui les anime à vous suivre jusqu'à la mort : *Eamus et nos, et moriamur cum eo.* Tel est le langage des apôtres encore animés de l'esprit de Jésus-Christ qui vit en eux ; mais y jouirait-il longtemps d'une vie si douce, en verrons-nous longtemps les effets dans ces cœurs si fort pénétrés de son amour ? Non, chrétiens, il y va mourir, leurs passions vont être ses premiers bourreaux, leur cœur, son premier Calvaire ; leur péché, sa première croix, et l'avarice ou la crainte, les premiers clous qui l'y vont attacher. Pendant que je perds le temps à le dire, Judas l'a déjà fait. Je vois entrer dans ce cœur perfide l'exécration de trahir Jésus-Christ, l'avarice s'arme contre l'amour, elle le combat, elle en triomphe, elle l'aveugle ; l'ingrat ne se souvient plus, ni des miracles éclatants de son divin Maître, ni des bienfaits signalés qu'il en a reçus, ni des témoignages publics que le ciel et la terre ont rendus à son innocence et à sa divinité même, il faut qu'il le bannisse de son cœur, et que, par cette séparation violente d'un objet qu'il aimait avec tant de tendresse, il lui fasse sentir les premières rigueurs de la mort : *Morte morieris.*

Notre âme n'a de la peine à se séparer de notre corps à la mort qu'à proportion qu'elle l'a aimé pendant sa vie. Si elle a pris un grand ascendant sur ses passions, si elle l'a réduit en servitude, comme parle l'Apôtre, la mort n'est qu'une douce extase qui l'en sépare sans violence ; mais aussi si l'âme s'est liée à ce corps par une molle condescendance à tous ses désirs, si elle s'y est at-

tachée par autant de chaînes qu'il a eu de passions différentes, ah ! quelle torture, quelles convulsions quand il faut qu'elle le quitte et qu'elle abandonne à la discrétion des vers et de la pourriture ce cher objet de son amour ! Jugeons, par là, chrétiens, des douleurs intérieures de Jésus-Christ, lorsqu'il se sent arraché du cœur d'un apôtre auquel il s'attacha par autant de liens qu'il lui fit de grâces, qu'il lui communiqua de lumières, qu'il lui découvrit de mystères ; d'un cœur qui fut dépositaire de ses plus grands secrets et de ses plus nobles desseins, d'un cœur enfin auquel il s'était en quelque sorte incorporé lui-même par la participation de son corps et par l'infusion de son sang ; cependant il faut qu'il le quitte, mais qu'il le quitte pour toute une éternité, pour le céder au démon qui va s'en rendre maître.

C'en est fait, Messieurs, Judas, convenu avec les Juifs du prix du sang de Jésus-Christ, et conduit par l'esprit malin qui le domine, s'avance à grands pas pour le livrer à ses ennemis. Mais, ô prodige surprenant ! cet apôtre qui avait vécu plusieurs années familièrement avec Jésus-Christ, qui avait eu la liberté d'étudier à loisir tous les traits de son visage, cet apôtre le voit et ne le connaît plus ; pourquoi ? C'est que, selon saint Augustin, l'on ne peut connaître Dieu qu'à proportion qu'on l'aime : son amour est la lumière qui nous le découvre, ce traître a cessé de l'aimer, il faut qu'il cesse de le connaître. Et plutôt à Dieu qu'il eût demeuré plus longtemps dans cet aveuglement, et que Jésus-Christ lui eût refusé ce dernier rayon de lumière qui devait attendrir son cœur, en l'éclairant : *Ego sum*. C'est moi que tu cherches, malheureux, moi qui t'ai choisi pour l'un de mes disciples, moi qui t'ai découvert les vérités du ciel les plus sublimes, qui les ai confirmées à tes yeux par une infinité de miracles, qui t'ai fait dépositaire de tout ce que je possédais sur la terre, qui t'ai donné mille autres marques de mon amour, c'est moi qui suis maintenant dans ton cœur comme dans un triste sépulcre. Ah ! souffre que si l'ingratitude m'y a fait mourir, le souvenir de tant de faveurs m'y fasse revivre : *Ego sum, ego sum*.

Ne croiriez-vous pas que ce cœur barbare va s'amollir par des paroles si tendres, qu'il va prendre le parti de Jésus-Christ contre les soldats qui le cherchent, et que s'il lui a ôté dans son cœur la vie de l'amour, il va lui conserver celle de la nature ? Non, chrétiens, il le baise pour le trahir ; il se sert, dit saint Augustin, du gage de l'amour pour lui donner le coup de la mort : *Pro pignore amoris vulnus infligitis !* Ne vous semble-t-il pas voir l'infidèle Joab plonger secrètement un poignard dans le sein d'Amasa, au milieu des caresses et des embrassements qu'il lui fait ; ou plutôt, barbare, n'es-tu pas plus cruel que Joab même, puisque, au lieu d'assassiner Jésus-Christ de ta main, tu le livres à la fureur de mille bourreaux dont tu pouvais lui épargner les outrages : ne sais-

tu donc pas qu'il est plus doux de mourir de la main d'un ami, que d'en être trahi ; et que David conjurait Jonathas de lui donner la mort plutôt que de l'exposer par surprise à la colère de Saül : *Tu me interfices, et ad patrem tuum ne introducas me ?* Mais Judas ne serait pas content d'une mort si douce, il faut qu'il emprunte les mains de mille bourreaux pour mieux faire sentir à son divin maître les effets de son crime. C'est ce qui afflige sensiblement Jésus-Christ : car j'entends celui qui excusera la cruauté de ses bourreaux, en disant qu'ils pêchent par ignorance, je l'entends exagérer la perfidie de son apôtre : *Osculo Filium hominis tradis ; tu me trahis, ingrat, et tu me trahis par la marque de l'amitié la plus tendre, tu me declares la guerre par le signe même de la paix, tu te perds en livrant aux Juifs un corps que je n'avais pris que pour te sauver, dit saint Ambroise : Propter te, ingrater, suscepi quod tradis.*

Je vois avec saint Augustin (*In psal. XCIII, c. 7*) Jésus-Christ livré à la puissance des hommes par trois personnes différentes. Le Père éternel livre son Fils, le Fils livre son propre corps, Judas livre son maître ; et cependant il ne se plaint, ni de son Père, ni de soi-même. Car, que le Père livre son Fils, que le voyant chargé de nos péchés, il l'abandonne à la fureur des hommes pour les expier, c'est un effet de sa justice, il ne peut pas en murmurer : que le Fils livre lui-même à ses bourreaux un corps qu'il n'a pris que pour nous sauver, c'est un prodige de son amour, il n'a garde de s'en affliger ; mais que le disciple trahisse son maître pour s'enrichir, c'est un crime de son avarice, le peut-il assez détester ? Que le sang de mon Sauveur soit versé par la main de la justice, la gloire de son Père en est le fruit : qu'il soit répandu par la main de son amour, le salut de tous les hommes en est la récompense ; mais qu'il soit vendu par la main de l'avarice, trente deniers en sont le prix, et la mort infiniment sensible de Jésus-Christ dans le cœur de son apôtre en est la fin tragique.

O passion sacrilège, source malheureuse d'infidélités, poison funeste des amitiés, avarice infâme, le verrons-nous, après cela, régner parmi les hommes ! Toi, qui étais dans leur cœur, et les pures lumières de la foi, et le juste souvenir des bienfaits, et les doux sentiments de l'amour ; toi, qui confonds tous les droits humains et divins, idolâtre d'un métal insensible, prodigue du sang et de la vie d'un Dieu, des chrétiens seront-ils encore capables de l'aimer ? Oui, chrétiens, et je puis dire, à la honte de notre siècle, ce que saint Bernard a dit du sien, que les Judas y sont bien plus communs qu'autrefois : car alors, entre douze apôtres désintéressés, il ne se trouva qu'un seul avare, capable de trahir Jésus-Christ ; et plutôt à Dieu, s'écrie ce Père, qu'entre douze avares qui le trahissent aujourd'hui, il se rencontrât un seul fidèle qui oubliât ses intérêts pour le conserver ! Mais parcourez tous les

états depuis la banque jusqu'à l'autel, depuis les palais des rois jusqu'aux cabanes de l'artisan, ne trouverez-vous pas partout des âmes intéressées, qui ne cherchent qu'à vendre ou à trahir Jésus-Christ? N'est-il pas indignement vendu par ces lâches ministres qui ne se consacrent à ses autels que parce que le démon de l'ambition les y appelle; qui ne cherchent sur le Calvaire que la gloire du Thabor; indifférents dans leur ministère à qui ils donnent son corps et son sang, pourvu que leur cupidité soit satisfaite!

Je ne veux pas dire, chrétiens, que les ministres de Jésus-Christ qui agissent par cet intérêt grossier et sordide, soient bien communs dans l'Eglise; grâces au ciel, l'on n'y manque aujourd'hui, ni de lumières pour connaître ses devoirs, ni peut-être de zèle pour les remplir; mais avec notre zèle et nos lumières, nous sommes toujours hommes, des vues humaines se glissent dans nos fonctions les plus saintes. On ne monte pas à l'autel par intérêt; mais n'y va-t-on pas souvent par respect humain, pour ménager la bonne opinion qu'on a de nous, quand on devrait peut-être s'en retirer par humilité pour pleurer ses faiblesses et ranimer sa ferveur? On ne vend pas les absolutions qu'on donne aux pécheurs; mais ne les accorde-t-on point souvent aux personnes de qualité par complaisance, pour ne pas les contrister, pour ne pas perdre leur protection et leur faveur? Enfin, ce n'est pas l'espérance d'un gain sordide qui nous fait prodiguer le sang de Jésus-Christ à des pécheurs que leurs habitudes encore fumantes en rendent indignes; mais ne veut-on point par cette pernicieuse facilité éviter le blâme d'une sévérité canonique et raisonnable, que le siècle délicat et corrompu ne peut plus souffrir? Avoir ces vues humaines dans ces fonctions divines, n'est-ce pas trahir Jésus-Christ par l'amour de ses propres intérêts? N'est-ce pas dire en quelque manière avec Judas : Que me donnerez-vous, et je vous le livre? Un peu d'attachement à mes intérêts, d'empressement pour ma fortune, de protection à ma famille, d'applaudissement à mes discours, et le sang de Jésus-Christ est à vous : *Quid dabitis mihi, et ego eum vobis tradam?*

Si mon Sauveur est ainsi traité par ses ministres mêmes, quelle apparence qu'il soit épargné par le commun des chrétiens? Ne le vois-je pas tous les jours honteusement vendu par ceux qui n'ont point d'autre religion que leur intérêt; par ceux qui dans les charges qu'ils exercent sacrifient les droits de la veuve et du pupille à la puissance qui les corrompt, ou à la crainte qui les ébranle; par ceux qui dans le rang qui les distingue confient l'héritage de Jésus-Christ et les biens de l'Eglise à des mains indignes; par ceux enfin qui dans les emplois qui les occupent violent les lois les plus saintes de la droiture et de la probité pour bâtir leur fortune sur les ruines de leur conscience et de leur salut. Tous ceux-là ne sont-ils pas autant de traîtres qui font mourir Jésus-Christ dans leur

cœur, et qui disent ou à leur ambition ou à leur cupidité : Que me donnerez-vous, et je vous le livre? Quel bien, quel honneur, quel plaisir me promettez-vous, et je suis prêt à lui manquer de foi? *Quid dabitis mihi, et ego eum vobis tradam?*

Poussons encore plus loin la monstrueuse infidélité de ces mauvais chrétiens, et disons qu'après être convenus, ce semble, avec le démon du prix du sang de Jésus-Christ, ils ne s'en approchent dans les sacrements que pour le trahir, ils ne se présentent à la sainte table que pour dire à leurs passions comme Judas aux Juifs : Celui que vous m'allez voir baiser doit être l'objet de votre fureur : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.* Passions, enchaînez-le dans mon cœur, afin qu'il n'y puisse agir; avarice, ne le reçois ici que pour tirer jusqu'à la dernière goutte de son sang par tes exactions violentes ou par les cruelles usures; esprit du monde, va le traîner de cercle en cercle, comme de tribunal en tribunal, pour lui faire essayer toutes les insultes des libertins; curiosité, conduis-le, aussitôt après l'avoir reçu, aux théâtres et aux spectacles, pour lui faire entendre autant d'arrêts de mort que tu entendras toi-même de vers impurs ou de sentiments païens; sensualité, n'oublie pas de l'abreuver de fiel et de le couronner d'épines, en l'engraissant de délices et le couronnant de roses. Si ce n'est pas là le langage de ceux qui communient indignement, ce sont leurs sentiments secrets, ce sont les suites ordinaires de leur hypocrisie : ils ne baissent Jésus-Christ dans leurs communions que pour le trahir bientôt après dans leur conduite. En vain, leur dit-il comme aux soldats, cette parole foudroyante qui les renversa : *Ego sum*, c'est moi-même que vous voulez trahir, c'est mon corps et mon sang que vous allez profaner, ce corps formé pour votre salut, crucifié pour vos péchés, mort pour votre justification, ressuscité pour votre gloire, ce sang versé pour vous purifier, et consacré pour vous nourrir : *Hoc est corpus meum* : plus insensibles que les Juifs, cette parole ne les touche pas, ils entendent sans frayer le prêtre qui la prononce, ils communient par coutume ou par respect humain, et pour vivre peut-être dans l'estime des hommes, ils ne rougissent pas de faire mourir un Dieu dans leur propre cœur; mais s'il perd la vie de l'amour dans les uns par un honteux intérêt, il la perd encore dans les autres par une lâche timidité.

Car saint Augustin ne reconnaît que deux sources du péché, la cupidité qui nous attache à de faux biens, et la crainte qui nous effraie par des maux imaginaires; aimer ce qui ne mérite que de l'indifférence, et craindre ce qui n'est digne que de mépris, ce sont en abrégé tous les péchés de l'homme : *Omnia peccata duæ res in homine faciunt, cupiditas et timor* (Aug. in psal. LXXIX). Ces deux passions qui ont toujours fait régner la mort dans le monde, la font aujourd'hui souffrir à Jésus-Christ. Vous l'avez vu mourir dans le cœur de Judas, et c'est la cupi-

dité qui l'y a crucifié ; vous l'allez voir expirer dans le cœur des autres apôtres, et c'est la crainte qui l'en va chasser. Oui, chrétiens, Jésus-Christ meurt dans le cœur de ses apôtres, cette charité vive qui les animait, ébranlée par la disgrâce de leur maître et glacée par la crainte de la mort, s'éclipse tout d'un coup et nous laisse voir la fragilité des roseaux dans ces premières colonnes de l'Eglise ; ces aveugles cherchent leur sûreté dans la fuite de celui qui les protège, ils s'éloignent de la vie pour éviter la mort, et abandonnant à ses ennemis celui qui les fera quelque jour triompher des leurs, ils aiment mieux être les déserteurs de l'innocence que les victimes de la fidélité. Ah ! qu'il fallait bien que cet abandon fût sensible à mon Sauveur, puisque je le vois marqué par ses prophètes entre les circonstances les plus rigoureuses de sa passion : Que la rigueur de mon Père est extrême, dit-il par la bouche du saint homme Job, il a permis que mes frères m'aient abandonné, que tous ceux dont je pouvais attendre quelque adoucissement dans mes peines en aient eux-mêmes augmenté le nombre, et qu'avant de me voir mourir entre les mains de mes bourreaux, je me sois vu mort dans la mémoire de mes disciples : *Fratres meos longe fecit a me, et qui noverant me oblitii sunt mei (Job, XIX)*.

Si je lis bien dans vos cœurs, vous condamnez la lâcheté des apôtres, vous blâmez leur timidité ; mais tournez toute votre indignation contre vous-mêmes, puisque, plus éclairés qu'eux, convaincus de la Divinité de Jésus-Christ dont ils doutaient encore, revêtus des mérites de son sang qu'il n'avait pas versé pour eux comme pour vous, à couvert de la fureur des bourreaux et de la crainte de la mort dont ils étaient menacés, vous l'abandonnez par une lâche timidité, non pas pour sauver une vie toujours chère à la nature, mais pour ne pas perdre un bien périssable, un faux honneur, une sensualité criminelle. Nos autels sont de nouveaux Calvaires où la passion de mon Sauveur se renouvelle tous les jours, et je l'y vois abandonné par ces âmes terrestres qui, tout occupées du soin de leurs plaisirs, le laissent dans une affreuse solitude, et n'osent dérober quelques moments au monde pour le venir adorer. Les maisons des malades, où l'on porte tous les jours le corps adorable de Jésus-Christ, sont comme les stations différentes de sa passion, où il est conduit, non pas pour être jugé, mais pour juger lui-même ceux qui le reçoivent en cet état : et je le vois passer seul dans ces tristes cérémonies qui devraient désertier les maisons, et faire voler les chrétiens comme des aigles partout où ce corps adorable est porté : *Ubi cumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ*. Les lits où tant de pauvres gémissent dans les hôpitaux et dans ces lieux secrets où la honte les arrête, sont comme autant de croix où Jésus-Christ est attaché dans la personne de ses membres, et je ne vois personne autour de lui pour le consoler, personne pour soulager la soif et les besoins qu'il souffre, personne

pour ensevelir son corps après sa mort. Je pourrais ainsi vous faire voir Jésus-Christ, captif dans les prisons, persécuté dans les faibles, déshonoré dans les maisons scandaleuses, déchiré dans les compagnies des médisants, et partout abandonné des chrétiens timides, comme il le fut autrefois de ses apôtres.

Il est vrai que saint Pierre, le plus zélé d'entre eux, se met d'abord en état de le défendre, il frappe le serviteur du souverain prêtre ; mais par ce zèle indiscret il fait assez voir qu'il n'est pas animé de l'esprit de Jésus-Christ, et que c'est moins l'amour qui le transporte que la passion qui le trouble. Car sont-ce là, grand Apôtre, les leçons qu'il vous a données ? Il ne vous inspira que douceur, et vous ne respirez que vengeance ; il ne vous parla que de soumission à la volonté de son Père, et vous voulez l'empêcher de boire le calice qu'il lui prépare ! Sachez, dit Tertullien, que vos coups retombent sur celui que vous prétendez défendre et que vous avez moins blessé Malchus la patience de Jésus-Christ : *Patientia Domini in Malcho vulnerata est*. N'est-ce pas ainsi, chrétiens, que lors même qu'on n'abandonne pas les intérêts de Jésus-Christ, on ne les défend souvent que par passion ; on corrige peut-être ceux qui le déshonorent, mais on mêle l'aigreur et le ressentiment à la correction ; on satisfait sa passion sous prétexte de signaler son zèle, on gâte ses bonnes œuvres par ses mauvaises intentions, on défend Jésus-Christ avec les armes du démon, et sous prétexte de s'intéresser pour son honneur ou pour sa vérité, on blesse sa patience, on perd sa charité : *Patientia Domini in Malcho vulnerata est*.

La langue de saint Pierre va faire à mon Sauveur une plaie bien plus cruelle : après l'avoir blessé dans un autre, il le fait mourir dans lui-même. Il le suit dans la maison de Caïphe, et là cet esprit présomptueux, qui s'était fait fort de mourir pour son maître, le méconnaît honteusement quand on lui demande s'il est à lui. Non, non, dit-il, je ne lui appartiens pas : *Non sum, non sum* ; parole plus sensible à Jésus-Christ que les cris des Juifs qui demanderont bientôt qu'on l'attache à la croix, parole qui le crucifie par avance dans le cœur de cet infidèle apôtre. Il ajoute qu'il ne le connaît pas, lui qui l'a vu sur le Thabor dans les brillants de sa gloire, lui qui a entendu la voix du Père éternel qui le reconnaissait pour son Fils ; lui qui, pénétré d'une lumière toute céleste, a découvert sa divinité au travers des nuages de sa chair, il ne le connaît plus dès lors qu'il y a quelque chose à souffrir pour lui : *Non novi hominem*. Consolons-nous pourtant, chrétiens, saint Pierre se reconnaît bientôt après son péché, un regard le touche, il lave une faute passagère dans des larmes qui ne finiront qu'avec sa vie ; et si la crainte a fait mourir Jésus-Christ dans son cœur pour quelques moments, la pénitence l'y fait revivre pour toujours, et son zèle le fera régner en mille autres ; mais dans les pécheurs il meurt tous

les jours, et ne revit presque jamais, et leur cœur corrompu n'est autre chose pour lui qu'un Calvaire vivant où sa passion se renouvelle sans cesse.

Oui, pécheurs endurcis, votre cœur est un Calvaire animé pour Jésus-Christ; vos passions sont les bourreaux qui le crucifient une seconde fois, dit l'Apôtre; vos habitudes sont les liens qui l'enchaînent et les clous qui l'attachent à la croix; vos aumônes corrompues par la vanité, vos prières mêlées de pensées profanes, sont le vin et le fiel que vous lui offrez; en un mot, tous vos péchés sont autant de coups de lance qui lui donnent la mort: mais une mort sans gloire et sans adoucissement pour lui; mais une mort qui, n'étant pas volontaire, désole celui qui la souffre et condamne celui qui la donne; mais une mort qui peuple l'enfer et qui n'en triomphe pas! Eh quoi! dit Jésus-Christ ayant ces crimes que vous commettez, qu'allez-vous donc entreprendre? Vous pensez à me faire mourir au moment que je vous fais vivre, vous abusez de mes propres biens pour me persécuter, et ce cœur qui devait être mon trône va devenir mon sépulcre! N'est-ce donc pas assez, ingrats, d'être mort une fois pour vous sauver, sans me faire encore mourir pour vous perdre? Respectez ces plaies ouvertes pour vous, et ne les rouvrez pas par vos crimes; épargnez mon sang, épargnez ma vie, et ne me faites pas de votre âme une seconde croix. Rendons-nous, chrétiens, à des paroles si tendres, et, bien loin de faire mourir Jésus-Christ, ou dans notre cœur, ou dans celui des autres, travaillons de concert à étendre l'empire et la vie de son amour. Crions partout avec saint Augustin: C'est lui qu'il faut aimer, c'est lui qu'il faut aimer: *Hunc amemus, hunc amemus*. Mais hélas! pendant que je vous exhorte à lui conserver la vie de l'amour, les Juifs lui ôtent encore celle de l'honneur.

SECOND POINT.

Rien n'est plus précieux que la vie de l'honneur: l'on fait toutes choses, ou pour l'acquérir, ou pour la conserver. Elle est le plus doux fruit de la vertu, l'objet le plus innocent de l'ambition, le bien le plus solide de l'homme, puisqu'elle le suit jusqu'au tombeau, et que les morts mêmes, qui ont perdu tout le reste, conservent encore dans le sépulcre la gloire de leur vie: *Sola mortuorum possessio*. Aussi l'Esprit de Dieu, qui condamne des délicatesses excessives sur un point d'honneur imaginaire, nous ordonne-t-il d'être jaloux de notre véritable gloire, de croire que la mort qui assure l'estime de notre vertu vaut mieux que la vie qui nous expose encore à la perdre; qu'il est avantageux d'expirer dans le sein d'une bonne réputation, de s'élever de la terre comme ces parfums délicieux que le feu consume, lorsqu'on la laisse embaumée de la bonne odeur de sa vie, et de quitter le monde quand il a sujet de nous regretter: *Melius est nomen bonum quam unguenta pretiosa, et dies mortis die natiuitatis* (*Eccle.*, VII).

C'est cette gloire que les Juifs vont ôter à

Jésus-Christ, c'est cette seconde vie contre laquelle je les vois conspirer. Ils prévoient qu'en vain verseront-ils son sang, s'ils ne noircissent sa réputation; et que ce n'est rien de lui donner la mort, si l'on n'est persuadé qu'il l'a méritée. Dans ces sentiments je les entends prononcer un second arrêt contre lui, et lui dire encore une fois: *Morte morieris*; vous mourrez dans l'esprit de tous les hommes: cette estime acquise par tant de travaux, soutenue de tant de miracles, reconnue de tant de peuples, sera flétrie dans quelques moments; vous ne serez plus que scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils; on vous insultera partout à notre exemple, et nous ferons si bien qu'on n'osera plus parler de vous sur la terre: *Eradamus eum de terra viventium*. En effet, ils chargent Jésus-Christ de mille calomnies avant sa mort, ils n'oublient rien pour rendre sa mémoire odieuse, et, pour parler le langage de saint Augustin, ils le crucifient deux fois différentes: l'une dans son honneur, et l'autre dans son corps, et la langue des calomnieux qui l'outragent ne lui est pas moins cruelle que la main des bourreaux qui le déchirent. Que les évangélistes ne s'accordent donc pas sur l'heure à laquelle on crucifia Jésus-Christ, que saint Marc nous dise que ce fut à neuf heures, et saint Jean à midi, ce n'est pas une contradiction, c'est un mystère, dit saint Augustin, puisqu'il fut véritablement crucifié deux fois: l'une sur le Calvaire par la main des soldats qui l'attachèrent à la croix, et l'autre chez Pilate par la langue des Juifs qui l'outragèrent, et qui, le flétrissant dans toutes ses qualités, de l'homme le plus irréprochable firent le criminel le plus odieux, et du Dieu le plus terrible le Dieu le plus méprisable et le plus vil. Jésus-Christ, comme homme, avait établi sa réputation sur deux grandes qualités, de maître et de juste, et c'est dans ces mêmes qualités que les Juifs l'outragent dans sa passion. Ils décrivent sa doctrine, ils déshonorent son innocence: suivons-le, s'il vous plaît, pas à pas dans tous ces opprobres, et plaignons moins les Juifs qui les commencent que les chrétiens qui les continuent.

1. L'homme n'est jamais plus sensible à sa réputation que quand elle est fondée sur les qualités de l'esprit; comme c'est la plus noble partie de lui-même, c'est aussi celle dont il est plus jaloux; qu'on l'insulte sur la bassesse de sa naissance, sur la médiocrité de sa fortune, sur les disgrâces de la nature, il peut trouver dans les avantages de l'esprit de quoi s'en dédommager; mais quand on l'attaque par l'esprit même et qu'on entreprend de faire passer ses lumières pour des illusions, et la pureté de ses sentiments pour des erreurs, c'est un outrage qu'il ne peut digérer, et pour le souffrir comme Jésus-Christ, il ne faut rien moins que la patience de Jésus-Christ.

C'est par cet endroit sensible qu'on l'attaque aujourd'hui. Cette doctrine apportée du ciel, puisée dans le sein de son Père dans

toute sa pureté, répandue sur la terre avec tant de zèle, reçue des peuples avec tant d'applaudissement et d'admiration; cette doctrine qui dans son enfance étonna les docteurs, qui dans son progrès charma les peuples, qui dans les occasions déconcerta ses ennemis, qui dans sa consommation doit convertir toutes les nations; cette doctrine enfin, autorisée par tant de miracles, est aujourd'hui le crime de Jésus-Christ et le premier chef de ses accusations. Celui qui ne prêche que l'union et la charité est accusé d'allumer les divisions, celui qui fait régner les rois passe pour soulever les peuples, celui qui paie lui-même le tribut à César est accusé d'enseigner l'indépendance, et le Dieu de paix est déshonoré comme un séditionnaire : *Invenimus subvertentem gentem nostram et prohibentem tributa dare Cæsari.*

Je n'entreprends pas ici, chrétiens, de justifier la doctrine de Jésus-Christ contre la calomnie des Juifs. Elle se justifie par elle-même, dit le prophète, et pour l'estimer il suffit d'observer les effets merveilleux qu'elle a produits : *Judicia Domini justificata in semetipsa.* Je pourrais vous dire, comme saint Augustin à quelques censeurs téméraires de cette doctrine, qu'elle est conforme à la plus sage politique, qu'elle est le lien de la société, la force des villes, le remède des séditions par ces belles maximes qui défendent la vengeance et les ressentiments. Je pourrais ajouter que c'est elle qui soumet les peuples, qui arrête les ambitieux, qui forme les vrais héros par l'amour du désintéressement et de la pauvreté, qui en a toujours été la mère : *Fecunda virorum paupertas.* Je pourrais enfin demander à ceux qui la combattent qu'ils nous fissent voir dans toutes les autres religions des mariages aussi chastes, des familles aussi réglées, des Etats aussi pacifiques, des sujets aussi soumis, des rois aussi dignes de l'être que ceux que cette doctrine a formés. Car si l'on a vu quelquefois des troubles sous des princes chrétiens, dit saint Augustin, il faut accuser les passions d'avoir corrompu l'Évangile, et non pas l'Évangile d'avoir autorisé les passions : *Hominum hæc vitia, non doctrinæ.* Mais, grâces au ciel, je parle à des chrétiens nourris du lait de cette doctrine, prévenus d'une haute estime pour elle, glorieux d'avoir Jésus-Christ pour maître, et prêts à signer de leur sang les belles leçons qu'il leur a données.

Que dis-je? Jésus-Christ est déshonoré dans sa doctrine par les chrétiens mêmes. Car être du nombre de ceux qui, entêtés de leurs sentiments particuliers, décrivent témérairement ceux des autres; qui, sous prétexte de défendre la vérité, blessent cruellement la charité; et qui, se faisant des points de foi de tout ce que la prévention leur enseigne, se damnent de plein droit les uns les autres, n'est-ce pas déshonorer Jésus-Christ, qui est le maître commun de tous les chrétiens, et qui peut bien leur découvrir ses vérités sous des faces différentes pour exercer leur esprit, mais jamais pour diviser leur cœur? Cependant

est-il rien aujourd'hui de plus commun que ces divisions? Le peuple même, qui devrait se reposer sans inquiétude dans le sein de sa foi, n'en est-il pas agité? Tel qui ne devrait s'inquiéter que des progrès de la charité ne s'érige-t-il pas en censeur de la doctrine? Ne publie-t-il pas que l'un corrompt la morale de Jésus-Christ par le relâchement de ses maximes, que l'autre la rend impossible par la rigueur outrée de ses sentiments, que les uns et les autres ne tendent qu'à séduire le peuple par leurs discours, et qu'il est dangereux de les écouter : *Seducit turbas!* Quoi Seigneur, souffrirez-vous toujours que vos propres enfants vous soient plus cruels que vos ennemis? souffrirez-vous qu'ils arrêtent par leurs médisances les progrès de votre sainte doctrine, et que, rendant partout votre Évangile suspect, ils fassent craindre le bon grain comme l'ivraie, et mépriser vos vérités tantôt comme des relâchements introduits pour flatter la cupidité des hommes, et tantôt comme des rigueurs outrées pour désespérer leur faiblesse, déchirant ainsi après votre mort cette robe de l'unité chrétienne que les soldats ne voulurent pas déchirer au pied de votre croix? Que les docteurs en fassent le sujet de leurs disputes, à la bonne heure : *Sortiamur de illa cujus sit;* mais que les fidèles en fassent l'objet de leur admiration et de leur respect, qu'ils regardent les sentiments différents des savants comme les différentes couleurs dont cette robe est tissée, qu'ils en admirent la variété, mais qu'ils n'en déchirent jamais l'unité : *Non scindamus eam,* et qu'ils sachent qu'ils font un outrage plus sensible à Jésus-Christ en décrivant sa vérité, que les Juifs en combattant sa doctrine, et que les bourreaux mêmes en déchirant sa propre chair.

2. Mais que fais-je? pendant que je défends Jésus-Christ d'un côté, ou le déshonore de l'autre; pendant que j'apprends aux chrétiens à le respecter dans sa qualité de maître, les Juifs l'insultent dans sa qualité de prophète : qualité sous laquelle il était connu dans toute la Judée, honoré au moins des simples comme l'homme de Dieu, invoqué des malades comme le ministre de sa puissance, écouté des humbles comme l'oracle de ses vérités, *dicebant, Hic est vere propheta.* Cependant, Juifs aveugles, vous lui faites un opprobre de la plus glorieuse de ses qualités, ces lumières prophétiques qui découvrirent, et les péchés secrets de la Samaritaine pour la convertir, et la mort de Lazare pour le venir ressusciter, et la chute de ses apôtres pour la pleurer, et le renversement de votre temple et de vos autels pour vous humilier, ces lumières qui devaient l'immortaliser, dans votre mémoire sont maintenant la matière de vos insultes. Je le vois entre vos mains les yeux couverts d'un triste bandeau; celui qui éclaire les chérubins est dans les ténèbres, celui qui forma le soleil n'en peut voir la lumière, et toi, bel astre qui t'éclipseras hientôt comme pour couvrir le crime des Juifs, tu ne t'éclipses pas pour nous cacher les opprobres

de Jésus-Christ ? Non, chrétiens, il veut que tout le monde en soit témoin, qu'on voie le maître des prophètes déshonoré comme un imposteur, qu'une troupe insolente de soldats, joignant la douleur à l'insulte, flétrissent par leurs coups ce visage adorable qui fait la joie des anges et l'espérance des hommes, et qu'ils lui demandent ensuite par dérision : Devine un peu, toi qu'on regarde comme un grand prophète, devine qui t'a frappé, *Prophetiza, Christe, quis est qui te percussit*. Vous demeurez dans le silence, mon Sauveur, mais permettez-moi de répondre pour vous ; ces mains qui vous frappent sont les instruments du démon, ces insolents qui vous outragent sont les victimes de l'enfer, ces aveugles qui se moquent de vos lumières n'y participeront jamais, et, ce que je dis avec horreur, tous les chrétiens qui renouvellent les mêmes insultes auront part aux mêmes châtimens.

Car ne vous flattez pas, pécheurs, d'être moins coupables que ces malheureux que nous détestons. Ils se moquent des lumières de Jésus-Christ, et vous les méprisez. Ils lui bandent les yeux afin qu'ils ne voient pas leur malice, et vous tâchez en mille occasions d'en faire de même : car chercher des lieux secrets pour se dérober à ses regards, y commettre sans rougir les crimes les plus énormes, comme s'il ne les voyait pas, n'est-ce pas en quelque sorte lui bander les yeux pour le frapper impunément et pour éprouver s'il pourra connaître la main qui l'outrage ? Insulter ce Dieu dans nos temples par la licence de vos entretiens et le scandale de vos immodesties, comme si les apparences dont il est couvert dans nos saints mystères étaient un bandeau qui lui fermât les yeux, le recevoir indignement sous ces tristes voiles, n'est-ce pas le frapper avec plus d'insolence que les soldats, et douter s'il pourra découvrir vos sacrilèges, *Prophetiza, Christe, quis est qui te percussit* ? Que faites-vous, pécheurs hypocrites, ne savez-vous pas que celui qui a formé l'œil ne peut être aveugle, qu'il a des yeux de feu, comme parle l'Écriture, pour réduire en cendre tous ces voiles dont vous le couvrez et dont vous vous couvrez vous-mêmes, et que vous devenez aveugles en insultant à ses lumières, comme les Juifs se rendent encore criminels en déshonorant sa justice et son innocence ?

3. Jésus-Christ venu sur la terre pour remplir toute justice, comme parle l'Évangile, était sans doute le plus juste de tous les hommes. Il ne s'était pas contenté de remplir une partie de ses devoirs, comme la plupart d'entre nous qui faisons consister toute la justice dans l'innocence et dans la fuite du mal, qui n'en est qu'une portion, dit saint Bernard, *Innocentia justitiæ portio*. Nous avons quelque horreur des grands péchés, mais bien plus d'éloignement des grandes vertus ; nous nous flatons d'être saints quand nous ne sommes pas tout à fait criminels ; nous croyons avoir fait assez de bien quand nous n'avons point fait de mal ;

mais la justice de Jésus-Christ fut bien plus excellente : à la gloire de ne nuire à personne, il joignit celle de servir tout le monde ; à l'oubli des injures il avait ajouté la douceur des bienfaits, on l'avait vu passer dans toute la Judée, non pas comme ces torrents rapides, qui en arrosant les terres où ils passent y font toujours quelques dégâts, mais comme ces fleuves majestueux qui, toujours réglés et bienfaisants dans leur cours, portent l'abondance et la fécondité partout ; il avait guéri leurs malades, délivré leurs possédés, ressuscité leurs morts, et parmi tant de bienfaits un figuier stérile desséché pour l'instruction de ses disciples était le seul mal qu'on lui pût reprocher, *pertransiit benefaciendo*.

Cependant cet homme juste, estimé tel par tous ceux que l'envie n'avait pas aveuglés, ou que la conspiration n'avait pas corrompus, reconnu tel par la révélation de la femme de Pilate, qui l'exhorte à ne rien entreprendre contre l'honneur et la vie de cet innocent, déclaré tel par la bouche de son juge, que la force de la vérité oblige de l'absoudre avant que le respect humain le lui fasse condamner ; cet homme juste est déshonoré comme le plus infâme des criminels. Car à le voir crucifié entre deux insignes voleurs, à le regarder des yeux de la chair en cet état, qu'en pensez-vous ? Le prendrait-on pour celui qui nous a enrichis de sa pauvreté, comme parle l'Apôtre, ou pour celui qui nous a dépouillés par ses larcins ? pour le dispensateur des trésors du ciel, ou pour l'usurpateur de ceux de la terre ? pour un Dieu qui a ressuscité des morts, ou pour un criminel qui a commis des homicides ? Ce n'est pourtant encore là que la moindre injure qu'on fait à son innocence ; car enfin que les innocents se trouvent confondus avec les coupables, ce peut être l'effet, ou de la surprise, ou du hasard : mais que dans l'opposition de deux personnes également connues, qu'après la comparaison de leurs actions et de leur conduite, un homicide et un séditieux soit déclaré le plus digne de pardon, que peut-on penser de l'autre, et de quel crime ne peut-on pas soupçonner celui qui mérite moins de grâce qu'un perturbateur de la république, encore teint du sang de ses citoyens ? C'est cependant l'outrage infiniment sensible que reçoit mon Sauveur, lorsqu'on lui préfère Barrabas, et que Pilate laissant aux Juifs la liberté de délivrer l'un ou l'autre, ils s'écrient tous d'une voix : Qu'on sauve Barrabas, et qu'on crucifie Jésus-Christ. *Crucifigatur*.

Ah ! malheureux, vous souffrez maintenant dans les enfers la peine d'un jugement si outrageux à mon divin maître, vous y brûlez peut-être avec le criminel que vous avez délivré, et je trouve dans votre châtimement de quoi me consoler de votre faute ; mais vous, chrétiens infidèles, vous renouvelez tous les jours le même outrage, et vous vivez, et je vous vois impunis, et je vous entends souvent triompher du succès de votre iniquité. Juges de la terre qui ne

rougissez pas de maintenir les prétentions injustes des grands au préjudice des pauvres, et de les revêtir des dépouilles de la veuve et du pupille, vous préférez Barrabas à Jésus-Christ. Grands du monde, qui donnez à la brigue ou à la qualité les dignités et les bénéfices qui ne sont dus qu'à la vertu, vous préférez Barrabas à Jésus-Christ. Ambitieux, qui le mettez en parallèle avec vos honneurs; sensuels, qui lui préférez vos plaisirs; âmes vaines, qui l'oubliez pour ne vous occuper que de vos ajustements et de votre beauté, vous lui préférez quelque chose de moins que Barrabas, et vous m'arrachez les mêmes soupirs qu'au saint évêque de Marseille. Est-il possible, Seigneur, qu'on vous préfère toutes les créatures, et qu'on vous méprise comme un néant en comparaison d'elles : *Solus in comparatione omnium vilis est Deus* (Salvian., de Provid., VI). On fait bien plus, mon Dieu, dit Tertulien, on vous préfère le démon même, et toutes les fois qu'un pécheur, flottant dans la tentation entre l'amour de l'innocence et du péché, oublie son devoir pour suivre sa passion, il porte le même jugement que les Juifs, il se déclare pour le démon et crucifie Jésus-Christ. *Diabolum Domino præponit* (Tertul., de Pénit.). Voilà les opprobres qu'il souffre comme homme : ceux qu'il souffre comme Dieu lui sont bien plus sensibles.

Toutes les qualités glorieuses que Jésus-Christ tient de son Père se réduisent à trois principales, dit le grand saint Augustin (*De Consensu Evang.*, lib. IV, c. 10) : il est roi, il est prêtre, il est Verbe, c'est-à-dire, sagesse créée, et ce sont là les trois sources de sa gloire parmi les hommes. Comme roi, il les conduit, afin qu'ils ne pèchent pas; comme prêtre, il les justifie quand ils ont péché; comme Verbe et Sagesse, il les éclaire et les glorifie quand ils ont été justifiés. Voilà, dis-je, les titres principaux sous lesquels on doit honorer Jésus-Christ, et ce sont ceux sous lesquels les Juifs l'insultent aujourd'hui.

Car ne le voyez-vous pas ce roi de gloire, duquel relèvent toutes les puissances de la terre, et qui, maître souverain des empires du monde, dispose du sceptre comme du cœur des rois; ne le voyez-vous pas accusé comme un usurpateur de la grandeur de César, traité comme un roi de théâtre dont la puissance imaginaire sert de passe-temps aux spectateurs, couvert d'une robe de pourpre pour insulter à la grandeur de ses prétentions, armé d'un sceptre de roseau pour marquer la faiblesse de sa puissance, et en cet état exposé à la risée d'une canaille insolente qui l'honore par insulte, qui lui crache au visage par mépris, qui le frappe cruellement avec le roseau qu'il porte, et qui faisant ainsi des marques de sa dignité l'instrument de sa honte et de son supplice, fait du roi des rois le jouet des esclaves, et de la gloire des anges l'opprobre des hommes? Insultez, impies, tant qu'il vous plaira à la gloire de mon Sauveur, vous pouvez la déshonorer, mais vous ne sauriez la détruire; avec ce

sceptre de roseau vous lui verrez bientôt fendre les rochers, faire trembler la terre, ouvrir les sépulcres et les enfers, renverser votre temple et vos autels, et faire sentir à toute la nature que s'il en est l'opprobre, il en est pourtant le maître. Les Juifs mêmes le reconurent à ces prodiges; et après s'être moqués de sa faiblesse sur la croix, après l'avoir invité par dérision à s'en détacher, et à faire sur lui-même les miracles qu'il avait faits sur tant d'autres, ils comprirent enfin que sa puissance n'était pas clouée avec sa chair, et que celui dont tous les éléments pleuraient la mort, et dont toute la nature prenait le deuil par les ténèbres dont elle se couvrait, était non-seulement son roi, mais son Dieu, *Verè Filius Dei erat iste*.

Son sacerdoce est-il plus respecté des Juifs que sa royauté? Comme prêtre, il est saint, mais saint par l'onction de la Divinité même qui le consacre, et ils lui reprochent des sacrilèges; comme prêtre, il est protecteur des autels de son Père, et on l'accuse d'en être le profanateur; comme prêtre, le zèle de la maison de Dieu le dévore, et on l'accuse d'avoir eu dessein de la démolir : *Dixit : Possum destruere templum Dei*. Mais que ne fait-on point encore pour lui ravir la gloire de la Divinité, pour le déshonorer dans sa qualité de Fils de Dieu, et faire passer la vérité essentielle pour le mensonge, et la sagesse de Dieu pour folie devant les hommes? Le grand prêtre lui demande s'il est Fils de Dieu, et lorsque pour obéir à l'autorité de celui qui l'interroge, il répond qu'il l'est en effet, ce malheureux lui fait un crime d'une confession qui devait le faire trembler, et déchirant ses vêtements de colère, au lieu de briser son cœur de douleur, il l'accuse d'avoir dit un blasphème : *Blasphemavit*. Est-ce ainsi, malheureux, que tu traites la vérité de Dieu, cette vérité que les anges adorent, que la foi respecte, que les docteurs consultent, et dont les oracles seront la règle de la religion jusqu'à la fin des siècles? Mais si tu ne peux souffrir sa vérité, que ne respectes-tu du moins sa sagesse? Pourquoi l'envoyer à la cour d'Hérode parmi cette foule d'ambitieux où l'on n'a le plus souvent, ni d'autre loi que la passion, ni d'autre religion que la politique, ni, si j'ose le dire, d'autre divinité que le prince; à la cour, où, avant le règne heureux que nous voyons, la vérité était odieuse, la vertu incommode, la probité inconnue, la sagesse ridicule? Pourquoi, dis-je, l'exposer aux insultes de ces orgueilleux? Cependant on le fait; mon Sauveur paraît devant Hérode, et là ne voulant, ni donner de l'encens au vice, ni accorder des miracles à la curiosité, ni ouvrir la bouche dans un lieu où l'on ne parle presque jamais que pour surprendre ou pour flatter, on le déshonore comme le plus insensé de tous les hommes. Revêtu d'une robe blanche, comme si, parmi les grands, l'innocence et la candeur étaient un titre de folie, il est le jouet de cette cour insolente, où l'on ne se divertit jamais mieux qu'aux dépens de la vertu. Ah! quel

spectacle, chrétiens, de voir cette sagesse qui déconcerte, quand il lui plaît, les projets des politiques, devenir folie devant les hommes, et ces faibles étincelles de la raison humaine se jouer de la plénitude des lumières de Dieu ! Mais il le fallait, afin que Jésus-Christ ainsi diffamé perdît dans l'esprit de tout le monde cette vie de l'honneur que sa sagesse lui avait acquise, et que ses disciples, qui ne peuvent mourir qu'une fois pour lui par la loi de la nature, apprennent à mourir tous les jours dans l'estime des hommes par la langue des médisants qui déshonorent leur vertu.

Mort trop commune, hélas ! qui renouvelle aujourd'hui dans les saints les opprobres de Jésus-Christ. Car c'est lui-même qui souffre en eux quand on les déchire, dit saint Bernard, et la langue du médisant, plus cruelle que la lance qui perça son corps naturel sur la croix, déchire son corps mystique sur la terre : *Fodit hæc quoque Christi corpus*. Oui, libertins, qui ne pouvant souffrir la vertu qui condamne vos désordres, faites tous les jours des saints le sujet de vos railleries piquantes, critiques importuns de leurs actions, censeurs malins de leurs paroles et de leurs manières mêmes, c'est Jésus-Christ que vous insultez en eux. Car décrier ses vertus comme des défauts, ses conseils comme des scrupules, ses humiliations comme des marques d'hypocrisie dans ceux qui le servent; soutenir que pardonner une injure, c'est lâcheté; que négliger la fortune et les grandeurs, c'est bassesse d'âme; que s'assujettir aux jeûnes et aux mortifications, c'est scrupule et faiblesse d'esprit, n'est-ce pas traiter d'insensé l'auteur adorable de ces saintes maximes, et vouloir faire passer la sagesse éternelle pour folie devant les hommes ?

Loin de nous ces sentiments impies; touchés des opprobres de mon Sauveur, conspirons tous à sa gloire, réparons par notre zèle et par nos soins la vie de l'honneur qu'il a perdue pour nos péchés; mais il perd encore la vie de la nature, et après être mort, et dans le cœur, et dans l'esprit des hommes, il faut qu'il expire entre les mains des hommes.

TROISIÈME POINT.

Dieu condamna l'homme après son péché à souffrir les rigueurs d'une double mort, dit saint Augustin; l'une, par laquelle son corps est séparé de son âme avec violence; l'autre, par laquelle son âme demeure unie à son corps contre son gré. Par la première, il meurt aux délices du monde, où il voudrait toujours vivre; par la seconde, il vit dans les supplices de l'enfer, où il voudrait mourir : *Prima mors animam nolentem pellit de corpore, secunda mors animam nolentem tenet in corpore* (Aug., de Civit., lib. II, c. 3). Qui le croirait, que Jésus-Christ voulût souffrir ce double genre de mort pour nous, et que, non content de mourir dans son corps, comme nous le verrons tantôt, il permette que son âme meure en quelque sorte

elle-même par son union violente avec un corps qu'elle voudrait quitter ?

Pour le comprendre, permettez-moi, chrétiens, de retourner sur mes pas, de reconduire Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, et de vous y représenter son âme dans cette agonie mortelle où la tristesse la réduit : *Capit pavere et mæstus esse*. Ah ! c'est ici, Seigneur, que vous pouvez bien dire avec le saint homme Job que vous ressentez au dedans de vous-même le feu d'une douleur consumante. C'est ici qu'à la vue de nos crimes, que votre âme découvre dans toute leur étendue, qu'à la vue des supplices qu'elle se représente dans toute leur rigueur, qu'à la vue des chrétiens ingrats dont elle prévoit l'insensibilité, elle ressent les plus rudes impressions de la douleur : *Interiora mea efferbuerunt*.

N'était-ce donc pas assez, Père éternel, que votre adorable Fils souffrit dans son corps, et ce sang que nous allons voir couler de ses veines ne suffisait-il pas pour vous satisfaire ? Non, sans doute, il eût manqué quelque chose à la satisfaction de Jésus-Christ sans cette agonie intérieure qu'il a soufferte. Les peines de son corps étaient destinées à expier les dérèglements du nôtre. La licence de nos regards devait être effacée par les larmes de ses yeux, la sensualité de nos repas par l'amertume de sa bouche, la vanité de nos ajustements par les épines de sa tête, l'inutilité de nos conversations par son rigoureux silence au milieu des tourments; mais après tout, ce n'était là que l'extérieur et le corps du péché, il fallait que l'homme intérieur fût aussi réparé par les douleurs intérieures de Jésus-Christ, et que tous les dérèglements secrets de notre cœur et de notre esprit fussent expédiés par l'agonie du sien. C'est donc pour ces joies criminelles où votre cœur se répand, pour ces épanchements continuels dans les plaisirs du monde, pour ces satisfactions secrètes que vous tirez quelquefois de vos crimes mêmes, que le cœur de Jésus-Christ se resserre. C'est pour cette pernicieuse sécurité dans laquelle vous vivez au milieu de tant de péchés, que l'âme de Jésus-Christ tremble. C'est pour cet orgueil subtil qui anime les faux dévots, pour ces inimitiés secrètes qui dévorent les vindicatifs, pour ces pensées impures qui délectent les voluptueux, pour ces mauvaises intentions qui font agir les hypocrites; c'est en un mot pour tous les péchés de l'esprit, que l'esprit de Jésus-Christ agonise : *Factus in agonia capit pavere et mæstus esse*.

Illusions, vanités, fantômes impurs de mon esprit, que vous coûte cher à mon Sauveur, puisque son âme meurt en quelque manière pour vous ! Car je la vois dans les violences qu'elle souffre faire couler son sang par tous les pores de son corps, comme par autant d'yeux que la nature ouvre à sa douleur. Admirez, profanes, ces effets surprenants de la crainte qui, à la vue d'un parlement auguste, fit couler quelques gouttes de sang du front des criminels dont il pro-

nonçait la sentence; vantez à la postérité l'exemple singulier de quelques femmes fidèles qui, après avoir épuisé la source naturelle de leurs larmes sur le tombeau de leurs maris, y versèrent encore des larmes de sang. Pour moi, je n'ai de l'admiration, je n'ai de la reconnaissance que pour ce prodige d'amour que je vois en Jésus-Christ. Amour divin qui réchauffe son sang que la crainte avait glacé; amour qui l'embrace d'un désir pressant de se répandre pour nous; amour qui, prévenant la main des bourreaux, le fait sortir de ses veines par cette sueur abondante, qui pouvait seule nous purifier. Car s'il est vrai, comme le dit saint Augustin (*Tract. XVII in Joan.*), que Jésus-Christ soit la piscine mystérieuse où nous devons être guéris, n'est-ce pas proprement ici que l'eau de cette piscine est troublée, pendant que son sang bouillonne dans ses veines par la force de son amour: *Turbata aqua sanandus unus uerger magnus, Christo passo totus mundus*. Descendons-y, chrétiens, dans cette piscine salutaire, recueillons toutes les gouttes de cet adorable sang, appliquons-nous par la foi ce remède efficace, et pénétrés avec Jésus-Christ de la vive idée de vos péchés, joignons le trouble de nos consciences à celui de son âme, mêlons nos larmes à son sang, tremblons, affligeons-nous, agonisons avec lui. Mais, ô monstrueuse insensibilité des chrétiens! Jésus-Christ se trouble à la vue de leurs crimes, et ils les regardent avec froidur! Jésus-Christ s'en attriste jusqu'à la mort, et ils les confessent sans douleur! Jésus-Christ les pleure avec des larmes de sang, et ils ne leur arrachent pas un soupir; en un mot, ils ne peuvent vivre sans les commettre, et Jésus-Christ ne les peut voir sans mourir!

Car s'il n'est pas mort dans cette sueur abondante, si elle a été comme une crise de son amour qui l'a fait survivre à ses douleurs intérieures, ce n'est que pour le réserver à de nouveaux tourments. Les bourreaux qui vont le flageller par l'ordre de Pilate lui feront payer bien cher ces moments de vie qui lui restent: *Apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit*. Ce juge barbare, après avoir interrogé Jésus-Christ sur les crimes imaginaires dont on le charge, reconnaît qu'il n'est, ni blasphémateur, ni séditieux, ni prédicateur d'une doctrine nouvelle; mais il n'ose, ni l'absoudre, ni le condamner; s'il l'absout, il s'attire l'indignation des Juifs qui demandent sa mort; s'il le condamne, il s'expose aux remords de sa conscience qui lui rend témoignage qu'il est innocent; que fera-t-il dans cette étrange perplexité? Il imite ces juges intéressés qui, par de honteux ménagements, se partagent entre la justice et la politique, qui donnent quelque chose à la bonté de la cause, et quelque chose à la faveur; qui ne voudraient pas trahir le bon droit de peur de blesser leur conscience, mais qui n'osent le soutenir de peur de risquer leur fortune; qui rougiraient enfin de perdre le pauvre quand il est inno-

cent, mais qui n'osent le défendre quand il est persécuté. Telle est, dis-je, la conduite de Pilate à l'égard de Jésus-Christ; il ne le condamne pas d'abord à mourir, mais il le met dans un état dont ses plus cruels ennemis pourraient être satisfaits. Il ordonne qu'on le déchire de coups de fouet, on obéit; une troupe insolente de soldats saisit cet innocent, le dépouille et expose à la vue des hommes, dans une honteuse nudité, celui que les chérubins couvrent de leurs ailes, celui qui dans le ciel a pour vêtement la lumière inaccessible de sa gloire: *Amictus lumine sicut vestimento*. Ils l'attachent à un funeste poteau, et là ces barbares, animés par les cris du peuple et par la rage secrète de leur cœur, déchargent sur cette innocente victime mille et mille coups redoublés, et tel que vous voyez un fer embrasé sur l'enclume des artisans qui le frappent jeter de toutes parts mille étincelles et mettre l'air en feu, tel je vois Jésus-Christ sous la main des bourreaux couvrir la terre et obscurcir l'air des lambeaux de sa chair et des gouttes de son sang. Est-ce donc ainsi, juge cruel, est-ce ainsi que tu l'épargnes? Plût à Dieu que tu lui fusses plus rigoureux, et que tu ne le laissasses pas vivre pour le faire plus longtemps souffrir! La mort, la mort était-elle donc pour lui une peine trop légère?

Où, chrétiens, ce barbare n'est pas encore satisfait; il ordonne qu'on enfonce sur sa tête adorable, à force de coups, cette couronne affreuse, dont la seule idée nous fait encore frémir. Était-ce donc à ce dessein, Père éternel, que vous ordonnâtes à la terre de produire des épines dont Adam ne souffrit que la vue, et dont votre Fils unique ressent maintenant la douleur? Il est dans le ciel la couronne éclatante de votre gloire, dit Tertullien: *Coronatur Pater aeternus pulchritudine prolis suæ*; et sur la terre il porte la couronne humiliante de nos péchés. Car ce sont les pointes de vos crimes, pécheurs, qui se font sentir à lui avec tant de rigueur; ce sont vos ressentiments vindicatifs, ce sont vos plaisirs sensuels; impatient, ce sont vos emportements, vos médisances, vos vanités qui percent ce crâne adorable d'où je vois couler des ruisseaux de sang, dit saint Hilaire: *Est peccatorum aculeus in spinis*.

Pilate présente Jésus aux Juifs en ce déplorable état; mais il craint qu'ils ne le puissent plus reconnaître. Le sang et les plaies qui le défigurent pourraient faire douter si c'est un spectre ou un homme qu'il leur présente; si c'est un criminel supposé ou l'innocent qu'ils persécutent: afin qu'ils ne s'y trompent pas, il faut qu'il les avertisse que c'est un homme et l'objet même de leur fureur qu'il leur met devant les yeux: *Ecce homo, ecce homo*. Tu n'en dis pas assez, malheureux! sa patience admirable le fait bien mieux connaître que toi. Elle publie qu'il est Dieu: *Ecce Deus*. Reconnais qu'il est homme, puisque tu le vois couvert du sang que tu as tiré de ses veines; mais avoue qu'il est Dieu, puisqu'il n'en gémit pas: car c'est à cette marque qu'on le peut véritablement connaî-

tre, dit Tertullien. En vain cache-t-il l'éclat de sa divinité sous les ombres de sa chair, sa patience le trahit et le découvre. Il souffre, mais il souffre en Dieu plutôt qu'en homme : *Qui in hominis figura latere proposuerat, nihil de impatientia hominis imitatus est.*

Les Juifs ne seront-ils point touchés d'un spectacle si lugubre? Ce triste objet de leur envie ne deviendra-t-il point celui de leur pitié? Continueront-ils de le haïr quand ils ont cessé de le connaître? Oui, chrétiens, ils ne peuvent plus soutenir sa vue, et ils demandent encore sa mort, *Tolle, tolle, crucifige*, et Pilate a le front de le condamner avec la même langue qui venait de le déclarer innocent : il l'abandonne à la fureur de ses ennemis ; ils le prennent, ils l'entraînent, ils le chargent d'une pesante croix. Dispensez-moi, chrétiens, de vous représenter cet Isaac chargé du bois de son sacrifice, abattu trois fois différentes sous le poids invisible de nos crimes qui appesantissent sa croix, étendu et cloué à force de bras sur ce bois funeste, disloqué dans toutes les parties de son corps par les violentes secousses qu'il souffre, et réunissant le peu de force qui lui reste pour se plaindre de l'abandon et de l'oubli de son père en cet état : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?*

Oubli infiniment sensible à Jésus-Christ ! Car que ses apôtres l'abandonnent, faibles et timides comme ils sont, je ne m'en étonne pas ; que Marie n'entreprenne pas de le détacher de la croix, je n'en suis pas surpris, son zèle n'eût servi qu'à faire paraître sa faiblesse, et éclater sa douleur ; mais que vous l'abandonniez vous-même, ô Dieu des armées ! que vous laissiez triompher ses ennemis à vos yeux, qu'un ange ne descende pas du ciel pour soutenir un peu son corps sur la croix, c'est ce qui fait et mon étonnement et sa douleur, dit saint Ambroise : *Etiam sine Deo, sine Deo moritur.*

Ce n'est pourtant pas encore là le dernier des supplices ; lorsque la main des hommes lui laisse un moment de repos sur la croix, la nature le tourmente à son tour : une soif mortelle le brûle au dedans, et sa langue desséchée dans sa bouche exprime à peine le mal qui la presse, *Sitio*. Ne cherchons pas les causes naturelles ou apparentes de cette altération mystérieuse, oublions qu'elle peut être un effet de la grande évacuation de son sang, qu'elle est la suite de l'intempérance d'Adam, et la peine de la nôtre, qu'elle est produite par la piquûre d'un serpent plus dangereux que celui qu'on voit dans la nature faire expirer ceux qu'il a piqués, dans les ardeurs d'une soif mortelle ; oublions, dis-je, toutes ces raisons, et disons avec un grand saint, que cette soif de mon Sauveur est un effet de son amour, et que ce feu intérieur qui le consume n'est autre que celui de sa charité : *Sitis hac de ardore dilectionis* (*Sanct. Justinian.*). Cependant il n'a pour la soulager que le fiel et le vinaigre qu'on lui présente, et c'est ce qui fait la consommation de ses douleurs : *Consummatum est*. J'ai perdu la vie de l'amour dans le cœur de mes disci-

ples par leur infidélité ; j'ai perdu la vie de l'honneur dans l'esprit des hommes par les opprobres des Juifs ; je perds la vie de la nature dans les cruels tourments que je souffre : voilà, Père éternel, votre arrêt exécuté dans toute son étendue ; voilà votre justice satisfaite, l'homme justifié, le démon vaincu, l'enfer fermé, les cieux ouverts : *Consummatum est*. Recevez maintenant mon esprit entre vos mains ; à ces mots, il se détache, et cette union si douce d'un corps et d'une âme les plus accomplies qui furent jamais, cette union se dissout avec violence, Jésus-Christ expire, et son esprit s'envole dans le sein de Dieu : *Tradidit spiritum.*

Ai-je pu le dire et vous l'entendre sans pâmer de douleur ! Esprit adorable, ne nous abandonnez pas, permettez que nous vous recueillions sur les lèvres de notre Père que nous voyons expirer, passez dans nos cœurs, animez-les, vivifiez-les et faites revivre Jésus-Christ dans chacun de nous, afin qu'il soit vrai de dire avec son prophète, qu'il était seul pendant sa vie, mais qu'il s'est multiplié par sa mort : *Singularis sum ego donec transeam.*

Recouvrez en nous, Seigneur, la vie de l'amour par la ferveur de notre zèle, la vie de l'honneur par la sainteté de notre culte et de nos adorations, la vie de la nature par notre charité pour les pauvres dans lesquels vous souffrez, et que vos ennemis confondus voient renaître dans chaque chrétien un autre Jésus-Christ. Pour cela, Seigneur, faites qu'au travers de ces plaies sacrées qu'on va baiser sur votre croix, on respire la charité, l'humilité, la sainteté dont vous eûtes la plénitude, et que nos bouches, appliquées sur vos plaies adorables, reçoivent votre esprit par là, cet esprit sans lequel on ne peut vous appartenir, ni dans le temps, ni dans l'éternité que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE PAQUES.

Ubi est, mors, victoria tua?

O mort, où est ta victoire (I Cor., XV, 55)?

Sire (1),

C'est l'exclamation que fait le grand apôtre saint Paul, après avoir établi sur des preuves solides, et la résurrection de Jésus-Christ, et la nôtre. Suivez, s'il vous plaît, son raisonnement, puisqu'il doit être le fondateur et l'abrégé de tout ce discours : Jésus-Christ est ressuscité, dit-il ; les Ecritures l'avaient prédit ; les apôtres l'ont vu, tantôt séparément, tantôt tous ensemble ; plus de cinq cents disciples, dont quelques-uns vivent encore, en ont été témoins ; il s'est enfin fait voir à moi-même, qui suis le dernier des apôtres ; je vous l'ai prêché, vous l'avez cru, et ni ma prédication, ni votre foi ne peuvent être suspectes. Car quel intérêt ai-je de rendre faux témoignage contre Dieu même en assurant qu'il a ressuscité son Fils, si je n'en suis pas convaincu ? A quoi me sert de m'exposer à toute heure à mille dan-

(1) Louis XIV.

gers, d'affronter tous les jours la mort, de combattre à Ephèse contre les bêtes farouches, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, et si je n'ai l'espérance de ressusciter comme lui? Ne me serait-il pas plus doux de dire avec les impies: Buvons et mangeons, vivons dans la bonne chère et dans les plaisirs, la mort viendra bientôt en arrêter le cours, et nous retomberons dans le néant d'où nous sommes sortis! Mais loin de nous ce langage corrompu, Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons après lui, et je suis en droit d'insulter la mort et de lui demander qu'est devenue sa victoire: *Ubi est, mors, victoria tua?*

Elle a cru vaincre Jésus-Christ, elle a perdu le droit de nous vaincre nous-mêmes. Un homme nous avait assujettis à la nécessité de mourir, un autre homme nous acquiert le droit de ressusciter; nous étions morts en Adam, nous serons vivifiés en Jésus-Christ. Il ressuscite le premier comme notre chef, nous le suivrons tour à tour comme ses membres, et la fin des siècles étant venue, le royaume de Dieu établi sur toutes les nations, les puissances de l'enfer vaincues, tous les ennemis de Jésus-Christ abattus sous ses pieds, la mort sera vaincue détruite elle-même. Nos corps sortis du tombeau passeront tout d'un coup de la corruption à l'incorruptibilité, de l'humiliation à la gloire, de la faiblesse à la vigueur d'une santé inaltérable: ainsi la mort sera vaincue pour jamais, et c'est à la vue de sa défaite que je m'écrie encore une fois: O mort, où est ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua?*

L'eussiez-vous cru, Messieurs, lorsque vous vîtes, vendredi dernier, Jésus-Christ succomber à l'empire de la mort, qu'elle dût être ensevelie dans son propre triomphe? Après l'avoir vu mourir, et dans les mains des hommes par leur cruauté, et dans l'estime des hommes par leurs opprobres, et dans le cœur des hommes par leur ingratitude et leur oubli, l'eussiez-vous cru qu'il lui restât encore quelque espérance de vie? Oui, Messieurs, je vous l'annonce, la victoire de la mort est anéantie, Jésus-Christ est ressuscité, et comme il ne manqua rien à la honte de sa mort, rien ne manque à la gloire de sa résurrection. Il retrouve dans le tombeau les trois vies qu'il avait perdues: la vie de la nature, par un effort de sa puissance; c'est mon premier point; la vie de l'honneur, par l'établissement de sa religion et de sa doctrine; c'est le second; la vie de l'amour, par le zèle de ses apôtres et de tous les chrétiens; c'est tout mon dessein. Vierge sainte, obtenez-moi la grâce de l'exécuter, vous qui voyez avec joie le sépulcre de votre Fils plus fécond que votre sein, puisqu'il enfante pour la gloire celui que vous n'aviez conçu que pour la douleur au salut de l'ange. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ le savait, et il nous l'avait appris dans son Evangile, qu'on ne perd rien de tout ce qu'on sacrifie pour Dieu; que comme il est riche en puissance aussi bien

qu'en miséricorde, il nous rend au centuple tout ce que nous donnons pour lui, et que si l'on sacrifie une vie temporelle pour sa gloire, on reçoit une vie glorieuse qui n'est plus sujette à la mort: *Qui perdidit animam suam, in vitam æternam custodit eam.* Doctrine excellente dont l'homme eût pu douter, lui qui se détermine avec peine à changer des biens présents pour des espérances éloignées, si Dieu ne l'eût vérifiée dans la personne même de son Fils; mais, comme il était le chef des élus, c'était en lui que devait commencer l'accomplissement des promesses, et nous en voyons l'effet dans ce jour heureux.

Il a sacrifié sa vie pour la gloire de son Père, vous le savez, vous l'avez vu mourir entre les mains des bourreaux; victime innocente du péché, il en a porté toute la peine, tourmenté des hommes, divisé contre lui-même, abandonné de Dieu, souffrant, et dans son âme, et dans son corps toutes les rigueurs de la mort, et jeté dans le fond d'un sépulcre comme un cadavre inutile et sans espérance: *Factus sum tanquam vas perditum.* O mort, voilà ta victoire! Nous l'avons vue, nous l'avons pleurée; mais essayons nos larmes, la mort est vaincue à son tour, son empire est détruit, son règne est fini, et pour avoir attaqué l'innocent sur lequel elle n'avait aucun droit, elle a perdu le droit qu'elle avait sur tous les hommes. Car c'est ici, Messieurs, s'il vous plaît d'y prendre garde, c'est ici la cause et de la résurrection de Jésus-Christ et de la nôtre. La mort était entrée dans le monde par le péché; elle avait régné comme lui, par l'ordre de Dieu, sur tous les hommes criminels; mais Jésus-Christ, innocent, devait être exempt de cette loi cruelle: elle ne l'a pas respecté, elle a traité comme un pécheur celui qui n'en avait que les apparences; le péché s'est noyé dans son sang, il a été attaché à sa croix, dit l'Apôtre, et le péché une fois détruit, la mort, qui en est la peine, ne subsiste plus. Car si nous mourons encore, ce n'est plus comme victimes du péché, mais comme images de Jésus-Christ, à qui ses membres doivent être conformes, selon le décret de leur prédestination; et si nous ne passons pas tout d'un coup de cette vie à la gloire, dit saint Augustin, c'est qu'une religion qui nous rendrait immortels paraîtrait trop délicate et trop intéressée: *Ne delicatius in Christum credamus.*

Tel est, mort cruelle, le fruit de ton injuste victoire! Jésus-Christ sort glorieux de ton sein; le sépulcre où tu l'as étendu devient et pour les siens et pour lui la source d'une nouvelle vie. Ce grain de froment mystérieux, qui doit être notre nourriture jusqu'à la fin des siècles, a germé, selon sa prédiction, dans le sein de la terre; il s'est multiplié par sa mort, comme nous le verrons tantôt, et cette ample moisson de chrétiens répandus par tout l'univers est le fruit heureux de sa fécondité. O mort! où est donc aujourd'hui ta victoire? Où est cette âme agonisante et noyée dans la tristesse à la vue des

rigueurs que tu lui préparais ? Où est ce corps déchiré de coups, couronné d'épines, immolé sur la croix, enseveli dans les horreurs du tombeau : *Ubi est, mors, victoria tua* ? Tout est réparé, Messieurs, le jour de l'homme est passé, celui du Seigneur commence à paraître ; les figures sont accomplies, le véritable Jonas sort après trois jours du sein de la baleine ; le généreux Samson enlève la nuit les portes de Gaze, et va se reposer sur la sainte montagne ; la verge du véritable Aaron fleurit, et il entre dans le sanctuaire du ciel en qualité de pontife ; en un mot, la terre tremble, l'enfer est dépouillé, Jésus-Christ ressuscite ; ces tristes nuages où la partie inférieure de son âme fut ensevelie sont dissipés ; cette gloire, suspendue pendant le cours de sa vie mortelle, se déborde sur son corps ; ces plaies qui le défigureraient brillent comme autant d'étoiles lumineuses qui l'embellissent ; les faiblesses de son humanité sont absorbées par l'éclat de sa divinité ; il est tout Dieu, dit saint Ambroise, et ce jour heureux est moins éclairé par la lumière du soleil que par la gloire de sa nouvelle vie : *Hæc dies quam fecit Dominus*.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, une peinture vaine dont je prétende vous éblouir en passant, c'est le point fondamental de votre foi que je veux vous inculquer pour toujours. Jésus-Christ est ressuscité, voilà sur quoi roule toute la religion que nous professons ; c'est le gage de notre espérance, le modèle de notre gloire, la consolation de nos peines. Car s'il n'est pas ressuscité, n'est-ce pas en vain que je m'épuise à vous prêcher des maximes sévères, et n'est-ce pas en vain que vous les croyez et que vous les pratiquez ? Ne serions-nous pas les plus malheureux de tous les hommes, dit l'Apôtre, si nous n'adorions qu'un Jésus-Christ mort ? Si, toujours attentifs à faire violence à nos inclinations, à régler sur ses lois et notre haine et notre amour, à renfermer nos plaisirs dans les bornes étroites de sa religion ; en un mot, si, héritiers de son Évangile et de sa croix, nous ne pouvions l'être de sa gloire, ne serions-nous pas infiniment malheureux : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus* ? Mais aussi, s'il a vaincu la mort et pour lui et pour nous, si les prophètes annoncent sa résurrection, si les disciples la voient, si les apôtres la prêchent, si les Juifs obstinés n'opposent à tant d'oracles que des témoins endormis, ne devons-nous pas être animés, persuadés, consolés dans les devoirs pénibles de notre religion ?

Or, vous l'annoncez, prophètes, cette résurrection glorieuse de Jésus-Christ. Car sur qui tombent tous ces oracles de la destruction de la mort, de l'incorruption dans le sépulcre, de l'humiliation qui conduit à la gloire, sur qui tombent-ils que sur Jésus-Christ ? O mort, qui as osé m'attaquer, je serai la mort moi-même, dit le prophète Osée (*Cap. XIII*) ! O Dieu, qui m'avez laissé descendre dans le tombeau, vous m'en retirerez bientôt, dit le roi David, et vous ne permettrez pas que votre saint

demeure toujours dans la corruption ! Je boirai de ce torrent de la mort qui entraîne tous les hommes, mais je n'en boirai qu'en passant, et, semblable à ces voyageurs qui, s'étant baissés un moment pour boire dans les ruisseaux qu'ils rencontrent, se relèvent aussitôt pour marcher avec plus d'ardeur, je ne goûterai le torrent de la mort que pour m'élever plus haut dans la gloire : *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput*.

Vous l'avez vue, disciples, cette résurrection dans ces fréquentes apparitions qui la suivirent, et vos visions ne peuvent être suspectes d'illusion : un seul homme se peut tromper ; cinq cents personnes qui voient et qui déposent la même chose sont des témoins irrécusables. Il est vrai qu'un apôtre incrédule les accuse de n'avoir vu qu'un fantôme, mais son incrédulité même devient une preuve plus sûre de la résurrection du Sauveur que la foi de tous les autres ; il touche ce qu'ils ont vu, il enfonce ses doigts dans ses plaies ; ses doutes sont dissipés, il s'écrie, dans les transports de son amour, qu'il touche le corps de son Seigneur et qu'il voit la gloire de son Dieu ressuscité : *Dominus meus et Deus meus* !

Enfin, vous le prêchez, apôtres, et vous le prêchez au péril de votre vie, sans vues humaines, sans intérêt, sans autre motif que celui de rendre témoignage à la vérité ; et c'est là, selon l'éloquent saint Chrysostome, la preuve la plus convaincante et de notre religion et de la résurrection du Sauveur. Car s'il n'est pas ressuscité, avec quelle confiance entreprennent-ils de le persuader à toute la terre ! Simples et grossiers, sans lumières et sans autorité, comment peuvent-ils se promettre d'attirer tout l'univers dans leurs sentiments, de persuader les philosophes, de vaincre les tyrans, de soumettre les rois, et de porter les peuples, à qui la nouveauté est toujours suspecte en matière de religion, à briser leurs idoles pour adorer comme le Dieu vivant un homme mort et crucifié devant leurs yeux ? Mais quand ils pourraient se flatter de quelque succès dans leur entreprise, quels sont les avantages qu'ils en attendent si Jésus-Christ n'est pas ressuscité ? Peuvent-ils compter sur l'espérance qu'il leur a donnée d'une nouvelle vie, s'il est encore lui-même sous l'empire de la mort ? Peuvent-ils se flatter qu'il sera fidèle dans ses autres promesses, s'il ne l'a pas été dans celle de sa résurrection ? Non, Messieurs, si les apôtres n'eussent pas vu Jésus-Christ ressuscité, ils ne se fussent pas engagés de le persuader à toute la terre ; ils n'eussent pas souffert, pour le soutenir, les prisons, les opprobres, les roues, les chevalets, la mort même ; et quand ils eussent souffert toutes ces choses, la foi de sa résurrection ne se fût jamais établie, s'ils ne l'eussent autorisée par des signes et des miracles. Ils l'ont fait ; Jésus-Christ a donné par leur ministère des marques sensibles de sa puissance et de sa vie ; le monde entier les a crus. Malheur à vous, cœurs obstinés, si, après tant de preuves, vous ne le croyez pas, et si

la sainteté de votre vie ne répond pas à la grandeur de votre foi, dit saint Augustin : *Magnum ipse prodigium, si, mundo credente, non credis!*

Mais vous le croyez, Messieurs, et par conséquent la foi de toutes les autres vérités est établie dans vos cœurs. Le jugement dernier, le paradis, l'enfer, ne passeront plus dans votre esprit pour des menaces ou des promesses frivoles, et si vous avez pu dire quelquefois avec le mauvais riche : Je croirais toutes ces choses si quelqu'un d'entre les morts revenait pour m'en instruire, vous les croirez aujourd'hui sur le témoignage de la vérité même qui ressuscite pour vous les apprendre, dit saint Augustin : *Veritas surrexit ab inferis, qui verum de inferis diceret* (In psal. CXLVII). Mais la foi de nos mystères est inutile sans les conséquences qu'on en doit tirer pour s'affermir dans la vertu. Et quelle conséquence tirer de la résurrection du Sauveur? Le saint homme Job vous l'apprend : Je sais, dit-il (Cap. XIX), que mon Rédempteur est vivant, et de là je conclus que je dois un jour revivre moi-même, que mon corps sera revêtu tout de nouveau de la peau qui le couvre, et que dans cette chair que l'âge affaiblit, que la douleur consume, que les vers doivent dévorer, je verrai le Dieu qui m'a sauvé. Douce espérance que je conserve dans mon sein comme le charme de mes peines et le remède de mes afflictions; car sachez, ennemis qui me persécutez, que ma perte ne sera pas sans ressource, que Jésus-Christ est ressuscité pour être et mon juge et le vôtre, et que nous ressusciterons vous et moi pour paraître devant son tribunal; voilà mon espérance : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo... et scitote esse judicium.*

Grande conséquence, Messieurs, Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons comme lui. L'arche sainte a passé la mer, tout le peuple doit la suivre, la colonne de feu est entrée dans la terre promise, le chemin en est ouvert aux vrais Israélites. Le chef est dans le ciel, le corps ne peut pas demeurer éternellement sur la terre; car nous ne faisons tous avec Jésus-Christ qu'un même corps, nous ne sommes en lui qu'un seul homme, il est le cœur de son Eglise : ce cœur est le premier vivant, dit l'Apôtre, mais sa vie se communiquera bientôt aux autres parties : il nous l'a promis, et pour gage de sa parole il nous a laissé son corps et son sang, qui sont la source assurée de notre résurrection et de notre immortalité, dit saint Augustin : car une chair nourrie du corps et du sang d'un Dieu pourrait-elle demeurer éternellement dans la corruption? *Tales arthas accepimus, tenemus mortem Christi, tenemus sanguinem Christi* (Aug., præf. in psal. CXLVIII).

Non, Seigneur, je ne le crains pas; si je suis compagnon de votre mort, je le serai de votre vie, et je ne perdrai rien de tout ce que j'aurai sacrifié pour vous. Si j'use ce corps dans les exercices humiliants de la pénitence, il sortira glorieux du tombeau; si

je lui refuse les fausses délices pour lesquelles il soupire, il sera enivré d'un torrent de volupté. Enfin je le comprends, Seigneur, tout ce que je puis souffrir dans ma chair n'est pas comparable à ce poids éternel de gloire que vous lui préparez; pour quelques larmes, un torrent de volupté; pour quelques privations, une abondance infinie; pour quelques mortifications passagères, des délices éternelles; pour quelques ornements négligés, une robe de gloire; pour quelques spectacles méprisés, un Dieu toujours présent devant mes yeux; pour une vie sujette aux infirmités et à la mort, une immortalité bienheureuse! Ah! soupirons, soupirons avec le saint homme Job après cet heureux changement, portons la mortification de Jésus-Christ dans notre chair, afin qu'il y fasse paraître sa vie, et ne craignons plus de mourir, puisque nous devons ressusciter, dit saint Ambroise : *Mori non timet resurrecturus.* Mais pour achever de nous aimer, voyons comme après la vie de la nature, Jésus-Christ recouvre encore la vie de l'honneur par sa résurrection.

SECOND POINT.

Comme l'infamie est une espèce de mort qui nous anéantit dans l'esprit du monde, l'honneur est une espèce de vie qui nous donne un nouvel être : vie qui produit dans l'homme tout ce qu'il a de grand, vie qui est le principe des nobles sentiments, des entreprises glorieuses, des actions éclatantes, et surtout des vertus qui nous rendent utiles au prochain. Ce qui fait dire au grand saint Augustin (*De Bono viduit.*, 22), qu'un homme sans réputation est un homme mort et inutile au monde; et que si nous devons conserver la vie de la nature pour nous-mêmes, nous ne sommes pas moins obligés de ménager la vie de l'honneur pour l'avantage des autres : *Nobis necessaria est vita nostra, aliis fama nostra.* Vie qui nous multiplie en quelque sorte, qui nous fait être autant de fois qu'il y a d'hommes différents qui nous estiment, qui nous rend présents dans tous les climats du monde, où la gloire de notre nom a pu s'étendre, et qui fait vaincre les héros et régner les rois par l'estime de leur vertu dans les lieux mêmes où ils ne sont pas. A Dieu ne plaise pourtant, Messieurs, que je prétende autoriser la passion d'un faux honneur dans un lieu destiné à la combattre? L'apôtre m'apprend qu'on peut se sanctifier par l'opprobre comme par la gloire, que nous devons chercher la nôtre dans le témoignage de notre conscience plutôt que dans l'opinion des hommes, la sacrifier, s'il est nécessaire, pour les intérêts de Dieu, et lui laisser comme Jésus-Christ le soin de nous glorifier et de nous faire connaître : *Gloriam meam non quero, est qui quærat et judicet.*

Jésus-Christ l'a fait, Messieurs, il s'est anéanti dans l'esprit des hommes pour la gloire de son Père : vous l'avez vu devant les tribunaux des juges perdre la vie de l'honneur par des calomnies atroces, et souffrir cette mort de l'infamie plus sensible à une âme noble que le sépulcre même, dit le

Saint-Esprit : *Mors ejus mors pessima, utilis potius inferus quam illa.* Demeurerez-vous longtemps en cet état, Seigneur? Votre nom déshonoré par les Juifs ne revivra-t-il point aussi bien que votre corps? et la puissance de votre Père qui a pu vous tirer du tombeau vous laissera-t-elle dans l'opprobre et dans l'oubli? Non, non, dit le disciple bien-aimé, l'Agneau immolé sur la croix est digne de recouvrer toute sa gloire : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere gloriam.* Jésus-Christ l'avait mise cette gloire comme en dépôt entre les mains de son Père, il l'a retenue, il l'a cachée dans le secret de son sein pendant le cours de sa vie mortelle, il lui redemande ce dépôt la veille de sa mort : Rendez-moi, Père éternel, dit-il dans l'Évangile, la gloire que j'avais dans votre sein avant la création du monde. Les péchés des hommes étaient entre vous et moi comme un nuage épais qui en arrêtait le cours, j'étais comme éclipsé sous les faiblesses humaines, ces péchés vont être effacés dans mon sang, ce nuage va se dissiper, il est temps que le torrent de votre gloire se déborde sur mon corps, et que le nom de votre Fils qu'on a voulu effacer de la terre soit adoré et connu de toutes les nations : *Clarifica me, tu Pater, claritate quam habui priusquam mundus esset apud te* (Joan., XVII).

Il le demande, Messieurs, et c'est aujourd'hui que sa prière est exaucée. Il recouvre la vie de l'honneur aussi bien que celle de la nature, il ressuscite, si j'ose le dire, l'estime des hommes où il était anéanti, et je le vois honoré dans toutes les qualités que ses ennemis ont voulu détruire; son innocence, sa doctrine, sa royauté, furent la source de ses opprobres; elles le sont aujourd'hui de sa gloire : il est adoré comme saint, écouté comme maître, obéi comme roi par toute la terre. Voilà les fruits de sa résurrection auxquels je vous prie de vous appliquer.

1. L'honneur est inséparable de la vertu; elle nous fait survivre à nous-mêmes par une réputation glorieuse. Car si elle affaiblit l'homme extérieur par les mortifications qu'elle inspire, elle forme en même temps selon saint Paul un homme intérieur et spirituel qui ne peut mourir, qui se fortifie à mesure que l'autre se corrompt, et qui subsiste après nous, et dans le cœur de Dieu, et dans l'esprit de ceux qui nous connaissent, nous donne sur la terre une espèce d'immortalité. Telle était la gloire de la sainteté de Jésus-Christ : ses miracles surprenants l'avaient établie, les aveugles éclairés, les morts ressuscités l'avaient publiée, les démons mêmes l'avaient reconnue; mais les Juifs entreprirent de lui ravir cette seconde vie; on le vit accusé de blasphèmes et de profanations, moins estimé qu'un Barrabas, confondu sur la croix avec les sacrilèges et les voleurs; en un mot, devenu, comme parle l'Apôtre, scandale pour les Juifs et pour les Gentils. Voilà donc, Seigneur, votre nom flétri, votre vertu déshonorée, votre mémoire odieuse, et cette vie de l'honneur si précieuse ensevelie dans le même sépulcre que vous;

mais aujourd'hui, mort infâme, où est la victoire? Où sont ces calomnies qui flétrirent l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ : *Ubi est, mors, victoria tua?*

Il a tout vaincu, Messieurs, les préventions sont effacées, la calomnie confondue, l'innocence justifiée, Jésus-Christ ressuscité dans l'estime de tous les hommes. On l'adore comme saint jusqu'aux extrémités de la terre, on lui dresse des autels dans les climats les plus éloignés du monde, on ne loue que lui, on ne parle que de lui, on ne connaît plus d'autre justice et d'autre sainteté que la sienne; tout conspire à sa gloire. L'instrument même de son supplice est devenu l'étendard de sa religion, et des lieux infâmes où s'exécutaient les criminels, la croix a passé sur le front des empereurs et des rois; dit saint Augustin : *De locis suppliciorum transitum fecit ad frontes imperatorum.*

Quelle nation, Juifs aveugles, ne respecte pas celui que vous avez déshonoré? Quel peuple n'entend pas avec admiration les merveilles de celui que vous avez méprisé? Quelle langue ne confesse pas ce nom que vous avez voulu anéantir? Dieu a souffert que vous l'ayez humilié jusqu'à la mort de la croix; mais pour relever sa gloire, il lui donne un nom au-dessus de tous les noms, dit l'Apôtre, un nom qui fait trembler le ciel, la terre, les enfers; un nom que les anges bénissent, que les hommes adorent, que les démons redoutent; un nom enfin par la vertu duquel les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent : *Dedit illi nomen quod est super omne nomen.*

Ainsi renaît la réputation de Jésus-Christ, ainsi ressuscite la gloire de sa sainteté méprisée; aimons-nous à l'imiter, Messieurs, c'est par là qu'on arrive à l'immortalité que vous cherchez. Ce n'est, ni dans l'éclat des dignités, ni dans les exploits militaires, ni dans la vanité des sciences qu'on la peut trouver : la réputation des savants s'anéantit, le nom des héros tombe dans l'oubli, la fausse lueur des honneurs s'éclipse avec le temps, la gloire seule de sa sainteté triomphe de la mort : *Charitas numquam excidit.* A peine savons-nous les noms de tant de grands hommes qui furent la terreur des peuples et l'admiration de l'univers; le nom d'un saint François, d'une sainte Geneviève, d'un saint Louis ne s'oubliera jamais. Si ce dernier n'eût été que roi, que héros, sa mémoire serait confondue avec celle de mille autres, que le seul hasard nous représente quelquefois; mais il a été saint, la religion nous le met tous les jours devant les yeux. Tant il est vrai que la gloire de la vertu ne périt jamais : la médisance peut la décrier, la calomnie la flétrir, l'injustice et l'envie la persécuter; mais elle revit toujours, son éclat perce toutes les ténèbres dont on la couvre, et la gloire de Jésus-Christ rejaillit tôt ou tard sur ceux qui partagent ses humiliations et qui imitent sa vertu : *Claritatem quam dedisti mihi dedi eis* (Joan., XVII). Oh! la chose aimable, s'écrie le Saint-Esprit, qu'une vertu que l'honneur suit toujours, sa mémoire ne

meurt jamais, parce qu'elle est connue non-seulement des hommes, mais de Dieu qui l'immortalise : on l'aime quand on la voit, et on la regrette quand on ne la voit plus. Il n'en est pas ainsi de vous, impies, continue le Saint-Esprit, quelque grands que vous paraissiez, vous êtes des arbres sans racine et des édifices sans fondement; le moindre effort vous renverse, vous tombez sans honneur, et vous demeurez sans espérance dans le sein de la mort; Dieu ne laisse pas après vous le moindre vestige de votre grandeur, tout ce qui vous soutenait s'anéantit avec vous, et votre mémoire s'évanouit comme le bruit que vous faisiez sur la terre : *Commovebit illos a fundamentis... et memoria illorum peribit*. Soyons donc saints, Messieurs, pour avoir comme Jésus-Christ un nom immortel, pour trouver comme lui dans la mort même cette vie de l'honneur que Dieu n'attache qu'à la vertu.

2. Jésus-Christ la trouve encore cette vie dans le progrès de sa doctrine; sa résurrection lui rend toute sa force et tout son éclat. En vain les Juifs ont-ils conspiré pour la décréditer; en vain l'ont-ils fait passer pour un séducteur et pour un faux prophète, il ressuscite pour être le docteur et le maître de l'univers : la lumière sort du sein des ténèbres, et ses paroles, qui sont esprit et vie, ne peuvent demeurer dans l'oubli de la mort. Déjà sa doctrine se répand partout, les nations les plus barbares la reçoivent avec respect, ses ennemis mêmes deviennent ses disciples, ils regardent la croix où ils l'ont attaché comme la chaire d'où il les instruit, et le monde, persécuteur de Jésus-Christ, se déclare tout d'un coup chrétien. Miracle surprenant de la résurrection du Sauveur, s'écrie saint Chrysostome (*Homil. 16 ad popul. Antioch.*), le Maître est crucifié, les disciples sont enchaînés, et la doctrine ne laisse pas de s'étendre; ce qui semblait en devoir arrêter le cours lui donne de nouvelles forces; la croix et les chaînes qui passaient pour infâmes sont devenues les signes glorieux de notre salut, et l'or qui couronne les rois nous est moins précieux que le fer qui enchaîne les martyrs de la vérité. N'est-ce pas là, Messieurs, recouvrer avec usure la vie de l'honneur? Car quel honneur pour Jésus-Christ, quelle preuve plus assurée de sa puissance et de sa divinité, que de voir sa doctrine anéantie, ce semble, à sa mort, revivre tout d'un coup à sa résurrection, triompher partout, et de l'orgueil des philosophes, et des superstitions du peuple, et des lois de la coutume, et des délicatesses de l'amour-propre, et de la cruauté des tyrans, et tout cela par le ministère de quelques hommes simples, pauvres, grossiers, sans crédit, sans naissance, sans autorité? Quel honneur, encore une fois, de voir des barbares renoncer tout d'un coup à leurs anciennes erreurs pour suivre une doctrine nouvelle, des avares quitter leurs biens présents pour des espérances éloignées, des sensuels abandonner leurs délices pour embrasser une vie austère et crucifiée? Car quelle doctrine leur pré-

chez-vous, Seigneur, par la bouche de vos apôtres? Les flattez-vous dans leur mollesse et dans leurs sensualités? Quiconque, dit-il, ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi. Les autorisez-vous dans leurs inimitiés? Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent. Leur promettez-vous de les sauver sans rien souffrir? De quelque condition que vous soyez, faites pénitence, ou votre perte est assurée. Après cela, quelle victoire d'avoir fait passer ces cœurs corrompus d'une religion commode à la nature à des maximes sévères, de l'impureté à la continence, des excès aux jeûnes, des richesses à la pauvreté, de l'amour de la vie au mépris de la plus cruelle mort? Car dès lors qu'on embrassait la doctrine de Jésus-Christ, ne fallait-il pas s'attendre à se voir proscrit, exilé, haï des étrangers, méprisé des siens, et à mourir enfin dans les amphithéâtres, sur les roues, sur les bûchers? Cependant, malgré ces obstacles, cette doctrine s'est établie, la vérité a triomphé du mensonge et de l'idolâtrie, Jésus-Christ est écouté comme le maître universel des nations, et cette docilité des peuples est le fruit et la gloire de sa nouvelle vie.

De là comprenons-le, Messieurs, la vérité ne peut périr. Que l'erreur la combatte, que la flatterie la déguise, que l'amour-propre l'adoucisce, que les disgrâces la suivent, que la mort même semble l'anéantir, elle s'éclipse pour un temps, mais elle renaît toujours, ou pour condamner ceux qui la combattent, ou pour honorer ceux qui la soutiennent : *Occultari potest ad tempus veritas, vinci non potest*. L'Évangile de Jésus-Christ est éternel comme lui, que rien ne soit capable de nous en séparer : aimons-le dans le secret de nos cœurs, parlons-en dans nos conversations, prêchons-le dans toute sa pureté, malgré la délicatesse du siècle corrompu qui ne la peut souffrir; les yeux malades s'accoutumeront insensiblement à soutenir la lumière, et les ennemis de la vérité en deviendront enfin les disciples. C'est par là que nous pouvons perpétuer l'honneur que Jésus-Christ tire de sa doctrine. Mais, hélas! ne sommes-nous point les premiers à la combattre, sinon par nos paroles, au moins par notre conduite, et ne peut-on point nous faire le même reproche que saint Paul faisait aux Juifs, que nous déshonorons la loi dont nous nous glorifions, et qu'à la vue de nos crimes les infidèles méprisent un Dieu dont la doctrine est si mal pratiquée : *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes (Rom., II)*? Rendons-lui, Messieurs, la vie de l'honneur. Perpétuons-la par un attachement inviolable à son Évangile, suivons-en les préceptes, respectons-en les conseils, et que la sainteté de notre vie nous fasse reconnaître pour les disciples d'un Dieu ressuscité. Mais il faut pour cela qu'il ressuscite dans nos cœurs, et qu'après la vie de la nature et de l'honneur, il recouvre encore la vie de l'amour : il l'a recouvrée dans ses apôtres, vous le savez; vous n'ignorez pas tout ce qu'ils ont fait et souffert pour lui depuis sa

réurrection, et je le passe pour abrégé.

TROISIÈME POINT.

Vous vous en souvenez sans doute, Messieurs, Jésus-Christ avait perdu la vie de l'annéur dans le cœur de ses disciples : l'intérêt, la crainte, l'ingratitude, l'en avaient banni, comme il s'en plaint lui-même. Ils m'avaient oublié, dit-il, et j'étais dans leur cœur comme un homme mort : *Oblivioni datus sum tamquam mortuus a corde*. Sortez, Seigneur, de ce dernier sépulcre, et, puisque vous n'avez perdu la vie et de la nature et de l'honneur que pour être aimé des hommes, recouvrez en eux cette vie de l'amour. C'en est fait, Messieurs, Jésus-Christ ressuscite dans le cœur de ses apôtres : je le vois sortant du tombeau, manger et se familiariser avec eux, réveiller par ses discours leur amour assoupi, interroger saint Pierre pour reconnaître s'il est animé de cette vie : *Petre, diligis me*, et lui ordonner de la répandre dans tout le corps de son Eglise. Par ces artifices, leur tendresse se réveille, le sentiment et la vie leur revient, la vue de Jésus-Christ ressuscité les ranime, ces cœurs timides qui l'avaient abandonné sur la croix souffrent tout, méprisent tout, volent partout pour répandre dans son corps mystique la vie de l'amour qu'ils ont reçue.

Car vous le savez, Messieurs, Jésus-Christ avait sacrifié son corps naturel à son Père, et par reconnaissance, son Père lui forme un corps mystique de son Eglise par le ministère de ses apôtres, dit saint Paul : *Quosdam dedit apostolos in edificationem corporis Christi*. Or la vie de ce corps mystique c'est l'amour ; vie qui, depuis la résurrection, se répand du chef dans les apôtres, des apôtres dans les premiers disciples, des disciples dans tous ses membres, qui sont les chrétiens. Tel est ce corps où Jésus-Christ vivra jusqu'à la fin des siècles, et qui vivra lui-même de l'amour de Jésus-Christ. J'y vois avec saint Paul divers membres, diverses fonctions, divers mouvements ; mais partout un même esprit, un même amour, une même vie dans un même corps : *Unum corpus et unus spiritus*. Ici-bas la vie de ce corps est imparfaite comme son amour ; un jour elle sera dans sa plénitude, lorsque tous les membres seront réunis à leur chef par la résurrection, et que leur charité consommée fera de tous ensemble un homme parfait et pleinement vivant en Jésus-Christ et de Jésus-Christ. A présent il est caché dans le secret de nos cœurs, dit saint Bernard, il y renferme les opérations et la gloire de sa vie divine ; alors il la répandra du cœur sur tout le corps pour le rendre éternellement glorieux comme lui : *Nunc latet in corde, tunc procedet de corde ad corpus, cum reformabit corpus humilitatis nostræ*.

Mais vit-il en nous de cette nouvelle vie, Messieurs, aimons-nous Jésus-Christ ? Car comme on connaît la vie de l'homme extérieur par le sentiment, on discerne la vie de l'homme intérieur par son amour, dit saint Bernard : *Interior homo discernitur in amore*. Si vous l'avez reçue, cette vie, par la parti-

icipation des saints mystères, qu'on en remarque en vous les accroissements et les progrès par votre avancement dans la perfection, dit l'Apôtre : *Crescamus in illo per omnia*. Si vous l'avez reçue, qu'elle soit le principe de tous vos mouvements, et que toutes vos actions soient comme autant de productions de la charité qui vous anime : *Omnia vestra in charitate fiant*. Si vous l'avez reçue, perdez le goût des choses de la terre, n'en ayez plus que pour le ciel et pour l'éternité : *Quæ sursum sunt sapite*. Enfin si vous avez reçu cette vie nouvelle, qu'elle vous transforme comme Jésus-Christ ; qu'on ne voie plus rien de terrestre en vous, mais un cœur nouveau, un esprit nouveau, une conduite nouvelle qui exprime Jésus-Christ, qui le fasse revivre en vous.

Nos vœux sont exaucés, Sire, tout est renouvelé par les soins de Votre Majesté ; et comme personne n'a tant de part aux trois vies de Jésus-Christ dont nous avons parlé, personne n'a tant de zèle pour les perpétuer et pour les répandre.

Vous vivez, Sire, comme lui dans le cœur de vos sujets. Charmés de vos vertus et royales et chrétiennes, occupés d'elles dans leurs doux entretiens, consternés dans ces tristes épreuves où le ciel a mis quelquefois et votre courage et leur amour, alarmés dans ces dangers où Votre Majesté s'expose pour leur sûreté, tranquilles et sans murmure au milieu des besoins publics, ils font voir qu'ils aiment comme leur père celui qu'ils servent et qu'ils respectent comme leur roi. Mais Votre Majesté, Sire, n'est que dépositaire de leur amour, elle doit reconduire à leur principe ces cœurs où vous vivez, et compter pour peu d'être aimé de vos sujets, si vos sujets n'aiment Jésus-Christ plus que vous.

La vie de l'honneur vous est encore commune avec lui, Sire : car quel autre roi eut jamais une réputation si vaste et si bien établie ? Egalement estimée et de vos peuples et des étrangers, Votre Majesté les attire des extrémités du monde pour admirer et la puissance et la sagesse de Salomon. En vous, Sire, ils ne savent s'ils doivent estimer davantage, ou la force du courage, ou la solidité des conseils ; la prudence à former de grandes entreprises, ou la promptitude à les exécuter ; les lumières de la politique, ou le zèle de la religion.

Ainsi, Sire, il n'est point de nation si éloignée, où le nom de Votre Majesté ne vive ; mais que votre gloire vous soit moins chère que celle de Jésus-Christ, que vous ne pensiez qu'à établir sa religion sur les ruines des erreurs qui la combattent, que vous portiez la gloire de son nom partout où la renommée fait respecter le vôtre. Enfin, qu'il n'y ait plus ni faveur, ni récompense que pour ceux qui savent allier le service de Jésus-Christ avec celui de Votre Majesté. C'est ce que j'appelle mériter cette vie de l'honneur qui vous distingue, Sire, entre tous les rois, et qui sera suivie, si nos vœux sont écoutés, d'une longue vie selon la nature, et d'une gloire immortelle dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

*De la véritable piété.**Mane nobiscum, quoniam advesperascit.**Demeurez avec nous, Seigneur, parce que la nuit s'approche (Luc., XXIV, 29).*

Le plus juste et le plus noble désir que puisse former un chrétien, c'est d'être toujours uni à Jésus-Christ ressuscité. En lui l'on trouve la fermeté, la félicité, l'unité qui fait les saints : hors de lui l'on tombe dans l'inconstance, dans l'inquiétude, dans le schisme qui fait les impies. Car que vois-je aujourd'hui dans ces deux disciples de notre évangile, qui semblent avoir oublié Jésus-Christ ? des hommes inconstants que la crainte des Juifs met en fuite, et que l'amour des plaisirs rappelle à la campagne ; des hommes inquiets et malheureux que le doute agite, et que l'espérance abandonne ; des hommes singuliers que les raisonnements et l'incrédulité séparent des autres ; en un mot, des disciples aveugles qui ont tout perdu, en perdant la confiance en Jésus-Christ.

Mais aussi que vois-je en eux, chrétiens, lorsqu'ils sont assez heureux pour recouvrer leur maître ? des roseaux affermis, des malheureux consolés, des schismatiques réunis à la foi de leurs frères, et des disciples fidèles qui ne soupirent plus que pour demeurer unis à Jésus-Christ, *Mane nobiscum*.

Or que conclure de ces deux états, sinon que la véritable religion ne se soutient que par la foi en Jésus-Christ ressuscité, que la piété qui le perd de vue n'est qu'un fantôme, et que sans lui la dévotion la plus spécieuse est sujette à trois grands défauts, comme celle de ces deux disciples : le monde l'ébranle, l'illusion la trouble, la singularité la divise. Mais la vraie piété trouve en Jésus-Christ un remède à tous ces défauts, dit saint Augustin ; il est l'appui qui la soutient, l'objet qui l'occupe, la fin qui la réunit. S'appuyer sur Jésus-Christ contre l'inconstance d'une dévotion timide, *hæreamus uni*, premier point. S'occuper de Jésus-Christ contre les inquiétudes et les illusions d'une dévotion fautive, *fruemur uno*, second point. Se réunir en Jésus-Christ contre les singularités d'une dévotion présomptueuse, *permaneamus unum*, troisième point. Jésus-Christ ressuscité considéré comme l'appui, comme l'objet, comme la fin de toute notre vertu, va nous donner lieu d'établir la solide piété, de combattre la fautive, et d'espérer de Marie, qui s'intéresse pour sa gloire, le secours que je lui demande avec les paroles d'un ange. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Toute la religion, quoiqu'aussi ancienne que le monde, n'a jamais été appuyée que sur Jésus-Christ. La foi le découvrait aux saints patriarches longtemps avant qu'il parût sur la terre, dit l'apôtre saint Paul, Abel le regardait dans l'oblation de ses victimes ; Noé le figurait dans le bâtiment de l'arche, Abraham l'immolait dans Isaac, Jacob l'adorait

dans Joseph, Moïse cherchait déjà les opprobres de sa croix au mépris des trésors d'Égypte ; enfin toute la loi n'était grosse que de lui, pour parler le langage de saint Augustin, et cet appareil pompeux de tant de rois, de prêtres, de victimes qui fit l'admiration du monde pendant quatre mille ans, n'était fondé que sur le sacerdoce et la royauté de Jésus-Christ, *Eum regem ad regendos, sacerdotem ad sanctificandos fideles suos universus ille apparatus parturiebat esse venturum*. La religion de nos pères appuyée sur Jésus-Christ s'est perpétuée jusqu'à nous ; c'est donc aussi sur lui que la nôtre doit s'appuyer si nous voulons qu'elle soit constante, et que soutenus par cet appui divin le monde ne puisse nous ébranler dans notre vertu. Car remarquez, s'il vous plaît, le monde attaque la vertu par trois puissants artifices, selon le grand saint Augustin ; il la corrompt par les erreurs, il l'ébranle par les terreurs, il la séduit par les plaisirs : *Erroribus, terroribus, amoribus*. Or, je dis que pour être ferme dans sa vertu, il faut s'appuyer sur la vérité de Jésus-Christ contre les erreurs du monde, sur la crainte de Jésus-Christ contre les terreurs du monde, sur la croix de Jésus-Christ contre les plaisirs du monde ; en un mot, point de véritable vertu sans l'union à Jésus-Christ, *Mane nobiscum*. Commençons.

1. Le premier devoir de la vraie piété, c'est de s'appuyer uniquement sur les maximes de Jésus-Christ. Comme il est la vérité par essence, il veut être écouté seul : toujours prêt à nous conduire par la lumière de son Évangile, à nous former par les exemples de sa vie, à nous répondre dans le fond de nos consciences, et seul digne de nous instruire, parce qu'il est seul incapable de nous tromper, *Unus est magister vester Christus*. Heureux celui dont la vertu prudente et bien concertée n'écoute point d'autre maître que lui, se conduit sur les maximes invariables de son Évangile, et ne cherche point ailleurs la connaissance de ses devoirs, ou la condamnation de ses défauts ! Vous ne le verrez pas comme tant d'autres, ce vrai dévot, donner dans les abus de la dévotion, négliger ses obligations essentielles pour contenter un zèle indiscret, abandonner le soin de sa famille pour suivre les doux mouvements de sa piété, perdre en pieuses conversations le temps d'un travail nécessaire, et entretenir toujours une secrète intelligence entre son amour-propre et sa vertu. Vous ne le verrez pas, ce dévot éclairé, suivre des erreurs que l'intérêt a introduites dans la religion, croire qu'il peut acheter du bien d'autrui le pardon de ses larcins, rendre aux directeurs ce qu'il a pris aux pauvres et couvrir peut-être du voile de religion des libéralités que la religion condamne. Vous ne le verrez pas enfin, ce vrai disciple de Jésus-Christ, aimer ses vices sous le beau nom de vertus, se flatter qu'il peut être avare par prudence, vindicatif par zèle, impénitent par discrétion, mondain par bienséance. Telles sont les maximes du monde ou d'une

dévotion ma. entendue; mais le vrai chrétien ne les suivra pas : il s'appuiera uniquement sur la vérité de Jésus-Christ, et éloigné de ces règles douces qui le flattent dans ses défauts, il se jugera en toutes choses sur la règle sévère de l'Évangile.

Mais, hélas ! le faites-vous, chrétiens ! Vous voit-on fermes dans l'amour de la vérité, ne vous laisser, ni corrompre aux erreurs du monde, ni aveugler aux adoucissements d'une morale commode à la nature ? Prévenus d'un respect égal pour toutes les maximes de Jésus-Christ, ne vous permettez-vous jamais de les censurer avec témérité, de les adoucir par délicatesse, de choisir enfin au gré de vos passions celles de ses vérités qui s'y accommodent, et de rejeter celles qui les combattent, plus attachés aux sentiments de votre amour-propre qu'à l'autorité même de l'Évangile, comme saint Augustin le reproche à des hérétiques de son temps. *Qui in Evangelio creditis quod vultis, quod vultis non creditis, vobis potius quam Evangelio creditis.* De là cette inconstance déplorable de la piété du monde, de là ces inégalités d'actions et de conduite; de là ces vicissitudes monstrueuses de vices et de vertus, de froideur et de zèle, de nobles résolutions et de faiblesses indignes. L'on ne s'appuie pas uniquement sur les maximes de Jésus-Christ, l'on veut écouter tout à tour, et le monde et lui; aujourd'hui dans les exercices de la pénitence par déférence à Jésus-Christ qui vous condamne à porter sa croix : *Tollat crucem suam*; demain dans le torrent des plaisirs, par complaisance pour le monde qui vous y attire, qui vous exhorte à vous permettre quelque chose au moins dans ce temps de joie, où ne pas se prêter au monde c'est être ennemi de la société, où ne pas pécher c'est être singulier, où ne pas descendre de la croix à la fin du carême c'est être cruel à soi-même : *Descendat de cruce*: aujourd'hui dans la retraite où Jésus-Christ vous appelle comme à l'état le plus saint; demain dans la foule des spectacles, où le monde vous entraîne comme à des plaisirs innocents. Tantôt résolu de quitter vos emplois dangereux, parce que la conscience vous en presse, et tantôt appliqués à vous y maintenir, parce que l'ambition vous y engage; humbles en secret pour entretenir un peu votre foi, vains et superbes en public pour soutenir votre qualité; en un mot, aussi souvent vicieux par bienséance que vertueux par religion, parce que, contre l'avis de l'Apôtre, on se laisse emporter à toutes les maximes du monde qui tâche de nous séduire : *Non circumferamur omni vento doctrinæ* (Ephes., IV).

Cependant saint Augustin m'apprend qu'on ne s'élèvera jamais au ciel que par les maximes de Jésus-Christ. Car de même, dit cet admirable Père (In psal. I), que les eaux qu'on voit couler au pied de ces arbres qui portent leur tête jusqu'aux nues, ne peuvent s'élever à leur sommet qu'en s'insinuant dans leurs racines et dans leurs fibres, Jésus-Christ, cet arbre mystérieux dont la

tête est dans le ciel et les racines sur la terre, qui règne dans le sein de son Père par la gloire de sa résurrection, et qui tient encore à la terre par les racines de son Évangile, Jésus-Christ voit passer tous les hommes devant lui comme des ruisseaux qui s'écoulent; ceux qui s'attachent à ses racines, ceux qui entrent dans les voies étroites de son Évangile, il les attire, il les élève insensiblement jusqu'à sa gloire, et la force de sa grâce fait pour eux ce que la force du soleil fait dans ces arbres qui changent en fleurs et en fruits les eaux que leurs racines ont attirées : *Trahens eos in radice disciplinæ suæ*; mais pour ceux qui, ennemis des maximes de Jésus-Christ, aiment mieux se répandre dans les voies larges du monde que de s'attacher à son Évangile, semblables à ces torrents qui, après avoir erré quelque temps dans la campagne, se dessèchent et disparaissent sans laisser de fruit après eux, ils périront dans leurs égarements, et, pour ne s'être pas attachés à la racine de l'arbre, ils ne s'élèveront jamais jusqu'à son sommet, ils ne produiront point de fruits pour la vie éternelle, ils n'entreront jamais dans la gloire de Jésus-Christ, parce qu'ils ne se sont pas attachés aux racines de son Évangile : *Trahens eos in radice disciplinæ suæ*.

2. Si Jésus-Christ est un appui nécessaire contre l'erreur, il ne l'est pas moins contre la crainte du monde; car si le monde n'a pu corrompre votre cœur par ses fausses maximes, il l'ébranle par ses vaines terreurs; il vous fait trembler pour vos richesses, pour votre réputation, pour votre santé, et quand il veut vous enlever le trésor de votre foi, il vous menace de la perte de vos biens sensibles, dit saint Chrysostome. Ce qui fait établir à saint Augustin ce grand principe, que tous les péchés dont l'homme est capable ne peuvent venir que de deux sources, ou du désir d'acquérir ce qu'il n'a pas, ou de la crainte de perdre ce qu'il possède : *Omnia peccata duæ res in homine faciunt, cupiditas et timor.* C'est sur vous, Seigneur, qu'il faut s'appuyer contre ces vaines terreurs, s'affermir contre les jugements des hommes par le souvenir des vôtres, mépriser tous les biens sensibles pour ne pas risquer ceux de l'éternité, tout perdre, comme l'Apôtre, pour gagner Jésus-Christ; car cette crainte de perdre les biens du monde est l'épreuve la plus délicate à laquelle il met notre amour et notre foi. L'on se flatte d'une vertu imaginaire tant qu'on est heureux, l'on aime la religion tant qu'elle est d'intelligence avec la fortune, l'on est chrétien tant qu'il ne faut rien souffrir pour Jésus-Christ; mais le monde vous menace-t-il d'une disgrâce, faut-il choisir de perdre ou vos biens ou votre foi, d'être heureux par le crime ou malheureux avec la vertu; ah! l'on est ébranlé dans sa piété, ce zèle intéressé s'évanouit, cette dévotion commode ne se soutient pas; et tel qu'on croyait fondé sur Jésus-Christ dans la prospérité ne se trouve appuyé que sur le monde dans la disgrâce, prêt dans ses emplois à trahir la cause des

pauvres pour ménager la faveur des grands, à se permettre mille injustices dans son négoce pour éviter d'en souffrir, à donner aux soins de sa fortune le temps même qu'il devrait aux devoirs de sa religion, à quitter enfin Jésus-Christ pour s'attacher à toute autre chose, éloigné de ces chrétiens généreux qui s'écrient par la bouche de saint Augustin : Que je perde tout, Seigneur, pourvu que je vous possède ! *Nolumus omnia quæ dedit, si non dat seipsum qui omnia dedit* (In psal. LXXXV).

Plus coupables encore, ces lâches chrétiens dont la piété fragile se laisse ébranler au respect humain, et qui n'ayant pas sujet de trembler pour leur fortune, s'alarment mal à propos pour leur réputation. Car vous le savez, Messieurs, le monde corrompu attache à la vertu une idée basse qui la décrédite. La retraite vous fait passer pour sauvage, le zèle pour indiscret, la modération pour lâche : pardonner une injure, c'est pusillanimité ; reprendre un médisant, c'est bigoterie ; fuir les spectacles, c'est scrupule ; être dévot, c'est hypocrisie ; en un mot, la croix de Jésus-Christ ne fut jamais plus folie qu'aujourd'hui, et quiconque veut honorer Dieu doit s'attendre à se voir déshonoré du monde. De là tant de bonnes œuvres négligées par respect humain, tant de vérités dissimulées par lâcheté, tant de vices canonisés par flatterie, tant de péchés commis par une complaisance toute mondaine !

Je ne parle point ici, Messieurs, de ces chrétiens délicats qui, attachés à la vie et idolâtres de leur santé, s'alarment de la moindre faiblesse ; ce sont ceux-là que le monde ébranle sans peine par des terreurs paniques, il ne les attaque plus par la crainte des supplices et de la persécution ; mais si on l'en croit (et on ne l'en croit que trop), c'est l'abstinence qui les affaiblit, la solitude qui les chagrine, l'air des hôpitaux, et l'haléine des malades qui les indispose : leurs maladies sont toujours les effets de leurs vertus, et vous diriez qu'on ne peut trouver la santé que dans les délices qui la détruisent, et que pour être impassible ou immortel, il n'y a qu'à devenir impie. Vaines terreurs, que vous ébranlez souvent la faible religion des hommes ! Que vous faites souvent échouer leurs résolutions les plus saintes, et que vous nous apprenez bien que leur piété fragile s'appuie plutôt sur l'estime du monde ou sur l'amour-propre, que sur Jésus-Christ qui pourrait seul la soutenir ! *Hæreamus uni.*

3. Il est vrai qu'il se peut trouver des âmes héroïques qui ne céderont peut-être, ni aux erreurs, ni aux terreurs du monde ; mais leur vertu sera-t-elle à l'épreuve de ses plaisirs ? Car le monde est bien plus à craindre quand il nous caresse que quand il nous persécute, dit saint Augustin. La béatitude est la fin de l'âme ; tout ce qui la délecte la gagne et l'entraîne, et la grâce même n'a tant d'ascendant sur elle que parce qu'elle la sollicite par le plaisir. C'est aussi par là, Messieurs, que le monde, imitateur

injuste de la conduite de Dieu, tâche de vous séduire. Voit-il une âme sainte dont la vertu austère condamne ses délices, il n'oublie rien pour l'y engager, il la presse par les occasions, il la sollicite par les exemples, il l'abuse par l'innocence prétendue de ses plaisirs profanes ; insensiblement la vertu s'amollit, la sévérité se relâche, l'on croit pouvoir goûter au moins quelques moments des plaisirs dont les autres s'enivrent sans cesse ; mais les a-t-on goûtés, l'on ne peut plus s'en dégager, et pour me servir de la comparaison familière de saint Augustin dans une autre occasion : Tels que vous voyez ces innocents oiseaux qui, pressés de la soif, viennent se désaltérer sur le bord des ruisseaux, donner dans les pièges secrets que l'oiseleur leur a préparés, et perdre en un moment la liberté qui leur est si chère ; tels je vois les plus saints, altérés des plaisirs à la fin du carême, permettre quelque chose à leur cupidité, prendre en passant comme Jonathas le miel qui leur est défendu, courir aux spectacles pour y satisfaire au moins une fois la curiosité qui les presse ; mais ils se trouvent pris dans les filets du monde, une conversation peu chrétienne les ébranle, la vue d'un objet les captive, leur cœur s'ouvre au plaisir, leur vertu se dément, et tout d'un coup vous les voyez passer de la piété au libertinage, et de la pénitence au péché.

Quel remède à cette inconstance, Messieurs ? Quel appui assez ferme pourra trouver la vertu contre ce torrent de plaisirs qui l'entraîne ? La croix, la croix de Jésus-Christ. Il est venu la planter sur la terre, dit le grand saint Augustin, comme un appui ferme auquel on pût s'attacher contre ce torrent de voluptés qui nous emportent. *Quem non involveret fluctus iste horrendæ nequitiæ, nisi crux Christi figeretur, cujus apprehensio robore stabiles essemus ?* Entrons dans ses desseins, Messieurs ; que Jésus-Christ ressuscité soit notre appui, attachons-nous à sa croix contre les erreurs, les terreurs et les plaisirs du monde. Mais, hélas ! qu'est-ce qui le fait aujourd'hui ? Où sont ces saints des premiers temps, qui, soutenus par l'esprit de Jésus-Christ, ne craignaient rien de la part des hommes, et sacrifiaient à leur religion une réputation, une santé, des biens auxquels la religion est maintenant sacrifiée ? Où sont les Suzanne qui, peu sensibles au faux honneur du monde aiment mieux perdre leur réputation que leur vertu, et passer pour criminelles que de l'être en effet ? Où sont les Timothée ? Où sont les Thérèse dont la santé ne servit jamais de prétexte à leur relâchement, dont les infirmités continuelles ne suspendirent jamais un moment la sainteté de leurs exercices et la vigueur de leur piété ? Où sont enfin, les Agnès, les Agathe, les Catherine, tant de martyrs dont la foi tentée par les délices du monde aimait mieux souffrir ses rigueurs que de céder à ses caresses, et mourir dans les supplices que de vivre dans les plaisirs ? Eh ! qui pensez-vous qui rendit ainsi leur foi victorieuse et leur vertu constante ? C'est que leur vie était ca-

chée en Dieu avec Jésus-Christ ressuscité, c'est qu'ils étaient appuyés sur cette pierre ferme qui les rendait inébranlables comme elle, dit saint Bernard : *Ubi tunc anima martyris, nempe in Christo, nempe in petra*. Appuyez-vous-y comme eux, Messieurs ; fondez votre piété sur Jésus-Christ, si vous voulez qu'elle se soutienne. Autrement semblables à cette fameuse statue dont la tête était d'or, mais qui n'étant soutenue que sur des pieds d'argile fut facilement renversée, vous brillerez quelque temps de l'éclat extérieur d'une piété passagère, mais les fondements n'en étant pas solides, la moindre tentation la pourra renverser, et l'argile de la vanité ou de la fortune sur laquelle vous vous appuyez, ne vous soutiendra pas : *Percussit statuat in pedibus ejus fictilibus*. Mais si la vertu ne doit point avoir d'autre appui que Jésus-Christ, elle ne doit point non plus envisager d'autre objet. Je finis.

SECOND POINT.

Comme l'homme est né pour la béatitude, il la cherche toujours : elle est l'objet de ses désirs, et le prix de ses travaux. Quelque parti qu'il prenne, il veut être heureux ; c'est ce qu'il cherche dans le péché, c'est ce qu'il cherche dans la vertu, c'est ce qu'il ne trouve souvent, ni dans l'un, ni dans l'autre état, parce qu'il ne s'y repose jamais sur un objet capable de le satisfaire ; ainsi toujours agité ou par ses remords dans le crime, ou par ses dégoûts dans la vertu, il ne goûte point de repos ici-bas, et passant sans cesse de la créature à Dieu, de Dieu à la créature, il cherche partout de quoi se rendre heureux, et ne le devient jamais. Que l'homme soit misérable dans le péché, je n'en étonne pas, c'est un ordre établi de Dieu qu'il trouve toujours sa peine dans son crime, dit saint Augustin : *Jussisti, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus* ; mais qu'on ne trouve pas dans la vertu même de quoi se satisfaire, qu'on y soit sujet à des illusions qui nous abusent, à des dégoûts qui nous chagrinent, à des retours qui nous perdent, d'où vient cela, chrétiens ? C'est qu'on n'y cherche pas uniquement Jésus-Christ, on ne repose pas en lui seul, et cependant en cela consiste, et la vraie béatitude, et la solide piété : *Fruamur uno*.

Car prenez-y garde, Messieurs, la religion ne nous apprend que deux choses selon saint Augustin, à user de ce qui passe, et à jouir de ce qui est éternel : user d'une chose, c'est s'en servir comme d'un moyen pour arriver à sa fin ; en jouir, c'est s'y reposer comme dans sa fin même ; ordre merveilleux duquel dépend, et notre bonheur, et notre vertu : *Uti utendis, frui fruendis*. Faire servir à son salut tout ce qu'on possède, l'employer pour le besoin, et non pas pour la volupté ; savoir, comme l'Apôtre, se modérer dans l'abondance quand on la trouve, et s'en passer, quand on ne l'a pas ; régler ses équipages sur la modestie, ses domestiques sur la nécessité, ses dépenses sur la frugalité ; n'avoir de la santé que pour la pénitence, des plaisirs que pour le relâchement, du superflu que pour

les pauvres, de l'autorité que pour Dieu, c'est ce que j'appelle savoir user des créatures, et le premier effet de la vertu : *Uti utendis*. Ne chercher que Jésus-Christ dans ses entreprises, ne craindre que lui dans ses devoirs, ne servir que lui dans ses emplois ; trouver sa gloire dans ses humiliations, sa joie dans ses souffrances, sa récompense dans son amour ; le soulager dans les pauvres, le respecter dans les rois, l'adorer dans lui-même ; enfin n'avoir point d'autre lumière que sa vérité, d'autre exercice que sa charité, d'autre espérance que son éternité, c'est ce que j'appelle jouir de Jésus-Christ, et se reposer dans cet objet immuable, qui peut seul nous rendre heureux dans la vertu : *Frui fruendis*.

Mais, hélas ! ce bel ordre est renversé par les dévots mêmes. Chacun dans sa piété prétendue use de Jésus-Christ pour arriver à la créature, et se repose dans la créature au mépris de Jésus-Christ. Voilà, Messieurs, la source de tous les abus de la religion ; voilà ce qui fait aujourd'hui tant de dévots superstitieux, délicats, présomptueux, et ce qui donne lieu aux ennemis de l'Eglise de nous reprocher que la colonne de la vérité est devenue la mère de l'erreur. Car en effet, quels sont ceux d'entre le peuple dont la dévotion solide mette son bonheur à s'occuper de Jésus-Christ, et à régler leur vie sur le modèle de la sienne ? Ne les voit-on pas donner dans des superstitions que l'erreur a introduites et que la simplicité révere ; honorer comme saint ce que l'intérêt a consacré ; attendre tout leur secours de ce qui n'a par soi-même aucune vertu ? Ne les voit-on pas, ces chrétiens grossiers et vides de l'esprit de Jésus-Christ, borner à ses saints un culte qui n'est dû qu'à lui, invoquer comme source de la grâce ceux qui n'en sont que les canaux, s'attacher aux intercesseurs plus qu'à Dieu même, faire foule autour des images que la piété respecte, et laisser seul sur les autels celui que la religion adore, préférer au corps adorable de Jésus-Christ des reliques qu'il a seul consacrées, faire du moyen la fin de leur vertu, et se canoniser en secret sur des dévotions qui les condamnent ? Comme si l'Apôtre ne nous avait pas appris qu'on ne peut se sauver qu'au nom de Jésus-Christ, que les images sont saintes, que les reliques sont saintes, mais que le nom seul de Jésus-Christ est sanctifiant par lui-même, et qu'on doit user de tout le reste pour arriver à lui : *Non est aliud nomen in quo nos oporteat salvos fieri*.

Que dire de ces âmes qui, moins spirituelles encore, font en quelque façon des directeurs qui les conduisent l'objet principal de leur religion ? Elles ne trouvent de félicité que dans leurs conversations, d'unction que dans leurs discours, de sensibilité que pour leurs besoins, mille fois plus occupées d'eux que de Jésus-Christ, et conduites au tribunal de la pénitence, bien moins, si j'ose le dire, par la douleur de leurs péchés que par le plaisir d'entendre la voix qui les corrige. Malheur à ceux qui

ne les désabusent pas, et qui, entretenant peut-être par intérêt cette pieuse idolâtrie, se laissent adorer au préjudice de Jésus-Christ, et n'ont garde, à l'exemple de saint Paul qu'on voulait adorer dans la ville de Lystre, de rejeter l'encens et les sacrifices qu'on leur offre, d'arrêter les partis qui se forment en leur faveur, de condamner celles qui disent : Je suis à Paul, je suis à Céphas, et de leur déclarer, comme cet apôtre, que ni Paul, ni Céphas n'ont été crucifiés pour elles, mais Jésus-Christ, auquel seul il est permis de s'attacher : *Numquid Paulus crucifixus est pro vobis* (1 Cor., 1) ?

Allons encore d'abus en abus, et de ceux qui s'attachent à des objets étrangers, passons à ceux qui dans leur fausse piété ne se reposent qu'en eux-mêmes, idolâtres aveugles, ou de leur propre chair, ou de leur propre esprit. Les premiers, sensuels dans leur piété commode, trouvent le secret d'allier l'amour-propre et l'amour de Dieu, la grâce et la nature, l'esprit et la chair : exempts des grands désordres, et jaloux de la sublime dévotion, ils paraissent extasiés au pied des autels ; ils ont, si on les en croit, des communications secrètes avec Dieu ; les sacrements font leurs délices, la prière, leur exercice, les livres saints, leur entretien ; un scrupule sur la conscience les inquiète, une conversation honnêtement libre les scandalise, ils gémissent pour tous ceux qui ne sont pas comme eux. Mais après tout, qu'on entre un peu dans le secret de leur conduite, ne les verra-t-on pas tout occupés de leur corps, le parer avec affectation, le ménager avec amour-propre, raffiner sur toutes les commodités de la vie, passer de leurs longues oraisons à leurs sensualités indignes, et des belles idées de la mortification au retranchement de tout ce qui les mortifie ? Si on les en croit, ce qui est un crime pour les autres est une vertu pour eux ; dans les spectacles, ils cherchent ce qui donne horreur des passions, et non pas ce qui les allume ; dans le jeu, ce qui relâche l'esprit, et non pas ce qui le dissipe ; dans les festins, ce qui suffit à la nécessité, et non pas ce qui flatte la volupté. Sous ces pieux prétextes, tous les plaisirs leur sont permis, leur sensualité règne à l'ombre de leur dévotion, la religion, qui apprend aux autres à crucifier leur chair, leur sert à la ménager, et bien loin d'user de leur corps pour aller à Jésus-Christ par la pénitence, ils abusent de Jésus-Christ pour s'attacher à leur corps par la sensualité, dit saint Augustin : *Mihi frui mea carne bonum est*.

Les autres, présomptueux dans leur piété orgueilleuse, ne veulent suivre que leurs lumières, et n'aiment rien tant que leur propre esprit ; et c'est là, s'il vous plaît d'y prendre garde, la tentation des plus saints. Car il n'y a que trois objets auxquels l'homme puisse s'attacher, dit saint Augustin : Jésus-Christ au-dessus de lui, son corps et les créatures sensibles au-dessous, son propre esprit entre l'un et l'autre. Pour s'attacher à Jésus-Christ au moins en quelque chose,

un peu de religion suffit ; pour se détacher et des créatures et de sa propre chair, un peu de raison le peut faire ; mais pour renoncer à son propre esprit, c'est le dernier effort de la piété chrétienne. Je vous en prends à témoin, âmes justes, qui, attachées à Jésus-Christ par la contemplation de ses grandeurs, détachées de votre corps par la mortification de ses sens et par le mépris de ses voluptés, conservez encore un amour violent pour votre propre esprit, un attachement opiniâtre à vos sentiments, une complaisance secrète en vos vaines pensées : en sorte qu'on peut bien vous dire avec un prophète, que vos mortifications sont inutiles, parce qu'au travers de ces corps exténués par le jeûne, Dieu découvre votre propre volonté encore toute vivante : *In jejuniis vestris invenitur voluntas vestra*. Ce fut le malheur du premier ange, dit le grand saint Augustin : il ne vit point au-dessous de lui d'objet capable de le détacher de Dieu, point de créatures qui pussent le tenter ; mais cet esprit orgueilleux, qui se trouvait entre Dieu et la créature, s'aima soi-même ; et au lieu de s'anéantir devant celui qui l'avait formé, il voulut être lui-même son souverain bien et sa fin. Telle est aussi votre erreur, chrétiens éclairés, et vous surtout, savants, esprits lumineux, telle est votre erreur. Élevés au-dessus des sens, vous trouvez vos délices à contempler la vérité ; mais cet esprit qui la contemple ne se voit-il point soi-même aussi ? ne s'admire-t-il point dans ses spéculations ? ne s'applaudit-il point sur toutes ses pensées, et, oubliant Jésus-Christ, source de toutes les vérités qu'il connaît, ne s'arrête-t-il point à soi-même pour suivre ses sentiments et ses inclinations avec liberté : *Placet sibi ut potestate sua frui velit* ? De là ce mépris orgueilleux des sentiments et des lumières des autres ; de là cet entêtement prodigieux pour tout ce qu'on pense et tout ce qu'on fait soi-même ; de là cet orgueil subtil qui se révolte contre un directeur dès lors qu'il combat nos inclinations ; de là enfin la présomption funeste de ne vouloir point dans la religion d'autre guide que son propre esprit : *Mihi frui mente mea bonum est*.

Plus heureux mille fois ces chrétiens dociles qui se laissent conduire à l'esprit de Jésus-Christ, qui n'ont point d'autre fin que lui, et qui peuvent s'écrier avec le prophète : C'est à vous seul, Seigneur, que je veux m'attacher ; périsse mon corps, périsse mon esprit, périsse tout ce qui m'est le plus cher, s'il m'empêche de mettre en Jésus-Christ seul toute ma religion, tout mon bonheur, toute ma gloire : *Mihi autem adhærere Deo bonum est*.

Appuyés sur ce fondement solide, Messieurs, vous serez toujours fermes dans la vertu, et le monde avec tous ses artifices ne pourra vous en détacher : *Hæreamus uni*.

Bornés à cet objet immuable, vous ne vous égarerez jamais dans les voies de Dieu ; mais votre dévotion épurée, et des supersti-

tions qui l'abusent, et des attachements qui la corrompent, s'occupera uniquement de Jésus-Christ et trouvera son bonheur en lui seul : *Fruamur uno*.

Réunis dans cette fin divine, l'on ne vous verra plus divisés, ni par cette singularité de dévotions nouvelles qui blessent l'unité de l'Eglise, ni par cette diversité de sentiments qui altère sa charité; mais tous animés d'un même esprit, vous chercherez Jésus-Christ par les routes communes d'un même Evangile et par les lumières uniformes d'une même foi : *Permaneamus unum*; afin, qu'après vous être attachés à lui seul sur la terre, vous méritiez de posséder toutes choses en lui dans la gloire. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUASIMODO.

De la paix de l'âme chrétienne.

Pax vobis.

La paix soit avec vous (Joan., XX, 29).

Le grand saint Augustin ayant autrefois ouvert un de ses discours par le mot de paix que vous venez d'entendre, à cet aimable nom son auditoire se récria, on lui applaudit avant qu'il eût parlé, et chacun jugeant sur ses propres idées des grandes choses qu'il allait dire, on crut que ce nom seul valait un éloge, et qu'on devait à la beauté de la matière des applaudissements qui ne sont donnés d'ordinaire qu'au mérite de l'orateur : *Nihil dixeram, et exclamastis (Aug., in psal. CXLVIII)*.

Si l'on n'a pas entendu les mêmes éclats de joie dans cet auditoire, lorsque, comme l'écho de Jésus-Christ, je vous ai annoncé la paix, est-ce que ce beau nom a perdu quelque chose de sa douceur dans ma bouche, ou qu'elle ne s'est jamais fait sentir à vos cœurs? Est-ce parce que je ne suis pas un Augustin, ou parce que vous n'êtes pas des chrétiens d'Hippone, des chrétiens amoureux de la paix, avides de la recevoir, fidèles à la conserver, zélés pour la procurer aux autres, et convaincus qu'elle fait seule ici-bas, aussi bien que dans le ciel, la félicité de l'homme?

Car vous le savez, Messieurs, on ne peut trouver de véritable bonheur que dans la véritable paix; on ne cherche, on ne désire, on ne médite autre chose, et tel qui semble n'aimer que le tumulte du monde, ou le bruit de la guerre, ne cherche pourtant que les douceurs de la paix, qui en est la fin. Mais on ignore où cette paix véritable peut se trouver, et c'est ce que l'évangile de ce jour va vous apprendre. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que Jésus-Christ y donne trois fois la paix à ses disciples : la première, en leur montrant ses plaies : *Dixit eis : Pax vobis, et ostendit eis manus et latus*; la seconde, en leur donnant son esprit : *Dixit iterum : Pax vobis; et dixit : Accipite Spiritum sanctum*; la troisième, en affermissant leur foi : *Dixit : Pax vobis; deinde dicit Thomæ : Noli esse incredulus, sed fidelis*. Les plaies, l'esprit et la foi de Jésus-Christ, trois sources de la véritable paix,

que le monde ne connaît pas. Car vous cherchez la paix dans l'indolence et dans les plaisirs du monde, et l'on ne la trouve que dans les plaies de Jésus-Christ : c'est mon premier point. Vous cherchez la paix dans l'esprit du monde, et l'on ne la trouve que dans l'esprit de Jésus-Christ : c'est mon second point. Vous cherchez la paix dans l'infidélité du monde, et l'on ne la trouve que dans la foi de Jésus-Christ : c'est tout mon dessein. Mais comment vous parler de la paix sans les lumières de l'Esprit-Saint qui la donne, et sans le secours de celle qui en reçut l'auteur dans son sein au salut de l'ange? *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Tous les biens que nous avons perdus par le péché ne se peuvent recouvrer que par leurs contraires, dit saint Augustin; nous ne retournons à la gloire que par les humiliations, au repos que par le travail, à l'immortalité que par le sépulcre, à la paix, le plus doux et le plus aimable des biens que par les souffrances. Souffrances que l'on n'envisage pourtant que comme une source de trouble et d'inquiétude. On ne conçoit pas que le calme puisse naître du sein des tempêtes; la tranquillité de l'âme, des peines du corps; l'union avec Dieu, de la division contre soi-même; en un mot, c'est un paradoxe pour le monde sensuel, qu'il faille souffrir quelque chose pour devenir heureux et tranquille.

Mais entrez, s'il vous plaît, en esprit dans le cénacle de Jérusalem; joignez-vous aux apôtres dans ce lieu secret où la crainte les renferme, recevez avec eux la paix que Jésus-Christ leur annonce; jetez les yeux sur ces plaies sacrées qui en sont la source, sur ces mains percées d'où elle coule, sur ce cœur adorable d'où la lance la fait jaillir avec son sang, et comprenez par là ce qu'il veut sans doute vous apprendre, que la paix est le fruit de ses souffrances, que la douleur qui l'a produite peut seule la conserver, et que, quand on est assez malheureux pour la perdre, c'est dans les plaies de Jésus-Christ, c'est dans la pénitence qu'il la faut chercher : *Ostendit eis manus et latus*.

Que les souffrances de Jésus-Christ nous aient mérité la paix, il ne faut qu'avoir les premières teintures de la religion pour en être persuadé. C'est par son sang et par sa croix, dit l'Apôtre, qu'il a pacifié les inimitiés du ciel et de la terre, qu'il a réconcilié Dieu avec l'homme, et l'homme avec soi-même. *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris sunt, sive quæ in calis*. C'est par sa mort qu'il a terminé ces divisions funestes qui nous séparaient de Dieu, et qui nous révoltaient contre nous-mêmes, et si nous l'avons vu dans une guerre cruelle sur la croix, abandonné de son Père, persécuté des hommes, divisé en quelque façon contre lui-même entre les sentiments de la nature, qui demandait à vivre, et les transports de l'amour, qui désirait de souffrir, c'est qu'il fallait, dit encore le grand apôtre saint Paul, que toutes les inimitiés que nous éprou-

vous fussent réunies dans sa personne pour y mourir. *Erat interficiens inimicitias in semet ipso*. Donc si nous avons aujourd'hui quelque paix, ou avec Dieu, ou avec nous mêmes, c'est le fruit des souffrances de Jésus-Christ. Appliquons-nous, s'il vous plaît, à ces deux choses.

1. Tu le sais, pécheur, et tu l'éprouves tous les jours, que tu perds la paix avec Dieu par les crimes. Il te poursuit les armes à la main comme l'ennemi déclaré de sa gloire, il déchire la conscience par les remords, il trouble ton cœur par les terreurs, il détrempe tes fausses joies de mille amertumes, et pressé par cet ange du Seigneur qui te suit partout le glaive à la main, selon le prophète, tu ne trouves que ténèbres, que précipices, que frayeurs dans les voies du péché, et au lieu de la fausse paix que tu cherches dans la licence de tes passions, tu t'engages dans une guerre redoutable avec ton Dieu. *Vix illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos*. Car ne croyez pas, dit l'admirable saint Augustin, que Dieu laisse ici-bas les pécheurs en paix jusqu'au jour terrible de son jugement; quelque tranquilles qu'ils vous paraissent dans leurs fausses prospérités, leur peine, pour être secrète, n'en est pas moins sensible, et s'ils sont heureux en apparence, ils sont toujours misérables en effet; parce qu'il est du bel ordre du monde, que la difformité du péché n'y soit jamais un moment sans la beauté de la vengeance qui le trouble, qui l'inquiète, qui le punit : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ* (*Aug., de Lib. Arb., l. III, c. 16*).

Tel était votre état, Messieurs, lorsque les plaies de Jésus-Christ furent ouvertes pour vous; plaies adorables dont la seule vue désarma son père; plaies fécondes d'où la paix se répandit avec son sang sur tous les hommes qu'il réconcilia par là; plaies glorieuses qui brillèrent pendant toute l'éternité sur le corps de mon Sauveur, plus efficacement que cet arc qu'il fait paraître au milieu des nuages pour nous avertir de la paix qu'il nous a jurée, dit l'Écriture; plaies enfin qu'il faut nécessairement retracer sur vous-mêmes, si vous voulez recouvrer la paix avec Dieu quand vous l'avez perdue. Car si ce Dieu vengeur vous persécute, mondains, s'il permet que le trouble de votre péché vous suive partout, que la crainte de la mort vous inquiète, que la vue d'une éternité malheureuse vous alarme, que le dérangement de vos affaires vous ôte le repos, ne cherchez pas dans les plaisirs du monde de quoi calmer votre cœur, n'espérez pas trouver, ou dans les spectacles, ou dans les vains amusements du siècle de quoi charmer les chagrins d'une conscience criminelle. Dieu vous fera trouver des dégoûts et des désagrémens partout; plus vous vous éloignerez de lui, plus il sera présent pour vous punir; ces moments de calme que vous goûterez peut-être quelquefois dans la jouissance de vos plaisirs, vous coûteront mille remords, et vous serez obligés

de vous écrire avec saint Augustin : plus je marchais, ô mon Dieu ! pour trouver une paix imaginaire, dans la licence de mes passions, plus vous me suiviez pour allumer une guerre intérieure dans mon sein; plus je m'éloignais de votre miséricorde par l'usage des fausses voluptés du monde, plus je m'approchais de votre justice par le trouble dont elles étaient suivies : *Multum ieram, et tu ibi eras* (*Aug., in psal. CXXXVIII*).

Où trouver donc, Messieurs, cette paix si douce, sans laquelle les pécheurs mêmes ne peuvent vivre? C'est dans les plaies de Jésus-Christ que vous la devez chercher. Etes-vous troublés par le souvenir des dérèglements de votre vie passée, jetez les yeux sur ces cicatrices glorieuses qui furent ouvertes pour les expier? Etes-vous désespérés par le nombre ou par l'habitude de vos péchés, envisagez ces monuments éternels de sa miséricorde pour vous rassurer? Gémissiez-vous sous le joug d'une chair toujours révoltée contre son Dieu, imprimez sur elle ces plaies sacrées pour la sanctifier, châtiez ce corps sensuel par la pénitence, humiliez cet esprit ambitieux par les pensées salutaires de la passion de Jésus-Christ, noyez enfin toutes vos passions dans le sang qu'il a versé pour vous, et je vous réponds de la paix et de la tranquillité pour laquelle vous soupirez. *Pax vobis, et ostendit eis manus et latus*.

2. Trop heureux, si le péché qui vous sépare de Dieu ne vous révoltait point encore contre vous-mêmes! Mais hélas! il ne vous laisse point de repos, dit saint Augustin (*Lib. de Beata Vita*); tantôt l'orgueil emporte votre esprit par les vues d'une grande fortune, et pour lors étendus au delà de vos bornes naturelles, vous vous sentez déchirés par ces désirs ambitieux, comme ces corps qu'on étend sur les chevalets au delà de leurs justes proportions, *Excurrit animus in luxurias et superbias*; tantôt la crainte ou la tristesse du siècle resserre votre cœur, et martyrs de la cupidité qui vous domine, vous vivez toujours dans les agitations et dans le trouble, *Coarctatur mœroribus, timore, cupiditate*, et par conséquent point de calme pour un pécheur qui, en perdant la paix avec Dieu par la révolte de ses passions, a mérité de n'en avoir jamais avec soi-même, dit saint Augustin : sa chair s'élève contre son esprit, son esprit contre ses sens, ses sens contre sa foi, la loi de ses habitudes contre celle de ses devoirs; en un mot, il porte, si j'ose le dire, une guerre civile dans son sein, toujours combattu par les passions qui le troublent, et toujours amoureux des passions qui le combattent, *Sic vindicatur in rebellem, ut ipse sibi sit bellum qui pacem noluit habere cum Deo*.

Quel asile, Seigneur, contre ces troubles intérieurs qui nous agitent? Ah ! vous me le montrez dans vos plaies. Si des tentations violentes m'affaiblissent, c'est à vous, sources de force, que je dois courir; si des pensées impures me sollicitent, c'est en vous, sources de pureté, que je dois me cacher; si

des occasions pressantes m'ébranlent, c'est entre ces mains ouvertes pour moi qu'il faut me jeter. Je ne puis trouver ailleurs la paix et le calme de mes passions : *Pax vobis, et ostendit eis manus*. Car je vous l'ai dit, Chrétiens, et je le répète, répandez-vous tant qu'il vous plaira dans les plaisirs du monde, vous n'y trouverez de paix, ni avec Dieu, ni avec les hommes, ni avec vous-mêmes ; Dieu fera naître de vos joies criminelles des accidents fâcheux que vous ne prévoyez pas ; le voluptueux verra bientôt par là ses biens dissipés, sa santé altérée, sa réputation flétrie ; l'ambitieux verra ses projets échoués, son crédit perdu, sa fortune renversée par l'ordre de Dieu ; les hommes troubleront à leur tour vos divertissements les plus doux ; le jeu fera éclater les chagrins et les emportements ; la galanterie allumera les jalousies secrètes ; la conversation fera naître les railleries piquantes, les antipathies, les médisances qui vous susciteront mille ennemis ; enfin vous serez les premiers à vous troubler vous-mêmes dans vos plaisirs imaginaires, vous en verrez la vanité, vous en concevrez la honte, vous en redouterez les suites funestes, et votre conscience toujours alarmée ne vous laissera jamais un moment de paix. C'est donc dans la méditation des plaies de Jésus-Christ qu'il la faut chercher ; mais son esprit en est une seconde source. *Pax vobis, accipite Spiritum sanctum* ; et cependant on ne cherche la paix que dans l'esprit du monde où elle ne se trouve jamais.

SECOND POINT.

Deux villes animées de deux esprits différents, Babylone et Jérusalem, soupirent après une paix bien différente, dit saint Augustin (*In psal. CXXXVI*). L'une cherche une paix temporelle, et tâche de se reposer sur des biens fragiles qui lui échappent et qui s'écoulent en un moment : voilà l'esprit du monde. *Babylonia, cui gaudium est pax temporalis*. L'autre soupire pour une paix permanente, et ne veut établir son repos que sur les biens immuables et éternels, que rien ne puisse lui ravir : voilà l'esprit de Jésus-Christ et de ses saints. *Jerusalem, cui finis est pax æterna*. Pour comprendre combien cette dernière paix est aimable, il faudrait être animé du même esprit que reçoivent aujourd'hui les apôtres, goûter ce calme intérieur des saints, ce repos dont ils jouissent au milieu des agitations du monde, cet écoulement de la tranquillité de Dieu, que rien ne trouble, que rien n'altère, que rien n'est capable d'inquiéter ; mais les pécheurs ne la connaissent pas, cette paix véritable, parce qu'ils la cherchent dans l'esprit du monde qui n'en donne jamais qu'une fausse. Car remarquez-le, s'il vous plaît, Messieurs, la véritable paix consiste en trois choses : dans le calme des passions, et l'esprit du monde les irrite ; dans l'union des cœurs, et l'esprit du monde les divise ; dans la jouissance de Dieu, et l'esprit du monde en éloigne : suivons, s'il vous plaît, ce projet.

Premièrement, la paix consiste dans le

âme des passions, mais ce calme est bien différent dans les impies et dans les saints. Les impies sont en repos, dit saint Augustin (*Contra Jul., l. VI, c. 7*), parce que lassés de résister aux tentations, ils ont cessé de combattre ; et les saints sont tranquilles, parce que constants à combattre, ils ont achevé de vaincre, *Non deficiente pugna, sed crescente victoria*. Ainsi, Messieurs, et les grands pécheurs et les grands saints sont dans un état de paix ; mais pour vous qui, flottant encore entre le vice et la vertu, n'êtes ni assez endurcis dans le mal, pour ne plus sentir vos passions, ni assez confirmés dans le bien, pour en être tout à fait les maîtres, ah ! vous avez tous les jours de nouveaux combats à soutenir ; tantôt une passion vous trouble, et tantôt une autre ; quelquefois vous enviez la fortune des autres par ambition, quelquefois vous vous dégoûtez de la vôtre par inquiétude ; jamais on ne vous voit tranquilles dans la situation où la Providence vous met ; et par conséquent pouvez-vous goûter cette paix solide qui consiste, selon saint Augustin, à demeurer ferme dans l'ordre de Dieu ? *Pax tranquillitas ordinis*.

Or, Messieurs, ce qui vous en fait sortir de cet ordre, c'est l'esprit du monde. Et qu'est-ce que l'esprit du monde, sinon les maximes corrompues par lesquelles il fait agir les siens, maximes funestes qui ne sont propres qu'à irriter les passions des hommes et à les tenir toujours dans le trouble ? Car dire, comme le monde, qu'il est lâche de ne pas venger une injure, n'est-ce pas irriter les ressentiments et faire naître les agitations dont ils sont suivis ? Dire comme le monde, qu'il est grand d'aspirer toujours aux grandes choses, n'est-ce pas jeter les esprits dans les troubles fâcheux et dans les intrigues pénibles de l'ambition ? Dire enfin, comme le monde, que l'usure qui fournit aux malheureux de quoi relever leur fortune est nécessaire dans le commerce et pardonnable dans la religion, n'est-ce pas allumer dans les cœurs les flammes de l'avarice et de la cupidité qui les agite ? Donc point de paix dans l'esprit du monde ; trouble, inquiétude, agitation dans les pécheurs qui se conduisent par là, dit le prophète : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt* ; ou du moins si l'esprit du monde vous donne quelque paix, elle est fausse, parce qu'elle tend à contenter les passions et non pas à les détruire.

L'esprit seul de Jésus-Christ les sait calmer ; quand il règne dans un cœur, et qu'il y fait régner la justice, tout y est dans l'ordre et dans la paix ; si les passions n'y sont pas tout à fait éteintes, elles y sont du moins modérées ; si la nature les soulève quelquefois, la grâce et la raison les arrêtent ; si elles excitent des orages, ils ne servent qu'à mieux faire goûter le calme qui les suit. En un mot, quand on est juste, on est toujours tranquille et content, parce que la justice et la paix sont inséparables : *Justitia et pax osculatæ sunt*. Tel est le sort heureux des justes en

quelque état qu'ils puissent être. Que le monde les éprouve par les disgrâces, que le démon les exerce par les tentations, que les passions allument tous leurs flambeaux dans leur sein, ils tremblent quelquefois, mais ils ne se troublent jamais; et semblables à ces pilotes habiles qui, dans les tempêtes savent se servir des vents les plus contraires pour aller au port, ils font servir leurs passions mêmes à leur salut; pour vous apprendre, pécheurs qui ne trouvez que trouble et qu'inquiétude dans vos voies, qu'il faut être juste pour être tranquille, et vous laisser conduire à l'esprit de Jésus-Christ pour obtenir la paix et le calme que vous cherchez : *Pax vobis, accipite Spiritum sanctum.*

2. Ce n'est pas assez, la paix consiste encore dans l'union des cœurs, dans cette aimable société qui lie les hommes ensemble, ou par la sympathie des mêmes humeurs, ou par la pratique des mêmes vertus. Car qui-conque est divisé d'avec ses frères n'a jamais de repos; un seul ennemi suffit pour troubler le plus assuré de tous les hommes; il est sans cesse agité, ou par les embûches qu'il craint, ou par celles qu'il prépare, et il n'éprouve que trop que, pour vivre en paix, il faut être aimé de tout le monde et ne craindre personne. Or, qui est-ce qui peut nous donner cette paix, sinon l'esprit de Jésus-Christ, qui n'est venu sur la terre, dit saint Augustin, que pour nous réunir tous ensemble dans la possession d'un même bien, dans la jouissance d'un même plaisir, dans la conformité d'une même volonté : *Ut per eum reconciliati hæreamus uni, fruamur uno, permaneamus unum (De Trinit., lib. IV, c. 7 et 9).*

Et qui est-ce qui la rend si rare aujourd'hui, cette union des cœurs, sinon l'esprit du monde qui allume en vous les passions qui vous divisent. Car comme les biens que vous cherchez ne sont pas infinis et que vous ne les pouvez posséder tous ensemble, dit saint Augustin (*In psal. CV*), ne vous faites-vous pas une guerre continuelle pour y arriver? Ne faut-il pas que l'un les perde, afin que l'autre les acquière; que celui-ci tombe, afin que celui-là soit élevé; que la disgrâce des grands serve à la fortune des petits, et que chacun attaché à son bien particulier ne pense qu'à s'opposer à celui des autres? De là cette envie secrète qui dévore le marchand à la vue de la prospérité d'autrui. De là ces noires calomnies que sème le savant contre ceux qui peuvent partager avec lui la gloire de l'esprit et les applaudissements du monde. De là ces intrigues malignes que concertent l'ambitieux contre la fortune de ses compétiteurs. De là enfin cette application presque unique de tous les hommes à se troubler, à se supplanter, à se détruire les uns et les autres; l'esprit du monde divisant ainsi par mille passions différentes des cœurs que l'esprit de Jésus-Christ devrait unir par une paix inviolable, dit saint Augustin : *Non possunt esse unum a se invicem per diversas cupiditates dissociati (De Trinit., lib. IV, c. 9).*

Car si l'on voit régner une ombre de paix parmi vous, pécheurs, c'est tantôt une paix

feinte, comme celle de Judas, qui cacha ses noirs desseins contre Jésus-Christ sous des marques de tendresse et sous des airs d'amitié; on dissimule ses ressentiments pour ménager l'occasion de les satisfaire, on flatte ceux qu'on veut surprendre, on cache la queue du scorpion sous la tête de la colombe, dit saint Bernard, et dans le monde où l'on est prodigue de fausses caresses, l'on baise tous les jours ceux qu'on a dessein de trahir. Tantôt c'est une paix injuste, comme celle d'Eve et d'Adam qui s'accordèrent si bien ensemble pour pécher; car tels qu'on voit quelquefois les ennemis de l'Etat s'associer pour troubler la société publique, dit saint Augustin, et vivre ensemble dans une paix funeste pour l'ôter à tout le monde, tels on voit les ennemis du royaume de Jésus-Christ s'unir par la société des mêmes crimes; les voluptueux lier ensemble des parties pour goûter les mêmes plaisirs; les partisans travailler de concert à l'oppression des peuples, à l'exécution de leurs projets, à l'avancement de leur fortune; les amis se prêter la main pour tirer raison de leurs injures; mais pour cette union sainte que la charité forme, que la vertu entretient, que l'intérêt ne peut troubler, ah! l'esprit du monde ne la connaît pas, et c'est à l'esprit de Jésus-Christ à la donner; esprit pacifique qui vous apprend dans l'Evangile à perdre vos biens pour conserver votre charité, à céder quelque chose de vos droits plutôt que de les défendre avec aigreur, à communiquer libéralement ce que vous avez, à ne point envier aux autres ce que vous n'avez pas, à vivre enfin avec vos frères comme si vous n'aviez qu'un même cœur, qu'une même fortune, qu'un même intérêt; réunis par l'amour, pour ne faire tous ensemble qu'un seul homme en Jésus-Christ, dit saint Augustin, comme plusieurs métaux se réunissent par le feu pour ne former qu'une même statue : *Concordissima voluntate in unum Spiritum igne charitatis conflata (Aug., loc. cit.).*

Quel moyen, me direz-vous, de conserver avec tout le monde une paix si parfaite; comment accorder ensemble tant de passions contraires, tant d'intérêts opposés, tant d'humeurs différentes? Apprenez-le, Messieurs, de la nature même, voyez dans le corps humain les éléments les plus contraires s'accorder ensemble et se tempérer pour former l'homme. Voyez le feu se refroidir, l'eau s'échauffer, l'air se condenser, la terre se subtiliser, et chaque élément prendre quelque chose de la nature des autres pour subsister tous ensemble dans une profonde paix. Mais si cette douce intelligence vient à manquer, si le feu commence à dominer seul, tout le corps s'embrase, les humeurs se troublent, l'harmonie se rompt, l'âme souffre et la vie finit. Voilà, Messieurs, ce qui arrive dans le corps mystique de Jésus-Christ. Les fidèles, qui sont comme les éléments différents qui le composent, doivent s'accommoder les uns aux autres pour y maintenir la paix. Il faut que les esprits vifs se tempèrent par la douceur, que les froids s'embrassent par la cha-

rité, que les subtils se rabaissent par la condescendance, que les grossiers s'élèvent et se raffinent par la société; qu'on voie quelquefois les grands se rabaissent aux pieds des pauvres, les pauvres se réjouir de la prospérité des grands, chacun se revêtir des sentiments de ses frères, se faire tout à tous, comme parle l'Apôtre, et par cette heureuse correspondance faire régner la paix dans le corps mystique de Jésus-Christ. Car si ces éléments animés se révoltent les uns contre les autres, si les grands entreprennent d'opprimer les petits, si les petits envient la fortune des grands, si chacun veut dominer seul et ne vivre que pour lui, ah ! l'intelligence se rompt, les divisions s'allument, le corps de l'Eglise devient faible et languissant, et l'esprit de Jésus-Christ qui l'anime souffre en vous, quand des intérêts temporels ou des inimitiés mortelles vous séparent, comme l'âme souffre dans ses membres quand leur union se rompt avec violence, dit saint Augustin : *Unitatem non indifferenter, sed indignanter patitur corrumpi* (*De Genes., lib. VII, c. 10*).

3. Montons encore à une source de paix plus pure et plus abondante, et de cette tranquillité qui naît de l'union des cœurs, passons à celle qu'on goûte dans la jouissance de Dieu. Je sais bien, Messieurs, que cette paix est le partage des bienheureux, que la Jérusalem de la terre la voit de loin, plutôt qu'elle ne la goûte, comme le marque son nom : *Jerusalem visio pacis*. Je sais que cette paix immuable est le terme où l'on se repose et non pas la voie par laquelle on marche, et que c'est par là qu'il faut finir et non pas commencer sa course : *Posuit fines tuos pacem*. Mais après tout, j'ose dire que quand on vit bien et qu'on se conduit par l'esprit de Jésus-Christ, on participe à cette paix que les saints goûtent dans la vue de Dieu; s'ils en ont la plénitude, nous en recevons les écoulements; si elle coule au milieu d'eux comme un fleuve abondant qui ne se tarit jamais, elle se répand parmi nous comme ces ruisseaux qui nous font soupirer après leur source. Car n'est-ce pas ce que vous nous avez promis, ô mon Dieu ! par votre prophète, quand vous avez dit : Quoique le ciel soit le centre et le séjour de la paix, quoiqu'elle y coule comme un fleuve dans son lit naturel, j'en détournerai quelques ruisseaux sur les saints de la terre, je leur ferai goûter dans l'amour de mes perfections et dans la pratique de mes saintes lois un repos et des suavités qui les rendront heureux par avance : *Declinabo super eos fluvium pacis* (*Isai., LXVI*).

Esprit du monde, tu la cherches en vain cette paix dans la jouissance des créatures ! En vain tâchez-vous d'y établir votre félicité, et d'y assurer vos plaisirs contre tout ce qui les pourrait troubler, dit saint Augustin : *Luxuriam suam cupientes habere securam* (*De Civit., lib. I, c. 30*); le monde est cette mer orageuse où le calme de la sagesse ne se peut trouver, selon le Saint-Esprit; plus on s'y enfonce, plus on y trouve d'agitations; les

créatures que vous aimez vous échappent, celles que vous craignez vous inquiètent, toutes ensemble conspirent à troubler un cœur qui ne se repose pas en Dieu, et qui étant déplacé mérite d'essayer tous les assauts et tous les orages du monde : *Mare dicit, Non est in me* (*Job, XXVIII*). Je ne veux pas dire, Messieurs, qu'il soit absolument nécessaire de quitter le monde pour avoir la paix; les vrais chrétiens la savent trouver partout. Les affaires du siècle occupent leur esprit sans troubler leur cœur, ils se prêtent à leurs emplois par soumission à la Providence qui les y engage, et ne s'y livrent pas par les vues de la cupidité qui les y attache. Ils savent tantôt se répandre par la charité, et tantôt se recueillir par la prière; donner au prochain tout ce que la nécessité exige, et à leur salut, tout ce que la religion demande; travailler par devoir, se reposer par vertu, dit saint Augustin, toujours tranquilles, soit que la charité les engage au tumulte de la vie active, soit que la vérité les rappelle au calme de la retraite : *Negotium justum suscipit necessitas charitatis, otium sanctum quaerit charitas veritatis*. Mais pour goûter cette paix au milieu du monde, il faut y vivre selon l'esprit de Jésus-Christ, y être par devoir et non pas par inclination, en supporter le tumulte et ne le pas aimer; en un mot, regarder ses emplois comme des titres de servitude et non pas comme des sujets de vanité.

Cependant combien en voit-on qui, peu sensibles à cette paix intérieure que donne la vertu, lui préfèrent le tumulte des affaires qui les dissipent, se croient malheureux, si la Providence les en arrache par d'heureuses disgrâces, regrettent, comme les Israélites, les ouvrages de boue qui les occupaient en Egypte, et ne trouvent le repos et la paix que dans ces agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Paix funeste des gens du monde, qui nourris leur aveuglement, qui fascinent leurs cœurs, qui assoupissent insensiblement leur foi, puissent-ils te voir troublée par des disgrâces qui leur ouvrent les yeux, et qui les fassent penser à leur salut ! Car c'est ainsi que le grand saint Cyprien se réjouissait autrefois de voir les persécutions troubler le calme des pécheurs, ranimer la discipline de l'Eglise, et réveiller la foi des chrétiens, qu'une trop longue paix avait assoupie. *Disciplinam nostram pax longa corrumperat, jacentem fidem et pene dixerim dormientem censura caelestis erexit* (*De Lapsis*).

TROISIÈME POINT.

C'est cette foi que je m'étais proposé de vous faire voir, comme la troisième source de la paix que Jésus-Christ nous donne dans la personne de saint Thomas : *Pax vobis, noli esse incredulus, sed fidelis*; mais je me contente de vous dire en abrégé que la véritable paix ne se peut trouver dans l'infidélité du monde, et que quiconque n'a pas une foi vive, ne peut avoir ni l'esprit, ni la conscience, ni le cœur en repos.

Car quelle paix, Messieurs, dans l'esprit de ces hommes présomptueux, qui, peu

soumis à la foi, entreprennent de juger des mystères de notre religion, et défèrent à leurs sens ou à leur raison plus qu'à Dieu même? Ne sont-ils pas sans cesse troublés par des doutes importuns, partagés entre leurs passions et leurs devoirs, flottants entre la crainte des peines dont Dieu les menace, et l'amour des plaisirs que le monde leur promet? Croirai-je, disent-ils, ou ne croirai-je pas? Dois-je assujettir mon esprit à des vérités qu'il ne comprend pas, ou abandonner mon cœur à des dérèglements qu'il désire? pratiquer des vertus qui me gênent, ou suivre des passions qui me condamnent? Si je vis bien, je ne le puis sans peine; si vis mal, je ne le puis sans trouble. Encore une fois, quelle paix pour un esprit qui vit dans ces agitations? Mais qu'il soit fidèle, et que, soumis à l'autorité de son Dieu, il respecte ses oracles, et se laisse conduire à ses saintes lois, ah! rien ne le trouble, et sa vie se passe dans une espèce de sommeil tranquille, qui le conduit au repos de l'éternité, dit un Père: *Confectum dormiendo iter.*

La conscience d'un chrétien peu fidèle est-elle plus en repos que son esprit? N'est-ce pas un bourreau domestique qui vous tourmente sans pitié? Si l'endurcissement éteint le flambeau de votre foi, pour vous permettre le mal, la conscience n'allume-t-elle pas le sien pour le punir? Si l'amour-propre vous cache quelquefois les vérités de la religion par des erreurs étudiées, la conscience ne vous les met-elle pas devant les yeux, pour vous confondre? Enfin, si vous étouffez ce ver intérieur qui vous dévore, ne renaît-il pas toujours pour vous déchirer, et vos propres pensées ne sont-elles pas autant de témoins qui vous accusent et qui vous condamnent sans cesse, dit l'apôtre saint Paul, *Cogitationibus inter se accusantibus aut etiam defendentibus?* Mais quand on vit de la foi, toujours content de soi-même, l'on se sent justifié, ou par la sainteté de ses œuvres, ou par la droiture de ses intentions; l'on marche dans les voies de Dieu, sinon sans frayeur, au moins sans inquiétude, parce que l'on voit ses actions conformes à ses lumières. Et en cela consiste la véritable paix, dit saint Augustin, à agir toujours conformément à ce qu'on croit et à ce qu'on connaît: *Pax ordinata cogitationis actionisque consensio.* (*De Civit., lib. XIX, c. 10.*)

Venons au cœur, Messieurs. Peut-il être tranquille, sans la foi? La paix pour laquelle il soupire, c'est d'agir sans contrainte, et de suivre ses inclinations avec liberté, et cependant quoi de plus gêné qu'un cœur infidèle? Quelque envie qu'il ait d'éviter les lois pénibles de la religion, ne faut-il pas qu'il en sauve les apparences, qu'il affecte de paraître ce qu'il n'est pas, et qu'impie par inclination, il soit au moins vertueux et chrétien par bienséance? Quel trouble pour ce cœur, quand il faut s'approcher par cérémonie des sacrements qu'il méprise, observer par conformité des jeûnes qu'il déteste, donner aux pauvres, par ostentation, des aumônes qu'il regrette; en un mot, en être

réduit à agir contre ses inclinations, à parler contre ses sentiments, à cacher, sous les airs d'un chrétien, l'infidélité d'un athée, à tout craindre et à ne rien espérer? Quel trouble! quel chagrin! quel désespoir pour un cœur sans foi!

Tels sont aujourd'hui la plupart des gens du monde. Esclaves des dehors de la religion par habitude, vides de son esprit par infidélité, ils se laissent aller à ce torrent de cérémonies qui entraîne indifféremment les impies et les saints, et soumis par coutume aux exercices extérieurs de la foi, ils ne goûtent jamais la paix intérieure qu'elle produit. Mais qu'on soit véritablement fidèle, on trouve son repos et sa joie partout, parce qu'on aime tout ce qu'on fait, dit saint Augustin. L'on jeûne, mais on expie ses péchés; l'on fait des aumônes, mais on en attend le fruit; l'on souffre des injures, mais on les sait pardonner; l'on combat ses passions, mais on en triomphe, et l'on goûte cette paix parfaite que saint Augustin ne distingue point de la foi, qui nous soumet à la loi éternelle de Dieu: *Pax est ordinata in fide sub æterna lege obedientiæ* (*Loco supra cit.*).

Paix heureuse! puissiez-vous être le terme de nos travaux évangéliques, la récompense de tant de pieuses assiduités, le fruit de tant de vérités entendues! Puissions-nous n'avoir troublé les consciences, combattu les passions, inquiété les pécheurs, que pour leur procurer, par cette innocente guerre, la paix que j'ai seul désirée, et que je vous souhaite, et dans le temps, et dans l'éternité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

Ingrediens mundum dicit: Corpus aptasti mihi, ecce venio ut faciam voluntatem tuam.

Jésus-Christ en entrant au monde dit à son Père: Je viens faire votre volonté, mon Dieu, et vous sacrifier le corps que vous m'avez donné (Hebr., X, 8, 7).

Vous remarquez sans doute dans ces paroles de mon texte la vraie religion que les Juifs ne connaissaient pas avant Jésus-Christ, et que les chrétiens pratiquent rarement après lui. Elle consiste à sacrifier à Dieu et l'esprit et le corps; à lui offrir des hosties, et vivantes par la charité, et mourantes par la pénitence; à concilier enfin, et le cœur pour n'être point hypocrite, et le corps pour n'être pas sensuel. Les Juifs ne connaissaient pas cette religion sainte, parce que chez eux l'esprit manquait à la lettre: tout se passait en cérémonies extérieures. Les laureaux étaient égorgés; les passions demeuraient vivantes: les holocaustes brûlaient de tous côtés sur leurs autels; les cœurs demeuraient comme glacés au milieu de ces feux sensibles la chair était immolée dans la cérémonie cruelle de la circoncision; l'esprit n'était jamais sacrifié par la charité: et toute la religion des Juifs n'était qu'un vaste corps que rien d'intérieur ni de spirituel n'animait. Celle des chrétiens sensuels tombe dans un excès tout contraire: ils sacrifient l'esprit et ménagent la chair; ils croient les vérités,

et ne les pratiquent pas ; ils adorent Dieu en esprit dans leurs douces méditations, mais ils ne l'adorent pas en vérité par des œuvres pénibles : et toute leur religion n'est qu'une pure spéculation, dont le corps ne se ressent jamais.

Deux abus que Jésus-Christ condamne dans sa naissance. A peine est-il au monde, dit l'Apôtre, qu'il pense à offrir à son Père un culte parfait : il se regarde comme une victime sainte qui doit être le modèle de toutes les autres, qui doit joindre l'ardeur de sa charité à l'effusion de son sang, et nous donner dès le berceau le premier crayon de cette religion parfaite qui sacrifie le cœur avec le corps, l'esprit avec la chair ; qui ne néglige pas le sacrifice intérieur de la charité, mais qui le fait connaître par le sacrifice extérieur de la pénitence. Pour confondre la religion tout extérieure des hypocrites, Jésus-Christ commence son sacrifice par l'esprit : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam* ; pour perfectionner la religion spéculative des sensuels, Jésus-Christ étend son sacrifice jusque sur le corps par les souffrances qu'il endure : *Corpus aptasti mihi*. Donc, pour être vrais disciples de Jésus-Christ naissant, il faut immoler son cœur par la charité, c'est mon premier point ; immoler son corps par la pénitence, c'est le second et la double renaissance dont nous allons parler, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT.

La religion doit sacrifier et l'esprit et le corps, soit qu'on la considère, ou par rapport à son objet qui est Jésus-Christ, ou par rapport à sa fin qui est la gloire, ou par rapport à la nature de l'homme qui la pratique. Jésus-Christ, objet éternel de la religion, renferme deux natures qui exigent de nous un double culte : un culte intérieur pour adorer sa nature invisible et divine, un culte extérieur pour adorer sa nature humaine et visible. La gloire, récompense ineffable de notre religion, se répandra également sur l'esprit et le corps ; il faut donc que le corps et l'esprit concourent ensemble pour la mériter. Enfin l'homme, formé de Dieu pour l'adorer, est composé d'âme et de corps ; il doit donc lui sacrifier l'un et l'autre. Mais remarquez, Messieurs, que comme en Jésus-Christ la nature invisible est la plus excellente, comme dans la gloire l'âme sera la première glorifiée, comme dans l'homme l'esprit est la plus noble partie, dans la religion le culte intérieur et spirituel est aussi le plus essentiel et le plus digne de Dieu : c'est l'esprit qui nous relève au-dessus, et des superstitions des païens, et des cérémonies légales des Juifs, et des pratiques tout extérieures des mauvais chrétiens : *Spiritus est qui vivificat*.

Et si vous me demandez, Messieurs, ce que c'est que cet esprit de la religion si nécessaire au chrétien pour adorer Dieu comme il faut, je réponds avec le grand Augustin que c'est l'amour : *Non colitur ille nisi amando* : car ce qui fait la vraie religion, c'est le vrai sa-

crifice ; et le vrai sacrifice, c'est celui qui s'offre sur l'autel du cœur par le feu d'une ardente charité, dit cet admirable Père : *In ara cordis, igne fervidae charitatis*. Disons plus ; le vrai sacrifice, c'est le cœur même : Dieu ne considère autre chose dans nos oblations. Et comme dans le paganisme on observait surtout le cœur des victimes, comme dans la société civile on n'estime les bienfaits qu'autant qu'ils partent du cœur ; dans la religion Dieu n'avoue nos œuvres qu'autant que le cœur en est le principe : c'est lui qui fait ce culte raisonnable et spirituel que demande saint Paul, c'est lui qui renferme ces holocaustes pleins et moelleux que promettait le prophète : *Holocausta medullata* ; c'est lui seul enfin qui attire les regards et l'amour de Jésus-Christ sur son épouse. Ce n'est ni l'extérieur éclatant de ses bonnes œuvres, ni la magnificence de ses ornements pompeux qui le charme : toute sa beauté est au dedans d'elle même, dit le prophète ; son cœur seul, son cœur embrasé de charité fait son mérite et son prix : *Omnis gloria filiae regis ab intus* ; et c'est ce cœur, dit l'Apôtre, que nous lui devons sacrifier par une circoncision spirituelle : *Circumcisio cordis in spiritu*.

Vous nous en donnez l'exemple aujourd'hui, adorable enfant, lorsque confondu avec les pécheurs et les enfants des Juifs par votre naissance selon la chair, vous vous en distinguez par la préparation intérieure de votre cœur, par le sacrifice invisible de votre amour, par la soumission parfaite de votre esprit aux ordres et aux volontés de votre Père : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam*. Et il le fallait, Messieurs, que Jésus-Christ commençât le premier acte de sa religion par le sacrifice du cœur ; car jusqu'à lui les Juifs n'avaient que l'ombre et l'écorce de la justice : toutes leurs lois, leurs sacrifices, la circoncision même, n'étaient qu'un vide affreux et sans mérite aux yeux de Dieu : Jésus-Christ vient remplir cette justice extérieure et ce vide prodigieux par la plénitude de son amour : *Plenitudo legis dilectio*. Fermons donc les yeux pour quelques moments aux douleurs sensibles de son corps, pénétrons dans le sanctuaire de son cœur, adorons les transports de son amour pour son Père, l'étendue de cette charité immense qui remplit le vide et la justice de tous les temps ; adorons le sacrifice intérieur de ce divin Enfant soumis à tous les desseins de Dieu sur lui, acceptant dès lors toutes les rigueurs qu'il lui prépare, se regardant déjà devant lui comme une hostie destinée à la mort, et ne prenant toutes les marques extérieures de nos faiblesses dans sa naissance temporelle, que pour être comme le sceau de sa soumission intérieure, que comme le caractère dont on marquait les victimes dévouées au sacrifice. Point d'autres desseins dans cette âme divine que les desseins de Dieu ; point d'autres désirs dans ce cœur innocent que les désirs de Dieu ; point d'autres volontés que les volontés de Dieu. De là cet assujettissement aveugle à tous les moments mar-

qués par son Père pendant le cours de sa vie : *Nondum venit hora mea* ; de là cette suspension violente du désir qu'il avait de s'immoler, jusqu'à ce que l'heure en soit arrivée : *Quomodo coarctor donec perficiatur* ; de là enfin cette résignation parfaite de son esprit au milieu des frayeurs de la mort et des répugnances de la nature : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* ; car ce seront là, Messieurs, les suites du sacrifice intérieur qu'il commence d'offrir aujourd'hui, et les effets de la soumission parfaite et toute spirituelle qu'il nous enseigne.

En profitons-nous, chrétiens, nous qui mettons toute notre religion dans l'extérieur, ou par la vanité de l'esprit qui affecte toujours ce qui paraît aux yeux des hommes, ou par la corruption de la nature, qui, peu capable des choses spirituelles, fait son capital de ce qui frappe les sens, et ne cherche qu'à se répandre au dehors, dit saint Augustin : *In vita sua projecit intima sua* ; mais pour le cœur et l'intérieur, l'on n'y pense pas ! Plusieurs le corrompent par de mauvais motifs et des intentions impures ; quelques-uns le partagent par respect humain ou par cupidité ; presque tous le négligent par tiédeur et par inapplication. Combattons, s'il vous plaît, ces grands abus si contraires, et à la renaissance spirituelle, et à l'esprit de la religion que nous professons.

Premièrement, l'on corrompt son esprit et son cœur dans la religion, lorsqu'on n'y agit pas pour une fin surnaturelle ; car l'intention fait tout le mérite de vos œuvres, dit Jésus-Christ même : si votre œil est simple, c'est-à-dire, si votre intention est pure, et qu'elle n'envisage que Dieu seul dans ses actions, tout le corps de votre conduite sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais et votre intention corrompue, si l'intérêt ou l'approbation des hommes est votre fin, vos œuvres bonnes en apparence ne seront que ténèbres aux yeux de Dieu ; car pour faire une bonne œuvre, il faut deux choses, dit saint Bernard : la vérité dans le choix de l'action, et la charité dans l'intention : *Veritatem in electione, charitatem in intentione* (*De Præcept. et Dispens.*, c. 14). Il est important, dit le grand Augustin (*In psal. CXVIII*), lorsque nous faisons quelque chose de bon, d'observer dans quelle vue nous le faisons ; ce n'est pas l'action qui nous justifie, c'est la fin. Les païens se sont signalés par mille actions louables de tempérance, de chasteté, de justice ; ils se sont perdus avec leurs fausses vertus, parce que les motifs en étaient corrompus, et que l'action ne peut jamais justifier celui que l'intention condamne : *Non mundatur opere qui immundus est cogitatione* (*Idem*). Donc la renaissance spirituelle que Dieu nous demande aujourd'hui, c'est le retranchement de tous ces motifs humains qui nous font agir, de toutes ces vues terrestres qui se glissent dans nos actions les plus saintes, de tous ces retours secrets sur nous-mêmes dans toutes les vertus, qui ne sont vraies que lorsque Dieu, qui en est le principe, en est aussi la fin : *Veræ virtutes*

Deo serviunt in hominibus, a quo dantur et hominibus (*Idem*). Donnez libéralement des aumônes, mais retranchez l'ostentation qui les rend publics : que votre main gauche ignore ce que donne la droite, qu'on ne vous voie jamais faire vos libéralités au bruit de la trompette, comme parle l'Évangile ; envisagez Jésus-Christ seul dans les pauvres, supprimez l'amour de l'estime des hommes ; car par ces intentions corrompues vous sacrifiez vos biens à Dieu et votre cœur au démon, dit saint Grégoire : *Dant sua Deo et se diabolo*. Réformez le luxe de vos habits et de vos maisons dans un temps où les pauvres qui meurent de faim gémissent à la vue de votre magnificence : mais retranchez l'esprit d'avarice qui vous porte à cette réforme, retranchez la vanité qui vient encore enfler les étoffes simples dont vous êtes couverts, retranchez ces vues sordides qui ne font servir vos vertus qu'à vos intérêts ; distinguez-vous du siècle corrompu par une dévotion solide, prosternez-vous souvent au pied des autels, fortifiez-vous par des communions fréquentes, mais épurez vos intentions, ne faites pas servir votre religion à votre fortune, vos oraisons à votre amour-propre, vos humiliations à votre orgueil ; car bientôt, bientôt, c'est-à-dire, au moment de votre mort, le scrutateur des cœurs arrachera tous les voiles dont vous vous couvrez, dit un prophète ; il portera le flambeau dans le fond de votre âme, et sous tant de fausses vertus dont vous vous glorifiez, il démêlera les motifs injustes et les intentions corrompues qui vous condamnent : *Decalvabit Dominus verticem Sion*.

Epuré de la sorte son esprit et son cœur, c'est ce que j'appelle renaître d'une vie toute spirituelle, c'est ce que j'appelle avoir l'esprit de la religion, et détruire le sien : c'est ce que j'appelle enfin imiter Jésus-Christ dans les motifs du sacrifice qu'il offre à Dieu dès le moment de sa naissance. Car prenez-y garde, Messieurs, quels motifs ont pu le porter à naître parmi nous, à s'assujettir à toutes nos misères et à toutes nos souffrances ? Est-ce pour avoir part aux promesses qui y sont attachées ? Elles sont accomplies dans sa personne, et il est lui-même la fin et la récompense de toutes nos bonnes actions. Est-ce afin que les Juifs le considèrent comme leur frère selon la chair ? Il sait qu'ils le doivent crucifier comme leur ennemi. Est-ce pour pouvoir se faire reconnaître en qualité de Messie par le peuple de Dieu ? Par cette naissance il se met au rang des esclaves, et se confond avec les pécheurs. Quoi donc ! Seigneur, quels sont vos motifs ? Ah ! le zèle, le zèle de la gloire de mon Père que je veux honorer en qualité de victime dès les premiers moments de ma vie : le désir ardent de votre salut que je veux assurer par mes pleurs, comme des gages avancés et des arrhes de mon sacrifice sanglant : la charité enfin qui règle toutes mes intentions et qui sacrifie tout mon cœur, pendant que vous partagez le vôtre, si vous ne le corrompez pas.

2. Je dis qu'on partage son cœur dans la religion, Messieurs, et c'est le second obstacle à la renaissance parfaite que demande Jésus-Christ. Car qu'est-ce que renaître spirituellement, sinon changer son cœur, sinon en arracher la cupidité qui le domine, y retrancher tous les amours impurs qui le partagent, y planter la charité qui le doit posséder tout entier ? en sorte que nous remplissions ce précepte indispensable de l'Évangile, d'aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, ne laissant aucune partie de notre vie vide de son amour, dit saint Augustin ; ne nous attachant jamais aux créatures, aux parents, aux amis, qu'afin que ce torrent de charité qui sort de notre cœur les entraîne avec nous jusqu'au sein de Dieu : *Illuc rapiatur quo totus dilectionis impetus currit.* (*De Doctr. Christ.*, lib. I, c. 22.) Mais, hélas ! sondez-vous, Messieurs : où est ce cœur où règne pleinement la charité, où tout amour profane soit éteint, où les affections ne soient pas au moins partagées entre Dieu et la créature ? L'on voit peu de ces chrétiens parfaits qui vivent toujours selon l'esprit, et qui donnent tout à la charité : peu de ces impies consommés qui ne vivent que selon la chair, et qui donnent tout à la cupidité ; mais pour ces demi-chrétiens qui se partagent entre l'un et l'autre, qui entreprennent de satisfaire à Dieu et le monde, qui veulent donner quelque chose à leur religion, mais qui permettent beaucoup plus à leur amour-propre, la face de l'Église en est inondée. Je les vois tantôt arracher de leur cœur les mouvements d'une ambition pénible, tantôt y nourrir les attachements d'une amitié profane ; d'un côté sacrifier l'amour grossier des plaisirs honteux, de l'autre ménager une passion délicate ; quelquefois attachés à Dieu par les douceurs qu'il leur fait goûter dans la prière, bientôt après retombant dans eux-mêmes et dans les créatures par le poids de l'habitude qui les y porte, dit saint Augustin : *Rapiebar ad te decore tuo, mox diripiebar abs te pondere meo.* Un cœur ainsi partagé, n'est-ce pas un cœur tout livré à un vilain homme ? Jésus-Christ qui l'a acheté si cher, ne mérite-t-il pas de le posséder tout entier ? Ces larmes versées pour lui dans sa naissance, arrhes du sang qu'il répandra jusqu'à la dernière goutte sur la croix, ne sont-elles pas un prix suffisant pour se l'approprier ? Et si vous y faites régner le monde et le démon avec Jésus-Christ, n'est-il pas juste qu'il retire de vous son amour, comme vous retirez de lui votre cœur, et qu'il abandonne ce cœur pour toute l'éternité au démon avec lequel vous le partagez, dit saint Augustin ? *Totum diabolus possidebit.*

3. Trop heureux encore si, dans la religion, l'on se partageait au moins entre Dieu et le monde, peut-être rougirait-on quelque jour de ce honteux partage, et, fatigués des dégoûts du siècle et de la tyrannie des passions, l'on rendrait à Dieu ce cœur qui ne doit brûler que pour lui. Mais, hélas ! la

plupart vivent comme s'ils n'en avaient pas ; tout occupés de l'homme extérieur, ils négligent cet homme intérieur que la grâce du baptême a formé dans le secret de leur cœur, dit l'Apôtre : *Abconditus cordis homo* : la charité qui en est la vie ne l'anime plus ; une tiédeur léthargique en arrête toutes les affections ; et si l'on voit encore au dehors quelques actes de religion, c'est la coutume, la bienséance, le respect humain qui les produit. Cependant l'on s'endort sur la confiance de ces œuvres extérieures ; l'on s'aplaudit d'être souvent dans les églises et dans les hôpitaux ; l'on se canonise sur ses aumônes et sur ses longues oraisons, et l'on ne pense pas que sans l'intérieur qu'on néglige, ce sont là des vertus de pharisiens que Jésus-Christ condamne : vous purifiez, dit-il, les dehors du vase, vous réglez l'extérieur de votre vie, et vous négligez la corruption de votre cœur : vous tâchez de briller aux yeux des hommes par l'éclat d'une probité et d'une candeur affectée, mais vous n'êtes que des sépulcres blanchis dont on admire au dehors la sculpture et les ornements, et qui ne cachent au dedans que la corruption et la mort : *Sepulcra dealbata, plena ossibus mortuorum* ; vous vous élevez jusqu'au ciel par vos méditations, comme ce cèdre fameux du prophète Ezéchiel : mais l'aigle de la vaine gloire vient piquer le cœur de l'arbre, dévorer la moelle qui le nourrissait ; les feuilles qui vous couvraient tombent tout d'un coup, et le feu éternel est la fin de vos fausses vertus. Vous volez enfin partout où l'extérieur de la religion vous appelle, aux solennités des saints, aux assemblées de charité, aux sermons dont on fait une espèce de spectacle aujourd'hui ; mais vous y volez, dit Isaïe, comme des colombes égarées que le vent emporte, et qui, sous les plumes et l'extérieur de la colombe, n'en ont pas le cœur ni la simplicité : *Columba seducta non habens cor.* Edifiez-nous par ces dehors de religion, à la bonne heure, mais n'en négligez pas l'esprit ; satisfaites à l'extérieur de la loi, pour éviter le scandale des faibles ; mais aimez, comme l'Apôtre, ce qu'elle a d'intérieur, pour avoir part au mérite des parfaits : *Condelector legi Dei secundum interiorem hominem.* Remplissez enfin, comme Jésus-Christ nous l'enseigne, les cérémonies légales, les devoirs extérieurs de la religion ; mais joignez-y, comme lui, le sacrifice du cœur ; faites les choses justes, mais faites-les avec un esprit de justice, dit le Saint-Esprit : *Justa juste* (*Sap.*, VI) ; autrement sachez que c'est à vous que Dieu parle, lorsqu'il dit à son peuple (*Isai.*, LVIII) : Vous m'invoquez chaque jour, malheureux, vous voulez connaître mes voies ; vous me consultez sur les regards de la justice comme si vous y vouliez marcher ; et puis vous vous plaignez que vous faites de bonnes œuvres, et que je ne vous regarde pas ; que vous vous humiliez, et que je n'en suis pas touché ! C'est qu'en tout cela vous n'avez que l'écorce de la justice ; vous mortifiez votre corps par la pénitence, et votre propre es-

lonté n'est jamais sacrifiée : *In jejuniis vestris invenitur voluntas vestra*. Affliger votre chair, vous prosterner souvent devant mes autels, vivre sous le sac et la cendre, affecter des tours de tête et des postures modestes : *Contorquere quasi circum caput suum* ; est-ce le sacrifice que je demande ? Non, non, dit Dieu, c'est le cœur que je veux. Rompez ces attachements secrets qui le captivent ; quittez ces péchés spirituels d'orgueil, d'amour-propre, d'ambition que vous négligez. Après cela, pleins de mon amour, faites-le paraître au dehors ; ouvrez vos mains à la charité ; partagez votre pain avec les pauvres ; brisez les chaînes de ceux qui gémissent dans les prisons, et je ferai éclater votre vertu comme l'aurore, votre justice marchera devant vous, vous m'invoquerez, et je serai toujours prêt à vous exaucer, parce que votre propre volonté ne régnera plus : *Non invenietur voluntas tua*.

J'ai donc pu vous le dire, Messieurs, que la pureté extérieure est inutile sans l'intérieure ; que le corps de la religion ne sert de rien sans l'esprit de la religion ; et qu'afin que vos œuvres soient bonnes, il faut, comme parle saint Augustin, que votre intention formée dans le sein de la charité aille toujours se reposer dans le sein de la charité même ; car si je n'ai la charité, je ne suis rien, dit l'Apôtre : tous mes biens distribués aux pauvres, mes forces épuisées dans le ministère de l'Évangile, mon corps consommé par le feu, immolé par le martyre, sont des sacrifices vains et des œuvres mortes, si la charité ne les anime pas : *Si charitatem non habuerit, nihil sum*. Je ne me reposerai donc plus, ô mon Dieu ! sur les apparences de ma conduite ; je compterais pour rien toutes les actions de ma vie qui ne seront pas animées de votre amour. Armé du glaive de votre parole, qui sépare les pensées de l'esprit et les mouvements du cœur, comme parle votre apôtre, j'entrerai dans le mien pour en arracher les mauvais motifs, pour en réformer toutes les vues humaines ; car c'est dans ce cœur, dit le grand Augustin, que je suis tout ce que je suis : *Cor meum ibi ego sum quicumque sum*. Vous le voyez, mon Dieu, ce cœur, vous le pénétrez ; mais la lumière de vos fidèles que je dois édifier ne va pas jusque-là ; je veux leur faire connaître, comme votre adorable Fils le fait dans ce jour, le sacrifice de mon cœur par celui de mon corps : *Corpus aptasti mihi*. Car si négliger l'intérieur, c'est être hypocrite ; négliger l'extérieur et ne pas mortifier le corps par la pénitence, c'est être sensuel.

SECOND POINT.

Toute la religion consiste dans l'amour. J'ai tâché de vous le persuader ; mais remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que la théologie reconnaît un double amour : l'un affectif, qui embrase le cœur, qui l'unit à son principe et qui forme au dedans les affections qui le sanctifient ; l'autre effectif, qui produit les bonnes œuvres au dehors, qui règle la conduite extérieure de notre vie, qui immole l'hostie vivante de notre corps par la péni-

tence, par la privation, par le retranchement des plaisirs superflus ; et qui crucifiant le vieil homme, nous fait renaitre avec Jésus-Christ, et devient en quelque sorte une marque visible de l'alliance invisible de Dieu avec nous, comme le dit l'Écriture : *Erit pactum meum super carne vestra in sædus æternum* (*Genes.*, XVII). Et comment l'alliance de Dieu peut-elle être dans ma chair, demande Origène (*Homil. 3 in Gen.*) ? Si je mortifie ces membres terrestres, si je porte la mortification de Jésus-Christ dans mon corps, si je suis enté sur lui par la ressemblance de sa mort, si je puis dire avec son apôtre qu'il vit en moi plus que moi-même, que je suis attaché à la croix avec lui, et que les stigmates de ses plaies sont gravées sur ma chair ; ah ! pour lors elle porte sur elle l'alliance de son Dieu, qui consiste à faire régner avec lui ceux qui souffrent avec lui. Car confesser de bouche que Jésus-Christ s'est revêtu de ma chair dans le sein de Marie, et ne pas prouver cette vérité par la conformité de ma vie avec la sienne, ce n'est pas avoir part à l'alliance de Dieu, c'est imiter les Juifs, qui confessaient par le signe de la circoncision qu'ils étaient le peuple de Dieu, mais qui le niaient par leurs actions et par leur conduite : *Solo circumcisionis signo Deum confiteri putant, factis autem negant*.

C'est donc un devoir indispensable, Messieurs, de sacrifier à Dieu, non-seulement son cœur par un amour affectif, mais son corps par une pénitence effective. Car si dans le temple de Salomon il y avait deux autels, dit l'admirable saint Augustin (*Serm. CCXXV de Temp.*), l'un au dedans, où l'on entretenait un feu perpétuel, où l'on offrait l'encens et les parfums pour adorer la sainteté de Dieu ; l'autre au dehors, où l'on immolait les victimes pour l'expiation des péchés du peuple : pourquoi dans l'homme, ce temple vivant de la divinité, ne verra-t-on pas la même chose, l'autel des parfums dans ce cœur où doit brûler l'encens d'un pur amour, l'autel des holocaustes sur ce corps qui doit être immolé par la pénitence ? Le vôtre l'est le premier, divin enfant ; nous avons vu sur l'autel de votre cœur le sacrifice intérieur de l'amour qui vous a soumis à la justice de votre Père ; je découvre maintenant sur l'autel de votre corps, le sacrifice extérieur de votre sang, que le glaive de la circoncision doit bientôt faire couler pour expier mes péchés et pour me rapprocher de Dieu dont je m'étais éloigné, dit l'Apôtre : *Facti estis prope in sanguine Christi*. Sang précieux que nous devons adorer ici comme le premier paiement de nos dettes, le premier appareil de nos plaies, le premier motif de notre zèle à nous immoler avec Jésus-Christ !

Cependant, Messieurs, au lieu d'apprendre de lui la nécessité d'une mortification sensible, l'on se borne par délicatesse à la circoncision du cœur, l'on met toute sa piété à pousser des soupirs stériles, à offrir l'encens d'un amour imaginaire qui ne coûte rien à la nature, à former au dedans de pieux mouvements, de saintes réflexions, des

affections tendres sur la vertu, en un mot, à sacrifier l'esprit et à ménager la chair. Comme si la religion consistait dans de simples pensées, comme si elle ne devait pas opérer au dehors quand elle anime le dedans, comme si le prophète ne nous avait pas appris que, quand on est véritablement juste, l'on ne cache pas la justice de Dieu dans son cœur, mais on la fait paraître dans ses œuvres, et surtout dans la mortification de la chair par la pénitence : *Justitiam tuam non abscondi in corde meo (psal. XXXIX)*. Et ne vous flattez pas, Messieurs, de pouvoir vous en dispenser, en quelque état que je vous considère dans l'ordre de la grâce : la mortification extraordinaire de la pénitence vous est nécessaire, ou pour vous justifier si vous êtes pécheurs, ou pour vous soutenir si vous êtes faibles, ou pour vous perfectionner si vous êtes justes. Insistons, s'il vous plaît, sur ces vérités.

Premièrement, la pénitence est nécessaire pour l'expiation de nos crimes, soit qu'on regarde le corps qu'elle immole, ou comme l'instrument du péché, ou comme le canal de la grâce ; si le corps a été l'instrument du péché, n'est-il pas juste qu'il en soit puni ? Puisque c'est un arrêt immuable de la justice, dit saint Augustin, que le crime ne marche jamais sans sa peine, afin que le bel ordre du monde ne soit pas défiguré par nos iniquités, et que partout où paraît la difformité du péché, l'on découvre aussitôt la beauté de la vengeance qui le punit : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ*. Votre corps était le chef-d'œuvre des mains de Dieu et le temple de son Esprit, vous l'avez profané par des dérèglements honteux ; ses sens, destinés à des usages saints, n'ont servi qu'à vos passions et à vos plaisirs, qu'ils soient punis par une pénitence proportionnée ; que cette bouche délectée par des repas sensuels soit mortifiée par une abstinence rigoureuse ; que ces yeux profanés par des regards impurs ou par des spectacles peu chrétiens soient condamnés au moins pour un temps aux ténèbres d'une sainte retraite ; que ces mains occupées au jeu la meilleure partie de votre vie ne le soient plus qu'au soulagement des pauvres : telle est la pénitence extérieure que Jésus-Christ vous demande, faire des armes de justice de ces membres qui furent autrefois des armes d'iniquité, réduire en servitude un corps qui s'est révolté contre son Dieu, faire voir la beauté de la pénitence partout où a paru la honte du péché : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ*.

Et si ce corps doit être le canal de la grâce, n'est-ce pas par la pénitence qu'il le peut devenir ? Dans l'état d'innocence, le corps était sanctifié par l'âme, la grâce passait de l'esprit à la chair, parce qu'elle était docile à recevoir tous ses mouvements ; depuis le péché qui a révolté cette chair, qui a réduit Jésus-Christ à la sanctifier dans la sienne par ses larmes, par ses souffrances, et enfin par sa croix, l'ordre est changé, la grâce ne se communique plus de l'esprit au

corps, mais du corps à l'esprit, dit Tertullien. Dans le Baptême on lave le corps pour purifier l'âme ; dans la Confirmation, dans le Sacerdoce, dans l'Extrême-Onction, l'on applique au corps les onctions saintes pour consacrer, pour fortifier l'âme ; dans l'Eucharistie, l'on nourrit le corps de la chair et du sang du Seigneur, afin que l'âme s'engraisse de sa divinité, dit ce Père ; et par conséquent, l'on doit aussi mortifier le corps par la pénitence, afin que l'âme soit sanctifiée, et que, comme le péché passe d'ordinaire de la chair à l'esprit, la grâce puisse aussi se communiquer par la même voie. Le détail vous le fera mieux comprendre. Vous avez flatté ce corps par une vie molle et sensuelle, vous en avez fait l'unique objet de tous vos soins, la mollesse a passé jusqu'au cœur, elle y a produit une horreur infinie de la pénitence ; mortifiez cette chair délicate, retranchez les délices qui la corrompent, réglez ses sens, combattez ses désirs, et l'amour de la pénitence passera du corps à l'esprit, vous soupirez pour la croix de Jésus-Christ, vous trouverez vos délices à la porter. Vous avez paré ce corps avec affection ; du luxe que vous aimez est né la vanité qui vous possède, vous ne connaissez plus l'humilité de Jésus-Christ ; négligez ces ornements pompeux, supprimez ces vaines affections ; humiliez ce corps, et l'humilité passera du corps à l'esprit ; vous avez délecté ce corps par des voluptés honteuses, l'impureté a gagné le cœur, ce ne sont plus que désirs, que discours, que fantômes impurs ; crucifiez la concupiscence dans cette chair, ôtez-lui les objets, les spectacles, les occasions qui la réveillent, et la pureté regagnera le cœur, parce que vous aurez combattu le mal dans sa source.

Mais, ô erreur qui corrompt la face de l'Eglise, et qui renverse la religion ! l'on ne va jamais à la source dans ses conversions imaginaires. Le directeur complaisant ménage cette chair qu'on aime, il n'applique à des péchés charnels et grossiers qu'une pénitence spirituelle ; et contre l'exemple de saint Paul, qui châtiât le corps pour sauver l'esprit (I Cor., V), qui livra au démon l'impudique de Corinthe, pour mortifier sa chair, dit-il, afin que son âme soit sauvée au jour de la colère du Sauveur, l'on ne punit que l'esprit, et l'on tâche de sauver le corps : pour des péchés honteux, quelques légères méditations ; pour des excès scandaleux, quelques prières secrètes ; pour un luxe prodigieux, des actes spéculatifs d'humilité. Tout cela est saint, Messieurs ; mais appliquez avec l'Apôtre et avec Jésus-Christ même dans sa naissance, le remède où est le mal. Si c'est le corps qui a péché, c'est lui-même qu'il faut punir ; qu'il jeûne pour expier ses excès, qu'il soit modestement vêtu pour réparer son luxe, qu'il couche sur la dure pour expier sa mollesse et ses impuretés. Car après n'avoir scandalisé par des dérèglements extérieurs, pouvez-vous m'édifier par des vertus que je ne vois pas ? L'on ne connaît l'arbre que par les fruits, la charité que par

ses œuvres, le pénitent que par ses mortifications : *Ex fructu arbor dignoscitur.*

2. Cette mortification, cette pénitence sévère, me direz-vous, ces austérités que vous nous prêchez sont le partage, ou des religieux zélés, ou des pécheurs consumés, et nous ne le sommes pas. Fasse le ciel que je ne parle ici qu'à des saints, qui, toujours fidèles à la grâce de leur baptême, l'ont conservée pure au milieu des passions de la jeunesse et de la corruption du monde ! Mais en cet état même pouvez-vous présumer de vos forces, et si vous avouez que vous êtes faibles, pouvez-vous vous soutenir sans la pénitence ? Non, Messieurs, la grâce ne se conserve que par la même voie qui nous l'a méritée. Elle est le prix des souffrances et de la croix de Jésus-Christ, elle ne se conserve que par les souffrances et par la croix. Elevez-vous tant qu'il vous plaira dans la contemplation, soumettez votre esprit aux vérités de la religion que vous ne comprenez pas, soyez fervents dans vos prières, tendres dans vos affections pour Dieu, réglés dans vos désirs, au milieu de ces vertus spirituelles, ne portez-vous pas toujours dans votre chair, comme l'Apôtre, une loi qui répugne à la loi de l'esprit, et qui vous entraînera tôt ou tard si vous négligez de la combattre ? L'esprit de saint Paul avait été ravi jusqu'au troisième ciel, il y avait pénétré les mystères de Dieu les plus cachés, la charité de son cœur répondait aux lumières de son esprit, rien n'était capable de le séparer de l'amour de Jésus-Christ : cependant il tremble toujours sous le poids de son corps, il le châtie, il le réduit en servitude, il craint d'être réprouvé avec tout son zèle et toutes les lumières qu'il nous a communiquées ; et vous vivrez en assurance sans la pénitence qu'il a pratiquée, vous fonderez votre salut sur des pensées superficielles de religion, vous complèterez sur de vains soupirs qui ne peuvent vous soutenir longtemps, et vous n'écouteriez pas Jésus-Christ qui vous dit dans son Evangile, que tous ceux qui l'invoquent et qui lui disent dans leur ferveur : Seigneur, Seigneur, ne seront pas admis au royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de son Père. Et quelle est cette volonté ? Jésus-Christ nous l'apprend aujourd'hui ; c'est de lui sacrifier le corps qu'il nous a donné : *Corpus aptasti mihi, ecce venio ut faciam voluntatem tuam.* Car si ce corps est une chaîne que nous traînons, pourquoi ne la pas miner par la pénitence, comme ces captifs qui liment tous les jours quelque chose de leurs freins, pour recouvrer la liberté ? Si ce corps est un poids qui nous fait pencher vers la terre, pourquoi ne lui pas retrancher chaque jour quelque chose de ce sommeil qui l'appesantit, de ces délices qui le corrompent, de cette oisiveté qui l'endort, de cette sensualité qui l'engraisse et qui le dispose à la révolte, dit le prophète : *Impinguatus dilectus dereliquit Deum factorem suum* (Deut., XXXII, 15) ? Enfin si ce corps est un ennemi domestique qui nous suit partout, pourquoi ne le pas affaiblir par la mortification, puis-

que l'affaiblissement du corps est la force de l'âme ? Mon esprit n'est jamais plus fort que quand mon corps est plus faible, dit l'Apôtre ; à mesure que l'homme extérieur se corrompt, l'homme intérieur se renouvelle et se fortifie : *Cum infirmor tunc potens sum.*

Loin donc d'ici ces demi-chrétiens qui se traient une dévotion aisée sur le plan de leur amour-propre, qui bornent tout leur zèle à l'esprit : retranchés à un genre de vie commode, peut-être éloignés des grands crimes, mais plus éloignés encore des grandes vertus, fausement persuadés qu'on peut aimer Dieu sans se haïr soi-même, et que les souffrances de Jésus-Christ dans les jours de sa vie mortelle peuvent être appliquées à des sensuels : non, non, dit saint Basile (*Homil. 7 in psal. XXIX*), il faut mêler votre sang au sien, et vous écrier avec le prophète : *Quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem ?* A quoi me sert la plénitude de ce sang qui doit être bientôt corrompu, si je ne le mêle au sang de Jésus-Christ ? A quoi me sert d'orner, de flatter, d'engraisser ce corps que la mort doit bientôt défigurer ? à quoi me sert de fortifier tous les jours la prison de mon âme, et de travailler toute ma vie pour les vers qui me doivent dévorer : *Quæ utilitas in sanguine meo ?*

3. Je suis faible et je ne puis être soutenu que par la pénitence, je dois être parfait et je ne puis le devenir que par ma conformité avec Jésus-Christ, ni être conforme à Jésus-Christ qu'en souffrant dans ma chair comme il a souffert dans la sienne. C'est là le fondement de ma prédestination, dit l'Apôtre saint Paul, Dieu nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils ; ceux qui sont à lui ont crucifié leur chair avec les vices et les passions qui la corrompent ; sa croix est la marque à laquelle il reconnaît ses élus, et c'est dans notre corps qu'il la faut porter : *Mortificationem Domini Jesu in corpore nostro circumferentes.* En vain la portons-nous dans notre esprit par la méditation de ses souffrances, en vain la portons-nous dans notre cœur même en nous attendrissant sur ses douleurs, en vain la plaçons-nous dans nos oratoires comme l'étendard heureux sous lequel nous faisons gloire de combattre ; il faut la porter sur notre chair comme le joug salutaire de Jésus-Christ, dit saint Chrysostome : *Crux ferenda ut jugum, non ostentanda ut vexillum.* Et c'est le bel avantage de mon corps au-dessus de mon esprit de pouvoir souffrir pour Jésus-Christ ! Oui, mon âme, quoi que tu fasses, tu seras ingrate à ton Dieu naissant pour toi dans les souffrances : tu peux bien lui offrir de tes soupirs, adorer en esprit les prémices de ce sang qui doit un jour couler de ses veines, mais tu n'as point de sang à lui rendre. C'est la gloire de ma chair de pouvoir rendre à Jésus-Christ le sang qu'il a versé, la mort qu'il a soufferte pour elle, dit Tertullien : *Reddit vicem Christo moriendo pro ipso.*

Sacrifions donc ce corps avec zèle, chrétiens, et si nous donnons, et notre cœur, et notre esprit à Jésus-Christ, ne nous perdons

pas par l'amour déréglé de notre chair. Contemptions, adorons, aimons ce Dieu naissant et s'offrant pour nous à son Père dès le premier instant de sa vie; mais immolons-nous sur son sacrifice, mêlons nos larmes à ses larmes, notre sang à son sang, afin d'avoir part à la gloire qu'il nous a méritée. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION

Le temps de la circoncision de l'enfant étant venu, huit jours après sa naissance, on le nomma Jésus.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le temps de la circoncision de l'enfant étant venu, huit jours après sa naissance, on le nomma Jésus, (Luc., II, 21).

Dans quels sentiments entrerons-nous, Messieurs, au sujet d'un mystère qui n'est qu'un mélange de rigueurs et d'amour! Les larmes que Jésus-Christ verse à la vue de nos péchés nous permettent-elles de nous abandonner à la joie? Et l'expiation qu'il en fait par les prémices de son sang ne nous défend-elle pas de nous abandonner à la douleur? Il souffre, et ce nous est un juste sujet de tristesse; mais il souffre pour nous dispenser de souffrir, et c'est pour nous un engagement à la joie. Il essuie, avec danger de sa vie, les rigueurs d'une loi sanglante, comment ne pas être sensible aux soupirs qui sortent de sa bouche mais il le fait par obéissance aux ordres de son Père, pourquoi ne pas prendre part à la joie de son cœur? On le circoncit, mais en même temps on le nomme Jésus. Ainsi, si la justice nous étonne par le caractère honteux qu'elle imprime sur ce saint Enfant, la miséricorde nous console par la douceur du nom qu'elle lui donne.

Ne vous êtes-vous jamais étonnés, Messieurs, de ce que le Fils de Dieu, qui n'était venu au monde que pour se faire connaître, prend, ce semble, plaisir de se cacher? Nous ne voyons que ténèbres dans la plupart de ses mystères; il naît comme un homme, il vit comme un pénitent, il meurt comme un ambitieux; et, ce qui nous doit bien plus surprendre, il est circoncis comme un pécheur. Cependant, mes frères, il veut qu'on le découvre au travers de ces nuages; et, comme le soleil n'est jamais plus visible que quand il tempère sa lumière par quelque légère obscurité, il veut que sa bassesse serve à faire éclater sa grandeur, et qu'en même temps que les yeux du corps sont bornés par les ténèbres qui l'environnent, ceux de l'esprit pénètrent jusqu'à la gloire qu'il cache au dedans de lui-même. Il est donc un divin composé de ténèbres et de lumière: de ténèbres, pour les réprouvés, qui ne veulent juger de lui que sur le rapport infidèle de leurs sens; de lumière, pour les élus qui, comme le prophète, jugent qu'il est infiniment grand parce qu'il est infiniment humilié: *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus (Psal. CXXXVIII, 12).*

En effet, Messieurs, ne remarquez-vous pas ce tempérament de bassesse et de gran-

deur dans tous ses mystères? Sa naissance est humiliante, mais les anges l'annoncent; sa vie est laborieuse, mais les miracles l'honorent; sa mort est honteuse, mais toute la nature la pleure et s'en émeut; enfin sa circoncision n'est que douleur et qu'ignominie, mais l'adorable nom de Jésus qu'il y reçoit fait son bonheur et sa gloire, et nous oblige de reconnaître et honorer comme notre Dieu celui qui devient aujourd'hui notre victime, et qui rougit les mains de Marie du même sang qu'il prit d'elle au moment qu'elle reçut le salut de l'ange. *Ave.*

Comme il ne s'est point trouvé de temps depuis Adam où Dieu n'ait été juste et l'homme criminel, il ne se faut pas étonner si l'on a vu dans tous les âges, ou des fléaux pour le punir, ou des remèdes pour le guérir. Dans la loi naturelle, disent les Pères, les enfants étaient purifiés du péché originel, ou par la foi de leurs parents, ou par la vertu que leurs sacrifices figuratifs tiraient du sacrifice de Jésus-Christ; dans la loi écrite, la circoncision seule avait cet avantage; et, quoiqu'au sentiment de saint Chrysostome, elle ne pût pas remettre le péché originel par elle-même, au moins était-ce une assurance que Dieu l'avait remis par l'application anticipée des mérites de son Fils. Il faut donc avouer que cette cérémonie avait quelque chose de grand, puisque saint Augustin l'appelle le baptême et la seconde naissance des Juifs: *Signum regenerationis.*

En effet, Messieurs, il me semble que Dieu ne l'eût jamais donnée à Abraham comme le gage de l'alliance qu'il faisait avec lui, si ce saint patriarche n'en eût dû tirer de grands avantages: il y trouva la récompense de sa justice, la source de sa gloire, et l'origine de son bonheur. Mais, comme si Dieu eût épuisé en faveur de ce saint homme ce quela circoncision avait de saint, de glorieux et de doux, Jésus-Christ n'y a plus trouvé que rigueurs, que honte, que péché: je veux dire, Messieurs, que si la circoncision fut en Abraham la récompense de sa justice, elle est en Jésus-Christ la peine de notre péché; si elle fut pour Abraham une source de gloire, elle est pour Jésus-Christ un sujet d'infamie; si elle fut le principe de la prospérité et du bonheur d'Abraham, elle est le principe des souffrances de Jésus-Christ et son engagement à la croix: c'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

La vertu ne mérite plus rien quand elle désire quelque autre chose que Dieu: elle est à elle-même sa plus noble récompense. Elle n'envisage jamais le bien que pour elle-même; et, quoiqu'elle trouve quelquefois ses avantages dans l'exécution de ses desseins, je puis dire que s'ils en sont quelquefois la suite, ils n'en sont jamais le motif. Mais ne diriez-vous pas, Messieurs, que Dieu, qui lui ordonne d'oublier ses intérêts, s'est chargé d'en avoir soin lui-même et de lui procurer la récompense qu'elle méprise. Il travaille pour elle comme elle n'agit que pour lui: et, s'il semble l'oublier pendant quelque temps, ce n'est que pour lui préparer une couronne

digne d'elle : *Repositus est mihi corona justitiæ*, dit l'Apôtre.

Que ne doit donc point se promettre la vertu d'Abraham d'un Dieu si libéral et si juste ! Ce saint homme obéit aveuglément au premier ordre que Dieu lui donne d'abandonner son pays, de quitter ses biens assurés pour des espérances incertaines, et de chercher son établissement dans un pays où il ne doit apparemment attendre de ceux qui l'habitent qu'une guerre ouverte ou une secrète jalousie. Cependant, Messieurs, il obéit. La parole de son Dieu lui tient lieu de toutes choses ; les raisons d'intérêt, d'amour-propre et de bienséance qui se présentent à son esprit, l'animent et ne l'arrêtent pas. Une foi si pure demeurera-t-elle sans récompense ? Dieu pourra-t-il oublier ce serviteur fidèle quand il s'oublie lui-même ? non, Messieurs ; il veut que sa vertu serve d'exemple à tous ses enfants ; il veut qu'ils en gravent le souvenir sur leur propre chair, et que dans la suite des siècles la circoncision soit comme un monument éternel de sa justice : *Signum accepti Abraham circumcissionis, signaculum justitiæ fidei*.

Que cette récompense est belle, Messieurs, mais qu'elle est sanglante ! Qu'Abraham doit avoir de joie de voir ainsi passer dans sa postérité un caractère qui est, sinon la source, au moins le témoignage de sa justice, dit Théodoret : *Non est circumcisio justitiæ, sed testimonium justitiæ*. Mais que nous devons être surpris de la conduite de Dieu, qui cherche dans le sang des enfants de quoi payer la vertu du père, et dans le sang du père de quoi l'enseigner aux enfants ! Ah ! mes frères, ce qui nous semble un supplice est une récompense ! En effet, la douleur de la circoncision fait d'Abraham une image fidèle de Jésus-Christ ; et, comme elle est le gage de sa naissance, elle est aussi l'abrégé de sa doctrine : elle établit par avance les maximes qu'il enseignera quelque jour ; et Dieu s'en sert, dit S. Cyprien, pour disposer peu à peu le cœur des hommes à la mortification volontaire de leur chair : *Circumcisio voluntariæ mortis libamentum*. Grand sujet de consolation pour nous, mes frères, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que la peine est la récompense de la vertu, que Dieu fait souffrir ceux qu'il aime et qu'il purifie par les afflictions ceux qu'il prédestine à sa gloire ! Car enfin, Dieu ne pouvait-il pas récompenser Abraham par une infinité d'autres voies ? n'était-il pas maître des trésors et des empires du monde pour lui en faire part ? Il le fait, Messieurs ; il le comble de tous les biens qui peuvent rendre un homme content dans son état ; mais, après tout, c'est dans la circoncision qu'il trouve le prix de sa vertu : il sait qu'elle est l'assurance de la venue du Messie, l'engagement de Dieu à l'envoyer sur la terre, et la marque auguste qui le rendra conforme à lui ; mais je me trompe, mes frères.

La circoncision de mon Sauveur a peu de rapport à celle d'Abraham, puisque, bien loin d'être en lui le prix de la justice, elle est

l'effet et la peine funeste de notre péché. Nous naissons tous criminels, dit l'Apôtre : *Omnes nascemur filii iræ* ; et, comme si ce premier crime ne suffisait pas pour nous perdre, nous joignons la malice de notre raison au malheur de notre naissance ; nous voulons être criminels aussi bien par élection que par nécessité : et, par un aveuglement que je ne comprends pas, nous disputons à nos premiers pères la honte de nous avoir perdus. Ainsi notre vie n'est que péché, et dans son progrès, et dans sa fin ; vie qui mériterait que Dieu nous fît rentrer par la peine dans l'ordre dont nous nous sommes écartés par le péché : *Qui injuste se ordinat in peccatis, juste ordinatur in pœnis* (S. August.).

Mais Jésus-Christ veut bien se substituer à notre place et prendre l'apparence de notre péché pour se soumettre à la vérité de la peine qui le doit expier. Nous le verrons, mes frères, nous le verrons dans la suite de sa vie expier par ses oraisons, par ses jeûnes, par sa passion et par sa mort, les progrès et la consommation funeste de nos crimes. Mais, parce que nous avons commencé d'être coupables aussitôt que d'être hommes, il veut commencer de souffrir aussitôt que de vivre ; il veut en quelque façon naître dans la peine du péché comme nous naissons dans la coulpe, afin que le remède ne soit pas moins ancien en lui que le mal l'est en nous.

Il se soumet à la loi rigoureuse de la circoncision huit jours après sa naissance ; et, de même que le prince des Sichimites ne peut prétendre au mariage de Dina qu'il n'ait subi la même loi pour effacer par son sang l'inimitié qui était entre sa nation et la sienne, Jésus-Christ, cet adorable enfant, connaissant l'inimitié qui est entre Dieu et l'homme depuis le péché, quoiqu'il ne la ressent pas dans lui-même, il la veut noyer dans ses larmes, il la veut étouffer dans son sang, selon l'expression du grand apôtre S. Paul : *Erat interficiens inimicitias in semetipso*. Oui, mes frères, ce même couteau qui lui fait ressentir la peine du péché, immole à Dieu autant de victimes qu'il y a d'hommes sur la terre. Nous sommes tous renfermés dans sa chair comme nous l'étions dans la volonté d'Adam ; et, de même que celui-ci pécha pour tous, celui-là souffre seul pour tous. C'est sans doute pour ce sujet que la loi de la circoncision finit en Jésus-Christ. Avant qu'il l'eût soufferte, les hommes, qui étaient redevables à Dieu d'une dette infinie, ne se pouvaient dispenser de lui offrir comme un tribut particulier de leur sang ; mais depuis que Jésus-Christ a versé le sien, Dieu n'exige plus le nôtre : il est satisfait, parce que nous avons tous été circoncis dans son Fils, dit saint Ambroise : *In sanguine Christi circumcisio universorum celebrata* (In Exod., XII)

C'est donc pour moi que je vous entends gémir, divin Enfant ! c'est pour moi que je vois couler le sang de vos veines ! Ce n'est pas la main de Marie qui vous blesse, c'est celle du péché qui vous fait souffrir ; mais vous ne regrettez pas un sang qui passe de vos veines dans les mains du Père éternel à

qui vous l'offrez, comme vous le dites par la bouche d'un de vos saints : *Sanguis meus non mihi deperit, sed vestrum prorogatur in pretium* (S. Chrysolog.); un sang qui ne cesse de vous animer que pour nous animer nous-mêmes, et qui n'est la peine du péché que pour en être le remède; un sang qui ne nous exempte de la circoncision du corps que pour nous engager à celle de l'esprit en nous dépouillant des sentiments et des désirs honteux de la chair : *Quid est aliud circumcisio, nisi carnis exspoliatio?* dit saint Augustin. Circoncision bien plus parfaite que celle de nos pères, puisqu'elle doit s'étendre sur tout notre corps, depuis que le baptême en a sanctifié toutes les parties, car c'est là proprement la circoncision des chrétiens. Mes frères, saint Paul me l'apprend, quand il dit que nous sommes circoncis de la circoncision de Jésus-Christ, lorsque nous sommes ensevelis avec lui dans le baptême : *Circumcisi estis in circumcissione Christi, consepulti ei in baptismo*. Et saint Bernard ne le confirme-t-il pas, quand il appelle ce sacrement *totius corporis circumcisio*? comme s'il nous disait : Vous tous qui avez eu l'honneur d'être régénérés par le baptême, sachez qu'il vous engage à circoncire tous vos sens : vos yeux, par le retranchement des regards déshonnêtes et des objets dangereux ; vos mains, par le retranchement des actions ou injustes ou inutiles ; votre langue, par le retranchement de vos médisances et de vos blasphèmes : *Baptismus totius corporis circumcisio* ; c'est le moyen d'honorer parfaitement la circoncision de mon Sauveur, qui fut pour lui un sujet d'infamie, comme elle avait été pour Abraham une source de gloire : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Quoique Dieu soit extrêmement jaloux de sa gloire, *Gloriam meam alteri non dabo*, il faut pourtant avouer qu'il se plaît de temps en temps à la partager avec sa créature, et qu'en même temps qu'il lui communique sa sainteté, comme ses attributs sont inséparables les uns des autres, il paraît aussi en elle quelques rayons de sa gloire. Nest-ce pas, Messieurs, ce qui arrive tous les jours à ceux qui font profession d'une vertu parfaite? Ils se méprisent, et tout le monde les estime ; ils se cachent, et tout le monde les veut connaître ; la gloire les va couronner jusque dans le fond de leur solitude, et leur vertu semble se dérober d'eux, pour répandre partout la bonne odeur de leur vie. S'il est donc vrai que la gloire soit inséparable de la sainteté, nous étonnerons-nous, Messieurs, qu'Abraham ait eu beaucoup de part à l'une, puisqu'il en eut tant à l'autre ; et qu'en même temps qu'il entre parmi des peuples inconnus, Dieu prenne à tâche de le faire connaître ?

Que fera-t-il pour cela, Messieurs ? Il s'abaisse jusqu'à faire un pacte et un accord avec lui : ils se promettent tous deux une foi mutuelle, et Dieu veut que la circoncision soit le sceau d'un pacte si glorieux, et

qu'Abraham le porte sur lui-même, pour preuve de son amitié : *Erit pactum meum in carne vestra in fœdus æternum*. Vous le savez, Messieurs, le pacte marque quelque sorte d'égalité entre ceux qui le contractent ; il les met, ce semble, dans une mutuelle dépendance l'un de l'autre ; tous les deux deviennent en quelque façon esclaves de la promesse qu'ils ont signée. Dieu pouvait-il élever Abraham plus haut, qu'en l'égalant à soi-même : *Erit pactum meum in carne vestra*? Et n'est-ce pas de la circoncision qu'il reçoit cet avantage ?

Elle porte encore sa gloire plus loin, puisque, si nous en croyons Hugues de Saint-Victor, elle grave dans son âme un caractère de sainteté qui l'unit à Dieu, et imprime sur son corps une marque de séparation qui le distingue des infidèles et des Gentils : *Circumcisionis sacramentum semini Abrahamæ sanctificando et signando datum est, sanctificando ut justificaretur, signando ut a gentibus discerneretur*. Dieu ne veut pas que ce peuple, duquel doit sortir le Messie, et dont le sang doit un jour couler dans les veines de son Fils, Dieu ne veut pas, dis-je, que ce peuple soit confondu avec les idolâtres : et afin qu'on le puisse reconnaître partout, il lui donne une marque qui fait assez paraître qu'il est ce peuple choisi, dont il a fait l'objet de son amour : *Vos eritis mihi in populum, ego ero vobis in Deum*. C'est le sceau de son adoption, c'est le caractère dont ce bon Pasteur marque ses brebis, c'est en un mot la preuve authentique de son élection, et par conséquent la source de sa gloire : *Vos eritis mihi in populum*. Aussi les Juifs s'en faisaient-ils un sujet d'orgueil et de vanité, comme leur reproche saint Paul : et Josué appelle ouvertement l'incirconcision un opprobre : *Hodie abstuli a vobis opprobrium Ægypti*.

Mais ce qui fit autrefois l'honneur de ce peuple, fait aujourd'hui la honte de Jésus-Christ. Oui, mes frères, la circoncision le deshonne, et dans sa divinité, et dans sa souveraineté, et dans sa sainteté même. Dans sa divinité, il était égal à son Père ; il recevait avec lui l'encens et les sacrifices des hommes, et, par un changement surprenant, de Dieu qu'il était il devint victime, il voit ses propres autels rougis de son sang, et demande à son tour la miséricorde qu'il a tant de fois donnée : *De Deo victima*. Mais ce n'est pas assez qu'il paraisse dans ce mystère comme victime, il y porte encore la qualité d'esclave ; et ce souverain législateur qui n'eut jamais d'autre loi que lui-même : *Ipse sibi lex est*, dit saint Bernard, ce souverain législateur subit hontusement la loi qu'il a faite : *Factus sub lege*. Nous lui entendrons dire quelque jour qu'il en est le maître : *Dominus est sabbati* ; mais les Juifs n'auront garde de le croire, parce que, se souvenant de ce qu'il fait aujourd'hui, ils ne croiront jamais qu'il ait pu se dispenser avec honneur d'une loi qu'il a subie avec tant d'infamie. Nous en jugeons bien autrement, mes frères, parce que les Pères nous

rendent raison d'une conduite si surprenante, mais si sainte.

Pourquoi pensez-vous, dit saint Thomas, que Jésus-Christ se soumette à la loi, si ce n'est pour combattre, par son exemple, la répugnance que nous avons à obéir? Pourquoi souffre-t-il l'opprobre de la circoncision? dit saint Epiphane; n'est-ce pas afin de l'abolir: *Ut circumciscus circumcissionem dissolveret*? Pourquoi permet-il qu'on déchire sa chair innocente? n'est-ce pas afin de guérir la nôtre qui est criminelle? *Ut in carne ejus humanæ carnis rescinderetur infirmitas*, dit saint Hilaire. Ah! tous ces fruits de la circoncision de mon Sauveur en font véritablement paraître la vertu, mais ils n'en effacent pas la honte; il y reçoit le caractère du péché: et pendant que dans le ciel il est la source de la sainteté des anges, il paraît lui-même criminel aux yeux des hommes: *Qui non noverat peccatum, pro nobis factus est peccatum*.

En effet, Messieurs, n'a-t-on pas droit de présumer que celui qui souffre le remède, est sujet à la maladie, et que Jésus-Christ a part au péché des hommes, puisqu'il n'est pas exempt de la peine qui le suit? Ah! n'était-ce pas assez, mon Sauveur, que vous eussiez pris l'image de l'homme, sans prendre la ressemblance de son péché? n'était-ce pas assez de venir souffrir pour lui, sans donner lieu de croire que vous souffrez pour vous-même? Ne prévoyez-vous pas que cette marque d'infamie que vous portez sera pour les faibles un sujet de scandale, qu'ils vous persécuteront comme pécheur, et que les démons mêmes vous méconnaissant à ce caractère, oseront entreprendre de vous tenter? Il prévoit toutes ces suites funestes, mes frères, et cependant il veut qu'on le marque aujourd'hui comme un criminel, afin de détruire le péché par le péché même: *Ut de peccato damnaret peccatum*. Il sait qu'un jour viendra où l'injustice de ses ennemis le fera expirer sur une croix entre deux voleurs: il veut de bonne heure être marqué comme eux, dit saint Bernard: *Infigitur quodam cauterio latronis*.

La honte est la fille du péché. Adam ne l'a pas plutôt commis, qu'il n'ose plus paraître: il cherche les ténèbres et l'obscurité pour se dérober aux yeux de Dieu; il voudrait en quelque façon se cacher à soi-même; et comme s'il portait sur son front les vestiges honteux de son crime, après qu'il a goûté les délices trompeuses du péché, il tâche d'en fuir l'infamie. Avouez, Messieurs, que nous n'imitons que trop souvent sa conduite, et que le même orgueil qui nous porte au mal, nous persuade d'ordinaire d'éviter la honte et l'humiliation qui le suit; avouez que nous nous mettons peu en peine d'être criminels, mais nous craignons toujours de le paraître; la voix de notre conscience qui nous condamne, nous touche moins que la voix du peuple qui nous flatte. Mais que fait Jésus-Christ pour réparer ce dérèglement du cœur de l'homme? Il déteste le péché que nous aimons, il aime

l'infamie que nous détestons; il joint l'apparence du péché à la vérité de l'innocence, pour nous apprendre, Messieurs, que c'est par le mépris de l'estime des hommes que nous méritons l'approbation de Dieu. Aussi l'apôtre saint Paul ne nous recommande-t-il pas cette circoncision extérieure, qui paraît aux yeux des hommes comme celle d'Abraham, mais la circoncision du cœur qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu: *Circumcisio cordis in spiritu non littera, cui laus non ex hominibus, sed ex Deo*. Plus de mouvements illicites dans ce cœur, plus de désirs de vengeance, plus de desseins ambitieux, plus de murmures secrets contre la conduite du ciel: voilà la circoncision parfaite que Dieu demande de nous: *Circumcisio cordis in spiritu*; c'est le véritable fruit de celle que nous honorons en Jésus-Christ, et qui fut pour lui le principe de ses misères, comme elle fut pour Abraham l'origine de son bonheur. C'est par où je finis en très-peu de mots.

TROISIÈME POINT

Ce fut à la circoncision, Messieurs, que Dieu voulut attacher les promesses avantageuses qu'il fit à Abraham, de multiplier sa postérité, de faire sortir une longue suite de rois de sa famille, et de se déclarer ouvertement contre les ennemis de sa puissance: *Faciam te crescere, regesque ex te egredientur.... Ero inimicus inimicis tuis*, lui dit-il après lui avoir donné cette loi. En effet, mes frères, il ne peut voir ce sceau de son alliance sur son peuple, sans le protéger; il renverse tout ce qui s'oppose à sa prospérité, les rois tremblent au bruit de son nom, les armées fondent devant lui: et comme si les éléments les plus insensibles cessaient de l'être à la marque qu'il porte, les rochers ouvrent leurs veines en sa faveur, la mer se retire pour le dérober à la fureur de ses ennemis, les nuages lui fournissent la manne délicieuse dont il se doit nourrir; Dieu se voit désarmé lui-même, lorsque Moïse l'avertit qu'il a marqué ce peuple comme son héritage. Enfin, Messieurs, il lui prépare une terre où rien ne doit manquer à son bonheur; et si la plupart en sont exclus, ce n'est que pour avoir négligé pendant quarante ans dans le désert de se faire circoncire et de prendre cette marque glorieuse de leur élection. La circoncision fut donc la source du bonheur d'Abraham et de ses enfants; mais elle change bien de nature en Jésus-Christ.

Elle est le principe de ses souffrances: elle répand son sang aussitôt qu'il commence à couler dans ses veines: et comme l'Écriture dit qu'autrefois la première occupation de Noé après être sorti de l'arche, ce fut de sacrifier à son Dieu; ah! le premier soin de Jésus-Christ, après être sorti du sein de Marie, c'est de commencer le sacrifice qu'il vient offrir à son Père. Il y en avait deux dans l'ancienne loi, Messieurs, l'un du matin et l'autre du soir: Jésus-Christ les vient abolir tous deux; mais pour ne rien retrancher de l'honneur que l'on rend à son

Père, il ne se contente pas de s'immoler à lui une seule fois, son zèle n'est pas satisfait du sacrifice qu'il lui doit offrir sur la croix au soir de sa vie, il faut qu'il se sacrifie dès le matin de sa naissance, et qu'il fasse couler ce sang qui nous donne lieu de nous écrier avec son Eponse : *Ecce dilectus meus candidus et rubicundus*, voilà celui que j'aime blanc par la candeur de son innocence, mais rongé par l'effusion de son sang.

Il est vrai, mes frères, que comme les rosées du matin sont moins abondantes que celles du soir, ce premier sacrifice l'est moins que le second : *Descendere faciet super vos imbrem matutinum et serotinum*. Aussi l'un n'est-il qu'une disposition et qu'un engagement à l'autre, et s'il nous donne aujourd'hui quelques gouttes de son sang adorable, ce ne sont que les arrhes de notre salut, ce n'est que la montre qu'il fait à son père du prix qu'il lui prépare. Mais cette vapeur légère se changera quelque jour dans une pluie abondante, selon la vision du prophète Elie : *Ecce nubecula parva ascendebat.... et facta est pluvia grandis* (III Reg., XVIII).

C'était autrefois la coutume de marquer de bonne heure les victimes destinées au sacrifice, et de leur donner ensuite la liberté, afin que s'étant engraisées pendant quelques années, elles fussent plus dignes d'être offertes à Dieu. Ah! c'est à ce même dessein, mes frères, que Jésus-Christ souffre qu'on le marque aujourd'hui : il se destine lui-même à être la victime de son Père, et la propitiation des hommes; mais comme leur rédemption doit être abondante, il veut s'engraisir, il veut multiplier son sang pendant trente-trois ans, afin que sa vie soit un sacrifice aussi bien que sa mort : il sera donc une victime vivante; tous les moments de sa vie seront autant de parties de son sacrifice, parce que le caractère d'hostie qu'il reçoit aujourd'hui ne lui permettra pas d'interrompre les fonctions, ni d'oublier la qualité sanglante de victime.

Mais quand sa circoncision ne l'en avertirait pas, ne faudrait-il pas qu'il oubliât son nom même pour en perdre le souvenir? *Vocatum est nomen ejus Jesus*. Il trouve, Messieurs, il trouve dans ce nom adorable l'abrégé de ses devoirs et de ses obligations à l'égard de son Père; il y trouve son engagement à la croix : car peut-il s'entendre appeler Sauveur, sans penser qu'il est victime? peut-il penser qu'il est victime, sans se souvenir qu'il est destiné aux souffrances et à la mort? *Vocatum est nomen ejus Jesus*.

Pourrons-nous ne pas aimer un nom si avantageux et si doux, mes frères, un nom qui est la source de notre salut éternel : *Non est aliud nomen in quo nos oporteat salvos fieri*? un nom dans lequel les affligés trouvent leur consolation, les faibles leur force, les pauvres leurs richesses, les pécheurs leur salut! un nom dont la prononciation ne nous est pas défendue comme aux Juifs, mais que nous devons sans cesse avoir à la bouche comme l'apôtre saint Paul; un nom que l'on ne porte plus gravé sur le front comme

les prêtres de la loi, mais que l'on doit avoir imprimé dans le cœur, comme les Paul, les Xavier, les Ignace; un nom que l'on ne doit pas cacher, comme les idolâtres celui de leur dieu tutélaire, de peur que d'autres ne l'invoquent; mais que l'on doit hautement publier partout, afin que tout le monde l'honore : *In nomine Jesu omne genu flectatur*. Mais, hélas! on ne l'a que trop souvent à la bouche pour le déshonorer, il semble que ce soit un nom sans mystère : *Velut quidpiam vulgare, sic ipsius nomen circumferimus*, dit saint Chrysostome : nous le mêlons dans nos discours les plus profanes, dans nos conversations les moins chrétiennes; et ce nom, qui fait trembler les anges et les démons, fait, ce semble, une partie de nos passe-temps et de nos railleries criminelles. Fasse le ciel que nous entrions dans des sentiments plus justes, et que nous n'entendions jamais prononcer un nom si saint, sans nous souvenir qu'il est la source de la gloire que nous espérons, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer (Matth., II, 2).

Le grand apôtre saint Paul, qui avait sans doute appris par où la foi a coutume de descendre dans le cœur de l'homme, assure que c'est par l'oreille, *Fides ex auditu*. En effet, Messieurs, comme c'est celui de nos sens qui est, ce semble, le plus pur et le moins corrompu, parce qu'il est particulièrement destiné à faire connaître à l'âme les choses spirituelles, et que les sens mêmes qui le frappent ne tiennent rien de la corruption des corps qui les produisent, Dieu s'en sert d'ordinaire pour nous toucher : *Fides ex auditu*. S'il veut convertir un saint Paul, il lui parle; s'il veut emporter le cœur d'un Augustin, il lui fait entendre sa voix; s'il veut attirer des pasteurs à sa crèche, il emploie la parole de ses anges : *Fides ex auditu*.

Mais aujourd'hui, Messieurs, aujourd'hui que les mages viennent à lui parce qu'ils ont vu, *Vidimus et venimus*; n'avons-nous pas sujet de croire, ou que l'Apôtre s'est trompé ou que Dieu a changé de conduite? Non, non, Messieurs, il sait parler aux yeux aussi bien qu'aux oreilles, et si les yeux publient sa gloire par l'étoile qu'ils font paraître, n'est-ce pas l'œil qui doit entendre ce langage? Mais je me trompe, et je dis, pour justifier la parole de saint Paul, que cette étoile n'est pas seulement un spectacle qui frappe les yeux de leur corps, c'est une langue qui parle à l'oreille de leur cœur, dit saint Augustin, *Stella calorunt lingua*. Langue éloquente qui leur découvre dans mon Sauveur un mystère que la nôtre ne peut exprimer, si nous ne l'adorons comme eux, et puisque c'est avec Marie qu'ils le trouvent, adressons-nous à elle et lui disons : *Ave*, etc.

C'est une chose surprenante, dit saint Augustin, que les Juifs qui ont entre les mains

les livres sacrés ou la venue du Messie leur est prédite, s'en servent pour le faire connaître aux mages et ne le connaissent pas eux-mêmes : *Hæc magorum illuminatio magnum testimonium in cæcitate existit Judæorum* (Aug., serm. II, de Epiph.). Vous découvrez sans doute la raison d'un avenglement si terrible, Messieurs; les Juifs attendaient le Messie comme un conquérant qui devait paraître au monde dans un âge parfait, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, chargé des dépouilles de ses ennemis, et semant la terreur partout: c'est l'idée que leur en avaient donnée les prophètes: *Voca nomen ejus, Accelera, spolia detrahe, festina prædari* (Isai., VIII). Pouvaient-ils le reconnaître à ces qualités? Le prophète le nomme la vitesse même, il est sans mouvement; il en parle comme d'un héros qui s'enrichit de ses conquêtes, et il est lui-même le jouet et la proie de ses ennemis. Cependant, Messieurs, ce sont les paroles, non d'un homme, mais d'un Dieu qui parle par sa bouche. *Voca nomen ejus, Spolia detrahe*. Leur vérité ne dépend pas de l'intelligence bornée des Juifs, et si, par un jugement secret de Dieu, ils y trouvent assez d'obscurité pour se perdre, ah! la grâce nous y fait trouver assez de clarté pour nous sauver! Car enfin dans le triste état où me paraît Jésus-Christ, je le regarde comme un conquérant invincible, dont les mages sont aujourd'hui la première et la plus noble conquête: *Debellaturus scilicet Christus regnum diaboli, hæc prima puer spolia idololatricæ dominationi detraxit* (Serm. IV, de Epiph.), dit saint Augustin. Mais je dis bien plus, Messieurs, Jésus-Christ soumet toutes choses à son empire dans la personne de ces trois grands hommes, qui peuvent dire aujourd'hui: *Vilimus, venimus, victi sumus*. Je voi pour ainsi dire en eux le monde en abrégé, ils en ont la sagesse comme philosophes, ils en ont la puissance comme souverains, ils en ont les richesses comme rois; et mon Sauveur triomphe admirablement de toutes ces choses, comme le dit l'Apôtre: *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia: ignobilia mundi elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret*. La folie de sa crèche triomphe de la sagesse du monde; la faiblesse de sa crèche triomphe de la puissance du monde; la pauvreté de sa crèche triomphe des richesses du monde. C'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Que les mages aient eu la sagesse du siècle en partage, et que par la connaissance des astres ils aient percé dans l'avenir, c'est de quoi la plupart des Pères ne nous permettent pas de douter. Mais saint Jérôme en parle plus clairement qu'aucun d'eux, lorsqu'il dit que ce qu'étaient les druides dans les Gaules, les prêtres en Egypte, les Chaldéens en Assyrie, les prophètes en Judée, les philosophes en Grèce, les mages l'étaient dans la Perse; et par conséquent, Messieurs, ils étaient comme tous ceux que j'ai nommés,

ORATEURS SACRÉS. XXVI.

les plus habiles et les plus éclairés de leur nation. Il est vrai que plusieurs ont cru qu'ils avaient commerce avec les démons, et que leur principale étude était la magie, comme le dit nettement Théodoret, après plusieurs Pères: *Christo testimonium perhibent qui maxime adversarii erant Deo et obnoxii dæmoniis*. Et c'est en quoi, Messieurs, cette sagesse dont le démon était auteur, nous représente mieux la sagesse du siècle dont nous parlons.

Dieu est admirable dans sa conduite. Il a voulu que dans tous les temps la religion fût un mélange de sages et d'ignorants; parce que, si elle n'eût été composée que de savants, on eût pu la regarder comme une invention de la sagesse humaine; et si les ignorants seuls y eussent été reçus, on l'eût méprisée comme une erreur ou une superstition populaire; cependant la sagesse du monde n'y eut jamais de part: aussi est-ce celle dont la folie de la crèche veut triompher: *Perdam sapientiam sapientiam*. Quoi! dit saint Augustin, veut-il détruire la sagesse dont il est l'auteur? Non, Messieurs, il attaque celle qui étant le fruit de notre curiosité, le sujet de notre orgueil, et l'illusion pernicieuse de notre esprit, nous rend incapables de le connaître: *Perdet sapientiam non suam, sed quam sibi arrogat, qui non habent ipsius* (Aug., lib. X de Civ., c. 28).

Et ne vous imaginez pas, dit l'apôtre saint Paul, que, lorsqu'il entreprend de soumettre la sagesse du siècle à la folie de ses humiliations, ses prétentions soient déraisonnables; il n'est rien de plus juste que sa conduite: dans le dessein qu'il a de sauver l'homme, il tente toute sorte de voies; en vain a-t-il employé sa sagesse pour l'attirer à lui; en vain a-t-il étalé à ses yeux la magnificence de ses ouvrages; en vain s'est-il signalé par mille et mille prodiges; en vain a-t-il répandu dans son esprit les premiers rayons de sa vérité, l'homme s'est fermé les yeux, il s'est perdu dans ses raisonnements humains. Hé! n'est-il donc pas juste, mes frères, que Dieu se fasse connaître par la folie à ceux que les merveilles de sa sagesse ont aveuglés: *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per prædicationis stultitiam salvos facere credentes* (1 Cor., I).

Orgueilleux, qui voulez juger des mystères les plus cachés par les lumières de votre faible raison, qui vous persuadez que votre Dieu ne peut faire que ce que vous pouvez comprendre, et que ses opérations sont bornées comme vos connaissances, renoncez aujourd'hui, renoncez de grâce à cette sagesse funeste qui vous aveugle; venez à cette crèche comme à l'école d'une sainte folie: *Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens*. N'appuyez plus votre foi sur la frusse sagesse des hommes, mais sur la folie apparente de mon Sauveur: *Non sit fides vestra in sapientia hominum, sed in virtute Dei* (1 Cor., II). Et si mes paroles seules ne sont pas assez puissantes pour vous y porter, ne rougissez pas

(Vingt-deux.)

de marcher sur les traces de ces trois philosophes dont la folie de la crèche va triompher, et qui pourraient dire avec autant de raison que l'Apôtre : *Nos stulti propter Christum.*

Ils sont miraculeusement conduits par cette étoile, que saint Maxime appelle d'un beau mot l'œil du monde aveuglé : *Stella caligantis orbis oculus*; et comme si sa lumière s'était passée dans leur cœur, lorsqu'elle a cessé de briller à leurs yeux, elle en chasse tout l'orgueil de la science profane, elle y réprime tous les raisonnements humains, elle y accorde toutes les contradictions apparentes : en un mot, elle leur fait adorer un Dieu dans un enfant, et l'humiliation dans laquelle ils le voient, ne sert qu'à augmenter leur respect et leur zèle : *Humilitas nativitatibus non imminuit reverentiam divinitatis*, dit saint Augustin. Cependant, ajoute ce Père, cet adorable enfant n'a rien de ce qui a coutume d'attirer les respects des hommes; ce n'est ni le nombre des courtisans qui lui font la cour, ni la majesté de la pourpre qui le couvre, ni l'éclat du diadème qu'il porte, ni la magnificence du train qui l'environne, ni la terreur de ses armées qu'il commande, ni le bruit de ses victoires qui lui procurent l'honneur qu'il reçoit : pourquoi donc venir du bout du monde adorer un enfant qui ne mérite tout au plus qu'un peu de compassion pour sa misère? Ah! Messieurs, c'est un prodige qui ne peut être compris que de ceux qui savent que la folie de la crèche peut triompher, quand il lui plaît, de la sagesse de la philosophie : *Stultam fecit Deus sapientiam saecularum mundi.*

Celle des mages, que vous voyez aux pieds de Jésus-Christ, est absolument renversée : ou s'il ne la détruit pas tout à fait, il la rectifie, il l'embellit, il l'échauffe. La pensée de saint Ambroise est admirable sur ce sujet : Peusez-vous, dit ce Père, que ce soit sans mystère que l'Eglise réunit dans un même jour la conversion des mages et le changement de l'eau en vin aux noces de Cana? Non, Messieurs, l'un de ces miracles est une explication de l'autre; l'eau, par ce changement miraculeux, reçut un goût plus agréable, une couleur plus vive, un degré de chaleur plus grand : *Aqua in vinum versa, sapore, robore, calore conditur* (Aubr., *serm.* III, de *Epiph.*). Et les mêmes changements n'arrivent-ils pas dans la sagesse des mages? Dieu n'y trouvait que du dégoût : elle lui devient agréable : *Scientia quod erat in his insulsum accepit saporem.* Elle était sans couleur et sans beauté : elle reçoit les charmes de la grâce : *Quod pullens, gratia sumpsit colorem* : elle était sans chaleur, et maintenant elle brûle de l'ardeur de l'immortalité : *Quod frigidum incaluit immortalitate ardore.*

Qu'il vous est donc avantageux, grands mages, d'être vaincus de la sorte! Qu'il vous est avantageux de perdre cette sagesse mondaine qui vous aveuglait, pour vous soumettre à cette folie chrétienne qui vous éclaire! Que vous êtes bien plus heureux que

les Juifs, qui, bien loin de vouloir être la conquête de ce divin enfant, ne trouvent dans leur prudence humaine que des prétextes de le persécuter! Etrange renversement, s'écrie saint Maxime! Les Juifs n'étaient pas les prophètes qui leur parlent, et les gentils obéissent à un astre muet! *Quaerista conversio! apud Judaeos propheta loquitur, et non auditur; apud gentiles stella tacet, et suadet!* Un Juif persécuta Jésus-Christ, et un mage l'adore : *Insectabatur Judaeus, magus adorabat!* Hérode prépare un poignard pour l'égorger : les mages préparent des présents pour l'honorer : *Hérodes gladium acuebat, magus munera preparabat!* Et d'où viennent, à votre avis, Messieurs, ces différents effets de la naissance de Jésus-Christ? Est-ce que la folie de sa crèche ne peut pas triompher de la sagesse des Juifs comme des gentils? Elle triomphe des uns et des autres, mais bien différemment : car, en même temps qu'elle surmonte la sagesse des mages par une lumière nouvelle qui les éclaire, elle réprouve la prudence des Juifs par un surcroît d'aveuglement dont elle les frappe. Car enfin, Messieurs, s'il fallait qu'il y eût des saints pour adorer Jésus-Christ, ne fallait-il pas qu'il y eût des réprouvés pour le crucifier? et pouvoit-on le crucifier sans le méconnaître? *Judaei noluerant agnoscere in infantia ioficmitate humilem*; pourquoi, dit saint Léon? *at postea crucifixerent in virtutum sublimitate salgentem* (S. Leo, *serm.* II, de *Epiph.*).

Mais ce serait peu, mes frères, si la folie de la crèche bornait là son triomphe; elle le perpétuera dans la suite des temps; elle établira son trône dans la première ville du monde sur les débris de la sagesse profane qui y régnait; elle deviendra la science des saints; elle domptera tout l'univers par le ministère des onze pécheurs qui la publieront; en un mot, elle élevera l'esprit de ses disciples si haut, que saint Augustin aura sujet de s'étonner que l'on ait honte de changer la sagesse de Platon pour la folie de Jésus-Christ, depuis qu'elle a fait exprimer le plus hant des mystères au plus grossier des hommes, quand il a dit : Au commencement était le Verbe : *Pudet scilicet discipulos Platonis fieri discipulos Christi, qui piscatorem suo spiritu docuit sapere ac dicere* : *In principio erat Verbum* (August., *lib.* X de *Civit.*, c. 29).

Voilà, mes frères, voilà jusqu'à la sagesse du monde n'alla jamais; voilà jusqu'où la folie de la crèche vous conduira, si vous en faites le sujet de votre gloire, comme les impies en font le sujet de leur mépris : *Unda insultat superbus, inde gloriatur christianus.* Quoi! philosophes orgueilleux, rougirez-vous encore de soumettre vos raisonnements aux conseils impénétrables de Dieu? Rougirez-vous des humiliations de mon Sauveur, dont saint Paul a fait son trésor aussi bien dans la crèche que sur la croix, dit saint Augustin? *Ubi mandus philosophus erubuit, ibi thesaurum apostolus reperit* (August., *Append.*, *serm.* XI). Ne savez-vous pas que

l'esprit de l'homme ne peut s'élever à la véritable sagesse que par les degrés d'une soumission parfaite, et que ce n'est pas même assez que la folie de la crèche triomphe en vous, comme dans les mages, de la sagesse du siècle, si sa faiblesse n'y triomphe encore de la puissance du monde.

SECOND POINT.

Quand j'avance, Messieurs, que les mages étaient souverains, mon dessein est de me conformer à l'opinion pieuse et commune, qui croit qu'ils le furent, et non pas de combattre ceux qui le nient. Quelle apparence, disent-ils, que l'évangéliste eût manqué de leur donner le nom de rois, s'ils en eussent eu le caractère, puisqu'il pouvait relever la grandeur de Jésus-Christ par la dignité de ceux qui l'adoraient? Quelle apparence, encore un coup, qu'Hérode eût parlé à des rois d'un air si fier et si impérieux : *Ite, interrogate, renuntiate mihi?* Mais aussi quelle apparence que saint Cyprien, saint Chrysostome, Théophylacte et Rapert, qui leur donnent ce nom, soient tombés dans l'erreur; d'autant plus que Tertullien favorise leur sentiment, quand il dit que ceux qu'on appelle mages étaient ordinairement rois en Orient : *Magos fere reges habuit Oriens?* Quoi qu'il en soit, Messieurs, s'ils n'eurent pas la dignité de rois, ils en eurent la puissance, et c'est d'elle que je vois triompher la faiblesse de la crèche de Jésus-Christ.

Les rois de la terre ne peuvent vaincre leurs ennemis que par la force. Il leur faut des armées nombreuses et des machines terribles pour les combattre : encore ne leur reste-t-il souvent que la honte, ou de n'avoir pu leur nuire, ou d'en avoir été vaincus; mais Dieu a toujours pris plaisir de faire voir qu'il se joue de ses ennemis : il n'arme qu'une Judith contre Holopherne, qu'une Dalila contre Samson, que des mocherous contre l'un des plus puissants rois du monde : *Infrma mundi elegit Deus ut confundat fortia.*

Mais s'il a jamais été vrai de le dire, c'est aujourd'hui, Messieurs, puisque tous ces faibles instruments des victoires de notre Dieu n'approchèrent pas de la faiblesse de son Fils : faiblesse qui sait pourtant faire publier sa gloire, faire aimer sa douceur et redouter sa puissance. C'est ce que le grand saint Augustin ne peut voir sans étonnement : *Cæli enarrant, magi desiderant, reges formidant.* N'est-ce pas être grand dans l'humiliation et puissant dans la faiblesse même? *Quæ est ista humilis celsitudo, parvuli magnitudo, infirmi fortitudo* (Aug., serm. LXVI, de Diversis)?

La faiblesse est ordinairement l'objet du mépris des hommes. Ils croient l'avoir assez honorée, quand ils ne l'ont pas opprimée; elle n'a pour partage que l'obscurité et l'oubli : et si l'on parle quelquefois d'elle, c'est pour lui faire insulte, et non pour l'honorer. Mais ici, mes frères, la faiblesse de la crèche a le ciel même pour panégyriste, et celui qui n'annonce la mort des rois les plus puissants que par quelques météores grossiers,

publie la naissance de l'enfant le plus faible, par la lumière d'un nouvel astre : *Cæli enarrant.*

Les mages en sont surpris, ils sentent naître dans leur cœur le désir de voir l'auteur d'un prodige si rare; la faiblesse de cet enfant, qui est captif lui-même, les attire par des liens invisibles et secrets : *In præsepel jacebat et ungos ab Oriente ducebat* (Aug., serm. II, de Epiph.); ils descendent de leur trône jusqu'à sa crèche, et ceux qui avaient accoutumé de voir leurs sujets à leurs pieds, rampent eux-mêmes devant le berceau d'un enfant. Lorsque vous les voyez en cet état, mes frères, ne diriez-vous pas que l'apôtre saint Jean a voulu parler d'eux, quand il nous a décrit dans son Apocalypse ces vénérables vieillards prosternés devant le trône de l'Agneau, jetant leurs couronnes et leurs sceptres à ses pieds, pour reconnaître la souveraineté de son empire : *Mittebant coronas suas ante thronum* (Apoc., I.). Les puissances se soumettent au Fils de Dieu, lorsqu'il est dans l'éclat de sa gloire, je ne m'en étonne pas : qu'on l'honore et qu'on tremble devant lui, quand on le voit commander à des légions d'anges, quand on reconnaît en lui la force du bras de son Père, je n'en suis pas surpris, Messieurs; mais que la puissance du siècle vienne se briser contre son berceau, que des rois tremblent quand ils le voient trembler lui-même; ah! c'est un triomphe de sa faiblesse qui me passe et que je ne comprendrais jamais, si l'admirable saint Augustin ne m'apprenait que le ciel leur découvrait en lui je ne sais quoi de grand que l'on ne peut apprendre que d'un tel maître : *Jacebat puer ortu recens, exiguus corpore, contemptibilis paupertate; sed magnum aliquid latebat in parvo quod illi, celo narrante, didicerant* (Aug., serm. VII, de Epiph.).

Quoi! mes frères, les grands du monde pourront-ils refuser de s'assujettir à Jésus-Christ après un si bel exemple? Ne reconnaîtront-ils point, à le voir triompher tout faible et tout enfant qu'il est, que les royaumes sont entre ses mains, que les honneurs et les magistratures du monde relèvent de sa faiblesse, et que, s'ils n'ont pas un astre sensible pour leur en découvrir la grandeur, Dieu veut que leur foi soit l'étoile qui les éclaire, et qu'à la faveur de cette lumière intérieure, ils reconnaissent que cet enfant est le même qui porte pour devise : *Rex regum, Dominus dominantium?* Et ne croyez pas, mes frères, que ce soit assez de nous soumettre à cette faiblesse par des prosternements et des respects extérieurs, il faut, afin que son triomphe soit parfait, qu'elle nous dépouille avec les mages, et que le tribut de nos biens soit la preuve de notre dépendance et de sa souveraineté : *Subditi regibus tributum pendant*, dit Théophylacte, et je ne vous demande rien qui vous doive surprendre.

Car enfin, Messieurs, ses prophètes n'ont-ils pas prédit qu'avant que sa langue fût dénouée, ses mains seraient victorieuses, et

que la force de Damas et les déponilles de Samarie seraient la conquête de sa faiblesse : en un mot, que la crèche où nous l'adorons serait aussitôt son char de triomphe que son berceau : *Antequam sciat puer vocare patrem et matrem, auferetur fortitudo Damasci et spolia Samariæ (Isai., VIII)* ? Attachons-nous volontairement à ce char de triomphe, et devenons ses esclaves volontaires, puisqu'il faut nécessairement honorer sa faiblesse, ou par une soumission amoureuse comme les mages, ou par une crainte servile comme Hérode : *Turbatus est Herodes et omnis Jerosolyma cum illo.*

Ce prince orgueilleux et jaloux entend malgré lui dans son cœur une voix secrète qui lui dit que cet enfant pourrait s'élever sur son trône, que sa faiblesse est à craindre, qu'il faut penser de bonne heure, ou à la soumission, ou à la révolte. Le cruel qu'il est prend ce dernier parti, et la jalousie qui ne se trouve d'ordinaire qu'entre les égaux, lui fait prendre les armes contre un enfant, dont il reconnaît la souveraineté, quand il en combat la faiblesse. Ainsi, Messieurs, Jésus-Christ triomphe de lui par lui-même, sa terreur trahit son orgueil ; il refuse de l'adorer, mais il est obligé de le craindre. Tu ne savais pas sans doute, prince impie, que le royaume de mon Sauveur n'est pas de ce monde, et que s'il pense à subjuguier les rois, c'est par la faiblesse de sa mort, non pas par la force de ses armes, dit saint Fulgence : *Non venit reges pugnando superare, sed moriendo (Fulgent., serm. 1, de Epiph.)*.

Mais Hérode ne sera pas le seul dont la faiblesse de Jésus-Christ triomphera malgré lui ; elle passera dans les martyrs que les tyrans doivent persécuter ; elle deviendra leur force, on la verra dans une sainte Luce triompher, et du feu matériel qui respectera son corps, et du feu plus terrible d'une passion brutale qui ne pourra blesser sa chasteté. On la verra triompher du fer dans Agnès, des chevaux dans Agathe, des roues dans Catherine, et de la mort dans tous ces illustres héritiers de la faiblesse et de la croix de Jésus-Christ. Ne puis-je donc pas justement m'écrier avec saint Ambroise : *Infirmas Christi magna victoria (Ambr., in 1 Cor., IV)* ? Ah ! que la faiblesse de mon Sauveur est triomphante ! Que j'ai de joie de voir les Clovis, les Constantin, les saint Louis lui soumettre leur souveraineté et leur empire ! Mais que j'ai de regret de voir les grands et les puissants de ce siècle s'en défendre ! Qu'ils craignent, qu'ils craignent du moins à la droite du Père éternel celui qu'Hérode craignit dans le sein de Marie, dit saint Augustin : *Timeant ad Patris dexteram jam sedentem, quem rex impius timuit adhuc matris ubera lambentem (Serm. II, de Epiph.)* Mais qu'ils ne se contentent pas de faire triompher sa faiblesse de leur puissance, qu'ils fassent encore triompher la pauvreté de la crèche des richesses du siècle comme les mages. C'est mon dernier point en deux mots de morale.

TROISIÈME POINT.

C'est un beau principe de saint Augustin, Messieurs, que tous les états sont bons et avantageux par eux-mêmes ; parce qu'ils sont faits pour se servir mutuellement les uns et les autres : *Dives propter pauperem factus est, propter divitem pauper.* Dieu avait établi les riches dans le monde comme les astres dans le ciel, afin qu'ils répandissent sans cesse leurs influences au-dessous d'eux ; mais depuis que l'avarice en a arrêté le cours, depuis qu'ils ne sont pour les pauvres que comme des astres malins, ou tout au plus comme des cioux de bronze et d'airain, dont ils implorent vainement le secours, ah ! mes frères, Dieu vient établir un ordre nouveau ; il élève le pauvre sur la tête du riche, il renferme en lui ces trésors de grâces dont les biens temporels ne sont que la clef ; et par un trait admirable de sa sagesse, il veut que si les riches sont les maîtres de la terre, les pauvres soient les arbitres du ciel, et que les premiers n'y puissent être reçus, si les derniers ne le demandent pour eux : en un mot, Dieu fait triompher la pauvreté des richesses, il en lève l'étendard lui-même, il la consacre dans sa propre personne, dit un Père : *Sanctam in suo corpore dedicavit paupertatem.*

Les profanes mêmes ont toujours reconnu que les richesses ne pouvaient se vaincre que par la pauvreté, et l'on d'entre eux a bien osé dire que si Rome s'était enrichie des dépouilles de tant de rois, elle en était rivale à la pauvreté qui fait les conquérants et les héros : *Fecunda virorum paupertas (Lucanus, lib. I)*. Et ce prince orgueilleux qui craignait que les bornes du monde n'arrêtassent ses conquêtes, ne faisait-il pas la force de son armée de la pauvreté de ses soldats ? Il semble que dès lors elle s'exerçait à vaincre, et qu'elle fit de ses premiers triomphes les préudes de la victoire générale qu'elle remporte aujourd'hui.

Car enfin, si l'Apôtre a pu dire dans un sens que Jésus-Christ s'est fait pauvre pour nous enrichir : *Ut ejus inopia divites essemus* ; j'ose dire dans un autre, que c'est pour nous dépouiller : *Spolians principatus et triumphans illos in semetipso.* En effet, sa pauvreté ne triompe-t-elle pas d'une manière admirable dans la personne des rois que nous honorons aujourd'hui ? Elle ne les va pas chercher pour les vaincre ; ils viennent les premiers au-devant d'elle, et ils viennent d'Orient, dit l'Évangile ; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Bernard, qu'ils quittent, et la gloire de leur maison, et l'éclat de la prospérité mondaine, pour honorer la pauvreté de Jésus-Christ : *Ab Oriente, id est, gloria parentum et luce mundanæ prosperitatis.*

Ainsi, Messieurs, au lieu qu'Ézéchias fut autrefois dépouillé de ses trésors pour en avoir fait parade aux ambassadeurs du roi de Babylone, mon Sauveur fait montre de sa pauvreté aux rois des Gentils, et il triomphe de leurs richesses. Ces présents fameux dont nous le voyons chargé seront les monuments

éternels de sa victoire, et les marques infaillibles de celle qu'il veut remporter sur nous-mêmes : victoire qui ne se doit pas simplement étendre sur nos richesses, mais sur toutes les suites funestes qui les accompagnent. Car que pensez-vous, mes frères, que nous veuillent apprendre ces bienheureux mages, quand ils joignent à l'or qu'ils offrent à Jésus-Christ, et la myrrhe, et l'encens? sinon qu'il doit triompher non-seulement des biens, mais des voluptés, mais des honneurs du monde : *Obtulerunt aurum, thus et myrrham.*

Quoique Jésus-Christ soit pauvre, il ne sera pas ingrat, mes frères, puisque saint Augustin m'apprend que si la pauvreté dans laquelle il naît n'a pas apporté des trésors visibles sur la terre, elle y est venue chargée d'un trésor de justice, dont elle enrichit libéralement tous ceux qui l'honorent : *Christi paupertas non attulit pecuniam, sed justitiam.* C'est ce trésor que les mages rapportent de la crèche de mon Sauveur; trésor d'une foi sincère : trésor d'une charité toujours ardente; trésor qui ne s'est pas épuisé pour eux, mais qui est encore ouvert pour vous, puisque si le corps et l'extérieur de nos mystères passe, la grâce en est permanente, dit saint Ambroise : *Ea sunt Christi miracula, ut non antiquitate prætereant, sed gratia convalescant, non oblivione sepeliantur, sed virtutibus innoventur* (Ambr., serm. IV, de Epiph.). Mais pour recevoir ces richesses de Jésus-Christ, il faut que sa pauvreté triomphe des vôtres; il n'est plus visible dans sa crèche, mais il est caché dans ce pauvre, aux besoins duquel vous êtes insensibles *Deus in paupere absconditus.* Il n'est plus dans l'étable de Bethléem, mais il souffre dans ces hôpitaux où vous ne le visitez jamais : *Deus in paupere absconditus.* Il ne demande plus tous vos biens pour en faire l'ornement de son triomphe, comme dans les premiers tems de l'Eglise, mais il en demande le superflu pour vêtir ces membres glacés, dans lesquels il tremble encore : *Deus in paupere absconditus.* Si vous l'y découvrez par les yeux de la foi, vous aurez un jour le bonheur de le voir clairement dans la gloire que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Ubi est qui natus est rex Judæorum?

Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né (Math., II, 2)?

Est-ce ici, Messieurs, un jour de deuil ou de joie pour l'Eglise? Doit-elle donner des larmes à la réprobation des Juifs, ou des applaudissements à l'élection des Gentils? Est-elle obligée de pleurer les funérailles de la Synagogue, ou de célébrer avec joie sa propre naissance? Qu'elle gémissé pour les intérêts de son Epoux, lorsqu'elle voit tout un peuple le méconnaître et l'abandonner; mais qu'elle arrête ses soupirs et qu'elle essuie ses larmes, lorsqu'elle voit trois rois députés de toutes les nations pour recon-

naître celui que les Juifs rejettent. Qu'elle s'afflige, lorsqu'elle prévoit que ce divin Enfant doit un jour perdre la vie par les mains de ce peuple ingrat; mais qu'elle se console, puisque s'il doit mourir dans ce corps naturel où vous le vîtes naître, il y a peu de jours; ah! il naît aujourd'hui dans son corps mystique où il ne mourra jamais. Ainsi, divine Epouse de mon Sauveur, s'écrie saint Bernard, que la joie l'emporte sur la tristesse : car si les Juifs sont aveuglés par un secret jugement de Dieu, y perdez-vous quelque chose? Ouvrez votre sein pour y recevoir la plénitude des nations qui vont y entrer, et ne pleurez pas un petit peuple qui s'en sépare; c'est un mystère qui mérite qu'on l'admire, et non pas une perte qui soit digne qu'on la pleure : *Mirare mysterium, noli plangere detrimentum.*

Jésus-Christ est aujourd'hui dans sa crèche, dit le docteur Salvien, comme un divin aimant qui par des ressorts cachés attire les corps les plus éloignés, et rejette les plus proches, selon leurs dispositions différentes. Il naît dans le sein des Juifs et ils le fuient, il est loin des Gentils et ils le cherchent, ils demandent avec empressement où il est né : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Joignons-nous à eux pour le chercher, Messieurs; mais, pour le faire avec succès, remarquez, s'il vous plaît, dans notre Evangile trois sortes de personnes différentes.

Les uns connaissent Jésus-Christ sans le chercher, et ce sont les Juifs qui, ayant entre les mains les prophètes qui avaient prédit sa naissance, s'en servent pour le faire trouver aux autres, et ne le cherchent pas eux-mêmes. Les autres le cherchent et ne le peuvent connaître, et c'est Hérode qui s'informe soigneusement de Jésus-Christ, mais qui ne le peut trouver, parce qu'il le cherche pour le perdre et non pour l'adorer. Les derniers enfin le cherchent et le connaissent, et ce sont les mages qui, après l'avoir cherché avec une foi pure, l'adorent avec un profond respect.

Je trouve encore aujourd'hui parmi les chrétiens toutes ces dispositions différentes à l'égard de Jésus-Christ. Il y en a qui le connaissent et qui ne le cherchent pas, et ce sont les impies, dit saint Bernard : *Alii intelligunt et non requirunt, et hi impii sunt.* Il y en a qui le cherchent et qui ne le connaissent pas, et ce sont les simples ou les insensés : *Alii requirunt et non intelligunt, et hi fatui sunt.* Il y en a qui le cherchent et qui le connaissent, puisqu'ils l'adorent, et ce sont les justes : *Alii vero, et intelligunt, et requirunt, et hi sancti sunt.*

Mais les mages, qui sont aujourd'hui comme l'abrégé de toute l'Eglise, en ont seuls tous les sentiments et toutes les dispositions. Ils cherchent Jésus-Christ par le mouvement de la grâce; c'est mon premier point. Ils connaissent Jésus-Christ par la lumière de la grâce; c'est le second. Ils adorent Jésus-Christ par l'ardeur de la grâce; c'est le troisième. Ils sont les enfants de la grâce qui la forme et qui les conduit, les disciples de la

grâce qui les éclaire, les victimes de la grâce qui les soumet et qui les anéantit devant Jésus-Christ. Cherchons-le, comme eux, entre les bras de Marie, et pour nous la rendre favorable, saluons-la avec les paroles de l'ange. *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT

Pour vous bien apprendre à chercher Jésus-Christ, permettez-moi, Messieurs, de vous regarder ici comme pécheurs, c'est à-dire comme des hommes morts, sans action, sans mouvement, sans vie; car c'est là l'état où le péché vous réduit et d'où vous ne sauriez sortir que par une impulsion surnaturelle et par un mouvement invisible de la grâce. Malheureuse condition de l'homme! Il peut bien se blesser, et non pas se guérir soi-même; car il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps: on les peut contracter sans le secours de personne. Rien ne vous empêche, dit saint Augustin (*Serm. XIII, de Verb. Domini*), de tomber ce soir dans un excès de débauche et de vous procurer par là quelque maladie violente; il ne faut point de médecin pour cela; vous n'avez qu'à suivre la pente de votre concupiscence et de vos mauvaises inclinations; mais pour sortir de cet état, votre volonté seule ne suffira pas, le secours d'un médecin sera nécessaire, et vous ne pourrez l'aller chercher; il faudra qu'il vienne lui-même étudier votre mal et fortifier la nature pour le vaincre. Il en est de même du péché; votre volonté corrompue suffit pour le commettre: *Ad labem sufficit tibi*. Vous pouvez vous éloigner de Dieu par le seul poids de la concupiscence, et vous le faites tous les jours; mais quand il faut le chercher et retourner à lui, ah! Messieurs, vous êtes sans mouvement et sans action, et si la grâce ne vous pousse, vous demeurez toute l'éternité dans cet état de mort.

Vérité fondamentale de notre religion, vérité connue de tous les chrétiens dans la spéculation, mais combattue par tous les impies dans la pratique. Il n'est personne qui voulût dire, comme l'hérésiarque Pélagé, que le commencement de notre salut vient de nous, que nous pouvons donner le premier branle à notre volonté et faire les premiers pas vers Dieu par les seules forces de la nature; mais, croyez-moi, Messieurs, nous naissons tous pélagiens, comme l'a dit saint Augustin: *Nascimur pelagiani*; et si les mêmes erreurs n'ont pas infecté notre esprit, elles ont corrompu notre cœur. Car d'où vient, pécheur, que tu t'engages de plus en plus dans les habitudes, et que tu t'éloignes tous les jours de Dieu de quelque nouveau degré? Est-ce que tu renonces tout à fait à ton salut et que tu ne le veux jamais trouver? Non, sans doute, mais tu te flattes qu'il te sera toujours libre de le chercher, de te convertir quand il te plaira, de former de saintes résolutions et de donner à Dieu les restes de ta vie criminelle et de tes débauches. N'est-ce donc pas attendre son salut de soi-même, présumer des forces de la nature, avoir la foi d'un catholique et la conduite d'un pélagien?

Ah! Messieurs, si vous avez été jusqu'ici

dans l'erreur sans y penser, si vous avez souvent négligé les mouvements de la grâce qui vous sollicitait, dans l'espérance de vous convertir un peu plus tard, n'attendez plus rien de vous-mêmes; mais apprenez aujourd'hui qu'il n'y a que le mouvement seul de cette grâce qui puisse vous porter à chercher Jésus-Christ comme il faut. Apprenez-le de l'Apôtre, qui dit que ce n'est l'effet ni de nos désirs, ni de nos empressements, mais de la pure miséricorde de Dieu. Apprenez-le du grand saint Augustin, qui vous assure que Dieu commence le premier à préparer la volonté de l'homme pour la secourir, et qui la secoure ensuite efficacement quand il l'a préparée, afin que notre conversion soit purement son ouvrage: *Ut totum Deo detur qui hominis voluntatem et preparat adjuvandum et adjuvat preparatam* (*Aug., epist. 48*). Apprenez-le de Jésus-Christ même, qui déclare qu'on ne peut aller à lui si son père n'imprime ce mouvement, et s'il ne nous attire. Mais, pour le comprendre encore plus nettement, rappelez dans vos esprits l'histoire de ce pauvre paralytique qui languissait depuis trente-huit ans sur le bord de la piscine sans y pouvoir entrer. Il voulait, il soupirait, il faisait des efforts; mais il manquait d'une main favorable qui le poussât fortement dans ce bain salutaire: *Hominem non habeo*. Jésus-Christ est cette piscine, disent les Pères; son sang est le bain sacré qui vous doit purifier. Mais vous êtes paralytiques, et si la main de la grâce ne vous pousse dans ce bain, vous n'y arriverez jamais; vous voulez en vain, vous courez en vain, il faut que la miséricorde de Dieu vous touche et vous attire.

Vous connaissez cette vérité, bienheureux mages, mais quelle conséquence en tirez-vous? La voici, Messieurs, et vous la devez tirer avec eux. Ils conclurent que si le salut et le bonheur de trouver Jésus-Christ dépendait du mouvement de la grâce, il fallait en observer le moment avec exactitude, lui obéir avec promptitude, le suivre avec persévérance. Tout cela ne paraît-il pas admirablement dans la conversion de ces généreux rois? Ne les vois-je pas uniquement appliqués à étudier les mouvements de cette étoile, qui n'était que la figure de la grâce? Elle paraît deux ans avant la naissance de Jésus-Christ, comme saint Augustin le conclut de l'histoire de l'Evangile, pour disposer l'esprit de nos mages à la foi du mystère qu'elle publie. Ce nouveau météore les surprend, et sa lumière extraordinaire leur faisant conjecturer qu'il marquait quelque grand prodige, ils quittent, et le soin de leurs Etats, et les délices de leurs études pour ne s'appliquer qu'à lui; ils en observent le cours, les mouvements, les défaillances; et sans se lasser d'une vigilance si exacte et si longue, ils soupirent après l'heureux moment qui leur doit découvrir ce prodige caché. Aussi Dieu ne frustra-t-il pas leurs espérances; il fit passer dans leur cœur la lumière qui brillait à leurs yeux: ils connurent le mystère d'un Dieu fait homme, et sentirent une ardeur

secrète et un saint empressement de le chercher. La grâce les pousse, les anime, les emporte, et ses premiers mouvements ne leur échappent pas, parce qu'ils y sont attentifs et qu'ils les observent.

Où trouverai-je aujourd'hui des chrétiens aussi fidèles que ces idolâtres ? des chrétiens qui observent toujours les heureux moments de la grâce, qui aient partout le cœur attentif à ses mouvements, qui se dérobent aux soins de leurs affaires temporelles pour écouter Dieu qui les appelle ? Ah ! combien de saints mouvements, d'inspirations, de desirs de le chercher ont passé dans votre cœur sans vous toucher et sans y faire d'impression forte ! Pourquoi ? C'est que vous étiez absent de ce cœur, et, répandu que vous êtes dans les créatures par mille divertissements criminels et mille soins superflus, vous ignorez ce qui se passe au dedans de vous-mêmes ; la grâce vous meut, et vous ne le sentez pas ; elle vous sollicite, et vous ne l'écoutez pas ; et votre vie se passe dans la dissipation, dans l'égarément, dans l'insensibilité, et faute d'attention aux mouvements de Dieu, vous ne le cherchez jamais.

C'est encore peu d'observer le mouvement de la grâce, il faut du zèle et de la promptitude pour lui obéir. C'est ici, mes frères, que la rapidité de mon discours aurait peine à suivre la prompte obéissance de nos rois, à vous décrire l'ardeur avec laquelle ils rompent tous les liens qui les arrêtent. Les soupirs, les larmes d'une famille, les délices d'une vie heureuse, les besoins d'un État, les dangers d'un voyage pénible et lâcheux, sont de faibles obstacles pour eux ; le mouvement de la grâce triomphe dans leur cœur de tous les mouvements de la nature ; l'étoile qui avait été fixe si longtemps sur leur tête part tout d'un coup, et les voilà prêts à la suivre. Ils courent après elle sans demander du temps et du délai pour s'y préparer ; et persuadés que s'ils la laissent une fois disparaître, ils ne la reverront peut-être jamais, ah ! ils ne détournent point la vue de dessus elle. Familles alarmées, désolez-vous ; vous ne les arrêterez pas. Sujets abandonnés, plaignez-vous ; ils ne vous écouteront pas. Plaisirs méprisés, présentez-vous à leur cœur avec tous vos attraits ; vous ne les enchaînez pas ; ils suivront, malgré vous, et l'étoile qui les conduit et la grâce qui les pousse à chercher Jésus-Christ.

Mais je ne m'aperçois pas, Messieurs, qu'en faisant l'éloge de leur zèle, je condamne votre froideur ; je blâme votre indocilité aux mouvements de l'esprit de Dieu ; j'accuse votre lâcheté à courir à Jésus-Christ quand il vous appelle. Car, s'il vous plaît de sonder un peu vos cœurs, la grâce ne vous a-t-elle pas poussé mille fois à vous convertir ? à restituer ce qui ne vous appartient pas, à quitter le monde dont le torrent vous entraîne et où vous vivez dans l'oubli de Dieu, à chercher Jésus-Christ dans un état plus saint, dans la solitude qu'il aime et dans les mortifications qu'il a pratiquées ? N'avez-vous pas toujours différé d'obéir à des

mouvements si saints ; et sous prétexte de disposer l'esprit de vos parents ou de mettre ordre à vos affaires temporelles, n'avez-vous pas dit à Jésus-Christ qui vous appelait, comme ce malheureux de l'Évangile, que vous aviez encore des morts à ensevelir dans le monde, qu'il fallait attendre la mort d'un père ou d'une mère qui s'opposait à votre dessein : *Permitte me primum sepelire patrem meum* ? Et pendant ce délai, qu'est-il arrivé ? Ce mouvement de la grâce a passé, l'étoile est partie, et vous ne la reverrez peut-être jamais. Cet astre qui marche doucement devant ceux qui le suivent comme les mages, passe et s'évanouit comme un éclair devant ceux qui le négligent ; éclair qui sera peut-être bientôt suivi de la foudre qui doit vous frapper. Suivez donc avec promptitude des mouvements qu'il est si dangereux de négliger ; laissez gémir vos parents, périr vos biens, renverser le monde ; c'est aux personnes du siècle à s'embarasser des soins du siècle, c'est aux morts à ensevelir les morts, dit Jésus-Christ, mais c'est à vous à le chercher quand il vous appelle : *Sine mortuos sepelire mortuos suos*. Pendant que je m'arrête à vous parler, nos mages s'avancent et ne s'arrêtent jamais.

Suivons-les, Messieurs, et profitons non-seulement de leur promptitude, mais de leur persévérance à marcher dans les voies de Dieu ; car ils ne sont pas de ces esprits légers qui cherchent d'abord Jésus-Christ avec quelque zèle, qui se proposent de dévorer toutes les difficultés et de souffrir toutes les contradictions possibles pour aller à lui, mais qui se laissent abattre au premier obstacle qui s'oppose à leur dessein : une raillerie renverse leurs résolutions, un dégoût les abat, une mortification un peu contraire à la nature les fait reculer ; aujourd'hui ils disent à Jésus-Christ comme saint Pierre, dans la ferveur d'un zèle passager, qu'ils sont prêts à mourir pour lui, et demain la voix d'une fille les en détache et les fait renier leur maître. Mais nos généreux rois ont autant de constance que de zèle ; rien ne les rebute, rien ne les arrête, rien ne les étonne. Que les fatigues d'un long voyage dans un pays inconnu les affaiblissent, ils persévèrent ; que personne ne leur apprenne de nouvelles de celui qu'ils cherchent, ils persévèrent ; que l'étoile même qui les conduit s'éclipse et les laisse quelque temps dans les ténèbres, ils ne se rebutent pas, parce que l'impression de la grâce qui les pousse les soutient aussi. Ah ! que cette persévérance est rare, Messieurs, mais qu'elle est un admirable effet de la grâce ! dit saint Bernard. Voici comme il l'explique dans son sermon vingt-unième sur le Cantique : Lorsqu'une âme a été attirée efficacement par Jésus-Christ, l'effet de cette heureuse attraction, c'est d'entrer avec lui dans une espèce d'identité. Ainsi, comme il est toujours le même, l'âme qui lui est unie entre dans une manière de vie ferme, dans une égalité qui ne se dément jamais ; elle devient en quelque façon immuable, et régrave en elle-même

cette première image d'éternité que le péché en avait effacée, et qui la rend comme immobile au milieu des événements différents et des traverses de cette vie : *Vindicans tibi etiam in hujus mutabundi sæculi dubiis eventibus perennis quodammodo incommutabilitatis statum*. Ce fut l'état heureux où la grâce établit ces premiers adorateurs de Jésus-Christ. Ils le cherchèrent avec constance jusqu'au bout ; mais que j'en vois dans le monde qui n'ont pas le même avantage ! Dieu, par un ordre secret de sa providence, en fait entrer plusieurs dans ses voies et se fait chercher à eux pendant quelque temps, quoiqu'il sache bien qu'ils ne persévéreront pas, dit saint Augustin. Pourquoi les appelle-t-il donc ? Ah ! c'est pour le bien de ses élus. Il veut que la chute et l'inconstance des uns servent à la fermeté des autres, et que voyant tomber ou reculer ces malheureux qui avaient marché si longtemps avec nous, nous apprenions à marcher nous-mêmes avec crainte et tremblement dans les voies de Dieu : *Quibus calentibus territi, cum timore et tremore gradiamur* (Aug., *epist.* 107). Ainsi, lorsque vos frères tombent devant vos yeux, qu'ils se relâchent dans la pratique de la vertu, et que, lassés de chercher Jésus-Christ, ils rentrent dans les désordres du monde, ah ! sachez que ce sont des leçons que Dieu vous donne pour vous apprendre à trembler et à n'attendre la persévérance que de sa grâce : *Cum timore et tremore gradiamur*.

De toutes ces vérités, concluons, Messieurs, qu'il faut sans cesse soupirer, gémir, prier, pour attirer ces mouvements de grâce, sans lesquels nous ne saurions, non plus que les mages, sortir de nos ténèbres et rompre nos liens, pour chercher Jésus-Christ. Car si je ne le cherche que par un motif d'intérêt, la vue d'un autre intérêt me le fera bientôt quitter ; si je ne cours à lui que par l'impulsion d'une crainte servile, un autre sujet de crainte pourra m'arrêter ; si ce n'est qu'un respect humain qui m'engage à le servir, quelqu'autre consularation humaine m'engagera sans doute bientôt à l'offenser ; mais si je le cherche par le seul mouvement de la grâce, ah ! ce mouvement se trouvant, et plus doux, et plus fort que tous ceux de la nature, me portera efficacement vers lui, malgré toutes les oppositions et les obstacles du monde ; et après avoir cherché Jésus-Christ par le mouvement de la grâce, comme les mages, je le trouverai et le connaîtrai, comme eux, par la lumière de cette même grâce.

SECOND POINT.

L'étoile mystérieuse qui conduit aujourd'hui les mages à la crèche de Jésus-Christ, ne doit être regardée des fidèles, que comme une figure bien naïve de la grâce. L'étoile a des influences de mouvement et de vie qui font croître les plantes, et la grâce en a qui font vivre les hommes ; l'étoile précède toujours les mages qu'elle conduit, et la grâce précède l'action de la volonté qu'elle éclaire : *celle-là ne brille que pour trois philosophes*

idolâtres, et laisse tout le reste de l'univers dans les ténèbres ; celle-ci n'est reçue que de peu de personnes, et tous les autres n'en profitent pas : enfin l'étoile est une lumière qui fait trouver, connaître, aimer Jésus-Christ ; et la grâce en est une qui a tous les mêmes effets.

Car je ne prétends pas, Messieurs, comme Pelage le soutenait autrefois, que la grâce ne soit qu'une illustration de l'âme qui l'instruit, qui l'exhorte, qui lui conseille le bien ; je sais que le grand Augustin conçoit ce sentiment : *Nos eam gratiam nolumus* (Aug., *contra Pelag.* lib. 1, cap. 10) ; il veut une lumière qui ne fasse pas seulement voir la gloire qu'elle promet, mais qui la fasse croire et espérer ; qui donne non-seulement la connaissance de la sagesse, mais qui en inspire l'amour ; qui ne se borne pas à conseiller le bien, mais qui soit assez forte pour le persuader : *Istam aliquando fateatur gratiam, qua non succedet solum omne quod bonum est, verum et persuadetur*. Voilà la lumière dans laquelle j'établis la nature de la grâce : lumière ardente, qui faisait, selon saint Jean Chrysostome (*Homil.* 21, *ad pop. Antioch.*), qu'on appelait autrefois dans l'Eglise, ceux qui l'avaient reçue par le baptême, des hommes illuminés et éclairés : *Illuminati*. Et c'est sans doute pour la même raison, que l'Apôtre nous appelle des enfants de lumière : *Filiï lucis*, parce que c'est la grâce lumineuse et féconde nous forme, comme des enfants, dans le sein de l'Eglise, et nous engendre en Jésus-Christ : lumière bien plus excellente, dit le même Père, que celle que nous voyons des yeux du corps : celle-ci est mêlée de ténèbres, puisque la nuit succède au jour, mais la grâce est une lumière pure et inaltérable ; elle brille dans les ténèbres mêmes, et le monde est bien moins éclairé par l'astre du jour, qu'une âme par la grâce de Jésus-Christ : *Illum radium tenebræ non norant* (*Ibidem*).

C'est à la faveur de ce rayon intérieur que nos mages le trouvent ; qu'ils pénétrèrent au travers de ces tristes langes qui l'enveloppent et de la chair innocente qui le couvre, et qu'ils voient en cet état humiliant celui qui dans le ciel est revêtu de lumière et de gloire : *Amictus lumine sicut vestimento*. Ah ! glorieux mages, heureux disciples de la grâce, reconnaissez Jésus-Christ en cet état pour le reste des hommes qui ne peuvent, ni le trouver, parce qu'ils sont aveugles, ni le connaître, parce qu'ils n'ont que des lumières fausses. Suivez, s'il vous plaît ceci, Messieurs.

Je dis que votre aveuglement vous empêche de trouver Jésus-Christ. Pour le comprendre, figurez-vous des hommes timides qui marchent pendant une épaisse nuit ; tout les étonne, tout leur fait peur ; ils regardent les pierres, les arbres et les choses les plus innocentes, comme des monstres qui vont les dévorer ; ils s'arrêtent et se détournent cent fois par de fausses terreurs : ils perdent le temps à tourner autour du lieu où ils veu-

lent arriver ; et lorsque le jour paraît, ils reconnaissent enfin que par tant de détours inutiles, ils se sont écartés du terme qu'ils cherchaient : *In circuitu impii ambulat* (Chrysost. Homil. 21, ad pop. Ant.). Voilà ce qui vous arrive. Messieurs ; vous prétendez trouver Jésus-Christ ; mais parce que vous marchez toujours dans les ténèbres et dans la nuit du péché : ah ! tout vous épouvante dans les voies de Dieu. Il se trouve devant vous des humiliations à souffrir, des ennemis à aimer, des pauvres à soulager, des mortifications à soutenir. A voir toutes ces choses au travers des ténèbres qui vous environnent, ce sont des monstres qui vous effraient ; vous retournez sur vos pas ; vous cherchez des détours pour les éviter ; vous consultez des casuistes lâches et complaisants, pour apprendre d'eux quelque route plus facile pour aller à Jésus-Christ ; mais vous n'y arriverez jamais que par ces humiliations que vous craignez, que par l'amour de cet ennemi que vous ne pouvez voir de bon œil, que par la pratique de ces mortifications qui vous font peur ; et si quelque jour la lumière de la grâce éclaire votre cœur, ah ! vous rougirez de vos terreurs paniques, et vous reconnaîtrez que ce que vous regardiez comme des monstres pendant les ténèbres de votre vie dérégulée, ne sont que des fantômes qui ne peuvent vous nuire, et qui peuvent même beaucoup vous servir à trouver Jésus-Christ.

Car ne fut-ce pas par là que nos mages arrivèrent à lui ? La grâce ne leur fit-elle pas voir comme des fantômes, et les mépris de tous ceux qui se moquaient de leur entreprise, et les peines qu'ils auraient à souffrir, et la fureur d'Hérode que leur conduite pouvait choquer, puisqu'ils cherchaient dans ses États un autre roi que lui ; et la mort même qui semblait inévitable au milieu de tant d'accidents et de dangers dont ils étaient menacés ? Mais si la pure lumière de la grâce sert à les conduire droit à Jésus-Christ, sachez que vos fausses lumières sont encore un puissant obstacle à le trouver.

Irez-vous à lui par les lumières de la nature, par la subtilité de vos raisonnements et de vos pensées ? Hélas ! combien de philosophes s'y sont perdus ; parce que si la nature grave dans notre cœur l'idée d'un Dieu éternel, glorieux et puissant, elle n'y peut souffrir celle d'un Dieu naissant, faible et humilié ; elle joint les ténèbres de l'orgueil à celles de l'ignorance, et par conséquent elle éloigne de Jésus-Christ : *Evanuerunt in cogitationibus suis*. Irez-vous par les lumières de la loi ? Elle est donnée à l'homme, dit saint Augustin, plutôt pour se connaître soi-même, que pour connaître Dieu : *Lex data est ut inveniret se homo* ; c'est une lumière qui vous découvre le besoin que vous avez d'un médecin, et qui ne vous donne pas la force de l'aller chercher ; les Juifs s'en servent pour faire connaître Jésus-Christ aux autres, et ne le connaissent pas eux-mêmes. Irez-vous par les lumières de l'intérêt et de la cupidité (car elle a ses lumières pour arriver à

ses fins) ? Hérode tâche en vain de trouver Jésus-Christ par là ; il le cherche pour s'assurer par sa mort la possession de son royaume, et pour cimenter son trône par son sang ; mais ses vues intéressées ne réussiront pas ; il ne le rencontrera jamais. Sera-ce enfin par les lumières et les conseils du monde, que vous pourrez trouver Jésus-Christ ? Ah ! les mages mêmes ne furent-ils pas en danger de le perdre, pour avoir voulu prendre avis des hommes ? La lumière du ciel ne s'éclipsa-t-elle pas pour eux, quand ils cherchèrent celle de la terre en Jérusalem ? *Humanum flagitantes consilium, divinum ducatum amittere*, dit saint Bernard.

Il ne serait aisé, Messieurs, de vous faire voir qu'on ne cherche ordinairement Jésus-Christ que par ces fausses lumières ; par celles de la nature, quand on se croit de raisonner sur des mystères qu'on ne comprend pas ; par celles de la loi, lorsqu'on se contente d'entendre les maximes de l'Évangile et d'en éclairer son esprit, sans en remplir son cœur. On le cherche par les lumières de la cupidité, lorsqu'on ne sert Dieu que par intérêt, qu'on fait de la religion une pure politique ; prêts à adorer Jésus-Christ, s'il en doit revenir quelque avantage ; et prêts à lui donner le coup de la mort, comme Hérode, s'il s'agit de conserver un bien et une dignité qu'on possède, ou d'en acquérir quelqu'une qu'on désire. On le cherche enfin par des lumières humaines, lorsque pouvant suivre les maximes claires et évidentes de l'Évangile, on consulte des hommes lâches qui les corrompent et qui nous donnent, comme les Juifs aux mages, des avis qu'ils ne voudraient pas suivre eux-mêmes ; et c'est alors que toutes les lumières du ciel nous abandonnent : *Ad humanum conversos documentum signum cæleste deseruit* (S. Bern.).

Mais je conclus, et je dis qu'il n'y a que la seule lumière de la grâce qui puisse vous découvrir Jésus-Christ, par deux raisons que je ne touche qu'en passant : la première se prend par rapport à Jésus-Christ même ; la seconde, par rapport à notre état.

Jésus-Christ, comme Dieu, est la lumière essentielle, qui obscurcit toutes les lumières étrangères, dit saint Augustin ; et de même qu'un homme passerait pour insensé, qui voudrait voir le soleil à la faveur d'un flambeau, parce que c'est une lumière supérieure qui ne peut être vue, si elle ne se découvre elle-même ; ah ! Jésus-Christ, cette source primitive de lumière, ne peut être vue que par ses propres rayons : *O lumen quod non videt aliud lumen, et quod excæcat omne lumen extraneum* (August., Soliloq., cap. 13). Et par conséquent, Messieurs, il n'y a que la grâce, qui est un rayon de la divinité et une douce effusion de cette lumière éternelle, qui nous la puisse faire connaître.

D'ailleurs, si nous pensons à l'état où nous sommes (et c'est ma seconde raison) ne serons-nous pas obligés de reconnaître que notre corps, qui a de bons yeux, ne peut voir Dieu ; et que notre cœur, qui peut le

connaître, n'a que des yeux malades ? Qu'a donc fait ce Dieu plein d'amour, demande saint Augustin (*Tract. XIV, in Joan. III*) ? Il a pris un corps pour se rendre visible aux yeux du corps, et tout le monde l'a pu voir en cet état. Mais est-ce assez ? Non, Messieurs ; comme sa divinité ne se voit que des yeux du cœur, il faut, et qu'il les éclaire, et qu'il les guérisse. Lumières humaines et terrestres, vous pouvez agir sur nos sens, mais il n'y a que toi, rayon ineffable de la divinité, grâce de mon Sauveur, lumière douce et médicinale, il n'y a que toi qui puisses en même temps éclairer et guérir mon cœur, pour le rendre capable de connaître Jésus-Christ ! Ses disciples le voient, et les Juifs le voient comme eux, ajoute saint Augustin ; mais quelle étrange différence ! Ceux-là découvrent sa divinité, et ils l'aiment ; ceux-ci ne voient que sa chair, et ils la crucifient ; les premiers le voient avec les lumières de la grâce, les seconds ne le connaissent que par les lumières de la nature : *Quod videbant discipuli qui amaverunt, videbant et Judæi qui crucifixerunt* (*August., ibid.*).

Ah ! glorieux mages, que les yeux de votre cœur furent heureusement éclairés et guéris ! Que la lumière, qui agit sur eux, fut douce et forte, puisqu'elle y éteignit toutes les fausses lumières, et d'une philosophie païenne, et d'une magie superstitieuse, par lesquelles vous vous étiez toujours conduits ! Éteignez en nous ces mêmes lumières, ô mon Dieu ; faites que tous nos vains raisonnements s'éclipsent à la vue de cet adorable Enfant, dont les humiliations sont pour nous, aussi bien que pour les Juifs, un sujet de scandale, parce que nous ne les voyons que des yeux de la chair. Nous reconnâtrions volontiers un Dieu glorieux, mais nous refusons de reconnaître un Dieu humilié ; ou si nous le reconnaissons de bouche, nous le méprisons en effet. Car quel est celui qui quitte sa grandeur imaginaire, pour s'humilier au pied de sa crèche ? qui renonce à son luxe, pour honorer sa nudité ? qui se mortifie, pour imiter les rigneurs qu'il souffre ? Ouvrez donc les yeux de votre cœur, Messieurs, et si vous ne pouvez voir Jésus-Christ à la faveur de cette étoile sensible qui conduisit les mages à son berceau, et qu'un Père (*S. Marime*) appelle d'un si bon mot, l'œil du monde aveuglé, conjurez Dieu de faire briller au dedans de vous-mêmes l'étoile invisible de la grâce, qui est véritablement l'œil par lequel les hommes peuvent le connaître : *Orbis caligantis oculus*. Cette grâce agira sur votre cœur d'une manière secrète et inconcevable, dit saint Augustin ; mais d'une manière forte, qui ne manquera pas de l'attirer à Jésus-Christ quelque endurance qu'il puisse être, parce que c'est la fin pour laquelle Dieu la donne : *A nullo duro corde respuitur ; ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia auferatur* (*August., de Præd. Sanct., cap. 8*). Ainsi, s'il se trouve aujourd'hui tant d'infidèles et de mauvais chrétiens qui demeurent dans leurs égarements et qui

ne trouvent pas Jésus-Christ, dit encore ce Père, qu'on ne me demande pas pourquoi Dieu ne les a point éclairés : *Cur non omnes docet, ut veniant ad Filium* ? C'est un mystère qui peut être inconcevable aux hommes, mais qui ne peut être injuste de la part de Dieu ; et tout ce qu'on peut dire, c'est que ceux qu'il éclaire, il les éclaire par un effet de sa miséricorde ; et ceux qu'il laisse dans les ténèbres, il les y laisse par un effet de sa justice : *Quos docet, misericordia docet ; quos autem non docet, judicio non docet*. Profités et de l'un et de l'autre. Messieurs ; adorez les terribles effets de sa justice sur des hommes qui n'étaient pas plus criminels que vous, et bénissez les effets de sa miséricorde, qui vous a fait connaître Jésus-Christ, comme aux mages : mais c'est peu, si vous ne l'adorez encore comme eux par l'ardeur de la grâce.

TROISIÈME POINT.

Quoiqu'on distingue dans la grâce le mouvement, la lumière et l'ardeur, ce ne sont pourtant que les noms différents d'un même amour qui meut, qui éclaire, qui embrase un cœur, quand Dieu veut en triompher. Car si les mages cherchent Jésus-Christ, c'est un amour naissant qui les pousse par la foi qu'il leur inspire, dit saint Augustin : *Unde accedunt, fidem sectando* (*In psal. XXXIII*) ; s'ils trouvent Jésus-Christ, c'est un amour plus parfait qui les éclaire par les desirs et l'avidité de le connaître : *Corde inhiando* ; s'ils adorent Jésus-Christ, après l'avoir trouvé, c'est l'effet d'une charité consommée qui les embrase : *Charitate currendo*.

Allons à lui, et par les mêmes voies, et dans un empressément sincère de l'adorer ; courons à cette source de lumières, pour être éclairés, dit le prophète ; mais ne rougissons pas de nous abattre à ses pieds, tout enfant, tout méprisable, tout anéanti qu'il est, *Accedite ad eum, et illuminamini, et facies vestra non confundentur*. Il est vrai, dit saint Augustin, qui triomphe sur cet endroit du psaume XXXIII, il est vrai que Jésus-Christ n'est plus au milieu de nous tel qu'il était au milieu des Juifs ; mais il y est humilié et caché d'une autre manière dans le sacrement redoutable de nos autels. Approchons-nous de lui pour le connaître et l'adorer, et non pas pour être aveuglés comme les Juifs. Ces malheureux ne le cherchèrent que pour le crucifier, cherchons-le pour recevoir avec respect ce corps et ce sang qu'ils ont profané ; ils attachèrent son corps à la croix, et il devint pour eux une source de ténèbres. Mangeons, buvons ce même corps et ce même sang ; il sera pour nous une source de lumières : *Illi de crucifixo tenebrati sunt, nos manducando crucifixum et bibendo illuminamur*.

Nos mages s'en sont approchés, dit le même Père, et ils ont été éclairés. Pourquoi ? C'est qu'ils y sont venus par l'amour, *charitate currendo*. Venez-y de même ; car les pieds qui vous doivent conduire à lui, ce sont les pieds de l'amour, *pedes tui charitas tua est*. Mais souvenez-vous (dit encore

saint Augustin, que cet amour se divise en deux préceptes, qui sont comme les deux pieds qui vous doivent soutenir; si vous aimez Dieu sans aimer le prochain, ou le prochain sans aimer Dieu, vous êtes paralytique et boiteux, vous ne sauriez aller à lui. Ainsi, Messieurs, pour venir adorer Jésus-Christ, le premier pas que vous avez à faire, c'est de vous réconcilier avec vos ennemis, d'étouffer vos ressentiments, et de regarder aujourd'hui ce divin Enfant comme la pierre angulaire dans laquelle toutes les parties du bâtiment se réunissent: les Juifs et les Gentils, les pasteurs et les mages, les cœurs les plus divisés, ne deviennent en lui qu'une même chose: *Fecit utraque unum.*

Si l'amour du prochain est nécessaire pour bien adorer Jésus-Christ, ah! combien l'amour de Dieu est-il plus indispensable? Voyez-le triompher dans la personne de nos mages de tout ce qu'ils sont. Ne triomphent-ils pas de leur esprit, dont toutes les fausses lumières et les superstitions païennes sont confondues par la simplicité d'un enfant qui n'a point de voix sur la terre pour les combattre, mais qui leur parle du haut du ciel, par une étoile qui lui tient lieu de langue, dit saint Augustin: *Nondum loquens per linguam, loquebatur de caelo per stellam?* Ne triomphent-ils pas de leur grandeur, qui, sans être ni abattue par la crainte, ni étouffée par la majesté, ni vaincue par la puissance temporelle de ce nouveau roi, vient d'elle-même se briser au pied de son berceau, et jeter devant ce trône de ses humiliations et sceptres et couronnes, comme les vieillards de l'Apocalypse devant le trône de sa gloire? L'ardeur de la grâce ne les dépouille-t-elle pas de leurs biens mêmes, puisqu'ils en font un sacrifice solennel à Jésus-Christ? Idoles, qui nous avez aveuglés jusque ici, disent ces saints adorateurs, n'attendez plus d'encens de nous; nous n'en aurons désormais que pour ce Dieu qui vient de naître! Ambition, qualité, grandeur du monde, n'espère plus trouver dans nos richesses de quoi soutenir la pompe et son orgueil; nous n'avons de l'or que pour les temples ou pour les membres souffrants de Jésus-Christ! Voluptés terrestres, ne prétendez plus nous enchanter; nous n'avons de la myrrhe et des parfums que pour cet adorable Enfant, qui fera seul nos chastes délices! C'est ainsi, Messieurs, que nos mages, embrasés d'amour, rendent un culte parfait à Jésus-Christ. C'est ainsi qu'ils sont vaineux, prosternés, dépouillés par la force victorieuse de la grâce; c'est ainsi que l'impétuosité de l'esprit de Dieu brise ces vaisseaux de Tharse, chargés de trésors étrangers, selon la prédiction du prophète: *In spiritu vehementi conteres navas Tharsis.*

Serez-vous excusables, Juifs enturcis, si vous n'adorez pas mon Sauveur, après un si bel exemple? Il est vrai que vous n'avez pas vu cet astre miraculeux qui conduit nos mages; mais est-ce un moindre miracle de voir le soleil s'éclipser à sa mort, qu'une étoile briller à sa naissance? Serez-vous ex-

cusables, chrétiens peu fidèles, et pourrez-vous dire que vous avez manqué de lumière, puisque l'Évangile, qui brille aujourd'hui partout, a pris la place de l'étoile, qui ne parut que dans un coin du monde? D'ailleurs, tous les justes qui pratiquent la vertu, ne sont-ce pas comme autant d'étoiles qui vous montrent le chemin pour aller à Jésus-Christ? Leur vie n'est-elle pas, comme l'appelle admirablement saint Augustin, une nouvelle Epiphanie, ou manifestation de ce Dieu cache, puisqu'il se trouve infailliblement partout où l'on voit la vertu? *Quis illic non presentem intelligat deitatem, ubi veram vidit apparere virtutem* (Aug., serm. V, de Epiph.)

Mais bien loin de suivre la lumière de ces astres animés, vous tâchez de les envelopper dans vos ténèbres, et de les engager dans vos désordres et dans vos excès. Excès funestes, qui sont presque le seul culte qu'on rend, dans ce jour solennel, et à Jésus-Christ, et aux mages, ses premiers adorateurs! Excès qui tiennent quelque chose de cette superstition des premiers chrétiens, qui croyaient ne pouvoir mieux honorer les fêtes des martyrs que par des débauches et des festins! Cet abus régnaît encore en Afrique du temps de saint Augustin, qui l'abolit. C'était, dit ce Père (*Epist.* 64), une entreprise bien hardie de vouloir défendre, par son autorité privée, des repas qu'on regardait comme le véritable culte des martyrs, et dont le peuple se faisait une religion. Ne puis-je pas dire la même chose de l'abus qui règne parmi vous? Vous vous faites un devoir et une religion de déshonorer cette grande fête par vos excès; il en est qui feraient scrupule d'être sobres aujourd'hui; et vouloir s'opposer à un désordre canonisé de la sorte parmi le peuple, c'est, ce semble, une entreprise téméraire: *Quis audeat retare privatim, quod honor martyrum nominatur?* Mais, grâce de mon Sauveur, donnez sur ce point quelque force à mes paroles; ne permettez pas qu'on déshonore, par le luxe et la sensualité, l'indigence et la pauvreté de votre crèche; et si l'on se fait une religion d'être aujourd'hui prodigue, que ce soit en faveur des pauvres, dit saint Augustin, afin qu'on mérite, par cette libéralité sainte, la grâce de chercher, de trouver, d'adorer Jésus-Christ, et le bonheur de le posséder dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

... Tulerunt Josiam in Jerusalem, ut sisterent eum Domino... et accepit eum Simeon in ulnis suis.

... Ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, pour l'offrir au Seigneur... et Simeon le reçut entre ses bras (Luc., II, 22, 28).

Sire (1),

S'il est vrai que la religion ne soit autre chose qu'un saint commerce entre Dieu et l'homme, je la découvre tout entière dans le mystère qui nous occupe aujourd'hui. J'y vois Dieu parfaitement adoré de l'homme, j'y vois l'homme pleinement récompensé de Dieu, et c'est à ces deux points que se ter-

(1) Louis XIV

minent tous les devoirs et toutes les espérances de notre religion. Offrir à Dieu une victime capable de reconnaître sa souveraineté, d'apaiser sa justice, d'attirer sa miséricorde; recevoir de Dieu un bien capable de couronner notre zèle, de borner nos desirs, de remplir nos espérances, c'est l'esprit et la fin de toute la piété chrétienne. Or, que peut offrir l'homme à Dieu, pour honorer dignement sa grandeur, et que peut-il recevoir de Dieu, pour consommer sa propre félicité, sinon Jésus-Christ?

L'un et l'autre s'accomplit dans l'anguste cérémonie que l'Évangile nous propose. Marie et Siméon y paraissent, comme députés de toute la nature, pour offrir et recevoir Jésus-Christ, et nous apprendre que notre sainteté consiste à continuer leur sacrifice, à entretenir cet heureux commerce entre Dieu et l'homme, à offrir sans cesse Jésus-Christ comme sanctificateur de notre religion, à ne recevoir et à n'attendre que Jésus-Christ, pour récompense de notre religion. Deux vérités que j'entreprends de vous expliquer, selon l'ordre naturel de mon évangile. Heureux d'entrer par Jésus-Christ dans la carrière pénible où la Providence m'appelle, et de ne point poser, selon l'avis de l'Apôtre, d'autre fondement, et de mon ministère, et de votre salut, que Jésus-Christ même!

Car je ne viens pas ici, sur la confiance d'une éloquence vaine, chercher à briller par des pensées lumineuses, et surprendre l'imagination par des portraits du monde que je ne connais pas; c'est au cœur que j'en veux: la gloire de l'esprit est votre partage, la vérité de l'Évangile est le mien; le monde est votre science, et je fais gloire, avec l'Apôtre, de ne savoir et de ne prêcher que Jésus-Christ; mais Jésus-Christ offert à Dieu, dans les dispositions de Marie, c'est mon premier point. Jésus-Christ reçu de l'homme, dans les dispositions de Siméon, c'est le second. Jésus-Christ offert, Jésus-Christ reçu, voilà toute l'idée de ce discours. Demandons, pour le faire avec fruit, le secours de celle qui y aura la meilleure part, et lui disons avec l'ange: *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Comme Dieu ne peut être parfaitement honoré que par Jésus-Christ, il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais de vraie religion, sans l'oblation de Jésus-Christ. Il est la victime de tous les temps, dit l'apôtre saint Paul. On l'immolait dès le commencement du monde, on l'immolera jusqu'à la fin; il était hier, il est aujourd'hui, il sera, dans toute la suite des siècles, et le sacrificateur et le sacrifice éternel des hommes: *Jesus Christus heri et hodie, et ipse in sæcula*. La religion des Juifs le figurait, celle des bienheureux le possède, la nôtre soupire après lui; et, dans tous ces différents états, il n'y peut avoir ni vertu solide, ni culte digne de Dieu que par l'union à Jésus-Christ. C'est lui qu'on offrait sous la loi naturelle, et les victimes d'Abel n'étaient plus agréables à Dieu, dit l'Apôtre, que par la loi du Messie. C'est lui qu'on offrait sous la loi écrite, et ce

nombre infini de sacrifices offerts dans le temple des Juifs ne pouvaient être saints que par le rapport qu'ils avaient au sacrifice de Jésus-Christ. C'était ce sang, sans lequel rien ne pouvait être sanctifié; c'était ce sel qui devait entrer dans toutes leurs oblations. C'est enfin Jésus-Christ, qui est dans le ciel l'oblation éternelle des saints; et si ces cœurs bienheureux brûlent devant Dieu, comme autant d'holocaustes, c'est par le feu sacré de sa charité. Or, Messieurs, notre religion est la même que celle des Juifs et des bienheureux: plus parfaite que l'une, parce qu'elle n'offre plus Jésus-Christ sous les figures grossières de la loi; moins heureuse que l'autre, parce qu'elle ne l'offre pas encore dans l'état visible de sa gloire; mais également sainte, parce que non-seulement sous les voiles sacrés de ses divins mystères, mais dans la variété de tous ses exercices elle offre toujours le même Jésus-Christ.

Marie le fait la première aujourd'hui: je la vois au nom de tous les hommes présenter ce saint Enfant à son Père; et c'est au moment de cette oblation qu'elle me paraît élevée au-dessus d'elle-même à un nouveau degré de grâce et de sainteté. Dans sa naissance, la grâce la prépare; dans sa présentation, elle la consacre; dans l'incarnation, elle la détermine à être la mère d'un Dieu; et dans tous ces mystères, l'opération de la grâce se renferme en Marie: elle n'est encore sainte que pour elle-même, mais ici elle est sanctifiante, elle exerce la première le sacerdoce de la loi nouvelle, elle offre Jésus-Christ au Père éternel dans les ardeurs de son amour: et ce que n'avaient pu faire ni les soupirs des patriarches, ni les cérémonies de la loi, ni le sang des victimes, Marie le fait par l'oblation de Jésus-Christ, nous sommes réconciliés avec Dieu, nous nous rapprochons de lui dans le sang de son Fils, et sa colère irritée par tant de crimes s'apaise à la vue de cette innocente victime: *Facti estis prope in sanguine Christi*.

Ménageons, chrétiens, tes avantages d'une si heureuse réconciliation; moins occupés de la faveur du monde, travaillons à nous maintenir dans celle d'un Dieu, que Marie nous a méritée: et pour y réussir, ce qu'elle a fait une fois, faisons-le tous les jours, perpétuons dans toutes nos actions l'oblation de Jésus-Christ. Car ses mystères accomplis dans le temps ont pourtant quelque chose d'éternel: le corps a passé, mais l'esprit ne passe jamais; sa naissance se perpétue dans le baptême; ses souffrances, dans la pénitence; son sacrifice et sa mort, sur nos autels; sa résurrection, dans la vie nouvelle des pécheurs convertis: que son oblation sainte se perpétue de même dans toutes les actions de notre vie; offrons, offrons Jésus-Christ partout; Dieu ne regarde et n'aime que lui dans nos vertus; c'est à ce caractère qu'il reconnaît et qu'il avoue ce qu'on fait pour sa gloire, et quelque héroïques que soient nos actions, elles ne tirent leur mérite et leur prix que de leur union à Jésus-Christ. Car, qu'offrirez-vous, pé-

cheurs, de votre propre fonds, qui soit digne de Dieu ? Votre corps ? vous l'avez profané mille fois par les désordres de votre jeunesse, et vous l'aimez encore avec trop de passion, pour le sacrifier par la pénitence. Votre âme ? vous ne l'occupez que de pensées frivoles, que de désirs terrestres, que de projets ambitieux, et les pensées solides de l'éternité n'y entrent presque jamais. Vos biens ? ne sont-ils point ou le fruit de vos injustices, ou le sang de vos créanciers, ou la matière de ces jeux excessifs, où l'on accorde nue dévotion commode que la flatterie canonise, avec une cupidité déréglée que l'Évangile condamne ? Vos bonnes œuvres, vos prières, vos vertus ? ne sont-elles point inspirées par le respect humain, ou corrompues par la vanité ? En un mot, l'homme n'a rien de lui-même qui ne soit impur, qui ne soit indigne de Dieu. C'est donc Jésus-Christ seul qu'on lui peut offrir. Quoi que vous fassiez, dit l'Apôtre, faites-le au nom de Jésus-Christ ; vous n'êtes qu'un même corps, ne soyez qu'un même esprit avec lui : *Unum corpus et unus spiritus*. Si vous priez, unissez-vous aux prières de Jésus-Christ ; si vous souffrez, mêlez vos larmes et votre sang au sang de Jésus-Christ ; si vous répandez quelques aumônes dans le sein des pauvres, sanctifiez-les par la charité de Jésus-Christ ; si vous offrez son corps même avec le prêtre sur nos autels, offrez-le avec l'esprit de Jésus-Christ. Il est un avec son Église, dit saint Augustin, et tout ce que font ses enfants, il le doit faire en eux ; c'est lui qui doit donner par vos mains, prier par votre bouche, souffrir dans vos afflictions : *Duo in carne una, in voce una, in passione una*.

Sans cette union à Jésus-Christ, vos vertus faibles et impuissantes ne s'élèveront jamais jusqu'à Dieu : semblables à ces eaux conduites avec tant d'artifice, qui, après avoir jailli bien haut dans les airs, après avoir fait admirer aux spectateurs leurs différentes figures, se perdent dans le sein de la terre et disparaissent tout d'un coup, à moins que réunies à quelque fleuve abondant, elle n'empruntent, et son nom, et sa rapidité, pour couler avec lui jusque dans la mer ; vos mérites, dis-je, par un sort tout pareil, vos prières, vos soupirs, votre sang versé ou pour l'expiation de vos péchés, ou pour la sûreté de l'État, après avoir paru avec quelque ostentation, après vous avoir attiré et l'estime du prince, et l'admiration du monde, se perdent malheureusement avec vous dans le sein de cette terre, à laquelle vous vous bornez ; mais ce sang confondu avec le sang de Jésus-Christ, ces faibles mérites réunis à ses mérites abondants, s'élèvent sans peine jusqu'au trône de Dieu, et sont reçus de lui sous un nom si saint. Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, s'écrie saint Augustin, d'avoir voulu que nous fussions non-seulement chrétiens, mais en quelque sorte Jésus-Christ même, puisque vous recevez comme de lui tout ce que nous vous offrons en son nom !

Mais, hélas ! où sont ceux qui sanctifient leurs actions par cette union à Jésus-Christ, qui prient, qui jeûnent, qui agissent par son esprit ; dignes de dire avec l'Apôtre : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit et qui opère en moi-même ? Peu instruits de la piété solide, l'on oublie cette victime adorable qui en fait seule le prix ; attachés à la lettre qui tue, vides de l'esprit qui vivifie, l'on n'aime que le corps et l'extérieur de la religion, l'on ne s'exerce qu'à des vertus superficielles, l'on ne fait consister la piété qu'en des œuvres mortes, où l'idée de Jésus-Christ n'entre jamais ; en un mot, tout est apparence et figure parmi nous, comme parmi les Juifs. L'on fait des aumônes ; mais est-ce l'amour de Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, et non pas l'ostentation, qui les répand ? On offre des prières et des vœux ; mais est-ce le pur zèle de la gloire de Jésus-Christ, et non pas le désir de la nôtre, qui les embrase ? On remplit ses emplois et ses devoirs avec exactitude ; mais est-ce le seul esprit de Jésus-Christ, et non pas l'esprit du monde qui nous y anime ? En vain l'Apôtre vous dit-il que qui n'a pas son esprit, n'est point à lui, qu'on ne peut être sauvé qu'en son nom, et que partout on doit l'envisager comme l'auteur et le consommateur de sa foi : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* ; au milieu de ces vives lumières qui nous le découvrent, chacun n'envisage dans sa faible religion que son repos, ses intérêts, sa propre gloire. Mais qu'arrivera-t-il enfin, sinon que la tempête s'élèvera, dit l'Évangile, la mort viendra, et tout l'édifice de ces fausses vertus bâti sur le sable sera renversé, pendant que les vrais chrétiens qui auront bâti sur la pierre ferme, qui est Jésus-Christ, verront subsister leur ouvrage pendant toute l'éternité. Unissons-nous donc inviolablement à lui ; offrons-le à Dieu dans toutes nos œuvres, mais offrons-le dans les dispositions de Marie.

J'en remarque trois principales dans notre Évangile : soumission, désintéressement, courage ; soumission, pour offrir Jésus-Christ selon l'ordre de la loi ; désintéressement, pour se désapproprier celui qu'elle offre ; courage, pour se déterminer à souffrir avec lui. Mesurons-nous, s'il vous plaît, sur ces grandes dispositions, ou pour nous sanctifier, ou pour nous confondre.

Premièrement, Marie n'offre Jésus-Christ qu'après s'être soumise à la loi de la purification : loi humiliante et injurieuse pour elle ; loi qui lui fait perdre aux yeux des hommes la gloire de cette pureté si précieuse ; loi qui la confond avec ces mères criminelles qui ont mérité d'être éloignées du temple de Dieu, elle qui a enfanté le Dieu du temple, et qui est elle-même le temple du Saint-Ésprit, dit saint Bernard : *Peperi Dominum templi, templum sum Spiritus sancti*. Cependant pense-t-elle à éluder une loi si rigoureuse ? La voit-on chercher dans son innocence, dans sa qualité, dans les égards humains, dans les ménagements d'un hon-

neur imaginaire, des prétextes pour se dispenser des devoirs humiliants de sa religion? Rien moins, Messieurs : elle sait que Dieu veut être honoré, selon la règle qu'il a lui-même prescrite; qu'il ne sert de rien d'offrir et de sacrifier Jésus-Christ, si l'on n'a auparavant sacrifié sa volonté propre; qu'il doit y avoir de l'ordre dans la religion, que le Saint-Esprit compare à une armée rangée en bataille; et que cet ordre ne dépend ni de notre caprice, ni des usages anciens du monde, ni des lâches ménagements de ceux qui nous flattent, mais de la loi inviolable de Dieu, sur laquelle nous serons jugés, et selon laquelle nous devons vivre : *Secundum consuetudinem legis*.

Cependant, qui est-ce qui s'y soumet aujourd'hui, à l'exemple de Marie? L'on consent d'offrir Jésus-Christ avec elle, mais on ne peut s'assujettir à ses lois; l'on aime peut-être dans la religion ce qu'elle a d'éclatant et de glorieux, mais on élude ce qu'elle a de pénible et d'humiliant; prêts à participer aux saints mystères par ostentation, mais éloignés de pratiquer la pénitence par délicatesse; disposés à entendre les vérités de l'Évangile, plus prêts encore à s'en dispenser ou à les combattre; zélés à s'élever par la contemplation, incapables de s'abaissant par l'humilité; honorant Dieu dans son temple par des pratiques qui ne coûtent rien à la nature, et craignant de se déshonorer soi-même par une modestie et une réforme qui coûteraient quelque chose à l'amour-propre. Telle est aujourd'hui la dévotion du monde : la loi de Dieu n'en est plus la règle; ces maximes anciennes de l'Évangile, qui réglaient les mœurs des premiers chrétiens, paraissent impraticables à notre siècle; chacun veut être dévot à sa mode, se faire un culte aisé au gré de ses passions, et tracer le plan de sa religion commode sur son rang, sur sa délicatesse, sur sa faible raison. De là cette foule de dévotions aisées que la superstition introduit, et que le relâchement canonise; de là cette ignorance de la loi de Dieu, que l'on consulte moins sur ses devoirs que l'opinion commode des hommes; de là enfin, dans les directeurs, Messieurs, ces inégalités de sentiments, tantôt sévères selon la coutume de la loi, et tantôt relâchés selon la loi de la coutume.

Loin de Marie cette inconstance honteuse; toujours ferme, toujours égale dans sa vertu, elle s'attache à des règles immuables, et veut accomplir la loi de Dieu dans toute son étendue : car je vous vois, Vierge sainte, remplir avec exactitude tout le temps de votre purification, vivre quarante jours entiers séparée du sanctuaire, portant avec soumission la privation de Dieu, et plus contente de suivre ses lois, qu'un zèle suspect et des empressements dangereux. Belle leçon pour vous, pécheurs présomptueux, qui après les plus grands désordres, souffrez avec impatience qu'on vous sépare pour quelque temps des saints autels; toujours

pressés d'offrir Jésus-Christ à contre-temps, et toujours lents à vous purifier et à vous éprouver selon la loi de l'Apôtre; affectant de paraître dans le sanctuaire au rang des saints, sans avoir gémi un seul moment parmi les pénitents; et vous flattant peut-être d'être sanctifiés par vos communions, lorsque vous avez mangé votre jugement et votre condamnation. Abus digne de nos larmes, abus condamné par l'exemple d'une Vierge, qui n'ose offrir Jésus-Christ qu'après s'être purifiée selon la loi de Dieu; rarement imitée dans sa soumission, et plus rarement encore dans son désintéressement!

2. Admirez pourtant ici ce que nous n'imitons pas, une mère qui remet entre les mains de Dieu ce Fils qui fait ses délices; une Vierge qui, dans l'oblation qu'elle fait, se désapproprie tout, et les grâces qui la sanctifient, et les vertus qui la distinguent, et Jésus-Christ même qu'elle possède, pour en céder toute la gloire à son Dieu; admirons-la, dis-je, mais n'en demeurons pas à une admiration stérile; apprenons à ne nous approprier jamais les dons de Dieu, à ne faire servir les richesses de sa grâce, ni à notre fortune, ni à notre vanité, à réferer tous nos biens spirituels à leur principe; et si nous sommes saints, à ne l'être que pour la gloire de celui qui nous sanctifie. Mais, ô erreur qui corrompt la piété des plus justes, ils s'approprient tous les avantages de la grâce, et ne veulent être saints que pour leurs propres intérêts! S'ils pratiquent quelques vertus, ils veulent que le monde les admire et les récompense! S'ils font des œuvres et des charités éclatantes, ils écoutent avec complaisance les applaudissements qu'elles leur attirent! S'ils offrent Jésus-Christ d'une main, ils se réservent de l'autre la gloire de l'avoir fait! De là, la perte de ces grâces, qui ne se conservent que sous les voiles de l'humilité; de là, ces vicissitudes de vices et de vertus, qu'on suit tour à tour, selon que nos intérêts différents le demandent; de là, ces rechutes terribles, auxquelles Dieu nous abandonne, pour nous être attribué ce qui venait de lui, et n'avoir pas adoré le bras qui nous soutenait. Marie seule sait le reconnaître; elle fait retourner les eaux à leur source, afin qu'elles coulent toujours, comme parle l'Écriture; elle rend au Père éternel tout ce qu'elle tient de lui : et si elle remporte aujourd'hui Jésus-Christ du temple, c'est pour partager ses contradictions, c'est pour vivre et mourir victime avec lui.

3. Car sa piété courageuse n'a rien de celle de ces lâches chrétiens qui sacrifient tous les jours Jésus-Christ avec le prêtre, sans penser jamais à se sacrifier eux-mêmes; prodigues du sang d'un Dieu, et avares du leur. Marie l'offre aujourd'hui, mais elle s'offre et se dévoue à la douleur avec lui; on lui prédit que ce fils doit être en butte aux contradictions du monde, que la mort seule sera la fin de ses persécutions, et qu'en même temps que la main des bourreaux crucifiera le fils dans son corps, la main de

l'amour crucifiera la mère dans son fils : mais cette prédiction lugubre ne l'étonne pas ; elle consent d'avoir part à sa croix ; plus d'autre espérance, d'autre ambition, d'autre plaisir pour elle, que de souffrir et de mourir avec Jésus-Christ. *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.*

Confondez-vous, sensuels, à la vue du courage d'une vierge délicate ; vous, qui offrez sans cesse cette adorable victime, et qui ne prenez jamais part à son sacrifice, persuadés que vous êtes dispensés de souffrir, parce qu'un Dieu a souffert pour vous ; que vous pouvez vous sauver à l'ombre de sa croix, sans la porter, et laver vos péchés dans son sang, sans y mêler le vôtre. Car, qui est-ce qui immole une de ses passions au pied de l'autel de Jésus-Christ, et qui, dans la vue de ses péchés, travaille à se crucifier en quelque chose avec lui ? Après mille communions, après mille oblations d'un Dieu victime, quel éloignement pour la croix ! quel empressement pour la vie et pour les plaisirs ! quel penchant à s'éconter et à s'attendrir sur tous ses besoins ? On offre peut-être à Dieu quelque portion de ses biens, mais on réserve son corps pour soi-même. Partagé injuste, dit l'Écriture, gardez vos biens, et donnez-vous vous-même ; le Dieu que vous servez n'est pas ingrat ; votre récompense est prête ; et si vous vous offrez avec Jésus-Christ, comme Marie, attendez-vous à recevoir Jésus-Christ avec Siméon : car si Jésus-Christ offert est notre mérite, Jésus-Christ reçu est notre récompense.

SECOND POINT.

Il n'y a que Dieu seul qui ne cherche point au dehors de récompense ni de fin étrangère. Il suffit à soi-même ; il trouve dans son propre sein sa gloire, sa grandeur, sa félicité, son royaume ; et dans tout ce qu'il opère, il n'a point d'autre fin que lui-même, dit le Saint-Esprit : *Omnia propter semetipsum operaturus est.* L'homme au contraire envisage toujours quelque chose hors de soi ; tombé par le péché dans une indigence affreuse, il faut qu'il emprunte d'ailleurs de quoi remplir le vide de son cœur, et que, dans ses vertus, aussi bien que dans ses passions, il cherche un objet capable de le rendre heureux : si vous êtes ambitieux, les honneurs ou la gloire sont le prix de vos intrigues et de vos travaux ; si vous êtes avares, les richesses sont la récompense de vos ménagements ; si vous êtes sensuels, le plaisir est la fin de toutes vos démarches ; mais si vous êtes vertueux et chrétiens, n'attendez et ne cherchez que Jésus-Christ pour le prix de votre vertu.

Tel était le grand saint Siméon, dit l'Évangile ; remplissant avec amour tous les devoirs de la justice, s'éloignant avec horreur des sentiers de l'iniquité, suivant avec docilité tous les mouvements de l'Esprit-Saint qui le conduisait, fidèle au prochain, craignant Dieu, détaché de lui-même et, pour récompense de tant de vertus, n'attendant que le bonheur de voir le Consolateur d'Israël, et de recevoir Jésus-Christ entre ses bras : *Jus-*

tus, timoratus, expectans consolationem Israel. Aussi le reçoit-il, Messieurs : mais dans quelles dispositions ? avec préparation, avec fruit, avec zèle pour le prochain : avec préparation, puisqu'il soupire et qu'il se sanctifie tous les jours pour être digne de Jésus-Christ ; avec fruit, puisqu'il en fait voir les effets après l'avoir reçu ; avec zèle, puisqu'il le communique aux hommes qu'il est venu sanctifier. Dispositions dans lesquelles il faut entrer pour recevoir Jésus-Christ : permettez que je vous les explique.

1. La religion n'a rien de plus grand que de recevoir Jésus-Christ. Il est la fin des lois qu'elle prescrit ; il est le prix des combats qu'elle soutient : un Dieu ne peut donner à ses adorateurs d'autre récompense que lui-même, dit saint Augustin ; il se donne aux anges dans la plénitude de sa gloire ; il se donne aux hommes sous les voiles des sacrements. Il a deux autels différents, dit cet admirable Père, l'un dans le ciel, et l'autre sur la terre ; mais pour être admis quelque jour à celui-là, il faut le recevoir dignement sur celui-ci, et s'y préparer, comme Siméon, par de saints désirs. Car quelle était l'occupation de ce saint homme ? de soupirer sans cesse après Jésus-Christ ; d'oublier tous les biens présents, pour mettre son bonheur dans ses espérances, et de dilater son cœur dans l'attente du jour heureux qui les devait remplir : *Expectans, expectans consolationem Israel.* Tel doit être votre état, chrétiens ; état de désirs, d'impatience, d'empressement pour Jésus-Christ : car toute votre vie ne doit être qu'un désir continu, dit saint Augustin (*In psal. XXV, enarr. II*) ; et c'est pour allumer ce désir dans vos cœurs, que l'Église entonne ses saints cantiques, qu'elle explique ses vérités lumineuses, qu'elle expose ses redoutables mystères à vos yeux ; elle veut qu'on les connaisse, pour les désirer, parce que par les désirs le cœur s'ouvre, le cœur s'étend et devient capable de Jésus-Christ. Est-ce ainsi que nous nous préparons à le recevoir dans les sacrements ? l'intervalle de nos communions se passe-t-il dans les désirs de nous unir à lui, comme il désira lui-même de s'unir à nous dans l'établissement de l'Eucharistie : *Desiderio desideravi ?* Nous voit-on négliger les biens et les plaisirs de la terre, pour nous occuper de cette douce espérance ? En un mot, nos cœurs s'embrasent-ils aux approches de ces jours saints, où l'Église nous invite à le recevoir ? Non, Messieurs ; on s'en alarme, on en murmure, et les pécheurs trouvent leur supplice dans ce qui devrait être l'objet de leurs désirs ; semblables à ce malheureux possédé de l'Évangile, que la présence de Jésus-Christ consternait : pourquoi, lui disait-il, avancer notre supplice et nous venir tourmenter avant le temps ? aveuglement déplorable ! S'éloigner de Jésus-Christ, qu'on devrait seul désirer ; craindre qu'il ne chasse de nos cœurs le démon de l'ambition ou de la volupté, qui les possède ; aimer mieux perdre celui qui fait la félicité des anges, que de sacrifier quelques faux plaisirs, pour

s'en approcher ! Que pouvons-nous donc désirer qui ne soit pas en lui ? Avons-nous des maladies à guérir ; il est l'arbitre de la santé ? sommes-nous consumés par l'ardeur de nos passions ; il est la fontaine qui les tempère et la grâce qui les éteint ? gémissons-nous sous le poids de nos iniquités ; il est la justice par essence ? craignons-nous la mort ; il est la vie ? soupçons-nous pour le ciel ; il est la voie ? cherchons-nous la science et la connaissance de nos devoirs ; il est la vérité ? Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux, et pour lors vous ne désirerez rien tant que lui : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.*

2. Mais ce ne sont pas des désirs stériles que je vous demande. L'on n'en voit que trop qu'un zèle indiscret fait soupirer après Jésus-Christ, et qui, aux empressements de Siméon ne joignent ni sa pénitence, ni sa vertu ; mais où sont ceux qui, comme lui, se préparent à le recevoir par une exacte fidélité à la loi de Dieu, par une crainte salutaire de ses jugements, par une péni- tence proportionnée qui expie leurs péchés passés, et qui les fortifie contre ceux qu'ils ont à craindre ? Cependant, remarquez le, chrétiens ; il n'y a que deux états où l'on soit digne de Jésus-Christ ; l'innocence ou la pénitence. L'innocence est perdue, et la pénitence ne se pratique presque plus. L'on passe sans épreuve et sans délai d'une habitude honteuse à l'Eucharistie ; d'une inimité encore vivante, à un sacrement de paix et de charité ; on reçoit le Saint des saints, non pas dans des mains pures, comme Siméon, mais dans un cœur plein d'attachements profanes ; on s'unit à la vie dans un état de mort ; plus cruels que ce tyran fameux qui attachait un corps vivant sur un cadavre corrompu, pour le faire expirer en cet état. Réveillez-vous, pécheurs, à cette peinture de vous-mêmes, s'écrie un Père de l'Eglise (*Optat*) ; et si le jugement de Dieu encore éloigné ne vous étonne pas, craignez la sentence de condamnation que vous écrivez déjà dans votre propre sein avec le sang même de Jésus-Christ : *Time in visceribus tuis præsens judicium.* Apprenez d'Adam, séparé par son péché du fruit de vie, qui était la figure de l'Eucharistie, condamné à la pénitence et au travail pour s'en rendre digne, ne pouvant y retourner qu'au travers de ce glaive de feu qui en défendait l'entrée ; apprenez, dis-je, de cet exemple terrible, qu'un pécheur qui a mérité d'être séparé de Jésus-Christ, ne peut plus y être admis, s'il n'est purifié, ou par les larmes de la pénitence, ou par les ardeurs de la charité.

3. Or voulez-vous connaître si vous l'avez reçu dignement dans vos communions ? cherchez-en le fruit et les effets. Et quels sont ces effets, que doit produire Jésus-Christ dans un cœur ? Je les découvre tous dans le grand saint de notre Evangile : joie, transport, plénitude de Dieu, mépris de tout le reste. Car Siméon n'a pas plutôt Jésus-Christ entre ses bras, qu'on voit éclater sa joie ; son cœur se répand en de saints cantiques ;

et content de le posséder, il ne désire plus rien sur la terre : c'est maintenant, dit-il, Seigneur, que mes vœux sont accomplis ; je ne fais plus rien ici-bas ; des yeux qui ont vu la lumière des nations et la gloire de votre peuple ne doivent plus s'ouvrir aux spectacles de la terre ; des mains qui ont touché le Sauveur d'Israël ne doivent plus agir pour le monde ; une vie prolongée jusqu'à Jésus-Christ ne doit plus rien attendre après lui. Il était doux de vivre, quand le ciel nous était fermé par nos péchés ; je le vois ouvert par la naissance de votre Fils ; Seigneur, il est temps de mourir, *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* Paraissez, chrétiens, en qui Jésus-Christ opère ces transports et ce détachement parfait de toutes choses ; qui, contents de lui seul, ne désirez plus rien ici-bas ; enivrés des joies du ciel, insensibles à celles de la terre, indifférents pour la vie, soupirant après une heureuse mort ; paraissez, et je suis prêt à confondre votre éloge avec celui du saint que nous admirons. Mais, hélas ! où prendre un cœur qui se borne à la possession de Jésus-Christ ? On le reçoit dans la communion, mais sans fruit, sans goût, sans détachement du monde ; pleins de ce torrent de voluptés que goûtent les bienheureux, on ne soupire encore que pour les joies de la terre. Des yeux qui ont vu le Saint des saints vont aussitôt s'ouvrir aux spectacles ; des bouches teintes du sang d'un Dieu vont se profaner par la médisance ou se délecter par la sensualité ; des cœurs qui devraient être pleins de Jésus-Christ trouvent encore du vide pour les créatures ; la mort qui doit nous unir plus étroitement à lui nous paraît affreuse ; et personne ne dit après ses communions, comme Siméon : je vous possède, Seigneur, il est temps de mourir à tout le reste : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

4. Suivons encore plus loin les dispositions de ce grand saint : apprenons de lui le plus essentiel de nos devoirs, je veux dire, à ne recevoir Jésus-Christ que pour le communiquer ; car c'est un grand abus de vouloir le posséder seul. Il est une avarice des biens spirituels plus criminelle que celle des biens temporels ; ce n'est pas être riche devant Dieu, non plus que devant les hommes, de ne l'être que pour soi ; et la même charité qui nous dispose à recevoir les dons de Dieu, nous engage à les communiquer. Siméon le comprenait, Messieurs, lorsqu'ayant reçu Jésus-Christ, il ne pense pas à se l'approprier, il ne le renferme pas dans le temple, pour avoir la consolation d'en jouir seul ; mais peu content de son bonheur, s'il n'en fait part à ses frères, il veut que les influences du Sauveur se répandent sur tous les hommes, que tous les peuples de la terre aient leur salut devant les yeux, et que la lumière de la grâce soit commune à toutes les nations, aussi bien que celle de la nature : *Lumen ad revelationem gentium.* Flein de ce désir de communiquer Jésus-Christ, il le rend à Marie, et par elle, à tous les hom-

mes, pour lesquels elle élève cette innocente victime jusqu'au jour de son sacrifice.

Instruisez-vous à ce grand exemple, chrétiens, qui recevez Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et qui ne pensez jamais à le communiquer; fidèles à l'adorer en secret, rougissant de procurer sa gloire en public, et renfermant dans votre sein ce feu sacré qui n'est venu sur la terre que pour s'y répandre. Infini comme il est, un seul cœur peut-il lui suffire? Ne doit-on pas vous voir, après vos communions, zélés à lui en gagner de nouveaux, vous intéresser pour sa gloire, et crier partout avec Augustin : C'est lui qu'il faut aimer, c'est lui qu'il faut aimer : *Hunc amemus, hunc amemus?* Et nous surtout, ministres du Seigneur, successeurs de Siméon dans la gloire d'un sacerdoce plus saint, dépositaires sacrés d'un Dieu qui se fait victime entre nos mains, empressons-nous de le faire connaître; ne retenons pas dans les ténèbres d'une solitude oisive, ou dans les agitations d'une vie tumultueuse, la lumière que les peuples attendent de nous; répandons-la et par nos discours et par nos vertus.

Tel est le devoir et des simples fidèles et des ministres des autels; tel est surtout, Sire, le devoir d'un roi très-chrétien. Plus il a reçu de Jésus-Christ, plus il lui doit rendre; plus il s'est communiqué à lui, plus il est obligé de le communiquer à ses peuples; plus il a fait pour sa gloire, plus il doit brûler de zèle pour la sienne. Eh! quel autre roi, Sire, a jamais autant reçu de Jésus-Christ que Votre Majesté? Et par un juste retour, quel autre roi lui doit rendre davantage? car il doit y avoir une espèce de combat entre Jésus-Christ et les rois qui règnent par lui; et tu le vois, France heureuse, cet aimable combat de magnificence et de gratitude, de grâce et de fidélité : Jésus-Christ portant la gloire de ton roi jusqu'aux extrémités de la terre, et ton roi appliqué à porter sa religion encore plus loin que sa renommée; Jésus-Christ faisant vaincre à ce héros toute l'Europe liguée, et ce héros lui cédant tout l'honneur de ses victoires; s'abaissant devant ses autels, à mesure qu'il l'élève sur la tête des nations; moins jaloux de donner la loi à ses ennemis que de procurer la paix à ses peuples, et de dominer sur les étrangers que de faire régner Jésus-Christ sur ses sujets.

Votre Majesté le fait, Sire, avec un zèle que nous admirons; témoin les erreurs exterminées, les vices proscrits, la justice et la vérité triomphantes, votre trône partagé avec la religion fugitive et persécutée, et, ce qui semblerait être mort avec saint Louis, l'émulation de la vertu établie au milieu d'une cour où le prince l'autorise, où l'exemple la soutient, où les récompenses la suivent, où le respect humain n'en rougit plus. C'est là, Sire, ce que j'appelle remplir en roi l'obligation de communiquer Jésus-Christ, lui rendre ce qu'on en a reçu, et par le zèle de sa gloire sur la terre mériter d'y avoir part dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

ORATEURS SACRÉS. XXVI.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique (Joan., III, 16).

Voici l'accomplissement des prophéties, la vérité des figures, l'effet des promesses, la fin de la loi, la source de la grâce, le Verbe fait homme pour sauver les hommes. Dans tous les autres mystères nous verrons éclater quelque attribut particulier de Dieu : sa justice, dans les souffrances de son Fils; sa puissance, dans sa résurrection; sa gloire, dans ce retour heureux dans son sein, où se doit terminer la course laborieuse qu'il commence aujourd'hui. Ici le disciple bien-aimé n'admire que son amour : amour qui, renfermé dans lui-même de toute éternité sans autre objet que ses propres perfections, répandu au dehors à la naissance des siècles par la création du monde, s'épuise aujourd'hui, si j'ose le dire, par l'incarnation du Verbe envoyé pour nous réparer : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.*

N'attendez pas, Messieurs, que je vous développe dans ce mystère des prodiges qui sont autant au-dessus de mes expressions que de mes lumières; ces unions ineffables de Dieu et de l'homme, de vierge et de mère, de l'éternité et du temps, du cœur humain et de la foi qui le captive. N'attendez pas que je vous rende bien sensibles ces abaissements prodigieux de l'être au néant, de l'immortalité à la mort, de la forme de Dieu à celle d'esclave. Ces grands objets de notre foi, sur lesquels la curiosité des philosophes s'est aveuglée, seraient l'écueil assuré de notre raison; contentons-nous d'en admirer le principe, et de nous écrier avec le dévot saint Bernard : C'est l'amour, c'est l'amour qui opère l'incarnation du Verbe que nous adorons, *Amor est, amor est.*

Pendant que je parle, le mystère s'accomplit, l'ange l'annonce, le Père éternel l'envoie, le Saint-Esprit le forme, Marie le reçoit, le Verbe s'incarne : *Verbum caro factum est!* A quoi nous arrêter parmi tant de merveilles? Parlerons-nous au moment que la parole éternelle devient muette? Demeurons-nous dans le silence quand le grand Augustin souhaite que toutes les parties qui le composent se changent en autant de langues pour bénir Dieu? Non, Messieurs; puisque le Verbe se fait chair, publions ce bienfait, et disons que c'est l'ouvrage de l'amour, que l'amour le donne, que l'amour le forme, que l'amour le reçoit. L'amour le donne par la main du Père, c'est mon premier point; l'amour le forme par la main du Saint-Esprit, c'est le second; l'amour le reçoit par la main de Marie, c'est tout mon dessein. Ne le commençons pas sans le secours de celle en qui le mystère s'accomplit au salut de l'ange, que nous allons répéter. *Ave, gratia plena, etc.*

PREMIER POINT.

1. Dans le portrait exquis que saint Paul nous
(Vingt-trois.)

a fait de la charité, la libéralité qu'elle exerce brille comme l'un de ses plus beaux traits. Détachée de ses propres intérêts, dévouée à ceux des autres, elle leur communique tout ce qu'elle possède; et méprisant le bien particulier, qui est l'objet de la cupidité, pour ne s'attacher qu'au bien commun, dit saint Augustin, elle se dépoille pour enrichir ceux qu'elle aime; et après avoir donné tout ce qu'elle a, elle va, quand elle est parfaite, jusqu'à se donner elle-même : *Charitas benigna est.*

Tel est l'amour de Dieu pour nous; toujours bienfaisant, toujours libéral, il n'a pu se contenir au dedans de lui-même; après s'être occupé toute l'éternité de l'idée de ses créatures, il les a produites au dehors; il leur a communiqué, selon la mesure de leur perfection, quelque portion de son être, quelques rayons de sa gloire, quelques traits de sa beauté; et maintenant que ses traits sont effacés par le péché, il envoie son Verbe pour les retracer, la figure de sa substance s'unit par l'incarnation à l'homme désigné, et la charité de Dieu répare cette image que sa puissance avait formée : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.*

Je dis la charité, Messieurs; car quoique l'amour de notre Dieu ait paru dans la création de l'homme, il éclate bien davantage dans l'incarnation de son Fils : et pour le comprendre, rappelez, s'il vous plaît, dans votre esprit ce grand principe de saint Augustin, que la perfection de l'amour consiste à se communiquer mutuellement tout ce qu'on est, et à faire vivre d'une même vie les deux personnes qui s'aiment : *Amor vita quædam duo aliqua copulans.* Or, dans la création, je ne puis nier que Dieu ne m'ait aimé, puisqu'il me donna dès lors quelque chose de lui-même, l'adresse de ses mains pour me former, le souffle de sa bouche pour m'animer, quelques traits de sa divinité pour me rendre conforme à lui : mais après tout, je ne vois encore là ni communication parfaite, ni unité de vie entre le Créateur et la créature. S'il me fait en quelque chose semblable à lui, il ne se fait pas semblable à moi; s'il me donne quelques rayons de sa gloire, il ne prend rien de mes faiblesses; s'il me communique une vie, ce n'est pas celle dont il vit lui-même, et par conséquent son amour n'est pas encore pleinement libéral : mais dans l'incarnation, il n'a plus de bornes; Dieu se communique tout entier à nous par son Fils; il s'unit si étroitement à notre personne, qu'elle se perd dans la sienne; les grandeurs et les bassesses, la force et la faiblesse, la gloire de l'innocence et la honte du péché nous sont devenues communes avec lui; en un mot, nous n'avons plus qu'une même vie, Dieu vit de la vie de l'homme, l'homme vit de la vie de Dieu, et c'est un prodige de son amour : *Amor vita quædam duo aliqua copulans.*

Que de douceur, que de sagesse, que de force dans cet amour! s'écrie saint Bernard, Sa douceur oublie tout, sa sagesse ménage tout, sa force triomphe de tout pour nous

sauver. Sa douceur oublie tout; nous étions ses ennemis déclarés, jaloux de sa gloire, prévaricateurs de sa loi, usurpateurs téméraires de sa grandeur; et insensible à nos outrages, il nous recherche le premier, et son amour prévenant le nôtre, il envoie son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés (I *Joan.*, IV, 10). Or l'amour n'est jamais plus doux que quand il nous prévient, dit saint Augustin (*De Catechiz. Rud.*, c. 4); surtout, lorsque riche et suffisant à soi-même, il ne nous cherche pas pour soulager son indigence, mais pour répandre en nous de sa plénitude, et nous rendre tous les avantages que nous avions perdus. Ici reconnaissez, Messieurs, les effets admirables de l'incarnation du Verbe, et la douceur de l'amour qui vous le donne. Il s'abaisse jusqu'au néant, pour vous rétablir dans votre premier degré d'élévation; car toute votre grandeur consistait et consiste encore à tenir le milieu entre Dieu et les créatures; soumis à celui-là, pour recevoir la loi de lui; supérieurs à celle-ci, afin qu'elles la reçussent de vous; mais le péché avait confondu ce bel ordre; et pour vous être soustraits à la puissance du Créateur, vous étiez tombés sous celle de la créature; elle vous captivait, elle vous dominait; il a fallu que le Verbe se soit fait créature pour vous en dégager, et que par l'union de sa divinité, vous relevant au-dessus de vous-mêmes, il vous ait remis en état de ne plus voir que Dieu seul sur votre tête, et toutes les créatures sous vos pieds.

Ce n'est pas assez, Messieurs: aveuglés par le péché, vous ne connaissiez plus l'objet de la vraie béatitude, pour laquelle vous êtes nés; vous vouliez être heureux, et vous ne cherchiez le bonheur que dans le monde, où il n'était pas; au lieu de la vérité, de la grandeur, du plaisir, pour lequel vous soupiriez, vous ne trouviez dans les créatures que mensonge, que confusion, que douleur. Dieu a voulu que la vie bienheureuse descendît au milieu de ces créatures, afin que vous la trouvassiez sous votre main, et que, réduits à chercher dans les choses corporelles de quoi vous rendre heureux, vous pussiez vous attacher au corps d'un Dieu incarné pour vous, dit saint Augustin : *Descendit huc vita nostra (Confess., lib. IV, c. 12).* O douceur ineffable de son amour! Le Verbe abaissé jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à Dieu! Le plus pur des esprits devenu corporel, pour nous faire trouver parmi les corps la félicité que nous y cherchons! Le souverain Juge confondu avec les criminels, pour les absoudre et les justifier!

Que je réponde, ô mon Dieu, à la douceur de cet amour! et puisque je vous vois humilié jusqu'à la créature pour m'élever au-dessus d'elle, qu'on ne la voie plus me dominer; que maître des passions qui m'y ont assujéti, j'en sache connaître la vanité, pour ne recevoir la loi que de vous, que de vous, Seigneur, que je vous revêtu d'un corps, pour devenir l'objet sensible de ma félicité! Plaisirs sensuels, honneurs fragiles, beautés périssables

où j'ai cherché si long-temps une fausse bêtitude, retirez-vous ! si quelque chose de corporel et de sensible peut me rendre heureux, c'est le corps d'un Dieu incarné pour moi, c'est à lui seul que je veux m'attacher, c'est lui seul que je veux aimer. Il me prévient, tout offensé qu'il est, et oubliant la grandeur de sa naissance éternelle, il descend jusqu'à mon néant, pour se réconcilier avec moi : et moi, pour imiter la douceur de son amour, je vais courir au-devant de mes ennemis oublier ce point d'honneur chimérique qui entretient mes ressentiments, et faire les premières démarches pour étouffer des inimitiés qui ont fait descendre un Dieu sur la terre, afin que tous les hommes réconciliés en lui, et devenus un seul homme en Jésus-Christ, n'aient tous ensemble qu'un même objet, qu'un même esprit, qu'un même cœur, dit saint Augustin : *Ut per eum reconciliati hæreamus uni, fruamur uno, permaneamus unum.*

2. Allons encore, Messieurs, de lumière en lumière ; et de la douceur de l'amour, qui oublie tout, passons à sa sagesse, qui sait tout ménager. Car quels ménagements ne fallait-il pas pour nous sauver ? Il s'agissait de prendre la bassesse de l'homme, sans perdre la dignité de Dieu ; de se revêtir d'une chair de péché, sans contracter le péché même ; de satisfaire la justice et d'exercer la miséricorde, et la charité ingénieuse de mon Dieu sait accorder ces contradictions. Il donne une chair au Verbe, et par là il l'humilie jusqu'à la bassesse de l'homme ; mais il forme cette chair, par un miracle inouï, du sang de la plus pure des vierges, et en cela il conserve la dignité de Dieu : d'un côté il charge son Fils de la honte de nos iniquités ; mais de l'autre il nous communique la gloire de son innocence. Sa justice trouve en ce qu'il a de nous de quoi punir le péché ; et sa miséricorde, en ce que nous avons de lui, de quoi sauver le pécheur : quoi de plus sage que cet amour !

Imitez-vous cette sagesse, vous tous qui, persuadés de la nécessité d'aimer Dieu, n'avez rien de ses ménagements dans votre conduite ? Ingénieux à ménager toutes choses pour votre fortune, sachant accorder selon vos différents intérêts la fierté et la bassesse, la flatterie et la médisance, un extérieur religieux et un cœur corrompu, l'amour de votre liberté et les servitudes de votre état ; mais incapables de rien ménager pour votre salut, d'accorder un peu le soin de votre fortune avec le zèle de votre religion, le tumulte du monde avec le silence de la retraite, l'usage modéré des plaisirs avec la nécessité de la pénitence, les obligations de vos emplois avec les saints engagements de votre baptême, en un mot, l'homme du monde avec le chrétien. Car la vertu est de tous les états, et je ne vous dis pas de cesser d'être ce que vous êtes, mais de le sanctifier ; je ne vous dis pas d'abandonner cet emploi auquel vous devez vos soins, votre temps, votre application, mais de vous partager un peu entre le ciel et lui, d'oublier que, dans l'état de vos dignités ou dans l'abondance de vos riches-

ses, vous êtes comme les dieux de la terre, pour penser quelquefois au pied des autels que vous mourez comme les derniers des hommes : *Ego dixi, Di estis; vos autem sicut homines moriemini.* Mais point de ménagements entre son état et son salut ; on donne tout à sa qualité, rien à sa religion. On voit le Verbe incarné se partager, si j'ose le dire, entre sa nature divine et sa nature humaine, accorder les grandeurs de celle-là et les faiblesses de celle-ci, sanctifier l'une par l'autre ; et l'on ne se partage jamais entre sa condition et ses devoirs ; l'on oublie que l'on est chrétien avant que d'être ou magistrat ou courtisan, et qu'on se doit par conséquent à sa religion plutôt qu'à sa fortune !

Et nous, ministres du Dieu vivant, destinés à donner tous les jours au monde ce Verbe qu'il ne lui a donné qu'une fois, imitons-nous la sagesse de son amour ? Gardons-nous comme lui, dans notre ministère, un sage tempérament entre la justice et la miséricorde, ni trop sévères dans notre zèle, ni trop relâchés dans nos ménagements ? Car il faut, dit saint Augustin (*Ad Donat., c. 4*), que le zèle soit tempéré par la patience, et que la patience soit animée par le zèle, de peur qu'un excès de douceur n'entretienne l'iniquité, qu'une exactitude outrée ne fasse rompre l'unité, et que, dans l'un ou dans l'autre, on ne manque à la charité : *Disciplina servat patientiam, patientia temperat disciplinam.* Cependant, contre ces belles règles de la morale chrétienne, nous tombons presque toujours dans l'excès ; tantôt donnant tout à la justice, par une sévérité qui ne sait point compatir à la faiblesse du pécheur ; et tantôt accordant tout à la miséricorde, par une condescendance qui ne sait pas se raidir contre l'habitude du péché ; ne prenant jamais le sage tempérament d'une charité ingénieuse qui sache allier la patience et la discipline, la douceur et le zèle, les ménagements et la sévérité : art merveilleux que Dieu veut nous apprendre dans l'incarnation de son Verbe. Il unit en lui la justice et la miséricorde ; le crime est puni, le criminel se sauve : n'est-ce pas là l'artifice de l'amour le plus sage qui fût jamais !

3. Amour, qui n'a pas moins de force que de sagesse, puisqu'il sait et tout vaincre et tout sacrifier pour notre salut. Car là se réduit toute la force de la charité : à triompher de tous les obstacles, à sacrifier tous les objets pour celui qu'on aime. A ces caractères, vous reconnaissez sans doute dans ce mystère la charité de votre Dieu ? Est-il des obstacles qu'elle ne surmonte ? Les lois de la nature, la distance des lieux, l'indignité de l'homme, la grandeur de Dieu, les justes ressentiments de son cœur peuvent-ils l'arrêter ? Ne le vois-je pas en notre faveur opérer merveilles sur merveilles, unir le ciel à la terre, rendre la pureté féconde, élever la bassesse, anéantir la grandeur, et, ce qui n'est pas un moindre prodige, étouffer ses inimitiés pour sauver ses ennemis ? Mais, ô force surprenante de son amour ! il va jusqu'à sacrifier son propre Fils ; ce Fils qui lait les

délices de son cœur, et l'objet éternel de sa complaisance; ce Fils, qui est dans le ciel sa gloire et sa couronne, dit Tertullien, il l'anéantit sur la terre; ce Fils, par lequel et pour lequel il a créé toutes choses, l'immole pour réparer toutes choses par lui ! Eh quoi mon Dieu, si vous vouliez qu'il y eût encore des hommes sur la terre, ne pouviez-vous pas créer des innocents, au lieu de sauver des coupables ? Ne vous était-il pas plus facile de faire encore une fois descendre votre voix dans le néant, pour en tirer de nouveaux adorateurs de votre sainteté, que de faire descendre votre Verbe dans nos faiblesses, pour en retirer les anciens profanateurs de votre gloire ? Non, Messieurs, il fallait qu'il lui en coûtât un Fils aussi cher que celui qu'il nous donne, pour nous faire admirer avec saint Paul la force et l'étendue de cet amour qui triomphe de tout, qui sacrifie tout pour nous, *propter nimiam charitatem*.

Que fait notre amour pour lui, chrétiens ? Car nous voulons tous avoir part au salut que l'incarnation nous prépare. Or point de salut sans amour; point d'amour sans action, dit saint Augustin; point d'action sainte, sans violence et sans effort. Vous m'ouvrez aujourd'hui le ciel, Seigneur, il est vrai; mais vous m'apprenez en même temps qu'on ne s'y élève que par les efforts d'un amour violent : *Violenti rapiunt illud*; et à quoi puis-je connaître la force de mon amour pour vous ? Est-ce aux obstacles dont il triomphe ? la moindre difficulté m'arrête dans mes devoirs, le respect humain m'intimide, l'occasion me séduit, la complaisance m'emporte, la coutume m'entraîne, l'intérêt me corrompt; et toujours lâche dans mon amour, je ne puis rien surmonter pour vous ! Pour le monde et sa fausse gloire, rien ne me coûte : veilles, fatigues, servitude, biens, santé, vie, je sacrifie tout, je souffre tout, et par là je connais la force de ma cupidité; mais pour vous servir, ô mon Dieu, vous qui me promettez une gloire et une félicité durables, tout m'étonne, tout m'arrête, tout m'intimide, et par là je connais la faiblesse de ma charité. Embrassez-la, Seigneur, fortifiez-la par l'exemple de la vôtre, afin que je surmonte avec courage tout ce qui s'oppose à mon salut, et que je sacrifie sans ménagement tout ce qui peut plaire à mon amour-propre. Car que puis-je légitimement aimer, que ce Verbe adorable que l'amour me donne par la main du Père, et auquel l'amour va former un corps par la main du Saint-Esprit. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Quoique j'affecte toujours, Messieurs, de ménager votre application et de ne vous proposer que des vérités palpables, pardonnez à la nécessité de mon sujet les premiers principes de la théologie que je suis obligé de vous expliquer, et prêtez un moment aux vérités abstraites de la religion cette attention d'esprit à laquelle rien n'échappe dans la politique.

Toutes les opérations de Dieu au dehors sont communes aux trois personnes de la

Trinité. Comme elles sont une dans leur nature et dans leurs desseins, elles ne peuvent être séparées dans leurs actions : cependant nous attribuons certains ouvrages à chaque personne, selon les attributs différents qui lui conviennent. La création au Père, parce que, étant principe sans principe et l'Être par excellence, c'est à lui qu'il appartient de le communiquer. L'incarnation au Fils, parce que, étant la forme de Dieu et l'art souverain de son Père, dit saint Augustin, c'était à lui à réformer son image et à réparer l'homme. Enfin, la formation du corps de Jésus-Christ est attribuée au Saint-Esprit, parce que, étant la charité substantielle du Père et du Fils, c'était à lui que convenait ce chef-d'œuvre de leur amour. Il est le seul qui ne produit rien dans l'éternité. Le Père engendre son Fils par la simple vue de ses perfections et de son essence; le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit, par les retours mutuels de leur charité; le Saint-Esprit seul demeure stérile, mais il devient fécond dans la plénitude des temps, il forme au Verbe éternel le corps qu'il prend aujourd'hui, et c'est à lui qu'appartenait cet ouvrage de Dieu par excellence, *Domine, opus tuum*.

Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que Dieu s'applique, ce semble, à ses ouvrages, selon le degré de perfection qu'il leur destine. Quand il veut tirer du néant les créatures insensibles, il n'y emploie que sa voix, *dixit*; quand il veut former l'homme plus excellent qu'elles, il ne se contente pas de faire entendre sa voix, il y met la main, dit Tertullien : *Non imperiali verbo, sed familiari manu*; mais quand il s'agit de donner un corps au Verbe, il faut que son cœur s'en mêle; ce n'est plus l'ouvrage ni de sa voix ni de sa main, c'est le chef-d'œuvre de son amour, mais de son amour essentiel et subsistant, qui est le Saint-Esprit, *Domine, opus tuum*. Adorons-le donc, cet Esprit-Saint, formant à Jésus-Christ cette bouche qui nous expliquera bientôt les volontés de son Père, ces yeux toujours ouverts à nos besoins, ces oreilles faciles à les entendre, ces mains puissantes pour les soulager ! Adorons-le, faisant couler dans ses veines ce sang adorable qui doit être le prix de notre salut, donnant les premiers mouvements à ce cœur divin qui ne soupire déjà que pour nous affermissant ces os délicats que la cruauté des bourreaux nous rendra bientôt visibles au travers des plaies dont il sera couvert ! Adorons-le enfin, cet ouvrier subtil, renfermant dans les bornes d'un corps presque imperceptible celui que le ciel ne contient pas, sans pourtant intéresser la grandeur et l'immensité qui lui est propre ! Adorons-le, dis-je; car pour le comprendre, c'est où la faiblesse de l'esprit humain n'arrivera pas !

Ce n'est pas que je ne pusse, par des exemples familiers de la nature, vous rendre sensibles les merveilles de la grâce, et vous faire avouer que l'union d'un Dieu immense avec un corps limité n'est pas impossible. Car, prenez-y garde, ma parole ne se forme que dans ma bouche, et elle ne laisse pas

d'être tout entière dans l'oreille de chacun de ceux qui m'écoutent; votre œil est renfermé dans un petit espace, et il parcourt en un moment les espaces infinis du ciel et de la terre; votre âme est, ce semble, resserrée dans le corps qu'elle anime, et cependant elle connaît tout ce qui se passe hors de lui: tant il est vrai qu'on peut être en même temps dans un lieu, et présent partout; borné par la quantité de son corps, et infini par la qualité de son esprit; en un mot, conserver l'immensité de Dieu, et la renfermer, par la vertu du Saint-Esprit, dans les bornes étroites du corps de l'homme; mais que conclure de ce prodige, sinon que le fruit principal de l'incarnation doit être d'apprendre aux riches de la terre à donner, comme Jésus-Christ, des bornes à leur grandeur.

Car vous participez, Messieurs, à la grandeur du Verbe, vous qui, distingués du commun des hommes par votre rang ou par vos richesses, êtes regardés comme les dieux de la terre; et vous devez, plus que personne, prendre part à ses humiliations; resserrer le faste de cette abondance qui vous environne dans les bornes d'une honnête modestie; retenir les saillies de cette ambition qui vous emporte au-dessus de vous-mêmes dans les règles de l'humilité chrétienne; réprimer ces sentiments présomptueux qu'inspire la prospérité par le souvenir de vos faiblesses et de votre mortalité; asservir enfin la liberté de vos passions au joug de la foi et aux maximes de l'Évangile, et ne pas craindre de perdre quelque chose de votre grandeur en vous humiliant. Le Verbe éternel n'a jamais paru plus grand que depuis que l'amour l'a renfermé dans ce corps mortel où nous l'adorons. Comme Fils de Dieu, sa gloire ne pouvait aller plus loin; comme Fils de l'homme, il a trouvé le secret de croître encore par l'humilité, et c'est par là seulement que vous pouvez ajouter quelque chose à votre gloire. Un chrétien n'est grand qu'autant qu'il est humble. Sans ce fondement solide, l'édifice de sa grandeur s'écroulera bientôt sous ses pieds; tout cet éclat qui l'amuse et qui l'éblouit n'a rien d'éternel: c'est la figure du monde qui passe, dit l'apôtre saint Paul, et le seul moyen de fixer sa grandeur, c'est de la fonder sur l'humilité.

Telle est la grandeur du Verbe uni au corps mortel que la main de l'amour lui forme aujourd'hui. Et il le fallait, Messieurs, que le corps de Jésus-Christ fût l'ouvrage de l'amour par une grande raison que je vous prie d'observer. Ce corps adorable devait être votre sanctification et votre vie: vous étiez tous morts dans Adam, dit l'apôtre saint Paul; renfermés dans sa personne, comme les enfants dans leur père, vous aviez eu part à sa corruption; son péché contagieux s'était répandu dans toute sa postérité, et la révolte de sa chair, qui en était la peine, avait passé jusque dans la vôtre. Votre corps, indocile aux mouvements de l'esprit, rebelle aux lumières de la raison, asservi aux désirs de la concupiscence, esclave de ses sens, sujet à la mort, sentait régner dans lui-même une loi

de péché qui résiste toujours à la loi de l'esprit: en un mot, la cupidité avait corrompu en vous l'ouvrage de Dieu. C'est donc à toi, main puissante de la charité, à réparer ses dérèglements, à rétablir l'ordre dans cette chair révoltée, à la soumettre tout de nouveau à l'empire de la raison, à captiver ses sens sous le joug de la foi; c'est à toi à consacrer à la justice ces membres qui furent autrefois des armes d'iniquité, à remettre dans ce corps mortel un germe d'immortalité, à lui rendre enfin dans le second Adam la sainteté et la vie qu'il a perdue dans le premier: *Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*. Et c'est à ce dessein que le Saint-Esprit, charité substantielle du Père, vint former lui-même le corps du Fils, pour renouveler, pour sanctifier, pour anoblir votre corps dans le sien.

Oubliez donc ici, Messieurs, cette noblesse profane qui n'a pu faire couler dans vos veines qu'un sang corrompu, et qui, par cette longue suite d'aïeux, dont vous vous glorifiez peut-être, ne sert qu'à mieux prouver l'antiquité de votre péché. C'est de Jésus-Christ seul qu'il est glorieux de descendre; vous êtes tous une portion du corps qu'il prend aujourd'hui; membres de cet adorable chef, formés en lui par le Saint-Esprit dans le sein de l'Église, comme il le fut lui-même dans le sein de Marie, nourris de sa chair et de son sang dans les sacrements, entés sur lui par le baptême, incorporés avec lui par la charité; voilà, dis-je, la source de votre véritable grandeur et le fruit principal de l'incarnation du Verbe; mais en savons-nous profiter? La sainteté du corps de Jésus-Christ passe-t-elle dans le nôtre? Formés de la même masse, sommes-nous animés du même esprit? Nous voit-on, comme lui, purs dans nos mouvements, tempérants dans nos plaisirs, innocents dans l'usage de nos sens, être en toutes choses les organes et les instruments de la charité qui nous a formés? Avons-nous les yeux de Jésus-Christ pour découvrir les besoins des malheureux, la bouche de Jésus-Christ pour annoncer les volontés de son Père, les mains de Jésus-Christ pour agir partout pour sa gloire, le cœur de Jésus-Christ pour l'aimer par préférence à toutes choses? Si je suis tel, je le reconnais, ô mon Dieu! les fruits de l'incarnation me sont appliqués, les désordres de la cupidité sont réparés par la charité, et les ardeurs du Saint-Esprit ont épuré ma chair dans la chair de Jésus-Christ; mais, hélas! on la profane encore cette chair, on la déshonore, on la fait servir à l'iniquité, et, si j'ose parler le langage de l'Apôtre, des membres de Jésus-Christ on fait ceux de l'impudicité même!

Qu'y a-t-il donc en vous, pécheurs, qui mérite un tel mépris? s'écrie saint Augustin (*De Verb. Apost., serm. XVIII, c. 2*). Est-ce Jésus-Christ dont vous êtes les membres? est-ce le Saint-Esprit dont vous êtes les temples? *Quid horum in te contemnis?* Oubliez-vous, voluptueux, que ce corps que vous profanez par des crimes honteux est devenu par l'incarnation le canal principal de la

grâce? que c'est ce corps qu'on lave dans les eaux du baptême, afin que l'âme soit purifiée; ce corps qui reçoit les onctions saintes de la confirmation, du sacerdoce, de l'extrême-onction, afin que l'âme soit consacrée; ce corps qui se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que l'âme s'engraisse de sa divinité, comme parle Tertullien (*De Resurr. carn., c. 8*), et qu'elle vive de Dieu même? Oubliez-vous, sensuels, que cette chair que vous corrompez par les délices est une portion de Jésus-Christ crucifié; que des membres couronnés de roses ne conviennent pas à un chef couronné d'épines; et que si vous vous séparez de ce chef par une vie molle et contraire à la sienne, vous devenez des membres morts et des sarments inutiles qui ne doivent plus attendre que le feu? Oubliez-vous enfin, libertins, dans vos dérèglements, que cette chair qui appartient à Dieu par tant de titres, et que vous traitez comme si elle ne devait jamais ressusciter, est destinée à être un jour revêtue de sa gloire? Car pourrait-il abandonner à une mort sans ressourcement l'ouvrage de ses mains, le chef-d'œuvre de sa sagesse, le temple de son Saint-Esprit, la victime de sa religion, disons tout avec Tertullien, la sœur de Jésus-Christ, son Fils, *Christi sui sororem*? Oui, Messieurs, on oublie tous les avantages de ce corps consacré par l'incarnation du Verbe; et pendant qu'on se fait honneur d'une naissance qui nous assujettit à la mort, on méprise une renaissance qui nous élève à l'immortalité; pendant qu'on se glorifie d'être descendu de quelques hommes pécheurs comme nous, l'on oublie qu'on est enfants de Dieu, frères de son Fils, animés de son esprit, formés de son sang! Que dis-je, on l'oublie? on en rougit; et tout occupés à paraître ce qu'on est dans l'ordre de la nature, l'on n'ose presque paraître chrétien. Pourquoi, Messieurs? C'est que, si la charité forme Jésus-Christ en nous par la grâce du baptême ou de la pénitence, la cupidité l'y détruit bientôt; le vieil Adam supplante le nouveau, et l'esprit du monde étouffe dans votre cœur ce Verbe que l'esprit de Dieu y avait formé. Mais c'est peu que l'amour le forme par la main du Saint-Esprit, il faut encore que l'amour le reçoive par la main de Marie. C'est la dernière circonstance de ce grand mystère que je finis en deux mots.

TROISIÈME POINT.

Recevoir le Messie, et trouver dans ce médiateur fidèle un moyen efficace de se réconcilier avec Dieu, c'était l'unique ressource de la nature corrompue. Là tendaient ces soupirs qu'elle poussait depuis le commencement du monde; là se rapportaient les vertus que pratiquaient déjà ses enfants. C'était cette espérance qui consolait Abraham, qui sommettait Isaac, qui sanctifiait Joseph, qui fortifiait Josué, et qui découvrait à ces saints patriarches, dans la chair qu'ils portaient, non-seulement l'ouvrage de Dieu, mais le gage de son incarnation, dit Tertullien : *Non solum Dei opus, sed et pignus*. Mais vous soupirez en vain, grands saints;

voire amour est trop imparfait pour attirer le Messie sur la terre; il cherche un cœur pur, et la virginité est un opprobre parmi vous; il veut un cœur humble, et les grandeurs temporelles sont votre récompense. Le cœur seul, le cœur de Marie possède ces deux qualités; elle est vierge, elle est humble; son amour est pur, parce qu'elle aime son Dieu sans partage; son amour est humble, parce qu'elle reconnaît son néant sans orgueil. Par la pureté de son amour, elle plaît à son Dieu, dit saint Augustin : *Virginitate placuit*; et par l'humilité de son amour, elle mérite de devenir sa mère, et de le recevoir dans son sein : *Humilitate concepit*.

Ne différez donc plus, Vierge sainte, de donner à l'ange le consentement qu'il attend. Si le Dieu qui veut descendre en vous est-immense, votre amour n'a point de bornes; s'il cherche sur la terre un trône digne de lui, c'est dans votre cœur seul qu'il le peut trouver, dit un saint abbé : *Thronus grandis est*. Ne soyez donc pas insensible aux soupirs de toute la nature qui se jette à vos pieds pour obtenir sa réparation; laissez sortir de votre bouche cette parole d'où dépend notre bonheur, et recevez dans votre sein la parole éternelle qui doit faire la vôtre : *Da verbum, et suscipe verbum*. Elle parle, Messieurs; elle prononce cette parole efficace qui créa autrefois toutes choses, et qui les répare aujourd'hui; cette parole par laquelle le Verbe tira toutes les créatures du néant, et par laquelle le Verbe est lui-même anéanti : *Fiat*. A ce mot, il s'incarne en Marie, et son amour le reçoit heureusement, et pour elle et pour nous. Adorons-le en cet état, Messieurs; représentons-nous vivement cet Elisée raccourci sur l'homme mort pour le ranimer, ce Jacob travesti en Esaü, non pas pour lui ravir les droits de sa naissance, mais pour lui communiquer les siens, ce Joseph renfermé dans une obscure prison pour devenir le sauveur de ses frères, ce feu consumant resserré dans un vase d'argile pour être un jour la terreur des Madianites et le salut d'Israel quand il sera brisé sur la croix, ce Verbe enfin revêtu du corps de l'homme pour le salut de l'homme : *Verbum caro factum est*.

PRIÈRE.

Père de miséricorde, dont l'amour libéral nous a donné toutes choses avec votre Fils, donnez-nous encore la juste reconnaissance que mérite un tel bienfait : imprimez en nous un vif sentiment de la grâce de l'incarnation, de la corruption dont elle nous retire, de la sainteté où elle nous élève; faites que nous commencions à vivre pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ commence de vivre pour nous. Car c'est peu, mon Dieu! de lui être unis par la conformité d'une même nature, si nous ne le sommes encore par l'unité d'une même vie.

Esprit-Saint, qui renfermâtes Jésus-Christ dans ce corps que nous portons, renfermez-le encore dans ce cœur que nous vous offrons, continuez de le former en nous comme vous le formâtes dans Marie, imprimez-nous-en

tous les traits, et qu'on reconnaisse désormais dans chaque chrétien un autre Jésus-Christ.

Et vous, Vierge sainte, dont l'amour humble et chaste l'attira dans votre sein, imprimez-nous les sentiments de cette humilité qui vous anéantit devant lui, de cette pureté qui vous éleva jusqu'à lui; faites que nous le recevions à l'autel dans les mêmes dispositions que vous; anéantis par un amour humble qui nous en éloigne; élevés par un amour pur qui nous en rende dignes; timides, comme vous, à le recevoir; zélés à le communiquer, et à faire sentir à nos frères les impressions du Dieu saint que nous portons; afin qu'après l'avoir glorifié sur la terre, il nous glorifie dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit, non est hic.

Jésus-Christ est ressuscité, il n'est plus ici (Marc., XVI, 6).

Si l'opprobre de la mort de Jésus-Christ fit oublier aux apôtres et à Madeleine, son amante, les promesses de sa résurrection, n'ai-je pas lieu de craindre que l'état déplorable où l'Eglise vous l'a fait voir ces derniers jours, n'ait produit le même effet dans vos cœurs; et que pénétrés du triste souvenir de ses douleurs, vous n'en ayez plus d'autre idée que celle d'un homme mort? Il l'est en effet pour vous, dit saint Bernard, si la foi de sa résurrection ne vit pas dans vos cœurs: et je puis dire que, comme les saintes femmes de notre Evangile, vous cherchez encore celui qui vit parmi les morts, que vous ne lui rendez ici que des honneurs funèbres, et que ces vertus mortes que la foi de Jésus-Christ ressuscité n'anime pas ne sont que comme les tristes parfums dont vous venez embaumer son corps et honorer son sépulcre: *Christus in sepulcro, fides mortua est in animo.*

Mais si les prédicateurs sont les anges de l'Eglise, selon l'expression des Pères, n'est-ce pas à moi à vous ouvrir le tombeau de Jésus-Christ, à lever la pierre qui le couvre, et à vous dire aujourd'hui comme l'ange à Madeleine: *Surrexit, non est hic*; celui que vous cherchez est ressuscité, je suis envoyé de sa part pour vous l'apprendre? Et si avec la blancheur de l'habit que je porte, comme l'ange qui annonça le premier ce grand mystère, vous ne voyez pas sortir de mes yeux les mêmes éclairs que l'Evangile remarque dans les siens, c'est que je ne prétends pas, comme lui, faire trembler les réprouvés, mais consoler les élus à la vue de Jésus-Christ ressuscité; car je ne dois vous le représenter que comme la preuve de votre foi et le motif de votre espérance. Peu soumis aux oracles des Ecritures, vous doutez peut-être de la vérité de votre résurrection, et c'est contre ces doutes que je dois vous affermir; bornés aux douceurs de la vie présente, vous ne soupirez jamais pour la gloire de votre résurrection, et c'est cette insensibilité que je dois combattre. En un

mot, vous ressuscitez, parce que Jésus-Christ est ressuscité: voilà la preuve de votre foi. Vous ressuscitez tels que Jésus-Christ est ressuscité: voilà le motif de votre espérance. Votre résurrection est certaine, puisque celle de Jésus-Christ en est le gage: c'est mon premier point; votre résurrection sera glorieuse, puisque celle de Jésus-Christ en est le modèle; c'est le second, et tout le dessein de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par Marie, qui voit aujourd'hui le sépulcre de son Fils plus heureusement fécond que son sein, puisqu'il enfante pour la gloire celui qu'elle ne conçut que pour la douleur, au moment qu'un ange lui dit: *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique Dieu ait droit, comme vérité souveraine, d'exiger de l'homme une soumission aveugle à tous les oracles qui sortent de sa bouche, il ne fait pourtant jamais de violence à notre esprit; et comme s'il respectait lui-même la liberté qu'il nous a donnée, il nous dispose toujours à croire ses vérités par les preuves éclatantes qu'il nous en donne; il autorise ses merveilles par d'autres merveilles, dit un Père de l'Eglise. S'il veut qu'une vierge devienne mère, il nous dispose à le croire, en rendant féconde une femme stérile; s'il veut que son Verbe s'incarne, il nous prépare à la foi de ce grand mystère, en paraissant souvent lui-même sous la figure de l'homme: *Novit per miracula fidem facere miraculis* (S. Greg.).

Mais comme il n'y eut jamais vérité dont la conviction nous fut plus importante que celle de notre résurrection, ne semble-t-il pas que Dieu ait épuisé tous les artifices de sa sagesse pour nous la persuader? S'est-il contenté de nous assurer, par la bouche de ses prophètes, que nous devions ressusciter? Tout mon peuple (*Isai., LXVI*), dit-il, paraîtra devant moi dans sa chair pour m'adorer, et pour lors on verra les corps même des prévaricateurs de ma loi dans des supplices que la mort ne pourra terminer? S'est-il, dis-je, contenté de nous parler si clairement de notre résurrection? Non, Messieurs, il a voulu que toute la nature en rendît témoignage aux infidèles, aux libertins, aux chrétiens même, que l'incertitude de leur fin pouvait ébranler.

Ils ne comprennent pas, ces chrétiens curieux, comment des corps rongés par les vers, consumés par le feu, dévorés par les bêtes féroces, pourront se démêler de tous les éléments avec lesquels ils seront confondus, réunir sous une même forme des parties qui ne seront plus de même nature, et renaître enfin de leurs cendres, plus vifs, plus agiles, plus accomplis qu'ils ne le furent jamais. Voilà ce qu'ils veulent qu'on leur explique. Pour dissiper leurs doutes et ranimer leur foi, je pourrais leur répondre avec saint Grégoire (*Moral., lib. VI, c. 8*), que les merveilles de Dieu doivent être l'objet de notre vénération, et non pas ce notre curiosité, et qu'on n'en doit point chercher

d'autre raison que la puissance de celui qui les opère : *Sola in miraculis ratio potentia facientis*. Mais parce que l'esprit de l'homme veut pénétrer toutes choses, et qu'il doute aisément de ce qu'il ne comprend pas, fortifions au moins sa foi par l'exemple des choses naturelles, et lui faisons avouer, par une comparaison familière, que ce qui passe ses faibles lumières ne laisse pas d'être constant.

Pour le comprendre, représentez-vous, s'il vous plaît, un pepin presque imperceptible, faites-en le sujet de vos subtils raisonnements et de vos longues méditations; pourrez-vous vous persuader, si l'expérience ne vous l'a fait voir, que de ce pepin puisse sortir un arbre d'une grandeur prodigieuse; que sous les bornes d'un corps si petit soient renfermées tant de qualités contraires, et tant de corps différents, une moelle tendre, une écorce rude, des feuilles délicates, des fleurs odoriférantes, des fruits délicieux, et une infinité d'autres parties subtiles qu'il serait long de raconter? Observez ce pepin pendant l'hiver, vous n'y voyez ni marques de vie, ni vestiges des choses différentes qu'il doit produire; mais couvrez-le d'un peu de terre, laissez-lui recevoir les influences d'un soleil plus doux, le printemps développe insensiblement cette vertu cachée, et lui fait produire tous ces effets que vous ne comprenez pas. Par là, jugez, Messieurs, de la vérité de votre résurrection. Tout le temps qui doit s'écouler jusque-là est comme un hiver rude et fâcheux, qui réprime ce germe d'immortalité que nos cadavres conservent dans le fond de leurs tombeaux. Vous direz que ces tristes restes de la mort n'ont en eux-mêmes aucun principe de vie, et que la corruption et le néant sont les seuls fruits qu'on en peut attendre; mais que le printemps de l'éternité s'approche, que le soleil de justice commence à les regarder de plus près, ah! vous verrez, comme le prophète Ezéchiel, cette vertu secrète se réveiller, cette poussière se ranimer, ces os secs reprendre leurs places, les nerfs les lier ensemble, une peau vermeille en couvrir la surface, le sang rentrer dans ses veines, le cœur palpiter, et la vie se répandre dans toutes les parties de ce nouveau corps. N'avais-je donc pas raison de le dire après saint Grégoire, que Dieu a voulu que les éléments et la nature vous prêchassent sans cesse une vérité dont vous devez sans cesse vous occuper? Pourquoi donc se trouve-t-il encore des cœurs assez obstinés, dit ce Père, pour douter que Dieu doive accorder à des hommes raisonnables, ce qu'il ne refuse pas à des bois insensibles?

N'est-il pas de l'ordre de sa justice, dit saint Ambroise (*De Fide resurr.*), que notre corps et notre âme subissent un même jugement, et qu'ils partagent entre eux et la peine et la récompense des actions qui leur ont été communes? Ne serait-ce pas une injustice manifeste qu'une âme, dont les inclinations les plus saintes sont sans cesse combattues par la loi de la chair, et qui se voit souvent entraînée par elle dans les vices dont elle a

le plus d'horreur, que cette âme fût seule punie pour les crimes du corps, pendant qu'il se reposerait lui-même dans l'indolence et dans l'obscurité d'un sépulcre éternel? Ne serait-il pas également indigne de l'équité de Dieu, que ce corps, qui fut le fidèle compagnon des combats de l'esprit, ne le pût être de son triomphe, et qu'ayant eu tant de part à ses dangers, il n'en pût avoir à la gloire qui les suit? Voilà, ce me semble, conclut saint Ambroise, une preuve pleine et convaincante de votre résurrection. Dieu est juste; donc le corps sera puni ou récompensé avec l'âme, puisqu'il est complice de ses vices et de ses vertus : *Plena, ni fallor, et justa ratio*.

Mais je trouve, Messieurs, une preuve bien plus consolante dans la résurrection de Jésus-Christ; elle est l'assurance de la vôtre, et le voilà dans un engagement indispensable d'achever dans votre personne ce qu'il a commencé dans la sienne. Car la résurrection de mon Sauveur n'est qu'une résurrection commencée, dit l'Apôtre, puisqu'il n'est lui-même qu'une partie de toute la nature qui doit ressusciter : *Christus resurrexit primitiæ dormientium*. Or les prémices sont toujours de même qualité que les autres fruits, dit saint Ambroise; on les consacre tous à Dieu dans cette première portion d'eux-mêmes, pour reconnaître par là la réparation générale de la nature; et par conséquent, quand l'apôtre saint Paul appelle Jésus-Christ ressuscité les prémices de ceux dont la mort passagère est semblable à un sommeil, *Primitiæ dormientium*, ne veut-il pas nous le représenter comme une portion de notre nature, qui n'a rien en elle-même que toutes les autres ne doivent espérer, et qui n'entre dans un état d'immortalité que pour nous assurer que nous l'y suivrons quelque jour : *Securitatem æternitatis in resurrectione Salvatoris ostendit* (*Ambr., in Epist. ad Rom., VI*)?

Et de vrai, Messieurs, ne serait-ce pas un monstre dans l'ordre de la gloire, que le chef régnât dans le sein de Dieu, et que les membres qui auront reçu ses influences demeurassent éternellement dans la corruption du tombeau? que le chef fût dans le ciel l'admiration des anges, et les membres l'horreur de la nature? que le chef couronné de gloire dans sa personne se vît déshonoré dans des membres animés du même esprit, et sanctifiés par les mêmes souffrances que lui? Votre conduite est trop juste, Seigneur. Et puisque l'Apôtre m'apprend que vous devez trouver dans ma chair l'accomplissement de vos souffrances, vous y trouverez aussi la plénitude de votre bonheur; et votre humanité sainte ne sera, si j'ose le dire après saint Paul, que dans l'enfance de sa gloire, jusqu'à ce que la résurrection nous réunisse en vous, pour y former un homme parfait et pleinement glorieux dans toutes ses parties : *Donec occurramus omnes in plenitudinem ætatis Christi in virum perfectum*. Car de même que nos âmes ne seront parfaitement glorieuses, selon saint Grégoire, qu'après leur réunion à leur corps, et que jusque-là il y

nura toujours quelque tache, ou, pour me servir du terme de ce Père, quelque ride dans leur gloire et dans leur beauté, *Quædam ruga*, parce qu'elles soupireront sans cesse après ce fidèle compagnon de leurs combats; aussi notre chef adorable sera, pour ainsi dire, dans un état violent, soupirant toujours après la réunion de ses membres, jusqu'à ce qu'elle soit enfin consommée. D'où je conclus que le corps de Jésus-Christ ne pouvant demeurer toute l'éternité dans cet état violent de séparation où il entre aujourd'hui, il faut nécessairement que ses membres ressuscitent pour l'en tirer; donc sa résurrection est le gage de la nôtre : *Securitatem æternitatis in resurrectione Salvatoris ostendit*. Tout ce que nous voyons dans la personne de mon Sauveur est une assurance de ce qui se doit passer en nous. Il souffre, pour nous enseigner que nous devons souffrir; il meurt, pour nous apprendre que nous devons mourir; il ressuscite, pour nous persuader que nous devons ressusciter; et s'il ne demeure que trois jours dans le sépulchre, dit saint Grégoire, c'est qu'il craint qu'en différant longtemps sa résurrection, nous n'eussions lieu de douter de la nôtre.

Cependant l'on en doute encore aujourd'hui, ou l'on vit du moins comme si l'on en doutait! Car, avouez-le, pécheurs, n'est-ce pas faute d'être pleinement persuadés de votre résurrection que vous languissez dans vos habitudes criminelles? Le démon ne vous dérobe-t-il pas le souvenir de cette vérité salutaire qui pourrait vous animer à la vertu? Ne vous jette-t-il pas dans l'esprit des doutes fâcheux sur ce point de votre foi, pour vous confirmer dans le péché, par l'incertitude de l'éternité qui le doit punir? Ne vous dit-il pas dans le fond du cœur, ce tentateur funeste, que ce corps n'a de félicité à prétendre que sur la terre, qu'il faut le ménager, lui épargner toutes les rigueurs de la pénitence, mettre en usage tous les raffînements de l'amour-propre, pour le conserver plus longtemps; en un mot, en faire votre idole et votre Dieu, en ne vivant que pour lui? Quel aveuglement, Messieurs! En userait-on de la sorte, si par quelque retour sur l'éternité l'on réveillait un peu sa foi; si l'on pensait que malgré tous nos soins cette chair ne peut subsister longtemps dans les plaisirs qui la corrompent, et qu'elle est destinée à être l'héritière ou de la gloire de Jésus-Christ, ou des supplices des démons? Car écoutez comme Dieu même combat vos incertitudes par l'assurance d'un nouvel état dont il vous menace dans ses Ecritures : Quoi, dit-il (*Isai.*, XXII), malheureux, vous vous préparez ici-bas des sépulchres, comme si votre corps n'en devait jamais sortir; vous ne pensez qu'à immortaliser votre nom parmi les hommes, comme s'il n'y avait point d'autre immortalité pour vous; vous vous établissez sur la terre, comme n'y devant jamais mourir; vous y mourez, comme n'y devant jamais ressusciter. Mais je saurai tromper vos espérances, je transporterai dans un autre lieu ce corps qui est comme le vêtement de votre

âme; là je changerai ses couronnes de roses en couronnes d'épines; je le précipiterai dans une terre vaste et spacieuse, où il sera entre les mains des démons, comme une balle que des joueurs ne laissent jamais en repos; là se terminera ce bonheur et cette gloire à laquelle vous vous bornez ici-bas : *Ibi erit cursus gloriæ tuæ*.

Après cela, flattez-vous, chrétiens infidèles, de ne jamais ressusciter; dites que quand l'homme meurt, il meurt pour toujours; abandonnez-vous à vos passions sur cette fausse confiance, et tâchez de vous cacher les rigueurs d'une malheureuse éternité. Mais pour vous, justes qui m'écoutez, pensez souvent que votre corps doit revivre; nourrissez cette espérance dans votre sein, comme le saint homme Job; et dans vos afflictions les plus pressantes, consolez-vous comme lui, par une pensée si douce : Je souffre beaucoup, Seigneur, et vous êtes le seul témoin de ces peines secrètes qui m'exercent; mais la confiance avec laquelle j'attends une vie plus heureuse, affermit mon cœur dans ces tempêtes : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (*Job.*, XLX, 27). Et moi, qui suis du nombre de ceux à qui Dieu n'a point donné de part aux peines des hommes; moi, qui trouve dans l'abondance de mes biens de quoi satisfaire tous les desirs dérégés de ce te chair, je rougirai désormais de la profaner par des sensualités indignes, puisque Jésus-Christ doit la consacrer par la participation de sa gloire. Non, Seigneur, je ne ferai plus de ce corps l'idole de mon amour-propre, l'objet de ma complaisance, le trophée vivant du luxe et de la vanité que vous condamnez; persuadé que si je le nourris dans l'impénitence et dans la mollesse, il ressuscitera pour l'enfer, et souffrira dans ce séjour affreux la pénitence qu'il aura négligée. Car alors, dit un prophète, la résurrection qui devait faire mon bonheur, fera mon supplice; Dieu changera mes joies criminelles en des cris lugubres, mes délices en tourments, mes vaines affectations en chaînes et en cilices : *Vocabit Dominus ad planctum et ad calvitium et ad cingulum sacci* (*Isai.*, XXII). Mais je trouble, sans y penser, la joie de ce jour heureux; revenons aux aimables idées de la résurrection des justes : et disons que si elle est certaine, parce que celle de Jésus-Christ en est le gage, elle sera glorieuse, puisque celle de Jésus-Christ en est le modèle et l'exemplaire. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Dieu, pour nous animer à le servir, sait profiter de l'inclination naturelle que nous avons tous pour la gloire. Il ne décrit dans ses Ecritures et ne prédit par ses prophètes que celle qu'il nous fait espérer. Mais comme il est difficile que des hommes toujours intéressés achètent des biens incertains par le mépris de ceux qu'ils possèdent, Dieu ne se contente pas de nous animer par des promesses, il nous met devant les yeux, dans la personne de Jésus-Christ ressuscité, la gloire que nous devons attendre. Il nous propose sa résurrection, comme l'exemplaire de la

nôtre, dit saint Grégoire : *Exemplo monstravit quod promisit in præmio*; exemplaire auquel je serai quelque jour parfaitement conforme, selon le beau sens que le même Père donne à ces paroles du saint homme Job : *Vocabis me, et ego respondebo tibi* (Job., XIV, 13) : Votre voix toute-puissante, ô mon Dieu ! me fera sortir du sépulcre, et pour lors il n'y aura plus rien en moi qui ne réponde à votre gloire ; je serai une expression parfaite de vous-même, et cette image de boue, qui jusqu'ici vous a si mal représenté, sera comme une glace fidèle où tous les traits de votre divinité viendront se peindre et s'exprimer : *Vocabis me, et ego respondebo tibi*.

En effet, Messieurs, on verra pour lors en vous un changement surprenant. Car de même qu'aujourd'hui l'humanité de mon Sauveur est en quelque façon divinisée par ce torrent de gloire qui en absorbe toutes les faiblesses : *Totus Deus*, en sorte que ses apôtres ne le reconnaissent plus, et qu'en mangeant avec eux il est obligé de faire un miracle pour prouver qu'il est homme, comme il en fit autrefois pour prouver qu'il était Dieu ; aussi dans ce jour heureux où vous entrerez dans la liberté des enfants de Dieu par le dégagement de la corruption de l'homme, l'on vous verra élevé au-dessus de vous-mêmes à un degré de gloire si éminent, que vous tiendrez plus du Créateur que de la créature ; parce qu'étant intimement unis à lui, vous serez admirablement transformés en lui, dit saint Grégoire : votre chair sera spiritualisée ; on ne la verra plus esclave de la concupiscence qui la brûle, abattue par les maladies qui la corrompent, sujette aux vicissitudes de l'âge qui la défigure et qui l'humilie ; en un mot, elle sera en quelque sorte de même nature que l'esprit qui la conduit et qui l'avime, afin que nous participions en toutes choses à la gloire de Jésus-Christ ressuscité, dit l'Apôtre : *Ut qualis celestis, tales et caelestes* (I Cor., XV, 48).

Que ne soupçons-nous donc après un état si avantageux et si doux ? que ne disons-nous avec le saint homme Job, au milieu des combats que nous avons à soutenir : J'attends avec impatience, ô mon Dieu ! le moment heureux qui doit transformer ma chair ; je ne veux plus aimer, que comme victime de la pénitence, ce corps qui trouve sa corruption dans ses plaisirs mêmes, ce corps qui ne se soutient que par les remèdes, dit saint Augustin, et qui n'y trouve jamais la fin de ses maux ? Les longues veilles l'abattent, et le sommeil l'abrutit ; le jeûne l'épuise, et la bonne chère le suffoque ; le repos le charge d'honneurs, et l'exercice un peu violent le fatigue. Et pourquoi, Seigneur, nous avoir assujettis à tant d'infirmités et de faiblesses, sinon pour nous détacher d'une vie toujours incertaine, toujours mourante, et nous en faire espérer une plus heureuse, où ce corps n'aura plus ni langueurs à souffrir, ni mort à craindre ? *Vanitati subiecit eam in spe* (Rom., VIII, 20.)

Cependant, ô preuve trop convaincante de notre peu de foi ! quelque infirme que soit ce

corps, on ne peut penser sans horreur au moment fatal qui doit nous en séparer ; et bien loin d'avancer sa destruction par une pénitence conforme à la grandeur de ses péchés, on cherche avec empressement tout ce qui peut éloigner de notre esprit cette lugubre idée. Enchantés par les douceurs de sa fortune présente, on aime à se cacher d'un avenir qui nous effraye ; l'espérance de la gloire de Jésus-Christ n'est pas capable de nous détacher de la terre, et l'on ne pense jamais à ressusciter avec lui, parce qu'il faut auparavant mourir comme lui ; ou du moins, si l'on est quelquefois sensible à la gloire de sa résurrection, l'on voudrait être transféré tout vivant, comme Elie, dans le séjour de la béatitude, et recevoir une vie immortelle sans perdre celle dont on jouit ici-has avec tant de délices, dit l'apôtre saint Paul : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri* (II Cor., V, 4). Oui, mon corps, tu t'élèverais avec joie à la société des anges pour y jouir de Dieu comme eux, mais tu n'as pas le courage de rompre ces liens funestes qui t'attachent encore à la créature ! Tu goûterais avec plaisir les chastes délices du ciel, mais tu frémis quand on te parle de renoncer aux voluptés trompeuses de la terre ! La gloire de Jésus-Christ ressuscité te charme quand on t'en fait la peinture, mais tu la voudrais posséder avec ces grandeurs, ce faste, ces distinctions éclatantes qui nourrissent ta vanité : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri*.

Prétentions vaines, Messieurs ! Inutilement aspirez-vous à la résurrection glorieuse du corps, si vous ne commencez par la résurrection pénible et laborieuse de l'esprit. Car, comme vous êtes sujets à une double mort, vous devez penser à une double résurrection. Votre corps mourra bientôt par la séparation de son âme, mais peut-être votre âme est-elle déjà morte par sa séparation d'avec son Dieu. C'est elle qui doit ressusciter la première : de même que votre corps sortira un jour du sépulcre au bruit de cette trompette terrible qui saura se faire entendre aux vers et à la poussière, votre âme doit sortir aujourd'hui du sépulcre de son péché par la force de la vérité qui vous parle par ma bouche, dit saint Ambroise : *Talium tubarum sonitu mortui suscitantur, non crepitu aris, sed verbo veritatis animati*. Mais qu'on voie dans votre résurrection spirituelle les trois qualités que je remarque dans celle de Jésus-Christ, vérité, certitude, persévérance, afin qu'on puisse dire de vous comme de lui : *Surrexit, non est hic* (Marc., XVI, 6). Cette âme impénitente, que son péché tenait depuis si longtemps dans un état de mort, en est enfin sortie ; docile à la parole de Jésus-Christ, elle a reçu la vie de sa grâce, elle marche dans les voies de sa justice, elle agit pour ses intérêts et pour sa gloire, et l'on ne la voit plus languir dans l'indolence et dans les plaisirs qui la corrompaient : *Surrexit, non est hic*. Cette âme vindicative, toujours enseveli dans ses noirs ressentiments, a reçu la vie de la charité. Ce cœur impatient, dont les emportements étaient le scandale

de sa maison, en est devenu l'exemple; il n'exerce plus sur les siens qu'un empire de douceur et d'amour, il ne donne plus à ceux qui l'approchent que des exemples de religion et de vertu; en un mot, ce cœur est changé, la grâce de la résurrection en a fait un cœur nouveau : *Surrexit, non est hic.*

Par ce changement de conduite on connaît, chrétiens, si votre résurrection est réelle comme celle de Jésus-Christ. Mais que je crains qu'elle ne soit fantastique et apparente comme celle de Samuel ! car, vous le savez, lorsque la Pythonisse eut cité ce prophète après sa mort, l'on eût dit que c'était lui-même qui sortait du sépulcre, qui agissait, qui marchait, qui faisait entendre sa voix à Saül; mais après tout, ce n'était que son ombre et son fantôme, et pendant qu'il satisfaisait la curiosité de ce malheureux prince par un spectre trompeur, son corps véritable était étendu dans le fond de son cercueil. Or qui doute, Messieurs, que par une illusion pareille, ce pécheur, qui n'a reçu les sacrements que par respect humain à cette grande fête, ne soit ressuscité qu'en apparence, comme Samuel ? La crainte de passer pour impie vous l'a fait voir aux pieds d'un prêtre, prosterné, gémissant, imitant tous les dehors d'un homme véritablement converti; mais, hélas ! ce n'était qu'un vain fantôme que l'hypocrisie formait : content des apparences d'une conversion trompeuse, il ne découvrait pas les plaies secrètes de son cœur, il dissimulait les circonstances de ses attachements et de ses désordres, il en ménageait les occasions, il en conservait l'affection; en un mot, vous l'avez pris pour un vrai pénitent, et ce n'en était que l'ombre; pour un pécheur ressuscité, et sa résurrection n'était qu'un fantôme, et il faut dire de lui tout au contraire que de mon Sauveur : Il est ici, et pendant que Jésus-Christ sort de son sépulcre, il se plaint à languir dans la corruption du sien : *Est hic, est hic, non surrexit.*

Fasse le ciel que ce portrait d'un pécheur faussement ressuscité ne représente aucun de ceux qui m'écotent, et que, pour rendre votre résurrection certaine, vous en donniez les mêmes preuves que Jésus-Christ donna de la sienne à Madeleine et à ses apôtres ! Ils trouvèrent la pierre de son sépulcre levée, dit l'Évangile, et la vérité de sa résurrection leur fut connue : *Invenērunt revolutum lapidem.* Le crime d'un pécheur est le sépulcre de son âme; l'habitude invétérée du péché et l'affection à le commettre, c'est comme la pierre qui l'y enferme et qui ne lui permet pas d'en sortir. Que je voie cette pierre levée, cette habitude vaincue par des actes contraires, cette vanité réformée sur le pied de la modestie chrétienne, cette inutilité de vie, cet amusement éternel de votre foi réparés par le zèle de vos bonnes œuvres et de vos oraisons, et je croirai votre résurrection certaine. Cette insensibilité qui rend votre cœur plus froid et plus dur pour les pauvres que le marbre même, c'est la pierre qui retient

voire âme dans un état de mort. Que je voie cette pierre brisée, cette insensibilité vaincue par la piété, ces pauvres soulagés, ces malades visités, ces biens communiqués, et je publierai, comme Madeleine, que votre sépulcre est ouvert et que vous êtes animés de la vie nouvelle de Jésus-Christ : *Surrexit, non est hic.*

Mais, pour nous mieux persuader que vous ne languissez plus dans un état de mort, quittez, comme mon Sauveur, tous les suaires qui vous enveloppent, je veux dire tous les engagements et tous les liens du péché que vous pleurez; prodiguez en restitutions ou en aumônes ces biens qui sont le prix de vos injustices, ou les fruits honteux de votre avarice; sacrifiez à l'amour d'une vie pure ces visites suspectes, ces présents reçus, ces lettres empoisonnées dont une passion raffinée se nourrit encore; sacrifiez à la modestie chrétienne ces vains ajustements sous lesquels, après une fausse résurrection, votre âme est encore ensevelie : *Viderunt lintamina posita.* Ce sera par là qu'en rendant votre résurrection certaine, vous la rendrez aussi permanente comme celle de Jésus-Christ, et qu'après être ressuscités sur la terre, vous ressusciterez pour le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Jam non sum in mundo, et hi in mundo sunt, et ego ad te venio.

J'ai laissé mes disciples dans le monde, que je quitte pour venir à vous (Jean., XVII, 16).

Il n'y aurait jamais de douleur, Messieurs, s'il n'y avait point dans le monde de séparations à souffrir, et l'on serait toujours heureux, si l'on était toujours uni à ce que l'on aime. Un avare ne s'afflige de la perte de ses biens que parce qu'elle le sépare de l'objet de son amour; notre corps n'est sensible à la douleur que quand cette harmonie et cette liaison étroite de toutes ses parties vient à être interrompue par quelque accident imprévu qui trouble leur commerce; notre âme se mettrait aisément au-dessus des terreurs de la mort, si elle n'était la plus rude et la plus violente de toutes les séparations, parce qu'elle est comme la récapitulation et l'abrégé de toutes celles que nous ne ressentons que successivement pendant notre vie; en un mot, elle nous fait tout souffrir, parce qu'elle nous sépare de tout, et elle n'est le centre de tous les maux que parce qu'elle est la cause de toutes les séparations.

Mais si jamais la séparation est sensible, vous m'avouerez, Messieurs, que c'est principalement lorsqu'elle arrive entre des personnes qui s'aiment; et que cet ancien philosophe en connaissait bien la rigueur, qui, interrogé du moyen de punir avec la dernière sévérité deux amis également coupables : *Qu'on les sépare, dit-il, et ce leur sera un plus grand supplice de vivre l'un sans l'autre que de mourir ensemble.*

Vous me prévenez sans doute, Messieurs, dans la conclusion que je veux tirer de ces vérités, et vous plaiguez par avancée les apô-

tres de mon Sauveur, qui se voient séparés de sa personne dans ce jour aussi lugubre pour eux qu'il est glorieux pour lui; il reconnoît lui-même leur douleur, et parce qu'il en est touché, il la représente à son Père en des termes qui l'expriment dans toute son étendue : *Jam non sum in mundo, et hi in mundo sunt*: Ils sont dans le monde, et ils y sont sans moi. Voilà le sujet de leur tristesse et de la nôtre; mais cherchons dans notre affliction de quoi nous consoler avec eux, et si l'état dans lequel Jésus-Christ nous laisse nous arrache quelques soupirs, que celui dans lequel il entre nous fasse jeter des cris de joie; si ces yeux qui le voient s'élever au ciel pour se séparer de nous affligent notre cœur, que ces oreilles qui entendent retentir l'air de ses louanges le consolent; si nous arrosons de nos larmes la terre qui le perd, congratulons le ciel qui le recouvre, et jetons quelquefois des fleurs sur les routes d'un triomphe auquel nous avons tant de part. Considérons-en l'éclat, le motif et la matière, et disons que Jésus-Christ triomphe, mais sans nous, et c'est le sujet de notre douleur; il triomphe pour nous, et c'est la source de notre espérance. Jésus-Christ triomphant sans l'homme, parce qu'il a combattu sans lui; Jésus-Christ triomphant pour l'homme, parce qu'il a combattu pour lui, ce sera le partage de ce discours. Mais pour le bien remplir, demandons le secours de Marie, qui fut sans doute comblée de joie lorsque son Fils retourna dans le sein de son Père, comme elle fut comblée de grâces quand il descendit dans le sien après le salut de l'ange. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Si c'est un spectacle digne de Dieu, comme le dit un profane, de voir un homme généreux aux prises avec la mauvaise fortune : *Par Deo dignum vir fortis cum mala fortuna compositus* (*Senec., de Provid., c. 2*), vous jugerez sans doute, Messieurs, que ce n'est pas un spectacle indigne de l'homme de voir un Dieu qui en triomphe et qui fait aujourd'hui servir à sa gloire tout ce que la terre et les enfers employèrent jamais pour l'obscurcir. Il est vrai que le Saint-Esprit nous en dit peu de choses dans la sainte Ecriture, et il semble que les évangélistes qui nous ont décrit avec tant d'exacritude les circonstances honteuses de la passion de Jésus-Christ, aient voulu lui dérober quelque chose de la gloire qui le couronna au jour de son ascension, ou du moins qu'ils n'aient pu parler longtemps d'un triomphe qui venait de leur enlever l'objet de leurs délices et de leur amour, puisqu'ils se sont contentés de l'exprimer en deux mots : *Ferebatur in cælum*. Mais après tout, mes frères, leur silence est mystérieux, et nous n'en pouvons conclure autre chose, sinon qu'en ce jour heureux la gloire de mon Sauveur fut bien éclatante, puisque ces enfants de lumière n'eurent ni la vue assez forte pour la soutenir, ni l'esprit assez élevé pour la comprendre, ni la langue assez éloquente pour nous l'exprimer.

Je me trompe, Messieurs, et j'en ai mal dans les sentiments de ces saints panégyristes de mon divin Maître; ils ont cru que, comme ses humiliations étaient la mesure de sa gloire, ils avaient suffisamment décrit son triomphe en décrivant ses combats; puisque combattre et vaincre n'est qu'une même chose pour un Dieu; dire qu'il se soumet au jugement injuste de Pilate, c'est avouer qu'il mérite par là de devenir et son juge et le nôtre; dire qu'il porte dans sa passion la couronne et la plus cruelle et la plus humiliante que la malice des hommes puisse inventer, c'est assez faire comprendre qu'il portera dans son triomphe la couronne la plus éclatante que la main de Dieu puisse former, puisque l'une est le mérite de l'autre : *Hac itur ad illam*. Aussi le grand saint Athanase ne parle de sa gloire que par rapport à ses opprobres et nous apprend à juger de la grandeur de son élévation par celle de ses abaissements : *Qui paulo ante sub Pilato judicabatur, hodie in cælum judex solium occupat; ejus Judaicis spinis caput coronatum, is divinæ dignitatis diademate cingitur* (*Athan., de Assumpt. Dom., VII*).

Regardez-le dans cet état pompeux, pour vous rassurer, âmes faibles, dont la foi s'éclipse peut-être comme le soleil à la vue de sa passion et de sa mort. Voyez-le au milieu de ses apôtres sur cette même montagne des Oliviers, qui est aujourd'hui le premier théâtre de sa gloire, comme elle le fut autrefois de sa honte; et ne vous imaginez pas que Jésus-Christ, dont les démarches les plus indifférentes sont autant de leçons pour nous, ait voulu sans raison partir d'un même lieu et pour le ciel et pour la croix. Non, non, dit saint Jérôme, il nous voulait apprendre que notre gloire et nos souffrances n'ont qu'un même principe et que là commence notre bonheur où commencent nos mortifications et la persécution des hommes : *In monte Oliveti Jesus tenetur, et inde etiam ad cælos ascendit, ut nos sciamus quia inde ad cælos ascendimus, unde vigilamus et ligamur in terra* (*Hieron., in Marci XIV*).

Et c'est, mes frères, ce que nous apprend parfaitement la pompe du triomphe de Jésus-Christ; car si nous voulons examiner l'idée que le Saint-Esprit en a donnée aux prophètes, nous verrons que les instruments de sa passion sont devenus les ornements de son triomphe, et que les mêmes choses qui en firent alors un objet de mépris et d'horreur aux yeux des hommes, en font aujourd'hui un objet d'admiration et une source de bonheur à la vue des anges. Ce sang adorable qui sortant de ses veines fit du plus beau des enfants des hommes le spectre le plus hideux qui fût jamais; ce sang, dis-je, est la pourpre mystérieuse dans laquelle il a voulu teindre la robe triomphale dont vous le voyez revêtu; robe qui lui donne un éclat si surprenant, et qui le rend si différent de lui-même, que le prophète Isaïe, qui le venait de voir en esprit sur la terre, ne le peut plus reconnaître quand il la quitte, et semble douter si celui qui peu de temps auparavant lui parut si dif-

forme, peut être le même que celui qu'il voit si glorieux : *Quis est iste qui venit de Edom tinctis vestibus (Isai., LXIII)?* Dites-le-nous, anges du ciel, cette robe blanche, qui fit de mon divin Maître le jouet de la cour d'Hérode, peut-elle à présent lui donner tant de grâces et tant de charmes : *Quis est iste formosus in stola sua (Ibid.)?* Dites-le-nous, et ne nous laissez pas plus longtemps dans le doute; cet homme que nous vîmes succomber à ses ennemis avec tant de faiblesse, est-ce le même que nous voyons à la tête de toutes les puissances et de toutes les forces du ciel? *Quis est iste gradiens in multitudine fortitudinis sue (Ibid.)?*

Ce triomphant, dont le char est escorté de plusieurs millions d'anges : *Currus Dei decem millibus multiplici (Ps. LXXVII, 18)*, est-ce celui que nous vîmes abandonné sur la croix de ses amis les plus fidèles? La qualité de roi que les Juifs lui donnèrent pour l'insulter et qu'ils attachèrent à sa croix par mépris, est-ce la même que le grand apôtre saint Jean voit à présent gravée en caractères lumineux sur la chair dont il est revêtu? *In vestimento et in femore scriptum, Rex regum et Dominus dominantium (Apocal., XIX)*. Ces yeux qui furent éteints dans les ténèbres de la mort, sont-ce les mêmes d'où ce saint voit sortir un éclat et si vil et si doux? *Oculi ejus sicut flamma ignis (Ibid.)*.

Oui, mes frères, la gloire de l'ascension, qui métamorphose si fort la chair de mon Sauveur et qui en change toutes les qualités, ne touche point à son essence; c'est toujours la même substance, quoique plus glorieuse et plus éclatante : *Ipsa est per essentiam, non ipsa est per gloriam*, dit saint Léon (*Lib. I de Sacram. corp. et sang. Christi*); et si saint Jean, le considérant en cet état, ne trouve plus en lui la nature, mais seulement l'image et la ressemblance de l'homme : *Vidi similem Filio hominis (Apoc., I)*, un saint abbé (*Joachim*) nous en donne la raison, Messieurs, et nous dit que, comme les ténèbres de l'humanité de Jésus-Christ se répandirent autrefois sur les splendeurs de sa divinité pour la cacher, aujourd'hui les brillants de sa gloire se débordent sur les ombres de son humanité, pour l'absorber : *Humanitatis ejus abjectio a splendore summæ lucis videtur absorpta*.

En effet ne fallait-il pas que, si sa divinité fut obligée de s'humaniser pour demeurer sur la terre, son humanité fût en quelque façon divinisée pour avoir rang dans le ciel? Et lorsque les anges voient arriver ce saint Agneau qui vient d'immoler à son Père la nature humaine, n'ont-ils pas raison de s'écrier qu'il mérite d'avoir part à la gloire de la nature divine? *Dignus est Agnus accipere divinitatem (Apocal., V)*. Gloire qu'il avait toujours possédée en qualité de Dieu, et à laquelle il ne peut par conséquent être élevé qu'en qualité d'homme; gloire qui fait dire à l'apôtre saint Paul, qu'encore que quelques-uns de ses frères eussent connu Jésus-Christ dans sa chair sur la terre, il ne leur paraissait plus le même dans le ciel : *Si co-*

gnovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus (II Cor., V, 16).

Quoi! grand apôtre, vous ne reconnaissez donc plus cette chair adorable qui fut le prix de notre salut? Cet ouvrage du Saint-Esprit, cette source de lumière pour les aveugles, de santé pour les malades, de vie pour les morts, de grâce pour tous les hommes, vous ne la reconnaissez plus? Et pourquoi? *Ipsa est per essentiam, non ipsa est per gloriam*. C'est qu'il n'y voit plus ce mélange de faiblesse et de force, d'abaissement et de grandeur, de ténèbres et de lumière, de mort et d'immortalité; tout y est fort, tout y est grand, tout y est lumineux, tout y est immortel : *Nova facta sunt omnia (Ibid.)*.

Après un changement si surprenant, nous étoufferons-nous, Messieurs, qu'il se soit trouvé des hérétiques, qui ne pouvant concevoir dans un même sujet des qualités si contraires, ont partagé Jésus-Christ, au rapport de Tertullien, pour en faire deux hommes différents, dont l'un fut assez faible pour se laisser prendre par les Juifs qui le voulaient crucifier, l'autre assez puissant pour disparaître au milieu des Capharnaïtes qui le voulaient lapider; l'un déshonoré sur le Calvaire à la vue de tout le monde, l'autre glorifié sur le Thabor en présence de trois disciples; l'un tremblant aux approches de la mort, l'autre allant au-devant d'elle sans pâlir; l'un enfin enseveli dans le sein de la terre comme un homme, l'autre élevé au plus haut des cieux comme un Dieu : élévation qui, selon le sentiment de ces hérétiques nommés valentiniens, ne put se faire dans le même corps qui fut peu de temps auparavant enlerré dans le tombeau. Mais vous en serez désabusés, malheureux, et vous reconnaîtrez votre erreur, lorsque, selon la prédiction du prophète, il vous mettra devant les yeux ces mêmes plaies qui firent son supplice, et que les anges regardent aujourd'hui comme les preuves de sa victoire et les marques glorieuses de sa victoire, dit saint Augustin : *Agnoscent in cicatricibus signa bellorum (Sermon CLXXVIII, de Temp.)*.

Quelle joie n'ont-ils pas, Messieurs, de voir leur roi rentrer dans ses États, comme un conquérant qui revient d'une expédition dangereuse, chargé de sa chair vivifiée, comme des dépouilles de la mort même qu'il a vaincue? *Vident regem suum vivæ carnis manubias reportare (Ibid.)*. Quelle satisfaction pour ces bienheureux esprits de voir trembler sous sa croix et marcher devant son char de triomphe, non des hommes captifs et des rois enchaînés, mais le démon et la mort qui osèrent l'attaquer, comme l'avait prédit longtemps auparavant le prophète Habacuc, lorsque l'Esprit de Dieu lui fit voir les cieux embellis par l'éclat de sa gloire, et la terre étonnée par le bruit de ses louanges : *Ante faciem ejus ibit mors, et egredietur diabolus ante pedes ejus (Habac., III)*.

Que je suis charmé moi-même, mes frères, du saint empressement avec lequel je vois tous les ordres du ciel travailler à la pompe du triomphe de Jésus-Christ; les trônes oc-

eupés à lui préparer une place à la droite du Père éternel ; les séraphins, à redoubler à la vue de ce nouvel objet l'ardeur dont ils brûlent ; les chérubins, à répandre autour de lui la lumière dont ils sont pénétrés ; les anges, à publier sa gloire et à s'inviter les uns et les autres, dans les transports de leur joie, d'enlever toutes les portes du ciel qui leur semblent trop étroites, dit saint Ambroise, pour le recevoir avec toute sa suite, et les dépouilles nombreuses qu'il rapporte : *Triumphatoris æterni manubias intuentes majorem viam quærebant aliquam revertendi.*

Joignons les applaudissements de la terre à ceux du ciel ; suivons de la voix celui dont le poids de ce corps terrestre nous sépare ; et si nous avons la vue trop faible pour l'accompagner des yeux jusque dans le sein de son Père, ayons du moins une foi assez forte pour être persuadés qu'il y est aujourd'hui reçu avec cette humanité sainte qu'il tient de nous. Car si c'est un grand prodige, Messieurs, de voir un homme s'élever au ciel, Dieu n'a-t-il pas eu soin de nous disposer à le croire par d'autres prodiges, dit saint Athanase : *Novit per miracula fidem facere miraculis?* Enoch enlevé par la main de Dieu n'a-t-il pas été la première preuve de ce mystère ? Elie ravi sur un chariot de feu ne fut-il pas la figure de Jésus-Christ montant au ciel, non comme ces deux grands hommes à la faveur d'un secours étranger, mais par la vertu même de sa divinité qui, selon saint Cyprien, lui tint lieu de char de triomphe : *Non manufacto vehiculo, sed naturæ divinæ propria usus virtute carnem cælo intulit (De Ascens.).*

La voilà donc au-dessus de tous les anges, cette chair de même nature que la nôtre ; la voilà dans les splendeurs de la gloire, devenue pour les saints une source de bonheur ; la voilà unie pour toute l'éternité à la divinité de mon Sauveur. Rougissez, hérétiques malheureux qui l'avez osé nier, et soutenir que Jésus-Christ, après l'avoir élevée dans le ciel, s'en était séparé comme d'un poids incommode et fâcheux pour la laisser sans âme et sans mouvement : *Erubescant qui affirmant carnem in cælis vacuum sensu, ut vaginam exempto Christo sedere (De Carne Christi).* Rougissez, Séleuciens, qui, par un sentiment aussi chimérique qu'impie, avez voulu qu'il n'ait emporté son corps que jusqu'au globe du soleil, fondés sur le sens littéral de ces paroles du Prophète : *In sole posuit tabernaculum suum.* Mais rougissez plutôt vous-mêmes, chrétiens, de vivre sur la terre comme si Jésus-Christ n'était point dans le ciel ; de chercher ici-bas vos délices et vos plaisirs, au lieu de soupirer après ceux que ce Père miséricordieux vous est allé préparer ; c'est l'avis du grand saint Grégoire : *Nihil nos jam delectet in infamis, qui Patrem habemus in cælis (Homil. 29, in Evang.).*

Mais, si vous êtes insensibles à son bonheur, le pourrez-vous être à votre perte ? si son triomphe ne peut répandre la joie dans vos cœurs, sa séparation d'avec vous ne les remplira-t-elle point de tristesse ? Oui sans doute,

mes frères, vous prendrez part à celle que Jésus-Christ découvrit dans le cœur des apôtres quand il leur parla de les quitter : *Quia dixi vobis : Ego vado ad Patrem, tristitia implevit cor vestrum.* Y eut-il jamais sujet plus raisonnable de s'affliger, mes frères, soit que l'on considère le mérite de celui qu'ils perdent, soit qu'on ait égard aux besoins qu'ils avaient de lui sur la terre ! L'homme est toujours attaché à ce qu'il aime ; mais plus les qualités de l'objet de son amour sont avantageuses, plus les liens secrets qui l'attachent à lui sont difficiles à rompre. Ainsi, si Jésus-Christ fut le plus accompli des hommes, il en fut sans doute le plus aimé lorsqu'on eut le bonheur de le connaître et de vivre familièrement avec lui ; et, plus sa présence fut douce, plus son éloignement fut fâcheux, parce que l'on ne peut perdre sans douleur ce que l'on possède avec plaisir. Vous l'avez expérimenté, Joseph et Marie, lorsqu'une absence de trois jours vous jeta l'un et l'autre dans la tristesse et dans les alarmes ; vous l'apprites, Madeleine, lorsque, ne trouvant plus son corps dans le tombeau, vous n'en pûtes souffrir la perte sans vous abandonner aux larmes et à la douleur ; vous le saviez, Thomas, quand vous préférâtes le danger de mourir à celui d'en être séparé : *Eamus et nos et moriamur cum eo.* Que sera ce donc, Messieurs, aujourd'hui qu'ils perdent, non pas un enfant faible, mais un Père capable de les protéger ; non pas un corps mort, mais un homme immortel ; non pas un innocent persécuté, mais un Dieu victorieux et triomphant de ses ennemis ? Que feront ces enfants sans père, ces disciples sans maître, ces soldats sans capitaine, dans l'absence de celui qui fut leur voie, leur lumière et leur vie ? Que peuvent-ils trouver sur la terre, qu'égarement, que ténèbres, que mort ? Et si cette séparation leur doit être si funeste, n'ont-ils pas raison de le conjurer, dit saint Augustin, ou de permettre qu'ils soient compagnons de son triomphe, ou de leur apprendre où il se doit terminer : *Aut instrue quo ascendis, aut ne deseras cum ascendis ?*

Mais et les apôtres et les chrétiens peuvent-ils avoir part au triomphe de Jésus-Christ s'ils n'en eurent point à ses combats ? Ailleurs les princes ne doivent souvent leur gloire qu'à la valeur des soldats, ici les soldats veulent cueillir des palmes qui ne sont teintes que du sang de leur Prince : ils furent assez lâches pour l'abandonner dans la mêlée, et ils sont assez vains pour le vouloir suivre dans son triomphe : *Fugerunt pendentes, sequuntur oculis ascendentem (Aug., serm. CLXXX, de Temp.).* Ils le méconnaissent entre les mains de ses ennemis, et s'approchent de lui quand il les foule aux pieds : ils tremblent quand il souffre sur la croix, et l'aiment quand il paraît sur le nuage éclatant qui l'enlève : *Timor in cruce, amor in nube (Ibid.)* ; mais il faut qu'il monte seul au ciel, puisqu'il a combattu seul sur la terre, et que personne ne partage avec lui ce vin délicieux pour lequel il a seul travaillé.

comme il le dit lui-même : *Torcular calcavi solus (Isai., LXIII)*. Consolez-vous cependant, mes frères; si Jésus-Christ vous quitte par l'élevation de son corps adorable dans le ciel, il demeure présent en vous par la force de son amour. Consultez cette charité infinie qui a toujours les yeux ouverts sur vous, et cette bonté paternelle qui vous soutient, et vous aurez sujet de croire que vous n'en avez perdu que la présence visible : *Charitatem interroga, et nobiscum est (August.)*. Consolez-vous, puisque s'il triomphe sans l'homme, comme nous l'avons vu, il triomphe aussi pour l'homme, et c'est le sujet de notre espérance et la conclusion de ce discours.

SECOND POINT

L'homme aimerait peu son Dieu, Messieurs, s'il ne s'aimait beaucoup soi-même; son amour n'est jamais si épuré, que la vue de quelque intérêt secret ne le corrompe, et ce serait en vain que le souverain bien mériterait d'être aimé s'il ne pouvait être communiqué. Dieu au contraire, dont l'amour est infiniment parfait, Dieu n'envisage jamais que ce qu'il aime, et j'ose dire qu'il s'oublie en quelque façon soi-même dans ce qu'il fait pour l'homme. C'est ce qui faisait dire à Jésus-Christ qu'il ne cherchait point sa propre gloire par l'éclat de ses miracles et par la sainteté de sa vie, mais celle de son Père par la sanctification de l'homme pour lequel il faisait toutes choses, comme s'il eût cru que cette chair, qu'il tenait de nous, ne devait jamais agir que pour nous. En effet, Messieurs, si elle a souffert la mort, n'était-ce pas pour nous vivifier? si elle l'a vaincue dans la résurrection, n'était-ce pas pour nous rassurer? et si elle en triomphe aujourd'hui en montant au ciel, n'avons-nous pas sujet de dire que ce n'est que pour consommer notre honneur, puisque le grand saint Augustin l'assure? *In illo nostri generis corpore nos Christi mors vivificavit, resurrectio erexit, ascensio consecravit (In Append., serm. LXIII, de Divers.)*.

Qu'il soit mort pour nous, vous n'en doutez pas, mes frères, puisque la mort n'ayant rien que de honteux et d'humiliant, un innocent ne la pouvait souffrir pour soi-même; mais, comme son triomphe n'a rien que de glorieux et d'éclatant, quelle apparence que l'homme en puisse être le motif, et que ce Conquérant se souvienne après la victoire de celui qui l'oublia dans le danger? Cependant, si nous sommes exclus du triomphe de Jésus-Christ parce qu'il combattit sans nous, ne devons-nous pas y avoir part puisqu'il combattit pour nous et qu'il n'attira sur sa personne tous les dangers qui devaient tomber sur nos têtes que pour mériter la gloire qui les doit couronner, selon l'admirable saint Augustin : *Meum esse testor quod jacuit intra tumulum, ut meum sit quod ascendit in cælum (Ibidem)*.

Les conquérants n'ont le plus souvent que la moindre part à la gloire de leurs triomphes : leur maison, leur armée, leurs citoyens la partagent avec eux. Ils ne sont que comme

les simulacres de leur patrie, qui trace en leur personne un crayon de sa gloire pour la rendre visible, et qui se sert d'eux pour faire montre pendant quelques moments d'un honneur qu'elle doit toujours posséder. En même temps que les triomphes des Pompée et des Scipion n'étaient le spectacle que de Rome, Rome était elle-même l'admiration de l'univers : et je puis dire que, comme ils avaient combattu pour elle plus que pour eux, elle triomphait en elle plus qu'eux-mêmes. C'est ainsi, Messieurs, que le triomphe de Jésus-Christ nous appartient plus qu'à lui : la joie nous en doit être commune puisque nous en recevons et l'honneur et les avantages. Car enfin, mes frères, s'il est victorieux, n'est-ce pas de nos ennemis? Le démon que nous voyons frémir sous les chaînes dont ce Conquérant adorable l'a chargé, n'est-ce pas le tyran qui nous persécutait sans cesse? La mort, dont tous les hommes étaient auparavant tributaires, ne devient-elle pas aujourd'hui tributaire des hommes, puisqu'ils la font servir à leur bonheur et à leur gloire, et qu'elle ouvre le ciel qu'elle avait accoutumé de fermer? L'enfer lui-même, l'enfer, tout invincible qu'il était, ne vous voit-il pas enlevés d'entre ces mains dans la personne de ces grands patriarches qui attendaient depuis tant de siècles le triomphe de celui qui devait briser ses portes pour les délivrer? Il l'a fait, Messieurs : le démon, la mort, l'enfer, ces redoutables ennemis de l'homme sont vaincus. Écrions-nous donc tous ensemble avec le prophète : *Confiteantur Domino misericordie ejus, quando contrivit portas æreas, et vectes ferreos confregit (Psal. CVI)*. Grâces immortelles à celui dont la miséricorde a ouvert ces prisons affreuses où nous devons être éternellement malheureux; grâces à ce Samson qui a non-seulement ouvert, mais enlevé, mais brisé les portes de Gaze : *Portas areas contrivit, afin que cette prison devienne désormais inutile et qu'on n'y puisse plus retenir personne, selon la belle remarque de saint Chrysostome : Non aperuit, sed contrivit, ut inutilis deinceps carcer fiat, ubi neque janua neque vectis est, et licet quis intret non teneatur (Homil. in cæn. et crucem)*.

Mais ce serait peu, mes frères, que mon Sauveur eût brisé les portes de l'enfer dans son triomphe s'il ne nous ouvrait encore celles du ciel, s'il n'y montait le premier pour nous en frayer le chemin : *Ascendit pandens iter ante eos (Mich., XXIV)*, et si, se balançant longtemps en l'air à la vue de ses apôtres, il n'imitait l'art ingénieux de ces aigles qui volent doucement au-dessus de leurs petits pour les inviter à les suivre : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos*. Ce serait peu qu'il nous enseignât le chemin du ciel, si, lorsqu'il y est arrivé lui-même, il n'agissait puissamment auprès du Père éternel pour nous en obtenir l'entrée; mais il le fait sans cesse, si nous en voulons croire le grand apôtre saint Paul, qui, dans son ravissement, le vit, selon toutes les apparences, tel qu'il nous le décrit, se présentant soi-même à son Père dans cette chair glorieuse

dont toutes les cicatrices plaident pour nous : *Apparet nunc vultui Dei pro nobis* (Hebr., IX); et ailleurs : *Ad dexteram Dei interpellat pro nobis* (Rom., VIII). Il n'est pas nécessaire, Messieurs, d'avertir ce Triomphant de ne se pas laisser éblouir à l'état de sa gloire jusqu'à oublier ce qu'il est; il n'est pas nécessaire de crier sans cesse autour de son char, comme autour de ceux des Romains, que la pompe qui le met au-dessus des hommes ne l'empêche pas de l'être : *Memento, memento te esse hominem*. Il s'en souvient, et se considère toujours comme le chef de cette nature, qui ne peut être pleinement glorifiée que tous ses membres ne lui soient réunis; car, quoique la tête ne soit qu'une partie du corps, ne semble-t-il pas qu'elle se trouve dans toutes celles qui le composent, par la sympathie qu'elle a avec elle? N'était-ce pas en effet cette sympathie, dit saint Augustin, qui fit autrefois crier Jésus-Christ, du haut du ciel, pendant que ses membres souffraient sur la terre, que c'était lui-même qui était persécuté : *Membris adhuc positus in terra, caput clamabat in celo, et non dicebat, Qui persequeris fideles meos, sed, Quid me persequeris* (Serm. XIV, de Sanctis)?

Et si pour lors le chef souffrait dans ses membres, pourquoi ne dirons-nous pas que les membres triomphent aujourd'hui dans le chef, et qu'encore que Jésus-Christ monte au ciel seul, il y monte pourtant tout entier, comme le dit saint Bernard? *Licet solus ascendat, profecto totus ascendit Christus*. Heureux les chrétiens que la sainteté d'une vie toute spirituelle unit à Jésus-Christ, et qui, étant animés du même esprit que lui, se peuvent vanter d'être une partie de lui-même, et prétendre par conséquent d'être compagnons de son triomphe, puisque les membres de son corps mystique n'en sont non plus exclus que ceux de son corps naturel! *Totus ascendit Christus*. Mais si le sort des saints est digne d'envie dans ce jour heureux où leur cœur est détaché de la terre, pour s'aller plonger par avance dans ces torrents de volupté qu'ils goûtent déjà dans la personne adorable de leur chef; si leur sort, dis-je, est digne d'envie, que le vôtre est déplorable, pécheurs, que vos passions attachent aux biens du siècle, et qui, devenus insensibles à ceux de l'éternité, dont Jésus-Christ vous fait montre, ne pouvez espérer que la terre et l'enfer pour partage, puisque saint Augustin m'apprend que ni les superbes, ni les avarés, ni les voluptueux ne peuvent avoir de part à l'ascension de mon Sauveur : *Cum Christo non ascendit superbia, non avaritia, non luxuria* (Serm. CLXXIV, de Temp.). Comme si ce grand docteur nous disait que tous les péchés ont leur poids, poids funeste qui nous éloigne sans cesse du ciel; et que l'innocence au contraire a des ailes qui nous donnent moyen d'y suivre Jésus-Christ par l'espérance qui nous anime : *Qui sperant in Domino assument pennas ut aquila* (Psal. LXVII).

En effet, mes frères, pouvons nous désespérer de le joindre bientôt dans la gloire,

lorsque nous le voyons aujourd'hui dompter le ciel, pour ainsi dire, et l'accoutumer par le poids de son corps à soutenir un jour le nôtre? *Didicit, didicit caelum portare hominem* (Aug., serm. CLXXVIII, de Temp.)? N'avons-nous pas à présent auprès de Dieu un gage assuré de notre bonheur éternel, puisque notre chef n'y entre le premier que pour y attirer ses membres après lui : *Capitis processio spes membrorum est* (Aug., serm. CLXXIX, de Temp.)? Espérance d'autant plus forte, que Jésus-Christ a voulu donner à l'homme et recevoir de lui les arrhes de son immortalité, lorsqu'en nous quittant il nous a laissés son esprit et emporté notre corps, selon la pensée du savant Tertullien : *Quemadmodum arrhabonem spiritus nobis reliquit, ita et a nobis arrhabonem carnis accepit, et vexit in caelum* (Tert., de Resurr. carn., c. 51).

Ne tremblons donc plus, mes frères : quoique composés de chair et de sang, nous avons droit de prétendre au royaume de Dieu; nous y entrons aujourd'hui par une espèce d'usurpation innocente contre la défense qui nous en avait été faite, dit Tertullien : *Securae estote, caro et sanguis, usurpastis et caelum et regnum Dei in Christo* (Ibid.). Nous y entrons, dis-je, dans la personne de Jésus-Christ, que vous avez vu d'un côté triompher sans l'homme, puisqu'il l'a laissé sur la terre, mais que vous avez admiré de l'autre triompher pour l'homme, puisqu'il a porté sa chair dans le ciel, qu'il lui en a montré le chemin, qu'il a terrassé les ennemis qui lui en fermaient le passage, et qu'enfin il s'intéresse incessamment auprès de son Père, pour lui obtenir part à la gloire qu'il possède, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Factus est repente de caelo sonus... et apparuerunt illis dispartite linguae tanquam ignis.

L'on entendit tout d'un coup un grand bruit en l'air... et les apôtres virent paraître comme des langues de feu (Act., II, 2, 3).

Quand je rappelle dans ma mémoire les mystères qui ont précédé celui-ci; quand je me représente Jésus-Christ sortant du sépulchre où la cruauté des hommes l'avait étendu; quand je le vois élevé à la droite de son Père, armé de sa puissance et en état de se venger de nos outrages, je vous l'avoue, Messieurs, je ne puis entendre tonner le ciel sans frémir.

La terre fume encore du sang de ce Dieu crucifié; ce sang s'est élevé comme une vapeur subtile qui a formé le nuage que je vois paraître; en peut-il sortir autre chose que des foudres et des carreaux? N'est-il pas à craindre que le feu que nous voyons aujourd'hui tomber du ciel ne nous consume, et que s'il se transforme en langues, ce ne soit pour crier vengeance contre nos crimes? *Apparuerunt illis dispartite linguae tanquam ignis.*

C'est ce que mérite notre iniquité, Messieurs. Mais rassurons-nous; c'est ce que la miséricorde de Dieu ne permettra pas. Si ce feu qui sort de son sein consume quelque

chose en vous, dit saint Augustin, ce sera le vieil homme ; mais en même temps il réformera le nouveau : *Consumit veterem vitam divinus amor, et innovat hominem*. Si ces langues forment des paroles, ce sera pour vous instruire ; et si elles poussent des soupirs, ce sera pour vous justifier ; enfin tout ce nuage ne répandra sur vous que des influences douces : nuage aimable, qui va rétablir un heureux commerce entre le ciel et la terre, et une douce communication entre Dieu et l'homme : nuage qui, pour la réconciliation de ces deux grands ennemis, porte les présents qu'ils se font l'un à l'autre ; car dans l'Ascension ne porta-t-il pas à Dieu le corps de l'homme, et maintenant ne présente-t-il pas à l'homme l'esprit de Dieu ? Nous en avons besoin, vous et moi, Messieurs : moi, pour vous bien parler d'un si grand mystère ; et vous, pour le bien entendre. Prions-le de remplir et vos cœurs et ma bouche, comme il remplit le cœur de Marie et la bouche de l'ange qui lui dit : *Ave*, etc.

Dans le mystère du Saint-Esprit, dit saint Hilaire, l'on ne doit ni se taire tout à fait, ni parler beaucoup. Il y aurait de l'ingratitude à demeurer dans le silence, lorsque cet Esprit adorable vient faire parler toutes les créatures : *Nec tacere oportet* ; mais il y aurait de la témérité de vouloir approfondir un mystère que les anges mêmes ne pénétrèrent pas : *Nec multum loqui*. Ainsi, Messieurs, n'entreprenez pas de le connaître dans sa nature, mais étudions-le dans ses effets ; n'ailons pas nous perdre dans le sein de Dieu, pour y considérer le Saint-Esprit comme l'amour subsistant du Père et du Fils, comme la production ineffable de leur volonté, comme le lien éternel de l'un et de l'autre : il faut respecter ce qu'on adore : *Non multum loqui* ; mais aussi n'est-il pas permis de parler de ce qu'on aime, d'entrer dans le cénacle de Jérusalem, d'admirer cet esprit adorable sous les langues de feu dont il se couvre, et de vous expliquer pourquoi il se cache sous ces aimables figures ? *Nec tacere oportet*.

Pour le comprendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le péché avait étouffé dans l'homme cette voix intérieure et ce langage spirituel qui entretenait une douce société entre son Créateur et lui ; il ne pouvait plus ni parler à son Dieu, ni l'entendre ; mais aujourd'hui le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour vous apprendre que Dieu veut encore communiquer avec vous et se familiariser avec ses créatures ; qu'après vous avoir parlé par ses anges, par ses prophètes, par son Fils, il veut vous instruire d'une manière plus relevée par son Esprit même : Esprit qui nous est merveilleusement représenté par la figure de langues, sous laquelle nous le voyons paraître. Car c'est par lui que Dieu vous parle dans les bons mouvements et dans les saintes inspirations qu'il vous donne ; et c'est par lui que vous parlez à Dieu dans la ferveur de vos prières et dans les transports de votre amour. En un mot,

le Saint-Esprit est la langue de Dieu, pour parler à l'homme : c'est mon premier point ; le Saint-Esprit est la langue de l'homme pour parler à Dieu : c'est le second et tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Il semble que Dieu n'ait formé l'homme que pour avoir un disciple à instruire ou un confident à qui parler. Dans son état d'innocence, il lui ouvrait son cœur, il l'instruisait par la contemplation de ses perfections divines qui lui tenait lieu de préceptes, dit saint Grégoire, et qui était pour lui un langage muet qui lui apprenait tous ses devoirs. Après son péché, il lui parlait encore par ses créatures, par ses prophètes, par ses anges ; mais toutes ces voix ne frappaient que les oreilles du corps, celles du cœur étaient fermées ; il fallut que ce Dieu prît lui-même une langue de chair pour se proportionner à ce disciple charnel, et faire entrer dans son cœur des vérités divines, sous le son grossier d'une voix humaine : il n'en demeure pas là.

Après nous avoir spiritualisés de la sorte, ah ! Messieurs, il ne veut plus nous parler que par une langue toute spirituelle. Ainsi, charnels, voluptueux, délicats, dont l'âme est toute dans les sens, ce n'est pas pour vous que cette langue vient sur la terre ; il faut qu'un cœur soit épuré, pour l'entendre : *Purus capitur a puris* (S. Bern.). Mais si votre âme prend quelque ascendant sur les passions de sa chair, si elle rentre un peu des objets sensibles dans elle-même, ah ! vous entendrez sans doute le langage intérieur du Saint-Esprit, et vous pourrez dire comme le saint homme Job : *Factum est ad me verbum absconditum* ; j'ai entendu dans le fond de mon cœur une voix secrète ; cette voix, qui, selon saint Grégoire, n'est autre chose que l'inspiration de l'esprit de Dieu, a dissipé toutes les pensées basses et terrestres qui m'occupaient ; elle m'a découvert les vérités les plus sublimes ; elle m'a fait concevoir un saint mépris pour tout ce qui n'est point aussi pur, aussi immuable, aussi beau que le Dieu dont elle m'explique les grandeurs : *Intima aspiratio humanam mentem contingendo sublevat* (Moral., lib. V, c. 19).

Ah ! qu'il est doux, Messieurs, de recevoir ces belles leçons et de prêter l'oreille à cette langue invisible qui ne forme pas comme la nôtre des paroles que le vent emporte, mais qui forme la parole éternelle dans votre cœur, puisqu'elle y fait naître Jésus Christ ! Qu'il est doux, encore un coup, d'écouter ce maître, dont la chaire est dans le ciel, et l'école sur la terre, dit saint Bernard ! Ceux qui vous instruisent ici-bas vous font admirer les vérités qu'ils vous proposent, mais le Saint-Esprit vous les fait aimer. Ceux-là ne vous inspirent que la curiosité, mais celui-ci vous communique la charité : *Non curiositatem acuit, sed charitatem accendit*. Il est tout langue pour instruire, mais il est tout feu pour échauffer ; il est lumière, mais il est amour ; et mêlant ces deux qualités ensemble, il répand dans le cœur un plaisir

qui fait aimer ce qu'on connaît, et une lumière qui fait connaître ce qu'on aime; et c'est ce que saint Bernard nous exprime admirablement, quand il dit que le Saint-Esprit est semblable à l'abeille qui porte et la cire qui éclaire et le miel qui adoucit, parce qu'il joint toujours la suavité de la grâce à l'éclat de la science, et lorsqu'il entreprend d'instruire une âme en s'unissant à elle, il en chasse également et l'erreur et la tiédeur: *In osculo isto nec error locum habet, nec tepor* (Bern., serm. VIII in Cant.).

Je ne puis vous flatter, Messieurs; vous êtes tous sujets à l'un ou à l'autre de ces défauts; et s'il vous plaît de vous appliquer en particulier ce que je viens d'établir en général, vous avouerez que vous avez besoin que la langue de Dieu vous parle, ou pour dissiper vos erreurs comme lumière, ou pour échauffer votre froideur comme amour. Je sais qu'on est parfaitement instruit sur les vérités spéculatives, qu'on ne doute ni de la corruption de la nature par le péché originel, ni de sa pente au mal par le poids de la concupiscence, ni de son impuissance pour le bien sans le secours de la grâce; mais ce n'est pas assez: car la loi de Dieu, dit saint Augustin, nous propose de deux sortes de vérités: les unes pour éclairer notre entendement, et les autres pour régler notre volonté et notre vie: *Una pars vitæ, altera eruditionis est* (De Ord. Provid., l. II, c. 6).

Pour être parfait, il ne suffit donc pas de connaître ces vérités qui ne sont que dans l'esprit; notre curiosité naturelle nous les fait aimer: il faut encore suivre ces vérités morales qui doivent être dans le cœur, mais notre cupidité les combat; et c'est sur ce point qu'on est dans l'erreur, et que le Saint-Esprit nous doit éclairer. Vous lisez dans l'Évangile que Jésus-Christ est mort pour vous, et vous le croyez, parce que c'est une vérité spéculative qui ne vous touche pas; mais vous y lisez qu'il faut mourir pour lui, qu'on n'enlève le ciel que par violence, qu'on ne peut être du nombre de ses disciples qu'en marchant après lui dans le chemin des souffrances et de la croix; et ce sont des vérités morales qu'on ne saurait vous persuader, parce qu'elles choquent l'amour-propre, qu'elles entreprennent sur les inclinations du cœur. Ainsi, ne voulant pas accommoder votre vie aux règles de l'Évangile (voici votre erreur), vous tâchez d'accommoder l'Évangile au dérèglement de votre vie; ou plutôt chacun se fait un Évangile à sa mode selon ses inclinations et son état: et je puis m'écrier avec l'apôtre saint Paul, que je suis surpris de voir les chrétiens abandonner un Évangile dicté par la vérité même, confirmé par tant de miracles, scellé par le sang d'un Dieu, pour en suivre un autre que le mensonge et l'erreur ont fabriqué: *Miror quod tam cito transferimini in aliud Evangelium* (Galat., I). Je dis à un homme du monde, que Jésus-Christ lui ordonne d'aimer ses ennemis et d'étouffer ses ressentiments; il répond que son

honneur l'oblige à s'en venger, qu'il faut ménager l'estime des hommes et ne pas passer pour un lâche dans leur esprit: voilà sa règle et sa loi. Je dis à une dame mondaine, que dans son baptême elle a renoncé aux vanités et aux plaisirs du siècle; elle réplique que sa qualité lui donne droit d'en user, que ses biens sont pour elle un titre de mollesse et d'oisiveté: voilà ses maximes et son Évangile, ou, pour mieux dire, voilà ses erreurs, qui sont comme autant de nuages qui l'aveuglent: nuages qui ne peuvent être dissipés que par ce vent mystérieux qui souffle aujourd'hui; erreurs dont vous ne pouvez être désabusés que par cette langue divine qui vient, selon la promesse de Jésus-Christ, apprendre à l'homme toute sorte de vérités; et spéculatives, pour élever son entendement à la connaissance de Dieu; et morales, pour donner à sa volonté une règle qui le conduise à lui: *Docebit vos omnem veritatem*.

Mais, Esprit-Saint, ce ne sont pas vos lumières qui manquent à ceux qui m'écoutent, c'est votre amour; ils sont éclairés comme ces philosophes païens, à qui Dieu avait révélé, selon le grand Apôtre, tout ce qui se pouvait connaître de sa nature; mais qui, avec des esprits tout de flammes, n'avaient que des cœurs de glace. Ils admiraient les grandeurs de Dieu, dit saint Bernard; mais ils ne pouvaient aimer les humiliations de son Verbe, parce que si Dieu les instruisait, dit ce Père, ce n'était pas par le Saint-Esprit; cette langue de feu ne parle jamais à un cœur sans l'embraser. N'ai-je donc pas sujet de croire, Messieurs, que vous ne fûtes jamais, non plus qu'eux, les disciples d'un tel maître; puisque si vous brillez par vos connaissances, vous ne brûlez point encore par votre amour; et semblables à ces diamants qui nous éblouissent, vous avez une lumière sans chaleur. Tels étaient les apôtres mêmes dans le cénacle de Jérusalem; ils connaissaient déjà les vérités les plus importantes de la religion; ils savaient que Jésus-Christ était mort pour leurs péchés, ressuscité pour leur justification, monté au ciel pour leur gloire; mais avec ces belles connaissances, ils demeuraient immobiles, la crainte glaçait leurs cœurs, et la tiédeur glaçait les vôtres; tiédeur qui vous empêche d'agir, et qui, par ce froid mortel qu'elle répand dans vos âmes, m'oblige de vous regarder comme autant de chrétiens inanimés, et de m'écrier avec le prophète Ezéchiel, lorsqu'il voulut animer cette foule de cadavres qu'il avait devant les yeux: *Veni, Spiritus, a quatuor ventis, et insuffla in mortuos istos*. Esprit-Saint, tous ces chrétiens qui m'environnent sont des chrétiens morts, je les vois sans mouvement et sans action, insensibles au soin de leur salut, incapables de rien entreprendre pour votre gloire, et de faire un pas dans les voies de Dieu; en un mot, ce sont des cadavres et des fantômes de chrétiens, comme les appelle Tertullien: *Christiani imaginarii*; ils demeurent toujours dans le même état, et le nouvel homme ne croit

point en eux, parce qu'ils n'ont pas cette chaleur surnaturelle qui fait la vie de la grâce. C'est à vous, Esprit-Saint, à animer ces morts, comme vous animâtes les apôtres : *Veni, Spiritus, a quatuor ventis, et insuffla in mortuos istos*; agissez sur eux, comme vent, pour dissiper les nuages de leurs erreurs et de leurs fausses maximes; mais parlez-leur intérieurement, comme langue de feu, pour échauffer leur tiédeur : *In osculo isto nec error locum habet, nec tepor.*

Si l'on le fait, âmes tièdes, vous changerez infailliblement de conduite; l'on ne verra plus en vous que zèle pour la gloire de votre Dieu, qu'empressement pour les souffrances, que joie dans les afflictions, que mépris pour les fausses douceurs du siècle; et si l'on s'étonne d'un changement si surprenant, vous pourrez dire, comme un des amis du saint homme Job, qu'une voix secrète vous a parlé, et qu'un agréable zéphyr, mais un zéphyr qui avait une langue pour se faire entendre, vous a doucement insinué tous vos devoirs : *Vocem quasi auræ lenis audivi.*

Voilà, Messieurs, comme l'esprit de Dieu vous instruit; c'est ce maître intérieur que saint Augustin nous ordonne de consulter toujours, et dont il nous parle si savamment dans l'excellent livre qu'il a fait sur ce sujet, et qui en porte le titre, de *Magistro*; ce maître, dit ce Père, est la vérité qui réside au fond de notre cœur; tous les livres et tous les discours des hommes ne servent qu'à nous avertir de la consulter; si nous le faisons, elle ne manque jamais de nous répondre; elle peut seule décider nos doutes et nos difficultés; elle est, en un mot, la règle sur laquelle nous jugeons de toutes les vérités qu'on nous explique : *Intus discipulus veritatis, foris iudex loquentis.* Lorsque je vous dis, Mesdames, que la mollesse de votre vie toute sensuelle est un péché permanent plus dangereux que les derniers désordres, parce que vous le regardez comme un apanage de votre qualité, comme un état innocent que vous n'êtes pas obligées de quitter, et dans lequel vous mourrez peut-être; descendez un peu dans votre cœur, et si l'esprit de Dieu ne vous y dit pas la même chose, et ne condamne pas cet état, démentez-moi hautement, je vous le permets, et m'accusez de porter trop loin la rigueur de l'Évangile : *Intus discipulus veritatis, foris iudex loquentis.* Magistrats, quand on vous dit que l'établissement de la justice dépend plus de vos mœurs et de votre conduite que de vos oracles, et que comme les péchés sont en quelque façon, selon saint Augustin, de la qualité de ceux qui les commettent, méprisables dans les esclaves, et souverains dans les rois, ils paraissent justes dans les juges, on se fait une religion de les imiter et de les suivre; ainsi vous ne péchez jamais seuls, parce que vous êtes la loi vivante du peuple; quand, dis-je, on vous prêche ces importantes vérités, consultez ce maître intérieur, et si sa voix ne s'accorde pas avec la nôtre, dites que nous altérons l'Évangile

de Jésus-Christ : *Intus discipulus veritatis, foris iudex loquentis.* Mais aussi si le Saint-Esprit vous rend le même témoignage que nous; s'il vous reproche sans cesse votre dureté pour les pauvres, votre rigueur pour vos domestiques, vos jalousies et vos ressentiments contre vos ennemis, lors même que les confesseurs ou les prédicateurs ne vous en parlent pas, comme l'assure saint Grégoire : *Etsi humani magisterii disciplina desit, magistri intimi censura non desit* (*Dialog., lib. I, c. 1*); s'il met en usage et les inspirations et les lumières et les bons désirs qu'il vous donne tous les jours pour vous convertir, pourquoi languir toujours? Pourquoi demeurer insensibles à une voix si puissante et si forte?

En voici la raison, Messieurs, et je vous prie de la bien observer; c'est que quand cette langue divine vous instruit, ou vous ne pouvez l'entendre, ou vous ne le voulez pas. Peut-on l'entendre au milieu du tumulte des créatures qui vous environnent, dans l'embarras des affaires domestiques qui occupent tout votre esprit, et qui ne vous laissent pas un seul moment pour vous rendre attentifs à la voix de Dieu? Peut-on l'entendre dans ces assemblées où la galanterie, la médisance, la jalousie parlent un langage tout différent du sien? Encore un coup, peut-on entendre le Saint-Esprit, si l'on n'est jamais dans le lieu où il vous parle? Il parle au dedans de vous-mêmes, et vous vous répandez tout au dehors; il frappe à la porte de votre cœur, et vous n'y êtes jamais; vous êtes tout dans cette créature que vous aimez, dans cet argent qui vous possède plutôt que vous ne le possédez, dans ces ajustements dont la vanité vous enchante. Ah! ce n'est pas là que la langue de Dieu veut vous parler, il faut nécessairement rentrer dans vous-mêmes pour l'entendre : *Redite, redite, pravavicatorum, ad cor.* Mais une autre raison vous en empêche, cette langue est une langue étrangère pour vous; il n'y a qu'un cœur de feu qui puisse comprendre des paroles de feu; et comme on n'entend pas le grec sans l'avoir appris, dit un Père, vous qui n'apprirent jamais à aimer Dieu, pouvez-vous entendre le langage de l'amour? *Lingua amoris ei qui non amat, barbara erit.* Voulez-vous, Messieurs, que l'amour vous parle et qu'il vous fasse connaître les charmes de la vertu que vous craignez comme austère? aimez. Voulez-vous qu'il vous fasse sentir les avantages de la béatitude que vous espérez? aimez. Autrement vous n'entendrez jamais son langage : *Lingua amoris ei qui non amat, barbara erit.*

Mais comme on ne veut pas aimer, Messieurs, on ne veut pas non plus entendre la langue de l'amour; on lui défend de parler; on lui dit, comme les Israélites à Moïse : *Non loquatur nobis Dominus.* Ah! nous ne saurions souffrir la voix de Dieu, elle nous reprend, elle nous trouble, elle nous inquiète sans cesse; cette langue ne descend du ciel que pour nous mettre devant les yeux la grandeur de nos péchés, l'hypocrisie de

nos bonnes œuvres, la témérité de nos jugements : *Arguet mundum de peccato et de justitia et de judicio*. Langue de Dieu, qui ne dissimules jamais la vérité, ne nous parle plus, disent les pécheurs ; mais pour vous, langues des hommes, qui savez nous flatter et qui donnez de l'encens à nos défauts, c'est vous que nous voulons entendre : *Loquere tu nobis* ; langue de Dieu, qui ne nous parles que de mortifications, que d'oraisons, que de vérités fâcheuses, demeure dans le silence : *Non loquatur* ; mais toi, langue du monde, qui ne nous entretiens que de plaisirs, que de desseins ambitieux, que des moyens d'accorder le péché avec l'impénitence, ne cesse jamais de nous parler : *Loquere tu nobis*.

Eh bien ! malheureux, dit le Saint-Esprit, tu seras exaucé : puisque tu méprises ma voix, et que tu ne rentres point dans toi-même pour l'écouter, je ne te parlerai jamais, je t'abandonnerai au dérèglement de ton cœur et de tes fausses lumières ; tu ne sentiras plus en toi-même ces saints mouvements qui te sollicitaient à la vertu ; je ne troublerai plus la fausse paix que tu goûtes dans ton péché ; tu n'entendras désormais que ces langues flatteuses qui ne te parlent que de tes qualités imaginaires, de ton esprit, de ta beauté, de tes biens ; elles t'inspireront un orgueil qui t'aveuglera jusqu'à ne plus connaître ni ton Dieu, ni toi-même. Il y a dix ans, avare, que je crie dans le fond de ton cœur contre tes exactions et tes usures, et tu ne m'écoutes pas ! Voluptueux, tu m'entends tous les jours gémir dans toi-même sur les péchés infâmes, et tu ne te convertis pas ! Âme mondaine, ma voix te sollicite sans cesse à une pénitence proportionnée à tes désordres passés, et tu ne l'embrasses pas ! Eh bien ! tu n'entendras plus cette voix intérieure que tu méprises et dont tu ne profites pas. Ah ! ne nous traitez pas avec cette rigueur, Esprit-Saint ; continuez de parler à notre cœur, et de nous découvrir nos égarements ; criez-nous sans cesse que nous sommes dans l'erreur : *Deus meus in anima mea clamet, et veritas tua dicat mihi, Non est ita, non est ita*. Soyez non-seulement la langue de Dieu pour parler à l'homme, mais encore la langue de l'homme pour parler à Dieu.

SECOND POINT.

Le nouvel homme avait été formé dans la passion de mon Sauveur ; il lui avait fait un cœur du sang qui coula du sien ; une tête, du sang que les épines firent sortir de la sienne ; des yeux, des larmes que les siens versèrent ; mais il lui manquait une langue ; celle de Jésus-Christ était demeurée saine, il ne permit pas même qu'elle fût empoisonnée par l'amertume du fiel qu'on lui offrit sur la croix. Pourquoi ? Ah ! Messieurs, il laissait au Saint-Esprit le soin de réparer notre langue ! Comme elle était la source et l'instrument de toutes les iniquités : *Universitas iniquitatis*, ce n'était pas assez, ce semble, qu'elle fût purifiée par ses souffrances, il voulut qu'elle fût tout à fait transformée par le feu du ciel, et qu'une personne de la

Trinité sainte s'incarnât en quelque façon sous cette partie de nous-mêmes, pour la sanctifier.

C'est ce qui se fait aujourd'hui, Messieurs, lorsque le Saint-Esprit descend sur nous en forme de langues, pour nous faire parler un langage nouveau : *Cæperunt loqui*. N'était-il pas juste que le nouvel homme formé du sang d'un Dieu mourant, comme je vous l'ai fait voir, eût une langue toute divine pour le benir ? N'était-il pas juste que la parole du Père éternel étant descendue jusqu'à nous pour nous apprendre ses volontés, notre parole pût monter jusqu'à lui pour lui demander la grâce de les accomplir ? C'est ce que le Saint-Esprit seul peut faire pour nous.

Cette langue de boue ne peut former qu'un son fragile qui s'évanouit en l'air ; les nuages de nos péchés l'empêchent de passer jusqu'à Dieu, dit un prophète : *Opposuisti tibi nubem ne transeat oratio*. Tu gémiss en vain, pécheur, à la vue des peines qui te menacent ; si c'est la crainte qui t'arrache des soupirs, Dieu n'en sera pas touché. Pénitent, tu confesses en vain tes désordres ; si c'est l'habitude qui remue ta langue, Dieu ne t'écouterà pas : pauvre, tu te plains en vain dans tes afflictions ; si c'est l'impatience qui forme tes plaintes, elles n'iront pas jusqu'à Dieu : hypocrite, tu dessèches inutilement ta langue par des soupirs affectés et des prières stériles ; si c'est l'orgueil qui t'ouvre la bouche, Dieu n'a garde de t'exaucer ; tes soupirs, tes plaintes, tes confessions, tes prières faites par le mouvement de la nature sont des voix impuissantes qui ne pénétreront jamais le ciel ; c'est un encens dont la fumée ne fait que grossir le nuage de tes péchés, c'est un son terrestre qui ne peut s'élever bien haut ; il faut des paroles toutes de feu qui, par l'activité de leur nature passent jusqu'au trône de Dieu ; il faut donc que le Saint-Esprit les forme, et que cette langue divine exprime elle-même nos besoins par des soupirs que Dieu peut bien entendre, mais que l'homme ne peut expliquer, dit l'Apôtre : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*.

Il semble que dans l'homme la langue soit le centre de la douleur, comme le cœur l'est de la vie ; si la tête, si la main, si l'œil souffre, c'est toujours la langue qui se plaint, comme si elle était blessée dans toutes ces parties. S'il est donc vrai, Messieurs, que l'esprit de Dieu devienne aujourd'hui la langue de l'homme, ne faut-il pas qu'il se rende sensible à toutes ses peines pour les exprimer, et que par des ressorts invisibles et secrets le sentiment de nos maux passe jusqu'à lui ; sentiment que l'Apôtre nous a sans doute voulu faire comprendre, lorsqu'il a dit que cette langue mystérieuse ne s'expliquait en nous que par les gémissements : *Gemitibus inenarrabilibus*. Le gémissement, vous le savez, est la voix et l'expression ordinaire de ceux qui souffrent ; c'est un langage commun à tous les malheureux, parce qu'il n'en est point de plus éloquent, ni de plus capable d'attendrir un cœur. Vous souffrez donc en nous, Esprit-Saint, puisque vous y gémissiez ;

vous êtes la voix commune de tous les chrétiens affligés, puisque vous soupirez seul dans le fond de leurs cœurs : *Unius vox per omnium labia sonat* (S. Bern.); vous attendrissez infailliblement le cœur de Dieu sur les misères de l'homme, puisque vous les exprimez par des soupirs inténarrables : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*.

Ah ! Messieurs, si la voix de Moïse pouvait autrefois désarmer Dieu lorsqu'il était sur le point d'exterminer son peuple, la voix du Saint-Esprit sera-t-elle moins puissante ? Ne lui arrachera-t-elle pas les foudres des mains ? N'ouvrira-t-elle pas son cœur à la pitié, lorsqu'elle poussera vers le ciel des soupirs et plus saints et plus tendres ? Laissez donc à cette langue intérieure le soin de gémir dans vos afflictions : si vous êtes pauvres, et que les riches vous persécutent au lieu de vous soulager, ne murmurez pas ; l'Esprit de Dieu crie vengeance contre eux : si les hommes vous calomnient et vous accusent, ne vous emportez pas, l'esprit de Dieu vous justifie : si les maladies vous consomment et font de votre vie un continuel martyre, ne vous impatientez pas, l'esprit de Dieu gémit pour vous ; sa voix ne peut manquer d'être exaucée, parce qu'elle est innocente, quoiqu'elle soupire pour des pécheurs : *Vox quidem vox Jacob, manus autem manus sunt Esau*. Il est vrai, dit Dieu, que je vois des hommes criminels, leurs mains sont pleines d'iniquités et chargées d'usures, et cette vue m'irrite ; mais j'entends une voix sainte et innocente qui parle pour eux, et cette voix me fléchit ; j'ai peine à les voir, mais je me plais à les entendre ; autant que leurs actions m'offensent, autant leurs soupirs me charment, parce que la langue de feu que je leur ai donnée parle par leur bouche : *Vox quidem vox Jacob, manus autem manus sunt Esau*. Ah ! si vous ne pouvez résister vous-même à cette langue spirituelle, ô mon Dieu ! si elle vous désarme, si elle vous attendrit, si elle tourne votre cœur à son gré, faut-il s'étonner qu'elle confonde la sagesse des philosophes et la puissance des tyrans quand elle parle par la bouche des saints ! *Dabo vobis os cui non poterunt resistere*.

Car n'est-ce pas cette langue, Messieurs, qui triompha de l'orgueil de la philosophie dans la personne d'Étienne et de Catherine ? N'est-ce pas cette langue qui parla, au rapport de saint Chrysostome, par la bouche du martyr saint Romain, après que les bourreaux eurent coupé la sienne ? Ce grand saint, après avoir perdu la langue que la nature lui avait donnée, ne laissa pas de confesser distinctement le nom de Jésus-Christ. Ah ! qu'il faisait beau voir, s'écrie ce père, un homme de chair parler à des hommes de chair, avec une langue qui n'en était pas : *Novum sane ac stupendum miraculum, homo ex carne constans, ex carne constantibus, sine carne verba faciens* (Chrysost., hom. 48) ! Barbares, vos efforts sont inutiles, vous ne sautiez fermer la bouche aux saints ; votre rage peut leur arracher cette langue terrestre, mais ils en ont une que vous ne leur

ôtez pas ; ils peuvent perdre leur langue pour Jésus-Christ, mais Jésus-Christ sait leur en donner une autre et faire parler le Saint-Esprit par leur bouche ; il ne peut souffrir que ses martyrs soient muets, et bien loin d'arracher la langue à ses victimes, pour les empêcher de se plaindre, comme faisaient les païens, il leur en donne une pour le bénir au milieu de leurs supplices : *Lingua pro Christo exciditur, Christus pro lingua loquitur, lingua avulsa spiritus gratia suffecta* (Ibid.).

Mais sans sortir des circonstances de notre mystère, ne paraît-il pas visiblement dans les apôtres que le Saint-Esprit est la langue de l'homme ? Ils parlent le langage de toutes les nations ; ils se font entendre par des expressions qu'ils n'entendent pas eux-mêmes ; et pour confirmer les vérités qu'ils enseignent, je puis dire qu'ils font autant de miracles qu'ils pronoucent de paroles ; ils ont une langue de chair et de boue comme la nôtre, dit saint Chrysostome, mais cette langue est muette, et le feu du ciel parle par leur bouche : *Lutum otibatur, et ignis cœlestis loquebatur* (Ibid.).

Pût à Dieu qu'il parlât aussi par la vôtre, Messieurs, et qu'an moins, quand vous êtes devant nos autels, votre langue de boue demeurerait dans le silence, pour laisser parler ce feu céleste qui descend aujourd'hui sur vous ! Mais, hélas ! au pied même du trône de Dieu, dans ces sanctuaires où les séraphins n'ouvrent la bouche que pour publier qu'il est saint, l'homme parle, et le Saint-Esprit est muet ; la boue élève sa voix, et le feu du ciel est dans le silence ; la langue du corps se fait entendre avec scandale, elle s'entretient de discours inutiles et profanes devant le Saint des saints : *Lutum loquebatur*, et la langue du cœur ne parle jamais, on ne pense pas à lui faire pousser un soupir vers le ciel, elle est sans mouvement et sans exercice : *Lutum loquebatur, ignis cœlestis otibatur*.

Hommes aveugles, que vous savez peu reconnaître vos avantages ! La liberté de parler vous met au-dessus des bêtes, et vous vous en glorifiez ; la liberté de parler à Dieu vous élève au rang des anges, et vous ne vous en prévaluez pas ! Cette liberté que le Saint-Esprit vous donne aujourd'hui est le sceau de votre réconciliation avec Dieu ; réconciliation qui avait été commencée dans l'incarnation du Verbe par la réunion des deux natures, mais qui se consomme à la venue du Saint-Esprit par la réunion du cœur de Dieu et du cœur de l'homme ; car deux ennemis ne sont parfaitement réconciliés ensemble que quand ils se parlent, il reste toujours quelque aigreur et quelque ressentiment dans leur cœur jusqu'à ce qu'il s'ouvre et qu'il se décharge par la parole ; aujourd'hui, Messieurs, ces deux grands ennemis commencent à se parler, Dieu se familiarise avec l'homme, l'homme s'entretient avec Dieu, et cette heureuse société se fait par le Saint-Esprit, qui est la langue de l'un et de l'autre ; c'est le nœud glorieux qui unit ces deux cœurs ensemble, comme il unit ceux du Père et du Fils dans

le ciel : *Vinculum Trinitatis*. Ainsi, si Jésus-Christ fut notre premier médiateur, le Saint-Esprit est le second; si Jésus-Christ était d'un côté dans le sein de Dieu, et de l'autre dans la chair de l'homme, pour les unir ensemble, le Saint-Esprit se trouve en même temps et dans le cœur de l'homme et dans le cœur de Dieu; dans le cœur de l'homme, pour l'élever vers Dieu; dans le cœur de Dieu, pour l'abaisser vers l'homme; dans le cœur de Dieu, comme un juge favorable qui nous écoute; dans le cœur de l'homme, comme un avocat fidèle qui nous justifie, dit saint Bernard : *Advocatus noster in cordibus nostris, Dominus noster in corde Patris*.

Ah! que cette union est douce, Messieurs, que cette société est avantageuse pour vous! Vous versez vos besoins et vos afflictions dans le cœur de Dieu, il verse ses grâces et ses consolations dans le vôtre! Mais pour entretenir ce commerce, il faut une langue, il ne peut y avoir d'union dans le monde sans elle; vous le savez, mon Dieu, lorsque, pour diviser les hommes, vous leur fîtes parler un langage différent : *Confundamus linguas eorum*; et maintenant que vous voulez les réunir entre eux et avec vous, vous ordonnez qu'ils n'aient tous qu'une même langue, une langue de feu qui leur fasse parler le langage de l'amour, qui réunisse leurs cœurs divisés, et qui entretienne entr'eux la charité chrétienne. Ah! que ne vois-je donc à présent descendre cette langue de feu sur tous ceux qui m'écoutent, afin qu'elle fasse régner la charité dans leurs discours, et que la médisance, la calomnie, les railleries piquantes et les faux rapports, qui sont la source de tant de divisions, n'y aient plus de part! Vous avez des langues enflammées, mais enflammées du feu de l'enfer, dit saint Jacques : *Lingua inflammata a gehenna*; langues qui, bien loin de procurer l'union et la paix, comme celles du Saint-Esprit, portent la discorde et la division partout. Car d'où viennent, Messieurs, ces inimitiés si fréquentes qui divisent et les particuliers et les familles entières? Vos rapports malins, tous ces entretiens où l'on mêle à peine une goutte de prudence à un fleuve de paroles indiscrètes, comme on le reprochait à un philosophe : *Verborum flumen, mentis gutta*; tous ces entretiens n'en sont-ils pas la source? On entend une parole désobligeante; on se fait un mérite de la rapporter à celui qu'elle offense; on l'aigrit, on l'empoisonne encore, elle allume dans son cœur un feu qui ne s'éteindra jamais; ce feu passera d'ami en ami, de famille en famille, de père en fils. Ah! ne répondra-t-on pas à Dieu de ces suites funestes? Celui qui allume la première étincelle, n'est-il pas coupable de tout l'incendie? *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!*

Après cela le Saint-Esprit n'a-t-il pas sujet de dire qu'une langue indiscrète est quelque chose de terrible et de redoutable dans une ville? *Terribilis in civitate sua vir linguosus*. Vous ne l'éprouvez que trop, Messieurs, puisqu'il me semble que c'est de

vous que le prophète Isaïe parle, quand il dit que le peuple de Dieu n'est qu'un corps, mais un corps dont tous les membres sont couverts de plaies, parce qu'ils se révoltent les uns contre les autres : *Et vulnus et livor et plaga tumens*. L'on ne voit parmi vous que haines invétérées, que jalousies secrètes, qu'inimitiés ouvertes, et ces plaies ne se ferment jamais, parce que tout le monde les enflamme et les irrite, au lieu d'y mettre un appareil et d'y verser de l'huile pour les adoucir : *Non est circumligata, neque fota oleo*; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la main se révolte contre l'œil qui l'éclaire, le bras contre la tête et le cœur qui le vivifie, la chair contre l'esprit qui l'anime; après cela, faut-il s'étonner si ce cœur et ce chef est lui-même dans l'abattement et dans la tristesse? *Omne caput languidum et omne cor mœrens*. Faut-il s'étonner si des membres qui se séparent de la source des influences et de la vie périssent et se dessèchent?

Langues malignes, qui causâtes peut-être ces funestes divisions, desséchez-vous dans la bouche des médisants; mais vous, langue divine, esprit d'union et d'amour, venez aujourd'hui les éteindre; parlez par la bouche de ceux qui m'écoutent, afin que dans toutes les occasions ils travaillent à rétablir la paix, et qu'après l'avoir établie sur la terre, ils en jouissent eux-mêmes dans le ciel. *Ainsi soit-il*.

DEUXIÈME SERMON POUR LE MÊME JOUR.

Ipse vos baptizabit Spiritu sancto et igne.
Jésus-Christ vous purifiera par un baptême d'esprit et de feu (Luc., III, 16).

Si les philosophes païens ont eu de la peine à décider quel fut le premier principe des créatures, et si le feu, l'eau, l'air ou la terre eurent plus de part à leur production, rien ne m'est plus facile, Messieurs, que de reconnaître lequel de ces éléments renouvelle aujourd'hui le monde, puisque je le vois changer de face par la vertu de ce feu divin qui tombe du ciel dans le cénacle de Jérusalem, et qui de là va se répandre par toute la terre, comme un incendie mystérieux qui doit refondre toute la nature et lui donner un être nouveau. Oui, mes frères, Jésus-Christ répare aujourd'hui, par un déluge de feu, ce monde que la colère de son Père fit autrefois périr sous un déluge d'eau. Ce premier baptême fut funeste à l'homme, vous le savez, puisqu'il enveloppa le pécheur dans les ruines du péché; mais que le second, ce baptême de feu que le précurseur de mon Sauveur nous avait promis en termes exprès : *Ipse vos baptizabit Spiritu sancto et igne*; que ce second baptême nous est avantageux, puisque non-seulement il nous purifie au dehors, mais que par cette vertu secrète qu'a cet élément de s'insinuer et de pénétrer toutes choses, il porte la pureté dans l'homme intérieur même, et va dissoudre dans notre cœur la corruption la plus imperceptible et la plus cachée! *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne*.

Je sais, Messieurs, qu'Origène donne à ces paroles un sens bien différent du mien (*Homil. 24, in Luc.*), et qu'il distingue le baptême du Saint-Esprit d'avec ce baptême de feu dont je vous parle; il n'entend autre chose par ce dernier, que le purgatoire, qu'il croit être un grand fleuve de feu où Jésus-Christ purifiera, après leur mort, ceux qui auront été purifiés par le baptême de l'eau pendant leur vie : *Baptizabit igne.*

Mais ne distinguons point le Saint-Esprit du feu, puisqu'il ne s'en distingue pas lui-même, et que Jésus-Christ lui a donné ce nom avant nous, lorsqu'il a dit qu'il n'était venu dans le monde que pour y répandre le feu : *Ignem veni mittere in terram*, c'est-à-dire le Saint-Esprit, qui veut paraître sous la figure de cet élément, pour nous apprendre qu'il doit produire en nous les mêmes effets, et nous éclairer comme lumière, nous animer comme vie, nous consumer comme force, nous unir comme charité. Ce seront ces réflexions auxquelles nous nous attacherons dans tout ce discours, après que nous aurons demandé au Saint-Esprit la lumière même dont nous voulons parler, et que pour l'obtenir nous aurons adressé à Marie les mêmes paroles qui lui en procurèrent la plénitude. *Ave, gratia plena*, etc.

PREMIER POINT.

Dire que le Saint-Esprit est lumière, c'est, ce semble, ôter au Fils de Dieu une propriété personnelle qui lui a toujours été attribuée; c'est lui qu'on appelle la splendeur du Père, c'est lui qui est dans la grâce ce que le soleil est dans la nature, c'est lui qui, dans saint Jean, porte la qualité de lumière véritable : *Erat lux vera*, parce que toute lumière qui n'est pas émanée de la sienne, produit les ténèbres au lieu de les dissiper, et, semblable à ces feux ardents qui paraissent la nuit, ne manque jamais de conduire ceux qui la suivent dans les précipices ou dans l'erreur.

Cependant, Messieurs, puisque je vois le Saint-Esprit descendant sur les apôtres en forme de feu, puis-je ne pas reconnaître qu'il est véritablement lumière; et que Jésus-Christ, qui l'envoie, ne le fait paraître en cet état que pour nous apprendre qu'il est de même nature que lui : *Lumen de lumine*, et que c'est proprement ce Dieu de feu qui embrase les séraphins et qui éclaire les chérubins dans le ciel : *Ardent igne Deo.*

Pendant que Dieu n'a été visible que dans le ciel, je ne m'étonne pas que les anges seuls aient été pénétrés de cette lumière essentielle, sans laquelle on ne le peut parfaitement connaître; mais aujourd'hui, mes frères, aujourd'hui que ce Dieu veut bien habiter au milieu de nous, n'est-il pas juste que la terre ait ses séraphins comme le ciel, et que le Saint-Esprit, dont le propre est de se communiquer en qualité de lumière, passe enfin du cœur des anges dans le cœur des apôtres, d'où, se réfléchissant, comme sur autant de miroirs ardents, il répande ses rayons partout et fasse avouer à tous les hommes que Jésus-Christ avait raison de

nous promettre, qu'à la faveur des lumières de ce Maître adorable, les vérités les plus sublimes et les plus cachées nous seraient connues ? *Docebit vos omnem veritatem.*

Dites-nous, grands apôtres, ce qui se passa dans vos esprits à ce moment heureux? Dites-nous les effets surprenants de cette leur céleste qui agit bien plus fortement sur vos cœurs que sur vos yeux; faites-nous part des vérités et des mystères qu'elle vous découvrit, puisqu'alors, par une espèce de béatitude anticipée, vous connûtes parfaitement la gloire du Père et du Fils par la lumière du Saint-Esprit, et que vous vîtes dans vous-mêmes l'accomplissement de ces paroles du prophète : *In lumine tuo videbimus lumen.*

Ils auraient peine à nous expliquer eux-mêmes ces merveilles, mes frères; mais le grand saint Bernard, qui eut tant de part aux lumières du Saint-Esprit, n'a pas ignoré de quelle manière il avait agi sur les apôtres : *Monet memoriam, rationem docet, movet voluntatem lumine veritatis et fervore charitatis.* Le Saint-Esprit, dit ce Père (*De Pentec., serm. I*), remplit toute la maison, c'est-à-dire l'âme des apôtres dans toutes ses facultés; sa lumière agit sur leur mémoire, et lui représente si vivement les actions de leur maître et les mystères dont ils avaient été témoins, qu'ils en découvrent non-seulement l'extérieur et le corps, comme autrefois, mais ils en pénètrent l'esprit, ils en goûtent la grâce, ils en admirent le mérite : *Monet memoriam.* Il éclaire leur entendement, et ces vérités éternelles qu'ils ne voyaient qu'à travers des nuages de la raison ou de la foi, n'ont plus rien d'obscur et de mystérieux pour eux. Ce Dieu qui, selon l'expression de Job, environne son trône de nuages (*Expandit super solium nebulam*), et qui, selon saint Paul, habite une lumière inaccessible à l'esprit de l'homme; ce Dieu se fait clairement connaître aux apôtres, afin que les apôtres le fissent connaître au reste des hommes : *Rationem docet lumine veritatis.*

Il n'y avait que le Saint-Esprit, Messieurs, qui pût donner aux apôtres une parfaite connaissance des mystères du ciel, puisqu'il n'y a que lui qui les connaisse : *Quæ Dei sunt, nemo cognovit, nisi Spiritus Dei* (I Cor., II). Il n'est permis qu'à lui d'entrer dans les conseils impénétrables de Dieu : *Spiritus scrutatur omnia etiam acta Dei* (*Ibid.*). En vain les savants du siècle usent-ils leur vie languissante à coucher leurs méditations sur le papier; en vain les curieux sont-ils toujours plongés dans l'étude applicative des hautes vérités; en vain les prédicateurs frappent-ils l'oreille du son harmonieux de quelques paroles bien rangées, leurs soins sont superflus, si le même Esprit qui éclaire aujourd'hui les disciples de Jésus-Christ ne conduit lui-même et notre plume et notre langue; si ce divin Maître, qui n'a pas besoin de l'oreille de l'homme pour se faire entendre, ne vous instruit; et si ce doigt de Dieu qui grava autrefois sa loi sur des tables de pierre, ne la veut bien graver lui-même dans vos cœurs.

C'est sans doute son dessein, mes frères, puisqu'il ne paraît en langues de feu que pour vous apprendre une loi toute de feu : *Venit in linguis igneis, ut legem igneam linguæ igneæ prædicarent* (S. Bern.).

Ah ! que la manière dont Dieu nous enseigne aujourd'hui sa loi est bien plus engageante que celle dont il la donna autrefois aux Israélites : il parut alors en feu, comme à présent, dit saint Augustin ; mais son peuple ne le put envisager, quoique de loin, sans frayeur. Là, il écrivit ses préceptes sur une pierre insensible ; ici, il les grave sur des cœurs amoureux ; là, il tonne sur une montagne éloignée ; ici, il entre dans la maison même des apôtres : là, une épaisse fumée déroba la vue du feu qui l'environne ; ici, ce feu est serain et lumineux ; de sorte que cette loi a bien plus de quoi se faire aimer que de quoi se faire craindre. Pratiquez-la donc par amour, comme des enfants zélés, plutôt que par crainte, comme des esclaves timides : *Si scribatur lex Dei in corde, non foris terreat, sed intus mulceat* (August., de Verb. Apost., c. 6). Que l'on reconnaisse à notre conduite que la lumière du Saint-Esprit nous éclaire, qu'elle nous découvre nos défauts, qu'elle nous fait entrer dans les vérités de la religion les plus opposées aux sentiments de la nature, qu'elle nous apprend à connaître Dieu et à nous connaître nous-mêmes ; en un mot, que si elle ne nous enseigne pas à parler, comme aux apôtres, elle nous apprend à agir comme eux.

Il est vrai que la lumière du Saint-Esprit opérait autrefois dans ceux qui en étaient remplis, une connaissance extraordinaire qu'il ne nous donne plus ; d'un simple pasteur, il fit dans un moment le plus éclairé des prophètes ; d'un pécheur, le plus zélé des prédicateurs ; d'un persécuteur, le plus savant des apôtres ; d'un usurier, le plus fidèle des évangélistes. Oh ! que ce Maître est admirable, s'écrie saint Grégoire, qui ne touche jamais un cœur sans l'éclairer : *O qualis artifex iste Spiritus, solum tetigisse, docuisse est* (Hom. 30, in Evang.) ! Mais s'il ne nous communique plus le don des langues et des miracles, comme aux premiers enfants de l'Eglise, ne le recevons-nous plus, ou plutôt a-t-il moins de vertu ou de lumière qu'il n'en avait alors ? Non, sans doute, mes frères ; mais la figure ne subsiste plus, parce que la vérité est accomplie. Dieu, dans ses premiers temps, ne fit parler toutes sortes de langues aux apôtres que pour nous marquer que l'Eglise aurait un jour le même avantage, dit saint Augustin : *Quid tunc aliud Deus significavit, nisi Ecclesiam linguis omnibus locuturam* (Append., serm. LXI) ? En effet, cette Eglise, qui était alors bornée à l'étendue du cénacle et au petit nombre des apôtres, mais que Dieu a répandue dans toutes les parties du monde, ne parle-t-elle pas le langage de toutes les nations ? Et le Saint-Esprit ne continue-t-il pas, dans le corps entier de son épouse, le même prodige qu'il opéra dans quelques-uns de ses membres ? Et ne pouvons-nous

pas nous vanter de parler toutes les langues dans la personne de nos frères ? Cependant l'Eglise n'a plus besoin de l'éclat des miracles pour s'établir ; elle ne veut que le mérite des bonnes œuvres de ses enfants pour les sanctifier ? *Non jam virtutum signa, sed sola operum merita requirit* (Greg., in c. XXXVII Job., c. 10). C'est la grâce que nous avons à demander au Saint-Esprit, afin qu'en même temps qu'il porte la lumière dans nos cœurs, il y répande l'ardeur qui nous doit animer, lui qui, selon saint Léon, ne peut souffrir dans les temples qu'il habite, ni les ténèbres, ni la tiédeur : *In templo suo nec tenebrosus aliquid vult esse, nec tepidum* (Serm. I de Pentec.) ; parce que non-seulement il éclaire comme le feu, mais il vivifie encore comme lui : c'est notre seconde réflexion.

SECOND POINT.

Que le feu soit principe de vie dans la nature, c'est une vérité dont je puis apporter autant de preuves qu'il y a de créatures animées dans le monde ; car ne voyons-nous pas, Messieurs, que leur santé s'altère à proportion que leur chaleur naturelle s'épuise et s'affaibit ; et qu'enfin elles cessent de vivre, sitôt que ce feu tempéré cesse de les animer : les plantes mêmes, dont la vie est bien moins parfaite que celle des animaux, la doivent pourtant à la chaleur, puisque nous les voyons mourir et renaître au gré de ce bel astre qui ne vivifie toute la nature que parce qu'il l'échauffe. L'homme ne vit lui-même que par ce feu subtil qui a sa source dans le cœur, et qui roule sans cesse dans ses veines pour répandre la vie dans toutes les parties de son corps.

Aussi quelques païens ont-ils cru que notre âme n'était autre chose qu'une particule de ce feu du ciel, qu'ils regardaient comme le principe de toutes choses et qu'ils mettaient au nombre de leurs dieux par reconnaissance. Ah ! plutôt à Dieu, mes frères, qu'ils eussent été assez éclairés pour rendre cet honneur, non pas à ce feu élémentaire qui détruit souvent les corps qu'il devrait animer ; mais à ce feu divin qui vivifie toujours les âmes auxquelles il se communique ; à ce feu, que nous devons entretenir dans nos cœurs avec plus de soin que les vestales n'en avaient d'entretenir un feu profane sur leurs autels ; à ce feu, qui se détache aujourd'hui du sein du Père éternel, pour passer dans celui de l'homme et lui communiquer la vie la plus parfaite et la plus noble qu'il peut désirer : je veux dire la vie de Dieu même, qui n'est autre chose que ce souffle incréé qui sort de sa bouche dans l'éternité et qui anime toutes choses dans le temps.

O dignité surprenante de l'homme ! bonheur ineffable d'une créature toute terrestre ! Toi, qui, par la bassesse de ta première naissance, n'étais que chair, tu deviens esprit par le privilège de la seconde : *Quod natum est de carne, caro est ; quod natum est de Spiritu, spiritus est* (Joan. III). Toi, que le poids de ton corps et les inclinations corrompues de ton esprit portèrent toujours vers la terre,

l'agilité de ce feu sacré qui l'âme ne l'élèvera-t-il pas sans cesse vers le ciel? Ne seras-tu pas désormais semblable à ces flammes, qui, quoique attachées à la matière qui les nourrit, s'élancent sans cesse vers leur centre; ou plutôt, ne puis-je pas te considérer comme ces chérubins, qui, selon l'expression d'Ezéchiél, sont en même temps dans l'agitation et dans le repos : *Stabant et volabant*; puisque, si d'un côté la faiblesse de ton corps t'attache à la terre, de l'autre la force de l'esprit t'emporte vers le ciel, où l'auteur adorable de notre vie nouvelle, c'est-à-dire le Saint-Esprit, est caché en Dieu avec Jésus-Christ, selon le langage de l'Apôtre : *Ibi vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*.

Mais n'allons pas chercher si loin, mes frères, celui que nous avons au milieu de nous; ne montons pas au ciel, pendant qu'il descend sur la terre; suivons plutôt ce feu divin dans le cénacle, pour y apprendre dans la personne des apôtres la manière dont il nous vivifie nous-mêmes : et pour le bien comprendre, permettez-moi de regarder ces disciples affligés, comme autant de morts; car outre que leur âme semble avoir suivi au ciel l'objet de son amour, et suspendu dans leur corps ces fonctions que la mort a coutume d'interrompre, la crainte, qui en est l'image la plus naïve, ne répand-t-elle pas la pâleur sur leur visage? Ne glace-t-elle pas le sang dans leurs veines? Ne les rend-t-elle pas immobiles? Ne change-t-elle pas le cénacle, où ils sont assemblés, en un tombeau lugubre où ils sont sans mouvement et sans action? Ne diriez-vous pas, en un mot, que ce sont des hommes inanimés, semblables à ceux que le prophète Ezéchiél forma par ordre de Dieu? *Extenta est in eis cutis desuper, et spiritum non habebant* (Ezech., XXXII). Ils avaient l'apparence et l'extérieur de l'homme, mais ils ne donnaient point encore de marque de vie; ils étaient pour la plupart morts avec Jésus-Christ, mais ils n'étaient pas encore parfaitement ressuscités avec lui; et s'ils avaient déjà reçu par la conversation de leur Maître quelque souffle de vie, la crainte de la perdre les mettait dans un état de mort.

Quoi! Seigneur, vous qui n'êtes monté au ciel que pour envoyer l'Esprit de vie sur la terre, avez-vous donc oublié la promesse que vous en fîtes à vos apôtres? Puisque leur esprit vous a suivi dans le ciel, ne voulez-vous pas les animer du vôtre? Comment pourront-ils mourir pour vous, si vous ne les faites vivre? Comment porteront-ils votre nom par toute la terre, s'ils demeurent immobiles? Comment vivifieront-ils les autres, s'ils sont morts eux-mêmes? Ils ne le seront pas longtemps, mes frères, puisque j'entends déjà Jésus-Christ prononcer sur eux, du haut du ciel, les mêmes paroles qu'Ezéchiél prononça pour donner une âme aux cadavres qu'il avait formés : *A quatuor ventis veni, Spiritus, et insuffla super interfectos istos, et reviviscant* (Ibidem). Allez, Esprit-Saint, allez répandre un souffle de vie dans

ces cœurs que la tristesse ou la timidité resserre; allez fondre, par les saintes ardeurs de la charité, la glace que la crainte a fait naître dans leur âme, et faites paraître au dehors le feu dont vous les animerez au dedans.

Il descend sur eux, ce feu céleste, il paraît sur leur tête, et s'insinue dans leur cœur; ils vivent, et comme si ce feu les avait transformés en lui-même, ils tiennent tout à fait de sa nature; on ne voit en eux qu'agitations, qu'ardeurs, que transports pour la gloire de celui qui les a si puissamment vivifiés. Ce froid mortel qui glaça l'âme d'un saint Pierre plus dangereusement que son corps chez le pontife, ce froid ne règne plus, et je puis bien m'écrier dans ce moment avec le grand saint Bernard : *Jam hiems transiit, voici la fin de cet hiver funeste qui duraît depuis le commencement de la passion de Jésus-Christ, et qui cesse heureusement aujourd'hui aux approches de cette chaleur vivifiante qui vient ranimer les cœurs des apôtres : Ex tunc usque ad adventum Spiritus sancti, quo recaluerunt torpentia fidelium corda, tamquam in ne, hiems fuit* (Bern., serm. LVIII, in Cant.).

Ah! Messieurs, que ces hommes nouveaux sont différents d'eux-mêmes! Qu'il est aisé de reconnaître que le Saint-Esprit est à présent le principe de leurs actions et par conséquent de leur vie! Ce sont, selon la belle pensée de saint Ambroise, des instruments de musique dont le doigt de Dieu touche lui-même les cordes, pour leur faire rendre un son harmonieux qui charme tous ceux qui l'entendent : *Implet Spiritus sanctus organum suum, et tamquam fleta chordarum tangit digitus Dei corda sanctorum* (Ambr., Ep. lib. IV, ad Demetriud.). Ils étaient dans le silence comme des hommes morts, et je les entends tout d'un coup faire retentir leurs voix comme des trompettes animées; ils o'saient annoncer le nom de Jésus-Christ dans leur langue naturelle, et ils publient sa gloire dans celles de toutes les nations, parce que la vie de l'esprit qu'ils ont reçu leur fait mépriser la vie du corps qu'ils craignaient de perdre : *Venit Spiritus, dit saint Grégoire, cœperunt et in aliena Christum eloqui, qui de illo prius et de sua lingua loqui metuebant* (Greg., homil. 30, in Evang.). Ceux qui sont témoins de ce prodige, et qui les voient agir et parler avec tant de zèle, l'attribuent à un excès honteux : *Musto pleni sunt isti* (Act., II). En effet, calomniateurs, vous ne vous trompez pas, dit saint Augustin; ils sont enivrés, mais du vin du Saint-Esprit, dont saint Paul dit que Jésus-Christ nous a tous abreuvés : *Omnes in uno spiritu potati sumus* (I Cor., XII); vin délicieux sorti de ce raisin mystérieux que vous foulaîtes sur le pressoir de la croix, et qui entre aujourd'hui dans ces autres nouveaux qui le doivent répandre dans les cœurs altérés de tous les peuples : *Inebriati novo vino, irrigent silientia corda populorum* (Aug., feria 2, de Pent., serm. I).

N'admirez-vous pas, mes frères, comme ce vin céleste les échauffe; ils furent assez lâches pour abandonner leur Maître sur la

croix, et les voilà assez généreux pour chercher l'occasion de s'y faire attacher eux-mêmes; la voix d'une servante fit trembler saint Pierre, et les menaces des tyrans ne l'épouvantent pas; trois paroles lui font renier son Maître, et mille coups, dont on le charge, ne l'ébranlent pas: *Gaudet Petrus in verberibus, qui in verbis timebat* (Greg., hom. 30, in *Evang.*). Vous verrez dans la suite des temps une infinité de fidèles animés de ce même feu, et enivrés de ce même vin du Saint-Esprit: fasse le ciel que vous en soyez enivrés vous-mêmes. Car n'est-ce pas avoir perdu le sens en apparence, dit saint Augustin, de changer l'abstinence pour les délices, la pauvreté pour les richesses, la gloire du monde pour les opprobres de la croix? N'est-ce pas une espèce d'ivresse d'être insensible aux injures de ses ennemis, aux pertes de ses biens, aux larmes de ses enfants, comme nos martyrs? *Hoc vino calebant martyres, illi tamquam ebrii, non videbant nec cognoscebant suos* (Aug., *seria 2, de Pent.*, *serm. 1*).

Voilà comme le Saint-Esprit aime les apôtres; il les embrase au dedans, il les fait agir au dehors, il leur donne le mouvement, il les conduit, et je vois ces chars animés qui portent Jésus-Christ par toute la terre; je les vois, dis-je, marcher comme ce chariot d'Ezéchiel, dont les roues étaient agitées et conduites par l'esprit de vie: *Spiritus vitæ erat in rotis*, et qui suivaient toujours l'impression que cet esprit leur donnait: *Ubi erat impetus spiritus illuc gradiebantur*. Faites-en de même, mes frères, et si vous êtes assez heureux pour recevoir aujourd'hui la vie du Saint-Esprit, soyez fidèles à suivre ses mouvements, faites céder vos inclinations aux siennes, n'écoutez plus la chair et le sang, et vous souvenez que rien n'est tant à craindre que d'éteindre ce feu divin: *Nolite spiritum extinguere*; feu qui non-seulement anime comme vie, mais qui unit encore comme charité. C'est par où je finis en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Quoiqu'il semble qu'il soit plus naturel au feu de séparer que d'unir les choses auxquelles il s'attache, parce qu'il ne les pénètre que par une entière dissolution de leurs parties, si nous voulons pourtant examiner la chose de près, nous verrons qu'il ne sépare que pour unir, et que s'il divise en quelque façon les corps d'eux-mêmes, c'est pour rejeter les parties étrangères qui empêchent l'union parfaite qu'il doit y produire: de sorte, Messieurs, qu'il purifie toujours ce qu'il unit, il le change en lui-même; et de plusieurs substances de différente nature, il en compose une nouvelle qui tient quelque chose des unes et des autres, et qui n'est pourtant aucune d'elles.

Le Saint-Esprit, qui vient au monde pour y rendre témoignage à Jésus-Christ, pouvait-il mieux le faire connaître, mes frères, qu'en nous apprenant par la figure du feu qu'il fait paraître, qu'il fait dans le ciel ce que cet élément fait sur la terre, qu'il unit

le Père au Fils, et le Fils au Père, par des liens si étroits et si incompréhensibles, que la distinction de leurs personnes ne peut empêcher l'unité de leur nature; parce que ce feu divin, qui procède mutuellement de l'un et de l'autre, les brûle, les consume et les transforme dans la nature qu'il reçoit d'eux: *Procedit tamquam indissolubile vinculum Trinitatis*, dit saint Bernard (*Serm. de Pentec.*). Et ce grand docteur, pour nous expliquer la manière dont le Saint-Esprit produit l'unité entre le Père et le Fils, pouvait-il rien dire de plus expressif, sinon qu'il est le baiser de l'un et de l'autre, et que comme le baiser est le symbole ou, pour mieux dire, le fruit de l'amour, ils ne sont un que parce qu'ils s'aiment? *Non erit abs re Spiritum sanctum osculum intelligi, utpote qui Patris Filique imperturbabilis pax sit, gluten firmum, individuus amor, indivisibilis unitas* (Bern., *serm. VIII, in Cant.*).

Mystère inexplicable de notre religion, unité sainte, je me contente de vous croire et de vous adorer; et pour ne me pas perdre dans cet abîme que l'esprit de l'homme ne peut sonder, je suivrai le dessein du Saint-Esprit même; et semblable à ceux qui ne pouvant envisager le globe du soleil, le contemplent et l'admirent dans son image, j'étudierai l'unité des personnes divines, dans celle de l'Eglise qui en est un écoulement et un crayon, puisque le Saint-Esprit est l'auteur de l'une et de l'autre.

C'est pour nous le persuader que l'admirable saint Augustin nous dit qu'il est dans le corps de l'Eglise ce que notre âme est dans le nôtre; elle entretient une perpétuelle correspondance entre ses parties; elle est le centre où tous leurs mouvements vont se rendre; elle leur communique une même vie, et les esprits qu'elle leur distribue selon leurs besoins, sont les chaînes invisibles qui en entretiennent l'union et la société. Et n'est-ce pas, mes frères, ce que fait le Saint-Esprit dans l'Eglise? Il est l'âme et le lien de ce grand corps: la charité qu'il répand dans les cœurs des fidèles, les unit ensemble et les rend si conformes dans leurs inclinations et dans leurs désirs, que je ne m'étonne pas qu'un évangéliste ait dit que des mouvements si semblables ne pouvaient avoir qu'un même cœur pour principe: *Credentium erat cor unum et anima una* (Act., IV). Et ce principe est sans doute le Saint-Esprit, Messieurs, puisque saint Thomas dit qu'il est le cœur de l'Eglise comme Jésus-Christ en est le chef: *Ecclesie corporis Christus est caput, Spiritus sanctus est cor* (D. Thom., *part. III*).

C'est aujourd'hui, Messieurs, que cet Esprit adorable qui accorde dans l'Eglise la différence des conditions, la contrariété des inclinations, l'antipathie des humeurs et la diversité des nations: c'est aujourd'hui que cet Esprit vient éteindre parmi les fidèles l'esprit de discorde qui les arme tous les jours les uns contre les autres, tantôt par l'attache à un léger intérêt, tantôt par l'envie d'une prospérité passagère, tantôt par le lâche res-

sentiment d'une injure; c'est aujourd'hui que ce feu divin doit unir les cœurs de tous ceux qui m'écoutent, par l'ardeur de la charité chrétienne, comme le feu matériel unit ensemble des métaux différents. Car l'unité est le principal ouvrage du Saint-Esprit; l'unité est le rapport le plus juste que puissent avoir les fidèles avec la Trinité sainte: *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus*; l'unité est le fruit le plus doux du christianisme. Demandez-la donc avec ferveur, vous qui êtes encore séparés des véritables chrétiens par vos dérèglements; de vos frères par vos médisances; des pauvres par votre insensibilité pour eux. Et vous, âmes saintes, dans lesquelles l'esprit de paix a déjà opéré cette union merveilleuse, mettez tous vos soins à l'entretenir: *Solliciti servare unitatem Spiritus in vinculo pacis*. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA VISITATION.

PRÊCHÉ AU MONASTÈRE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE DE LYON.

Qui sunt isti qui ut nubes volant?

Quelles sont ces personnes que je vois voler comme des nuages (Isai., LX, 8) ?

Vouloir expliquer ce qu'il y a de plus éclatant et de plus grand dans l'ordre de la grâce, et le comparer à ce qu'il y a de plus obscur et de plus vil dans la nature; vouloir faire connaître pour la première fois la Mère d'un Dieu, le Fils d'un Dieu, le précurseur d'un Dieu, et se contenter de dire que ce sont des nuages qui volent en l'air; c'est, mes chères sœurs, une conduite qui vous doit surprendre, mais qu'il est aisé de justifier: car comme on ne voit jamais mieux les astres que dans leurs éclipses, comme il faut tempérer les grandes lumières pour les proportionner à l'œil qui les regarde, ne dois-je pas tempérer ces grands objets à la faiblesse de l'esprit qui les contemple, et ne faire voir Marie, Jésus et saint Jean, qu'à la faveur des nuages qui les environnent dans les circonstances de ce mystère: *Qui sunt isti qui ut nubes volant?*

Il est vrai que ces paroles s'expliquent ordinairement des prédicateurs, et qu'on pourrait peut-être me les appliquer à moi-même, puisque le souffle du Saint-Esprit m'a conduit ici d'assez loin, comme un nuage qui doit répandre sur vous la pluie de la parole divine. Mais après tout quand je vois Marie et le Verbe incarné qu'elle porte dans son sein, paraître dans un état humilient et obscur, marcher avec vitesse au travers des rochers, et rouler autour des montagnes de Judée, comme des nuages qui vont répandre un déluge de grâces dans la maison de Zacharie, il me semble que les paroles de mon texte donnent une juste idée de ce mystère, et que je puis bien vous demander quels sont ceux que je vois voler comme des nuages: *Qui sunt isti qui ut nubes volant?*

C'est ici, mes chères sœurs, un mystère de manifestation; ainsi si nous y voyons l'humilité de Marie, la chair de Jésus dans son sein, et le péché de saint Jean, comme

trois nuages différents qui les couvrent, nous y trouvons trois lumières différentes qui les font connaître. La maternité de Marie était éclipsée sous un nuage d'humilité, et la voix d'Elisabeth la découvre: *Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me?* La divinité de Jésus était cachée sous un nuage de chair et dans le sein de Marie, et la joie de saint Jean la publie, *exsultavit*. L'âme de saint Jean était ensevelie sous un nuage de péché, et la grâce du Verbe incarné le dissipe, *Spiritu sancto replebitur*. Marie reconnue pour mère d'un Dieu; Jésus reconnu pour Fils d'un Dieu; saint Jean reconnu pour précurseur d'un Dieu: c'est tout l'esprit du mystère et le dessein de ce discours. Prions celle qui y a tant de part, de nous obtenir les lumières du Saint-Esprit, et lui disons, *Ave gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Un prophète, considérant Marie au moment de l'incarnation du Verbe, nous dit qu'elle lui paraît revêtue de gloire, et qu'il semble que sa robe soit tissue des rayons mêmes du soleil, *Mulier amicta sole*. C'est en effet, Messieurs, l'état naturel où elle devait paraître, dès lors qu'elle eut été élevée à la qualité de Mère d'un Dieu: car peut-on porter le feu dans son sein, sans en être brûlé; peut-on y renfermer la lumière la plus pure et la plus subtile, sans en être pénétré? Marie avait dans elle-même la source de la gloire; elle y portait cette lumière ineffable dont les rejaillissements font l'éclat des anges et des saints dans le ciel, ne devait-elle donc pas être plus éclatante que le soleil, attirer tous les hommes à elle pour l'admirer, et les obliger de s'écrier avec saint Bernard: Ah! que l'union dans laquelle vous entrez avec le Verbe est admirable! Il est en vous, et vous êtes en lui; vous le revêtez d'une robe de chair, et il vous couvre d'une robe de gloire; c'est un soleil que vous environnez d'un nuage, et vous êtes vous-même un nuage que ce soleil environne: *Vestis solem nube, et sole ipsa vestiris (Bern., serm. in Signum magnum)*.

Cependant je ne vois rien aujourd'hui dans Marie qui puisse nous en donner une si noble idée; elle est Mère de Dieu, mais elle ne paraît encore que sa servante; elle mérite que tous les hommes viennent se jeter à ses pieds pour l'honorer comme leur reine, mais elle va elle-même se présenter à eux pour les servir comme leur esclave; en un mot, elle possède toutes les grandeurs du ciel et de la terre, mais elle les empêche d'éclater au dehors: et de même que son Fils suspendra la gloire de sa divinité pendant le cours de sa vie, elle suspend aujourd'hui la gloire de sa maternité divine, elle l'éclipse sous le nuage d'une humilité profonde.

Car à la voir traverser les montagnes de Judée avec tant de fatigue et de travail, diriez-vous qu'elle portât dans son sein celui qui est porté sur les ailes des chérubins, et qui la soutient lui-même au lieu de la charger, parce qu'il est lumière, et que la lumière n'a point de poids, dit saint Augustin: *Lumen quod intra se habebat pondus habere*

non poterat. A la voir marcher seule, diriez-vous qu'elle fût ce lit de Salomon que soixante héros, c'est-à-dire, des légions d'anges accompagnent partout, mais qui n'a point de garde plus sûre dans ce voyage que la gravité et la modestie qu'elle fait paraître, dit saint Ambroise? *Non alio meliore custode quam seipsa.* Enfin, à la voir prévenir Elisabeth avec une charité si respectueuse, diriez-vous qu'elle est infiniment au-dessus d'elle, et que la mère du Précurseur reçoit cet honneur de la Mère du Messie? *It superior ad inferiorem.*

Non sans doute, Messieurs, vous ne le croiriez pas, si je ne vous eusse avertis qu'elle cache ses grandeurs sous cette humilité surprenante, comme sous un nuage épais qui la couvre. Car qu'est-ce qu'un nuage? une vapeur que le soleil élève de la terre, et qui la couvre d'ombre et d'obscurité. Qu'est-ce que l'humilité de Marie? Une vapeur qui se forme de la même manière: son entendement est un soleil; son corps, qu'elle tire d'Adam, est une terre sur laquelle il agit; il en fait sortir la connaissance de son néant et de son origine terrestre; elle sait qu'elle est Mère de Dieu, mais elle se souvenir produit l'humilité qui la cache à ses yeux et aux nôtres. Humilité qu'elle eut toujours, et qui, bien loin de s'évanouir au milieu des grandeurs, ne fut jamais plus parfaite que quand le Verbe s'unît à elle. Vous en voyez la raison, Messieurs; plus le soleil s'approche de la terre, plus il en élève de vapeurs; et plus le Soleil de justice s'approche de Marie, plus le nuage de son humilité s'augmente. Aussi, si elle est le trône de Dieu sur la terre, ne faut-il pas que ce trône soit environné d'un nuage, comme celui qu'il a dans le ciel: *Expandit super solium nebulam suam.* Si elle est le tabernacle dans lequel Dieu habite parmi les hommes, ne faut-il pas qu'une nuée le couvre pendant le jour, c'est-à-dire, dans l'éclat de sa gloire? *Nubes incubabat per diem tabernaculo.* Lorsque le tabernacle s'avancait dans le désert avec la nuée qui l'environnait, tout le peuple marchait après lui; suivons de même Marie au milieu des montagnes qu'elle traverse, et entrons avec elle dans la maison de Zacharie.

C'est là, mes chères sœurs, que le nuage qui la couvre sera dissipé; la voix d'Elisabeth la trahit et publie la première au monde sa maternité divine qu'on ne connaissait pas, ou plutôt, le Saint-Esprit la publie lui-même par la bouche de cette sainte femme, puis-que c'est lui qui l'éclaire et qui lui fait dire: *Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me?* Vous vous cachez en vain, Vierge sainte, votre démarche, votre parole et les influences de la divinité que vous portez vous font assez connaître; je découvre en vous des prodiges que le ciel admire et que la terre ignore, un Dieu fait homme, une grandeur humble, une virginité féconde; et je les découvre, parce que le même Esprit qui a opéré ces merveilles dans votre sein,

me les révèle. Ainsi, que tout l'univers l'apprenne aujourd'hui de ma bouche, que vous êtes la Mère de mon Seigneur et de mon Dieu: *Mater Domini mei.*

Esprits orgueilleux, savants du siècle, qui pénétrez si avant dans les secrets de la nature, les secrets de Dieu vous sont inconnus; une femme en sait aujourd'hui plus que vous, et pendant qu'on n'enseigne dans vos portiques et dans vos lycées que le mensonge et l'erreur, la maison d'Elisabeth devient la plus célèbre académie de l'univers, l'esprit de Dieu y préside, la lumière du ciel y éclaire, des enfants dans le sein de leur mère y font les fonctions de disciple et de maître, une femme y enseigne; mais elle y enseigne à tous les hommes les deux plus importantes vérités de leur religion, et les deux plus grandes merveilles que Dieu ait jamais opérées dans le monde: l'incarnation du Verbe et la maternité de Marie, dont elle fait l'éloge, *Mater Domini mei.* Ah! que cet éloge est court, mais qu'il est accompli, mes chères sœurs! Car que me reste-t-il à dire en ce jour à l'avantage de Marie, qui ne soit pas renfermé sous ces trois excellentes paroles? Si je l'appelle, avec le grand saint Augustin, l'image du Père Eternel, *formam Dei*; si je la nomme, après saint Jean Damascène, l'ouvrage et le chef-d'œuvre de tous les siècles: *Negotium omnium sæculorum*; si j'ajoute, avec André de Candie, qu'elle est l'abrégé de tous les attributs et de toutes les grandeurs de Dieu: *Divinorum attributorum epitome*, n'est-ce pas un effet de sa maternité divine? Elisabeth n'a-t-elle pas porté sa gloire bien plus haut quand elle l'a nommée la Mère de son Dieu: *Mater Domini mei?*

Prédicateurs, épuisez en faveur de Marie ce que l'imagination a de plus noble et ce que l'éloquence a de plus fin dans les éloges que vous en faites; mais avouez que vous ne faites qu'étendre ces trois paroles, et que quelques grandeurs que vous puissiez attribuer à cette Vierge, le nom de Mère qu'Elisabeth lui donne nous en fait beaucoup plus penser que vous n'en pouvez dire: nom aimable, qui est la source de tous ses autres avantages; nom qui explique seul sa pureté, son amour, son martyre, sa fécondité, son miracle. Pour louer les autres saints, nous vous mettons devant les yeux les aveugles qu'ils ont éclairés, les malades qu'ils ont guéris, les morts qu'ils ont ressuscités; en un mot, nous disons qu'ils ont participé à la puissance de Dieu sur la nature; mais pour louer la Reine des saints, Elisabeth nous apprend qu'elle participe à la puissance de Dieu sur son propre Fils, et que s'il communique aux autres cette fécondité visible qui prodit ou qui répare quelques créatures au dehors, ah! Marie est la seule qu'il a associée à cette fécondité intérieure, par laquelle il engendre son Verbe au dedans de lui-même. Ce Verbe est en quelque façon un avec elle, comme il est un avec son Père; il repose dans son sein, il vit de sa substance, il agit par ses mouve-

ments, il parla par sa bouche, il veut qu'une portion du sang de cette Vierge mérite nos adorations dans sa personne. Voilà son miracle, Messieurs, voilà cette grandeur qu'Elisabeth nous découvre la première, et que Marie tâche de cacher, en attribuant toute sa gloire à son Dieu, et ne réservant pour soi-même que l'humilité, dont elle se couvre quand on la loue : *Respexit humilitatem.*

Elle paraît donc comme un nuage dans ce jour de sa gloire, mais comme un nuage qui répand d'heureuses influences sur tous ceux qui le regardent. Jetez-y les yeux, pécheurs aveuglés, et vous recevrez, comme Elisabeth, des influences de lumière qui vous découvriront les vérités les plus importantes et les mystères les plus cachés. Considérez-le, âmes insensibles au soin de votre salut, et vous recevrez, comme saint Jean, des influences de zèle et d'amour. Invoquez tous Marie dans vos sécheresses et dans vos tentations, Messieurs, comme des moissons altérés semblent invoquer les nuages qui passent au-dessus d'elles, selon le langage de l'Écriture : *Frustrum desiderat nubes* ; elle versera sur vous une rosée qui éteindra le feu de vos passions, et qui rendra vos cœurs féconds en bons desirs et en saintes affections.

Mais si ce nuage a des influences pour tout le monde, c'est particulièrement sur les vierges qu'il les veut répandre ; c'est pour vous, mes chères sœurs, dit saint Ambroise, que Marie réserve cette pluie spirituelle pour laquelle vous devez toujours soupirer : *Maria nubes quæ aliis virginibus pluviam spiritalem irrorat* (Ambr., de *Iust. virg.*, c. 12). Ouvrez vos cœurs à la grâce qu'elle répand dans ce mystère : grâce de conformité avec Elisabeth, puisque vous continuez à faire connaître, comme elle, les grandeurs de Marie ; votre vie, vos actions, votre zèle à l'honorer, sont des voix puissantes qui publient sans cesse sa divine maternité : grâce qui vous engage à communiquer Jésus-Christ comme Marie ; elle fut appelée Mère dès ce moment, parce que si elle n'avait pas encore produit son Fils dans l'ordre de la nature, elle le produisait déjà dans l'ordre de la grâce, en sanctifiant saint Jean : et vous pouvez participer à sa maternité, dit saint Grégoire, si vous faites naître Jésus-Christ dans les cœurs de ceux qui vous parlent, si vous les embrassez de son amour, si vous leur faites sentir les influences de ce Dieu que vous devez toujours porter dans votre sein : *Quasi parit Dominum quem cordi audientis infuderit* (Greg., *hom. 3, in Evang.*).

Mais si vous participez à la gloire de Marie, ayez soin de vous cacher et de vous couvrir d'un nuage, comme elle. Vous l'avez fait, mes chères sœurs, et ce voile que vous portez est un nuage mystérieux qui vous cache déjà aux yeux des hommes ; mais il n'est que la figure de celui qui doit vous cacher à vos propres yeux, et vous empêcher de voir dans vous-mêmes des vertus que les autres y doivent admirer. Ce nuage est l'humilité dont votre saint fondateur fit le caractère et l'esprit particulier de votre ordre. Je

sais qu'il vous appelle en quelque endroit de ses ouvrages les étoiles qui éclairent le ciel de l'Église et les astres de Jésus-Christ : *Pulcherrima Christi sidera*, mais remarquez que les astres qui nous éclairent ne se voient pas eux-mêmes. Je sais qu'on peut vous regarder comme des lis qui s'élèvent bien haut au-dessus des fleurs communes, et qui répandent leur odeur plus loin qu'elles ; mais votre bienheureux père vous défend d'avoir cette idée de vous-mêmes : voici ses termes (car puis-je mieux expliquer l'humilité de ses sentiments, que par la simplicité de ses expressions?) : *Que la Visitation, dit ce saint homme, se tiennent entre les congrégations comme les violettes entre les fleurs, petite, basse, de couleur moins éclatante ; qu'il lui suffise que Dieu l'a créée pour donner un peu de bonne odeur dans son Église !* On sent cette fleur, mais on ne la voit presque pas ; elle répand une odeur qui fait connaître le soleil qui l'échauffe, mais elle pousse des feuilles qui la couvrent ; et c'est ainsi, mes chères sœurs, que vous devez faire connaître Jésus et Marie par la bonne odeur de vos vertus, et vous cacher vous-mêmes sous l'humilité de vos sentiments ; c'est l'exemple qu'Elisabeth et Marie vous donnent aujourd'hui. Ainsi l'esprit de ce mystère est véritablement l'esprit de votre ordre, la maison de Zacharie en est le premier berceau, c'est votre premier monastère et comme la source d'où la plénitude de cet esprit s'est si heureusement répandue dans vos cœurs.

Plût à Dieu, mes frères, qu'elle se répandît aussi dans les vôtres, et que vous fussiez persuadés que toutes vos obligations, aussi bien que celles de ces saintes filles, se réduisent à ces deux-ci, de faire connaître Jésus-Christ et de vous cacher vous-mêmes ! Mais comment vous en acquittez-vous ? Après vos communions, vous portez Jésus-Christ dans votre sein, comme Marie, mais le communiquez-vous comme elle ? Reçoit-on dans vos conversations les influences de ce Dieu caché ? Est-ce lui qui règle vos pensées, qui sanctifie vos paroles, qui conduit vos pas comme ceux de Marie ? Elle visite un enfant captif dans le sein de sa mère, et vous ne visitez jamais ces malheureux captifs qui languissent dans vos prisons ; elle se rend auprès d'une femme incommode pour la servir, et vous abandonnez sans secours les malades qui gémissent dans vos hôpitaux ; enfin, lorsqu'elle a reçu le Verbe, elle le produit et se cache ; et lorsque vous avez reçu Jésus-Christ, vous ne pensez, ce semble, qu'à le cacher et à vous produire ; vous ne parlez jamais de lui, et vous vous louez sans cesse vous-mêmes ; bien loin de cacher vos vertus, vous vous en attribuez d'imaginaires ; en un mot, vous ne participez point à l'humilité de Marie. Mais écoutez ce que vous dit le grand saint Grégoire, que sans cette vertu toutes les autres sont inutiles et pernicieuses ; il faut les cacher sous ce nuage, dit ce père ; autrement c'est de la poussière que vous portez sur votre main ; le moindre vent qui souffle, l'enlève, vous la jette dans les yeux et vous aveugle : *Qui sine humili-*

tate virtutes congregat, in vento pulverem portat, et unde aliquid ferre cernitur, inde gravitas cecatur (Greg., hom. 9, in *Evang.*). Ne cherchez donc plus à faire connaître vos avantages, à insinuer toujours quelque chose de votre qualité, de votre esprit, de votre vertu, et à vous donner adroitement de l'encens à vous-mêmes; mais imitez l'humilité de Marie : ce fut un nuage qui cacha sa maternité divine ; son sein en est un autre qui cache la divinité de Jésus en ce mystère; mais saint Jean la fait connaître.

SECOND POINT.

Que la conduite du Verbe éternel est surprenante dans son incarnation! Il veut se faire connaître, et il ne cherche qu'à se cacher; il sort du sein de son Père, parce qu'il y était couvert d'un nuage lumineux, que notre vue ne pouvait supporter, et il entre dans le sein de sa Mère, où il est comme sous un nuage obscur que nos yeux ne sauraient pénétrer. Dans l'un et dans l'autre état, il est également invisible à l'homme, ce qui oblige le prophète de s'écrier, que ses ténèbres ne nous aveuglent pas moins que sa lumière: *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*. S'il m'est permis d'examiner cette conduite et d'en rendre quelque raison, je dis, Messieurs, que le dessein du Verbe était de gagner par là le cœur de l'homme et de s'en faire aimer. Cet aveugle méprise ordinairement ce qui lui a peu coûté, dit saint Augustin : *Facile investigatu vilesunt* (De Doctr. Christ., l. II, c. 5); l'or et les perles ne se tirent qu'avec peine des abîmes de la terre et de la mer, il les estime; les astres se lèvent et roulent d'eux-mêmes sur sa tête, il ne les regarde pas : il fallait donc que le Verbe se cachât, afin que l'homme le pût chercher, et que l'ayant enfin connu avec quelque peine, il le possédât avec quelque amour.

Monde, les prophètes t'avaient prédit qu'il en userait de la sorte, qu'il entrerait en Egypte, couvert d'une nuée légère, pour renverser ses idoles : *Ecce ascendet Dominus super nubem levem* (Isai., XIX); ils t'avaient marqué le temps, le lieu, la personne et toutes les circonstances de ce grand mystère, afin que tu puisses observer le moment heureux de son incarnation, et connaître celui pour lequel tu avais tant soupiré. Cependant tu le possèdes, et tu ne le connais pas, tu ne t'aperçois pas que Marie est ce nuage léger sous lequel il se cache; c'est un nuage, dit saint Ambroise, parce que comme fille d'Eve et d'Adam, elle vient de la terre : *Nubes erat secundum hereditatem Evæ*; mais c'est un nuage léger, parce que sa virginité l'élève vers le ciel : *Levis erat secundum virginitatis integritatem* (Ambr., serm. V, in psal. CXVIII). La terre ne le découvre point sous ce nuage; elle tourne encore les yeux vers le ciel pour lui demander le Messie, et le ciel se tourne lui-même tout entier vers la terre qui le possède; le Père éternel y contemple son Verbe raccourci en Marie, le Saint-Esprit repose sur le corps qu'il lui a formé, les anges descendent pour l'adorer; et les hommes, pour lesquels il s'est déjà offert à son Père comme

une victime de propitiation, les hommes sont les seuls qui ne l'adorent pas et qui le laisseront neuf mois entiers dans cette étrange solitude.

Mais aujourd'hui, mes chères sœurs, un enfant qui n'est pas encore dans la nature, supplée seul aux devoirs de toute la nature; il reconnaît le premier son réparateur; il pénètre l'obscurité du sein de Marie, et voit sous ce nuage heureux le remède qui doit guérir tous les hommes : *Medicina omnium in festinatione nebulae* (Eccli., XLIII). Quel prodige! saint Jean n'a point d'yeux, et il est le seul qui voit la lumière; il n'a point de voix, et il publie le bonheur de l'homme, mais il le publie par le tressaillement de tout son corps. Comme il est destiné à être la voix du Messie, il veut que dans le sein de sa mère tous ses membres fassent l'office de langue, pour l'annoncer; et dans l'empressement de s'acquitter d'une fonction si glorieuse, il est prédicateur avant que d'être homme, dit saint Augustin; n'ayant point encore de voix pour se faire entendre, il s'explique par les transports de sa joie : *Nondum natus prophetat, et quod voce non poterat, gaudiis confitetur*.

Mais s'il n'a point de langue, saint Chrysostome lui prête la sienne, et lui fait prononcer ces belles paroles : Quoi! voici l'auteur de la liberté, et je suis encore dans les chaînes; la lumière paraît, et je suis dans les ténèbres; le Verbe est incarné, et je demeure dans le silence! Non, non, je forcerai la prison qui me retient, je ferai l'office de précurseur auquel il me destine, et j'élèverai ma voix pour faire connaître à tout le monde ce Dieu caché : *Exibo, præcurram et prædicabo omnibus* (Chrysost., homil. de Joan. Bapt.).

Vous vous agitez en vain, saint enfant: Jésus-Christ veut que vous l'adoriez trois mois entiers dans l'état où vous êtes, sans yeux, sans voix, sans sentiment; c'est la fin de la visite qu'il vous rend aujourd'hui : un Dieu caché cherche un adorateur caché; un Dieu anéanti, un adorateur qui soit en quelque façon dans le néant; un Dieu enfant, un adorateur qui soit enfant lui-même. Car de même qu'étant dans le sein de son Père, il forma le premier homme à son image, afin d'avoir un adorateur en quelque façon semblable à lui, ah! dans le sein de sa mère il veut aussi qu'un enfant l'adore par état et par conformité. Dans la suite nous le verrons adoré et reconnu dans tous ses états, par les pasteurs et les mages dans sa crèche, par Anne et Siméon dans le temple, par les anges dans le désert, par le centenier sur la croix, par Madeleine dans le sépulcre; mais c'est le privilège de saint Jean de le connaître dans le sein de Marie : il voit les premiers mouvements de son cœur vers le ciel, il est témoin des communications secrètes qui se font entre le Fils et la mère; communications d'être, de lumière, d'amour et de vie : il admire comme il est en elle, et comme elle est en lui; comme il lui donne la vie dans l'ordre de la grâce, et

comme il la reçoit d'elle dans l'ordre de la nature.

Qu'il est juste, mes chères sœurs, que quelqu'un adore et connaisse ces mystères cachés; mais qu'il est surprenant que le Verbe incarné laisse dans les ténèbres les rois, les philosophes, les sages du siècle qui pouvaient publier ce nouveau prodige, pour le découvrir à un enfant qui ne peut éclairer que le sein de sa mère, ni contribuer à sa gloire que par quelques transports de son amour! Mais de même qu'il a consacré l'enfance dans sa personne, il veut l'honorer dans celle des autres; des enfants seront ses premiers martyrs, des enfants auront un libre accès auprès de lui, des enfants seront ses panégyristes dans le temple de Jérusalem, et un enfant est aujourd'hui son premier adorateur et son premier prophète: il pénètre les vérités du ciel, dit saint Chrysologue, avant que de connaître celles de la terre, son âme voit Dieu avant que ses sens puissent découvrir les créatures: *Cælum prius novit quam terram.*

Pendant que nous vivons ici-bas, dit l'admirable saint Augustin, nous ne sommes capables de connaître Dieu qu'à proportion que nous mourons à nous-mêmes: *In quantum moriuntur, in tantum vident* (*De Doctr. Chr.*, l. II); c'est-à-dire, que si l'âme ne se détache du corps par une mort volontaire, si elle ne se ferme à tous les fantômes et à tous les objets sensibles, si elle n'entre en quelque façon dans l'état de cet homme dont parle Tertullien, qui s'assoupissait d'un sommeil si profond, qu'on pouvait dire de lui qu'il avait trouvé le secret de séparer son âme de son corps sans le secours de la mort: *Anima sine morte fugitiva*; si, dis-je, notre âme n'entre dans cet état, elle ne peut être éclairée des pures lumières du ciel: *In quantum moriuntur, in tantum vident.* Mais l'âme de saint Jean, pour connaître le Verbe incarné, n'avait pas besoin de mourir à ses sens, parce qu'elle n'avait pas encore commencé d'y vivre, à peine était-elle entrée en société avec un corps qui n'était qu'à demi formé; ainsi les fantômes de la terre ne la rendaient point incapable des lumières du ciel, et c'est ce qui fait que ce saint enfant en reçoit la plénitude, et que saint Cyrille l'appelle si à propos le Disciple caché de Jésus-Christ: *In utero matris discipulus.* Les deux mères parlent hautement des grandeurs de Dieu, on les voit s'entretenir d'une manière sensible, et la voix de Marie communique à Elisabeth le Verbe qu'elle a dans son sein: *Dies dei eructat Verbum*; mais les deux enfants se parlent par le silence, il se fait au milieu de leurs ténèbres un flux et reflux continu de lumière et d'amour, un maître caché instruit un disciple caché: *Nox nocti indicat scientiam.*

En effet, Messieurs, n'est-ce pas aujourd'hui que saint Jean apprend toutes les vérités que nous lui entendons un jour prêcher dans le désert? Car il n'aura point désormais d'autre école que la solitude, d'autre compagnie que les bêtes, d'autre

livre que les créatures; il ne verra point Jésus-Christ qu'à son baptême, et cependant il publiera qu'il est la victime de son Père: *Ecce Agnus Dei*; il annoncera ses volontés, il prêchera son Evangile aux Juifs, et si nous lui demandons, comme au disciple bien-aimé, où il a puisé toutes ces vérités, il ne nous dira pas, comme lui, que le Fils unique de Dieu les lui a inspirées du sein de son Père: *Unigenitus qui est in sinu Patris*, mais que ce même Fils résidant au sein de sa mère a été son unique maître, qu'il s'est pleinement fait connaître à lui, et qu'il lui a fait voir tous ses desseins au travers du nuage dont il était couvert: *Unigenitus qui est in sinu matris ipse enarravit.*

Nous avons encore ce Dieu invisible au milieu de nous, Messieurs, il continue dans le sein de l'Eglise la vie cachée qu'il commença dans celui de Marie; les apparences qui le couvrent dans le redoutable sacrement de nos autels sont comme un nuage mystérieux qui le dérobe à nos yeux; mais où trouverai-je un saint Jean qui le reconnaisse et qui l'adore? une âme qui rentre dans l'état de l'enfance chrétienne, qui s'anéantisse devant lui, et qui, pour recevoir ses lumières, suspende au moins pour quelques moments l'usage de ses sens? Où trouverai-je un fidèle qui soit devant lui sans yeux, sans voix, sans sentiment? Il n'en est point aujourd'hui; et quand je vous vois, chrétiens, avec si peu de respect et de religion autour de nos autels, les discours profanes dans la bouche, les objets de vos passions devant les yeux, les désirs impies dans le cœur, entêtés de la passion de vous faire remarquer et de paraître au-dessus des autres dans le temple et dans l'école même de l'humilité, je gémis de voir Jésus-Christ plus solitaire et plus inconnu dans nos tabernacles qu'il ne le fut autrefois dans le sein de Marie; et je puis vous reprocher, comme aux Juifs, que son amour l'a fait descendre au milieu de vous, et que votre infidélité refuse de le connaître: *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.*

C'est à vous, mes chères sœurs, à suppléer, comme saint Jean, aux devoirs de tous les hommes, et à adorer Jésus-Christ pour eux. Les apôtres ont honoré sa vie laborieuse; les martyrs, sa vie souffrante; les justes qui vivent dans le monde, sa vie commune; les anges, sa vie cachée dans le ciel: il faut que les vierges, qui sont les anges de la terre, adorent sa vie cachée sur la terre. Vous le pouvez faire par état, comme saint Jean, mes chères sœurs, puisque vous êtes en quelque façon comme lui dans le sein de votre mère; car les monastères sont, à proprement parler, le sein de l'Eglise; c'est là qu'elle vous forme, et qu'elle vous donne une seconde naissance; c'est là qu'elle vous met à couvert des impressions des créatures et des occasions du péché; c'est là que vous faisant mourir à vos sens, elle vous apprend à adorer Jésus-Christ dans les ténèbres, dans le silence et dans le repos de votre solitude: *In quantum*

moriuntur, in tantum vident. Il est caché sous cet adorable sacrement : mais que les yeux de votre foi le découvrent ; que votre amour, qui est l'œil du cœur, selon un profane : *Amor oculus cordis*, que votre amour perce le nuage qui l'environne, et vous recevrez la plénitude de ses lumières ; il sait récompenser ceux qui l'adorent de la sorte : car, si saint Jean reconnaît Jésus-Christ dans le sein de Marie, Jésus-Christ sanctifie saint Jean dans le sein d'Elisabeth, il commence par lui son office de Rédempteur, et dissipe le nuage de son péché ; ce devait être ma dernière partie, mais je n'en dis que deux mots pour finir.

TROISIÈME POINT

Le Verbe, qui était venu sur la terre pour sanctifier l'homme, ne voulut point perdre de temps dans une entreprise si difficile ; il la commença dès le premier moment de sa vie, et ne voulut pas être oisif dans le sein même de sa mère, dit admirablement saint Bernard ; il y demeura neuf mois, pour purifier notre conception par la sienne, et sanctifier le lieu où nous recevons les premiers traits du péché : *Ut non esset in utero vita ipsius otiosa, dum novem mensibus purgat vulnus antiquum.*

Mais si Jésus-Christ sanctifiait déjà tous les hommes en cet état, ah ! saint Jean eut, sans doute, la meilleure part à ses soins et à son amour ; il fut reconnu dès lors pour son précurseur et son héraut ; et c'est, ce semble, de lui qu'il parle si clairement par la bouche d'un prophète, quand il dit : Vous êtes le plus fidèle de mes serviteurs ; c'est moi qui vous ai formé et qui ai dissipé votre péché, comme un nuage épais dont votre âme était couverte ; montagnes de Judée, témoignez en votre joie ; forêts, faites redire à vos échos que le Seigneur a fait aujourd'hui vos premières fonctions de Rédempteur : *Delevi ut nubem iniquitates tuas ; montes, resonate laudationem... quoniam redemit Dominus Jacob (Isai., XLIV).*

En effet, Jésus-Christ forme aujourd'hui saint Jean pour le grand emploi auquel il le destine : c'est un athlète, dit saint Ambroise, qu'il oint et qu'il prépare, dès le sein de sa mère, à soutenir de grands combats ; c'est une étoile qu'il fait briller pour annoncer la venue du soleil, ou plutôt c'est une nuée sur laquelle ce bel astre se peint lui-même. Vous l'avez peut-être remarqué quelquefois, Messieurs ; quand un nuage se trouve à l'opposite du soleil, il réfléchit ses rayons sur un autre, et il y trace son image, et pour lors on voit briller deux soleils à la fois : observez, s'il vous plaît, ce même prodige dans ce mystère. Le Verbe incarné s'y trouve entre Elisabeth et Marie, comme un soleil entre deux nuées ; Marie reçoit sa lumière, mais elle la réfléchit sur Elisabeth, qui, comme un nuage bien disposé, rassemble ses rayons, et forme dans soi-même une image parfaite du soleil qui les a produits ; cette image est saint Jean, image si naïve et si fidèle, qu'on la prendra quelque jour pour l'original ; on prendra la lumière participée

pour la lumière par essence ; on demandera à saint Jean s'il n'est point le Messie : *Messias es tu ?*

On ne verra donc plus en lui l'ombre du péché dans lequel il fut conçu. La grâce du Verbe incarné l'aura fait disparaître : *Delevi ut nubem iniquitates tuas* : et cela, par la voix de Marie, dit l'Evangile : *Ut audita est vox tua.* Voix plus puissante que ce son harmonieux par lequel David chassait le malin esprit dont Saül était tourmenté, puisqu'il ne l'en délivrait que pour un temps, et Marie en délivre saint Jean pour toujours. Mais pourquoi sa voix est-elle si puissante ? C'est que Jésus-Christ parle en elle, et de même que sa parole dans la bouche des prêtres transforme le pain en son corps, dit le grand cardinal de Bérulle, cette même parole, dans la bouche de sa Mère, transforme l'âme de saint Jean, elle change ses ténèbres en lumière ; elle en fait tout d'un coup, d'un enfant aveugle et criminel, le plus saint et le plus éclairé des prophètes.

Grâce de mon Sauveur, es-tu maintenant moins puissante qu'alors ? As-tu perdu quelque chose de cette lumière et de cette ardeur dont l'âme de saint Jean fut pénétrée dans ce jour heureux ? Je ne vois de tous côtés que les nuages du péché, et parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est point qui n'ait quelque passion qui l'aveugle ; l'ambition, la vanité, l'oubli de Dieu, l'entêtement pour les choses du monde, répandent dans leurs cœurs des ténèbres qui ne se dissipent jamais ; est-ce que la grâce n'agit plus ? Non, Messieurs, donnez-lui des cœurs tendres, dociles, soumis, en un mot, des cœurs d'enfants, comme celui de saint Jean, et vous la sentirez agir sur les vôtres comme sur le sien ; mais vous opposez à cette grâce des cœurs rebelles, vous ne pouvez souffrir qu'elle dissipe le nuage qui vous aveugle, vous défendez cette chère passion dans laquelle vous voulez vivre : eh bien ! vous y mourrez ; et si vous fermez à présent votre cœur à l'œil de la miséricorde de Dieu, bientôt vous ne le fermerez pas à l'œil de sa justice ; votre dureté résistera peut-être à la main de son amour, mais elle ne résistera pas au bras de sa vengeance ; il faut que l'une ou l'autre en triomphe, dit le grand Augustin : *Solvisti eam aut miserans aut vindicans (Confess., lib. V, c. 1).*

Pour vous, mes chères sœurs, en qui la grâce a moins à combattre, et qui pouvez dire à Dieu, avec le même Père, que vous avez passé par tous les degrés par lesquels il conduit à une vie plus parfaite, que vous avez entendu sa voix, et que vous l'avez suivie : *Vocasti et rupisti surditatem (Confess., lib. X, c. 27)* ; que sa lumière a paru et qu'elle a dissipé vos ténèbres : *Splendisti et fugasti cœcitatem* ; que vous avez senti sa bonne odeur, et que vous ne soupirez plus que pour lui : *Fragrasti et anhelo tibi* ; enfin que sa main a touché votre cœur, et qu'il brûle du désir de le posséder : *Teligisti me et exarsi*, ah ! il ne laisse pas de s'élever encore quelques nuages dans votre âme ; c'est

un ciel où il ne se forme pas de grands orages, mais vers lequel la terre pousse encore quelques vapeurs légères; les disgrâces ou la prospérité de vos familles, les petits retours vers le siècle, la complaisance en vous-mêmes, l'attaché à vos sentiments, les antipathies naturelles, si difficiles à vaincre, sont autant de nuages qui troublent peut-être la sérénité de vos cœurs; mais la grâce de ce mystère les peut dissiper. Adorez dans le silence les premières effusions du Verbe incarné; honorez avec Elisabeth la maternité de Marie; publiez avec saint Jean la divinité de Jésus, et vous participerez comme lui à sa grâce et à sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Quelle est celle que nous voyons s'élever du fond de ce désert, comblée de délices, et appuyée sur celui qu'elle aime (Cant., VIII, 5)?

Ce désert, d'où s'élève aujourd'hui l'âme bienheureuse que le Saint-Esprit nous dépeint, c'est le monde; le monde, où les saints ne voient que sécheresse et stérilité dans son abondance, que précipices dans ses grandeurs, qu'inquiétude et frayeur dans ses faux plaisirs; le monde, où vous marchez toujours parmi les épines, sur le bord des abîmes, au milieu des bêtes farouches que leurs passions irritent sans cesse; le monde enfin, où tout n'est plein que d'un néant pompeux, où la vertu est comme en exil, où l'homme de bien se trouve presque toujours seul et abandonné: c'est là, dis-je, Messieurs, ce désert affreux d'où la mort enlève aujourd'hui Marie, et duquel elle nous rappellera peut-être bientôt. Comme on y vit, d'ordinaire, dans l'orgueil, on en sort par l'humiliation; comme la volupté nous y attache, la douleur nous en sépare; comme on ne s'y appuie que sur les créatures, on en sort sans consolation et sans appui.

Mais la mort, qui humilie, qui afflige, qui dépouille les pécheurs, ne traite pas ainsi les saints; elle les fait passer des humiliations à la gloire, des mortifications aux délices, et des privations où ils ont vécu, à la possession de Dieu qui les remplit et qui les récompense. Tel, et plus admirable encore, est le sort de Marie; le jour de son trépas est celui de son triomphe; le sépulcre de son corps devient le char de sa gloire; cette pierre fatale du tombeau, où toute la grandeur du monde va se briser, est le fondement de la sienne; et la mort, ce monstre lugubre qui traîne l'humiliation et l'horreur après lui, ne sert que d'ombre à sa gloire et d'ornement à son triomphe: *Quæ est ista quæ ascendit deliciis affluens, innixa super dilectum suum?*

Ne me reprochez donc pas, Messieurs, que je ne vous donne ici que des idées lugubres, que je ne vous parle que de deuil dans un jour de joie, et que je vous alarme mal à propos par la peinture de la mort, quand je devrais peut-être vous animer par la vue de

la gloire. Qu'importe que je vous plaise un peu moins, pourvu que je vous édifie davantage, et que je perde vos applaudissements, si je puis gagner vos cœurs à Jésus-Christ! C'est à ce dessein, Messieurs, que je me propose d'opposer ici la fin des pécheurs à celle de Marie, et de ne chercher sa gloire que dans sa mort; mais dans quelle mort? Une mort miraculeuse, qui surprend également et les anges et les hommes, et qui les oblige de s'écrier tous ensemble: *Quæ est ista?* Quelle est celle que nous voyons expirer? La mort, qui humilie les pécheurs, l'élève: *Quæ est ista quæ ascendit?* c'est mon premier point. La mort qui afflige les pécheurs la comble de délices: *Quæ est ista deliciis affluens?* c'est le second. La mort qui ôte aux pécheurs tout ce qui les soutient, lui donne dans son bien-aimé un appui qui ne lui manquera jamais: *Quæ est ista innixa super dilectum suum?* c'est tout mon dessein. En deux mots, une mort sans humiliation, sans douleur, sans privation; c'est ce que nous allons admirer en Marie, si elle veut bien elle-même nous en obtenir la grâce: demandons-la avec les paroles d'un ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

L'orgueil fut le premier crime de l'homme: il voulut usurper par autorité l'immortalité qu'il devait mériter par soumission, et assurer l'éternité de son être au mépris de celui qui en a seul la plénitude; mais son orgueil fut bien humilié; la mort, qui n'était qu'une menace, devint une loi pour lui; et, pour avoir voulu s'élever jusqu'au trône de Dieu, il se vit condamné à descendre dans la poussière: *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* C'est ainsi, dit saint Augustin, que Dieu punit nos vains projets par des succès tout contraires, et que quiconque est sorti de l'ordre par l'orgueil, est obligé de rentrer dans l'ordre par l'humiliation. Car, prenez-y garde, Messieurs, quoi de plus humiliant pour l'homme que la mort? Elle est la peine de son péché, la corruption de sa chair, l'écueil de toutes ses grandeurs; et tel dont la vanité fait un Dieu pendant sa vie, perdra jusqu'aux moindres traits de l'homme après sa mort. Mais, ô justice de mon Dieu! Marie, qui n'a point de part à notre orgueil, n'en aura point à notre honte; cette mort, qui est la peine de notre cupidité, sera la récompense et l'effet de son amour; cette séparation qui corrompt notre chair, consacra la sienne, et l'obscurité du sépulcre, où la mémoire des pécheurs est ensevelie avec toute leur grandeur, donnera un nouveau lustre à sa gloire. Suivons-la, s'il vous plaît, pas à pas dans ces trois degrés d'élévation que la mort lui donne: *Quæ est ista quæ ascendit?*

1. Le premier degré d'humiliation que je vois dans la mort, c'est qu'elle est la peine du péché. Il y a des peines dont on se glorifie: être persécuté pour la justice, s'épuiser par les saintes austérités de la religion, soutenir les fatigues qui conduisent à la belle gloire, donner son repos et son sang pour la patrie, ce sont des peines dont on

(Vingt-cinq.)

fait se faire honneur; mais souffrir comme pécheur, c'est quelque chose de si humiliant, que la grâce, toute puissante qu'elle est, a peine à nous y assujettir, et si la plupart de ceux qui se convertissent, rougissent de paraître pénitents, c'est dans la crainte de passer pour pécheurs. Cependant, Messieurs, éludez tant qu'il vous plaira les autres peines du péché, dispensez-vous des mortifications sous prétexte d'une faiblesse imaginaire, refusez des aumônes pour avoir de quoi fournir aux besoins superflus de vos passions, fuyez le travail, vivez dans la mollesse, à l'ombre d'une vaine qualité qui, en vous faisant plus grands, ne vous fait pas plus innocents que les autres; ah! la mort, la mort est une peine du péché que vous n'éviterez pas, dit l'Apôtre : *Stipendia peccati mors*. L'âme s'est séparée de son Dieu, il faut qu'elle soit séparée de sa chair; elle a cessé de recevoir la vie de celui dont elle doit dépendre, il faut qu'elle cesse de la communiquer au corps qui dépend d'elle, et que, portant notre arrêt de mort gravé dans notre sein, comme un témoignage humiliant de notre révolte, nous n'oublions jamais que nous sommes pécheurs, dit le grand saint Augustin : *Homo circumferens mortalitatem suam testimonium peccati sui*.

Vierge sainte, cette humiliation ne vous regarde pas; née dans la grâce, nourrie dans l'innocence, consacrée par la présence intime d'un Dieu, consommée dans la vertu, si vous mourez aujourd'hui, ce n'est pas comme le reste des hommes par une suite honteuse de votre péché, mais par un effet surprenant de votre amour? Et ce n'est pas ici, Messieurs, un tour que l'éloquence donne, c'est un mystère que l'Écriture autorise, et qu'elle nous a nettement figuré. Car, vous le savez, lorsque Assuérus était assis sur son lit de justice, ses sujets ne pouvaient s'en approcher sans mourir; une curiosité indiscrète leur coûtait la vie, et des yeux qui avaient vu ce roi dans sa gloire, étaient fermés pour toujours aux objets de la terre : mais son épouse, la belle Esther, qui partageait son empire, et qui possédait tout son cœur, n'est pas traitée avec tant de sévérité; elle s'approche de son trône pour solliciter la grâce des Juifs, elle le voit dans l'éclat de sa gloire, elle se pâme, et ce privilège de voir un roi glorieux, qui coûtait la vie aux autres, ne lui coûte qu'une défaillance légère, peut-être étudiée par respect. Voilà la figure, Messieurs, et voici la vérité. Les pécheurs ne peuvent plus approcher du trône de Dieu sans mourir; sa gloire ne peut se découvrir à des yeux mortels, et depuis le péché l'on n'est admis à cette lumière inaccessible que par les ténèbres de la mort : *Non videbit me homo et vivet*; mais la peine des sujets n'est pas pour l'épouse; Marie, qui n'a point péché, n'est pas obligée de mourir avec tant de rigueur; c'est assez pour être admise à la gloire de son époux, qu'elle souffre une défaillance légère, et qu'une extase d'amour soit en elle une imitation de la mort : *Fortis ut mors dilectio*.

Et il le fallait, Messieurs, que l'amour l'enlevât ainsi de la terre. Car c'est au principe de saint Augustin, connu de tout le monde, que notre âme se porte toujours vers ce qu'elle aime, et que nous voulons être où est l'objet de notre amour : *Amor meus pondus meum*. Nous sommes sur la terre, parce que nous aimons les créatures qui la remplissent; notre âme est attachée au corps par l'amour-propre, aux grandeurs par l'ambition, aux beautés fragiles par le plaisir, et souvent même aux pratiques de vertu par la complaisance et par l'honneur que nous y trouvons; ainsi chacun a dans sa passion dominante un poids funeste qui l'arrête ici-bas, et qui le rend tout terrestre : *Amor meus pondus meum*. Si nous poussons quelques soupirs pour être unis à Jésus-Christ, ils sont faibles, ils sont languissants, et par conséquent ne pouvant être séparés des objets sensibles par la force de l'amour, il faut que nous le soyons par la rigueur de la mort. Mais ces attachements indignes ne sont point en vous, Vierge sainte : vous ne trouvez rien sur la terre qui puisse arrêter votre âme et captiver votre amour; Jésus-Christ ne vit plus ici-bas, vous n'y pouvez plus vivre; tous les mouvements, tous les transports, toute l'impétuosité de votre cœur est vers le ciel, qui le possède; et tel que nous voyons le feu élémentaire dans un mouvement continuels'agiter, s'embraser et s'envoler enfin vers la sphère d'où il est détaché, tel je vois votre âme, cette âme de feu, oublier le monde, négliger son corps, suspendre ses fonctions, et s'élançant vers Jésus-Christ, pour se réunir à cette noble partie d'elle-même. Y a-t-il, Messieurs, quelque chose d'humiliant dans cette mort, et ne rend-elle pas Marie digne de nos regards et de notre admiration : *Quæ est ista quæ ascendit?*

Mais n'en demeurons pas à une admiration stérile. Il est beau d'imiter ce qu'on admire. Prévenons cette mort humiliante qui doit nous détacher du monde; mourons, mourons, s'il est possible, par la force de notre amour; et si nous ne perdons pas la vie de la nature, diminuons au moins celle de la cupidité. Détache-toi, mon âme, de tout ce qui t'amuse ici-bas; néglige ce corps dont la sensualité t'aveugle; oublie ces objets dangereux dont les charmes trompeurs t'imposent; démêle-toi des sens et de la matière; soupire pour le ciel; meurs à la terre. Ah! l'espérance de la gloire peut-elle souffrir quelque délai? Peux-tu vivre séparée de Jésus-Christ, et craindre encore la mort qui t'y doit réunir? Oui, chrétiens, on la craint; on la diffère, dit saint Chrysostome (*Homil. 5, ad pop. Antioch.*), parce qu'on n'est pas pénétré comme il faut du désir des biens éternels; on ne sent pas ces douces plaies de l'amour divin qui affaiblissent la vie de la cupidité, et qui font mourir une âme aux désirs du siècle : *Non vulnerat nos regni amor*. Mais ce qui doit nous humilier et nous confondre, c'est que notre mort, bien loin d'être l'effet de notre amour, n'est souvent

que la suite funeste de quelque une de nos passions. Combien d'ambitieux épuisés par des travaux où la vanité les engage, de libertins corrompus par les dérèglements de leur vie, de dames atténuées par les veilles et par l'entêtement du jeu, de savants consumés par des études stériles, courent à la mort par le désir d'une fausse immortalité ! Tristes victimes, hélas ! non pas de l'amour comme Marie, mais de la cupidité qui les consume : *Non vulnerat nos regni amor*.

2. Ce n'est encore là, Messieurs, que la moindre humiliation de la mort. Quand elle ne serait pas la peine de notre péché, n'est-elle pas la corruption de notre chair ? Ne faut-il pas que ce corps rebelle soit détruit pour être glorifié, que les vers dévorent ce que la concupiscence a corrompu, que ce chef-d'œuvre des mains de Dieu devienne l'horreur des hommes, que ces idoles d'argile, ces beautés orgueilleuses, soient réduites en poudre, afin qu'on cesse de les adorer, et que ces membres, toujours rebelles à la grâce, deviennent la honte de la nature ? Oui, Seigneur, il est juste ; et tel doit être le sort humiliant des pécheurs. Mais loin du corps de Marie tous ces opprobres, c'est ce sanctuaire de la divinité qui ne peut être corrompu, c'est cette arche d'une matière incorruptible où les vers ne peuvent se former, c'est cette verge d'Aaron qui ne se dessèche jamais ; en un mot, comme cette Vierge ne porta jamais les caractères honteux du péché, n'est-il pas juste qu'elle soit exempte des effets humiliants de la mort ? *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem*. En nous, je le répète, il faut que le corps soit corrompu pour être réparé. Le péché a régné dans toutes les parties qui le composent, infecté ces yeux par des regards curieux et peut-être impudiques, profané cette bouche par des médisances cruelles, déshonoré ces mains par des actions honteuses, captivé ce cœur par des affections impures et des attachements indignes ; et par conséquent un corps si criminel, si peu conforme à celui de Jésus-Christ, peut-il être réparé sans être auparavant détruit ? Il n'en est pas ainsi de la chair innocente de Marie ; toujours soumise à la raison, toujours docile à la pénitence, toujours fidèle à exprimer Jésus-Christ, elle lui est conforme sans être détruite : et semblable à ces portraits achevés qui, pour être parfaitement ressemblants, n'attendent de la main de l'ouvrier que quelques ombres légères, son corps, conçu dans l'innocence, nourri dans la mortification, crucifié sur le calvaire avec celui de Jésus-Christ, n'attend plus, pour lui être tout à fait conforme, que les ombres passagères de la mort.

Aussi sa mort n'est-elle qu'une ombre, Messieurs. L'ombre passe sur la surface des objets, elle en éclipe l'éclat pour quelques moments ; mais elle n'en corrompt pas la substance, elle n'en dérange pas l'harmonie, et souvent même elle ne sert qu'à mettre leur beauté dans un plus grand jour. Et qu'est-ce que la mort de notre admirable

Vierge ? une ombre qui passe sur son corps sans le corrompre, un nuage qui éclipe sa beauté sans la détruire, un sommeil qui assoupit ses sens, une extase qui l'enlève à la terre ; ces yeux qui ne s'ouvrirent que pour Jésus-Christ, se ferment pour quelques moments ; ces mains, qui n'agirent que pour Jésus-Christ, se reposent ; ce sang dont le corps de Jésus-Christ fut formé, suspend son cours, et ne se glace pas ; en un mot, Marie prête son corps à la mort, mais elle ne le laisse qu'un moment sous son empire. Si elle s'élève à son Dieu par amour, elle redescend à ce corps par reconnaissance ; si elle adore celui-là comme l'auteur de sa virginité, elle aime celui-ci comme la source de sa maternité ; elle le ranime, elle l'enlève, elle lui rend la gloire qu'elle en a reçue. Et que ce prodige ne vous étonne pas. Car pourquoi l'amour, qui fit autrefois descendre Jésus-Christ dans ce corps, n'éléverait-il pas aujourd'hui ce corps à Jésus-Christ, dit saint Bernard dans un autre sens : *Quomodo caritas non facile istam levat que illum jam inclinavit ?*

Voulez-vous, chrétiens, que votre corps ne craigne point la corruption de la mort ; qu'il soit une image fidèle de celui de Marie, pur dans ses mouvements, réglé dans ses sens, tempérant dans ses plaisirs, patient dans ses peines, constant dans ses mortifications ; que la mort, qui doit tout réformer, ne trouvant rien d'impur dans votre chair, soit obligée de la respecter comme celle de Marie, comme celle de tant d'autres saints dont les reliques précieuses ont échappé à l'injure des temps et à la corruption du tombeau, et qui, comme leur adorable chef, semblent avoir goûté la mort plutôt qu'ils ne l'ont soufferte, comme parle l'Apôtre : *Ut pro omnibus gustaret mortem*. Mais pour ces âmes charnelles qui n'ont un corps que pour l'adorer, sensibles à tout ce qui le blesse, ingénieuses sur tout ce qui le flatte, prodiges de tout ce qui peut l'embellir, délicates dans leurs repas, excessives dans leur sommeil, commodes dans leurs dévotions, vicieuses dans leur vertu même : ah ! celles-là ne goûteront pas simplement la mort, mais la mort les dévorera tout entières, dit le prophète ; elle portera la corruption dans le fond de leur substance, et les vers iront jusque dans leurs fibres chercher la concupiscence et l'amour-propre qui s'y cache aujourd'hui : *Mors depascet eos*.

3. Ce n'est pas tout : pour achever de les humilier, la mort qui aura corrompu leur chair, abolira leur mémoire et leur grandeur ; car Marie est la seule qui trouve dans le sépulchre l'éternité de son nom et l'élévation de sa gloire. Toutes ses grandeurs, qu'elle eut tant de soin de cacher pendant sa vie, se découvrent à sa mort ; les voiles de son humilité sont levés ; on publie par tout le monde l'éclat de ses vertus ; la terre est embaumée de la bonne odeur de sa vie, et semblable à ces parfums qui ne se font jamais mieux sentir que quand le feu les fait exhaler en fumée, Marie ne fut jamais plus

honorée ni mieux connue, qu'après que l'ardeur de son amour eut élevé son âme de la terre comme une vapeur subtile qui la parfume en la quittant, selon la pensée du Saint-Esprit : *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumû ex aromatibus mirrhæ?*

Telle est la fin glorieuse des saints, telle sera la vôtre, mes chers frères. Justes qui m'écoutez, la mort ne peut humilier ceux qui se sont humiliés eux-mêmes. Prévenir ses ténèbres par une obscurité volontaire, s'anéantir par avance par un détachement parfait du monde et de soi-même, s'ensevelir tout vivant dans la solitude, c'est ne rien laisser à faire à la mort, c'est anticiper toutes ses humiliations, c'est être digne de la gloire au moment que les autres la perdent. Car vous la perdrez, pécheurs, cette gloire pour laquelle vous soupirez, vous qui ne pensez qu'à vous élever pendant votre vie, et qui, du faite de ces grandeurs où l'ambition vous a portés, où le faite vous fait méconnaître, où vos défauts paraissent dans un plus grand jour, nous donnez lieu de nous écrier avec indignation : *Quis est iste qui ascendit?* Quel est cet ambitieux qui s'élève si fort au-dessus de sa naissance, qui ose remplir cette charge sans capacité, monter aux dignités de l'Eglise sans vocation, annoncer la pureté de l'Evangile sans zèle et sans vertu : *Quis est iste qui ascendit?* Quel est cet orgueilleux qui bâtit sa fortune sur les ruines de tant d'autres, qui la cimente des larmes des peuples et du sang des malheureux, qui la soutient peut-être aux dépens de ses créanciers, et qui, passant toujours de projets en projets, oublie également et ce qu'il était dans son origine, et ce qu'il sera dans sa fin : *Quis est iste qui ascendit?* Qu'il sache que si l'humilité ne l'abaisse, la mort saura l'humilier, que sa fortune tombera bientôt avec lui, que ses grandeurs se briseront contre la pierre de son sépulcre ; et qu'en cet état, déchu de ses dignités, dépouillé de ses biens, effacé de la mémoire des hommes, il faudra dire de lui tout au contraire que de Marie : *Quis est iste qui descendit?* Est-ce donc là ce malheureux que la mort fait descendre si bas, et qui, après quelques années de faste et de vanité, a passé tout d'un coup de l'honneur à l'opprobre, de l'abondance à la misère, et des délices de la vie aux rigueurs de la mort ? Je dis aux rigueurs, car il n'y a que Marie qui souffre une mort non-seulement sans humiliation, mais encore sans douleur : *Quæ est ista deliciis affluens?* C'est le sujet de mon second point, par lequel je finis.

SECOND POINT.

Il est difficile de démêler les impies d'avec les justes pendant le cours de leur vie : ceux-là se déguisent sous les couleurs de la vertu, ceux-ci se cachent sous les voiles de l'humilité. Les pécheurs, au milieu de leurs prospérités et de leurs plaisirs, passent souvent pour les favoris du ciel ; les justes, sous le poids de leurs afflictions, sont quelquefois regardés comme les objets de sa colère ; tout est confondu sous des apparences trom-

peuses : la mort seule révèle ce grand mystère, et traitant chacun comme il l'a mérité, elle découvre ou l'innocence, ou l'iniquité de la vie. Rigoureuse pour les impies, elle les tourmente, elle les trouble, elle les arrache à tout ce qu'ils aiment : douce pour les saints, elle finit leurs peines et commence leurs plaisirs ; la liberté, le repos, le règne de Jésus-Christ, pour lequel ils soupiraient, commence alors à paraître ; ils entrent en possession de tout ce qu'ils aiment, ils ne perdent que ce qu'ils ont méprisé, et c'est là cette mort que le Saint-Esprit appelle précieuse, parce qu'elle est le prix d'un bonheur éternel : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

Telle et plus douce encore fut la mort de Marie. Comme elle n'eut point de plaisirs à quitter, elle n'eut point de douleurs à souffrir ; la cupidité ne lui avait point formé de chaînes, la mort n'en eut point à rompre ; elle ne vit le monde que pour le mépriser, elle n'eut une chair que pour la crucifier ; point d'autres délices pour cette âme pure que l'abstinence ; point d'autres conversations que la prière, d'autres spectacles que le ciel, d'autres ambitions que la vertu : la pauvreté fut son partage, la pénitence son plaisir, la contemplation son exercice, l'humilité sa grandeur, la charité sa passion. Ainsi, Messieurs, sa vie ayant été une espèce de mort, sa mort fut une espèce de naissance. Alors elle commença d'être, et tout sembla commencer d'être pour elle : gloire, applaudissements, délices, tout ce qui peut rendre une vie heureuse se trouve à sa mort : *Quæ est ista deliciis affluens?*

N'attendez pas une fin si douce, pécheurs qui m'écoutez : comme votre vie est molle et corrompue, votre mort sera cruelle, selon l'Ecriture : *Mors peccatorum pessima.* Cruelle, dit saint Bernard, par la perte de ce monde où vous vous plaisez : *Mala in mundi amissione.* Plus cruelle par la séparation de ce corps que vous aimez : *Pejor in corporis separatione* ; très-cruelle par les terreurs de l'enfer et de votre conscience que vous négligez : *Pessima in ignis vermisque duplici contritione.* Etre privé du monde, quel chagrin ! Etre arraché de son corps ? quel supplice ! Etre séparé de son Dieu pour toujours, quel désespoir pour les pécheurs ! Pesons, s'il vous plaît, ces trois sujets de leur douleur, pour les opposer, comme autant d'ombres, à la gloire de Marie. Je commence.

1. L'on quitte sans peine ce qu'on a possédé sans passion, dit le grand Augustin. Pour n'être point affligé, il n'y a qu'à ne point aimer, ou n'aimer du moins que ce qui ne peut échapper à notre amour. Mais qu'un cœur est à plaindre, qui s'attache à la figure de ce monde qui passe ; il est déchiré par le regret de le perdre, et il ne sent que trop alors qu'il était déjà malheureux de le posséder : *Miser est omnibus vinculus amicitia rerum mortalium ; dilaniatur cum amittit eas.* En effet, Messieurs, voir toutes les pompes du siècle s'évanouir, ses

richesses se fondre, ses plaisirs disparaître ; n'avoir devant les yeux que charges perdues, qu'espérances trompées, qu'amis inutiles, que travaux superflus ; n'emporter du monde que la conviction de ses illusions, la corruption de ses délices. le feu de ses cupidités, des desirs sans fruit, des regrets sans fin, des crimes sans nombre ; savoir d'où l'on sort, ignorer où l'on va, craindre beaucoup, espérer peu, perdre tout, c'est le partage des pécheurs à la mort, et l'abrégé des douleurs que la perte du monde leur fait souffrir. O mort ! s'écrie le Saint-Esprit, qu'il est rude à ceux que rien ne trouble dans leur abondance et dans leurs plaisirs, de penser à tes violentes séparations ! Et s'il est rude d'y penser, qu'il sera lâcheux de les souffrir : *O mors ! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis (Eccli., XLI) !*

Cependant il y faudra venir, Messieurs. En vain chacun tâche-t-il de s'attacher au monde, et de se forger sans cesse de nouveaux liens par ces biens qu'on cherche, par ces charges qu'on brigue, par ces amis qu'on ménage, par ces plaisirs qu'on goûte avec tant d'empressement ; plus vous aurez reçu du monde, plus le monde aura de prise sur vous. Grands du siècle, qui ne connaissez point d'autre béatitude que la volupté, d'autre religion que la politique, d'autre piété que l'hypocrisie, d'autre grâce que la faveur, et, si j'ose le dire, d'autre divinité que le prince, que vous restera-t-il à la mort ? Dames sensuelles, que la vanité occupe, que la délicatesse corrompt, que la flatterie aveugle, que l'amour-propre suit partout, et que les vues de l'éternité ne touchent jamais, que vous restera-t-il à la mort ? Prédicateurs, qui n'envisagez que le monde dans votre ministère, qui n'y êtes peut-être soutenus que par l'espérance, animés que par la vanité, instruits que par le commerce continuel du monde, éloquents sur la vertu par conjecture, savants dans les vices par expérience, riches en belles paroles, léconds en beaux sentiments, stériles en bons exemples, que vous restera-t-il à la mort ? qu'une douleur terrible de voir vos travaux inutiles, votre gloire éclipsee, et le monde, que vous aurez ménagé, s'évanouir et s'élever contre vous ? *Mors peccatorum mala in mundi amissione.*

Mais pour vous, Vierge sainte, qui fûtes dans le monde sans être du monde, humble dans ses grandeurs, ferme dans ses persécutions, solitaire parmi ses embarras, pénitente au milieu de ses plaisirs ; pour vous qui, au lieu de nos vains spectacles, n'eûtes devant les yeux que des sujets d'affliction : là, des hommes coupables de la mort de votre Fils ; ici, des lieux encore teints de son sang ; là, des prétoires fameux par ses humiliations ; ici, des disciples persécutés par ses ennemis ; partout, des pécheurs prêts à le crucifier une seconde fois : parmi ces tristes objets, quels attachements pûtes-vous avoir pour le monde ? et le quitter, ne fut-ce pas un triomphe plutôt qu'un supplice pour vous ?

2. Car ne craignons pas que Marie soit sensible à la séparation de sa chair ; elle n'est cruelle que pour les pécheurs : leur corps et leur âme vivent dans une funeste intelligence qui ne se rompt qu'avec peine ; et au lieu que dans les saints l'esprit et la chair se combattent sans cesse ; dans les impies, le corps s'accorde à l'esprit, il souffre tout pour pousser ses projets, pour contenter ses desirs, pour soutenir son orgueil : l'âme, de son côté, ne refuse rien à son corps ; on la voit, esclave de ses passions, attentive à ses plaisirs, sensible à ses peines, et, si j'ose le dire après saint Augustin, en quelque façon changée en sa substance, et devenue corps comme lui : *Anima quodammodo corporascit.* Ainsi, Messieurs, quelles convulsions pour une âme charnelle, lorsque ce dernier moment approche, que ce combat et cette agonie cruelle commencent, que les éléments qui nous composent, révoltés les uns contre les autres, la menacent de cette dure séparation ! Quelle douleur, lorsque ces yeux, par lesquels elle s'est remplie de tant d'objets profanes, refusent de s'ouvrir aux objets les plus saints ; lorsque ces mains, par lesquelles elle a commis tant d'actions injustes, n'ont plus la force de s'élever vers le ciel pour demander miséricorde ; lorsque ces oreilles, profanées par tant d'airs impudiques, n'entendent plus les dernières exhortations qu'on leur fait que comme un bruit sourd et confus qui ne la touche pas, dit un prophète ! *In tribulatione murmuris doctrina tua eis.*

Loïn de Marie toutes ces violences qui ne sont dues qu'aux pécheurs. Elle ne sent point la séparation de son corps, parce qu'elle a vécu comme si elle n'en avait pas, parce qu'elle l'a sanctifié par la pureté, mortifié par l'abstinence, spiritualisé par la pénitence, comme parle Tertullien : *Angelizatur caro.* Elle le quitte sans regret, parce qu'elle l'a sacrifié sans ménagement, et divisé par une mort évangélique ces deux parties d'elle-même que la mort ne sépare en nous avec tant de violence que parce que l'amour-propre les unit avec trop de passion. Mais ce qui relève encore la mort de Marie au-dessus de la nôtre, c'est que notre corps n'étant que terre, doit nécessairement retourner en terre ; et cette humiliation est pour l'âme qui le quitte un contre-poids à son bonheur et une ride à sa gloire, comme parle un Père : *Quædam ruga.* Mais pour le corps de Marie, comme il fut un ciel animé par la présence de Jésus-Christ, il n'a plus pour centre la terre dont il est formé, mais le corps de ce Dieu formé de lui-même : *Cælum es, et in cælum revertaris.* Après cela, Vierge sainte, que pouvez-vous redouter dans la mort ? La séparation dont elle vous menace ne peut durer que quelques moments ; le ciel est le centre des deux parties qui vous composent ; le centre de votre âme, c'est le sein de Dieu ; le centre de votre corps, c'est le corps adorable de votre Fils : quel bonheur, quelles délices

de s'y rejoindre! *Quæ est ista deliciis affluens?*

3. Conduisons-la pourtant encore de délices en délices, et disons que la vue de Dieu et de sa conscience, qui fait la rigueur de notre mort, fait le bonheur de la sienne. A ce dernier moment, l'âme du pécheur, commençant à se dégager de la matière, revient de toutes ses illusions; elle entre dans une lumière épurée de toute sorte de ténèbres; elle se reconnaît telle qu'elle est, dit Tertullien: *In expeditione substantiæ seipsam anima recognoscit.* Alors nos devoirs se développent, la conscience nous condamne, la justice nous effraie, les remords nous déchirent: et, dans cet état, privés de tout ce qu'on aime, abandonnés de tous les biens sur lesquels on s'appuyait; sans richesses, sans honneurs, sans amis, l'on ne voit plus au monde que Dieu et soi-même. O l'étrange spectacle, et qui le pourra soutenir? un Dieu sans pitié, un pécheur sans pénitence! *Mors peccatorum pessima in ignis vermisque duplici contritione.*

Heureuse mille fois cette innocente Vierge qui voit à la mort et sa conscience et son Dieu sans frayeur; qui ne découvre dans sa vie passée que des sujets d'espérance et de consolation, des passions combattues sans lâcheté, des persécutions soutenues sans impatience, des oraisons continuées sans interruption, des vertus pratiquées sans orgueil! Plus heureuse encore de ne rien perdre de tout ce qu'elle aime, de voir dans la gloire ce Fils qu'elle aime dans les opprobres, de participer à son bonheur, comme elle eut part à ses supplices, d'entrer dans sa puissance et dans ses droits, et de s'appuyer enfin sur son bien-aimé, au moment où tout ce que nous aimons nous abandonne! *Quæ est ista innixa super dilectum suum?*

N'avais-je donc pas raison de le dire, Messieurs, qu'une mort qui élève Marie, qui la comble de délices, qui l'unit pour toujours à ce qu'elle aime, est un vrai triomphe pour elle? Son sépulcre en est le char; les apôtres en sont les spectateurs; les anges, les héros; le ciel en est le terme. Là, je la vois telle que le Saint-Esprit me la dépeint, s'élever par degrés, briller comme l'aurore, croître comme la lune, se distinguer par ses influences comme le soleil; les étoiles sur sa tête, le monde sous ses pieds, les hommes rassurés, les démons consternés à la vue de cette Vierge triomphante, et de cette armée de vierges chrétiennes qui marchent sur les routes de son triomphe par l'imitation de ses vertus, jusqu'à ce qu'elles entrent dans sa gloire. *Ainsi soit-il.*

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni, coronaberis.

Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban, et vous serez couronnée (Cant., IV, 8).

Qu'il est rude de quitter le monde, Messieurs, et que ce serait un triste compliment à faire à des personnes qui l'aiment, comme

vous, de les inviter d'en sortir! *Veni de Libano.* Mais que c'est une heureuse nouvelle pour ceux qui le regardent, avec Marie, comme le lieu de leur exil et de leur supplice; et qui, n'ayant jamais eu de part, non plus qu'elle, à ses erreurs, à ses délices, à son amour, ne peuvent en sortir que pour être couronnés! *Veni de Libano, veni, coronaberis.*

Qu'il est sensible d'être séparé du monde par une mort que la douleur précède, que le désespoir et la terreur accompagnent, et que des tourments éternels doivent suivre! *Veni de Libano.* Mais qu'il est doux d'en sortir par un trépas que l'amour produit, que l'espérance console, et que la plus haute félicité doit couronner! *Veni, coronaberis.*

Qu'il sera fâcheux pour vous d'être rappelé par un juge terrible de ce séjour délicieux où rien ne manque à vos passions, dans un séjour de ténèbres et d'horreur où tout contribuera à votre supplice! *Veni de Libano.* Mais qu'il y a de plaisir pour Marie de se voir retirée de cette vallée de larmes par un Dieu qui doit la recevoir comme sa victime, la ressusciter comme sa mère, et la couronner comme son épouse! *Veni, coronaberis.*

Car ne vous imaginez pas, Messieurs, que le Saint-Esprit, dont toutes les expressions sont autant de mystères, n'ait voulu faire qu'une simple figure, lorsqu'il a répété trois fois le même mot dans les paroles de mon texte: *Veni, veni, veni, coronaberis.* Il a voulu nous marquer les trois circonstances essentielles de ce mystère, et nous apprendre que l'Eglise regarde aujourd'hui Marie dans toutes les qualités qu'elle possède; et que si les autres fêtes la parlagent, celle-ci nous la met tout entière devant les yeux. Elle nous la représente comme victime, comme mère, comme épouse d'un Dieu. Vous êtes ma victime, lui dit ce Dieu, et vous devez avoir part à ma mort; vous êtes ma mère, et vous devez avoir part à ma vie; vous êtes mon épouse, et vous devez avoir part à ma gloire: passez du monde dans le sépulcre par votre mort, *veni*; passez du sépulcre à une vie nouvelle par votre résurrection, *veni*; passez de cette vie nouvelle à l'état de la gloire, *veni, coronaberis.* Marie morte comme victime, ressuscitée comme mère, couronnée comme épouse d'un Dieu dans ce mystère, c'est tout mon dessein. Prions-la de nous obtenir les lumières du Saint-Esprit, pour ne pas flétrir sa gloire par nos paroles, et lui disons, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Quand je dis que Marie fut la victime de son Dieu, je commence, ce me semble, la couronne que je lui prépare par une fleur bien commune; je la confonds avec tous les saints qui peuvent porter cette qualité comme elle; mais, quand j'ajoute qu'elle ne fut victime que de l'amour de son Fils, je la distingue assez du reste des hommes qui ne meurent que par un effet du péché de leur premier père, *per peccatum mors.*

Nous sommes tous victimes et par la con-

dition de votre nature orgueilleuse qui, étant inférieure à Dieu, doit être détruite pour honorer la souveraineté de la sienne; et par la malheureuse nécessité de notre péché, dont la mort seule peut être le remède, comme elle en est la peine. Vous mourez, Vierge sainte, mais ce n'est par aucune de ces obligations; vous êtes au-dessous de Dieu comme nous, mais vous l'avez toujours reconnu, et votre humilité ingénieuse a trouvé le secret de vous anéantir devant lui, sans vous détruire; vous êtes fille d'Adam comme nous, mais son péché n'a pas passé jusqu'à vous, ou du moins, si l'on ose encore disputer ce privilège à Marie, le feu de la divinité qui s'unit à elle y consuma sans doute les moindres vestiges de cette tache originelle qui nous assujettit à la mort; et la concupiscence même, cette fille du péché, qui se sauve des eaux du baptême où périt son père, ne se sauva pas de ce divin incendie qui embrasa Marie au moment de l'incarnation, dit saint Thomas; et si la première grâce qu'elle reçut ne fit qu'enchaîner cette rebelle, comme l'enseigne ce grand docteur, ah! la présence du Verbe la chassa tout à fait de son cœur.

Or, Messieurs, cette concupiscence est dans l'homme l'étendard de la mort, c'est la marque de son autorité sur lui; mais si cet étendard en est arraché par une main plus puissante, si la concupiscence cesse de régner dans ce corps, la mort n'a plus de droit sur nous. Il est vrai qu'elle frappa Jésus-Christ, qui ne fut jamais sujet au péché, mais ce fut par son ordre; et lorsqu'il baissa la tête sur la croix, c'était, dit saint Ambroise, pour donner le signal à la mort, qui n'osait en approcher: *Inclinato capite vocavit mortem*.

C'est en quoi Marie l'imita aujourd'hui, Messieurs; la mort n'ose entreprendre sur sa vie; elle ne voit en elle ni concupiscence, ni péché qui lui donne droit de l'attaquer; mais elle l'invite, elle l'appelle, elle lui donne le signal elle-même à l'exemple de son Fils: *Inclinato capite vocavit mortem*: je suis victime, dit-elle, et j'ai commencé mon sacrifice aussitôt que ma vie; je fus offerte, purifiée, destinée à la mort dans le temple, comme les autres victimes ont coutume de l'être; il est temps que je consume ce sacrifice, et que je sois immolée: j'entends la voix de mon Dieu qui m'invite à mourir: *Veni de Libano*.

Elle devait expirer au pied de la croix de Jésus-Christ, car elle y offrait un même sacrifice avec lui; elle versait le sang de son cœur, comme il répandait celui de ses veines, dit Arnoul de Chartres: *Hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis*; mais l'amour qui la faisait souffrir, la faisait survivre à elle-même; elle souffrait, parce que l'amour retraçait en elle les douleurs de son Fils; mais elle vivait encore, parce que ce même amour qui l'affligeait était sa vie. Ainsi cette victime souffrit alors sans mourir; il faut aujourd'hui qu'elle meure sans souffrir. Achève donc ton coup, cruel amour, et puisque tu rendis Marie participante des douleurs de Jésus-Christ, fais-la participer à

sa mort, afin qu'elle lui soit conforme dans tous ses états; sépare cette âme sainte d'avec ce corps innocent: il n'appartient qu'à toi de rompre une union si belle; la mort, dont l'empire ne s'étend que sur des âmes et des corps corrompus, n'entreprendra jamais rien sur Marie.

En effet, si la mort perdit tout le droit qu'elle avait sur les hommes, parce qu'elle avait frappé un homme innocent dans la personne de Jésus-Christ, comme les Pères me l'apprennent: *Pristino jure privavit hostem data potestate ut manus injiceret innocenti* (S. Bern.); oserait-elle attaquer l'innocence une seconde fois dans la personne de Marie? Non, Messieurs, elle perdrait sans doute le peu de pouvoir qui lui reste; elle craindrait que les hommes qu'elle détruit encore pour un temps, ne fussent plus sujets à sa loi; et que la mort de la Mère ne dispensât tout à fait de mourir ceux que la mort du Fils ressuscite.

Cependant Marie a vécu en victime, il faut qu'elle meure de même. Mais où trouver une main assez douce pour immoler une hostie si innocente et si sainte? Ah, Messieurs, quand il fallut immoler Jésus-Christ, cette victime sauglante de notre salut, l'amour emprunta la main de la mort pour lui faire ressentir ses dernières rigueurs; mais aujourd'hui la mort emprunte à son tour la main de l'amour pour immoler Marie sans violence; et je puis dire d'elle, comme Tertullien de cet homme qui suspendait à son gré l'usage de tous ses sens, qu'elle a trouvé le secret de séparer son âme de son corps, sans que la mort vienne s'en mêler: *Anima sine morte fugitiva*. Aussi son sacrifice ne doit-il pas être sauglant: elle n'est chargée ni de ses péchés, ni des nôtres; ce n'est pas une victime de propiation qui doit éteindre la colère d'un Dieu dans son sang; c'est un holocauste qui veut honorer sa grandeur par l'anéantissement de son être. L'amour est donc le prêtre qui l'offre, le glaive qui l'immole, le feu qui la consume; son corps en est pénétré dans toutes ses parties, il en dessèche les humeurs, il en épuise les esprits, il en dissout le tempérament et l'harmonie.

Ah! Messieurs, que sa mort est précieuse, puisqu'elle est l'effet de cette ardente charité qui purifie les saints, et non pas de cette loi humiliante qui fait descendre les pécheurs dans la corruption: *Pretiosa mors, si ex charitate moriatur quis, qui nihil debeat morti* (S. Bern.). Mais comment l'amour peut-il opérer la mort? Je l'ai déjà dit, Messieurs; c'était un feu qui consumait en Marie l'humidité qui est le principe de la vie de la nature; mais j'ajoute que c'était un poids qui emportait son âme vers Jésus-Christ; elle brûlait d'ardeur de se réunir à lui; et de même que deux bras de mer séparés par une langue de terre, la minent et l'enlèvent enfin pour se réunir ensemble; ah! l'amour de Marie séparé par son corps de l'amour de Jésus-Christ, comme par un obstacle fâcheux qui les empêche de se join

lire, ne soupire qu'après sa destruction, elle le ruine, elle le renverse, et ces deux aimables ruisseaux vont heureusement se perdre l'un dans l'autre. Mais passons de lumière en lumière, et disons que le propre de la charité, c'est de détacher l'âme de la chair et des sens, et de l'élever au-dessus de la matière, pour la rendre capable de jouir de Dieu. Cette élévation, cette suspension de l'âme est, pour ainsi dire, une mort commencée ; sur quoi l'admirable saint Augustin fonde ce grand principe de morale, que dans ce monde nous ne sommes capables de voir Dieu, qu'à proportion que nous mourons à nous-mêmes par son amour : *In quantum moriuntur, in tantum vident*. Votre âme est encore ensevelie dans la matière, Messieurs ; elle est esclave des passions de votre chair ; elle se laisse surprendre au vain éclat des choses visibles ; en un mot, vous n'avez point encore commencé de mourir. Pourquoi ? C'est que vous n'avez point encore commencé d'aimer. Mais pour Marie, elle commença d'aimer, et par conséquent de mourir, aussitôt que de vivre. L'amour avait séparé son âme de ses sens pendant tout le cours de sa vie, et ne lui avait laissé de commerce avec eux que ce qu'il en fallait pour pourvoir aux besoins de la nature et l'empêcher de défaillir ; mais enfin par un dernier effort, cet amour la sépare tout à fait de son corps : et telle que vous voyez une flamme se lancer sans cesse en l'air, faire de fréquents efforts pour se détacher du bois qui la nourrit, et s'en séparer enfin sans aucune violence étrangère, lorsqu'elle l'a consumé ; telle je vois l'âme de Marie tout embrasée d'amour, après mille saillies vers le ciel, se détacher doucement de la matière pour s'élever dans le sein de Dieu. C'est une vapeur agréable et subtile qui s'élève d'une cassolette échauffée, comme l'époux nous l'exprime, lorsqu'il s'écrie par admiration : *Quæ est ista que ascendit quasi virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris ?* Savez-vous quelle est celle qui s'élève de la terre comme un tourbillon de fumée plus odoriférante que la myrrhe et l'encens ? Oui, Seigneur, nous le savons ; c'est l'âme de Marie, qui vient de quitter son corps consumé par le feu de votre amour ; elle a été brûlée comme un holocauste, dont la fumée monte vers le ciel ; et c'est à ce moment que se fait l'agrément et l'acceptation de cette victime ; afin que rien ne manque à son sacrifice, vous en recevez l'odeur : *Odoratus est Dominus odorem suavitatis*.

Que je vois encore aujourd'hui de victimes, mon Dieu ; mais que j'en vois peu dont vous puissiez agréer le sacrifice ! La terre n'est qu'un vaste autel sur lequel tous les hommes vous sont immolés en différentes manières : celui-ci, par les afflictions et les maladies qui l'accablent ; celui-là, par les injures et les calomnies qui le diffament ; plusieurs, par les persécutions d'un ennemi qui le ruine ; tous ensemble, par les rigueurs d'une mort qui n'épargne personne. Voilà des victimes ; mais où est le feu qui

les consume ? Est-ce celui de l'amour ? Ah ! vous ne souffrez qu'avec impatience, et bien loin d'immoler volontairement à Dieu une santé ou une vie dont il est le maître, vous êtes des victimes rebelles qui tâchez à vous échapper de ses mains ; vous murmurez à tous les coups qu'il vous donne ; mais ce qui me fait trembler pour vous, c'est la menace du prophète, qui dit que, pour n'avoir pas voulu être les victimes de l'amour sur la terre, comme Marie, vous serez les victimes de la justice dans l'enfer, comme les démons : *Sicut oves in inferno positi sunt* (Ps. XLVIII). Vous suivez dans le monde le mauvais exemple les uns des autres, et quelques déréglés vous conduisent dans leurs égarements et dans leurs désordres, comme une brebis conduit après elle tout le troupeau qui la suit ; mais comme ces guides infidèles entrent dans l'enfer, vous y entrez avec eux pour être les victimes du Dieu à qui vous refusez à présent d'immoler la moindre de vos passions, et de sacrifier le moindre de vos sentiments ; à présent vous voudriez immortaliser ce corps, que Dieu ne vous a donné que comme une victime que la pénitence doit immoler ; mais alors il sera *iam* tel malgré vous, et la mort qui le dévorera ne le consumera jamais : *Sicut oves in inferno positi sunt, mors depascet eos*. Que le sacrifice de Marie soit donc le modèle du vôtre ; vivez, souffrez, mourez comme elle en victimes de l'amour, et souvenez-vous que si elle eut part à la mort d'un Dieu comme sa victime, elle eut part à sa vie comme sa Mère ; et que s'il lui fit passer d'une vie mortelle dans le sépulcre, ce ne fut que pour la rappeler du sépulcre à une vie plus heureuse par sa résurrection : *Veni de Libano* ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le sacrifice de la fille de Jephthé fut une excellente figure de celui de Marie ; la première mourut comme une victime innocente, et la seconde expire de même ; celle-là subit la mort pour accomplir le vœu de son père, qui ne prétendait pas l'y engager ; et celle-ci meurt pour exécuter l'arrêt d'un Dieu qui ne voulait pas l'y assujettir ; la fille de Jephthé est immolée par la main de l'amour, et Marie tombe sous la douce violence de cette même main ; les filles d'Israël consacraient tous les ans quatre jours à la mémoire de ce premier sacrifice, et les chrétiens en consacraient huit à l'honneur du second. Mais, après tant de rapports, voici, Messieurs, une étrange différence ; on ne s'assemblait alors que pour pleurer sur le tombeau de cette innocente fille, parce que les tristes restes de ses cendres qu'il renfermait encore, exigeaient ce devoir lugubre ; mais vous ne vous assemblez aujourd'hui sur le sépulcre de Marie, que pour donner des marques de votre joie ; sépulcre que vous regardez comme le berceau de la vie nouvelle que son Fils lui communique en la ressuscitant ; sépulcre dont le sein, stérile comme celui de sainte Anne, devient fécond comme lui, pour donner une seconde naissance à Marie,

Loin d'ici ces critiques scrupuleux qui craignent de porter trop haut l'honneur de cette Vierge; Dieu n'a point donné de bornes à sa gloire, en la choisissant pour sa Mère; et ils osent lui en prescrire, en la laissant dans le tombeau. Ils doutent de sa résurrection, et le concile de Chalcédoine ne s'y oppose pas, quand l'évêque Juvénal en parle hautement, comme le rapporte Nicéphore (*Lib. II, c. 22, et lib. XV, c. 14*); ils croient que Jésus-Christ a pu abandonner le corps de sa Mère à la discrétion des vers et de la pourriture, et le savant auteur du Traité de l'Assomption, dans saint Augustin, n'ose ni le penser, ni le dire: *Quia sentire non valeo, dicere pertimesco*. Saint Epiphane a donté si Marie n'était point cette femme de l'Apocalypse à qui Dieu donna des ailes d'aigle pour l'élever toute vivante dans le ciel; il n'a osé dire qu'elle eût été sujette à la mort, et ils veulent qu'on doute si elle fut sujette à la corruption. Non, non, Messieurs, elle est dispensée de toutes les peines honteuses du péché; et Dieu, qui viole en sa faveur les règles ordinaires de la nature, qui la fait naître sans péché, concevoir sans cesser d'être vierge, enfauter sans douleur; ah! Dieu n'a garde de l'assujettir à la corruption: les Pères de l'Eglise appellent son corps un ciel animé; ainsi, si Dieu dit à l'homme: Tu es terre, et tu retourneras en terre, cette sentence n'est pas pour Marie; il faut qu'il lui dise: Vous êtes un ciel, et vous retournerez au ciel: *Cælum es, in cælum revertetur*.

Il y aurait, ce semble, quelque injustice que son âme fût glorifiée si longtemps avant son corps; et si l'un ou l'autre devait être privé, pendant tant de siècles, de la gloire qu'il mérite, peut-être pourrait-on douter si cette privation devrait tomber ou sur l'âme ou sur le corps de Marie. Pour les autres hommes, leur âme est la plus noble partie d'eux-mêmes: c'est par elle qu'ils tiennent à Dieu, qu'ils l'aiment, qu'ils le contempnent; leur corps au contraire les en éloigne, et les porte à le haïr; il est donc juste qu'en eux l'âme soit récompensée la première, puisqu'elle a été le principal instrument de leur mérite, et que le corps expie dans le fond du tombeau la peine de sa révolte et de son péché. Mais dans Marie cet ordre est renversé; car, à qui doit-elle le plus haut point de sa gloire, je veux dire cette maternité divine pour laquelle Dieu la couronne aujourd'hui? Est-ce à son âme ou à son corps? L'âme y contribua véritablement quelque chose: ce fut en elle que Dieu trouva l'humilité, la pureté, la charité, qui pouvaient attirer son Verbe dans son sein; mais après tout, si elle n'eût eu que cette âme, elle n'eût jamais été la Mère de son Dieu; il fallait lui donner un corps, et l'âme de Marie était spirituelle; il demandait une portion de sa substance, et cette âme étant indivisible, ne pouvait souffrir ce glorieux partage. C'est donc votre corps seul, Vierge sainte, qui a pu fournir une portion de son sang pour le faire homme; et ce corps en vu duquel elle

fut prédestinée et comblée de toutes les grâces du ciel; ce corps enfin qui fut élevé à ce qu'il y a de plus grand dans l'ordre de la grâce, sera humilié jusqu'à l'état le plus honteux de la nature, jusqu'à pourrir dans un sépulcre, et à devenir la proie des vers et de la mort!

Ah! Messieurs, ce serait un monstre que je ne puis comprendre, et que Jésus-Christ ne souffrira pas; il n'a qu'une même chair avec sa Mère, dit saint Augustin: *Caro Jesu, caro Mariæ est*; il a voulu qu'elle mourût, parce qu'il était mort lui-même; mais il veut qu'elle ressuscite, parce qu'il est ressuscité; son amour pour elle, semblable à ce lion dont il est parlé dans l'Ecriture, qui après avoir fait mourir un prophète, demeura proche de son corps pour le défendre contre les oiseaux de proie; son amour, après avoir fait descendre Marie dans le sépulcre, y descend lui-même pour la préserver de la corruption, et ramener son corps d'une vie plus heureuse et plus sainte. A la voir seulement pour trois jours dans le tombeau, ne diriez-vous pas que sa mort n'est qu'une douce extase, ou tout au plus une défaillance semblable à celle que la reine Esther souffrit autrefois. Arrêtons un moment nos yeux sur cette image fidèle de la mort de Marie. Vous le savez, Messieurs. Assuérus avait annoncé un arrêt de mort contre tous ceux qui paraîtraient devant lui pendant qu'il réglait les grandes affaires de son Etat; Esther voit les Juifs à deux doigts de leur perte, si elle ne parle à ce prince; elle l'aborde, elle tombe en défaillance, comme si, par cette mort de quelques moments cette princesse ingénieuse eût voulu obéir elle-même à l'arrêt de son époux; mais il ne la laisse pas longtemps en cet état, il la relève, il lui fait taïser le bout de son sceptre, et lui rend la vie par ces aimables paroles: *Lex hæc tibi non est posita*; il est vrai, j'ai prononcé un arrêt de mort contre tous ceux qui voudraient m'aborder, mais cette loi n'est pas pour vous, vivez et sortez de ce trépas passer que le respect et l'amour vous ont fait souffrir: *Lex hæc tibi non est posita*. Votre esprit n'épargne sans doute l'application de ce trait de l'Ecriture, Messieurs; vous vous souvenez que Dieu avait dit qu'il en coûterait la vie à quiconque le voudrait voir: *Non videbit me homo et vivet*. Mais Marie, qui s'intéresse pour les pécheurs, comme Esther pour les Juifs, veut demander leur grâce, et paraître devant le trône de Dieu pour eux; à sa vue elle se pâme, elle demeure trois jours sans mouvement et sans action; elle souffre une mort passagère pour obéir à l'arrêt de son Dieu; mais il la ranime bientôt, il la touche du bout de sa croix vivifiante, il lui déclare que la loi d'une mort si longue et si fâcheuse n'est pas pour elle: *Lex hæc tibi non est posita*.

En effet, Messieurs, de quel œil Jésus-Christ pourrait-il voir sous l'empire de la mort ce corps innocent dont le sein l'a porté, dont les bras l'ont soutenu, dont les yeux l'ont pleuré tant de fois? Un si triste spectacle n'altérerait-il point son bonheur?

ne l'exposerait-il point, si j'ose le dire, à une seconde mort? France, tu sais combien la mort des pères est sensible aux enfants, puisque tu vis, il n'y a pas encore deux cents ans, un prince du sang des Bourbons (1) expirer de douleur sur le tombeau de son père, comme pour rendre à ses cendres la vie qu'il en avait reçue, et faire passer son âme dans le cadavre sur lequel il pleurait. Mais la vie est de ces bienfaits que l'homme ne peut jamais reconnaître; il peut avoir assez d'amour pour la perdre par reconnaissance, mais il n'a jamais assez de pouvoir pour la rendre à ceux qui l'ont perdue; il n'y a que le Fils de Marie, dont la puissance, n'étant non plus bornée que l'amour, peut opérer en sa faveur le prodige que nous admirons; il lui rend une vie, non pas sujette à la mort, comme celle de Lazare et des autres qu'il a ressuscités, mais permanente, heureuse, inaltérable, comme celle dont il jouit lui-même; tant qu'il était mortel sur la terre, il ne communiquait à ses amis qu'une vie mortelle; mais quand il est dans le ciel, revêtu de l'immortalité, il la communique à sa Mère; en sorte qu'on peut dire d'elle, comme de son Fils, qu'elle ne meurt plus : *Jam non moritur.*

Enfants dénaturés, que cette tendresse de Jésus-Christ est capable et de vous instruire et de vous confondre! Il s'en trouve qui bien loin de rendre à leurs parents la vie qu'ils leur ont donnée, les laissent languir dans la misère qui est pour eux une longue mort; leurs infirmités ne les touchent pas, leur vie leur est à charge, et les héritages qu'ils possèdent encore leur font peut-être former contre eux des désirs parricides. Dureté trop barbare, mais trop commune aujourd'hui! Vouloir monter aux charges d'un père par les degrés de son sépulchre; souhaiter qu'il cesse d'être dans le monde, pour commencer de s'y établir; qu'il soit rongé des vers, pour vivre dans les délices; qu'il soit esclave de la mort, pour être libre et maître de ses volontés : ce sont, hélas ! les vœux de mille enfants ingrats, à qui l'avarice ou l'ambition font répandre des larmes de joie sur le tombeau de leurs pères, au lieu que l'amour les y devrait faire expirer. Ah! Messieurs, que cette conduite est contraire et aux sentiments de la nature, et à la loi de Dieu, et à l'exemple de Jésus-Christ même; il n'y a rien qui ne lui soit commun avec Marie. Car si elle a voulu prendre part à sa mort, comme sa victime, ah! il lui a donné part à sa vie comme à sa mère : et pour comble de reconnaissance, il l'appelle encore à la participation de sa gloire, comme son épouse : *Veni, coronaberis.* Je finis en trois mots.

TROISIÈME POINT.

Le même moment qui fit Marie Mère de son Dieu, la fit aussi son Epouse; elle lui fut promise dès le sein de sa mère, dit S. P. Chrysologue; et Dieu ne la forma si parfaite,

qu'en vue du mariage qu'elle devait contracter avec son Fils : *Christo in utero pignora cum feret* (*Chrysol., serm. CXL*). Ce mariage se conclut dans l'incarnation; un ange en fut le paranymphe; le Verbe fut l'époux; Marie, l'épouse; et son sein, le lit nuptial où se fit cette heureuse alliance. Que ce mariage est beau, s'écrie le même Père, où l'on ne voit qu'un ange, qu'une vierge, qu'un Dieu! Mais, permettez-moi de le dire, grand saint, quelque parfait qu'il paraisse, il me semble qu'il y manqua quelque chose jusqu'à l'Assomption de Marie, et que Jésus-Christ ne la reconnut publiquement pour son Epouse, que lorsqu'il la couronna comme telle, et qu'il l'appela à la participation de sa gloire : *Veni, coronaberis.*

Un mariage n'est accompli que quand l'époux et l'épouse entrent dans une communication mutuelle de toutes choses : jusqu'ici Marie avait donné à Jésus-Christ tout ce qu'elle possédait : sa chair, ses soins, sa vigilance, son amour; mais qu'avait-elle reçu de Jésus-Christ? la honte de ses humiliations et le sentiment de ses douleurs sur la croix. En sorte qu'elle pouvait lui dire qu'il n'était pour elle qu'un époux de sang : *Sponsus sanguinum mihi es*, qu'il lui donnait part à tout ce qu'il avait de rigueurs à souffrir sur la terre, mais qu'elle n'en avait point encore aux délices qu'il goûtait dans le ciel.

Changez aujourd'hui de langage, Vierge sainte, puisque votre adorable Epoux vous fait part de tous ses avantages, et que, dans l'éclat dont il vous couronne, vous êtes ce signe prodigieux que saint Jean admire dans le ciel : *Mulier amicta sole.* Jamais union fut-elle plus intime? dit saint Bernard. Le Verbe est en vous, et vous êtes en lui; vous le revêtez d'une robe de chair, et il vous couvre d'une robe de gloire; sa divinité est un soleil que vous couvrez d'un nuage, et vous êtes un nuage que ce soleil environne : *Vestis solem nube, et sole ipsa vestiris* (*Bern., serm. in Sign. magn.*). N'attendez pas, Messieurs, que je vous fasse ici la peinture du triomphe et de la gloire de Marie; car si l'esprit de l'homme ne peut comprendre celle qu'il prépare à ceux qui l'aiment, comme le dit l'apôtre saint Paul, ne serait-ce pas une témérité de vouloir donner une idée des grandeurs où il élève sa Mère, dont l'amour surpasse celui de tous les hommes? Que le bienheureux Pierre Damieu vous dise que la gloire des anges s'éclipse à la vue de Marie, et que ces esprits lumineux sont en quelque façon anéantis devant elle; que saint Ephrem la nomme la couronne de tous les saints, parce qu'ils en reçoivent un nouveau degré de gloire; que le savant André de Candie l'appelle l'abrégé de la divinité : des expressions si riches peuvent vous en donner une noble idée; mais il faut que son Epoux parle lui-même, et qu'il nous explique par la bouche de l'abbé Gueric ce qui fait la grandeur de cette Vierge : *Hoc mihi dedisti quod homo sum, ego tibi dabo quod Deus sum* : Je veux, dit-il, qu'il y ait entre vous et moi une

(1) Louis de Bourbon comte de Montpensier, sous Louis XII.

communication parfaite ; je tiens de vous toutes les propriétés de l'homme : recevez de moi tous les attributs de Dieu, autant qu'ils sont communicables aux créatures ; participez à ma gloire, à ma puissance, à mon amour, et qu'on reconnaisse que jamais épouse ne fut si glorieusement couronnée : *Veni, coronaberis.*

Parole douce et engageante, Messieurs, dont Jésus-Christ se sert encore tous les jours pour vous attirer à lui, *veni* ; parole qu'il vous répète trois fois, comme à Marie, pour vous apprendre, dit saint Grégoire, que vous ne pouvez arriver à sa gloire que par trois différents degrés : une sainte vie, une bonne mort, une heureuse résurrection. Mais voici, Messieurs, un étrange abus dans votre morale corrompue : vous séparez ces trois choses que Dieu a inséparablement unies ; vous l'écoutez quand il vous promet une résurrection heureuse, et vous osez même l'espérer ; mais le croyez, quand il vous assure qu'une bonne mort est nécessaire pour arriver à lui, et vous la souhaitez : l'espérance et les bons desirs ne vous coûtent rien ; mais quand il vous dit que le premier pas à la gloire c'est une sainte vie, vous ne l'écoutez jamais, parce qu'il ne s'agit plus de se repaître d'une douce espérance ou de se satisfaire par de bons desirs ; il faudrait se faire une violence rigoureuse, et c'est ce que vous ne pouvez entreprendre. Dieu vous invite en vain de faire ce premier pas pour venir à lui. Quittez, vous dit-il, cette montagne délicieuse, je veux dire ce monde, où tout flatte vos sens, où la variété des objets vous charme, où l'élevation des cèdres, je veux dire la pompe de la grandeur humaine, vous enchante et vous ravit, mais où rien n'est à couvert de la foudre qui gronde sans cesse : *Veni de Libano* ; quittez ces conversations secrètes et ces entretiens dérobés, où vous êtes, dans vos cabinets, plus en danger que dans les cavernes des lions : *Veni de cubilibus leonum* ; quittez ces assemblées publiques où les calomnieux et les médians sont comme autant de léopards toujours altérés de sang, dont la rage n'épargne personne ; *Veni de montibus pardorum* : en un mot, disposez-vous par une vie retirée, innocente et laborieuse, comme celle de Marie, à une mort semblable à la sienne ; et par une mort sainte, à une couronne immortelle, comme celle qu'elle reçoit aujourd'hui et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION.

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est fait pour moi, et je suis faite pour lui (Cant., II. 16).

Qu'un mariage est doux quand l'époux et l'épouse sont nés l'un pour l'autre ! Que leur amour est parfait quand une même main a formé leurs deux cœurs, afin qu'il ne se trouve rien dans leurs inclinations et dans leur humeur qui ne sympathise ! c'est, Messieurs, ce que la nature n'avait pu faire depuis le commencement des

siècles ; mais c'est ce que la grâce opère aujourd'hui dans la conception de Marie ; Dieu la forme exprès pour l'époux qu'il lui destine, et tous les avantages dont il la comble sont comme les gages de ce mariage heureux, dit saint Pierre Chrysologue : *Christo in utero pignorata cum fieret.*

Disons plutôt que, par un prodige inouï, c'est une mère qui est l'ouvrage de son fils ; et que, comme la main du fils est également amoureuse et puissante, le corps et l'âme de la mère seront souverainement parfaits. Jésus-Christ sera digne de Marie, puisque, si une vierge doit concevoir, ce doit être un Dieu ; Marie sera digne de Jésus-Christ, puisque, si un Dieu doit naître, il faut que ce soit d'une vierge aussi sainte qu'elle, et par conséquent ce fils et cette mère sont faits l'un pour l'autre : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

L'homme qui peut régler sa vie, et mettre ordre à sa mort, ne peut rien disposer pour sa naissance, parce qu'il ne peut agir avant que de naître, ni prévoir s'il sortira du néant, comme Dieu le dit au saint homme Job : *Sciebas tunc quod nasciturus esses ?* Toi, qui le fais honneur de la fortune ou de la vertu de tes pères, as-tu contribué quelque chose à leur grandeur, pour t'en glorifier ? Est-ce à ton choix ou à ta prudence que tu dois le bonheur d'être né d'eux ? Non, sans doute. Mais Dieu, dit l'admirable saint Grégoire, Dieu, qui subsistait avant que de naître, a prévu qu'il devait avoir une mère sur la terre, et, dans cette vue, il en a formé une digne de lui : *Quia præscevit, disposuit* (Greg., in Job, XXXVIII).

En effet, s'il est vrai, selon cet oracle du Saint-Esprit, qui fait si bien à mon sujet, que la sagesse ne puisse entrer dans une âme qui ait de mauvaises inclinations, ni demeurer dans un corps sujet au péché : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis* (Sap., I) ; ne fallait-il pas que la sagesse éternelle, pour s'incarner, trouvât dans le monde une âme et un corps parfaitement saints ? Il prépare aujourd'hui l'un et l'autre dans la conception de Marie, que je regarde comme un gage assuré de l'incarnation du Verbe, puisqu'il lui donne une âme assez sainte pour l'attirer du ciel, c'est mon premier point : et qu'il lui forme un corps assez pur pour le porter sur la terre, c'est le second. Ainsi, comme c'est proprement aujourd'hui le fête de l'âme et du corps de Marie, vous verrez dans les deux parties de ce discours l'éloge de l'un et de l'autre. Demandons les lumières du Saint-Esprit, qui présida sans doute à la conception de la Mère, comme à celle du Fils, qu'elle conçut au moment qu'un ange la salua. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Les pères, qui n'ont point connu la corruption de l'âme par le péché, ne parlent d'elle qu'avec admiration : Elle est, disent-ils, dans le corps de l'homme, ce que Dieu est dans l'univers ; elle en règle tous les mouvements ; elle pourvoit à tous ses besoins ; elle préside en souveraine à toutes ses in-

elinations ; en un mot, si on veut les en croire, c'est une divinité logée dans un palais de boue : *Animam quid voces, nisi Deum humano in corpore hospitem* (*Senec.*) ?

Il est vrai qu'à considérer l'âme dans son premier état, elle était telle qu'ils la dépeignent : libre, éclairée, belle, souveraine. Il n'y avait rien entre elle et Dieu qui pût l'empêcher de s'élever à lui, et lui de descendre en elle. Elle le voyait au-dessus de sa tête, comme un bien souverain qui faisait sa béatitude ; et tous les corps sous ses pieds, comme des biens inférieures qui ne la pouvaient troubler, dit saint Augustin ; elle était au milieu pour jouir de l'un et pour user de l'autre. Ce n'était donc pas un miracle qu'une âme si parfaite pût plaire à son Dieu. Mais le péché renversa ce bel ordre ; il fit tomber l'âme de ce haut degré d'élevation d'où elle voyait tout au-dessus d'elle, et mit le corps entre elle et Dieu, comme un obstacle fâcheux et un chaos épais qui les empêchait de se voir et de s'unir l'un à l'autre. Ainsi, Messieurs, quand Dieu, par un effet de sa miséricorde et de son amour, a voulu se réunir à l'âme de l'homme, il a fallu qu'il ait commencé par son corps, parce qu'il se trouvait au milieu, et qu'il ne pouvait passer à celle-là que par celui-ci.

Mais il fallait un objet digne de son amour pour le faire descendre dans ce corps dont il avait horreur. Le monde, tout vaste qu'il est, n'en a point qui le puisse charmer. Corps terrestres, dont la variété, l'ordre et la beauté nous ravit, vous ne pouvez lui plaire, parce que vous portez les caractères honteux du péché de l'homme. Ames criminelles, quelque excellente que soit votre nature, et quelques rapports qu'elle puisse avoir avec son Dieu, vous ne l'attirerez pas, parce que de vous-mêmes vous ne pouvez plus ni le connaître, ni l'aimer. Il faut qu'il forme lui-même cet objet charmant qui, par une douce violence, puisse le faire descendre du ciel. Il le fait aujourd'hui, Messieurs ; il donne à Marie une âme si parfaite, que saint Pierre Chrysologue ose dire qu'on ne peut bien connaître Dieu que par elle ; et que pour bien juger des perfections du Créateur, il faut étudier l'âme de cette nouvelle créature, qui en est l'image : *Quantus sit Deus satis ignorat qui hujus Virginis mentem non stupet, animam non miratur.*

L'âme de l'homme est l'image vivante de Dieu, dit saint Bernard (*Serm. LXXXIV, in Cant.*) ; elle a rapport à lui par trois excellentes qualités qu'elle possède, la simplicité, l'immortalité, la liberté ; mais ces traits divins, qui sont presque effacés et couverts de boue dans le reste des hommes par le péché de leur origine, brillent admirablement dans l'âme que Dieu forme à Marie. Oui, mon Dieu, elle approche de la simplicité de votre être, non-seulement par la spiritualité de sa nature, mais par le dégagement parfait de la matière, et par ce noble ascendant qu'elle prend et qu'elle conservera toujours sur son corps. Vous êtes un être parfaitement simple, parce que tous vos attributs et toutes

vos opérations divines se réduisent à l'unité ; et l'âme de Marie ne souffre aucun partage dans ses facultés, dans ses mouvements, dans ses desirs ; tout se réduit en elle à l'unité de votre amour. Ah ! Messieurs, que votre âme approche peu de cette simplicité divine qui fait la grandeur de celle de Marie ! Elle est dégagée de la matière, elle qui, par le dérèglement de son amour, quitte Dieu pour s'attacher à son corps, et devient en quelque façon matérielle et terrestre comme lui, dit saint Augustin ? *Animus defectivo appetitu quodammodo corporascit.* Subsiste-t-elle dans une parfaite unité de pensées, d'inclinations, de mouvements vers Dieu, elle que mille objets différents partagent sans cesse, et qui trouve ses délices dans cette multiplicité stérile de créatures qu'elle embrasse et qui lui échappent à tous moments, comme l'éprouvait autrefois le même saint Augustin ? *Ibam longe a te in plura et plura sterilia semina dolorum.* Ah ! il n'y a que cette âme pure que reçoit aujourd'hui Marie qui ne sera jamais divisée par les objets sensibles, parce qu'elle imite la simplicité de son Dieu ; elle lui plaît, elle l'engage, elle l'attire par là. Mais, à ce premier rapport, elle en joint un autre : elle est immortelle comme lui.

Je ne parle pas, Messieurs, de cette immortalité de durée qui lui est commune avec toutes les substances spirituelles, mais de cette immortalité de constance et de fermeté qui est exemple de changement, et qui ne convient qu'à Dieu seul, selon l'apôtre saint Paul : *Qui solus habet immortalitatem.* Je raisonne sur les principes du grand saint Bernard, que je vous prie de suivre. Tout ce qui change, dit ce Père, meurt en quelque manière, parce que, pour passer d'un état à un autre, il faut cesser d'être ce qu'on était : *Omnis mutatio quedam mortis imitatio* (*Bern., serm. LXXXI, in Cant.*). Ames inconstantes des pécheurs, osez-vous vous vanter d'être immortelles, puisque je vous vois dans un changement et dans une vicissitude perpétuelle, passer tous les jours de la pénitence au péché, du Créateur à la créature, d'objet en objet, d'amour en amour, et mourir par conséquent autant de fois que vous changez. Où est donc cette immortalité dont vous vous glorifiez ? *Si tot mortes quot mutationes. ubi immortalitas ?* Mais pour l'âme de Marie, n'est-elle pas une expression fidèle de l'immortalité de Dieu ? Vous la verrez toujours constante et fixe dans l'état où il l'a créée aujourd'hui ; toujours ferme dans l'exercice de cet amour qui l'attache à son Dieu comme à son principe, et qui la tourne vers lui dès le premier moment qu'elle est conçue, pour ne s'en détacher jamais. Non, Messieurs, rien ne sera capable de faire changer de situation à cette âme. La grâce établit, non pas dans une égalité stoïque, mais dans un état d'immutabilité où l'orgueil de la philosophie n'arriva jamais, et qui fait le caractère particulier du Dieu que nous adorons : *Ego Deus, et non mutor.* Les anges fidèles, dont la nature était sujette

au changement, s'affermirent par la vue de Dieu, dit saint Augustin : la douceur qu'ils trouvèrent à le contempler et à l'aimer dès le premier moment de leur création, les attacha immuablement à lui, et ils se virent au-dessus de cette volubilité générale qui entraîne toutes les créatures. Permettez-moi de le dire, esprits bienheureux, l'âme de Marie n'a pas moins d'avantages que vous : elle voit son Dieu sitôt qu'elle est formée ; elle l'aime, elle s'attache à lui pour toujours, et les charmes qu'elle trouve dans son amour la mettent au-dessus de cette volubilité funeste dans laquelle nous vivons : *Sine ullo lapsu, ex quo facta est, inhærendo tibi excedit omnem volubilem vicissitudinem temporum*. Cette âme est donc l'image de son Dieu par l'immortalité, qui ne souffre en elle ni altération, ni changement, et qui oblige le Verbe de l'aimer comme conforme à lui ; mais elle l'exprime encore mieux par le caractère de sa liberté.

Pour comprendre combien la liberté de Marie est parfaite, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, combien la vôtre l'est peu. Votre âme a deux opérations différentes, l'une vers Dieu pour le connaître et l'aimer ; l'autre vers son corps pour le vivifier et le faire agir ; mais elle n'est pas également libre pour l'un et pour l'autre ; elle imprime à son corps tel mouvement qu'il lui plaît : c'est une machine dont elle fait jouer tous les ressorts à son gré ; l'œil voit, la langue articule, la main agit quand elle l'ordonne ; mais dans les opérations qui regardent Dieu, sans la grâce sa liberté languissante l'abandonne, elle ne peut ouvrir les yeux pour le voir, ni s'élever à lui pour l'aimer, son corps la tient captive et la domine à son tour ; ainsi votre âme n'a plus que quelques tristes restes de cette liberté qui faisait le plus bel ouvrage de sa nature. Mais l'âme de Marie est souverainement libre dans toutes ses opérations, soit qu'il faille descendre à son corps pour en régler les mouvements, soit qu'il faille s'élever à son Dieu pour en adorer les grandeurs ; tout lui est également facile, parce qu'elle ne traîne pas cette chaîne hanteuse qui lie tous les enfants d'Adam à leur père par la participation de son péché ; ce poids funeste qui nous fait tomber dans nous-mêmes, et pencher vers la terre, en sortant des mains de Dieu, ne l'accable pas ; et si cette âme innocente descend dans le corps que Dieu lui forme pour l'animer, son zèle la retient dans le sein de Dieu pour l'aimer ; elle sera dans son corps pour lui donner une vie sensible et passagère, et dans cet état elle pourra se plaindre, comme saint Paul, qu'elle est séparée de son Dieu par la chair dont il l'a chargée : *Peregrinamur a Domino* ; mais elle sera dans le sein de Dieu par la force de son amour, pour y recevoir elle-même une vie toute divine, et elle aura droit de dire avec le même apôtre, qu'elle vit véritablement dans le ciel : *Conversatio nostra in cælis*.

Ah ! Messieurs, le Verbe éternel peut-il manquer de regarder avec complaisance une

âme qui lui est si conforme dans toutes ses qualités, si élevée dans ses lumières pour le connaître, si humble dans ses sentiments pour l'adorer, si fervente et si étendue dans son amour pour l'attirer, le posséder, le renfermer dans elle-même ? Quand il ne regarde du haut du Ciel que le corps de l'homme revêtu de ses faiblesses et de son péché, cette boue lui fait horreur, il diffère pendant quatre mille ans de s'unir à elle ; mais sitôt qu'il considère l'âme de Marie formée de la main de son Père pour lui plaire, c'est alors qu'il s'écrie qu'il est prêt d'obéir et de descendre sur la terre, parce qu'il y voit un objet digne de son amour, une âme exempte de tous les désordres du péché, dont le démon n'approchera jamais, parce qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille, selon l'Époux. Que cette comparaison de l'âme de Marie avec une armée ne vous surprenne pas, dit saint Bernard : je trouve toute sorte de rapports entre l'une et l'autre. Combien vois je d'escadrons différents dans toutes les vertus qui embellissent cette âme ! Combien d'ordre et d'arrangement dans ses affections et dans son amour ! Combien de discipline dans ses mœurs et dans sa conduite ! Je reconnais la beauté de ses armes dans ses oraisons, sa force dans l'exécution de ses desseins, la terreur qu'elle inspire dans le zèle qui l'anime ; je suis surpris de l'assiduité de ses combats et du nombre de ses triomphes, et j'entends le démon s'écrier, qu'il n'ose en approcher, parce que c'est le camp de Dieu : *Castra Dei sunt hæc, fugiamus Israellem* (Bern., serm. XXIX, in Cant.).

Mais autant que cet ennemi a d'horreur d'une âme si sainte, autant le Verbe y trouve d'attraits. Je n'entreprendrai pas de vous en faire un long détail. Pour vous faire comprendre combien elle est accomplie, c'est assez de vous avoir dit qu'elle est faite pour son bien-aimé par une main également libérale et puissante : *Dilectus meus mihi, et ego illi*. Permettez-moi pourtant d'admirer en passant, avec saint Bernard (Serm. XXVII, in Cant.), quelle est la grandeur et l'étendue d'une âme qui peut recevoir et contenir un Dieu immense ; ne faut-il pas qu'elle soit vide de toute sorte d'imperfections et de défauts, qu'elle croisse et qu'elle se dilate à l'infini pour être capable de Dieu, et qu'elle trouve son étendue dans son amour ? *Latitudo ejus dilectio ejus*. Ce principe est admirable, je vous prie d'y prendre garde ; une âme étant spirituelle ne peut avoir cette étendue sensible qui fait l'essence des corps ; mais la grâce lui donne ce que la nature lui refuse ; si elle ne peut croître dans sa substance, elle peut s'étendre par sa vertu, et l'on doit juger de sa grandeur par son amour : *Latitudo ejus dilectio ejus* ; elle est grande si elle aime beaucoup, elle est médiocre si elle aime peu, elle n'est rien du tout si elle n'aime point du tout, comme l'a reconnu l'apôtre saint Paul : *Si charitatem non habuerit, nihil sum*.

Vierge sainte, jusqu'à n'alla point l'élévation de votre âme, puisqu'elle fut assez

grande pour concevoir votre Dieu ! Car vous le portâtes dans votre cœur, dit saint Augustin, et vous l'y portâtes dès le premier moment de votre conception. Votre sein renfermera dans quelque temps le corps auquel il doit s'unir ; mais votre âme possède déjà sa divinité, et c'est un trône digne d'elle, parce que l'amour en est l'étendue : *Latitudo ejus dilectio ejus*.

Mais ne perdons pas le temps en spéculations stériles ; et puisque le grand aveuglement de l'homme, c'est d'oublier l'origine et l'excellence de son âme, descendons de celle de Marie à la nôtre. Elle est l'ouvrage de Dieu comme la sienne, et par conséquent elle doit être toute pour lui : c'est la belle leçon que la mère des Machabées donnait à ces innocents martyrs, pour les animer à remettre entre les mains de Dieu une âme qu'ils avaient reçue de lui : *Je ne sais, disait cette généreuse mère, comment vous vous êtes trouvés dans mon sein ; car ce n'est pas de moi que vous tenez cette âme qui vous anime et cette vie qu'on veut vous arracher ; l'harmonie même de votre corps n'est pas son ouvrage, c'est la main de Dieu qui l'a formée ; méprisez donc pour lui ce que vous tenez de lui ; il peut vous rendre après votre mort et l'âme et la vie qu'il vous a déjà données*. Je ne vous exhorte pas, Messieurs, à rendre votre âme à Dieu par le martyre ; mais je ne puis vous dispenser de la retourner vers lui par l'amour, comme Marie. C'est de ce retour, dit saint Augustin, que dépend sa béatitude et sa grandeur ; il est vrai, dit ce Père, âme criminelle, qu'en te refusant à Dieu, tu ne perds pas l'être, mais tu perds le bonheur dont tu jouissais ; tu ne tombes pas dans le néant, mais par une chute plus lâcheuse tu te précipites dans la misère : *Nisi convertendo te ad eum, reddideris ei quod ab ipso es, non quidem nihil, sed miser tamen eris* (*Aug., de Lib. Arbit., lib. III, c. 16*). Il ne faut pas l'abuser, continue ce grand oracle de la morale chrétienne, il faut rendre à Dieu ce qu'on en a reçu, de quelque façon que ce puisse être ; si tu ne retournes à lui par le bon usage des grâces et des lumières qu'il te donne, tu retomberas entre ses mains par la perte de ces mêmes avantages ; et si tu ne lui rends ce que tu lui dois par le tribut indispensable de ton amour, tu le satisfieras par la rigueur inévitable de tes châtimens : *Si non reddit faciundo justitiam, reddat patiundo miseriam* (*Ibid.*).

Jusqu'ici, Messieurs, pensâtes-vous jamais à reconnaître l'origine de votre âme ? faites-vous réflexion que Dieu étant son principe, elle doit toujours se retourner vers lui ? Car n'est-ce pas un ordre établi dans la grâce aussi bien que dans la nature, que chaque chose retourne à son centre ; les fleuves ne coulent-ils pas vers la mer d'où ils sont sortis ? vos corps ne penchent-ils pas chaque jour vers la terre dont ils sont formés ; toutes les créatures ne courent-elles pas au néant d'où Dieu les a tirées ? L'âme seule de l'homme s'éloigne de son principe, et bien loin de se retourner vers lui, comme

elle y est obligée, selon saint Thomas, dès le premier instant qu'elle use de sa raison, elle passe les années entières sans s'en occuper ; son origine est dans le ciel, et toutes ses inclinations sont sur la terre ; elle devrait se reposer dans le sein de Dieu, et elle ne trouve son repos que dans les créatures ; ainsi, au lieu de s'étendre par la charité comme l'âme de Marie, pour être digne de recevoir son Dieu, la cupidité, la crainte, la tristesse du siècle, la resserrent, dit saint Augustin : *Courctatur timoribus, mœrore, cupiditate* (*Lib. de Beata Vita*) ; et si elle s'étend quelquefois, c'est par l'orgueil, par l'ambition, par l'épanchement dans les délices honteuses de la terre : *Excurrit in luxurias, superbias, etc.* Une âme disposée de la sorte, peut-elle espérer que le Verbe descende dans son sein ? Non, Messieurs ; pour l'attirer du ciel, il faut qu'elle soit aussi sainte que celle que Dieu donne à Marie ; mais voyons comme il lui forme encore un corps assez pur pour le porter sur la terre.

SECOND POINT.

Dieu n'a point d'autre demeure que l'âme de l'homme, dit saint Augustin ; il forma le corps d'Adam pour être le palais, ou plutôt la prison de son âme ; mais il forma son âme pour être le temple de sa divinité ; de sorte que pour chercher Dieu, continue ce Père (*Confess., lib. IV, c. 12*), l'on ne doit pas se répandre au-dehors, mais rentrer dans soi-même, puisque c'est là qu'il habite : *Non fecit atque abiit*.

Voilà, Messieurs, une demeure digne du Verbe. L'âme de l'homme ayant la capacité de l'aimer, elle peut le recevoir et le porter : mais s'il veut se renfermer dans un corps, demeurer neuf mois entiers dans le sein d'une femme, et s'unir pour toute l'éternité à une portion de sa chair, ah ! ne faut-il pas qu'il mette toute sa sagesse en usage pour la former, qu'il en éloigne la corruption, qu'il calme ses passions, qu'il règle ses mouvements, afin que rien ne le trouble dans cette nouvelle demeure ? *In medio ejus non commovebitur*. Il me semble l'entendre s'adresser à son Père, et lui dire, dans l'empressement qu'il a de s'unir à nous : Il y a quatre mille ans, Père Éternel, que je pense à m'incarner : j'observe du haut du ciel tous les endroits de la terre, pour y trouver un lieu pur où je puisse me placer, mais je ne vois partant que boue et corruption ; et plus en peine que la colombe qui sortit de l'arche pendant le déluge, sans trouver où se reposer sur la terre, je n'ose sortir de votre sein, parce que le déluge du péché inonde toutes les créatures ; mais il en paraît une aujourd'hui qui en est exempte. Le petit corps de Marie est ce grain de sable qui arrête l'impétuosité de la mer, ou plutôt c'est une montagne qui, comme celle dont parlent les poètes dans la description de leur déluge fabuleux, élève son sommet au-dessus des eaux qui noient toute la nature. Prophètes, patriarches, hommes justes, dont la vertu mérita des éloges particuliers du Saint-Esprit, vous êtes des montagnes, selon le lan-

gage de l'Écriture et l'explication des Pères ; mais ce funeste déluge vous couvrit comme les derniers des hommes, le péché passa de la chair d'Adam dans la vôtre ; il n'y a que Marie qui, comme une montagne mystérieuse, s'élève bien haut au-dessus de vous, paraît plus sainte dans sa conception que vous ne le fûtes dans la consommation de votre vie : elle commence où vous finissez : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Il n'y a que la chair de cette Vierge, que cette portion de toute la terre, que ce sommet presque imperceptible de la masse d'Adam, qui se trouve entre le ciel et le déluge du péché sans y avoir de part.

Ah ! Messieurs, que ce privilège est glorieux à Marie, mais qu'il est juste de la part de Dieu qui le lui donne ! Il la destine pour être sa Mère, et pour le porter sur la terre, lorsqu'il y viendra racheter les hommes ; faut-il s'étonner, dit saint Ambroise, s'il commence ce grand ouvrage par elle, et s'il lui fait sentir les premiers effets de la grâce et du salut qu'elle doit procurer aux autres ? *Nec mirum si Dominus redempturus mundum operationem suam inchoavit à Matre* (Anbr., in Luc. I). Ne doit-elle pas recevoir de lui un corps exempt du péché, puisque autrement la honte de la Mère rejaillirait sur le Fils ? car ils n'ont qu'une même chair, dit un ancien : *Caro Jesu, caro Mariæ*. Ainsi, si c'est un blasphème de dire que le péché ait régné un seul moment dans la chair de mon Sauveur, oserait-on dire qu'il ait régné dans celle de sa Mère, qui n'en est pas différente, selon ce grand docteur ? *Caro Jesu, caro Mariæ* (Tract. de Assumpt., c. 5) : Le même sang qui commence à couler dans les veines de Marie passera bientôt dans celles de Jésus-Christ ; vous n'en doutez pas, il en sortira, trente ans après, pour purifier toute la nature ; et ce sang qui sera une source d'innocence et de pureté pour tous les siècles, serait donc aujourd'hui lui-même impur et souillé dans son origine ? Non, non, Messieurs, ayons des sentiments plus élevés de ce sang qui doit être le prix de notre salut, de cette chair qui mérite d'être unie hypostatiquement au Verbe, et qui fut par conséquent préparée à cet honneur suprême par un miracle que la piété doit respecter, si la raison ne le comprend pas.

Car enfin si Dieu donna au premier homme un corps si parfait et si beau, parce qu'il devait recevoir une âme toute sainte, et qu'il n'était pas juste qu'une créature si lumineuse fût placée dans un séjour de ténèbres et d'horreur ; ah, quelle sera l'excellence et la pureté du corps de Marie, qui doit être le temple de la Divinité même, et que le Père éternel forme pour porter son Fils ? Car remarquez, Messieurs, que dans cette conception miraculeuse la grâce renverse, ce semble, l'ordre ordinaire de la nature ; dans le reste des hommes le corps est fait pour l'âme, et l'âme pour Dieu ; mais dans Marie j'ose dire que l'âme est faite pour le corps, et le corps immédiatement pour Dieu.

Corps impurs et terrestres, respectez votre âme, puisqu'elle est plus noble que vous, dit saint Bernard (*Serm. VI, de Adventu*) ; faites et souffrez toutes choses pour ses intérêts, sa gloire rejaillit jusque sur vous ; la vie, le sentiment, la beauté, sont des avantages que vous tenez d'elle ; pourquoi la contristez-vous par des plaisirs honteux qui la déshonorent ? Ah ! sa séparation vous fera bien connaître combien sa présence vous est avantageuse ; cette âme ne vous aura pas sitôt quitté, qu'on verra votre langue immobile, vos yeux obscurcis, vos oreilles fermées, votre visage pâle et livide ; en un mot, vous ne serez que des cadavres puants et corrompus. Encore un coup, corps impurs, respectez votre âme, vous êtes faits pour elle : *Da honorem hospiti tanto*. Mais vous, âme de Marie, respectez votre corps, il est fait pour Dieu ; ce corps vous doit la vie, mais vous lui devez toute votre gloire ; il faut qu'il vous honore, parce qu'il est au-dessous de vous dans l'ordre de la nature ; vous commandez, et il obéit ; vous êtes esprit, et il n'est que matière : mais honorez-le à votre tour ; il est au-dessus de vous dans l'ordre de l'union hypostatique ; vous n'êtes unie à Dieu que par votre amour ; et il sera uni au Verbe par sa propre substance ; votre union avec Dieu peut manquer, si sa grâce vous abandonne, et la sienne est absolument indissoluble ; nous ne saurions vous adorer sans idolâtrie, et nous adorerons pendant tous les siècles une portion de ce corps dans la personne de Jésus-Christ.

Eh bien ! Messieurs, un corps destiné à de si grandes choses ne doit-il pas être infiniment pur ? N'avons-nous pas sujet de croire que Dieu se fait un plaisir singulier de le former, et qu'il n'y emploie pas seulement cette parole impérienne qui tire les autres créatures du néant, mais qu'il y met la main, comme à celui d'Adam, selon Tertullien, et s'y applique de près, comme à son chef-d'œuvre ? *Dei bonitas operata est non imperiali verbo, sed familiari manu* (Tert., advers. Marcion. l. II, 6, 4). Aussi ne veut-il pas que la nature y ait de part : elle donne à tout ce qu'elle produit un caractère de corruption et de péché, qui ne doit pas se trouver dans le corps de Marie ; il veut qu'il soit formé dans le sein d'une femme stérile, afin d'être uniquement l'ouvrage de la grâce et l'admiration de la nature, comme l'abbé Guericc le dit de saint Jean : *Gratia operatur, natura miratur*.

Où, Messieurs, c'est la main de la grâce qui forme ces yeux de Marie, que la modestie réglera toujours, que la curiosité n'ouvrira jamais, que la miséricorde ne formera point à nos besoins, et d'où l'Époux verra sortir des regards aussi chastes que les vôtres sont impurs ou curieux : *Oculi tui columbarum*. C'est la main de la grâce qui forme cette bouche qui ne s'ouvrira que pour louer Dieu, ou pour protéger les hommes ; un silence religieux sera comme un ruban de pourpre qui la tiendra fermée aux discours inutiles, aux médisances sanglantes,

aux murmures et aux impatiences qui sortent de la vôtre : *Sicut vitta coccinea labia tua, et eloquium tuum dulce*. C'est la grâce qui façonne ces mains aussi riches que belles, toujours chargées de présents pour nous enrichir, et aussi libérales pour vous que les vôtres le sont peu pour les pauvres qui implorent votre secours : *Mimus illius tornatiles, aureæ, plene hyacinthis*. En un mot, l'Époux trouve des charmes et de la beauté dans toutes les parties de ce corps innocent; la main de Dieu qui le forme, comme celui d'Adam, lui imprime quelque caractère de grandeur à chaque trait qu'elle lui donne. *Toties honoratur, quoties manum Dei patitur*, dit Tertullien.

Courage donc, Messieurs; animons-nous à la joie, et triomphons aujourd'hui : car si le corps du premier homme fut non-seulement l'ouvrage de Dieu, mais le gage de son incarnation, comme je l'apprends de ce même Père; n'avons-nous pas plus de sujet de dire que le corps de Marie est une assurance infailible de la venue du Verbe, et que Dieu, en le faisant pour lui, s'engage à s'unir à lui? *Non solum Dei opus, sed et pignus*. Rien n'arrête donc maintenant l'exécution d'un si grand dessein, Verbe éternel; il fallait une âme assez fervente dans son amour pour vous attirer du ciel; il fallait un corps assez pur dans ses mouvements pour vous porter sur la terre : Marie est un heureux composé de l'un et de l'autre dans sa conception; et par conséquent toute la nature qui soupire après vous depuis tant de siècles, verra bientôt ses vœux exaucés et ses espérances remplies : cette nouvelle créature est aussi bien le gage de votre amour que l'ouvrage de votre puissance : *Non solum Dei opus, sed et pignus*.

Mais Marie, qui est aujourd'hui le sujet de mon espérance, est aussi celui de ma confusion. Elle trouve dans son corps toute sa gloire, parce qu'il est conçu dans la grâce; et je ne trouve dans le mien que ma honte et mon supplice, parce qu'il est conçu dans le péché : elle est un prodige par la bonne intelligence que la grâce fait régner entre les deux parties qui la composent; et je suis une espèce de monstre, par la contrariété que le péché met entre les deux natures que je porte : mon corps ne lai-se jamais mon âme en repos; il se révolte contre elle, s'il est en santé; il la jette dans la tristesse, s'il est malade et languissant; elle est obligée de l'aimer comme le compagnon de sa servitude, et de le haïr comme l'ennemi de sa liberté; e le le fait comme la chaîne qui la tient captive, elle le respecte comme le co-héritier de sa gloire; enfin ce corps de bone ne peut causer à l'homme que mille inquiétudes et mille soins, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. 16*) : on ne sait comment le traiter; si je l'affaiblis par les rigueurs de la pénitence, je ne puis plus m'en servir pour les emplois où Dieu m'appelle; si je le traite avec douceur, parce que j'ai besoin de son secours, il se révolte, il m'éloigne de Dieu, il m'entraîne comme un esclave vers la terre;

c'est en même temps un ennemi qui me flatte, et un ami qui me trahit; ainsi je suis obligé de craindre ce que j'aime, et d'aimer ce que je crains.

Quel a donc été le dessein caché de Dieu en unissant votre âme à ce corps de corruption, Messieurs? Ah! c'est sans doute que comme elle est une portion de lui-même, et qu'elle tire son origine du ciel, il a voulu réprimer son orgueil par là, de peur que la connaissance de sa propre grandeur ne la fît tomber dans le mépris de son Dieu; il a voulu que l'obligation de combattre votre chair vous fît sans cesse lever les yeux vers lui, et que la faiblesse qui vous humilie servît de tempérament à la grandeur qui vous élève; en un mot, en laissant encore la concupiscence dans votre corps, quoique purifié par le baptême, son dessein a été de vous faire comprendre que vous êtes un mélange de grandeur et de bassesse, du ciel et de la terre, de mort et d'immortalité, de lumières et de ténèbres. Voilà la manière dont Dieu vous a formés, afin que, si le rapport que vous avez avec lui vous élève, la poussière de votre corps vous humilie. Ne méprisez pourtant pas ce corps, Messieurs; si le péché l'a corrompu dans le sein de vos mères, la grâce l'a purifié par le baptême dans le sein de l'Église; il est destiné, comme celui de Marie, à porter Jésus-Christ par la participation de nos saints mystères, à représenter Jésus-Christ par l'imitation de ses souffrances et de sa vie, à être revêtu de Jésus-Christ dans sa gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LA VÊTURE D'UNE RELIGIEUSE

Audi, filia, et vide.

Écoutez la voix qui vous appelle, et connaissez l'état où vous aspirez (Ps. XLIV, 11).

L'action la plus importante de notre vie, c'est le choix d'un état; ce premier pas décide ordinairement de notre salut ou de notre perte. Quand on est une fois bien entré dans les voies de Dieu, l'on ne s'y égare presque jamais; quand on s'en est écarté par une fausse démarche dans le choix de sa vocation, l'on n'y rentre plus sans une espèce de miracle; l'on court d'égarement en égarement, et d'erreur en erreur, jusqu'à ce qu'après de longs détours et de vains travaux l'on passe enfin d'un état où la grâce ne nous appelait pas, à celui où la justice nous attendait : ce qui fait dire à saint Bernard, que notre vocation à quelque état dans le temps, est comme la clef de notre bonheur éternel; qu'on peut s'assurer d'arriver à la gloire, quand on est entré dans la voie qui nous y conduit, et que ce grand mystère de notre prédestination, impénétrable aux lumières de l'homme, caché de toute éternité dans le sein de Dieu, en sort en quelque manière pour se découvrir à nos yeux, lorsque nous entrons dans l'état où Dieu nous appelle : *Sacramentum absconditum a sæculis emergere quodammodo inci-pit ex abyssu æternitatis*.

Ce n'est donc pas sans raison, ma chère sœur, que je vous exhorte aujourd'hui à bien écouter la voix qui parle à votre cœur, et à bien connaître l'état où vous aspirez : *Audi, filia, et vide*. Tant de soupirs poussés, de larmes versées, d'obstacles vaincus, d'espérances sacrifiées, de parents fléchis pour l'exécution de votre dessein, ne doivent encore être pour vous que de faibles garants et des témoins suspects de l'esprit qui vous anime. Les grands desseins ne viennent pas toujours de l'esprit de Dieu; le chagrin fait des solitaires; l'intérêt, des apôtres; l'orgueil, des pénitents; l'erreur, des martyrs; la complaisance ou la nécessité, des vierges; et le démon qui sait faire servir nos vertus mêmes à notre perte, nous inspire quelquefois de saintes entreprises, et nous perd par de mauvaises intentions. C'est à vous, ma chère sœur, à bien sonder les vôtres, à étudier avec soin les motifs de votre vocation, à mêler, selon l'ordre de Dieu, le sel de la prudence au sacrifice que vous offrez : *Quidquid obtuleris Deo, sale condies*; à considérer enfin d'un côté ce que vous quittez aujourd'hui, et de l'autre ce que vous devez bien ôter choisir : car l'épouse de Jésus-Christ doit avoir deux yeux, dit le Saint-Esprit; l'un pour observer la vanité du monde, et le mépriser; l'autre pour étudier les avantages de la religion, et l'embrasser : *Duo sunt oculi sponsæ*.

Voilà, ma chère sœur, l'occupation du noviciat où vous entrez aujourd'hui. Observer la vanité du monde pour le quitter par raison et ne le regretter jamais, c'est mon premier point; reconnaître les avantages de la religion, pour l'embrasser par estime et l'aimer toujours, c'est le second et tout le dessein de ce discours. Reine des vierges, devant qui je parle, intéressez-vous dans le noble dessein de celle-ci; obtenez-lui les lumières nécessaires pour connaître ce qu'elle doit quitter et choisir, et à moi la grâce de lui faire une peinture fidèle, et des dangers du siècle, et de la sainteté de la solitude : je vous la demande de tout mon cœur, avec les paroles d'un ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

L'on peut se sauver sans quitter le monde, dit saint Augustin; on voit des élus se perfectionner au milieu de ses dangers, comme des fruits croître au milieu des épines; mais il est impossible de se sauver sans le connaître. L'on ne voit point d'aveugles marcher au milieu des épines sans se blesser; ni de chrétiens imprudents vivre dans les engagements du siècle sans se corrompre; il faut donc l'étudier et le connaître pour le vaincre. Je ne parle pas de cette connaissance du monde qui s'acquiert par l'expérience funeste de ses dérèglements; à Dieu ne plaise que j'autorise ici l'erreur de ceux qui veulent qu'on vive quelque temps dans le siècle, avant que de s'en détacher; qu'on goûte ses délices, pour savoir les mépriser; qu'on se blesse, pour se guérir; et qu'on s'expose à la violence des maladies, pour mieux connaître le prix de

la santé. Non, non, chrétiens, il en est du monde comme de cet arbre fatal du paradis terrestre, auquel était attachée la connaissance du bien et du mal : il ne fallait que le voir, et non pas en goûter le fruit, pour être éclairé; tant qu'Adam se contenta d'y jeter les yeux, ses lumières furent admirables; y eut-il porté la main, ses ténèbres furent affreuses. Tel est, dis-je, l'effet du monde corrompu. Considéré de loin dans la vanité de ses honneurs, de ses biens, de ses plaisirs, qui sont comme les fruits de cet arbre malheureux, il nous éclaire, et nous le méprisons; goûté dans les appas trompeurs de ses délices, il nous aveugle, et nous l'aimons; l'on ne connaît plus le mal que par les plaies qu'on en reçoit; ni le bien que par la perte qu'on en souffre, dit saint Augustin : *Malum quod cavendo non didicit, discit sentiendo* (*De Vera Relig.*, c. 20). Ne cherchons donc pas la connaissance du monde dans la triste expérience de ses dangers, mais dans la simple spéculation de son néant et de sa fragilité; ne nous plongeons pas dans cette boue, pour la connaître; regardons-la comme le soleil, par les purs rayons de notre esprit sans nous corrompre; en un mot, qu'il soit le sujet de nos méditations, et non pas l'objet de notre amour.

C'est en ce sens, ma chère sœur, que, pour vous détacher du monde, selon le dessein que vous en formez, je dis que vous le devez connaître; mais pour connaître, il faut juger; pour juger, il faut être au-dessus de la chose dont on juge, dit saint Augustin : *De inferioribus judicamus*; et par conséquent pour bien juger du monde, il faut nécessairement se mettre au-dessus du monde. Quiconque demeure engagé dans ses fausses maximes ne le connaîtra jamais; et qui ne le connaîtra pas, ne doit pas espérer de le vaincre. Cette âme mondaine que je vois poursuivre avec tant d'empressement les plaisirs qui l'enchantent, et qui se flatte d'opérer son salut, sans se dérober un moment au monde qui la corrompt; cette âme qui, tout occupée du siècle et d'elle-même, ne sort de l'indolence d'un sommeil excessif, que pour entrer dans les soins scrupuleux de ses ajustements et de sa vanité; qui n'oublie sa vanité que pour satisfaire son intempérance; qui ne cesse d'être sensuelle dans ses repas que pour devenir lascive dans ses plaisirs, ou prodigue et passionnée dans son jeu; qui ne suspend la passion du jeu que pour réveiller celle de la galanterie ou de la médisance dans ses conversations criminelles; qui ne ferme enfin sa bouche à la médisance que pour ouvrir son cœur à l'ambition et aux désirs présomptueux de s'élever au-dessus des autres : cette âme ainsi possédée de ses passions ne saurait en revenir sans miracie, parce qu'elle est au-dessous du monde qui l'aveugle et qui la domine; son joug lui semble doux, ses lois aimables, ses maximes innocentes, ses engagements honnêtes; si elle veut se convertir, il faut, qu'à l'exemple de saint Augustin, elle garde dans sa con-

version le même ordre qu'elle a tenu dans sa chute ; et qu'étant tombée de Dieu dans elle-même par l'amour-propre, et puis d'elle-même dans le monde par la dissipation, elle remonte au-dessus du monde jusqu'à elle-même par la retraite, et d'elle-même jusqu'à Dieu par la charité. Donc le premier pas d'une véritable conversion, c'est de se soustraire à l'empire du monde, pour être capable de le connaître et d'en juger : *De inferioribus judicamus.*

Privilage réservé à cette âme choisie que la grâce élève aujourd'hui, je ne dis pas au-dessus de ce monde naturel où elle vit encore, mais au-dessus de ce monde criminel dont elle se sépare : monde monstrueux, qui a pour les éléments qui le composent le feu des passions, l'air de la vanité, la boue des richesses, l'eau corrompue des plaisirs honteux ; pour les astres qui l'éclairent, les fausses lueurs des sciences profanes, l'éclat des honneurs, le faste de l'orgueil, les éclairs passagers des grandeurs humaines ; pour les intelligences qui le gouvernent, les vaines espérances et les désirs ambitieux ; pour le jour et la nuit qui le partagent, la bonne ou la mauvaise fortune dont on y jouit. Ah ! quelle gloire pour vous, ma chère sœur, de prendre aujourd'hui le dessus de ce monde corrompu, pour en observer dans la solitude les abus et la vanité ! Quelle gloire de jouir par avance sur la terre du droit de juger le monde, que les saints n'auront, selon l'Apôtre, que dans le ciel : *Sancti de hoc mundo judicabunt !*

Car vous en allez juger, ma chère sœur ; et je vous vois, ce me semble, entrer dans le même état où le grand Augustin nous représente Adam encore innocent ; il tenait, dit-il, le milieu entre le ciel et la terre ; il voyait Dieu sur sa tête, pour en dépendre et pour en être jugé ; mais il voyait toutes les créatures sous ses pieds, pour en juger lui-même et pour en observer les mouvements et les vicissitudes. Telle est, dis-je, ma chère sœur, la situation où vous entrez aujourd'hui ; ce lieu saint sera pour vous comme ce centre de l'univers, d'où, inférieure à Dieu seul et supérieure à toutes les créatures, vous les verrez passer sous vos pieds ; là, dans un calme parfait, vous contemplez les tempêtes et les agitations du monde ; là, toujours égale à vous-même, vous verrez la décadence des familles les mieux établies ; là, du sein d'une humilité tranquille, vous découvrirez les empressements pénibles des ambitieux dans la poursuite des honneurs, les inquiétudes mortelles des avarés dans la conservation de leurs biens, la fureur de la jeunesse dans la recherche de ses plaisirs ; les remords de la vieillesse dans le souvenir de ses dérèglements ; en un mot, du sommet de cette sainte montagne, vous observerez sans rien craindre les naufrages différents de cette vaste mer ; assise sur le rivage pendant le temps de votre noviciat, vous verrez tous les états et toutes les voluptés de la terre s'écouler devant vous comme des fleuves qui ne s'arrêtent jamais, et vous pleurez

avec le prophète le malheur de ceux qui s'y noient : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus.*

Où, chrétiens, les plaisirs et les états les plus doux du monde ne doivent être considérés que comme des torrents impétueux qui nous entraînent, si nous en croyons saint Augustin. Vous vantez, dit ce Père, les douceurs de la vie privée, la liberté de la campagne où, éloigné du tumulte du monde, borné à la conversation d'un ami fidèle, tout à vous-même, vous vous occupez à élever vos bâtiments ou à voir croître vos fruits et vos moissons : cet état est doux, il est vrai ; mais votre vie ne s'y écoule-t-elle point dans l'oubli de Dieu ? ne vous y endormez-vous point dans l'amour de vous-même ? et ces innocents plaisirs que vous goûtez, ne sont-ce pas des fleuves de Babylone qui vous entraînent : *Flumina Babylonis sunt omnia quæ hic amantur et transeunt ?* Vous vous glorifiez peut-être de tenir quelque rang dans le barreau, de voir les malheureux se jeter entre vos bras pour y trouver leur protection, écouter comme des oracles toutes les paroles qui sortent de votre bouche, attendre enfin de vos décisions l'arrêt de leur bonne ou de leur mauvaise fortune : cet emploi vous distingue, il est vrai ; mais, hélas ! n'est-ce pas un fleuve de Babylone, plus rapide et plus dangereux que tous les autres ? Ce torrent d'affaires et de paroles, dont le barreau retentit sans cesse, ne vous emporte-t-il pas insensiblement hors de vous-même ? Et dans ce cercle éternel d'occupations étrangères, où roule toute votre vie, pouvez-vous vous arrêter quelques moments sur l'affaire importante de votre salut : *Flumina Babylonis sunt omnia quæ hic amantur et transeunt ?* Quel charme, dites-vous, d'être établie dans le monde par un mariage avantageux, de trouver dans l'abondance de ses biens de quoi remplir tous ses désirs, soustraite à l'empire d'une mère scrupuleuse qui vous observe et qui vous censure, adorée d'un époux qui partage vos peines et vos plaisirs, parfumée de l'encens que la flatterie vous donne, et trouvant dans la douce société de quelques amis choisis le secret de vous rendre heureuse sans crime, et d'accorder votre religion avec vos innocents plaisirs. Il est vrai, cet état est doux, mais il n'est pas éternel, mille chagrins peuvent le troubler : ces biens qui vous distinguent, se dissipent ; ces amis, sur lesquels vous comptez, vous trahissent ; ceux qui vous flattent en public, vous déchirent peut-être en secret : la calomnie mêle son poison à l'encens des louanges humaines ; la mort vous arrache à cet époux ou vous fait survivre à sa perte ; et pour finir par où j'ai commencé, tout ce qu'on aime ici-bas de passager et de terrestre, est un fleuve de Babylone qui s'écoule et qui vous entraîne avec lui : *Flumina Babylonis sunt omnia quæ hic amantur et transeunt.*

Voilà, ma chère sœur, la juste idée que vous devez avoir du monde ; il n'est qu'inconstance dans sa durée, que vanité dans ses honneurs, qu'illusion dans ses plaisirs

les plus doux ; vous en voyez tout l'éclat dans la famille illustre où Dieu vous a fait naître ; les dignités, les biens, la vertu, sont pour vous des avantages domestiques que je ne vous fais passer devant les yeux que comme un éclair ou, pour mieux dire, comme ce rayon de lumière où le grand saint Benoît vit en raccourci, au moment de sa conversion, toutes les grandeurs du monde qu'il allait mépriser : grandeurs périssables que vous méprisez comme lui, et qui, toutes fixes qu'elles paraissent dans votre maison, s'évanouiront avec ceux qui les possèdent, comme elles se sont déjà évanouies entre les mains de tant d'illustres morts, dont les cendres vous préchent bien mieux que moi l'inconstance et la vanité du monde, que vous sacrifierez bientôt à l'amour de votre Dieu.

Plus heureuse en un sens que ces saints anachorètes du quatrième siècle, qui ne possédaient plus rien sur la terre, et qui voyant que Julien l'Apostat ne faisait éclater sa persécution que contre ceux qui avaient de quoi contenter son avarice ; que sous cet empereur, également cruel et intéressé, il fallait être riche pour devenir martyr, ils commencèrent à se plaindre de la pauvreté qui leur ôtait cette gloire, et à désirer de grands biens, pour avoir lieu d'offrir à Dieu de grands sacrifices. Ah ! grâce au ciel, cette nouvelle amante de Jésus-Christ n'est pas dans la même peine qu'eux ; dans l'ardeur qu'elle a d'honorer son époux, la nature et la fortune lui fournissent à l'envi une ample matière de sacrifices, une heureuse occasion de signaler son zèle, un puissant moyen d'acheter le ciel et le martyr de la pénitence. Je ne veux pas dire, chrétiens, que, par un abus trop commun dans les cloîtres, l'on fasse ici dépendre sa vocation de sa fortune, qu'on ne l'admet à la pauvreté religieuse, que parce qu'elle est riche, et qu'on ne la retire d'Egypte, que pour lui en enlever les dépouilles : ces saintes filles, désintéressées dans leurs vœux, éclairées dans leurs devoirs, savent que la vertu doit être la dot principale des épouses de Jésus-Christ : que la pauvreté ne doit pas être vénale, et que, dans la conversion des âmes, il faut premièrement chercher le royaume de Dieu et n'attendre le reste que par surcroît, selon l'Évangile : *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Mais je dis, ma chère sœur, qu'au milieu de leur désintéressement, vous êtes heureuse d'avoir de quoi faire paraître le vôtre, de quoi nous persuader que vous ne cherchez dans le cloître, ni un asile contre les rigueurs de la fortune, ni des ténèbres contre les disgrâces de la nature, mais un Dieu, un Dieu immuable contre l'inconstance du monde ; que vous ne le cherchez ni par crainte, comme les esclaves, ni par intérêt, comme les mercenaires, ni par curiosité, comme les savants, mais par amour, comme celle qui doit être son épouse, dit saint Bernard : *Non petit libertatem, non hereditatem, non doctrinam, sed osculum* (*Serm. VII. in Cant.*).

Cependant, quelque ardent qu'il soit, cet amour, il ne peut s'élever tout d'un coup à ce qu'il désire ; il faut qu'il essaie quelque temps la force de ses ailes, et qu'avant de s'unir immuablement à son époux, il languisse douze mois entiers dans l'étude et dans la spéculation du monde. Ah ! combien de combats n'aurez-vous point à soutenir pendant ce rude intervalle ? Combien de tentations à vaincre et de sentiments naturels à étouffer ? Car je ne dois pas vous flatter, ma chère sœur : les commencements de nos conversions sont toujours laborieux ; la vue de ces chers objets, auxquels la nature ou l'amour-propre nous attache, déchire mille fois un cœur qui pense à les quitter. Il est des moments où l'on se sent divisé contre soi-même ; l'on veut et l'on ne veut pas ; l'on craint ce qu'on désire, et l'on soupire pour ce qu'on craint ; la grâce nous appelle d'un côté, la nature nous arrête de l'autre ; le zèle s'embrase par l'exemple de tant de vierges plus faibles que nous, l'amour-propre s'effraie à la vue d'une solitude éternelle ; en un mot, je l'ai appris par une rude expérience, dit saint Augustin, qu'un cœur où le nouvel homme se forme ne l'enfant jamais sans des douleurs extrêmes : *Turbidus parturitione novæ vitæ.*

Mon dessein n'est pas de vous alarmer par la crainte de l'avenir, ma chère sœur ; avec le zèle qui vous anime, il vous sera plus facile de surmonter ces irrésolutions qu'à moi de les décrire. Ces derniers efforts du monde ne serviront qu'à vous mieux faire connaître ses dangers, et qu'à nous faire admirer davantage cette fermeté d'âme avec laquelle vous l'allez vaincre : victoire qui sera suivie de mille douceurs. Car, tel qu'on vit autrefois le généreux Samson, dans ce voyage qu'il fit pour chercher une épouse, en venir aux prises avec un lion irrité, soutenir sa fureur, le saisir, le terrasser par la vertu de l'esprit de Dieu qui l'animait, et se nourrir enfin le reste du chemin du miel qu'il trouva dans la gueule de cet ennemi vaincu ; telle on verra cette nouvelle amante de Jésus-Christ, dans la recherche de ce divin Époux, rencontrer le monde et le démon devant elle, soutenir leurs tentations, découvrir leurs artifices, les combattre, les vaincre, les fouler aux pieds et se nourrir le reste de sa vie de la satisfaction secrète de les avoir vaincus. Mais, je le répète, pour vaincre le monde, il faut le connaître ; cette connaissance seule peut vous affermir et vous rendre contente dans votre état : *Audi, filia, et vide.*

Car pourquoi pensez-vous, Messieurs, que le monde soit plein de mécontents ? Pourquoi chacun, rebuté de sa condition présente, soupire-t-il sans cesse après celle qu'il a quittée ? C'est qu'on n'a pas soin de connaître ce qu'on quitte : l'un trouve son supplice dans le mariage, pour n'avoir pas assez réfléchi sur les douceurs et la liberté du célibat ; l'autre gémit sous le poids d'une charge publique, pour n'avoir pas assez connu les avantages de la vie privée ; le soldat, dans

les dangers, envie la sûreté de sa famille; le marchand, dans les agitations du commerce, soupire pour le repos de sa campagne; chacun regrette l'état d'où il est trop légèrement sorti; mais pour vous, ma chère sœur, qui ne quitterez le monde qu'après une pleine conviction de sa vanité, ah! son amour ne se réveillera jamais; vous vivrez dans la solitude comme s'il n'y avait dans la nature que Dieu et vous, éloignée de ces retours indignes qui font, dit saint Bernard, que tant de religieuses sont du monde sans être dans le monde; qu'elles aiment encore ce qu'elles ont quitté, et que, sous ce saint habit que vous allez prendre, elles cachent les passions du vieil homme, au lieu de se revêtir du nouveau. Mais pour achever de vous affermir, après avoir connu la fragilité du monde, connaissez encore les avantages de la religion.

SECOND POINT.

La vertu de l'homme dépend de l'état et du lieu dans lequel il vit, comme la fécondité de l'arbre dépend de la terre où il est planté. Le figuier malheureux de l'Évangile ne put porter de fruit sur le bord du grand chemin, où une main imprudente l'avait placé: dans cette terre aride et ingrate, exposé aux insultes des passants, ébranlé par leurs secousses jusque dans ses racines, toujours couvert de poussière et de boue, en butte aux vents et aux orages, inutilement arrosé des influences du ciel, il mérita la malédiction de Jésus-Christ par sa stérilité, et c'est la triste figure de ceux qui vivent dans le monde selon l'esprit du monde. Tout s'y oppose à leur salut: les tentations les ébranlent, les mauvais exemples les emportent, les grâces du ciel leur sont inutiles, et abandonnés de Jésus-Christ, après un long abus de sa miséricorde, ils se couvrent peut-être des feuilles d'une fausse piété, mais ils ne portent jamais de fruits pour la vie éternelle: *Numquam nascatur ex te fructus in sempiternum*. Dans la religion l'on n'a rien de pareil à craindre; dans cette terre heureuse où les arbres sont plantés de la main de Dieu, arrosés des eaux de sa grâce, nourris de l'onction de sa parole, taillés par le glaive de la pénitence, cultivés par des soins continuels, à couvert des secousses et des tempêtes du siècle, ils portent en abondance les fruits de la vertu; et c'est dans ce jardin clos que Jésus-Christ veut que ses épouses le servent, dit le Saint-Esprit: *Hortus conclusus, soror mea, sponsa*.

Qu'il est donc avantageux, ma chère sœur, de vivre dans un état si tranquille et si saint; dans un état où la charité, refroidie dans le monde, semble resserrer ses saintes ardeurs comme la chaleur se retranche dans les cavernes pendant la rigueur des hivers; dans un état où l'on vit dans la matière, comme si l'on était pur esprit; où l'âme se détache sans cesse du corps sans mourir; où des cœurs désintéressés se dépouillent de tous leurs biens pour s'enrichir de leurs seules espérances; dans un état enfin où l'on voit

ces vierges innocentes goûter par avance la félicité des anges, comme elles en imitent la pureté, se reposer comme eux dans la jouissance de Dieu, trouver en lui la vérité qui les éclaire, la vie qui les anime, l'éternité qui les soutient, la charité qui les règle et qui les unit, dit saint Augustin: *In unam coctur conspiraturque charitatem*.

Que fais-je, ma chère sœur? Passons tous ces avantages de la religion; laissons à l'expérience le soin de vous en instruire; et pour ne vous pas inspirer une confiance présomptueuse, disons qu'il y a du danger dans tous les états, et qu'après avoir vu un apôtre se perdre dans la compagnie de Jésus-Christ, Adam pécher dans le paradis terrestre, les anges tomber du ciel, il n'est point d'asile ni d'état si assuré où l'on n'ait sujet de craindre. Jésus-Christ nous l'a marqué dans l'Évangile par trois paraboles qui comprennent, selon saint Augustin, les trois conditions différentes où l'on peut vivre. Dans l'état ecclésiastique, figuré par ceux qui travaillent à la terre du Seigneur, toujours occupés à cultiver le champ de l'Église, à y jeter la semence de la parole, il y en aura de perdus et de sauvés: *Duo erunt in agro, unus assumetur, alter relinquetur*. Dans le monde, figuré par ce moulin, où les personnes du siècle tournent pendant toute leur vie dans le labyrinthe de leurs affaires temporelles, enchaînés par l'ambition à la roue de leur fortune imaginaire, il y en aura de sauvés et de perdus: *Duo in molendino, unus assumetur, alter relinquetur*. Dans le cloître, enfin, exprimé par ce lit où l'on goûte un repos innocent, où l'on passe sa vie dans une espèce de sommeil tranquille, dégagés des soins du siècle et du tumulte du monde, il y en aura de perdus et de sauvés: *Duo in lecto, unus assumetur, alter relinquetur*.

Que personne ne présume donc de la sainteté de son état; ce sont les hommes qui sanctifient les cloîtres, et non pas les cloîtres qui sanctifient les hommes, dit saint Bernard. On y trouve, comme ailleurs, des défauts à supporter et des passions à combattre: la vertu y serait sans mérite, si elle y était sans exercice; la charité y serait oisive, si les faiblesses en étaient bannies; la chasteté n'y aurait point de couronnes à prétendre, si elle n'y avait point de combats à soutenir; la douceur ne s'y ferait pas admirer, si elle n'avait quelquefois des antipathies à vaincre et des contradictions à essayer; en un mot, le cloître est un port heureux où l'on n'est pas exposé aux grandes tempêtes, dit saint Augustin: mais il n'est point de ports si bien fermés où des vents subtils n'entrent encore, où les vaisseaux ne puissent être froissés les uns contre les autres, si la charité, comme une chaîne forte, ne les unit ensemble: *Qua portus patet ventus irruit, et ubi non sunt scopuli, naves se invicem collisæ confingunt* (Aug., in ps. XCIX).

Je n'ai pas voulu, ma chère sœur, que vous pussiez me reprocher d'être tombé dans un défaut que je condamnerais dans les autres, de ne vous avoir fait voir la re-

ligion que par l'endroit le plus avantageux et le plus beau, et de vous avoir caché ce qu'elle a de pénible et de dur à la nature ; il en faut connaître les douceurs pour ne s'en pas éloigner par timidité ; mais il faut en prévoir les dégoûts pour n'y pas entrer par amour-propre. Pensez à cette solitude aussi longue que votre vie ; mais n'oubliez pas ces entretiens secrets que vous aurez avec Dieu. Tremblez à la vue de cette pauvreté qui ne vous laissera rien de propre ; mais rassurez-vous par le souvenir de cette charité qui vous rendra tout commun. Envisagez cette obéissance aveugle qui tiendra votre volonté captive ; mais aimez l'heureuse servitude qui ne vous ôtera que la liberté de pécher, comme parle saint Augustin : *Felix necessitas quæ cogit in melius.*

Si pourtant, dans cette opposition de suavité et de rigueurs, votre cœur se trouvait irrésolu, voici, ma chère sœur, un avantage de la religion, seul capable de l'emporter. L'homme trouve dans le monde trois grands obstacles à son salut, selon saint Augustin (*In psal. CVI*) : l'erreur dans la connaissance du bien, la difficulté dans sa pratique et le dégoût dans son amour. Car, avouez-le, Messieurs, dans le monde l'erreur vous aveugle : vous y vivez dans l'ignorance de vos devoirs, l'amour-propre vous les cache, la flatterie vous les dissimule, la vérité, toujours odieuse ou timide, n'ose vous les découvrir, et vous marchez dans un égarement continuel : *Prima tentatio est erroris.* Si vous connaissez vos devoirs, la faiblesse ne vous permet pas de les suivre, le poids de la concupiscence vous entraîne, la loi de l'habitude vous captive, le démon vous fait de votre propre volonté une chaîne de fer que vous ne pouvez rompre ; tout est plein de difficulté pour vous : *Secunda tentatio difficultatis.* Si la grâce brise quelquefois vos chaînes et vous eut la liberté des enfants de Dieu, ah ! vous tombez bientôt dans le dégoût du bien qu'elle vous inspire, la vue des malades vous indispose, la visite des prisonniers vous fatigue, l'oraison vous épaise, la dévotion n'a que des dégoûts pour vous, et ces pieux exercices qui font le bonheur des saints font d'ordinaire votre chagrin et votre supplice : *Tertia tentatio fastidii.* Où trouver, Messieurs, des remèdes à ces trois plaies du monde corrompu ? Ah ! c'est dans le désert que les Israélites les trouvaient, dit saint Augustin après le prophète, et c'est dans la religion qu'il les faut chercher. Car, de grâce, épouses de Jésus-Christ, êtes-vous sujettes à l'erreur dans ce lieu saint où les voies du ciel vous sont si bien marquées, où les exemples de tant d'âmes vertueuses vous servent de flambeau, où Dieu même semble vous donner la main pour vous conduire dans le centre du repos par la voie étroite de l'Évangile : *Deduxit illos in viam rectam ut irent in civitatem habitationis ?* Trouvez-vous des difficultés dans la pratique du bien, dans un état où tout ce que vous avez devant les yeux vous y porte, où la grâce brise vos chaînes, où la pénitence a détruit vos passions ; } *incula*

eorum dirapit ? Trouvez-vous enfin quelque dégoût dans la vertu, dans un état où Dieu vous la rend aimable par les suavités de sa grâce, et guérit vos langueurs par la vertu de son Verbe, dont vous vivez : *Misit Verbum suum, et sanavit eos ?* A cette peinture, ma chère sœur, ne brûlez-vous pas déjà d'ardeur pour un état où vous n'aurez plus à craindre ni d'erreurs parmi tant de grandes lumières, ni de difficultés parmi tant de puissants secours, ni de dégoûts parmi tant de consolations spirituelles ? Ce sera là que nous verrons porter ces fruits abondants, ces vertus sans nombre que nous attendons de cette intention pure qui cherche Dieu sans intérêt, et de cette résolution ferme que la tendresse des parents n'a pas ébranlée.

Tendresse plus soumise, si j'ose le dire, que celle de Sara ne le fut autrefois. Abraham fut obligé de lui cacher le sacrifice de son cher Isaac, sachant bien, dit saint Chrysostome, qu'en ces occasions la tendresse des mères est à craindre, et que Sara n'eût pas manqué de trouver mille prétextes pour sauver son fils ; ce fils reçu de Dieu pour être l'objet de son amour, et non pas le sujet de ses larmes ; ce fils qui soutenait seul l'espérance de cette nombreuse postérité qui lui était promise ; ce fils enfin destiné à être la gloire de sa famille et le bonheur de sa vie, elle eût cent fois appelé cruelle la main qui l'eût immolé. Mais ici la nature est bien plus soumise à la grâce : une mère offre elle-même le sacrifice qu'elle pleure ; elle en gémit par tendresse, mais elle y consent par vertu ; la douleur soulève et révolte son cœur, mais la foi le soumet et lui fait comprendre qu'il est moins glorieux de donner des reines à la terre, que de donner une vierge à l'Église et une épouse à Jésus-Christ.

Mais pourquoi publier ici les sentiments secrets de ces parents vertueux ? Pourquoi rouvrir des plaies que la piété a fermées, et joindre peut-être le sacrifice de leurs larmes à celui qu'ils font de leur sang ? N'est-ce donc pas assez, pour réveiller leur douleur, de voir cette vierge innocente entrer aujourd'hui dans le même état où saint Laurent Justinien se mit autrefois, sur le point de quitter le monde comme elle : il plaça d'un côté ses parents et ses amis les plus chers ; les biens, les honneurs, les plaisirs qu'il pouvait prétendre ; de l'autre, les jeûnes, les cilices, la servitude, la croix de Jésus-Christ ; et puis, assis au milieu pour prendre parti : *C'est à présent, mon cœur, disait-il, qu'il faut bien penser à ce que tu vas entreprendre ; auras-tu bien le courage d'embrasser une vie si pénible, et de quitter un état si doux ? Pourras-tu bien abandonner des parents si chers et des amis si fidèles ? Oui, mon Dieu, s'écria-t-il, rien ne coûte, quand on vous aime.* Et dans ce transport, se tournant vers la croix de Jésus-Christ : *C'est sur vous, dit ce saint homme, que je veux désormais fonder toutes mes espérances : parents, amis, biens, fortune, vous ne me serez plus rien ; cette croix me tiendra lieu de toutes choses : Tu es, Domine, spes mea.*

Ah! nous vous l'entendrons dire, comme à ce saint : ma chère sœur, après avoir observé et le monde et la religion, sur la peinture que je vous en ai faite; après avoir délibéré quelque temps sur le choix que vous avez à faire, nous vous l'entendrons dire avec le même zèle : Seigneur, je préfère votre croix à toutes choses; je veux qu'elle me tienne lieu de ces avantages que je méprise, de ces espérances que je sacrifie, de ces parents si chers et si tendres que je quitte pour toujours, afin de m'unir à vous dans le temps et dans l'éternité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

PRÊCHÉ CHEZ LES FILLES DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE.

Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ.

Ce second temple sera plus glorieux que le premier (Agg., II, 10).

Le croirez-vous, Messieurs, que ce temple auguste de Salomon, dont Dieu voulut bien tracer le plan lui-même, dont la structure occupa trois cent mille hommes pendant plusieurs années, dont la magnificence et les richesses firent l'étonnement et l'admiration de tous les siècles; le croirez-vous, dis-je, que ce chef-d'œuvre de la sagesse d'un Dieu, du zèle d'un David et de la puissance d'un Salomon, puisse en trouver quelque autre qui lui dispute l'avantage d'être le premier et le plus glorieux temple du monde? *Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ.*

Oui, j'ose le dire, parce que le Saint-Esprit l'a dit avant moi par la bouche d'un prophète, ce temple où nous sommes assemblés pour célébrer le jour heureux auquel il fut consacré à la majesté du Dieu que nous y adorons, ce temple a quelque chose de plus auguste et de plus saint que le premier. Dans l'un, l'on ne servit Dieu que par cupidité; dans l'autre, on ne le sert que par charité : dans l'un, on ne vit que des ombres et des figures; dans l'autre, on jouit de la vérité; en un mot, dans celui-ci les grâces que l'on y reçoit sont plus excellentes, les victimes qu'on y offre sont plus saintes, le Dieu qu'on y adore y est plus présent; et ces trois raisons pourraient suffire pour éclipser la gloire de tous les temples qui l'ont précédé. Mais la grande fête dont nous célébrons aujourd'hui l'octave, me donne occasion d'en découvrir un autre encore plus saint que lui; c'est le chaste sein de Marie, ce sanctuaire vivant de la divinité; ce temple consacré, non par la main des hommes, mais par l'onction du Saint-Esprit même, qui voulut bien y descendre au moment qu'un ange salva Marie, comme nous allons faire. *Ave, etc.*

S'il est vrai que la religion soit aussi ancienne que Dieu même, comme les Pères de l'Eglise me l'ont appris, il faut sans doute qu'il y ait eu de toute éternité quelque temple et quelque sacrifice pour l'honorer, puisqu'il ne peut y avoir de religion véritable sans ces deux choses.

En effet, avant le temps, Dieu était lui-

même et son temple, et son prêtre, et sa victime; l'amour qu'il avait pour ses perfections divines était le culte et la religion par laquelle il les honorait; il trouvait toute sa gloire dans la vue de son essence. Mais il voulut avoir hors de lui-même des ministres de sa religion, pour en faire des compagnons de sa gloire; il créa le monde comme un vaste temple où il devait être adoré, toutes les créatures en étaient les victimes, l'amour en était le prêtre, le cœur de l'homme en était, pour ainsi dire, le sanctuaire: sanctuaire qu'il avait enrichi de ce que la grâce avait de plus éclatant, pour y établir son trône, pour y recevoir le culte de tout l'univers, et ne le quitter jamais.

Quand il eut formé ses autres ouvrages, le ciel, la terre, le soleil, il les quitta en quelque façon pour rentrer dans lui-même; mais pour le cœur de l'homme, il ne le forma, dit saint Augustin, que pour y demeurer : *Non fecit atque abiit (Conf., l. IV, c. 12)*. Il n'imita pas ces ouvriers insensibles, qui abandonnent leurs ouvrages aussitôt qu'ils y ont mis la dernière main; il se plaça dans ce cœur, mais l'homme ne l'y put souffrir; au lieu de l'adorer dans ce temple, il le profana, il l'en chassa, il l'en exclut. Que fait Dieu, Messieurs? Il épouse toute la nature de l'homme, pour recouvrer le cœur de l'homme; il se renferme dans le sein d'une Vierge, comme dans un temple digne de lui; temple mobile, comme le trône de Salomon; temple raisonnable, qui, ne pouvant souffrir que son Dieu soit sans adorateurs, lui en va chercher lui-même au travers des montagnes de la Judée, et le porte jusque dans la maison d'Elisabeth. C'est dans cette entrevue, Messieurs, que le Verbe incarné reçoit les premiers hommages de ses créatures; saint Jean l'adore dans le sein de Marie, comme nous le devons adorer dans nos églises; il est en quelque façon anéanti dans sa présence, puisqu'il ne paraît pas encore dans la nature; et qu'étant enfermé dans le sein d'Elisabeth, il tient autant du néant que de l'être. Mais je remarque dans le culte de ce premier adorateur de Jésus-Christ, deux circonstances qui doivent se rencontrer dans le nôtre : il le voit sans yeux, il le loue sans paroles; et c'est ainsi que pour l'honorer parfaitement dans cette église, il faut que la foi nous ferme les yeux, et que le respect nous lie la langue. Le Saint-Esprit nous apprend l'un et l'autre par ces belles paroles de l'Ecclésiastique : *Quis videbit et enarrabit (Eccli., XLIII)*? Quels seront les yeux qui pourront soutenir l'éclat de sa gloire, et la langue qui pourra l'exprimer? Il n'y a donc que l'aveuglement qui puisse voir Dieu : c'est mon premier point. Il n'y a que le silence qui le puisse louer dans son temple : c'est le second et le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus visible ni de plus invisible que Dieu; rien de plus clair dans ses ouvrages merveilleux, qui portent toujours quelque caractère de sa grandeur; rien de

plus caché dans la lumière inaccessible de sa nature. On peut voir Dieu partout, puisqu'il n'est point de lieu qui ne soit plein de lui-même ; il remplit le ciel, la terre et les enfers, non par une extension locale, comme parlent les théologiens, mais par son opération divine et par une douce effusion de sa substance, qui règle, qui meut, qui fait agir toutes choses. Il est en vous, impies, par la longanimité et la patience avec laquelle il supporte vos désordres ; il est en vous, justes, par la vérité dont il vous éclaire ; anges, il est en vous, par le bonheur dont il vous comble ; démons, vous sentez sa présence, par le poids de sa justice qui vous punit.

Dieu est donc partout ; mais s'il est vrai, selon la doctrine de saint Bernard et de saint Thomas, que ce soit le propre des substances spirituelles d'être par leur opération dans les lieux qu'elles occupent, ne devons-nous pas conclure, Messieurs, que Dieu est plus présent dans les lieux où il opère davantage, et que nos temples sont particulièrement le trône de sa grandeur, puisqu'ils sont le théâtre le plus ordinaire de ses miracles : miracles qui ne frappent plus les yeux du corps, comme autrefois, pour établir la foi, par la résurrection des morts et la guérison visible des malades, mais qui fortifient cette même foi, si elle est languissante dans nos cœurs, et qui la ressuscitent elle-même par l'infusion invisible de la charité, qui en est la vie.

Que ne m'est-il permis de faire parler ici tous ceux qui ont senti l'opération de Dieu dans cette église ; ils vous persuaderaient sans doute mieux que moi, qu'il y est très-présent, quoique très-caché, comme le dit saint Augustin : *Secretissime et presentissime* (Confess., lib. X, c. 4) ; mille cœurs endurcis vous diraient que la puissance de sa grâce les y a touchés ; mille esprits aveuglés de l'amour des créatures vous diraient que la lumière de sa grâce les y a éclairés ; une infinité de misérables vous diraient que la suavité de sa grâce les y a consolés, et pour lors j'aurais lieu de vous dire, comme Jésus-Christ : *Si mihi non creditis, operibus credite*. Si vous ne pouvez croire que Dieu soit ici présent, parce qu'il n'y paraît pas, croyez-le du moins, puisqu'il y produit tant de merveilles ; apprenez que plus il est caché, mieux il opère ; il est enseveli dans le sein de sa mère, quand il fait ressentir à saint Jean les effets surprenants de sa présence, quand il en fait un prophète par l'impression de ses lumières, un saint par l'effusion de sa grâce, un bienheureux par la participation de soi-même ; il est caché sans les humiliations de notre nature, quand il combat le démon et détruit le péché ; il est caché dans le fond d'un tombeau, quand il ouvre les enfers ; en un mot, il est caché dans cette église, quand il répand ses grâces avec tant d'abondance sur ceux qui l'y viennent adorer.

Car, j'ose le dire, Messieurs, que si Dieu est libéral partout ailleurs, parce qu'il est

toujours porté par la bonté de sa nature à se communiquer à l'homme, il est ici prodigue de lui-même, il y répand ses grâces et ses faveurs à pleines mains ; car que peut-il refuser aux puissantes intercessions du grand saint François de Sales, aux saints empressements avec lesquels il s'intéresse pour une église qui ne se mit la première de toutes sous sa protection que pour mériter d'être le premier objet de ses soins et de son amour ? C'est cet ange qui a toujours les yeux ouverts sur cette nouvelle Jérusalem : *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes*. C'est cet ange qui porte nos vœux jusqu'au trône de Dieu, qui lui explique nos desirs et nos besoins ; c'est en passant par le cœur de ce saint que la froideur de nos prières se dissipe, il les embrase de ce feu sacré dont il brûla toujours, et par conséquent Dieu ne peut manquer de se plaire et d'opérer dans un lieu où il reçoit un culte si parfait et si digne de lui.

Car par quels attraits pensez-vous qu'il soit attiré dans ce temple ? Est-ce par l'élévation de ce dôme magnifique qui semble aller jusque dans le ciel l'inviter de descendre sur la terre ? Est-ce par l'éclat de ces colonnes superbes ou de ces riches figures qui en sont l'ornement et l'appui ? Est-ce par la pompe de ces ornements précieux qui brillent autour de ces autels ? Non, Messieurs, le zèle de ces saintes filles est seul capable de le charmer ; et s'il habite dans cette église, c'est parce qu'elle est l'ouvrage de leur amour et le crayon ou l'expression de ce temple mystérieux dont elles sont elles-mêmes les pierres animées ; pierres qu'une foi parfaite doit former, qu'une espérance inébranlable doit affermir, qu'une mortification rigoureuse doit polir, et qu'une charité mutuelle doit lier ensemble, dit saint Augustin : *Lapides vivi fide formati, spe solidati, charitate compacti* (Serm. XVI, de Diversis). C'est dans ce temple que je découvre la majesté de Dieu qui n'affecte plus, comme dans l'ancienne loi, de se faire adorer comme maître des biens temporels, mais de se faire aimer comme souverain dispensateur des richesses spirituelles. Ce n'est pas que je veuille condamner cette pompe extérieure qui sert à élever les âmes faibles à la contemplation des choses invisibles, par celles qui frappent leurs yeux ; je sais que les Pères de l'Eglise ont souvent déclamé contre ceux qui embellissent leurs églises plutôt par un motif d'intérêt que par le zèle de la gloire de Dieu ; qui font briller l'église dans ses murailles, et qui la laissent souffrir dans ses membres ; qui cherchent à satisfaire la curiosité des riches, et qui négligent de soulager la faim des pauvres : *Tali quadam arte spargitur æs ut multiplicetur... fulget Ecclesia in parietibus et in pauperibus eget, suos parietes induit auro, et suos filios nudos deserit*, dit admirablement saint Bernard (*De Vita et Morib. religios.*, c. 11). Je sais que saint Chrysostome blâme ceux qui renferment le corps de Jésus-Christ dans des vases d'or, et qui le reçoivent dans des âmes de

boue; qui le couvrent de soie dans les églises, et qui lui voient souffrir le froid et la nudité dans les pauvres (*Chrysost. homil. 50, in Matth.*). Mais ce n'est pas sur vous, mes chères sœurs, que tombent ces sanglants reproches; la même foi qui vous fait voir votre Dieu dans ce temple où vous l'honorez, vous le fait voir dans les pauvres où vous le soulagez; vous partagez sans doute votre travail entre le soin de ses autels et celui de ses membres; et le même zèle qui vous fit consacrer le superflu de vos biens à lui bâtir ce temple inanimé, vous fait retrancher quelque chose de nécessaire pour soutenir ses temples vivants; vous n'êtes pas non plus de ces âmes intéressées qui ne sont prodigues que par avarice, qui n'étalent l'or et l'argent dans leurs églises que comme une semence dont ils attendent le fruit, qui ne couvrent leurs autels de fleurs, que pour y attirer les abeilles et en recevoir le miel; vos intentions sont plus pures et plus saintes, vous ne cherchez pas des admirateurs de la beauté de vos ouvrages, mais des adorateurs de la sainteté de Dieu qui veut bien se cacher sous eux; c'est par l'éclat qui en sort, que vous inspirez un profond respect aux fidèles, et que vous les avertissez sans cesse, comme l'Épouse, que votre bien-aimé se cache derrière les murailles de cette église et sous les ornements dont elle est parée: *En ipse stat post parietem*. Pécheurs, que la coutume ou la curiosité conduit dans ce lieu saint pour vous y occuper de toute autre chose que de Dieu, tremblez puisqu'il observe toutes vos démarches, vos immodesties, votre irréligion, et qu'il peut, comme autrefois, faire sortir le feu de ces autels pour vous consumer: *En ipse stat post parietem*. Dames mondaines, qui marchez dans cette église avec tant de fierté, qui venez éclipser la gloire de nos temples par le luxe prodigieux de vos habits, qui prétendez vous attirer par là le culte qui n'est dû qu'à votre Dieu, et partager avec lui les respects des hommes et l'encens qu'ils lui donnent; sachez que sa majesté remplit ce temple, qu'il vous y regarde avec indignation, comme des idoles que l'impiété et la galanterie vient adorer jusqu'aux pieds de ses autels; idoles qui ravissent à Dieu des cœurs qui lui appartiennent, et qui, mieux parées que les idoles des païens, n'en sont différentes qu'en une seule chose: celles-là furent muettes, et celles-ci ne le sont pas; celles-là, dit le prophète, eurent une bouche qui ne s'ouvrit jamais dans leur temple, celles-ci en ont une qui ne se ferme jamais dans les nôtres; celles-là eurent des yeux qui ne se dissipèrent jamais en regards profanes, celles-ci en ont qui ne sont jamais en repos, que la curiosité attache à mille objets honteux, et que la modestie ne ferme jamais pour voir Dieu.

Et si vous ne le voyez pas dans nos églises, faut-il s'en étonner, Messieurs? Vous ne l'y cherchez pas. La vue d'une personne qui vous plaît, et dont vous étudiez l'air et les manières; la présence d'un ennemi qui vous

choque, et contre lequel vous formez des desseins; la vue d'une image ou d'un tableau dont vous examinez les traits et la délicatesse, sont les objets qui occupent tout votre esprit: voilà ce que vous cherchez, mais pour Dieu vous n'y pensez pas. Peut-être voudriez-vous le voir des yeux de la chair, comme toutes ces choses; peut-être me dites-vous comme les Israélites à Aaron: *Fac nobis deos qui nos præcedant*: ce Dieu invisible ne nous plaît pas; il est toujours dans les ténèbres et dans l'obscurité; le moyen de le connaître; donnez-nous un Dieu que nous voyions agir et marcher devant nous, et nous commencerons à lui rendre l'honneur qu'il mérite: *Fac nobis deos qui nos præcedant*. Quoi! infidèles, ce Dieu dont le corps est maintenant caché sur nos autels, n'a-t-il pas assez longtemps marché devant vous? Ne vous a-t-il pas assez souvent faits les témoins de ses actions et de ses miracles? Prétendez-vous qu'il recommence encore une fois pour vous sa vie laborieuse et souffrante? Ah! les yeux du corps l'ont assez vu sur la terre: c'est maintenant par le saint aveuglement de la foi qu'on le doit connaître; mais quand même il serait visible dans la gloire qui l'environne, ne devriez-vous pas baisser les yeux par respect, puisque les séraphins le font eux-mêmes, quand ils couvrent et sa tête et ses pieds de leurs ailes? Ne devriez-vous pas vous souvenir qu'il est dangereux à l'homme pécheur de le voir dans cet état, puisque cinquante mille Bethsamites furent frappés de mort, pour avoir simplement jeté les yeux sur l'arche où il habitait? Ne savez-vous pas qu'il fut perdre les yeux du corps pour le bien connaître, qu'il n'éclaira jamais mieux Isaac, Jacob et Tobie, que quand ils furent aveugles; qu'il aveugla l'apôtre saint Paul, pour se faire voir à lui; que saint Jean n'avait point d'yeux, quand il le découvrit dans le sein de sa mère, quand il reconnut en lui, et la plénitude de sa divinité, et l'étendue de son amour pour les hommes, et l'enchaînement de tous ses desseins pour leur salut; en un mot, nous ne pouvons voir Dieu que comme Moïse le vit sur le mont Sina; il lui parle face à face, il l'a devant les yeux, sa majesté se fait entendre dans tous les endroits de la montagne, et cependant il le voit sans le voir: il lui dit en parlant à lui-même: *Ostende mihi teipsum*; je sais, Seigneur, que vous êtes devant mes yeux, et que l'air qui m'environne est plein de vous-même; et cependant je ne vous vois pas. D'où vient cela, dit saint Augustin? C'est que Dieu a le secret de se rendre visible et invisible tout ensemble: visible par les apparences et les figures sous lesquelles il se présente à nous; invisible par la splendeur et la simplicité de sa nature: *Potest Deus simul apparere et latere, apparere specie, latere natura* (*Aug., de Div., serm. CXXII*). Et pourquoi sa nature ne peut-elle paraître, ajoute ce Père? C'est qu'elle n'est qu'amour: et l'amour qui se fait si bien sentir par ses effets, ne peut jamais se faire voir dans son essence: *Non videtur amor, non videtur dilectio* (*Ibid.*). Beau

sujet de consolation pour nous, Messieurs ; la même raison qui oblige Dieu de se cacher à nos yeux, l'engage à se communiquer à nos cœurs : parce qu'il est amour, on ne le voit pas ; mais parce qu'il est amour, on le ressent, on l'aime, on le reçoit d'un soi-même. Il faut donc que ce soit l'aveuglement de la foi qui vous fasse voir Dieu dans nos églises, mais que ce soit encore un silence respectueux qui le loue ; c'est par où ie finis.

SECOND POINT.

La vertu dont on peut aisément faire l'éloge n'est qu'une vertu médiocre ; j'ose même dire que celle qui peut recevoir quelque éclat de nos louanges, ne les méritepas ; c'est une preuve qu'elle est mêlée de quelques défauts, quand elle a besoin du faible appui de nos paroles pour se soutenir. Telle est la vertu des hommes ; mais pour celle de Dieu, c'est en quelque façon lui faire injure que d'entreprendre de la louer : on ne la peut renfermer dans des expressions bornées, puisqu'elle est infinie ; ainsi comme il n'y a que l'admiration qui la puisse connaître, il faut avouer qu'il n'y a que le silence qui la puisse louer : *Te decet silentium, Deus, in Sion*, dit le prophète. Pour l'homme, il n'est jamais si grand, que nos éloges ne le puissent élever au-dessus de lui-même, ou en couvrant ses défauts, ou en exagérant ses vertus ; mais pour vous, ô mon Dieu ! quand je vous regarde par les yeux de la foi dans cette nouvelle Sion où vous habitez dans les splendeurs de votre gloire, quand je considère les faveurs que votre main libérale y répand sur vos adorateurs ; plus mon cœur est reconnaissant, plus ma bouche est muette ; et je suis obligé de m'écrier qu'il n'y a qu'un silence respectueux qui puisse faire votre éloge : *Te decet silentium, Deus, in Sion*.

C'est ainsi, Messieurs, que Dieu veut être adoré dans ses églises ; tout autre culte, dit le prophète Isaïe, ne peut être qu'imparfait ; mais pour le silence, c'est un culte plein de justice qu'il aime toujours : *Cultus justitiæ silentium* (Isai., XXXII). Aussi quand l'Époux nous veut apprendre que l'Épouse a trouvé le secret de le louer d'une manière qui le charme, il ne dit pas qu'elle lui parle beaucoup, ni qu'elle fait retentir le ciel de ses cantiques ; mais qu'ayant les lèvres liées avec un ruban de pourpre, elle lui fait entendre un langage plein de douceur : *Sicut vitta cocinea labia tua, et eloquium tuum dulce* (Cant.). Quel est ce ruban de pourpre, dit Richard de Saint-Victor, sinon le silence joint à la charité : *Silentium cum charitate* ; silence qui est proprement le langage de l'amour ; silence qui exprime bien mieux nos desirs, que ce bruit confus de paroles mortes, plus propres à réveiller les dieux des païens, qui, selon eux, étaient plus sujets au sommeil, qu'à invoquer le Dieu des chrétiens qui veille toujours.

Le prophète Elie le savait bien, Messieurs, lorsqu'ayant donné le défi aux faux prophètes de faire descendre le feu du ciel sur leur sacrifice, il ne put entendre les cris avec lesquels ils invoquaient leurs dieux sans les

insulter dans les termes agréables que rapporte l'Écriture : *Criez plus haut, leur disait-il ; car enfin celui que vous invoquez est Dieu, et s'il ne vous entend pas, c'est sans doute, ou l'éloignement, ou la compagnie, ou le sommeil qui l'en empêchent*. Ils redoublent leurs cris : un jour se passe à invoquer un dieu qui ne leur répond jamais ; Elie au contraire ne dit que deux mots, et le feu du ciel vient consumer sa victime ; son silence se fait mieux entendre que leurs longs discours, et Dieu fait connaître par un si bel exemple, que le langage du cœur n'est pas la parole, mais l'amour : *Cordis sermo affectio est* (S. Bern.).

A Dieu ne plaise que je veuille ici condamner les prières vocales que l'usage de l'Église a canonisées ; elles sont saintes, elles sont pleines de l'unction de ce même Esprit qui les a dictées ; mais après tout, si l'amour ne les anime, si le silence et la tranquillité du cœur ne les accompagne, si la modestie extérieure ne les sanctifie, ah ! j'ai droit de vous dire, après Jésus-Christ, qu'il vous est plus avantageux de parler peu dans vos prières, et que vous devez éviter l'erreur des païens, qui s'imaginaient qu'à force de paroles ils devaient obtenir tout ce qu'ils demandaient : *Putant quod in multiloquio suo exaudiantur* (Matth., VI).

Encore tous les païens ne sont-ils pas tombés dans cette erreur ; ils ont voulu qu'on observât un silence religieux dans leurs mystères impies ; et saint Augustin rapporte que les Égyptiens représentaient l'idole de leur dieu Sérapis tenant un doigt appliqué sur sa bouche, pour avertir tous ceux qui entraient dans son temple de l'adorer dans le silence. Mais à quoi bon vous proposer des exemples profanes, puisque nous en avons de si saints devant les yeux ? Se peut-il un culte plus parfait que celui que saint Jean rend à Jésus-Christ dans la visite qu'il en reçoit ? mais s'en peut-il un plus intérieur et plus spirituel ? Celui qui sera la voix du Messie pour nous le faire connaître, est pour ainsi dire le silence même, pour nous apprendre à l'adorer ; son cœur brûle de zèle et d'amour, son esprit est pénétré de lumière, son corps entre dans des transports de joie dans le sein d'Elisabeth ; et pendant que tous ses membres parlent, sa langue demeure seule dans le silence ; Dieu qui fait dans ce moment tant de miracles en sa faveur, qui lui donne par avance et la grâce et le sentiment et la raison, Dieu ne lui donne point la parole : pourquoi ? C'est qu'on ne l'honore jamais mieux que quand on parle moins : *Cultus justitiæ silentium est*.

Il est vrai que le prophète offrait à Dieu dans son temple le chant de ses psaumes, comme autant de victimes : *Immolavi hostiam vociferationis* ; mais ce n'était là que le corps de son sacrifice, le silence de son cœur en était l'âme, comme il l'ajoute lui-même : *Tibi dixit cor meum* ; ma langue articule quelques sons ; mais après tout, mon Dieu, ce cœur qui ne dit mot est celui qui vous parle : *Tibi dixit cor meum*.

Honorez-vous Dieu dans ces lieux saints par un silence intérieur, Messieurs ? Les plus parfaits d'entre vous ne mettent-ils pas toute leur religion à prononcer quelques prières vocales du bout des lèvres, pendant que leur esprit se perd en mille pensées vaines ou criminelles ? Ils vous aiment, Seigneur, si l'on en juge par le mouvement de leurs lèvres ; mais ils vous haïssent, si l'on étudie celui de leur cœur : *Lingua sua mentiti sunt ei* (Psal. LXXVII). Mais ceux-là ne sont-ils pas encore plus criminels, qui, au pied de votre trône, s'entretiennent avec leurs passions, qui écoutent les desseins orgueilleux que l'ambition leur inspire, les divertissements déréglés que la volupté leur promet, les ressentiments cruels auxquels la vengeance les sollicite ? Ah ! que ne disent-ils alors avec saint Augustin : *tenebræ meæ non loquantur mihi* : passions aveugles, soins, affaires, inquiétudes du monde qui me suivez partout, donnez-moi du moins quelque trêve, contentez-vous de me parler dans les lieux profanes, et me laissez adorer mon Dieu dans le silence respectueux auquel un prophète exhorte toutes les créatures, quand il s'écrie : *Dominus in templo sancto suo ; sileat a facie ejus universa terra* (Habac., II). Le Seigneur est dans ce temple, et toute la nature se doit taire devant lui par respect ; il y est, et les impies font gloire de lui faire insulte et de troubler les sacrifices qu'on lui offre, par l'insolence de leurs discours mondains, par la liberté de leurs regards impudiques, par l'égarément de leur esprit déréglé. Plût à Dieu que l'on établit dans nos églises cette sainte pratique de la liturgie de saint Jacques, qui fait dire au peuple ces belles paroles : *Que tous les hommes se tiennent ici dans un profond silence, qu'ils y assistent avec crainte et tremblement, et qu'ils élèvent leur cœur au-dessus des pensées terrestres, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi des rois, s'avance avec tous les chœurs des anges pour être immolé et devenir lui-même la nourriture des fidèles*. Ah ! Messieurs, ce seront ces anges qui parleront un jour contre nous, et si leur témoignage ne suffit pas pour irriter Dieu, les pierres de ce temple élèveront leurs voix pour nous condamner, comme nous en menaçait un prophète : *Lapis de pariete clamabit*, oui, ces mêmes pierres qui représenteront à Dieu le zèle, la modestie, l'attention de ces saintes filles, lui expliqueront vos immodesties ; elles vous reprocheront vos postures indécentes et vos distractions volontaires : *Lapis de pariete clamabit*. Prévenez ce malheur, Messieurs, et pensez souvent que si vous louez Dieu par le silence, que si vous le découvrez dans ses temples matériels par l'aveuglement de la foi, vous le verrez dans le ciel par la lumière de la gloire. *Ainsi soit-il*.

ORAISON FUNÈRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE
LOUIS BOUCHERAT, CHEVALIER, CHANCELIER,
GARDE DES SCEAUX DE FRANCE, COMMANDEUR
DES ORDRES DU ROI.

Ego senex et incanui; porro filii mei vobiscum sunt :

itaque conversatus coram vobis ab adolescentia mea usque ad hanc diem, ecce præsto sum, loquimini de me coram Domino et coram Christo ejus.

Je suis arrivé à une extrême vieillesse, et je laisse mes enfans au milieu de vous; après avoir vécu sous vos yeux depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, me voici prêt à vous rendre compte de ma conduite : dites devant le Seigneur ce que vous en pensez (I Reg., XII, 2, 5)

Monseigneur (1),

Ainsi s'expliqua le prophète Samuel, lorsque, cessant de conduire le peuple de Dieu, en qualité de souverain juge, il le somma de rendre un témoignage public à la fidélité de son ministère et à l'intégrité de sa vie. L'idée de ce grand homme qui, à la qualité de juge, joignait, et la gravité des patriarches, et les lumières des prophètes, et dont la mort fut honorée des larmes de tout le peuple : *Planxit eum omnis Israel* ; cette idée m'a paru propre à vous remettre devant les yeux le magistrat de son siècle le plus irréprochable, TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE LOUIS BOUCHERAT, CHEVALIER, CHANCELIER, GARDE DES SCEAUX DE FRANCE, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.

Nous l'avons perdu, Messieurs, et la mort qui n'est suivie, pour les personnes médiocres, que d'un seul, mais redoutable jugement ; la mort l'expose, comme tous les grands, à paraître devant deux tribunaux, pour y subir deux jugemens différens ; celui de Dieu toujours éclairé, toujours juste, mais toujours tempéré de miséricorde, dit saint Augustin ; celui des hommes souvent téméraire, souvent injuste, presque jamais mesuré sur les règles de la charité chrétienne.

L'illustre mort que nous pleurons est justifié devant le tribunal de Dieu ; ainsi le présumons-nous et de l'innocence de sa vie et de la divine miséricorde. Pourrait-il encore redouter le vôtre ? Et n'est-il pas en droit de vous dire, comme Samuel : Me voici prêt à vous rendre compte de ma conduite ; parlez devant le Seigneur ; reprochez-moi, si vous le pouvez, les prévarications de mon ministère, l'oppression des malheureux, l'exception des personnes, les injustices de mes emplois, l'abus de ma fortune : *Ecce præsto sum, loquimini de me coram Domino*.

Que ne vous est-il permis de répondre, Messieurs ? La voix publique s'élèverait ici pour rendre témoignage à la vertu la plus solide, la plus constante, la mieux soutenue qui fût jamais. L'on entendrait tons les tribunaux où il a passé, louer l'intégrité de ses jugemens ; les provinces qu'il a conduites sous l'autorité du roi, bénir la mémoire de son administration ; les familles illustres qu'il a pacifiées, publier la dextérité de son esprit ; les amis distingués qu'il a cultivés, faire honneur à la bonté de son cœur ; la religion qu'il a protégée, applaudir à son zèle ; le prince même qu'il a servi avec tant de fidélité, achever son éloge ; et moi, quitte de mon ministère, ne m'expliquer que par mes applaudissemens et mes larmes.

Mais, hélas ! on veut que je parle pour

(1) M. l'évêque de Coutances, officiant.

vous ; que ma voix , faible interprète des sentiments publics, rende à la mémoire de M. le chancelier le témoignage qui lui est dû ; et c'est maintenant à moi seul que s'adressent ces paroles que je lui ai mises à la bouche : Dites devant le Seigneur ce que vous pensez de ma conduite : *Loquimini de me coram Domino*. C'est donc à moi, qui parle pour vous, Messieurs, à ne dire que ce que vous pensez vous-mêmes, à ne pas défigurer par des traits étrangers un portrait que vous devez reconnaître, mais à fonder sur vos propres idées un éloge qui ne peut être beau qu'autant qu'il sera vrai.

Permettez-moi donc ici de sonder vos cœurs, et d'y démêler la double idée que vous conservez de M. BOUCHERAT ; idée de justice, idée de grandeur, qui renferment tout son caractère, qui concourent à former le jugement que vous en faites, et qui ne peuvent être séparées dans l'éloge que je lui prépare. Le magistrat chrétien ne peut être distingué que par l'union de ces deux choses. S'il est juste sans être grand, sa justice est obscure et n'est bonne que pour lui-même ; s'il est grand sans être juste, sa grandeur est odieuse et redoutable à tout le monde ; mais si la justice règle la grandeur, si la grandeur appuie la justice, rien ne manque au caractère du parfait magistrat.

Vous l'allez voir dans la personne de M. le chancelier ; sa fortune fut grande, vous le savez ; et je ne viens pas à l'ordinaire vous en inspirer le mépris, parce que sa grandeur fut la récompense de sa vertu. Il s'y éleva par la justice, il la soutint par la justice, il la consumma dans la justice ; les degrés, l'usage, la consommation de sa fortune ; la justice la forme, la justice la soutient, la justice la couronne. Voilà, Seigneur, tout ce que je dois dire à la gloire de votre grâce en faveur d'un homme que je ne louerai jamais à la face de vos autels, s'il n'en eût été le défenseur fidèle ; d'un homme dont je ne vanterais pas la grandeur au milieu de cette pompe funèbre qui en publie la vanité, s'il ne l'eût méritée, soutenue et consommée par la justice.

PREMIER POINT.

La fortune n'est pas un bien par elle-même, dit saint Augustin. Si Dieu la donne quelquefois aux justes, pour nous apprendre qu'il en est le maître, il la laisse tous les jours usurper aux impies, pour nous insinuer qu'il la méprise, et que si elle est en quelques occasions le prix de la justice, elle est bien plus souvent l'ouvrage de l'iniquité. Les uns s'y élèvent par le crime, et violent les droits les plus saints de la nature et de l'équité, ils ne connaissent point d'autres lois que celles de leur ambition, et les plus noirs attentats leur semblent légers, quand le succès les peut couronner. Les autres y arrivent par un pur effet du hasard ; la liaison des conjonctures heureuses, la nécessité des événements imprévus, la faveur d'un protecteur zélé les élève insensiblement et ils n'ont point d'autre part à leur

fortune que celle de l'avoir suivie. Plusieurs, sortis de la poussière, brillent tout d'un coup comme des météores, formés des larmes et du sang des peuples, et bâtissent sur le néant une fortune qui doit être bientôt anéantie. Le plus grand nombre enfin ne doit sa grandeur qu'au privilège de sa naissance ; ils sont nés ce que vous les voyez, et s'ils y mettent quelque chose du leur, ce sont peut-être les vices qui les déshonorent. Mais qu'il est rare de trouver un homme qui s'élève par les pures voies de la justice, qui passant d'emplois en emplois, avec l'applaudissement des provinces, avec l'approbation de son roi, sans protecteurs, sans intrigues, sans richesses trop abondantes, sans conjonctures trop favorables, soutenu de son seul mérite et de sa seule équité, arrive enfin à la suprême magistrature. Vous le reconnaissez, Messieurs, nous le trouvons, cet homme rare, dans la personne de M. Boucherat.

Loin de lui touter ces sources funestes d'une élévation monstrueuse. Sa naissance distinguée en Champagne par une noblesse de trois siècles, illustrée par des places et des alliances considérables, avait posé les premiers fondements de sa fortune ; une âme noble, des inclinations droites, un naturel heureux, un air grave et majestueux, présages assurés de ce qu'il devait être, une juste ardeur de mériter les dignités, point d'empressement pour les obtenir.

Chambre auguste, où le partisan tremblant vient rendre compte de sa fortune, et que nos rois ont fait dépositaire de leurs plus beaux droits, combien vous est précieuse la mémoire des Boucherat ? vous qui formâtes la première celui que nous pleurons, déjà glorieuse d'avoir vu son père, doyen de votre compagnie, conseiller d'Etat, intend d'une armée navale, donner les ordres pour la construction de cette digue fameuse de la Rochelle, qui fut le premier écueil de l'hérésie ; car il était fatal à sa maison de contribuer à la détruire. Un Boucherat forme, avec les prélats du saint concile de Trente, les premiers anathèmes qui la foudroyaient ; un Boucherat la combat dans sa naissance par des remontrances et des conclusions vigoureuses, en qualité d'avocat-général du parlement ; un Boucherat travaille à l'arrêter dans son progrès ; un Boucherat scellera les édits qui doivent l'ensevelir sous les ruines de ses temples, comme nous le verrons tantôt.

Mais on ne vient pas tout d'un coup aux grandes choses : il faut s'élever par degrés ; il faut qu'une âme, destinée à la plus haute fortune où puisse prétendre un particulier, se forme insensiblement, qu'elle se remplisse des lumières de la sagesse, qu'elle s'affermisse par l'expérience, qu'elle s'embrace et de l'amour de la justice et du zèle de la religion. C'est par ces degrés que s'élève M. Boucherat. Suivons-le pas à pas dans les sentiers de la justice, et voyons-le rapidement en suivre les maximes dans ses mœurs, en chercher les lumières dans ses études, en ai-

mer les exemples dans ses amis, en soutenir les lois dans ses différents emplois : en un mot, pour ne rien perdre d'une vie où tout se soutient, où l'orateur n'a rien à cacher, parcourons, et l'éducation chrétienne qui forme son cœur, et les études solides qui éclairent son esprit, et les amitiés glorieuses qui règlent ses sentiments, et les emplois distingués qui pendant cinquante ans signalent sa droiture et son intégrité.

Si le magistrat doit être la règle vivante du peuple, le premier soin d'un homme destiné à la magistrature, c'est de suivre lui-même les maximes de la justice ; je ne dis pas de cette justice politique qui n'aspire qu'à la gloire de paraître vertueux, mais de cette justice évangélique qui oblige de l'être, et qui, avant que d'apprendre à rendre à César ce qui est à César, veut qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu (*Matth.*, XXII, 21). Sur cette règle invariable de la justice, M. Boucherat commença de former son cœur ; il comprit, ce qui ne tombe presque jamais dans l'esprit de la jeunesse, qu'étant à Dieu par tant de titres, son premier devoir était de vivre pour lui, de suivre ses lois, de les graver dans sa conduite, et de ne rien laisser entrevoir dans sa personne de ce qu'il devait un jour condamner dans les autres, la vertu seule étant en droit de condamner le vice, selon Jésus-Christ même : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* (*Joan.*, VIII, 7).

Aussi, Messieurs, quelle régularité dans sa jeunesse ? Dans cet âge bouillant où l'âme ne se conduit que par les sens, où les sens ne respirent que les plaisirs, où les plaisirs ne se trouvent que dans le crime, le vit-on donner quelque chose à la vivacité des passions, aux attraites de la volupté, aux amusements du siècle ? S'il est encore ici quelque témoin de ses premiers temps, qu'il élève sa voix devant le Seigneur, et qu'il nous dise, s'il l'a vu s'égarer quelques moments dans les voies de l'iniquité, si sa jeunesse ne fut pas irréprochable comme le reste de sa vie : *Loquimini coram Domino*. Quelle douceur dans ses mœurs ! quelle gravité dans sa conduite ! quelle circonspection dans ses démarches ! L'on eût dit qu'il était né magistrat, formé de la main de la justice sur le modèle des lois, et que dès lors il avait appris que le juge doit être comme la loi même, selon un ancien, une intelligence sans passion. Ce portrait de sa jeunesse n'est pas de ceux qu'on ne reconnaît pas dans un âge plus avancé ; c'est celui de toute sa vie : vous le verrez toujours égal à lui-même, marcher sans inconstance, comme sans ostentation, dans les voies droites de l'Évangile, exact aux devoirs de sa religion, zélé pour ses intérêts, respectueux pour ses ministres, protecteur de ses privilèges, défenseur intrépide de ses serviteurs.

Il aima donc la pureté de la justice, mais en négligea-t-il les lumières ? La religion que je loue en lui fut-elle, comme en tant d'autres, une piété oisive ou occupée de

toute autre chose que de ses devoirs ? Non, Messieurs, il sait que l'ignorance ne nuit pas moins au magistrat, que le vice ; qu'il ne lui sert de rien d'être juste pour lui-même, s'il n'est éclairé pour les autres ; et que dans un emploi où tout ce qui vous environne conspire à vous surprendre, les lumières ne sont pas moins nécessaires que l'intégrité. M. Boucherat les cherche, ces lumières, par des études solides et laborieuses ; il passe les nuits dans la méditation des lois, il en mesure l'étendue, il en pénètre l'esprit, il se forme de bonne heure ce discernement juste, ce jugement solide qui se fera admirer sur tant de théâtres différents. Quel progrès ne fait-il pas sous le fameux Richer ? quelle connaissance des privilèges de l'Église ? quel amour de ses libertés ? quelles dispositions à les maintenir ?

Cependant des études mortes ne donnent pas des sentiments assez vifs de la justice : il faut que M. Boucherat cherche dans une agréable société d'amis choisis des lois vivantes qui l'instruisent, convaincu que rien ne contribue tant à former l'homme juste que la justice de ses amis, qu'on devient tel que ceux qu'on aime, et que rien n'est plus important que de les choisir. Dans cette vue, Messieurs, à qui s'unir-il ? aux Séguier aux Lamoignon, aux Jérôme Bignon, ces grands hommes qui furent la lumière de leur siècle, et qui le seront des siècles à venir. Et qu'aime-t-il en eux ? la justice qui les conduit, et non pas les dignités qui les distinguent. C'est sur leurs exemples qu'il se veut former, c'est dans leurs doctes conférences qu'il va puiser ce fonds de lumières, cet esprit d'équité qui lui fera dans la suite tant d'amis illustres, qui lui attirera surtout la pleine confiance et la tendre amitié de ce héros (1), de triomphante mémoire, qui le fit premier confident du dessein de sa conversion, exécuteur de ses dernières volontés, aussi juste dans le choix de ses amis que redoutable à nos ennemis, et dont l'amitié fait autant d'honneur aux particuliers, que sa valeur en fit autrefois à l'État. Par tous ces degrés, Seigneur, vous prépariez à votre peuple un juge parfait, qui pouvait vous dire dans les transports de sa reconnaissance, comme Salomon : *Votre sagesse, ô mon Dieu ! me conduira pas à pas dans toutes mes œuvres, elle me soutiendra par sa puissance ; ma conduite sera toujours agréable, je réglerai votre peuple selon la justice, et je me rendrai digne des premières places* (*Sap.*, IX).

M. Boucherat y court, Messieurs ; il entre dans le sanctuaire des lois, en qualité de conseiller du parlement : dans ce sénat auguste, destiné, ce me semble, autant à former des ministres aux rois, qu'à rendre la justice aux peuples, notre jeune magistrat prend tous les traits d'une parfaite magistrature : fermeté, grandeur d'âme, désintéressement, affabilité ; en un mot, toutes les vertus de ces anciens magistrats, qui revivent aujourd'hui dans les dignes héritiers de leur nom et de leur rang, furent les modèles sur les-

(1) M. de Turenne,

quels se forma M. Boucherat. Il ne l'oublia jamais, Messieurs, et vous l'avez vu revêtu de la plus haute dignité reconnoître dans un discours public, monument authentique, et de son goût pour l'éloquence, et de son estime pour vous, et de sa tendresse respectueuse pour son roi, vous l'avez vu se faire honneur d'avoir été instruit parmi vous des premiers principes de la justice, et formé, dit-il, sur ces grandes maximes qui rentent vos arrêts aussi respectables que les lois mêmes. Dans ce nouveau rang on ne le vit pas comme tant d'autres, content de l'éclat de sa dignité, en négliger tous les devoirs, charger les Rois de lis d'un poids inutile, se faire, des misères des parties, un agréable amusement; il s'en fait une étude, il observe, et les artifices du coupable pour déguiser la vérité, et l'ingénuité de l'innocent pour la laisser paraître: là, il démêle les détours obliques de la chicane; ici, il admire la droiture inflexible de l'équité, qui sera partout la règle de ses jugements, qui le conduira d'emplois en emplois, comme une aurore, dit le Saint-Esprit, qui croît et qui s'avance toujours, jusqu'à ce qu'elle forme un jour parfait: *Iustorum semita lux splendens procedit et crescit usque ad perfectum diem* (Prov., IV).

Déjà cette lumière parcourt un nouveau ciel; M. Boucherat entre dans le conseil en qualité de maître des requêtes, et la justice qu'il avait jusqu'alors étudiée dans les autres, commence à se faire admirer en lui: au milieu de cet aréopage français, à la vue de ces génies choisis qui, laissant aux autres le soin de juger les crimes, semblent établis pour juger les justices mêmes, sous les yeux de ce grand prince, aussi juste dans le discernement du mérite, que magnifique dans ses récompenses, la capacité de M. Boucherat n'est pas éclipsée; on admire l'étendue de son génie, la solidité de ses lumières, la droiture de son esprit et de son cœur. Bientôt il paraît trop grand pour être renfermé dans le cercle des affaires particulières, on le fait entrer dans celles de l'État. Le prince se décharge sur lui, comme intendant, du soin de ses provinces; et c'est ici, Messieurs, qu'un plus grand théâtre s'ouvre à de plus grandes vertus; c'est ici que son zèle pour la justice, son amour pour le peuple, sa fidélité pour son roi paraît avec plus d'étendue.

De tous les emplois, le plus vaste dans ses devoirs, le plus pénible dans ses fonctions, le plus délicat pour la conscience, c'est celui d'intendant: il est en même temps l'homme du prince et l'homme du peuple; engagé de maintenir l'autorité du roi, et de la faire aimer; ministre fidèle des volontés souveraines, interprète sincère des besoins publics, ménageant tout avec politique, ne réglant rien que par religion; et, selon l'avis de saint Augustin, établissant le bon ordre par la douceur et ne perdant jamais la douceur par le zèle du bon ordre: *Disciplina servat patientiam, patientia temperat disciplinam*. Tels sont, dis-je, les devoirs délicats d'un intendant.

Provinces heureuses, que notre illustre

mort a régies sous ce titre, dites-nous avec quel succès il l'a soutenu. Guyenne, Languedoc, Picardie, Champagne, qui le possédâtes avec tant d'applaudissement, et qui le perdez avec tant de douleur, qui l'honorâtes toujours comme votre protecteur, et qui le pleurez aujourd'hui comme votre père, parlez de lui devant le Seigneur: le voici prêt à vous répondre: *Loquimini de me coram Domino, ecce presto sum*. Le vîtes-vous, par une douceur excessive, souffrir le désordre parmi les troupes qu'il devait régler, ou, par une discipline outrée, irriter les esprits qu'il devait gagner? Le vîtes-vous, tout dévoué à la politique, trahir vos intérêts pour ménager sa fortune, étouffer vos soupirs pour plaire aux ministres, et faire ainsi sa cour aux dépens de votre bonheur et de votre repos? Le vîtes-vous, fier de sa dignité, inaccessible à la misère, vous laisser gémir à sa porte, donner à ses plaisirs un temps qu'il devait à vos plaintes, et les mains ouvertes à vos présents, vous vendre bien cher des décisions et des lumières qui lui coûtaient tant de travaux, et qu'il était obligé de donner pour rien, dit le Saint-Esprit: *Veritatem ante, noli vendere sapientiam* (Prov., XXIII).

Telle est la conduite de ces âmes intéressées, qui courent à la fortune par les degrés de l'iniquité. M. Boucherat ne s'y élève que par ceux de la justice, il ne veut tirer de ses emplois que la gloire de les avoir dignement remplis, il se croit assez riche s'il a le cœur des peuples et l'estime de son maître; et si dans la suite il devient puissant, c'est par l'effusion des bienfaits du roi, par les fruits de sa sage économie, par les avantages de ses établissements, et surtout par ce mariage heureux qui l'unît à très-haute et puissante dame Françoise de Loménie qui, par le surcroît de ses biens, de sa naissance, de ses alliances, et plus encore par le mérite de ses vertus, joignant sa justice à celle de son époux, le soutint dans la route des plus grandes dignités. O esprit de sagesse, que vous êtes admirable dans les grandes âmes! Votre lumière les conduit, dit l'Écriture (*Sap., VII*); et pendant qu'elles ne cherchent que vous, tout le reste leur vient avec vous; votre main toute-puissante les comble d'honneurs; et leurs premiers emplois, dignement soutenus, ne sont que des degrés pour arriver à d'autres: *Innumerabilis honestus per manus illius*.

En effet, la voix des provinces qui applaudissent à M. Boucherat est contre elles un titre pour ne le posséder plus. Le roi leur enlève un si digne ministre. Après en avoir fait en tant d'endroits différents, l'œil de sa vigilance, le défenseur de ses intérêts, le père de ses peuples, il en fait enfin l'oracle de ses conseils; et comme si les règles communes n'étaient pas pour lui, il le nomme tout d'un coup conseiller d'État ordinaire, et distingue par ses faveurs celui qui s'est distingué par ses services. Consolez-vous, peuples, qui le perdez pour un temps. Le soleil qui élève les vapeurs de la

terre, les répand bientôt en rosée sur la même terre d'où il les a tirées. Le roi n'enlève M. Boucherat à ses provinces que pour le leur rendre avec plus d'éclat et d'utilité. Languedoc, tu le reverras trois fois, revêtu de l'autorité, comme de la douceur de son prince, assister à tes Etats; Bretagne, tu l'admireras dix fois dans les tiens, mesurant avec discrétion les efforts de ton zèle sur l'étendue de tes forces, pesant au poids du sanctuaire, et ce que tu dois, et ce que tu peux, et toujours prêt à faire valoir les desirs autant que tes dons.

Après tant d'emplois, vous le montreraï-je encore revêtu d'une charge de conseiller d'honneur au parlement, comme pour rendre à ce corps illustre une lumière qu'il avait prêtée à l'Etat? Vous le ferai-je voir élevé au conseil royal des finances, pour y réprimer, comme il lit en tant d'occasions, les injustes prétentions des traitants? Vous dirai-je enfin combien de fois son prince, aussi sûr de sa probité que de ses lumières, lui confia les commissions les plus délicates et les plus importantes? Faut-il réprimer dans les provinces les derniers efforts de l'hérésie mourante, faire expirer dans la paix ce monstre formé et nourri dans le trouble, pacifier ces esprits tumultueux qui, après le joug de la vraie religion, tâchaient encore de secouer celui d'une juste obéissance? C'est l'ouvrage de M. Boucherat. Faut-il, avec cette équité, plus chère à notre grand monarque que tous ses intérêts, faire justice aux étrangers sur les infidélités du commerce? C'est l'ouvrage de M. Boucherat. Faut-il, par des vues de religion qui, grâces au ciel, sont aujourd'hui les lois dominantes de l'Etat, épurer la société des impiétés et des sacrilèges qui la profanent? C'est l'ouvrage de M. Boucherat. Faut-il enfin, avec ce cœur de père, qui fait ressentir à Louis le Grand tous les dangers de ses sujets, pour voir à la sûreté publique? C'est l'ouvrage, dirai-je, de M. Boucherat ou de la prudence et de la religion même. Car avec quelle gloire présida-t-il à ces chambres royales, où le zèle de la religion et l'amour de la patrie sembla redoubler ses lumières, sa pénétration, son activité.

Cette longue course d'emplois qui ne fatiguèrent jamais son zèle, ne lasse-t-elle point votre imagination, Messieurs? Ne soupirez-vous point pour le terme auquel il ne pense pas lui-même? Après un mouvement de cinquante années, n'augurez-vous point le repos honorable que le ciel lui prépare? Ne l'attendez-vous point déjà au pied du trône de son maître, et ne reconnaissez-vous point dans M. Boucherat cet homme laborieux et fidèle, qui mérite, selon le Saint-Esprit, d'être placé auprès des rois? *Vidisti virum velocem in opere suo, coram regibus stabit* (Prov., XXII). Oui, Messieurs, cette lumière a crû jusqu'au jour parfait, comme parle l'Ecriture. Cette étoile errante est fixée, après de longs circuits, autour de ce rocher inaccessible où est bâti le temple de la gloire. M. Boucherat y arrive; il s'ouvre

pour lui; et ce que le plus digne sujet peut attendre du roi le plus juste et le plus magnifique, il le reçoit de Louis le Grand: *La charge de chancelier est le prix de vos longs services, lui dit ce grand prince; ce n'est pas une grâce, c'est une récompense; elle n'eût pas été pour vous, si tout autre de mon royaume l'eût mieux méritée.* Grand éloge d'un monarque, qui n'a pas moins de lumière pour connaître le vrai mérite, que de puissance pour le récompenser; d'un monarque qui sait que ce n'est pas toujours aux actions les plus éclatantes que sont dus les premiers honneurs, mais à la conduite la plus juste, la plus égale, la mieux soutenue. Une victoire unique ne fait pas le héros, un acte de vertu ne fait pas les saints, un exemple singulier de constance ou d'équité ne forme pas les grands hommes. Ces efforts de vertu qui vous élèvent tout d'un coup ne se soutiennent pas. Une heureuse conjoncture vous a fait briller, un contretemps fâcheux vous éclipse; si l'on excelle par un endroit, on se dément par l'autre. Tel se distingue par les lumières, qui ne se soutient pas par l'intégrité; agréable au prince par sa complaisance, redoutable au peuple par sa dureté, donnant tout à sa fortune, ne faisant rien pour sa religion. Tels sont la plupart de ceux que le monde appelle grands hommes, et qui aspirent à ses dignités. Mais, avouez-le, Messieurs, il vaut mieux être louable en tout, qu'admirable en quelque chose. Une sagesse sobre, comme l'appelle l'Apôtre (*Rom. XII, 3*), constante, uniforme, éprouvée par une longue expérience, exercée dans la variété des emplois, soutenue des sentiments de la religion, approuvée de tous les Etats, connue de Dieu et des hommes, dit le Saint-Esprit (*Sap., IV, 1*), sans faiblesse, sans éclipse, sans faux pas pendant le cours de cinquante années de magistrature; c'est, Messieurs, ce que j'appelle les degrés d'une grandeur légitime et chrétienne, dont j'ai dû vous inspirer l'estime par les exemples de M. le chancelier. Heureux si sur ce grand modèle je puis encore vous en apprendre l'usage.

SECOND POINT.

La sainte Ecriture, règle invariable de tous nos sentiments, nous en inspire deux différents sur la grandeur; tantôt elle nous dit que ce qui est grand aux yeux des hommes est abomination devant Dieu (*Luc., XVI, 15*); tantôt elle nous apprend qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de lui, et que toutes celles qui sont sur la terre y sont par son ordre (*Rom., XIII, 1*). Là, pour nous en inspirer le mépris, elle nous fait voir dans Aman un favori ambitieux qui se rend odieux à la postérité par la faveur de son Maître, et qui s'attire le dernier supplice par l'abus de son ministère (*Esth., III, VII, XI*). Ici, pour nous en donner de l'estime, elle nous donne dans Joseph un ministre fidèle qui s'élève aux premiers honneurs par une longue épreuve de sa vertu, qui s'y soutient par la fidélité de ses conseils, faisant servir toute sa grandeur à la gloire de son prince, au

bonheur des peuples, au salut de sa maison, et n'en réservant pour lui-même que le travail continu qui l'occupe, et l'éclat innocent qui le distingue (*Gen.*, XXXV, XLI, XLII, *seqq.*).

Que veut dire cette contrariété apparente de sentiments, Messieurs, sinon que la grandeur est indifférente par elle-même, que l'usage seul qu'on en sait faire décide de son prix, et qu'après s'y être élevé par la justice, on ne doit encore s'y soutenir que par la justice. Sans elle, point de vraie grandeur dans le monde; la puissance des rois devient tyrannie, la valeur des héros, cruauté; le crédit des ministres, oppression. On s'y perd, lorsque aveuglés par l'ambition, ou corrompus par l'abondance, on ne fait servir sa dignité qu'à ses passions; on s'y sauve, lorsque éclairés par la religion, l'on reconnaît qu'on n'est grand que pour les autres; que plus les dignités nous élèvent, plus elles nous asservissent, et qu'on se perd par leur éclat, si on ne se sanctifie par leur usage.

M. le chancelier le comprit, Messieurs. Vous l'avez vu dans ses premiers emplois s'élever par les degrés innocents d'une conduite toujours louable, toujours irréprochable: vous l'allez voir dans la suprême magistrature, soutenu par la justice ce qu'il a mérité par la justice, relever sa dignité par l'usage qu'il en fait, et reconnaître qu'il n'y est pas pour lui-même, mais pour le public, pour sa religion, pour son roi.

Je remarque dans les dignités trois écueils presque inévitables à la vertu de ceux qui les possèdent; l'éclat qui les suit, l'abondance qu'elles procurent, l'autorité qu'elles donnent. Soutenu par l'autorité, l'on satisfait ses propres passions, au lieu de réprimer celles des autres; passionné pour l'éclat, l'on donne trop à sa dignité, sous prétexte de la soutenir; esclave de l'abondance, on dérobe quelquefois à sa dignité de quoi contenter son avarice, sous prétexte de signaler sa modestie.

Vous ne donnâtes pas dans ces excès, illustre mort que nous pleurons: vous sûtes prendre un juste milieu entre le faste et la bassesse, tempérer l'éclat de la dignité par une aimable modestie, relever les ombres de la modestie par le doux éclat de la dignité. Magnifique en chancelier, modeste en chrétien, et par cette justice, qui sait rendre à chacun ce qui lui est dû, n'oubliant ni les lois de la religion en faveur de la charge, ni les droits de la charge en faveur de la religion. Car souffrez, Messieurs, que j'atteste encore ici vos propres lumières, et qu'éloigné de la flatterie, indigne du lieu saint où je l'ai tant de fois condamnée, je vous demande si je fais autre chose que mettre la vérité dans son jour: *Loquimini coram Domino*. Rappelez ces temps heureux où M. Boucherat nommé chancelier, se vit tout d'un coup le chef de la justice, l'oracle du prince, le canal des grâces, le médiateur des peuples: tout change autour de lui; vîtes-vous changer quelque chose en lui? Innocents malheureux, qu'il a toujours protégés, le

trouvâtes-vous plus fier et plus inaccessible? Amis fidèles, qu'il a cultivés dans tous les temps, vous parut-il moins familier et moins traitable? la multitude des affaires publiques le déroba-t-elle à vos besoins particuliers? Ne fut-il pas toujours, selon l'esprit de sa devise, également humain, également aimable: *Manet quæ prior humanitas*? Famille affligée, qu'il aima toujours avec tant de tendresse, le cœur de chancelier lui fit-il quitter pour vous celui de père? La grandeur qui enduret le cœur des autres ne sembla-t-elle pas attendrir le sien? Put-il goûter le plaisir de son élévation, jusqu'à ce qu'il le partageât avec vous? Ecouta-t-il les applaudissements publics, tant qu'il ne put entendre les vôtres? Et s'il aima quelque chose de sa gloire, n'étaient-ce pas les doux rayons qui en rejaillissaient jusqu'à vous? Le vîtes-vous, ébloui de sa nouvelle grandeur, méconnaître ce qu'il avait aimé, se méconnaître lui-même, et perdu, si j'ose le dire, dans les espaces imaginaires de la vanité, chercher une nouvelle famille et de nouveaux parents dans un nouveau monde? Non, non, Messieurs: aussi n'a-t-il pas besoin de ces tristes ressources d'une noblesse imaginaire; il en trouve une solide dans sa maison depuis près de trois siècles; il n'y voit rien qui ne convienne à sa dignité: avant lui, des avocats généraux, des présidents au parlement de Paris, deux abbés généraux de Cîteaux distingués; l'un, dans le concile de Trente, par son zèle pour la religion; l'autre, dans les États de Bourgogne, par sa fidélité pour son roi; autour de lui, et sous ses yeux, des enfants héritiers de l'esprit et de la vertu de leurs ancêtres; des gendres choisis avec ce juste discernement, qui dès lors lui découvrait sous les noms illustres de Fourcy, des Morangis, des de Harlay, des intendants de provinces, des présidents du parlement, des lumières du conseil; et sous les ordres du roi, des pacificateurs de l'Europe. Au milieu de cette gloire domestique et de cet éclat personnel qui l'environne, qu'il est beau d'avoir su se contenir dans les bornes d'une sage modération! Respectueusement intrépide dans la défense des privilèges de sa charge, facile et condescendant pour ce qui ne regarde que sa personne; jaloux de la véritable gloire, ennemi de la flatterie qui vient l'encenser; il sait s'humilier au milieu des louanges, tentation délicate des grands; il les craint comme des écueils, il les reçoit comme des leçons, il s'en fait une étude de ses devoirs, et *les regarde*, dit-il lui-même, *bien moins comme la peinture de ce qu'il est, que de ce qu'il doit être.*

S'il ne se laisse pas éblouir à la gloire, se laissera-t-il corrompre aux richesses? Donnera-t-il dans les extrémités ou d'une avarice sordide, ou d'une profusion odieuse? La verra-t-on, pour élever sa famille, se dégrader lui-même, dérober aux bienséances d'une dignité qu'il doit soutenir, de quoi nourrir quelque jour une ambition illégitime, et acheter la grandeur et les plaisirs de sa postérité aux dépens de la gloire de son prince et de la

sienne propre? Le verra-t-on d'ailleurs, entêté de son rang, donner dans une magnificence outrée, se signaler par des dépenses superflues, immortaliser son nom dans ses terres, comme parle l'Écriture, exciter par leur étendue, et l'envie des peuples, et l'indignation des sans verains, et mourir enfin couvert de cette fausse gloire, qui n'est suivie que d'un opprobre éternel, et qui ne descend point avec nous dans le tombeau? Quel usage fit-il donc de ses biens? Vous le savez, peuples, qui lui avez vu soutenir sa dignité avec honneur, mais sans ostentation, comme sans bassesse: vous le savez, pauvres, qu'il a fait subsister en grand nombre dans des temps difficiles, et qui lui avez donné tant d'acclamations pendant sa vie, tant de larmes et de bénédictions après sa mort: Vous le savez, dépositaires fidèles de ses charités secrètes, qui avez su lui en dérocher la gloire jusqu'à ce jour: vous ne l'ignorez pas, savants, qu'il a comblés de ses libéralités et prévenus par ses bienfaits: Et vous, famille affligée qui, avec une succession abondante de gloire, avez recueilli sans envie les fruits modérés de ses longs travaux et de sa sage économie, vous savez mieux que personne l'usage qu'il a fait de sa fortune; il en a rendu compte au Seigneur sans roagir, et vous le rendez au public par mon ministère: *Loquimini de me coram Domino.*

C'est quelque chose d'avoir su se modérer dans l'éclat et l'abondance des dignités; mais ce n'est pas tout, elles donnent une autorité dont on ne doit user que pour maintenir la justice, et dont on n'abuse que trop souvent pour soutenir l'iniquité. Quelque forme qu'elle prenne, un juge doit avoir le courage de la combattre, du l'Écriture (*Eccli.*, VII, 6); soit qu'elle s'appuie du crédit des grands, soit qu'elle se pare de nos intérêts particuliers, ou qu'elle flatte nos passions, soit qu'elle appelle à son secours la chair et le sang, il faut tout sacrifier pour la détruire, et n'user de son autorité que par religion.

Ne fut-ce pas la gloire de M. le chancelier, Messieurs? Ne pesait-il pas toujours ses arrêts, ses conseils, ses grâces mêmes au poids du sanctuaire, et autant que la fragilité des lumières humaines le put permettre? Tout ce qui ne fut pas juste au tribunal du Seigneur le fut-il devant le sien?

De là cette admirable équité qui, dans la cause de ses ennemis, le rendait suspect à lui-même, craignant, disait-il, d'être tenté, ou de les condamner par ressentiment, s'ils étaient innocents, ou de les absoudre par grandeur d'âme, s'ils étaient coupables.

De là cette rare probité qui, étouffant tous les ressentiments particuliers, a sacrifié dans les occasions les injures des pères aux droits des enfants, et fait voir par des exemples récents, mais dignes du souvenir de tous les siècles, qu'un chef de la justice ne doit point avoir d'autres ennemis que l'iniquité.

De là, enfin, cette droiture inflexible qui, sous les yeux du prince, l'a fait opiner quelquefois contre le prince même, sachant sans doute que, sous un roi à qui la justice est

plus chère que tous ses intérêts, c'est être courtisan que d'être juste.

S'il le fut partout par religion, combien le fut-il en faveur de la religion même? Vous ne l'avez pas oublié, Seigneur, vous qui tenez un compte fidèle à vos élus de tout ce qu'ils font pour votre Église. Quel zèle n'eut-il point pour ses intérêts? A qui doit-elle, après notre grand monarque, la stabilité de ses pasteurs, au paravant errants au gré de la misère ou de la cupidité; la subsistance honnête des ministres qui la servent, le rétablissement de ses règles et de sa discipline, la subordination de sa hiérarchie, la conservation de ses libertés? A qui doit-elle la protection de ses vierges, le bon ordre de ses mariages, l'autorité de ses évêques, l'extension, ou plutôt le rétablissement de la juridiction épiscopale? en un mot, tous ces fameux édits, ces sages déclarations, qui seront des monuments éternels de la religion de notre grand monarque, ne rendront-ils pas aussi précieuse à l'Église la mémoire du pieux chance lier qui les a ou inspirés par sa sagesse, ou sollicités par son crédit, ou maintenus par son autorité? Et ne dira-t-elle pas de lui ce que l'Écriture dit d'un souverain juge et pontife des Juifs, que de son temps il a soutenu la maison de son Dieu, et réparé les ruines de son temple, *in vita sua suffulsi domum* (*Eccli.*, L).

Vous le publiez avec reconnaissance, illustres prélats, et j'ai vu vos sentiments écrits de la main d'un grand cardinal et d'un saint évêque (1), qui fut autrefois témoin de son zèle pour l'épiscopat, qui partagea avec lui la gloire de le défendre, et qui en ressentit lui-même les effets. *M. le chancelier*, dit-il dans une lettre, où il pleure sa mort *eut un grand amour pour l'Église et pour les saints pasteurs qui s'acquittent dignement de leur ministère; le zèle qu'il a eu pour le maintien de la discipline et la protection qu'il nous a donnée lui ont vengé les miséricordes de Dieu.* Éloge digne d'être gravé en lettres d'or dans les annales de l'Église: éloge qui, sorti d'une bouche sainte, se fera entendre jusqu'au trône du Très-Haut: éloge qui doit exciter l'émulation de tous les juges et de tous les grands ministres, leur apprendre qu'il n'est rien de plus grand que de maintenir l'Église, qu'elle est seule la fin de tous les desseins de Dieu, que là se doit rapporter le gouvernement des états, la variété des emplois, le service des princes, et que tout ce qui est dans l'ordre de Dieu tend à la consommation de ce saint édifice: *Ad consummationem sanctorum, in ædificationem corporis Christi* (*Eph.*, IV, 12).

Notre illustre chancelier fut pénétré de ces sentiments, Messieurs; il les avait appris de ses premiers maîtres dès sa jeunesse; il les avait puisés dans ces saints cantiques recueillis de sa main, où se délassant chaque jour du soin des affaires publiques avec le roi-prophète (*Ps.*, CXXXI), il apprenait de lui à soupirer pour l'établissement du temple de Dieu. Il les fit paraître, ces pieux senti-

(1) M. le cardinal Le Camus.

ments, lorsqu'élevé à la première dignité de l'État, il se vit, si j'ose le dire, associé par son prince à la gloire d'étendre l'Eglise, de faire rentrer dans son sein ses enfants égarés, et d'ôter à l'hérésie ces restes de vie qui paraissaient encore par des mouvements convulsifs de séditions et de révoltes. Son illustre prédécesseur, dont la mémoire est également précieuse et à l'État, qu'il servit avec tant de gloire, et à la religion, qu'il soutint avec tant de zèle. M. Le Tellier, vous le savez, avait signé d'une main mourante l'arrêt de mort de l'hérésie, par la révocation de l'Édit de Nantes; il s'était consolé de descendre dans le tombeau, puisqu'elle y descendait avec lui. Mais ce monstre respirait encore; c'est sous la main de M. Boucherat qu'il doit expirer. Quelle joie pour ce grand magistrat, lorsque dépositaire des desseins de son roi, interprète fidèle de ses volontés, ministre zélé de sa religion, il voit tomber sous ses édits tous les temples de l'hérésie, ménage avec un sage tempérament de douceur et de sévérité la conversion de ses sujets, donne les ordres pour arrêter les fugitifs, calmer les séditieux, instruire les enfants, concilier les pères, pourvoir à la subsistance des pauvres, exclure des dignités l'obstination des riches; et par tous ces innocents artifices, engager tous les Français à honorer un même Dieu, par un même culte, dans un même esprit, d'une même voix, comme parle l'Apôtre : *Ut unanimes uno ore honorificetis Deum* (Rom., XV, 12).

Gloire soit à la puissance de la grâce, qui a su mettre dans le cœur du prince un si noble dessein; gloire au zèle du prince, qui, au mépris de toutes les vues politiques, a pu donner à son chancelier les ordres de l'exécuter; gloire à la sagesse du chancelier, qui en a su ménager les moyens, lever les obstacles, signer les édits, consommer l'œuvre de Dieu, et couronner sa vieillesse par un usage si saint de sa dignité. C'est là, Messieurs, ce que j'appelle soutenir sa grandeur par la justice; et pour combre de gloire, vous l'allez voir en peu de mots la consommer dans la justice.

TROISIÈME POINT.

Ici commence à se découvrir la triste face de mon sujet. Jusque-là j'ai tâché de suspendre vos soupirs, pour obéir à l'Esprit de Dieu, qui nous défend de pleurer longtemps la mort des justes, parce que le repos dont ils jouissent demande plutôt des applaudissements que des larmes : *Modicum plora super mortuum, quoniam requievit* (Eccli., XXII). J'ai tâché de vous dérober la vue de cet appareil lugubre qui vous environne, d'éclipser à vos yeux la triste lueur des torches funèbres par le doux éclat d'une vertu toujours égale, toujours soutenue. Je ne vous ai fait voir M. Boucherat que montant de dignités en dignités par les degrés de la justice, s'y soutenant avec honneur par le zèle de la justice. Mais, hélas ! où le conduisais-je, sans y penser, par tous ces degrés; et pourquoi, tout occupé du soin de vous

faire applaudir à sa vertu, ne vous préparais-je pas plutôt à pleurer sa perte? Vous l'avez affermi pour quelque temps, Seigneur, et vous le faites disparaître pour toujours : *Roborasti eum paululum, ut in perpetuum transiret* (Job, XIV). Ainsi s'échappe tout, dit le Saint-Esprit (Eccli., XVII) : le soleil, tout brillant, tout élevé qu'il est, perd sa lumière; l'homme, qui n'est que cendre et poussière, pourra-t-il conserver la sienne? Oui, Messieurs, consolons-nous, la lumière de la justice ne s'éteint jamais; les impies tomberont sans honneur, dit l'Écriture (Sap., IV), l'opprobre de leur mort ne finira point. Dieu saura arracher jusqu'aux fondements de leur fortune, leur mémoire périra, et il ne restera sur la terre aucun vestige ni de leur grandeur, ni de leur race, ni de leur nom; *Usque ad supremum desolabuntur* (Sap., V). Mais la justice est immortelle, elle suit au delà du tombeau ceux qui, comme M. le chancelier, n'ont jamais aimé qu'elle. L'innocence de sa vie nous prophétise déjà la sainteté de sa mort, comme on l'a dit d'un grand patriarche; et pendant que pour tromper votre douleur, je tâche encore à vous cacher sa fin, je le vois déjà qui s'en occupe.

Il sait que le corps, qui se corrompt, appesantit l'âme (Sap., IX); que dans ces derniers moments de trouble et de douleur, le sens le plus vif, l'esprit le plus perçant est aveuglé sur les secrets de l'éternité et sur l'affaire de son salut; il le sait, et il commence de bonne heure à s'en occuper. Il le fit dans tous les temps, Messieurs : la justice qui le conduisait, qui l'élevait, qui l'éclairait, lui montrait de loin les années éternelles; mais souffrez que je me retranche à la dernière année de sa vie. Fut-elle autre chose pour lui qu'une étude continuelle de la mort? Ne la consacra-t-il pas à se détacher de tout, et ne se dit-il pas de bonne heure à lui-même ce qu'un prophète dit trop tard à un grand roi : Mettez ordre à vos affaires, parce que vous devez mourir : *Dispone domui tuæ, quia morieris* (Isai., XXXIII, 14)?

Malheur à ceux qui, enivrés des douceurs de la vie, ne pensent à mourir que quand ils sont déjà plus de demi-morts; ne déclarent leurs dernières volontés que dans ces derniers moments où, incapables de rien vouloir eux-mêmes, ils ne sont que le triste écho de la volonté des autres, et laissent après eux des testaments qui prouvent bien mieux la cupidité des vivants que la charité des morts. M. le chancelier ne donna pas dans cet abus, Messieurs; plein de santé, plein de vie, il voulut être lui-même son interprète. Il crut qu'il était digne de l'exécuter testamentaire des Turenne, des Seguier, et de tant d'autres grands hommes, dont la confiance seule fait l'éloge de sa probité; qu'il était digne de l'arbitre de tant de maisons illustres, du pacificateur de tant de familles, d'établir la paix dans la sienne par un testament que la prudence et la religion semblent avoir dicté. Quels sentiments de piété pour son Dieu, de reconnaissance et de fidélité pour son roi, d'union et de charité

mutuelle n'inspire-t-il pas à ses enfants ? Avec quelle sagesse prévient-il tout ce qui la peut altérer ? La variété des intérêts qui divise les autres familles, ne sert qu'à concilier la sienne ; soit dextérité dans le père, soit religion dans les enfants, quinze jours après sa mort, tout est calme, tout est tranquille ; et cette paix aimable que Jésus-Christ laissa à son Eglise, comme la plus noble portion de son héritage, *Pax vobis*, cette paix est aujourd'hui dans la famille illustre de M. le chancelier le plus doux fruit de sa succession.

Ainsi consommait-il dans la justice une fortune où il n'était arrivé que par la justice. Il la partage entre les siens avec équité, il la communique aux pauvres avec abondance ; ennemi de ces charités posthumes, qui sont plutôt les effets de l'avarice que de la piété, il n'attend pas que la mort le dépouille, il exécute lui-même son testament, il fait marcher ses bonnes œuvres devant lui ; et quelque soin qu'il ait eu de les cacher, quatre-vingt mille livres d'aumônes faites dans ces derniers temps, paraîtront écrites et sur les registres des hôpitaux, et dans le cœur des pauvres qui le pleurent, et plus sûrement encore dans le Livre de vie.

Miséricorde de mon Dieu, vous rompiez ainsi les liens de cet homme juste ; vous ne permettiez pas qu'il s'attachât à des biens qu'il devait bientôt quitter ; vous le prépariez à la mort naturelle par une mort évangélique ; vous réveilliez dans son cœur ces pieux desseins de détachement, de retraite, de démission de sa dignité, dont il fit confiance à son prince ; et contente des dispositions de son sacrifice, vous lui en avez ôté les moyens ; vous affermissiez son esprit contre les impressions de la tendresse naturelle, encore flatté des espérances d'une plus longue vie ; avec quel courage exhorte-t-il les siens à ne se plus attacher à lui ? avec quel zèle les prépare-t-il lui-même avant le temps à cette dernière séparation, qu'on annonce aux autres avec tant de précautions et de ménagements ? avec quelle foi s'élève-t-il au-dessus des soins temporels dont on tâche de l'occuper ? Bâtimens, décorations, tristes amusements d'une vieillesse inquiète, vous êtes indignes de la sienne : *Le terme est court*, dit-il, *il faut bâtir pour l'éternité*.

Elle s'approche en effet pour lui, Messieurs ; ses infirmités augmentent ; après une année de langueur, où sa patience mérite chaque jour quelque nouvelle couronne, comme parle saint Cyprien (*Ad Max. et Moysen presbyt.*), le moment vient où il doit recevoir la couronne de justice ; et que ne fait-il point alors pour achever de s'en rendre digne. Dispensez-moi, Messieurs, en faveur d'une famille affligée, de retracer à vos yeux ce triste moment où on le vit, comme un autre Job, abattu sous la main du Seigneur, mettre toute son espérance en lui (*Job*, XIII), et reconnaître devant ses ministres que ses voies, toutes justes qu'elles étaient aux yeux des hommes, n'étaient pas

innocentes devant Dieu ; ce moment où on le vit, comme un autre Elie (*III Reg.*, XIX), se nourrir de ce pain céleste qui devait le soutenir dans le long voyage qui lui restait à faire ; ce moment enfin où on le vit, comme un autre Jacob, étendre ses mains mourantes sur ses enfants désolés, et leur donner, comme ce grand patriarche, les bénédictions qui leur étaient propres : *Benedixit singulis benedictionibus propriis* (*Gen.*, XLIX).

Tous ces devoirs ainsi remplis avec une piété consolante, avec ce cœur véritablement chrétien qui n'eut jamais rien du déguisement ni des artifices du siècle, il entre, dirai-je, dans une agonie ou dans une extase de quatre jours ; léthargique pour toutes les affaires du monde, sensible à celle de son salut ; sourd à la voix de ses chers enfants, attentif à celle de son pasteur et de son archevêque ; ne voyant, n'entendant, ne goûtant que Dieu seul dans ces derniers moments, et pouvant, ce semble, dès lors dire avec l'Apôtre, ce que la force de la grâce avait commencé en lui, et ce que la fragilité de la nature y a fini : *Je suis mort pour le monde, et le monde est mort pour moi* (*Galat.*, VI, 14).

Qu'il vive éternellement en vous, Seigneur ; nous vous en conjurons, et par cette miséricorde, sans laquelle la vie la plus pure ne l'est pas à vos yeux, et par cette justice, qui ne fut en lui qu'un écoulement de la vôtre, et que je n'ai louée dans sa conduite que pour glorifier vos dons, et par ces larmes de sa famille, qui ne sont plus le tribut d'une tendresse naturelle, mais le sacrifice d'une piété chrétienne, et surtout par le sang de votre adorable Fils, notre Victime unique, qui va vous être offerte par les mains du sacré pontife qui a commencé ce sacrifice d'expiation, pour mériter à celui que nous pleurons la couronne de vie que vous avez promise à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.
Celui qui se sera signalé par ses victoires sera la colonne et l'appui du temple de Dieu (*Apoc.*, III, 12).

Quelque idée que je me forme de l'Eglise de Jésus-Christ, j'y vois toujours les évêques dans un rang digne du chef invisible dont ils tiennent la place ; si je la regarde comme un vaisseau que l'orage vient battre de tous côtés, les évêques sont les pilotes qui le conduisent ; si je la considère comme un corps composé d'autant de membres qu'il y a de fidèles, ils sont les yeux qui l'éclairent ; si je me la représente comme une armée que le bon ordre rend aussi belle aux yeux de ses enfants que redoutable à ceux de ses ennemis, ils sont les chefs qui la commandent ; enfin, si je l'envisage comme un édifice superbe dont toutes les pierres sont animées, ne puis-je pas dire, Messieurs, que les évêques en sont les colonnes, puisqu'ils en font et l'ornement et l'appui ?

Mais si je prétends donner cette dernière qualité à tous ceux qui portent l'auguste caractère de l'épiscopat, n'aurez-vous point lieu de me reprocher que je confonds le

grand saint Augustin avec eux, que je ne fais entrer dans la couronne que je lui prépare que des fleurs communes, et qu'enfin il n'y aura point d'évêque qui n'ait droit de lui disputer ou de partager avec lui la gloire que je lui donne, quand je dis : *Faciam illum columnam in templo Dei mei?*

Non, non, Messieurs; quoique l'Eglise puisse compter autant de colonnes qu'elle a d'évêques qui en soutiennent le poids, elles n'ont toutes ni la même élévation, ni le même éclat, ni la même fermeté; et comme l'on voyait dans le tabernacle et dans le temple de Salomon, des colonnes d'un ouvrage plus délicat, d'un métal plus précieux, d'une élévation plus grande les unes que les autres, celles de l'Eglise ont aussi leur différence: Dieu, qui veut être lui-même l'architecte de cet édifice sacré, ne les travaille pas toutes avec un soin pareil; il semble que pendant qu'il en néglige quelques-unes, il épouise sur les autres l'adresse toute-puissante de ses mains.

Le grand saint Augustin fut sans doute du nombre des dernières, Messieurs; et si jamais Dieu fit un effort de sa puissance pour donner à son Eglise une colonne capable de la soutenir contre une infinité d'ennemis redoutables, ce fut dans la personne de cet incomparable saint, qui, par ses glorieuses victoires, a mérité, plus que personne, la qualité que je lui donne de colonne du temple de Dieu: *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.* Et si vous me demandez quelles sont ces victoires, n'a-t-il pas triomphé du péché par la force de la grâce, de l'erreur par la force de la vérité, et de ses passions par la force de la pénitence? Ainsi ne puis-je pas dire que trois mains travaillent également à établir dans l'Eglise cette colonne animée. La main de la grâce l'élève, la main de la vérité l'affermi et la soutient, la main de la pénitence la polit et la perfectionne. Vierge sainte, intéressez-vous à l'éloge de celui qui fit tant de fois le vôtre, et qui confondit avec tant de force ceux qui vous disputaient la qualité glorieuse de Mère d'un Dieu, en voulant détruire la divinité de celui qui s'incarna dans votre sein, au moment qu'un ange vous dit: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Augustin fut un miracle de la nature, avant que d'être un chef-d'œuvre de la grâce; Dieu, qui est également auteur de l'une et de l'autre, voulut qu'elles s'épuisassent en sa faveur, et que par un combat avantageux pour lui, elles se disputassent tour à tour l'honneur de le faire plus grand. Il est donc grand dans tous ses états, Messieurs; il est admirable par les avantages funestes de la nature, comme par les dons de la grâce; et semblable à ces colosses dont les débris ont je ne sais quoi de grand et d'auguste, il mérite notre admiration dans sa chute; de sorte que dans l'état même de son péché, qui ne lui ravit ni cette élévation d'esprit, ni cette grandeur d'âme qui lui est naturelle, je te puis regarder comme une colonne, mais une

colonne renversée, qui ne peut être élevée que par la main de la grâce, pour être l'appui du temple de Dieu, selon la promesse qu'il en a faite: *Faciam illum columnam in templo Dei mei.*

Mais élever une colonne abîmée dans la boue, d'un poids et d'une grandeur énorme, attachée à la terre par des liens difficiles à rompre; c'est sans doute une étrange entreprise, Messieurs: la nature est trop faible pour en venir à bout; et quelque puissante qu'elle soit dans la personne d'Augustin, il m'apprend lui-même que les efforts qu'elle fait pendant le cours de plusieurs années pour le relever, ne servent qu'à lui faire faire des chutes plus dangereuses, et à le plonger plus avant dans la boue des désordres, et dans les ténèbres des erreurs qui l'environnent: *In illo limo profundi ac tenebris falsitatis, cum sepius surgere conarer et gravius alliderer, volutatus sum* (*Confess.*, lib. III, c. 11).

Reconnaissons donc, mes frères, reconnaissons en passant avec ce grand saint, que si Dieu nous abandonne à nous-mêmes et aux lumières naturelles de notre esprit, quelque pénétrant qu'il puisse être, nous ne pouvons nous conduire que de précipice en précipice, et d'erreur en erreur: *Quid sum mihi sine te, nisi dux in præceps* (*Confess.*, lib. IV, c. 1)?

Augustin s'élève quelquefois par la force de sa raison, mais il est bientôt rabaissé par le poids de son orgueil: *Pondere superbiae meae in ima decidebam.* L'amour de la vérité le détache quelquefois de la terre, mais le bruit de cette chaîne de péchés qu'il traîne après lui l'empêche d'entendre sa voix: *Obsurdueram stridore catenae mortalitatis meae* (*Confess.*, lib. II, c. 2). Son esprit lui découvre un Dieu, mais l'erreur qui l'aveugle lui en cache la nature: il ne le voit que sous des images corporelles et grossières, parce qu'il tourne le dos à la lumière, et que s'il aperçoit déjà quelques objets qu'elle éclaire, il n'en est pas encore éclairé lui-même: *Ipsa facies mea qua illuminata cernebam, non illuminabatur* (*Confess.*, lib. IV, c. 16). A quoi me sert donc, mon Dieu, cet esprit vif et pénétrant avec lequel vous m'avez fait naître? Ceux-là ne sont-ils pas plus heureux, que leur simplicité rend timides, et qui ne s'exposant jamais à vous perdre de vue, cherchent leur sûreté dans le sein de leur mère, et ne prennent l'essor qu'après que l'aliment de la foi a longtemps fortifié les ailes de leur charité, ce sont les termes de notre saint: *A te non recedebant, ut in nido Ecclesiae tuae tuti plumescerent, et alas charitatis alimento sanæ fidei nutriverent* (*Ibid.*).

Consolez-vous, âmes simples, s'il en est ici, consolez-vous du peu de lumières que Dieu vous donne; un grand esprit est presque inséparable des grands défauts: c'est un instrument propre à faire de grandes fautes. Augustin se plaint du sien; et si son élévation nous l'a fait regarder comme une colonne, les désordres, les passions, les erreurs auxquelles il s'est abandonné, nous en

doivent faire pleurer la chute; chute terrible, que la main de la nature n'a pu réparer jusqu'ici.

Monique s'en afflige, elle en gémit, et l'amour fait incessamment sortir par les yeux de cette mère le sang de son cœur, qu'elle offre nuit et jour en sacrifice pour la conversion de son fils : *De sanguine cordis matris meæ per lacrymas ejus diebus ac noctibus pro me sacrificabatur tibi*. Quoi donc, mon Dieu ! la voix de ce sang ne s'élèvera-t-elle point jusqu'à vous ? Laissez-vous toujours ce fils dans le funeste état de son péché, sans attendre son cœur pour une mère si juste et si sainte ? N'apprendrez-vous point à toutes les mères qui m'écoutent, que les larmes qu'elles doivent verser pour le salut de leurs enfants, ne sont jamais sans effet ? Vous le verrez, Mesdames : mais il faut qu'Augustin donne encore de l'exercice à la tendresse et à la piété de Monique, en se séparant d'elle, pour aller fortifier à Rome les liens de son péché ; les larmes qu'elle a répandues ne sont pas encore assez abondantes pour le purifier, mais celles qu'elle verse dans l'absence de ce cher fils, dans le long voyage qu'elle entreprend de Carthage à Milan pour le rejoindre, et dans les entretiens qu'elle a à son sujet avec le grand saint Ambroise ; ces larmes, dis-je, seront enfin le premier baptême d'Augustin, comme elle l'apprend de ce fameux évêque : *Sine illum ibi, fieri non potest ut filius istarum lacrymarum pereat*. Que sa chute ne vous étonne pas ; si la main du péché a pu l'abattre, la main de la grâce le saura relever ; laissez-le encore quelque temps dans cet état : *Sine illum ibi* ; Dieu ne permettra jamais qu'une plante arrosée par des larmes si précieuses ne porte que de mauvais fruits, et que vous voyiez périr dans ses dé-ordres celui que je puis bien mieux appeler l'enfant de vos larmes que de votre sein : *Fieri non potest ut filius istarum lacrymarum pereat*.

En effet, Messieurs, cette colonne, qui jusqu'alors n'avait été balancée qu'entre les sectes différentes qui en voulaient faire l'appui de leur parti ; cette colonne, dont les erreurs de Manichée, d'Épicure et des académiciens, firent véritablement une colonne de nuée, par les ténèbres épaisses dont elles la couvrirent, commence enfin à se changer en colonne de feu, par l'impression des premiers rayons de la vérité, pour laquelle Augustin avait tant soupiré : *O veritas, veritas, quam intime medullæ animi mei suspirabant tibi !*

A ce moment, mes frères, toutes les chaînes de sa concupiscence et de sa chair se fortifient contre la main de la grâce qui les veut briser ; voilà notre colonne tantôt élevée par les liens invisibles du ciel, tantôt abaissée par les liens funestes de la terre, tantôt également balancée entre l'une et l'autre. Que ferez-vous, Augustin, dans cette tempête ? continuerez-vous toujours à vouloir et ne vouloir pas, à vous diviser contre vous-même, à vous laisser entraîner aux mouvements différents de la honte, de la

crainte, de l'amour ? Non, non, Messieurs, sa volonté ne se défend plus, elle cède à la main victorieuse de la grâce qui la flatte, qui l'attire, qui l'enlève ; et dans l'impatience qu'il a de briser le reste de ses liens, il les secoue, il les agite, et en fait, ce semble, retentir le bruit jusqu'à moi, par la manière dont il l'exprime : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum, quo jam exiguo tenebar, sed tenebar tamen* (*Confess.*, lib. VIII, c. 11). Ma captivité commençait à être plus douce, et mes chaînes moins fortes, mais je n'étais pas parfaitement libre, la chair et l'esprit me partageaient encore, et faisaient maître dans mon cœur deux volontés contraires qui se combattaient sans cesse ; la volonté de la chair prêtait l'oreille aux discours trompeurs de mes voluptés passées : *Duc voluntates, una vetus, una nova, confisgebant inter se* (*Confess.*, lib. VIII, c. 5).

Quoi ! disaient-elles, peux-tu te résoudre à nous quitter ? toi que nous avons vu naître dans notre sein, toi que nous allaitâmes de de nos plus charmantes délices, toi qui nous es redevable des plus doux moments de ta vie, peux-tu faire divorce avec nous, mais un divorce qui te doit ravir pour toujours l'usage des plaisirs, pour noyer le reste de les jours dans les larmes et dans la douleur ? Jamais de voluptés, jamais de voluptés pour Augustin ! *Non erimus tecum ultra in æternum* (*Confess.*, lib. VIII, c. 11).

Ces paroles, accompagnées du souvenir de tant de désordres, et de l'habitude que notre saint en avait formée, ne seront-ce point des chaînes assez fortes pour renverser encore un coup cette colonne animée ? Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que dans l'équilibre où vous la voyez, elle nous menace d'une ruine plus fâcheuse et plus irréparable que la première ? Ne craignons rien pour Augustin ; l'esprit l'emportera sur la chair ; la grâce ne sera pas moins ingénieuse pour le sauver que la nature pour le perdre, et si le discours des voluptés qui viennent de lui parler a pu donner quelque atteinte au dessein qu'il a formé, la chasteté chrétienne qui parle à son cœur sera sans doute capable de l'affermir : il la voit, dit-il lui-même, avec un visage serein, un air caressant, une honnête liberté qui l'invite de s'approcher d'elle ; elle lui tend les bras pour l'embrasser et le rassurer dans l'irrésolution qui l'agite ; elle lui montre autour d'elle un nombre infini de personnes d'un sexe et d'un âge plus faibles que le sien, qui trouvent leurs délices à vivre sous le joug agréable de la continence ; tu ne pourras donc pas, disait-elle, ce qui n'est pas impossible à ces jeunes vierges que tu vois à ma suite ? Il est vrai qu'elles ne doivent pas à leurs propres forces la vertu qu'elles pratiquent, mais la main de la grâce qui les soutient, ne l'abandonnera pas ; appuie-toi sur elle, et ne crains pas qu'elle te laisse tomber : *Noli metueri, non se subtrahet ut cadas* (*Confess.*, lib. VIII, c. 11).

Ah ! le puissant effort de la grâce sur le cœur d'Augustin ! elle lui montre la dou-

ceur, les charmes, et la facilité même de la continence; elle lui en fait entendre les discours; et cependant, mes frères, il n'est pas encore vaincu: cette colonne penche toujours vers l'abîme d'où elle est sortie: *Cunctabundus pendebam*. Mais enfin, il faut qu'elle soit élevée et placée avec honneur dans le temple de Dieu; il faut que la même parole de cet Architecte éternel qui forma le monde et les colonnes qui le soutiennent, dresse aujourd'hui dans l'Eglise la colonne la plus inébranlable qu'elle eut jamais. Qu'il s'agisse de convertir un saint Cyprien, la voix de Justine en vient à bout; qu'il faille retirer Thaïs de ses débauches publiques, un solitaire le fait seul; qu'il y ait cinquante docteurs opiniâtres à convaincre, le zèle éclairé d'une vierge suffit: mais quand il faut donner à l'Eglise des Paul et des Augustin pour la soutenir, ce sont des coups de la main de Dieu; il faut qu'il parle comme pour créer un monde, et que pour nous marquer la grandeur et la difficulté de cet ouvrage, il prononce plus de paroles qu'il n'en prononça autrefois pour produire toutes les créatures ensemble: *Tolle lege, tolle lege*.

Augustin obéit à cette voix du ciel; il ouvre les Epîtres de saint Paul, et la grâce qui conduisait ses yeux, les fait tomber fort à propos sur ce passage où l'Apôtre nous exhorte à nous revêtir de Jésus-Christ, et à négliger tout ce qui peut flatter la concupiscence de la chair: *Induimini Jesum Christum, et carnis curam ne feceritis in desideriis*.

Paroles énergiques qui enlèvent enfin le cœur de notre saint, qui achèvent ce grand ouvrage que la grâce avait commencé depuis tant d'années, qui rompent les restes de ces liens qui l'attachaient encore à la terre; en sorte qu'un moment après il a lieu de s'écrier comme il le fait: *Dirupisti, dirupisti, Domine, vincula mea*. Ne vous imaginez-vous pas, Messieurs, voir un Samson briser, par l'impétuosité de l'esprit du Seigneur qui l'anime, les chaînes dont les Philistins l'avaient chargé? Et ne puis-je pas dire du grand Augustin ce que l'Ecriture dit de ce grand homme: *Irruit in eum Spiritus Domini, et vincula quibus ligatus erat dissipata sunt* (*Judic.*, XV)? La main de la grâce a rompu ses chaînes, il n'est plus captif, ni de l'orgueil, ni de l'ambition, ni des voluptés criminelles, qui corrompirent son cœur: il a vaincu et son esprit et sa chair; son esprit, puisqu'il l'a soumis à la foi; sa chair, puisqu'il l'a soumise à la raison; et par cette double victoire il a mérité que Jésus-Christ fit de lui la plus belle colonne de son Eglise: *Qui vicerit, faciam illum columnam*. Colonne qui, après avoir été élevée de l'abîme du péché par la main de la grâce, doit encore être affermie contre l'effort des hérésies par la main de la vérité.

SECOND POINT.

Le changement et l'inconstance sont les caractères de l'erreur. Elle n'est jamais satisfaite d'elle-même, et quelque soin qu'elle prenne d'affecter une fermeté opiniâtre dans

ses sentiments, elle se dément bientôt, puisqu'elle se déguise chaque jour, et qu'un même siècle ou voit périr, ou ne reconnaît plus les hérésies qu'il a vues naître. C'est sans doute, Messieurs, ce qu'un grand apôtre (*Jud.*, I) nous veut faire comprendre, quand il appelle les hérétiques des nuages noirs et légers dont le vent se jone à son gré; des flots mutinés qu'on voit dans un même moment s'enfler en montagnes et se creuser en abîmes, insulter les rochers, et se briser sur le sable; des planètes errantes qui n'ont rien de fixe ni de réglé dans leur cours, que leur dérèglement.

Augustin fut longtemps dans cet état; et si l'orgueil, qui est inséparable des sciences purement profanes, lui donnait l'élevation d'une colonne: *Superbia celsitudinem imitatur*, l'hérésie dans laquelle il était engagé ne lui permettait pas d'en avoir la fermeté. Il savait, Messieurs, que la vérité seule la lui pouvait donner: aussi ne soupirait-il que pour elle; et si vous le voyez passer de secte en secte et d'erreur en erreur, c'est dans l'espérance de trouver dans l'une la vérité qu'il ne rencontre pas dans l'autre. Mais on le trompe partout; les manichéens, qui ont toujours la vérité dans la bouche, le flattent en vain de satisfaire le désir qu'il a de la connaître; ils ne lui présentent que des fantômes lumineux sous des termes magnifiques; il s'en repaît quelque temps, mais il n'y trouve pas ce goût agréable de la vérité dont il avait conçu quelque idée: *Non sapiebas in ore meo sicuti es* (*Confess.*, lib. III, c. 6). Il entre dans la secte des académiciens, et se résout à douter de tout, pour ne se tromper plus; ou plutôt, à se bien aveugler une fois, pour ne s'aveugler jamais.

Dès lors il commence à combattre l'erreur des manichéens, avant que la vérité du christianisme l'éclaire; vous diriez que cette pierre se détache d'elle-même, sans le secours d'une main étrangère, pour renverser la statue de l'hérésie: *Abscissus est lapis sine manibus, et percussit statnam*; mais quand la main de la vérité l'aura affermi, vous la verrez s'élever comme une montagne prodigieuse à qui rien ne pourra résister: *Factus est mons magnus et implevit universam terram* (*Dan.*, II).

Elle y travaille, Messieurs; et comme elle découvre dans Augustin le plus zélé de ses défenseurs, elle ne peut souffrir qu'il abandonne le soin de la chercher; ni que cette colonne que la tempête de l'hérésie a tant agitée, soit l'appui du mensonge et de l'erreur dont elle peut être la perte. En effet, la vérité, qui ne se cache souvent que pour se faire aimer davantage, se montre à notre saint, elle récompense son zèle et son ardeur pour elle, elle répand dans cette grande âme ses lumières les plus pures et les plus sublimes, à la faveur desquelles Augustin découvre et pénètre toutes choses; mais elle n'en demeure pas là: ce serait peu qu'il fût éclairé lui-même, s'il n'était capable d'éclairer les autres, et si la main de la vérité ne l'affermait dans l'Eglise comme

une colonne de feu qui doit consumer ses ennemis et dissiper les ténèbres funestes de l'hérésie qui veut obscurcir sa gloire.

Esprits insensés, ne pensez plus à combattre l'Épouse de Jésus-Christ; cette colonne que la vérité vient d'affermir bornera vos conquêtes; ou plutôt, assemblez-vous contre elle de toutes les parties du monde, comme les ennemis du peuple de Dieu, Augustin vous dispersera : *Congregamini, et vincimini* (Isai., VIII). Armez-vous de ce que l'hérésie a de plus fort et de plus invincible, Augustin vous terrassera : *Confortamini, et vincimini*. Combattez, Augustin triomphera : *Accingite vos, et vincimini*.

Dieu, qui permet que son Église ait des ennemis, ne manque pas de lui susciter des défenseurs; s'il semble oublier ses intérêts lorsqu'il fait naître en Angleterre un Pélage pour la combattre, ne signale-t-il pas son amour pour elle lorsque le même jour il suscite en Afrique un Augustin pour la défendre? Il est vrai que jamais siècle ne fut si fécond en hérésiarques que celui de ce grand docteur; l'on dirait que Jésus-Christ s'endort, comme autrefois, dans le vaisseau de son Église, pendant qu'une infinité de tempêtes s'élèvent contre elle pour la submerger. Les Arius, les Donat, les Mauès, les Apollinarius, les Mélèce, les Pélage la battent de tous côtés : mais ne tremblons pas, mes frères, elle est appuyée sur une colonne que la main de la vérité soutient; tous ces monstres ne serviront qu'à multiplier ses victoires; c'est une armée d'Égyptiens que Dieu va défaire en regardant au travers de sa colonne; il les va confondre par la bouche ou par la plume d'Augustin : *Ecce respiciens Dominus per columnam ignis interfecit exercitum Ægyptiorum* (Exod., XIV).

En effet, Messieurs, que n'a point fait ce grand docteur contre eux, ou dans les entretiens particuliers, ou dans les conférences publiques? Combien de fois leur a-t-il fait avouer leur ignorance ou abjurer leur erreur? Les Félix, les Léporius, les Vitalis qu'il a convertis; les Emerit, les Pétilien, les Potase qu'il a confondus, ne sont-ils pas des preuves convaincantes que rien ne résistait aux lumières et à la force d'Augustin, que rien n'était capable d'ébranler une colonne si bien affermie, et que Dieu l'avait établie dans la nouvelle loi, comme Jérémie dans l'ancienne, pour la soutenir avec une force invincible? *Dedi te in columnam ferream; bellabunt adversum te, et non prævalebunt* (Jerem., I).

Ses ennemis mettent tout en usage pour l'abatre, les raisons, les flatteries, les violences; mais il demeure ferme, ils ne peuvent ni réprimer son zèle, ni corrompre sa foi; en vain l'engagent-ils cent fois dans la dispute à dessein de le surprendre, l'on y voit triompher la doctrine d'Augustin; en vain Pélage emploie-t-il les caresses et les louanges pour l'attirer à son parti, l'humilité d'Augustin sait s'en défendre; en vain les donatistes entreprennent-ils de renverser par la force de leurs armes celui qu'ils ne peuvent

ébranler par la force de leurs raisons, la Providence, qui veille toujours pour Augustin et qui sait que, dans un temps si fâcheux, la ruine de cette colonne serait celle de l'Église même, la Providence, dis-je, ne l'abandonne pas à la fureur de ses ennemis : comme ils le regardent comme le plus redoutable ennemi de leur erreur, ils en font aussi le plus mortel objet de leur haine; et pendant que ce saint prélat s'occupe à nourrir le troupeau dont Jésus-Christ l'a chargé, les donatistes lui dressent des embûches de tous côtés, ils postent sur son chemin des assassins pour le perdre, ils triomphent par avance de l'espérance prochaine de leur victoire : mais c'est dans ce moment que Dieu dit encore un coup à Augustin : *Dedi te in columnam ferream; bellabunt adversum te, et non prævalebunt*. Que tes ennemis et les miens conjurent ta perte, qu'ils tâchent de renverser l'Église dans ta personne, leurs efforts seront inutiles, parce que la main qui t'a affermi te soutiendra contre eux : *Non prævalebunt*. En effet, Messieurs, l'égarement imprévu, mais heureux, du guide qui le conduisait le dérobe heureusement à la fureur des hérétiques; le ciel le réserve pour sauver ceux qui l'ont voulu perdre.

Aussi, bien loin de se laisser aller à des ressentiments indignes d'une si grande âme, il travaille sans cesse à leur salut; et comme il a cent fois exposé sa vie et sa personne pour soutenir la foi, il ne lui reste plus qu'à sacrifier sa dignité même pour l'étendre jusqu'à eux. Que ce sacrifice est difficile, mes frères, et qu'il est bien plus ordinaire de voir des évêques immoler les intérêts de l'Église à leur grandeur, que leur grandeur à sa gloire! Cependant, Messieurs, Augustin leur donne bien un autre exemple : il sait que si les évêques sont des colonnes, la base sur laquelle elles sont appuyées doit être l'humilité; il fait paraître la sienne dans un concile de Carthage, à la vue de trois cents évêques qui le composent. Là, les évêques donatistes, pour première condition de leur réunion à l'Église, demandent d'être rétablis dans leurs sièges, occupés pour la plupart par des évêques catholiques; notre saint, animé de ce zèle qu'il faisait éclater partout, leur persuade de céder volontairement la place à leurs compétiteurs, et d'acheter la paix de l'Église au prix même du rang qu'ils y tenaient. Quoi! disait ce saint homme, pouvons-nous refuser à Jésus-Christ ce sacrifice de notre humilité? Pouvons-nous ne pas quitter nos chaires épiscopales pour celui qui a quitté pour nous le trône de sa divinité même? Ne sacrifierons-nous pas au salut de nos frères des dignités que nous ne pouvons exercer que pour eux? Ces membres de Jésus-Christ, qui ont pu faire descendre un Dieu du ciel, ne pourront-ils nous faire descendre de nos sièges, et souffrirons-nous plus longtemps qu'une division funeste les déchire : *An Christus in humana membra descendit ut membra ejus essemus; et nos, ne ipsa ejus membra crudeli divisione lamientur, de cathedris descendere formidamus?*

Après cela, mes frères, nous étonnerons-nous que cette colonne soit si bien affermie, puisqu'une humilité si profonde est la base qui la soutient? Nous étonnerons-nous que la main de la vérité soit prodigue en faveur de celui qui n'épargne rien pour elle? et que pendant que Dieu borne les forces des autres Pères à combattre un seul ennemi, qu'il n'oppose qu'un Arius à saint Athanase, qu'un Nestorius à saint Cyrille, que les eunomiens à saint Basile, il donne à saint Augustin une lumière et une force universelle, pour soutenir la religion contre toute sorte d'ennemis et dans toutes ses parties? Il la soutient dans l'unité de son chef, qui est Jésus-Christ, contre les ariens, qui osèrent lui disputer la divinité qui le rend égal à son Père : il la soutient dans l'unité de son corps, qui est l'Eglise, contre les donatistes, qui la disaient : il la soutient dans l'unité du sacrement d'incorporation, qui est le baptême, contre les mêmes hérétiques, qui le voulaient réitérer : il la soutient enfin, mais d'une manière toute divine, dans l'unité de sa vie, qui est la grâce, contre les pélagiens, qui la voulaient détruire : et c'est, ce semble, ce dernier point qui fait le caractère particulier de notre saint. Qu'il partage avec saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze et saint Hilaire de Poitiers la gloire d'avoir défait les ariens, que saint Cyrille d'Alexandrie marche de pair avec lui dans l'explication des grandeurs du Verbe incarné ; mais pour l'intelligence du mystère de la grâce, de sa puissance douce et victorieuse sur le cœur de l'homme, de sa nécessité pour les bonnes œuvres, de sa concorde avec la liberté, c'est un avantage que personne ne peut disputer à saint Augustin, puisque saint Jérôme, le plus éclairé de son temps, cessa d'écrire sur cette matière, sitôt qu'il vit les premiers ouvrages de notre saint, et le regarda comme une colonne capable de soutenir l'Eglise contre les pélagiens sans le secours de personne. En effet les colonnes de l'hérésie ne lui peuvent résister ; il les ébranle, il les renverse au moindre effort, il défait autant d'hérétiques que Samson de Philistins sous les ruines de ces colonnes : *Tangam columnas*, dit-il avec ce héros de l'Ecriture, *tangam columnas quibus imminet omnis domus*.

Il est vrai que, comme lui, saint Augustin meurt en travaillant à la défaite de ses ennemis ; je veux dire qu'il se consume avec eux par les longues veilles et les travaux infatigables qu'il emploie à confondre leurs erreurs ; mais sa mort, comme celle de Samson, est encore plus triomphante que sa vie, *Multo plures moriens quam ante vivus occiderat*. La mort a véritablement fait ce que ne purent tant d'ennemis conjurés contre notre saint ; elle a, ce semble, renversé cette colonne visible de l'Eglise militante sur la terre, pour en faire le plus bel ornement de l'Eglise triomphante dans le ciel : mais après tout, mes frères, la vérité, qui le soutint pendant sa vie, ne l'abandonne pas après sa mort ; elle anime encore aujourd'hui ses

écrits, et notre saint, revivant dans les productions lumineuses de son esprit, comme un père dans ses enfants, *Moriens et parte superstes*, il appuie l'Eglise avec plus de force que jamais.

Ne trouve-t-elle pas dans les livres presque infinis dont il l'a enrichie, des armes invincibles pour combattre ses ennemis? Ne regarde-t-elle pas ses ouvrages, aussi bien qu'un bel esprit de ce siècle, comme l'arsenal de la foi catholique? *Fidei catholice armamentarium*. Ne combat-il pas incessamment pour elle par la bouche des docteurs et des prédicateurs, que je regarde autour d'Augustin, comme ces lampes que Zacharie nous représente autour du chandelier d'or, pour en recevoir l'huile qui entretient leur lumière? N'emprunte-t-elle pas ses termes et ses pensées pour exprimer les décisions de ses conciles? Enfin le grand saint Bernard pouvait-il mieux exprimer les avantages qu'elle en reçoit, qu'en disant qu'elle serait comme muette sans lui, puisqu'il en est la langue? *Augustinus Ecclesie lingua*. Ainsi, Messieurs, au lieu que les autres docteurs ont besoin de l'autorité de l'Eglise pour appuyer leur doctrine, l'Eglise veut bien avoir recours à l'autorité d'Augustin pour soutenir la sienne, et vérifier par là qu'elle le regarde comme la colonne que la main de la grâce a élevée, que la main de la vérité a affermie, et que la main de la pénitence doit encore polir : *Faciam illum columnam*.

TROISIÈME POINT.

Je m'arrêterais encore à ce dernier point, Messieurs, pour mettre la dernière main à notre colonne et au panégyrique de saint Augustin, mais vous prévoyez tout ce que j'en puis dire, persuadés que vous êtes que celui qui a si puissamment travaillé à porter les pécheurs à la pénitence, n'a pas oublié qu'il était lui-même de ce nombre ; vous savez que ses exemples ont mieux prêché cette vertu que ses paroles, et qu'il a gravé sur son corps les beaux préceptes qu'il en a donnés dans son homélie cinquantième, avant que de les tracer sur le papier.

Vous ne vous trompez pas, mes frères : Augustin, que nous pouvons regarder, avant son baptême, comme ces masses de marbre brut qui n'ont encore aucun trait de la statue qu'on en veut former ; Augustin n'a pas plutôt conçu le dessein de changer d'état, qu'il s'abandonne à la main de la pénitence, pour recevoir d'elle les traits et la figure du nouvel homme. Je la vois donc, Messieurs, cette main agréablement cruelle, je la vois armée de fer et de feu, pour faire de notre saint une colonne éclatante que la postérité doit admirer.

Il est vrai que, comme dans le temple de Salomon l'on n'entendit jamais le bruit d'un seul coup de ciseau pour polir les colonnes qui devaient l'embellir, la main de la pénitence qui polit celle-ci ne se fait pas entendre : je veux dire que les mortifications d'Augustin ne font pas grand bruit, elles n'éclatent pas au dehors, il sait tenir le milieu entre la vie d'un évêque et celle d'un

anachorète ; mais après tout , cette main est sans cesse appliquée sur lui , le fer dont elle est armée emporte les marques et les vestiges honteux de ses désordres passés ; le feu qu'elle porte au dedans de lui-même consume les restes des attaches criminelles que son cœur eut pour le monde et pour la vanité : *Convertam ad te manum meam* , lui dit-elle , comme Dieu à un de ses prophètes , *et excoquam te ad purum* (Isai. , II).

Cette main retranche de ses habits et de sa table tout ce que la modestie ou la frugalité épiscopale n'y peut souffrir ; cette main le dépouille et de ses revenus et de ses meubles , et des vases sacrés même de son Eglise pour en enrichir les temples vivants de Jésus-Christ ; cette main lui ferme les yeux et les oreilles à tous les spectacles et les entretiens profanes ; cette main lui presse incessamment et le cœur et les yeux , pour en faire sortir les larmes qui doivent laver ces péchés dont le souvenir le fait trembler tout pénitent qu'il est : *Multum vereor* , dit-il , *multum vereor occulta mea ; tu nosti de hinc ire ad te gemitus cordis mei , et flumina oculorum meorum*.

Ce n'est pas assez , Messieurs ; qui est-ce qui expose aux yeux de toute la postérité les déréglés de la vie d'Augustin dans le livre admirable de ses Confessions ? La main de la pénitence. Qui est-ce qui grave autour de sa chambre , non l'arrêt de sa condamnation , comme la main qui parut à Balthazar , mais les versets les plus touchants du prophète ? La main de la pénitence. C'est elle , encore un coup , qui ne pouvant exercer sur sa personne toutes les austérités qu'il souhaitait de souffrir jusqu'à la fin des siècles , les perpétue dans une infinité de saints religieux , par cette règle de vie qu'elle leur prescrit.

Vous la pratiquez , Mesdames , avec tant de fidélité , que vous pouvez bien dire comme saint Paul , que vous suppléiez par vos mortifications à ce qui manque de la pénitence de votre bienheureux père : *Impleo quæ desunt passionum ejus*. En effet , ce silence et cette solitude dans laquelle vous devez vivre , n'est-ce pas la continuation de sa retraite et de son éloignement des vaines curiosités du monde ? Ces instructions chrétiennes qui gravent la loi de Jésus-Christ dans les cœurs tendres des vierges que vous élevez avec tant de soin , n'est-ce pas la suite de sa charité pour celles que sa sœur conduisait dans Hippone ? Ces méditations si fréquentes ne sont-elles pas l'accomplissement des siennes ? *Impleo quæ desunt*.

Mais pour continuer dans ces exercices avec le même zèle , et le redoubler encore , si la tiédeur l'avait affaibli ; pour n'entrer jamais dans ces dégoûts funestes qui vous en peuvent éloigner , souvenez-vous , Mesdames , que les colonnes et les statues les plus belles ne se polissent qu'à coups de ciseau ; que si la main de la pénitence vous frappe , comme Augustin , elle vous perfectionne comme lui , *cadit , sed perficit* , et qu'après vous avoir fait souffrir avec lui sur

la terre , elle vous couronnera comme lui dans le ciel. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Sur l'amour de Dieu.

Simile est regnum eolorum homini patrifamilias qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam.
Le royaume du ciel est semblable à un père de famille qui sortit dès la pointe du jour afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne (Math. , XX, 1).

L'Écriture sainte nous dépeint l'Eglise sous des figures différentes , qui marquent bien ses différents états : tantôt elle nous la fait voir telle qu'elle est dans le ciel , sous la figure d'un soleil dont les lumières ne sont plus mêlées d'ombres ni de ténèbres , *Electa ut sol* ; tantôt elle nous la décrit comme une lune dont la lumière est sujette au changement , et qui paraît quelquefois éclatante par la vertu des saints , et quelquefois obscure par les persécutions des tyrans ou par les désordres des chrétiens , *Pulchra ut luna*. Dans ce premier état , c'est une épouse revêtue des splendeurs de son époux , qui la transforme en lui-même , et dans le second , c'est une mère qui voit son sein déchiré ou par ses ennemis ou par ses propres enfants : et c'est dans ce dernier état que Jésus-Christ , la regarde aujourd'hui , lorsqu'il l'appelle dans la parabole de notre évangile une vigne inculée où il est obligé de mettre des ouvriers pour lui faire porter du fruit : *Exiit conducere operarios in vineam suam*.

Les prédicateurs sont comme les nuages qui l'arrosent ; les pasteurs , comme les vigneronniers qui la cultivent ; les confesseurs , occupés à arracher et retrancher sans cesse les sarments inutiles , sont ceux qui la taillent ; les docteurs sont les murs qui la défendent ; enfin le sang des martyrs et les larmes des pénitents sont le vin délicieux qu'elle produit. Dieu nous engage tous à y travailler sous quelqu'une de ces qualités ; mais afin que vous le fassiez avec plus de zèle et d'exactitude , il ne vous oblige pas d'étendre vos soins sur toutes les parties de cette vigne mystérieuse , il se contente de vous en donner un cep à cultiver : et ce cep , des fruits et de la fécondité duquel vous lui devez répondre , c'est votre âme , dit saint Bernard : *Viro sapienti sua vita vinea est , sua mens , sua conscientia*. Voilà le travail auquel Dieu vous engage dès le matin , c'est-à-dire , dès les premiers moments de votre vie : à cultiver votre âme , à veiller sur elle , et à lui faire porter des fruits dignes de lui : *Exiit primo mane conducere operarios in vineam suam*.

Pour bien remplir cette grande obligation que Dieu nous impose , examinons , Messieurs , quelle est la vie de notre âme , pour connaître quel fruit elle doit porter ; et disons que , comme elle ne vit que d'amour , elle ne doit produire qu'amour ; l'amour qu'elle reçoit de Dieu est sa vie , c'est sa première proposition : l'amour qu'elle rend à Dieu est son fruit , c'est la seconde et tout mon dessein ; mais je ne le puis remplir , sans le secours de cet Esprit qui est tout

amour. Adressons-nous à Marie pour l'obtenir, et lui disons : *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Comme Dieu donna une âme à notre corps pour être le principe de ses mouvements, il donna aussi à notre âme dès le premier moment de sa création un principe intérieur de vie par l'infusion de son amour, ou plutôt il se répandit lui-même en elle pour la vivifier, et c'est, dit saint Augustin, ce que l'Écriture a voulu nous exprimer, en disant que l'homme avait été créé avec une âme pleine de vie, c'est-à-dire, animée par l'amour : *Factus est homo in animam viventem*.

Ce même amour est encore aujourd'hui le principe de sa vie, Messieurs : principe très-excellent ; car au lieu que notre corps a besoin de plusieurs organes et de plusieurs sens différents pour agir, l'amour tient lieu de toutes choses à notre âme ; c'est le seul ressort qui la meut, c'est l'œil par lequel elle voit, l'oreille par laquelle elle entend, la bouche par laquelle elle parle, dit saint Bernard : *Sensus animæ charitas*. Charité vivifiante qui doit être le principe de toutes nos actions ; autrement ce sont des actions mortes que Dieu regarde avec horreur, comme les mouvements de ces cadavres qu'on voit encore remuer, lorsque la chaleur qui les vivifiait en est sortie ; mais qui ne sont agités de la sorte, que par les vers qui se sont déjà formés au dedans, et qui remuent encore un peu les nerfs de cette machine corrompue. Oui, pécheurs, si c'est l'intérêt, l'habitude, la crainte, le respect humain qui produisent en vous ces actes extérieurs de religion, qui vous conduisent à l'église, et qui vous font approcher de nos saints mystères, ah ! j'ose le dire, ces actions ne viennent pas d'une chaleur vivifiante, mais ce sont les vers qui vous remuent comme des cadavres, et qui vous donnent ces marques apparentes de vie ; vous ressemblez tout au plus à ces sarments séparés de la vigne qui les nourrisait, qui poussent encore quelques feui les par la force d'une humeur étrangère qui les pénètre, mais qui sécheront bientôt, et ne seront propres qu'à jeter au feu, parce qu'ils n'ont plus le principe intérieur d'une véritable vie, ils n'ont plus d'amour.

Il est vrai que notre âme, en quelque état qu'elle soit, aime toujours quelque chose ; elle ne peut vivre un seul moment sans cet exercice si doux ; il n'est pas plus naturel à notre cœur de palpiter, qu'il lui est naturel d'aimer : *Vita cordis amor est*, dit saint Augustin ; mais ce Père si éclairé sur cette matière considère l'amour comme une source qui se partage en deux ruisseaux différents : l'un est l'amour du monde, que nous appelons cupidité ; l'autre est l'amour de Dieu, qui se nomme charité : *Unus fons dilectionis intus saliens duos rivos infundit, alter est amor mundi cupiditas, alter est amor Dei charitas*.

Je le reconnais, source d'amour, que tu coules toujours au dedans de nous-mêmes ;

rien n'est capable de l'arrêter, ni de suspendre ton cours pour un seul moment ; tu fais incessamment ce que le sang fait dans le corps, ce que l'humeur fait dans la plante pour porter l'humeur dans toutes ses parties ; mais, hélas ! si la main de Dieu ne règle ton cours, que la vie que tu nous communique est malheureuse ! Tu trouves dans cette âme dont tu sors, comme du sein d'un rocher, une pente facile et naturelle pour te répandre au dehors par le mouvement d'un appétit déréglé, et tu dégénères en cupidité : *Cum per appetitum ad exteriora decurrit, cupiditas dicitur* (S. Aug.). Cet amour que nous concevons pour les choses extérieures, est une vie, Messieurs, mais une vie de péché plus funeste que la mort même, puisque si notre âme en aimant la créature au préjudice de Dieu, pouvait être anéantie, elle serait au moins à couvert de ces supplices terribles que Dieu lui prépare ; au lieu que la vie que sa cupidité lui donne, l'expose à ressentir pendant une éternité les effets redoutables de sa colère. Ne permettez donc pas que votre âme vive d'une vie si pernicieuse ; ne permettez pas que son amour se déborde plus longtemps vers les objets de la terre ; détachez-la de ces richesses qui l'occupent tout entière, de cette délicatesse que tous ses soins ne peuvent encore satisfaire, de cette amitié déréglée et de ces liaisons criminelles qui vous sépareront de Dieu pour toute une éternité ; usez avec plus de précaution de cette noble faculté d'aimer, et entrant dans une sainte confusion d'avoir jusqu'ici honteusement prostitué votre cœur aux créatures, réunissez toutes ses tendresses, tous ses élans, tous ses transports vers ce Dieu qui les mérite seul, afin que votre amour passe du déréglement de la cupidité à l'ordre de la charité : *Cor, cum desiderium suum ad interiora dirigit, charitas nominatur*.

Que ne puis-je, Messieurs, vous mettre devant les yeux deux cœurs pénétrés de ces deux différents amours, et vous faire remarquer dans l'un et dans l'autre la vie différente qu'ils en reçoivent ! Vous les verriez tous deux dans le mouvement et dans l'action, tous deux pleins des objets auxquels ils s'attachent, tous deux esclaves et captifs dans les liens de leur amour ; mais la cupidité donnerait à l'un un poids qui l'abaisserait toujours vers la terre, la charité donnerait à l'autre des ailes qui l'élèveraient doucement vers le ciel. Vous verriez celui-là se troubler, s'alarmer, s'inquiéter sans cesse pour ce qu'il aime ; celui-ci, jouir tranquillement de l'objet de son amour ; le cœur déréglé par la cupidité ne trouverait jamais en elle de quoi se satisfaire, parce qu'elle est la source de toute sorte de maux ; et le cœur réglé par la charité y nagerait dans l'abondance de toute sorte de biens, parce qu'elle en est la racine, dit saint Augustin : *Ut radix omnium malorum cupiditas est, ita radix omnium bonorum charitas*. En effet, Messieurs, si vous prenez un peu la peine de chercher vous-mêmes dans vos cœurs ce

que je ne puis vous découvrir dans ceux des autres ; si vous comparez ces moments auxquels vous ne pensez qu'à vos affaires temporelles, qu'à vos desseins ambitieux, qu'à vos passions, selon que la cupidité vous l'inspire ; si vous comparez, dis-je, ces moments à ceux que vous passez quelquefois à penser à votre salut, à vous entretenir avec Dieu, à vous exciter puissamment à son amour par le souvenir de ses bienfaits, ou par la considération de ses perfections infinies, ah ! ne m'avouerez-vous pas que vous n'avez jamais de temps plus doux ; qu'il vous semble que vous ne vivez que quand vous vous occupez ainsi de Dieu, et que par une espèce de charme vous vous trouvez élevés au-dessus de vous-mêmes, déchargés de ces chagrins fâcheux et de ces inquiétudes mortelles qui suivent la cupidité partout, et qui sont heureusement dissipés par la charité, qui n'est que douceur, que joie, que paix, selon saint Paul : *Charitas, gaudium, et pax in Spiritu sancto.*

La sainte Ecriture, qui se réduit toute à ruiner la vie de la cupidité et à établir celle de la charité, nous donne une juste idée de l'une et de l'autre dans la comparaison qu'elle fait souvent du pécheur avec le roseau, et du juste avec la vigne. Pécheurs, qui n'êtes animés que d'un amour terrestre, vous êtes des roseaux inconstants, dont les vents et les tempêtes du siècle se jouent, selon Jésus-Christ même : *Arundinem vento agitatam.* Justes, qui demenez immobiles au milieu des traverses qui vous attaquent, vous êtes des vignes mystérieuses sur lesquelles les orages et les vents n'ont jamais de prise ; pécheurs, vous êtes des roseaux qui ne prenez racine que dans le limon et dans la boue ; justes, vous êtes des vignes qui vous affermissiez sur les collines et sur les rochers ; pécheurs, vous êtes des roseaux qui ne se nourrissent que des eaux croupissantes de la terre ; justes, vous êtes des vignes qui ne veulent être arrosées que des eaux du ciel ; encore une fois, pécheurs, vous êtes des roseaux que les ardeurs et les influences du soleil dessèchent et font mourir ; justes, vous êtes des vignes, puisque ces mêmes ardeurs vous vivifient et font mûrir les fruits que vous portez.

Maturité qui ne vient, dit saint Ambroise, que de l'élévation de notre cœur vers le ciel ; car notre âme, selon la pensée de ce Père, est semblable à un raisin, qui se corrompt et se pourrit s'il touche à la terre, et qui mûrit, au contraire, s'il est suspendu en l'air : *Animasicut uva proxima terris corrumpitur, que in superioribus maturatur.* Se peut-il rien de plus exprès, Messieurs, pour vous persuader que l'amour est à notre âme ce que l'humeur est à la vigne ; si elle coule en bas, son fruit se corrompt ; si elle s'élève en haut, il se nourrit et se perfectionne ; si elle manque tout à fait, il se dessèche ? *Proxima terris corrumpitur, in superioribus maturatur.* Mais cherchons des preuves plus élevées d'une vérité si importante ; allons jusque dans le ciel considérer de quelle manière Dieu forme no-

tre âme, et nous comprendrons aisément que sa nature et sa vie n'est qu'amour ; il se sert d'un souffle pour la former, et n'est-ce pas ainsi que procède de son sein, par voie de spiration, l'amour incréé, le lien éternel du Père et du Fils, l'Esprit-Saint, qui est et le principe et le terme de notre amour ? N'est-ce pas par le même souffle que Jésus-Christ répandit autrefois la charité dans le cœur de ses apôtres, comme pour rétablir dans leur âme cette vie d'amour qu'elle avait reçue de Dieu, et que le péché y avait malheureusement éteinte ? *Insufflavit in eos, et dixit, Accipite Spiritum sanctum.*

Saint Paul n'avait-il pas admirablement compris cette même vérité, lorsqu'il disait que l'amour était si bien sa vie, qu'il ne pouvait subsister sans lui : *Si charitatem non habuero, nihil sum* ; ni le don de prophétie, ni la connaissance des langues, ni la puissance d'opérer des miracles ne sont capables de m'inspirer aucune opinion davantageuse de moi-même ; je ne puis même me persuader qu'avec tous ces avantages sans l'amour je puisse être au nombre des créatures qui vivent et qui subsistent ; ainsi, si la charité m'abandonne, je retombe dans le néant, d'où je suis sorti : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* Non, non, je ne suis tout au plus sans elle qu'un triste cadavre, d'où il ne sort qu'une odeur infecte ; cadavre dans mon corps, puisque sans cette vie spirituelle ses organes et ses sens tombent dans la corruption ; cadavre dans mon âme même, puisqu'elle devient insensible aux mouvements du ciel, pesante pour retomber toujours vers la terre, incapable de ressentir sa propre misère ; en un mot, un objet d'horreur aux yeux de Dieu, comme un cadavre l'est aux yeux des hommes ; voilà l'idée d'un chrétien sans amour ; il a un nom de vie, mais il est dans un état de mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Où, Messieurs, cette source de vie, la charité, qui par un flux et reflux continuels doit incessamment passer du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, du cœur de l'homme dans le cœur de Dieu, ne peut cesser un moment d'arroser la racine de votre âme, qu'elle ne se dessèche ; aussi le prophète nous représente-t-il l'homme juste comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau, qui entretient sa vigueur et sa force, et c'est sans doute dans la même pensée que l'apôtre saint Paul nous exhorte à prendre racine dans la charité, et à nous y établir parfaitement : *In charitate radicati et fundati.* Affermissez-vous-y, Messieurs, plutôt que sur le bord de ce fleuve de Babylone, dont les eaux corrompues ne peuvent donner à votre âme qu'une fécondité malheureuse ; car si la cupidité est sa vie, le péché sera son fruit ; mais si elle vit de l'amour, elle produira l'amour ; c'est par où je finis.

SECOND POINT

S'il est vrai que nous ne soyons pas à nous, comme l'apôtre saint Paul nous l'apprend, et que la vigne de notre âme appartient à Dieu, non-seulement comme à celui qui l'a plantée d'un plant choisi : *Ego plan-*

tavi te vineam electam, mais encore comme à celui qui, après l'avoir perdue, a bien voulu en devenir le prix lui-même, ne serait-ce pas le plus injuste des larcins de lui vouloir disputer les fruits qu'elle porte, et qui doivent être le tribut fidèle dont elle paye tant de travaux, tant de supplices, tant de sang répandu pour elle ?

Mais quels seront ces fruits, Messieurs, par lesquels notre âme pourra payer et reconnaître tant de marques d'amour ? Dieu, qui condamne si hautement l'usure des hommes, peut-il exiger lui-même l'usure de ses bienfaits ? Oui, mon Dieu, dit saint Augustin, vous aimez le profit et le lucre sans être pauvre ; vous exigez l'usure de vos faveurs sans être avare : *Numquam inops, et gaudes lucrâs ; numquam avarus, et usuras exigis* ; et quelle est, Messieurs, l'usure de l'amour ? C'est l'amour. Dieu l'exige de nous avec autant de sévérité, dit saint Bernard, que les usuriers les plus barbares le fruit injuste de leur argent ; ils se font tenir compte des premiers moments auxquels ils le donnent, et ne souffrent pas qu'il soit stérile un seul jour entre les mains de leurs créanciers : Dieu en use de même ; dès lors qu'il a répandu son amour dans notre cœur, il veut qu'il y opère, qu'il y devienne fécond, qu'il se multiplie, et que nous lui rendions amour pour amour : *Numquid prima tempora vacuus præterire patitur fenerator ?* Que cette usure est avantageuse à l'homme, Messieurs, qu'il lui est glorieux d'être sujet à cette heureuse nécessité d'aimer un Dieu dont il est aimé ! C'est en quelque façon porter notre reconnaissance aussi haut que ses bienfaits, et marcher de pair avec lui, dit un Père (*S. Bern.*) : car en toute autre chose nous lui sommes inférieurs ; s'il nous juge, nous ne devons pas le juger ; s'il nous comble de biens, nous ne pouvons lui en donner ; mais s'il nous aime, nous pouvons l'aimer, et par conséquent le retour de notre amour nous égale au moins en quelque chose à notre Dieu : *Solus est amor in quo potest creatura, etsi non ex æquo, respondere auctori. Cum amat Deus, non aliud vult quam amari.* Voilà le fruit de mon âme, c'est celui qu'il exige de moi dans son temps, aussi bien que des vigneron de l'Évangile : *Locavit vineam agricolis qui redderent fructum temporibus suis.*

Mais quel est ce temps ? dites-vous. Ne pourrions nous pas prévoir le moment auquel Jésus-Christ doit venir recueillir le fruit de sa vigne, et savoir quand il faut aimer Dieu ? Ah ! Messieurs, vous trouverez des docteurs qui vous diront que c'est assez de l'aimer deux et trois fois dans votre vie ; vous trouverez des partisans de la cupidité qui, par un blasphème horrible, oseront assurer que vous pouvez vous sauver sans avoir jamais produit un seul acte d'amour ; mais je me persuade que ces sentiments vous font horreur, et que vous en croirez plutôt les Pères, qui vous disent que, comme Dieu ne donne point de bornes à son amour pour vous, vous n'en devez point donner au vôtre ; et que comme il vous aime toujours,

vous êtes toujours obligés de l'aimer, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les états : dans l'embaras de vos affaires et de vos procès, dans l'exercice appliquant de vos études, dans le trouble et l'agitation de votre commerce, dans les compagnies honnêtes où la nécessité vous engage, que la pointe de votre cœur soit toujours tournée vers le ciel, que votre âme s'attache à Dieu par la partie supérieure d'elle-même ; ou du moins si les soins extérieurs ne vous permettent pas d'être toujours dans cet exercice actuel de l'amour, réveillez-le par des retours fréquents vers Dieu, retours par lesquels seuls vous pouvez sanctifier ces emplois, ce travail, ce négoce, qui vous dissipent, et qui vous jettent peut-être tout à fait dans l'oubli de votre salut. Ah ! Messieurs, si la mort venait vous surprendre dans cette étrange dissipation, et que Jésus-Christ vint demander à votre âme le fruit qu'elle doit porter, ne la trouverait-il pas plus stérile que ce figuier de l'Évangile, qui mérita sa malédiction, parce qu'il n'avait que des feuilles, et il y cherchait du fruit ? Ne lui dirait-il point : Quoil vigne ingrate, ne l'avais-je arrosée de mon sang, ne l'avais-je cultivée avec tant de soin, que pour te trouver infructueuse et stérile ? Tu seras désormais l'objet de ma colère, comme tu le fus autrefois de mon amour ; le ciel n'aura plus pour toi que des influences malignes ; et puisque tu n'as pas porté des fruits dans toutes les saisons, tu n'en porteras jamais ; tu as cru que tes embarras et ton commerce te dispensaient de penser à m'aimer, tu ne m'aimeras jamais : *Numquam ex te fructus nascatur.*

Fasse le ciel qu'une sentence si terrible ne tombe sur aucun de ceux qui m'écourent, et que gravant tous au fond de vos cœurs ces quatre paroles de saint Paul ; *Fructus spiritus est charitas*, elles vous avertissent d'aimer Dieu à tous les moments de votre vie, afin que Jésus-Christ, bien loin de vous maudire, comme ce figuier stérile, puisse dire de chacun de vous ce que l'épouse dit de lui : *Botrus cypri dilectus meus mihi.* Ah ! l'amour de cette âme est plus doux pour moi que le raisin du monde le plus exquis ; je trouve mes délices à en goûter la douceur : *Fructus ejus dulcis gutturi meo.* Voilà le fruit que notre âme doit porter.

Mais, hélas ! j'entends le prophète se plaindre que cette vigne est abandonnée, qu'elle est exposée au pillage, et que ce fruit si cher à Dieu devient la proie et la nourriture des bêtes : *Vindemiant eam omnes qui præter grediuntur viam.* Quoi ! mon âme, tu souffres que cet argent dont l'avidité l'occupe tout entière, que ce plaisir dont la douceur apparente l'enchantait, que ces créatures qui ne font que passer devant toi, dérobent à Dieu le fruit de ton amour ! tu souffres que le démon lui-même, et que ce péché dominant dont tu es esclave, fasse des ravages étranges dans cette vigne spirituelle, et tu n'en gémis pas ! *Singularis ferus depastus est eam.* La crainte et la pudeur, qui, comme des haies épaisses, en fermaient l'entrée au

démon, sont maintenant dissipées par une juste punition de Dieu, c'est-à-dire que l'habitude du péché a dissipé la honte qu'on avait de le commettre ; et cette âme ne produit plus aujourd'hui que des épines et des orties, elle n'est pleine que des soins du siècle et de l'amour des richesses ; et si elle forme de temps en temps quelque pensée pour Dieu, c'est un raisin sauvage qui croît à l'ombre des épines, qui n'y mûrit jamais, et qu'il ne saurait cueillir sans se mettre en sang, comme il s'y mit autrefois, lorsqu'il descendit dans cette vigne malheureuse pour en recevoir le fruit : *Transivi per vineam viri stulti, et ecce repleverant superficiem ejus spinæ.*

Çà, enfants d'Israël, paraissez ici pour vous justifier, si vous le pouvez, dit Dieu par son prophète (*Isai., V*) ; je veux que vous soyez juges vous-mêmes entre ma vigne et moi ; reprochez-moi hautement si j'ai oublié quelque chose de ce que j'ai pu faire pour elle, si j'ai manqué d'y répandre à propos les pluies de la grâce pour la rafraîchir et l'arroser, si je lui ai refusé les influences du ciel, si j'ai perdu l'occasion de la cultiver et de la tailler par le glaive des afflictions ; si cela est, rejetez sur moi la cause de sa stérilité ; mais aussi si j'ai infiniment fait pour elle, et qu'elle n'ait rien fait pour moi ; si elle est demeurée ingrate et stérile après tant de travaux et de soins, ne trouvez pas étrange que je l'abandonne, et que je lui refuse ces rosées célestes dont elle a si mal profité : *Mandabo nubibus ne pluant super eam imbrem ; j'avais espéré que le sang de mes veines et que la sueur de mon front, dont je l'avais arrosée, lui feraient porter de bons fruits, et elle n'en produit que de mauvais : Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas ; j'avais espéré que je la verrais chargée de bonnes œuvres, et je la vois couverte d'iniquités : Expectavi ut faceret judicium, et ecce iniquitas ; j'avais espéré que ce magistrat rendrait justice à tout le monde avec désintéressement et intégrité, et j'entends la voix des pauvres, qui se plaignent qu'il abandonne leurs intérêts, et qu'il ne les écoute pas ; que ce maître payerait à ses domestiques le juste salaire de leur travail, et il est assez injuste pour le retenir ; que tous ces riches contribueraient quelque chose de leur superflu, et retrancheraient même de leur nécessaire pour vêtir et nourrir ces pauvres que la rigueur de la saison fait périr, et j'entends les cris de ces innocents malheureux s'élever contre ceux qui ne les soulagent pas : Expectavi justitiam, et ecce clamor.*

Je tremble déjà, Messieurs, pour ces vignes malheureuses qui ne portent ainsi que de mauvais fruits, pour ces âmes ingrates qui n'aiment point Dieu ; car comment pensez-vous qu'il les doive traiter ? Ah ! lorsqu'il se sera lassé de les souffrir, et que le fruit de leur iniquité sera mûr, vous verrez paraître cet ange terrible de l'Apocalypse la faux à la main, pour les couper par le pied, selon l'ordre qu'il en a reçu de Dieu ; vous

verrez la mort les enlever tout d'un coup, lorsqu'ils y penseront le moins : *Vindemiâ botros vineæ terræ. quoniam maturæ sunt uvæ ejus (Apoc., XIV)* ; et quand cet ange vengeur aura cueilli leurs fruits empoisonnés, à quoi les destinez-vous, mon Dieu ? Ah ! voici votre sentence, pécheurs ; voici la fin de ceux qui ne portent que des fruits d'iniquité : *Misit in lacum iræ Dei magnum* ; il les précipitera dans le pressoir terrible des enfers, que la colère de Dieu leur préparait ; là, ils seront écrasés sous les pieds des démons, qui s'abreuvèrent de leur sang, comme d'un vin empoisonné qu'ils en auront fait sortir : *Misit in lacum iræ Dei magnum, et calcatus est lacus.*

Craignez-vous une fin si tragique, Messieurs ? cultivez avec soin la vigne que Dieu vous a confiée ; ne négligez pas votre âme et votre salut, pour vous occuper de toute autre chose, comme vous faites ; et ne me dites pas qu'il est encore trop tôt pour y penser, que vous êtes dans la fleur de votre âge, et en état de goûter encore quelque temps les douceurs du monde ; ne dites pas à ceux qui vous corrigent, qu'ils se sont bien divertis dans leur temps, et que vous imitez leur pénitence, quand vous aurez imité leur péché ; que vous porterez de bons fruits, quand vous en aurez porté de mauvais. Saint Augustin a bien prévu que vous pourriez raisonner de la sorte, mais écoutez ce qu'il vous réplique : Il est vrai, dit-il (*De Verb. Dom., serm. LIX*), que Dieu envoie des ouvriers dans sa vigne à toutes les heures du jour, c'est-à-dire qu'il convertit des pécheurs de tous les âges ; il appelle les uns dès le matin de leur enfance, et les autres dans le midi de leur jeunesse, où les ardeurs des passions sont plus fortes ; il sanctifie ceux-ci dans la force de leur âge, et ceux-là sur le déclin de leur vie, et promet à tous une égale récompense ; mais ne vous flâtez pas : ne dites pas dans votre cœur : Je puis gagner le ciel à la fin de ma vie par un soupir, je le puis obtenir en consacrant à Dieu les dernières années de mon âge, pourquoi me priver dès à présent des douceurs de la vie, et soutenir si longtemps les rigueurs de la pénitence ; en me convertissant dans dix ans, Dieu me promet la même récompense qu'à celui qui se convertit aujourd'hui, pourquoi n'attendrai-je pas ? Pourquoi ? dit saint Augustin. C'est que Dieu, qui vous promet sa gloire, s'il vous appelle à la fin de votre vie, ne vous promet pas de vous appeler pour lors ; mais il vous appelle à ce moment, il faut le suivre ; il vous inspire d'aller travailler à votre salut dans la solitude, ou de vous faire au milieu du monde une solitude de votre maison, il faut obéir sans délai : mais je suis encore dans la fleur de mon âge : n'importe, c'est à cet âge que Dieu vous veut ; voyez les ouvriers de notre évangile : ne sont-ils pas prêts sitôt que le père de famille les appelle ? Ceux qu'il engage à travailler dès trois heures du matin, lui disent-ils : Seigneur, laissez nous reposer jusqu'à midi ? Ceux qu'il appelle à midi, le prient-ils de les

laisser se divertir jusqu'à cinq heures du soir, afin d'en avoir qu'une heure à travailler? Non, Messieurs, ils savent qu'il ne les recevrait peut-être plus lorsqu'ils voudraient se donner à lui, et vous avez la même chose à craindre; suivez Dieu quand il vous appelle; travaillez à votre salut quand il vous en donne les moyens, et ne vous endormez pas sur l'assurance de la récompense que Dieu vous promet, si vous vous convertissez bien tard; mais tremblez sur l'incertitude du jour et du moment de votre conversion, qui ne dépend pas de vous: *Quare differs vocantem te, certus de mercede, incertus de die (Ibid.)?*

Voilà la meilleure partie de votre vie écoulée, et vous l'avez peut-être passée dans le désordre, dans l'embaras du siècle, dans l'oubli de Dieu: à quoi pensez-vous de languir dans cette oisiveté criminelle? Dieu m'envoie aujourd'hui pour vous en tirer, et pour vous engager à travailler à sa vigne; la mort est proche, vous vous sentez affaiblis par l'âge, ou par les infirmités que vous souffrez; en un mot, vous n'avez plus qu'une heure de travail à soutenir, et vous pouvez mériter une récompense infinie; pourquoi vous épargnez-vous? pourquoi différez-vous encore: *Quid ergo stas? finisti jam annorum numerum, festina ad denarium (Ibid.)*. Encore un an, dites-vous, encore un mois, encore un jour pour mes plaisirs, pour cette habitude criminelle où je suis, pour cette personne avec qui je vis dans une familiarité trop grande, et puis je n'y penserai plus: *Cras convertar, et finis est*. Mais Dieu ne pensera plus à vous, et vous mourrez dans cet an, dans ce mois, dans ce jour de délai que vous demandez, et vous paraîtrez devant le tribunal de Jésus-Christ, sans lui pouvoir offrir ce fruit de l'amour qu'il vous demande. Commencez donc à l'aimer, Messieurs, gémissiez de l'avoir fait si tard, et ne perdez pas le peu de temps qui vous reste en des délibérations inutiles; n'écoutez ni le monde, ni la chair et le sang, qui vous arrêtent, mais suivez Dieu, qui vous appelle à sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

De la nécessité de la pénitence.

Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et fletu, et planctu.

Faites-moi connaître la vérité de votre pénitence par vos jeûnes, par vos larmes, et par vos soupirs (*oel.*, 11, 12).

Moïse, après avoir pleuré l'idolâtrie où les Israélites étaient tombés dans son absence, après l'avoir punie par le massacre de vingt-trois mille hommes, après leur avoir fait avaler les cendres du veau d'or qu'ils avaient adoré, touché du malheur et inconsolable de la perte de ceux qui restaient, il s'offre à être anathème pour eux, demande leur grâce, l'obtient, et leur apporte une seconde fois les Tables de la loi que leurs crimes avaient brisées. Il arrive quelque chose de pareil aux prédicateurs en ce jour; pendant que retirés sur la montagne avec Dieu ils recevaient de lui les ordres qu'ils devaient

donner à son peuple, ces aveugles l'ont abandonné; idolâtres de leurs sensualités et de leurs plaisirs, ils n'ont sacrifié ces trois derniers jours qu'à leur propre concupiscence; et rebatés, ce semble, de la conduite d'un Dieu invisible, ils n'ont adoré que des dieux palpables qui pussent flatter leurs sens et charmer leur cupidité; la volupté, le jeu, les festins ont été les seuls, mais les indignes objets de leur religion: *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere (Exod., XXXII)*.

Les Tables de la loi rompues par tant de désordres, les règles de l'Evangile violées, la vengeance de Dieu armée pour les punir, une infinité de malheureux endurcis, et peut-être morts en cet état, ne nous laissent que des soupirs à pousser, que le triste remède de vous faire avaler les cendres de votre iniquité, et que cette voix lugubre qui vous anime à la pénitence, et qui doit vous en faire voir la nécessité: convertissez-vous, mais que votre conversion sincère soit accompagnée de jeûnes, de larmes et de soupirs: *Convertimini in jejunio, et fletu, et planctu.*

Ce fut après l'idolâtrie des Israélites, selon saint Thomas, que Moïse, leur donnant tout de nouveau la loi de Dieu, les obligea de célébrer tous les ans la fête solennelle de l'expiation des péchés; et c'est après les désordres du carnaval, et l'idolâtrie presque générale des chrétiens dans ce malheureux temps, que Dieu devant regraver sa loi dans vos cœurs par la voix des prédicateurs durant le Carême, il vous engage à expier vos péchés par les exercices de la pénitence, et moi, Messieurs, à vous en faire voir la nécessité: *Convertimini in jejunio, et fletu, et planctu.* Pour entrer dans ses desseins, je dis que la pénitence est trois fois nécessaire à toutes les personnes qui prétendent à la gloire: nécessaire en tous les lieux où la Providence nous met; nécessaire dans tous les temps qui composent le cours de notre vie; point d'état, point de lieu, point de temps exempt de la pénitence. Vierge sainte, qui ne vous en dispensâtes pas, tout innocente que vous étiez, obtenez-nous la grâce de comprendre le besoin que nous en avons; nous vous la demandons avec les paroles d'un ange: *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Comme saint Augustin ressentit mieux que personne les effets du péché, il connut aussi mieux la nécessité de la pénitence. La grandeur de ses plaies fit connaître l'efficacité du remède; et lorsque de la chaire épiscopale où il était assis, il regardait sous ses pieds l'abîme d'où il était sorti, il bénissait sans cesse l'aimable main de la pénitence qui l'en avait tiré, et qui le soutenait encore. Aussi ne pouvait-il souffrir la cruelle sévérité des novatiens et des montanistes, qui voulaient qu'on refusât la pénitence aux grands pécheurs; ni celle de Tertullien (*De Pudic.*, c. 1), qui ayant donné dans leur erreur, s'échappa en des invectives outrageuses contre un grand pape, et décria comme un appât au péché la bulle qui recevait les impudiques à la pénitence: *Ad libidinem illex*. Mais si le

grand Augustin (*In psal. CI*) établit jamais bien la nécessité de la pénitence pour tous les hommes, ce fut contre quelques païens de son temps, qui osaient la condamner : Vous corrompez les mœurs, disaient-ils aux chrétiens, et vous introduisez le dérèglement dans le monde, en donnant un asile au péché ; car peut-on beaucoup craindre le crime, lorsqu'on est assuré du pardon, et la même indulgence qui le remet n'est-elle pas la source qui le reproduit et qui le fait naître ? C'est ainsi que raisonnaient ces impies ; mais Augustin, qui voyait dans la pénitence ce juste milieu qu'on ne peut presque trouver aujourd'hui, entre un relâchement damnable qui fait retomber les pécheurs, et une sévérité outrée qui les désespère ; Augustin établit admirablement la nécessité de ce remède pour ceux mêmes qui les condamnaient. Présomptueux, leur dit-il, et je le dis avec lui à tous ceux qui méprisent la pénitence ; présomptueux, qui, en nous insultant de la sorte, vous flattez peut-être d'une innocence que vous n'avez pas, et qui courez à la mort par une santé imaginaire, oseriez-vous dire que vous ne soyez pas pécheurs ? Examinez votre conscience, montez sur ce tribunal intérieur, faites parler contre vous-mêmes les sentiments secrets de votre propre cœur, et l'on verra d'abord le trouble et la confusion de vos péchés se peindre sur votre visage, la confession sortir de votre bouche malgré vous, et vos soupirs échappés rendre témoignage à la nécessité de la pénitence que vous méprisez : *Si se respexerit, conturbabitur ; si se non palpaverit, confitebitur.*

Que ferez-vous donc en cet état, malheureux, si le port de l'impunité ne vous est ouvert ? Si vous avez la licence de pécher, sans la liberté de faire pénitence, que deviendrez-vous ? où irez-vous ? où se terminera le cours de votre vie corrompue ? Ne me dites pas que l'espérance du pardon fait qu'on pèche plus librement : je dis au contraire qu'avec le désespoir on pécherait infiniment davantage ; et tels qu'on voyait autrefois ces anciens gladiateurs, et qu'on voit encore aujourd'hui ces insignes voleurs, qui se regardent comme des victimes dévouées à la mort, entreprendre toute sorte de crimes, et s'abandonner aux derniers excès, tels on verrait les pécheurs, sans l'heureuse ressource de la pénitence, se dire à eux-mêmes : Je suis déjà dans le crime, je n'attends plus que la mort et l'enfer, il n'y a point d'espérance de l'éviter ; pourquoi ne me pas abandonner au torrent de mes passions ? pourquoi ne me pas permettre ici-bas toute sorte de crimes et de plaisirs, puisqu'après cela je n'ai plus que des tourments à espérer : *Cur jam non faciam quidquid libet, etsi non licet ?* Voilà comme parleraient des pécheurs, s'ils n'étaient encore soutenus par quelque rayon d'espérance ; mais lorsque Dieu leur laisse la liberté de se corriger, et que, les animant lui-même à mériter le pardon qu'il leur promet, il leur crie par la bouche de son prophète : Reconnaissiez-vous, pécheurs, et sachez que le jeune et les lar-

mes sont les remèdes nécessaires, mais efficaces de vos péchés : *Convertimini* ; ah ! pour lors, tel qu'on voit un vaisseau qui, dans la tempête, s'abandonne au gré du vent qui le maîtrise, baisser les voiles et se jeter tout d'un coup dans le premier port qu'il rencontre : tel on voit un pécheur, longtemps abandonné à l'orage de ses passions, baisser les voiles de l'iniquité qui l'emportait, dit saint Augustin, et se sauver doucement dans le port heureux de la pénitence, qui pouvait seul le garantir du naufrage : *Hoc portu proposito deponis vela iniquitatis, velificas ad justitiam, et sperans veniam non negligis medicinam.*

La pénitence est donc spécialement nécessaire à tous les grands pécheurs ; mais afin que les autres ne se flattent pas, j'ajoute que personne ne s'en doit dispenser, en quelque état où il puisse être, soit dans l'ordre de la grâce, ou dans l'ordre de la nature ; et je dis à tout le monde, comme Jésus-Christ dans saint Luc : Portez votre croix, et faites pénitence, qui que vous soyez, si vous voulez me suivre et vous sauver : *Dicit ad omnes : Tollat crucem suam.*

Saint Jean, le modèle, aussi bien que le prédicateur de la pénitence, n'en dispensait personne parmi cette foule de peuple auquel il la prêchait sur les rives du Jourdain ; il n'y exhortait ni les anges, à qui l'on sait que Dieu ne laissa point d'espérance de pardon ; ni les damnés, qui sont incapables de retour dans leurs tourments infinis ; ni les infidèles mêmes, parce que, comme celui dont il est le précurseur, il n'est envoyé que pour ramener les brebis égarées de la maison d'Israël : à qui la prêché-t-il donc ? *In omnem regionem Jordanis*, à tous ceux qui se trouvent sur les rives du Jourdain, c'est-à-dire, à tous les fidèles qui ont été lavés dans les eaux salutaires du baptême, figurées par celles du Jourdain ; à tous ceux qui vivent dans l'Eglise, toujours arrosée par ce fleuve mystérieux de grâce qui la réjouit et la sanctifie.

Mais parce que dans l'Eglise même il y a différents degrés de mérite et de péché, et qu'il ne s'en trouve que trop qui, prétendant se distinguer dans le christianisme, comme ils le font dans le monde, semblent douter si l'Evangile est fait pour eux comme pour nous ; cherchons de quoi les convaincre par l'Evangile même. Saint Matthieu nous dit que les habitants de Jérusalem, les peuples de la Judée, et ceux des pays circonvoisins du Jourdain, venaient à saint Jean-Baptiste, pour confesser leurs péchés et recevoir le baptême : *Exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judæa, et omnis regio circa Jordanem.* Vous tous, chrétiens, dont l'amour-propre, sous quelque prétexte que ce puisse être, tâche de se dérober à la nécessité de la pénitence, voilà votre condamnation ; car ces trois sortes de personnes qui vous donnent l'exemple de l'embrasser, ne nous figurent-elles pas naïvement les trois états différents dont l'Eglise est composée ? Les habitants de Jérusalem nous représentent les grands pé-

cheurs qui font, pour l'ordinaire, des grandes villes le théâtre de leurs iniquités, et qui, du temps de la venue de Jésus-Christ, avaient fait de la cité sainte un lieu d'abomination et de crimes; ceux-là sont obligés de quitter les occasions de leur péché, de rompre avec le démon, et de dépayser leur concupiscence, pour vaincre ces pentes funestes qui l'entraînent, et pour la soumettre à la pénitence dans le désert: *Exibat omnis Jerosolyma*. Les peuples de la Judée, qui signifient louange et confession, sont la figure des justes, dont la vie toujours égale et réglée sur les lois de l'Évangile, ne sait ce que c'est que de se démentir; ou du moins si la fragilité de la nature leur fait faire quelque faux pas, ils ne tombent pas tout à fait; leurs passions calmées et par la force de la grâce qui les modère, et par l'ascendant de la raison qui les domine, ne leur font jamais faire un naufrage entier: d'où il semble que la table de la pénitence ne soit pas nécessaire pour eux; mais après tout, quelque juste qu'on soit, il y faut courir: *Exiit omnis Judæa*. Ceux qui demeurent sur les rives du Jourdain marquent les catéchumènes qui soupirent sans cesse après les eaux du baptême que ce fleuve figurait; ce troisième état ne se trouve plus dans l'Église, et je ne le touche pas, mais je reviens aux deux premiers.

1. Car enfin, Messieurs, dans l'ordre de la grâce vous êtes tous ou justes ou pécheurs, ou esclaves ou maîtres de vos passions, ou désabusés des erreurs du monde; ou fascinés de ses vanités: or, quel que puisse être votre état, Jésus-Christ l'a dit, et il l'a dit deux fois, la loi de la pénitence est pour vous: Voyez-vous, dit-il (*Luc.*, XIII), ces Galiléens dont Pilate vient de mêler le sang à celui des victimes qu'ils immolaient? Voyez-vous ces dix-huit malheureux écrasés sous les ruines de la tour de Siloë? Sachez qu'ils étaient peut-être plus innocents que vous, et que si vous ne faites pénitence, je n'en excepte personne, vous périrez tous aussi bien qu'eux: *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes, omnes similiter peribitis*. Vous ne passerez pas par le tranchant de l'épée d'un gouverneur irrité, mais par le tranchant de la parole de Dieu, qui, ayant déchiqueté votre cœur pour dé mêler tous les péchés que l'impénitence y nourrit, vous séparera des bons, et vous mettra au nombre des réprouvés pour toute une éternité: vous ne serez pas ensevelis sous les ruines d'une maison; ces punitions visibles ne sont plus de saison; mais à la mort vous serez acablés sous le poids de la main de Dieu, appesantie sur vous pour toujours: oh! que ce malheur est à craindre! et cependant le Sage en a menacé tous les impénitents; si nous ne faisons pénitence, dit-il (*Eccli.*, II), nous tomberons entre les mains du Seigneur, et l'Apôtre m'apprend que c'est une chose horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, d'un Dieu sensible à tous nos péchés, d'un Dieu qui ne cessera non plus de les punir que de vi-

vre: *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*.

J'avoue, me direz-vous, que les grands pécheurs sont obligés à la pénitence, que, comme ce n'est pas assez pour apaiser la colère d'un Seigneur notablement offensé, d'arrêter le cours de ses outrages; mais que, pour mériter son amitié, il faut se cacher quelque temps à ses yeux, éviter sa rencontre, s'humilier quand on en est surpris, employer la médiation de ses amis et des nôtres, marquer de grands égards pour sa personne, et beaucoup de sensibilité pour ses intérêts et pour sa gloire; aussi, pour calmer les justes ressentiments de Dieu, ce n'est pas assez de cesser de l'outrager, régler ses inclinations, reconnaître ses égarements, rougir de ses désordres, c'est bien une conversion ébauchée; mais pratiquer des œuvres pénibles, se retirer quelque temps de devant la face du Seigneur, gémir à la porte des églises, interposer le crédit et la médiation des saints, embrasser les mains des pauvres et les charger de nos aumônes, selon l'avis de Pacien, être prodigue en leur faveur, et se refuser toutes choses à soi-même, c'est le comble de la pénitence, et les grands pécheurs doivent s'y soumettre, dites-vous; mais pour les justes, Jésus-Christ même ne les y condamne pas, puisqu'il dit que le ciel aura plus de joie de voir un pécheur qui fait pénitence, que quatre-vingt-dix justes qui n'en ont pas besoin: *Qui non indigent pœnitentia*.

Sur ce faux principe, la plupart des chrétiens établissent leur impénitence; et éloignés de ces péchés honteux, et de ces désordres grossiers où les cœurs endurcis s'abandonnent, ils rougiraient de violer les lois fondamentales de l'Évangile, ou les devoirs essentiels de leur état; mais, partisans de l'amour-propre qui se glisse dans les cœurs les plus épurés, vous diriez qu'ils ont les intérêts de la nature à ménager avec ceux de Dieu; ils se retranchent à un plan de vie commode sans dérèglement, et délicieuse sans libertinage; et puis, aveuglés par cette présomption d'innocence, ils se flattent que la pénitence n'est pas pour eux, et que par leur éloignement des grands péchés, ils ont assez acheté le droit de la mollesse et de l'indolence: Erreur, erreur, Messieurs; la pénitence est nécessaire aux justes mêmes; et s'ils n'en ont pas besoin, comme le veut dire Jésus-Christ, pour retourner à Dieu, auquel ils sont déjà unis par la grâce qui les justifie, peuvent-ils sans elle demeurer longtemps en cet état? D'où tireront-ils la grâce de pratiquer les vertus, de vaincre les tentations, la satisfaction de leurs péchés passés, le remède de leurs faiblesses présentes, où la nature et leur condition les engagent encore? N'est-ce pas de la pénitence seule qu'ils doivent attendre tous ces avantages?

Que tout le monde se résolve donc à la pratiquer, dit saint Augustin (*In psal.* CII): car, qui est-ce qui n'a pas ou quelque maladie mortelle, ou quelque faiblesse dangereuse à guérir? Ne nous reste-t-il pas tou-

jours, après nos conversions même, une langueur funeste qui demande un remède continuuel? Un voluptueux, revenant de ses habitudes et de ses excès, ne sent-il pas encore longtemps après des mouvements honteux s'élever dans sa chair, et des fantômes dangereux troubler le calme de son esprit? Il les désavoue souvent, il est vrai, mais il est des moments où il les reçoit et les aime contre son gré, et de ce plaisir involontaire naît cette langueur qui l'entraîne à la fin : langueur dangereuse, mais facile à guérir à un médecin aussi puissant que le nôtre, si l'on ne rejette pas les remèdes qu'il applique : *Omnipotentis medici nullus languor insanabilis, tantum te curari sine*. Mais ce remède, c'est la pénitence qu'on ne peut souffrir; on s'y soumet peut-être pour un temps, on prend quelque chose sur ses plaisirs, on se condamne à quelques heures de retraite et d'oraison pendant le Carême; mais comme si toutes nos passions extraient avec lui, on borne là le cours de sa pénitence; content d'avoir peut-être expié quelque grand péché, on en néglige toutes les suites; et semblables à ces malades impatients qui ne sont pas plutôt revenus des portes de la mort, qu'ils écartent et remèdes et médecins, et se croyant déjà bien forts, parce qu'ils commencent à se soutenir, ils s'abandonnent au dérèglement de leur appétit, ils ne cherchent que les délices des mets exquis, lorsqu'ils auraient encore besoin de l'amertume des remèdes, et par là ils n'ont jamais qu'une santé languissante. C'est ce qui arrive dans la guérison spirituelle, dit saint Augustin; tant qu'on se sent chargé de grands péchés, et abaissé jusqu'aux portes de l'enfer sous le poids de ses fautes mortelles, ah! l'on souffre peut-être quelquefois qu'on nous en retire par le remède violent de la pénitence; mais est-on revenu de ce danger extrême, a-t-on confessé cet adultère, cette vengeance, cette injustice, a-t-on jeûné quelques jours ou récité quelque prière, triste pénitence, hélas! pour des péchés de cette nature, ah! l'on n'y pense plus, on donne dans les joies du monde, comme si l'on n'avait jamais péché; on se croit parfaitement sain, on ne refuse rien à sa concupiscence, on rejette les remèdes, on goûte les plaisirs; et si l'on ne meurt pas par la violence du mal, on périt bien-ôt par la langueur qu'il laisse.

Vous le savez, grand Dieu, combien de chrétiens périssent par cet état de langueur, vous qui voyez du haut du ciel ces cœurs honteusement endormis dans une molle indolence, après des dérèglements dignes ou de la pénitence de Ninive, ou de la punition de Sodome. Ces cœurs, où, après tant de péchés mal expiés, au lieu des projets d'ambition et des mouvements d'amour-propre, il ne devrait plus se former que des soupirs et des mouvements d'amour de Dieu; ces cœurs qui, tout au plus éloignés des grands vices par bienséance, mais froids et glacés pour le bien, languissent plutôt qu'ils ne vivent dans les voies du ciel : vous le savez, Sei-

gneur, combien la pénitence leur est nécessaire en cet état de langueur, et combien ils sont injustes de se croire dispensés de souffrir, parce qu'ils ont peut-être cessé, depuis quelques mois, de pécher!

2. Mais sortons, s'il vous plaît, du cœur de l'homme, et disons que, comme il ne peut jamais être exempt de la pénitence, en quelque état qu'il se trouve dans l'ordre de la grâce, il ne peut non plus s'en défendre en quelque situation qu'il soit dans l'ordre de la nature : c'est-à-dire qu'il n'est point de condition dans le monde sur laquelle la pénitence n'étende son empire, parce qu'il n'en est point où le péché n'exerce le sien; il monte sur le trône avec les rois, il se cache dans les cabanes avec les bergers, il roule dans le commerce parmi les marchands, il s'insinue dans les sociétés les plus innocentes en apparence; et s'il faut ici le dire, à notre honte, il suit les ministres de Jésus-Christ jusqu'au pied de ses autels. Quel est donc celui qui pourra se flatter que la loi de la pénitence n'est pas pour lui? Sera-ce le pauvre? Il le pourrait peut-être, si, soumis avec patience aux peines inséparables de son état, il faisait de cette pénitence nécessaire une expiation libre et volontaire de ses péchés; mais si son état même lui est une occasion d'en commettre de nouveaux, s'il se laisse aller aux murmures, et dévorer à l'envie, s'il se permet les infidélités et les larcins, s'il corrompt par le vice la pauvreté, qui devrait être la mère de la vertu, ah! ne faudra-t-il pas qu'aux peines de sa condition il joigne encore celles de sa pénitence? Sera-ce le riche qui osera s'en dispenser? Il vit tranquillement du revenu légitime de ses terres, il ne remplit ni ses greniers des moissons de la veuve, ni ses coffres du bien des orphelins opprimés; les mets dont sa table est couverte ne lui reprochent ni ses dettes ni ses usures; les habits dont il se pare ne sont teints ni du sang des peuples, ni des larmes de ses créanciers; il n'est pas même tout à fait insensible aux besoins des pauvres : tout cela est beau, et c'est la vraie peinture de la plupart des gens de probité, selon le monde; mais cette vanité secrète qu'ils tirent de leur état, cette délicatesse de cœur sur le point d'honneur, quand on les offense, ces raffinements d'amour-propre qui font toute leur étude, cette ostentation dans les aumônes même que la misère des pauvres leur arrache, ne sont-ce pas des engagements indispensables à la pénitence? et s'ils la négligent, le mauvais riche qui vécut comme eux, ne leur dit-il pas, du fond des enfers, qu'ils périront comme lui? Les prêtres trouveront-ils de meilleurs titres pour s'en défendre? Ils passent la meilleure partie de leur vie dans le sanctuaire, la parole de Jésus-Christ à la bouche, son corps et son sang entre les mains; dispensateurs souverains de ses sacrés mystères, dépositaires de son autorité sur la terre : voilà des privilèges qui devraient, ce semble, retirer du rang des pénitents ceux qu'ils élèvent au-

dessus des anges ; mais, après tout, s'il n'est point de prêtre qui n'ait quelque chose à se reprocher sur ses redoutables obligations, s'il n'en est point qui puisse se vanter de porter à l'autel un cœur parfaitement épuré des soins du siècle, de l'ambition du monde, de l'attachement à soi-même, un cœur désintéressé dans ses fonctions les plus saintes, dégagé de l'honneur ou des douceurs qu'il y trouve, n'envisageant que Dieu seul dans ces pieuses intrigues et dans ces connaissances où la cupidité joue souvent son jeu sous le beau nom de la charité ; si, dis-je, il n'en est point qui puisse se vanter d'être tel, avouons-le à notre honte, mais avouons-le avec humilité, personne n'est moins exempt de la pénitence que les prêtres, puisque, outre qu'ils sont obligés de la faire pour les péchés du peuple dont ils vivent, selon le langage de l'Écriture, ils ont encore leurs propres faiblesses à expier. Car il n'y a que vous, mon Sauveur, qui, comme souverain prêtre, puissiez réconcilier les autres, sans avoir besoin de vous réconcilier vous-même.

Parcourez ainsi, Messieurs, toutes les conditions et tous les emplois ; passez du sanctuaire au barreau, du barreau dans les cercles et dans les académies, de là dans les embarras du commerce, ou dans les intrigues de la cour, en quelque situation que vous mettiez l'homme, il aura toujours besoin de pénitence. Car ce que plusieurs allèguent tous les jours, que la fatigue et la peine de leur emploi leur en tient lieu, que l'application continuelle d'un juge à démêler les affaires du peuple et les droits litigieux des parties, que les sueurs d'un avocat à soutenir le bon droit de la veuve ou du pupille, que le travail de l'artisan dans sa boutique, que les soins de la mère de famille dans sa maison, et que l'étude même du prédicateur pour la chaire, toute sainte qu'elle est, est une pénitence suffisante, et dont Dieu se peut payer ; prétextes spécieux, à la faveur desquels l'amour-propre se sauve ! Il est vrai que si tous ces emplois avaient pour but principal la gloire de Dieu et l'expiation de nos péchés, ce seraient les pénitences les plus saintes qu'on pût offrir ; mais quand Dieu les pèse au poids du sanctuaire, quand il examine de près les motifs et la fin des peines qu'on se donne dans son état, quand il voit l'honneur ou l'intérêt dominer dans le travail des juges, l'avarice ou la nécessité dans la sueur des artisans, l'ambition ou la vanité dans l'application gênante des prédicateurs ; en vérité, Messieurs, oserions-nous dire, que Dieu se paye de ces peines d'état ? Et ne faut-il pas avouer, au contraire, que ce sont de nouveaux péchés pour nous, et que l'homme partout infidèle, est obligé de faire pénitence de ses pénitences mêmes ?

S'il est vrai que personne n'en soit exempt, si tous ceux qui s'en dispensent sont punis par l'arrêt de Jésus-Christ même : *Omnes, omnes similiter peribitis*, hélas ! Messieurs, que deviendrons-nous ? Comment n'appré-

henderons-nous pas de n'avoir point d'autre demeure pendant toute l'éternité que celle des infidèles et des impies ? *Partem ejus cum hypocritis ponet* Pent-être vivons-nous dans des lieux qui nous dispensent de cette terrible nécessité ? C'est un retranchement trompeur, d'où je prétends encore chasser les pêcheurs, en faisant voir que la pénitence est nécessaire, en quelque lieu que la Providence nous ait mis.

SECOND POINT

Tous les attributs de Dieu sont infinis comme Dieu même ; ils s'étendent dans tous les lieux et dans tous les temps ; on en découvre partout ou des effets sensibles, ou des vestiges cachés ; sa lumière s'étend dans tous les endroits du monde, dit le Prophète ; la terre est remplie des écoulements de sa miséricorde ; sa puissance éclate dans toutes les créatures ; et, ce qui fait à notre sujet, sa justice se fait sentir partout : elle est aussi élevée que les montagnes, aussi profonde que les abîmes, aussi étendue que la lumière qui parcourt les climats les plus reculés du monde : *Educat quasi lumen justitiam tuam*. Il est vrai que cette justice infinie de Dieu, encore tempérée par les adoucissements de sa miséricorde, ne déploie pas ici-bas toutes ses rigueurs contre le péché ; mais, après tout, nous ne trouverons point de lieu où elle le laisse impuni ; elle le châtie dans le ciel dans la personne des anges rebelles, elle le punit dans le paradis terrestre dans la personne d'Adam, elle le tourmente dans l'enfer dans la personne des démons, elle l'afflige sur la terre dans tous les hommes, et ce qu'il y a de plus surprenant, elle ne l'épargne pas dans la chair même innocente de Jésus-Christ. Tant il est vrai qu'il n'y a point dans le monde d'asile, quelque inviolable qu'il paraisse, où la justice de Dieu n'aille chercher le péché pour le punir ; et l'admirable saint Augustin nous en donne la raison. Ne croyez pas, dit-il (*De Lib. Arbit.*, lib. III, c. 16), que le péché soit jamais séparé de la peine qu'il mérite ; si les crimes qu'on commet aujourd'hui ne devaient être punis qu'à la fin du monde, ce serait un étrange désordre dans l'univers, où tout doit être admirable et digne de Dieu ; on y verrait la difformité du péché sans la beauté de la vengeance ; mais ces deux choses sont inséparables, la justice et le péché se suivent de près, et la peine des pêcheurs, qui sera publique au jugement dernier, se fait déjà sentir dans le jugement secret que Dieu exerce sur eux dans tous les lieux où ils l'offensent : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ*.

Sur ce principe, Messieurs, que la justice de Dieu punit le péché partout, je dis que la pénitence le doit aussi persécuter dans tous les lieux : car Tertullien ne nous apprend-il pas qu'elle est la lieutenantante de la justice divine, qu'elle entre dans tous ses droits, et que, comme elle, sans flatter le pécheur, elle doit s'armer contre lui des mêmes ressentiments, le frapper pour le guérir, purifier par ses larmes ou par son sang tous les en-

droits qu'il a pu corrompre par son péché, et faire régner Jésus-Christ dans tous les lieux où il l'a crucifié? *Pœnitentia pro Deo legatione fungitur*. Que ce pécheur non-nellement converti, si froid et si borné dans ses pénitences, rappelle un peu dans son esprit la manière dont la justice de Dieu le traitait pendant qu'il croupissait encore dans son péché; qu'il s'applique ce que saint Augustin fait si bien dire à l'enfant prodigue (*In Psal. CXXXVIII*): Je tâchais de me dérober à vos yeux, ô mon Dieu, par les détours et les égarements de ma volonté corrompue; mais vous connaissiez ces routes perdues qui m'éloignaient de votre miséricorde et qui m'approchaient de votre justice; elle me suivait pas à pas, elle m'ôtait le repos que je cherchais dans la voie de mes passions, elle déclarait mon cœur par des remords sensibles, elle troublait mon sommeil par des fantômes affreux, elle me privait des douceurs de la société par d'étranges dégoûts; et si je pensais goûter quelques plaisirs, elle les détrempeait toujours de quelque nouvelle amertume: réduit à ce misérable état, je ne sentais que trop, qu'après avoir fait tant de chemin pour vous fuir, vous étiez présent partout pour me punir: *Multum ieram, et tu ibi eras*.

C'est ainsi que la pénitence doit suivre un pécheur partout, pour suppléer à l'exactitude de la vengeance de Dieu. Voluptueux, tu le sais, sa justice t'accompagnait dans cette maison dangereuse, parmi les conversations impies et les infâmes commerces; tant de terreurs, de rebuts, de mépris, de dégoûts; tes biens prodigués, ta réputation perdue, ta santé altérée, c'étaient des peines que la justice t'imposait dans le lien même de ton péché. Ah! s'il t'est possible de t'en séparer tout à fait (car il n'y a que l'impossibilité qui t'en dispense), que la pénitence t'y accompagne à son tour, qu'on ne t'y voie plus que les larmes aux yeux, la honte sur le front, la pâleur sur le visage, et la douleur dans le cœur. Ambitieux, vous le savez, la justice de Dieu ne vous quittait point dans vos entêtements pour la grandeur, c'était elle qui vous faisait essayer mille rebuffades à la porte des grands; c'était elle qui vous faisait ramper devant des gens du dernier ordre pour arriver à vos fins; c'était elle qui déconcertait vos projets par des contre-temps imprévus et des jalousies secrètes: que la pénitence prenne sa place; qu'elle vous conduise chez les grands, non par ambition, mais par charité; non pour briguer leur faveur pour vous-mêmes, mais pour procurer leur appui aux malheureux qu'on opprime, ou qu'ils persécutent peut-être eux-mêmes; qu'elle vous abatte, non plus aux pieds des grands du monde pour avancer votre fortune, mais aux pieds des pauvres et des malades pour assurer votre salut, selon l'avis de Tertullien: *Charis Dei adgeniculari*.

Grand prophète, vous aviez sans doute compris cette nécessité de répandre le parfum de la pénitence dans tous les lieux où

s'était répandue la mauvaise odeur de votre péché; car n'est-ce pas dans cette vue que, comme il nous l'apprend lui-même, il arrosait d'un torrent de larmes le lit adultère qui avait été le témoin de ses dérèglements, et que du lieu de son repos il faisait le théâtre de sa douleur? *Lacrymis meis stratum meum rigabo*. N'est-ce pas dans cette vue que la table où il s'était assis avec la compagne de son crime, tenait plus de l'austérité d'un anachorète que de la magnificence d'un grand roi? Les soupirs en faisaient l'harmonie, les larmes en étaient les liqueurs, la cendre de la pénitence en assaisonnait tous les mets; et au lieu de ce qui peut flatter la nature, l'on n'y trouvait que ce qui peut éteindre la cupidité: *Cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu misceram*. N'est-ce pas dans cet esprit qu'après avoir donné le temps nécessaire aux affaires de son Etat, ennemi de tous les plaisirs, il se retranchait aux douceurs innocentes de la retraite; et de ce palais où une compagnie funeste l'avait fait pécher il se faisait une solitude semblable à celle des oiseaux les plus sauvages et trouvait ses délices à pleurer seul le mal qu'il avait fait avec Bethsabée? *Factus sum sicut nycticorax in domicilio*.

Règle excellente de la pénitence chrétienne de l'étendre dans tous les lieux de son péché; règle que Madeleine n'ignora pas, et que son exemple nous doit rendre facile. On l'avait vue pécheresse faire arroser ses pieds des larmes de ses amants profanes; on la voit pénitente baigner des siennes ceux de Jésus-Christ; on l'avait vue mondaine dans les rues publiques, s'attirer les yeux du peuple par l'éclat de ses habits et les scandaliser par leur immodestie; on la voit convertie paraître dans les mêmes lieux avec des airs modestes et des manières négligées, et laisser les marques de sa pénitence partout où avaient paru les trophées de son péché; on l'avait vue faire de sa maison une académie de voluptés et de plaisirs, on la voit en faire la première école de l'Evangile, et le théâtre le plus fameux de la pénitence: *Quot habuit oblectamenta, tot de se obtulit holocausta*.

Animez-vous par ces exemples, pécheurs; et puisque la justice de Dieu punit le péché partout où il se commet, puisqu'elle fait tomber le feu du ciel sur les villes entières, quand l'impureté n'y a plus laissé de place à l'innocence, qu'elle ouvre sous les pieds des sacrilèges la même terre qui les portait, qu'elle change la femme de Loth en statue de sel sur la place même où elle a péché, et que, pour étendre la peine aussi loin que le crime, elle veut que Caïn souffre les terreurs de la mort dans tous les lieux de la terre que le bruit de son fratricide peut scandaliser, puisque enfin tous les saints en ont usé de même, et faites pénitence partout où vous avez pu pécher. A la campagne, où, sous prétexte de vous relâcher l'esprit, vous avez porté la bonne chère et le plaisir jusqu'à l'excès, vivez quelquefois dans le jeûne et dans la retraite. A la ville, où le tumulte des

affaires, vous emportant hors de vous-mêmes, vous a fait oublier Dieu, cherchez le silence des églises, pour rappeler votre cœur de ses égarements et le remplir chaque jour de l'amour de son Dieu. Dans votre cabinet, où le désir de savoir vous a fait négliger vos devoirs les plus essentiels, et donner à la vanité de vos connaissances un temps que vous deviez aux fonctions de votre charge ou au soin de votre salut, pleurez avec amertume l'aveuglement de votre esprit et rachetez par une pénitence sincère tant de moments perdus par une vaine curiosité. Pleurez dans votre étude de tant de procès, ou prolongés par chicane, ou perdus par ignorance, ou gagnés par faveur; pleurez enfin dans les lieux de votre négoce les péchés infinis qui s'y commettent, la vérité si souvent blessée, la simplicité si lâchement trompée, la fidélité si cruellement violée, l'envie injustement conçue, la vanité publiquement étalée, l'oisiveté mollement entretenue.

Mais, hélas! une honte criminelle vous arrête, et tel qui a triomphé de son péché, rougirait de faire remarquer sa pénitence! Tertullien disait autrefois que Jésus-Christ avait bien compris combien la honte était à craindre pour ses disciples, puisqu'il y avait opposé la peine d'une confusion éternelle; il savait, dit ce grand docteur (*In Gnostic.*), en parlant de ceux qu'on exposait au martyre, que l'apostasie commence par la honte, que si le front rougit, il faut que le cœur chancelle et que le sang dont la pudeur couvre le visage est bien plus à craindre que celui dont les bourreaux rougissent tout le corps: *Sciebat priorem pudoris quam corporis plagam.* Pudeur, autrefois si l'onesté aux martyrs, que tu es bien moins excusable dans les chrétiens! Ceux-là rougissaient de confesser hautement une foi qui devait leur coûter la vie, et ceux-ci rougissent d'expié des péchés qui doivent leur causer la mort; ceux-là avaient leur sang à ménager, ceux-ci n'ont qu'un faux honneur à sacrifier; les martyrs avaient des bourreaux à vaincre et des tourments à surmonter, et les chrétiens n'ont que des railleries et des respects humains à négliger; et cependant, ô mollesse! ô lâcheté! ô langueur de la foi moins excusable que l'apostasie! ils rongissent de faire pénitence dans les lieux où ils ont péché. Ce n'est pas une honte pour eux d'outrager Dieu, et c'en est une de le satisfaire; le soleil n'a pas assez de lumières pour éclairer leur impudence et l'ostentation publique de leur luxe, de leur galanterie, de leur vanité, et la nuit n'a pas assez de ténèbres pour cacher quelques pénitences légères qu'on leur impose; ils souhaient, disent-ils, d'être convertis, et ils craignent toujours de le paraître. Dites-leur, à ces pénitents imaginaires, d'aller réparer l'honneur de leur frère dans les mêmes compagnies où ils l'ont injustement noirci, c'est une démarche que leur orgueil ne souffre pas; dites-leur de réparer dans les églises les égarements de leurs yeux, l'affectation de leurs airs, les libertés de leur langue, l'indécence de leurs postures et l'ostentation de

leur vanité, par des contenance modestes, une simplicité bienséante, un silence respectueux, une application profonde, et un oubli parfait de tout ce qui s'appelle complaisances, égards, respects humains, mondanté dans le lieu saint; ah! c'est trop exiger d'eux, et la bienséance du monde corrompu ne le permet pas. Dites à ce père, tombé, à la vue de ses enfants ou de ses domestiques, en des emportements et dans des excès qui les ont scandalisés, de faire devant eux quelque pénitence qui les édifie; ce serait s'oublier et tenir mal son rang dans sa famille; il faut qu'il se cache pour jeûner un jour ou pour pratiquer une mortification légère. Mais que lui dit Jésus-Christ: tu rougis, malheureux, d'expié les fautes dans le lieu et devant les personnes qui en ont été témoins; c'est rougir de mon Évangile, et je rougirai à mon tour de l'avouer pour mon disciple devant mon Père: *Qui me confusus fuerit coram hominibus, confundar et ego eum coram Patre meo.*

Et qu'on ne se couvre pas ici du prétexte d'une fausse humilité; qu'on ne me dise pas que Jésus-Christ défend de faire ses bonnes œuvres aux yeux des hommes, et qu'il ordonne au contraire de les ensevelir dans les ténèbres de son cabinet, afin que Dieu en soit le seul témoin: *Intra in cubiculum tuum.* Il est vrai; mais que prétend Jésus-Christ par là? Combattre une injuste vanité, et non pas autoriser une pudeur criminelle; dérober les œuvres de surrogation aux applaudissements des hommes, et non pas soustraire les devoirs d'obligation, comme ceux de la pénitence, à l'exemple que nous leur devons; ils ont été scandalisés par notre luxe, il faut qu'ils soient édifiés par notre modestie; le bruit et la connaissance de nos désordres les a peut-être ébranlés dans les voies de Dieu, il faut que l'éclat de notre conversion les y affermis; le succès de nos usures ou de nos exactions injustes les a portés à les imiter, il faut que l'exemple de nos restitutions les en détourne. Car enfin, Messieurs, c'est un principe incontestable dans la morale, qu'il faut toujours ôter le scandale, quand on l'a donné; et de grâce, est-ce remédier au scandale, que de faire parade de son péché, et de vouloir cacher sa pénitence? Que votre intention n'envisage que Dieu seul, mais que vos bonnes œuvres soient aussi pour vos frères; c'est ce que veut dire Jésus-Christ, selon saint Grégoire: *Ita fiat opus in publico, ut intentio sit in occulto.*

Je ne veux pas dire, Messieurs, qu'il ne soit jamais permis de cacher sa pénitence; l'Église, qui désire toujours qu'elle soit publique, comme autrefois, ne l'ordonne plus; et il est en effet des occasions où il y aurait moins d'avantage à la faire éclater avec zèle qu'à la dissimuler avec prudence; lorsque des péchés secrets pourraient devenir publics par là, lorsque les mortifications d'une femme pourraient faire naître des soupçons injustes dans l'esprit d'un mari, lorsque ceux qui en seraient témoins sont moins capables de profiter de notre exemple que de donner un mauvais tour à notre vertu, la prudence peut

cachier ce que la faiblesse ne souffre pas; mais après tout, ces occasions sont rares; et le plus souvent dans le zèle d'une véritable conversion, il ne faut observer de si près ni les soupçons fâcheux des esprits mal faits, ni les jugements téméraires des hommes, ni ce qu'on pourra dire ou penser. Malheur à ceux qui se scandalisent mal à propos! qu'ils périssent avec leurs scandales, pourvu que je me sauve par ma pénitence; je veux la pratiquer dans mon état, puisque toute sorte de personnes y sont obligées; je veux la faire paraître dans tous les lieux où l'on a pu remarquer mes péchés; on la verra dans mes yeux, dans mes habits, sur mon front et au travers de tout cela jusqu'au fond de mon cœur; mais je veux l'aimer dans tous les âges de ma vie, puisqu'elle se doit pratiquer en tout temps.

TROISIÈME POINT.

Je ne vois rien dans toutes les Écritures de plus capable d'effrayer les pécheurs que cette parole de l'ange de l'Apocalypse, qui leur doit dire de la part de Dieu: Vous n'aurez plus de temps, mais une éternité malheureuse sera votre partage; et après que la révolution de quelques années passées dans l'impénitence vous aura conduits au tombeau, vous demanderez un moment pour vous reconnaître, et vous ne l'obtiendrez pas: *Tempus non erit amplius.*

De là je conclus qu'il est nécessaire de faire pénitence dans tous les temps, et que toute notre vie ne roulant, à proprement parler, que sur un seul moment, puisque le passé n'est plus rien pour nous et que l'avenir n'est pas encore, il est de la prudence de ménager ce moment présent en quelque âge qu'il nous soit donné; et par conséquent donner au péché le temps qu'on tient et qu'on possède, et réserver à la pénitence celui sur lequel on ne peut compter. c'est une illusion du diable, qui éteint dans le pécheur les lumières de la raison et les sentiments de la piété, et qui, parmi les ténèbres de ses passions le pousse insensiblement vers le précipice. Se voit-il sur le bord, il veut crier, mais il n'est plus temps; la tête lui tourne, le pied lui manque, et son âme est descendue dans l'abîme avant que ses cris soient montés au ciel. Ah! chrétiens, mille fois plus prudents dans les affaires du siècle qu'en celles de votre salut, n'appellez-vous les médecins à votre secours que quand votre âme est sur le bord de vos lèvres? Ne pensez-vous à assurer vos dettes que quand la banqueroute de vos créanciers est déclarée? Attendez-vous à creuser un puits que le feu soit dans votre maison?

Il en est d'autres plus prompts dans leur pénitence, mais également malheureux dans leur mort. Ils donnent à Dieu les premières années de leur vie, et, soutenus quelque temps dans la vertu, ou par la douceur de la pratique, ou par la gloire qu'ils en retirent, la religion n'a rien d'assez rude ni d'assez mortifiant pour eux; vous les voyez rompre avec le monde et vanter particulièrement de la retraite et les suavités de l'oraison; mais,

parce que leur pénitence est plutôt l'effet d'une saillie de tempérament ou d'une ferveur passagère que d'un zèle constant ou d'une foi solide, et le se dément bientôt; leur visage abattu, leur humeur chagrine, leur santé moins forte, leur établissement éloigné, leurs parents mécontents sont des témoins qui déposent contre leur pénitence, et ce sont, hélas! des témoins qu'ils sont bien aises d'écouter; ils se font eux-mêmes pilié, ils rentrent dans leurs premières habitudes, et, rebutés de Dieu comme ils l'étaient du monde, après avoir été quelque temps pénitents par caprice, ils deviennent pécheurs par profession.

Pénitences interrompues de la sorte, vous ne serez pour les pécheurs que de nouveaux sujets de condamnation; il faut que vos rigueurs s'étendent sur tous les âges de notre vie, et que, comme le péché, vous naissiez et mouriez avec nous. Car enfin, Messieurs, n'eussiez-vous commis qu'un seul péché mortel en votre vie, l'eussiez-vous fait dans la chaleur de votre jeunesse, c'est une offense infinie; votre douleur ne le peut être dans son activité; il faut qu'elle le soit, autant qu'il dépend de vous, dans sa durée; que comme David vous ayez toujours le sujet de votre douleur devant vos yeux; que comme saint Paul vous ayez sans cesse le cœur serré; que comme Jérémie vous demandiez à Dieu: *Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum (Jerem., IX)*?

Ne sommes-nous pas condamnés à cette continuité de pénitence dans la personne de notre premier père? Pour un péché bien plus léger que les nôtres, Dieu le condamne à gagner sa vie à la sueur de son front, à cultiver une terre qui ne lui portera souvent que des épines, à souffrir les injures de tous les éléments et la révolte de toutes les créatures; et jusqu'à quand, mon Dieu? *Donec revertaris in terram tuam*, jusqu'à ce que tu retournes en poussière, c'est-à-dire, pendant neuf cent trente années de vie. Ah! grand Dieu, pour un seul péché, et pour un seul péché léger en apparence, une pénitence de cette étendue! Qu'exigez-vous donc d'un aussi grand pécheur que je suis? Ah! je le comprends, il n'y a plus de temps à perdre; je commence aujourd'hui, je le promets à la face des saints autels: *Dixi, Nunc cœpi*; et je commence ma pénitence, non pour la finir avec le carême, mais pour la continuer jusqu'à ce que je retombe dans cette poussière qu'on m'a ce matin jetée sur la tête, afin qu'après avoir vécu entre les bras de la pénitence, je meure entre les bras de votre miséricorde, pour entrer dans le sein de votre gloire. *Ainsi soit-il*

SERMON

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME.

Sur l'amour de nos ennemis.

Diligite inimicos vestros, ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est.

Aimez vos ennemis, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel (Math., V, 44).

Tous les préceptes de l'Évangile sont ad-

mirables, soit qu'on en regarde la justice, soit qu'on en considère l'utilité. Ils sont l'âme de la religion, les canaux de la sainteté, le lien de la paix et l'union de la créature avec Dieu; mais de tous ces préceptes, il n'en est point de plus surprenant, dit saint Augustin, que celui qui nous oblige à l'amour de nos ennemis. Tous les autres sont conformes à la raison, celui-ci la combat en apparence; les autres corrigent la nature, et celui-ci semble la détruire; les autres s'accroissent sans une grande violence et sans s'élever beaucoup au-dessus de soi-même; mais pour aimer ses ennemis, il faut en quelque façon changer de nature, cesser d'être hommes, imiter celui que nous adorons, et devenir des dieux comme lui, dit aujourd'hui Jésus-Christ : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

En effet, chrétiens, si toutes les autres vertus sont comme autant de couleurs différentes qui forment heureusement dans l'homme l'image de Dieu, l'amour des ennemis en est sans doute le plus beau trait; c'est par là qu'il se peint plus vivement en nous, qu'il nous fait part de sa nature, et que nous méritons d'être ses enfants : *Diligite, ut sitis filii Patris vestri.* L'humilité, la pénitence, la modestie font des saints; par là l'on est distingué des pécheurs, mais on n'est pas parfaitement semblable à Dieu, qui ne peut être ni humble, ni pénitent, ni modeste. L'amour seul des ennemis fait des dieux; mais pour le devenir, il faut traiter les nôtres comme il traite les siens. Or, Messieurs, Dieu donne son cœur, ses ressentiments et ses biens à ses ennemis; il les aime, il leur pardonne, il les enrichit. Voilà le modèle de votre amour. En l'imitant, Messieurs, vous triomphez de trois cœurs tout ensemble : car donner son cœur à ceux qui nous offensent, c'est triompher du cœur de Dieu; donner ses ressentiments à ceux qui nous haïssent, c'est triompher de son propre cœur; donner ses biens à ceux qui nous outragent, c'est triompher de leur cœur même; en un mot, aimer ses ennemis, pardonner à ses ennemis, servir ses ennemis, c'est tout mon dessein. Esprit-Saint, répandez dans le nôtre les ardeurs de cet amour pour nos ennemis; nous vous le demandons par Marie, en qui les deux plus grands ennemis furent réconciliés, quand Dieu s'unit à l'homme dans son sein au salut de l'ange, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Dieu, dont l'essence n'est qu'aimer, aime les hommes en trois différents états : il les aime dans le néant, et l'être qu'il leur donne est une preuve de son amour; il les aime dans la grâce, et la persévérance qui les soutient en est un effet; mais ce qui vous doit sembler plus étrange, il les aime dans le péché même. Le premier de ces amours est gratuit, le second est juste, mais le troisième est excessif, comme l'appelle saint Paul : *Propter nimiam charitatem suam* : excessif, puisqu'il a pour objet des ennemis qui tout au plus ne pourraient espérer de Dieu que

l'indifférence et l'impunité de leurs crimes énormes.

Car vous le savez, Messieurs, jusqu'où va l'énormité des offenses que nous commettons contre notre Dieu? Entreprendre de lui ravir l'honneur qu'on lui doit, troubler autant qu'on le peut la paix immuable dont il jouit dans lui-même, insulter sa justice, négliger sa miséricorde, flétrir sa gloire, quelles injures feront naître l'inimitié, si celles-là ne le font pas? Et sur quoi pourrions-nous nous dispenser d'aimer nos ennemis, si Dieu même, après ces outrages, ne s'en dispense pas? Nous l'avons offensé mille fois, et nous n'avons peut-être reçu qu'une injure! Nous l'avons offensé par malice, et l'on n'a peut-être blessé ni son honneur que par inadvertance! Nous l'avons offensé avec quelque sorte de délibération, et l'on ne s'est emporté contre nous que dans un premier mouvement dont on n'a pas été maître! Cependant Dieu nous aime, et nous ne pouvons aimer; Dieu nous donne son cœur, et nous refusons le nôtre! Est-ce véritablement l'imiter?

Nous ne sommes pas des dieux, me direz-vous, pour être ainsi maîtres de nos passions; vous le devriez être par la grâce de votre baptême et par la sainteté de votre état, dit l'Écriture : *Ego dixi, Di estis*; mais vous ne l'êtes pas, et c'est ce qui vous oblige davantage à l'amour de vos ennemis; car enfin Dieu aime les siens, lui qui n'a personne sur sa tête qui lui en puisse faire une loi, et l'homme, qui en a reçu l'ordre de son Créateur, osera les haïr? Dieu aime les siens, lui qui ne peut espérer de récompense de son amour, et l'homme, qui en doit attendre mille avantages, ne les aimera pas? Encore une fois, Dieu aime ses ennemis, lui dont la vengeance toujours juste n'aurait jamais de châtimens à craindre, et l'homme, qui en doit craindre d'infinis dans leur rigueur et dans leur durée, ne les embrassera pas? Ah! sans doute il ne se trouvera plus de cœurs enlurcis jusqu'à ce point; et ceux qui ont cru qu'il fallait être des dieux pour aimer ses ennemis tâcheront de le devenir en les aimant, puisqu'il leur en donne le pouvoir : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Mais pour devenir les enfants de Dieu par l'amour des ennemis, il faut les aimer comme il les aime, avoir le même motif, la même sincérité, la même constance dans notre amour.

1. Le motif qui attendrit le cœur de Dieu pour ceux qui l'offensent, ce n'est ni le respect humain, ni la crainte, ni l'espérance, mais la seule vue de sa propre gloire, pour laquelle il fait toutes choses, dit le Saint-Esprit : *Omnia propter semetipsum operatus est.* Motif noble et généreux, que nous devons, à son exemple, nous proposer seul dans notre amour; car aimer un ennemi par des vues humaines, pour déférer à un ami qui nous y engage; l'aimer pour ménager par là nos propres intérêts, et ne pas déranger nos affaires, en rompant avec lui; l'aimer pour se faire dans le monde une réputation

d'esprit fort ou d'homme de probité, ce n'est pas aimer son ennemi, c'est s'aimer soi-même, et par conséquent cet amour intéressé qui n'euvisage que les hommes ne peut jamais faire des dieux.

2. Dieu aime ses ennemis avec sincérité; comme il est la vérité même, il n'est capable ni de mensonge, ni de dissimulation : *Omne mendacium ex veritate non est*, dit l'apôtre bien-aimé : déguiser son cœur, c'est un vice honteux que la crainte ou l'intérêt peut faire naître dans des âmes basses; mais une âme noble et désintéressée n'y tombe jamais. Ainsi Dieu, qui n'a rien ni à désirer au dedans de soi-même, parce qu'il est la source de tous les biens, ni à craindre au dehors, parce qu'il est au-dessus de tous les maux, Dieu, toujours sincère dans sa conduite, ne cache jamais un cœur ennemi sous des airs engageants, et ne donne point à la haine le masque de l'amour. Voulez-vous donc être semblables à Dieu, vindicatifs secrets qui, doux et flatteurs au dehors, savez si bien faire servir vos passions à vos intérêts et donner à vos ressentiments les couleurs de l'amitié, aimez vos ennemis avec vérité; ne vous hornez pas, dit saint Jean, à ce faux amour qui meurt et qui naît sur les lèvres, tout de feu dans les paroles et tout de glace pour les effets, fécond en protestations vaines et stérile en bienfaits solides : *Non diligamus verbo, neque lingua*. Je fais gloire, dit-on, d'oublier les injures; je suis prêt à servir celui qui m'a outragé; je sais qu'un chrétien ne doit se venger que par les bienfaits : beaux sentiments ! Mais où sont les effets ? Si l'on diffame votre ennemi par de noires calomnies, fermez-vous la bouche au médisant qui le déchire ? Si l'on accuse son innocence, le justifiez-vous ? Si l'affliction l'abat, mêlez-vous vos larmes aux siennes, ou plutôt n'insultez-vous pas à sa disgrâce ? ne triomphez-vous pas de ses malheurs ? Et bien loin de soutenir sa fortune chancelante, ne tâchez-vous pas en secret de profiter de ses débris ? Est-ce là, chrétiens, un amour sincère, tel que le demande le disciple, et tel que l'enseigne le maître de l'amour : *Diligamus opere et veritate* ?

3. Enfin Dieu nous aime constamment. Ni les imprécations de ceux qui désirent notre perte, ni nos propres infidélités, n'ébranlent son amour. Ferme et immuable de sa nature, il peut tout; mais il ne peut changer, dit saint Ambroise; et s'il semble cesser de nous aimer, c'est notre amour qui change, et non pas le sien : constance naturelle à Dieu, mais infiniment difficile à l'homme qui doit l'imiter ! Car si notre haine est éteinte, que ne fait pas le démon pour la rallumer ? Combien de faux amis lâchent d'envenimer notre plaie et d'échauffer nos ressentiments ? Ils nous irritent par les faux rapports, ils nous éblouissent par des fantômes d'honneur, ils nous font un crime de notre clémence, et par un faux zèle de justice, ils nous font perdre la gloire de pardonner. Ainsi, Messieurs, point de cons-

tance dans notre amour : on aime d'abord par religion; mais bientôt après, on se venge par orgueil; ce qu'un mouvement de charité avait étouffé, une occasion de vengeance le réveille; la nature désavoue tout ce que la grâce avait fait, et tel qui compte aujourd'hui sur votre amitié sentira demain les effets de votre haine.

Légèreté criminelle du cœur de l'homme, que tu es éloignée de l'immutabilité de Dieu dans son amour ! que tu es contraire au caractère de ses véritables enfants, qui, fermes et constants comme lui, doivent aimer sans changement, donner leur cœur à leurs ennemis sans retour, et triompher par là de celui de Dieu ! Car on triomphe véritablement, chrétiens, en aimant ceux qui nous offensent. Dieu est-il irrité de vos péchés, l'amour des ennemis le désarme; est-il insensible à vos soupirs, l'amour des ennemis l'attendrit; est-il avare de ses grâces, l'amour des ennemis les lui arrache; en un mot, aimez vos ennemis, et Dieu vous aime. Après cela, Messieurs, ne laisserez-vous pas murmurer la nature, raisonner le monde, évanouir je ne sais quel honneur imaginaire, pour entendre la voix, je ne dis pas des philosophes et de la raison, mais de Jésus-Christ même, qui vous crie d'aimer vos ennemis, pour être les dignes enfants de Dieu : *Diligite inimicos vestros, ut sitis filii Patris vestri*. Mais pour lui être parfaitement semblables, après leur avoir donné votre cœur, pour triompher de celui de Dieu, il faut leur donner vos ressentiments, pour triompher du vôtre, et leur pardonner, à son exemple.

SECOND POINT.

L'homme corrompu par le péché a dans soi-même trois grands ennemis à vaincre : sa chair révoltée contre son esprit, son esprit rebelle à la loi, son cœur impatient dans les injures; ennemis dangereux, dont le Prophète éprouvait sans doute la violence, lorsqu'en trois mots il demandait à Dieu tout ce qui les peut réduire : la pénitence, pour réprimer les passions de sa chair; la science, pour user des lumières de son esprit, et la bonté, pour régler les affections de son cœur : *Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me*. Cependant ces trois ennemis ne sont pas d'une égale force : pour dompter sa chair et réprimer les saillies de sa concupiscence, c'est assez d'être raisonnable, et les philosophes l'ont fait; pour soumettre son esprit et se défier de ses lumières, c'est assez d'être chrétiens, et nous le faisons tous sans beaucoup de violence; mais pour triompher de son cœur, pour vaincre ses ressentiments, il faut en quelque façon être Dieu. Les philosophes ne l'ont jamais pu faire : ils calmaient peut-être leur passion au dehors, mais elle les dévorait au dedans; les chrétiens du commun ne le font jamais bien : ils dissimulent quelquefois leurs ressentiments par politique; mais ils les nourrissent toujours avec malignité. Ils savent, dit saint Bernard, couvrir la queue du scorpion de la tête de la colombe, et me-

dérés en apparence, par faiblesse ou par orgueil, ils sont presque toujours vindicatifs par inclination.

Cherchons, s'il vous plaît, dans les exemples des saints et de Jésus-Christ même, de quoi les confondre ; et quoique ce soit quelque chose de divin de pardonner, faisons voir que des hommes comme nous l'ont pu faire. Ce fut sans doute un spectacle digne de pitié de voir David, après tant d'ennemis vaincus, fugitif de son propre fils, chassé de sa ville capitale, errant dans les déserts, devenir encore l'opprobre d'un de ses sujets, et essayer les injures de l'insolent Séméï, qui, profitant des disgrâces de son prince, ajouta l'insulte à la douleur, et vomit contre lui tout ce que la passion et la fureur peuvent suggérer aux âmes les plus basses ; mais ce fut un spectacle digne d'admiration, de voir ce grand roi entendre, sans s'émouvoir, les malédictions qu'on lui donnait, regarder la langue de son ennemi comme l'instrument de la justice de Dieu, arrêter le zèle de ses amis qui voulaient courir à la vengeance, et souffrir par religion des outrages qu'il pouvait punir avec justice ; car ne croyez pas que sa modération fût alors un effet de sa faiblesse : c'est la vertu des hypoerites d'être doux quand ils ne peuvent se venger, et de se faire un mérite volontaire d'une modération qui ne l'est pas. David n'en use pas de même. Revenu victorieux de son fils, rétabli sur le trône, revêtu de la même pourpre qu'on avait déchirée sur lui dans sa disgrâce, il voit son ennemi s'abattre à ses pieds, il entend ses amis demander vengeance : la flatterie l'anime, la politique le pousse, la nature le sollicite ; mais la religion l'arrête : toute sa cour condamne Séméï, et la piété seule le veut absoudre, *non morietis*. C'est là savoir régner, dit saint Augustin ; David eût paru moins puissant, s'il eût usé de sa puissance : en se vengeant, il eût été le maître de la vie d'un homme ; en pardonnant, il l'est de sa propre passion ; par le supplice de Séméï il eût triomphé de la faiblesse d'un sujet ; par la grâce qu'il lui accorde il triomphe du cœur d'un grand roi : dans l'un il eût agi en homme, et dans l'autre il agit véritablement en souverain : *Potestatem regiam magis adhibuit prohibendo, quam exercendo vindictam*.

Pardonner de la sorte à ses ennemis, n'est-ce pas véritablement triompher de son cœur ? Et n'est-ce pas aussi ce triomphe que Jésus-Christ a promis aux chrétiens, comme la plus noble récompense de leur patience dans les injures : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* ? Par la chasteté, on est maître de sa chair ; par l'humilité, on est maître de son esprit ; par la libéralité, on est maître de ses biens ; par le silence, on donne la loi à sa langue ; par la modestie, on la donne à ses yeux ; par chaque vertu, on acquiert quelque empire sur quelque partie de soi-même ; mais par la patience seule, on devient maître de son cœur, on le possède, on en triomphe : *In patientia vestra possidebitis animas vestras*. Oh ! la digne

récompense du pardon des ennemis ! Remarquez, dit saint Augustin, que Jésus-Christ ne vous promet pas qu'on vous laissera paisibles possesseurs de vos terres, qu'on ne portera plus envie à votre gloire, qu'on ne viendra plus troubler vos plaisirs : ce sont là les récompenses des Juifs qui ne pratiquaient que des vertus communes, et qui croyaient avoir assez fait, quand pour un œil ils n'en avaient pas arraché deux, *oculum pro oculo* ; mais pour les chrétiens, qui savent souffrir et pardonner les injures, leur âme même sera le prix de leur vertu ; et au lieu que, par les ressentiments, le démon la possède, ils en seront les maîtres par la patience, ils régleront ses passions, ils modéreront ses désirs, ils étendront ses lumières sans travail, ils multiplieront tous les jours ses vertus, et après tout cela, ils seront eux-mêmes les arbitres de leur sort et de leur éternité : *In patientia vestra possidebitis animas vestras*.

Eh bien ! chrétiens, n'étoufferez-vous pas vos ressentiments, dans la vue d'une récompense si belle ? Vous verra-t-on désormais desservir dans toutes les occasions ceux qui vous auront une fois désobligés, perdre la charité, parce qu'on aura perdu le respect, exiger le sang d'un ennemi pour laver une parole outrageuse, et croire que vos plaies ne se peuvent guérir que par celles des autres ? Oh ! la méchante usure, s'écrie saint Augustin ; usure cruelle, qui exige du sang pour des paroles, et qui punit l'injure d'un moment par des ressentiments éternels ! Car ne me dites pas que vous ne les pouvez vaincre ; manquez-vous pour cela, ou de motifs qui vous animent, ou d'exemples qui vous instruisent ? Avoir la gloire de triompher de votre cœur et de posséder votre âme, n'est-ce pas un assez puissant motif ? Avoir devant les yeux un grand roi qui pardonne les injures les plus atroces, lorsqu'il lui est libre de les venger, n'est-ce pas un assez bel exemple ? Mais adorer un Dieu qui demande grâce pour ceux-mêmes qui le crucifient, n'est-ce pas assez, ou pour vous confondre, ou pour vous attendrir ?

Adorable Jésus, prêtre et victime, juge et avocat de vos ennemis, c'est de vous qu'on doit apprendre à leur pardonner ; montez donc ici sur la chaire de votre croix pour nous donner une leçon si belle ; et vous, vindicatifs, levez les yeux pour le voir en cet état couronné d'épines, percé de clous, couvert d'opprobres, indigne attaché à la croix. Qu'a-t-il donc fait à ceux qui le traitent avec tant de rigueur ? Il a guéri leurs malades, délivré leurs possédés, dissipé leurs ténèbres, combattu leurs vices, ramené leur vertu : *Pertransiit benefaciendo*. Et quels sont après cela les sentiments de son cœur pour ceux qui l'outragent avec tant d'ingratitude ? Pardonnez-leur, ô mon Père ! si la voix d'un Fils mourant peut obtenir quelque chose, j'emploie le peu qui m'en reste en faveur de ceux qui me font mourir ; qu'ils profitent les premiers du sang qu'ils répandent, et que leur crime même soit l'occasion de leur salut :

Pater, ignosce illis; si leur péché irrite votre justice, que mon innocence l'apaise; si leur cruauté demande vengeance, que ma douceur obtienne miséricorde, si le feu de votre colère s'allume dans mon sang qu'ils répandent, qu'il s'éteigne dans les larmes que je verse. Encore un coup, Père éternel, faites-leur grâce. O parole d'une patience singulière, s'écrie saint Anselme, et d'une héroïque charité ! *O Verbum magnæ patientiæ !*

Voilà votre modèle, Messieurs; voilà ce que Jésus-Christ vous apprend sur le sujet des inimitiés; profitez donc d'un exemple si rare : vous, dont un critique importun noircit incessamment la conduite et les actions, pardonnez; vous, dont un médisant n'épargne non plus les vertus que les défauts, pardonnez; vous enfin, qu'un ennemi intraitable consume par ses procès injustes, soyez l'écho fidèle de Jésus-Christ, et répétez sans cesse avec lui, Seigneur, pardonnez-leur : *Pater, ignosce illis*. Car pourquoi ne le dirions-nous pas? Dieu souffre nos crimes, nos rechutes, notre impénitence depuis tant de temps, et nous ne souffrirons pas un outrage qui passe en un moment? Dieu fait violence à sa justice pour ne nous pas punir, et nous n'en ferons pas à notre passion pour la modérer? Dieu suit le premier la loi qu'il nous a faite de pardonner, et nous ne lui obéirons pas. Ah! vindicatifs, dit saint Augustin, je vous attends à ces paroles de l'oraison dominicale que vous récitez tous les jours : Pardonnez-nous, mon Dieu, comme nous pardonnons : que lerez-vous à la rencontre de ce verset? ou vous le direz, ou non? Quoi que vous fassiez, vous n'avez plus de miséricorde à espérer; si vous négligez de le dire, Dieu ne vous pardonnera pas, puisqu'il attache sa grâce à cette prière : si vous osez le prononcer, il ne vous pardonnera pas non plus, parce que votre prière n'est pas conforme aux sentiments de votre cœur. Vous voilà donc réduits à la nécessité d'étouffer votre colère, ou d'éprouver celle de Dieu, d'accorder le pardon, ou de n'en point espérer : *Ergo aut facturus et dicturus, aut quod petis non promeriturus*.

Mais qu'il faut de vertu, dites-vous, pour arrêter des mouvements que l'honneur nous inspire! Et moi j'ose dire qu'on ne les peut suivre sans infamie, que le ressentiment est la passion des faibles et des lâches; et que courir à la vengeance, c'est courir au plus facile, et non pas au plus glorieux. Il est d'une grande âme d'être toujours maîtresse de son cœur, de regarder un affront comme un bienfait de la fortune qui nous donne lieu de paraître ce que nous sommes; en un mot, d'éviter les injures, comme le plus grand des crimes, et de les pardonner comme le plus petit. C'est là ce que j'appelle triompher de son propre cœur; mais ce n'est pas assez : il faut triompher de celui des autres par ses bienfaits; c'est le dernier caractère qui nous rend semblables à Dieu, et le sujet de ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Les chrétiens ont trois obligations essentielles sur le sujet des inimitiés : les éviter

avec soin avant qu'elles naissent, les souffrir avec modération quand elles sont formées, et les terminer avec promptitude quand on ne peut ni les éviter ni les souffrir comme il faut. Ne pas éviter l'inimitié, c'est pécher contre la prudence, dit saint Augustin : *Vitent cautissime*; ne la pas supporter avec modération, c'est pécher contre la douceur : *Ferant æquissime*; mais ne la pas terminer avec empressement, c'est pécher contre la charité chrétienne : *Finiant citissime* (*Aug., lib. II de Ord. Provid., c. 8*).

Or, Messieurs, quel est à votre avis, le moyen le plus infailible de terminer les inimitiés? Est-ce d'en effacer le souvenir de notre mémoire, d'en bannir le ressentiment de notre cœur, de ne les plus faire éclater dans nos médisances et dans nos emportements? C'est quelque chose : mais après tout cette inimitié morte dans nous-mêmes vit encore dans les autres; nous avons satisfait à la justice en aimant; mais nous manquons à la charité, si nous ne nous faisons pas aimer; nous avons triomphé de notre cœur par la modération; mais il faut triompher de celui de nos ennemis par la libéralité, charger de faveurs la main qui nous persécute, faire plus de bien qu'on ne nous fait de mal, ensevelir la haine d'autrui sous le poids de nos bienfaits, et croire que nous n'aimons jamais assez, jusqu'à ce qu'on nous aime.

Car il n'en est pas du commerce de la charité comme de celui de l'argent, dit saint Augustin; prêter son argent, et ne le redemander jamais, c'est le comble de l'amitié parmi les hommes; mais donner son cœur, et ne pas exiger celui des autres, c'est un défaut dans la charité chrétienne. L'usure, qui est un péché dans le commerce du monde, est une vertu dans celui de la grâce; l'argent, stérile de sa nature, n'en doit point produire d'autre; mais la charité, souverainement féconde, est imparfaite, si elle ne se reproduit toujours elle-même; enfin ce n'est pas aimer que d'être indifférent pour l'amitié des autres : *Non est verus charitatis impensor, nisi fuerit benignus exactor* (*S. Aug.*).

De ce principe solide, concluons, Messieurs, qu'il est peu de chrétiens qui aiment leurs ennemis comme il faut, puisqu'il en est peu qui se mettent en peine de s'en faire aimer. On étouffe la haine, mais on conserve l'indifférence; on ne veut pas se perdre, mais on néglige de les sauver; on se fait un devoir de ne leur point faire de mal, mais on se fait un plaisir secret de leur en voir souffrir; et chacun, pensant ainsi se sauver par sa fausse charité, se perd presque toujours par l'inimitié des autres. Ah! que c'est mal imiter l'exemple de notre Père céleste, qui, non content de nous aimer après nos outrages, n'oublie rien pour gagner notre cœur et notre amour! Il veille à nos besoins, il nous sollicite par ses inspirations, il nous ménage par ses grâces, et partout assiégés de ses bienfaits, nous le voyons nous suivre quand nous le fuions, nous caresser quand nous l'outrageons, et nous demander notre amour quand nous méprisons le sien.

Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme ses chers enfants, dit l'Apôtre; sensibles aux besoins de vos ennemis, prévenez-les dans leur misère, appuyez-les dans leur disgrâce, donnez-leur alors par charité ce qu'ils ont peut-être voulu vous ravir par injustice; regardez moins en eux l'ennemi, que le chrétien, et sachez que c'est là le seul moyen de les gagner et de leur inspirer l'amour dont vous brûlez vous-mêmes : car vos bienfaits, dit l'Apôtre, semblables à des charbons ardents embrasés du feu de votre amour, ne seront pas plutôt sur la tête de vos ennemis, que vous verrez leurs froidurs se dissiper, leur charité s'enflammer, le souffle du Saint-Esprit embraser ce feu divin, et réunir heureusement leurs cœurs et leurs volontés avec la vôtre : *Concordissima voluntate in unum Spiritum igne charitatis conflata* (Aug., de Trinit., lib. IV, c. 7).

Mais ils abuseront peut-être de mes bienfaits contre moi-même; ils en seront plus intraitables et plus fiers : qu'importe, dit saint Chrysostome, qu'ils deviennent pires, pourvu que vous deveniez meilleurs, et qu'ils oublient leurs devoirs, pourvu que vous fassiez le vôtre? Combien de fois avez-vous abusé de la lumière du soleil, pour voir des objets honteux, et permettre à vos yeux des regards criminels? et cependant Dieu le fait tous les jours lever sur votre tête, dit l'Évangile : *Facit oriri solem suum super bonos et malos*. Combien de fois avez-vous prodigué les revenus de vos terres en dépenses vaines et superflues? et cependant Dieu y verse tous les jours ses pluies, comme si les pauvres devaient profiter de votre abondance : *Pluit super justos et injustos*. N'arrêtez donc pas non plus que lui le cours de vos bienfaits; défiez-vous de votre charité pour vos ennemis, si elle n'est libérale, et si elle ne se répand dans leur sein, au lieu de demeurer stérile dans le votre. Car un amour qui ne fait rien, disent les Pères, n'est pas un véritable amour : il faut qu'on le connaisse par les effets, qu'on vous entende dans les occasions dire du bien de cet ennemi qui vous calomnie, lui procurer sous main les secours dont il manque, rompre adroitement les projets qu'on forme contre sa fortune, vous intéresser pour sa gloire, et par cette communication de bienfaits entretenir cet admirable unité qui fait, selon saint Augustin, toute la beauté et de l'univers et du corps de Jésus-Christ. Car dire, Je ne veux point de mal à mon ennemi, mais je ne veux pas empêcher celui qu'il souffre, n'est-ce pas détruire le corps dont vous êtes tous deux les membres? N'est-ce pas comme si l'œil disait : Je veux bien être du même corps que la main qui m'a blessé, mais je ne veux plus ni la conduire ni l'éclairer; la langue, Je ne veux plus plaindre ses douleurs; le cœur, Je ne lui fournirai plus d'esprits ni de sang? Quoi! Messieurs, la nature ne souffre pas ce désordre, et la grâce le souffrira! Non, grand Dieu! ne le souffrez plus parmi vos enfants; faites régner dans leurs cœurs une charité sincère, afin qu'ils s'aiment comme vous les aimez;

une charité indulgente, afin qu'ils se pardonnent comme vous leur pardonnez; une charité libérale, afin qu'ils se servent comme vous les servez, et que victorieux et de leur cœur, et du vôtre, et de celui de leurs ennemis même, ils soient couronnés dans votre gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les tentations.

Tunc Jesus ductus est in desertum ut tentaretur a diabolo.

En ce temps là Jésus fut conduit dans le désert pour être tenté par le diable (Matth., IV, 1).

Si c'est un spectacle digne de Dieu, comme le dit un prophète, de voir un homme de bien aux prises avec sa mauvaise fortune; si ce combat mérite qu'il détourne pour quelque temps les yeux de dessus cet univers qu'il conduit avec tant de vigilance : *Par Deo dignum vir bonus cum mala fortuna compositus*, peut-être ne sera-ce pas un spectacle indigne de la curiosité de l'homme, bien moins de la piété du chrétien, de voir un Dieu aux prises avec un démon, l'auteur de la saleté même attaqué par l'auteur du péché, Jésus-Christ tenté par Satan : *Jesus ductus est in desertum a spiritu ut tentaretur a diabolo*.

Mais s'il était possible, Messieurs, que vous regardassiez avec indifférence un spectacle si surprenant et si nouveau, sachez que l'intérêt que vous avez à la victoire vous oblige de prendre part au combat. C'est pour vous que Jésus-Christ doit vaincre; votre bonne et votre mauvaise fortune sont entre ses mains; et s'il n'est aujourd'hui victorieux, vous devenez esclaves et malheureux pour toujours; animons-le donc par nos vœux; faisons, s'il est possible, passer tous nos cœurs dans le sien, et qu'on puisse dire de lui comme de ces illustres frères qui furent choisis pour soutenir la fortune de deux grandes villes : *Magnorum populorum animos gerebat*. Il n'a pas besoin de ce secours, je l'avoue, mais il veut que nous jetions les yeux sur lui, pour apprendre à vaincre, et que nous remarquions dans l'ennemi qu'il combat les ruses et les moyens dont il se sert pour nous surprendre. Mais pour les bien connaître, adressons-nous à celle qui n'y succomba jamais : elle nous procurera la grâce dont nous avons besoin, puisqu'elle en reçut la plénitude au moment qu'un ange lui dit : *Ave*, etc.

La tentation ne peut servir qu'à augmenter la gloire, éprouver la vertu ou punir le crime de celui qui la souffre. Jésus-Christ, qui n'avait besoin d'aucune de ces choses, n'eût jamais été tenté, si nous n'eussions dû l'être; mais parce qu'il sait que la vie de l'homme est une suite perpétuelle de combats, il veut être attaqué du démon, pour le vaincre; il veut le vaincre, afin que nous n'ayons à combattre qu'un ennemi vaincu : mais tout vaincu qu'il est, il nous donne bien de l'exercice; il nous afflige, il nous presse, il nous persécute sans cesse; et comme son

temps n'est point partagé, comme le nôtre, par une diversité presque infinie d'occupations, elles se réduisent toutes au soin de tenter l'homme : ce qui fait dire au saint homme Job, que la tentation n'est pas un accident de notre vie, mais qu'elle est en quelque façon son essence et sa nature même : *Hoc est facta quod tolerat*, dit saint Grégoire (*Moral., lib. VIII, c. 3*), et la raison que ce Père en apporte me paraît admirable.

Dieu avait établi notre cœur dans un état de repos et de consistance où il goûtait sans trouble et sans altération la joie d'une vie innocente, parce que Dieu était toujours le centre de ses desirs et de son amour ; mais depuis qu'il est tombé dans lui-même, depuis qu'il s'est tourné vers la créature, le voilà dans une volubilité perpétuelle ; ce cœur ne se plaît en aucun lieu, parce qu'il a perdu son lieu naturel, et qu'il ne trouve plus en Dieu ce premier goût, cette première suavité qui l'attachait uniquement à lui ; il ne respire qu'après le changement, et par conséquent, Messieurs, il est toujours tenté, puisque la tentation n'est autre chose qu'un désir de changer, en passant de Dieu à la créature, ou d'une créature à l'autre : *Ipsa ergo vita hominis tentatio est*.

Je cherche en vain sur la terre un homme exempt d'un état si funeste, je parcours toutes les conditions et tous les états, j'entre dans les cœurs de tous ceux qui m'écoutent, et je ne vois personne qui ne soit sujet à être tenté. Les uns ont une couronne à mériter, et ce sont les justes ; les autres ont des péchés à éviter, et ce sont les faibles ; les autres ont des crimes à expier, et ce sont les impies. Dieu se sert donc de la tentation pour couronner les justes, pour exercer les faibles, pour punir les impies. Elle est pour les premiers une source de gloire, elle est pour les seconds une source de force, elle est pour les derniers une source de malheurs. C'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Dire que la tentation est une source de gloire, c'est, ce semble, autoriser la conduite de ceux qui la cherchent et qui s'exposent témérairement à l'occasion de pécher. Cependant, Messieurs, vous jugez aisément que ce n'est pas mon dessein ; mais pour comprendre ma proposition, je l'explique par une autre de saint Augustin, qui dit qu'il faut reconnaître deux sortes de tentations : les unes sont des ruses du démon pour nous surprendre, les autres sont des fléaux de Dieu pour nous éprouver : *Alia est tentatio deceptionis, alia probationis* (*Epist. 146*). Comme la première vous propose toujours quelque chose de mauvais et d'injuste pour sa fin, fuyez-la comme une pierre de scandale qui peut vous faire tomber dans les voies du démon, et regardez-en les occasions comme ces sentiers escarpés où le moindre faux pas vous précipite dans un abîme profond ; demandez sans cesse à Dieu par la prière qu'il vous a mise à la bouche lui-même, mais demandez-lui avec un cœur

plein de zèle et de ferveur, qu'il vous en délivre. Vous le faites, mes frères, vous prononcez tous les jours plusieurs fois ces paroles de l'Oraison Dominicale qui expriment la crainte que vous devez avoir de la tentation ; mais, hélas ! ne m'avouerez-vous pas que vous ne vous faites aucune violence pour l'éviter. Tel qui sait que la moindre occasion lui fera violer le précepte du jeûne pense-t-il à retrancher de sa table ces mets dont la quantité ou la qualité tentera sa gourmandise ou sa sensualité ? Tel qui a appris par une expérience funeste qu'un regard, qu'une parole libre, qu'une humeur un peu trop méprisante a cent fois fait naître dans son cœur des mouvements dont il rougit lui-même, pense-t-il à rompre ce commerce, à fuir cette compagnie d'où il est toujours sorti criminel ? Ah ! n'aurez-vous pas assez de peine à combattre votre ennemi, quand le hasard vous fera tomber entre ses mains, sans vous y jeter vous-même ? Devez-vous avoir plus de confiance en vos forces que Jésus-Christ n'en avait lui-même ? Dans toutes les autres actions de sa vie il n'attend point de guide, il se détermine par son propre mouvement à aller à la croix ; mais quand il s'agit d'être tenté, il semble qu'il tremble et qu'il se défie de ses forces : il lui faut une impulsion spéciale du Saint-Esprit, dont la main le conduit dans le désert. Hélas ! un Dieu invincible tremble aux approches de la tentation, et l'homme, ou pour mieux dire, la faiblesse même ne tremble pas ? Il est vrai qu'il a vaincu pour vous, ainsi vous devez beaucoup espérer ; mais il a tremblé avant que de vaincre, et par conséquent vous devez tout craindre. Voilà la conduite qu'il faut garder dans la tentation, que saint Augustin appelle de surprise : *Alia tentatio deceptionis*.

Mais pour celle par laquelle Dieu nous éprouve, il est bien plus parfait de la désirer que de la craindre, parce que ce désir ne peut sortir que d'un cœur plein de charité, mais d'une charité qui veut paraître au dehors pour la gloire de son Dieu : *Probame, Deus, et scito cor meum, ure renes meos*, disait le prophète, Eh ! dites-le tous avec lui, mes frères : Je sens brûler mon cœur de votre amour, ô mon Dieu ! ma conscience me rend témoignage que je vous aime ; mais mettez un peu cet amour à l'épreuve, afin que tout le monde le connaisse, et que vous n'en puissiez douter vous-même : *Probame, Deus ; tentez-moi dans ma personne par les maladies, comme Tobie ; dans mon bonheur par les insultes, comme David ; dans mes enfants par leur mort, comme Abraham ; dans mes biens par leur perte, comme Ezéchias ; dans toutes ces choses ensemble, comme Job, et vous verrez, mon Dieu, que rien n'est capable de me séparer de votre amour : Certus sum quia neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei* (*Rom., VIII*). Ce grand apôtre le pouvait dire, mes frères ; mais l'oseriez-vous dire comme lui, qu'il n'est point d'accident, point de puis-

sance, point de créature au monde, point de tentation qui vous puisse séparer de Dieu : vous qui, dans la perte de cet enfant ou de ce mari avez fait paraître si peu de soumission à ses ordres ; vous, que la perte de ce bien a plus affligé que celle de la grâce ; vous, qui avez fait paraître par votre impatience dans les injures que vous vous aimiez plus que lui-même, oseriez-vous le dire sans rougir : *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Si vous ne le pouvez pas, concluez que vous n'êtes pas justes, puisque ces sortes de tentations perfectionnement, édièvent et embrasent de plus en plus la charité des saints.

Mais pourquoi le démon se plaît-il à les tenter ? Pourquoi, dit saint Prosper ? Parce que leur persévérance et leur vertu lui donnent plus de chagrin que la chute des faibles ne lui procure de joie : *Plus uritur de virtute stantium, quam de fragilitate labentium* (S. Prosper, *epist. ad Demetriadem*). C'est un délicat, dit un prophète : les viats des grossières ne lui plaisent pas, il ne veut que des mets exquis et délicieux : *Esca ejus electa* ; les vicieux et les pécheurs qui s'abandonnent tous les jours à lui sont sa nourriture ordinaire ; il en a du dégoût ; mais il choisit dans le troupeau de Jésus-Christ les brebis les plus saines et les plus grasses, pour les dévorer avec sensualité : *Esca ejus electa* ; il en veut aux justes ; et s'il se trouve quelqu'un qui pense l'être et qui ne soit pas tenté, je peux lui dire, comme Cassien à un solitaire : *Intellige vel ignoratum te tactenus a diabolo, vel neglectum* (Cassian., *Colloq.*, II, 3). Sachez, mon frère, que si le démon ne vous attaque pas, ou il ignore votre sainteté, ou il méprise votre faiblesse ; et des paroles de ce grand homme je conclus que, comme le repos des impies est une marque de réprobation, la tentation des saints est une preuve presque infaillible de leur justice.

Vous me demandez peut-être par quel artifice le démon peut attaquer des âmes qui veillent sans cesse sur elles-mêmes, et qui ont toujours les yeux ouverts sur les créatures qui les environnent pour ne s'y pas laisser surprendre ; le grand saint Grégoire vous l'apprend en des termes qui méritent votre attention : Pour les impies, dit ce Père, il les attaque ouvertement, parce que, leur volonté étant corrompue, il peut lui présenter sans fard et sans déguisement le mal qu'elle désire ; mais pour vous, justes, il n'en use pas de même : il garde une conduite plus artificieuse ; et comme il sait que l'ombre seule du mal est capable de vous rebuter, il pallie d'une apparence de vertu le vice qu'il veut vous persuader : ainsi, continue admirablement ce Père, l'on peut dire qu'il traite les pécheurs en amis, et que, comme l'aultié ne peut souffrir la dissimulation, il se montre familièrement à eux tel qu'il est. Mais pour les justes, il les regarde comme des étrangers avec lesquels il faut garder plus de mesures ; il n'ose paraître devant eux avec sa difformité naturelle, mais il la couvre d'une honnêteté apparente : *Illis ut familiaribus iniquum se manifestius insinuat,*

istis vero velut extraneis cujusdam quasi honestatis pretextu se palliat (Greg., l. XXIII, in Job. XXII). Veut-il empêcher cette âme juste de se sanctifier davantage par la pénitence et par le jeûne, il n'a garde de la tenter d'abord par la gourmandise ; ce péché lui ferait horreur ; mais il lui représente la faiblesse de son tempérament, la conservation de sa santé, le prétexte d'une juste nécessité, et par là il la fait tomber dans l'immortification ; de l'immortification elle passe bientôt à la sensualité, et de la sensualité il la précipite sans peine dans la gourmandise, et de ce vice dans une infinité d'autres dont il est la racine et la source.

Je veux, Messieurs, qu'il se trouve des âmes assez éclairées et assez fortes pour ne se pas laisser surprendre à ces fantômes de vertus que le démon leur présente ; mais elles auront à combattre une tentation d'autant plus à craindre, que la vertu même la produit ; oui, mes frères, les vertus mêmes, aussi bien que les passions, sont pour l'homme une matière de combats et une source de tentations : la pratique d'une vertu vous éloigne de l'autre ; vous voulez être pénitents, et vous aurez de la peine à être humbles ; car vos mortifications seront naître sur votre front une couleur pâle ; cette pâleur sera connaître votre vertu : et lorsqu'on l'aura connue, on en parlera, on la louera dans toutes les occasions. Si l'homme veut conserver la chasteté, il faut qu'il embrasse la pénitence ; s'il la pratique, l'on voit paraître sur son front un teint livide et une couleur pâle ; enfin cette pâleur trahit sa vertu, elle lui procure mille applaudissements et mille éloges. Pourra-t-il se défendre de quelque mouvement d'orgueil et de cette vapeur subtile de la vanité qui s'élève du sein même de la vertu (Greg., *Moral.*, lib. VIII, c. 3) ? Ah ! qui l'est difficile, mes frères, dit saint Augustin, puisqu'il faut qu'il abandonne la vertu même, s'il veut éviter la gloire et les louanges qui la suivent partout : *Am comitatum ejus, quam bonam vitam ipsam destrui oportet* (Aug. *Confess.* lib. VII, c. 33).

Voilà quelle est la tentation des âmes justes : le démon se sert, pour les faire tomber, de ce qui les élève aux yeux des hommes, il corrompt leur vertu par la complaisance qu'ils ont à l'entendre louer ; mais le même saint Augustin, qui nous a découvert le mal, nous fournira le remède. Sa doctrine me dit que les louanges sont à craindre ; mais son exemple n'apprend que je les peux aimer, non véritablement par rapport à moi-même, mais par rapport au prochain que je vois avec joie épris de l'amour de la vertu, quand il la loue : *Video non me laudibus meis propter me, sed propter proximi utilitatem moveri oportere* (Ibid.).

Les justes sont donc tentés, Messieurs, et par l'apparence de la vertu, et par la vertu même, et surtout par les afflictions dont Dieu les frappe. Mais pourquoi Dieu le permet-il, lui qui étant également juste et puissant ne peut jamais souffrir, selon les principes de saint Augustin contre Pélagé,

qu'une créature innocente soit malheureuse ? Cependant saint Grégoire m'apprend qu'il le permet, et que la tentation frappe souvent les justes, sans que Dieu prétende ni punir leurs péchés passés, ni leur faire éviter ceux qu'ils ont à craindre. Quel est donc son dessein ? Ah ! mes frères, il sait que la tentation deviendra pour eux une source de gloire et sur la terre et dans le ciel.

Sur la terre ils deviendront les images vivantes de Jésus-Christ, ils souffriront et seront tentés comme lui sans être criminels, et le feu de la tentation ne trouvant rien à épurer dans leur innocence, on la verra recevoir un nouveau degré d'éclat et de lumière aux yeux des hommes, dit saint Chrysostome : *Quando ignis ille tentationis non invenit sordes peccatorum, animam ipsam facit splendidiorem* (Homil. 3, in Matth.). Dieu veut que tout le monde soit témoin de leur vertu, qu'on la regarde comme un modèle parfait sur lequel chacun doit régler ses mœurs et sa vie ; tant qu'elle demeurera cachée dans eux-mêmes, le prochain n'en peut tirer nul avantage : il faut que la tentation la fasse éclater au dehors, afin qu'elle y trouve des imitateurs et qu'elle y répande sa bonne odeur. C'est ce que le grand saint Grégoire explique par une comparaison que je vous prie d'écouter : Voyez, dit ce Père, les odeurs les plus agréables et les plus douces ; personne ne s'aperçoit de leur suavité, si on ne les agite, si l'on n'ouvre la boîte qui les enferme ; mais ont-elles pris l'air, elles y répandent mille atomes odoriférants qui flattent agréablement l'odorat de tous ceux qui s'en approchent. Voyez, dit encore ce Père, ces parfums rares et précieux ; rien de plus vil, rien de moins délicieux en apparence ; mais qu'on les jette dans le feu, qu'on les brûle, ah ! l'on en voit sortir une vapeur délicate qui charme tout le monde, et qui fait bien connaître leur douceur et leur prix. Voilà l'image de la vertu des justes. Que ce magistrat vertueux n'ait point d'occasions de pécher, qu'il mène une vie tranquille, sans que la tentation altère jamais son repos, sa vertu cachée n'a rien qui la distingue du vice ; mais qu'on mette son intégrité à l'épreuve des présents et des fortes sollicitations que l'on emploie pour lui faire trahir les intérêts de ce pauvre ou de cette veuve qu'on veut opprimer, ah ! c'est alors qu'on reconnaît que ni l'intérêt ni les respects humains ne sont capables de le fléchir. Que cette personne dont la vertu languissant, ce semble, dans le repos, soit frappée de la main de Dieu, par la perte de ce bien qu'elle avait acquis avec tant de peine, par les rigueurs de cette maladie qui la tourmente, ah ! c'est alors, encore un coup, qu'elle fait paraître cette soumission chrétienne, cette patience merveilleuse qui la distingue de ceux qui ne sont chrétiens et fidèles que de nom. Tant que l'air est serein, dit saint Chrysostome, le bon grain demeure caché sous la paille qui le couvre ; mais sitôt qu'un vent un peu fort vient à souffler, la paille s'envole et le froment de-

meure : les bons sont confondus avec les méchants pendant qu'ils jouissent tous d'une égale tranquillité ; mais si le vent de la tentation s'élève, elle fait paraître la légèreté des uns et la fermeté des autres : *Tentatio non perdit, sed manifestat eos qui in pace latitabant* (Chrysost., homil. 3, in Matth.).

Il vous est donc glorieux, âmes justes, d'être exercées de la sorte ; la chasteté de Joseph serait moins fameuse, si elle n'eût été tentée ; l'obéissance d'Abraham serait dans l'oubli, si Dieu ne l'eût mise à une épreuve si délicate ; et votre vertu ne peut espérer de couronnes, elle est même en danger de périr bientôt, si elle n'a des combats à soutenir ; car si cette masse de corruption que vous portez n'est obligée de se défendre au dehors, elle allume la guerre au dedans de vous-même ; et si elle n'a pas assez de force pour vous vaincre, elle vous inquiète, elle flétrit au moins la sainteté qu'elle ne peut détruire, dit saint Chrysostome : *Cur si secera fuerit, etsi servos Dei non vincit, tamen sordidat sanctitatem eorum et inquietat* (Chrysost., homil. 5, in Matth., IV).

Cette guerre a quelque chose de rude, je l'avoue, mais n'a-t-elle pas aussi quelque chose de bien glorieux ? Auges, vous avez plus de douceur que l'homme de vous voir libres de ses funestes attaques ; mais, homme, tu as plus de gloire que l'ange quand tu es assez heureux pour n'y pas succomber, dit saint Augustin : *Est palma gloriosior non consensisse tentata, quam non potuisse tentari* (Liv. XI, de Genesi, c. 6). Auges, vous n'êtes couronnés qu'une seule fois pour votre persévérance dans l'amour de Dieu ; mais, homme, tu remportes autant de couronnes que de victoires sur l'ennemi de ton salut, dit saint Bernard : *Quoties restiteris, toties coronaberis* (Bern., serm. V). Ne vous étonnez donc plus, si vous voyez les saints affligés et tentés comme les impies, puisque la tentation est pour eux une source de gloire, comme elle est pour les faibles une source de force ; c'est mon second point.

SECOND POINT.

La faiblesse de l'homme ne l'abandonne jamais. Quelque partie de sa vie qu'il envisage, il l'y rencontre toujours ; elle l'oblige de pleurer le passé, de souffrir le présent et de craindre l'avenir ; mais la miséricorde ne l'abandonne pas non plus ; elle lui offre trois remèdes souverains contre les malheurs de ces trois temps ; et ce sont, si nous en croyons saint Jean Chrysostome, les trois baptêmes que Dieu a établis dans son Eglise ; celui de l'eau, contre les péchés passés ; celui de l'esprit, contre les crimes présents ; et celui du feu, c'est-à-dire de la tentation, selon ce Père, contre les désordres à venir : *Aqua præterita lavat, spiritus præsentia impedit, ignis adversus futura præmunit*. Nous pouvons donc, Messieurs, regarder la tentation, après ce grand homme, comme un troisième baptême, qui n'a rien de moins avantageux que les deux autres ; puisque, si

le premier produit en nous la grâce qui nous justifie, et le second le mouvement surnaturel qui nous fait agir, le baptême du feu ne consume-t-il pas jusqu'à la racine de la concupiscence, n'y repand-t-il pas cette force invincible qui nous doit soutenir ? Il est vrai que les effets de la tentation sont différents, selon les différentes dispositions de ceux qui y entrent ; c'est cette mer Rouge qui sauve les uns, pendant qu'elle englobait les autres : écoutez, s'il vous plaît, cette application de l'Écriture ; elle est juste.

Je vois les Egyptiens s'avancer vers elle avec orgueil, sans que personne les y pousse, pleins de présomption et de confiance en la force de leurs armes et de leurs bras, n'attendant la victoire et de leur propre vertu. Voilà la conduite des impies : ils se précipitent volontairement dans les tentations, ils y portent un esprit plein d'orgueil et de confiance en eux-mêmes, rien n'est capable de les faire trembler. Mais que font les Israélites, Messieurs ? ils n'entrent dans cette mer que parce qu'ils ont à dos un ennemi qui les presse ; ils cherchent hors d'eux-mêmes leur force et leur appui ; ils lèvent les yeux au ciel, d'où ils attendent leur secours ; enfin ils trouvent leur salut dans cette verge mystérieuse de Moïse, qui n'a pas plutôt touché la surface des eaux, qu'elles s'écartent, qu'elles remontent vers leur source, pour ouvrir un passage glorieux à ce peuple, et le dérober à l'ennemi qui le suit : voilà la figure, mais voici la vérité. Faibles, vous êtes tentés ; le démon est l'ennemi qui vous persécute et qui vous précipite dans la tentation que vous tâchez en vain d'éviter ; vous ne pouvez plus vous en défendre ; que faites-vous dans une extrémité si fâcheuse ? Jetez d'abord les yeux sur vous-mêmes, pour y reconnaître votre impuissance et votre faiblesse ; vous tremblez dans la vue du danger qui vous environne, parce que vous avez à combattre un ennemi qui, depuis le commencement du monde, s'exerce à vaincre : *Exercitatus est hostis, quot palmarum* (Aug., tract. IV, in Ep. Joan.) ! Mais après tout, votre crainte doit être accompagnée de confiance, parce que le même saint Augustin, qui vous dit que vous avez au dehors un ennemi redoutable, vous assure que vous avez au dedans de vous-mêmes un protecteur invincible : *Habitat in te qui non potest vinci* (Ibid.). Ah ! quel sujet de confiance pour vous ! Dieu permettra-t-il que cette âme où il habite comme dans son temple devienne la conquête du démon qui l'attaque ? Permettra-t-il que ce cœur, où il règne souverainement comme sur son trône, devienne la retraite et le centre du péché ? Non, mes frères, cette mer s'ouvre devant vous ; ces eaux de la tentation qui étaient prêtes de vous engloutir se dissipent, et le démon vous en voit sortir tout glorieux, pendant qu'il s'y perd lui-même ; parce que Dieu, qui semblait extérieurement vous avoir abandonnés à lui, a soutenu votre cœur par une grâce forte qui l'a fait triompher de sa malice ; et c'est ainsi, selon saint Grégoire,

qu'il en usa autrefois à l'égard de Job : *Manui adversarii sanctus vir traditur, sed in inimicis adjutoris sui manu retinetur* (Moral., lib. III, c. 3).

Craignez donc dans la tentation, faibles qui n'êtes pas encore fortement établis dans la grâce, puisque le démon vous sollicite puissamment au péché ; mais espérez, puisqu'il ne vous y peut contraindre : *Hortari potest, cogere non potest* (S. Chrysost.). Craignez, puisque vous êtes faibles, mais espérez, puisque Jésus-Christ a vaincu le démon pour vous : *Ideo tentatus est Christus, ne vincatur a tentatione Christianus* (Aug., in psal. IX, serm. II). Craignez, encore un coup, puisque le grand apôtre saint Paul témoigne à Dieu qu'il tremble lui-même ; mais espérez, parce que Dieu lui répond qu'avec sa grâce il n'a rien à craindre, et qu'une vertu encore faible a besoin d'afflictions pour se fortifier : *Sufficit tibi gratia mea, virtus in infirmitate perficitur* (II Cor., XII) ; et je vous prie de remarquer, Messieurs, que c'est Dieu qui parle, et que le Grec porte : *Virtus mea*, comme s'il disait : Je me plais à communiquer ma force et ma vertu à ceux qui sont tentés comme vous, parce qu'elle n'éclate jamais davantage que quand la faiblesse de celui qui la reçoit est plus grande, et qu'il ne peut attribuer son salut à d'autres qu'à moi : *Virtus mea in infirmitate perficitur* : de sorte qu'alors nous devenons forts de la force de Dieu même, et par conséquent invincibles comme lui.

Et le même apôtre l'avait bien compris, puisque après cette réponse de Dieu, bien loin de s'alliger de ses tentations, il les regarde comme une source de force ; il en tire même, si j'ose le dire, une sainte vanité. Pourquoi ? Parce qu'elles établissent en lui la vertu de Jésus-Christ : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi* (Ibid.) ; il les regarde avec quelque sorte de complaisance, et les souffre avec quelque amour propre, lorsqu'il considère qu'il ne devient jamais plus fort, que quand la tentation éprouve plus sa faiblesse : *Placeo mihi in infirmitatibus ; cum enim infirmor, tunc potens sum* (Ibid.).

C'est ce qui vous arrive, mes frères ; Dieu ne permet que vous soyez si fréquemment tentés que pour fortifier en vous une vertu encore naissante. Celle de saint Pierre était fragile ; quand il fut tenté la première fois, il ne fallut que la voix d'une servante pour lui faire renier son maître ; mais dans la suite, ni les tyrans ni les démons ne purent ébranler sa charité, que la tentation avait fortifiée. Car, vous le savez, Messieurs, la charité ne se fortifie que par les combats. En effet cette vertu n'est pas tout d'un coup parfaite dans l'homme, et quoiqu'elle prédomine en lui, elle y trouve pourtant toujours à combattre un reste de pesanteur et de faiblesse, qui empêche son cœur de s'unir parfaitement à Dieu, comme saint Augustin l'éprouvait autrefois dans lui-même : *Ægritudo animi est quod non totus assurgit, veritate sublevatus, consuetudine prægravatus* (Confess., lib. I, III

c. 7). Mais à mesure qu'elle surmonte cette faiblesse et cette langueur de l'âme, elle la fortifie de plus en plus; vous avez été longtemps esclave d'une habitude honteuse, vous vous êtes converti, et cependant vous sentez encore naître dans votre cœur des mouvements impurs et déshonnêtes qui vous tentent et qui vous sollicitent au péché. Dieu le permet, afin que vous en tiriez avantage, et que vous ajoutiez à votre chasteté autant de degrés de force que vous remporterez de victoires sur la passion qui vous attaque: *Faciēt ex tentatione proventum*. Ces premières tentations sont des secousses qui vous affermissent contre de plus grands orages. N'avez-vous jamais pris garde, Messieurs, que ces arbres que vous cultivez avec tant de soin se déracinent ou se brisent au moindre effort de la tempête; et qu'au contraire ceux que l'on a mis sur les montagnes en butte aux orages et aux vents se sont si bien fortifiés contre eux par la profondeur de leurs racines, que rien n'est capable de les ébranler; l'agitation n'a servi qu'à les affermir davantage? C'est ainsi, dit un profane, que l'on ne doit pas s'étonner de voir les gens de bien frappés de mille tentations et de mille traverses, puisque le dessein du ciel est de les affermir et de les fortifier par là: *Quid miraris bonos viros ut confrmentur, concuti (Senec.)?*

Mais en quoi pensez-vous, mes frères, que consiste la force que la tentation vous donne? Vous aurez peine à le croire, mais et saint Augustin et saint Anselme l'ont dit avant moi: elle consiste dans la connaissance et dans l'aveu de votre faiblesse même: *Fortitudo nostra est infirmitatis in veritate cognitio, in humilitate confessio (Aug., de Gratia Christ., c. 2).*

Si Adam se fût moins connu, peut-être n'eût-il pas péché, parce qu'il n'eût pas trouvé dans la vue de sa propre excellence l'occasion de cet orgueil secret qui lui enfla le cœur, et qui, selon saint Augustin, le fit succomber à la tentation du démon: *Non esset dejecturus hominem tentator, nisi elatio aliqua præcessisset (Aug., lib. II, de Gen., c. 5)*; mais si nous nous connaissions davantage, peut-être ne pécherions-nous jamais. Adam ne pouvait découvrir dans le fond de son être que les caractères augustes de la divinité; ainsi il lui était dangereux de se connaître; mais nous ne pouvons trouver dans nous-mêmes que les vestiges infâmes de notre péché, et par conséquent il nous est avantageux de ne pas nous ignorer. Et c'est dans la tentation, mes frères, que nous apprenons qui nous sommes et ce que nous pouvons: ce n'est pas dans la paix que l'on connaît ses forces: un saint Pierre ne doute de rien, quand il ne voit point d'ennemis; il se vante hautement d'être prêt de mourir pour son maître, mais la tentation lui apprend à se connaître: *Qui ante tentationem præsumpsit de se, in tentatione didicit de se*, dit saint Augustin (*In psal. XXXVI, serm. I*). Voyez ce censeur importun qui ne pardonne jamais une faute à son prochain, qui l'exagère, qui

la publie, comme s'il était impeccable lui-même; la première tentation le fera bien connaître: il ne peut excuser les impatiences et les emportements d'un homme offensé, il fait l'esprit fort quand il n'a rien à souffrir; mais qu'on lui fasse le moindre tort, ou dans son honneur, ou dans ses biens, ah! pour lors l'occasion de l'impatience lui fera connaître malgré lui qu'il y est sujet, et lui apprendra à être plus indulgent pour ses frères: *Qui ante tentationem præsumpsit de se, in tentatione didicit de se*. Toutes les créatures, dit saint Augustin, nous l'un connaître Dieu, mais elles nous dérobent la vue de nous-mêmes; il faut que la tentation nous interroge, et que Dieu s'en serve pour nous demander qui nous sommes: *Accedit tentatio quasi interrogatio*. Ne le savez-vous pas, mon Dieu, puisque vous nous avez formés vous-même, et que nos cœurs, qui sont des abîmes aux yeux des hommes, n'ont rien de secret ni de caché pour vous? cependant vous nous interrogez par les tentations: *Accedit tentatio quasi interrogatio (Aug., in psal. LV)*. Et qu'en arrive-t-il, mes frères, que nous reconnaissons en nous ce fonds de faiblesse que nous n'avions pas découvert jusqu'alors, et qu'ayant été longtemps perdus et cachés dans les ténèbres de notre orgueil, nous nous trouvons enfin nous-mêmes: *Invenitur homo a seipso qui seipsum latebat, sed artificem non latebat (Ibid.)*. S'il est donc vrai, comme saint Augustin nous l'a appris, que c'est la connaissance de notre faiblesse qui nous fortifie, n'ai-je pas eu raison de le dire, que les faibles trouvaient dans la tentation une source de force? Mais je suppose qu'ils soient fidèles à la soutenir, qu'ils évitent également et la présomption et le désespoir, enfin qu'après avoir fidèlement combattu pour Dieu sur la terre, ils obtiennent de lui la gloire qu'il leur prépare dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la médiancé.

Erat ejiciens demonium. Quidam autem ex eis dicebant: In principio demoniorum eiecit demonia.

Un jour Jésus-Christ chassait un démon... et quelques-uns d'entre les Juifs dirent: Une chasse le démon que par Bézébub, prince des démons (Luc., XI, 14, 15).

Pour se plaire à faire du bien aux malheureux, c'est assez d'avoir la vanité de l'homme; la gloire d'obliger a quelque chose de si beau, qu'il n'est point de grande âme qui n'y prétende; mais pour faire du bien à des ingrats lors même qu'on les reconnaît tels, il ne faut rien moins, Messieurs, que la charité d'un Homme-Dieu; car l'ingratitude a je ne sais quoi de si noir, qu'elle semble obscurcir la libéralité de celui qui la souffre, et l'on juge ordinairement dans le monde qu'un bienfait est perdu, quand il est mal donné.

Mais Jésus-Christ, qui ne se conduit pas par ces fausses maximes, n'en juge pas ainsi; il comble de bienfaits les Juifs, dont il a cent fois éprouvé l'ingratitude; il fait des miracles en leur faveur, il guérit leurs malades

il délivre leurs possédés ; et pour toute marque de reconnaissance, il n'en reçoit que la plus indigne et la plus outrageuse de toutes les calomnies : *In principio demoniorum eiecit demonia.*

C'est cette médisance et cette calomnie que j'attaque aujourd'hui dans les chrétiens, Messieurs. Mais n'est-ce point vouloir faire un plus grand miracle que celui que Jésus-Christ opère dans notre Evangile ? il ne chasse le démon que du cœur d'un seul possédé, et j'entends de le chasser d'autant de cœurs qu'il y a de médisants qui peuvent m'entendre ; il ne triomphe que d'un démon muet qui ne peut rien répliquer à la force de sa parole : *Et illud erat mutum*, et je combats le démon de la médisance, qui est un démon éloquent qui ne manque jamais de réplique ?

J'espère pourtant, Messieurs, de lui fermer la bouche, et de vous en donner quelque horreur, si vous voulez bien remarquer trois circonstances dans la calomnie des Juifs. Quelques-uns d'entre eux la font, et c'est l'effet d'une envie secrète ; tous les autres l'approuvent, et c'est l'effet d'une complaisance criminelle ; Jésus-Christ la souffre, et c'est le sort d'une vertu toute divine. Or, Messieurs, il me semble que toutes les mêmes circonstances se trouvent dans vos médisances ordinaires : les envieux les font, les complaisants les approuvent, et les saints les souffrent. Ainsi je dis qu'il n'est point de vice plus grand que la médisance, parce que l'envie du cœur le produit ; il n'en est point de plus commun, parce que la complaisance mondaine l'autorise ; il n'en est point de plus injuste, parce que la vertu chrétienne le souffre : c'est ce que vous verrez dans les trois parties de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Je ne sais si l'homme est plus à plaindre pour être plein de créatures, ou pour être vide de lui-même ; il se répand tout entier au dehors, il épuise ses lumières et son application sur des objets étrangers, et l'aveugle qu'il est ! n'en réserve rien pour soi-même ; il étudie les défauts des autres avec curiosité, et ne s'applique jamais à corriger les siens propres. Abus commun à tous les hommes, dit saint Augustin : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam* (*Confess.*, lib. X, c. 3) ; mais abus qui règne particulièrement en vous, médisants, puisque toute votre occupation est de vous répandre hors de vous-mêmes, et d'examiner la vie des autres d'un œil malin pour en faire le sujet de vos railleries et de vos joies criminelles. C'est ce que saint Augustin ne pouvait autrefois souffrir dans ses compagnons, tout déréglé qu'il était encore lui-même : J'avais horreur, dit-il, de l'insolence avec laquelle on tâchait de faire rougir ceux qui se trouvaient parmi nous, en les raillant et les critiquant d'une manière cruelle, pour avoir le plaisir de

s'en divertir : *Inde pascendo malevolos lætias suas* (*Ibid.*).

Ah ! qu'il est peu d'Augustins aujourd'hui, Messieurs, ou plutôt qu'il est peu de disciples de Jésus-Christ, puisqu'il vent qu'on les reconnaisse à l'amour qu'ils ont les uns pour les autres : *In hoc cognoscent quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (*Joan.*, XIII). Mais faut-il donc aimer les défauts de nos frères pour n'en médire jamais ? Non, dit saint Augustin : il faut seulement ne les pas haïr eux-mêmes ; donnez-leur des avis secrets par un principe de charité, et ne vous faites pas un plaisir de les diffamer par un motif d'envie ou de haine ; puisque s'ils ont quelque défaut, ils ont aussi quelque vertu ; vous êtes bien plus obligés de respecter en eux l'image du Créateur que d'y condamner l'ouvrage de la créature : *Aliud est amare quod facti sunt, aliud amare quod faciunt* (*S. Aug.*).

Mais en use-t-on de la sorte, Messieurs ? manque-t-on une occasion, ou de noircir la vertu, ou d'exagérer les défauts des autres, ou de leur en imputer même qu'ils n'ont pas ? Car voilà les trois degrés de vos médisances : elles attaquent la vertu des saints, elles exagèrent les défauts des faibles, elles en attribuent de faux à tout le monde ; et c'est ce qui fait qu'on pourrait peut-être comparer les médisants à cette bête affreuse qui parut à Daniel la gueule armée de trois rangs de dents, pour dévorer tous ceux qui se présentaient à elle : *Tres ordines erant in ore ejus* (*Dan.*, VII). Il me semble même que le démon leur crie comme à ce monstre : *Surge, surge, comede carnes plurimas* ; disposez-vous à déchirer tout le monde ; allez dans cette compagnie vous divertir aux dépens de cette personne qui vous déplaît, et dont la conduite est plus irrépréhensible que la vôtre : *Surge, comede carnes plurimas* ; allez donner une interprétation maligne à cette action dont vous ne voyez que les apparences, et qui est peut-être très-innocente en elle-même ; allez noircir la réputation de cet ennemi qui vient de vous désobliger ; publiez partout qu'il n'a ni probité dans ses mœurs, ni prudence dans sa conduite, ni capacité dans ses emplois : *Surge, surge, comede carnes plurimas* ; enfin répandez sur tout le monde le poison de cette langue envenimée, dont les effets seront peut-être sans remède : *Venenum aspidum insanabile*.

Oui, Messieurs, je le dis, que la médisance est souvent un mal sans remède, et c'est ce qui vous doit faire trembler. Car enfin quelque endureci qu'on soit, osera-t-on s'engager dans un défaut qu'on ne pourra peut-être jamais réparer ? Si vous avez ravi le bien de vos frères, rien ne vous empêche de le restituer ; mais si vous lui avez ravi sa réputation, ah ! peut-être ne vous sera-t-il pas libre de la lui rendre ? Vos médisances se seront étendues par un malheureux progrès, elles auront indisposé une infinité de personnes contre celle que vous aurez déchirée ; toute une ville sera prévenue contre elle : quel moyen de réparer le tort que vous lui faites,

et de désabuser tant de personnes différentes? *Venenum aspidum insanabile*. Si vous avez maltraité votre ennemi, si vous l'avez convert de plaies, elles se peuvent guérir par l'adresse et le soin des hommes; mais si vous avez blessé son cœur, si vous avez aigri celui de tous ceux qui vous ont écouté, ah! ce sont des plaies sans remède, il n'y a que la grâce qui les puisse guérir : *Venenum aspidum insanabile*. Si vous avez ôté la vie du corps à celui que vous haïssez, c'est un grand crime, mais après tout il vit encore dans l'estime des hommes, et on le verra quelque jour sortir glorieux du sépulchre où vous l'avez fait descendre; mais si vous lui avez ravi la vie de l'honneur et de la charité, ah! c'est une mort dont il ne reviendra pas. et c'est sans doute ce que le Saint-Esprit nous a voulu faire comprendre, quand il a dit que le tombeau était moins à craindre, que la langue des médisans, et qu'elle faisait souffrir la mort du monde la plus funeste : *Mors ejus mors pessima, utilis potius inferus quam illa*. Médiance, que tu es donc à craindre dans les effets, puisqu'on ne les peut réparer; mais que tu es criminelle dans la source, puisque c'est l'envie d'un cœur envenimé qui te produit! La langue du médisant, dit saint Bernard, n'est que l'instrument visible d'une passion cachée; le cœur la trempe dans ce fiel dont il est plein lui-même, afin de le répandre ensuite sur tous ceux qu'il n'aime pas : *Cor felle livoris imbutum per lingue instrumentum spargere, nisi amara non potest* (Bern., in Cant. I, serm. XXIV). Mais pour vous en mieux convaincre, remarquez, s'il vous plaît, que vos médisances tombent d'ordinaire sur ceux que leur fortune ou leur vertu met au-dessus de vous. L'on ne peut souffrir la vertu des autres, parce qu'elle condamne nos défauts; on tâche de les rabaisser, pour s'élever soi-même sur les ruines de leur réputation, et l'orgueil naturel de l'homme veut que les imperfections d'autrui servent comme de base à son mérite imaginaire : mais par cette conduite, dit saint Bernard, vous perdez tout d'un coup les deux plus grandes vertus du christianisme; l'humilité, en vous élevant vous-même; et la charité, en le faisant aux dépens des autres : *In quo temetipsum extollis, perdis humilitatem; in quo alios deprimis, charitatem* (Ibid.).

Le médiant ne peut non plus souffrir la bonne fortune des autres que leur vertu; il envie leur bonheur, et pour se persuader qu'il en est plus digne qu'eux, il ne jette pas les yeux sur leurs grandes qualités, mais il étudie leur défauts, défauts dont les plus accomplis ne sont jamais exempts; car semblables à cette fameuse statue de Nabuchodonosor, s'ils ont la tête d'or, ils ont toujours les pieds de terre et de boue; s'ils ont des vertus éclatantes, ils ont toujours des défauts cachés. Or l'Écriture nous dit que la pierre qui se détacha de la montagne pour briser cette statue, ne toucha ni l'or, ni l'argent, ni l'airain dont elle était composée, mais elle attaquait cette machine par l'endroit le plus

faible, elle frappa ses pieds qui n'étaient que d'argile, et tout l'ouvrage fut renversé. N'est-ce pas, Messieurs, une figure bien naturelle des médisans? Ils ne s'en prennent pas à ce qu'il y a d'éclatant dans cet ennemi qu'ils veulent décréditer, et dont ils envient le bonheur; ils ne censurent ni sa prudence, ni sa capacité, ni son désintéressement; ce sont en lui des vertus connues; mais ils observent ses faiblesses, ils le taxent ou de caprice dans sa famille, ou de fierté dans son abord, ou de grossièreté dans ses manières pour le rendre odieux par là; en un mot, ils respectent la tête de la statue, parce qu'elle est d'or, mais ils frappent ses pieds parce qu'ils sont de boue, et par là ils viennent à bout de leur dessein, et rendent leurs ennemis odieux à tout le monde : *Percussit statum in pedibus ejus fictilibus*.

Tout le monde est sujet à médire de la sorte; mais permettez-moi, Mesdames, de ne vous point flatter sur un sujet si important à votre salut; la médisance est particulièrement le défaut du sexe, qui, ne se laissant pas emporter à des passions violentes que sa modeste nature ne peut souffrir, nourrit dans son cœur ces passions de jalousie et d'envie plus douces en apparence, mais plus cruelles en effet. Vous auriez horreur, comme David, de faire mourir votre ennemi, et de plonger un poignard dans le sein de Saül; mais vous ne faites pas difficulté, non plus que lui, de couper une pièce de son manteau, et de déchirer cette robe d'honneur qui le couvre, dit saint Grégoire : *Libenter oram chlamydis præcidunt* (Pastor., part. III, 1, 5). Ce désordre n'est pas nouveau parmi vous; il a régné de tout temps, et saint Bernard en faisait un portrait, il y a quatre cents ans, auquel vous pourrez vous reconnaître encore aujourd'hui.

Je vois, dit-il, dans ces assemblées et dans ces cercles les yeux de toutes celles qui y ont rang, appliqués avec une curiosité maligne sur les actions des autres, pour en faire le sujet de leurs médisances; elles ne peuvent souffrir dans les personnes sages la modestie et la piété qu'elles ne pratiquent pas elles-mêmes; elles tâchent de mettre leur vertu dans un faux jour, en l'attribuant tantôt à une hypocrisie étudiée, tantôt à une indispensable nécessité; en un mot, la vertu des autres fait leur supplice : *Torquentur bonis*. Mais d'ailleurs, pour se dédommager, elles trouvent leurs délices dans les vices de leurs ennemis; vous les voyez publier les intrigues de l'un, exagérer l'ambition de l'autre, se moquer des défauts naturels de tout le monde, et triompher de leurs faiblesses : *Pascuntur malis*. C'est là, continue ce Père, que leur cœur se dilate, et que la joie qu'elles ont de médire leur laisse à peine le loisir de respirer : *Nec spiraculum incedit in eis, tanta est libido detrahendi* (Bern., in Cant. I, serm. XXIV).

Jusqu'à quand suivrez-vous les mouvements d'une passion si déraisonnable? jusqu'à quand fermerez-vous les yeux sur vos propres défauts, pour les ouvrir sur ceux de vos frères? N'entendez-vous pas le prophète, qui

vous dit que Dieu vous traitera comme vous les aurez traités; que si vous publiez leurs imperfections, il publiera vos péchés au jour terrible de son jugement et qu'il les mettra devant vos yeux à la face de l'univers? *Arguam te et statuum contra faciem tuam (Ps. XLIX)*. Quelle confusion pour vous de voir alors sortir cette foule de désordres et de défauts de l'abîme de ce cœur où vous les cachez, pour se venir placer sur votre front, et de les voir, dit saint Augustin, non pour les corriger, mais pour en rougir! *Videbis fœditatem tuam, non ut corrigas, sed ut erubescas (De Divers., serm. I, in Append.)*. Etudiez-vous donc maintenant vous-mêmes, et ne perdez pas le temps à censurer les défauts des autres, par une médisance qui est très-criminelle, parce que l'envie la produit; mais qui est aussi très-commune, parce que la complaisance mondaine l'autorise.

SECOND POINT.

Il y a certains péchés, dit saint Chrysostome, qui se détruisent presque d'eux-mêmes, parce qu'on ne peut les commettre sans confusion et qu'ils ont ordinairement autant d'accusateurs que de témoins; mais il y en a d'autres qui, trouvant des protecteurs et des partisans partout, ne se peuvent exterminer qu'avec peine; les uns se font un honneur de les commettre, parce que les autres se font un plaisir de les approuver; ainsi ces péchés se multiplient à l'infini, et l'on n'entend plus la voix de Jésus-Christ qui les condamne, parmi les applaudissements confus du monde qui les approuve.

C'est sur ce principe qu'il n'est rien aujourd'hui de plus commun que la médisance; en vain l'apôtre saint Paul tâche-t-il d'en donner de l'horreur aux chrétiens, quand il leur dit qu'elle attire sur eux la haine et l'indignation de Dieu: *Detractores Deo odibiles*; en vain l'apôtre saint Jacques appelle-t-il la langue du médisant un monde d'iniquité: *Universitas iniquitatis*; en vain le Sage, à qui la lumière du Saint-Esprit faisait voir ce vice dans toute son horreur, nomme-t-il celui qui y est sujet, l'abomination des hommes: *Abominatio hominum detractor*; la médisance en est-elle moins commune? Ne se fait-on pas un art et une étude d'y réussir, parce qu'au lieu d'écouter ces voix terribles, l'on ne prête l'oreille qu'aux compliments de mille flatteurs qui, par une lâche complaisance font passer nos railleries pour des traits d'esprit; notre inclination à médire, pour une humeur enjouée; et nos histoires piquantes, pour l'âme d'une agréable conversation? Après cela faut-il s'étonner, dit saint Jérôme, de ce qu'un péché si bien reçu dans le monde y est enfin devenu si commun? *Ideo hoc malum celebre est, quia pene ab omnibus libenter auditur*.

C'est à vous, complaisants, à qui Dieu s'en prendra quelque jour; car, s'il promet dans l'Écriture (*Isai., XXXIII*) une place élevée dans le ciel à ceux qui ferment l'oreille aux paroles sauglantes des médisants, n'avez-vous pas sujet de craindre qu'il ne précipite bien avant dans les enfers ceux qui, comme vous,

prennent plaisir à les écouter? Car enfin, Messieurs, vous ne le faites que pour deux raisons qui ne vous excusent jamais, dit saint Thomas (2.2, 73, ad 4): ou vous n'osez reprendre celui qui médit, et c'est une lâcheté peu chrétienne; ou vous vous plaisez à l'entendre, et c'est un divertissement tout impie.

Considérations temporelles, respects humains, craintes serviles, vous êtes l'excuse ordinaire de ceux qui écoutent la médisance, mais vous ne les justifiez pas! Car peut-il être permis, Messieurs, d'abandonner les intérêts du ciel par un respect humain, et de voir avec complaisance déchirer les membres de Jésus-Christ par ces langues empoisonnées, plus cruelles, dit saint Bernard, que la lance qui ouvrit son sacré côté sur la croix, puisque celle-ci ne le fit qu'après sa mort, et celles-là le percent pendant sa vie: *Fodit hæc quoque Christi corpus, nec jam exanime fodit, sed facit exanime fodiendo*. Ah! Messieurs, quel eût été l'insensé qui n'eût pas frémi de l'action de ce soldat impie, le lâche qui n'eût pas fait gloire de le désarmer, le cruel qui n'en eût pas détourné les yeux? Et cependant c'était un coup dont Jésus-Christ ne pouvait plus ressentir la rigueur; mais pour la plaie que lui fait le médisant, il la ressent, il en gémit, et vous n'en frémirez pas, et vous ne désarmerez pas cette langue impitoyable, et vous ferez votre divertissement des coups mortels qu'elle lui donne? *Facit examine fodiendo*.

Je veux, Messieurs, que vous ne soyez ni prêtres pour reprendre les médisants par le zèle de la maison de Dieu, ni distingués par votre naissance pour opposer votre crédit à ce désordre, ni pères de famille pour le réprimer par autorité dans vos domestiques, dans vos enfants; n'êtes-vous pas au moins chrétiens, pour le condamner dans vos frères par un esprit de charité? Et Tertullien ne vous apprend-il pas que tous les hommes sont soldats, quand il s'agit des intérêts de Dieu? *Contra majestatis rebellem omnis homo miles*. Mais si c'est trop demander à des chrétiens peu pénétrés de l'amour de leur Dieu, que de vouloir qu'ils s'opposent à ses ennemis, du moins qu'ils cessent de les animer, qu'ils désapprouvent ce qu'ils ne peuvent empêcher, et qu'ils sachent que ces médisances qu'ils écoutent sont mortelles pour eux.

Car, ignorez-vous, Messieurs, qu'entendre la médisance avec plaisir, c'est boire à longs traits et avec sensualité le poison qui vous tue et qui vous ôte, selon saint Bernard, la vie de l'amour, par cette froideur mortelle qui glace insensiblement la charité du prochain dans votre cœur? Ignorez-vous, encore un coup, que votre humeur flatteuse confirme les médisants dans leur habitude, et que toutes ces marques de joie, dont leur médisance est suivie, sont comme autant de chaînes qui les y attachent davantage, dit saint Augustin? Pourquoi? C'est qu'il est difficile de ne pas se plaire à des défauts

(Vingt-neuf.)

que la corruption des hommes approuve toujours, et que leur lâcheté n'ose jamais condamner : *Delectat ea facere in quibus non solum non meliuit reprehensor, sed etiam laudator auditur* (In ps. IX).

Mais quels remèdes opposer à un mal si commun ? Nous sommes maîtres de notre langue, nous la pouvons empêcher de s'échapper en des paroles outrageuses à notre prochain ; mais le sommes-nous de celle des autres ? Oui, Messieurs, et voici le secret infailible pour la réprimer : Regardez votre âme, dit le Sage, comme une vigne mystérieuse dont Dieu vous a donné le soin, et la langue des médisans, comme une bête sauvage qui veut y entrer ; mettez une haie d'épines au devant d'elle, afin que cette langue n'en puisse approcher sans se piquer ; qu'on connaisse à l'air sévère de votre visage, à votre démarche inquiète, à vos manières pleines de froideur et d'indifférence, que vous ne goûtez pas la médiance : ce sont là des épines qu'il faut lui opposer : *Sept aures tuas spinis.*

Ah ! les âmes bien faites ont toujours de l'horreur d'un vice si bas ; elles ne peuvent souffrir ces langues malignes qui empoisonnent toutes choses, qui ne disent jamais du bien d'un homme, que pour être moins suspects quand elles en diront du mal ; et qui ne l'élèvent par quelques louanges froides, que pour le précipiter de plus haut par une censure sévère de ses actions, dit saint Grégoire. Ne vous fiez donc pas à leurs discours ; ce n'est que dissimulation et qu'artifice ; ils ont soin de cacher leur passion pour la mieux satisfaire ; ils plaignent les premiers ceux qu'ils déchirent ; et s'ils veulent blâmer leurs défauts, ils commencent par l'éloge de leur vertu : *Ad usum intorquent criminis vocem favoris.*

Mais à quoi bon perdre le temps à vous expliquer les artifices des médisans ? Vous ne les connaissez que trop ; mais vous ne cesserez jamais de les écouter, si le Saint-Esprit ne vous apprend lui-même par la bouche du Sage, qu'on les doit regarder comme un fléau terrible de Dieu ; voici ses paroles : Savez-vous, dit-il, de quelle peine Dieu se sert, quand il veut punir avec la dernière rigueur ceux qui l'abandonnent ? Fera-t-il tomber le feu du ciel sur leur tête ? fera-t-il ouvrir la terre sous leurs pieds ? Non, ces supplices visibles ne sont plus de saison ; mais il permettra qu'ils aient toujours à leurs oreilles une troupe de médisans, dont la langue sera l'instrument de sa vengeance : *Qui relinquunt Deum incident in illam* (Eccli., XXIII). Elle ne fera pas mourir votre corps, mais elle fera souffrir à votre âme une mort bien plus fâcheuse ; car cette langue embrasée du feu même de l'enfer, dit saint Jacques, allumera dans votre cœur le feu d'une haine qui ne s'éteindra jamais : *Exardebit in illis, et non exstinguetur.* Ainsi, Messieurs, se trouver tous les jours dans les assemblées des médisans, c'est éprouver, sans en gémir, le plus funeste effet de la colère d'un Dieu ir-

rite : et peut-être est-ce une marque infailible que vous l'avez abandonné et qu'il vous abandonne à son tour, en vous laissant exposés à ces occasions de perdre la charité : *Qui relinquunt Deum incident in illam.* Ne les écoutez donc plus ; fuyez les occasions de converser avec eux ; ne leur applaudissez jamais, quand ils médisent, et vous souvenez que, si la médiance est très-commune, parce que la complaisance du monde l'autorise, elle est très-injuste parce que la vertu chrétienne la souffre.

TROISIÈME POINT.

La vertu a tant d'attraits, qu'elle se fait respecter par ceux-mêmes qui refusent de la suivre. Les moins chastes estiment la pureté des vierges, et les plus avares ne laissent pas d'admirer le désintéressement des grandes âmes : je ne vois qu'une seule passion qui arrache, ce semble, du cœur de l'homme, ce respect que la nature inspire pour la vertu ; et cette passion est celle de médire : passion injuste, qui n'attaque les défauts des Saints que pour obscurcir leur vertu. Non, médisans, l'on ne serait pas sujet à vos outrages, si l'on était aussi vicieux que vous ; mais parce qu'on s'en distingue ou par un air plus modeste dans les églises, ou par une retenue plus chrétienne dans les compagnies, ou par une tempérance plus réglée dans les repas, ah ! l'on ne peut manquer d'être le sujet de vos railleries piquantes ; et cette personne qui vient de renoncer au monde, doit s'attendre à vous voir déterrer tous ses défauts, dit saint Bernard, et tirer du tombeau les cadavres de ses passions déjà mortes, pour les opposer à ses vertus naissantes : *Inter nascentes virtutes emortuorum cadavera vitiorum scrutatur curiosa malitia.*

Il est vrai que vous pouvez toujours remarquer quelque chose de défectueux dans les saints ; mais j'ose dire, pécheurs, que vous devez respecter jusqu'à leurs défauts : et c'est ce qu'une belle figure de l'Écriture sainte devrait vous avoir appris. Lorsque David reconduisait l'arche de la maison d'Aminabab en Jérusalem, l'Écriture dit qu'elle fut sur le point d'être renversée, et qu'un lévite y ayant porté la main pour la soutenir, Dieu, pour punir sa témérité, le fit tomber mort sur la place : châtement terrible, Messieurs, mais châtement que les médisans ont sujet de craindre ; ils se mêlent de redresser les saints, qui sont les sanctuaires vivants où Dieu habite ; ils ont la témérité de censurer les actions de ce prêtre, et de publier les fautes où il tombe par faiblesse. N'est-ce pas vouloir soutenir l'arche de Dieu d'une main profane ? Ils le font, disent-ils, par un motif de charité ; mais le lévite qui fut si sévèrement puni, ne pouvait-il pas alléguer la même excuse ? Et si Dieu ne lui fit pas de grâce, oseraient-ils en espérer ?

Leurs médiances sont toujours pernicieuses ; mais savez-vous quel en est le plus funeste effet ? C'est qu'elles obligent les uns d'abandonner la vertu, et elles empêchent

les autres de la suivre. Vous le saviez, grand prophète, lorsque, tout confirmé que vous étiez dans l'amour de votre Dieu, vous appréhendiez encore que les calomnies ne vous en détachassent; car il ne demandait pas, ce grand roi, d'être délivré, ou des guerres qui désolaient ses Etats, ou des maladies qui affligeaient son corps, ou des inquiétudes qui abattaient son esprit, mais des médisants qui attaquaient sa vertu : *Non calumniatur me superbi, ut custodiam mandata tua*. Eh! pour quoi les craindre si fort? C'est qu'il est presque impossible, dit saint Ambroise, qu'un cœur ne se laisse abattre, ou à la douleur de se voir raillé et colomnié, ou à la crainte de l'être, et que l'un ou l'autre ne lui fasse abandonner la vertu : *Tristitia necesse est, aut timori cedat*.

Ne cédez pas à cette crainte, Messieurs, mais profitez de l'exemple que le saint homme Job vous donne. Lorsque ses faux amis le chargent de calomnies et l'accusent d'être criminel, parce qu'ils le voient malheureux, il ne s'arrête pas à se justifier devant eux, ni à repousser une médisance par une autre; mais s'élevant tout d'un coup jusqu'au ciel, il va chercher sa justification jusque dans le sein de Dieu, et ne veut point d'autre témoin de son innocence que lui : *Ecce testis meus in celo*. Pour vous, hommes aveugles, vous ne jugez que sur les apparences et sur les dehors; mais Dieu pénètre nos cœurs et sonde nos pensées, et c'est son jugement que nous devons craindre, et non pas le vôtre. Accusez-moi tant qu'il vous plaira de n'être pieux que par hypocrisie, de n'être modeste dans mes habits que par épargne, de ne faire le jeu que par avarice : Dieu sait ce qu'il en est : *Testis meus in celo*. Publiez que je n'exerce ma charge que par intérêt, que je ne règle ma famille et mes enfants que par caprice, que je ne fais des aumônes que par vanité, que je ne vais dans les hôpitaux que par ostentation : Dieu sait mes sentiments, et c'est assez : *Testis meus in celo, et conscius meus in excelsis*. Apprenez, dis-je, Messieurs, à vous mettre ainsi au-dessus des calomnies et des médisances. Car les discours des pécheurs doivent-ils troubler les cœurs des saints qui se reposent en Dieu, ces cœurs qui, étant déjà dans le ciel, doivent mépriser les tempêtes du monde, qui sont au-dessous d'eux, dit saint Grégoire? *Miror cur vos, qui cor fixistis in celo, adhuc verba hominum agitant in terra*.

Bien loin d'en être troublées, âmes saintes, vous devez les souffrir avec joie, puisque vous en tirez de merveilleux avantages. Il n'est point de vertu qui ne soit sujette à l'orgueil, dit saint Grégoire; mais Dieu, qui a des secrets admirables pour ménager votre salut, Dieu permet qu'on parle désavantageusement de vous, afin que si les louanges des gens de bien vous donnaient quelque vanité, la langue des médisants la réprime. Car notre cœur, dit ce Père, se trouve entre les médisances et les louanges des hommes comme entre deux vents contraires qui le tiennent en équilibre : si tout le monde dit

du bien de nous, l'orgueil nous emporte; si tout le monde en dit du mal, le désespoir nous abat. Mais que fait Dieu? Il tempère ces deux choses : il veut qu'on nous élève d'un côté pour soutenir notre faiblesse, mais il permet qu'on nous humilie de l'autre pour réprimer notre orgueil : *Vox laudantis elevat, lingua detrahentis humiliat*. Mais ce qui doit le plus vous consoler, âmes justes, dans les médisances que vous souffrez, c'est que si elles diminuent votre réputation, elles augmentent votre récompense; si elles flétrissent votre gloire sur la terre, elles en relèvent l'éclat dans le ciel, dit saint Augustin : *Quisquis volens detrahit famam meam, nolens addit mercedi meam* (Ep. 154). Je me trompe, Messieurs : Dieu ne différera pas si longtemps votre récompense; plus vos ennemis s'étudieront à vous noircir, plus il sera jaloux de votre gloire; on le verra vous justifier, à la honte de vos ennemis, et devenir lui-même le panégyriste de votre innocence et de votre vertu, comme de celle de Moïse. Car quand pensez-vous, Messieurs, qu'il ait donné plus d'éloges à ce grand homme? Est-ce quand il a puni l'idolâtrie de son peuple avec tant de zèle? est-ce quand il a voulu devenir anathème pour lui? Non, Messieurs, mais quand Aaron et sa sœur osèrent en médire. Ah! ce fut alors que Dieu descendit du ciel pour prendre lui-même son parti, et qu'il leur parla en des termes qui font assez comprendre combien il est jaloux de la gloire de ceux qui le servent. Quoi! dit-il, vous osez médire du plus fidèle de mes serviteurs, de ce prophète à qui je ne parle pas, comme aux autres, dans l'obscurité des songes ou des visions, mais avec lequel je m'entretiens face à face! Vous avez osé le calomnier, tout juste et tout innocent qu'il est? Qu'en arrivera-t-il, mon Dieu? Médisants, l'effet de votre iniquité retombera sur vous-mêmes; vous serez couverts de lèpre, et Moïse sera couvert de gloire : *Vide quid sibi pœna obtrectantes contulerunt, quid illi laudis; sibi lepram, illi gloriam*, dit Origène. C'est ce qui arrive à vos ennemis, Messieurs : ils veulent vous couvrir d'opprobre et de mépris, mais ils se couvrent eux-mêmes de péchés; ils veulent vous rendre odieux aux yeux des hommes, mais ils deviennent eux-mêmes un objet d'horreur aux yeux de Dieu : *Sibi lepram, vobis gloriam*. Ne vous réjouissez pourtant pas de leur malheur; mais que la même charité qui porta Moïse à intercéder pour ses calomnieurs vous oblige à prier pour les vôtres : ce sera le moyen d'obtenir dans le ciel la gloire qu'on vous veut ôter sur la terre. Je vous la souhaite. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Providence.

Unde enim panes ut manducet hi?
D'où pourrions-nous acheter assez de pain pour nourrir tant de monde (Joan., VI, 5)?

Il n'est rien de plus commun que d'aimer; mais il n'est rien de plus rare que d'aimer

sans intérêt : et c'est cependant ce désintéressement qui fait le caractère du véritable amour, dit l'apôtre saint Paul : *Charitas non quærit quæ sua sunt*. On cherche assez Dieu, mais on ne s'oublie jamais soi-même ; on l'aime, mais on s'aime toujours avec lui. Ce peuple fidèle qui suit aujourd'hui Jésus-Christ dans le désert n'en use pas ainsi, puisqu'il abandonne le soin de sa vie pour ne penser qu'à l'exercice de son amour. Vous diriez que leur âme, étant sortie d'eux-mêmes pour s'unir à Jésus-Christ, a cessé d'être sensible aux besoins de son corps ; mais aussi ne semble-t-il pas, Messieurs, que, par un retour admirable, l'âme de Jésus-Christ ait passé dans les corps de tous ceux qui le suivent, pour y ressentir des besoins dont ils ne s'aperçoivent pas eux-mêmes ? *Unde ememus panes ut manducent hi ?*

L'ordre de l'amour, dit un Père, c'est d'aimer le corps pour l'âme, l'âme pour Dieu, et Dieu pour lui-même : *Diligatur corpus propter animam, anima propter Deum, Deus autem propter seipsum* (Bern., *epist.* 11) ; mais ici, ces parfaits amants de mon Sauveur ne peuvent souffrir que leur corps lui dérobe la moindre partie de leur amour ; ils en abandonnent le soin à sa providence, ils oublient de le nourrir ; mais Jésus-Christ s'en charge lui-même : *Unde ememus panes ut manducent hi ?*

Je vois encore tous les jours des effets de cette providence de Dieu sur l'homme ; mais, hélas ! où trouverai-je des exemples de cette confiance que l'homme doit avoir en son Dieu ? Je ne vois dans les cœurs que trouble et qu'inquiétude, parce qu'au lieu de se reposer en lui et d'y réunir tout leur amour, ils se partagent entre mille soins, comme s'il n'y avait point dans le monde de Providence qui veillât pour eux. Entrez aujourd'hui dans d'autres sentiments, Messieurs, puisqu'un évangéliste (saint Matthieu) vous fait remarquer dans la providence de Jésus-Christ trois qualités qui vous doivent inspirer une pleine confiance en elle. La Providence est vigilante pour découvrir vos besoins, *vidit* ; elle est miséricordieuse pour en être touchée, *misertus est* ; elle est puissante pour les soulager, *manducaverunt omnes et saturati sunt*. Sa lumière vous défend de vous inquiéter, sa bonté vous invite à l'invoquer, sa puissance vous oblige de vous y fier : ce sont les importantes vérités que nous expliquerons, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de celle que la Providence éleva jusqu'à être la mère d'un Dieu, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas surpris que les païens soient tombés dans l'erreur au sujet de la Providence ; que les uns n'en aient point reconnu du tout, que les autres l'aient bornée à la conduite des choses célestes, et que ceux qui semblent lui avoir été moins contraires aient voulu la rendre esclave de la connexion invariable des causes et des effets. Ces aveugles n'avaient qu'une fausse idée de Dieu ; et

parce qu'ils voyaient que la multiplicité des soins était un supplice à l'homme, ils se persuadaient que leur dieu devait être insensible et immobile pour être heureux.

Mais pour nous, Messieurs, nous savons que notre Dieu est d'une capacité infinie ; et qu'au lieu que l'esprit de l'homme est déchiré par les soins divers qui le partagent, parce qu'il est plus petit qu'eux, cet esprit immense, dans lequel toutes les créatures ne sont qu'un point, veille sur elles et les conduit avec autant de facilité que s'il n'en avait qu'une à régler, dit saint Augustin, mais avec autant d'exactitude que s'il les disposait à leur fin les unes après les autres : *Qui curas unumquemque nostrum tamquam solum, et sic omnes tamquam singulos* (*Confess.*, lib. III, c. 11). Il pourvoit à tout sans interrompre son repos, il règle les mouvements de tout le monde sans se mouvoir ; il agit sans relâche, mais sans empressement ; il préside aux agitations de toute la nature, et jouit de sa propre tranquillité. Voilà l'idée que les chrétiens doivent avoir de la providence de leur Dieu, qui veille si fidèlement sur eux.

Vigilance qui n'est pas bornée à certaines personnes ou à certains lieux, comme les malheureux se le persuadent. Ils croient que Dieu n'a des yeux que pour cette famille où les biens et les honneurs viennent fondre comme dans leur centre, qu'il s'applique uniquement à ceux qui n'ont point de part aux afflictions du monde ; mais que pour les pauvres, Dieu ne s'en occupe jamais : ils se plaignent tous les jours avec le saint homme Job, que dans les disgrâces qui leur arrivent, il refuse de les consoler d'un de ses regards : *Sto, et non respicis me* ; et qu'ainsi sa providence qui ferme les yeux à leurs malheurs et à leur pauvreté, leur donne lieu de s'en défier.

Quittez un sentiment si pernicieux, Messieurs, puisque saint Augustin vous dit qu'il n'en est pas de la vigilance de Dieu, comme de celle de l'homme ; celui-ci ne voit que les objets qui sont devant lui, mais celui-là découvre partout ce qui s'y passe : pourquoi ? C'est qu'il est tout œil, dit ce Père : *Totus oculus est* ; sa vue n'a non plus de bornes que lui-même, et l'œil de sa providence voit toutes choses, comme son immensité les comprend, et comme sa bonté les soutient : *Totus oculus est*. Ah ! je m'aperçois bien qu'il n'est pas tout œil, dites-vous ; il a des mains dont il me fait ressentir la pesanteur, ou plutôt il n'est que main pour moi ; il m'enlève d'un côté ce bien qui faisait et l'éclat de ma famille, et le repos de ma vie : de l'autre, cet enfant et ce mari en qui je trouvais et ma consolation et mon appui ; tantôt il m'ôte la santé par une maladie imprévüe, et tantôt ma réputation par des calomnies outrageuses ; en un mot, il me traite, ce semble, avec une rigueur aveugle, en me frappant ainsi de tous côtés : *Totus manus est*.

Ah ! Messieurs, la main de Dieu est son œil même ; et puisqu'il vous frappe, vous devez conclure qu'il vous voit : car sa colère n'est pas aveugle, comme celle de l'homme, dit un

prophète; la verge même dont il nous châtie a des yeux : *Virgam vigilantem ego video* (Jerem., 1). Je vois Dieu la verge à la main pour punir les pécheurs, mais cette verge est éclairée, elle connaît ceux qu'elle frappe, elle découvre les avantages qu'ils en doivent tirer, et le besoin qu'ils ont d'être traités de la sorte : ainsi ceux qu'elle épargne sont plus à plaindre que ceux qu'elle afflige : *Virgam vigilantem ego video*.

Il est vrai que ses coups tombent quelquefois sur ceux qui semblent le mériter le moins; et que, pendant qu'elle épargne ce blasphémateur, cet usurier, ce voluptueux, elle se fait sentir avec rigueur à cette veuve si réglée dans sa conduite, et à ce pauvre si soumis et si patient dans sa misère, et c'est ce qui fait douter si Dieu ne s'endort point sur la conduite de l'univers: non, dit le grand Tertullien, votre Dieu est un œil que le sommeil ne ferme jamais : *Oculus somni expers* (*Lib. de Trin.*); et si le renversement et le désordre qui paraît dans le monde vous donne lieu de douter quelquefois de sa vigilance, lorsque vous voyez les impies dans le bonheur et les justes dans l'opprobre, ah! l'admirable saint Augustin vous en donne une belle raison : Sans le péché, dit ce Père, (*Confess., lib. IV, c. 11*), notre vue n'eût point été bornée, elle se fût étendue généralement sur toutes les créatures qui eussent passé successivement devant nos yeux; nous eussions découvert tous les rapports qu'elles avaient entre elles, et la liaison des effets que Dieu y eût opérés ne nous eût point été cachée; ainsi nous n'eussions jamais douté de la justice de sa conduite : mais depuis le péché, comme notre vue est raccourcie, et qu'elle ne peut découvrir qu'une partie des événements qui arrivent dans le monde, ah! nous les blâmons, nous condamnons la Providence qui les permet, parce que nous ne voyons pas les suites et les ressorts cachés qui les justifient. Quelle injustice! s'écrie ailleurs le même saint Augustin, de vouloir condamner la conduite générale du monde, dont une vue aussi courte que la nôtre ne peut voir que la moindre partie! Un homme ne serait-il pas déraisonnable, qui condamnerait toute une comédie sur quelques vers ou sur quelques scènes qui, détachées du corps de la pièce, n'ont rien de surprenant ni de beau, mais qui jointes aux autres parties servent à faire naître des incidents imprévus qui nous charment? Ah! c'est ainsi, Messieurs, que l'élevation de cet impie et l'abaissement de ce juste, considérés en eux-mêmes, semblent contraires à la Providence; mais si vous joignez ces parties à leurs corps, si vous les liez avec ce qui suit et ce qui précède, si vous cherchez dans l'avenir les effets du honneur de l'un et des disgrâces de l'autre, ah! vous y reconnaîtrez les traits admirables de la sagesse divine, et vous serez convaincus qu'elle veille également sur les bons et sur les méchants, selon la parole du Sage : *In omni loco speculantur oculi Dei bonos et malos* (*Prov., XV*).

Oui, justes, Dieu vous regarde sans cesso

dans cet état de misère et d'affliction qui vous fait gémir; cet œil qui vit Job à demi corrompu sur son fumier, Daniel enseveli dans la fosse aux lions qui devaient le dévorer, Joseph tremblant dans une obscure prison, Lazare languissant à la porte du mauvais riche; ce même œil vous voit malades sur vos lits, persécutés par vos ennemis, calomniés par vos envieux, desséchés par la faim et la pauvreté qui vous consomment. Mais si Dieu les voit, pourquoi permet-il qu'ils soient malheureux? Je pourrais vous répondre, avec Salvien, que ce n'est pas à un homme à rendre compte de la conduite d'un Dieu : *Homo sum*; et que puisqu'il nous dit qu'il a les yeux ouverts sur eux, c'est à nous de le croire sans raisonner : *Dei sermo ipse sibi testis est*. Mais comme il n'est jamais difficile de justifier Dieu, dit un profane, je veux bien l'entreprendre aujourd'hui : *Faciam rem non difficilem, causam Dei agam* (*Senec.*).

Je dis donc, Messieurs, et je le dis après le docte Salvien, que de tous ces maheurs qui tombent sur les chrétiens, l'on ne peut rien conclure contre la Providence : car ceux qui les souffrent sont, ou criminels, ou justes; s'ils sont criminels, ne faut-il pas que Dieu les afflige, afin qu'ils cessent de l'être? et s'ils sont justes, peuvent-ils être malheureux, puisqu'ils ne se croient jamais tels, et qu'en même temps que tout le monde gémit pour eux, ils s'applaudissent eux-mêmes et jolisent d'une paix intérieure qui les console? Ils souffrent la pauvreté, mais ils l'aiment; ils sont sans honneurs, mais ils les méprisent; ils pleurent, mais c'est leur joie; ils sont dans la faiblesse, mais ils y trouvent leur force : ainsi malgré les faux jugements des hommes, les saints sont toujours heureux : *Non possunt aliorum falso judicio esse miseri, qui sunt vere sua conscientia beati*, et par conséquent leur adversité ne condamne pas la vigilance de Dieu (*Salv., lib. I, c. 3*).

La prospérité des impies ne la détruit pas non plus; et pour en être persuadés, sachez, Messieurs, qu'ils deviendront malheureux à leur tour, et la Providence leur réserve pour l'éternité les rigueurs qu'elle vous fait souffrir dans le temps. Elle en a pour tout le monde, et cette personne que vous voyez dans l'abondance et dans les délices, ne manquera pas d'avoir bientôt part à ses châtimens : *Veniet, veniet ad illum diu felicem sua portio* (*Senec.*). Justes, pourquoi vous plaignez-vous donc de ma providence, dit Dieu? Pourquoi m'accusez-vous d'être aveugle, lorsque vous voyez le bonheur des impies? Ne vous ai-je pas mieux partagés qu'eux? Je vous ai imposé des peines pour un temps, et je leur en réserve pour l'éternité; je vous ai donné des biens solides, et je ne leur en accorde que d'apparens et de faux; je vous ai donné une âme droite dans ses inclinations, modérée dans ses désirs, souveraine sur ses passions, et j'abandonne leur cœur à tous les dérèglements dont il est capable; enfin j'ai renfermé tous vos biens dans vous-mêmes, rien ne peut vous les ravir; et ceux des impies sont extérieurs, quelque éclairés

tants qu'ils paraissent : ce sont des statues de boue revêtues de quelques feuilles d'or et d'argent; pour peu qu'on y touche, cet éclat s'évanouit, et l'ordure commence à paraître : *Non est ista sincera et solida felicitas, crusta est* (Senec., de Provid.).

Ah! Messieurs, quand vous les verrez, ces orgueilleux, devant le tribunal redoutable de Jésus-Christ, dépouilles de ces biens qui les environnent, de ces habits magnifiques qui les couvrent, de ce faste qui les déguise; quand vous verrez leur âme de boue toute nue, sans amis, sans consolation, sans appui, accompagnée de tous ses désirs déréglés, de toutes ses injustices, de tous ces désordres auxquels elle s'abandonna dans sa prospérité, vous reconnaîtrez sans doute avec le prophète que la Providence jette sur les impies un regard, mais un regard de colère, pour les condamnés : *Vultus Domini super facientes mala*, mais qu'elle regarde les justes d'un œil favorable pour prévoir leurs besoins : *Oculi Domini super justos*. Cependant quel est celui qui se repose sur cette vigilance de Dieu, et qui ne s'abandonne pas aux chagrins à la vue d'une famille nombreuse qu'il ne peut établir, à la perte d'un procès qui le dépouille de ses biens, à la mort d'un mari sans lequel une famille ne peut subsister? Qui est-ce, dis-je, qui ne s'inquiète pas? Et cependant qui est-ce qui doit s'inquiéter, après que Jésus-Christ a dit lui-même que son Père voyait tous nos besoins; et que si l'on travaillait à les soulager, ce devait être sans inquiétude : *Labor exercendus, sollicitudo tollenda*, dit saint Jérôme? Il ne faut pas demeurer dans l'oisiveté, comme ces hérétiques qui, du temps de saint Augustin, défendaient le travail pour établir la providence; il faut travailler chacun dans son état, mais sans inquiétude : *Labor exercendus* : mais aussi l'on ne doit pas passer sa vie dans un trouble qui lui est injurieux : *Sollicitudo tollenda*. Et de vrai, Messieurs, quel sujet de s'inquiéter, s'il est vrai, comme l'a dit saint Bernard, que ce même Dieu qui règle tous les siècles et tous les mouvements du monde, ne les règle que pour nous témoigner son amour, en faisant servir toute la nature à nos besoins? *Cura seculorum transfertur ad sola negotia, immo otia amoris* (Bern., serm. LXXXIV, in Cant.). Après cela ne quitterez-vous pas ces vastes dessein dans lesquels votre esprit bâtit à vos enfants une fortune imaginaire? Ne vivrez-vous pas dans votre état avec tranquillité? Ne jeterez-vous pas désormais toutes vos inquiétudes dans son sein, puisque non-seulement sa providence est vigilante pour prévoir vos besoins, mais miséricordieuse pour en être touchée? *Vidit et misertus est*. C'est mon second point.

SECOND POINT.

La sainte Ecriture qui donne des yeux à Dieu pour nous apprendre qu'il voit nos besoins, ne manque pas de lui donner un cœur, pour nous persuader qu'il en est touché : *Apponit erga eum cor tuum* (Job). En effet, Messieurs, à quoi nous servirait d'avoir un

Dieu vigilant et éclairé, si sa bonté n'était égale à sa connaissance? L'enfant prodigue eût languit longtemps dans sa misère, si son père qui l'aperçut de loin se fût contenté de le regarder : *De longe vidit*; et si en même temps que ce triste spectacle occupait ses yeux, la compassion n'eût attendri son cœur : *Misericordia motus est*.

Ce père n'était que la figure de celui que nous avons dans le ciel; son fils fut longtemps malheureux sans qu'il en pût être touché, parce que son amour ne se pouvait étendre plus loin que ses yeux; il ne le découvrait pas dans une terre étrangère au milieu de la misère qui l'affligeait; mais pour notre Dieu, Messieurs, il voit nos besoins de près et rien ne l'empêche d'en être touché : *Ego Deus approximans*, dit-il par un prophète, et *non Deus e longinquo*. Je vis au milieu de vous, peuple fidèle; je suis témoin de vos afflictions les plus secrètes et de vos besoins les plus pressants : pauvres, mes yeux pénètrent dans l'obscurité de vos maisons, et les gémissements que j'y entends retentir dans les maladies ou les afflictions qui vous pressent, attendrissent mon cœur sur vous : riches, qui dans votre abondance ne manquez ni d'ennemis qui vous persécutent, ni d'accidents qui vous affligent, je ne puis être insensible à des peines que je vois de si près, et ma bonté prend part à tout ce que vous souffrez : *Ego Deus approximans*.

En effet la bonté de Dieu, dit saint Thomas, est comme une source féconde d'où sortent deux ruisseaux différents : l'amour, qui nous donne part à ses biens, et la miséricorde qui prend part à nos maux. Il souffre en nous comme un père dans ses enfants; et c'est sans doute ce que Jésus-Christ nous veut fait comprendre, quand pour nous prouver que nous devons vivre sans inquiétude, il ne nous dit pas : Dieu voit vos besoins, parce qu'il est de la justice d'un Dieu de laisser souffrir des pécheurs; mais que dit-il? *Novit pater* : celui qui connaît vos besoins est votre père; un père ne peut être insensible aux peines de ses enfants, son cœur est en quelque façon dans le vôtre, et par conséquent tout ce qui vous afflige l'afflige de même : *Non dixit, Deus, ut ad spem certiore vocaret*, dit saint Chrysostome (In Matth., IV).

Mais ce que Dieu nous dit lui-même, par un prophète, nous marque bien mieux combien il est sensible à nos maux : Mon peuple se plaint que je l'abandonne, dit-il; je l'entends tous les jours crier dans ses afflictions, qu'il n'a plus de place dans le cœur de son Dieu, puisque le déplorable état où il le voit ne l'a point encore touché : *Dixit Sion : Dominus oblitus est mei* (Isai., XLIX). Mais que tes plaintes sont injustes, peuple ingrat; jette un peu les yeux sur ces mères qui ont un amour si tendre pour leurs enfants; considère leur impatience quand elles les voient souffrir; remarque leur empressement à les soulager et tu ne verras qu'un faible crayon de ma tendresse pour toi; il est plus facile à ces mères d'être insensibles aux pei-

nes de leurs enfants, qu'à moi de l'être à les besoins : *Etiamsi illa oblita fuerit, non obliuiscar tui*. Pourquoi donc, mon Dieu, ne pouvez-vous oublier les besoins des hommes? Pourquoi ne pouvez-vous manquer d'en être touché? Ah! le prophète en rend une admirable raison : *Ecce in manibus meis descripsi te*; c'est qu'il a entre les mains une image de chacun de nous; il y voit, comme dans un miroir fidèle, tous les accidents fâcheux qui nous arrivent; il ne peut étendre ses mains pour agir, que ce triste objet ne frappe, et ses yeux, et son cœur; quand il faut que la misère d'un malheureux passe successivement de sa personne à nos yeux, de nos yeux à notre cœur, de notre cœur dans nos mains, il ne peut attendre de nous un prompt secours; mais Dieu apprend nos besoins de ses mains mêmes, c'est-à-dire qu'il les soulage au même moment qu'il les connaît, parce qu'en lui la vue, le sentiment et l'action n'est qu'une même chose : *In manibus meis descripsi te*.

Il a toujours été vrai de le dire, Messieurs; mais cette parole du prophète s'est vérifiée à la lettre dans la personne de Jésus-Christ; car ne nous porte-t-il pas écrits, mais écrits en caractère de sang sur ses mains? Ces vestiges sacrés des plaies qu'il reçut autrefois n'avertissent-ils pas sans cesse sa miséricorde de ne pas abandonner ceux qui lui coûtent si cher? Ne sont-elles pas, ces plaies, le mémorial de nos douleurs aussi bien que des siennes? *In manibus meis descripsi te*. Oui, Messieurs, j'ose dire après un Père, que Jésus-Christ a plus de compassion de nous que nous n'en avons de nous-mêmes : *Plus ipsum videtur cruciari compassio miseri, quam ipsum miserum compassio sui*. Et ne nous en donna-t-il pas une preuve, lorsque, selon la remarque de saint Augustin, il se plaignit à Saül, que sa persécution tombait plus sur sa personne que sur celle des chrétiens : pourquoi? c'est qu'il est leur chef; et comme dans le corps naturel le sentiment de la douleur est infiniment plus vif dans la tête que dans toutes les autres parties, il faut que Jésus-Christ, ce chef mystique de l'Eglise, ressentent les peines de ses membres plus vivement qu'eux; et s'il ne les soulage pas, c'est sans doute qu'on n'a pas soin de l'invoquer.

Il est vrai que, dans notre évangile, il n'attend pas que ceux qui le suivent viennent lui représenter la faim qui les presse; il les prévient lui-même; mais leur foi et la sainteté de leur vie parlaient assez pour eux : *Magna voce ad Dominum clamat, qui cum lingua taceat, bonis operibus clamat* (Cassian.). Ce peuple ne dit mot à Jésus-Christ dans le désert, et il l'exauce; vous l'invoquez sans cesse, et il semble vous abandonner! Est-ce que l'oreille de sa miséricorde est fermée? est-ce que son cœur est endurci? Non, dit un prophète, mais vos péchés ont formé entre vous et lui un mur épais qui arrête les secours qu'il vous préparait. Vous élevez vers lui des mains encore chargées du bien de votre prochain, encore souillées par mille actions infâmes, et vous ne voulez pas qu'il

en détourne les yeux? *Digiti vestri in peccatis* (Isaï, LIX). Vous lui exposez vos nécessités avec la même langue qui vient de blasphémer son nom, ou de diffamer votre frère, et vous voulez qu'il l'écoute? *Labia vestra locuta sunt mendacium*. Vous l'invoquez avec un cœur qui ne met sa confiance que dans les biens du monde : *Confidunt in nihilo*; et vous osez espérer qu'il vous soulagera? Tous ces péchés, encore un coup, forment sur votre tête un nuage épais qui empêche vos prières de passer jusqu'à lui, et ses miséricordes de descendre jusqu'à vous : *Opposuisti nubem tibi, ne transeat oratio* (Jerem., Thren., III).

Mais quand même vous seriez innocents, pensez-vous, Messieurs, que la Providence doit exaucer tous vos désirs, puisqu'ils sont souvent pernicieux pour vous, et que c'est plutôt un effet de la colère de Dieu que de son amour, de se rendre facile à des demandes pernicieuses, dit saint Grégoire : *Majoris iracundiæ est cum hoc tribuitur, quod male desideratur* (Moral., lib. XV, c. 12). Vous demandez quelque nécessaire ce qui vous serait ou désavantageux ou superflu; vous souhaitez des richesses, mais Dieu prévoit qu'elles vous rendraient orgueilleux; vous soupirez après la santé, mais vous ne penseriez plus à votre salut si la mort ne vous menaçait sans cesse; vous seriez contents, si cet ennemi cessait de vous traverser et dans votre honneur et dans votre fortune, mais Dieu sait que sans ces obstacles vous ne mettriez plus de bornes à vos désirs ambitieux; ainsi la Providence serait cruelle en vous exauçant : *Majoris iracundiæ est cum hoc tribuitur, quod male desideratur*. Lorsque vos désirs se bornent à des biens temporels pour une fin temporelle, lorsque vous conjurez Dieu de faire tomber ou ce bénéfice ou cette dignité dans votre famille, parce qu'elle en aura plus de crédit et d'éclat, pouvez-vous espérer qu'il vous écoute? N'est-ce pas vouloir l'établir ministre de vos convoitises, et faire tremper sa Providence dans vos désordres, dit saint Augustin : *Deum tibi adiutorem ponis cupiditatum, non exauditorem voluntatum* (In psal. LVIII)? Mais voulez-vous qu'il se laisse toucher à vos soupirs; ah! qu'ils partent d'un cœur épuré de l'amour des créatures, qu'ils ne s'arrêtent pas à la terre, mais que le ciel même en soit la fin, et vous verrez que la Providence est non-seulement miséricordieuse, mais puissante pour vous soulager.

TROISIÈME POINT.

La plupart des hommes ont un cœur sensible à la misère des malheureux, mais il semble qu'ils n'aient pas tous des mains pour les soulager; ou s'ils en ont, elles sont ou vides par la pauvreté, ou fermées par l'avarice; ils poussent quelques soupirs sur les pauvres qu'ils voient souffrir : ainsi ils ont la voix de Jacob, mais ils n'étendent jamais leurs mains pour les secourir, et c'est avoir les mains d'Esau : *Vox quidem vox Jacob, manus autem minus sunt Esau*. Mais le Dieu que nous servons n'en agit pas de

même; sitôt que son cœur est touché de nos besoins, ses mains adorables s'ouvrent pour les soulager, parce qu'il est en même temps et très-libéral et très-puissant, et c'est sous ce beau nom qu'il veut être invoqué, dit un prophète : *Omnipotens est nomen illi*; il est lui-même cet arbre que saint Jean vit dans le ciel, chargé de fruits pour tous les mois et pour toutes les saisons de l'année; en quelque temps qu'on s'en approche, on y trouve de quoi soulager sa misère et charmer ses peines; et c'est sans doute cette libéralité de notre Dieu que l'Épouse veut nous faire admirer, quand elle nous a décrit ses mains également belles et riches, toujours pleines des biens qu'elles doivent répandre sur nous : *Manus ejus tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis*; en un mot, dit saint Augustin, s'il a la bonté d'un père, il a la puissance d'un Dieu : *Deus est et pater, Deus potestate, pater bonitate* (*De Temp.*, serm. CXI.).

Ainsi, Messieurs, si sa bonté est l'objet de votre amour, que son pouvoir soit celui de votre confiance; confiance qu'un saint homme (*Grenade*) appelle l'ancre de notre vie, la paix de notre esprit, la source de notre justice, et la plus noble partie de la philosophie chrétienne; confiance si peu commune et si difficile à acquérir, que Jésus-Christ reproche sans cesse à ses apôtres qu'ils ne l'ont pas, *modicæ fidei*; il se plaît à la mettre à l'épreuve pour la perfectionner : et c'est à ce dessein, dit l'Évangile, qu'il demande à Philippe, pour le sonder, où l'on pourra trouver du pain pour nourrir tant de monde : *Unde ememus panes ut manducent hi?*

Ne semble-t-il pas que dans vos besoins il vous adresse tous les jours les mêmes paroles, pour reconnaître si vous aurez recours à sa Providence toute-puissante, et si vous vous confiez en elle : *Unde ememus panes?* Où prendrons-nous de quoi nourrir cette famille nombreuse dans le temps malheureux où nous sommes? où trouverons-nous de quoi placer ces enfants, de quoi satisfaire ce créancier barbare qui nous persécute : *Unde, unde ememus panes?* Tous ces besoins sont comme autant de questions que Dieu vous fait : *Accedit tentatio quasi interrogatio*, dit saint Augustin; mais comment lui répondez-vous? Lui dites-vous : Votre providence est toute-puissante, ô mon Dieu! je ne m'en défierai jamais; quelque extrême que soit la nécessité où je suis réduit, quelque désespéré que soit l'état de mes affaires, vous avez des ressources que je ne connais pas? Ah! bien loin de faire paraître une confiance si juste, l'on ne répond que par des paroles de désespoir, comme les apôtres : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt*. Nous sommes trop pauvres pour fournir à des dépenses si excessives; il faut renvoyer ces troupes dans les villes, afin qu'elles se pourvoient elles-mêmes; il faut refuser aux pauvres notre superflu, de peur de manquer quelque jour du nécessaire; il faut abandonner ces enfants à leur libertinage; permettre à cette fille de s'insinuer dans le monde par des complaisances

criminelles, pour tâcher de s'y établir; il faut que je continue dans l'habitude que j'ai d'employer les jours de fêtes au travail, de vendre à fausse mesure, de ravir le bien de mon prochain par mille infidélités que j'exerce. Non, non, dit Jésus-Christ, n'en usez pas ainsi; vous avez des remèdes plus faciles et plus innocents : *Non necesse habent ire*. Quo!l vous cherchez à vous soutenir par des voies criminelles, vous tentez tous les ressorts humains, vous vendez votre foi, votre conscience, votre honneur pour vous maintenir; et ma providence, ma providence, toute puissante qu'elle est, est la seule chose à laquelle vous ne pensez pas! Vous avez un Dieu au milieu de vous, et vous ne mettez votre confiance que dans les hommes! Ne vous a-t-il donc pas dit par son prophète, que rien ne manquera à ceux qui espèrent en lui? *Spera in eo et pascetis in divitiis ejus*. Ne vous a-t-il pas fait voir par cent exemples, qu'il se plaît à faire éclater sa puissance, quand il n'y a plus de ressource du côté des hommes? Suzanne est sur le point d'être lapidée, quand il la justifie; la veuve de Sarepta n'a plus qu'une goutte d'huile, quand il lui envoie un prophète pour la multiplier; Job est dépouillé de tous ses biens, lorsqu'il les lui rend au double; enfin la ville de Bethulie ne pense plus qu'à se rendre à l'ennemi, quand il la délivre : tous leurs desseins ont échoué, leur prudence humaine est à bout, dit l'Écriture : *Omnis sapientia eorum devorata est*; mais c'est alors que Dieu devient leur protecteur, parce qu'ils s'adressent à lui avec une pleine confiance : *Clamaverunt ad Dominum, et de necessitatibus eorum liberavit eos*. N'attendez pas à l'extrémité, Messieurs, mais commencez dès ce moment à adorer la providence de votre Dieu; cessez de vous inquiéter, puisqu'elle est vigilante; commencez à l'invoquer, puisqu'elle est miséricordieuse; continuez tout le reste de votre vie à vous y appuyer par une confiance ferme, puisqu'elle est puissante pour vous combler de biens sur la terre et de gloire dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la précaution contre le péché.

Domine, ecce quem amas infirmatur.

Seigneur, celui que vous aimez est malade (Joan., XI, 5).

Il n'est pas juste, Messieurs, que les prédicateurs, sous prétexte de marcher sur les traces de Jésus-Christ, ne s'occupent jamais qu'à relever ceux qui sont tombés, et ne pensent point à soutenir ceux qui sont encore debout; qu'ils tendent toujours la main à ceux qui sont déjà dans l'abîme, et n'arrêtent jamais ceux qui s'y vont précipiter; que leur éloquence ne travaille qu'à détruire le péché, quand il est consommé, et n'apprennent que très-rarement le secret important d'en soutenir les assauts, sans s'y laisser vaincre; qu'on se mette toujours en peine de chasser l'ennemi de la place, et jamais de

lui en fermer les portes ; en un mot, que nos chaires ne retentissent que de la conversion des pécheurs, et qu'on n'y parle presque jamais de la conservation des justes. Non, non, il n'est pas raisonnable d'abandonner ainsi la plus noble partie du troupeau de Jésus-Christ. Car quoiqu'il nous dise qu'il est venu appeler les pécheurs et non pas les justes ; qu'il faut laisser le reste du troupeau dans le bercail, pour courir après la brebis qui s'est égarée ; qu'un père voit le fils qu'il croyait perdu, avec une joie plus sensible que celui qui ne le quitta jamais : cependant, mes frères, il nous invite par là à courir aux besoins les plus pressants, et ne nous ordonne pas de quitter le troupeau où les lions sont prêts d'entrer, pour chercher une brebis qui s'égaré, ni de nous exposer au danger certain de les perdre toutes, pour suivre l'espérance incertaine d'en sauver une. Jésus-Christ ne l'a pas fait lui-même ; car si d'un côté je le vois courir après la samaritaine, de l'autre je l'entends exhorter ses apôtres de se défier de la doctrine des pharisiens ; si d'un côté je le vois entrer dans la maison de Zachée pour le convertir, de l'autre je l'aperçois monter sur la montagne pour y confirmer ses disciples dans la vertu ; si d'un côté je le vois ressusciter la fille du prince de la synagoge, de l'autre il empêche le fils d'un autre seigneur de mourir ; et s'il permet aujourd'hui que le Lazare soit la victime de la mort, quoiqu'il l'aime, qu'il connaisse le danger où il se trouve, et qu'il ait même la puissance de l'en retirer, ce n'est, mes frères, qu'afin qu'il puisse vivre avec plus d'honneur et pour Jésus-Christ et pour lui. Je suis donc aujourd'hui l'exemple de mon divin Maître ; et après avoir appris aux pécheurs dans l'un de mes discours ce qu'ils avaient à faire pour se bien convertir, je prétends donner aux justes dans celui-ci les moyens infailibles de conserver une qualité si glorieuse, et de se soutenir dans cet heureux état d'innocence qui leur coûta peut-être tant de larmes et de soupirs, et qui coûta du moins à Jésus-Christ tant de souffrances et de sang.

Mon évangile même m'inspire ce dessein ; et lorsque j'y apprendis que les sœurs du Lazare voyant leur frère à deux doigts de la mort, envoyèrent dire à Jésus-Christ ces quatre paroles : *Domine, quem amas infirmatur*, je me sens engagé à faire quelque réflexion sur la précaution qu'elles prennent pour l'empêcher de mourir, et sur les moyens dont elles se servent pour obliger Jésus-Christ de le venir secourir : et comme je trouve dans la maladie qui précéda la mort du Lazare, une figure naïve de l'occasion qui nous fait tomber dans le péché, je découvre en même temps dans la précaution de ces saintes filles le modèle de la précaution que doit avoir le juste, lorsqu'il se sent ébranlé. Elles ont recours à Jésus-Christ, et lui font adresser ces paroles : *Domine, ecce quem amas infirmatur* ; paroles mystérieuses, qui renferment en abrégé les trois choses que doit faire l'homme dans le dan-

ger de pécher, afin de mériter que Jésus-Christ l'en préserve. Il faut premièrement invoquer sa puissance : *Domine* ; en second lieu, intéresser son amour : *Ecce quem amas* ; enfin, reconnaître notre propre faiblesse : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Ce sont les trois précautions nécessaires pour ne point tomber dans le péché, et les trois points du discours que j'ai à vous faire. Mais avant de l'entreprendre, ayons recours à celle en qui la puissance et l'amour de Dieu n'opèrent le plus grand de nos mystères que parce qu'elle reconut sa faiblesse et son néant, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Etre juste et jouir en assurance des douceurs d'une vie toute sainte, c'est un avantage que les saints ont dans le ciel, mais que les hommes ne peuvent espérer, ni ne doivent souhaiter sur la terre. Non, mes frères, nous ne pouvons espérer d'être saints sans ennemis, d'avoir la paix avec Dieu sans être en guerre et avec le démon et avec nous-mêmes, d'être affermis dans la grâce sans être de temps en temps ébranlés par les approches et les occasions du péché ; parce que nous en sommes toujours investis : *In medio laqueorum transis* (*Ecclesi.*, IX) ; et que le démon, à qui la chute d'un juste ne donne pas moins de joie, que la conversion d'un pécheur en procure à Dieu et à ses anges, met tous ses artifices en usage pour nous surprendre et nous perdre. Tantôt il soulève notre chair contre nous-mêmes, tantôt il nous veut charmer par les délices du siècle, tantôt il tente de nous jeter dans le murmure par les afflictions ; il attaque celui-ci par l'adversité, celui-là par l'heureux succès de ses affaires, et ce qui doit vous faire plus trembler, vous qui vous croyez assez bien établis dans la grâce, pour ne point succomber à ses attaques, c'est qu'il nous rend impies par la piété même que nous pratiquons, lorsqu'il nous inspire, ou d'en tirer vanité, ou de nous en faire un sujet de confiance et de présomption : et ce fut par là qu'il perdit le pharisien de l'Evangile : *Non sum sicut ceteri hominum*.

Présomption si pernicieuse à l'âme juste, que j'ai bien osé dire que, comme elle ne pouvait espérer un repos parfait et exempt de tentations dans son état de sainteté, elle ne devait pas même souhaiter cette tranquillité funeste, qui la fait presque toujours tomber, ou dans l'assoupissement et la tiédeur, ou dans l'orgueil et la complaisance en elle-même. Me voilà donc, dites-vous, tout juste que je suis, dans une étrange perplexité ; je dois craindre la guerre et n'ose souhaiter la paix, le trouble et la tranquillité me sont également funestes ; si ma vertu est attaquée, ma faiblesse me fait craindre ; si elle ne l'est pas, mon orgueil me fait trembler : *Obsessum terret infirmitas, quietum superbia*. Quel milieu puis-je donc trouver pour demeurer fidèle à Dieu ? Ah ! mes frères, que son amour pour nous est bien plus ingénieux que le nôtre pour lui ! Il trouve

Le secret de tempérer avec tant de justesse les tentations auxquelles il nous expose, qu'elles ont assez de force pour réprimer notre présomption, et qu'elles en ont trop peu pour abattre et vaincre notre faiblesse : mais il faut avoir l'art de s'en servir ; et si quelqu'un nous le peut apprendre, ce seront sans doute les saintes sœurs du Lazare, qui, après avoir étudié si longtemps dans l'école de Jésus-Christ, ont apparemment reçu de lui le précepte qu'elles pratiquent de recourir à sa puissance, qu'elles reconnaissent par cette parole : *Domine*.

En effet, Messieurs, je remarque que c'est par là qu'a toujours commencé la prière de ceux que quelque besoin pressant a obligé d'avoir recours à lui. Si un aveugle le conjure de lui ouvrir les yeux et de dissiper cette nuit éternelle dans laquelle il marche depuis tant de temps, ne reconnaît-il pas le pouvoir qu'il en a ? *Domine, ut videam* ; vous, qui êtes le maître et de la lumière et des ténèbres, dissipez l'horreur des unes, et me faites voir la beauté de l'autre : *Domine*. Et Jésus-Christ ne nous veut-il pas apprendre par l'interrogation qu'il fait à cet aveugle : *Credis quia hoc possum*, que la première disposition pour obtenir le secours qu'on lui demande, c'est de reconnaître qu'il le peut donner ? Si saint Pierre marche sur la surface des eaux, n'est-ce pas dans la confiance qu'elles obéiront à la voix toute-puissante de celui qui l'appelle ? Et s'il les voit s'abaisser sous le poids de son corps pour l'engloutir, n'est-ce pas parce qu'il oublie la puissance qui le soutient et qui le retire ensuite de l'abîme, lorsqu'il a soin de l'invoquer : *Domine, salvum me fac*.

Il me semble vous voir, mes frères, dans le même danger que ce saint, lorsque je vous considère au milieu des occasions du péché, que le monde vous présente, comme environnés d'autant d'abîmes prêts à s'entr'ouvrir sous vos pieds, si vous oubliez pour un moment la puissance de la main qui vous soutient : fasse le ciel que jamais un oubli si funeste n'entre dans votre esprit ; mais qu'au contraire, lorsque vous verrez cette tempête, qui fit autrefois trembler les apôtres, se former contre vous, vous ayez soin, comme eux, d'éveiller Jésus Christ qui, par un sommeil affecté, dissimule la connaissance qu'il a de vos besoins, pour vous obliger de déclarer hautement la confiance que vous avez en son pouvoir : *Domine, salvam nos, perimus*. Ah ! Seigneur, vous voyez du haut du ciel la rude épreuve que ma vertu est obligée de soutenir, dans cette occasion fâcheuse où elle a tant de fois succombé ; dans la compagnie de cette personne, dont les regards et les paroles sont autant de flèches empoisonnées, dont l'atteinte est mortelle à ma chasteté : *Prima tela oculorum, secunda verborum*. Sortez, Seigneur, de cet assoupissement dans lequel vous êtes à mon égard, pour apaiser la rude tempête qui me menace, par un effet de cette puissance infinie dont j'attends tout mon secours : *Do-*

mine, salvum me fac. Je ne puis me dispenser, mon Dieu, d'entrer dans cette maison où je n'ai jamais manqué de trouver des écueils presque inévitables, ou dans les conversations trop libres, ou dans les repas trop peu modérés, ou dans les divertissements excessifs dans lesquels la passion et le désir du gain, l'excès du vin et de la bonne chère, les discours médisants et malhonnêtes vous ont dérobé un temps que vous ne m'aviez accordé que pour expier ma vie passée par le jeûne et les mortifications : ne permettez plus que je tombe dans ces défauts ; et puisque vous avez bien le pouvoir d'affermir l'inconstance des vents : *Qui facis ventis pondus* (*Job.*), affermissiez un peu celle de mon cœur, qui passe si légèrement de vous à la créature, et qui trouve tant de difficultés quand il faut retourner de la créature à vous : *Domine, salvum me fac*.

Ah ! si vous invoquez Dieu de la sorte dans ces occasions où vous êtes véritablement encore vivants, mais pourtant engloutis comme Jonas par le monstre du péché, l'on vous verra sortir de son sein aussi purs que vous y êtes entrés, et vous aurez sujet de faire avec le même prophète l'éloge de celui dont la puissance vous aura en quelque façon arrachés du sein de l'enfer : *De ventre inferi clamavi, et exaudisti vocem meam* (*Jonæ III*). Je me suis trouvé environné d'abîmes affreux, d'où je ne pouvais sortir par moi-même : *Abyssus vallavit me*. Et mon âme était déjà sur mes lèvres, près de se séparer de mon corps, sans que je visse aucune ressource. Comment vous voyons-nous encore, grand prophète, et quelle est la main qui vous a pu garantir d'un danger si évident ? Ah ! le secours m'a peu coûté, j'ai rappelé dans ma mémoire le souvenir de cette puissance qui fait sortir la vie du sein de la mort, et les monstres n'ont pu me nuire, ni les abîmes me retenir : *Domini recordatus sum*.

Puissance que Dieu se plaît si fort à faire éclater, qu'il abandonne quelquefois pour un temps, avec quelque sorte d'indifférence, ceux qui lui sont les plus chers, afin de les sauver dans la suite avec plus de gloire, lorsqu'ils ont recours à lui, dit saint Grégoire : *Deus quos in æternum diligit, aliquando ad tempus relinquit*. J'en prends à témoin ce peuple choisi que Dieu ne conduisit en Egypte, par la famine et la misère, qu'afin de l'en retirer avec magnificence ; qu'il n'abandonna à la cruauté de Pharaon, dont il endurcit le cœur, que pour l'arracher d'entre ses mains à force de prodiges ; qu'il ne réduisit à la nécessité, ou de se laisser tailler en pièces par ses ennemis, ou de se précipiter dans la mer qui s'opposait à sa fuite, et d'éviter ainsi la mort par la mort même, qu'afin de l'obliger de demander un miracle à sa puissance, et de faire servir à sa sûreté les eaux qui le devaient perdre : *Deus quos in æternum diligit, aliquando ad tempus relinquit*. J'en prends à témoin ce saint prophète que Dieu ne laissa exposer à la lureur des lions, qu'afin de faire adorer

la main qui l'en devait délivrer. Mais avons-nous besoin de chercher si loin des preuves d'une vérité dont Jésus-Christ nous assure lui-même dans l'Évangile ? Lorsqu'interrogé si l'aveugle-né qui se présentait à lui pour être guéri, était affligé de la sorte ou pour les péchés de ses parents, ou pour les siens propres, il répondit qu'on ne devait attribuer cette peine ni aux uns ni aux autres, mais seulement à la conduite de Dieu qui avait voulu trouver dans son mal une occasion de faire éclater sa puissance par un miracle : *Ut manifestetur opera Dei in illo* (Joan., IX). Et aujourd'hui Jésus-Christ ne témoigne-t-il pas qu'il a de la joie de ce que son éloignement donne au Lazare le temps de mourir, mais d'une mort qui ne doit point porter ce nom, puisqu'elle ne dure que quelques jours, et qu'elle arrive moins pour ôter la vie à l'ami de Jésus-Christ, que pour donner de la gloire à celui dont la puissance le ressuscite : *Infirmis hæc non est ad mortem, sed ut glorificetur Filius Dei per eam* (Joan., XI).

Après cela, mes frères, devons-nous trouver étrange que Dieu permette quelquefois au démon de donner des attaques à notre vertu, et de nous présenter des occasions pressantes de péché, puisqu'il ne nous quitte ainsi pour quelques moments qu'afin de nous éprouver et de nous donner cette sainte inquiétude qu'il vient ensuite calmer lui-même ? Car si d'une main il nous ébranle par les tribulations, dit saint Grégoire, de l'autre il nous soutient par la grâce qu'il nous communique : *Sanctos suos Dominus veniendo adjuvat, relinquendo probat, donis firmat, tribulationibus tentat*. Mais en quoi j'admire la bonté particulière de Dieu à notre égard, c'est dans la manière dont il veut bien tempérer les occasions qu'il nous donne d'exercer notre vertu : car il ne permet pas qu'elles nous attaquent d'abord avec toutes leurs forces, de peur que nous ne tombions dans le trouble et dans l'impuissance d'implorer son secours ; mais il ménage toutes leurs démarches, il mesure tous leurs efforts, et veut qu'elles nous ébranlent doucement, afin que nous ayons le temps de nous apercevoir que nous sommes ébranlés : *Temperato accessu erudiens, tentatio pulsat* ; et que, dans le danger où nous sommes, nous reconnaissons avec le prophète que toute notre force est en Dieu : *Fortitudo mea Dominus* (Psal. XVII) ; et que s'il nous est sévère pour quelque temps, c'est afin de nous mettre en état de n'être jamais privés de ses miséricordes.

Ame juste, dit-il par son prophète (Isai.), ah ! lorsque je vois cette langueur qui commence à saisir ton cœur, et qu'enivré en quelque façon des délices de ma grâce, il s'endort et s'assoupit au milieu de son abondance, je n'ai garde de l'abandonner dans cet état, de peur qu'il ne tombe dans un plus funeste ; et que, se reposant ainsi sans inquiétude, il ne regarde la douceur dont il jouit comme un bien naturel dont il n'est redevable qu'à lui-même. Que faites-vous

donc alors, mon Dieu ? Je suscite à ce juste de quoi réveiller sa vertu, je lui enlève une partie de ses biens, ou le plus cher de ses enfants, lorsqu'il y pense le moins ; je le jette dans une disgrâce imprévue, qui lui fait comprendre que celui qui le protégeait commence à se retirer, et que s'il n'a recours à sa puissance, il ne se peut soutenir par lui-même ; ainsi, par un moment de sévérité apparente, je lui procure une éternité de miséricordes : *In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te, et in misericordia sempiterna misertus sum tui*.

Que ces occasions de péché nous sont donc avantageuses, mes frères, si nous en savons faire usage ! que ce sont de puissants moyens de réveiller notre confiance, et de conserver notre vertu, puisque, selon saint Grégoire, elle nous est infiniment plus chère, quand il a fallu soutenir quelques assauts pour elle, que lorsque nous l'avons possédée sans inquiétude ; puisqu'elle est bien plus ferme et plus solide après ces sortes d'épreuves, qui nous en font aimer la possession, parce qu'elles nous en ont fait craindre la perte : *Pietas verius velut exstincta recipitur, dum quasi amissa amplius amatur* (S. Greg.) : au lieu que notre repos serait infailliblement suivi de présomption et d'orgueil, et nous jetterait sans doute dans l'oubli de Dieu ! Et n'est-ce pas, Messieurs, ce qu'il voulut empêcher, lorsqu'après avoir introduit les Israélites dans la terre promise, et en avoir exterminé tous les autres peuples, il y voulut pourtant laisser les Chananéens, afin, dit un Père, que les ennemis domestiques se soulevant de temps en temps contre son peuple, servis sent au moins à l'avertir qu'il avait encore besoin de son secours, tout heureux qu'il était ? Dieu garde à l'égard des justes la même conduite ; il les comble de toutes sortes de biens spirituels, mais il permet que le démon vienne de temps en temps leur donner quelque secousse, qu'il leur inspire quelque pensée deshonnête pour les humilier ; qu'il leur fasse voir le péché revêtu de tous ses charmes et de tous ses attraits ; qu'il leur suggère la facilité avec laquelle ils en obtiendront le pardon ; la difficulté de demeurer un temps si considérable sans y tomber, l'exemple d'une infinité de personnes qui le commettent et qui ne laissent pas d'être heureuses, les malheurs et les afflictions d'une infinité d'autres qui s'en abstiennent ; Dieu permet, dis-je, toutes ces choses, afin qu'ils n'aient point d'autres ressources que sa puissance, et que, reconnaissant qu'ils ne peuvent conserver par eux-mêmes les trésors de la grâce, ils se souviennent du moins que Dieu en est l'auteur et le maître : *Tunc vere cognoscimus bona nostra unde sint, quando hæc quasi amittendo sentimus quod a nobis servari non possint* (S. Greg.).

Mais, hélas ! combien y en a-t-il peu qui correspondent en cela aux desseins de Dieu ? Vous souhaitez avec passion de ne jamais pécher, vous protestez souvent à Dieu, dans la ferveur d'une dévotion inconstante, que vous aurez recours à sa grâce, que vous in-

voquerez sa puissance dans vos tentations et dans les occasions que vous aurez de l'offenser ; et cependant le démon ne vous a pas plutôt représenté le plaisir que vous auriez de satisfaire une passion brutale, que vous en cherchez tous les moyens, que vous n'avez plus l'esprit et le cœur remplis que de l'image et de l'amour du péché : il n'y a plus de place pour votre Dieu, le souvenir de sa puissance en est banni ; et si la pensée s'en réveille quelquefois, vous êtes assez aveuglé pour la rejeter et la fuir, comme un spectre importun qui vient troubler la douceur de vos plaisirs ; mais souvenez-vous du moins que sa puissance est un attribut commun et à sa justice et à sa miséricorde, et que si vous ne souffrez qu'il la mette en usage pour vous sauver, il l'emploiera infailliblement pour vous tourmenter ; si le désir d'être aimé de Dieu ne vous peut arrêter, la crainte d'en être éternellement haï n'aura-t-elle point la force de faire violence à vos inclinations ? Je l'espère, mes frères, et il me semble déjà voir un usurier, dans une occasion favorable de bien placer une somme qu'on lui demande ; un avare, dans une conjoncture commode pour étendre son bien aux dépens de ce pupille ou de ce voisin ; un homme puissant, dans la facilité de retenir, s'il le veut, un fonds qu'il sait ne lui appartenir pas : il me semble, dis-je, les voir dans ces occasions dangereuses, ne plus écouter ni la voix de leur intérêt qui les sollicite, ni la voix de leur amour-propre qui les excuse, ni la voix de leurs parents qui les animent, mais celle de leur conscience qui les presse de se retourner vers Dieu, et de le conjurer que, par un coup de sa puissance, il leur fasse vaincre leurs inclinations qu'ils reconnaissent mauvaises ; ce qu'ils feront avec moins de peine si, après avoir invoqué la puissance de Dieu, ils intéressent son amour, et s'ils lui représentent qu'il a déjà beaucoup fait pour celui qui est près de se perdre : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. C'est par où je finis.

SECOND POINT

Si Dieu se fait honneur de posséder le cœur de l'homme, combien l'homme ne doit-il pas s'estimer glorieux d'avoir quelque place dans le cœur de Dieu, puisque, au lieu que l'amour de l'homme est souvent aveugle et s'attache aussi facilement aux perfections apparentes qu'au véritable mérite et à la solide vertu, l'amour de Dieu ne se trompe jamais dans son choix, parce qu'il porte toujours dans son objet le mérite qu'il n'avait pas. De sorte, Messieurs, que de l'amour de Dieu pour nous, nous pouvons conclure qu'il y a en nous quelque chose de grand et d'aimable ; de même que du peu d'amour que nous avons pour lui, nous pouvons justement inférer que notre esprit est en quelque chose très-imparfait, puisque le souverain bien ne le charme pas. Dieu trouve donc en nous et des objets dignes d'amour, et des objets dignes de haine : s'il jette les yeux sur ce qu'il y a de nous en nous-mêmes, il nous abhorre ; s'il considère

ce que nous tenons de sa bonté, il nous aime avec tendresse : *Odit et amat*, dit saint Augustin, *odit tua, amat te ; odit quod fecisti, amat quod fecit Deus*.

Il n'y a donc personne qui ne soit aimé de Dieu, parce qu'il n'y a personne en qui il ne découvre encore les traits de cette ressemblance divine et les caractères brillants qu'il lui imprima dans la création, quoique les ténèbres et les taches du péché en aient malheureusement obscurci l'éclat. Mais que notre aveuglement est grand, mes frères ! nous ne savons pas nous prévaloir d'un si bel avantage ; et lorsque la tempête nous bat de tous côtés, que nous voyons l'enfer ouvert sous nos pieds, les démons déchaînés pour nous perdre, notre chair soulevée contre notre esprit, notre esprit prêt à se soulever contre Dieu même, en succombant à l'occasion pressante du péché, nous nous laissons périr, faute de penser qui nous sommes ! Quoi ! l'image d'un Dieu, le plus noble effet de sa puissance, l'ouvrage incomparable de ses mains, périra donc faute de se bien connaître ! et cet auteur si miséricordieux et si bon, qui n'attend pour nous sauver qu'un soupir qui réveille son amour : *Ecce quem amas* ; qu'un mouvement de notre cœur pour attendre le sien, qu'un souvenir léger de ses anciennes miséricordes pour les renouveler et nous rendre victorieux du péché, il l'attend et ne l'obtiendra pas ?

Ah ! mes frères, que cette conduite est injuste ! Ne condamnez-vous pas tous les jours l'ingratitude des Israélites, à qui Dieu recommande en vain si souvent d'avoir toujours ses bienfaits devant les yeux : *Cave ne obliviscaris (Deut., XXV)*, afin de l'engager par là à les soutenir dans toutes les occasions ? et si vous les condamnez, ne prononcez-vous pas contre vous-mêmes ? Ne méritez-vous pas qu'il vous abandonne lorsque vous l'abandonnez, et qu'il ait peine de vous continuer un amour que vous avez peine à reconnaître ? Ce grand prophète qui trouvait, ou dans les délices de la cour, ou dans les persécutions de ses ennemis, tant d'occasions de pécher, n'en usait pas de la sorte : le souvenir des grâces de son Dieu lui était si cher, il en reconnaissait si bien les avantages, qu'il souhaitait de s'oublier lui-même plutôt que son Dieu, et condamnait sa langue à sécher dans sa bouche, si dans ses besoins elle formait autre chose que des paroles de reconnaissance : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui (Psal. CXXXVI)*. Le saint homme Job, dans les peines extrêmes par lesquelles Dieu l'éprouvait, avait-il un soin plus grand que d'avertir Dieu de temps en temps que sa vie n'était qu'un souffle de sa bouche, et par là il l'intéressait à la conserver ? *Memento quia ventus est vita mea*. Quoi ! lui disait-il, ne vous souvenez-vous plus que ce malheureux que vous voyez sur le point de retomber dans le néant, fut l'objet de votre amour, avant d'en être sorti ; que vous êtes l'ouvrier de cette harmonie si belle et de cette proportion si

juste de toutes les parties qui le composent? Ne vous souvenez-vous plus que cette peau si délicate et si bien tendue, que ces os si solides et si fermes, que ces nerfs si agissants et si souples, sont l'ouvrage de vos mains; que cette vie presque éteinte dans les larmes que m'arrache la douleur me fut donnée par un effet de votre bonté, et conservée par un effort de votre puissance? rappelez toutes ces faveurs dans votre mémoire : *Memento quod sicut lutum feceris me, pelle et carnibus vestisti me, ossibus et nervis compogisti me* (Job., X). Mais je me trompe, mon Dieu, continue le même saint, puisque toutes choses vous sont présentes et que tous les siècles passés sont devant vous comme le moment que je vois couler; rien ne peut échapper à votre mémoire; et si par une dissimulation innocente vous faites semblant de ne plus connaître qui je suis, c'est afin que je vous en avertisse et que je m'en souvienn moi-même : *Licet hæc celes in corde tuo, tamen scio quia universum memineris.*

Belle leçon, Messieurs, pour ceux qui, comme ce saint, se trouvent en danger de perdre la vie de la grâce par la violence de la tentation qui les presse ! Intéresser dans cet état l'amour de ce Dieu qui ne demande qu'à nous protéger; lui dire avec les élans d'un cœur plein de confiance : *Ecce quem amas*; voilà celui que votre puissance a autrefois tiré du néant, que votre bonté infinie a gratuitement prédestiné, que votre miséricorde a heureusement appelé à la foi du christianisme, que votre grâce a justifié et que votre amour paternel destine à la gloire du paradis, le voilà près d'être précipité dans l'enfer; tant de marques de votre amour ne doivent-elles donc se terminer qu'à me perdre? et ne m'avez-vous tant aimé dans tous les siècles, que pour m'oublier enfin dans ce moment qui doit décider de mon salut? Non, non, mon Dieu, vous n'abandonnerez pas votre ouvrage, et la main favorable de votre miséricorde le viendra sans doute retirer du danger qui le menace, et de l'occasion du péché qui l'entraîne : *Operi manuum tuarum porriges dexteram.*

Vous avez sujet de l'espérer, mes frères, et d'attendre de Dieu un prompt secours, si vous l'engagez si puissamment à vous le donner; car enfin, dit saint Ambroise, pouvons nous craindre que Dieu nous puisse refuser quelque chose? Pouvons-nous nous défier de la continuation de sa libéralité, dont nous avons senti les effets depuis le commencement du monde? Y a-t-il apparence qu'il abandonne à la fin de la carrière ceux qu'il a conduits avec tant de bonté pendant leur course, et qu'il nous laisse tomber lorsque nous commençons à tendre la main pour recevoir la couronne à laquelle ses bienfaits nous ont élevés? *Poterit deserere quos tantis beneficiis usque ad præmia persecutus est?*

N'appréhendons pas qu'il en use de la sorte; mais la première fois que nous nous sentirons ébranlés par les approches et les appels du péché, mettons son amour à l'épreuve; et avant de nous laisser vaincre à l'ennemi

de notre salut, tentons un peu s'il sera insensible à nos besoins; et pour les lui découvrir, poussons vers lui les soupirs de notre cœur, qui sauront s'ouvrir un chemin jusqu'à son trône, et lui dire, comme les messagers fidèles de Marthe et Madeleine : *Ecce quem amas*. Ces saintes filles, dit saint Augustin, n'ajoutent rien à ces trois paroles; elles se contentent d'avertir Jésus-Christ qu'il aime leur frère, et persuadées que cette qualité d'ami est un titre pour obtenir toutes choses de celui qui nous aime, elles ne mettent en usage ni les prières, ni la douleur, ni les larmes, qui sont l'éloquence la plus ordinaire et la plus pathétique de leur sexe; elles ne conjurent pas même Jésus-Christ de le visiter : *Non dixerunt, Veni*; pourquoi, mes frères? Parce qu'un simple avis suffit à l'amour; il court, il vole, il nous transporte en un moment au lieu où le besoin d'un ami nous appelle : *Amanti tantummodo nuntium fuit*. Il faut donc que Jésus-Christ, pour ne pas être emporté vers le Lazare après une nouvelle si funeste, fasse violence aux efforts de son amour, qu'il en suspende le poids, et que, pendant quelque temps, il le renferme dans lui-même, afin que s'allant ensuite rejoindre à son objet, il produise en lui des effets plus merveilleux, qu'il triomphe de la mort qui s'en était saisie, qu'il y répande une vie nouvelle et qu'il devienne comme l'âme de ce cadavre déjà corrompu. Car Jésus-Christ le pourra-t-il voir dans cet état, Messieurs, sans en être ému, lui qui ne peut abandonner ceux qu'il aime? *Sufficit ut noveris, non enim amas et deseris*. C'est ainsi qu'il faut une espèce de miracle, afin que Dieu retienne les transports de son amour, si nous sommes fidèles à l'intéresser dans nos besoins.

Car il me semble que quand Dieu commence une fois à nous aimer, il s'engage dans quelque sorte de nécessité de n'y manquer jamais, et de récompenser cette première grâce par plusieurs autres qui la doivent suivre : *Coronat dona sua*. En effet, à bien examiner la nature de l'amour, ne voyons-nous pas que son caractère est de porter toujours avec lui quelque esclavage, de donner quelque atteinte à la liberté du cœur où il entre, et d'assujettir la chose aimante à la chose aimée? C'est par cette raison qu'on nous reproche que nous sommes esclaves de nos plaisirs, de nos honneurs, de nos biens, parce que l'amour de toutes ces choses nous agit, nous conduit, nous entraîne comme des captifs partout où elles se trouvent. Et pourquoi ne pourrais-je dire dans le même sens, que Dieu se rend en quelque façon esclave de l'homme par son amour pour lui, et qu'ainsi il ne se peut défendre de lui accorder ce qu'il lui demande, comme une suite de cet amour qui nous donne sur sa volonté un empire agréable et une douce autorité qui l'oblige sans violence de nous secourir? *Qui perfecte amatur, dit saint Jérôme, totum sibi amanti v. ndicat voluntatem.*

Mais comment reconnaître-je qu'il m'aime autant que vous le dites? Cette extrême mi-

sère dont il m'afflige, cette pauvreté à laquelle il me réduit, ces tribulations par lesquelles il m'ahat, la mort de ce mari ou de cette femme, la perte de cette terre ou de cette charge, sont-ce les marques de l'amour dont vous me parlez, et auquel je dois avoir tant de confiance dans mes malheurs et dans les occasions de pécher? Oui, mes frères, n'en doutez pas, de quelque manière que Dieu nous traite, soit avec rigueur, soit avec bonté, il nous traite toujours en père; soit qu'il permette que nous tombions dans les occasions de l'offenser, soit qu'il nous en délivre, c'est toujours le même amour qui le fait agir, selon saint Augustin : *Gaudes*, dit ce Père. Jouissez-vous en repos des douceurs de la grâce, des satisfactions intérieures de votre vertu, des communications agréables que vous avez avec Dieu? Ah! reconnaissez la main d'un père qui vous flatte, pour vous gagner ou vous récompenser? *Agnosce patrem blandientem*. Dieu s'accommode-t-il toujours à vos désirs, semble-t-il consulter vos inclinations dans le succès de vos affaires, porter l'abondance de vos biens au delà de vos espérances, ne vous offrir que des occasions de le servir sans peine : *Agnosce patrem blandientem*? Mais au contraire, êtes-vous dans l'affliction : *Tribularis*; ne trouvez-vous dans la vertu que dégoût; dans l'oraison, que sécheresse, que froideur, qu'insensibilité; dans le monde, que mépris, que malheurs, qu'occasions de pécher, que tentations? *Tribularis? agnosce patrem emendantem*. Reconnaissez que c'est la main d'un père qui vous frappe pour vous corriger et vous éprouver, et qui de quelque manière qu'il vous traite, ou avec douceur, ou avec sévérité, n'a point d'autre dessein que de vous former, pour posséder ce grand héritage qu'il vous prépare : *Sive blandiatur, sive emendet, eum erudit cui parat hereditatem*.

Ah! que cet héritage mérite bien que nous combattions un peu pour l'obtenir, que nous ayons des assauts à soutenir, des tentations à vaincre, des occasions à éviter; et que, dans la difficulté de les surmonter par nous-mêmes, nous nous donnions au moins la peine de lever les yeux au ciel, pour avertir celui qui y est assis sur un trône de gloire, qu'il nous a autrefois infiniment aimés : *Domine, ecce quem amas*. Et son amour venant encore une fois s'attacher à notre cœur, sera, selon saint Grégoire, comme une forte chaîne qui nous élèvera sans peine au-dessus de tous les obstacles de notre salut, et qui brisera ces liens malheureux dont le démon commençait d'enchaîner notre volonté : *Vinculum amoris lubenter sequens sine gravamine obstacula omnia transit*. Ah! chaîne aimable de l'amour qui unit des choses si contraires, la puissance et la faiblesse, la bonté du Créateur et la malice de la créature, le cœur de Dieu et le cœur de l'homme; chaîne agréable formée des bienfaits de Dieu et des vertus de l'homme, comme d'autant d'anneaux mystérieux, que je ne te quitte jamais dans les

ténèbres qui m'environnent, lorsque je suis près de m'égarer par le péché; que je ne rompe jamais de nœuds si doux, pour me laisser conduire par ces chaînes funestes qui, selon le langage de l'Écriture, entraînent les premiers anges du plus haut du ciel dans le plus profond des enfers!

Qu'il est beau, Messieurs, de voir Dieu et l'homme tous deux captifs dans les mêmes liens! de les voir s'attirer mutuellement l'un à l'autre par cette chaîne d'amour : l'homme abaisser Dieu jusqu'à ses besoins, Dieu élever l'homme jusqu'aux trésors de sa grâce; l'homme faire descendre Dieu dans la tempête qui le menace, Dieu faire monter l'homme dans le port et la sûreté dont il jouit; l'homme appeler Dieu dans le combat, Dieu conduire l'homme à la victoire. Que ces retours sont avantageux pour nous! que ce commerce est puissant pour nous arracher aux occasions du péché! N'y manquons jamais, Messieurs, et Dieu sera fidèle de son côté, puisque l'amour de Jésus-Christ le sollicite puissamment en votre faveur. Pourquoi, dit-il, lorsqu'il nous voit dans le danger, tant de sang répandu? pourquoi tant de blasphèmes soufferts? pourquoi tant de coups mortels dont je porte encore les cicatrices glorieuses? Était-ce pour laisser périr celui dont vous achetâtes si cher le salut? était-ce pour abandonner au démon celui que vous lui voulez ravir au prix de mon sang? *Nonne dicet, Quae utilitas in sanguine meo, si damno quem ipse salvavi (Ambros.)?*

Mais je me trompe, mes frères : comment puis-je espérer que Jésus-Christ se souvienne de ce qu'il a fait pour vous, si vous l'oubliez vous-mêmes par une ingratitude qui ne se peut assez punir? Ne devrais-je point plutôt vous reprocher avec le prophète, que vous êtes tombés dans l'aveuglement, pour n'avoir pas représenté à Dieu les premiers effets de son amour? *Vani facti sunt, et non dixerunt, Ubi est Dominus, qui nos ascendere fecit de terra Aegypti (Jerem. II)*? Où est ce Dieu qui m'a tant de fois retiré du péché, qui a versé sur moi tant de grâces et de bienfaits, qui a combattu pour moi dans tant d'occasions? A-t-il donc oublié que je suis un vase d'argile, et que marchant au milieu des écueils, son sang, que je porte dans moi-même, et les trésors de sa grâce que je conserve encore, vont bientôt être dissipés, si sa main ne détourne les dangers qui me menacent? Ah! si vous intéressez son amour de la sorte, n'en doutez pas, Messieurs, il vous tendra la main et vous rendra victorieux des occasions du péché les plus inévitables, si pourtant vous y êtes tombés par la conduite de sa providence, et non par le choix d'une malice aveugle qui les recherche; et lorsqu'il aura fait ce miracle en votre faveur, l'on ne pourra voir votre vertu victorieuse, sans admirer la puissance et bénir l'amour de celui qui l'a soutenue; on dira de vous, comme de Lazare ressuscité : *Ecce quomodo amabat eum!* et l'on aura sujet d'espérer que le même amour qui vous

aura fait triompher sur la terre, vous couronnera dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la parole de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas (Joan., VIII, 46)?

Avoir la lumière devant les yeux, et marcher dans les ténèbres; voir la chose du monde la plus aimable, et la haïr; entendre la vérité, et la combattre avec opiniâtreté, c'était dans les Juifs l'effet d'un aveuglement qui étonnait Jésus-Christ, et c'est dans les chrétiens la suite d'un endurcissement qui m'afflige et qui m'irrite tout ensemble: *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? Vous qui vous piquez de ne jamais agir que sur les règles d'une prudence consommée, justifiez, si vous le pouvez, une conduite si déraisonnable; il y a tant de temps que je vous prêche des vérités que j'ai apprises de la bouche même de mon Père; vous les écoutez, votre cœur les approuve malgré vous, et cependant vos paroles et vos actions les combattent; quelle en peut être la raison. Quare non creditis?*

Les Juifs n'en eurent point à rendre à Jésus-Christ, mais il en rend une lui-même, et pour eux, et pour vous, capable de faire trembler les plus intrépides sur le sujet de leur salut. Celui, dit-il, qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu; et vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes pas de lui. Sentence terrible! Si c'est une marque de réprobation de ne pas entendre la parole de Dieu, que sera-ce de l'entendre sans la respecter, de l'entendre pour la censurer, de l'entendre pour ne la pratiquer jamais? et quels sont ceux qui ne tombent pas dans quelqu'un de ces défauts, et dont je ne puis pas dire après Jésus-Christ: *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis?* Mais, mes frères, puisqu'il n'y a que la persévérance dans le mal qui fasse les réprouvés, apprenons aujourd'hui à bien entendre la parole de Dieu, pour n'être pas de ce nombre; apprenons à la recevoir dans nos cœurs avec des dispositions aussi saintes que le furent celles de Marie, quand elle reçut la parole éternelle dans son sein, au moment qu'un ange lui dit: *Ave, etc.*

La parole a perdu l'homme, il faut que la parole le sauve; c'est un ordre établi de Dieu, que tous les instruments de notre perte deviennent ceux de notre salut, et que nous retournions à lui par les mêmes voies qui nous en ont séparés. La femme fut la première occasion de notre chute, elle est devenue le premier instrument de notre réparation; la passion de savoir le bien et le mal nous aveugla, et le juste désir de connaître l'un et l'autre nous éclaira; nous voulûmes être semblables au Fils de Dieu, et ce fut notre crime; nous travaillons aujourd'hui à devenir ses images, et c'est notre unique vertu; enfin (pour rentrer dans mon sujet) la parole corrompt notre cœur, et

c'est par conséquent la parole qui doit le régler, afin que le remède s'insinue par le même sens par lequel se glissa la maladie: *Unde irrepsit morbus, inde remedium intret (Bern., in Cant., serm. XXVIII).*

Ce fut l'oreille, dit saint Bernard, qui reçut, avec la parole du serpent, les ténèbres qui nous aveuglèrent, que ce soit elle qui reçoive, avec la parole de Jésus-Christ, la lumière qui nous éclaire; ce fut l'oreille qui écouta la voix qui nous fit mourir, que ce soit elle qui écoute la voix qui nous vivifie; ce fut enfin l'oreille qui donna passage au poison de l'erreur, que ce soit elle qui fasse passer dans nos cœurs la vérité, qui en est l'antidote: *Per eadem sequatur vestigia tenebras lux, vita mortem, venenum serpentis antidotum veritatis.* Ainsi, Messieurs, je dis que vous avez, dans la parole de Jésus-Christ, un remède efficace et puissant contre les ténèbres qui vous environnent, puisqu'elle est votre lumière: lumière très-féconde par sa nature, c'est mon premier point; mais très-stérile par nos indispositions, c'est le second. Lumière féconde, puisqu'il n'y a personne qui n'y puisse trouver la connaissance de ses devoirs; voilà ma première proposition: lumière stérile, puisqu'il y en a très-peu qui en profitent; voilà le second et le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

Les ténèbres ont été la peine du péché la plus juste, aussi bien que la plus sensible: la plus juste, puisqu'elle humilie dans l'homme ce même esprit qui, ayant voulu s'élever au-dessus de sa nature, mérita, selon saint Ambroise, de ne pouvoir connaître, comme homme, ce qu'il avait voulu connaître comme Dieu. Cette peine fut la plus sensible, puisqu'elle priva l'homme de ce qu'il avait de plus doux, en lui dérobant la connaissance de Dieu, des créatures et de soi-même, qu'il voyait avant sa chute, et dans son essence, et dans sa propre personne, et dans les créatures qui l'environnaient. Ce fut, pour ainsi dire, dans les ténèbres du péché de l'homme, que Dieu se cacha; ce fut cette nuée épaisse qui se répandit sous ses pieds, dit le saint homme Job, pour nous en dérober la vue: *Caligo sub pedibus ejus.*

Mais notre aveuglement ne se borna pas à ne pouvoir plus découvrir la beauté de Dieu dans lui-même: ces mêmes ténèbres se répandirent dans notre cœur; et au lieu que nous reconnaissons quelque chose de Dieu dans le fond de notre être, nous ne trouvons plus en nous que nous-mêmes; et si nous en sortons pour le chercher dans les créatures, nous n'y voyons plus ce rayon de lumière qui nous conduisait à lui par elles; mais un faux jour qui nous fait prendre le change, une obscurité pernicieuse qui nous fait errer de créature en créature, sans que nous puissions arriver à Dieu.

Où trouverons-nous une lumière assez forte pour dissiper ces trois sortes de ténèbres qui se répandent au-dessus de nous, pour nous ôter la vue d'un Dieu que nous devons aimer; au dedans de nous, pour

nous cacher la corruption d'une nature que nous devons haïr ; autour de nous, pour déguiser et couvrir la malignité du monde que nous devons craindre ? Où trouverons-nous, dis-je, une lumière assez forte ?

Ce sera dans la parole de Jésus-Christ, dit le prophète : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos*. Ce sera elle qui nous désillera les yeux et qui nous fera connaître cette beauté toujours ancienne, mais toujours nouvelle, qui nous invite à nous approcher d'elle : nous sommes, dans cette vie, dit saint Chrysostome (*Homil. 26, in Epist. ad Rom., XIV, in morali*), comme dans une carrière et dans un combat, où il faut avoir une infinité d'yeux ouverts, et les tourner de toutes parts ; car ne vous flattez pas, dit ce Père, songez à connaître pleinement tous vos devoirs, puisque votre ignorance ne peut être pour vous une excuse légitime ; celle des Juifs a été sans pardon, et celle des Grecs n'a pu les justifier devant Dieu.

Il est vrai qu'il est difficile de connaître l'étendue de nos obligations, et que l'homme abandonné à lui-même ne s'élèverait jamais jusque-là ; mais la parole de Dieu, qui n'est que lumière, lui découvre toutes choses, et la vérité devient par elle plus claire que le soleil ; quand on a les yeux purs, on la découvre sans peine, pourvu qu'on ne se contente pas de la regarder en passant et avec indifférence. Personne n'est donc exempt de la chercher, puisque personne n'est incapable de la connaître ; c'est Dieu qui le dit par la bouche d'un prophète : *Omnes cognoscent me a parvo usque ad magnum (Baruch, 1)*. Ces âmes si peu intelligentes dans les affaires de leur salut, qui ne voient que le corps de la religion, qui bornent leur étude à la connaissance de quelques vérités générales, qui ne se mettent point en peine d'en pénétrer l'esprit ; ces âmes seront bien en peine de répondre à Dieu, quand il leur demandera le fruit de ces lumières qu'il leur présente tous les jours par la parole de ses prédicateurs : cet artisan, aux lumières duquel rien n'échappe, quand il s'agit de ses intérêts, qui sait prendre des mesures si justes pour tromper son prochain, qui prévoit avec tant de prudence les malheurs qui menacent sa famille, pourra-t-il pallier du prétexte d'une ignorance invincible l'omission de ses devoirs les plus essentiels ? Il sait qu'il y a un Dieu ; il fait même profession de l'honorer ; mais se met-il en peine d'en apprendre les moyens ? cherche-t-il avec empressement la parole de Jésus-Christ ? Qui lui dirait que Dieu est esprit, et qu'il ne peut souffrir ce culte purement extérieur, qui n'est l'effet que d'une habitude indifférente ou d'une hypocrisie criminelle, mais qu'il veut être adoré en esprit et en vérité : parole qui lui ferait connaître qu'il ne doit compter pour rien tout ce qu'il a fait jusqu'alors, et que tant de peines souffertes, tant de traverses essuyées, tant de combats soutenus, tant de prières, tant de messes, tant de communions n'auront point de rang parmi les mérites de sa vie, faute d'avoir appris ce culte

spirituel qu'il ignore, et que saint Augustin lui eût expliqué en deux mots, en lui disant qu'il consiste uniquement dans l'amour : *Non colitur ille nisi amando*.

Ce père de famille qui rougit à présent des dérèglements de ses enfants et qui en reçoit tous les jours mille déplaisirs sensibles eût peut-être profité de l'exemple d'Héli, lorsqu'un prédicateur lui eût expliqué comme ce malheureux père se rendit coupable de l'iniquité de ses fils, pour avoir fermé les yeux à leurs désordres, et souffert, par une indulgence cruelle, qu'ils abusassent de la sainteté de leur ministère. Il eût appris du saint homme Job à veiller incessamment sur eux, à offrir tous les jours à Dieu des sacrifices pour attirer ses grâces sur leurs personnes ; à les faire vivre dans une union et une correspondance parfaite, que la jalousie ni l'intérêt ne fût jamais capable d'altérer. Il eût appris d'Abraham l'obligation qu'il a de les immoler à Dieu, soit que la mort les entraîne dans le tombeau, soit que la grâce les appelle à la retraite et à la solitude, afin qu'on ne lui puisse pas reprocher qu'il aime mieux les voir hériter de ses biens que les entendre gémir pour ses péchés : *Maluit in suis facultatibus habere hæredem, quam pro iniquitatibus intercessorem (S. Bern.)*. Il eût entendu, ce père intéressé, condamner la conduite de ceux qui osent consacrer à Dieu le rebut de leur famille, et qui jugent dignes du sacerdoce de Jésus-Christ ceux de leurs enfants que les défauts du corps ou de l'esprit rendent indignes de l'héritage de leur père, dit Salvien : *Digni censentur consecratione, qui indigni censentur hæreditate*. Enfin, pour finir cette importante morale par le plus grand, aussi bien que par le plus commun des désordres, la parole de Dieu eût éclairé ces parents aveugles et passionnés, qui, comme Jacob, ont toujours parmi leurs enfants un Benjamin ou un Joseph, en faveur duquel ils prodiguent leurs caresses et leurs biens, pendant qu'ils n'ont pour les autres que rigueur et sévérité, et qu'ils allument ainsi dans leur cœur une jalousie secrète qui aura mille effets funestes, et qui se terminera enfin à vendre et à trahir un frère.

La lumière de la parole divine n'est-elle donc pas admirable, mes frères, puisqu'elle découvre ainsi des devoirs auxquels on ne penserait jamais sans elle, parce que la cupidité nous en détourne, que l'amour-propre nous les cache, que mille prétextes solides en apparence, mais vains en effet, semblent nous dispenser de les accomplir ? Ne vous sentez-vous pas engagés à chercher cette lumière avec empressement, pour y apprendre les dispositions saintes où doit être votre cœur, selon les différents états où il se trouve ? Elle vous l'enseigne avec une onction toute divine ; il n'est point d'âge, point de condition, point d'état, qui n'y rencontre, ou la peinture de ses désordres, ou les règles de sa conduite, ou la source de sa consolation. Etes-vous encore dans les passions d'une jeunesse bouillante, écoutez comme elle vous instruit

par la bouche du Sage ; réjouissez-vous dans votre jeunesse (*Eccle.*, XI), que votre cœur y goûte ce que le monde a de plus doux, qu'il suive la pente de ses inclinations, et qu'il s'attache à tout ce qui peut lui plaire ; mais souvenez-vous que Dieu vous fera rendre compte de toutes ces choses dans son jugement. Si vous ne pouvez donc vous résoudre à paraître criminel devant les yeux d'un juge si terrible, réprimez les emportements de votre cœur et la révolte de votre chair, puisqu'elles sont les deux sources de tous vos désordres, et regardez la jeunesse et la volupté, qui vous enchantent, comme les choses du monde les plus vaines : *Adolescentia enim et voluptas vana sunt.*

Etes-vous arrivés à un âge plus avancé, par l'usage des délices et du bonheur du monde, voici, dit le Sage, ce que vous avez à faire : Animez-vous à en faire pénitence, par le souvenir de ce temps couvert de ténèbres et de cette éternité qui, étant venue, convaincra votre vie passée de folie et de vanité : *Meminisse debet tenebrosi temporis (Ibid.)*.

Si les afflictions et les contrariétés que les saints ont à souffrir dans la voie de leur salut commencent à les ébranler et à leur faire perdre la vue de Dieu, sa parole ne vient-elle pas dissiper ces ténèbres, et leur apprendre à dire avec le prophète : Seigneur, notre amour pour vous nous expose à tous moments à mille dangers ; vos ennemis et les nôtres nous traitent comme des brebis destinées à la boucherie ; tous ces maux sont venus fondre sur nous, et cependant nous ne vous avons point mis en oubli ? *Hæc omnia venerunt super nos, nec oblitus sumus te (Psal. XLVIII)*.

Si l'estime qu'on a de notre vertu, si la connaissance de nos bonnes œuvres, que nous ne pouvons pas nous cacher, nous enflent le cœur et nous aveugle par cette vapeur subtile de l'orgueil qui s'élève des actions même les plus saintes, la parole de Dieu ne porte-t-elle pas au dedans de nous un flambeau qui nous y fait découvrir mille défauts, et qui, nous humiliant par la vue de nos imperfections, nous oblige de nous écrier avec David : Mon Dieu, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, puisqu'il n'y a point d'homme qui puisse paraître juste devant des yeux aussi pénétrants que les vôtres ?

Si nous sommes pécheurs et que la vue de nos crimes nous inspire des sentiments de désespoir, n'est-ce pas de la bouche des prédicateurs que sortent ces rayons de miséricorde qui relèvent notre espérance, lorsqu'ils nous disent que Dieu n'est que douceur et que bonté pour ceux qui l'invoquent ; et que si nos désordres sont grands, sa miséricorde s'étend depuis la terre jusqu'au ciel ? *In celo misericordia tua, et veritas tua usque ad nubes (Psal. XXXV)*.

Riches, si vous vous méconnaissiez, parce que vous regardez ce train, ces biens, cette pompe qui vous environnent, comme des parties de votre essence qui vous distinguent du reste des hommes, et qui enflent infiniment l'idée que vous avez de vous-mêmes,

accourez à la lumière de la parole, où, comme dans une glace fidèle, vous vous verrez tels que vous êtes et tels que vous serez un jour, dépouillés de la magnificence extérieure qui vous déguise et qui vous cache à vos propres yeux, réduits à cette affreuse nudité qui doit vous faire trembler par avance : Malheur à ceux qui se confient dans leur puissance, et qui mettent leur gloire dans l'abondance de leurs richesses, s'écrie le prophète ; l'homme n'est que comme un fleur qui passe, sa gloire ne descendra point avec lui dans le tombeau : *Neque descendet cum eo gloria ejus (Psal. XLVIII)*.

Et vous, pauvres, que je ne dois pas oublier ici, puisque vous êtes la partie la plus saine et la plus noble du troupeau de Jésus-Christ, lorsque les misères et la dureté de votre état vous jettent dans des défiances criminelles de la Providence, et vous font douter de la miséricorde d'un Dieu qui vous traite avec tant de rigueur, ouvrez les yeux aux lumières de la vérité, qui vous apprend que s'il vous a jetés dans la pauvreté comme dans une fournaise ardente, c'est qu'il vous purifie, afin que vous soyez des vases de gloire dans le ciel, pour lequel il vous a choisis : *Elegi te in camino paupertatis (Isai., XLVIII)*.

Ainsi, mes frères, si le cœur de l'homme est comme une terre corrompue, d'où il s'élève sans cesse des vapeurs et des nuages qui l'obscurcissent, la parole de Dieu est comme un soleil qui se lève chaque jour pour l'éclairer et répandre ses douces influences sur elle, il n'est personne qui ne puisse prendre part à ses lumières : les jeunes et les vieux, les justes et les pécheurs, les riches et les pauvres y trouvent également la règle de leur conduite et la connaissance de leurs devoirs ; et par conséquent cette lumière est très-féconde par sa nature, mais elle est très-stérile par nos indispositions ; c'est mon dernier point.

SECOND POINT.

La voix de Dieu est puissante, mais elle est douce ; elle unit quelquefois et sa force et sa douceur, pour emporter infailliblement le cœur de l'homme, mais il semble qu'elle sépare aussi quelquefois ces deux qualités, et qu'elle se plaise tantôt à se faire obéir, et tantôt à se faire aimer. Quand cette voix veut agir en souveraine, elle n'attend pas qu'un cœur se dispose et se prépare longtemps pour la recevoir, qu'il éloigne ce qui lui en peut défendre l'entrée, qu'il la cherche, qu'il la désire, qu'il s'ouvre à elle ; mais, sans passer par ces différents degrés, elle y produit tout d'un coup mille effets surprenants ; elle dissipe ses ténèbres, elle brise ses liens, elle l'éclaire, elle l'enlève ; enfin c'est alors, selon le prophète, une voix de tonnerre : pourquoi, mes frères ? parce que, comme ce météore impétueux enflamme dans un moment les corps les plus humides, amollit les plus durs, renverse les plus fermes, elle ne demande point de dispositions, non plus que lui, dans les sujets auxquels elle veut faire sentir sa puissance : *Vox Domini in*

virtute. Cette parole attaque Saul encore bouillant de courroux et de fureur contre les chrétiens ; et voilà sa rage adoucie, sa fierté soumise et ses ténèbres éclairées : cette parole se fait entendre à Augustin, encore obsédé de mille passions honteuses, aveuglé de mille erreurs grossières, prévenu de mille fausses maximes ; et le voilà retiré de ce déluge de péchés, qui avaient mis comme une vaste mer entre Dieu et lui : *Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit (Psal. XXVIII)*.

Mais si la parole de Dieu a paru dans quelques occasions comme un foudre qui fait passer tout d'un coup ses qualités dans les sujets qui lui sont plus contraires, il faut avouer, mes frères, qu'elle agit rarement de la sorte, et que l'Écriture nous représente bien mieux sa conduite ordinaire par la lumière à laquelle elle la compare, puisqu'elle demande, comme elle, une infinité de dispositions pour produire quelque chose d'avantageux dans les sujets qui la reçoivent. La lumière féconde du soleil agit depuis le commencement du monde sur les rochers, mais ils la réfléchissent et rejettent hors d'eux-mêmes ses influences et ses rayons, pendant que les vignes et les arbres qui les environnent profitent avantageusement de leur perte : et n'est-ce pas ainsi, mes frères, que la lumière de la parole divine est stérile dans les cœurs endurcis des pécheurs, parce qu'ils la rejettent, qu'ils refusent de s'y laisser pénétrer, et qu'à l'exemple des rochers ils fortifient de plus en plus cette dureté extérieure, qui est comme le rempart de leurs chères passions, et qui défend contre l'impression de la lumière du ciel les ténèbres affreuses qu'ils cachent dans leur sein : ténèbres que la parole de Dieu ne dissipera jamais, parce qu'ils les aiment, qu'ils s'y délectent, et que dans cette obscurité qui les aveugle, ils goûtent une fausse tranquillité qui les assoupit et qui leur ferme les yeux aux rayons de la vérité. L'amour des choses de la terre est, selon saint Augustin, comme un voile qui couvre leur cœur de ténèbres : *Rerum temporalium cupiditate tenebramur (De Serm. in monte, lib. II, c. 3)* ; ou plutôt, pour rendre avec plus de fidélité l'expression de ce Père dans toute sa force, leur cupidité, après avoir affaibli leurs lumières, et formé entre leur entendement et leur volonté un nuage épais qui empêche qu'elles ne passent de l'un à l'autre, elle les change enfin en ténèbres eux-mêmes ; et parce que l'homme aime nécessairement le fond de sa nature, quand il n'est plus que ténèbres, il aime infailliblement ce qu'il est : *Rerum temporalium cupiditate tenebramur*.

Voilà l'état où vous êtes, cœurs endurcis, s'il en est ici ; reconnaissez-vous dans un portrait si fidèle, et m'avouez que l'attache que vous avez à ce péché dominant est ce qui vous détourne le plus souvent de venir chercher la lumière de la parole de Dieu. A quoi bon, dit cet usurier confirmé dans son péché par une infinité de fausses raisons, à quoi bon aller entendre ce prédicateur qui

prêche incessamment contre l'usure ? peut-être jettera-t-il mon esprit dans le trouble ? peut-être inquiétera-t-il ma conscience par des scrupules fâcheux, lorsqu'il me prouvera l'obligation de restituer les intérêts de dix et vingt années ? Je suis en repos sur ce point ; le bon sens et l'expérience ne me disent-ils pas que retrancher cette coutume, ce serait ruiner le commerce, ce serait prier d'une ressource infaillible une infinité de personnes qui sont bien aises de trouver nos bourses ouvertes à quelque condition que ce puisse être ; laissons donc parler les prédicateurs, et vivons comme on a coutume de vivre. Voilà, mes frères, comme l'on s'entretient dans ses ténèbres ; on ne veut pas les exposer à la lumière, de peur qu'elle ne les dissipe ; on leur donne un faux jour qui les fait aimer ; et l'on imite Adam, dit saint Bernard, qui après avoir péché se couvrit de feuilles, pour ne se plus voir tel qu'il était : *Texunt sibi perizomata*. Mais passons, s'il vous plaît, jusqu'à la source de cet endurcissement, qui ne peut souffrir l'éclat de la vérité qui le veut éclairer : j'en trouve le principe expliqué dans notre évangile par la bouche de Jésus-Christ même ; écoutez-le, c'est lui qui parle : Je suis la lumière du monde, dit-il aux Juifs, et celui qui me suit ne peut marcher dans les ténèbres, mais il aura dans lui-même une lumière vivifiante. L'aveuglement des Juifs ne sera-t-il point dissipé par des paroles si claires et si lumineuses ? Non, mes frères, ils démentent hautement la vérité même : *Testimonium tuum non est verum*. Qu'est-ce qui les fait tomber dans une impudence si outrageuse à Jésus-Christ ? Il nous le dit en deux mots : *Secundum carnem judicatis* ; c'est qu'ils veulent juger des maximes de l'Évangile par celles du monde ; ils en ont une qui dit, qu'on ne mérite pas d'être cru, quand on se rend témoignage à soi-même ; et parce qu'elle est vraie dans quelques occasions, ils la veulent étendre jusqu'à Jésus-Christ ; ils refusent de reconnaître la véritable lumière, parce qu'elle n'est pas conforme à la fausse lueur qui les conduit : *Testimonium tuum non est verum*.

On vous le dit encore tous les jours, mon Sauveur, dans la personne de vos ministres ; ils entendent, sinon la voix, au moins les actions des chrétiens qui, ne pouvant souffrir la lumière qu'ils tâchent de répandre dans leurs cœurs, l'accusent d'être fautive : *Testimonium tuum non est verum*, et la combattent par une lumière tout opposée. Je dis à cette personne délicate qu'il faut qu'elle haïsse son corps, qu'elle le dompte par le jeûne, qu'elle le soumette à l'esprit par une mortification continuelle. Voilà une maxime de Jésus-Christ ; mais dans le dessein où elle est de ménager sa chère santé, de ne rien refuser à cette chair rebelle, de ne point flétrir son teint par des rigueurs extraordinaires, et de vivre toujours dans cette immortalité qui l'aveugle, elle me répond qu'il est défendu de détruire la nature, que c'est bien assez de s'abstenir des délices de la vie pendant le carême, qu'il

y aurait plus de cruauté que de vertu à altérer sa santé : voilà une maxime du monde qui dément celle de Jésus-Christ; et je vous puis dire, comme lui, que vous jugez selon les sentiments et les inclinations corrompues de la chair : *Secundum carnem judicatis*; que vous ne recevez pas les lumières de la perfection chrétienne que je vous prêche, parce que vous vous êtes fait une loi de la cupidité qui vous aveugle : vous ne voulez plus écouter que ses conseils, vous ne voulez prendre avis que de vos ténèbres.

Est-ce ainsi qu'en usait le grand saint Augustin, lorsqu'il souhaitait avec tant de zèle de n'entendre jamais la voix de ses ténèbres ? *Non tenebræ meæ loquantur mihi*. Dites-le avec lui, mes frères ; mais que ce soit avec un cœur aussi bien disposé que le sien : Que mes ténèbres et mes passions ne me parlent jamais ; que je n'entende, ô mon Dieu, que la voix lumineuse de votre loi ; si je me consulte moi-même, je ne puis éviter ma perte, puisque je trouve de la douceur dans les voies qui m'y conduisent : mais si je prends pour guide la vérité qu'on me prêche tous les jours, si j'ouvre mon cœur endurci à la lumière de votre parole, ah ! la sévérité qui me la rend insupportable me deviendra salutaire ; ainsi malgré la répugnance de ma nature corrompue, je ne veux plus écouter d'autre conseil que celui de votre Evangile, comme le prophète : *Consilium meum justificationes tuæ*.

Ce n'est pas assez, mes frères, de vaincre de la sorte l'endurcissement du cœur ; la curiosité de l'esprit rend encore la lumière de la vérité stérile, et c'est ce second défaut qui empêche les Juifs d'en profiter dans notre évangile ; ils veulent bien entendre les paroles de Jésus-Christ ; ils prennent même la liberté de l'interroger et de lui demander qui il est : *Tu quis es ?* Il a la bonté de leur répondre et de leur expliquer sa divinité en un mot très-court, mais très-lumineux, *Principium* : Je suis, dit-il, le principe de toutes choses ; et cependant ce rayon de lumière ne les éclaire pas, pourquoi ? C'est qu'ils cherchent la vérité par curiosité, pour s'en divertir l'esprit, et non pas pour s'en remplir le cœur.

Qu'ils ont d'imitateurs en ce siècle, mes frères, et fasse le ciel que vous ne soyez pas du nombre, et que ce ne soit pas un esprit de curiosité qui vous ait ici conduits pour m'entendre ! L'on n'en voit que trop, dit saint Augustin, qui sont bien aises d'éclairer leur entendement par les lumières que la sagesse communique ; mais il s'en trouve peu qui tâchent d'échauffer leur volonté par le zèle de la justice qu'elle enseigne : *Multos reperimus negligentissimos justitiæ, avidissimos sapientiæ* (Aug., serm. I de Annunt.) ; mais ils demeurent dans leur ignorance, parce qu'ils refusent de sortir de leurs péchés : la parole divine n'instruit jamais, si elle n'édifie ; et qui veut être véritablement sage, doit auparavant travailler à devenir juste, dit l'Écriture : *Concupisti sapientiam, serva justitiam* (Eccli., LXI)

Cependant on en use tout autrement ; l'on cherche dans la parole de Dieu la fausseté de quelques pensées brillantes, de quelque application faite à propos, de quelque passage mis dans un beau jour ; un tour délicat, une morale fine et bien figurée, une expression riche et bien soutenue : c'est, mes frères, ce qui charme ces esprits curieux, qui ne prennent pas garde que la vérité leur échappe au travers de ces fleurs dont on la couvre ; ils ne peuvent la souffrir, si elle ne paraît pompeusement ornée ; et lorsque, pour descendre à leur faiblesse, on tâche de la rendre agréable, afin de l'insinuer plus doucement dans leurs cœurs, ils embrassent ses habits pour elle-même ; ou si sa lumière agit sur leur esprit, ce n'est que comme sur ces verres polis qui la reçoivent, mais qui ne la retiennent pas ; ils regardent justement la parole de Dieu dans la bouche des prédicateurs, comme vous regardez quelquefois ces feux d'artifice qui, après s'être joués quelque temps en l'air, y avoir tracé mille figures lumineuses, s'être élevés jusque dans le sein des nues, laissent le ciel dans sa première obscurité, et s'évaporent en fumée, sans qu'il nous reste rien d'un spectacle si doux.

Ainsi la lumière de nos discours est toujours stérile en eux, parce qu'elle n'y demeure pas et qu'ils ne demeurent pas en elle, comme doivent faire les véritables disciples de Jésus-Christ : *Si manseritis in verbo meo, vere discipuli mei eritis* : Il ne dit pas, comme le remarque saint Augustin (*In Joan., serm. XLVIII*), que vous serez ses disciples, si vous entendez sa parole, si vous en cherchez l'éclat, si vous en louez la beauté ; mais si vous demeurez en elle, *Si manseritis*, si vous ne vous contentez pas de l'entendre comme un concert de musique qui charme quelque temps vos oreilles, et qui ne laisse dans votre esprit aucuns vestiges de lui-même.

Mais ne croyez pas, Messieurs, que l'endurcissement et la curiosité soient les seules indispositions qui empêchent la parole divine de vous éclairer : j'en remarque dans l'Evangile une troisième plus dangereuse que les deux premières ; c'est l'orgueil, qui ne veut jamais se servir de cette lumière pour se connaître ; elle découvre aux Juifs leur servitude spirituelle, elle leur apprend qu'ils sont esclaves et qu'il n'y a que la vérité qui puisse rompre leurs chaînes ; mais ils en sont choqués, ils ne peuvent souffrir qu'on leur fasse voir leur captivité, ils soutiennent même qu'ils n'y furent jamais sujets : *Nemini servivimus unquam*. Ah ! chrétiens, n'est-ce pas ce même orgueil qui vous aveugle et qui vous rend insupportable la parole de Dieu qui vous découvre vos défauts ? C'est une glace fidèle qui ne flatte personne, dit saint Bernard ; mais cette dame mondaine qui craint de se connaître telle qu'elle est, ne s'y regardera jamais ; elle n'y découvrirait dans son cœur qu'immortification, qu'amour-propre, qu'éloignement de la pénitence, qu'insensibilité pour les pauvres, qu'attache aux

passé-temps du monde, que négligence pour l'éducation de ses enfants et la conduite de sa famille ; cette vue d'elle-même lui ferait craindre l'enfer et les supplices que Dieu lui prépare ; il faut qu'elle s'épargne ce trouble et qu'elle ne s'expose jamais à cette lumière qui découvre ce qu'il y a de défectueux en elle : l'abondance de ses biens, la douceur de ses divertissements, l'éclat des honneurs qui l'environnent, sont les miroirs trompeurs sur lesquels elle juge d'elle-même ; elle aime ce faux portrait et cette agréable erreur qui lui cache le néant et la corruption de sa nature : mais pour le miroir de l'Évangile, il la dépeint avec des couleurs qu'elle ne peut souffrir : *Evangelium speculum veritatis nemini blanditur* (S. Bern.) ; le prédicateur qui le lui met devant les yeux ne peut lui plaire ; et s'il lui déclare, comme Jésus-Christ aux Juifs, qu'avec cet éloignement de la vérité elle ne peut appartenir à Dieu, *Vos ex Deo non estis*, son orgueil se soulève, elle l'accuse de porter la sévérité trop loin, elle le décrie comme un homme suspect, *Samaritanus es*.

N'est-ce pas encore le même orgueil secret, mes frères, qui fait qu'on regarde les autres à la faveur de cette lumière, pendant qu'on se cache adroitement à soi-même ? Voilà, dit-on, le portrait d'un tel ; il semble que le prédicateur le connaisse, il a justement touché son caractère et son humeur ; mais on s'applique rarement ces vérités. Et ce désordre n'est pas nouveau, Messieurs : le prophète Nathan va trouver David pour lui découvrir son péché ; il le fait par cette parabole si fameuse et si connue : Sire, un homme, dit-il, qui avait de grands troupeaux, a eu la cruauté de ravir à un misérable la seule brebis qu'il avait ; quelle peine pensez-vous qu'il mérite ? David ne se connaît pas à ce portrait, il s'irrite contre un autre, au lieu de s'accuser soi-même. Il ne dit pas : C'est moi, prophète, qui suis cet homme dont vous parlez ; il faut que Nathan l'en avertisse et qu'il lui dise nettement, *Tu ipse es* ; n'allez pas chercher si loin le criminel que vous condamnez, vous êtes celui dont je parle, *Tu ipse es*. Puisque vous imitez la conduite de David, permettez-moi, mes frères, d'imiter à mon tour celle du prophète qui le prêche : je parle contre la mollesse d'une infinité de chrétiens impénitents ; je déclare, après Jésus-Christ, que ceux qui passent leur vie dans l'inaction rendront un compte exact de leur oisiveté ; je fulmine anathème contre ceux qui ne profitent pas de la parole de Dieu, qui craignent de l'entendre, parce qu'ils aiment leurs ténèbres, qu'ils l'examinent par un esprit de curiosité, qu'ils ne se l'appliquent jamais par un mouvement d'orgueil : que cela vient bien, dites-vous, à cette dame, qui n'a point d'autre passion que le jeu ; à ce mien ami qui perd son temps à courir de ruelle en ruelle et de compagnie en compagnie ; à cette demoiselle qui ne vient aux prédications que pour y voir et pour y être vue, *Tu ipse es, tu ipse es*. Et c'est à vous, mon frère, que je parle ; sondez un peu votre cœur, voyez si vous n'êtes pas sujet aux mêmes défauts

que vous découvrez dans votre prochain ; n'appliquez pas à un autre le remède dont vous avez besoin pour vous, *Tu ipse es* ; mais servez-vous de la lumière de la parole divine, pour vous connaître vous-même sur la terre, afin qu'elle vous le fasse ensuite connaître dans le ciel. *Ainsi soit-il*.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la patience.

Si quis te percusserit in dextram maxillam tuam, præbe illi et alteram.

Si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche (Matth., V, 39).

C'est assez mal s'insinuer, Messieurs, que de débiter par une vérité aussi rude que celle que je vous propose aujourd'hui ; il faut, pour en user de la sorte, avoir oublié toutes les règles de l'éloquence profane, dont le fin est de déguiser avec adresse ce qui ne se peut goûter sans amertume, de flatter les oreilles pour surprendre le cœur, et d'enseigner, pour ainsi dire, la vérité par le mensonge. Aussi l'éloquence de Jésus-Christ a-t-elle bien d'autres principes : elle veut que l'on expose sans déguisement des vérités qui se perdent d'ordinaire au milieu des fleurs dont on les couvre ; qu'on en savoure l'amertume ; qu'on en ressentente les épines, et qu'on en aime la rigueur avant d'éprouver les douceurs qui la suivent. De sorte que, si les mondains n'aiment la vérité dans la bouche des orateurs profanes que parce qu'elle y est agréable et charmante, les chrétiens ne la doivent aimer dans la bouche des orateurs sacrés que parce qu'elle y paraît sévère et rebutante, sur ce principe que la vérité n'est jamais plus belle que quand elle est plus opposée aux sentiments de la nature corrompue, aux délicatesses de l'amour-propre et aux fausses maximes d'un honneur imaginaire.

Tel est le conseil que Jésus-Christ nous donne aujourd'hui dans son Évangile : *Si quis te percusserit in dextram maxillam, præbe illi et alteram*. Conseil qui aurait sans doute peu de grâce et de force dans la bouche d'un jeune prédicateur, s'il n'avait passé par celle de Jésus-Christ, s'il ne conservait encore l'onction qu'il en reçut autrefois, et si le même doigt du Saint-Esprit qui l'imprima lui-même dans les cœurs des apôtres, ne devait encore le graver dans les vôtres ; conseil dont vous croiriez peut-être vous pouvoir dispenser sans scrupule, parce que c'est le partage d'une vertu et d'une perfection consommée, qui ne se rencontre que sous les haïres et les cilices des ermites et des religieux, et non pas sous l'ouate et la soie des personnes du siècle. J'en tombe d'accord, Messieurs ; mais dans ce qui ne vous paraît que conseil, je découvre la nécessité d'un précepte indispensable que Dieu vous impose : *Si quis te percusserit in dextram maxillam, præbe illi et alteram* ; puisque c'est de ces paroles que vous devez apprendre la vertu qui fait le caractère des véritables chrétiens, je veux dire la

patience, que Jésus-Christ vous oblige de faire paraître, soit qu'on vous attaque dans votre personne : *Si quis te percusserit* ; soit qu'on insulte votre honneur par un traitement honteux dont on n'use qu'à l'égard des esclaves : *Si quis te percusserit in maxillam dexteram* ; soit enfin qu'on s'en prenne à vos biens pour vous les ravir par violence et par injustice : *Volenti tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium*, souffrez tout sans murmure ; et pour vous animer à le faire, jetez les yeux sur celui qui, pour être le modèle de notre patience, s'incarna dans le sein de Marie lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria*.

Il n'y a point de plus grand obstacle au bien dont l'esprit de l'homme est capable, que l'abattement et la tristesse dans lequel il est jeté pour l'ordinaire par l'impatience et le ressentiment des injures qu'il a tous les jours à souffrir. C'est un principe de saint Thomas, duquel il conclut que l'on ne peut rendre un plus grand service à l'homme que de lui apprendre le secret de se mettre au-dessus de cette tristesse et de se faire un sujet de joie des choses mêmes qui n'étaient pour lui que des sources d'affliction. C'est dans la patience, Messieurs, que vous trouverez ce merveilleux avantage, puisque cette grande vertu, non-seulement soutient votre âme dans une égalité stoïque, mais l'établit même dans cet heureux état d'indolence après lequel ces anciens philosophes ont tant soupiré, et qu'ils ont regardé comme le fruit et le but de leur vaine philosophie. But auquel ils ne sont jamais arrivés, fruit qu'ils n'ont jamais recueilli, parce que s'ils ont pu couvrir leur ressentiment et leur passion au dehors par une constance étudiée dont ils se faisaient honneur, ils n'en ont pas été les maîtres au dedans d'eux-mêmes ; et lorsque ces hypocrites portaient la sérénité sur le front, ils avaient sans doute le trouble dans le cœur, où leurs passions excitaient des mouvements d'autant plus sensibles, que leur vanité les renfermait tous dans leur sein, et que les forces de la nature n'étaient pas capables de les y étouffer.

Mais, Messieurs, si dans ces païens la nature n'avait pas de quoi se détruire elle-même, elle a de quoi se vaincre dans les chrétiens, qui ne pouvant être insensibles, parce que c'est le caractère des anges ; et ne devant pas être inconsolables dans leurs maux, parce que c'est le partage des infidèles, ils reçoivent du ciel une grâce qui l'emporte sur les sentiments de la nature, et qui consume un sacrifice dont les afflictions sont la matière. Ainsi cette grâce fortifiant en vous l'esprit du christianisme, qui est un esprit de souffrances, de douceur et d'espérance, la patience, qui n'est autre chose que ce triple esprit, vous fait triompher de trois cœurs différents dans vos afflictions : du cœur de vos ennemis, dont elle épuise la haine ; de votre cœur, dont elle étouffe les ressentiments ; du cœur de Dieu, dont elle apaise la justice. C'est le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

Comme il y a parmi les chrétiens une folie de la croix, plus éclairée que la sagesse des philosophes ; une pauvreté de la croix, plus riche que la magnificence et les trésors des princes ; un opprobre de la croix, plus glorieux que l'éclat et la grandeur des souverains, il fallait aussi qu'il y eût une faiblesse de la croix, plus puissante que la force et la valeur des héros. Et cette faiblesse, Messieurs, est la patience chrétienne, qui nous fait oublier nos forces, et qui demeure toujours victorieuse dans les assauts qu'elle a à soutenir : *O patientia ! tu omnia vincis adversa*, dit saint Augustin ; *non collectando, sed sufferendo ; non murmurando, sed in omnibus gratias agendo*. Ce grand docteur n'en peut parler qu'avec extase. Que je suis charmé, patience admirable, de te voir vaincre tout ce qui s'oppose à toi ! de te voir trouver des sujets de reconnaissance dans ce qui ne devait être pour toi qu'une occasion de murmures et de plaintes ! *Non murmurando, sed in omnibus gratias agendo*. Comme si ce Père nous disait que pour être véritablement patient, ce n'est pas assez d'être attaqué sans se défendre, et de souffrir sans murmurer, mais qu'il faut encore faire paraître par des marques continuelles de gratitude, que nous avons reçu comme une grâce le mal qu'on nous a fait. Ceci vous surprend, Messieurs. Eh ! n'est-ce pas assez, dites-vous, que je m'abaisse sous la main qui me frappe ! Suis-je donc obligé de m'acheter des ennemis et de payer encore les injures que je reçois ! J'aurais peine à vous répondre par moi-même sur un point si délicat, mais je le fais hardiment avec les termes du grand saint Paul : *Vincite in bono malum* (Rom., XII) : étudiez-vous à être plus féconds en bienfaits que vos ennemis ne le sont en injures ; ainsi vous accumulerez sur leur tête un brasier qui allumera en eux, ou le feu d'un amour sincère pour vous, ou le feu d'une justice sévère contre eux-mêmes.

Les deux qualités que saint Paul donne à la charité vous doivent convaincre de l'obligation que vous avez d'en user de la sorte : elle est patiente, elle est bienfaisante : patiente, puisqu'elle souffre le mal sans émotion ; bienfaisante, puisqu'elle rend le bien à ses ennemis avec reconnaissance : c'est l'explication du grand saint Grégoire : *Charitas patiens est, quæ illata mala æquanimitèr tolerat ; benigna est, quæ pro malis bona largiter ministrat*. Si cela est, ou renoncez à la charité, et par conséquent au christianisme dont elle est l'esprit ; ou résolvez-vous de pratiquer religieusement la patience, qui en est un effet nécessaire. Et ne me dites pas que c'est exiger de vous l'impossible ; qu'il n'y peut avoir de cœur à l'épreuve d'un ennemi qui attaque ouvertement, ou notre honneur par ses calomnies, ou nos bienfaits par ses injustices. La vertu même que je vous prêche sera pour vous un bouclier impénétrable aux coups de vos ennemis ; c'est le nom que lui donne saint Bernard dans une lettre écrite à sa sœur sur le

sujet dont nous parlons : *Clypeo patientiæ frange sagittas contumeliæ*. Dans un autre endroit, le même Père, pour nous faire comprendre combien il est peu à craindre d'être en butte aux afflictions et aux injures, dit que c'est par elles que la patience se met à couvert d'elles-mêmes ; et que chaque flèche qu'on décoche contre nous, se rangeant avec art au-devant de notre poitrine, y forme une cuirasse d'autant plus impénétrable, que les coups qui semblaient la devoir enfoncer la fortifient.

Que le monde se déchaîne donc contre vous tant qu'il lui plaira ; que le démon mette tout en usage pour vous abattre ; que la justice de Dieu même se déclare contre vous, vous demeurerez toujours invincibles si vous vous regardez au milieu de ces tempêtes comme un de ces rochers contre lesquels tous les flots de la mer viennent fondre avec impétuosité pour s'y briser eux-mêmes et les blanchir au dehors d'une écume qui n'est que la marque honteuse d'une faiblesse irritée sans effet.

Ne sera-ce pas véritablement triompher du cœur de vos ennemis que de leur faire ainsi connaître leur propre faiblesse par votre immobilité, de désarmer leur malice à force d'en essayer les traits, d'épuiser le venin de ces serpents par leurs fréquentes piqûres ? Ces lions furieux n'auront-ils pas eux-mêmes honte de leur colère lorsqu'elle ne trouvera point d'obstacles ? ne s'approvoiseront-ils pas avec vous pour apprendre enfin à aimer une douceur plus puissante que leur fureur et leur rage ?

C'est ce que vous promet saint Ambroise, lorsqu'il assure qu'il n'y a pas d'amitié plus forte que celle qui se forme de l'inimitié et qui naît ordinairement d'un conflit d'insultes et de patience, de bienfaits et d'injures : *Sæpe maximæ causæ amoris existunt, cum patientiæ insolentiæ, gratia fertur injuriæ*. En effet, dit ce Père, si quelqu'un a assez de vertu pour présenter la joue gauche à son ennemi lorsqu'il l'a frappé sur la droite, ne voit-on pas le feu de ses yeux s'éteindre, son emportement s'apaiser, son cœur s'adoucir par une action si surprenante : *Quid tam mirum quam percipienti maxillam præbere alteram ? nonne omnis indignantis frangitur impetus, ira sedatur ?* Mais au reste je ne me puis vaincre ; j'ai reçu un affront sensible, j'en veux avoir raison : eh bien ! voulez-vous, dit le même Père, que je vous apprenne un secret facile pour vous bien venger de vos ennemis ? Il ne faut point pour cela passer les nuits dans l'inquiétude, pour trouver moyen de les surprendre ; il n'est pas nécessaire de suborner des âmes vénales, pour leur procurer quelque désavantage ; d'acheter bien cher les dettes qu'on a sur eux, pour avoir le plaisir de se venger, en ruinant leur maison ; de déchirer leur réputation dans toutes les occasions qui s'en présentent : non, non, cette conduite vous ferait plus de tort à vous-même qu'à celui que vous prétendez perdre : je vous donne un moyen plus facile de le punir ; opposez la

patience à ses insultes, et la douleur qu'il aura de vous avoir offensé sera pour lui un supplice plus rude que tous ceux que vous pourriez lui faire souffrir : *Nonne fit per patientiam ut sua amplius pœnitentia reverberes verberantem ?* Ainsi, continue ce Père, vous aurez un double avantage, puisque le plaisir de la vengeance n'exclura point la douceur de l'amitié : *Ita erit ut injuriam repellas, et gratiam quæras*.

Mais je veux qu'il se trouve des cœurs assez barbares pour ne se pas radoucir à la vue d'une modération, qu'ils regardent comme une marque de lâcheté, plutôt que comme un exemple de vertu ; je veux que votre patience fasse redoubler leur colère, qui ne peut souffrir de se voir méprisée ; mais elle n'aura d'effet que contre eux ; et tant que vous souffrirez avec douceur, ils vous vengeront eux-mêmes, au lieu de vous affliger, parce que votre indolence deviendra leur supplice. Je ne dis rien de moi-même, de peur qu'on ne défère trop peu à mes pensées ; mais j'emprunte ce raisonnement de Tertullien, qui dit que, comme nos ennemis n'entreprennent de nous nuire que pour nous affliger, leur malice n'ayant point d'autre fin que notre ressentiment, si nous les privons du fruit qu'ils en espéraient, et que nous demeurions insensibles à leurs coups, nous verrons retomber sur eux le mécontentement et la peine qu'ils nous préparaient : *Idcirco quis te lædit ut doleas, quia fructus lædentis in dolore læsi est ; ergo cum fructum ejus everteris non dolendo, ipse doleat necesse est amissione fructus sui*. De sorte que quelle que puisse être la disposition du cœur d'un homme qui vous offense, la patience vous en fait infailliblement triompher, ou par l'amour, s'il est encore sensible à ses mouvements, ou par la douleur qu'il aura de ne vous en pouvoir causer et de perdre par votre confiance le fruit de sa haine.

Consolez-vous donc, âmes prédestinées, qui avez tous les jours mille occasions de faire éclater une vertu si rare ; vous, dont un critique fâcheux noircit incessamment la conduite et les actions, souffrez ; vous, dont un médisant n'épargne non plus les vertus que les défauts, et ruine par ses calomnies une estime qui vous coûta tant à acquérir, souffrez ; pauvres, qu'un avare insatiable consume sans pitié, et auxquels il arrache le sang et la vie par ses usures injustes, souffrez, mais souffrez sans murmure ; épouvez l'injustice de vos ennemis par la fermeté de votre patience ; lassez la main qui vous frappe et le cœur endurci qui vous persécute : *Fatigetur improbitas patientia tua*. Cette vertu fut toujours la marque et le sceau des véritables chrétiens ; c'est par elle qu'ils se doivent distinguer et des infidèles et des impies ; et quand ils se trouvent pressés par les efforts redoublés de leurs ennemis, ah ! c'est alors qu'ils se doivent animer par ces paroles de saint Paul, qui leur mettent devant les yeux et ce que Jésus-Christ a souffert pour eux, et ce qu'ils doivent souffrir pour Jésus-Christ : *Nondum usque ad sanguinem resti-*

tistis. Eh bien! les malheurs qui vous arrivent vous arrachent quelques larmes des yeux, et vous vous plaignez; vos iniquités ont bien tiré le sang des veines de Jésus-Christ, et il n'en gémit pas! l'on vous frappe légèrement, peut-être avec justice, et vous vous emportez; Jésus-Christ, tout innocent qu'il est, se voit déchirer de coups, et n'en murmure pas! Aussi sa patience fut-elle si admirable, que Tertullien s'étonne que les Juifs, qui ne l'avaient pas reconnu au milieu des miracles qu'il opérait, pussent encore le méconnaître au milieu des tourments qu'il souffrait, parce qu'alors il ne parut rien en lui de l'homme, et que contre le dessein qu'il avait fait de cacher sa divinité sous les faiblesses de notre chair, sa patience divine le trahit en quelque façon : *Qui in hominis figura proposuerat latere, nihil de impatientia hominis imitatus est.*

Eh! pourquoi, mon divin Maître, pouvant accomplir la volonté de votre Père en souffrant pour l'homme une mort douce et sans rigueur, pourquoi voulûtes-vous pourtant qu'elle fût précédée d'une infinité de supplices, de calomnies et d'insultes? parce que, dit Tertullien, comme il devait bientôt perdre la puissance d'exercer une vertu si généreuse, par l'impassibilité dans laquelle il devait entrer, il voulut goûter, se remplir, s'engraisser du plaisir qu'il trouvait à la pratiquer : *Saginari voluptate patientiæ discersurus volebat.* Et pourquoi pensez-vous, Messieurs, qu'il trouvât tant de douceur dans une vertu si rude? parce qu'il reconnaissait que c'était le véritable moyen de gagner à son père les bourreaux mêmes qui le tourmentaient, et de triompher du cœur de ses ennemis.

Car pouvons-nous encore douter que ce ne soit l'effet ordinaire de la patience, lorsque nous la voyons triompher en Jacob du désespoir de son frère Esau; en David, de la persécution de Saül, qui n'ose plus attenter au sang de celui qui vient d'épargner le sien dans une caverne, où il le pouvait impunément répandre? En pouvons-nous douter, lorsque nous la voyons triompher dans le saint homme Job des avis pernicieux de ses amis, et des funestes conseils de sa femme? Victoire d'autant plus glorieuse à ce saint, qu'elle est plus honteuse au démon, qui ayant toujours regardé la femme, dit un Père, comme la machine la plus forte qu'il eût pour perdre l'homme : *Ultimum dæmonis telum*, se vit enfin vaincu en elle, comme il y avait autrefois été victorieux, et reconnu, à sa honte, que Job était plus puissant sur son fumier, qu'Adam ne l'avait été dans le paradis terrestre : *Evam Adam in paradiso non repulit, repulit Job Evam in sterquilinio* (S. Aug.). Ce que ne purent en Adam tant d'avantages dont Dieu l'avait comblé, une innocence si parfaite dont il l'avait revêtu, des lumières si pures dont il l'avait éclairé; la patience seule l'a fait dans le saint homme Job; il a vaincu le démon, il a triomphé des ennemis qu'il lui avait suscités; ou, pour mieux dire, Dieu en a triomphé dans sa per-

sonne, puisque c'est pour lui que nous combattons, et qu'il veut bien se servir de nous comme des instruments de sa victoire. Car de même qu'il employa Job pour défaire le démon auquel il avait permis de l'attaquer, si Dieu permet que les hommes nous affligent, c'est afin de les vaincre et d'en triompher en nous; de sorte que le titre glorieux que Tertullien donne au saint homme Job : *Operarius, victoriae Dei*, vous conviendra comme à lui, si après que la patience vous aura fait triompher du cœur de vos ennemis, elle vous fait encore triompher du vôtre, en étouffant ses ressentiments. C'est mon second point.

SECOND POINT.

S'il est vrai que l'homme n'ait point de plus grand ennemi que soi-même, il faut avouer qu'il n'a point de combats plus rudes à soutenir que ceux qu'il se livre; mais aussi si la grandeur de la victoire se mesure sur la force de l'ennemi que l'on combat, tombons d'accord, Messieurs, qu'il n'en est point de plus glorieuse pour lui que celles qu'il remporte sur sa propre personne. Mais s'il nous est glorieux de combattre notre chair pour étouffer en elle les mouvements de la concupiscence; s'il nous est glorieux de combattre notre esprit pour soumettre les lumières de la raison à celles de la foi, ah! ne sera-ce pas pour nous un comble de gloire, ne sera-ce pas une action héroïque de combattre et de vaincre la partie la plus chère de nous-mêmes, de haïr en quelque manière la source même de l'amour, de faire violence au principe de notre liberté, et d'arrêter les ressentiments de ce cœur dont tous les mouvements et tous les désirs flattent si fort les deux inclinations que nous avons et de faire le mal et de ne le point souffrir?

C'est à ces deux choses que se réduisent tous les obstacles de notre salut; c'est de ces deux sources empoisonnées que sortent tous les dérèglements de notre vie; c'est de ces deux parties, désir de faire le mal, éloignement de le souffrir; c'est, dis-je, de ces deux parties qu'est composé ce vice monstrueux que nous nommons impatience; aussi Tertullien, après une longue énumération des effets de cette passion funeste, finit l'invective qu'il fait contre elle par ces paroles : *Ut compendio dictum sit, omne peccatum impatientiæ ascribendum.* Il n'y a point de péché, dit ce grand homme, qu'on ne puisse attribuer à l'impatience, comme à sa cause naturelle. Ne fut-ce pas elle qui fit qu'Adam désobéit à son Dieu? ne fut-ce pas elle qui arma Caïn contre son frère? Et si ce vice naissant et encore dans le berceau, pour parler avec Tertullien, peut inspirer un emportement si terrible, quels effets n'avons-nous pas sujet d'en appréhender dans le temps où nous sommes? *Ira suggesta est per hæc impatientiæ tum infantis quodammodo incubula.* Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que j'ai dit que l'amour et la haine du mal étaient les deux principes de l'impatience; puisque, si vous voulez vous faire justice, et étudier un peu les replis secrets de voi-

cœurs, pour en triompher avec plus de gloire, vous remarquerez aisément que le péché y a laissé un fonds d'orgueil et un fonds de malice ; par orgueil, nous ne voulons jamais paraître coupables ; par malice, nous ne voulons jamais être innocents : l'orgueil nous persuade de ne rien souffrir, parce que comme le mal est la peine du péché, il en est aussi fort souvent la preuve ; la malice nous porte à faire toujours souffrir quelque chose aux autres, parce que nous trouvons dans leur peine quelque sorte de bonheur. Ainsi ce sont ces deux ressorts qui donnent le mouvement à notre cœur, mais ils l'agitent avec bien plus de violence, lorsqu'il se sent blessé de quelque injure ; car n'est-ce pas alors, Messieurs, que tout notre orgueil se réunit et se soulève, qu'il nous représente l'indignité de la personne qui nous attaque, la grandeur de l'injure qu'on nous fait, le mépris de notre personne, l'oubli de nos services ou de notre mérite prétendu ? N'est-ce pas alors que la malice venant au secours, commence à aigrir notre cœur, lui fait voir la faiblesse de son ennemi, les moyens de s'en venger, l'engagement qu'il a de le faire, s'il ne veut manquer, ou à ses intérêts, ou à son honneur ? En un mot, rien n'est plus capable de nous jeter dans l'impatience, dit Tertullien, que la passion de nous venger, parce que notre vanité ou notre malice se servent d'elle pour se satisfaire : *Summus impatientiæ stimulus ultionis libido, negotium curans aut gloriæ aut malitiæ.*

Voulez-vous donc, Messieurs, que la patience vous fasse triompher de votre cœur, dans les occasions où l'on vous attaque ? voulez-vous qu'elle étouffe en lui ces ressentiments cachés que vous conservez contre votre ennemi, ces paroles de médisance et d'emportement, ces actions violentes et brutales, qu'une fausse maxime d'honneur vous inspire ? Ah ! commencez par combattre et votre malice et votre orgueil. Pour la malice, pourriez-vous ne pas rougir de vous conduire par un motif si lâche et si bas, d'être si aveuglés que d'aimer le mal pour lui-même, et de ne vous croire heureux que quand les autres sont misérables ? Personne ne se guérit en blessant son ennemi, dit saint Ambroise. *Nemo alium vulnerando se sanat* ; et vous croirez avoir bien réparé le tort qu'on vous a fait, en le reniant au double, en exigeant une réparation infiniment plus rude que l'injure même ! On vous a dit une parole outrageuse, et vous voulez qu'il en coûte ou le sang ou le salut de votre ennemi ! on a manqué de vous rendre service dans une occasion, et vous désobligez dans toutes celles qui se présentent ! on a perdu le respect une seule fois, et vous perdez la charité pour toujours ! Méchante usure, s'écrie saint Augustin, au moins serait-il juste de vous contenter de la rigueur d'un usurier, qui n'exige que peu de chose au-dessus de la somme qu'il vous prête ; mais vous portez la sévérité bien plus loin ; vous n'êtes jamais satisfait pour une injure légère, que vous n'avez ruiné, déshonoré, anéanti celui de qui vous l'avez reçue

Eh quoi ! Dieu souffre vos crimes, depuis quinze, vingt, trente ans, et vous ne souffrirez pas un outrage qui passe en un moment et que le vent emporte ! Dieu fait violence à sa justice, pour ne vous pas punir, et vous n'en ferez pas à votre impatience, pour ne vous pas venger ! Dieu veut bien suivre lui-même la loi qu'il a faite, de pardonner à ses ennemis, et payer nos bonnes actions, sans punir les mauvaises. *Ne videatur Deus legem dissolvere*, dit saint Ambroise, *in beneficiis vicem serrat, quam negligit in injuriis* ; et vous serez assez téméraire pour la violer ! Impatient, vindicatif, ennemi couvert, dit saint Augustin, je l'attends à ces paroles : *Pardonnez-nous, mon Dieu, comme nous pardonnons.* Que feras-tu dans cette rencontre de ce verset et de toi ? que feras-tu ? Ou tu le diras, ou non. Quoi que tu fasses, tu n'as plus de miséricorde à espérer. Si tu ne le dis point, Dieu ne te pardonnera pas, parce qu'il a attaché sa grâce à cette prière ; si tu le dis, il ne te pardonnera point encore, parce que ta prière n'est pas conforme aux sentiments de ton cœur. Te voilà donc réduit à la nécessité d'étouffer tous tes ressentiments contre ton ennemi, si tu veux obtenir grâce devant Dieu : *Ergo aut facturus et dicturus, aut quod petis non promeriturus* (Aug., in psal. LIV).

Mais qu'il faut de force pour se vaincre jusqu'à ce point, dit votre orgueil ! qu'il faut de vertu pour arrêter des mouvements que l'honneur nous inspire ! Et moi, j'ose dire que vous ne les pouvez suivre sans honte et sans infamie ; car qui est-ce qui ne sait pas qu'il est d'une grande âme de pardonner les injures ? que la vengeance n'est la passion que des femmes ou des lâches, qui n'ayant pas assez de force pour surmonter leurs ressentiments, ont assez de faiblesse pour les faire paraître ? Ils cherchent à se venger, non pas parce qu'il est le plus glorieux, mais parce que c'est le plus facile. Mais les âmes nobles, au contraire, savent que l'homme sage doit toujours être maître de son cœur, régler ses désirs et ses passions, au lieu de s'y laisser emporter ; qu'il doit recevoir une injure comme un bienfait que la fortune lui offre, et comme une occasion de faire éclater sa modération, *Casus beneficium est hominis injuria*, dit Sénèque ; qu'il doit éviter les injures, comme le plus grand crime du monde, pour n'en faire à personne, et les pardonner comme le plus léger, lorsqu'il en reçoit : *Hoc tu cave tamquam maximum crimen, ne admittas ; ignosce tamquam levisimo, si admissum est* (Senec., de Ingratit.). Mais si la raison a pu élever un païen à une insensibilité stoïque, la loi d'nn Dieu, l'autorité des Pères et les exemples de tant de saints, ne seront-ils pas capables de vous apprendre l'insensibilité chrétienne, je veux dire cette rare vertu de patience qui réprime les transports de notre colère, les emportements de notre langue, les dérèglements de notre esprit, qui arrête la puissance injuste des grands, qui soutient la faiblesse des malheureux, et qui nous communique par

avance, selon saint Bernard, quelque chose de l'impassibilité glorieuse dans laquelle nous entrerons quelque jour: *Patientia quid aliud est quam quidam futuræ impassibilitatis odor?* Que ces paroles sont belles, Messieurs! qu'elles sont capables de faire aimer la patience à ceux qui la pratiquent le moins! Être sur la terre ce que sont les anges dans le ciel, se voir en butte à une infinité d'ennemis, et n'être point sensible à leurs insultes et à leurs attaques; avoir un corps, et demeurer impassible au milieu des peines; avoir un cœur, et n'y point souffrir d'autres mouvements que ceux de l'amour de notre Dieu et de nos ennemis, ah! ce sont des avantages que la patience seule vous peut procurer! De sorte que je puis bien dire de ceux qui sont dans l'exercice de cette aimable vertu, ce que Tertullien dit de ceux qui sont dans l'exercice de la pénitence, que par elle, leur chair est dépouillée de ses sentimens naturels, pour être revêtue de la force et de l'impassibilité des anges, *Angelizatur caro.*

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'en même temps qu'elle vous donne le bonheur de l'impassibilité, selon saint Bernard, elle vous acquiert la gloire du martyr. Quoi! me direz-vous, ne me semble-t-il pas que ce Père se contredise? une même vertu peut-elle nous rendre et martyrs et impassibles en même temps? Pour être martyrs, nous devons souffrir; étant impassibles, nous ne le pouvons. La patience a la force, Messieurs, de joindre ces deux contraires, comme elle les réunissait dans tous ceux qui souffraient autrefois le martyr pour la foi de Jésus-Christ. N'était-ce pas elle qui les comblait de joie, au milieu de leurs supplices, et qui les rendait comme impassibles dans les souffrances mêmes, parce qu'en même temps que les bourreaux triomphaient et de leur chair et de leur corps, leur patience les faisait triompher et de leur propre cœur et de la cruauté des bourreaux? Pour être martyr, il faut souffrir, j'en tombe d'accord; mais il faut souffrir avec joie, c'est-à-dire aimer ce que l'on souffre; or, aimer ce que l'on souffre, ce n'est pas souffrir, dit saint Augustin: *Ubi amat non laboratur.* Ainsi, saint Bernard a raison de dire que la même vertu que je vous prêche vous rend et martyrs et impassibles: martyrs, parce qu'elle vous fait souffrir; impassibles, parce qu'elle vous fait aimer vos peines: *Sine ferro martyr esse poteris, si patientiam in animo veraciter conservaveris.*

Combien y en a-t-il parmi vous, mes frères, qui portent envie au bonheur de ces premiers héros de la religion, qui ont si généreusement versé leur sang pour elle? Combien en voyons-nous tous les jours qui se plaignent de n'être pas nés dans ce temps heureux, où les chrétiens pouvaient à chaque moment recueillir des couronnes de gloire, et se rédimier par une mort salutaire des misères du monde et des occasions du péché? Combien s'en trouve-t-il qui souhai-

teraient avec passion, dans la ferveur de leur zèle, de pouvoir donner leur vie pour Jésus-Christ? Désirs stériles, empressemens sans effet, ferveur passagère, les occasions ne vous font que trop connaître; vous osez penser à un martyr sanglant, et vous n'avez pas la force de soutenir le martyr agréable de la patience! Vous parlez d'immoler votre vie pour Jésus-Christ, et vous ne lui pouvez sacrifier le moindre ressentiment de votre cœur! Vous soupirez après le fer et le feu des tyrans, et vous écumez de colère à la moindre parole outrageuse de votre prochain! vous voudriez pouvoir souffrir qu'on déchirât votre chair, et vous ne souffrez pas qu'on touche tant soit peu votre réputation! Un coup de langue est pour vous un coup de poignard; vous en conservez la plaie dans votre cœur deux, trois, dix ans; c'est assez pour avoir en vous un ennemi mortel, d'avoir dit en passant que vous êtes un usurier, et votre conscience vous en rend témoignage; que vous êtes un ignorant dans votre profession, et votre cœur vous le dit; que vous êtes d'une humeur insupportable, qu'on ne peut s'accommoder à vos manières ni à votre génie; que vous ne manquez jamais de médire dans les occasions. Quoi! c'est un jeu pour vous de le faire, et ce sera un crime pour moi de le dire! Vous en aurez toujours le cœur gros, et vous ne serez jamais satisfait que vous ne m'ayez puni! vous serez ravi de voir fondre les malheurs sur ma famille ou sur ma personne, mes disgrâces seront vos divertissemens et vos plaisirs. Ah! que cette conduite est injuste! qu'elle vous est désavantageuse! Si vous consultez tant soit peu la raison, dit saint Cyprien, vous n'auriez garde de goûter avec tant de plaisir un moment de vengeance, qui ne peut être expié que par une éternité de peines: *Non appetendum quo modico gaudeas tempore et perpetuo puniaris ardore.*

Si la crainte ne peut modérer votre passion, l'exemple de tant de saints qui ont été des prodiges de patience ne sera-t-il point capable de vous toucher? Jetez un peu les yeux sur un Moïse, voyez avec quelle douceur il souffre les murmures et les révoltes de son peuple, avec quelle charité il s'offre d'être effacé du livre de vie, pour sauver ceux qui venaient de conjurer sa perte; considérez un Joseph, embrassant avec tendresse et sans ressentiment des frères qui l'avaient si lâchement vendu; envisagez un David, qui écoute sans s'émouvoir les outrages et les insultes d'un de ses sujets, et ne veut pas permettre qu'on le punisse. Aussi saint Augustin dit de lui, qu'en cette occasion, ce grand homme fit plus éclater sa puissance royale, en réprimant sa colère, qu'il ne l'eût pu faire en se vengeant: *Potestatem regiam magis adhibuit prohibendo, quam exercendo vindictam.* Considérez Jésus-Christ, qui ne veut pas faire tomber le feu du ciel sur cette ville barbare, qui refuse de le recevoir, parce qu'il aimait mieux recommander la patience par son exemple, que de faire éclater sa puissance par un miracle: *Magis*

erat commendanda patientia, quam exercenda potentia. Mais pour achever de vous convaincre par votre intérêt même, remarquez dans la personne de Samson combien il est dangereux de tomber dans l'impatience; tant que ce malheureux, à qui les Philistins avaient crevé les yeux, souffre leurs insultes et leurs railleries avec douceur, il sent ses forces croître de jour en jour, au milieu de ses ennemis, avec ses cheveux; mais sitôt que l'impatience lui persuade de s'en servir pour les perdre, ne s'enveloppent-il pas malheureusement avec eux, sous les ruines du bâtiment qu'il renverse? Preuve infailible, Messieurs, que si Dieu nous donne des forces, c'est pour souffrir, et que nous ne les pouvons employer pour nous venger de nos ennemis, sans nous perdre en même temps avec eux. Mais si l'impatience nous jette quelquefois dans des emportements fâcheux, il faut que la patience nous fasse triompher de notre cœur, en étouffant ses ressentiments, après quoi elle nous fera infailliblement triompher du cœur de Dieu, dont elle apaisera la justice.

C'est la troisième chose que j'aurais à vous faire voir, si je n'appréhendais de vous faire perdre patience au lieu de vous l'enseigner; mais je me contente de vous dire en trois mots, que rien ne devant être plus terrible aux pécheurs que la justice d'un Dieu, ennemi mortel du péché, rien ne leur doit être plus cher que ce qui apaise sa colère et sa sévérité. Ah! Messieurs, pouvons-nous donc ne pas aimer la patience, qui arrache nos âmes d'entre les mains de la justice, et nous rend nous-mêmes les maîtres absolus de notre sort pour une éternité, selon le sens que je donne à ces paroles de Jésus-Christ? *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* Il me semble que par là ce divin maître nous veut apprendre que si l'impatience et la passion de nous venger ne nous permet pas d'être maîtres de nous-mêmes, et remet notre âme entre les mains de Dieu pour la punir, la patience au contraire nous donne toute sorte de droit sur elle: *Possidebitis animas vestras.* Remarquez, avares, dit saint Augustin, que Jésus-Christ ne dit pas: *Villas vestras*; cependant il n'est rien que vous ne soyez prêts à souffrir pour vous maintenir dans la possession de ces biens que la mort viendra bientôt vous ravir; vous essayez volontiers les orages et les tempêtes, les fatigues et les procès, la perte et de votre honneur et de votre santé pour conserver cette terre dont vous ne pouvez jouir que quelques jours, et pour posséder votre âme, vous ne voulez rien souffrir! Ambitieux, Jésus-Christ ne dit pas: *Laudes vestras*; cependant que ne faites-vous point pour ménager votre réputation, pour faire parler avantageusement de vous, pour mériter un encens et une fumée que le vent doit emporter, que ne faites-vous point? eh! pour votre âme, rien du tout. Voluptueux, Jésus-Christ ne dit pas: *Luxurias vestras*, que vous deviez souffrir tant de choses et devenir les martyrs du démon pour contenter vos passions; ce-

pendant quand il s'agit de les satisfaire, rien ne vous coûte, rien ne vous rebute; vous sacrifiez biens, honneur, réputation, et vos plaisirs mêmes à vos plaisirs; eh! pour votre âme, vous n'y pensez pas! Ah! si vous essayez tant de travaux pour vous perdre, que ne devriez-vous pas souffrir pour vous sauver! s'écrie saint Augustin: *Si tanta suffert anima ut possideat unde pereat, quanta debet sufferre ne pereat!*

Si vous êtes innocent, et que votre conscience ne vous reproche aucun crime pour lequel vous ayez besoin que Dieu vous fasse grâce, à la bonne heure, n'en faites point à votre prochain, dit saint Bernard: *Is punire gestiat, qui non dignus est etiam ipse puniri*; mais si vous devez infiniment à la justice divine, si vous l'avez irritée par mille et mille péchés, acceptez la condition qu'elle vous offre, faites grâce à votre prochain, et vous la recevrez vous-même: *Dimittite et dimitte-mini.* Vous vous assurerez, dit saint Chrysostome, du pardon de vos fautes avant de les avoir commises; il n'y aura plus ni supplice, ni juge, ni jugement pour vous: *Vicit pœnam, judicem prævenit, evasit judicium, qui remittendo ante sibi veniam quam delinqueret providit.* Considérez vos ennemis comme vos avocats, puisque leurs injures plaident pour vous devant le tribunal de Dieu; considérez que la main qui vous frappe est toujours celle de Dieu, et vous consolez en lui de vos humiliations, de vos pertes, de vos afflictions et de la mort même de ceux qui vous touchent le plus, puisque vous aurez en lui, selon Tertullien, un débiteur fidèle capable de réparer vos malheurs avec usure: *Si injuriam deposueris penes eum, ultor est; si damnum, restitutor est; si dolorem, medicus est; si mortem, resuscitator est; quantum patientiæ licet, ut Deum habeat debitorem!* Que la patience vous fasse donc triompher du cœur de votre prochain, en soutenant les effets de sa haine avec douceur; qu'elle vous fasse triompher de votre cœur, en étouffant ses ressentiments avec charité; qu'elle vous fasse triompher du cœur de Dieu, en arrêtant les effets terribles de sa justice, afin qu'après vous avoir procuré ces triomphes sur la terre, elle vous mérite une couronne de gloire dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE GENEVIÈVE.

Sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia.

Je vous choisirai pour mon épouse; et la justice, le jugement et la miséricorde seront les fruits de ce mariage (Osee, II, 19).

L'Église est la première et la plus noble épouse de Jésus-Christ; c'est celle que le Père éternel lui destinait avant tous les siècles dans le conseil de sa sagesse, celle que les prophètes lui promettaient dans l'obscurité de leurs prédictions, celle qu'il a choisie lui-même dans la plénitude des temps, et qui ayant été, dans sa naissance, la fille de sa douleur, a mérité dans son progrès d'être l'objet de son amour. Mais, quand je considère que Geneviève reçoit de Jésus-Christ

les mêmes avantages qu'il promet à l'Eglise, je dis, Messieurs, qu'on peut lui appliquer ces paroles du prophète : Je vous prendrai pour mon Epouse, et la beauté de la justice que vous pratiquerez, la rigueur du jugement que vous souffrirez, les effets de la miséricorde que vous ferez éclater, seront les fruits et les preuves du mariage mystérieux que je contracte avec vous : *Sponsabo tē mihi in justitia, et judicio, et in misericordia.*

Si nous écoutons encore ce qu'ajoute ce divin Epoux, que, dans le temps de cette heureuse alliance, il remplira les astres de douces influences, que les cieus ne les refuseront plus à la terre, que la terre ne les rendra pas stériles, et que son peuple y cueillera des moissons abondantes de blés, de vins et de toutes sortes de fruits; si, dis-je, nous écoutons ces promesses si nettement accomplies depuis la naissance de Geneviève, pourrions-nous douter qu'elle ne soit cette Epouse à laquelle il promet des marques si avantageuses de son amour? *Erit in illa die : Exaudiam cœlos, et illi exaudient terram; et terra exaudiet triticum, et vinum et oleum (Ose., II).*

Ce n'est pas une merveille, Messieurs, de voir une vierge devenir épouse de Jésus-Christ. Dieu et la pureté sont deux partis dignes l'un de l'autre; et toutes celles qui font profession de cette aimable vertu peuvent se vanter que, bien loin de perdre les douceurs de la société, elles les retrouvent en Dieu, qui est leur Epoux; elles passent les jours et les nuits dans ses entretiens; elles lui offrent leurs prières, dit Tertullien, comme une dot digne de lui, et reçoivent ses grâces comme des présents dignes d'elles : *Orationes velut dotes Deo assignant (Tertull., lib. ad Uxorē, c. 4)*. Marie reçut, la première, l'honneur d'un mariage si avantageux et si saint, et Geneviève, qui imita sa pureté de si près, mérita d'avoir le même Epoux; l'une eut pour paranymphe un ange du ciel, et l'autre un ange de la terre; Germain, ce saint et fameux évêque de notre France, fut le ministre du mariage de Geneviève avec Jésus-Christ; et, lorsque je le vois donner à notre sainte cette médaille précieuse, marquée du caractère de la croix, il me semble qu'il lui dit, de la part de celui qui l'envoie : Geneviève, vous serez mon Epouse; mais, pour être digne d'une si glorieuse qualité, je veux que le zèle de la justice vous fasse entrer dans l'amour de mes intérêts : *Sponsabo te mihi in justitia*; je veux que la sympathie vous fasse entrer dans le sentiment des douleurs auxquelles les hommes m'ont condamné : *Sponsabo te in judicio*; je veux que la charité vous fasse entrer dans la participation de ma puissance pour secourir les malheureux : *Sponsabo te in misericordia*. Voilà, Messieurs, les conditions d'un mariage parfait, où toutes choses se communiquent entre l'Epouse et l'Epoux; intérêts, douleurs, puissance, tout est commun. Geneviève entre dans les intérêts de Jésus-Christ, dans les douleurs de Jésus-Christ, dans la puissance de Jésus-Christ.

Dans le premier point, vous verrez ce qu'elle fait pour son Epoux; dans le second, ce qu'elle souffre avec son Epoux; dans le troisième, ce qu'elle opère par son Epoux. Vierge sainte, vous êtes le premier modèle de ce mariage sacré, mais souffrez que je ne regarde aujourd'hui que Geneviève comme Epouse de Jésus-Christ, et que je me contente de vous honorer comme sa Mère, pour obtenir les lumières dont j'ai besoin; je vous les demande de tout mon cœur avec les paroles de l'Ange. *Ave, gratia, etc.*

PREMIER POINT.

Saint Chrysostome se plaint avec raison, dans sa première homélie sur Anne, mère de Samuel, que la cupidité fait les mariages ordinaires, et qu'on y cherche plutôt ses propres intérêts et l'argent qu'on en retire, que la personne à laquelle on s'unit; et c'est là, comme il le remarque excellemment, la source de tous les désordres dans les familles, parce que cette cupidité étant une fois satisfaite, il ne reste plus aucun lien qui unisse les cœurs ensemble; de là vient souvent qu'un amour intéressé, qui n'a considéré la personne que pour ses biens, cherche ailleurs de quoi se satisfaire. Ce ne sont pas là de véritables mariages, dit ce Père, mais un trafic de marchands intéressés et un commerce de gens avides : *Nunc quidem que geruntur nuptiæ non sunt, sed mera cautionatio pecuniæ et negotiatio.*

Mais la cupidité n'a point de part au mariage de Geneviève avec Jésus-Christ; c'est la charité seule qui est le lien de leurs cœurs et le principe de leur union; cette charité qui, selon l'apôtre saint Paul, ne cherche point ses propres intérêts, mais qui se dévoue tout entière aux intérêts et à la gloire de Jésus-Christ; cette charité qui fait qu'une âme s'oublie elle-même pour entrer dans toutes les vues et dans tous les desseins de Dieu.

Ah! quelle différence entre ces deux amours qui partagent tout l'univers! dit saint Augustin (*De Gen., lib. XI, c. 15*); et, par conséquent, quelle différence entre Geneviève et nous! Son amour est saint, et le nôtre est impur; son amour n'a point d'autre fin que le bien commun, c'est-à-dire Dieu, le nôtre n'en a point d'autre que le bien particulier, c'est-à-dire nous-mêmes; son amour est toujours paisible et tranquille, parce qu'il a un objet immuable, dans lequel il se repose, le nôtre est toujours dans le trouble, parce qu'il n'a que des objets inconstants qui lui échappent et qu'il ne peut longtemps posséder; son amour préfère la justice et la vérité aux louanges des hommes, et le nôtre cherche les louanges des hommes au préjudice de l'une et de l'autre; celui-là aime le bonheur des autres, et celui-ci lui porte envie; et, pour dire tout en un mot, Geneviève, animée de la charité, ne cherche qu'à soumettre le prochain à Jésus-Christ, comme elle y est soumise elle-même; et les pécheurs, animés de l'amour-propre, ne travaillent qu'à l'assujettir à leur puissance : *Alter*

hoc volens proximo quod sibi, alter volens proximum subjicere sibi.

Et ne croyez pas, Messieurs, que ce désintéressement merveilleux de votre illustre patronne soit une pure invention de mon esprit pour l'élever davantage, ou une couleur empruntée pour farder le portrait que je vous en fais; c'est le caractère le plus naturel et le plus singulier de toute sa vie. En quelque état que je la voie, je trouve qu'elle s'oublie toujours elle-même, et qu'elle n'a devant les yeux que les intérêts de son Epoux; semblable à ces sêraphins qui brûlent sans cesse, mais qui ne brûlent jamais pour eux-mêmes, et qui, sans aucun retour sur leur propre personne, se portent vers Dieu avec toute l'activité du feu qui les consume. Aussi est-elle du nombre de ces sêraphins incarnés que Jésus-Christ est venu former sur la terre, selon la belle pensée de saint Bernard; et embrasée de ce feu qu'elle a reçu de lui, elle n'a de pensée, de mouvement, d'action que pour lui: *Rex noster novos fabricaturus angelos advenit* (Serm. III de verbis Isaïæ, *Vidi Dominum*, etc.).

En effet, Messieurs, sans nous arrêter aux exercices secrets de son amour dans la solitude, où nous la verrons peut-être tantôt, suivons-la tout d'un coup dans le grand monde où elle entre; observons toutes ses démarches à la cour, où l'estime de sa vertu lui donne tant d'accès; et voyons si elle y fait quelque chose pour ses propres intérêts; si elle pense à se tirer de la poussière où la fortune toujours mal d'accord avec la vertu, l'a fait naître; si elle ménage les moyens de se bâtir ici-bas une fortune égale à sa faveur. Peut-être direz-vous qu'elle ne pouvait pas; qu'une fille simple, grossière, inconnue comme elle, eût échoué dans cette entreprise; mais vous la connaissez mal, Messieurs; elle manque plutôt d'ambition que de pouvoir; elle a tout ce qu'il faut pour se procurer tout ce que la puissance des rois est capable d'accorder; beaucoup de lumières dans sa simplicité chrétienne, beaucoup de conduite et d'adresse dans sa grossièreté apparente; beaucoup de crédit dans la bassesse de sa naissance et de son rang. Ah! quiconque a tous ces avantages dans le monde, demeure-t-il longtemps dans la poussière? et n'avons-nous pas devant les yeux une infinité de familles qui s'élèvent et qui se distinguent tous les jours par là? Mais Geneviève, qui sait que la première qualité que Jésus-Christ demande de ses Epouses, c'est le désintéressement et l'oubli de tout ce qui leur est propre: *Obliviscere populum tuum et domum patris tui*; Geneviève consacre tout aux intérêts et à la gloire de son Epoux.

Ses lumières étaient admirables. Vingt ans passés dans la solitude, dans la contemplation des plus hauts mystères et dans un commerce familier avec son divin Epoux, avaient comme dégagé son âme de la matière, levé ces bornes étroites qui resserrent notre raison, dissipé ces nuages grossiers qui nous aveuglent jusqu'à ce que la mort

nous fasse entrer dans la pure lumière de Dieu, comme parle Tertullien. Enfin son application continuelle à Jésus-Christ avait joint à sa simplicité naturelle une étendue prodigieuse d'esprit, à laquelle rien n'échappait; elle s'élevait jusqu'au sein de Dieu pour y prévoir l'exécution de ses décrets éternels, et elle s'étendait jusque dans les ténèbres de l'avenir, pour y découvrir tous les événements que toute la prudence humaine ne pouvait conjecturer; elle descendait dans ces abîmes impénétrables du cœur de l'homme, que Dieu seul est capable de sonder. Tu le sais, Paris, et la reconnaissance ne te permet pas de l'oublier, qu'elle te rassura dans tes alarmes par ses prédictions, qu'elle te découvrit les desseins cachés de tes ennemis, que l'assurance de leur retraite sauva les murailles que la crainte allait faire désertir, et les citoyens qu'une terreur panique allait jeter dans le danger qu'ils fuyaient. Vous l'apprîtes, à votre honte, en plusieurs occasions, pécheurs, lorsqu'elle vous reprocha ces crimes secrets qui n'avaient point d'autre témoin que votre conscience; vous l'éprouvâtes, démons, dont elle sut prévoir les embûches et rompre les mauvais desseins. Ah! que cette pénétration ne vous étonne pas, Messieurs; elle est une suite de son détachement d'elle-même et de son union avec son Epoux; et le grand Augustin nous apprend que ce détachement est la mesure de nos lumières, et que nous ne sommes éclairés qu'autant que nous sommes morts à notre chair, à nos désirs, à nos propres intérêts: *In quantum moriuntur, in tantum vident.*

Mais quel usage fera Geneviève de ses lumières? en tirera-t-elle quelque avantage pour elle-même? les emploiera-t-elle à s'attirer l'admiration des peuples, à ouvrir à son ambition des routes inconnues, à découvrir les mauvaises intentions de ses ennemis, pour les supplanter ou les prévenir? Non, Messieurs, elle les consacre toutes à la gloire de Jésus-Christ. Tantôt elle les porte vers le ciel dans ses oraisons, pour y adorer son Epoux dans cette gloire inaccessible que nos faibles yeux ne soutiennent pas; tantôt elle les abaisse vers la terre pour les communiquer aux simples dans ses instructions; dans ses conférences, aux vierges qu'elle conduit et dont elle est la première fondatrice en France; aux filles entêtées du monde dans ces éloges charmants qu'elle leur fait de la virginité, et par lesquels elle en fit renoncer quelques-unes aux plus grands partis du siècle, pour se consacrer à Jésus-Christ; partout on la voit appliquée à lui faire de nouvelles conquêtes et à lui gagner des cœurs, comme si elle eût entendu la voix du grand Augustin, qui, dans le même siècle et dans le même temps, cria du fond de l'Afrique: Employez toutes vos lumières à gagner des âmes à Jésus-Christ, et que le zèle de ses intérêts vous fasse crier partout: C'est lui qu'il faut aimer, c'est lui qu'il faut aimer: *Rape ad eum tecum quascumque potes,*

et dic ad eas : *Hunc amemus, hunc amemus.*

Ah! grands esprits du monde, à qui Dieu a peut-être donné quelques lumières et quelque pénétration, à quoi les employez-vous ? est-ce à faire connaître Jésus-Christ et à le faire aimer ? rien moins ; à étudier les ressorts qu'il faudra remuer pour réussir dans vos desseins ; à prendre des mesures bien concertées pour arriver à vos lins ; à faire quelques nouvelles découvertes dans les sciences pour vous signaler ; à acquérir par l'artifice de vos discours délicats et fardés, une réputation qui vous distingue et qui vous ouvre le chemin aux dignités de l'Eglise ; en un mot, tout pour nous, et rien pour Jésus-Christ.

Providence de mon Dieu, que vous êtes sage dans vos desseins, d'avoir placé Geneviève au milieu de cette fameuse université, qui est comme l'œil de l'Eglise, le centre des lumières et la source d'où elles se répandent dans toutes les parties de l'Etat, afin qu'elle en règle l'usage, et qu'on apprenne d'elle qu'on ne les doit employer que pour Jésus-Christ !

La conduite et l'adresse de votre illustre patronne n'eut pas une fin moins sainte que ses lumières : elle n'ent pas cette adresse du siècle qui roule presque tout entière sur l'art de bien dissimuler ses sentiments, de découvrir ceux des autres par des observations curieuses sur toute leur conduite, de gagner les grands par des souplesses étudiées et par des complaisances serviles ; ah ! notre sainte fut adroite sans dissimulation, et gagnante sans fourberie, parce qu'elle le fut sans intérêt ; elle n'en eut point d'autres que ceux de son Epoux ; aussi employa-t-elle toute sa conduite pour les ménager. Jésus-Christ était-il déchiré par les inimitiés mortelles des personnes du siècle, elle s'appliquait à les étouffer par des réconciliations sincères ; c'est dans ces occasions que ce don particulier qu'elle avait de discerner et de manier les esprits se faisait connaître ; elle savait démêler les intérêts qui les séparaient, inspirer un mépris héroïque des injures qu'on avait reçues, adoucir l'esprit d'un roi païen pour les fidèles, et lui faire aimer ceux qu'il eût peut-être persécutés, réunissant ainsi sous le joug de l'amitié les religions les plus opposées, comme son Epoux les avait réunies sous le joug de l'Evangile : *Fecit utraque unum.*

Que dis-je, Messieurs ? elle les réunit sous ce même joug ; elle emploie toute son adresse à établir la foi de son Epoux, et sachant qu'il n'a rien tant à cœur que de voir son sang appliqué, son nom adoré, son Evangile pratiqué par tous les hommes, elle n'a point de repos qu'elle ne voie tous les Français chrétiens. Cependant la France, ce royaume choisi de Jésus-Christ pour être le boulevard de son Eglise, l'asile de ses vicaires, le trône de ses défenseurs, le théâtre de ses martyrs, le berceau de ses vierges, la France était encore presque tout entière dans l'erreur. Voilà le sujet des larmes et des soupirs continuels de Geneviève ; voilà l'affaire qui

demande toute son adresse et tous ses soins. Hé quoi ! disait-elle à Jésus-Christ, serai-je donc obligée de vivre au milieu de vos ennemis, de voir fumer des autels pour des idoles insensibles, pendant que vous êtes méconnu de ceux qui sont le prix de votre sang ? Non, non, divin Epoux, vos intérêts me sont trop chers pour le souffrir ; je ne fermerai pas les yeux, dit-elle, comme le prophète, que je n'aie disposé toutes choses pour bâtir votre temple, pour vous y faire rendre l'honneur que vous méritez, et vous élever un trône au milieu de cette nation qui ne vous connaît pas encore : *Si dederò somnum oculis meis, donec inveniam locum Domino* (Ps. CXXXI). Si je le fais, ah ! je vous conjure que les enfants du roi soient assis jusqu'à la fin des siècles sur le trône de leurs pères, et que ce royaume que vous aurez choisi pour votre demeure la plus sainte se perpétue dans les descendants de Clovis ; que les étrangers ne le possèdent jamais, que tous les ennemis qui oseront l'attaquer soient couverts de confusion, et que vous fassiez paraître sur lui les marques de votre protection toute sainte : *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam ; inimicos ejus induam confusione, quoniam elegit Dominus Sion.*

Tout cela s'accomplit, Messieurs ; Geneviève fait connaître Jésus-Christ à la France ; mais elle ne s'y prend pas comme les apôtres qui l'avaient précédée. Les Denis, les Polycarpe, les Irénée, les Bénigne, les Régule n'avaient pas encore fait de grands progrès, parce qu'ils s'étaient bornés à prêcher l'Evangile aux pauvres, à l'exemple de leur maître : *Evangelizare pauperibus misit me.* Le zèle de notre sainte entreprend davantage ; elle sait que c'est peu d'avoir appris aux sujets une religion que le prince n'a pas ; la crainte leur fait dissimuler leur culte ; l'intérêt le fait violer ; l'exemple le corrompt ; la complaisance l'abandonne, et l'autorité ne le soutient pas : Geneviève veut que la religion passe du roi dans les sujets, qu'elle paraisse tout d'un coup sur le trône pour avoir plus d'amants, et que le prince persuade par son exemple la foi, que l'autorité ne doit pas établir : *Fides sundetur, non imperatur.* Ah ! quelle entreprise, Messieurs ! quel dessein pour une fille plus propre, ce semble, à conduire ses troupeaux, qu'à gagner le cœur des rois ! mais ce cœur est entre les mains de son Epoux, il saura le remettre entre les siennes ; attendons tout, et de la grâce de Jésus-Christ, et de la conduite de Geneviève. Pour en découvrir tous les ressorts, il eût fallu être présent aux entretiens qu'elle eut avec Clotilde sur ce grand dessein, entendre les oracles de ses réponses quand elle consulta, être témoin des ouvertures qu'elle lui donna pour y réussir, les voir toutes deux mêler leurs larmes et leurs soupirs ensemble pour obtenir du ciel ce qu'elles désiraient. Il eût fallu la voir profiter de l'accès que sa vertu lui donnait auprès du prince pour jeter adroitement quelque étincelle de l'amour de Dieu dans son cœur, pour faire passer quelque rayon de lumière devant ses

yeux, insinuer insensiblement dans son âme l'estime des vérités chrétiennes. Ah ! si les personnes privées sont si délicates sur le point de leur religion, que de mesures à prendre, que de ménagements à garder, que de moments favorables à ménager, quand il s'agit de parler à un souverain de quitter la religion, ou plutôt la superstition dans laquelle il est né ? Cependant Geneviève et Clotilde l'entreprenent ; elles concertent ensemble les moyens de convertir Clovis ; elles attaquent le ciel par leurs prières, et le prince par leurs discours, et tout d'un coup la grâce, leurs raisons, les miracles le gagnent et gagnent tout son royaume avec lui. Un empereur cruel souhaitait que tous les Romains n'eussent qu'une tête afin de les faire tous périr dans un seul homme ; et Geneviève, qui sait que les Français toujours fidèles à leur prince n'ont qu'un même cœur avec lui, trouve le secret de les sauver tous dans sa personne ; car ne pouvons-nous pas dire que comme nous fûmes tous corrompus dans un seul Adam, tous réparés dans un seul Jésus-Christ, nous fûmes tous baptisés dans un seul Clovis, par les soins de Geneviève ? Grande sainte, que ne devons-nous point à vos prières et à votre conduite ? Sans vous, hélas ! peut-être serions-nous encore dans les ténèbres du paganisme ! Sans vous, nos rois, qui sont les fils aînés de l'Eglise, qui l'étendent, qui la protègent, qui la font fleurir, seraient peut-être ses persécuteurs ! Sans vous, peut-être faudrait-il nous cacher comme tant d'autres de nos frères, pour rendre à Jésus-Christ ce culte dont nous nous glorifions aujourd'hui ! Mais grâce au ciel, grâce à vos soins, nous sommes chrétiens et nous faisons gloire de l'être ; nous reconnaissons que notre bonheur est l'effet de votre conduite ; notre foi, le fruit de vos prières ; et que nous sommes nous-mêmes les enfants de vos larmes et de vos soupirs. N'est-ce pas là, Messieurs, avoir su ménager les intérêts de Jésus-Christ, et porter sa gloire aussi loin qu'elle pouvait aller ? N'est-ce pas être persuadé de la belle maxime de l'Apôtre, que personne ne doit vivre pour soi-même, mais uniquement pour Dieu ? *Nemo sibi vivit.*

Est-ce pour lui que la prudence du siècle emploie son adresse chrétienne ? Voit-on les politiques s'occuper à réconcilier des ennemis ? à empêcher qu'on ne déchire Jésus-Christ par des haines mortelles ? Ne les voit-on pas au contraire semer la division partout et se faire des amis aux dépens des autres, par des rapports pernicieux, afin de profiter de leur disgrâce ? Quel est celui qui comme Geneviève n'a de l'adresse que pour faire aimer et connaître son Epoux ? Qui s'applique comme elle à étudier les moments favorables pour en insinuer quelque chose aux grands et aux personnes de qualité qu'il approche ? Qui fait servir la souplesse de son esprit à les retirer de l'erreur et du péché ? Ah ! il n'est personne aujourd'hui qui se conduise de la sorte l'adresse du siècle ne tend qu'à se ménager l'affection des grands, qu'à les flatter dans leurs défauts pour leur plaire,

qu'à leur cacher leurs obligations et à les entretenir dans leurs ténèbres. Celui-là est le plus adroit, qui sait le mieux autoriser leurs passions, s'en rendre le ministre à propos, et s'attirer toute la confiance de leurs désordres. Abus étrange, Messieurs ! abus qui enduret les hommes dans leurs péchés, et qui perpétue le vice par cette complaisance impie qui lui applaudit toujours ! abus très-ordinaire, non-seulement aux personnes du premier rang, mais aux amis mêmes du commun, qui se flattent, se confirment et s'aveuglent mutuellement dans leurs défauts ! abus qui ne fuira jamais tant qu'on cherchera ses intérêts, et non pas ceux de Jésus-Christ, comme Geneviève.

Suivons encore, son zèle plus loin, et des effets heureux de son adresse à établir la foi dans le royaume, passons aux marques glorieuses de son crédit. Personne n'en eut jamais davantage ; on se faisait une religion de lui accorder toutes choses ; on regardait tous ses désirs comme autant de desseins évidents de Dieu, qui devaient s'exécuter ; mais comme ce crédit était fondé sur la vertu, il fut aussi réglé par la vertu même ; elle l'employa tout entier pour Jésus-Christ ; car l'entendit-on jamais demander une grâce pour elle-même ? solliciter pour l'avancement des siens ? briguer des honneurs et des emplois pour des personnes indignes de les posséder ? Ah ! c'est la conduite de ceux qui ne cherchent que leurs intérêts ! mais notre Sainte a bien d'autres vues ; elle ne sollicite, elle ne brigue, elle ne s'intéresse que pour Jésus-Christ : tantôt elle demande un temple à sa gloire sous la protection de saint Denis ; et par ses soins et le secours de ses miracles, on élève celui que nous voyons aux portes de cette grande ville : temple fameux qui sera le monument éternel de son zèle, et où la mémoire de cette innocente bergère vivra parmi les superbes trophées de la mort, pendant que celle des plus grands rois de la terre y sera ensevelie avec leurs cendres dans un éternel oubli : tantôt elle en demande un autre en l'honneur des deux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul ; et Clovis, toujours facile à ses désirs, fait bâtir celui qui depuis a reçu le nom de cette sainte avec ses reliques, et dans lequel on l'honore elle-même aujourd'hui.

Ah ! divin Epoux, je reconnais ici le retour secret de votre amour ! Geneviève dépouillée de ses propres intérêts ne veut travailler que pour vous ; et vous permettez que sans y penser elle travaille pour elle-même, et qu'en même temps qu'elle exerce sa vertu à bâtir des temples, elle bâtit des temples à sa vertu.

Ce n'est pas le seul effet de son crédit, d'élever des temples insensibles ; elle l'emploie à conserver les temples animés de son Epoux. Tantôt ne la voit-on pas obtenir des sommes considérables pour les répandre dans le sein des pauvres, dans lesquels il souffre ? quelquefois rompre les chaînes des prisonniers pour lui rendre la liberté ? souvent obtenir la grâce des criminels et les arracher au der-

nier supplice, afin qu'ils le reconnaissent et qu'ils l'adorent ? Voilà, chrétiens, l'usage qu'il faut faire de la faveur ; avez-vous accès auprès des personnes de qualité, ménagez toujours quelque chose auprès d'eux pour les intérêts de Jésus-Christ ; ne réservez pas tout votre crédit pour votre famille et pour vous-mêmes ; qu'on compte les prisonniers que vous avez délivrés, les malades que vous soulagez, les pauvres filles que vous placez par leur libéralité ; qu'on compte les hôpitaux que vous faites fonder, ou les églises que vous faites réparer par votre crédit, et non pas les grandes maisons et les riches terres que vous acquérez à votre profit ; qu'on compte les familles que vous tirez de la misère, et non pas celles que vous y réduisez ; qu'on voie les bénéfiques que vous procurez aux personnes distinguées par leur zèle et par leur vertu, et non pas ceux dont vous faites charger vos enfants ou vos parents, tout indignes qu'ils en sont. Mais ce n'est pas ici, mon Dieu, qu'il faut chercher ce désintéressement parfait ; les biens qu'on y possède étant finis, on n'en a jamais assez ; et comme tout le monde ne peut pas les posséder à la fois, on travaille pour soi-même au préjudice de son prochain et de Jésus-Christ, dit saint Augustin : et c'est cet amour du bien particulier qui fait toute l'injustice, toute l'inquiétude, toutes les divisions du monde ; mais dans le ciel, ah ! l'on n'aimera plus que le bien commun, ou le possédera tous ensemble, on le verra sans envie dans les autres, parce que Dieu sera tout en tous, comme parle l'Apôtre, et que l'on n'aura point d'autres intérêts que les siens : *Nullas patiemur cum sanctis societatis angustias, dilectione rei nostræ quasi privatæ* (Aug., in psal. CV).

Mais quiconque désire arriver à cet heureux état, continue ce Père, doit commencer à vivre ici-bas comme on vit là-haut, c'est-à-dire préférer le bien commun et les intérêts de Jésus-Christ et de sa gloire à ses avantages particuliers ; c'est l'esprit du christianisme, c'est la fin de l'Evangile : *Assuescit privatis præferre communia, non quærendo quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi* (Ibid.). Ce fut aussi l'esprit de votre illustre patronne, que dis-je, votre patronne ! elle sera votre accusatrice au jugement de Dieu. Alors chargés de vos crimes et de votre iniquité, vous voudrez l'employer comme votre avocate, et elle s'élèvera contre vous comme votre partie ; elle entrera plus avant que jamais dans les intérêts de son Epoux ; et comme il sera pour lors inflexible, elle sera inflexible avec lui, parce qu'elle sera toute transformée en lui : *Absorpti sunt juncti petra judices eorum*. Je ne vous connais plus, dira-t-elle comme lui ; montrez ce que vous avez fait pour Jésus-Christ : en quelles occasions vous avez employé pour lui vos lumières, votre adresse, votre crédit. Faites paraître ici les ignorants que vous avez instruits, les pécheurs que vous avez corrigés, les ennemis que vous avez réconciliés, les malheureux que vous avez soulagés, et je me déclare votre pa-

tronne et votre mère ; Mais si pendant votre vie vous avez tout fait pour vous-mêmes, et rien pour Jésus-Christ, souffrez que je vous désavoue, que je vous refuse une protection dont vous avez si mal profité, et que j'entre contre vous-mêmes dans les intérêts de mon Epoux. Voyons encore comme elle entre dans la participation de ses douleurs.

SECOND POINT.

Jésus-Christ n'a rien de plus précieux que ses douleurs et la croix ; il la donne pour récompense à ses fidèles amis ; il la laisse par héritage à ses plus chers enfants, et saint Cyprien les appelle héritiers de la croix ; il la présente pour dot à ses épouses, et elle est non-seulement le lit nuptial où elles se reposent avec lui, et sur lequel saint Bernard considérait sans doute les vierges, lorsqu'il les appelait les compagnes du lit de Jésus-Christ : *Socias thalami* ; mais cette croix est encore le gage de son amour pour elles ; et le même Père m'apprend qu'il n'en donna point d'autres à l'Eglise, quand il la choisit pour son Epouse : *Hæc arrha sponsus tuus subarrhavit te* (Bernardus, serm. IV, de Pass.).

Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, qu'il se trouvait de merveilleux rapports entre le mariage de l'Eglise et celui de Geneviève ; elles ont toutes deux un même Dieu pour Epoux, un même zèle pour ses intérêts, une même justice pour règle de leur conduite : *Sponsabo te mihi in justitia*. Ce n'est pas assez ; elles ont toutes deux les mêmes douleurs en partage et la même croix pour dot ; il faut qu'elles se résolvent à souffrir avec leur Epoux, puisqu'elles ne lui sont unies que par ses souffrances et sa mort : *Sponsabo te in judicio*. Oh ! l'étrange mariage ! s'écrie le grand Augustin : l'Epouse prend naissance de son Epoux ; au moment de sa naissance elle s'unit à lui ; ils ne sont pas plutôt unis que cet époux expire, et la mort qui sépare les autres est ce qui les unit davantage. *Tunc sponsa nubit, quando sponsus moritur* (Aug., l. II de Symb. ad catech., 6).

Pourquoi ne dirais-je pas la même chose de Geneviève, Messieurs ? ne prend-elle pas naissance de Jésus-Christ dans le baptême ? ne lui est-elle pas unie et consacrée peu de temps après sa naissance ? cette union ne se fait-elle pas dans la vue de ses douleurs et de sa mort, puisqu'elle reçoit alors des mains du grand saint Germain l'image de Jésus-Christ crucifié, c'est-à-dire, un engagement à mourir et à se crucifier avec lui ? car que peut faire autre chose l'épouse d'un Dieu mourant : *Tunc sponsa nubit, quando sponsus moritur*. Ah ! Geneviève n'avait garde de porter son ambition jusqu'à épouser un Dieu glorieux ; elle savait aussi bien que saint Augustin, qu'au lieu que les mariages de la terre commencent par les douceurs et finissent pour l'ordinaire par les inquiétudes et par le chagrin, ceux du ciel, tout au contraire, commencent par la douleur et se consomment par la félicité, lorsque Jésus-Christ reçoit ses épouses dans le sein de son Père, comme dans son lit nuptial, où il s'u-

nit à elles par une admirable effusion de sa gloire : *Elegit sibi hic thalamum castum, ubi conjungeretur sponsus sponsæ* (Aug., in psal. CXLVIII). Mais prétendre prévenir ce bonheur ici-bas et ne s'attacher à Jésus-Christ que pour trouver des consolations, des douceurs, de la gloire auprès de lui, c'est bien la conduite de ces âmes intéressées qui, se recherchant toujours elles-mêmes jusque dans leur vertu, ne veulent, ce semble, être dévotes que pour être heureuses; mais ce n'est pas celle de Geneviève, c'est à Jésus crucifié qu'elle s'attache; et parce qu'elle comprend qu'une épouse ne devant avoir qu'un même cœur et qu'un même corps avec son époux, doit ressentir très-vivement tout ce qu'il souffre, elle se résout de retracer dans elle-même toutes les douleurs de Jésus-Christ. Aussi verrez-vous, Messieurs, une merveilleuse conformité entre ce qu'elle souffre et ce que mon Sauveur a souffert; et vous pourrez dire d'elle ce que saint Augustin dit de l'Eglise, qu'ils sont admirablement confondus, et que les souffrances de l'une sont celles de l'autre : *Erunt duo in passione unæ*.

Vous le savez; Jésus-Christ souffrit dans son esprit une passion invisible, et porta une croix spirituelle beaucoup plus sensible que celle à laquelle son corps fut attaché; c'est celle que notre sainte commence à retracer dans son âme; car si nous la suivons dans ces campagnes où le soin innocent de son troupeau occupe les yeux de son corps, mais laisse aux yeux de son cœur toute la liberté de contempler son Epoux, ah! que verrons-nous dans cette âme qu'une vive représentation, qu'un sentiment douloureux, qu'un souvenir affligeant des peines intérieures de Jésus-Christ? Tantôt prosternée avec lui contre terre sous le poids des péchés des hommes, qu'elle se représente comme la cause de tant de douleurs, elle s'épuise en larmes et en soupirs; tantôt pénétrée de cette tristesse mortelle que ressentit son Epoux, elle agonise avec lui dans le jardin des Oliviers; tantôt occupée de cet abandon terrible du Fils de Dieu de la part de son Père: C'est moi, dit-elle, qui l'ai mérité, et je reconnais ma voix dans la bouche de mon Epoux : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* Enfin, ingénieuse à s'affliger elle-même, elle entre dans le cœur de Jésus-Christ souffrant, elle en voit toutes les défaillances, elle en entend tous les soupirs, elle en porte toutes les langueurs : *Erunt, erunt duo in passione una*.

Ah! plutôt à Dieu, chrétiens, que vous fussiez fidèles à vous représenter ainsi la passion de mon Sauveur, sinon dans la paix d'une conscience tranquille, au moins dans le trouble de vos tentations et de vos combats! car alors, voluptueux, serais-tu assez aveugle pour profaner ton corps, si tu avais devant les yeux celui de Jésus-Christ déchiré et couvert de sang pour toi? Avaré, serais-tu assez insensible pour fermer ton cœur à la misère des pauvres, si tu te représentais celui de Jésus-Christ ouvert pour toi? Dames

chrétiennes, seriez-vous assez vaines pour vous donner tous ces airs de mondanité que vous affectez, si vous pensiez un peu à ce Dieu couronné d'épines pour vous? Armez-vous, armez-vous, dit saint Pierre, de cette pensée salutaire contre vos passions, c'est par là que Geneviève les a toujours vaincues : *Christo in carne passo, et vos eadem cogitatione armamini*.

Je me trompe, Messieurs, elle ne s'en tint pas à la simple pensée de la passion intérieure de Jésus-Christ, elle exprima ses douleurs extérieures dans sa chair; et comme elle avait reçu son sang pour dot et pour gage de son amour, elle voulut aussi lui rendre le sien. Vous n'avez pas oublié ce que mon Sauveur souffrit pour vous entre les mains des bourreaux, comme il y fut déchiré de coups, chargé d'opprobres, souffleté, défiguré comme un lépreux; mais si l'ingratitude avait banni cette idée de vos esprits; si l'injure des temps avait effaré toutes ces circonstances de notre Evangile, ah! j'ose le dire, Geneviève serait pour nous un Evangile vivant où nous verrions tous les points de la passion de Jésus-Christ fidèlement exprimés. Ignace, il n'imprima que son nom dans votre cœur! François, vous ne reçûtes que les stigmates de ses pieds et de ses mains! Thérèse, il ne vous fit sentir que le poids de sa couronne d'épines! mais il s'imprime sur son épouse dans toute l'étendue de ses douleurs; il lui communique, non le reste de ce calice amer dont tous les pécheurs doivent boire quelques gouttes, mais la plénitude de ce torrent de souffrances dont il boit lui-même.

Les historiens de la vie de notre sainte nous l'ont appris; mais il n'y a que vous, anges du ciel, qui puissiez nous en rendre un témoignage fidèle, puisque vous fûtes les seuls témoins de ses innocentes cruautés! Ah! dites-nous combien de fois, pensant à la flagellation de son Epoux, elle a déchiré sa chair plus pure que le soleil pour la rendre conforme à la sienne! combien de fois occupée de la robe de pourpre dont on le couvrit par insulte, elle a couvert son corps encore sanglant de ses plaies récentes, des haïres et des cilices les plus affreux! combien de fois se figurant son Epoux étendu sur le lit de la croix, elle s'est plainte d'être trop délicatement couchée sur les cailloux, qui étaient le lieu ordinaire de son repos! Mais qu'est-il nécessaire que les anges nous viennent rendre compte de ses mortifications secrètes, puisque la raison seule nous en assure? Geneviève voulait être digne épouse de Jésus-Christ; pour être épouse de Jésus-Christ, il fallait qu'elle fût vierge; pour être vierge, elle devait être pénitente et mortifiée.

Car, apprenez-le aujourd'hui, vous tous qui désirez ou conserver cette pureté si chère, ou l'acquérir si vous ne l'avez pas, apprenez-le, que l'un et l'autre ne se peut faire que par la mortification de sa chair; et c'est ce que le grand saint Cyprien vous veut dire lorsqu'il assure que la chasteté traite le corps en esclave, et qu'elle crucifie tout ce qu'il y

a de charnel dans l'homme : *Castitas corpus ancillat, et carnalia crucifigit*. Vous vous confessez depuis tant d'années des désordres d'une habitude impure, votre conscience en est toujours alarmée, votre cœur en gémit souvent, vos yeux les pleurent quelquefois ; vous employez pour vous guérir, et les prières et les aumônes et les lectures de piété ; tout ce'a est saint, mais après tout, pour ne vous point flatter, vous ne sortirez jamais par là de l'abîme où vous êtes : il faut mortifier votre chair, abattre les forces de cette révoltée, éteindre dans votre sang la concupiscence qui l'anime, et exprimer, comme notre sainte, la passion de Jésus-Christ et dans votre cœur par une méditation sérieuse, pour en bannir les fantômes honteux, et dans votre corps par une imitation fidèle, pour y détruire cette loi du péché qui vous domine. Car remarquez, s'il vous plaît, ceci pour votre instruction, Messieurs : la plupart des autres passions ne règnent, pour ainsi dire, que dans le cœur ; ce sont des maux spirituels qu'on peut guérir par des remèdes de même nature ; si l'orgueil l'enfle, la pensée de ce qu'on est dans cette origine peut l'humilier ; si l'ambition l'étend, la seule réflexion de la brièveté des honneurs qu'il désire le resserre sans peine dans les bornes de sa fortune médiocre ; si le ressentiment l'irrite, la vue de ses propres péchés, qui le rendent digne des vengeances de Dieu, l'arrête ; mais si l'impureté le brûle, ah ! ce feu funeste ne se borne pas au cœur, il passe jusqu'au corps, il soulève sa concupiscence, il porte l'ardeur dans ses veines, il fait de tous ses membres des armes d'iniquité, comme parle l'Apôtre ; en un mot, les pieuses réflexions de l'esprit, les saintes résolutions du cœur, et tout ce qu'il y a de mouvements spirituels dans l'homme chrétien, ne sont pas capables de l'éteindre. C'est une passion cruelle, qui ne veut sortir du corps, ni par les prières de sa bouche, ni par les larmes de ses yeux, mais par les plaies de sa pénitence ; c'est un démon de l'espèce de ceux que Jésus-Christ chassait quelquefois, et qui ne sortaient des corps qu'avec violence, en les froissant et en les mettant en pièces. Il faut donc être pénitent pour être pur ; on jeûne peut-être quelquefois dans cette vue ; mais on trouve le secret de dédommager la nature de ses abstinences par la prolongation de son sommeil, on prie plus longtemps pour dissiper les pensées honteuses qui nous inquiètent, mais après tout on accorde à sa chair toutes les petites sensualités qu'elle désire ; on combat la concupiscence d'un côté par des exercices de piété doux et faciles, mais on la fortifie de l'autre par la fuite des mortifications pénibles. Ah ! Geneviève en use-t-elle de même ? N'est-ce pas par la participation des douleurs de Jésus-Christ qu'elle conserve jusqu'au dernier soupir la pureté de son corps et de son cœur ? car à mesure qu'elle dérobe chaque jour quelque chose à son corps, elle le dompte, elle le spiritualise, elle l'élève insensiblement à la nature des anges ; c'est l'effet de la

mortification, dit Tertullien : *Angelizatur caro* ; la voilà donc par là digne épouse de Jésus-Christ, épouse spirituelle, épouse vierge, épouse féconde, qui produit tous les jours de nouvelles vertus par le commerce spirituel de la pénitence qui mêle son sang avec celui de son Epoux ; Epoux que saint Augustin appelle la fécondité de notre cœur : *Virtus maritans sinum mentis*.

Jusqu'ici, Messieurs, cette conformité de Geneviève avec Jésus-Christ lui est commune avec plusieurs autres saints qui ont été pénitents comme elle ; entrons, s'il vous plaît, dans les circonstances de la passion qui lui sont propres : Jésus-Christ ne souffrit rien de plus sensible que le soufflet outrageux qu'il reçut de la main d'un valet. Ce coup est infiniment injurieux, parce qu'il frappe cette partie de l'homme où Dieu a tracé un rayon de sa divinité, selon le prophète : *Signatum est super nos lumen vultus tui*. Dans tous les autres châtiments l'homme n'est maltraité que comme criminel ou esclave du péché, mais dans celui-ci, il est, ce semble, offensé comme image de Dieu même ; et cette injure venant à réveiller ce sentiment secret qu'il a de son excellence, la lui rend infiniment sensible. Geneviève la souffre avec Jésus-Christ, et la main téméraire d'une mère qui condanne sa piété, frappe ce visage innocent qu'elle devait respecter ; ah ! c'est à ce moment que Jésus-Christ lui peut bien dire, comme à son Epouse des Cantiques, que la honte et la douleur qui l'ont fait rougir l'ont rendue semblable à la grenade la plus vive : *Sicut fragmen mali Panici, ita genæ tuæ*. Quoi, mon Sauveur ! laisserez-vous cet outrage impuni ? vous, qui fîtes autrefois sécher la main du prince impie qui menaçait votre prophète, ne punirez-vous point celle qui frappe votre Epouse ? Oui, Messieurs, cette mère imprudente sera punie, et Jésus-Christ, qui ne vengea pas sa propre injure pour nous apprendre à pardonner, venge celle de Geneviève pour nous persuader qu'il ne nous abandonne pas. Sa mère frappée d'un aveuglement soudain est jugée de Dieu indigne de voir le visage qu'elle a flétri ; et lorsque je la vois vingt mois entiers en cet état faire une réparation si rude et si longue à notre sainte, ah ! comme saint Chrysostome (*Homil. 71*) a dit que Jéroboam, devenu paralytique pour avoir étendu sa main sur le prophète du Seigneur, était debout devant lui comme le trophée vivant de son innocence : *Stabat tropæum propheta* ; ne puis-je pas dire que la mère dans les ténèbres, incapable de se conduire et de faire un pas, est le trophée animé que la justice de Jésus-Christ élève à l'innocence de la fille ? *Stabat tropæum Genovesæ*. Mais c'est aussi le trophée de sa charité : car, insensible à sa propre injure, elle n'a des larmes que pour pleurer le malheur et le péché de sa mère, des yeux que pour la conduire dans ses ténèbres, des mains que pour la soulager dans ses besoins, une langue que pour demander et obtenir en effet sa grâce du ciel. *Stabat tropæum Genovesæ*.

Mères chrétiennes, tremblez à cet exemple. Si vous vous opposez jamais aux bons desseins de vos enfants, si vous étouffez dans leur cœur l'amour de la solitude et l'esprit de la vocation que Dieu leur inspire, il saura tôt ou tard les venger et vous punir. Mais vous, filles mondaines, rougissez de mériter l'indignation de vos mères plutôt par votre éloignement de Dieu, par votre indifférence pour les choses saintes, pour votre entêtement pour le luxe au-dessus de votre qualité, que par votre zèle pour la piété, comme Geneviève. Heureuse fille, de n'avoir pu déplaire à sa mère que par l'excès de sa vertu ! Malheureuse mère, d'avoir pu punir ce bel excès comme un crime ! Juste Epoux, d'avoir ainsi vengé son injure ! Charitable épouse de l'avoir si chrétiennement pardonnée, si généreusement récompensée par ses assiduités et ses soins, si glorieusement payée par un miracle en faveur de cette mère injuste ! Belle leçon pour les enfants dénaturés qui conservent des ressentiments éternels contre leurs pères, et qui croient être en droit de les abandonner dans leur disgrâce pour quelques rigueurs excessives ou quelque mauvais traitement prétendu ! apprenez de Geneviève à les regarder comme vos dieux visibles, à respecter jusqu'à leurs défauts, et à payer leurs injures même par des bienfaits.

Mais cessons d'admirer ce que notre sainte fait pour sa mère, continuons d'examiner ce qu'elle souffre pour son Epoux, et donnons le dernier coup de pinceau à cette copie fidèle de Jésus-Christ crucifié. Le prophète Isaïe le regardant dans sa passion couvert de sang et d'ulcères, s'écrie qu'il ne le reconnaît pas, et qu'il le prend pour un de ces malheureux lépreux dont la chair corrompue tombe en lambeaux : *Putavimus eum quasi leprosum*. C'est en cet état qu'il fait horreur à tous ceux qui le considèrent ; mais c'est en cet état que Geneviève se croit heureuse de lui ressembler, quand elle voit son corps fourmillier de vers, sa beauté dévorée par cette lèpre infecte qui la couvre, ses amis écartés par l'horreur des maux qu'elle souffre, ah ! c'est alors qu'elle se reconnaît épouse de Jésus-Christ, parce qu'il partage toutes ses douleurs avec elle, et qu'elle peut se vanter d'être conforme à lui : *A planta pedis usque ad verticem non est sanitas*. Eh quoi ! mon Sauveur, cette chair si pure où les passions ne régneront jamais, cette chair qui, jusqu'à la résurrection, sera l'objet de notre culte et de notre piété, cette chair dont la présence guérira tant de maladies différentes, a-t-elle pu mériter un état si humiliant et si honteux ? Oui, chrétiens ; puisqu'elle a mérité d'être épouse de Jésus-Christ, il faut qu'elle soit son image fidèle en sa chair même défigurée, ulcérée, digne d'horreur comme la sienne : *Putavimus eum quasi leprosum*.

Quel honneur pour Geneviève, Messieurs ! car si dans le ciel les saints les plus élevés sont ceux qui sont les copies les plus fidèles de Jésus-Christ glorieux, sur la terre les hommes les plus honorés sont ceux qui ap-

prochent le plus de Jésus-Christ souffrant et humilié ; honneur, hélas ! dont personne n'est ambitieux aujourd'hui, honneur dont les chrétiens sensuels ont un éloignement dont l'Apôtre ne pouvait parler que les larmes aux yeux : *Flens dico, inimicos crucis Christi*. En effet, être ennemi de la croix de Jésus-Christ, c'est refuser de lui être conforme ; refuser de lui être conforme, c'est renoncer au titre sur lequel est fondée notre prédestination ; et renoncer à ce titre, n'est-ce pas être véritablement réprouvé ? Réprouvé, mon Dieu ! ah ! cette seale idée ne doit-elle pas nous arracher des larmes de sang ? *Flens dico, inimicos crucis Christi*. Ne vous flattez donc plus, Messieurs, vous ne pouvez entrer au ciel que comme images de Jésus-Christ ; il faut que le Père éternel puisse reconnaître son Fils en vous, et que vous lui puissiez dire comme l'Apôtre : *Stigmata Domini nostri Jesus Christi in corpore meo porto* : Je parais devant vous avec confiance, ô mon Dieu, parce que je porte sur mon corps l'impression de la croix et des souffrances de votre Fils ; voilà mon cœur ouvert pour les pauvres à l'exemple du sien, voilà mes yeux baignés comme les siens des larmes que j'ai versées pour mes péchés, voilà tout mon corps exténué par le jeûne, et couvert des cicatrices de la pénitence qu'il a pratiquée. Ah ! Geneviève le pouvait dire ; mais l'oserez-vous dire comme elle, chrétiens ? *Stigmata Domini*, etc.

Quelles cicatrices montrerez-vous au jugement de Dieu, dames sensuelles qui n'avez jamais flétri votre teint par un jour de jeûne, mortifié votre langue par une heure de silence, fatigué votre corps par une posture gênante au pied des autels, ni souffert un moment de douleur que celles que la jalousie ou la privation de vos plaisirs vous a procurées ? Quelles cicatrices montrerez-vous, voluptueux, sinon peut-être celles qui auront été les effets honteux de vos infâmes plaisirs ? Braves du monde, quelles plaies produirez-vous, sinon celles auxquelles le désir d'une fausse gloire vous aura fait courir ? Pourrez-vous vous vanter d'être par ces endroits les images de Jésus-Christ crucifié, vous en qui il ne verra que les stigmates de vos péchés, que les taches de vos impuretés, que les cicatrices de votre ambition et de votre orgueil, mais nulle marque de pénitence ? et si vous n'avez eu aucune part à ses douleurs, prétendez-vous entrer avec Geneviève dans la participation de sa puissance ?

TROISIÈME POINT.

Saint Grégoire m'apprend qu'il y a parmi les chrétiens différents ordres qui répondent à ceux des esprits célestes ; que les simples, moins éclairés, mais exacts à exécuter les ordres de Dieu, représentent les anges ; que les docteurs, occupés à nous découvrir les plus hauts mystères, sont dans le rang des archanges ; que les vierges et les pénitents qui dominant leurs passions répondent aux dominations ; enfin que les saints à qui Dieu communique son pouvoir pour chasser

les démons ou pour opérer des miracles dans la nature sont proprement les puissances qui combattent les esprits des ténèbres et les vertus qui donnent le mouvement aux cieux : *Conversationes hominum singulorum agminum ordinibus congruunt.*

Notre sainte participa sans doute au caractère de tous les anges, mais elle fut particulièrement dans le rang des derniers, et Jésus-Christ lui communiqua la plénitude de son pouvoir sur les esprits de ténèbres comme aux puissances du ciel : car combien de démons tourmentés par sa présence et de passés déliés par ses prières presque dans toutes les villes du royaume ! Il lui donna part à son autorité sur la nature comme aux vertus : ces esprits bienheureux sont, pour ainsi dire, les arbitres du ciel ; ils en règlent les mouvements, ils en arrêtent les dérèglements, ils en distribuent les influences ; et Geneviève, Messieurs, la bienfaisante Geneviève, n'est-elle pas pour vous une intelligence visible à qui Jésus-Christ donne une pleine puissance sur les cieux ? N'est-ce pas elle qui tempère les dérèglements des saisons, qui purifie les influences des astres, qui ouvre et qui ferme le sein des nues selon vos besoins ? N'est-ce pas elle enfin dont on peut dire, comme le saint homme Job l'a dit de Dieu même, qu'elle appelle les astres, et qu'ils sont dociles à sa parole ? *Vocat stellas, et dicunt, Ecce adsumus.*

Elle n'est pas moins puissante sur les éléments : combien d'incendies éteints, de tempêtes détournées, de foudres ou formées sur la tête de nos ennemis ou écartées de dessus la nôtre par sa protection ! Mais lorsque ces éléments troublent dans nos corps cette juste harmonie qui en fait la santé pour y allumer ces maladies funestes qui ne sont autre chose qu'une guerre civile des éléments révoltés les uns contre les autres, ah ! quel pouvoir n'a-t-elle pas d'arrêter leurs désordres ? Si un feu secret et inconnu dévore des impudiques, et enferme un enfer avancé dans leur sein, comme on le vit autrefois dans la maladie des ardents, c'est Geneviève qui l'éteint. Si la chaleur naturelle se dérègle, et que ce feu tempéré qui nous fait vivre, s'étant irrité, allume dans nos veines les ardeurs d'une fièvre mortelle, c'est Geneviève qui la guérit ; si les maladies contagieuses infectent l'air, et qu'on ne puisse plus le respirer sans respirer la mort avec lui, c'est à Geneviève qu'il faut courir. Sa voix n'est pas moins puissante que celle de son Epoux ; car, comme ils sont deux dans une même passion, ils parlent aussi tous deux par une même bouche, dit saint Augustin de l'Eglise : *Erunt duo in voce una.*

Mais que fais-je, de donner ici à notre sainte des éloges passagers ? Campagnes mille fois arrosées par son secours, malades si souvent guéris par ses intercessions, citoyens tous les jours préservés par sa protection de tous les maux que vous méritez et qui ne vous arrivent pas, perpétuez un

éloge que ma voix ne peut toujours continuer et que votre reconnaissance ne doit jamais finir. Au lieu de ces prodiges passés que je vous répète, regardez-vous vous-mêmes comme les miracles subsistants de votre patronne ; montrez-vous partout comme les trophées vivants de sa puissance ; et qu'elle puisse dire aux Parisiens comme l'apôtre saint Paul aux citoyens de Corinthe : Je n'ai pas besoin d'éloges ni de recommandations étrangères, vous êtes pour moi un éloge permanent qu'on peut lire et entendre dans tous les temps : *Epistola nostra vos estis, quæ scitur et legitur ab omnibus hominibus* (II Cor., III).

Mais je l'entends, au contraire, se plaindre du haut du ciel que vous êtes sa honte, pécheurs qui abusez de ses bienfaits. Je vous protège auprès de Dieu, dit-elle, et vous me déshonorez sur la terre ; je vous procure l'abondance, et vous en abusez pour vivre dans des excès honteux ; je vous soulage dans vos maladies, et vous laissez languir des pauvres honteux dans leur misère ; je vous donne une santé robuste, et vous la consommez à des débauches indignes ! Vous vous prosternez quelquefois devant les cendres de mon corps, et vous foulez aux pieds les reliques de mon esprit, la pureté, l'abstinence, la charité, toutes les vertus que j'ai pratiquées ! Ah ! n'implorez-vous donc ma puissance que pour déshonorer ma vertu ? Ne me demandez-vous des influences favorables pour vos terres qu'afin de trouver dans votre abondance de quoi soutenir ce luxe que mon humilité condamne, et cette bonne chère que mes jeûnes presque continuels ont combattue ? Ne me demandez-vous des forces et de la santé que pour multiplier les désordres infâmes de votre vie et les iniquités qui me font rougir pour vous ? *A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt.*

Ah ! que je crains, ville ingrate, que Geneviève, irritée par les crimes, ne l'abandonne enfin, qu'elle ne fasse servir à ton juste châtement cette puissance jusqu'ici si favorable pour toi, et que tous ces fléaux de Dieu, qu'elle suspend en faveur de quelques saints, n'éclatent enfin pour punir tant d'impies ! Ne permettez pas, patronne fidèle, que vos enfants périssent en cet état ; mais employez à détruire leurs passions tout le pouvoir que Jésus-Christ vous communique : que les cieux soient d'airain sur leurs campagnes pour les humilier, mais que leurs cœurs ne soient plus de bronze pour les malheureux ; que les ardeurs de la fièvre et la violence des maladies châtent leurs corps, mais que le feu de l'impureté ne les dévore plus. Enfin, faites-les entrer comme vous dans l'amour des intérêts de votre Epoux, afin qu'ils ne vivent et n'agissent que pour lui ; faites-les entrer dans la participation de ses douleurs, afin qu'ils souffrent avec lui pour leurs péchés ; mais faites-les sentir les effets de votre puissance par la conversion sincère de leurs cœurs, afin qu'ils aient part à votre gloire. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE AGNÈS

Fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum, eo quod casilitatem amaveris.

Vous avez fait paraître un courage au-dessus de votre sexe, et votre cœur a trouvé sa force dans la chasteté que vous avez aimée (Judith., XV, 11).

C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Judith, cette femme héroïque qui, s'élevant par sa vertu au-dessus de la faiblesse de son sexe, arrêta seule la fureur d'une armée victorieuse, et défit d'un seul coup et le tentateur insolent de sa chasteté et l'ennemi cruel de la foi de ses pères. On la vit, sans autre force que celle qu'elle tirait de sa foi, sauver sa pureté des mains d'un prince impudique, et, sans autre secours que celui de sa pureté, sauver sa foi et celle de son peuple des insultes d'un prince idolâtre.

Voilà, Messieurs, et vous le reconnaissez sans doute, le portrait au naturel de la glorieuse patronne de cette église, de l'innocente Agnès, de cette vierge incomparable dont la faiblesse confondit la force du monde, dont le courage étonna les tyrans, dont la vertu ne peut être suspecte dans ma bouche, puisqu'elle mérita les éloges des Ambroise, des Jérôme, des Augustin; de cette vierge qui fit voir à Rome idolâtre que la vertu des chrétiens est de tous les âges et de tous les sexes, qu'un cœur que la grâce soutient est au-dessus des terreurs et des espérances du siècle, et que rien ne peut ni corrompre, ni ébranler une âme détachée de son corps par la chasteté, unie à son Dieu par la foi.

Vertus qui, combattues dans Agnès par tout ce que le monde peut avoir et de plus doux et de plus terrible, furent l'appui l'une de l'autre : sa pureté se conserva par sa foi, sa foi se soutint par sa pureté ; et par la douce intelligence de ces deux vertus, elle instruisit, elle condamna la plupart des chrétiens qui les séparent : quelquefois chastes par bienséance, mais peu soumis à la religion, ils voient bientôt périr dans les tentations une chasteté que la foi ne conserve pas ; quelquefois fidèles par éducation, mais peu chastes par faiblesse ou par habitude, ils éclipsent bientôt dans les ténèbres de leurs désordres cette foi qui les condamne ; et l'infidélité ou l'irréligion n'est que trop souvent la peine de leurs dérèglements, dit l'Apôtre : *Obscuratum est insipiens cor eorum (Rom., I).*

Donc toute la perfection du chrétien consiste dans l'union inviolable de ces deux vertus, la pureté et la foi. Et j'aurai fini l'éloge d'Agnès si je vous fais voir qu'elle ne les sépara jamais ; que dans les combats de la chasteté elle se soutint par la foi, et que dans les combats de la foi elle triompha par la chasteté. La pureté conservée par les lumières de la foi, c'est mon premier point ; la foi soutenue par les dégagements de la pureté, c'est le second et tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par celle en qui la pureté et la foi furent merveilleusement unies au moment qu'un ange lui dit : *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Les vertus païennes trouvaient ou dans la nature, ou dans l'étude et l'éducation, ou dans le secours des lois, de quoi se soutenir au moins quelque temps. La justice naturelle se conservait par un principe naturel d'équité, qui défend de faire aux autres ce qu'on ne veut pas souffrir soi-même ; la prudence humaine se formait par les lumières de l'étude et par les leçons de la politique ; l'innocence trouvait son appui dans les lois qui punissaient le crime, et qui s'armaient pour elle, dit Tertullien : *Omne bonum, aut nascitur, aut eruditur, aut cogitur* ; mais pour les vertus chrétiennes, et surtout pour la pureté, la plus fragile des vertus, elle ne trouve ni dans la nature, ni dans l'éducation, ni dans les lois même, de quoi se soutenir, dit ce Père. La nature, bien loin de la favoriser, la combat, tant elle est corrompue dans ses productions : *Bona jam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina*. L'éducation, qui devrait la former, ne travaille qu'à la détruire, tant les études louables sont abandonnées, et tous les arts profanes qui peuvent corrompre une âme tendre, cultivés par des parents peu chrétiens : *Nec erudiri, ita deserta sunt studia* ; les lois mêmes, qui par la punition des crimes contraires nous forcent à la pratique de quelques vertus, ne s'arment plus pour celle-ci ; les désordres sont impunis, et personne n'est obligé d'être chaste malgré lui : *Nec cogi, ita exarmata sunt jura*.

Où la pureté trouvera-t-elle donc sa force et son appui, Messieurs ? Ah ! la foi, la foi lui tient lieu de tout, ajoute Tertullien ; elle lui fait trouver dans les eaux du baptême une naissance heureuse qui la soutient ; dans les préceptes de l'Évangile, une discipline sainte qui la forme ; dans les lois de l'un et l'autre Testament, une violence salutaire qui nous y porte, ou par les promesses d'un royaume, ou par les menaces d'un feu éternel ; et par conséquent elle tire toute sa force du ciel, d'où lui vient sa foi : *Omnia de celo trahit, et naturam et disciplinam..... et censuram*.

Après cela nous étonnerons-nous, Messieurs, si la pureté, impraticable aux païens, peu connue des Juifs mêmes, est devenue si commune depuis Jésus-Christ, que saint Augustin l'appelle la semence de la chasteté, *Semen castitatis* ? C'est la foi qui la conserve, cette foi qui nous élève au-dessus des sens, qui nous détache des plaisirs, qui nous fait mépriser les établissements du siècle, et qui nous rend présent ce Dieu spectateur des combats de notre chair, pour nous animer à combattre, pour nous aider à vaincre, dit saint Augustin : *Luctam cum carne considerat, et hortatur ut pugnes, et adjuvat ut vincas (Aug., psal. XXXII).*

Or quels combats la chasteté n'a-t-elle point à soutenir ? le monde arme contre elle tout ce qui le compose, selon saint Jean : la concupiscence des yeux, c'est-à-dire, la curiosité ; la concupiscence de la chair, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs ; l'orgueil de la vie,

c'est-à-dire, l'éclat des grandeurs et de la fortune. Voilà, glorieuse Agnès, les puissants ennemis que votre pureté eut à combattre, et dont votre foi la fit triompher ! vous opposâtes à la curiosité, la retraite et la modestie ; à l'amour des plaisirs sensuels, l'espérance et le goût des plaisirs purs ; à l'éclat des établissements et des grandeurs fragiles du siècle, la vue des biens éternels. Suivons-la, s'il vous plaît, dans tous ses combats, et tâchons de l'imiter dans ses victoires.

1. Le premier ennemi que le démon suscite à la pureté, c'est la curiosité ; à peine a-t-on les yeux ouverts au monde, qu'on veut le connaître, qu'on veut en être connu : on le cherche dans les assemblées, dans les promenades, dans les spectacles ; on consacre ses premiers regards à étudier ses modes, ses airs, son esprit ; un cœur innocent court après les charmes qui l'enchantent, goûte à loisir le poison qui le tue, s'ouvre avec joie aux objets dangereux qui le corrompent ; et cette malheureuse inclination qu'ont les jeunes vierges de se produire, prouve déjà que dans le fond du cœur elles ne le sont pas, dit un Père : *Ista consuetudo virginis negat, dum ostendit* (Tert., de Vel. Virg.).

En effet, observez-le, c'est ici la première source de votre corruption : votre amour, détourné de Dieu dès vos plus tendres années, se promène d'objet en objet ; les créatures plaisent ; la religion, le ciel, l'éternité n'ont plus rien de piquant pour vous ; la pureté, fruit précieux de votre baptême, commence à s'altérer ; cette fleur délicate se flétrit au grand jour ; cette essence précieuse s'évapore ; ce baume odoriférant qui rend un corps incorruptible, perd sa vertu, dit saint Bernard (*Bern., de Morib. episc., c. 3*) ; ce trésor caché dans le champ du Seigneur, qui a tout sacrifié pour l'acquérir, est exposé aux empresses de la cupidité ; la curiosité d'autrui s'irrite par la vôtre ; le monde ouvre les yeux sur vous, quand vous les avez ouverts sur lui ; insensiblement les désirs s'allument, les passions s'embrasent, et cette curiosité que vous négligeâtes d'abord comme un amusement innocent, coûte mille afflictions à des parents désolés, et à vous peut-être, comme à Dina, la perte de votre chasteté, dit saint Bernard : *Ipsa Patri, et sua sibi virginitas rapitur* (Bern., de Grad. hum., c. 10).

Curiosité funeste, la foi d'Agnès saura te prévenir par ses sages précautions : *Si credis, caves* (Aug., psal. XXXII). Née de parents chrétiens qui avaient sur leur fille, non des vœux terrestres comme vous qui ne pensez qu'à faire servir les vôtres à votre orgueil et à votre ambition, mais des vœux de religion qui leur faisaient regarder Agnès comme un dépôt sacré que Dieu leur confiait, et qu'ils devaient conserver pour lui, elle n'eut pas de peine à suivre les lumières de sa foi et les engagements de son baptême. On la vit encore enfant prévenir par la grâce les faiblesses de la nature, consacrer sa pureté à Jésus-Christ, chercher les moyens les plus

sûrs de la conserver, et réprimer surtout cette curiosité fatale qui est l'écueil ordinaire de la chasteté : elle a d'autres objets, elle a d'autres yeux que les filles du siècle, dit Tertullien : *Alios habet oculos* (Tert., de Cult. fem., tract. II).

Loin de se répandre dans le monde, où toutes les pompes qu'on y étale n'ont point d'autre fin que de contenter la passion de voir et d'être vues, que de satisfaire la vaine gloire, ou de négocier les faux plaisirs, comme parle Tertullien : *Ut luxuria negotietur, aut gloria insolescat*, sa foi la renferme dans la solitude où son Epoux parle seul à son cœur ; où toute recueillie en elle-même, elle ne connaît point d'autres spectacles que le ciel et sa conscience ; d'autre lecture que des livres saints ; d'autres yeux que ceux que l'amour divin, qui s'embrase dans ses méditations.

Si quelquefois la bienséance ou la nécessité l'oblige de paraître en public, elle y est solitaire comme dans sa retraite ; une mystérieuse obscurité la suit partout ; les nuages d'une exacte modestie la dérobent aux regards des hommes, mieux encore que sa solitude ; une innocente simplicité est le seul ornement qu'elle affecte, et ces voiles sacrés qui faisaient alors tout le luxe des filles chrétiennes, cachent à des yeux profanes une beauté qui s'ignore, qui veut être ignorée, et qui selon l'avis d'un Père rougit de ses dangereux avantages : *Virginibus ipsum suum bonum erubescendum* (Tertul., de Virg. Vel.).

Or qui est-ce qui combat ainsi dans Agnès la concupiscence des yeux ? Sa foi, protectrice de sa pureté, qui lui apprend de bonne heure à captiver ses sens, à régler ses regards, à se souvenir que Dieu ne nous donne pas des yeux pour servir à la concupiscence ; sa foi, qui lui apprend qu'une fille chaste doit être une espèce de mystère caché aux yeux des impies, connu de Dieu seul, parce que par les regards les désirs s'allument, par les désirs les passions, par les passions, les violences, les persécutions, et par conséquent qu'une vierge qui veut être en sûreté n'a rien tant à craindre qu'elle-même : *Tota et vera virginitas nil tam timet quam semetipsam* (Tertul., de Veland. Virg.).

Grande instruction pour vous, dames du siècle, dont la chasteté fait toute la gloire ! Voulez-vous la conserver, combattez comme Agnès la curiosité qui la détruit ; ignorez le monde, tâchez d'en être ignorées ; que la foi qui vous met au-dessus du siècle, vous dérobe quelquefois à lui, qu'elle vous ensevelisse dans la retraite pour n'être connues que de Dieu, que de vous ; ou du moins si des bienséances indispensables vous en font sortir, qu'une modestie sévère règle vos regards, réprime ceux d'autrui et fasse sentir que la chasteté est invincible quand elle a fait pacte avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis*.

Mais hélas ! la curiosité vous emporte malgré les vœux de votre foi : vous ne pouvez

souffrir ni la solitude qui borne vos regards, ni la modestie qui n'attire pas ceux des autres; comme si le monde était notre fin, l'on n'a point de plus vive passion que d'y courir, que d'en jouir, que de le contempler; c'est ce fruit défendu qu'Eve regarde encore par les yeux de ses enfants, et je puis vous dire, comme saint Bernard à cette mère malheureuse dont la curiosité héréditaire a passé jusqu'à vous : Pourquoi regarder avec tant d'empressement ce qui peut vous donner la mort ? Vous est-il plus permis de vous délecter à voir le fruit défendu qu'à le goûter ? Et par les desirs de ce que Dieu vous défend, ne craignez-vous point de perdre tout ce qu'il vous a donné ? *Cave prohibitus ne perdas concessum*. Ce ne sont que des regards, dites-vous, continue ce Père; il est vrai; mais quand ces regards ne seraient pas un crime, n'en sont-ils pas l'occasion ? Pendant que vous êtes attentive à cet objet étranger, le serpent s'insinue dans votre cœur; il vous aveugle; il vous rassure par ses mensonges; il excite la curiosité pour allumer la cupidité; il vous offre le fruit qu'on vous défend, et vous ravit l'innocence que vous possédez; il vous présente la pomme et vous enlève le paradis : *Porrigit pomum et surripit paradikum* (Bern., de Grad. humil., c. 20.)

Tels sont les effets d'une imprudente curiosité : vice aussi commun qu'il est aujourd'hui négligé; vice que les saints Pères ont mis au rang des péchés capitaux; vice qui vous coûte tôt ou tard la perte de votre innocence et de votre chasteté : David regarde et tombe dans l'adultère; Suzanne est vue et persécutée; Bernard, tout saint qu'il est, jette un regard indiscret et n'en trouve le remède que dans un étang glacé; Agnès, l'innocente Agnès, victorieuse de sa propre curiosité, devient la victime de celle d'autrui; son mérite la trahit; on la suit; on l'observe; des amants passionnés la recherchent; sa fuite ne fait qu'irriter leurs empressements; et sa beauté connue devient, comme nous le verrons tantôt, la source de ses persécutions.

Beauté fatale, ennemie irréconciliable de la chasteté, flambeau des passions, source éternelle de péché, ne cessera-t-on jamais de t'aimer ? Seras-tu toujours aux dames chrétiennes l'objet de leur complaisance, de leurs soins, de leur vanité ? Ces traits brillants que le doigt de Dieu n'a tracés sur le front des hommes que pour se faire des adorateurs, ne feront-ils que des idolâtres ? Ne reconnaîtra-t-on jamais l'ouvrier à l'excellence de ses ouvrages, dit saint Augustin ? *Ibi est, et non vident eum*. Et ne s'écriera-t-on jamais avec ce Père : Ce n'est pas pour vous que mon cœur est fait, beautés fragiles; ce n'est pas par vous qu'il doit s'attacher, mais à ce Dieu qui vous a formées ? *Non tenent hæc animam meam, sed Deus meus qui fecit hæc*.

2. Non, Messieurs, l'on n'entend plus ce langage; et les amants païens qui poursuivent Agnès l'entendent encore moins; elle s'est dérobée aux artifices de leur curiosité;

mais sa foi, qui l'a soutenue contre les regards du monde, la soutiendra-t-elle contre ses plaisirs ? Car c'est ici le second ennemi de la chasteté, l'amour de la volupté, *concupiscentia carnis*. Nous naissons tous avec une pente funeste pour le plaisir, le sentiment confus du bonheur que nous avons perdu nous porte toujours à le chercher, et ce désir est innocent, dit saint Augustin; mais on se trompe dans le choix de l'objet; l'amour-propre cherche son bonheur dans la volupté, et la foi ne le trouve qu'en Dieu seul : *Summum bonum, hoc est tuum bonum*.

Agnès ne s'y trompe pas, Messieurs. En vain lâche-t-on de la séduire par l'espérance des plaisirs innocents d'un mariage légitime, sa foi n'en connaît point d'autres que ceux qu'elle goûte dans l'union d'un Epoux dont l'amour la purifie, dont les caresses la rendent plus vierge : *Quem cum amavero castum, cum tetigero munda sum, cum osculata fuero, virgo sum*. En vain pour amollir son cœur lui promet-on tout ce qu'épale le siècle en faveur des sens, l'harmonie des concerts, la douceur des parfums, la beauté des spectacles, la continuité des innocents plaisirs, sa foi n'en veut point d'autres que ceux qui sont éternels, une harmonie sans fluidité, une odeur sans dissipation, une beauté sans défaut, une volupté que le dégoût ne suit jamais, dit saint Augustin : *Ubi hæret quod non divellit, satietas*. Tels sont les plaisirs dont se nourrit la pureté d'Agnès. Sa foi la dédommage par là des plaisirs du monde, fortifie son cœur contre l'attrait des voluptés qu'on lui présente; et semblable à l'abeille, qui à la faveur des ailes que la nature lui donne, ne se noie jamais dans les douceurs du miel qui l'environne, dit saint Augustin, Agnès sur les ailes de sa foi s'élève au-dessus des douceurs du siècle : *In mellis copia non frustra pennas habet apicula*.

Ne l'imiterez-vous jamais, âmes charnelles; et surtout dans ce temps de débauches où la fureur des plaisirs semble redoubler, ne pourrai-je vous arrêter par la vue d'Agnès ? Voilà ses reliques, voilà ses vertus, disait saint Chrysostome d'une autre sainte en pareille occasion. Écoutez ses prières, respectez sa présence, et souvenez-vous que votre patronne sera quelque jour votre juge : *Reformident præsentem, reverentur rogantem*. Mais si l'exemple d'une vierge qui méprise tous les plaisirs ne peut vous arrêter, la foi qui vous éclaire comme elle ne vous en découvrira-t-elle point le vide, la corruption ? Ne reconnaissez-vous point avec Augustin que cette multiplicité de plaisirs qui partagent votre cœur le déchirent, qu'il n'y a que l'unité de Dieu qui puisse le rendre heureux, et que pour le devenir il faut repasser, comme lui, de la multiplicité des créatures qui vous aiment, à l'unité de Dieu que vous avez quittée ? *Colligens me a dispersione in qua frustratim discissus sum, dum ab uno te aversus in multa evanui* (Confess., lib. II, c. 1). Quels prétextes peuvent vous en dispenser ?

Alléguez-vous le torrent des mauvais

exemples qui vous entraînent? La pureté d'Agnès n'eut-elle pas à combattre cette foule de païens, qui consacraient dans leurs dieux les désordres qu'ils voulaient commettre? Vous excuserez-vous sur la faiblesse du tempérament ou sur les bienséances de l'âge? Une vierge de treize ans était-elle donc plus forte ou moins jeune que vous? Direz-vous que vous ne cherchez dans le monde que des plaisirs innocents? Hélas! le monde en a-t-il de tels? la concupiscence n'a-t-elle pas tout corrompu? Les amitiés honnêtes ne dégèrent-elles pas en liaisons criminelles, dit saint Augustin? *Venam amicitia coinquinabam sordibus concupiscentia.* Le relâchement d'un jeu modéré n'est-il pas devenu un commerce passionné de cupidité? l'amusement des conversations, une école de médisance ou de galanterie? l'appareil des spectacles, une ostentation d'immodesties, une harmonie insinuante de passions délicates, une profession publique de sentiments païens, une occasion prochaine de désordres? Mais n'est-il donc point ici-bas de plaisir pour l'homme chrétien? Oui, Messieurs, il en est, et de solides, et de permanents; la foi, qui vous prive des joies de la terre, sait vous en dédommager, comme Agnès, par d'autres plaisirs; j'en prends à témoin tant d'âmes vertueuses sevrées des délices du monde et dévouées aux exercices de la charité. Comptez-vous pour rien les douceurs qu'elles goûtent dans la contemplation, la tranquillité d'un cœur libre, le calme des passions éteintes, le spectacle consolant de tant de pauvres nourris de leur superflu, le concert charmant de tant de bénédictions que leur donnent des malades soulagés, des prisonniers délivrés, des pécheurs corrigés? Et si le monde insensé ne goûte pas ces innocents plaisirs, comptez-vous pour rien cette douce espérance de la béatitude qui doit faire ici-bas toute notre joie, dit l'Apôtre : *Spe gaudentes?* Espérance qui soutint la pureté d'Agnès contre le charme des plaisirs du monde, et qui va la soutenir encore contre l'éclat de sa fortune et de ses grandeurs, *Superbia vita.*

3. Qu'il en est peu, Messieurs, qui soient à l'épreuve d'une tentation si délicate! La vanité, passion dominante du sexe, ne trouve pas dans une honnête médiocrité de quoi se satisfaire; il faut un rang, il faut des richesses pour se distinguer : l'éclat d'un établissement avantageux se présente, vous y voyez de quoi soutenir toutes vos passions, les dépenses du luxe, les profusions du jeu, les distinctions du monde que vous aimez. Telle qui par honneur ou par religion a pu vaincre la volupté, se laisse vaincre aux lueurs éblouissantes de la fortune. Ce qui fait dire à Tertullien, que la plupart des mariages n'ont que deux motifs, ou le plaisir ou l'ambition : *Luxuriam, aut ambitionem.*

Vous éprouvez ces tentations, chaste Agnès, et, soutenue des lumières de la foi, votre pureté n'y succombe pas! Le fils du gouverneur de Rome la demande en mariage; on emploie pour gagner une vierge de treize ans tout ce que l'autorité a de plus

impérieux, tout ce que l'amour a de plus tendre, tout ce que la grandeur a de plus éblouissant, et (ce qui devait moins alarmer sa pureté) sa vertu respectée n'a à se défendre que d'une passion honnête et d'un engagement légitime; mais mon cœur est à Jésus-Christ, dit-elle, rien ne sera capable de l'en détacher! Jé l'ai choisi pour Epoux, et, par un mystère que la foi adore et que l'infidélité ne connaît pas, par l'Eucharistie nous sommes déjà deux dans une même chair : *Jam corpus ejus corpori meo sociatum est.*

Amants profanes, mettez tout en usage pour arracher Agnès à cet invisible Epoux, sa foi seule la saura soutenir; tentez son ambition par la vue de la plus haute fortune, sa foi ne voit rien de plus grand que de vivre et de mourir vierge pour Jésus-Christ; vantez-lui la noblesse et la puissance de l'amant qui la recherche, sa foi l'attache à un autre dont le père est Dieu, dont la mère est vierge, dont le ciel est l'origine, dont l'univers est l'empire, dont la noblesse est plus ancienne que les siècles mêmes, dit saint Ambroise : *Habeo divitem mundo, potentem imperio, nobilem caelo (Ambr., l. I, de Virg.);* tâchez de la corrompre, comme tant d'autres, par la magnificence des présents, elle a reçu de Jésus-Christ l'anneau de sa foi, le gage de son sang, des trésors inestimables que le monde ne connaît pas; étalez à ses yeux tout ce que le luxe a de plus éblouissant, sa foi n'y voit rien qui approche de la robe d'innocence et du vêtement de salut qu'elle a reçu dans son baptême; en un mot, elle pratique par avance cette belle doctrine de saint Augustin, qui est l'abrégé de toute la religion : Envisagez ce qui est au-dessus de vous; foulez aux pieds ce qui est au-dessous : *Vide quod supra te est, calca quod infra te est (Aug., serm. CCXXIII).*

C'est par ces grands principes de la foi, Messieurs, que la pureté d'Agnès s'est soutenue, et si vous lui avez vu vaincre et la concupiscence des yeux, et la concupiscence de la chair, et l'orgueil de la vie, c'est que la religion lui montrait des objets, des plaisirs, des grandeurs plus dignes de ses empressements et de son amour. Vous faites gloire de professer la même foi, vous soutenez-vous dans la même chasteté? Cette foi vous montre le même Dieu, les mêmes plaisirs, les mêmes espérances : *Vide quod supra te est;* la pureté en est-elle plus invincible, les mariages plus chastes, la jeunesse moins déréglée? Mais, dans le siècle où nous sommes, les dangers sont plus grands, le tempérament plus faible, les occasions plus fréquentes, la grâce plus rare, tout nous ébranle et rien ne nous soutient. Eh quoi! cette foi qui conserva Loth pur au milieu de Sodome; cette foi qui fit sortir Judith chaste et victorieuse de la tente d'Holopherne; cette foi qui découvrait à Joseph le Dieu qu'il adorait, l'arracha des bras d'une femme impudique; cette foi qui, à travers les troubles qu'exécute dans une âme la fatale extrémité de perdre ou l'honneur ou la vie, fit voir à Susanne que les jugements de Dieu sont plus redoutables

que ceux des nommes ; cette foi enfin qui soutint Agnès contre tout ce que le monde a de plus séduisant, ne pourra-t-elle vous soutenir ?

Etes-vous donc d'une autre nature, ou adorez-vous un autre Dieu que ces grands saints ? Ce qu'il a pu pour eux, ne le peut-il pas pour vous ? Son bras est-il raccourci ou sa grâce épuisée ? Non, Messieurs ; mais voici la source de votre faiblesse : votre confiance est éteinte et votre foi assoupie ; le premier soin du démon dans vos tentations, le premier artifice des libertins dans les combats qu'ils livrent à la chasteté, c'est d'obscurcir ce flambeau de la foi qui vous éclaire, c'est d'affaiblir les vérités de la religion, de rendre ses maximes suspectes, d'en établir de nouvelles plus favorables à leurs desseins ; c'est d'appeler l'Evangile une indigne servitude, dit l'apôtre saint Pierre, et de vous promettre une fausse liberté dans la corruption dont ils sont esclaves : *Superba vanitatis loquentes pellicunt in desideriiis carnis.... libertatem illis promittentes cum ipsi servi sint corruptionis* (1 Petr., II).

Insensiblement l'on s'ouvre à leurs discours, on les tolère, on les goûte, l'on est bien aise d'être trompé ; bientôt la religion disparaît, Dieu s'éloigne, le flambeau de la foi s'éteint, celui de la concupiscence s'allume ; l'on ne voit plus le Soleil de justice, dit saint Augustin, et l'on tombe dans les ténèbres de l'impudicité : *Supercecidit ignis concupiscentiæ, et non viderunt Solem justitiæ.*

Témoin les deux infâmes accusateurs de Susanne ; tant que la foi les éclaire, dit l'Écriture, ils combattent les premiers mouvements de leur passion, ils la suspendent quelques jours par le souvenir des jugements de Dieu ; ont-ils détourné les yeux du ciel, ont-ils oublié celui qui les doit juger, ah ! leur cœur s'aveugle, et ils se livrent à la fureur de leurs mauvais desirs : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cælum.* Tant il est vrai que la pureté ne se soutient que par la foi ; mais achevons, et voyons encore dans Agnès comme la foi se soutient à son tour par la pureté.

SECOND POINT.

Dès la naissance de l'Église, la foi n'eut point de plus ferme appui que la pureté des mœurs ; l'apôtre saint Paul ordonne à Timothée de l'établir autant par l'intégrité de sa vie que par la force de sa doctrine : *In doctrina, in integritate* ; et Tertullien, qui vivait dans un siècle où la foi calomniée eut tant de combats à soutenir, ne la défendit jamais mieux que par la pureté des mœurs des chrétiens. Le crime est le partage de l'infidélité, dit-il, aux païens ; si les bêtes farouches s'engraissent dans les amphithéâtres, c'est du sang de vos criminels ; si les mines où l'on arrache les métaux du sein de la terre retentissent, c'est des soupirs de vos criminels ; si les prisons regorgent, c'est de la multitude de vos criminels, ou du moins si l'on y voit quelques chrétiens, leur religion fait tout leur crime, et s'ils en ont quelque autre, ils ne sont plus chrétiens : *De vestris bestiæ saginantur, de vestris æstual carcer,*

de vestris metalla suspirant ; nemo illic Christianus, nisi hoc tantum : aut si et aliud, jam non Christianus (Tert., Apol.).

Mais si la foi naissante s'est établie par la pureté des mœurs, elle a triomphé de tout par la pureté du cœur ; et si nous remontons encore à ces premiers temps où la foi se vit à de si cruelles épreuves, elle ne nous paraîtra jamais plus héroïque, plus invincible que quand elle fut jointe à la chasteté. Saint Paul était vierge, comme il nous l'apprend lui-même : quels combats n'a-t-il point soutenus pour sa religion : dangers, naufrages, flagellations, bêtes farouches, la mort même, il a tout souffert ; et son esprit a été immuable dans la foi, parce que par la pureté son cœur était tout réuni dans la charité de Jésus-Christ : *Quis nos separabit a charitate Dei ?* Les Étienne, les Laurent, ces pures victimes de la religion, qui levèrent les premiers l'étendard du martyre, versèrent pour Jésus-Christ un sang vierge ; Agnès, l'invincible Agnès, qui ne pouvait trouver sa force ni dans la faiblesse de son sexe, ni dans la délicatesse de son âge, la trouva sans doute dans sa virginité ; et déjà détachée des plaisirs de la vie par sa pureté, elle n'eut pas de peine à mourir pour la foi.

Au moins est-ce là, selon Tertullien, ce que les païens mêmes pensaient des premiers chrétiens ; à les voir toujours prêts à mourir, ils étaient persuadés qu'on les formait à la fermeté par le mépris des voluptés, et que, ces doux liens qui nous attachent à la vie une fois rompus, il ne leur coûtait plus rien de la sacrifier : *Existimant Christianos expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicationem voluptatum erudiri* (Tert., de Spect.).

Or, Messieurs, comment la pureté peut-elle tant donner de force à la foi ? C'est qu'elle réunit toutes les affections du cœur dans un seul objet, et tout ce qui ne peut lui ravir cet objet, ne peut ébranler sa foi ; si l'amour se partage, la foi s'affaiblit et se partage en quelque sorte avec lui, dit l'Apôtre : *Divisus est* ; mais un cœur pur qui ne tient qu'à Dieu participe à l'immutabilité de Dieu ; il est ferme dans sa foi, parce qu'il est indivisible dans son amour, et comme il n'a point d'attachement au monde, le monde n'a point de prise sur lui.

Vous l'allez voir dans Agnès, Messieurs : sa pureté n'a pu être séduite, il faut que sa foi soit invincible. La crainte, l'opprobre, la douleur, qu'on emploie tout à tour pour l'ébranler, ne servent qu'à l'affermir ; qu'on tâche de l'intimider, un cœur pur ne met sa gloire qu'en Dieu seul ; qu'on commence à la tourmenter dans son corps, un cœur pur en est détaché et ne tient qu'à Dieu seul. Suivons tout ceci.

1. Comme Dieu se sert ordinairement de sa crainte pour introduire la charité et affermir la foi dans le cœur du pécheur, le démon commence aussi par là à ébranler la foi du juste ; il vous fait trembler pour votre fortune, pour votre santé, pour votre vie ; et si la pureté ne vous détache de tout,

la foi succombe bientôt à ces vaines terreurs ; ce qui fait dire au grand Augustin que le démon n'a que deux portes pour entrer dans le cœur de l'homme, la cupidité ou la crainte : *Aut cupis aliquid terrenum, et hac intrat ; aut times aliquid terrenum, et hac intrat* (Psal. XLI).

Vous avez vaincu la cupidité, glorieuse Agnès, nous vous avons vue, insensible aux objets, aux plaisirs, aux espérances du siècle, soutenir la gloire de votre pureté par les vus de votre foi : succomberez-vous aux impressions d'une lâche timidité, et votre foi, attaquée par tout ce que le monde a de plus effrayant, ne sera-t-elle pas soutenue à son tour par cette pureté qui vous met au-dessus de tout ?

Oui, Messieurs, Agnès sera invincible à la crainte comme à la cupidité ; elle a su conserver sa pureté, elle ne perdra pas sa foi ; l'esprit ne peut être séduit quand le cœur est chaste ; elle aime celui qu'elle adore ; l'amour bannit la crainte, et toutes les menaces du monde ne lui feront pas adorer un autre Dieu que celui qu'elle aime. En vain tâche-t-on de l'intimider par la perte de ses biens et le renversement de sa fortune, une âme pure n'a besoin de rien ; les biens sont superflus quand les passions sont éteintes ; c'est notre cupidité qui fait notre indigence ; une vierge toujours modeste, toujours frugale, accoutumée à se nourrir de larmes et d'austérités, ne perd avec ces richesses que la peine de les donner ; et d'ailleurs un chrétien n'a rien à lui, dit un Père ; tout est à Dieu, comme il y est lui-même : *Nihil nostrum, Dei enim omnia, cujus et ipsi nos* (Tert., de Pat.). En vain fait-on paraître devant elle des bourreaux affreux, le feu dans les yeux, la fureur sur le front, les mains encore dégouttantes du sang des chrétiens, l'enfance d'Agnès n'en est pas alarmée ; ce sont là, dit-elle, selon Prudence, des amants tels que je les veux ; l'homme n'est à craindre que quand il veut se faire aimer ; qui cherche à m'effrayer me rassure ; et ma religion ne redoute que ce qui peut nuire à ma chasteté. En vain étale-t-on à ses yeux la triste appareil des chaînes dont on la menace ; quel mal ont-elles fait aux martyrs ? dit saint Augustin (*In psal. CI*) ; elles se sont changées en couronnes, et quand elles seraient propres pour des membres si délicats, un cœur pur ne peut être enchaîné ; s'il redoute des liens, ce sont ceux de la cupidité ; tout ce qui captive son corps assure sa liberté : et quand l'esprit est dans le ciel, la chair ne ressent plus le poids de ses chaînes : *Nil crux sentit in nervo, cum animus in cælo est* (Tert., ad Martyres).

Ainsi se soutenait la foi d'Agnès contre les vaines terreurs du siècle, par la vertu d'une pureté qui ne pouvait rien craindre dans le monde, parce qu'elle n'y pouvait rien aimer. Avons-nous quelque chose de cette sainte intrépidité, Messieurs ? et notre religion n'est-elle pas tous les jours entamée par la crainte de perdre ce que nous aimons, ou de souffrir

ce que nous fuyons ? La persécution ne vous menace plus de la perte de vos biens, il est vrai ; mais si la disgrâce vous les enlève, si la chicane vous les dispute, si la misère des temps s'étend jusqu'à vous, hélas ! votre foi n'est-elle pas ébranlée avec votre fortune ? n'oubliez-t-on pas tous les devoirs pour la soutenir, et ne cesse-t-on pas d'être chrétien pour cesser d'être malheureux ? Pourquoi une foi si faible ? c'est que le cœur est impur : vous avez des passions, il faut avoir de quoi les satisfaire ; vous tenez aux richesses, tout ce qui peut vous en séparer vous alarme ; mais que votre cœur soit pur et détaché comme celui d'Agnès, qu'il n'aime que Dieu seul, ah ! pour lors qu'aurez-vous à craindre, dit saint Augustin : *Si gaudes de Deo, quid times ?* La persécution n'expose plus des bourreaux à vos yeux pour vous effrayer, il est vrai ; mais si le hasard vous présente ces tristes objets des misères humaines, ces pauvres qui gémissent dans les hôpitaux, dans les rues, dans les prisons, ah ! votre foi n'en est-elle pas alarmée ? Idolâtres de votre santé, ne craignez-vous pas la corruption qui les environne et l'air qu'ils respirent ? Pourquoi tant de faiblesse ? c'est que la pureté du cœur ne vous soutient pas ; au lieu d'aimer Jésus-Christ en eux, vous n'aimez que les objets agréables qui vous flattent ; le luxe, les spectacles, la beauté, qui devraient vous faire trembler, vous délectent ; votre délicatesse redoute un pauvre de Jésus-Christ, et votre pureté ne redoute pas une comédienne ! La persécution ne vous fait plus trembler pour votre liberté, il est vrai ; votre corps n'a plus ni servitude, ni chaînes à craindre ; mais si un directeur zélé entreprend d'enchaîner vos passions, de resserrer votre luxe et votre ambition dans les règles de la modestie chrétienne, de renfermer les excès de votre jeu dans les bornes d'un temps et d'une perte modique, d'asservir votre vie errante et dissipée aux saintes occupations d'une retraite domestique, ah ! votre foi, faible et languissante, redoute ces liens, parce que votre cœur impur en aime d'autres ; vous craignez d'être esclaves de l'Évangile, parce que vous l'êtes déjà de la cupidité : *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum*.

2. Si notre foi ne résiste pas à la crainte, comment se défendra-t-elle de la honte et de l'opprobre ? Vous l'allez apprendre d'Agnès ; c'est ici la seconde épreuve de sa foi et la seconde victoire de la pureté qui la soutient ; on n'a pu l'effrayer, on entreprend de la déshonorer ; or, vous le savez, rien n'est plus précieux à une âme bien née que l'honneur ; rien ne lui est plus sensible que l'opprobre ; tout ce qui n'attaque que son corps ou sa fortune, elle le méprise ; tout ce qui attente à sa pudeur, l'alarme et l'effraye, et Tertulien nous apprend que les vierges chrétiennes craignaient moins les griffes des lions affamés que les mains impudiques des libertins.

C'est cependant à cette épreuve honteuse qu'on met votre foi, vierge innocente ! Mais

rassurez-vous, toute votre gloire est au dedans de vous-même, et le corps ne peut être déshonoré tant que l'âme est chaste ; un juge impie vous condamne à la prostitution ; il arme contre votre religion la pureté même qui la soutient, et il se flatte que vous serez bientôt idolâtre, si vous pouvez cesser d'être chaste. A cet ordre cruel, on dépouille l'innocente Agnès, on veut exposer aux regards des libertins une vierge que sa modestie leur cacha toujours ; mais, ô protection marquée de l'Epoux qu'elle a choisi ! ses cheveux croissent tout d'un coup pour la dérober à leurs yeux, et ce vil ornement de la vanité des filles du siècle est pour l'épouse de Jésus-Christ le voile sacré de sa chasteté ; le lieu infâme où on l'expose devient le premier temple où on la respecte ; le théâtre de ses opprobres est celui de ses miracles, elle y paraît revêtue de la gloire de son Epoux ; ceux qui viennent pour l'insulter la révèrent ; l'amant passionné qui la poursuit encore perd les yeux par l'éclat de la lumière qui l'environne ; triste victime de la pureté qu'il persécute, il tombe à ses pieds : mais, heureuse conquête de la charité d'Agnès qui lui rend par ses prières et la lumière et la vie ! il se convertit et devient lui-même la preuve vivante et le trophée glorieux de la foi qu'il a voulu détruire.

Tant il est vrai qu'où la pureté se conserve la foi triomphe toujours ; mais où la trouver cette pureté parfaite, qu'une honte funeste n'altère jamais ? Tantôt par respect humain l'on en affecte les dehors et l'on en néglige la vertu sous des airs modestes ; on cache un cœur corrompu et peu sensible aux devoirs de sa foi ; l'on compte pour rien de perdre la chasteté, pourvu qu'on en conserve la gloire. Tantôt jaloux de la chasteté, l'on en néglige les apparences ; on se flatte de porter un cœur pur sous un extérieur immodeste, et l'on donne dans toutes les folles affectations du siècle, parce qu'on rougirait de souffrir pour sa foi le glorieux opprobre d'une louable singularité. De là ces immodesties scandaleuses des dames chrétiennes ; de là ce luxe outré dont on tâche de relever une beauté vénale ; de là la honte de cette honnête modestie dont on rougit comme d'un opprobre. Eh quoi ! le ciel fait des miracles pour sauver la modestie d'Agnès, et vous rougirez de la vôtre ? Le ciel couvre son corps d'une robe de gloire pour la dérober à des regards impurs, et vous, si j'ose le dire, vous prostituerez le vôtre ou par des nudités honteuses, ou par des habits scandaleux qui ne valent guère mieux que la nudité même ? Ne savez-vous donc pas, dit Tertullien, que ce n'est point assez d'être chaste, il faut le paraître ? La pureté du cœur doit se peindre dans les ornements du corps, et qui néglige les dehors de la chasteté négligera bientôt la chasteté même ; qu'on ne se retranche donc plus aux sentiments intérieurs de sa vertu ; qu'on ne dise pas : Dieu voit mon cœur, c'est assez ; qu'on dise plutôt que l'homme ne le voit pas, et qu'on doit à sa faiblesse des ménagements que sa

corruption n'approuve pas. Mais le monde va nous censurer. Agnès ne vous apprend-elle pas à mépriser les opprobres du monde ? Suivons-la jusqu'au bout, Messieurs, et voyons si, victorieuse de l'opprobre, elle se soutiendra contre la douleur.

3. Oui sans doute, chrétiens, et déjà je l'entends s'écrier avec saint Augustin (*In psal. XXVI*) : Que les tyrans se déchaînent contre moi, ils ne feront mourir en moi que ce qu'il y a de mortel ; il est une portion de moi-même où le fer du persécuteur ne peut pénétrer ; c'est là, c'est là qu'habite le Dieu que j'adore et que rien ne pourra me ravir : *Ubi habitat Deus meus*. En effet elle voit sans pâlir le bûcher qu'on lui prépare, elle y court ; elle y vit au milieu des flammes ; et tel qu'on vit autrefois l'ange au milieu du buisson ardent, par la spiritualité de son être, vivre des flammes qui semblaient le devoir consumer, tel je vois le corps de la chaste Agnès vivre sur son bûcher, ne recevoir du feu qui la respecte que le nouvel éclat dont elle brille, et nous faire comprendre par ce prodige qu'un corps pur tient de la nature des purs esprits, qu'où la cupidité n'a point formé de liens la douleur n'en a point à rompre, et qu'un feu matériel n'a rien à consumer dans une chair spiritualisée par la pureté, comme parle Tertullien : *Angelizatur caro*.

Mais quoi, Seigneur, votre épouse perdra-t-elle donc la gloire du martyre ? sa chasteté, qui ne soupire que pour vous, la mettra-t-elle toujours au-dessus de la mort qui l'y doit unir ? sa vertu sera-t-elle un obstacle à la récompense ; et le tyran qui ne peut ébranler sa foi ne la pourra-t-il couronner ? Oui, barbare, son sang est la dot de son Epoux ; il faut que tu le répandes, la victime est purifiée, c'est à toi de l'immoler. En vain ta main tremblante se refuse à ce cruel ministère, sa foi courageuse va l'animer : Achève, dit-elle, de m'unir à mon Epoux, tes coups me sont plus doux que les caresses des amants profanes ; périsse ce corps qui a pu plaire à leurs yeux. Il frappe, elle meurt doublement martyre, dit saint Ambroise, et de la foi qui a conservé sa pureté, et de la pureté qui a soutenu sa foi : *Duplex martyrium pudoris et religionis*.

Voilà, chrétiens, les deux vertus qui font le mérite et la force des saints ; et si l'on en voit aujourd'hui si peu, c'est qu'on manque ou de foi pour se soutenir dans la chasteté, ou de chasteté pour se soutenir dans la foi. Tantôt on manque de foi ; peu pénétré des vérités de la religion, l'on s'abandonne aux doutes et à l'incertitude ; l'Évangile devient suspect à l'amour-propre ; rien ne vous soutient dans les tentations ; le cœur se corrompt à mesure que l'esprit s'aveugle, et la chasteté se perd quand la foi s'est affaiblie. De là tant de licence et de corruption dans la jeunesse, tant d'impuretés et de profanations dans les mariages, tant de facilités à succomber à ses passions ; les vues de la foi ne vous soutiennent pas. Tantôt on manque de chasteté ; esclave d'une passion honteuse, on la suit

on s'y livre, l'habitude se forme, le cœur s'endurcit, et quand le cœur s'est endurci, l'esprit commence à s'aveugler; Salomon impudique devient bientôt infidèle; on tâche d'oublier un Dieu qui nous condamne, sa vue seule est notre supplice, dit saint Bernard : *Turpium pœna Deus*; l'on censure sa loi, l'on se cache ses vengeances, et l'on perd la foi, parce qu'on a perdu la chasteté. De là tant d'athées imaginaires qui voudraient anéantir un Dieu qu'ils redoutent; de là tant de sociétaires qui ne combattent la divinité de Jésus-Christ que pour affaiblir l'autorité de son Évangile qui les condamne; de là ces hérésiarques qu'on a vus dans les derniers siècles secouer le joug de la foi et des conseils évangéliques, pour mettre leurs passions au large: apostats d'autant plus coupables qu'ils n'ont été forcés à quitter la foi ni par la crainte ni par la douleur; le plaisir seul les a vaincus, et ils n'ont point eu d'autres tyrans que leurs infâmes passions: voilà leur honte et leur crime, dit Tertullien : *Quis magis negavit, qui Christum vexatus, an qui delectatus amisit?* Profitez de leur chute, chrétiens, et vous sanctifiez, comme Agnès, par l'union de deux vertus qui s'appuient l'une et l'autre; soutenez-vous par la foi dans les combats de la chasteté; soutenez-vous par la chasteté dans les épreuves de la foi, et vous aurez part à la double couronne que notre sainte a méritée et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANÉGRYRIQUE DE SAINT VINCENT.

Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.

Dieu l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il eût la gloire de vaincre, et qu'il comprît que la sagesse est plus puissante que tout ce qu'on lui oppose (Sap., X, 12).

Il n'est pas étonnant que le Saint-Esprit nous représente l'Église comme une armée rangée en bataille; elle se forme au milieu des contradictions; tous ses enfants naissent soldats; ils ont à combattre, selon l'Apôtre, tantôt la chair et le sang dans les puissances redoutables du siècle qui s'arment contre eux; tantôt des ennemis invisibles dans les princes des ténèbres qui conspirent pour leur enlever le trésor inestimable de leur foi: Ce qui doit nous surprendre, dit saint Chrysostome, c'est de voir l'inégalité des combattants; des agneaux aux prises avec des lions; la faiblesse contre la force; le petit nombre contre la multitude; des hommes dépouillés de tout contre des tyrans armés du fer et du feu; ceux qui tombent sous les coups de leurs ennemis remporter la victoire, se multiplier par le sang qu'ils versent; et ce sang devenir, comme parle saint Ambroise, le germe fécond d'une nouvelle armée plus invincible que la première : *Semina sanguinis sparsit, seges Ecclesiæ pullulavit (In psal. CXV).*

C'est ce qu'on a vu, Messieurs, dans les cruelles persécutions de l'Église naissante; c'est ce que nous admirons aujourd'hui dans le rude combat que soutient pour la foi de Jésus-Christ le glorieux saint Vincent: cet

illustre martyr des premiers siècles, dont le courage épuisa la cruauté des tyrans, dont l'exemple anima la foi des chrétiens, dont la sainteté ne peut être suspecte aux impies; reconnue dans tous les temps, honorée de toutes les nations, attestée par les éloges des Augustin, des Paulin, des Léon, des Prudence, et mesurée sur la rigueur des combats auxquels Dieu l'exposa, pour lui procurer la victoire qui le couronne : *Certamen forte dedit illi ut vinceret.*

Car disons-le à sa gloire, jamais saint n'a tant souffert pour sa religion; toutes les épreuves que Dieu partage d'ordinaire entre ses élus, il les réunit en celui-ci; tout ce qu'invente le démon contre la foi de tous les chrétiens, il l'emploie pour ébranler celle du grand saint Vincent; illusions, supplices, ménagements, il n'oublie rien pour enlever cette victime à Jésus-Christ. Je vois Vincent dans les circonstances différentes de son martyre, tenté, tourmenté, ménagé par le tyran qui l'attaque, toujours victorieux par la sagesse de la foi qui le soutient : *Omnium potentior est sapientia.*

Que le tyran entreprenne de le séduire par les illusions et les erreurs du monde, dit saint Augustin dans le second sermon sur sa fête, Vincent en triomphe par la sagesse de sa foi : *Erroris suggerit, vincitur per sapientiam*; qu'il tâche de l'ébranler par la rigueur des tourments, Vincent en triomphe par la patience de sa foi : *Tormenta infligit, vincitur per patientiam*; qu'il se propose de le gagner par les ménagements et les délices, Vincent en triomphe par la tempérance et le détachement de sa foi : *Illecebras ministrat, vincitur per continentiam*. Je vous entends déjà, chrétiens, admirer les combats de notre martyr, applaudir à ses victoires; suspendez votre admiration pour réfléchir un peu sur vous-mêmes, et dans les épreuves de sa foi reconnaissez celles où le monde met tous les jours la vôtre; combattez ses illusions, résistez à ses violences, méprisez ses caresses; c'est ce que saint Vincent va vous apprendre et ce que nous allons expliquer plus au long, après avoir invoqué celui qui est et la force des martyrs et la lumière des prédicateurs; je la demande de tout mon cœur par Marie, avec les paroles de l'ange : *Ave.*

PREMIER POINT.

Le démon et le monde, ministre fidèle de tous ses desseins, n'ont point d'autre occupation que de combattre la foi des chrétiens; jaloux des progrès du royaume de Jésus-Christ, ils en minent les fondements, ils attaquent l'édifice mystérieux de son Église dans la base qui le porte; et pour renverser ces pierres précieuses, ces âmes choisies qui composent les murailles de Jérusalem, ils s'arment contre la foi qui en est en eux le fondement : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

Ce redoutable ennemi ne commence pas par la violence et la force; serpent avant que d'être lion, il s'insinue par l'artifice, il emploie l'imposture et la séduction, il prévient l'esprit avant que d'attaquer le corps, et pour obscurcir les rayons perçants de la

vérité qui vous éclaire, il vous surprend par les erreurs et vous éblouit par les illusions : vains prétextes, espérances frivoles, maximes trompeuses, vous êtes les premières armes de cet ennemi de notre salut ! et nous l'allons voir déployer tous ses artifices contre la foi de Vincent, et Vincent triompher de ses illusions par les lumières de sa sagesse : *Erroros suggerit, vincitur per sapientiam.*

Je ne retracerai point à vos yeux la triste idée de la cruelle persécution que Dioclétien alluma contre l'Eglise : les échafauds dressés de tous côtés, les feux allumés, les places publiques inondées du sang des chrétiens, les amphithéâtres retentissants de leurs cris, les bêtes farouches engraisées de leur chair innocente, tout l'univers armé contre la loi de Jésus-Christ, vous feraient trembler pour une religion naissante qui n'a que la faiblesse, la simplicité, le petit nombre, la patience pour se soutenir contre les puissances, les artifices, la multitude, la fureur aveugle du siècle idolâtre. Mais rassurez-vous, le Dieu qu'elle adore est sa force ; et s'il semble abandonner son Eglise aux épreuves sanglantes qui la purifient, il a des ressources pour la sauver ; l'arche chancelante du Seigneur trouvera dans tous les siècles des lévites pour la soutenir ; Vincent, le jeune Vincent, héritier du zèle et de la sagesse des Etienne et des Laurent, comme de leur ministère, soutiendra la faiblesse des chrétiens persécutés, par le pain solide des saints mystères, relèvera leur courage par ses consolations, affermira leur foi par la force des vérités évangéliques qu'il leur annonce, renversera les idoles, confondra les idolâtres, et par les progrès de son zèle tournera contre lui-même toute la tempête qui menace l'Eglise de Saragosse ; heureux comme le fameux Eléazar d'être enseveli sous les ruines de l'idoâtrie qu'il attaque, s'il peut sauver les précieux restes d'Israël (*1 Mach.*, VI) ; que les peuples se déchâinent contre Vincent, pourvu que Vincent fasse régner Jésus-Christ : *Dominus regnavit, irascantur populi* (*Aug.*, in *psal.* XCVIII).

Déjà Dacien frémit de voir un jeune lévite mépriser et les édits des empereurs et les dieux de l'empire ; il prévoit que son zèle fera plus de chrétiens que sa fureur n'en pourra détruire ; que Saragosse ne peut être idolâtre, tant que Vincent sera son apôtre ; et que pour renverser l'arche sainte, il faut éloigner le lévite qui la soutient ; commencement cruel de son martyre ! on l'arrache à ses frères pour arracher ses frères à Jésus-Christ. On le conduit à Valence avec son évêque ; et là, le tyran pour abrégier la persécution et renverser dans un seul homme toutes les Eglises d'Espagne, met en œuvre contre Vincent tout ce qu'il y a d'artifices pour le gagner, et d'illusions pour le séduire.

Illusion des vains prétextes : car, vous le savez, personne ne veut être ouvertement infidèle ; on rougirait d'être impie déclaré, il faut colorer la honte de ses crimes et de son irrégion ; et par des excuses frivoles sauver dans son infidélité même la gloire de sa

foi ; Adam rebelle s'excuse sur Eve, Eve infidèle se justifie aux dépens du serpent ; tous les pécheurs, héritiers de l'orgueil de leurs premiers pères, cherchent dans des prétextes spécieux, ou la gloire de l'innocence, ou l'impunité du péché ; et ils aiment à se couvrir de feuilles comme eux, dit saint Bernard : *Texunt sibi perizomata.*

Dacien le sait, Messieurs, et c'est par là qu'il se propose de surprendre la foi de notre martyr, en colorant son infidélité ; avec quel artifice tâche-t-il d'abord d'entrer en intelligence avec ses passions, de le rendre sensible à l'amour de la vie, de soulever les avantages de sa jeunesse, l'éclat de sa beauté, l'orgueil de sa naissance contre les devoirs de sa religion ! Avec quelle adresse cache-t-il la fureur du tyran sous les airs de l'amour ! Voulez-vous perdre, dit-il, la fleur de votre jeunesse ? La sévérité de votre religion convient-elle à la délicatesse de votre âge ? Pouvez-vous penser à mourir quand vous ne faites que commencer de vivre ? Laissez à ceux qui ont vieilli sous le joug pénible de vos lois la fausse gloire de les soutenir : réservez-vous pour des temps plus heureux ; la jeunesse a ses droits aussi bien que la religion ; quand la vôtre serait véritable, ne devez-vous rien aux bienséances du monde ? Votre premier devoir n'est-ce pas de lui plaire, et la vie heureuse que les empereurs vous promettent sera-t-elle trop achetée par quelques grains d'encens que les dieux vous demandent ?

Que n'ajoute point encore l'artificieux tyran sur les avantages naturels de Vincent ? Avec quel soin réveille-t-il tous les sentiments d'orgueil et d'amour-propre que sa religion avait étouffés ? Il arme la vanité contre la vérité, et il trouve dans la beauté du jeune martyr la première idole qu'il lui veut faire adorer ; cet air majestueux, ces traits brillants qui le distinguent, ces grâces naturelles qui semblent l'avoir formé pour le monde, sont, s'il en croit Dacien, des engagements indispensables à le servir.

Ce n'est pas tout, il lui déconvoit dans la noblesse de sa naissance un nouveau prétexte pour se soustraire à l'humilité de sa religion ; il lui insinue qu'il ne peut être chrétien sans se dégrader ; que c'est dégénérer que de servir un Dieu pauvre ; que son culte le confond avec un petit nombre d'âmes viles qu'il doit mépriser, et que, comme on le voit tous les jours, la religion des grands doit être celle des empereurs.

Qu'opposera Vincent à des illusions si pressantes ? Où trouvera-t-il de quoi les confondre et les dissiper ? Dans les lumières de sa foi, Messieurs ; c'est cette colonne de feu qui l'éclaire dans la nuit épaisse de la persécution ; il sort des livres saints dont il est dépositaire, des rayons lumineux qui le soutiennent contre le charme trompeur des illusions qu'on lui présente : Je suis jeune, dit-il, mais j'ai trouvé dans mon baptême la plénitude de l'âge de Jésus-Christ, l'Eglise, son épouse, m'enfante que des hommes parfaits ; l'âge d'un véritable chrétien se compte par

ses vertus et non par ses années; la jeunesse que tu opposes à mes devoirs redoublera la vigueur de ma foi, et tu verras tantôt qu'on a le mérite de la vieillesse quand on a l'innocence et la vertu: *Ætas senectutis vita immaculata*. L'amour de la vie dont tu me flattes ne peut toucher mon cœur, ma religion m'apprend à haïr mon âme pour la conserver, la vie heureuse qu'elle me promet ne pourra m'être arrachée, et d'ailleurs n'ai-je pas assez vécu ici-bas, si je n'ai vécu que pour Jésus-Christ, si je suis digne de mourir pour lui? *Mihi vivere Christus est, et mori lucrurn*.

Vincent sera-t-il plus sensible à la vanité qu'à l'amour de la vie? Sacrifiera-t-il la gloire de sa foi aux avantages naturels dont on le flatte, et pour plaire à des yeux idolâtres se dérobera-t-il aux tourments qui le vont défigurer? Non, Messieurs, il méprise ces traits brillants qu'on admire sur le front des hommes, s'ils ne font adorer l'Ouvrier tout-puissant qui les a tracés: Un chrétien, dit-il, ne doit plaire que par les traits de Jésus-Christ crucifié, il n'est jamais plus beau qu'au milieu des tortures; les chaînes, les plaies, le sang qui défigurent son corps en font tout l'éclat; et s'il nous est permis de nous en glorifier, c'est quand la pénitence, c'est quand les tyrans l'ont déchiré pour Jésus-Christ. S'il m'a fait naître d'un rang distingué parmi les hommes, ajoute Vincent, est-ce donc encore un titre pour lui manquer de foi? Ne puis-je soutenir la gloire de ma naissance que par la honte de ma religion? et la grandeur ne se signale-t-elle ici-bas que par le crime et l'infidélité? Sachez, impie, que parmi nous c'est la religion qui anoblit les hommes, et non pas les hommes qui anoblissent la religion: *Non ex personis probamus fidem, sed ex fide personas* (Tert., de *Præscript.*, c. 3); les chrétiens ne connaissent point d'autre noblesse que celle de la foi qui les sanctifie; d'autres alliances que celles de la charité qui les unit: d'autre éclat que celui de la vérité qui les éclaire; d'autre race que les vertus de leurs pères; d'autre titre glorieux que celui de chrétien; d'autre grandeur enfin que celle qui leur vient du sang de Jésus-Christ dont ils sont formés: *Nemo major nisi Christianus*.

Ainsi confondait Vincent par la sagesse de sa foi, la vanité des erreurs du siècle; ainsi ferme dans la pureté de ses sentiments et dans la sainteté de ses devoirs, il éludait tous les prétextes de s'en dispenser. Conformez-vous à ce grand exemple, lâches chrétiens, qui sans tyrans, sans menaces, sans autres persécuteurs que votre amour-propre et votre orgueil, sacrifiez aux moindres prétextes la sainteté de votre foi, les devoirs indispensables de votre religion; vous qui regardez votre jeunesse comme un titre d'indépendance et de libertinage, livrés aux passions qui vous dominent sous prétexte qu'il n'est pas encore temps de les combattre, courant aux spectacles qui vous enchantent, sous prétexte que l'âge les autorise, rougissant

des pratiques de la vertu, parce qu'une fausse bienséance vous en éloigne, vous pressant enfin, comme parle l'Écriture, d'user promptement des créatures, de peur qu'elles ne vous échappent: *Utamur creaturis celeriter tamquam in juventute*. Sont-ce donc là les fruits récents de votre baptême? Rougissez-vous déjà d'être chrétiens; et les parents qui vous asservissent à ces vains prétextes en rougissent-ils avec vous? La foi ne vous a-t-elle consacrés à Jésus-Christ que pour donner au démon les prémices d'une vie qui doit être tout à Dieu? Je suis jeune, dites-vous; n'en devez-vous pas être plus innocent, votre foi plus vive, le souvenir de vos engagements plus pressant? Le Dieu que vous servez ne mérite-t-il donc que les tristes restes de vos passions, et serez-vous digne de lui quand vous aurez vieilli sous le joug du monde? Isaac était-il moins jeune que vous, quand il courait au sacrifice? Tobie, quand il remplissait tous les devoirs de sa religion: les Machabées, quand ils signaient de leur sang la foi de leurs pères: Joseph, quand il s'arrachait aux plaisirs qui couraient après lui: Vincent, quand il sacrifiait à sa foi le doux prétexte de sa jeunesse? L'âge dites-vous, pourra modérer mes passions; mais l'habitude ne pourra-t-elle les fortifier? les lumières de ma foi seront plus vives et plus étendues; mais les ténèbres de votre infidélité ne seront-elles point plus épaisses? le dégoût du péché pourra m'en détacher; mais qui vous répondra du goût de la vertu? Dieu doit-il à des cœurs rebelles les onctions de sa grâce? et si son joug est doux n'est-ce pas à ceux qui l'ont porté de bonne heure? Douc point de prétextes dans la jeunesse pour se dispenser des devoirs de la foi.

N'en cherchez pas non plus, dames du monde, dans les vains agréments dont on vous flatte; les grâces naturelles sont trompeuses; la beauté est vaine, dit le Saint-Esprit; la crainte du Seigneur fait toute votre gloire: *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*. Vincent sut mépriser tous ces faux avantages, pour être ferme dans sa foi; vous verrons-nous toujours leur sacrifier la vôtre? Combien de jeunes étudés, de mortifications négligées, de sensualités écoutées pour ménager une beauté fatale? Combien d'ornements affectés, de luxe étalé, de couleurs appliquées pour plaire aux yeux impudiques du monde? Combien de moments dérobés aux saints exercices de la religion pour les donner aux soins d'un corps qui devrait être immolé, sinon par le martyre, au moins par la pénitence? Sans ces soins et ces affectations que vous condamnez, je paraîtrais bizarre aux yeux du monde; mais comptez-vous pour rien d'être sainte aux yeux de Dieu? Comptez-vous pour rien l'approbation forcée que l'impiété même donne à la vertu? Comptez-vous pour rien les agréments d'une beauté négligée, la noble simplicité de la modestie, le fard innocent de la pudeur, le doux éclat de la justice qui charme tous ceux qui la voient, dit saint Au-

gustin? *Habet justitia formam suam, accendit amatores suos.* N'est-ce pas cette justice qui vous rend Esther plus aimable, lorsque, dépouillée de l'éclat du diadème et des marques de son orgueil qu'elle déteste, elle se réduit en secret à l'innocente simplicité de son premier état? n'est-ce pas cette justice qui attirait à Judith l'admiration des Juifs, lorsque, ensevelissant tous ses charmes sous le sac et le cilice, elle méritait que le salut de son peuple fût le fruit heureux de sa beauté sacrifiée? Sacrifiez donc, à son exemple, tous les avantages extérieurs à l'humilité de votre foi; sacrifiez-y encore, comme Vincent, tous les faux prétextes de la naissance et de la qualité qui vous la font oublier.

Car prenez-y garde, Messieurs, il n'est point d'obstacle plus invincible aux pratiques exactes de la religion que l'orgueil de la naissance; l'on comptait peu de grands parmi les chrétiens dans la première ferveur de l'Eglise, dit l'Apôtre: *Non multi potentes, non multi nobiles*; et maintenant que par le progrès de la prédication le filet de saint Pierre s'est rempli de grands poissons comme de petits, pour parler avec l'Evangile, les petits le respectent, les grands le déchirent et rougissent de se voir renfermés avec la multitude sous les mêmes lois: de là ces prétextes qu'on prend de sa qualité pour se dispenser de la loi de Dieu; de là ces adoucissements des règles sévères de l'Evangile; de là cette honte funeste de suivre les exemples d'un Dieu humilié; de là, en un mot, le faste autorisé, l'ambition permise, la mollesse tolérée, les carêmes proscrits; les sacrements négligés, la foi altérée, la religion tout entière sacrifiée aux privilèges prétendus de la naissance et aux vains prétextes de la qualité. Vous prêchons-nous la nécessité de la pénitence, votre condition vous permet les délices; vous parlons-nous de fuir les pompes du siècle et les spectacles, la bienséance de votre état vous y engage; vous défendons-nous le luxe et la profusion, la grandeur de votre rang l'autorise; que reste-t-il donc, sinon de vous livrer, comme dit saint Jérôme, aux lois malheureuses de votre cupidité, puisque vous refusez de vous soumettre à celles de Dieu? *Vive ergo lege tua, quæ Dei non potes* (*Hieron., ad Eustach.*).

N'avez-vous donc fait des grands et des riches, ô mon Dieu, que pour faire des réprouvés! La grandeur est-elle incompatible avec votre Evangile, et la porte de votre royaume n'est-elle étroite qu'afin que l'orgueil des grands n'y puisse entrer? Non, Seigneur, nous jugeons mieux des desseins secrets de votre miséricorde: vous voulez que l'éclat de la naissance relève l'humilité de la foi; qu'on sache qu'on n'est grand que pour être plus humble, et que vous ne répandez quelques rayons de votre gloire sur le front des hommes que pour avoir en eux de plus nobles victimes; vous en eûtes dans tous les temps, Seigneur, et nous n'oublierons jamais les David, les Ezéchias, les Esther, les saint Louis; et, sans remonter si haut, le

saint roi qui de nos jours a consommé son sacrifice sous nos yeux et dont l'histoire, digne des fastes de l'Eglise, apprendra à tous les siècles ce que l'homme doit à sa religion au préjudice de sa grandeur. Saint Vincent le savait, Messieurs, et tous les prétextes de naissance, de distinctions, de noblesse dont on voulut éblouir sa foi, ne servirent qu'à l'affermir.

Mais tiendra-t-il encore contre l'illusion des vaines espérances qu'on lui donne? saint Augustin m'apprend qu'il n'y a que deux sources de tous les péchés, la crainte et la cupidité: *Omnia peccata duæ res in homine faciunt, cupiditas et timor* (*Aug., in psal. LXXIX*): le démon attaque la foi des chrétiens par la crainte des peines, et vous verrez bientôt Vincent en triompher; mais avant que de vous effrayer par des tourments rigoureux, il tâche de vous séduire par des espérances frivoles; il vous montre des richesses à acquérir, des bénéfices à espérer, des honneurs à prétendre; il ouvre les routes d'une fortune brillante; il vous dit comme au premier homme, vous serez comme des dieux; il vous dit comme à Jésus-Christ même, tout est à vous si vous m'adorez: *Si cadens adoraveris me, hæc omnia tibi dabo*: insensiblement les espérances éloignées de l'éternité s'évanouissent, la foi s'assoupit, la cupidité s'allume, on court après les fausses lueurs de la fortune, et l'on oublie pour y arriver tous les devoirs de la religion.

C'est ainsi, tyran subtil, que tu attaques la foi de Vincent; tu étales à ses yeux tout ce que le monde a de plus flatteur dans ses promesses, l'abondance des biens, l'éclat des dignités, la faveur des empereurs: tout ce qui peut grossir l'idée de la félicité du siècle, tu les étales, et Vincent te méprise: *Errores suggerit, vincitur per sapientiam*; les lumières de sa foi le soutiennent contre la vanité de tes illusions; tu lui promets des biens périssables, et sa foi lui en montre d'éternels; tu l'élèveras à des grandeurs fragiles, et sa foi l'élève déjà au-dessus de ce que le siècle a de plus grand, *Christianus sæculo major* (*S. Cypr.*); la faveur des empereurs ne lui laissera rien à désirer, et l'amour de son Dieu rempli déjà tous ses desirs. Espérances trompeuses, évanouissez-vous, vous ne pouvez rien sur le cœur d'un chrétien à qui l'éternité est déjà présente, et que sa foi met en possession de tout ce qu'il espère: *Fides sperandarum substantia rerum*.

Etes-vous tels, Messieurs, et la foi de Vincent n'est-elle point la condamnation de la vôtre? votre cœur, rempli des espérances de la religion, ne s'ouvre-t-il plus aux prétentions du siècle? votre Dieu vous tient-il lieu de tout, et pour arriver à la fortune que le monde vous montre, ne vous voit-on jamais oublier vos devoirs, trahir votre foi? Où sont les Moïse, les Abraham, les Vincent qui préférèrent les espérances de la terre promise à la possession des grandeurs et des trésors d'Egypte? Les imitez-vous, âmes intéressées, qui supplantent, qui oppriment, qui mettez le crime en usage pour arriver à vos fins? les

imitez-vous, courtisans ambitieux, prêts à trahir la vertu, à canoniser l'injustice, à sacrifier tous vos devoirs aux faibles lueurs de la fortune et de la faveur? les imitez-vous, lévites du Seigneur, clercs intéressés, qui vous prosterner tous les jours devant l'idole que Vincent méprise, pour suivre les espérances dont on sait vous flatter? *Si cadens adoraveris me, omnia tibi dabo.* Ah! la foi n'a-t-elle donc plus de lumières pour vous? ne vous dit-elle pas que l'espérance de l'impie périra, que les faux biens que le monde vous promet ne descendront point avec vous dans le tombeau, et qu'au lieu que notre martyr pouvait dire avec l'Apôtre : C'est pour l'espérance d'Israël que je vais être chargé de chaînes, *Propter spem Israel hac catena circumdatus sum*; vous reconnaîtrez à la mort que vous n'étiez esclaves du monde, assujettis à ses emplois laborieux, gémissant sous le joug de ses cupidités, enchaînés à la roue pénible de sa fortune, que pour les vaines espérances du monde? *Propter spem mundi hac catena circumdatus sum.* Et si votre foi n'est pas à l'épreuve des espérances qui la séduisent, comment tiendra-t-elle contre les peines qui l'exercent? C'est la seconde lice où vous allez voir entrer notre martyr; victorieux des illusions par sa sagesse, il faut qu'il triomphe encore des tourments par sa patience : *Tormenta infligit, vincitur per patientiam.* C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Tertullien nous apprend que la foi est un engagement aux souffrances; que qui embrasse la religion d'un Dieu crucifié se dévoue à porter sa croix, et qu'on ne peut être chrétien sans être martyr : *Fidem martyrii debitricem.* L'apôtre saint Paul l'avait dit avant lui, que croire en Jésus-Christ et souffrir pour lui sont deux dons que Dieu ne sépare jamais; que sa croix est toujours l'apanage de sa vérité, et que la même grâce qui nous fait chrétiens nous fait aussi victimes : *Donatum est vobis pro Christo non solum ut in illum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini* (Philipp., 1).

En effet, je ne trouve la plénitude de la religion que dans l'union de ces deux choses; on la détruit si on les sépare; croire sans souffrir et se flatter d'emporter le ciel sans violence, par le mérite imaginaire d'une foi sans épreuves, c'est l'erreur des sensuels; souffrir sans croire, et compter pour quelque chose un sang versé pour le crime et pour la vanité, et des peines que la foi ne consacre pas, c'est ou le sort des criminels, ou la superstition des païens; mais souffrir pour un Dieu qu'on croit et qu'on adore, prouver sa foi par ses souffrances, consacrer ses souffrances par sa foi, c'est le caractère des vrais chrétiens : *Nemo vestrum patiatutur ut fur aut homicida; isti autem ut Christianus, non erubescat in isto nomine.*

Ici, chrétiens, vous reconnaissez sans doute le glorieux martyr que nous honorons; jamais saint n'eut tant de foi, jamais saint ne souffrit tant pour elle. Les premiers siècles de l'Eglise sont féconds en martyrs qui ver-

sent leur sang pour la religion; qui suppléent, comme parle l'Apôtre, selon la mesure de la grâce qui leur est donnée, ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ : mais après tout, j'ose dire qu'ils ne portent pas sa croix dans toute son étendue, qu'ils ne boivent son calice qu'en partie; il le partage entre eux, dit le prophète; il en donne quelque chose à l'un, quelque chose à l'autre, *inclinavit ex hoc in hoc* : celui-là languit dans les prisons, celui-ci est déchiré sur les chevalets; l'un est la proie des bêtes farouches, l'autre expire sur un bûcher; chacun, condamné à son genre de supplice, n'est qu'une fois victime de Jésus-Christ; Vincent seul, Vincent boit son calice tout entier, réunit dans sa personne les souffrances de tous les autres martyrs; et comme si Dieu eût voulu donner à son Eglise, dans un seul homme, l'abrégé de toutes les persécutions, le précis de la cruauté de tous les tyrans qui l'ont éprouvée, il renferme dans notre saint toutes les langueurs, tous les tourments, toutes les morts différentes qui donnent tant de victimes à la religion. Ce qui manquait à la plénitude de son martyre pendant sa vie, les bêtes farouches et le naufrage, Vincent le souffre après sa mort, et devient ainsi, comme l'Eglise le chante à sa gloire, la victime universelle de Jésus-Christ, *multiplex Christi victima.*

Pourquoi, Seigneur, tant d'épreuves contre la foi d'un seul homme? pourquoi cette longueur, cette variété, cette rigueur de tourments qui l'exercent? Ah! Dieu, Dieu veut montrer à chaque état dans ce grand saint, ou le modèle de ses souffrances, ou la condamnation de sa lâcheté! Etes-vous minés par des langueurs et des peines qui ne finissent point, voyez Vincent se sanctifier dans la longueur de ses épreuves par les exercices de sa foi; gémissiez-vous de passer sans cesse d'une épreuve à l'autre et de ne vivre, ce semble, que pour changer de croix, envisagez Vincent toujours égal dans la variété de ses tourments par l'immutabilité de sa foi; êtes-vous ébranlés par des disgrâces sensibles ou par des douleurs aiguës, admirez Vincent soutenu dans la rigueur de ses supplices par les consolations de sa foi, et suivez-le avec moi dans tous les degrés de son glorieux martyre.

1. De toutes les épreuves qui exercent la foi, si la lenteur des peines n'est pas la plus affreuse, elle est au moins la plus sensible : Dieu veut-il punir Adam avec la dernière sévérité, dit saint Chrysostome, il ne le fait pas mourir tout d'un coup, il le fait mortel, afin que, dans une longue suite de travaux, d'infirmités, de morts imprévues dans sa famille, il sente mille fois la peine de sa révolte, et qu'il soit obligé de s'écrier souvent : Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, et combien est grand le péché qui mérite tant de châtimens? *Quid actum est?* Veut-il venger sur Caïn le sang de l'innocent Abel, il n'extermine pas d'abord ce fratricide, il le condamne à traîner par tout l'univers le remords d'une conscience criminelle, à trembler devant toutes

les créatures, et à craindre mille fois la mort avant que de la souffrir. En effet, quand on n'a qu'un coup violent à soutenir, le cœur s'affermi, l'âme s'évertue, une noble résolution la met sans peine au-dessus d'un mal qu'un moment dissipe et lui fait mépriser ce qu'elle ne peut souffrir qu'une fois; mais quand la douleur se perpétue, quand il faut traîner longtemps la chaîne qui nous captive, ranimer à tout moment une vertu que la longueur épuise, et boire à longs traits le calice amer des souffrances, ce n'est plus le fruit d'une vaine philosophie. Le héros qui brave une mort soudaine dans la chaleur des combats la redoute dans la longueur des maladies; Job même, qui souffre sans impatience les premiers coups que le démon lui porte, déchire enfin ses vêtements quand il les multiplie : en un mot, savoir mourir une fois, ce peut être l'effet d'une vertu païenne, savoir souffrir longtemps et mourir tous les jours, c'est le dernier effort de la foi des chrétiens. Sans cette foi, le courage s'amollit, la vigueur dégénère, l'ennui, le murmure, l'abattement succèdent, et l'on cesse d'être patient dès qu'on cesse d'être chrétien.

C'est à cette longue épreuve, Messieurs, que Dacien met d'abord la foi de Vincent; il attaque son courage par la lenteur des peines, et il se flatte d'abattre par l'ennui de la vie un cœur qu'il n'a pu vaincre par la crainte de la mort. Eh ! qui pourrait dire tout ce qu'il eut à souffrir dans ce voyage laborieux de Saragosse à Valence, où le tyran l'envoie chercher, par mille morts auxquelles il survit, la mort glorieuse qui le doit couronner ! quelles fatigues dans ces chemins pénibles où on l'oblige de traîner ses chaînes ! quels épuisements dans la longue aim qu'on lui fait souffrir ! quels opprobres, quelles frayeurs au milieu d'une troupe de soldats qui l'insultent dans sa faiblesse, plus cruels que les bêtes farouches qui le respectent après sa mort ! quelles horreurs dans le cachot affreux où se termine son voyage, sans lumière, sans nourriture, sans consolation de la part des hommes, sans sommeil et sans repos !

Cependant vous vous soutenez, grand saint, au milieu de vos langueurs; votre foi s'affermi par les peines qui l'éprouvent; plus votre corps languit, plus votre âme est vigoureuse; sans dégoût de la vie, sans désirs de la mort, vous consentez de vivre dans l'espérance de toujours souffrir. Or d'où lui vient cette force, Messieurs? Des exercices de sa foi: tantôt uni à Jésus-Christ dans les langueurs de son agonie, il y trouve la ressource de la tristesse mortelle qui l'abat; tantôt transporté en Dieu sur les ailes de la prière, il voit ce poids éternel de gloire qui n'est pas comparable aux peines passagères qu'il souffre; dégagé des sens, il goûte dans le repos de la contemplation un sommeil plus doux que celui qu'on lui dérobe; ici, nourri du pain solide des Écritures, il se dédommage des aliments matériels qu'on lui refuse; devenu, comme Daniel, plus vigoureux par l'abstinence, plus tranquille au milieu des

lions, il étonne le tyran; les soldats qui l'on fait languir sont suspects de l'avoir ménagé, et sa force, qui est le prodige de sa foi, devient le crime de ses persécuteurs.

La trouvez-vous, chrétiens, cette même force dans la foi qui vous est commune avec notre saint? vous soutenez-vous comme lui dans la continuité de vos peines par les saints exercices de votre religion? Si la longueur des maladies vous fait traîner une vie toujours mourante, la foi vous unit-elle à Jésus-Christ souffrant? Si des besoins pressants et les misères d'une pauvreté sans ressource vous font souffrir un long martyre, la foi vous en dédommage-t-elle par le souvenir des richesses de la pauvreté de Jésus-Christ? Si dans la piété même Dieu vous exerce par des abandons et des sécheresses qui vous font languir, la foi vous montre-t-elle Jésus-Christ abandonné de son Père sur l'autel de la croix? Ainsi se soutenaient autrefois les vrais Israélites dans les aridités du désert, les Jacob dans les assujettissements d'une servitude ennuyeuse, les Joseph dans les misères d'une longue prison, les Paul dans les fatigues toujours nouvelles de l'apostolat, les Thérèse dans la continuité des maladies, tant de saints religieux, dans le long martyre de la pénitence, par la vue de l'auteur et du consommateur de leur foi : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.*

Aujourd'hui, Seigneur, que voyons-nous dans les chrétiens que vous éprouvez? Ennui, murmures, tiédeur, impatience, plus de secours pour eux dans la foi. Tournés du côté des hommes, où ils mettent toute leur confiance, ils ne cherchent plus leur force en vous, ô mon Dieu ! abattus sous le poids de leurs disgrâces, ils oublient les heureuses ressources de leur religion: la prière, les sacrements, les livres saints, tous les exercices de la foi qui soutenaient Vincent n'ont que du dégoût pour eux; ils souffrent comme les martyrs, mais ils n'ont pas les vues des martyrs; tel souffre pour l'entêtement de ses sentiments et de ses erreurs qui se croit martyr de la vérité; tel gémit sous le poids des affaires pour l'avancement de sa fortune qui se flatte d'être martyr de la pénitence: mais c'est la fin et non pas la peine qui fait les martyrs, dit saint Augustin; vous ne souffrez que pour le monde, vous ne serez tout au plus que les martyrs du monde; et si votre foi est morte dans les croix légères que vous portez, comment sera-t-elle immuable, comme celle de Vincent, dans la variété des tourments?

2. Car il faut l'avouer, Messieurs, il est des peines comme des plaisirs, le temps et l'habitude en ôtent le sentiment: le forçat habitué à traîner sa chaîne en ressent moins le poids; le malade se familiarise avec sa langueur à force de la souffrir; et une même croix longtemps portée devient plus légère; passer tous les jours d'une épreuve à l'autre, changer à tout moment de croix, ne survivre à un supplice que pour en souffrir un autre, voir toujours renaître ses douleurs et sa sensibilité, envisager sans cesse la mort sous

des faces différentes et ne pouvoir se soutenir que par de nouveaux efforts de vertu : c'est le désespoir des âmes faibles, c'est la gloire du généreux Vincent.

Déploie contre lui, tyran cruel, toute la variété des supplices; invente pour l'ébranler de nouvelles tortures; fouille dans le fond de ses veines et dans les replis de son cœur pour arracher les trésors de sa foi; cherche enfin dans toutes les parties de son corps le défaut de sa constance et l'endroit faible de sa sensibilité, tu le trouveras partout égal à lui-même; toujours tranquille, toujours chrétien; sa vertu renaitra avec ses tourments; il ne changera point de religion en changeant de croix; et sur tous les théâtres que tu lui prépareras, il portera le bouclier de sa foi: il sera tout armé de Dieu pour te vaincre, dit un Père: *Totus de Deo armatus.*

Que son corps soit étendu sur les chevaux, déchiré par les ongles de fer, éprouvé par la question du feu, consumé par les lames ardentes, grillé sur un lit de fer embrasé, dévoré dans ses plaies par le sel brûlant qu'on y jette; le spectacle se renouvelle, les bourreaux se succèdent, la douleur se diversifie, la victime change de face, elle ne change jamais de cœur; je le vois, ce cœur saint, au travers des plaies qui me le découvrent dégagé de sa chair, fixe dans l'amour de son Dieu, s'élançant sans cesse vers Jésus-Christ, inébranlable à la variété de ses peines par l'immutabilité de sa foi. Où était donc alors l'âme de ce martyr, demande saint Bernard, pour se soutenir contre tant d'épreuves: *Ubi tunc anima martyris* (S. Bern., *serm.* XI, *in Cant.*)? était-elle, comme la nôtre, enchaînée à sa chair par les liens de l'amour-propre? Non, Messieurs; cachée dans les plaies de Jésus-Christ, unie à cette pierre mystérieuse, elle en reçoit la fermeté, elle ne ressent plus les douleurs d'un corps où elle n'est pas; et ce n'est pas stupidité, c'est amour, dit ce Père; ses sens sont soumis et non pas détruits; elle a des peines, mais elle les sait vaincre, elle les sait mépriser: *Neque hoc facit stupor; sed amor submittitur, sensus mittitur.* Disons plus: Vincent tire de cette pierre, qui est Jésus-Christ, le miel qui en coulait autrefois pour le peuple de Dieu; et dans la rigueur de ses supplices, il se soutient par les consolations de sa foi.

3. Ne craignez pas, Messieurs, que je retrance ici le portrait affreux de ses douleurs; quoi qu'en dise le grand saint Augustin, qu'un martyr est aimable au milieu des tortures, parce qu'il embellit ses tourments par le mérite de sa vertu, et qu'il est dans l'ordre de Dieu que nous aimons partout: *Ornat tormenta merito virtutis.* Avouons-le pourtant, chrétiens; un corps inondé de son sang, des membres disloqués, des entrailles découvertes, un cœur palpitant; des plaies mille fois renouvelées seraient un spectacle trop affligeant pour nous. Laissons là les dehors sanglants du temple; pénétrons dans le sanctuaire au travers du sang de la victime,

ORATEURS SACRÉS. XXVI.

passons de l'autel des holocaustes à celui des parfums, et voyons les douceurs intérieures qui consolent Vincent dans la rigueur de son martyre, les flammes changées en rosée, comme autrefois dans la fournaise, les onctions secrètes de la grâce qui le soutient, la vue d'un Dieu spectateur de ses combats, l'espérance d'une couronne déjà suspendue sur sa tête, son cœur élevé au-dessus des tortures sur les ailes brillantes de sa charité, que rien ne peut entamer, dit saint Augustin: *Pennis pulcherrimis atque integerrimis super carnificinam volitabat* (Aug., de *Morib. Eccl.*, 22). De là ce calme heureux qui paraît sur son front, cette joie modeste qui irrite le tyran, cet éclat de lumière qui l'éblouit, cette voix ferme qui confesse Jésus-Christ par autant de bouches qu'il y a de plaies ouvertes pour lui.

Qu'en pensez-vous, Messieurs? le calice du Seigneur n'est-il point épuisé? Vincent peut-il encore souffrir quelque chose, et de nouvelles rigueurs le conduiront-elles à de nouvelles consolations? Suivez-le dans le cachot obscur où le tyran vaincu le renferme; étendu sur des têts aigus qui rêverent ses plaies, perdant sans témoins un sang destiné à rendre témoignage à sa foi, dérobé à la vue de ses frères qu'il doit animer, et prêt à souffrir en secret une mort infructueuse; mais, ô Dieu consolateur de vos saints, vous n'abandonnez pas celui-ci à une mort obscure; vous nous montrez tout d'un coup les ténèbres de son cachot dissipées par une lumière céleste, les pointes dont il est jonché, changées en un lit de fleurs, ses liens brisés, ses plaies guéries, ses cicatrices brillantes sur son corps, comme autant d'astres lumineux; les anges entonnant avec lui des cantiques de louange, les prisons ouvertes, les gardes et le géôlier convertis; vous nous montrez, dis-je, Seigneur, ces grands prodiges, et nous comprenons les consolations que vous réservez à ceux qui souffrent pour vous: le tyran indomptable en frémit, Messieurs, et toujours obstiné dans sa fureur, s'il n'a pu ôter à Vincent la gloire de vaincre, il veut au moins lui ôter la gloire de mourir, ou lui faire perdre dans la mollesse et dans les délices la couronne méritée par tant de combats; il en triomphe encore par la tempérance et le détachement de sa foi: *Illecebras ministrat, vincitur per continentiam.*

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici le lieu, Messieurs, de vous faire voir avec saint Augustin que les délices sont le dernier trait du démon contre la foi des chrétiens; que le monde est bien plus à craindre quand il nous flatte, que quand il nous persécute, et que tel qui s'est sauvé des écueils des tentations, du feu de la tribulation, des orages de la persécution, vient souvent périr dans le sein de la vaine gloire ou de la volupté.

Aussi Dacien, mille fois vaincu par le courage de notre martyr, se promet enfin de le vaincre par les ménagements et les caresses; et c'est ici, Messieurs, le plus dangereux de

(Trente-deux.)

ses combats : *Certamen forte dedit illi ut vinceret*. Je le vois par l'ordre du tyran, non pas comme tantôt sur les chevaux et sur les grils ardents, mais sur un lit superbe, mollement étendu, respirant à loisir de ces sanglants combats dont il ne lui reste plus que les douceurs de la victoire, et le plaisir flatteur d'un agréable souvenir ; je le vois, non pas investi d'une armée de bourreaux qui le déchirent, mais environné d'un essaim de chrétiens qui le consolent, qui lui applaudissent, qui rêvent ses cicatrices glorieuses, comme les monuments éternels de sa constance et les preuves éclatantes de la vérité de leur foi ; je le vois enfin, non pas dans les tristes privations d'une faim cruelle et d'une affreuse pauvreté, mais dans les délices d'une heureuse abondance qui offre à sa sensualité tout ce qui peut la flatter.

C'est là, je l'avoue, Messieurs, que je commencerais à trembler pour notre saint, s'il ne commençait à trembler lui-même ; intrépide au milieu des tourments, il s'alarme dans les délices ; il sent que déjà l'amour-propre se ravive, la complaisance le gagne, la vaine gloire le flatte, le plaisir s'insinue, le fruit de ses souffrances lui échappe, s'il n'échappe lui-même à la vanité. Votre foi sera-t-elle en assurance, Messieurs, au milieu des plaisirs qui vous tentent, des délices qui vous assiégent, de la vie molle qui vous corrompt, des fausses louanges qui vous aveuglent, si celle de Vincent, victorieuse de la cruauté du tyran, tremble à la vue de ses caresses et de ses ménagements ? Tremblons avec lui, Messieurs ; mais élevons-nous, détachons-nous comme lui ; que notre foi, semblable à l'abeille qui ne se noie jamais dans le miel qui l'environne, dit saint Augustin, nous élève au-dessus des douceurs du siècle, comme notre martyr ; car voyez-le craindre les délices plus que la douleur, se dérober aux caresses du tyran, aux applaudissements de ses frères, se détacher d'un corps qui n'a plus rien à souffrir, appeler enfin la mort à son secours ; et plein de santé, plein de vie, mais investi d'honneurs et de plaisirs, s'envoler tout d'un coup dans le sein de Dieu pour y trouver un asile assuré dans la gloire que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANEGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Quæcumque sunt vera . . . quæcumque sancta . . . si qua virtus, si qua laus disciplinae, hæc cogitate, quæ vidistis in me.

Occupez-vous de tout ce qui est saint, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui peut rendre votre conduite irréprochable et réglière, selon l'exemple que je vous en ai donné (Philipp., IV, 8).

Le salut auquel nous sommes tous appelés par la grâce de Jésus-Christ, ne se trouve que dans la perfection de notre état ; les vertus étrangères à notre vocation sont plutôt des égarements que des progrès vers notre fin : pour y arriver, dit saint Augustin, après l'Apôtre, ce n'est pas assez de courir, il faut courir dans la voie qui nous est marquée, nous renfermer dans le cercle de nos obligations, remplir les devoirs de notre état,

et ne chercher la couronne promise, qu'au bout de la même carrière où la grâce nous a fait entrer : *Non curro quasi in incertum*. Le savant y peut arriver par l'amour de la vérité ; le père de famille, le religieux, la vierge de Jésus-Christ, par l'exemple de la sainteté ; le magistrat par le zèle de la justice ; mais le ministre des autels, destiné par la sublimité de sa vocation à sanctifier tous les états, ne peut se sanctifier lui-même que par les vertus de tous les états ; successeur de ce Prêtre éternel, toujours saint, toujours vrai dans sa conduite, il faut qu'il réunisse en lui seul et l'exemple de la sainteté et l'amour de la vérité, et que tout ce qui peut rendre une vie pure, régulière, irréprochable, on le trouve en lui, comme on le trouvait dans saint Paul, comme nous l'admirons aujourd'hui dans le grand saint François de Sales, digne patron des clercs de cette Eglise (1), qu'il a édifiée par le zèle de ses prédications, et qu'il anime encore par l'exemple de ses vertus, lorsqu'il leur dit par ma bouche : Que la sainteté, que la vérité que vous avez vues en moi soient l'objet ordinaire de vos pensées : *Quæcumque sancta . . . quæcumque vera . . . hæc cogitate, quæ vidistis in me.*

Ainsi parlait l'apôtre saint Paul aux chrétiens de son temps ; après les avoir instruits par les préceptes, il les animait par les exemples, il leur montrait en lui tout ce qu'il exigeait d'eux ; il imitait Jésus-Christ, dit-il ailleurs, afin qu'ils passent l'imiter lui-même ; et non content d'être le maître de ses disciples, il voulait encore en devenir le modèle : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

L'Eglise n'en proposerait point d'autres, je ne dis pas aux simples fidèles, mais aux ministres mêmes des autels, si le zèle de la perfection, refroidi jusque dans le sanctuaire, ne regardait les exemples de ce grand apôtre comme des miracles de la grâce qu'on n'est plus obligé d'imiter. Un apôtre, dit-on, instruit au troisième ciel, écouté dans la ferveur de l'Eglise naissante, autorisé par le don des miracles, soutenu d'une grâce héroïque qu'on ne connaît plus aujourd'hui ; en un mot un saint Paul, c'est un prodige qu'il faut admirer, et non pas un exemple qu'on puisse suivre : ainsi s'excusent dans leur froideur et les chrétiens lâches et les indignes successeurs de son ministère et de son apostolat.

Mais voici, pour les instruire ou les confondre, un nouvel apôtre qui n'a rien au-dessus de nous que son zèle et sa vertu, un homme né comme nous dans la décadence des siècles, sanctifié au milieu du monde par les voies ordinaires de la grâce, formé à la cléricature par les devoirs d'une vie commune, élevé à l'épiscopat par les degrés d'une humble timidité qui le suit et d'un zèle laborieux qui le mérite, en un mot, devenu saint par des vertus qui ne doivent désespérer personne.

Tel est, vertueux clercs, le modèle que je vous propose dans la personne du grand

(1) Saint-André-des-Arcs.

saint François de Sales, inexcusables, si vous ne l'imitez pas. Né sous vos yeux, accordé aux besoins de l'Eglise presque de vos jours ; proportionné, si j'ose le dire, à la mesure de votre grâce, exercé dans la variété de vos fonctions, et de la même voix dont cette chaire retentit encore, vous animant du haut du ciel à la pratique de la sainteté qu'il a suivie, *quæcumque sancta*, à l'amour de la vérité qu'il a défendue, *quæcumque vera, hæc cogitate quæ vidistis in me*; vous allez donc voir dans ce grand saint et ce qu'il a fait pour arriver à la sainteté de son ministère, et ce qu'il a souffert pour étendre la vérité dans les fonctions de son ministère. Voilà, Vierge sainte, ce que fit pour la gloire de votre Fils ce grand évêque, qui n'entreprit jamais rien sans votre secours ; je vous le demande de tout mon cœur pour retracer la vive idée de ses vertus, et j'emploie pour l'obtenir les paroles ordinaires de l'ange. *Ave.*

PREMIER POINT.

Chaque état est distingué dans la religion par l'impression de quelques attributs de Dieu sur ceux qu'il veut faire servir à ses desseins : il imprime sur le front des rois et des grands de la terre quelques rayons de sa puissance et de sa gloire, pour en faire les protecteurs de sa religion et les défenseurs de son Eglise ; il répand dans le cœur des juges, pour parler avec saint Augustin, quelques gouttes de cette justice qui lui est propre pour en faire les vengeurs de ses lois et de nos ouvrages ; il communique enfin à tous les chrétiens quelques écoulements de sa sainteté pour avoir en eux des victimes pures et des adorateurs parfaits ; il veut qu'ils soient saints, parce qu'il est saint, et et qu'ils reçoivent tous quelque chose de sa plénitude, comme parle saint Jean : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.*

Si la simple qualité de chrétien est un engagement à la sainteté, combien doit être éminente celle des ministres des autels ! Engagés par état à sanctifier les autres, dépositaires sacrés de l'autorité de Dieu pour le salut de ses élus, dispensateurs ordinaires de sa grâce, interprètes visibles de sa miséricorde ou de sa justice, obligés de porter tous les jours le Saint des saints entre leurs mains, de le former sur l'autel, de le dispenser aux fidèles, d'y participer ; jusqu'où ne doit point aller le zèle de leur perfection et l'éminence de leur sainteté ?

Vous le comprîtes, grand saint ! et conduit dès votre enfance par l'esprit de Dieu qui commençait dès lors à former en vous l'exemple des clercs, le modèle des prêtres, l'appui de la foi, le fleau de l'hérésie, le flambeau de la religion, la gloire de l'épiscopat ; vous donnâtes vos premières affections, non pas à des amusements puérils, mais à des exercices saints. La Sagesse qui, selon l'Écriture, s'était fait un jeu de former la terre et les créatures insensibles, en attendant qu'elle donnât toute son application à former l'homme qui les devait gouverner, *ludens in orbem terrarum*, la Sagesse faisait à notre saint des

jeux innocents de ce qui devait être un jour l'objet de ses plus sérieuses occupations ; on le voyait dès lors bâtir des églises, dresser des autels, entonner des cantiques ; et semblable à ces montagnes qui, par quelques étincelles qui s'élèvent de leur sein, découvrent l'incendie caché qui s'y allume, François, par ces faibles lueurs d'une ferveur naissante, nous fait augurer la plénitude de la sainteté où Dieu l'appelle, et le feu sacré dont il doit embraser toute l'Eglise.

A peine a-t-il résolu de la servir dans la cléricature, qu'il pense à l'édifier par la sainteté : les jeûnes, les cilices, les austérités qui mortifient son corps innocent, le préparent déjà à soutenir les fatigues de l'épiscopat ; les méditations qui allument dans son cœur les ardeurs de la charité ouvrent son esprit aux lumières de la vérité ; la règle de vie qui partage tous ses moments entre l'étude des lois humaines et la pratique des lois divines, gravent dans sa personne la loi vivante et des clercs dont il est le modèle, et du troupeau dont il doit être le pasteur. Il veut être savant pour l'instruire, et vous verrez tantôt les effets surprenants de ses lumières ; mais il faut qu'il soit saint pour le convertir, et vous allez voir ce qu'il a fait pour le devenir.

Trois obstacles nous arrêtent d'ordinaire dans les voies de la sainteté, dit saint Augustin : l'amour du plaisir dans la jeunesse, les idées de la fortune dans un âge plus avancé, les difficultés de la vertu dans les devoirs de notre état ; trois tentations qui ferment au peuple de Dieu l'entrée de la terre promise, dit ce Père, qui ferment aux fidèles le chemin de la perfection, qui devraient fermer à la plupart des clercs l'entrée du sanctuaire, et qui, vaineues par le jeune François de Sales le rendirent digne d'y être admis : *Prima tentatio est erroris, secunda fastidii, tertia difficultatis.* Loin de s'égarer dans la recherche des voluptés, il les fuit ; loin d'ouvrir son cœur à des desirs ambitieux et de se dégoûter de sa fortune, il s'y borne ; loin de se laisser abattre aux difficultés de la vertu, il les combat, il en triomphe ; c'est par ces degrés qu'il s'élève à la perfection de son état, et c'est par là que je vous prie de le suivre.

1. Le premier obstacle à la perfection, c'est l'amour du plaisir, écueil ordinaire de la vertu des grandes âmes. David était l'homme selon le cœur de Dieu, il courait dans ses voies avec un zèle que rien ne pouvait arrêter ; jaloux de sa gloire, redoutable aux ennemis de son peuple, fidèle à remplir tous les devoirs de la royauté, et tout d'un coup la volupté l'arrêta au milieu de sa course ; ce courage intrépide que les ours, que les lions, que les géants n'avaient pu dompter, succomba à la vue d'une beauté fragile ; Salomon connaissait toutes les voies de la sagesse, il en suivait les maximes, il en développait les oracles ; le goût d'un plaisir trompeur éclipse toutes ses lumières, et le fondateur zélé du temple de Dieu s'oublie jusqu'à devenir l'adorateur des idoles. Saint Augustin voyait étalés devant lui tous les

charmes de la vertu, il l'aimait, il soupirait pour elle, il faisait des efforts pour la suivre, et la volupté l'arrêta, dit-il, par la robe de sa chair, et déconcerta ses pieux desseins.

Aussi n'est-ce pas là une tentation étrangère à l'homme, Messieurs? elle naît avec nous. Formés de Dieu pour être heureux, nous cherchons partout à le devenir, nous courons d'objets en objets, et détachés de cette beauté éternelle qui peut seule remplir le vide d'un cœur fait pour elle, on s'attache à des objets périssables qui ne nous satisfont jamais; et l'on devient misérable par l'inclination même qu'on a d'être heureux, parce qu'on ne sait pas, dit saint Augustin, que Dieu étant le principe de cette inclination, il en doit être la fin, et qu'elle ne peut trouver qu'en lui seul le vrai plaisir qu'elle cherche: *Nec considerabam miser ex qua vena mihi manaret* (Aug., *Confess.*, lib. IX, c. 4).

De là ces égarements si fréquents de la jeunesse qui, emportée par la vivacité de l'âge, dominée par la violence des passions, sourde aux remords de la conscience et aux sentiments de la religion, suit aveuglément les penchans de son cœur, et n'oublie rien pour se procurer tous les plaisirs qu'elle désire; de là tant de chrétiens peu dignes de leur ministère, qui au lieu de l'innocence et de la pureté qu'exigent les saints canons, n'apportent dans le sanctuaire qu'un feu profane, qu'un cœur esclave de la volupté.

François de Sales ne la connut jamais, Messieurs; et si mon silence lui dérobaient ici la gloire de sa pureté, les pierres de nos églises parleraient pour la publier; elles le virent, Seigneur, dès ses plus tendres années, renoncer, à la face de vos autels, aux plaisirs profanes que vous condamnez, s'en retrancher toutes les espérances, asservir la liberté de ses passions au joug aimable d'une chasteté perpétuelle; et par un vœu secret, mais renouvelé plus d'une fois, affermir son cœur contre les écueils de la volupté, et s'imposer, comme parle saint Augustin, l'heureuse nécessité d'être pur dans le centre de la corruption: après cela fondez sur lui, tentations impures, il aura la force de vous vaincre; dressez des pièges à son innocence, compagnons corrompus de ses études, ennemis déclarés de sa vertu, il saura éluder tous vos artifices; étalez à ses yeux tous les charmes d'une beauté profane, exposez-le à la licence de ses discours, laissez-lui les facilités d'une dangereuse solitude; une fuite glorieuse l'arrachera comme Joseph des mains de l'impudicité. Employez, démons, pour allumer des desirs impurs dans les âmes faibles, les grâces mêmes de son visage modeste, qui ne doit inspirer que la pudeur; mettez en usage, pour séduire son cœur, et l'éclat de la naissance, et la magnificence des promesses; François les saura mépriser; tentez enfin par la modestie d'une femme vertueuse en apparence ce que vous n'avez pu gagner par l'effronterie d'une impudique: François en prendra occasion de laisser aux clercs cette importante leçon que saint Chrysostome devait leur avoir apprise, que rien n'est plus à

craindre pour eux que la société des femmes même vertueuses; qu'en ces occasions l'attachement est d'autant plus dangereux, qu'il est fondé sur l'estime, qu'il passe insensiblement de la vertu à la personne, que l'inclination innocente dégénère souvent en affection déréglée, et que tel qui s'est démis de ses pièges grossiers de la volupté, se perd quelquefois dans les liens spirituels de la charité même (*Chrysost.*, l. VI, de *Sacerd.*).

Ainsi triomphait la chasteté de notre saint, non-seulement des voluptés honteuses, mais encore des plaisirs que le monde appelle innocents: spectacles, jeux, amusements, conversations séculières, écueils assurés de la vertu des clercs, François de Sales vous connut-il jamais que pour vous fuir ou vous combattre? Toujours en garde contre les plaisirs indignes de son état, ne sait-il pas s'en fermer l'entrée par des résolutions généreuses, s'en dérober le temps par des occupations continuelles, s'en interdire les occasions par une sage retraite ou par une société choisie, convaincu qu'un ministre des autels doit être égal aux anges par sa pureté, comme il est au-dessus d'eux par son ministère?

2° Victorieux de ce premier obstacle à la sainteté du sacerdoce, n'aura-t-il plus rien à combattre? pourra-t-il, sans de nouvelles épreuves, courir où l'esprit de Dieu l'appelle; et les parents pour l'ordinaire faciles approbateurs, et souvent même auteurs sacrilèges de la vocation de leurs enfans, applaudiront-ils à la sienne? Non, Messieurs, on le tente par tout ce que la tendresse et l'autorité paternelle peut employer de plus touchant: larmes, soupirs, intérêts domestiques, vicilles d'un père infirme, caresses d'une mère affligée, armes puissantes sur un cœur également et tendre et chrétien, espérances, établissement, mariage avantageux, un emploi tout, et François de Sales triompha de tout. Prostré aux pieds de son père, il combat comme Jacob, jusqu'à ce qu'il ait obtenu la bénédiction qu'il demande; et qu'au mépris des espérances du siècle, il ait choisi le Seigneur pour sa portion et son héritage.

Car il n'entre pas dans le sanctuaire, comme tant d'autres, par les vœux sacrilèges d'un intérêt sordide; il ne va pas au défaut de la fortune du siècle, chercher dans le ministère d'un Dieu pauvre de quoi s'enrichir; il ne fut pas du patrimoine de saint Pierre et des dignités de l'Eglise, la ressource commode de son avarice ou de son ambition; en un mot, il n'est pas de ceux que l'Eglise voit avec douleur, dit saint Jérôme, passer tout d'un coup de l'indigence du siècle à l'abondance redoutable du sanctuaire: *Ut suspiret eos Ecclesia divites, quos mundus tenuit ante mendicos*; c'est la justice des apôtres qu'il recherche et non pas leur puissance; s'il a de l'ambition, c'est celle dont saint Paul lui donne l'exemple, d'être plus zélé que les autres dans son ministère, d'y soutenir plus de travaux, de s'y exposer plus souvent à la mort, comme vous le verrez

tantôt, et d'y chercher avec plus d'ardeur, non pas les biens de ses frères, mais leur conversion et leur salut : *Ministri Christi sunt? plus ego; in laboribus plurimis... in mortibus frequentes: non enim quæro quæ vestra sunt, sed vos* (II Cor., XI, XII).

Et ne croyez pas, Messieurs, que j'ose ici lui faire un honneur d'un désintéressement imaginaire; vous avez vu tout ce qu'il a méprisé pour suivre Jésus-Christ, vous allez voir tout ce qu'il sacrifie pour le servir sans partage et sans intérêt. Son prince lui offre une dignité considérable dans le sénat de Chambéry, il la refuse; il n'écoute ni les prétextes spécieux du bien public, ni l'intérêt apparent de la veuve et du pupille, ni les progrès de la justice qu'il pouvait maintenir; il se doit tout entier à l'Eglise; il ne veut servir qu'elle; il laisse aux magistrats du siècle le soin de réprimer les passions des hommes par les lois du siècle; il se réserve celui de les combattre par les lois de l'Evangile; éloigné de ces ministres partagés qui couvrant leur ambition du beau nom de zèle, joignent à un ministère saint des emplois tout profanes, comme si le champ de l'Eglise au milieu de tant d'ivraie qui le couvre, de tant d'épines qui le défigurent, de tant de moissons qui manquent d'ouvriers, n'avait pas de quoi les occuper; qu'ils laissent aux morts le soin d'ensevelir les morts; qu'ils abandonnent aux séculiers les dignités du siècle, et qu'ils apprennent de notre saint, à ne chercher dans l'Eglise, que des travaux pour l'Eglise, que la sainteté de l'Eglise : *Quæcumque sancta, hæc cogitate*.

Il est vrai que, malgré tous ses soins, François de Sales y trouve de l'éclat et des dignités; mais avec quelle répugnance les accepte-t-il? et pendant que tant d'autres remuent tous les ressorts de l'intrigue pour y arriver, et qu'au mépris des lois saintes, ils se produisent quand ils devraient se cacher, qu'ils prient quand ils devraient être priés, qu'ils font à l'Eglise, si j'ose le dire, la violence qu'ils devraient souffrir : *Queratur cogendus, rogatus recedat, invitatus effugiat* (Justinian.); notre saint, animé de l'esprit des premiers temps, résiste et au choix de son évêque qui le demande pour coadjuteur, et à l'autorité de son prince qui le nomme, et aux empressements d'un père qui le désire; content du travail, indifférent pour le titre et la gloire de l'épiscopat; et lorsqu'enfin forcé par une autorité supérieure et par la voix de Dieu même, qui s'explique par la bouche des saints qu'il consulte, il est obligé de se soumettre, ah! quelles frayeurs, quelles agitations, quelle tristesse à la vue de ce redoutable engagement! Tout ce que ressent de trouble et de douleur un cœur ambitieux, lorsqu'après des démarches serviles, des assiduités honteuses, aurois employés, présents prodigués, il se voit frustré de ses espérances et payé de tous ses soins par des espérances nouvelles, l'humble François de Sales l'éprouve dans sa promotion à l'épiscopat; la frayeur le saisit, la tristesse l'abat, sa santé s'altère (maladie rare dans notre siècle); on

tremble pour sa vie, l'Eglise de Genève se voit en danger de n'avoir plus en lui ni brebis ni pasteur, et cette âme héroïque que tant de travaux essayés pour la foi n'avaient pas ébranlée, succombe à la vue d'une dignité qu'elle doit soutenir avec tant de zèle.

Car vous la soutenez, grand saint! vous survivrez pour la gloire de l'épiscopat à la douleur de vous y voir élevé; et c'est là que pour l'instruction de l'Eglise, votre désintéressement paraîtra dans toute son étendue! Vous ne serez pas de ceux qui trouvent dans la nécessité spécieuse de soutenir leur dignité, les pieux prétextes dont ils couvrent leur orgueil ou leur avarice; qui donnent tout à la grandeur et rien à la sainteté de leur rang, comme en gémit saint Bernard : *Honori totum datur, sanctitati parum aut nihil* (Bern., ad Eug. I, 4)! On ne vous verra pas, comme eux, surchargé des revenus de l'Eglise, consumer seul ce qui suffirait à tant de saints ouvriers de l'Evangile, vous décharger sur eux des travaux de l'épiscopat, n'en réserver que l'éclat et l'abondance pour vous; et toujours peu content de ce que vous possédez, aller encore avilir la majesté de votre ministère devant les protecteurs de votre ambition!

Non, non, Messieurs, notre saint sait se borner à la médiocrité de son Eglise; il la trouve assez riche, si elle est assez sainte; en vain voit-il s'ouvrir devant lui toutes les voies de la fortune, il se renferme dans la sienne; pensions offertes, abbayes présentées dans son diocèse même, charges éclatantes à la cour de son prince (tentations délicates qui se colorent d'une apparence de zèle), l'évêque de Genève ne vous écoute pas. L'Eglise de Paris, digne troupeau d'un tel pasteur, où l'abondance du travail pouvait ensemble justifier la nécessité du changement, l'évêque de Genève ne vous regarde pas! Pourpre romaine, si propre à colorer les pieux desseins d'un prélat zélé pour l'Eglise, si vous n'êtes teinte de son sang versé pour la foi, comme il parle lui-même, l'évêque de Genève ne vous accepte pas! O modération digne des premiers siècles, qui donne plus d'éclat à notre saint que la pourpre même! O désintéressement qui l'élève au-dessus des têtes couronnées et qui lui attire cet éloge glorieux de la bouche d'un grand roi (1) : *Que son humilité le met au-dessus de lui, et que si jusqu'alors il s'est cru supérieur aux ecclésiastiques qui briguent ses bienfaits, il se voit au-dessous de l'évêque de Genève qui les refuse!* N'est-ce pas là, Messieurs, soutenir dignement la sainteté de son ministère? N'est-ce pas suivre avec exactitude les lois de la plus sévère discipline? n'est-ce pas remplir avec fidélité tous les devoirs de son état? *Si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate*.

3^e Si les dignités les plus éclatantes n'ont pu tenter la modestie de ce saint prélat, son courage ne cédera-t-il point aux difficultés de la vertu? Partagé par tant de devoirs presque contraires, ne le verra-t-on point so

(1) Henri IV.

démentir par quelque endroit, et laisser entrevoir les faiblesses de l'homme au travers des vertus de l'évêque? Non, Messieurs; et si la gloire de ses travaux apostoliques ne m'appelaient ailleurs, vous le verriez dans le détail de la vie épiscopale, tantôt actif sans dissipation, tantôt contemplatif sans oisiveté, brûlant d'un amour de Dieu capable de tout entreprendre, tempéré d'un amour du prochain qui sait tout ménager, au-dessus de tous les pasteurs par la ferveur de son zèle, confondu avec ses brebis par une aimable familiarité; doux dans ses propres injures, sévère contre celles de Dieu, quelquefois arraché à son cher troupeau par des besoins imprévus de l'Eglise; toujours pressé d'y retourner comme à son centre; et regardant un évêque partout ailleurs, dit-il lui-même, comme une statue déplacée, qui ne fait figure que dans sa niche.

Vous le verriez dans les voies de la sainteté, aussi zélé pour la communiquer que pour l'acquérir, faire réfléchir dans les monastères la discipline ancienne, en fonder de nouveaux pour fournir à la vertu de nouveaux exemples, rappeler les prêtres à la sainteté de leur ministère, consacrer les veuves au soulagement du prochain, enrichir l'Eglise d'un nombre infini de vierges qui, détachées du siècle et d'elles-mêmes, font gloire comme lui de n'aimer que Dieu seul, et de marcher non-seulement dans les voies de la sainteté qu'il vous a tracées par ses exemples, mais selon les règles de la vérité qu'il nous a fait connaître par ses lumières; car si ce grand évêque brilla dans l'Eglise comme le modèle de la sainteté, il y parla comme l'oracle de la vérité.

SECOND POINT.

Si l'Eglise n'avait qu'à régler les mœurs de ses enfants, il suffirait aux pasteurs qui la conduisent d'être saints; leur vertu pourrait confondre le vice; et la régularité de leur vie serait la condamnation tacite de l'iniquité; mais elle a la pureté de sa doctrine à soutenir, les erreurs de ses ennemis à combattre; une vertu muette ne le peut faire, il faut que la voix du pasteur se fasse entendre, qu'il ajoute les lumières de la vérité aux exemples de la sainteté, et que pour être grand dans le royaume des cieux, c'est-à-dire, selon Jésus-Christ même, dans l'Eglise, il se rende également redoutable et au vice par sa vertu, et à l'erreur par sa doctrine: *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno calorum.*

Il est vrai que, pour former un pasteur accompli, il faut commencer par l'action, dit saint Augustin (*Lib. XXII contra Faust., c. 53*); l'on n'arrive au plaisir de connaître la vérité, que par la peine qu'on trouve à la suivre; aussi est-ce par là que commence saint François de Sales: *Prior est labor operandi quæ recta sunt, quam voluptas intelligendi quæ vera sunt*; mais par le zèle de la sainteté quels progrès ne fait-il point dans l'amour de la vérité! quelle application à la chercher! quel zèle à la répandre! quelle fidélité à la soutenir au péril de sa vie! disciple, apôtre,

martyr de la vérité, suivons-le, s'il vous plaît, dans ces différents états.

1^o Disciple docile de la vérité, il commence de bonne heure à soupirer pour elle; il la cherche, non comme la plupart des jeunes gens, par amusement, par curiosité, par intérêt; mais comme Salomon, par goût et par estime; la préférant à toutes les dignités où elle peut conduire, et peu jaloux de se distinguer par l'éclat de la sagesse, pourvu qu'il se sanctifie par l'usage de ses lumières: *Præposui illam regnis et sedibus.... et proposui pro luce habere illam* (*Sup., VII*). Aussi ne le vit-on jamais, ni partagé par l'amour de ses plaisirs, ni dissipé par des études vaines et frivoles; son cœur et son esprit épurés et des ténèbres des passions et des préjugés des sens, ne s'ouvrent qu'à la vérité; il se nourrit dès sa jeunesse du suc des saintes Ecritures, des maximes de la religion, des règles des saints canons; et bientôt il acquiert ces vastes connaissances, qui en feront un jour la colonne de l'Eglise, la lumière des peuples, l'admiration des papes, dont il entendra ces belles paroles: Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne, et répandez-les dans les places publiques; continuez de vous sanctifier et de sanctifier les autres par l'usage de vos lumières: *Bibe aquam de cisterna tua... et deriventur fontes tui foras* (*Prov., V*).

Et d'où les tire-t-il, chrétiens, ces lumières? sont-elles le triste fruit de ce travail ingrat, qui nous fait pâlir sur les livres? Sont-elles l'unique ouvrage de ces maîtres présomptueux, qui nous débitent leurs vaines conjectures comme des maximes assurées, leurs faux préjugés comme des vérités éternelles, et dont tous les soins se terminent souvent à nous rendre aussi superbes qu'eux, et peut-être à nous éloigner avec beaucoup de peine par des questions contentieuses de la vérité, qui se présente d'elle-même à nous dans la prière? C'est là, que François de Sales la cherche; c'est là qu'il la trouve; c'est là, qu'elle parle à son cœur, en même temps qu'elle éclaire son esprit; embrasé des ardeurs du Saint-Esprit dans ses fréquentes méditations, il en reçoit aussi les lumières; il se connaît lui-même pour s'anéantir; il connaît son Dieu pour l'aimer, comme parle saint Augustin: *In ejus amore coram se viduit... eo sibi lucente attendit in se invento se* (*August., lib. V de Trinit., in proœmio*), et muni de ces grandes lumières, il passe bientôt de la qualité de disciple à celle d'apôtre de la vérité.

2. L'Eglise n'a point de ministère plus important que celui de la prédication; c'est par elle qu'elle s'est établie; c'est par elle qu'elle se soutient; c'est par elle qu'elle fait de nouveaux progrès, lorsqu'elle trouve dans ses ministres une fin toute divine, des dispositions saintes, une vocation légitime comme dans saint François de Sales; car, s'ingère-t-il de lui-même dans un ministère où saint Paul se glorifie de n'être entré que par la vocation de Jésus-Christ: *Vocatus apostolus?* Vient-il, comme tant d'autres, sur la présomption d'une vaine politesse, enflé d'une

science superficielle, formé dans le commerce du monde, se présenter pour le combattre; opposer au torrent du siècle et de ses passions le faible arrangement d'un discours sans vigueur; entreprendre, en un mot, de défaire l'ennemi d'Israel avec les armes éclatantes de Saül? Non, non, Messieurs; il attend le signal pour courir au combat, tranquille dans sa retraite, caché en Dieu, tout occupé de ses propres besoins, jusqu'à ce que la voix du pasteur l'appelle au secours de ses brebis; brebis, hélas! changées en loups ravissants, depuis près d'un siècle, dans la plus grande partie de l'évêché de Genève! Représentez-vous tout le Chablais devenu calviniste ou luthérien, l'abomination de la désolation dans les lieux saints; les temples démolis, les vases sacrés profanés, les ornements brûlés, les monastères rasés, les religieux sous le fer du persécuteur, réduits à opter entre la mort ou l'apostasie; tel est le triste champ où François de Sales doit semer la vérité!

Son évêque l'y appelle, Messieurs; la difficulté de l'entreprise ne l'étonne pas; la sainteté seule du ministère le fait trembler; il regarde la prédication, non pas comme un chemin aux dignités, non pas comme un commerce trompeur de belles paroles et de vains applaudissements; mais comme une fonction redoutable où saint Paul craint d'être réprouvé en travaillant au salut des autres. Eh! que ne fait-il pas pour s'y disposer? Car jetez ici les yeux sur le modèle que je vous propose, ministres du Seigneur; voyez François se préparer au ministère de la parole, et au rétablissement du temple de Dieu, comme Esdras, par la prière, par les gémissements, par les jeûnes et les mortifications: *Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et doceret in Israel judicium I Esdr., VII*); voyez-le imprimer dans son esprit, graver dans son cœur et sur son corps même les vérités qu'il veut persuader; voyez-le enfin animé, non du désir de sa propre gloire, mais du zèle de la gloire du Seigneur, sans vues humaines, sans autre espérance que du salut de ses frères, se dévouer aux fatigues de l'apostolat, et muni non des discours étudiés de la sagesse humaine, mais de l'onction des Ecritures et de la vertu de Dieu, entrer en lice avec les ennemis de sa religion.

Quels succès ne nous promettent point des dispositions si belles? et que ne doit point craindre l'erreur d'un apôtre qui val l'attaquer jusque dans son fort, tout armé de Dieu, comme parle un Père: *Totus de Deo armatus?* Car François, animé du zèle de l'Evangile, ne cherche pas où l'erreur est plus faible, mais où la vérité est plus opprimée; il ne commence pas comme les héros du siècle, par se rendre maître des dehors, des postes avancés, des environs de la place; le héros de la vérité se jette tout d'un coup dans le fort de l'hérésie; déjà je le vois dans Tonon, capitale de la province, seul au milieu d'une populace aveuglée, investi d'une foule de ministres alarmés, menacé par des magistrats séditieux; tel en un mot, qu'on vit autrefois

saint Paul combattre seul au milieu d'Athènes les fausses divinités des Athéniens.

Que pensez-vous de François en cet état. Messieurs? sinon peut-être ce que pensèrent les Juifs de Judith, lorsqu'ils la virent s'exposer seule au milieu de l'armée d'Holoferne; ce qu'ils pensèrent de David, lorsqu'encore jeune, sans armes, sans expérience, il s'engagea à défaire seul dans un seul homme l'armée nombreuse des Philistins; mais rassurez-vous, le bras de Dieu n'est point raccourci, la multitude ne peut rien contre la vérité; le même esprit qui conduisait Judith, qui fortifiait David, saura soutenir François de Sales pour le salut de son peuple.

Il prêche à Tonon: la populace en est émue, la politique troublée, la fausse religion alarmée; malgré la crainte du prince qui l'autorise, on conjure la perte de ce nouvel apôtre; et pour l'éviter, il joint selon l'ordre de Jésus-Christ, la prudence du serpent à la simplicité de la colombe; on le voit chaque soir se dérober aux dangers de la nuit, se réserver par une éclipsé de quelques heures pour le salut de ses frères, et répandre le matin avec plus de force, et sa lumière et son ardeur; mais pendant que ce soleil de l'Evangile se couche pour les uns, il se lève pour les autres; s'il laisse respirer l'erreur à Tonon, c'est pour aller combattre l'impiété dans la citadelle des Alings, où il se retire; là il passe les nuits à exhorter les soldats, à reprimer la fureur des duels, à inspirer la douceur de l'Evangile, à former d'une garnison déréglée une assemblée sainte de soldats chrétiens. Ce repos innocent que Jésus-Christ permet à ses apôtres après de longs travaux: *Requiescite pusillum*, François ne le connaît pas; ce repos infructueux que l'amour-propre inspire aux ouvriers délicats de l'Evangile, où ils se dédommagent de quelques heures de travail par plusieurs mois d'oisiveté, François ne le connaît pas; il ne peut permettre le sommeil à ses yeux, non plus que David, qu'ils n'aient vu le Seigneur se reposer dans ses anciens sanctuaires, et le Dieu de Jacob rentrer en possession des temples que l'hérésie lui a ravis: *Si dederò somnum oculis meis, donec inveniam locum Domino, tabernaculum Deo Jacob.*

Plein de ce désir, il continue chaque jour à Tonon ses travaux évangéliques; tantôt il ébranle l'erreur par la force de ses raisons; tantôt il insinue la vérité par la douceur de ses discours; là il convainc l'esprit; ici, il gagne le cœur de ceux qui l'écoutent: s'il prêche sur nos saints mystères (article odieux à l'hérésie) avec quelle force, avec quelle onction les sait-il établir? Il voit tout d'un coup son auditoire ébranlé, un bruit confus s'élève de la bouche de ceux qui lui applaudissent; l'erreur est forcée de rendre témoignage à la vérité; six cents personnes se convertissent, et ces conversions ébauchées dans la chaire, il les achève dans les conversations. Là, sa douceur, sa charité, ses ménagements font aimer la religion que ses discours ont fait connaître: il entend, comme saint Pierre, la

voix de Dieu qui lui ordonne d'immoler les pécheurs comme des victimes par la force de son zèle, *macta*; mais il entend la même voix qui lui apprend, dit saint Augustin, à se les incorporer par la douceur de sa charité, *manduca*.

Ainsi s'avance l'œuvre de Dieu, autant par ses entretiens secrets, que par ses prédications publiques. Sa modestie, sa condescendance, son aimable simplicité, je ne sais quoi de cette grâce apostolique qui jeta les premiers fondements de l'Eglise, en relève ses ruines par le grand saint François de Sales; tout parle en lui en faveur de la vérité qu'il annonce; et, si j'ose le dire, tout parle en nous contre la religion que nous prêchons, nous qu'on voit peut-être tout de feu dans les chaires, tout de glace dans les conversations; prêts à confondre les pécheurs par des raisonnements étudiés, incapables de les gagner par une douceur insinuante; animés d'un zèle satyrique quand il faut parler, retenus par un respect humain quand il faut agir; prédicateurs en public, prévaricateurs en secret, et peut-être plus pernicious à l'Eglise par l'irrégularité de notre conduite, qu'utiles par la vanité de nos prédications.

Loin de vous, grand saint, ces défauts trop ordinaires aux ministres de l'Evangile! tout le préche en vous, tout l'insinuer, tout le persuader, votre zèle, votre douceur, votre silence: disons plus, les traits mêmes de votre visage sont autant de preuves de la vérité de votre religion. Et par là quels fruits ne recueillez-vous pas de vos travaux évangéliques? Chacun de vos discours est une victoire assurée pour l'Eglise; autant de paroles, autant de conquêtes: et tel qu'on vit autrefois le prophète Ezéchiel prophétiser par l'ordre de Dieu sur une campagne couverte de cadavres et d'os desséchés, les ranimer, les réunir, les remettre chacun à leur place par la force de sa parole, et de ces hommes inanimés former tout d'un coup une nombreuse armée; tel je vois saint François de Sales prêcher à une multitude d'hérétiques, membres séparés du corps mystique de Jésus-Christ, os desséchés par les ardeurs de la cupidité, morts par la privation de la charité, dispersés par le schisme et le mépris de l'unité; je le vois par l'efficacité de sa parole ranimer ces cadavres, réunir au corps de l'Eglise ces membres divisés, rendre à ces os l'harmonie, la beauté, la vie qu'ils avaient perdues: *Ossa arida, audite verbum Domini*.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, une vaine exagération; c'est une faible expression des conversions que Dieu fit par le ministère de saint François de Sales. Représentez-vous des auditoires nombreux convertis, les prêches consacrés en églises, les villages entiers accourant en corps, vêtus de blanc pour abjurer leur hérésie; en un mot soixante-douze mille hérétiques réunis à l'Eglise par le zèle et les soins d'un seul homme: pensez, dis-je, à toutes ces merveilles, et reprochez-moi, si vous l'osez, d'en avoir trop dit.

Ce n'est encore là que ce qu'il fit en Savoie; un climat si borné ne suffisait pas à son

zèle: suivez-le dans les plus grandes villes de ce royaume. Lyon, Grenoble, Dijon, Paris, cette chaire même où je rongis de paraître après lui, est un témoignage éternel à la gloire et aux bénédictions de son apostolat; suivez-le à la cour où l'estime du prince et la réputation de sa vertu l'appellent.

Il y paraît avec cet air apostolique, cette douceur insinuante, cette éloquence muette de son visage qui prévient les esprits et gagne les cœurs avant qu'il ait parlé; on l'écoute, on admire sa sainte hardiesse, on aime sa noble simplicité; le prince est touché, le libertin tremble, l'hérétique abjure, les familles entières se convertissent, et vont sous le sac et le cilice expier dans les ordres les plus austères les premiers égarements de leur vie.

Ainsi moissonnait le grand saint François dans la terre la plus ingrate; ainsi faisait-il aimer la vérité à des courtisans accoutumés à la combattre; ainsi bâtissait-il l'édifice de la charité dans le centre de l'ambition sur les ruines de la cupidité, et c'est le fruit de ses saintes dispositions: car on ne le voyait pas comme nous partagé entre sa fortune et son ministère, donner dans des ménagements honteux, penser à plaire plus qu'à convertir, flatter le vice pour s'attacher les vicieux, semer des fleurs sous les pas du pécheur pour en recueillir les fruits, et respecter les passions quand elles étaient puissantes. François les attaque sous la pourpre comme sous la bure; il peut se vanter avec l'Apôtre que jamais discours flatteur ne sortit de sa bouche: *Neque aliquando fuimus in sermone adulationis* (1 *Thessal.*, 11): tout est nature!, tout est sincère, tout est vrai dans ses discours, il ne cherche rien, il n'a rien à ménager; s'il veut plaire, c'est par la vérité; s'il veut s'avancer, c'est dans la charité; s'il envisage des récompenses, c'est pour l'éternité. De là cette vénération de son ministère qui lui attire la confiance des plus grands pécheurs; de là cette estime des souverains pontifes, des rois, des évêques qui le consultent dans leurs doutes comme l'oracle de la vérité; de là ce témoignage authentique d'Henri IV, de triomphante mémoire, qui aimait François de Sales, parce qu'il ne savait point flatter; témoignage également glorieux, et au prince qui le rend, et à l'évêque qui le reçoit! Un roi qui n'aime pas la flatterie, un prédicateur qui ne la suit pas employer: exemple rare, et dans ceux qui occupent les grandes places, et dans ceux que leur ministère oblige à leur parler.

3. Jusqu'ici, Messieurs, rien de plus doux que l'apostolat de notre évêque; tout plie devant lui, les ministres se cachent, les hérétiques abjurent, les pécheurs se convertissent, les peuples admirent, les pontifes louent, les rois applaudissent; rien de plus doux, et de plus digne d'envie. Mais par combien d'accueils est-il arrivé à de si grands succès? Les fruits de l'Evangile ne se cueillent qu'au travers des épines, et l'on n'est point apôtre de la vérité sans en être le martyr.

Vous le fûtes en mille occasions, grand saint, et je ne repasse ici qu'en tremblant tous les dangers que vous essayâtes pour la religion; la réputation est l'endroit le plus sensible de l'homme, et la qualité la plus nécessaire aux ministres de Jésus-Christ, dit saint Augustin; vous faites, selon l'avis de l'Apôtre, tout ce qui peut en mériter une avantageuse : *Quæcumque bonæ famæ*, et vous la voyez attaquée par la calomnie : les ministres déchainés emploient les injures au défaut des raisons; ils veulent faire passer pour un faux prophète l'oracle de la vérité, ils traitent d'idolâtre l'ennemi juré des superstitions, le vengeur zélé de la sainteté de Dieu; ils décrient comme perturbateur du repos public l'apôtre de la paix et de l'union chrétienne. Là il voit la gloire de sa chasteté flétrie par des lettres supposées; ici sa fidélité suspecte aux souverains par des accusations de lèse-majesté au premier chef. Au milieu de ces calomnies, oublie-t-il les intérêts de Dieu pour penser aux siens? abandonne-t-il le soin de la prédication pour courir au secours du prédicateur? Non, Messieurs, il ne suspend pas un moment les fonctions de son ministère, il pense à établir la justice de Jésus-Christ, et non pas la sienne; il laisse à celui pour qui il travaille le soin de son apologie; la mort la fait faire à ses accusateurs, et leur arrache un désaveu public de leur calomnie, pendant que François ne se justifie que par son silence : heureux de savoir avec l'Apôtre rendre son ministère respectable par les humiliations comme par la gloire, par la mauvaise réputation comme par la bonne : *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam*.

Sa santé lui est-elle plus précieuse que sa réputation? le voit-on sous des prétextes spécieux de faiblesse se décharger sur d'autres des soins laborieux de l'épiscopat, n'en réserver que les douceurs pour lui, faible pour les fonctions de son ministère, vil et agissant pour toute autre chose; s'engraissant à l'ombre d'une délicatesse oisive, du lait de ses brebis, peu sensible à leurs égarements et à leurs besoins, et ne pensant plus qu'à se ménager pour lui-même, quand il ne doit penser qu'à se sacrifier pour elles? Tel est l'esprit de ces lâches pasteurs, qui ne cherchent dans l'Eglise qu'une injuste abondance et un indigne repos; François ne s'y propose qu'un travail pénible : il sait qu'un pasteur a toujours assez de forces quand il ne manque pas de courage, qu'il vit moins pour lui-même que pour ses brebis, qu'il perd son âme s'il ne la porte sans cesse entre ses mains, et qu'il n'est digne de vivre qu'autant qu'il est prêt à mourir : *Quasi morientes, et ecce vivimus*.

Sont-ce là des sentiments purement spéculatifs que je prête au grand saint François de Sales? Dites-le-nous, montagnes si souvent parcourues dans ses visites laborieuses, combien de fois le vîtes-vous immobile et glacé au milieu de vos frimas, sans secours, sans guide, sans asile dans les horreurs de la nuit? Combien de fois, à la lueur des feux

que les pauvres allumaient pour l'éclairer, le vîtes-vous suspendu sur le bord de vos précipices, grimant sur la pointe de vos rochers, rougissant vos neiges du sang qui coulait de ses plaies, et trouvant, comme il le dit lui-même, des croix à chaque pas? Dites-le-nous, malades contagieux, tristes objets de l'horreur publique, chastes délices de votre saint évêque; avec quel zèle vous servit-il dans vos besoins, avec quel courage reçut-il vos soupirs empestés, avec quelle tendresse vous consola-t-il des horreurs de la mort, avec quelle ardeur souhaita-t-il de mourir pour vous?

Dieu le réservait à de nouvelles épreuves et à de plus rudes combats; mourir pour ceux qu'on aime, c'est à quoi la tendresse naturelle s'expose tous les jours, c'est ce que la philosophie païenne a pu faire autrefois; mais vivre sans trouble au milieu des violences de ses ennemis, posséder son âme en patience dans le fort de leurs persécutions, travailler à leur salut pendant qu'ils ne pensent qu'à notre perte, c'est le dernier effort de la grâce évangélique; c'est la gloire du saint évêque que nous honorons.

Pendant que, par son zèle, l'Eglise s'élève sur les ruines de l'hérésie, l'hérésie croit ne pouvoir s'affermir que sur le tombeau de François de Sales; il emploie, pour convaincre les ministres, et la force des raisons, et l'autorité des Ecritures; les ministres ne se défendent que par les embûches, par le fer, par le poison; il les attaque à la face du soleil par des discours publics, et ils l'investissent la nuit dans des lieux écartés; tantôt ils entrent les armes à la main dans les cabanes où il se retire, et caché en Dieu par la prière qui le rend invisible, il n'échappe que par miracle, et à leurs yeux, et à leur fureur; tantôt ils courent sur lui dans les chemins où il passe, et sa douceur plus puissante que les miracles mêmes les gagne et les désarme. Là, il voit tomber ses domestiques sous les coups décochés contre lui, il sollicite la grâce de ses assassins; ici la mort se cache sous les mets empoisonnés dont il tâche de soutenir sa vie; et celui qui a promis à ses apôtres que le poison ne leur nuirait pas, en délivre saint François de Sales; l'autel même, l'autel, asile inviolable pour les plus criminels, ne l'est pas pour lui : l'envie le sait jusque dans le sanctuaire, résolue de mêler son sang à celui de la victime pure qu'il offre, et la vue de son zèle fait oublier à l'impiété ses mauvais desseins.

Voilà, Messieurs, ce que j'appelle être martyr de la vérité. Malheur à nous, si après de si grands exemples nous ne voulions ni agir ni souffrir pour elle : peut-être avides de la connaître par une curiosité vaine, prêts à la prêcher par une ambition sacrilège, incapables de la soutenir avec une constance chrétienne, tel est cependant le devoir indispensable de notre religion et surtout de notre ministère.

Seigneur, si nous n'avons ni le courage ni les occasions de mourir pour votre vérité, donnez-nous du moins la force de vivre

pour elle; qu'à l'exemple de notre saint patron, l'on nous voie zélés à réprimer la licence des conversations, à arrêter le déchaînement de la médisance, à condamner la fausseté des maximes du siècle; obligés de parler de votre part et sous vos yeux, dit l'Apôtre, qu'on ne nous entende jamais altérer la pureté de votre Evangile, énerver la rigueur de votre morale, déguiser la vérité de nos sentiments pour soutenir la vanité de nos espérances, ou ménager les arbitres imaginaires de notre fortune! Un ministre fidèle de vos autels, Seigneur, n'en connaît point d'autre que la gloire de dire la vérité, que le zèle de la soutenir, que le bonheur de la posséder éternellement en vous et avec vous dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JOSEPH

Ece ego mittam angelum meum qui præcedat te et custodiat in via; et erit nomen meum in illo.

J'enverrai moi de mes anges qui marchera devant vous pour vous protéger; il représentera ma personne et portera mon nom (Exod. XXIII, 20, 21).

N'était-il pas juste, Messieurs, que Dieu prît autant de soin de son Fils, qu'il en eut autrefois de son peuple? Quand il le voulut conduire dans le désert, il fit marcher un de ses anges devant lui, pour lui servir de guide, le protéger contre ses ennemis, et le soulager dans ses besoins les plus pressants. Cet ange, qui paraissait tantôt sous l'obscurité d'une épaisse nuée et tantôt sous l'éclat d'une colonne de feu, portait le nom du Seigneur, dont il n'était que le ministre, et les Israélites le nommaient leur Dieu: *Erit nomen meum in illo.* N'était-il pas juste, encore un coup, qu'il eût les mêmes égards pour son Fils, et que, l'engageant par l'incarnation, dans ce désert où nous vivons, il établit un ange visible, pour présider à sa conduite, pour le dérober à la fureur de ses ennemis, et le soulager dans les misères et dans les besoins de sa vie?

Mais quel sera l'ange que Dieu chargera d'une commission si glorieuse? Il en faut un d'un nouvel ordre, Messieurs; ceux du ciel sont destinés à servir un Dieu qui soit pur esprit comme eux; mais pour un Homme-Dieu, pour le Verbe incarné, il faut un ange incarné, un ange composé comme lui d'esprit et de corps: d'esprit, pour l'adorer comme Dieu; de corps, pour le servir en qualité d'homme.

C'est ce que fait admirablement saint Joseph, et c'est lui, sans doute, que l'Esprit de Dieu a voulu nous dépendre, dans les paroles de mon texte, sous la figure de l'ange qui conduisait son peuple; car si vous voyez ce grand saint, revêtu d'un corps mortel, comme le vôtre, ne m'accusez pas de le flatter, quand je dis qu'il est un ange; mais un ange à qui Dieu fait porter son nom d'une manière admirable, puisqu'il partage en quelque façon avec lui sa paternité divine, et qu'il veut qu'on l'appelle sur la terre le Père du même Fils qu'il engendre dans le ciel: *Erit nomen meum in illo.*

Je remarque dans les anges deux choses

qui les peuvent distinguer de nous, leurs fonctions et leurs qualités, et je les trouve toutes deux heureusement réunies dans la personne de saint Joseph. Il fait les fonctions d'un ange; il a les qualités d'un ange, et c'est par là qu'il mérite d'être appelé père de Jésus. Voilà tout mon dessein. Pour le bien développer, prions Marie de s'intéresser à la gloire de son époux. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le nom des anges, disent les Pères, ne marque pas tant l'excellence de leur nature, que celle de leurs fonctions; et les fonctions peuvent, ce me semble, se réduire à deux points principaux, à adorer Dieu dans l'éclat de sa gloire, et à le servir par l'exécution prompte et fidèle de ses volontés; et c'est sans doute ce que saint Jean nous veut exprimer, lorsqu'il nous dit qu'ils sont sans cesse devant le trône de Dieu, pour l'adorer par les transports continuels de leur amour; mais qu'ils y sont debout, pour marquer, par cette posture, qu'ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres: *Omnes angeli stabant in circuitu throni.*

Ne puis-je pas dire que notre saint eut le même avantage sur la terre, et qu'il fut toujours présent devant le trône de Jésus-Christ, pour l'adorer: *Stabat in circuitu throni.* Il est vrai que ce n'est plus ce trône d'où saint Jean voyait sortir les éclairs, et autour duquel il entendait gronder le tonnerre; ce n'est plus le trône de sa gloire et de sa justice, mais celui de ses humiliations et de son amour; je veux dire cette crèche aimable que Joseph ne quitta jamais. Trône devant lequel les mages jettent leurs sceptres et leurs couronnes, comme les vieillards de l'Apocalypse devant celui de sa gloire. Trône où mon Sauveur règne plus souverainement que sur celui qu'il a dans le ciel, dit un Père, puisque, dans l'un, il ne put ébranler l'homme par la voix de ses tonnerres, et que, dans l'autre, il le gagne par celle de ses soupirs: *Tonuit in cælis, et non salvavit; vagiit in cunis, et salvavit.*

C'est là que notre saint l'adore, et qu'il rend à ce Dieu humilié un culte plus parfait que celui des anges; car qu'ils adorent un Dieu couronné de gloire, un Dieu dans lequel ils ne voient que grandeur et que majesté, c'est un devoir dont ils ne sauraient se défendre; mais que Joseph, cet ange de la terre, s'anéantisse devant un Dieu qu'il voit anéanti lui-même, qu'on le trouve toujours absorbé dans la contemplation de sa divinité, qu'il ne découvre pas, que rien ne soit capable de le détacher d'une occupation si sainte, qu'il n'explique enfin les grandeurs de Jésus-Christ aux mages et aux pasteurs qui le visitent, que par un silence qui les étonne et qui ne surprend moi-même, n'est-ce pas faire sur la terre, par vertu, ce que les anges font dans le ciel, par état?

Ces esprits bienheureux n'y louent Dieu que par le silence, dit saint Grégoire; l'admiration est leur discours, et les différents transports, dans lesquels ils entrent, sont comme les mots et les syllabes qui le com-

posent ; et Joseph n'adore-t-il pas ainsi Jésus-Christ, puisqu'il ne sort jamais une parole de sa bouche, et que l'Évangile qui nous rapporte fidèlement celles de Jésus et de Marie, nous représente partout Joseph dans un silence respectueux ? A le voir en cette extase continuelle, ne diriez-vous pas que c'est un pur esprit, ou que son âme a passé tout entière du corps qu'elle animait dans celui du divin Enfant qu'elle adore ? Non, Messieurs, si elle ne remue plus sa langue, elle ne laisse pas ses mains immobiles ; il faut que Joseph unisse l'action à la contemplation, et que s'il eut autant de zèle que les anges mêmes, pour adorer son Dieu, il n'ait pas moins de fidélité qu'eux à le servir.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'allier deux fonctions si différentes, d'être en même temps Marthe et Madeleine, et d'unir dans une même personne le repos de la vie contemplative aux fatigues d'une vie agissante et laborieuse ! Il semble que les Pères aient douté si les anges mêmes, tout spirituels et tout agissants qu'ils sont, pouvaient fournir à ces deux fonctions, et s'il était possible qu'ils fussent envoyés vers les hommes, pour les servir, sans cesser d'adorer Dieu devant son trône. Saint Denis et plusieurs autres avec lui n'ont pu se le persuader ; ils ont voulu que ces bienheureux esprits fussent partagés en deux classes différentes, et que les anges du premier rang n'eussent point d'autre occupation que d'adorer Dieu, pendant que les derniers étaient employés à exécuter ses ordres.

Mais je trouve aujourd'hui sur la terre un ange capable de l'un et de l'autre. Saint Joseph adore Dieu sans dissipation, mais il l'adore sans oisiveté ; le mouvement de ses mains ne trouble point celui de son cœur ; et bien éloigné de la conduite des fausses dévotes de nos jours, qui, sous prétexte de piété, s'entretiennent dans une oisiveté criminelle, qui ne prolongent leurs oraisons que pour abrégé leur travail, et qui, comme les images de nos églises, adorent Dieu par leurs postures, sans jamais faire la moindre action pour lui ; notre saint, dis-je, bien éloigné de cette piété morte, se trouve toujours en état d'agir pour Jésus-Christ, et c'est là sa gloire.

Car tous les autres anges, dit l'apôtre saint Paul, ne sont destinés qu'à servir l'homme et à veiller sur les enfants adoptifs de Dieu, qui prétendent à son héritage : voilà leur plus noble emploi. Mais saint Joseph a bien une occupation plus glorieuse et plus sainte ; il sert Dieu dans sa propre personne, il est chargé de la conduite et du soin de son Fils unique ; et celui qui anime et qui conserve tout, veut être redevable à ce saint de sa conservation et de sa vie. Ah ! qu'il fait beau voir, grand saint, votre zèle à vous acquitter d'un emploi si glorieux, votre promptitude à obéir à l'ordre que Dieu vous donne de sauver son Fils, votre empressement à le prendre entre vos bras, à le conduire en Egypte, à le soulager dans les be-

soins d'un voyage si pénible et si fâcheux ! Qu'il fait beau voir cet ange, non pas occupé, comme ceux du ciel, à soutenir le trône de Dieu, mais lui servir de trône lui-même, et vérifier à la lettre la prédiction du prophète, qui dit que les anges auront soin de le porter entre leur bras, *in manibus portabunt te*.

Lorsque je vois le Père éternel obliger Marie de sortir de Bethléem, pour s'enfuir en Egypte, avec Jésus-Christ, il me semble, Messieurs, qu'il la traite comme Abraham traita sa servante Agar, quand il lui ordonna de sortir de sa maison, et de se retirer dans le désert avec Ismaël, son fils. Cette mère affligée passe quelques jours dans ce triste état ; elle y nourrit cet innocent d'un peu de pain et d'eau, dont elle s'était munie ; mais lorsque l'un et l'autre lui manquent, et qu'elle est obligée de le voir expirer entre ses bras, par les rigueurs d'une faim cruelle, elle se résout à l'abandonner et à l'exposer au pied d'un arbre, pour s'épargner la douleur d'un si triste spectacle : *Non videbo morientem puerum*. Mais Dieu, touché du malheur de l'un et de l'autre, fait descendre un ange du ciel, pour les consoler et leur donner moyen de subsister dans la solitude. Voilà ce que Dieu ne fit qu'à l'extrémité pour Agar ; mais voici ce qu'il fit de bonne heure pour Marie.

Il prévoit qu'elle sera obligée de marcher plusieurs jours dans le désert, et que, dans l'impuissance d'y nourrir son Fils, elle serait peut-être réduite à l'abandonner dans une extrémité si fâcheuse. Mais ne l'appréhendez pas, Messieurs : Dieu y a pourvu, il lui a donné un ange plus fidèle que celui d'Agar ; c'est le grand saint Joseph, ange qui, non content comme le premier de la consoler pour quelques moments, ni de lui montrer dans le désert une fontaine où elle puisse soulager la soif de son Fils, veut bien en prendre la conduite lui-même pour plusieurs années, mais une conduite qui lui coûtera mille fatigues et mille soins.

Les anges en prirent-ils jamais tant pour ceux dont Dieu les avait chargés ? Celui qui conduisait Tobie le délivra d'un monstre qui le venait dévorer ; mais il ne lui en coûta qu'une parole ; Joseph arrache Jésus-Christ à la fureur d'un tyran qui le veut égorgé, et il lui en coûte mille travaux, mille terreurs, mille alarmes ; l'ange qui conduisait le peuple de Dieu fit tomber la manne du sein des nues et sortir l'eau des rochers, pour le nourrir par un miracle ; et Joseph, par un prodige moins surprenant, mais plus saint, fait couler la sueur de son front ; il passe les jours et les nuits dans un travail pénible, pour soutenir la vie de celui qui nourrit, toute la nature.

Que fites-vous jamais de semblable pour Jésus-Christ, anges du ciel ? On vous verra quelque jour d'accord avec son Père, pour le laisser souffrir ; vous l'abandonnerez comme lui à la fureur de ses ennemis, et vous ne penserez pas à le soulager sur la croix. Si vous paraissez devant lui, dans le jardin des Oliviers, ce sera pour lui présenter le calice

amer qu'il doit avaler ; ainsi je puis dire que vous n'êtes que les ministres de ses douleurs ; mais notre grand saint fut le protecteur de son salut et de sa vie.

Mais n'en fut-il pas dignement récompensé, puisqu'il mérita par là la qualité de père de Jésus-Christ ? On pouvait lui donner ce titre par plusieurs raisons : il était époux de Marie, et c'était assez afin que le fils qui naissait d'elle fût à lui ; mais il mérite encore mieux ce titre par la tendresse qu'il a pour lui.

Car enfin le Père éternel pouvait-il voir en Joseph toute la tendresse d'un père sans lui en communiquer le nom, sans l'associer en quelque façon à sa paternité divine ? Jusqu'alors il avait fait part aux hommes de ses plus grandes qualités, il leur avait permis de s'appeler des dieux comme lui : *Ego dixi, Dii estis*, mais il avait, ce semble, été jaloux de sa qualité de père ; il en avait fait sa propriété personnelle et le caractère particulier de son être ; en un mot, c'était cette gloire par excellence qu'il ne communique à personne : *Gloriam meam alteri non do* ; et cependant, Messieurs, il veut aujourd'hui qu'elle lui soit commune avec le grand saint Joseph ; il veut qu'il soit sur la terre ce qu'il est dans le ciel, et qu'on l'honore comme lui sous le titre de père de Jésus : *Erit nomen meum in illo*. Ah ! que cette récompense est digne de sa tendresse et de son amour ! que cet ange de la terre a d'avantage sur ceux du ciel ! Aucun d'eux n'eût jamais l'honneur d'être appelé Fils de Dieu, dit l'apôtre saint Paul : *Cui dixit angelorum, Filius meus es tu ?* Et celui-ci a l'honneur d'être appelé père de l'Homme-Dieu ; voilà le fruit des fonctions d'ange qu'il a faites pour lui.

N'enviez-vous point son bonheur, Messieurs, et ne changeriez-vous pas volontiers vos qualités éclatantes, ces noms pleins de vanité que vous tirez ou de vos ancêtres, ou de vos charges, ou de vos terres, ne les changeriez-vous pas avec joie pour la qualité de père de Jésus-Christ ? vous la pouvez mériter ; car quoique ce divin Enfant soit à présent dans le ciel, votre foi le peut encore trouver sur la terre, et lui rendre les mêmes offices que notre saint. Ne peut-on pas le faire naître dans tous ceux qu'on fréquente par la modestie et la sainteté de ses conversations ? le nourrir dans les pauvres par ses charités et par ses aumônes ? l'élever dans ses enfants par le retranchement de leurs passions et de leur vanité ? le conserver dans soi-même par l'exercice d'un amour toujours vigilant : enfin le sauver des mains de ceux qui l'outragent, par le zèle et la douceur de la correction fraternelle ? Ah ! c'est ainsi que vous seriez véritablement pères de Jésus, puisque ceux qui font la volonté de Dieu sont les seuls parents qu'il veut reconnaître : *Qui facit voluntatem Patris, hic frater, et soror, et mater est*.

Mais, hélas ! ne pourrait-on point avec plus de raison vous nommer ses parricides, pécheurs, vous qui bien loin de le conserver, ne travaillez qu'à le détruire partout : dans

vos frères, par le mauvais exemple que vous leur donnez, par les crimes auxquels vous les sollicitez, par les passions que vous leur inspirez : car enfin ces médisances malignes qui sont le sujet le plus ordinaire des conversations du monde, ces paroles libres et dissolues qui sont les interprètes des passions honteuses dont on fait gloire, ces regards déréglés, ces libertés criminelles, ne sont-ce pas autant de traits empoisonnés qui vont percer Jésus-Christ et le faire mourir dans les cœurs où vous l'attaquez ?

Le traitez-vous mieux dans la personne de vos enfants ? vous l'avez fait naître en eux par le baptême, il est vrai ; mais, si je l'ose dire, il semble que ce n'ait été que pour l'y étouffer ; car en vérité, en vérité peut-on dire qu'il vive dans cet enfant qu'on élève d'une manière toute païenne, à qui l'on n'inspire que des sentiments d'ambition et de vanité, dont on autorise toutes les passions naissantes, et que l'on forme aux airs et aux maximes du monde, pendant qu'il est encore dans une ignorance terrible des maximes de l'Évangile ? Est-ce là élever Jésus-Christ dans vos enfants ? n'est-ce pas plutôt l'y étouffer et l'y détruire ? Eh ! quoi, Messieurs, faites vous réflexion que ces innocentes victimes de votre négligence et de votre ambition s'élèveront au jour du jugement contre vous, pour vous reprocher à la face de l'univers, que vous êtes causes de leur perte, et que Dieu ne les avait pas mis entre vos mains pour entretenir leurs passions par une cruelle condescendance, mais pour les combattre par une correction salutaire ?

Que ne sommes-nous nés de parents infidèles, diront-ils alors, puisqu'au moins la foi de Jésus-Christ, ne serait pas aujourd'hui pour nous un comble de malheurs et de condamnation ? Ne nous fîtes-vous donc chrétiens, parents cruels, que pour nous faire vivre en idolâtres ? ne nous fîtes-vous enfants de Dieu, que pour nous faire devenir les victimes du démon ? et ne formâtes-vous Jésus-Christ dans nos cœurs, que pour avoir le plaisir d'en être bientôt après les parricides ? Ne vous attirez pas ces reproches, Messieurs, mais travaillez à conserver, à nourrir, à élever Jésus-Christ afin qu'on puisse dire de vous comme de saint Joseph, que vous êtes véritablement des anges à son égard, puisque vous en faites les fonctions ; mais il faut encore en avoir les qualités comme ce saint.

SECOND POINT.

Saint Bernard remarque dans les anges trois excellentes qualités, dans lesquelles l'homme ne pourrait attendre d'eux une protection parfaite : *Prudentes sunt, fideles sunt, potentes sunt*. Ils ne manquent, dit ce Père, ni de prudence pour prévoir nos besoins, ni d'amour pour en être touchés, ni de pouvoir pour les soulager. D'où je conclus que si Dieu donne ces qualités aux anges du commun pour veiller sur la conduite des hommes pécheurs, il faut sans doute que Joseph, cet ange visible de son Fils, les ait possédées dans un degré plus éminent et plus rare.

Qu'en pensez-vous, Messieurs ? quelle prudence Dieu ne lui donna-t-il point pour conserver un dépôt si précieux et si saint ? quelles lumières ne répandit-il point dans son âme pour prévoir les dangers qui menaçaient cet adorable enfant ? Ah ! les anges firent moins éclairés que lui sur ce point (et ne croyez pas que je me laisse emporter en des exagérations qui sièent mieux aux flatteurs des hommes qu'aux panégyristes des saints) ; je le dis encore un coup que les anges mêmes enrent moins de lumières que saint Joseph pour conserver Jésus-Christ. Il est vrai qu'il profita quelquefois de leurs avis, et que le même ange qui l'avertit du cruel dessein d'Hérode, pour l'obliger de sortir de Judée, lui porta bientôt après la nouvelle de sa mort pour l'avertir d'y retourner : Retournez dans la terre d'Israël, lui dit-il, Hérode ne vit plus. Ah ! Messieurs, si Joseph suit ce dernier conseil, la perte de Jésus est inévitable ; il faut, si j'ose le dire, que sa prudence supplée à celle de l'ange qui lui parle ; il ne prévoit pas, ce semble, le danger qu'il y a de retourner en Judée ; mais Joseph, plus circonspect que lui, craint qu'Archélaüs ne soit héritier de la colère d'Hérode aussi bien que de sa couronne, et que la fureur du père ne vive dans le cœur du fils ; une crainte si juste lui fait chercher sa sûreté dans une autre province : ainsi, Messieurs, le conseil obscur et confus de l'ange exposait peut-être Jésus-Christ à la mort, mais la prudence de Joseph l'en délivre : *Timuit illo ire*. Prudence qui consiste en deux points, et à pénétrer avec vivacité dans l'avenir pour y découvrir les dangers qui nous menacent, c'est ce qu'il a fait, et à ne pas juger légèrement dans les occasions, et c'est ce qu'il va faire.

Il s'aperçoit de la grossesse de Marie avant que d'en connaître le mystère, et l'état où il la voit semble lui donner un juste sujet de douter de son innocence. Que fera-t-il ? l'exposera-t-il aux rigueurs de la loi comme une adultère ? ah ! les vertus de cette vierge dont il fut toujours témoin ne lui permettent pas de la traiter de la sorte. La retiendra-t-il auprès de lui comme une femme innocente ? ah ! ses yeux démentent malgré lui un sentiment si juste ; ainsi s'il la veut condamner, le souvenir de sa vertu la justifie ; s'il entreprend de l'absoudre, la vue de sa grossesse semble la condamner.

Avouez, prudents du siècle, que vos lumières eussent été courtes et que vous eussiez bronché mille fois dans un pas si glissant.

Eussiez-vous pu suspendre votre jugement dans une occasion si délicate, vous qui condamnez tous les jours votre prochain sur de fausses apparences, et qui fondez sur des conjectures incertaines des jugements d'où dépendent peut-être sa fortune et son honneur ? vous qui ne pouvez voir deux personnes ensemble sans entrer en des soupçons injurieux à leur vertu, sans croire que leurs liaisons sont criminelles, que leurs desseins sont mauvais, que leurs entretiens n'ont

point d'autre fin que de vous nuire ? Encore serait-on excusable si l'on n'appelait crime que ce qui en a les apparences ; mais, hélas ! on porte bien plus loin l'imprudence de ses jugements ! Si nos yeux ne découvrent rien de mauvais dans les actions de nos frères, ne nous donnons-nous pas la liberté de sonder jusqu'à leurs pensées, de les interpréter ; de pénétrer dans leurs cœurs, et d'entrer par une espèce de sacrilège dans ces sanctuaires qui ne peuvent être ouverts qu'à Dieu seul ? Qui est-ce en un mot qui se peut vanter d'être à couvert de nos soupçons téméraires ? Une action paraît-elle en un faux jour ? c'est un crime ; la vertu se montre-t-elle sous ses couleurs naturelles, ce n'est qu'hypocrisie : voilà quelle est l'injustice de nos jugements, parce que la prudence de la chair en est la règle. Mais pour le grand saint Joseph qui se conduit par les lumières du ciel et qui a la prudence des anges, ah ! Messieurs, il est maître de son esprit et de ses pensées, il les arrête, il les suspend à son gré, il trouve un juste milieu entre absoudre une femme criminelle en apparence, et condamner une vierge innocente en effet, il laisse ce jugement à Dieu et veut se séparer sans bruit de celle qu'il ne peut accuser sans crime : *Voluit occulte dimittere eam*.

Quelque admirable que soit ce trait de la prudence de notre saint, ceux de sa fidélité et de son zèle pour Jésus-Christ ne furent pas moins éclatants ; vous en avez vu des marques dans ce qu'il a fait pour lui ; mais je puis dire, mes frères, que ses travaux et ses soins ne farent que de faibles expressions de son amour, que des mouvements imparfaits de ce ressort caché, que de légères étincelles de ce grand incendie qui le consumait.

Que ne le pouvez-vous voir dans lui-même cet amour tendre et fidèle de saint Joseph pour Jésus-Christ ! mais puisque vous n'avez pas les yeux assez pénétrants pour en aller découvrir les mouvements dans son cœur, ni moi l'imagination assez vive pour vous en faire la peinture, cherchons les preuves de l'amour de ce saint dans sa douleur, puisque l'une est la preuve de l'autre, dit saint Augustin, et qu'une grande douleur est toujours l'effet d'un amour extrême : *Dolor est sicut amor*.

Souvenez-vous donc de ces trois jours pendant lesquels Jésus-Christ fut caché dans le temple ; et si vous vous représentez avec quelle inquiétude Joseph le chercha, ah ! vous comprendrez sans doute avec quelle ardeur il l'aima. Mais n'attendez pas, Messieurs, qu'il vous explique lui-même sa douleur, et que, pour se plaindre de la rigueur de son sort, il rompe ce silence inviolable qu'il garda toujours ; une douleur n'est que médiocre quand elle peut parler, celle de notre saint est muette, parce qu'elle est extrême ; où du moins si elle se fait connaître, c'est par l'organe d'une voix étrangère ; elle ne peut sortir du cœur de Joseph que par la bouche de Marie : *Ego et pater tuus dolentes quærebamus te*.

Que votre absence nous a causé de douleurs et d'inquiétude à votre père et à moi, dit-elle à son fils ! Ah ! Vierge sainte, puisque votre douleur peut encore parler, il semble qu'elle soit moindre que celle de votre époux ; aussi devez-vous être moins affligée que lui dans cette occasion ; vous avez fait pour Jésus-Christ tout ce qu'il pouvait attendre de vous, vous l'avez porté dans votre sein, vous l'avez mis au monde et nourri de ce lait dont le ciel même avait rempli vos mamelles, voilà vos fonctions accomplies ; mais Joseph, Joseph est encore obligé de répondre de la vie que vous donnâtes à ce saint Enfant, et c'est ce qui fait qu'il s'accuse tacitement de sa perte, qu'il impute à sa négligence tous les dangers où il le croit exposé, qu'il tremble enfin que Dieu ne le condamne d'avoir été peu fidèle dans une commission si importante. Rassurez-vous, grand saint, cette absence de Jésus-Christ que vous regardez comme votre crime, est un mystère plein d'instruction pour nous ; nous y apprenons l'excès de votre amour par celui de votre douleur : *Dolor est sicut amor*. Nous ne pouvons plus douter que vous n'ayez pour ce saint Enfant le zèle et la fidélité d'un ange ; mais si d'un côté la vue de votre amour nous réjouit et nous charme, de l'autre il nous fait rougir, parce qu'il condamne notre insensibilité pour Jésus-Christ.

En effet, Messieurs, si l'on n'aime une chose qu'à proportion qu'on s'afflige de sa perte ; ah ! je connais que vous aimiez ces biens dont quelque disgrâce ou quelque ennemi vous a dépouillés, et je le connais parce que je vous en vois tous les jours pleurer la perte : je ne puis douter que vous n'eussiez de la tendresse pour cet enfant, pour ce mari, pour ce frère que la mort vient de vous enlever, puisque le souvenir de cette séparation vous arrache encore des soupirs ; mais quand je vous vois insensibles à la perte de Jésus-Christ, à laquelle vous vous exposez de gaieté de cœur, quand je pense que la privation de sa grâce sans laquelle vous vivez peut-être, ne trouble ni le repos de votre conscience, ni la douceur de vos divertissements ordinaires ; ah ! Messieurs, n'ai-je pas sujet de croire que vous ne l'aimâtes jamais, puisque vous le pleurez si peu, et que vous le possédâtes avec indifférence, puisque vous le perdez sans douleur ?

Avablement déplorable ! vivre sans Jésus-Christ, être séparé de celui dont la présence fait le bonheur des anges et des saints, et demeurer insensible à une séparation si funeste, est-ce être chrétien, est-ce être homme, ou plutôt n'est-ce pas être pire que les démons mêmes, puisqu'ils ressentent, au moins, que la privation de Dieu fait leur supplice, et qu'ils ne cessent de le chercher que parce qu'ils désespèrent de le trouver ? Vous n'en êtes pas réduits à ce désespoir, pécheurs, vous pouvez encore réparer votre perte, puisque Jésus-Christ n'est qu'égaré pour vous ; et si vous me demandez par quelle voie vous pouvez retourner à lui, apprenez-le d'une bouche plus infaillible que

la mienne : *Dolentes, dolentes quærebamus te* ; c'est par le chemin de la douleur ; sayez touchés, gémissiez de votre perte, comme Joseph, et vous trouverez, comme lui, celui que vous cherchez : *Dolentes quærebamus te*.

Ce saint ent donc pour Jésus-Christ autant d'amour que les anges ; mais il eut bien plus de puissance et d'autorité qu'eux : *Potentes sunt*. Leur empire ne s'étend que sur l'homme, encore ne règlent-ils pas à leur gré les mouvements de son cœur ; s'ils ont quelque crédit auprès de Dieu, ils le doivent à leurs soumissions et à leurs prières ; il ne s'est pas fait esclave de leurs volontés et de leurs désirs, et ne leur a pas donné sur son cœur une autorité naturelle ; mais pour Joseph, il n'en est pas de même ; le Père éternel partage sa puissance avec lui, il veut que la plus belle partie de son empire relève de l'autorité de ce saint, et que Jésus et Marie, qui en sont les plus nobles sujets, lui obéissent et lui soient soumis : *Erat subditus illis* ; j'ai fait l'éloge de sa puissance avec ce seul mot de l'Évangile, Messieurs : Joseph est maître de Jésus ; il a sur lui, non le crédit d'un ami, non l'empire d'un souverain, mais l'autorité inviolable de père, qui ne se perd jamais : *Erat subditus illis*.

Que ne devez-vous donc point espérer de ses intercessions, Messieurs, puisque je puis dire de lui, comme un Père l'a dit de Marie, que si les autres saints le prient avec soumission, Joseph lui demande avec quelque sorte d'empire ce qu'il souhaite pour nous ; et, lorsque nous désirons d'en obtenir quelque grâce, Jésus-Christ nous renvoie, ce semble, à ce Joseph, comme Pharaon renvoyait tout le monde à celui qui sauva l'Égypte : *Ite ad Joseph*. Grands du monde, qui vivez dans un état qui vous inspire l'orgueil par lui-même ; qui ne pouvez vous empêcher de tirer vanité de votre rang, ou de parler de vos bonnes qualités, me demandez-vous l'humilité ? adressez-vous à Joseph, qui la pratiqua d'une manière si éclatante, et qui, se voyant l'époux d'une Vierge, et l'ange tutélaire d'un Dieu, n'ouvrit jamais la bouche pour se faire connaître Ames tièdes, cœurs de glace, qui ne vous laissez jamais pénétrer à mon amour, et qui ne pouvez rien entreprendre pour ma gloire, voulez-vous devenir plus fervents ? adressez-vous à Joseph, qui brûla toujours de zèle pour mes intérêts. C'est lui qui, par ses prières, allumera ce feu sacré dans vos cœurs : *Ite ad Joseph*. Pauvres, que j'entends murmurer sans cesse dans vos misères, et qui désirez pourtant la patience d'où dépend votre salut ; la voulez-vous soutenir ? allez à Joseph : jamais homme ne fut plus affligé, ni plus patient que lui ; il souffrit les mépris des hôtes, et les injures des éléments à Béthléem, la persécution des grands en Judée, la pauvreté, les fatigues, les alarmes partout ; cependant il ne murmura jamais ; apprenez de lui à garder cette modération dans vos peines. Voluptueux, qui gémissiez depuis tant d'années sous le joug de vos mauvaises habitudes, et qui, voyant vos chaînes se fortifier tous les jours, désespérez

peut-être de votre liberté, voulez-vous sortir d'un état si funeste, et recevoir la pureté pour laquelle vous soupirez? c'est Joseph qui vous l'obtiendra : *Ite ad Joseph.*

Ne pouvais-je donc pas le dire, que Joseph mérita le nom d'ange, puisqu'il en eut toutes les qualités, et qu'il fut, comme eux, prudent dans sa conduite, fidèle dans son amour, puissant dans ses intercessions? Mais, après tout, il n'eût pu prétendre à ce titre glorieux sans sa pureté; car c'est proprement cette vertu qui fait les anges; et s'il y a quelque différence entre un ange et un homme chaste, dit saint Bernard, c'est que l'un a plus de bonheur dans son état, et l'autre a plus de vertu : *Ille felicior, hic fortior.* D'où vient donc que la pureté trouve aujourd'hui si peu d'amants dans le monde, et que je pourrais peut-être dire, à la honte de notre siècle, ce qu'un profane disait, à la honte du sien, que l'on est chaste plutôt par nécessité que par vertu; que si l'on ne donne pas dans la galanterie, c'est plutôt faute d'occasions, d'agrémens ou de biens, que d'inclinations à le faire : *Argumentum deformitatis pudicitiae* (*Senec.*); j'en prends à témoin ces pensées impures et ces désirs honteux qui marquent assez la pente corrompue de votre cœur.

Eh quoi! ne savez-vous donc pas que la pureté nous peut élever à la nature des anges, et que, par ce noble ascendant qu'elle donne sur les mouvements honteux de la chair, elle épure, elle spiritualise l'homme, comme Tertullien le dit de la pénitence : *Angelizatur caro*; elle lui communique les lumières, le repos et la fermeté des purs esprits; au lieu que l'ennemi qui la combat, cette passion honteuse dont les mouvements semblent si doux, l'impureté la fait entrer par avance dans l'état et dans la condition des démons. Car ne vis-tu pas, comme eux, dans les ténèbres, voluptueux, et le feu de ta concupiscence n'est-il pas, comme celui de l'enfer, un feu sans lumière, qui te dévore toujours, et qui ne t'éclaire jamais? *Supercecidit ignis, et non viderunt solem*, dit le prophète; et si tu doutes encore quel est ce feu, saint Augustin t'apprend que c'est celui de cette passion que tu nourris par mille désirs et par mille actions criminelles, que ta conscience te reproche assez; feu ténébreux qui te dérobe la vue du soleil de justice, et qui ne permet peut-être pas aux rayons de la vérité que je t'annonce de passer jusqu'à ton cœur : *Supercecidit ignis concupiscentiæ, et non viderunt Solem justitiæ.*

Je n'aurais jamais fait, Messieurs, si j'entrais ici dans un détail de tous les rapports que je vois entre les hommes impurs et les démons; ils sont toujours dans les supplices comme eux; le trouble de leur conscience est un bourreau domestique, qui les suit partout : *Vermis eorum non moritur.* Ils sont ennemis de votre innocence comme eux; ils se trouvent dans toutes les compagnies pour vous tenter; ils donnent mille attaques à votre pureté, et n'ont point d'autre étude que de vous faire compagnons de leur malheur et de

leur crime. Enfin ils sont immuables et fixes dans le mal, comme les démons; ils vivent peut-être dans l'impureté depuis leur plus tendre jeunesse, et rien n'est capable de les tirer de ce malheureux état, parce qu'ils sont sourds à notre voix, et que le bruit de cette chaîne de péchés qu'ils traînent après eux, ne leur permet pas de nous entendre, comme saint Augustin s'en plaignit autrefois : *Obsurdueram stridore catenæ mortalitatis meæ.* Mais si la voix des hommes et des hommes pécheurs, tel que je suis, ne les peut toucher, la voix des saints sera sans doute plus puissante; qu'ils écoutent celle de Joseph, qui leur parle du haut du ciel, et qui les exhorte à être les imitateurs de sa pureté, afin de devenir les compagnons de sa gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Illum oportet crescere, me autem minui.

Il faut que la gloire de Jésus-Christ s'étende, et que la mienne s'éclipse (Joan., III, 30).

Anéantir Jésus-Christ pour s'élever soi-même, c'est le caractère des grands pécheurs; tout occupés de leurs propres grandeurs, ils y font servir ce que la religion a de plus saint; on voit leur fortune s'affermir sur les ruines de la justice; et leur orgueil croissant toujours, dit le Prophète, n'a point de repos qu'il n'ait mis Dieu même sous ses pieds : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper.* Mais s'anéantir soi-même pour élever Jésus-Christ, c'est le caractère des grands saints; ennemis de leur propre gloire, zélés pour celle de leur maître, ils ne travaillent que pour lui; établir son règne, étendre son nom, développer ses grandeurs, faire admirer les trésors de sa grâce, répandre les lumières de sa vérité, vivre et mourir victimes de sa divinité même, c'est l'unique objet de leurs soins et de leur ambition.

Ce fut celle du bienheureux saint Jean-Baptiste, qui, nous expliquant lui-même dans les paroles de mon texte et la sublimité de son emploi et l'humilité de son cœur, nous fournit la matière de son éloge, et nous apprend qu'il n'eut point d'autre occupation que de faire connaître Jésus-Christ et de s'anéantir lui-même : *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Il est vrai que mille autres saints semblent partager avec lui cette double gloire; et louer la grandeur de son ministère et l'anéantissement de sa personne, c'est confondre leur éloge avec le sien; mais si les autres ont fait connaître Jésus-Christ, ils ne l'ont fait qu'après saint Jean; il a été la voix, ils n'ont été que les échos; car, comme il est le silence des prophètes, il est aussi la voix des apôtres, dit un Père : *Silentium prophetarum, vox apostolorum* (*Chrysolog.*); si les autres saints ont été humbles, ils ont eu devant les yeux et l'exemple de Jésus-Christ, et la doctrine de l'Évangile; et saint Jean pratique l'anéantissement évangélique avant l'Évangile, avant Jésus-Christ même; oublions donc aujourd'hui, chrétiens, ou, du moins,

ne touchons qu'en passant les prérogatives singulières du grand saint Jean-Baptiste, les oracles qui ont prédit sa naissance, les miracles qui l'accompagnent, les grâces qui la sanctifient; admirons-le par l'endroit qui peut nous instruire; étudions nos devoirs dans ses vertus, et n'apprenons de lui que deux choses : à faire connaître Jésus-Christ, c'est mon premier point; à nous anéantir nous-mêmes pour Jésus-Christ, c'est le second, et tout le dessein de ce discours; ne le commençons pas sans le secours de Marie, qui s'intéresse sans doute pour sa gloire, et qui nous obtiendra la grâce d'en parler, si nous l'en conjurons avec les paroles de l'Ange. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Comme il n'est rien de plus grand ni de plus nécessaire à l'homme que de savoir Jésus-Christ, et c'est le plus noble de tous les emplois et le plus général de tous les devoirs de le faire connaître; c'est le plus noble de tous les emplois, puisque le Père éternel l'a rempli lui-même, et que, devenant, si j'ose le dire, le premier apôtre de son Fils, il le fit connaître à saint Jean dans son baptême, et par la forme visible de son Esprit qui descendit sur sa tête, et par la voix étonnante, qui déclara qu'il était l'objet éternel de sa complaisance et de son amour : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui* : c'est aussi le plus général de tous les devoirs; toutes les dignités établies sur la terre n'ont point d'autre fin; les rois ne règnent, les magistrats ne jugent, les prêtres ne vivent que pour faire éclater dans leur personne quelques rayons de la puissance, de la justice, du sacerdoce de Jésus-Christ; tous les chrétiens doivent être une expression fidèle de lui-même, dit saint Ambroise; il faut que son image brille dans toute leur conduite, et que leurs actions soient comme autant de traits animés qui nous fassent connaître Jésus-Christ : *Luceat imago ejus in operibus, et tota ejus species exprimat in nobis* (Ambr., lib. de Isaac, c. 8).

Or, Messieurs, qui soutint jamais mieux la grandeur de cet emploi, qui remplit plus dignement l'étendue de ce devoir que le glorieux saint Jean-Baptiste, que ce saint précurseur qu'une grâce spéciale avait consacré dès sa naissance à rendre témoignage à la lumière et à découvrir Jésus-Christ au monde aveuglé?

Il l'a fait, chrétiens, il n'a vécu, parlé, souffert que pour lui; et cet Homme-Dieu, dont les autres saints ne nous ont exprimé que quelque vertu particulière, saint Jean nous l'a fait connaître dans toute l'étendue de ses perfections; la pénitence des anachorètes séparés du monde et morts à ses plaisirs ne découvre la force de sa grâce, mais leur silence ne m'apprend rien de sa vérité; les docteurs ne développent sa vérité, mais au milieu de leurs lumières stériles, sa divinité qui ne se prouve que par l'effusion du sang, demeure dans l'oubli; je reconnais sa divinité dans le sang des martyrs immolés pour lui, mais je n'y puise ni la force de sa

grâce, ni les lumières de sa doctrine; en un mot, les dons du Saint-Esprit sont partagés, dit l'Apôtre : *Divisiones gratiarum sunt*; et rarement voit-on dans le corps de Jésus-Christ un même membre faire diverses fonctions, agir pour faire éclater sa grâce, parler pour publier sa vérité, souffrir et mourir pour rendre témoignage à sa divinité même. Saint Jean seul réunissant dans sa personne la gloire de tous les saints me fait connaître tout Jésus-Christ; sa vie, sa voix, son sang, m'expliquent tout ce qu'il est; il rend témoignage à sa grâce dont il est la première conquête; à sa vérité dont il est le premier apôtre; à sa divinité dont il est la première victime : suivons s'il vous plaît tout ceci.

1. La grâce de Jésus-Christ opérait dès le commencement du monde, mais le monde où elle sanctifiait en secret quelques âmes choisies ne la connaissait pas; on attribuait à la puissance du Créateur toutes ses opérations, et la vertu du Rédempteur qui agissait par avance sur les élus, et à qui la gloire de leur sainteté était due, ne se découvrait pas; saint Jean est le premier en qui la grâce de l'incarnation commence à paraître, et j'en remarque en lui toute la force et tous les effets; car vous le savez, Messieurs, la grâce de Jésus-Christ a trois effets principaux, elle nous prévient par sa douceur, elle nous sépare de la corruption par sa vertu, elle nous immole par sa puissance, et je vois dans notre saint précurseur tous ces différents effets.

La grâce le prévient; encore enfermée dans le sein d'Elisabeth, il en reçoit les douces influences, les prémices de la rédemption lui sont appliquées; le Verbe incarné commence à exercer sur lui sa qualité de Sauveur, et ce feu sacré nouvellement descendu sur la terre, après avoir passé par la bouche de l'ange dans le sein de Marie, dit saint Bernard, passe encore par l'oreille d'Elisabeth dans le cœur de son fils; il est saint avant que d'être homme, il voit le jour de la grâce avant celui de la nature, il vit pour Jésus-Christ avant que d'avoir vécu pour le monde; l'ignorance et la concupiscence qui ne se détruisent dans les autres hommes que par les lents progrès de la vérité et de la charité, dit saint Augustin : *Ignorantia minuitur veritate magis magisque lucente; concupiscentia minuitur charitate magis magisque fervente* (Lib. VI, contra Julian. Pelag., c. 16); la grâce les détruit tout d'un coup dans saint Jean; il reçoit, avant que de naître, plénitude de lumière et de charité; et dès lors sensible aux douceurs de la grâce qui le prévient, il les exprime, tout captif qu'il est, par des tressaillements et des transports de joie : *Exsultavit infans in utero meo*. Ah! c'est à ces transports que je reconnais la présence de Dieu qui le sanctifie, la force de la lumière qui l'éclaire, les suavités de la grâce qui le consacre et qui le forme dans le sein de sa mère pour la gloire de Jésus-Christ, comme le soleil forme l'or dans le sein de la terre pour être un jour l'ornement des temples et des autels : saint Jean la con-

serva cette grâce si précieuse dont il fut prévenu, et nous, chrétiens, qu'elle prévient aussi bien que lui dans notre seconde naissance, nous qu'elle consacre à Jésus-Christ dans le sein de l'Eglise comme lui dans le sein d'Elisabeth, nous dont elle dissipe les ténèbres, dont elle brise les chaînes pour nous faire entrer dans la liberté des enfants de Dieu, nous la négligeons, nous l'exposons, nous la perdons tous les jours, parce qu'après nous avoir prévenus, nous ne souffrons pas qu'elle nous sépare comme saint Jean.

Cependant prenez-y garde, Messieurs, la grâce de Jésus-Christ est une grâce de séparation; si elle nous prédestine à la gloire, c'est en nous séparant de la masse corrompue des réprouvés; si elle nous appelle à la sainteté, c'est en nous séparant de la foule des pécheurs et du commerce du monde; si elle nous établit dans la parfaite justice, c'est en nous séparant de tout ce que nous aimons; ce n'est pas tant la paix que je préche, que la division, dit Jésus-Christ même; je viens séparer le père du fils, et l'effet principal de ma grâce, c'est d'éloigner un cœur de tous les objets capables de le corrompre: *Non veni pacem mittere, sed gladium, veni separare hominem adversus patrem suum.* Je le reconnais en vous, grand saint, cet effet essentiel de la grâce! à peine êtes-vous né, qu'elle vous sépare des pécheurs! Je vous vois chercher dans la solitude la sûreté que vous ne trouvez pas au milieu du monde; loin des plaisirs dont la douceur peut vous séduire, loin des parents dont la tendresse peut vous amollir, séparé de tout, uni à Jésus-Christ, vous conservez la grâce qui vous sanctifie, ne vous laissant pas agiter comme ces faibles roseaux aux tempêtes du siècle, mais vous affermissant dans le désert comme une colonne qui doit soutenir la vérité; et par votre séparation vous m'êtes une preuve vivante de la grâce de Jésus-Christ qui peut seule l'opérer. Car, comme pécheurs, nous naissons amis du monde et de la société; la solitude qui nous livre à nous-mêmes nous est un supplice, nous nous fuyons, nous cherchons au dehors le repos que nous ne trouvons pas dans notre propre cœur; et troublés par la vue de notre conscience et de nos défauts, nous nous égurons dans les créatures pour nous oublier, dit saint Augustin: *Foras exeunt a seipsis..... ut foris sibi bene sit, quia non est intus bene* (Aug., in psal. C).

Aveuglement pardonnable aux grands pécheurs, mais indigne des vrais disciples de Jésus-Christ, que sa grâce doit séparer du monde quand sa charité ne les y appelle pas, indigne de ces dévots commodes qui prétendent se sauver dans la douce société des pécheurs; ennemis de leurs grands désordres, mais amoureux de leur esprit et de leurs conversations; touchés des charmes de la vérité, mais encore sensibles aux amusements de la vanité; ne voulant pas perdre la grâce, mais ne pouvant souffrir la retraite indispensable pour la conserver; persuadés que le sang de Jésus-Christ est leur trésor

mais oubliant qu'ils le portent dans des vases fragiles au milieu des écueils, et ne s'écriant jamais avec saint Augustin: Je ne trouve point dans le monde, ô mon Dieu! de lieu où mon âme soit en assurance, si je ne la rappelle de ses dissipations pour réunir en vous toutes ses affections dispersées: *Non invenio locum tutum animæ meæ, nisi in te quo colligantur sparsa meæ*; mais en vain votre grâce me sépare-t-elle du monde, si elle ne m'immole comme votre saint précurseur.

Car la grâce de Jésus-Christ doit nous immoler; elle est un écoulement de sa croix, il faut qu'elle nous y attache; elle nous rend participants de son sacrifice, il faut qu'elle nous fasse victimes comme lui; et je remarque encore cet effet important dans le bienheureux Jean-Baptiste; car, voyez-le, chrétiens, dans les austérités de sa pénitence tel que l'Evangile nous le décrit, couvert d'un cilice tissu de poil de chameau, serré d'une ceinture de cuir pour la rendre plus sensible, nourri du miel sauvage et des sauterelles qu'il trouvait sous sa main, vivant dans une abstinence qui pouvait le faire passer pour un homme qui ne mangeait point, dit Jésus-Christ: *Veni Joannes neque manducans, neque bibens*; voyez-le, dis-je, en cet état, et reconnaissez en lui la grâce qui l'immole; voyez-le et rougissez de votre mollesse et de vos ménagements, vous qui, soupirant pour les douceurs de la grâce, n'en voulez jamais ressentir les effets rigoureux, délicats à l'ombre de la croix d'où elle est écoutée, sensuels à la vue du ciel, des clous, des épines qui vous l'ont méritée, déshonorant la nudité d'un Dieu dépouillé pour vous par le luxe et la mollesse de vos habits et dans vos fausses conversions conservant par respect humain tous ces vains ornements avec lesquels la pénitence ne s'accorde pas; rougissez de changer de mœurs, dit Tertullien aux dames de son temps, si vous rougissez de changer d'habits et de visage; est-ce donc une si grande injure si l'on vous accuse d'être modestes depuis que vous êtes converties, et de paraître plus pauvres depuis que la grâce vous enrichit? est-ce au monde ou à Jésus-Christ que vous devez plaire; et si des dames chastes doivent rougir de quelque chose, n'est ce pas d'être parées comme des impudiques? *Quanto blasphemabile est si quæ sacerdotes pudicitia dicimini, impudicarum ritu procedatis cultæ* (Tertull., de Cultu fem., c. 11). Il est vrai qu'il est plus beau de changer de cœur que d'habits, qu'on se défait plus aisément de sa magnificence que de son orgueil; et qu'on le cache souvent sous la simplicité qu'on affecte, dit saint Jérôme: *Interdum gloriosis tumemus sordibus* (Ep. 30, ad Ocean.). Mais, après tout, si nous voulons qu'on connaisse la grâce qui nous sanctifie, il faut qu'elle change notre extérieur et qu'elle nous dépouille. L'on arrachait aux victimes, avant leur sacrifice, les fleurs et les ornements dont elles étaient parées, et l'on doit quitter dans la pénitence la mollesse qu'on aimait dans le péché. Saint

Jean-Baptiste, tout innocent qu'il était, a voulu nous apprendre ce dernier effet de la grâce, mais il fait que sa voix rende encore témoignage à la vérité de Jésus-Christ.

2. Vérité dont il a la plénitude, dit le disciple bien-aimé; car si nous l'avons vu plein de grâce pour nous sanctifier, nous devons le reconnaître plein de vérité pour nous instruire : *Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis*; vérité toujours difficile à connaître, dit le grand Augustin (*Contra Ep. Manich. de Fundam.*, c. 2), parce qu'on ne s'élève qu'avec peine au-dessus des fantômes charnels, parce qu'on ne guérit qu'avec violence l'œil de l'homme intérieur, parce qu'on ne mérite que par de longs soupirs les moindres lumières de la vérité de Dieu. Cependant saint Jean nous la fait connaître par la voix efficace de ses prédications; il n'y parle que de Jésus-Christ; il n'y est appliqué qu'à étendre son nom, qu'à procurer sa gloire, qu'à lui gagner le cœur des hommes; éloigné de ces prédicateurs peu solides qui ne parlent presque jamais de lui, et qui, dans leurs discours pleins de pensées subtiles et de vives imaginations, cherchent plutôt à se faire connaître que la vérité, et à tracer le portrait de leur esprit que celui de Jésus-Christ. Saint Jean ne prêche que lui seul, et, dans tous ses discours, j'apprends ou la vérité de sa personne, ou la vérité de sa doctrine dont il veut étendre la connaissance et l'amour : *Illum, illum oportet crescere*.

Envoyé pour découvrir Jésus-Christ à la terre, il ne perd point de temps dans les fonctions de son ministère; il est prédicateur avant sa naissance, et ne pouvant encore éclairer que le sein d'Elisabeth, il y répand déjà la lumière, il lui fait sentir, par les transports qui l'agitent, la présence du Verbe incarné, il parle par ses tressaillements, il rend la parole à son père au moment de sa naissance pour le bénir par sa bouche, les parents prophétisent par l'esprit du fils, et le fils emprunte la voix des parents pour remplir, dès les premiers moments de sa vie, l'office de précurseur et faire connaître Jésus-Christ en qualité de Rédempteur des hommes : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ*.

Si notre saint parle si bien de Jésus-Christ par l'organe d'autrui, que sera-ce quand il s'expliquera par lui-même? Que ne nous dira-t-il point de ses grandeurs que le monde avait devant les yeux, et que le monde ne connaissait pas? Nous avions les yeux faibles, dit saint Augustin (*Tract. II in Joan.*), et incapables de soutenir la lumière; il fallait un maître qui nous la montrât; nous en étions réduits à chercher le soleil avec un flambeau, saint Jean est ce flambeau qui nous le découvre : *Per lucernam quarimus diem, paravi lucernam Christo meo*; et que ne nous apprend-il point en effet de Jésus-Christ? N'est-ce pas lui qui nous découvre le premier qu'il est le Messie déclaré tel par la descente du Saint-Esprit et par la voix du Père éternel :

Super quem videris Spiritum descendentem... hic est (Joan., I)? n'est-ce pas lui qui nous explique la sainteté de son baptême où nous sommes purifiés par la vertu du Saint-Esprit et le feu de la charité : *Ipse baptizabit vos in Spiritu sancto et igni?* n'est-ce pas lui qui nous annonce la sévérité de son jugement, où le van à la main il purifiera l'aire de son Eglise, et mettra le bon grain dans le ciel et la paille dans le feu éternel de l'enfer : *Paleas autem comburet igni inextinguibili?* n'est-ce pas lui enfin qui nous le fera connaître en qualité de victime et qui nous montrera au doigt cet Agneau de Dieu destiné pour nos péchés au sacrifice de la croix : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi?*

Jean-Baptiste n'est pas moins éloquent sur la doctrine de Jésus-Christ que sur ses grandeurs; il prépare les Juifs charnels à la recevoir toute dure et sévère qu'elle est; il les prévient d'une haute estime pour l'Evangile. Les prédicateurs de la terre, leur dit-il (*Joan. III*), vous parlent le langage de la terre, mais celui qui vient du ciel pour vous instruire est infiniment au-dessus d'eux; comme il est envoyé de Dieu, il vous parle le langage de Dieu; il ne lui donne pas son esprit comme à nous avec mesure; mais il l'aime comme son fils, et lui donne la plénitude de sa puissance; qui croit en ce Fils a la vie éternelle, et qui n'y croit pas est l'objet éternel de sa colère : *Qui incredulus est Filio, ira Dei manet super eum*.

Après les avoir prévenus de la sorte, avec quelle exactitude entre-t-il dans le détail de cette doctrine? avec quel zèle jette-t-il les premières semences de la morale de Jésus-Christ, de cette charité qui doit rendre tout commun parmi ses disciples, et trouver le nécessaire des pauvres dans le superflu des riches : *Qui habet duas tunicas det non habenti*; de ce désintéressement qui doit sanctifier ceux qui manient les finances et les affaires publiques : *Nihil amplius quam quod vobis constitutum est, facitis*; de cet éloignement des violences et des exactions par lesquelles les gens de guerre ont accoutumé d'opprimer les peuples malheureux : *Neminem concutatis, contenti estote stipendiis vestris?* On ne le voit pas, ce digne modèle des prédicateurs de Jésus-Christ, altérer la vérité, flatter les pécheurs, leur donner dans ses saints discours un encens profane, et complimenter par un lâche intérêt ceux qu'il est obligé de confondre : il appelle race de vipères ceux qui en ont la malignité; il menace hautement de la hache et du feu tous les arbres stériles, et condamne également à l'enfer et la corruption des impies et l'inutilité continuelle des mondains : on ne le voit pas enfin canoniser les Juifs sur la sainteté d'Abraham, abuser des vertus du père pour flatter l'orgueil des enfants, mais humilier les enfants par les vertus mêmes d'un père qu'ils n'imitent pas : *Nolite dicere, Patrem habemus Abraham*.

Suivons-nous cet exemple important, ministres de l'Evangile, nous qui, pour éviter le blâme d'une sévérité canonique, énermons

la vigueur des Ecritures qui reprennent les pécheurs avec tant de force, nous qui les endormons sous la confiance d'une miséricorde mal entendue, dit saint Basile (*In Isai.*, II), nous qui, sans prudence et sans discrétion, leur promettons l'expiation facile de leurs péchés, et qui par nos relâchements éteignons dans les chrétiens la ferveur de la pénitence, mêlant au vin pur de la vérité l'eau de nos vaines imaginations, comme parle l'Écriture : *Caupones tui vinum miscent aqua?* Suivons-nous l'exemple de saint Jean, nous qui, dans nos discours étudiés, donnons des concerts au lieu de remèdes aux malades qui nous écoutent, plus occupés du soin de plaire par la vanité, que d'édifier par la vérité ? dit saint Augustin : *Laborant homines ut loquantur mendacium; nam veritatem tota facilitate loquerentur.*

Telle n'est pas la conduite du grand saint Jean-Baptiste ; il prêche la vérité dans toute sa force, parce qu'il la prêche sans intérêt, parce qu'il cherche la gloire de Jésus-Christ et non pas la sienne ; s'il gagne des cœurs, c'est pour les préparer à recevoir Jésus-Christ ; s'il forme des disciples, c'est pour les envoyer à Jésus-Christ ; s'il entre dans les palais des rois, c'est pour y faire connaître sans déguisement la vérité de Jésus-Christ ; il ne se laisse pas éblouir à la pourpre d'Hérode, il ose attaquer une âme de boue sous un diadème éclatant, dit saint Chrysostome ; et lui reprochant son crime avec liberté, il consent de périr, pourvu que la vérité soit connue : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui.* Tu peux l'enchaîner, prince aveugle, mais la vérité ne sera pas captive avec lui ! du fond de son cachot il répandra la lumière ; il enverra ses disciples à Jésus-Christ pour le faire connaître, et les chaînes du maître n'arrêteront pas le cours de sa prédication et le zèle de son ministère, comme saint Chrysostome le dit de saint Paul : *Doctor vinculus erat, et verbum volabat.* Instruisons-nous encore ici, nous tous qui, destinés comme saint Jean à faire connaître Jésus-Christ, l'abandonnons pour la moindre disgrâce, plus attentifs à nos intérêts qu'aux siens ; zélés à nous faire des pénitents et des disciples, mais voulant qu'ils s'attachent à nous plus qu'à lui ; prêts en un mot à vendre la vérité et à la sacrifier au vil intérêt de notre fortune, dit saint Augustin : *Rem magnam vili pretio vendunt;* honorons mieux notre ministère, Messieurs, nous sommes les précurseurs du second avènement de Jésus-Christ, comme saint Jean le fut du premier ; il nous a mis au-dessus de tout par son sacerdoce, ne nous rabaissons pas au-dessous de nous-mêmes par notre cupidité ; celui pour la gloire duquel nous travaillons saura nous enrichir ; n'attendons notre récompense que de lui ; annonçons hautement sa vérité ; car il faut qu'elle triomphe, et que l'iniquité cède, dit saint Augustin ; l'iniquité n'est rien, la vérité est puissante, elle peut être cachée, méprisée par ses ennemis, les impies, les mondains, mais elle ne sera jamais vaincue ; il faut qu'elle règne, et c'est par notre zèle

qu'elle doit régner : *Occultari potest veritas, vinci non potest* (*Aug., in psal. LXI.*)

3. Saint Jean l'a fait éclater dans ses prédications, et son zèle n'en est pas demeuré là, il a fait connaître la divinité de Jésus-Christ par son sang, et si je ne craignais de troubler la joie de sa naissance par le souvenir de sa mort, vous le verriez victime de la pureté qu'il défend, victime du respect humain qui l'immole, expirer sous les fers d'Hérode, et nous donner dans son sacrifice une preuve de la divinité du Messie ; mais oublions la gloire de sa mort pour nous instruire par l'humilité de sa vie, et, après avoir vu comme il a procuré la gloire de Jésus-Christ, voyons encore comme il anéantit la sienne.

SECOND POINT.

Depuis que le Verbe s'est anéanti pour détruire l'orgueil de l'homme, nous n'avons point d'autre voie pour nous sauver que l'humilité, dit saint Augustin ; elle est le premier, le second, le troisième degré pour vous élever à la gloire ; il est vrai qu'il y a d'autres vertus à pratiquer ; mais si l'humilité ne les précède pour nous y préparer, si elle ne les accompagne pour les sanctifier, si elle ne les suit pour les conserver, nous en perdons aussitôt le fruit ; l'orgueil nous enlève un mérite dont nous nous glorifions, et change en autant de défauts les vertus qu'il a pu corrompre ; car au lieu que les autres passions ne règnent que dans les actions mauvaises, l'orgueil n'est jamais plus à craindre que dans les bonnes : *Vitia cetera in peccatis, superbia etiam in recte factis timenda est.* C'est donc un devoir indispensable de s'anéantir ; mais qu'il est difficile de le faire dans le sein de la gloire, d'être humble quand on est grand, et de s'oublier soi-même quand tout le monde nous admire et nous loue !

Saint Jean-Baptiste l'a fait, Messieurs ; élevé au plus haut ministère où l'homme mortel pût prétendre, je veux dire, de précurseur et d'ange du Messie, envoyé pour lui préparer les cœurs des hommes, il s'anéantit dans ce haut degré de gloire ; et telle que vous voyez l'étoile du matin brillante des rayons du soleil qu'elle annonce et qu'il précède, disparaître devant lui sitôt qu'elle monte sur l'horizon pour lui laisser la gloire d'éclairer seul le monde ; tel je vois notre saint précurseur, tout éclatant des lumières de Jésus-Christ encore caché, l'annoncer à la terre, mais, dès lors qu'il commence à se produire, s'éclipser lui-même et lui laisser la gloire de briller seul, attribuant tout, cédant tout, déferant tout à Jésus-Christ : *Illu oportet crescere, me autem minui.* Ainsi s'humilie saint Jean au milieu de sa grandeur, ainsi pratique-t-il le premier cette doctrine de l'anéantissement si dure à l'homme superbe, et il la pratique dans tous ses points et dans toute son étendue ; car, remarquez-le, s'il vous plaît, chrétiens, l'humilité parfaite consiste en trois choses : à cacher les qualités qu'on a, à ne point s'attribuer celles

qu'on n'a pas, à confesser sans rougir son impuissance et son néant : apprenons, s'il vous plaît, de saint Jean, tous ces devoirs de l'humilité chrétienne.

1^o Je remarque dans l'Évangile deux préceptes de Jésus-Christ sur les qualités qu'on possède et sur les vertus qu'on pratique; les cacher quand elles ne servent qu'à notre propre gloire; Ne faites pas, dit-il, vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être admirés : voilà le premier; les produire quand la gloire du Seigneur et l'utilité du prochain le demande; Que vos vertus éclatent aux yeux du monde, ajoute Jésus-Christ, afin que votre Père céleste en soit glorifié : voilà le second; et votre humilité, grand saint, conforme à l'Évangile, avant l'Évangile même sait faire l'un et l'autre, convaincu que quelques qualités que puisse avoir l'homme, il ne peut s'en glorifier, parce qu'elles ne viennent pas de son fonds, et qu'ayant reçu de la main de Dieu tout ce qui le distingue, il lui en doit toute la gloire, comme l'a depuis enseigné l'apôtre saint Paul : *Quid habes quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris?* Vous éclipez toutes vos grandeurs; les merveilles de votre naissance et les grâces qui l'accompagnent vous font déjà regarder avec admiration; on vous applaudit dans un âge où l'on plaint les autres enfants; sur l'éclat de vos premiers moments l'on présage la gloire de votre vie! Quel sera, dit-on, cet enfant sur lequel la puissance du Seigneur éclate dans un temps où les autres n'ont que la faiblesse en partage? *Quis putas puer iste erit?* Son père même faisant servir à sa gloire l'usage de la voix qu'il lui vient de rendre, l'appelle le prophète du Très-Haut, et le maître du peuple de Dieu dans la science du salut; saint Jean ne se laisse pas séduire à ces justes louanges, sa raison naissante, soutenue d'une grâce consommée, lui en découvre le danger, et il ne pense qu'à s'anéantir pendant que tout le monde l'élève; car le voit-on se prévaloir d'une estime si juste pour s'avancer dans le monde, faire servir les avantages de la grâce à l'établissement de sa fortune, accepter au moins la gloire quand elle vient d'elle-même au-devant de lui? Non, Messieurs, il se dérobe à sa réputation naissante et à l'estime du monde, et ensevelissant dans l'obscurité d'un désert des qualités qui ne peuvent encore servir qu'à sa propre gloire, il les perfectionne, il les sanctifie dans la retraite, jusqu'à ce que Dieu les fasse servir à la sienne : *Erat in desertis usque ad diem ostensionis suæ ad Israel.*

Mais aussi, quand le temps de paraître est venu, et que la nécessité de faire connaître le Messie le rappelle de sa chère solitude, il ne résiste pas à l'ordre de Dieu; son humilité, qui s'était cachée, parce qu'elle était désintéressée, commence à se produire, parce qu'elle est charitable, et par cette conduite il condamne également deux sortes de chrétiens, dont les uns se produisent et dont les autres se cachent à contre-temps.

On se produit quand il faudrait se cacher,

témoin ces ministres de l'Évangile qui, sans retraite et sans préparation, passent tout d'un coup de la société des impies au ministère des apôtres, des ruelles, dans le sanctuaire, du commerce du monde, à la chaire de vérité où on le condamne; fiers de quelques étincelles d'esprit et de quelques expressions choisies, dignes fruits de leurs vaines conversations, ils veulent condamner les défauts des autres, quand ils devraient étudier les leurs, faire éclater leurs faibles talents sans les avoir sanctifiés dans la solitude, et se faire connaître eux-mêmes sous prétexte de faire connaître Jésus-Christ, dit l'Apôtre : *Querunt quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi.*

Cet abus est-il moins commun dans le reste des chrétiens? où sont ceux qui veulent perdre la gloire des qualités qu'ils possèdent? chacun ne veut-il pas paraître tout ce qu'il est? l'un, donner à sa noblesse et à son rang tout l'éclat qui le distingue; l'autre, faire servir ses dignités et ses emplois à la vanité qui le flatte; celui-ci, chercher dans les cercles les occasions de briller par l'esprit, celui-là, n'aimer, dans ses bonnes œuvres et dans sa vertu, que l'honneur qu'elles lui attirent; mais pour s'anéantir et s'humilier comme saint Jean, pour laisser à Dieu toute la gloire des qualités qu'on tient de lui, et les cacher tant qu'elles ne servent qu'à la nôtre; c'est un devoir que le monde ne connaît pas : je me trompe, Messieurs, on se cache, mais on le fait à contre-temps, quand il faudrait peut-être se produire par le zèle de la gloire de Jésus-Christ : tels sont tant de chrétiens commodes qui, retranchés à des exercices tranquilles, ne se prêtent jamais aux besoins du prochain; tels sont tant de pieux contemplatifs et de savants inutiles qui, insensibles au salut de leurs frères, ne vivent que pour eux-mêmes, retirés par amour-propre, humbles par orgueil, avares de leurs lumières par oisiveté, ne pensant pas sans doute que le serviteur inutile qui ne fait pas valoir son talent est condamné comme s'il l'avait dissipé, et que la vérité est un bien commun qui ne nous appartient pas; car vous nous avertissez avec menaces, Seigneur, s'écrie saint Augustin, de ne pas nous approprier la vérité, si nous ne voulons en être privés; celui qui veut posséder en particulier des lumières que vous lui donnez pour être communes, méritant de les perdre et de passer de la vérité qu'il devait rendre publique au mensonge qui lui est propre : *Quisquis id quod ad fruendum proponis suum vult esse quod omnium, a communi propellitur ad sua, hoc est a veritate ad mendacium* (*Confess., lib. XII, c. 25*). Trop heureux si l'orgueil de l'homme se bornait à produire ou à cacher mal à propos les qualités qu'il possède, mais il va jusqu'à s'attribuer celles qu'il n'a pas.

2. Trompés, ou par les illusions de l'amour-propre qui se regarde toujours d'un œil favorable, ou par les faux jugements des hommes qui ne nous connaissent pas, on s'applaudit sur un mérite imaginaire, et jugeant de soi-même sur l'opinion d'autrui, et non

pas sur ce qu'on est dans le secret de son cœur, on se regarde avec complaisance, on reçoit avec joie tout l'encens qu'on nous offre, l'on souffre sans rougir qu'on nous attribue des qualités que nous n'avons pas; l'humilité chrétienne combat encore cet abus, Messieurs, et nous apprend à nous juger, non pas sur l'opinion des hommes, mais sur la vérité de notre cœur où nous sommes tout ce que nous sommes, dit saint Augustin : *Cor meum ibi ego sum quicumque sum.*

Telle est l'humilité du grand saint Jean-Baptiste. Les Juifs, touchés du zèle de ses prédications et de la sainteté de sa vie, lui offrirent de le reconnaître en qualité de Messie, qualité qui l'eût mis à la tête du peuple de Dieu, qui lui eût procuré et la puissance souveraine et des honneurs divins, qualité pour laquelle toute la terre soupirait depuis quatre mille ans; Jean-Baptiste la refuse, et ne peut souffrir qu'on lui rende un honneur qui ne lui appartient pas : *Non sum.* On le prend pour Elie, pour ce prophète incomparable dont le zèle et la puissance éclatèrent par tant de prodiges, et dont il ne lui manque que le nom seul, puis qu'il en a l'esprit et la vertu selon Jésus-Christ même, Baptiste déclare qu'il ne l'est pas : *Non sum.* On veut au moins l'honorer comme un simple prophète, dont les lumières inspirées de Dieu pénétrèrent bien avant dans l'avenir; Baptiste, dont le ministère se borne à découvrir Jésus-Christ présent, dit hautement qu'il ne l'est pas : *Non sum;* humilité rare qui ne se laisse point éblouir à la vaine estime et aux faux applaudissements des hommes, contente de sa médiocrité, et ne s'élevant jamais au-dessus d'elle-même au préjudice de la vérité!

L'imitons-nous, Messieurs, cette humilité si rare et si nécessaire? ne nous laissons-nous point aveugler à la fumée de l'encens qu'on nous donne, et, au travers du nuage qu'elle forme, découvrons-nous toujours notre bassesse et notre néant? Non, chrétiens, on boit à longs traits le doux poison de la flatterie; on accepte avec complaisance tous les avantages qu'elle nous attribue; l'hypocrisie entend avec plaisir les éloges qu'on donne à sa fausse vertu; éloigné de l'esprit de la vraie piété, il en usurpe la gloire; il souffre qu'on le prenne, sinon pour Jésus-Christ, au moins pour vrai chrétien; et, au lieu de descendre dans son cœur pour se condamner sur ses intentions secrètes que la vanité corrompt, il s'applaudit sur l'éclat de ses œuvres que le monde canonise; quelque qualité qu'on lui donne, et n'avoue jamais qu'il ne la mérite pas, et s'il semble quelquefois rejeter la gloire, c'est pour la trouver dans le mépris qu'il en fait : *De ipso vana glorie contemptu vanius gloriantur.* La dame du monde, au milieu des flatteurs qui l'obsèdent, se nourrit de leurs vains complimens; ornée dans ses lumières, sans sel dans ses discours, la qualité de bel esprit ne la blesse pas; difforme dans son air, elle aime les fâdes admirateurs de ses agréments; flétrie par le temps, elle veut qu'on loue sa

jeunesse, quand on lit déjà le nombre de ses années gravé sur son front; et vous ne l'entendez jamais refuser un encens qu'elle ne mérite pas : *Non sum.* Parcourez ainsi les différents états, et vous verrez chacun se faire honneur d'un mérite qu'il n'a pas; l'homme de fortune, élevé de la poussière, se laisse complimenter sur sa qualité; le magistrat le plus intéressé, souffrir qu'on admire et qu'on loue son intégrité; le lâche, qu'on lui donne du héros; le prédicateur le plus médiocre, qu'on le regarde comme un prophète : en un mot, on se repait des chimères d'autrui, et l'on ne pense pas que toute notre gloire doit être fondée sur le témoignage de notre conscience, dit l'Apôtre, et non pas sur des éloges étrangers : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientia nostra* (1 Cor., I); mais on rougit de se voir dans le fond de son cœur tel qu'on est, et c'est ce que l'exemple de saint Jean doit encore condamner.

3. Car le dernier degré d'humilité qu'il nous enseigne consiste à connaître notre faiblesse et notre médiocrité; le Verbe éternel pour s'humilier fut obligé de descendre jusqu'à l'homme, dit saint Augustin, mais l'homme pour être humble n'a pas besoin de descendre au-dessous de soi-même, c'est assez qu'il descende dans son cœur, et qu'il se connaisse pour s'estimer peu : *Humilitas tua est ut cognoscas te.* Tout cet éclat extérieur qui vous environne ne change pas le fond de votre être, dit saint Jean, la bassesse qui vous est propre subsiste toujours, la magnificence qui la couvre ne la détruit pas; ôtez toutes ces feuilles qui vous cachent la honte de votre origine, arrachez le fard des honneurs et de la gloire qui vous déguise, considérez que vous êtes né dénué de tout, sans marques de distinction, sans pierres précieuses, sans habits magnifiques, sans or, sans argent, soufflez tous ces nuages d'une grandeur empruntée, vous ne verrez plus que l'homme tout pur avec la misère et la pauvreté qui lui est naturelle, et cette vue suffira pour vous humilier : *Si hæc tanquam nubes exsuffles, occurret tibi homo nudus, et pauper et miser* (Bern., l. II, de Consid., c. 9).

Vous vous connûtes de la sorte, grand saint, et vous ne rougissez jamais d'avouer votre impuissance et votre néant! En vain tâche-t-on de lui inspirer un esprit de jalousie contre Jésus-Christ en lui disant qu'on court en foule à son baptême, il reconnaît qu'il est plus excellent que le sien, et que de l'eau pure qu'il répand sur la tête, il y fait couler la grâce et le feu du Saint-Esprit dans le cœur : *Ego baptizo in aqua, ipse baptizat in Spiritu sancto et igni;* en vain vient-on le flatter d'une haute estime de sainteté, en l'égalant à Jésus-Christ, il déclare qu'il met toute sa gloire à s'abattre à ses pieds, et qu'il n'est pas digne d'être le dernier de ceux qui le servent : *Non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti;* en vain admire-t-on la sublimité de ses lumières qui le font passer pour prophète, il descend dans son cœur, et reconnaît son néant : Je ne suis, dit-il,

qu'une voix qui passe, mais celui que j'annonce ne passera jamais : *Ego vox. ego vox.* Disons-le comme lui, ministres de l'Évangile, et directeurs des âmes qui nous sont confiés ; je parle, mais je parle pour faire connaître Jésus-Christ ; ma voix s'évanouit, mais l'idée que je donne de Jésus-Christ doit subsister ; je sors du cœur et de la mémoire de ceux qui m'écoutent, mais Jésus-Christ y doit régner, sa gloire doit croître, et la mienne s'éclipser : *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Entrons tous dans ces justes sentiments, chrétiens, reconnaissons le peu que nous sommes, l'humanité est notre grandeur, et l'orgueil deviendra notre humiliation ; élevez-vous, superbes, enfliez-vous, dit saint Bernard, cherchez à paraître dans les lieux éminents ; bien tôt Jésus-Christ, la règle de son humilité à la main, aplanira les montagnes, et renversera dans l'abîme tout ceux qui se trouveront élevés au-dessus de l'ordre où ils doivent être : *Eant superbi, inflentur, inscrescant, ut cum venerit aequitatis regula, a plenitudine deficiantur* (Bern., in verba Isai., serm. II) ; alors le vide que les orgueilleux auront laissé par leur chute sera rempli par les humbles ; Jésus-Christ les élèvera à proportion qu'ils se seront humiliés, et c'est ainsi qu'il exalte saint Jean-Baptiste ; il découvre tout ce qu'il est, parce qu'il ne s'est point attribué ce qu'il n'était pas ; il le déclare le plus grand des enfants des hommes, parce qu'il a voulu passer pour le plus petit : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* Demeurons-en là, chrétiens ; où Dieu parle, l'homme doit se taire ; il n'appartient de bien louer les saints qu'à celui qui les a faits ; ne mêlons plus notre faible voix à celle de Jésus-Christ, il a fini l'éloge que je n'avais qu'ébauché, allons dans la retraite méditer ses paroles ; allons former le dessein de le faire connaître et de nous anéantir, afin qu'il nous élève à sa gloire. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT PAUL

Positus sum doctor gentium in fide et veritate.

Je suis établi docteur des nations pour prouver la foi et la vérité de Jésus-Christ (1 Tim., II, 7).

Quand un pécheur parle de lui-même, son témoignage peut être suspect ; le bien qu'il en dit fait plutôt sa condamnation que son éloge ; il dérobe une gloire qui ne lui appartient pas, et comme il n'est point de plus injuste larcin que celui de la gloire, parce qu'elle n'est due qu'à Dieu seul, celle qu'il s'attribue fait moins connaître son mérite que sa médiocrité ; mais quand les saints parlent avantageusement d'eux, leur témoignage est irréprochable ; tout hors d'eux-mêmes par la plénitude du saint Évangile, ils se regardent comme des personnes étrangères, dit saint Grégoire, ils en parlent sans intérêt ; c'est la gloire de Dieu qu'ils cherchent et non pas la leur, l'encens qu'ils se donnent remonte jusqu'à lui, et comme ils ne font le bien que par la grâce, ils ne le publient que pour sa gloire.

Parlez donc hardiment de vous-même, grand apôtre ; c'est par vous que nous voulons vous connaître, pour louer le prodige de la grâce, le plus auguste témoin de la vérité, le modèle le plus saint de la charité chrétienne ; en un mot, pour louer saint Paul, il ne faut rien moins que saint Paul ; il n'y a que le soleil qui sache se peindre soi-même ; il n'y a que vous qui puissiez nous donner une juste idée de ce que vous êtes, et vous nous la donnez cette idée juste et fidèle dans ces paroles de mon texte : *Je suis établi, etc. Positus sum doctor gentium, etc.*

Oh ! que cet éloge est singulier ! qu'il est nouveau ! avoir Jésus-Christ glorieux pour maître, toutes les nations pour disciples, toute l'Église pour fruit de ses prédications, tout l'univers pour troupeau ; les persécutions, les chaînes, les prisons, les naufrages, les opprobres, la mort, pour récompense de ses travaux ; Dieu, les anges, les hommes pour spectateurs de ses combats, c'est ce qu'on admire tous les jours dans saint Paul ; mais être par tout cela une des preuves des plus convaincantes de la vérité de la religion ; c'est ce que je veux vous faire admirer aujourd'hui. *Positus sum doctor gentium in fide et veritate.*

Car c'est là, ce me semble, Messieurs, la différence essentielle de notre grand apôtre ; nous jugeons d'ordinaire de l'excellence des autres saints par la vérité de la religion qu'ils ont pratiquée, et je veux qu'on juge aujourd'hui de la vérité de la religion par l'excellence de saint Paul ; l'éloge des autres suppose la pratique et la vérité de la foi, celui de notre apôtre la prouve, il affermit encore après sa mort la même Église qu'il fonda pendant sa vie, et la religion que prêcha Paul n'a point à mon sens de plus forte preuve que Paul même ; car, remarquez-le s'il vous plaît, chrétiens, la religion, pour être vraie, doit avoir deux choses : la grâce pour son esprit, la vérité pour sa lumière ; et je trouve ces caractères réunis dans l'admirable saint Paul ; la grâce de Jésus-Christ l'enlève, et enlève par lui toutes les nations ; la vérité de Jésus-Christ l'éclaire, et éclaire par lui toute l'Église : la grâce l'enlève, et en fait le plus humble des pénitents et le plus glorieux des apôtres, c'est mon premier point : la vérité l'éclaire, et en fait le plus heureux des disciples et le plus infailible des docteurs, c'est mon second point. J'ai donc pu le dire, que saint Paul est une des plus belles preuves de la religion, puisqu'en lui seul éclatent et la puissance de la grâce et la vérité de la doctrine de l'Église ; c'est ce que nous allons développer après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

La grande affaire du chrétien, c'est d'assurer son salut, et le premier pas pour assurer son salut, c'est de se bien persuader de la vérité de sa religion ; car comment se soumettre à cet empire souverain qu'elle exerce sur

les cœurs, si l'on n'est convaincu que Dieu, dont ils relèvent, préside par sa grâce à toute sa conduite? comment pratiquer les maximes sévères qu'elle enseigne, si l'on n'est persuadé que la vérité les a dictées? Je sais Messieurs, que je ne parle ici, ni à des païens, ni à des athées, que je dois supposer la vérité de la religion que je semble vouloir établir, et que si l'on manque d'en remplir les devoirs, c'est plutôt faute d'aimer la vérité que de la connaître; mais qui sait aussi si je ne parle point à des chrétiens chancelants dans leurs lumières, lâches dans leurs devoirs, assoupis dans leur foi, et fidèles peut-être plutôt par les préjugés de la naissance et de l'éducation, que par la conviction de l'esprit et la pente du cœur? Réveillons donc aujourd'hui ces lumières assoupies, et puisque le cœur n'agit d'ordinaire que sur la persuasion de l'esprit, établissons la vérité de la religion pour en faire aimer les devoirs, et soyons chrétiens par raison, pour l'être ensuite par zèle et par inclination.

Pour cela, Messieurs, ne craignez pas que je vous fatigue ici de ces longs raisonnements dont les auteurs sont pleins, que je vous fasse ap recevoir les premiers caractères de la religion gravés dans le fond de votre être, l'idée naturelle du Dieu qu'elle adore, la vérité de ses mystères prédits par les prophètes, la certitude de ses promesses et de ses prophéties pour l'avenir confirmée par le succès de celles qui sont accomplies; ne craignez pas, dis-je, que je me laisse emporter dans tous ces sentiers lumineux au delà des bornes d'un juste éloge, je veux que l'apôtre que je vous prêche soit seul toutes mes raisons. Pour être persuadé de ma religion, disait Tertullien, qu'on m'ôte tous les livres et qu'on me laisse Jésus-Christ; et moi, pour la persuader aux autres, je consens qu'on m'ôte aujourd'hui toutes les preuves étrangères, et qu'on me laisse saint Paul.

1. Commençons donc, et disons que le premier caractère de la vraie religion, c'est que la grâce y domine, qu'elle l'inspire, qu'elle l'établit, qu'elle en soit le principe, la force, l'esprit. Toutes les fausses religions furent, ou établies par la superstition qui se laissait surprendre à de faux prodiges, ou conduites par la politique qui agissait par des vues humaines, ou étendues par la violence et par la crainte des tourments. Vous serez précipités dans la fournaise, si vous n'adorez la statue, disait Nabuchodonosor; l'on ne voyait donc alors agir sur les cœurs qu'illusions trompeuses, qu'intérêts sordides, que vaines terreurs, rien de surnaturel, rien de divin dans ce qui les déterminait à leur culte; mais dans la vraie religion, l'on doit remarquer un Dieu qui opère, une vertu secrète qui agit sur les cœurs, une grâce surnaturelle qui les excite et qui les enlève; et où parut-elle jamais mieux cette grâce, que dans la conversion du grand apôtre que nous honorons? car, voyez-le, Messieurs, animé de fureur contre les disciples de Jésus-Christ, combattant partout son Eglise naissante (*Act.*, IX),

ravageant comme un lion furieux cet innocent troupeau, se signalant dans le judaïsme, dit-il lui-même (*Gal.*, I), par-dessus tous ceux de son âge et de sa nation, prévenu d'un zèle aveugle pour les traditions de ses pères, muni de l'autorité publique pour les maintenir; abusant du pouvoir qu'on lui donne pour appuyer ses préventions et satisfaire son antipathie, se faisant enfin une religion d'anéantir la religion même; voyez-le, dis-je, en cet état, et me dites ce que vous pourrez penser de cette secte naissante, faible, persécutée, sans honneur, sans richesses, sans appui du côté des hommes, si malgré tant d'obstacles elle désarme son persécuteur, et le fait entrer dans son parti; ne conclurez-vous pas que c'est la vraie religion, si le ciel se déclare ainsi pour elle, et si la grâce la fait triompher dans le cœur de Paul des sentiments de la nature?

Elle le fait, Messieurs. Saint Paul est converti, Jésus-Christ l'arrête sur le chemin de Damas, une lumière perçante l'environne et l'aveugle; une voix du ciel le frappe et le terrasse: Paul, Paul, pourquoi me persécutez-vous? et tout d'un coup la grâce aussi douce pour le relever que forte pour l'abattre, dit saint Augustin (*In psal.* XC), transforme ce cœur irrité; le lion se change en agneau, l'orgueilleux disciple de Gamaliel devient l'humble disciple de Jésus-Christ, le persécuteur de l'Eglise en est l'Apôtre, le faux zèle se transforme en vraie charité, la docilité succède à l'entêtement, celui qui faisait gloire d'exécuter les ordres cruels des ennemis du Sauveur, ne les veut recevoir que de lui: *Domine, quid me vis facere?* en un mot, ce vase d'opprobre baïlé par la force de la grâce, devient en un moment un vase d'honneur destiné à porter le nom de Jésus-Christ devant les peuples et devant les rois: *Vas electionis est mihi iste ut portet nomen meum coram gentibus et regibus* (*Act.*, IX). Oh! la belle preuve de la religion, Messieurs, de voir un Dieu l'autoriser par un si grand prodige, y opérer avec tant de magnificence, exercer sur le cœur de son ennemi un empire si puissant et si doux, et faire avec le secours de sa grâce un changement qui ne peut être attribué aux mouvements de la nature: *Gratia Dei sum id quod sum*.

Car, par quel motif naturel, par quelles vues humaines Saul pouvait-il changer de parti? Est-ce par ambition? il vivait dans sa secte avec beaucoup d'honneur, et ne voyait dans la religion d'un Dieu crucifié que des opprobres à prétendre; est-ce par intérêt? il pouvait élever sa fortune sur les ruines de l'Eglise persécutée, et elle n'avait encore ni richesses, ni dignités qui l'engageassent à la délaïder; est-ce par l'amour d'un honnête repos que tant d'autres cherchent dans leur conversion? on ne lui promet que persécutions et souffrances: *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati*; quoi donc, Messieurs, rien d'humain, rien de bas n'entre dans la conversion de notre apôtre, la grâce de Jésus-Christ l'opère sans vues, sans politique, sans autre intérêt que celui de la

vérité. Est-ainsi qu'on se convertit aujourd'hui? la grâce nous fait-elle prendre le parti de la vertu? une vanité subtile, un intérêt caché, une politique raffinée, une hypocrisie artificieuse, à la faveur de laquelle on puisse sauver ses chères passions, ne sont-ce point les motifs indignes de nos fausses conversions; fortunes, espérances, plaisirs, sacrifices-nous tout pour être à Jésus-Christ comme saint Paul? *Quæ fuerunt mihi lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta.* Non, Messieurs, on élève l'édifice de la charité sur les fondements de la cupidité, l'on ne cherche presque jamais Dieu pour Dieu même, et rien ne prouve moins la vérité de notre religion que la fausseté de nos conversions; mais qui peut en douter de cette religion triomphante, lorsqu'on la voit publiée par la bouche de son plus grand ennemi, lorsque le zéléteur de la loi devient l'apôtre de l'Évangile, lorsque Paul prêché à la face de la Synagogue le même Jésus qu'il a persécuté par ses ordres, et que par son exemple plus fort encore que sa prédication, il confond les Juifs, dit saint Luc, se présente à eux comme la preuve vivante de la religion qu'il annonce, montre sa personne au défaut de ses raisons, et prouve par le cœur de Saul converti, la vérité qu'on ne croirait pas dans la bouche de Paul apôtre?

Aussi ne pouvez-vous souffrir cette preuve vivante de la divinité de mon Sauveur, Juifs obstinés; vous conjurez la perte de Paul à Damas, persuadés qu'il ne sert de rien d'avoir fait mourir le maître, si vous épargnez le disciple; qu'on adorera Jésus-Christ partout où paraîtra ce miracle de sa grâce, que la religion que vous crûtes noyée dans son sang, ne peut être étouffée que dans celui de ce nouvel apôtre! Mais vos desseins impies ne prévauront pas sur ceux du Seigneur, il faut que Paul vive pour la religion, avant que de mourir pour elle, qu'il la porte en triomphe au milieu des nations, et que Jésus-Christ le montre à tout l'univers comme la preuve de la grâce par laquelle il veut attirer et fonder son Eglise.

Telle est, Messieurs, la gloire de notre grand apôtre, de prouver par sa conversion la religion de son Dieu; pour la persuader, il faut que les autres parlent, et c'est assez que celui-ci paraisse; Paul renversé par la grâce n'en apprend plus que tous les prédicateurs élevés dans les chaires par la vanité; un pécheur converti sans intérêt n'est une preuve plus sûre de la religion que mille dévots zélés ou par ambition, ou par cupidité. Ne verrons-nous donc plus, Seigneur, de semblables preuves, votre grâce s'est-elle épuisée dans la conversion de votre apôtre?

Ces Sauls travestis sous le nom de chrétiens qui vous persécutent dans le monde par les outrages qu'ils font à vos saints, par les couleurs odieuses qu'ils donnent à la vertu, par les railleries piquantes qui la décréditent, par le faux zèle dont ils couvrent leur passion, ne deviendront-ils jamais les disciples de la vérité qu'ils combattent? Ces récheurs obstinés qu'on peut appeler les

faux témoins de l'Évangile : *Falsi testes Dei*, parce que le dérèglement de leur vie peut faire douter de la vérité de leur religion, ne lui rendront-ils jamais témoignage par une conversion sincère? Ah! qu'il serait beau, Messieurs, de vous voir comme notre saint, d'ennemis de la grâce en devenant les témoins, honorer par votre pénitence la religion que vous avez déshonorée par vos scandales, canoniser par vos applaudissements la vertu que vous avez tant de fois décriée par vos médisances, vous soumettre avec docilité aux vérités que vous avez peut-être combattues par ostentation, faire admirer enfin dans votre conversion la puissance de la grâce qui éclate si bien dans celle de saint Paul, et mieux encore par lui dans celle de toutes les nations!

2. Jusqu'ici, chrétiens, vous avez vu la vérité de la religion prouvée par la conversion d'un seul homme, vous avez conclu qu'une religion en faveur de laquelle Dieu agit avec tant de magnificence ne peut être fautive; que sera-ce si vous ouvrez les yeux sur la conversion des gentils, si vous considérez tant de peuples barbares gagnés, tant d'autels démolis, d'idoles renversées, de superstitions abolies, de ténèbres dissipées, de rois humiliés, de sages confondus par le ministère d'un seul homme, et cela sans autres charmes que ceux de la vérité, sans autre éloquence que celle de la grâce de Jésus-Christ?

Car la grâce est à proprement parler l'éloquence de Dieu, il persuade en un moment par elle tout ce que nous tentons avec tant de peine par l'arrangement scrupuleux de nos discours, et le tour artificieux de nos faibles raisons; l'éloquence humaine se propose de gagner le cœur, et la grâce de même; l'éloquence s'applique à faire connaître ce qu'elle veut faire aimer, et la grâce s'insinue par la lumière et triomphe par l'amour; l'éloquence déploie, tantôt la force de ses raisons, et tantôt la douceur de ses charmes, et la grâce nous ébranle quelquefois par les terreurs, et nous engage souvent par les suavités; enfin l'éloquence, si nous en croyons les auteurs profanes, a réuni tous les hommes auparavant dispersés dans les déserts sous les lois civiles d'une même société, et la grâce a réuni toutes les nations idolâtres sous les lois saintes d'une même religion par le ministère du grand apôtre saint Paul. La grâce est donc l'éloquence de Dieu, et c'est par elle seule que notre apôtre convertit les gentils, car il fait gloire de ne savoir que Jésus-Christ crucifié, la folie de la croix est toute sa sagesse. Je ne me sers pas, dit-il lui-même, des artifices de l'éloquence humaine pour vous persuader, afin que votre foi soit appuyée sur la vertu de Dieu et non pas sur la sagesse des hommes; quoique je sache beaucoup, puisque j'ai Dieu même pour maître, je ne fais que bégayer sur les mystères qu'il me révèle: la faiblesse de mon discours n'égale pas la sublimité de mes pensées; ma langue ne suffit pas à mon cœur: *Imperitus sermone, sed non scientia.* C'est donc la grâce seule de Jésus-Christ,

grand apôtre, qui peut persuader la religion à tant de peuples qui la combattent, répandre avec tant de rapidité la lumière de Jésus-Christ partout où le soleil porte la sienne, étendre vos conquêtes spirituelles plus loin que n'allèrent jamais celles des héros fabuleux, et vous faire triompher en peu d'années de toutes les superstitions de la terre : *Deo autem gratias, qui triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* (II Cor., II).

Loïn d'ici cette éloquence orgueilleuse qui se promet quelque succès de ses vains discours; ils peuvent frapper l'oreille, la grâce seule touche le cœur; ils peuvent briller, la grâce seule embrase; ils peuvent plaire, la grâce seule sait triompher : *Triumphat nos in Christo*. Je ne veux pas dire, Messieurs, comme ces pieux censeurs qui condamnent ce qu'ils ne peuvent être imiter, que les prédicateurs de l'Évangile manquent à leur ministère quand ils appellent l'art au secours de la vérité; il faut qu'elle brille pour plaire, et qu'elle plaise pour toucher, dit saint Augustin : *Lucet, placeat, movet*. Dans les premiers temps, la grâce devait agir seule, de peur qu'on ne regardât la religion comme l'ouvrage de l'éloquence humaine; aujourd'hui la grâce peut se servir de l'éloquence, de peur qu'on ne méprise la foi comme une pure simplicité, et que, sous prétexte de laisser tout faire à Dieu, ses ministres ne s'endorment dans une ignorance crasse et dans un lâche repos; autrefois la grâce se passait du secours des paroles, parce qu'elle avait celui des miracles : un démon chassé, un malade guéri, un mort ressuscité prouvaient mieux que toutes nos figures et toutes nos raisons; aujourd'hui que ce pouvoir nous manque, l'éloquence ne lui peut-elle pas être substituée? Saint Paul ne s'en sert-il pas lui-même à propos devant les sages de l'Aréopage pour convertir le fameux saint Denys (Act. XVII), et nous apprendre qu'on doit s'accommoder au temps et aux personnes à qui l'on parle, se faire tout à tous et gagner les sages par la sagesse, et les simples par la simplicité? mais, après tout, dans l'usage de l'éloquence, imitons notre apôtre dans ses discours, dit saint Augustin (*Lib. IV de Doctr. Chr., c. 6, 7*); la sagesse, qui sort de sa bouche comme de son palais ordinaire, marche la première, et l'éloquence ne fait que la suivre; il fait servir les paroles à la grâce, et n'asservit pas la grâce aux paroles; il ne rejette pas l'éloquence quand elle suit naturellement la vérité; mais il ne quitte jamais la vérité pour courir après l'éloquence : *Illam sequens, istam præcedens, et sequentem non respuens*; et par conséquent l'on ne peut pas dire que l'établissement de la religion soit l'ouvrage de son éloquence, mais de la grâce de Jésus-Christ, qui seule a pu faire un si grand prodige.

Pour le comprendre, Messieurs, pesez, s'il vous plaît, avec moi la difficulté de l'entreprise : un seul homme vouloir convertir toutes les nations engagées depuis tant de

siècles dans des superstitions héréditaires, accuser toute la terre d'avoir vécu dans l'erreur à la face des philosophes qui l'ont abusée, les gagner eux-mêmes malgré cette honte secrète qu'on a de désapprendre quelque chose dans la vieillesse, et d'abandonner ses premiers sentiments, ne proposer que des nouveautés toujours suspectes en matière de religion et capables de révolter les esprits, soulever contre soi la puissance des princes, la sagesse des philosophes, la superstition des peuples, renverser les idoles en quelque lieu qu'on les trouve, faire adorer en leur place un homme crucifié; en un mot, attaquer une religion que l'antiquité consacre, que la coutume autorise, que l'amour-propre avoue; en établir une autre que la nouveauté rend odieuse, la sévérité redoutable, la bassesse apparente de son objet digne de mépris : qu'est-ce là, chrétiens, sinon l'entreprise ou d'un téméraire qui succombera bientôt à tant d'obstacles, ou d'un homme envoyé de Dieu, s'il n'y succombe pas?

Saint Paul les surmonte, Messieurs, et tel qu'on vit autrefois l'ange exterminateur défaire seul en une nuit une armée nombreuse par la vertu de Dieu dont il était soutenu, tel je vois notre apôtre presque seul et sans le secours de la force et de la sagesse humaine triompher de toutes les nations idolâtres; je le vois tantôt dans Ephèse faire mépriser au peuple converti les temples de la fameuse Diane qu'on y adore, tantôt dans Athènes décréditer l'idole qu'on y révère sous le nom de Dieu inconnu, tantôt dans les places publiques consumer par le feu tous ces mauvais livres qui peuvent ou corrompre l'innocence ou réveiller la superstition, tantôt devant les tribunaux des magistrats établir la divinité de Jésus-Christ, et faire de ses juges irrités ou ses admirateurs ou ses disciples, dit saint Chrysostome : *Se defensurus intravit, et capto judice discessit* (*Hom. 16. ad pop. Antioch.*). Je le suis à peine de l'imagination, roulant comme un tonnerre d'un bout du monde à l'autre, parcourant l'Achaïe, l'Assyrie, la Thrace, l'Illyrie, la Macédoine, répandant à propos, là, des foudres sur les cœurs obstinés, par les menaces des terribles jugements de Dieu; ici, des rosées sur les âmes dociles, par les promesses consolantes de sa gloire; là, des ténèbres sur les réprouvés, par l'avengement dont il les frappe, comme le magicien Elymas; ici, la lumière dans l'esprit des élus, par l'explication des hauts mystères qu'il leur révèle; partout, les ardeurs de la charité dont il brûle et dont il veut que tout le monde brûle avec lui.

C'en est fait, Messieurs, ce feu sacré a déjà changé la face de la terre, l'impunité en est proscrite, les idoles abandonnées, les oracles muets, Jésus-Christ seul adoré partout; Paul, comme un sage architecte, a posé ce fondement solide de la vraie religion; chacun à l'envi bâtit sur lui par l'imitation de ses vertus; je vois s'élever de tous côtés l'édifice de l'Église, le lien de la charité en unif

toutes les parties, l'esprit de la grâce en anime tous les enfants, ceux qui vivaient dans les délices ne soupiraient plus que pour des souffrances, ceux qui n'étaient sensibles qu'aux biens présents n'agissent plus que pour des espérances éloignées, le règne de l'amour-propre est détruit, l'orgueil de la raison captivé sous le joug de la foi, la licence des mœurs resserrée dans les bornes étroites de l'Evangile, et toute la corruption du siècle ensevelie par saint Paul dans le sépulcre de Jésus-Christ crucifié. Vit-on jamais, chrétiens, une preuve plus éclatante de la vérité de notre religion que cette grâce puissante qui l'établit en peu d'années dans tout l'univers, qui l'élève sur les ruines de mille autres religions plus douces à la nature, qui l'insinue dans des esprits prévenus de faux préjugés et enflés de vaines lumières, qui lui gagne des cœurs obscurcis de passions toutes contraires à ses maximes, et qui la fait triompher de tant d'obstacles par le ministère d'un homme pauvre et persécuté? Voilà votre gloire, grand apôtre, d'avoir accompli la fameuse prophétie de la conversion des Gentils, ou plutôt voilà la gloire de la grâce de Jésus-Christ, qui s'est servie de vous, comme vous me l'apprenez, pour opérer ce grand prodige : *Non ego, sed gratia Dei mecum.*

Mais où est-elle aujourd'hui cette grâce puissante dont nous venons d'admirer les effets? le bras de Dieu est-il raccourci, ou l'iniquité des pécheurs consommée? nous prêchons la même religion que saint Paul, et personne ne la pratique; nous plantons, nous arrosos comme cet apôtre, et rien ne croît entre nos mains; il avait des infidèles à combattre, et nous n'avons que des chrétiens à corriger, et cependant cette parole si féconde dans sa bouche est stérile dans la nôtre; encore une fois, Seigneur, votre bras est-il raccourci, ou plutôt la stérilité de votre parole n'est-elle point le crime ou de ceux qui la prêchent, ou de ceux qui l'écoutent? n'est-ce point que nous nous prêchons nous-mêmes au lieu de Jésus-Christ, et que nous sommes bien moins les ministres de votre grâce que de notre cupidité? n'est-ce point que nous avons des idolâtres plus obstinés à combattre que ceux dont triompha notre apôtre? Car plutôt à Dieu, Messieurs, que nous n'euissions que des idoles de bronze ou de marbre à renverser! vous nous verriez d'un œil tranquille signaler notre zèle; mais nous avons l'idolâtrie de vos passions à combattre, et chacun s'empresse à les défendre, le cœur qui les aime ne peut souffrir qu'on les lui enlève, on les cache, on les justifie, on les dérobe à la force de nos raisons, et jamais infidèle ne fit pour son idole ce que fait un pécheur pour sauver sa passion. Vous n'avez donc rien fait, grand apôtre, si vous ne détruisez encore cette idolâtrie du cœur, si vous n'établissez la divinité de Jésus-Christ sur les ruines de nos passions qui la combattent, si vous ne faites encore une fois triompher son humilité de notre orgueil, sa pauvreté de notre avarice, sa croix de nos

sensualités. Par là l'on connaîtra que sa religion est vraie, puisqu'on verra la grâce y dominer, et qu'on va voir encore la vérité l'éclairer; car, comme la grâce est le principe et l'esprit de la religion, la vérité en doit être la lumière, comme nous l'allons prouver par saint Paul.

SECOND POINT.

S'il est essentiel à la vraie religion que la grâce y domine, il ne l'est pas moins que la vérité l'éclaircisse; la grâce lui gagne les cœurs, et la vérité les esprits; la grâce fait aimer son objet, et la vérité ses maximes; la grâce nous montre le Dieu qu'elle adore, et la vérité le chemin qui nous conduit à lui. Aussi Jésus-Christ, chef adorable, objet éternel de cette religion, y répand-il également l'un et l'autre, dit le disciple bien-aimé: nous l'avons vu plein de grâce et de vérité; de grâce pour établir le vrai culte de son Père; de vérité, pour faire connaître à ses adorateurs les voies qu'ils doivent suivre : *Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis.*

Comme la grâce n'était point le principe des fausses religions, la vérité n'en pouvait être la lumière; elles n'étaient fondées que sur le mensonge et l'erreur: erreur dans leur objet, parce que l'esprit de l'homme se formait des dieux selon son caprice, adorait ses fantômes et ses imaginations; erreur dans leurs maximes, parce que le cœur s'y faisait une règle de ses passions, donnait à ses vices le nom de vertus, consacrait dans ses faux dieux les crimes qu'il voulait imiter, et changeait ainsi la vérité de Dieu en mensonge, dit notre apôtre : *Commutaverunt veritatem Dei in mendacium.* Mais en vous, Eglise de Jésus-Christ, la vérité règne, s'écrie saint Augustin, vous avez seule l'avantage de la posséder, vous la donnez à vos enfants, soit qu'encore faibles vous les nourrissez du lait d'une doctrine facile, soit que déjà parfaits vous les soutenez par le pain solide de vos sacrements et de vos plus hauts mystères, car ce lait et ce pain sont la vérité même : *Hanc sola tu habes et in lacte tuo et in pane tuo.*

Je ne m'arrête pas ici, Messieurs, pour vous affirmer dans votre religion, à établir la vérité de son objet; je laisse ce soin à la nature, qui le fait sentir avant qu'on ait pu l'apprendre, dit saint Cyprien, et cette première grâce qui abrège là dessus tant d'études et de méditations; *Sentitur antequam discitur, compendio gratiæ naturantis hauritur* (Ep. I, ad Donat.): je m'attache à vous convaincre de la vérité de sa doctrine, parce que rien n'est plus important dans la religion que d'être persuadé des vérités qu'elle enseigne; par là l'on se détermine à les pratiquer, on les regarde ou comme la loi qui nous condamne, ou comme la voie sûre qui peut nous sauver; et si l'on s'en écarte quelquefois par faiblesse, l'on revient toujours se redresser sur ce principe immuable de notre conduite, dit saint Augustin : *Principium, quia nisi maneret cum erraremus, non esset quo rediremus.* Mais à quoi connaître la certitude des vérités que la religion nous enseigne? A trois

choses, Messieurs, que je vous prie de bien observer : l'infailibilité de celui qui les révèle, l'éclat des miracles qui les autorisent, la constance des témoins qui souffrent pour elles ; voilà ce que nous allons voir dans le docteur des Gentils, pour prouver la vérité de sa doctrine, s'il vous plaît de me suivre et de m'écouter.

1 Le premier caractère d'une doctrine véritable, c'est qu'elle vienne d'un principe infailible et incapable de nous tromper, et nous n'en connaissons point d'autre que Dieu ; il est la source et le centre de toute vérité, dit le grand Augustin, il faut qu'il nous élève au-dessus de la chair, au-dessus des sens, au-dessus de nous-mêmes pour la connaître, et qu'oubliant tout ce qui est au-dessus de lui, nous allions étudier jusque dans son sein : *Sileant tumultus carnis, sileant phantasie terræ... ipsa sibi sileat anima et transeat se, non se cogitando* (Aug., *Confess.*, lib. IX, c. 1).

N'est-ce pas là ce qui vous est arrivé, grand apôtre ? Elevé au-dessus de la chair et du sang, n'avez-vous pas puisé dans le sein de Dieu ces vérités lumineuses que nous faisons gloire et de croire et de pratiquer ; le ciel même ne fut-il pas votre école, Jésus-Christ votre maître, la vérité immuable votre science, le cœur de Dieu la source où vous la puisâtes ? Quel autre docteur eut jamais une si noble école ? Si Dieu veut instruire le législateur de son peuple, il lui parle de loin dans le buisson ardent ; s'il veut faire connaître ses volontés à Jérémie, il l'envoie chez un potier pour les apprendre ; s'il veut faire d'Isaïe un ministre zélé de sa parole, un séraphin descendu du ciel purifie ses lèvres avec un charbon de feu ; mais quand il veut instruire le fondateur de son Eglise parmi les nations, il l'élève jusque sur l'autel où ce feu sacré brûle, il le fait entrer dans son sein, et lui fait lire comme aux séraphins jusque dans son cœur les vérités qu'il nous doit apprendre, jouissant ainsi avant sa mort de toutes les douceurs de l'immortalité, dit Tertulien en parlant d'Enoch : *Nedum gustata morte, æternitatis candidatus*.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, le tour d'une éloquence artificieuse, pour relever la gloire de notre saint ; je réserve pour des vertus médiocres le faible secours de mon imagination, trop heureux si elle peut suivre saint Paul dans ses ravissements et dans ses extases ! Je ne tiens pas des hommes, dit-il aux Galates, l'Evangile que je vous prêche, les apôtres que je n'ai vus qu'en passant, n'ont pu m'en instruire, je suis disciple de Jésus-Christ seul, mais de Jésus-Christ glorieux et ressuscité ; je tiens de lui toutes les vérités que je vous annonce, en pouvez-vous douter ? *Neque ego ab homine accepi illud, sed per revelationem Jesu Christi* (Galat., 1). Et dans ce ravissement qu'il nous décrit lui-même, et dans lequel il apprit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'expliquer, n'apprit-il pas aussi tous les mystères qu'il nous a communiqués (II Cor., XII) ? De là,

sans doute, ces vives lumières qui brillent dans ses divins écrits ; de là, ces secrets ineffables de la prédestination gratuite si bien développés, l'orgueil de nos propres mérites si bien anéanti, les richesses de la grâce si pompeusement étalées, la justice de Jésus-Christ seul si dignement établie dans son Epître aux Romains ; de là cette connaissance sublime de Jésus-Christ, tantôt représenté dans son sacerdoce, entrant en qualité de pontife dans le sanctuaire du ciel, son propre sang entre les mains, intercédant pour nous, et s'offrant soi-même à son Père comme une victime éternelle pour l'expiation de nos péchés, tantôt considéré comme chef de l'Eglise, influant dans tous ses membres la grâce et la vie, les appliquant avec discernement aux onctions qui leur sont propres, les animant d'un même esprit, les nourrissant d'un même pain, les unissant sous un même Evangile, les attirant après lui dans sa gloire, et faisant lui seul toutes choses en tous : *Omnia et in omnibus Christus* ; de là, cette morale solide, qui nous apprend à mourir avec Jésus-Christ, à ressusciter avec lui, à vivre de sa vie, à travailler pour sa gloire, à user des biens présents comme n'en usant pas, à regarder le monde comme une peinture qui nous passe devant les yeux : *Præterit figura hujus mundi*, à nous sanctifier par la grâce dans toutes les conditions dont il nous a si distinctement marqué les devoirs dans la suite de ses Epîtres.

Et d'où peuvent être venues à cet apôtre des lumières si pures, si sublimes, si inconnues jusqu'alors à la sagesse des hommes, sinon du sein de Dieu ? par conséquent quelle erreur de douter des vérités qu'il nous révèle, de ne les pas recevoir de la bouche de saint Paul comme du propitiatoire où Dieu rend ses oracles, dit saint Chrysostome, de ne les pas suivre comme la règle infailible de nos mœurs et de notre conduite ? Toute vérité vient de Dieu, il est vrai, mais à force de passer par le canal de l'homme, elle y perd par la succession des temps quelque chose de sa pureté, elle s'altère, on ne la reconnaît plus ; et semblable à ces eaux pures qui, à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, prennent le goût et les qualités du terroir où elles passent, semblable à la lumière qui prend la couleur du cristal qui la reçoit, la vérité s'altère presque toujours dans l'esprit et dans la bouche des hommes ; ils nous donnent leurs imaginations pour ses oracles, et réforment sa droiture sur la fausse règle de leurs intérêts ou de nos passions, témoin ces erreurs pernicieuses qui viennent presque dans tous les siècles diviser l'unité de l'Eglise sous prétexte d'y maintenir la vérité. Remontons à la source de la vérité, Messieurs ; consultons Jésus-Christ, cet oracle intérieur qui répond à tous ceux qui l'interrogent, dit saint Augustin, et qui leur répond toujours selon la vérité ; cherchons-la dans les écrits de notre apôtre, encore pure, encore coulant du sein de Dieu comme de sa source, y trouverons-nous d'autres spectacles permis que ceux des mar-

tyrs combattants pour la vérité à la face du ciel et de la terre? *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus*; y trouverons-nous pour le sexe qui se croit permis tant de faste et d'excès dans sa vanité, d'autres ornements tolérés que ceux qu'une sage pudeur et une honnête retenue peut souffrir? *Cum vrecundia et sobrietate ornantes se, non in tortis crinibus aut auro* (I Tim. II); trouverons-nous pour les pécheurs d'autres ressources contre les jugements de Dieu qu'une sévère pénitence? *Secundum duritiam tuam et impenitens cor thesaurizas tibi iram* (Rom. II). Pour les dévots qui, formant divers partis dans l'Eglise, condamnent tout ce qu'ils ne connaissent pas, et se déclarent l'un pour Paul, et l'autre pour Céphas, trouverons-nous d'autre parti à prendre que celui de Jésus-Christ crucifié pour eux: *Numquid pro vobis crucifixus est Paulus*? Pour les piéters qui s'ingèrent dans le ministère et dans les bénéfices de l'Eglise, d'autre modèle de leur sacerdoce que Jésus-Christ, qui ne s'y est point ingéré lui-même? *Non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret* (Hebr., V). Pour les sensuels enfin qui prétendent se sauver par la mollesse et l'inutilité continuelle de leur vie, trouverons-nous dans saint Paul d'autre chemin pour arriver à la gloire, que les souffrances et la croix de Jésus-Christ? *Si compatimur, ut et glorificemur*. Non, non, c'est dans votre apôtre, Seigneur, le premier et le plus fidèle interprète de votre Evangile, que je veux chercher la règle de mes devoirs: si je dois me tromper, je veux que ce soit vous qui me trompiez par sa bouche, vous qui êtes la vérité par essence, et qui n'avez pu lui révéler que des vérités infailibles, puisqu'après les avoir puisées dans votre sein, il les confirme encore par des miracles qui ne peuvent venir que de vous.

2. Les miracles sont la voix de Dieu, dit le grand saint Augustin; comme nous nous expliquons par la faiblesse de nos paroles, il parle par la puissance de ses œuvres, et par elles il confirme les vérités sublimes qu'il nous révèle: *Sicut humana consuetudo verbis, ita divina potentia factis loquitur* (Aug. epist. 49). Sans cette voix de Dieu, toute doctrine nouvelle doit être suspecte; quiconque la débite doit être regardé, dit saint Cyprien, comme les enfants d'Aaron qui portent un feu étranger sur l'autel, s'il n'est avoué du ciel par quelques miracles. Eh! quoi de plus nouveau, quoi de plus inouï que la doctrine que prêche notre grand apôtre? adorer un Dieu crucifié, pratiquer une morale sévère et contraire aux sens, croire des biens et une gloire qu'on ne voit pas, se détacher de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on possède; encore une fois, quoi de plus nouveau pour des orgueilleux qui ne veulent reconnaître qu'un Dieu glorieux, pour des sensuels qui ne mettent leur bonheur que dans l'indolence ou la volupté, pour des hommes qui ne se conduisent et ne se prennent que par les sens? C'est donc à vous, mon Dieu! à parler en faveur de cette

doctrine, à autoriser la prédication de votre apôtre par la voix de vos prodiges, à faire connaître aux infidèles que ces vérités nouvelles dans la bouche de saint Paul sont éternelles dans votre sein, et qu'il est l'oracle de votre vérité, puisqu'il est le ministre de votre puissance! Il l'est en effet, Messieurs; car par combien de merveilles autorise-t-il les vérités qu'il prêche? quand vous aurai-je fait le détail des impies aveuglés, des boiteux redressés, des démons chassés, des malades guéris, des serpents vaincus, des morts ressuscités?

Doutez donc de la foi de Jésus-Christ, libertins, combattez ses maximes tant que Paul n'en donne pour garant que ses révélations et ses paroles (Act., XIII); mais croyez-la, cette foi, embrassez-les ces maximes saintes, quand il les confirme à Paphos par l'aveuglement subit d'un philosophe qui les combat, et convertissez-vous comme le proconsul témoin de ce miracle l'Orgueilleux qui ne soupirez que pour la gloire, moquez-vous de l'humilité chrétienne que Paul prêche avec tant de zèle (Act., XVI), mais laissez-vous persuader, lorsque pour la pratiquer lui-même il chasse avec empire le démon qui publie ses louanges dans Philippes de Macédoine, et apprenez à dérober vos bonnes œuvres aux applaudissements qui vous en font perdre le prix! Politiques qui n'attendez des ressources à vos disgrâces que du côté des hommes, négligez la prière si fort recommandée par saint Paul (*Ibid.*), si vous n'en voyez jamais les effets; mais lorsqu'à la prière de cet apôtre enseveli dans le fond d'un cachot vous voyez tout d'un coup les fondements de la terre ébranlés, les portes des prisons ouvertes, les chaînes des prisonniers tombées de leurs mains, les géoliers convertis, saint Paul captif triomphant par l'oraison de toutes les forces du monde, mettez votre confiance dans la prière et la regardez comme la ressource la plus assurée de vos afflictions. Esprits forts qui vous moquez des reliques précieuses que l'Eglise révère, voyez les malades guéris et les démons chassés par les linges consacrés au seul attouchement de saint Paul, et comprenez-en la vertu! Impies qui, pour étouffer vos remords, vous flattez peut-être que tout doit périr avec cette chair, et que la résurrection dont Paul vous menace (Act., XX), n'arrivera jamais, voyez un jeune homme mort et brisé par sa chute, ressusciter entre ses bras au milieu d'un de ses discours, et qu'un mort ressuscité vous apprenne ce qu'un apôtre instruit dans le troisième ciel ne vous persuade pas.

Car ce ne sont pas là, Messieurs, de ces miracles suspects plus propres à faire douter de la vérité qu'à la confirmer; c'est l'Écriture sainte qui les rapporte pour être jusqu'à la fin des siècles la preuve de notre religion; c'est par l'éclat de ces prodiges que Dieu en a fait voir la vérité à tout l'univers: *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ*. Car notre apôtre est un nuage, dit saint Augustin, obscur, grossier au dehors, roulant

augré du souffle de l'esprit de Dieu par toute la terre ; mais dans le sein de ce nuage que de roses, que de lumières, que de feux sont cachés ! Les miracles en sortent à tout moment comme de éclairs qui découvrent les vérités de Jésus-Christ aux yeux les plus aveugles : *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ*. Pratiquez donc avec zèle des vérités si sûres, si bien autorisées ; ne désirons plus de prodiges pour nous affermir dans la foi, ne disons plus comme on fait tous les jours : Je vivrais en saint, si Dieu me faisait voir un miracle ; le monde entier converti par saint Paul n'est-il pas un miracle suffisant pour nous, et qui ne croit pas encore ce que tout l'univers a pu croire, n'est-il pas lui-même un étrange prodige ? dit saint Augustin : *Quisquis adhuc prodigia ut credat inquit, magnum est ipse prodigium, qui mundo credente non credit* (*De Civitate, lib. XXII, c. 8*).

3. Allons pourtant encore de lumière en lumière, et cherchons dans les souffrances et dans le sang de notre apôtre le dernier sceau de la vérité : son premier sort, c'est d'être persécuté ; l'erreur, en possession du cœur de l'homme dès sa naissance, ne peut souffrir qu'on l'e. arrache, chacun est jaloux de ses propres ténèbres, et si l'on aime la vérité quand elle brille, on la combat quand elle tonne contre nos erreurs, dit saint Augustin : *Amant lucentem, oderunt redarguentem* ; mais aussi son premier effet, c'est d'inspirer de la confiance et du courage ; on souffre tout pour ce qu'on croit, et comme la vérité est la vie de notre âme, selon saint Augustin, l'on sacrifie volontiers la vie de son corps pour la conserver. De là le courage des premiers chrétiens, dépouillés, persécutés, errant les déserts pendant que le monde n'était pas digne d'eux ; de là la fermeté des saints martyrs languissant dans les prisons, tourmentés sur les chevalets, expirant sur les roues pour la défense de la vérité ; delà enfin les souffrances infinies de notre grand apôtre, les chaînes, les naufrages, les opprobres, les séditions, le froid, la faim, la nudité, combats au dehors, terreurs au dedans ; en un mot, cette vie toujours souffrante, qu'il ne conserve que pour mourir tous les jours, *quotidie morior*, n'est-elle pas la preuve la plus sûre des vérités qu'il nous prêche ?

Il est vrai que l'erreur a ses martyrs, qu'on a vu des païens se faire écraser sous le char de leurs idoles, des hérétiques souffrir l'exil, les prisons, la mort pour la défense de leurs sentiments ; mais leurs souffrances mêmes étaient la preuve de leurs erreurs ; les murmures et les imprécations sortaient de leurs bouches, et il était aisé de conclure qu'ils ne souffraient pas pour la vérité, puisqu'ils souffraient sans charité ; mais cette joie triomphante qui calme un cœur au milieu des supplices, cette patience héroïque qui ne se permet jamais un murmure, cette charité divine qui ne pousse des soupirs sur les coups que pour le salut de ses bourreaux, c'est le caractère des martyrs de la vérité, c'est celui du grand apôtre saint

Paul. Car encore une fois, que n'a-t-il pas souffert pour elle, et de quelle manière l'a-t-il souffert ? Quelles délices, quelle complaisance, quels torrents de joie dans ses afflictions ! *Superabundo gaudio* ; quelle grandeur d'âme dans les opprobres dont il se glorifie, et dans les tribulations qu'il souffre pour l'Évangile, dont il ne rougit jamais ! *Gloriabor in tribulationibus* ; quelle foi sous le poids de ces chaînes qu'il porte avec une sainte fierté devant le tribunal de ses juges pour l'espérance d'Israël ! *Pro spe Israel vincitum sum hac catena*. Et combien en fallait-il, Messieurs, de cette foi vive et constante pour soutenir tant de travaux ? Ne sortir d'une prison que pour entrer dans une autre, ne se sauver des abîmes de la mer que pour être exposé à la gueule des lions, n'échapper des mains des bourreaux qui le fouettent que pour tomber en celles des séditeurs qui le lapident, donner tous les jours et dans tous les lieux quelques gouttes de son sang à Jésus-Christ, finir sous la main d'un bourreau une vie usée dans les exercices de la pénitence et dans les fonctions de l'apostolat, vivre et mourir martyr de l'Évangile, et, pour dernière preuve de la vérité, répandre encore après sa mort ce lait mystérieux dont il avait nourri l'Église dans son berceau dit saint Ambroise, *Quid mirum si abundat lacte nutritius Ecclesiæ* ? Voilà ce que j'appelle prouver la vérité de la religion par ses souffrances et la sceller de son sang.

Heureuse vérité d'avoir trouvé dans les premiers temps de l'Église des témoins capables de mourir pour elle, des Paul glorieux de la défendre aux dépens de leur repos, de leurs biens, de leur vie ! Car aujourd'hui qu'on voit tant de martyrs de l'ambition et de la fortune, où sont ceux qui, bien loin de souffrir comme chrétiens, ne rougissent pas de le paraître ? où sont ceux qui, au lieu de soutenir la vérité contre la fureur des tyrans, ne se laissent pas abattre aux railleries des libertins ? Cependant, grand saint, nous sommes les enfants de votre apostolat, vous nous avez engendrés à Jésus-Christ par le ministère de votre parole ; malheur à nous si nous ne soutenons cette gloire par le zèle de la religion que vous nous avez enseignée, si, héritiers de vos lumières, nous ne le sommes aussi de votre charité, et si, par la tiédeur de notre vie, nous devenons, non pas, comme les premiers chrétiens, la couronne et la gloire, mais, si j'ose le dire, la honte de votre apostolat ! Rallumez donc votre zèle, patron fidèle de cette Église, consommez votre ouvrage, faites encore après votre mort la fonction d'apôtre, comme parle saint Chrysostome, affermissiez-nous dans la foi que vous nous avez procurée, ne permettez pas que nous doutions un moment d'une religion où la grâce opère en vous tant de merveilles, où la vérité répand par vous tant de lumières, où la charité forme sur vous tant de ministres fidèles, afin qu'après avoir rempli tous les devoirs de cette religion nous arrivions à la gloire qu'elle nous promet. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT BENOÎT

AU JOUR DE SA TRANSLATION

*Erit sepulcrum ejus gloriosum.**Son sépulcre sera glorieux (Isaï., XI, 10).*

Chercher la gloire d'un homme dans son tombeau, remuer les cendres de son corps pour répandre la bonne odeur de sa vie, prouver sa grandeur par les tristes marques de sa bassesse et de sa corruption, n'est-ce point entreprendre sur les droits de Dieu, vouloir, comme lui, tirer la lumière des ténèbres, faire naître l'immortalité du sein de la mort, et changer à l'exemple de Jésus-Christ le sépulcre en herceau? *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* Vous le pouviez dire de mon Sauveur, grand prophète, que son tombeau serait un éternel monument de sa gloire, puisque son corps y fut incorruptible, et que cette pierre fatale où il fut étendu fut plutôt le sépulcre de la mort que le sien; mais le puis-je dire de même du grand saint Benoît, puisque la translation de ses reliques est une preuve qu'il est encore sous l'empire de la mort, et que ces précieux restes de la fureur des barbares ou de l'injure des temps, semblent plutôt être les monuments de sa corruption que la matière de son triomphe et les assurances de sa gloire?

Cependant je le dis, que cet état d'anéantissement qui fait la honte des pécheurs, fait la grandeur des saints, et que j'aurai achevé l'éloge du nôtre, si je vous le présente, non pas dans le sein d'une famille illustre, où la plus grande vertu consiste à ne pas être vicieux, non pas dans l'exercice des premières dignités où la charité n'est souvent qu'une ambition déguisée, non pas dans la pratique de ces vertus éclatantes par lesquelles un pieux orgueil peut se satisfaire, mais dans l'anéantissement et dans l'obscurité du sépulcre, d'où je veux tirer toute sa gloire: *Erit sepulcrum ejus gloriosum.*

Ce n'est pas, Messieurs, que je prétende me renfermer dans ce sépulcre sensible où l'Eglise honore aujourd'hui ce grand saint; vous n'y verriez que la moindre partie de lui-même, les reliques de son esprit se trouveraient confondues avec celles de son corps; je ne pourrais tirer ses cendres du tombeau sans y ensevelir la plupart de ses vertus, et les ombres de sa mort, toute belle qu'elle est, éclipseraient la gloire de sa vie; mais aussi pour ne pas oublier tout à fait mon sujet, vous ne verrez Benoît que dans le sépulcre de la solitude et de la religion; vous ne le verrez grand que par l'anéantissement, ni vivant et immortel que par le soin qu'il eut tous les jours de mourir. Benoît s'ensevelit par sa retraite dans le tombeau de la solitude, et Dieu le glorifie par l'étendue de ses lumières et par la puissance de ses miracles: Benoît se détruit par la pénitence dans le tombeau de la religion, et Dieu le vivifie par l'établissement d'un ordre où il ne mourra jamais. Voilà, chrétiens, comme il trouve la gloire dans ses deux sépulcres. Il se cache, et Dieu le découvre: c'est mon

premier point. Il se détruit, et Dieu l'immortalise: c'est le second et tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

L'amour de la gloire est sans doute la passion la plus violente du cœur de l'homme. Comme il est né pour elle, il la cherche toujours; elle est l'objet de ses desirs, le prix de ses travaux, l'âme de ses passions; et dans le monde corrompu que ce seul ressort remue tout entier, et où l'on agit rarement par des vues de religion, le plus honnête homme est le plus ambitieux. C'est ce désir de la gloire qui fait courir le héros à la mort, ramper l'orgueilleux à la porte des grands, blanchir le magistrat sous le poids des affaires, et peut-être gémir le prédicateur dans l'exercice pénible de son ministère. C'est ce désir qui flatte surtout l'esprit de la jeunesse, et qui lui fait user ses plus belles années dans l'étude des sciences vaines, dont une gloire encore plus vaine doit être le fruit.

Tel était l'état de Benoît; héritier de la grande fortune de ses pères, ils le préparaient à la soutenir avec honneur, et parce que, de son temps aussi bien que du nôtre, la science était le premier pas à la gloire, ils n'oubliaient rien pour la lui faire acquérir. Rome, où les cendres de tant de grands hommes semblaient encore inspirer le désir de savoir, où l'exemple de tant de personnes de qualité faisait naître dans le cœur des autres une noble émulation, Rome fut la première académie de notre saint, académie où personne ne profita jamais tant que lui, puisqu'il y connut la vanité des sciences profanes, et qu'il comprit avec l'Apôtre que la science peut bien nous enfler, mais que la charité seule nous sanctifie: *Scientia inflat, charitas aedificat.*

Eh quoi! dit-il alors, à peu près dans les termes de saint Augustin, une infinité d'hommes grossiers enlèvent le ciel, pendant que je me remplis des lumières de la terre! lâche que je suis, je me vois esclaver de la chair et du sang, et je fortifie mes chaînes; j'étudie les règles de l'éloquence, et je néglige celles de l'Évangile; j'apprends à bien parler de la vertu, et je ne pense pas à la pratiquer! *Nos cum doctrinis nostris ecce ubi volutamur in carne et sanguine (Confess., lib. VIII, c. 8).* Sciences profanes, retirez-vous! aimer Dieu, c'est la vraie philosophie; parer par ses exemples, c'est l'éloquence solide; apprendre le chemin du ciel, c'est la grande étude, mépriser le monde, c'est le bien connaître, s'ensevelir dans l'oubli, c'est le chemin de la gloire; et savoir régler son cœur, c'est la science du salut que vous combattez. Encore une fois, sciences profanes, retirez-vous! ceux qui vous possèdent connaissent tout, et ne se connaissent pas eux-mêmes; ils s'égarent en conduisant les autres, ils prédisent les éclipses du soleil avant qu'elles arrivent, et ne découvrent pas leurs défaillances propres: *Solis defectum futurum prævident, et suum in præsentia*

non vident (*Confess., lib. V, c. 3*). Tels furent les premiers sentiments de Benoît. Je ne sais, Messieurs, si je lui prête des paroles dignes de lui, mais elles vous persuadent, sans doute, qu'il ne fut jamais plus sage qu'en méprisant ainsi la fausse sagesse, pour aller chercher la véritable science dans la solitude.

C'est là qu'elle se trouve, chrétiens; c'est là qu'épurée des nuages du monde la vérité brille dans toute son étendue; Dieu est le maître qui l'enseigne, l'humilité l'oreille qui l'écoute, la charité l'œil qui la voit; c'est là (nous le voyons dans les enfants de Benoît) que l'esprit, dégagé des fantômes du siècle, s'élève sans obstacles à la suprême région de la lumière, parcourt d'un coup d'œil les siècles entiers, perce les ténèbres de tous les temps, venge la vérité, ou de l'ignorance qui l'obscurcit, ou de l'erreur qui la corrompt, et fait revoir à notre siècle les pures lumières des Ambroise et des Augustin; c'est dans la solitude enfin que le cœur, libre des affections de la terre, s'ouvre à la charité, comme l'esprit à la vérité; c'est là que la volonté s'enflamme à proportion que l'entendement s'éclaire; c'est là que, par un admirable commerce, la science et l'amour se reproduisent tour à tour; l'on ne connaît que pour aimer; l'on n'aime, ce semble, que pour connaître davantage, et l'on n'entre dans la vérité que par la charité, comme le dit saint Augustin : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*. Avantages charmants de la solitude, le monde ne vous connaît pas! la vérité ne s'y fait point entendre au milieu de tant d'agitations, sa lumière y est toujours ou odieuse ou stérile, l'esprit obscurci ou le cœur corrompu, le pécheur aveuglé par l'ignorance ou séduit par les passions, et Dieu même déshonoré des uns faute de le connaître, et inconnu des autres faute de l'aimer.

Plus sage mille fois le grand saint Benoît, d'avoir cherché dans la solitude la vraie lumière que le monde ne connaît pas! la lumière qui n'est ni fautive ni changeante comme celle des hommes, mais la vérité et l'éternité même, dit saint Augustin; lumière qui n'est pas le fruit de la curiosité qui l'anime, mais de la charité qui l'embrase : *Charitas novit eam*. Suivons-le, mes frères, ce grand saint; voyons-le comme un autre Moïse, ou comme un autre Elie entrer dans la caverne où Dieu se veut communiquer à lui; admirons-le dans le creux de son rocher, tantôt puisant les lumières de la divinité dans ses sublimes contemplations, tantôt élevé dans son sein par ses fréquentes extases, tantôt entrant par ses transports de son amour dans ce cœur adorable où il lit les révolutions du monde qu'il prévoit, et les secrets des cœurs qu'il pénètre. De là, cette lumière vive à laquelle rien ne peut échapper; de là cette pénétration surprenante qui découvre les desseins, qui condamne les sentiments, qui sonde les cœurs de ses religieux les plus cachés; de là cette immensité de connaissance qui le rend présent partout, témoin

inévitables des prévarications secrètes de sa règle, censeur fidèle de l'orgueil qui se déguise, scrutateur redoutable des pensées, capable comme Dieu même d'entendre la voix du cœur, dit saint Grégoire, et devenu tout œil comme lui : *Totus oculus*.

Sa lumière ne se borne pas aux choses passées : comme elle est un rayon de la science de Dieu, elle lui rend présents mille événements encore cachés dans l'avenir. Ne le vit-on pas prédire la fureur des Lombards contre le monastère du Mont-Cassin, pleurer avant le temps la démolition de ce lieu saint comme Jésus-Christ celle du temple, prédire à Totila, ce fléau redoutable de l'Italie, la gloire de ses conquêtes et la honte de sa mort, marquer enfin le jour de la sienne, découvrir ce moment fatal que Dieu a pris tant de soin de nous cacher, creuser son sépulchre de ses propres mains six jours avant que d'y descendre, et apprendre aux savants du siècle que la fin de toutes leurs lumières doit être de régler leur vie et de prévoir leur mort? Ainsi profitait Benoît dans l'école de la solitude, ainsi trouvait-il la lumière dans les ténèbres qu'il avait cherchées, ainsi, par le mépris de la science des hommes, arrivait-il à celle de Dieu, ainsi s'élevait-il à la grandeur en la fuyant.

Il est aisé de mépriser la grandeur quand on en a senti le poids; son éclat est accompagné de tant de soins, ses douceurs détrempées de tant d'amertume, son élévation environnée de tant de précipices, ses roses mêlées de tant d'épines, qu'il ne faut que s'aimer un peu soi-même pour la haïr quand on a commencé de la connaître; mais en arracher le désir de son cœur avant que d'y être arrivé, en mépriser l'éclat avant que d'en avoir senti la peine, couper toutes les espérances d'une grande fortune dans leur racine, fermer les yeux aux premiers rayons d'une grandeur naissante, et se condamner à l'obscurité quand on pourrait vivre dans la gloire, c'est, Messieurs, un prodige de la grâce de Jésus-Christ que je vous prie d'admirer dans le grand saint Benoît.

En vain l'éclat d'une famille illustre lui frappe-t-il les yeux, il ne s'y laisse pas éblouir, il ne permet pas à son ambition naissante ces vaines idées de grandeur qui enchantent la jeunesse; les noms des Probe, des Anice, et de tant d'autres de ses ancêtres qui remplirent les consulats et les premières charges de Rome, ne laissent dans son esprit que du mépris pour leur fortune; il les regarde ces grands hommes, comme ces éclairs brillants qu'un même moment voit naître et s'éclipser, comme ces torrents impétueux qui ne sont lamenteux que par leurs ravages, comme ces redoutables tonnerres qui, après avoir roulé sur nos têtes avec grand bruit, ne laissent après eux qu'un peu de pluie et de boue, dit l'Écriture : *Sicut tonitruum magnum in pluvia personabunt*. Son cœur élevé au ciel comme sur une haute montagne ne voit qu'en raccourci tout ce que le monde admire; à ses yeux les villes sont des ombres, les palais des

atomes, les hommes revêtus de pourpre, des vers luisants au milieu d'une épiresse nuit, et toute la gloire du siècle réunir ensemble un faible rayon de lumière qui s'évanouit tout d'un coup.

Telle est, dis-je, la juste idée qu'ent Benoît de la grandeur du monde; ne nous étonnons pas s'il l'a méprisé, s'il préfère l'obscurité d'un désert à ce vain éclat, une caverne affreuse aux palais de son père et le repos de la solitude aux magnifiques embarras de la grandeur; ne nous en étonnons pas, mais admirons la conduite de Dieu qui semble combattre l'humilité de son saint; il se cache et il le produit, il fuit la gloire, et la gloire le cherche; il ensevelit sa réputation dans un désert, elle se répand dans tout l'univers; il quitte l'autorité qu'il pouvait avoir sur quelques provinces, et Dieu lui donne un souverain empire sur la nature et sur les éléments. Ah! quel plaisir de sacrifier toutes ses espérances à un Dieu si reconnaissant! que vous gagnez, grand saint, en perdant ainsi toutes choses pour lui! vous n'avez plus le triste droit de faire gemir les pauvres par des vexations trop ordinaires à ceux de votre qualité, mais vous avez le pouvoir de faire pleurer les rochers et d'en faire sortir les fontaines à la prière de vos religieux; vous ne faites pas trembler la terre sous le poids d'un équipage pompeux, mais vous affermissiez les eaux sous les pieds d'un de vos disciples; vous ne commandez pas à quelques sujets rebelles à vos ordres, mais vous exercez un empire souverain sur les démons que vos paroles et vos regards seuls font sortir des corps des possédés: enfin (pour ne pas faire un détail ennuyeux de la puissance que Dieu vous donne, quand vous quittez la vôtre pour lui), vous n'êtes pas arbitre de la vie de quelques malheureux, mais la mort obéit elle-même à votre voix, vous l'obligez d'ouvrir ses sépulcres, pour rendre tantôt des excommuniés à l'Eglise, et tantôt des enfants à leur père.

La puissance d'un homme mortel peut-elle aller plus loin, chrétiens, et la parole de Jésus-Christ, qui promet dans l'Evangile d'élever ceux qui s'humilient, peut-elle être plus clairement vérifiée? Plus Benoît se cache, plus Dieu le fait paraître; plus les ténèbres qu'il cherche lui dérobent de gloire, plus les prodiges qu'il opère lui en font acquérir; plus il se rend vil et méprisables aux yeux du monde, plus son nom devient précieux aux hommes, et ses cendres redoutables aux démons mêmes: *Qui se humiliat exaltabitur.*

Accourez, ambitieux, à ce grand spectacle! admirez un Dieu combattant en quelque façon l'humilité qu'il ordonne, élevant Benoît d'une main quand il l'abaisse de l'autre, le conduisant à la lumière par les ténèbres, à la science par la simplicité, à la gloire par l'humiliation; et frappés d'un si bel exemple, apprenez qu'on n'arrive à la vraie grandeur que par l'anéantissement, et que pour mériter la gloire il faut mépriser. Ces fortunes établies par tant de travaux,

cette élévation recherchée avec tant d'empressement, ces titres achetés par tant de servitudes, ces palais cimentés de tant de larmes et de sang, ce faste entretenu par tant de vexations et de larcins, c'est une grandeur imaginaire qui ne se soutiendra pas, et le Seigneur saura vous humilier au milieu de vos fausses élévations: *Qui se exaltat humiliabitur.* Vous verrez bientôt chaquer une fortune bâtie contre ses desseins, la disgrâce enlever ce que la faveur avait acquis, la justice reprendre ce que la vexation avait usurpé, une mort subite dépouiller ceux qu'une longue injustice avait enrichis, et la tempête renverser cet édifice de grandeur bâti sur le sable de l'orgueil, et non pas appuyé sur le fondement solide et profond de l'humilité, comme parle l'Evangile: *Flaverunt venti et venerunt flumina et irruerunt in domum illam, et fuit ruina illius magna.* Mais quiconque s'aveugle voit croître une grandeur solide sur les ruines de la fortune qu'il a méprisée; il voit, comme Benoît, ses maisons multipliées, sa pauvreté sainte, sa gloire répandue par tout l'univers, l'Eglise conduite par ses enfants, la vérité défendue par ses lumières, le monde vaincu par ses lois, les pauvres soutenus par son abondance, les riches condamnés par son détachement, et ce Dieu même tout occupé à l'élever quand il s'abaisse, disons plus, à l'immortaliser quand il se détruit.

SECOND POINT.

Le précepte de l'Evangile et le plus indispensable à la vertu, et le plus redoutable à la nature, c'est de haïr son âme pour la conserver, combattre ses passions pour multiplier ses vertus, de courir par la pénitence à la félicité, et de se détruire en un mot pour s'immortaliser. *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam aeternam custodit eam.* Pour bien comprendre la nécessité de cette maxime, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, ce grand principe de la morale expliqué par saint Augustin, que l'homme ne peut s'approcher de Dieu qu'en se séparant de sa chair, ni vivre de lui qu'à proportion qu'il meurt à soi-même: *In quantum moriuntur, in tantum vident.* Or deux sortes de liens enchainent notre âme à sa chair, ceux de la nature qu'il est permis de ménager, et ceux de la cupidité qu'on est obligé de détruire; pour nous affranchir des liens de la nature, Dieu nous condamne à la mort naturelle que personne ne peut éviter; pour rompre les liens de la cupidité, Jésus-Christ nous ordonne la mort évangélique, dont chacun tâche de se dispenser, ne pensant pas sans doute que l'âme qui ne se sera pas détachée de sa chair dans ce monde par la pénitence, sera tourmentée dans sa chair par le feu de l'enfer. *Qui amat animam suam perdet eam.*

Vous comprîtes ces vérités, grand saint, et sans prendre avis de la chair et du sang vous vous déterminâtes à les pratiquer; l'on vous vit dans votre zèle détruire par la pénitence une vie que l'innocence avait consacrée, sacrifier par l'abstinence un corps que

la sensualité n'avait pu corrompre , mêler votre sang pur au sang de l'Agneau sans tache , et confondre par là tous ces chrétiens lâches qui se flattent que la pénitence n'est que pour les grands pécheurs ; qu'on est dispensé de porter la croix quand on n'y a pas attaché Jésus-Christ ; que l'éloignement des grands crimes peut justifier la mollesse ; que le ciel s'accorde à des dévotions aisées comme à des mortifications sanglantes ; et que cette gloire , qui fut le prix du sang d'un Dieu , sera celui d'une vie commode et sensuelle. Non , non , chrétiens , quelque innocent qu'on soit , il n'y a qu'un chemin à la gloire , et c'est celui des souffrances , par lequel je vois inarcher le grand saint Benoît. Et ne croyez pas , Messieurs , que je vous fasse ici le portrait d'une pénitence imaginaire , que je sois prodigue d'un sang qu'il eut peut-être soin d'épargner , et qu'aveuglé par les ténèbres de tant de siècles , je ne vous parle de ses austérités que par conjectures. Il eut soin de cacher ses innocentes cruautés , il est vrai ; les anges qui en furent seuls les témoins pourraient seuls vous en faire un récit fidèle ; mais après tout , Dieu qui veut que la vertu des saints soit l'exemple des pécheurs , Dieu a permis que Benoît nous ait laissé sans y penser le portrait de sa pénitence. Je ne parle pas , Messieurs , de tant de saints religieux dans lesquels nous la voyons revivre , de ces modèles parfaits de la vie monastique , qui au milieu des relâchements qui ont gagné jusqu'aux cloîtres , conservent encore la vigueur de l'ancienne sévérité , et font connaître le père dans ses enfants , comme parle le Saint-Esprit : *In filiis suis agnoscitur vir* ; je parle de cette règle composée avec autant de discrétion que de zèle , de ces maximes sévères qui seront le monument éternel de sa pénitence , de ces jeûnes , de ces veilles , de ces mortifications tous les jours renaissantes , de cet esprit d'anéantissement et de mort dont il ne fit une loi à ses disciples qu'après l'avoir le premier suivie : car juste comme il était , il ne pouvait prescrire aux autres que ce qu'il avait pratiqué lui-même , dit saint Grégoire : *Non potuit vir sanctus aliter docere quam vixit*.

Eloigné de ce faux zèle qui , sévère dans la spéculation , commode dans la pratique , se dispense des lois qu'il prescrit ; exact dans ses maximes , relâché dans ses mœurs , dur pour ceux qu'il conduit , indulgent pour lui-même , jaloux d'une vaine réputation de sévérité , esclave de mille raffinements d'amour-propre , cachant une vie sensuelle sous des airs sévères , ne touchant pas du bout du doigt les fardeaux qu'il impose , dit l'Évangile , et jouissant du doux plaisir de se voir canonisé sur la pénitence qu'il fait pratiquer aux autres : Benoît , dis-je , éloigné de cette conduite , pratique le premier les mortifications qu'il ordonne , et semblable à Jésus-Christ qui , pour autoriser la loi de son Évangile , voulut la graver sur sa propre chair avec la pointe des clous et des foudres qui le déchirèrent , afin d'être lui-même

non-seulement notre législateur , mais notre loi , dit un Père , Benoît par un zèle tout pareil imprime sur son corps innocent la règle qu'il laisse à ses disciples ; ces jeûnes qui l'ont épuisé jusqu'à mériter les soins et la compassion de son Dieu , *servus meus fame cruciatur* , ces disciplines dont je le vois armé contre lui-même , ces épines où nous le verrons bientôt , ne sont-ce pas les premiers burins qui gravent sa règle en des caractères de sang que le temps n'effacera jamais ?

Eh ! pourquoi , grand saint , vous traiter avec tant de rigueur ? que trouvez-vous donc tant à expier dans vous-même ? Est-ce l'intempérance de vos repas ? hélas ! un peu de pain et d'eau furent toujours vos plus grands excès ; est-ce le dérèglement de vos paroles et la licence de vos discours ? vous vécûtes toujours dans le silence et vous passâtes trois années entières sans parler à d'autres qu'à Dieu ; est-ce la révolte de votre chair que vous réprimez ? c'est un squelette animé qui , bien loin d'avoir des forces pour vous combattre , n'en a pas pour se soutenir. Cependant , Messieurs , c'est ce corps innocent qu'il afflige ; il ne le flatte pas comme vous flattez le vôtre dans vos tristes pénitences ; il ne s'attendrit pas sur les moindres marques de faiblesse et de langueur ; l'amour-propre et la nature lui disent en vain , comme les Juifs à Jésus-Christ : Descendez de la croix , puisque vous êtes innocent ; pourquoi vous traiter en pécheur ? pourquoi ne pas ménager une vie que Dieu destine à de si grandes choses : c'est votre cœur et non pas votre sang qu'il exige , et pourvu qu'on l'aime , l'on est dispensé de se haïr soi-même : *Descende de cruce*. Langage dangereux de l'amour-propre , Benoît ne l'écoute pas ! résolu de se sacrifier pour la gloire de son Dieu , rien ne l'arrête , rien ne l'attendrit , rien ne le peut réconcilier avec sa chair ; il la regarde comme un fort où son ennemi se retranche ; il sait que tout exténuée qu'elle est , la concupiscence vit et se cache encore dans ses veines ; et tel que vous voyez un homme irrité chercher dans une maison son ennemi qui s'y cache , fouiller , renverser , mettre tout en désordre jusqu'à ce qu'il l'ait enfin trouvé , tel je vois notre saint chercher les faibles restes de la concupiscence et du péché dans sa chair ; il la déchire , il la macère , il la réduit en servitude ; et cependant cet ennemi domestique l'inquiète encore ; il attaque par des mouvements et des fantômes honteux la pureté qui lui fut toujours si chère. Que fera Benoît ? imitera-t-il ces lâches pénitents qui , partagés entre le zèle et l'amour-propre , répriment la concupiscence d'un côté et la laissent régner de l'autre , la combattent par la tempérance et la fortifient par la curiosité , fuient peut-être les délices qui l'allument et cherchent les spectacles qui la réveillent , la bannissent de leur cœur et lui permettent de se retrancher dans leurs yeux ; et par ces lâches ménagements ne remportent jamais une pleine victoire sur eux-mêmes ? Non , non , Messieurs , notre saint n'en use pas ainsi ; il attaque la con-

cupiscence qui le tente dans toutes les parties de lui-même, il se précipite dans un buisson d'épines, il s'y agite, il s'y roule, il s'y couvre de sang, et notre chair n'ouvre pas plus de pores à sa chaleur naturelle pour la transpirer, que Benoît ouvre de plaies au feu qui le brûle pour le dissiper, noyant ainsi dans son sang la concupiscence qui, depuis ce jour heureux, ne le troubla jamais. Ah! le beau spectacle, Messieurs, de le voir en cet état enclérir, si j'ose le dire, sur la passion de son divin Maître, et couronner tout son corps d'épines pour Jésus-Christ, qui n'en couronna que sa tête pour lui! Le beau spectacle de le voir comme Dieu même au milieu d'un buisson de feu donner à ses enfants la loi qu'ils doivent suivre! car le feu de sa charité est dans ces épines; il en est investi de toutes parts; sans se consumer il vit dans les ardeurs d'une pénitence cruelle, et les pointes qui le déchirent tracent sur sa propre chair cette règle excellente que tant de saints suivront après lui!

Ainsi se sacrifiait Benoît pour la gloire de son Dieu, ainsi travaillait-il à détruire ce corps mortel qui l'en séparait; mais périrait-il tout entier, Seigneur, dans les ardeurs de son zèle? ne restera-t-il rien à la terre qui la puisse consoler de la perte et de ce corps que la pénitence immole, et de cet esprit que le ciel enlève, et de ces reliques précieuses qui éclairèrent les aveugles, qui délivrèrent les possédés, qui ressuscitèrent les morts, qui changèrent l'ordre des saisons, qui firent naître les fleurs sous leurs pas au milieu des hivers, et que la fureur des barbares, plus insensibles que les éléments, ne respecta pas. Encore une fois, Seigneur, Benoît périra-t-il tout entier pour nous? Non, non, Messieurs; pendant qu'il se détruit, Dieu l'immortalise; il lui forme sur la terre un corps qui ne périra jamais, et ce qu'il fit autrefois pour son propre Fils, il le fait pour notre saint patriarche. Sur la croix, Jésus-Christ voulut s'immoler pour la gloire de son Père, et son Père voulut immortaliser la sienne; là, par une sainte émulation l'un versait son sang par toutes les plaies dont les bourreaux l'avaient couvert pour mourir; l'autre recueillait ce sang pour le ranimer et le faire vivre; là, le Fils voyait avec joie la destruction de ses membres, et le Père s'occupait à lui en former de nouveaux; là, enfin Jésus-Christ mourait dans son corps naturel, et du sang qui en coulait le Père éternel lui formait un corps mystique, je veux dire l'Eglise, où il ne mourra jamais. Telle est, Messieurs, la récompense du sacrifice de Benoît; il s'anéantit dans sa personne, et Dieu le fait revivre dans un million d'autres; il déchire ses membres périssables, et Dieu lui en forme d'éternels; il verse son sang par la pénitence, et ce sang plus fécond que celui des martyrs produit ces saints religieux dans lesquels il vit encore; enfin la rigueur de ses mortifications fait sortir son esprit de son corps naturel, et de ce même esprit Dieu anime le corps mystique qu'il lui forme, je veux dire cet

ordre saint si conforme à l'Eglise et dans sa naissance, et dans ses progrès, et dans sa fin; corps formé comme elle du sang, animé de l'esprit, soutenu par les influences de son chef et de son fondateur; corps dont Jésus-Christ emprunta mille fois les membres pour gouverner, pour défendre, pour éclairer le sien; corps qui, dans les temps les plus fâcheux, fournit des chefs, des yeux, des langues, et donne encore aujourd'hui des plumes savantes à l'Eglise; corps enfin qui a la vérité pour sa nourriture, la charité pour sa vie, l'unité pour sa force, l'éternité pour sa durée, et la gloire pour récompense de ceux qui s'y seront unis ou par leurs vœux, ou par leur amour et leur protection; je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANEGYRIQUE

DE SAINT VICTOR.

Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi.

J'ai dignement combattu pour la foi, je l'ai pleinement pratiquée, je l'ai fidèlement conservée (II Tim., IV, 7).

A ce mot de combat, n'attendez rien de profane, Messieurs; n'attendez pas l'éloge de quelqu'un de ces héros qui ne combattent que pour l'injustice; ministres aveugles de la passion des princes, ennemis jurés du repos des peuples, idolâtres d'un fantôme de gloire qui ne se forme que du sang de leurs frères, et par conséquent indignes d'être loués à la face des autels qu'ils ont si peu respectés. Quelque soin qu'on prenne de les flatter, au travers des lauriers dont l'orateur les couronne, l'on découvre malgré lui tantôt l'injustice manifeste de leurs entreprises, tantôt les vicissitudes honteuses de leurs défaites et de leurs victoires, tantôt les éclipses indignes de leur fidélité. Mais ici, chrétiens, je parle d'un héros de la religion de Jésus-Christ, d'un héros formé sur le modèle de saint Paul, d'un héros toujours juste dans ses combats, égal dans sa conduite, fidèle dans ses disgrâces; je parle de Victor, partout digne de notre admiration, partout au-dessus de nos éloges.

Tours artificieux de l'éloquence profane, déguisements subtils, faux jours du vice, voiles ingénieux des faiblesses humaines, Victor n'a pas besoin de vous; simplicité naïve de l'Evangile, soyez seule mon éloquence aujourd'hui, et que l'admiration des auditeurs, si souvent partagée entre le prédicateur et le saint, s'attache tout entière à celui que je loue; ce ne sont pas vos applaudissements, c'est votre conversion que je cherche; je parle pour vous édifier plutôt que pour vous plaire, trop heureux si je vous mets au nombre des conquêtes de ce héros de la foi de Jésus-Christ! car j'appelle Victor héros de la foi, Messieurs, parce que partout je le vois ou combattre, ou vaincre, ou souffrir pour elle. Accourez à ce spectacle, chrétiens, qui que vous soyez; voici des leçons pour vous; timides, animez-vous, Victor risque tout pour sa foi; inconstants, soutenez-vous, Victor surmonte tout pour pratiquer sa foi; sensuels, confondez-vous,

Victor souffre tout pour conserver sa foi ; mais ce qui fait le comble de sa gloire, c'est qu'il maintient la vérité de la foi sans passion, *bonum certamen certavi* ; il pratique les maximes de la foi sans relâche, *cursum consummavi* ; il conserve la pureté de la foi sans lâcheté dans les tourments, *fidem servavi* : en un mot, tout perdre, tout vaincre, tout souffrir pour la foi, c'est le caractère de saint Victor, c'est le sujet de son éloge. Demandons, etc. *Ave, gratia plena, etc.*

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ est roi, comme enseigne l'Écriture, la religion est son Etat, les infidèles ses ennemis, la justice le jugement, la colère ses armes, dit le Sage (*Sap.*, V), et tous les chrétiens doivent être ses soldats : c'est pour eux une obligation indispensable de combattre pour sa gloire et de maintenir les vérités de la foi aux dépens de tout ce qu'ils possèdent. *Adversus majestatis rebellem omnis homo miles*. Voir chanceler la vérité sans la soutenir, régner l'erreur sans la combattre, opprimer la religion sans se déclarer pour elle, c'est être déserteur de la milice de Jésus-Christ ; mais appuyer la foi en ceux qui sont en danger de la perdre, l'inspirer à ceux qui ne l'ont pas, la défendre devant ceux qui la persécutent, c'est ce que j'appelle un héros chrétien, fidèle au serment de son baptême, digne de l'onction sainte qui nous fait soldats, et du sang d'un Dieu qui est le prix de nos combats et la source de nos victoires.

Tel fut Victor, Messieurs ; nourri pendant toute sa jeunesse dans la profession glorieuse des armes, sous l'habit d'un soldat de Maximien il formait un héros de Jésus-Christ ; par des guerres profanes il s'exerçait à des combats sacrés, par la défense des aigles romaines il se préparait à celle de la croix, par des dangers continuels il s'appropriait avec la mort ; dans l'école de l'impieété il faisait l'apprentissage du martyre, et dans un emploi où c'est beaucoup pour les autres de ne pas persécuter la religion, il se disposait à la défendre ; fidèle à combattre pour son prince tant que son prince ne combattit point contre son Dieu ; mais quand l'empereur s'éleva contre la puissance de Jésus-Christ, notre saint méconnaît la sienne. Maximien fait une loi de persécuter les chrétiens, Victor s'en fait une autre de les soutenir ; Maximien veut enlever des sujets à Jésus-Christ, Victor lui en gagne de nouveaux ; Maximien attaque la vérité, Victor la défend. Suivons-le, s'il vous plaît, dans ces différents combats, et trouvons-y ou de quoi nous animer, ou de quoi nous confondre.

1. Ce fut un étrange coup pour l'Église presque naissante que cet édit sanglant de Maximien, qui condamnait tous les chrétiens ou à l'idolâtrie ou à la mort. Quelle extrémité pour eux de se voir réduits à perdre la vie ou la foi, à mourir innocents ou à vivre criminels, à donner de l'encens aux idoles ou leur sang à Jésus-Christ ? Quel spectacle de voir tous les hommes devenir leurs accu-

sateurs, la religion leur crime, leur propre patrie leur exil ! quel spectacle de ne trouver ni d'autre asile que les autels des faux dieux, ni d'autres juges que leurs parties, ni d'autre justification que l'injustice et l'apostasie ! quel spectacle enfin de n'avoir devant les yeux que roues dressées, bûchers allumés, bourreaux irrités, chrétiens déchirés, que soupirs, que sang, que meurtres partout ! A ce spectacle la terreur se répand, vous n'en doutez pas ; la crainte vient au secours de la cruauté, la foi chancelle, les cœurs sont ébranlés ; et qui osera les rassurer dans un temps où chacun tremble pour soi, où le soin de se cacher peut passer pour vertu, selon saint Cyprien, où trop heureux de sauver sa foi, l'on s'inquiète peu de celle des autres ?

Ah ! Victor, l'héroïque Victor n'en use pas de même ; intrépide au milieu de tant de dangers, il risque tout pour soutenir la foi chancelante des chrétiens ; privilèges d'une longue milice qui fûtes le prix de tant de travaux et de tant de sang, Victor ne se cachera pas pour vous conserver ; faveur du prince, à laquelle on sacrifie tous les jours les plus justes sentiments de sa foi, Victor ne la trahira pas pour le ménager ; fortune, dignités, prétentions, écueils ordinaires de la faible religion des hommes, Victor sait vous mépriser ; vie si douce aux âmes charnelles, cher objet de leur amour-propre et de leurs ménagements, voile spécieux de leur impénitence, santé du corps à laquelle je vois toutes les règles de l'Évangile indignement sacrifiées, Victor ne l'écoute pas ; son privilège c'est de souffrir, sa gloire d'être humilié, sa fortune de tout perdre, sa vie de mourir pour la défense de la vérité.

En effet il s'expose à tout, Messieurs, et dans cette horrible tempête qui ébranle les colonnes comme les roseaux, Victor seul n'est pas ébranlé : je le vois, sûr de sa foi, alarmé pour celle de ses frères, les chercher dans leurs sombres retraites, porter la douceur de ses consolations à ceux qui n'attendent plus que les horreurs de la mort, faire les fonctions de pasteur sous l'habit de soldat, relever le courage de ses uns, confondre la timidité des autres, appeler le sang de Jésus-Christ au secours de ses larmes, leur apprendre, après Tertullien, que leur foi est un engagement à la mort, et qu'on ne se fait chrétien que pour devenir martyr, *fidem martyrii debitricem*. Anges du ciel, qui conduisîtes Victor dans tous ses combats, vous pouvez seuls compter ses victoires ; combien de cœurs affermis par ses discours, de lâches ranimés par ses exemples, de chrétiens arrêtés sur le penchant de l'apostasie ? Tel pensait à se relâcher sur sa foi pour ménager sa fortune, qui apprend à la sacrifier ; tel était attendri par les soupirs de sa famille, qui n'entend plus que la voix de Jésus-Christ ; tel méditait de se sauver par une lâche dissimulation, qui s'immole par une confession hardie ; ainsi combattait Victor pour maintenir la foi de ses frères ; ainsi triomphait-il en eux

Admirez son zèle, chrétiens, et réveillez le vôtre ; combattez à son exemple comme de fidèles soldats de Jésus-Christ, dit l'Apôtre. *Pugna ut bonus miles Christi* : mais, hélas ! partout la vertu souffre, la foi chancelle, la vérité est ébranlée ; partout elle est sans protection et sans appui ; le siècle est fécond en Maximiens qui la combattent, en libertins qui la persécutent ; plus de Victors qui la soutiennent. Le zèle de la religion est éteint, les plus saints ne le sont que pour eux, et ce n'est plus un crime de laisser périr ses frères, c'est une assez grande vertu de ne les pas précipiter. De là tant de faibles emportés dans leurs tentations, faute d'une main favorable qui les soutienne ; de là, tant de justes déçus de leur vertu par les insultes des libertins, faute d'une langue hardie qui les réprime ; de là, tant de chrétiens flottant dans des doutes dangereux, faute d'un ami sincère qui les éclaire. Où êtes-vous donc aujourd'hui, siècle heureux du grand Tertullien, où les ennemis des chrétiens purent leur faire un crime de leur charité mutuelle, soupçonner leur amour de conspiration, et croire que leur ardeur à mourir les uns pour les autres méritait qu'on les fit mourir tous ? *Dilectionis operatio nobis penes quosdam notam inurit.... pro alterutro mori sunt parati* (Tert., *Apol.*, c. 39). Mais si l'on manque de zèle pour fortifier la foi de ses frères, qu'on cesse du moins de l'affaiblir ; plus de ces noires censures qui rendent la vertu méprisable à ceux qui la voient, et honteuse à ceux qui la pratiquent ; plus de ces artifices malins qui donnent au crime les couleurs de l'innocence, et qui font passer pour indifférentes les passions qu'on veut inspirer ; plus de ces conversations païennes où l'on corrompt l'esprit pour gagner le cœur, où l'on traite la religion de politique, ses vérités éternelles d'inventions humaines, les vices qu'elle condamne de plaisirs innocents, où, pour faire des criminels, l'on tâche d'abord de faire des athées : revenez, Victor, condamner cette conduite par la vôtre ; après avoir soutenu la foi de vos frères, détruisez l'infidélité de vos ennemis, et pendant que le tyran tâche de séduire les disciples de Jésus-Christ, travaillez à lui en former de nouveaux.

2. Les Pères m'apprennent que quand l'amour est véritable, il ne peut être sans action ; il faut qu'il s'étende, il faut qu'il se communique, et que, semblable au feu dont il a la nature, il s'éteigne quand il n'a plus rien à consumer. De là vient, Messieurs, que rien n'arrête le zèle d'un vrai chrétien ; en quelque état qu'on le mette, il faut qu'il agisse pour Jésus-Christ ; les prisons et les fers qui captivent son corps ne peuvent captiver son esprit, et sous ces marques honteuses de servitude règne encore une âme libre et un cœur impérieux, dit saint Cyprien, *corpore captivo, corde regnante*. Apprenons-le de Victor, Messieurs, voyons-le arraché d'entre les bras des chrétiens qu'il console, traîné par ordre du tyran dans une affreuse prison, chargé de fers, enseveli dans

les ténèbres, commis à la garde de soldats barbares gagés pour le faire souffrir ; en cet état verrons-nous son zèle s'endormir, l'amour de la vérité persécutée se ralentir dans son cœur, et les peines qu'il souffre servir d'un honnête prétexte au repos qu'il cherche ? Telle est notre conduite, lâches chrétiens que nous sommes ; nous oublions les intérêts de la foi dès lors que nous souffrons quelque chose pour elle ; qu'il y ait du profit ou de la gloire à la soutenir, un zèle intéressé la défend ; qu'il y ait quelque danger à courir, une lâche timidité la dissimule ; tel qui la prêche aujourd'hui par vanité, l'abandonnera demain par lâcheté ; rien de plus commun que ces dévots commodes qui du sein des plaisirs prêchent l'austérité, qui dans les douceurs de la vie se déclarent pour la sévérité de la doctrine ; mais pour cette vérité que la justice accompagne, on ne la connaît plus, grand prophète ; l'on cherche celle que la fortune et la prospérité suit.

Loin de Victor des sentiments si bas ; tout captif qu'il est, le zèle de l'Évangile ne se ressent point de ses chaînes ; quand il ne peut plus soutenir les fidèles, il instruit les idolâtres, il fait une école de sa prison ; les auteurs de ses chaînes en deviennent les enfants, ses gardes sont convertis ; et Victor, semblable à ces fleuves retenus qui, ne pouvant plus fertiliser les campagnes, font naître des fleurs jusque sur les digues et les rochers qu'on leur oppose, Victor communique ses vertus et sa foi aux soldats qui l'enchaînent ; les prisons s'ouvrent par une vertu divine, et le tyran surpris voit avec étonnement des cachots changés en églises, des satellites transformés en apôtres, un soldat chrétien devenu l'évêque du troupeau qu'il a converti, *miles pontificis munere fungitur*. Ah ! que la parole de l'Évangile est efficace quand elle est jointe aux exemples de la vie : tout chrétien est prédicateur, quand il parle plus aux yeux qu'aux oreilles, quand il a le premier méprisé le monde qu'il condamne, quand il porte lui-même la croix qu'il prêche, et que les bras tout chargés de chaînes comme Victor, il exhorte d'entrer dans la liberté des enfants de Dieu. Malheur à nous, si nous ne profitons pas d'un si grand exemple, si nous détruisons par notre conduite ce que nous établissons par notre doctrine, et si l'Église, qui dans les premiers siècles vit dans ses soldats le zèle et la sainteté des prédicateurs, ne voit plus aujourd'hui dans ses prédicateurs que le relâchement, l'ambition, la mondanité, et, si j'ose le dire, les mœurs des soldats ! Il n'appartient qu'aux justes de prêcher la justice et la vérité du Seigneur, et comme ils sont seuls capables de la persuader quand on l'ignore, ils sont seuls capables de la défendre quand on la persécute.

3. La foi des chrétiens a toujours eu des ennemis. Comme elle passe les lumières de l'esprit dans ses mystères, et qu'elle combat les inclinations de la nature dans sa morale, les uns l'ont regardée comme une folie qui blessait la raison, et les autres comme un

scandale qui choquait les sens, dit l'Apôtre : *Judeis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam*. De là cette double persécution qu'elle a toujours soufferte, et de la part des tyrans qui voulaient détruire ses mystères, et de la part des libertins qui tâchent de décrier ses maximes et sa morale. Victor eut ce double combat à soutenir pour la défense de sa foi : réduit à vivre au milieu d'une foule de soldats idolâtres, qui ne connaissent point d'autre règle que leurs passions, ni d'autre religion que les crimes qu'ils adoraient dans leurs faux dieux, combien de fois son humilité fut-elle le jouet de leur orgueil, sa sagesse l'opprobre de leur prudence humaine, ses actions et sa régularité la fable de toute une armée païenne ? Combien de fois se vit-il traité comme un insensé, rejeté de la société des autres comme un homme singulier et fâcheux, insulté, raillé, outragé comme un esprit faible et sujet à des illusions ? Ce fut là, Messieurs, qu'au préjudice de sa réputation et de son repos Victor soutint la vérité par la charité, confondant les plus emportés par la patience, gagnant les plus intraitables par la raison, répondant aux insultes par le silence, et partout justifiant sa religion par sa vertu. Le vit-on jamais, comme les chrétiens de nos jours, abandonner ses devoirs par respect humain, se relâcher dans sa vertu pour plaire à ceux qui la condamnaient, s'accommoder à leurs maximes pour éviter leur censure, prendre part à des plaisirs défendus pour couvrir des vertus imaginaires, et se perdre par complaisance sous prétexte de se sauver sans contradiction ? Le vit-on, comme tant d'autres, défendre la vérité par passion, couvrir du voile de religion ses ressentiments particuliers, décrier ceux qu'il ne pouvait convaincre, haïr les rivaux de sa gloire comme les ennemis de sa foi, damner de plein droit tous ceux qui n'étaient pas dans ses sentiments, et les soutenir par entêtement, plutôt comme les siens que comme véritables, dit saint Augustin : *Amant sententiam suam, non quia vera est, sed quia sua* (*Confess., lib. XII, c. 25*) ? Non, non, Messieurs, il savait que la charité, qui peut seule connaître la vérité, est seule capable de la bien défendre, que la foi se soutient mieux par la vertu que par la science, et qu'on se flatte en vain d'appuyer la religion par la sévérité de ses sentiments, quand on la déshonore par le relâchement de ses mœurs.

Notre saint défendit donc la vérité sans passion ; mais ne succomba-t-il point à l'intérêt ? Cité devant un empereur arbitre de sa fortune et de sa vie, ne le vit-on point ébranlé par l'espérance des premiers honneurs, gauchir dans ses sentiments ? Rien moins, Messieurs ; ces ménagements sont criminels, et Victor les condamne : garde tes faveurs, dit-il au tyran, ma fortune est d'être chrétien : la nudité de Jésus-Christ vaut mieux que la pourpre que tu me promets ; qui veut me corrompre ne mérite pas de me couronner. Reprends ces tristes marques

d'une milice profane, ajoute-t-il en jetant sa couronne et son baudrier militaire aux pieds de Maximien ; je les ai mérités au prix de mon sang, je ne les veux pas conserver aux dépens de ma foi : l'on achète trop cher tout ce qui coûte un Dieu, et toute la grandeur d'un empereur idolâtre ne vaut pas la foi toute nue d'un soldat chrétien : *Christi castra ducis nudus amat sequi*.

Confondons-nous, chrétiens, à la vue d'un désintéressement si généreux ; tout est vil à Victor en comparaison de sa foi, et la foi ne nous est rien en comparaison de tout le reste, dit Salvien : *Solus in comparatione omnium viluit Deus*. Je la vois partout sacrifiée à des intérêts sordides ; car s'enrichir par des injustices manifestes, s'élever dans le monde par des intrigues criminelles, courir aux bénéfices de l'Eglise par une simonie sacrilège, trahir la sainteté de son ministère et la pureté de ses sentiments par des vues humaines, n'est-ce pas bâtir sa fortune sur les ruines de sa foi ? Mais cet édifice ne durera pas ; à la mort tout sera renversé, et ces cœurs intéressés, vides de foi, pleins de toute autre chose, dit saint Augustin, au lieu des couronnes qu'ils pouvaient attendre, ne trouveront que les supplices qu'ils auront mérités : *Cor tuum inane fidei ad pœnas exit, quod plenum fide ad coronam exiret* (*Aug., psal. CXXIII*). Apprenez donc de Victor à tout perdre pour soutenir les intérêts de la foi sans injustice : *Bonum certamen certavi* ; mais apprenez encore de lui à tout vaincre pour en pratiquer les maximes sans relâche : *Cursum consummavi*.

SECOND POINT.

Courir dans les voies de Dieu et y courir avec persévérance, c'est, ce me semble, toute la perfection du christianisme abrégée dans ces deux paroles de saint Paul : *Cursum consummavi* : il faut de la ferveur dans la pratique de l'Evangile ; en vain passe-t-on sa vie dans la tiédeur d'une foi languissante, lâche dans ses devoirs, content d'une vertu de bienséance ou d'habitude, borné aux doux exercices d'une piété commode, facile à s'attendrir sur tout ce qui blesse la nature, dévot à regret, plus chagrin de sa pénitence que de ses péchés, et dans son humeur chagrine se vengeant, ce semble, sur le prochain des mortifications qu'on s'impose à soi-même. Plus malheureux encore ceux qui à la ferveur ne joignent pas la persévérance, qui d'abord emportés par des saillies de zèle ne voient rien d'assez parfait ni d'assez sublime pour eux, capables de tout entreprendre, résolus de tout surmonter ; mais le moindre obstacle les arrête, leurs passions se réveillent, leur vertu ne se soutient pas, et tel qui dans sa ferveur désirait peut-être de mourir martyr n'a pas le courage de vivre pénitent ; deux choses sont donc nécessaires à un vrai disciple de Jésus-Christ, la ferveur dans sa vertu pour en pratiquer les maximes, la constance dans sa ferveur pour en vaincre tous les obstacles ; courez, dit l'Apôtre, voilà la ferveur ; mais que rien ne vous arrête dans votre course jusqu'à ce qu'

vous avez obtenu la couronne que vous cherchez, voilà la constance : *Sic currite ut comprehendatis.*

Victor eut l'un et l'autre sans doute ; car qui pratiqua jamais les maximes de l'Évangile avec plus de zèle, et qui est-ce qui le fit avec tant de contradictions ? Pour le comprendre, suivez ceci, Messieurs, et réduisez, s'il vous plaît, avec moi l'Évangile à trois maximes ; aimer l'humiliation : *Abneget semetipsum* ; aimer la douleur : *Tollat crucem suam* ; suivre Jésus-Christ : *Sequatur me* : voilà tout l'Évangile et la source de la sainteté de tous les chrétiens ; mais aimer l'humiliation dans un emploi où l'on ne travaille que pour la gloire, aimer la douleur dans un emploi où l'on ne pense qu'à la volupté, suivre Jésus-Christ dans un état où tout le monde l'abandonne : c'est le caractère de Victor, c'est l'endroit singulier de son éloge.

1^o Il est des états heureux où tout nous porte à Dieu ; l'exemple nous soutient, la ferveur des autres nous anime, l'on fait par une heureuse nécessité ce qu'on ne ferait pas par inclination, et l'on a honte de paraître corrompu dans un état où tout le monde fait profession d'être vertueux ; mais il est des conditions où c'est une grande vertu de n'être pas tout à fait criminel. A la cour, les grands se canonisent à peu de frais, le plus honnête homme y est d'ordinaire le plus grand saint, l'on y passe pour aimer Dieu quand on n'est pas tout à fait idolâtre du prince et de la fortune ; et dans un lieu où règnent l'envie, l'ambition, la volupté, c'est avoir beaucoup de religion que d'avoir un peu de probité. Dans le manèment des finances, si nous en croyons l'Évangile, c'est être parfait de ne commettre ni vexations, ni usures, et la vertu des Publicains n'est pas tant d'exercer la charité, que de modérer la cupidité ; mais s'il y eut jamais profession dangereuse à la vertu, c'est celle des armes où Victor était engagé ; car ne voyons-nous pas dans l'Évangile (*Luc.*, III) que saint Jean-Baptiste, interrogé par des soldats sur ce qu'ils avaient à faire pour se sauver : *Quid faciemus et nos* ? il ne leur parle ni d'humilité, ni de pénitence, et comme si ces vertus étaient impossibles pour eux, il borne toute leur perfection à ne point faire de mal : *Neminem conculcatis*. Je ne veux pas dire, Messieurs, qu'on ne puisse se sauver dans tous ces états ; l'on voit croître des raisins au milieu des épines, dit saint Augustin, et des chrétiens se sanctifier dans les conditions les plus dangereuses ; mais comme le raisin n'est pas le fruit des épines qui l'environnent, mais de la vigne qui le produit, la vertu n'est pas le fruit des dangers de notre état, mais de la grâce qui nous y soutient : *Non spinarum fructus est iste, sed vitis*. Ce n'est pas aux emplois à sanctifier les hommes, c'est aux hommes à sanctifier les emplois.

Témoin Victor, Messieurs. Il sait pratiquer la vertu dans un emploi où l'on n'en connaît point d'autre que la passion ; dans un emploi où tout ce qu'on veut est facile, où tout ce qu'on peut est permis, où tout ce

qu'on fait est justifié par des lois sanglantes ; dans un emploi où l'on ne respecte ni autels, ni temples, ni vierges, ni ministres de Jésus-Christ ; où le droit et la force sont confondus, où le plus faible est toujours le plus criminel, où.... J'en dirais davantage, si nous ne vivions sous un prince qui a trouvé le secret d'apprivoiser la vertu au bruit des armes, de joindre le chrétien au héros, de faire servir sa puissance à sa religion ; et qui éloignant toujours la guerre du sein de ses États, oblige ses ennemis d'en pleurer les malheurs, et ne permet pas à ses sujets de les connaître. Le siècle de notre saint n'eut pas le même avantage ; la puissance des empereurs n'y servait qu'à opprimer l'innocence des saints, leurs plus fidèles sujets étaient devenus leurs plus grands ennemis, la vertu tremblait où le crime était en assurance, et les lois de Jésus-Christ ne s'entendaient déjà plus au milieu des armes qui le persécutaient.

Je me trompe ; Victor le entend, Victor les pratique, et dans un état où l'on ne respire que l'ambition et la gloire, il n'aime que l'anéantissement et l'humilité : car cette fausse immortalité à laquelle courent les héros par la mort même, Victor se proposait-il de l'acquérir ? S'il combattit avec courage, fut-ce par ambition ou par devoir, pour signaler son nom ou la fidélité des soldats chrétiens, pour sa propre gloire ou pour celle de sa patrie ? Cet honneur imaginaire si cher à ceux qui ont les armes à la main, cet honneur sensible à tout, délicat dans ses sentiments, corrompu dans ses maximes, présomptueux dans ses prétentions, toujours prêt à laver une injure dans le sang de celui qui l'a faite, notre saint s'y laissa-t-il aveugler ? Dans les différends que le hasard ou la passion fait naître, prit-il d'autre parti que celui de céder ? Dans les récompenses auxquelles il pouvait prétendre, pleura-t-il l'avancement de ses compagnons comme ses propres disgrâces ? Dans les insultes qu'il eut à souffrir, connut-il d'autre gloire que celle de pardonner ? Non, Messieurs, partout il s'anéantit, partout il se fait honneur d'avoir part aux opprobres de Jésus-Christ ; qu'on le dégrade avec infamie de la milice qu'il a si saintement exercée, qu'on le charge de reproches injurieux, qu'on l'accuse de trahison et de magie, qu'on le condamne aux peines honteuses des esclaves à la face de toute l'armée, il regarde avec Tertullien les malédictions qu'on donne à la vertu des chrétiens comme la gloire du christianisme : *Benedictio est nominis maledictio custoditæ discipline* (*Tert.*, de *Idololat.*, c. 14).

2. Ce n'est pas assez, grand saint, quand on veut courir dans la voie de l'Évangile, l'on trouve un second obstacle à vaincre ; il faut aimer la douleur, et vous vivez dans une condition où l'on ne soupire que pour le plaisir ! Car, vous le savez, Messieurs, la volupté qui se glisse dans tous les états, règne avec plus de licence parmi les soldats ; l'oisiveté l'entretient, l'exemple l'autorise, la conversation l'inspire, la pudeur ne la

réprime plus dans un état où l'on fait gloire d'être corrompu ; les remords qui la suivent ailleurs sont étouffés par le bruit des armes, et chacun veut se dédommager des fatigues de la guerre, par les plaisirs qu'on goûte dans la paix. Suivez ces maximes, âmes terrestres qui, n'aimant que les douceurs de votre état, en souffrez les peines avec tant de murmure ! Mais Victor a des sentiments plus chrétiens ; s'il veut goûter quelque plaisir, c'est dans la douleur qu'il le cherche ; et s'il aime quelque chose dans son emploi, c'est la peine qui y est attachée : car remarquez, s'il vous plaît, qu'un vrai chrétien ne peut se sanctifier que par deux sortes de peines, ou par des peines volontaires, qui sont l'effet de son choix, ou par des peines nécessaires, qui sont l'apanage de son état. Point d'état sans peines, Messieurs : travail et agitation dans le négoce, servitude dans les charges publiques, obscurité dans la vie privée, gêne d'esprit dans le ministère de l'Évangile, dégoûts dans le cloître, sollicitudes, alarmes, chagrins jusque sur le trône, tout a ses peines, et chacun est martyr de son état ; mais les uns impatientes ou intéressés dans leur travail, ne sont martyrs que de la cupidité ; les autres plus épurés dans leurs vues, le sont de la charité ; et s'ils souffrent, ils aiment leurs peines, et trouvent leur pénitence dans leur emploi.

Tels furent les sentiments de notre généreux soldat. Éloigné de ces esprits inquiets qui, toujours mécontents de leur état, soupiraient pour le changement, et croient que la vertu ne se peut trouver que dans le repos des autres, il la trouva dans le tumulte de sa profession, et supporta les travaux de la guerre comme l'exercice de son zèle, et l'expiation de ses péchés. Soutenir les fatigues d'une longue marche, gémir sous le poids de ses armes, essayer les injures du temps, vivre dans les alarmes, envisager tous les jours la mort sous mille formes différentes, exercices pénibles que les ambitieux regardent comme le chemin de la belle gloire et d'un honnête repos, Victor vous aima comme l'apprentissage d'une guerre plus fâcheuse ! En pratiquant les maximes de la foi parmi tant d'obstacles, il s'exerçait à la soutenir dans les tourments, et par les peines de son état il se préparait à celles de son martyr. Allons plus loin, Messieurs, et disons que Victor aux mortifications de son état en ajouta de volontaires. Qu'en pensez-vous, Messieurs ? verrons-nous celui qui désire avec tant d'ardeur de mourir pour Jésus-Christ ne vivre que pour soi-même, flatter un corps qu'il doit familiariser avec la douleur, épargner ses larmes quand il est disposé de donner son sang, et sur l'espérance d'un rigoureux martyr se dispenser des plus légères pénitences ? Ainsi l'eussiez-vous fait, pécheurs aveugles, qui vous consolez de vos désordres présents par les résolutions d'une pénitence éloignée, goûtant toujours les douceurs du monde, dans l'espérance de les pleurer, et ne vous préparant à la pénitence que par le plaisir ! Mais qu'ici

le zèle de Victor vous instruisse ou vous condamne : tout déterminé qu'il est au martyr, il ne remet pas jusque là l'expiation de ses péchés, il ne perd pas toute sa vie dans l'attente d'un bon moment, il ne se repose pas sur un avenir incertain du soin de son salut, mais il anticipe le temps de son supplice, il essaie tous les jours la croix qu'il doit porter, et devenu lui-même en secret, et son accusateur et son tyran par mille morts volontaires, il apprend à mourir. N'est-ce pas là, Messieurs, pratiquer l'Évangile avec constance, d'aimer la pénitence dans un état où l'on n'aime que la volupté, et ce qui est plus digne de votre admiration, de suivre encore Jésus-Christ quand tout le monde fait gloire de l'abandonner ? *Sequatur me.*

3. Rien n'est plus fort que le torrent de la foule et de la coutume, dit saint Augustin ; il entraîne les plus constants : l'on fait sans scrupule ce qu'on voit faire à plusieurs, et comme si la multitude justifiait l'iniquité, quand le plus grand nombre méprise les lois de Dieu, ce n'est plus crime, c'est bienséance de les violer : *Quasi deceat jam faciunt quod per aeternam tuam legem numquam licebit.* Mais surtout quand le prince est à la tête de la multitude, le prince dont les vices deviennent bientôt les vertus des peuples, le prince, cette loi vivante de ses sujets, ce Dieu visible des courtisans, cet objet principal de leur culte et de leur encens, quand il autorise une erreur publique par son exemple, quel moyen de l'éviter, et comment suivre Jésus-Christ, quand et l'empereur et les peuples se font une religion de le persécuter ?

Cependant tu le suis, Victor ; malgré tous ces obstacles, tu ne cèdes ni à la foule ni à l'autorité des mauvais exemples, et tel qu'on voit le soleil entraîné par la rapidité du premier mobile, rétrograder pourtant en secret, et s'élever insensiblement par un mouvement tout contraire, tel je vois notre saint, emporté et confondu à la vérité avec les idolâtres, dans les exercices de la vie civile, servir le prince, suivre l'armée, combattre les ennemis de l'État ; mais, après tout, il s'élève en secret par des routes toutes contraires et par des mouvements de religion qui lui sont propres, il suit Jésus-Christ dans le torrent du monde qui le combat. Belle leçon pour vous, chrétiens fragiles, qui, contre vos lumières, vous laissez si facilement emporter, je ne dis pas à ces affaires du siècle, où la société vous engage, mais à ces plaisirs, à ces spectacles, à ces modes scandaleuses que la religion vous défend ! semblables à ces philosophes païens, qui condamnaient, dans leurs écoles, les faux dieux du peuple, et qui, par respect humain, les venaient adorer avec eux dans leurs temples, dit saint Augustin, *Scholas habent dissentientes, templa communia* ; encore se trouva-t-il un Socrate qui osa se déclarer contre la foule, dit ce Père ; mais aujourd'hui pas un chrétien qui ne se laisse aller à la coutume : on les voit assister en public aux spectacles qu'ils condamnent peut-être en

secret, et se confondre dans la pratique avec le peuple, dont ils se distinguent par orgueil dans la spéculation, *Scholas habent dissidentes, templa communia*. Il faut s'accommoder au monde, dites-vous, et vivre avec ceux à qui la nature et notre qualité nous unit. A la bonne heure, dit Tertullien, vivez avec les hommes, mais ne vous perdez pas avec eux ; soyez-leur uni par les liens de la charité, et non pas par ceux du péché ; si la nature vous confond avec eux, que la discipline et les bonnes mœurs vous en distinguent : pour respirer le même air, devez-vous contracter les mêmes erreurs ? *Pares anima sumus, non disciplina, compossessores mundi, non erroris* (Tert., lib. de Idololatr.). Vous ne le sîtes pas, grand saint, lorsque, seul au milieu d'une foule de païens, vous teniez fermes contre leur mauvais exemples ; ils couraient aux idoles et vous à la croix ; ils suivaient le torrent de leurs passions, et vous les maximes de l'Évangile ; ils tentaient tout pour détruire la foi de Jésus-Christ, et vous saviez tout vaincre pour la pratiquer ; mais après avoir tout perdu, tout vaincu, il ne vous reste plus qu'à tout souffrir pour la conserver : *Fidem servavi*. C'est ma troisième partie, en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

La foi s'est établie par les souffrances, c'est par les souffrances qu'elle doit se conserver ; elle est née dans la douleur, il faut qu'elle y vive ; la mort de Jésus-Christ l'a produite, le sang des martyrs l'a multipliée, les larmes des pénitents l'entrelient, et c'est en vain qu'on prétend être fidèle, sans rien souffrir. Peut-être conservera-t-on une foi morte dans ses dérèglements, une foi languissante dans sa vie molle et indolente ; mais pour cette foi vive, agissante, triomphante, qui est le fruit de la croix de Jésus-Christ, elle ne se peut trouver que dans la croix de Jésus-Christ. C'est pour vous l'apprendre, dit saint Chrysostome (*Homil. 34, in Matth.*), qu'il vous dit dans son Évangile d'imiter non pas cette prudence humaine, qui sait éviter la douleur aux dépens de la vertu, accommoder sa foi aux sentiments du monde, pour éluder ses persécutions, et perdre son âme, pour sauver son corps ; mais la prudence du serpent, qui, par un sage instinct de la nature expose tout son corps à la fureur de ceux qui le poursuivent, pour sauver sa tête dans le danger, parce que les autres parties se réparent, lorsque la tête est saine ; si elle est offensée, il faut que tout périsse. *Estote prudentes sicut serpentes*. Or, quelle est cette tête de l'homme chrétien, pour laquelle il doit s'exposer tout entier ? C'est sa foi, dit cet éloquent Père ; en vain conserve-t-il tout le reste, s'il la perd ; en vain lui ravit-on tout le reste, s'il la peut conserver : si sa gloire est flétrie, la foi la relève ; si ses membres sont déchirés, la foi les réunit ; si son corps meurt, la foi le ranime et le fait revivre. *Estote prudentes sicut serpentes*.

Ici, messieurs, je ne prétends pas prévenir votre imagination, c'est beaucoup de la

suivre. Déjà, dans votre esprit, Victor a tout souffert pour sa foi : la honte, la longueur, la rigueur des tourments ne l'ont pas ébranlée ; déjà vous ne voyez sous ses pieds qu'un trophée sanglant de verges usées, de croix souffertes, de chevaux lassés, de meules brisées, de bourreaux vaincus, d'idoles renversées ; mais en abrégeant ses peines vous abrégez sa gloire : n'allez pas si vite dans la carrière d'un martyr qui dura si longtemps, et souffrez que j'achève un éloge déjà fait dans votre imagination.

1. La honte a presque toujours été le premier supplice des martyrs ; c'est par là que les tyrans attaquaient d'abord la constance de leur foi, persuadés que s'ils étaient assez lâches pour rougir de l'Évangile, ils seraient bientôt assez faibles pour l'abandonner. Aussi Jésus-Christ nous a-t-il prémunis contre cette honte par les menaces d'une confusion éternelle, sachant bien, dit Tertullien, que quand on doit le trahir on commence toujours par la pudeur ; qu'aux approches des tourments, le sang qui devrait sortir par les plaies monte sur le front, et que la honte fait plus d'apostats que la cruauté. *Sciebat priorem pudoris quam corporis plagam*. Victor n'est pas de ces lâches, Messieurs. On le condamne d'abord aux supplices des esclaves, on l'attache à un poteau, pour y être cruellement flagellé ; la honte et la douleur agissent de concert pour l'ébranler. Nu aux yeux du peuple qui le regarde avec mépris, déchiré sous la main des soldats qui le frappent sans pitié, il perd son honneur, il perd son sang ; mais il conserve sa foi pure et sans altération : son corps rougit du sang qu'il verse, et son front ne rougit pas de l'opprobre qu'il souffre ; ses membres sont déchirés et les ailes de sa foi, encore tout entières, l'élèvent au-dessus de la douleur et des bourreaux, dit saint Augustin : *Pennis pulcherrimis atque integerrimis super carnificinam volitabat*. A la honte de la flagellation, le tyran ajoute celle de la croix ; mais c'est là que Victor trouve sa gloire. Tu devais, malheureux, l'asseoir sur ton trône, si tu le voulais faire rougir ; la grandeur profane peut déshonorer un chrétien, l'opprobre de Jésus-Christ le couronne ; plus il est humilié, plus il est grand, et il ne connaît point d'autre élévation que celle de la croix. Tels étaient les sentiments de Victor, crucifié ; il régnait, il triomphait en cet état, et par ces marques de joie, réduisait le tyran à lui envier jusqu'à la honte de son supplice.

2. Mais il ne lui envie pas la longueur ; car qui le pourrait suivre, ce martyr vivant, lorsque, traîné par un cheval fougueux dans toutes les rues de Marseille, il trouve autant de bourreaux que d'obstacles qui le déchirent, il souffre autant de morts qu'il se sent arracher de parties de lui-même ; mais il répand sa foi partout où il verse son sang, et il fait presque autant de chrétiens qu'il a de spectateurs ; en quelque endroit de cette grande ville qu'on les persécute, ils trouvent quelque partie de Victor pour les animer, et

tout déchiré qu'il est, ne pouvant plus les soutenir par sa voix, il les soutient au moins par son exemple. *Exemplum non miles erat.* Heureuse Marseille, de pouvoir encore marquer les vestiges de son martyr et réveiller la foi par le souvenir de la sienne ! Là, Victor souffrit pour Jésus-Christ, pourrai-je l'y trahir ? Ici, Victor répandit son sang pour la foi, rougirai-je d'y verser quelques larmes pour mes péchés ? En cet endroit fut déchiré le corps de Victor, ne pourrai-je souffrir une injure dans ma réputation ? En un mot, Victor fut mille fois martyr, ne pourrai-je être un seule fois pénitent ?

3. Je dis mille fois, Messieurs ; car son martyr n'est pas encore consommé ; il ne peut cesser de vivre, qu'il n'ait achevé de vaincre ; tant que les idoles seront debout, Victor ne peut être renversé, et s'il doit mourir, il faut que ce soit sous les ruines de l'idolâtrie. En effet, le tyran qui se flatte d'avoir noyé la foi de notre martyr dans son sang, lui présente une idole pour l'adorer : ne tremblez-vous point, chrétiens, à ce dernier combat ? D'un côté, Jupiter armé de foudres, de l'autre, un soldat déchiré de coups ; d'un côté, l'idole soutenue de toutes les forces de l'empire, de l'autre, Victor seul de son parti ; d'un côté, un dieu de bronze, universellement redouté des païens, de l'autre, un homme faible, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, et qu'un triste reste d'une longue mort ? Cependant Jupiter est vaincu, et il ne faut pas tout Victor pour le vaincre ; toute l'idolâtrie n'a pu renverser le martyr, et le pied seul du martyr triomphe des idolâtres, insulte l'idole, et renverse avec elle toute l'idolâtrie ! Ce pied sacré, qui est coupé par ordre du tyran, ne soutient plus le corps de Victor, soutient encore sa foi sur ces autels, où nous l'honorons ; ce précieux dépôt qui, respecté des temps, subsiste avec honneur, pendant que le bronze et le marbre des idoles sont anéantis ; cet appui éternel de la religion, auquel peut-être sommes-nous tous redevables de la nôtre ! Car l'idole, une fois victorieuse, allait se présenter partout, porter l'erreur dans toutes les villes du royaume, se faire adorer des faibles chrétiens, corrompre le cœur de nos pères, et nous rendre idolâtres par succession ; mais, grâce au ciel, ce grain de sable arrêta les débordements de l'idolâtrie, cette pierre, détachée de la montagne, renversa cette monstrueuse statue, ce pied victorieux abattit l'idole, confondit les idolâtres, anima les chrétiens, irrita Maximien, et ne le convertit pas. Il veut venger des dieux qui ne se peuvent venger eux-mêmes, mêler au moins les cendres du martyr à celles de ses idoles, et, sous le poids furieux d'une meule agitée, écraser, ce semble, avec le corps de Victor, la foi de tous les chrétiens.

Mais tu n'as rien fait, tyran, c'est son esprit qu'il fallait détruire. Malgré toi, Victor vivra jusqu'à la fin des siècles, dans les héritiers de son nom et de sa vertu. Au défaut de ce corps terrestre dont tu le dé-

pouilles, Dieu lui donne un corps immortel dans ses enfants ; il vit en eux, il combat en eux. Si les Hugue, les Richard et tant d'autres docteurs de son nom soutiennent la foi dans leurs écrits, c'est Victor qui les éclaire ; si un Thomas la défend dans cette Eglise jusqu'à mourir pour elle entre les bras de son pasteur, c'est Victor qui l'anime ; si Rome la règle dans ses décisions, c'est Victor qui lui forme, dans cette maison, des cardinaux pleins de zèle ; si près de soixante abbés établissent la pratique exacte de ses maximes dans tout le royaume, c'est Victor qui les élève ; si tant de grands hommes distingués par leur naissance viennent ici fouler aux pieds les idoles du monde et de la fortune, c'est l'exemple de Victor qui les instruit et qui les attire ; si mille bouches entonnent dans nos temples le triomphe éternel de la foi des saints dans leurs hymnes sacrés, c'est Victor qui les inspire. Serez-vous les seuls, Messieurs, dans lesquels il ne pourra rien opérer ? Victor ne sera-t-il mort que pour vous ? et ce pied sacré qui renversa les idoles dans les temples des païens, les verra-t-il subsister dans le cœur des chrétiens ? Non, sans doute ; beauté fragile, tu n'en seras plus adorée ; fortune, tu ne recevras plus leur encens ; volupté, tu ne seras plus leur béatitude et leur dieu ! Victor, tout mort qu'il est, dissipera ces illusions, brisera ces idoles ; l'on n'aimera plus que la vérité de la foi qu'il a défendue, que les maximes de la foi qu'il a pratiquées, que la pureté de la foi qu'il a conservée, que la gloire éternelle qu'il a méritée, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANÉGRYRIQUE DE SAINT JACQUES

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexistis vos.

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; c'est mon précepte par excellence (Joan., XV, 12).

Ne concevez pas ici, Messieurs, cette amitié commune que la sympathie fait naître ; je ne parle point ici de cette charité générale qui renferme indifféremment dans son sein toutes sortes de personnes ; Jésus-Christ l'eut pour tous les hommes, et je n'entreprends pas leur éloge aujourd'hui ; je parle de cet amour tendre des parents les uns pour les autres, de cette douce inclination que la nature forme, que le sang communique, que la grâce sanctifie, que les faveurs et les distinctions suivent, et dont je dois vous tracer le modèle dans l'amour de Jésus-Christ pour saint Jacques, et de saint Jacques pour Jésus-Christ.

Tous deux descendus de la famille royale de David, formés du sang de tant de saints qui les avaient précédés, unis par la conformité des inclinations, et plus fortement encore par les mouvements intérieurs de la grâce, ils apprendront à tous les siècles quels sont entre les parents et les devoirs et les retours d'une amitié toute sainte.

Amitié bien rare aujourd'hui parmi les personnes du monde, qui aiment toujours trop ou trop peu, qui s'écartent sans cesse

de ce juste milieu qu'on doit tenir entre la passion et la froideur ; tantôt emportés par un empressement aveugle d'élever leurs parents au-dessus de leur état, tantôt contents d'une inclination stérile qui les abandonne à leur misère, jamais bornés à cette affection légitime qui doit être tendre sans aveuglement, bienfaisante sans injustice, retenue sans froideur, reconnaissante sans flatterie, zélée sans emportement, toujours également prompte et à faire du bien quand elle le doit, et à le reconnaître quand elle peut.

Voilà, Messieurs, sans y penser, le portrait de l'amitié mutuelle de Jésus-Christ et de notre grand apôtre ; voilà l'idée de ce que ces deux parents fidèles ont fait l'un pour l'autre. Dans l'un, vous verrez tous les devoirs d'une amitié réglée ; dans l'autre, tous les retours d'une amitié reconnaissante. Les devoirs de l'amitié dans ce que Jésus-Christ fait pour saint Jacques : c'est mon premier point. Les retours de l'amitié dans ce que saint Jacques fait pour Jésus-Christ : c'est le second. En un mot, saint Jacques sanctifié par l'amour de Jésus-Christ, Jésus-Christ glorifié par l'amour de saint Jacques ; c'est tout mon dessein, et toute la règle de l'amour que les parents se doivent les uns aux autres. Pour l'expliquer, demandons les lumières du Saint-Esprit qui est la source de l'amour, et demandons-les par Marie qui en est la Mère, en lui disant : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

A juger des choses par des vues humaines, rien n'est plus glorieux ni plus doux dans le monde qu'une parenté nombreuse ; c'est par là que la puissance se soutient, que le crédit s'augmente, que les honneurs se multiplient, que les disgrâces se réparent ; ce qu'on n'a pas dans soi-même on le trouve dans les siens ; la faveur de l'un nous appuie, la prudence de l'autre nous éclaire ; du mérite des particuliers résulte l'honneur de toute la famille, et des rayons différents de leur gloire se forme une couronne commune que chacun possède tout entière ; ce qui fait dire au Sage que les pères sont couronnés par les enfants ; et que plus leur postérité est nombreuse, plus leur gloire est étendue : *Corona senum filii filiorum* (Prov., XVII).

Mais à juger de cet avantage par des vues de religion, qu'il est léger, chrétiens, pour ne pas dire qu'il est dangereux, et qu'il est à craindre car la nature corrompt ces liaisons en les formant ; la parenté est comme le canal du péché parmi les hommes, et cette chaîne de chair et de sang qui les unit ensemble, les fait esclaves du démon aussitôt que parents les uns des autres : comme leur liaison naît avec le péché, leur amitié ne s'accorde guère avec la vertu ; elle s'oppose presque toujours à notre salut, et nous n'éprouvons que trop la vérité de cet oracle de Jésus-Christ, que plus on a de parents, plus on a d'ennemis : *Inimici hominis domestici ejus*.

Autant qu'il est dangereux d'être lié au reste des hommes par les nœuds de la chair

et du sang, autant est-il glorieux de l'être à Jésus-Christ comme le grand apôtre saint Jacques : faites-vous honneur, grands du monde, de ces alliances pompeuses qui sont peut-être le prix de vos vexations et de vos biens mal acquis ; glorifiez-vous de ces généalogies sans fin, où le sang des grands hommes n'a pu passer jusqu'à vous que par une longue suite de corruption et de péché : notre Apôtre peut se prévaloir d'une noblesse et plus solide et plus sainte, il voit le sang de ses ancêtres couler dans les veines d'un Dieu destiné à purifier toute la nature, divinisé dans la personne de Jésus-Christ, et par conséquent devenu une source de sainteté pour lui ; car si ce sang agissait par avance sur les patriarches dont il devait descendre, s'il les sanctifiait lors même qu'il ne leur était encore lié que par leurs espérances et par leurs soupirs, quelles effusions de vertu, quels écoulements de grâce pour notre saint, lorsqu'il coule effectivement dans ses veines, et qu'il s'insinue dans son cœur ? Vous le concevez, Messieurs ; Jésus-Christ se communique tout entier à lui, il s'exprime dans sa personne, il veut, qu'étant tous deux animés d'un même sang, ils le soient aussi d'un même esprit ; en un mot, une sympathie secrète les unit ensemble, et tels qu'on voit quelquefois deux flambeaux approchés l'un de l'autre agiter leur lumière pour la réunir ; tels je vois Jésus-Christ et saint Jacques dans un rapport continuel l'un à l'autre, se chercher, se suivre et se joindre partout : voilà sans doute, chrétiens, l'idée de la parenté la plus fidèle et la plus sainte qui fut jamais. Mais parcourons-en, s'il vous plaît, tous les devoirs, et voyons comme Jésus-Christ les remplit à l'égard de notre saint. Etre pieux dans son amour, facile dans son accueil, sincère dans ses avis, juste dans ses faveurs, ouvert dans ses peines, n'est-ce pas tout ce que saint Jacques pouvait attendre de Jésus-Christ, et tout ce que Jésus-Christ a fait pour lui ?

1. La première chose que nous devons à nos proches, c'est le zèle de leur salut : en vain travaillons-nous à leur fortune, si nous négligeons leur conversion ; en vain les élevons-nous sur la tête des hommes, si nous les laissons sous la puissance des démons, plus sensibles à leurs fausses prospérités qu'à leurs véritables misères ; Dieu ne nous unit à eux par les liens de la nature que pour les attirer à lui par ceux de la charité : car c'est ainsi que Jésus-Christ s'est lié aux hommes, afin de les gagner par son alliance, et de cacher les liens de sa charité sous ceux de la chair et du sang, comme il le dit par son Prophète : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* (Osc., XI, 4).

Conduite admirable que je vous prie de remarquer dans la conversion de notre Apôtre. Jésus-Christ ne l'aime que pour le sauver ; s'il a des yeux pour lui, ce n'est pas pour regarder avec indifférence les égarements de sa vie ; s'il lui parle, ce n'est pas pour le flatter dans ses vaines idées ; s'il

écoute les tendresses de la nature, ce n'est pas pour lui épargner des violences salutaires, ou pour l'abandonner aux désirs de son cœur : il ne le voit que pour le gagner, il ne lui parle que pour l'attirer, il ne l'aime que pour lui faire aimer Dieu.

Parents qui m'écoutez, rendez-vous comme lui ce premier devoir à ceux qui vous touchent : vous voit-on sensibles au soin de leur salut, gémir de leurs égarements, prévenir leur faiblesse, soupirer pour leur conversion ? C'est une obligation essentielle sans laquelle vous ne vous sauvez jamais ; car prendre pour la fortune des siens mille soins superflus, et négliger leur salut, s'affliger de leurs disgrâces et ne pas gémir de leurs péchés, les dresser au manège du monde et ne les pas former aux exercices de la religion, rougir des fautes qu'ils font contre les lois du siècle et leur laisser violer celles de Dieu, souffrir avec chagrin la dissipation de leurs biens et voir sans douleur le débordement de leurs passions, quel crime pensez-vous que ce soit, Messieurs ? J'ose le dire, parce que l'apôtre saint Paul l'a dit avant moi, c'est une infidélité pire que celle des païens, c'est une espèce d'apostasie ; car ne pas inspirer aux autres les maximes de sa foi, c'est la désavouer et n'en point avoir : *Si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit* (1 Tim., V). Quelle est donc la règle de l'amour légitime qu'on doit aux siens ? Le grand saint Augustin vous l'apprend : c'est d'aimer Dieu en eux ; en sorte que la vertu soit toujours ou la cause ou l'effet de votre amour ; aimez-les, dit ce Père, parce qu'ils sont justes, ou du moins qu'ils deviennent justes, parce que vous les aimez : *Aut quia justus sunt, aut ut justus sint* (De Trinit., lib. VIII, c. 6) ; mais, hélas ! où trouver parmi les parents cet amour épuré dans ses vues, et réglé dans ses intentions ? On aime souvent en eux les vices qu'on y devrait haïr ; l'un nous attire par la conformité de ses passions avec les nôtres, l'autre nous charme par les qualités de son esprit. nous suivons celui-ci parce qu'il nous engage avec lui dans les vaines prétentions d'une grande fortune ; tantôt c'est l'intérêt, et tantôt la sympathie, jamais la vertu qui nous unit, et par conséquent il faut ou rompre cette union, ou corriger cet amour : *Vel corrige dilectionem, vel respue societatem* (Aug., de Doct. Chr. I, 4).

Vous nous l'apprenez, Seigneur, par la liaison innocente que vous avez avec votre apôtre ; la nature la commence, et la grâce la consomme ; son sang en est la source, et son salut en est le fruit ; son bonheur l'a fait parent, et votre amour le fait saint : car s'il a des ténèbres dans l'esprit, vous les dissipez ; s'il a de la froideur dans le cœur, vous l'embrassez ; s'il y a des obstacles à la vertu, vous les levez. Ah ! Messieurs, nous embarquons les nôtres dans les affaires du siècle : notre fausse amitié n'est jamais plus satisfaite que quand nous les voyons engagés plus avant dans les tempêtes d'une fortune imaginaire ; et Jésus-Christ, pour nous ins-

truire, ôte à son apôtre la barque qu'il conduit, et l'arrache à ces soins innocents qui pouvaient peut-être le distraire et ralentir sa vertu ; nous croyons manquer aux devoirs du sang, si nous ne dressons les nôtres à bien surprendre les hommes, à faire donner les simples dans les pièges de leur prudence humaine, à jeter sur les biens des pauvres les filets de leur avarice ; et Jésus-Christ, pour nous confondre, ôte à son apôtre ces filets innocents qui ne servaient qu'à soutenir sa vie, et qui n'étaient tout au plus à craindre qu'aux poissons ; nous nous faisons un devoir d'appuyer toujours dans ceux qui nous touchent les sentiments de la nature, de leur inspirer plus de déférence pour des parents qui les arrêtent, que pour un Dieu qui les appelle ; et Jésus-Christ veut que la nature cède à la grâce, que Jacques aime plus son Dieu que son père, et qu'il oublie qu'il est fils quand il s'agit de devenir apôtre ; ainsi, barques, filets, parents, vains amusements du siècle, dangereux attachements de la chair et du sang, vous ne l'arrêterez pas ; et c'est le premier effet de l'amour efficace de Jésus-Christ pour saint Jacques, et de cette liaison toute sainte que ne conspire qu'à son salut.

2. Tel est aussi le premier devoir des parents chrétiens ; mais, hélas ! comment seraient-ils pieux dans leur amour s'ils ne sont auparavant faciles dans leur accueil, comme Jésus-Christ ? Comment leur charité pourra-t-elle sanctifier leurs proches, si leur orgueil refuse de les reconnaître ? Comment ouvriront-ils les yeux sur leurs défauts s'ils les ferment à leurs misères ? Venez, mon Sauveur, confondre par votre exemple ces parents superbes, et faire à saint Jacques cet accueil facile que je regarde comme le second devoir de la parenté. En effet, Messieurs, voyez l'état humiliant où se trouve notre apôtre, déchu de la haute fortune de ses ancêtres, réduit à obscurcir la noblesse de son sang par la bassesse de ses emplois, et par cette longue révolution d'années qui renverse les fortunes les mieux établies, descendu du timon de l'empire que gouverna David à celui de la harque que conduit Zébédée ; voyez-le, dis-je, en cet état : Jésus-Christ ne l'y méconnaît pas ; il le voit, il l'appelle, et bien loin de rougir d'une alliance qui semble honteuse pour lui, il le préfère à quantité d'autres parents de la race de David, peut-être encore fiers des tristes restes d'une noblesse usée, et plus soigneux, comme tant d'autres de nos jours, de soutenir leur grandeur par une sottise vanité que de soulager leur misère par un honnête travail. Saint Jacques n'en use pas ainsi ; mais plus il est humilié plus Jésus-Christ l'aime : Il le reconnaît pour parent plutôt à sa pauvreté qu'à son sang ; il lui donne la meilleure part à sa faveur, et par ce choix, il apprend aux chrétiens que l'humilité est la véritable noblesse, et que dans leurs proches ils doivent moins considérer la fortune que la vertu.

Que diront à cela ces parents superbes qui, sortis de la poussière où on les a vus naître, regardent avec mépris ceux qu'ils y ont laissés

sés? Fiers d'un peu d'éclat qui les environne, ils oublient la terre dont ils sont formés, comme si quelques couleurs de la fortune avaient changé le fond de leur être, ou quelques nouveaux titres purifié leur sang; ils rougissent de le confondre avec celui de leurs frères; ils voudraient, s'il était possible, paraître dans le monde sans généalogie, être les derniers de leur race, et ensevelir et leurs parents et le souvenir de leur condition dans un même tombeau. Mais, les aveugles qu'ils sont, semblables à cette fameuse statue de Nabuchodonosor, qui portait une tête d'or sur des pieds d'argile, ils ne pensent pas que la grandeur qui les enfla peut être renversée avec la boue qui les soutient, et que s'ils méprisent la bassesse des autres, Dieu, d'un grain de sable, saura bien abattre leur orgueil. L'on en voit, il est vrai, qui, ne pouvant pas tout à fait démentir la nature, reconnaissent leurs proches en secret, mais en public ils les désavouent; faut-il s'employer et se déclarer pour eux? on les abandonne; plus on leur est nécessaire, moins on les veut considérer: leurs besoins semblent diminuer leur mérite; vous diriez qu'ils dégénèrent en devenant malheureux; et tels qu'on honorerait dans une fortune égale, on ne les regarde plus quand on est au-dessus d'eux. Conduite bien éloignée de celle de Jésus-Christ à l'égard de notre apôtre! il le reconnaît tout pauvre qu'il est, non-seulement dans sa vie humiliée, mais dans le plus grand éclat de sa gloire; il veut qu'il soit présent au milieu des applaudissements que lui attirent ses miracles: dans la maison du prince de la synagogue, quand il ressuscite sa fille; sur le Thabor, parmi les splendeurs de la Divinité qui l'environnent; en un mot, en même temps que le ciel publie qu'il est Fils de Dieu, il veut que la terre sache qu'il est parent de Jacques, et que si son amour le fait spectateur de sa gloire préférablement aux autres apôtres, c'est que la nature même l'en avait fait l'héritier.

Malheur à ceux qui ne profiteront pas d'un si bel exemple! qui, contre l'avis du Saint-Esprit, mépriseront leurs proches au milieu de leur magnificence. Qu'ils souffrent toutes les peines dont l'Écriture menace ces orgueilleux; et, si j'ose répéter après le Sage des paroles qui me font frémir pour eux: Que les corbeaux leur arrachent ces yeux qui refusent de regarder leurs misères, que les aigles dévorent ces entrailles de bronze qui n'en sont pas émues: *Oculum ejus suffodiant corvi de torrentibus, et aquila pulli devorent (Prov., XXX)*; car, quand la parenté ne les engagerait pas à servir leurs frères, la grâce ne les y doit-elle pas porter, dit saint Jérôme? quand ils oublieraient qu'ils sont formés d'une même chair, peuvent-ils oublier qu'ils sont réparés d'un même sang? et quand ils seraient séparés par la condition de leur première naissance, ne sont-ils pas réunis en Jésus-Christ par la seconde? *Etsi obliviscimur quia ex uno generati sumus, per unum omnes regeneramur (Hier., ad Celantiam)*.

3. Mais si l'on est insensible et au salut et à la misère des siens, qu'on soit au moins touché de leurs défauts; car, comme il y a parmi les parents une société de gloire et de vertu, et que les uns sont honorés par le mérite des autres, il y a aussi un commerce de honte et d'infamie: le mal s'y communique comme le bien. L'on est déshonoré dans les siens par des vices qu'on n'a pas soi-même; l'innocence souffre des crimes d'autrui; la chasteté est obligée de rougir des désordres qu'elle abhorre, les taches des particuliers deviennent celles des familles, et par la bizarrerie du jugement des hommes, l'on ne peut, ce semble, être vertueux quand on appartient à ceux qui ne le sont pas. C'est là-dessus, Messieurs, que j'établis la nécessité de corriger ses proches et de leur marquer une amitié toujours sincère dans ses avis. Telle fut celle de mon Sauveur pour notre grand apôtre: il eut des défauts, vous le savez; la grâce de sa vocation n'étouffa pas tout d'un coup en lui les sentiments de la nature, son cœur s'échappa encore quelquefois à des mouvements que je ne dois pas justifier puisque l'Évangile les condamne; mais avec quelle sincérité Jésus-Christ ne le reprit-il pas? S'il s'emporte contre les Samaritains, et que, sensible à l'injure qu'ils font à son Maître de lui refuser l'entrée de leur ville, il s'offre à faire descendre le feu du ciel sur eux et à donner un exemple de vengeance en faveur de celui qui est venu la défendre: *Vis dicimus ut ignis descendat de celo et consumat illos?* Jésus-Christ ne condamne-t-il pas son zèle? Avez-vous oublié, lui dit-il, ces leçons de douceur que je vous ai données? osez-vous me solliciter à détruire par mes exemples ce que j'établis par ma doctrine? et cet esprit de charité que je vous ai toujours inspiré, peut-il compatir dans votre cœur avec des sentiments de vengeance? *Nescitis, nescitis cujus spiritus estis.* Et si cet apôtre, oubliant qu'il est dans l'école de l'humilité, abandonne son cœur à des mouvements ambitieux; s'il demande à Jésus-Christ les deux premières places dans son royaume pour son frère et pour lui, sa passion n'est-elle pas aussitôt condamnée? ne lui dit-il pas qu'il est aveugle dans ses desirs, que sa demande est contre l'ordre, et que pour entrer dans sa gloire il faut avoir bu son calice? Heureux apôtre, d'avoir pu trouver dans le monde un parent si sincère, mais en même temps si modéré dans ses avis! Car, remarquez les ménagements de Jésus-Christ dans cette occasion, dit saint Chrysostome: s'il refuse ses parents, c'est les confondre; s'il les exauce au préjudice des autres apôtres, c'est les irriter; mais il trouve un milieu entre un refus rebutant et une condescendance injuste; il les corrige sans dureté, il les ménage sans flatterie, et leur insinuant doucement, et les dangers de la grandeur, et la difficulté d'y arriver, et les règles de la bienséance qu'il doit garder, il sait rendre la correction utile sans rendre odieux celui qui la fait.

Que d'abus, grand Dieu, sur ce devoir des

parents les uns pour les autres ! Ils doivent être sincères dans leur amour et se corriger mutuellement de leurs défauts ; cependant, ou ils s'abusent par la flatterie, ou ils se rebutent par la passion ; la flatterie se mêle à tous leurs discours : admirateurs des vices qu'ils devraient haïr, partisans des passions qu'ils devraient combattre, prodigues d'un indigne encens, tantôt aveuglés par la nature et tantôt retenus par la timidité, vous les entendez applaudir aux défauts de leurs proches, dissimuler leurs faiblesses, canoniser toutes leurs actions pour leur plaire, donner dans toutes leurs fausses idées, et oublier cette belle maxime du grand saint Augustin, qu'il faut que l'amitié soit fondée sur l'amour de la vérité : *Non potest amicus esse hominis, nisi fuerit ipsius primitus veritatis*. Mais quand on serait assez sincère pour reprendre quelquefois les siens, sait-on tempérer ses corrections comme Jésus-Christ ? Non, Messieurs, la passion s'y glisse presque toujours : on satisfait son humeur sous prétexte de remplir son devoir ; on évapore ses chagrins à l'ombre de la charité dont on se couvre ; on donne à ses emportements le beau nom de zèle ; et quand on hait la personne, l'on fait semblant de n'en vouloir qu'à ses défauts. C'est là, dit saint Augustin, la fureur d'un ennemi qui se venge, et non pas la tendresse d'un parent qui corrige : *Punientis est impetus, non charitas corrigentis* (*Aug., in cap. VI Ep. ad Gal.*). Cependant l'amitié doit être également et sincère dans ses complaisances, et douce dans ses corrections.

4. Ce n'est pas tout ; elle doit être juste dans ses faveurs comme celle de Jésus-Christ pour saint Jacques. Je ne vois rien de plus grand que de partager sa grandeur avec les siens, et Dieu même n'a rien de plus doux dans sa gloire que le pouvoir de la communiquer. Mais qu'il est difficile de borner sa tendresse naturelle à des faveurs légitimes ! On croit devoir à ses proches tout ce qu'on peut faire pour eux, on regarde leurs désirs comme la règle de ses bienfaits, on se flatte de donner au mérite tout ce qu'on accorde à la nature, et tel qui se ferait un crime d'être ambitieux pour soi-même, se fait une vertu de l'être pour les siens. Loin du cœur de Jésus-Christ cette tendresse aveugle : son apôtre ne sachant pas encore le danger des dignités qu'il désire, les demande avec plus de simplicité que d'ambition, car l'ambition ne parle pas le même langage que lui : elle ne dit pas nous voulons, *volumus* ; elle est plus artificieuse, elle rampe pour s'élever, elle mendie pour s'enrichir, elle est soumise pour devenir impérieuse ; cependant, que répond Jésus-Christ à notre saint ? se laisse-t-il attendrir à la nature ou aveugler au désir d'élever sa famille ? ôte-t-il aux autres un rang que briguent les siens ? Non, Messieurs, il aime mieux les sanctifier par l'humilité que de les élever par l'injustice ; il veut tout donner au mérite, et rien au sang, tout à la vertu, rien à la faveur. Mon calice, dit-il, est le seul bienfait que je vous réserve ; mais, pour les grandeurs que vous briguez, c'est

aux saints, et non pas aux parents, que je les dois : *Non est meum dare vobis, ratione cognationis carnalis*, ajoute saint Jérôme.

Sont-ce là les sentiments qui règnent parmi les parents aujourd'hui ? Ne les voyons-nous pas, aveuglés dans leurs faveurs et injustes dans leurs bienfaits, élever aux dignités ceux qui le méritent le moins, faire entrer s'ils le peuvent toutes les grandeurs dans leurs familles, dépouiller les autres pour enrichir leurs proches, frustrer le mérite, éloigner la vertu, dissimuler les services, ne considérer que la chair et le sang, et s'attirer par là la haine des envieux et l'indignation de ceux qui ne le sont pas ? Quelques funestes d'une aveugle amitié, puissiez-vous n'être payées que d'ingratitude ! puissiez-vous mettre sur votre tête autant d'ennemis que vous élevez de parents indignes ! Car, combien d'abus naissent de ces injustes élévations ? Ceux à qui vous les procurez y portent une âme basse et intéressée ; ils s'approprient tous les avantages qu'ils doivent répandre sur le prochain ; ils n'usent de leur autorité que pour contenter leur avarice ; ils ne regardent leur fortune que par rapport à leurs plaisirs ; en un mot, ils sont grands pour eux-mêmes et inutiles pour tous les autres. C'est ce que mon Sauveur craignit lui-même pour son parent. Craignez-le désormais pour les vôtres, et apprenez de Jésus-Christ à leur rendre les devoirs d'une amitié sainte ; mais apprenez aussi de saint Jacques les retours de cette amitié : après l'avoir vu sanctifié par l'amour de Jésus-Christ, voyez Jésus-Christ glorifié par le sien.

SECOND POINT.

Le Sage remarque dans le monde trois degrés différents d'amour également approuvés de Dieu et des hommes : l'un fait les douceurs de la société et lie tous les hommes ensemble ; l'autre fait la paix et la sainteté des mariages. Mais le premier qui le charme et qui fait les délices de son cœur, c'est celui qui est le lien des familles et qui fait vivre tous les parents dans une mutuelle correspondance : *Concordia fratrum* (*Eccli. XXV*). En effet, Messieurs, s'il est vrai, selon saint Augustin, que l'unité fasse la beauté du monde, quoi de plus beau que de voir ceux que la nature unit ensemble n'avoir qu'une même volonté, ne travailler que pour les mêmes intérêts, ne se proposer qu'une même fin ! C'est là, dit le Saint-Esprit, ce qui fait et l'appui des familles et la force des villes mêmes : *Frater qui adjuvatur a fratre, civitas firma, et judicia rectes urbium* (*Prov. XVIII*).

Mais que cette correspondance est rare ! parce que, si les uns s'acquittent des devoirs de l'amitié, les autres n'en ont pas les retours. Ils regardent avec froideur tous vos emprochements pour eux ; ils reçoivent vos bienfaits comme des choses qui leur sont dues ; ils comptent pour rien vos assiduités et vos soins ; et, ces cœurs mal placés, enflés d'un mérite imaginaire, croient qu'on est trop payé de l'honneur de les servir. L'orgueil, l'intérêt et l'indifférence font le caractère de toutes leurs actions ; et, comme ils

n'aiment qu'eux-mêmes, dit l'apôtre saint Paul, ces vices sont les suites nécessaires de leur amour-propre : *Erunt homines seipsos amantes, elati, cupidi, sine affectione* (II Tim., III). Venez, ingrats, apprendre de notre grand apôtre les retours que vous devez à des parents qui vous aiment, et pesez avec moi combien ce saint fut docile, désintéressé, plein de zèle dans son amour.

Il fut docile, vous le savez ; car éloigné de ces esprits présomptueux qui ne veulent écouter qu'eux-mêmes, et qui, par leur indocilité, font échouer tous les bons desseins qu'on a sur eux, saint Jacques n'a pas plutôt entendu la voix de son parent, qu'il le suit ; il quitte tout ce qu'il possède, il sacrifie tout ce qu'il aime, il s'expose à tout ce qu'il craint, pour mettre toute sa fortune dans ses espérances, et toutes ses délices en Jésus-Christ. Et ses avis, Messieurs, avec quelle docilité ne s'y soumet-il pas ? la correction qui est une marque de charité parmi les parents, y devient souvent une occasion de froideur ; c'est un grand art de la savoir faire, et plus grand encore d'en savoir profiter ; l'orgueil se soulève, l'amour-propre se défend, l'opiniâtreté s'arme contre tous les avis qu'on nous donne, et quelque vertu que puisse avoir celui qui nous censure, nous aimons mieux croire qu'il a de la passion, que nous des défauts. Ah ! que saint Jacques a bien d'autres sentiments : il écoute les avis de Jésus-Christ comme des oracles. S'il lui dit que l'esprit de Dieu condamne ces empressements qu'on a pour la défense de ses siens, il ne cherche pas à justifier son zèle, il le corrige, il l'arrête, et celui qui voulait venger l'outrage d'un autre apprend à pardonner sa propre mort ; si Jésus-Christ condamne le désir des dignités qu'il brigue, notre apôtre prend-il le parti de la passion ? l'entend-on, comme les ambitieux du monde, pour justifier sa conduite, appeler sa naissance au secours de sa vanité, déguiser son péché sous de beaux noms, et faire passer pour grandeur d'âme ce qui n'est que grandeur de cupidité ? Non, non, Messieurs ; il étouffe son ambition avec plus de facilité qu'il ne l'a vue naître, et laissant à Jésus-Christ le soin de sa fortune, il se soumet à sa sagesse sans murmurer de sa dureté. On le verra désormais insensible aux mouvements de l'ambition, affecter le dernier rang partout, punir un moment de vanité par une humilité de plusieurs années, et condamner à de longs soupirs un cœur qui ne forma jamais qu'un désir orgueilleux ; j'ose le dire, grand apôtre, il vous serait moins glorieux de n'avoir point eu d'ambition, que de l'avoir sitôt vaincue ; votre péché, semblable aux plaies de votre Maître, ne vous a défigurés quelque temps que pour être toujours votre gloire ; sans cette tache légère, vous seriez l'exemple des saints qui n'ont point de passions, mais vous ne seriez pas le modèle des pécheurs qui les doivent vaincre.

Où sont-ils, Messieurs, ces pécheurs qui étouffent leurs passions naissantes, comme saint Jacques, qui soient dociles comme lui

à tous les avis qu'on leur donne, et qui n'aiment pas mieux écouter leurs mauvaises inclinations que la vérité qui les condamne ? Qu'un parent zélé avertisse ce jeune homme de penser à son salut, de rompre les filets de ses habitudes scandaleuses, comment est-il écouté ? Qu'il entreprenne de modérer le vol de son ambition, et de lui découvrir les précipices inséparables des grandeurs qu'il cherche, c'est une âme basse et incapable de grands desseins ; qu'il tâche de lui inspirer des sentiments de douceur pour ceux dont il a reçu quelque outrage, ce sont des avis contraires à son honneur. Cependant C'est Dieu qui vous parle par la bouche de ce parent que vous méprisez, dit saint Augustin : et c'est ainsi, dit-il, que je méprisais autrefois moi-même les conseils de Monique, comme des conseils de femme qu'il était indigne de suivre ; mais je n'y prenais pas garde, mon Dieu, c'étaient vos avis et non pas les siens ; je pensais qu'elle me parlait seule, et vous me parliez par sa bouche, et c'était vous que je méprisais en sa personne : *Videbantur mihi monitus muliebres, illi autem tui erant, Domine ; et nesciebam* (Confess., lib. II). Voilà, chrétiens, ce qui rend les amitiés infructueuses : l'on n'aime les siens qu'autant qu'ils entrent dans nos passions, on les écoute tant qu'ils nous flattent, on les hait s'ils pensent à nous corriger, et si l'on garde encore quelques mesures avec eux, c'est beaucoup moins par amitié que par intérêt.

Il n'appartient qu'à notre grand saint d'avoir un amour également docile et désintéressé ; car il n'est pas de ces âmes sordides qui s'attachent plus à la fortune de leurs parents qu'à leur personne, qui se prévalent de leur alliance tant qu'ils sont heureux, et qui les abandonnent dans leurs disgrâces ; aujourd'hui fiers de leur grandeur, demain honteux de leur misère, toujours prêts à prendre part à leurs biens, et jamais à leurs maux ; parents quand il faut recueillir l'héritage, étrangers partout ailleurs, semblables enfin à ces sangsues avides qui ne s'attachent que pour sucer le sang, et qui vous quittent quand elles vous ont épuisé : le dirai-je, Messieurs ? il en est peu qui ne mêlent cet esprit d'intérêt à leur amour pour Jésus-Christ. Saint Pierre quitte tout pour lui, mais il lui demande la récompense de sa fidélité : *Quid ergo erit nobis* (Matth., XIX, 27) ? Un scribe le veut suivre dans l'espérance de le voir bientôt roi, mais il l'abandonne quand il lui dit qu'il n'a pas où reposer sa tête ; des troupes passent la mer pour courir après lui, mais ce sont moins les miracles qui les touchent, que ses bienfaits qui les attirent : *Queritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus* (Joan., VI, 26). A Dieu ne plaise que notre apôtre ait aimé Jésus-Christ de la sorte ! rien n'est plus désintéressé que son amour ; il ne cherche ni sa propre gloire dans son alliance, puisqu'on ne l'entendit jamais s'en prévaloir, ni ses intérêts dans sa fidélité, puisqu'il le suivit dans l'indigence et l'obscurité de sa vie, et qu'il ne lui fut jamais plus attaché que depuis qu'

ses prétentions furent échouées, et qu'il n'eut plus que son calice à prétendre : *Calicem meum bibetis* (Matth., XX, 23); ami toujours constant dans tous les états de son divin Maître, soit que le prince de la synagogue l'adore comme un Dieu, soit que Samarie le rejette comme un imposteur, soit qu'il faille l'accompagner sur le Thabor, ou qu'il soit nécessaire de le suivre sur le Calvaire; soit qu'il l'invite à être témoin de sa transfiguration, ou compagnon de son agonie, il le suit aveuglément partout, il ne l'aime pas moins dégoûtant d'une sueur de sang qu'environné d'un nuage de gloire. Désintéressément merveilleux, qui fait le caractère et des bons parents et des vrais amis! car ils aiment dans tous les temps, dit le Saint-Esprit, et l'on ne les connaît jamais mieux que dans la disgrâce : *Frater in angustiis comprobatur* (Prov., XVII). Mais changer avec la fortune, s'éloigner des siens sitôt que la foudre gronde sur leur tête, abandonner leur vertu quand on la persécute, désavouer leur conduite quand la corruption du monde ne s'en accommode pas, juger indignes de son sang ceux qui sont prêts de verser le leur pour Jésus-Christ, est-ce aimer les siens, ou s'aimer uniquement soi-même? Confondez, grand apôtre, tous ceux qui osent trahir leurs proches par ces ménagements honteux; déconcertez cette prudence de la chair, faites tomber sur eux les disgrâces qu'ils évitent par une lâche politique, et leur apprenez qu'on ne doit abandonner les siens que quand ils abandonnent la vertu.

Que dis-je, les abandonner! il faut les servir avec zèle, épouser leurs intérêts contre l'injustice, maintenir leur honneur contre la calomnie, et sacrifier pour eux tout ce qu'on est : ne perdons pas notre saint de vue, Messieurs, et nous trouverons en lui toutes ces preuves de son zèle pour Jésus-Christ. Que les Samaritains le rejettent avec insolence, nous le verrons, touché de ces outrages, s'armer pour ses intérêts, appeler les éléments au secours de sa faiblesse, et prêt à employer pour Jésus-Christ toute la puissance qu'il a reçue de Jésus-Christ. Que les Juifs entreprennent d'abolir sa mémoire, qu'ils fassent passer le Dieu de la paix pour un séditionnaire, le maître de la vérité pour un imposteur, le protecteur des rois pour le perturbateur des peuples; qu'ils tâchent en mille manières de décrier sa doctrine, Jacques la saura soutenir par la force de ses prédications; nous le verrons lui faire des disciples de ses calomnieux, des martyrs de ses persécuteurs, des adorateurs de ses bourreaux; cet enfant lumineux du tonnerre, comme l'appelle Jésus-Christ, portera dans les pays les plus éloignés l'éclat de la parole; il roulera sur vos têtes, peuples idolâtres, comme un nuage obscur au dehors, mais plein de feux au dedans : vous en verrez sortir tantôt les éclairs de ses miracles pour convaincre les infidèles; tantôt les foudres de ses menaces pour étonner les endurcis; tantôt la rosée de ses bienfaits pour consoler les malheureux, dit saint Augustin :

De ipso Deus coruscabat miracula, tonabat terrores, pluebat consolationes. Que les tyrans enfin entreprennent de faire remonter les idoles sur leurs autels, et d'ancantir la religion de Jésus-Christ, Jacques la signera de son sang, il ouvrira aux apôtres la carrière du martyre; il sera le premier de ces douze astres de l'Apocalypse qui doivent couronner l'Épouse de mon Sauveur, le premier de ces douze anges qui défendent les portes de la ville, la première de ces douze pierres sur lesquelles commence à s'élever l'édifice de son Église; je veux dire, Messieurs, que, laissant à Pierre la primauté de son rang, à André la primauté de sa vocation, à Jean la primauté de son amour, Jacques se distinguera par la primauté de son martyre; et son sang, semblable à ces ruisseaux qui courent avec impétuosité vers la mer d'où ils sont sortis, son sang ne sera point en repos qu'il ne retourne à sa source, et qu'il ne se réunisse à celui de Jésus-Christ; n'avais-je donc pas droit de le dire, qu'il l'aima toujours avec zèle, et que rien ne manqua aux retours de son amour?

Mais vous, parents ingrats, en usez-vous ainsi pour les vôtres? Si vous leur marquez quelque zèle dans leurs disgrâces, n'est-ce pas plutôt la passion qui l'enflamme, que la raison qui le conduit? ou du moins, après les avoir faiblement aimés pendant leur vie, ne les oubliez-vous pas après leur mort, et votre amitié ne descend-elle point avec eux dans le tombeau? vous voit-on, comme notre apôtre, pressés à honorer leur mémoire, fidèles à exécuter leurs desseins, prêts à tout sacrifier pour les intérêts de leur salut? Non, non, chrétiens, bien loin de donner son sang pour la gloire des siens après leur mort, à peine donne-t-on une aumône pour leurs péchés? Engraissés de leurs héritages, on perpétue leurs fautes au lieu de les racheter, on les laisse gémir dans les flammes qui les purifient avec tant de rigueur, et peu jaloux de leur repos éternel, on jouit en paix des fruits de leurs travaux passagers.

Inspirez-nous, grand saint, des sentiments plus tendres; donnez-nous pour les nôtres quelque étincelle de cet amour docile, désintéressé, plein de zèle que vous êtes pour Jésus-Christ, mais surtout n'oubliez pas que nous sommes ses membres, que nous ne faisons avec lui qu'un même Jésus-Christ, et que vous nous devez aimer comme vous l'aimâtes lui-même. Veillez donc sur nous du haut du ciel comme notre ange tutélaire; sensible à nos besoins, facile à nos prières, prompt à exaucer nos vœux, recevez-les dans cette église jusqu'à la fin des siècles, offrez-les devant le trône de Dieu, présentez-les à Jésus-Christ avec le sang que vous avez versé pour lui, afin que, joignant vos mérites aux nôtres, nous obtenions part à votre gloire. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT CHRISTOPHE.

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.

Celui qui aura vaincu sera la colonne et l'appui du temple de mon Dieu (Apoc., III, 12).

La milice à laquelle Jésus-Christ nous engage est longue dans sa durée, rude dans ses assauts et incertaine dans ses victoires ; je ne sais si les ennemis qu'elle nous oppose sont ou plus dangereux par la douceur de leurs caresses, ou plus terribles par les effets sanglants de leur fureur : mais quelque invincibles qu'ils paraissent, je trouve aujourd'hui, Messieurs, dans le grand saint Christophle, un homme assez heureux pour leur résister, et assez ferme pour les vaincre : victoire illustre qui lui a mérité, selon la promesse de Jésus-Christ, le titre glorieux sous lequel nous l'honorons de patron, d'appui, de colonne de cette Eglise : *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.*

En quelque état que j'envisage les saints, ou dans le ciel, ou sur la terre, ou dans cette partie de l'Eglise qui triomphe déjà avec son époux, ou dans celle qui combat encore pour lui, je le vois toujours paraître comme des colonnes ; colonnes affermiées dans le ciel par l'immutabilité de leur état, élevées par la sublimité de leur gloire, droites par la rectitude de leur amour, colonnes destinées à soutenir les âmes faibles qui les embrassent avec confiance comme leur appui.

Ce serait donc confondre Christophle avec la foule des autres saints, de vous dire simplement qu'il fut comme eux l'appui du temple de Dieu ; n'en demeurons pas là, passons au détail des combats et des victoires par lesquelles il mérita cette qualité. L'Eglise et les fidèles qui la composent ont trois ennemis principaux à combattre, dit l'admirable saint Augustin, l'erreur, la terreur et l'amour du siècle ; l'erreur tâche de corrompre notre foi par la bouche des hérétiques ou des idolâtres qui l'attaquent : *Erroribus* ; la terreur entreprend d'ébranler notre fermeté par la fureur et la cruauté des tyrans qui nous menacent, ou des pertes temporelles qui nous affligent : *Terroribus* ; l'amour profane travaille à gagner notre cœur par les plaisirs trompeurs auxquels il le sollicite : *Amoribus*. Erreur, terreur, amour, qui partageâtes le courage de tant de saints, Christophle vous vaincra seul ; il triomphera des erreurs comme les apôtres dans la personne des idolâtres, des terreurs comme les martyrs dans la personne des bourreaux, de l'amour profane comme les vierges dans la personne des courtisanes qu'il convertira. Mais ce n'est là, Messieurs, que le corps de ses victoires ; tâchons d'en pénétrer l'esprit, ne cherchons pas tant des sujets d'admiration dans ces actions éclatantes de sa vie, que des motifs d'imitation dans les dispositions cachées de son cœur ; là, nous trouverons les ressorts de ses actions, la source de ses triomphes, le caractère particulier de son mérite et de sa vertu : caractère que j'aurai, ce me semble, touché, si je vous fais voir Christophle très-sensible et très-insensible tout ensemble ; sensible aux intérêts du Dieu pour lequel il combat, insensible aux peines du corps dans lequel il souffre ; sensible aux injures de son

Dieu par la force de l'amour qui l'unit à lui, insensible aux injures de sa chair par ce même amour qui le sépare d'elle ; ce sont les deux parties de son éloge, qui ne sera pas sans fruit pour vous ; car si les intérêts de Dieu ne vous touchent pas, vous apprendrez de Christophle à les aimer ; si vos propres intérêts vous touchent trop, vous apprendrez de Christophle à les mépriser ; mais il faut pour cela que le Saint-Esprit descende dans vos cœurs, comme il descendit dans le sein de Marie au salut de l'ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Que Dieu trouve tous les saints parmi nous des ennemis qui l'insultent, c'est et notre honte et notre crime ; mais qu'il y trouve du moins quelquefois des amis sensibles à ses intérêts, qui se déclarent généreusement pour lui quand on l'attaque, c'est notre gloire et notre vertu : l'homme ennemi de son Dieu, quel monstre ! l'homme protecteur de son Dieu, quel prodige ! Je ne veux pas dire que Dieu pour punir ses ennemis ait absolument besoin du secours de sa créature ; il est indépendant d'elle, dit le prophète, et cette indépendance par laquelle il nous donne tout et ne reçoit rien de nous, est la plus belle preuve de sa divinité : *Deus meus es tu, quia bonorum meorum non eges.* Mais quelque facilité qu'il ait de venger ses propres outrages, il laisse cette gloire à l'homme ; et pour entretenir un admirable commerce d'amour avec nous, comme il nous promet de ressentir les injures qu'on nous fait et de les venger dans l'éternité : *Mihi vindicta*, il veut aussi que nous ressentions les siennes, que nous nous armions pour les punir, et que, comme David, nous séchions de zèle à la vue des pécheurs qui l'offensent : *Super inimicos tuos tabescebam.*

Ah ! le beau spectacle qu'un homme armé pour les intérêts de son Dieu, couvert de sang pour sa querelle, transporté par le feu d'une sainte colère, toujours occupé à chercher, à combattre, à vaincre ses ennemis ! J'ai déjà fait, sans y penser, le portrait de Christophle ; il vous semble le voir en Lycie, signaler son zèle contre l'idolâtrie qu'il attaque, contre l'ignorance qu'il éclaire, contre l'impiété qu'il confond. Souffrez, mon Sauveur, pour la gloire de votre saint, que je rappelle ici les horreurs du troisième siècle dans lequel il vécut, que je rouvre encore une fois les plaies qu'on vous y fit, afin qu'il les guérisse, que je forme des nuages, afin qu'il les dissipe, et que j'ébranle votre Eglise par l'effort des persécutions, afin qu'il ait l'honneur de la rassurer et de la soutenir.

L'empereur Dèce, cet ennemi juré du nom chrétien, qui entreprit d'éteindre l'Eglise dans son berceau et de la noyer, pour ainsi dire, dans le sang de ses premiers enfants, Dèce fit de la Lycie le théâtre principal de ses cruautés et de sa rage ; on s'y moque d'un Dieu crucifié, on y persécute ses disciples, on y renverse ses autels, on y contredit sa doctrine, et Dieu qui voit ces abominations du haut du ciel, Dieu y paraît insensible, et ne les venge pas : vous diriez qu'il n'a ni

des yeux pour les découvrir, ni un cœur pour les sentir, ni des mains pour les punir; il s'endort comme autrefois dans le vaisseau de son Eglise, pendant que les vents et les tempêtes le battent de tous côtés : *Navis agitata fluctibus, ipse vero dormiebat* : c'est ainsi, pécheurs, que Dieu semble encore tous les jours s'endormir au milieu de vous par l'impunité dans laquelle il vous laisse vivre; vous vous flattez qu'il ne voit pas vos désordres secrets, puisqu'il ne les a point encore punis; vous le croyez insensible à vos infidélités, à vos rapines, à vos usures, parce que votre famille n'en a pas moins de prospérité; vous doutez s'il entend les injures, les médisances, les blasphèmes que vous prononcez contre vos frères, parce qu'il n'a point encore fait sécher votre langue dans votre bouche : *Dixit impius in corde suo, Non requirit*. Il est vrai, Dieu s'endort pour un temps, il ferme les yeux à vos outrages, il dissimule vos péchés, mais il le fait pour trois raisons que je vous prie d'observer.

La première est de saint Paul, qui m'apprend que cette patience de Dieu est un effet admirable de sa miséricorde qui nous invite à la pénitence; et si tu la méprises, dit ce grand apôtre, si tu ne profites bientôt des richesses de sa patience qui attend ta conversion, sache, pécheur, qui que tu sois, que tu accumules un trésor de colère qui éclatera bientôt sur ta tête : car ne t'imagines pas, dit Dieu par son prophète, que j'ignore tes péchés, parce que je ne les punis pas aussitôt que tu les commets; je te voyais, lorsque tu concertais avec un autre dans le secret de ton cabinet les moyens de dépouiller la veuve et l'orphelin; je l'entendais, lorsque tu prenais à tâche de déchirer la réputation de ton frère, de publier ses fautes les plus énormes, et de donner un mauvais tour à ses actions les plus innocentes; j'étais présent, lorsque tu profanais ton corps par cette action infâme, ou que tu délectais ton esprit par cette pensée honteuse; j'étais, dis-je, témoin de ces désordres, quoique je demeurasse dans le silence, pour te donner le loisir de les pleurer : *Hæc fecisti, et tacui*. Profite de la trêve que je te donne, dit saint Léon (*Serm. V, de Quadrag.*), elle finira bientôt, et la licence de tes folles voluptés qui ne peut durer longtemps, sera suivie d'une éternité, si pendant que je suspens encore ma foudre, tu ne cherches les moyens de t'en mettre à couvert. Mais si tu crois que j'approuve tes crimes, parce que je ne les venge pas, j'ouvrirai la bouche pour les condamner et pour te les mettre devant les yeux les uns après les autres : *Arguam te et statuum contra faciem tuam*.

La patience de Dieu et cette insensibilité apparente avec laquelle il souffre nos péchés n'est pas toujours un effet de sa miséricorde; c'est quelquefois un châtement terrible de sa justice, dit le grand saint Augustin (*In psal. IX*); il n'est jamais plus en colère que quand il le fait moins paraître; car cet assoupissement de Dieu aveugle le pécheur et le jette dans l'oubli de ses jugements, et pendant

qu'il croit vivre dans l'impunité au milieu de tant de péchés que sa conscience lui reproche, il se persuade que ce ne sont que des fautes légères que Dieu ne condamne pas : *Parci sibi putat, dum excæcatur*; après cela rien ne l'arrête, il court d'abîme en abîme, et l'on peut compter les moments de sa vie par le nombre de ses chutes, tant il est vrai, dit le prophète, que Dieu n'est jamais plus irrité que quand il est plus plus insensible : *Secundum multitudinem iræ suæ non quæret*.

Mais disons, ce qui ne sera pas moins conforme aux sentiments du grand saint Augustin, que très-souvent Dieu ne tolère si longtemps les impies que pour couronner les justes, qu'il ne se laisse insulter par ses ennemis que pour éprouver la tendresse de ceux qui l'aiment, pour attirer leurs larmes, entendre leurs soupirs, embraser leur zèle et les obliger de s'écrier dans l'empressement de venger ses injures : *Tempus faciendi, Domine, dissipaverunt legem tuam*. Pardonnez-moi, grand saint, si, voulant parler de votre zèle, le mien s'est trop emporté, si j'ai donné à la censure de nos défauts un temps que je devais à l'éloge de vos vertus! les égarements de l'esprit de Dieu valent mieux que toute la justesse d'une éloquence étudiée.

Je reviens et je dis que Dieu, qui ne souffre ses ennemis que pour reconnaître le zèle de ses disciples, vit bientôt éclater celui de Christophle; car pénétré de douleur de voir le nom de Jésus-Christ déshonoré par des ingrats, qui voyaient presque encore la terre fumer du sang qu'il avait versé pour eux, il entreprend d'éclairer leur aveuglement, et s'anime, comme saint Augustin l'a fait depuis, à communiquer aux autres le même feu dont il brûle; allons, dit-il, étendre les bornes de l'empire de Jésus-Christ, faisons de ses plus mortels ennemis ses plus fidèles sujets, et crions hautement partout qu'il mérite seul leur culte et leur amour : *Rape ad eum tecum quoscumque potes, dic ad eos : Hunc amemus, hunc amemus*. Si nous ne faisons tous qu'un même homme avec Jésus-Christ, comme l'enseigne saint Augustin, si le même esprit qui anime le chef donne le sentiment et la vie à ceux qui en sont les membres, ne devons-nous pas sentir toutes ses injures et gémir à tous les outrages qu'on lui fait, puisque dans le corps naturel la tête ne peut être blessée que l'œil ne pleure, que la langue ne gémissé, que la main ne s'élève pour la protéger?

C'est par cette admirable union avec Jésus-Christ que Christophle ressent tout ce qu'il souffre, et qu'il peut lui dire ce qu'il disait autrefois lui-même à son Père : Toutes les insultes qu'on vous fait retombent sur ma personne; soit qu'on déshonore votre nom par des blasphèmes, soit qu'on déchire vos membres par des tortures cruelles, soit qu'on communique votre gloire à des idoles insensibles, soit qu'on blesse votre sainteté par des impuretés horribles, je ressens, mon Dieu, tous ces outrages, et si les roues, les échafauds, les chevalets font le sujet du martyre des autres saints, le cœur de Jésus-

Christ est le théâtre du mien; c'est là que je souffre, sa toute-puissance me rendra invulnérable entre les mains des bourreaux, je ne sentirai ni le feu ni l'huile bouillante dont ils arroseront mon corps; mais à présent je ressens toutes les plaies qu'ils font à mon divin maître, ou par l'aveuglement de leur idolâtrie, ou par l'impureté de leurs mœurs corrompues.

Christophe s'élève contre ces deux monstres; il sait que l'idolâtrie et l'impudicité sont les deux vices les plus injurieux à Dieu: vices qui combattent en eux les deux attributs principaux qui le distinguent de toutes les créatures; l'unité de son essence et la bonté souveraine de sa nature; par l'unité de son essence il est incommunicable et ne peut se multiplier: car s'il y a plus d'un Dieu, dit Tertullien, il n'y en a point du tout: *Si unus non est Deus, non est.* Et c'est aussi la belle différence que saint Augustin remarque entre le Dieu des chrétiens et ceux des idolâtres: pour les faux dieux, dit ce Père (*De Consensu Evang., lib. XII*), ils ne se détruisent pas les uns les autres, la déesse de la chasteté s'accorde avec celle de l'impureté, le dieu de la paix ne combat point celui de la guerre, mais ils règnent tous ensemble dans une funeste intelligence qui est la preuve de leur faiblesse et de leur vanité: *Quæ ista inter deos gentium tam fæda consensio?* Le Dieu des chrétiens, au contraire, n'en peut souffrir d'autre que lui, il veut que ses autels soient élevés sur les ruines des idoles qu'on adorait; c'est pour cela que les Romains, qui recevaient dans leurs temples les dieux de toutes les nations qu'ils avaient subjugués, n'y voulurent point admettre le Dieu des Juifs pour n'être pas obligés de renoncer à tous les autres; car ils savaient, dit saint Augustin, que la première loi de ce Dieu, c'était d'être adoré seul et de ne partager la gloire de la divinité avec personne: *Gloriam meam alteri non do.*

Cependant, Lyciens aveuglés, vous voulez encore partager l'essence de ce Dieu, vous le multipliez autant de fois que vous adorez d'arbres, de fruits, d'herbes différentes: *A fructu frumenti, vini et olei multiplicati sunt.* C'est une injure que notre saint ne saurait souffrir: je le vois sortir du lieu de sa retraite et interrompre ce doux commerce qu'il avait avec son Dieu pour le venger de ses ennemis; c'est un autre Moïse qui descend de la montagne pour s'opposer à l'idolâtrie de son peuple; mais oserai-je le dire sans offenser, grand patriarche? le zèle de Christophe paraît, et plus modéré dans sa conduite, et plus heureux dans ses effets que le vôtre. Moïse vivait dans un temps où le zèle des saints ne devait s'armer contre les pécheurs que de terreur et de crainte; c'était plutôt un saint emportement qu'un zèle charitable, parce que les cœurs n'étant pas encore susceptibles d'amour, il fallait réprimer les uns par le châtement des autres; aussi ce sage conducteur des Israélites en fait-il périr la meilleure partie pour sauver le reste; le sang de vingt-trois mille hommes égorgés

aux yeux de leurs frères, et par les mains de leurs frères mêmes, les tables de la loi brisées, l'effroi répandu dans tout le camp, sont les prédications dont Moïse se sert pour convertir son peuple: notre saint patron garde bien une autre conduite, sa charité tempère toujours son zèle, et pendant que l'amour de son Dieu l'anime à détruire l'idolâtrie, l'amour de ses frères lui apprend à sauver les idolâtres; il ne brise pas comme Moïse les tables de la loi dont ils se sont rendus indignes; mais la charité qui a gravé cette loi dans son cœur l'exprime et dans ses actions et dans ses paroles; il lui donne dans ses discours mille tours et mille formes différentes pour la rendre plus aimable et plus douce; il découvre à ces aveuglés la folie de leurs superstitions, il leur apprend après le Sage qu'ils sont eux-mêmes bien plus excellents que les dieux qu'ils adorent, que d'une même bonté l'artisan fait indifféremment, ou le vase d'opprobre qu'ils méprisent, ou l'idole qu'ils respectent, et que celui-là mérite seul d'être adoré qui n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais l'ouvrier de toutes les créatures, qui les a faites assez belles pour mériter notre admiration, mais trop corruptibles et trop fragiles pour mériter notre culte. C'est ainsi que notre nouvel apôtre entrait dans les intérêts de Dieu, dont on profanait la gloire; c'est ainsi que plus heureux que Moïse il convertit, au rapport de saint Ambroise, quarante-huit mille hommes, sans verser le sang d'un seul; c'est ainsi que, devenu le char de triomphe de Jésus-Christ, comme saint Augustin le dit des apôtres, il le portait de ville en ville et de province en province, non pas d'une manière sensible, comme l'imagination des scribes nous l'a représenté, non pas comme les païens avaient coutume de porter leurs idoles, comme des masses pesantes dont ils ne pouvaient soutenir le poids, dit Isaïe: *Facta sunt simulacra onera vestra gravi pondere usque ad lassitudinem (Isa., XLVI)*; mais il le porte d'une manière toute spirituelle, dans son cœur par l'amour, dans son corps par la pénitence, dans sa bouche par la prédication de son Evangile, selon l'avis de l'Apôtre: *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.*

Voilà, mon Dieu, vos premiers ennemis vaincus, votre gloire rétablie, et l'unité de votre essence enseignée aux idolâtres qui la multipliaient; mais la bonté souveraine de votre nature est encore outragée par les impudiques: Christophe est trop sensible à cette injure pour ne la pas venger. Dieu est le souverain bien de l'homme; c'est en lui seul qu'il doit chercher, et son bonheur, et ses délices, parce qu'il n'y a que lui qui puisse remplir la vaste capacité de ce cœur qu'il a formé pour lui. Comme il est l'auteur de notre être, dit saint Prosper, il est aussi seul le centre de notre béatitude: *A quo habet ut homo sit, apud illum habet ut ei bene sit (Prosp., sent. 237)*. Cependant, ô corruption funeste de notre cœur! nous voulons tous être heureux, et nous cherchons notre bonheur dans la créature plu-

tôt qu'en Dieu, dit saint Augustin, nous quittons le souverain bien pour nous attacher aux biens du dernier ordre; et mettant la créature en parallèle avec le Créateur, pour délibérer sur la bonté de l'un et de l'autre, nous décidons en faveur de la créature, puisque nous l'embrassons au préjudice de Dieu. Ah! Messieurs, que ce jugement lui est injurieux! que la passion qui le prononce est aveugle, que le cœur qui s'y soumet est malheureux! Tout homme possède de quelque passion fait cet outrage à Dieu; l'ambitieux qui viole ses lois les plus saintes pour arriver à ses fins, ne lui préfère-t-il pas les honneurs qu'il brigue! l'avare qui s'engraisse du sang des pauvres par ses usures, ne juge-t-il pas que les richesses valent mieux que lui? Mais le voluptueux, l'impudique, qui méprisant ces plaisirs chastes et innocents qu'on peut goûter en Dieu, cherche dans les créatures des plaisirs infâmes qui le déshonorent, qui l'aveuglent, qui l'inquiètent au lieu de le rendre heureux, ah! quelle injure ne fait-il pas à son Dieu? Sa suavités célestes, dit ce malheureux, torrents de volupté, douces effusions de la divinité, doux commerce de Dieu avec l'homme, dont on me parle si souvent, amour divin, tu n'as rien qui me puisse charmer; c'est dans les idées d'un amour profane, dans les fantômes dont il m'entretient, dans les objets qu'il me présente, et dans les plaisirs qu'il me procure, que je trouve de quoi me rendre heureux; c'est à cet amour profane que je veux ouvrir mon cœur, donner tous mes soins et toutes mes pensées, consacrer mes veilles et mon repos, sacrifier mes biens mêmes; voilà le centre de mon bonheur et de ma joie. *Mihi adhærere carni meæ bonum est.* Tels étaient les sentiments des païens que Christophle entreprend de convertir; car dès lors qu'on ne connaît pas Dieu, la première idole qu'on adore, c'est son corps, c'est soi-même. Mais que notre saint trouve bien le secret de renverser cette idole comme les autres! Il leur apprend, comme saint Augustin l'a dit depuis, qu'on ne trouve la véritable volupté qu'en Dieu seul; qu'à quelque objet que s'attache le cœur de l'homme hors de lui, il ne rencontre que douleur et qu'affliction, *ad dolores figitur*; que les voluptueux aimant des choses nuisibles, sont malheureux pendant qu'ils les désirent, et plus malheureux encore quand ils les possèdent: *Miseri sunt magis habendo quod amant, quam carento* (Aug. in ps. XXVI); enfin que Dieu est un bien si plein, si parfait, si simple, qu'on ne peut être en repos quand on le quitte pour des beautés fragiles, et que l'âme raisonnable est elle-même quelque chose de si grand, qu'il n'y a que Dieu seul au-dessus d'elle qui puisse la rendre heureuse, et qu'ainsi tous ces faux plaisirs que saint Augustin nomme des semences de douleurs, étant infiniment au-dessous d'elle, elle n'y peut trouver que sa honte et son supplice.

Vérités solides, qui eurent une admirable énergie dans la bouche de notre saint, mais qui perdent beaucoup de leur vertu dans la

mienne; vérités qui, soutenues par ce zèle ardent qui le faisait parler pour la gloire de son Dieu, éclairèrent, amollirent, emportèrent tous ceux qui eurent le bonheur de les entendre. Ces cœurs aveugles qui ne soupiraient que pour leurs sales plaisirs, et qui s'écriaient tantôt avec Epicure, qu'ils ne voulaient s'attacher qu'à leur chair: *Mihi adhærere carni meæ bonum est*; ces cœurs changent bien de langage quand Christophle leur a parlé; je les entends s'écrier avec le prophète, que ce n'est plus dans la volupté du corps, mais dans l'amour du véritable Dieu qu'ils trouvent leur bonheur et leur joie: *Mihi autem adhærere Deo bonum est.* Et ne croyez pas, Messieurs, que je prodigue ici en faveur de notre grand patron un encens qu'il n'a pas mérité, que j'attache à son char de triomphe des ennemis qu'il n'a pas vaincus, que je ne vous parle de son zèle que sur des conjectures légères, et que je vous raconte plutôt ce qu'il a pu faire que ce qu'il a fait; le grand saint Ambroise est garant de tout ce que j'avance; mais vous, illustres pénitentes, qui m'entendez maintenant du haut du ciel, fameuses conquêtes de notre saint, Anicette et Aqueline, que Samos vit autrefois au nombre de ses courtisanes, et que l'Église honore aujourd'hui parmi ses martyres, n'êtes-vous pas des preuves vivantes de ce qu'il a fait; et si nous étions dignes d'entendre votre voix, ne diriez-vous pas que vous voulûtes perdre Christophle, et qu'il vous sauva? que vous voulûtes l'embraser d'un feu profane, et qu'il vous embrasa d'un feu divin? que vous tâchâtes de lui enlever la couronne de sa chasteté, et qu'il vous fit partager avec lui celle de son martyr? Voilà, Messieurs, des trophées éternels des victoires de notre saint; victoires qu'il ne remporta que parce qu'il fut très-sensible aux intérêts de son Dieu; victoires par lesquelles il mérita d'être le protecteur et le patron de votre église: *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.*

C'est en cette qualité qu'il a toujours les yeux ouverts sur vous, qu'il porte vos prières et vos soupirs jusqu'àutrône de Dieu, qu'il lui représente vos besoins les plus pressants; car s'il s'intéressa si fort pour le salut des hommes pendant qu'il était encore sur la terre, et qu'il n'y recevait que quelques gouttes de cette source de charité qui coule du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, ah! maintenant qu'il est dans son sein, plongé dans cet océan d'amour qui le pénètre de toutes parts, quels sentiments de bonté n'a-t-il point pour nous! *Deus charitas est, et quanto quis conjunctior Deo, tanto plenior charitate.* Mais nous rendons-nous dignes de sa protection et de son amour? Entrons-nous comme lui dans les intérêts de Dieu, en nous opposant avec courage à tous ceux qui l'offensent? Hélas! avec quelles larmes voyons-nous les chrétiens insensibles à toutes les injures de Jesus-Christ, tantôt autoriser le péché par des applaudissements criminels; tantôt le tolérer par une lâche condescendance, tantôt n'en pas gémir par une dureté

plus que barbare ? Quoi ! si vous êtes l'œil de Jésus-Christ par le rang que vous tenez, ou dans l'Église, ou dans l'État, ou dans votre famille, ne devez-vous pas pleurer ses injures ? si vous êtes la langue de Jésus-Christ par le ministère de la parole dont il vous a chargé, ne devez-vous pas gémir, vous plaindre, reprendre ses ennemis quand ils l'offensent ? si vous êtes le bras de Jésus-Christ par l'autorité qu'il vous donne, ou la charge que vous exercez, n'est-ce pas à vous à combattre pour lui ? en un mot, si vous êtes l'un de ses membres et que vous ayez encore quelque liaison avec cet adorable chef, pouvez-vous ne pas sentir tout ce qu'il souffre ? et si vous y êtes insensible, n'est-ce pas une preuve infailible que vous êtes un membre mort ou léthargique, qui ne participe plus aux influences du chef ? Ressentons donc vivement, Messieurs, tous les outrages de notre Dieu, élevons-nous contre tous ceux qui osent l'offenser, et que ses plus mortels ennemis sachent que tous les chrétiens sont soldats, quand il s'agit des intérêts de Dieu, dit Tertullien : *Adversus majestatis rebellem omnis homo miles*. Qu'un médisant craigne d'ouvrir la bouche et de déchirer ses frères en notre présence ; qu'un blasphémateur sache qu'il aura autant d'accusateurs que de témoins de ses blasphèmes ; qu'un impudique soit obligé d'étouffer ses paroles déshonnêtes dont il empoisonne tous ses discours ; enfin que tous les pécheurs tremblent, dit saint Chrysostome, qu'ils s'observent, et qu'avant que de commettre un péché ils regardent autour d'eux s'il n'y a point quelqu'un prêt à le venger, ou par un châtiment sévère, ou par une correction hardie ; ce n'est pas là, Messieurs, un simple conseil que je vous donne, c'est une loi que je vous impose après le grand apôtre saint Paul : Ne vous contentez pas, dit-il, de ne pas participer aux péchés de vos frères, mais reprenez-les, corrigez-les : *Magis autem redarguite* (*Ephes.*, V) ; loi qui, selon saint Augustin (*De Civit.*, lib. I, c. 9), n'est pas seulement pour les ecclésiastiques et pour les pasteurs, mais pour tous les fidèles, qui doivent ressentir aussi vivement les outrages de Jésus-Christ que leurs propres injures. Si vous imitez cette sensibilité et ce zèle de Christophle, vous mériterez comme lui de devenir insensible à vos propres peines ; ce fut sa récompense ; et c'est aussi la seconde partie de son éloge en peu de mots.

SECOND POINT.

Comme Jésus-Christ a deux portes pour entrer dans le cœur de l'homme, dit saint Augustin (*In psal.* CXLl), la crainte du véritable mal et l'amour du véritable bien, le démon tâche aussi de s'y glisser par les deux mêmes portes : d'une crainte lâche qui nous fait appréhender ce qu'il faut mépriser, et d'une cupidité aveugle qui nous fait aimer ce qu'il faut haïr : *Duas habet valvas, cupiditatis et timoris*. Le démon veut-il perdre cet homme qui a du penchant à l'avarice ? il présente de grandes espérances à son esprit, il lui promet une grande fortune,

et c'est par là qu'il s'ouvre la porte de la cupidité pour entrer dans son cœur : *Cupis aliquid terrenum, et hac intrat* ; veut-il empêcher un pécheur de pratiquer la pénitence ? il lui inspire la crainte d'une maladie fâcheuse s'il la continue ; veut-il en porter un autre à quelque injustice manifeste ? tu perdras ton bien, dit-il, si tu ne fais cette action mauvaise ; voilà la porte de la crainte par laquelle il le surprend : *Times aliquid terrenum, et hac intrat*.

Notre saint fut tenté par ces deux voies. Le monde lui promettait et ce qu'il a de plus éclatant dans ses grandeurs, et ce qu'il a de plus doux dans ses plaisirs, s'il voulait adorer les idoles qu'il renversait ; mais comme il avait déjà reçu Jésus-Christ dans son cœur par la charité, le démon n'y put entrer par la cupidité. Ne craignez-vous point, Messieurs, que ce redoutable ennemi ne fasse par la crainte de la douleur ce qu'il n'a pu faire par l'amour des plaisirs, et que la foi de Christophle ne soit ébranlée par les supplices rigoureux dont on le menace ? Ah ! il a appris de l'apôtre saint Paul que tout ce qui n'arrache point notre cœur à Jésus-Christ ne doit point être regardé comme un supplice : les roues, les chevalets, le fer et le feu dont vous me menacez peuvent me séparer de ce corps de boue, de ces biens fragiles que je possède, de ces parents auxquels la nature nous attache par des liens si doux, mais tout cela ne saurait me séparer de Jésus-Christ, auquel je suis uni par l'amour : *Quis nos separabit a charitate Christi? an persecutio, an gladius?*

Je dis quelque chose de plus, et je le dis après le grand saint Basile (*Apud Gregor. Naz.*, de *Laud. Basilii*), que les saints sont insensibles à tout, parce qu'ils n'ont rien sur la terre en quoi l'on puisse les affliger. Que pouvez-vous me faire souffrir, disait ce généreux évêque au préfet Modeste. Sera-ce la confiscation de mes biens ? la pauvreté m'en met à couvert. Sera-ce l'exil ? je n'ai pas sujet de le craindre, puisque je regarde toute la terre comme un lieu de bannissement pour moi. Sera-ce la rigueur des supplices ? la faiblesse de mon corps atténué par la pénitence ne la saurait souffrir. Sera-ce enfin la mort ? je la recevrai comme une faveur extrême, puisqu'elle doit me réunir à celui pour lequel je vis, ou plutôt pour lequel je suis déjà plus de demi-mort. C'est par ce généreux dégageant de toutes choses que les martyrs étaient insensibles aux menaces ; mais le nôtre est insensible ou plutôt inaccessible à la douleur même. Ne croyez pas, Messieurs, que je veuille ici louer dans notre saint une vertu purement stoïque ; l'insensibilité affectée dont ces philosophes profanes se piquaient n'était qu'un mensonge : moins leur douleur éclatait au dehors, plus elle les dévorait au dedans ; leur front était serein, et leur cœur plein d'agitation et de trouble ; ils voulaient que leur âme, retranchée au dedans d'elle-même, n'eût aucun sentiment de ce qui se passait dans son corps, mais ce corps déchiré l'inquiétait

malgré elle ; aussi l'indolence ne peut-elle être un effet de l'orgueil qui nous attache davantage à nous-mêmes, mais de l'amour qui nous en sépare et qui nous unit immédiatement à Dieu, et nous fait devenir spirituels et par conséquent invulnérables comme lui : *Qui adheret Deo unus spiritus est.*

Vous allez l'éprouver dans la personne de Christophle. Vous l'avez vu sensible aux injures de son Dieu, parce que l'amour l'unissait à lui ; admirez-le à présent insensible à ses propres supplices, parce que ce même amour le sépare de lui-même. Que les bourreaux le jettent dans un bûcher ardent, qui devait dans un moment réduire son corps en cendres, vous l'en verrez sortir triomphant comme les enfants de la fournaise ; qu'ils l'étendent sur un banc de fer embrasé qui devait rétrécir ses nerfs et défigurer tous ses membres, vous l'y verrez tranquille comme sur un lit de roses ; qu'on distille sur son corps une huile bouillante qui devait porter le feu dans ses veines, ce sera une agréable rosée qui le rafraîchira ; qu'on le mette en lutte aux flèches des soldats, elles retourneront sur eux pour leur crever les yeux et leur faire des plaies qui ne pourront être guéries que par son sang ; enfin qu'on lui mette un casque de fer sur la tête, il ne servira qu'à l'avertir qu'il est soldat de Jésus-Christ et qu'à redoubler le désir qu'il a de répandre son sang pour lui.

Je lis dans vos cœurs une joie secrète, Messieurs, de voir Christophle survivre à tant de morts et demeurer invulnérable au milieu de tant de supplices ; mais ce qui fait votre joie fait sa douleur : il souffre de ne pouvoir souffrir. Quoi, mon Dieu ! s'écrie-t-il en cet état, le bonheur de l'homme est d'avoir un corps à vous sacrifier, et vous ne souffrez pas qu'on vous immole le mien ! Mon sang brûle d'ardeur d'aller se mêler au sang de Jésus-Christ, et vous l'arrêtez encore ! Tous mes membres veulent souffrir pour lui, et vous leur ôtez cette gloire ! Consolez-vous, grand saint, ce n'est pas la douleur qui fait les martyrs, c'est l'amour ; ce n'est pas le feu sensible qui consume leurs membres, c'est le feu spirituel qui embrase leur cœur ; votre corps ne souffre rien, et par là vous êtes le témoin de la puissance de Jésus-Christ, qui suspend, quand il lui plaît, l'activité des éléments en faveur de ses disciples, pour faire voir qu'il en est le maître. Mais votre âme souhaite avec ardeur de tout souffrir, semblable au généreux martyr saint Ignace, qui craignait que les bêtes farouches ne respectassent son corps, et qui était résolu de leur faire violence et de les irriter. Roues, croix, feux, bêtes sauvages, supplices les plus cruels que le démon puisse inventer, faites-moi sentir toutes vos rigueurs, afin que je puisse jouir de Jésus-Christ : *Tota tormenta diaboli in me veniant, tantum Christo fruar* (Ignat., *Epist. ad Rom.*). Christophle soupirait de la sorte pour les tourments au milieu des tourments mêmes ; aussi, Dieu qui le dispense des rigueurs du martyre, ne veut-il pas lui en dérober la couronne. Il ne l'ac-

corde pas à tout le monde, dit saint Cyprien, il faut avoir signalé sa foi pour mériter une mort si glorieuse ; mais il ne la peut refuser à notre saint, et je vois celui que tous les éléments avaient épargné succomber sous le faible bras d'un bourreau. Il meurt, mais ce n'est qu'après avoir appelé longtemps la mort qui n'osait l'attaquer, non plus que Jésus-Christ sur la croix, s'il ne lui eût donné le signal en baissant la tête, dit saint Ambroise : *Inclinato capite vocavit mortem.*

Mais tout mort qu'il est, ne vous semble-t-il pas encore l'entendre vous exhorter du haut du ciel à être par vertu ce qu'il fut par miracle, à ne point ressentir les maux qui vous arrivent, ou dans vos biens, quand la disgrâce vous les enlève, ou dans votre corps quand les maladies, qui sont comme vos bourreaux domestiques, le tourmentent et le font souffrir ? Comment être insensible à des douleurs si violentes ? me direz-vous. Apprenez de l'admirable saint Augustin (*Lib. I, de Morib. Eccles.*, c. 22 et 23) que, comme vous n'êtes sensibles que par votre union à la créature, vous pouvez devenir insensibles par votre union avec Dieu. L'on a toujours beaucoup à souffrir sur la terre, dit ce grand docteur, parce qu'on y est attaché par une infinité de liens qui ne peuvent se rompre sans peine ; vous souffrez dans la perte de vos biens, parce que l'avarice est un lien qui vous y attache ; vous sentez une douleur extrême si la mort vous enlève vos enfants ou vos amis, parce que l'amour vous liait à eux ; mais la chaîne la plus pesante, sous laquelle notre âme gémit, c'est notre propre corps qui l'inquiète sans cesse par la crainte de la mort, de la douleur, du travail ; chaîne qui la serre de si près qu'on ne peut l'agiter sans la faire souffrir ; elle ne vent pas qu'on y touche ni par la pénitence, ni par les afflictions ; elle craint encore plus qu'on ne la lui arrache, et de même que ces malheureux captifs dont les chaînes se sont enfoncées dans leur chair, frémissent de douleur si on les agite et si on les remue, l'âme, qui s'est incorporée avec sa chair par le dérèglement de ses passions, ressent vivement tout ce qu'elle souffre. Tant que nous ne sommes affligés que dans les choses extérieures, comme les biens, les honneurs, les amis, nous pouvons peut-être nous mettre au-dessus de la douleur par la force de la raison : *Cum alibi patitur, nihil patitur* (*Aug.*, *lib. de Grat. Novi Test.*, c. 13) ; mais si nous sommes affligés dans notre propre chair, la douleur est trop près de nous pour ne la pas sentir, dit le prophète : *Tribulatio proxima est, non in agro meo, non in auro, sed in carne mea cui copulor* (*Aug.*, *lib. I de Morib. Eccl.*, c. 3). Voilà la cause de notre douleur dans les souffrances, l'amour de notre âme pour notre corps. Mais le même saint Augustin nous en apprend le remède. Aimez Dieu, dit-il, et cet amour vous rendra insensibles à toutes vos peines ; il donnera à votre âme des ailes fortes qui l'élèveront au-dessus de cette maladie qui vous tourmente, de cet ennemi qui vous persécute, du

ce corps qui vous fait languir, et qui vous porteront jusque dans le sein de Dieu, où vous trouverez la paix au milieu de vos peines : *Super omnem carnificinam libera volitabit pennis pulcherrimis et integerrimis quibus ad Dei complexum amor castus innitur.* Eh quoi ! continue le même Père, si l'amour du monde vous rend insensibles à tant de maux que vous souffrez pour lui ; si le laboureur ne sent pas les ardeurs du soleil qui le brûle au milieu des campagnes, parce qu'il aime ses moissons et sa récolte ; si un voluptueux ne sent pas la dissipation de ses biens, l'affaiblissement de sa santé, la honte de sa conduite, parce qu'il aime ses plaisirs ; si l'ambitieux est insensible aux rebuffades qu'il essuie à la porte des princes, parce qu'il aime les honneurs, ah ! des chrétiens soutenus de l'amour de Dieu ne pourraient-ils pas souffrir sans murmurer les injures d'un ennemi qui les offense, ou les rigueurs d'une maladie qui les abat ? Ne seraient-ils pas convaincus qu'ils doivent autant souffrir pour posséder Dieu que les pécheurs souffrent tous les jours pour le perdre ?

Où, sans doute, nous verrons désormais les plus impatientes devenir moins sensibles à leurs disgrâces, et, semblables à cet homme dont parle Tertullien, qui avait le secret de suspendre son âme au-dessus de son corps sans le secours de la mort, en sorte qu'il n'en ressentait plus les blessures, votre âme saura se détacher de sa chair par la force de l'amour : *Anima sine morte fugitiva.* Et dans cet état, unis que vous serez à Jésus-Christ, qui est appelé pierre dans l'Écriture, dit saint Bernard, vous deviendrez pierres, c'est-à-dire durs, insensibles, invulnérables comme lui. L'on vous maltraitera, vous ne vous vengerez pas ; on vous dépouillera, vous n'en murmurez pas ; on vous calomnier, vous ne vous en plaindrez pas, parce que vous serez dans le sein de Jésus-Christ : *In petra habitans, quid mirum si in modum petra duruerit ?* Mais cette insensibilité sera l'effet d'un zèle ardent et non pas d'une stupidité grossière ; vos sens seront soumis et non pas détruits ; vous ne manquerez pas de douleur, mais vous saurez la vaincre et la mépriser comme Christophle, afin d'avoir part à la gloire qu'il possède. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT SULPICE.

In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est.

Il a fait des merveilles pendant sa vie ; il en a fait après sa mort (Eclési., XLVIII, 15).

Ce n'est ni la vie seule, ni la mort seule qui fait les saints ; vivre avec honneur, ce n'est pas toujours un titre de sainteté, témoin ces chrétiens inconstants dont la course glorieuse finit souvent par une mort impie ; témoin ces héros profanes dont les fausses vertus nous arrachent des éloges qui ne leur sont pas dus ; on admire leur vie, mais on déteste leur mort, et pendant qu'on les loue sur la terre où ils ne sont plus, on les tourmente peut-être dans les enfers où

ils sont, parce qu'après avoir vécu en héros, ils sont morts en athées : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Bien mourir aux yeux des hommes, ce n'est pas non plus un gage incontestable de la gloire ; tel qu'on voit à ce moment fatal se consumer en soupirs, s'épuiser en aumônes, faire éclater les beaux sentiments, ne sera pas justifié sur les désirs de sa mort, mais condamné comme Antiochus pour les désordres de sa vie. Mais couronner les merveilles de sa vie par celles de sa mort, consacrer une course sainte par une fin plus glorieuse, être plus grand dans le tombeau qu'on ne le fut jamais, c'est le caractère infailible des saints, et c'est celui du fameux évêque dont nous honorons la translation aujourd'hui.

Son éloge serait bientôt fait, chrétiens, si je n'avais à vous le faire voir que sur la chaire épiscopale qu'il a si dignement remplie ; vous le verriez conforme à ce portrait que saint Basile a fait d'un saint évêque (*Reg. 80*) : comme un dispensateur fidèle des mystères de Dieu, faire de sa loi la règle inviolable de sa conduite ; comme un modèle parfait, donner l'exemple de toutes les vertus qu'on doit suivre ; comme un œil vigilant, conduire les membres de Jésus-Christ et les appliquer aux fonctions qui leur sont propres ; comme un pasteur zélé, être prêt à donner sa vie pour son troupeau ; comme un médecin charitable, panser les plaies des âmes faibles ; comme un père libéral, donner à ses enfants le pain de la parole ; comme un sage architecte du temple de Dieu, polir toutes les pierres de ce saint édifice et les placer dans leur rang sur le fondement des prophètes et des apôtres. Vous le verriez, selon l'idée de saint Bernard (*De Consid., lib. IV, c. 4*), parler aux rois avec la liberté de Jean-Baptiste, traiter les Égyptiens avec la sévérité de Moïse, faire sentir aux impudiques le zèle de Phinée. En lui les fourbes trouveraient un autre saint Pierre, les blasphémateurs un autre saint Paul, les profanateurs du temple un autre Jésus-Christ ; mais en tout cela vous ne verriez que la moitié de lui-même, et pour vous le faire voir tout entier, je ne veux point séparer sa chaire épiscopale de son tombeau, les reliques de son esprit de celles de son corps, sa vie de sa mort : *In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est.*

Car saint Sulpice a fait des prodiges dans ces deux états, et vous allez voir que les merveilles de sa mort ont été la récompense des merveilles de sa vie. Il est glorieux dans l'humiliation du sépulcre, parce qu'il fut humble dans la gloire du monde, c'est ma première proposition. Il est vivant dans le sein de la mort, parce qu'il fut toujours mort aux délices de la vie, c'est ma seconde proposition. Prodige de gloire dans l'humiliation et d'humilité dans la gloire, voilà ma première partie. Prodige de vie dans la mort et de mort dans la vie, voilà la seconde et tout mon dessein. Demandons pour le remplir avec édification les lumières du Saint-Esprit par Marie, *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

C'est un oracle de Jésus-Christ que celui qui s'humilie sera exalté, et que qui sait mépriser la gloire la trouvera dans le mépris même qu'il en fait : *Qui se humiliat exaltabitur* : oracle qui sera vérifié non-seulement au jour du Seigneur, où sa justice élèvera sur le trône ceux que leur humilité cachait dans la poussière, comme parle le prophète, mais à la mort même, où les saints seront glorifiés dans tout ce qu'ils ont méprisé pendant leur vie, et les pécheurs humiliés dans tous les objets de leur fausse gloire. Or le pécheur tire principalement sa gloire de trois choses dans lesquelles il sera humilié : il se glorifie de son corps, et il sera corrompu ; de son nom, et il sera anéanti ; de ses biens, et ils seront dissipés ; mais pour vous, Sulpice, qui regardâtes toutes ces choses avec un généreux mépris, vous y trouverez votre gloire après votre mort, vous verrez, et votre corps honoré, et votre nom célébré, et vos biens multipliés. *In morte mirabilia operatus est.*

1. Le premier et le plus indigne objet de la gloire des pécheurs, c'est leur corps ; on peut le regarder, dit saint Augustin, ou comme l'ouvrage de Dieu, ou comme la victime du péché ; comme l'ouvrage de Dieu, ce corps est admirable dans l'harmonie de ses parties, dans la vivacité de ses sens, dans les charmes de sa beauté ; comme la victime du péché, il est digne d'horreur par la corruption qui le défigure, par les maladies qui le tourmentent, par la concupiscence qui le domine : *Duo consideranda sunt in nostro corpore, figmentum Dei et pœna meriti... Illud habes de beneficio, illud habes de supplicio* (*In psal. CLXI*) ; et cependant le pécheur aveuglé par les avantages de son corps en oublie les disgrâces, y met toute sa gloire, et ne pense pendant sa vie qu'à faire honorer cette idole animée.

Sulpice n'en use pas ainsi, Messieurs ; il voit dans son corps assez de perfection pour comprendre qu'il est l'ouvrage de Dieu et qu'il sera quelque jour le sujet de sa gloire ; mais il y voit assez de faiblesse pour reconnaître qu'il est la victime du péché, et qu'il doit être à présent le sujet de sa honte : dans cette pensée, qui pourrait dire l'horreur qu'il a de sa chair, le mépris avec lequel il la traite, le soin qu'il a de la défigurer et de l'anéantir aux yeux du monde ? Qui me délivrera, dit-il avec l'Apôtre, du poids honteux de ce corps mortel ? Il m'exerce et me corrompt, s'il est en santé ; il m'abat et me fait languir dans mes devoirs, s'il est infirme ; je suis obligé de le nourrir comme le compagnon de ma servitude, et de le craindre comme l'ennemi de ma liberté ; il faut que je le hâisse comme la chaîne qui me tient captif, et que je le respecte comme le cohéritier de ma gloire ; si je l'affaiblis avec excès, il m'abandonne dans les exercices de la charité où j'ai besoin de son secours ; si je le ménage pour m'en servir, il se révolte, il arme contre moi toutes ses passions, il veut que je l'aime au préjudice de mon Dieu ; en un mot, ce corps est un ennemi qui me flatte

et un ami qui me trahit, et je ne veux penser qu'à le détruire et à l'humilier pour m'unir à Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.*

Mais voici, chrétiens, la récompense de ce corps humilié ; il retrouve dans le tombeau toute la gloire dont il l'a privé pendant sa vie : il le laissait comme le sujet de sa honte, après sa mort il commence à l'aimer comme l'instrument de sa gloire ; pendant sa vie il demandait d'en être séparé, depuis sa mort il soupire pour y être réuni ; pendant sa vie il le défigurait pour le rendre méprisable aux yeux des hommes, depuis sa mort il répand sur ses cendres quelques rayons de sa gloire et quelques écoulements de sa puissance pour le faire respecter ; enfin pendant sa vie il le dérobaux objets du monde qui pouvaient le corrompre et le profaner, après sa mort le monde le cherche pour l'honorer, on court en foule à son tombeau, l'église de Bourges ne contient plus le nombre infini de malades que le bruit de ses miracles y appelle, l'on est obligé d'en renverser les murailles et d'en étendre les bornes, et ce discours n'en aurait point si j'y voulais renfermer tous les malades guéris, les aveugles éclairés, les paralytiques fortifiés, les morts ressuscités et toutes les grâces sorties de son tombeau comme du trésor secret de la miséricorde de Dieu qui les opère, dit saint Augustin, *De thesauro secreti tui* (*Confess., l. IX, c. 7*). Je dis que Dieu les opère, car vous me désavoueriez du haut du ciel, grand saint, si je pensais ici à vous faire honorer au préjudice de Dieu qui mérite seul de l'être, *Soli Deo honor* ; vous n'êtes que le ministre de sa puissance et le dispensateur de ses grâces, comme vous le fûtes pendant votre vie ; toute votre gloire c'est de servir encore à la sienne ; vous êtes le canal, et il est la source de ces influences que vous répandez ; c'est sa vertu que nous honorons en vous, et si l'on nous voit prosternés devant vos reliques, devant ces cendres qui conservent un germe d'immortalité, comme parle saint Ambroise, devant ces vers et cette poussière dont les murs de la Jérusalem céleste doivent être rebâtis, dit saint Bernard (*Serm. II in vigil. Nat. Dom.*), si nous les respectons, vous ne sommes pas idolâtres d'un cadavre corrompu, mais adorateurs de la puissance d'un Dieu qui opère par lui tant de merveilles, et qui le doit ressusciter pour la gloire : *Honoro in cinere mortuorum semen eternitatis.*

N'attendez pas le même honneur pour votre corps, pécheurs, qui y mettez aujourd'hui toute votre gloire ; idolâtres de sa santé, fiers de sa beauté, vous en faites l'objet principal de vos soins ; la vanité n'a jamais assez d'affectations, ni l'amour-propre assez de ménagements pour lui ; Part n'oubliez rien pour lui donner des charmes trompeurs, on le pare, on le fardé, on le déguise par mille artifices, et l'on ose transformer ce corps fait à l'image de Dieu pour le faire adorer à sa place, ne sachant pas, dit saint Cyprien, que c'est faire outrage au Créateur

de vouloir réformer son ouvrage, et que si ces traits que la nature nous donne viennent de la main de Dieu, ceux que l'art y ajoute viennent de la main du diable. *Nescientes quia opus Dei est quod nascitur, diaboli quodcumque mutatur* (Cypr., de *Discipl. et Hab. virg.*). Telle est cependant la passion dominante du sexe, il ne connaît point d'autre gloire que celle qu'il tire de sa chair, et pendant que l'âme étique et défigurée est un objet d'horreur aux yeux de Dieu, le corps se glorifie de trouver des adorateurs parmi les hommes; mais le Seigneur dispersera les os de ceux qui veulent leur plaire, dit le prophète : *Dissipabit Dominus ossa eorum qui hominibus placent* (Psal. LII) ; on sera humilié dans cette chair dont on se fait une idole; l'âme qui lui donne aujourd'hui tous ses soins la regardera dans le sépulchre avec indignation, craindra sa réunion comme le surcroît de ses supplices; ces adorateurs qui n'ont des yeux que pour elle s'en éloigneront avec horreur, et pendant qu'on s'empressera jusqu'à la fin du siècle à voir et toucher les précieux restes du corps de Sulpice, vos plus fidèles amis fuiront la puanteur et la corruption du vôtre, et cette chair qui aura fait votre gloire pendant votre vie sera votre honte éternelle après votre mort. Pourquoi donc ne la pas mépriser à l'exemple de notre saint? pourquoi de l'héritage des vers faire l'objet indigne de votre gloire? pourquoi ne pas donner aux soins d'une âme immortelle tout ce temps que vous perdez pour un corps corruptible? car si toute gloire est vaine, dit Tertullien, celle qu'on tire de sa chair est la vanité même; c'est des avantages de l'esprit qu'un chrétien doit se glorifier, ou du moins, s'il peut se glorifier de sa chair, que ce soit lorsqu'il la voit, ou mortifiée par les rigueurs de la pénitence, ou sacrifiée par la violence du martyre pour la foi de Jésus-Christ. *Plane gloriabitur Christianus in carne, sed cum propter Christum lacerata duraverit* (Tertul., de *Cultu fem.*, c. 3).

2. Suivons encore le pécheur dans les autres objets de sa fausse gloire, pour découvrir la gloire solide de notre saint dans son tombeau. Une vaine réputation est ce qui flatte plus vivement l'orgueil du monde, l'on ne veut agir que pour se rendre fameux, chacun veut être connu et distingué dans son état, et la plus douce récompense de l'adresse ou de la vertu, c'est le nom et la réputation qui la suit; mais la mort vient, et ce nom qu'on a tâché de rendre célèbre est enseveli dans un éternel oubli; voilà la seconde humiliation du pécheur orgueilleux.

Sulpice ne la souffre pas, Messieurs: il retrouve dans le tombeau la gloire de son nom qu'il méprisait pendant sa vie; alors, éloigné de ces pharisiens du christianisme, qui, selon l'Évangile, ne font toutes leurs œuvres que pour être vus et approuvés des hommes, et qui ne sont vertueux qu'au bruit de la trompette, notre saint n'aura rien tant dans la vertu que le silence et les ténèbres; s'il fait pénitence, il n'en perd pas le fruit par une

vaine ostentation; je le vois, sous les habits pompeux du siècle qu'il n'a pas encore quittés, couvrir la haire, le cilice, les chaînes qui le déchirent, combattre pour Jésus-Christ sous les livrées du monde, cacher sous des airs communs un zèle extraordinaire, faire régner la mortification au milieu d'une cour qui la déteste, et par ces innocents artifices vivre pénitent parmi les sensuels; s'il veut prier, je ne le vois pas, comme nos dévots orgueilleux, courir aux églises les plus fréquentées, chercher le monde dans le temple de Dieu, suivre la mode dans la vertu comme dans tout le reste, mais adorer Dieu dans les lieux pauvres où on l'abandonne, s'ensevelir à la faveur de la nuit dans les masures d'une église déserte, y répandre sans distraction son cœur au pied des autels; et ce qui est très-difficile, dit saint Jérôme, ne point chercher dans sa vertu d'autre témoin que Dieu : *Difficile est Deo tantum iudice esse contentum*; s'il prêche, il pense à faire connaître Jésus-Christ, et non pas à se faire connaître soi-même; s'il chasse les démons, il leur défend, comme le Sauveur, de ne rien dire à sa gloire; s'il fait parler les muets, il veut qu'ils le soient toujours sur ses louanges; s'il rend un enfant mort à son père, il se dérobe à la gloire d'un si grand miracle; s'il retire le roi même des portes de la mort par la ferveur de ses oraisons, devenu par là le père et du prince et de la patrie, pourquoi, dit-il avec saint Paul, me regarder comme l'auteur de ce prodige? c'est à Jésus-Christ qui l'a fait qu'en est due toute la gloire : *Nos quid intuemini quasi nostra virtute fecerimus* (Act. III)? enfin s'il s'occupe dans sa jeunesse à rompre les chaînes des prisonniers, à soulager les besoins pressants des pauvres, à bâtir ou réparer des églises pour le culte de son Dieu, cherche-t-il en tout cela la gloire d'une fausse immortalité qui le fasse connaître aux siècles futurs? non, non, Messieurs, il se détruit autant qu'il peut dans l'estime des hommes, il s'éclipse au milieu de ses vertus, et semblable à ces éclairs qui répandent partout la lumière et qui rentrent aussitôt dans le sein de la nue d'où ils sont sortis, Sulpice brille par l'éclat de ses miracles et se cache sous les nuages de son humilité; plus content de sa vertu quand on la censure, que quand on lui applaudit, il voit avec plaisir sa pénitence passer pour faiblesse d'esprit, sa charité condamnée comme une profusion indiscrette, sa pauvreté dans l'épiscopat critiquée comme un oubli de sa dignité, son zèle contre les vicieux traité d'emportement et de passion, et toutes ses vertus décriées comme autant de vices; c'est alors, dis-je, qu'il triomphe de voir son nom anéanti et sa réputation flétrie; c'est alors qu'il dit avec Jésus-Christ : Je ne cherche pas ma propre gloire, je laisse à celui qui est sur ma tête le soin de la ménager : *Gloriam meam non quero, est qui querat et iudicet*.

Deu la ménage en effet, Messieurs; et ce nom qu'il eut tant de soin de cacher pendant sa vie, ce nom que la mort devait anéantir

comme le nôtre, ce nom vit au milieu de ses cendres précieuses : *Vivent nomina eorum in perpetuum*. Il n'est point de nation qui ne le connaisse, point de malades qui ne l'invoquent, point de ministres fidèles de Jésus-Christ qui ne fassent gloire de le porter : c'est ce nom qui nous assemble aujourd'hui dans ce saint temple pour y bénir celui du Seigneur, ce nom qui attire sur cette paroisse tant d'influences de grâces et de vertus ; ce nom qui désarme Dieu dans sa colère, qui anime tant de saints prêtres dans leur ministère, qui confond tant de prélats dans leur relâchement, qui répand encore après sa mort la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui fait trouver à notre saint dans son tombeau une espèce d'immortalité que les parfums les plus précieux ne vous donneront pas dans le vôtre, dit le Saint-Esprit : *Melius est nomen bonum, quam unguentu pretiosa*.

Non, pécheurs, votre nom ne sera pas immortel après votre mort ; en vain jaloux d'une fausse réputation faites-vous aujourd'hui toutes choses pour l'établir, prêts de chercher dans les dangers, aux dépens de votre vie, le titre pompeux de héros, d'acheter par des veilles pénibles la gloire d'une éloquence vaine, de soutenir tous les travaux de la religion pour en avoir l'honneur devant les hommes, plus amoureux du nom de la vertu que de la vertu même, et jugeant toutes vos œuvres perdues, si l'estime du monde n'en est la récompense ; vous serez exaucés, dit Jésus-Christ, mais cette fumée de gloire que vous cherchez s'évanouira avec vous, ajoute saint Augustin : *Receperunt mercedem suam, vani vanam*. Ces beaux noms de héros, de savant, de magnifique, que vous affectez, ne passeront pas votre tombeau ; et comme ces tonnerres furieux auxquels on ne pense plus quand on a cessé de les entendre, quelque bruit que vous ayez fait pendant votre vie, vous serez oubliés après votre mort, dit le prophète : *Periit memoria eorum cum sonitu*. Mais le nom des saints est éternel, la mémoire de Sulpice ne sera jamais éteinte, le bruit de ses actions glorieuses qu'il tâcha d'étouffer s'étend tous les jours, la puissance de ses miracles trahit l'humilité de ses sentiments, et sa réputation, qu'il crut au moins ensevelie sous la pierre de son sépulcre, s'y est redoublée comme la voix dans le creux de ces rochers où des échos fidèles la multiplient.

3. Le mépris qu'il fit des biens de la fortune n'est pas moins avantageusement récompensé, et c'est ici, ministres de Jésus-Christ, que votre avarice doit être confondue à la vue du désintéressement de Sulpice ; car de quels yeux le verrez-vous encore, simple prêtre, au milieu d'une cour où la charité seule l'engage, et où l'intérêt vous appelle, donner aux pauvres tout ce qu'il possède, prodiguer chaque jour ce que vous ménagez par une précaution timide, ne rien réserver pour le lendemain, pendant que vous accumulez vos revenus par des épargnes sordides, et répondre à ceux qui condamnent ses pro-

fusions cette parole de Jésus-Christ, qui devrait être la devise de tous ses ministres : Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et rien ne pourra vous manquer : *Quærite primum regnum Dei* ? De quels yeux le verrez-vous indifférent pour les biens de l'Eglise, ne pas faire une démarche pour y arriver, s'occuper tranquillement à remplir les fonctions du sacerdoce, pendant que mille autres briguent ouvertement l'épiscopat qui lui est destiné, n'opposer à la faveur et à la simonie de ses compétiteurs que la voix du peuple et de sa vertu, comme le dit Tertullien des premiers évêques : *Honorem illum, testimonio, non pretio adepti* ? De quels yeux le verrez-vous enfin revêtu de cette dignité sainte, en soutenir l'éclat par son zèle plutôt que par son luxe, vivre pauvre au milieu des richesses de l'Eglise, user de vaisselle de bois et de terre, pendant que les pauvres meurent de faim à la vue de vos riches buffets et de vos ameublements précieux ? de quels yeux, dis-je, verrez-vous un détachement si généreux de ces biens que vous possédez avec tant d'orgueil, et que vous perdrez bientôt avec tant de confusion ?

Car vous les perdrez à la mort, et votre sort sera bien différent de celui de Sulpice ; il vécut pauvre, et la mort l'enrichit ; vous vivez riches, et la mort saura vous dépouiller ; il retrouve dans le ciel les trésors qu'il a mis en dépôt entre les mains des pauvres, et il ne vous restera rien de ceux que vous prodiguez pour votre luxe et pour vos plaisirs ; Sulpice voit son sépulcre enrichi, et vous verrez le vôtre dépouillé ; des âmes saintes lui consacrent leurs biens, et des héritiers indignes s'empresseront à partager les vôtres ; la piété des peuples lui bâtit des églises superbes, et des enfants intéressés pleureront les frais de vos funérailles et la pierre de votre tombeau. Méprisez donc, chrétiens, à l'exemple de ce grand saint, des biens que vous ne pouvez toujours posséder, rendez-vous pauvres comme lui par la charité au milieu de votre abondance, ne vous glorifiez ni de votre corps, ni de votre nom, ni de vos richesses ; soyez humbles comme saint Sulpice dans la gloire du monde, pour être glorieux dans l'humiliation du tombeau ; ce n'est pas tout, soyez toujours mourants pendant votre vie, pour être vivants comme lui après votre mort ; c'est le second prodige que je vous explique, et la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Jésus-Christ l'a déclaré dans l'Evangile, et c'est une infidélité d'en douter, qu'une vie bienheureuse est le prix d'une mort volontaire, et qu'une mort éternelle est la peine d'un attachement excessif à la vie : *Qui amat animam suam, in vitam æternam custodit eam* ; voilà ce qui discerne les vrais chrétiens de ceux qui n'en ont que l'apparence et le nom ; ceux-ci, bornés à la vie présente et ne voyant rien dans leur foi de plus doux à espérer pour eux, ne pensent qu'à se perpétuer ici-bas ; la pénitence, qui affaiblit leur santé,

leur est odieuse, l'amour-propre qui la ménage fait leur unique étude ; tout occupés du soin de vivre, ils négligent celui de se sanctifier, et par une vie molle qui, malgré tous leurs soins finira bientôt, ils courent à une mort qui ne finira jamais : *Qui amat animam suam perdet eam*. Mais un vrai chrétien, mais surtout un fidèle ministre de Jésus-Christ, meurt tous les jours ; son âme, dit saint Ambroise (*Le Fidei resurrectio*), doit être dans un désir et dans une épreuve continuelle de la mort, se séparer à tout moment des cupidités de sa chair pour être prête à s'en dépouiller tout à fait, s'élever au-dessus d'elle dans une région supérieure où les passions ne puissent plus la troubler, et par cette image de la mort éviter la mort même : *Suscipiat mortis imaginem, ne peccatum mortis incurrat*.

Vous reconnaissez Sulpice, chrétiens, à cette idée que je vous donne d'un vrai fidèle, et, prévenus comme vous l'êtes sans doute des circonstances de sa vie, vous le voyez déjà mourant dans tous ses états ; à la cour où l'estime du prince l'appelle, dans l'épiscopat où son mérite l'élève, dans la retraite où son âge et son humilité le font entrer : la mort évangélique le suit partout, et partout la vie glorieuse qu'il retrouve dans son sépulcre en est la récompense.

1. Pour comprendre si Sulpice fut véritablement mort à la cour, rappelez, s'il vous plaît, dans votre esprit ce que c'est qu'y vivre ; vivre à la cour, c'est être animé par une ambition aveugle, conduit par des espérances vaines, nourri par des plaisirs dangereux, agissant par des passions injustes, tranquille tout au plus par une modération affectée ; vivre à la cour, c'est être rival de tout le monde, ennemi de soi-même, n'être aimé de personne : vie funeste ! notre saint sut se mépriser, car ne le vit-on pas dans cette dangereuse situation comme un homme mort, insensible à ces mouvements d'ambition qui animent les courtisans, tranquille au milieu de ces agitations qui ne leur laissent point de repos, immobile contre le torrent de la coutume qui les emporte, sourd à la voix des voluptés qui les sollicitent, aveugle à l'éclat de la fausse gloire qui les éblouit, sans action, sans mouvement, sans vie pour toutes les prétentions du monde et de la fortune ? Je me trompe, Messieurs ; Sulpice vit au milieu de la cour, mais il y vit comme ces victimes dont parle l'Apôtre, qui ne conservent une vie languissante que pour mourir plus longtemps et faire vivre Jésus-Christ, *hostiam viventem* ; de là ce zèle à régler les mœurs des soldats que le prince avait confiés à ses soins ; de là le rétablissement de la discipline parmi des troupes qui n'en connaissaient plus ; de là le progrès de l'Évangile et de la religion sur des cœurs qui n'en ont point d'autre que de vivre en athées et de mourir en héros.

Vous ne vivez donc, grand saint, que pour faire vivre Jésus-Christ ! Vous ne vivez que pour mourir sans cesse à vous-même ; car ces pénitences par lesquelles vous vous immolez tous les jours, cette sévérité avec la-

quelle vous refusez tout à vos sens, ces violences continuelles que vous faites à vos passions, n'est-ce pas une espèce de mort plus lente, mais plus pénible que celle des martyrs, dit un Père. *Pœnitentia longum martyrium*.

Ainsi se préparait Sulpice à l'épiscopat auquel la Providence le destinait ; ainsi confondait-il ces clercs sensuels qui apportent dans le sanctuaire leurs passions toutes vivantes, qui ne se disposent à des bénéfices lahorieux que par l'oisiveté, à un état de mort et de victime que par une vie molle et sensuelle, à l'autel que par le théâtre, à être les ministres d'un Dieu crucifié que par des dérèglements qui le crucifient ; mais qu'ils sachent aujourd'hui qu'il faut être mort pour entrer dans les dignités de l'Église, qu'il faut être toujours mourant pour les bien remplir.

2. Tel fut le grand saint Sulpice dans l'épiscopat : éloigné de ces âmes intéressées qui, regardant cette dignité comme un état de bonheur et de repos, s'évertuent quelque temps pour la mériter, se distinguent par leur zèle, se font connaître par leurs discours, mais arrivés au terme de leurs desirs, ils se reposent par amour-propre, après avoir travaillé par ambition ; éloquents quand il eût peut-être fallu se taire par humilité, et muets tout d'un coup quand il faudrait prêcher par devoir ; notre saint, dis-je, éloigné de cette conduite, regarde sa dignité comme le commencement et non pas comme la fin de ses travaux : car qui pourrait vous décrire sa vie toujours mourante dans ce nouvel état ? qui pourrait vous le représenter s'épuisant dans ses fréquents synodes à former ses prêtres à la vertu, à ranimer leur froideur, embraser leur zèle, corriger leurs abus et leur apprendre à devenir comme lui la forme et le modèle de leur troupeau ? Qui pourrait le suivre, même en esprit, dans ses visites laborieuses, soutenant pour son épouse, comme Jacob, les injures du temps et des saisons, courant après ses brebis dans les pays difficiles où elles s'égarant, ne se délassant des fatigues du voyage que par celles de la prédication, et trop content de recouvrer au prix de tant de sueurs des âmes rachetées du sang d'un Dieu ? Qui pourrait encore vous le faire voir dans le secret de son palais, non pas comme ces ouvriers délicats de l'Évangile, perdant le fruit de son travail par un lâche repos, réparant les épuisements de la chaire par une vie molle, et se flattant qu'à force de prêcher la pénitence ils achètent le droit de n'en point pratiquer ; mais sanctifiant au contraire les travaux de la chaire et de l'épiscopat par ceux de la mortification, prenant sur la dure un repos plus fatigant que le travail même, achevant par ses larmes et par ses prières des conversions que ses discours n'avaient qu'ébauchées, et mourant ainsi tous les jours dans une dignité où les autres ne pensent qu'à vivre.

3. Mais il meurt à sa dignité même, et lorsqu'épuisé par la faiblesse de l'âge, il ne peut plus soutenir les travaux de l'épiscopat,

il en quitte l'abondance et les douceurs, il cède à un autre une place où il pouvait, ce semble, goûter sans crime un repos acheté par tant de fatigues; il se rend à lui-même par une sainte retraite, il consacre à son propre salut les précieux restes d'une vie consumée pour celui des autres, et, après avoir été mourant pendant toute sa vie, il meurt enfin pour commencer de vivre. Car quelle est, Messieurs, la récompense de cette mort évangélique qu'il a si bien pratiquée; sinon de survivre à son propre trépas?

Oui, chrétiens, saint Sulpice vit dans le sépulture où nous l'honorons: il vit dans ces os sacrés plus puissamment animés par l'esprit de Jésus-Christ dont ils sont le temple, que par le sien propre; car c'est dans les trous de la pierre, dans les ruines des maisons que la colombe se cache, c'est dans le sépulture des saints et sous leurs cendres que le Saint-Esprit se repose pour les ranimer. *Columba mea in foraminibus petrae, in caverna macerata.* De là ces influences de vie que notre saint répand encore après sa mort; de là cette source d'huile vivifiante qui coule de son tombeau pour la guérison des malades; de là cette lumière efficace qui éclaire les aveugles; de là cette charité encore sensible à tous nos besoins, parce que la colombe gémit pour nous sous la pierre de son sépulture: *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Il vit, dit saint Chrysostome, plus glorieusement revêtu de la mort de Jésus-Christ, que de l'immortalité même, et participant d'autant plus à la vie de Dieu, qu'il a méprisé la sienne pour sa gloire: il vit dans ce nombre infini d'enfants que son esprit anime, que ses maximes forment, que ses lumières éclairent et que son zèle fait agir si utilement pour le bien de l'Eglise; car il n'est pas mort avec lui, ce zèle que nous venons d'admirer, ce feu qui l'animait, changé, ce semble, en boue dans le fond de son sépulture; comme autrefois le feu sacré, dans le fond du puits, a repris sa première forme sur les autels du Seigneur, on le voit revivre dans ses ministres fidèles qui s'immolent comme lui pour le salut du prochain, qui, sous les cendres de leur glorieux père, recueillent tous les ans les étincelles de son zèle et les ardeurs de sa charité, et qui mourant sans cesse par les exercices pénibles de leur ministère, vivront un jour dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

PANÉGRYRIQUE DE SAINT ROCH.

*Quis infirmatur, et ego non infirmor?
Quel est le malade dont je ne ressens pas la douleur
(II Cor., xi, 29)?*

Qu'on emprunte les vertus éclatantes de saint Paul pour faire l'éloge des autres saints, ce n'est pas une merveille; qu'Augustin dise après lui qu'il est l'ouvrage de la grâce: *Gratia Dei sum id quod sum*; François, que la croix est son étude; Madeleine, que l'amour est son mérite; Thomas, que le ciel est son école, c'est donner une riche idée de leur grandeur; mais que j'aie recours

aujourd'hui à l'infirmité de ce grand apôtre pour établir la gloire de saint Roch, que je lui fasse dire après lui qu'il est infirmé avec les infirmes, c'est, ce semble, Messieurs, vous découvrir la médiocrité de mon sujet et vous donner lieu de croire qu'il n'a rien d'éclatant, puisque sa faiblesse fait toute sa gloire: *Quis infirmatur et ego non infirmor?*

Cependant, j'ose dire qu'on ne pouvait vous donner une idée de saint Roch, ni plus avantageuse, ni plus juste. Elle est avantagée, puisqu'elle vous le représente dans une conformité parfaite avec Jésus-Christ, tendre comme lui, affligé comme lui, fort comme lui par sa faiblesse même: *Quis infirmatur et ego non infirmor?* Cette idée est juste, puisqu'elle répond à celle que vous avez de notre saint comme du souverain protecteur des malades; mais si j'ajoute qu'elle le renferme tout entier et dans tous ses états, qu'elle est un abrégé de toutes ses vertus, qu'elle nous représente tout d'un coup, et son occupation, et son martyre, et sa récompense, n'avouerez-vous pas, Messieurs, que j'ai fait son panégyrique en deux mots, quand je lui ai fait dire: *Quis infirmatur?* etc. Je le dis donc, qu'en quelque état que j'envisage le grand saint Roch, je trouve que les maladies sont toujours le sujet de sa gloire, soit que sa charité les soulage, soit que sa patience les souffre, soit que sa puissance les guérisse. Sa charité les soulage, voilà son occupation; sa patience les souffre, voilà son martyre; sa puissance les guérit, voilà sa récompense et le sujet de son éloge. Mais ne l'entreprenons pas sans le secours de celle qui fut toujours sensible comme lui aux misères des hommes: pour l'obtenir, disons-lui avec l'ange: *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Je n'admire rien tant dans la conduite de Dieu, que la bonté qu'il a de partager ses droits sur les hommes avec les hommes mêmes; il pouvait les conduire et les gouverner seul sans peine et sans inquiétude, mais il les soumet les uns aux autres, afin de partager sa puissance avec eux; il pouvait les récompenser ou les punir dans le temps, comme il le fera dans l'éternité, mais il les fait arbitres des peines du crime et du prix de la vertu, afin qu'ils aient part à sa justice; il pouvait enfin les établir dans une égalité de fortune et de santé qui les fit relever immédiatement de lui-même, mais il a voulu qu'il y eût des heureux et des misérables, afin que l'homme fût coadjuteur de sa providence, et qu'en même temps qu'il veille sur la prospérité des riches, les riches veillent de leur côté sur la misère des pauvres: *Tibi derelictus est pauper.* Riches, dit le prophète, qui goûtez les douceurs d'une heureuse fortune et d'une parfaite santé, savez-vous ce qui fait votre principale gloire? c'est que Dieu se décharge sur vous d'une partie de ses soins; la conservation de votre bonheur est son partage, mais le soulagement des malheureux est le vôtre: il vous

abandonne cette chère partie de son empire : *Tibi derelictus est pauper*. Il est le Dieu des riches, mais les riches doivent être les dieux des pauvres et des malades, dit saint Grégoire de Nazianze : *Esto calamitoso Deus* (*Orat. de Cura paup.*).

Ne diriez-vous pas, Messieurs, que le grand saint Roch avait entendu ce beau mot, lorsque pour soulager les misérables il entre dans les sentiments et dans les tendresses d'une charité toute divine ? Afin que notre charité soit parfaite et qu'elle ait quelque rapport à celle de Dieu, dit saint Chrysostome, il faut qu'elle puisse, qu'elle veuille et qu'elle se presse de soulager les malheureux : *Ut possit, ut velit, ut compleat* (*Homil. de Miseric.*). La charité de notre saint n'a-t-elle pas tous ces avantages ? la puissance lui manque-t-elle, au milieu des terres, des seigneuries, des richesses immenses dont une florissante famille le laisse héritier ? la volonté lui manque-t-elle dans ces doux mouvements que la grâce lui donne d'imiter la miséricorde de son Dieu ? l'exécution manque-t-elle, et à son pouvoir, et à sa volonté, puisque je le vois chercher avec empressement dans sa ville les occasions de faire éclater l'un et l'autre ; entrer dans les maisons des malades pour répandre ses larmes sur leurs plaies, et ses richesses dans leur sein ; se dépouiller de toutes choses en leur faveur, vendre tous ses biens, en porter le prix dans les hôpitaux, qu'il regarde, après saint Grégoire de Nazianze, comme l'épargne et le trésor des riches, *locupletum ararium* (*Orat. 20*) ?

C'est dans ce trésor sacré qu'il met toutes ses richesses en assurance pour se réduire lui-même à cette heureuse pauvreté qui forme les héros de l'Eglise, aussi bien que ceux de l'ancienne Rome. *Fecunda virorum paupertas*.

C'en est assez, grand saint ! votre patrie ne peut plus rien exiger de vous, vous lui avez rendu les titres et les richesses que vous teniez d'elle ; la charité, qui est le seul bien qui vous reste, ne lui appartient pas ; le soleil ne se contente pas de verser ses influences sur la terre qui l'a vu naître, et par conséquent les malades qui gémissent en Italie ont droit de demander votre secours ; si vous n'avez plus de biens pour adoucir leur pauvreté, vous avez des mains pour soulager leurs misères, vous avez des yeux pour les pleurer : *Si nihil habes, illacryma*. Il m'écoute, Messieurs, ou plutôt il écoute la voix du Saint-Esprit, qui l'exhorte par ma bouche de quitter un pays où rien n'est plus capable de l'attacher.

Saint Cyprien se plaignait, dans une persécution de son temps, que ceux qui eussent dû quitter leur pays pour conserver leur foi étaient demeurés pour sauver leurs héritages ; ils ne pouvaient s'enfuir, dit ce Père, parce que l'attachement à leurs biens était une forte chaîne qui les tenait captifs : *Facultates suæ velut compedes ligaverunt* (*Serm. de Lapsis*). Ne craignons pas que notre saint en fasse de même ; il est libre, il a rompu ses chaînes, il n'a plus de biens qui

l'attachent au Languedoc qui l'a vu naître ; aussi suit-il sans délibérer l'esprit de Dieu qui l'appelle ailleurs, il cache sous un habit vil la noblesse d'une famille qu'il méprise, mais il ne peut éclipser les rayons et les ardeurs de la charité dont il brûle ; je le vois voler en Italie sur les ailes de cette charité, et il était sans doute un de ceux que le prophète Isaïe voyait avant moi dans le même état, lorsqu'il s'écriait avec admiration : *Qui sunt isti qui ut nubes volant* (*Isai. LX*) ? Quels sont ceux que je vois voler comme des nuages ? Vous le savez, Messieurs, ce sont les apôtres et les prédicateurs, qui, comme des nuées également aimables et terribles, tantôt répandent la parole divine comme une agréable rosée dans le cœur des humbles, et tantôt la font éclater comme un tonnerre sur la tête des orgueilleux ; *Qui sunt isti* ? ce sont encore ceux qui à l'exemple du grand saint Roch sortent de leurs maisons et se détachent de la terre comme des vapeurs subtiles, pour aller répandre sur les pauvres et sur les malades les douces influences de leur charité.

Oui, Messieurs, je le puis dire, que notre saint est un nuage mystérieux que le Soleil de justice élève du sein de son pays, et que le souffle du Saint-Esprit conduit dans une terre étrangère : nuage qui, comme ceux que nous voyons voler sur nos têtes, ne montre au dehors que ténèbres et qu'obscurité, mais qui cache dans son sein le feu d'une ardente charité, qui est plein de ces rosées fécondes après lesquelles ces corps à demi secs, ces squelettes vivants, ces cadavres animés d'une infinité de malades soupireront comme une terre altérée. Consolez-vous, innocents malheureux, Roch s'approche de vous, vous allez ressentir les effets de sa charité ! les influences que sa miséricorde versera sur vous vont rafraîchir les ardeurs qui vous brûlent, purifier l'air qui vous infecte, adoucir la tristesse qui vous abat, et vous obliger de lui dire par reconnaissance, comme le prophète Osée : *Misericordia vestra ut nubes matutina* (*Ose., VI*). Votre charité pour nous, grand saint, est comme une nuée qui s'élève le matin et que le soleil fait dissoudre en passant sur une terre sèche et altérée, *et quasi ros mane pertransiens*.

En effet, Plaisance, Césène, Rome, dont les merveilles attirent la curiosité des autres hommes, n'eurent pour notre saint que des objets dignes de pitié ; il n'y chercha pas ces superbes monuments de l'antiquité, ces précieux restes de la magnificence des païens, ces riches statues dans lesquelles notre admiration continue leur idolâtrie ; mais il y cherche dans les hôpitaux les vivantes images de Jésus-Christ crucifié, il y admire les tristes monuments de sa passion et de sa mort, il y contemple les précieux restes et les malheureux débris de ces pauvres languissants, que les vers et la corruption ont à demi consumés, et qui ne savent dans ce pitoyable état s'ils doivent plutôt pleurer, ou les restes qu'ils ont perdus, ou ceux qui leur restent, parce que si la perte des uns

fait leur regret, la conservation des autres cause leur douleur. Voilà les spectacles dont la curiosité de Roch se satisfait, ou plutôt voilà les objets dont sa charité s'occupe. Il sait, Messieurs, et plût à Dieu que vous le sussiez comme lui! il sait qu'après l'honneur de manier le corps adorable de Jésus-Christ sur nos autels, il n'en est point de plus grand que celui de soulager ses membres languissants; je me trompe, ce dernier exercice est même plus glorieux que l'autre, parce qu'il est plus humiliant aux yeux des hommes, et que ce qui se pratique avec plus d'humilité s'exécute parmi des chrétiens avec plus de gloire. Oui, Messieurs, j'ose le dire, parce que saint Bernard me l'apprend, que Jésus-Christ aimerait mieux vous voir mépriser son corps naturel que son corps mystique, et que si d'un côté vous le voyiez lui-même étendu sur la croix, et de l'autre ses membres malades languir sur leurs lits, ce serait à ceux-ci qu'il faudrait courir, ils devraient être le premier objet de votre tendresse; et mon Sauveur ne vous l'apprit-il pas lui-même, quand il livra son corps naturel aux supplices et à la mort pour délivrer son corps mystique de l'un et de l'autre : *Hoc pro illo tradidit?* lorsqu'il empêcha que les trois Marie n'embaumassent son corps dans le sépulcre, afin que leurs parfums fussent réservés pour les pauvres : *Remuit ungi, non spernens, sed parcens?* Après cela nous étonnerons-nous si Roch, qui entre dans tous les sentiments de Jésus-Christ, soulage ses membres avec tant de zèle et de tendresse, s'il les étudie avec tant d'application comme des mystères sous lesquels Jésus-Christ est caché lui-même; s'il s'immole, s'il se consume pour eux, et s'il les honore enfin comme des divinités visibles : *Dixi, Dii estis*, puisque les païens mêmes en firent autant?

Car pourquoi pensez-vous, Messieurs, que ces anciens idolâtres, aussi habiles dans la politique qu'aveugles dans la religion, eussent consacré des temples à la pâleur et à la fièvre? Était-ce afin que ces divinités leur fussent toujours présentes, comme leur impiété le méritait? Était-ce afin qu'elles ne sortissent jamais des lieux où on les honorait, pour aller porter dans les familles la désolation et la douleur? Non, Messieurs, il y avait je ne sais quoi de plus ingénieux dans leur dessein; et s'ils donnèrent à ces maladies funestes le nom de divinités, ce fut sans doute pour engager le peuple à les honorer dans les malheureux, et à regarder ceux qui les souffraient comme quelque chose de saint et de divin. *Res est sacra miser*, disait l'un d'entre eux.

Je rougis ici, Messieurs, je l'avoue, de voir des païens plus zélés dans leur superstition que les chrétiens ne le sont dans la véritable religion même. Ceux-là par le motif d'une tendresse naturelle ouvrirent leur cœur à la pitié, ceux-ci le ferment par une dureté plus que barbare; la nature fit faire aux uns ce que la grâce ne peut persuader aux autres; les idolâtres s'approchèrent des

malades comme de l'objet de leur culte et de leur amour, *Res est sacra miser*, et les chrétiens les fuient comme l'objet de leur haine et de leur aversion; ils craignent d'entendre leurs soupirs; la vue de leurs plaies leur inspire plutôt l'horreur que la pitié, et si leurs maladies sont contagieuses, les amis les plus fidèles cessent de l'être, le père abandonne son fils, le fils craint de respirer l'haleine de son père, et tous les autres envient à ces malheureux l'air même qu'ils respirent. Mais pendant que tout le monde les fuit, notre saint est le seul qui ne les abandonne pas; il se souvient qu'ils sont membres du même corps que lui, que le sang de Jésus-Christ coule dans leurs veines comme dans les siennes, que son esprit les anime, et que si sa croix les afflige, sa grâce les soutient. Dans cette vue, que n'entreprend point sa charité pour les soulager? il se consacre tout entier à leurs usages, ses yeux à veiller à leurs besoins, ou à éteindre par leurs larmes le feu des charbons qui les consomment, sa langue à solliciter l'amour de Jésus-Christ pour eux, *Domine, ecce quam amas infirmatur*, ses mains à les soutenir dans leur faiblesse, et ses lèvres mêmes à baiser des ulcères que les yeux d'un autre ne sauraient regarder sans frémir. Il ne craint pas, comme ces âmes timides, de respirer la mort avec leur haleine; il la voit se promener au milieu de ces innocentes victimes qui attendent avec impatience le coup favorable qui doit terminer leur douleur avec leur vie; il la voit sur ces théâtres lugubres où elle exerce son empire avec tant de souveraineté, mais il la voit sans pâlir, parce que celui dont elle exécute les ordres est lui-même sa force et son appui. Et il me semble qu'en cet état il nous dit, comme le grand saint Cyprien, qu'il sied mal à un chrétien de craindre de mourir et de couvrir sa délicatesse et son insensibilité pour les pauvres de ce prétexte honteux. Que ceux-là craignent la mort qui n'ont point de part à celle de Jésus-Christ! que ceux-là craignent la mort qui ne peuvent attendre de lui la récompense de leur charité pour ses membres! que ceux-là craignent la mort pour lesquels elle est un passage des délices du siècle aux supplices de l'éternité! mais pour notre saint, il ne l'appréhende pas; et comme il sait que la vie de l'homme doit être une étude continuelle de la mort, il regarde les hôpitaux comme l'école où l'on peut mieux apprendre à mourir.

C'est là, Messieurs, que je vous invite d'aller prendre ces belles leçons et d'étudier à loisir, sur ces vivantes images de la mort, l'état où vous serez bientôt réduits. C'est dans ces académies lugubres que tout parle : la pâleur des malades y condamne votre embonpoint, leur pauvreté vous reproche votre abondance, leurs douleurs et leurs gémissements crient contre vos délices et vos plaisirs. Ah! ne craignez-vous point que Dieu ne vous dise, comme au prophète : *Propter gemitum pauperum nunc exurgam?* Les soupirs des malades que vous laissez languir

sans secours sont venus jusqu'à moi, et je ne puis plus longtemps laisser votre dureté impunie : il faut que dès ce moment je vous fasse sentir les justes effets de ma vengeance : *Nunc, nunc exurgam*. Je vous ferai souffrir dans vous-mêmes les maladies que vous ne soulagez pas dans vos frères. Vous mériteriez ce traitement, mes frères ; mais il semble que saint Roch ne le méritait pas, puisqu'il fut toujours sensible à la douleur des malades : *Quis infirmatur?* etc ; et cependant, par un secret jugement de Dieu, qui afflige toujours ceux qu'il aime, après que sa charité a soulagé les maladies dans les autres, sa patience les souffre dans lui-même ; après qu'elles ont fait son occupation, elles font encore son martyre.

SECOND POINT.

Tertullien appelait autrefois la vie des chrétiens l'étude et le noviciat du martyre, *disciplina martyrii*, parce que par les rigueurs de la pénitence ils s'exerçaient à soutenir celles de la persécution. Mais il en a trop peu dit, Messieurs : il eût en meilleure grâce de nommer les véritables chrétiens de véritables martyrs, et de dire, comme saint Augustin, que l'Église n'est pas moins heureuse dans la paix dont elle jouit que dans les persécutions qui l'attaquèrent, puisqu'elle voit tous les jours ses enfants rendre témoignage à la foi de Jésus-Christ par la patience avec laquelle ils souffrent pour lui : *Pax nostra suos habet martyres*. J'ose même dire que ces nouveaux martyrs ont quelque avantage sur les premiers, puisqu'ils reçoivent la palme du martyre, non de la main des bourreaux, mais de la main de l'amour, mais de la main de Dieu même, qui se fait leur ennemi pour devenir leur amant, qui les combat pour les couronner, et qui devient leur tyran pour être leur récompense.

C'est ainsi qu'il traite tous les chrétiens. Il en est peu qui n'aient reçu quelque plaie de la main de cet aimable persécuteur ; mais avouons que personne n'en fut jamais plus sévèrement frappé que notre illustre saint, et qu'il n'est point de moment dans sa vie où il ne puisse répéter ce que le saint homme Job n'a pu dire qu'une fois : *Manus Domini tetigit me* : J'ai senti le poids de la main du Seigneur ; et si ceux qui ont souffert avant moi sont les martyrs des hommes, je me puis vanter d'être le martyr de Dieu même, mais un martyr vivant, un martyr que sa main n'écrase pas tout d'un coup pour finir son supplice avec sa vie, mais qu'elle ménage, qu'elle ne fait que toucher, pour le laisser languir plus longtemps dans les maladies qui l'abattent. *Manus Domini tetigit me*.

N'avait-il pas raison de le dire, Messieurs, lorsqu'une flèche décochée d'une main inconnue lui fit une plaie dangereuse et profonde ? Ah ! d'où vient donc, mon Dieu, que vous traitez aujourd'hui le plus fidèle de vos serviteurs comme le plus cruel de vos ennemis, le protecteur des malades comme le persécuteur des chrétiens, Roch comme Julien l'Apostat ? Ne craignez-vous pas qu'à

l'exemple de cet impie il ne reçoive entre ses mains les bouillons de son sang, pour le jeter contre le ciel qui l'a frappé ? Non, non, Messieurs, il ne le fera pas : il est persuadé que cette flèche est une flèche d'amour, qui ne le frappe que pour avoir la gloire de le guérir, et que s'il est rude d'être frappé de la main d'un Dieu, il est doux et glorieux d'être guéri par celle d'un ange : *Ego percutiam, et ego sanabo*. Qu'on ne parle plus de ce héros fabuleux dont la lance pouvait seule remédier aux blessures qu'elle avait faites. Les flèches que la main de Dieu lance contre nous ont effectivement cet avantage : elles font une plaie, mais elles la guérissent ; elles frappent le corps, mais elles affermissent l'esprit ; elles font sentir la douleur au dehors, mais elles répandent la grâce et l'amour au dedans de nous-mêmes : amour sacré qui est armé de flèches aussi bien que l'amour profane, amour qui ne s'insinue jamais dans un cœur que par les blessures, et qui fait toujours acheter ses douceurs par les rigueurs qui le précèdent. *Ego percutiam et ego sanabo*.

Roch n'est pas guéri pour longtemps, Messieurs : son Dieu veut qu'il souffre plus d'une espèce de martyre ; et si l'amour qui le persécute n'a plus de flèches pour le blesser, il a du moins un flambeau pour allumer le feu dans ses veines. Je le vois déjà s'y glisser, troubler le tempérament de ses humeurs, brûler son sang, porter le désordre dans toute ses parties, et le jeter dans les ardeurs d'une fièvre qui consume son corps et qui altère sa raison. Être dans cet état, n'est-ce pas être véritablement martyr ? Et ne puis-je pas dire à notre saint ce que saint Chrysostome disait à une dame, malade comme lui (*Epist. 4*) : Vous êtes plus martyr que ceux qui'on étend sur les chevaux, qu'on déchire sur les rocs, qu'on brûle sur les bûchers ; votre lit est votre croix, et votre maladie un bourreau domestique ingénieux à vous tourmenter en mille manières.

À voir Roch affligé de la sorte, ne diriez-vous pas que Dieu n'a point de plus grand ennemi, et que puisque sa justice le punit avec tant de sévérité, il faut que ses crimes l'aient irrité ? Car enfin les maladies sont les peines du péché ; c'est lui qui, en mettant le désordre dans le cœur de l'homme, le mit en même temps dans son corps : il n'y eût point eu de division dans les parties qui le composent s'il n'y eût point eu de partage dans ses affections et dans son amour. En un mot, le feu des maladies qui nous consume est une extension et comme un débordement du feu de la concupiscence qui nous brûle : *Anima corrupta in culpam fecit ut corpus corrumpetur in pœnam* (*Bern. serm. VI de Adven.*). Cependant, Messieurs, Roch est alligé tout innocent qu'il est ; il n'eût jamais de part au péché dont il souffre la peine, et il semble qu'il aurait autant de droit que le saint homme Job de s'écrier au fort de ses douleurs : *Utinam appenderentur peccata mea... et calamitas quam patior, in statera* (*Job. VI*) ! Justice de mon Dieu, s'il

était permis de vous demander raison de votre conduite, je vous conjurerais de mettre mes péchés et mes peines dans une même balance, de peser les crimes qui vous irritent avec les douleurs dont vous les punissez, et j'ose présumer que vous me trouveriez moins criminel que malheureux. Il n'a garde de faire un souhait si téméraire : il sait que pour mériter de souffrir, c'est assez d'être homme, et que pour souffrir, même sans le mériter, c'est assez d'être disciple de Jésus-Christ, qui accorda dans sa personne la gloire de l'innocence avec la peine du péché, la souveraine justice avec la dernière misère, et les plus profondes humiliations avec la plus haute vertu.

C'est sur ce modèle que notre saint se plaît à souffrir; et pour lui être parfaitement conforme, il veut que Dieu proportionne ses peines, non pas à la grandeur de ses péchés, mais aux désirs insatiables de son amour, qui se nourrit de larmes et de rigueurs, et qui n'en a jamais assez, non plus que l'amour profane : *Nec lacrymis satiat amor*. Aussi Dieu se fait-il un plaisir de le mettre toujours à de nouvelles épreuves. Celles qu'il a soutenues jusqu'ici furent adoucies par les consolations des hommes; il se déchargea sur eux d'une partie de ses douleurs par la compassion qu'il leur inspira, et je puis dire qu'il était moins à plaindre, parce qu'on le plaignait davantage. Mais lorsque retournant dans son pays il tombe malade dans une solitude où il n'a pour témoins de ses peines que des arbres et des rochers insensibles, qui répètent quelquefois ses soupirs sans le pouvoir soulager; lorsque, étendu dans cet état au pied d'un arbre, il voit tous les éléments combattre contre lui, la terre par sa dureté, l'air par ses vents et ses orages, le ciel par ses pluies, les astres par leurs influences malignes, ah! c'est alors qu'il ne partage avec personne la gloire de souffrir! c'est alors qu'il fait beau voir sa patience triompher seule de toute la nature et de tous les maux ensemble! c'est alors que Dieu contemple du haut du ciel ce beau duel dont parle un profane, ce combat de l'homme de bien avec la mauvaise fortune! *Par Deo dignum vir bonus cum mala fortuna compositus* (Senec.)!

En effet, Dieu voit ce spectacle, mais il ne le peut longtemps souffrir. Plus notre saint trouve de délices dans cet état d'abandonnement et de rigueur, plus il mérite l'admiration du Dieu qui le regarde; aussi engage-t-il sa miséricorde à se déclarer pour lui quand toutes les créatures le persécutent ou l'abandonnent. Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, voir le prophète Elie sous cet arbre où l'Écriture (III Reg., XIX) nous le représente dans une faiblesse extrême, abandonné de tout le monde, flottant entre la crainte et le désir de la mort, mais fortifié dans sa faiblesse par ce pain mystérieux que la Providence lui envoya pour le soutenir et le préparer à de nouveaux combats, et pour le conduire jusque dans cette caverne où Dieu voulut bien lui faire voir un rayon de sa

gloire, afin de l'animer à souffrir pour lui? Que cette figure est juste, Messieurs! que l'application que j'en dois faire est digne de votre attention! Roch est dans la solitude, abandonné, faible, souffrant, gémissant comme Elie; peut-être même appelle-t-il la mort à son secours comme lui : *Petivit animæ suæ ut uoreretur*. Mais parce que Dieu le réserve à de nouveaux combats, comme ce grand prophète, sa providence le nourrit; elle lui fournit chaque jour le pain qui le doit soutenir, afin qu'il puisse arriver à cette caverne affreuse, où il verra plus clairement que jamais la gloire de son Dieu.

Vous me demandez sans doute, Messieurs, quelle est cette caverne où notre saint doit trouver le comble de sa joie dans celui de sa honte et de sa douleur? Suivez-le, s'il vous plaît, lorsqu'il s'avance vers son pays; entrez avec lui dans sa ville, pendant qu'une sédition furieuse y arme les citoyens les uns contre les autres, et vous verrez la fureur publique se tourner contre lui, les gardes le saisir comme un espion, ses propres sujets le charger de chaînes sans le connaître, et le renfermer dans cette obscure prison qui doit être son tombeau. Voilà la caverne où Dieu se fait voir à lui comme à Elie, tantôt par les rayons dont il l'éclaire, et tantôt par les extases qui le détachent de son corps. Mais après toutes ces douleurs il a bien plus de sujet de gémir que ce prophète, non pour la désolation qu'il voit dans la maison de Dieu, mais pour celle qu'il ressent dans son propre corps : car c'est là que la plus violente des maladies vient achever son martyre, et que des charbons contagieux dévorent sa chair. Si j'osais vous conduire dans son cachot, et si je n'avais horreur moi-même de l'air infecté qu'il y respire, vous l'y verriez investi de toutes sortes de misères, privé de tout ce qui peut faire ou l'espérance ou la consolation d'un malheureux : les ténèbres, les chaînes, l'abandonnement, la douleur, sont les bourreaux qui le tourmentent sans pitié; mais, après tout, vous l'y verriez tranquille comme Daniel dans la fosse aux lions qui le respectèrent, comme les enfants dans la fournaise, au milieu des flammes qui consumèrent leurs liens sans toucher leur personne.

En effet, c'est ainsi que Roch considère la maladie contagieuse dont il est frappé : il la regarde comme un lion apprivoisé qui ne fait que le flatter, qui le tourmente bien moins qu'il ne le souhaite ou qu'il ne le mérite, comme un feu qui en dévorant sa chair ne consume que ses liens, pour le faire entrer dans la véritable liberté des enfants de Dieu. Mais, quelques sentiments que sa charité lui puisse inspirer, avouez, Messieurs, qu'il est véritablement martyr, et que, le voyant souffrir de la sorte, vous êtes tentés de lui dire, comme la femme de Tobie à son mari devenu aveugle : *Ubi sunt justitiæ tuæ? ecce quæ pateris* (Tob., c. II) : Que sont donc devenues toutes vos bonnes œuvres? tant de charité pour les pauvres, tant d'exacuitude à les soulager, tant de zèle à les servir,

ne méritait-il point d'autre récompense? les douleurs que vous souffrez devaient-elles être le fruit de tant de peines? *Ecce quæ pateris*. Oui, Messieurs, dit saint Cyprien, la destruction de son corps fait toute sa gloire; elle fait éclater sa patience aux yeux des hommes, elle fait envoler son âme dans le sein de Dieu : *Per corporis sui cladem crevit ad laudem*; et c'est là que les maladies qui firent son martyre deviennent sa récompense, parce que sa puissance les guérit : c'est par où je finis en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Dieu pouvait-il donner à ses serviteurs une récompense plus belle qu'en leur communiquant la puissance de guérir les malades? Mais la donna-t-il jamais plus libéralement qu'à saint Roch? Les autres saints ont guéri les malades par leurs paroles comme saint Pierre, par leur ombre comme saint Paul, par leurs regards comme saint François de Paule, par leurs atouchements, par leurs prières comme une infinité d'autres saints, et le nôtre l'a fait lui seul comme eux de toutes ces manières; car si le temps me permettait, Messieurs, de vous reconduire dans ces hôpitaux où je vous l'ai tantôt représenté dans des occupations si saintes, vous verriez que ses yeux, sa bouche, ses mains y étaient des sources inépuisables de santé, qu'il y guérissait autant de malades qu'il en touchait, et qu'on pouvait dire de lui comme saint Augustin de saint Pierre : *Pauperem illum expavit infirmitas*; il était pauvre, mais sa pauvreté plus puissante que le sceptre et la grandeur des souverains faisait fuir devant elle les maladies qui ne les respectent pas : *Pauperem illum expavit infirmitas*.

Et ne vous persuadez pas, Messieurs, que sa puissance se termine avec sa vie, ou que Dieu la borne, comme celle des autres saints, à la présence de ses reliques ou de son tombeau; il est plus sensible à nos maux qu'il ne le fut jamais, et j'en trouve une excellente raison. Tant qu'il fut sur la terre, il ne reçut que quelque écoulement léger de la charité de Dieu, qui ne se communiquait à lui que comme un ruisseau qui sort d'une grande rivière; mais à présent qu'il est en Dieu, abîmé dans l'océan de la charité même, il en reçoit la plénitude, il en est pénétré de toutes parts : *Deus charitas est, et quanto quis conjunctior Deo, tanto plenior charitate* (Bern., *Serm. XXVI in Cant.*). Charité qui ne souffre plus de bornes, qui ne se contente plus d'opérer dans quelques hôpitaux, et d'agir sur quelques malades, mais qui se déborde comme un océan dans les villes, dans les provinces, dans les royaumes entiers. France, tu le sais, toi qui reçois si fréquemment les influences de cet astre que tu vis naître ! toi, qui vois tes villes et tes provinces remplies de cette foule d'habitants qu'il a conservés ! toi dont la contagion respire les limites, pendant qu'elle depopule les États des ennemis de la foi ! tu le sais, ville dans laquelle j'ai l'honneur de

faire l'éloge de ce saint, puisque sa protection a cent fois arrêté le cours des maladies qui te désolaient, ou détourné celles qui commençaient à te menacer ! Vous le savez, Messieurs, vous qui pour la plupart ne seriez pas aujourd'hui du nombre de mes auditeurs, si, dans cette mortalité funeste, qui désola votre ville, il y a environ trente-cinq ans, et qui en fit un théâtre lugubre, où la mort se promenait avec pompe de famille en famille; si, dans ce temps déplorable où vous pleurâtes, ou vos parents, ou vos amis les plus fidèles, le grand saint Roch ne vous eût arrachés vous-mêmes du sein de la mort; s'il n'eût marqué le frontispice de vos maisons, pour en détourner cet ange exterminateur, qui n'épargnait personne et qui ne vous laissa survivre à sa fureur que pour publier les louanges de notre saint et pour être les trophées vivants de sa victoire et de sa protection ! protection, dont vous êtes redevables aux prières et aux vœux continuels de cette sainte confrérie, qui, depuis près de deux siècles, honore le grand saint Roch dans cette église ! protection, qu'il ne peut refuser aux soupirs de ceux qu'il entend sans cesse gémir pour vous devant ses autels ! protection que vous devez attendre de lui et que vous ne pouvez mériter que par l'imitation fidèle de ses vertus !

En vain le zèle des magistrats qui vous gouvernent avec tant de sagesse veilleraient-ils à la sûreté publique, en vain entreprendraient-ils ces ouvrages publics qui vont détourner la source des maladies du sein de votre ville, pour vous faire respirer un air plus pur et étendre les bornes de leur mémoire avec celles de votre vie; en vain, dis-je, s'immortaliseraient-ils par ces nobles entreprises que le zèle de votre conservation leur inspire, si le grand saint Roch n'y travaillait avec eux.

C'est donc à vous, grand saint, que je dois la pureté de l'air que je respire, puisque, comme l'ange tutélaire de ce royaume, vous veillez sans cesse sur ses frontières, que par une gratitude miraculeuse vous lui rendez mille fois la vie qu'il vous avait heureusement donnée, et que vous arrêtez chez nos ennemis la contagion qui passerait bientôt jusqu'à nous. Elle a perdu ses droits sur les Français en attaquant un Français innocent; et, de même qu'autrefois la mort perdit tout son pouvoir en l'exerçant sur Jésus-Christ qui ne le méritait pas, je puis dire que vous avez détruit l'empire des maladies contagieuses en les souffrant vous-même : *Pristino jure privavit hostem, data potestate ut manus injiceret innocenti*. Aussi est-ce là la belle récompense de cette charité pour les malades, qui fit votre occupation, et de cette patience héroïque dans les maladies qui firent votre martyre et qui méritèrent la gloire dont vous jouissez, et que je souhaite à ceux qui suivront de si beaux exemples. *Ainsi soit-il.*

PANEYRIQUE

DE SAINT LOUIS.

PRÉCHÉ DEVANT MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Virga æquitatis, virga regni tui.

Votre règne est le règne de la justice (Hebr., 1, 8).

Si le salut des simples chrétiens est l'ouvrage de la grâce, celui des rois en est le chef-d'œuvre; au milieu de tant de passions qui les assiègent, d'écueils qui les environnent, de devoirs qui les partagent, de plaisirs qui les sollicitent, de flatteurs qui les aveuglent, d'ennemis qui les troublent, il ne leur suffit pas, comme à nous, de recevoir quelque écoulement et quelque goutte de la justice de Jésus-Christ, il faut qu'ils en aient la plénitude, que leur vertu soit sublime comme leur rang, qu'ils soient entre les saints ce qu'ils sont entre les hommes, et que, comme dans la nature ils n'ont que Jésus-Christ seul sur leur tête, ils n'aient point dans la grâce d'autre modèle de leur sainteté que lui.

Que les particuliers se proposent dans leurs vertus des hommes comme eux, que les Antoine, les Benoît, les Bruno soient le modèle des solitaires; que les François et les Bernard animent les pénitents; que les Paul, les Dominique, les Xavier instruisent les apôtres, il n'appartient qu'à Jésus-Christ seul de former les rois; l'auteur de leur puissance est la règle de leur justice, et le sceptre qu'ils portent doit être, comme le sien, le sceptre de l'équité : *Virga æquitatis, virga regni tui.*

Sur ce divin modèle régna le grand saint Louis; les yeux toujours fixés sur Jésus-Christ, on le vit, tel que saint Augustin (*De Civit., lib. V, c. 24*) nous dépeint un roi chrétien, humble dans les grandeurs, se souvenir qu'il avait un maître au-dessus de lui, faire servir sa puissance à la gloire de Jésus-Christ plutôt qu'à la sienne, craindre son Dieu plus qu'on ne le craignait lui-même; on le vit fidèle à sa religion, faire de ses saintes lois la règle de sa conduite, sévère par nécessité, bienfaisant par inclination, lent à punir, facile à pardonner, plus jaloux de commander à ses passions qu'à tous les peuples de la terre, d'autant plus éloigné des voluptés qu'il lui était plus libre de les goûter, et soutenu dans ces nobles sentiments, non par la vanité qui anime les princes païens, mais par la charité qui forme les rois saints : *Non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter charitatem felicitatis æternæ (Aug., ibid.)*.

On le vit enfin tel que je vais vous le représenter dans les trois parties de ce discours, marcher dans les voies étroites de la justice, et la faire régner sur son propre cœur; publier ses lois saintes, et la faire régner sur le cœur de ses sujets; venger ses outrages, et la faire régner sur le cœur de ses ennemis. J'ai donc pu le dire, Messieurs, et je vais vous le persuader, que le règne de saint Louis fut celui de la justice, puisqu'il lui éleva trois trônes différents; le premier, dans son cœur par la sainteté de sa conduite; le second, dans le cœur de ses peu-

ples par l'équité de ses lois; le troisième, dans le cœur de ses ennemis par la fermeté de son courage : *Virga æquitatis, virga regni tui.*

Voilà, grand saint, ce qui fit la gloire du règne de Jésus-Christ ! voilà ce qui fait le caractère du vôtre; obtenez-moi du Saint-Esprit les nobles sentiments qu'il vous inspira, les vives lumières par lesquelles il vous conduisit; que je ne me perde pas dans les routes inconnues d'une cour où vous vous sauvâtes, mais que je vous suive pas à pas dans les sentiers de la justice où vous marchez, et que je la fasse régner sur le cœur de mes auditeurs, comme elle régna sur le vôtre : c'est la grâce que je demande par Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Le premier et le plus noble sujet d'un roi chrétien, c'est son propre cœur; l'empire qu'il exerce au dehors n'est rien, s'il n'est pas maître de lui-même : veiller à la sûreté des peuples, être engagé par état à les protéger, avoir besoin de leurs biens pour se soutenir, de leur force et de leur sang pour se défendre, de leur fidélité pour vivre en repos, c'est pour un souverain une espèce de servitude couverte du nom spécieux de royauté : car être roi, dit saint Augustin, ce n'est pas commander par cupidité, c'est servir par devoir ceux auxquels on commande : *Qui imperant serviunt... neque enim dominandi cupiditate imperant, sed officio consulendi (Lib. XIX de Civit., c. 14)*; mais régner sur son propre cœur, prendre un noble ascendant sur ses passions, leur prescrire des bornes, leur dire comme Dieu même aux flots de la mer : Vous ne viendrez que jusqu'à là, et ce grain de sable de l'humilité évangélique vous arrêtera dans la licence qui vous emporte : *Huc usque venies*, c'est là, Messieurs, ce qui fait et la perfection d'un chrétien, et la vraie souveraineté d'un grand roi. Qu'il est noble cet empire qu'on exerce sur soi-même ! mais qu'il est difficile d'y parvenir ! qu'il est beau de donner la loi à son cœur, mais qu'il a de peine à s'y soumettre et à se laisser dominer ! C'est un sujet orgueilleux que mille passions tâchent de soulever, dit saint Bernard; l'ambition le révolte, la volupté le séduit, la crainte l'ébranle, l'intérêt le corrompt; chacune y veut dominer à son tour : *Certant in meipso de meipso*; et si, dans une condition privée, nous éprouvons ces fâcheux combats, quelle peine n'a point un roi à captiver son cœur sous le joug de l'Évangile ! En cet état, trois grands obstacles s'opposent au règne de la justice sur le cœur d'un souverain; l'indépendance l'enfle, la volupté le sollicite, la flatterie l'aveugle; mais, malgré tous ces obstacles, la justice régnera sur le cœur de saint Louis; et, pour la conserver, vous l'allez voir opposer à l'indépendance l'humilité de Jésus-Christ, à la volupté la croix de Jésus-Christ, à la flatterie la vérité de Jésus-Christ. Suivons, s'il vous plaît, tout ceci.

1. Le plus grand obstacle que la justice

(*Trente-ix.*)

puisse trouver dans un cœur, c'est l'indépendance; elle y répand un orgueil secret qui le révolte contre tout ce qui l'asservit; accoutumé à donner la loi aux hommes, l'on ne veut plus la recevoir de Dieu; à force de commander, l'on ne sait plus obéir, et, séduit par l'éclat d'une grandeur éblouissante, l'on ne comprend pas cette belle maxime de saint Augustin : Que plus un chrétien est élevé, plus il est obligé d'être humble, et de mesurer la profondeur de son humilité sur la sublimité de son rang : *Mensura humilitatis cuique ex mensura ipsius magnitudinis* (Aug., de S. Virginit., c. 31).

Vous le comprîtes, grand roi; vous vîtes Jésus-Christ, ce modèle éternel de votre royauté, tout égal qu'il était à Dieu, s'aneantissant pour sa gloire, se confondre par son humilité avec ceux dont il était le maître par sa nature, recevoir la loi de son Père avant que de la donner à ses disciples; vous le vîtes, et vous eûtes le courage de l'imiter : car avec quel zèle vit-on saint Louis, dépouillé de l'entêtement de sa propre grandeur, obéir à toutes les lois de son Dieu, reconnaître que les bergers et les rois n'ont qu'un même Evangile? avec quelle fidélité le vit-on suivre les règles les plus exactes de la justice chrétienne, borner par l'humilité de ses sentiments l'indépendance de son état, et, à l'exemple de Jésus-Christ, trouver le secret de croître encore par l'anéantissement, quand il ne peut plus s'élever par la grandeur? *Cum non haberet unde cresceret majestate, crevit humilitate.*

Voilà, Messieurs, ce que j'appelle faire régner la justice sur son cœur : car quelle est l'essence de la justice, selon Jésus-Christ même? C'est de rendre à chacun ce qui lui est dû, à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui appartient à Dieu; et c'est sur cette maxime que saint Louis sut se partager entre les devoirs de sa religion et ceux de son état; éloigné de ce double abus des grands du monde, qui, tantôt outrés dans les pratiques d'une dévotion superstitieuse, oublient ce qu'ils doivent à leur rang, avilissent leur dignité autant que leur personne, donnent tout à Dieu, et rien à César; tantôt entêtés de leur rang, ils négligent ce qu'ils doivent à leur religion, ils craignent de se dégrader s'ils s'humilient, ils donnent tout à César, et rien à Dieu : Louis, dis-je, à couvert de ces deux écueils de la vertu, sait accorder ce qu'il doit au trône et ce qu'il doit aux autels, commander en roi, se soumettre en chrétien, sanctifier l'éclat du diadème par l'humilité du christianisme, et relever l'humilité du christianisme par l'éclat du diadème.

Ainsi régnait sur ce grand prince la justice qui réglait son esprit et son cœur; mais n'en demeurons pas à la peinture vague d'une vertu en idée, les éloges généraux sont toujours suspects; le saint roi que je loue n'a pas besoin de nos conjectures pour paraître grand; c'est à ses actions saintes qu'il doit toute sa gloire, et c'est là qu'il la faut chercher. Entrez donc ici, Messieurs, dans le détail de sa vie, suivez-le pas à pas dans les

sentiers de la justice, et voyez-le, la balance à la main, régler ce qu'il se doit à soi-même, ce qu'il doit à son Dieu.

Comme roi éclairé dans les profondeurs de la plus sage politique, il les démêle, il les pène; rien n'est au-dessus de son vaste génie; là il découvre les projets des princes étrangers; ici il prévient les conspirations des ennemis domestiques, ou découvre les besoins des peuples opprimés; la sage-se descendue du ciel pour lui comme pour Salomon, selon le Saint-Esprit, ne l'abandonne jamais; elle travaille avec lui dans le cabinet, l'éclaire dans ses doutes, le conduit dans ses desseins, et soutenu de ses lumières, on le voit partout agir, parler, décider en roi : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari.* Comme chrétien soumis dans les mystères de la foi, il les adore, il les croit avec simplicité, ses yeux et sa raison lui sont suspects; l'autorité des siècles passés et les oracles des Ecritures lui tiennent lieu de tout; plus sûr mille fois de la parole de Jésus-Christ que du témoignage de ses sens, il n'a pas besoin d'être témoin du miracle d'un Dieu visible sur nos autels; sous la forme naturelle d'un enfant, sa foi y adore de loin un Dieu caché; sans curiosité comme sans incertitude, il croit en héros comme il fait toute autre chose; tout œil, tout esprit, tout raison pour la politique; sans yeux, sans raisonnement pour la religion; tout roi dans le cabinet, tout chrétien dans le sanctuaire, et malgré l'indépendance de son état, captivant son esprit sous le joug de la foi, et rendant à Dieu ce qu'il doit à Dieu. *Reddite quæ sunt Dei Deo.*

La justice qui élève ou qui soumet son esprit, anime ou calme aussi son cœur selon les conjonctures; comme roi, faut-il repousser des ennemis rebelles, aller la foudre à la main réprimer l'audace du Breton ou de l'Anglais, faire éclater, pour la sûreté de l'Etat, de justes ressentiments? Louis sait prêter son cœur à la justice de ses droits, il fait voir que la vertu ne nuit point au courage, que la piété n'est pas l'asile des lâches, et que, dans une religion qui adore le Dieu des armées, le saint n'est pas incompatible avec le héros.

Comme chrétien, faut-il pardonner à des ennemis soumis, étouffer par religion des ressentiments que la politique autorise, remettre au comte de la Marche et au duc de Bretagne une conspiration qui méritait toute sa colère? Vindictifs, il vous apprend à la modérer; à travers le bruit des armes qui l'appelle à la vengeance, il entend la voix de l'Evangile qui le porte à la douceur; il reçoit avec Théodose, comme une grâce, l'occasion qu'on lui donne de pardonner : *Putabat se beneficium accepisse cum rogaretur ignoscere* (S. Ambros.). Il sait, comme l'enseigne saint Chrysostome, qu'il est plus digne d'un roi de vaincre sa colère que ses ennemis, que sa puissance paraît bien moins quand il punit que quand il pardonne, et qu'au lieu que la défaite de ses ennemis est l'ouvrage et la gloire de ses soldats, la victoire de son propre cœur est la sienne. *Illic armorum et mi-*

litum opus geritur, hic tuum solius trophæum (Chrysost., hom. 6 ad pop. Antioch.).

Tels, et plus nobles encore étaient les sentiments qu'avait appris saint Louis, non de la vanité païenne, mais de la justice évangélique : justice qu'il ne suit pas par caprice ou par saillies, comme la plupart d'entre nous, qu'on voit tantôt tout entreprendre pour les intérêts de Dieu, et tantôt les sacrifier aux nôtres dans des moments de ferveur prêts à mourir pour notre foi, en d'autres hésitant sur ses mystères, et incapables de rien souffrir pour elle ; quelquefois pardonnant à nos ennemis au pied des autels, partout ailleurs ménageant l'occasion de les noircir ou de les détruire ; aujourd'hui justes par horreur du péché, demain pécheurs par dégoût de la vertu. Rien de pareil dans la justice de saint Louis : toujours constante, toujours uniforme, toujours égale à elle-même, elle ne se dément jamais ; et je le vois également saint, également juste dans tous les états de sa vie.

Juste sur le trône, où il veille au bonheur et à la sûreté de ses sujets, où il donne un asile heureux à l'innocence opprimée, où il dispense les grâces avec équité ; plus juste au pied des autels, où il répand tant de fois le jour son cœur devant Dieu, se soustrait aux affaires publiques pour se rendre à lui-même, apprenant à régner de celui par lequel il règne, recevant avec les ardeurs de la charité les lumières d'une sainte politique, et au milieu d'une cour tumultueuse, enseveli dans l'oubli de Dieu, occupé de l'unique soin de le faire régner à sa place ; semblable en un mot à ces astres qui, emportés par la rapidité du premier mobile, semblent n'avoir point d'autre mouvement que lui, mais qui, par un mouvement contraire qui leur est propre, fournissent insensiblement une autre carrière, saint Louis, entraîné en apparence par le torrent des affaires et par les soins de l'Etat, sait revenir à Dieu par de secrets retours ; confondu avec les impies par la nécessité de sa condition, distingué d'eux par les exercices de sa vertu et, dans la voie large des pécheurs, fournissant pourtant en secret la carrière des saints.

Juste au milieu de cette foule de courtisans, où il fait rendre à sa dignité tout ce que le respect exige, grand sans orgueil, majestueux sans fierté, magnifique sans profusion, aimable et familier sans bassesse, voulant que la crainte de Dieu règle toujours les honneurs du prince, qu'on l'honore sans crime et sans idolâtrie comme un homme inférieur à Dieu seul, supérieur à tout le reste, et tirant ainsi sa vraie grandeur de sa religion, dit Tertulien : *Sic enim omnibus major est, dum solo vero Deo minor (Tert., ad Scap., c. 1).* Plus juste encore au milieu d'une foule de pauvres, soit que son humilité l'abatte à leurs pieds pour essuyer de ses mains royales la lèpre qui les couvre et confondre la délicatesse des grands qui ne peuvent soutenir la vue de leurs misères ; soit que sa charité les appelle tous les jours à sa table pour condamner le luxe des sensuels, qui les laissent mourir de faim à la vue de leurs délices ; soit que sa libéralité

leur assigne des revenus fixes sur l'épargne, et fasse couler pour eux des sources de charités que quatre siècles n'ont pas taries, pour faire rougir l'avarice du riche de sa cruelle économie, soit enfin que sa tendresse les visite dans les hôpitaux où ils souffrent, mêlant ses soupirs à leurs larmes, entrant dans le détail de leurs misères, et descendant comme un aigle du centre de la lumière au milieu de ces cadavres corrompus, de l'éclat du trône parmi les membres souffrants de son divin Maître ; au-dessus de tous les rois par sa vertu, au-dessus des prêtres mêmes par son humilité, dit saint Ambroise d'un empereur chrétien : *Ut virtute imperatores, humilitate sacerdotes vicerit (Ambros., epist. 88).*

Voilà, grand roi, quelles furent les règles inviolables de votre conduite, voilà comme vous sûtes à propos remplir les devoirs et de la politique et de la foi, et d'une juste sévérité et d'une aimable condescendance, et de roi des Français et de père des pauvres, et de défenseur de l'Etat et de protecteur de l'Eglise ; mais ce qu'on doit plus admirer, cette justice qui régna sur votre cœur malgré l'indépendance s'y souleva encore contre la volupté.

2. Quel obstacle, Messieurs, au règne de la justice ! Son premier effet, selon saint Thomas, c'est d'établir l'ordre dans le cœur de l'homme, de soumettre ses passions à sa raison, son corps à son âme, son âme à son Dieu, et la volupté renverse ce bel ordre ; partout où elle règne, la raison obéit et la passion domine, l'âme est esclave et le corps souverain, Dieu ne fait rien, l'homme est le maître : or, où règne plus souverainement la volupté que dans la cour des rois ? Là, tout conspire à fasciner les sens : la magnificence vous aveugle, l'abondance vous amollit, les spectacles vous enchantent, les objets vous séduisent, les exemples vous entraînent, les passions sont et vives et souveraines ; là, l'autorité vous facilite tous les plaisirs, la qualité les excuse, la complaisance les justifie, la lâcheté des âmes vénales vous les ménage, chacun avance sa fortune aux dépens de votre vertu, c'est un mérite de travailler à votre perte ; le plus adroit ministre de vos passions se croit le plus digne objet de vos bienfaits, et parmi tant de vices qui vous assiègent, dit saint Jérôme, vous ne pouvez plus voir la vertu. Telle est la situation dangereuse du grand saint Louis ; les plaisirs l'investissent, la volupté ingénieuse dresse partout des pièges à son cœur ; comment soutenir le trône de la justice au milieu de ce torrent d'iniquités ? Ah ! la croix, la croix de Jésus-Christ est son appui, selon l'avis de saint Augustin ; attaché à ce bois sacré et crucifié avec son divin Maître par les rigueurs de la pénitence, toutes les voluptés s'écoulent à ses pieds et ne l'ébranlent pas : *Quem non involveret fluctus iste horrentæ nequitiæ, nisi crux Christi figeretur, cujus apprehenso robore stabiles essemus ?* Il voit Jésus-Christ, le roi des rois, au milieu de la félicité qu'il pouvait goûter, embrasser ses souffrances et préférer sa croix à toutes les

joies du ciel et de la terre, dit l'Apôtre, et il met tout son plaisir à l'imiter : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*. De là, cette pénitence héroïque qui sut allier la pourpre et le cilice; de là, ces innocentes cruautés qui n'épargnèrent pas un sang si précieux à l'Etat; de là, cet apprentissage secret du martyre auquel il s'exposera dans la suite; de là enfin, cette privation volontaire de tous les plaisirs que les grands regardent comme un apanage inséparable de leur condition; ces spectacles profanes où le poison s'insinue par les oreilles et par les yeux, Louis les interdit; ces jeux excessifs où se prodigue avec tant de cruauté le patrimoine des pauvres, Louis les proscriit; ces liaisons agréables qui sont l'écueil inévitable de la pureté, Louis ne se les permet jamais; et par là, comme cette fontaine fameuse qui conduit ses eaux douces au travers de la mer sans en contracter l'amertume, il conserve son innocence dans le centre de la corruption, il vit mortifié dans le sein des plaisirs, et fait gloire de pratiquer sur le trône la pénitence dont les particuliers rougissent, dit saint Ambroise d'un autre prince : *Quod privati erubescunt, non erubuit imperator publice agere penitentiam*.

3. Victorieux des plaisirs, se laissera-t-il séduire à d'autres illusions? la flatterie, ce poison subtil de la justice des rois, pourra-t-elle corrompre la sienne? Non, Messieurs, il s'arme contre elle de la vérité de Jésus-Christ, et il en triomphe; il ne trouve dans l'Evangile qu'il lit tous les jours qu'une route étroite pour toutes les conditions, et c'est par elle qu'il veut marcher : *Angusta via est que ducit ad vitam*.

En vain pour amollir son cœur, lui fait-on du Dieu qu'il adore un fantôme aveugle de miséricorde, indulgent pour les grands, sévère pour les petits, épargnant sur le trône des passions qu'il punit dans la poussière; Louis cherche ce Dieu complaisant dans les Ecritures, et il ne le trouve pas; il le voit partout élevé sur un trône plus haut que le sien, armé contre lui d'une justice plus sévère, et prêt à faire sentir tout le poids de sa puissance aux grands du monde qui auront abusé de la leur. *Potentis potenter tormenta patientur*.

En vain mille flatteurs viennent-ils le déguiser à lui-même, applaudir à ses défauts, canoniser ses passions, adorer sous la pourpre des faiblesses plus éclatantes, saint Louis ne les écoute pas; la sincérité odieuse aux grands est chez lui le prix de la faveur; les plus sévères censeurs de ses actions sont ses plus chers favoris; la liberté de parler n'est plus un crime où règne l'amour de la vertu, et la flatterie est bientôt bannie d'une cour où il n'y a des récompenses que pour la vérité. C'est sur elle, Messieurs, que notre saint roi se condamne ou se justifie; on ne le voit pas comme nous s'applaudir sur l'opinion des hommes; la vérité de l'Evangile sur laquelle il se mesure sans cesse est la règle infailible de ses jugements; c'est de son propre cœur et non pas de la bouche des flat-

teurs qu'il veut apprendre ce qu'il est, comme saint Augustin : *Cor meum, ibi ego sum quicumque sum*.

Vous l'avez vu, ce cœur innocent où saint Louis fit d'abord régner la justice, vous l'avez vu lui élever un premier trône sur les ruines de l'orgueil, de la volupté, de la flatterie qui tâchèrent de le corrompre; profitez, chrétiens, d'un si grand exemple; un roi saint est un modèle digne de vous; la vertu jointe à la qualité a je ne sais quoi de plus aimable et de plus engageant; si elle vous effraye sous le sac et le cilice, qu'elle vous plaise au moins sous la pourpre, et si vous rougissez d'être saints avec les âmes communes, je le permets à votre ambition, animez-vous à le devenir avec les rois; faites régner la justice sur vos cœurs par l'humilité de Jésus-Christ, par la croix de Jésus-Christ, par la vérité de Jésus-Christ, comme saint Louis, qui va lui élever un second trône dans le cœur de ses peuples, et la faire régner sur ses sujets par l'équité de ses lois.

SECOND POINT.

Les rois ont deux qualités, dit l'admirable saint Augustin, ils sont hommes et ils sont rois; comme hommes, tout occupés du soin de leur propre salut, ils ne doivent penser qu'à se sanctifier par une exacte fidélité à leurs devoirs particuliers; c'est ce que vous venez d'admirer : *Quia homo est, Deo servit vivendo feliciter*. Comme rois, chargés du soin de leurs sujets, ils doivent réformer leurs abus, punir leurs désordres, régler leurs mœurs et par des lois saintes qui établissent la justice au milieu d'eux et par des ministres zélés qui la sachent maintenir : *Quia rex est, Deo servit leges justas præcipientes sanciendo*. Et c'est ce que vous allez voir dans le grand saint Louis.

1. Pour nous assujettir à la justice, nous avons reçu la loi éternelle de Dieu; il a pris soin de la graver dans nos cœurs, de nous imprimer un sentiment secret de nos devoirs, de nous les expliquer dans son Evangile, et d'élever au dedans de nous-mêmes contre nos prévarications un tribunal intérieur où notre conscience est notre juge, ou nos propres pensées sont nos accusateurs ou nos avocats, dit l'Apôtre : *Inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus*. Cette loi intérieure suffit pour les saints, mais elle n'est pas capable d'arrêter les impies; ils renversent ce tribunal invisible, ils violent insolemment la loi éternelle de Dieu, si la loi temporelle du prince ne vient l'appuyer. Tel était l'état des Français quand saint Louis monta sur le trône : l'on voyait partout le vice impuni, la piété proscrire, la volupté triomphante, les abus tenant lieu de lois, et la justice de Dieu gémissante sous le joug de l'iniquité. Mais vous paraissez, grand prince, et ces ténèbres qui couvrent la face du royaume sont dissipées; vous montez sur la montagne comme Moïse pour y recevoir les impressions de la puissance et de la gloire de Dieu, et vous en descendez comme lui pour apporter sa loi au peuple que vous devez conduire. Vous êtes

élevé sur le premier trône du monde, et vous vous abaissez jusqu'au détail des abus populaires; vous rénez, et vous n'êtes pas content si la justice qui affermit seule les trônes ne règne avec vous (*Prov.*, XXV).

Eh! que ne fait-il pas en effet, Messieurs, pour la faire régner sur le cœur de ses sujets? Quelles lois n'établit-il pas pour bannir tous les abus de son royaume? Déjà le luxe, porté comme aujourd'hui au dernier excès, confondait toutes les conditions; la dépense n'avait point d'autre règle que la cupidité, chacun tâchait d'ensevelir la bassesse de sa naissance sous la pompe de ses habits, croyait trouver dans ses vains ajustements un titre de noblesse ou un supplément de beauté; et surtout le sexe ambitieux, devenu semblable à cette femme de Babylone que l'Écriture nous représente toujours superbement vêtue, et dans sa magnificence incapable d'être connue pour ce qu'elle est; le sexe, avec ce faste qui le déguisait, était un mystère où l'on ne connaissait plus rien: *Mulier erat circumdata purpura et inaurata auro... et in fronte ejus scriptum mysterium*. Saint Louis réforme ce grand abus; il prescrit des bornes à la vanité, il règle et la magnificence des habits et la somptuosité des repas, et rétablit ainsi dans leur premier ordre les conditions que la sagesse de Dieu avait distinguées et que l'orgueil de l'homme avait confondues.

Déjà la religion méprisée ne faisait connaître un Dieu que pour l'outrager: la raillerie s'égayait sur ses mystères, le libertinage se jouait de ses vérités, le blasphème n'épargnait pas son saint nom, et des langues formées pour le bénir n'étaient plus fécondes qu'en malédictions. Saint Louis en arrête le cours; il veut que des lèvres qui ont déshonoré Dieu par leurs blasphèmes l'honorent par leurs supplices, que le fer ardent qui les perce y laisse un caractère éternel d'infamie, et que la peine de quelques-uns devienne la terreur de tous.

Déjà les duels devenus glorieux faisaient voir dans l'État une espèce de guerre civile; des injures particulières épuisaient un sang réservé aux querelles publiques; l'homicide en ces occasions était un titre d'innocence; quand on était accusé, l'on se justifiait d'un crime par un autre, et le plus fort passait toujours pour le moins coupable: saint Louis abolit cette cruelle jurisprudence, l'on ne décida plus du droit par les armes; les plus courageux eurent honte de l'être contre la loi de Dieu et du prince, et la justice, en possession de tous ses droits, décida seule de l'honneur et de la fortune des particuliers. Déjà le barreau, établi pour maintenir l'équité, ne servait plus qu'à la détruire; l'innocence était opprimée jusqu'au pied du tribunal qui la devait protéger; l'on violait les lois au milieu des lois mêmes, comme parle saint Cyprien; la fourberie, l'intérêt, les inimitiés, la fureur faisaient voir dans le temple de la paix une image de la guerre: là gémissaient des parties consumées par des délais ou des exactions injustes: là pronon-

çaient des juges corrompus par des vues humaines ou par des intérêts sordides; là triomphaient des avocats plus éloquents pour l'injustice que pour la vérité, dit saint Bernard: *Diserti adversus justitiam, eruditi pro falsitate*. Saint Louis ne souffre pas ces prévarications; il rétablit les lois dans leur première vigueur, l'intégrité règne, l'innocence respire, la vérité triomphe, et le prince, devenu lui-même le modèle des magistrats, démêle avec bonté les droits de ses sujets; la justice l'accompagne au milieu de ses innocents plaisirs; on le voit, comme dans les premiers temps, assis sur le gazon, donner un accès facile à la veuve opprimée, écouter dans le silence de la solitude la voix languissante des pupilles qui ne s'entendait plus dans le tumulte du barreau, ôter au mensonge tous les voiles artificieux d'une vaine éloquence, laisser paraître la vérité sans fard sous la beauté naturelle, et plus grand mille fois dans cette aimable simplicité qui se familiarise avec les pauvres que sur ces trônes élevés d'où on ne les entend pas.

Épargnez-moi, Messieurs, épargnez-vous à vous-mêmes un plus long détail de ce que fit saint Louis pour faire régner la justice dans ses États; laissez légèrement parcourir à votre imagination et jeux interdits, et voluptés proscrites, et théâtres décrédités, et comédiens bannis, et toute la rigueur des lois exercée sans acception de personne, contre la noblesse dont il punit les violences, contre son propre frère dont il condamne les injustes prétentions, contre ses propres intérêts qu'il abandonne, lorsque des juges complaisants trahissent la vérité pour les maintenir, devenu lui-même son juge et sa partie, et plus riche mille fois par la gloire immortelle de son désintéressement que par la possession de toutes ces merveilles. Parcourez, dis-je, en esprit, toutes ces merveilles, mais arrêtez-vous un moment sur vous-mêmes, et du zèle d'un grand roi pour la justice, apprenez quel doit être le vôtre; car je parle autant pour votre instruction que pour sa gloire; ses vertus pour être royales ne sont pas au-dessus de vous, chacun est roi dans sa famille comme saint Louis dans ses États, et malheur à qui n'y fait pas régner la justice par les mêmes lois qu'il eut soin d'établir! malheur à qui vit dans le luxe et dans la profusion que ce saint roi condamna! malheur à qui tolère dans ses domestiques le blasphème et l'irréligion qu'il punit si sévèrement dans les siens! malheur à qui permet à ses enfants, à qui se permet à soi-même le théâtre et les spectacles qu'il défendit à ses sujets! malheur à qui se maintient dans le bien d'autrui par la violence d'une autorité dont il n'abusa jamais! Ah! de quels yeux vous voit-il du haut du ciel, ce grand roi, violer des lois si saintement établies? de quels yeux voit-il renaitre parmi vous des abus si justement condamnés? de quels yeux le verrez-vous vous-mêmes venir vous juger sur ses lois comme Jésus-Christ vous jugera sur la sienne? Obéissez à celles de votre Dieu,

la crainte de ses jugements vous y engage, *Deum timeate*; mais ne violez pas celles de votre roi, le respect de sa dignité. L'amour de sa vertu vous le demandent : *Regem honorificate*.

2. Mais qu'a-t-il fait, ce grand roi, d'établir des lois saintes, s'il ne choisit encore des ministres fidèles pour les soutenir? Sans ce choix judicieux la justice gémit au milieu des lois, le dérèglement règne à l'ombre des règles qu'on lui prescrit, et tel qu'on voit quelquefois le cabinet d'un savant en désordre au milieu d'un amas confus de règles et de compas qui l'environnent, tel on voit un Etat dans la confusion au milieu des lois salutaires du prince, si des magistrats bien choisis ne veillent sans cesse pour les maintenir. C'est à ce choix important que le grand saint Louis donna tous ses soins : il voulut qu'au mépris d'une indigne vénalité, les honneurs fussent le prix de la science, du désintéressement, de la vertu.

Aussi ne vit-on pas alors l'ignorance, l'argent à la main, corrompre les arbitres du mérite, forcer les avenues des dignités, monter de tribunal en tribunal, répandre ses ténèbres dans le palais de la justice, et, les yeux bandés comme elle, confondre tous les droits, punir l'innocent pour le coupable, et se croire en droit de vendre par avarice ce qu'elle avait acheté par ambition, dit un ancien : *Quæ emeris vendere gentium jus est (Senec.)*. On ne vit pas alors des sangsues insatiables, des âmes intéressées entrer pour s'enrichir dans les affaires publiques, s'engraisser du sang des peuples, élever tout d'un coup leurs familles sur les ruines de cent autres, et, comme des torrents impétueux, ramasser dans un seul endroit la graisse et les fruits de la terre qu'ils ont désolée; l'on ne vit pas alors des officiers vicieux détruire par leur conduite les lois qu'ils devaient soutenir par leur dignité, tantôt punir l'adultère et tantôt le commettre eux-mêmes, et, comme les juges impies de Susanne, mettre toute leur justice à faire en secret ce qu'ils condamnaient en public, dit saint Bernard : *Hæc est tota justitia vestra : Quæ palam arguitis eadem agitis in occulto*.

Loin du règne de saint Louis ces abus pernicieux. Il comprit que rien ne contribue tant à l'équité des peuples que le mérite des magistrats. De là cette application à n'élever aux dignités que ceux qu'une vie pure et une capacité consommée en avaient rendus dignes; de là cet empressement à les connaître et à les faire passer tout d'un coup de l'obscurité de leur cabinet ou de leurs emplois médiocres aux premiers honneurs de l'Etat; de là cet édit fameux publié pour l'établissement de la justice, ces serments solennels des magistrats de juger sans acception de personnes, de ne point défendre les droits du prince au préjudice de ceux des sujets, de ne point acquérir des terres sans son aveu dans le ressort de leur magistrature; de là enfin cette délicatesse sur les mœurs des juges, cette sévérité à casser ceux qui se rendaient suspects de vices scan-

daleux, cette exactitude à vouloir, à l'exemple de Jésus-Christ dans son Evangile, que le vice ne pût être condamné que par la vertu; *Qui sine peccato est vestrum, primus in illum lapidem mittat*.

Eut-il moins de soin, ce grand roi, de faire régner la justice dans l'Eglise que dans l'Etat? Tu le sais, province des Albigeois, et le zèle du fils le fait sans doute souvenir comme nous de celui du père. Quelle ardeur à exterminer les erreurs, à étendre la pureté de la foi, à procurer l'union des cœurs et la paix de l'Eglise aux dépens de son épargne, de son repos, de son sang, s'il eût été nécessaire! Quelle fidélité à maintenir le bon ordre et la réforme dans les cloîtres, à dispenser avec équité les biens de l'Eglise, à n'accorder les bénéfices ni à la brigue ni à la faveur, mais au mérite et à la vertu; à les distribuer à des ouvriers fidèles pour leurs nécessités et celles des pauvres!

Achevons l'éloge de notre saint roi, et voyons-le désintéressé dans son zèle, quitter un royaume pour aller conquérir celui de Jésus-Christ, et faire régner la justice sur le cœur même de ses ennemis.

TROISIÈME POINT.

C'est un oracle de l'Evangile, que Dieu exige davantage de ceux auxquels il a plus donné; les particuliers se sauvent par des vertus communes, les rois ne se sanctifient que par l'établissement du règne de Jésus-Christ; ils doivent faire pour sa gloire ce qui ne peut être fait que par des rois, dit saint Augustin (*Ep.* 202), ils doivent se sauver en rois.

Vous le saviez, grand prince, et sur ces maximes solides de votre religion vous formâtes le glorieux dessein de conquérir le sépulcre de Jésus-Christ; dessein censuré des politiques, redouté des lâches, condamné des envieux, mais digne des éloges de tous les siècles, de l'émulation de tous les rois, du courage d'un roi très-chrétien et d'un roi saint. Car suivre la justice, c'est le devoir des particuliers; la faire suivre aux autres, c'est quelquefois l'artifice d'un politique; mais entreprendre de la faire régner sur les ennemis de Jésus-Christ, abandonner un royaume pour aller rétablir le sien, être plus sensible aux soupirs des chrétiens captifs qu'à ceux d'un état et d'une famille alarmée, ne point dormir en repos, comme David, qu'on n'ait fait reposer le Seigneur dans son premier sanctuaire, c'est la gloire du magnanime saint Louis.

Il assemble la noblesse de ses Etats, et, la croix à la main, je l'entends leur communiquer l'ardeur qui le consume : Quoi, leur dit-il, nous sommes les héritiers de la croix, et nous laissons notre héritage à des infidèles! nous adorons Jésus-Christ dans le sein de notre patrie et nous souffrons qu'on l'outrage au milieu de la sienne! nous respectons des vases sacrés qui portent son sang, et nous ne courons pas à la conquête d'une terre qui en est imbibée! nous régnerons sur nos frères, et nous ne le ferons pas régner sur ses ennemis! Allons, fidèles

sujets, venger ses outrages, il n'est de vraie gloire que de combattre pour lui : la pourpre que je porte est teinte de son sang ; si je n'y mêle le mien, je suis indigne de la porter ; c'est par lui que je règne et c'est pour lui que je veux régner.

A ces mots, une noble emulation s'allume, on embrasse la croix à l'envi, on court avec ardeur à des combats où la défaite n'est pas moins glorieuse que la victoire, et chacun dans son zèle doute s'il doit faire des vœux pour vaincre ou pour mourir. Pendant que je perds le temps à le dire, le dessein s'exécute, l'on part pour s'embarquer, la mer gémit déjà sous une flotte nombreuse, l'Égypte s'approche, Damiette se montre, l'ennemi fier borde le rivage, et sûr de vaincre, il partage en idée les dépouilles du vaincu ; mais vous ignorez, barbares, qui vous avez à combattre ; c'est le camp de Dieu que vous voyez paraître : *Castra Dei sunt hæc* ; il combat lui-même par les mains du héros qui vous attaque, et l'on est invincible quand on l'a dans son parti ; le glaive de la parole, le bouclier de la foi, la cuirasse de la justice, le zèle de l'Évangile sont, selon l'Apôtre, des armes invincibles auxquelles vous ne résisterez pas ; car quel ennemi peut tenir longtemps contre un héros tout armé de Dieu, dit un Père ; *Totus de Deo armatus*.

En effet, saint Louis emporté par son courage, encore plus animé par sa foi, défait déjà des yeux les ennemis de Jésus-Christ ; impatient de les joindre, il se jette le premier dans la mer pour animer les siens à gagner le rivage ; on le suit, il sort pas à pas des eaux à travers des flèches ennemies ; il combat des yeux, de la voix, de la main ; l'ennemi plie devant lui, l'armée Égyptienne est dissipée. Et tel que vous voyez le soleil sortant le matin du sein des eaux combattre les épaisses ténèbres qui lui résistent, disputer avec elles de l'empire du monde, et à mesure qu'il s'élève davantage les chasser devant lui, les dissiper enfin tout à fait par la force de sa lumière, tel je vois saint Louis sortant des eaux avec l'éclat de ses armes royales éblouir l'Égyptien de ses premiers rayons, le pousser devant lui pas à pas, et maître du rivage, enfoncer, confondre, dissiper tout à fait cette noire armée.

Tels furent les premiers progrès de la justice dans cette terre étrangère ; mais qu'il fit bien la voir du même pas entrer en triomphe dans la ville de Damiette ; car ce fut bien moins le triomphe de saint Louis que celui de la justice et de la religion ; c'est pour elle qu'il a combattu, c'est par elle qu'il a vaincu, c'est à elle qu'il doit céder l'honneur du triomphe. En effet, Messieurs, à voir la croix de Jésus-Christ entrer la première dans cette nouvelle conquête, les ministres du Seigneur la suivre au milieu des cantiques, le héros paraître le dernier la tête découverte, les pieds nus, dans l'appareil d'un esclave vaincu plutôt que d'un roi victorieux, des autels dressés au lieu de trophées,

n'est-ce pas un nouveau Josias qui vient relever les ruines du sanctuaire ? n'est-ce pas le triomphe de la religion plutôt que celui de saint Louis ?

Oui, Messieurs ; mais saint Louis triomphera à son tour, et vous allez voir un admirable combat entre Jésus-Christ et lui ; ici, le héros cède toute sa gloire à Jésus-Christ, et bientôt Jésus-Christ cédera toute la sienne au héros ; Louis s'anéantit dans sa victoire, afin que le Dieu des armées triomphe seul dans la prospérité ; et le Dieu des armées va se laisser vaincre, afin que Louis triomphe à son tour dans l'adversité ; car c'est dans votre défaite, grand roi, que je vous vois véritablement triompher ; vous vous cachez pendant le triomphe de votre Maître, et dans cette entrée glorieuse de Damiette, je ne vois rien paraître de grand que Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ se cache à son tour pour quelques moments, l'ennemi triomphe ; après mille actions éclatantes notre héros est vaincu, les chaînes et la prison sont la récompense de sa vertu, et c'est là que je ne vois plus rien de grand que saint Louis. Si le bras de Dieu l'abandonne à la discrétion de ses ennemis, son courage, sa patience, sa foi l'élevé au-dessus d'eux ; s'il cesse de régner par la terreur de ses armes, il commence à régner comme Jésus-Christ par l'humiliation de la croix ; c'est dans les souffrances qu'il est reconnu roi comme son divin modèle ; dans sa victoire il n'a paru que la moitié de ce qu'il était, dans sa défaite on voit tout ce qu'il est ; les Barbares croient avoir fait un esclave, et ils trouvent un maître ; on lui propose des conditions indignes de son rang, il les rejette avec fierté ; on le menace de la mort, il la méprise avec courage ; on insulte au pouvoir de son Dieu, il le justifie à la face de ses ennemis. Voilà, Messieurs, ce que j'appelle triompher par l'adversité ; voilà ce que j'appelle, avec saint Cyprien, avoir un cœur de roi dans un corps esclave : *Corpore captivo, corde regnante* ! De là ce respect que les barbares eurent enfin pour ses fers ; de là cette admiration de son courage et de sa grandeur d'âme, qui les fit délibérer s'ils reconnaîtraient leur captif pour leur roi, et s'ils le feraient passer du fond de sa prison sur le trône de l'ent nation ; de là, cette vénération de la justice qu'il fit régner jusque dans ses chaînes.

Quand il en sera déchargé, que ne fera-t-il point pour elle ? de retour au port d'Acre après sa prison, que n'entreprendra-t-il point pour ses frères, pour sa religion, pour son Dieu ? Pendant un séjour de cinq ans dans cette terre étrangère, combien de captifs rachetés, de chrétiens affermis, de villes fortifiées pour leur servir d'asile, de cadavres portés sur ses épaules et ensevelis de ses propres mains à la vue des ennemis ; en un mot, combien d'exemples de vertu donnés pour faire régner la justice dans un pays où les chrétiens persécutés commençaient à la méconnaître ! C'en était assez pour mériter à saint Louis la qualité de disciple, d'apôtre, de héros de la justice ; mais il n'est

pas content s'il n'en est encore le martyr : ce repos qui, après tant de travaux, devait lui paraître si doux dans le sein de sa famille et de ses États, il le regarde comme une tâche à sa gloire; les délices de la cour sont insipides à qui a goûté les nobles travaux de la Palestine, les concerts sont odieux à qui a entendu de si près les soupirs des chrétiens opprimés, le trône n'est rien à qui voit encore quelque espérance de conquérir le sépulchre de Jésus-Christ.

Saint Louis y vole, à cette conquête tant désirée : une seconde expédition l'arrache à la France; déjà Tunis, affaibli par un long siège, tremble à la vue de nos pavillons; mais vous, Seigneur, qui devez à la vertu de ce grand roi une cité plus sainte, vous voulez que, frappé d'une maladie cruelle, il meure martyr au lieu de vivre conquérant, qu'il emporte le ciel au lieu de Tunis, et que la justice qui sanctifiera son règne le vienne enfin couronner : *Virga æquilatis, virga regni tui.*

Mort précieuse aux yeux du Seigneur, tu n'as pu nous ravir le saint roi que nous honorons : nous le possédons dans les restes sacrés de son corps, plus efficaces pour la défense de l'État que la force de nos armées; nous l'entendons dans ces lois saintes qui, après plus de quatre siècles, sont encore aujourd'hui ou la règle de nos mœurs, ou la condamnation de nos excès; nous le voyons, nous l'admirons tout entier dans l'auguste héritier de sa couronne et de sa vertu; et la justice qui fut le caractère de son règne le confond heureusement avec celui-ci.

Le trône de Louis le Grand devenu, comme alors, l'asile de l'innocence opprimée, la religion sinoi portée par ses armes, au moins étendue par ses soins, soutenue par ses libéralités dans des terres étrangères; les erreurs exterminées dans la nôtre, les théâtres profanes ou renversés par l'autorité, ou discrédités par l'exemple du prince; des asiles publics consacrés, là à nourrir et à sanctifier les victimes de la patrie, ici à former du sang le plus pur de la noblesse de dignes épouses à Jésus-Christ; partout la face de l'Église renouvelée, la piété épurée, la vertu, si je l'ose dire, familiarisée avec le trône, et seule honorée au milieu d'une cour où au lieu des insultes qui l'en avaient hantée elle n'a plus à se défendre que de la faveur et des applaudissements; l'amour de la gloire tantôt écouté pour les intérêts de la religion, et tantôt sacrifié au repos de l'État; sont-ce les traits du saint roi que je loue, ou de celui sous qui nous vivons? Trompez-vous-y, Messieurs, je vous le permets; ce n'est pas à l'éloquence à démêler ce que la vertu confond; un roi saint ne peut être bien peint que par un roi qui se sanctifie, et la copie est finie si on le prend pour l'original.

Mais ce qui les confond plus heureusement encore, c'est la qualité de protecteurs de cette auguste académie; saint Louis la protège du haut du ciel, il y verse des influences pures, des lumières vives, des sentiments chrétiens; la religion domine partout dans

ses ouvrages, le profane, l'impur en est banni, et il n'est pas moins sûr de les suivre comme la règle des mœurs, que comme celle du langage.

Louis le Grand la protège du côté de la terre : toujours attentif à la gloire de l'État, il sait que les grands génies y contribuent autant que les héros, que le règne le plus éclairé est d'ordinaire le plus glorieux, que la mémoire du prince tombe avec ses monuments et ses trophées, si la plume du savant ne l'immortalise, et que Rome doit son éclat aux orateurs, aux poètes, aux historiens, comme aux Fabius et aux Scipions.

De là, Messieurs, la glorieuse protection dont ce grand roi vous honore; de là, cette libéralité qui anime vos exercices par l'effusion de ses bienfaits; de là, cette affabilité qui veut qu'à l'ombre de son trône vous conspiriez avec lui à en relever l'éclat, que vous cultiviez sous ses yeux une langue pour laquelle les étrangers font gloire d'oublier la leur, une langue qu'il a fait parler à tant de provinces subjuguées, une langue enfin digne de devenir un jour par ses conquêtes et par vos soins la langue de l'Europe. O spectacle digne de la curiosité des nations! le palais du prince, non pas orné comme ailleurs des figures antiques, des statues muettes des anciens orateurs, mais embelli, animé par l'auguste assemblée de ces génies choisis qui parlent, qui agissent, qui vivent pour la gloire de leur puissant protecteur! Une noble émulation les anime à faire pour lui, s'il était possible, plus qu'il ne fait pour eux; il les reçoit avec honneur dans son palais, et ils le placent avec distinction dans le temple de la gloire; il leur fournit des faits et des vertus dignes de l'immortalité, et ils savent donner à ses vertus l'immortalité qu'elles méritent : je me trompe, Messieurs, c'est Dieu seul qui la possède, c'est Dieu seul qui la peut donner; votre héros vivra dans vos écrits, vous y vivrez vous-mêmes jusqu'à la fin des siècles, mais les siècles finiront et vos écrits finiront avec eux, la science sera détruite, les lumières des prophètes seront anéanties, les langues cesseront, la charité qui vous règle et qui vous unit, qui fait et les vrais savants et les vrais héros, subsistera seule dans l'Éternité bienheureuse. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei. Je veux que celui qui aura vaincu soit la colonne du temple de mon Dieu (Apocal., III, 12).

La vie de l'homme est une guerre continue sur la terre. Il n'y est jamais sans ennemis : tantôt attaqué par les puissances de l'enfer qui l'assiègent, tantôt séduit par les erreurs, les terreurs, les amours du monde qui le corrompe; tantôt aux prises avec lui-même, la chair s'élevant contre l'esprit et l'esprit contre la chair, il ne connaît point les voies de la paix, dit le Prophète, et c'est là sa misère. Mais quelque grands que soient ses ennemis, s'il y succombe quelquefois, il peut aussi les vaincre avec la grâce de Jésus-

Christ, et quand il les a vaincus, il doit être sûr de sa récompense, et c'est ce qui fait son honneur et sa gloire. *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.*

Jamais homme n'eut tant d'ennemis que le grand saint Augustin, jamais homme ne remporta sur eux tant de victoires, jamais homme ne fut plus justement couronné. La nature prodigue pour lui fut par les avantages dont elle le combla, et la matière de ses combats, et l'occasion de sa défaite. La grâce puissante en sa faveur triompha des forces de la nature, et fut la source de ses victoires. La religion reconnaissante profita de ses victoires et lui donna la couronne qu'il méritait, lorsqu'elle le choisit pour être sa colonne et son appui. Car toute la conduite de Dieu à l'égard du pécheur se réduit à ces trois choses, dit notre saint, à le rappeler dans ses égarements, à le soutenir dans ses combats, à le couronner dans sa victoire : *Aversum convertere, pugnantem adjuvare, vincentem coronare.*

Ainsi, Messieurs, je vais vous faire voir Augustin tout entier. Eloigné de l'artifice de ces peintres infidèles qui ne montrent que de profil les visages qu'ils veulent flatter, j'exposerai à vos yeux ses défauts comme ses vertus, sa défaite comme ses victoires ; vous le verrez dans ses égarements, dans sa conversion, dans son épiscopat, grand partout, et dans l'ordre de la nature par l'excellence des dons qu'il en reçoit, et dans l'ordre de la grâce qui les perfectionne et qui les consacre, et dans l'ordre de la religion qui les couronne et qui les récompense ; en un mot, Augustin paraîtra comme une colonne dans tous ces états, mais une colonne renversée par la main du péché, c'est mon premier point ; une colonne redressée par la main de la grâce, c'est le second ; une colonne placée dans le sanctuaire par la main de la religion, c'est tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par Marie, et lui disons, *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

C'est la conduite ordinaire de Dieu de former d'abord ses élus sur le plan des grands desseins qu'il a sur eux. Il les comble en naissant des qualités qui doivent un jour servir à sa gloire ; quoiqu'il prévoie l'abus qu'ils en feront quelque temps pour l'outrager. S'il veut que saint Paul soit son apôtre parmi les gentils, il lui donne, pour répandre dans l'univers sa connaissance et son amour, ce tempérament de feu dont il abuse d'abord pour le persécuter. S'il destine Madeleine à être son amante par excellence, il forme en elle ces affections vives quelle tourne d'abord du côté de la créature. Enfin, si, prévoyant les dangers de son Eglise, il fait naître Augustin pour en être un jour la colonne, il lui en donne la grandeur et l'élévation, quoique dans sa jeunesse il ne doive être l'appui que du dérèglement et de l'erreur. Vous verrez donc en lui un esprit sublime, mais abattu sous le poids de son orgueil ; des lumières étendues, mais obs-

curcies par les ténèbres de ses erreurs ; un cœur ardent, mais dérégé dans ses affections ; une volonté impérieuse et jalouse de sa liberté, mais captive sous le joug de ses habitudes. En un mot, tout est grand, tout est riche dans Augustin ; mais c'est une mine d'or ensevelie sous des rochers affreux ; c'est une bonne semence, mais étouffée parmi les épines et l'ivraie dont il est couvert.

Tel fut le premier malheur d'Augustin. Dieu qui, comme un sage architecte, le destinait dès son enfance à soutenir l'édifice de son Eglise, Dieu le forma comme une colonne excellente ; il lui en donna dès lors la droiture, l'élévation, la beauté, la force, pour en faire un jour l'ornement de son sanctuaire, l'appui de son temple, l'admiration des saints, l'écueil des impies ; *Faciam illum columnam in templo Dei mei.*

Mais, hélas ! à peine cette colonne est-elle sortie des mains de l'ouvrier, que la main du péché le renverse ; à peine Augustin paraît-il au monde comblé de tous les dons qui peuvent faire un grand saint, qu'il devient un grand pécheur. Au lieu d'être l'ornement de l'Eglise, il en est le scandale ; il la combat avant que de la soutenir, enfant de ténèbres avant que d'être enfant de lumière, esclave de ses passions avant que d'être libre de la justice, soldat de l'erreur avant que d'être le héros de la vérité, trompé par les uns et tout occupé, dit-il, à tromper les autres : *Falsi atque fallentes (Confess., lib. IV, c. 1)*. Tant il est vrai, Messieurs, que les avantages naturels qu'on tient de la main de Dieu ne servent qu'à le faire méconnaître, si la grâce ne les sanctifie ! Le premier ange s'aveugla par l'excellence de sa nature, le premier homme se perdit par la supériorité de sa condition, et nous, héritiers malheureux de son péché, nous périssons tous les jours par les grands talents qui nous devraient sauver. L'on s'attribue ce qui vient de Dieu ; l'on abuse de ses dons pour l'outrager ; des qualités qui devraient faire adorer la puissance du Créateur soulèvent l'orgueil de la créature ; l'on veut être indépendant et ne vivre que pour soi, comme si l'on s'était formé soi-même : *Vult sibi esse, fierique principium (S. August.)*. Ainsi se renverse tout l'ouvrage de Dieu : l'esprit obéit et la chair domine ; les sens s'élèvent au-dessus de la foi ; les passions au-dessus de la raison ; la raison au-dessus de la religion ; et c'est cet étrange renversement que nous allons pleurer dans Augustin.

1. Car quel usage fit-il d'abord de son esprit ? Il n'en fut jamais un plus grand, vous le savez ; étendu dans ses lumières, vif dans ses conceptions, pénétrant dans ses recherches, riche dans sa fécondité, subtil dans ses tours, élevé dans ses pensées, solide dans ses raisonnements, naturellement amoureux de la vérité : *Veritate delectabar (Confess., lib. II, c. 2)*. C'étaient là, dit-il (*Confess., lib. I, c. 20*), des dons de mon Dieu : je ne les tenais pas de moi-même, et ils m'étaient avantageux ; mais à quoi me servait une bonne chose dont je faisais un mauvais usage ?

Quid mihi proderat bona res non utenti bene (*Confess.*, lib. IV, c. 16)?

En effet, emploie-t-il d'abord cet esprit sublime, dont je viens de vous donner une idée, à l'étude de lui-même, ou à des connaissances étrangères, à apprendre l'art de bien vivre, ou celui de bien parler, à la recherche des vérités éternelles, ou à la curiosité des sciences profanes, de ces sciences vaines qui remplissent l'esprit, qui vident le cœur, qui nous emportent hors de nous-mêmes, et qui comme des ardents trompeurs nous écartent de la bonne voie pour nous conduire au précipice? Voilà, mon Dieu, ce que je puis attendre de mes lumières, si votre grâce ne les dirige pas : *Quid sum mihi sine te, nisi dux in præceptis?* Aussi dans quelles erreurs ne donne-t-il point en suivant son propre esprit? Les rêveries des Manichéens le charment, tout absurdes qu'elles sont; il y vit neuf ans entiers, et si le vide qu'il y trouve l'en détache enfin, ce n'est que pour passer d'une erreur à une autre, et pour préférer la douce incertitude des académiciens aux soins laborieux de chercher la vérité : cependant la force de cette vérité le presse, elle se présente à ses yeux comme malgré lui, son cœur soupire pour elle, mais son esprit n'en peut soutenir l'éclat : *Avortebam palpitantem mentem* (*Confess.*, lib. IV, c. 15). Cette colonne veut s'élever pour entendre la voix de Dieu, et son propre poids l'entraîne toujours dans l'abîme de l'erreur : *Stare cupiens... et pondere superbiæ meæ in ima dejiciebar.*

Savants du siècle, génies sublimes, que la beauté de votre esprit élève au-dessus du reste des hommes, en usez-vous mieux qu'Augustin pécheur? le remplissez-vous des lumières solides de la vérité, ou des faux brillants du mensonge? Le nourrissez-vous de l'onction des saintes Ecritures, ou du poison des mauvais livres? l'employez-vous à soutenir les maximes de la religion, ou à justifier celles du monde? Etrange renversement du péché dans cette noble partie de nous-mêmes; cet esprit lumineux qui devrait être l'appui de la foi en devient tous les jours l'écueil; la noble simplicité de l'Evangile qui devrait faire ses délices n'a que des dégoûts pour lui; la fausse sagesse qui l'aveugle lui fait mépriser la folie de la croix; ces pratiques humiliantes, ces préceptes gênants, ces mystères impénétrables de notre religion à la faveur desquels le peuple se sauve, sont le scandale des esprits forts; c'est faiblesse d'esprit de croire avec les simples, et tel qui fait gloire d'être disciple de Platon, rougissait de l'être de Jésus-Christ, dit notre saint : *Pudet ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi.* De là ces hérésies des mœurs où la présomption de votre propre esprit vous conduit : de là ces sectes funestes qui déchirent l'unité de l'Eglise; de là ces sentiments singuliers qui altèrent sa charité; de là ces adoucissements qui corrompent sa morale, parce qu'on défère aux fausses lumières de son esprit plutôt qu'à l'autorité solide des Ecritures, et qu'on ne se dit jamais à soi-même, comme Augustin :

Que puis-je sans vous, ô mon Dieu, avec tout mon esprit, sinon me conduire dans le précipice : *Quid sum mihi sine te, nisi dux in præceptis?*

2. Encore si l'on en demeurait aux égarements de l'esprit, il pourrait être redressé par le cœur; la pureté des affections produirait celle des sentiments; on entrerait dans la vérité par la charité, comme parle notre saint; mais, hélas! quand le péché a aveuglé l'esprit, il séduit bientôt le cœur. Quand l'irréligion s'est emparée de la plus noble partie de nous-même, elle se répand bientôt dans tout le reste; on ne peut pas aimer un Dieu qu'on ne veut pas connaître, et c'est ce qu'éprouve encore Augustin, et ce que nous allons examiner pour le voir tout entier; car on connaît tout l'homme par le cœur, on connaît le cœur par son amour, on connaît l'amour par son objet, et par conséquent pour bien connaître Augustin, il ne faut qu'étudier son cœur. C'est là, dit-il, que je suis tout ce que je suis : *Cor meum, ibi ego sum quicumque sum.*

Or, Messieurs, qui reçut jamais de Dieu un cœur plus étendu dans sa capacité, plus vif dans ses affections, plus ardent dans ses desirs, plus tendre dans ses amitiés, que le grand Augustin? La capacité du cœur est différente dans tous les hommes, comme la capacité de l'esprit. Comme on n'est pas également capable de connaître, on n'est pas non plus également capable d'aimer, et cette capacité est un don de Dieu qui fait seul, selon l'usage qu'on en sait faire, ou les grands pécheurs ou les grands saints; car ne rien aimer, dit notre saint, comme ces cœurs indolents qui n'ont de vivacité ni pour le bien, ni pour le mal, c'est être mort, misérable, incapable des grandes choses : *Mortui, miserii eritis, si nihil ametis.*

Augustin ne fut pas de ce nombre : Dieu, qui le destinait à être un jour l'un des chérubins de l'arche sainte, à répandre dans son Eglise le feu de sa charité, Dieu mit dans son cœur en le formant, une source abondante d'amour afin qu'elle entraînât avec elle jusqu'à lui tout ce qui en serait l'objet. Mais cette source pure qui devait s'élever vers le ciel se déborda vers la terre; le péché détourna vers les créatures le cours de ses affections qui n'étaient dues qu'au Créateur; il aima, mais il aima le monde et non pas son Dieu; son cœur se remplit de mille amours étrangers; les spectacles, après lesquels on court aujourd'hui avec tant de fureur, parce qu'ils vous mettent comme à lui devant les yeux l'image de vos misères qui allument le feu de vos cupidités, les spectacles faisaient ses délices; plus il était sujet aux passions qu'ils exprimaient, plus il y trouvait de charmes : *Rapiebant me theatrica spectacula plena imaginibus miseriarum mearum et fomitibus ignis mei* (*Confess.*, lib. III, c. 1 et 2). Les amitiés, qui sont comme le sel de la vie, sans lequel le plaisir est insipide, la société ennuyeuse, la conversation gênante, la prospérité sans goût, l'adversité sans adoucissement, les amitiés étaient sa

passion favorite ; mais il ne les bornait pas de l'esprit à l'esprit, les nuages de la volupté obscurcissaient la sérénité de son amour, et, pour parler son langage, la bove de la concupiscence corrompait les eaux pures de ses affections : *Venam amicitiae coinquinabam sordibus concupiscentiae* (*Ibid.*, c. 1). Vif pour ses amis, touché de leurs prospérités, sensible à leur perte, mais plus attentif à leur inspirer ses erreurs qu'à imiter leurs vertus, rougissant dans les occasions de paraître moins dérégulé qu'eux, et, par une complaisance fade, se vantant, pour leur plaisir, des excès qu'il ne commettait pas ; tendre pour ses parents, mais insensible à leurs exemples, indocile à leurs corrections et méprisant leurs conseils comme des conseils de femme qu'il était honteux d'écouter ; ardent dans ses desirs, mais n'ayant que des desirs terrestres et charnels, usant sa jeunesse à courir après les fantômes ou d'une fortune trompeuse ou d'une vaine réputation, et se promettant toujours de honorer son ambition quand il l'aurait satisfaite : *Et ille et ille modus cupiditatis* (*Confess.*, lib. VI, c. 4). Tout cela, dit-il, ô mon Dieu, venait de cette source d'amour que vous aviez mise en mon cœur ; mais où allait-elle ? où coulait-elle ? N'était-elle sortie de votre sein que pour s'aller perdre dans ce torrent de poix bouillante, dans ces gouffres affreux des voluptés honteuses où elle se corrompait ? *Et hoc de illa vena aicitiae, sed quo vadit, quo fuit* (*Confess.*, lib. III, c. 1) ?

N'ai-je point fait votre portrait, mondains, en ébauchant celui d'Augustin ? Vous vous faites honneur comme lui d'avoir un grand cœur, un cœur capable d'aimer. Tel qui cède à quelques-uns la gloire du bel esprit, dispute à tout le monde la gloire d'un bon cœur ; l'on se pique d'être zélé pour ses amis, fidèle dans ses amitiés, constant dans ses attachements, libéral dans son abondance, ardent dans ses desirs ; mais ce bon cœur dont vous vous glorifiez, est-ce un cœur chrétien, un cœur dont la religion règle les affections, dont la pureté sanctifie les amitiés, dont le ciel borne les desirs, dont la charité consacre les libéralités et les bienfaits ? Non, non, Messieurs, le monde ne connaît pas ce cœur chrétien que je vous dépeins ; le péché en renverse tous les mouvements, et cette capacité d'aimer qui devrait faire votre perfection et votre gloire, fait peut-être votre honte et votre corruption ; car, s'il est vrai, comme l'enseigne notre saint, que le bon ou le mauvais amour fait les bonnes ou les mauvaises mœurs, pour connaître ce que vous êtes, observez ce que vous aimez, comment vous l'aimez, pourquoi vous l'aimez ; dites-vous à vous-mêmes, comme Augustin, l'amour est mon poids ; de quelque côté que je penche, c'est lui qui m'emporte : *Amor meus pondus meum* ; mais où m'emporte ce poids ? Vous rougissez peut-être de le penser, chrétiens, et je rougirais de le dire devant des vierges de Jésus-Christ. De quels yeux verraient-elles la corruption de vos amitiés, la honte de vos attachements, les désordres de votre

amour, elles qui ne sont unies que par la charité, qui ne soupirent que pour la vérité, qui ne brûlent que pour l'éternité ? Le cœur d'Augustin s'égara comme le vôtre, il est vrai, mais il pleura ses égarements, et vous n'en gémez pas ; vous prenez le poison de ses mauvais exemples, et vous rejetez l'antidote de sa pénitence ; Augustin fut pécheur, l'on se croit en droit de l'être, parce qu'on est homme comme lui ; Augustin fut pénitent, l'on se croit dispensé de l'être, parce qu'on n'est pas saint comme lui ; et cependant il vous exhorte à l'imiter dans sa conversion, et non pas dans ses égarements : *Non me imitentur errantem, sed in melius proficientem*. Il est vrai que cette conversion est pénible ; et pour le comprendre, aux dérèglements du cœur d'Augustin, joignons la servitude de sa volonté, et voyons-la captive sous le joug du péché.

3. Il était né avec une volonté impérieuse, avec un amour violent de sa liberté, ennemi de la dépendance, rebelle aux lois qui le contraignaient, et ne trouvant rien de plus piquant dans le mal, comme il l'avoue lui-même, que la défense qui lui en était faite : *Condimentum ibi facinuserat* (*Confess.*, lib. II, c. 6). Or, cet amour naturel de la liberté lui était commun avec tous les hommes ; c'est la plus noble de nos facultés ; c'est cet œil de l'âme qui discerne entre la lumière et les ténèbres (*S. Bern.*) ; c'est un trait lumineux de la divinité ; et si nous sommes les images de Dieu, ce n'est pas par les traits de notre visage, dit Tertullien, mais par l'excellence de notre liberté : *Ad formam Dei arbitrii libertate signatus est* (*Tertull.*, advers. Marcion, lib. II, c. 5). Mais après tout qu'est-ce que cette liberté sans la grâce, qu'une servitude véritable, telle que je la vois dans Augustin ? La perfection de la liberté consiste à obéir à Dieu et à commander à son corps, et je le vois esclave de son corps et rebelle à Dieu, cherchant dans la licence de ses passions l'ombre d'une fausse liberté, et se formant par là de véritables chaînes (*Confess.*, lib. II, c. 2) : chaînes funestes qu'il traîne partout après lui, et dont le bruit le rend sourd à la voix de Dieu qui l'appelle ; la douceur du plaisir séduit son cœur, l'habitude captive sa volonté, la nécessité fortifie ses chaînes. Voilà, Messieurs, où l'a conduit l'amour aveugle de sa liberté : voilà cette colonne orgueilleuse renversée dans la boue par la main du péché, attachée à la terre par son propre poids, enchaînée par des liens que toutes les forces de la nature ne peuvent rompre ; et tout ce que peut faire Augustin en cet état, c'est de sentir sa misère, c'est de soupirer sous les chaînes de cette volonté de fer qui le captive : *Suspirabam ligatus non ferro, sed ferrea mea voluntate*.

Soupire avec lui, pécheur endurci, qui traînes comme lui les liens que l'habitude l'a forgés ; renonce aux douceurs d'une fausse liberté, si tu veux cesser d'être esclave ; et si tu ne peux encore secouer le joug du péché, commence au moins d'en sentir le poids, *suspirabam ligatus*. Mais, hélas ! ta volonté

corrompue ne ressent plus ce poids malheureux, les éléments ne pèsent point dans leur centre, le crime est dans ton cœur comme dans le sien, sans poids, sans remords, sans inquiétude pour ton état, la grâce seule peut rompre les chaînes; elle rompit celles d'Augustin: car si jusqu'ici vous avez vu cette colonne renversée par la main du péché, vous l'allez voir relevée par la main de la grâce.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans raison que l'apôtre saint Paul exhorte celui qui est debout à prendre garde de ne pas tomber: *Qui stat videat ne cadat*; il sait que l'homme qui peut tomber de lui-même, ne peut jamais se relever seul; que le péché qui le renverse, l'affaiblit; et qu'en cet état tous les avantages de la nature que nous avons vus dans Augustin, peuvent bien lui donner une confiance vaine qui le rend orgueilleux, mais qui ne le fera jamais saint. Quelque grand qu'il soit dans l'ordre de la nature, c'est une colonne que son propre poids a pu renverser, et qui, sans une force étrangère, ne se relèvera jamais.

Il faut que la main de la grâce s'en mêle, que ceux qui veulent revenir à Jésus-Christ soient attirés par son Père, et que les liens de sa charité, plus forts que ceux du péché, relèvent de la terre ceux que le poids de la concupiscence y attachait. Dieu l'a promis à ses élus, Messieurs: *Traham eos in vinculis charitatis*, et il le fait enfin en faveur d'Augustin; sa main toute-puissante qui sut tirer le monde du néant, former l'homme d'un peu de boue, ériger des pécheurs en apôtres; sa main, d'une colonne renversée, sait faire l'appui de son Eglise. O prodige surprenant de la grâce qui répare dans Augustin tous les renversements du péché! L'erreur avait obscurci la beauté de son esprit, et la lumière de la grâce l'éclaire; la cupidité avait dérégulé les affections de son cœur, et la suavité de la grâce y rétablit l'ordre de la charité; l'habitude avait enchaîné sa volonté, et la force de la grâce brise ses liens; en un mot, toutes les qualités de la grâce employées à relever Augustin: appliquons-nous, s'il vous plaît.

1. Les censeurs téméraires de la providence de Dieu murmurent quelquefois des défauts qu'ils remarquent dans ses ouvrages; ils l'accusent ou de faiblesse, ou de négligence dans la conduite du monde; ils veulent qu'il l'abandonne au hasard, parce que tout n'y est pas réglé selon leurs caprices; et sur l'imperfection de la créature, ils condamnent la sagesse du Créateur. Mais tout sert à ses desseins, et si nous naissons imparfaits, il se sert de cette imperfection même pour nous empêcher d'attribuer à la nature les dons de sa grâce. Il crée d'abord le monde dans les ténèbres et dans la confusion: *Tenebræ erant super faciem abyssi*, afin qu'on comprenne que le bel ordre et les astres qu'on y admire sont l'ouvrage de ses mains. Il abandonne d'abord Augustin à ses ténèbres et à ses passions, pour lui faire sentir que la lumière qui l'éclaire et les vertus qui le dis-

tingent, ne sont pas en lui les fruits d'un naturel heureux: vous l'avez vu, Messieurs, où ce naturel l'a porté; quels égarements, quelles erreurs, quelles ténèbres: *Tenebræ erant super faciem abyssi*.

Mais la grâce agit sur cet esprit avengé; elle fait sortir du nuage épais qui le couvre les premières étincelles de la foi qui le doit éclairer; elle le conduit aux discours lumineux d'Ambroise; elle l'exhorte par une voix sensible à la lecture de saint Paul: *Tolle, lege* (*Confess.*, lib. IV, c. 2), et tout d'un coup ses yeux s'ouvrent à la lumière de la vérité, ses connaissances profanes se purifient, ses lumières naturelles s'étendent, il se sent élevé au-dessus de lui-même, il se voit tel qu'il est, il voit son Dieu; et cet esprit obscurci des erreurs de Manès qui n'avait regardé Dieu que comme un fantôme revêtu d'un corps lumineux, reconnaît la spiritualité de sa nature et la souveraineté de son être: *Clamasti de longinquo: Ego sum qui sum*. En un mot, la grâce triomphe de toutes ses ténèbres pour en faire une colonne de lumière dans le temple de Dieu.

En effet, quelles lumières n'y répand-il pas par ces idées sublimes de notre religion qui brillent partout dans ses écrits, par cette pénétration de nos mystères développés avec tant d'étendue, par ces maximes solides de la morale chrétienne expliquées avec tant de force, par cette connaissance vaste de Jésus-Christ inspirée avec tant de zèle: abrégeons; par cette doctrine que les conciles canonisent, dont l'Eglise forme ses décisions, et qui sera jusqu'à la fin des siècles la règle des purs sentiments, la source où puiseront les saints docteurs, le trésor où s'enrichiront les Grégoire et les Bernard? Ne sont-ce pas là les effets de la grâce qui éclaire son esprit, et qui l'élèvent jusqu'au sein de Dieu?

Mais si la grâce l'éclaire si bien sur les autres mystères, quelle connaissance ne lui donne-t-elle pas d'elle-même? Inconnue jusqu'alors et presque ensevelie dans l'oubli, elle se découvre à Augustin dans toute son étendue; car, qui comprit jamais mieux que lui sa nécessité, ses ménagements, sa gratuité, son efficace? Vous diriez qu'il est entré dans le conseil de Dieu pour y être le témoin fidèle de sa conduite sur le cœur de l'homme, et que la grâce n'élève cette colonne si haut que pour en faire bientôt son appui. Elle en eut besoin, Messieurs, du temps d'Augustin, dans ce temps malheureux où l'on vit la nature triomphante, la grâce méprisée, le péché justifié, la liberté presomptueuse, et si j'ose le dire, l'homme érigé en dieu par les Pélagiens. Déjà leur erreur se répand partout; les simples la goûtent, les savants en sont éblouis, les colonnes de l'Eglise en sont ébranlées, les saints anachorètes en sont infectés dans leur solitude: mais vous ne permettez jamais, ô mon Dieu, que les pures lumières de votre Eglise soient anéanties; pendant que les réprouvés les perdent, vous suscitez des élus qui en profitent; pendant que Pélagie et les siens s'aveuglent, vous éclairez Augustin, vous réunissez en sa per-

sonne toutes les lumières dont ils sont privés; et comme autrefois vous formâtes une colonne de lumière pour conduire votre peuple dans l'obscurité du désert, vous faites paraître Augustin pour conduire votre Eglise dans les ténèbres des erreurs qui la couvrent. Il parle, il écrit sur les matières de la grâce, et partout où il paraît, la lumière se répand, les ténèbres se dissipent; en un mot, Augustin est le docteur de la grâce par excellence. Qu'il partage avec les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Hilaire de Poitiers la gloire d'avoir défait les Ariens; qu'il partage avec saint Cyrille d'Alexandrie la gloire d'avoir expliqué les grandeurs du Verbe incarné; la science de la grâce est son caractère propre. Saint Jérôme quitte la plume quand Augustin la prend sur cette matière; il en a toutes les lumières, il en connaît toute l'économie, et ce grand esprit, qui tantôt ne se voyait pas lui-même, voit les secrets de Dieu dans toute leur étendue.

La grâce vous éclaire comme lui, chrétiens, et si elle ne lève pas le voile du sanctuaire, si elle ne vous fait pas entrer dans la connaissance exacte des mystères de la religion, ne dissipe-t-elle pas du moins les ténèbres qui vous cachent à vous-mêmes? Sa lumière intérieure ne vous découvre-t-elle pas de temps en temps les égarements où vous vivez, les devoirs de votre état que vous négligez, les dangers du monde que vous aimez; mais, hélas! profitez-vous de ces doux rayons pour vous bien connaître? Frappés de l'horreur de vous-mêmes, ne refermez-vous pas aussitôt le nuage qui vous couvrait, comme le fit d'abord Augustin? *Rursus cooperit me nubilum meum*. Ne rentrez-vous pas plus avant que jamais dans les ténèbres du monde, pour éviter la lumière importune de la grâce? Et si vous l'aimez, quand elle brille dans nos discours, ne la haïssez-vous pas, quand elle vous condamne dans le fond de vos consciences? *Amant lucentem, oderunt redarquentem*. D'où vient cela, chrétiens? C'est que le cœur est corrompu comme l'esprit est aveuglé; il faut que la suavité de la grâce règle vos affections, en même temps que sa lumière dissipe vos ténèbres, et c'est ce qu'elle fait dans Augustin.

2. Si vous n'avez pas encore oublié ses égarements, sa pente pour les plaisirs, la corruption de ses amitiés, la vanité de ses desirs ambitieux, les désordres de son amour, n'y pensez plus, Messieurs, que pour admirer la suavité de la grâce qui le règle, qui le relève, comme une colonne de feu qui doit embraser toute l'Eglise. Il aimait le plaisir, vous le savez, et la grâce qui s'accoutume au tempérament le sollicite, l'attire, le gagne par le plaisir; elle découvre à son cœur un objet plein de charmes, une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, un Dieu qui n'échappe jamais à notre amour. Augustin commence à brûler pour lui; ses affections répandues sur la terre, s'élèvent vers le ciel; la vaste capacité de son cœur se remplit des ardeurs de la charité; tout le

poids de son amour l'emporte vers son Dieu, et s'il descend encore ici-bas, c'est pour y enlever avec lui, par l'ardeur de sa charité, tous ceux auxquels il s'attache: *Illuc rapiatur quo totus dilectionis impetus currit*.

Et de vrai, Messieurs, quel autre saint reçut plus abondamment les richesses de la charité? quel autre saint les répandit avec plus de zèle? quel autre saint les expliqua avec plus de lumière et d'onction qu'Augustin? Vous l'avez vu dans ses écrits, tout y respire la charité dont il brûle; il la place partout, il ne connaît ni efficace dans les sacrements, s'ils ne sont reçus dans la charité, ni mérite dans les bonnes œuvres, si elles ne sont les fruits de la charité, ni sainteté dans la religion, si elle n'est animée par la charité; encore se plaint-il qu'il n'en dit pas assez, et que sa langue ne suffit pas à son cœur (*Confess.*, lib. X, c. 6). O changement merveilleux de la grâce! ce cœur, tout terrestre dans ses affections, ne connaît plus rien d'aimable que Dieu: C'est là, dit-il, que je trouve dans sa perfection tout ce que j'aimais dans les créatures, une lumière sans bornes, une beauté sans défaut, une harmonie sans fluidité, des plaisirs et des attachements sans dégoûts. *Hoc est quod amo, cum meum Deum amo*. Ce cœur charnel dans ses amitiés n'en connaît plus d'autres que celles qui sont formées par la charité, bornées à l'esprit, occupées à inspirer aux amis l'amour de son Dieu: *Hunc anemus, hunc anemus* (*Confess.*, lib. IV, c. 12). Ce cœur ambitieux qui ne respirait que les honneurs et la réputation, n'aime plus que l'humilité de Jésus-Christ; au lieu de s'élever, il ne pense qu'à s'anéantir, il s'ensevelit dans sa solitude, il expose ses dérèglements aux yeux de l'univers dans le livre divin de ses Confessions. Mais vous vous trompez, grand saint; vous cherchez à vous déshonorer, et vous travaillez à votre gloire: vos désordres, décrits avec tant de soupirs, d'humilité, de lumières, vous font plus d'honneur que vos vertus mêmes: vous nous paraîtriez moins grand, si vous eussiez été toujours innocent, et votre innocence eût été moins utile à l'Eglise que votre péché. Il fallait qu'un Augustin nous décrivit les ténèbres de son esprit, les dérèglements de son cœur, la servitude de sa volonté, afin que nous connussions et la lumière de la grâce qui l'éclaire, et la suavité de la grâce qui le change, et la force de la grâce qui le délivre.

3. C'est la dernière chose qu'elle fait pour sa conversion. L'amour de sa liberté la lui avait fait perdre, vous le savez; la longue habitude l'avait fait esclave, vous l'avez tantôt entendu soupirer sous le poids de ses chaînes, d'autant plus fortement enchaîné, qu'il l'était par le plaisir, *suspirabam ligatus*, et c'est en cet état qu'un pécheur est difficile à convertir. S'il n'est qu'aveuglé par l'ignorance de ses devoirs, une grâce lumineuse suffit pour l'éclairer; s'il n'est séduit que par une volupté passagère, une grâce plus douce que le péché peut l'en détacher;

mais s'il est enchaîné par l'habitude, sa conversion n'est plus l'ouvrage ni de la lumière, ni de la suavité, mais de la force de la grâce, qui redresse et qui change sa volonté. C'est, Messieurs, ce qu'elle fait pour Augustin; mais ce qu'elle fait avec d'étranges combats : la grâce l'appelle et la nature l'arrête; les désordres de sa vie passée le troublent, et le projet d'une vie nouvelle l'alarme; la beauté de Dieu l'enlève, et le poids de l'habitude le retient; il sent dans son sein deux volontés contraires qui se combattent; il veut et il ne veut pas. Cette colonne se sent soulevée par une force invisible, et son propre poids la tient encore en suspens : *Cunctabundus pendebam*. Mais enfin sa volonté ancienne s'affaiblit par ses violents combats; à force de secouer sa chaîne, elle ne tient presque plus; les prières et les larmes de Monique l'attendrissent, les discours énergiques d'Ambroise le touchent, la voix amoureuse de la chasteté le persuade, l'exemple de tant de vierges plus faibles que lui l'encourage, la grâce de Jésus-Christ le gagne, la nature est vaincue, les liens de l'habitude brisés, la colonne du temple de Dieu redressée, Augustin converti. *Dirupisti, Domine, vincula mea*.

Après cela, pécheurs d'habitude, pouvez-vous désespérer de votre conversion? vos liens sont-ils plus forts que ceux d'Augustin, vos engagements plus pressants, la grâce de Jésus-Christ moins puissante pour vous que pour lui? Mais l'entreprise d'une vie nouvelle vous effraie, elle effrayait Augustin; la censure du monde vous étonne, elle étoit au Augustin; un emploi peu chrétien vous embarrasse, il embarrassait Augustin; les espérances du siècle vous flattent, elles flattaient Augustin; des liaisons agréables vous charment, elles charmaient Augustin; l'habitude vous enchaîne, elle enchaînait Augustin. Cependant la grâce le gagne et le rassure contre tout ce qu'il craint; elle le dédommage de tout ce qu'il perd; la vie nouvelle qu'il redoutait fait ses délices; le monde qui le censurait, l'admire; l'éloquence qu'il abandonne, travaille pour lui; les honneurs qu'il méprise, le cherchent dans sa retraite; la gloire de l'épiscopat le couronne; et c'est surtout en cet état que je le regarde comme une colonne du temple de Dieu, mais une colonne placée dans le sanctuaire, par la main de la religion.

TROISIÈME POINT.

Si l'Eglise est un édifice bâti sur le fondement des prophètes et des apôtres, cimenté du sang des martyrs, composé des fidèles comme d'autant de pierres animées, uni dans toutes ses parties par la pierre angulaire qui est Jésus-Christ, les colonnes de cet édifice sont sans doute les évêques destinés à orner l'Eglise par l'éclat de leurs vertus, à la soutenir par la force de leur doctrine, à demeurer fermes dans la situation qui leur est marquée; rang sublime et dignité glorieuse! mais où l'on ne doit être placé que de la main de Dieu, après avoir

vaincu sa concupiscence et ses passions : *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei*.

1. A ces traits d'un évêque accompli, ne reconnaissez-vous pas Augustin? l'épiscopat n'est-il pas le prix de ses victoires? n'est-ce pas après les combats d'une rude pénitence dans la solitude, après la défaite de ses erreurs et de ses passions, après la réduction de mille cœurs endurcis gagnés par la force de ses discours, que Valère en fait la colonne de l'Eglise d'Hippone? Je dis Valère, Messieurs; car il n'est élevé à un état si saint ni par les brigues de l'ambition, ni par le souffle de la faveur, ni par les services éclatants de ses ancêtres, ni par les bassesses et les assiduités d'une simonie officieuse; c'est la main même de la religion qui le place et qui le choisit. Son saint évêque qui, par la faiblesse de son âge, se sent déjà plier sous le poids de l'épiscopat, regarde Augustin comme une colonne capable de le soutenir; son suffrage est suivi de celui du peuple; toutes les Eglises d'Afrique triomphent d'un si juste choix : Augustin seul s'en afflige. On ne le voit pas, comme tant d'autres, transporté d'une joie présomptueuse à la nouvelle de sa promotion. Cette dignité ne peut paraître aimable qu'à ceux qui y cherchent leurs avantages, et non pas ceux de Jésus-Christ. Notre saint l'envisage comme une charge, et non pas comme un honneur. Il en connaît l'élevation, mais il en découvre les précipices; il sait les richesses qu'elle lui procure, mais il n'y voit rien de propre pour lui que le soin de les distribuer. Aussi quelles larmes ne répand-il pas aux pieds de Valère? quelle peinture ne lui fait-il pas de sa faiblesse? A peine, lui dit-il, suis-je capable de manier la rame, et vous me confiez le gouvernail! A peine suis-je digne d'être l'une des dernières pierres du temple de Dieu, et vous voulez que j'en sois la colonne? Me condamnez-vous donc à périr, ô mon père! Où est votre amour pour moi, et que répondrai-je au jugement de Dieu, quand il m'accosera d'avoir pris dans son Eglise un rang que je ne méritais pas?

Pieux sentiments, puissiez-vous être gravés avec des caractères de feu dans le cœur de tous les ministres de Jésus-Christ! On ne le verrait pas, avec un empressément aveugle, courir au-devant d'une dignité qu'ils devraient craindre comme un écueil; s'ouvrir, par leurs intrigues, toutes les voies qui les y conduisent; acheter à prix d'argent les charges qui les en approchent; ménager, par des vues simoniaques, les puissances qui les distribuent, et, par un abus qui confond le bel ordre de l'Eglise, se présenter pour en être les colonnes lorsqu'ils n'ont encore que la faiblesse, l'inconstance, la fragilité des roseaux. Mais qu'ils écoutent la sentence terrible de Jésus-Christ contre eux : Tout arbre, dit-il, qui n'est pas planté de la main de mon Père, sera arraché. Toute colonne qui n'est pas placée dans le sanctuaire par la main de la religion, sera renversée, parce qu'elle n'en

peut être ni l'ornement, ni l'appui, comme le fut le grand Augustin.

2. Chaque membre contribue à la beauté du corps dont il fait partie, et chaque fidèle à la beauté de l'Eglise dont il est enfant. Comme elle trouve sa honte dans les dérèglements qui nous corrompent, elle trouve aussi sa gloire dans la vertu qui nous règle, dans la charité qui nous unit, dans l'obéissance qui nous soumet, en un mot, dans ce bel ordre qui fait subsister ensemble, sans confusion, tant de conditions et d'humeurs différentes, afin, dit notre saint, que comme Abraham fut honoré des Egyptiens pour la beauté de son épouse, Jésus-Christ soit glorifié des étrangers pour la beauté de son Eglise.

Mais si les simples fidèles doivent y contribuer, les évêques en font le principal ornement. Ce sont des colonnes semblables à celles du temple de Salomon, posées autant pour la beauté que pour l'appui de la maison de Dieu. C'est à eux à maintenir l'ordre et la régularité dans toutes ses parties, à bannir les scandales qui la défigurent, à dissiper les ténèbres qui la couvrent, à y briller davantage par l'éclat de leur vertu que par celui de leur dignité. C'est ce que fit admirablement Augustin; il fut dans son siècle, et il sera jusqu'à la fin du monde la gloire de la religion. Quel éclat ne lui donnait-il pas par ses vertus épiscopales, sa vigilance exacte, ses travaux infatigables, ses libéralités continuelles, son éloquence grave et chrétienne, qui traitait les choses de Dieu d'une manière digne de Dieu, qui ne mêlait ses fleurs aux épines du Calvaire que pour les faire aimer, également éloigné et de ces affections puériles, qui énervent la force de la vérité, et de cette simplicité rampante, qui avilit sa grandeur; car la vérité fut-elle jamais et plus belle et plus intelligible tout ensemble que dans la bouche d'Augustin? Ne sut-il pas et s'élever pour les aigles, et s'abaisser pour les colomnes; gagner et les spirituels, par la sublimité de nos mystères noblement expliqués, et les simples, par la force de notre morale clairement développée? Ainsi se répandait la lumière dans toute l'Eglise, par le ministère d'Augustin; ainsi brillait-elle d'un nouvel éclat par son travail et par ses soins; car à qui doit-elle ce bel ordre établi dans tous les états, les monastères réduits à l'exacte discipline, les vierges élevées à la perfection de leur état, les veuves formées aux exercices de l'oraison et de la charité, les mariés instruits dans la sainteté de leurs devoirs sur le modèle de Jésus-Christ et de son Eglise? A qui doit-elle la consolation de voir ses pauvres enrichis aux dépens des vases sacrés, ses enfants rebelles tantôt confondus par la force, tantôt gagnés par la douceur de ses discours, ses ennemis même forcés d'embrasser une religion si belle? à qui doit-elle cette gloire, qu'au zèle et à la charité d'Augustin? C'est là, Messieurs, ce que j'appelle être l'ornement de l'Eglise, et voici ce que j'appelle en être l'appui.

3. L'Eglise n'eut jamais de plus dangereux ennemis que du temps d'Augustin. Les puissances de l'enfer, jalouses de ses progrès et de son éclat, élevèrent alors contre elle toutes leurs ténèbres. On la vit combattue de toutes parts et presque dans tous ses mystères. Là, les Manichéens lui ravissent l'objet de son culte, et au lieu du vrai Dieu qu'elle adore, lui présentent les fantômes de leurs folles imaginations; ici, les Ariens lui disputent la divinité du chef qui l'anime; là, Pélage lui ferme les sources de la grâce qui la sanctifie; ici, Donat déchire l'unité qui la soutient: Eglise de mon Dieu, ne tremblez pas, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous, et si Jésus-Christ semble s'endormir dans le vaisseau de saint Pierre pendant la tempête qui l'agite, il y fait veiller Augustin; il l'oppose comme une colonne invincible à tous vos ennemis: je dis à tous, Messieurs, car au lieu que Dieu borne le zèle des autres Pères à combattre un seul ennemi, au lieu qu'il n'oppose qu'un Arius à saint Athanase, qu'un Nestorius à saint Cyrille, que les Eunomiens à saint Basile, il donne à Augustin une force et une lumière universelle contre tous les ennemis de la religion.

Il s'arme pour la défendre; les conciles d'Afrique remettent la cause de l'Eglise entre ses mains; il déploie par leur ordre dans ses divins écrits toute la force de ses lumières; et semblable à cette tour mystérieuse d'où pendaient mille boucliers, selon l'Ecriture, il fournit seul à la vérité des armes pour se soutenir. Je le vois tantôt confondre Manichéus par ses propres raisons, révéler la honte de ses mystères, lui faire sentir qu'il n'avait été son disciple que pour devenir son exterminateur, et pour mieux dissiper, dit-il, les mensonges qu'il avait conçus, les fantômes qu'il avait enfantés: *Concipiunt mendacia, pariunt phantasmata (Contra Faust., lib. XV, c. 5)*. Tantôt vengeur zélé de la grâce, il anéantit contre Pélage les forces de la nature, il en découvre toutes les plaies, il porte le flambeau dans le cœur du vieil Adam pour y faire voir dans sa source le poison qui nous infecte; et quand il a convaincu l'homme qu'il ne peut rien par lui-même, il lui persuade qu'il peut tout avec la grâce de Jésus-Christ. Quand vous aurai-je décrit toutes ses autres victoires; les Donatistes confondus dans les conférences publiques, convaincus de schisme par la force de ses raisons, réunis à l'Eglise par l'adresse de sa charité; les Ariens battus dans leurs plus forts retranchements, le glaive des Eritures arrache de leurs mains et tourné contre eux, la divinité de Jésus-Christ vengée de leurs blasphèmes, en un mot toute l'Eglise appuyée sur Augustin comme sur cette colonne de fer que tous ses ennemis n'ébranlent pas, dit l'Ecriture: *Dedi te in columnam ferream, bellabunt adversum te, et non prævalerunt (Jerem., I)*.

Pendant qu'il combat au-dehors avec tant de zèle, il n'oublie pas le soin de son troupeau; il s'arme contre les ennemis domes-

tiques, aussi-bien que contre les étrangers. Infatigable dans son ministère, il passe les nuits à exterminer les erreurs par ses livres, et les jours à rétablir la morale par ses discours. Semblable à ces généreux soldats de l'Écriture, qui d'une main combattaient leurs ennemis, et de l'autre relevaient les ruines du temple, il confond l'hérésie au-dehors par la force de ses raisonnements, pendant qu'au-dedans il rétablit la discipline, règle les mœurs, édifie son Église par le zèle de ses prédications. Après tant de victoires, quels titres donner à ce héros sacré de la religion? Disons-le, après les Pères, c'est le sel de la terre, l'oracle de la loi, l'aigle des docteurs, le restaurateur de la foi ancienne, l'exterminateur de la morale nouvelle; en un mot, la colonne du temple de Dieu. *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.*

Goûtez ce sel, esprits infatués de la fausse sagesse du monde, et au lieu de la corruption des livres profanes, puisez dans Augustin les pures lumières de la sagesse chrétienne : consultez cet oracle, docteurs, pour ne vous égarer jamais dans vos sentiments, et faites, comme l'Église, de la doctrine d'Augustin la règle de vos décisions; suivez cet aigle, prédicateurs, et après vous être élevés avec Augustin dans les idées lumineuses de la religion, descendez comme lui jusqu'à la simplicité des peuples qui vous écoutent.

Attachez-vous à cette colonne, pécheurs, pour vous consoler; pénitents, pour vous animer; justes, pour vous affermir; vierges de Jésus-Christ, pour vous soutenir dans la perfection de votre état; suivez la règle sainte qu'il vous a donnée, afin qu'il ne vous dise pas du haut du ciel ce qu'il disait autrefois aux vierges d'Hippone : Vous ai-je donc plantées, vous ai-je cultivées avec tant de soin pour ne recueillir que des épines? *Non sic plantavimus, non sic rigavimus, ut spinas metamus.* Mais animées de ses influences, héritières de son esprit, de ses lumières, de sa charité, continuez d'être comme lui l'ornement de l'Église par l'éclat de vos vertus, l'appui de l'Église par la fermeté de vos prières, afin d'être un jour avec lui les colonnes du temple éternel de Dieu dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

EXALTATION DE LA CROIX.

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-Christ (Galat., VI, 14).

Si je n'avais à vous parler que des opprobres de la croix, il suffirait de vous la nommer, ce nom seul vaudrait un discours; et prévenus des tristes idées qu'il fait naître, vous seriez dispensés de m'écouter : mais ce n'est pas une croix humiliante que je vous prêche, c'est une croix glorieuse et glorifiante, une croix où l'apôtre saint Paul trouve la source et l'éclat de la véritable gloire; une croix dont il développe toutes les grandeurs, quand il dit qu'elle est la croix de Jésus-Christ; qu'il en veut tirer toute sa

gloire, parce que Jésus-Christ en tire la sienne; et que cette gloire est solide, puisqu'elle vient de Jésus-Christ : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que ce grand apôtre regarde toujours la croix dans l'union qu'elle a avec Jésus-Christ et Jésus-Christ dans l'union qu'il a avec sa croix : il voit entre eux un commerce infatigable de gloire, une gloire reçue, une gloire donnée, une gloire que la croix tire de Jésus-Christ, une gloire que Jésus-Christ tire de la croix. Et ce n'est pas ici, Messieurs, une simple spéculation que je vous propose, c'est une instruction solide; c'est la condamnation de deux erreurs également dangereuses, l'une des simples qui séparent le culte de la croix de celui de Jésus-Christ; l'autre des sensuels, qui séparent le culte de Jésus-Christ de celui de la croix : or voici pour les confondre tout le dessein de ce discours.

La croix tire toute sa gloire de Jésus-Christ : donc elle ne doit être honorée que par rapport à lui. Jésus-Christ tire toute sa gloire de la croix : donc il ne veut être honoré que par elle. La croix glorifiée par Jésus-Christ, c'est mon premier point; Jésus-Christ glorifié par la croix, c'est le second, et tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par celle qui tire toute sa gloire de la croix, quand elle fut destinée à être la mère d'un Dieu crucifié, au salut de l'ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus glorieux à la croix que le précepte indispensable que Jésus-Christ nous a fait de l'aimer : il ne se contente pas qu'on l'accepte quand elle se présente, qu'on la porte sans murmure quand on nous l'impose; il veut qu'on la cherche avec empressement, qu'on l'embrasse par choix, et que, pour être digne de lui, on la préfère comme lui à toutes les joies du ciel et de la terre : *Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus.*

Mais comment, Seigneur, aimer une croix qui n'inspire d'elle-même que de l'horreur, qui ne promet que rigueurs, que confusion, qu'ignominie? comment aimer l'instrument de sa honte et de son supplice, quand on est né pour la gloire et la félicité? Il est vrai, chrétiens, la croix est affreuse à qui l'envisage avec des yeux de chair; mais quand on la regarde de l'œil de la foi, tout y plaît, tout y brille, tout y attire, parce que celui qui nous a commandé de l'aimer a pris soin de nous la rendre aimable : il a voulu, dit l'Apôtre, que ce qui n'était que scandale pour les Juifs, et folie pour les Gentils, fût regardé des chrétiens comme la sagesse et la vertu de Dieu, et que la croix, qui d'elle-même n'avait que la honte en partage, devint véritablement glorieuse par son union à Jésus-Christ.

C'est sous cette idée, Messieurs, que l'Église vous la représente en cette solennité; si elle vous fait voir la croix conquise sur les infidèles qui l'avaient usurpée, de-

venue le prix d'une grande victoire, portée comme en triomphe sur les épaules d'un empereur victorieux, replacée sur le Calvaire au milieu des acclamations des chrétiens, c'est la pompe d'une cérémonie passagère, dont il ne nous reste qu'un simple souvenir; c'est la gloire d'Héraclius plutôt que de la croix. Ce qui la rend digne de notre culte et de nos adorations, c'est Jésus-Christ cloué sur elle, c'est de lui seul qu'elle tire tout son éclat, tout son pouvoir, tout son prix; il la porte et dans son cœur et dans son corps, il en fait le lit nuptial de son mariage avec l'Église, l'héritage de ses enfants, le signe et l'étendard de sa religion, la sanctification de ses sacrements, le canal de sa justice, la règle de son jugement. Voilà, chrétiens, en abrégé toute la gloire que la croix tire de Jésus-Christ: suivez-moi pour la voir dans un plus grand jour.

1. Le premier rayon de gloire que je remarque dans la croix, c'est qu'elle est non-seulement unie au corps de Jésus-Christ, comme nous le verrons tantôt, mais gravée dans son cœur, et avant la naissance des siècles, et dans la plénitude des temps; car si Tertullien nous apprend qu'au moment que le Père éternel avait entre les mains le limon dont il formait l'homme, il avait dans l'esprit l'incarnation du Verbe qui le devait réparer, *Christus cogitatur homo futurus*, pourquoi ne dirons-nous pas que, dès lors que le Verbe forma le décret de notre réparation, il y fit entrer l'idée de sa croix, il la désira, il l'aima, dès ce moment, comme l'instrument efficace de notre salut; et pendant quatre mille ans qui s'écoulèrent jusqu'à l'exécution de ce grand dessein, de quoi fut-il occupé que du mystère de sa croix? tantôt la regardant avec complaisance, figurée dans le paradis terrestre par cet arbre heureux qui portait le fruit de vie; tantôt l'exprimant aux yeux de son peuple par les signes sensibles du serpent d'airain, qui guérissait leurs blessures envenimées; du *Tua* mystérieux, qui, gravé sur le front des élus, les sauvait de l'ange exterminateur; du bois miraculeux, qui, trempé dans les eaux amères des tribulations, les rendait agréables; tantôt la faisant prédire à ses prophètes, et tantôt appliquant aux saints patriarches les fruits antcipés de cette croix.

Mais lorsque ce temps des figures et des prophéties est écoulé, lorsque le moment est venu où la vérité doit s'élever de la terre, ah! je vois passer la croix du cœur d'un Dieu go teux dans le cœur d'un Dieu humble. Le Verbe n'est pas plutôt incarné, qu'il se dévoue tout entier à la croix: ses premiers soupirs, ses premières affections sont pour elle; il adore, selon l'Apôtre, la justice de Dieu qui l'y condamne; et le premier acte de sa vocation naissante, c'est de consentir à cette victime pour nos péchés, et à sacrifier sur la croix le corps dont il est revêtu: *Corpus aptasti mihi, ecce venio*. Ces premiers transports de Jésus-Christ ne se ralentissent point dans la suite? ne sont-ce point de ces désirs superficiels qui nous font soupirer

de loin pour la pénitence que nous fuyons de plus près? Non, Messieurs, l'amour de sa croix croît toujours avec lui; plus elle s'approche, plus il l'aime; les clous qui y attachent un jour sa chair pourront périr, la charité qui y cloue son cœur ne passera jamais, et je le vois avec le prophète dans un âge plus avancé, enivré du désir de sa passion et charmé de voir paraître le calice qu'il doit boire: *Calix meus inebrians quam preclarus est!* De là cette sainte impatience où se passent les trente-trois années qui le séparent de sa croix: *Quomodo coarctor usque dum perficiatur!* De là cette sainte indignation contre saint Pierre, qui veut l'empêcher de boire le calice que son Père lui prépare; de là ces instances qu'il fait à Judas de ne point perdre de temps, et de le livrer au plutôt à ses ennemis: *Quod facis, fac citius*. De là enfin cet empressément avec lequel il court au-devant de sa croix quand l'heure est arrivée: *Surgite, eamus*.

Ah! quelle gloire pour la croix, d'avoir été de toute éternité dans le cœur d'un Dieu; d'être entrée la première dans l'ordre de ses décrets éternels, comme le fondement solide de notre prédestination; d'être devenue dans le temps le plus tendre objet de ses desirs et de son amour! Paraissez ici, hérétiques prévenus, s'il en est encore, qui ne pouvez souffrir qu'on honore ce bois sacré qu'un Dieu glorieux a lui-même honoré; qui traitez de superstition le culte raisonnable de la croix considérée dans l'union intime qu'elle a avec Jésus-Christ, et qui censurez le corps et l'extérieur d'une religion toute sainte, parce que vous n'en pénétrez pas les intentions et l'esprit. Instruisez-vous, catholiques simples et grossiers, qui, ne sachant pas vous élever au-dessus des sens, n'adorez peut-être dans la croix que ce qu'elle a de matériel et de sensible; apprenez à porter plus haut les yeux de votre foi; considérez-la dans les desseins de Jésus-Christ et dans le cœur de Jésus-Christ, disons plus, dans la chair même de Jésus-Christ.

Car c'est ici, Messieurs, la source incontestable de la gloire de la croix, et la raison solide du culte que nous lui devons: ce Dieu victime ne s'est pas contenté de la porter et dans son esprit et dans son cœur, de l'honorer par de pieuses spéculations et de saints transports, il l'a gravée dans sa chair, il se l'est en quelque sorte incorporée; et, si je l'ose dire, sa divinité ne semble guère plus inséparable de son humanité, que son humanité de sa croix: je la vois naître avec lui, croître avec lui, monter sur le Calvaire avec lui, arrosée de ses larmes dans sa naissance, baignée de son sang dans sa passion, couronnée de gloire dans son triomphe; en un mot, je ne trouve jamais ni Jésus-Christ sans la croix, ni la croix sans Jésus-Christ, et c'est là le fondement de mon culte et la source de sa gloire.

Aussi est-ce dans cette union avec Jésus-Christ que l'apôtre saint André considère la croix, lorsque s'avançant vers elle pour y être attaché: Je vous salue, dit-il, croix pré-

(Trente-sept.)

cieuse, qui tirez toute votre gloire des membres du Seigneur, consacrée par l'attouchement de son corps divin, et plus brillante à mes yeux par les gouttes de son adorable sang, que les diadèmes des rois par les rubis qui les enrichissent : *Salve, crux, que in corpore Christi dedicata es, et ex membris ejus tanquam margaritis ornata!* Tel est le suite que ce grand apôtre rend à la croix : il envisage Jésus-Christ en elle ; il publie que, si elle mérite quelque gloire, c'est par son union avec lui ; et pour achever de vous instruire, dévôts sensuels, il ne borne que l'honneur qu'il lui rend à des affections tendres, à des discours pathétiques ; il y court, il y vole, il s'y attache avec Jésus-Christ, pendant que tout notre zèle pour la croix s'évapore en belles paroles et en vaines spéculations ; froids adorateurs de ce bois sacré, nous l'honorons par nos prosternements, par nos soupirs, par nos discours, et nous le déshonorons peut-être par notre mollesse et nos sensualités ; nous en parlons avec pompe, et nous nous en éloignons par délicatesse ; fidèles à vous exhorter et dans les chaires et dans les tribunaux, à glorifier et à porter la croix dans votre chair, mais ne cherchant peut-être que notre propre gloire dans vos mortifications, comme l'Apôtre le reprochait aux zélateurs de la circoncision : *Ut in carne vestra glorientur.* Publions la gloire de la croix, à la bonne heure, mais n'en fuyons pas les rigueurs ; portons-la sur notre langue jusque dans le cœur de ceux qui nous écoutent, mais gravons-la sur notre chair pour édifier ceux qui nous observent ; car c'est un étrange mécompte dans notre ministère, de croire que prêcher la croix soit une croix suffisante pour nous, et qu'à force de parler des mortifications, nous achetions le droit de n'en point pratiquer. Le royaume de Dieu s'achète par les œuvres et non par les discours, dit l'Apôtre ; vivons comme nous parlons, et pour nous animer à l'amour de la croix, achevons d'en développer toute la gloire, et disons que si nous sommes enfants de Dieu, c'est sur la croix que nous avons été formés.

2. Jésus-Christ attache le vieil homme avec lui, dit l'apôtre saint Paul, pour détruire le corps du péché et former un homme nouveau qui vive de sa vie, ce qui fait dire au grand Augustin, à la gloire de la croix, qu'elle est le lit nuptial du mariage de Jésus-Christ avec l'Eglise. Il s'y endort, dit-il, du sommeil de la mort, on ouvre le côté du nouvel Adam, pour en tirer son Epouse ; l'eau en coule pour la purifier, le sang en rejaillit pour être la source de sa fécondité, et de ce sang de l'Epoux versé sur la croix naissent tout d'un coup les enfants de l'Epouse qui vient d'y être formée. O mariage surprenant ! s'écrie ce Père, l'Epouse naît de son Epoux, la mort de l'un est la fécondité de l'autre : le moment fatal qui sépare Jésus-Christ de la terre l'unit plus étroitement à son Eglise, et elle produit tous les jours dans le baptême les enfants qu'elle a conçus sur la croix : *Sponsa de sponso nascitur, et tunc sponsa*

nubit quando sponsus moritur; fide concepit, et membra ejus quotidie parit.

Motif puissant de respect et de tendresse pour la croix ! elle nous a vus naître dans son sein, elle nous a portés entre ses bras au moment de notre naissance, elle a reçu la première le sang dont nous sommes formés, et nous n'avons mérité d'être enfants de Dieu que parce que nous étions enfants de la croix : car n'est-ce pas elle, Messieurs, qui nous a fait naître en Jésus-Christ par le ministère des apôtres ? que prêchaient-ils, qu'enseignaient-ils pour gagner des disciples à leur maître ? que la croix de Jésus-Christ. Bien loin d'en rougir, ils en tirent toute leur gloire et leur vertu ; s'ils font des miracles pour la conversion des peuples, n'est-ce pas par l'efficacité de la croix ? s'ils assujettissent les rois et les grands du monde au joug de l'Evangile, n'est-ce pas par l'autorité de la croix ? s'ils persuadent les philosophes, s'ils attirent tout l'univers dans leurs sentiments, n'est-ce pas par la seule éloquence de la croix ? et si saint Paul forme tous les jours tant d'enfants à Dieu, comme il le dit lui-même, les premiers traits qu'il leur donne, ne sont-ce pas les traits de Jésus-Christ crucifié ?

O fécondité merveilleuse de ce bois sacré, d'avoir pu donner tant d'élus au Père éternel, tant d'enfants à l'Eglise, tant de co-héritiers à Jésus-Christ ! mais, ô ingratitude monstrueuse des chrétiens, de mépriser la croix dont ils tirent toute leur grandeur et leur dignité ! car jusqu'où ne va point aujourd'hui le mépris de la croix ? elle est folie pour nous plus que pour les gentils ; on insulte ceux qui la portent, le monde superbe regarde avec mépris tant de vertueux pénitents, tant de saints religieux qui épousent ses humiliations, et au lieu de respecter en eux la croix de Jésus-Christ comme le caractère des enfants de Dieu, comme la marque la plus sûre de leur prédestination, on la déshonore comme le joug humiliant de leur servitude ou la juste peine de leur péché. De là cette honte funeste qu'on a de s'assujettir à la pénitence ; de là ces respects humains qui dérobent aux yeux du monde censeur, des mortifications dont on lui doit l'exemple, après l'avoir tant de fois scandalisé ; de là ces maximes pemicieuses des pénitents lâches, qu'on peut encore après les plus grands péchés s'accommoder aux manières du siècle, se sanctifier par une vie commune, éviter toutes les singularités qui blessent, et cacher du moins aux yeux des libertins la croix qu'on a mille fois déshonorée comme eux : mais Jésus-Christ a-t-il caché la sienne ? ne l'a-t-il pas honorée dans sa personne ? ne l'a-t-il pas portée à la face des pharisiens superbes ? et n'a-t-il pas voulu qu'elle fût à jamais, et le caractère de ses élus, et l'héritage de ses enfants ?

3. Ici, chrétiens, admirez dans la croix un nouveau rayon de gloire ; elle est l'héritage des enfants de Jésus-Christ, il nous traite comme il est lui-même traité de son Père ;

comme Dieu, sa gloire est son apanage, et il la parlera quelque jour avec nous : *Hæredes quidem Dei* ; mais comme homme, dépourvu de cette gloire, dénué de tous les biens de la terre, il ne reçoit de son Père que sa croix en partage, et il veut que nous en soyons les héritiers après lui : *Cohæredes autem Christi*. Ouvrez le testament de votre Père crucifié, qu'y verrez-vous ? qu'il laisse son Eglise à saint Pierre, sa Mère à saint Jean, sa croix à tous ses disciples : *Qui non bajulat crucem suam non potest meus esse discipulus*. Voilà, Messieurs, ce qui relève infiniment la gloire de la croix ; Jésus-Christ mourant n'a rien de plus précieux à laisser à ses enfants, il veut qu'ils la reçoivent comme le dernier gage de son amour, et qu'ils ne connaissent point de titre plus glorieux que celui d'héritiers de la croix et de Jésus-Christ crucifié, comme les appelle saint Cyprien : *Hæredes Crucifixi*. Donc, quiconque n'embrasse pas la croix de Jésus-Christ, quiconque tâche de secouer ce joug heureux, et de se dérober par les détours de l'amour-propre aux tribulations de la vie, aux peines de son état, à la pénitence de ses péchés, renonce à son héritage et sera traité de Dieu comme un enfant déshérité, ou plutôt comme un esclave de Babylone, qui ne mérite pas d'avoir part à la succession des enfants de Jérusalem : *Non erit hæres filius ancillæ cum filio liberæ*. Mais pour vous, âmes justes, qui vous glorifiez d'avoir part à la croix, qui la portez avec joie dans les contradictions de vos emplois laborieux, qui la cherchez avec empressement dans vos mortifications volontaires, qui travaillez de concert à étendre par la vertu de la croix une religion qui ne s'est établie que par la croix, ah ! bénissez Dieu avec l'Apôtre de vous avoir jugées dignes de participer à l'héritage des saints : *Gratias agentes Deo, qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum* (Coloss., 1, 12).

4. Pour comprendre combien cet héritage nous doit être précieux, portons encore plus loin la gloire de la croix, et disons que Jésus-Christ en a fait le canal de sa grâce et la sanctification de ses sacrements. Il est notre chef, et, comme tel, la plénitude de la grâce habite en lui, dit l'Apôtre. Nous sommes ses membres et, comme tels, nous ne pouvons être saints qu'en recevant de sa plénitude. Or le péché nous séparait de cet adorable chef, la croix seule a pu nous y réunir et réconcilier par son sang les minitiés du ciel et de la terre. C'est là que les mains de l'époux ont distillé la myrrhe, dit le Saint-Esprit, c'est par ce canal heureux que les grâces de Jésus-Christ se sont communiquées ; aussi voyons-nous qu'e les portent toujours avec elles une impression de la croix, et que semblables à ces eaux qui prennent le goût et les qualités des minéraux où elles passent, les grâces qui viennent de la croix laissent toujours dans le cœur quelque goût pour la croix, témoin cette ardeur que les premiers martyrs avaient pour elle, ce zèle des anciens pénitents à la graver sur leur propre chair, ce penchant des vrais dé-

vots à la méditer, à la chercher, à l'accepter, du moins quand elle se présente.

Car loin d'ici ces dévots imaginaires qui ne le sont que dans la spéculation, qui, enflés d'une vaine spiritualité, se délectent dans leurs propres pensées : spirituels dans leurs oraisons, et charnels dans leur conduite ; adorateurs superbes de la divinité de Jésus-Christ, mais, le dirai-je avec saint Paul, les larmes aux yeux, ennemis irréconciliables de sa croix, et présument de se pouvoir sauver sans elle : *Flens dico, inimicos crucis Christi*. Dieu a-t-il donc fait pour vous une grâce d'un nouveau caractère ? a-t-il changé en votre faveur l'ordre établi pour le reste des hommes ? et pendant qu'il sauve l'univers par les grâces de la croix, a-t-il établi quelque nouveau canal pour vous les communiquer ?

Les sacrements, direz-vous, suffisent pour nous sanctifier ; mais que sont les sacrements, et d'où tirent-ils toute leur efficacité, sinon de la croix de Jésus-Christ ? Ceux des Juifs étaient des signes vides et des cérémonies sans vertu, parce que la croix n'était pas encore ; ce bois mystérieux n'avait pas été trempé dans les eaux de Mara pour leur donner leur douceur et leur efficacité ; mais aujourd'hui qu'il les a touchées, ce n'est plus un élément insipide, c'est un sacrement sanctifiant qui en tire toute sa vertu. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que la croix entre dans tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion ; c'est par elle, dit saint Chrysostome, que s'accomplissent tous les mystères qui contribuent à notre salut. Si nous sommes régénérés dans les eaux du baptême, si nous participons au corps du Seigneur, si l'on nous impose les mains pour nous élever au sacerdoce, n'y emploie-t-on pas le signe de la croix ? les sacrements ont-ils leur forme et leur perfection sans ce signe sacré, dit saint Augustin (*Tract. CXVIII in Joan.*), soit qu'on l'impose sur le front des fidèles ou sur l'eau dont ils sont régénérés, ou sur le chrême dont ils sont oints, ou sur le sacrifice dont ils sont nourris ? pour marquer sans doute que toutes ces grâces nous viennent de la croix et que nous ne pouvons être sauvés que par la croix : *Quod signum nisi adhibeatur... nihil horum rite perficitur*.

Pécheurs, qui gémissiez sous le poids de vos iniquités, venez au canal qui la communique, attachez-vous à la croix ; crucifiez cette chair rebelle avec les vices et les cupidités qui la corrompent, et le règne du démon sera détruit en vous ; vous appartiendrez à Jésus-Christ, puisque sa croix est la marque de ceux qui sont à lui et la source de la grâce qui les y attache, dit l'Apôtre : *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitis et concupiscentiis*.

5. Quand vous aurai-je raconté tous les autres avantages que Jésus-Christ attache à sa croix pour la glorifier ? quand vous aurai-je fait voir, qu'après en avoir fait le canal de sa grâce, il en fait encore le prix et le chemin de sa gloire ? que c'est par là qu'il

a voulu y arriver lui-même, et que si nous le voyons aujourd'hui dans le ciel couronné de gloire, c'est pour avoir été couronné d'épines sur la croix, dit l'Apôtre : *Videmus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum* (Hebr., II) ? Quand vous aurai-je dit qu'il n'a point marqué d'autre route à ses disciples ; que ceux qui veulent le suivre doivent entrer dans le chemin de la croix ; qu'elle est, selon saint Augustin, comme le vaisseau sur lequel on doit traverser la mer orageuse qui nous sépare de notre patrie ; que les esprits forts et les savants, qui dans leurs spéculations découvrent de loin cette patrie bienheureuse, n'y arriveront jamais, s'ils ne s'embarquent sur la croix, s'ils ne se condamnent à souffrir pour Jésus-Christ, et qu'il ne sert de rien de soupirer pour la gloire, si l'on s'éloigne du chemin qui nous y conduit : *Qui recusat viam, quid querit patriam* ?

6. Achevons, Messieurs, et pour donner le dernier trait à la gloire de la croix, ajoutons que Jésus-Christ en fera quelque jour le tribunal de sa justice et la règle de son terrible jugement. N'est-ce pas ce qui nous fut figuré sur le calvaire, dit saint Augustin, lorsque Jésus-Christ, assis sur sa croix comme un juge sur son tribunal, entre deux insignes voleurs, prononça la grâce de l'un et la condamnation de l'autre ? mais n'est-ce pas ce que nous verrons dans la vérité au jugement dernier, où le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel ? Là, Jésus-Christ, assis sur sa croix, comme sur son lit de justice, parce que c'est par elle, selon saint Augustin, qu'il a acquis le droit de juger le monde, il verra les élus à sa droite, les réprouvés à sa gauche, tous également chargés de leur croix ; mais les nus la portant pour Jésus-Christ et dignes d'être appelés à sa gloire ; les autres la portant pour le monde et dignes d'être condamnés au feu éternel qui leur est préparé. Car ne vous flattez point, mondains ; porter la croix, c'est le partage des réprouvés comme des élus ; vous la portez malgré vous ; mais vous la portez pour le monde ; martyrs malheureux de sa fortune, de ses passions, de ses plaisirs, de ses embarras, vous souffrez beaucoup pour lui, mais vous souffrez comme le mauvais larron, sans fruits et sans espérance, faisant peut-être quelquefois des efforts pour aller à Dieu avec ce joug du monde sous lequel vous gémissiez ; mais toujours entraînés par lui, dit saint Augustin à l'un de ses amis, et emportés par ces croix malheureuses dont vous n'êtes pas les maîtres, et qui vous portent plutôt que vous ne les portez : *Ferri te a cruce tua, non ferre sentiebam*. Les élus, au contraire, sont maîtres de leur croix, parce qu'ils la portent pour Jésus-Christ, et que l'attachant à la sienne, selon l'avis de saint Augustin, elle y est comme dans son centre, sans violence et sans poids, devenue une même chose avec la croix de Jésus-Christ, et tirant d'elle la force qui les soutient et l'espérance qui les anime, l'unction qui les console ; attachez-y, mondains, toutes ces

croix qui vous accablent, conclut saint Augustin, et vous les verrez devenir légères : *Cruz ergo illa crucifigenda est*.

Car remarquez, chrétiens, qu'il ne doit y avoir au monde qu'une seule croix, et c'est la croix de Jésus-Christ, partagée entre ses élus selon la mesure de la gloire qui leur est destinée. C'est elle que ce malade porte dans ses langueurs, que ce pénitent embrasse dans ses mortifications, que ce pauvre traîne dans sa misère, que ce riche achète par ses aumônes : c'est cette croix que la femme fidèle supporte dans les excès d'un mari déréglé, et que le mari vertueux soutient dans les égarements d'une femme mondaine : c'est cette croix qu'on trouve dans les contradictions d'une humeur impérieuse, dans les assujettissements d'un emploi laborieux, dans l'indocilité d'un esprit prévenu contre la vérité ; en un mot, tout ce qu'on souffre pour Jésus-Christ est une portion de la croix de Jésus-Christ, et cette croix sera la règle du jugement terrible que nous attendons.

Quelle confusion pour ceux qui ne l'auront jamais portée ! Pour vous, voluptueux, qui verrez mesurer sur la règle d'un Dieu crucifié la mollesse et la corruption de votre vie ! Pour vous, délicats, qui verrez appliquer sur votre bouche sensuelle la bouche d'un Dieu abreuvé de fiel pour vos péchés ! Pour vous, âmes vaines, qui verrez votre loup condamné sur le modèle d'un Dieu dépouillé de tout sur la croix ! Malheur, s'écrie saint Bernard, malheur à ceux qui, n'ayant pas vécu selon cette règle, seront jugés sur cette règle ! Mais ce qui fera la confusion des réprouvés, fera la gloire de la croix ; plus ils seront humiliés, plus elle sera glorieuse, parce qu'ils y verront alors non-seulement toute la gloire qu'elle tire de Jésus-Christ, mais tout ce qu'elle lui donne ; car si la croix est glorifiée par Jésus-Christ, Jésus-Christ est glorifié par la croix.

SECOND POINT.

Toutes les créatures devaient servir à la gloire de l'homme, l'homme à la gloire de Jésus-Christ, et Jésus-Christ à la gloire de Dieu son Père, dit l'apôtre saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*. Le Père éternel a reçu de son Fils la gloire qui lui était due, parce qu'il a rendu un témoignage fidèle à son éternité : l'homme a perdu la gloire qu'il pouvait tirer des créatures, parce qu'il les a fait servir à sa vanité. Jésus-Christ n'a trouvé qu'opprobres dans l'homme, parce qu'il a voulu le soumettre à sa vérité ; il a fallu qu'il ait cherché sa gloire dans les humiliations, et que la croix qui semblait le déshonorer soit devenue l'instrument de son triomphe, la marque de sa puissance, le caractère de sa sainteté, la preuve de sa divinité même.

Or, s'il est vrai, Messieurs, que dans l'ordre de sa grâce il n'est point d'autre gloire que de servir à la gloire de Jésus-Christ, quoi de plus respectable et de plus glorieux que la croix, qui l'a honoré dans toutes ses perfections ? dans sa sagesse, puisqu'elle lui a

formé des disciples ; dans sa sainteté, puisqu'elle lui a sacrifié des pécheurs ; dans sa royauté, puisqu'elle lui a soumis des ennemis ; dans sa divinité, puisqu'elle lui a offert des victimes. Développons tous ces effets de la croix et nous comprendrons quelle gloire elle procure à Jésus-Christ, quel honneur elle mérite elle-même.

1. La croix honore Jésus-Christ dans sa sagesse, non pas aux yeux des réprouvés, qui s'en scandalisent et qui n'y voient que folie, dit l'apôtre saint Paul, mais aux yeux des élus, qui y découvrent la sagesse et la vertu de Dieu : *Ipsis vocatis Dei virtutem et sapientiam*. Vous le savez, chrétiens, le Verbe éternel est la sagesse de son Père ; c'est à lui qu'il appartenait de la faire connaître et de la faire aimer. Pour y réussir, il en avait gravé les traits sur tous ses ouvrages, et toute la nature prêchait aux hommes la sagesse de son Dieu, dit saint Augustin ; mais elle la prêchait à des sourds qui ne l'entendaient pas : *Cælum et terra surdis loquuntur laudes tuas*. Les uns, aveuglés par les fausses lueurs d'une science présomptueuse, s'égarèrent dans leur vaines imaginations, et au lieu de la sagesse éternelle, ils n'adoraient que les fantômes d'une sagesse humaine. Les autres, trompés par leur simplicité, s'arrêtaient aux créatures mêmes, et au lieu de s'élever par elles à celui qui les avait formées, ils en faisaient l'objet de leur culte et de leurs superstitions. Qu'a fait Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Paul ? il a confondu la sagesse des philosophes par la folie de la croix, et redressé l'ignorance des simples par la foi de la croix : *Placuit per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*.

Avant l'accomplissement de ce grand mystère la sagesse de Jésus-Christ n'était que folie pour les orgueilleux : on écoute sa doctrine comme les rêveries d'un esprit troublé, *insanit* ; on le déshonore comme un insensé à la cour d'Hérode : trois années de prédications et de miracles lui donnent à peine soixante et dix disciples, encore pour la plupart faibles, chancelants et plus prêts à l'abandonner qu'à mourir pour lui. Mais, ô prodige de la croix ! à peine a-t-on commencé de la prêcher, qu'on voit tout d'un coup les philosophes soumis, les esprits forts dociles, les savants du siècle devenus les disciples d'un Dieu crucifié, sa sagesse adorée, reconnue par toute la terre, et l'apôtre saint Paul, frappé d'un changement si surprenant, obligé de s'écrier avec admiration : Où sont les sages, où sont les docteurs de la loi, que sont devenus tous ceux qui cherchaient avec tant de curiosité les sciences du siècle : *Ubi sapiens ? ubi scriba ? ubi conquistator hujus sæculi* (1 Cor., 1) ? Les Juifs nous demandaient des miracles, continue l'Apôtre, les gentils ne voulaient que l'éloquence et la sagesse humaine : nous n'avons prêché que la croix, qui était scandale pour les uns et folie pour les autres, et nous les avons tous gagnés à Jésus-Christ. Tant il est vrai que ce qui paraît en Dieu une folie est plus

sage que la sagesse de tous les hommes : *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus* (Ibid.).

En effet, dit saint Chrysostome, quelle preuve plus authentique de la sagesse de Jésus-Christ que de voir ceux qui ne cherchaient que l'éclat des miracles ou la force des raisonnements humains, gagnés et convaincus par la prédication de la croix, qui est une opposition formelle aux miracles et à la raison ; c'est ainsi, dit ce Père, que Dieu se plaît à établir les contraires par leurs contraires : il arrêta la mer avec le sable, il fonda la terre sur la mer, un élément coulant et liquide soutient un élément solide et massif, et, sans remonter à la création du monde, Jésus-Christ éclaira l'aveugle-né avec sa houe, qui semblait devoir l'aveugler davantage. Figure excellente de ce qu'il devait faire après sa mort, en dissipant les ténèbres du monde par la vertu de la croix, qui ne semblait propre qu'à l'aveugler ! Quels philosophes ont porté si haut la gloire de leur fausse sagesse, continue saint Chrysostome, quel fruit ont-ils tiré de leurs vains raisonnements et de leurs profondes méditations ? Platon, le plus éclairé d'entre eux, après tous les efforts de la raison pour prouver l'immortalité de l'âme, n'est-il pas mort sans la persuader à personne ? et la croix de Jésus-Christ, prêchée par des hommes simples et grossiers, a persuadé aux philosophes mêmes les vérités importantes de la religion. N'est-ce pas le dernier effort de la sagesse d'avoir su confondre les sages du monde par la croix, qui n'était que folie pour lui ? *Que stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes*.

Confondez-nous avec eux, Seigneur, et que votre raison rebelle ne s'élève jamais contre vos mystères. S'il est encore des esprits forts qui osent les discuter, attachez leurs raisonnements humains à votre croix, attirez-les à vous par la simplicité d'une foi respectueuse, et faites-leur sentir que rien n'est impossible à un Dieu qui a pu se faire adorer par la croix ; que ce qui est au-dessus de notre sagesse n'est pas au-dessus de la sienne, et qu'une religion établie contre les préjugés de la raison ne dépend ni dans ses maximes, ni dans ses mystères, des lumières de la raison. Nous les sacrifions, Seigneur, ces fausses lumières au pied de votre croix, et nous n'en voulons point d'autres que celles qui viennent de votre croix.

Elle confond la sagesse des superbes, vous l'avez vu, Messieurs, mais elle éclaira la simplicité des humbles : elle est, si je l'ose dire, la clef de la science du salut, et si tant d'esprits grossiers et de peuples barbares se sont élevés bien haut dans la connaissance de nos mystères, c'est uniquement par la foi de la croix, par la méditation de la croix, par l'amour de la croix, ce qui fait dire au grand saint Augustin, que les élus sont éclairés à proportion qu'ils meurent au monde, que leurs lumières croissent avec leur péni-

tence, et que la croix qui les élève au-dessus des passions, leur découvre et le néant des créatures et la grandeur de Dieu : *In quantum moriuntur, in tantum vident*. Saint Étienne souffre pour Jésus-Christ, Jésus-Christ se montre à lui dans le sein de la gloire. Saint Paul porte les stigmates de la croix dans son corps, et il est ravi jusqu'au troisième ciel, pour y découvrir des mystères que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus. Thérèse s'attache à la croix de son Epoux, et elle y trouve des lumières au-dessus de son sexe. Des millions d'anachorètes des premiers temps, et de saints religieux de nos jours vivent dans la pénitence, ensevelis dans la solitude et sans autre étude, sans autre livre que la croix, ils deviennent les maîtres de la vie spirituelle et les lumières de l'Eglise; en un mot, la croix est l'école des saints. C'est cet arbre de Zachée dont parle l'Evangile, il faut y monter pour s'élever au-dessus de la foule, au-dessus de soi-même, et voir Jésus-Christ, que les docteurs de la loi ne connaissent pas.

Accourez à cette école, mondains, qui ne comprenez rien aux vérités sublimes que nous vous prêchons; crucifiez cette concupiscence dont les nuages vous dérobent la vue de la justice, dit saint Augustin : *Supercedit ignis concupiscentia, et non viderunt Solem justitia*. Mortifiez cette chair sensuelle d'où s'élèvent les ténèbres qui vous aveuglent; attachez à la croix ces sens présomptueux, qui veulent tout mesurer sur leurs lumières, et qui ne laissent après eux que doutes, qu'incertitude, qu'obstination; brisez, comme Gédéon, ces vases d'argile, afin que la lumière en sorte. L'on n'entre dans la vérité que par la charité : la charité sait souffrir, dit l'apôtre saint Paul, et à mesure qu'elle souffre, elle nous fait trouver dans la pénitence et dans la croix les lumières de la loi, les rayons de l'espérance, la plénitude de la sagesse : *Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat*.

3. Je dis bien plus, Messieurs : c'est par cette croix que la sainteté, que la divinité même de Jésus-Christ s'est fait connaître. Il l'avait éclipsée sous les faiblesses de notre nature et sous les apparences de notre péché; confondu avec les pécheurs par les ménagements de sa charité, il passait souvent pour un pécheur lui-même : sa doctrine, ses miracles, l'innocence de sa vie, n'avaient pu convaincre les Juifs de ce qu'il était; sa croix l'a découvert à toutes les nations. Il était comme le sanctuaire vivant de Dieu son Père, par la plénitude de la divinité qui habitait en lui, dit saint Augustin : *Ipse absconditum Dei tabernaculum*; mais ce sanctuaire, fermé aux yeux du monde pendant le cours de sa vie mortelle, n'a été ouvert que sur la croix. C'est là que le voile du temple s'est déchiré; c'est là, dit Tertullien, que ce Dieu, qui s'était caché sous la forme de l'homme, s'est fait connaître par une patience au-dessus de l'homme; c'est là enfin que la divinité de Jésus-Christ s'est fait

sentir à toute la nature, et qu'elle a commencé d'être publiée par le trouble des éléments, par la dissolution des rochers, par la voix des morts ressuscités, par la bouche même de ses bourreaux : *Vere Filius Dei erat iste*.

Si nous vous connaissons donc aujourd'hui, Seigneur, si nous vous adorons, c'est le prodige de votre croix, c'est à elle que vous devez toute votre gloire, dit saint Chrysostome (*Serm. VIII, de Divers.*) : elle change la terre en ciel, affaiblit le démon, détruit le péché, rétablit la vertu; elle bannit les superstitions, rappelle la vérité, démolit les temples des faux dieux, et fonde les églises où vous êtes adoré; en un mot, c'est la croix qui donne, et à votre sainteté des adorateurs zélés, et à votre divinité des millions de victimes; car si les Pères appellent la croix l'autel du monde, *ara mundi*, ce n'est pas seulement parce que Jésus-Christ y est offert à son Père comme un holocauste saint, mais parce que tous les hommes doivent s'y sacrifier à la gloire de Jésus-Christ comme des hosties vivantes, pour être la preuve constante de sa divinité.

4. Toutes les autres preuves ont cessé, Messieurs : les prophéties sont accomplies, la voix du Père éternel ne se fait plus entendre du haut du ciel, pour rendre témoignage à la divinité de son Fils; le Saint-Esprit ne descend plus sous une forme sensible, les miracles cessent, les morts demeurent dans leurs sépulchres, le sang des martyrs ne coule plus, la simplicité de l'Evangile, qui gagnait tant d'adorateurs à Jésus-Christ, est anéantie par l'éloquence humaine, qui ne fait tout au plus que des partisans aux prédicateurs : tout ce qui prouvait la divinité de Jésus-Christ ne se voit plus qu'en éloignement, sa croix seule, sa croix est une preuve subsistante jusqu'à la fin des siècles; elle se représente dans nos saints mystères, elle se retrace dans les élus, elle se perpétue dans les pénitents; et quand je vois dans l'Eglise, dans les cloîtres, dans cette sainte maison, des victimes séparées du monde par la retraite, attachées à la croix par la mortification, vivant et mourant pour la gloire de Jésus-Christ, ah! je reconnais la divinité de Jésus-Christ. Ce n'est pas tant, mes chères sœurs, par les lumières de vos instructions, par les ménagements de votre charité, par la pureté de vos sentiments, que par l'amour de la croix que vous établissez la vérité de la religion; une vie frugale, des sens mortifiés, des prières ferventes, un air modeste, je ne sais quelle impression de la croix gravée dans toute votre conduite, avanceront plus que tous nos discours le culte de la croix. Honorez-la en Jésus-Christ, puisqu'il l'a lui-même glorifiée, et ne craignez jamais qu'elle vous dé-honore, puisqu'elle a glorifié Jésus-Christ et qu'elle peut seule vous mériter la gloire éternelle que vous cherchez et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*.

PANEGRYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS.

Si charitatem non habuero, nihil sum.

Si vous m'ôtez la charité, je ne suis rien (I Cor., XIII, 2).

La charité fait seule notre excellence et notre grandeur, dit saint Augustin (*De Civit. Dei*, lib. VII, c. 16). Si l'ange fidèle est supérieur à l'homme, ce n'est ni par la spiritualité de son être, ni par la sublimité de ses lumières, ni par la sainteté de ses emplois, mais par la perfection de son amour. Si l'homme juste est au-dessus de l'ange rebelle, ce n'est pas parce qu'il est exempt de souffrir, mais parce qu'il est capable d'aimer. Si le grand saint que l'Eglise honore aujourd'hui est distingué des autres, ce n'est pas tant par le mérite de sa pauvreté volontaire, par les rigueurs de sa pénitence inouïe, par l'éclat et l'étendue de son ordre, que par l'éminence de sa charité, sans laquelle il n'eût été ni pauvre, ni pénitent, ni patriarche d'un des plus grands ordres de l'Eglise : *Si charitatem non habuero, nihil sum*.

Chaque saint a dans sa vie un caractère particulier qui le distingue. Benoît souffre, Bruno se cache, Bernard prie, Dominique prêche, Ignace instruit, François brûle ; l'un gémit avec les pénitents, l'autre évangélise avec les apôtres : celui-ci s'ensevelit avec les solitaires, celui-là meurt avec les martyrs. François, François aime avec les séraphins : c'est là son caractère et son partage, c'est l'âme de toutes ses autres vertus : *Si charitatem non habuero, nihil sum*.

Est-ce donc, Messieurs, l'éloge de saint François, ou celui de la charité même, que j'entreprends aujourd'hui ? Souffrir ses propres maux avec patience, soulager ceux des autres avec bonté, éviter avec soin d'en faire à personne, voir la prospérité d'autrui sans envie, ne se point prévaloir de la sienne, borner ses désirs, oublier ses intérêts, calmer ses ressentiments, être constant dans ses peines, ferme dans sa foi, élevé dans ses espérances, immuable dans son amour ; sont-ce les effets de la charité que saint Paul a décrite, ou de celle que saint François a pratiquée ?

Je m'y trompe aujourd'hui moi-même, Messieurs, je les confonds ; je vois toute la vie de François dans les traits de la charité, et tous les traits de la charité dans la vie de François ; mais ne craignez pas que je lasse vos yeux par tant d'objets différents, je ne veux vous montrer qu'en raccourci un tableau si vaste, et vous laissant entrevoir en éloignement et comme au travers des ombres la plupart des effets de la charité, je me borne à mettre dans leur jour les trois qualités principales que l'Apôtre lui donne, et qui renferment tout le caractère de notre saint. La charité est bienfaisante, elle est patiente, elle est éternelle : comme bienfaisante, elle le dépouille ; comme patiente, elle l'immole ; comme éternelle, elle l'immorta-

lise. Une charité bienfaisante le dépouille, et elle en fait le père des pauvres : *Benigna est* ; c'est mon premier point. Une charité patiente l'immole, et elle en fait le modèle des pénitents : *Patiens est* ; c'est le second. Une charité éternelle l'immortalise, et elle en fait le fondateur d'un grand ordre : *Charitas numquam excidit* ; c'est tout mon dessein. Demandons, pour le remplir, le secours de celle qui reçut la charité essentielle dans son sein au salut de l'ange. *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Ce qui distingue la cupidité de la charité dans les sentiments du grand saint Augustin, c'est que l'une se recherche et l'autre s'oublie toujours. De ces deux amours, l'un ne travaille que pour ses propres intérêts, l'autre les néglige ; le premier est l'ennemi de la société, le second l'entretient et la ménage. La cupidité s'approprie tout, la charité ne se réserve rien : *Alter socialis, alter privatus ; alter amicabile, alter invidus*. Ainsi, Messieurs, le premier effet de la cupidité, c'est de s'attacher à tout ce qu'on voit ; l'on n'a pas plutôt les yeux ouverts aux biens du monde, qu'on les aime ; on ne les peut voir aux autres sans envie, on se permet toutes choses pour les acquérir ; et troublant toutes les lois d'une innocente société, si l'on n'y peut arriver par adresse, on les usurpe par violence : *Privat sancta societate turgidum spiritum jam per iniquitatem satiari cupientem* (Aug., lib. XI, de Gen. ad lit., cap. 15).

La charité produit des effets tout contraires dans le cœur des saints. Comme elle les remplit de Dieu, elle les élève toujours à lui, et les détachant des biens sensibles, elle leur en fait connaître la vanité, craindre les dangers, retrancher les superfluités, pour n'être riches qu'en son amour : *Quem tu impleas, sublevas eum* (Aug., Confess. lib. X, c. 28). Car remarquez-le, chrétiens, nous n'avons que trois moyens de nous sanctifier avec les biens du monde : il faut ou s'en détacher ou les communiquer, et souvent les abandonner ; s'en détacher, c'est le précepte de l'Evangile ; les communiquer, c'est une loi de la nature ; les abandonner tout à fait, c'est un miracle de la grâce ! miracle que la charité fit dans le grand saint François. Né dans une fortune honnête et au milieu de cette abondance licite qui ne lui reprochait, comme à tant d'autres, ni les crimes de ses pères, ni les siens, mais que la bonne foi du commerce et un innocent travail lui avait justement acquise, il n'y put attacher son cœur. La nature ne lui donna des biens qu'afin que la grâce l'en détachât bientôt ; le commerce ne les amassa avec peine qu'afin que la charité les répandit avec abondance, et la fortune ne les lui montra quelque temps qu'afin que sa vertu les abandonnât pour toujours.

La charité des plus saints va-t-elle jusqu'à, Messieurs ? n'est-elle pas toujours, ou lente dans son établissement, ou bornée dans ses bienfaits, ou suspecte dans ses motifs ?

Matthieu quitte tout, mais il ne le fait que bien tard ; Zachée donne une partie de ses biens aux pauvres, mais il réserve l'autre pour lui ; mille jeunes gens abandonnent aujourd'hui leurs héritages par une rebaile spécieuse, mais la plupart le font ou par force, ou par légèreté. Mais une charité prompte, abondante, irréprochable dans ses motifs, où la trouver que dans l'illustre saint François ? Il se détache de tout sans délai ; il donne tout sans ressource, il quitte tout sans tristesse et sans dégoût ; promptitude, étendue, motifs de la charité de François, confondez ici les délais, les réserves et les vues intéressées de la nôtre.

1. Nous l'avons dit, Messieurs, et vous le savez : détacher son cœur des biens de la terre, c'est un précepte de l'Evangile : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (Luc., XIV). Car il ne peut y avoir dans le monde que trois sortes de biens, dit le grand saint Augustin (*de Gen., lib. I, c. 16*) : les uns, utiles et avantageux, comme les vertus et les qualités de l'esprit, et l'on peut les chercher : *Usurpa utilia* ; les autres, pernicioeux, comme les plaisirs des sens, et l'on doit les craindre : *Cave perniciosæ* ; les derniers, superflus, comme les richesses, et il faut s'en détacher : *Fuge superflua*. Mais s'en détacher dans la jeunesse, où l'on ne respire que l'abondance, où l'on en goûte les douceurs sans en sentir les inquiétudes, où la religion encore faible ne peut avoir beaucoup d'ascendant sur l'esprit, où la cupidité déjà triomphante n'en a que trop sur le cœur : s'en détacher sur cet âge où les passions vives n'ont jamais assez de quoi se satisfaire, où l'ambition naissante forme tant de vains projets, où la sensualité prodigue pour ses plaisirs ce que la vanité ne réserve pas pour ses honneurs ; s'en détacher dans un âge où le luxe semble nécessaire, la vanité bienséante, le plaisir licite, l'ambition glorieuse, le détachement honteux ; dans un âge enfin où la prudence humaine inspire la cupidité, où l'éducation la forme, où le monde l'approuve, où le tempérament l'excuse ; se détacher, dis-je, dans ces circonstances, c'est ce que le monde appelle folie, et c'est ce que François pratique avec courage.

Car, observez-le de grâce, Messieurs, dans les premières années de sa vie, le verrez-vous, comme la jeunesse du siècle, abandonner son cœur à l'amour des créatures, se former de bonne heure des liens qui ne se rompent jamais, ménager les occasions d'un établissement avantageux, braver des charges qui relèvent sa fortune, chercher des alliances qui la soutiennent, supporter à regret des parents qui la retardent, regarder leur vie comme un obstacle à sa grandeur et désirer peut-être de l'établir sur la pierre de leur sépulture ? tels sont les sentiments intéressés de ces enfants ingrats que la cupidité domine ; mais François, animé de la charité, en a de bien plus nobles. Indifférent pour les biens du monde, il les voit sans orgueil dans sa famille, il les multiplie sans

usure dans le commerce, il les distribue sans ménagement dans les misères particulières et publiques ; et, victorieux et des plaisirs et de la vanité que l'abondance inspire à ceux de son âge, il n'est riche que pour être libéral, et le seul avantage qu'il tire de ses biens, c'est la gloire de les donner.

Ah ! qu'il fit beau le voir, ce cœur innocent, exempt de ces bas attachements qui nous captivent, avide des trésors de la foi, ingénieux dans le commerce de la charité, ambitieux pour la vertu seule, s'élever sur ces ailes de feu que la charité lui donne, au-dessus des douceurs de la fortune, et par là, semblable, selon l'avis de saint Augustin, à l'abeille, qui, soutenue sur ses ailes, ne se noie jamais dans le miel qui l'environne : *Supervolemus terrenis opibus nostris ; nam et in mellis copia non frustra pennas habet apicula*.

Qu'il lit beau le voir, encore un coup, mépriser le bien dans un âge où les autres commencent à l'aimer ; se dépouiller quand ils ne pensent qu'à s'enrichir, prodiguer en charités ce qu'ils consomment en débauches ; ruiner sa maison pour édifier celle du Seigneur ; réparer des temples au lieu de bâtir sa fortune ; donner à ses bienfaits le mérite de la promptitude, et consacrer à Dieu, non pas les tristes restes de ses profusions ou les épargnes sordides d'une longue avarice, mais les premières espérances de son établissement, le prix de ses innocents plaisirs et les fondements de sa fortune.

Paraissez ici, monuments éternels de sa charité naissante, ruines du sanctuaire tantôt arrosées de ses larmes, tantôt réparées par ses innocents larcins ; membres de Jésus-Christ tant de fois revêtus de ses habits dans votre nudité, nourris de son nécessaire dans vos besoins, pansés de ses propres mains dans vos maladies contagieuses, paraissez pour donner quelque poids à mes paroles et pour rendre un témoignage public à sa charité ! Paraissez pour confondre par ses exemples la cupidité de la jeunesse qui partage à regret avec ses frères ce que François partageait avec les pauvres ; qui leur déroboit après la mort des parents, des charités que François déroboit aux parents pendant leur vie ; qui regarde les bonnes œuvres d'une mère comme des injustices, ses pieuses libéralités comme des larcins, les écouléments de sa charité comme la ruine de sa famille, ne sachant pas sans doute, ce qu'a si bien dit saint Grégoire, pape (*Morul., lib. XXVIII, c. 12*), que les pauvres sont le trésor des riches, que ce qu'on n'y met pas se dissipe, et qu'à la mort on a perdu tout ce qu'on n'a pas donné : *Relentum perditur, manet erogatum*.

Confondez-vous à la vue d'une charité si prompte, riches du siècle qui, convaincus de la nécessité du détachement évangélique, vous en dispensez sous divers prétextes, réglant votre charité sur votre ambition, aimant comme nécessaire à vos besoins, ce qui ne l'est qu'à vos passions, vous flattant de donner à la nature ce que vous accordez

à l'amour-propre, et de ménager par prudence ce que vous amassez par avarice. Aveugles par une fausse prévoyance, insensibles à des besoins présents par la crainte de quelque disgrâce éloignée, appliqués à acquérir par injustice ce qu'il faudra restituer par testament, et remettre à la mort ces aumônes forcées que l'avarice ne vous permet pas pendant votre vie. O aveuglement prodigieux des riches du monde, plus éclairés dans leurs affaires temporelles que dans celles de leur salut ! Ils réglent de bonne heure ce qui pourrait troubler leur famille après leur mort ; ils tâchent de procurer à leurs enfants une paix et une félicité durables, et ils leur laissent le soin de penser à la leur ; ils négligent leur salut pour s'en rapporter à d'autres ; ils prétendent qu'ayant été avares pour leurs héritiers, leurs héritiers seront libéraux pour eux ; qu'ils rachèteront des péchés dont ils auront reçu tout le fruit, et qu'après s'être damnés par leur propre insensibilité, ils seront sauvés par la charité des autres. Non, non, Seigneur ! vous leur donnerez des héritiers avares comme eux, leurs dernières volontés seront sans effet ; ils se verront abandonnés à votre justice comme ils abandonnent les autres à leurs misères, s'ils ne pratiquent comme François une charité non-seulement prompte, mais abondante et étendue.

2. La charité n'aura toute son étendue que dans le ciel. Comme on y possédera un bien sans bornes, on le communiquera sans réserve, on en fera part aux autres sans rien perdre soi-même : les richesses de tous seront celles de chacun en particulier, et l'amour qui nous liera tous ensemble nous fera trouver dans la félicité d'autrui ce qui pourrait manquer à la nôtre. Mais ici-bas la charité est toujours bornée, parce que les biens ne sont pas infinis ; on donne peu, parce qu'on compte pour perdu tout ce qu'on a donné ; et chacun réglant ses bienfaits sur ses propres besoins, l'on n'est libéral tout au plus que de son superflu. François n'en use pas ainsi, Messieurs ; sa charité est une charité du ciel et non de la terre ; il aime comme les séraphins, et non pas comme les hommes ; il communique tout ce qu'il a et sans réserve, et sans acception de personne : voilà ce qui fait l'étendue de son amour. Il est allé de se détacher d'une partie de ses biens, on trouve toujours dans celle qui reste de quoi se consoler de celle qu'on a perdue ; on a la joie d'avoir donné quelque chose à la grâce sans beaucoup ôter à la nature, et de soulager la misère d'autrui sans intéresser ses propres plaisirs. Mais se dépouiller tout à fait, sortir d'Egypte sans rien emporter de ses trésors, ne se ménager aucunes ressources, et, pour pratiquer la charité, ne se point réserver d'autres fonds que la charité des autres : c'est, Messieurs, la vertu héroïque de saint François : il quitte tout et veut que Dieu seul lui tienne lieu de toutes choses : *Deus meus et omnia*.

Car rappelez, s'il vous plaît, dans vos esprits ce jour heureux où notre saint renonça

publiquement à son héritage, confondit l'avarice de son père par la profession d'une pauvreté héroïque, abandonna ce qu'on ne lui permettait pas de prodigier, voulut quedes biens qui ne pouvaient plus être la matière de sa charité fussent l'objet de son mépris, et que nous apprissions par un si grand exemple que, pour se sanctifier par les richesses, il faut, ou les donner tous les jours, ou les abandonner une fois pour Jésus-Christ. Que pensez-vous de François en cet état, Messieurs ? cette pauvreté surprenante à laquelle il se réduit ne vaut-elle pas mieux que toute la puissance du siècle, dit saint Chrysostome (*Homil. 43 in Matth.*) ? Vous ne le verrez plus commander aux hommes, il est vrai, mais vous le verrez exercer un empire souverain sur les démons ; il ne paraîtra plus dans les palais des grands, où la pauvreté est odieuse, mais il aura un accès facile auprès de Dieu, où l'abondance est condamnée ; il ne possédera point de richesses, mais il saura les mépriser ; il ne sera pas environné d'une foule de domestiques prêts à obéir à toutes ses passions, mais il sera maître de ses passions, dont les rois mêmes sont esclaves. Encore une fois, que pensez-vous de François en cet état ? Ne semble-t-il pas plus digne d'admiration dans ce dénuement général de toutes choses, que les ambitieux au milieu de leurs pompeux embarras et de leur funeste abondance ? ne le trouvez-vous pas plus grand, quand il renonce au généralat de son ordre, pour obéir à ses inférieurs ; plus libre, quand ses mains qui ont répandu tant d'aumônes sont chargées de chaînes par son propre père ; plus glorieux, quand il est sifflé, maltraité, persécuté comme martyr de la pauvreté évangélique ; plus riche enfin, avec cet heureux désespoir de jamais rien posséder au monde, que les grands avec ces vaines espérances qui les occupent toute leur vie, et qui ne les satisfont jamais ? Oui, Seigneur, s'écrie le grand Augustin, quand on vous aime autant qu'on doit, on vous possède ; et quand on vous possède, l'on est riche et content indépendamment de tout le reste : *Diligenti te quantum præcipis, ostendis te et sufficis* (*Confess., lib. XII, c. 15*).

Mais jugeons, Messieurs, de l'étendue de la charité de François par ses effets : n'est-ce pas elle qui le spiritualise et qui, malgré la distance des lieux, le porte sur un char de feu comme Elie dans le lieu saint où ses enfants sont enfermés, pour animer leur zèle et recueillir leur foi ? N'est-ce pas elle qui le multiplie en quelque manière selon leurs différents besoins, qui le fait voir en même temps dans Assise et dans Rome, qui le rend présent partout où la nécessité du prochain l'appelle, et qui communique à son corps l'immensité de son cœur, comme si le monde entier ne devait être qu'un point indivisible à sa charité ? N'est-ce pas elle enfin qui le conduit d'hôpitaux en hôpitaux, où, triomphant de ces répugnances naturelles sur lesquelles les on s'écoute trop, il s'abat aux pieds des lépreux, batse leurs plaies, les guérit

comme son divin Maître par ses attouchements, et purifie tout ce qu'il approche par ce feu de la charité qu'il répand indifféremment sur tout le monde : amis, ennemis, citoyens, étrangers, il ne se refuse à personne : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.*

En cela, Messieurs, bien différent de ceux dont la charité scrupuleuse et timide laisse souffrir les vrais pauvres dans la crainte d'en soulager de mauvais, leur fait acheter ses aumônes par des éclaircissements onéreux, ajoute à leurs autres misères la honte de les justifier, mêle l'aigreur des reproches à la douceur des bienfaits, et s'érigeant en juge de ces malheureux, croit ne devoir soulager que ceux qu'elle peut absoudre. Il est vrai que la charité doit être prudente, selon le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*; mais elle doit être simple, selon l'Apôtre, ne juger mal de personne, ne point former sur leur conduite des soupçons téméraires, ne pas regarder de saints religieux, que la nécessité oblige quelquefois de paraître dans le monde, comme des hommes dissipés et mécontents de leur état, mais répandre avec joie ses charités sur eux, les prévenir dans leurs besoins, les aller chercher dans leur solitude : semblable à ces nuages qui n'attendent pas qu'on les presse pour donner à la terre la pluie dont elle a besoin, mais qui roulent d'eux-mêmes sur nos têtes pour la répandre indifféremment partout : *Qui cooperit cælum nubibus et parat terræ pluviam (Ps. CXLVI).*

Mais où es-tu maintenant, charité vaste du grand saint François ? Es-tu donc descendue dans le même sépulcre que lui ? Ne peut-on plus te trouver sur la terre depuis qu'il l'a quittée ? ou du moins, ce vaste sein qui ne rejetait personne, s'est-il resserré depuis sa mort ? Oui, Messieurs, l'on n'a plus aujourd'hui qu'une charité bornée ; l'on soulage peut-être quelques pauvres par inclination, mais on rebute les autres par caprice ; l'on sert ses amis par honneur, mais on laisse souffrir ses ennemis par ressentiment ; on supporte sans peine les pauvres qui n'ont rien d'affreux, mais on fuit les malades par délicatesse, et on détourne les yeux de dessus leurs plaies ; l'on craint de respirer l'air qu'ils infectent. D'où vient cela, Messieurs, sinon qu'on n'a pas les mêmes motifs que je remarque dans saint François ?

3. Jusqu'ici vous n'avez vu, si j'ose le dire, que le corps de sa charité, que cet extérieur par lequel les saints se trouvent souvent confondus avec les impies ; mais voici son cœur, voici l'âme de ses bonnes œuvres et le motif de ses profusions. Il voit Jésus-Christ souffrant dans tous les malheureux ; il regarde leur pauvreté non pas simplement comme un crime de la fortune ou comme un malheur de la naissance, mais comme une impression de la pauvreté de son divin Maître ; car la pauvreté est un mystère, disent les Pères ; il faut de la foi pour le comprendre. L'on n'y voit qu'un homme affligé, mais on y doit découvrir un Dieu qui souffre, alors on se sent ému ; le souvenir de sa

miséricorde réveille la nôtre, et, sans se trop forcer, l'on fait part de son abondance à celui qui nous a enrichis de sa pauvreté. Tels furent les sentiments de saint François : il vit Jésus-Christ partout ; mais il le vit surtout dans les pauvres. Il sentit plus vivement leurs besoins que les siens propres ; la charité qui le brûlait le dépouilla, et sa libéralité épurée de ces vues basses qui corrompent la nôtre n'eut point d'autre objet que Jésus-Christ, d'autre espérance que sa gloire, d'autre motif que son amour.

Aumônes superbes des faux dévots, vaines profusions, évanouissez-vous ; ce n'est ni Jésus-Christ qui vous reçoit, ni la charité qui vous donne, c'est l'ambition qui vous prodigue, la vanité qui vous étale, l'ostentation qui vous rend publiques, l'importunité qui vous arrache, la tendresse naturelle qui vous répand. Car consacrer ses biens à des édifices superbes, pour immortaliser son nom par là, pendant que l'édifice vivant de l'Église souffre dans ses membres, n'est-ce pas une charité ambitieuse ? Affecter d'avoir des témoins de ses aumônes, négliger les lieux secrets où la pauvreté a moins de secours, pour chercher ces théâtres publics où les bonnes œuvres ont plus d'éclat ; donner de l'argent d'une main pour recevoir de la gloire de l'autre, n'est-ce pas une charité intéressée ? Soulager par tendresse des maux qu'on ne peut voir sans émotion, n'est-ce pas une charité naturelle ? Abandonner par complaisance pour des parents des biens que la cupidité regrette et que l'amour-propre voudrait retenir, n'est-ce pas une charité forcée ? Mais donner tout dès sa jeunesse pour Jésus-Christ, s'incommoder soi-même pour le soulager dans ses membres, se condamner à une éternelle pauvreté pour honorer la sienne, c'est une charité prompte, étendue, sainte dans ses motifs, et c'est la charité de François ; mais si elle le dépouille comme libérale, elle l'immole comme patiente : *Charitas patiens est.*

SECOND POINT.

C'est une erreur assez commune dans le monde, que la charité dispense de la pénitence ; que quand on peut racheter ses péchés par ses aumônes, l'on est exempt de les laver dans ses larmes ou dans son sang ; et que pour peu qu'on soit libéral, l'on achète le droit d'être sensuel. De là la mollesse de tant de personnes de qualité ; de là tant de jeunes négligés, tant de carêmes violés, tant de péchés oubliés sur la vaine confiance de quelques légères aumônes ; comme si la mortification n'était que pour ceux qui n'ont pas de quoi s'en rédimier ; comme si la charité devait entretenir l'impénitence, comme si, pour être exempt de souffrir, c'était assez d'être en état de donner.

Erreur que l'apôtre saint Paul a voulu confondre, lorsqu'après avoir dit que la charité est libérale, il ajoute aussitôt qu'elle est patiente, douce pour les autres, mais sévère pour elle-même ; ingénieuse à soulager les peines du prochain, plus ingénieuse encore à s'en imposer de nouvelles ; toujours facile à

pardonnez les défauts d'autrui, et toujours prête à venger les siens : *Charitas benigna est, patiens est.*

Voilà, chrétiens, sans y penser, le portrait de la charité de notre saint. Pour avoir tout donné, il ne se crut pas dispensé de souffrir; pour avoir prodigué ses biens, il n'épargna ni sa chair ni son sang; à des aumônes abondantes il joignit une pénitence inouïe, et il comprit que si l'obligation de celui qui aime le prochain est de se dépouiller pour ses besoins, le devoir de celui qui aime Dieu c'est de souffrir pour sa gloire. Eh! qui souffrit jamais tant que François, Messieurs, et par conséquent qui aima jamais tant que lui? quel saint soutint avec tant de courage les opprobres de la croix de Jésus-Christ, porta ses rigueurs et ses anéantissements si loin, et fut une copie si fidèle de ce Dieu crucifié? Vous le savez, Messieurs, Jésus-Christ souffrit, et dans son esprit, et dans son corps; le triste appareil de son supplice et de sa mort toujours présent à son âme la plongeait dans une tristesse mortelle; la fureur des bourreaux acharnés sur son corps lui fit souffrir autant de martyres qu'il eut de parties différentes, et la charité qui l'avait dévoué de sa gloire, fut celle qui le sacrifia pour nous. Vous me prévenez ici, chrétiens, vous reconnaissez le disciple à la peinture du maître, vous comprenez que la conformité de leurs peines ne peut être que l'effet d'une même charité; et peut-être dites-vous tout bas de François ce que saint Chrysostome a dit de saint Paul, que c'est un autre Jésus-Christ : *Dicam alterum Christum.*

En effet, Messieurs, la charité qui l'unit à lui ne le fait-elle pas infiniment souffrir dans son esprit? Quelle agonie pour François, lorsque toujours occupé des rigueurs de la croix, il retrace dans son imagination les circonstances sanglantes de la passion de son Maître, il le suit dans toutes ses humiliations, il s'attendrit sur tous ses supplices, et s'immole mille fois chaque jour comme l'Apôtre sur le sacrifice de Jésus-Christ? Quels combats intérieurs, lorsque la charité lui inspire des résolutions si contraires à la nature, des desirs violents du martyre, trois voyages différents en Afrique pour le chercher, le dessein d'une pénitence sans adoucissement dans sa rigueur, sans interruption dans sa durée, sans ménagement dans ses humiliations publiques? Mais en demeura-t-il à la méditation stérile de la croix, se contenta-t-il de souffrir en esprit, s'endormit-il comme la plupart des chrétiens sur les belles résolutions d'une pénitence en idée? Non, Messieurs, il en vint à la pratique. S'il ne trouve point de bourreaux en Afrique, il devient lui-même le sien, et commence une pénitence qui combat, s'il vous plaît de la bien observer, tous les défauts de la nôtre.

Notre pénitence a d'ordinaire trois grands défauts : elle est lâche après de grands péchés, parce que nous n'avons qu'une charité faible; elle est courte après des fautes invétérées, parce que nous n'avons qu'une charité passagère; elle est secrète après des

scandales publics, parce que nous n'avons qu'une charité timide. Mais la pénitence de François a trois qualités contraires : une charité forte la rend sévère, une charité constante la rend continuelle, une charité hardie la rend publique et exemplaire. Démêlons, s'il vous plaît, tout ceci.

1. La pénitence doit imiter la justice de Dieu dans la punition du péché, dit Tertulien : or la justice de Dieu ne peut manquer d'être rigoureuse, parce qu'elle voit tout, elle punit tout, elle proportionne tout. Telle est la pénitence du grand saint François; sévère, parce qu'elle est éclairée, il voit ses défauts dans toute leur étendue; sa charité qui couvre les péchés des autres, lui découvre les siens; et plus il voit Dieu, mieux il se connaît lui-même. Tant qu'on ne se regarde que par rapport aux hommes, il n'est pas difficile de se trouver parfait : on se flatte d'être saint, parce que l'on est moins criminel qu'eux; l'opposition de leurs grands défauts relève l'éclat de nos faibles vertus, et pour une bonne œuvre qu'on pratique, l'on oublie mille péchés qu'on a commis. Mais quand on se regarde par rapport à Dieu, l'on se trouve infiniment éloigné de lui : plus on approche de sa lumière, plus on découvre ses propres ténèbres, dit saint Grégoire, et la vue de sa justice nous fait connaître la grandeur de nos iniquités, nous anime à les punir : *Unde agnoscit quid est justitia, inde eruditur ut videat quid est culpa* (*Moral., lib. XXXII, c. 1*). C'est ainsi, Messieurs, que notre saint juge de son état; il voit, comme Augustin, combien il est éloigné de Dieu, et il entre dans une sainte horreur de lui-même; il contemple sa sainteté, et il s'irrite contre ses défauts. Eh quoi! Seigneur, dit-il, je dois être votre image, et je ne vois en moi qu'imperfection, qu'égarements dans mon esprit, que révoltes dans ma chair, que péché dans toutes les parties qui me composent : allons, mon cœur, vengeons un Dieu si saint; si nous l'aimons, haïssons-nous-mêmes, et pour nous animer à la pénitence, ne nous dissimulons pas nos péchés.

Si François les voit tous, il les punit tous aussi; et comme la justice rigoureuse de Dieu ne souffre point de péché dans le monde sans sa peine, dit saint Augustin, la charité sévère de notre saint ne laisse point dans lui-même de défaut sans pénitence : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ* (*De Lib. Arbit., lib. III, c. 16*). Je le vois persécuter le péché dans toutes les parties de son corps : s'il échappa quelques regards trop libres à ses yeux, il les condamne à pleurer toujours; si la sensualité corrompt quelquefois ses repas, la mortification les assaisonne maintenant avec la cendre; s'il eut quelques ménagements pour sa chair, il la traite en esclave, il la couvre de cilices, il la déchire..... Mais que fais-je de vouloir entrer dans le détail de ses innocentes cruautés? c'est à vous, anges du ciel, qui en fûtes les seuls témoins, c'est à vous à nous en instruire, à découvrir pour sa gloire ce qu'il eut tant de soin de cacher, à retracer à nos

yeux ces stigmates sacrés que vous imprimâtes sur sa chair, ces monuments éternels de son amour pour la croix, ces caractères sanglants par lesquels je le vois heureusement confondu avec Jésus-Christ, et sur lesquels il nous jugera quelque jour avec lui.

Car il s'élèvera contre votre mollesse, pécheurs, contre ces lâches pénitences, plus capables d'endormir le pécheur que d'effacer le péché, plus propres à calmer les remords qu'à exterminer les passions. Il s'élèvera contre ces demi-pénitents qui gémissent peut-être d'un péché récent, et qui négligent tant de crimes passés, qui arrêtent la concupiscence d'un côté, et lui permettent de se déborder de l'autre; qui s'arment contre une passion honteuse, et qui ménagent celles qui peuvent passer pour honnêtes. Car prenez-y garde, Messieurs, tel qui pleure ses infâmes plaisirs comme un grand péché, se glorifie de son luxe ou de sa galanterie comme d'une vertu; tel qui fait pénitence de ses excès, ne pense pas à gémir de son amour-propre; tel qui se repent d'avoir ravi le bien d'autrui, ne rougit pas d'être avare du sien. Ainsi la pénitence est souvent inutile, parce qu'elle est toujours bornée. Les défauts qu'on néglige font renaître ceux qu'on a pleurés, et qui n'est pénitent qu'à demi, devient bientôt tout à fait impie. Il faut donc tout punir comme François, ne se rien pardonner à soi-même, combattre l'ennemi de quelque côté qu'il nous attaque; point de passions qu'on écoute, point de délicatesses sur lesquelles on s'attendrisse, point de ménagements avec le péché.

Car il y doit avoir de la proportion entre le péché et la pénitence, entre l'injure et la satisfaction qu'on en fait; et cette proportion consiste, ce me semble, en deux choses, dans l'étendue et dans la nature de la peine qu'on s'impose; souffrir autant qu'on doit, et souffrir ce qu'on doit pour expier son péché, c'est ce que j'appelle une pénitence proportionnée. Si vous péchâtes en quelque chose, grand saint, ce fut contre cette règle que je prescriis; car quelle proportion entre vos fautes légères et vos mortifications affreuses, entre quelques mouvements passagers de concupiscence et des rigueurs continuelles, entre une étincelle d'impureté qui naît et meurt en même temps dans votre cœur, et des torrents de larmes qui coulent toujours de vos yeux, entre votre esprit distrait par l'idée d'une beauté profane et votre corps étendu dans ces amas de neige où vous vous roulez, que le Seigneur avait préparés pour le jour de votre tentation et de votre combat, comme parle l'Écriture : *Ingressus es thesauros nivis, quæ præparavit in diem pugnae* (Job, XXXVIII)? Admirons-le un moment en cet état, Messieurs, et reconnaissons en lui tous les traits de l'Époux : *Dilectus meus candidus et rubicundus*. Y en eut-il jamais une expression plus fidèle? blanc par la candeur de la neige qui le glace, rouge par l'ardeur de la charité qui l'embrase; blanc par la pureté qu'il défend, rouge par la honte de la tentation qu'il combat; martyr

par la peine qu'il souffre, vierge par la cause pour laquelle il la souffre. *Dilectus meus candidus et rubicundus*. Quel prodige de voir, au milieu de ces frimas où François est enseveli, deux feux différents, l'un s'embraser, et l'autre s'éteindre, sa concupiscence perdre toutes ses forces, et sa charité redoubler les siennes! Car tels qu'on voit ces feux d'artifice brûler au milieu des eaux, où le feu naturel s'éteint, et s'embraser même par l'opposition d'un élément contraire, telle je vois la charité de notre saint. Ce feu sacré qui ne s'allume dans un cœur que par les artifices innocents de la grâce, je le vois brûler parmi les neiges qui l'environnent, pendant que ce feu impur que la nature allume dans nos veines s'éteint dans les siennes pour toujours.

Voilà comme ce grand saint arrêta ses tentations; sa charité combattit une idée de plaisir par les plus cruelles peines, opposa la froideur des éléments à une étincelle de concupiscence, porta sa pénitence mille fois plus loin que son péché, et condamna ceux qui ne mettent nulle proportion entre leurs crimes et leurs satisfactions. Car pousser quelques soupirs après les plus grands désordres, opposer quelques aumônes légères à des rapines prodigieuses, garder un silence indifférent après des médisances cruelles, prétendre expier les affections impures de son cœur par le bruit confus de ses lèvres et par des prières sans attention, est-ce proportionner la pénitence au péché? Fuir les peines plus propres à guérir nos maux, refuser d'abattre par le jeûne une chair révoltée par la volupté, de réparer par des restitutions des usures extorquées par avarice, d'édifier par sa modeste ceux qu'on a scandalisés par ses vanités, est-ce garder quelque proportion dans sa pénitence? est-ce en faire de dignes fruits, selon l'explication de saint Grégoire, et la rendre aussi rigoureuse qu'elle le doit être? *Facite fructus dignos pœnitentiæ*.

2. Ce n'est pas encore assez : si une charité forte doit rendre la pénitence rigoureuse, une charité constante la doit soutenir et perpétuer comme celle de saint François. Car enfin, Messieurs, comme la cupidité renaît toujours, la pénitence qui en est le remède ne doit jamais finir. L'homme de péché se révolte sitôt qu'on le détache de la croix. Les Amalécites triomphent dès lors que Moïse se relâche dans sa ferveur; ce qui fait dire à saint Augustin, dans quelqu'un de ses sermons, qu'il n'est pas temps ici-bas d'arracher les clous qui nous crucifient : *Non tempus hic evellendi clavos*. Cependant il est aisé de soutenir les rigueurs d'une pénitence courte; l'âme s'évertue pour y résister, on se console de la rigueur par la brièveté, et la douleur est adoucie par l'espérance prochaine du plaisir; j'ose même dire que l'amour-propre trouve son compte à ces mortifications passagères : la conscience est rassurée, les passions suspendues, le calme rétabli; et l'on voit renaître avec plus de joie des plaisirs dont on s'est privé quelque temps. Mais em-

brasser une pénitence aussi longue que sa vie, ne se détacher d'une croix que pour s'attacher à une autre, voir tous les jours renaitre ses peines, n'avoir point d'autre consolation que de changer de supplice, ne vivre que pour mourir, et mourir toujours sans ce- ser de vivre, c'est un état où la charité seule peut soutenir les pénitents, et c'est celui où elle soutint le grand saint François.

Car voyez le, Messieurs, passer sans cesse de mortifications en mortifications, n'interrompre ses jeûnes que par des repas plus rebutants que l'abstinence même, ne suspendre ses fatigues que pour chercher sur la dure un repos plus fatigant que le travail, n'abaisser ses mains du ciel que pour les armer contre lui-même, et réduit à la fin de sa vie à demander pardon à son corps de tant de traitements rigoureux; voyez-le, dis-je, en cet état, et rougissez de vos pénitences si souvent et si légèrement interrompues: aujourd'hui dans le jeûne pour éteindre une passion, demain dans les excès qui la font renaitre; aujourd'hui sous le cilice pour humilier votre chair, demain sous l'or et la soie pour signaler votre orgueil; tantôt mortifiés par des saillies de ferveur, tantôt sensuels par un débordement d'amour-propre, toujours inconstants dans vos pénitences et invariables dans votre péché. N'avez-vous donc pas toujours quelque chose à combattre, dit saint Augustin? une passion ne succède-t-elle pas à une autre? l'ambition réprimée ne donne-t-elle pas lieu à l'oisiveté? l'oisiveté vaincue ne voit-elle pas naître l'avarice? l'avarice détruite ne conduit-elle pas à la prodigalité? et l'orgueil ne naît-il pas d'ordinaire de la victoire de nos passions? Pourquoi donc cesser de combattre, dit ce grand docteur, puisque vous ne manquez jamais d'ennemis? Foulez aux pieds la passion que vous avez vaincue, courez à celle qui vit encore, et faites durer votre pénitence aussi longtemps que votre péché: *Calca mortuum, transi ad vivum, calca jacentem, conflige cum resistente* (Aug., serm. XII de Verb. Apost., c. 9). Surtout ne rougissez jamais de ce combat, et que votre charité timide ne cache pas des mortifications dont elle doit l'exemple au prochain.

3. La honte a toujours été le plus grand obstacle à la pénitence; il semble qu'elle n'ose paraître dans le monde; elle se cache dans les deserts avec les anachorètes, elle s'ensevelit dans les cloîtres avec les saints religieux, elle se retranche dans le secret du cabinet avec les chrétiens timides. On rongit partout de la croix de Jésus-Christ, on craint en la portant, ou la persécution des impies, ou la censure des libertins; et dans ces malheureux temps où c'est un jeu de pécher, c'est un crime de faire pénitence, dit saint Bernard: *Ablui pudet, et non pudet inq' unari*. Mais notre saint, insensible à cette confusion funeste qui nourrit le péché, glorieux du ridicule qu'on attache à la simplicité de son état, pratique la pénitence à la face du monde, familiarise les hommes avec elle, accoutume leurs yeux à la soutenir, l'établit dans

le cœur des villes, la porte dans la cour des princes, et condamnant généreusement tout le monde dans sa personne, il se glorifie de ce qui fait rougir les autres, et facilite par son exemple des vertus dures à la nature et insupportables à l'orgueil: *Sustinuit crucem, confusione contempta*.

Après cela, chrétiens, rougissez de paraître pénitents, cachez par respect humain des mortifications dont vous devez l'exemple au public, flattez-vous de pouvoir expier vos péchés sans en réparer les scandales, craignez de paraître modestes devant ceux que vos airs mondains ont scandalisés, de faire entendre vos soupirs à ceux qui ont été témoins de vos joies criminelles, et de signaler votre pénitence partout où s'est répandue l'impression de votre péché! Mais je serai l'opprobre et le jouet du monde, la fable des compagnies, l'anathème de ma famille. Qu'importe que le monde vous condamne, si le Seigneur vous justifie? *Qui judicat me Dominus est*. Vous trouverez, comme François, la gloire dans vos humiliations, et si une charité hardie vous immole à la face du monde, une charité éternelle vous immortalisera comme lui: *Charitas nunquam excidit*. C'est mon troisième point; je n'en dis que deux mots.

TROISIÈME POINT.

L'immortalité est quelque chose de si doux et de si naturel à l'homme, que chacun ne travaille que pour l'acquérir; c'est pour elle que le savant veille, que l'ambitieux élève des édifices superbes, que le héros court au danger; mais la mort est la fin de leurs travaux: leur mémoire périt avec le bruit de leurs vaines entreprises, dit le prophète, parce qu'ils ne cherchent pas l'immortalité par la voie qui les y conduit; ils y courent par la cupidité, et c'est la charité seule qui la donne. La science sera détruite, la gloire s'évanouira, les palais seront démolis, les échafauds qui servent à élever l'édifice seront renversés, dit saint Augustin, mais l'édifice subsistera toujours; la charité, à laquelle tout le reste doit servir, ne passera jamais: *Charitas nunquam excidit*.

C'est par elle que notre saint s'immortalise, Messieurs; vous l'avez vu anéanti devant les hommes par le dégagement de tous ses biens, et immolé dans sa personne par le sacrifice de sa chair. Vous diriez qu'on ne doit plus en parler, et que sa mémoire est éteinte; mais il vit, il vit non-seulement dans le sein de Dieu, où sa charité l'a porté comme dans son centre, mais sur la terre, où elle l'anime encore dans la personne de ses enfants. En effet, s'il fut l'imitateur fidèle de Jésus-Christ, ne méritait-il pas la même récompense? Si Jésus-Christ, pour s'être fait pauvre afin de nous enrichir de sa pauvreté, reçut toutes les nations pour son héritage, n'est-il pas juste que François soit traité comme lui; que la charité qui le dépouilla l'enrichisse aujourd'hui; que l'Église qu'il a si bien servie soit tributaire de ses enfants, et que la terre qu'il a méprisée et foulée aux pieds devienne son héritage? *Omnis locus*

quem calcaverit pes vester, vester erit (Deut., XI). Si Jésus-Christ, pour avoir immolé son corps naturel sur la croix, mérita que son Père lui en donnât un nouveau, et que du sang qui sortait de ses plaies il formât l'Eglise, ce corps mystique où il ne mourra jamais, ne faut-il pas que François ait le même avantage; que la pénitence qui l'immole avec Jésus-Christ le fasse revivre avec lui; que si elle tire le sang de ses veines, elle lui en forme des membres nouveaux, et qu'après l'avoir fait mourir dans un corps de boue, elle le fasse revivre dans un corps glorieux, je veux dire dans ce saint ordre où ses vertus ne mourront jamais? C'est ce corps, grand saint, que vous animez encore aujourd'hui de votre esprit, ce corps où vous achevez de souffrir ce que vous ne pûtes souffrir dans le vôtre, ce corps où votre pauvreté se perpétue, où votre pénitence se renouvelle, d'où votre charité se répand par tout l'univers; ce corps enfin qui sera toujours un des plus fermes appuis de l'Eglise, qui la défendit par ses martyrs, qui l'honora par ses vierges, qui la fit connaître par ses prédicateurs, qui la gouverna par ses pontifes, et qui triomphera éternellement avec elle dans la gloire. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE THÉRÈSE.

Fide responso accepto de iis que adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.

Ce fut par la foi qu'ayant appris du ciel des choses qu'on ne voyait pas encore, la crainte lui fit bâtir une arche pour sauver les siens et condamner le monde (Hebr., XI, 7).

C'est l'éloge que fait saint Paul de ce fameux patriarche que Dieu choisit pour être héritier de la justice, qui par la grandeur de sa foi ayant mérité des révélations extraordinaires, connut cent ans auparavant le déluge qui devait inonder la terre, travailla avec empressement à bâtir l'arche où il devait sauver, dans sa personne et dans celle de ses enfants, les précieux restes de l'innocence que le monde ne connaissait plus, souffrit avec courage les contradictions des impies qui se moquaient de son ouvrage et de ses desseins, et condamna par sa précaution et sa foi ceux que le déluge surprit dans leur fausse sécurité : *Fide aptavit arcam per quam damnavit mundum.*

C'est aussi l'éloge que j'applique aujourd'hui, mes chères sœurs, à votre glorieuse mère sainte Thérèse; je reconnais en elle cette foi des premiers temps, qui demeura ferme au milieu des contradictions, ces lumières divines qui lui découvrirent ce qu'on ne voyait pas encore, cette activité surprenante, qui lui fit préparer tant de nouveaux asiles contre un nouveau déluge de péchés, qui sauva tant d'âmes choisies que la grâce en a retirées, et qui, par les épreuves, les lumières et les œuvres de la foi, sera jusqu'à la fin des siècles la condamnation du monde qui ne l'imite pas : *Fide aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.*

Vous ne me verrez donc pas ici, Messieurs,

établir l'éloge de cette grande sainte sur des vertus rares et surprenantes que chacun admire, et que personne ne puisse imiter; vous ne me verrez pas vous la dépeindre ensevelie dans une tristesse solitaire, exténuée par des jeûnes continuels, déchirée par les innocentes cruautés qu'elle exerce sur elle-même, languissante sous le poids des austérités où elle a vécu; un portrait si affreux blesserait des yeux délicats, ou laisserait aux religieuses le soin d'imiter de si grands exemples; et le monde, toujours ingénieux à se flatter, ne se croirait pas bien condamné par les vertus du cloître : mais c'est la foi de Thérèse que je loue; cette foi qui nous est commune avec elle, cette foi qui demande de nous le même courage, les mêmes lumières, la même activité, cette foi par laquelle vous la croyez peut-être confondue avec tous les autres saints, et par laquelle je prétends l'en distinguer aujourd'hui.

Il est vrai que personne ne peut être saint que par la foi; mais qu'il en est peu qui la possèdent dans toutes ses qualités et dans toute sa plénitude! Nous admirons dans les martyrs une foi généreuse qui leur fait tout souffrir, dans les docteurs une foi lumineuse qui leur fait tout connaître, dans les confesseurs une foi agissante qui leur fait tout entreprendre pour Jésus-Christ; mais les épreuves de la foi ne sont inséparables ni de ses lumières, ni de sa grande activité. L'on a vu des vierges saintes et peu éclairées devenir martyres; l'on voit tous les jours des saints religieux se sanctifier dans l'inaction apparente de leur solitude; mais dans Thérèse toutes les qualités de la foi sont réunies : courage, lumière, activité, rien ne lui manque; elle souffre avec les martyrs; elle connaît avec les docteurs; elle agit avec tous les autres saints, et par là sa foi est la condamnation de celle du monde, son courage condamne notre lâcheté; ses lumières, notre ignorance et nos superstitions; son activité, notre indolence et notre repos; en un mot, nous allons voir dans Thérèse une foi toujours éprouvée, mais toujours ferme dans ses épreuves, c'est mon premier point : une foi toujours éclairée, mais toujours humble dans ses lumières, c'est le second : une foi toujours agissante, mais toujours tranquille dans son activité; foi éprouvée par la douleur, éclairée par la prière, agissante par l'amour; c'est tout mon dessein. Demandons, pour le remplir, les lumières du même Esprit qui l'éclaira, et nous adressons à Marie avec les paroles de l'ange : *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus admirable dans les chrétiens, rien n'est plus digne de nos éloges que la grandeur de leur foi. Jésus-Christ, ce grand maître dans l'art de louer les saints, l'admire et l'élève presque seule dans ceux qu'il canonise. Saint Paul, appliqué dans son Epître aux Hébreux à nous donner une haute idée des saints patriarches, recommandables par tant d'autres endroits, ne s'arrête qu'aux prodiges de leur foi; et n'est-ce pas en effet de cette source que coulent

toutes les autres vertus ? N'est-ce pas sur ce fondement que doit être appuyé tout l'édifice du saint ? et ces actions honnêtes et louables, dont le monde païen se glorifie, ne sont-elles pas sans la foi des égarements pernicieux plutôt que de vraies vertus, dit saint Augustin : *Cursus celerrimus præter viam* ? Mais que cette foi coûte cher aux saints ! il faut que mille épreuves l'exercent pour la faire éclater, et qu'en butte aux traits de Dieu et des hommes elle demeure ferme au milieu des persécutions.

Telle fut la foi de la généreuse Thérèse ; destinée, ce semble, à la soutenir par ses prières, Dieu la donne à la terre dans un temps où deux cruels ennemis, Luther et Calvin, s'élèvent pour la combattre. A ces corrupteurs de la discipline religieuse la Providence oppose une vierge qui la doit ranimer ; ce que l'Eglise perd par la révolte de ces deux hérésiarques, elle le regagnera bientôt par le zèle et les soins de Thérèse ; et cette foi, pour l'appui de laquelle elle est née, ne tardera pas de paraître ; elle en a la plénitude dès son enfance : cet homme parfait que la foi ne forme en nous que par degrés, paraît en elle dès ses plus tendres années, et, dans la faiblesse d'une vierge de sept ans, je vois déjà la plénitude de l'âge de Jésus-Christ. Vous m'entendez, chrétiens, et vous admirez avec moi ce courage avancé qui fait courir la jeune Thérèse au martyre. Instruite par la lecture des Actes des martyrs, elle devient jalouse de leur gloire : à peine a-t-elle commencé de vivre qu'elle pense à mourir ; je l'entends soupirer pour les supplices, dans un âge où les autres enfants ne respirent que des caresses ; elle se dérobe du sein de ses parents pour s'aller jeter entre les bras des bourreaux ; et cet esprit de foi, que le péché n'a point encore affaibli depuis son baptême, l'âme à souffrir pour Jésus-Christ, dans un temps où nous commençons à peine à le connaître. On vous arrête, il est vrai, vierge innocente ; Dieu, qui nous enlève quelquefois de bonne heure, de peur que la malice ne nous corrompe, vous laisse vivre, parce que la grâce vous doit perfectionner. Ce peu de sang qui coule dans vos veines ne vaut pas des millions de cœurs que vous lui devez gagner : mourir tout d'un coup, c'est le sort des victimes communes ; il veut des hosties qui meurent longtemps, et cette pénitence de quarante années à laquelle il vous destine, l'honorera plus que le martyre d'un moment pour lequel vous soupirez. Mais ces soupirs, tout inutiles qu'ils sont, ne suffiraient-ils pas déjà pour condamner le monde ?

N'y trouvez-vous pas la condamnation de votre conduite, parents mondains, qui n'inspirez jamais à vos enfants de tels sentiments ; qui, bien loin de les former au martyre par la lecture des livres saints, comme les pieux parents de Thérèse, ne pensez qu'à les former au manège du monde par la lecture des livres profanes ; qui, bien loin de les animer à la vertu par l'exemple de ces héros sacrés qui ont donné leur sang pour leur religion, ne leur proposez que des modèles d'ambition,

plus jaloux d'en faire des martyrs de la cupidité du monde que de la foi de Jésus-Christ, et de les entendre soupirer pour des grandeurs passagères, que pour les biens de l'éternité ? C'étaient là les premiers soupirs de la jeune Thérèse ; on l'entendait dans les transports de sa foi s'écrier à tout moment : O éternité, ô éternité ! Dès lors, frappée de la haute idée de tout ce qui ne peut finir, elle en faisait l'objet le plus ordinaire de ses pensées, et ce noble soupir qu'Augustin ne poussa qu'à la fin de sa fin, et qui fut comme le fruit de ses longues méditations et l'abrégé de ses lumières, ce soupir fut, si je l'ose dire, le premier essai de la foi de Thérèse : *O æternitas, ô æternitas !*

Et ne croyez pas, Messieurs, que je ne veuille établir la vérité de sa foi que sur des soupirs stériles ; les impies peuvent soupirer comme les saints : accablés sous le poids de l'iniquité, ils désirent quelquefois de respirer sous le joug aimable de l'Évangile. Au travers des nuages de vos passions, la foi vous découvre encore les beautés de l'éternité, et dans les dégoûts inévitables du péché, vous soupirez pour les douceurs de la justice ; mais votre foi languissante ne va pas plus loin, le moindre obstacle vous arrête, et tous vos beaux désirs s'évanouissent, dit le prophète : *Desiderium peccatorum peribit*. Plus généreuse mille fois la foi de Thérèse ! elle ne s'en tient pas à de vains soupirs, et charmée de l'éternité bienheureuse qu'elle envisage, elle travaille à se l'assurer aux dépens de tout ce qu'elle possède dans le temps. Elle y goûtait tous les honnêtes plaisirs dont le monde a coutume d'enchanter les personnes de son âge (car ne dissimulons pas des égarements qu'elle reconnaît elle-même ; avouons ses faiblesses pour ne pas dérober à la grâce la gloire de les avoir vaincues : Dieu fait servir le péché même au bien de ses élus, dit saint Augustin, et Thérèse serait un modèle moins capable de convertir les filles du monde, si elle n'eût aimé le monde comme elles). Avouons-le donc, chrétiens, elle l'aima, elle s'égara quelque temps. L'amusement des conversations, la vanité des ajustements, la lecture des livres dangereux affaiblirent quelques années ces premières étincelles de la foi que nous avons tantôt admirées. Je dis qu'ils l'affaiblirent ; car ses ténèbres ne durèrent pas longtemps, et déjà je la vois comme le soleil sortir plus lumineuse du sein des nuages qui la couvrent, et se sauver des dangers du siècle dans l'asile heureux de la religion. Elle ne le fait pas sans d'étranges combats ; et c'est ici, chrétiens, que Dieu veut commencer d'éprouver sa foi.

1. L'on ne se convertit jamais sans de grandes agitations, dit saint Augustin ; la grâce vous appelle d'un côté, la nature vous retient de l'autre ; une charité naissante vous fait goûter le plaisir d'aimer Dieu, une cupidité consommée vous fait regretter les douceurs du monde ; la vérité vous emporte vers le ciel, l'habitude vous rabaisse vers la terre, et dans ces incertitudes un cœur est déchiré

par des désirs contraires. *Ægritudo animi est quod non totus assurgit veritate sublevatus, consuetudine prægruatus.* Tel est l'état de Thérèse lorsqu'elle se détermine à quitter le monde; la grâce lui met devant les yeux tout ce qui la peut corrompre dans le siècle, et la nature tout ce qui peut l'effrayer dans le cloître; là elle voit les pièges infinis qui l'environnent, ici ses mortifications continues qui la menacent; là elle se perdra par le plaisir, ici elle ne peut se sauver que par la douleur. Renoncer à la tendresse de ses parents et aux douceurs de sa fortune, quel supplice! Mais se condamner à la société des démons et aux rigueurs de l'enfer, quel aveuglement! Ainsi flottait l'inconstante Thérèse entre deux volontés contraires qui la partageaient. Eh! qui pourrait exprimer mieux qu'elle ce qu'elle souffrit dans ces violents combats? Alors le vieil homme sembla souffrir une espèce d'agonie; elle sentit ses os disloqués se détacher les uns des autres; son âme fugitive la menaça d'abandonner son corps, et la vie nouvelle qu'elle allait enfanter lui coûta, comme à saint Augustin, mille troubles et mille alarmes: *Turbidus parturitione novæ vitæ.* Cependant sa foi éprouvée par de si crueilles agitations demeure ferme dans ses premiers vœux; point de délais qui la ralentissent, point de frayeurs qui l'abattent. Thérèse triomphe de ses incertitudes, et, détachée du monde, détachée des siens, elle se fixe pour toujours à Jésus-Christ.

Ici, chrétiens, sa foi n'est-elle pas encore la condamnation de la vôtre? Dieu vous inspire, comme à elle, des désirs de vous convertir: alors se forment dans votre esprit d'étranges tempêtes, vous voulez et vous ne voulez pas; la grâce et la raison vous appellent, et l'amour-propre ou le respect humain vous arrête: tranquilles au milieu des épines où vous vivez, elles vous déchirent dès lors que vous faites un pas pour en sortir. En cet état, prenez-vous votre parti comme Thérèse? la foi qui vous montre la couronne vous fait-elle triompher dans ce combat? combien de langueurs, de délais, de prétextes vous arrêtent? l'on sent des mouvements de conversion, et l'on s'expose à mourir dans l'impenitence; l'on voit la honte de son état, et l'on y persévère; l'on condamne ses habitudes, et l'on craint la peine de les combattre: *Vincere consuetudinem dura pigna* (*Aug., in psal. XXX*). Dans ces moments d'incertitude, un peu de retour, Messieurs, sur la foi de Thérèse. Quoi! ce qu'une verge faible a pu, je ne le pourrai pas! j'adore le même Dieu, j'attends la même récompense, la même grâce m'inspire et m'élève, et je me laisserai vaincre au monde qu'elle a vaincu! Non, non, mon cœur, allons sur ses pas à la même couronne, achetons, par des rigueurs passagères, un poids éternel de gloire; suivons les mouvements de notre foi, et nous décernons à vivre pour celui qui nous l'a méritée.

Ainsi s'animait la généreuse Thérèse; mais ces premiers combats d'un cœur par-

tagé ne furent que les moindres épreuves de sa foi. Dieu, qui veut qu'elle soit l'admiration de tous les siècles, l'exerce en mille manières, tantôt dans son esprit par le dégoût des sécheresses, et tantôt dans son corps par la violence des maladies qui la consomment. La santé, vous le savez, est un grand obstacle à la vie de la foi; la vigueur du corps, qui nous fait oublier la mort, nous en cache toutes les suites; nos passions plus vives ne sont occupées que de leurs objets profanes; au travers des nuages qu'elles forment, l'on ne voit plus Dieu, et vous diriez qu'il ne nous donne des forces que pour le combattre: *Impinguatus, dilatatus, incrassatus dereliquit Deum factorem suum*; mais, dans les infirmités, la foi se réveille; quand le monde commence à nous échapper, nous cherchons quelque autre chose où nous prendre; la religion se fortifie à mesure que la nature s'affaiblit, et nous cherchons Dieu, quand il lève le bras pour nous frapper, dit le prophète: *Cum occideret eos, quærebant eum.* C'est aussi par là, Seigneur, que vous voulez éprouver la foi de votre épouse; le sacrifice si violent et de ses parents et de sa fortune ne la fait pas assez paraître, l'espérance du repos et des consolations a pu l'adoncir; mais qu'elle s'attache à vous lorsque vous n'avez que des rigueurs pour elle, qu'elle adore dans le silence la main qui la frappe, qu'elle n'abandonne jamais un moment un Epoux qui lui coûte tant de larmes et tant de sang: *Sponsus sanguinum tu mihi es*: c'est là, Messieurs, le prodige, c'est la preuve la plus sûre de sa foi.

Car avec quel courage la vois-je souffrir pour Jésus-Christ! quelle vigueur d'esprit dans ces défaillances presque continuelles de la nature! quelle union de son âme à Dieu dans ces évanouissements fréquents où elle semblait abandonner son corps! quelle onction dans ses discours pendant cette longue paralysie qui ne lui laissa que la langue libre pour béir la main qui l'avait frappée! Voilà, chrétiens, à quoi je reconnais la vérité de sa foi: car quelle peut être la source de ses longues infirmités? sont-elles, comme en nous, la juste peine de ses péchés? en comit-elle de mortels? Ah! l'humilité seule peut l'empêcher de s'écrier avec le saint homme Job: Plût à Dieu qu'on pesât mes peines avec mes péchés, l'on verrait que je suis moins criminelle que malheureuse! Ses maladies sont-elles une suite des dérèglements et des passions qui nous corrompent? la pureté fut sa vertu favorite, elle ne connut pas même le nom des vices qui la combattent; sont-elles l'effet de son intempérance et de ces excès qui dérèglent en nous la nature? l'abstinence et le jeûne furent toujours ses plus chères délices: à quoi donc attribuer tant d'infirmités et de langueurs? à la force de sa foi, qui, toujours occupée de l'idée d'un Dieu crucifié, la transforme en lui, fait passer l'impression de ses souffrances de son imagination sur son corps, en trouble les humeurs, en dérange l'har-

monie, et la separe en quelque façon d'elle-même, pour l'unir à ce Dieu souffrant, qui est l'objet principal de ses méditations. De là, ces défaillances, ces évanouissements, ces langueurs extatiques; de là cette insensibilité apparente dans ses maux, parce que son âme était moins unie à son corps qu'à Jésus-Christ, dit saint Bernard des Martyrs : *Ubi tunc anima martyris? nempe in Christo.*

Mais peut-être Thérèse est-elle soutenue dans ses infirmités par des consolations sensibles? Peut-être son Epoux la fait-il reposer sur un lit de fleurs au milieu de ses langueurs, comme le demande l'Epouse des Cantiques : *Fulcite me floribus, quia amore languo?* Non, Messieurs, cet Epoux sévère se dérobe longtemps à ses yeux; il l'éprouve par les peines de l'esprit comme par celles du corps; il joint les sécheresses et les ténèbres à la douleur: elle le cherche pendant la nuit, et ne le trouve pas : *Quæsi vi per noctes, et non inveni;* mais ses ténèbres mêmes augmentent sa foi : Moins je le vois, dit-elle, et plus je l'adore; moins je le possède, plus je le désire; la soif dont je brûle me fait chercher avec plus d'ardeur cette source d'eau vive qui la doit éteindre, et, soumise à sa conduite et à ses desseins, je le crois également juste, soit qu'il m'exerce, soit qu'il me console, agissant tantôt en juge, tantôt en époux, toujours en Dieu. Condammons-nous encore ici, chrétiens peu fidèles, à la vue de la foi de Thérèse, nous qui, dans nos faibles conversions, nous laissons abattre au premier dégoût, ébranlés dans notre vertu, dès lors que nous n'y trouvons pas des douceurs; tentés d'interrompre nos oraisons, sitôt que Dieu nous y exerce par des sécheresses; rebutés, s'il se cache quelque temps pour irriter nos desirs, comme si l'on pouvait passer tout d'un coup des ténèbres du monde à la lumière du ciel, des oignons d'Egypte aux délices de la manne, du goût du péché aux suavités de la grâce; et trouver, comme Samson, le miel dans la gueule du lion, avant que d'avoir eu, comme lui, le courage de le combattre. Non, non, Messieurs, les consolations ne s'achètent que par les épreuves; une foi qui n'a point combattu ne mérite point de récompense, dit l'Apôtre, et quiconque ne peut soutenir les premiers dégoûts de la vertu, n'est pas digne d'arriver à ses douceurs. Thérèse ne les a méritées que par de longues rigueurs, trop heureuse si sa foi n'était éprouvée que de la main de Dieu ! mais hélas ! il l'abandonne encore à la persécution des hommes.

2. Il est aisé de conserver sa foi, tant qu'elle n'a point de contradictions à souffrir, de paraître chrétien dans la prospérité, et d'aimer la vertu quand elle n'a que des applaudissements de la part des hommes; mais être fidèle quand on est persécuté, ne se point démentir dans sa religion, quand elle ne nous attire que des outrages, soutenir les intérêts de Dieu quand ils ne s'accordent pas avec les nôtres, exposer pour lui son repos, sa réputation, sa vie, c'est le caractè-

re des vrais chrétiens. Leur foi ne s'est établie que par les persécutions, disent les Pères; elle a crû sous les fers des bourreaux, elle a germé dans le sang des martyrs, et triomphé des puissances du siècle par le courage de quelques faibles disciples : *Infirmi mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Ce fut la conduite de Dieu dans l'établissement de son Eglise, et ce l'est encore dans le rétablissement de la discipline religieuse. Une vierge faible est l'instrument dont il se sert pour une si grande entreprise; Thérèse, l'infirmi Thérèse est choisie pour rallumer le zèle de la religion refroidi depuis si longtemps dans les cloîtres; ce que les apôtres souffrirent pour établir les préceptes de l'Evangile, elle le souffre pour faire observer ses conseils, et j'ose ici l'appeler l'apôtre des conseils évangéliques. Car qui pourrait dire les travaux infinis qu'elle soutient, et les persécutions qu'elle essuie dans la fondation de ses monastères? Représentez-vous cette vierge infirme, exténuée par la langueur des maladies, épuisée par les fatigues de ses longs voyages, exposée aux traits sanglants de la calomnie, privée de tous les secours humains dans une entreprise si délicate; sa foi ne se rebute pas. Représentez-vous, et puissances du siècle révoltées, et séditions populaires excitées, et ses sœurs mêmes opposées à ses pieux desseins; la foi de Thérèse ne s'ébranle pas. Représentez-vous les démons, de concert avec les hommes, traversant ses entreprises, conspirant à la ruine de ses monastères, renversant dans l'obscurité de la nuit des murailles bâties avec tant de dépense et de soins, et ruinant avec fureur ces forts sacrés qu'elle élève, pour ainsi dire, contre eux, au milieu de leurs Etats; la foi de Thérèse ne se déconcerte pas; elle regarde ses monastères, comme saint Augustin (*In psal. XXIX*) regarde l'Eglise, sous l'idée d'un édifice saint, qui doit être bâti dans un temps et consacré dans un autre; après sa consécration, l'on y verra régner le silence et la paix, les pierres vivantes de cet édifice y seront placées avec gloire dans le lieu qui leur est propre, et réunies ensemble par la charité, elles seront l'honneur de notre religion, l'objet de nos respects et de notre admiration; mais, pendant qu'on travaille encore à cet édifice, tout est dans le trouble et dans la confusion; les pierres destinées à ce temple sacré sont jetées sans honneur dans la boue, et l'on n'entend de toutes parts que le bruit des marteaux qui les frappent. Tel fut l'état de l'Eglise naissante au milieu des persécutions, tel est celui du saint ordre que réforme Thérèse; elle souffre, elle gémit sous la persécution des hommes, mais elle n'abandonne jamais les desseins de Dieu; ses monastères s'élèvent au milieu des contradictions; et de même qu'on vit autrefois le peuple de Dieu rebâtir son temple à la face des ennemis qui tâchaient de démolir leur ouvrage (*I Esdr., III*), je vois la généreuse Thérèse fonder ses saintes maisons, surmonter les obstacles, désarmer les envieux, confondre les démons,

et, soutenue de sa vertu seule contre tant d'ennemis, bâtir sur la pierre ferme de sa foi ces édifices sacrés que les torrents inondent, que les vents ébranlent, mais qu'ils ne renverseront jamais, parce que le fondement en est solide : *Et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit.*

3. Après tant de tempêtes, Seigneur, n'y aura-t-il point quelque calme pour l'innocente Thérèse? sa foi, si longtemps et si diversement éprouvée, peut-elle encore vous être suspecte; et victorieuse de tant d'ennemis, sera-t-elle exercée par ses amis mêmes? Oui, Messieurs, et voici l'épreuve et la plus délicate et la plus sensible de sa foi; les plus chers objets de sa confiance deviennent ses innocents persécuteurs; ceux qui la conduisent dans les voies de la vérité, l'accusent de se laisser séduire au mensonge; l'esprit qui l'anime leur devient suspect; sa piété solide est traitée d'illusion; l'épouse de Jésus-Christ passe pour une possédée, et Thérèse envoyée de Dieu pour détruire l'empire du démon, est accusée de lui être soumise. De là, ces exorcismes près d'être prononcés sur une vierge animée de l'esprit de Jésus-Christ; de là, cette injuste sévérité avec laquelle on conduit une âme innocente; de là, ces humiliations dont on punit son orgueil imaginaire; de là enfin ces peines d'esprit et ces agitations qui ne lui laissent point de repos. Thérèse devient suspecte à elle-même; sûre de la pureté de son cœur, elle se défie de la vérité de son esprit; et, lorsque Jésus-Christ même vient la rassurer, comme les apôtres, au milieu des flots qui l'agitent, on veut encore qu'elle le craigne comme un fantôme : *Puzaverunt phantasma esse.* Cependant, au milieu de ces épreuves, voit-on dans notre sainte ces dégoûts funestes, qui, dans notre piété fragile, nous détachent de Dieu pour chercher dans le monde de fausses consolations; ou ces dangereux murmures qui, dans nos afflictions, censurent sa conduite et ses jugements; ou ces respects humains, qui nous font abandonner la vertu, quand elle n'est pas au gré du monde; ou cet orgueil subtil, qui nous révolte contre des directeurs, s'ils n'applaudissent pas à toutes nos visions? Non, Messieurs, la foi de Thérèse, toujours ferme, toujours égale à elle-même, ne peut être ébranlée, et c'est en cela qu'elle est encore la condamnation de la vôtre.

Car qu'est-ce aujourd'hui que la foi du monde? un roseau qui semble ferme dans la bonace, mais que le moindre souffle agite, que la crainte, l'intérêt, le respect humain, font plier à leur gré; un roseau qui nous soutient en apparence dans la prospérité, mais qui se brise entre nos mains dans la disgrâce, et qui nous manque dans les afflictions. Telle est cependant la foi qu'on aime et dont on se glorifie; une foi contraire à elle-même, qui croit la nécessité des souffrances quand l'Évangile les prédit, et qui en murmure quand elles arrivent, dit saint Augustin : *Credimus quando teguntur, querimur quando complentur (Aug., epist.*

CXXII); une foi qui soit l'appui de notre fortune plutôt que de notre religion; une foi que les applaudissements soutiennent; que la mollesse et l'indolence corrompent, que la douleur n'exerce jamais, et qui, assoupie dans une fausse paix, n'ait rien à souffrir et à vaincre pour Jésus-Christ. Tel est, dis-je, le fantôme de foi dont on se repaît aujourd'hui; mais qu'on apprenne de Thérèse que la foi doit être suspecte, si elle n'est éprouvée; qu'elle ne peut espérer de couronne, si elle ne soutient quelques combats, et qu'on peut douter qu'on soit fidèle tant qu'on est toujours heureux; mais si la foi doit être éprouvée par la douleur, elle doit être éclairée par la contemplation; s'il lui faut des peines pour l'exercer, il lui faut des lumières pour la conduire.

SECOND POINT.

Deux excès sont également à craindre dans la foi : excès de ténèbres, excès de lumières; si elle est trop aveugle, elle dégénère en crédulité ou superstition; si elle est trop éclairée, elle devient philosophie et curiosité. La foi, pour être parfaite, doit donc être un juste tempérament de lumière et d'obscurité; il faut qu'elle abaisse l'esprit et qu'elle l'élève, qu'elle l'aveugle et qu'elle l'éclaire tout ensemble; et c'est ce qui nous était admirablement figuré par cette colonne qui conduisait les Israélites dans le désert (*Exod., XIII*), tantôt obscure pour leur cacher la majesté du Dieu qui marchait devant eux, tantôt lumineuse pour leur découvrir le chemin par lequel ils le devaient suivre; obscure pendant le jour, parce qu'on ne voit point Dieu par la lumière des sens; lumineuse pendant la nuit, parce que la foi déploie ses lumières quand la nature éclipse les siennes; et n'est-ce pas aussi ce tempérament de ténèbres et de lumières que le prophète veut nous marquer, quand il s'écrie : *Audi, filia, et vide?* Soyez aveugle quand il s'agit d'écouter et de croire ce que Dieu vous révèle, mais ouvrez ensuite les yeux pour connaître et pour pratiquer ce que vous avez cru : *Audi et vide.*

A cette peinture vous reconnaissez la glorieuse Thérèse; car vit-on jamais ensemble, selon l'avis de l'Apôtre, tant de prudence et tant de simplicité, une foi si aveugle et si éclairée? Je ne parle pas de ces lumières humaines qui ne s'acquérirent que par l'étude et le travail; elles enflent l'esprit plutôt qu'elles ne l'élèvent : les hérétiques se sont égarés; les philosophes se sont perdus à la fausse lueur de ces vaines connaissances, et Jésus-Christ, les jugeant dangereuses à la foi, a choisi des hommes simples pour l'établir, et réprouvé la sagesse du monde pour l'assujettir à la folie de la croix, dit l'Apôtre : *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobo (I Cor., I)*. Ce n'est pas, dis-je, par ces fausses lumières que je prétends relever la foi de Thérèse; elle eut un esprit vif, curieux, pénétrant pour les acquérir; elle les chercha quelque temps dans les livres profanes; elle les fit briller dans ceux qu'elle écrivit elle-même avant sa

conversion ; mais bientôt elle en connut la vanité ; et pleurant avec Augustin les égarements légers de son esprit, elle envia comme lui le bonheur de ceux que leur simplicité retient dans le sein de la foi, et qui, ne présumant rien de leur propre esprit, attendent du ciel toutes leurs lumières : *Quid tantum oberat parvulis longe tardius ingenium, ut in nido Ecclesiæ tuti plumescerent et alas charitatis alimento sanæ fidei nutrentur?*

Eh! que n'apprit-elle point en effet à notre sainte, cette foi lumineuse à qui rien n'échappe, dit saint Bernard (*Serm. LXXVI et XXVIII in Cant.*) ; et qui, s'étendant également sur le passé, le présent et l'avenir, renferme en quelque façon toute l'éternité dans son sein? Elle doit découvrir trois choses aux vrais chrétiens quand elle est éclairée : leur objet, leur fin, les moyens pour y arriver ; et qui connut mieux toutes ces choses que la fidèle Thérèse ?

1. La foi doit nous faire connaître l'objet qu'elle adore, car la religion, qui soumet la raison ne la détruit pas, et la raison veut qu'on connaisse au moins en quelque chose l'objet qu'on doit adorer. Saint Paul condamne les Athéniens, qui offraient de l'encens à leur dieu sous le nom d'inconnu : *Ignoto Deo (Act., XVII)* : Vous adorez, leur dit-il, celui que vous ne connaissez pas, et je viens vous faire connaître celui que vous devez adorer ; et ailleurs il veut que les Ephésiens comprennent de Jésus-Christ tout ce qui s'en peut connaître, et qu'ils aient, s'il est possible, toute la plénitude de ses lumières : *Ut impleamini in omnem plenitudinem Christi (Eph., III)*.

Or, Messieurs, à qui la foi donna-t-elle cette plénitude de connaissance comme à Thérèse? Quels docteurs pénétrèrent plus avant qu'elle dans les grandeurs de Dieu, dans l'économie de son incarnation, dans la sublimité de ses mystères? Combien de communications secrètes, d'irradiations intérieures, de ravissements sensibles, de visions réelles de Jésus-Christ crucifié élevèrent son esprit au-dessus de lui-même au rang de ces esprits bienheureux qui lisent dans le sein de Dieu toutes les perfections qu'ils adorent, dit saint Augustin : *Legunt, eligunt, diligunt?* Combien de fois, dans ses extases, alla-t-elle, comme saint Paul, puiser jusqu'au troisième ciel ces hautes connaissances qu'elle nous a communiquées? En un mot, qui put mieux dire qu'elle avec Tertullien : Depuis que je crois en Jésus-Christ je n'ai plus rien à connaître ; sa foi borne et remplit ma curiosité, et je trouve dans son Evangile toutes les lumières que je désire : *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium (De Præscript., c. 4)*.

Le pouvez-vous dire comme elle, chrétiens charnels, dont la religion grossière connaît à peine l'objet qu'elle adore, et qui, contents des idées confuses de la foi que l'éducation vous inspire, ne pensez jamais à vous perfectionner dans la connaissance de votre Dieu? Eclairés dans les intrigues et dans les affaires du siècle, aveugles dans les princi-

pes de la religion, curieux de ces sciences vaines qui peuvent vous attirer l'estime des hommes, indifférents pour la science du salut sans laquelle tout le reste est vanité, dit saint Augustin : *Vani sunt omnes homines quibus non inest Dei scientia*. De là ces superstitions grossières d'une piété mal entendue que le monde condamne et que l'Eglise désavoue ; de là cette idolâtrie matérielle qui adore tout ce qu'elle voit, parce qu'elle ignore l'objet infini qu'elle doit adorer ; de là ces minuties de sentences, de tableaux, de pratiques peu solides dont on fait le capital de sa vertu, parce qu'on ne comprend pas que le vrai culte de Dieu consiste dans son amour ; de là, enfin, ces attachements sensibles à Paul et à Céphas, qui divisent et les esprits et les cœurs des dévots, parce qu'on ne sait pas qu'on ne doit s'attacher qu'à Jésus-Christ seul crucifié pour nous. Connaissez donc votre Dieu, chrétiens, à l'exemple de Thérèse ; usez de tout le reste, attachez-vous à lui seul, et purifiant de plus en plus les yeux de votre esprit, croissez dans sa connaissance, croissez dans son amour, et ne soyez pas de ceux à qui saint Augustin reproche qu'ils manquent de lumières, parce qu'ils manquent de foi : *Non possunt discere quia, nolunt credere (De Pugna Christ., c. 15)*. Mais c'est peu de connaître l'objet que la foi vous propose, si vous n'observez encore la fin qu'elle vous destine.

2. Car la seconde chose que la foi découvre au chrétien, c'est sa fin ; je veux dire ou la gloire, ou la peine à laquelle il est destiné ; fin qu'il doit toujours avoir devant les yeux pour s'animer, ou par l'espérance, ou par la crainte, à remplir les devoirs de sa religion, regardant Jésus-Christ, dit l'Apôtre, non-seulement comme l'auteur, mais comme le consommateur de sa foi, et travaillant avec ardeur, selon l'avis de saint Pierre, à remporter la gloire qui en est la fin : *Reportantes finem fidei vestræ salutem animarum (I Petr., I)*. Vous la connûtes cette fin de votre foi, séraphique Thérèse, tantôt élevée jusqu'au centre de la gloire pendant cette mort passagère qui vous déroba quelques jours à la terre, goûtant par avance avec les saints ce torrent de volupté dont ils s'enivrent, admirant en eux cette expression fidèle de Dieu qui fait leur félicité ; découvrant enfin ces grandeurs ineffables que l'œil ne peut voir, que l'oreille ne peut entendre, que l'esprit de l'homme ne peut imaginer, et que le Seigneur a préparées à ceux qui l'aiment ; tantôt abaissée jusqu'aux abîmes, conduite en esprit dans ce séjour d'horreur où les réprochés souffrent la juste peine de leur foi négligée ; spectatrice de ces larmes stériles qui ne font qu'irriter le feu qui les brûle, et de cette pénitence éternelle qui punit toujours le pécheur et qui ne le purifie jamais ; mais surtout consternée à la vue de la place que la justice de Dieu vous avait marquée dans l'enfer, si sa grâce toute-puissante ne vous en eût arrachée. A cette vue, que ne connut point notre sainte, et des secrets du

la justice de Dieu et des trésors de sa miséricorde? Qui comprit mieux qu'elle et le droit qu'il a, comme juge, d'abandonner le pécheur aux supplices qu'il a mérités, et le pouvoir qu'il a, comme souverain, de l'appeler gratuitement à la couronne qu'il lui destine, faisant servir le supplice des uns à la gloire de sa justice, et le salut des autres à la gloire de sa grâce? Thérèse reconnut l'un et l'autre dans cette vision surprenante, et pénétrée des supplices dont Dieu l'avait préservée, elle ne pensa plus qu'à mériter le bonheur qu'il lui destinait et à s'assurer de son élection par ses œuvres, comme parle saint Pierre: *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis* (II Petr., I).

Faut-il encore vous condamner ici, Messieurs, sur la foi de Thérèse? Ne puis-je admirer ses lumières sans m'élever contre vos ténèbres? et son éloge n'est-il donc destiné qu'à vous animer ou à vous confondre? Non, chrétiens, je ne parle de la connaissance qu'elle eut de sa fin que pour gémir de l'indifférence où vous vivez pour la vôtre; car, connaissez-vous votre fin, vous dont la foi assoupie n'ouvre jamais les yeux sur l'avenir, bornés à cette fausse gloire du monde où vous vous reposez comme dans votre fin, et qui ne descendra pourtant pas avec vous dans le tombeau, dit le prophète: *Non descendet cum eo gloria ejus*; n'envisageant jamais ce bonheur immuable qui serait le terme de vos travaux passagers, regardant comme des fables la peinture qu'on vous fait des biens éternels, et traitant peut-être d'illusions les ravissements et les extases qui les découvrent aux Paul et aux Thérèse pendant leur vie? Croyez comme eux, Messieurs, et vous connaîtrez comme eux, et vous aurez comme eux de nobles sentiments de cette gloire, et vous sacrifierez comme eux celle du monde pour la mériter: et vous, pécheurs, à qui l'Apôtre ne promet point d'autre fin que la mort et qui n'y pensez pourtant jamais, descendez tout vivants dans l'enfer, comme Thérèse, voyez-y les peines que la justice doit proportionner à vos crimes, observez-y des yeux de la foi la place marquée dans le plus profond des abîmes à cette âme ambitieuse qui ne respire ici que grandeurs et qu'élévations, dit Jésus-Christ: *Usque ad cælum exaltata, usque ad infernum demergeris* (Luc., X); observez-y ces supplices rigoureux qui répondront aux voluptés, à la mollesse, à l'impénitence où vous vivez: *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (Apoc., XVIII); mais n'en demeurez pas à la connaissance stérile de votre fin, étudiez comme notre sainte les moyens et d'en éviter la peine et d'en acquiescer la gloire.

3. Ces moyens sont la troisième chose que la foi doit nous apprendre; en vain nous découvre-t-elle un Dieu souverainement aimable, digne de notre culte et de nos adorations; en vain nous montre-t-elle et la félicité qu'il nous promet, et les malheurs éternels dont il nous menace, il faut qu'elle nous enseigne encore les moyens infallibles d'éviter

l'un et de mériter l'autre; et c'est ici, Messieurs, qu'excellent les lumières de la glorieuse Thérèse: on ne la voit pas, contente d'une foi spéculative, contempler dans l'oisiveté la gloire qu'elle y découvre et rejeter les moyens qui l'y peuvent conduire. Ce fut votre erreur, philosophes orgueilleux, dit saint Augustin; vous connûtes les grandeurs de Dieu, mais vous méprisâtes la croix qui vous y pouvait conduire; vous aperçûtes de loin la gloire du ciel, mais vous rongîtes de traverser sur ce bois sacré la vaste mer qui vous en séparait, et votre orgueil rendit inutiles toutes vos connaissances: *Quid prodest superbienti et ob hoc erubescenti lignum ascendere, prospicere de longinquo patriam transmarinam?*

Loiu de Thérèse ces lumières stériles qui vous condamnent; elle fait servir les siennes à son salut; elle étudie les moyens d'arriver au terme où sa foi l'appelle; elle connaît également et l'obligation d'adorer les grandeurs de Dieu et celle de prendre part à ses humiliations; elle voit et la gloire d'un Dieu crucifié et la nécessité de marcher après lui dans le chemin de la croix; témoin ces pénitences rigoureuses dont elle ne se dispensa ni sur la délicatesse de son tempérament ni sur le prétexte spécieux de ses infirmités continuelles; témoin ce genre de vie austère au-dessus de ses forces, au-dessus de ses péchés, au-dessus de son zèle et de sa vertu; témoin ces livres excellents où les moyens du salut nous sont si nettement développés: chemin de la perfection où les routes du ciel et les règles de la vie spirituelle nous sont si distinctement marquées; ce château de l'âme où on la voit s'élever, par les degrés différents de l'oraison, jusqu'à l'union de Dieu la plus intime: ouvrages divins où brillent également la foi, les lumières, l'amour de Thérèse; ouvrages qui furent autant les productions de son cœur que de son esprit; ouvrages qui devraient avoir place dans toutes les parties de son éloge, et que je n'ai pu attribuer à ses lumières sans les dérober en quelque sorte et à sa douleur et à son amour. Ce sont les enfants de sa douleur, puisque l'obéissance les lui arracha au milieu des maladies les plus aiguës; ce sont les fruits de son amour, puisqu'on y recueille encore les étincelles de ce feu sacré, et que mille cœurs glacés y rallument tous les jours leur charité languissante.

Et d'où tirâtes-vous, lumineuse Thérèse, des connaissances si pures, si sublimes, si efficaces? Ah! la contemplation fut son école; là, morte aux créatures, dégagée des sens, elle connaît Dieu à proportion qu'elle oublie tout le reste, selon ce principe de saint Augustin, que l'éloignement des objets sensibles est la mesure de nos lumières, et que plus nous mourons à nous-mêmes, plus nous sommes capables de voir Dieu: *In quantum moriuntur, in tantum vident*. Là, si la faiblesse de la nature l'oblige de baisser quelquefois les yeux et de se séparer de son Dieu pour quelques moments, le désir de le posséder qui vit toujours dans son cœur, la re-

tourne bientôt vers lui : *Non sufficiente munditia qua figuratur, vivente desiderio quo rursus erigatur* ; là, élevée au-dessus des faibles idées de l'homme, elle pénétre ce mystère ineffable de la Trinité, qui est l'écueil de toutes nos lumières ; là, enfin, appliquée à la divine Essence, elle voit comme dans une glace fidèle toutes les créatures et tous les temps : de là cette pénétration qui lui découvrit les mouvements et les désirs des cœurs les plus cachés ; de là cet esprit prophétique qui lui fit prédire vingt ans auparavant les malheurs dont deux grands royaumes étaient menacés ; de là cette vue distincte du temps et du lieu où le Consommateur de sa foi devait enfin l'enlever à la terre.

Mais ne craignez-vous point, chrétiens, qu'une vierge si éclairée ne devienne orgueilleuse, que les lumières de son esprit n'aveuglent son cœur, et que séduite par l'estime et les louanges des hommes elle ne perde le fruit de ses contemplations par les égarements de sa vanité ? Tel est l'effet ordinaire de la science dans les âmes communes ; mais Thérèse sait tempérer l'éclat de ses révélations par son humilité. Jamais foi ne fut plus éclairée, jamais foi ne fut plus humble, et je vois ici, ce me semble, un admirable combat entre la puissance de Dieu et l'humilité de Thérèse : Dieu l'éleve, Thérèse s'abaissent ; Dieu fait retentir l'Espagne du bruit de ses vertus, Thérèse y veut publier par écrit la honte de ses péchés ; Dieu la fait entrer dans son conseil éternel pour lui communiquer ses desseins, Thérèse s'abaisse au conseil de ses plus simples religieuses avant que de les exécuter ; Dieu fait éclater sa sainteté dans Avila, Thérèse s'enfuit ailleurs pour y vivre inconnue ; enfin Dieu la destine à être la restauratrice et la mère d'un grand ordre, Thérèse y brigue une place de sœur converse pour en éviter la gloire. Je la vois tantôt donner des règles de méditation aux saints évêques qui la consultent, et tantôt recevoir à genoux les corrections des supérieurs qui la censurent ; tantôt élevée par ses ravissements à la gloire du ciel, et tantôt abaissée jusqu'aux offices de sa maison les plus vils : là, elle brûle d'ardeur de participer à nos saints mystères ; ici, elle obéit sans peine aux directeurs qui l'en éloignent ; partout, elle défère à leurs avis au préjudice de ses révélations, et l'humilité qui soumet son esprit est égale aux lumières qui l'éclairaient : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.*

Qu'en pensez-vous, chrétiens ? Pourrez-vous être justifiés sur le modèle d'une foi si rare, vous qui n'en avez ni les lumières ni l'humilité ? Aveugles dans vos devoirs ou présomptueux dans vos connaissances : aveugles, parce que la contemplation ne vous détache jamais de la terre ; présomptueux, parce que l'orgueil vous attache toujours à vous-mêmes ; prêts à pratiquer ce que la religion a de grand ; incapables de vous soumettre à ce qu'elle a d'humiliant, d'embrasser les exercices de la pénitence qu'elle ordonne, de quitter les affectations de la vanité qu'elle condamne, de vous abattre quel-

quefois aux pieds des pauvres qu'elle respecte ; amoureux, en un mot, comme Thérèse, de la gloire que la foi vous découvre, mais lâches à chercher comme elle les moyens de la mériter. Ne vous endormez pas, chrétiens, sur la confiance d'une foi si vaine ; passez des spéculations à la pratique, et que votre foi, éclairée par la prière, soit encore animée par l'amour comme celle de Thérèse. Ce devait être la troisième partie de son éloge, mais je laisse à ces saintes filles le soin de l'achever ; sa foi vive me demande un éloge vivant et animé, et vous l'avez, Messieurs, dans ces dignes héritières de son zèle et de son esprit : c'est de leur conduite plutôt que de mes paroles que vous pouvez apprendre l'amour héroïque dont elle fut animée ; c'est en elle que vous pouvez en reconnaître tous les effets, ces désirs violents qu'elle avait d'être séparée de sa chair pour s'unir à Jésus-Christ, ces empresses ardents pour sa gloire, cette tendresse respectueuse pour les prédicateurs qui la procuraient, cette résolution sainte de pratiquer chaque jour quelque œuvre de charité, et de croire qu'elle n'avait vécu qu'autant qu'elle avait aimé. C'est dans ces saintes filles que vous pouvez revoir ses transports de joie lorsqu'elle entendait chanter que le règne de son Epoux n'aurait point de fin, sa noble émulation qui voyait sans envie dans les autres saints une supériorité de gloire, mais qui n'y pouvait souffrir une supériorité d'amour, ce martyre intérieur de charité qui la consumait et qui la mettait quelquefois à deux doigts de la mort ; c'est en elles, enfin, que vous pouvez reconnaître ces nobles sentiments qui lui firent désirer ou de souffrir ou de mourir pour celui qu'elle aimait : *Aut pati aut mori* ; comme si elle disait : Je ne puis vivre séparée de vous, Seigneur ; il faut que je vous sois unie ou par les souffrances ou par le trépas ; que je vous possède ou crucifié ou glorieux ; que je sois votre victime ou par un long martyre ou par une prompte mort. Vivre sans souffrir, c'est l'état des sensuels ; souffrir sans mourir, c'est le sort des réprouvés ; mourir après avoir beaucoup souffert, c'est le caractère de vos élus ; voilà, Seigneur, l'objet de mes désirs, ou votre croix, ou votre gloire : *Aut pati aut mori.* C'est aussi toute votre ambition, mes chères sœurs, de souffrir pour imiter votre bienheureuse mère, de mourir pour le posséder avec elle, et d'être comme elle par l'un et par l'autre, et la condamnation du monde qui ne craint rien tant que la douleur et la mort, et les compagnes de la gloire qui la couronne et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE TOUS LES SAINTS.

Beatus populus cujus Dominus Deus ejus :
Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu
(Ps. CXLIII, 15) !

Il nous est si naturel d'aspirer à la béatitude, qu'à ce nom seul l'esprit se réveille, le cœur soupire. L'on aime à entendre parler de ce qu'on désire, et chacun, lassé de cher-

cher dans tous les états du monde le bonheur parfait, qui ne s'y trouve jamais, apprend avec plaisir quels sont ceux qu'on peut nommer véritablement heureux. Le prophète vous le dit, Messieurs; ce sont les saints, ces citoyens du sanctuaire éternel, ces domestiques de Dieu qui trouvent une demeure fixe dans sa maison et un bonheur infini dans ses louanges et dans son amour : *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.*

Bonheur qui doit seul nous occuper aujourd'hui. Dans les fêtes particulières des saints, l'on vous fait admirer leurs combats, ici je ne vous montre que leurs couronnes : là, l'on vous les représente comme des nuages encore obscurs, faibles, errant au gré des persécutions et des tempêtes : *Qui sunt isti qui ut nubes volant?* ici, je ne vous fais voir que la lumière du Soleil qui les environne, que les éclairs brillants qui sortent de leur sein, que les douces rosées qu'ils répandent sur la terre. Dans les autres fêtes, on vous parle de leurs vertus laborieuses, on vous étale les instruments affreux de leur pénitence ou de leur martyre; et pour lors, plus sensibles à la peine qu'à l'éclat de leur sainteté, vous craignez de courir après eux dans le chemin sanglant de la gloire; contents de les admirer, lâches à les suivre, charmés de leur courage, désespérés par votre faiblesse, et renonçant peut-être en secret à un bonheur qui coûte tant de violence et de combats. Mais aujourd'hui, l'Eglise, pour vous animer sans vous effrayer, vous met ce bonheur pur devant les yeux; elle sépare la gloire de ses saints de leurs opprobres; et, de même qu'autrefois Dieu sépara la lumière des ténèbres et réunit en un seul corps ses rayons auparavant dispersés dans le chaos du monde, l'Eglise, après vous avoir fait entrevoir confusément le bonheur de ses saints avec les opprobres de leur vie, sépare leur gloire de leurs humiliations, réunit dans cette fête tous les rayons qui les couronnent, et forme ce grand corps de lumière qui, du haut du ciel, vous éclaire dans la route où vous marchez : *Separavit lucem a tenebris.*

Oublions donc aujourd'hui les travaux des saints, n'envisageons que leur félicité. disons qu'ils ne sont heureux que parce qu'ils sont saints, et que le vrai bonheur est inséparable de la sainteté; car le bonheur consiste en deux choses, selon le grand Augustin (*De Civitate Dei*, l. VIII, c. 11) : à posséder ce qu'on aime; à aimer ce qu'on doit aimer. Or il n'y a que les saints qui aient ces deux avantages : ils possèdent tout ce qu'ils aiment, c'est mon premier point; ils n'aiment que ce qu'ils doivent aimer, c'est le second. Donc point de vrai bonheur sur la terre, où l'on n'a jamais tout ce qu'on aime, où l'on n'aime presque jamais ce qu'on doit : ce seront mes deux réflexions. Prions l'Esprit saint de vous les rendre sensibles, et demandons ses lumières par celle qui en reçut la plénitude au salut de l'ange. *Ave, gratia plena, etc.*

PREMIER POINT.

Il n'y a personne qui ne désire d'être heureux, presque personne qui ne se trompe dans les moyens de le devenir. Le sensuel ne connaît point d'autre béatitude que la volupté; l'avare l'établit dans les richesses qu'il accumule; chacun se flatte de la trouver dans ses passions criminelles, et personne ne la cherche dans la sainteté qui en est la vraie source, dit le prophète : *Beati immaculati*; comme s'il nous disait, Où courez-vous, aveugles? Le chemin où vous êtes ne conduit pas où vous voulez aller : vous désirez la béatitude, et la licence de vos passions vous conduit à la misère. Ne cherchez pas un si grand bien par de si grands maux; voici la voie sûre que vous devez tenir : soyez saints, et vous serez heureux : *Beati immaculati*. Car, je vous l'ai dit, Messieurs, le bonheur consiste à posséder tranquillement ce qu'on aime : notre cœur, formé pour être heureux, ne peut le devenir que par le repos, et le repos ne se trouve que dans la possession, dit saint Augustin : *Quiescere amat in iis quæ amat*. L'on est malheureux tant qu'on désire encore. Nos désirs sont nos premiers bourreaux; ils nous partagent, ils nous déchirent, et nous devenons misérables à force de souhaiter la félicité. Tel est le triste état des pécheurs : tantôt privés de ce qu'ils aiment, tantôt dégoûtés de ce qu'ils ont, ils forment sans cesse des désirs qui ne se remplissent jamais; on les voit errants au gré de leurs passions, chercher de créature en créature quelque objet qui les satisfasse, se figurer un bonheur imaginaire dans tout ce qu'ils n'ont pas, passer toute leur vie à courir après des fantômes, et reconnaître à la mort qu'après tant de soins ils n'ont rien de solide entre les mains : *Nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.*

Loin des saints que nous honorons cet état pénible et laborieux; rien ne manque à leurs justes désirs; ils ont tout ce qu'ils aiment, et leur cœur plein de Dieu ne sent plus ce vide funeste qui tourmente le nôtre. Toutes les privations que nous souffrons depuis le péché sont réparées en eux, dit le dévot saint Bernard, notre entendement obscurci cherche par des études pénibles les connaissances qu'il a perdues, et Dieu remplit les saints de la lumière de sa sagesse; notre volonté dérégulée soupire après l'innocence dont elle est déchue, et Dieu communique aux saints la plénitude de sa justice; nos passions révoltées font une guerre cruelle à notre esprit, et Dieu répand dans les saints le calme d'une paix inaltérable : *Implebit Deus rationale nostrum luce sapientiæ, concupiscibile nostrum fonte justitiæ, irascibile nostrum pace divina*; donc les saints sont pleins de Dieu; ils l'aiment, ils le possèdent, il leur suffit, et c'est par là qu'ils sont heureux. Mais voici, chrétiens, le comble de leur félicité : ils possèdent l'objet de leur amour sans crainte, et ils sont immuables sans partage, et ils sont contents sans envie, et ils sont tranquilles dans leur bonheur. Suivons, s'il vous plaît, ces idées.

Premièrement, pour être heureux, il faut posséder sans crainte l'objet de son bonheur; la certitude est nécessaire à la vraie félicité, et j'ose dire après saint Augustin, que l'âme qui tremble toujours pour l'objet de son amour, n'est pas heureuse de le posséder, parce qu'elle n'est pas libre de le posséder toujours : *Non fruitur anima cum libertate quæ non fruitur cum securitate*. La béatitude renferme deux choses, dit cet admirable Père, l'amour du bien immuable qui est Dieu, et l'immutabilité du cœur dans cet amour; sur ce principe, Messieurs, pouvons-nous être heureux ici-bas, nous qui, contents de notre état présent, ne pouvons répondre du moment qui suit, possédant peut-être tout ce que nous aimons, mais n'aimant, hélas! que des objets périssables et mortels, obligés de trembler à tout moment pour eux, troublés dans la jouissance de notre fortune par la crainte d'une révolution qui nous menace, sûrs de ce que nous sommes aujourd'hui, incertains de ce que nous serons demain, d'autant plus timides que nous sommes plus riches, dit saint Augustin : *Quanto ditior, quanto timidior* (*In psal. CXXXVI*); et dans le sein même de nos plaisirs les plus doux, craignant malgré nous et les remords qui les suivent, et la maladie qui les interrompt, ou la mort qui les termine et le juge redoutable qui les doit punir? En vain donc, comme ce riche de l'Évangile (*Luc. XII*), vous applaudissez-vous de voir votre fortune établie, vos greniers et vos coffres pleins; en vain dites-vous comme lui au milieu de votre abondance : Réjouis-toi, mon âme, commence à goûter le repos, que la bonne chère et la joie fasse tous tes soins, les misères publiques ne viendront pas jusqu'à toi, et sûre du bonheur que tu possèdes, rien ne sera capable de te troubler : *Epu-lare, anima mea*. Ah! vous n'y pensez pas, imprudents, dit Jésus-Christ même, il n'est point de bonheur permanent ici-bas; vous comptez sur plusieurs années d'abondance et de félicité, et dès ce moment vous avez la mort à craindre, cette nuit l'on va vous redemander votre âme, et que deviendront tous ces biens sur lesquels vous vous appuyez : *Hac nocte animam tuam repetunt a te, et quæ parasti cujus erunt?* Cherchez donc ailleurs un bonheur que la crainte du changement ne puisse troubler, et si vous ne le trouvez pas dans vous-même ce bonheur immuable, admirez-le du moins dans les saints.

Fixes dans l'amour de leur objet éternel, ils ne peuvent non plus cesser de le posséder que de l'aimer; au-dessus de la loi des changements qui nous domine, ils voient sous leurs pieds toutes les révolutions de la terre sans les craindre; que les États se renversent; que les éléments soient confondus, que les cieus changent de face, ils participent à votre immutabilité, mon Dieu, qui ne changez jamais! personne ne les peut arracher de vos mains, et sûrs de l'objet qui les rend heureux, ils goûtent dans votre sein une joie qui ne peut leur être ravie : *Gaudium*

vestrum nemo tollet a vobis. Voilà, saints du ciel, ce qui vous distingue d'avec nous; nous aimons le même objet, nous le possédons comme vous, mais vous êtes immuables dans votre amour, et nous sommes inconstants dans le nôtre; vous goûtez votre bonheur sans crainte, et nous tremblons sans cesse pour le nôtre; vous êtes sûrs de votre cœur, et le mien m'échappe quand je le crois uni à mon Dieu, dit saint Augustin : *Fugit quodammodo a me*; en un mot vous portez votre trésor dans des vases d'or affermis par la charité, et nous portons le nôtre dans des vases d'argile au milieu des tentations et des écueils, réduits à opérer notre salut avec crainte et tremblement, et consternés par cette voix de l'Apôtre, Que celui qui est debout prenne garde de tomber, puisqu'il n'est point immuable dans l'amour de son Dieu : *Qui stat, videat ne cadat*. Tremblons donc, Messieurs, c'est la perfection de notre état, notre frayeur fait notre assurance, dit saint Augustin : *Secura si attonita*; qui craint toujours de perdre Dieu ne le perd jamais, et peut s'écrier avec saint Paul : Je suis sûr, Seigneur, que ni la mort, ni la vie, ni les humiliations, ni les grandeurs, ni les anges, ni les hommes ne pourront me séparer de votre amour; mais quand je vous posséderais sans crainte, ô mon Dieu! je ne vous possède pas encore sans partage, et c'est ce qui manque à ma félicité.

2. Car, prenez-y garde, Messieurs, la seconde condition nécessaire à la vraie béatitude, c'est de posséder ce qu'on aime non-seulement sans crainte, mais sans partage; c'est-à-dire, de le posséder et d'en être possédé tout entier, parce que notre âme, faite pour un objet indivisible et infini, ne peut se reposer ni trouver sa félicité que dans la possession d'un tout, dit l'admirable saint Augustin : *In toto requies*. Tant qu'on ne possède qu'en partie l'objet de son amour, l'on n'est heureux qu'en partie, et peu content de ce qu'on a, l'on soupire sans cesse pour ce qui manque, l'on se donne mille mouvements et mille peines pour y arriver : *In parte labor*.

Partage pénible et laborieux, les saints ne te connaissent pas! Dieu, qui est indivisible, parce qu'il est pur esprit, se communique à eux selon tout ce qu'il est; je le vois s'exprimer en eux comme dans une glace fidèle, dans toute l'étendue de ses perfections : grandeur, puissance, sainteté, gloire, justice, éternité, attributs infinis dont nous n'avons que quelque écoulement ici-bas, ils possèdent tout; plus de vide, plus d'indigence, plus de désirs dans ces cœurs que Dieu remplit de tout ce qu'il est. Il est tout à eux comme ils sont tout à lui, dit saint Augustin, parce qu'eux et lui ne sont plus qu'une même chose : *Totum tu habebis, totum ille habebit, quia tu et ille unum eritis* (*In psal. CXXXVI*).

Votre félicité a-t-elle cet avantage, heureux de la terre? Possédez-vous sans partage les objets où vous mettez votre bonheur? Si c'est dans les richesses, mille autres ne les partagent-ils pas avec vous? de là ces soins, ces inquiétudes, ces empressements

aveugles de votre cupidité pour acquérir ce qui lui manque ; de là cette avidité renais-sante du partisan ambitieux qui, ennemi du repos qu'il cherche, se précipite de nouveau dans le torrent des affaires d'où il est sorti, soupirant pour la vie tranquille et ne pouvant jamais s'y horner, moins heureux par la possession de ce qu'il a, que misérable par la vue de ce qu'il n'a pas, et usant ainsi sa vie laborieuse dans les soins d'une fortune qu'il n'achèvera jamais : *In parte labor.* Est-ce dans les honneurs que vous mettez la béatitude ? Pouvez-vous les posséder tous ? et dans ces charges éminentes où l'ambition vous a portés, ne voyez-vous plus rien sur vos têtes qui sollicite vos désirs et qui vous ôte le repos que vous vous étiez promis ? Arian, l'ambitieux Aman, au comble de la faveur, arbitre des grâces du prince, adoré de tous ceux qui peuvent y prétendre, est-il content en cet état, et parmi tant de clients qui l'adorent, n'est-il pas déchiré par la fermeté du seul Mardochée, et ce grain d'encens qui lui manque ne trouble-t-il pas son repos ? Tant il est vrai, Messieurs, qu'il n'est point de bonheur complet ici-bas, parce qu'on n'y possède jamais tout entier l'objet de sa félicité ! Attachons-nous donc avec les saints à ce Dieu dans lequel on possède tout ce qu'on aime, à cet objet qui remplit tous nos désirs, parce qu'il est l'immensité, qui les remplit toujours, parce qu'il est éternité ; qui les remplit sans division, parce qu'il est unité, et que suffisant seul à tous, on le possède non-seulement sans partage, mais encore sans envie.

3. Tel est le bonheur consommé des saints, l'envie n'en trouble point la jouissance ; car c'est la nature du vrai bien, du bien par essence, d'être commun à tous sans diminution ; plus on le communique, mieux on le possède, et la charité unissant ensemble tous ceux qui y participent, ils n'envient point aux autres le bonheur qu'ils ont eux-mêmes ; il croît par la société, et ils sont autant de fois heureux qu'ils ont de compagnons de leur félicité, dit saint Augustin : *Nulla modo fit minor accedente consortie possessio bonitatis* (*De Civit., lib. XV, c. 9*). Ah ! que j'aime cette union parfaite des saints ! que j'ai de plaisir de les voir se contempler sans jalousie dans leurs différents degrés de gloire, aimer les grandeurs de Dieu partout où ils le découvrent, et par cette charité qui leur rend tout commun, devenir, comme celui qu'ils adorent, toutes choses en tous, savants dans les docteurs, forts dans les martyrs, pns dans les vierges, puissants dans les trônes et les dominations : *Omnia in omnibus !*

Voilà votre modèle, chrétiens : voulez-vous être heureux, aimez dans les autres les vertus que vous n'avez pas ; trop faibles pour soutenir les rigueurs de la pénitence, admirez au moins ceux qui la pratiquent ; trop charnels pour vous élever dans la contemplation, n'accusez pas d'oisiveté ceux qui en goûtent les douceurs ; trop dissipés pour aimer la solitude, ne décriez pas la retraite

des saints comme un effet de leur humeur sauvage et mélancolique ; mais combattez l'envie secrète qui vous inspire ces sentiments, et suivez ceux de la charité qui rend tout commun parmi les chrétiens ; car c'est le bel avantage de notre religion de nous donner part au mérite de nos frères, dit saint Augustin. Dans le monde chacun, borné à son bien particulier, travaille uniquement pour soi-même ; dans l'Eglise tout se rapporte au bien commun ; les mérites d'un seul se répandent sur tous les autres, et dans ce corps mystique où nous sommes tous réunis sous un même chef, chaque membre nefait rien pour soi-même ; la main profite des lumières de l'œil, la langue parle pour toutes les autres parties : le magistrat travaille pour moi dans ses fonctions publiques, le prédicateur travaille pour lui dans ses études secrètes, la religieuse a le mérite de la vie active dans ceux que le zèle de la charité attire dans les hôpitaux, la dame du monde a le mérite de la vie contemplative dans celles que l'amour de la vérité retient dans leurs cloîtres ; en un mot, tout est commun parmi les chrétiens quand ils s'aiment : *Ut et vos in nobis negotiosi, et nos in vobis otiosi simus.*

Donx commerce de charité qui fait le bonheur des saints, tu ne règnes point parmi les mondains ! quelque heureux qu'ils paraissent, l'envie trouble toujours leur fausse félicité ; les biens qu'ils aiment étant finis, plusieurs ne les peuvent posséder ensemble, chacun les souhaite pour soi-même au préjudice des autres, et c'est cet amour du bien particulier qui fait toutes les divisions, toutes les injustices, tout le malheur du monde. Le savant croit-il trouver son bonheur dans ses lumières et dans ce titre de bel esprit dont il se flatte, combien d'envieux entreprennent de flétrir sa gloire ! combien de censeurs sévères tâchent de décréditer ses ouvrages et de lui ravir l'immortalité qu'il s'était promise ! L'ambitieux est-il arrivé à la haute fortune où il croyait trouver son repos, l'envie de ceux qu'il a mis sous ses pieds ne lui peut rien pardonner : naissance, emplois, défauts, on rappelle tout, on tâche d'obscurcir l'éclat de sa prospérité par les ténèbres de son origine, et quand il commence à s'applaudir de ce qu'il est, on l'humilie par le souvenir de ce qu'il était ; ainsi point de félicité sur la terre, où règne l'envie, le ciel seul, d'où elle est bannie, peut nous rendre heureux. Elevons-nou-y par nos désirs, dit saint Augustin (*In ps. XXXVIII*) ; soupignons pour ce séjour éternel de la béatitude, où chacun, à couvert de l'envie, pourra dire : Je suis content, j'aime tout le monde, je ne crains personne. Oh, l'heureux état ! oh, le saint état ! Mais pour y arriver, dit le même Père (*In psal. CV*), accoutumons-nous dès ici-bas à aimer le bien commun plus que le nôtre propre, à chercher les intérêts de Jésus-Christ, et non pas les nôtres, à tendre enfin vers ce bien infini que les saints possèdent sans crainte, parce qu'il est éternel ; sans partage, parce qu'il est indivisible ; sans envie, parce qu'il est

immense et qu'il suffit à tous. Aspirons, dis-je, à cet état des saints où l'on est véritablement heureux, parce qu'on possède ce qu'on aime, plus heureux encore, parce qu'on n'aime que ce qu'on doit aimer.

SECOND POINT.

Le bonheur ou le malheur de notre vie dépend de l'objet de notre amour, et ce qui fait qu'on ne convient pas ici-bas de la vraie félicité, c'est qu'on ne convient pas de ce qu'on doit aimer. L'un croit être heureux dans l'abondance, parce qu'il n'aime autre chose; l'autre met sa béatitude dans les vaines conversations, dans les plaisirs honteux, dans le jeu, parce que c'est sa passion; on se croit misérable d'être privé de ce qu'on désire, on s'estime heureux de le posséder, et c'est ainsi qu'on décide ou du malheur ou de la félicité, dit saint Augustin: *Quando quisque quod amat habere videtur, felix vocatur* (Enarr. II in psal. XXVI). Cependant rien de plus faux que cette idée, dit cet admirable Père; le vrai bonheur ne consiste pas tant dans la possession de ce qu'on aime, que dans l'amour de ce qu'on doit aimer, quand même on en serait privé; car combien en voit-on qui sont plus misérables par l'usage des choses qu'ils ont souhaitées, qu'ils ne le pourraient être par leur privation? C'est une peine insupportable des choses mauvaises, qu'on est malheureux quand on les aime, plus malheureux encore quand on les possède; leur amour produit dans le cœur un ver qui le déchire, leur jouissance y laisse un vide qui l'inquiète, et par conséquent pour connaître si l'on est véritablement heureux, qu'on examine, non pas si l'on a ce que l'on aime, mais si l'on aime ce qu'on doit aimer; car en cela consiste la vraie béatitude: *Vere felix est, non si id habet quod amat, sed si id amat quod amandum est* (Aug., *ibid.*).

De ce principe de saint Augustin concluons avec lui, Messieurs, qu'il n'est point de vraie félicité dans le monde (de Mor. Eccl., l. I, c. 3); tantôt on n'a pas ce qu'on aime, et l'on est tourmenté; tantôt on a ce qu'on aime, mais ce qu'on aime est mauvais, et l'on est trompé; tantôt on n'aime pas ce qu'on a, quoiqu'il soit bon et salutaire, et l'on est avenglé, et tout cela ne peut manquer de rendre l'homme malheureux. Mais le ciel est le séjour de la vraie béatitude, parce que la rectitude de l'amour y est jointe à la possession; là, plus d'inquiétude, parce qu'on a tout ce qu'on aime; là, plus d'aveuglement, parce qu'on aime infiniment ce qu'on a; là, plus d'erreur, parce qu'on n'aime et qu'on n'a que ce qu'on doit aimer. Et qu'est-ce que l'homme doit aimer, chrétiens, sinon le bien qui lui est propre? car chaque créature a son bien propre qui la perfectionne et qui la rend heureuse. Tu le cherches, ô mon âme! ce bien qui te convient, tu soupire pour lui, dit saint Augustin, mais sourde à la voix intérieure de la vérité qui te le découvre, tu l'attaches à des biens imaginaires; les richesses, la bonne chère, la volupté, qui sont l'objet de

tes desirs, t'abaissent au-dessous de toi-même: élève-toi jusqu'à Dieu; en lui tu trouveras le bien qui t'est propre, et qui fait seul ton bonheur et ta perfection: *Bonum tuum quære, o anima! summum bonum hoc est tuum bonum* (In psal. CII).

Oui, chrétiens, le seul bien qui nous est propre, et qui peut nous rendre heureux comme les saints, c'est le Dieu que nous adorons: notre cœur est fait pour lui, il ne peut se reposer qu'en lui; qu'il possède tous les trésors, qu'il goûte tous les plaisirs, qu'il obtienne tous les honneurs qu'il peut désirer, toujours inquiet et mécontent, il ne trouvera qu'en Dieu seul des richesses sans mesure, des plaisirs sans dégoût, une gloire sans fin. Voilà, grands saints, ce que vous possédez, voilà ce que nous devons aimer pour être heureux.

1. Dieu est notre trésor et notre abondance, et nous avons en lui des biens solides et sans mesure. Je ne parle pas, Messieurs, de ces biens sensibles sans lesquels on ne croit pas pouvoir être heureux, de ces biens où l'on trouve de quoi contenter ses passions et satisfaire à ses besoins; les saints, par leur état, sont au-dessus d'eux; ils n'ont plus ni passions à contenter, ni besoins à satisfaire, dit le prophète Isaïe; point de luxe, ni de qualité vaine à soutenir, la lumière est leur vêtement et la sainteté leur grandeur; point de disgrâce à craindre, leur cité est permanente, et leur établissement éternel; point de table à entretenir, la justice est leur nourriture, la soif et la faim ne les pressent plus; point d'infirmités à guérir, leur santé est inaltérable, leur vie n'est plus sujette à la mort. Ainsi, Messieurs, le Dieu qu'ils aiment leur tient lieu de tout; il est le pain qui les nourrit, la lumière qui les éclaire, la gloire qui les couronne, le bien qui les enrichit, *Deus tibi totum est* (Aug., tract. XIII, in Joan.).

Comparez maintenant, chrétiens, la multitude de vos biens terrestres à ce bien unique qu'aime les saints; y trouvez-vous comme eux la fin de vos besoins et de vos passions? n'est-ce pas au contraire une eau qui irrite votre soif au lieu de l'éteindre? n'est-ce pas une pauvreté plus abondante ou une abondance qui vous rend plus malheureux, comme parle saint Augustin: *Abundantiæ laboriosa et copiosa egestas* (Aug. de Vera Rel., cap. 21)? Le cœur qui aime cette multiplicité de biens préférablement à Dieu n'en est-il pas déchiré? les richesses lui échappent, la beauté se flétrit, la santé s'altère, la science s'évanouit; ces biens sont bornés quand on les aurait tous ensemble, et par conséquent point de félicité dans tout ce qu'on aime ici-bas; douleur, inquiétude, indigence, dans tout ce qui n'est pas en Dieu: *Omnis mihi copia quæ Deus non est, egestas est* (Aug., Confess., lib. XIII, c. 8).

2. Car si vous voulez, Messieurs, que la félicité consiste dans le plaisir, qu'est-ce que ce plaisir, sinon un sentiment de l'âme qui goûte quelque chose et qui y trouve son repos? Or ce repos que l'âme cherche le trouve-

t-elle dans les plaisirs de la terre? combien de soins les précédent? combien d'alarmes les accompagnent? combien de remords et de dégoûts les suivent? Le plaisir du jeu charme vos inquiétudes et dissipe votre ennui pour quelque temps, mais ses veilles continuelles n'allèrent-elles pas votre santé? ses pertes excessives ne dérangent-elles pas vos affaires? ses gains illicites n'irritent-ils pas votre cupidité? Le plaisir des spectacles délasse votre esprit et amuse l'inutilité criminelle de votre vie, mais ne corrompent-ils pas votre cœur? ne réveillent-ils pas les passions qui vous agitent? n'affaiblissent-ils pas votre religion? Le plaisir de l'amitié vous charme par les complaisances, les assiduités, les douceurs qu'elle produit, mais ne vous déchire-t-elle pas tôt ou tard par les dérèglements qui s'y glissent, ou par l'infidélité qui la suit? Donc point de vrai bonheur dans la jouissance des créatures; la joie de ceux qui les aiment est semblable à celle des frénétiques qui rient dans le fort de leur mal, pendant que les sages déplorent leur misère, et la douleur des uns vaut mieux que le plaisir imaginaire des autres. Les vrais plaisirs ne sont donc que pour les saints; c'est en Dieu seul qu'il faut les chercher, et non pas dans les créatures; quelque belles, quelque aimables qu'elles soient, s'écrie saint Augustin, je n'y trouve qu'amertume et douleur, ô mon Dieu! dès lors que je me détache de vous: *Quaquaersum se verterit anima hominis, ad dolores figitur alibi præterquam in te* (Confess., lib. IV, c. 16).

Mais vous, glorieux saints, qu'aucune créature ne peut séparer de Dieu, vous goûtez en lui le plaisir par essence, non pas ce plaisir borné qu'il communique goutte à goutte aux saints de la terre pour les soutenir dans leurs peines, mais ce plaisir infini qui se déborde comme un torrent sur les saints du ciel: *Torrente voluptatis tue potabis eos*; non pas ce plaisir passager que le dégoût et l'ennui suivent toujours, mais ce plaisir permanent dont on ne se lasse jamais, et qui, toujours nouveau pour ceux qui le goûtent, délecte l'âme sans la fatiguer; car il y a cette différence entre les plaisirs du ciel et ceux de la terre, que plus on les goûte, plus on les aime. Dans les plaisirs de la terre on ne trouve jamais tout ce qu'on s'y est promis, ils ne répondent pas à l'idée qu'on en avait, et ce cœur, formé pour des délices éternelles, ne peut être satisfait de celles qui s'écoulent avec le temps; mais dans les plaisirs du ciel la jouissance passe l'imagination, quelque idée qu'on en ait conçue, l'on y trouve tous les jours de nouveaux charmes. Charmes pour l'esprit dans ce séjour heureux où tout ce qu'on connaît est vérité; charmes pour le cœur où tout ce qu'on aime est charité; charmes pour les sens où tout ce qu'on sent est éternité. Lumière sans bornes, harmonie sans fluidité, odeurs sans dissipation, attachement sans ennui, délices sans dégoût: voilà, mon Dieu, ce que les saints goûtent quand ils vous aiment; voilà le plaisir qu'il nous est permis d'aimer, dit saint

Augustin: *Hoc est quod amo, cum Deum meum amo* (Confess., lib. X, c. 6).

3. La gloire, si elle est éternelle et solide, peut encore contribuer à nous rendre heureux; mais où la trouver cette gloire qui n'est point sujette au temps? Sera-ce dans les vaines lumières de l'esprit? elles sont souvent fausses et toujours très-bornées; l'envie les décrie, l'âge les affaiblit, la mort les enlève, et si l'on n'est heureux que par la gloire de l'esprit, on ne l'est jamais longtemps: *Scientia destructur*. Sera-ce dans les exploits militaires qu'on cherchera la véritable gloire? une expédition malheureuse flétrit tous vos lauriers, une longue paix pour laquelle on soupire les fait oublier; après avoir vécu en héros, vous mourez quelquefois en lâche, souvent en impie; et Dieu m'apprend par son prophète, que toutes ces dépouilles remportées avec violence, que tous ces habits teints de sang dont on se glorifie, bien loin de vous rendre heureux, n'auront point d'autre fin que le feu: *Omnis violenta prædatio et vestimentum mistum sanguine erit in combustionem*. Trouverez-vous dans les grandeurs du siècle une gloire qui vous satisfasse? Si la fortune vous les fait posséder, la religion vous défend de les aimer, et si malgré ses lois vous y mettez votre bonheur, les disgrâces ou la mort viennent vous humilier; aujourd'hui vous vous élevez comme les cèdres du Liban, dit l'Écriture, demain l'on ne trouve pas le moindre vestige de votre grandeur: *Transivi, et ecce non erat*; vos cendres sont confondues avec celles des malheureux, et pour ce train magnifique qui vous en distinguait, il ne vous reste que des millions de vers qui vous dévorent, et peut-être des démons qui vous tourmentent.

Loin donc de notre cœur cette gloire passagère qu'on ne peut ni aimer sans injustice, ni posséder avec assurance; c'est à la gloire des saints qu'il faut aspirer pour être heureux, à cette gloire qui les transforme, qui les immortalise, qui les établit juges des nations; à cette gloire qui sera la consommation de tous nos désirs, parce qu'on y verra Dieu sans fin, on l'aimera sans dégoût, on le louera sans épuisement et sans lassitude, dit saint Augustin: *Sine fine ridebitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur* (De Civ., lib. XXII, c. 30); à cette gloire enfin où le bonheur des saints est parfait, puisqu'ils possèdent tout ce qu'ils aiment, et qu'ils n'aiment que ce qu'ils doivent aimer.

Biens fragiles, gloire, plaisirs, qui faites la félicité des mondains, évanouissez-vous! Pour tout cela, je ne vous demande, Seigneur, qu'une seule chose, dit le prophète, c'est de demeurer dans votre maison et de voir la volupté qui vous rend heureux: *Unam petii... ut videam voluptatem Domini* (In psal. XXVI, Enarr. II). Ah! quel charme, s'écrie saint Augustin, d'avoir toujours devant les yeux un Dieu infiniment heureux, de passer de la nuit où l'on vit ici-bas à la lumière qui l'environne, et de voir succéder aux téné-

bres de cette vie ce jour éternel dont le soleil ne se couchera jamais! Pendant qu'Austin prêchait de la sorte, son auditoire se récria transporté du désir de la béatitude dont il leur parlait; serez-vous seuls insensibles à la gloire des saints, Messieurs? ne vous entendra-t-on jamais soupirer pour elle? et si vous la désirez, ne vous verra-t-on rien entreprendre pour la mériter? Allons, Messieurs, la couronne est prête, il n'y a plus qu'une passion à vaincre, qu'une année, qu'un moment à combattre, animons-nous à la vue de cette nuée de témoins que l'Eglise nous montre sur notre tête; le bonheur qu'ils possèdent est préparé pour nous comme pour eux, courons-y par la même voie, surmontons à leur exemple tout ce qui s'oppose à notre salut; et si nous avons quelques peines à souffrir, prions qu'elles ne sont pas comparables à cet état heureux où l'on possède tout ce qu'on aime, où l'on n'aime que ce qu'on doit aimer, où l'on trouve enfin dans l'objet infini de son amour des biens permanents, des délices pures, une gloire immortelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE
DE SAINT CHARLES.

Ego pascam oves meas. . . quod perierat requiram, et quod contractum fuerat alligabo, et quod infirmum consolabor, et quod pingue et forte custodiam, et pascam illas in judicio.

J'aurai soin de nourrir mes brebis, je les chercherai dans leur égarement, je penserai leurs plaies, je fortifierai leur faiblesse, je maintiendrai leur vigueur, et je saurai leur donner avec discernement la nourriture qui leur est propre (c'est Dieu qui parle dans Ezech., XXXIV, 15, 16).

Il n'est point d'état qui ne trouve en Dieu son exemplaire et son modèle; comme il est l'auteur de tous les emplois, il en doit être la perfection et la règle: c'est dans son sein que le prince doit étudier l'usage de sa puissance, le magistrat l'équité de ses jugements, l'homme privé l'innocence de sa vie tranquille, et l'évêque, destiné à travailler au tabernacle du Seigneur, le zèle de son ministère et l'étendue de ses devoirs: *Respice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Aussi est-ce à ce sein que je remonte aujourd'hui, Messieurs, pour y trouver l'idée du grand saint Charles, ce pasteur accompli en qui Dieu a ressuscité de nos jours la ferveur des anciens évêques, la forme de la primitive Eglise, l'esprit et la discipline des premiers temps.

Quand on loue des saints ordinaires, on cherche dans des saints plus parfaits qu'eux l'idée de leurs faibles vertus; comme ils ont mis leur perfection à les imiter pendant leur vie, toute leur gloire consiste à leur être comparés après leur mort; mais quand on loue des saints du premier ordre, des évêques d'une éminente vertu, il faut remonter jusqu'au sein de Dieu, c'est sur lui qu'ils ont réglé leur conduite, c'est en lui qu'il faut prendre les traits qui la font connaître; leur éloge doit se confondre avec le sien, et la gloire d'un, c'est qu'on puisse dire de lui, comme saint Chrysostome de saint Paul, que c'est un autre Jésus-Christ. *Dicam alterum Christum.* Sur ce principe, Messieurs, j'ap-

plique au grand saint Charles des paroles prononcées pour Jésus-Christ même; car ne le vit-on pas comme lui, selon la description du prophète, tout occupé du soin de son Eglise, courir après ses brebis égarées, les faire rentrer dans le bercail, mettre l'appareil sur leurs plaies, les soutenir dans leurs faiblesses, les défendre contre leurs ennemis, et les conduire avec discernement dans les pâturages les plus saints et les plus abondants? *Pascam illas in judicio.*

Telle est, chrétiens, la conduite de Jésus-Christ sur son Eglise, telle est celle de saint Charles sur son troupeau; la même charité les anime tous deux: Jésus-Christ a pour son Eglise une charité forte, une charité douce, dit saint Bernard (*Serm. XX in Cant*), et saint Charles a pour la sienne la même tendresse et les mêmes sentiments: une charité courageuse qui lui fait tout souffrir, *Zelum tuum firmet constantia*; une charité bienfaisante qui lui fait tout prodiguer, *Inflammet charitas*; il lui faut du courage pour la guérir, *alligabo*, de la libéralité pour la nourrir, *pascam*. Voilà tout le dessein de ce discours. Vierge sainte, la gloire du pasteur que je loue est celle de votre Fils; il doit à ses soins, si j'ose le dire, l'honneur de son Eglise, le rétablissement de son sacerdoce, et la sainteté de ses ministres, qui le forment sur les autels comme le Saint-Esprit le forma dans votre sein au salut de l'Ange. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

Le principe le plus commun de la morale de Jésus-Christ expliquée par les Pères, c'est que la charité est la plus excellente de toutes les vertus et la perfection de tous les états.

Mais si la charité doit sanctifier les états ordinaires, combien doit-elle être éminente dans le sacerdoce et dans l'épiscopat? Dans ces dignités saintes où l'on est élevé pour la communiquer aux autres, pour répandre sur la terre ce zèle que le chef des prêtres y apporta le premier, et pour entretenir sur l'autel ce feu sacré qui ne s'y doit jamais éteindre? Dans ces dignités où il ne s'agit pas aux ministres du Seigneur, comme au reste des chrétiens, d'avoir une charité de roseau que le moindre souffle ébranle, comme parle saint Bernard, *charitas arundinea*, une piété timide qui se laisse vaincre aux premiers obstacles, mais une charité éminente qui les distingue du commun des hommes, comme Jésus-Christ l'exige de saint Pierre, *Simon Petre, diligis me plus his?* en un mot une charité courageuse capable de confondre le vice par la force de ses exemples, de rétablir l'ordre par la vigueur de la discipline, de soutenir les persécutions par la fermeté de sa patience: *Charitas omnia sustinet.* Voilà, chrétiens, en abrégé tous les effets du courage de saint Charles: suivez-moi, s'il vous plaît, pendant que je les déduis.

1. Chargé du soin de réformer les mœurs, il crut qu'il était de l'ordre de la charité de commencer par lui-même, il ne voulut pas être de ces froids réformateurs qui détruisent par leur conduite la régularité qu'ils

tâchent d'établir par leur doctrine, qui n'ont du courage que contre les défauts d'autrui, qui ne gardent rien pour eux de ce zèle amer qu'ils font sentir aux autres, et qui en perdent bien plus par la mollesse de leur vie, qu'ils n'en gagnent par la sévérité de leurs discours. Saint Charles plus éclairé qu'eux avait appris de saint Pierre, que le pasteur doit être la règle vivante de son troupeau, que les avis ont peu d'effet, s'ils ne sont soutenus par les exemples, et que le caractère d'un évêque accompli, selon saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 21), c'est d'avoir une éloquence si efficace qu'il n'en soit jamais réduit à frapper, et une vie si exemplaire qu'il n'ait pas même besoin de parler. Tels furent les premiers sentiments de notre saint; mais dans la situation où il se trouve, quel courage ne faut-il pas pour les exécuter? Environné de cette gloire domestique qui le suit partout, distingué par sa naissance et par l'alliance des premières maisons d'Italie, élevé aux premières charges de la cour de Rome, revêtu de la pourpre du cardinalat et de l'archevêché de Milan, neveu d'un pape en état de porter sa fortune aussi haut que son ambition aurait pu aller: encore une fois quel courage ne lui faut-il pas pour se résoudre à la borner? et qu'attendez-vous de lui, Messieurs, dans cette situation? A le voir au milieu de tant de précipices ne vous alarmez-vous pas pour son salut? une élévation si prodigieuse n'est-elle pas le présage d'une chute prochaine? et déjà sûrs de sa gloire ne tremblez-vous pas encore pour sa vertu? Et vous, brebis innocentes confiées à ses soins, triste épouse privée depuis près d'un siècle de la présence de ton époux, Eglise de Milan, toujours abandonnée de tes pasteurs, que peux-tu te promettre de celui-ci? Au milieu de l'éclat qui l'environne verra-t-il les ténèbres qui le défigurent? chargé du soin de toutes les Eglises aura-t-il encore des yeux pour la sienne? et couronné de gloire sur la montagne, comme Moïse, aura-t-il le courage d'en descendre pour exterminer l'idolâtrie de son peuple?

Oui, chrétiens, rassurons nous; saint Charles est assez courageux pour se dérocher bientôt à sa grandeur; le soin de tant d'autres Eglises n'est qu'un apprentissage pour bien gouverner la sienne, la nécessité qui en sépare son corps n'en peut arracher son cœur, il soupire à tout moment pour elle: parmi ce tumulte des affaires publiques il entend sans cesse la voix de ses brebis, et la pourpre qu'il porte teinte du sang de l'agneau, dit Tertullien, est à ses yeux une leçon de mort et de travail pour elles: *Lux purpuræ tuæ sanguis Domini*. Aussi ses liens ne sont pas plutôt rompus, la mort n'a pas plutôt fermé les yeux d'un oncle qui le déroba à son cher troupeau, qu'il y court, il y vole. Dignités éclatantes qu'il remplissait avec tant d'honneur, délices de la cour qu'il pouvait goûter avec tant d'abondance, parents dont il pouvait soutenir la fortune, vous ne l'arrêtez pas; Jésus-Christ a quitté sa gloire pour s'unir à son épouse, il faut

qu'il sacrifie tout pour la sienne. La grandeur d'un prélat, c'est la sainteté de son Eglise; s'il peut aimer des distinctions, ce sont celles de la vertu, et c'est un monstre aux yeux du peuple, dit saint Bernard, d'être le premier par sa dignité et le dernier par son mérite: *Monstruosa res sedes prima et vita ima* (*De Consid.*, lib. II, c. 7).

En effet notre saint tout occupé de ses devoirs, ne méprisa-t-il pas toutes ces marques d'honneur qu'on affecte aujourd'hui dans le siècle? le vit-on fier de sa naissance la soutenir avec orgueil, traiter avec mépris les ministres du Seigneur qui n'avaient point d'autre distinction que leur caractère et leur vertu, rendre avec ceux qui l'approchaient des airs de hauteur qui le rendissent odieux? le vit-on, possédé du désir de la gloire, oublier celle de Dieu, pour augmenter la sienne? le vit-on, dis-je, avec cette ambition sacrilège ne suivre Jésus-Christ que sur le Thabor, l'abandonner sur le Calvaire, et ne l'aimer, comme saint Pierre encore aveugle, que dans l'éclat de sa gloire, et non pas au pied de sa croix. *Domine, bonum est nos hic esse?*

Non, non, Messieurs, quelques tours malins que le monde donne à sa vertu, il aura le courage de réformer sa maison et de condamner dans son siècle tous les abus du nôtre: car cette frugalité de sa table plus propre à faire mourir la concupiscence qu'à nourrir la sensualité; ces officiers gagés auprès de sa personne, non pas pour le flatter dans ses défauts, mais pour l'en avertir et les censurer; cette multitude de clercs entretenus dans sa maison plutôt pour profiter de ses exemples que pour servir à ses passions; cet aimable appareil de modestie qui pouvait faire passer son palais plutôt pour une église domestique que pour la maison d'un prince; n'était-ce pas la condamnation de notre ambition, de nos excès, de notre faste?

On adore partout aujourd'hui l'idole de la gloire; chacun, idolâtre de sa grandeur et de sa qualité, n'a jamais le courage de la sacrifier, et trouve toujours des prétextes pour la soutenir. On veut par là donner du poids à sa dignité; les dévots craindraient en se réformant de faire parler le monde; les dames se flattent de mieux cacher leur vertu sous les airs du siècle; on ne sacrifierait pas à son salut un seul rayon de sa gloire, et tel qui scandalise le monde par son luxe, se canonise encore en secret sur le mépris intérieur de la vanité. Vous n'en usez pas de la sorte, grand saint, vous passez tout d'un coup de Rome à la modestie cléricale, vous mettez comme Moïse un voile sur votre front, pour ne pas éblouir par votre éclat le peuple auquel vous apportez la loi de Dieu, et par la réforme de votre maison vous vous préparez à celle de votre Eglise.

2. Pour comprendre la grandeur de son entreprise, rappelez, s'il vous plaît, dans votre esprit l'état déplorable où se trouvait alors l'Eglise de Milan par la longue absence de ses pasteurs. Représentez-vous l'abomina-

tion de la désolation dans le lieu saint, l'esprit de la religion presque éteint, le culte de Dieu négligé, les saints canons impunément violés, les temples sans honneur, les prêtres sans zèle, les religieux sans règle, les vierges sans clôture, le peuple sans loi; représentez-vous le sacerdoce avili, l'Evangile incanua, la piété prosaite, les anciens abus tenant lieu de lois, l'intérêt régnaant seul dans le sanctuaire, et le feu sacré qui devait brûler sur l'autel, caché dans le fond du puits et changé en boue, comme autrefois pendant la captivité de Babylone. Tel était l'état où notre saint cardinal trouva son Eglise, lorsqu'il reçut ordre, comme saint Jean dans son Apocalypse, d'y descendre la règle à la main, de mesurer le temple, l'autel, ceux qui s'en approchaient, et de rétablir l'ordre dans le lieu saint où régnaait la confusion : *Surge, metre templum Dei et altare, et adorantes in eo* (Apoc. XI). Pour y réussir, quel tempérament ne fallut-il pas de courage et de charité? de courage pour tout entreprendre, de charité pour tout ménager; de courage pour rétaurir les esprits, de charité pour ne les point aigrir; de courage et de charité tout ensemble pour concilier les intérêts des princes, démêler les artifices des hérétiques, pacifier les contestations des évêques, et procurer avec tant de peine la conclusion du concile de Trente, dont il attendait les règles de sa conduite; ouvrage immortel et seul digne de rendre la mémoire de ce grand saint précieuse à l'Eglise, puisqu'elle doit à ses soins la régularité de ses ministres, la sainteté de ces règles qui l'ont rétablie dans sa première splendeur! Mais c'était peu d'avoir procuré des règles saintes à l'Eglise universelle, il fallait les appliquer à celle de Milan, et c'est ici que sa charité courageuse va soutenir d'étranges combats.

Car quels obstacles ne s'opposèrent point à son zèle! quelles contradictions ne trouva-t-il pas à ses desseins! L'iniquité, retranchée dans le sanctuaire, entreprend de s'y défendre, le vice se croit canonisé pour avoir monté sur les autels, les abus des ministres de Jésus-Christ veulent passer pour des droits du ministère, et le peuple même se fait une religion de maintenir des dérèglements que la religion semble consacrer. Les esprits ainsi prévenus, quelles peines n'a point notre saint cardinal à les réduire? Veut-il rétablir l'ordre dans son église cathédrale, rendre aux cérémonies de la religion leur premier éclat, au culte de Dieu son ancienne majesté, aux ministres des autels la bienséance et la modeste qu'ils ne connaissaient plus; l'on traite sa réforme de nouveauté, son zèle de caprice, ses règles les plus solides de raffinements scrupuleux. Veut-il resserrer les épouses de Jésus-Christ dans leur solitude, les retirer du monde où le relâchement les a répandues, et par ces sages précautions assurer à leur Epoux la chasteté qu'elles lui ont jurée, c'est entreprendre sur leurs droits que de réformer leurs abus, c'est faire injure à leur pureté de croire qu'elles la puissent perdre, quand elles l'ont

déjà mille fois perdue. Veut-il réduire un ordre religieux à la servitude de ses vœux et à la sainteté de sa profession, il voit ses officiers insultés, son autorité méprisée, sa personne même assassinée, et celle qui l'prodiguait tous les jours pour son troupeau attaquée par un coup sacrilège, mais conservée par un miracle du ciel qui le réserve à de plus grands travaux. La charité qui l'anime seule ne peut être blessée, la balle dont il est frappé le respecte, on la voit tomber à ses pieds comme les lions aux pieds des premiers martyrs; au travers de ses habits brûlés l'on reconnaît la justice de sa conduite et l'innocence de son cœur; et par un effet admirable de votre providence, ô mon Dieu! vous ne permettez pas que la gloire de sa mort nous déroche les fruits de sa vie, et que l'éclat de tant d'actions saintes soit éclipsé par celui du martyre.

Après cette violence qu'attendrons-nous, Messieurs, du courage de notre saint? le verrons-nous se démentir, céder au danger, et par la crainte de la mort abandonner un troupeau pour lequel le bon pasteur doit donner sa vie? Non, non, dit-il alors avec son saint prédécesseur Ambroise, rien n'est capable de m'arrêter dans la poursuite de mes devoirs, l'on peut m'ôter la vie, mais l'on ne me ravira pas la charité pastorale; je ne sais point opposer la force à la force, mais je sais pleurer, je sais gémir pour mes ennemis, les soupirs sont les armes des prêtres de Jésus-Christ, et je n'en veux point d'autres pour triompher: *Adversus arma et milites, arma mea lacrymæ sunt* (*Orat. in Auxent.*). Il triomphe en effet, Messieurs, et tel que vous voyez le soleil après avoir combattu longtemps contre les nuages et les vapeurs que la terre oppose à ses premiers rayons, les dissoudre enfin, les distiller en rosée sur cette terre ingrate et répandre partout sans obstacles et sa lumière et son ardeur, tel je vois notre grand cardinal, ce soleil de l'Eglise, victorieux des obstacles qu'on lui oppose, confondre les ténèbres de l'ignorance, dissiper les nuages de l'impieété, relever la splendeur du sacerdoce, rétablir la discipline des cloîtres, faire sentir à tous les états les impressions de sa lumière et les ardeurs de sa charité, et des plus grands ennemis de sa gloire faire les coadjuteurs de son zèle et les imitateurs de sa vertu.

Tant il est vrai, chrétiens, que Dieu veut qu'il en coûte pour remplir ses devoirs! En vain chacun dans son état prétend-il se sauver sans obstacles; la couronne est toujours le prix du combat, dit l'Apôtre, et quiconque n'a point de contradictions à vaincre est d'intelligence avec le monde, et n'a point de récompense à espérer! Cependant, ô illusion dangereuse des chrétiens! ils ne veulent remplir leurs devoirs et pratiquer la vertu que quand il n'en coûte rien à la nature; au premier obstacle leur zèle se ralentit, à la moindre contradiction leur courage se dément, un regard du monde qui les censure les déconcerte, et tout convaincus qu'ils sont de la nécessité de travailler à leur

salut, un respect humain les arrête dans les voies de leur perte ! Le père de famille veut régler sa maison et les murmures d'une femme mondaine l'en empêchent ; le directeur doit défendre les spectacles à ceux qu'il conduit, et la crainte d'en être abandonné les tolère ; le prédicateur se sent pressé d'annoncer les vérités pures de l'Evangile, et le blâme d'une sévérité canonique l'épouvante ; la dame du monde veut expier ses péchés et régler sa vie, et l'affaiblissement prétendu de sa santé, les dégoûts d'une retraite chagrine la rappellent à ses premiers plaisirs. O aveuglement qui peuplera les enfers ! Le ciel, selon Jésus-Christ, est le prix de la violence : *Violenti rapiunt illud*, et l'on prétend y arriver sans combats. Que serait-ce, chers auditeurs, si pour remplir vos devoirs vous aviez comme notre saint les persécutions du monde à souffrir ?

3. Entrepren-d-il de rétablir la juridiction de l'épiscopat, de s'en servir, non pas pour signaler son ambition, mais pour exercer son zèle, pour arrêter les désordres publics, punir les impudiques, défendre les spectacles, interdire les excès honteux du carnaval, le gouverneur de Milan s'oppose à ses desseins ; on l'accuse de troubler l'Etat, de couvrir son ambition du beau nom de zèle, et d'élever la puissance du sacerdoce sur les ruines de l'empire. Vous éprouvâtes ce malheur, grand saint, mais votre courage n'y succomba pas ! vous vîtes votre réputation flétrie dans l'esprit du prince, votre zèle calomnié, votre fidélité suspecte, votre fortune et celle de votre famille chancelante par de fausses accusations, et votre fermeté ne s'ébranla pas ! vous entendîtes les lâches conseils de la politique, les vaines terreurs de l'amitié, les tendres soupirs de la chair et du sang, et votre zèle ne s'arrêta pas ! Qui suis-je, dites-vous alors avec le grand saint Ambroise, pour sacrifier l'honneur de l'épiscopat à mes intérêts particuliers, et pour ménager la vie d'un évêque aux dépens de la dignité de tous les autres ? *Non tanti est unius vita quanti dignitas omnium sacerdotum* (*Epist. 32, ad Valent.*). Avec ces généreux sentiments il poursuit l'exécution de ses desseins, il emploie pour gagner le gouverneur tous les ménagements de la charité, il le caresse, il l'exhorte, il le menace en père, mais enfin il le frappe en juge, et sans craindre les foudres du siècle, il lance sur lui ceux de l'Eglise et le sépare de sa communion. A ce coup hardi tout Milan abandonne son évêque, le troupeau s'écarte au seul bruit de la foudre qui gronde sur la tête du pasteur, mais le ciel pour lequel il combat entre dans son parti ; l'on voit bientôt après par d'heureuses conjonctures le prince désabusé, le gouverneur soumis, la juridiction de l'Eglise établie, le désordre proscrit, et le pasteur triomphant par la même fermeté qui le menaçait de sa perte.

Ne rougirez-vous point encore, chrétiens lâches, à la vue de cette charité courageuse qui sacrifie tout pour la gloire de Jésus-Christ, vous qui sacrifiez tous les jours vos

devoirs à vos intérêts, votre religion à votre fortune ? verrez-vous sans réveiller votre zèle celui d'un saint évêque, qui pour remplir les fonctions de son ministère oublie tous les ménagements de la politique, et ferme les yeux à la puissance du monde, vous qui peu sensibles aux devoirs de vos charges et de vos emplois ne les remplissez que par les vues du monde et de la politique qu'il a méprisées ? De là, magistrats, combien d'iniquités dans vos jugements pour ménager la faveur des grands au préjudice des pauvres que vous opprimez ? de là, ministres du Seigneur, combien de relâchements dans la discipline et dans les règles de l'Eglise pour condescendre à la délicatesse de ceux que vous conduisez ? de là, dévots, combien d'éclipses dans votre piété, d'interruptions dans vos exercices, de retours à vos plaisirs, de plaies à votre conscience pour ménager le monde que vous craignez ? Vues humaines, intérêts temporels qui fîtes autrefois crucifier Jésus-Christ, vous le faites tous les jours abandonner aux chrétiens, et c'est assez, dit saint Ambroise, pour les ébranler dans leur faible vertu de leur dire : Vous verrez le monde révolté contre vous, vous perdre si vous ne perdez Jésus-Christ. Loin des vrais chrétiens ces vaines terreurs ; qu'ils apprennent aujourd'hui à sacrifier leur intérêt à leur devoir, à écouter comme saint Charles la voix de leur conscience plus que toutes les tempêtes du monde, et si leur charité ne peut être courageuse, qu'elle devienne au moins bienfaisante et désintéressée comme la sienne.

TROISIÈME POINT.

Comme la cupidité nous attache principalement à deux choses, à nos richesses et à nous-mêmes, la charité qui la détruit n'a que ces deux choses à sacrifier ; si elle prodigue nos biens pour le soulagement du prochain, si elle expose notre santé et notre vie pour son salut, c'est véritablement une charité désintéressée : *Charitas non quaerit quæ sua sunt* ; et c'est celle que je vais vous faire admirer dans la conduite du grand saint Charles, s'il vous plaît de m'écouter.

1. L'attachement aux biens du monde, qui est un péché pour tous les chrétiens, est un crime énorme dans les ministres des autels ; ils sont indignes d'entrer dans le sanctuaire, s'ils y cherchent autre chose que Jésus-Christ. Les successeurs d'un Dieu pauvre ne peuvent se sauver avec l'amour des richesses, et s'il leur est permis d'avoir des trésors, c'est aux pauvres à les garder ; mais où êtes-vous, temps heureux où l'avarice était inconnue dans le sanctuaire, où les clercs consacraient leurs biens à la religion, bien loin de s'approprier les siens, dit saint Augustin (*Epist. 239*), ne reconnaissant point d'autres héritiers que l'Eglise qu'ils avaient l'honneur de servir ? Vous les rappelez, grand saint, ces temps heureux de l'Eglise naissante, où la charité rendait tout commun, où l'abondance des riches était le trésor des pauvres, où les biens, devenus semblables à la manne, n'étaient pas plus abondants pour

ceux qui en avaient beaucoup que pour ceux qui en avaient peu : en un mot, vous faites revivre cette charité désintéressée qui fut le caractère non-seulement des premiers prêtres, mais des premiers chrétiens.

Car quels exemples de détachement ne donnâtes-vous point à votre siècle ? quels genres de bienfaits échappèrent à votre libéralité ? quelle sorte de misère ne ressentit point les écoulements de vos profusions ? et quels prodiges peut opérer la charité la plus désintéressée que nous n'admirions pas dans la vôtre ? Car peut-on sans admiration voir un grand cardinal, que son rang, que sa naissance, que sa charité même engage à des dépenses excessives, renoncer à la pluralité de ses bénéfices, se dépouiller tout d'un coup de tant d'abbayes, dont le saint usage pouvait, ce semble, justifier la possession ? Peut-on sans admiration voir ce saint encore enfant par la faiblesse de son âge, mais homme parfait par la plénitude de sa charité, ôter à son père, en faveur des pauvres, l'administration de son abbaye, lui faire entendre que le mélange des biens ecclésiastiques et séculiers est monstrueux, que c'est confondre le prix du sang de Jésus-Christ avec les fruits de l'avarice, qu'une maison bâtie aux dépens des pauvres se renverse bientôt, et que les pains de proposition destinés aux ministres des autels ne peuvent sans sacrilège nourrir des étrangers ? Peut-on sans admiration voir ce cardinal désintéressé refuser la succession de sa famille après la mort de son frère, préférer le sacerdoce de Jésus-Christ à la fortune de ses ancêtres, abandonner aux pauvres tous les revenus de son église, pendant que les besoins du saint siège ne lui permettent pas de la servir ; réparer avec magnificence les églises de ses bénéfices, choisir les dignités qui peuvent exercer son zèle par préférence à celles qui pouvaient contenter son avarice ? Ah ! Seigneur, quel spectacle pour ces ministres que l'intérêt seul attache à vos autels, et qui vous servent plutôt pour vos biens que pour vous-même, dit un Père : *Tua, non te diligunt* (Bern., *epist.* 183) ! Mais quelle leçon pour vous, parents intéressés, qui tolérez sans scrupule dans vos enfants des abus que notre saint condamne ; qui ne craignez pas pour eux ces redoutables bénéfices qui le font trembler pour lui-même, qui en confondez les revenus avec les vôtres, et qui leur laissez prodiguer en vanités ce que saint Charles n'employa qu'en aumônes !

Jusqu'ici, Messieurs, vous n'avez vu que les moindres preuves de son désintéressement ; quitter ce qu'il ne pouvait posséder sans crime, mépriser ce qu'il ne pouvait acquérir sans ambition, ce sont les premiers essais d'une charité naissante, et tout le monde la peut imiter ; mais donner son patrimoine même, le donner avec une profusion qui, au jugement du monde, tient plus de l'indiscrétion que de la libéralité, le donner jusqu'à ne se pas réserver le nécessaire, c'est ce que j'appelle le dernier effort d'une charité héroïque, et ce que j'admire le plus

dans notre saint. Que dis-je, je l'admire ! je m'y perds, Messieurs, mon esprit se noie dans ces nouveaux débordements de sa charité ; elle se répand de toutes parts, Milan en est inondé, et je vois sortir de ce déluge heureux, si j'ose le dire, la face d'une ville nouvelle que je ne reconnais plus. Là, des collèges bâtis pour l'éducation des enfants pauvres ; ici, des séminaires établis pour l'instruction des jeunes clercs ; d'un côté, des hôpitaux fondés pour le soulagement des malades ; de l'autre, des églises enrichies pour la gloire de la religion ; là, des principautés de sa maison veuves pour soutenir celle du Seigneur ; ici, ses meubles les plus nécessaires mis à l'enchère pour des besoins pressants ; partout, partout des millions de pauvres nourris du pain dont il manque quelquefois lui-même, et revêtus de ses tapisseries déchirées quand il ne lui reste plus autre chose. Voilà, cœurs froids et insensibles, l'abrégé d'une charité qui doit vous confondre ! Car enfin ne vous flattez pas, la charité n'est pas un devoir de simple conseil qui n'appartienne qu'aux parfaits, c'est un précepte indispensable à tous les chrétiens : saint Charles distribue les revenus de ses bénéfices pour apprendre aux ministres de Jésus-Christ l'usage qu'ils en doivent faire, mais il n'épargne pas le patrimoine de ses ancêtres pour apprendre aux gens du monde que les pauvres y ont quelque droit, que la possession des richesses ne peut être sanctifiée que par leur usage, et que la portion qu'on se réserve doit être consacrée par celle qu'on distribue. Mais, hélas ! où est le fruit de ces grandes leçons ? où trouvons-nous les moindres vestiges de votre charité, ou plutôt où ne trouvons-nous pas les marques cruelles de votre avarice ? Là, des pauvres désespérés dans leurs misères faute de consolation ; ici, des vierges prostituées faute de secours ; là, des hôpitaux en décadence, parce que la charité se refroidit à mesure que la misère se multiplie ; ici, des prisonniers dans les fers, parce qu'on ne peut dérober à ses plaisirs les sommes modiques qui les pourraient rompre ; de tous côtés des malades honteux qui pleurent sur la paille la mollesse de vos lits et de votre vie. Détruisez, chrétiens, ces preuves subsistantes de votre inhumanité avant que Jésus-Christ vous les mette lui-même devant les yeux pour vous condamner, ranimez votre charité à la vue du saint que nous honorons, recueillez quelque étincelle de cet incendie qui le consume, et par le sacrifice de vos biens et de votre gloire, disposez, comme lui, celui de votre santé et de votre vie.

2. Mépriser la gloire, ce peut être un effet de la vanité ; on la cherche souvent dans le mépris qu'on en fait, l'on sait faire servir son humilité à son ambition, et par un artifice secret de l'orgueil, tel qui s'abaisse aux yeux des hommes, ne pense souvent qu'à s'élever dans leur esprit. Prodiger ses biens, ce n'est pas toujours un effet de la charité ; l'on a vu des philosophes que l'amour-propre ou l'ostentation en ont déta-

chés, et qui aux dépens de leurs richesses ont acheté le repos et la liberté; mais mépriser la vie, sacrifier son repos et sa santé pour ses frères, ce n'est ni un effet de l'amour-propre, ni un artifice de la vanité; c'est, selon Jésus-Christ même, le dernier effort de la charité chrétienne: *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*. Telle doit être la charité de tous les pasteurs. la même onction qui les fait prêtres, les fait aussi victimes; prêtres pour la gloire du Seigneur, victimes pour la sanctification des peuples; prêtres pour attirer la miséricorde, victimes pour apaiser la justice; prêtres pour offrir les vœux des pécheurs; victimes pour expier leurs péchés, ce qui fait dire à saint Augustin que plus leur dignité les élève au-dessus des hommes, plus elle leur fait courir de danger pour eux: *Quanto plus honoramur, tanto plus periclitamur* (*In psal. CVI*).

Vous me prévenez, chrétiens; à ce portrait grossier des obligations pastorales vous reconnaissez le pasteur fidèle que nous honorons: déjà votre imagination plus vive et plus rapide que mon discours le voit s'immoler pour son troupeau par un zèle infatigable, par une pénitence inouïe, par un mépris héroïque de la mort; déjà vous le suivez en esprit dans ses visites laborieuses, soutenant pour son épouse, comme Jacob, les injures du temps et des saisons, courant après ses brebis dans les pays inaccessibles où elles s'égarèrent, grimpant sur la pointe des rochers suspendus au milieu des précipices, soutenu sur les ailes de sa charité dans ces pas glissants où les siens périssent à ses yeux, ne se délassant des fatigues du voyage que par celles de la prédication, et trop content de recouvrer au prix de tant de sueurs des âmes rachetées du sang d'un Dieu! Déjà vous le voyez dans le secret de son palais, non pas comme ces ouvriers délicats de l'Évangile perdre le fruit de son travail par un lâche repos, réparer ses épuisements par une vie molle, et se flatter qu'en prêchant la pénitence il achète le droit de n'en point pratiquer; mais sanctifier les travaux de la chaire et de l'épiscopat par ceux de la mortification, soutenir avec un peu de pain et d'eau cette hostie vivante de son corps qu'il immolait tous les jours, prendre sur la dure un repos plus fatigant que le travail même, et achever ainsi par ses larmes des conversions que ses paroles n'avaient qu'ébauchées. Ah! que son zèle est ardent parmi les frimas de ces montagnes qui ne le glacent pas! que sa pourpre paraît éclatante au milieu de ces neiges où je le vois marcher! que sa pénitence est glorieuse dans la corruption d'un siècle et dans les dissolutions d'une ville où l'on n'en connaissait plus! mais que sa charité est héroïque au milieu d'un peuple pestiféré qu'il n'abandonne pas!

Ici, chers auditeurs, oubliez tout ce que je vous ai dit, je vous le permets: gloire méprisée, abus réformés, biens prodigués, travaux soutenus, pénitences pratiquées, oubliez tout; mais si la seule idée d'une ville

empestée ne vous effraye pas, entrez avec une attention toute nouvelle sur ce dernier théâtre de la charité de notre saint. Milan est frappée d'une peste cruelle, les anges vengeurs de ses iniquités y versent tous les vases de la colère du Seigneur, pour parler le langage de l'Écriture; le ciel irrité n'a plus pour elle que des influences malignes; la mort cachée sous l'air qu'on respire entre dans le cœur par tous les sens; chacun fait sa patrie comme son exil, sa maison comme son sépulcre, ses propres parents comme ses ennemis; le fils ne peut ni abandonner le père sans crime, ni le secourir sans danger, et dans cette horrible confusion de morts et de malades l'on craint également de vivre et de mourir. Que ferez-vous, saint pasteur, au milieu de ce malheureux troupeau? devez-vous vous immoler pour vos brebis mourantes, ou vous réserver pour celles qui seront épargnées? laisserez-vous vivre les unes sans règle, ou mourir les autres sans secours? si vous fuyez, vous manquez à la charité; si vous restez, vous péchez contre la prudence. Encore une fois, saint pasteur, que ferez-vous? Prudence de la chair, il ne l'écouterà pas; docteurs lâches, qui voulez par vos décisions l'arracher à son cher troupeau, vous ne serez pas suivis, sa charité l'emporte sur vos raisons, et quand il s'agit de s'immoler pour ses brebis, son cœur est le seul casuiste qu'il consulte, et son amour la seule voix qu'il peut écouter. Ainsi déterminé à la mort, qui peut dire, Messieurs, avec quel zèle il s'offre à devenir la victime de son peuple? Pûtes-vous le voir, Seigneur, ce médiateur fidèle entre vous et lui, marcher dans les processions publiques sous le triste appareil d'une pénitence affreuse, les yeux baignés de larmes, la corde au cou, la cendre sur la tête et le cilice sur le corps, les pieds nus et teints de son sang? Pûtes-vous le voir en ce triste état sans être fléchi? Oui, Messieurs, sa charité n'avait pas encore assez éclaté: il fallait pour l'instruction des chrétiens délicats et insensibles qu'on le vît dans cette désolation publique donner ordre à tout, arrêter les prêtres fugitifs pour le secours des malades, inspirer aux religieux timides le zèle de les servir, pourvoir seul à la nourriture des pauvres, à la sépulture des morts, au salut des mourants: il fallait qu'on le vît donner de sa main les derniers sacrements à ses curés fidèles, recevoir leurs soupirs contagieux, confirmer de porte en porte ceux que des charbons empestés commençaient à consumer, les voir quelquefois expirer subitement à ses pieds, et de tous ces objets de l'horreur publique faire les délices de sa charité particulière.

Tel est le modèle que vous devez suivre, vertueux clercs qui vivez sous la protection du grand saint Charles; la charité dont il remplit tous les devoirs avec tant de zèle est l'exemplaire de la vôtre; les malades et les pauvres pour lesquels il eut des entrailles de miséricorde attendent de vous les mêmes sentiments, ils vous montrent dans le ciel ce chef invisible inspirant à vos cœurs cette

charité tendre qui anima le sien, qui triompha dans sa personne des respects humains, et des répugnances de la nature, et de l'horreur même de la mort pour les servir; ils vous le montrent, vous animant comme votre modèle, et devant bientôt vous condamner comme votre juge, si vous ne l'imites pas : car quel sujet de condamnation pour vous si le zèle de saint Charles est éteint dans ceux qui l'honorent comme leur patron, et si la charité qui doit passer du cœur des clercs dans celui des autres fidèles se trouve desséchée dans sa source? Non, non, grand saint, elle y va couler avec abondance; les pauvres que vous soulageâtes trouveront en nous les prémices de votre esprit. Jaloux de notre gloire, comme nous sommes les premiers à vous honorer, nous serons les plus ardens à vous suivre; l'on nous verra marchant sur vos pas servir les malades les plus rebutants, découvrir les misères les plus cachées, dérober à nos plaisirs de quoi les soulager, faire sentir aux pauvres les influences de votre charité naissante, et par ces saints exercices mériter la gloire que vous possédez. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE CATHERINE.

Tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, et aqua, et sanguis.

Il y a trois choses qui rendent témoignage de Jésus-Christ sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang (I Joan., V, 8).

Jésus-Christ est combattu dans le monde par trois puissants ennemis : l'esprit des hommes, le cœur des hommes, la main des hommes; l'esprit des hommes s'élève contre la vérité de sa doctrine par les erreurs et les fausses maximes qu'il lui oppose; le cœur des hommes combat la sainteté de sa vie par l'impureté de ses passions; la main des hommes s'arme contre la divinité de sa personne par la rigueur des tourmens : contradictions commencées dans la personne de Jésus-Christ, et perpétuées dans celles de ses disciples. Le monde tâche de le surprendre par les erreurs, de le séduire par les caresses, de le ébranler par les menaces; mais, grâces au ciel, il s'est toujours trouvé dans l'Eglise des âmes fidèles à soutenir les intérêts de leur Maître, des docteurs assez éclairés pour dissiper l'erreur, des vierges assez puissantes pour mépriser les plaisirs, des martyrs assez courageux pour triompher de la cruauté des hommes. *Tres sunt qui testimonium dant, etc.*

Ce qu'il y a de surprenant, Messieurs, c'est de voir une fille chrétienne faire seule tous ces prodiges; c'est de voir Catherine résister seule à tous les ennemis de Jésus-Christ, réunir en elle la gloire de tous les autres saints, et triompher tout ensemble de l'esprit des hommes dans les philosophes qu'elle combat, du cœur des hommes dans les impies qu'elle confond et dans les amants qu'elle méprise, de la main des hommes dans les hourreaux qu'elle surmonte; vous l'allez voir rendre trois grands témoignages à Jésus-Christ : à sa vérité par les lumières de

son esprit, à sa sainteté par la pureté de sa vie, à sa divinité par le sang de ses veines. *Tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, et aqua, et sanguis.* Esprit-Saint, qui fûtes et la lumière, et la pureté, et la force de Catherine, ce sont vos triomphes que je préche autant que les siens; donnez-moi des paroles dignes d'elle, dignes de vous, c'est la grâce que je vous demande par Marie. *Ave, gratia.*

PREMIER POINT.

L'esprit de l'homme a toujours été le plus grand ennemi de Jésus-Christ; ce fut lui qui par orgueil refusa de le reconnaître lorsqu'il parut au monde où il avait été si longtemps désiré; ce fut lui qui par ces vues de politique où il se perdit, le persécuta bientôt après sa naissance; ce fut lui qui combattit et l'éclat de ses miracles par une incrédule monstrueuse, et l'innocence de sa vie par des calomnies atroces, et la simplicité de sa doctrine par des sentiments orgueilleux; ce fut enfin cet esprit inquiet qui fit des idolâtres par ses imaginations, des hérétiques par son orgueil, des manichéens par ses fantômes, des philosophes opiniâtres par ses raisonnemens humains, et qui fait tous les jours des libertins par ses fausses maximes et par ses préventions.

Voilà, mes chères sœurs, le premier ennemi que Catherine trouve à combattre; il faut qu'elle oppose les lumières de son esprit aux ténèbres de l'esprit des hommes, qu'elle rende témoignage à la vérité de l'Evangile contre les erreurs qui l'attaquent, et que nourrie pendant longtemps et dans l'étude des choses saintes sous la discipline des plus grands maîtres de son siècle, et dans le sein de Dieu même par la contemplation de ses mystères, elle répande ses lumières sur les ennemis de Jésus-Christ, et qu'elle ne connaisse ses grandeurs que pour mieux justifier ses humiliations; car elle ne se contente pas que son âme soit éclairée, si elle ne brûle; elle joint l'ardeur à la lumière, le zèle à la science, l'amour d'un Dieu crucifié à la connaissance d'un Dieu glorieux; en un mot, son cœur n'est pas moins plein de Jésus-Christ que son esprit. Tel est, dit saint Bernard, le caractère d'une vertu consommée, tel est celui de Catherine : *Lucere et ardere totum.*

Souffrez, grande sainte, que je suspende ici pour un moment les écoulemens de vos lumières pour gémir de celles des savants du siècle, que j'oublie votre zèle pour pleurer leur froideur, et que je laisse un peu respirer les philosophes que vous allez attaquer, pour parler aux chrétiens que je dois instruire. Ils brûlent tous du désir de savoir, dit saint Augustin, et par un effet funeste du péché ils ont plus d'avidité que de capacité pour les sciences : *Plus sitiunt quam capiunt* : mais ils étudient les choses saintes d'une manière toute profane; ils séparent la science de la charité, et pendant qu'ils s'occupent vainement à remplir leur esprit des lumières de Dieu, ils laissent leur cœur vide de son amour; toujours appliqués à

éclairer, jamais à édifier les autres; curieux de remarquer un mot lumineux pour le débiter, négligents à choisir une vertu morale pour la pratiquer; tout de feu quand ils parlent, tout de glace quand il faut agir; avides d'étendre leur propre gloire, indifférents pour celle de Jésus-Christ. Voilà, chrétiens, où se termine aujourd'hui la science des hommes, comme s'il n'y avait plus dans le monde ni fausses maximes à détruire, ni erreurs à exterminer.

Ah! que Catherine n'en use pas de même; comme elle brûle de zèle pour la gloire de son Epoux; elle n'emploie que pour lui des lumières qu'elle ne tient que de lui. Suivons-la, Messieurs, lorsqu'elle entre dans le palais de Maximin pour y attaquer l'erreux jusque sur le trône, faire régner un Dieu humilié dans la cour d'un prince orgueilleux, et présenter la lumière à des yeux qui ne la supportent pas. Que faites-vous, vierge innocente? ignorez-vous que Jésus-Christ est un sujet de scandale aux impies, que les grands esprits sont les moins capables de ses mystères, que c'est un crime de se déclarer pour lui, et que les places publiques sont partout inondées du sang de ses disciples? Elle le sait, Messieurs, elle voit tous les jours les chrétiens languir dans les prisons, déchirés sur les chevaux, expirer sur les échafauds, souffrir tout ce qu'une cruauté également ingénieuse et puissante peut inventer de plus affreux; elle le voit et ne tremble pas. Il faut qu'elle parle hautement en faveur de son Epoux, et que sans rougir de l'Evangile elle en soutienne la vérité devant le tribunal des souverains. *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebat.* Bien loin de dissimuler ses sentiments et sa foi pour plaire aux hommes, elle déclare au prince qu'il est dans l'erreux, et qu'il n'y a de salut pour lui que dans la religion qu'il persécute.

N'attendez pas, Messieurs, que je vous rapporte ici la liberté de ses discours, la force de ses raisons, l'onction de l'esprit de Dieu qui rend témoignage à la vérité de Jésus-Christ par la bouche de son amante: *Spiritus est qui testificatur quoniam Christus est veritas* (1 Joan., 1). Il faudrait aimer comme Catherine pour parler comme elle, être dans le cœur de Maximin pour découvrir tous les mouvements différents qu'elle y fait naître; tantôt il aime la vérité, parce qu'elle lui paraît et belle et solide dans la bouche de cette vierge; tantôt il la hait, parce qu'elle condamne son aveuglement et sa conduite: *Amat lucentem, odit redarguentem* (S. Aug.): tout attaché qu'il est à son erreur, il se défie de sa fermeté; comme il aime ses ténèbres, il craint qu'elles ne se dissipent. Venez, philosophes païens, au secours de votre maître, assemblez-vous de toutes les parties du monde, pour soutenir vos superstitions contre une vierge qui les attaque, elle trouvera moyen de vous vaincre: *Congregamini et vincimini* (Isaï., VIII). armez-vous de vos raisons les plus fortes, réunissez toutes vos lumières, mettez en

usage et les sentiments de la nature, et les mouvements de l'éloquence, et les subtilités de la philosophie contre Jésus-Christ, Catherine saura vous confondre. *Confortamini et vincimini!* concertez ensemble les moyens de la surprendre, prenez des mesures pour le succès de votre dispute, Catherine aura l'avantage, il ne vous restera que la honte d'avoir été vaincus, ou plutôt la gloire d'avoir reconnu Jésus-Christ: *Inite consilium, et dissipabitur; loquimini verbum, et non fiet.*

En effet, une troupe d'esprits choisis paraît devant notre sainte. A la voir au milieu de ces grands génies que l'univers écoute et respecte comme ses maîtres, ne craignez-vous point, Messieurs, qu'elle ne cède à la force de leurs raisons, et que, surprise par leurs vaines subtilités, elle n'abandonne Jésus-Christ au lieu de le défendre? Non, Messieurs, rassurons-nous, elle n'a que des aveugles à combattre; ces orgueilleux n'ont que les lumières de la nature, Catherine y joint celles de la grâce; ils connaissent tout ce qui les environne et ne se connaissent pas eux-mêmes, dit saint Augustin (*Confess., lib. IV, c. 16*). La lumière de Dieu leur découvre les choses créées, mais il se cache lui-même à leurs yeux, parce qu'ils refusent de reconnaître son Fils, qui est le Dieu des sciences et la source des lumières.

C'est de Catherine qu'ils vont l'apprendre, Messieurs; car (si j'ose prêter à cette éloquente vierge des paroles indignes d'elle) ne leur dit-elle pas comme Augustin le disait depuis aux platoniciens (*Ibid., c. 42*), et comme je le dis moi-même aux esprits forts qui m'écoutent: Vous tâchez en vain d'arriver à la possession de Dieu sans un médiateur fidèle qui vous y conduise; ce Verbe incarné, dont la faiblesse vous scandalise, est seul capable de vous réconcilier à son Père; sa croix dont vous vous moquez est le premier degré pour monter à la gloire, et, pour arriver à ses grandeurs, il faut descendre dans ses humiliations: *Descendite, ut ascendatis* (*Ibid., c. 12*). Le faites-vous, âmes sublimes et éclairées, vous qui séparées par une vaste mer de votre bienheureuse patrie, vous contentez de la contempler de loin, d'en admirer les beautés, d'en publier les douceurs, sans jamais embrasser la croix qui doit vous y conduire. Plus heureuses mille fois les âmes simples, qui, plus bornées dans leurs connaissances, ne découvrent peut-être pas de si loin les beautés du ciel, mais plus ardent dans leur amour, s'attachent à la croix de Jésus-Christ, laissent ces orgueilleux sur le rivage dans leurs vaines spéculations, et traversent en sûreté les flots du monde, où ils se perdent par leur orgueil: *Mare transeundum est, et lignum erubescit.*

Tels furent les discours et les sentiments de Catherine dans la fameuse dispute qu'elle eut à soutenir; sentiments qui perdent sans doute beaucoup de leur onction et de leur force dans la bouche d'un pécheur, mais si énergiques dans celle de notre éloquente vierge, qu'elle dissipa les ténèbres de l'erreux, qu'elle ferma la bouche aux plus élo-

quents hommes du monde, et qu'elle rendit leur esprit docile aux vérités de la foi les plus rebutantes. Vous menaciez autrefois votre peuple dans votre colère, ô mon Dieu! qu'il n'aurait plus de prophètes pour lui expliquer vos volontés, et qu'il en serait réduit à écouter les femmes comme ses oracles : *Erunt mulieres docentes eam (Isai. XXVII)* ; mais ce qui fut alors un effet de votre indignation, est dans cette occasion une marque de votre amour ; punissez-nous souvent de la sorte, mon Dieu, faites paraître des Catherines qui ne rougissent jamais de l'Évangile, qui s'élèvent contre les erreurs du monde, qui rendent hautement témoignage à la vérité de Jésus-Christ, qui ne parlent que pour le faire connaître et pour le faire aimer ; faites-les paraître, et nous sommes prêts à les écouter. Mais aussi, si dans la corruption du siècle où nous sommes, les dames ne parlent que pour corrompre les esprits, que pour leur inspirer les mêmes passions dont elles brûlent, que pour établir les maximes pernicieuses qu'elles suivent elles-mêmes ; si dans leurs conversations malignes il entre à peine une goutte de prudence et de charité dans un torrent de paroles indiscretes, comme parle un ancien : *Flumen verborum, mentis gutta* ; ahl Seigneur, faites sécher leur langue dans leur bouche, condamnez-les à un éternel silence, et faites comprendre que c'est un effet de votre colère d'être condamné à les écouter : *Erunt mulieres docentes eam.*

L'esprit des hommes n'est pas moins opposé qu'autrefois à la doctrine de Jésus-Christ ; il se trouve encore et des hérétiques qui la combattent, et des libertins qui la méprisent ; car se mêler de critiquer l'Évangile, de remarquer des inconvénients imaginaires dans ses maximes, de la bassesse dans ses conseils, de l'impossibilité dans ses préceptes, des contradictions dans ses vérités, mépriser ce qu'il approuve, approuver ce qu'il condamne, se faire un Évangile à soi-même selon son caprice et son génie, n'est-ce pas contredire la doctrine de Jésus-Christ et combattre sa vérité ? Combien d'orgueilleux sont encore aujourd'hui scandalisés de ses humiliations ? combien de vindicatifs ne peuvent goûter sa patience dans les injures ? combien de voluptueux se figurent qu'il eût été plus digne de lui de ne rien souffrir ? En un mot, chacun voudrait que Jésus-Christ fût revêtu de la passion qui le domine, dit saint Augustin, qu'il se fût fait grand pour plaire à l'ambitieux, qu'il eût vécu dans les délices, pour être aimé des sensuels ; et qu'il eût pris un corps d'or, pour se faire adorer des avarés : *Displicet avaris, quia corpus aureum non habuit (De Agone, c. 11).*

L'on vous combat donc partout, mon Sauveur, et personne ne vous protège ; les moins corrompus rougissent de se déclarer pour vous, un respect humain les retient, une molle complaisance les arrête quand on vous déchire, et l'on ne voit plus aujourd'hui de Catherine qui rende témoignage à vos vérités. Je me trompe, Messieurs, ces saintes

filles font toute leur vie ce que Catherine ne fit qu'une fois ; leur état est une dispute permanente contre l'esprit du monde ; il croit, ce monde aveugle, que l'on ne peut être heureux que dans l'abondance, mais elles le confondent par l'amour de la pauvreté qu'elles pratiquent ; il se persuade que les plaisirs ne se trouvent que dans les palais des grands, mais elles en goûtent de plus solides dans ces asiles sacrés où leur zèle les a confinées ; le monde met toute sa joie dans la pompe des félicités humaines, et ces épouses de Jésus-Christ trouvent la leur dans la pratique de ses humiliations. N'est-ce pas là combattre l'esprit du monde comme Catherine, mais le combattre par des actions qui demeurent, et non par des raisonnements qui passent ? le combattre par le zèle de son cœur plutôt que par les lumières de son esprit ? le combattre bien moins pour l'éclairer, que pour le convertir ? Catherine le va faire, Messieurs ; après avoir vaincu les erreurs de l'esprit, elle va triompher des passions du cœur, et rendre témoignage à la sainteté de Jésus-Christ par la pureté de sa vie

SECOND POINT.

Le cœur de l'homme pécheur est un ennemi difficile à vaincre : quand je le considère tel que nous le représente saint Bernard (*In hæc verba : Intravit Jesus in quoddam castellum*), sous l'idée d'une place forte que la cupidité environne comme un fossé profond, que l'endurcissement couvre comme un mur impénétrable, que l'orgueil élève comme une tour inaccessible ; quand je le vois ce cœur plein des voluptés de la chair et des vanités du siècle dont il se nourrit, défendu par tous les arguments de la sagesse humaine contre ceux qui l'osent attaquer : je le dis, Messieurs, c'est une conquête réservée à la grâce de Jésus-Christ ; il n'y a que lui qui puisse démolir ce fort invincible, pour élever sur ses ruines l'édifice de la charité chrétienne.

Mais quand je vois Catherine revêtu des armes de Dieu contre la puissance du monde, comme parle l'Apôtre (*Eph., VI*) ; quand je vois la pureté, la science, la douceur, la charité sincère réunies en elle, je comprends qu'il faut qu'elle emporte aussi bien que Jésus-Christ tous les cœurs qu'elle attaque, et que par ces armes de justice elle triomphe de tout ce qui l'approche : *Per arma justitiæ a dextris et a sinistris (II Cor., VI)*. En effet, soit qu'il faille détruire les passions, mépriser les caresses, ou régler l'amour, quel est le cœur qui lui résiste ? Elle change celui des impies, elle méprise celui des flatteurs, elle règle le sien : développons, s'il vous plaît, tout ceci.

1. Notre cœur était un souverain dans son origine, dit l'admirable saint Bernard (*De Nat. amor. div., c. 11*) ; Dieu l'avait placé au milieu de l'homme comme un prince dans le centre de ses Etats, pour veiller également de tous côtés ; de là il pouvait donner ses ordres et aux sens supérieurs qui en sont les plus nobles parties, et aux inférieurs qui sont comme le peuple sujets aux séditions e

aux révoltes; mais hélas! ce cœur se laisse troubler lui-même, les séditions l'entraînent, la cupidité le captive, il est tout charnel, et, déchu de sa première autorité, il se trouve esclave des passions qu'il devait calmer. *Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei, totum defluxit in ventrem*, ajoute saint Bernard. Qu'il est difficile, Messieurs, de le rétablir dans son premier empire, ce cœur aveuglé qu'il est difficile de l'arracher à ses passions, de changer ses affections et de lui faire aimer ce qu'il a toujours haï!

Cependant Catherine le fait. Après avoir vaincu l'esprit des philosophes, elle change leur cœur: ils étaient esclaves de trois passions qui dominent tous les hommes, dit saint Augustin (*De Vera Relig.*, c. 93), la curiosité, l'orgueil et la volupté; la curiosité les engageait sans cesse à de nouvelles recherches; toujours mécontents de ce qu'ils avaient appris, ils cherchaient avec inquiétude ce qu'ils ignoraient encore, et comme ils mettaient tout leur plaisir dans l'étude, ils ne se reposaient jamais dans la connaissance de la vérité, qui en était la fin: *Miseri homines quibus cognita vilescunt et novitatibus gaudent, libentius discunt quam norunt, cum cognitio sit finis discendi*; mais notre sainte borne leur cœur à l'amour de la vérité qu'elle leur a fait connaître; ils n'ont plus d'autre étude que Jésus-Christ, d'autre lumière que Jésus-Christ, d'autre Dieu que Jésus-Christ, et, d'ennemis qu'ils étaient de sa vérité, ils deviennent tout d'un coup victimes de sa charité; leur orgueil ne tient pas plus longtemps contre le zèle de Catherine; elle leur inspire l'humilité qu'elle fait paraître. Ces cœurs orgueilleux, qui ne pensaient qu'à s'immortaliser, ne songent plus qu'à s'auéantir; ils rougissent de la vanité de leur science et des égarements de leur esprit; et bien loin de mépriser la croix de Jésus-Christ, ils mettent leur gloire à s'y voir attachés. La volupté qui les captivait est détruite comme tout le reste; l'indolence et le repos, fruits monstrueux de leur vaine philosophie, l'amour de la vie, source funeste de la mollesse et de la sensualité des hommes, n'est plus ce qui domine nos philosophes; Catherine a changé leur cœur, et déjà détachés comme elle de la matière et des sens, ils savent qu'il faut perdre son âme pour la conserver, et ne connaissent plus d'autre plaisir que celui de mourir pour Jésus-Christ: car voyez-les, Messieurs, soupirer après les flammes qu'on leur prépare, y courir avec empressement, désirer de se purifier par un baptême de feu, et pour rendre comme notre vierge un témoignage public à la sainteté de Dieu, devenir en même temps et chrétiens et martyrs.

Vous dirai-je encore que Catherine ne borne pas là ses conquêtes, que tous ceux qui sont témoins de sa constance veulent être imitateurs de sa vertu, qu'on respecte partout un Dieu qui fait de tels disciples, que les officiers de Maximin l'adorent, et que l'impératrice même, ébranlée par sa sagesse,

charmée de sa pureté, et peut-être convertie par ses larmes, honore Catherine dans sa prison et la pleure dans ses supplices? Quelle victoire, chrétiens; une femme naturellement attachée à son sens tout d'un coup dérangée de ses superstitions; une princesse nourrie dans les délices tout d'un coup amoureuse des souffrances et de la croix; des officiers esclaves de leur fortune, ministres aveugles des passions du prince, sujets à n'avoir ni d'autre religion que la sienne, ni d'autre Dieu que lui, devenus en un moment les disciples de celui qu'il persécute: encore une fois, quel triomphe pour Catherine! Eh! qui fait toutes ces conquêtes, Messieurs, quel charme gagne tous ces cœurs prévenus de faux sentiments, sinon la pureté de son cœur, qui donne je ne sais quel ascendant sur celui des autres, et qui rend un témoignage irréprochable à la sainteté de Dieu?

1. Confondez-vous à cet exemple, dames du monde, vous qui, bien loin de gagner des cœurs à Jésus-Christ par la pureté de votre vie, travaillez à les lui ravir par des artifices honteux; subtiles à les corrompre par la mollesse de vos discours, appliquées à leur plaire par la vanité de vos airs affectés, exactes à entretenir leur aveuglement par vos complaisances criminelles; en un mot, plus occupées à allumer les passions dans les cœurs que Catherine à les éteindre; mais si elle sait combattre les passions des uns, elle sait mépriser les caresses des autres.

2. Le monde est plus à craindre quand il nous flatte que quand il nous persécute, dit saint Augustin; on se laisse aisément amollir aux plaisirs, gagner aux promesses, aveugler à la fumée de la gloire; tel qui verrait sans pâlir le renversement de sa fortune, se laisse emporter au cours de ses prospérités; tel qui ne céderait pas à la crainte de mourir, se laisse gagner au plaisir d'être honoré. *Mundus periculosior blandus quam molestus* (*Aug.*, *epist.* 144). Vous le savez, âmes fragiles, qui vous laissez séduire aux illusions du monde, qui vous nourrissez des espérances qu'il vous donne, ébranlés dans vos bons desseins par la vue d'un établissement avantageux qui commence à paraître, prêts à quitter la vertu quand les plaisirs se présentent à sa place, et toujours faciles à vous prêter à l'ambition de vos parents s'ils veulent vous élever dans le monde. Mais notre sainte, épurée des vices de la terre, méprise ces faux avantages. Que la passion des princes d'Egypte recherche ou ses biens, ou sa beauté, Catherine ne les écoute pas; que la tendresse de ses parents travaille à lui procurer un établissement digne de son mérite et de son rang, Catherine sait s'en défendre; que l'empereur même, charmé de son esprit et de sa vertu, la flatte de l'espérance de partager l'empire avec elle, Catherine ne s'y laisse pas aveugler: Jésus-Christ lui tient lieu de tout, il est seul son plaisir, son Epoux, son royaume: *Omnia et in omnibus Christus*. A voir une vierge si pure et si détachée, qui ne comprendrait pas, Messieurs, que le Dieu qu'elle adore est infiniment saint? Mais si

elle rend témoignage à sa sainteté en méprisant le cœur des autres, elle le fait encore mieux en réglant le sien.

3. Chaque état rend témoignage à quelque vertu ou à quelque attribut de Jésus-Christ; sa puissance brille dans les souverains, sa justice dans les magistrats, sa science dans les docteurs; l'on respecte sa qualité de prêtre dans ses ministres, d'époux dans les personnes mariées, de victime dans les pénitents et dans les martyrs; mais pour sa sainteté, j'ose dire qu'il n'y a que l'état des vierges qui le fasse bien connaître, parce qu'il n'y a qu'elles qui sachent régler leur cœur comme lui. Car qu'est-ce que la sainteté de Jésus-Christ, Messieurs? une séparation parfaite de tout ce qui tient quelque chose de la corruption de la nature et des sentimens de la chair, une pleine liberté de jouir de Dieu sans que les objets sensibles l'en détachent. La pureté de Catherine n'a-t-elle pas les mêmes avantages? ne vit-elle pas dans un éloignement parfait des plaisirs de la terre? dégagée de ces inclinations honteuses qui attachent l'âme à la matière, toujours prête, malgré le poids de sa chair, de s'élever dans le sein de Dieu et d'y goûter ces chastes délices qui ne souillent pas un cœur, comme celles pour qui vous soupirez, mais qui le soutiennent et qui le purifient, dit saint Augustin : *Castas et fortes delicias.*

Mais sur quoi fonder cette pureté héroïque de Catherine? a-t-elle vaincu pour la conserver les caresses d'un époux comme Cécile, la passion des amans comme Thècle, la rigueur des supplices comme Agathe, les tentations du démon comme Thérèse? Non, non, Messieurs, ne jugeons pas de sa vertu sur ces faibles preuves; rappelons l'idée de ses vives lumières, et nous aurons celle de sa pureté; car s'il est vrai que Dieu ne se communique qu'aux âmes pures, et qu'on ne le voit, selon le grand Augustin, qu'à proportion qu'on meurt à soi-même par le dégagement des sens et de la matière, et par une sainte insensibilité à tous les plaisirs du monde : *In quantum moriuntur, in tantum vident*, pourquoi ne dirons-nous pas que Catherine fut la plus pure des vierges, puisqu'elle en fut la plus éclairée, et que puisque son esprit s'éleva jusqu'à Dieu, il fallait que son cœur fût détaché de tout le reste : *In quantum moriuntur, in tantum vident.*

C'est ainsi que notre admirable vierge réglait son cœur, c'est ainsi que par la pureté de sa vie elle rendait un témoignage parfait à la sainteté de Jésus-Christ; et c'est ainsi qu'à son jugement redoutable elle rendra témoignage contre ceux qui ne l'imiteront pas; sa vie parle plus hautement contre nous que sa doctrine n'a parlé contre les philosophes qu'elle a vaincus; cependant elle triomphe de leurs cœurs et ne peut ébranler les nôtres. A la voir pure comme les anges, l'on ne peut douter que Jésus-Christ ne soit saint; à nous voir abandonnés à nos passions, ses ennemis pourraient douter s'il est juste, si la religion permet le désordre, ou si sa puissance ne le peut venger, dit Salvien : *Patitur in nobis lex*

Christiana maledictum. Vous reprochiez autrefois aux Juifs, grand apôtre, qu'ils déshonoraient Dieu par la prévarication de la loi dont ils se glorifiaient, et que pour eux le nom du Seigneur était blasphémé parmi les gentils; mais il faut que je le reproche à des chrétiens, que leur vie ne procure que des blasphèmes et du mépris à Jésus-Christ, que bien loin de faire connaître qu'il est saint, ils font douter s'il est Dieu; que par leur conduite les impies sont autorisés dans le désordre, les hérétiques confirmés dans l'erreur, et les saints mêmes ébranlés dans la vertu : *Per vos, per vos nomen Dei blasphematur inter gentes.* Eh! qu'est donc devenue cette belle parole de Tertullien, que tout l'homme est un témoignage et une preuve de la divinité; que son corps, son esprit, les opérations de l'un et de l'autre sont autant d'arguments contre les athées : *Habet Deus testimonium totum quod sumus?* Ne faut-il pas dire au contraire que toutes ces parties de nous-mêmes sont devenues autant d'arguments et de preuves vivantes contre la sainteté de Jésus-Christ? Des corps corrompus par la mollesse, abrutis par l'intempérance, souillés par l'impureté; des esprits esclaves de toutes leurs passions, matériels par leurs désirs terrestres, enflés de leur vaine science ou de leurs desseins ambitieux, peuvent-ils faire connaître un Dieu humilié dans une crèche, pauvre, souffrant et mort pour nous sur une croix? Ah! Catherine, suppléez au défaut de notre zèle par la ferveur du vôtre : vivez, vivez jusqu'à la fin des siècles dans les héritières de votre nom et de votre vertu; rendez par elles un témoignage fidèle à la sainteté de Jésus-Christ; mais rendez-le encore à sa divinité, et après leur avoir appris à triompher et de l'esprit des hommes par la force de vos lumières, et du cœur des hommes par la pureté de votre vie, apprenez-leur à triompher de la main des hommes par l'effusion de votre sang. C'est par où je finis en trois mots.

TROISIÈME POINT.

S'il est vrai que la virginité soit un martyre, comme l'enseignent les Pères; si les vierges redoutent les voluptés comme les bourreaux qui les tourmentent, les affections impures comme les chaînes qui les menacent, les passions comme un feu qu'elles éteignent et qui se rallume sans cesse pour les consumer, ne puis-je pas dire de Catherine ce que saint Chrysostome (*Hom. 72*) a dit d'une autre vierge, qu'elle fut deux fois martyre, et des plaisirs qu'elle méprisa, et des douleurs qu'elle souffrit, et du cœur des hommes, et de la main des hommes : *Magnam quoddam martyrium ante martyrium, cum voluptatibus ut cum bestiis martyr pugnabat.*

Quelque rigoureux que fût le premier martyre de notre sainte, il ne faisait pas encore assez connaître Jésus-Christ; les combats invisibles du cœur qu'elle soutenait pour lui comme vierge, suffisaient pour persuader qu'il était saint; mais pour prouver qu'il est Dieu, il faut des combats sanglants

et des victoires éclatantes. Oui, tyran, s'écrie Catherine, je reconnais pour mon Dieu, celui que tu persécutes, tu ne peux combattre sa divinité sans l'établir; sa providence fait servir ta cruauté à l'exécution de ses desseins, tu lui ôtes des disciples, mais tu lui offres des victimes, et ces victimes sont les preuves constantes de sa divinité. Que je sois donc détruite, pourvu qu'elle soit établie; que je meure pourvu que Jésus-Christ triomphe : *Triumphus Christi, passio martyrum*, dit saint Jérôme.

En effet, à ces paroles on saisit cette innocente victime, on l'enchaîne, mais son cœur demeure libre au milieu des fers dont on la charge, son amour y est plus agissant que jamais, et semblable à ces feux subtils qui ne font jamais des effets plus surprenants que quand on les resserre davantage, le zèle de Catherine éclate dans ses chaînes et dans sa prison, il enflamme tout ce qu'il rencontre; officiers, soldats, impératrice, vous ne lui résistez pas : elle les éclaire, elle les embrase, elle leur fait adorer Jésus-Christ. Que le tyran redouble sa fureur à la vue de ce miracle, qu'il réduise Catherine à passer onze jours entiers sans nourriture, Dieu sera pour elle un aliment invisible qu'il ne lui ôtera pas; qu'il ordonne qu'on la déchire de coups et qu'on la couvre de sang, ce sang rendra témoignage à la divinité de son Epoux : *Clamat sanguinis suffragio* (Ambr.); qu'il fasse à son corps mille ouvertures différentes pour enlever le trésor de sa foi, c'est son âme qui le garde, elle ne le perdra pas, et après tant de rigueurs il sera obligé de reconnaître que combattre contre les saints, c'est attaquer des ombres sur lesquelles on n'a point de prise; on se lasse à les frapper et l'on ne les blesse jamais, dit saint Chrysostome : *Cum justo pugnans, cum umbra tantum pugnat* (Homil. 5, ad pop. Antioch.).

Ah! Messieurs, qu'il fit beau voir notre vierge insensible par son amour à tous ces cruels tourments! Où était donc alors son âme pour ne point succomber à la douleur, demande saint Bernard : *Ubi tunc anima martyris* (Serm. LXI in Cant.)? elle était en Jésus-Christ; unie à cette pierre mystérieuse, elle en avait l'insensibilité, elle ne pouvait souffrir dans un corps dont elle fût toujours détachée, et c'était un effet de son amour et non pas de sa stupidité : *Neque hoc facit stupor, sed amor*. Les membres de son corps étaient déchirés, mais les ailes de son amour étaient tout entières, et l'élevant au-dessus des tortures auxquelles on l'appliquait, elle allait se retrancher dans le sein de son Epoux, dit saint Augustin dans une autre occasion : *Pennis integerrimis super carnificinum volitabat*. Cependant je tremble pour elle, Messieurs, quand je vois paraître cette roue funeste, dernier effort de la fureur ingénieuse du tyran, cette roue armée de mille épées tranchantes, ou plutôt armée de mille morts contre l'innocente Catherine. Quoi, Seigneur, abandonnez-vous votre épouse à ce rigoureux supplice; après qu'elle a rendu tant de témoignages à votre divinité,

n'en rendez-vous point à son innocence? après qu'elle a triomphé pour vous et de l'esprit des hommes, et du cœur des hommes, souffrirez-vous qu'elle soit vaincue par la main des hommes? Non, Messieurs, Catherine parle, et cette affreuse machine moins insensible que le cœur du tyran, la respecte, se brise, et refuse d'être l'instrument de sa mort : mais si elle la diffère pour rendre témoignage à la puissance de son Dieu, elle veut la souffrir pour être sa victime. Il fallait qu'on connût que Jésus-Christ était maître de la mort, puisqu'il en délivre ses disciples, mais il faut qu'on sache que ses disciples doivent mourir pour lui comme il est mort pour eux.

Obligation terrible des chrétiens, mais obligation indispensable que leur foi leur impose, puisqu'elle est pour eux un engagement au martyre, dit Tertullien : *Fidem martyrii debitricem*. Car si vous adorez le même Dieu que Catherine, ne lui devez-vous pas le même témoignage qu'elle? Il est vrai que vous n'avez plus de tyrans qui vous persécutent, mais les démons le font plus cruellement qu'eux; vous n'avez pas devant les yeux des bûchers allumés, mais vous portez dans votre sein le brasier d'une cupidité dévorante, et ce feu que la nature nourrit est plus à craindre que celui que les bourreaux allument, dit saint Chrysostome : *Illi prunas calcarunt, tu naturæ pyram calca* (Homil. 73). Les martyrs ont combattu contre les bêtes farouches qui les respectaient quelquefois, et vous avez à dompter la colère, les ressentiments, l'envie; passions aveugles qui ne vous épargnent jamais. Catherine a surmonté les douleurs, et vous avez des desseins ambitieux, des fantômes impurs, des plaisirs à combattre. C'est là votre persécution, c'est là votre martyre qui doit être aussi long que votre vie : *Tota Christiani vita, crux est atque martyrium* (S. Maxim.).

Car n'espérez pas, Messieurs, vous dispenser de rendre témoignage à Jésus-Christ; il le faut faire ou sur la terre, ou dans les enfers, dit saint Bernard; sur la terre par la profession publique de votre foi, par la pureté de vos mœurs, par la mortification de votre chair : *Tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, et aqua, et sanguis*; ou du moins il le faudra faire dans les enfers par les remords éternels de votre conscience, par le sentiment des supplices les plus cruels, par un désespoir sans ressource et sans consolation : *Tres testimonium dant in inferno, vermis, ignis, desperatio*. Choisissez donc aujourd'hui, ou d'être pour toujours les témoins de la justice de Jésus-Christ, comme les démons, ou d'être ici-bas les témoins de sa vérité, de sa sainteté, de sa divinité, comme Catherine, afin de partager avec elle la gloire qu'elle possède. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ANDRÉ.

Quos præcivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus; quos autem prædestinavit, hos et vocavit.

Ceux que Dieu a connus de toute éternité, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il

soit le premier-né de plusieurs frères; et ceux qu'il a prédestinés de la sorte, il les a appelés (Rom., VIII, 29, 30).

Quelque caché que soit le mystère de la prédestination des saints, quelque sujet que saint Paul aiteu de s'écrier en le considérant : O hauteur des trésors de la science et de la sagesse de Dieu, que ses jugements sont incompréhensibles et ses desseins impénétrables ! avouons, Messieurs, que ce grand apôtre nous l'a bien nettement expliqué, et que contre le dessein qu'il avait fait de ne révéler jamais les secrets ineffables qu'il avait appris dans le sein de Dieu, il lui est échappé pour ainsi dire, un rayon de ces grandes lumières dont il s'était rempli, lorsqu'il a dit que le caractère dont Dieu marque ses élus, c'est la conformité de leur conduite et de leur vie avec celle de Jésus-Christ : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.*

Cherchons, s'il vous plait, dans le bienheureux apôtre saint André la preuve de ces grands principes de notre religion, et disons qu'il est un des plus grands saints que l'Eglise honore, parce qu'il fut une des plus heureuses copies de Jésus-Christ, et qu'il l'exprima plus fidèlement qu'aucun autre dans le principe, dans l'acceptation, dans la fin de sa mission. Jésus-Christ fut le premier prédestiné de tous les hommes et choisi immédiatement de Dieu son Père ; André est le premier appelé de tous les apôtres, mais appelé immédiatement par Jésus-Christ et je puis dire de l'un ce que saint Paul a dit de l'autre, qu'il est le premier-né d'entre plusieurs frères, et consacré prêtre de la bouche de Dieu même : *Primogenitus ex multis fratribus, a Deo appellatus pontifex.* Voilà leur premier rapport. Jésus-Christ n'eut pas plutôt connu la volonté de son Père, qu'il fut prêt à l'exécuter : *Ecce venio* ; André n'eut pas plutôt entendu la voix de Jésus-Christ, qu'il fut prompt et fidèle à le suivre : *Continuo secuti sunt eum* : voilà leur second rapport. Jésus-Christ dans sa mission ne chercha que la gloire de son Père et sa croix ; André dans son apostolat ne soupira que pour les intérêts de son maître et pour la croix où il devait être immolé : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* : voilà le dernier trait de leur parfaite conformité. Arrêtons-nous donc à une vocation si glorieuse et si belle, qui étant la première des vocations qui ait paru dans l'Eglise, doit être la règle de toutes les autres ; disons qu'elle fut sainte dans son principe, puisqu'elle vint immédiatement de Jésus-Christ : premier point. Fidèle dans son acceptation, puisqu'elle fut suivie sans délai : second point. Désintéressée dans ses vues, puisqu'elle ne se proposa que la croix : troisième point. Telles doivent être les conditions de notre vocation quand Dieu nous appelle à quelque état : que ce soit Dieu qui l'inspire, le zèle qui l'exécute, le désintéressement qui l'accompagne ; c'est tout le dessein de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par Marie, et la saluons avec l'ange, *Ave, gratia, etc.*

PREMIER POINT.

Il y a une liaison aussi nécessaire entre la prédestination et la vocation qu'entre la gloire et la grâce qui nous y conduit ; car comme Dieu ne peut pas nous glorifier s'il ne nous a auparavant justifiés, dit l'Apôtre, il ne peut aussi nous prédestiner qu'il ne nous marque les voies de notre salut et qu'il ne nous y appelle : *Quos prædestinavit, hos et vocavit.* Et n'est-ce point, Messieurs, ce qu'a voulu dire le Prophète, lorsque nous expliquant l'étendue de la science de Dieu, il assure que rien n'échappe à ses lumières, et que non-seulement il sait le nombre des étoiles qui brillent dans le firmament, c'est-à-dire des élus qu'il a attachés au ciel de son Eglise par la prédestination, comme autant d'astres qui la doivent éclairer, mais qu'il les appelle par leur nom, c'est-à-dire, qu'il leur marque distinctement par la vocation particulière à quelque état, les routes différentes que ces astres doivent tenir pour ne s'éclipser jamais : *Numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat (Psal. CXLVI).* C'est ce qui fait dire à saint Bernard que notre vocation est comme la clef de notre prédestination, et que ce grand mystère caché de toute éternité dans le sein de Dieu commence d'en sortir lorsqu'il nous appelle à quelque état : *Sacramentum absconditum a sæculis emergere quodammodo incipit ex abyssu æternitatis.*

Nous ne pouvons donc arriver au bonheur que Dieu nous prépare qu'en entrant dans les voies qu'il nous marque lui-même ; tous les chemins où nous marchons sans son aveu sont des routes égarées qui nous éloignent de lui ; plus nous y courons, plus nous approchons du précipice où elles nous conduisent, et semblables à ces malheureux voyageurs que la nuit surprend dans un pays inconnu, et qui, fatigués par mille détours superflus se trouvent le matin au même lieu d'où ils étaient partis, nous travaillons, nous agissons, nous souffrons peut-être beaucoup dans une condition où Dieu ne nous appelait pas, et lorsque la mort vient et que le matin de l'éternité commence à paraître, inutilement épuisés par la longue course de notre vie, nous nous trouvons, hélas ! au même point de nos imperfections et de nos défauts, et nous mourons aussi grands pécheurs que nous sommes nés : *In circuitu impii ambulans.* Il faut donc que ce soit Dieu qui nous appelle, si nous ne voulons pas nous égarer.

Mais qu'il y en a peu, mon Dieu, qui entendent si distinctement votre voix, parce qu'elle prend pour attirer les hommes mille formes différentes, sous lesquelles ils ne la découvrent pas ; elle parle à ce voluptueux par la punition visible, ou la mort imprévue d'un compagnon de ses débauches, afin qu'il pense à les quitter ; elle parle à cette dame entêtée de son luxe ou de sa beauté par la violence d'une maladie qui lui fait sentir par avance la corruption de ce corps de boue, afin qu'elle apprenne à le sacrifier ; elle parle à cette fille obsédée de l'amour du monde, par les disgrâces et les mépris qu'elle y souffre.

fre, afin qu'elle se dispose de bonne heure à s'en détacher. Mais, hélas ! qui est-ce qui pense à discerner ce langage secret de Dieu ? qui est-ce qui s'applique dans ses afflictions à découvrir l'état ou Dieu le pousse et le sollicite d'entrer par là ? qui est-ce qui conclut que Dieu ne le veut pas dans le monde, lorsqu'il fait naître des obstacles à son établissement et des contre-temps qui rompent ses desseins ? qui est-ce qui pense que Dieu le veut sauver dans la vie privée, lorsqu'il semble lui fermer l'entrée des charges publiques auxquelles il aspirait ? Ce sont des réflexions qu'on ne fait presque jamais.

Cependant ce sont là les voix les plus ordinaires par lesquelles Dieu nous appelle ; car n'espérez pas, Messieurs, qu'il vous parle immédiatement par lui-même pour vous convertir ; c'est le privilège de notre glorieux apôtre saint André d'avoir reçu sa vocation de la bouche de Jésus-Christ même, d'avoir été choisi comme Moïse par un Dieu caché dans le buisson ardent, c'est à-dire par le Verbe éternel qui avait uni le feu de sa divinité aux épines de notre nature ; en sorte qu'il peut se glorifier aussi bien que le grand apôtre saint Paul, qu'il n'a pas été élevé à l'apostolat par les suffrages des hommes qui peuvent se tromper dans leur choix, ni par le mouvement de sa propre volonté qui pouvait être aveuglée par l'ambition, mais par l'élection immédiate de Jésus-Christ qui ne peut être surpris par des apparences trompeuses, puis qu'il lit dans le cœur de l'homme les dispositions qu'il a pour l'état où il l'appelle, et qu'il lui donne en même temps celles qu'il n'a pas : *Apostolus non ab hominibus neque per hominem, sed per Jesum Christum* (Galat., I, 1).

Poussons encore plus loin les avantages de l'élection de notre apôtre, et disons que tout ce que Dieu fait par lui-même est beaucoup plus excellent que ce qu'il opère par le concours des causes secondes qu'il fait agir. C'est ainsi, grand apôtre, qu'ayant été appelé immédiatement de Jésus-Christ, les lumières qu'il vous communiqua furent plus pures, le zèle dont il vous anima plus ardent, les grâces dont il vous enrichit plus fortes et plus agissantes, de même que les eaux sont plus claires et plus pures en sortant de leur source, les rayons plus brillants autour du soleil, et le feu plus actif dans sa sphère.

Ne m'accusez pas, Messieurs, de confondre ici saint André avec le reste des apôtres. Il est vrai qu'ils furent appelés par Jésus-Christ aussi bien que lui, mais j'ose le dire, il y eut pourtant je ne sais quoi d'humain dans leur vocation, puisque la voix ou l'exemple de notre saint y contribua quelque chose : ne fut-ce pas lui qui apprit à Simon, son frère, qu'il avait enfin trouvé le Messie, et qui le conduisit à lui avant qu'il les appelât tous deux ensemble ? *Adduxit eum ad Jesum*. Et si Jésus-Christ voulut qu'il eût quelque part à la vocation du chef de son Eglise, ne peut-on pas présumer qu'il se servit de lui pour disposer le reste de ses disciples à le suivre, et qu'on

l'entendit publier partout que celui qu'il avait trouvé était le véritable Messie : *Invenimus, invenimus Messiam*. Mais quand il aurait pu contenir sa joie et demeurer dans le silence, son exemple et l'empressement avec lequel il s'attachait à Jésus-Christ, n'était-ce pas une voix puissante qui invitait tout le monde à le suivre ? et par conséquent ne pouvons-nous pas dire que saint André a influé dans la conversion de tous les apôtres, qu'ils lui doivent en partie la grâce de leur vocation, et qu'il est le seul qui ne doive la sienne qu'à Jésus-Christ, parce qu'il en fut appelé le premier, et que son zèle, son obéissance, son détachement, donna l'exemple à tous les autres, et ne le reçut de personne : *Andreas primitiva Salvatoris vocatio*, dit saint Bernard.

Je me trompe, Messieurs, la mission de notre saint ne fut pas sans exemple, mais il faut remonter jusque dans le sein du Père éternel pour le trouver ; c'est là que nous verrons sa vocation conforme à celle de Jésus-Christ dans son principe, car de même qu'il fut envoyé par son Père pour faire connaître son nom aux hommes, et qu'il ne s'ingéra pas de soi-même dans une fonction si sainte, mais qu'il reçut pour cela l'ordre et l'autorité de celui qui l'envoyait : *A me ipso non veni, sed est verus qui misit me, quem vos nescitis* ; ah ! notre saint choisi par Jésus-Christ pour être le chef de ses apôtres par le privilège de son élection, comme saint Pierre le fut de toute l'Eglise par la primauté de son rang et de sa dignité, envoyé parmi les peuples infidèles pour publier la gloire et le nom de son maître, n'autorisa-t-il pas la sainteté de sa vocation par l'innocence de sa vie, par la force de sa parole, par l'éclat de ses miracles ? et pouvait-on douter qu'il ne fût envoyé d'un Dieu, puisqu'il vivait, qu'il parlait, qu'il agissait en Dieu ? Tu le vis, heureuse Achaïe, lorsqu'il convertit les peuples, qu'il éclaira tes aveugles, qu'il guérit les paralytiques et qu'il ressuscita les morts !

C'est à ces marques glorieuses que je reconnais que la vocation d'André fut sainte dans son principe, et quand je n'entendrais pas dans l'Evangile la voix de Jésus-Christ qui l'appelle, ses actions et sa vie prouveraient assez qu'elle ne pouvait venir que d'un Dieu. Voilà, Messieurs, la règle de toutes les vocations à quelque état que ce puisse être ; Dieu doit seul en être le principe et l'auteur, parce qu'il n'y a que celui qui a cherché la brebis égarée, c'est-à-dire l'homme pécheur avec tant de peine, qui sache où il la peut trouver, par quelles voies il la faut conduire, et en quel lieu il la doit placer pour ne la perdre jamais. Car si dans le choix d'un état l'homme ne consulte que soi-même, quelque éclairé qu'il puisse être, il se trompera toujours, puisque personne ne peut connaître, par les simples lumières de la nature, la voie par laquelle il doit marcher, dit le Saint-Esprit : *Quis hominum potest intelligere viam suam* (Prov., XX) ? Si l'on ne prend avis que des hommes, hélas ! sont-ils entrés dans le conseil de Dieu pour connaître ses desseins

sur nous? et si nous sommes obligés d'avoir quelque déférence pour les conseils de ceux qui nous conduisent, ne doivent-ils pas eux-mêmes nous renvoyer à Dieu, et ne pas décider de notre vocation, et peut-être de notre éternité, tantôt sur des conjectures légères, quelquefois par des vues intéressées, et presque toujours par un zèle indiscret d'engager indifféremment tout le monde dans l'état le plus parfait et le plus saint. Voici dans l'Écriture un bel exemple de la conduite que les directeurs doivent garder, quand on les consulte pour apprendre d'eux les desseins de Dieu. Lorsqu'il voulut choisir le jeune Samuel pour être le prophète de son peuple, il l'appela trois fois pendant son sommeil; il crut avoir entendu la voix du grand prêtre et courut lui demander ce qu'il désirait; mais Héli, qui se douta que c'était la voix de Dieu, n'entreprit pas de lui expliquer sa volonté, et lui ordonna de s'endormir tout de nouveau et de répondre, si on l'appela encore : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. C'est là, ministres de Jésus-Christ, la règle qu'il faut suivre, quand on vous consulte sur le choix d'un état. Ce jeune homme ou cette fille revenus des vanités du monde croient entendre une voix qui les appelle à la solitude; je ne leur donnerai pas d'abord mes conjectures pour des oracles, je les obligerai d'écouter cette voix plus d'une fois, de rentrer dans le repos de la prière et dans le sommeil de la contemplation pour l'entendre, de dire souvent à Dieu : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute; et lorsqu'il leur aura nettement expliqué ses volontés, je les aimerai puissamment à les exécuter, parce qu'autant qu'il est dangereux de londer sa vocation sur le conseil des hommes, autant est-il sûr de la suivre quand elle vient manifestement de Dieu; car comme il connaît les intentions et les motifs qui nous font agir, dit le prophète, c'est à lui qu'il appartient de nous conduire, et non pas aux hommes qui ne voient que les dehors : *Diriges justum, scrutans corda et renes Deus.*

Et pour comprendre, Messieurs, qu'il faut que Dieu vous appelle à la condition que vous embrassez, remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a deux choses dans chaque état; des dangers à surmonter et des devoirs à remplir, et que l'un et l'autre ne se peut faire que par un secours spécial de Dieu. Il y a du danger dans tous les états, c'est de Jésus-Christ même que je l'apprends : dans l'état ecclésiastique, figuré par ce champ mystérieux où nous jetons sans cesse la semence de l'Évangile, il y en aura de sauvés et de perdus : *Duo in agro, unus assumetur, alter relinquetur.* Dans le monde qui nous est marqué par ce moulin où les personnes du siècle tournent pendant toute leur vie dans le labyrinthe de leurs affaires temporelles, et sont comme enchaînées par leurs passions différentes à la roue de leur fortune imaginaire, il y en aura de sauvés et de perdus : *Duo in molendino, unus assumetur et alter relinquetur.* Dans le cloître exprimé par ce lit où l'on goûte un repos innocent, où l'on

passa sa vie dans une espèce de sommeil tranquille, dégagé des soins du siècle et du tumulte du monde, il y en aura pourtant de sauvés et de perdus : *Duo in lecto, unus assumetur et alter relinquetur.* Si ce n'est donc pas par un mouvement de Dieu que l'on s'engage dans ces différents états, comment en évitera-t-on les écueils? Prêtres, comment vous défendre de la mollesse et de l'oïveté, qui est, hélas! comme un apanage de votre état, si Dieu ne vous y appelle par un zèle ardent pour le salut de vos frères, et pour la défense de ses intérêts? Juges, comment ne vous pas laisser corrompre aux puissantes sollicitations et aux grandes espérances dont on vous flatte, si Dieu en vous choisissant n'a lui-même affermi votre cœur contre la faveur et l'intérêt, et endurci votre front contre tous les assauts de l'iniquité? Personnes du siècle, qui que vous soyez, comment tenir ferme contre tant de mauvais exemples et tant d'occasions funestes de péchés, si Dieu n'a point eu de part à votre établissement dans le monde, et s'il ne vous a point prémunis contre ses dérèglements et ses abus par une égalité d'âme inébranlable dans le bien, et par une pleine conviction de son néant et de sa vanité?

Mais quand chacun ne trouverait pas dans son état des dangers à combattre et des obstacles à surmonter, n'y a-t-il pas toujours une infinité de devoirs à remplir? devoirs qui demandent en ceux qui y sont engagés des qualités excellentes, qui ne sont souvent ni les apanages d'un naturel heureux, ni les fruits d'une étude pénible, mais des dons surnaturels de la miséricorde de notre Dieu! il les verse abondamment sur ceux qui dans le choix de leur condition ne suivent point d'autre voix que la sienne; car c'est lui, dit l'Apôtre, qui donne le zèle aux prêtres, la sagesse aux princes et à ceux qui gouvernent, l'éloquence aux prédicateurs, la soumission aux peuples, la puissance d'opérer des miracles aux apôtres, et qui partage ses dons entre les hommes selon les emplois différents où il les appelle : *Dividens singulis prout vult;* mais si l'on s'ingère dans un état sans son aveu, peut-on raisonnablement se promettre ces mêmes secours? Non, non, Messieurs, il faut être appelé de Dieu, comme notre apôtre, pour obtenir comme lui de quoi vaincre les dangers et remplir les obligations de son emploi.

André, tout faible qu'il est, trouve dans son apostolat des fatigues terribles à souffrir; il faut traverser les mers, porter l'Évangile aux nations les plus barbares, parcourir la Thrace, l'Asie, la Macédoine, fonder les Eglises fameuses de Chalcédoine, de Constantinople, de Patras : tout cela ne l'étonne pas, parce que Jésus-Christ, en l'appelant à ces grands travaux, lui a donné la foi, le courage et la force pour les soutenir. André, qui ne fait que sortir des ténèbres de l'ignorance la plus grossière, rencontre dans les peuples qu'il instruit d'étranges oppositions à la vérité; l'idolâtrie aveugle les uns, la superstition engage les autres, l'orgueil les

affermit tous dans leurs erreurs ; mais Jésus-Christ lui a donné des lumières si vives que toutes leurs ténèbres n'y résisteront pas. André trouve en mille endroits de rudes persécutions à soutenir ; les Scythes conjurent sa perte, les gouverneurs et les magistrats appuient leur fureur, la sédition s'allume, on le poursuit, on fait arme de tout contre lui ; mais Jésus-Christ, qui le réserve à de plus grands combats, lui donne le moyen de se dérober à ces premiers orages. Vous le voyez, Messieurs, Dieu nous donne de quoi soutenir dignement les emplois où il nous appelle. Il veut qu'André soit son apôtre, il lui communique les lumières, la puissance, la fermeté d'un apôtre.

Pourquoi donc, mon Dieu, voyons-nous aujourd'hui tant d'incapacités, de vices et d'imperfections dans tous les états ? pourquoi l'Eglise si mal servie, la justice si mal rendue, les charges si indignement remplies ? pourquoi tant de désordres dans les mariages, d'infidélités dans le commerce, de dérèglement dans les cloîtres mêmes ? C'est qu'on ne pense plus à consulter Dieu sur le choix de ses états ; c'est l'intérêt, c'est la passion, c'est l'amour-propre qui sont à présent les principes funestes de la plupart des vocations ; ainsi Dieu ne les bénit jamais. Car quelle apparence que cet ecclésiastique se signale par sa charité pour les pauvres, s'il n'est entré dans l'Eglise que par un esprit d'avarice, pour piller leur patrimoine, s'engraisser de leurs péchés, et trouver dans les amples revenus de ses bénéfices de quoi soutenir une qualité imaginaire, entretenir une vie molle, et fournir au dérèglement de toutes ses passions ? Quelle apparence que le magistrat s'abaisse jusqu'à écouter favorablement les plus malheureux, et à donner un accès facile à la veuve et à l'orphelin, s'il n'est monté sur les fleurs de lis que par un esprit d'ambition, pour tenir un rang considérable dans le monde, soutenir l'éclat de sa famille et la grandeur de ses ancêtres, et recevoir avec fierté l'encens de ceux que le mérite et la vertu mettent au-dessus de lui ? Quelle apparence que le père de famille règle saintement sa maison, qu'il veille à l'éducation de ses enfants et à la piété de ses domestiques, s'il n'est entré dans le mariage que par des vues basses et honteuses d'en profaner la sainteté par la licence effrénée de ses passions ? Ah ! Dieu, Dieu n'a garde de donner la perfection d'un état à ceux qui y entrent de la sorte ; et fasse le ciel que bien loin de prodiguer ses grâces en leur faveur, il ne rende pas leurs voies semblables à celles des impies qui marchent toujours dans les ténèbres, suivis partout d'un ange du Seigneur qui les presse, afin qu'ils tombent dans les pas glissants où ils se sont témérairement engagés : *Via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos*. Voies malheureuses, où, étant entré sans l'ordre de Dieu, l'on ne trouve qu'obstacles à son salut, que misères, qu'inquiétudes, qu'aveuglement, que supplices, et au bout de tout cela l'enfer, dit le Saint-Esprit : *In finem il-*

lorum inferi, et tenebræ et pænæ (Eccli., XXI).

Que ferons-nous donc, dites-vous, nous qui sommes entrés dans notre état sans consulter Dieu, et par ces motifs criminels que vous condamnez ; n'y aura-t-il point de ressource pour nous ? Oui, Messieurs, si la justice de Dieu vous épouvante, que sa miséricorde vous rassure ; elle vous tend encore les bras en quelque état que vous soyez ; sa grâce peut ou vous y perfectionner, ou vous en retirer. Est-on entré dans le sacerdoce, dans le mariage, dans la religion, par des motifs humains et terrestres, hélas ! ce sont des liens qui ne se peuvent rompre, mais on se peut encore sanctifier en les portant ; qu'on épure ses intentions, qu'on étudie ses obligations et ses devoirs, qu'on demande à Dieu la grâce et les moyens de les bien remplir ; il rectifiera sans doute une vocation dont il n'a pas été le principe, il fera qu'ayant commencé par la chair, vous finirez par l'esprit ; mais aussi, s'il vous est libre de quitter cet état où vous êtes entré sans vocation et sans capacité, que ni l'intérêt ni le respect humain ne vous y arrête ; sacrifiez ce bénéfice que la brigue ou la simonie vous a peut-être procuré, ou qui demande un zèle et des lumières que vous n'avez pas ; sacrifiez cette charge où l'argent et la faveur vous ont élevé, mais qui demande et un esprit plus éclairé et un cœur plus intrépide et plus désintéressé que le vôtre.

Et pour vous qui n'avez point encore pris de parti, enfants, ne vous laissez pas témérairement engager ; souvenez-vous que ce n'est ni le conseil de vos parents que l'intérêt fait peut-être agir, ni la pente de vos inclinations naturelles que la raison n'a pas encore assez bien réglées, mais la seule voix de Dieu qui doit décider de votre vocation ; priez, gémissez, vivez dans la retraite pour sonder les desseins de Dieu sur vous, et dans l'incertitude de la voie que vous devez choisir, dit le prophète Jérémie (*Cap. VI*), imitez ces voyageurs qui, rencontrant plusieurs chemins devant eux, n'enfilent pas indifféremment le premier qui se présente, mais ils s'arrêtent, ils délibèrent, ils consultent quel est le plus droit et le plus sûr ; faites-en de même : *State super vias, et videte, et interrogate quæ sit via bona* : mais avez-vous connu que c'est Dieu qui vous appelle, obéissez à sa voix, puisque votre vocation doit être non-seulement sainte dans son principe, mais prompte et fidèle dans l'exécution. Telle est celle de saint André.

SECOND POINT.

Résister à sa vocation, c'est s'opposer à l'autorité souveraine de Dieu sur nous-mêmes, entreprendre de mettre la confusion dans son royaume, et de ruiner l'ordre qui fait la force et la beauté de son Eglise. J. C. fait, ce me semble, pour l'établir, ce que Dieu fit pour créer le monde ; il ordonna d'abord aux créatures de sortir du néant, et elles obéirent à sa voix ; mais pour les tirer du désordre où elles se trouvaient, il eut soin de marquer à chacune le rang qu'elle

doit prendre et la situation qu'elle devait garder; ces créatures tout inanimées qu'elles étaient, ne furent pas moins dociles pour entrer dans l'ordre, qu'elles l'avaient été pour sortir du néant; on vit les éléments se démêler les uns des autres, la lumière sortir du sein des ténèbres, le firmament s'étendre sur nos têtes, le soleil et les astres s'y attacher, le feu s'élever en haut, les eaux s'abaisser, la terre demeurer suspendue au milieu des abîmes, et chaque chose se fixer sans répugnance dans le lieu qui lui était marqué, et ce bel ordre dure encore, dit le prophète : *Ordinatione tua perseverat dies.*

Jésus-Christ, dis-je, fait quelque chose de semblable dans son Eglise; il tire du néant du péché tous ceux qu'il y appelle, il les crée en quelque façon en leur donnant un nouvel être dans le baptême, et pour ne pas laisser ces nouvelles créatures dans la confusion, il leur marque par la vocation à quelque état l'ordre et le rang qu'elles doivent garder; il veut que celui-ci se sanctifie par le mariage, et celui-là par le célibat; il juge l'un propre aux charges publiques, et l'autre à la vie privée; il en destine quelques-uns à vivre dans la solitude uniquement appliqués à leur salut, et plusieurs à se consacrer dans le monde aux exercices de la charité et au soulagement des pauvres : de sorte, Messieurs, que ne pas suivre avec promptitude la voix qui nous appelle, c'est contredire la sagesse de Dieu, c'est troubler l'ordre qu'elle veut établir.

Ah! glorieux modèle de toutes les vocations de l'Eglise, première conquête de Jésus-Christ, fidèle introducteur de tous ceux qui veulent s'en approcher pour le connaître, André, vous n'en usâtes pas de même. Non, Messieurs, Jésus-Christ ne l'eut pas plutôt tiré du néant de son ignorance et de sa condition par ce regard heureux qui porta la lumière et la vie dans son cœur, qu'il fut tout prêt d'entrer dans son rang qu'il lui marquait, de courir dans les routes difficiles qu'il lui devait tracer, et de se charger de la dignité laborieuse et pénible de l'apostolat. Suivez-moi, lui dit Jésus-Christ, et je vais vous apprendre à retirer plus d'hommes de la mer funeste du monde que vous n'avez jusqu'ici pris de poissons dans ce lac où je vous vois pêcher : *Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.* Ah! ces paroles puissantes n'ont pas plutôt frappé les oreilles de notre saint, que la grâce qui y était attachée, éclaire, délecte, gagne son cœur; et tel que vous voyez un aimant attirer par des liens invisibles et des ressorts inconnus le métal le plus dur et le plus insensible, tel je vois Jésus-Christ agir sur André par une force secrète, et l'attirer par les liens invisibles de sa grâce. Dans le même moment, sans délibérer davantage, il s'attache à celui qui l'appelle pour ne le quitter jamais : *Continuo, continuo secuti sunt eum.* Quoi! grand apôtre, suivre un homme inconnu, sans autorité parmi le peuple, sans crédit auprès des puissances du siècle, sans aucuns approbateurs de sa conduite et de sa doctrine;

vous déclarer le premier pour lui, sans consulter ni parents, ni amis, sans donner ordre à vos affaires domestiques, sans craindre l'engagement où vous vous mettez de le suivre partout; lui, qui ne doit trouver dans le monde que contradictions, qu'opprobres, que croix; lui, qui ne doit marcher que par un chemin semé d'épines et couvert de sang; croire qu'il se servira de votre ignorance pour réformer la sagesse du siècle, de votre pauvreté pour en détruire la puissance, de votre faiblesse pour en vaincre les efforts et la fureur; ah! c'est l'effet d'une simplicité grossière dont cet imposteur abuse, disait Julien l'apostat et quelques hérétiques avec lui; mais disons plutôt que c'est l'effet d'une prudence toute chrétienne, et l'exemple d'une fidélité merveilleuse à la grâce de sa vocation. Ces hérétiques impies n'entendent que le son sensible des paroles de Jésus-Christ à saint André, *Venite post me*; mais nous découvrons les impressions secrètes de la grâce qui le touche, et qui lui découvre la divinité de celui qui l'appelle et le presse d'entrer sans délai dans l'ordre qu'il lui désigne.

Docilité merveilleuse de notre saint à suivre la croix de Jésus-Christ, que tu dois ici confondre de chrétiens qui ne l'écoutent pas, qui en suspendent l'effet par des irrésolutions criminelles, et qui, sous prétexte d'éprouver ou de laisser mûrir leurs bons desseins, ne les exécutent jamais! Ils n'ont pas résisté à la voix de Dieu, lorsqu'il les a reçus dans son Eglise par le baptême, parce qu'alors une heureuse impuissance enchaînait leur raison; car si elle eût été libre, qui sait, Messieurs, si tels qui renoncèrent au monde et à la chair, et qui rétractent aujourd'hui ce vœu solennel par les dérèglements publics de leur vie, ne se fussent point dès lors déclarés sectateurs du diable plutôt qu'enfants de Jésus-Christ? Ils sont donc entrés dans l'Eglise sans répugnance, mais quand il s'agit de prendre le rang qu'ils y doivent tenir, et d'entrer dans l'état qui leur est propre, ils résistent à la voix de Dieu qui les y appelle; chacun veut se placer selon ses inclinations et son caprice, et ne recevoir de loi là-dessus que celle de son amour-propre ou de son ambition : voilà la source de la confusion malheureuse qui se voit dans l'Eglise et dans la religion.

C'est une armée, dit l'Ecriture, que l'ordre doit rendre terrible, et que la sagesse de Dieu doit ranger; il appelle chacun au poste qu'il est capable d'occuper, mais personne ne l'écoute; ceux qui devraient obéir veulent commander, ceux qui devraient courir aux coups avec une ardeur héroïque, se cachent par une lâche timidité; c'est un corps, dit l'Apôtre, dont il n'appartient qu'à Dieu de mettre toutes les parties dans leur ordre naturel, mais elles usurpent les fonctions les unes des autres; l'œil veut parler, et tel qui devrait être à veiller sur son troupeau, l'abandonne pour instruire à contre-temps celui des autres; la langue veut voir, et tel qui devrait s'occuper du ministère de la parole,

perd le temps à des lectures stériles et curieuses, ou à des observations malignes sur les mœurs et la conduite d'autrui. L'Eglise est enfin un édifice, mais dont les pierres animées ne se laissent pas conduire à la main du sage architecte qui les doit placer; celles qui ne sont propres qu'à être cachées dans les fondements veulent s'élever sur le frontispice; tel que Dieu sollicite d'aller ensevelir ses défauts dans la solitude, ose les faire paraître dans les dignités ecclésiastiques où il s'ingère; tel qui n'est propre qu'à pleurer ses péchés dans le cloître, monte dans les chaires pour y condamner ceux d'autrui; confusion, désordre, renversement partout. Pourquoi? parce qu'on ne se laisse pas placer à Dieu dans le rang où l'on doit être; l'on ne suit pas sa vocation avec la même fidélité que notre grand apôtre : *Continuo secuti sunt eum.*

Fidélité mille fois plus agréable à Dieu que tous les holocaustes qu'on lui peut offrir; répandre des aumônes abondantes dans le sein des pauvres, aller dans les hôpitaux pleurer sur les malades et les consoler, retirer du désordre ceux que la misère y engage, découvrir avec une charité vigilante les besoins des familles hontenses; ah! c'est sans doute ce qu'une âme chrétienne qui vit dans le monde peut y faire de plus parfait et de plus saint. Mais après tout si Dieu la presse fortement de quitter cet état, s'il lui inspire de renoncer à ses biens dont elle fait un si saint usage, que le prétexte d'une charité spécieuse ne l'arrête pas, qu'elle ne retienne pas comme Saül les biens et les troupeaux des Amalécites sous prétexte d'en offrir des victimes à son Dieu; mais qu'elle écoute ce que dit le prophète Samuel à ce roi désobéissant à ses ordres. Pensez-vous que Dieu ne préfère pas la soumission de votre cœur au sang des agneaux, que l'obéissance ne soit pas le plus saint de tous les sacrifices, et qu'il n'aime pas mieux vous voir suivre ses inspirations, qu'offrir les victimes les plus grasses sur ses autels (I Reg., XV)? Ah! sachez que résister à sa voix et ne consulter que votre volonté propre, c'est un aussi grand péché que d'aller consulter les faux dieux ou les faux prophètes; et ne vous pas rendre aux mouvements de sa grâce, pour ne déférer qu'à ceux de votre zèle déréglé ou de votre cupidité même, c'est une espèce d'idolâtrie, puisqu'en usurpant le droit de vous conduire et de vous placer selon votre caprice, vous vous faites vous-même votre Dieu : *Quasi peccatum ariolandi est repugnare, et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere (Ibid.).*

Il est donc très-injurieux à Dieu de ne pas suivre la vocation qu'il nous inspire, puis-que c'est mépriser sa volonté, entreprendre sur ses droits, et s'ériger en Dieu soi-même; mais cette désobéissance par laquelle nous refusons d'entrer dans l'état et dans l'ordre où Dieu nous appelle, nous est infiniment désavantageuse. Et pour le comprendre, remarquez, s'il vous plaît, que toutes les voies par lesquelles Dieu peut conduire ses créatures se réduisent à deux, selon le prophète,

l'une est sa miséricorde et l'autre sa justice : *Universæ viæ Domini, misericordia et veritas*; de quelque condition que nous soyons, nous marchons nécessairement dans l'une de ces deux voies : si nous nous écartons de celle que la miséricorde nous a marquée, et à laquelle elle a attaché les secours de notre salut, nous tombons infailliblement dans celle où la justice nous attend, et à laquelle elle a attaché les peines de nos égarements et de notre infidélité; je m'explique; si la grâce qui cherche dans le cloître cette personne qu'elle y a tant de fois appelée, ne l'y rencontre pas pour la sanctifier et la faire courir de vertus en vertus, ah! la justice la saura bien trouver dans le monde pour la punir; elle armera dans les compagnies la langue des médisants contre sa réputation et son honneur; elle étendra la main des avares et des usuriers sur ses biens, elle irritera la fureur des maladies contre son corps, elle révoquera son corps contre son esprit, et divisera son esprit contre soi-même: en un mot, l'on sera toujours mécontent et malheureux hors de l'état où Dieu nous veut; et c'est, Messieurs, ce qui a donné lieu à ce grand principe de saint Augustin, qui dit que l'homme n'est misérable parce qu'il n'est pas dans l'ordre où il devrait être; depuis qu'il en est sorti par le péché, et que de ce haut rang où il était tranquille au-dessus des créatures il est tombé sous leurs pieds, elles le poussent, elles l'agitent, elles le tourmentent sans cesse : *Peccans, creatura superior ab inferioribus creaturis punitur (Aug., de Libero Arbit., l. III, c. 9)*. Dieu travaille à nous faire rentrer dans ce premier ordre, et remonter à ce haut rang que nous avons perdu, lorsqu'il nous appelle à quelque état saint ou à quelque condition propre à nous sanctifier, et si nous ne rentrons par là dans l'ordre de sa miséricorde, nous demeurons dans celui de sa justice qui nous punit : *Fiunt ergo misera divino judicio, dum convenienter pro meritis ordinantur (Aug., de Mor. Manich., l. II, c. 7)*.

Encore y aurait-il sujet de se consoler, si en manquant à la vocation de Dieu, l'on ne tombait entre les mains de sa justice que pour un temps, par des afflictions passagères; mais ne s'expose-t-on pas à éprouver sa rigueur pendant toute l'éternité? car cette voix qui vous sollicite aujourd'hui ne fait que passer, Jésus-Christ marche toujours, dit l'Évangile, en appelant ses apôtres, *Ambulabat*; et si André n'eût été fidèle à le suivre dans le même moment, peut-être l'eût-il perdu de vue pour jamais. Votre temps est toujours prêt, dit-il, mais le mien ne l'est pas de même; je veux qu'on embrasse avec ardeur les occasions favorables d'opérer son salut, qu'on m'écoute quand je parle, qu'on m'ouvre quand je frappe, qu'on profite de mes merveilles quand il me plaît de les opérer. Hérode, tu ne voulais pas obéir au mouvement que tu sentis d'aller voir les miracles de Jésus-Christ, pendant que toute la Judée les admirait; tu le prieras d'en faire quelques-uns pour se faire connaître à toi, mais il

sera trop tard, et bien loin d'obtenir des prodiges de sa puissance, tu ne tireras pas une parole de sa bouche : *Ipse nihil illi respondebat* (Luc., XXIII). Épouse des cantiques, vous entendez la voix de l'Époux, il vous conjure par les termes les plus tendres de le recevoir, il se plaint qu'en vous attendant il souffre les injures de l'air et la fraîcheur de la nuit ; vous demeurez insensible à ses plaintes, mais bientôt vous le chercherez et vous ne le trouverez plus ; l'on vous verra fondre en larmes, vous épuiser en soupirs, courir de rue en rue pour le chercher, et ne remporter pour fruit de tant de travaux que les opprobres et les plaies dont on vous aura couverte : *Quæsvi, et non inveni; vocavi, et non respondit mihi* (Cant., V). Hommes du monde, le père de famille vous appelle au festin qu'il a préparé, c'est-à-dire à la contemplation des choses célestes : il vous sollicite, il vous presse par ses prédicateurs ; et vous différez de renoncer au siècle et de vous convertir, l'un par un esprit d'avarice qui croit devoir préférer le soin de son commerce à celui de son salut : *Emi juga boum*; l'autre par un motif de curiosité et par un entêtement farouche d'aller se remplir des vanités du monde et de tous les objets sensibles qui l'éloignent de Dieu : *Emi villam, vado videre*; plusieurs par un attachement funeste à des plaisirs sensuels qu'ils ne veulent pas quitter, ou à des parents dont ils ne peuvent sacrifier la tendresse et l'amitié : *Uxorem duxi*. Vous vous excusez, dis-je, sous ces vains prétextes de suivre Jésus-Christ et de penser promptement à votre salut ; ah ! il n'y aura plus de ressource pour vous, plus de place dans ce banquet éternel que vous méprisez ; c'est la sentence de Jésus-Christ même : *Amen dico vobis quod nemo virorum illorum gustabit cœnam meam*.

Ainsi, Messieurs, plus de délibérations, plus d'irrésolutions, plus de délai dans l'exécution des desirs de Dieu sur vous. Si vous perdez le temps à consulter les hommes, comme les mages en Jérusalem, craignez que l'étoile de la grâce ne s'éclipse pour vous comme pour eux. Si vous attendez la mort de ces parents que la tendresse ne vous permet pas de quitter, Jésus-Christ a condamné ce prétexte dans l'Évangile. Laissez, dit-il, aux morts le soin d'ensevelir les morts, et ne différez pas de me suivre. Si vous avez quelque doute de sacrifier ces biens qui peuvent vous procurer tant de bonheur et d'avantages dans le monde, sachez que cette tristesse en a perdu d'autres avant vous, et c'est à vous à la vaincre : *Vade, vende*, etc. Car si vous ne surmontez et les conseils et la tendresse et les biens qui sont les trois obstacles que le monde oppose à votre vocation, craignez d'entendre bientôt ces paroles terribles de votre Dieu : Parce que je vous ai appelés et que vous avez refusé de m'entendre, que je me suis lassé à étendre ma main pour vous attirer, et que vous en avez détourné les yeux ; parce que vous avez méprisé et mes sollicitations les plus douces et mes menaces les plus terri-

bles... Qu'arrivera-t-il, mon Dieu ? Je me rirai de vous au moment de votre trépas, et lorsque la mort viendra vous arracher à ces parents, à ces biens, à ce corps même que vous n'avez pas voulu quitter pour moi, je redoublerai votre douleur par mes insultes, et je punirai vos mépris par les miens : *Quia vocavi et renuistis, ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo*.

Glorieux apôtre, votre mort ne fut pas sujette à ces châtimens des pécheurs, parce que votre vie ne le fut pas à leur désobéissance ; votre vocation, qui avait été sainte dans son principe, fut prompte et fidèle dans son exécution, mais elle fut surtout désintéressée dans ses vues et dans sa fin, puisque vous ne suivîtes Jésus-Christ que pour Jésus-Christ même ; vous ne cherchâtes ni les premières places de son royaume, comme Jean et Jacques, ni la gloire du Thabor, comme Pierre, ni les pains miraculeusement multipliés, comme les troupes du désert, ni les dignités de son Église, comme la plupart des ecclésiastiques de nos jours ; mais la croix. La croix, que tous les autres fuient, fut l'unique objet de vos desirs et de votre ambition, la récompense précieuse de vos travaux et la source de votre triomphe et de votre gloire dans l'éternité. Je vous la souhaite. *Ainsi soit-il*.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Parum est ut servias mihi ad suscitanda tribus Jacob. . . Ecce de ille in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.

C'est peu que vous me serviez à tirer de l'assoupissement les tribus de Jacob : je vous ai établis pour être la lumière et des nations et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre (Isaï., XLIX, 6).

La foi nous découvre en Dieu deux sortes de providence, l'une générale qui veille au gouvernement et à la subsistance des créatures, l'autre particulière qui s'applique à la conservation et à l'agrandissement de l'Église. Par cette providence générale, l'ordre de l'univers s'entretient, les générations se succèdent, les espèces se perpétuent, et la terre, qui est comme le théâtre de ces changements, demeure immuable. Par la providence particulière, la foi s'étend, les fidèles se multiplient, l'Église se soutient ; toujours attaquée, jamais vaincue, si elle fait des pertes dans l'ancien monde, elle les répare dans le nouveau ; de temps en temps paraissent des hommes apostoliques qui, comme de nouveaux astres, portent aux peuples idolâtres le jour de la vérité : ainsi le flambeau de la foi fait successivement le tour du monde, et de ces climats glacés où le jour s'éteint, nous le voyons remonter insensiblement à ces lieux fortunés où le soleil se lève.

Parmi ceux qui ont part à la gloire d'avoir éclairé le nouveau monde, Xavier, le plus zélé et le plus heureux de tous s'offre ici à nos regards ; c'est de lui proprement qu'on peut dire qu'il fut la lumière des nations ; par lui la nouvelle du salut retentit jusqu'aux extrémités de la terre, et il porta le

nom de Jésus-Christ où n'avait pu pénétrer celui des César. Non, je ne crains point de le dire, ses travaux ne cédèrent en rien aux travaux des premiers apôtres; il lui fut donné de joindre à l'ardeur de Paul l'attrait et l'onction de Jean l'Évangéliste, et de réunir en lui seul le courage et la constance de tous les deux.

Par lui se renouvellent les prodiges de la primitive Eglise. Un homme seul et étranger, sans armes, sans crédit, sans intrigues, malgré la contradiction et l'effort des puissances idolâtres, entreprend d'assujettir à Jésus-Christ les peuples du nouveau monde, et il les assujettit en moins de dix ans; il prêche aux rois le Dieu crucifié, objet de scandale pour l'orgueil humain, et le Dieu crucifié triomphateur de l'orgueil des rois; il parle un langage inconnu, et on l'entend; il commande aux barbares, et les barbares n'osent lui résister; la vie, la mort, respectent son pouvoir; les éléments, les saisons, les tempêtes sont dociles à sa voix, et la nature entière fait gloire de lui obéir.

Qu'ajouterai-je, Messieurs, pour exciter votre attention? Si le récit des choses merveilleuses attache l'esprit des auditeurs, la vie de Xavier n'est qu'un tissu de merveilles; s'il est naturel aux chrétiens de s'intéresser à la gloire de l'Évangile, jamais mortel la porta-t-il plus haut? si le désir et l'espérance de la perfection touchent les vrais fidèles, où trouverez-vous de plus grands exemples, un zèle plus vif, une piété plus sincère, une ferveur plus égale et plus constante?

Ce n'est ici, Messieurs, ni un héros fabuleux dont le mérite et les exploits ne subsistent qu'en idée, ni un conquérant profane dont le faneste pouvoir ne va qu'à détruire et à perdre; sans ambition comme sans intérêt, il ne respire que la gloire de Dieu et le salut des âmes, et pour en sauver une seule il eût accepté mille morts. Hâtons-nous donc de tracer à vos yeux l'histoire d'une vie si glorieuse et si sainte; voyons les préparatifs, voyons les succès de ses expéditions. L'essai de son apostolat dans l'ancien monde, la consommation de son apostolat dans le nouveau monde, ce sera tout le sujet de ce discours.

Esprit saint, c'est vous qui formâtes Xavier pour la sanctification de l'univers, vous mîtes dans son cœur ce désir ardent et immense de sauver les âmes; excitez en nous le désir de notre propre salut, et pendant que je vais exposer les progrès étonnants que fit la foi par son ministère, augmentez en nous la foi; que les essais de son apostolat nous instruisent, que la consommation de son apostolat nous convertisse, c'est la grâce que je vous demande par Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Qui n'admira la conduite de cette sage providence dont je vous ai fait mention d'abord? En même temps que l'hérésie des derniers siècles allume en Europe le flambeau de la discorde et rompt l'unité de toutes parts, Dieu fait naître le jour de la vérité sur

des nations barbares, et se forme un nouveau peuple où son nom n'était pas connu.

C'est Xavier qu'il suscite pour accomplir ce grand ouvrage; il lui donne en naissant les talents les plus propres à l'apostolat, un esprit solide et pénétrant dans un corps sain et robuste, un air mêlé de majesté et de douceur, une sage activité, une simplicité prudente, le don de s'insinuer sans bassesse et de plaire sans affectation, le désir de tout savoir, la facilité de tout apprendre, un courage invincible, une patience à toute épreuve; en un mot, le corps, l'esprit, le cœur d'un apôtre.

Heureux si l'orgueil, inséparable des grands talents, n'eût pas corrompu les siens pour un temps; mais de ces dons excellents naissait une indocile fierté que le monde qualifie de grandeur d'âme, ennemie de tout ce qui s'appelle abaissement; et la plus nécessaire de toutes les vertus, l'humilité, était en lui la plus combattue. Le succès de ses études ne fait que lui enfler le cœur. Son ambition, trop resserrée dans la Navarre, vient chercher en France la fortune et l'éclat, et Paris lui paraît le seul théâtre digne de son savoir ou plutôt de sa vanité. Sa réputation a bientôt percé l'obscurité des collèges; le voilà l'ornement et l'appui des lettres, la plus célèbre université du monde retentit du nom de Xavier, et Xavier, plus ébloui que jamais du faux éclat des sciences humaines, s'enfonce de plus en plus dans les routes épineuses de la philosophie.

Mais, ô grâce puissante de mon Dieu! par ce détour des sciences humaines, vous conduisez imperceptiblement Xavier à la science des saints. Cet art ingénieux qui sert en apparence à polir et à perfectionner la raison, mais qui au fond l'aveugle et l'embarasse, doit lui fournir des armes pour vaincre la raison et la captiver sous le joug de la foi; mais il faut auparavant que Xavier soit vaincu lui-même et réduit à cet état d'enfance qui nous fait entrer, comme parle saint Augustin, dans la science par l'humilité, dans la vérité par la charité.

Déjà Ignace, inspiré du ciel, Ignace qui a reçu de Dieu le discernement des esprits, voit dans Xavier ce que le monde n'y voyait pas encore, un apôtre dans un philosophe. Il sent combien cette conquête doit être avantageuse à l'Eglise; il met tout en usage pour le gagner: tantôt, flattant sa vanité, il lui amène des disciples; tantôt, combattant son orgueil, il le dispose à devenir lui-même disciple de l'Évangile, et lui adresse ces touchantes paroles: O Xavier, que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il est assez malheureux pour perdre son âme?

La parole de vie ne tombait pas en vain, la vérité l'imprimait dans son cœur, l'humilité s'insinuait avec elle. Tout d'un coup tombe cette fierté naturelle, qui éloignait Xavier des exercices humilians de la pénitence: la religion lui découvre une gloire plus pure, plus solide que celle qui vient des hommes; au désir de paraître, succède le désir de se cacher, l'amour des mortifica-

tions prend la place de la délicatesse, la dissipation est bannie par le recueillement; cet esprit, gros de chimères et nourri des illusions de l'école, ne peut plus goûter que Jésus-Christ et sa croix; Xavier pénitent et désabusé devient enfin l'humble disciple d'Ignace, et celui qui ne pouvait souffrir d'égal reconnaît un supérieur et un maître. Dès lors, l'Esprit-Saint s'empara de Xavier, et fit naître en son cœur l'héroïque dessein de se consacrer sans réserve au salut des âmes. Et quel fut, Messieurs, le terme de ce grand projet? Convertir le monde, sanctifier l'univers. Or, voici le plan qu'il se forme pour y réussir.

Le ministère apostolique roule sur deux points : se sanctifier, sanctifier les autres, et l'un est proprement une suite et une dépendance de l'autre. En vain voudrait-on inspirer la sainteté, si l'on ne la pratique pas soi-même, et dès qu'on la pratique, on sent un désir secret de la communiquer, désir qui s'étend plus ou moins, selon le don du ciel et l'impression secrète de la grâce. Xavier donc, brûlant du désir de sanctifier les hommes, travaille de plus en plus à sa propre sanctification; il comprend d'abord que rien ne persuade mieux la religion de Jésus-Christ, qu'une vie vraiment chrétienne, et que la preuve la plus naturelle et la plus efficace de la croix, c'est la croix même.

Sur ce principe, il redouble ses austérités, l'envie de persuader la pénitence devient en lui comme un aiguillon de pénitence, qui bientôt dégénère en excès. Pour traiter son corps en esclave, il l'enchaîne, si j'ose le dire, comme un criminel; lié de cordes vivement serrées, il marche sans ménagement où l'esprit de Dieu l'appelle; l'agitation du voyage irrite la douleur, ses liens pénètrent et se perdent dans les chairs, il succombe à la violence du mal, et si vous le retirez, Seigneur, des portes de la mort, c'est pour consommer en lui l'ouvrage de votre grâce, et donner au monde de nouveaux exemples de vertu.

Rome et Venise le virent tour à tour dévoué sans réserve au service des pauvres, pauvre lui-même et mendiant son pain, chaque jour, de porte en porte. Veut-on trouver l'homme de Dieu? Qu'on le cherche dans les hôpitaux : la nuit, c'est son asile, le jour, c'est sa demeure; là, il dompte les répugnances de la nature, il rend la chair docile à l'esprit. Dérochons à votre délicatesse tous ces pieux excès, dont la seule idée me fait encore frémir : l'amour sacré à ses transports, aussi bien que l'amour profane; à peine ses yeux connaissent-ils le sommeil, son repos, c'est la prière; il y consacre jusqu'aux heures destinées à la nourriture, et sa nourriture la plus ordinaire, c'est la parole de Dieu.

Pour surcroît de pénitence, aux peines du corps Dieu ajoute les peines de l'esprit; il lui révèle, comme à l'apôtre des Gentils, tout ce qu'il doit souffrir pour son nom, il suggère à son imagination des songes affreux, où il voit la peinture de ses travaux.

Au milieu de la nuit, dans un profond sommeil, il croit sentir un Indien sur ses épaules. Ce poids, quoique imaginaire, l'accable; il sue, il gémit, il s'éveille, il s'écrie : C'est trop peu, Seigneur, c'est trop peu, encore, encore. O amour dominant de la croix! Dieu montre à Xavier les peines attachées à son ministère, et Xavier, affamé de peines en demande encore de nouvelles. Dieu le comble des douceurs qui sont le partage de la vertu, et son cœur, ennemi des douceurs, les rejette : c'est trop, c'est trop, lorsqu'il s'agit de consolations; encore, encore, quand il s'agit de souffrances. O cœur, ô âme apostolique, qui ne connaît d'autre douceur que celle de souffrir, d'autre peine que celle de ne pas souffrir assez! Ce zèle qui le dévore comme un feu brûlant, ne peut plus se renfermer en lui-même, il faut qu'il perce et qu'il éclate. Allez, saint ministre, allez où l'attrait vous conduit. Sanctifié par la pénitence, vous voilà en état de sanctifier les autres; aiguisez sur les mauvais chrétiens ce zèle que vous devez un jour déployer sur les idolâtres. Voici un travail digne de vos soins, la cour du roi de Portugal qui vous appelle.

La cour, Messieurs, quel écueil pour la vertu! Qu'il est dangereux de se pervertir, en voulant convertir les autres dans un lieu où les objets sont séduisants, les passions vives, les exemples puissants, les maximes flatteuses!

Ne craignez rien, Messieurs. Ce qui est un écueil pour les autres, sera un sujet de triomphe pour Xavier. Au milieu du tumulte, au centre de la dissipation, il se fait une espèce de solitude qu'il n'interrompt que pour les fonctions de la charité; il préfère le séjour des hôpitaux à celui des palais, et la compagnie des pauvres à celle des princes; il attaque les passions dans le règne des passions mêmes, et il sait les enchaîner au milieu des objets qui les excitent. A sa voix foudroyante, le courtisan consterné rentre en lui-même, et déplore ses égarements : la piété s'introduit avec la pénitence, la ferveur s'allume par l'usage fréquent des sacrements, l'exemple du roi entraîne ceux que la vérité n'avait fait qu'ébranler, et les peuples, qui ne manquent jamais de se régler sur le modèle des grands, se sentent emportés par la force d'un tel exemple.

Peut-être pensez vous, Messieurs, que le zèle de Xavier est un zèle de prédilection et de politique, qui s'échauffe et s'anime par la qualité des sujets et par l'attrait du profit ou de la gloire? Non, Messieurs, le salut des petits ne lui est pas moins cher que celui des grands, la même ardeur le suit partout. Le voilà embarqué pour les Indes, avec lui, flottent toutes les passions humaines : le marchand, le voyageur, le soldat, le matelot se trouvent réunis et confondus sous un même pilote, et Xavier, toujours le même, continue d'exercer sur les chrétiens le même zèle qu'il doit consommer sur les gentils. Sa présence tient en respect toutes les passions qui l'environnent : le jeu, les blasphèmes,

la licence, sont réprimés; comme on voit, dans les émotious populaires, la fureur se calmer lorsqu'un homme de poids et d'autorité se montre, à la vue de l'homme de Dieu, l'impiété se tait et le libertinage demeure confus; le vaisseau, qui d'abord n'était qu'un assemblage et un mélange monstrueux d'intérêts, d'amusements, de passions différentes, devient, par ses exhortations, une école de religion et une académie de vertus; chacun songe qu'il n'y a entre la mort et lui qu'un bois mince et fragile; le soldat se contient, le matelot prie, le voyageur soupire après la patrie céleste, le marchand songe à acquérir les richesses immortelles, et les chrétiens sanctifiés sont comme l'augure et les prémices de la sanctification des Gentils.

Que vois-je cependant, et quelles soudaines alarmes viennent troubler le cours de notre navigation? N'est ce donc pas assez d'avoir à craindre les écueils et les tempêtes? Faut-il qu'aux périls de la mer se joignent les périls de la terre, et que tous les éléments conspirent contre l'œuvre de Dieu? Oui, c'est l'ordre de Dieu que Xavier soit éprouvé en toutes manières, l'intempérie de l'air allume les fièvres malignes dans l'équipage, tout languit, Xavier lui-même, ressource assurée de tous les malades, se voit sans forces et abattu par la violence du mal; mais son courage ne l'abandonne pas, il oublie son propre péril, pour s'occuper de celui des autres; malgré sa langueur, il se traîne auprès des mourants, et sa seule présence semble les ranimer; au défaut de sa voix, ses gestes, ses regards, ses soupirs annoncent le salut éternel, et la mort paraît douce et désirable sous les yeux de l'homme de Dieu. Enfin le ciel irrité s'apaise, la flotte rétablie quitte le Mozambuy, où elle avait été contrainte de relâcher, et poussée par les vœux de Xavier, plus encore que par les vents favorables, elle arrive à Goa, ville capitale des Indes.

Que j'aime à me représenter Xavier, faisant son entrée dans cette île fameuse, revêtu de tous les pouvoirs que peut donner la puissance ecclésiastique et séculière, et dépouillé de tout le faste qu'inspire ordinairement l'une et l'autre! Le voyez-vous, le bâton à la main, sans suite, sans cour, sans équipage? C'est l'envoyé du roi de Portugal, c'est le légat du pape, il réunit en lui ces deux titres, le comble des grandeurs humaines; mais la vraie foi ne connaît point l'orgueil, sa simplicité fait sa parure, et sa modestie sa grandeur; qu'est-il besoin de l'éclat extérieur pour attirer les regards, quand on a de son propre fonds un éclat qui les attire? Le vice a beau se parer, il sera toujours méprisable; la vertu a beau se cacher, elle sera toujours respectée. Malheur aux ministres de l'Évangile qui mettent leur mérite et leur grandeur dans l'éclat de leur ministère, et qui cherchent à éblouir pour persuader! ils ne persuaderont jamais; la vie crie plus haut que les paroles, et les œuvres ont un langage muet, qui se fait

entendre aux plus obstinés. Le premier pas que fait Xavier pour s'installer dans son emploi, c'est de déposer son pouvoir et ses brefs aux pieds de l'évêque de Goa; il ne croit pas s'abaisser en se soumettant à l'autorité légitime; c'est aux vulgaires à pointer sur les prééminences, l'homme obéissant l'emporte sur l'homme victorieux, et la plus belle de toutes les victoires, c'est l'abaissement volontaire. En même temps que Xavier refuse les distinctions dans sa qualité de légat, il sait rendre volontairement toute la soumission due au caractère d'évêque; qu'il commande ou qu'il obéisse, c'est Jésus-Christ qu'il sert, et en Jésus-Christ il n'y a ni jalousie d'autorité, ni contestation de prééminence.

Goa, reine de fies, levez-vous, et soyez éclairée, voilà votre lumière qui paraît, et la gloire du Seigneur va éclater sur vous. De quelles épaisses ténèbres vous vois-je environnée? Le dirai-je? et pour l'honneur de mon sujet, faut-il que je révèle ici l'opprobre du monde chrétien?

A peine restait-il dans Goa quelques traces de l'Évangile; la foi éteinte de longue main dans ces climats, et depuis peu rallumée, était sur le point de s'éteindre une seconde fois: la fraude, l'usure, l'impudicité, la violence, régnaient avec l'impunité, et l'abord de toutes les nations y avait apporté tous les vices.

A ce triste spectacle, Xavier, attendri et indigné, entreprend de réveiller la foi, et de réformer les mœurs par un innocent artifice. Pour convertir les pères, il instruit les enfants; ces cœurs tendres et dociles reçoivent sans résistance les impressions de la vérité; leur modestie, leur innocence devient une censure tacite et une prédication muette; on a honte de recevoir l'exemple de ceux à qui on devrait le donner. A force de voir et d'admirer la vertu dans les petits, les grands la respectent, l'aiment et la suivent; la foi reprend son empire et ramène la régularité, et par une espèce de miracle qui retrace à nos yeux la pénitence de Ninive, à la prédication de ce nouveau Jonas, sur les ruines de Goa payenne et impudique s'élève une Goa chaste et chrétienne.

A entendre ces prodiges, qui ne croirait, Messieurs, que Xavier a consommé l'œuvre du Seigneur, et qu'il ne manque plus rien à la gloire de ses saints exploits? Suspendez votre admiration, vous ne voyez encore que les premiers rayons et comme l'aurore du jour qu'il doit répandre dans tout l'Orient: réparer les ruines de Jacob, rassembler les dispersions d'Israel, ce n'est que l'essai et comme l'apprentissage de son ministère. *Et dixit: Parum est ut servias mihi ad suscitan- das tribus Jacob.* Il est choisi pour être la lumière des nations; par lui, le flambeau de la foi doit passer jusqu'aux extrémités de la terre: *Ecce dedi te in lucem gentium*, etc. Ses succès vont croître avec son zèle, son zèle va s'exciter par le travail, et c'est ici que vous allez voir la consommation de son apostolat.

SECOND POINT.

Il n'est pas donné à tout le monde de brûler de ce feu céleste qui nous rend inquiets et empressés pour le salut du prochain ; ceux mêmes que Dieu élève à ce sublime ministère ne reçoivent pas tous ce degré de ferveur et de courage qui fait les apôtres, et parmi les apôtres tous n'ont pas cette plénitude de zèle qui fait les parfaits apôtres. Depuis ceux qui eurent l'avantage d'être formés des mains de Jésus-Christ même, et de puiser son esprit à la source, qui voyons-nous qui ait pleinement rempli les devoirs de l'apostolat ? Xavier, Messieurs, et qui encore ? Xavier ; car pour vous mettre en évidence de quelle manière il a consommé son ministère, et par où il a mérité d'être comparé aux premiers apôtres, qui est-ce qui caractérise et qui distingue ces héros du nom chrétien ? Le voici, si je ne me trompe, un zèle qui surmonte les plus puissants obstacles, et qui sait vaincre les tentations les plus délicates ; un zèle que la vue des périls et de la mort même ne puisse arrêter ; un zèle qui par son étendue se répand en tous lieux, et qui par son activité embrasse tous les moyens de faire prospérer l'Evangile ; un zèle que Dieu bénisse des plus étonnans succès et des plus signalés miracles ; un zèle enfin qui ne finisse qu'avec la vie, et dont l'ardeur toujours égale se soutienne jusqu'à la mort. Voilà, Messieurs, ce que j'appelle la plénitude et la consommation du zèle apostolique, tel qu'il éclata dans les premiers apôtres, et tel qu'on l'a vu depuis éclater dans le saint dont je poursuis l'éloge.

Zèle supérieur aux plus puissants obstacles ; il y a bien de la différence entre réveiller la foi dans des chrétiens, et la faire naître dans des cœurs idolâtres ; d'une part tout facilite l'entreprise, l'engagement du baptême, les préjugés de l'éducation, l'empire de l'habitude, la force de l'exemple, cette foi même, qui tout endormie qu'elle est, parle toujours au cœur, et malgré l'ivresse et le tumulte des passions fait entendre sa voix par les remords de la conscience. Dans les idolâtres tout s'oppose au succès de l'Evangile ; l'éducation, l'exemple, la coutume, l'aveuglement de l'esprit, la dépravation du cœur et cette indocilité de l'amour-propre qui souffre impatiemment tout ce qui le contrarie ou le gêne. Quelle apparence de pouvoir inspirer l'horreur du vice à des gens qui ont consacré le vice, et qui l'adorent sous le nom de vertu ? Le moyen d'effacer en eux une loi qui flatte les plus doux penchans de la nature, pour y en graver une qui les combat ? Comment changer tout le système du cœur humain, lui faire aimer ce qu'il hait, haïr ce qu'il aime, et le résoudre à quitter des biens dont il jouit pour des espérances éloignées ? Par où persuader que les larmes font le bonheur, la pauvreté l'abondance, et la mortification le plaisir ?

Tels étaient les obstacles qu'eurent à surmonter les premiers apôtres, et tels ou plus grands encore sont ceux qu'il faut vaincre dans la conversion du nouveau monde : car enfin la raison polie et civilisée dans les Grecs

et dans les Romains leur faisait au moins entrevoir l'idée de la vertu pure et la notion de la vraie divinité ; mais ici la raison abruti et comme éteinte n'offre que des passions brutales et d'indignes fantômes de la divinité ; cependant malgré ces épaisses ténèbres, malgré une idolâtrie enracinée, malgré tous les préjugés de l'esprit et du cœur, malgré tout l'effort des puissances humaines, Xavier va annoncer Jésus-Christ et sa loi aux peuples et aux rois les plus sauvages, à des peuples qui n'avaient que la figure et le nom d'hommes, et qui ne connaissaient d'autre loi que l'instinct de la nature et la liberté d'assouvir leurs passions ; à des peuples indociles qui, nourris de tout temps dans l'indépendance, y mettaient leur gloire et leur félicité ; à des peuples furieux, chez qui l'homicide était un jeu, et la barbare coutume d'immoler des hommes, l'acte le plus saint de leur religion.

C'est à ces peuples, tels que je vous les dépeins, que Xavier entreprend d'imposer la loi de modération, de douceur, de soumission, d'humilité, de continence : il l'entreprend et il l'exécute ; ces peuples si éloignés de Dieu s'en approchent, l'enfer en frémit et oppose à ce zèle de Xavier, et la puissance des rois païens, et la fureur des prêtres idolâtres, et l'aveugle opiniâtreté des ignorants, et la fastueuse présomption des savants ; mais rois, prêtres, magistrats, ignorants, savants, tout plie, tout cède à l'invincible force de l'esprit qui parle dans Xavier et à l'attrait victorieux de la grâce évangélique.

D'un succès si flatteur naissent d'ordinaire deux tentations capables de séduire une âme vulgaire, tentation d'intérêt, tentation de vanité.

Qu'il est rare, Messieurs, de trouver de ces parfaits ministres qui ne tiennent à rien sur la terre, et qui, dégagés de tout intérêt propre, ne cherchent dans leurs travaux que la gloire de Dieu et le salut des hommes ! Chacun ne veut-il pas mettre ses talents à profit ? ne regarde-t-on pas la piété comme un passage et un degré à la fortune ? Ceux mêmes qui ne sont point touchés de l'intérêt sont-ils insensibles à la gloire, à la réputation, à l'innocent relief que donne dans le monde l'opinion du savoir et de la vertu ? et ne reçoit-on pas sans scrupule des applaudissemens et des louanges qui semblent relever la gloire du ministère et honorer Dieu même ?

Que Xavier va vous paraître au-dessus de ces faiblesses ! quel parfait désintéressement ! quelle profonde humilité ! S'il eût été sensible à l'appât des richesses, quel amas prodigieux n'en pouvait-il pas faire ! Le roi de Portugal lui prodiguait ses faveurs, et l'ordre était absolu de fournir au saint tout ce qu'il croirait utile et nécessaire aux succès de la foi ; les marchands lui offraient leur crédit, les grands lui ouvraient leurs trésors, les peuples venaient mettre à ses pieds l'ambre, le corail, les perles et toutes les richesses de la nature, en échange du trésor céleste qu'il venait de si loin leur apporter.

Mais non, il ne sera pas dit que la loi de pauvreté devienne entre ses mains une loi

d'avarice et une occasion de s'enrichir ; il cherche les hommes, et non pas les biens des hommes : *Non enim quæro quæ vestra sunt, sed vos* : un crucifix, un bréviaire, les instruments de sa pénitence, voilà ses trésors ; ne dépendre que de Dieu, attendre tout de sa providence, se réjouir même lorsqu'elle semble lui manquer, voilà les règles de sa politique et en même temps les principes de son bonheur et de sa tranquillité.

Peut-être sera-t-il plus empressé pour la gloire, qui est proprement la tentation et la faible des grandes âmes ? Rien moins, Messieurs, rien moins ; tout le monde le croit saint, et il est le seul qui ne croit pas l'être, la réputation de sa vertu est à charge à sa vertu même ; il appelle du jugement favorable de ses amis à celui de sa timide conscience. L'Évangile a-t-il du succès, c'est Dieu qui bénit les travaux de ses frères plutôt que les siens ; est-il traversé, c'est Dieu qui punit ses propres infidélités ; il craint ses miracles plus que ses faiblesses, il en rougit, il les désavoue, jamais plus sincère que quand il s'accuse, jamais plus soumis que lorsqu'on le reprend, jamais plus content que lorsqu'on le méprise.

Le voilà aux extrémités du monde, livré, pour ainsi dire, à sa volonté propre, jouissant dans l'indépendance de l'ascendant que lui donnait, et sur les rois, et sur les peuples, l'éclat de ses miracles, l'odeur de ses vertus, craint des uns, chéri des autres, respecté de tous, et il est prêt à descendre de ce degré de puissance et de gloire, sur la moindre parole d'Ignace ; la première lettre de son nom le fera repasser en Europe, et pour goûter le plaisir de l'obéissance dans le centre de l'élévation, nommé par Ignace supérieur général de la compagnie dans les Indes, il désobéit une fois pour obéir toujours, et remet entre les mains du père Barrez une autorité qu'il aime mieux respecter dans un autre que l'exercer lui-même.

Si son zèle est à l'épreuve des tentations, est-il moins à l'épreuve des dangers ? Puis-je envisager sans frémir les périls qu'il affronte et qu'il soutient sans émotion ? Je le vois seul dans un esquif, servant de jouet aux flots et aux vents, passer des détroits et des bras de mer, pour aller chercher quelque âme abandonnée ; je le vois sur un ais fragile au milieu des débris de son naufrage, conduit par sa foi, soutenu par sa vive espérance, tenir une route certaine et dominer d'un air riant et serein sur la profondeur des abîmes ; je le vois, jeté par la tempête sur un rocher escarpé, sans consolation, sans secours, sans nourriture, vivre des promesses de la foi, se nourrir de la parole divine et tirer des forces de sa défaillance même.

Dirai-je les embûches qu'on lui dressa à Tornate, aux Maldives et dans l'île du More, où, sans précaution comme sans crainte, il marche plus de douze mois entre le fer et le poison, au milieu de toutes les horreurs de la nature ? Vous ferai-je la peinture de la fureur des bouzes, qui, dans la crainte de voir tomber avec les idoles leur fortune et leur

crédit, remuent la terre et l'enfer pour trancher le cours d'une vie si fatale à l'idolâtrie ? Figurez-vous Paul à Lystre, ou à Icone, ou à Ephèse.

A ce nom, Messieurs, je sens naître en moi une nouvelle ardeur ; peu s'en faut que, changeant l'ordre et le plan de ce discours, je ne suive le parallèle de ces deux grands hommes dont Dieu s'est servi en des âges différents pour répandre dans l'univers la lumière de l'Évangile. Oui, disciple du troisième ciel, chef-d'œuvre de la grâce, apôtre par excellence, j'ose le dire, et vous ne m'en désavouerez pas, depuis la naissance du nom chrétien, si quelqu'un a pu mériter de vous être comparé, c'est Xavier, c'est l'apôtre des Indes ! et il semble que Dieu ait pris plaisir de nous retracer en lui l'image de vos travaux : faire trois fois naufrage, demeurer un jour et une nuit au fond de la mer et comme enseveli sous les flots, essayer une grêle de pierres, être meurtri de coups, manquer des choses nécessaires à la vie, se voir tantôt menacé par les prêtres idolâtres, tantôt rebuté par les puissances, trahi par ses faux frères, décrié par ses envieux, persécuté par ses ennemis, ou plutôt par les ennemis de la croix, est-ce le portrait de Xavier ou le vôtre ?

Si quelque chose vous distingue dans cette conformité de souffrances, c'est que vous trouvâtes enfin le martyre que vous cherchiez, et que Xavier le chercha sans le trouver ; encore en eut-il le mérite, puisqu'il en eut le désir, et qu'au défaut de son sang répandu, ses austérités, ses croix, ses fatigues lui tinrent lieu d'un martyre qui, pour être moins sanglant, n'en fut pas moins rigoureux. *Non enim ipse tormentis, sed ipsi potius tormenta desuerunt.*

Mais qui pourrait dignement décrire cette sainte pénétration, cette dextérité merveilleuse à découvrir et à mettre en œuvre tout ce qui pouvait avancer l'œuvre de Dieu ? Son premier soin, en arrivant dans les Indes, c'est d'aller à Méliapour visiter le tombeau de saint Thomas, pour y puiser l'esprit du martyre et y renouveler l'ardeur d'un zèle dont il avait allumé les premiers feux sur le tombeau de saint Denis. De là, comme du centre de son apostolat, il considère ces régions immenses qui lui restent à éclairer ; étonné de la grandeur du travail et se défiant de ses propres forces, il écrit en Europe pour demander du secours. Le voyez-vous, ce caractère du zèle apostolique, qui, sans émulation, sans jalousie, cherche à se communiquer et à se répandre ? Xavier ne craint pas de s'associer des ouvriers, ni de partager avec eux sa gloire ; il voudrait allumer dans tous les cœurs le feu dont il brûle. Moïse, à la porte du camp d'Israel, ne cria jamais plus haut : Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. Ses lettres affectueuses et pressantes, dictées par la plus ardente charité, portent encore dans leur caractère de simplicité des traits marqués de la plus vive éloquence.

Oh ! si une étincelle de ce feu divin pouvait

tomber sur cet auditoire, si j'étais digne d'en brûler moi-même ! Hélas ! l'œuvre de Dieu périt, et l'on n'y pense pas ! les petits ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre ! Paris, tu t'enrichis des dépouilles des nations, tu retiens dans une indigne oisiveté des ouvriers dont tu ne profites pas toi-même !

Le voyez-vous, cet homme céleste, qui, pour remplir la mesure de son apostolat, met en usage tout ce que la dextérité, l'application, l'expérience peuvent fournir à la piété pour établir le règne de Dieu ? Il travaille à la conversion d'un seul comme s'il s'agissait de la conversion de tous, et il s'attache à la conversion de tous, comme s'il n'en avait qu'un seul à convertir ; il agit sans se distraire, il médite sans se ralentir, occupé sans dissipation, solitaire sans oisiveté, tout à Dieu par la prière, tout au prochain par la charité, parfait religieux, parfait apôtre, exécutant les grandes choses sans négliger les petites, pratiquant les petites sans négliger les grandes, simple avec les simples, savant avec les savants, se servant des uns pour instruire ou pour édifier les autres, s'abaissant pour traiter avec le peuple, et s'élevant pour traiter avec les rois, tantôt caché sous la forme d'un vil esclave pour pénétrer dans le Japon, tantôt revêtu de l'éclat et de la majesté d'un ambassadeur pour s'insinuer chez le roi de Bungo, mêlant à propos, selon les lieux et les temps, la fierté et la modestie, la sévérité et l'indulgence, l'indignation et la pitié. Faut-il apprendre les langues barbares et dévorer ce pénible travail, c'est un enfant par sa docilité ; faut-il essuyer les affronts et les injures, c'est un agneau par sa douceur ; faut-il soutenir les intérêts de Dieu et l'honneur de son caractère, c'est un lion par son courage ; s'agit-il de profiter des moments de la grâce, il perd le mouvement des bras et l'usage de la parole à force de baptiser et d'instruire ; s'agit-il de ramener un pécheur endurci qui se raidit et contre ses prières et contre ses menaces, il s'enfonce avec lui dans un bois, armé d'une discipline, il se dépouille à ses yeux, et par le spectacle des rigueurs qu'il exerce sur sa chair innocente, il étonne, il attendrit le coupable, et de témoin de sa pénitence il le fait son imitateur ; enfin s'agit-il de défendre la religion chrétienne contre l'orgueil et l'ignorance des bonzes, ses armes sont la modération, la douceur, l'humilité ? il leur prouve la religion par ses vertus mieux encore que par ses raisons, et confond par son humilité ceux qu'il n'a pu éclairer par sa doctrine.

Avec ce zèle si plein, si parfait, si étendu, faut-il s'étonner, Messieurs, de l'abondante moisson qui tombe sous ses mains et des bénédictions presque incroyables que Dieu répand sur son ministère ? A peine la voix suffit-elle à suivre la rapidité de sa course et à nombrer ses victoires : semblable à cet astre qui du haut des cieux répand le jour et la lumière, il s'élève à pas de géant d'un pôle à l'autre, et rien n'échappe à sa vive et

pénétrante chaleur : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam, nec est qui, etc.* Si je jette les yeux sur ces vastes contrées qui forment l'enceinte du Nouveau Monde, ma vue s'égaré et se perd parmi tant de mers, d'îles, de provinces, de royaumes qu'il a parcourus, éclairés, soumis à Jésus-Christ. Quatre mille lieues de pays traversés ne furent que la moitié de ses voyages ; cinquante royaumes convertis ne font qu'une partie de ses conquêtes ; un million d'idoles brisées, mille temples élevés au vrai Dieu, cent mille âmes baptisées de sa propre main (je n'exagère pas) ne furent, pour ainsi parler, que les préludes de son zèle ; et pour mourir content, il eût fallu que Dieu lui eût donné la joie de voir le vaste empire de la Chine soumis à l'Évangile.

Que n'ai-je le secret de tracer dans vos esprits un plan invisible et raccourci des Indes et du Japon ! je marquerais sans confusion dans vos pensées tout ce que fit cet homme incomparable pour étendre l'empire de Jésus-Christ, je le suivrais avec vous pas à pas, et ramassant sur ses traces victorieuses et les dépouilles qu'il arrache au démon, et les trophées qu'il élève à Jésus-Christ, je formerais de tous ces monuments de piété, de sagesse, de dextérité, de courage une couronne de gloire plus pure, plus brillante que celle des plus fameux conquérants du siècle. Il était juste, chrétiens, qu'en même temps que Xavier déployait ainsi son zèle pour accréditer l'Évangile, Dieu fit éclater sa toute-puissance pour accréditer son ministère.

Que vois-je, en effet, et quel nouvel éclat frappe ici mes yeux ! les peuples empressés accourant de toutes parts pour recevoir les écoulements de cette vertu bienfaisante qui sort de Xavier comme de sa source, le don des langues, le don de prophétie, le don des guérisons ; à son attouchement, à sa parole, à sa seule présence la fièvre s'arrête, les langueurs disparaissent, les maladies désespérées sont guéries, et la mort même est contrainte plus d'une fois de relâcher sa proie. C'est un Moïse qui change les eaux de la mer en eau douce, et qui attire la victoire sur le parti qu'il favorise de ses vœux ; c'est un Josué qui passe les rivières à pied sec, et qui fait tomber les murailles des villes épouvantées ; c'est un Elie qui fait descendre le feu du ciel sur les faux prophètes ; un Elisée qui résout les nuées en pluies fécondes ; un David ou un Daniel qui se joue avec les bêtes les plus farouches et leur fait perdre leur férocité ; un saint Pierre dont l'ombre même est salutaire ; un Paul devant qui les démons se taisent : et tous ces prodiges que Xavier opère pendant sa vie, croissent et se multiplient après sa mort.

Mais ce qui couronne ses succès et ses miracles, ce qui met le comble et le dernier trait de perfection à son apostolat, c'est cette infatigable persévérance qui ne lui permit pas d'interrompre un seul jour le cours de ses travaux : depuis le premier moment qu'il se dévoua à l'Évangile jusqu'au jour où la mort vint lui fermer les yeux, il ne cessa

d'annoncer Jésus-Christ et de se dire à soi-même : malheur à moi si je n'évangélise pas ! Son zèle embrassait l'univers et se trouvait à l'étroit dans l'univers même. Si Dieu eût prolongé ses jours, le projet était fait de pénétrer par la Chine dans la Tartarie et de revenir par le septentrion en Europe travailler à la conversion des hérétiques et au rétablissement de la discipline et des mœurs ; c'était encore trop peu pour son zèle, on l'eût vu gagner l'Afrique, et à travers ses sables brûlants, à travers ses affreux déserts, chercher de nouveaux royaumes pour les soumettre à Jésus-Christ. La mort le prévint, le surprit occupé de ces pensées et méditant actuellement une ambassade vers l'empereur de la Chine, qui devait ouvrir à l'Évangile l'entrée de ses États. Mais Dieu, qui met des bornes au zèle aussi bien qu'à l'ambition des hommes, content des travaux du serviteur fidèle, se hâta de le récompenser. Le voilà donc sous les froides mains de la mort, cet homme digne de l'immortalité : le voyez-vous tel qu'on nous le dépeint, sur un rivage désert, brûlant des ardeurs de la fièvre, et prêt à expirer dans ce dénûment général de toutes choses où il avait fait gloire de vivre ? Ses yeux à demi éteints jettent encore des regards mourants vers la Chine, et semblent marquer la route que doivent tenir ceux qui auront le courage de marcher sur ses traces.

Pour nous, Messieurs, verrons-nous ces prodiges de zèle sans en profiter ? Hélas ! nous admirons les progrès de la foi dans le nouveau monde, et nous ne gémissons pas de la voir parmi nous s'affaiblir de jour en jour et s'éteindre. A mesure que l'Évangile triomphe et s'établit chez les idolâtres, il décline, il dépérit chez les chrétiens. Nous éprouvons le sort des Juifs : l'olivier sauvage est enté sur l'olivier franc ; et, tandis que l'olivier sauvage pousse des rejetons et des branches, l'olivier franc se dessèche et perd peu à peu sa sève et sa vigueur.

O Dieu ! voulez-vous exercer sur nous la vengeance que vous exerçâtes autrefois sur ce peuple ingrat et rebelle que vous aviez adopté par préférence ! la prophétie qui le regarde s'étendrait-elle jusqu'à nous ! *Ecce miseretur a vobis regnum, et dabitur genti facienti fructum ejus.* Je le dis dans l'amertume de mon cœur, mais je le dis dans la vérité, les Juifs ne méritèrent peut-être jamais mieux que nous que Dieu les rejetât. Où sont-ils, les fruits de notre foi, et que faisons-nous pour conserver ce précieux dépôt ? Quand nous l'aurons reçue pour la combattre, pourrions-nous la combattre plus fortement ? L'orgueil a rompu la digue et a inondé : toutes les conditions sont confondues ; le faste s'appelle bienséance et le luxe politesse, et par un prodige réservé à nos jours, l'extrême misère a enfanté l'extrême vanité.

Une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Des hommes profanes et téméraires ont appris à douter de tout. Sous un amas de vaines subtilités, on tâche d'ensevelir la vérité ; la combattre est un titre d'esprit, la nier est une grandeur d'âme, et après

s'être corrompu dans ce qu'on connaît, on blasphème ce qu'on ignore. De tous les vices, on ne craint plus que le scandale ; que dis-je ? le scandale même est au comble ; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette : elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries piquantes, tantôt sous des questions captieuses.

Cependant chacun marche dans la voie de son propre conseil, chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience : on ne se contente pas de pécher, on veut pécher avec raison, et la faiblesse tâche de s'autoriser par des maximes ; on cherche le calme dans le naufrage de sa foi, et l'on ne fait d'efforts contre soi-même que pour vaincre, au lieu de ses passions, les remords de sa conscience. Le dérèglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle, et il appelle égarement tout ce qui s'oppose à ses excès.

O ciel ! à quoi nous réservez-vous ! Oserions-nous nous flatter avec de telles mœurs d'être plus favorablement traités que ces Eglises mères qui furent autrefois les colonnes et l'appui de la religion, qui ont enfin perdu la foi, et avec la foi leur couronne !

Jetez, Messieurs, jetez des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où l'Évangile, aussi bien que le soleil, s'est levé sur nos têtes ; dans quelles affreuses ténèbres sont-elles maintenant plongées ? L'erreur, plus funeste et plus impitoyable que le temps, n'a pas respecté l'ouvrage de l'Immortel.

De nos jours, Messieurs, et presque sous nos yeux, combien de rameaux retranchés de l'ancienne tige : l'Angleterre indocile, l'Allemagne présomptueuse, le Danois trop crédule, le Suédois indompté ; quels coups le glaive vengeur n'a-t-il pas frappés sur ce royaume ? Grâce à votre miséricorde, Seigneur, la ruine n'a pas été consommée ; vous avez même essuyé nos larmes en suscitant un nouveau Josias qui a effacé l'opprobre d'Israël ; mais Israël frappé ne reviendra-t-il pas à celui qui le frappe ? C'était un avis pour nos pères dont ils n'ont pas profité. Si nous n'en profitons pas, un pareil châtiment, et peut-être plus rigoureux, est suspendu sur nos têtes : la ruine des mœurs entraîne celle de la foi, et l'incrédulité n'est pas loin où règne le libertinage.

Seigneur, souvenez-vous que nous sommes votre héritage, ne l'abandonnez pas aux étrangers, éclairez à la bonne heure les enfants de ténèbres, mais n'aveuglez pas les enfants de lumière, et ne prenez pas sur les uns la clarté que vous répandez sur les autres ; souvenez-vous des promesses inviolables que vous avez faites à votre Eglise ; souvenez-vous de ce royaume qui l'a toujours protégée. Loin de nous ôter le peu de foi qui nous reste, rendez-la plus pure, plus vive, plus féconde, afin qu'elle puisse dissiper nos doutes, étouffer nos passions, corriger nos erreurs, et par là nous rendre dignes de la gloire immortelle. *Ainsi soit-il.*

PANEGYRIQUE

DE SAINT THOMAS.

Quia vidisti me, Thoma, credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt.

Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu; bienheureux ceux qui ont cru sans me voir (Joan., XX, 29).

Voir Jésus-Christ glorieux, c'est la récompense des bienheureux dans le ciel et le principe essentiel de leur béatitude; croire en lui, c'est l'exercice des saints sur la terre et le mérite de leur félicité; mais croire et voir tout ensemble, prétendre allier la foi des uns avec la possession des autres, c'est vouloir les ténèbres et la lumière, le ciel et la terre, la mort et l'immortalité. Le grand apôtre saint Thomas le fait aujourd'hui; il voit comme les anges et croit comme les hommes; il demande que Jésus-Christ renverse en sa faveur ce bel ordre dont parle le prophète, qui veut qu'on entende avant que de voir : *Audi filia, et vide*; il le demande, et il l'obtient.

Et c'est là, Messieurs, ce qui fait, et son crime, et sa gloire, et notre instruction tout ensemble; c'est son crime d'avoir voulu voir, puisque c'est un effet de son infidélité présente; c'est sa gloire d'avoir vu, puisque c'est, selon saint Augustin, la récompense de sa fidélité passée et le principe de celle qu'il fera paraître dans la suite; c'est notre instruction, puisque sa curiosité condamne nos doutes, et que son expérience les dissipe. Effet merveilleux de la miséricorde de Dieu, qui sait tirer la lumière des ténèbres, notre perfection des défauts mêmes des saints, et la fermeté de notre foi de la faiblesse de celle de son apôtre.

Car, en quelque temps que j'envisage la foi de Thomas, et voici mon dessein, je la vois toujours, et combattue pour nous instruire, et victorieuse pour nous animer : combattue dans sa naissance par la crainte, et victorieuse par l'amour : *Emus et nos, et moriamur cum eo*; dans son progrès, combattue par le doute et victorieuse par l'expérience : *Dominus meus et Deus meus*; dans sa fin, combattue par la douleur et victorieuse par la joie de son martyre, voilà ce qui attaqua sa foi et ce qui exerce tous les jours la nôtre. La crainte l'intimide et l'amour la doit rassurer, premier point; le doute l'affaiblit et la grâce la doit soutenir, second point; la douleur l'éprouve et la joie la doit fortifier, troisième point. C'est ce que nous allons développer avec les lumières du Saint-Esprit que nous demanderons, s'il vous plaît, par Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, gratia plena*, etc.

PREMIER POINT.

Le plus grand trésor que l'homme puisse posséder sur la terre, c'est la foi, ce prix excellent de toutes les richesses qu'il espère, cette source primitive de toute la justice qu'il acquiert, cet œil du cœur qui découvre les beautés invisibles du ciel, cette image fidèle de l'éternité qui renferme dans son sein le passé, le présent et l'avenir, dit saint Bernard. C'est là, dis-je, le trésor le plus précieux que l'homme possède, aussi ne le possède-t-il pas sans envie. Le démon, qui sait

qu'il nous ôte tout en nous le ravissant, met tous ses artifices en usage pour l'enlever; mais les deux premiers ressorts qu'il fait jouer pour y réussir, c'est la cupidité et la crainte.

Car le démon n'a que ces deux portes pour entrer dans le cœur de l'homme, dit saint Augustin; et lorsqu'il veut ébranler ou ruiner sa foi, il lui propose quelque avantage temporel à désirer ou quelque mal passager à craindre, et par là il ne manque presque jamais de le surprendre, de lui faire oublier les devoirs les plus saints de sa religion et les engagements les plus essentiels de sa foi : *Aut cupis aliquid terrenum, et hac intrat; aut times aliquid terrenum, et hac intrat (Aug., in psalm. CXLI)*. Ces deux passions font de puissantes impressions sur un cœur fidèle; mais après tout, comme on s'aime toujours davantage qu'aucun autre bien étranger, la cupidité, n'étant que l'amour des biens qui sont hors de nous, est beaucoup moins puissante que la crainte qui n'est fondée que sur l'amour de nous-mêmes et de notre conservation. C'est donc principalement par là que le démon attaque votre foi; il vous fait craindre ou l'infamie, ou la misère, ou la mort; et entêté que l'on est de cette vaine réputation qui nous donne quelque estime parmi les hommes, de cette grandeur qui nous élève au-dessus d'eux, et des douceurs de cette vie qui nous fait jouir de l'un et de l'autre, il n'est point de devoir qu'on ne viole, point de foi qu'on ne trahisse dans la crainte de perdre ces avantages imaginaires. Ainsi, au lieu que la foi devrait faire naître la crainte de Dieu dans un cœur, puisque c'est son premier effet, selon le docteur angélique, la crainte du monde y fait mourir la foi, en classe Jésus-Christ, qui y habitait par elle, et introduit le démon à sa place : *Times aliquid terrenum, et hac intrat*.

Vous éprouvâtes les assauts de cette crainte dans les premières années de votre conversion, divin Thomas, mais vous n'y succombâtes pas; ces mouvements légers de timidité bien loin d'affaiblir votre foi, ne servirent qu'à faire éclater votre amour! Vous le savez, Messieurs, lorsque Jésus-Christ parla de retourner en Judée pour y ressusciter son ami Lazare, ses apôtres, qui se souvinrent que peu de jours auparavant on l'y avait voulu lapider, commencèrent à trembler, à craindre, que la fureur du peuple ne se rallumât, et qu'ils n'eussent part eux-mêmes au sort de leur maître : Quoi, Seigneur, lui disent-ils, à peine êtes-vous sorti du danger que vous y courez encore : *Nunc quarebant te lapidare, et iterum vadis illuc (Joan., XI)*! Avouons que cette crainte marque peu de foi, et que ceux qui avaient vu Jésus-Christ ressusciter les morts et dompter les éléments, ne craindraient point de violence pour lui, si la crainte de la mort ne les dominait eux-mêmes. Thomas tremble sans doute d'abord comme les autres, et s'il m'était permis de vous faire entrer dans son cœur, vous y verriez la foi aux prises avec la crainte, l'amour combattu par la mort, le désir de suivre son maître balancé par la tentation de l'abau-

donner ; mais s'il a part à la crainte commune, ce n'est que pour avoir la gloire de la surmonter seul ; et tel que vous voyez un grand cœur dans un danger pressant palpiter, attirer à soi le sang de toutes les parties du corps et faire paraître la pâleur sur le visage, mais la dissiper aussitôt, renvoyer le sang dans les veines, le feu dans les yeux, l'intrépidité sur le front, le mouvement et l'action dans tout le corps ; telle je vois la foi de Thomas ébranlée par la crainte d'un danger manifeste se retrancher d'abord au dedans de lui-même, y rappeler tout son amour, ne laisser sur son visage et dans son air que des marques d'indifférence et de froideur ; mais cette faiblesse ne dure pas, sa foi se réveille, son amour s'enbrase, et se répandant tout de nouveau, et dans ses vœux, et sur sa langue, il éclate en ces belles paroles : Allons, allons mourir avec notre maître ; la crainte sied mal à des cœurs fidèles, et quiconque n'est pas prêt de sacrifier, et son repos, et son honneur, et sa vie pour la foi, n'est pas digne de prêcher aux autres : *Eamus et nos, et moriamur cum eo.*

Sentiments généreux qui perdent dans la bouche d'un pécheur toute la grâce de ce zèle qui les animait ! sentiments que notre grand apôtre conserva toujours ! car si vous le voyez fuir avec les autres aux approches de la croix, ah ! ce n'est pas que sa foi succombe à la crainte, il ne refuse pas la mort, mais il la diffère.

Sentiments encore une fois bien différents de ceux qu'on fait paraître dans le monde en des occasions bien moins dangereuses ! Qu'un homme y soit menacé de quelque disgrâce qui doive renverser sa fortune ou faire échouer les grands desseins qu'il projette, il ne pensera pas à se mettre au-dessus de cette crainte par la foi, qui lui enseigne que la figure de ce monde passe, que la bonne ou la mauvaise fortune n'y est qu'un spectacle d'un moment, et qu'un chrétien ne doit non plus craindre les malheurs qu'on y souffre, que désirer les biens qu'on y espère ; aura-t-il, dis-je, ces justes sentiments ? Non, Messieurs, il sacrifiera sa foi à ses intérêts temporels, et pour éviter la disgrâce d'un homme comme lui, il ne craindra pas d'encourir celle d'un Dieu qui les jugera tous deux. Vous le verrez, ce chrétien timide, user de mille artifices honteux pour se soutenir, tâcher de rejeter la tempête sur la tête d'un autre par des calomnies injustes, prodiguer une partie de son bien mal acquis à des favoris, pour conserver le reste par leur crédit ; et si des juges doivent décider de ses intérêts, quelque injustes que soient ses prétentions, il n'oubliera rien pour les corrompre ou pour les avengler ? Présents, faveurs, surprises, faussetés, tout est permis quand on craint de perdre le bien qu'on possède, ou de souffrir le mal qu'on a mérité, et l'on n'est plus obligé d'être fidèle qu'autant qu'on est heureux ; et c'est ce que les Pères appellent une foi qui s'accommode au temps et non pas à l'Évangile : *Fides temporum, non Evangeliorum.*

Crainte funeste, c'est donc toi qui éteins insensiblement la foi des chrétiens, qui glaces en eux la charité qui en est la vie, et qui donnes lieu à Jésus-Christ de douter si, à son dernier avènement, où il jugera de la vérité de notre foi par la sainteté de nos œuvres, il y aura quelqu'un qui ait conservé cette foi pure sur la terre : *Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra?* Qu'en pensez-vous, Messieurs ? A voir les chrétiens de toutes conditions suivre les mouvements d'une crainte basse et intéressée dans les occasions où ils devraient signaler leur zèle ; à les voir tantôt dissimuler leur foi par une lâche politique, tantôt l'empêcher de faire le bien par un respect humain, et tantôt lui permettre le mal par un intérêt sordide, pensez-vous qu'il s'en trouve quelqu'un qui ose se vanter devant le tribunal de Jésus-Christ d'être véritablement fidèle ? Et s'il ne l'ose pas, à qui s'en prendre, sinon à cette crainte malheureuse qui a toujours combattu la foi dans le monde, et qui est avec la cupidité, selon saint Augustin, la source de tous les péchés qu'on y commet ? *Omnia peccata due res in homine faciunt, cupiditas et timor* (Aug., in psal. LXXIX).

Je dis bien plus, Messieurs, qu'on peut attribuer à la crainte seule toute l'imperfection des chrétiens et les désordres de la religion : car n'est-ce pas elle qui cause tout le mal qu'on y fait, et qui empêche tout le bien qu'on n'y fait pas ? Pourquoi cette fille, d'ailleurs assez convaincue de l'obligation qu'elle a d'être modeste dans ses habits, donne-t-elle aveuglément dans ces modes scandaleuses qui font rougir tous ceux qui ont encore quelque reste de religion et de pudeur ? elle craint de paraître bizarre dans sa simplicité, mal prise dans sa taille, sans air dans sa démarche, et peut-être dévote dans sa modestie. Pourquoi ce jeune homme, dont le naturel est assez heureux, suit-il l'impression des libertins qu'il fréquente ? affecte-t-il d'être comme eux dissolu dans ses discours, intempérant dans ses repas, corrompu dans ses plaisirs, immodeste, évaporé, impie dans sa piété même ? il craint la censure et les railleries piquantes de ses compagnons insensés ; il aime mieux être impie avec leur approbation, qu'honnête et réglé sans leur aveu. Pourquoi cet officier, convaincu des dangers de son emploi et de la difficulté de s'y sauver, ne peut-il se résoudre à le quitter, pour vivre dans une condition privée ? il craint la décadence de sa famille, la censure de ses amis ou la disgrâce de ses maîtres : en un mot il n'est point de fausses maximes dans l'esprit, de dérèglement dans les mœurs, d'attachement au mal dans la volonté, que cette crainte aveugle du siècle n'entretienne.

Mais en quoi elle combat plus dangereusement notre foi, c'est qu'elle est un obstacle presque invincible à tout le bien qu'elle nous enseigne ; la foi vous dit de donner libéralement des aumônes : elle vous apprend que c'est par ces profusions qu'on s'enri-

chit et qu'on tire de ses biens une innocente usure; la crainte vous persuade de les accumuler pour l'avenir et de vous prémunir par vos épargnes contre les insultes de la fortune qui peut changer. La foi vous dit, qu'étant aussi grand pécheur que votre conscience vous le reproche, il n'y a point de paradis pour vous sans pénitence et sans mortifications; la crainte vous insinue qu'elles sont incompatibles avec la joie, l'embonpoint, la santé que vous voulez conserver. La foi vous dit que dans les occasions il est de votre devoir de prendre les intérêts de Dieu, de vous opposer aux maximes pernicieuses ou aux exemples funestes des libertins, de dire hautement la vérité à ceux qui, ayant le cœur blessé et l'oreille délicate, n'aiment que la flatterie, dit saint Augustin : *Aure molli, corde non sano*; mais la crainte vous arrête, l'on ne veut ni se faire des ennemis, ni s'attirer des tempêtes; la politique dissimule ce que le zèle devrait condamner, et par de lâches ménagements l'on sacrifie tous les devoirs de sa religion, pour maintenir son repos ou sa fortune; ainsi la foi succombe toujours dans ses combats; et d'où vient cela, Messieurs, sinon qu'on la regarde comme la chose du monde la plus vile? Cette foi que nos pères préférèrent à leurs biens, à leur sang, à leur patrie, selon l'Apôtre, cette foi avec laquelle on possède tout, et qui est, selon saint Augustin, l'unique trésor des chrétiens, on l'abandonne sur une terreur panique ou pour un léger intérêt. Ecoutez, s'il vous plaît, comme cet admirable Père combat un si étrange aveuglement : Vous avez offensé Dieu pour devenir riche, dit-il (*In psal. CXXIII*), votre bien s'est augmenté, mais, hélas! votre foi avec laquelle vous possédez des biens que vous ne voyez pas encore, votre foi s'est diminuée! De grâce, comparez un peu ce que vous gagnez avec ce que vous perdez, une portion de boue et un écoulement de la lumière de Dieu même, la source de toutes les iniquités et le principe de toute justice, l'or et votre foi. Cependant vous vous occupez d'un petit gain qui vous enchante, et vous ne pensez pas à la perte irréparable que vous faites; vous vous réjouissez de voir votre fortune s'affermir, vos biens s'assurer, vos coffres se remplir, et vous ne gémissiez pas de voir votre cœur se vider! *De arca gaudes, de corde non plangis*. Voulez-vous connaître le prix de la foi que vous perdez, sachez que tout le reste peut périr, et qu'elle est le seul bien qu'on ne vous ravira jamais. Tous ceux qui se trouvèrent avec saint Paul sur le vaisseau qui périt, et d'où ils furent obligés de se sauver à la nage, se virent tout d'un coup dépouillés de ce qu'ils possédaient, et comme leur cœur ne s'était rempli que de l'amour des biens qu'ils venaient de perdre, il se trouva vide, et rien ne les pouvait consoler; mais pour le grand apôtre, comme il portait dans son cœur le trésor et le patrimoine de sa foi, qui ne craignait ni les flots ni les tempêtes, il sortit du vaisseau nu comme les autres, mais infiniment riche dans

sa nudité : *Paulus in corde ferebat patrimonium fidei suæ.... nudus exiit et dives exiit*.

Notre apôtre qui eut le bonheur d'être appelé à la foi avant saint Paul en reconnut aussi le prix avant lui; quelques raisons d'intérêt et quelques terreurs qui puissent se présenter à son esprit, sa foi n'y succombera pas. Les peuples les plus barbares et les pays les plus éloignés sont le partage de son zèle et de son apostolat; les noms seuls de Parthes, d'Hircaniens, de Braclmanes, d'Ethiopiens à convertir, seraient capables d'ébranler le courage le plus ferme, et Thomas n'est pas à l'épreuve de ces monstres; il se laisse émouvoir à la crainte des voyages pénibles et des contradictions dont ils doivent être suivis, parmi des nations qui, sous une ignorance crasse appuyée d'une férocité brutale, ne conservent de l'homme que la figure et le nom; il se cache d'abord au rapport de Nicéphore, pour se dérober à tant de dangers; il pense à ménager un peu son repos et sa vie; il se flatte, comme on fait si souvent aujourd'hui, qu'il peut bien servir Jésus-Christ sans qu'il lui en coûte si cher, accorder ses intérêts avec ceux de Dieu, et devenir saint sans se rendre misérable. Ce sont là, Messieurs, les sentiments de l'amour-propre que vous écoutez et qui affaiblissent en vous la vigueur de la foi chrétienne; mais celle de Thomas en triomphe, et son zèle semblable à ces feux qu'on resserre dans un fourneau trop étroit, se redouble par les obstacles, emporte tout ce qui s'oppose à lui, va s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, et faire sentir à ces nations barbares les douces impressions de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; il n'est plus de vues humaines, de prétextes, d'intérêts, de crainte qui l'arrêtent.

Ayons comme lui, Messieurs, une foi généreuse et hardie, et si les premiers mouvements d'une lâche timidité refroidissent quelquefois notre zèle, aïd qu'il se rallume aussitôt comme celui de notre apôtre, et qu'on nous entende dire comme à lui : *Eamus et nos, et moriamur cum eo*. Ce médisant déchire Jésus-Christ dans nos frères par les coups mortels de sa langue empoisonnée; allons sans rien craindre nous opposer à sa passion, arrêter le cours de sa médisance, et mourir s'il est nécessaire avec Jésus-Christ. Ce blasphémateur déshonore son nom par mille outrages; nous l'entendons, nous en gémissons, mais que notre foi n'en demeure pas là, qu'elle entreprenne de le corriger et de le confondre. Cet impie mène une vie scandaleuse, tout le quartier en murmure en secret, et personne ne pense à arrêter ses désordres, parce qu'on redoute son autorité; mais je ne la craindrai pas, je me servirai du droit que l'âge, que le rang, que la qualité me donne; je ferai jouer tous les ressorts que la prudence m'inspire pour le retirer de cet état, et s'il faut souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, ce sera mon bonheur et ma joie : *Eamus et nos, et moriamur cum eo*. Mais votre foi, après avoir triomphé de la crainte, doit encore triompher des doutes.

TROISIÈME POINT.

En quelque état qu'on considère l'homme, on le trouve toujours divisé contre lui-même; Esaü et Jacob, le corps et l'esprit se combattent sans cesse dans la nature; mais dans l'homme chrétien je vois une division bien plus funeste des sens et de la raison contre la foi; celle-ci veut qu'il se soumette à l'autorité de Dieu, celle-là le porte à discuter ses mystères et à lui faire rendre raison de ses prodiges; l'une lui apprend à ne pas mesurer un être infini sur la règle bornée de ses conceptions ou de ses sens, l'autre lui dit que tout ce qu'il ne connaît pas par là est douteux et peut-être chimérique; enfin la foi fortifie ses yeux et le prépare par des ténèbres passagères à soutenir l'éclat d'une lumière inaccessible, et sa raison orgueilleuse le conduit par une lumière trompeuse et passagère à des ténèbres qui ne finiront jamais.

Ainsi, Messieurs, cette union de la foi avec le cœur de l'homme, qui était, selon saint Bernard, l'un des effets singuliers de l'incarnation du Verbe, cette union a bientôt cessé; et au lieu que les deux autres unions prodigieuses de Dieu avec l'homme et de la virginité avec la fécondité subsisteront pendant toute l'éternité, et qu'il sera toujours vrai de dire qu'un Dieu est homme, et qu'une vierge est mère, l'union de la foi avec notre cœur, qui ne devait cesser qu'à la fin des siècles, se détruit tous les jours, les sens la combattent, la curiosité l'affaiblit, les raisonnements humains la détruisent presque tout à fait, et l'habitude de connaître les objets sensibles par les sens est devenue dans l'homme charnel la règle sur laquelle il veut juger des choses spirituelles mêmes, dit saint Augustin : *In homine carnali tota regula intelligendi est consuetudo cernendi* (Serm. LXXI, in noviss.).

L'oserais-je dire, Messieurs, que Thomas voulut lui-même connaître Jésus-Christ glorieux par cette fausse règle des sens; l'oserais-je dire, si cette ombre de son incrédulité ne devait relever l'éclat de sa foi, et si le fruit que nous en avons tiré ne nous obligeait d'aimer et de louer, si j'ose le dire, jusqu'à ses défauts, comme l'Eglise bénit elle-même le péché d'Adam : *Felix culpa!* Voyons donc, s'il vous plaît, la foi de ce grand apôtre aux prises avec ses sens et sa raison; on lui dit que Jésus-Christ est ressuscité, qu'il a paru dans son absence au milieu de tous les disciples, qu'il est entré d'une manière imperceptible pendant que toutes les portes étaient fermées, et qu'afin qu'on ne le prit pas pour un fantôme, il avait fait remarquer les cicatrices de ses plaies et de ses mains : *Vidimus Dominum*. Eh bien! grand apôtre, le rapport de tant de témoins oculaires, les circonstances dont ils conviennent, la conformité de leur déposition avec les promesses de votre maître, l'autorité de leur âge et de leur vertu, ne sont-ce pas des preuves capables de vous convaincre et de vous arracher par avance cette belle confession que nous entendrons tantôt, que c'est là votre Seigneur et votre

Dieu : *Dominus meus et Deus meus?* Non, Messieurs, tout cela n'est point conforme à l'expérience de ses sens, ni aux faibles conceptions de son esprit; un homme sorti d'un sépulcre si soigneusement gardé, ressuscité avec un corps épuisé de sang, percé de coups et déchiré dans toutes ses parties, vu dans un lieu qui lui était inaccessible; fantôme, illusion, fable, vous ne me surprenez pas, et si je ne vois l'ouverture que les clous ont faite à ses mains, c'est encore trop peu pour me convaincre; si je n'enfonce mes doigts dans la plaie de son côté, je ne croirai jamais ce que je ne puis comprendre : *Nisi videro, non credam*.

Courage, grand saint, s'écrie saint Chrysostome (*Dominica in Albis*), louant le succès de cette incrédulité, et non pas l'incrédulité même; persistez dans le doute où vous êtes, jusqu'à ce que l'expérience ait affermi votre foi. J'aime cette incertitude qui fera l'assurance des chrétiens, cette opiniâtreté qui produira la docilité des hérétiques, cette curiosité qui bornera celle de tous les hommes. Cherchez, afin que je possède; doutez, afin que je croie, et que votre incrédulité soit la mère de ma foi : *Discipuli incredulitas, nostræ fidei parens*. Tout cela arrive, Messieurs : Thomas doute, sa foi se trouve combattue par ses sens, mais elle s'instruit et triomphe par ses sens mêmes; elle les porte jusque dans les plaies adorables de Jésus-Christ, mais elle les y ensevelit pour toujours, elle s'élève tout d'un coup au-dessus d'eux, et pendant que sa main ne touche que le corps d'un homme mort dans le temps sur une croix, sa foi publie la grandeur d'un Dieu assis de toute éternité sur un trône de gloire : *Dominus meus et Deus meus*.

Disons que la foi de notre apôtre ne manqua pas tout à fait, et que s'il douta de la manière dont Jésus-Christ était ressuscité, comme le dit saint Ambroise : *Non de resurrectione, sed de qualitate resurrectionis* (In Luc. XXIV, titulo : *Sed et mulieres*), il fut toujours persuadé de sa divinité, puisqu'il la confesse sans avoir pu l'apprendre de ses sens : *Tangit hominem, Deum confitetur* (S. Aug.). Disons que sa foi ne s'est pas absolument formée dans les plaies de son divin maître, mais qu'elle s'est seulement purifiée dans ces fournaies d'amour de tout ce qu'elle avait encore de grossier et de terrestre, et qu'étant auparavant faible et languissante, elle y a pris des ailes pour s'élever jusqu'au sein de Dieu : *Dominus meus et Deus meus*.

Mais si la foi de Thomas n'a fait que s'affermir dans les plaies sacrées de Jésus-Christ, la nôtre y a pris naissance; et si l'on a pu dire que la lance, dont son côté fut frappé, fut comme la sage-femme qui en tira l'Eglise, ne puis-je pas dire à mon tour que la main de notre apôtre fait le même office, et qu'elle n'entre dans ces plaies où se forma l'Eglise, que pour en tirer la foi qui doit animer l'Eglise? Jusqu'ici c'était un corps froid et inanimé, comme on le voit

dans les apôtres; le doute, l'étonnement, la crainte, arrêtaient encore ce beau feu qui devait lui donner le mouvement et la vie; mais depuis que Thomas a porté la main dans le côté de mon Sauveur, il en a tiré la foi qui nous soutient, le zèle qui nous anime, les lumières qui nous éclairent, et nous les a communiquées avec ces belles paroles: *Dominus meus et Deus meus.*

Que dis-je, Messieurs, qu'il nous les a communiquées? ne semble-t-il pas que nous sommes plutôt les héritiers de l'incrédulité de cet apôtre que de sa foi? et quoiqu'il nous erie encore du haut du ciel qu'il a touché la vérité de ce corps que nous adorons, qu'il a sondé la profondeur de ces plaies souffertes pour nous, qu'il a puisé dans le cœur même de Jésus-Christ la connaissance des hauts mystères qu'il nous a prêchés, ah! notre foi en est-elle mieux affermie? n'a-t-elle pas encore tous les jours des assauts à soutenir, et de la part de notre raison, et de la part de nos sens; car, remarquez, s'il vous plaît, que comme la foi nous enseigne deux sortes de vérités, les unes spéculatives et les autres pratiques, eile est aussi combattue dans le monde par deux sortes d'ennemis différents.

Dans les uns, la raison s'élève contre les vérités spéculatives, et c'est le vice des esprits forts qui, entêtés de leurs propres lumières, et persuadés que rien ne peut échapper à la pénétration de leur esprit, discutent nos mystères avec curiosité, croient que ce qui ne peut être compris ne mérite pas d'être cru, et soumettant à la raison ce qui devrait être réservé à la foi, ils entreprennent de faire violence à Dieu même, d'entrer malgré lui dans son sein pour en arracher ses secrets, et de mettre au pillage, si j'ose le dire après saint Bernard (*Épist. 188*), les trésors de la science et de la sagesse de Dieu: *Irruit in divina, clausa non aperit, sed diripit.* Si je lis bien dans le cœur de ces présomptueux, c'est moins la curiosité que le libertinage qui révolte ainsi leur esprit; ne pouvant pas se soumettre aux devoirs pénibles de la religion, au jeûne, au pardon des ennemis, à la chasteté, ils tâchent de la corrompre dans sa source, de douter de ses vérités fondamentales, et de se persuader que ce Dieu qui les menace de punir leurs désordres, est insensible, ou ne les voit point du tout: *Dixit impius in corde suo, Non est Deus.* Ceux qui portent l'infidélité jusqu'à cet excès sont peut-être rares dans cet auditoire; mais que je crains que ceux dont la foi est combattue par les sens ne le soient pas!

Sondez, s'il vous plaît, vos cœurs en particulier sur ce point, puisque le temps ne me le permet pas; pensez combien de fois vos yeux ont ébranlé votre foi à la vue des redoutables mystères de nos autels; combien de fois votre esprit s'est trouvé partagé par des doutes dangereux entre l'obligation de croire ce qu'il ne voit pas, et le désir de voir ce qu'il ne comprend pas; combien de fois

jaloux du bonheur de ceux à qui Jésus-Christ s'est montré sous sa forme naturelle dans cet adorable sacrement, votre cœur a répété en secret ces paroles injurieuses de Thomas: Si je ne vois, je ne croirai pas: *Nisi videro, non credam.* S'entretenir dans ces doutes, qui ne sont, hélas! que trop communs dans les uns par orgueil, et dans les autres par fragilité, n'est-ce pas vouloir encore une fois ouvrir les plaies de Jésus-Christ, y enfoncer nos yeux et nos mains pour les toucher, et mériter qu'il nous applique ce que saint Chrysostome lui fait dire à notre apôtre: Les clous dont les bourreaux percèrent mes pieds et mes mains me furent moins cruels que les doigts dont vous voulez les toucher; la lance qui perça mon cœur y fit une moindre plaie que le doute qui agite le vôtre; les regards méprisants dont mes ennemis m'insultèrent sur la croix me furent et moins sensibles et moins injurieux que la curiosité criminelle de mes enfants: *Sustines digitum ut clavos, amantis curiositatem ut odientium injuriam.*

En effet, Messieurs, quoi de plus injurieux à Jésus-Christ, que de déférer à nos sens plus qu'à sa parole, que de croire à des yeux sujets à mille illusions et qui nous ont trompés mille fois, plutôt qu'à un Dieu qui est vérité par son essence, et qui ne nous trompa jamais? S'il y avait quelque chose de faux dans notre religion, dit le grand Augustin, Dieu qui l'a éclairée par tant d'oracles, confirmée par tant de prodiges, consacrée par son sang même, serait celui qui nous aurait trompés; si j'ai donc à m'exposer à l'erreur en croyant ou en ne croyant pas, je veux que ce soit vous qui me trompiez, ô mon Dieu! vous qui dans toute la suite des siècles me paraissez si fidèle dans vos paroles, et non pas vous, sens imposeurs, qui m'avez trompé tant de fois: allez, mes yeux, allez, mes mains, allez, tous mes sens, vous perdre avec ceux de Thomas dans les plaies de mon Sauveur, et n'en sortez jamais pour venir troubler ma foi.

Peut-être nos sens ne combattroient-ils plus ces vérités spéculatives qui ne sont que dans l'esprit, mais avec quelle force ne s'opposeroient-ils pas à celles qui doivent se réduire en pratique, se graver sur notre propre chair, et resserrer les saillies de nos passions dans les bornes étroites de l'Évangile et de la vertu? c'est ce que ces sens tout charnels ne peuvent souffrir; en cela le démon les favorise, et comme toute sa foi se borne à croire qu'il y a un Dieu, à le craindre même, dit l'Écriture, mais à ne pouvoir jamais rien faire de ce qu'il ordonne, il tâche de rendre notre foi semblable à la sienne; et comme il voit, dit saint Bernard, que la connaissance d'un Dieu s'étend partout et lui enlève une infinité d'âmes, il travaille à diminuer la charité dans le monde, à mesure que la foi s'y augmente; pour y réussir, il arme les sens contre la religion, et fait en sorte que la cupidité s'oppose à tout ce que la foi nous enseigne. La foi nous dit, et la raison même, si vous voulez, qu'un pécheur, de quelque

qualité qu'il soit, ne sera jamais sauvé sans pénitence, je dis sans pénitence proportionnée à la grandeur de ses désordres; les sens s'élèvent contre cette vérité, et nous disent que notre rang, notre emploi, la délicatesse imaginaire de notre tempérament, nous en dispensent. La foi nous dit que le chemin du ciel est étroit et pénible, qu'il faut se combattre et se faire violence presque en toutes choses pour y arriver; la nature nous persuade qu'on y va par des voies larges et faciles avec tout le faste du siècle, toute la licence de ses passions, tous les biens mal acquis, et avec tous les embarras d'une ambition aveugle, ou d'une injuste grandeur. La foi nous dit que les impies, quelque puissants qu'ils nous paraissent, sont à plaindre dans leur prospérité, parce que Dieu s'en sert pour les aveugler davantage, et les sens nous font croire qu'ils sont parfaitement heureux, et peut-être, hélas! souhaiter d'arriver par les mêmes crimes à la même félicité.

Voilà, Messieurs, les vérités de pratique auxquelles on ne se soumet pas; on croit qu'un Dieu s'est humilié jusqu'à notre néant, mais on ne se croit pas obligé de prendre part à son humilité; on croit qu'un Dieu s'est dépouillé de tout pour nous enrichir de sa pauvreté, comme le dit l'Apôtre, mais on doute si l'on est obligé d'aimer cette pauvreté ou en la pratiquant dans sa personne, ou en la soulageant dans celle des autres; on croit qu'un Dieu est mort pour nous sur une croix, et l'on ne peut se persuader qu'il soit de notre devoir de souffrir sans murmure, tantôt une injure, et tantôt une maladie ou une affliction pour lui. N'est-ce pas là perdre le fruit de notre foi par le défaut de notre charité? et n'est-il pas vrai de dire avec saint Bernard, que le démon reprend d'un côté ce qu'il perd de l'autre? La foi nous avait arrachés d'entre ses mains, l'amour-propre et la sensualité nous y remettent; nous nous étions élevés au ciel par la connaissance des vérités spéculatives, et nous retombons dans l'enfer par le mépris des vérités morales : *Læsione charitatis pristina damna compensare molitur* (Bern., *epist.* 228).

Est-ce donc là, Thomas, la foi que vous nous avez apportée du sein même de Jésus-Christ? est-ce celle que vous prêchâtes vous-même à Utrecht, à Strasbourg, et dans toute la Gaule Belgique avec le même zèle que notre grand prince a depuis peu fait paraître pour l'y rétablir? est-ce cette même foi dont vous nous donnâtes l'exemple dans tout le cours de votre vie? Non, Messieurs, elle ne fut qu'un sacrifice continué de ses sens et de sa raison, et qu'un exercice infatigable de sa foi; car depuis qu'il eut touché les plaies de Jésus-Christ, ne s'engagea-t-il pas non-seulement à l'adorer comme son Dieu, mais à le servir comme son maître : *Dominus meus et Deus meus*; comme s'il eût dit pour notre instruction : Jusqu'ici, Seigneur, et mes sens et ma raison se sont soulevés contre vous; ma raison a voulu discuter vos vérités sublimes, mes sens ont combattu vos

sormais ces deux ennemis de ma foi; vous êtes mon souverain, et en cette qualité je serai fidèle à vous servir; malgré la répugnance de mes sens j'obéirai à vos préceptes les plus rudes : *Dominus meus*; vous êtes mon Dieu, et pour le reconnaître je soumettrai mon esprit à toutes les vérités que je ne comprends pas; malgré l'indocilité de ma raison j'adorerai vos mystères sans les discuter : *Dominus meus et Deus meus*. Mais passons aux derniers combats de la foi de notre apôtre, et la voyons aux prises avec la douleur. Je n'en dis que deux mots.

TROISIÈME POINT.

La foi a été persécutée dès le commencement du monde; c'est elle que Caïn attaqua dans Abel, que mille ennemis combattirent dans Abraham, que les Egyptiens ne purent souffrir dans les Israélites, et qui, pour consoler les fidèles qu'on persécute aujourd'hui, leur dit par la bouche du prophète, que leur sort n'est pas nouveau, et que depuis la naissance de la religion elle n'a manqué ni de combats de la part des hommes, ni d'épreuves du côté de Dieu : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea*. Mais il faut avouer, Messieurs, que notre foi n'a jamais eu de plus rudes combats à soutenir que depuis qu'un Dieu incarné en est devenu et le prédicateur et l'objet; car alors la superstition, l'idolâtrie, l'impiété, qui se voyaient détruites par là, s'armèrent contre elle de toute la puissance du monde, et de toute la fureur de l'enfer; pour être fidèle il fallait se résoudre à devenir victime, et la foi étant un engagement presque indispensable au martyre, comme le dit Tertullien, l'on ne pouvait plus donner son cœur à Jésus-Christ sans être prêt à lui donner son sang : *Fidem martyrii debitricem*.

Thomas y était engagé plus étroitement qu'aucun autre; car n'était-il pas, pour ainsi dire, l'enfant des plaies de Jésus-Christ, et sa foi s'étant formée dans ces monuments sacrés de sa passion, pouvait-elle être autre chose pour lui qu'un engagement à la douleur et au martyre? Il y court, Messieurs, et si nous en croyons un des plus anciens auteurs de sa vie (*Nicetas*), Jésus-Christ, visible sous la forme de l'homme, le vend comme un esclave pour être conduit aux Indes où il doit mourir. Ah! ne dites plus comme autrefois, grand apôtre, que vous ne savez pas le chemin par où il faut suivre votre Maître : *Quomodo possumus viam scire?* il descend du ciel pour vous l'apprendre lui-même, et lorsqu'il vous fait passer chez des peuples barbares, il vous met dans le chemin des souffrances et de la croix par lequel il a marché.

Ah! quelle joie pour notre saint, d'y marcher après Jésus-Christ, et de voir sa foi si longtemps combattue par la crainte, par les sens, par la raison, sur le point d'être enfin couronnée par la douleur! Il la cherche, il la trouve, il en triomphe; le roi du pays où il prêche, irrité de voir ses idoles renversées, ses temples déserts, ses sujets convertis par

la force des prédications et l'éclat des miracles de Thomas, le condamne à mourir. On l'attache à un poteau comme son divin Maître, et là en butte aux flèches de mille soldats, sa foi a autant de combats à soutenir que son corps reçoit de différentes plaies ; chaque coup l'interroge et le met à la question, chaque flèche est une langue qui lui demande : Où est donc le Dieu qu'il adore et qui l'abandonne en cet état ? chaque goutte de son sang est un argument contre la vérité de sa foi ; mais elle demeure ferme au milieu de ses épreuves ; les bourreaux la cherchent dans toutes les parties de son corps, ils ouvrent toutes ses veines, ils percent même son cœur d'un coup de lance pour la trouver ; et tels que vous voyez dans une ville conquise des soldats insolents renverser, fouiller, démolir toutes choses pour découvrir l'or et l'argent qu'ils cherchent, tels je vois les bourreaux de notre apôtre sonder cruellement tous ses membres pour en arracher le trésor de sa foi ; mais, aveugles que vous êtes, ce n'est pas le corps qui la garde, dit saint Chrysostome ; les trésors spirituels sont enfermés dans l'esprit, et l'esprit de Thomas dans les plaies de Jésus-Christ. C'est là qu'il puise cette patience qui le soutient, et cette joie qui le transporte ; car s'il était dans lui-même au milieu de ses douleurs, dit saint Bernard ; vous verriez sa foi se plaindre, s'affaiblir, succomber tout à fait ; mais parce qu'elle se cache dans le sein de Jésus-Christ et qu'elle trouve un asile inviolable dans ses plaies où elle s'y forma autrefois et où elle se conserve aujourd'hui, celles de son corps ne la touchent pas : *Ubi tunc anima martyris ? nempe in tuto, nempe in visceribus Jesu (Bern., serm. EXI in Cant.)*.

Courons, Messieurs, dans nos afflictions, à cet asile de notre apôtre : les plaies de mon Sauveur sont ouvertes pour nous comme pour lui ; que notre foi ne demeure pas dans notre corps lorsqu'il a quelque chose à souffrir, de peur que la douleur ne l'ébranle, et que le démon ne nous enlève ce précieux trésor ; car ce dangereux ennemi ne cherche autre chose dans toutes les afflictions qu'il nous suscite ; il enlève au saint homme Job tout ce qu'il possédait sur la terre, il le frappe dans sa personne des maladies les plus violentes, mais après tout il n'en veut ni à ses troupeaux qu'il fait périr, ni à ses enfants qu'il écrase, ni à sa santé qu'il attaque ; mais à sa foi, à sa foi héroïque qu'il ne peut souffrir. Il persécute de même la nôtre par la permission de Dieu, qui veut ou l'éprouver, ou la perfectionner par là : que cherche-t-il par la perte de ce procès, qui vous fait passer tout d'un coup d'une pleine abondance à une extrême pauvreté ? votre foi ; que cherche-t-il par ces injures et ces calomnies qu'il vous suscite ? votre foi ; que cherche-t-il par la violence de cette maladie qui vous consume ? la perte et l'affaiblissement de votre foi. C'est donc une loi indispensable qu'elle soit toujours combattue sur la terre.

Cependant, ô l'étrange abus des chrétiens ! ou ils veulent être sans peines dans leur foi, ou ils sont sans foi dans leurs peines : et l'un et l'autre est également dangereux. Car prétendre être chrétien sans rien souffrir, ne travailler qu'à se mettre à couvert de tout ce qui choque et mortifie l'amour-propre, n'avoir point d'autre étude que de découvrir tous les jours de nouveaux raffinements de sensualité, est-ce l'esprit de la foi que nous professons ? foi qui, étant un engagement aux souffrances, oblige ceux qui ne trouvent point de contradictions ni de peines dans la dangereuse prospérité de leur vie, à en chercher de volontaires, à se persécuter eux-mêmes, à contrarier leurs inclinations, à macérer leur chair, et à chercher dans le fond de leur conscience des sujets d'affliction et de douleur. C'est ainsi qu'en usait le prophète, dit saint Augustin, lorsqu'il disait à Dieu : *Tribulationem et dolorem inveni* : Ma foi ne trouvait plus de persécutions au dehors, mais parce qu'elle s'endort dans la prospérité, j'ai trouvé de quoi l'exercer au dedans de moi-même, et le triste souvenir de mon péché m'a fourni mille sujets d'affliction ; je me suis représenté les remords qu'il me causerait à la mort, et les horreurs de l'enfer qui s'ouvriraient sous mes pieds, si je ne le pleurais ; ainsi, pendant que Dieu m'épargnait, je me suis affligé moi-même : *Tribulationem et dolorem inveni*.

Mais, hélas ! bien loin de se procurer des peines volontaires pour animer la foi, on l'éteint, on ne l'exerce presque jamais dans les afflictions nécessaires qui nous arrivent ; car quel est l'homme offensé dont la foi étouffe les ressentiments, pour laisser à Dieu le soin de la vengeance qui lui appartient ! quel est le pauvre dont elle relève le courage dans les défiances de la Providence dont il ose douter ? quel est le malade dont elle arrête les murmures dans les douleurs aiguës qui le pressent ? Ah ! Messieurs, nous souffrons en païens ; encore leur vaine philosophie leur inspirait-elle une fermeté que notre foi ne nous donne pas. C'est dans ces combats que la douleur livre aux chrétiens peu fidèles qu'il croient avoir droit d'oublier Dieu, pour ne penser qu'aux moyens de se soulager ; les discours de piété sont alors des surcroîts de mal pour eux ; leur insinuer quelque chose de leur salut, c'est être cruel ; les faire penser à la véritable vie pour laquelle ils devraient soupirer, c'est avancer leur mort ; et ce que je ne puis dire sans horreur, les disposer à recevoir nos adorables sacrements, ces chers objets de notre foi, ces gages précieux de l'amour de notre Dieu ; ah ! c'est les jeter dans les dernières alarmes ; il faut prendre plus de précautions et de détours que si on leur préparait quelque émétique dangereux ou quelque poison mortel. Où est donc cette foi qui, comme celle de Thomas, devrait s'embrasser davantage par la douleur et attacher notre âme à Dieu à mesure que les maladies la détachent de son corps ? où est cette foi qui devrait établir sa confiance dans les remèdes spirituels que nous crai-

gnons ? Encore un coup, où est cette foi qui soutenait les martyrs dans les tourments les plus cruels, qui les élevait au-dessus d'eux-mêmes, et qui, selon saint Bernard, leur faisait aimer Dieu dans ces moments d'affliction avec autant d'étendue que les bienheureux l'aiment dans le ciel; en sorte que si les nuages que la douleur élevait dans leur âme obscurcissaient quelquefois la sérénité de leur amour et de leur foi, ils ne s'éclipsaient jamais tout à fait; c'est ainsi, mon Dieu, que la foi de Thomas triompha dans son martyre; c'est ainsi que nous voulons que la nôtre triomphe dans les maladies dont il vous plaira nous frapper; c'est ainsi que par l'imitation de sa constance et de sa fidélité nous espérons quelque part à sa gloire. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ÉTIENNE.

Positis genibus voce magna clamavit : Domine, ne statuas illis hoc peccatum.

Etienne, ayant fléchi les genoux, s'écria : Seigneur, pardonnez ma mort à mes criminels (Act., VII, 59).

Je ne sais, Messieurs, quel est le spectacle le plus surprenant pour nous, ou celui que le ciel donna hier à la terre, ou celui que la terre donne au ciel aujourd'hui; les larmes que versa Jésus-Christ, ou le sang que répand Etienne; le Fils unique de Dieu naissant pour ses ennemis, ou le fils aîné de l'Eglise mourant et priant pour les siens. Je ne sais s'il est moins glorieux à la charité de notre martyr d'avoir vaincu ses ressentiments, qu'à la miséricorde du Verbe d'avoir triomphé de sa justice; et s'il était plus difficile à un Dieu de se revêtir de notre nature, qu'à un homme de se dépouiller en quelque façon de la sienne.

Mais je sais que l'un n'est qu'une suite de l'autre, et que la charité héroïque d'Etienne à sa mort, n'est qu'un effet de la naissance de Jésus-Christ; car il est venu au monde pour réunir toutes choses, et pour faire mourir toutes les inimitiés dans sa personne, selon l'Apôtre; il est venu, dit saint Augustin (*De Trinit., lib. IV, c. 7*), pour réparer cette division malheureuse qui y régnait depuis le péché, par le partage des affections, la contrariété des sentiments et le conflit continuel des passions; ainsi l'effet principal de l'incarnation a été de rétablir l'union non-seulement entre Dieu et les hommes, mais entre les hommes mêmes, et de faire en sorte qu'ils n'eussent tous en lui qu'une même fin, qu'un même bien, qu'un même cœur : *Ut per eum reconciliati, hæreamus uni, fruamur uno, permaneamus unum.*

Saint Etienne est entré le premier dans ce grand dessein de Jésus-Christ; sa gloire n'est pas tant d'avoir été le chef des martyrs, le premier des prédicateurs, l'exemple des diacres, l'Abel de l'Evangile; d'avoir été un second Moïse par ses miracles, un second Elie par son zèle, un second Jean-Baptiste par ses prédications; qu'un autre Jésus-Christ par l'amour de ses ennemis; car c'est là, Messieurs, le caractère qui le rend parfaitement semblable à lui; que les autres saints le représentent chacun en sa manière; que Pierre

ait ses yeux pour veiller sur son troupeau, Paul sa langue pour convertir les Gentils, tous les apôtres ses mains pour opérer mille prodiges; Etienne aura son cœur pour aimer ses ennemis.

Voici, Messieurs, le modèle parfait de l'amour; jetons-y, s'il vous plaît, les yeux pour en profiter; regardons-le dans le cœur de notre martyr, et nous verrons qu'il est sincère; entendons-le dans sa bouche, et nous reconnaitrons qu'il est bienfaisant; amour des ennemis sincère contre la fausseté de nos réconciliations, amour des ennemis bienfaisant contre la froideur de nos réconciliations; c'est tout mon dessein, pour lequel j'ai besoin des lumières du Saint-Esprit dont Etienne était plein; je les demande de tout mon cœur par Marie. *Ave, gratia.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus difficile à connaître que la sincérité de l'amour; tout l'extérieur de l'homme pouvant être un mensonge artificieux, ou ne saurait ni sur ses paroles, ni sur ses actions, ni sur ses manières porter un jugement assuré de ses sentiments; ainsi j'ai peine à comprendre comment un ancien (*Apul.*) a osé dire, que l'homme est tout entier sur le visage; *Totus homo in vultu est*, puisque très-souvent il n'est rien moins au dedans que ce qu'il paraît au dehors, et que depuis que la politique ou l'intérêt lui ont appris l'art de dissimuler, son visage est plutôt le masque que le miroir de son âme. Disons donc plutôt avec saint Augustin que l'homme est tout entier dans son cœur; ses désirs, ses vœux, ses passions, qui se déguisent et se modifient sur son visage pour s'accommoder au temps, sont là toutes pures comme des eaux dans leur source, qui en étant sorties prennent la couleur des terres où le hasard les fait couler; *Cor meum, ibi ego sum, quicumque sum*. Pour juger si un homme est sincère, ah! il le faudrait voir dans ce cœur où il se forme, et où revêtu de ses sentiments naturels que le déguisement n'a point encore altérés, il paraît véritablement tel qu'il est : *Ibi ego sum, quicumque sum*. Mais puisque cette vue n'appartient qu'à Dieu, et que les cœurs sont des sanctuaires où il a seul droit d'entrer, apprenons d'ailleurs ce que c'est qu'aimer sincèrement ses ennemis.

L'expérience, et je ne sais quel sentiment secret nous le dit, c'est avoir pour eux un amour dominant qui ne laisse ni préoccupation dans l'esprit, ni ressentiments dans le cœur, ni froideurs dans la volonté; un amour dont Dieu seul soit le principe et la fin.

Grand saint, permettez-moi d'examiner votre amour sur cette idée, non pas pour en connaître la sincérité, car qui peut l'ignorer? mais pour y trouver la règle du nôtre; permettez-moi de rallumer la haine des Juifs, pour donner plus de jour à votre charité sincère pour eux.

Les inimitiés ne sont jamais plus sensibles que quand les bienfaits les ont fait naître, ni l'aversion plus injuste que quand elle s'est allumée par notre amour; telle fut la haine

des Juifs contre Etienne; il se signalait parmi eux par des miracles également dignes de leur reconnaissance et de leur admiration; les éléments, les maladies, la mort, cédaient à sa puissance; les plus opiniâtres d'entre les prêtres se soumettaient à sa doctrine, et ces cœurs barbares, bien loin d'imiter des exemples si beaux, s'aveuglaient par la lumière, et s'irritaient par les bienfaits. Leur inimitié commence comme celles que nous voyons naître tous les jours dans le monde, par une envie secrète qui leur ronge le cœur, et qui se borne d'abord à quelques légères contradictions: *Surrexerunt disputantes*; mais ces premiers mouvements n'étant pas étouffés dans leur naissance, se fortifient, s'embrasent, et ne pouvant résister à sa sagesse, ils travaillent à opprimer son innocence; ils ont pour cela des mesures à garder (et remarquez, s'il vous plaît, en tout cela l'esprit et les artifices du monde dans ses inimitiés); ils ne font pas éclater leurs ressentiments par eux-mêmes, de peur de passer pour des hommes violents et emportés, mais ils font jouer des ressorts éloignés pour perdre leur ennemi, ils corrompent secrètement des témoins et soulèvent adroitement le peuple contre lui: *Submiserunt viros, et commoverunt plebem*; mais de peur que s'ils venaient à paraître avoir quelque part à cette intrigue, ils ne perdissent une certaine réputation de probité qu'ils affectent, ils couvrent leur haine du prétexte spécieux de religion et de zèle pour les intérêts de Dieu; ils ordonnent qu'on accuse Etienne d'avoir parlé contre le temple et contre la loi, et soutenu que ce Jésus de Nazareth qu'ils avaient crucifié, détruirait bientôt l'un et l'autre: *Audivimus dicentem: Destruct locum istum, et mutabit traditiones*. Voilà de quoi faire triompher leur passion, elle ne passera plus pour une envie déraisonnable que l'émulation de la science et la honte de se voir vaincus ait excitée; ce ne sera plus un emportement indigne qui puisse faire tort à leur probité; ah! ce sera un zèle religieux qui s'opposera à la nouveauté d'une doctrine contraire à la loi; par ce beau prétexte leur haine sera canonisée devant les hommes, ils persécuteront Etienne avec honneur et feront de la triste victime de leur fureur le trophée de leur zèle et la preuve de leur vertu.

Donnez, impies, à votre passion tel tour et telle couleur qu'il vous plaira, la lumière d'Etienne la saura découvrir, et sa charité la saura vaincre; il entend leurs calomnies, il connaît leurs artifices, il développe ces noirs desseins qu'ils trament contre lui; mais que fait-il pour s'en défendre? oppose-t-il la médisance à la calomnie, l'intrigue et la cabale à l'artifice, la violence à la conspiration? Non, Messieurs, il n'oppose à tout cela que l'amour, il ne s'arme que de charité, mais de la charité la plus sincère qui fut jamais; charité qui ne laisse dans son esprit aucune préoccupation contre ses ennemis, puisque, libre de tous ces soupçons fâcheux qui inquiètent les âmes défiantes, il justifie sa religion devant eux

comme devant les juges les plus intègres et les plus favorables du monde; charité qui ferme son cœur à tous les ressentiments, puisque toujours tranquille et sans émotion, bien loin de former ces noirs projets de vengeance qui dévorent les âmes vindicatives comme un feu secret, jusqu'à ce que l'occasion les fasse éclater, Etienne ne se permet pas le moindre murmure, et s'il lui échappe quelques soupirs, c'est moins sa persécution que le crime de ses ennemis qui le fait gémir; charité qui dissipe toutes les froideurs de sa volonté, car ne l'entendez-vous pas, brûlant de zèle pour leur salut, leur reprocher leur dureté pour les convertir, et oublier qu'il est persécuté pour les faire souvenir qu'ils sont criminels: *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis*.

Je pourrais ajouter, Messieurs, pour preuve de la sincérité de l'amour d'Etienne, que Dieu seul en est le principe et la fin, que ce n'est ni la crainte qui lui fait garder cette modération, comme à David, à l'égard de Joab, qu'il n'osa jamais punir pendant sa vie; ni l'intérêt qui lui fait dissimuler sa passion, ni la politique qui l'oblige à des ménagements forcés; car que peut craindre ou espérer un homme résolu de mourir pour son Dieu? mais la charité domine seule sur son cœur et en règle tous les mouvements; et ne croyez pas, Messieurs, que je ne vous parle ici que par conjecture, et que je devine les sentiments d'un cœur où je ne lis pas; la charité de notre saint ne demeure pas renfermée dans lui-même, elle se déborde sur son visage, et ce feu sacré dont il brûle comme les anges, lui donne la beauté des anges: *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli*. A mesure que notre amour s'augmente, dit saint Augustin, notre beauté croît et se perfectionne, parce que l'âme n'a point d'autre beauté que l'amour: *Quantum crescit amor, tantum crescit pulchritudo, quia charitas est ipsa anima pulchritudo*.

Si ce principe est constant, nous étonnons-nous de voir le visage de notre martyr, plus lumineux que celui d'un ange, répandre sur ses ennemis des rayons capables de les éclairer et de les embraser tout ensemble; nous étonnons-nous que cette beauté intérieure que son âme reçoit de son amour, ne se borne pas au dedans de lui-même, que sa charité, pour paraître sincère et ardente, comme elle est, se peigne sur son front, et que l'abondance de son cœur se déborde jusque sur son corps, comme le dit saint Hilaire d'Arles? *Abundantia cordis transiit in decus corporis* (*Serm. de Steph.*). N'est-ce pas ce même amour qui purifie ses yeux et qui les rend capables de voir Jésus-Christ glorieux assis à la droite de son Père; car un homme vivant pourrait-il soutenir cet éclat, s'il n'avait les yeux des séraphins, comme il en a le cœur et la charité? *Vidi Jesum stantem a dextris Dei*.

Ah! le beau spectacle que Jésus-Christ et son martyr se donnent ici tour à tour! Etienne voit en Jésus-Christ ses plaies qu'

ses ennemis ont ouvertes, et qui sont tous les jours l'asile de ses ennemis ; ces plaies qui déchirent son corps sans blesser sa charité, ces plaies dont le sang purifia ceux mêmes qui l'avaient versé, ces plaies qui demandent encore miséricorde pour nous qui les avons rouvertes tant de fois ; il voit l'ouverture du côté de son maître, et lit jusque dans le fond de son cœur la sincérité de son amour ; ah ! le beau spectacle !

Mais que voit Jésus-Christ dans Etienne qui mérite ses regards et son admiration ? est-ce ce combat inégal où tout un peuple attaque un seul homme, où mille criminels se déchainent contre un innocent ? Non, Messieurs, il admire ce combat intérieur qui se passe dans son disciple ; l'on en vit un de cette nature, selon saint Chrysostome (*De Anna, homil. 6*), lorsque David eut entre ses mains la vie de Saül, son mortel ennemi dans la caverne où il s'était retiré ; cette caverne était le champ de bataille, dit ce Père, David y combattait contre sa colère et son ressentiment qui l'animait malgré lui : la tête de Saül était le sujet du combat, et Dieu même en était le spectateur. Il l'est aussi du combat d'Etienne ; son cœur est le champ de bataille ; le prix de la victoire n'est rien moins que le salut ou la perte de ses ennemis ; la charité est aux prises avec la douleur, celle-ci lui montre les ruisseaux de son sang pour l'animer, celle-là, le sang de Jésus-Christ pour l'apaiser ; la douleur le sollicite à faire tomber le feu du ciel sur ses ennemis pour les consumer, la charité à allumer en eux le feu de l'amour pour les convertir ; le ressentiment lui dit que ce sont des pécheurs indignes de vivre ; la charité, que ce sont des hommes capables de se reconnaître. Voilà ce beau combat qui attire les regards de Jésus-Christ du haut du ciel sur Etienne : *Pugnans in theatro pectoris tui, angustum theatrum, sed spectat Deus* (*Homil. 6, de Steph.*). Combat où son amour triomphe de tous ses autres mouvements, puisque étouffant tous les sentiments de la nature il conserve pour ceux qui le persécutent une tendresse de cœur et une modération d'esprit plus agréable à Dieu, que le sacrifice de son sang et de sa vie.

Que cette conduite est héroïque, Messieurs, mais qu'elle est difficile à imiter ! que cet amour est sincère, mais qu'il est rare parmi les hommes ! Effacer de son cœur le souvenir d'une injure, et après les traitements les plus outrageux ou les persécutions les plus injustes, conserver pour ceux qui nous les suscitent une charité sans déguisement, c'est, selon le Saint-Esprit même, l'effet d'un plus grand courage que de prendre des villes ou de gagner des batailles ; dans l'un il n'y a que des ennemis extérieurs à vaincre, et dans l'autre il faut triompher de son propre cœur et de soi-même. Comme il y a quelque chose d'héroïque et de grand dans ce triomphe, il est peu d'âmes bien faites qui n'en veulent avoir la gloire, et ceux mêmes qui n'ont pas assez de vertu pour étouffer leur passion au dedans, ont quelque-

fois assez d'orgueil pour l'empêcher de paraître au dehors ; avec un cœur plein de ressentiments et d'aigreur ils affectent la réputation d'esprits forts et modérés ; ils tâchent d'allier la douceur de la vengeance avec la gloire de pardonner ; et c'est là, Messieurs, la première source des amitiés peu sincères et des fausses réconciliations, surtout parmi les personnes de qualité, dont la plupart règlent leur conduite sur les lois de la bienséance plutôt que sur celles de l'Evangile ; ils sont doux et modérés au dehors par vanité, mais cruels et vindicatifs au dedans par irréligion ; et s'ils montrent à leurs ennemis un visage serein, ils leur conservent toujours un esprit ulcéré, semblables à ce peuple dont parle le prophète Osée, qui avait véritablement l'extérieur et les yeux de la colombe, mais qui n'en avait ni l'innocence ni le cœur : *Columba seducta non habens cor* (*Ose., VII*). Ce sont ceux-là qui, comme les ennemis d'Etienne, donnent quelque chose au respect humain, mais en sorte que leur chère passion n'y perd rien ; car quelles mesures ne prennent-ils pas, et quels ressorts ne font-ils pas jouer pour la satisfaire ? On lie une intelligence secrète avec les ennemis de celui qu'on veut perdre, on leur facilite sous main les moyens de se venger, tantôt en découvrant une dette cachée qui donnera lieu de le persécuter, tantôt en les animant à un procès qui ruinera sa famille, quelquefois on fera naître des obstacles à son établissement dans le monde ; on suscitera des personnes pour enchérir sur les charges et sur les biens qu'il veut acquérir, souvent on fera décrier son humeur et sa conduite, ou découvrir le fin de ses affaires dans les maisons où il veut s'allier : *Submiserunt viros* ; et parmi tout cela ils savent sauver les dehors d'une fausse amitié.

Il y en a d'autres qui, ne pouvant aimer sincèrement leurs ennemis, dissimulent leurs sentiments par un motif moins noble et moins subtil, mais peut-être plus dangereux : c'est la crainte qui les arrête ; celui dont ils ont reçu quelque offense est plus puissant qu'eux, il pourrait par son crédit renverser leur fortune et les jeter dans la disgrâce de ceux qui les appuient, il lui serait facile de les perdre et d'attenter à leur vie ; il faut donc dissimuler sa passion, et se composer si bien au dehors, que l'ennemi se persuade que son injure est oubliée, qu'il prenne au moins notre froideur pour une retenue respectueuse, et qu'il croie que s'il nous reste quelque douleur, c'est celle d'avoir perdu son amitié ; mais sous ces dissimulations quels ravages ne fait point dans un cœur cette aigreur secrète qu'on y conserve ? combien ne forme-t-on point de desirs de voir périr son ennemi ? quelle joie n'a-t-on pas de ses disgrâces ? et si la fortune le jette dans la poussière et lui arrache ce crédit qui nous le fait respecter, pour nous mettre au-dessus de lui, quel plaisir ne prenons-nous pas à le voir sous nos pieds, et à insulter à sa misère ? Vous vous souvenez de ce malheureux débiteur de l'Evangile ; pendant qu'il fut pau-

vre et obéré, il laissa en repos son compagnon qui lui devait quelque chose, il craignait sans doute qu'il ne lui suscitât des affaires auprès de son maître, et qu'il ne fût plus puissant que lui; mais ce malheureux se vit-il déchargé de ces dettes immenses qui le faisaient trembler, la faveur le rend insolent, et voyant son compagnon au-dessous de lui, il le presse et lui fait les dernières violences, pour tirer raison de ce qu'il lui doit : *Tenens suffocabat eum* (*Math.*, XVIII). C'est ainsi qu'on en use à l'égard de ses ennemis; tant qu'on est au-dessous d'eux par la bassesse de sa condition ou par la misère de son état, tant qu'on en craint ou qu'on en espère quelque chose, on dissimule tout, on étouffe ses ressentiments, on se couvre d'une douceur apparente; mais la fortune a-t-elle changé, cette haine mal éteinte se réveille, on rappelle tout le passé, on décrie, on persécute, on ruine un ennemi, et ce malheureux paie avec usure les injures et le tort qu'il nous a faits : *Tenens suffocabat eum, donec redderet universum debitum*.

Je pourrais encore, Messieurs, vous faire ici la peinture des amitiés trompeuses que forme l'intérêt, vous mettre devant les yeux comme un objet digne de vos larmes ces enfants dénaturés qui, prévenus contre leurs parents pour quelque traitement ou injuste ou rigoureux, ne les aiment et ne les honorent plus que par politique, ne cultivent leur amitié que par intérêt, cachent les désirs secrets de leur mort sous les marques trompeuses de leur respect, et se réconcilient avec eux bien moins pour gagner le ciel que pour ne pas perdre leur héritage : *Conjunctio laborum pacem mentitur animorum* (*S. Bernard.*). Je pourrais vous faire remarquer les fausses réconciliations des faux dévots, qui n'étant ni assez impies pour vivre dans une inimitié ouverte et scandaleuse, ni assez vertueux pour avoir une charité sincère pour leurs ennemis, se partagent entre leur passion et Dieu; ils donnent l'extérieur à cette piété imaginaire dont ils se repaissent, et croient en avoir assez fait pour se mettre la conscience en repos, et pour avoir droit de participer aux saints mystères, lorsqu'ils ont fait quelques froides démarches et quelques avances forcées, plus propres à prouver leur ressentiment qu'à étouffer ceux de leur ennemi; mais ils abandonnent l'intérieur au démon qui leur persuade que leur passion est innocente, quand elle n'éclate pas, et que tous ces mouvements de haine qui se réveillent et qui les troublent à la vue d'un ennemi, n'étant pas tout à fait libres, ne peuvent être criminels; mais ils ne prennent pas garde que ces émotions ne sont devenues comme nécessaires que faute de les avoir combattues dans leur naissance, et que leur cœur n'est pas plein d'un amour sincère, puisqu'il y a place pour l'aigreur et pour le ressentiment.

Vous le voyez, Messieurs, rien n'est plus rare dans le monde que l'amour sincère des ennemis; on dissimule sa haine, mais on ne l'éteint pas; on s'abstient peut-être des ef-

fets violents de la vengeance, mais on se permet les doux sentiments de mépris, les marques de froideur, les pensées d'aversion; on retranche en un mot les branches de sa passion, dit saint Grégoire, et l'on en conserve toujours la racine.

O conduite infiniment opposée à celle d'Etienne! sa charité fut un spectacle digne des applaudissements et des regards de Jésus-Christ, et vos aversions secrètes ou vos réconciliations plâtrées ne méritent que sa colère et son indignation: sa charité se déborda sur son visage et le rendit semblable aux anges, et si Dieu permettait ici que les noirs ressentiments de votre cœur se répandissent sur votre front, l'oserais-je dire? peut-être en verrait-on plusieurs plus difformes que les démons; la sincérité de son amour parut avec une innocente sévérité pour sauver ses ennemis, et votre inimitié dissimulée se cache sous une douceur cruelle pour les surprendre. Peut-être vous flattez-vous comme les Pharisiens qu'il n'y a de péché que dans les inimitiés ouvertes et violentes? mais écoutez Jésus-Christ qui condamne, quoiqu'à des peines inégales, tous les degrés de l'inimitié: Celui, dit-il, qui s'empporte en des paroles outrageuses contre son frère, sera condamné au feu de l'enfer: voilà les inimitiés ouvertes. Celui qui dans le transport de sa colère s'échappe à des exclamations d'impatience, ou marque son indignation par le feu de ses yeux, par les rides de son front, par ses airs méprisants, car tout cela est exprimé selon les interprètes par le mot *Racha*, dont Jésus-Christ s'est servi dans l'Evangile, celui-là sera condamné à un supplice un peu plus doux: voilà les froideurs manifestes. Celui-là même qui modère les saillies de sa passion et qui n'en donne aucune marque extérieure, mais qui nourrit pourtant un ressentiment secret dans son cœur, ne sera pas absous non plus que les autres; c'est le sentiment et de saint Augustin et de saint Grégoire après lui : *Ira sine voce, judicio; ira in voce, concilio; ira in voce atque sermone, gehennæ ignibus mancipantur* (*Greg., Moral., lib. XXI, c. 5*).

Je ne suis pas surpris que Jésus-Christ prononce avec tant de rigueur contre les inimitiés secrètes, lorsque je lis dans saint Chrysostome la grandeur de ce péché. Tous les autres crimes ne durent pas longtemps quant à l'action, dit ce Père; un homicide se commet dans un moment, une médisance finit avec l'entretien qui y donnait occasion, un mouvement d'ambition s'évanouit avec la vue de la grandeur qui l'a fait naître; mais pour ces ressentiments qu'on couvre d'une fausse amitié, ah! c'est un péché permanent qui se perpétue dans notre cœur, et qui, semblable à celui des démons, renaît et se multiplie autant de fois que nous ajoutons d'heures et de jours à notre vie; en sorte que vivre en cet état, ce n'est pas pécher une fois, mais offenser Dieu tous les jours : *Qui simularis tenax est, quotidie peccatum facit* (*Chrysost., homil. 22*). Cependant on s'accuse d'une inimitié de dix et de quinze années,

comme d'un seul péché peu considérable, et l'on ne prend pas garde que tous les moments, toutes les heures, tous les jours passés dans cette froideur, sont, selon ce grand docteur, autant de péchés différents : *Quotidie, quotidie peccatum facit.*

Mais quand la grandeur du péché ne nous donnerait pas horreur de ces dissimulations, notre repos et la paix intérieure de notre âme qu'elle trouble, ne devrait-elle pas nous les faire détester ? car je vous en prends à témoin vous-mêmes, ennemis couverts, quel supplice n'est-ce point pour vous de nourrir toujours dans votre cœur un feu qui vous dévore, un bourreau qui vous déchire le sein, un ressentiment que vous êtes obligés de dissimuler ? La pensée, le nom, la vue de votre ennemi, vous trouble et vous mettent hors de vous-mêmes, et par un juste jugement de Dieu qui ne veut pas que la punition d'un si grand péché soit différée, vous êtes vous-mêmes votre supplice et votre enfer. Car vivre dans des soupçons continuels de celui qu'on n'aime pas, donner un mauvais tour à tout ce qu'il dit et à tout ce qu'il fait, se persuader qu'il n'a point d'autres vues que de nous nuire et de nous perdre, rouler la nuit des desseins de vengeance contre lui, et lui faire le matin des protestations d'amitié, n'est-ce pas imiter les démons dont toute l'occupation est de nous flatter pour nous surprendre, et de déguiser leurs mauvais desseins pour les mieux exécuter ?

Déguisements honteux, vous paraîtrez au jugement de Dieu tels que vous êtes ! cœurs pleins de venin, vous serez ouverts aux yeux de ceux que vous trompez aujourd'hui ! et l'univers verra la corruption que vous cachez, dit saint Bernard : *Discussis foliis sanies apparebit.* Etienne s'élèvera contre vous à ce jour terrible, et toutes les cicatrices glorieuses de son martyre qui seront les mouvements éternels de la sincérité de son amour, seront la condamnation de la fausseté du vôtre : J'étais homme comme vous, dira-t-il, j'étais plus persécuté que vous, j'étais disciple du même Dieu que vous, et j'ai pu m'élever au-dessus des sentiments de la nature, profiter des leçons de mon divin Maître, et avoir pour mes ennemis une charité non-seulement sincère, mais bienfaisante ; c'est par où je finis.

SECOND POINT.

Saint Augustin (*In psal. CVIII*) remarque trois degrés différents dans l'amour du prochain ; le premier nous oblige à rendre le bien pour le bien, mais Jésus-Christ ne veut pas que ses disciples s'en tiennent là ; c'est la justice des Pharisiens, qui ne veulent aimer que ceux qui les aiment, et des chrétiens doivent être plus parfaits qu'eux. Le second nous défend de rendre le mal pour le mal, et c'est déjà quelque chose de vaincre l'inclination naturelle qu'on a de se venger ; mais le troisième et le souverain degré de la charité nous oblige à rendre le bien pour le mal, à payer les injures qu'on nous fait, et à charger de bienfaits la main qui nous persécute. Amour héroïque que Jésus-Christ nous a ap-

pris sur la croix, lorsqu'il a employé les dernières paroles de sa vie à demander le pardon de ses bourreaux : *Pater, ignosce illis, nesciunt quid faciunt !*

L'on ne peut violer aucun de ces degrés de la charité chrétienne sans péché ; car ne pas rendre le bien pour le bien, c'est ingratitude, et les lépreux qui ne remerciaient pas Jésus-Christ de leur guérison, en étaient coupables ; rendre le mal pour le bien, comme les Juifs au Sauveur, c'est injustice ; mais rendre le mal pour le mal à ses ennemis, c'est vengeance. Vengeance très-commune aujourd'hui, et si puissamment établie dans le cœur de l'homme, qu'elle fait violer l'amour du prochain à ceux mêmes qui se piquent de vertu. L'on est trop raisonnable pour vouloir desservir ceux qui nous servent, trop honnête pour ne pas obliger ceux qui nous obligent ; mais est-on assez solidement vertueux pour ne pas tirer raison d'une injure, pour ne pas exiger par un esprit judaïque, œil pour œil, bien pour bien, sang pour sang ? ou plutôt ne se fait-on pas une fausse vertu de la passion qui nous porte à la vengeance, en se flattant de corriger le prochain, et de ne pas autoriser le désordre en le laissant impuni ? Tout cela est bon, dit saint Augustin, mais c'est au juge à le faire et non pas à la partie ; vouloir se faire justice soi-même, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, et imiter très-mal Jésus-Christ qui, persécuté jusqu'à la mort par ses ennemis, aimait mieux triompher par sa patience que par son pouvoir, et les sauver en priant pour eux, que de les perdre par un miracle : *Ut commendaret patientiam, non ostendebat potentiam.*

Par ce bel exemple Jésus-Christ nous donnait deux grandes leçons sur la conduite que nous devons garder à l'égard de nos ennemis ; en ne les punissant pas, comme il lui était libre de le faire, dit-il lui-même, s'il eût appelé à son secours des millions d'anges toujours prêts à lui obéir, il nous défendait la vengeance ; en demandant hautement leur grâce à son Père, il nous enseignait la plus parfaite et la plus héroïque charité, qui peut seule contre toutes les inclinations de la nature traiter des ennemis comme des enfants, et payer des injures par des bienfaits. Pour aimer ceux qui nous aiment il ne faut qu'être homme ; pour ne pas persécuter ceux qui nous haïssent, il ne faut qu'être chrétien ; mais pour faire du bien à ceux dont on ne reçoit que des outrages, ah ! j'ose le dire, il faut être Dieu ; et n'est-ce pas ainsi que raisonnaient ceux qui assistèrent au pied de la croix de Jésus-Christ, et qui l'ayant entendu demander grâce pour ceux qui l'y avaient attaché, s'en retournèrent frappant leur poitrine, et reconnuent que ce langage n'était ni celui d'un homme, ni celui d'un ange, mais que ce ne pouvait être que le langage et les sentiments d'un Dieu : *Vere Filius Dei erat iste.* Il marche sur les eaux, il chasse les démons, il ressuscite les morts, il exerce un empire souverain sur toute la nature, et il ne passe après tant de prodiges que pour un homme et un homme

digne de mort; il prie pour ses ennemis, et on l'adore comme un Dieu. Tant il est vrai que faire paraître une charité bienfaisante pour ceux qui n'ont pour nous qu'une haine maligne, c'est quelque chose de plus grand que de dompter les éléments et de vaincre la mort : *Vere Filius Dei erat iste*. Aussi Jésus-Christ qui s'était contenté de dire à ses apôtres, qu'on les reconnaîtrait pour ses disciples s'ils s'aimaient mutuellement les uns et les autres, leur promet, et à nous en leur personne, que si leur charité va jusqu'à faire du bien à leurs ennemis, ils ne seront pas seulement ses disciples, mais ils deviendront les enfants du même Père que lui, parce qu'ayant les mêmes sentiments ils mériteront d'avoir part au même héritage : *Benefacite his qui oderunt vos, ut sitis filii Patris vestri*.

Ah! qu'Etienne sut bien profiter de ces belles leçons! et si pour être enfant de Dieu, il ne faut autre chose qu'une charité tendre et libérale pour ses ennemis, qu'un amour également sensible à leurs besoins et prompt à les soulager, ne puis-je pas dire qu'il est l'aîné de tous les enfants de Dieu, puisqu'il exerce le premier cet amour qui en fait le caractère : *Primogenitus in multis fratribus*? Les justes qui conspirent sa perte l'attaquent d'abord par l'endroit le plus sensible, et tâchent de corrompre sa foi et de l'envelopper dans les mêmes ténèbres qu'eux; ils emploient, pour lui faire abandonner Jésus-Christ, et les subtilités de la raison, et les témoignages des sens, et les préventions de l'envie, et l'opiniâtreté de l'erreur dans la dispute qu'ils ont avec lui; mais Etienne, à qui son divin maître avait appris à rendre le bien pour le mal à ses ennemis, pour toutes ces illusions et ces ténèbres ne leur rend que les pures lumières de la vérité; il leur explique toute la suite de la religion depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ (*Act.*, VII), il leur développe les desseins de Dieu sur eux, ses grâces, leurs prévarications, ses justes châtimens, et surtout il leur dit qu'au lieu de ce temple matériel, qui était l'unique objet de leur religion, Dieu voulait qu'ils lui en érigeassent un dans le fond de leurs cœurs, où il pût être incessamment adoré : voilà les lumières qu'Etienne leur communique, au lieu des ténèbres où ils le voulaient engager; mais ce sont des yeux malades qui ne les peuvent souffrir, et ces vérités éclatantes et solides qui devraient attendrir leurs cœurs, ne font que les aveugler et les durcir davantage. Etienne voit leur endurcissement, il découvre dans le fond de ces cœurs barbares l'envie qui s'y enflamme et les calomnies qui s'y trament contre lui, mais la charité, qui sait prendre toute sorte de formes pour le salut de ses ennemis, après avoir paru toute lumineuse contre leurs ténèbres, devient toute de feu contre leur froideur et leur dureté; et pendant qu'ils ne pensent qu'à le rendre criminel par les fausses accusations dont ils le chargent, son zèle met tout en usage pour les rendre innocents; il leur reproche, et leurs crimes, et ceux de leurs pères, les efforts de la grâce pour les

ORATEURS S. CHRÉS. XXVI.

sauver, et leur résistance à la grâce pour se perdre : *Vos semper Spiritui sancto resistitis*; la fureur de leurs ancêtres contre les prophètes du Messie, et leur propre rage contre le Messie même, l'éclat avec lequel Dieu leur avait donné sa loi, et le mépris avec lequel ils la violaient : n'est-ce pas là, Messieurs, une charité véritablement bienfaisante, qui ne sait ce que c'est que ces ménagemens honteux qui dissimulent ou qui approuvent même les péchés pour flatter les pécheurs? qui n'a rien de cette cruelle timidité qui épargne ses ennemis en public et qui les déchire en secret, qui applaudit tout haut aux vices qu'ils ont, et qui leur en attribue tout bas une infinité qu'ils n'ont pas, qui bien loin de s'opposer à leurs défauts, en tire une satisfaction secrète, et sait s'en prévaloir dans les occasions? Ah! qu'Etienne n'en use pas de même : son amour toujours actif et bienfaisant voit les crimes de ses ennemis avec douleur, les combat avec liberté et se met peu en peine d'irriter leur fureur, pourvu qu'il leur découvre leur iniquité.

Ces malheureux ne le peuvent souffrir, et la rage qui jusqu'ici s'était renfermée dans leurs cœurs, les déchire, en sort et vient peindre tous ses traits affreux sur leurs visages; les cheveux hérissés, les yeux en feu, les dents grincées, ils s'élèvent contre Etienne comme des lions furieux pour le dévorer : *Dissecabantur cordibus, et stridebant dentibus in eum*; mais sa charité oppose toujours quelque nouveau bienfait à leurs nouvelles fureurs; ils ne lui font voir autour de lui qu'une image de l'enfer et que les horreurs de la mort, et il leur fait part de ce charmant spectacle qui se découvre à ses yeux; je vois, dit-il, un Dieu glorieux également prêt à me couronner et à vous punir; je vois les délices du paradis qui seront ma récompense et l'objet de vos regrets éternels; je vois les cieux ouverts sur ma tête pour être témoins de mon zèle et de votre insensibilité : *Video caelos apertos et Jesum stantem a dextris Dei*.

Ce n'est pas tout, Messieurs, la charité de notre martyr n'est pas épuisée, elle devient plus riche et plus abondante par ses profusions, et réserve le comble de ses bienfaits à celui de l'ingratitude et de la fureur de ses ennemis; pendant qu'ils le lapident et qu'ils couvrent son corps de plus de plaies qu'il n'a de parties capables de les recevoir, ah! qui le croirait? sa charité demeure invulnérable au milieu de cette grêle de coups, son crâne est ouvert, ses yeux crevés, ses veines rompues, ses os brisés, et les ailes de son amour sont encore tout entières, elles le soutiennent dans ce rude combat, elles l'élèvent au-dessus des douleurs qu'il souffre, dit saint Augustin dans une autre occasion : *Pennis pulcherrimis atque integerrimis super carnificinam volitabat*. Il a déjà remis son âme entre les mains de Dieu, elle est sortie par les plaies de son corps en même temps que ces belles paroles sont sorties de sa bouche : Seigneur, Seigneur, recevez mon es-

(Quarante et une.)

prit entre vos mains ; et cependant, ô prodige inouï ! après ces paroles prononcées, après son esprit remis entre les mains de Dieu, Etienne vit encore ; pourquoi ? ah ! sa charité le fait survivre à lui-même, elle lui tient lieu pendant quelques moments et d'âme et de vie, ou plutôt il a déjà cessé de vivre, qu'il n'a pas encore cessé d'aimer ; il a perdu la vie de la nature, et il conserve encore celle de l'amour ; car s'il se prosterne pour tâcher de fléchir la colère de Dieu, ce n'est plus son âme qui donne ce mouvement à son corps, c'est sa charité ; s'il ouvre encore la bouche et si sa langue articule quelques paroles, ce n'est plus son âme qui la remue, c'est sa charité. Seigneur, dit-il, ne mettez pas ma mort au nombre de leurs péchés ; ni mes lumières, ni mon zèle, ni le souvenir de votre gloire n'ont pu les toucher, je n'ai plus à vous offrir pour eux que le sang qu'ils versent ; faites que ce dernier effet de leur fureur soit le premier mouvement de leur conversion, et qu'ils trouvent dans ma mort le salut que j'ai trouvé dans la vôtre : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum*. Ah ! mourir dans ces sentiments, expirer dans les derniers efforts de la charité chrétienne, cesser de vivre avant que de cesser d'aimer, n'est-ce pas imiter fidèlement Jésus-Christ ? n'est-ce pas nous donner lieu de nous écrier à la mort du disciple comme à celle du maître, que celui qui porte si loin l'amour de ses ennemis est véritablement Fils de Dieu ? *Vere, vere Filius Dei erat iste*. Mais n'est-ce pas nous laisser un exemple capable de nous confondre, si notre charité n'est tendre et bienfaisante comme la sienne ?

Car vous le savez, Messieurs, l'amour des ennemis n'est pas un simple conseil, mais un précepte indispensable comme celui de l'amour de Dieu ; et cependant tel qui aurait horreur de ne pas aimer Dieu ne se fait pas un scrupule de haïr ses ennemis, ou du moins s'il travaille à étouffer ses ressentiments et sa haine, il croit avoir droit de vivre dans une grande indifférence pour eux, et se persuade qu'il ne leur doit tout au plus qu'un amour stérile et inactuel, qui l'empêche de leur procurer du mal, mais qui ne l'oblige point à leur faire du bien.

Voilà les bornes de l'amour des ennemis dans le monde ; mais si vous convenez qu'il les faut sincèrement aimer, parce que Jésus-Christ vous en a fait un précepte, le même qui vous dit d'aimer vos ennemis n'ajoute-t-il pas aussitôt qu'il les faut servir et leur procurer tout le bien dont vous êtes capables : *Benefacite his qui oderunt vos* ? et ne me dites pas que ces dernières paroles ne marquent que la plus grande perfection de l'amour des ennemis, et qu'elles n'y sont attachées que comme un conseil ; car ou votre amour est véritable, ou il ne l'est pas ; si ce n'est qu'une dissimulation telle que je vous l'ai fait voir tantôt, vous ne satisfaites donc pas au précepte qui vous dit d'aimer ; et si vous me dites que votre amour est sincère, j'attends que vos ennemis en ressentent les

effets ; s'il les soulage dans leurs besoins, s'il les soutient dans leurs disgrâces, s'il les sert de son conseil ou de son crédit dans leurs desseins, ah ! j'avoue que c'est un amour sincère et parfait, parce qu'il agit et qu'il est bienfaisant ; mais s'il les abandonne à leur mauvaise fortune, et qu'il ne fasse rien pour eux, c'est infailliblement un faux amour, un fantôme de charité, selon les principes de saint Augustin, qui m'apprend qu'il n'y eut jamais de véritable amour sans action : *Da vacantem amorem et nihil operantem*.

Mais si jamais l'amour fut obligé d'agir pour se faire connaître, n'est-ce pas à l'égard de nos ennemis ? car c'est une vérité importante, et que je vous prie de remarquer, que nous ne sommes pas seulement obligés de les aimer, mais de faire en sorte qu'ils nous aiment ; et cette obligation est fondée ou sur la justice ou sur la charité ; si nous les avons offensés les premiers, et que, par imprudence ou par malice, notre conduite ait éteint la charité de Jésus-Christ dans leur cœur, en y faisant naître l'aigreur ou le ressentiment contre nous, n'est-il pas de la justice, mais d'une justice indispensable et rigoureuse, de conspérer à les établir dans cette même charité ? puisque si c'est un péché capital de ne pas restituer au prochain les biens temporels qu'on lui a ravés, c'est sans doute un crime irrémissible de lui avoir fait perdre le trésor inestimable de la charité, et de ne pas contribuer à réparer une perte si fâcheuse ?

Si d'ailleurs notre ennemi a le premier troublé la paix, et que sur un faux rapport, sur une calomnie, sur une parole innocente qui nous sera échappée, il ait pris occasion d'une inimitié mortelle contre nous, et perdu l'amour qu'il nous devait, c'est son crime, il s'est mis lui-même le poignard dans le sein ; mais après tout, si vous le laissez dans cet état, si vous n'arrachez pas ce poignard de son cœur, si vous n'appliquez pas l'appareil de vos bienfaits sur la plaie de ses ressentiments, ah ! je veux que vous ne péchiez pas contre la justice, mais quel outrage ne faites-vous pas à la charité. Cet ennemi que vous abandonnez, dites-vous, à ses ressentiments injustes, et dont vous négligez la haine mal fondée, n'est-il pas comme vous le prix du sang de Jésus-Christ ; et faute d'une visite d'amitié, sur un point d'honneur qui vous arrête, faute d'une sollicitation en sa faveur, ou de quelque grâce qui pourrait gagner ce cœur aliéné, vous laisserez périr dans son ressentiment celui pour lequel Jésus-Christ a donné son sang ; où est la charité ? Cet ennemi auquel vous ne voulez point de mal, mais dont les disgrâces et la misère ne vous touchent pas, n'est-il pas membre du corps de Jésus-Christ comme vous ? les membres d'un même corps se séparent-ils lorsqu'ils se sont par hasard blessés les uns et les autres ? la main a blessé l'œil ; cesse-t-il pour cela de l'éclairer et de pleurer son mal si elle souffre elle-même ? si une main a blessé l'autre, refuse-t-elle de la soutenir et de la soulager ? si les autres parties sont languissantes, le cœur qui en souffre les

laisse-t-il sécher faute de sang et d'esprits ? Ah ! nous sommes les membres les uns des autres, dit l'apôtre saint Paul, et si nous rompons le commerce et la communication de charité qui doit être entre nous, il faut, ou que le corps périsse, ce qui ne se peut pas, ou que nous périssions nous-mêmes : *Sumus invicem membra*. Car dire, j'aime mon ennemi, mais je ne le veux point voir, mais qu'on ne me parle pas de le servir, mais mon bien et mon crédit ne sont pas pour lui, n'est-ce pas comme si l'œil disait, je veux bien être du même corps que la main qui m'a blessé, mais elle n'aura point de part à ma lumière ; la langue, je ne plaindrai plus ses douleurs ; le cœur, je ne lui fournirai plus de sang ; quel désordre cette division ne mettrait-elle pas dans un corps, et par conséquent quel renversement dans le corps mystique de Jésus-Christ, lorsqu'on s'y élève les uns contre les autres, et qu'on refuse à ses ennemis les effusions de la charité qui doit nous lier avec eux, et faire que, selon les désirs de notre adorable Chef, nous ne soyons qu'un tous ensemble, comme il n'est qu'un avec son Père : *Sint unum sicut et nos unum sumus ?* Et comment le Père et le Fils sont-ils qu'un ensemble ? c'est par la communication parfaite de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils possèdent ; le Père donne au Fils sa nature, son essence, sa puissance, son éternité ; le Fils rend au Père son humanité, son sang, sa vie, ses élus, tout ce qu'il possède comme homme, et c'est cette belle communication qui établit entr'eux une parfaite unité : *Omnia mea tua sunt, et tua mea sunt*. Voilà le modèle de l'union que Jésus-Christ demande entre ses enfants : qu'ils se communiquent toutes choses, et si l'inimitié suspend quelquefois ce doux commerce, que la charité le rétablisse aussitôt ; qu'on ne se contente pas d'aimer, mais qu'on fasse paraître qu'on aime, afin d'obliger les autres à nous aimer et à sortir de ces froideurs mortelles qui en font non-seulement nos ennemis, mais les ennemis de Dieu : *Diligamus opere et veritate*.

Embraser des cœurs d'amour, ce n'est pas l'ouvrage de l'homme, c'est le privilège spécial du Saint-Esprit ; mais après tout, un chrétien qui aime ses ennemis et qui s'empresse à les servir, contribue beaucoup à ce grand ouvrage ; car s'il ne porte pas la charité jusque dans leur cœur, au moins met-il sur leur tête les charbons ardents qui la doivent allumer : *Hoc faciens congeres carbones ignis super caput ejus*. Ses bienfaits sont des charbons embrasés du feu de son amour ; un ennemi ne les a pas plutôt reçus, que les froideurs se dissipent, que la charité s'enflamme et que le souffle du Saint-Esprit, embrasant ce feu divin, ne fait des cœurs les plus aliénés et des volontés les plus contraires, qu'un même cœur et qu'une même volonté, dit saint Augustin : *Concordissima voluntate in unum spiritum igne charitatis conflata* (De Trinit., lib. IV, c. 7).

Grand martyr, nous sommes et trop lâches, et trop faibles pour donner comme vous no-

tre sang à Jésus-Christ, mais nous voulons au moins à votre exemple donner notre cœur à nos ennemis, éteindre aujourd'hui toutes nos inimitiés dans votre sang, perdre quelque chose de nos droits et de nos intérêts pour gagner notre âme et celle de nos frères ; fortifiez-nous dans le dessein que nous formons ici devant vous de les aller embrasser, et si vainere son cœur et étouffer ses ressentiments, c'est une espèce de martyre, ne pouvant être les martyrs de la foi, nous le serons au moins de la charité, et mériterons part à votre gloire. *Ainsi soit-il*.

PANEYRIQUE

DE SAINT JEAN L'ÉVANGELISTE.

Erat recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus.

Un des disciples qui était singulièrement aimé de Jésus-Christ, se reposait dans son sein (Joan., XIII, 23).

L'homme ne sait jamais bien s'il est ami ou ennemi de son Dieu ; quelquefois ne voyant rien dans soi-même qui puisse mériter sa haine, il croit pouvoir dire avec l'Apôtre, je ne me sens coupable de rien, et j'ose présumer que je suis aimé : mais aussitôt suspect à soi-même dans le jugement qu'il en porte, il faut qu'il en appelle à des yeux plus éclairés que les siens, et qu'il craigne que Dieu n'aperçoive en lui des défauts qu'il n'y découvre pas, et qu'il ne soit l'objet de sa haine, quand il eroit être celui de son amour : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit* (Eccle., IX, 2).

Saint Jean ne vécut pas dans cette fâcheuse incertitude ; il connut dès ici-bas ce que nous ne connaissons que dans le ciel, et par un privilège que personne n'eut jamais, pendant que Madeleine et saint Pierre mettent toute leur gloire à aimer Jésus-Christ, il est le seul qui ose se vanter d'en être aimé et d'avoir lu dans ce cœur adorable où il se repose, la tendre affection qu'il a pour lui : *Erat recumbens in sinu Jesu quem diligebat Jesus*. Pourquoi pensez-vous, Messieurs, que Jésus-Christ qui aimait tous ses apôtres ait voulu distinguer saint Jean par le privilège d'une tendresse singulière, sinon pour nous laisser l'exemple d'une amitié sainte et chrétienne, sur laquelle nous puissions régler toutes les nôtres ? il nous avait appris et dans sa personne et dans celle du premier de ses martyrs à aimer nos ennemis, selon l'idée que je tâchai hier de vous en donner ; mais ce n'était pas assez : comme notre amour n'est guère plus innocent que notre haine, et que nous ne sommes pas moins injustes dans nos amitiés que dans nos aversions, il fallait que le même Dieu qui nous avait prescrit les bornes de l'inimitié, nous enseignât les devoirs de l'amitié chrétienne.

C'est à ce dessein qu'il lie avec saint Jean une amitié familière, autant pour notre instruction que pour la gloire de cet apôtre ; car quel honneur n'est-ce pas pour lui d'avoir été le favori d'un Dieu, qui n'étant ni aveugle, ni impuissant, comme les hommes, ne peut manquer dans ses amitiés ou de s'attacher aux plus parfaits, ou de perfectionner ceux auxquels il s'attache ? quelle instruction

n'est-ce pas pour nous qui ne pouvons vivre sans amis, d'apprendre de Jésus-Christ même quel doit être et le principe et la règle de nos amitiés, pourquoi il faut aimer, et comment il faut aimer? Quand je vois Jésus-Christ choisir saint Jean pour le plus cher de ses amis, parce qu'il est le plus pur de ses disciples, je dis que la vertu doit être le principe de l'amitié; c'est ma première proposition: Quand je vois Jésus-Christ accorder les devoirs de l'amour avec ceux de la justice, je dis que la charité doit être la seule règle de l'amitié; c'est ma seconde proposition. Amitié véritablement chrétienne, dont la vertu est le principe et dont la charité est la règle, mais je ne puis vous expliquer sans le secours de celle que l'Eglise appelle la Mère de l'amour, parce qu'elle conçut le Dieu de l'amour au salut de l'ange. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Rien n'est plus important dans la vie chrétienne que d'avoir de véritables amis; par leur secours la vertu la plus austère devient agréable, parce qu'on trouve dans leurs lumières et dans la douceur de leurs conseils de quoi charmer ses peines et vaincre ses dégoûts: si vous doutez, ils vous rassurent; si vous vous relâchez, ils vous animent; si vous tombez, ils vous relèvent; et vous trouvez en eux non-seulement un appui pour la vie présente, dit le Saint-Esprit, mais un puissant secours pour la vie future: *Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis* (*Eccli.*, VI, 16). Sans ami l'on ne trouve qu'ennui dans son repos, que peines dans ses occupations, que troubles dans ses desseins; sans eux toute la terre est un exil, toute la vie est un supplice; en un mot, être privé des douceurs d'une amitié sainte et réglée, ce n'est pas vivre, c'est mourir, dit Cassiodore.

Mais que ces parfaits amis sont rares! et que je crains que la peinture que je vous en fais ne soit un portrait en idéal! Et si vous m'en demandez la raison, c'est qu'on forme trop légèrement les amitiés: on les regarde tout au plus comme des liaisons indifférentes pour le salut, plus propres à satisfaire l'esprit qu'à régler le cœur, et à donner quelques adoucissements aux traverses de la vie civile, qu'à procurer des secours pour les devoirs de la vie morale et chrétienne: Erreur étrange de vouloir que ces innocents commerces d'amitié qui font la plus douce et la plus ordinaire occupation de notre vie n'aient aucun rapport à notre éternité, et de laisser à la nature ou au hasard le soin de former ces liaisons qui nous rendent presque toujours semblables à ceux auxquels nous nous attachons: *Amicitia pares facit aut invenit*.

Je dis donc, Messieurs, que le choix d'un ami est un coup de religion, et que si jamais l'homme dut se servir de tout son jugement et de toutes ses lumières, c'est dans une action qui doit influencer plus que tout le reste à la pureté ou à la corruption de son cœur: or voulez-vous ne vous jamais tromper dans un choix si important, souvenez-vous que

la vertu doit toujours être le principe et le motif de vos amitiés, c'est-à-dire, qu'on ne doit s'attacher familièrement à personne qui ne se distingue, je ne dis pas par ces titres de grandeur, d'esprit, de savoir-faire, de beauté, qui font le mérite des gens du monde, mais par le caractère de la vertu, qui fait seule, et les vrais chrétiens, et les parfaits amis? Les païens mêmes, qui n'avaient qu'une fautive idée de la vertu, ont cru qu'elle pouvait seule être le principe d'une amitié raisonnable, que deux hommes sages ne pouvaient pas se connaître sans s'aimer, que leur amitié n'était fondée que sur leur mérite, et que le plaisir et l'utilité pouvaient bien en être le fruit, mais qu'ils n'en étaient jamais le motif (*Aristot.*, *Ethic.*, lib. IX, c. 8).

Ah! si la philosophie profane, tout aveugle qu'elle était, a bien compris que si les hommes ne s'attachaient les uns aux autres par les liens de la vertu, leurs amitiés seraient bientôt, ou des académies de désordres, ou des factions de séditieux, ou tout au moins des commerces de gens avarés; si, dis-je, des païens l'ont compris, des chrétiens ne le comprendront-ils pas, eux qui ont appris de saint Augustin que leur amour est dérégulé, s'ils ne s'attachent ou immédiatement à Dieu pour lui-même, ou au prochain pour Dieu seul? eux à qui Jésus-Christ a bien voulu donner lui-même l'exemple de l'amitié la plus parfaite et la plus sainte qui fut jamais? *Charitatem voco motum animi ad fruentium Deo propter ipsum, se atque proximo propter Deum* (*Aug.*, de *Doctr. Christ.*, lib. III, c. 10).

Jésus-Christ n'avait pas besoin de faire des amis par les mêmes raisons que nous, ni pour se soutenir dans la vertu par leurs conseils, il était la sainteté par essence; ni pour s'éclairer dans ses doutes ou se conduire dans ses desseins par leurs lumières, il était la sagesse éternelle; ni pour s'appuyer dans la disgrâce et dans l'adversité, il était le bras et la force de son Père: mais comme notre exemplaire et notre maître, après nous avoir appris à aimer, et nos ennemis, et notre Dieu, ne fallait-il pas qu'il réglât encore le dernier ruisseau de notre amour, et qu'il nous apprît à n'aimer nos amis mêmes que par le pur motif de la vertu? Voyons donc, s'il vous plaît, comme il s'y prend lui-même. Il choisit saint Jean pour le plus intime et le plus familier de ses amis; et quel est, à votre avis, le principe d'un choix si avantageux et si beau; sont-ce les grandes lumières de cet apôtre? il n'en a point encore quand Jésus-Christ commence à l'aimer; est-ce son zèle à suivre son maître? Thomas en fait paraître plus que lui; est-ce l'excès de son amour? saint Pierre, au témoignage de Jésus-Christ, en a davantage. Quoi donc, Messieurs? ah! sa pureté, sa pureté merveilleuse, cette aimable vertu qui donne à ceux qui la pratiquent le privilège de suivre l'Agneau partout, sa pureté gagne seule le cœur de Jésus-Christ; elle est le principe de leur amitié, le lien de leurs volontés, le fondement de cette ressemblance qu'on cherche dans ceux qu'on aime; car la pureté, dit saint Grégoire de Nice, est

à proprement parler la copie et la vive image de Dieu ; ainsi comme elle rend notre apôtre plus conforme à Jésus Christ que toutes ses autres vertus, elle est aussi le motif principal de son amour : *Castitas forma et viva imago Dei.*

Est-ce sur ce noble principe de la vertu que vous établissez vos amitiés, Messieurs ? regardez-vous en ceux à qui vous vous liez les qualités qui méritent l'approbation de Dieu, ou celles qui n'attirent que l'estime des hommes ? et ne pouvez-vous point dire, comme Augustin, en déplorant les amitiés pernicieuses de votre jeunesse : J'avais des amis, ô mon Dieu, mais je les choisissais sur les fausses idées des hommes, et non pas selon vos lumières et votre jugement, qui ne se trompe jamais : *Amabam homines ex hominum judicium, non ex tuo, Deus meus, in quo nemo fallitur (Confess.).* Ce grand docteur reconnaît en mille endroits que le mauvais choix qu'il avait fait de ses amis avait été la première source de ses dérèglements ; et peut-être avoueriez-vous ici, s'il vous plaisait de remonter jusqu'à la source des vices qui vous dominent aujourd'hui, que vos liaisons criminelles ont fait naître ; que cette fille orgueilleuse que vous avez familièrement fréquentée, vous a la première inspiré cet esprit de vanité et cet entêtement de luxe que le revenu modique d'une famille et la condescendance d'une pauvre mère ne peut contenir ? Peut-être conjureriez-vous Dieu d'effacer de votre vie le moment fatal qui vous lia à ce libertin qui a le premier allumé dans votre cœur les flammes impures qui vous dévorent ? Peut-être gémeriez-vous dans le souvenir du jour malheureux qui vous donna la connaissance de cet ambitieux, dont l'amitié vous engage dans des intrigues et dans des parties qui ne vous laissent plus de temps que pour tourmenter les autres, et pour vous perdre vous-même.

N'en est-ce pas assez pour vous persuader qu'il est important que le motif de l'amitié soit saint ; que si elle a été vicieuse dans son principe, elle est infailliblement pernicieuse dans tous ses effets ; que ce premier mouvement du cœur corrompt tous les autres ; qu'on n'aime jamais bien ce qu'on a une fois mal aimé ; et que lorsque sa source a été empoisonnée, il faut que tout ce qui en coule le soit aussi : d'où je conclus qu'il est d'une obligation indispensable de rompre tout à fait les amitiés qui ont commencé par le péché, et de ne se pas flatter, comme on fait tous les jours, qu'on corrigera une liaison que la bienséance ne permet pas de quitter, qu'on fera une inclination innocente de ce qui était une passion criminelle, qu'on conservera les douceurs et le commerce honnête de l'amitié par ses lettres ou ses conversations, sans en continuer le désordre ; abus, abus que l'expérience ne fait que trop connaître. Par ces ménagements la passion se déguise et ne se détruit pas, se cache et ne s'éteint pas ; ce principe de corruption qui a fait la liaison l'infectera toujours ; une amitié

commencée par le vice ne finira jamais par la vertu.

Mais élevons-nous plus haut, Messieurs, et pour comprendre quel doit être le principe de l'amitié chrétienne, voyons, s'il vous plaît, quelle en doit être la fin. Saint Bernard m'apprend après saint Augustin, que ce ne peut être la créature, parce que l'amour étant une inclination et un poids de l'âme qui la porte à son centre, il doit la reconduire au sein de Dieu, d'où elle est sortie : *Amor vis animæ naturali quodam pondere ferens eam in locum vel finem suum (Bernard., de Nat. amoris divini, c. 3).* Il est vrai que l'amitié n'est qu'un ruisseau de cette grande source d'amour que Dieu met en notre cœur en le formant, dit saint Augustin ; mais il ne veut pas que le moindre ruisseau de cet amour, qui doit être tout pour lui, s'aïlle perdre dans la créature, ou du moins s'il y passe, que ce soit pour chercher en elle quelque chose qui ne soit pas d'elle, et qui étant venu de Dieu, puisse la reconduire à Dieu, et n'est-ce pas la vertu seule qui a cet avantage ? *Nullum a se rivum extra duci patitur cujus derivatione minuat.*

D'ailleurs, Messieurs, ne faut-il pas que ce soit un véritable bien qui soit l'objet de la véritable amitié ? et s'en peut-il trouver quelque autre dans l'homme que la vertu ? Si on l'aime pour sa qualité, c'est ambition ; si on s'attache à lui pour ses biens, c'est avarice ; si on est attiré par sa beauté, c'est passion ; si on est gagné par la conformité de son humeur avec la nôtre, c'est sympathie ; mais si on se lie par la pure considération de la vertu, ah ! c'est amitié chrétienne, amitié toute sainte qui, comme un fleuve rapide, ne s'arrête jamais dans sa course, mais entraîne avec elle dans le sein de Dieu tout ce qu'elle rencontre, selon la pensée de saint Augustin, c'est-à-dire, que quelles que puissent être les dispositions de nos amis, si nous les aimons comme il faut, ils ne nous éloignent jamais de Dieu, mais nous les conduisons nous-mêmes ; et notre amour, semblable à ces eaux si bien ménagées qu'on fait descendre dans les vallées, non pas afin qu'elles y crouissent, mais afin qu'elles remontent aussi haut que la source d'où elles sont sorties, notre amour qui est venu de Dieu, ne pouvant s'y élever tout d'un coup, descend jusqu'au prochain ; mais ce n'est que pour remonter avec plus de force et pour l'entraîner avec lui jusqu'à son origine : *Quidquid diligendum occurrerit, illuc rapiatur quo totius dilectionis impetus currit (Aug., de Doctr. Christ., lib. 1, c. 22).*

Et pourquoi ne m'est-il pas permis d'aimer mes amis pour eux-mêmes ? pourquoi ne me pas attacher à eux, ou pour le plaisir que je goûte dans leur entretien, ou pour l'honneur que je reçois de leur connaissance, ou pour les avantages que j'en retire ? L'esprit, la beauté, la belle humeur, les plaisirs innocents ne sont-ce pas des biens qui méritent d'être aimés ? Ceci, Messieurs, donne lieu à l'explication du plus grand principe de toute la morale chrétienne ; tâchez, s'il vous plaît,

de le suivre et de vous l'appliquer dans vos amis. Il est vrai que vous aimez toujours un bien, mais ce qui rend votre amour défectueux, et ce qui est la source de tous les péchés qui se commettent, non-seulement dans les amitiés, mais dans toute la conduite de la vie, c'est que vous vous attachez à un bien particulier et borné, au lieu qu'on ne doit aimer qu'un bien infini qui ne soit limité, ni au plaisir, ni à l'honneur, ni aux richesses, mais qui soit toutes ces choses ensemble, c'est-à-dire, Dieu même (*Aug., de Trinit., lib. VIII, c. 3*). Car qui est-ce qui fait l'inconstance des amitiés du monde? c'est qu'elles sont fondées sur ces biens particuliers qui ne peuvent jamais remplir ni contenter un cœur. On découvre toujours quelque chose de plus doux ou de plus avantageux que ce qu'on aime; on renonce au plaisir ou au profit d'une amitié, pour en lier une autre où l'on en trouve davantage; et ce mécontentement secret que nous avons des défauts de nos amis nous avertit de n'aimer en eux que Dieu seul, si nous voulons que notre amitié soit heureuse, ferme et immuable comme lui. En effet, dit saint Augustin, quelle honte d'aimer les créatures, parce qu'elles ont quelques bonnes qualités, et de ne pas aimer en elles le Créateur, dont elles tiennent toute leur bonté : *Pudeat cum alia non amentur, nisi quia bona sunt, eis inhærendo non amare bonum ipsum, unde bona sunt* (*Aug., loc. cit.*). Ah! la belle idée de l'amitié chrétienne! y détacher son cœur et son esprit de tout ce qui est un bien limité, n'y rechercher que le bien universel et infini, n'être borné ni resserré par l'indigence d'aucune chose dans l'objet de son amour, encore une fois l'aimable idée de l'amitié! *Tolle hoc et illud, et vide ipsum bonum, si potes* (*Ibid.*).

C'est ainsi, Messieurs, que saint Jean aimait Jésus-Christ; c'est ainsi qu'il en était aimé. Cette affection pure qui l'attachait à lui, n'avait pas pour motif l'honneur que sa familiarité lui procurait parmi les apôtres; car ce fameux mouvement de son ambition une fois étouffé, comme nous le verrons tantôt, en quelle occasion le vit-on plus orgueilleux et plus fier d'un si grand avantage, s'en faire accroire, se prévaloir de sa faveur et faire de l'amitié de son maître le sujet de la haine et de l'envie de tous les autres? L'intérêt ne le gagna pas non plus, puisqu'héritier de la seule pauvreté de Jésus-Christ il ne s'attribua pas même ces grandes lumières qui furent le fruit de son amitié : il ne les reçut que pour en faire part à tout l'univers et pour nous apprendre les hauts mystères qu'il avait connus dans le sein de Jésus-Christ : *In principio erat Verbum*. Dans quelle vue s'attachait-il donc à lui? pour participer en quelque chose à ses perfections divines, pour procurer avec lui la gloire de son Père, pour travailler à la conversion des peuples, pour lesquels il devait donner son sang. Tels furent les motifs de cette amitié toute sainte

Amitiés mondaines, disparaissent, cachez-

vous devant un modèle si différent de ce que vous êtes; ce ne sont que des motifs humains et terrestres qui vous forment; car, à bien examiner vos liaisons, Messieurs, le principe le plus innocent qu'elles aient d'ordinaire, n'est-ce pas la sympathie? On aime dans ses amis ce rapport d'humeurs et cette conformité d'inclinations qui les fait entrer dans tout ce qu'on désire; quel plaisir, dit-on, comme le disait autrefois saint Augustin (*Confess., lib. IV, c. 8*), de passer son temps en des entretiens gais et innocents; de donner et de recevoir partout des marques de complaisance; de s'égayer quelquefois par la raillerie, sans jamais sortir des bornes de l'honnêteté; de lire ensemble les livres les mieux écrits et les plus divertissants, d'en dire son sentiment avec liberté et d'assaisonner comme par le sel de quelques légères contestations la douceur qu'il y a de se trouver toujours du même avis. Voilà, dis-je, ce qu'on se propose de plus innocent dans l'amitié; mais après tout, que d'abus, que de vide, que de perte de temps dans ces conversations pour lesquelles on a tant de passion! c'est là qu'on se communique mutuellement tous ses défauts; c'est là qu'on s'engage insensiblement dans les mêmes passions; c'est là qu'on se confirme dans les mêmes erreurs : je dis erreurs, Messieurs, car comment appeler ces maximes du monde dont les amis s'entretiennent sans cesse, cette passion insatiable de nouveaux plaisirs, ces descriptions vives des modes et d'habits, ces critiques sévères de celles qui les négligent? Comment appeler cette honte de la vertu et cet oubli de Dieu si commun dans vos conversations, sinon de véritables erreurs? C'est ainsi, dit saint Augustin, que nous nous entretenions de mille vanités, mes amis et moi; c'est ainsi que notre esprit et notre cœur se corrompaient tous les jours par la douceur que nous trouvions dans ces dangereuses conversations, qui n'étaient qu'illusion et que mensonge : *Hoc erat ingens fabula et longum mendacium, cujus adulterina confricatione corrumpebatur mens nostra pruriens in auribus* (*Aug., loc. cit.*).

Laissons à part ces amitiés orgueilleuses qu'on ne fait que par ambition, ces liaisons avec les personnes de qualité qu'on recherche dans le monde avec tant d'empressement, qu'on commence par des intrigues pénibles, où l'on s'insinue d'abord sans leur aveu sous des prétextes légers, qu'on entretient par des assiduités et des complaisances serviles, et dont on tire ensuite une sottise vanité; vous les entendez partout citer ces grands noms de leurs amis, conter toutes les heures qu'ils ont passées avec eux, se vanter d'avoir leur confidence, et s'imaginer que c'est là pour eux un titre de mérite et d'esprit; et c'est justement la preuve de leur faiblesse et de leur médiocrité. Y a-t-il en cela, Messieurs, la moindre apparence de vertu? oublions ces amitiés basses qui n'ont point d'autre principe que l'intérêt, et où des âmes sordides font de la chose du monde la plus pure et la

plus désintéressée, un trafic honteux, et ne regardent leurs amis que comme les ministres de leur avarice ou de leur fortune? oublions tous ces abus.

Mais gémissons, versons, s'il se peut, des larmes de sang sur ces amitiés criminelles qui n'ont point d'autre principe que le péché; on les couvre de mille prétextes spécieux, ces liaisons funestes : c'est parenté, c'est estime, c'est société des mêmes études ou des mêmes occupations, ce sont conversations spirituelles ou entretiens de piété; mais après tout le poison se peut cacher sous les meilleures choses, et si la vertu ne préside souverainement à l'amitié, ce qui est très-rare, ah! le vice y domine bientôt; elle perd cette honnête retenue qui tient le milieu entre le vice et la vertu; et si une fois elle dégénère, quels désordres, quels ténèbres, quel endurcissement, lorsque ces liens de la passion sont fortifiés par ceux de l'amitié, et que, sous prétexte de ne pas perdre un ami, l'on conserve un tentateur qui nous perd nous-mêmes! Ecoutez là-dessus les gémissements de saint Augustin : Je mettais tout mon plaisir à avoir des amis, disait-il dans sa pénitence, mais hélas! mon amitié ne se bornait pas à l'esprit, qui doit être l'objet des amitiés pures et lumineuses; il s'élevait du fond de ma concupiscence des nuages qui aveuglaient mon cœur, je ne discernais plus entre la sérénité d'un amour honnête et les ténèbres d'une passion aveugle, et je souillais les eaux pures d'une innocente amitié par les débordements d'un honteux libertinage : *Venam amicitiae coinquinabam sordibus concupiscentiae* (*Confess., lib. II, c. 2, et lib. III, c. 1*). Jeunes gens qui m'écoutez, Augustin n'a-t-il point fait votre portrait, en pensant faire le sien? n'a-t-il point fidèlement décrit la corruption et les dérèglements de vos liaisons criminelles, et ne vous a-t-il point inspiré le dessein de rompre de bonne heure des amitiés qui lui ont coûté tant de larmes et qui vous coûteront peut-être un jour tant de hurlements et de supplices? Et vous, parents, qui n'ignorez pas combien ces amitiés impures d'Augustin arrachèrent de larmes et de soupirs à Monique, hélas! ne gémirez-vous point comme elle au pied des autels sur les liaisons criminelles de vos enfants? ne les séparerez-vous point de ces compagnies dangereuses qui les corrompent? ne leur interdirez-vous jamais ces conversations suspectes et ces spectacles profanes où leur cœur se nourrit des illusions du monde? Plus heureuses mille fois ces saintes filles qui n'attachent leur cœur qu'à Dieu seul, et ne s'unissent ensemble que par le zèle d'une même foi, que par la société des mêmes vertus, que par le mérite d'un même exil volontaire, et qui par là nous donnent l'exemple d'une amitié toute sainte, puisqu'elle a non-seulement la vertu pour son principe, mais la charité pour sa règle.

SECOND POINT.

Tous les devoirs de l'amitié sont les plus beaux et les plus avantageux du monde. Être complaisant, fidèle, ouvert, libéral, sont dans

les amis des qualités si utiles et si douces, que ceux mêmes qui ne les ont pas, sont bien aises de les trouver dans les autres; et que tel qui n'aime personne, désire pourtant d'être universellement aimé. Mais comme l'amitié se renferme rarement dans les bornes que la religion lui prescrit, tous ces devoirs saints et innocents en eux-mêmes dégénèrent bientôt en autant de défauts grossiers; la complaisance va jusqu'à la flatterie, la fidélité jusqu'à l'oubli de Dieu, et la confiance jusqu'à l'indiscrétion; c'est pourquoi je dis, Messieurs, qu'il faut que la charité soit la règle de l'amitié, qu'elle donne à tous les devoirs un caractère qu'ils ne perdent jamais, qu'elle rende la complaisance sincère, la fidélité pieuse, la confiance discrète.

1. N'est-ce pas en effet le plus doux fruit de l'amitié chrétienne de n'avoir à combattre dans ceux auxquels il nous unit, ni cette contrariété d'inclinations qui sépare les frères d'avec les frères dans la nature, ni cette opposition de sentiments qui divise dans la morale ceux que la grâce d'une même vocation avait unis, ni cette diversité d'intérêts qui rompt dans le monde les amitiés les mieux établies, et qui, pour un emploi contesté ou pour une prétention légère, fait des amis les plus intimes les plus irréconciliables ennemis? Ah! que l'amitié réglée par la charité est éloignée de ces défauts! elle apprend à céder quelque chose de ses droits, à se défaire de l'entêtement de ses opinions, qui est aujourd'hui, parmi ceux mêmes qui se piquent de vertu, une semence de froideurs, de médisances, d'inimitiés, à se revêtir autant qu'on le peut des inclinations des autres, et à faire paraître en toutes choses une déférence qui donne à l'amitié tous les caractères que l'Apôtre attribue à la charité même, qui la rend patiente pour tolérer les défauts d'un ami, douce pour le gagner, humble pour ne pas envier sa prospérité, désintéressée pour ne le pas trahir, mais surtout ennemie de l'injustice pour le condamner quand il le mérite, et amie de la vérité pour la lui dire sans le flatter : *Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati* (I Cor., XIII, 6).

Loin d'ici ces amis trompeurs et pernicieux qui, par des vues secrètes d'intérêt, ou du moins par une lâche timidité, portent la complaisance jusqu'à la flatterie, applaudissent aux défauts de leurs amis pour ne leur pas déplaire en les condamnant, et, au lieu d'entrer seulement dans leurs désirs raisonnables, s'étudient à justifier toutes leurs passions. Est-ce là, Messieurs, une amitié telle que la demande saint Paul, qui n'aime que la vérité? *Congaudet veritati*. Est-ce celle qu'enseigne le grand saint Prosper, qui veut qu'on aime les hommes et non pas leurs erreurs et leurs défauts? *Sic diligendi homines ut eorum non diligentur errores* (*Sent. 2*). Est-ce celle qu'approuve saint Augustin, qui soutient qu'un homme ne peut être véritablement ami d'un autre, s'il ne l'est auparavant de la vérité : *Nemo potest veraciter amicus esse hominis, nisi fuerit ip-*

sus primitus veritatis (Epist. 155). Mais pour dire quelque chose de plus fort et de plus essentiel à notre sujet, est-ce l'amitié dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple en réglant toujours sa complaisance pour saint Jean sur les lois de la justice et de la charité?

Car vous le savez, Messieurs, et je vous prie seulement ici d'y faire réflexion, quelque complaisance qu'ent mon Sauveur pour son disciple bien-aimé, bien loin de le flatter dans ses vaines prétentions, et de donner aveuglement dans ses désirs déraisonnables, il les condamne sans dissimulation. La mère de saint Jean demande, pour son frère et pour lui, les deux premières places dans le royaume de Jésus-Christ, et, prévenue par ses enfants, selon le sentiment des Pères, elle le conjure de les préférer à tous les autres dans la distribution des honneurs, et de les faire asseoir l'un à sa droite et l'autre à sa gauche; mais quand il s'agit d'élever son ami et de lui donner quelque prééminence sur les autres, Jésus-Christ règle sa complaisance sur les lois de la justice; il ne consulte plus la tendresse, il condamne la passion, il ne croit pas que la véritable amitié consiste à tout accorder à ceux qu'on aime, mais à leur refuser ce qui est injuste ou pernicieux; il s'élève hautement contre l'ambition de son disciple, et lui fait comprendre qu'il ne doit pas regarder son amitié comme un titre de préférence et de grandeur, mais comme un engagement aux souffrances et au martyre : *Calicem meum bibetis*.

Par là Jésus-Christ nous apprend deux choses essentielles à l'amitié chrétienne, la correction des défauts et le refus des choses injustes; premièrement, il faut corriger ses amis avec liberté, car la flatterie qui les entretient dans leurs défauts est indigne de l'amitié véritable, dont la charité doit être la règle et le fruit la vérité; vérité qu'on ne trouve presque nulle part et que tout le monde nous cache; vérité bannie des sociétés ordinaires, et surtout parmi les grands, dont les oreilles accoutumées à la flatterie ne peuvent plus souffrir ces amis libres et sincères qui les avertissent de leurs défauts, et regardent comme leurs ennemis jurés tous ceux qui s'opposent à leurs passions. Cependant Jésus-Christ nous montre dans la personne de son cher disciple que c'est le devoir d'un ami de ne point flatter son ami; il l'avertit sans dissimulation que l'empressement avec lequel il brigue les honneurs est une passion également injuste et aveugle, et qu'il ne connaît pas les dangers de l'état où il aspire : *Nescitis quid petatis*. Voilà comme il le corrige.

Avez-vous donc des amis, Messieurs? corrigez-les et ne les flattez pas; car quoique la correction soit un devoir essentiel à tous les chrétiens qui, étant membres d'un même corps, doivent sentir les défauts les uns des autres, les amis y sont plus étroitement obligés que personne, puisque, selon les principes de saint Augustin, la correction n'est jamais plus utile ni mieux reçue que quand

elle est jointe à l'amitié : tout homme qui n'aime pas, dit-il, n'est jamais en droit d'en corriger un autre, parce qu'il ne sait pas donner à ses avis tous les adoucissements nécessaires, et qu'au lieu de corriger les autres, il s'emporte et se rend digne de correction lui-même : mais quand on aime, on a droit de tout dire; la charité sait donner à la correction des tours agréables et insinuants, et si nous ne sommes d'une humeur intraitable et farouche, la langue d'un ami ne nous blesse jamais; en un mot, comme le grand Augustin avait dit ailleurs que tout ce qui se fait par le motif de la charité ne peut déplaire à Dieu, il dit ici que tout ce qui se dit par celui de l'amitié ne saurait choquer les hommes : *Dilige et dic quod vales* (In Epist. ad Gal., VI). Reprenez, dans cet ami, ces discours libres ou ces sentiments impies auxquels il s'échappe quelquefois dans vos entretiens; ne lui permettez pas ces médisances dont il empoisonne toutes vos conversations; opposez-vous à ses desseins de vengeance ou d'impureté qu'il vous découvre; tirez-le du sépulchre, et sachez que la complaisance ne doit pas détruire la charité parmi les amis, mais que la charité doit régler la complaisance, et par la correction des défauts, et par le refus des choses injustes qu'on désire.

C'est la seconde chose dont Jésus-Christ nous instruit dans la personne de son apôtre, que l'amitié ne doit jamais aller jusqu'à une condescendance qui accorde aveuglement à des amis tout ce qu'ils désirent. La mère de saint Jean s'imaginait que Jésus-Christ, à qui les peuples avaient déjà offert la royauté, allait établir son empire sur la terre; et par un amour aveugle qui a, ce semble, passé du cœur de cette mère dans celui de toutes les autres, sans consulter ni l'incapacité de son fils, ni la bassesse de sa naissance, elle veut qu'il s'engage tout d'un coup dans les premiers emplois, et qu'en quittant le timon de sa barque il prenne celui d'un Etat. Prétentions injustes, Jésus-Christ ne vous écouterait pas; son amitié est tendre, mais elle est éclairée; elle sait condescendre aux désirs raisonnables d'un ami, mais elle ne peut se laisser corrompre à ces sollicitations ambitieuses : en effet, que dit mon Sauveur à son disciple? Sondez-vous et mesurez vos forces, voyez à quoi vous engage le rang que vous désirez, il ne faut rien moins que boire mon calice, le pouvez-vous? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* Et comme cet ami ne doute de rien, *Possumus*, Jésus-Christ le condamne encore, il lui dit qu'il est aveugle et qu'il ne l'exaucera pas, parce qu'il voit dans les dignités qu'il désire des dangers qu'il n'y découvre pas lui-même.

Ah! les amis du temps en usent-ils ainsi, chers auditeurs? leur amitié n'est-elle pas aveugle quand il s'agit d'élever ceux qui leur sont attachés? ne se font-ils pas un devoir de condescendre à tous leurs désirs, sans examiner s'ils ont les qualités nécessaires pour les emplois qu'ils leur procurent. Complaisance aveugle, que tu causes de désordres

dans tous les états ! que d'injustices dans la distribution des honneurs, que de profanations et d'abus dans les dignités de l'Eglise ! Car par quels degrés tant de magistrats et d'ecclésiastiques sont-ils montés aux dignités ou aux bénéfices qu'ils possèdent ? n'est ce pas le crédit d'un parent, la faveur d'un ami ? Parent aveugle, ami sacrilège qui n'a examiné ni la pureté de leurs mœurs, ni la capacité de leur esprit, ni la droiture de leurs inclinations, ou plutôt qui connaissant qu'ils n'avaient aucunes de ces qualités, n'a jamais osé leur dire, comme Jésus-Christ à saint Jean, que leur demande était injuste et pernicieuse : *Nescitis quid petatis*. Ah ! grand Dieu, est-ce donc véritablement aimer, est-ce aimer selon les règles de la charité, que de procurer des choses pernicieuses à ceux qu'on aime ?

L'amitié chrétienne a bien d'autres vues ; elle met tous ses soins à procurer des biens solides et véritables qui puissent contribuer au salut ; car que donne Jésus-Christ à son disciple bien-aimé de ces trésors immenses et de ces grands honneurs du monde dont il était le maître ? le mépris de toutes ces vanités, l'amour de sa pauvreté, le privilège de boire son calice et d'être martyrisé plus d'une fois pour lui. En effet, si Joseph ne put donner à Benjamin, le plus cher de ses frères, une marque plus sensible de son amour que de lui faire emporter sa coupe, afin de l'arrêter et de se l'attacher par là, ah ! mon Sauveur pouvait-il mieux signaler son amitié pour notre apôtre que de lui donner le calice qu'il avait reçu de son Père ? calice qu'il lut au pied de la croix avec Jésus-Christ même, lorsque l'amour lui fit si vivement sentir tout ce qu'il souffrait ; calice où il avala cette huile bouillante où le tyran Domitien le fit plonger ; calice qu'il vida mille et mille fois pendant les rigueurs de son exil à Pathmos : *Calicem meum bibetis*.

Voilà, Messieurs, ce que j'appelle une amitié réglée ; procurer à nos amis ce qui leur est plus avantageux pour l'éternité ; sont-ils incapables de soutenir saintement une charge publique, laissons-les se sauver dans la vie privée ? Ont-ils trop peu de zèle ou de lumières pour entrer dans l'état ecclésiastique, ne leur en ouvrons jamais la porte par notre crédit, et ne mettons pas sur le chandelier de l'Eglise ceux qui doivent être cachés sous le boisseau ? Ont-ils été un sujet de scandale par leurs dérèglements dans le monde, et bu dans la coupe de Babylone, animons-les à faire pénitence et à boire le calice de Jésus-Christ dans la solitude ? et souvenons-nous de cette grande maxime de saint Ambroise, que la religion doit régler l'amitié non-seulement dans ses complaisances aveugles, mais dans sa fidélité outrée : *Non debet præponderare amicitia religio*.

Jésus-Christ nous en donne un bel exemple sans sortir de notre sujet. La ville de Samarie ayant refusé de le recevoir, saint Jean, par ce zèle qui nous rend sensibles à toutes les injures de nos amis, voulut porter

son maître à se venger, et s'offrit à faire descendre le feu du ciel sur la tête de ces impies : *Vis, dicimus ut ignis descendat de cælo et consumat illos* ? Tel est le langage et la conduite des amis du monde ; ils croient signaler leur amitié en inspirant des sentiments de vengeance à ceux qu'ils aiment ; Jésus-Christ condamne ce zèle comme un emportement déraisonnable : Quoi ! dit-il à son disciple, vous prétendez que la passion soit la preuve de votre amitié, et il faut que la charité en soit la règle ; l'Esprit de Dieu doit vous conduire dans votre zèle ? c'est l'esprit du monde qui vous anime et qui vous inspire de violer les devoirs de la religion, pour garder ceux de l'amitié : *Nescitis cujus spiritus estis*.

Amis pernicieux et emportés, profitez d'une leçon si belle, et lorsque ceux qui vous sont chers ont reçu quelque injure, ne venez pas avec un zèle impie empoisonner leur paix, échauffer leur ressentiment, offrir votre bras à la vengeance, et leur en faciliter les moyens.

Il est, dites-vous, de la fidélité d'avoir du zèle pour ceux qui nous aiment : oui, mais cette fidélité ne doit-elle pas avoir des bornes : *Amicus usque ad aras*. Pouvez-vous violer les lois les plus saintes de la religion pour la garder ? et croyez-vous que l'amitié vous dispense de toutes les règles de l'Évangile, et qu'elle puisse, comme l'a dit un auteur impie, vous rendre innocemment vindicatifs et sacrilèges ? Non, non, Messieurs, les devoirs de la religion sont et plus anciens et plus saints que ceux de l'amitié ; prenez les intérêts d'un ami, mais que ce soit toujours avec modération et sans que la charité soit blessée ; soutenez-le dans sa disgrâce, mais ne l'en tirez jamais par un crime ; opposez-vous aux efforts de ceux qui veulent l'opprimer, mais ne vous emportez pas jusqu'à la fureur contre ceux qui l'offensent. Car enfin ce zèle déréglé est plutôt l'effet d'un emportement naturel que d'une amitié raisonnable. Tel qui prend si chaudement vos intérêts sera le premier à vous trahir ; et n'en avons-nous pas un exemple trop convaincant dans l'Évangile ? peut-on voir plus de zèle que saint Pierre en fit paraître pour Jésus-Christ ? il le porta jusqu'à la violence, et vous eussiez dit, à le voir dans ses premiers mouvements, qu'il allait mourir pour lui ; mais ce feu n'est pas plutôt éteint, qu'il désavoue comme un homme inconnu celui qu'il venait de défendre comme le plus cher de ses amis : *Non novi hominem*. Pourquoi cette inconstance, sinon que son amitié se réglait plus par la passion qui passe, que par la charité qui subsiste toujours et qui ne se dément jamais ? *Charitas inæternum*.

Saint Jean, ce modèle parfait de l'amitié chrétienne, saint Jean fait, ce semble, paraître moins de vivacité que Pierre ; mais s'il ne la fait pas éclater en des transports inutiles, il la signale entre tous les apôtres par une fermeté toujours égale, il suit son divin Maître dans toutes les circonstances de sa passion, et pendant qu'il se plaint que ses frères et que son Père même l'ont abandonné

sur la croix, son ami demeure ferme à ses pieds pour le consoler et pour apprendre aux amis la fidélité qu'ils se doivent dans leurs disgrâces; mais en cet état il ne fait paraître ni violence ni emportement; il ne pense pas à verser du sang, mais à répandre des larmes sur son ami, afin d'apprendre à ceux qui s'aiment à se soumettre aux ordres de Dieu et à ne porter jamais leur zèle jusqu'à la fureur.

Que diront à cela ces amis bouillants qui donnent toujours trop à l'amitié, qui ne peuvent la contenir dans cette juste mesure qui la rend raisonnable et qui en font en mille occasions d'une vertu chrétienne, une passion brutale et criminelle? ne croient-ils point que la perfection de leur amitié consiste dans l'excès, au lieu que celle des autres vertus est dans la médiocrité? que pour trop donner l'on devient prodigue, pour trop entreprendre on devient téméraire, pour trop délibérer on devient timide, mais que pour trop aimer l'on n'est jamais criminel? Maxime toute païenne; que dis-je? maxime condamnée par les païens mêmes, puisque l'un d'entre eux nous apprend qu'il aimait Platon, qu'il aimait Socrate, mais qu'il aimait encore davantage la vérité, et qu'il ne la trahirait jamais pour eux. Ah! si tous les chrétiens étaient dans ces sentiments, les verrait-on signaler leur fidélité pour leurs amis par tant d'injustices manifestes? les soutenir dans leur tort au préjudice du droit des autres? se prêter à leurs fourberies et mettre la main à leurs contrats faux et supposés pour éluder la nécessité de payer leurs dettes? calomnier les innocents pour mettre leur réputation à couvert; et être prêts, comme ce profane impie, non-seulement à mettre le feu au temple plutôt que de manquer à leurs amis, mais à insulter le Dieu du temple, et à violer toutes ses lois pour les servir (1)? Fidélité fautive, impie, sacrilège, puisque la charité ne la règle pas, dit saint Augustin : *Non est amicitia vestra, nisi cum tu eam agglutinas inter inhaerentis charitate.*

3. La confiance des amis du monde est-elle plus innocente que leur fidélité? c'est elle qui fait la douceur de leurs conversations, qui ouvre leur cœur, qui communique leurs desseins, qui redouble leur joie et qui diminue leurs chagrins en les partageant; et ce n'est pas là, Messieurs, ce qui fait son crime, mais elle va jusqu'à l'indiscrétion; on découvre non-seulement ce qui nous regarde, mais ce qui regarde les autres, et pourvu qu'on parle à un ami, l'on se persuade qu'il n'y a plus ni secrets à garder, ni réputation du prochain à ménager, ni médisances à craindre.

Amitiés criminelles, confiances indiscrettes que celles de Jésus-Christ pour son disciple vous condamnent hautement dans l'Évangile. Car il lui ouvre véritablement son cœur; il lui fait part de ses secrets, mais il ne lui communique que ceux que la charité l'oblige de découvrir pour notre salut, et s'il lui permet

de se reposer sur son sein, c'est pour y puiser ces mystères lumineux que l'oreille ne peut entendre, que l'œil ne peut soutenir, que l'esprit ne comprend pas, que le grand apôtre ne peut expliquer, mais que le disciple bien-aimé nous développe d'une manière si nette et si belle, qu'il faut qu'il ait passé de la nature de l'homme à celle de l'ange, comme le dit saint Augustin, qu'il ait passé de la nature de l'ange à celle de Dieu même, comme le dit Origène, pour nous expliquer des mystères que ni l'homme ni l'ange ne comprennent pas : *Transivit etiam totus in Deum.* Voilà, dis-je, les secrets que Jésus-Christ communique à notre apôtre, parce qu'ils peuvent servir à la sanctification du prochain; mais remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne lui découvre ni l'infidélité de saint Pierre, ni l'incrédulité de saint Thomas, ni les défauts secrets des autres apôtres, qui ne lui étaient pas inconnus, parce que cette confiance leur eût fait tort, et lors même que son ami, sollicité par saint Pierre, le lui demande avec cette liberté que l'amitié lui donne.

Tel est celui qui le doit trahir, il en dit assez pour satisfaire au devoir de l'amitié, mais après tout il ne nomme pas ce traître, il ne dit pas à saint Jean, c'est Judas, il n'explique pas les noires circonstances de sa trahison, parce que cet aveu l'eût rendu trop odieux; mais tout ennemi qu'il est, il ménage encore sa réputation, il se contente de le faire connaître par un signe dont tout le monde ne s'apercevra pas. C'est ainsi, Messieurs, que la charité doit rendre la confiance discrète parmi les amis chrétiens.

Mais qu'elle règne peu parmi les amis du siècle, puisque leurs confidences sont presque toujours indiscrettes dans les entretiens qu'ils ont ensemble c'est là que, par l'inclination naturelle qu'on a à s'épancher, deux amis ne gardent plus de mesures; on ne se contente pas de découvrir ses peines et ses chagrins, ou de faire part de sa joie, on croit qu'il est permis de tout révéler jusqu'au secret le plus inviolable et le plus cher : c'est un autre moi-même, dites-vous, à qui je les découvre; cet autre vous-même sera donc infidèle comme vous, il aura ses amis comme vous avez les vôtres, il ne pourra se taire non plus que vous, et voilà par votre indiscretion une famille déshonorée, une fortune perdue, une inimitié mortelle allumée.

Se fait-on plus de scrupule de découvrir toutes ces pensées, ces soupçons légers qu'on a de la conduite de l'un, ces jugemens téméraires qu'on fait des actions et des intentions de l'autre, ces bruits peut-être mal fondés qui courent contre l'honneur de cette fille, se fait-on scrupule d'en parler en confiance; non, non, Messieurs, tel qui ferait difficulté de médire en public, se donne la liberté de dire à un ami tout ce qu'il pense du prochain; s'il a des ennemis, c'est là qu'il donne carrière à ses ressentiments, qu'il exagère leurs défauts, qu'il fait l'anatomie de leur conduite; c'est là qu'il n'épargne pas ses amis mêmes, et que pour en gagner un aux dépens de tous

(1) Blossius id dicebat se pro Graccho facturum (Valer. Maxim.).

les autres, il ne craint pas de découvrir leurs sentiments les plus cachés et le nœud de leurs affaires les plus importantes, de faire des rapports dangereux qui allumeront peut-être le feu d'une haine mortelle, et de révéler les mystères les plus saints de l'amitié. Est-ce là, Messieurs, suivre les règles de la charité dans ses amitiés, ou plutôt n'est-ce pas les violer avec insolence et confirmer ce que l'apôtre saint Jacques a dit depuis si longtemps, que l'amitié du monde est ennemie de Dieu, et qu'on ne peut entrer dans ces liaisons du siècle sans rompre absolument avec lui : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei* (Jacob., IV) ?

Cependant combien de personnes se persuadent que leurs amitiés sont foudées sur la vertu, lorsqu'elles ne le sont que sur la nature; et réglées par la charité, lorsqu'elles ne le sont que par l'amour-propre? Eh! quelle confusion pour eux, lorsque le jour du Seigneur viendra, et que sa lumière perçant la nuit et les ténèbres des cœurs, comme parle l'Apôtre, découvrira les racines secrètes de leurs amitiés profanes, et fera voir dans le cœur des plus sages une infinité d'amours impurs, déguisés dans les uns sous le beau nom d'amitié, couverts dans les autres sous le prétexte spécieux de zèle et de vertu, cachés dans la plupart des amis sous les liens innocens du sang et de la parenté! Rompez, mon Sauveur, toutes ces liaisons criminelles, unissez tous ceux qui m'écoutent par les nœuds éternels de la vertu et de la charité qui vous unit à votre apôtre, afin que s'étant aimés pour Dieu dans le temps, ils aiment Dieu pour lui-même dans toute l'éternité. *Ainsi-soit-il.*

PANEGRYRIQUE

DES SAINTS INNOCENTS.

Herodes mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem et in finibus ejus, a bimatu et infra.

Hérode envoya des soldats à Bethléem et dans toute la contrée pour faire mourir tous les enfants qui s'y trouveraient moins âgés que de deux ans (Math., II, 16).

Dieu par un effet de cette charité sincère et abondante qui lui fait désirer le salut de tous les hommes, en sauve par toute sorte de voies; il exige des uns leur sang avec leur volonté, vous l'avez vu dans Etienne; il se contente de la volonté des autres, sans exiger leur sang, vous l'avez vu dans saint Jean, qui désira de mourir martyr, et qui ne l'obtint pas; il demande enfin le sang des autres, sans exiger leur consentement ni leur volonté, et vous le voyez aujourd'hui, Messieurs, dans ces innocentes victimes qui sont capables de mourir pour Jésus-Christ plutôt que de le connaître, et dont les corps reçoivent l'honneur du martyre avant que leurs cœurs en aient pu former le désir.

Voilà, dit saint Bernard, où se réduit toute la sainteté de l'Évangile, ou souffrir avec zèle quand on le désire, ou le désirer avec ardeur quand on ne souffre pas, ou souffrir au moins avec patience, lors même qu'on ne le désire pas; mais il faut toujours souffrir, on ne peut aller au ciel que par-là, et quiconque n'est pas dans l'une de ces

classes, se flatte vainement d'être saint: *Quantum aliud non posse arbitror in hominibus reperiri* (Bern., serm. de Innoc.). Cependant je ne vois dans le monde que chrétiens qui se font un ordre et un Évangile à part, et qui étant également éloignés des misères de la vie par leur condition, et des grands désordres du péché par leur probité, ne souffrent rien, parce qu'ils sont riches, et ne veulent rien souffrir, parce qu'ils se croient innocents. C'est contre cette erreur que je prétends m'élever aujourd'hui, en vous faisant voir dans la personne des saints enfants que nous honorons, que l'innocence même a besoin de souffrir et d'être persécutée; car si la fureur d'Hérode n'eût éclaté contre eux, leur innocence n'eût-elle pas été sans mérite, comme elle était sans action? n'eût-elle pas été sans assurance, comme elle était sans force au milieu de tant de dangers? n'eût-elle pas été sans couronne, comme elle eût été sans combats? mais exercée, affermie, sacrifiée qu'elle est pour les intérêts de Jésus-Christ, ne trouve-t-elle pas son mérite, sa sûreté, sa gloire dans la persécution? Chrétiens, quelque justes que vous soyez, ne vous dispensez pas de souffrir; l'innocence même ne trouve son mérite que dans les souffrances: c'est mon premier point. L'innocence ne trouve sa sûreté que dans les souffrances: c'est le second. L'innocence ne trouve sa gloire que dans les souffrances: c'est le troisième. Innocents, Marie est aussi bien l'asile que le modèle de l'innocence persécutée, priez-la de s'intéresser ici pour votre gloire et de nous obtenir du Saint-Esprit la grâce d'en parler. C'est à ce dessein que nous la saluons avec l'ange: *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

L'innocence trouve son mérite dans la persécution. A regarder les enfants avec les yeux de saint Augustin (*Confess., lib. I, c. 7*), l'on trouverait peu d'innocence en eux; il y remarque les vestiges et les semences de toutes les passions qui croissent avec eux; la colère remue déjà leurs petits bras, l'avidité ouvre leur bouche sur le sein de leur mère avec un empressement qui tient de la gourmandise, le dépôt fait couler les larmes de leurs yeux; et ce Père en a vu un, dit-il lui-même, qui, jaloux de voir sucer à un autre le même lait que lui, ne pouvant encore exprimer son ressentiment par ses paroles, le faisait connaître par la pâleur de son visage et par l'indignation de ses regards; tant il est vrai que l'innocence de cet âge est plutôt un effet de la faiblesse de son corps que de la pureté de son cœur: *Imbecillitas membrorum innocens est, non animus infantium.*

Mais je veux que l'innocence de nos saints martyrs fût parfaite et que par la circoncision qui était, selon saint Thomas, une profession publique de la foi du Messie, qui mettait au nombre des fidèles ceux qui la recevaient (1), leur âme eût été purifiée des taches du péché originel, et toutes ces se-

(1) Circumcisio quædam professio fidei aggregans collegio fidelium (S. Thom.).

mences de passions qui naissent avec nous étouffées dans leur corps par un privilège spécial; je veux que celui pour lequel ils devaient verser leur sang, leur eût appliqué tous les mérites du sien, pour en faire des victimes pures et dignes de lui; mais après tout, avouons, Messieurs, que sans la persécution d'Hérode, leur innocence eût été sans mérite de leur part et l'effet d'une grâce purement gratuite ou d'une heureuse impuissance et d'une aimable nécessité.

Car, si pour mériter il faut agir, hélas! que pouvaient mériter ces saints enfants en cet état, où leur esprit ne pouvait encore ni obéir à son Dieu, ni commander à son corps? Ils étaient donc innocents, sans autres mérites que ceux de Jésus-Christ. Tyran cruel, Dieu qui sait faire servir les desseins les plus impies à ses intentions les plus saintes, Dieu va se servir de ta fureur pour sanctifier l'innocence que tu veux détruire, et lui faire trouver dans ta persécution un mérite qu'elle n'eût jamais trouvé dans son repos.

En effet, l'ambition qui viole presque toujours les droits les plus saints pour se maintenir, qui sacrifie tout à ses desseins, et qui ne connaît point d'autre crime que celui de se laisser supplanter par un autre, l'ambition inspire à Hérode le dessein de perdre le nouveau roi dont on le menace; mais parce que l'humilité de son état et la faiblesse de son âge le confond avec le reste des enfants de Bethléem, il faut qu'ils soient tous les victimes de sa fureur, parce qu'ils sont les images de son rival, qu'il cherche la vie d'un seul dans le sang de tous les autres, et que, comme un autre Pharaon, il fasse mourir tous les enfants des Israélites, afin que le véritable Moïse n'en échappe pas. Ah! quel spectacle, dit saint Pierre Chrysologue, de voir ce barbare se servir de la foi des mages pour armer sa perfidie, envoyer des soldats pour investir le sein de ces malheureuses mères comme une place ennemie, assiéger la piété naturelle jusque dans son centre, combattre pour verser du lait plutôt que du sang, faire sentir les rigueurs de la mort à ceux qui n'avaient pu goûter les douceurs de la vie, et couvrir des ténèbres du tombeau des yeux à peine ouverts à la lumière du soleil!

N'est-ce pas là, Messieurs, charger l'innocence du mérite, mais du mérite le plus élevé où puisse aspirer la sainteté consommée, je veux dire celui du martyre, et du martyre le plus parfait dans toutes ses circonstances qui fut jamais, selon saint Chrysostome : *Perfectæ laudis martyrium consequuntur*? Car qu'est-ce qui fait les martyrs? trois choses : la peine, la cause et la volonté; plus la peine est sévère, plus la cause est sainte; plus la volonté est soumise, plus aussi celui qui souffre a de mérite et de perfection. Sur ce principe, Messieurs, parmi tous ceux qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ, quel est celui qui ait porté le mérite du martyre plus haut que nos saints Innocents? leur peine ne fut-elle

pas infiniment sévère? Et si je ne craignais de vous faire ici, ou pâmer de douleur, ou frémir d'horreur, ne verriez-vous pas les uns percés de mille coups entre les bras de leurs mères, les autres arrachés de leurs mains par lambeaux et déchirés, et par la piété qui les défend, et par la cruauté qui les attaque, plusieurs rougir de leur sang les murailles contre lesquelles on les écrase, quelques-uns palpiter à demi-morts sous les pieds des bourreaux qui les achèvent, et tous ensemble sacrifier à Jésus-Christ, non pas, comme la plupart des martyrs, les restes d'une vie déjà à demi-passée, mais les prémices de la lumière et de cette longue course d'années que la nature semblait leur promettre.

La cause de leur mort en relève encore le mérite; ils ne meurent pas pour expier leurs propres fautes, comme on le peut dire de tous les autres martyrs qui mouraient aussi bien pour eux-mêmes que pour Jésus-Christ, et qui étaient toujours obligés de lui dérober quelque portion de leur sang, pour l'appliquer à effacer leurs péchés; car il n'y en a point, dit saint Augustin, qui puisse se vanter d'avoir souffert innocent; c'est le privilège de mon Sauveur, dont les mérites furent d'autant plus abondants, que son sang sortit plus pur de ses veines, et que sans en retenir une seule goutte pour se l'appliquer à soi-même, il le consacra tout à la gloire de son Père et à l'expiation de nos péchés : *Nemo etiam martyr dicitur quod habet passionem innocentiam, qualis fuit in Christo* (Aug., in psal. CXLVII); mais permettez-moi de le dire, mon Sauveur, la passion de vos premiers martyrs approche beaucoup du mérite de la vôtre; ils meurent innocents comme vous, ils meurent uniquement pour vous; mais, le dirai-je, ils meurent pour une cause plus sainte que vous : en vous la justice souffre pour le péché, mais en eux, dit saint Augustin, l'innocence meurt pour la justice même : *Pro justitia moritur innocentia*. C'est là, Messieurs, ce qui relève infiniment le mérite de leur martyre; que les uns l'aient souffert pour la foi, les autres pour la doctrine ou pour la morale de Jésus-Christ, ah! nos saints sont les seuls qui aient donné leur vie pour sa personne même, les seuls qu'on puisse appeler les sauveurs du Sauveur, les seuls à qui nous devons rendre des grâces immortelles pour nous avoir ménagé cet adorable sang qui devait être répandu plus abondamment pour nous sur la croix : voilà la cause glorieuse de leur martyre, et ce serait assez pour en avoir l'honneur, dit saint Cyprien : *Sufficit causa testimonio*.

Mais la volonté qui en fait seule le mérite, où la trouverons-nous? dirons-nous comme quelques auteurs, au rapport de saint Thomas, que Dieu éleva leur esprit au-dessus de leur âge, qu'il répandit dans leur cœur quelques étincelles de ce feu sacré qui animait les martyrs, et qu'il leur avança l'usage de la raison par un miracle; dirons-nous avec saint Cyprien, que leur

âme, prévenue des lumières d'une intelligence parfaite, se dégagea de cette boue molle où celle des autres enfants est ensevelie, pour courir au-devant de Jésus-Christ : *Anima ab illis infantilibus coagulis expedita, adepta intellectus plenitudinem, in occursum Christi festinat?* Non, non, Messieurs, n'appuyons pas le mérite de nos saints sur des conjectures plus pieuses que solides; pour être martyr, il n'est pas nécessaire que la volonté agisse, ni qu'elle s'élève en des transports d'amour; c'est assez qu'elle soit soumise et qu'elle ne s'oppose pas. Eh! quelle opposition à la mort remarquez-vous dans nos innocentes victimes? n'emploient-ils pas, selon saint Augustin, autant d'artifices pour se découvrir que leurs mères pour les cacher? ne vous semble-t-il pas les entendre de ces lieux secrets où ils sont en assurance, se trahir eux-mêmes, et appeler les bourreaux par les cris innocents qu'ils poussent; ne les voyez-vous pas tels que les représente si éloquemment saint Chrysologue, marquer, ce semble, la joie qu'ils ont de leur sacrifice, sourire aux bourreaux qui les massacrent, se jouer innocemment avec l'épée qui va leur percer le sein, caresser leurs meurtriers comme leurs pères, et faire voir qu'ils savent mourir avant que d'avoir appris à vivre? N'est-ce pas là un sacrifice bien volontaire, puisqu'il est accompagné de tant de marques de joie? Mais parce que l'oblation est de l'essence d'un sacrifice libre, faisons voir qu'elle ne manque pas à celui des saints Innocents.

Oui, Messieurs, leur sacrifice est libre, puisqu'il est offert à Dieu, et il est très-souverainement libre, puisqu'il est très-parfaitement offert: offert, non par la volonté faible et languissante de l'homme, mais par la volonté amoureuse de Jésus-Christ; car je vois, ce me semble, un admirable commerce entre nos saints Innocents et lui: ils lui donnent leur corps et leur vie, et Jésus-Christ leur prête sa volonté; ils versent leur sang pour lui, et il l'offre à son Père pour eux. Enfin, si le baptême incorpore les autres enfants à Jésus-Christ, et les confond heureusement avec lui, en sorte que, selon le sentiment de saint Augustin, ils ne font ensemble qu'un seul homme qui vit dans une même chair, qui prie par une même bouche, qui gémit dans les mêmes souffrances, et qui triomphera quelque jour dans la même gloire, à plus forte raison puis-je dire que le martyr des Innocents les incorpore avec Jésus-Christ, par l'effusion de leur sang, par le mélange de leurs larmes, par la ressemblance de leurs soupirs, par la société de leurs souffrances; et si toutes choses leur sont communes, pourquoi la volonté ne le sera-t-elle pas? *Duo in carne una, in voce una, in passione una*; ajoutons, *et in voluntate una* (*Aug., in psal. LXI*). Volonté divine, qui fait tout le mérite de leur martyre, et qui donne lieu à cette belle réflexion de saint Bernard, que saint Étienne fut martyr devant les hommes qui le virent expirer, que saint Jean fut martyr

devant les anges, qui lisaient dans son cœur l'empressement qu'il avait de mourir dans ses supplices; mais que les saints Innocents sont proprement les martyrs de Jésus-Christ, non-seulement parce qu'ils meurent uniquement pour lui, non-seulement parce qu'il connaît seul le mérite de leur mort, mais parce qu'il la sanctifie par l'union de sa volonté, en suppléant pour eux à l'oblation qui s'en doit faire (*Bern., de sanctis Innoc.*).

Manque-t-il donc quelque chose à la peine, à la cause, à la volonté de leur martyr, et par conséquent manque-t-il quelque chose au mérite de leur mort, puisqu'ils sont martyrs par la peine, pour la cause et pour la volonté d'un Dieu: *Hi sunt, hi sunt plane martyres tui, Deus.*

Voilà, cruel tyran, comme l'innocence trouve son mérite dans la persécution; voilà comme cet enfant que tu cherches se joue de tes desseins; il se sert de toi-même pour affermir le trône que tu veux renverser, pour établir la doctrine qu'il vient enseigner, pour faire connaître sa divinité que tu prétends détruire. Oui, Messieurs, Hérode n'établit-il pas, malgré lui, la royauté de Jésus-Christ, puisqu'il fait paraître les premiers soldats qui combattent pour ses intérêts, les soldats fidèles, qui couvrent leur chef de leur propre corps, pendant qu'il cherche sa sûreté dans la retraite, qui commencent de combattre aussitôt que de vivre, et qui, pour défendre leur prince, passent du sein de leur nourrice dans la mêlée de ses ennemis. Hérode n'établit-il pas la doctrine de Jésus-Christ, lorsqu'il donne lieu aux enfants de se séparer de leurs mères, aux mères de sacrifier leurs enfants, pour obéir à des commandements qu'il ne peut encore prononcer? Car dès lors, dit admirablement saint Léon, afin qu'aucun moment de la vie de mon Sauveur ne se passât sans miracle, il faisait obéir à sa parole avant que de pouvoir parler, et comme s'il eût déjà dit de son berceau: Laissez venir les petits enfants à moi, parce que le royaume du ciel leur appartient, le tyran les immolait, afin qu'il les couronnât, et que ce nouveau maître pût avoir des disciples: *Ante usum lingue potestatem verbi tacitus exercebat* (*S. Leo, serm. II de Epiph.*). Enfin, Hérode ne rend-il pas, sans y penser, un témoignage public à la divinité de Jésus-Christ, puisqu'il lui offre les premières victimes qu'il ait jamais reçues en qualité d'Homme-Dieu? *Isti sunt primitiæ Deo et Agno*. Pouvait-on mieux s'y prendre, Messieurs, pour multiplier à l'infini les lumières de ces innocents persécutés, que d'en faire en même temps, et les premiers soldats, et les premiers disciples, et les premières victimes du Verbe incarné? Pouvait-on mieux s'y prendre pour persuader à tous ceux qui auraient à souffrir comme eux, cette importante vérité que je vous ai proposée, que l'innocence n'a du mérite que quand elle a des persécuteurs et des ennemis?

L'innocence parfaite ne se doit pas cher-

cher parmi les hommes; les plus justes d'entre eux se trompent, dit saint Jean, s'ils se flattent d'être innocents; car quelle peut être notre justice au milieu de tant de tentations qui l'assiègent, demande saint Augustin (*In psal. XCIX*)? Peut-être nous abstiendrons-nous des grands crimes; l'homme, l'adultère, les larcins, les parjures, nous feront horreur; mais notre esprit ne sera-t-il point toujours souillé par les pensées impures que la cupidité y fait naître, par les desseins présomptueux que l'ambition y forme, par les désirs sensuels que la gourmandise y fait glisser? En un mot, l'homme n'est-il pas dans son cœur au milieu d'une foule de passions qui l'attaquent, comme un soldat seul au milieu d'un escadron d'ennemis qui lui portent des coups de toutes parts? Il est difficile que quelqu'un ne le blesse: *Unus homo in corde suo cum turba luctatur*. Il est donc difficile d'être parfaitement innocent, et c'est ce qui fait dire à saint Pierre, que le juste même aura de la peine à se sauver, parce que, s'il a le mérite de quelques vertus, il est toujours coupable de plusieurs défauts, pour lesquels il a besoin que Dieu ne le juge pas dans la rigueur de sa justice: *Vix justus salvabitur*.

Mais appelons, s'il vous plaît, ici innocence cet éloignement des péchés capitaux qui se trouve dans les âmes un peu réglées, qui s'appliquent plutôt à fuir le mal qu'à faire le bien, et dont l'innocence n'est par conséquent, selon saint Bernard, qu'une portion de la justice, qui consiste à faire également l'un et l'autre: *Innocentia justitiae portio*. Or je dis, Messieurs, que cette innocence, toute belle qu'elle vous paraît, et à laquelle la piété de la plupart des chrétiens se borne, sera sans mérite pour le ciel, si elle ne souffre quelque chose sur la terre; remarquez-en, s'il vous plaît, les raisons. Votre justice, toute faible et tout imparfaite qu'elle est, n'est-elle pas un écoulement de celle de Jésus-Christ? n'est-ce pas par ses plaies et par son sang qu'elle a coulé jusqu'à vous? n'entre-t-elle pas dans votre cœur avec le caractère de la croix qui l'a produite? et par conséquent le premier effet qu'elle y doit opérer, la première inclination qu'elle vous doit inspirer, n'est-ce pas l'amour de la croix? et prétendre être innocent et ne rien souffrir, mener une vie réglée, mais douce, s'éloigner des grands désordres, mais n'avoir pas moins d'horreur des mortifications, n'est-ce pas dépouiller de son caractère la grâce qui vous justifie, la vouloir faire couler du Thabor plutôt que du Calvaire, et oublier la fin principale pour laquelle elle vous est donnée, qui est de souffrir? Car ne nous flattons pas, Messieurs, toutes les fois que nous réparons par la pénitence la grâce de notre baptême, nous renouvelons aussi notre engagement à combattre et à souffrir pour Jésus-Christ; si nous ne le faisons pas, la grâce que nous avons reçue est stérile, oisive et sans mérite pour nous; car les mérites de Jésus-Christ

qu'elle nous applique ne nous sauveront pas, si nous n'y joignons les nôtres, dit saint Hilaire, à moins qu'une impuissance absolue ne nous en empêche, comme dans l'enfance: *Præstandum aliquid ex proprio* (*Hilar., in comm. in Matth. VI*). Et en quoi pouvons-nous mériter? sera-ce par les transports de notre amour? Hélas! il est si lâche, si faible, si partagé! et puis partout où il n'y a point de désir de souffrir, j'ose dire qu'il n'y a point d'amour: la plus grande partie de notre mérite se réduit donc à souffrir, puisque par là nous contribuons quelque chose du nôtre à notre salut: notre volonté, en la soumettant si nous sommes affligés de Dieu; notre cœur, en étouffant ses ressentiments, si nous sommes persécutés des hommes; notre sang et notre vie, si nous nous mortifions nous-mêmes par la pénitence: voilà la source de tous nos mérites sur la terre.

1. Cependant combien y a-t-il de justes prétendus qui, sous prétexte qu'ils ne font pas de grands péchés, croient avoir tout le mérite de l'innocence chrétienne dans une vie molle et commode, et qui, ennemis de tout ce qui mortifie leur corps ou leur esprit, ne veulent rien souffrir, ni de leur propre choix, ni de l'injustice du prochain, ni de la justice de Dieu même? Je n'ai pas le cœur de me tourmenter moi-même, disent-ils; mais ne puis-je pas me dispenser de la pénitence, puisque je n'ai pas beaucoup péché? Pourquoi exténuer mon corps par des jeûnes fréquents, si ses passions sont assoupies et ne m'inquiètent pas? pourquoi donner mes biens aux pauvres, si je n'ai point ravi ceux d'autrui? pourquoi modérer le luxe de mes habits, si je n'en tire pas de vanité? C'est ainsi que raisonnent souvent ceux mêmes qui se piquent de religion et de probité; mais voici l'erreur de leur raisonnement. Ils regardent les œuvres mortifiantes simplement comme des remèdes de la concupiscence, et elles le sont en effet; mais ce sont aussi des fruits de la grâce justifiante qui devient stérile, si elle cesse de les produire; la pénitence par laquelle on se persécute soi-même rend la santé aux malades, mais elle donne le mérite aux saints; elle arrache les pécheurs à la puissance de l'enfer, mais elle maintient les justes dans les droits du ciel: enfin c'est par elle que les morts doivent revivre, mais c'est par elle aussi que ceux qui vivent doivent mourir: elle est donc nécessaire non-seulement aux criminels pour éviter la peine qui leur est due, mais aux plus innocents pour mériter la récompense qu'ils attendent.

2. Je veux que ces dévots sensuels et délicats ne puissent acheter le mérite de la vertu par des peines volontaires, qu'ils se flattent que cette pieuse indolence dans laquelle ils vivent, est de quelque prix devant Dieu, et qu'ils pourront se sauver par là; mais comment peuvent-ils s'aveugler jusqu'à croire que, parce qu'ils sont innocents, ils ne doivent rien souffrir du prochain, car c'est là, Messieurs, le second abus de ceux qui font profession d'une vertu commode;

personne n'est plus sensible aux injures qu'eux, une parole leur fait prendre feu, une médisance les aigrit, un procès intenté les indispose pour toujours ; et parce qu'ils ne font aucun tort aux autres, ils croient que l'aigreur et les ressentiments leur sont permis : je me consolerais, disent-ils, si je n'étais attiré cette tempête, mais j'ai toujours servi celui qui me persécute, j'ai parlé avantageusement de lui, et il me charge de calomnies ; j'ai travaillé à l'établissement de sa fortune, et il ne pense qu'à renverser la mienne ; quelle vertu serait à l'épreuve de ces injustices, ou plutôt y aurait-il de la vertu à ne s'en venger pas ? Ah ! Messieurs, qu'est donc devenue la doctrine de Jésus-Christ, qui dit que notre béatitude consiste à être persécutés pour la justice ? qu'est devenue la doctrine de saint Pierre, qui enseigne qu'afin que nos afflictions aient du mérite, elles doivent être l'effet de notre innocence et non pas de nos péchés ? *Nemo patiat ut fur aut homicida ; si autem ut Christianus , non erubescat* (I Petr. IV). Pourquoi ? c'est que l'innocence et ses souffrances se sanctifient mutuellement ; un homme persécuté sans être innocent mérite les peines qu'il souffre, et un homme innocent sans être persécuté ne mérite pas les récompenses qu'il espère.

3. Mais comment souffrirait-on d'être affligé de la main des hommes, puisqu'on ne veut pas l'être de la main de Dieu même, lorsqu'on se croit innocent ? Aveuglement déplorable, dit saint Augustin (*In psal. CXXII*), de se persuader qu'on puisse être juste aux yeux de Dieu ! Car dans cette idée que les présomptueux ont d'eux-mêmes, ils sont toujours mécontents de la conduite de la Providence sur eux ; si elle les comble de biens, ils se flattent que c'est le moins que Dieu doive à leur vertu : si elle les châtie, ils murmurent comme ne le méritant pas : quels crimes ai-je commis, dit-on, qu'ai-je fait qui doive m'attirer ces maladies, ces pertes, ces disgrâces que je souffre ? Et si vous leur dites que Dieu, qui voit des taches dans les étoiles, peut bien découvrir dans leur cœur les dérèglements qui ne paraissent pas dans leur conduite, et que c'est là, selon une version du prophète, ce qui attire ses vengeances sur eux : *Ulciscens in omnes affectiones eorum*, il est vrai, disent-ils ; mais combien en connais-je de plus criminels qui ne sont pas si malheureux ? C'est ainsi qu'on murmure tous les jours contre la conduite de Dieu, lorsqu'il afflige les innocents ; l'on ne veut ni souffrir soi-même, ni voir souffrir les autres en cette qualité ; et par une présomption terrible, dit saint Augustin, tel qui ne serait pas capable de conduire un petit bateau sans faire naufrage avec lui, tel qui ne saurait régner ni sa famille ni sa personne, veut réformer la manière dont Dieu conduit tout l'univers, lui en arracher le timon et se mettre à sa place pour distribuer la douleur et la joie, les peines et les récompenses, plus sagement que lui. Voilà jusqu'où vont les murmures de

ces innocents présomptueux qui ne voudraient recevoir aucune affliction de la main de Dieu, et qui le condamnent quand il leur fait souffrir quelque chose : *Vult excutere Deum de gubernatione hujus mundi, et ipse tenere gubernacula creaturæ, et distribuere omnibus dolores et lætities, pœnas et præmia* (*Aug., loc. cit.*).

Ah ! qu'ils apprennent de nos saints martyrs qu'il est du bon ordre de la Providence que les innocents soient affligés ; ceux qui perdent aujourd'hui la vie pour Jésus-Christ le méritaient-ils mieux que vous ? leur esprit ou leur corps furent-ils jamais souillés par aucun abus qui dût être expié par leur sang ? Tout innocent que vous êtes aujourd'hui par la régularité de votre vie, n'est-il pas autrefois sorti de votre bouche, ou des paroles impures, ou des juréments sacrilèges ? Et qu'ont fait de semblable ces enfants dont la langue ne s'est jamais dénouée, dit saint Pierre Chrysologue : *Infantes quid, quorum lingua tacuit ?* Tout retenu et tout vigilant que vous êtes, ne vous échappe-t-il pas encore tous les jours des regards trop libres, et ne voyez-vous pas, malgré vous, mille objets dangereux ? Qu'ont fait de pareil ces enfants dont les yeux ne sont point encore ouverts à la lumière : *Oculi nil viderunt ?* Quelque réservé que vous soyez dans les compagnies, vos oreilles n'y écoutent-elles pas les médisans ou les libertins avec complaisance ? Qu'ont fait de pareil ces enfants qui n'ont jamais prêté l'oreille aux discours des hommes : *Aures nil audierunt ?* Cependant afin que leur innocence ait du mérite devant Dieu, il faut qu'elle soit sacrifiée, et vous voulez que votre justice imparfaite, précédée de tant de péchés et accompagnée de tant de défauts, soit couronnée sans rien souffrir ! il n'en sera rien, dit l'Apôtre, le mérite est le fruit de la croix, et la couronne le prix des combats ; *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit*.

En effet, quelque parfaits que vous soyez d'ailleurs, quelle vertu du christianisme pratiquez-vous, si vous ne voulez rien souffrir ? La charité ? eh ! saint Paul l'appelle l'art de souffrir : la patience ? et c'est l'affliction qui en est la mère ; l'espérance ? elle ne se réveille et ne se fortifie que dans les tribulations ; l'humilité ? les humiliations que vous luyez en sont la source. Ah ! si l'on peut mériter le ciel sans toutes ces vertus, âmes tièdes, cœurs lâches, chrétiens délicats, vous y pouvez prétendre ; mais si l'Oracle de la vérité a dit le contraire, vous n'y entrerez jamais avec votre vertu commode. C'est la coutume, l'humeur, le respect humain, la facilité qui vous soutiennent dans ces faibles pratiques de dévotion où vous vous bornez ; mais la grâce de Jésus-Christ vous est donnée pour quelque chose de plus, pour soutenir votre part de sa croix, pour entreprendre des œuvres laborieuses et pénibles, et gagner le ciel par violence, vous n'y irez que par là : *Violenti rapiunt illud*.

Mais, quoi ! si ce n'est pas assez pour se sauver que d'être innocent du mal, s'il faut

pratiquer la vertu avec quelque violence, que deviendront tous ces chrétiens qui ne s'en font jamais ? Ces dames du monde, qui, contentes de cette dévotion aisée qui les entretient dans une fausse paix, et amoureuses de cette idole de boue qui les fait vivre dans une idolâtrie continuëlle d'elles-mêmes, ne craignent rien tant que de souffrir, que deviendront-elles ? Le dirai-je, Messieurs ? toute leur innocence prétendue ne les sauvera pas ; leur éloignement des souffrances est, selon tous les Pères, un caractère terrible de réprobation ; mais laissons-les dans un état d'où elles ne veulent pas sortir, et disons que ce qu'on appelle innocence est non-seulement sans mérite, mais aussi sans sûreté et en danger de se perdre bientôt, si elle n'est persécutée.

SECOND POINT.

L'innocence est sans doute le bien de l'homme le plus précieux et le plus cher ; elle est la beauté de l'âme, l'intégrité du corps, le lien de la société, la paix de la terre et le prix du ciel ; mais si ce bien est précieux, il n'est pas moins fragile ; c'est une fleur que le moindre vent dessèche, un lis qu'un attonchement flétrit ; une glace polie que le moindre souffle obscurcit. Quelle inquiétude pour l'homme de ne posséder qu'un bien véritable et de se voir tous les jours en danger de le perdre mille fois ; mais quelle consolation pour lui de trouver dans la persécution et dans les souffrances un moyen infailible de le conserver ? Car si le cœur le plus innocent est encore exposé à la corruption du siècle, l'affliction, dit un Père, est un baume souverain qui l'en garantit ; si la vertu la plus pure a sujet de craindre le ver de l'orgueil, l'affliction est un sel qui l'empêche de s'y attacher, et c'est ce qui fait dire à saint Bernard que l'innocence ne peut être conservée que par la patience, et qu'elle n'est jamais en sûreté si l'on ne souffre : *Patientia innocentia custos.*

L'innocence de nos saints martyrs était en danger comme la nôtre ; et nous pouvons dire, sans crainte de porter un jugement injurieux à leur mémoire, que l'âge et la raison qui étouffent bientôt en nous la grâce du baptême n'eût pas respecté en eux celle de la circoncision beaucoup plus imparfaite et plus faible : aussi l'éloquent saint Chrysostome (*Homil. 2, in Matth. II*) ose-t-il nous assurer que Dieu, qui laisse vivre les plus impies et qui ne les étouffe pas dans leur berceau, quoiqu'il prévoie l'iniquité de leur vie, n'eût jamais permis la mort de ces innocents, s'il eût prévu qu'ils dussent se signaler dans la suite par un rare mérite et par une sublime vertu ; disons donc qu'il n'a permis leur persécution que pour assurer leur innocence et l'empêcher de se corrompre : *Rapti sunt ne malitia mutaret intellectum.*

En effet, Messieurs, leurs passions venant à croître et à se fortifier avec eux, n'était-il pas à craindre qu'ils ne suivissent le torrent de la corruption des Juifs, et, qu'héritiers de l'iniquité de leurs pères, au lieu de donner leur sang pour Jésus-Christ, ils ne ver-

sassent le sien ? Hélas ! peut-être ces mains innocentes qui combattent aujourd'hui pour mon Sauveur ne se fussent fortifiées que pour le tourmenter, ces bras faibles ne se fussent raidis que pour l'attacher à la croix, ces langues muettes ne se fussent dénouées que pour le blasphémer et demander sa mort, ces esprits impuissants et esclaves de la matière ne se fussent développés que pour contredire sa doctrine, tous ces membres n'eussent pris des forces que pour être les instruments du péché : en un mot si Jésus-Christ eût tenu ferme devant Hérode pour les empêcher de mourir, dit saint Pierre Chrysologue, ils eussent eu part au crime des enfants de la synagogue, et non pas à la gloire des martyrs de l'Eglise : *Si stetit Christus, haberet eos Synagoga filios, martyres Ecclesia non haberet.*

Mais, grâce au ciel la persécution d'Hérode met leur innocence en sûreté, il éteint toutes leurs passions dans leur sang, il égorge la concupiscence naissante avec eux, et le fer dont il leur perce le sein va chercher dans leurs veines et arracher de leur cœur cette malheureuse racine de péché qui les eût perdus ; et dépouillés qu'ils sont de cette chair qui est une source de mort, dont l'Apôtre même avait peine à se défendre, ils entrent dans ce port heureux où ils n'ont plus d'orages à craindre, et dans cet asile inviolable où leur innocence est en sûreté pour toujours. Ah ! tyran cruel, si tu souhaites si fort de perdre Jésus-Christ, que ne les laisses-tu vivre ? Tu lui ôtes peut-être autant de persécuteurs que tu lui sacrifies de victimes, et tu mets sur la tête autant de saints et d'anges vengeurs, que tu immoles d'innocents à ta fureur. Mais il le fallait, Messieurs, et c'était un ordre éternel de la Providence, que ces enfants fussent persécutés pour devenir impeccables, afin qu'un si bel exemple nous apprit que la grâce et l'innocence n'est jamais plus en sûreté que quand elle est persécutée.

Les justes, quelque bien affermis qu'ils soient dans la vertu, ne peuvent jamais s'assurer de l'être longtemps ; dans l'incertitude de ce combat continuel où nous sommes engagés, dit saint Prosper, nous devons toujours craindre le changement ; car quoique la protection singulière de Dieu fasse persévérer plusieurs saints jusqu'à la fin, il ne leur ôte pourtant jamais la concupiscence qui s'attache à leurs bons desseins, en sorte qu'ils ne font point une bonne œuvre sans quelque combat de leur volonté avec la grâce : *Velle et nolle decertat* (Prosper, de *Vocat. gent.*, lib. II, c. 27 et 28), et par conséquent il y a toujours sujet de trembler, puisque lors même qu'on a surmonté ses passions avec quelque facilité, l'on peut encore être vaincu par l'orgueil même de se voir victorieux : *Ab insidiantia superbia nec ipsa tuta est victoria* (*Id.*, *ibid.*) ; où l'homme juste et innocent pourra-t-il donc trouver sa sûreté, Messieurs ? sera-ce dans les grandes prospérités, auxquelles les âmes les plus droites se laissent insensiblement corrompre, ou en-

traînées par la nécessité de leur état, par les vanités dont elles gémissent d'abord ; mais bientôt après, enchantées par les douceurs de leur condition, corrompues par l'exemple ou par la conversation des autres, ou les voit se relâcher des exercices de la vertu, s'accommoder aux airs et aux maximes du monde, se flatter que ce qui serait un crime pour les autres est permis à leur qualité, ôter enfin, comme le dit le prophète, les jugements de Dieu de devant leurs yeux, et se persuader qu'elles peuvent demeurer toute leur vie dans les délices sans l'offenser : *Non movebor de generatione in generationem sine malo* ; est-ce là, dis-je, que se conserve l'innocence ? Non, non, pauvres, consolez-vous ; malades, respirez un peu ; artisans, qui consommez votre vie dans un travail pénible, ne vous plaignez pas ; innocents affligés par quelque voie que ce puisse être, apprenez que la justice, que nous devons seule aimer et qui est presque incompatible avec la grandeur, se conserve dans les disgrâces d'une fortune médiocre, et se nourrit des douleurs et des larmes des malheureux : car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'on ne perd son innocence qu'en trois manières, ou par la nécessité des occasions où l'on se trouve, ou par la force des ennemis qui nous attaquent, ou par la faiblesse de celui qui se défend.

Or je dis, Messieurs, que l'affliction soufferte avec quelque soumission d'esprit est un remède infailible à toutes ces choses.

1. L'affliction ne nous met-elle pas à couvert des occasions du péché ? Dieu ne la met-il pas autour de nous comme un rempart invincible que nous ne pouvons forcer, ou comme une haie d'épines qui nous tient renfermés dans les bornes de notre devoir, selon le prophète Osée : *Septiam viam tuam spinis ?* Ah ! n'est-ce pas ainsi que ce malade, qui avait coutume de courir à toutes les parties de débauches et de jeu, qui, par la facilité de son naturel, se laissait entraîner aux mauvais exemples de ceux qui le sollicitaient, voit maintenant les douleurs qui l'assiégeaient comme un rempart que Dieu forme autour de lui pour le conserver ? la fièvre qui le brûle ne forme-t-elle pas autour de lui une haie de feu qui l'arrête ? la goutte ne sème-t-elle pas des épines sous ses pieds, afin qu'il ne puisse faire un pas pour pécher ? la faiblesse ou la paralysie n'enchaînent-elle pas ses mains, afin qu'elles ne fassent plus ni faussetés ni violences ? en un mot son affliction ne lui ôte-t-elle pas toutes les occasions de perdre son innocence ?

2. Ce n'est pas assez ; elle affaiblit encore nos ennemis : le démon, la chair, le monde, n'ont plus de prise sur un innocent affligé. Car que fera le démon à ce malheureux qui a tout perdu excepté son innocence ? il ne peut nous attaquer que par les choses extérieures, il n'agit pas immédiatement sur notre cœur, mais il y fait agir la chair, les biens, les plaisirs ; il persécute le corps pour gagner le cœur, dit saint Augustin : *Agit diabolus persecutionem corporis, ut intus fiat ruina cordis* (In psal. CXLI). Par où, dis-je,

cet ennemi attaquera-t-il un homme que la maladie a déjà privé de santé, que l'injustice a dépouillé de ses biens, à qui la disgrâce a ravi ses honneurs et ses amis mêmes ? ne sera-t-il pas obligé de se retirer avec honte et de le laisser, comme le saint homme Job, jouir en repos des douceurs de son innocence et de la paix de son cœur ? et ne pourra-t-on pas dire de lui, comme Tertullien l'a dit de ce saint homme, que sa patience sera le sépulcre de son ennemi, et par conséquent l'asile et la conservation de sa vertu : *Quale in eo feretrum diabolo exstruxit* (Lib. de Patientia, cap. 14). Et la chair, Messieurs, quelle prise peut-elle avoir sur l'innocence de ce malade languissant ? elle n'est plus en état de se révolter, la concupiscence est presque éteinte dans ses veines ; et comme le grand saint Benoît trouva autrefois la pureté au milieu des épines où il se précipita dans une tentation violente, celui-ci trouve la santé de son esprit dans les maladies de son corps : *Vulnere corporis sanavit vulnus mentis* (S. Greg.). Enfin le monde pourra-t-il encore corrompre cette dame affligée, qui n'aura plus ni beauté pour y paraître, ni biens pour s'y soutenir, ni rang pour s'y faire honorer comme autrefois ? ne faudra-t-il pas qu'elle pense enfin à la retraite, qu'elle soit innocente par nécessité quand elle ne pourra plus être mondaine par état, et que, semblable à la colombe qui prend l'essor vers le ciel quand l'orage est grand sur la terre, elle s'approche enfin de Dieu lorsqu'elle ne trouvera plus que tempêtes et disgrâces parmi les hommes ? *Quanto plus sæviunt fluctus maris, tanto se illa cum pennis columba suspendit*, dit saint Augustin.

3. Mais quand tous ces ennemis vous attaqueraient dans l'affliction avec leurs forces ordinaires, ah ! Messieurs, ne craignez pas que votre innocence succombe ; vous serez revêtus de la force de Dieu même ; dans la prospérité l'on ne combat qu'avec ses propres forces, parce qu'alors on est plein de présomption et de confiance en soi-même, et n'ayant point Dieu devant les yeux, on est en proie à toutes ses passions, et on tombe à chaque pas, dit le prophète ; mais dans l'adversité, mais dans les souffrances qui nous découvrent notre faiblesse et notre néant, ah ! nous combattons avec la force de Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Paul ; et c'est pour cela, si nous en croyons saint Chrysostome, que les martyrs étaient invincibles dans les tourments, parce que les bourreaux avaient à combattre, non pas des hommes, mais un Dieu caché dans leur personne : *Bellum non cum ipsis, sed cum habitatore ipsorum Deo gerebant* (Chrysost., homil. LXX). Disons-le des saints Innocents : que c'est un Dieu qu'Hérode persécute en leur personne, un Dieu qui meurt en quelque manière autant de fois qu'ils souffrent de morts différentes, mais un Dieu qui soutient leur innocence, qui la sanctifie et qui se sert de cette persécution pour l'affermir. Disons-le aussi de tous les justes, que quand ils souffrent, Dieu souffre avec eux, et qu'étant unis à lui

dans cet état, ils participent non-seulement à sa force divine, mais à son immutabilité éternelle; ils sont affermis dans son amour par leurs combats, comme les anges par celui qu'ils eurent à soutenir contre Lucifer; et leur vertu, exempte et de la tiédeur et de l'orgueil qui la corrompt d'ordinaire dans le repos, trouve sa sûreté dans les tempêtes.

Ah ! s'il est donc vrai que l'innocence ne soit en sûreté que quand elle souffre, et que tous ses ennemis se fortifient au contraire par la prospérité, tirons de là, Messieurs, une conséquence importante pour nôtre salut; que, plus on est juste, plus on a d'engagements à souffrir; la reconnaissance y oblige, la conformité qu'on a avec Jésus-Christ le demande, la charité l'exige pour les grands pécheurs qui ne font point pénitence, mais notre propre intérêt nous en fait une loi indispensable; car, plus vous êtes élevés dans la vertu, plus le démon emploie d'artifices pour vous surprendre, il néglige les impies qui courent volontairement à lui, mais il s'applique à perdre les justes qui s'en éloignent; il combat tous leurs desseins, il oppose des obstacles à leurs bonnes œuvres, et, ne pouvant les corrompre par le crime, il les tente par leur propre vertu. Quel moyen, Messieurs, de défendre sa vertu contre sa vertu même? Souffrir, s'humilier par la pénitence, abattre et ce corps rebelle et cet esprit orgueilleux par des mortifications dures et humiliantes : *Quanto major es, tanto, etc.*

Mais, hélas ! comment les innocents feraient-ils pénitence, si les pécheurs mêmes ne la font pas; comment souffrirait-on pour la justice, si l'on est impénitent dans le péché? Ce sont là, chrétiens, les deux sources funestes de nos malheurs : l'innocence se perd toujours, parce qu'on ne fait rien pour la conserver quand on la possède; elle ne se répare presque jamais, parce qu'on ne souffre rien pour la recouvrer quand on l'a perdue. Tout le monde veut vivre innocent, mais personne ne veut qu'il lui en coûte; on court avec empressement aux sacrements, à ces vives sources de la grâce et de l'innocence chrétienne, mais on y court par les voies de l'amour-propre, qui trouve quelque satisfaction secrète dans ces redoutables exercices de la religion, et presque jamais par les voies de la pénitence qui peut seule les rendre utiles et avantageux : mais, quand on y recevrait toujours l'innocence qu'on y cherche, que fait-on pour la conserver? Confession sur confession, communions fréquentes et réitérées. Ces moyens sont excellents, il est vrai, et à Dieu ne plaise que je sois assez impie pour les condamner; mais je dis qu'on ne les aime que parce qu'il n'en coûte rien à la nature : car si, pour se maintenir dans la grâce qu'on a déjà perdue tant de fois, il faut se fortifier contre sa chair par quelques jours de jeûnes, contre le démon par quelques heures d'oraison, contre les occasions du péché par la retraite et le retranchement des visites dangereuses ou superflues, ah ! l'innocence ne mérite pas

d'être achetée si cher; et telle qui consentira de se confesser tous les huit jours, pour avoir aux yeux des hommes tout l'honneur de la vertu et dans elle-même la paix d'une conscience innocente, ne retrancherait pas une heure de son sommeil excessif, un air ou un ajustement de sa prodigieuse mondanité, une délicatesse de sa vie sensuelle, un point d'honneur sur son rang ou sa qualité, pour se maintenir dans cette innocence imaginaire, sans laquelle elle est toujours dans l'inquiétude et dans le chagrin. Cependant, Messieurs, la véritable innocence ne se conserve que par la douleur; c'est là qu'elle trouve non-seulement sa sûreté, mais aussi sa gloire.

TROISIÈME POINT.

Si vous n'eussiez souffert pour Jésus-Christ, innocents martyrs, votre mémoire ne serait-elle pas, comme celle des autres enfants de votre âge, ensevelie dans un éternel oubli? mille bouches s'ouvriraient-elles aujourd'hui pour vous louer? verrait-on vos cendres plus respectées dans les chasses précieuses qui les enferment que les rois ne le sont sur leurs trônes? entendrait-on vos temples retentir des cantiques qu'on entonne à votre gloire? mais elle ne se borne pas à la terre, et c'est dans le ciel qu'il la faut chercher. Eussent-ils été, dit saint Cyprien (*De Stella et Magis*), les chefs du conseil de Dieu, les confidents de ses plus grands desseins, les arbitres de notre salut, les compagnons éternels de l'Agneau, s'ils n'eussent versé leur sang pour lui? eussent-ils rempli les premières places des anges prévaricateurs, si, plus innocents qu'eux par la pureté de leur âme, ils n'eussent mérité d'être au-dessus d'eux par le sacrifice de leur corps?

Avouons donc, Messieurs, que leur innocence a trouvé sa gloire dans la persécution d'Hérode; mais reconnaissons que nous trouverons la nôtre dans la persécution de nos ennemis ou dans le martyre volontaire de notre pénitence. Eh ! ne me dites pas ce que les chrétiens lâches et sensuels pensent et disent tous les jours : J'aime mieux être un peu plus heureux sur la terre et moins glorieux dans le ciel; je sais qu'il y a divers degrés de gloire, et le dernier me suffît; pour y arriver, il n'est pas nécessaire de mourir martyr, c'est assez de vivre innocent, en homme d'honneur et de probité, éloigné de ces dérèglements honteux et de ces injustices manifestes, qui méritent l'enfer, mais amateur de ces délices innocentes et de cette vie libre et commode qui n'exclut pas du paradis; en un mot, je ne veux être ni si grand pécheur, ni si grand saint, mais me soutenir toujours dans ce juste milieu que les esprits raisonnables savent garder pour être innocents sans se rendre malheureux. Voilà peut-être, Messieurs, la maxime du monde la plus pernicieuse; et si vous craignez que je n'outrage ici les vérités de l'Évangile, souffrez que je vous fasse parler saint Bernard même (*Epist. 341*); il vous apprendra que c'est la plus grande de toutes les erreurs de se persuader qu'on puisse se

fixer dans un certain degré de vertu d'où l'on ne sorte pas. Cette conduite est indigne des disciples de Jésus-Christ, qui doivent toujours se perfectionner sous un si bon maître; elle est impossible dans l'état où nous sommes, puisque tout y est dans le mouvement et dans l'action; elle est condamnée par l'Écriture, puisque sur cette échelle mystérieuse de Jacob, qui était une figure de la vie présente, ce patriarche vit les uns monter et les autres descendre, mais personne de fixe dans un même degré. Pourquoi? Pour nous apprendre qu'encore que nous soyons dans la voie du ciel, si nous ne montons avec les saints, si nous ne nous élevons tous les jours à la perfection par les degrés de la pénitence, nous descendons insensiblement avec les impies par les degrés de l'impénitence et de la tiédeur; et, bien loin d'arriver au dernier degré de la béatitude, nous tombons quelquefois dans le plus profond de l'abîme. Et la raison qu'en donne ce Père est admirable: Vous ne pouvez, dit-il, demeurer dans les voies de Dieu que sous la conduite de Jésus-Christ; il marche devant vous comme votre guide, mais il y marche à pas de géant; *Exsultavit ut gigas*; et,

pour peu que vous vous arrétiez, il s'éloigne, vous n'êtes plus attirés par la bonne odeur de ses vertus, vous vous égarez, vous reculez, vous vous perdez; voilà l'effet de cette maxime pernicieuse dans laquelle on s'établit: Je ne veux pas être plus parfait que je suis, ma conscience ne me reproche aucun grand péché, et je puis conserver mon innocence et mériter le ciel sans macérer mon corps et altérer ma santé: *Sufficit mihi esse sicut heri et nudius tertius*. Quoi! vous voulez, dites-vous, mériter le ciel et servir Dieu, et vous serez plus borné dans votre amour que les impies dans leurs passions? car quel est l'ambitieux qui, content des honneurs qu'il possède, ne travaille pas à en acquérir de nouveaux? quel est le voluptueux qui, satisfait de ses plaisirs passés, ne médite pour les moyens de s'en procurer d'autres? Et vous qui vous piquez de vertu, quelle honte! vous vous bornerez à une justice superficielle; vous ne voudrez rien souffrir pour vous perfectionner davantage; vous vous contenterez d'un simple rayon de cette gloire ineffable qu'on vous promet, au lieu de travailler à la mériter dans toute sa plénitude! Je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR DE LA ROCHE.	col. 9
Sermon pour le premier dimanche de l'Avent. — Sur le jugement dernier.	<i>Ibid.</i>
Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent. — Sur les allictions.	21
Sermon pour la fête de la Conception. — Des grâces de Dieu sur Marie, et de sa reconnaissance envers Dieu.	31
Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent. — De la connaissance de soi-même.	43
Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent. — De la pratique aisée de la vertu.	53
Sermon pour le jour de Noël. — Sur l'abaissement de Dieu et l'élevation de l'homme.	67
Sermon pour le dimanche dans l'octave de Noël. — Des contradictions que Jésus-Christ souffre de la part des mauvais chrétiens.	76
Sermon pour le jour de la Circoncision.	89
Sermon pour le dimanche après l'octave de Noël. — De la fuite des occasions du péché.	98
Sermon pour le jour des Rois. — De la recherche et de la connaissance de Jésus-Christ.	110
Sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.	122
— De l'adoration parfaite, ou du véritable culte.	122
Sermon pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie.	132
— De la prière.	132
Sermon pour le troisième dimanche après l'Épiphanie. — Des dispositions nécessaires au sacrement de pénitence.	142
Sermon pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie.	153
— Sur les tentations.	153
Sermon pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie.	168
— De la patience de Dieu sur les pécheurs.	168
Sermon pour le jour de la Purification.	182
Sermon pour le dimanche de la Septuagésime. — Sur l'envie.	194
Sermon pour le dimanche de la Sexagésime. — Sur la parole de Dieu.	203
Sermon pour le dimanche de la Quinquagésime. — Sur les souffrances.	213
Sermon pour le mercredi des Cendres. — Sur la pénitence.	227
Sermon pour le premier jeudi de Carême. — Sur la	245

Sermon pour le premier vendredi de Carême. — Sur le pardon des ennemis.	253
Sermon pour le premier dimanche de Carême. — Du jeûne.	266
Sermon pour le lundi de la première semaine de Carême. — Sur le jugement dernier.	278
Sermon pour le mercredi de la première semaine de Carême. — De la rechute.	290
Sermon pour le jeudi de la première semaine de Carême. — De la prière.	303
Sermon I pour le vendredi de la première semaine de Carême. — Des conditions de la pénitence.	318
Sermon II pour le vendredi de la première semaine de Carême. — Des effets du péché.	326
Sermon pour le deuxième dimanche de Carême. — Sur la vraie félicité.	339
Sermon pour le lundi de la deuxième semaine de Carême. — De la fausse pénitence.	350
Sermon pour le mercredi de la deuxième semaine de Carême. — De l'ambition.	361
Sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême. — Du danger des richesses.	374
Sermon pour le vendredi de la deuxième semaine de Carême. — Effets de la charité dans l'âme.	386
Sermon pour le samedi de la deuxième semaine de Carême. — Des différents degrés qui conduisent au péché.	399
Sermon pour le troisième dimanche de Carême. — Sur la médisance.	411
Sermon pour le lundi de la troisième semaine de Carême. — Sur la correction fraternelle.	423
Sermon pour le mercredi de la troisième semaine de Carême. — Contre l'hyprocrisie.	439
Sermon pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Du défaut de correspondance à la grâce.	451
Sermon pour le quatrième dimanche de Carême. — De l'aumône.	463
Sermon pour le lundi de la quatrième semaine de Carême. — De l'entrée dans les bénéfices.	473
Sermon pour le mercredi de la quatrième semaine de Carême. — Contre les fausses maximes du monde.	486
Sermon pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême. — De la préparation à la mort.	498

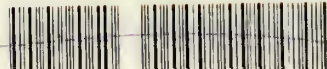
Sermon pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'endurcissement dans le péché.	510	Sermon pour le mercredi des Cendres. — De la nécessité de la pénitence.	865
Sermon pour le dimanche de la Passion. — Du sacrifice de la messe.	520	Sermon pour le premier vendredi de Carême. — Sur l'amour de nos ennemis.	880
Sermon pour le lundi de la semaine de la Passion. — De la perfection du chrétien.	529	Sermon pour le premier dimanche de Carême. — Sur les tentations.	896
Sermon pour le mercredi de la semaine de la Passion. — Des églises.	541	Sermon pour le troisième dimanche de Carême. — Sur la méditation.	900
Sermon pour le jeudi de la semaine de la Passion. — Sur l'amour de Dieu, principe d'une sincère conversion.	551	Sermon pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur la Providence.	910
Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion. — De la nécessité de la passion de Jésus-Christ.	563	Sermon pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — De la précaution contre le péché.	920
Sermon pour le dimanche des Rameaux. — Des dispositions nécessaires pour communier dignement.	577	Sermon pour le dimanche de la Passion. — Sur la parole de Dieu.	933
Sermon pour le lundi de la semaine sainte. — Du mouvement de se convertir.	588	Sermon pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. — Sur la patience.	944
Sermon pour le vendredi de la semaine sainte. — La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	602	Panegyrique de sainte Geneviève.	956
Sermon pour le dimanche de Pâques.	624	— de sainte Agnès.	975
Sermon pour le lundi de Pâques. — De la véritable piété.	637	— de saint Vincent.	989
Sermon pour le dimanche de la Quasimodo. — De la paix de l'âme chrétienne.	647	— de saint François de Sales.	1005
Sermon pour le jour de Noël.	658	— de saint Joseph.	1019
— pour le jour de l'Épiphanie.	680	— de saint Jean-Baptiste.	1050
— pour le même jour.	689	— de saint Paul.	1043
— pour le jour de la Purification.	702	— de saint Benoît.	1059
— pour le jour de l'Annonciation.	714	— de saint Victor.	1068
— pour le jour de Pâques.	725	— de saint Jacques.	1082
— pour le jour de l'Ascension.	734	— de saint Christophle.	1094
— pour le jour de la Pentecôte.	744	— de saint Sulpice.	1107
— pour le même jour.	756	— de saint Roch.	1117
— pour le jour de la Visitation.	765	— de saint Louis.	1129
— pour le jour de l'Assomption.	777	— de saint Augustin.	1144
— pour le jour de la Conception.	797	Exaltation de la croix.	1159
— pour la vêtue d'une religieuse.	808	Panegyrique de saint François.	1173
— pour la Dédicace.	819	— de sainte Thérèse.	1187
Oraison funèbre de messire Louis Boucherat, chevalier, chancelier, garde des sceaux de France, commandeur des ordres du roi.	827	— de tous les saints.	1202
Panegyrique de saint Augustin.	844	— de saint Charles.	1215
Sermon pour le dimanche de la Septuagésime. — Sur l'amour de Dieu.	856	— de sainte Catherine.	1223
		— de saint André.	1256
		— de saint François Xavier.	1250
		— de saint Thomas.	1265
		— de saint Etienne.	1270
		— de saint Jean l'Évangéliste.	1294
		— des saints Innocents	1309

FIN DE LA TABLE DU VINGT-SIXIEME VOLUME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001908416b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 2 6
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 VC26
COO MIGNÉ, JACOU COLLECTION I
ACC# 1047751

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	02	07	6